Sagas islandaises

GALLIMARD

CE VOLUME CONTIENT :

À la mémoire de ma mère.

R. B.

INTRODUCTION

Après des siècles d'ignorance totale, et une approche confuse inaugurée par les romantiques, la mode s'empare du mot « saga » auquel elle confère des résonances ténébreuses ou magiques, comme à de nombreux autres vocables émergeant des trop fameuses « brumes du Nord », tels « runes », « vikings », « valkyries », etc. Nous ne pouvons que nous en féliciter si, par là, se comble peu à peu une des plus scandaleuses lacunes de notre connaissance de la littérature médiévale et, en particulier, d'un genre qui appartient à notre patrimoine culturel. Il nous faut cependant prendre garde à ce qu'une information partielle ou un intérêt mal orienté ne vienne pas déformer, et donc obscurcir encore la réalité qui se cache derrière le terme de « saga ». En ce domaine, notre travail est donc double : faire connaître, certes, mais également démythifier. Tel est l'objet de ce volume.

Il convient en effet d'abandonner dès maintenant un certain nombre de préjugés : les sagas ne sont ni des chefs-d'œuvre poétiques, ni des documents historiques sûrs, ni des gestes héroïques au sens classique du terme. Il n'est pas utile de les définir par comparaison : elles sont autonomes, existent par elles-mêmes, représentent une branche tout à fait originale de la production littéraire de l'Occident. Il serait donc faux, et dangereux, de les mettre en équation avec un autre genre, fût-il de la même époque. Le scalde[1]

1. Poète officiel de la Scandinavie ancienne.

et l'auteur de sagas exercent deux fonctions différentes, même si certains poèmes scaldiques sont dus à des sagnamenn[1] *et certaines sagas à des scaldes. Il est également abusif d'attribuer à la Scandinavie tout entière la paternité des sagas, qui, à quelques exceptions près, sont exclusivement et typiquement islandaises. Enfin, on ne peut parler sans abus de langage de « Saga d'Achille » — malgré Raymond Queneau — , non plus que de « Saga de Napoléon »...*

Une définition précise permettra sans doute de mieux circonscrire le sujet. Une saga est une œuvre islandaise, un récit en prose — ce point est capital — agrémenté ou non de strophes scaldiques, voire de poèmes entiers, composé entre la fin du XIIe *siècle et le milieu du* XIVe *par des écrivains, clercs ou formés par l'Église pour la plupart, qui sont à peu près toujours demeurés anonymes. Selon la catégorie à laquelle elle appartient, elle relate soit la vie de rois norvégiens ou danois, soit les hauts faits, réels ou déformés par le souvenir, des colonisateurs de l'Islande, laquelle fut découverte en 874 et peuplée de cette date à 930 environ; elle peut faire la chronique des événements locaux des* XIIe *et* XIIIe *siècles, ou rapporter les légendes véhiculées dans l'aire d'expansion germanique; enfin, elle adapte parfois à ses propres lois d'écriture et à la mentalité spécifique de ses auteurs les aventures des héros courtois occidentaux. En dernière analyse, la saga vaut surtout pour un ton, un style que l'on ne peut entendre sans connaître l'état d'esprit de ses auteurs. Apprécier la saga à sa juste valeur revient à élucider les caractéristiques d'une culture et d'une civilisation injustement méconnues en France*[2].

N'eussent été les circonstances historiques et l'éloignement géographique, il est probable que l'Islande se fût elle-même chargée d'assurer à ses sagas la diffusion et la postérité qu'elles méritent. Mais, pendant longtemps, l'histoire en a décidé autrement. De la fin du XIVe *siècle au milieu du* XIXe*, l'implacable domination norvégienne, puis danoise, a fait entrer l'île dans ce que les Islandais appellent sa « longue nuit »; elle n'a donc pu prolonger un mouvement d'écriture qui n'eut probablement aucun équivalent, nulle*

1. Auteurs de sagas; au singulier : *sagnamadr*.
2. On en trouvera une présentation détaillée dans Régis Boyer, *Les Sagas islandaises*, Paris, Payot, 1978. Cet ouvrage contient également une abondante bibliographie.

part au monde. Un demi-millénaire de silence a naturellement favorisé toutes les légendes, toutes les distorsions, tous les faux sens. Mais, depuis un siècle, et surtout dans les dernières décennies, la critique savante et la bonne vulgarisation, provenant principalement des pays germaniques, ont rattrapé le temps perdu et nous ont mis en mesure de présenter avec quelque certitude bon nombre de faits. Quand bien même des questions délicates restent en suspens, la saga islandaise est sortie de l'ombre. On ne peut se contenter de parler, comme on a fait pour la Grèce et l'Irlande, d'un « miracle » islandais qui s'appliquerait également aux Eddas, au trésor de la poésie scaldique et à la foisonnante littérature dite « cléricale » ou « scientifique ». Il est clair que la saga se situe au point d'articulation exact de l'histoire, au sens où nous entendons ce mot aujourd'hui, et de la légende; évident aussi que peu de genres permettent mieux de comprendre le phénomène de la création littéraire en Occident.

Car la pratique des sagas soulève très vite des questions épineuses : leurs origines sont-elles orales ou écrites, autochtones ou étrangères? Sont-elles des œuvres collectives, comme le voulaient nos romantiques, complaisamment encouragés en cela par les nationalistes scandinaves du début du siècle dernier, très désireux de reconstituer le passé? Au contraire, chacune d'elles est-elle l'ouvrage d'un auteur demeuré inconnu, voire d'écoles regroupées autour de centres culturels, qui n'étaient pas nécessairement des monastères? Une des lois du genre fait reparaître d'un texte à l'autre les mêmes personnages, comme chez Balzac ou chez Zola; cela tient-il à une célébration voilée du culte de la famille, tenue pour sacrée dans l'Antiquité germano-nordique? Un autre principe en est le dynamisme et l'exaltation de l'énergie : les protagonistes étant souvent d'authentiques vikings, tenons-nous là des documents de première main sur ces célèbres pirates et commerçants du Nord, qui ont bouleversé notre monde et grandement contribué à le faire entrer dans l'ère moderne?

Simples questions, parmi une foule d'autres, et auxquelles il faut tenter d'apporter des éléments de réponse. Je viens de mettre en garde contre la tentation de prendre les sagas pour des documents historiques; je les ai résolument démarquées de la poésie; j'ajouterai qu'elles ne résultent pas plus de la mise par écrit d'hypothétiques drames, mimes ou jeux antiques et sacrés, dont les

pétroglyphes de l'âge du bronze en Scandinavie occidentale seraient des témoins[1]. *De même, il serait abusif d'intégrer les sagas au corpus des textes intéressant l'historien des religions et, ainsi, d'en faire des consignations sûres du paganisme germano-nordique. Il serait moins aventureux de voir en elles des romans historiques d'un genre particulier, qui ne préfigureraient ni Walter Scott, ni Alexandre Dumas, ni Philippe Hériat, si une telle formulation n'était trop rapide.*

En fait, le substantif féminin saga[2] *vient du verbe* segja *qui signifie « dire », « raconter ». La saga est avant tout un art narratif, fait d'économie, de resserrement, voire de laconisme. Cet art refuse toute fioriture, toute concession au pathétique facile. Un humour difficilement traduisible vient toujours tempérer au moment opportun toute tentative d'effusion. L'objectivité apparente que s'imposent les auteurs, leur volonté de ne pas intervenir directement dans le récit et de laisser parler l'action et les personnages confèrent à ces textes une remarquable force de persuasion. Les sagas traduisent une vision du monde, de la vie et de l'homme qui nous propose un équilibre exemplaire entre réalisme appliqué et idéalisme modéré, entre la banalité du quotidien et la démesure de l'exceptionnel. Bien que le lyrisme et la rêverie n'y aient point de part, elles ne sont pas des annales pressées de courir à leur terme. Une analyse attentive démontre que ce sont des œuvres littérairement dominées, dont les auteurs ont voulu exprimer, par la science de la composition et la rigueur de l'écriture, une grandiose conception de la condition humaine. Les personnages de sagas ont une très grande conscience de leur destin et s'appliquent envers et contre tous à exécuter les arrêts du sort, car il y va de leur sens intransigeant de l'honneur, dont toute violation entraîne le jeu cruel des implacables vengeances.*

Qu'on se garde néanmoins, comme nous l'avons déjà dit, d'assimiler saga et « geste[3] *» ou saga et légende, ce qui ne serait possible*

1. Ces gravures rupestres (de 1500 à 400 av. J.-C.), très répandues dans toute la Scandinavie et notamment dans la province, aujourd'hui suédoise, du Bohuslän (autour de Göteborg), se présentent souvent, en effet, sous la forme de vastes fresques où il est parfois tentant de voir la transcription de mimodrames.

2. Au pluriel : *sögur*.

3. Comme a fait André Jolles, *Formes simples*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 55 et suiv.

que dans le cas de l'une des catégories de ces textes[1], *les Sagas légendaires ou* Fornaldarsögur. *Et si l'on tient à associer saga et mythe, ce ne peut être qu'en retenant le sens premier du vocable grec, « parole », « récit transmis »; toutes les autres interprétations d'un tel rapprochement ne seraient en effet qu'appropriations abusives. Derrière chacun de ces textes, il y a un homme, un individu très discrètement mais constamment présent, qui ne se contente pas de retranscrire une réalité dont il n'entendrait pas les composantes sociales, métaphysiques ou religieuses, mais qui fait acte de création, quand bien même il use de schèmes d'écriture connus ou s'insère dans une problématique générale.*

C'est assez dire que ces textes sortis de ce qu'on appelle de façon absurde « la nuit du Moyen Âge » sont des œuvres éminemment humaines, dont il serait vain de parler davantage sans connaître mieux les hommes qui les ont rédigés, et leur véritable histoire.



L'Islande, peut-être vaguement connue dans l'Antiquité, notamment de Pythéas[2] *et, selon toute vraisemblance, d'ermites irlandais, a été réellement découverte au IXe siècle, pour être colonisée, entre 874 et 930 environ, par quelque quatre cent trente aventuriers, venant principalement du sud-ouest de la Norvège mais aussi du Danemark et des îles celtiques de l'Atlantique Nord, Orcades, Shetland, Hébrides et Irlande. Nous débattons toujours sur les véritables causes de cet exode. L'un des découvreurs de l'île, le Norvégien Flóki Vilgerdarson, l'avait baptisée Pays de Glace,* Ísland, *et ce nom est resté, bien que, contrairement à une légende tenace, cette grande île*[3], *entourée par un bras du Gulf Stream, soit bien moins froide qu'on ne pense. Ses premiers*

1. Sur les différentes catégories de sagas, voir p. XXXI-XLVI et le tableau de la page XLVII.

2. Astronome et géographe grec (Marseille, IVe siècle av. J.-C.) qui navigua dans la Baltique et les mers du Nord. Ses œuvres, aujourd'hui perdues (*Description de l'Océan*, *Périple*), ont été pillées par les géographes antiques, comme Strabon. Pythéas aurait découvert une île, Thule, qui pourrait être l'Islande, bien que la recherche actuelle tende à y voir plutôt les Féroé ou même les Lofoten.

3. Elle a une superficie de 103 000 km^2, soit presque le quart de la France; voir P. Biays, *L'Islande*, Paris, P. U. F., coll. Que sais-je?, 1983.

découvreurs en auraient admiré les forêts, la faune et la flore, et les recherches actuelles tendraient à leur donner raison.

Il faut d'emblée insister sur deux points. Comme les pionniers qui peupleront les États-Unis, les hommes qui s'embarquaient avec femmes, enfants, bétail et mobilier pour affronter plusieurs semaines de traversée périlleuse, dans des mers notoirement inclémentes, afin d'aborder en pays inconnu, ne pouvaient que constituer une sorte d'élite. Ils étaient des boendr, *paysans-propriétaires libres, qui formaient l'âme de la société scandinave ancienne, personnages à la trempe peu commune qui connurent par la force des choses une sévère sélection naturelle. En second lieu, il est certain que ces colonisateurs ne firent que très rarement le voyage d'une seule traite : nos sources nous disent que, dans la plupart des cas, ils firent longuement escale en territoire celtique où ils prirent parfois femme et esclaves. Ainsi, la population qui s'installa en Islande n'était pas purement scandinave. Il est bien connu que ce mélange d'ethnies donne, d'ordinaire, des résultats intéressants ; en l'espèce, les arrivants se trouvaient bénéficier d'un double trésor de traditions légendaires, tant germano-nordiques que celtiques : les sagas porteront la marque de cette double influence.*

On voit bien les résultats de cette fusion au curieux type de société qui va très rapidement se mettre en place pour faire de l'Islande un pays sensiblement différent des autres nations scandinaves. Ici, pas de roi, pas de hersir[1], *aucun pouvoir héréditaire de quelque nature que ce soit. Le véritable fondement de cette société est le* bóndi[2], *que nous venons d'évoquer. C'est lui qui, avec ses pairs, sera membre de droit de l'assemblée saisonnière des hommes libres ou* thing, *qui se réunit à dates fixes pour délibérer des questions d'intérêt général, légiférer et rendre la justice. Seul, le* bóndi *y a droit de parole, seul, il peut ester. En cas d'offense, il a droit à une pleine compensation et sa* mannhelgr, *la valeur inviolable de sa personne, ne souffre pas de contestation.*

Il ne convient pas pour autant d'appliquer à cette société les qualifications de démocratie ou de république, car, trait essentiel, tous les boendr *appartiennent à de grandes familles, souvent très anciennes, descendant parfois de rois, et dont l'importance tient à*

1. Chef de guerre à responsabilités administratives.
2. Singulier de *boendr*.

la richesse et au nombre de leurs membres. Mieux vaudrait donc parler d'oligarchie ou de ploutocratie, sans que l'on puisse, pourtant, penser réellement à une société de classes : les cloisonnements définitifs n'existent pas, il y a de pitoyables déchéances aussi bien que d'éclatantes promotions; Snorri le Godi et son lointain descendant, Hvamm-Sturla Thórdarson, sont des « parvenus » notoires.

Les sagas nous parlent avant tout des boendr *du Xe siècle : Grímr le Chauve, fils de Kveld-Úlfr qui devenait loup-garou à la nuit tombée, Helgi le Maigre, mi-celte, mi-scandinave, qui ne parvint jamais à choisir tout à fait entre christianisme et paganisme, Gudmundr Heljarskinn*[1] *ou Gudmundr le Puissant sont assurés de figurer, directement ou de façon allusive, dans tous nos textes.*

Ce sont des hommes complets, fermiers, pêcheurs, forgerons, artisans, juristes, poètes, voire, à l'occasion, magiciens; leurs épouses sont des maîtresses femmes, aussi attentives à la bonne marche de la maisonnée qu'à la chatouilleuse préservation de l'honneur du clan, parfois un peu sorcières, passablement autoritaires, surtout à l'intérieur de la maison, et gardiennes fidèles des traditions. Après l'an mille, les boendr *seront prêtres, évêques et* godordsmenn, *fonction difficile à définir, qui associe autorité morale et pouvoir temporel. Ils sont les phares de l'Islande indépendante. Leur esprit est ouvert, curieux de tout; grands voyageurs, hôtes magnifiques, fins connaisseurs en chevaux de combat, ils se veulent d'intransigeants défenseurs de leur réputation.*

Il faut noter que les sagas ne nous livrent pas exactement la vision du monde de ces grands boendr, *mais bien plutôt celle des petits propriétaires, d'ailleurs de la même espèce que les grands, férus, comme eux, de législation, de jurisprudence, de beaux atours et d'armes de prix. De manière générale, ce ne sont pas des héros, des savants ni des hommes très riches. On prendra une parfaite mesure de leur nature en considérant la personne de Njáll Bergthórsson*[2]*, qui n'a jamais abattu de guerrier-fauve saisi par la fureur sacrée, jamais séduit de reine, jamais composé de*

1. Son surnom signifie : à la peau d'enfer, c'est-à-dire extrêmement basané; on aurait tort, en effet, d'imaginer tous les Islandais comme des blonds aux yeux bleus; il suffit de se promener dans les rues de Reykjavík pour constater à quel point ce stéréotype leur convient mal.
2. Personnage principal de la *Saga de Njáll le Brûlé.*

chef-d'œuvre poétique[1], *mais qui incarne, à mon sens, l'idéal de la société à laquelle il appartient : il est sage, mesuré, doux, ami sûr, père attentif, parfait juriste, et soucieux avant tout de paix, c'est-à-dire d'ordre. C'est dans sa bouche qu'est placée la célèbre formule qui résume cette vision du monde : « [...] c'est par les lois qu'on édifiera notre pays, mais c'est par l'illégalité qu'on le détruira*[2]. » *Mais d'autres personnages sont également très représentatifs : Hávardr de l'Ísafjördr, âgé et boiteux, qui retrouve une nouvelle jeunesse pour laver l'affront que lui inflige le meurtre inique de son fils, ne correspond guère à l'idée que nous nous faisons d'un héros : il n'est nullement savant, il n'a rien d'un saint, mais il est si proche de nous que, dès qu'il entre en scène, près d'un millénaire et des milliers de kilomètres s'abolissent. Il est allé au bout de lui-même, a valeureusement défendu une juste cause, a réparé une injustice et lavé un déshonneur; il valait la peine de parler de lui : il était* söguligr, *c'est-à-dire propre à susciter une saga.*

*Tels sont les hommes dont les sagas nous présentent la vie quotidienne et les actions mémorables. Ce sont eux qui, en 930, après avoir envoyé l'un des leurs, Úlfljótr, se documenter en Norvège, le pays de leurs ancêtres, sur ce qui se faisait en la matière, fondent une sorte de parlement en plein air, l'*althing, *ouvert à tous les* boendr. *Ils situent cette assemblée dans l'un des sites les plus extraordinaires d'un pays riche en merveilles naturelles, à Thingvellir. Là, sous l'autorité morale d'une manière de président élu pour trois ans et appelé* lögsögumadr[3], *ils décident des destinées du pays, règlent les affaires pendantes, mais aussi marient leurs filles, vendent terres et bétail, s'enquièrent des nouvelles qu'apportent les derniers bateaux arrivés du vaste monde, écoutent les auteurs de sagas ou les scaldes, jouent et, parfois, complotent.* L'althing *est une institution sans équivalent et reste un élément central de toute saga.*

Cette assemblée siège pendant deux semaines, à partir de la

1. Que l'on sache, car ce point précis est débattu.
2. *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. LXX, p. 1312.
3. « L'homme qui lit la loi ». Sa fonction première est en effet de réciter (*segja*) la loi (*lög*) pendant la durée de son mandat; élu pour trois ans, le *lögsögumadr* lit un tiers de la loi chaque année.

mi-juin, et ses décisions doivent recevoir l'approbation unanime de toutes les personnes présentes. Lesdites décisions, qui avaient été préparées dans des assemblées de printemps ou várthing, *sont répercutées à des assemblées locales d'automne, les* leidir. *On est frappé par la totale liberté de parole de chacun des participants lors des délibérations, et si les femmes n'ont pas le droit d'ester, c'est en raison de leur faiblesse physique, et non pour incompétence.*

*L'*althing *a une fonction essentiellement juridique. Il doit statuer sur les procès de toutes sortes dans lesquels se lancent avec une extraordinaire facilité ces hommes et ces femmes pour qui le droit est sacré et qui disposent d'un mythe pour expliquer comment le dieu Tyr, fondamental dans la mythologie scandinave*[1]*, a consenti à perdre la main droite pour qu'un pacte inviolable fût scellé entre les forces de vie et celles du désordre. À un moment donné de chaque session, l'*althing *se transforme en un tribunal (*Lögrétta*) qui comprendra trente-six puis trente-neuf membres. Ce sont ces « juges » qui trancheront après délibération, formulation précise de l'accusation dans les termes exacts des codes de lois en vigueur, appel à témoins et intervention d'un jury qui peut avoir recours à l'arbitrage des sages. Une fois prononcé, le verdict n'est pas sans appel : la* Saga de Njáll le Brûlé *explique comment et pourquoi sera créée une « cinquième cour » ou* Fimmtardómr *devant laquelle certaines causes, tenues pour mal jugées, seront reprises*[2].

Mais ce système ne connaît pas ce que nous appelons aujourd'hui les juges d'application des peines. Le pays n'ayant jamais eu de pouvoir exécutif, c'est à chacun d'obtenir satisfaction et de faire exécuter le verdict. Il ne suffit donc pas d'être dans son droit ; il faut encore disposer de la force nécessaire, d'où les interminables rebondissements dans les affaires d'importance qui forment le fond de la plupart des sagas. Non pas que la force prime le droit : idéalement, l'une et l'autre s'épaulent et, en règle générale, le droit finit par triompher car, comme le dit le proverbe islandais, l'excès a la vie courte. *Mais on ne peut parvenir à un tel résultat que par un jeu subtil et constant de balance et de*

1. Son nom signifie « dieu ».
2. Voir la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. XCVII, p. 1359-1360.

*compensation où les hommes de bonne volonté (*gódviljamenn*), personnages clefs des sagas, toujours prompts à intervenir, jouent le rôle décisif.*

*Tels sont les traits caractéristiques de ce qu'on est convenu d'appeler l'« âge des sagas » (*söguöld*), qui va de 930 à 1000 environ et est ainsi nommé parce que la plupart des textes qu'on va lire rapportent des événements censés avoir eu lieu au cours de cette période, laquelle est aussi l'âge d'or de l'Islande, même si l'histoire de l'île est alors passablement tourmentée, comme en témoignent les querelles, meurtres, incendies barbares, vols et autres exactions qui ponctuent les annales d'une société en train de se mettre en place et où, visiblement, les fortes personnalités ne font pas défaut. Cet âge est aussi le temps des prestigieux voyages de découverte, notamment au Groenland et en Amérique du Nord, qui ont imposé à tout l'Occident le nom d'Eiríkr le Rouge.*

*Ces fondations mises en place, une autre époque s'instaure, qu'on situe d'ordinaire entre 999 et 1150 et à laquelle on donne le nom d'« âge de la paix » (*fridaröld*), bien que, assurément, les mœurs qui viennent d'être évoquées n'aient pas subi de modifications radicales. Mais la société islandaise est maintenant solidement assise, les temps de l'aventure sont révolus et en 999 se produit un événement déterminant : l'île se convertit au christianisme. Il convient d'insister sur ce fait, car c'est l'Église qui a appris à lire et à écrire aux Islandais et c'est elle, par conséquent, qui rendit possible la composition des sagas.*

Grands voyageurs, souvent vikings, les Islandais connaissaient depuis longtemps la religion chrétienne. Ils étaient même tenus de recevoir, comme les autres Scandinaves, le pré-baptême institué à leur intention, la prima signatio *: sans elle, ils ne pouvaient commercer avec les chrétiens — commercer étant, il faut le rappeler, la fonction première des vikings. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, que le paganisme ait connu un grand succès auprès de cette communauté, malgré les complaisantes reconstitutions auxquelles se livreront les auteurs de sagas. Ainsi, lorsque le grand convertisseur norvégien, le roi Óláfr Tryggvason, après avoir envoyé sur place des missionnaires plus ou moins bien accueillis, menacera directement les Islandais, ceux-ci ne feront pas de véritable résistance. Le célèbre* althing *de 999 adopte le christianisme par consente-*

ment unanime et sans la moindre effusion de sang, afin, disent les textes, que la paix ne soit pas rompue : « Il faut que nous ayons tous une seule loi et une seule religion. » Et ces textes de préciser que, si l'on veut continuer à sacrifier en secret aux dieux païens, cela ne sera pas interdit, à condition qu'il n'y ait pas de témoins ! Ironie à part, cette réserve n'est pas innocente. Elle suggère l'allure originale et déterminante pour nous que va, d'emblée, prendre l'Église en terre islandaise : il n'y aura pas de solution de continuité entre Islande païenne et Islande chrétienne, l'Église sera une godakirkja, *une église des* godar.

À l'origine — l'institution paraît remonter bien avant la découverte de l'Islande — , on appelait godi[1] *le prêtre-sacrificateur de la religion scandinave ancienne, à qui sa fonction conférait naturellement une autorité spirituelle incontestable. Que, pour des raisons diverses, le* godi *en soit venu peu à peu à ajouter à cette autorité spirituelle un pouvoir temporel parfois important, la chose s'inscrit dans une dynamique fort commune dans tout le Moyen Âge occidental. Vers le tournant de l'an mille, les* godar *s'emparent de la religion nouvelle dans laquelle ils ont vu, avec beaucoup de lucidité, le ferment de l'avenir et du progrès. Ce sont eux qui vont devenir prêtres chrétiens et inciter leurs fils à le devenir, le célibat ecclésiastique n'étant pas encore de mise, eux qui vont faire édifier des églises, eux qui seront clercs. C'est leur mentalité qui prévaudra. Bientôt, quand leurs doubles prérogatives, temporelles et spirituelles, seront institutionnalisées, ils seront appelés* godordsmenn, *hommes qui possèdent un* godord, *cette dernière notion s'appliquant progressivement à la zone géographique où s'exerce leur autorité spirituelle.*

Les godordsmenn *ne forment pas à proprement parler une aristocratie, au sens que nous donnons à ce terme*[2]. *On constate cependant que le christianisme est d'emblée l'affaire d'une élite, d'abord dirigeante, puis, de plus en plus, possédante et qui entendra bien le rester : ainsi, les efforts déployés par les rois de Norvège, notamment par Óláfr Haraldsson, plus connu sous le nom*

1. Singulier de *godar*.

2. Ils constituent néanmoins un groupe dominant; cela nous interdit de tenir les sagas, qui s'intéressent beaucoup à eux, pour l'expression d'une conscience populaire.

de saint Óláfr, pour mettre la main sur l'île, resteront vains pendant presque trois siècles[1].

Le christianisme ayant été prêché par des Anglo-Saxons, des Allemands et même par un Français, un souffle nouveau avait déferlé sur l'Islande. L'Église chrétienne n'apportait pas seulement une écriture[2], *mais aussi une culture, un trésor littéraire biblique et classique, un art de dire, une conception de l'histoire qui n'étaient pas familiers aux Scandinaves. Cela, les premiers évêques islandais, hommes remarquables, le comprirent immédiatement. Comme le premier d'entre eux, Ísleifr, fils de Gizurr le Blanc, ils étudièrent. Ísleifr puis son fils Gizurr, premier évêque de Skálaholt*[3], *ainsi que Jón Ögmundarson qui fut le fondateur de l'évêché de Hólar*[4], *n'auront de cesse qu'ils n'aient développé l'instruction, fondant églises et monastères, mettant toute l'île « aux livres » et instituant, en 1016, une dîme qui contribuera très vite à renforcer l'évolution de l'Islande vers cette oligarchie ploutocratique déjà évoquée. Les grands* boendr *qui avaient déjà le pouvoir temporel acquerront rapidement l'autorité spirituelle, et l'Église tiendra les rênes. Ainsi, on a pu dire de l'évêque Gizurr, fils d'Ísleifr, qu'il fut « à la fois roi non couronné et évêque de son pays*[5] *».*

La cléricature se développe donc avec une surprenante rapidité. En quelques décennies, quatre écoles sont fondées, au siège des deux évêchés, à Haukadalr et, surtout, à Oddi. On y dispense le trivium *et le* quadrivium, *mais il est également possible d'y pratiquer la lecture d'œuvres « étrangères », de sorte qu'un jour, il sera vrai de dire que tout le savoir du monde occidental, dans quelque discipline que ce soit, sera passé entre les mains des Islandais. De même que la vie du* bóndi *est harmonieusement répartie, lors de cet âge de la paix qui dure un siècle et demi, entre besognes maté-*

1. Sur toutes les questions posées par la christianisation de l'Islande, voir R. Boyer, *La Vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la « Sturlunga Saga » et les Sagas des évêques*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1979.
2. Les runes ne se prêtaient guère à la consignation de textes longs.
3. Aujourd'hui Skálholt, dans le sud-ouest du pays.
4. Dans le nord-ouest de l'île.
5. C'est dans cette optique qu'il nous est présenté par Ari Thorgilsson le Savant dans son *Livre des Islandais* et par un petit texte anonyme, la *Hungrvaka* qui ouvre la collection des Sagas des évêques.

*rielles et occupations plus nobles, les activités intellectuelles font une part égale au spirituel et au profane; le dépouillement des catalogues des bibliothèques que nous avons conservés ou reconstitués suffit à nous en convaincre. Cet équilibre, qui est la marque de la jeune Islande, aura présidé à l'éclosion d'une littérature profane née de l'Église. Les six monastères qui vont s'implanter dans l'île donneront le départ à l'« âge de l'écriture » (*ritöld*) à partir de 1100 environ, en prodiguant les vies de saints, particulières à l'Islande, traduites ou adaptées, les écrits religieux et les ouvrages savants, mais aussi en consignant par écrit les traditions nationales,* Eddas *ou sagas.*

Toutefois, cette mainmise de l'Église sur toutes les activités de l'île n'allait pas sans dangers. Ailleurs en Occident, la réforme grégorienne proclamait la suprématie du spirituel sur le temporel : elle trouve, sur place, un bouillant zélateur en la personne d'un évêque de Skálaholt, Thorlákr Thórhallson, qui sera canonisé. L'Église voulait aussi un monarque de droit divin qui servît ses intérêts : le Speculum regale *(*Konungsskuggsjá[1]*), ouvrage norvégien du* XIIIe *siècle, justifie les prétentions de Hákon Hákonarsonar, né en 1217 mort en 1263, roi de Norvège, à la suprématie sur tous les territoires où se parle « la langue norraine ». Quant aux* godordsmenn *islandais, assurés de leur autorité, ils cherchaient à l'étendre de toutes les façons possibles, en particulier en développant leurs pouvoirs temporels.*

S'ouvre alors l'âge turbulent des descendants de Sturla Thórdarson, les Sturlungar, qui va du milieu du XIIe *siècle à 1264. Sturla étant un parvenu, ses héritiers s'appliqueront par tous les moyens à asseoir leur autorité parmi les familles plus anciennes que la leur, ce qui ne pourra se faire sans dissensions internes, sans bouleversement des vieilles structures, sans trahison, ni sans inféodation au roi de Norvège, lequel s'applique opiniâtrement à imposer sa loi en Islande.*

*Cet âge est important pour nous, puisque c'est lui qui voit l'éclosion et le prodigieux développement de la littérature de sagas, sur l'instigation ou avec la collaboration de plusieurs grands Sturlungar, comme Snorri Sturluson, fils du Sturla déjà nommé et auteur, entre autres chefs-d'œuvre, de l'*Edda *dite* en prose *et de*

1. Miroir royal.

la Heimskringla[1], *ou encore Sturla Thórdarson, neveu de Snorri, qui compose vers la fin du* XIII*e* *siècle la plus grande de toutes les Sagas de contemporains, la* Saga des Islandais *(*Íslendinga Saga*), pièce maîtresse de la compilation intitulée* Saga des descendants de Sturla *(*Sturlunga Saga*), grâce à laquelle nous sommes bien renseignés sur cette période.*

Au plan politique, il s'agit, pour quelques chefs, de réunir dans une seule main le plus grand nombre possible de godord*, ces entités à la fois morales et temporelles, qui assurent à leur possesseur richesse et autorité. Les dix-neuf principales familles de l'île se livrent des combats sans merci pour parvenir à la suprématie. Ce ne sont que menées perfides, trahisons déclarées, spoliations sans vergogne, batailles rangées, épisodes odieux, comme le fait de brûler vifs dans sa maison un adversaire et toute sa « mesnie ».*

*C'est peut-être en contrepartie, par nostalgie en quelque sorte, que les auteurs de sagas s'attachent tant à faire revivre les temps passés, à moins qu'ils n'aient sacrifié à la mode médiévale de l'*exemplum, *récit composé à des fins exemplaires, voire édifiantes. Les sagas seraient alors des* exempla *laïques, qui rappelleraient aux forcenés du* XIII*e* *siècle comment l'équilibre entre factions rivales avait été respecté autrefois, grâce aux hommes de bonne volonté. De fait, une Saga de contemporains comme la* Saga de Thorgils et de Haflidi *paraît bien avoir été rédigée pour l'édification des Sturlungar, qui, apparemment, n'avaient pas pris conscience que le roi de Norvège Hákon Hákonarson allait exploiter leurs querelles pour s'immiscer définitivement dans les affaires islandaises, et faire passer l'île sous sa couronne entre 1262 et 1264.*

La Sturlunga Saga *narre en détail, avec un manque de recul qui garantit sa véracité, cette dégradation progressive d'une situation que les menées tumultueuses d'une sorte de « viking de Dieu », l'évêque Gudmundr Arason, n'amélioreront pas, non plus que les manœuvres contradictoires, et, finalement, fatales, de Snorri Sturluson, assassiné en 1241, sans doute sur ordre du roi Hákon, par les hommes de main de ce dernier. Snorri espérait de Hákon qu'il lui conférât le titre de* jarl, *ce qui lui aurait permis de devenir chef absolu de toute l'île, et, d'après les textes, il*

1. Ou collection de Sagas des rois de Norvège.

obtint peut-être cette distinction « en secret ». Mais le principal rival des Sturlungar, Gizurr Thorvaldsson, recevra, lui, ce titre, qui ne fera de lui que le fondé de pouvoir du roi de Norvège. Et malgré des accords solennels d'assistance et de respect, le Gamli Sáttmáli, *l'Islande, une fois passée dans la mouvance norvégienne, perdra en fait cette indépendance à laquelle elle était très attachée. À peine un siècle plus tard, la Norvège étant passée sous la coupe danoise, l'Islande entrera dans sa « longue nuit », car le Danemark se désintéressera presque totalement de l'île, sauf lorsqu'il s'agira de la mettre en coupe réglée. Ce n'est qu'au milieu du XIXᵉ siècle que l'Islande, harassée, en outre, par d'innombrables cataclysmes naturels, éruptions volcaniques, tremblements de terre, ainsi que par la Grande Peste, émergera de l'obscurité. Elle ne recouvrera son indépendance complète qu'en 1944!*

Telles sont les destinées tragiques du pays qui enfanta les sagas. Les hommes et les femmes que nous présentent ces textes tenaient, en vertu d'une croyance païenne bien ancrée, la famille pour sacrée. Ils la savaient dotée d'une capacité de réussite propre et ils mettaient leur orgueil à rendre manifeste la sollicitude du destin à leur égard. Le sentiment très vif qu'ils avaient de leur honneur les poussait à acquérir une grande réputation, valeur suprême de cet univers, comme le montrent bien les Dits du Très-Haut *(*Hávamál*), dans l'*Edda poétique *:*

Meurent les biens,
Meurent les parents,
Et toi, tu mourras de même;
Mais la réputation
Ne meurt jamais,
Celle que, bonne, on s'est acquise.

Meurent les biens,
Meurent les parents,
Et toi, tu mourras de même;
Mais je sais une chose
Qui jamais ne meurt :
Le jugement porté sur chaque mort[1].

1. Strophes 76-77.

Pour cette raison, ces fortes individualités qu'étaient les Islandais tenaient beaucoup à affirmer leur personnalité, de sorte que leur clan, leur famille, leur parentèle soient reconnus pour « grands ». Toute atteinte à ce sentiment appelait une vengeance qui pouvait s'exercer par tous les moyens, avec un réalisme froid et une cupidité souvent sans délicatesse.



Histoire enchevêtrée, sentiments complexes : on ne s'étonnera pas que les sagas, qui sont le reflet de cette histoire et l'expression de ces sentiments, causent tant de difficultés à l'étude.

En premier lieu, se posait la question de la genèse de ces textes, qui paraît désormais tranchée, mais qui, plus d'un siècle durant, a soulevé de vives querelles parmi les spécialistes. Sur le fond, le débat revient à savoir quelle valeur historique accorder aux sagas, et, aujourd'hui encore, certaines idées fausses sont assez largement répandues.

Sous l'impulsion de quelques savants allemands et scandinaves, notamment le Norvégien Knut Liestöl, on a pensé que la saga était un genre purement oral, transmis de génération en génération, à la veillée ou lors des rassemblements populaires. Le moine danois Saxo Grammaticus, qui rédige ses Gesta Danorum *vers 1200, reconnaît la valeur des Islandais comme transmetteurs des faits du passé. En outre, quantité de traits d'écritures, répétitions de phrases ou d'épisodes, parallélismes de situations, schèmes narratifs obligés qui ne manquent pas de surgir à point nommé, inciteraient à penser qu'avant d'avoir été consignées pour la première fois sur parchemin, les sagas ont longtemps été dites par des conteurs. À cela s'ajoute l'apparente objectivité ou impartialité de ces textes, apparence encore renforcée par l'anonymat de leurs auteurs. Les longues digressions généalogiques, les apparentes sautes ou ruptures de composition*[1]*, ainsi que la référence fréquente à l'opinion d'autrui*[2]*, concourent à donner l'impression de l'oralité. Les tenants de la* Freiprosa*, ou tradition orale, refusent de ne voir là que des affectations ou des maniérismes destinés à imiter le langage parlé. Pour étayer leur thèse, ils invoquent le*

1. Du type : « il faut maintenant revenir à », « reprenons le récit au moment où », etc.
2. « Les gens disent que », etc.

style sans élaboration syntaxique, dont nous reparlerons, les passages impromptus du discours indirect au discours direct, la fréquence des dialogues et toute une panoplie de procédés qui relèveraient de l'énonciation et non de l'écriture. Au demeurant, l'imprécision des formulations ou des témoignages ne nous permet pas de dire si les sagas étaient faites pour être dites, récitées ou lues.

Cependant, la thèse de la tradition orale résiste mal à l'analyse. L'étude de la composition d'un texte comme la Saga de Snorri le Godi *ne peut laisser de doute sur le fait qu'il ait été l'œuvre d'un auteur unique, parfaitement conscient, dès la première ligne, du but qu'il entendait atteindre. Il suffit de comparer deux épisodes mettant en scène, dans deux sagas différentes, les mêmes personnages*[1]*, pour conclure qu'une matière identique a, dans l'un et l'autre cas, été travaillée et orientée en fonction de l'économie d'ensemble du texte envisagé. Plus encore : les Sagas de contemporains, dont nous savons de façon assurée qu'elles ont été rédigées directement, à titre de chronique ou d'annales des événements qu'avaient vécus leurs auteurs, ne diffèrent des autres catégories de sagas ni par la structure, ni par la thématique, ni par le style. Dans tous les cas, nous avons affaire à des œuvres* écrites.

Cela ne signifie par pour autant qu'il n'a pas existé de tradition orale concernant les personnages, les lieux, les sujets traités. Au contraire, les « livres de colonisation », que nous évoquerons plus bas, ou ces dits[2]*, qui sont de petites sagas* in nuce *et que nous retrouverons dans les contes populaires très nombreux en Islande comme dans toute la Scandinavie, inciteraient à penser qu'existèrent de petites cellules narratives autour desquelles il était possible de tendre un tissu conjonctif qui, par élaboration, produirait une saga. La* Saga des gens du Ljósavatn *(*Ljósvetninga Saga*) n'est, en fait, qu'une collection de dits rassemblés à l'époque moderne sous ce titre générique.*

Mais aujourd'hui, on ne doute plus sérieusement que les sagas aient été, d'emblée, des textes rédigés, dans des buts précis, par de véritables écrivains. Une preuve éclatante en a été fournie, en

1. C'est le cas du passage où Thórdís cherche à tuer Eyjólfr, au chapitre XXXVII de la *Saga de Gísli Súrsson* (p. 634) et au chapitre XIII de la *Saga de Snorri le Godi* (p. 219).
2. *Thaettir*; au singulier : *tháttr*.

1940, par Sigurdur Nordal[1], *chef de file de l'école islandaise qui représente, à l'heure actuelle, l'avant-garde de la recherche en la matière*[2]. *On a longtemps tenu la* Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr *pour un modèle de vérité historique, en raison de son apparente objectivité, de la sécheresse de la narration et de son allure de reportage rapide, comme si le scribe s'était contenté de consigner au plus près une vieille histoire transmise oralement. Nordal a montré, semble-t-il irréfutablement, qu'à partir d'un personnage historique et, peut-être, de quelques événements authentiques, l'auteur a composé un récit parfaitement maîtrisé, mais artificiel. Son but était double : il entendait démontrer, dans un premier temps, que l'excès mène à la perte, puis que la volonté triomphe de tout. On ne peut évidemment parler, dans ces conditions, de tradition orale contraignante et de scrupuleuse vérité historique.*

On a également voulu faire des sagas des dérivés des poèmes scaldiques. Ceux-ci, qui remontent aux temps pré-islandais, puisqu'ils sont attestés dès le VIII*e siècle, deviendront, à partir du* IX*e siècle, et sans qu'on ait jamais su pourquoi, une spécialité islandaise. La poésie scaldique compte parmi les réussites les plus élaborées et les plus savantes qu'ait jamais connues l'humanité en matière de parole mesurée ; ses procédés de vocabulaire, de syntaxe et de métrique la conduisent parfois jusqu'à l'hermétisme. Les strophes*[3] *que composaient les scaldes, et dont l'authenticité n'est pas mise en doute, comme le prouve l'hommage que leur rend Snorri Sturluson en rédigeant sa* Heimskringla, *d'une part reflétaient fidèlement les faits qu'elles rapportaient et, d'autre part, par leur complication extrême, voire leur obscurité, s'entendaient rarement sans commentaires. Ainsi, dès l'âge de rédaction des sagas, les* sagnamenn *auraient été conduits à écrire leurs œuvres pour amener, justifier et éclairer ces* vísur. *D'ailleurs, quatre grandes Sagas des Islandais au moins sont vouées à la relation de la vie et des agissements de grands scaldes, comme, par exemple, ce joyau qu'est la* Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve ; *très souvent, de longs développements semblent n'avoir*

1. « Hrafnkatla », *Studia Islandica*, VII, 1940.
2. Les vues exposées ici s'inspirent beaucoup des travaux de cette école.
3. Ou *vísur*; au singulier : *vísa*.

vu le jour que pour amener une vísa *ou un poème entier. Dans la* Saga de Glúmr le Meurtrier, *par exemple, il arrive qu'une strophe soit précédée ou suivie d'un commentaire en prose qui la répète exactement, comme si le sens de la* vísa *était inintelligible. Il y aurait donc eu, au départ, les strophes scaldiques, incontestablement transmises par voie orale, et qui auraient servi de canevas aux sagas écrites ultérieurement.*

Malheureusement, cette théorie ne résiste pas davantage à l'examen. Nous possédons des sagas entières où ne figure aucune strophe scaldique[1]*, et il est facile de multiplier les exemples de textes qui citent des* vísur *sans les comprendre, en les interprétant mal, ou encore en les insérant hors de propos. Il paraît probable qu'ajouter ces strophes vénérables à un texte en prose aura tenu au souci de décoration plus qu'au besoin d'élucidation. En d'autres termes, à l'origine, il y a la prose.*

Les nombreuses généalogies, dont la présence dans les sagas ne facilite guère la lecture de ces textes, ont servi de base à une autre tentative d'explication. On l'a dit, la famille était sacrée pour les Scandinaves : être homme signifiait, juridiquement, être capable de récapituler son lignage. D'autre part, il n'est certainement pas fortuit que les Sagas des Islandais soient aussi souvent appelées « Sagas de familles », bien que quelques-unes, et non des moindres[2]*, s'intéressent plus à un district, ou à la succession des détenteurs d'un même* godord *qu'à une famille au sens strict du terme. Certains grands poèmes scaldiques, tels* Yngligatal *de Thjódóldr des Hvínir ou* Háleygjatal *d'Eyvindr Finnsson Skáldaspillir, ont visiblement été écrits dans le seul but de citer de glorieux lignages, et de nombreuses sagas, comme celle des Sturlungar, suivent patiemment les heurs et les malheurs de tous les membres marquants d'une famille donnée.*

On a donc proposé la théorie suivante: sur des généalogies, se serait greffée l'évocation, d'abord rapide, puis de plus en plus étoffée au fur et à mesure que passait le temps, des hauts faits, des paroles mémorables ou des décisions importantes d'un

1. C'est précisément le cas de la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr.*
2. Comme, par exemple, la *Saga de Snorri le Godi* ou la *Saga des chefs du Val-au-Lac.*

personnage. La transition entre généalogies et sagas aurait été assurée par ces « livres de colonisation[1] *» déjà évoqués.*

*Il s'agit de curieux ouvrages, sans équivalent dans aucune autre littérature, dans lesquels on recense les colonisateurs de l'Islande selon un procédé original. En partant d'un point de la côte ouest, celui où a débarqué le premier colonisateur, Ingólfr Arnarson, et en allant dans le sens des aiguilles d'une montre, on s'arrête à chaque lieu où a débarqué l'un de ces colons. Chemin faisant, on récapitule le lignage des personnages cités, on mentionne ce qui a rendu ces hommes mémorables, on insiste sur ceux de leurs descendants qui sont passés à la postérité. Il existe huit versions différentes de ces ouvrages, ce qui indique bien l'extrême popularité que connut le genre. Or, il arrive fréquemment que le rédacteur ajoute à sa nomenclature de petits récits (*thaettir*) rapportant un détail, pittoresque, tragique ou inattendu, mais toujours « digne de saga » (*söguligr*). Lorsqu'un auteur choisit de développer librement un récit donné, voire toute une série de récits concernant un même lignage, naît une saga.*

Cette hypothèse n'est pas invraisemblable mais elle ne peut guère conforter dans leur opinion les tenants de la Freiprosa *: quand bien même les généalogies et les* thaettir *relèveraient de la tradition orale, il a fallu les organiser, les fondre en un tout structuré nommé « saga », c'est-à-dire les écrire ou les récrire. Ainsi, l'autre école, dite de la* Buchprosa, *qui tient que les sagas sont des œuvres essentiellement écrites, même si elles ont été édifiées sur un fond de traditions orales, semble s'être imposée aujourd'hui. Selon elle, c'est l'Église qui a appris aux Islandais à écrire, dans toutes les acceptions de ce terme.*

La question reste posée de savoir pourquoi l'Islande fut le seul pays scandinave à connaître cet extraordinaire mouvement d'écriture[2]*, alors même qu'elle ne comptait qu'un très petit nombre d'habitants, ce qui, d'ailleurs, est encore le cas aujourd'hui*[3]*. Pour qu'ait pu voir le jour une littérature aussi considérable,*

1. *Landnámaboekr*; au singulier : *landnámabók*. Voir *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, traduction, introduction, notes et commentaires par R. Boyer, Paris, Mouton, 1973.
2. Car on ne connaît pas d'authentique saga danoise, norvégienne ou suédoise.
3. L'Islande actuelle (1987) a une population de 256 000 habitants.

non seulement par la qualité mais aussi par la quantité, car aux sagas de toutes espèces s'ajoute la consignation par écrit de la poésie scaldique, des Eddas *et d'une foisonnante littérature secondaire, il faut imaginer toute l'île écrivant et copiant pendant deux bons siècles. Certes, l'élevage extensif des ovins et bovins ayant toujours constitué une des ressources principales du pays, le parchemin y était très bon marché; mais il fallait des scribes! En tout état de cause, un tel travail n'a pu se faire que grâce à l'Église, en général par elle, et, le plus souvent, pour elle.*

Son premier effort fut, nous l'avons dit, de couvrir l'île de monastères et d'écoles, ce que décrit la Saga du saint évêque Jón. *Deux précisions capitales doivent être apportées.*

Les fondateurs de l'Église islandaise ont été marqués par l'augustinisme, et donc par la passion de l'histoire à laquelle, on le sait, l'évêque d'Hippone attachait une importance toute particulière, parce qu'elle dévoilait « le plan divin ». Le prêtre Saemundr Sigfússon, mort en 1133, dont toute l'œuvre, en latin, est perdue, mais qui, d'après le témoignage de ses contemporains, dut exercer une influence déterminante, et le prêtre Ari Thorgilsson, dit le Savant, né en 1067 ou 1068, mort en 1148, qui rédigea en langue vulgaire un authentique chef-d'œuvre, le Livre des Islandais *(*Íslendingabók*), sorte de manuel concis de l'histoire de l'île, conçu comme une introduction au code ecclésiastique que se donnait, à la même époque, l'Église d'Islande, ces deux prêtres, donc, sont les deux premiers écrivains islandais connus, et ce sont des historiens. Précision documentaire, confrontation des sources, invocation de témoins sûrs, datation par référence à des points de repères incontestables, telles sont les techniques employées, qui nous frappent par leur modernisme. En outre, on peut déjà déceler dans le* Livre des Islandais *le célèbre style de saga, avec ses caractères fondamentaux, l'économie, la précision, le réalisme. Fait notable, Ari ne compose pas dans un islandais influencé par le latin d'Église qu'il connaissait bien; on ne trouve pas trace, chez lui, de ce style savant (*laerdum stíl*) que ne sauront pas toujours éviter certains de ses successeurs et émules; il écrit sans doute comme parlaient ses compatriotes.*

Leur propos essentiel étant de suivre des personnages de leur naissance à leur mort en les situant dans la chronique d'ensemble

de leur district, voire de leur pays, les sagas relèvent de l'histoire, au sens scientifique du terme, et elles resteront fidèles au modèle d'écriture que leur a proposé Ari. En second lieu, l'Église apportait pour l'édification de ses fidèles de nombreuses vies de saints. Lorsqu'elle s'implante en Islande, l'hagiographie médiévale, en latin comme en langue vulgaire, brille de tout son éclat en Occident. Les disciples de Sulpice Sévère sont légion et vont également se multiplier dans l'île. Des ouvrages édifiants comme les Vies des Pères *ou les* Dialogues *de saint Grégoire seront non seulement traduits ou adaptés en islandais, mais inspireront aussi des épisodes dans des sagas laïques, comme celle qui est consacrée à Njáll le Brûlé. La Scandinavie tout entière se donnera rapidement des saints*[1]*. L'Islande, pour sa part, fera canoniser très tôt, un siècle après sa christianisation officielle, deux de ses évêques, Thorlákr Thórhallsson et Jón Ögmundarson. Elle leur consacrera aussitôt des biographies, dites* vitae *en latin de l'époque, et qui sont des sagas : il existe plusieurs états, en langue vernaculaire, de celle de Thorlákr et au moins deux versions, l'une en islandais, l'autre en latin, de celle de Jón. Comme il était d'usage sur le continent, il s'y ajoute les indispensables recueils de leurs miracles, les* Miracula, *appelés en islandais* Jarteinaboekr.

*De plus, l'Islande prodigue des traductions ou adaptations des vies de saints courantes en Europe : une part impressionnante des textes rassemblés à notre époque par les bollandistes entrent dans la série des Sagas des saints (*Heilagra Manna Sögur*) et des Sagas des apôtres (*Postola Sögur*). On peut y relever des traits de style et des clichés qui figureront, tels quels ou adaptés aux besoins de la cause, dans des sagas profanes, comme la* Saga des frères jurés, *la* Saga d'Eiríkr le Rouge *ou même la* Saga de Grettir.

*Ainsi, avec toutes les précautions qui s'imposent, il n'est pas trop aventureux de dire que le genre de l'histoire médiévale encouragé par l'Église (*historia*), combiné à celui de la biographie de saint (*vita*), l'un et l'autre étant d'ailleurs assez étroitement liés, a donné naissance au genre de la Saga. L'*historia, *nous l'avons vu, avait un sens édifiant. La* vita, *cela va de soi, illus-*

1. Knútr au Danemark, Eiríkr en Suède, Hallvardr et Óláfr en Norvège, Magnús aux Orcades, par exemple.

trait une leçon. Sans solliciter abusivement les textes, il est clair que plus d'une saga relève aussi, et délibérément, du récit moralisateur et exemplaire, même si ses fins dernières ne sont pas toujours chrétiennes. La Saga de Hávardr de l'Ísafjördr, par exemple, sans « attraire à moralité » au sens étroitement clérical de l'expression, entend bien dégager une leçon transparente. Et il n'est pas abusif de lire dans la Saga de Glúmr le Meurtrier un double « sermon », profane — ne nous parjurons jamais — et chrétien — rien n'est pire que de placer sa foi en un dieu païen.

En conclusion, il convient d'adopter sur la question des origines une position nuancée. Qu'il ait existé une tradition orale bien vivante en Islande, nul n'en doute. Qu'elle ait inspiré des conteurs professionnels, c'est vraisemblable et certains textes y font sans doute allusion : une Saga de contemporains comme la Saga de Thorgils et de Haflidi, en son chapitre X, le montre bien. Mais les textes dont nous disposons aujourd'hui, et dont les manuscrits, dans certains cas, nous sont parvenus intacts depuis le XIIIe siècle, relèvent certainement d'une tradition écrite où l'Église a joué le rôle déterminant d'incitateur et de modèle. Très souvent, une saga peut passer pour une vita dont le héros ne serait pas un saint, témoin, pour une bonne part, la Saga des gens du Val-au-Saumon. E. O. Turville-Petre a fait remarquer[1] que l'Église n'avait pas enseigné aux Islandais ce qu'ils avaient à dire, mais comment le dire. J'écrirais plutôt que l'Église a « récupéré » un incontestable génie narrateur, hérité de la nuit des temps germaniques[2], pour l'adapter à ses propres habitudes.



Durant les quelque cent cinquante années de leur rédaction, entre 1200 et 1350 environ, ces dates étant des repères plutôt que des certitudes, le genre narratif de la saga, s'il conserve son style caractéristique, ne se présente pas de façon immuable et monolithique.

L'« âge de l'écriture » avait commencé par la consignation de textes de lois et de généalogies, suivie des premiers travaux historiques de Saemundr et d'Ari et de la rédaction des « livres de

1. *Origins of Icelandic Literature*, Oxford, 1953.
2. Ce génie a pu, en outre, bénéficier d'un legs celtique sur le compte duquel nous ne sommes pas encore bien renseignés.

colonisation ». Parallèlement, dans leurs ateliers de copistes, les moines compilaient les textes des Sagas des saints hommes et des Sagas des apôtres, et composaient ce que l'auteur anonyme d'un très curieux récit datant probablement du début du XIII*e siècle, le* Premier traité grammatical *(*Fyrsti Málskrufrædi*), appelle* thýdingar helgar, *littéralement : les saintes traductions, traductions d'ouvrages religieux et de commentaires de ces derniers. On demeure confondu devant la prodigieuse lecture qu'avaient ces clercs : d'Isidore de Séville à Vincent de Beauvais, d'Honorius d'Autun aux grands victorins, de Raban Maur à Petrus Comestor, ils connaissaient tout*[1].

Sans doute au début du XIII*e siècle, apparaissent les premières « vraies » sagas, les Sagas royales ou* Konungasögur. *De la vie de saint, on est passé à la vie de saint évêque, puis à la vie de roi saint, et enfin à la vie de roi laïque. Écrire sur un roi saint permettait de faire simultanément de l'histoire et de l'hagiographie : à la fin du* XII*e siècle, deux moines du couvent de Thingeyrar, Gunnlaugr Leifsson et Oddr Snorrason, rédigent, chacun de son côté, la vie du prestigieux roi norvégien, évangélisateur de son pays, Óláfr Tryggvason — qui, à vrai dire, ne fut pas canonisé; de même, saint Óláfr Haraldsson inspirera un nombre considérable de textes.*

De la sorte, le départ est donné au grand mouvement d'écriture des sagas, lesquelles déborderont très vite le cadre de l'hagiographie royale pour entrer vraiment dans le domaine historique. Ces textes, rassemblés dans des compilations[2]*, laissent une grande place à la légende; parfois, ce sont des récits encore maladroits où le propos historique n'est qu'un prétexte, comme la* Saga des descendants de Skjöldr *(*Skjöldunga Saga[3]*), la* Saga de Knútr *(*Knytlinga Saga*) et trois textes mal dégrossis mais fort curieux, la* Saga des Orcadiens *(*Orkneyinga Saga*), qui relate la vie des* jarls *des Orcades, la* Saga des Féroïens *(*Faereyinga Saga*), très alourdie de légende et de magie, et l'éton-*

1. On trouvera une liste détaillée des ouvrages traduits par les Islandais dans R. Boyer, *La Vie religieuse en Islande [...]*, ouvr. cité.
2. *Morkinskinna*, *Fagrskinna*, ainsi appelées d'après le codex qui les contient.
3. Skjöldr nous est donné pour l'ancêtre de la dynastie danoise; cette saga est perdue, mais nous en avons conservé la traduction latine qu'en fit, au XVII[e] siècle, un érudit islandais, Arngrímur Jónsson.

nante Saga des vikings de Jómsborg *(* Jómsvíkinga Saga[1] *). Il est difficile de faire, dans ces textes, le départ entre traditions légendaires, inventions personnelles et réalité des faits. Mais un point important y est acquis : souvenirs prestigieux et images fascinantes fondues avec talent autour d'un ou de plusieurs personnages « dignes de sagas » nous sont présentés, selon l'expression qui revient sans cesse d'un ouvrage à l'autre,* til gamans *: pour notre divertissement, pour le plaisir des auditeurs ou des lecteurs.*

C'est, en effet, avant tout til gamans *que l'un des plus grands écrivains du Moyen Âge occidental, Snorri Sturluson, déjà nommé, porte d'un coup le genre des Sagas historiques à sa perfection, avec sa* Heimskringla, *écrite vers 1220. Ce titre, récent, est composé des deux premiers mots du manuscrit, qui signifient « L'orbe du monde », mais l'ouvrage s'intitule en réalité* Sagas des rois de Norvège *(*Nóregs Konunga Sögur*). Issu de l'éminente famille des Sturlungar, grand chef, homme politique retors, Snorri est aussi l'extraordinaire mythographe de l'*Edda en prose *et l'auteur probable d'une des grandes Sagas des Islandais, la* Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve. *Dans sa* Heimskringla, *il raccorde habilement, pour satisfaire aux exigences de la chronologie, une quinzaine de sagas aisément isolables qui nous mènent des origines mythiques de la dynastie norvégienne et suédoise, avec la* Saga des Ynglingar *(*Ynglinga Saga*), à la fin du XIIe siècle. Le fleuron du recueil est la* Saga d'Óláfr le Saint *(*Óláfr Saga Hins Helga[2]*) que Snorri conçut d'abord comme si elle devait être indépendante, avant de l'intégrer à l'ensemble.*

Philosophe rationaliste représentant l'histoire comme un flux héraclitéen où causes et conséquences s'enchaînent inéluctablement, fasciné par les fortes personnalités, en qui il voit les seuls personnages moteurs de l'évolution, esprit dynamique privilégiant les valeurs d'action, humoriste de haut vol, aimant les sous-entendus meurtriers et les allusions d'autant plus perfides qu'elles se donnent les dehors d'une naïveté débonnaire, c'est un styliste de grande

1. Voir la *Saga des Féroïens*, traduite par Jean Renaud, Paris, Aubier-Montaigne, 1983 et La *Saga des vikings de Jómsborg*, traduite par Régis Boyer, Bayeux, Heimdal, 1982.

2. Traduite en français par Régis Boyer sous le titre de *La Saga de saint Óláfr*, Paris, Payot, 1983.

envergure, maître dans l'art du dialogue, capable de brosser de vigoureuses fresques aussi bien que de peindre des portraits contrastés, féru de formules lapidaires comme de discours nobles ou de développements solidement articulés. Il a, comme son prédécesseur Ari Thorgilsson, les réflexes de l'historien moderne : il cite volontiers ses sources, la poésie scaldique en particulier, en laquelle, scalde lui-même[1]*, il professe une confiance avertie ; il confronte les témoignages, élimine impitoyablement l'accessoire, critique les documents qu'il juge controuvés, refuse l'invraisemblable, notamment lorsqu'il s'aventure dans la relation des miracles de saint Óláfr, et ne perd jamais de vue ni le but qu'il vise, ni les acquis de l'expérience. Maître narrateur qui, en bon poète, ne dédaigne pas les procédés de l'épopée, en particulier le grossissement des personnages moteurs et des faits significatifs, et la simplification des gestes, ou des propos fatidiques, il possède, comme tout Scandinave, une foi déclarée en ce dieu tout-puissant aux innombrables figures et dénominations qu'est le Destin.*

Parvenu à de tels sommets, le genre des Sagas royales ne périclitera pas; il fleurira sous d'autres plumes connues, notamment celle de l'abbé Karl Jónsson, auteur de la Saga de Sverrir *(*Sverris Saga*) et celle du neveu de Snorri, Sturla Thórdarson, auteur de la* Saga de Hákon fils de Hákon *(*Hákonar Saga Hákonarsonar*).*

La Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve *assure la transition entre Sagas royales et Sagas des Islandais. Par un réflexe qui paraît bien naturel, en effet, les Islandais, après s'être intéressés aux saints de la chrétienté et aux rois du Nord, vont, au cours du* XIII*e* *siècle, porter plus précisément leur attention sur leurs propres ancêtres ou sur leurs contemporains. Nous voyons donc apparaître, simultanément sans doute, les Sagas dites de contemporains (*Samtídarsögur*) et les Sagas dites des Islandais (*Íslendingasögur*), ces dernières, dont cette édition offre un choix très large, ayant également reçu, plus ou moins à tort, le nom de Sagas de familles.*

Le critère, fragile, de distinction entre les deux catégories, Samtídarsögur *et* Íslendingasögur*, tient au temps qui sépare,*

1. Il est l'auteur d'une *Poétique* (*Skáldskaparmál*) et d'un manuel de versification (*Háttatal*) qu'il a inclus dans son *Edda en prose*.

en principe, l'auteur de son sujet. En règle générale, dans les Sagas des Islandais, dont l'action se déroule au Xe siècle, quelque trois cents ans séparent les faits racontés de la date présumée de leur consignation par écrit. En revanche, les auteurs des Sagas de contemporains sont eux-mêmes témoins des faits qu'ils relatent, ou les connaissent par les comptes rendus que leur en ont faits ceux qui y ont pris part; un siècle, au plus, peut donc les séparer de leur sujet. Mais les deux catégories de sagas se déroulent en Islande et mettent en scène des Islandais, ce qui ne leur interdit évidemment pas de fréquentes incursions dans toute la Scandinavie — surtout en Norvège, puisque c'est de là que provenait la majorité des colonisateurs de l'île — ainsi que dans le vaste monde dont les Islandais ont contribué à reculer les limites connues, par leurs découvertes du Groenland et de l'Amérique du Nord.

Les Sagas de contemporains comprennent principalement la grande compilation intitulée Saga des descendants de Sturla *(*Sturlunga Saga*) et quelques-unes des Sagas des évêques (*Biskupa Sögur*), cette dernière dénomination prêtant d'ailleurs à confusion puisqu'elle s'applique à certains textes qui ressortissent à l'hagiographie médiévale classique, et à d'autres qui sont de véritables Sagas de contemporains, comme les écrits concernant l'évêque Gudmundr Arason, rédigés par le secrétaire du prélat, Lambkárr Thorgilsson. Fait notable, nous connaissons presque tous les auteurs de Sagas de contemporains et nous pensons que certains d'entre eux ont fort bien pu rédiger également quelques Sagas des Islandais. Ajoutons que certaines Sagas royales, comme celle du roi norvégien Sverrir, lequel dicta personnellement à l'abbé Karl Jónsson une partie du texte que nous possédons, pourraient entrer dans la catégorie des Sagas de contemporains.*

Les Sagas des évêques, trop souvent à l'école de modèles latins, en particulier dans la pratique du laerdum stíl *ou style savant imité du latin d'Église, ne nous retiendront pas, bien que la* Mise en appétit *(*Hungrvaka[1]*) et la* Saga de l'évêque Páll *(*Páls Saga Biskups*), par exemple, soient de petits chefs-d'œuvre,*

1. Ainsi nommée car, d'après son auteur, sa lecture donnera envie d'en savoir davantage sur le compte des évêques et de l'Église d'Islande.

dignes des meilleures réalisations du genre[1]. *Mais la* Sturlunga Saga *a une tout autre importance. Vers 1300, un certain Thórdr Narfason a raccordé pour en faire un tout une quinzaine de textes d'auteurs différents qui entendaient faire la chronique de l'île d'environ 1100 à 1264. Les éditeurs modernes présentent la* Sturlunga Saga *tantôt sous la forme globale que lui avait donnée Thórdr Narfason, tantôt en rendant son autonomie à chacun des écrits qui la composent. La seconde méthode a l'avantage de mieux mettre en valeur deux grands textes, la* Saga de Thorgils et de Haflidi *(*Thorgils Saga ok Haflida*) et surtout la* Saga des Islandais *(*Íslendinga Saga*) de Sturla Thórdarson, qui soutient la comparaison avec les célèbres ouvrages de Froissart et de Villehardouin. Outre ses qualités propres et sa valeur documentaire de premier ordre, cette saga est une méditation vivante et exemplaire sur les malheurs de l'Islande. Avec une admirable lucidité, Sturla montre comment son pays s'est inéluctablement acheminé vers sa perte, comment il a perdu la paix, c'est-à-dire cet équilibre entre clans qui avait fait sa force, parce que la cupidité, la gloriole, l'ambition démesurée ont provoqué des luttes intestines rapidement devenues inexpiables, qu'a su fomenter et exploiter le roi Hákon de Norvège. Quand on négligerait la valeur historique de la* Sturlunga Saga, *resteraient la variété, la vie, le mouvement, l'extraordinaire galerie de personnages qu'elle anime et la possibilité, pour le lecteur, de découvrir un trésor de thèmes, de situations et d'images qu'il retrouvera, à peine différents, dans les Sagas des Islandais.*

Ces dernières, qui sont l'objet de ce volume et auxquelles on fait en général allusion lorsqu'on parle de « sagas islandaises », représentent assurément le sommet du genre. Elles rapportent les faits et gestes d'Islandais célèbres à l'échelon local et qui vécurent à l'« âge des sagas », c'est-à-dire au xe et au début du xie siècle. Nous disposons d'une quarantaine de textes de longueurs diverses — de vingt à trois cents pages — auxquels on ajoute une cinquantaine de récits très courts ou thaettir, *qui, d'ordinaire, se concentrent sur un fait, marquant ou curieux, de la vie de l'un des personnages.*

1. Remarquons que la *Saga de l'évêque Páll* ne diffère pas de beaucoup des Sagas des Islandais, si ce n'est que son héros est un évêque et non un chef laïque.

On chercherait vainement, dans l'ensemble occidental de la littérature médiévale en prose des équivalents de ces sagas. La règle d'or en étant le principe de circulation des personnages de l'une à l'autre, elles appelleraient plutôt la comparaison avec des massifs romanesques comme La Comédie humaine, Les Rougon-Macquart ou, chez les Scandinaves modernes, les grands cycles narratifs de Gunnar Gunnarsson, Islandais qui écrivit en danois, et des Norvégiens Olaf Duun et Sigrid Undset. On pensera encore à la Saga des Forsyte de Galsworthy.

Les Sagas des Islandais sont parfois également appelées Sagas de familles, parce qu'elles retracent volontiers les aventures de tout un lignage qu'elles suivent sur plusieurs générations. Mais l'expression est inadéquate : certaines sagas font la chronique de tout un district, comme la Saga de Snorri le Godi[1]; d'autres ne s'intéressent qu'à un seul héros sans tenir compte de sa parentèle, telle la Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr; il en est qui n'ont apparemment été composées que pour commémorer un événement significatif dans le cours d'une destinée, à l'exemple de la Saga des confédérés (Bandamanna Saga) qui met en scène un héros obscur devenu célèbre pour avoir osé défier les grands de ce monde; et certaines se contentent de célébrer un haut fait mémorable, comme la découverte du Vínland dans la Saga d'Eiríkr le Rouge. Enfin, un chef-d'œuvre comme la Saga de Njáll le Brûlé brosse une vaste fresque qui déborde largement tout cadre historique, géographique ou familial.

L'appellation de « Sagas de familles » semble donc beaucoup trop restrictive. En fait, une Saga des Islandais ne peut guère être comprise sans une bonne connaissance de la vie de l'île, de sa culture et de sa civilisation. C'est avant tout un texte collectif : il s'intéresse aux clans, dont on s'efforce de concilier les intérêts par des mariages toujours exogamiques; il décrit ces temps forts que sont les assemblées saisonnières (thing) ou générales (althing) où se rassemblent les boendr et où sont débattues toutes les questions d'intérêt commun, qui vont de la cession de terres à l'adoption de lois nouvelles, du règlement des procès pendants à

1. Justement sous-titrée ici : *Saga des gens du Thórsnes, d'Eyrr et de l'Álptafjördr.*

l'institutionnalisation de mesures indispensables, comme l'alignement de l'année civile sur l'année solaire !

De la sorte, autour d'un héros que l'on suit de sa naissance à sa mort, c'est toute une communauté que nous voyons vivre, nul personnage de saga n'étant présenté hors de son environnement « national » : le véritable sujet des Sagas des Islandais est bien l'Islande et sa population.

Et, mieux que dans les Sagas royales où le roi, par définition, bénéficie des charismes propres à son état dans le monde germano-nordique, mieux que dans les Sagas légendaires dont l'inspiration n'est pas autochtone, ce sont les Islandais que concerne, ici, la très intéressante dialectique du destin, de l'honneur et de la vengeance[1] *qui, comme on le verra, fait des textes qu'on va lire des œuvres éminemment tragiques.*

On sait déjà que, par tradition, la famille scandinave ancienne était sacrée, qu'elle bénéficiait de certaines capacités spécifiques, d'une part de chance et de réussite. Cette chance et cette réussite sont incarnées par une entité féminine, la hamingja, *qui daigne parfois se révéler, dans une vision ou un rêve, à l'un des membres de la famille, comme c'est le cas, par exemple, dans la* Saga de Glúmr le Meurtrier[2]. *D'autre part, l'individu, à sa naissance, est placé, notamment par le choix de son prénom*[3] *sous les auspices de divinités de la fertilité et de la fécondité, les dises (*dísir[4]*). Il sait alors qu'il n'est pas seul, que sa présence ici-bas n'est ni gratuite ni absurde. Les Puissances se sont intéressées à lui dès sa venue au monde, à lui en tant que personne insérée dans une communauté familiale. Il le croit et se sent dépositaire d'une part de sacré, qu'il appelle son honneur.*

Il lui reste encore à connaître la coloration particulière qu'aura prise pour lui cette sollicitude des Puissances, c'est-à-dire ce pour quoi il est fait, la forme idéale que devrait prendre sa destinée. En d'autres termes, il lui appartient de chercher à se connaître lui-même. Il dispose, pour ce faire, de trois moyens. Tout d'abord,

1. Voir, sur ce sujet, R. Boyer, *L'Islandais des sagas d'après les Sagas de contemporains*, Paris, SEVPEN, 1967 et « Le Sacré chez les anciens Scandinaves », dans *L'Edda poétique*, Paris, Fayard, 1992.
2. Chap. IX, p. 1070-1071.
3. Il n'y a pas de nom de famille; l'enfant est dit fils ou fille de tel père.
4. Le mot ne va pas sans évoquer les *dhísanas* védiques.

il doit tenir compte du regard d'autrui, capital dans cet univers (malgré tout) clos, ainsi que de l'avis des sages plus ou moins doués de talents prophétiques : on n'est jamais grand pour soi seul et, afin de rendre manifeste la tutelle sacrée dont on bénéficie, il faut se soumettre à l'appréciation de ses semblables. En second lieu, les sagas baignant dans une atmosphère occulte, les rêves prémonitoires ou symboliques, les présages fatidiques, les prédictions des voyants instruisent le héros de ce qui l'attend dès qu'il est en âge de comprendre. Surtout, et c'est le troisième point, surgira immanquablement au moment voulu le test — ce que les Anglais appellent test of the will — *qui va éclairer définitivement l'intéressé en lui montrant ce dont il est capable. Le terme islandais employé à ce propos est* skapraun, *« mise à l'épreuve » du tempérament, du caractère de l'être humain. Les prétextes à cette mise à l'épreuve nous rappellent que le monde évoqué est essentiellement rural : une borne de champ déplacée, un mouton volé, un chargement de foin détourné de sa destination, un combat de chevaux qui dégénère, des malotrus qui vont faire leurs besoins ailleurs qu'à l'endroit fixé, une plaisanterie apparemment anodine, mais qui masque une insinuation perfide, un coup d'éperon malencontreux, et il suffit pour éprouver le personnage. De la façon dont il réagira découleront la preuve qu'il donnera de sa valeur, de son honneur, et, donc, la qualité de sa réputation, dont nous savons l'importance.*

On pourrait trouver des aspects révoltants à cette vision des choses, encore que, pas plus que pour « hasard » ou pour « absurdité », la langue islandaise ne dispose de vocable pour « révolte ». Or, c'est ici qu'intervient la dialectique singulière évoquée. Elle tient en trois verbes : se connaître, s'accepter, s'assumer. Lorsque le personnage sait ce qu'il est capable d'accomplir, donc lorsqu'il se connaît, il s'accepte tel quel, sans vaines dépréciations, rebellions ou désespoirs. Le suicide est inconnu chez les Islandais; tous, même de pauvres hères, sont parfaitement lucides sur leur propre compte. L'inévitable skapraun *a fourni la jauge attendue, il ne reste plus au héros qu'à en convenir et, plus encore, à manifester par des actes qu'il est bien tel qu'il s'est connu et déclaré, ce qui, là aussi, sera son honneur. Ayant donné et s'étant fait de lui-même une idée qui n'est peut-être pas toujours prestigieuse ni ne correspond nécessairement à nos idéaux moraux, épiques ou*

héroïques, il est ce qu'il est et va passer sa vie, avec une obstination féroce et une constance bourrue, à en donner la preuve : de là, ces grands butors têtus, taciturnes ou ténébreux, qui suivent inflexiblement, contre vents et marées, la loi non écrite qu'ils se sont plus ou moins consciemment assignée, en fonction de l'arrêt du destin sacré.

Si quelqu'un vient contrecarrer cette résolution, s'il prétend s'y opposer, il fait une brèche dans l'honneur de la personne mise en cause, il attente au sacré vivant en l'homme et, en un sens, le bafoue. Alors, fidèle à la loi de réparation ou de compensation qui forme le fond inaliénable de cette éthique, le héros n'aura de cesse qu'il ait restauré son honneur par l'exercice de la vengeance, droit imprescriptible de l'être humain, droit et non devoir, comme on le croit trop souvent. Certes, il y a des lâches, ici comme ailleurs, et il arrive — très rarement en vérité[1] *— que l'on pardonne; au demeurant, nul code de lois ne prescrit la vengeance sanglante ni ne la cautionne. Mais, le plus souvent, l'individu face à son destin se demande seulement ce qu'il osera, ce qu'il pourra accomplir et jusqu'où il ira.*

C'est assez dire l'atmosphère tragique dans laquelle évoluent tous ces personnages, qui s'affirment contre autrui, avec, au bout de leurs actes, la mort. Nulle saga ne dit mieux que celle de Njáll le Brûlé à quel point la malchance peut présider aux destinées de tout un clan, car tous les membres de celui-ci ont tenu à aller jusqu'au bout d'eux-mêmes, à rester inébranlablement fidèles à leur destin. « Il ne se peut pas que je ne me venge pas » : « jamais je ne serai heureux tant que je ne me serai pas vengé »; « si je ne me venge pas, quelle saga adviendra-t-il de moi? »; « il faut que tu meures »; « si je meurs, qui vengera ma honte? »; « dure est la sentence des Nornes[2] *» : telles sont les phrases qui émaillent, aux moments cruciaux, ces textes durs, souvent noirs, toujours cruels. Comme dans les chefs-d'œuvre proprement héroïques de l'*Edda poétique *qui concernent Sigurdr et ses malheureuses amantes, Brynhildr et Gudrún, on sait d'avance que la*

1. Uniquement dans des textes où l'influence chrétienne est particulièrement forte, comme dans la *Saga de Hrafn fils de Sveinbjörn*, une Saga de contemporains.

2. Les Nornes, qui ressemblent un peu aux Parques grecques, sont les divinités du Destin.

démarche sera funeste et le terme fatal. On suit, navré, le cours inexorable de cette progression vers le sang et la nuit. « On ne survit pas d'un jour à la sentence des Nornes », dit justement un de ces poèmes. La sauvage grandeur, l'extrême concentration des éclairages, l'exaspération quasi démente de la volonté humaine, l'absence de toute concession à la facilité, au pathos *et à la médiocrité font la qualité impérissable et sans pareille des Sagas des Islandais. L'homme y est debout, en marche, face à son destin. Qu'importe, après tout, qu'il périsse, puisque son renom, lui, ne mourra pas, la saga étant expressément faite pour l'exalter.*

Bien entendu, toutes les Sagas des Islandais ne parviennent pas avec un égal bonheur à atteindre ces cimes. Il est d'ailleurs possible que la catégorie des Íslendingasögur *ait connu une relative évolution, encore que l'étonnante uniformité des thèmes, du décor et du style lui confère une grande unité. On propose diverses classifications qui, dans l'ensemble, suivent la chronologie présumée de la rédaction de ces textes dans l'état que nous leur connaissons.*

En premier lieu, viendrait une série que l'on pourrait dire primitive ou préclassique, et qui daterait de la fin du XII*e siècle. Elle se compose de la* Saga du combat sur la lande *(*Heidarvíga Saga*), qui est probablement le texte le plus ancien, et des trois récits dont les héros sont des scaldes célèbres, la* Saga de Kormákr *(*Kormáks Saga*), la* Saga de Hallfredr *(*Hallfredar Saga*) et la* Saga de Björn champion des gens de Hítardalr *(*Bjarnar Saga Hítdoelakappa*). Chargées de matière narrative jusqu'à l'obscurité, manquant de sûreté dans le style, trop appuyées sur les poèmes scaldiques qui ne vont pas sans les alourdir, ces sagas sont aussi moins habiles dans l'art du portrait psychologique et dans celui de la composition que les sagas classiques, écrites ultérieurement.*

Ce sont ces dernières qui composent la majeure partie de ce volume. Il s'agit des chefs-d'œuvre que sont la Saga de Grettir*, la* Saga de Snorri le Godi*, la* Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, la* Saga des gens du Val-au-Saumon *et, surtout, la* Saga de Njáll le Brûlé*, joyau entre tous. Leur art parfaitement maîtrisé porte à son sommet une formule qui mêle indissolublement fond historique, imitation et invention.*

Enfin, vers 1300, auraient été composées les sagas postclassiques, visiblement à l'école de leurs devancières mais plus sensibles

qu'elles à des modèles étrangers, telles la Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent *(*Gunnlaugs Saga Ormstungu*) ou la* Saga de Hávardr de l'Ísafjördr, *que suivront des textes incontestablement « fabriqués » sur des recettes éprouvées, comme la* Saga de Finnbogi le Fort *(*Finnboga Saga Ramma*) ou la* Saga des gens du Kjalarnes *(*Kjalnesinga Saga*). On y voit clairement la « littérature » l'emporter sur l'inspiration authentique.*

D'autres commentateurs préfèrent grouper les Sagas des Islandais selon un principe géographique : un même district étant fréquemment le théâtre de plusieurs sagas, on rassemble celles-ci selon leur décor principal. Un autre critère de classement s'efforce de retrouver des filiations internes, à quoi aide le passage d'un texte à l'autre de certains personnages qui se voient attribuer de nouvelles aventures. Quoi qu'il en soit, le genre n'a rien de monolithique, et une théorie qui voudrait l'étudier en fonction des grands centres culturels de l'île au Moyen Âge, Oddi ou Thingeyrar par exemple, aurait l'avantage de mettre en relief les diverses « écoles » auxquelles on attribue parfois la rédaction de sagas apparentées.

La critique moderne n'étant pas parvenue à arrêter une doctrine assurée quant au classement de ces textes, j'ai adopté ici le principe qu'ont retenu, en Islande même, les éditeurs de la prestigieuse collection « Íslenzk Fornrit », inaugurée en 1933 et toujours en cours de publication[1]*. Ce principe, qui ne fait que reprendre celui de l'écriture des « livres de colonisation », consiste donc à partir d'un point à l'ouest de l'île, Borg, dans le Borgarfjördr, qui sert de cadre à la* Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve, *pour parcourir l'Islande en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre et en s'arrêtant à chaque endroit où se sont déroulés les faits rapportés par une saga. De la sorte, décors et actions sont intimement liés*[2]*.*

Selon toute vraisemblance, l'âge d'or des grandes sagas, royales, de contemporains ou des Islandais, s'achève peu après 1300, sans doute plus par désir de renouvellement qu'en raison de l'épuisement de la matière. Les pays scandinaves sont depuis toujours

1. Douze volumes d'*Íslendingasögur* ont déjà été publiés dans cette collection.
2. Voir la Note sur la présente édition, p. LXVII-LXX.

étonnamment ouverts aux souffles nouveaux venus de l'étranger[1]. *Au début du* XIVe *siècle, donc, ce sont les grands textes narratifs, épiques ou courtois, en vogue en Occident, qui acquièrent droit de cité en Islande. Les sagas vont alors changer de contenu. Leurs auteurs se tournent, d'une part, vers le trésor de légendes, de récits fabuleux ou merveilleux et de traditions immémoriales que possédait la Germania et qu'avaient déjà exploité les poèmes, notamment héroïques, de l'*Edda, *d'autre part vers les chansons de geste, les romans de la matière de Bretagne, dont ceux de Chrétien de Troyes, les fabliaux, le cycle d'Alexandre et les récits allemands de caractère courtois. Ce sont ces sources-là que vont maintenant adapter, développer et démarquer les sagas que l'on regroupe parfois, en vertu d'une qualification que leur aurait donnée le roi norvégien Sverrir Haraldsson, sous le nom de sagas mensongères (*lygisögur*).*

Lorsque la matière de ces textes est le vieux fonds germanique, on appelle ceux-ci Fornaldarsögur[2] *ou Sagas légendaires. Le cadre n'en est plus l'Islande, les héros ne sont que rarement islandais, le genre de merveilleux que s'interdisaient, sauf exception, les sagas des catégories précédentes, y règne en maître, et si le style conserve ses caractéristiques profondes, il n'a plus la rigueur et la pureté des grands chefs-d'œuvre recensés plus haut. Cela, pourtant, n'ôte rien à la qualité de ces textes : certains éclairent les poèmes héroïques anciens, comme la* Saga des Völsungar *(*Völsunga Saga*) qui relate, en prose naturellement, les exploits de Sigurdr meurtrier du dragon Fáfnir et les malheurs des femmes qu'il a aimées*[3]*; d'autres évoquent d'obscures réminiscences historiques noyées dans les brumes de la légende : ainsi, la* Saga de Hervör et du roi Heidrekr *(*Hervarar Saga ok Heidreks Konungs[4]*) se fait l'écho d'un formidable affrontement entre Gots et Huns, lequel doit bien avoir un fondement historique; il en est qui rassemblent des traditions sans âge et, souvent, sans origine historique ou géographique sûre, comme la* Saga d'Oddr l'Archer *(*Örvar-Odds Saga*) et quelques-unes développent avec*

1. C'est pour cette raison que l'influence de l'Église, dont on a dit l'importance dans la genèse des sagas, a pu s'imposer.
2. Littéralement : Sagas des temps très anciens.
3. Voir *La Saga de Sigurdr ou la Parole donnée*, Paris, Cerf, 1989.
4. Voir *La Grande Saga héroïque. La Saga de Hervör et du roi Heidrekr*, trad. R. Boyer, Paris, Berg International, 1987.

complaisance le thème du « viking » et de ses prouesses déformées par une tradition fantaisiste : tel est le cas de la Saga de Ragnarr aux braies velues *(*Ragnars Saga Lodbrókar[1]*) ou la* Saga de Hrólfr Marche-à-Pied *(*Göngu-Hrólfs Saga*), qui met en scène notre Rollon, sans qu'il y soit particulièrement question de la Normandie.*

Fait notable, ces sagas ne sont pas toujours exemptes d'un comique appuyé que s'interdisaient les précédentes. C'est le cas, par exemple, de la Saga de Gjafa-Refr et de Gautrekr *(*Gjafa-Refs Saga ok Gautreks*). Les Sagas légendaires sont précieuses pour l'amateur d'antiquités germano-nordiques et pour le comparatiste, mais elles n'ont pas la tenue des grandes Sagas des Islandais. On sent d'ailleurs chez leurs auteurs quelque chose qui ressemble à de la nostalgie. L'Islande a perdu son indépendance : elle met consciemment de l'ardeur à récapituler les anciens titres de gloire que lui léguait le passé lointain de ses ancêtres, sans négliger pour autant le plaisir de conter, qui demeure l'âme même de toute saga.*

C'est ici le lieu de dénoncer une nouvelle erreur relative aux sagas, dont on voudrait qu'elles fussent des documents de premier ordre sur la religion germano-nordique antique. On a assez vu qu'une saga, de quelque nature qu'elle soit, repose sur un fond plus ou moins historique et entend se donner les apparences de la chronique. On sait aussi qu'un long laps de temps sépare la date de rédaction du moment où sont censés se dérouler les faits rapportés, surtout dans le cas d'une Saga légendaire. En d'autres termes, quel que soit le genre du texte qu'il est en train d'écrire, le sagnamadr *fait toujours œuvre d'antiquaire : il reconstitue, souvent avec passion — passion évidente quand il s'agit de Snorri Sturluson — , le passé qu'il dépeint et qui appartient à l'époque païenne. À l'aide de sa culture et du réseau de traditions dont il dispose, il lui faut réinventer un paganisme qui, à son époque n'est plus vivant ni correctement entendu depuis au moins deux siècles. En conséquence, les rites, mythes et croyances qu'il rapporte sont sujets à caution ; ils sentent la fabrication et il faut les patients efforts de spécialistes pour imaginer, d'après les renseignements de tous ordres que nous offrent, sur ce point, les sagas, ce qu'a pu*

1. Ragnarr est le fameux guerrier qui vint assiéger Paris au IXe siècle.

être la religion nordique ancienne. L'archéologie et le recours à des témoignages non islandais aidant, nous finissons tout de même par retrouver, sur le culte et les institutions, sur les dieux et les mythes, sur l'idée que l'on se faisait de l'autre monde, et surtout sur la sorcellerie et la magie, un certain nombre de faits qui peuvent nous permettre de reconstituer le paganisme nordique. Mais nous ne saurions prendre pour argent comptant les indications, parfois fort précises pourtant, que nous donnent nos textes : trop de déformations complaisantes ou d'imitations des écrits bibliques sont venues altérer la réalité. Les sagas nous renseignent assurément mieux sur la mentalité de leurs auteurs, sur le milieu où ils vivaient, sur l'époque où ils écrivaient que sur le paganisme lui-même. Au mieux, elles nous proposent des informations sur certaines attitudes fondamentales, sur cette dialectique du destin, de l'honneur et de la vengeance évoquée plus haut.

Pour ne donner qu'un seul exemple, alors que la Saga de Snorri le Godi *décrit patiemment un « temple », les archéologues n'ont, pour ainsi dire, rien retrouvé qui viennent vérifier ce luxe de détails : tout donne à penser que le Nord ne connaissait que des lieux de culte en plein air, éminences, bosquets, sources, ensembles de pierres levées, comme à Jelling, au Danemark, mais non de véritables temples. Puisque ceux-ci sont présents dans les sagas, ils doivent provenir de la lecture de la Bible ou des grands textes classiques.*

En fait, quiconque voudrait écrire une histoire de la religion nordique ancienne en ne se servant que des sagas manquerait de documentation en bien des domaines et découvrirait très vite que l'image ainsi obtenue est fausse ou trompeuse. Il convient, à l'inverse, de partir de documents en tous genres, écrits ou figurés, archéologiques ou historiques, et de n'avoir recours aux sagas que lorsqu'il semble bien qu'elles nous livrent, comme à leur insu, des détails que leurs auteurs ne comprenaient plus eux-mêmes. Les sources de ces textes ont été trop constamment sollicitées à des fins purement littéraires pour que ceux-ci puissent véritablement servir à l'historien des religions.

Cette constatation est d'ailleurs une évidence pour la dernière catégorie de sagas qu'il nous reste à mentionner, les Sagas de chevaliers ou Riddarasögur, *dont j'ai indiqué les sources françaises, allemandes, anglo-saxonnes, voire celtiques. Le genre des Sagas de*

chevaliers est né de la volonté des souverains de Norvège, pays qui connut un éclat particulier lors du XIIIe siècle, appelé en norvégien « époque de la grandeur » (storhetstid) : ces rois entendaient mettre leur pays à la mode européenne, qui était courtoise, et ils ont largement favorisé, sinon suscité, un mouvement d'adaptation et de traduction dont sont sortis la Saga de Charlemagne (Karlamagnússaga), vaste compilation qui offre, en prose, la substance de nos chansons de geste, les Strengleikar qui reprennent les Lais de Marie de France, les sagas qui imitent les romans de Chrétien de Troyes[1], ainsi que Alexanders Saga qui reprend l'Alexandreis de Gautier de Châtillon. Ces textes s'annonçaient déjà dans de courts récits merveilleux (aefintýri[2]) dont la fortune ne se démentira pas en Islande jusqu'à notre siècle.

Le tableau synoptique et chronologique, proposé, à titre d'hypothèse, page XLVII permettra sans doute de prendre la mesure de l'évolution du genre de la saga.

À la fin du XIVe siècle, le genre est mort. Il coïncidait si exactement avec la conception islandaise de l'honneur, de la vie et du monde qu'il ne pouvait lui survivre longtemps sous la forme qui lui était propre. Il se prolongera pourtant, sous forme poétique, dans le genre des rímur[3] toujours bien vivant en Islande.

Mais ces œuvres fortes, sans mièvrerie ni complaisance, auront suffi à assurer à la littérature islandaise une place de premier rang dans la culture occidentale.



Comme nous l'avons dit fréquemment, la vision très particulière qu'avaient les Islandais de l'univers se traduit, dans les sagas, par un style caractéristique qu'il convient maintenant d'étudier de plus près.

De fait, même s'il connaît dans les grandes Sagas des Islandais des sommets qu'il n'atteint pas toujours dans les autres textes, même s'il est le fruit d'une patiente évolution, bien que, comme cela a été dit, il semble élaboré dès le Livre des Islandais d'Ari

1. *Érec et Énide* donne une *Erex Saga*, *Yvain ou le Chevalier au lion* une *Ívens Saga*, *Perceval ou le Conte du Graal* une *Parcevals Saga*.
2. Vocable calqué sur le français « aventure ».
3. Longues chroniques rimées, dans une versification savante.

Évolution du genre de la saga

Périodes de rédaction	*Œuvres profanes*	*Œuvres sacrées*
XIIe siècle.		
En premier lieu	Consignations de généalogies et de lois.	Traductions d'ouvrages religieux et de leurs commentaires (*Thýdingar helgar*).
Puis	Premiers ouvrages historiques (Saemundr, Ari Thorgilsson).	Vies des saints (*Heilagra Manna Sögur*) et vies des apôtres (*Postola Sögur*).
Et/ou	Livres de colonisation, premiers dits.	
Articulation XIIe-XIIIe siècle.	Sagas royales (*Konungasögur*).	Littérature scientifique d'origine cléricale.
	Sagas de contemporains (*Samtídarsögur*).	Sagas des évêques (*Biskupa Sögur*).
	Sagas des Islandais (*Íslendingasögur*), soit :	
Début du XIIIe siècle.	— préclassiques (type *Saga du combat sur la lande*) ;	
Après 1250.	— classiques (type *Saga de Njáll le Brûlé*) ;	
Fin du XIIIe siècle.	— postclassiques (type *Saga de Hávardr de l'Ísafjördr*).	
Articulation XIIIe-XIVe siècle, puis XIVe siècle.	Sagas légendaires (*Fornaldarsögur*).	*Aefintýri*.
	Sagas des chevaliers (*Riddarasögur*).	

le Savant, il y a, malgré la diversité des genres, un style de saga remarquablement uniforme, au moins dans ses traits majeurs[1].

Les sagas évitent le ton épique et, à un moindre degré, le style héroïque; en effet, l'héroïsme, qui n'est pas absent de ces textes, ne tient pas, ici, à des procédés de facture, mais vient des actes eux-mêmes : l'admiration ne va pas à la prouesse fantastique ou au fier-à-bras, même s'il y a des exceptions, en particulier dans les Sagas légendaires dont la valeur moindre vient précisément d'un excès de complaisance à cet égard. Le lyrisme est également exclu : l'atmosphère est lourde, tendue, et le ciel, omineux. On chercherait vainement une remarque adventice ou superflue, une quelconque intervention de l'auteur qui n'insiste jamais sur les effets produits. Le ton reste toujours dramatique : il suit la progression impitoyable et comme mécanique de l'action. Une rare maîtrise du dialogue, une science consommée des éclairages qui mettent en valeur le moindre geste et la parole la plus anodine confèrent au propos une intensité parfois insoutenable. Le genre est prodigue de moments satiriques, voire sarcastiques, où se manifeste un don peu commun de la répartie assassine et du trait caricatural. On relira sous ce rapport les chapitres CXIX *et* CXX *de la* Saga de Njáll le Brûlé[2] *où Skarphedinn ruine sans appel les chances de son clan qui cherche des partisans à l'*althing.

Réalisme, dynamisme, resserrement, tels sont les traits majeurs du style de saga. La Saga de Hrafn, fils de Sveinbjörn, *contenue dans la* Sturlunga Saga, *en offre un exemple particulièrement caractéristique. Les hommes de Thorvaldr cherchent à enrôler de force, contre Hrafn, rival de leur chef, un pauvre paysan, Ámundi : « Ils trouvèrent Ámundi en train de faire les foins : il fauchait et sa femme ratelait l'herbe derrière lui, portant sur son dos un nouveau-né, qu'elle nourrissait au sein. Ils demandèrent à Ámundi d'aller attaquer Hrafn à Eyri, avec eux et Thorvaldr. Ámundi déclara qu'il ne prendrait part à aucune expédition qui fût nuisible à Hrafn. Alors, ils tuèrent Ámundi et allèrent ensuite dire le meurtre à Thorvaldr*[3]. »

Le réalisme interdit toute concession à l'idéalisation, au fantas-

1. L'ouvrage fondamental sur la question est *Norrön Fortaellekunst*, par H. Bekker-Nielsen, Th. D. Olsen et O. Widding, Copenhague, 1965.
2. P. 1391-1396.
3. Chap. XVII.

tique, au merveilleux ; il ne permet guère la méditation ou la rêverie. Déjà, dans son prologue à la Heimskringla, *Snorri Sturluson énonçait que ne peut être* söguligr *que ce qui est vraisemblable. L'outrance, l'hyperbole, l'exagération sont « dérision, non louange*[1] *». Le point de vue de nos auteurs pourrait ne pas déplaire aux membres de l'école du Nouveau Roman : les choses ne sont que les choses et l'homme n'est que l'homme. Ainsi, on ne transgresse jamais les limites du possible, quand bien même le personnage en question a quelque chose de gigantesque, comme Grettir le Fort, de prestigieux, tel Gunnar de Hlídarendi, ou d'exceptionnel par nature, à l'instar d'Eiríkr le Rouge. De ce fait, l'élément biographique ou chronologique reste déterminant : faits et gestes ne sortent jamais de la norme parce qu'ils sont toujours ramenés à des dates, des lieux, des références souvent vérifiables. Le lecteur n'est jamais projeté délibérément dans une fiction purement légendaire, car même les* Fornaldarsögur *s'interdisent, en règle générale, d'outrepasser certaines limites de bon sens.*

Au contraire, la norme est la simplicité de l'intrigue, de la psychologie et du ton. Il ne s'agit pas de chercher le tragique dans l'exceptionnel, mais de le laisser sourdre, comme naturellement, du banal, du quotidien, ce qui nous vaut une foule de détails prosaïques, apparemment sans grandeur, sur la vie des personnages. La langue sert le même propos : pas de recherche dans le vocabulaire ou les tournures, mais des « mots-matière » qui ont souvent la grisaille et l'uniformité un peu lassante des occupations de tous les jours. Ce trait est d'autant plus remarquable qu'il ne s'applique pas à l'ensemble de la littérature islandaise. Dans les poèmes scaldiques, qui sont strictement contemporains de la prose des sagas, la syntaxe est torturée, le vocabulaire contorsionné jusqu'au maniérisme, la recherche poussée jusqu'aux limites extrêmes de l'hermétisme, au grand désespoir des exégètes modernes. Or, le même homme est probablement responsable de la prose limpide de

1. Cette citation célèbre conclut le prologue de la *Heimskringla Saga*, dans lequel Snorri Sturluson justifie son parti pris de fidélité aux témoignages scaldiques : je sais bien, dit-il en substance, que l'on attend du scalde qu'il loue le prince qui le commandite. Mais ce n'est pas pour autant que le scalde inventerait ou exagérerait : « Ce serait dérision, non louange » (*That vaeri hád, en ekki lof*).

la Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve, *des éblouissantes virtuosités du* Háttatal *dans l'*Edda *dite* en prose, *et de l'élégante versification du* Thrymskvida *dans l'*Edda poétique. *Et c'est lui, Snorri Sturluson, qui est l'auteur de ce morceau de bravoure de la* Saga du roi Óláfr Tryggvason, *contenue dans la* Heimskringla[1] *: le roi Óláfr est en train de livrer la bataille de Svöldr, qui lui sera fatale. Sur son bateau, se trouve un des grands chefs de Norvège, Einarr Secoue-Panse, le meilleur des archers. Sur un navire ennemi, un autre archer, Finnr, décoche des flèches meurtrières. Voyant cela, Einarr bande son arc pour tuer l'ennemi. Mais alors, son arc se brise en deux morceaux. Le roi Óláfr dit : « Qu'est-ce qui vient de craquer si fort ? » Einarr répond : « C'est la Norvège, roi, qui vient de se briser hors de tes mains[2]. »*

Ce style d'une innocente clarté parvient fréquemment à n'avoir l'air de dire que ce qu'il dit. L'auteur se donne avec bonheur les apparences du chroniqueur impartial d'événements dont il mettrait en relief l'évidence, à telle enseigne que, lorsque les commentateurs, comme Sigurdur Nordal dans le cas de la Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr, *récusent la prétendue historicité de ces textes, ils sont immédiatement accusés d'hypercritique.*

De même, alors que l'amour, passionnel ou conjugal, paternel ou fraternel, n'est nullement absent des sagas, on chercherait en vain l'attirail convenu du style affectif. Certes, il y a parfois, dans ces écrits, des larmes qui marquent des moments d'une intensité tragique poussée à son paroxysme, mais on en parle en style indirect, sur un ton détaché. Quant aux expressions amoureuses, une notation comme « elle lui était chère » a la valeur d'une déclaration passionnée.

De ce fait, c'est d'ordinaire une entreprise vaine que de chercher à connaître la position morale de l'auteur vis à vis de ses personnages. Ainsi, il est quasiment impossible de dire si le rédacteur de la Saga de Glúmr le Meurtrier *approuve ou condamne son héros. Et les descriptions de nature, susceptibles de créer un cadre, de suggérer une ambiance qui pourrait alerter notre sensibilité, étant presque totalement absentes, il faut aussi renoncer à ce critère d'appréciation. Seule une lecture extrêmement attentive peut*

1. *La Saga d'Óláfr Tryggvason*, trad. par R. Boyer, Paris, Imprimerie Nationale, 1993.
2. Chap. CVIII.

révéler que c'est en fait de la façon dont l'auteur a organisé sa matière qu'on peut déduire ses intentions : toute énonciation postule un choix, mais ce qui n'est pas dit est également très significatif. D'autre part, le vieux-norois souffrant d'un flou sémantique certain, notamment dans les registres affectif et abstrait, l'auteur peut s'autoriser des doubles sens, des allusions ou des ambiguïtés qui rendent possibles plusieurs interprétations d'un passage donné.

Prenons un exemple classique, tiré de la Saga des fils de Droplaug. *Droplaug, qui a perdu son premier mari, a épousé en secondes noces Hallsteinn, veuf également. Le fils aîné qu'avait eu Droplaug de son premier lit, Helgi, était foncièrement hostile à cette nouvelle union. Un jour, il vient rendre visite à sa mère chez Hallsteinn, à Vídivellir. Droplaug demande à Hallsteinn d'inviter Helgi à passer l'hiver chez eux. Hallsteinn accepte, mais à contrecœur. Helgi reste donc à Vídivellir : « Hallsteinn avait un esclave qui s'appelait Thorgils. Deux semaines plus tard, Helgi, Droplaug et Thorgils eurent un long entretien; mais personne d'autre ne sut ce qu'ils avaient dit. Au cours de l'hiver, Thorgils avait pour tâche de surveiller les moutons dans un parc, au sud du clos. C'était un excellent commis. Il transporta quantité de foin jusqu'au parc.*

« Un jour, Thorgils vint trouver Hallsteinn et lui demanda de venir jeter un coup d'œil sur le parc, le foin et les moutons. Hallsteinn l'accompagna et ils entrèrent dans l'appentis. Au moment où Hallsteinn allait partir, Thorgils le frappa avec une hache qui appartenait à Helgi, fils de Droplaug, et ce fut un coup mortel.

« Helgi descendait la colline après être allé voir ses chevaux et il arriva sur les lieux pour constater que Hallsteinn était mort. Helgi tua l'esclave sur-le-champ. Il s'en alla à la maison et dit la nouvelle à sa mère, qui était assise auprès du feu avec les autres femmes.

« Peu après, on apprit des gens de la maison de Vídivellir que Helgi, Droplaug et Thorgils avaient eu un long entretien ensemble la veille du jour où Hallsteinn avait été tué. Et l'on parla en mal de ce meurtre[1]*. »*

Rien n'est dit ouvertement : l'auteur semble laisser à son

1. Chap. VII.

lecteur le soin de juger seul, mais il n'y a aucun doute à avoir sur la réalité des intentions et des faits. On comparera ce passage avec l'épisode de la colère d'Egill en face du roi Adalsteinn, indirectement responsable de la mort récente de Thórólfr, frère bien-aimé d'Egill, au chapitre LV *de la* Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve[1]. *La discrétion et la pudeur sont des règles d'or, mais, en général, nous savons à quoi nous en tenir.*

C'est donc par ses actes, par les situations dans lesquelles il se met, par les propos qu'il tient, plus que des motivations psychologiques qui seraient complaisamment détaillées par l'auteur, qu'un personnage se révèle. Cela ne va évidemment pas sans une certaine lenteur dans la progression de l'action. La saga se déroule à un rythme mesuré, la temporalité y est traitée avec une certaine désinvolture, technique que l'on ne sera pas surpris de retrouver chez nombre de romanciers scandinaves modernes, dont Knut Hamsun. Puisque ce sont les actes qui, seuls, comptent, la narration suit leur rythme et, l'essentiel étant toujours connu d'avance dans l'univers islandais, on attend moins les causes des événements que la façon dont ceux-ci vont se dérouler.

Les portraits inoubliables ne manquent pas dans les sagas; au contraire, la Sturlunga Saga *et la* Saga de Njáll le Brûlé *nous en proposent de prodigieux. Mais la feinte objectivité de l'auteur et la distance qu'il prend vis à vis de son sujet font que c'est le lecteur qui élabore lui-même les figures des personnages qui vivent si intensément sous ses yeux et se font connaître par leurs actes et leurs propos. Ceux-ci acquièrent une vérité d'une incontestable force, car nous voyons bien qu'ils ont le naturel et la vraisemblance de la vie même : ni résolument mauvais, ni foncièrement bons, comme nous, ils sont menés par un destin qui en entraîne certains sur des voies qu'ils réprouvent ou en force d'autres à se dépasser.*

Les auteurs ont peut-être du goût pour les caractères « à problèmes », tels Gísli Súrsson, Snorri le Godi, Glúmr le Meurtrier ou ce personnage du kolbítr[2], *qui paraît demeuré jusqu'à ce qu'il révèle sa véritable nature à l'occasion d'un événement propice, mais un Njáll Bergthorsson, dans la* Saga de Njáll le Brûlé, *un Kjartan Óláfsson, dans la* Saga des gens du Val-au-Saumon,

1. P. 102.
2. « Mord-braises », parce qu'il reste au coin du feu au lieu de se rendre parmi ses semblables.

sont des personnalités parfaitement équilibrées. Quoi qu'il en soit, les sagnamenn *ne dépeignent jamais statiquement un homme : c'est son évolution qui les intéresse avant tout. Les héros de sagas sont des forces qui vont, inlassablement, jusqu'au bout d'elles-mêmes, comme* Hrafnkell *Godi-de-Freyr; c'est certainement la différence majeure qui les sépare des images hiératiques ou archétypiques venues des* vitae *latines. Le maître du genre, en matière de réalisme psychologique, reste Snorri Sturluson qui nous montre, par exemple dans sa* Saga d'Óláfr le Saint, *comment un viking devient un roi, et comment un roi devient un saint, mais aucun auteur ne se montre indifférent à l'enchaînement des causes et des conséquences. Dans le monde des sagas, l'acte gratuit n'existe pas, même s'il nous paraît parfois difficile d'expliquer tel geste apparemment aberrant, comme le meurtre de* Höskuldr *Godi-de-Hvítanes dans la* Saga de Njáll le Brûlé.

Cet intérêt porté à la dynamique du héros nous vaut divers types de composition[1] *: linéaire dans la* Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr, *à la fresque dans la* Saga des gens du Val-au-Saumon *et surtout dans la* Saga de Njáll le Brûlé *ou, selon une technique particulièrement savante, par entrelacement, comme dans les romans en prose français du* XIII*e* *siècle ou, plus près de nous, chez Péguy, dans la* Saga de Snorri le Godi. *Lorsque l'auteur en a terminé, tout a été dit, rien ne reste en suspens; les sagas sont des récits clos que ne prolonge aucune frange d'indécision.*

Le dynamisme, qui est, du reste, avec le réalisme, le trait le plus représentatif de la mentalité germano-nordique, est donc la loi organique de ces textes. Alors que l'épithète est un luxe et le substantif affectif ou abstrait une rareté et un piège, les textes regorgent de vocables concrets et de verbes d'action. Tout ce qui n'est pas essentiel à l'intrigue, c'est-à-dire tout ce qui n'entre pas dans le propos anecdotique de l'auteur, est impitoyablement écarté; les sagas sont toujours construites, dominées, orientées. Même si le sagnamadr *dispose de toute une série de clichés qu'il n'hésite pas à reprendre d'autres textes, car, comme dans tout*

1. Certains seront analysés en détail dans les Notices de présentation des sagas.

l'Occident médiéval, l'intertextualité fonctionne à plein[1], *telle scène bien connue, telle réplique attendue, telle situation déjà vue ne se présentent pas au hasard. Le but visé n'est pas oublié, et l'inspiration ne l'emporte jamais sur le projet initial.*

*Le dialogue, toujours vif, mordant et lourd de sens dans sa brièveté même, tient une place très importante. Les paroles humaines directement rapportées, dans un milieu qui en était avare, traduisent mieux que toute analyse la psychologie des personnages, font progresser l'action, et, surtout, en accusent la tension. On notera en particulier la très curieuse technique du passage impromptu du discours indirect au discours direct, du type : « N*** regarda son berger "et tu n'as guère l'air d'un homme chanceux ! — Chanceux ou pas [...]". »*

Le laconisme des sagas est proverbial. Cet extrait de la Saga des Islandais *en témoigne. Deux chefs, Gizurr Thorvaldsson et Óraekja Snorrason, se font la guerre. Gizurr envoie en reconnaissance un de ses hommes, Audunn Kollr, qui rencontre malencontreusement les partisans d'Óraekja, lesquels l'emmènent devant leur chef. « Óraekja reconnut aussitôt Audunn pour l'avoir souvent vu à Skálaholt, et lui demanda quelle était la raison de son voyage. Audunn dit que c'était l'évêque qui l'avait envoyé à Vídey, qu'il avait une lettre de l'évêque — et il la montra. Óraekja dit qu'il comprenait qu'Audunn était messager de l'évêque, et qu'il irait son chemin en paix, mais il demanda pourtant si Gizurr était chez lui. Audunn répond : " Il était chez lui hier soir ." Óraekja demanda s'il avait beaucoup d'hommes. Audunn dit qu'il avait toujours quantité d'hommes " et il vient d'inviter ses amis pour le huitième jour, et on a brassé de l'hydromel et de la bière pour eux. [...] " Alors Sturla Thórdarson demanda : " Est-ce que Gizurr est chez lui ? " Audunn répond : " Personne n'est parti depuis ce matin*[2] *". » Car Gizurr, averti du danger, s'est enfui pendant la nuit !*

Le resserrement poussé au maximum est, pour le lecteur moderne, l'aspect le plus immédiatement sensible de ces textes, le plus révélateur d'une mentalité, aussi. Mais il est évident qu'il

1. La démonstration en a été magistralement faite, pour la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, par Mrs Madelung, *The « Laxdoela Saga » : its Structurals Patterns*, Chapel Hill, 1973.
2. Chap. CLV.

découle du dynamisme et du laconisme précédemment évoqués. L'art des sagas est fait d'économie. L'écriture tend vers ce que l'on pourrait appeler de la « prose pure », l'énoncé court à son terme dans un dénuement extrême de moyens, au risque de paraître parfois monotone, tant l'auteur s'interdit les variations les plus simples que pourrait autoriser une langue riche de synonymes : alors que le lexique des sagas est d'une grande pauvreté, celui de l'islandais ancien est d'une richesse remarquable. La syntaxe des sagas répugne aux phrases longues, elle leur préfère les propositions courtes, volontiers juxtaposées; le style à périodes n'est jamais pratiqué. On ne dira donc pas : « Il avait une magnifique épée qui lui venait de son père » mais : « Il avait une épée. C'était une bonne arme. Elle lui venait de son père. »

C'est à cet art de dire que nous devons tant de morceaux de bravoure. Dans la Saga de Gísli Súrsson, *Vésteinn, frappé dans son lit d'un coup d'épée fatal, s'écrie : « Touché » et expire*[1]. *Dans la* Saga des fils de Droplaug, *tel personnage, d'une grande laideur, et auquel on vient de trancher la lèvre inférieure, remarque : « Je n'ai jamais eu un beau visage, et tu n'as pas fait grand-chose pour améliorer cela*[2]. » *Quant à ce type de sous-entendu qu'il faut associer à l'*understatement *anglais, on ne fera pas mieux que Thorgeirr Hávarsson, dans la* Saga des frères jurés. *Parti sur un mont escarpé cueillir de l'angélique avec son frère juré Thormódr Bessason, il a voulu se saisir d'une grosse touffe de ces plantes poussant au bord d'un précipice vertigineux, a perdu pied, s'est miraculeusement raccroché à la touffe et pend, cramponné aux plantes, dans le vide du gouffre. L'idée qu'il se fait de son honneur lui interdit absolument d'appeler à l'aide, jusqu'à ce que Thormódr, inquiet de son absence, se mette à le héler : « As-tu trouvé assez d'angéliques ? » Thorgeirr répondit d'une voix calme, le cœur intrépide : « Il me semble que j'en aurai assez tant que celles que je tiens en ce moment résisteront*[3]. »

Notons enfin que la langue autorisait toutes les nuances de la restriction mentale : tournures semi-négatives ou concessives,

1. Chap. XIII, p. 591.
2. Chap. X.
3. Texte du *Flateyjarbók*, non retenu dans la présente édition.

locutions ou termes restrictifs[1] *; les verbes d'opinion vague*[2]*, si difficiles à rendre en français, étaient également très nombreux.*

On distingue, dans les sagas, un certain humour à l'anglaise, assez difficile à entendre dans notre langue, et une ironie dure, incisive, souvent toute proche du sarcasme. Humour froid et ironie incisive ressortissent au tragique, soit qu'ils annoncent de manière voilée une issue fatale, soit qu'ils tempèrent à point nommé le caractère devenu insoutenable d'une situation. L'alacrité peut également se manifester sous une forme humoristique. Au chapitre XI *de la* Saga des gens du Ljósavatn, *Gudmundr, jeune chef ambitieux et autoritaire, vient loger chez l'un de ses partisans et s'attribue sans vergogne le siège d'honneur, au détriment d'un autre chef plus âgé, Ófeigr Önundarson, réputé pour sa force physique : « Lorsque les tables furent avancées, Ófeigr posa son poing sur la table et dit : " Que te semble de la taille de ce poing, Gudmundr? " Il dit : " Il est très gros, certes! " Ófeigr dit : " Crois-tu qu'il y ait de la force dedans? " Gudmundr dit : " Sûrement. " Ófeigr dit : " Crois-tu qu'il pourrait assener un grand coup? " Gudmundr dit : " Terriblement. " Ófeigr dit : " Quelles sortes de dégâts penses-tu qu'il en résulterait? " Gudmundr dit : " Des os fracassés, ou la mort. " Ófeigr dit : " Que penses-tu que serait une mort comme celle-là? " Gudmundr dit : " Bien mauvaise, et ce n'est pas celle que j'aimerais recevoir. " Ófeigr dit : " Alors, ne t'assois pas à ma place! — D'accord! " dit Gudmundr — et il s'assit de l'autre côté de la table. »*

Œuvres graves, les sagas ne font pas souvent preuve de bonne humeur, encore moins fréquemment de gauloiserie ou de truculence rabelaisienne. Le trait est noir, il appelle le ricanement plus que le rire. Rappelons que la pitié n'est guère de mise ici : le perdant a pratiquement toujours tort, puisque, s'il perd, c'est qu'il n'a pas eu assez de sagacité pour déjouer le piège. Les couards, les insignifiants, les minables auxquels est réservé, d'ordinaire, le comique, ne sont jamais les personnages principaux d'une saga. L'ironie qui s'exerce à leurs dépens est l'arme des forts.

1. Adverbes *nökkut* (tant soit peu) et *heldr* (plutôt, passablement), préfixe *medal-* (moyennement), suffixe *-lauss* (sans).
2. *Thykkja* (penser), *hyggja* (considérer), *sjá* (estimer), etc.

*Le verbe « rire » (*hlaeja*) est assez rare, le verbe « sourire » (*brósa*), plus encore. Si l'on rit, c'est qu'on vient de se venger, ou qu'on va le faire : on conviendra que rien n'est fortuit dans ces textes.*

On peut, dans ces conditions, se demander si la liberté des auteurs n'est pas entravée par ces procédés d'écriture, par cette conception de la vie et par les conventions de cette thématique. La réponse est aisée : malgré l'arsenal des formules obligées, des tournures toutes faites, des scènes fabriquées et des épisodes attendus, l'auteur garde toujours licence d'agencer son intrigue à sa guise, de varier ses motifs et surtout d'orienter son discours dans le sens qu'il désire. La Saga de Glúmr le Meurtrier *condamne les excès de l'orgueil, la* Saga de Gísli Súrsson *brode avec une grande habileté sur l'impossible conciliation du rêve et de la réalité, la* Saga des gens du Val-au-Saumon *porte sur les difficultés de l'amour humain, la* Saga de Njáll le Brûlé, *sur l'inexorable rigueur du destin, et l'on pourrait poursuivre de la sorte, texte après texte : on aurait donc tort de parler de véritables stéréotypes d'écriture. En réalité, l'impression reçue est exactement contraire : les lisières imposées à l'auteur, loin d'être stérilisantes, sont pour lui l'occasion de forcer la difficulté pour mieux exprimer ses intentions. L'art, ici, naît de la contrainte. C'est pourquoi, d'ailleurs, les sagas, qui refusent l'idéalisme éthéré, s'interdisent aussi toute vulgarité. Elles restent à la hauteur de l'homme : ce sont de grandes œuvres classiques.*



Les Islandais ont toujours eu conscience de la qualité de leurs œuvres littéraires. Pendant la « longue nuit » d'asservissement qu'a connue leur pays pendant cinq siècles, ils ont inlassablement recopié les sagas qui avaient été écrites sur parchemin au XIII*e et au* XIV*e siècle, et cette activité a joué un rôle non négligeable dans la préservation de leur sentiment national. Les conditions géographiques — isolement, éloignement, difficultés d'accès — ont, pour leur part, empêché que soient dispersés les manuscrits. Ainsi, dans bien des cas, nous disposons d'une riche tradition manuscrite : lorsque les originaux sur parchemin ont disparu, nous pouvons utiliser des copies sur papier réalisées à partir du* XVI*e siècle et souvent nombreuses.*

Dès le XVIIe siècle, des érudits, le plus souvent des Islandais fixés à Copenhague, se sont attachés à collecter et à recenser les précieux manuscrits. Le cas d'Árni Magnússon, né en 1663, mort en 1730, est exemplaire à cet égard. Devenu, au Danemark, un homme politique riche et influent, il passa le plus clair de son temps à fouiller l'Islande pour rassembler les manuscrits qu'il catalogua. Halldór Laxness, lauréat du Prix Nobel de littérature en 1955, a tenu, à juste titre, à faire de lui l'un des personnages centraux du chef-d'œuvre où il résume tout son patriotisme, La Cloche d'Islande[1]. *Malgré un incendie désastreux qui se produisit à Copenhague en 1728, l'essentiel de ce trésor a été sauvé, car des copies avaient été prises des originaux conservés dans la ville. Après avoir longtemps été la propriété de la Bibliothèque royale de Copenhague, ces manuscrits ont été progressivement restitués à l'Islande, où ils sont étudiés et édités par la Fondation Árni Magnússon, mais on en trouve également en Suède, notamment à Stockholm et à Uppsala, ainsi qu'en Norvège, à Oslo. Au total, il y a peu de sagas que nous ne connaissions que par la tradition indirecte.*

Les manuscrits ou codex portent habituellement le nom de l'endroit d'Islande où ils ont été découverts[2]*, ou bien celui de leur auteur, de leur propriétaire ou de l'homme qui les a compilés*[3]*. Il est rare, d'ailleurs, qu'ils ne contiennent que des sagas : celles-ci avoisinent des textes de lois, des vies de saints, des ouvrages « scientifiques » et poétiques. Ainsi, à lui seul, le* Hauksbók, *compilé au début du XIVe siècle par le gouverneur Haukr Erlendsson, donne une parfaite idée de la culture d'un honnête homme à cette époque.*

La recherche les concernant, menée d'ordinaire dans un admirable esprit de coopération par les Instituts scandinaves Árni Magnússon de Reykjavík et de Copenhague, et par les grandes universités nordiques, qui possèdent toutes une chaire consacrée au domaine vieux-norois, a fait de gigantesques progrès, surtout au cours des cinquante dernières années. D'éminents spécialistes, en

1. Traduction française de Régis Boyer, Paris, Aubier, 1979. L'ouvrage a été écrit entre 1943 et 1946.
2. Ainsi le *Mödruvallabók*, trouvé à Mödruvellir ou le *Flateyjarbók* originaire de l'île de Flatey.
3. Comme le *Jónsbók*, Livre de Jón.

général allemands ou anglo-saxons, sont venus épauler leurs collègues scandinaves. La présente édition indique clairement que, dans les pays romans[1]*, un mouvement d'intérêt croissant pour une littérature méconnue de façon si absurde est en train de s'amorcer.*

Et c'est justice. On se plaît à dire que le XXe siècle finissant traverse une de ces grandes crises de civilisation comme en a connu, plusieurs fois, l'Occident. C'était aussi le cas, à son échelle, de l'Islande du XIIIe siècle : elle était consciente d'être en train de basculer vers un avenir dont les plus lucides voyaient bien qu'il serait tragique. Rien n'est plus tentant que de considérer que les sagnamenn *voulurent aussi rappeler à leurs contemporains les grandes valeurs qui avaient permis à leurs ancêtres d'édifier l'étonnante civilisation et d'élaborer la remarquable culture dont les sagas sont un des fleurons. À leur manière, laconique et pudique, celles-ci exaltaient la dignité humaine, le respect d'un ordre consenti, l'amour des grandes valeurs familiales ; elles savaient que l'homme n'est que ce qu'il se fait et que la loi de toute vraie vie est un constant dépassement de soi. Surtout, elles repoussaient sans appel toute tendance à la solitude, à l'absurde ou à la révolte vaine. Elles savaient que nous évoluons dans un monde double et que le sacré reste accessible au plus déshérité. Elles nous dépeignent un homme debout, habité, et qui va de l'avant sans cesse, parce qu'il veut être l'artisan, et non le jouet, de son destin.*

Forte leçon, qui n'a pas pris une ride et dont l'impérieuse grandeur conserve une étonnante actualité.

1. Notons que c'est aussi vrai des pays slaves.

BIBLIOGRAPHIE

On n'indiquera ici que les ouvrages concernant principalement les Sagas des Islandais, en nous limitant aux plus importants. Les notes de chacune des sagas compléteront.

Halldór Hermansson a publié, dans la collection « Islandica » (Ithaca, New York, à partir de 1908) divers volumes de bibliographie. Voir surtout les volumes I (1908), XXIV (1935) et XXXVIII (1957), et, en second lieu, les volumes III (1910) et XXVI (1937).

La Bibliothèque royale de Copenhague publie à intervalles irréguliers une *Bibliography of Old Norse-Icelandic Studies* (*BONIS*), sous la direction de Hans Bekker-Nielsen (à partir de 1963).

I. TEXTES

Éditions.

La meilleure édition des *Íslendingasögur* est celle de la collection « Íslenzk Fornrit », Reykjavík, à partir de 1933, 18 volumes parus à ce jour. Cette collection comprend aussi le *Landnámabók*, l'*Íslendingabók* d'Ari le Savant et la *Heimskringla* de Snorri Sturluson. Les volumes II, IV, V, VII, VIII, IX, XI et XII ont servi de base à l'établissement des traductions du présent volume. On complétera par les collections suivantes :

« Íslendinga Sögur », éditée par G. Jónsson, Reykjavík, 1946-1949, 12 volumes.

« Altnordische Saga-Bibliothek », Halle, à partir de 1892, 18 volumes.

« Skrifter udgivne af Samfund til udgivelse af gammel nordisk-literatur », Copenhague, à partir de 1880.

« Editiones Arnamagnaeanae », Copenhague, à partir de 1958.

Traductions françaises.

BOYER (R.) : *Trois sagas islandaises du XIIIe siècle et un tháttr*, Publications du Centre d'études arctiques, École pratique des hautes études, contribution n° 3, Paris, SEVPEN, 1963 (ce recueil comprend : *La Saga de Víga-Glúmr*, *La Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr*, *La Saga de Gísli Súrsson*, *Le Tháttr d'Audunn des fjords de l'Ouest*).
— *La Saga de Snorri le Godi*, Paris, Aubier-Montaigne, 1973.
— *Le Livre de la colonisation de l'Islande* (*Landnámabók*), Paris, Mouton, 1973.
— *La Saga de Njáll le Brûlé*, Paris, Aubier-Montaigne, 1976.
— *La Saga de Harald l'Impitoyable*, Paris, Payot, 1979.
— *La Saga des chefs du Val-au-Lac*, Paris, Payot, 1980.
— *La Saga des vikings de Jómsborg. Jómsvíkinga Saga*, Bayeux, Heimdal, 1982.
— *Snorri Sturluson : La Saga de saint Óláfr*, Paris, Payot, 1983.
CHINOTTI (G.) : *La Saga de Njáll le Brûlé*, Paris, 10/18, 1976.
DARESTE (R.) : *La Saga de Njal*, Paris, Leroux, 1896.
DURAND (F.) : *La Saga de Kormak*, Bayeux, Heimdal, 1975.
GRAVIER (M.) : *La Saga d'Éric le Rouge. Le Récit des Groenlandais*, Paris, Aubier, 1955 (bilingue).
MOSSÉ (F.) : *La Laxdoela Saga*, Paris, Alcan, 1914.
— *La Saga de Gretti*, Paris, Aubier, 1930.
RENAUD (J.) : *La Saga des Féroïens*, Paris, Aubier, 1983.
SAUVAGEOT (A.) : « La Saga de Gunnlaug Langue-de-Vipère », *La Vie des peuples*, LX, 1925.
WAGNER (F.) : *La Saga de Gunnlaug Langue-de-Serpent*, Grand-Paris, 1899.
— *La Saga de Fridthjof-le-Fort*, Louvain, 1904.
— *La Saga du scalde Egil Skallagrimsson*, Bruxelles, 1925.
Divers extraits de sagas et de textes apparentés figurent aussi dans R. Boyer, *L'Edda poétique*, Paris, Fayard, 1992.

II. OUVRAGES DE RÉFÉRENCE ET DE CRITIQUE

Il est fort utile de consulter les articles du *Kulturhistoriskt Lexikon for Nordisk Medeltid*, Copenhague, 1956-1978, 22 volumes. On se reportera en particulier à l'article « Íslendingasögur » d'Einar Ól. Sveinsson, qui donne une abondante bibliographie, et aux articles consacrés aux diverses sagas.

Études générales.

HELGASON (J.) : *Norrön Litteraturhistorie*, Copenhague, Levin et Munksgaard, 1934.

— « Norges og Islands digtning », *Nordisk kultur*, Stockholm, vol. VIII B, 1953, p. 3-179.
JÓNSSON (F.) : *Den Oldnorske og Oldislandske litteraturs historie*, 2e éd., Copenhague, 1920-1924, 3 vol.
NORDAL (S.) : « Sagalitteraturen », *Nordisk kultur*, Stockholm, vol. VIII B, 1953, p. 180-288.
TURVILLE-PETRE (E. O. G.) : *Origins of Icelandic Literature*, Oxford, Clarendon, 1953 (nouvelle édition en 1967).
VRIES (J. de) : *Altnordische Literaturgeschichte*, Berlin, De Gruyter, 1941-1942, 2 vol. (nouvelle édition en 1964-1967).

Études d'ensemble sur les sagas islandaises.

BOYER (R.) : *Les Sagas islandaises*, Paris, Payot, 1978.
BREDSDORFF (T.) : *Kaos og kaerlighed : En studie i islaendingesagaens livsbillede*, Copenhague, Gyldendal, 1971.
CLOVER (C.) : *The Medieval Saga*, Ithaca, Cornell University Press, 1982.
CRAIGIE (W. A.) : *The Icelandic Sagas*, Cambridge, 1913.
HALLBERG (P.) : *Den isländska sagan*, Stockholm, Bonnier, 2e éd., 1964 (trad. anglaise : *The Icelandic Saga*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1952).
KER (W. P.) : *Epic and Romance*, Londres, 1897 ou New York, Dover Publications, 1957.
KOHT (H.) : *The Old Norse Sagas*, New York, 1931.
KRÍSTJÁNSSON (J.) : *Handritin og fornsögurnar*, Reykjavík, Saga, 1970 (trad. anglaise : *Icelandic Sagas and Manuscripts*, Reykjavík, 1970).
PHILLPOTTS (B. S.) : *Edda and Saga*, Londres, 1931.
SCHACH (P.) : *Icelandic Saga*, Boston, Twayne, 1984.
SCHIER (K.) : *Sagaliteratur*, Stuttgart, Metzler, 1970.
SEE (K. von) : *Edda, Saga, Skaldendichtung : Aufzätze zur skandinavischen Literatur des Mittelalters*, Heidelberg, Winter, 1981.
SVEINSSON (E. Ó) : *Á Njálsbúd : Bók um mikid listaverk*, Reykjavík, Hid Íslenzka Bókmenntafélag, 1943 (trad. anglaise considérablement augmentée et remaniée : *Njáls Saga : A Literary Masterpiece*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1971).
— *Ritunartími Íslendingasagna : rök og rannsóknaradferd*, Reykjavík, Hid Íslenzka Bókmenntafélag, 1958 (trad. anglaise de l'ouvrage revu et augmenté : *Dating the Icelandic Sagas*, Londres, Viking Society for Northern Research, 1958).
— *Les Sagas islandaises*, Paris, 1961.

Études sur des aspects particuliers.

ANDERSSON (T. M.) : « The Problem of Icelandic Saga Origins : a Historical Survey », *Yale Germanic Studies I*, New Haven, 1964.

— « The Icelandic Family Saga : an Analytic Reading », *Harvard Studies in Comparative Literature*, 28, Cambridge, 1967.
BÅÅTH (A. U.) : *Studier öfver kompositionen i några isländaka ättsagor*, Lund, 1885.
BAETKE (W.) : *Das Heilige im Germanischen*, Tübingen, 1942.
— *Über die Entstehung der Isländersagas*, Berlin, 1956.
BEKKER-NIELSEN (H.) dir. : *Influences on and Attitudes of Early Icelandic-Norse Literature : a Symposium : Odense, april 1973*, Odense University Press, 1973.
— *Oral Tradition — Literary Tradition : a Symposium*, Odense University Press, 1977.
— *Medieval Narrative : a Symposium*, Odense University Press, 1979.
BEKKER-NIELSEN (H.), OLSEN (Th. D.), WIDDING (O.) : *Norrön Fortaellekunst*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1965.
BOYER (Régis) : « L'Évêque Gudmundr Arason, témoin de son temps », *Études germaniques*, XXII, 3, juillet 1967, p. 427-444.
— « The Influence of Pope Gregory's *Dialogs* on Old Norse Literature », *Acts of the First International Saga Conference*, Édimbourg, 1973, p. 1-27.
— « Paganism and Literature : the So-called " Pagan Survivals " in the *Samtídarsögur* », *Gripla*, I, Reykjavík, 1975, p. 135-167.
— « Littérature islandaise médiévale », *In'hui*, n° 6, hiver 1978-1979, p. 39-53.
— *La Vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la « Sturlunga Saga » et les Sagas des évêques*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1979.
— « Vita-Historia-Saga. Athugun formgerdar », *Gripla*, VI, Reykjavík, 1980, p. 113-128.
— « Snorri Sturluson », *Heimdal*, n° 35, hiver 1981, p. 13-20 et n° 36, été 1982, p. 3-10.
— *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986.
— *Mœurs et psychologie des anciens Islandais, d'après les « Sagas de contemporains »*, Paris, Porte-Glaive, 1987.
— *La Poésie scaldique*. Typologie des sources du Moyen-Âge occidental. Fasc. 62, Turnhout, Brepols, 1992.
BYOCK (J.) : *Feud in the Icelandic Saga*, Berkeley, University of California Press, 1982.
EINARSDÓTTIR (Ó.) : *Studier i kronologisk metode i tidlig islandsk historiekrivning*, Lund, Glerup, Bibliotheca Historica Lundensis 13, 1964.
EINARSSON (B.) : *Skáldasögur : um uppruna og edli ástaskáldasagnanna fornu*, Reykjavík, Bókaútgáfa Menningarsjóds, 1961.
— *Literaere forudsaetninger for Egils Saga*, Reykjavík, Stofnun Árna Magnússonar, 1975.
FOOTE (P. G.) : « Sturlu Saga and its background », *Saga-Book of the Viking Society*, XIII, 1946-1953.

HALLBERG (P.) : *Stilsignalement och författarskap i norrön sagalitteratur : Synpunkter och exempel*, Göteborg, Nordistica Gothoburgensia 3, 1968.
HEUSLER (A.) : *Germanentum. Vom Lebens- und Forngefühl der alten Germanen*, Heidelberg, 1934.
JÓHANNESSON (J.) : *Gerdir Landnámabókar*, Reykjavík, 1941.
— *Íslendinga Saga*, Reykjavík, 1956 (trad. anglaise : *A History of Old Icelandic Commonwealth*, Manitoba, 1974).
KER (W. P.) : *Collected Essays*, Londres, 1925, 2 vol.
KRÍSTJÁNSSON (J.) : *Um Fóstbroedrasögu*, Reykjavík, Stofnun Árna Magnússonar, 1972.
LIESTÖL (K.) : *Upphavet til den islendske Aettesaga*, Oslo, Aschehoug, 1929.
LÖNNROTH (L.) : *European Sources of Icelandic Saga-Writing : an Essay Based on Previous Studies*, Stockholm, Thule, 1965.
— *Njáls Saga : a Critical Introduction*, Berkeley, University of California Press, 1976.
NORDAL (S.) : *Snorri Sturluson*, Reykjavík, 1920.
— « Hrafnkatla », *Studia Islandica*, 7, 1940.
— *The Historical Element in the Icelandic Family Sagas*, Glasgow, 1957.
PAASCHE (F.) : *Snorre Sturlason og Sturlungerne*, Oslo, 1922.
PÁLSSON (H.) : *Sagnakemmtun Íslendinga*, Reykjavík, Thjódsaga, 1962.
— *Hrafnkels Saga og Freysgydlingar*, Reykjavík, Thjódsaga, 1962.
— *Sidfraedi Hrafnkels Sögu*, Reykjavík, Heimskringla, 1966.
— *Sagnaferd : Hugvekjur um fornar bókmenntir*, Reykjavík, Almenna Bokafélagid, 1982.
SÖRENSEN (Preben Meulengracht) : *Saga og samfund : En indföring i oldislandsk litteratur*, Copenhague, Berlingske Forlag, 1977.
STRÖM (F.) : *Nid, Ergi and Old Norse Moral Attitudes*, Londres, Viking Society for Northern Research, 1974.
STRÖMBÄCK (D.) : *The Conversion of Iceland*, Londres, Viking Society for Northern Research, 1975.
SVEINSSON (E. Ó.) : « The Icelandic Saga and the Periods in which Their Authors Lived », *Acta Philologia Scandinavia*, 12, 1937.
— *The Age of the Sturlungs. Icelandic Civilization in the Thirteenth Century*, Ithaca, New York, 1953.
VAN DEN TOORN : *Ethics and Moral in Icelandic Saga Literature*, Assen, 1955.

Un remarquable guide bibliographique et critique, récemment paru, permettra de compléter les informations données ci-dessus : Carol Clover et John Lindow, *Old-Norse-Icelandic Literature. A Critical Guide*, Cornell University Press, 1985.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

On trouvera dans cet ouvrage des sagas appartenant à la catégorie des *Íslendingasögur* ou Sagas des Islandais. Il était impossible de donner en un seul volume l'ensemble des écrits rassemblés sous cette dénomination. Il a donc été nécessaire d'opérer un choix. Les critères de sélection sont naturellement subjectifs. Néanmoins, les quinze sagas qu'on va lire[1] offrent un aperçu assez juste de l'évolution de cette série de textes.

Ceux-ci sont présentés dans l'ordre adopté par la collection islandaise « Íslenzk Fornrit[2] ». On découvrira donc en premier lieu les sagas dont l'action se déroule essentiellement dans l'ouest de l'Islande : la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, la *Saga de Snorri le Godi*, la *Saga d'Eiríkr le Rouge* — qui sera suivie des deux textes qui la complètent, la *Saga des Groenlandais* et le *Dit des Groenlandais* —, la *Saga des gens du Val-au-Saumon* et, enfin, plein ouest, la *Saga de Gísli Súrsson* et la *Saga des frères jurés*. Nous parviendrons dans le nord-ouest de l'île avec la *Saga de Hávardr de l'Ísafjördr* et dans le nord avec la *Saga de Grettir*, la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, la *Saga de Glúmr le Meurtrier* et la *Saga des gens du Svarfadardalr*. Les événements rapportés par la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* se déroulent dans l'est du pays. Nous refermerons la boucle avec le fleuron du genre, la *Saga de Njáll le Brûlé* qui nous conduit au sud de l'Islande. Précisons que c'est la première fois au monde que tous ces textes se trouvent rassemblés en un seul volume.

Outre l'intérêt de curiosité que présente, pour le grand public cultivé, une pareille collection de grandes œuvres, cet ouvrage pourrait offrir aux chercheurs et aux étudiants un instrument de travail utile.

Pour établir mes traductions, j'ai suivi les excellentes éditions procurées par la collection « Íslenzk Fornrit », dont personne ne conteste

1. Parmi lesquelles se trouvent les « cinq grandes sagas » : la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, la *Saga de Snorri le Godi*, la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, la *Saga de Grettir* et la *Saga de Njáll le Brûlé*.

2. Voir l'Introduction, p. XLII et la Bibliographie, p. LXI.

l'autorité[1]. Bon nombre des sagas proposées ici existaient déjà en version française. Par souci d'homogénéité, j'ai dû refaire les traductions, anciennes mais remarquables, de Fernand Mossé pour la *Saga des gens du Val-au-Saumon* et la *Saga de Grettir*, ainsi que celle que Maurice Gravier avait procurée de la *Saga d'Eiríkr le Rouge*. Je ne prétends pas avoir fait mieux, mais j'ai simplement tenté d'aligner la présentation de ces textes sur celle de l'ensemble.

J'ai revu mes traductions de la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, de la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr*[2] et de la *Saga de Gísli Súrsson*; elles avaient vu le jour il y a plus de vingt ans.

Je remercie les Éditions Payot-Paris[3] et les Éditions Aubier-Montaigne[4] qui m'ont permis de reprendre les traductions qu'en véritables pionniers elles avaient bien voulu publier.

Étaient inédits en français à ce jour la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, le *Dit des Groenlandais*, la *Saga des frères jurés*[5], la *Saga de Hávardr de l'Ísafjördr* et la *Saga des gens du Svarfadardalr*.

Quelques mots maintenant sur la politique que j'ai suivie en matière de traduction. On l'a dit dans l'Introduction, l'islandais ancien est une langue volontiers elliptique qui ne parvient pas toujours à éviter l'obscurité; la *Saga des gens du Svarfadardalr* en est un bon exemple. Tout en essayant de m'attacher autant que possible à la littéralité, de garder le « ton » si caractéristique de ces textes, j'ai tenu tout de même à procurer une version qui ne rebute pas l'honnête homme. Si, donc, j'ai parfois suivi les *sagnamenn* dans la désinvolture, surprenante pour nous, avec laquelle ils traitent les temps grammaticaux — un texte peut fort bien passer indifféremment du présent au prétérit et au futur sans justification interne —, il m'est arrivé d'éclairer des énoncés par des ajouts qui figurent alors entre crochets. De même, les auteurs négligent souvent de donner le sujet de leurs verbes ou, au contraire, prodiguent des précisions lourdes qui ne sont pas indispensables à la compréhension. J'ai donc tenté de me maintenir autant qu'il est possible entre littéralité et littérarisation. En tout état de cause, les textes que l'on va lire ne sont jamais des adaptations ou des paraphrases.

Les strophes scaldiques, fort nombreuses dans certaines sagas, posaient un problème particulier. En elles-mêmes, elles sont à peu près intraduisibles en raison des procédés spécifiques de vocabulaire, de métrique et de syntaxe propres au genre. Je m'en explique fort souvent dans les notes. Là encore, j'ai varié au maximum les modes de présentation : certaines *vísur* sont traduites littéralement — en particulier les *heiti* ou synonymes et les *kenningar* ou périphrases —, d'autres, qui découragent tout effort d'élucidation, sont délibérément des transpositions directement intelligibles. Je n'ai fait aucune tentative pour restituer l'allure originale de ces strophes : les lois de la versification française et celles de la métrique scaldique sont tout à fait incompatibles. Au mieux

1. Mes notes doivent également beaucoup à celles de cette collection.
2. Pierre Halleux avait également procuré une traduction de ce texte en 1961, ce que j'ignorais lorsque j'ai établi la mienne.
3. Pour la *Saga des chefs du Val-au-Lac*.
4. Pour la *Saga de Snorri le Godi* et la *Saga de Njáll le Brûlé*.
5. Ce texte avait, à vrai dire, fait l'objet d'une édition française, plus proche de l'adaptation que de la traduction, par le Belge Leclercq, il y a un siècle.

ai-je essayé, parfois, de retrouver certaines allitérations, procédé technique fondamental de toute poésie germanique ancienne.

En principe, j'ai négligé les variantes du texte que je propose, mon dessein n'étant pas de procurer une édition dite savante. Sauf dans certains cas, comme la *Saga des frères jurés* où, en raison de la tradition manuscrite, ces variantes peuvent apporter au lecteur un complément d'information utile, on ne trouvera donc pas ici l'apparat critique textuel familier aux éditions rigoureusement scientifiques.

Pour des raisons éditoriales, j'ai dû renoncer à certains signes diacritiques. Le þ (th de l'anglais *thick*) a systématiquement été remplacé par th, le ð (th de l'anglais *the*), par d. Le ǫ est noté o, simplement. En revanche, l'allongement des voyelles á, é, í, etc., a été respecté, ainsi que la différence entre les ligatures ae et oe.

L'ensemble de l'appareil critique est conçu pour former une sorte de petit manuel d'initiation à la culture et à la civilisation scandinaves anciennes. Les Notices présentent, volontairement, une assez grande variété. En effet, il m'est apparu que la diversité des points de vue illustrerait bien l'extrême richesse du genre des Sagas des Islandais. J'ai donc fait porter l'accent tantôt sur les réalités historiques, tantôt sur les caractéristiques de style et de composition, tantôt sur l'étude des personnages, tantôt sur la thématique profonde. De la sorte, le lecteur pourra multiplier les approches d'une culture extrêmement originale.

L'Introduction va dans le même sens, et les notes ont souvent été multipliées à cette intention. De plus, pour en faciliter l'accès, un index thématique a été mis au point. Il renvoie aux notes les plus importantes concernant les notions dont il est question, lesquelles, naturellement, se réfèrent aux textes mêmes. De la sorte, on prendra, je le souhaite, une bonne vue d'ensemble de cette civilisation, à partir des sagas ellesmêmes. Les quelques cartes qui illustrent ce volume ne sont conçues que pour permettre de situer dans leur ensemble les lieux de l'action : il n'était pas question de prodiguer des documents plus élaborés et complets. C'est aussi pourquoi j'ai renoncé à donner les habituels tableaux généalogiques qui figurent dans les éditions islandaises des sagas. Une des difficultés de la lecture de ces textes tient, on le sait, à la bonne connaissance que l'on suppose, chez le lecteur, de ces généalogies, mais c'eût été allonger démesurément ce volume déjà important que de les y faire figurer. Je n'ai cependant pas voulu reléguer en notes ou descendre en bas de pages les longues généalogies qui, aux yeux du lecteur moderne, alourdissent plus d'une page de saga; j'ai pensé que, telles quelles, elles contribuaient à donner à ces récits leur saveur particulière. En revanche, pour ne pas grossir à l'excès ce volume, j'ai renoncé à dresser un index des noms de personnes et de lieux. Je suis conscient du manque que cela entraînera, tant pour l'étudiant que pour l'amateur éclairé, le principe de la réapparition d'un même personnage étant, on l'a dit, l'une des règles de l'art des *sagnamenn*. Mais il y a quelque quatre cents personnages dans la seule *Saga de Njáll le Brûlé*; que l'on juge de la longueur d'un index qui recenserait tous les acteurs des quinze sagas qui sont rassemblées ici ! Opérer un choix entre personnages principaux et personnages secondaires était difficile, certains héros de tel texte figurant à titre tout à fait secondaire ou épisodique dans tel autre. Il en va de même pour les noms de lieux. Ajoutons que la règle de l'homonymie,

tant pour les personnes que pour les lieux, aurait, de toute manière, très souvent découragé la recherche.

C'est que, répétons-le, le but visé n'était pas de donner ici une édition savante classique des Sagas des Islandais, mais bien de procurer à un public cultivé et curieux de ces questions un instrument de connaissance et, en partie, de travail qui lui permît d'affronter globalement une production littéraire qui compte parmi les joyaux de notre culture médiévale occidentale. Combler une criante lacune, proposer une ouverture, entamer une initiation et apporter, peut-être, le plaisir de la découverte d'un genre et d'une vision du monde sans équivalents ailleurs, voilà tout notre propos. S'il est agréé, ce sera avant tout, à mon sens, rendre justice à une culture qui fait intimement partie de notre patrimoine.

Je tiens à dire, enfin, que l'ouvrage que voici représente une véritable gageure dans le monde de l'édition française et que je suis profondément reconnaissant à ceux qui ont bien voulu accueillir ces Sagas islandaises dans la prestigieuse Bibliothèque de la Pléiade.

R. B.

SAGAS ISLANDAISES

SAGA D'EGILL, FILS DE GRÍMR LE CHAUVE

(Egils Saga Skallagrímssonar)

CHAPITRE PREMIER

Il y avait un homme qui s'appelait Úlfr, fils de Bjálfi[1] et de Hallbera, fille de Úlfr le Non-Couard[2]; c'était la sœur de Hallbjörn le Demi-Troll[3] de Hrafnista[4], père de Ketill Hœngr[5]. Úlfr était un homme si grand et si fort qu'il n'avait pas son égal; dans son jeune âge, il fit des expéditions vikings et guerroya. Était son associé d'affaires[6] un homme que l'on appelait Berdlu-Kári[7], noble homme, d'un courage et d'une force héroïques; il était berserkr[8]. Lui et Úlfr faisaient bourse commune, la plus grande amitié régnait entre eux. Quand ils cessèrent de guerroyer, Kári alla à son domaine, à Berdla; c'était un homme d'une grande richesse. Il eut trois enfants; son fils aîné s'appelait Eyvindr Lambi, le second, Ölvir Hnúfa[9]; sa fille s'appelait Salbjörg; c'était une fort belle femme, et d'importance; c'est elle qu'épousa Úlfr. Lui aussi alla alors à son domaine[10]. C'était un homme riche, à la fois en terres et en biens meubles. Il reprit ses droits de baronnie[11] comme les avaient eus ses ancêtres et devint un homme puissant. On dit qu'Úlfr gérait activement ses biens; il avait coutume de se lever de bonne heure, de diriger le travail de ses gens ou des artisans, et de surveiller son bétail et ses champs; parfois, il s'entretenait avec ceux qui avaient besoin de ses conseils; il s'entendait à donner de bons conseils en toutes choses car il était de grande sagacité. Mais chaque jour, quand venait le soir, il devenait farouche, en sorte que peu de gens pouvaient lui adresser la parole; il était pris de somnolences. On disait qu'il

avait très fort la faculté de changer de forme[1]. On le surnommait Kveld-Úlfr[2].

Kveld-Úlfr et sa femme eurent deux fils. L'aîné s'appelait Thórólfr, le plus jeune, Grímr. Quand ils grandirent, ce furent tous deux des hommes grands et forts, comme l'était leur père. Thórólfr était un homme très beau et fort accompli. Il était semblable à ses parents maternels, homme joyeux, libéral, très ardent en toutes choses et fort énergique. Il était populaire auprès de tout le monde. Grímr était brun et laid, semblable à son père à la fois par l'apparence et le caractère[3]. Il devint un homme très actif. Il était adroit de ses mains pour travailler le bois et le fer et devint un excellent artisan. En hiver, il s'en allait souvent à la pêche au hareng dans son cotre[4], emmenant force domestiques. Mais quand Thórólfr fut âgé de vingt hivers, il se prépara à partir en expédition guerrière. Kveld-Úlfr lui fournit un langskip[5]. Entreprirent cette expédition les fils de Berdlu-Kári, Eyvindr et Ölvir — ils avaient une grande troupe et un autre langskip — ils passèrent l'été en expédition viking, s'approprièrent du bien et firent un gros butin. Pendant quelques étés, ils furent en expéditions vikings; l'hiver, ils restaient à la maison chez leur père. Thórólfr rapportait beaucoup d'objets précieux qu'il remettait à son père et à sa mère. Il y avait alors abondance de biens et d'honneurs. Kveld-Úlfr était fort avancé en âge, mais ses fils étaient en pleine maturité.

CHAPITRE II

Le roi du Firdafylki[6] s'appelait alors Audbjörn. Son jarl[7] s'appelait Hróaldr, et le fils de celui-ci, Thórir. Atli le Mince était jarl; il habitait les Gaular[8]. Ses enfants étaient Hallsteinn[9], Hólmsteinn, Hersteinn et Sólveig la Belle. Un automne, il y eut quantité de monde à Gaular, à un sacrifice d'automne[10]. Ölvir Hnúfa vit alors Sólveig et lui fit la cour, puis il la demanda en mariage, mais le jarl estima qu'il y avait différence de rang entre les partis et ne voulut pas la marier. Ensuite, Ölvir composa force poèmes amoureux sur elle[11]. Ölvir admirait tellement

Sólveig qu'il abandonna les expéditions guerrières, ce furent Thórólfr et Eyvindr Lambi qui les firent.

CHAPITRE III

Haraldr, fils de Hálfdan le Noir, avait repris l'héritage de son père dans le Vík, à l'est[1]. Il avait fait serment de ne pas se faire couper ni peigner les cheveux tant qu'il ne serait pas roi absolu de toute la Norvège. On le surnommait Haraldr l'Ébouriffé[2]. Ensuite, il se battit contre les rois les plus proches et les vainquit, et il existe là-dessus de longs récits. Puis il s'appropria les Upplönd[3]. De là, il se rendit au nord dans le Thrándheimr et y livra maintes batailles avant de devenir souverain unique de tout le Throendalög. Puis il eut l'intention de s'en aller au nord, dans le Naumudalr, se porter contre les frères Herlaugr et Hrollaugr qui y étaient rois. Mais quand les frères apprirent ses expéditions, Herlaugr entra, avec onze hommes, dans le tertre qu'ils avaient fait faire trois hivers avant. Puis le tertre fut refermé. Pour le roi Hrollaugr, il fut détrôné[4], prit juridiction de jarl et se mit ensuite au pouvoir du roi Haraldr, abandonnant ses états. Alors, le roi Haraldr s'appropria le fylki des gens du Naumudalr et le Hálogaland. Il y institua des hommes sur ses états. Ensuite, le roi Haraldr se prépara à sortir du Thrándheimr avec une flotte et s'en alla au sud dans le Moerr, y livra bataille au roi Húnthjófr et remporta la victoire. Húnthjófr périt là. Alors, le roi Haraldr s'appropria le Nordmoerr et le Raumsdalr[5].

Mais Sölvi Klofi, fils de Húnthjófr, s'était échappé; il alla dans le Sunnmoerr chez le roi Arnvidr, lui demandant assistance et disant: « Bien que ce soit sur nous qu'est tombée cette difficulté, il ne va pas falloir longtemps pour que les mêmes ennuis vous arrivent, car je crois que Haraldr va rapidement venir ici, quand il aura asservi et opprimé, comme il le veut, tout le monde dans le Nordmoerr et en Raumsdalr. Vous aurez le même lot que nous: défendre vos biens et votre liberté et y engager tous les hommes dont vous espérez du secours, et je veux m'offrir, moi et mes gens, à lutter contre cette tyrannie et

cette injustice. Sinon, il vous faudra prendre le même parti que les gens du Naumudalr : entrer de votre plein gré en servitude et vous faire les esclaves de Haraldr. Mon père tint plus à honneur de mourir dignement dans sa royauté que de se subordonner dans son vieil âge à un autre roi. Je crois que vous aussi devriez penser de même ainsi que les autres qui sont de quelque extraction et veulent faire preuve d'énergie. » Par de telles représentations, le roi fut fermement résolu de rassembler des troupes et de défendre son pays. Sölvi et lui s'engagèrent à s'associer et envoyèrent un message au roi Audbjörn qui gouvernait le Firdafylki pour qu'il leur vienne en renfort. Quand les émissaires arrivèrent chez le roi Audbjörn et lui portèrent ce message, il conféra avec ses amis et ils décidèrent tous de rassembler des troupes et de se réunir dans le Moerr comme on le lui avait envoyé dire. Le roi Audbjörn fit tailler la flèche de guerre[1] et fit porter message de guerre par tous ses états ; il envoya des hommes aux notables pour les convoquer. Mais lorsque les émissaires du roi arrivèrent chez Kveld-Úlfr et lui dirent leur message, ajoutant que le roi voulait que Kveld-Úlfr vînt le trouver avec tous les hommes de sa maison, Kveld-Úlfr répondit : « Le roi doit m'estimer tenu de le seconder s'il faut qu'il défende son pays et que l'on ravage le Firdafylki. Mais je ne me sens absolument pas tenu d'aller au nord dans le Moerr et de m'y battre pour défendre leur pays. Pour parler bref, dites, lorsque vous trouverez votre roi, que Kveld-Úlfr restera chez lui pour cette échauffourée et qu'il ne rassemblera pas de troupes, que ses gens ne s'en iront pas de chez eux pour se battre contre Haraldr l'Ébouriffé, car je crois que celui-ci a de la chance[2] à pleins bords, alors que notre roi n'en a pas une poignée. » Les messagers revinrent chez le roi et lui dirent les conclusions de leur mission. Pour Kveld-Úlfr, il resta chez lui dans sa demeure.

CHAPITRE IV

Le roi Audbjörn s'en alla avec les troupes qui l'avaient suivi jusqu'au nord dans le Moerr et y retrouva le roi

Arnvidr et Sölvi Klofi; ils avaient tous ensemble une grande armée. Le roi Haraldr était également arrivé du nord avec ses troupes, ils se rencontrèrent en face de Sólskel[1]. Il y eut là grande bataille et grosses pertes d'hommes de part et d'autre. Tombèrent là, dans les rangs de Haraldr, deux jarls, Ásgautr et Ásbjörn, et deux fils de Hákon, jarl des Hladir[2], Grjótgardr et Herlaugr, ainsi que quantité d'autres hommes de rang, et, dans les troupes des gens du Moerr, le roi Arnvidr et le roi Audbjörn. Pour Sölvi Klofi, il s'échappa parmi les gens en déroute, fut ensuite un grand viking et fit souvent de grands ravages dans les états du roi Haraldr: il fut surnommé Sölvi Klofi[3]. Après cela, le roi Haraldr se soumit le Sunnmoerr. Vémundr, frère du roi Audbjörn, tenait le Firdafylki et s'en fit roi. C'était tard en automne, et l'on décida du côté du roi Haraldr qu'il n'irait pas au sud du Stadr[4] en automne. Alors, le roi Haraldr institua le jarl Rögnvaldr[5] sur les deux Moerr et le Raumsdalr, et rebroussa chemin pour revenir au nord dans le Thrándheimr, ayant avec soi grande foule de gens. Ce même automne, les fils d'Atli allèrent attaquer chez lui Ölvir Hnúfa; ils voulaient le tuer. Ils avaient une si grande troupe qu'Ölvir ne pouvait faire aucune résistance et il s'enfuit en courant. Il alla alors au nord dans le Moerr, y rencontra le roi Haraldr, se soumit à lui et s'en alla au nord dans le Thrándheimr avec le roi en automne. Il se lia de la plus grande affection avec le roi, resta longtemps avec lui ensuite et devint son scalde.

Cet hiver-là, le jarl Rögnvaldr s'en alla par la route intérieure de l'Eidsjör[6] au sud dans les fjords, il eut vent des déplacements du roi Vémundr et arriva de nuit à l'endroit qui s'appelle Nautsdalr: Vémundr était là à un banquet. Le jarl Rögnvaldr encercla leurs bâtiments et brûla vif le roi à l'intérieur avec quatre-vingt-dix personnes[7]. Après cela, Berdlu-Kári vint trouver le jarl Rögnvaldr avec un langskip et tout son équipage et ils s'en allèrent tous les deux au nord dans le Moerr. Rögnvaldr s'empara des bateaux qu'avait possédés le roi Vémundr et de tous les biens meubles qu'il put trouver. Berdlu-Kári s'en alla alors vers le nord jusqu'au Thrándheimr trouver le roi Haraldr, et se fit son homme. Au printemps suivant, le roi Haraldr s'en alla vers le sud en longeant les côtes, avec toute une flotte, il se soumit les Fjords et les

Fjalir et y désigna des hommes pour les gouverner. Il institua Hróaldr jarl du Firdafylki.

Le roi Haraldr se gardait fort, lorsqu'il se fut attribué les fylki qui venaient de passer en son pouvoir, des barons et des puissants boendr. Et à tous ceux dont il soupçonnait qu'il fallait s'attendre à quelque rébellion, il laissait le choix entre deux choses : se mettre à son service, ou quitter le pays, la troisième éventualité étant de s'exposer à de rudes conditions ou de laisser la vie, et certains furent amputés du bras ou de la jambe[1]. Dans chaque fylki, le roi Haraldr s'appropria tous les alleus[2] et toutes les terres, bâties ou non, de même que la mer et les lacs ; tous les boendr devaient être ses tenanciers, de même que ceux qui exploitaient les forêts, les sauniers, et tous les chasseurs ou pêcheurs : tous étaient ses hommes liges. Mais à cause de cette oppression, beaucoup de gens s'enfuirent du pays et colonisèrent maints lieux déserts, à la fois vers l'est en Jamtaland[3] et Helsingjaland[4], dans les Vestrlönd, les Hébrides, le comté de Dublin[5], l'Irlande, la Normandie en France, le Caithnes en Écosse, les Orcades et les Shetland, les Féroé[6]. Et c'est à cette époque-là que fut découverte l'Islande[7].

CHAPITRE V

Le roi Haraldr mouillait avec son armée dans les fjords. Là, il envoya à terre des hommes trouver les gens qui n'étaient pas venus à lui et avec lesquels il estimait avoir à faire. Les émissaires du roi arrivèrent chez Kveld-Úlfr et furent bien reçus ; ils présentèrent leur message, dirent que le roi voulait que Kveld-Úlfr vînt le trouver. « Il a, dirent-ils, entendu dire que tu es un noble homme et de grande famille, grand honneur t'écherra de sa part ; le roi est très ardent d'avoir avec lui les hommes dont il sait que ce sont des héros en fait de force et de bravoure. » Kveld-Úlfr répondit pour dire qu'il était vieux, si bien qu'il n'était pas en état de monter sur un bateau de guerre : « Il me faut à présent rester chez moi et renoncer à servir les rois. » Alors, le messager dit : « Alors, envoie ton fils trouver le roi ; il est grand et martial. Le roi va,

Grímr, te faire baron si tu veux le servir. — Je ne veux pas, dit Grímr, devenir baron tant que mon père vit, car il restera mon supérieur tant qu'il vivra. » Les messagers s'en allèrent. Quand ils arrivèrent chez le roi, ils lui dirent tout ce que Kveld-Úlfr leur avait déclaré. Le roi se renfrogna et ne dit que quelques mots là-dessus, déclarant que ce devaient être des gens bien hautains, ou quelles que fussent leurs intentions. Ölvir Hnúfa était à proximité, il pria le roi de ne pas se courroucer : « Je vais aller trouver Kveld-Úlfr, et il voudra bien venir vous voir, dès qu'il saura que l'affaire vous paraît d'importance. » Puis Ölvir alla trouver Kveld-Úlfr, lui dit que le roi était fâché et que la seule chose à faire était que l'un des deux, le père ou le fils, allât voir le roi, disant qu'ils tireraient de lui grand honneur s'ils voulaient s'attacher à lui. Il fit grandement valoir, chose véridique, que le roi était bon pour ses hommes, tant en fait de biens que d'estime. Kveld-Úlfr dit avoir le pressentiment que « mon fils et moi ne tirerons pas grande chance de ce roi, et je n'irai pas le trouver; mais si Thórólfr rentre à la maison cet été, on le persuadera aisément de faire ce voyage, de même que de devenir homme du roi. Dis au roi que je serai son ami et que tous les hommes qui obéissent à ma parole chercheront son amitié. Je garderai aussi les mêmes dispositions en ce qui concerne le gouvernement et les charges que je tiens en son nom, comme je les ai eus des rois précédents, si ce roi veut qu'il en soit ainsi, et nous verrons ensuite comment nous nous arrangerons, lui et nous ». Puis Ölvir revint voir le roi et lui dit que Kveld-Úlfr lui enverrait son fils, ajoutant que celui qui n'était pas à la maison était celui qui convenait le mieux. Le roi laissa les choses en l'état. En été, il pénétra dans le Sogn et, quand vint l'automne, il se prépara à aller au nord jusqu'au Thrándheimr.

CHAPITRE VI

En automne, Thórólfr, fils de Kveld-Úlfr, et Eyvindr Lambi rentrèrent d'expéditions vikings. Thórólfr alla voir son père. Père et fils eurent un entretien, Thórólfr

demanda quel avait été l'objet de la mission des hommes que Haraldr avait envoyés là. Kveld-Úlfr dit que le roi avait envoyé un message pour que lui, Kveld-Úlfr, se fît son homme, ou bien l'un ou l'autre de ses fils. « Comment as-tu répondu ? » dit Thórólfr. « J'ai dit ce que je pensais : que je ne me ferais jamais homme lige du roi Haraldr et que c'est aussi ce que vous feriez tous les deux, si je devais en décider, je crois que les conclusions seraient que perte de vie nous écherrait de la part de ce roi. — Alors, c'est qu'il en irait tout autrement, dit Thórólfr, que ce dont j'ai le pressentiment, car je crois que je retirerai de lui le plus grand renom et je suis fermement résolu à aller trouver le roi et à me faire son homme, et j'ai appris en vérité que sa hird[1] n'est composée que de vaillants hommes. J'ai la plus grande envie d'entrer dans leur compagnie s'ils veulent bien m'accepter, on tient ces hommes en bien plus grande estime que les autres dans ce pays. On me dit aussi de ce roi qu'il est le plus prodigue de ses dons envers ses hommes, et non moins libéral pour les promouvoir et leur accorder les pouvoirs qui lui paraissent bienvenus. Mais j'entends dire de tous ceux qui lui battent froid et ne lui font pas hommage de leur amitié, que ce ne sont pas des hommes. Certains fuient le pays, certains se font tenanciers. Je trouve étrange, père, sage comme tu l'es et avide d'honneur, que tu ne veuilles pas accepter avec reconnaissance les marques d'estime que ce roi t'a offertes. Et si tu penses prédire vrai en disant que malheur nous adviendra de la part de ce roi et qu'il voudra être notre ennemi, pourquoi donc n'es-tu pas allé lui livrer bataille avec le roi auquel tu t'étais soumis ? Or, la chose la plus inconvenante qui me paraisse, c'est de n'être ni son ami ni son ennemi. — Il en va, dit Kveld-Úlfr, comme j'en ai eu le pressentiment : que ceux qui se sont battus avec Haraldr l'Ébouriffé au nord dans le Moerr n'ont pas fait une expédition victorieuse ; il sera vrai de même que Haraldr portera grand préjudice à mes parents. Pour toi, Thórólfr, tu dois vouloir décider de ta conduite. Je ne doute pas, si tu entres dans la compagnie des hirdmenn de Haraldr, que tu ne sois pas à la hauteur ni l'égal des plus éminents dans toutes les épreuves. Prends garde de manquer de mesure ou d'affronter des hommes plus importants, mais ne cède pas pour autant. » Quand Thórólfr se prépara à

s'en aller, Kveld-Úlfr l'accompagna pour descendre jusqu'au bateau, le prit dans ses bras, lui souhaita bon voyage et espéra qu'ils se reverraient sains et saufs.

CHAPITRE VII

En Hálogaland, il y avait un homme qui s'appelait Björgólfr; il habitait à Torgar[1]. C'était un baron puissant et riche, et à demi géant[2] par la force, la taille et le lignage. Il avait un fils qui s'appelait Brynjólfr; il était semblable à son père. Björgólfr était très vieux, sa femme était morte, il avait transmis à son fils toutes ses prérogatives et lui avait cherché une épouse. Brynjólfr avait épousé Helga, fille de Ketill Hœngr du Hrafnista; leur fils se nommait Bárdr. De bonne heure, il fut de grande taille et avenant de visage, un homme physiquement très accompli. Un automne, il y eut là un banquet très fréquenté. Björgólfr et son fils étaient les plus nobles hommes de cette fête. Pour le soir, on tira au sort qui boirait par paires[3] comme c'était la coutume. Or il y avait là, au banquet, un homme qui s'appelait Högni. Il avait un domaine à Leka[4]. C'était un homme très riche, plus avenant de visage que quiconque, homme sage et de petite famille, qui s'était élevé à la force du poignet. Il avait une fille extrêmement belle, que l'on nomme Hildirídr; le sort lui assigna de s'asseoir avec Björgólfr. Ils parlèrent d'abondance ce soir-là. La pucelle lui parut belle. Peu après, le banquet se termina. Ce même automne, Björgólfr le Vieux s'en alla de chez lui sur un cotre qui lui appartenait, avec trente hommes dessus. Il arriva à Leka, et ils allèrent à vingt à la maison, dix gardant le bateau. Quand ils arrivèrent à la ferme, Högni vint au devant d'eux et leur fit bel accueil, offrant à Björgólfr de descendre là avec ses compagnons, ce qu'il accepta: ils entrèrent dans la salle commune. Quand ils se furent déshabillés et eurent passé leurs manteaux[5], Högni fit apporter des hanaps et de la bière[6]. Hildirídr, la fille du bóndi, servait la bière aux invités. Björgólfr fit venir le bóndi Högni et lui dit que « le but de notre venue ici est que je veux que ta fille m'accompagne chez moi, et je vais

faire pour elle une noce improvisée[1] ». Högni ne vit pas d'autre parti à prendre que de laisser tout faire comme Björgólfr le voulait. Celui-ci épousa Hildirídr pour un eyrir d'or[2] et ils entrèrent tous les deux dans le même lit. Hildirídr s'en alla avec Björgólfr à Torgar. Brynjólfr fut très mécontent de ce plan. Björgólfr et Hildirídr eurent deux fils; l'un s'appelait Hárekr et l'autre, Hroerekr. Puis Björgólfr mourut. Dès qu'il eut été inhumé, Brynjólfr expulsa Hildirídr avec ses fils; elle alla alors à Leka chez son père et c'est là que grandirent ses fils. C'étaient des hommes avenants de visage, de petite taille, intelligents, semblables à leurs parents maternels; on les appela fils de Hildirídr. Brynjólfr ne les estimait guère et ne leur laissa rien de leur patrimoine. Hildirídr était l'héritière de Högni, elle et ses fils reprirent son héritage, habitèrent à Leka et eurent quantité de biens. Bárdr, fils de Brynjólfr, et les fils de Hildirídr avaient à peu près le même âge. Brynjólfr et Björgólfr, le fils et le père, avaient longtemps eu le monopole du commerce et de l'impôt sur les Lapons[3].

Dans le nord du Hálogaland, il y a un fjord qui s'appelle Vefsnir[4]; dans ce fjord, il y a une île qui s'appelle Álöst[5], une grande et belle île. S'y trouve une ferme qui s'appelle Sandnes. Habitait là un homme qui s'appelait Sigurdr, c'était lui le plus riche, là, dans le nord. Il était baron et d'une grande sagesse. Sa fille s'appelait Sigrídr, on la tenait pour le meilleur parti du Hálogaland. C'était son seul enfant, et elle avait à reprendre l'héritage de Sigurdr, son père. Bárdr Brynjólfsson s'en alla de chez lui, avec un cotre et trente hommes dessus; il se rendit au nord à Álöst et arriva à Sandnes chez Sigurdr. Bárdr fit sa requête et demanda Sigrídr en mariage. On fit belle et favorable réponse à cette affaire et il se trouva que l'on promit la jouvencelle à Bárdr. Leur mariage devait avoir lieu l'été suivant. Bárdr se rendrait aux noces là-bas dans le nord.

CHAPITRE VIII

Cet été-là, le roi Haraldr avait envoyé un message aux personnages puissants du Hálogaland, convoquant ceux

qui n'étaient pas venus le trouver auparavant. Brynjólfr résolut de faire ce voyage, son fils Bárdr avec lui. En automne, ils allèrent au sud jusqu'au Thrándheimr et y rencontrèrent le roi; il les accueillit avec grande joie. Brynjólfr devint alors baron du roi. Celui-ci lui remit de grands revenus territoriaux, autres que ceux qu'il avait eus avant. Il lui remit aussi le monopole du commerce avec les Lapons, les impôts dans les montagnes et sur les Lapons[1]. Puis Brynjólfr partit et s'en alla dans son domaine, mais Bárdr resta et devint hirdmadr du roi.

De tous les hirdmenn, le roi estimait le plus ses scaldes. Ils siégeaient dans le second haut-siège[2]. Celui qui siégeait le plus près du fond était Audunn le Scaldaillon[3]. C'était le plus âgé d'entre eux, il avait été scalde de Hálfdan le Noir, père du roi Haraldr. Était assis à côté Thorbjörn Hornklofi[4], puis Ölvir Hnúfa, et l'on assigna une place près de lui à Bárdr: c'est là qu'il fut surnommé Bárdr le Blanc ou Bárdr le Fort. Tout le monde l'estimait bien. Il y avait grande camaraderie entre lui et Ölvir Hnúfa. Ce même automne arrivèrent chez le roi Haraldr Thórólfr, fils de Kveld-Úlfr, et Eyvindr Lambi, fils de Berdlu-Kári. On les reçut bien. Ils avaient amené là un snekkja[5], un vingt-rames avec un bel équipage qu'ils avaient en expédition viking. On leur assigna une place dans la salle des hôtes avec leur suite[6]. Lorsqu'ils furent restés là jusqu'à ce qu'ils estiment venu le temps d'aller trouver le roi, les accompagnèrent Berdlu-Kári et Ölvir Hnúfa. Ils saluèrent le roi. Ölvir Hnúfa dit alors que le fils de Kveld-Úlfr était arrivé, « dont je vous disais cet été que Kveld-Úlfr vous l'enverrait. Les promesses qu'il vous a faites seront toutes tenues. Vous pouvez voir maintenant des signes véridiques qu'il veut être votre ami accompli puisqu'il a envoyé ici à votre service son fils, un homme aussi magnifique que vous pouvez le voir. La prière de Kveld-Úlfr et la nôtre à tous est que vous receviez honorablement Thórólfr et en fassiez un homme important auprès de vous ». Le roi fit belle réponse à ses propos et déclara qu'il en serait ainsi : « Si j'éprouve que Thórólfr est aussi bien élevé qu'il a parfaitement brave apparence. » Puis Thórólfr se fit homme lige du roi et entra dans la communauté de la hird. Pour Berdlu-Kári et Eyvindr, son fils, ils s'en allèrent dans le sud sur le bateau qu'avait Thórólfr pour venir dans le nord. Alors, Kári alla à son

domaine avec Eyvindr. Thórólfr resta chez le roi qui lui assigna une place entre Ölvir Hnúfa et Bárdr, et il y eut entre eux très grande camaraderie. Les gens disaient de Thórólfr et de Bárdr qu'ils étaient à égalité en beauté, en taille, en force et en tous accomplissements. Donc, Thórólfr resta là, tenu en affection extrême par le roi, ainsi que Bárdr.

Quand l'hiver fut passé et que vint l'été, Bárdr demanda au roi la permission d'aller chercher la fiancée qui lui avait été promise l'été précédent. Lorsque le roi sut que Bárdr avait une affaire pressante, il lui permit de s'en aller chez lui. Ayant obtenu cette permission, Bárdr demanda à Thórólfr de l'accompagner là-bas dans le nord. Il dit, comme c'était la vérité, qu'il pourrait rencontrer là beaucoup de ses nobles parents[1] qu'il ne devait pas encore avoir vus ou dont il n'avait pas fait la connaissance. Thórólfr eut envie de cela, ils obtinrent du roi la permission requise, se préparèrent ensuite, ayant bon bateau et belle compagnie. Ils se mirent en route lorsqu'ils furent prêts. En arrivant à Torgar, ils envoyèrent des hommes à Sigurdr pour lui faire dire que Bárdr viendrait chercher la fiancée pour laquelle ils s'étaient engagés l'été précédent. Sigurdr dit qu'il voulait maintenir tout ce qu'ils avaient dit. Ils fixèrent la réunion des noces : Bárdr et les siens devaient se rendre là-bas, dans le nord, à Sandnes. Lorsqu'on arriva au moment de cette réunion, Brynjólfr et Bárdr s'en allèrent, emmenant maints hommes d'importance, leurs parents et alliés. Ce fut comme Bárdr l'avait dit : Thórólfr rencontra là beaucoup de ses parents dont il n'avait pas encore fait la connaissance. Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Sandnes, et ce fut un banquet très magnifique. Lorsqu'il fut terminé, Bárdr s'en alla chez lui avec sa femme et resta là pendant l'été, ainsi que Thórólfr. En automne, ils vinrent au sud chez le roi et passèrent avec lui un second hiver. Cet hiver-là mourut Brynjólfr. Quand Bárdr apprit qu'un héritage était là, à sa disposition, il demanda la permission d'aller chez lui, et le roi la lui accorda. Avant de le quitter, Bárdr fut fait baron, comme l'avait été son père, et reçut du roi tous les revenus territoriaux, tels que Brynjólfr les avait eus. Bárdr s'en alla dans ses domaines et devint bientôt un grand chef. Mais les fils de Hildirídr n'obtinrent de l'héritage rien de plus qu'avant. Bárdr eut de sa femme un fils qui

s'appela Grímr. Thórólfr resta chez le roi, y obtenant de grands honneurs.

CHAPITRE IX

Le roi Haraldr convoqua une grande levée[1] et rassembla une flotte, des troupes vinrent à lui d'un peu partout dans le pays. Il sortit du Thrándheimr et se dirigea vers le sud du pays[2]. Il avait appris qu'une grande armée avait été rassemblée par les Agdir[3], le Rogaland et le Hördaland et en d'autres lieux encore, à la fois du pays haut et de l'est du Vík. Il y avait là, rassemblés, beaucoup d'hommes importants qui avaient l'intention de défendre le pays contre le roi Haraldr. Celui-ci dirigea ses troupes vers le sud. Il avait lui-même un grand bateau dont l'équipage était constitué de sa hird. Étaient à la proue[4] Thórólfr fils de Kveld-Úlfr, Bárdr le Blanc et les fils de Berdlu-Kári, Ölvir Hnúfa et Eyvindr Lambi, les douze berserkir du roi étaient à l'avant.

Leur rencontre eut lieu au sud, dans le Rogaland, dans le Hafrsfjördr : ce fut la plus grande bataille que le roi Haraldr ait livrée, et il y eut de grosses pertes de part et d'autre. Le roi poussa son bateau tout à l'avant et c'est là que la bataille fut le plus rude[5], mais, pour finir, le roi Haraldr remporta la victoire. Tombèrent là Thórir au long menton, roi des Agdir, mais Kjötvi le Riche[6] prit la fuite avec tous les survivants de sa troupe, hormis ceux qui firent soumission après la bataille. Lorsque l'on inspecta les troupes du roi Haraldr, beaucoup étaient morts et beaucoup, grièvement blessés. Thórólfr était fort blessé et Bárdr, encore plus, aucun des hommes n'était indemne sur le bateau du roi, de ceux qui se trouvaient en avant de la voile, hormis ceux sur lesquels le fer ne mordait pas : c'étaient les berserkir. Le roi fit panser les blessures de ses hommes et remercia ses gens de leur bravoure, fit des cadeaux et prodigua les plus grands éloges à ceux qui lui en paraissaient dignes, leur promettant d'accroître leur honneur. Il mentionna à cet effet les commandants de bateaux, puis ses hommes de gaillard d'avant et autres combattants de proue. Cette bataille fut la dernière que

livra le roi Haraldr dans le pays; après cela, il ne rencontra plus de résistance et s'appropria ensuite tout le pays. Il fit soigner ceux de ses hommes auxquels il était échu de survivre et fit ensevelir les morts comme c'était la coutume. Thórólfr et Bárdr gisaient, blessés. Les blessures de Thórólfr se mirent à se cicatriser, mais celles de Bárdr s'aggravèrent. Alors, il fit appeler le roi et lui dit : « S'il se fait que je meure de ces blessures, je voudrais vous demander de me laisser décider de mon héritage. » Le roi ayant accepté, il dit : « Je voudrais que Thórólfr, mon associé et parent, reprenne tout mon héritage, terres et biens meubles. Je veux également lui donner ma femme et mon fils pour qu'il les élève, car, de tous les hommes, c'est à lui que je fais le plus confiance pour cela[1]. » Il régla cette affaire légalement, avec la permission du roi. Puis Bárdr mourut, on l'ensevelit et il fut fort regretté. Thórólfr guérit de ses blessures et accompagna le roi pendant l'été, ayant acquis très grande réputation.

En automne, le roi s'en alla dans le nord jusqu'au Thrándheimr. Alors, Thórólfr demanda la permission de s'en aller dans le nord en Hálogaland prendre possession des cadeaux qu'il avait reçus en été de son parent Bárdr. Le roi le lui permit et ajouta message et signes de reconnaissance pour que Thórólfr obtienne tout ce que Bárdr lui avait donné; il précisa que ces dons étaient faits avec le consentement du roi et qu'il voulait qu'il en fût ainsi. Le roi fit Thórólfr baron et lui remit tous les revenus territoriaux qu'avait eus Bárdr, lui confiant le monopole du commerce avec les Lapons, avec les mêmes stipulations que pour Bárdr. Il donna à Thórólfr un excellent langskip avec tout son gréement et lui dit de préparer au mieux son expédition. Puis Thórólfr se mit en route et le roi et lui se quittèrent en termes très affectueux.

Quand Thórólfr arriva dans le nord à Torgar, on lui fit bel accueil. Il annonça la mort de Bárdr, ajoutant que Bárdr lui avait remis les terres, les biens meubles et la femme qu'il avait possédés; puis il produisit les signes de reconnaissance du roi et rapporta son message. En apprenant ces nouvelles, Sigrídr s'affligea grandement de la perte de son mari. Mais elle connaissait déjà fort bien Thórólfr et elle savait que c'était un homme de grande distinction, et que cette union serait excellente. Et

puisque telle était l'invite du roi, elle prit la décision, avec ses amis, de s'engager envers Thórólfr si cela n'allait pas contre le gré de son père. Ensuite, Thórólfr reprit l'administration de tout ainsi que les charges royales. Il entreprit de partir de chez lui avec un langskip et près de soixante hommes et s'en alla, lorsqu'il fut prêt, vers le nord en longeant les côtes. Un soir, il arriva à Sandnes en Álöst. Ils mouillèrent leur bateau dans le port. Quand ils eurent monté la tente[1], et préparé leur campement de nuit, Thórólfr monta à la ferme avec vingt hommes. Sigurdr lui souhaita la bienvenue et lui offrit de rester, car ils étaient déjà en termes très familiers depuis qu'il y avait eu parenté par alliance entre Sigurdr et Bárdr. Thórólfr et ses hommes entrèrent dans la salle et y prirent quartiers. Sigurdr eut un entretien avec Thórólfr et lui demanda les nouvelles. Thórólfr raconta la bataille qui avait eu lieu cet été-là dans le sud du pays, et la mort de beaucoup d'hommes que Sigurdr connaissait bien. Thórólfr dit que Bárdr, gendre de Sigurdr, était mort de blessures qu'il avait reçues dans la bataille. Tous deux estimaient que c'était une très grande perte. Alors, Thórólfr dit à Sigurdr quel avait été l'accord particulier que Bárdr, avant de mourir, avait passé avec lui, puis il présenta le message du roi disant qu'il voulait respecter ce message en tous points, et lui montra en même temps les signes de reconnaissance. Puis Thórólfr présenta sa demande à Sigurdr et demanda en mariage Sigrídr, sa fille. Sigurdr fit bon accueil à ces propos, disant qu'il y avait bien des raisons à cela : d'abord, que le roi voulait qu'il en fût ainsi, ensuite, que Bárdr l'avait demandé, et en outre, qu'il connaissait bien Thórólfr et qu'il estimait sa fille bien mariée. L'affaire fut aisément conclue avec Sigurdr. Les fiançailles furent faites et les noces furent fixées à Torgar en automne. Thórólfr s'en alla alors à son domaine avec ses compagnons, il y prépara un grand banquet et y invita quantité de monde. Il y avait là force nobles parents de Thórólfr. Sigurdr se prépara également à partir du nord, il avait un grand langskip avec un équipage de choix. Il y eut quantité de gens à ce banquet. On découvrit bientôt que Thórólfr était un homme libéral et fort magnifique. Il menait grand train, les dépenses s'accrurent bientôt et il fallut abondance de provisions. L'année avait été bonne et il fut aisé de se procurer le nécessaire. Cet hiver-là, Sigurdr mourut

à Sandnes et Thórólfr reprit tout son héritage. Cela faisait énormément d'argent.

Les fils de Hildirídr allèrent trouver Thórólfr et firent la réclamation qu'ils estimaient avoir à faire sur le bien qui avait appartenu à Björgólfr, leur père. Thórólfr répondit : « Ce que je savais de Brynjólfr, et encore plus de Bárdr, c'est que c'étaient des hommes si généreux qu'ils vous auraient donné de l'héritage de Björgólfr la part dont ils auraient su qu'elle serait équitable. J'étais présent quand vous avez présenté cette même réclamation à Bárdr[1] et il me semble avoir entendu qu'il ne tenait pas cela pour vrai, puisqu'il vous a appelés fils de concubine. » Hárekr dit qu'ils produiraient des témoins de ce que leur mère avait été mariée avec douaire[2] : « Mais il est vrai que nous n'avons pas d'abord poussé cette cause auprès de Brynjólfr, notre frère. Il s'agissait aussi de débattre entre parents. Mais de Bárdr, nous nous attendions à obtenir de l'honneur en tout point, et nos démêlés ne furent pas longs non plus. Or, maintenant, cet héritage est tombé entre les mains d'un homme qui ne nous est pas apparenté, et nous ne pouvons garder totalement le silence sur nos pertes. Il peut se faire qu'une fois encore il y ait telle différence de puissance que nous n'obtiendrons pas justice sur cette affaire auprès de toi si tu ne veux entendre aucun des témoins que nous avons à produire et qui attesteraient que nous sommes de noble naissance. » Thórólfr répondit alors abruptement : « Je vous crois d'autant moins attitrés par naissance à entrer dans cet héritage[3] que l'on me dit que votre mère aurait été enlevée de force et amenée ici comme butin de guerre. » Après cela, ils cessèrent cette conversation.

CHAPITRE X

En hiver, Thórólfr se rendit dans les montagnes, il avait une grande escorte, pas moins de quatre-vingt-dix hommes. Précédemment, la coutume avait été que les intendants du roi eussent vingt-cinq hommes et parfois moins. Il emportait beaucoup de marchandises à vendre. Il fixa promptement un rendez-vous aux Lapons, perçut

d'eux l'impôt et organisa une foire avec eux. Tout se passa amicalement avec eux, et, partiellement, dans la crainte. Thórólfr s'en alla en divers endroits par les forêts. Mais quand il se rendit à l'est dans les montagnes, il apprit qu'étaient arrivés de l'est des Kylfingar[1] et qu'ils commerçaient avec les Lapons, pillant en certains endroits. Thórólfr désigna des Lapons pour épier les déplacements des Kylfingar. Pour lui, il se mit à leur recherche et trouva dans un campement trente hommes qu'il tua tous, en sorte qu'aucun n'en réchappa, puis il en trouva quinze ou vingt ensemble. En tout, ils tuèrent près de cent vingt hommes, prirent une énorme quantité de biens et revinrent au printemps dans cet état. Thórólfr alla à son domaine de Sandnes et y resta longtemps. Au printemps[2], il avait fait faire un grand langskip avec une proue à tête de dragon[3], il le fit équiper au mieux et l'emmena du nord. Il assembla alors les provisions qu'il y avait en Hálogaland, conduisit ses hommes aux pêcheries de hareng et de morue. Il y avait aussi, en abondance, des stations de chasse au phoque et de cueillette d'œufs. Il fit transporter tout cela. Il n'avait jamais moins de cent vingt affranchis chez lui[4]. C'était un homme libéral et généreux, qui se faisait beaucoup d'amis parmi les plus importants, tous ceux qui se trouvaient dans son voisinage. Il devint homme puissant et mit grande ardeur à équiper sa maison et à l'armer.

CHAPITRE XI

Cet été-là, le roi Haraldr alla en Hálogaland et l'on fit des banquets en son honneur, à la fois dans ses domaines et de la part des barons et des puissants boendr. Thórólfr prépara un banquet pour le roi et fit de grandes dépenses pour cela. On fixa la date où le roi viendrait. Thórólfr invita quantité de gens et avait les hommes les plus choisis dont on pouvait disposer. Le roi avait près de trois cent soixante hommes, quand il vint à ce banquet, et Thórólfr avait quelque six cents hommes. Thórólfr avait fait équiper une grande grange qui se trouvait là, il y avait fait placer des bancs et c'est là qu'il fit donner le

banquet, car il n'y avait en ces lieux aucune salle assez grande où cette quantité de gens pût se tenir. On avait également fixé aux murs des boucliers tout alentour dans les bâtiments. Le roi fut installé dans le haut-siège. Et quand tout le monde fut placé, vers l'entrée comme vers le fond, le roi regarda autour de lui, rougit et ne dit rien, et l'on eut l'impression qu'il était fâché. Le banquet fut des plus magnifiques et la chère, des meilleures. Le roi était plutôt sombre. Il resta là trois nuits, comme il avait été convenu. Le jour où il devait s'en aller, Thórólfr alla à lui et demanda qu'ils descendent au rivage. C'est ce que fit le roi. Là, était à flot le dreki que Thórólfr avait fait faire, avec sa tente et tout son gréement. Thórólfr donna au roi ce bateau et le pria de considérer que la raison pour laquelle il avait eu tant de monde, c'était qu'il voulait faire honneur au roi et non le défier. Alors, le roi prit en bonne part les propos de Thórólfr et se fit aimable et joyeux. Beaucoup intervinrent aussi en bonne part, disant, ce qui était la vérité, que ce banquet avait été des plus honorables, que cette façon de reconduire un hôte était des plus magnifiques et que le roi avait grande assistance avec des hommes comme Thórólfr. Ils se quittèrent alors en termes très affectueux. Le roi s'en alla au nord en Hálogaland comme il en avait eu l'intention, puis revint dans le sud, quand l'été s'acheva. Il alla encore à des banquets, là où on lui en avait préparé.

CHAPITRE XII

Les fils de Hildirídr allèrent trouver le roi et l'invitèrent chez eux pour un banquet de trois nuits. Le roi accepta leur invitation et fixa le jour où il viendrait. Quand vint le moment de cette réunion, le roi arriva avec sa suite. Il n'y avait pas grande foule et le banquet se passa au mieux. Le roi était très joyeux. Hárekr eut un entretien avec le roi et, au cours de la conversation, il s'enquit des déplacements qu'avait faits le roi pendant l'été. Le roi répondit à sa question, disant que tout le monde lui avait fait bel accueil, chacun au mieux de ses moyens. « Cela a dû, dit Hárekr, faire une grande différence avec Torgar,

car c'est là qu'il a dû y avoir le plus de monde. » Le roi dit que oui. Hárekr dit : « À coup sûr, il fallait s'y attendre, car ils avaient pourvu au maximum à ce banquet et tu as eu de grandes chances[1], roi, que les choses aient tourné de telle sorte que tu ne te sois pas trouvé en péril de ta vie. Il s'est fait, comme il était vraisemblable, que tu as été le plus avisé et le plus chanceux, car tu as soupçonné tout de suite, quand tu as vu cette grande quantité de gens qui étaient rassemblés là, que tout ne devait pas y avoir été fait d'un cœur sincère. On m'a dit que tu as fait en sorte que toute ta troupe restât constamment tout armée et que tu fis monter strictement la garde, tant de jour que de nuit. » Le roi le regarda et dit : « Pourquoi dis-tu de telles choses, Hárekr, as-tu quelque chose à dire là-dessus ? » Il dit : « Me donnez-vous, roi, la permission de dire ce que bon me semble ? — Parle », dit le roi. « Je crois, dit Hárekr, que si tu entendais les propos que chacun tient selon son entendement, sur l'oppression que, croit-on, tu infliges à tout venant, tu n'apprécierais pas. Et pour vous dire la vérité, roi, le peuple ne manque de rien d'autre pour s'opposer à vous que de hardiesse et d'un chef. Il n'est pas étonnant, que des hommes comme Thórólfr s'estiment plus éminents que quiconque. Il ne manque pas de force ni de beauté. Il a également une hird autour de lui, comme un roi. Il aurait du bien à foison, même s'il n'avait que ce qui lui appartient personnellement et il en a d'autant plus qu'il se dit également attitré à posséder d'autres biens que les siens. Vous lui avez également octroyé de grands revenus et il s'en est fallu de peu qu'il ne revaille pas cela comme il faut, car, pour vous dire la vérité, lorsque l'on a appris que vous veniez dans le nord, en Hálogaland, avec aussi peu de troupes que celles que vous aviez, trois cent soixante hommes, l'avis des gens fut, ici, qu'une armée allait se rassembler pour vous mettre à mort, roi, vous et toute votre troupe, et Thórólfr fut le chef de ce plan, car on lui proposa d'être roi des fylki du Naumudalr et du Hálogaland. Il multiplia ensuite les allées et venues dans chaque fjord et par toutes les îles, rameutant tout homme qu'il trouvait et toute arme, et l'on ne tint pas secret que cette armée devait marcher sur le roi Haraldr pour lui livrer bataille. Mais il est vrai d'autre part, roi, quand bien même vous aviez des troupes un peu moins nombreuses lorsque vous

vous êtes rencontrés, que les paysans furent saisis de crainte lorsqu'ils virent votre flotte. On prit alors l'autre parti : aller aimablement au devant de vous et vous inviter au banquet. Mais on avait l'intention, pour le cas où vous auriez été ivre et vous seriez couché pour dormir, de vous attaquer par le feu et par les armes, le signe en étant, si j'ai été correctement informé, que l'on vous conduisît dans une grange, car Thórólfr ne voulait pas incendier sa salle neuve et bien décorée. Un autre signe en était que tous les bâtiments étaient pleins d'armes et d'armures. Mais comme ils ne purent parvenir à vous trahir, ils prirent le parti qui était le meilleur : ils renoncèrent complètement à ce dessein. Je crois qu'ils tiennent tous à celer ces desseins, car je pense qu'il en est peu qui se sachent innocents, si la vérité venait au grand jour. Je te conseille donc, roi, de prendre Thórólfr avec toi, de le faire entrer dans ta hird, porter ton étendard et se tenir à la proue de ton bateau : il convient à cela mieux que personne. Mais si tu veux qu'il soit baron, donne-lui des revenus territoriaux au sud, dans le Firdafylki. C'est là qu'est toute sa parentèle, vous pourrez veiller alors à ce qu'il ne fasse pas trop l'important. Mais donnez des charges ici dans le Hálogaland à des hommes qui soient modérés, qui vous serviront avec fidélité, qui ont leur parentèle par ici et dont les parents ont déjà eu des charges semblables. Mon frère et moi sommes prêts et disposés à tout ce à quoi vous voudrez nous employer. Notre père a longtemps rempli ici des offices royaux ; il les exerça bien. Il vous est difficile, roi, de trouver ici des hommes pour l'administration, car vous ne venez personnellement ici que rarement. Ce pays n'a guère les moyens de vous accueillir avec votre armée et il ne faut pas recommencer d'y venir avec peu de monde, car il y a dans les parages force gens peu sûrs. »

Le roi se courrouça fort à ces propos, mais parla pourtant en termes modérés, comme c'était son habitude constante, lorsqu'il apprenait des nouvelles de grande valeur. Il demanda alors si Thórólfr était chez lui à Torgar. Hárekr dit qu'il ne fallait pas s'y attendre : « Thórólfr a tant de sagacité qu'il aura compris qu'il ne devait pas se trouver devant vos troupes, roi, car il doit s'attendre que tout le monde ne sera pas discret au point

que tu n'aies vent, roi, de ces nouvelles. Il est allé au nord, en Álöst, dès qu'il a appris que vous étiez en route. » Le roi ne parla guère de ces nouvelles, mais on découvrit qu'il devait ajouter foi aux propos qu'on lui avait tenus. Le roi poursuivit ensuite ses déplacements, les fils de Hildirídr le remirent honorablement en chemin en lui faisant des cadeaux, et il leur promit son amitié. Les frères se donnèrent des courses à faire à l'intérieur du Naumudalr et multiplièrent les détours de telle façon qu'ils rencontrèrent le roi de temps à autre. Il accueillit leurs propos constamment avec faveur.

CHAPITRE XIII

Il y avait un homme qui s'appelait Thorgils le Braillard; c'était un homme de la maison de Thórólfr et c'était, de ses domestiques, celui qu'il estimait le plus. Il avait accompagné Thórólfr en expéditions vikings, c'était son homme de gaillard d'avant et son porte-étendard. Thorgils avait été à Hafrsfjördr dans les rangs du roi Haraldr, il commandait le bateau qui appartenait à Thórólfr et que celui-ci avait eu en expéditions vikings. Thorgils était très fort et c'était un très vaillant homme. Après la bataille, le roi lui avait fait des cadeaux amicaux en lui promettant son amitié. Thorgils dirigeait le domaine de Torgar, quand Thórólfr n'y était pas : c'était lui, alors, qui commandait. Lorsque Thórólfr était parti de chez lui, il avait préparé tout le tribut sur les Lapons qu'il avait rapporté des montagnes et qui revenait au roi, l'avait remis à Thorgils en lui demandant de le remettre au roi, s'il ne rentrait pas chez lui avant et que le roi revînt du nord pour aller dans le sud. Thorgils équipa un grand et bon byrdingr[1] qui appartenait à Thórólfr, y porta le tribut avec près de vingt hommes; cingla vers le sud à la recherche du roi et le trouva dans le Naumudalr. Quand il trouva le roi, il lui transmit les salutations de Thórólfr et dit qu'il transportait le tribut des Lapons que Thórólfr lui envoyait. Le roi le regarda sans répondre et l'on vit qu'il était fâché. Thorgils s'en alla alors, pensant trouver un moment mieux approprié pour parler au roi. Il alla voir

Ölvir Hnúfa et lui dit tout ce qui s'était passé[1], demandant s'il avait une idée de ce que cela signifiait. « Je ne sais pas, dit-il, mais j'ai découvert d'autre part que le roi se tait chaque fois que l'on mentionne le nom de Thórólfr, depuis que nous avons été à Leka, et je soupçonne que l'on a dû le calomnier. Des fils de Hildirídr, je sais qu'ils conversent longtemps seul à seul avec le roi, et l'on découvre aisément à les entendre que ce sont des ennemis de Thórólfr. Mais je vais m'en assurer promptement auprès du roi. » Puis Ölvir alla trouver le roi et dit : « Thorgils le Braillard, votre ami, est arrivé ici avec le tribut qui vient du Finnmörk et qui vous appartient; ce tribut est beaucoup plus important que précédemment et la marchandise est bien meilleure. Il a envie de s'en aller; je te prie, roi, d'aller voir, car personne n'a certainement jamais vu d'aussi bon petit-gris. » Le roi ne répondit pas, mais alla tout de même à l'endroit où mouillait le bateau. Thorgils déballa aussitôt la marchandise et la montra au roi. Quand celui-ci vit qu'il était vrai que le tribut était bien plus important et meilleur que précédemment, il se rasséréna passablement et, alors, Thorgils put parler avec lui. Il remit au roi quelques peaux de castor que Thórólfr lui envoyait et d'autres objets de prix encore qu'il avait obtenus dans les montagnes. Le roi se réjouit et demanda ce qui s'était passé pendant leur voyage, à lui et à Thórólfr. Thorgils raconta tout en détail. Alors, le roi dit : « C'est grand dommage que Thórólfr ne me soit pas fidèle ou qu'il veuille me mettre à mort. » Alors, beaucoup de ceux qui étaient présents répondirent, et tous de la même façon, que si l'on avait dit de telles choses au roi, il fallait que ce soient calomnies de mauvaises gens, et que Thórólfr était innocent. Il se fit que le roi déclara préférer croire cela. Il fut alors plus enjoué dans tous ses propos à Thorgils et ils se quittèrent réconciliés. Et quand Thorgils retrouva Thórólfr, il lui dit tout ce qui s'était passé[2].

CHAPITRE XIV

Cet hiver-là, Thórólfr se rendit de nouveau dans les forêts, emmenant près de cent vingt hommes. Il fit

comme l'hiver précédent, tint une foire avec les Lapons et s'en alla en divers lieux par les forêts. Quand il se dirigea loin vers l'est et que l'on apprit ses déplacements, les Kvenir[1] vinrent le trouver, disant qu'ils étaient envoyés à lui et que c'était Faravid, roi de Kvenland, qui l'avait fait. Ils dirent que les Kirjálar ravageaient leur pays[2], et il envoyait un message pour que Thórólfr vînt lui porter secours. Il s'ensuivait que Thórólfr aurait un butin aussi grand que le roi et chacun de ses hommes, autant que trois Kvenir. Les lois, parmi les Kvenir, étaient que le roi devait avoir le tiers du butin en se réservant, en plus, toutes les peaux de castor, de zibeline et de martre[3]. Thórólfr fit part de la chose à ses hommes et leur offrit de choisir s'il fallait y aller ou non. La plupart choisirent de s'y risquer, puisqu'il y allait d'un si gros butin, et l'on décida qu'ils iraient vers l'est avec les messagers.

Le Finnmörk est extrêmement vaste. Il est baigné à l'ouest par la mer qui forme de grands fjords ainsi qu'au nord et jusque tout à l'est. Au sud, c'est la Norvège et les forêts y occupent presque tout le pays haut vers le sud, comme dans le Hálogaland côtier. À l'est du Naumudalr, c'est le Gautaland, puis le Helsingjaland, puis le Kvenland, puis le Finnland, puis le Kirjáland. Le Finnmörk se trouve au-dessus de toutes ces contrées et il y a çà et là des régions habitées dans les forêts, certaines dans les vallées, certaines au bord des lacs. En Finnmörk, il y a des lacs étonnamment grands au bord desquels se trouvent de grandes étendues forestières: d'un bout à l'autre de ces forêts, il y a de hautes montagnes que l'on appelle Kilir.

Quand Thórólfr arriva à l'est en Kvenland et y trouva le roi Faravid, ils se préparèrent à faire une expédition; Les Kvenir avaient trois cent soixante hommes et les Norvégiens, cent vingt. Ils allèrent par les hauteurs à travers le Finnmörk et arrivèrent, dans les montagnes, à l'endroit où étaient les Kirjálar qui venaient de piller les Kvenir. Quand les Kirjálar se rendirent compte de ces hostilités, ils se rassemblèrent et se portèrent à leur rencontre, espérant, comme précédemment, remporter la victoire. Mais dès que la bataille éclata, les Norvégiens se portèrent rudement à l'attaque. Ils avaient des boucliers encore plus sûrs que les Kvenir. Il y eut alors hécatombe dans les rangs des Kirjálar, beaucoup tombèrent et certains prirent la fuite. Le roi Faravid et Thórólfr prirent

une énorme quantité de biens, revinrent en Kvenland, puis Thórólfr et ses gens s'en allèrent par les forêts. Lui et le roi Faravid se quittèrent en termes amicaux. Thórólfr descendit des montagnes dans le Vefsnir, alla d'abord à son domaine de Sandnes, y resta un moment, et partit du nord au printemps avec ses gens, pour Torgar. Quand il y arriva, on lui dit que les fils de Hildirídr avaient passé l'hiver dans le Thrándheimr avec le roi Haraldr et qu'en outre ils n'avaient pas dû épargner leurs calomnies contre Thórólfr auprès du roi. On rapporta à Thórólfr force exemples des calomnies qu'ils avaient faites. Thórólfr répondit : « Si de tels mensonges lui sont faits, le roi ne les croira pas, car il n'y a aucunement matière à penser que je doive le trahir : il a fait fort bien maintes choses pour moi, et rien de mauvais. Et il s'en faut bien que je veuille lui faire du mal, même si j'en avais la possibilité. Je préfère de beaucoup être son baron que d'être appelé roi, et ce serait l'homme de ce pays qui pourrait faire de moi son esclave s'il le voulait. »

CHAPITRE XV

Les fils de Hildirídr avaient passé cet hiver-là avec le roi Haraldr, ils avaient amené les hommes de leur maison et leurs voisins. Les frères étaient fréquemment en conversation avec le roi et continuaient de parler dans les mêmes termes de Thórólfr. Hárekr demanda : « Le tribut sur les Lapons que Thórólfr vous a envoyé vous a-t-il plu, roi ? — Oui », dit le roi. « Alors, vous auriez été bien plus satisfait, dit Hárekr, si vous aviez eu tout ce qui vous revenait, mais vous en êtes loin. La part que Thórólfr a prélevée était beaucoup plus grande. Il vous a envoyé en présent trois peaux de castor, mais je sais de source sûre qu'il en a gardé trente de celles qui vous revenaient et je crois qu'il y a la même différence pour le reste. En vérité, roi, si tu nous confies cette charge, à nous, les frères, nous te remettrons beaucoup plus de biens. » Et tout ce qu'ils disaient contre Thórólfr, leurs compagnons s'en portaient témoins. Il se fit donc que le roi fut des plus courroucés.

CHAPITRE XVI

En été, Thórólfr s'en alla dans le sud, dans le Thrándheimr, trouver le roi Haraldr, emportant tout le tribut et beaucoup d'autres biens, avec quatre-vingt-dix hommes, tous bien équipés. Quand il arriva chez le roi, on leur assigna une place dans la salle des hôtes, et on les traita magnifiquement. Au cours de la journée, Ölvir Hnúfa alla trouver Thórólfr, son parent. Ils eurent un entretien. Ölvir dit que Thórólfr était fort diffamé, et que le roi écoutait de telles représentations. Thórólfr demanda à Ölvir de plaider sa cause auprès du roi, « car moi, je serai laconique devant le roi, s'il préfère croire les calomnies de méchants hommes plutôt que la vérité et la loyauté qu'il devrait avoir éprouvées de ma part ». Le lendemain, Ölvir vint voir Thórólfr et dit qu'il avait discuté de son affaire avec le roi. « Je ne sais pas mieux qu'avant, dit-il, ce qu'il a en tête. — Alors, c'est moi qui vais aller le voir », dit Thórólfr. Et c'est ce qui fut fait. Il alla trouver le roi, lorsque celui-ci était à table, et lorsqu'il entra, il le salua. Le roi lui rendit ses salutations et ordonna de donner à boire à Thórólfr. Celui-ci dit qu'il avait là le tribut qui revenait au roi et qui provenait du Finnmörk : « Ainsi que plusieurs choses que j'ai à vous remettre, roi, en cadeau. Je sais que tout ce que j'ai fait pour vous faire plaisir sera bienvenu pour moi. » Le roi dit qu'il ne pouvait s'attendre qu'à du bien de la part de Thórólfr, « car je ne mérite rien d'autre », dit-il. « Pourtant, il y en a qui s'expriment de diverses façons sur les précautions que tu es censé prendre à l'égard de mon bon plaisir. — On ne m'accuse pas à raison, dit Thórólfr, si d'aucuns disent que j'ai manifesté de la déloyauté envers vous, roi. Je crois que ceux qui t'ont fait de telles représentations doivent moins être tes amis que moi. En revanche, il est clair qu'ils veulent être mes ennemis déclarés, et il est bien vraisemblable aussi qu'ils aient à le payer, si nous devons en débattre, eux et moi. » Puis Thórólfr s'en alla. Le lendemain, il versa le tribut et le roi était présent. Quand tout fut remis, Thórólfr présenta quelques peaux de castor et de zibeline en disant qu'il voulait en faire cadeau au roi.

Beaucoup de gens qui étaient présents dirent que c'était bien agir et que cela méritait amitié. Le roi dit que Thórólfr s'était lui-même procuré sa récompense. Thórólfr dit qu'il avait fait de bonne foi tout ce qu'il avait pu pour plaire au roi, « et si cela ne lui plaît pas encore, je n'y peux rien. Le roi était au courant, quand j'étais chez lui parmi sa suite, de tous mes agissements et je trouve étrange que le roi me croie différent maintenant de ce qu'il avait alors éprouvé que j'étais ». Le roi dit : « Tu te conduisis fort bien, Thórólfr, quand tu étais avec nous ; je crois que le mieux à faire encore est que tu ailles dans ma hird. Prends mon étendard et sois à la tête de mes hommes. Personne ne te calomniera si je peux voir jour et nuit la conduite que tu tiens. » Thórólfr regarda de part et d'autre de lui. Se tenaient là les hommes de sa maison. Il dit : « C'est à contrecœur que je laisserai cette compagnie. À toi de décider, roi, des titres que tu me donnes et de mes revenus, mais je n'abandonnerai pas mes hommes, tant que mes moyens y suffiront, même si je n'ai à m'occuper que de mes affaires. En revanche, ma prière et mon gré, c'est que vous, roi, veniez à une invitation chez moi, entendiez les propos des hommes à qui tu fais confiance et sachiez quels témoignages ils porteront sur moi dans cette affaire. Alors, agissez selon ce que vous estimerez être la vérité. » Le roi répondit pour dire qu'il n'accepterait plus de banquet de Thórólfr. Celui-ci s'en alla alors puis se prépara à repartir chez lui.

Quand il fut parti, le roi remit aux fils de Hildirídr les charges du Hálogaland qu'avait précédemment eues Thórólfr, ainsi que le commerce avec les Lapons. Le roi prit possession du domaine de Torgar et de toutes les propriétés qui avaient appartenu à Brynjólfr. Il confia la garde de tout cela aux fils de Hildirídr. Le roi envoya des hommes, avec des signes de reconnaissance, à Thórólfr pour lui dire les dispositions qu'il avait prises. Ensuite, Thórólfr prit les bateaux qui lui appartenaient, y mit tous les biens meubles qu'il pouvait emporter et emmena tous ses hommes, affranchis comme esclaves. Il alla ensuite à Sandnes à son domaine. Là, il n'eut pas moins de monde et de magnificence.

CHAPITRE XVII

Les fils de Hildirídr prirent l'administration du Hálogaland. Personne ne protesta, en raison de la puissance du roi, mais cette attribution allait fort contre le gré de beaucoup de ceux qui étaient parents ou amis de Thórólfr. En hiver, ils allèrent dans la montagne, emmenant trente hommes. Les Lapons se trouvèrent grandement moins honorés par ces fonctionnaires du roi que lorsque c'était Thórólfr qui y allait. Le versement que devaient faire les Lapons se passa beaucoup plus mal. Ce même hiver, Thórólfr monta dans la montagne avec cent vingt hommes. Il alla aussitôt dans l'est en Kvenland et rencontra le roi Faravid. Ils tinrent conseil et résolurent d'aller de nouveau par la montagne comme l'hiver précédent. Ils avaient quatre cent quatre-vingts hommes, descendirent dans le Kirjáland, investirent les contrées habitées là où ils estimaient avoir leurs chances en raison de leur nombre, y pillèrent et obtinrent quantité de biens. L'hiver s'écoulant, ils remontèrent dans les montagnes. Au printemps, Thórólfr alla à son domaine. Il avait des gens qui pêchaient la morue dans les Vágar[1], d'autres, le hareng, et toutes sortes de provisions affluaient vers son domaine. Thórólfr possédait un grand bateau : celui-ci pouvait prendre la haute mer, était en tout point élaboré à l'extrême, tout peint au-dessus de la ligne de flottaison. Allait avec, une voile à rayures bleues et rouges[2]. Tout le gréement de ce bateau était finement élaboré. Thórólfr le fit préparer et l'équipa des hommes de sa maison. Il y fit porter de la morue séchée, des peaux, du vadmál blanc et des peaux de mouton. Il fit ajouter beaucoup de fourrures grises et autres pelleteries qu'il avait rapportées des montagnes, et cela faisait énormément d'argent[3]. Il chargea Thorgils le Braillard de conduire ce bateau vers l'ouest en Angleterre pour acheter des vêtements et autres affaires dont il avait besoin. Ils dirigèrent ce bateau vers le sud en longeant les côtes, puis prirent la haute mer et arrivèrent en Angleterre, y trouvèrent de bons comptoirs, chargèrent le bateau de froment et de miel, de vins et de

vêtements et rebroussèrent chemin en automne. Ils eurent bon vent et arrivèrent en Hördaland.

Ce même automne, les fils de Hildirídr emportèrent le tribut et le remirent au roi. Lorsqu'ils livraient le tribut, le roi en personne était présent et regardait. Il dit : « Est-ce que tout le tribut que vous avez perçu en Finnmörk est versé maintenant ? — C'est cela », dirent-ils. « Le fait est, dit le roi, et que le tribut est bien moindre et de bien plus mauvaise qualité que lorsque c'était Thórólfr qui le prélevait, vous qui disiez qu'il se tirait mal de sa charge. — Il est bon, roi, dit Hárekr, que tu aies réfléchi à l'ampleur du tribut qui, d'habitude, vient du Finnmörk. Ainsi, tu sais exactement quelle est l'importance de tes pertes, si Thórólfr t'a privé de tout le tribut sur les Lapons. Nous étions cet hiver à trente hommes dans la forêt, comme ç'avait été précédemment la coutume de tes représentants. Puis Thórólfr est arrivé avec cent vingt hommes. Nous avons appris, à ses propos, qu'il avait l'intention de nous mettre à mort, nous, les frères, ainsi que tous les hommes qui nous accompagnaient, la cause qu'il en donna étant que toi, roi, nous avais confié la charge qu'il voulait avoir. Nous avons vu que le meilleur parti à prendre était d'éviter de le rencontrer et de nous échapper, aussi ne sommes-nous pas allés loin des lieux habités dans la montagne, tandis que Thórólfr allait par toutes les forêts avec une armée. C'est lui qui a fait toutes les affaires. Les Lapons lui ont versé le tribut, et lui s'est engagé à ce que vos représentants ne viendraient pas dans les forêts. Il a l'intention de se faire roi de tout le nord, forêts et Hálogaland, et c'est merveille que vous laissiez tout un chacun lui obéir. Des profits que retire Thórólfr de la forêt, il existe des preuves véridiques, car le plus grand knörr qu'il y ait en Hálogaland a été équipé ce printemps à Sandnes et Thórólfr a déclaré qu'il possédait toute la cargaison. Je crois qu'il n'était presque chargé que de fourrures grises et qu'on trouverait castors et zibelines en plus grande quantité que ce que t'a remis Thórólfr. C'est Thorgils le Braillard qui conduisait ce chargement. Je pense qu'il a fait voile vers l'ouest, pour l'Angleterre. Si tu veux savoir la vérité là-dessus, fais espionner le voyage de Thorgils quand il viendra de l'ouest, car je crois qu'on n'a jamais vu autant de richesses, de nos jours, sur un bateau marchand. Pour

dire toute la vérité, je crois que c'est à vous, roi, que reviendrait chaque penningr qu'il transportait. » Les compagnons de Hárekr certifièrent tout ce qu'il disait, et là, nul n'était en état de contredire.

CHAPITRE XVIII

Il y avait deux frères qui s'appelaient Sigtryggr le Prompt-Voyageur et Hallvardr le Rude-Voyageur[1]. C'étaient des hommes du Vík, ils étaient chez le roi Haraldr. Par leur mère, ils étaient du Vestfold et ils étaient apparentés au roi Haraldr. Leur père avait de la famille de part et d'autre du Gautelfr[2]. Il avait possédé un domaine en Hísing, c'était un homme d'une grande richesse. Ils avaient repris l'héritage de leur père. Ils étaient quatre frères en tout : il y en avait un qui s'appelait Thórdr et un, Thorgeirr; ils étaient plus jeunes. Ils étaient à la maison et géraient le domaine. Sigtryggr et Hallvardr exécutaient les missions que leur confiait le roi, tant dans le pays qu'à l'étranger. Ils avaient fait maints voyages périlleux, aussi bien pour mettre à mort des gens que pour s'emparer des biens de ceux que le roi faisait attaquer à domicile. Ils avaient une grande escorte. Ils n'étaient pas amis de tout le monde, mais le roi les estimait beaucoup et c'étaient, de tous les hommes, les plus capables, tant à pied qu'à skis, de même que, pour naviguer, ils étaient plus rapides que les autres. C'étaient des braves, éminents et prudents dans la plupart des choses. Ils étaient chez le roi au moment où se passaient les événements dont on vient de parler.

En automne, le roi se rendit à des banquets en Hördaland. Un jour, il fit appeler les deux frères, Hallvardr et Sigtryggr. Quand ils furent venus le trouver, il leur dit d'aller avec leur escorte épier le bateau que conduisait Thorgils le Braillard « et qu'il a mené cet été à l'ouest en Angleterre. Amenez-moi ce bateau et tout ce qu'il contient, hommes exceptés. Pour eux, qu'ils aillent leur chemin en paix s'ils ne veulent pas défendre ce bateau ». Les frères y étaient tout prêts et chacun d'eux prit son langskip. Ils se mirent ensuite à la recherche de Thorgils

et apprirent qu'il était arrivé de l'ouest et qu'il avait cinglé vers le nord en longeant les côtes. Ils se mirent à sa poursuite vers le nord et le retrouvèrent dans le Furusund[1], reconnurent aussitôt le bateau. L'un de leurs langskip l'aborda du côté de la haute mer, les autres hommes montant à terre et pénétrant dans le bateau par la passerelle avant. Thorgils et ses hommes ne se savaient pas en danger et ne se défendirent pas. Ils ne s'aperçurent de rien avant qu'une foule d'hommes tout en armes ne se trouve sur le bateau, on s'empara d'eux tous et on les mena ensuite à terre, désarmés, n'ayant que leurs seuls vêtements. Pour Hallvardr et les siens, ils repoussèrent la passerelle, détachèrent les amarres et lancèrent le bateau, le firent virer de bord et cinglèrent vers le sud, jusqu'à ce qu'ils trouvent le roi. Ils lui remirent le bateau et tout ce qu'il contenait. Lorsque la cargaison fut déchargée, le roi vit que c'étaient de grands biens et que ce que Hárekr avait dit n'était pas mensonge. Pour Thorgils et ses camarades, ils se trouvèrent un moyen de transport, allèrent voir Kveld-Úlfr et son fils et dirent que leur voyage ne s'était pas passé sans histoire. On leur réserva une excellente hospitalité. Kveld-Úlfr dit qu'on en était arrivé là où il l'avait prédit : en fin de compte, Thórólfr n'avait pas retiré chance de l'amitié du roi Haraldr « et la perte d'argent que Thórólfr vient de subir ne me paraîtrait pas bien grave si rien de plus important ne s'ensuivait. Maintenant comme avant, je soupçonne que Thórólfr ne va pas pouvoir se tirer facilement d'affaire, étant donné les forces écrasantes auxquelles il doit se mesurer », et il pria Thorgils de dire à Thórólfr que « mon conseil, dit-il, est qu'il quitte le pays, car il se peut qu'il se mette davantage en faveur s'il cherche à entrer au service du roi des Anglais, du roi des Danois ou du roi des Suédois ». Puis il remit à Thorgils un cotre à rames avec tout son gréement ainsi que la tente et les vivres et tout ce dont ils avaient besoin pour leur voyage. Puis ils partirent et n'interrompirent pas leur voyage qu'ils ne fussent arrivés au nord chez Thórólfr et lui eussent dit ce qui était arrivé. Thórólfr fit bonne figure devant la perte qu'il avait faite, il dit qu'il ne manquerait pas de biens : « Il est bon de posséder du bien en association avec le roi. » Puis il acheta de la farine, du malt et tout ce dont il avait besoin pour entretenir ses gens; il dit que les hommes de sa

maison ne seraient pas aussi bien équipés qu'il l'avait souhaité un moment. Il vendit de ses terres, il en hypothéqua quelques-unes et maintint toutes ses dépenses comme avant. Il n'eut pas moins de monde chez lui que l'hiver précédent, il eut même un peu plus d'hommes. De même pour les banquets et les invitations qu'il faisait à ses amis, il y pourvut encore plus qu'avant. Il resta chez lui tout cet hiver-là.

CHAPITRE XIX

Quand vint le printemps, que la neige et les glaces fondirent, Thórólfr fit lancer le grand langskip qu'il possédait, le fit équiper et y mit les hommes de sa maison, ayant avec lui plus de cent vingt hommes, c'était une fort belle troupe et très bien armée. Quand il eut bon vent, Thórólfr dirigea son bateau vers le sud en longeant les côtes, et dès qu'il fut arrivé au sud de Byrda[1], ils prirent la route du large[2] à l'extérieur de toutes les îles, et parfois de telle sorte que la mer arrivait à mi-hauteur des pentes, puis laissèrent aller vers le sud le long des côtes, n'ayant de nouvelles de personne avant d'arriver à l'est dans le Vík. Ils apprirent alors que le roi Haraldr y était et qu'il avait l'intention d'aller dans les Upplönd en été. Les gens du pays n'étaient pas au courant du voyage de Thórólfr. Il eut bon vent et se dirigea vers le sud jusqu'au Danemark, de là il prit la route de l'est[3] où il guerroya pendant l'été sans faire beaucoup de butin. En automne, il repartit de l'est vers le Danemark, à l'époque où la flotte d'Eyrr[4] se dispersait. En été, il y avait eu là, comme d'habitude, quantité de bateaux de Norvège. Thórólfr laissa tout le monde prendre les devants et n'attira pas l'attention sur lui. Un soir, il cingla jusqu'au Mostrarsund[5]. S'y trouvait, dans le port, un grand knörr venu d'Eyrr. L'homme qui le commandait s'appelait Thórir Thruma, il était intendant[6] du roi Haraldr. Il dirigeait son domaine à Thruma[7]. C'était un grand domaine. Le roi restait là longtemps, quand il était dans le Vík. Il fallait des provisions en abondance pour ce domaine. Aussi Thórir était-il allé à Eyrr, y acheter une cargaison, du malt, du froment et du

miel, et cela faisait beaucoup de bien, qui appartenait au roi. Thórólfr et les siens attaquèrent ce knörr et offrirent à Thórir et à ses gens de se défendre, mais comme Thórir n'avait pas les forces nécessaires pour se défendre contre la quantité de gens qu'avait Thórólfr, ils se rendirent. Thórólfr prit ce bateau avec toute sa cargaison et emmena Thórir dans l'île. Alors, Thórólfr mena ces deux bateaux vers le nord en longeant les côtes. Quand il arriva devant l'Elfr, ils mouillèrent là et attendirent la nuit. Lorsqu'il fit noir, ils remontèrent à la rame le langskip dans la rivière et se dirigèrent sur la ferme qui appartenait à Hallvardr et Sigtryggr. Ils y arrivèrent avant le jour, encerclèrent la ferme, poussèrent ensuite le cri de guerre : ceux qui étaient à l'intérieur se réveillèrent et bondirent aussitôt sur leurs armes. Thorgeirr s'enfuit incontinent du pavillon où il dormait. Il y avait une haute palissade autour de la ferme. Thorgeirr se précipita sur cette palissade, empoigna le haut des piquets[1] et se jeta de l'autre côté. Thorgils le Braillard se tenait auprès. Il brandit son épée contre Thorgeirr, le coup atteignit la main et la lui trancha près de la palissade. Puis Thorgeirr courut à la forêt mais Thórdr, son frère, fut abattu là, ainsi que plus de vingt hommes. Ensuite, ils pillèrent tout le bien qu'il y avait et incendièrent la ferme, après quoi ils redescendirent la rivière pour prendre la mer. Ils eurent bon vent et cinglèrent vers le nord, dans le Vík.

Alors, ils trouvèrent de nouveau devant eux un gros bateau marchand qui appartenait aux gens du Vík, chargé de malt et de farine. Thórólfr et les siens attaquèrent ce bateau. Ceux qui se trouvaient en face estimèrent ne pas avoir les moyens de se défendre et se rendirent. Ils montèrent à terre, désarmés. Thórólfr et ses hommes prirent le bateau avec sa cargaison et allèrent leur chemin. Thórólfr avait donc trois bateaux qu'il fit naviguer par le Fold, vers l'ouest. Ils prirent la route normale jusqu'au Lidandisnes; ils allaient alors à toute allure, faisant des descentes à terre par tous les caps où ils passaient et dévastant la côte[2]. Mais lorsqu'ils cinglèrent vers le nord du Lidandisnes, ils prirent davantage la route extérieure[3], et là où ils touchèrent terre, ils dévalisèrent. Quand Thórólfr arriva au nord en face du Firdafylki, il prit vers l'intérieur et alla trouver Kveld-Úlfr, son père, et ils reçurent excellente hospitalité. Thórólfr dit à son père ce qui

s'était passé dans ses voyages pendant l'été. Thórólfr resta là un petit moment, Kveld-Úlfr et son autre fils le reconduisirent à son bateau. Avant de se quitter, ils eurent un entretien. Kveld-Úlfr dit : « Les choses ne se sont guère passées, Thórólfr, autrement que je te l'avais dit, quand tu es allé entrer dans la hird du roi Haraldr : j'ai dit que tu t'en tirerais de telle sorte que ni toi ni nous, tes parents, n'en retirerions chance. Tu as pris le parti contre lequel je te mettais le plus en garde, celui de te mesurer au roi Haraldr. Tu as beau être bien pourvu en fait de vaillance et de tous accomplissements, tu n'auras pas la chance de te tenir à égal avec le roi Haraldr, contre qui personne d'autre n'a eu de chance ici dans ce pays, quand bien même il eût eu auparavant grande puissance et quantité d'hommes. J'ai le pressentiment que c'est la toute dernière fois que nous nous rencontrons. Il serait dans l'ordre des choses, pour des raisons d'âge, que tu vives plus longtemps que nous, mais je crois qu'il en ira autrement. » Puis Thórólfr monta sur son bateau et poursuivit son chemin. On ne dit pas qu'il se soit passé quelque chose pendant son voyage, avant qu'il arrive chez lui à Sandnes, fasse transporter à la ferme tout le butin de guerre qu'il avait rapporté, et fasse tirer son[1] bateau sur le rivage. Alors, les vivres ne manquèrent pas pour entretenir ses gens pendant l'hiver. Thórólfr resta constamment chez lui et n'eut pas moins de monde que l'hiver précédent.

CHAPITRE XX

Il y avait un homme, puissant et riche, qui s'appelait Yngvarr. Il avait été baron des rois précédents, mais depuis que Haraldr avait pris le pouvoir, Yngvarr restait chez lui et ne servait pas le roi. Il était marié et avait une fille qui s'appelait Bera. Il habitait dans le Firdafylki. Bera était sa seule enfant et était son héritière attitrée[2]. Grímr fils de Kveld-Úlfr la demanda en mariage et l'affaire fut conclue. Il épousa Bera l'hiver d'après l'été où Thórólfr et lui s'étaient quittés. Grímr était alors âgé de vingt-cinq hivers et il était chauve. Il fut surnommé ensuite Grímr le Chauve. Il avait l'administration et toutes

les charges du domaine de son père, bien que Kveld-Úlfr fût en bonne santé et capable. Ils avaient beaucoup d'affranchis chez eux et beaucoup de gens qui avaient grandi là, à la maison, et étaient à peu près du même âge que Grímr le Chauve. Nombreux étaient les braves de grande force, car Kveld-Úlfr et son fils choisissaient des hommes de grande force pour être leurs suivants et ils les entraînaient à leur gré. Grímr le Chauve était semblable à son père par la taille et la force, de même que par l'apparence et le tempérament.

CHAPITRE XXI

Le roi Haraldr était dans le Vík alors que Thórólfr était en train de guerroyer, et, en automne, il s'en alla dans les Upplönd puis, de là, au nord dans le Thrándheimr : il y passa l'hiver, ayant quantité d'hommes. Étaient alors, chez le roi, Sigtryggr et Hallvardr qui avaient appris comment Thórólfr avait traité leurs bâtiments à Hísing et quels ravages il avait faits là, tant aux gens qu'aux biens. Ils rappelaient souvent la chose au roi, ajoutant que Thórólfr avait spolié le roi et ses sujets et fait des ravages à l'intérieur du pays. Ils demandèrent au roi la permission d'aller, avec la troupe qui avait coutume de les suivre, attaquer Thórólfr chez lui. Le roi répondit : « On pensera que vous aviez des raisons, si vous mettez Thórólfr à mort, mais je crois qu'il s'en faut de beaucoup que vous ayez assez de chance pour cette action. Vous n'êtes pas de la taille de Thórólfr, même si vous estimez être hommes vaillants et accomplis. » Les frères dirent que l'on éprouverait rapidement la chose, si le roi voulait leur donner la permission, et qu'ils s'étaient souvent mis en grand péril contre des hommes dont ils avaient moins lieu de se venger, et que, le plus souvent, il leur avait été donné de remporter la victoire.

Quand vint le printemps, les gens se préparèrent à partir. De nouveau, comme on vient de le dire, Hallvardr et son frère plaidèrent leur cause devant le roi. Alors, il dit qu'il leur permettait de mettre Thórólfr à mort « et je sais que vous m'apporterez sa tête si vous revenez, et

beaucoup d'objets précieux avec. Pourtant, certains présument, dit le roi, que si vous naviguez vers le nord, vous en reviendrez et à la voile et à la rame[1] ». Donc, ils se préparèrent au plus vite. Ils avaient deux bateaux et cent quatre-vingts hommes, et lorsqu'ils furent prêts, ils eurent vent du nord-est en sortant du fjord, ce qui revient à avoir vent debout pour aller au nord en longeant les côtes.

CHAPITRE XXII

Quand Hallvardr et son frère s'en allèrent, le roi Haraldr siégeait à Hladir, et, aussitôt, il se prépara au plus vite et monta sur son bateau. Ils remontèrent vers l'intérieur du fjord par le Skarnssund puis par le Beitsjór jusqu'à l'Eldueid[2]. Là, il laissa les bateaux et s'en alla au nord de l'isthme jusqu'au Naumudalr, prit là un langskip qui appartenait aux boendr et y monta avec sa troupe. Il avait sa hird et près de trois cent soixante hommes[3]. Il avait cinq ou six bateaux, tous grands. Ils eurent un vif vent debout et ramèrent nuit et jour, autant qu'ils purent. Il faisait assez clair la nuit pour voyager. Tard le soir, ils arrivèrent à Sandnes, après le coucher du soleil, ils virent devant la ferme flotter un grand langskip, tente montée. Ils reconnurent là le bateau qui appartenait à Thórólfr; il l'avait fait équiper et avait l'intention de quitter le pays, mais il avait fait brasser la bière pour son voyage. Le roi ordonna à ses hommes de quitter complètement les bateaux. Il fit dresser son étendard. Il n'y avait pas loin pour aller à la ferme, les gardes de Thórólfr étaient à boire dans les maisons, ils n'étaient pas allés monter la garde, il n'y avait personne dehors. Tous les gens de la maison étaient à boire. Le roi fit encercler la ferme. On poussa alors le cri de guerre et l'on sonna le lúdr royal[4]. En entendant cela, Thórólfr et les siens coururent à leurs armes, car l'armement complet de chacun était suspendu au-dessus de sa place. Le roi fit crier qu'il demandait aux femmes, aux jeunes et aux vieux, aux esclaves[5] de sortir. Sigrídr, la maîtresse de maison, sortit et avec elle les femmes qui étaient à l'intérieur et les autres personnes à

qui il était permis de sortir. Sigrídr demanda si les fils de Berdlu-Kári étaient là. Ils s'avancèrent tous les deux et demandèrent ce qu'elle voulait. « Accompagnez-moi jusqu'au roi », dit-elle. C'est ce qu'ils firent. Arrivée devant le roi, elle demanda : « Servira-t-il à quelque chose de chercher des conciliations, sire, entre Thórólfr et toi ? » Le roi répondit : « Si Thórólfr veut se soumettre et se remettre à ma merci, il gardera vie et membres, mais ses hommes seront punis selon les offenses commises. » Puis Ölvir Hnúfa alla à la demeure et fit appeler Thórólfr, pour qu'il vienne leur parler. Il lui dit les conditions que faisait le roi. Thórólfr répondit : « Je ne veux passer aucun accord forcé avec le roi. Demande au roi de nous accorder de sortir. Que le destin décide alors. » Ölvir alla au roi et dit ce que sollicitait Thórólfr. Le roi dit : « Mettez le feu à la maison. Je ne veux pas me battre contre eux et perdre du monde. Je sais que Thórólfr nous infligera de grosses pertes, si nous l'attaquons dehors, et il faudra du temps pour le réduire à l'intérieur même s'il a moins de troupes que nous. » Ensuite, on mit le feu à la demeure et il se propagea rapidement, car le bois des charpentes était sec et goudronné, et le toit était couvert d'écorce de bouleau. Thórólfr ordonna à ses hommes de démolir la cloison entre la pièce principale et le hall d'entrée et cela fut vite fait ; mais lorsqu'ils atteignirent la poutre maîtresse, ils la saisirent à autant qu'ils purent et poussèrent si rudement sur l'une de ses extrémités que les attaches de fixation des poutres aux murs sautèrent, les murs se brisèrent et cela fit une grande brèche pour sortir. Thórólfr fut le premier à sortir là, puis Thorgils le Braillard, puis tous l'un après l'autre.

La bataille éclata alors et, pendant un moment, la maison protégea Thórólfr et les siens par-derrière, mais lorsqu'elle se mit à brûler, le feu les attaqua. Alors, beaucoup de monde périt dans leur troupe. Thórólfr bondit de l'avant, frappant des deux mains et attaquant à l'endroit où se trouvait l'étendard du roi. Là, tomba Thorgils le Braillard. Quand Thórólfr parvint au rempart de boucliers[1], il transperça de son épée l'homme qui portait l'étendard. Il dit alors : « Trop court de trois pieds ! » Épées et lances le pressaient à la fois et le roi lui-même lui fit une blessure mortelle : Thórólfr tomba aux pieds du roi ; alors, celui-ci cria de cesser de tuer les gens, et c'est

ce qui fut fait. Puis le roi ordonna à ses hommes de descendre aux bateaux. Il dit à Ölvir et à son frère : « Maintenant, prenez Thórólfr, votre parent, et ensevelissez-le honorablement ainsi que les autres hommes qui sont tombés ici, enterrez-les et faites panser les blessures des hommes qui ont des chances de survivre. On ne pillera pas ici, car tout cela est mon bien. »

Puis le roi descendit aux bateaux avec la plupart de ses troupes. Quand ils y furent arrivés, ils se mirent à panser leurs blessures. Le roi allait par le bateau, regardant les blessures des hommes. Il vit un homme qui pansait une blessure qui n'avait pas atteint l'os[1]. Le roi dit que ce n'était pas Thórólfr qui avait infligé cette blessure : « Ses armes mordaient bien autrement. Je crois qu'ils sont rares, ceux qui pansent les blessures qu'il a infligées, et c'est grande perte que celle de pareils hommes. » Dès que ce fut le matin, le roi fit hisser la voile et cingla vers le sud, aussi vite que possible. Le jour avançant, le roi et ses gens découvrirent force bateaux à rames dans chaque chenal : toutes ces troupes avaient l'intention d'aller trouver Thórólfr, car ses éclaireurs étaient allés jusque tout au sud dans le Naumudalr et un peu partout dans les îles. Ils avaient eu la certitude que Hallvardr et son frère étaient arrivés du sud avec une grande troupe et qu'ils marchaient sur Thórólfr. Hallvardr et les siens avaient eu constamment vent debout, ils s'étaient attardés dans divers ports jusqu'à ce qu'on fasse courir la nouvelle de leur venue par l'intérieur du pays. Les éclaireurs de Thórólfr avaient été avertis de la chose et c'est pour cela qu'on avait couru aux armes. Le roi eut un bon vent vif jusqu'à ce qu'il arrive dans le Naumudalr. Là, il laissa ses bateaux et alla dans le Thrándheimr par voie de terre. Il y prit les bateaux qu'il y avait laissés. Ces troupes se dirigèrent jusqu'à Hladir.

On apprit bientôt ces nouvelles, qui vinrent aux oreilles de Hallvardr à l'endroit où il mouillait. Il retourna trouver le roi, on trouva leur expédition plutôt ridicule. Les frères, Ölvir Hnúfa et Eyvindr Lambi, restèrent un moment à Sandnes. Ils firent ensevelir les cadavres des hommes qui étaient tombés là. Ils ensevelirent le cadavre de Thórólfr selon la coutume, comme l'on faisait pour les cadavres de nobles hommes. Ils érigèrent pour lui une pierre commémorative[2]. Ils firent soigner les malades; ils

mirent également en ordre le domaine de Sigrídr. Toute la propriété subsistait, mais la plupart du mobilier, de la vaisselle et des habits avaient brûlé. Lorsque les frères furent prêts, ils quittèrent le nord et vinrent trouver le roi Haraldr, quand il était dans le Thrándheimr, et restèrent chez lui un moment. Ils étaient taciturnes et ne parlaient guère. Un jour, ils allèrent se présenter devant le roi. Ölvir dit alors : « Nous voulons, nous, les frères, te demander, roi, la permission d'aller à notre domaine, car ici ont eu lieu des événements qui font que nous ne sommes pas disposés à partager boisson et siège avec des hommes qui ont porté les armes sur Thórólfr, notre parent. » Le roi le regarda et répondit assez sèchement : « Je ne vous le permettrai pas. C'est ici que vous devez rester, avec moi. » Les frères s'en allèrent et retournèrent à leur place. Le lendemain, le roi étant en salle de réunion, il fit appeler Ölvir et son frère. « Vous allez savoir, dit-il, le résultat de la démarche que vous avez faite auprès de moi, quand vous m'avez demandé de rentrer chez vous. Vous avez passé un moment ici, chez moi, et vous vous êtes bien conduits; vous avez toujours bien rendu service; je suis satisfait de vous en tous points. Or je veux, Eyvindr, que tu ailles dans le nord en Hálogaland. Je veux te donner en mariage Sigrídr, de Sandnes, la femme qu'avait épousée Thórólfr. Je veux te donner tout le bien qu'a possédé Thórólfr. Tu auras en outre mon amitié si tu t'entends à en prendre soin. Pour Ölvir, il m'accompagnera. Je ne veux pas le laisser libre en raison de ses talents[1]. » Les frères remercièrent le roi de l'honnèur qu'il leur accordait, disant qu'ils acceptaient volontiers. Eyvindr se prépara alors à faire le voyage, se procurant un excellent bateau qui lui convînt. Le roi lui remit ses signes de créance pour ce mariage. Le voyage d'Eyvindr se passa bien et il arriva au nord en Álöst à Sandnes. Sigrídr leur fit bon accueil. Puis Eyvindr présenta les signes de créance du roi, exposa à Sigrídr l'objet de sa venue et lui fit sa demande en mariage, disant que le message du roi était que lui, Eyvindr, fît ce mariage. Sigrídr vit que le seul choix qui lui était laissé, au point où on en était, était de laisser le roi décider. Ce mariage s'effectua, Eyvindr épousa Sigrídr, il reçut alors le domaine de Sandnes et tout le bien qui avait appartenu à Thórólfr. Eyvindr était un noble homme. Leurs enfants

furent Fidr le Bigleux, père d'Eyvindr Pille-Scaldes[1], et Geirlaug[2] qu'épousa Sighvatr le Rouge. Fidr le Bigleux épousa Gunnhildr, fille du jarl Hálfdan. La mère de Gunnhildr s'appelait Ingibjörg, fille du roi Haraldr à la belle chevelure. Eyvindr Lambi garda l'amitié du roi tant qu'ils vécurent tous les deux.

CHAPITRE XXIII

Il y avait un homme qui s'appelait Ketill Hoengr[3], fils de Thorkell, jarl du Naumudalr[4], et de Hrafnhildr, fille de Ketill Hoengr du Hrafnista. Hoengr était un noble homme et excellent. Ç'avait été le plus grand ami de Thórólfr fils de Kveld-Úlfr et c'était son parent proche. Il était de la sortie en Hálogaland, où les gens se rassemblèrent pour aller porter secours à Thórólfr, comme on l'a écrit précédemment; lorsque le roi Haraldr revint du nord et que l'on sut que Thórólfr avait été mis à mort, ce rassemblement se dispersa. Hoengr avait soixante hommes avec lui, et il fit demi-tour pour Torgar. S'y trouvaient les fils de Hildirídr, qui avaient peu de monde. Quand Hoengr arriva à la ferme, il leur donna l'attaque. Tombèrent là les fils de Hildirídr et la plupart des hommes qui se trouvaient là. Pour Hoengr et ses gens, ils prirent tout le bien qu'ils trouvèrent. Après cela, Hoengr prit deux knerrir, les plus grands qu'il trouva. Il y fit porter tout le bien qu'il possédait et sur lequel il put mettre la main. Il emmena sa femme et ses enfants ainsi que tous les hommes qui avaient pris part à cette action avec lui.

Il y avait un homme qui s'appelait Baugr, frère juré[5] de Hoengr, riche et de grande famille. C'est lui qui commanda l'autre knörr[6]. Quand ils furent prêts et qu'ils eurent bon vent, ils prirent la mer. Peu d'hivers auparavant, Ingólfr et Hjörleifr étaient partis coloniser l'Islande et l'on parlait d'abondance de ce voyage[7]. On disait que c'était un pays d'excellente qualité. Hoengr cingla vers l'ouest et chercha l'Islande. Lorsqu'ils aperçurent une terre, ils étaient arrivés au sud du pays. Mais comme le vent était vif, qu'il y avait du ressac et qu'on ne voyait

pas d'apparence de port, ils cinglèrent à l'ouest du pays en passant devant des rives de sable. Quand le vent commença de se calmer, et que le ressac diminua, il y eut devant eux une vaste embouchure de rivière, ils mirent le cap sur l'amont et mouillèrent du côté est[1]. Cette rivière s'appelle maintenant Thjórsá; elle était beaucoup plus étroite et profonde que maintenant. Ils déchargèrent le bateau. Ils se mirent aussi à inspecter le pays à l'est de la rivière en emmenant leur bétail avec eux. Hoengr passa le premier hiver à l'ouest de la Rangá de l'extérieur[2]. Au printemps, il inspecta le pays à l'est et colonisa entre la Thjórsá et le Markarfljót, entre la montagne et le rivage, et s'installa à Hóf, sur la Rangá orientale. Ingunn, sa femme, mit au monde un enfant au printemps, la première année qu'ils étaient là, et ce garçon s'appela Hrafn. Quand les maisons furent démolies, l'endroit fut appelé ensuite Hrafntóptir. Hoengr donna à Baugr de la terre dans le Fljótshlíd en descendant de la Merkiá jusqu'à la rivière à l'extérieur de Breidabólstadr, et il habita à Hlídarendi : de Baugr vient une grande descendance dans cette contrée. Hoengr donna de la terre aux hommes de son équipage et en vendit à certains à bas prix, on les appelle colonisateurs[3].

Il y avait un fils de Hoengr qui s'appelait Stórólfr. Il posséda Hváll et Stórólfshváll. Son fils fut Ormr le Fort[4]. Il y avait un autre fils de Hoengr qui s'appelait Herjólfr. Il eut de la terre dans le Fljótshlíd en face de Baugr et vers la côte jusqu'au Hvalsloekr. Il habitait les Brekkur. Son fils s'appelait Sumarlidi, père du scalde Vetrlidi[5]. Le troisième fils de Hoengr était Helgi, il habitait Völlr et possédait de la terre jusqu'à la Rangá en amont et en redescendant en face de ses frères. Le quatrième fils de Hoengr s'appelait Vestarr; il possédait de la terre à l'est de la Rangá, entre celle-ci et la Thverá, et la partie inférieure des Stórólfsvellir. Il épousa Móeidr, fille de Hildir de Hildisey. Leur fille fut Ásný qu'épousa Ófeigr Grettir[6]. Vestarr habita à Móeidarhváll[7]. Le cinquième fils de Hoengr était Hrafn. Ce fut le premier récitateur-des-lois[8] d'Islande. Il habita à Hof après son père. Thórlaug, qu'épousa Jörundr le Godi[9], était fille de Hrafn. Leur fils fut Valgardr de Hof. Hrafn fut le plus noble des fils de Hoengr.

CHAPITRE XXIV

Kveld-Úlfr apprit la mort de Thórólfr, son fils. Il fut affligé de cette nouvelle, si bien que, de chagrin et de vieillesse, il s'alita. Grímr le Chauve venait souvent le trouver, essayant de le revigorer, il lui disait de se reprendre et que tout valait mieux que de déchoir et de garder le lit: « Il vaudrait mieux que nous cherchions à venger Thórólfr; peut-être que nous aurions la chance d'attaquer quelques-uns des hommes qui étaient à la mort de Thórólfr, et, sinon, nous mettrons bien la main sur des hommes, d'une manière qui déplaira au roi. » Kveld-Úlfr déclama une vísa[1]:

1. *Voici que j'ai appris qu'au nord*
Thórólfr a connu sa fin dans l'île;
Cruelle, la norne, pour moi, Thundr a choisi
Trop tôt le défenseur des tranchants.
L'accablant adversaire de Thórr m'a rendu
Incapable d'aller au thing de la Gná du métal;
Vengeance ne sera point prompte
Même si le cœur m'en presse[2].

Cet été-là, le roi Haraldr alla jusqu'aux Upplönd, puis, en automne, à l'ouest dans le Valdres jusqu'à Vors[3]. Ölvir Hnúfa était avec le roi et s'entretenait souvent avec lui pour savoir s'il voulait verser compensation pour Thórólfr, offrir à Kveld-Úlfr et à Grímr le Chauve des compensations en argent ou quelque honneur dont ils pourraient se satisfaire. Le roi ne refusa pas entièrement, si le père et le fils venaient le trouver. Ensuite, Ölvir se prépara à aller au nord dans le Firdafylki et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé, un soir, chez Kveld-Úlfr et Grímr le Chauve. Ils le reçurent avec reconnaissance. Il resta là quelque temps. Kveld-Úlfr s'enquit minutieusement auprès d'Ölvir des événements qui s'étaient produits à Sandnes, quand Thórólfr était tombé, de même que de ce que Thórólfr avait fait pour son renom avant de périr, ainsi que du nom de ceux qui avaient porté les armes sur lui, où il avait reçu sa plus grave blessure et comment il était mort. Ölvir dit tout ce qu'il avait appris, et aussi que c'était le roi Haraldr qui lui avait infligé la blessure qui,

à elle seule, l'aurait mené à mort, et que Thórólfr était tombé face contre terre aux pieds du roi. Kveld-Úlfr répondit alors : « Tu as fort bien dit, car les anciens disent qu'il faut venger l'homme qui est tombé face contre terre et que la vengeance doit porter sur ceux qui sont proches de celui qui l'abattit. Mais il est peu probable que cette chance nous soit donnée. » Ölvir leur dit que, s'ils voulaient aller trouver le roi et chercher à obtenir compensation, il espérait que leur voyage serait honorable, et il leur demanda de courir ce risque, insistant fort là-dessus. Kveld-Úlfr dit qu'il n'en était pas capable à cause de son âge : « Je resterai chez moi », dit-il. « Veux-tu y aller, Grímr? » dit Ölvir. « Je n'en ai rien à faire, dit Grímr. Le roi ne me trouvera pas éloquent, je n'ai pas l'intention de demander longtemps ces compensations. » Ölvir dit qu'il n'en aurait pas besoin : « C'est nous qui parlerons de ta part et dirons tout ce que nous pourrons. » Et comme Ölvir insistait fort, Grímr promit de faire le voyage, quand il s'estimerait prêt. Ils fixèrent le moment où Grímr viendrait trouver le roi. Alors, Ölvir s'en alla directement trouver le roi.

CHAPITRE XXV

Grímr le Chauve se prépara à faire le voyage dont on vient de parler. Il choisit, parmi les gens de sa maison et ses voisins, les hommes les plus forts et les plus vaillants. Il y avait un homme qui s'appelait Áni, un riche bóndi. Un autre s'appelait Grani, un troisième, Grímólfr, avec Grímr, son frère : c'étaient des gens de la maison de Grímr le Chauve ainsi que les frères Thorbjörn Krumr[1] et Thórdr Beigaldi. On les appelait fils de Thórarna : celle-ci habitait non loin de Grímr le Chauve et était magicienne. Beigaldi était kolbítr[2]. Il y avait un homme qui s'appelait Thórir le Géant[3], avec son frère, Thorgeirr Jardlaugr. Un autre s'appelait Oddr Einbúi[4], un autre, Gríss l'Affranchi. Ils étaient douze pour cette expédition[5], tous hommes très forts et beaucoup, capables de changer de forme[6]. Ils avaient un bateau à rames[7] qui appartenait à Grímr le Chauve, s'en allèrent vers le sud en longeant les côtes,

pénétrèrent dans les Ostrarfirdir, montèrent par voie de terre dans le Vörs jusqu'au lac qui se trouve là : leur route était ainsi conçue qu'il leur fallait le traverser. Ils se procurèrent un bateau à rames à leur convenance, puis traversèrent le lac. Il n'y avait plus grand chemin à faire jusqu'à la ferme où le roi était à un banquet.

Grímr et les siens y arrivèrent au moment où le roi était allé à table. Ils interpellèrent des gens dans l'enclos et demandèrent quelles étaient les nouvelles. Quand on les leur eut dit, Grímr demanda que l'on appelle Ölvir Hnúfa pour qu'il vienne lui parler. L'homme entra dans la salle, alla à l'endroit où Ölvir était assis et lui dit : « Il y a des hommes dehors, douze en tout, s'il faut les appeler hommes : par la taille et l'apparence, ils ressemblent plus à des géants qu'à des êtres humains. » Ölvir se leva aussitôt et sortit. Il pensait savoir qui était arrivé. Il fit bel accueil à Grímr, son parent, et lui demanda d'entrer dans la halle avec lui. Grímr dit à ses compagnons : « Ici, la coutume doit être que l'on se présente sans armes devant le roi, nous allons entrer à six, mais les six autres resteront dehors et garderont nos armes. » Puis ils entrèrent. Ölvir se présenta devant le roi ; Grímr le Chauve se tenait derrière lui. Ölvir prit la parole : « Voici venu Grímr, fils de Kveld-Úlfr. Nous te serions reconnaissants, roi, de rendre bon leur voyage jusqu'ici, comme nous l'espérons. Nombreux sont ceux qui reçoivent de vous grands honneurs, qui sont venus pour de moindres choses que lui et qui, en aucun cas, ne sont aussi accomplis dans la plupart des exercices qu'il doit l'être, et tu peux faire cela, roi, qui est pour moi de la plus grande importance, si tu estimes cela de quelque valeur. » Ölvir parla longtemps et éloquemment, car il s'exprimait avec aisance. Beaucoup d'autres amis d'Ölvir vinrent devant le roi et plaidèrent cette cause. Le roi regarda par la salle. Il vit qu'un homme se tenait derrière Ölvir, plus haut d'une tête que les autres, et chauve. « Est-ce lui, Grímr le Chauve, dit le roi, cet homme de grande taille ? » Grímr dit qu'il avait bien reconnu. « Alors, je veux, dit le roi, si tu demandes compensation pour Thórólfr, que tu te fasses mon homme, entres dans ma hird et me serves. T'avoir à mon service me plairait si bien que je t'accorderais compensations pour ton frère et te concéderais d'autres honneurs qui ne seront pas moindres que ceux que je lui ai faits, à

lui, Thórólfr, ton frère, pour peu que tu saches en prendre soin mieux que lui, si je fais de toi un homme aussi important qu'il l'était devenu. » Grímr le Chauve répondit : « On sait bien à quel point Thórólfr était plus accompli que moi en toutes choses, mais il ne fut pas favorisé par la chance en se mettant à ton service, roi. Et ce n'est pas le parti que je prendrai. Je ne te servirai pas, car je sais que la chance ne me favorisera pas de te servir comme je le voudrais et comme il en vaudrait la peine. Je pense qu'il me manquerait beaucoup plus de choses qu'à Thórólfr. » Le roi se tut et devint écarlate. Ölvir s'éloigna aussitôt en demandant à Grímr de sortir. C'est ce qu'ils firent, ils sortirent et prirent leurs armes. Ölvir les pria de s'en aller au plus vite. Il les accompagna juqu'au lac, suivi de beaucoup de gens. Avant qu'ils se quittent, Ölvir dit : « Ton voyage chez le roi, parent Grímr, s'est passé autrement que je l'aurais voulu. Je t'ai fort pressé de faire le voyage jusqu'ici, mais maintenant c'est le contraire, je te demande de rentrer chez toi au plus vite et, en outre, de ne pas venir trouver le roi Haraldr, à moins que vos accords ne tournent mieux qu'ils ont l'air de devoir le faire à présent, et garde-toi bien du roi et de ses hommes. »

Puis Grímr et ses compagnons traversèrent le lac. Pour Ölvir et son escorte, ils allèrent à l'endroit où l'on avait tiré à terre des bateaux, au bord du lac, et les mirent en pièces, en sorte qu'ils fussent hors d'état de naviguer, car ils voyaient des hommes qui descendaient de la ferme royale. Ces hommes étaient nombreux et tout en armes, et ils allaient furieusement. Le roi Haraldr les avait envoyés tuer Grímr. Le roi avait pris la parole peu après que Grímr et les siens étaient sortis, disant : « Je vois, à regarder ce chauve de grande taille, qu'il est plein de sauvagerie[1] et qu'il maltraitera quelques-uns de nos hommes dont, s'il y parvenait, nous déplorerions la perte. Attendez-vous à ce que ce chauve-là, si l'occasion lui en est donnée, n'épargne aucun des hommes dont il va déclarer qu'ils l'ont offensé. Mettez-vous à sa poursuite et tuez-le. » Puis ils s'en allèrent et arrivèrent au lac, et n'y trouvèrent aucun bateau en état de naviguer. Ils revinrent dire leur expédition au roi, et que Grímr et les siens devaient avoir traversé le lac. Grímr le Chauve alla son chemin avec ses compagnons, jusqu'à ce qu'il arrive chez

lui. Il raconta son voyage à Kveld-Úlfr. Celui-ci fut satisfait que Grímr ne fût pas allé trouver le roi afin de se faire son homme, redisant qu'ils n'obtiendraient du roi que dommages, et aucune réparation. Kveld-Úlfr et Grímr le Chauve discutaient souvent de leurs desseins et ils tombaient toujours d'accord en disant qu'ils ne pourraient rester au pays, pas plus que les autres hommes qui étaient en litige avec le roi. Le seul parti à prendre était de quitter le pays, et il leur paraissait souhaitable de gagner l'Islande, car on disait que les conditions y étaient bonnes. Y étaient allés de leurs amis et connaissances Ingólfr Arnarson et ses compagnons qui s'étaient approprié de la terre et une demeure en Islande. Là, on pouvait prendre de la terre sans payer et choisir une résidence. Il ressortait surtout de leurs discussions qu'ils abandonneraient leur domaine et quitteraient le pays. Thórir fils de Hróaldr avait, dans son enfance, été élevé chez Kveld-Úlfr[1], lui et Grímr le Chauve avaient presque le même âge. Les frères adoptifs s'aimaient beaucoup. Thórir était devenu baron du roi, à ce point de la saga, mais son amitié pour Grímr le Chauve s'était maintenue.

Tôt au printemps, Kveld-Úlfr et son fils équipèrent leurs bateaux. Ils avaient une grande et excellente flotte, ils équipèrent deux grands knerrir avec trente hommes sur chacun, en bonne condition physique, outre les femmes et les enfants. Ils emportaient tous les biens meubles qu'ils purent, mais personne n'osa acheter leurs terres à cause de la puissance du roi. Lorsqu'ils furent prêts, ils mirent à la voile. Ils partirent des îles qui s'appellent Sólundir[2]. Ce sont des îles nombreuses et grandes aux côtes tellement échancrées de baies que, dit-on, bien peu de gens doivent en connaître tous les ports.

CHAPITRE XXVI

Il y avait un homme qui s'appelait Guttormr, fils de Sigurdr le Daim[3]. C'était l'oncle maternel du roi Haraldr et son père adoptif, et il administra ses états avant qu'il prît le pouvoir, car le roi était enfant alors. Guttormr commandait[4] les troupes du roi Haraldr quand celui-ci

soumit le pays et il fut à toutes les batailles que livra le roi, quand il prit le pays de Norvège. Mais lorsque Haraldr fut devenu souverain unique de tout le pays et qu'il siégea en paix, il donna à Guttormr, son parent, le Vestfold, les Austr-Agdir, le Hringaríki et tous les états qui avaient appartenu à Hálfdan le Noir, son père. Guttormr avait deux fils et deux filles; ses fils s'appelaient Sigurdr et Ragnarr, ses filles, Ragnhildr et Áslaug. Guttormr tomba malade. Quand il fut à la dernière extrémité, il envoya des hommes au roi Haraldr pour lui demander de veiller sur ses enfants et sur ses états. Peu après, il mourut. Lorsqu'il apprit sa mort, le roi fit appeler Hallvardr Prompt-Voyageur et son frère, disant qu'ils devaient faire un voyage pour porter son message à l'est dans le Vík : le roi se trouvait alors dans le Thrándheimr. Les frères se préparèrent magnifiquement pour ce voyage; ils choisirent une escorte et prirent le meilleur bateau qu'ils purent trouver : ils prirent le bateau qui avait appartenu à Thórólfr, fils de Kveld-Úlfr, et qu'ils avaient pris à Thorgils le Braillard. Lorsque leur expédition fut prête, le roi leur précisa leur mission : ils devaient aller à l'est, à Túnsberg. Il y avait là un comptoir[1], c'est là qu'avait résidé Guttormr. « Vous me ramènerez, dit le roi, les fils de Guttormr, mais ses filles seront élevées là-bas jusqu'à ce que je les marie. Je vais désigner des gens pour garder ses états et élever ses filles. » Quand les frères furent prêts, ils allèrent leur chemin et eurent bon vent. Ils arrivèrent au printemps dans le Vík, à l'est, à Túnsberg, et y présentèrent leur message. Ils emmenèrent les fils de Guttormr et beaucoup de biens meubles. Lorsqu'ils furent prêts, ils rebroussèrent chemin. Ils partirent un peu plus tard et il n'y a rien à dire de leur voyage avant qu'ils cinglent au nord du Sognsaer[2], par bon vent et beau temps. Ils étaient très joyeux.

CHAPITRE XXVII

Kveld-Úlfr et Grímr le Chauve faisaient constamment surveiller, l'été, la route principale. Grímr avait la vue la plus perçante qui fût. Il vit passer Hallvardr et ses

hommes et reconnut leur bateau, car il l'avait déjà vu, quand c'était Thórólfr qui le menait. Grímr le Chauve surveilla leur expédition et vit à quel endroit ils mouillaient le soir. Puis il revint à ses gens, dit ce qu'il avait vu et aussi qu'il avait reconnu le bateau que Hallvardr et ses hommes avaient pris à Thorgils et qui avait appartenu à Thórólfr : devaient être en sa compagnie quelques hommes qui constitueraient une bonne prise. Ils se préparèrent, équipèrent une barque l'un et l'autre, avec vingt hommes sur chacune. Kveld-Úlfr mena l'une et Grímr le Chauve, l'autre. Puis ils ramèrent à la recherche du bateau et quand ils arrivèrent à l'endroit où les autres mouillaient, ils se dirigèrent vers la côte.

Hallvardr et ses hommes avaient monté la tente sur leur bateau et s'étaient couchés pour dormir. Quand survinrent Kveld-Úlfr et les siens, les hommes de garde qui se tenaient au bout de la jetée se levèrent d'un bond, hélèrent leur bateau en criant aux hommes de se lever et en disant que des ennemis fondaient sur eux. Hallvardr et ses hommes coururent à leurs armes. En arrivant au bout du quai, Kveld-Úlfr alla à la passerelle d'arrière et Grímr le Chauve à celle d'avant. Kveld-Úlfr avait un fauchard[1] à la main. En arrivant au bateau, il ordonna à ses hommes de marcher le long du bordage et d'abattre les crochets de fixation de la tente[2], et, pour lui, il se rua sur le gaillard d'arrière[3] et l'on dit qu'alors il fut saisi de fureur frénétique[4] ainsi que plusieurs de ses compagnons. Ils tuèrent tous les hommes qui se trouvèrent devant eux. Grímr le Chauve fit de même, quand il fit le tour du bateau. Le père et le fils ne s'arrêtèrent que lorsque le bateau fut complètement dévasté. Pour Kveld-Úlfr, quand il arriva au gaillard d'arrière, il brandit son fauchard, assena à Hallvardr un coup qui traversa le heaume et la tête et s'enfonça jusqu'au manche. Il tira vers lui son arme, si rudement qu'il brandit Hallvardr en l'air et le précipita par-dessus bord. Grímr le Chauve déblaya la proue et tua Sigtryggr. Beaucoup d'hommes sautèrent dans la mer, mais les gens de Grímr le Chauve prirent la barque dans laquelle ils étaient venus, se mirent aux rames et tuèrent tous ceux qui nageaient. Périrent là tous les hommes de Hallvardr — plus de cinquante — et Grímr le Chauve et les siens prirent le bateau sur lequel Hallvardr était venu et tout le bien qu'il contenait. Ils s'emparèrent de deux ou

trois hommes qu'ils tenaient pour les moins importants, leur firent grâce et obtinrent d'eux des renseignements, apprirent qui avait été sur ce bateau et aussi à quelle fin avait eu lieu leur expédition. Lorsqu'ils se furent assurés de la vérité, ils examinèrent les occis qui gisaient sur le bateau. Ils se rendirent compte qu'il y avait plus d'hommes morts pour avoir sauté par-dessus bord et s'être noyés que de tués sur le bateau. Les fils de Guttormr avaient sauté par-dessus bord et s'étaient noyés. L'un avait douze hivers, et l'autre, dix, ils promettaient beaucoup. Puis Grímr le Chauve rendit leur liberté aux hommes à qui il avait fait grâce en leur demandant d'aller trouver le roi Haraldr pour lui rapporter minutieusement les événements qui s'étaient produits là, ainsi que le nom de ceux qui avaient pris part à cette action : « Tu vas, dit-il, transmettre cette épigramme au roi :

2. *Voici que la vengeance du hersir*
Sur le prince est accomplie;
Ours et loup ont attaqué
Les enfants de l'Ynglingr;
La charogne de Hallvardr
A volé sur la mer;
L'aigle gris
Lacère Prompt-Voyageur[1]. »

Puis Grímr et ses hommes amenèrent le bateau avec sa cargaison jusqu'à leurs embarcations, changèrent de bateau, chargèrent celui qu'ils avaient capturé, vidèrent celui qu'ils avaient et qui était plus petit, le chargèrent de pierres, trouèrent la coque et le coulèrent. Puis ils prirent la haute mer, dès qu'ils eurent bon vent.

On dit, à propos des hommes qui étaient capables de changer de forme[2] ou de ceux qui étaient saisis de la fureur des berserkir[3], que, tant que cela durait, ils étaient si forts qu'on ne pouvait leur résister, mais que, aussitôt que la fureur les quittait, ils étaient plus faibles qu'il n'est normal. C'était aussi le cas de Kveld-Úlfr : quand la frénésie le quitta, il se sentit épuisé par les assauts qu'il avait donnés, et tout cela l'avait tellement affaibli qu'il se mit au lit. Le vent les porta en haute mer. Kveld-Úlfr menait le bateau qu'ils avaient pris à Hallvardr. Ils eurent bon vent et naviguèrent de conserve, en sorte que, pendant longtemps, chacun vit l'autre. Mais la mer devenant grosse, Kveld-Úlfr tomba gravement malade. Lorsque

cette maladie empira au point qu'il perdit tout espoir d'en réchapper, il appela les hommes de son équipage et leur dit que, vraisemblablement, leurs chemins allaient bientôt se séparer. « Je n'ai jamais, dit-il, été malade, mais s'il se fait, comme il me paraît fort probable, que je meure, faites-moi un cercueil et passez-moi par-dessus bord; il en ira autrement que je le pensais, s'il faut que je n'arrive pas en Islande pour y coloniser du pays. Vous ferez mes salutations à Grímr, mon fils, quand vous vous retrouverez, et ajouterez que, s'il se fait qu'il arrive en Islande et qu'il se produise, tout improbable que cela puisse paraître, que j'y sois avant lui, il fixe sa résidence au plus près de l'endroit où j'aurai atterri[1]. » Peu après, Kveld-Úlfr mourut. Les hommes de son équipage firent comme il l'avait prescrit, ils le mirent dans un cercueil qu'ils poussèrent ensuite par-dessus bord. Il y avait un homme qui s'appelait Grímr, fils de Thórir, fils de Ketill le Sillage, un homme de grande famille et riche. Il faisait partie de l'équipage de Kveld-Úlfr. C'était un vieil ami du père et du fils et il avait fait des expéditions avec eux et avec Thórólfr. Il avait aussi, pour cette raison, encouru la colère du roi. Ce fut lui qui prit le commandement du bateau après la mort de Kveld-Úlfr.

Lorsqu'ils furent arrivés en Islande, ils cinglèrent par le sud du pays, puis vers l'ouest, car ils avaient appris que c'était là qu'Ingólfr avait pris résidence[2]. En arrivant devant le Reykjanes et en voyant s'ouvrir le fjord, ils pénétrèrent dans ce fjord avec leurs deux bateaux. Le vent fraîchit, le temps était très humide et il y avait du brouillard. Les deux bateaux se séparèrent. Ils[3] cinglèrent vers l'intérieur du Borgarfjördr jusqu'à ce qu'il n'y eût plus d'écueils. Alors, ils jetèrent l'ancre jusqu'à ce que le vent tombe et qu'il fasse clair. Ils attendirent la marée. Puis ils amenèrent leur bateau à l'embouchure d'une rivière : elle est appelée Gufuá[4]. Ils remontèrent la rivière en bateau comme ils purent. Puis ils déchargèrent le bateau et habitèrent là le premier hiver. Ils explorèrent le pays le long des côtes, en amont et en aval. Ils n'étaient pas allés loin qu'ils découvrirent dans une baie l'endroit où avait échoué le cercueil de Kveld-Úlfr. Ils le transportèrent sur le cap qui se trouvait là, l'enterrèrent et le recouvrirent de pierres[5].

CHAPITRE XXVIII

Grímr le Chauve toucha terre à un endroit où un grand cap s'avance dans la mer, relié à la terre par un isthme étroit, et, là, ils transportèrent leur cargaison. Ils appelèrent ce cap Knarrarnes[1]. Puis Grímr le Chauve explora le pays, il y avait de grands marécages et de vastes forêts[2] sur une longue distance entre montagne et rivage, on pouvait y prendre des phoques en abondance et beaucoup de poisson. Comme ils exploraient le pays vers le sud, un grand fjord se trouva devant eux : ils y pénétrèrent et ne s'arrêtèrent pas qu'ils eussent trouvé leurs compagnons, Grímr du Hálogaland et ses hommes. Il y eut joyeuses retrouvailles. Ils dirent à Grímr le Chauve que Kveld-Úlfr avait touché terre là et qu'ils l'avaient enterré. Puis ils accompagnèrent Grímr le Chauve jusqu'à l'endroit et il lui apparut qu'il n'y aurait pas à aller loin pour trouver un lieu où construire une bonne résidence. Alors Grímr s'en alla retrouver les hommes de son équipage et chacun des deux groupes passa l'hiver là où il était arrivé. Grímr le Chauve prit possession du terrain entre la montagne et le rivage : tous les marécages jusqu'à Selalón et en remontant jusqu'au Borgarhraun, puis au sud jusqu'au Hafnarfjöll et tout le terrain qui divise les eaux jusqu'à la mer. Au printemps suivant, il mena son bateau dans le sud jusqu'au fjord et à l'intérieur de la crique immédiatement voisine de l'endroit où Kveld-Úlfr avait échoué. Là, il fonda une ferme qu'il appela Borg, et le fjord, Borgarfjördr, et l'on a appelé d'après ce fjord tout le district. À Grímr du Hálogaland, il donna un lieu de résidence au sud du Borgarfjördr, à l'endroit qui fut appelé Hvanneyrr. À peu de distance de là s'enfonçait une baie de dimensions réduites : ils trouvèrent là quantité de canards, appelèrent l'endroit Andakíll[3], et Andakílsá la rivière qui coule jusqu'à la mer. Grímr posséda le terrain qui s'étend entre cette rivière, en amont, et celle qui fut appelée Grímsá. Au printemps, quand Grímr le Chauve fit mener son bétail vers le long de la mer, ils arrivèrent à un petit cap où ils chassèrent quelques cygnes : ils appelèrent l'endroit Álptanes[4].

Grímr le Chauve donna de la terre aux membres de son équipage. À Áni, il donna de la terre entre la Langá et le Háfsloekr[1]. Áni habita à Ánabrekka[2]. Son fils fut Önundr Sjóni. Grímólfr habita d'abord à Grímólfsstadir: c'est d'après lui que s'appellent le Grímólfsfit et le Grímólfsloekr. Son fils s'appelait Grímr, qui habita au sud du fjord. Son fils fut Grímarr, qui habita à Grímarstadir: c'est à propos de lui que Thorsteinn et Tungu-Oddr eurent des démêlés[3]. Grani habita à Granastadir dans le Digranes. À Thorbjörn Krumr il donna de la terre en amont de la Gufuá, ainsi qu'à Thórdr Beigaldi. Krumr habita à Krumshólar et Thórdr à Beigaldi. À Thórir Thurs et à son frère, il donna de la terre en remontant des Einkunnir et en longeant la Langá vers la côte. Thórir Thurs habita à Thursstadir[4]; sa fille fut Thórdís Stöng qui habita ensuite à Stangarholt. Thorgeirr habita à Jardlaugsstadir. Grímr le Chauve explora le haut du district. Il s'enfonça d'abord vers l'intérieur, le long du Borgarfjördr, jusqu'à la fin du fjord, puis en suivant, à l'ouest, la rivière qu'il appela Hvítá[5] parce que lui et ses compagnons n'avaient pas encore vu d'eaux qui coulaient d'un glacier. Ils trouvèrent que cette rivière avait une couleur extraordinaire. Ils remontèrent la Hvítá jusqu'à ce que se présente devant eux la rivière qui descendait du nord de la montagne. Ils l'appelèrent Nordrá[6] et la remontèrent jusqu'à ce que, de nouveau, ils se trouvent devant une rivière: c'était un petit cours d'eau. Ils la traversèrent et continuèrent à remonter la Nordrá. Ils virent bientôt un ravin rocheux d'où sortait la petite rivière et l'appelèrent Gljúfrá[7]. Puis ils traversèrent la Nordrá, revinrent à la Hvítá et la remontèrent. Se trouva bientôt devant eux, de nouveau, une rivière transversale qui se jetait dans la Hvítá. Ils l'appelèrent Thverá[8]. Ils s'aperçurent que tous les cours d'eau étaient pleins de poissons, puis ils revinrent à Borg.

CHAPITRE XXIX

Grímr le Chauve était un grand travailleur. Il avait toujours chez lui beaucoup de monde, il épuisait les provisions qui se trouvaient là pour la subsistance des gens, car

ils avaient d'abord eu peu de bétail sur pied auprès de ce qu'il fallait pour le grand nombre de gens présents. Mais ce qu'il avait de bétail s'en allait tous les hivers chercher sa nourriture dans les forêts. Grímr le Chauve était grand constructeur de bateaux, et le bois échoué[1] ne manquait pas dans l'ouest, dans les Mýrar. Il fit construire une ferme à Álptanes et eut là une seconde demeure, y fit amener du poisson, du phoque et des œufs[2] qui, tous, fournissaient des provisions en abondance, de même que du bois échoué. Il y avait aussi grand échouage de baleines, et l'on pouvait tirer des oiseaux comme on voulait. Toutes ces prises étaient faciles dans les pêcheries, car elles n'avaient pas l'habitude de l'homme. Il avait une troisième demeure au bord de la mer dans l'ouest des Mýrar. Il faisait encore meilleur s'y trouver pour le bois et les baleines échoués, et, là, il fit ensemencer les champs et appela l'endroit Akrar[3]. Il y avait des îles au large, où l'on trouvait de la baleine, ils les appelèrent Hvalseyjar[4]. Grímr le Chauve envoya également ses gens à la pêche en amont des rivières à saumon. Il posta Oddr Einbúi, sur la Gljúfrá, surveiller la pêche au saumon. Oddr habitait en bas des Einbúabrekkur[5]; c'est d'après lui qu'est appelé l'Einbúanes. Il y avait un homme qui s'appelait Sigmundr, que Grímr le Chauve posta sur la Nordrá. Il habita à l'endroit qui fut appelé Sigmundarstadir; le lieu s'appelle maintenant Haugar. C'est d'après lui que l'on a nommé le Sigmundarnes. Puis il transporta sa résidence à Munodarnes, cela sembla plus commode pour la pêche au saumon. Lorsque le bétail de Grímr le Chauve s'accrut sensiblement, il monta dans les montagnes tout l'été. Il découvrit qu'il y avait grande différence : le bétail qui allait dans la lande devenait meilleur et plus gras, de même que les moutons qui restaient dans les vallées de montagnes l'hiver, même si on ne les redescendait pas. Ensuite, Grímr le Chauve fit construire une ferme dans les hauteurs près de la montagne et y eut une résidence. C'est là qu'il fit garder ses moutons. Eut la garde de ce domaine Gríss, qui a donné son nom à Grísartunga[6]. Nombreuses furent alors les ressources de Grímr le Chauve.

Un moment après la venue de Grímr le Chauve en Islande, un autre bateau arriva dans le Borgarfjördr; son propriétaire s'appelait Óleifr, surnommé Hjalti. Il amenait ses femmes, ses enfants et d'autres de ses parents et il

avait entrepris ce voyage dans l'intention de se fixer en Islande. C'était un homme riche, de grande famille et de sage entendement. Grímr le Chauve lui offrit de loger chez lui avec tous les siens, Óleifr accepta et passa chez Grímr le Chauve son premier hiver en Islande. Au printemps suivant, Grímr le Chauve lui indiqua des terres à prendre au sud de la Hvítá, en remontant de la Grímsá jusqu'à la Flókadalsá. Óleifr accepta, y transporta ses pénates et y installa une résidence qui s'appelle Varmaloekr; c'était un noble homme. Ses fils furent Ragi de Laugardalr et Thórarinn Ragabródir qui fut récitateur-des-lois[1] d'Islande juste après Hrafn, fils de Hoengr. Thórarinn habitait à Varmaloekr; il épousa Thórdís, fille d'Óláfr Feilan, sœur de Thórdr le Braillard[2].

CHAPITRE XXX

Le roi Haraldr à la belle chevelure s'attribua la possession de toutes les terres qu'avaient possédées en Norvège Kveld-Úlfr et Grímr le Chauve, ainsi que de tous les autres biens dont il put s'emparer. Il s'enquit soigneusement aussi des gens qui avaient été conseillers, complices ou assistants de Grímr le Chauve et des siens dans tout ce qu'ils avaient fait avant de quitter le pays, et la haine que vouait le roi au père et à son fils fut telle qu'il détestait leurs parents ou tous leurs proches ou tous ceux dont il savait qu'ils étaient leurs amis chers. Certains furent châtiés par lui et beaucoup s'enfuirent et cherchèrent refuge : les uns dans le pays, les autres s'exilant avec tous leurs biens. Yngvarr, gendre de Grímr le Chauve, était de ces hommes dont on vient de parler. Il prit le parti d'investir son argent, comme il le put, en biens meubles, se procura un bateau de haute mer, engagea des hommes pour l'équiper et se prépara à aller en Islande, car il avait appris que Grímr le Chauve s'y était fixé et que les terres ne manquaient pas chez lui. Quand ils furent prêts, et qu'ils eurent bon vent, il prit la mer et fit bon voyage. Il arriva en Islande au sud du pays, se dirigea vers l'ouest en doublant le Reykjanes, cingla dans le Borgarfjörđr, s'engagea dans la Langá qu'il remonta jusqu'à la cascade. Là, ils déchargèrent le bateau. Quand Grímr le Chauve apprit

l'arrivée d'Yngvarr, il alla aussitôt le trouver et l'invita chez lui avec autant de gens qu'il le voudrait. Yngvarr accepta. Le bateau fut tiré à terre, Yngvarr alla à Borg avec beaucoup de monde et passa cet hiver-là chez Grímr le Chauve. Au printemps, Grímr le Chauve lui offrit des terres. Il lui donna la résidence qu'il possédait à Álptanes et de la terre vers l'intérieur jusqu'au Leiruloekr et vers la côte jusqu'au Straumfjördr. Ensuite, Yngvarr alla à cette résidence, s'y installa, devint un homme fort capable et eut grandes richesses. Grímr le Chauve construisit alors une demeure à Knarrarnes et y résida longtemps ensuite.

Grímr le Chauve était grand forgeron et faisait fondre du minerai de fer en abondance pendant l'hiver. Il fit construire une forge au bord de la mer très loin de Borg, à l'endroit qui s'appelle Raufarnes[1]. Il estimait que les forêts étaient loin de Borg. Mais comme il ne se trouvait là aucune pierre qui fût assez dure ou plate pour qu'il l'estime propre à battre le fer dessus — car il n'y a pas de galets en ce lieu, la mer est longée de petites plages de sable —, il se fit qu'un soir, quand les autres allèrent dormir, il alla au bord de la mer, lança un huit-rames qu'il possédait et rama vers le large, jusqu'aux Midfjardareyjar. Il jeta une ancre de pierre à l'avant de son bateau. Puis il passa par-dessus bord, plongea et remonta une pierre qu'il chargea dans le bateau. Ensuite, il remonta lui-même dans le bateau, rama jusqu'à terre, porta la pierre à sa forge, la posa devant les portes et battit ensuite le fer dessus. Cette pierre s'y trouve encore, il y a beaucoup de scories à côté, et l'on voit sur la pierre qu'on a donné des coups dessus, elle est tout usée par le ressac et différente des autres pierres qu'il y a là : il ne faudrait pas moins de quatre hommes pour la soulever. Grímr le Chauve travaillait ferme dans sa forge mais ses domestiques maugréaient, trouvant qu'il fallait se lever de bonne heure. Alors, il composa cette vísa :

3. *Fort tôt faut se lever*
La poutre du fer,
Celui qui veut exiger
Le souffle de l'avide de vent;
Je fais hurler le frappe-devant
Sur l'or du possesseur de rayons
Tandis que siffle
Le soufflet affamé de vent[2].

CHAPITRE XXXI

Grímr le Chauve et Bera eurent de très nombreux enfants et il se fit d'abord que tous moururent. Alors, ils eurent un fils, il fut aspergé d'eau[1] et fut appelé Thórólfr. Quand il grandit, il fut de bonne heure de grande taille et fort avenant de visage. Tout le monde disait qu'il ressemblait beaucoup à Thórólfr fils de Kveld-Úlfr, d'après lequel on lui avait donné son nom. Thórólfr dépassait de beaucoup les enfants de son âge par la force. En grandissant, il devint, dans la plupart des choses, adroit aux exercices que ceux qui étaient hommes accomplis avaient coutume d'exécuter. Il était fort joyeux. Très tôt, il fut d'une force si achevée qu'on le tenait pour apte à accompagner les autres. Il fut bientôt très populaire. Son père et sa mère l'aimaient bien aussi. Grímr le Chauve et Bera eurent deux filles. L'une s'appelait Saeunn, et l'autre, Thórunn. Quand elles grandirent, ce furent également des femmes qui promettaient beaucoup. Grímr le Chauve et Bera eurent un fils encore. Il fut aspergé d'eau, on lui donna un nom et on l'appela Egill. Quand il grandit, on vit bientôt qu'il serait fort laid et semblable à son père, avec des cheveux noirs. À trois hivers, il était aussi grand et aussi fort que les garçons qui avaient six ou sept hivers. Il fut bientôt de nature communicative et sage en propos. Il était plutôt difficile à traiter quand il jouait avec les autres jeunes gens.

Le printemps où Egill avait trois ans, Yngvarr alla à Borg : le but de sa venue était d'inviter Grímr le Chauve à venir à un banquet chez lui, et il demandait que fassent le voyage Bera, sa fille, et Thórólfr, le fils de celle-ci, et Grímr le Chauve promit de faire le voyage. Yngvarr revint chez lui, prépara le banquet et fit brasser de la bière. Quand on en vint au moment où Grímr le Chauve devait aller au banquet avec Bera, Thórólfr se prépara à faire le voyage avec eux, ainsi que des hommes de la maison, en sorte qu'ils étaient quinze en tout. Egill dit à son père qu'il voulait y aller. « Ce sont des connaissances à moi autant qu'à Thórólfr », dit-il. « Tu n'iras pas, dit Grímr le Chauve, parce que tu ne sais pas te tenir dans

une société nombreuse où il y a grandes beuveries, toi qui n'es pas considéré comme de commerce facile déjà lorsque tu n'es pas ivre. » Grímr le Chauve monta à cheval et s'en alla, mais Egill fut mécontent de son lot. Il sortit de l'enclos et alla chercher un cheval de trait qui appartenait à Grímr le Chauve, l'enfourcha et chevaucha à la poursuite de Grímr le Chauve et des autres. Il eut du mal à traverser les marécages car il ne connaissait pas le chemin, mais il vit pourtant souvent la chevauchée de Grímr le Chauve et des autres quand une colline ou une forêt ne les cachaient pas à sa vue. De son voyage, il faut raconter qu'il arriva tard le soir à Álptanes, quand les gens étaient à boire. Il entra dans la salle. Lorsque Yngvarr vit Egill, il l'accueillit avec joie et demanda pourquoi il était venu si tard. Egill dit les propos que Grímr le Chauve et lui avaient tenus. Yngvarr assit Egill auprès de lui. Ils siégeaient en face de Grímr le Chauve et de Thórólfr. En guise de divertissement en buvant la bière, on déclamait des strophes, alors Egill en déclama une :

4. *Me voici fort capable*
Au foyer d'Yngvarr venu
Qui donne aux braves
La couche du serpent de la bruyère ;
Grande envie avais de le voir ;
Tu ne trouveras point
Dispensateur du sol du serpent
Homme de trois hivers plus ardent que moi[1].

Yngvarr apprécia cette strophe et en remercia bien Egill. Le lendemain, en récompense de sa poésie, Yngvarr remit à Egill trois escargots de mer et des œufs de cane. Le lendemain, au banquet, Egill dit une autre strophe à propos de la récompense qu'il avait reçue pour sa poésie :

5. *L'habile armurier*
Donna à l'éloquent Egill
Trois escargots de mer taciturnes
En récompense de sa poésie ;
Et l'arbre du cheval de la plaine
Du bordage, qui s'entend
À réjouir Egill, donna en quatrième lieu
Des œufs de bécasse du ruisseau[2].

Egill reçut grands remerciements pour sa poésie, de la part de mainte personne. Il ne se passa rien d'autre lors de ce voyage. Egill revint à la maison avec Grímr le Chauve.

CHAPITRE XXXII

Il y avait dans le Sogn un puissant baron appelé Björn, qui habitait à Aurland. Son fils fut Brynjólfr, qui reprit tout l'héritage de son père. Les fils de Brynjólfr furent Björn et Thórdr. Ils étaient jeunes à ce point de la saga. Björn était grand voyageur, il était tantôt en expéditions vikings et tantôt en voyages de commerce[1]. C'était un homme fort accompli. Il se trouva qu'un été Björn prenait part à un banquet dans le Firdafylki, où il y avait beaucoup de monde. Il vit là une belle jeune fille dont il s'éprit fort. Il demanda quelle était sa famille. On lui dit que c'était la sœur du baron Thórir, fils de Hróaldr, et qu'elle s'appelait Thóra Hladhönd[2]. Björn présenta sa requête et demanda Thóra en mariage, mais Thórir refusa, et ils se quittèrent dans cet état. Ce même automne, Björn se procura des troupes, alla dans un cotre avec tout son équipage au nord dans le Firdafylki et arriva chez Thórir alors que ce dernier n'était pas chez lui. Björn emmena Thóra et la prit chez lui à Aurland. Ils passèrent là l'hiver et Björn voulut célébrer ses noces avec elle. Mais ce qu'avait fait Björn déplut fort à Brynjólfr, son père, il y voyait déshonneur alors qu'il y avait eu longtemps amitié entre Thórir et Brynjólfr. « Tu célébreras d'autant moins, Björn, dit Brynjólfr, tes noces avec Thóra, ici, chez moi, sans le consentement de Thórir, son frère, qu'elle va être aussi bien considérée ici que si elle était ma fille et ta sœur. » Et il fallut bien que tout se passât comme l'exigeait Brynjólfr, là, dans son foyer, que cela plût ou non à Björn. Brynjólfr envoya des hommes à Thórir pour lui offrir conciliations et compensations pour l'expédition qu'avait faite Björn. Thórir demanda à Brynjólfr de renvoyer Thóra, disant qu'il n'y aurait pas d'accords autrement. Mais Björn ne voulut laisser partir Thóra pour rien au monde, bien que Brynjólfr le demandât. L'hiver passa de la sorte.

Quand vint le printemps, Brynjólfr et Björn discutèrent un jour de ce qu'ils allaient faire. Brynjólfr demanda à Björn quelles étaient ses intentions. Björn dit que, selon toute vraisemblance, il quitterait le pays. « Ce dont j'ai le

plus envie, dit-il, c'est que tu me donnes un langskip et son équipage, et que je m'en aille en expédition viking. — Il ne faut pas compter, dit Brynjólfr, que je te donne un bateau de guerre et une troupe nombreuse, car je ne sais pas si tu n'aboutiras pas là où j'en aurais le plus grand déplaisir, et tu nous as déjà fait assez d'ennuis. Je vais te remettre un bateau marchand et, en plus, des marchandises. Va-t-en ensuite au sud à Dublin. C'est, à l'heure actuelle, la plus réputée des expéditions. Je te fournirai une excellente escorte. » Björn dit alors qu'il lui faudrait entreprendre ce que voulait Brynjólfr. Il fit équiper un excellent bateau marchand et trouva des hommes d'équipage. Puis il se prépara à cette expédition et ne fut pas prêt de bonne heure. Lorsqu'il fut tout à fait prêt et qu'il y eut bon vent, il monta dans une barque avec douze hommes et il remonta à la rame jusqu'à Aurland, ils allèrent à la ferme et se rendirent au pavillon qui appartenait à sa mère[1]. Elle s'y trouvait ainsi que beaucoup de femmes. Thóra était là. Björn dit que Thóra devait partir avec lui. Ils l'emmenèrent et sa mère demanda aux femmes de ne pas avoir l'audace d'avertir les gens dans la salle, disant que Brynjólfr se comporterait mal s'il était au courant et qu'on mettrait alors en grand péril les relations du père et de son fils. Les habits de Thóra et ses objets de prix étaient tous à portée de main et Björn emporta tout. Ils allèrent ensuite, pendant la nuit, à leur bateau, hissèrent aussitôt la voile, cinglèrent vers la mer par le Sognsaer puis prirent la haute mer. Ils n'eurent pas bon vent, essuyèrent une tempête et furent ballotés en mer longtemps car ils étaient résolus à se tenir éloignés de Norvège le plus possible. Un jour qu'ils cinglaient, venant de l'est, vers les Shetland, par vent violent, ils endommagèrent leur bateau en abordant à Mósey[2]. Ils déchargèrent le bateau et allèrent dans la forteresse qui se trouvait là[3], y portant toute leur cargaison. Ils tirèrent le bateau à terre et réparèrent ce qui était cassé.

CHAPITRE XXXIII

Peu avant l'hiver, un bateau venant des Orcades arriva dans les Shetland. Ils annoncèrent la nouvelle qu'un

langskip était arrivé dans les îles en automne, c'était des envoyés du roi Haraldr et ils avaient mission de dire au jarl Sigurdr[1] que le roi voulait faire tuer Björn fils de Brynjólfr, où que l'on s'empare de lui, et qu'il envoyait des messages semblables dans les Hébrides et jusqu'à Dublin. Björn apprit cette nouvelle, et aussi qu'il avait été fait hors-la-loi en Norvège. Dès qu'il était arrivé dans les Shetland, il avait célébré ses noces avec Thóra. Ils passèrent l'hiver à Móseyjarborg. Mais dès le printemps, quand la mer se calma, Björn mit son bateau à flot et l'équipa au plus vite. Lorsqu'il fut prêt et qu'il eut bon vent, il prit la mer. Ils eurent gros vent et furent peu de temps en mer, arrivèrent en Islande dans le sud. Le vent soufflait de la terre, ils furent déportés vers l'ouest, puis en haute mer, et quand ils eurent vent favorable, ils cinglèrent vers le pays. Il n'y avait personne à bord qui eût déjà été en Islande. Ils cinglèrent à l'intérieur d'un fjord étonnamment vaste et furent poussés vers la rive occidentale : ils ne virent rien d'autre que des récifs, sans trouver de port. Ils croisèrent alors sous le vent en traversant vers l'est jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'écueils ni de ressac. Alors, ils mouillèrent près d'un cap. Il y avait là une île vers le large avec un chenal profond entre la côte. C'est là qu'ils amarrèrent le bateau. Une baie s'ouvrait à l'ouest du cap et, en remontant de cette baie, il y avait une grande colline. Björn monta dans une barque avec quelques hommes, il dit à ses compagnons de se garder de parler de leur expédition, car ils en retireraient des ennuis. Ils ramèrent jusqu'à la ferme et interpellèrent des gens. Ils demandèrent d'abord où ils étaient arrivés. Les gens dirent que le fjord s'appelait Borgarfjördr et que la ferme qui se trouvait là s'appelait Borg, le bóndi étant Grímr le Chauve. Björn l'identifia bientôt et alla à sa rencontre : ils eurent un entretien. Grímr le Chauve demanda qui ils étaient. Björn se nomma ainsi que son père. Grímr le Chauve savait parfaitement qui était Brynjólfr et offrit à Björn toute l'aide dont il aurait besoin. Björn accepta avec reconnaissance. Grímr le Chauve demanda alors quels autres hommes honorables il y avait sur le bateau. Björn dit qu'il y avait Thóra fille de Hróaldr, sœur du hersir Thórir. Grímr le Chauve en fut très content et dit que la sœur de Thórir, son oncle paternel, était pleinement attitrée à ce qu'il leur fournisse toute l'aide dont ils

avaient besoin et dont lui, avait les moyens, et qu'il y était tenu, et il invita Björn et Thóra chez lui avec tout leur équipage. Björn accepta. On transporta la cargaison du bateau jusque dans le pré clos de Borg. Ils montèrent là leurs baraquements et l'on remonta le bateau dans le ruisseau qu'il y avait là. L'endroit où Björn et les siens eurent leurs baraquements est appelé Bjarnartödur[1]. Björn et tout son équipage allèrent loger chez Grímr le Chauve. Il n'avait jamais chez lui moins de soixante hommes en état de porter les armes.

CHAPITRE XXXIV

Ce fut en automne, lorsque des bateaux furent arrivés de Norvège en Islande, que le bruit courut que Björn s'était enfui avec Thóra sans le consentement des parents de celle-ci et que, pour cette raison, le roi l'avait proscrit de Norvège. Quand Grímr le Chauve sut cela, il fit venir Björn et demanda comment s'était passé son mariage et si cela avait eu lieu avec le consentement de la parentèle. « Je ne m'attendais pas, dit-il, du fils de Brynjólfr, à ce que tu ne me dirais pas la vérité. » Björn dit : « Je ne t'ai dit que la vérité, Grímr, et tu ne peux me blâmer de ne pas t'en avoir dit plus que ce que tu demandais. Pourtant, il faut avouer la vérité : on t'a dit vrai, ce mariage ne s'est pas fait avec le consentement de Thórir, son frère. » Alors, très fâché, Grímr le Chauve dit : « Pourquoi as-tu eu l'audace de venir me trouver, tu ne sais pas l'amitié qu'il y avait entre Thórir et moi ? » Björn dit : « Je savais, dit-il, que vous étiez frères adoptifs et amis chers. Je suis venu te trouver parce que j'ai été poussé à terre ici et que je savais qu'il ne me servirait à rien de t'éviter. Ce que sera mon lot, c'est maintenant en ton pouvoir, mais j'ai bon espoir car je suis homme de ta maison. » Puis Thórólfr, fils de Grímr le Chauve, s'avança et parla d'abondance, demandant à son père de ne pas accuser Björn alors qu'il l'avait accueilli. Beaucoup d'autres intervinrent. Il se fit que Grímr s'adoucit, disant que Thórólfr déciderait, « et reçois Björn si tu veux, sois pour lui aussi bon que tu le veux ».

CHAPITRE XXXV

En été, Thóra mit au monde un enfant, c'était une fille. On l'aspergea d'eau et on lui donna un nom, elle s'appela Ásgerdr. Bera trouva une femme pour s'occuper de la petite fille. Björn passa l'hiver chez Grímr le Chauve avec tout son équipage. Thórólfr se mit en bons termes avec Björn et s'attacha à lui. Quand vint le printemps, Thórólfr alla parler à son père, un jour, et lui demanda quelles conditions il voulait faire à Björn, son hôte de l'hiver, et quelle aide il voulait lui fournir. Grímr demanda à Thórólfr quelles étaient ses intentions. « Je crois, dit Thórólfr, que Björn préfèrerait aller en Norvège s'il pouvait y être en paix. J'estimerais judicieux, père, que tu envoies en Norvège des hommes offrir des conciliations pour Björn, Thórir estimera beaucoup tes paroles. » Thórólfr se fit si persuasif que Grímr le Chauve céda : il désigna des hommes pour aller en Norvège en été. Ceux-ci allèrent porter message et signes de créance à Thórir fils de Hróaldr, et cherchèrent à obtenir des conciliations pour Björn. L'affaire aboutit à ce que Thórir accepta des conciliations avec Björn, car il voyait qu'au point où on en était, Björn n'avait pas besoin de craindre pour son compte. Brynjólfr passa accords pour le compte de son fils, les messagers de Grímr passèrent l'hiver chez Thórir, et Björn resta cet hiver-là chez Grímr le Chauve. L'été suivant, les messagers de Grímr le Chauve s'en retournèrent. Lorsqu'ils furent revenus, en automne, ils dirent la nouvelle que Björn avait obtenu des conciliations en Norvège. Björn se prépara à partir ainsi que les gens qui l'avaient accompagné jusque-là. Lorsque Björn fut prêt à faire ce voyage, Bera dit qu'elle voulait qu'Ásgerdr, sa fille adoptive, reste. Björn et Thóra acceptèrent, la petite fille resta et grandit là, chez Grímr le Chauve[1]. Thórólfr, fils de Grímr le Chauve, entreprit de faire le voyage avec Björn et Grímr la Chauve lui fournit un équipement. Il s'en alla en Norvège, en été, avec Björn. Tout se passa bien et ils arrivèrent en Norvège dans le Sognsaer. Björn fit voile vers l'intérieur du Sogn puis alla chez son père. Thórólfr l'y accompagna. Brynjólfr les

accueillit avec joie. Puis on fit prévenir Thórir fils de Hróaldr. Lui et Brynjólfr convinrent d'un rendez-vous. Ils se réconcilièrent fermement et fidèlement. Puis Thórir versa l'argent qui revenait à Thóra dans son domaine, après quoi Thórir et Björn se lièrent d'amitié par parenté. Björn résida à Aurland chez Brynjólfr. Thórólfr aussi resta là, tenu en très grande faveur par le père et le fils.

CHAPITRE XXXVI

Le roi Haraldr siégea longtemps dans le Hördaland ou le Rogaland, aux grands domaines qu'il possédait à Útsteinn, à Ögvaldsnes, ou à Fitjar, à Alreksstadir, à Lygra, à Saeheimr[1]. Mais l'hiver dont on vient de parler, le roi était dans le nord du pays. Lorsque Björn et Thórólfr eurent passé un hiver en Norvège et que vint le printemps, ils équipèrent des bateaux, recrutèrent des hommes, allèrent en été en expéditon viking sur la route de l'est[2] et revinrent chez eux en automne, ayant amassé grands biens. En arrivant chez eux, ils apprirent que le roi Haraldr était alors en Rogaland et qu'il y passerait l'hiver. Le roi Haraldr s'était mis à vieillir fort, mais beaucoup de ses fils avaient grandi. Eiríkr, fils du roi Haraldr, qui fut surnommé à la hache sanglante, était alors dans son jeune âge. Il était élevé chez le hersir Thórir fils de Hróaldr. C'était Eiríkr que le roi aimait le plus, de tous ses fils. Thórir était en termes très affectueux avec le roi. Revenus chez eux, Björn et Thórólfr allèrent d'abord à Aurland, puis ils entreprirent d'aller dans le nord, dans le Firdafylki, trouver le hersir Thórir chez lui. Ils avaient un karfi[3] que menaient à la rame douze ou treize hommes, et ils avaient près de trente hommes. Ils avaient pris ce bateau pendant l'été, en expédition viking, il était tout peint au-dessus de la ligne de flottaison et était des plus beaux. En arrivant chez Thórir, ils furent bien reçus et restèrent là quelque temps, le bateau, tente montée, restant à flot devant la ferme. Un jour, Thórólfr et Björn descendirent au bateau. Ils virent qu'Eiríkr, le fils du roi, était là : tantôt il montait sur le bateau, tantôt il allait à terre, restant alors à regarder le bateau. Björn dit alors à

Thórólfr : « Le fils du roi s'émerveille fort de ce bateau, offre-le lui donc en présent, je sais que cela nous sera d'un grand secours auprès du roi, si Eiríkr plaide notre cause, j'ai entendu dire que le roi t'en voulait beaucoup à cause de ton père. » Thórólfr dit que ce serait un bon expédient. Ils descendirent ensuite au bateau et Thórólfr dit : « Tu examines soigneusement ce bateau, fils de roi. Qu'en penses-tu ? — Du bien, dit-il. Il est magnifique, ce bateau », dit-il. « Alors, je veux te le donner, dit Thórólfr, ce bateau, si tu en veux bien. — Certes, dit Eiríkr, j'accepte, mais tu vas trouver petite la récompense si je te promets mon amitié en échange, bien qu'elle puisse donner lieu à grandes espérances si je reste en vie. » Thórólfr dit qu'il estimait cette récompense de plus grande valeur que le bateau. Ils se quittèrent ensuite mais, dès lors, le fils du roi fut extrêmement aimable pour Thórólfr. Björn et Thórólfr discutèrent avec Thórir pour savoir s'il pensait qu'il était vrai que le roi en voulût à Thórólfr. Thórir ne cacha pas qu'il l'avait entendu dire. « Je voudrais, dit Björn, que tu ailles trouver le roi, plaider la cause de Thórólfr auprès de lui, car nous subirons le même sort, Thórólfr et moi. C'est ce qu'il a fait pour moi quand j'étais en Islande. » Il se fit que Thórólfr promit d'aller trouver le roi et qu'il leur demanda de voir si Eiríkr, le fils du roi, voudrait l'accompagner. Et quand Thórólfr et Björn en parlèrent à Eiríkr, celui-ci leur promit d'intervenir auprès de son père. Puis Thórólfr et Björn allèrent leur chemin dans le Sogn. Pour Thórir et Eiríkr, le fils du roi, ils équipèrent le karfi que l'on venait de donner à Eiríkr, allèrent dans le sud voir le roi et le trouvèrent en Hördaland. Il les accueillit avec joie. Ils restèrent là quelque temps, cherchant un moment approprié pour rencontrer le roi et qu'il fût de bonne humeur. Alors, ils présentèrent cette cause au roi, disant qu'était arrivé un homme qui s'appelait Thórólfr, fils de Grímr le Chauve : « Nous voudrions te demander, roi, de te rappeler ce que ses parents ont fait de bien pour toi et de ne pas lui faire payer les actes de son père, bien qu'il eût à venger son frère. » Thórir en parla en termes chaleureux mais le roi répondit plutôt sèchement, disant qu'ils avaient subi grand dam de Kveld-Úlfr et de ses fils et qu'il fallait s'attendre à ce que ce Thórólfr fût de même caractère que ses parents « ce sont tous, dit-il, des

hommes fort arrogants, ils n'ont pas de mesure et ils n'ont cure de savoir à qui ils ont à faire ». Puis Eiríkr prit la parole, disant que Thórólfr avait fait amitié avec lui et qu'il lui avait donné un objet de grand prix, le bateau qu'ils avaient là. « Je lui ai promis mon amitié pleine et entière. Il ne servira pas à grand-chose de se lier d'amitié avec moi si cet homme-ci n'en tire pas avantage. Tu ne vas pas, père, laisser les choses en l'état pour l'homme qui a été le premier à me faire un cadeau de prix. » Il se fit que le roi leur promit, en fin de compte, que Thórólfr serait en paix en ce qui le concernait, « mais je ne veux pas, dit-il, qu'il vienne me trouver. Tu peux, Eiríkr, te l'attacher autant que tu veux, lui ou d'autres de ses parents, mais ce sera de deux choses l'une : ou bien ils seront plus doux envers toi qu'ils ne l'ont été pour moi, ou bien tu te repentiras de cette requête et aussi de les laisser longtemps rester avec toi ». Puis Eiríkr à la hache sanglante et Thórir s'en allèrent dans le Firdafylki. Ils envoyèrent ensuite dire à Thórólfr quel avait été le résultat de leur mission auprès du roi. Thórólfr et Björn passèrent cet hiver-là chez Brynjólfr. Pendant bien des étés, ils furent en expéditions vikings et, en hiver, ils restaient chez Brynjólfr, et parfois chez Thórir.

CHAPITRE XXXVII

Eiríkr à la hache sanglante prit alors le pouvoir. Il avait droit de visite[1] en Hördaland et dans le Firdafylki. Il eut alors une hird chez lui. Un printemps, il se prépara à faire une expéditon en Bjarmaland[2] et équipa soigneusement sa troupe pour ce voyage. Thórólfr entreprit l'expédition avec Eiríkr, il était à l'avant de son bateau et portait son étendard. Thórólfr était plus grand et plus fort que quiconque, semblable en cela à son père. Il se passa maintes choses dans ce voyage. Eiríkr livra une grande bataille en Bjarmaland, au bord de la Vína[3]. Il y remporta la victoire, comme il est dit dans son poème[4], et au cours de cette expédition, il épousa Gunnhildr, fille d'Özurr Tóti et l'emmena chez lui. Gunnhildr était la plus belle et la plus avisée de toutes les femmes, et fort versée dans la

magie[1]. Il y avait grande affection entre Thórólfr et Gunnhildr. Thórólfr passait toujours l'hiver chez Eiríkr, mais en été, il était en expéditions vikings.

L'événement suivant, ce fut que Thóra, la femme de Björn, tomba malade et mourut, mais quelque temps après, Björn épousa une autre femme : elle s'appelait Álof, fille d'Erlingr le Riche, d'Ostr[2]. Ils eurent une fille qui s'appelait Gunnhildr. Il y avait un homme qui s'appelait Thorgeirr Thyrnifótr[3]. Il habitait dans le Hördaland, à Fenhring[4]. L'endroit s'appelle Askr. Il avait trois fils : l'un s'appelait Haddr, l'autre Berg-Önundr, le troisième, Atli le Bref. Berg-Önundr était plus grand et plus fort que quiconque, c'était un homme cupide et querelleur. Atli le Bref n'était pas de haute taille, mais trapu et très vigoureux. Thorgeirr avait de grands biens. C'était un grand sacrificateur[5] et un magicien. Haddr était en expéditions vikings et se trouvait rarement à la maison.

CHAPITRE XXXVIII

Un été, Thórólfr fils de Grímr le Chauve se prépara à faire un voyage de commerce. Il avait l'intention — et c'est ce qu'il fit — d'aller en Islande, trouver son père. Il était resté longtemps parti. Il avait une énorme quantité de biens et maints objets de prix. Lorsqu'il fut prêt pour le voyage, il alla trouver le roi Eiríkr. En le quittant, le roi remit à Thórólfr une hache qu'il déclara vouloir donner à Grímr le Chauve. C'était une hache à cornes, grande et incrustée d'or, un treillis d'argent enveloppait le manche, c'était un objet des plus magnifiques[6]. Lorsqu'il fut prêt, Thórólfr fit le voyage, tout alla bien, il aborda dans le Borgarfjördr et alla promptement chez son père : il y eut joyeuses retrouvailles. Puis Grímr le Chauve alla au bateau de Thórólfr, le fit tirer à terre, et Thórólfr alla chez lui à Borg avec onze hommes. En y arrivant, il porta à Grímr le Chauve les salutations du roi Eiríkr et lui remit la hache que le roi lui avait envoyée. Grímr le Chauve la prit, la brandit, la regarda un moment sans rien dire. Il l'accrocha au-dessus de son lit.

Un jour, en automne, à Borg, Grímr le Chauve fit

rentrer à la ferme une quantité de bœufs qu'il avait l'intention de faire abattre. Il fit mener deux bœufs jusqu'au mur d'un bâtiment et les fit placer tête-bêche. Il prit une dalle de pierre de belle taille qu'il glissa sous le cou des bœufs. Puis il marcha sur les bœufs avec la hache du roi et décapita les deux bœufs en même temps, en sorte que la tête de l'un et de l'autre se détacha, la hache arriva dans la pierre si bien que tout le tranchant d'acier éclata et que le fer fut fendu sur toute la partie trempée[1]. Grímr le Chauve regarda le tranchant sans rien dire, puis entra dans la halle, monta sur un coffre et enfonça la hache dans la poutre d'entrée[2]. C'est là qu'elle resta pendant l'hiver. Au printemps, Thórólfr annonça qu'il avait l'intention d'aller en Norvège en été. Grímr le Chauve l'en dissuada, disant qu'il fait bon rester sain et sauf chez soi[3]. « Tu as, dit-il, fait de glorieux voyages, mais on dit que qui voyage beaucoup a des chances diverses. Reste donc ici avec autant de biens qu'il t'en faudra pour que tu t'estimes un digne homme. » Thórólfr dit qu'il voulait faire encore quelque voyage « et j'ai des raisons impérieuses de le faire. Mais lorsque je reviendrai en Islande une deuxième fois, je m'établirai ici. Ásgerdr, ta fille adoptive, va venir en Norvège avec moi, trouver son père. Il m'y a autorisé quand je suis parti de l'est ». Grímr le Chauve dit qu'il en déciderait « mais j'ai le pressentiment, si nous nous quittons maintenant, que nous ne nous reverrons plus ». Puis Thórólfr alla à son bateau et l'équipa. Quand il fut tout à fait prêt, ils transportèrent le bateau jusqu'au Digranes et il mouilla là en attendant un vent favorable. Ásgerdr alla au bateau avec lui. Avant de partir de Borg, Grímr le Chauve alla décrocher la hache de la poutre d'entrée, celle que lui avait donnée le roi, et sortit avec. Le manche était tout noir de fumée et la hache rouillée. Grímr regarda le tranchant de la hache. Puis il la remit à Thórólfr. Grímr le Chauve déclama une vísa :

6. *Maintes failles l'y a*
Au tranchant du féroce loup des blessures;
J'ai un chagrin du bois émoussé;
Méchant renard dans cette hache;
Remporte mauvaise cornue
Au manche plein de suie;
Pas la peine de l'envoyer ici;
C'était présent de roi[4].

CHAPITRE XXXIX

Pendant que Thórólfr était en Norvège et que Grímr le Chauve habitait à Borg, il arriva qu'un été, un bateau marchand vint de Norvège dans le Borgarfjördr. Un peu partout, on avait tiré à terre des bateaux marchands dans la rivière ou à l'embouchure du ruisseau ou dans les fossés. Il y avait un homme qui s'appelait Ketill, surnommé Ketill l'Endormi : c'est à lui qu'appartenait ce bateau. Il était Norvégien, de grande famille et riche. Son fils s'appelait Geirr, il était dans la fleur de l'âge et était sur le bateau avec lui. Ketill avait l'intention de se trouver une résidence en Islande. Il arriva tard dans l'été. Grímr le Chauve savait tout sur son compte. Il l'invita à loger chez lui avec tous ses compagnons. Ketill accepta et passa l'hiver chez Grímr le Chauve. Cet hiver-là, Geirr fils de Ketill demanda en mariage Thórunn, fille de Grímr le Chauve, et l'affaire fut conclue. Geirr épousa Thórunn. Au printemps suivant, Grímr le Chauve octroya des terres à Ketill, en remontant des terres d'Ófeigr, le long de la Hvítá, depuis l'embouchure de la Flókadalsá et jusqu'à l'embouchure de la Reykjadalsá, et toutes les langues de terrain qu'il y a entre les rivières, jusqu'en haut, au Raudgil, ainsi que tout le Flókadalr en descendant les pentes. Ketill habita à Thrándarholt et Geirr à Geirshlíd. Il eut une seconde demeure dans le Reykjadalr, à Reykir-le-Haut. On le surnomma Geirr le Riche. Ses fils furent Blund-Ketill et Thorgeirr l'Endormi. Le troisième était Thóroddr Hrísablundr, qui fut le premier à habiter à Hrísar[1].

CHAPITRE XL

Grímr le Chauve prenait grand plaisir aux exercices physiques et aux jeux. Il aimait bien en discuter. On jouait fréquement à la balle[2]. Il y avait abondance d'hommes forts dans la contrée en ce temps-là, pourtant,

Grímr le Chauve n'avait plus de forces : il était d'un âge assez avancé. Le fils de Grani de Granastadir s'appelait Thórdr, c'était un enfant des plus prometteurs, il était dans son jeune âge. Il était très attaché à Egill, fils de Grímr le Chauve. Egill était souvent à la lutte[1]. Il était très impétueux et colérique et tous les hommes disaient à leurs fils de céder devant lui. Au début de l'hiver, il y eut un jeu de balle dans les Hvítárvellir, où vint quantité de monde : on vint y assister d'un peu partout dans le district. Beaucoup de gens de la maison de Grímr le Chauve allèrent au jeu. Thórdr fils de Grani était à leur tête. Egill demanda à Thórdr d'aller au jeu avec lui : il avait alors sept hivers. Thórdr y consentit et transporta Egill sur son dos. En arrivant à la réunion des jeux, on désigna les gens qui y prendraient part. Étaient venus là aussi beaucoup de petits garçons qui se firent un jeu pour eux. Là aussi, on se répartit en camps. Egill dut jouer avec le garçon qui s'appelait Grímr, fils de Heggr de Heggsstadir. Grímr avait onze ou douze hivers et il était fort pour son âge. Et lorsqu'ils jouèrent, Egill ne fut pas le plus fort. Grímr fit aussi sentir toute la différence qu'il put. Alors, Egill se fâcha, leva sa batte et frappa Grímr, mais celui-ci lui prit les bras, le fit tomber violemment et le malmena, disant qu'il le blesserait s'il ne se comportait pas correctement. Quand il se remit sur pied, Egill sortit du jeu et les garçons le huèrent. Egill alla trouver Thórdr fils de Grani et lui dit ce qui s'était passé. Thórdr dit : « Je vais aller avec toi et nous nous vengerons de lui. » Il lui remit une hallebarde qu'il avait à la main : ces armes étaient courantes alors. Ils allèrent jusqu'à l'endroit où se tenait le jeu des garçons. Grímr avait attrapé la balle et s'esquivait, et les autres garçons le poursuivaient. Alors, Egill bondit sur Grímr et lui enfonça sa hache dans la tête en sorte qu'elle pénétra aussitôt dans la cervelle. Puis Egill et Thórdr s'en allèrent retrouver leurs gens. Ceux des Mýrar coururent à leurs armes ainsi que les autres. Óleifr Hjalti courut sur les gens de Borg avec les hommes qui l'accompagnaient. Mais ceux de Borg étaient beaucoup plus nombreux et ils se séparèrent en cet état. C'est à partir de là que commencèrent les querelles entre Óleifr et Heggr. Ils se battirent à Laxfit près de la Grimsá. Tombèrent là sept hommes et Heggr fut blessé mortellement. Kvígr, son frère, périt aussi.

Quand Egill arriva à la maison, Grímr le Chauve fut plutôt mécontent, mais Bera dit qu'Egill avait tout ce qu'il fallait pour devenir un viking et que quand il serait en âge, il faudrait lui donner un bateau de guerre. Egill déclama une vísa :

7. *Ma mère m'a dit*
Que l'on m'achèterait
Un bateau et de belles rames
Pour partir avec les vikings,
Se tenir à l'étrave,
Gouverner le knörr précieux,
Puis arriver au port,
Abattre homme sur homme[1].

Quand Egill eut douze hivers, il était de si grande taille qu'il y avait peu d'hommes aussi grands et d'une telle force qu'Egill ne pût les vaincre, pour la plupart, aux jeux. Dans son douzième hiver, il était souvent aux jeux. Thórdr fils de Grani avait alors vingt hivers. Il était d'une grande force. Il arriva souvent, quand l'hiver fut fort avancé, qu'Egill et Thórdr furent désignés tous les deux pour faire face à Grímr le Chauve. Une fois, vers la fin de l'hiver, il y eut une partie de balle à Borg, au sud, à Sandvík. Thórdr et Egill étaient contre Grímr le Chauve aux jeux, et il s'épuisa contre eux, il leur fut plus facile de se mesurer à lui. Mais le soir, après le coucher du soleil[2], Egill et Grímr entrèrent en fureur. Grímr devint alors si fort qu'il empoigna Thórdr, le souleva et le précipita si rudement par terre qu'il en fut blessé partout et qu'il en reçut mort immédiate. Puis Grímr s'empara d'Egill. Il y avait une domestique de Grímr le Chauve qui s'appelait Thorgerdr Brák[3]. C'est elle qui avait été la nourrice d'Egill. C'était une femme imposante, forte comme un homme et très versée dans la magie. Brák dit : « Voilà que tu entres en fureur, Grímr le Chauve, contre ton fils ! » Grímr le Chauve lâcha son fils et empoigna Brák. Elle réagit promptement et s'esquiva, poursuivie par Grímr le Chauve. Ils allèrent ainsi vers la côte du Digranes. Alors, elle sauta du rocher dans le chenal. Grímr le Chauve lui jeta une grosse pierre qui lui arriva entre les épaules, et elle ne remonta pas. L'endroit est appelé maintenant Brákarsund[4]. Mais plus tard, dans la soirée, quand on revint à Borg, Egill était très fâché. Grímr le Chauve s'était mis à table ainsi que tout le monde et Egill n'avait pas pris sa

place. Il entra alors dans la halle et alla à l'homme qui était intendant et régisseur de Grímr le Chauve, et qui était le plus cher à celui-ci. Egill lui assena un coup mortel puis alla à sa place. Grímr le Chauve ne dit rien, on laissa cette affaire en paix, le père et son fils ne s'adressaient pas la parole, ni en bien ni en mal, et c'est ainsi que cela se passa cet hiver-là. L'été suivant, Thórólfr arriva en Islande, comme on l'a déjà dit. Quand il eut passé un hiver en Islande, il équipa son bateau, au printemps suivant, dans le Brákarsund. Lorsqu'il fut tout à fait prêt, il se fit qu'un jour Egill alla trouver son père et lui demanda de lui fournir un équipement pour le voyage. « Je veux, dit-il, aller à l'étranger avec Thórólfr. » Grímr demanda s'il avait discuté de cette affaire avec Thórólfr. Egill dit que non. Grímr lui demanda de le faire d'abord. Mais quand Egill aborda le sujet avec Thórólfr, celui-ci dit qu'il n'était pas question « que je t'emmène avec moi. Si ton père estime ne pas être capable de venir à bout de toi, je ne me risquerai pas à t'emmener à l'étranger avec moi, car il ne te sera pas permis d'y avoir le même caractère qu'ici. — Alors, dit Egill, il se pourrait que ni toi ni moi n'y allions. » La nuit suivante, il y eut une furieuse tempête de sud-ouest; pendant la nuit, alors qu'il faisait noir et que la marée était haute, Egill alla au bateau et passa à l'extérieur de la tente. Il coupa toutes les amarres de tribord. Puis il remonta à terre au plus vite par la passerelle, largua aussitôt celle-ci et trancha les amarres du côté terre. Alors, le bateau dériva dans le fjord vers la mer. Mais quand Thórólfr et ses gens s'aperçurent que le bateau dérivait, ils sautèrent dans la chaloupe[1], mais le vent était bien trop fort pour qu'ils puissent faire quelque chose, le bateau dériva à travers le fjord jusqu'à Andakill et monta là sur le banc de sable. Pour Egill, il alla à Borg. Lorsque l'on s'aperçut du mauvais tour qu'avait joué Egill, la plupart le blâmèrent. Il dit que sous peu, il ferait à Thórólfr plus de torts et de dommages, s'il ne voulait pas l'emmener. Alors, on intervint entre eux et, pour finir, Thórólfr accepta de prendre Egill qui s'en alla à l'étranger avec lui en été.

Dès que Thórólfr fut sur le bateau après avoir reçu la hache que Grímr le Chauve lui avait remise, il la jeta par-dessus bord dans l'abîme, si bien qu'elle ne remonta plus. Thórólfr alla son chemin en été, tout se passa bien en mer

et ils arrivèrent en Norvège dans le Hördaland. Thórólfr se dirigea aussitôt vers le nord jusqu'au Sogn. Là, en hiver, il s'était fait que Brynjólfr était mort de maladie et que ses fils s'étaient réparti son héritage. Thórdr avait Aurland, la ferme où avait habité leur père. Il avait été fait homme lige du roi et baron. La fille de Thórdr s'appelait Rannveig, mère de Thórdr et Helgi. Thórdr fut le père de Rannveig, mère d'Ingirídr qu'épousa le roi Óláfr. Helgi fut le père de Brynjólfr, père de Serkr du Sogn et de Sveinn[1].

CHAPITRE XLI

Björn eut une autre résidence, excellente et magnifique. Il ne se fit pas homme lige du roi, aussi fut-il surnommé Björn Höldr[2]. C'était un homme fort riche et très important. Quand il eut accosté, Thórólfr alla aussitôt trouver Björn, accompagné d'Ásgerdr, la fille de celui-ci. Il y eut là joyeuses retrouvailles. Ásgerdr était une femme très belle et très accomplie, sage et fort instruite. Thórólfr alla trouver le roi Eiríkr. Lorsqu'ils se rencontrèrent, Thórólfr présenta au roi Eiríkr les salutations de Grímr le Chauve et dit qu'il avait reçu avec reconnaissance l'envoi du roi. Puis il présenta une bonne voile de langskip, disant que c'était Grímr le Chauve qui l'envoyait au roi. Le roi Eiríkr accepta volontiers ce présent et offrit à Thórólfr de passer l'hiver chez lui. Thórólfr remercia le roi de son invitation : « Je vais d'abord aller voir Thórir, j'ai une commission pressante pour lui. » Puis Thórólfr alla chez Thórir comme il l'avait dit et y fut extrêmement bien reçu. Thórir lui offrit de rester chez lui. Thórólfr dit qu'il accepterait « et il y a dans ma suite un homme qui restera certainement avec moi : c'est mon frère, il n'est pas encore parti de chez lui, il a besoin que je prenne soin de lui ». Thórir dit que cela allait de soi, même si Thórólfr voulait amener d'autres hommes encore. « Il nous semble, dit-il, que nous ferons une bonne recrue en la personne de ton frère s'il te ressemble tant soit peu. » Puis Thórólfr alla à son bateau, le fit tirer à terre et entourer d'un enclos, et s'en alla avec Egill chez le hersir Thórir. Celui-ci

avait un fils qui s'appelait Arinbjörn: il était un peu plus âgé qu'Egill. Arinbjörn fut de bonne heure un homme d'allure imposante et très fort aux exercices physiques. Egill devint grand ami d'Arinbjörn et s'attacha à lui, mais les relations étaient plutôt froides entre les frères.

CHAPITRE XLII

Thórólfr fils de Grímr le Chauve eut un entretien avec Thórir, pour savoir comment il prendrait sa requête, si Thórólfr demandait en mariage Ásgerdr, parente de Thórir. Celui-ci y accéda de bon gré, disant qu'il plaiderait cette cause. Puis Thórólfr s'en alla vers le nord dans le Sogn, emmenant une belle escorte. Il arriva à la demeure de Björn et y fut bien reçu. Björn lui offrit de rester chez lui aussi longtemps qu'il le voudrait. Bientôt, Thórólfr exposa à Björn l'objet de sa venue: il présenta sa demande en mariage pour Ásgerdr, fille de Björn. Celui-ci fit bon accueil à ces propos, il fut facile de le convaincre et il en résulta que les fiançailles eurent lieu, et que l'on fixa la date des noces. Ce banquet devait avoir lieu chez Björn en automne. Puis Thórólfr revint chez Thórir et lui dit ce qui s'était passé dans son voyage. Thórir fut satisfait que ce mariage se fasse. Quand on arriva au moment des noces, Thórólfr invita des gens à faire le voyage avec lui, d'abord Thórir, Arinbjörn, les gens de leur maison et les puissants boendr, leur expédition était nombreuse et constituée d'excellentes gens. Mais alors que l'on était presque arrivé au jour fixé où Thórólfr devait partir, et que les garçons d'honneur étaient arrivés, Egill tomba malade si bien qu'il ne fut pas en état de faire le voyage. Thórólfr et ses gens avaient un grand langskip avec tout son équipage et ils allèrent leur chemin comme il avait été résolu.

CHAPITRE XLIII

Il y avait un homme qui s'appelait Ölvir. C'était un homme de la maison de Thórir, il était administrateur et intendant de son domaine. C'est lui qui recouvrait les dettes et qui était trésorier. C'était un homme jeune et des plus joviaux. Il se fit qu'il dut quitter la maison pour aller réclamer les fermages de Thórir qui n'avaient pas été versés au printemps. Il avait un bachot à rames avec douze hommes de la maison de Thórir dessus. Egill commença de reprendre des forces et se leva. Il lui parut que la maison était devenue bien morne depuis que presque tout le monde en était parti. Il vint parler à Ölvir et dit qu'il voulait l'accompagner. Ölvir estima qu'un vaillant homme de plus n'était pas de trop car il manquait de monde. Egill se joignit à leur expédition. Il avait ses armes, une épée, une vouge et un bouclier rond[1]. Ils allèrent leur chemin quand ils furent prêts, essuyèrent une tempête continuelle, un vent violent et contraire, mais ils souquèrent vaillamment. Leur voyage se passa de telle sorte qu'ils arrivèrent vers le soir à Atley et y accostèrent. Il y avait là dans l'île, à peu de distance, un grand domaine qui appartenait au roi Eiríkr. Le dirigeait un homme qui s'appelait Bárdr; il était surnommé Atleyjar-Bárdr. C'était un homme très actif et travailleur. Il n'était pas de grande famille, mais il était très cher au roi Eiríkr et à la reine Gunnhildr. Ölvir et ses hommes tirèrent leur bateau hors de portée de la marée, allèrent ensuite à la ferme, trouvèrent Bárdr dehors et lui dirent leur voyage, ajoutant qu'ils voulaient passer la nuit là. Bárdr vit qu'ils étaient tout trempés, il les mena à un bâtiment chauffé. C'était à l'écart des autres bâtiments. Il leur fit faire un grand feu et l'on fit sécher leurs habits. Quand ils se furent rhabillés, Bárdr arriva. « Nous allons, dit-il, vous dresser des tables ici. Je sais que vous devez avoir envie de dormir, vous êtes recrus de fatigue. » Cela fut au gré d'Ölvir. Puis on monta des tables et on leur donna à manger, du pain et du beurre et l'on avança de grandes vasques de skyr[2]. Bárdr dit : « C'est grand dol qu'il n'y ait pas de bière à la maison, dont j'aurais pu vous réjouir

comme je l'aurais voulu. Il va vous falloir vous restaurer avec ce qu'il y a. » Ölvir et ses gens avaient grand-soif et burent le skyr. Puis Bárdr fit apporter du babeurre et ils le burent. « Je voudrais bien, dit-il, vous donner une meilleure boisson s'il y en avait. » Il ne manquait pas de paille dans la maison. Il les pria de se coucher là pour dormir.

CHAPITRE XLIV

Ce même soir, le roi Eiríkr et Gunnhildr arrivèrent à Atley : Bárdr lui avait fait préparer un banquet, on devait faire là un sacrifice aux dises[1]. Il y eut là un banquet des meilleurs et grande beuverie dans la salle. Le roi demanda où était Bárdr « car je ne le vois nulle part ». Un homme dit : « Il est dehors, en train de s'occuper de ses invités. — Qui sont ces invités, dit le roi, pour qu'il se croie plus tenu d'être avec eux qu'ici, auprès de nous ? » L'homme lui dit que c'étaient les hommes de la maison du hersir Thórir qui étaient arrivés là. Le roi dit : « Allez les chercher au plus vite et faites-les entrer ici. » Et c'est ce qui fut fait, on dit que le roi voulait les voir. Ils y allèrent. Le roi fit bel accueil à Ölvir et lui demanda de s'asseoir en face de lui dans le haut-siège, ainsi que ses compagnons, à côté de lui en remontant vers la porte. C'est ce qu'ils firent. Egill était assis juste à côté d'Ölvir. Puis on leur apporta de la bière, on porta force toasts et l'on devait boire une corne à chaque toast[2]. La soirée s'avançant, il se fit que beaucoup des compagnons d'Ölvir se trouvèrent indisposés. Certains vomirent là, dans la salle, d'autres sortirent devant les portes. Bárdr s'activait à leur porter à boire. Egill prit alors la corne que Bárdr avait remise à Ölvir et la but. Bárdr dit qu'il avait grand-soif, lui remplit aussitôt la corne et le pria de boire. Egill prit la corne et déclama une vísa :

8. *Tu disais, ennemi des sorcières,*
Que la bière manquait
Alors que vous sacrifiez aux dises ;
Aussi te dis-je fourbe,
Fracteur de tertre ;

Tu cèles la haine de ton cœur
Pour ceux qui te sont inconnus,
Tu te comportes cauteleusement, Bárdr[1].

Bárdr le pria de boire et de cesser ces railleries. Egill but toutes les cornes qui lui parvinrent, de même qu'à Ölvir. Alors Bárdr alla dire à la reine qu'il y avait là un homme qui leur faisait honte et qui ne cessait de boire en disant qu'il avait soif. Alors, la reine et Bárdr mêlèrent du poison à la boisson et la firent servir. Bárdr signa[2] la corne puis la remit à la servante : elle la porta à Egill en le priant de boire. Egill sortit alors son couteau et se l'enfonça dans la paume. Il prit la corne, grava des runes dessus et y fit couler son sang. Il déclama :

9. *Gravons des runes sur la corne,*
Rougissons de sang les signes;
Je choisis ces mots pour le bois
Des racines des oreilles de la bête sauvage;
Buvons à loisir la liqueur
De la serve accorte;
Voyons le bien que nous fera
La bière que Bárdr signa[3].

La corne vola en éclats et la boisson se répandit dans la paille. Alors Ölvir se trouva ivre. Egill se leva, conduisit Ölvir jusqu'aux portes, en tenant son épée. Lorsqu'ils arrivèrent aux portes, Bárdr arriva derrière eux en priant Ölvir de boire un toast de départ. Egill le prit, le but et déclama une vísa :

10. *Voici que je vacille*
Et la bière rend pâle Ölvir;
Je fais écumer sur mes moustaches
Le liquide de la hallebarde de l'auroch;
Tu n'es pas capable de prendre garde
À ce qui t'arrive, toi qui offres
La pluie du nuage des estocs;
Voici que déferle la pluie du féal de Hávarr[4].

Egill jeta la corne, empoigna son épée et la brandit. Il faisait sombre dans le vestibule. Il transperça Bárdr par le milieu du corps, si bien que la pointe de l'épée lui ressortit dans le dos : il tomba, mort, et le sang jaillit de la blessure. Alors, Ölvir tomba et se mit à vomir. Egill sortit de la salle en courant. Il faisait nuit noire dehors. Egill quitta la ferme au pas de course. Dans le vestibule, on vit qu'ils étaient tombés tous les deux, Bárdr et Ölvir. Le roi

survint et fit apporter de la lumière. On vit alors ce qui s'était passé : Ölvir gisait là, évanoui, et Bárdr était tué, tout le plancher noyé dans son sang. Le roi demanda alors où était cet homme de grande taille qui avait bu le plus ce soir-là. On dit qu'il était sorti. « Mettez-vous à sa recherche, dit le roi, et amenez-le moi. » On le chercha par la ferme et on ne le trouva nulle part. Lorsqu'ils arrivèrent dans la dépendance où l'on avait fait du feu, il y avait beaucoup d'hommes d'Ölvir couchés là. Les hommes du roi demandèrent si Egill, par hasard, ne serait pas venu là. Ils dirent qu'il était entré en courant, avait pris ses armes « et il est sorti après cela ». On dit la chose au roi. Celui-ci ordonna à ses hommes d'aller s'emparer au plus vite de tous les bateaux qui se trouvaient dans l'île, « et demain matin quand il fera clair, nous allons fouiller toute l'île et tuerons cet homme ».

CHAPITRE XLV

Pendant la nuit, Egill se mit en quête des endroits où se trouvaient les bateaux, mais où qu'il allât sur le rivage, il y avait des hommes partout. Il alla toute la nuit et ne trouva de bateau nulle part. Quand le jour se leva, il se trouvait sur un promontoire. Il vit alors une île, il y avait un chenal d'une île à l'autre, d'une formidable longueur. Il résolut de prendre son casque, son épée et sa lance dont il cassa le manche qu'il jeta dans la mer. Pour ses armes, il les enveloppa dans son manteau, en fit un paquet qu'il s'attacha dans le dos. Alors, il sauta, se mit à la nage et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé dans l'île. Elle s'appelait Saudey, ce n'est pas une grande île et elle est toute couverte de buissons. Il s'y trouvait du bétail, des vaches et des moutons, qui appartenaient à Atley. En arrivant à cette île, il tordit ses habits. Il faisait grand jour, le soleil venait de se lever.

Lorsqu'il fit clair, le roi Eiríkr fit fouiller l'île. Cela prit du temps car l'île était grande, et l'on ne trouva Egill nulle part. Alors, on alla en bateau dans les autres îles pour le chercher. Vers le soir, douze hommes ramèrent jusqu'à Saudey, chercher Egill. Pourtant, il y avait beau-

coup d'îles plus proches. Il vit le bateau qui venait vers l'île, neuf hommes montèrent à terre et se répartirent la recherche. Avant que le bateau arrive à terre, Egill s'était allongé pour se cacher. Trois hommes s'en allèrent fouiller dans chaque direction et trois autres gardèrent le bateau. Quand ils eurent perdu de vue le bateau, Egill se leva et se rendit jusque-là. Ceux qui gardaient le bateau ne s'aperçurent de rien avant qu'Egill ne fonde sur eux. Il assena aussitôt un coup mortel à l'un d'eux, le second prit la fuite : il y avait une pente à grimper. Egill lui assena un coup par derrière et lui trancha le pied. Le troisième sauta sur le bateau, piqua la gaffe, mais Egill tira l'amarre vers lui et sauta sur le bateau et ils n'échangèrent pas beaucoup de horions avant qu'Egill le tue et le précipite par-dessus bord. Alors, il se mit aux rames et s'en alla. Il alla toute la nuit et le lendemain et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé chez le hersir Thórir. Pour Ölvir et ses compagnons, le roi les laissa partir en paix sur cette affaire. Quant aux hommes qui étaient à Saudey, ils y restèrent beaucoup de nuits, abattant du bétail pour se nourrir, et se firent un brasero. Ils firent un feu si grand qu'on pût le voir d'Atley : cela leur tint lieu de signal. Lorsqu'on les vit, on rama jusqu'à eux. Le roi était parti alors. Il allait à un autre banquet. Ölvir et ses gens arrivèrent chez Thórir avant Egill : Thórir et Thórólfr venaient de rentrer de la noce. Ölvir dit les nouvelles, le meurtre de Bárdr et les événements qui s'étaient produits, mais il ne savait pas où était passé Egill, et Thórólfr était extrêmement maussade, ainsi qu'Arinbjörn : ils croyaient qu'Egill ne reviendrait pas. Mais dans la matinée, Egill survint. Quand Thórólfr fut au courant, il se leva, alla trouver Egill et demanda de quelle façon il s'était échappé, et ce qui s'était passé pendant son voyage. Alors Egill déclama une vísa :

11. *Ainsi par mes hauts faits me suis-je*
Échappé du domaine
Du souverain de Listi et de Gunnhildr
— *Point ne risque de me surestimer* —
Que trois au moins des serviteurs
De l'arbre propice à Hlökk
Parvenus au domaine de Hel et occis
Ont dû différer leur voyage[1].

Arinbjörn fut satisfait de cette action, il dit que son père était tenu de le réconcilier avec le roi. Thórir dit :

« Les gens vont dire que Bárdr a mérité d'être tué, mais Egill tient de sa famille une trop grande promptitude à s'exposer à la colère du roi et la plupart des gens vont avoir du mal à supporter cela. Pourtant, je vais te réconcilier avec le roi pour cette fois. » Thórir alla trouver le roi, mais Arinbjörn resta à la maison, disant qu'ils auraient tous le même sort. Quand Thórir vint trouver le roi, il lui fit des offres pour Egill, offrant de prendre des gages[1] et de laisser le roi juger. Le roi Eiríkr était extrêmement fâché et il ne fut pas facile d'arriver à un accord avec lui. Le roi disait que s'avérerait ce que son père avait dit : qu'il ne fallait guère faire confiance à ces parents, demandant à Thórir de faire en sorte « si je passe quelques accords, qu'Egill ne séjourne pas longtemps dans mes états. Mais à cause de toi, Thórir, je vais accepter des compensations en argent pour ces hommes ». Le roi imposa les amendes en argent qu'il trouva à son gré et Thórir paya tout. Alors, il alla chez lui.

CHAPITRE XLVI

Thórólfr et Egill étaient tenus en grande faveur par Thórir. Au printemps, ils équipèrent un grand langskip, trouvèrent un équipage et s'en allèrent en été sur la route de l'est, pillant, faisant du butin et livrant maintes batailles. Ils se dirigèrent aussi vers le Kúrland et y mouillèrent, y restant en paix, à la foire, un demi-mois. Quand la foire fut terminée, ils se mirent à ravager et atterrirent en divers endroits. Un jour, ils mouillèrent à l'embouchure d'une rivière, il faisait très noir. Ils montèrent à terre et se répartirent en bandes, douze hommes dans chacune. Ils traversèrent la forêt, il n'y avait pas long chemin à faire avant que commence le pays habité ; là, ils pillèrent et tuèrent des hommes, les gens s'enfuirent sans faire de résistance. Le jour s'écoulant, Thórólfr ordonna de redescendre au bateau en faisant sonner du lúdr. Les hommes revinrent par la forêt mais on ne put inspecter les rangs que lorsqu'ils arrivèrent au rivage. Et quand Thórólfr et ses hommes furent descendus, Egill n'était pas arrivé.

Mais alors, il se mit à faire nuit et ils estimèrent ne pas pouvoir se mettre à sa recherche.

Egill avait traversé la forêt avec douze hommes, et ils avaient vu de grandes plaines et des contrées habitées. Il y avait une ferme à peu de distance, c'est là qu'ils se dirigèrent et quand ils y arrivèrent, ils bondirent dans les maisons, personne ne les avait aperçus, ils prirent tous les biens disponibles. Il y avait là beaucoup de maisons et ils y restèrent longtemps, mais lorsqu'ils furent sortis et eurent quitté la ferme, une troupe s'était interposée entre eux et la forêt, qui les attaqua. Il y avait une haute palissade entre eux et la forêt. Egill dit alors qu'il fallait le suivre, afin qu'on ne pût pas les attaquer de tous côtés. Egill marchait en tête, le reste le suivant, l'un derrière l'autre, de telle sorte qu'on ne pût s'interposer. Les Kúrir les attaquèrent ferme, surtout à coups de projectiles et de traits, mais ils ne livrèrent pas de corps à corps. Egill et ses hommes, en longeant la palissade, ne s'aperçurent pas que celle-ci revenait de l'autre côté et qu'il n'y avait pas moyen de progresser. Les Kúrir les attaquaient par derrière dans cet étranglement et il y en avait d'autres qui les attaquaient depuis l'extérieur, donnant des coups d'épée et de lance à travers la palissade, certains jetant des tissus sur leurs armes[1]. Ils furent blessés, puis on s'empara d'eux et on les ligota tous, et on les mena à la ferme.

L'homme à qui appartenait cette ferme était puissant et riche. Il avait un fils en âge d'homme. On discuta ensuite de ce qu'il fallait faire d'eux. Le bóndi déclara qu'il convenait de les tuer l'un après l'autre. Le fils du bóndi dit qu'il faisait nuit noire et qu'on ne prendrait aucun plaisir à les faire souffrir. Il demanda d'attendre le lendemain matin. On les poussa dans une maison et on les attacha solidement. Egill était attaché à un piquet, pieds et mains. Puis la maison fut solidement barricadée, les Kúrir entrèrent dans la halle, se restaurèrent et burent, ils étaient très joyeux. Egill se mit en devoir d'éprouver la solidité du piquet jusqu'à ce qu'il se détache du sol : le piquet tomba et alors, Egill se détacha puis il libéra ses mains avec ses dents et quand il eut les mains libres, il défit les liens de ses pieds. Ensuite, il délivra ses camarades. Lorsqu'ils furent tous libres, ils cherchèrent dans la maison quel endroit était le plus propice pour sortir. La maison était faite de murs de gros rondins, mais à l'une

de ses extrémités, il y avait une cloison de planches. Ils se précipitèrent dessus et brisèrent la cloison. Il y avait là une seconde maison dans laquelle ils entrèrent. Là aussi, les murs étaient de rondins. Alors, ils entendirent parler en dessous d'eux. Ils cherchèrent et découvrirent une trappe dans le plancher. Ils ouvrirent : il y avait une fosse profonde en dessous. C'est là qu'ils entendaient des voix. Egill demanda ensuite qui était là. Celui qui lui répondit dit se nommer Áki. Egill demanda s'il voulait sortir de la fosse. Áki dit qu'ils aimeraient bien. Alors Egill et les siens firent descendre dans la fosse les cordes avec lesquelles ils avaient été ligotés et ils remontèrent trois hommes. Áki dit que c'étaient ses deux fils et qu'ils étaient Danois, ils avaient été faits prisonniers de guerre l'été précédent. « J'étais, dit-il, bien traité cet hiver; je m'occupais du bétail du bóndi mais mes garçons étaient traités en esclaves et étaient fort mécontents. Ce printemps, nous nous sommes enfuis et l'on nous a retrouvés ensuite. Alors, on nous a mis dans cette fosse. — Tu dois être au courant de la disposition des lieux, dit Egill, où se trouve l'endroit le plus favorable pour nous échapper? » Áki dit qu'il y avait là une autre cloison « démolissez-la, vous arriverez alors à une grange et là, on peut sortir comme on veut ». C'est ce que firent Egill et ses hommes, ils brisèrent la cloison, entrèrent dans la grange et, de là, sortirent. Il faisait noir comme dans un four. Les compagnons dirent qu'il fallait se rendre en hâte dans la forêt. Egill dit à Áki : « Si tu connais les lieux, tu vas nous indiquer quelque butin à faire. » Áki dit que les biens ne manquaient pas, « il y a ici un vaste grenier où dort le bóndi, les armes ne manquent pas à l'intérieur ». Egill leur ordonna d'aller jusqu'au grenier mais lorsqu'ils arrivèrent à l'escalier en spirale, ils virent que le grenier était ouvert. Il y avait de la lumière et des domestiques qui faisaient les lits. Egill ordonna à quelques-uns de ses hommes de rester dehors et de veiller que personne ne sorte. Pour lui, il se précipita dans le grenier, y saisit des armes car il n'en manquait pas. Ils tuèrent tous ceux qui étaient là, ils s'emparèrent tous d'un armement complet. Áki alla jusqu'à une trappe qui se trouvait dans le plancher, l'ouvrit et dit que, par là, ils descendraient dans la pièce du dessous. Ils prirent des lumières et y allèrent. Se trouvaient là les trésors du bóndi, des objets de bon prix et beau-

coup d'argent. Ils en prirent des chargements et les portèrent au-dehors. Egill prit sous son bras un coffret à bijoux de belle taille et le porta ainsi. Ils allèrent alors jusqu'à la forêt. Mais lorsqu'ils y entrèrent, Egill s'arrêta et dit : « Cette expédition est déplorable et peu martiale. Nous avons volé le bien du bóndi sans qu'il le sache. Cette honte ne nous arrivera jamais. Retournons à la ferme et faisons savoir ce qui se passe. » Ils s'y opposèrent tous; dirent qu'ils voulaient aller au bateau. Egill posa le coffre à bijoux. Puis il se mit au pas de course et alla à la ferme. Arrivé là, il vit des serviteurs qui sortaient de la cuisine avec des tranchoirs qu'ils portaient dans la halle. Il vit qu'il y avait dans la cuisine un grand feu avec des marmites dessus. Il alla jusque-là. On avait transporté là de grosses bûches et les feux avaient été faits selon la coutume en ces lieux : on boute le feu à l'extrémité de la bûche qui se consume ainsi. Egill empoigna la bûche, la porta dans la halle, leva le bout enflammé sous le rebord du toit puis sous les écorces de bouleau : le feu prit rapidement aux planches[1]. Ceux qui étaient assis à boire ne s'aperçurent de rien avant que le toit ne soit en flammes. Ils coururent aux portes mais il n'était pas facile de sortir tant à cause du bois que parce qu'Egill défendait les portes. Il abattit des gens et dans les portes et devant, il ne fallut qu'un instant pour que la halle brûle, si bien qu'elle s'effondra. Tous ceux qui étaient à l'intérieur périrent là et Egill revint à la forêt, et y trouva ses compagnons. Ils allèrent tous ensemble au bateau. Egill dit qu'il voulait exclure du partage[2] le coffret à bijoux qu'il avait emporté : en vérité, il était plein d'argent. Thórólfr et ses gens furent en grande liesse quand Egill revint. Ils s'éloignèrent de la côte dès que vint le matin. Áki et ses fils étaient dans la suite d'Egill. Ils cinglèrent, vers la fin de l'été, jusqu'au Danemark, guettèrent de nouveau des bateaux marchands et pillèrent là où ils purent y parvenir.

CHAPITRE XLVII

Haraldr fils de Gormr avait alors pris le pouvoir au Danemark; Gormr, son père, était mort[3], le pays était en

état de guerre. Les vikings harcelaient fort le Danemark. Áki connaissait bien le Danemark, mer et terre à la fois. Egill le questionnait souvent sur les endroits où il y aurait grand butin à faire. Lorsqu'ils arrivèrent dans l'Eyrarsund, Áki dit qu'il y avait dans les terres, une grosse ville marchande qui s'appelait Lundr[1], disant que là, il y avait espoir de butin, mais qu'il était probable que, si les gens de la ville y étaient, il y aurait résistance. On demanda aux hommes de leur armée s'il fallait faire une sortie ou non. Les hommes furent très partagés, certains pressant de le faire, d'autres en dissuadant. On s'en remit aux chefs. Thórólfr était plutôt partisan d'attaquer. On demanda alors à Egill ce qu'il lui en semblait. Il déclama une vísa :

12. *Il faut, rougisseur de la dent*
Du loup, faire en l'air
Scintiller nos épées;
Il nous revient d'accomplir prouesses
En cette miséricorde du poisson du val;
Que chacun se rende au plus vite
À Lundr, faisons incanter
Les lances avant le coucher du soleil[2].

Ensuite, les hommes se préparèrent à monter à terre et allèrent à la ville. Lorsque les gens de la ville se rendirent compte de ces hostilités, ils firent front. Il y avait un rempart de rondins autour du lieu, c'est là qu'ils se postèrent pour la défense. Bataille éclata là. Egill fut le premier à franchir l'enceinte. Ensuite, les gens de la ville prirent la fuite. Il y eut là grande hécatombe. Ils pillèrent la ville et mirent le feu avant de s'en aller. Puis descendirent à leurs bateaux.

CHAPITRE XLVIII

Thórólfr dirigea sa troupe vers le nord, devant le Halland, et ils vinrent au port à un endroit où le vent les avait détournés de leur route pour les pousser à terre. Là, ils ne pillèrent pas. Se trouvait dans le pays à peu de distance de là le jarl que l'on nomme Arnfidr. Quand il apprit que des vikings étaient arrivés là, il envoya ses hommes à leur rencontre en vue de savoir s'ils voulaient

avoir là terre franche[1] ou s'ils voulaient guerroyer. Les messagers ayant transmis leur message à Thórólfr, celui-ci dit qu'ils ne feraient pas de ravages là, qu'il n'y avait aucune nécessité pour eux d'y porter le bouclier de guerre[2], que ce pays n'était pas riche. Les messagers retournèrent voir le jarl et lui dirent les conclusions de leur mission. Le jarl ayant appris qu'il n'avait pas besoin de rassembler des troupes en cette affaire, il chevaucha sans escorte à la rencontre des vikings. Lorsqu'ils se rencontrèrent, leurs entretiens se passèrent bien. Le jarl invita à un banquet chez lui Thórólfr avec ceux de ses gens qu'il voudrait. Thórólfr promit de faire le voyage. Le moment venu, le jarl leur fit envoyer des montures. Entreprirent le voyage Thórólfr et Egill et ils avaient trente hommes avec eux. Lorsqu'ils arrivèrent chez le jarl, celui-ci leur fit bel accueil. On les fit entrer dans la salle. On fit apporter aussitôt de la bière et on leur donna à boire. Ils restèrent là jusqu'au soir. Mais avant d'enlever les tables, le jarl dit que l'on allait s'asseoir selon tirage au sort, on boirait ensemble à deux, homme et femme, selon la place dont on disposerait, et ceux qui resteraient boiraient chacun pour soi[3]. On jeta les lots sur un morceau d'étoffe et le jarl les tira. Il avait une fille extrêmement belle et dans la fleur de l'âge. Le sort décréta qu'Egill s'assoirait avec elle pour la soirée. Elle déambulait par la pièce, se divertissant. Egill se leva et alla à la place qu'avait occupée la fille du jarl pendant la journée. Lorsque les gens se répartirent dans les sièges, la fille du jarl alla à sa place. Elle déclama :

13. *Que veux-tu faire, jeune homme, dans mon siège?*
Car tu as rarement donné
Chaude provende au loup,
Je préfère être seule;
Tu n'as pas vu le corbeau cet automne
Croasser sur le sang,
Tu n'étais pas là où les estocs
Acérés s'entrechoquaient.

Egill se saisit d'elle et l'assit à côté de lui. Il déclama :

14. *J'ai manié le glaive sanglant*
De sorte que le corbeau appréciait de me suivre,
Ainsi que la lame hurlante;
Rudement attaquaient les vikings;
Nous livrâmes bataille en courroux,

Le feu courait par les demeures des hommes,
Nous entassâmes les cadavres sanglants
Aux portes de la ville.

Alors, ils burent ensemble pendant la soirée et furent très joyeux. Il y eut banquet des meilleurs, de même que le lendemain. Puis les vikings allèrent à leurs bateaux. Ils quittèrent le jarl en termes amicaux et firent échange de cadeaux.

Thórólfr et sa troupe se dirigèrent sur les Brenneyjar. En ce temps-là, cet endroit était infesté de vikings car de nombreux bateaux marchands cinglaient parmi les îles. Áki et ses fils s'en allèrent à leur demeure. C'était un homme fort à l'aise qui avait maints domaines en Jótland. Ils se quittèrent en termes amicaux et dirent qu'ils resteraient grands amis. Quand vint l'automne, Thórólfr et ses hommes cinglèrent vers le nord, en Norvège, et arrivèrent dans le Firdafylki où ils allèrent trouver le hersir Thórir. Il les accueillit bien et Arinbjörn, son fils, encore mieux. Il offrit à Egill de rester là en hiver. Egill accepta avec reconnaissance. Mais lorsque Thórir fut au courant de l'offre qu'avait faite Arinbjörn, il déclara que c'était parler un peu trop vite. « Je ne sais pas, dit-il, comment cela plaira au roi Eiríkr, car il a dit, après le meurtre de Bárdr, qu'il ne voulait pas qu'Egill reste ici dans le pays. — Tu peux sans doute, père, conseiller au roi, dit Arinbjörn, qu'il ne trouve pas à redire au séjour d'Egill. Tu vas inviter Thórólfr, ton gendre, à rester ici, et Egill et moi prendrons nos quartiers d'hiver tous les deux. » Thórir vit par ces propos qu'Arinbjörn ferait à son gré. Lui et Arinbjörn offrirent à Thórólfr de prendre là ses quartiers d'hiver et il accepta. Ils passèrent là l'hiver avec douze hommes.

On mentionne deux frères, Thorvaldr Ofsi[1] et Thorfidr Strangi. C'étaient de proches parents de Björn Höldr et ils avaient été élevés avec lui. C'étaient des hommes grands et forts, très énergiques et pleins d'ardeur. Ils accompagnaient Björn lorsqu'il était en expéditions vikings mais depuis qu'il restait tranquille, ils étaient allés chez Thórólfr et étaient avec lui en expéditions guerrières. Ils étaient à l'avant sur son bateau et quand Egill prit la direction d'un bateau, ce fut Thorfidr qui fut son homme de gaillard d'avant. Les frères accompagnaient toujours Thórólfr et c'est eux qu'il estimait le plus de tout son

équipage. Cet hiver-là, les frères furent dans sa suite et siégeaient immédiatement à côté de Thórólfr et d'Egill. Thórólfr était dans le haut-siège et buvait avec Thórir, Egill buvait avec Arinbjörn. On devait porter tous les toasts de part et d'autre du feu[1]. En automne, le hersir Thórir alla trouver le roi Eiríkr. Le roi le reçut extrêmement bien. Lorsqu'ils se mirent à converser, Thórir demanda au roi de ne pas se fâcher qu'il eût gardé Egill chez lui pour l'hiver. Le roi fit belle réponse, disant que Thórir pouvait accepter de lui ce qu'il voulait « mais cela ne se serait pas passé ainsi si c'était quelqu'un d'autre qui avait reçu Egill ». En entendant de quoi ils discutaient, Gunnhildr dit : « Je pense, Eiríkr, qu'il en va maintenant encore comme d'habitude : tu es bien crédule, et tu ne te rappelles pas longtemps le mal que l'on t'a fait. Tu vas faire si bien que les fils de Grímr le Chauve vont de nouveau abattre quelques-uns de tes proches parents. Tu as beau ne faire aucun cas du meurtre de Bárdr, ce n'est pas ce qu'il me semble, à moi. » Le roi dit : « Tu m'incites plus à la cruauté, Gunnhildr, que les autres. Thórólfr t'a été plus cher qu'il ne l'est à présent. Mais je ne reviendrai pas sur ma parole à propos des frères. — Thórólfr était bien vu ici, dit-elle, avant qu'Egill ne gâche tout, mais à présent, je ne vois aucune différence entre eux. » Thórir s'en alla chez lui lorsqu'il fut prêt et dit aux frères les propos du roi et de la reine.

CHAPITRE XLIX

Les frères de Gunnhildr, fils d'Özurr Tóti, s'appelaient Eyvindr Skreyja et Álfr Askmadr[2]. C'étaient des hommes de grande taille et très forts, très énergiques. C'est eux que le roi Eiríkr et Gunnhildr tenaient le plus en honneur. Ils n'étaient pas populaires auprès du tout-venant. Ils étaient alors dans leur jeune âge et pourtant tout à fait accomplis. Un printemps, il se fit que, l'été suivant, un grand sacrifice[3] devait avoir lieu dans les Gaular. Il y avait là un magnifique temple principal[4]. S'y rendirent une foule de gens du Firdafylki, des Fjalir, du Sogn, la plupart hommes de grande importance. Le roi Eiríkr y

alla. Gunnhildr dit alors à ses frères : « Je veux que vous vous y preniez de telle sorte que dans cette grande presse vous puissiez tuer l'un ou l'autre des fils de Grímr le Chauve et le mieux serait que ce soit tous les deux. » Ils dirent qu'il en serait ainsi. Le hersir Thórir se prépara à cette expédition. Il appela Arinbjörn pour lui parler. « Je vais, dit-il, aller au sacrifice, mais je ne veux pas qu'Egill y aille. Je sais les incitations de Gunnhildr et l'emportement d'Egill, et la puissance du roi : il ne sera pas facile de veiller à tout cela ensemble. Et Egill ne se laissera pas dissuader si tu n'y prends garde. Pour Thórólfr, il va venir avec moi, dit-il, ainsi que leurs autres compagnons. Thórólfr sacrifiera et sollicitera bonne chance[1] pour son frère et pour lui. » Puis Arinbjörn dit la chose à Egill : qu'il devait rester à la maison « et moi aussi », dit-il. Egill dit qu'il en serait ainsi. Thórir et les autres allèrent au sacrifice, il y eut là foule de gens et grandes beuveries. Thórólfr accompagna Thórir où qu'il allât et ne le quitta jamais ni de jour ni de nuit. Eyvindr dit à Gunnhildr qu'il ne trouvait pas d'occasion propice pour attaquer Thórólfr. Elle lui demanda alors de tuer un de ses hommes « plutôt que de voir tout t'échapper ».

Un soir que le roi était allé dormir ainsi que Thórir et Thórólfr, Thorvaldr et Thorfidr étaient restés. Arrivèrent les frères, Eyvindr et Álfr, qui s'assirent à côté d'eux. Ils étaient très joyeux. Ils burent d'abord à la ronde. On en vint au moment où l'on devait boire à deux. Burent ensemble Eyvindr et Thorvaldr, et Álfr et Thorfidr. La soirée s'avançant, on se mit à boire sans respecter les règles, puis il y eut des altercations et enfin des insultes[2]. Alors, Eyvindr se leva d'un bond, brandit une sax et en assena un coup à Thorvaldr, en sorte que c'en fut assez pour que la blessure fût mortelle. Puis, de part et d'autre, ils se levèrent d'un bond, les hommes du roi et ceux de la maison de Thórir, tout le monde était en armes car on était dans l'inviolabilité du temple[3]. Des hommes s'interposèrent et séparèrent les plus furieux. Il ne se passa rien de plus ce soir-là. Eyvindr avait commis un meurtre en lieu sacré, il était devenu loup[4] et il lui fallait déguerpir sur-le-champ. Le roi offrit compensations pour l'homme, mais Thórólfr et Thorfidr dirent qu'ils n'avaient jamais accepté de compensations pour un homme et qu'ils n'en voulaient pas. Ils se quittèrent en cet état. Thórir et les siens s'en allèrent chez eux. Le roi Eiríkr et Gunnhildr

envoyèrent Eyvindr au sud, en Danemark, au roi Haraldr fils de Gormr[1], car alors, il ne tomberait pas sous le coup des lois norvégiennes : le roi lui fit bon accueil, à lui et à ses compagnons. Eyvindr avait au Danemark un très grand langskip. Par la suite, le roi confia à Eyvindr la charge de défendre le pays contre les vikings. Eyvindr était un redoutable homme de guerre.

Quand vint le printemps, après cet hiver-là, Thórólfr et Egill se préparèrent de nouveau à aller en expédition viking. Lorsqu'ils furent prêts, ils se dirigèrent de nouveau vers la route de l'est. Arrivés dans le Vík, ils cinglèrent vers le sud en passant devant le Jótland, et y firent des ravages. Puis ils allèrent en Frisland et s'y attardèrent fort longtemps pendant l'été, après quoi ils revinrent vers le Danemark. Parvenus à la frontière du Danemark et de la Frisland, ils accostèrent : un soir qu'ils se préparaient à aller dormir sur les bateaux, deux hommes arrivèrent sur le bateau d'Egill et dirent qu'ils avaient un message pour lui. On les mena jusqu'à lui. Ils dirent qu'Áki le Riche les avait envoyés pour dire que « Eyvyndr Skreyja mouille au large du Jótlandssída[2] et il a l'intention de vous tendre une embuscade quand vous remonterez vers le nord, il a rassemblé une grande troupe afin que vous ne puissiez faire de résistance si vous rencontrez toute sa troupe. Pour lui personnellement, il se déplace avec deux bateaux légers et il est maintenant ici, tout près de vous ». Dès que ces nouvelles parvinrent à Egill, ils firent immédiatement abattre les tentes. Il ordonna de naviguer sans bruit, ce qu'ils firent. Ils fondirent, à l'aube, sur Eyvindr et les siens alors qu'ils étaient à l'ancrage. Les attaquèrent aussitôt, firent assaut et de pierres et d'armes. Force gens d'Eyvindr tombèrent, mais lui, sauta par-dessus bord et parvint à terre à la nage ainsi que tous ceux de sa troupe qui réussirent à s'échapper. Pour Egill et ses hommes, ils prirent les bateaux et leurs affaires et leurs armes, revinrent dans la journée à leur troupe et retrouvèrent Thórólfr. Il demanda où Egill était allé et où il avait pris les bateaux qu'il amenait. Egill dit que les bateaux avaient appartenu à Eyvindr Skreyja et que c'était à lui qu'ils les avaient pris. Alors, Egill déclama :

15. *Nous livrâmes combat plutôt rude*
Devant le Jótlandssída —
Le viking qui défendait le royaume

Des Danes se battit bien —
Jusqu'à ce que l'ardent Eyvindr
Skreyja saute du cheval des vagues
Avec une vaillante troupe
À la nage à l'est des sables[1].

Thórólfr dit : « Je crois que vous avez fait en sorte qu'il ne sera pas judicieux d'aller en Norvège de tout l'automne. » Egill dit que s'ils se rendaient ailleurs, c'était bien.

CHAPITRE L

C'était Elfrárdr le Puissant qui gouvernait l'Angleterre. C'était le premier de son lignage à être roi suzerain d'Angleterre. C'était du temps de Haraldr à la belle chevelure, roi de Norvège. Après lui, fut roi d'Angleterre son fils Játvardr. Ce fut le père d'Adalsteinn le Victorieux, père adoptif de Hákon le Bon. À cette époque-là, Adalsteinn reprit la royauté en Angleterre après son père. Il y avait plusieurs frères, fils de Játvardr. Lorsque Adalsteinn eut pris le pouvoir, les chefs qui avaient abandonné leurs états à ce lignage déclenchèrent les hostilités : ils estimaient l'occasion propice, maintenant qu'un jeune roi gouvernait le royaume. C'étaient à la fois des Gallois[2], des Écossais et des Irlandais. Mais le roi Adalsteinn assembla une armée et prit à sa solde tous les hommes qui voulaient se faire du butin, tant étrangers qu'originaires du pays.

Les frères, Thórólfr et Egill, se dirigèrent vers le sud, devant le Saxland et le Flaemingjaland[3]. Ils apprirent alors que le roi d'Angleterre avait besoin de renfort et qu'il y avait espoir de faire un gros butin. Ils prirent le parti de s'y rendre avec leur troupe. Ils allèrent cet automne-là, jusqu'à ce qu'ils trouvent le roi Adalsteinn. Celui-ci leur fit bon accueil et eut l'impression qu'il obtiendrait grande assistance de leur appui. Il fit savoir bientôt qu'il les prenait à sa solde pour qu'ils se chargent de sa défense territoriale. Ils convinrent entre eux de se faire hommes d'Adalsteinn. L'Angleterre était chrétienne et l'était depuis longtemps quand cela se passa. Le roi Adalsteinn

était un bon chrétien. On le surnommait Adalsteinn Ferme-dans-sa-Foi. Il demanda à Thórólfr et à son frère de recevoir la *prima signatio*[1] car c'était alors une coutume bien établie tant chez les marchands que chez les gens qui se mettaient à la solde des chrétiens : ceux qui avaient reçu la *prima signatio* pouvaient entretenir toutes les relations qu'ils voulaient, tant avec les chrétiens qu'avec les païens, mais ils conservaient la croyance qui leur convenait. Thórólfr accéda à la prière du roi et lui et Egill reçurent tous les deux la *prima signatio*. Ils avaient là trois cent soixante hommes qui se mirent à la solde du roi.

CHAPITRE LI

Le roi d'Écosse s'appelait Óláfr le Rouge. Il était Écossais par la famille de son père, mais Danois par celle de sa mère, il était de la famille de Ragnarr aux braies velues[2]. C'était un homme puissant. L'Écosse était considérée comme le tiers du royaume d'Angleterre. Le Nordimbraland était considéré comme le cinquième de l'Angleterre : c'est tout au nord, juste à l'est de l'Écosse[3]. Depuis les temps anciens, c'étaient les rois de Danemark qui le possédaient. La capitale en est Jórvík[4]. Adalsteinn possédait ce royaume et il avait institué à sa tête deux jarls : l'un s'appelait Álfgeirr et l'autre, Godrekr. Ils veillaient à la défense du territoire à la fois contre les incursions des Scots, des Danois ou des Norvégiens qui ravageaient fort le pays et estimaient avoir des prétentions dessus, car il y avait quelques hommes en Nordimbraland qui prétendaient être d'extraction danoise par leur père ou leur mère, et beaucoup par l'un et l'autre. Gouvernaient le Pays de Galles deux frères, Hringr et Adils, qui étaient tributaires du roi Adalsteinn : il s'ensuivait que, lorsqu'ils étaient en campagne avec le roi, eux et leur troupe devaient se tenir à la pointe de son ordre de bataille, devant l'étendard du roi. Les frères étaient de très grands guerriers, ils n'étaient pas tout jeunes. Elfrádr le Puissant avait pris le titre et les pouvoirs de tous les rois tributaires : eux qui précédemment étaient rois ou fils de rois s'appelaient alors jarls. Cela se maintint toute sa vie et

sous ses fils, mais Adalsteinn était jeune lorsqu'il prit le pouvoir et l'on pensa qu'il était moins redoutable. Beaucoup de ceux qui, auparavant, étaient prêts à le servir, devinrent infidèles.

CHAPITRE LII

Óláfr, roi des Scots, rassembla une grande armée et s'en alla ensuite en Angleterre, et quand il arriva en Nordimbraland, il ravagea tout le pays. Ce qu'apprenant, les jarls qui gouvernaient là rassemblèrent des troupes et marchèrent contre lui. Lorsqu'ils se rencontrèrent, il y eut une grande bataille et pour finir, le roi Óláfr remporta la victoire. Le jarl Godrekr périt, mais Álfgeirr s'enfuit avec la plus grande partie des troupes qui les avaient accompagnés et qui parvint à sortir de la bataille. Álfgeirr ne rencontra alors aucune résistance. Le roi Óláfr se soumit tout le Nordimbraland. Álfgeirr alla trouver le roi Adalsteinn et lui dit ses malheurs. Dès que le roi Adalsteinn apprit qu'une si grande armée était entrée dans son pays, il dépêcha des messagers et convoqua des troupes, faisant dire la chose à ses jarls et aux autres puissants hommes. Le roi se mit aussitôt en route avec les troupes qu'il obtint et marcha contre les Scots. Lorsque l'on apprit qu'Óláfr, roi des Scots, avait remporté la victoire et s'était soumis une grande partie de l'Angleterre, qu'il avait une armée bien plus grande que celle d'Adalsteinn, force hommes puissants vinrent à lui. Quand Hringr et Adils apprirent cela — ils avaient rassemblé une grande troupe — ils passèrent dans les rangs du roi Óláfr. Ils eurent alors une troupe immense. Une fois au courant de tout cela, Adalsteinn eut une réunion avec ses chefs et ses conseillers. Il s'enquit de ce qu'il était le plus expédient de faire, dit exactement à tout le peuple ce qu'il avait appris de la conduite du roi des Scots et de la foule qui l'accompagnait. Tous dirent unanimement qu'Álfgeirr avait eu le pire lot et qu'il convenait qu'il fût déchu de sa dignité. On décida que le roi Adalsteinn rebrousserait chemin et irait dans le sud de l'Angleterre, et qu'ils rassembleraient des troupes pour monter vers le nord tout le long du pays, car autrement,

ils voyaient qu'ils perdraient du temps à rassembler du monde en quantité, tant il en fallait, si le roi en personne n'allait pas convoquer des troupes. Pour l'armée qui était déjà rassemblée, le roi lui donna pour chefs Thórólfr et Egill : ils commanderaient à la troupe que les vikings avaient amenée là, au roi, Álfgeirr gardant la direction de ses gens. Le roi désigna encore comme chefs de bandes qui bon lui sembla. Lorsqu'Egill revint de la réunion, trouver ses camarades, ils lui demandèrent les nouvelles qu'il était capable de dire du roi des Scots. Il déclama :

16. *Óláfr mit en fuite l'un*
Des jarls et abattit l'autre;
Rude était la bataille;
J'ai su qu'il était dur d'en découdre avec ce roi;
Godrekr foula de travers
Le chemin de la lande;
Les ennemis des Anglais se soumirent
La moitié du royaume d'Álfgeirr[1].

Puis ils envoyèrent des messagers au roi Óláfr, l'objet de leur mission étant que le roi Adalsteinn voulait délimiter par le noisetier[2] un champ de bataille et offrir de se battre à Vinheidr près des Vínuskógar, il voulait qu'ils ne guerroient pas dans son pays, et que celui qui remporterait la victoire dans cette bataille aurait le pouvoir en Angleterre. Il fixa la date de leur rencontre à une semaine de là : celui qui arriverait le premier attendrait l'autre une semaine. La coutume était, lorsque l'on délimitait par le noisetier un terrain pour le roi, qu'il ne guerroie pas sans vergogne avant la fin de la bataille. C'est ce que fit le roi Óláfr : il arrêta son armée, ne guerroya point et attendit le jour fixé. Alors, il transporta son armée jusqu'à Vínheidr. Il y avait une fortification au nord de la lande. Le roi Óláfr s'installa dans cette fortification, y mettant la plus grande partie de son armée car il y avait à partir de là un vaste district et il lui sembla que c'était là le meilleur endroit pour faire venir les vivres dont avait besoin l'armée. Il envoya ses hommes en haut sur la lande, là où était fixé l'emplacement de la bataille. C'est là qu'ils devaient planter leurs tentes et se préparer avant que l'armée arrive. Lorsque ces hommes arrivèrent à l'emplacement délimité par le noisetier, des piquets de noisetier étaient plantés partout pour désigner l'endroit où devait avoir lieu la bataille. Il fallait un endroit plat puisqu'on

devait disposer en ordre de bataille une grande armée. Or il se trouvait que, là où devait être l'emplacement de la bataille, il y avait une lande plate : d'un côté coulait une rivière, de l'autre, il y avait une grande forêt. À l'endroit où la distance entre la rivière et la forêt était la plus courte — et cela faisait un long chemin — les hommes du roi Adalsteinn avaient planté leurs tentes de telle façon qu'il n'y avait personne dans une tente sur trois, et seulement quelques-uns dans les autres. Lorsque les hommes du roi Óláfr survinrent, ceux du roi Adalsteinn avaient quantité de monde devant toutes les tentes et les autres ne parvinrent pas à passer. Ceux d'Adalsteinn dirent que toutes leurs tentes étaient pleines de monde, si bien qu'il n'y avait de place nulle part pour leur troupe. Leurs tentes étaient dressées si haut qu'il n'était pas possible de voir par-dessus s'il y en avait beaucoup ou peu en épaisseur. Les autres crurent qu'il devait y avoir là une foule d'hommes. Les gens du roi Óláfr plantèrent leurs tentes au nord des piquets de noisetier, le terrain étant un peu en pente jusque-là. Les hommes d'Adalsteinn dirent aussi, d'un jour à l'autre, que leur roi allait arriver ou qu'il était arrivé dans la fortification qui se trouvait au sud, en bas de la lande. Des renforts leur arrivaient jour et nuit.

Lorsque la date fixée fut passée, les hommes d'Adalsteinn envoyèrent au roi Óláfr des messagers dire que le roi Adalsteinn était prêt à la bataille, qu'il avait une très grande armée et qu'il envoyait dire au roi Óláfr qu'il ne voulait pas faire une hécatombe aussi grande qu'il était prévisible : il lui demandait de rentrer plutôt chez lui en Écosse, Adalsteinn lui donnerait en présent d'amitié un skilling d'argent sur chaque charrue[1] par tout son royaume, et il voulait qu'ils se lient d'amitié. Lorsque les messagers vinrent trouver le roi Óláfr, il se mit à équiper son armée dans l'intention de chevaucher contre eux, mais dès que les messagers firent connaître l'objet de leur venue, le roi retint son expédition pour ce jour-là. Il tint conseil avec les chefs de l'armée. Les avis différaient beaucoup. Certains pressaient fort de prendre ce parti, disant que leur voyage aurait été très glorieux s'ils revenaient chez eux en ayant obtenu du roi Adalsteinn un tribut si grand, d'autres dissuadaient de le faire, disant que, si l'on n'acceptait pas cela, Adalsteinn offrirait beaucoup plus une autre fois, et c'est ce parti qui l'emporta. Les messa-

gers demandèrent alors au roi Óláfr de leur laisser le loisir d'aller de nouveau voir le roi Adalsteinn, savoir s'il voulait payer davantage encore afin que règne la paix. Ils demandèrent un jour de trêve pour rentrer, un second pour débattre, un troisième pour revenir. Le roi le leur concéda. Les messagers repartirent et revinrent le troisième jour, comme convenu, dire au roi Óláfr qu'Adalsteinn voulait donner tout ce qu'il avait offert précédemment et, en plus, comme part de la troupe du roi Óláfr, un skilling pour tout homme né libre, un marc pour chaque chef de bande qui commandait à douze hommes ou plus, un marc d'or pour chaque chef de sa hird[1] et cinq marcs d'or pour chaque jarl. Ensuite, le roi fit porter cela à la connaissance de ses troupes. Ce fut de nouveau comme avant : certains dissuadaient de le faire, d'autres y encourageaient, et pour finir, le roi trancha, il dit accepter ces conditions, s'il s'ensuivait que le roi Adalsteinn lui laisse tout le Nordimbraland avec les tributs et redevances afférents. Les messagers demandèrent de nouveau un délai de trois jours et, en outre, que le roi Óláfr envoie ses hommes entendre les propos du roi Adalsteinn, qu'il accepte ou non ces conditions, disant qu'ils pensaient que le roi ne ferait guère obstacle à ce que des accords interviennent. Le roi Óláfr accepta et envoya ses hommes au roi Adalsteinn. Les messagers chevauchèrent tous ensemble et trouvèrent le roi Adalsteinn dans la fortification toute proche de la lande, au sud. Ils présentèrent leur message au roi Adalsteinn ainsi que les offres d'accords. Les hommes du roi Adalsteinn dirent aussi quelles offres ils avaient faites au roi Óláfr, ajoutant que le conseil des sages était de remettre la bataille tant que cela ne concernait pas le roi. Le roi Adalsteinn prit une décision prompte sur cette affaire et parla ainsi aux messagers : « Transmettez mes propos au roi Óláfr : je veux lui donner licence d'aller chez lui en Écosse avec ses troupes, et qu'il rembourse tout l'argent qu'il a pris à tort ici dans ce pays. Instituons ensuite la paix ici entre nos pays et qu'aucun de nous ne fasse de ravages chez l'autre. Il s'ensuivra aussi que le roi Óláfr se fera mon homme et qu'il tiendra l'Écosse de moi et sera mon vassal. Retournez maintenant, dit-il, lui dire ces choses. »

Les messagers rebroussèrent chemin le soir même et arrivèrent chez le roi Óláfr vers minuit. Ils réveillèrent le

roi et lui dirent aussitôt les paroles du roi Adalsteinn. Le roi fit aussitôt appeler ses jarls et les autres chefs, il fit venir les messagers pour qu'ils rendent compte des conclusions de leur mission et des propos du roi Adalsteinn. Lorsque les hommes de sa troupe eurent connaissance de cela, ils furent tous d'accord pour dire qu'il ne leur restait plus qu'à se préparer à la bataille. Les messagers ajoutèrent aussi qu'Adalsteinn avait des troupes en quantité et qu'il était arrivé à la fortification le jour où eux étaient venus. Alors, le jarl Adils dit : « Va se réaliser maintenant, roi, ce que j'ai dit : ils vont se révéler rusés vis-à-vis de vous, Anglais. Voici longtemps que nous restons ici à attendre qu'ils aient rassemblé toute leur troupe, leur roi ne devait nullement être présent quand nous sommes arrivés ici. Ils ont dû amasser force troupes depuis que nous nous sommes installés. Mon avis, roi, est que moi et mon frère chevauchions sur-le-champ, cette nuit, avec nos troupes. Il se peut qu'ils ne soient pas sur leurs gardes puisqu'ils ont appris que leur roi est présent avec une grande armée. Nous allons leur donner l'assaut et s'ils prennent la fuite, ils vont abandonner leurs troupes et seront moins ardents ensuite à nous attaquer. » Le roi trouva bien imaginé ce plan. « Nous allons préparer notre armée dès qu'il fera clair et aller à votre rencontre. » Ils résolurent la chose et conclurent ainsi cette réunion.

CHAPITRE LIII

Le jarl Hringr et son frère Adils préparèrent leur armée et allèrent la nuit même au sud sur la lande. Quand il fit clair, les gardes de Thórólfr virent cette armée. On sonna le branle-bas de combat et les hommes s'armèrent, on se disposa ensuite en ordre de bataille, en deux formations. Le jarl Álfgeirr commandait l'une et l'on portait son étendard devant lui. Faisaient partie de cette formation les troupes qui l'avaient suivi et aussi celles qui s'étaient rassemblées là, venant des districts. C'était une armée beaucoup plus nombreuse que celle qui suivait Thórólfr et Egill. Thórólfr était équipé ainsi : il avait un écu large et épais, un heaume très solide sur la tête, il était ceint de

l'épée qu'il appelait Langr, une grande et bonne arme. Il avait une vouge à la main; le fer était long de deux aunes, terminé par quatre pointes, mais à l'emmanchure, le fer était large, la douille à la fois longue et épaisse. Le manche n'était pas si gros que l'on ne pût atteindre la douille de la main, et étonnamment gros. Il y avait un crochet de fer dans la douille et le manche était complètement enveloppé d'un treillis de fer. On appelait hallebarde ce genre de lance[1]. Egill avait le même équipement que Thórólfr. Il était ceint de l'épée qu'il appelait Nadr[2] : il avait pris cette épée en Kúrland. C'était une arme excellente. Ni lui ni son frère n'avaient de broigne. Ils levèrent leur étendard et ce fut Thorfidr Strangi qui le porta. Toute leur troupe avait des écus norvégiens et un armement complètement norvégien. Dans cette formation, tous ceux qui étaient là étaient Norvégiens. Thórólfr et les siens se disposèrent en ordre de bataille près de la forêt. L'ordre de bataille d'Álfgeirr avança le long de la rivière.

Le jarl Adils et son frère virent qu'ils ne prendraient pas Thórólfr et les siens à l'improviste. Alors, ils se mirent à ranger leurs hommes en ordre de bataille. Eux aussi firent deux formations et eurent deux étendards. Adils se placa en face du jarl Álfgeirr et Hringr en face des vikings. Puis bataille éclata. De part et d'autre, on avança bien. Le jarl Adils attaqua ferme jusqu'à ce qu'Álfgeirr batte en retraite. Et les hommes d'Adils attaquèrent alors deux fois plus hardiment. Il ne fallut pas longtemps pour qu'Álfgeirr prenne la fuite, et il faut dire de lui qu'il s'esquiva par le sud sur la lande avec toute une bande. Il chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive à la fortification où se tenait le roi Adalsteinn. Alors, il dit : « Je ne veux pas que nous allions à la fortification; nous avons reçu grand blâme dernièrement lorsque nous sommes venus trouver le roi, alors que nous avions essuyé une défaite devant le roi Óláfr, et il ne va pas estimer que notre lot s'est amélioré dans cette expédition. Ce n'est pas la peine de s'attendre à obtenir des honneurs de sa part. » Puis il chevaucha vers le sud du pays et il faut dire de son expédition qu'il chevaucha nuit et jour jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'ouest, à Jarlsnes[3]. Il se procura un moyen de transport pour passer au sud de la lande et arriva en Valland[4]. Là, il avait de la parentèle. Il ne revint jamais plus en Angleterre.

Adils poursuivit alors les fuyards mais n'alla pas loin avant de rebrousser chemin et de revenir là où il y avait bataille, et il donna l'assaut. Ce que voyant, Thórólfr se porta à la rencontre du jarl et ordonna de porter l'étendard jusque-là, demandant à ses hommes de rester en formation et de serrer les rangs « faisons mouvement sur la forêt, dit-il, et qu'elle nous protège par derrière afin qu'ils ne puissent pas nous attaquer de tous côtés ». C'est ce qu'ils firent : ils se rangèrent devant la forêt. Il y eut alors rude bataille. Egill attaqua Adils et ils échangèrent de violents horions. Il y avait très grande différence de nombre et pourtant, il tomba plus d'hommes dans les rangs d'Adils. Thórólfr entra alors dans une telle fureur qu'il rejeta son écu sur son dos et empoigna sa lance à deux mains. Il se rua de l'avant et frappa des deux mains, d'estoc et de taille. Les gens reculèrent de toutes parts, mais il en tua beaucoup. Il fit place nette de la sorte vers l'étendard du jarl Hringr : il n'y avait pas moyen de lui résister. Il tua l'homme qui portait l'étendard du jarl Hringr et abattit la hampe de l'étendard. Puis il déchargea un coup de lance dans la poitrine du jarl, transperça la broigne et le corps, en sorte qu'elle ressortit entre les épaules, et le souleva de sa hallebarde au-dessus de sa tête, enfonça le talon de sa lance dans le sol : le jarl perdit la vie sur la lance et tout le monde le vit, tant ses propres hommes que ses ennemis. Puis Thórólfr brandit son épée et frappa à deux mains. Ses hommes, alors, attaquèrent aussi. Tombèrent force Gallois et Écossais, certains prenant la fuite. Et lorsque le jarl Adils vit la mort de son frère et la grande hécatombe parmi ses gens, certains prenant la fuite, lui-même estimant avoir chèrement payé, il se joignit à la déroute et courut jusqu'à la forêt. Il s'enfuit dans la forêt avec ses gens. Alors, toute l'armée qui les avait accompagnés se mit à fuir. Il y eut grande hécatombe parmi les hommes en déroute, et la débandade s'éparpilla un peu partout par la lande. Le jarl Adils avait baissé son étendard et nul ne sut où ils allaient, lui ou les autres. La nuit tomba bientôt, Thórólfr et Egill revinrent à leur campement, et au même instant arriva le roi Adalsteinn avec toute son armée, ils plantèrent leurs tentes et s'installèrent. Peu après arriva le roi Óláfr avec son armée. Ils plantèrent leurs tentes et s'installèrent là où leurs hommes s'étaient fixés. On dit alors au roi Óláfr que ses

deux jarls, Hringr et Adils, étaient tombés, ainsi qu'une grande quantité d'autres hommes à lui.

CHAPITRE LIV

Le nuit précédente, le roi Adalsteinn était dans la fortification dont on a parlé précédemment, et c'est là qu'il apprit qu'il y avait eu bataille sur la lande : il s'équipa aussitôt ainsi que toute l'armée et se dirigea vers le nord sur la lande. Il apprit précisément toutes les nouvelles, comment cette bataille s'était passée. Vinrent le trouver les frères, Thórólfr et Egill. Il les remercia bien de leur bravoure et de la victoire qu'ils avaient remportée, leur promettant son amitié entière. Ils restèrent là tous ensemble pendant la nuit. Le roi Adalsteinn réveilla son armée tôt le matin. Il eut un entretien avec ses chefs et dit quelle disposition devaient avoir ses troupes. Il disposa d'abord ses hommes en ordre de bataille et placa à la pointe de cette formation les compagnies qui étaient le plus ardentes. Il dit alors qu'il fallait mettre Egill à la tête de cette troupe « et Thórólfr, dit-il, sera avec sa troupe en compagnie de l'autre armée que je place là. Celle-ci sera la seconde formation de notre armée, dont il sera le chef, car les Écossais sont toujours en formation dispersée, ils y entrent, ils en sortent, ils avancent en divers endroits. Ils sont souvent dangereux si l'on n'y prend garde, mais ils sont épars sur le champ de bataille si on leur fait face[1] ». Egill répondit au roi : « Je ne veux pas que Thórólfr et moi, nous nous séparions pendant la bataille, mais je trouverais bon que l'on nous place là où il semblera que le besoin est le plus grand et où la bataille sera le plus rude. » Thórólfr dit : « Laissons le roi décider où il veut nous placer, assistons-le comme il lui plaît. De préférence, je serai là où tu seras placé, si tu le veux. » Egill dit : « Vous en déciderez donc, mais je me repentirai souvent de cette disposition. » Les hommes se disposèrent en ordre de bataille comme le roi l'avait prescrit et l'on dressa les étendards. La formation du roi se tint sur les terres qui allaient jusqu'à la rivière et la formation de Thórólfr marcha vers le haut en suivant la forêt.

Le roi Óláfr se mit à disposer ses troupes en ordre de bataille quand il vit qu'Adalsteinn l'avait fait pour les siennes. Lui aussi fit deux formations et fit marcher son étendard, et la formation qu'il commandait lui-même, sur le roi Adalsteinn et sa formation. Ils avaient, de part et d'autre, une si grande armée qu'il n'y avait pas de différence de nombre. Pour la seconde formation du roi Óláfr, elle marcha près de la forêt contre les troupes que commandait Thórólfr. Les chefs en étaient des jarls écossais. Les hommes étaient Écossais pour la plupart et cela faisait quantité de monde.

Puis les formations s'affrontèrent et il y eut bientôt grande bataille. Thórólfr attaqua ferme et fit avancer son étendard le long de la forêt, dans l'intention de progresser de telle sorte qu'il prenne la formation du roi sur le flanc gauche. Ils tenaient leurs écus devant soi, la forêt sur leur dextre, c'est elle qui les couvrait de ce côté-là. Thórólfr avançait de telle façon qu'il y avait peu de ses hommes devant lui, et au moment où il s'y attendait le moins, bondirent de la forêt le jarl Adils et la compagnie qui l'avait suivi. Beaucoup brandirent aussitôt, tous en même temps, leurs hallebardes contre Thórólfr et il tomba là, près de la forêt. Mais Thorfidr, qui portait l'étendard, se replia là où les rangs étaient le plus épais, et Adils les attaqua. Il y eut là grande bataille. Quand ils eurent abattu le chef, les Écossais poussèrent une clameur de victoire. Mais en entendant cela, et en voyant l'étendard de Thórólfr se replier, Egill pensa que Thórólfr ne devait pas le suivre. Il bondit ensuite jusque-là, entre les formations de bataille. Il se rendit rapidement compte des événements qui s'étaient produits là, dès qu'il trouva ses gens. Alors, il excita fort les troupes à l'attaque. Il était le plus avancé à la pointe des rangs. Il avait l'épée Nadr à la main. Il attaqua, frappant des deux mains, et abattit beaucoup d'hommes. Thorfidr portait l'étendard juste derrière lui, le reste de la troupe suivant l'étendard. Il y eut là très rude bataille. Egill progressa jusqu'à ce qu'il rencontre le jarl Adils. Ils échangèrent peu de horions avant que le jarl Adils tombe ainsi que maints hommes autour de lui, et après sa mort, les troupes qui l'avaient suivi prirent la fuite. Egill et ses gens les poursuivirent et tuèrent tous ceux qu'ils atteignirent car ce ne fut pas la peine de demander grâce. Pour les jarls écossais, ils ne

résistèrent pas longtemps quand ils virent que leurs autres camarades s'enfuyaient. Ils prirent aussitôt leurs jambes à leur cou. Egill et ses gens se dirigèrent là où se trouvait la formation du roi, ils la prirent sur le flanc gauche et firent bientôt grande hécatombe. La confusion se mit alors dans la formation de bataille et tout le monde se dispersa. Beaucoup d'hommes du roi Óláfr prirent la fuite et les vikings poussèrent une clameur de victoire. Lorsque le roi Adalsteinn estima que la formation du roi Óláfr cédait, il excita ses troupes et fit avancer l'étendard. Il fit une rude attaque, en sorte que l'armée d'Óláfr céda, et il y eut énorme hécatombe. Le roi Óláfr tomba là, ainsi que la plupart des troupes qu'il avait, car ceux qui se débandèrent furent tous tués quand on put les atteindre. Le roi Adalsteinn remporta là une très grande victoire.

CHAPITRE LV

Le roi Adalsteinn abandonna la bataille tandis que ses hommes pourchassaient les fuyards. Il retourna à la fortification et n'y prit pas ses quartiers de nuit avant qu'Egill n'eût chassé les fuyards, les poursuivant longtemps et tuant tous ceux qu'il atteignait. Puis il rebroussa chemin avec ses suivants et alla à l'emplacement de la bataille. Là, il trouva son frère Thórólfr, décédé. Il releva son cadavre et le lava, l'ensevelit ensuite comme c'était la coutume. Ils creusèrent une tombe[1] et y placèrent Thórólfr avec toutes ses armes et ses vêtements. Puis Egill lui passa un bracelet d'or à chaque bras avant qu'ils se quittent. Ensuite, ils amassèrent des pierres qu'ils recouvrirent de terre. Alors, Egill déclama une vísa :

17. *Le meurtrier du jarl*
Qui rien ne craignait
Vaillamment avança
Dans le vacarme de Thundr;
L'intrépide Thórólfr tomba,
La terre reverdit sur mon noble frère
Près de la Vina : c'est grand dol
Et nous avons dû le cacher[2].

Et il déclama encore :

18. *À l'ouest au-delà de la mer*
J'ai amoncelé les cadavres
Devant l'étendard; rude averse quand
J'attaquai Adils par Nadr bleue;
Le jeune Áleifr livra orage de l'acier
Contre les Angles; Hringr déchaîna
Le thing des armes; les corbeaux
Ne moururent pas de faim[1].

Puis Egill alla avec sa bande trouver le roi Adalsteinn et se présenta à lui alors qu'il était à boire. Il y eut là grande liesse. Lorsque le roi vit qu'Egill était entré, il dit de leur faire place nette sur le banc inférieur et qu'Egill devait s'asseoir dans le haut-siège en face de lui. Egill s'assit là et posa son écu à ses pieds. Il avait son heaume en tête et son épée en travers des genoux, tantôt la tirant à demi, tantôt la remettant au fourreau avec un bruit sec. Il était assis tout droit, la tête fort penchée. Egill avait les traits saillants, le front large, d'épais sourcils, un nez assez court mais extrêmement gros, la moustache épaisse et longue, le menton étonnamment large de même que les mâchoires, le cou épais, les épaules vastes, plus que les autres hommes, l'air dur et cruel quand il était fâché. Il était de belle taille et plus grand que quiconque, des cheveux d'un gris de loup et épais, et il fut chauve de bonne heure. Assis là comme on vient de l'écrire, il baissait l'un de ses sourcils jusque sur la joue et relevait l'autre jusqu'à la racine de ses cheveux. Egill avait les yeux et les sourcils noirs[2]. Il ne voulut pas boire, bien qu'on le servît, il baissait et levait alternativement les sourcils. Le roi Adalsteinn siégeait dans son trône. Lui aussi avait posé son épée en travers de ses genoux et alors qu'ils siégeaient ainsi depuis un moment, le roi tira son épée du fourreau, ôta de son bras un bracelet d'or de grande taille et excellent, le passa à la pointe de son épée, se leva, avança dans la salle et le tendit à Egill par-dessus le feu. Egill se leva, dégaina son épée et s'avança. Il passa son épée dans le trou du bracelet, le tira vers lui et revint à sa place[3]. Le roi s'assit dans son trône. Lorsqu'il s'assit, Egill passa le bracelet à son bras et ses sourcils se remirent en place. Alors, il posa son épée et son heaume et prit la corne qu'on lui avait apportée, et but. Puis il déclama une vísa :

19. *Le Hödr à la broigne fit prendre pour moi*
Le lacet hurlant enserrant
La potence du faucon;
Je sus passer l'anneau de la poutre
De l'écu sur la potence
De la tempête de la lance,
Le pourvoyeur du faucon de la bataille
M'a conféré un honneur[1].

À partir de ce moment-là, Egill but à son tour et parla à autrui. Ensuite, le roi fit apporter deux coffres. Il fallait deux hommes pour porter chacun d'eux. Ils étaient tous deux remplis d'argent. Le roi dit: « Ces coffres, Egill, sont à toi, et si tu arrives en Islande, tu remettras cet argent à ton père. Je le lui envoie en compensation pour son fils. Tu en partageras une partie avec vos parents, à toi et à Thórólfr, ceux qui te semblent le plus renommés. Pour toi, tu recevras de moi compensation pour ton frère chez moi, terres ou bien meubles, ce que tu préféreras, et si tu veux passer avec moi le reste de ta vie, je te procurerai estime et honneurs que tu m'indiqueras toi-même. » Egill prit l'argent et remercia le roi de ses présents et de ses propos amicaux. À partir de là, Egill se mit à se réjouir et alors, il déclama:

20. *Les pics de mes paupières*
S'abaissent par dol;
Voici que je viens de voir
S'aplanir les rides de mon front;
Le roi m'a fait relever les rochers
Qui ceignaient le sol de mon visage;
Nul n'est plus cruel
Pour le fil du bras[2].

Puis l'on soigna les blessés et ceux à qui il était donné de vivre. Egill resta chez le roi Adalsteinn l'hiver qui suivit la mort de Thórólfr et reçut de lui de très grands honneurs. Resta avec lui toute la troupe qui avait auparavant accompagné les deux frères et qui avait réchappé de la bataille. C'est alors qu'Egill composa une drápa sur le roi Adalsteinn. Dans ce poème, il est dit ceci:

21. *Voici que celui qui déchaîne la valkyrie,*
L'éminent descendant de prince,
A abbattu trois souverains; la terre tombe
Sous le descendant d'Ella.
Adalsteinn en conquit une autre:

Tout s'incline devant le roi de grand lignage;
Je le jure, briseur du feu de la vague.

Et voici le refrain de cette drápa :

22. *Voici que gît la piste élevée du renne*
Sous l'éminent et vaillant Adalsteinn[1].

Adalsteinn donna encore à Egill en récompense de sa poésie deux anneaux d'or et chacun pesait un marc, ainsi qu'un manteau précieux que le roi en personne avait porté auparavant. Mais lorsque vint le printemps, Egill anonça au roi qu'il avait l'intention de s'en aller, en été, en Norvège, voir ce qu'il en était de la situation d'Ásgerdr « la femme qu'à épousée Thórólfr, mon frère; il y a là grande fortune, et je ne sais pas s'ils ont quelque enfant en vie. Il faut que je m'en occupe s'ils sont en vie, mais c'est à moi que revient tout l'héritage si Thórólfr est mort sans enfant ». Le roi dit : « Ce sera à toi de décider, Egill, de t'en aller d'ici, si tu estimes avoir une affaire pressante, mais je trouverais meilleur que tu te fixes ici avec moi, aux conditions que tu voudras requérir. » Egill remercia le roi de ses paroles. « Je vais d'abord aller là où j'y suis tenu, mais il est bien probable que je reviendrai ici réclamer l'accomplissement de cette promesse lorsque je le pourrai. » Le roi le pria de faire ainsi. Puis Egill se prépara à s'en aller avec sa troupe, mais beaucoup restèrent chez le roi. Egill avait un grand langskip avec au moins cent vingt hommes dessus. Lorsqu'il fut prêt à faire ce voyage et qu'ils eurent vent favorable, il prit la mer. Le roi Adalsteinn et lui se quittèrent en termes très amicaux. Il demanda à Egill de revenir au plus vite. Egill dit qu'il en serait ainsi. Puis Egill se dirigea sur la Norvège et quand il aborda, il pénétra au plus vite dans le Firdalfylki. Il apprit que le hersir Thórir était mort et qu'Arinbjörn avait repris son héritage et avait été fait baron. Il alla trouver Arinbjörn et fut excellemment reçu. Arinbjörn l'invita à rester. Egill remercia. Il fit tirer son bateau à terre et prendre quartiers à ses troupes. Arinbjörn reçut Egill avec onze hommes, et il passa l'hiver chez lui.

CHAPITRE LVI

Berg-Önundr, fils de Thorgeirr Thyrnifótr, avait épousé Gunnhildr, fille de Björn Höldr. Elle s'était transportée dans son domaine, à Askr. Pour Ásgerdr, qu'avait épousée Thórólfr fils de Grímr le Chauve, elle était chez Arinbjörn, son parent. Elle et Thórólfr avaient une fille en jeune âge qui s'appelait Thordís; la petite fille était avec sa mère. Egill dit à Ásgerdr la mort de Thórólfr et lui proposa de veiller sur elle. Ásgerdr fut très affligée de ce récit, mais elle fit bonne réponse aux propos d'Egill, sans dire grand-chose toutefois. L'automne s'avançant, Egill devint mélancolique, il restait souvent assis, tête baissée, enveloppé dans son manteau. Une fois, Arinbjörn vint le trouver et demanda la cause de sa mélancolie « tu as beau avoir subi grand dol par la perte de ton frère, il est viril de supporter vaillamment cela. Il faut survivre aux disparus. Et que déclames-tu à présent? Fais-moi entendre cela ». Egill dit qu'il avait composé ceci pour se divertir :

23. *La Hlín de la falaise du faucon*
Me fait fausse figure;
Jeune, j'osais bien autrefois
Lever la barre transversale de mon front;
À présent il me faut piquer dans mon manteau
Le piton d'entre mes sourcils
Lorsque je viens à penser
À la coiffe du sol de Berg-Önundr[1].

Arinbjörn demanda qui était cette femme pour qui il composait une strophe amoureuse « as-tu caché son nom dans cette vísa? ». Alors, Egill déclama :

24. *Rarement celai le nom*
De la parente de la Skuld de pierre
Au banquet des descendants de Narfi;
Diminue le chagrin de la forteresse du feu de Hlér;
Car certains manipulent des doigts poétiques
Sur le récapitulateur du thing
Du vacarme de l'armure de la Róta à la lance,
Sur l'ambroisie de l'initiateur de la bataille[2].

« C'est ici, dit Egill, comme on dit souvent, que l'on

parle pour son seul ami. Je vais te dire, puisque tu le demandes, sur quelle femme j'ai composé. C'est Ásgerdr, ta parente, et je voudrais que tu m'aides à obtenir ce parti. » Arinbjörn dit qu'il trouvait cela bien pensé « certes, je vais intervenir pour que cette union se fasse ». Puis Egill présenta cette proposition à Ásgerdr, mais elle s'en remit à l'avis de son père et d'Arinbjörn, ses parents. Ensuite, Arinbjörn discuta avec Ásgerdr et elle fit les mêmes réponses que précédemment. Arinbjörn encourageait ce mariage. Puis Arinbjörn et Egill allèrent trouver Björn, Egill fit sa demande et sollicita la main d'Ásgerdr, fille de Björn. Celui-ci fit bon accueil à ces propos et dit qu'il s'en remettait à Arinbjörn. Ce dernier se fit pressant et l'affaire se conclut ainsi : Egill se fiança et les noces devaient avoir lieu chez Arinbjörn. Lorsque l'on en vint au moment de cette réunion, il y eut un banquet très magnifique quand Egill se maria. Alors, il fut très joyeux pendant le reste de l'hiver.

Au printemps, Egill équipa un bateau marchand pour faire le voyage d'Islande. Arinbjörn lui conseillait de ne pas se fixer en Norvège tant que les pouvoirs de Gunnhildr étaient si grands « car elle est très mal disposée envers toi, dit Arinbjörn, et le fait que toi et Eyvindr vous soyez rencontrés en Jótland a bien fait empirer les choses ». Lorsque Egill fut prêt et qu'il eut bon vent, il prit la mer et son voyage se passa bien. Il arriva en automne en Islande et se dirigea sur le Borgarfjördr. Il avait alors passé douze[1] hivers à l'étranger. Grímr le Chauve se faisait vieux. Il se réjouit quand Egill revint. Egill alla loger à Borg, accompagné de Thorfinnr Stangi et de beaucoup de monde. Ils passèrent l'hiver chez Grímr le Chauve. Egill avait des biens innombrables mais on ne mentionne pas qu'il ait partagé l'argent que lui avait remis le roi Adalsteinn ni avec Grímr le Chauve ni avec d'autres. Cet hiver-là, Thorfinnr épousa Saeunn, fille de Grímr le Chauve, et au printemps suivant, Grímr le Chauve leur donna une résidence à Langárfors, ainsi que des terres en partant du Leiruloekr, entre la Langá et l'Álptá, jusqu'à la montagne. La fille de Thorfinnr et de Saeunn fut Thordís, qu'épousa Arngeirr de Hólmr, fils de Bersi Sans-Dieu; leur fils fut Björn champion du Hítardalr[2]. Egill resta chez Grímr le Chauve quelques hivers. Il s'occupa de l'administration et de la gestion du domaine

non moins que Grímr le Chauve. Egill devint encore plus chauve. Le district se mit alors à être colonisé un peu partout. Hrómundr, frère de Grímr le Hálogalandais, habita à Thverárhlíd avec son équipage. Hrómundr était père de Gunnlaugr, père de Thurídr Dylla, mère d'Illugi le Noir[1].

Il y avait bon nombre d'hivers qu'Egill était à Borg. Un été, il se fit que des bateaux arrivèrent de Norvège en Islande : on apprit alors que Björn Höldr était mort. On ajoutait que le bien qu'avait possédé Björn, c'était Berg-Önundr, son gendre, qui l'avait repris. Il avait transporté chez soi tous les bien meubles, pour les terres, il les avait fait bâtir et les avait toutes affermées. Il s'était également approprié toutes les terres qui avait appartenu à Björn. Lorsque Egill apprit cela, il s'enquit soigneusement pour savoir si c'était Berg-Önundr qui avait exécuté ses propres desseins là-dessus, ou s'il s'était reposé sur l'appui de gens plus importants. On lui dit qu'Önundr s'était lié de grande amitié avec le roi Eiríkr et encore plus avec Gunnhildr. Egill ne se soucia pas de cette affaire pendant l'automne, mais lorsque l'hiver fut passé et que vint le printemps, il fit lancer un bateau qui lui appartenait et qui avait été mis au hangar près de Langárfors. Il équipa ce bateau pour prendre la mer et se procura des hommes d'équipage. Ásgerdr, sa femme, fut du voyage mais Thordís, fille de Thórólfr, resta en Islande.

Egill prit la mer lorsqu'il fut prêt. Il n'y a rien à raconter de son voyage avant qu'il n'arrive en Norvège. Il alla trouver tout de suite Arinbjörn, le plus tôt qu'il put. Arinbjörn lui fit bel accueil et lui offrit de rester chez lui, ce qu'il accepta : lui et Ásgerdr y allèrent avec quelques hommes. Egill vint bientôt discuter avec Arinbjörn des réclamations qu'il estimait avoir à faire dans ce pays. Arinbjörn dit : « Cette affaire me paraît peu engageante. Berg-Önundr est dur et tyrannique, inique et cupide, et il a grand soutien du roi et de la reine. Gunnhildr est ta plus grande ennemie, comme tu le sais déjà, et ce n'est pas elle qui encouragera Önundr à redresser cette cause. » Egill dit : « Il faut que le roi nous laisse obtenir justice selon la loi en cette affaire, et avec ton aide, je ne me fais pas de montagnes d'avoir à chercher à obtenir satisfaction légale auprès de Berg-Önundr. » Ils en conclurent qu'Egill allait équiper un cotre. Ils y montèrent à près de

vingt hommes, allèrent vers le sud en Hördaland et arrivèrent à Askr. Là, ils allèrent à la maison, trouver Önundr. Egill exposa sa cause, exigea d'Önundr une répartition de l'héritage de Björn et dit que les filles de Björn avaient des droits égaux sur son héritage, selon les lois « bien que je pense, dit Egill, que l'on doive estimer Ásgerdr de bien plus noble famille que Gunnhildr, ta femme ». Önundr dit alors très sèchement : « Tu es un homme étonnamment hardi, Egill, toi qui es mis hors-la-loi par le roi Eiríkr, de venir ici dans son pays et d'envisager de t'en prendre à ses hommes. Tu dois bien penser, Egill, que je n'ai cure d'hommes comme toi et que j'ai d'autant moins cure de t'entendre dire que tu te tiens pour héritier de la part de ta femme, car tout le monde sait qu'elle descend d'esclaves par sa mère. » Önundr prodigua des propos violents pendant un moment. Quand Egill vit qu'Önundr ne voulait rien céder sur cette affaire, il convoqua un thing et soumit cette affaire aux lois du Gulathing[1]. Önundr dit : « Je vais aller au Gulathing et je voudrais que tu n'en repartes pas sain et sauf. » Egill dit qu'il se risquerait à cela, qu'il irait néanmoins « advienne que pourra sur la façon dont se terminera notre affaire ». Puis Egill et les siens s'en allèrent, et quand il arriva à la maison, il raconta à Arinbjörn son voyage ainsi que la réponse d'Önundr. Arinbjörn fut très fâché que Thóra, la sœur de son père, eût été traitée d'esclave. Il alla trouver le roi Eiríkr et lui présenta cette affaire. Le roi Eiríkr prit ses propos plutôt en mauvaise part, disant qu'il y avait longtemps qu'Arinbjörn secondait fort la cause d'Egill « c'est grâce à toi que je l'ai laissé rester ici dans le pays, mais on va trouver que je suis dans une mauvaise passe si tu l'encourages à s'en prendre à mes amis ». Arinbjörn dit : « Tu dois nous laisser obtenir justice sur cette affaire. » Le roi était plutôt renfrogné. Arinbjörn découvrit pourtant que la reine devait être encore bien pire. Il rebroussa chemin et dit que les choses prenaient plutôt mauvaise tournure.

L'hiver passa et l'on vint au moment d'aller au thing. Egill était du voyage. Le roi Eiríkr était là et avait quantité d'hommes. Berg-Önundr était dans la suite du roi avec son frère et ils avaient une grande escorte. Lorsque le thing en vint aux procès, les deux partis allèrent à l'endroit où siégeait le tribunal, le terrain était plat, des

piquets de noisetier y étaient fichés en rond, et reliés par une corde : on appelait cela les vébönd[1]. À l'intérieur de ce cercle siégeaient les juges, douze du Firdafylki et douze du Sygnafylki, douze du Hördafylki : c'étaient ces trois douzaines d'hommes qui devaient statuer sur les procès. Arinbjörn décréta qui serait juge dans le Firdafylki et Thórdr d'Aurland, qui dans le Sogn ; ils étaient tous du même parti. Arinbjörn avait amené quantité de monde au thing. Il avait un snekkja avec tout son équipage et beaucoup de petits bateaux, des cotres et des bachots que commandaient les boendr. Le roi Eiríkr avait une grande troupe, six ou sept langskip. Il y avait là aussi une grande foule de boendr. Egill présenta sa cause : il exigeait que les juges statuent selon les lois sur son procès contre Önundr. Il exposa les preuves qu'il avait pour réclamer le bien qu'avait possédé Björn fils de Brynjólfr. Il dit qu'Ásgerdr, fille de Björn et son épouse légitime, à lui, Egill, avait accès à l'héritage, qu'elle y était attitrée par naissance[2] et descendante de nobles gens originaires du pays par son lignage de tous côtés, et qu'elle était de familles de rois et de jarls ; il requérait les juges d'adjuger à Ásgerdr la moitié de l'héritage de Björn, terres et biens meubles. En entendant ses propos, Berg-Önundr prit la parole : « Gunnhildr, ma femme, dit-il, est fille de Björn et d'Álof, la femme que Björn avait épousée selon les lois. Gunnhildr est la légitime héritière de Björn. Pour cette raison, j'ai repris tout le bien qu'avait possédé Björn, car je savais que la seule autre fille de Björn n'avait pas à reprendre l'héritage, sa mère ayant été butin de guerre, puis prise pour concubine avec le consentement de ses parents et transportée de pays en pays. Pour toi, Egill, tu as l'intention de procéder ici, comme partout ailleurs où tu es allé, par obstination et injustice. Mais maintenant, cela ne te servira à rien, car le roi Eiríkr et la reine Gunnhildr m'ont promis que j'obtiendrais mon droit dans toute cause qui incombe à leur pouvoir. Je vais produire, devant le roi et les juges, les preuves véridiques que Thóra Hlaböndr, mère d'Ásgerdr, a été enlevée de force à Thórir, son frère, et une seconde fois, à Brynjólfr d'Aurland. Elle a alors quitté le pays avec des vikings et des hommes mis hors-là-loi par le roi, et c'est sous cette proscription que Björn et Thóra ont conçu cette fille, Ásgerdr. C'est merveille qu'Egill veuille rendre nuls et

non avenus tous les décrets du roi Eiríkr: en premier lieu, que toi, Egill, sois venu ici dans ce pays après que le roi Eiríkr t'a fait proscrire, et aussi que, bien que tu aies épousé une esclave, tu la déclares attitrée à l'héritage, alors que son père et sa mère étaient mis hors-la-loi par le roi. » Alors, Arinbjörn prit la parole: « Nous allons présenter des témoins, roi Eiríkr, en leur faisant confirmer par serment qu'il fut stipulé dans les accords passés entre Thórir, mon père, et Björn Höldr, qu'Ásgerdr, fille de Björn et de Thóra, fut instituée héritière de Björn, son père, de même le fait, que vous savez vous-même, roi, que tu as installé Björn dans ce pays et que toute cette affaire était conclue, qui auparavant avait séparé les partis avant accords[1]. »

Le roi ne répondit pas tout de suite à ces propos. Alors, Egill déclama:

25. *Le buisson d'épines déclare*
Née d'esclaves mon char de la rivière
De la corne. Cet Önundr ne s'affaire
Qu'à sa cupidité. Secoueur de lances,
J'ai épousé une Norne de l'aiguille
Attitrée à l'héritage;
Accepte, descendant d'Audi
Les prompts serments[2].

Arinbjörn fit alors présenter le témoignage de douze hommes, tous bien choisis, ils avaient tous entendu les accords de Thórir et de Björn et offrirent au roi et aux juges de prêter serment en conséquence. Les juges acceptèrent de recevoir leurs serments si le roi ne l'interdisait pas. Le roi dit qu'il ne ferait rien ni pour le permettre ni pour l'interdire. Alors, la reine Gunnhildr prit la parole, disant: « Il est étonnant de voir, roi, comme tu laisses ce grand flandrin d'Egill embrouiller toutes tes affaires. Est-ce que tu ne trouverais rien à redire s'il invoquait le jugement du roi contre toi. Mais si tu ne veux prendre aucune décision qui soit de quelque secours à Önundr, je ne tolérerai pas qu'Egill foule aux pieds mes amis de telle sorte qu'il s'empare par iniquité du bien d'Önundr, — et où es-tu, Askmadr[3], viens donc avec tes gens à l'endroit où sont les juges et ne laisse pas juger cette iniquité. » Alors, Askmadr et ses suivants bondirent au tribunal, tranchèrent les vébönd, brisèrent les piquets et dispersèrent les juges par la force. Il y eut alors force clameurs

au thing, mais tous les hommes qui étaient là étaient sans armes[1]. Egill dit alors : « Est-ce que Berg-Önundr va entendre mes paroles ? — J'entends », dit-il. « Je veux t'offrir de nous battre en duel, et de plus, ici, au thing. Que celui qui remportera la victoire ait tout le bien, terres et biens meubles, mais si tu ne l'oses pas, sois objet d'infamie pour quiconque[2]. » Alors, le roi Eiríkr répondit : « Si tu as, Egill, absolument envie de te battre, nous te l'accorderons. » Egill répondit : « Je ne veux pas me battre contre toi ou contre une troupe en nombre écrasant, mais à parties égales, je ne m'enfuirai pas, si cela m'est accordé, et je ne ferai acception de personne là-dessus. » Alors Arinbjörn dit : « Allons-nous-en, nous n'avons rien à faire ici pour cette fois, qui nous soit de quelque profit. » Puis il s'en alla et toute la troupe avec lui.

Alors, Egill fit demi-tour en disant : « Je vous prends à témoin, Arinbjörn et toi, Thórdr, et tous les hommes qui peuvent entendre mes paroles, barons et juges[3], que j'interdis de bâtir ou de travailler sur toutes les terres qui ont appartenu à Björn. Je te l'interdis, à toi, Berg-Önundr, et à tous les autres hommes, de ce pays ou étrangers, dignitaires ou non, et quiconque le fera, je l'assigne pour violation du droit du pays, rupture de trêve et courroux des dieux. » Alors, Egill s'en alla avec Arinbjörn, ils allèrent à leurs bateaux en dépassant une colline qui les dérobait à la vue du thing. Quand Arinbjörn arriva à son bateau, il dit : « Tout le monde sait quelles ont été les conclusions de ce thing : nous n'avons pas obtenu justice et le roi est si fâché que je m'attends à ce qu'il mène la vie dure à nos hommes s'il le peut. Je veux que chacun aille à son bateau et rentre chez soi. » Puis il dit à Egill : « Va-t'en à ton bateau avec tes compagnons, décampez et prenez garde à vous car le roi va essayer de vous retrouver. Venez nous trouver alors, quoi qu'il puisse advenir entre le roi et vous. » Egill fit comme il le disait, ils montèrent à trente dans un cotre et s'en allèrent au plus vite. Ce bateau était très rapide. Sortirent alors du port quantité d'autres bateaux qui appartenaient à Arinbjörn, cotres et bachots, mais le langskip qui appartenait à Arinbjörn s'en alla en dernier lieu parce qu'il était lourd à mener à la rame. Le cotre d'Egill le dépassa rapidement. Alors, Egill déclama une vísa :

26. *Traître sur l'héritage,*
L'héritier du Thyrnifótr
Me dépossède de mon bien;
Je n'obtiens de lui que menaces
Et imprécations
Quand je ne peux lui revaloir ce pillage
De l'affection des bœufs;
Nous avons débattu de force biens[1].

Le roi Eiríkr avait entendu les dernières paroles qu'Egill avait dites au thing et il en fut fort fâché. Mais tout le monde était allé sans armes au thing, aussi le roi n'attaqua-t-il pas. Il ordonna à tous ses hommes d'aller aux bateaux et ils firent comme il disait. Alors le roi tint un thing particulier et énonça ses intentions : « Nous allons enlever les tentes de nos bateaux; je veux aller trouver Arinbjörn et Egill. Je veux aussi vous annoncer que je veux mettre Egill à mort si nous en trouvons l'occasion et n'épargner aucun de ceux qui voudront s'y opposer. » Après cela, ils allèrent à leurs bateaux et se préparèrent au plus vite, lancèrent les bateaux et ramèrent jusqu'à l'endroit où s'étaient trouvés les bateaux d'Arinbjörn. Le roi fit alors ramer à leur poursuite vers le nord, dans le chenal. Lorsqu'ils arrivèrent dans le Sognsaer, ils virent les gens d'Arinbjörn. Ils faisaient entrer le langskip dans le Saudungssund et le roi se dirigea vers cet endroit. Là, il rejoignit le bateau d'Arinbjörn, il l'aborda aussitôt et ils s'adressèrent la parole. Le roi demanda si Egill était sur le bateau. Arinbjörn répondit : « Il n'est pas sur mon bateau. Vous pourrez aussi, roi, le vérifier promptement. Il n'y a ici, à bord, que des gens que vous reconnaîtrez, et Egill n'est pas homme à se cacher sous le tillac si vous le rencontriez. » Le roi demanda ce qu'Arinbjörn savait d'Egill en dernier lieu, et il dit qu'Egill était dans un cotre avec trente hommes « et ils sont allés jusqu'au Steinssund ». Le roi et ses gens avaient vu beaucoup de bateaux ramer jusqu'au Steinssund. Le roi leur ordonna de pénétrer dans le chenal par l'intérieur pour aller ainsi à la rencontre d'Egill. Il y avait un homme qui se nommait Ketill. Il était hirdmadr du roi Eiríkr. Il pilota le bateau du roi que celui-ci barra lui-même[2]. Ketill était un homme de grande taille et avenant de visage, et proche parent du roi, les gens disent qu'il avait la même apparence que le roi. Avant de partir pour le thing, Egill

avait fait mettre à flot son bateau pour y transporter la cargaison, maintenant, il alla à l'endroit où se trouvait un bateau marchand, ils montèrent sur ce bateau, le cotre resta sur ses accores entre la côte et ce bateau, en laissant les rames dans leurs tolets[1]. Au matin, alors qu'il faisait à peine clair, ceux qui montaient la garde s'aperçurent que de gros bateaux ramaient sur eux. Quand Egill le sut, il se leva aussitôt. Il vit bientôt qu'il allait y avoir hostilités. Il y avait là six langskip qui se dirigeaient sur eux. Egill leur dit alors de courir tous dans le cotre. Il prit deux coffres que le roi Adalsteinn lui avait donnés, il les gardait toujours avec lui. Ils sautèrent dans le cotre. Il s'arma rapidement ainsi qu'eux tous, et ils avancèrent à la rame entre la côte et le snekkja qui était le plus proche du rivage : c'était le bateau du roi Eiríkr. Et comme cela se passa rapidement et qu'il ne faisait pas très clair, les bateaux se croisèrent et quand les deux gaillards d'avant furent à hauteur l'un de l'autre, Egill jeta une lance qui atteignit par le milieu du corps l'homme qui était à la barre : c'était Ketill Hödr[2]. Alors le roi Eiríkr héla ses hommes pour leur ordonner de ramer à la poursuite d'Egill. Lorsque les bateaux croisèrent le bateau marchand, les hommes du roi sautèrent dessus, et ceux des hommes d'Egill qui y étaient restés et n'avaient pas sauté dans le cotre furent tous tués, tous ceux que l'on put atteindre, certains sautant à terre. Périrent là dix des suivants d'Egill. Quelques bateaux ramèrent à la poursuite d'Egill, et quelques-uns pillèrent le bateau marchand. On s'empara de tout le bien qu'il y avait à bord et ils brûlèrent ce bateau. Pour ceux qui ramaient à la poursuite d'Egill, ils souquèrent furieusement, se mettant à deux par rame. Il ne manquait pas de monde à bord alors qu'Egill avait un petit équipage. Ils étaient à dix-huit dans le cotre. Alors, ils se rejoignirent. Entre cette île et la plus proche, il y avait un chenal guéable. La mer était sur son reflux. Egill poussa le cotre dans le chenal guéable : un snekkja n'y passait pas et ils se quittèrent là. Alors le roi rebroussa chemin vers le sud et Egill s'en alla au nord trouver Arinbjörn. Il déclama une vísa :

27. *Voici que le coriace Rögnir du vacarme*
Du feu du combat
A abattu dix féaux de notre suite
Mais j'ai évité tout reproche,

Car l'épais saumon des blessures
De Sýr qui sortit de ma main
A pris son vol parmi
Les côtes courbes de Ketill[1].

Egill vint trouver Arinbjörn et lui dit ces nouvelles. Arinbjörn dit qu'il n'attendait rien de mieux de leurs démêlés avec le roi Eiríkr, « mais tu ne manqueras pas de biens[2], Egill. Je vais te compenser ce bateau en t'en donnant un autre avec lequel tu seras en état d'aller en Islande ». Ásgerdr, la femme d'Egill, était restée avec Arinbjörn depuis qu'ils étaient allés au thing. Arinbjörn remit à Egill un bateau en état de prendre la haute mer et le fit charger de bois. Egill l'équipa pour prendre la mer, emmenant encore près de trente hommes. Arinbjörn et lui se quittèrent en termes amicaux. Alors, Egill déclama :

28. *Que les dieux chassent le prince du pays;*
Que les dieux lui revaillent
Le pillage de mon bien;
Courroucés soient Ódinn et les puissances;
Que Freyr et Njördr fassent fuir
De ses terres le tyran;
Que l'Ase du pays se lasse
De l'ennemi des hommes qui viole le sanctuaire[3].

CHAPITRE LVII

Haraldr à la belle chevelure fit accéder ses fils au pouvoir, en Norvège, lorsqu'il se mit à vieillir. Il donna au roi Eiríkr la supériorité sur tous ses fils et, lorsqu'il eut été roi soixante-dix hivers, il remit à Eiríkr son royaume. À cette époque-là, Gunnhildr engendra un fils, le roi Haraldr l'aspergea d'eau et lui donna son propre nom, ajoutant qu'il serait roi après son père s'il vivait assez longtemps pour cela. Alors, le roi Haraldr prit du repos, il était d'ordinaire en Rógaland ou en Hördaland, trois hivers après, il mourut en Rógaland et on lui érigea un tertre près du Haugasund. Mais après sa mort, il y eut de grandes disputes entres ses fils car les gens du Vík prirent pour roi Óláfr et ceux du Thrándheimr, Sigurdr. Mais Eiríkr abattit ses deux frères à Túnsberg, un hiver après

la mort du roi Haraldr[1]. Tout cela se passa le même été : l'expédition, depuis le Hördaland, du roi Eiríkr avec son armée jusqu'au Vík, à l'est, pour livrer bataille à ses frères, les démêlés, auparavant, d'Egill et de Berg-Önundr au Gulathing et les événements dont on vient de parler.

Lorsque le roi alla lever des troupes[2], Berg-Önundr resta dans son domaine car il trouvait imprudent de le laisser tant qu'Egill n'avait pas quitté le pays. Son frère, Haddr, était là avec lui. Il y avait un homme qui s'appelait Fródi, parent et fils adoptif du roi Eiríkr. C'était un très bel homme, jeune et pourtant de belle taille. Le roi Eiríkr le laissa aux bons soins de Berg-Önundr. Fródi siégeait à Alreksstadir dans un domaine du roi et y avait une escorte. Il y avait un fils du roi Eiríkr et de Gunnhildr qui se nommait Rögnvaldr; il avait alors dix ou douze hivers et promettait de devenir un homme des plus accomplis. Il était chez Fródi quand tout cela se passait. Avant que le roi Eiríkr s'en aille lever des troupes, il fit proscrire Egill d'un bout à l'autre de la Norvège, n'importe qui pouvait le tuer. Arinbjörn alla lever les troupes avec le roi, mais avant qu'il s'en aille, Egill fit prendre la mer à son bateau et se dirigea vers une station de pêche qui s'appelle Vitar, au large d'Aldi[3] : c'est hors de la route normale. Il y avait là des pêcheurs et l'occasion était belle de demander les nouvelles. Il apprit alors que le roi l'avait fait hors-la-loi. Alors Egill déclama une vísa :

29. *Alfe du pays, le briseur de lois*
M'a imposé long voyage;
Le fratricide s'en laisse imposer
Par son épousée;
Je revaudrai à Gunnhildr
Cette proscription; cruelle est son humeur;
Jeune, j'étais prompt
À venger les forfaitures[4].

Il y avait peu de vent : il soufflait de la montagne pendant la nuit et il y avait une brise marine pendant la journée. Un soir, Egill et ses gens cinglèrent vers la haute mer et les pêcheurs qui avaient été chargés d'espionner les déplacements d'Egill ramèrent vers la côte. Ils étaient en état de dire qu'Egill avait pris le large et était parti. Ils firent parvenir ce renseignement à Berg-Önundr. Ce que sachant, celui-ci renvoya tous les hommes qu'il avait gardés là par prudence. Il rama jusqu'à Álreksstadir et invita Fródi à venir chez lui, car Berg-Önundr avait de la

bière en abondance chez lui. Fródi l'accompagna, emmenant quelques hommes. Ils firent là un excellent banquet et eurent grande liesse : il n'y avait rien à craindre.

Rögnvaldr, le fils du roi, avait un karfi, six hommes ramaient à bord. Il était tout peint au-dessus de la ligne de flottaison. Il emmena dix ou douze hommes qui le suivaient constamment. Lorsque Fródi fut parti, Rögnvaldr prit le karfi et ils ramèrent jusqu'à Herdla[1], à douze en tout. Il y avait là une grande demeure royale que dirigeait un homme qui s'appelait Skegg-Thórir. Rögnvaldr avait été élevé là dans son enfance. Thórir accueillit avec joie le fils du roi. Il ne manquait pas, là non plus, de boisson en abondance. Comme on l'a écrit précédemment, Egill avait pris la mer pendant la nuit et lorsque vint le matin, le vent tomba et il se fit un calme plat. Ils se laissèrent dériver pendant quelques nuits. Mais lorsqu'une brise de mer se leva, Egill dit à ses matelots : « Maintenant, nous allons cingler vers la côte, car je ne sais pas bien, pour le cas où nous aurions un vent de mer vif, où nous toucherions terre, et il n'y a guère à s'attendre à trouver d'endroit paisible. » Les marins prièrent Egill de décider de leur voyage. Puis ils hissèrent la voile et cinglèrent sur la station de pêche de Herdla. Là, ils trouvèrent un bon port, montèrent la tente sur leur bateau et mouillèrent là pendant la nuit. Ils avaient dans leur bateau une petite barque : Egill y monta avec deux hommes. Pendant la nuit, il rama jusqu'à Herdla et là, envoya un homme demander les nouvelles. Lorsque celui-ci revint, il dit qu'il y avait là, à la ferme, Rögnvaldr, fils du roi, et ses hommes « ils étaient assis à boire. J'ai rencontré un des domestiques, il était ivre et il a dit qu'on buvait, rien de moins, à la santé de Berg-Önundr, même si c'était Fródi qui était là au banquet avec quatre hommes ». Il dit qu'il n'y avait là que les gens de la maison, en dehors de Fródi et de ses hommes. Puis Egill revint à son bateau et ordonna à ses hommes de se lever et de prendre leurs armes. C'est ce qu'ils firent. Ils mouillaient à l'ancre. Egill fit garder le bateau par douze hommes, pour lui, il monta dans la chaloupe, avec dix-sept hommes et ils ramèrent ensuite le long du chenal. Ils s'arrangèrent pour arriver le soir à Fenhring et mouillèrent là dans une crique cachée. Alors, Egill dit : « Maintenant, je vais monter tout seul dans l'île, épier et me renseigner, et vous, vous m'atten-

drez ici. » Egill avait les armes qu'il avait coutume de porter, heaume et bouclier, épée ceinte, lance en mains. Puis il monta dans l'île et s'avança le long d'une forêt. Il avait tiré un chapeau par-dessus son casque. Il arriva à un endroit où se trouvaient quelques garçons, auprès de gros chiens de berger, et lorsqu'ils entrèrent en conversation, il demanda d'où ils étaient et pourquoi ils étaient là avec de si gros chiens. Ils dirent : « Tu dois être complètement idiot, tu n'as pas entendu dire qu'il y a un ours dans cette île, il fait de terribles ravages, il tue les gens et le bétail et sa tête est mise à prix. Nous veillons ici chaque nuit à Askr sur notre bétail qui est enfermé dans une prairie close — et pourquoi vas-tu tout armé, de nuit ? » Il dit : « J'ai peur de l'ours et je crois qu'il n'y en a pas beaucoup qui aillent sans armes. L'ours m'a pourchassé longtemps cette nuit, et regardez-le donc, il est à l'orée du bois. Est-ce que tout le monde dort à la ferme ? » Un gamin dit que Berg-Önundr et Fródi devaient être encore à boire, « ils y passent toutes les nuits. — Dites-leur alors, dit Egill, où est l'ours, pour moi, il faut que je me dépêche d'aller chez moi. » Il s'en alla, le gamin courut à la ferme et à la salle où ils buvaient. Il se trouvait que tout le monde était allé dormir, sauf eux trois, Önundr, Fródi et Haddr. Le gamin dit où était l'ours. Ils prirent leurs armes qui étaient pendues auprès d'eux et bondirent aussitôt dehors, puis montèrent jusqu'à la forêt : celle-ci s'avance jusque là, avec des broussailles en quelques endroits. Le gamin leur dit à quel endroit, dans ces buissons, s'était trouvé l'ours. Ils virent remuer des branches et pensèrent que l'ours devait être là. Berg-Önundr dit alors à Haddr et à Fródi de courir s'interposer avant le plus épais de la forêt pour veiller que l'ours n'y arrive pas. Pour lui, il courut vers les buissons. Il avait un heaume et un écu, l'épée au côté et une hallebarde à la main. C'était Egill qui était dans les buissons, et pas l'ours, et quand il vit où était Berg-Önundr, il brandit son épée, elle avait une boucle entre les gardes, il se la passa autour du bras et l'y laissa pendre. Il se saisit de sa lance et se précipita sur Berg-Önundr mais lorsque celui-ci vit cela, il accéléra sa course, se couvrit de son bouclier. Avant de s'affronter, chacun jeta sa lance sur l'autre. Egill avança son écu pour parer le coup de lance qui arriva de biais, ricocha sur l'écu et vola dans la plaine, mais la lance d'Egill arriva au milieu

de l'écu, le transperça de toute la longueur de la lame et y resta fichée. Önundr eut du mal à porter son écu. Alors, Egill empoigna rapidement son épée par la poignée. Önundr entreprit de dégainer la sienne mais il n'y était parvenu qu'à moitié qu'Egill le transperça de la sienne. Önundr s'effondra sous le coup, mais Egill retira brutalement son épée et assena à Önundr un coup de taille qui le décapita presque. Puis Egill retira sa lance de l'écu. Haddr et Fródi virent tomber Berg-Önundr et coururent jusque-là. Egill se retourna contre eux. Il jeta sa lance sur Fródi : elle transperça son écu et s'enfonça dans sa poitrine en sorte qu'elle lui ressortit dans le dos ; il tomba aussitôt à la renverse, mort. Egill prit alors son épée et se tourna conte Haddr, et ils n'échangèrent que quelques horions avant que Haddr tombe. Les garçons survinrent alors et Egill leur dit : « Prenez soin d'Önundr, votre maître et de ses camarades, pour que les bêtes ou les oiseaux ne lacèrent pas leurs charognes. » Egill alla son chemin et ne marcha pas longtemps avant que ses camarades ne viennent à sa rencontre, à onze, six gardant le bateau. Ils lui demandèrent à quoi il s'était occupé. Il déclama alors :

30. *Trop longtemps suis resté*
À subir sans vengeance l'arbre
Du monde de lumière du poisson
Du fjord de la bruyère;
Je gardais mieux mon bien naguère;
J'ai fait en sorte que s'accommodent de leurs blessures
Berg-Önundr navré à mort, Haddr et Fródi;
À l'épouse du descendant de Borr j'ai
Donné une coiffe de sang[1].

Alors, Egill dit : « Nous allons maintenant retourner à la ferme, y porter la guerre, tuer tous les hommes que nous atteindrons et prendre tout le bien sur lequel nous mettrons la main[2]. » Ils allèrent à la ferme, y pénétrèrent et y tuèrent quinze ou seize hommes. Certains parvinrent à s'enfuir en courant. Ils pillèrent tout le bien et détruisirent tout ce qu'ils ne purent emporter. Ils chassèrent le bétail jusqu'au rivage et l'abattirent, chargèrent la barque autant qu'elle put en porter. Allèrent ensuite leur chemin et ramèrent vers le large par le chenal entre les îles. Egill était en pleine fureur[3] si bien qu'on ne pouvait lui adresser la parole. Il était à la barre. Alors qu'ils prenaient le

large, dans le fjord, vers Herdla, ramèrent, venant du large, à leur rencontre, Rögnvaldr le fils du roi et ses douze compagnons, dans le karfi peint. Ils avaient appris que le bateau d'Egill mouillait à la station de pêche de Herdla. Ils voulaient prévenir Önundr des voyages d'Egill. Lorsque Egill vit le bateau, il le reconnut immédiatement. Il barra tout droit sur eux et quand les bateaux se rencontrèrent, la proue du cotre arriva dans l'avant du karfi : celui-ci s'inclina de telle sorte que la mer s'engouffra à babord et emplit le bateau[1]. Egill sauta alors dedans et empoigna sa lance, héla ses hommes pour qu'ils ne laissent personne s'échapper vivant, de ceux qui étaient sur le karfi. Cela leur fut facile car il n'y eut aucune défense. Ils furent tous tués dans le karfi et nul n'en réchappa. Ils périrent à treize, Rögnvaldr et ses compagnons. Egill et les siens ramèrent alors vers l'île Herdla. Egill déclama une vísa :

31. *Nous combattîmes et je n'ai cure*
Des vengeances; j'ai rougi
Mon feu du combat dans le sang
Du fils du belliqueux Blódöx et de Gunnhildr;
Tombèrent là treize sapins
De la lune de la mer sur
Un karfi; le dépêcheur de la bataille
Presse la besogne[2].

Et quand Egill et les siens arrivèrent à Herdla, ils coururent aussitôt, tout armés, à la ferme. Ce que voyant, Thórir et les gens de sa maison s'enfuirent aussitôt en courant, ainsi que tous ceux qui le purent, hommes et femmes; ils se sauvèrent tous. Egill et ses hommes pillèrent tout le bien sur lequel ils purent mettre la main, puis ils allèrent au bateau. Il ne fallut pas attendre longtemps non plus pour qu'un vent favorable, venant de la terre, se lève. Ils se préparèrent à mettre à la voile et dès qu'ils furent prêts, Egill monta dans l'île. Il s'empara d'un pieu de noisetier et monta sur un promontoire rocheux orienté vers l'intérieur du pays. Alors, il prit une tête de cheval et l'empala sur le piquet. Puis il récita le formulaire et parla ainsi : « J'érige ici un piquet d'infamie et je le tourne contre le roi Eiríkr et la reine Gunnhildr, [il tourna la tête de cheval vers l'intérieur du pays] je tourne ce níd[3] contre les esprits tutélaires qui habitent ce pays, afin qu'ils s'égarent tous et que nul ne s'y retrouve

avant qu'ils n'aient chassé du pays le roi Eiríkr et Gunnhildr. » Puis il enfonça le piquet dans une fente du rocher et l'y laissa. Il tourna aussi la tête vers l'intérieur du pays et grava des runes sur le piquet, et ils récitèrent ce formulaire. Après cela, Egill alla sur le bateau. Ils mirent à la voile et prirent la haute mer. Le vent se mit à grossir, il se fit aigre et favorable. Le bateau alla bon train. Alors, Egill déclama :

32. *Le vent contraire déchaîné*
Cisèle sans cesse de sa lime
L'étrave sur la mer lisse
Pour le guerrier
Mais la tempête glacée
Lime rudement les vagues
De sa râpe contre l'avant
Du bateau à la proue[1].

Ils prirent la mer et leur voyage se passa bien. Ils arrivèrent dans le Borgarfjördr. Il dirigea son bateau vers le port et ils portèrent leurs affaires à terre. Egill alla chez lui à Borg et son équipage logea là. Grímr le Chauve s'était fait vieux, et décrépit par l'âge. Egill prit alors la direction et la gestion du domaine.

CHAPITRE LVIII

Il y avait un homme qui s'appelait Thorgeirr. Il avait épousé Thórdís, fille d'Yngvarr, sœur de Bera, mère d'Egill. Thorgeirr habitait vers l'intérieur de l'Álptanes, à Lambastadir. Il était arrivé en Islande avec Yngvarr. Il était riche et bien estimé[2]. Le fils de Thorgeirr et de Thórdís était Thórdr, qui habitait à Lambastadir après son père, à l'époque où Egill arriva en Islande. Il se fit, en automne, un peu avant l'hiver, que Thórdr vînt à Borg, trouver Egill, son parent, pour l'inviter à un banquet. Il avait fait brasser de la bière. Egill promit d'y aller et l'on convint d'un délai d'une semaine. Lorsque ce temps fut écoulé, Egill se prépara à faire ce voyage en emmenant Ásgerdr, sa femme. Ils étaient dix ou douze en tout. Quand Egill fut prêt, Grímr le Chauve alla jusqu'au rivage avec lui, l'embrassa avant qu'il monte à cheval, et

dit : « Il me semble que tu tardes, Egill, à me verser cet argent que le roi Adalsteinn m'a envoyé, et qu'as-tu l'intention d'en faire ? » Egill dit : « Es-tu à court d'argent, père ? Je ne savais pas. Je te ferai remettre cet argent dès que je saurai que tu en as besoin, mais je sais que tu dois avoir encore en ta garde un ou deux coffres pleins d'argent. — J'ai l'impression, dit Grímr le Chauve, que tu dois estimer avoir fait la répartition des biens meubles entre nous. Satisfais-toi de savoir que je ferai ce que bon me semblera de ce que j'ai en ma garde. » Egill dit : « Tu estimes sans doute n'avoir besoin de me demander aucune permission là-dessus car tu vas vouloir décider, quoi que je dise. »

Puis Egill s'en alla jusqu'à ce qu'il arrive à Lambastadir. On l'y accueillit bien et joyeusement. Il devait y rester trois nuits. Le soir même où Egill était parti de chez lui, Grímr le Chauve se fit seller un cheval. Il s'en alla de la maison quand les autres allaient dormir. Il se mit sur les genoux un coffre de belle taille, et il avait sous le bras une cruche de bronze quand il s'en alla. On tient pour vrai qu'il jeta l'un ou l'autre, ou les deux, dans le Krumskelda[1] et qu'il jeta par-dessus une grosse pierre plate. Grímr le Chauve revint vers minuit, alla à son lit et se coucha tout habillé. Le lendemain matin, quand il fit clair et que l'on s'habilla, Grímr le Chauve était sur le rebord de son lit et il était mort, et tellement roide que l'on ne put ni le redresser ni le soulever, ce que l'on essaya de faire par tous les moyens. Enfin, on dépêcha un homme à cheval ; il courut au plus vite jusqu'à ce qu'il arrive à Lambastadir, il alla tout de suite trouver Egill et lui dit cette nouvelle. Alors, Egill prit ses armes et ses habits et chevaucha jusqu'à Borg le soir ; dès qu'il fut descendu de selle, il pénétra dans la coursive qui entourait la salle : il y avait, de cette coursive au plancher surélevé de l'intérieur, des portes. Egill s'avança sur ce plancher, prit Grímr le Chauve par les épaules et le pencha de force vers l'arrière, l'allongea sur le plancher et lui boucha les narines, les yeux et la bouche. Puis il ordonna de prendre des pelles et des houes et de briser le mur, côté sud[2]. Cela fait, il prit Grímr le Chauve sous le haut du corps et d'autres le prirent par le bas. Ils le portèrent au travers de la maison, puis sortirent par le mur, à l'endroit qu'ils venaient de briser. Ils le descendirent alors sans s'arrêter

dans le Naustanes. Là, on monta une tente au-dessus de lui pour la nuit. Le lendemain matin, à marée montante, on mit Grímr le Chauve dans un bateau et on l'emporta à la rame jusqu'au Digranes. Là, Egill fit faire un tertre dans l'avant du cap. On y plaça Grímr le Chauve, son cheval, ses armes et ses outils de forgeron. On ne mentionne pas que l'on ait mis de l'argent dans le tertre à côté de lui[1]. Egill reprit l'héritage, terres et biens meubles. Ce fut lui qui dirigea le domaine. Était là, chez Egill, Thórdís, fille de Thórólfr et d'Ásgerdr.

CHAPITRE LIX

Le roi Eiríkr gouverna la Norvège un hiver après la mort de son père, le roi Haraldr, et avant que Hákon Adalsteinsfóstri, autre fils du roi Haraldr, vienne de l'ouest, d'Angleterre, en Norvège, l'été même où Egill alla en Islande. Hákon alla dans le nord, dans le Thrándheimr; là, il fut pris pour roi. Lui et Eiríkr furent rois tous les deux en hiver. Mais au printemps suivant, chacun rassembla une armée. Hákon avait beaucoup plus de monde, Eiríkr ne vit pas d'autre parti à prendre que de fuir le pays. Il s'en alla avec Gunnhildr, sa femme, et leurs enfants. Le hersir Arinbjörn était frère adoptif du roi Eiríkr et père adoptif de ses enfants. De tous les barons, c'était lui qui était le plus cher au roi. Ils allèrent d'abord à l'ouest au-delà de la mer[2] dans les Orcades. Alors, Eiríkr maria sa fille Ragnhildr au jarl Arnfinnr[3]. Puis il s'en alla avec sa troupe au sud en Écosse et guerroya là. De là, il s'en alla au sud en Angleterre et y guerroya. Quand le roi Adalsteinn apprit cela, il rassembla des troupes et marcha contre Eiríkr. Lors de leur rencontre, on chercha à les concilier et ils s'accordèrent pour qu'Eiríkr reçoive du roi Adalsteinn l'administration du Nordimbraland : il devait assurer la défense territoriale du roi Adalsteinn contre les Scots et les Irlandais[4].

Le roi Adalsteinn avait imposé un tribut à l'Écosse après la chute du roi Óláfr, mais ce peuple lui était pourtant constamment infidèle. Le roi Eiríkr résidait habituellement à Jórvík. On dit que Gunnhildr fit faire un sejdr[5]

pour jeter un sort qui ferait qu'Egill fils de Grímr le Chauve ne connaîtrait jamais le repos en Islande avant qu'elle ne le vît. L'été où Hákon et Eiríkr s'étaient rencontrés et s'étaient disputé la Norvège, on mit, en Norvège, l'embargo sur tous les bateaux à destination de l'étranger, et, cet été-là, aucun bateau n'arriva en Islande, non plus qu'aucune nouvelle de Norvège. Egill fils de Grímr le Chauve était dans ses domaines. Mais le second hiver qu'il passa à Borg après la mort de Grímr le Chauve, il devint d'humeur sombre, et d'autant plus que l'hiver avançait. Lorsque vint l'été, il annonça qu'il avait l'intention d'équiper un bateau pour s'en aller cet été-là. Il engagea des matelots, il avait l'intention de faire voile pour l'Angleterre. Ils étaient trente hommes sur le bateau. Ásgerdr resta et surveilla leur domaine. Pour Egill, il avait l'intention d'aller trouver le roi Adalsteinn, faire l'épreuve des promesses que celui-ci lui avait faites lors de leur séparation. Egill ne fut pas prêt de bonne heure et quand il prit la mer, il fallut du temps pour qu'il ait bon vent. L'automne vint et le vent grossit. Ils cinglèrent au nord des Orcades, Egill ne voulut pas y aborder car il craignait que le pouvoir du roi Eiríkr s'étendît partout dans les îles. Ils cinglèrent vers le sud, sur l'Écosse, essuyèrent une grosse tempête et eurent vent contraire. Ils passèrent devant l'Écosse, puis au nord de l'Angleterre[1].

Un soir, quand il se mit à faire noir, le vent était aigre. Ils ne se rendirent compte de rien avant qu'il n'y eût des écueils à babord et devant eux. Il n'y eut rien d'autre à faire que de se diriger sur la côte et c'est ce qu'ils firent, ils cinglèrent toutes voiles dehors et abordèrent près de l'embouchure de la Humra. Là, tout le monde fut sauvé ainsi que la plupart de leurs biens en dehors du bateau : celui-ci fut mis en pièces. Lorsqu'ils rencontrèrent des gens à qui parler, ils apprirent des nouvelles qu'Egill trouva périlleuses : le roi Eiríkr à la hache sanglante se trouvait là ainsi que Gunnhildr, ils avaient l'administration de cet état et il était près de là, dans la ville de Jórvík. Il apprit aussi que le hersir Arinbjörn était là avec le roi et qu'ils étaient dans les meilleurs termes. S'étant assuré de ces nouvelles, Egill fit ses plans. Il estima qu'il avait peu de chances de s'échapper s'il essayait de se cacher et de faire incognito un chemin aussi long que celui qu'il y avait à faire avant de sortir des états du roi

Eiríkr. Ceux qui le verraient le reconnaîtraient facilement. Il lui parut méprisable d'être pris alors qu'il fuyait. Il endurcit donc son courage et décida, la nuit même qu'ils étaient arrivés là, de se procurer un cheval et d'aller immédiatement à la ville. Il s'y rendit aussitôt et y arriva le soir. Il avait baissé son chapeau par-dessus son casque et était complètement armé. Il demanda où était la maison, dans la ville, que possédait Arinbjörn. On le lui dit. Il s'y rendit. Quand il arriva à la salle, il descendit de cheval et s'adressa à un homme : on lui dit qu'Arinbjörn était à table. Egill dit : « Je voudrais, brave homme, que tu entres dans la salle et que tu demandes à Arinbjörn s'il préfère parler dehors ou dedans à Egill fils de Grímr le Chauve. » Cet homme dit : « Ce n'est pas grand-chose pour moi que de transmettre ce message. » Il entra dans la salle et dit bien haut : « Il y a un homme qui est arrivé devant les portes, grand comme un troll; il m'a prié d'entrer demander si tu voudrais parler dehors ou dedans à Egill fils de Grímr le Chauve. » Arinbjörn dit : « Va le prier d'attendre dehors, il n'aura pas à attendre longtemps. » Il fit ce qu'Arinbjörn disait, sortit et fit comme on le lui avait dit. Arinbjörn ordonna d'enlever les tables, puis il sortit avec tous ses hommes. Lorsqu'il trouva Egill, il le salua et demanda pourquoi il était venu là. En peu de mots, Egill lui raconta l'essentiel de son voyage; « et maintenant, tu vas prescrire quel parti je dois prendre si tu veux me prêter quelque assistance. — As-tu rencontré quelques personnes, ici, dans la ville, dit Arinbjörn, qui t'auraient reconnu avant que tu arrives à cette maison? — Personne », dit Egill. « Prenez vos armes », dit Arinbjörn. C'est ce qu'ils firent, et quand ils furent armés, lui et tous les hommes de la maison d'Arinbjörn, il se rendit au palais du roi. Arrivé à la halle, Arinbjörn frappa aux portes et ordonna de les ouvrir en disant qui était là. Les gardes ouvrirent aussitôt le portail. Le roi était à table. Arinbjörn décida d'entrer à douze, désignant pour cela Egill et dix autres hommes. « Tu vas maintenant, Egill, remettre ta tête au roi Eiríkr et lui étreindre la jambe[1], et moi, je vais plaider ta cause. »

Puis ils entrèrent. Arinbjörn s'avança devant le roi et le salua. Le roi lui fit bel accueil et demanda ce qu'il voulait. Arinbjörn dit : « J'accompagne ici cet homme qui a fait un long chemin pour venir vous trouver et se réconcilier

avec vous; c'est un grand honneur pour vous, sire, que vos ennemis viennent de leur propre gré d'autres pays et considèrent ne pas pouvoir supporter votre courroux bien que vous ne soyez nullement à proximité. Daigne te montrer magnanime envers cet homme; permets-lui de recevoir de toi d'excellents accords pour la raison qu'il t'a fait un si grand honneur, comme tu peux le voir, en traversant force mers et en faisant un dangereux voyage depuis sa demeure. Rien ne l'obligeait à faire ce voyage hormis son bon vouloir envers vous. » Alors, le roi regarda alentour et vit, par-dessus les têtes des gens, se dresser Egill, il le regarda durement et dit : « Pourquoi as-tu eu l'audace, Egill, d'oser venir me trouver? Tu m'as faussé compagnie, la dernière fois, de telle façon qu'il n'y aurait aucun espoir que je te laisse la vie. » Alors, Egill s'avança vers la table et étreignit la jambe du roi. Il déclama alors :

33. *J'ai fait un long, difficile chemin*
Par la voie des vagues sur l'étalon d'Ívi
Pour venir voir le gouvernant
De la terre anglaise;
Voici que celui qui fait constamment trembler
L'éclat de la blessure s'est enhardi
À venir trouver lui-même
Le plus rude toron de la race de Haraldr[1].

Le roi Eiríkr dit : « Il n'est pas besoin que j'énumère les griefs que j'ai contre toi, et pourtant ils sont si nombreux et si grands que chacun doit bien suffire à ce que tu ne sortes jamais d'ici en vie. Il n'y a pas d'autre espoir pour toi que de devoir mourir ici. Tu pouvais bien savoir avant que tu n'obtiendrais aucune conciliation de moi. » Gunnhildr dit : « Pourquoi ne pas tuer sur-le-champ Egill, ne te rappelles-tu pas, roi, ce qu'Egill a fait : il a tué tes parents et amis et, en plus, ton fils, et t'a couvert toi-même d'infamie. Et qui a jamais vu traiter un roi de la sorte? » Arinbjörn dit : « Si Egill a mal parlé du roi, il doit compenser cela par des propos élogieux qui demeureront d'âge en âge. » Gunnhildr dit : « Nous ne voulons pas entendre ses louanges. Fais sortir, roi, Egill et fais-le abattre. Je ne veux pas entendre ses propos ni le voir. » Alors Arinbjörn dit : « Le roi ne va pas se laisser exciter par toutes tes actions infamantes, il ne fera pas tuer Egill cette nuit car meurtre de nuit est meurtre honteux[2]. » Le

roi dit: « Il en sera, Arinbjörn, comme tu le demandes, Egill restera en vie cette nuit. Emmène-le chez toi et amène-le moi demain matin. » Arinbjörn remercia le roi de ses propos « nous espérons, roi, que, d'ici là, l'affaire d'Egill prendra une meilleure tournure. Et quoique Egill vous ait grandement offensé, considérez qu'il a subi de grosses pertes de la part de vous autres, parents. Haraldr, le roi ton père, a mis à mort un noble homme, Thórólfr, le frère de son père, sur les calomnies de méchantes gens et sans aucune raison. Vous, roi, avez violé les lois contre Egill à cause de Berg-Önundr. En outre, vous voulez faire d'Egill un homme mort et lui avez tué de ses gens, l'avez dévalisé de tout son bien, et en plus de cela, vous l'avez fait hors-la-loi, vous l'avez chassé du pays, mais Egill n'est pas un homme que l'on agace. Dans toute cause à juger, il faut prendre en considération les mérites. Je vais maintenant, dit Arinbjörn, emmener Egill chez moi cette nuit dans ma maison ». C'est donc ce que l'on fit. Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, ils allèrent à deux dans un petit grenier, discuter de cette affaire. Arinbjörn dit: « Le roi était fort courroucé, mais il m'a semblé que son humeur s'éclaircissait un peu pour finir et la chance va décider du résultat; je sais que Gunnhildr va s'employer de toutes ses forces à ruiner ta cause. Je veux te donner le conseil de veiller cette nuit et de composer un poème de louanges sur le roi Eiríkr. Je trouverais bon que ce fût une drápa de vingt strophes et que tu fusses capable de la déclamer demain matin quand nous nous présenterons devant le roi. C'est ce que fit Bragi, mon parent[1] quand il était l'objet de la colère de Björn, roi des Svíar[2]. Il composa une drápa de vingt strophes, sur son compte, en une nuit, et racheta sa tête pour cela. Il se pourrait que la chance nous favorise auprès du roi et que cela te vaille d'être en paix avec lui. » Egill dit: « Je vais risquer ce parti que tu veux, mais je ne m'étais pas préparé à composer un poème de louanges sur le roi Eiríkr. » Arinbjörn lui demanda d'essayer. Puis il s'en alla trouver ses gens. Ils restèrent à boire jusqu'au milieu de la nuit. Alors Arinbjörn alla à sa chambre à coucher avec sa suite. Mais avant de se déshabiller, il monta dans le grenier voir Egill et demanda ce qu'il en était du poème. Egill dit que rien n'était composé « il y a une hirondelle qui s'est posée ici sur la fenêtre et qui a gazouillé toute la nuit, si bien

que je n'ai jamais pu avoir la paix à cause d'elle ». Ensuite, Arinbjörn sortit et prit la porte par laquelle on pouvait monter en haut de la maison, il se plaça à la fenêtre du grenier, là où l'oiseau s'était posé : il vit un ectoplasme qui s'en allait de la maison, de l'autre côté[1]. Arinbjörn resta là, près de la fenêtre, toute la nuit, jusqu'à ce qu'il fasse clair. Et après qu'Arinbjörn fut venu là, Egill composa toute la drápa, il l'avait apprise par cœur, de façon à pouvoir la déclamer au matin quand il trouverait Arinbjörn. Ils guettèrent le moment favorable pour rencontrer le roi.

CHAPITRE LX

Selon son habitude, le roi Eiríkr alla à table et il y avait quantité de gens avec lui. Lorsque Arinbjörn en fut averti, il alla avec toute sa suite, en armes, au domaine royal alors que le roi était à table. Arinbjörn exigea qu'on le laissât entrer dans la halle. On le lui concéda. Lui et Egill entrèrent avec la moitié de leur escorte, l'autre moitié resta dehors devant les portes. Arinbjörn salua le roi, qui lui fit bel accueil. Arinbjörn dit : « Voici venu Egill. Il n'a pas cherché à s'enfuir cette nuit. Nous voulons savoir maintenant, sire, quel sera son lot. Je m'attends à du bien de votre part. J'ai fait ce qui en valait la peine, je n'ai rien épargné, actes et paroles, pour que votre honneur soit accru. J'ai également laissé toutes mes propriétés, tous les parents et amis que j'avais en Norvège pour vous suivre alors que tous vos barons vous ont quitté, et cela était mérité car tu as fait maintes choses pour mon plus grand bien. » Gunnhildr dit alors : « Arrête, Arinbjörn, et ne parle pas si longtemps de cela. Tu as fait maintes bonnes choses pour le roi Eiríkr et il a pleinement récompensé cela. Tu as beaucoup plus d'obligations envers le roi Eiríkr qu'envers Egill. Il ne te sied pas de demander qu'Egill quitte impunément le roi Eiríkr, tant il a commis d'offenses contre lui. » Alors Arinbjörn dit : « Si toi, roi, et Gunnhildr, êtes résolus à ce qu'Egill n'obtienne aucune conciliation, ce serait vaillance que de lui donner répit et congé d'une semaine pour qu'il sauve sa vie. Pourtant,

c'est de son plein gré qu'il est venu ici vous trouver, espérant en obtenir paix. Advienne ce que pourra de vos démêlés désormais. » Gunnhildr dit : « Je peux voir par là, Arinbjörn, que tu es plus fidèle à Egill qu'au roi Eiríkr. S'il faut qu'Egill parte d'ici en paix pour une semaine, il va aller trouver le roi Adalsteinn pendant ce temps. Le roi Eiríkr n'a pas besoin de se cacher que maintenant, tous les rois vont lui être supérieurs et que sous peu, on ne trouvera pas invraisemblable que le roi Eiríkr n'ait pas la volonté et l'énergie de venger ses griefs sur tout homme du genre d'Egill. » Arinbjörn dit : « Nul ne trouvera Eiríkr magnifié s'il tue un fils de bóndi étranger qui est venu se mettre en son pouvoir. Mais s'il veut, par là, acquérir du renom, je lui accorderai que l'on trouve cette nouvelle plutôt digne de récit, car Egill et moi allons nous seconder de sorte qu'il va falloir nous affronter tous deux en même temps. Tu vas, roi, payer durement la vie d'Egill par le fait que nous serons tous abattus, moi et mes gens. Je me serais attendu à autre chose de toi que de te voir me préférer terrassé à me laisser obtenir la vie sauve d'un homme lorsque je le demande. » Le roi dit alors : « Tu mets à cela une ardeur extrême, Arinbjörn. Je répugne à te faire tort si c'est de cela qu'il s'agit, si tu préfères vraiment risquer ta vie à le voir tué. Mais les accusations ne manquent pas contre Egill, quelle que soit la décision que je prends à son égard. »

Le roi ayant dit cela, Egill se présenta devant lui et commença à déclamer son poème. Il le déclama à haute voix et obtint tout de suite le silence[1].

1. *Vers l'ouest j'allai par la mer*
Portant la mer du rivage
Du désir de Vídrir
Celle qui est à mon gré.
Je mis à flot le chêne
À la fonte des glaces,
Je chargeai de louanges
Le vaisseau de mon âme[2].

2. *Je suis l'hôte du prince,*
J'y ai mission de sa gloire,
Je porte l'hydromel d'Ódinn
À la terre des Angles;

Je loue le chef
Au prince que j'estime;
Lui demandons silence
Car ai trouvé son los[1].

3. *Considère, prince, car*
Bien te sied
Comme dirai ce chant
Si j'obtiens silence;
La plupart ont appris
Les prouesses du prince,
Et Vídrir a vu
Gésir les occis.

4. *Crût le fracas des glaives*
Au bordage des boucliers,
Gronda la guerre,
Le roi attaquait;
On entendait alors
Siffler le sang du glaive,
Le chant du fracas du métal;
Bataille au-delà de la mer.

5. *Ne s'égara point*
La toile de la lance
Du prince joyeux
Par-dessus les rangs de la plaine des lances;
Là où baignés de sang
Les champs du phoque
Résonnaient
En courroux[2].

6. *Les gens s'affaissaient*
Sur la rive au choc des traits;
Renom acquit
Par cela Eiríkr.

7. *Encore vais te dire*
Si les hommes se taisent
En apprîmes davantage
Sur ces exploits;
Croissaient les blessures
À la rencontre du prince,

Éclataient les lames
Sur les rondaches bleues.

8. *Rageaient les estocs*
Par le soleil du heaume,
Mordait la bêche de l'os
— C'est le poinçon du sang;
J'appris que la glace
Du bouclier abattit
Les chênes d'Ódinn
Au jeu du fer[1].

9. *Y avait choc d'estocs*
Et fracas de pointes;
Renom acquit
Par cela Eiríkr.

10. *Le prince rougit le glaive,*
Y eut corbeaux en foule,
Le trait trouva la vie,
Volaient lances ensanglantées;
Causa le cheval de la sorcière
Le fléau des Écossais.
La sœur de Nari foulait
Le festin des aigles[2].

11. *Les grues de la bataille volaient*
Sur les amas de cadavres,
Ne se lassaient pas de sang
Les becs des mouettes des blessures,
Lacérait les blessures le loup
Et la vague de l'estoc
Giclait sur l'étrave
De la tête du corbeau[3].

12. *Vint la satiété*
Pour l'étalon de Gjalp;
Au-delà de la mer Eiríkr
Offrit de la charogne au loup[4].

13. *Le Freyr à l'épée fit veiller*
La gente des combats,
Et fit rugir l'enclos

Du ski du récif de Haki;
Éclataient les piques,
Mordaient les estocs,
Les glaives tranchaient
Les cordes des arcs[1].

14. *Mordait le trait volant,*
Rompue était la paix,
Le loup était en liesse,
L'orme était bandé;
S'opposait le déchaîneur de bataille
À la garde de vie,
Hurlait l'arc d'if
Au brandir de l'estoc[2].

15. *Le prince courba l'if,*
Volaient les abeilles des blessures;
Au-delà de la mer Eiríkr
Offrit de la charogne au loup[3].

16. *Encore voudrais-je*
Expliquer aux hommes
L'humeur du prince
Dont faut presser le los;
Il presse le flot de feu
Et le prince garde
Fermement ses terres;
À lui immédiate louange.

17. *Il brise le feu du bras,*
Il offre la pierre de la main,
N'est pas sourd à la richesse
Le prince briseur d'anneaux;
Pâlit fort devant lui
La farine de la rive du faucon;
Réjouit la foule de sa flotte
Par la farine de Fródi[4].

18. *Il rejette sa plaine des estocs*
Du siège de l'anneau
À ses ardents au jeu du glaive
Le dispensateur d'anneaux;
Ici comme partout prospère

Le déport d'Eiríkr,
Je parle ici sincèrement
On l'a appris à l'est de la mer[1].

19. *Prince, considère*
Comment j'ai composé,
Me semble excellent
D'avoir obtenu silence;
J'ai agité la bouche
Du fond du cœur,
D'onde d'Ódinn
Célèbre le rassasieur de bataille[2].

20. *J'ai porté los du prince*
Dans la brèche de silence;
Je sais le savoir des paroles
Parmi les hommes siégeant;
De l'enveloppe du rire
J'ai tiré gloire pour le prince;
Qu'elle se propage
Et que la plupart l'apprennent[3].

CHAPITRE LXI

Le roi Eiríkr resta bien droit pendant qu'Egill déclamait son poème et le regarda fixement. Lorsque la drápa fut terminée, le roi dit : « Ce poème est excellemment dit, je viens de réfléchir, Arinbjörn, à notre affaire, à Egill et moi, et où il faut aboutir. Tu as plaidé la cause d'Egill avec grande ardeur, en t'offrant de te mettre en difficulté avec moi. Eh bien ! à cause de toi, on fera comme tu l'as demandé : Egill va quitter ma présence sain et sauf. Pour toi, Egill, arrange tes voyages de telle sorte qu'après m'avoir quitté dans cette salle, tu ne reparaisses jamais à ma vue et à celle de mes fils, et ne te trouves jamais devant moi ni devant mes troupes. Je te remets ta tête pour cette fois. Parce que tu t'es remis en mon pouvoir, je ne veux pas accomplir une action infamante contre toi, mais sache en vérité que cela n'est un accord ni avec moi ni avec mes fils ni avec aucun de nos parents qui voudront obtenir leur droit. » Alors Egill déclama :

34. *Je ne déteste point*
Toute laide qu'elle soit
D'accepter du prince
La falaise du heaume;
Ou qu'elle puisse obtenir
Du magnanime
Suprême présent
Du fils du souverain[1].

Arinbjörn remercia par de belles paroles le roi de l'honneur et de l'amitié qu'il lui avait accordés. Arinbjörn et Egill allèrent alors chez Arinbjörn. Puis celui-ci fit préparer des montures pour ses gens. Il s'en alla avec Egill et cent vingt hommes tout armés. Arinbjörn chevaucha avec cette troupe jusqu'à ce qu'ils arrivent chez le roi Adalsteinn. Là, ils furent bien reçus, le roi offrit à Egill de rester chez lui et demanda comment les choses s'étaient passées avec le roi Eiríkr. Egill déclama alors:

35. *Celui qui enfle iniquement*
Le sillage du sang de Huginn
A laissé Egill jouir
De ses yeux aux noirs sourcils;
Le courage de mon beau-parent
Me fut de grand secours;
J'ai pu comme naguère
Sauver le siège héréditaire
De mon noble chapeau d'Áli
Devant le souverain[2].

Quand Arinbjörn et Egill se quittèrent, Egill donna à Arinbjörn les deux bracelets d'or dont lui avait fait présent le roi Adalsteinn: chacun pesait un marc, et Arinbjörn donna à Egill l'épée qui s'appelait Dragvandill. L'avait donnée à Arinbjörn Thórólfr fils de Grímr le Chauve, mais auparavant, Grímr le Chauve l'avait reçue de Thórólfr, son frère, lequel la tenait de Grímr Lodinkinni, fils de Ketill Hoengr. Ce dernier avait possédé cette épée et s'était battu en duel avec elle, c'était la plus acérée des épées. Ils se quittèrent dans les termes les plus affectueux. Arinbjörn alla chez lui, retrouver le roi Eiríkr à Jórvík. Les compagnons et membres d'équipage d'Egill y restèrent en paix et conservèrent leurs marchandises sous la protection d'Arinbjörn. Lorsque l'hiver fut écoulé, ils se transportèrent au sud en Angleterre et allèrent trouver Egill.

CHAPITRE LXII

Il y avait en Norvège un baron qui s'appelait Eiríkr Très-Sage. Il avait épousé Thóra, fille du hersir Thórir, sœur d'Arinbjörn. Il avait des propriétés dans le Vík, à l'est; c'était un homme très riche, extrêmement honorable et sage. Le fils d'Eiríkr et de Thóra s'appelait Thorsteinn. Il avait été élevé avec Arinbjörn et était déjà un homme fait, bien que dans son jeune âge. Il était allé à l'ouest en Angleterre avec Arinbjörn. L'automne même où Egill était arrivé en Angleterre, on apprit de Norvège la nouvelle qu'Eiríkr Très-Sage était mort : les intendants du roi avaient repris son héritage et l'avaient attribué au roi. Lorsque Arinbjörn et Thorsteinn apprirent cette nouvelle, ils décidèrent que Thorsteinn irait à l'est, chercher son héritage. Le printemps s'avançant, et ceux qui avaient l'intention d'aller d'un pays à l'autre équipant leurs bateaux, Thorsteinn se rendit au sud à Londres et y trouva le roi Adalsteinn. Il présenta les signes de créance et le message d'Arinbjörn au roi ainsi qu'à Egill, pour qu'il se fasse son porte-parole auprès du roi et que celui-ci envoie un message au roi Hákon, son fils adoptif afin que Thorsteinn obtienne son héritage et ses propriétés en Norvège. Le roi Adalsteinn y consentit aisément car il connaissait Arinbjörn et le tenait en bonne part. Egill également vint parler au roi Adalsteinn et lui dit ses intentions : « Cet été, je veux, dit-il, aller à l'est en Norvège, reprendre les biens dont le roi Eiríkr et Berg-Önundr m'ont spolié. C'est Atli le Court, frère de Berg-Önundr, qui en a la charge. Si votre message y parvient, je sais que j'obtiendrai justice sur cette affaire. » Le roi dit que c'était à Egill de décider de ses voyages « mais il me paraîtrait meilleur que tu restes avec moi, que tu te charges de ma défense territoriale et commandes mon armée; je te fournirais de gros revenus ». Egill dit : « J'aurais très grande envie d'accepter ces conditions. Je voudrais accepter et ne pas refuser. Pourtant il faut d'abord que j'aille en Islande chercher ma femme et les biens que je possède là-bas. » Le roi Adalsteinn donna à Egill un excellent bateau marchand et la cargaison avec. Il y avait là tout un chargement

de froment et de miel et beaucoup de biens encore sous forme d'autres marchandises. Alors qu'Egill équipait son bateau pour prendre la mer, entreprit le voyage avec lui Thorsteinn fils d'Eiríkr, que l'on vient de mentionner, et qui fut ensuite appelé fils de Thóra. Lorsqu'ils furent prêts, ils mirent à la voile. Le roi Adalsteinn et Egill se quittèrent en termes très amicaux.

Leur voyage se passa bien, ils arrivèrent en Norvège dans le Vík à l'est et dirigèrent leur bateau tout à l'intérieur du fjord d'Oslo. Thorsteinn possédait là des domaines ainsi que vers l'intérieur jusqu'au Raumaríki. Lorsque Thorsteinn eut accosté, il réclama son patrimoine aux intendants qui avaient été placés à la tête de ses domaines. Beaucoup assistèrent Thorsteinn en cette affaire. On fixa des réunions à cet effet. Thorsteinn avait là beaucoup de nobles parents. On conclut que l'affaire serait remise à la décision du roi et que Thorsteinn aurait la garde des biens qui avaient appartenu à son père. Egill prit ses quartiers d'hiver chez Thorsteinn, avec onze hommes. C'est là, chez Thorsteinn, que l'on transporta le froment et le miel. Il y eut là, en hiver, grande liesse, Thorsteinn avait un train de maison magnifique car les provisions étaient abondantes.

CHAPITRE LXIII

Le roi Hákon Adalsteinsfóstri régnait alors en Norvège, comme on l'a dit précédemment. Il passa cet hiver-là au nord dans le Thrándheimr. L'hiver passant, Thorsteinn entreprit son voyage, et Egill avec lui. Ils avaient près de trente hommes. Lorsqu'ils furent prêts, ils allèrent d'abord dans les Upplönd, puis de là au nord par le Dofrafjall jusqu'au Thrándheimr et là, vinrent trouver le roi Hákon. Ils présentèrent au roi leur message. Thorsteinn exposa son affaire et produisit des témoignages de ce que tout l'héritage qu'il réclamait lui revenait. Le roi prit ces propos en bonne part, fit en sorte que Thorsteinn obtienne ses propriétés et le fit en outre baron du roi comme l'avait été son père. Egill alla trouver le roi Hákon, lui exposa l'objet de sa venue et transmit le

message du roi Adalsteinn, avec ses signes de créance. Egill réclamait les biens, terres et biens meubles, qu'avait possédés Björn Höldr. Il s'attribuait, à lui et à Ásgerdr, sa femme, la moitié de ces biens, offrant de présenter témoignages et serments sur sa cause, et dit aussi qu'il avait fait part de tout cela au roi Eiríkr, ajoutant qu'il n'avait pas obtenu justice à cause de la puissance du roi Eiríkr et des incitations de Gunnhildr. Egill résuma toute la procédure qui avait eu lieu précédemment au Gulathing. Il requit alors le roi de lui accorder justice sur cette affaire. Le roi Hákon répondit : « À ce que j'ai entendu dire, Eiríkr, mon frère, ainsi que Gunnhildr diraient que tu as, Egill, excédé tes pouvoirs dans tes démêlés avec eux. Il me semblerait que tu puisses approuver, Egill, que je n'intervienne pas dans cette affaire, même si la chance ne nous a pas été donnée, à Eiríkr et à moi, d'être d'accord. » Egill dit : « Tu ne peux pas, roi, te taire sur une affaire aussi grave, car tout le monde dans ce pays, natifs et étrangers, écoutera tes ordres. J'ai appris que vous aviez institué dans ce pays des lois et justice pour tout homme[1]. Je sais que vous me laisserez en jouir, moi comme les autres. Il me semble que j'ai l'extraction et le concours de parentèle requis pour me mesurer à Atli le Court. Et pour notre affaire, au roi Eiríkr et à moi, ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis allé le trouver et que nous nous sommes quittés de telle sorte qu'il m'a prié d'aller en paix où je voudrais. Je veux vous offrir, sire, mon assistance et mes services. Je sais qu'il y a ici avec vous des hommes que l'on ne trouvera pas plus martiaux d'apparence que moi. J'ai le pressentiment qu'il ne se passera pas longtemps avant que vous et le roi Eiríkr ne vous rencontriez, s'il vous est donné de vivre jusque-là. Il me semblerait étrange que l'on n'en vînt pas au point où vous trouverez que Gunnhildr a beaucoup de fils qui font les importants. » Le roi dit : « Tu ne te feras, pas, Egill, mon homme lige. Vous avez, vous autres parents, fait une trop grande brèche dans notre famille pour qu'il vaille la peine que tu t'installes ici dans ce pays. Va-t'en en Islande et reste sur ton patrimoine. Il ne t'adviendra alors aucun mal de nous autres, parents, mais ici, dans ce pays, il y a des chances pour que, jusqu'à la fin de tes jours, nos parents soient les plus puissants. Mais grâce au roi Adalsteinn, mon père adoptif, tu seras en paix ici dans ce pays et

obtiendras justice selon le droit du pays car je sais que le roi Adalsteinn a grande affection pour toi. » Egill remercia le roi de ses propos et demanda qu'il lui donne des signes véridiques de reconnaissance pour Thórdr d'Aurland ou d'autres barons du Sogn et du Hördaland. Le roi dit qu'il en serait ainsi.

CHAPITRE LXIV

Thorsteinn et Egill préparèrent leur voyage dès qu'ils eurent rempli leur mission. Ils rebroussèrent chemin. En arrivant au sud du Dofrafjall, Egill dit qu'il voulait descendre jusqu'au Raumsdalr puis prendre vers le sud par les chenaux[1] « je veux, dit-il, conclure mes affaires dans le Sogn et en Hördaland car je veux équiper mon bateau cet été pour aller en Islande ». Thorsteinn le pria d'en décider. Ils se quittèrent, Thorsteinn s'en alla au sud par les Dalir, jusqu'à ce qu'il arrive à son domaine. Il produisit alors les signes de créance du roi et son message aux intendants pour qu'ils abandonnent tout le bien qu'ils avaient pris et que réclamait Thorsteinn. Egill alla son chemin avec onze hommes. Ils arrivèrent dans le Raumsdalr, s'y procurèrent des moyens de transport, allèrent ensuite au sud dans le Moerr. On ne raconte rien de leur voyage avant qu'ils arrivent dans l'île qui s'appelle Höd, et ils allèrent loger à la ferme qui s'appelle Blindheimr. C'était une noble ferme[2]. Y habitait un baron qui s'appelait Fridgeirr. Il était jeune, il venait de reprendre l'héritage de son père. Sa mère s'appelait Gyda. C'était la sœur du hersir Arinbjörn, une femme imposante et noble. Elle gérait la maison avec son fils Fridgeirr. Ils avaient là un domaine très magnifique. Egill et ses hommes y furent excellemment reçus. Le soir, Egill s'assit juste à côté de Fridgeirr, puis tous ses compagnons en revenant vers la porte. On y but d'importance et il y eut un glorieux banquet. Le soir, la maîtresse de maison, Gyda, eut un entretien avec Egill. Elle s'enquit d'Arinbjörn, son frère, et d'autres de ses parents et amis qui étaient allés en Angleterre avec Arinbjörn. Egill lui dit ce qu'elle voulait

savoir. Elle demanda ce qui s'était passé dans le voyage d'Egill. Il lui en dit l'essentiel, puis il déclama :

36. *Je me lassai d'avoir à subir*
Le courroux du tyran;
Le coucou ne se pose pas s'il sait
Que le vautour blatérant fond sur lui;
J'ai de nouveau joui comme toujours
De l'aide de l'ours des pierres;
Celui-là n'est pas abattu qui a
Un aide fidèle dont se louer en chemin[1].

Egill fut très joyeux ce soir-là, mais Fridgeirr et les gens de sa maison étaient plutôt silencieux. Egill vit là une belle jeune fille, bien parée. On lui dit que c'était la sœur de Fridgeirr. La jouvencelle était sombre et pleurait constamment. Cela leur parut étrange. Ils passèrent là cette soirée. Le lendemain matin, le vent était aigre et l'on ne pouvait prendre la mer. Il leur fallait un moyen de sortir de l'île. Alors Fridgeirr et Gyda allèrent trouver Egill. Ils lui offrirent de rester avec ses compagnons jusqu'à ce que le temps leur permette de voyager, et d'emporter de quoi poursuivre leur voyage. Egill accepta. Ils restèrent là, bloqués par le temps, trois nuits et il y eut grandes réjouissances. Après cela, le temps se calma. Egill et ses hommes se levèrent de bonne heure le matin et se préparèrent. Ils allèrent manger, on leur donna à boire de la bière et ils restèrent assis un moment. Puis ils prirent leurs habits. Egill se leva et remercia le bóndi et la maîtresse de maison de leur hospitalité, puis ils sortirent. Le bóndi et sa mère les accompagnèrent en chemin. Alors, Gyda eut un entretien avec Fridgeirr, son fils, et lui parla à voix basse. Pendant ce temps, Egill restait à les attendre. Egill dit à la jouvencelle : « Pourquoi pleures-tu, jeune fille? Je ne te vois jamais joyeuse. » Elle ne put rien répondre et pleura de plus belle. Fridgeirr répondit tout haut à sa mère : « Je ne veux pas demander cela maintenant. Ils sont prêts à faire leur voyage. » Alors, Gyda alla à Egill et dit : « Je vais te dire, Egill, ce qui se passe chez nous. Il y a un homme qui s'appelle Ljótr le Blême[2]. C'est un berserkr et un duelliste. Il est impopulaire. Il est venu ici demander ma fille en mariage, mais nous avons répondu tout de suite en lui refusant ce parti. Ensuite, il a provoqué en duel Fridgeirr, mon fils, et la rencontre aura lieu demain dans l'île qui s'appelle Vörl. Je voudrais,

Egill, que tu ailles à ce duel avec Fridgeirr. Si Arinbjörn était ici, on éprouverait que nous ne tolérerions pas l'arrogance d'hommes comme Ljótr. — Je suis tenu, dame, à cause d'Arinbjörn, ton parent, d'aller avec ton fils s'il pense que cela lui sera de quelque secours. — Alors, tu agis bien, dit Gyda, nous allons entrer dans la salle et rester toute la journée tous ensemble. » Egill et ses hommes entrèrent alors dans la salle et burent, ils restèrent là toute la journée mais, le soir, arrivèrent les amis de Fridgeirr qui avaient été désignés pour faire le voyage avec lui et il y eut quantité de monde pendant la nuit. On fit un grand banquet. Le lendemain, Fridgeirr se prépara au voyage et maints hommes avec lui. Egill en était. Le temps était bon. Ils s'en allèrent et arrivèrent dans l'île Vörl.

Il y avait là une belle plaine à peu de distance de la mer, où devait avoir lieu le duel. L'emplacement était délimité par des pierres. Arriva Ljótr avec sa troupe. Il se prépara pour le duel. Il avait un bouclier et une épée. C'était un homme très grand et d'apparence vigoureuse. Lorsqu'il s'avança sur la plaine à l'emplacement du duel, la fureur des berserkir le saisit, il se mit à hurler affreusement et à mordre son bouclier[1]. Fridgeirr n'était pas un homme de grande taille, mince, avenant de visage et pas fort. Il n'avait pas non plus pris part à des batailles. Quand Egill vit Ljótr, il déclama une vísa :

37. *N'est pas en état Fridgeirr*
— Allons, braves, au duel,
Interdisons à cet homme la pucelle —
De livrer bataille contre
Ce fomenteur de la tempête de Göndul
Qui mord l'arc de son écu
Et sacrifie aux dieux;
L'épouvantable nous décoche un regard fatal[2].

Ljótr vit où se tenait Egill, entendit ses paroles et dit : « Viens ici, toi, le grand gaillard, et bats-toi contre moi si tu en as vraiment envie, mesurons-nous. Ce sera beaucoup plus égal que si je me bats contre Fridgeirr car si je le terrasse, je ne m'en tiendrai pas plus grand pour cela. » Alors, Egill déclama :

38. *Point n'est équitable de refuser*
À Ljótr petite prière;
Je jouterai contre cet homme blême

Avec le rameau balancé de la broigne;
Je me prépare au meurtre
Sans lui laisser aucun espoir de pitié;
Nous allons, jeune homme, donner au scalde
Occasion de se battre dans le Moerr[1].

Puis Egill se prépara à affronter Ljótr en duel. Egill avait le bouclier qu'il avait coutume de porter, il était ceint de l'épée qu'il appelait Nadr et il avait Dragvandill à la main. Il pénétra sur le terrain où devait avoir lieu le duel, mais Ljótr n'était pas prêt. Egill secoua son épée en déclamant une vísa :

39. *Assenons l'épée polie,*
Frappons la rondache du glaive,
Éprouvons la lune du bouclier,
Rougissons l'épée dans le sang,
Tranchons la vie de Ljótr,
Traitons rudement le Blême,
Apaisons le perturbateur par le fer,
Que l'aigle se pose sur la charogne.

Ljótr s'avança alors sur le lieu du combat, puis ils se précipitèrent l'un sur l'autre. Egill frappa de taille Ljótr qui brandit son bouclier, mais Egill déchargea coup sur coup, si bien que Ljótr ne parvint pas à riposter. Il recula de façon à avoir du champ libre pour assener un coup, mais Egill le poursuivit incontinent, frappant furieusement. Ljótr sortit des limites et continua par la plaine. Ainsi se passa le premier assaut. Ljótr demanda alors une pause. Egill l'accorda. Ils s'arrêtèrent et se reposèrent. Alors Egill déclama :

40. *Il me semble qu'il bat*
Tant soit peu en retraite sous les coups
Du feu de mon trait, le champion;
L'infortuné convoiteur de biens prend peur;
L'arbre de la rosée des traits
Qui hésite à frapper, ne résiste pas;
Le malandrin recule par la vaste plaine
Devant le crâne chauve[2].

En ce temps-là, les lois du duel étaient que celui qui provoquait un autre pour un sujet donné, s'il remportait la victoire, devait obtenir pour prix ce qu'il avait exigé. Mais s'il était vaincu, il devait se racheter en payant ce qui avait été convenu. Et s'il périssait en duel, il avait forfait toutes ses propriétés et celui qui l'avait abattu devait

reprendre son héritage. Les lois étaient également que, si c'était un étranger qui mourait, un homme qui n'avait aucun héritier, là, dans le pays, cet héritage revenait au roi. Egill demanda à Ljótr de se tenir prêt : « Je veux que nous liquidions ce duel. » Puis Egill bondit sur lui et le frappa. Il le serra de si près que l'autre céda devant lui et qu'il se découvrit. Alors, Egill le frappa de taille, le coup arriva au-dessus du genou et trancha la jambe. Ljótr tomba et rendit l'esprit aussitôt. Alors Egill alla à l'endroit où étaient Fridgeirr et les siens. On le remercia chaleureusement de cette action; Egill déclama alors :

41. *Tomba le pourvoyeur du loup*
Qui fit du mal à la plupart;
Le scalde trancha la jambe de Ljótr;
J'ai accordé paix à Fridgeirr;
Point ne désire récompense
Du briseur de la flamme de la mer;
J'ai pris grand plaisir à en découdre
Dans le fracas des lances avec le Blême[1].

Ljótr fut peu regretté de la plupart car ç'avait été un homme fort tyrannique. Il était d'origine suédoise[2] et n'avait pas de parents dans le pays. Il était venu là, acquérant des richesses par duels. Il avait abattu force excellents boendr après les avoir provoqués en duel pour leurs terres et leur patrimoine et était devenu alors très riche et en terres et en biens meubles.

Egill quitta le lieu du duel et alla chez Fridgeirr. Il y resta un petit moment avant de se rendre au sud dans le Moerr. Egill et Fridgeirr se quittèrent en termes très affectueux. Egill offrit à Fridgeirr de reprendre les terres qui avaient appartenu à Ljótr; Egill alla son chemin, arriva dans le Firdafylki. De là, il entra dans le Sogn pour aller trouver Thórdr d'Aurland. Celui-ci le reçut bien. Egill présenta l'objet de sa venue et le message du roi Hákon. Thórdr fit bon accueil aux propos d'Egill et lui promit son assistance sur cette affaire. Egill resta là, chez Thórdr, longtemps pendant le printemps.

CHAPITRE LXV

Egill entreprit son voyage au sud en Hördaland. Il avait, pour cette expédition, un cotre à rames avec trente hommes dessus. Ils arrivèrent un jour à Askr, en Fenhring. Egill s'y rendit avec vingt hommes, dix gardant le bateau. Atli le Court se trouvait là avec quelques hommes. Egill le fit sortir et lui fit dire qu'Egill fils de Grímr le Chauve avait un message pour lui. Atli prit ses armes ainsi que tous les hommes en état de combattre qui se trouvaient là, et ils sortirent ensuite. Egill dit : « On me dit, Atli, que tu aurais la garde du bien qui m'appartient de droit, à moi et à Ásgerdr, ma femme. Tu dois avoir déjà entendu mentionner que je réclamais pour moi l'héritage de Björn Höldr que Berg-Önundr, ton frère, m'avait retiré. Me voici venu chercher ce bien, terres et biens meubles, et exiger de toi que tu le laisses et me le remettes. » Atli dit : « Il y a longtemps que nous avons appris, Egill, que tu es un homme tyrannique et je vais maintenant en faire l'épreuve si tu as l'intention de me réclamer ce bien que le roi Eiríkr a attribué par jugement à Önundr, mon frère. C'était au roi Eiríkr, alors, de promulguer autorisations et interdits dans ce pays. Je pensais, Egill, que tu étais venu ici pour m'offrir compensation pour mes frères, que tu as mis à mort, et que tu voulais compenser le pillage que tu as fait ici, à Askr. Voilà les réponses que je ferais si tu présentais cette cause, mais en l'occurrence, je n'ai rien à répondre. — Je veux, dit Egill, t'offrir ce que j'offris à Önundr : que les lois du Gulathing statuent sur notre affaire. Je déclare que tes frères sont tombés sans qu'il y ait à verser compensation pour eux, du fait de leurs propres œuvres, car ils m'avaient auparavant complètement dépouillé de mon droit et du droit du pays, et pris mon bien en butin de guerre. Le roi m'a donné la permission de chercher à obtenir justice auprès de toi en cette affaire, je veux t'assigner devant le Gulathing et obtenir une décision légale là-dessus. — J'irai, dit Atli, au Gulathing, et nous pourrons y débattre de notre affaire. »

Puis Egill s'en alla avec ses compagnons. Il se rendit au

nord dans le Sogn et vers l'intérieur à Aurland chez Thórdr, son parent par alliance, et resta là jusqu'à la session du Gulathing. Lorsque l'on alla au thing, Egill s'y rendit. Atli le Court y était également venu. Ils se mirent à plaider leur cause et la présentèrent aux hommes qui devaient juger. Egill fit valoir sa réclamation de biens, Atli offrit de se défendre légalement en faisant prêter serment par douze hommes qu'il n'avait pas la garde du bien que possédait Egill. Lorsque Atli alla au tribunal avec le groupe des hommes qui devaient prêter serment, Egill marcha contre lui en disant qu'il ne voulait pas accepter ses serments « je veux t'offrir d'en passer par d'autres lois, à savoir, que nous nous battions en duel, ici au thing, et que celui qui remportera la victoire ait ce bien ». Ce que disait Egill était également légal, et c'était une ancienne coutume que tout homme avait le droit d'en provoquer un autre en duel, que ce fût pour se défendre ou pour attaquer[1]. Atli dit qu'il ne refuserait pas de se battre en duel contre Egill « car tu dis ce que j'aurais eu, moi, à dire, étant donné que j'ai suffisamment de griefs à venger sur toi : tu as abattu mes deux frères, et il s'en faudrait de beaucoup que j'obtienne justice si je devais t'abandonner mes propriétés illégalement plutôt que de me battre contre toi qui me l'offres ». Puis Atli et Egill se serrèrent la main et établirent qu'ils iraient se battre en duel et que celui qui remporterait la victoire posséderait les terres qu'ils se disputaient.

Après cela, ils se préparèrent pour le duel. Egill s'avança, il avait heaume en tête et bouclier devant lui, une hallebarde à la main. Pour l'épée Dragvandill, il l'attacha à sa dextre. C'était la coutume des duellistes de n'avoir pas besoin d'avoir l'épée brandie pendant le duel, mais de la laisser accompagner le bras afin de pouvoir la saisir aussitôt qu'ils le voulaient. Atli avait le même équipement qu'Egill. Il était habitué aux duels. C'était un homme fort et très intrépide. On amena un taureau gros et vieux : on l'appelait bête du sacrifice. Celui qui remporterait la victoire devait l'abattre. Il s'agissait parfois d'une seule bête, parfois chacun de ceux qui se battaient en duel amenait une bête[2]. Lorsqu'ils furent prêts pour le duel, ils bondirent l'un contre l'autre et jetèrent d'abord leur lance : ni l'une ni l'autre ne se fixa dans un bouclier, toutes les deux se fichèrent dans le sol. Ensuite, ils

empoignèrent tous deux leur épée, s'attaquèrent ferme et échangèrent des horions. Atli ne recula pas. Ils frappaient à coups rudes et redoublés et se détruisirent rapidement l'un l'autre leurs écus. Comme le bouclier d'Atli était fort abîmé, il le jeta, prit son épée à deux mains et frappa furieusement. Egill lui assena un coup sur l'épaule, mais l'épée ne mordit pas. Il assena un deuxième, puis un troisième coup. Il lui était facile de chercher un endroit où frapper Atli puisque celui-ci n'avait pas de protection. Egill brandit son épée de toutes ses forces mais elle ne mordait pas, où qu'elle arrive[1]. Egill vit alors qu'il ne servirait à rien d'en rester là, son bouclier ayant été rendu inutilisable. Alors, il lâcha son épée et son bouclier, bondit sur Atli et s'empara de lui. On reconnut alors la différence de force et Atli tomba à la renverse, mais Egill se pencha vers le sol et lui arracha la gorge d'un coup de dents : Atli y laissa la vie.

Egill se releva d'un bond et se rendit à l'endroit où se trouvait la bête du sacrifice, d'une main il lui empoigna le museau, de l'autre, la corne et tordit le tout de telle sorte que la bête eut les pieds en l'air et l'échine brisée. Puis Egill alla à ses compagnons. Alors il déclama :

42. *Voici que Dragvandill bleue, bien que*
Brandie ne mordit point l'écu
Parce qu'Atli le Court
Constamment émoussa le fil.
J'ai joui de ma force contre
Le guerrier au parler prompt;
Les frères de la mâchoire m'ont tiré de peine;
J'ai occis l'animal sacrificiel[2].

Puis Egill s'appropria toutes les terres sur lesquelles il avait disputé ce dont il déclarait qu'Ásgerdr, sa femme, avait à reprendre possession après son père. On ne mentionne pas qu'il se soit passé autre chose à ce thing. Egill alla d'abord dans le Sogn et attribua toutes les terres dont il avait pris possession. Il resta là fort longtemps pendant le printemps. Puis il s'en alla avec ses compagnons à l'est dans le Vík. Il alla trouver Thorsteinn et resta là un moment.

CHAPITRE LXVI

En été, Egill équipa son bateau et partit dès qu'il fut prêt. Il se dirigea sur l'Islande. Il mit le cap sur le Borgarfjördr et accosta non loin de sa ferme. Il fit transporter chez lui ses marchandises et tira le bateau à terre. Il passa cet hiver-là dans son domaine. Il avait rapporté en Islande des biens considérables. C'était un homme très riche. Il avait un grand domaine, et imposant. Egill ne se mêlait pas des affaires des gens et n'offensa personne quand il fut ici, dans le pays. On n'entreprenait pas non plus d'empiéter sur son lot. Egill resta donc dans ses domaines pendant bon nombre d'hivers. Egill et Ásgerdr eurent des enfants dont on mentionne le nom — un de leurs fils s'appelait Bödvarr, un deuxième, Gunnarr, leurs filles étaient Thorgerdr et Bera. Le plus jeune s'appelait Thorsteinn. Tous les enfants d'Egill étaient prometteurs et avaient bon entendement. Thorgerdr était l'aînée de ses enfants, suivie de Bera.

CHAPITRE LXVII

De l'est au-delà de la mer[1], Egill apprit la nouvelle que Eiríkr à la hache sanglante était tombé en expédition viking à l'ouest et que Gunnhildr et leurs fils étaient allés au sud en Danemark, et qu'était partie d'Angleterre toute la troupe qui y avait suivi Eiríkr. Arinbjörn était arrivé en Norvège, il avait obtenu les revenus et les propriétés qu'il avait possédés et s'était lié de grande affection avec le roi[2]. Alors, Egill se trouva avoir de nouveau envie d'aller en Norvège. Suivit également la nouvelle que le roi Adalsteinn était mort. Régna sur l'Angleterre son frère Játmundr[3]. Egill équipa son bateau et engagea des matelots. Önundr Sjóni, le fils d'Áni d'Ánabrekka, fut du voyage. Önundr était de grande taille, et le plus fort des hommes qui étaient dans cette compagnie. Tout le monde n'était pas d'accord pour dire qu'il n'eût pas la faculté de

changer de forme[1]. Önundr avait souvent voyagé d'un pays à l'autre. Il était un peu plus vieux qu'Egill. Ils avaient été longtemps en termes amicaux. Lorsque Egill fut prêt, il prit la mer et leur voyage se passa bien. Ils arrivèrent en Norvège centrale[2]. Lorsqu'ils virent la côte, ils se dirigèrent vers le Firdafylki. Quand ils eurent des nouvelles du pays, on leur dit qu'Arinbjörn était chez lui dans ses domaines. Egill dirigea son bateau sur le port voisin de la ferme d'Arinbjörn. Puis il alla trouver Arinbjörn et ce furent de joyeuses retrouvailles. Arinbjörn offrit à Egill et à ses compagnons, ceux qu'il choisirait, de loger là. Egill accepta, fit tirer son bateau sur des rondins et les matelots prirent quartiers. Egill alla chez Arinbjörn avec onze hommes. Egill avait fait faire une voile de langskip toute décorée : il donna cette voile à Arinbjörn, et encore d'autres cadeaux dignes d'être offerts. Egill passa là l'hiver et fut tenu en grande estime. Pendant l'hiver, il s'en alla au sud dans le Sogn, percevoir ses fermages. Il y resta fort longtemps. Puis il s'en alla au nord dans le Firdafylki. Arinbjörn fit une grande fête de Jól, y invitant ses amis et les boendr du district. Il y eut grande foule et excellent banquet. En cadeau de Jól, il donna à Egill une robe à traîne, faite de soie et toute brodée d'or, avec des boutons en or par devant, du haut jusqu'en bas. Arinbjörn avait fait faire ce vêtement à la taille d'Egill[3]. Arinbjörn donna à Egill un assortiment complet de vêtements nouvellement taillés, pour Jól. On les avait taillés dans des tissus anglais multicolores. Arinbjörn fit toutes sortes de cadeaux d'amitié, pour Jól, aux gens venus lui rendre visite, car c'était le plus libéral des hommes et une éminente personne. Alors, Egill composa une vísa :

43. *Le brave de bon gré*
Donna au scalde
Une robe de soie
Boutonnée d'or;
Jamais n'aurai meilleur ami;
Arinbjörn a sans se cacher
Acquis pouvoir égal aux souverains;
Il faudra longtemps pour que naisse son semblable.

CHAPITRE LXVIII

Après Jól, Egill tomba dans une grande mélancolie, si bien qu'il ne disait pas un mot. Ce que voyant, Arinbjörn eut un entretien avec lui et lui demanda ce que cela signifiait, cette tristesse où il était. « Je veux, dit-il, que tu me fasses savoir si tu es malade ou s'il y a une autre cause. Nous pourrons alors y remédier. » Egill dit : « Je ne souffre pas de maladie, mais je me fais de grands soucis sur la façon dont j'obtiendrai les biens que j'ai gagnés quand j'ai abattu Ljótr le Blême au nord dans le Moerr. On me dit que les intendants du roi ont pris tout ce bien pour le mettre en possession du roi. Je voudrais avoir ton assistance pour réclamer ce bien. » Arinbjörn dit : « Je ne crois pas que ce soit contraire aux lois du pays que tu t'appropries ce bien, mais je pense tout de même que ce bien est en mains fermes. L'entrée de la halle du roi est vaste, mais la sortie, étroite. Nous avons eu beaucoup de difficiles réclamations de biens auprès d'hommes puissants et nous étions plus en confiance avec le roi que maintenant, car notre amitié, au roi Hákon et à moi, est mince, bien qu'il faille que je fasse comme dit l'ancien proverbe : "Il faut choyer le chêne sous lequel on habite[1]". — J'ai pourtant envie, dit Egill, s'il faut que nous invoquions les lois, d'essayer. Il se peut que le roi nous concède notre droit car on me dit que c'est un homme juste et qu'il respecte les lois qu'il a instituées dans ce pays. Ce dont j'ai le plus envie, c'est d'aller trouver le roi et d'éprouver cette cause avec lui. » Arinbjörn dit qu'il n'y tenait pas : « J'ai l'impression qu'il va être difficile, Egill, de concilier ton ardeur et ton audace, et le caractère du roi et sa puissance, car je crois qu'il n'est nullement ton ami, et l'on considère qu'il a tout de même des raisons pour cela. Je préfère que nous laissions tomber cette affaire et ne la soulevions pas. Mais si tu le veux, Egill, je préfère aller trouver le roi pour entreprendre ces négociations. » Egill dit qu'il lui en avait reconnaissance et gratitude et qu'il préférait cela.

Hákon était alors en Rogaland et parfois en Hördaland. Il ne fut pas difficile de le trouver. Cela se passa peu après

cette conversation. Arinbjörn prépara son voyage. On sut clairement qu'il avait l'intention d'aller trouver le roi. Il équipa un vingt-rames qui lui appartenait et y embarqua des hommes de sa maison. Egill devait rester au domaine : Arinbjörn ne voulut pas qu'il fasse le voyage. Arinbjörn s'en alla quand il fut prêt et fit bon voyage. Il trouva le roi Hákon et fut bien reçu. Lorsqu'il fut resté un petit moment, il fit connaître au roi l'objet de sa visite, dit qu'Egill fils de Grímr le Chauve était arrivé au pays et qu'il estimait avoir la propriété de tout le bien qui avait appartenu à Ljótr le Blême. « On nous dit, roi, qu'Egill aurait la loi de son côté là-dessus, mais vos intendants ont repris ce bien et l'ont remis en votre possession. Je voudrais vous demander, sire, qu'Egill obtienne justice là-dessus. » Le roi répondit à ces propos et fut lent à prendre la parole : « Je ne sais pas pourquoi tu te charges d'une telle affaire pour Egill. Il est venu me trouver une fois, et je lui ai dit que je ne voulais pas qu'il réside dans ce pays pour les raisons que vous connaissez déjà. Ce n'est pas la peine qu'Egill fasse auprès de moi des réclamations semblables à celles qu'il a faites à Eiríkr, mon frère. Pour toi, Arinbjörn, il faut te dire que tu peux rester ici dans ce pays si tu n'estimes pas des étrangers plus que moi ou mes paroles, car je sais que ton cœur est du côté de Haraldr, fils d'Eiríkr, ton fils adoptif, et tu ferais mieux d'aller trouver les frères et de rester avec eux car je soupçonne fort que, s'il en était besoin, des hommes comme toi me seraient d'un piètre secours dans mes démêlés avec les fils d'Eiríkr. » Comme le roi prenait cette affaire en si mauvaise part, Arinbjörn vit qu'il ne servirait à rien de débattre de leur affaire avec lui. Il se prépara à partir chez lui. Le roi était plutôt renfrogné et désagréable envers Arinbjörn depuis qu'il savait pourquoi il était venu. Arinbjörn n'était pas d'humeur non plus à s'humilier devant le roi sur cette cause. Ils se quittèrent en cet état. Arinbjörn alla chez lui et dit à Egill les conclusions de sa mission : « Je ne chercherai plus à débattre de telles affaires avec le roi. » Egill fut très contrarié par cette histoire, il estimait avoir perdu beaucoup d'argent et contre toute justice. Peu de jours après, un matin de bonne heure, alors qu'Arinbjörn était dans sa chambre — il n'y avait pas là beaucoup de monde — il fit appeler Egill et lorsqu'il arriva, il fit ouvrir un coffre, en sortit

quarante marcs d'argent qu'il lui tendit en disant : « Je te verse cet argent, Egill, pour les terres qu'avait possédées Ljótr le Blême. Il me paraît juste que tu aies cette récompense de nous autres, parents de Fridgeirr, pour lui avoir sauvé la vie contre Ljótr et je sais que tu m'as laissé en jouir. Aussi suis-je tenu de ne pas te laisser spolier de ton droit dans cette affaire. » Egill prit l'argent et remercia Arinbjörn. Alors, de nouveau, il fut de bonne humeur.

CHAPITRE LXIX

Arinbjörn passa cet hiver-là dans son domaine, mais au printemps suivant, il annonça qu'il avait l'intention d'aller en expédition viking. Il avait d'excellents bateaux, il fit équiper, au printemps, trois langskip, tous grands. Il avait trois cent soixante hommes. Il équipa ses bateaux des gens de sa maison, cela faisait de très bons équipages. Il emmenait aussi beaucoup de fils de boendr. Egill entreprit l'expédition avec lui. Il commandait un bateau, accompagnèrent Egill beaucoup des compagnons qu'il avait amenés d'Islande. Pour le bateau marchand qu'il avait pris pour quitter l'Islande, il le laissa à flot à l'est dans le Vík. Il avait trouvé là des gens pour s'occuper de sa cargaison.

Arinbjörn et Egill dirigèrent leurs langskip vers le sud en suivant les côtes. Puis ils se dirigèrent vers le sud jusqu'en Saxland, y guerroyèrent pendant l'été et y firent du butin. Quand vint l'automne, ils revinrent vers le nord et mouillèrent en Frisland. Une nuit, alors que le temps était calme, ils remontèrent un grand fleuve où il était difficile de trouver un port, le reflux étant important. Il y avait à terre de grandes plaines et une forêt à peu de distance. Les champs étaient détrempés car il avait beaucoup plu. Ils montèrent à terre là, en laissant le tiers de leurs troupes pour garder les bateaux. Ils remontèrent le long de la rivière, entre celle-ci et la forêt. Se présenta bientôt à eux un village où habitaient quantité de paysans. Dès que l'on aperçut l'armée, les gens du village qui le purent s'enfuirent et les vikings les poursuivirent. Il y eut ensuite un deuxième, puis un troisième village. Tous ceux

qui le purent s'enfuirent. Le sol était uni et il y avait de grandes étendues plates. On avait creusé des fossés un peu partout et ils étaient pleins d'eau. Ils entouraient les champs et les prés et, à certains endroits, on avait placé de grands piquets au-dessus des fossés, aux endroits où il fallait passer : il y avait des ponts recouverts de planches. Les gens du pays s'enfuirent dans la forêt. Mais lorsque les vikings furent parvenus loin à l'intérieur des terres, les Frisons se rassemblèrent dans la forêt et lorsqu'ils eurent plus de trois cent soixante hommes, ils marchèrent contre les vikings et leur livrèrent bataille. Il y eut là rude mêlée et, pour finir, les Frisons prirent la fuite et les vikings pourchassèrent les fuyards. Les villageois qui s'échappèrent s'enfuirent dans toutes les directions. Firent de même ceux qui les poursuivaient, en sorte qu'ils se trouvèrent peu nombreux à rester ensemble.

Egill les poursuivait ferme avec peu d'hommes, et fort nombreux étaient les fuyards. Les Frisons arrivèrent à un fossé et le traversèrent. Puis ils retirèrent la passerelle. Egill et ses hommes arrivèrent de l'autre côté. Egill se précipita aussitôt et sauta par-dessus le fossé, mais ce bond n'était à portée de personne d'autre et d'ailleurs, personne ne l'entreprit. Ce que voyant, les Frisons l'attaquèrent et lui, se défendit. Onze hommes l'attaquèrent et leurs démêlés se conclurent de telle sorte qu'il les abattit tous. Après cela, Egill remit la passerelle et retraversa le fossé. Il vit alors que toute la troupe était retournée aux bateaux. Il se trouvait près de la forêt. Il la longea et se dirigea vers les bateaux de telle sorte qu'il pût se réfugier dans la forêt s'il en avait besoin. Les vikings avaient descendu à la rive un gros butin de guerre et du bétail, et quand ils arrivèrent aux bateaux, certains abattirent le bétail, certains le transportèrent sur les bateaux, certains se retranchèrent derrière un rempart de boucliers car les Frisons étaient descendus, ils avaient besoin de beaucoup de monde et leur décochaient des traits. Les Frisons s'étaient remis en ordre de bataille. Lorsque Egill descendit et qu'il vit ce qui se passait, il courut au plus vite à l'endroit où il y avait presse. Il tenait sa hallebarde et l'empoigna à deux mains, rejetant son bouclier dans son dos. Il donna de la hallebarde, tout ce qui se trouvait devant recula et il se fit ainsi un passage à travers les rangs : de la sorte, il descendit en attaquant, jusqu'à ses

hommes. Ceux-ci estimèrent l'avoir retiré du monde de Hel[1]. Ils montèrent ensuite sur leurs bateaux et s'éloignèrent de la côte. Puis ils cinglèrent jusqu'au Danemark. Lorsqu'ils arrivèrent au Limafjördr et mouillèrent à Hals, Arinbjörn tint conseil avec ses troupes et dit ses intentions à ses hommes : « Je vais, dit-il, chercher à rencontrer les fils d'Eiríkr avec la troupe qui voudra me suivre. J'ai appris que les frères sont ici, au Danemark, qu'ils ont de grandes escortes et qu'ils passent l'été en expéditions guerrières, restant ici, au Danemark, en hiver. Je donnerai la permission d'aller en Norvège à tous ceux qui préfèrent cela à me suivre. Il me semblerait judicieux, Egill, que tu retournes en Norvège et cherches à revenir au plus vite en Islande dès que nous nous quitterons. » Puis les hommes se répartirent sur les bateaux, ceux qui voulaient retourner en Norvège se joignirent à Egill, mais la plus grande partie de la troupe accompagna Arinbjörn. Celui-ci et Egill se quittèrent en termes joyeux et amicaux.

Arinbjörn alla trouver les fils d'Eiríkr et entra dans la suite de Haraldr Gráfeldr, son fils adoptif, et resta ensuite avec lui tant qu'ils vécurent l'un et l'autre. Egill s'en alla au nord dans le Vík et pénétra dans le fjord d'Oslo. S'y trouvait le bateau marchand qu'il avait laissé à flot dans le sud, au printemps. Étaient là également sa cargaison et les hommes de sa suite qui avaient accompagné le bateau. Thorsteinn fils de Thóra vint trouver Egill et lui offrit de passer l'hiver chez lui avec les hommes qu'il voulait garder. Egill accepta, fit tirer ses bateaux à terre et transporter sa cargaison sur les lieux. Pour la troupe qui l'accompagnait, une partie prit quartiers là et certains s'en allèrent dans le nord du pays, là où ils avaient leur demeure. Egill alla chez Thorsteinn, ils étaient à dix ou douze en tout. Egill passa là l'hiver et fut fort bien traité.

CHAPITRE LXX

Le roi Haraldr à la belle chevelure avait soumis le Vermaland, à l'est. Avait le premier conquis le Vermaland Óláfr Trételgja père de Hálfdan Hvítbeinn qui avait été le premier de son lignage à être roi de Norvège, et le roi

Haraldr en descendait par les ancêtres paternels : ils avaient tous gouverné le Vermaland et en avaient reçu tribut, instituant des hommes pour garder le pays. Lorsque le roi Haraldr était devenu vieux, gouvernait le Vermaland le jarl qui s'appelait Arnvidr[1]. Il se trouva alors, comme en bien d'autres endroits, que les tributs furent moins bien versés que lorsque le roi Haraldr était dans la fleur de l'âge, d'autant que les fils de Haraldr se querellaient pour le pouvoir en Norvège : on ne s'occupa guère des pays tributaires qui se trouvaient loin. Mais lorsque Hákon régna en paix, il se mit en quête de tous les pouvoirs qu'avait eus Haraldr, son père. Le roi Hákon avait envoyé des hommes à l'est, en Vermaland, douze en tout. Ils avaient reçu le tribut du jarl. Et lorsqu'ils revinrent par l'Eidaskógr, des bandits fondirent sur eux et les tuèrent tous. Il en alla de même pour les autres émissaires que le roi Hákon envoya à l'est en Vermaland : ils furent tués et l'argent ne revint pas. Certains disaient que c'était le jarl Arnvidr qui postait ses hommes pour tuer les gens du roi et rapporter l'argent au jarl Arnvidr. Alors, le roi Hákon envoya des hommes pour la troisième fois. Il se trouvait dans le Thrándheimr. Ils devaient aller dans le Vík, à l'est, trouver Thorsteinn fils de Thóra et lui dire d'aller en Vermaland réclamer le tribut de la part du roi. Sinon, Thorsteinn devrait quitter le pays car le roi avait appris qu'Arinbjörn, le frère de sa mère, était arrivé dans le sud au Danemark et était chez les fils d'Eiríkr. De même, qu'ils avaient une grande escorte et passaient l'été en expéditions guerrières. Le roi Hákon les tenait, tous autant qu'ils étaient, pour déloyaux car il avait l'habitude de voir les fils d'Eiríkr lui faire la guerre s'ils avaient assez de forces pour se dresser contre lui. Alors il s'en prit à tous les parents, parents par alliance ou amis d'Arinbjörn, en chassa beaucoup du pays ou leur mena la vie dure. En ce qui concerne Thorsteinn, il se fit également que, pour cette raison, le roi lui fit cette proposition dangereuse. L'homme[2] qui portait ce message était d'un peu tous les pays, il avait été longtemps en Danemark et en Suède. Il était au courant de tout ce qui s'y passait, tant au sujet des chemins que des gens. Il avait aussi voyagé un peu partout en Norvège.

Lorsqu'il fit part de cette affaire à Thorsteinn fils de Thóra, Thorsteinn dit à Egill quelle était la mission de ces

gens et lui demanda ce qu'il fallait répondre. Egill dit: « Il me paraît évident, à entendre ce message, que le roi veut t'expulser du pays comme les autres parents d'Arinbjörn car j'appelle cela une mission périlleuse, noble homme comme tu l'es. Je suis d'avis que tu demandes aux envoyés du roi un entretien, et je veux être présent, nous verrons ce qui se passera. » Thorsteinn fit comme il disait et eut un entretien avec eux. Les messagers exposèrent sans détour l'objet de leur venue et le message du roi: Thorsteinn devait faire cette expédition, sinon, il serait hors-la-loi. Alors Egill dit: « Je vois clairement ce qu'il en est de votre mission; si Thorsteinn ne veut pas y aller, c'est vous qui devrez aller réclamer le tribut. » Les messagers dirent qu'il avait deviné juste. « Thorsteinn ne fera pas cette expédition parce qu'il n'est pas tenu, noble homme comme il est, d'accomplir des missions aussi minables, mais d'autre part, il fera ce à quoi il est tenu: accompagner le roi dans le pays ou hors du pays si le roi l'exige; de même, si vous voulez emmener quelques hommes d'ici pour cette expédition, vous y êtes attitrés ainsi qu'à obtenir toutes les facilités que vous direz à Thorsteinn pour faire le voyage. » Ensuite, les envoyés conférèrent entre eux et ils se mirent d'accord pour accepter ces conditions, si Egill voulait être du voyage. « Le roi, dirent-ils, est en très mauvais termes avec lui et il estimera excellente notre expédition si nous faisons en sorte qu'il soit tué. Il pourra alors chasser Thorsteinn du pays si bon lui semble. » Puis ils dirent à Thorsteinn qu'ils seraient satisfaits si Egill venait et que Thorsteinn reste chez lui. « Il se fera donc, dit Egill, que je vais décharger Thorsteinn de cette expédition. Et de combien d'hommes estimez-vous avoir besoin? — Nous sommes huit en tout, dirent-ils, nous voudrions que quatre hommes d'ici viennent. Alors, nous serons douze. » Egill dit qu'il en serait ainsi. Önundr Sjóni et quelques suivants d'Egill étaient allés jusqu'à la mer s'occuper de leurs bateaux et des autres marchandises qu'ils avaient confiées à la garde des gens en automne, et ils ne revenaient pas. Egill trouva que c'était grand dol car les hommes du roi se montraient fort impatients de faire le voyage et ne voulaient pas attendre.

CHAPITRE LXXI

Egill se prépara à faire le voyage avec trois autres de ses compagnons. Ils avaient des chevaux et un traîneau comme les hommes du roi. Il y avait beaucoup de neige et tous les chemins d'hiver étaient différents de ce qu'ils étaient en été. Ils se mirent en route lorsqu'ils furent prêts et montèrent pour se diriger vers l'est jusqu'à Eid. En une nuit, il tomba tant de neige qu'on voyait mal les chemins. Ils furent retardés le lendemain car il y avait de la neige profonde dès que l'on s'écartait du chemin. Le jour avançant, ils s'arrêtèrent et firent faire la pause à leurs chevaux. C'était près d'une crête boisée. Alors, ils dirent à Egill : « Les chemins divergent ici : en avant de la crête, habite le bóndi qui s'appelle Arnaldr. C'est notre ami. Nous autres, nous allons loger là-bas, vous, vous monterez sur la crête et quand vous y arriverez, vous trouverez bientôt devant vous une grande ferme où l'on vous logera certainement. Habite là un homme très riche qui s'appelle Ármódr le Barbu. Demain matin de bonne heure, nous nous retrouverons et irons pour le soir à Eidaskógr. Habite là un excellent bóndi qui s'appelle Thorfinnr. » Puis ils se quittèrent. Egill et les siens montèrent sur la crête. Pour les hommes du roi, il faut dire que dès qu'ils eurent perdu de vue Egill et ses hommes, ils prirent les skis qu'ils avaient emportés et les chaussèrent. Puis ils rebroussèrent chemin tant qu'ils purent. Ils allèrent nuit et jour en prenant par les Upplönd, se rendirent de là vers le nord par le Dofrafjall et ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne fussent arrivés chez le roi Hákon. Ils lui racontèrent leur expédition telle qu'elle s'était passée.

Egill et ses compagnons franchirent la crête le soir. Pour faire bref, disons qu'ils sortirent aussitôt du chemin. Il y avait énormément de neige. Les chevaux s'y enfoncèrent au bout d'un moment, si bien qu'il fallut les en retirer. Il y avait là des pentes glissantes et des taillis par lesquels il était extrêmement difficile de passer. Ils furent fort retardés par les chevaux et les hommes avaient le plus grand mal à passer. Ils s'épuisèrent fort, mais ils parvinrent tout de même à passer la crête et virent alors une

grande ferme devant eux, sur laquelle ils se dirigèrent. Lorsqu'ils arrivèrent au pré clos, ils virent qu'il y avait des gens dehors, Ármódr et ses domestiques. Ils échangèrent quelques propos en se demandant mutuellement les nouvelles. Lorsque Ármódr sut qu'ils étaient envoyés du roi, il leur offrit de loger là. Ils acceptèrent. Les domestiques d'Ármódr s'occupèrent de leurs chevaux et de leurs harnais, le bóndi pria Egill d'entrer dans la salle, et c'est ce qu'ils firent. Ármódr plaça Egill dans le haut-siège sur le banc d'en face, ses compagnons à côté de lui en revenant vers la porte. Ils parlèrent d'abondance des difficultés qu'ils avaient eues pendant la soirée et les gens de la maison s'émerveillèrent fort qu'ils soient parvenus à ce point, disant que même lorsqu'il n'y avait pas de neige, on estimait l'endroit impraticable. Ármódr dit alors : « Ne pensez-vous pas que la meilleure hospitalité à vous offrir serait de vous apporter des tables et de vous faire dîner, après quoi vous iriez dormir? C'est ce qui vous reposera le mieux. — C'est tout à fait à notre goût », dit Egill. Ármódr leur fit alors installer des tables, puis on leur présenta de grands plats pleins de skyr. Ármódr se déclara fâché de n'avoir pas de bière à leur donner. L'épuisement avait rendu Egill et ses hommes fort assoiffés. Ils se saisirent des plats et burent goulûment le skyr, Egill surtout. On ne leur apporta pas d'autres vivres. Il y avait là une nombreuse maisonnée. La maîtresse de maison était sur l'estrade, des femmes à côté d'elle, il y avait dans la pièce une petite fille du bóndi, de dix ou onze hivers. La maîtresse de maison l'appela et lui parla à l'oreille. Puis la petite fille s'avança jusqu'à la table où siégeait Egill. Elle déclama :

44. *Ma mère m'a envoyé*
Te trouver
Et dire à Egill
De se montrer prudent;
Hildr a dit ceci :
Prends garde à ton ventre,
Nos hôtes auront
Plus haute provende sous peu.

Ármódr frappa la petite fille et lui ordonna de se taire : « Tu dis toujours ce qu'il ne faut pas. » La petite fille s'en

alla, mais Egill reposa le plat de skyr: il était presque vide. On leur enleva les plats. Alors, les gens de la maison s'assirent à leur place et l'on monta les tables par toute la salle, y posant les plats; puis on apporta des friandises[1] et on en présenta à Egill comme aux autres. Sur ce, on apporta de la bière, et elle était de l'espèce la plus forte. On but bientôt chacun pour soi. Un homme devait vider la corne à lui tout seul. On prêtait la plus grande attention à Egill et à ses compagnons. Il fallait boire à outrance. Egill but sans répit un long moment d'abord. Quand ses compagnons furent ivres, il but pour ceux qui ne le pouvaient pas. Cela dura jusqu'à ce que l'on enlève les tables. Alors, tous ceux qui se trouvaient là étaient fort ivres, mais à chaque corne qu'il buvait, Ármódr disait: « Je bois à toi, Egill », et les domestiques buvaient aux compagnons d'Egill en utilisant la même formule. Un homme avait été désigné pour porter à Egill et aux siens toutes les cornes, et il les excitait fort à boire promptement. Egill dit à ses camarades de ne pas boire: il buvait à leur place quand ils ne pouvaient s'y dérober. Egill découvrit alors que les choses ne pouvaient durer de la sorte, il se leva et traversa la pièce jusqu'à l'endroit où était assis Ármódr, il lui mit les mains sur les épaules et le renversa de force en arrière. Puis il se fit vomir formidablement, cela déferla sur le visage, dans les yeux, les narines et la bouche d'Ármódr, puis cela lui dégoulina sur la poitrine. Ármódr en perdit le souffle, et comme il ne parvenait pas à le recouvrer, le vomissement jaillit. Toutes les personnes de la maison d'Ármódr qui étaient auprès couvrirent Egill d'injures, disant que c'était le pire des hommes, de n'être pas sorti quand il voulait vomir, au lieu de faire du scandale dans la salle. Egill dit: « Il n'y a pas à me blâmer si je fais comme le bóndi, il vomit de toutes ses forces, pas moins que moi. » Puis Egill alla à sa place et s'assit, demandant qu'on lui donne à boire. Il déclama bruyamment:

45. *Désireux suis de témoigner*
De ton hospitalité
Par le liquide de mes joues;
Je témoigne valablement
D'être risqué à cette marche;
Maint invité récompense mieux
L'hospitalité d'une nuit;

Nous nous rencontrons rarement;
La rosée de bière dégoutte de la barbe d'Ármódr.

Ármódr se leva d'un bond et sortit en courant et Egill demanda à boire. La maîtresse de maison dit à l'homme qui avait fait le service pendant la soirée de donner à boire de telle sorte qu'on n'en manque pas tant qu'ils en voudraient. Ensuite, il remplit une grande corne et la porta à Egill. Celui-ci engloutit la corne d'un seul élan. Alors il déclama :

46. *Vidons chaque corne, même si*
Le cavalier du cheval d'Ekkill
Porte le breuvage de la corne
Sans arrêt à l'Ullr de la poésie;
Je ne laisserai rien dans la corne
De l'étang du malt
Même si le meneur du jeu de Laufi
Me porte la corne jusqu'au matin[1].

Egill but un moment, engloutissant chaque corne qui lui parvenait, mais quelques hommes avaient beau boire, la joie était mince dans la pièce. Puis Egill et ses compagnons se levèrent et décrochèrent du mur où ils les avaient pendues leurs armes. Ils allèrent ensuite à la grange où étaient leurs chevaux, s'y couchèrent dans la paille et dormirent toute la nuit.

CHAPITRE LXXII

Dès qu'il fit jour, Egill se leva. Lui et ses compagnons s'équipèrent et revinrent, dès qu'ils furent prêts, se mettre en quête d'Ármódr, de sa femme et de sa fille. Egill enfonça la porte et alla jusqu'au lit d'Ármódr. Il brandit son épée, de l'autre main, saisit Ármódr par la barbe et le tira violemment vers le rebord du lit, mais la femme et la fille d'Ármódr se levèrent d'un bond et prièrent Egill de ne pas tuer Ármódr. Egill dit qu'il le devait pour la raison « que c'est chose méritée. Il vaut la peine que je le tue ». Alors, Egill déclama :

47. *Le calomniateur jouit*
De sa femme et de sa fille;
Nous ne craignons point

Le déclencheur de la bataille;
Tu n'as pas à t'imaginer
Être quitte de tes insultes
Et te satisfaire de rester ainsi;
Il nous faut reprendre péniblement notre voyage.

Puis Egill lui trancha la barbe au ras du menton. Après quoi, il lui enfonça le doigt dans l'œil si bien que celui-ci lui pendit sur la joue. Après cela, Egill s'en alla trouver ses compagnons.

Ils allèrent leur chemin et arrivèrent pour l'heure du déjeuner à la ferme de Thorfinnr : il habitait près d'Eidaskógr. Egill et ses hommes réclamèrent à déjeuner et du fourrage pour leurs chevaux. Le bóndi Thorfinnr dit que cela allait de soi. Alors, ils entrèrent dans la pièce. Egill demanda si Thorfinnr avait entendu parler de ses compagnons : « nous sommes convenus de nous retrouver ici ». Thorfinnr dit : « Six hommes sont passés par ici un peu avant le jour, ils étaient tout armés. » Alors, un domestique de Thorfinnr dit : « Je suis allé cette nuit charroyer du bois, j'ai trouvé six hommes en chemin, c'étaient des gens de la maison d'Ármódr et c'était bien avant le jour. Mais je ne sais pas si ce sont les mêmes que les six hommes dont tu parlais. » Thorfinnr dit que les hommes qu'il avait rencontrés étaient passés après que le domestique fut rentré avec son chargement de bois. Alors qu'Egill et les siens étaient en train de se restaurer, Egill vit qu'une femme, malade, était couchée sur l'estrade. Il demanda à Thorfinnr qui était cette femme si gravement affectée. Thorfinnr dit qu'elle s'appelait Helga et que c'était sa fille, « il y a longtemps qu'elle est souffrante », et c'était une longue maladie; elle passait toutes ses nuits sans dormir, c'était comme si elle avait perdu l'esprit. « A-t-on cherché à voir de quoi elle souffre ? » dit Egill. Thorfinnr dit : « Il y a eu des runes gravées et celui qui l'a fait est le fils d'un bóndi, pas loin d'ici; depuis, c'est bien pis qu'avant. T'entends-tu, Egill, à faire quelque chose contre un tel mal ? » Egill dit : « Il se peut que, si j'interviens, cela ne fasse pas de tort. » Lorsqu'il eut mangé, Egill alla à l'endroit où gisait la femme et parla avec elle. Il demanda qu'on la soulève de son lit et qu'on lui mette des draps propres. Ce que l'on fit. Puis il fouilla le lit dans lequel elle avait reposé et il y trouva un morceau de ski sur lequel il y avait des runes. Egill les lut, puis il les

rabota et jeta les copeaux dans le feu. Il brûla tout le morceau de ski et fit mettre à l'air les draps qu'elle avait eus. Alors, il déclama :

48. *Point ne faut graver de runes*
Si l'on ne sait les interpréter,
À maint homme il arrive
Que noir bâton gravé l'égare ;
J'ai vu sur la planche taillées
Des lettres secrètes gravées,
Voilà ce qui longtemps a causé
Lourd dol au tilleul des oignons[1].

Egill grava des runes et les mit sous l'oreiller de la couche où elle reposait. Elle eut l'impression de se réveiller de son sommeil et dit qu'elle était guérie, mais qu'elle n'avait pas beaucoup de forces tout de même, et son père et sa mère furent dans une grande liesse. Thorfinnr offrit à Egill de prendre là tous les secours dont il estimerait avoir besoin.

CHAPITRE LXXIII

Egill dit à ses compagnons qu'il voulait aller son chemin sans attendre davantage. Thorfinnr avait un fils qui s'appelait Helgi. C'était un homme vigoureux. Le père et le fils offrirent à Egill de l'accompagner dans la forêt. Ils dirent qu'ils savaient en vérité qu'Ármódr le Barbu avait dépêché six hommes contre eux dans la forêt et qu'il était encore plus probable qu'il y aurait d'autres embuscades dans la forêt si la première échouait. Thorfinnr et trois hommes s'offrirent à faire l'expédition. Alors, Egill déclama une vísa :

49. *Tu sais, si je m'en vais avec quatre*
Compagnons, ce ne sont pas six hommes
Qui pourront avec moi échanger
Le jeu des couteaux rouges du dieu de la bataille ;
Mais si j'en ai huit
Il n'y en aura pas assez de douze
Qui fassent trembler le cœur de l'homme aux noirs sourcils
Dans le brandissement des épées.

Thorfinnr et les siens décidèrent d'aller dans la forêt avec Egill, ils étaient huit en tout. Lorsqu'ils arrivèrent à

l'endroit de l'embuscade, ils virent là des hommes. Pour les domestiques d'Ármódr qui se trouvaient là, ils virent que c'était huit hommes qui passaient par là, et ne s'estimèrent pas en état d'attaquer. Ils s'enfuirent alors en se cachant dans la forêt. En arrivant à l'endroit où s'étaient trouvés les espions, Egill et les siens virent que les lieux n'étaient pas paisibles. Egill dit alors que Thorfinnr et les siens devaient rebrousser chemin, mais ils offrirent de continuer. Egill ne voulut pas et leur demanda de rentrer chez eux et c'est ce qu'ils firent : ils rebroussèrent chemin. Egill et ses hommes poursuivirent le leur, à quatre en tout. Le jour avançant, Egill s'aperçut qu'il y avait six hommes dans la forêt et ils se dirent que ce devait être les hommes de la maison d'Ármódr. Les espions se levèrent d'un bond et fondirent sur eux, et eux firent face, et leur rencontre fut de telle sorte qu'Egill abattit deux hommes et que ceux qui restaient coururent dans la forêt. Puis Egill et ses hommes allèrent leur chemin et il ne se passa rien avant qu'ils soient sortis de la forêt et prennent quartiers, près de la forêt, chez un bóndi qui s'appelait Álfr et était surnommé Álfr le Riche. C'était un vieil homme et riche de biens, un homme bizarre qui ne pouvait avoir de domestiques chez lui, hormis quelques-uns. Egill fut bien reçu et Álfr fut bavard avec lui. Egill s'enquit de maintes choses et Álfr dit ce qu'il en savait. Ils discutèrent surtout du jarl et des émissaires du roi de Norvège qui étaient déjà venus là, dans l'est, réclamer le tribut. Álfr, dans ses propos, n'était nullement ami du jarl.

CHAPITRE LXXIV

De bonne heure, le matin, Egill se prépara à partir avec ses compagnons, et au départ, il donna à Álfr une grande pelisse. Álfr reçut ce présent avec reconnaissance « et je pourrai m'en faire un manteau fourré[1] », et il pria Egill de revenir chez lui quand il repasserait. Ils se quittèrent amis, Egill alla son chemin, arriva vers le soir à la hird du jarl Arnvidr et y fut excellemment reçu. On le plaça, lui et ses compagnons, juste à côté de l'homme qui était dans le

haut-siège. Lorsque Egill et ses hommes eurent passé là la nuit, ils présentèrent au jarl leur mission et le message du roi de Norvège, disant qu'il voulait avoir du Vermaland tout le tribut qui n'avait pas été versé depuis qu'Arnvidr avait été placé à la tête de ce district. Le jarl dit qu'il avait versé tout le tribut et qu'il l'avait remis aux messagers du roi « mais je ne sais pas ce qu'ils en ont fait ensuite, s'ils l'ont remis au roi ou s'ils se sont enfuis du pays avec. Mais comme vous portez des signes de créance véridiques que le roi vous a envoyés, je vais vous verser tout le tribut qui lui revient de droit et vous le remettrai en mains propres. Mais je ne veux pas me porter garant de la façon dont vous en userez ». Egill et les siens restèrent là un moment, mais avant qu'Egill parte, le jarl leur versa le tribut. Une partie était en argent, une partie, en petit-gris. Lorsqu'ils furent prêts, Egill et ses hommes rebroussèrent chemin. En le quittant, Egill dit au jarl : « Nous allons remettre au roi le tribut que nous avons reçu, mais tu sauras, jarl, que c'est beaucoup moins d'argent que ce que le roi estime posséder ici, et l'on ne compte pas, en outre, ce qu'il estimera : que tu aies à lui verser compensation pour ses envoyés, car les gens déclarent que c'est toi qui as dû les faire tuer. » Le jarl dit que ce n'était pas vrai. Ils se quittèrent là-dessus.

Lorsque Egill fut parti, le jarl fit appeler deux frères qui s'appelaient tous les deux Úlfr. Il dit : « Cet Egill de grande taille qui a été ici un moment, je m'attends à ce qu'il nous desserve quand il arrivera chez le roi. Nous pouvons comprendre comment il va présenter notre cause au roi, lui qui nous a jeté à la figure la mise à mort des hommes du roi. Vous allez vous mettre à leur poursuite, les tuerez tous et ne les laisserez pas nous calomnier devant le roi. Le plus judicieux me semble que vous vous mettiez en embuscade contre eux à Eidaskógr. Emmenez autant d'hommes qu'il faudra pour que vous soyez sûrs qu'aucun n'en réchappera et qu'ils ne vous mettent pas à mort. » Les frères se préparèrent donc au voyage et emmenèrent trente hommes. Ils allèrent par la forêt, où ils connaissaient chaque sentier. Ils épièrent les déplacements d'Egill. Dans la forêt, il y avait deux chemins. L'un franchissait une colline, il y avait là une falaise abrupte que l'on ne pouvait passer que par un sentier étroit — c'était le chemin le plus court — et l'autre passait devant la

colline, il y avait là de grands marécages avec des arbres abattus dans la forêt, le chemin qui traversait était étroit. Quinze hommes se mirent en embuscade sur l'un et l'autre chemins.

CHAPITRE LXXV

Egill alla jusqu'à ce qu'il arrive chez Álfr, il passa là la nuit et fut bien traité. Le lendemain matin, il se leva avant le jour, se prépara pour le voyage. Alors qu'ils étaient en train de déjeuner, le bóndi Álfr survint. Il dit : « Tu te prépares de bonne heure, Egill, mais je serais d'avis de ne pas précipiter ce voyage, soyez plutôt prudents car je crois qu'il y a des hommes en embuscade contre vous dans la forêt. Je n'ai pas d'hommes à te fournir pour t'accompagner et te renforcer, mais je veux t'offrir de rester ici chez moi jusqu'à ce que je sois en état de te dire que l'on peut traverser sans danger la forêt. » Egill dit : « Cela serait pure dérision. Je vais aller mon chemin, comme j'en avais l'intention. » Egill et ses hommes se préparèrent au voyage, mais Álfr en dissuadait et lui demandait de revenir s'il s'apercevait que le chemin avait été foulé, disant que nul n'avait traversé la forêt, venant de l'est, depuis qu'Egill était allé vers l'est « à moins que ceux dont je m'attends à ce qu'ils veuillent vous trouver soient passés. — S'il en va comme tu le dis, que penses-tu, combien doivent-ils être? Nous ne serons pas perdus, même s'il y a quelque différence de nombre. » Il dit : « Je suis allé jusqu'à la forêt avec mes domestiques, et nous avons trouvé trace de passage, la piste s'enfonçait dans la forêt, et ils devaient être nombreux. Et si tu ne crois pas ce que je dis, va là-bas voir la piste, et reviens si tu trouves que c'est bien comme je le dis. » Egill se mit en route. Lorsqu'ils arrivèrent sur le chemin qui passait par la forêt, ils virent des traces et d'hommes et de chevaux. Les compagnons d'Egill dirent alors qu'il fallait faire demi-tour. « Nous allons continuer, dit Egill. Je ne trouve pas étrange que des gens passent par Eidaskógr, car c'est le grand chemin. » Puis ils allèrent, et les traces continuaient, il y en avait quantité, et quand ils arrivèrent

à l'endroit où les chemins divergeaient, les traces aussi se séparaient, et il y en avait autant de part et d'autre. Egill dit alors : « J'ai l'impression qu'il se pourrait bien qu'Álfr ait dit vrai. Nous allons nous équiper comme si nous nous attendions à ce que notre rencontre ait lieu. » Puis ils se débarrassèrent de leurs manteaux et de tous leurs vêtements superflus : ils les mirent dans un traîneau. Egill avait mis dans son traîneau une corde d'écorce de tilleul[1] très grande, car c'est la coutume des gens qui font de longs voyages d'emporter des cordes de réserve, s'il faut fabriquer des harnais. Egill prit une grosse pierre plate et se la mit devant la poitrine et le ventre. Puis il se l'arrima par de la corde qu'il enroula un grand nombre de fois autour et lui, et s'équipa ainsi jusqu'en haut des épaules[2]. Après quoi ils allèrent leur chemin.

L'Eidaskógr est ainsi faite qu'il y a de grands arbres jusqu'à la région habitée, de part et d'autre, mais au milieu de la forêt il y a en divers endroits des broussailles et des fourrés, et, en certains endroits, pas de végétation du tout. Egill et ses hommes prirent le plus court chemin qui traversait la crête. Ils avaient tous un bouclier, un heaume, une arme de taille et une arme d'estoc. Egill marchait en tête. Lorsqu'ils arrivèrent à la crête, il y avait des arbres en dessous, mais rien en remontant. Parvenus en haut, sept hommes sortirent de la forêt et montèrent la pente en leur courant sus et en leur lançant des traits. Egill et les siens firent face, se tenant côte à côte en travers du chemin. Alors, d'autres hommes descendirent sur eux depuis un rocher, leur jetant des pierres depuis là, ce qui les mettait bien plus en péril. Egill dit alors : « Vous allez maintenant reculer sur la pente en vous protégeant comme vous pourrez, et moi, je vais escalader le rocher. » C'est ce qu'ils firent. Quand Egill sortit de la pente, huit hommes se trouvaient là qui marchèrent tous en même temps sur lui et l'attaquèrent. Il n'y a rien à raconter de leurs échanges de horions : pour finir, il les abattit tous. Puis il avança sur le rocher et jeta des pierres en bas : il n'y eut pas de résistance. Trois Vermalandais y restèrent mais quatre parvinrent dans la forêt, ils furent blessés et molestés. Ensuite, Egill et ses hommes prirent leurs chevaux et se mirent en route jusqu'à ce qu'ils aient passé la crête. Mais les Vermalandais qui s'étaient échappés prévinrent leurs camarades qui étaient près des

marécages. Ils avancèrent alors par le chemin du bas puis se postèrent sur le passage d'Egill. Úlfr dit à ses camarades : « Nous allons maintenant marcher sur eux en bon ordre et faire en sorte qu'ils ne parviennent pas à fuir. Les lieux sont disposés de telle sorte, dit-il, que le chemin avance le long de la crête mais le marécage remonte vers le haut et il y a là, au-dessus, un rocher escarpé, le chemin passe entre ce rocher et le marécage, et le passage n'est pas plus large que le chemin. Quelques-uns vont faire le tour du rocher et les accueilleront s'ils veulent avancer, et quelques-uns vont se cacher ici dans la forêt et leur bondir dessus par derrière quand ils auront dépassé l'endroit où ils sont embusqués. Faisons en sorte que personne n'en réchappe. » Ils firent comme Úlfr le disait : Úlfr s'avança vers le rocher avec dix hommes. Egill et les siens allaient leur chemin, ne sachant rien de ce plan, tant qu'ils ne furent pas parvenus dans le sentier étroit. Alors, des hommes leur bondirent dessus par derrière et portèrent aussitôt les armes contre eux. Egill et ses hommes firent volte-face et se défendirent. Et voilà que se précipitent aussi sur eux les hommes qui s'étaient tenus devant le rocher. Ce que voyant, Egill leur fit face. Il n'y eut guère de coups échangés, Egill en abattit certains sur le chemin et certains se replièrent à un endroit où le terrain plat était plus grand. Egill se mit à leur poursuite[1]. Tomba là Úlfr et, pour finir, Egill tua, à lui seul, onze hommes. Puis il porta l'attaque là où ses compagnons défendaient le chemin contre huit hommes. Il y avait des blessés de part et d'autre. Dès qu'Egill survint, les Vermalandais prirent la fuite, la forêt étant toute proche. Cinq hommes en réchappèrent, tous très blessés, et trois tombèrent là. Egill avait maintes blessures, mais aucune grave. Ils allèrent leur chemin. Il pansa les blessures de ses compagnons, mais aucune n'était mortelle. Ils s'installèrent dans un traîneau et marchèrent pendant le reste de la journée. Pour les Vermalandais qui en avaient réchappé, ils prirent leurs chevaux et se retirèrent à l'est de la forêt jusqu'aux contrées habitées. On pansa leurs blessures. Ils se procurèrent une escorte pour venir trouver le jarl et lui dirent leur désastreuse expédition. Ils dirent que les deux Úlfr étaient tombés et que vingt-cinq de leurs hommes étaient morts « cinq seulement en ont réchappé vivants, encore que tous blessés et molestés ». Le jarl demanda ce qui

s'était passé pour Egill et ses compagnons. Ils répondirent : « Nous ne savons pas bien à quel point ils étaient blessés, mais ils nous ont attaqués avec une hardiesse extrême. Quand nous étions huit, et eux quatre, c'est nous qui avons fui. Nous sommes parvenus dans la forêt mais trois ont péri. Et nous n'avons pas vu qu'Egill et les siens n'aient pas été en possession de toutes leurs forces. » Le jarl dit que leur expédition avait été des plus mauvaises : « J'aurais compris que nous perdions beaucoup de monde si vous aviez tué ces Norvégiens, mais maintenant qu'ils arrivent à l'ouest de la forêt et qu'ils vont dire ces nouvelles au roi de Norvège, nous pouvons nous attendre aux pires traitements de sa part. »

CHAPITRE LXXVI

Egill alla, jusqu'à ce qu'il arrive à l'ouest de la forêt. Ils se rendirent chez Thorfinnr, le soir, et y furent très bien reçus. On pansa les blessures d'Egill et de ses hommes. Ils passèrent là quelques nuits — Helga, la fille du bóndi était alors sur pied et guérie de son mal; elle et eux tous en remercièrent Egill — et ils se reposèrent là, eux et leurs montures. Pour l'homme qui avait gravé des runes contre Helga, il était parti non loin de là. On apprit alors qu'il l'avait demandée en mariage mais Thorfinnr ne voulait pas la marier. Alors, le fils du bóndi avait voulu la séduire, mais elle, ne voulait pas. Il pensa lui graver des runes d'amour, mais il ne s'y connaissait pas et ce qu'il avait gravé avait été cause de son mal[1].

Lorsque Egill fut prêt à partir, Thorfinnr et son fils l'accompagnèrent en chemin. Ils étaient dix ou douze en tout. Ils les escortèrent tout ce jour-là, par prudence, à cause d'Ármódr et des gens de sa maison. Et quand on apprit les nouvelles : qu'Egill et ses hommes s'étaient battus contre des forces supérieures en nombre écrasant, dans la forêt, et qu'ils avaient remporté la victoire, Ármódr estima qu'il n'y avait aucun espoir de pouvoir se mesurer à Egill. Aussi resta-t-il chez lui avec tous ses hommes. En se quittant, Egill et Thorfinnr échangèrent des cadeaux et dirent qu'ils resteraient amis. Puis Egill et

ses hommes allèrent leur chemin et l'on ne mentionne pas qu'il se soit rien passé pendant leur voyage avant qu'ils arrivent chez Thorsteinn. Leurs blessures étaient alors cicatrisées. Ils restèrent là jusqu'au printemps. Thorsteinn envoya des messagers au roi Hákon pour lui remettre le tribut qu'Egill était allé chercher en Vermaland. Lorsqu'ils trouvèrent le roi, ils lui dirent les événements qui s'étaient produits dans l'expédition d'Egill et lui remirent le tribut. Le roi tint alors pour vrai ce qu'il avait soupçonné auparavant : que c'était le jarl Arnvidr qui avait dû faire tuer ses messagers à deux reprises, qu'il avait envoyés à l'est. Le roi dit que Thorsteinn aurait le droit de résider dans le pays et d'être en paix avec lui. Les envoyés revinrent ensuite chez eux et lorsqu'ils se retrouvèrent chez Thorsteinn, ils lui dirent que le roi était satisfait de cette expédition et que Thorsteinn serait en paix et en amitié avec le roi.

En été, le roi Hákon s'en alla dans le Vík à l'est et, de là, il entreprit son expédition vers l'est en Vermaland avec une grande troupe. Le jarl Arnvidr s'enfuit, mais le roi leva de gros tributs sur les boendr qu'il estimait l'avoir offensé, comme l'on dit que c'était le cas de ceux qui percevaient le tribut. Il institua un autre jarl et prit des otages tant pour ce jarl que pour les boendr. Il alla en divers endroits du Gautland occidental et il le soumit, comme il est dit dans sa saga et comme on le trouve dans les poèmes qui ont été composés sur son compte. On dit aussi qu'il alla au Danemark et y guerroya en divers endroits. Il détruisit, avec deux bateaux, douze bateaux des Danois et il donna le titre de roi à Tryggvi Óláfsson, son neveu, ainsi que l'autorité sur le Vík[1].

En été, Egill équipa son bateau marchand et se trouva des compagnons. Pour le langskip qu'il avait amené de Danemark en automne, il le donna à Thorsteinn en partant. Thorsteinn fit à Egill de beaux présents et ils convinrent de rester amis. Egill dépêcha des émissaires à Thórdr d'Aurland, son parent par alliance et lui laissa la charge de s'occuper des terres qu'il possédait dans le Sogn et le Hördaland, lui demandant de les vendre s'il trouvait acquéreur. Lorsqu'il fut prêt pour son voyage et qu'ils eurent bon vent, ils prirent le large en longeant le Vík, prirent vers le Nord devant la Norvège et cinglèrent en haute mer. Ils eurent réellement bon vent. Ils arri-

vèrent dans le Borgarfjördr et Egill dirigea son bateau vers l'intérieur en longeant le fjord et jusqu'à un port non loin de sa ferme. Il fit tranporter sa cargaison à la maison et tirer le bateau sur des rondins. Il se rendit à son domaine, on fut joyeux de le revoir. Egill resta là cet hiver-là.

CHAPITRE LXXVII

Lorsque Egill fut rentré de cette expédition, le district était maintenant complètement colonisé. Tous les colonisateurs étaient morts, mais leurs fils ou petits-fils étaient en vie et c'est eux qui habitaient le disctrict. Ketill la Vapeur[1] arriva en Islande alors que le pays était fort colonisé. Il passa le premier hiver à Gufuskálar[2] dans le Rosmhvalanes. Il était arrivé de l'ouest au-delà de la mer, d'Irlande. Il avait amené beaucoup d'esclaves irlandais. À cette époque-là, toutes les terres étaient colonisées dans le Rosmhvalanes. Aussi Ketill s'en alla-t-il de là et s'enfonça-t-il dans le Nes, passant le second hiver à Gufunes où il ne parvint pas à s'établir. Puis il pénétra dans le Borgarfjördr et passa le troisième hiver à l'endroit qui s'appelle depuis Gufuskálar, la rivière qui coule en bas et où il laissa son bateau pendant l'hiver ayant été appelée Gufuá.

Thórir fils de Lambi habitait alors à Lambastadir. Il était marié et avait un fils qui s'appelait Lambi. Celui-ci était un homme fait, grand et fort pour un homme de son âge. L'été suivant, alors qu'on se rendait au thing, Lambi y alla aussi. Pour Ketill la Vapeur, il était allé à l'ouest dans le Breidafjördr y chercher un établissement. Alors, ses esclaves s'enfuirent. Ils arrivèrent de nuit chez Thórdr de Lambastadir, mirent le feu aux maisons et y brûlèrent Thórdr ainsi que toute sa maisonnée, fracturèrent sa resserre et en sortirent des objets de prix et des marchandises. Puis ils rameutèrent des chevaux, les chargèrent et s'en allèrent vers la côte jusqu'à l'Álptanes. Ce matin-là, au lever du soleil, Lambi arriva chez lui : il avait vu le feu pendant la nuit, ils étaient à plusieurs ensemble. Il chevaucha aussitôt à la recherche des esclaves. Depuis les fermes, des gens chevauchèrent à sa rencontre. Quand les

esclaves virent qu'on les poursuivait, ils s'esquivèrent, abandonnant ce qu'ils avaient pillé. Certains coururent dans les Mýrar, certains, le long de la côte jusqu'à ce que le fjord se trouve devant eux. Lambi et les siens les poursuivirent et tuèrent là celui qui s'appelait Kóri — c'est pour cela que l'endroit s'appelle depuis Kóranes — mais Skorri, Thormódr et Svartr firent le plongeon et s'éloignèrent de la côte à la nage. Puis Lambi et ses gens allèrent chercher un bateau et ramèrent à leur poursuite, ils trouvèrent Skorri à Skorraey et le tuèrent là. Puis ils ramèrent jusqu'à Thormódssker et tuèrent là Thormódr. Cet écueil est appelé d'après lui. Ils attrapèrent d'autres esclaves encore à des endroits qui portent leurs noms depuis. Lambi habita ensuite à Lambastadir et fut un estimable bóndi. Il était d'une grande force physique, ce n'était pas un homme tyrannique. Ketill la Vapeur s'en alla ensuite à l'ouest dans le Breidafjördr et se fixa dans le Thorskafjördr. C'est d'après lui que s'appellent le Gufudalr et le Gufufjördr. Il épousa Ýrr, fille de Geirmundr à la peau d'enfer; leur fils fut Váli[1].

Il y avait un homme qui s'appelait Grímr et était fils de Svertingr. Il habitait à Mosfell, en bas de Heidr. Il était riche et de grande famille. Rannveig, qu'épousa Thóroddr le godi de l'Ölfus, était sa sœur utérine. Leur fils fut appelé Skapti le Lögsögumadr[2]. Grímr fut également lögsögumadr ensuite[3]. Il demanda en mariage Thórdís, fille de Thórólfr, nièce et fille adoptive d'Egill. Celui-ci n'aimait pas moins Thórdís que ses propres enfants. C'était la plus belle des femmes. Et comme Egill savait que Grímr était un noble homme et que ce parti était excellent, le mariage se fit. Thórdís fut mariée à Grímr[4]. Egill remit alors à Thórdís le patrimoine qui lui revenait. Elle alla loger chez Grímr et ils habitèrent longtemps à Mosfell.

CHAPITRE LXXVIII

Il y avait un homme qui s'appelait Óláfr, fils de Höskuldr fils de Dala-Kollr et de Melkorka, fille de Mýrkjartan roi des Irlandais. Óláfr habitait à Hjardarholt

dans le Laxárdalr, à l'ouest dans les Breidafjardardalir. Óláfr avait de grands biens. C'était des hommes qui étaient alors en Islande, le plus avenant de visage. C'était un homme fort éminent. Óláfr demanda en mariage Thorgerdr, fille d'Egill. Thorgerdr était une belle femme, très grande, sage et assez fière, mais paisible à l'ordinaire. Egill savait exactement qui était Óláfr et que c'était là un noble parti, aussi Thorgerdr fut-elle mariée à Óláfr. Elle s'en alla habiter avec lui à Hjardarholt[1]. Leurs enfants furent Kjartan, Thorbergr, Halldórr, Steindórr, Thurídr, Thorbjörg, Bergthóra. Celle-ci fut épousée par Thórhallr le godi, fils d'Oddi. Épousa d'abord Thorbjörg Ásgeirr fils de Knöttr, puis Vermundr fils de Thorgrímr. Gudmundr fils de Sölmundr épousa Thurídr. Leurs fils furent Hallr et Bardi le Meurtrier. Özurr fils d'Eyvindr, frère de Thóroddr d'Ölfus, épousa Bera, fille d'Egill[2].

Bödvarr, fils d'Egill, était alors dans la fleur de l'âge. C'était un homme très prometteur, avenant de visage, grand et fort, comme l'avaient été Egill ou Thórólfr à son âge. Egill l'aimait beaucoup. Bödvarr lui était fort attaché également. Un été, il y eut un bateau dans la Hvítá : on fit là beaucoup d'affaires, Egill avait acheté beaucoup de choses qu'il fit transporter en bateau jusque chez lui. Ce furent les gens de sa maison qui firent le transport, sur un huit-rames qui appartenait à Egill. Il se trouva qu'une fois, Bödvarr demanda d'aller avec eux, et ils y consentirent. Il alla alors dans les Vellir avec les domestiques. Ils étaient six en tout sur le huit-rames. Alors qu'ils devaient prendre vers le large, la marée était montante vers la fin du jour, et comme il leur fallut attendre, ils partirent tard le soir. Alors, une violente bourrasque du sud-ouest se leva, en sens opposé du reflux. La mer devint grosse dans le fjord, comme il arrive souvent. Pour finir, le bateau coula sous eux et ils se noyèrent tous. Dans la suite de la journée, les cadavres emergèrent. Celui de Bödvarr arriva sur l'Einarsnes, et certains échouèrent au sud du fjord et c'est là qu'échoua le bateau. On le retrouva vers l'intérieur près du Reykjarhamarr. Egill apprit la nouvelle ce jour-là et chevaucha aussitôt chercher les cadavres. Il trouva celui de Bödvarr échoué. Il le releva, se le mit sur les genoux et l'emporta à cheval dans le Digranes jusqu'au tertre de Grímr le Chauve. Il fit ouvrir le tertre et y déposa Bödvarr auprès de Grímr le Chauve. Puis le

tertre fut refermé, mais pas avant le coucher du soleil. Après cela, Egill chevaucha jusque chez lui, à Borg, et lorsqu'il y fut arrivé, il alla tout de suite au lit clos où il avait coutume de dormir. Il se coucha et referma. Personne n'osa l'interpeller. On dit que, lorsqu'ils ensevelirent Bödvarr, Egill était habillé ainsi : son pantalon était assujetti sur ses jambes par des bandes molletières, il avait une tunique de futaine, ajustée dans le haut et lacée sur les côtés[1]. Les gens disent qu'il enfla tellement que sa tunique se déchira de même que son pantalon[2]. Dans la suite de la journée, Egill n'ouvrit pas son lit clos. Il n'avait ni mangé ni bu. Il resta couché tout ce jour-là et la nuit suivante. Personne n'osait lui adresser la parole. Mais le troisième matin, quand il fit clair, Ásgerdr fit dépêcher un homme à cheval — il chevaucha ventre à terre vers l'ouest à Hjardarholt — pour faire dire à Thorgerdr toutes ces nouvelles : il arriva vers none. Il dit aussi qu'Ásgerdr lui envoyait dire de venir au plus vite au sud à Borg. Thorgerdr fit immédiatement seller un cheval et deux hommes l'accompagnèrent. Ils chevauchèrent le soir et la nuit jusqu'à ce qu'ils arrivent à Borg. Thorgerdr entra aussitôt dans la salle. Ásgerdr la salua, et demanda s'ils avaient dîné. Thorgerdr dit à haute voix : « Je n'ai pas dîné et je ne dînerai pas avant d'être chez Freyja[3]. Je ne me vois pas en meilleure condition que mon père. Je ne veux pas survivre à mon père et à mon frère. » Elle alla au lit clos et cria : « Père, ouvre, je veux que nous suivions le même chemin tous les deux. » Egill ouvrit le loquet. Thorgerdr monta dans la couche et referma le loquet. Elle se coucha dans le second lit qu'il y avait là. Alors, Egill dit : « Tu fais bien, ma fille, de vouloir suivre ton père. Tu m'as manifesté grand amour. Y a-t-il quelque espoir que je veuille vivre avec ce chagrin ? » Puis ils se turent un moment. Alors Egill dit : « Que se passe-t-il, fille, mâches-tu quelque chose ? — Je mâche des algues, dit-elle, car je pense que ça va faire empirer mon état. Sinon, je crois que je vivrais trop longtemps. — C'est mauvais ? » dit Egill. « Très mauvais, dit-elle. Veux-tu en manger ? — Que risque-t-on à essayer » dit Egill. Un moment après elle appela pour demander à boire. Ensuite, on lui donna de l'eau à boire. Alors Egill dit : « Le fait est que quiconque mange des algues a d'autant plus soif. — Tu veux à boire, père ? » dit-elle. Il prit la

corne et engloutit le contenu. Alors Thorgerdr dit : « Voilà que l'on nous a trahis ; c'est du lait que nous avons là. » Alors Egill mordit de toute l'ampleur de sa denture dans la corne puis la rejeta ensuite. Thorgerdr dit : « Qu'allons-nous faire à présent ? C'en est fait de notre intention. Je voudrais, père, que nous prolongions notre vie de telle sorte que tu puisses composer un poème funéraire pour Bödvarr, que moi, je graverai sur une planchette, et puis nous mourrons tous les deux si bon nous semble. Je crois qu'il faudra du temps à Thorsteinn, ton fils, pour composer ce poème à la mémoire de Bödvarr, et il ne sert à rien qu'on ne célèbre pas son festin de funérailles car je ne pense pas que nous siégions à ce banquet. » Egill dit qu'il ne fallait pas compter qu'il pût composer, même s'il s'y efforçait « mais je peux essayer », dit-il. Egill avait eu un autre fils, qui s'appelait Gunnarr, et qui était également mort précédemment. Et voici le commencement de ce poème[1] :

1. *M'est bien pénible*
De mouvoir la langue
Et de soulever
La mesure du chant ;
N'est point prometteur
Le larcin de Vidurr
Ni facile à tirer
De la cachette de l'âme[2].

2. *Ne jaillit point sans peine*
— Car chagrin provoque
Cette oppression —
Du séjour de pensée
L'heureuse trouvaille
De l'époux de Frigg
Autrefois emportée
De Jötunheimr[3],

3. *La sans-défaut*
Qui remit en marche
Le vaisseau
De Nökkver.
Le sang du géant
Gronde

En bas des portes
Du hangar à bateau de Náinn[1].

4. *Car mon lignage*
Au terme touche,
Foudroyé à outrance
Comme arbres en forêt;
N'est point homme joyeux
Celui qui les membres porte
De ses parents morts
Des bancs jusques en terre[2].

5. *Pourtant il faut*
Que de ma mère la mort
Et de mon père la perte
D'abord je dise,
Et je l'exhale
Du temple des paroles,
La charpente de louange
Que le langage orne de feuilles[3].

6. *Cruelle me fut la brèche*
Que la vague opéra
Dans la haie des parents
De mon père;
Vacante je sais
Et large ouverte
La faille que la mer
Fit en prenant mon fils.

7. *Féroce Rán*
A fait ravage autour de moi,
Dépourvu suis
De ceux que j'aimai;
La mer a rompu
Les liens de ma race,
Le ferme fil
Entre mes mains[4].

8. *Sache, si cette offense*
Par l'épée se réglait,
Que le brasseur de bière
Aurait fini son temps;
Si je pouvais rencontrer
Le frère du tourment de la vague

Je l'irais affronter,
Lui et l'épouse d'Aegir[1].

9. *Pourtant, je n'eusse point*
Pensé avoir la force
D'entrer en litige
Avec la meurtrière du fils,
Car à tout le peuple
Éclate aux yeux le fait :
Le vieux féal
Est sans descendance[2].

10. *La mer m'a fait*
Grand pillage,
Cruel de dire
La perte des parents,
Depuis que le
Bouclier de ma race
Sur les chemins de joie,
Mort, a disparu[3].

11. *Je le sais bien moi-même*
Que dans mon fils
Ne croissait point
Nature de mauvais féal,
Si ce bois de l'écu
Avait atteint maturité
Tant que le Goth des armées
Ne l'eût saisi[4].

12. *Il estimait toujours*
Ce que disait son père
Quand même tout le peuple
Autre chose eût dit,
Il me soutenait
Plus que nul autre
Et de ma force était
Le plus sûr soutien.

13. *Souvent me rappelle*
Le souffle
Du géant
L'absence de frères,

J'y réfléchis
Quand s'enfle la bataille,
Je scrute alentour
Et pense à ceci[1] *:*

14. *Quel autre féal*
Fidèle envers moi
Me protégera
Dans la bataille?
M'en est souvent besoin
Près des perfides;
Me faut voler prudent
Si mes amis décroissent;

15. *Bien dur à trouver*
Celui que pouvons croire
Parmi le peuple
De la potence d'Elgr
Car il est bon pour Hel
Qui rejette sa race
En vendant pour des bagues
Le cadavre de son frère[2].

16. *Souvent je trouve*
Que qui demande argent
[...[3]]

17. *On dit aussi*
Que nul n'obtient
Compensation pour fils
S'il n'en engendre lui-même
Un autre
Qui pour autrui soit
Estimé même homme
Que son frère.

18. *Je n'aime plus*
La compagnie des hommes,
Quand même chacun
Y maintiendrait la paix;
Au palais de Bileygr
Le fils est arrivé,

L'enfant de ma femme,
Retrouver les siens[1].

19. *Mais le prince*
Du moût du malt
D'un cœur ferme
Contre moi se dresse;
Je ne puis plus
Maintenir droit
Le char de la raison,
La proue du sol[2].

20. *Depuis que le feu de la fièvre*
Haineusement
Ravit mon fils
De ce monde,
Lui dont je sais
Qu'il évita,
Prudent, la tare
De l'opprobre[3].

21. *Je me souviens encore*
Quand l'ami des Goths
Enleva
Dans le monde des dieux
Le frêne de ma race,
Celui qui crût de moi
Et de la souche parente
De ma femme[4].

22. *J'avais bons rapports*
Avec le seigneur à la lance,
J'étais sans crainte,
Plaçant en lui ma foi,
Avant que l'ami des chars,
Le chef de la victoire
N'eût déchiré
Notre amitié[5].

23. *Aussi je ne sacrifie point*
Au frère de Vili,
Au seigneur des dieux
De bon cœur,

Bien que l'ami de Mímir
N'ait fait en compensation
De mon malheur un don
Que je tiens pour le meilleur[1].

24. *Il m'a doté d'un art,*
L'ennemi du Loup,
L'habitué au combat,
Dépourvu de défaut
Et de cette nature
Qui me fit obliger
Mes ennemis à dévoiler
Leurs supercheries[2].

25. *À présent tout m'est dur:*
La sœur de Njörvi,
Ennemi du Double,
Sur le cap se tient;
Serai pourtant joyeux,
De bon vouloir,
Et sans crainte
Mort attendrai[3].

Egill se mit à reprendre des forces au fur et à mesure que progressait la composition du poème et lorsqu'il fut terminé, il le récita à Ásgerdr et à Thorgerdr et aux gens de sa maison. Il se leva alors de son lit et s'assit dans son haut-siège. Il appela ce poème Sonatorrek[4]. Puis il fit célébrer les funérailles de ses fils selon l'ancienne coutume. Lorsque Thorgerdr repartit chez elle, Egill la reconduisit en lui faisant des cadeaux.

Egill habita à Borg longtemps encore et devint vieux mais l'on ne mentionne pas qu'il ait eu des démêlés avec les gens, ici dans le pays. On ne parle pas non plus de ses duels ni de ses combats après qu'il se fut fixé ici en Islande. On dit qu'Egill ne quitta plus l'Islande après les événements dont on vient de parler et que la cause principale du fait qu'Egill ne put rester en Norvège fut celle que l'on a déjà dite: les rois estimaient avoir des litiges avec lui. Il tenait une demeure magnifique, car l'argent ne manquait pas. Cela était fort à son goût aussi.

Le roi Hákon Adalsteinfóstri régna sur la Norvège un long moment, mais pendant la dernière partie de sa vie,

les fils d'Eiríkr arrivèrent en Norvège et se querellèrent pour le pouvoir en Norvège avec le roi Hákon, ils se livrèrent bataille et Hákon remporta toujours la victoire. Ils livrèrent la dernière bataille en Hördaland, à Fitjar dans le Stord. Le roi Hákon y remporta la victoire et, en outre, y reçut une blessure mortelle. Après cela, les fils d'Eiríkr prirent le pouvoir en Norvège.

Le hersir Arinbjörn était avec Haraldr fils d'Eiríkr et devint son conseiller: il reçut de lui de très grands revenus territoriaux. Il fut chef de l'armée et de la défense territoriale. Arinbjörn était un grand guerrier, favorisé par la victoire. Il avait le Firdafylki parmi ses revenus territoriaux. Egill fils de Grímr le Chauve apprit la nouvelle qu'il y avait eu un changement de roi en Norvège, et aussi qu'Arinbjörn était arrivé dans ses domaines en Norvège et qu'il était tenu en grand honneur. Alors, Egill composa un poème sur Arinbjörn. En voici le début[1] :

1. *Prompt suis à chanter*
Du chef la gloire,
Mais roide de langue
Pour les regardants,
Je parle ouvertement
Des hauts faits du prince
Mais garde le silence
Sur la vilenie du peuple,

2. *Plein de dérision*
Pour les mensongers,
Volontiers je porte
Louange à mes amis;
Visite ai rendu
À maint siège de prince
Selon ma nature
De poète sans feintise.

3. *J'attirai la fureur*
Du fils d'Ynglingr,
Le puissant roi
Au temps d'autrefois;
D'une coiffure hardie
Couvris ma chevelure

Et j'ai bien hanté
Le hersir en son domaine,[1]

4. *Là où le souverain*
Sous le heaume de terreur,
Le meneur du peuple
Siégeait dans son pays;
D'un courage inflexible
Le roi gouvernait
À Jórvík
Les rives humides.

5. *Ne faisait point bon*
Regarder sans crainte
L'éclat de la lune
Des sourcils d'Eiríkr,
Lorsque brillait
Scintillante comme serpent
En rayons terrifiants
La lune du front
Du souverain[2].

6. *Pourtant j'osai*
Porter la récompense
De la couche
De l'épouse du serpent
Au seigneur du sol,
Si bien que la coupe d'Yggr
Dégouttante, s'en vint
À l'orifice des oreilles
De tout homme[3].

7. *De piètre apparence*
Aux hommes parut
Mon salaire de scalde
En la demeure du prince,
Quand pour l'hydromel d'Yggr
Je reçus du prince
Le support gris loup
De ma coiffure[4].

8. *Je le reçus*
Et l'accompagnèrent

Les deux gemmes
De même couleur,
Des sourcils obliques
Et cette bouche
Qui porta aux genoux
Du prince rançon de ma tête[1].

9. *Lorsque la foule de mes dents*
Avec la langue reçus
Et la tente de l'ouïe
Parant les oreilles,
Et ce don
Du roi célèbre
Meilleur fut appelé
Que l'or[2].

10. *Se tenait là*
À mon côté
Meilleur que tous
Le gardien du trésor,
Mon ami sûr
En qui je pouvais me fier,
Que chaque dessein
Haussait en gloire,

11. *Arinbjörn*
Qui seul nous délivra,
Hardi entre tous,
De la haine du roi,
L'ami du prince
Qui jamais ne me manqua
Dans l'enclos belliqueux
Du souverain.

12. *Et* [...]
[...] *fit appuyer*
Maint renommé
De mes exploits,
Comme [...]
[...] *de Hálfdan*
Brèche fut
Dans la famille[3].

13. *Je vais être appelé*
Voleur d'amitié
Et frustré de la
Coupe de Vidurr,
Indigne de louange
Et briseur de serment
Si je ne payais pas
Le prix de ce bienfait.

14. *Vu maintenant*
Où faut dresser
L'abrupte pente
Aux pieds du poème
Aux yeux multiples
De la foule des hommes,
La louange du puissant
Fils de hersir.

15. *J'ai belle de polir*
Au rabot de ma langue
Un sujet de louange
Du parent de Thórir,
De mon ami,
Car gisent sur ma langue
Deux ou trois
Sujets de choix.

16. *Je dis en premier lieu*
Ce que la plupart savent
Et à quoi tout le monde
Prête l'oreille
Comme généreux
Semblait aux hommes
L'ours de la planche
De la crainte du bouleau[1] *;*

17. *À tous les guerriers*
Merveille est le fait
Comme à la gent humaine
Prodiguait les richesses,
Freyr et Njördr
Fournirent force biens
À l'Ours de la pierre[2].

18. *Au descendant principal*
De Hróaldr
Richesses en quantité
Coulèrent jusqu'au coude,
Qui chevauchent amicalement
De tous côtés
Sur le vaste fond
Du vaisseau des vents[1].

19. *Il écoutait*
Et, prince, avait
L'oreille de beaucoup,
Cher aux excellents
En la foule des hommes,
Ami de Véthormr,
Aux faibles secourable[2].

20. *Il accomplit*
Ce qui fait défaut
À la plupart
Auraient-ils du bien;
Je dis que point n'est court
Chemin entre maisons libérales
Ni facile à hamper
La lance de tout le monde.

21. *Nul ne quitta*
Le knörr long
De la couche
D'Arinbjörn
Suivi de raillerie
Ou de haineux libelles
Ou de la hallebarde,
Le terrain, vide[3].

22. *Cruel pour l'argent*
Celui qui habite les fjords,
Celui qui méprise
L'ennemi de Draupnir,
Le destructeur
Du contenu de Són,
Périlleux aux anneaux
Déversant les trésors[4].

23. *Toute sa vie, il*
Put semer à foison
Les propos de paix
[...[1]]

24. *Ce serait injustice*
Qu'eût été composé
Pour la piste des mouettes
Maint profit,
C'eût été jeter
Sur le lieu amplement chevauché
De Rökkvir
Le gain que le libéral
M'accorda[2].

25. *Tôt me levai,*
Assembla les mots
Par labeur matinal
Le serviteur de la parole,
J'ai érigé un tertre
Qui se dressera longtemps
Inébranlable
Dans le clos de poésie.

Il y avait un homme qui s'appelait Einarr[3]. Il était fils de Helgi, fils d'Óttarr, fils de Björn le Norvégien qui colonisa une partie du Breidafjördr. Einarr était frère d'Ósvifr le Sage. Dès son jeune âge, Einarr fut grand et fort et homme des plus accomplis. Il se mit à composer dès qu'il fut jeune et était ardent à apprendre. Un été, à l'althing, Einarr alla au baraquement d'Egill fils de Grímr le Chauve: ils eurent un entretien qui se mit bientôt à concerner la poésie. L'un et l'autre trouvaient ces discussions divertissantes. Ensuite, Einarr prit l'habitude d'aller souvent parler avec Egill. Grande amitié en résulta. Peu avant, Einarr était rentré en Islande d'une expédition. Egill questionna fort Einarr sur ce qui se passait à l'est et sur ses amis ainsi que sur ceux dont il estimait qu'ils étaient ses ennemis. Il s'enquit d'abondance des hommes importants également. En échange, Einarr s'enquit auprès d'Egill des événements qui s'étaient produits pendant ses voyages et de ses hauts faits et Egill se plaisait à ces entretiens et y prenait plaisir. Einarr demanda à Egill où il

avait eu à se mettre le plus à l'épreuve, il lui demanda de le lui dire. Egill déclama :

50. *Tout seul je combattis contre huit*
Et contre onze, deux fois,
Ainsi donnâmes cadavres au loup,
À moi seul je fus leur mort;
Je décousis âprement par haine
Du couteau à trancher les écus;
J'ai fait jeter l'épée
Sur le frêne d'Embla[1].

Lorsqu'ils se quittèrent, Egill et Einarr convinrent de rester amis. Einarr resta longtemps à l'étranger avec des hommes de haut rang. C'était un homme libéral et d'ordinaire désargenté, mais très éminent et excellent homme. Il fut hirdmadr du jarl Hákon fils de Sigurdr. En ce temps-là, il y avait grandes hostilités en Norvège et batailles entre le jarl Hákon et les fils d'Eiríkr, les uns et les autres fuyaient le pays. Le roi Haraldr fils d'Eiríkr tomba au sud, en Danemark, à Háls dans le Limafjördr. On l'avait trahi : il se battait contre Haraldr fils de Knútr, qui fut surnommé Gull-Haraldr, et le jarl Hákon. Tomba également là, avec le roi Haraldr, le hersir Arinbjörn dont on a parlé précédemment[2]. Quand Egill apprit la mort d'Arinbjörn, il déclama ceci :

51. *Décroissent en nombre les renommés du thing*
D'Yngvi, ceux qui diminuaient
Les jours de la parure de l'hydromel;
Où chercherai-je les hommes généreux
Qui au-delà de la ceinture cloutée d'îles
De la terre faisaient grêler
La neige dégouttante sur mon haut plateau
Du faucon à cause de mes paroles[3] *?*

Le scalde Einarr fils de Helgi fut surnommé Tinte-Plateaux[4]. Il composa pour le jarl Hákon une drápa appelée Vellekla[5] et pendant fort longtemps, le jarl ne voulut pas écouter ce poème parce qu'il était fâché contre Einarr. Alors, celui-ci déclama :

52. *Je me fis libéral de la boisson*
De Váfödr sur le gardien des hommes
Qui siège sur la terre tandis que d'autres
Dormaient; je le regrette,
Je crois que le libéral,
Le vaillant chef me prend

Pour le pire des scaldes;
J'aurais grand gré de le trouver[1].

Et il déclama encore:

53. *Allons trouver le jarl qui ose*
Accroître par l'épée la provende du loup;
Couvrons d'écus les bordages
De Sigvaldi;
Ce brandisseur du serpent des blessures
Ne me fera pas faux bond
Quand trouverons le prince;
Portons la rondache sur le ski d'Endill[2].

Le jarl ne voulut pas qu'Einarr s'en aille et écouta le poème, puis il lui donna un bouclier et c'était un objet de très grand prix. Il était historié de récits anciens[3] et entre les motifs décoratifs, il y avait des paillettes d'or et des gemmes serties. Einarr alla en Islande, loger chez Ósvífr, son frère. En automne, Einarr partit de l'ouest, arriva à Borg et y logea. Egill n'était pas chez lui, il était parti dans les districts du nord et on ne l'attendait pas à la maison. Einarr l'attendit trois nuits, mais ce n'était pas la coutume de rester plus de trois nuits chez des parents[4]. Lorsqu'il fut prêt, il se prépara à partir, il alla alors à la place d'Egill et y fixa son précieux bouclier en disant aux gens de la maison qu'il le donnait à Egill. Puis il s'en alla, mais ce même jour, Egill arriva chez lui. En pénétrant à sa place, il vit le bouclier et demanda à qui appartenait ce trésor. On lui dit qu'Einarr Tinte-Plateaux était venu et qu'il lui avait donné ce bouclier. Alors, Egill dit: « Qu'il soit le plus misérable des hommes! Croit-il que je vais passer mes veillées à composer sur son bouclier? Qu'on prenne mon cheval, je vais chevaucher à sa poursuite et le tuer. » On lui dit qu'Einarr était parti de bonne heure le matin « maintenant, il doit être arrivé à l'ouest dans les Dalir ». Ensuite, Egill composa une drápa, et en voici le commencement:

54. *Il y a lieu de louer le clair*
Enclos du bateau que je reçus du fait
De ma poésie, m'est arrivée chez moi
Salutation d'Einarr;
Les rênes du cheval du sol
De Gylfi ne me sont pas
Mises à tort en mains;
Écoutez mes paroles[5].

Egill et Einarr maintinrent leur amitié tant qu'ils vécurent tous les deux. Quant au destin final du bouclier, on dit qu'Egill l'emporta quand il alla dans le nord, à Vidimýrr, avec Thorkell fils de Gunnvaldr et les fils de Rauda-Björn, Trefill et Helgi, pour se rendre à une noce. Le bouclier fut abîmé et jeté dans une cuve de petit lait. Ensuite, Egill fit enlever la parure, l'or des paillettes faisait douze aurar[1].

CHAPITRE LXXIX

Quand il grandit, Thorsteinn, fils d'Egill, fut le plus avenant de visage des hommes, les cheveux blonds et le teint clair. Il était grand et fort, bien que ne ressemblant pas à son père. C'était un homme sage et paisible, doux, le plus modéré des hommes. Egill ne l'aimait guère. Thorsteinn n'éprouvait pas grande affection pour lui non plus mais Ásgerdr et Thorsteinn s'aimaient beaucoup.

Egill se mit alors à vieillir fort. Il se fit qu'un été, Thorsteinn alla à l'althing et Egill resta chez lui. Avant le départ de Thorsteinn, Ásgerdr et lui convinrent de tirer du coffre d'Egill la robe de soie qu'il tenait d'Arinbjörn, et Thorsteinn l'emporta au thing. Lorsqu'il la porta, au thing, la traîne fut salie dans le bas quand l'on se rendit en cortège au Lögberg[2]. Revenu chez lui, Ásgerdr rangea la robe là où elle était auparavant; beaucoup plus tard, quand Egill ouvrit son coffre, il découvrit que la traîne était abîmée et vint demander à Ásgerdr ce que cela signifiait. Elle lui dit la vérité. Alors, Egill déclama:

55. *J'ai un héritier qui ne m'est pas*
Trop utile et qui s'est déjà
Servi de mon héritage, moi vivant;
Je tiens cela pour trahison;
Le cavalier du cheval des eaux
Eût bien pu attendre que les maîtres
Du ski de la mer eussent
Entassé sur moi des pierres[3].

Thorsteinn épousa Jófrídr, fille de Gunnar fils de Hlíf; sa mère était Helga, fille d'Óláfr Feilan et sœur de Thórdr le Braillard. Jófrídr avait d'abord été mariée à Thóroddr,

fils de Tungu-Oddr[1]. Peu après cela, Ásgerdr mourut. Ensuite, Egill changea de résidence et remit sa demeure à Thorsteinn. Pour lui, il s'en alla dans le sud à Mosfell, chez Grímr, son neveu par alliance, parce que, de tous les gens qui étaient en vie, c'était Thórdís, sa fille adoptive, qu'il aimait le plus.

Un été, un bateau arriva en Islande à Leiruvágr: l'homme qui le commandait s'appelait Thormódr. Il était Norvégien et homme de la maison de Thorsteinn fils de Thóra. Il apportait un bouclier que Thorsteinn envoyait à Egill fils de Grímr le Chauve, et c'était un objet de grande valeur. Thormódr remit le bouclier à Egill qui le reçut avec reconnaissance. Au cours de l'hiver suivant, Egill composa une drápa sur le présent du bouclier, drápa qui est appelée Berudrápa[2], et en voici le début:

56. *Que le féal du roi écoute*
La cascade de l'ami du feu
De l'autel; que les gens de sa mesnie
Fassent silence;
Souvent ma semence des mâchoires
De l'aigle doit être connue
Dans le Hördaland,
Capitaine du corbeau des failles[3].

Thorsteinn fils d'Egill habita à Borg. Il eut deux fils illégitimes[4], Hrífla et Hrafn[5], après qu'il se fut marié. Lui et Jófrídr eurent dix enfants. Helga la Belle, pour laquelle se querellèrent Skáld-Hrafn et Gunnlaugr Langue-de-Serpent, était leur fille. L'aîné de leurs fils était Grímr, le deuxième, Skúli, le troisième, Thorgeirr, le quatrième, Kollsveinn, le cinquième, Hjörleifr, le sixième, Halli, le septième, Egill, le huitième, Thórdr. Leur fille qu'épousa Thormódr fils de Kleppjárn s'appelait Thóra[6]. Des enfants de Thorsteinn descend un grand lignage et force hommes importants. On appelle gens des Mýrar l'ensemble des descendants de Grímr le Chauve.

CHAPITRE LXXX

Önundr Sjóni habitait à Ánabrekka quand Egill habitait à Borg. Önundr Sjóni épousa Thorgerdr, fille de

Björn le Gros des Snaefellsströnd. Leurs enfants furent Steinarr et Dalla qu'épousa Ögmundr fils de Galti, ce dernier ayant eu pour fils Thorgils et Kormákr[1]. Lorsque Önundr devint vieux et ne vit plus guère, il vendit son domaine: le reprit Steinarr, son fils. Le père et le fils possédaient grands biens. Steinarr était un homme de très grande taille et d'une grande force physique, laid, courbé, de longues jambes et le buste court. Il était très tyrannique et impétueux, querelleur et vaillant, un homme très énergique. Lorsque Thorsteinn fils d'Egill habita à Borg, les rapports furent aussitôt froids entre lui et Steinarr. Au sud du Háfsloekr, il y a un marécage qui s'appelle Stakksmýrr[2]. Les eaux le recouvrent en hiver, mais au printemps, à la fonte des glaces, il y a là des pâturages si bons pour le bétail que l'on dit que cela vaut une meule. Le Háfsloekr y marque la limite entre les terres depuis les temps anciens. Au printemps, le bétail de Steinarr allait dans le Stakksmýrr et quand il passait de l'autre côté du Háfsloekr, les domestiques de Thorsteinn trouvaient à y redire. Steinarr n'y prêta aucune attention, et le premier été, cela ne créa pas d'incident. Mais au printemps suivant, Steinarr garda le pâturage, Thorsteinn vint lui en parler, encore qu'en termes modérés, lui demandant de garder son bétail sur son propre pâturage comme ç'avait été le cas depuis les temps anciens. Steinarr dit que le bétail irait là où il voudrait. Il s'exprima avec quelque violence, et Thorsteinn et lui eurent quelques mots. Puis Thorsteinn chercha à chasser le bétail de l'autre côté du Háfsloekr, et quand Steinarr fut au courant, il chargea Grani, son esclave, de garder le bétail dans le Stakksmýrr, et il y passa toutes ses journées. C'était vers la fin de l'été. Les bêtes broutèrent toutes les prairies au sud du Háfsloekr.

Un jour, il se fit que Thorsteinn était monté sur une colline pour regarder alentour. Il vit où était le bétail de Steinarr. Il alla dans le marécage. C'était tard le soir. Il vit que les bêtes étaient arrivées loin dans le passage entre les collines. Alors, il courut par le marécage et quand Grani vit cela, il chassa ses bêtes d'ardeur, jusqu'à ce qu'elles arrivent au hangar à traire. Thorsteinn survint et Grani et lui se rencontrèrent à la porte de l'enclos. C'est là que Thorsteinn le tua. L'endroit s'appelle depuis Granahlíd[3], c'est dans l'enceinte du pré clos. Thorsteinn poussa la

palissade par-dessus Grani, cachant de la sorte son cadavre[1]. Puis il alla chez lui à Borg et les femmes qui allèrent au hangar à traire trouvèrent Grani là où il gisait. Après cela, elles allèrent à la maison et dirent à Steinarr cette nouvelle. Steinarr l'enterra dans la colline puis désigna un autre esclave pour garder le bétail : on ne mentionne pas le nom de celui-là. Thorsteinn fit comme s'il ne s'occupait pas de pâturage, pour le restant de l'été. Il se fit que pendant la première partie de l'hiver, Steinarr s'en alla dans les Snaefellsströnd et y resta un moment. Il vit un esclave qui s'appelait Thrándr. C'était un homme très grand et très fort. Steinarr voulut acheter cet esclave et en offrit grand prix mais celui à qui appartenait l'esclave l'estima à trois marcs d'argent, deux fois plus cher qu'un esclave ordinaire et le marché fut conclu. Steinarr emmena l'esclave chez lui. En arrivant à la maison, Steinarr dit à Thrándr : « J'ai un travail à te faire faire. On a déjà assigné de la besogne à tout le monde ici. Je vais t'imposer un travail qui fera peu de difficultés pour toi. Tu vas surveiller mon bétail. J'attacherais grande importance à ce qu'il soit bien gardé. Je veux que tu ne prennes l'avis de personne hormis toi sur l'endroit où les pâturages sont les meilleurs dans le marécage. Je ne m'y connais pas en hommes si tu n'as pas la force ou le cœur de défendre ton droit contre n'importe quel domestique de Thorsteinn. » Steinarr remit à Thrándr une grande hache, d'un tranchant long de presque une aune et effilé comme un cheveu. « Il me semble à te voir, dit Steinarr, qu'il n'est pas dit que tu estimes l'autorité de Thorsteinn, si toi et lui avez à en débattre. » Thrándr répondit : « Je n'ai pas l'intention de me mettre en difficulté avec Thorsteinn, mais je crois comprendre quelle besogne tu m'as assignée. Tu estimes sans doute n'avoir pas grand-chose à défendre en ma personne. Mais j'ai l'intention d'être une bonne acquisition, quoi qu'il arrive, si Thorsteinn et moi devions en découdre. »

Puis Thrándr s'occupa de garder le bétail. Il n y avait pas longtemps qu'il y était, qu'il avait compris à quel endroit Steinarr avait fait garder son bétail, et il s'occupa des bêtes dans le Stakksmýrr. Lorsque Thorsteinn s'en aperçut, il envoya un domestique trouver Thrándr, lui demandant de lui dire les limites entre ses terres et celles de Steinarr. Quand le domestique trouva Thrándr, il lui

transmit son message et lui demanda de garder ses bêtes ailleurs, disant que c'était sur les terres de Thorsteinn fils d'Egill que paissait le bétail. Thrándr dit : « Je n'ai cure de celui des deux qui possède ces terres. Je mettrai mes bêtes là où j'estime que le pâturage est le meilleur. » Puis ils se quittèrent. Le domestique alla à la maison, dire à Thorsteinn la réponse de l'esclave. Thorsteinn laissa les choses en paix, mais Thrándr se mit à surveiller ses bêtes nuit et jour.

CHAPITRE LXXXI

Un matin, Thorsteinn se leva avec le soleil et monta sur la colline. Il vit à quel endroit se trouvait le bétail de Steinarr. Ensuite, il descendit dans le marécage jusqu'à ce qu'il arrive aux bêtes. Un rocher boisé se dresse près du Háfsloekr : sur ce rocher dormait Thrándr qui avait enlevé ses chaussures. Thorsteinn monta sur le rocher, ayant à la main une hache de taille moyenne et pas d'autre arme. Il piqua Thrándr du manche de sa hache en lui ordonnant de se réveiller. L'esclave se leva brutalement, d'un bond, empoigna sa hache à deux mains et la brandit. Il demanda à Thorsteinn ce qu'il voulait. Celui-ci dit : « Je veux te dire que c'est moi qui possède cette terre et que votre pâturage est de l'autre côté du ruisseau. Il n'est pas étonnant que tu ne saches pas où sont les limites des terres ici. » Thrándr dit : « Je n'ai que faire de savoir qui possède la terre. Je laisserai les bêtes là où elles se plairont le mieux. — Il est plus probable, dit Thorsteinn, que c'est à moi de vouloir décider de mes terres et pas aux esclaves de Steinarr. » Thrándr dit : « Tu es, Thorsteinn, beaucoup plus stupide que je pensais, si tu veux prendre tes quartiers de nuit sous ma hache et risquer pour cela ton honneur. Il me semble que, selon toute probabilité, je dois avoir deux fois ta force et le courage ne me manque pas. Je suis également mieux armé que toi. » Thorsteinn dit : « Je vais courir ce risque, si tu ne fais rien pour le pâturage. J'espère que la chance nous départagera, tant ce sujet de querelle est inique. » Thrándr dit : « Tu vas voir, Thorsteinn, si j'ai peur de tes menaces. » Puis Thrándr

s'assit et laça ses chaussures, mais Thorsteinn brandit brutalement sa hache et frappa Thrándr au cou, en sorte que sa tête tomba sur sa poitrine. Thorsteinn le recouvrit de pierres et cacha son cadavre, après quoi il alla chez lui à Borg.

Ce jour-là, les bêtes de Steinarr furent en retard pour rentrer et quand on eut perdu l'espoir de les voir, Steinarr prit son cheval et le sella. Il était complètement armé. Il chevaucha vers le sud jusqu'à Borg et, arrivé là, trouva des gens. Il demanda où était Thorsteinn. On lui dit qu'il était dans la maison. Steinarr demanda alors que Thorsteinn sorte, alléguant qu'il avait quelque chose à lui dire. En entendant cela, Thorsteinn prit ses armes et se rendit aux portes. Puis il demanda à Steinarr ce qu'il voulait. « Est-ce que tu as tué Thrándr, mon esclave? » dit Steinarr. « Assurément, dit Thorsteinn, ce n'est pas la peine que tu penses attribuer cela à quelqu'un d'autre. — Alors, je vois que tu dois estimer défendre ta terre d'une main ferme, pour avoir tué mes deux esclaves. Mais je ne trouve pas que cela soit un tel exploit. Eh bien! si tu veux défendre d'ardeur ta terre, je vais te faire de bien meilleures conditions: on ne va pas laisser à d'autres le soin de s'occuper du bétail, tu sauras que les bêtes resteront jour et nuit sur ta terre. — Il se trouve, dit Thorsteinn, que j'ai tué, cet été, ton esclave, celui que tu avais désigné pour faire paître le bétail sur ma terre, puis je vous ai laissés faire paître comme vous vouliez jusqu'à l'hiver. Voilà que je t'ai tué un autre esclave. Je lui ai fait la même accusation qu'au précédent. Cet été, à partir de maintenant, tu feras paître comme tu voudras, mais en été, si tu fais paître dans ma terre et trouves des hommes pour y chasser ton bétail, je te tuerai encore tout homme qui accompagnera tes bêtes, et de même si c'est toi personnellement qui le fais. Je ferai de même chaque été tant que tu persisteras dans ta conduite là-dessus. » Puis Steinarr s'en alla et revint chez lui à Brekka, puis, peu après, il monta à Stafaholt. Habitait là Einarr[1]. Il était godordsmadr[2]. Steinarr lui demanda assistance et lui offrit de l'argent pour cela. Einarr dit: « Que je t'assiste, cela ne te sera pas de grande importance, à moins qu'il y ait d'autres hommes honorables qui t'aident dans cette affaire. » Après cela, Steinarr monta à Reykjardalr, trouver Tungu-Oddr, lui demanda assistance et lui offrit de l'argent pour

cela. Oddr prit l'argent et promit son assistance : il mettrait Steinarr en état d'obtenir justice auprès de Thorsteinn. Puis Steinarr alla chez lui.

Au printemps, Oddr et Einarr firent avec Steinarr un voyage d'assignation[1], ils avaient beaucoup de monde. Steinarr assigna Thorsteinn pour meurtre d'esclaves et intenta une action pour bannissement, pour chacun des deux meurtres, car telles étaient les lois lorsque l'on tuait des esclaves à quelqu'un et que compensation pour esclave n'avait pas été versée avant le troisième soleil. De même, deux poursuites en bannissement étaient assimilées à une action en proscription[2]. Thorsteinn n'intenta aucune action en échange, et peu après, il envoya des hommes au sud dans le Nes. Ils arrivèrent à Mosfell chez Grímr et lui dirent ces nouvelles. Cela ne plut guère à Egill, pourtant, il s'enquit soigneusement, en secret, des démêlés de Thorsteinn et de Steinarr ainsi que des hommes qui avaient prêté main forte à Steinarr dans cette affaire. Puis les envoyés allèrent chez eux et Thorsteinn fut satisfait de leur voyage.

Thorsteinn fils d'Egill assembla beaucoup de monde pour le thing de printemps et y arriva une nuit avant les autres, ils installèrent leurs baraquements ainsi que ceux de ses thingmenn qui en avaient là. Lorsque ce fut fait, Thorsteinn fit venir tous ses thingmenn et ils firent là une grande muraille le long des baraquements. Puis il fit installer un baraquement beaucoup plus grand que les autres qu'il y avait là : dans ce baraquement, il n'y avait personne. Steinarr alla au thing avec quantité d'hommes. Tungu-Oddr chevauchait en tête de la troupe avec une très grande quantité de gens. Einarr de Stafaholt aussi avait quantité de monde. Ils installèrent leurs baraquements. Il y avait grande foule au thing. Les gens plaidèrent leurs causes. Thorsteinn n'offrit de passer aucun accord et répondit aux gens qui cherchaient des conciliations qu'il avait l'intention d'attendre le jugement, disant que la cause que Steinarr défendait à propos du meurtre de ses esclaves lui paraissait de piètre valeur et que les esclaves de Steinarr s'étaient rendus bien assez coupables. Steinarr faisait l'important sur sa cause. Il estimait légales ses accusations et pensait avoir assez de renforts pour obtenir justice. C'était pour cela qu'il poussait d'ardeur son affaire. Ce jour-là, on se rendit à la pente du thing,

les gens soutinrent leurs causes et le soir, les verdicts devaient être rendus sur les actions intentées[1]. Thorsteinn était là avec son groupe. C'était lui surtout qui dirigeait les actions du thing car c'est ainsi qu'il en avait été tant qu'Egill avait détenu godord et autorité. De part et d'autre, ils étaient tout armés. Du thing, on vit un groupe d'hommes qui descendaient à cheval le long de la Gljúfrá, les boucliers scintillaient. Lorsqu'ils arrivèrent au thing, un homme chevauchait en tête, en manteau bleu, heaume doré en tête, bouclier orné d'or au côté, une lance à crocs à la main[2], la douille incrustée d'or. Il était ceint de l'épée. C'était Egill fils de Grímr le Chauve qui était arrivé là, avec quatre-vingts hommes, tous bien armés, comme s'ils étaient prêts pour la bataille. C'était une troupe d'élite. Egill avait amené les meilleurs fils de boendr du sud, du Nes, ceux qui lui semblaient les plus aptes à combattre. Egill alla avec ce groupe au baraquement que Thorsteinn avait fait monter et qui était vide jusque-là. Ils descendirent de cheval. Quand il eut reconnu l'expédition de son père, Thorsteinn alla à sa rencontre avec toute sa troupe et lui fit joyeux accueil. Egill et ses gens firent porter leurs bagages dans le baraquement et mener leurs chevaux au pâturage. Cela fait, Egill, Thorsteinn et toute la troupe montèrent sur la pente du thing et s'assirent là où ils avaient coutume de siéger. Puis Egill se leva et dit à haute voix : « Est-ce qu'Önundr Sjóni est ici sur la pente du thing ? » Önundr dit que oui « je me réjouis de voir, Egill, que tu es venu. Cela va tout arranger dans les affaires qui opposent les gens ici. — Est-ce que c'est toi qui es cause que Steinarr, ton fils, intente une action contre Thorsteinn, mon fils, et qu'il a rassemblé quantité de gens pour faire de Thorsteinn un proscrit ? — Ce n'est pas moi qui suis cause, dit Önundr, qu'ils sont en litige. Je suis intervenu d'abondance pour demander à Steinarr de faire la paix avec Thorsteinn, car Thorsteinn, ton fils, m'a constamment épargné tous affronts, et la cause en est l'ancienne et chère amitié qui a régné entre toi, Egill, et moi depuis que nous avons été élevés ici dans le voisinage l'un de l'autre. — On va bientôt voir clairement, dit Egill, si tu dis cela sérieusement ou par dérision, bien que je croie moins grande cette dernière possibilité. Je me rappelle les jours où, à l'un comme à l'autre, il nous aurait paru invraisemblable que nous intentions des procès ou

ne calmions pas nos fils pour qu'ils ne commettent pas des stupidités comme celles dont j'entends dire qu'il serait question ici. Il me paraît judicieux, tant que nous sommes en vie et si proches de leurs démêlés, que nous nous chargions de cette affaire et l'arrangions, et ne laissions pas Tungu-Oddr et Einarr exciter nos fils l'un contre l'autre comme des chevaux de bât. Faisons en sorte qu'ils aient autre chose dont tirer profit que de pareilles affaires. » Alors Önundr se leva et dit : « Tu dis vrai, Egill, et il ne nous sied pas d'être à un thing où nos fils se querellent. Il ne nous arrivera jamais non plus la honte d'être assez pauvres hères pour ne pas les réconcilier. Maintenant, je veux Steinarr, que tu me confies ce procès et me laisses le mener à ma guise. — Je ne sais pas, dit Steinarr, si je veux abandonner ainsi mon affaire, car il ne m'est jamais encore arrivé de chercher l'assistance d'hommes puissants. Je veux conclure mon procès uniquement à condition que ce soit au gré d'Oddr et d'Einarr. » Puis Oddr et Steinarr discutèrent entre eux. Oddr dit : « Je veux t'apporter, Steinarr, l'assistance que je t'ai promise pour que tu obtiennes justice ou parviennes aux conclusions que tu voudras bien accepter. C'est toi surtout qui porteras la responsabilité de la façon dont vont aboutir les affaires, si c'est Egill qui doit en juger. » Alors, Önundr dit : « Je n'ai pas besoin de laisser Oddr parler de cela. Je ne lui dois ni bien ni mal, mais Egill m'a fait grand bien. Je lui fais bien plus confiance qu'aux autres et d'ailleurs, c'est moi qui en déciderai. Il te conviendra de ne pas nous avoir tous sur les bras. Jusqu'ici, c'est moi qui ai décidé pour nous deux, et il en sera encore ainsi. — Te voilà bien véhément sur cette affaire, père, mais je crois que nous nous repentirons souvent de cela[1]. »

Puis Steinarr confia le procès à Önundr et ce fut celui-ci qui ferait les poursuites ou la paix, comme le prescrivaient les lois. Dès qu'Önundr eut la charge de ce procès, il alla trouver le père et le fils, Thorsteinn et Egill. Alors, Önundr dit : « Je veux maintenant, Egill, que tu décides et statues seul sur cette affaire, comme tu le voudras car c'est à toi que je fais le plus confiance pour arranger cette affaire et toutes les autres. » Puis Önundr et Thorsteinn se serrèrent la main, invoquèrent des témoins et prirent témoignages de ce qu'Egill fils de Grímr le Chauve rendrait seul verdict sur cette affaire, comme il le voudrait,

sans réserves, là, au thing, et qu'il conclurait ainsi ce procès. On alla ensuite aux baraquements. Thorsteinn fit mener au baraquement d'Egill trois bœufs et les fit abattre comme provisions pour le thing. Lorsque Tungu-Oddr et Steinarr arrivèrent à leurs baraquements, Oddr dit : « Donc tu as, Steinarr, avec ton père, décidé de la conclusion de votre procès. Je me déclare maintenant dégagé, Steinarr, de l'aide que je t'avais promise car il a été convenu entre nous que je t'assisterais de telle sorte que tu conclues ton procès ou que tu l'amènes à un terme qui t'agrée, quelles que soient tes réactions à l'arbitrage d'Egill. » Steinarr dit qu'Oddr l'avait bien aidé et vaillamment et que leur amitié serait meilleure qu'avant : « Je déclare que tu es dégagé envers moi de ce à quoi tu t'étais engagé. » Le soir, les jugements furent rendus et l'on ne mentionne pas que rien ne se soit passé.

CHAPITRE LXXXII

Le lendemain, Egill fils de Grímr le Chauve alla à la pente du thing avec Thorsteinn et tout leur groupe. Vinrent également Önundr et Steinarr. Tungu-Oddr était venu également ainsi qu'Einarr. Lorsque l'on eut accompli les prescriptions légales, Egill se leva et dit : « Est-ce que Steinarr et son père Önundr sont ici de façon à pouvoir entendre mes paroles ? » Önundr dit qu'ils étaient là. « Alors, je veux proclamer les accords entre Steinarr et Thorsteinn. J'entame ces propos en rappelant que Grímr, mon père, est venu en ce pays et a colonisé ici toutes les terres des Mýrar et un peu partout dans le district, qu'il prit résidence à Borg et s'y attribua la possession des terres, mais donna à ses amis de quoi s'installer depuis là jusqu'à la côte, terres qu'ils habitèrent ensuite. Il donna à Áni une résidence à Ánabrekka, là où Önundr et Steinarr ont habité jusqu'ici. Nous savons tous, Steinarr, où sont les limites entre les terres de Borg et celles d'Ánabrekka : c'est le Háfsloekr qui en décide. Il n'est pas possible, Steinarr, que tu aies fait paître sans le savoir sur les terres de Thorsteinn et que tu te sois attribué ses propriétés en pensant que ce serait un homme tellement dégénéré qu'il

tolérerait que tu le spolies — car vous pouvez savoir, toi, Steinarr, et toi, Önundr, qu'Áni a reçu des terres de Grímr, mon père — et Thorsteinn t'a tué deux esclaves. Il est évident pour tout le monde qu'ils sont tombés victimes de leurs actes et qu'il n'y a pas à verser compensation pour eux[1], et que ce ne serait pas davantage le cas si c'étaient des hommes libres : il n'y aurait pas de compensation à verser pour eux. Et comme, Steinarr, tu envisageais de spolier Thorsteinn, mon fils, de sa propriété foncière, celle qu'il reprit avec mon consentement et que je reçus en héritage de mon père, tu devras abandonner ta terre d'Ánabrekka et ne recevras pas d'argent pour cela. Il s'ensuivra que tu n'auras ni résidence ni domicile ici dans le district au sud de la Langá et que tu partiras d'Ánabrekka avant que les jours de déménagement[2] soient passés, et que tu seras déchu de ton caractère d'inviolabilité sacrée[3] devant quiconque voudra prêter assistance à Thorsteinn, dès que les jours de déménagement seront passés, si tu ne veux pas t'en aller ou ne pas respecter une quelconque des choses que je t'ai imposées. » Lorsque Egill s'assit, Thorsteinn prit des témoins de son verdict. Alors, Önundr Sjóni dit : « Les gens vont dire, Egill, que le verdict que tu as rendu et proclamé est assez injuste. Pour moi, il faut dire que je me suis employé de tout mon pouvoir à prévenir ces difficultés, mais désormais, je n'épargnerai rien de ce que je pourrai faire pour nuire à Thorsteinn. — Je croirais plutôt, dit Egill, que votre lot, à toi et à ton fils, sera d'autant plus mauvais que nos démêlés dureront plus longtemps. Je pensais, Önundr, que tu saurais que j'ai maintenu ma cause devant des hommes comme vous êtes, ton fils et toi. Mais Oddr et Einarr qui ont tant fait pour pousser cette affaire en ont reçu l'honneur qu'ils méritaient. »

CHAPITRE LXXXIII

Le neveu d'Egill, Thorgeirr l'Endormi, était là au thing et avait prêté grande assistance à Thorsteinn dans cette affaire. Il demanda alors au père et au fils de lui donner quelque terre, là dans les Mýrar. Il habitait auparavant au

sud de la Hvítá, en bas du Blundsvatn. Egill accueillit favorablement sa requête et pressa Thorsteinn de le laisser aller là-bas. Ils installèrent Thorgeirr à Ánabrekka, et Steinarr transporta sa résidence vers la côte, de l'autre côté de la Langá et s'installa à Leiruloekr. Pour Egill, il alla chez lui à Nes dans le Sud et le père et le fils se quittèrent en termes affectueux.

Il y avait chez Thorsteinn un homme qui s'appelait Íri, plus rapide à la course que quiconque et doué d'une vue des plus perçantes. Il était étranger, c'était un affranchi de Thorsteinn, pourtant, il s'occupait du bétail et surtout, c'était à lui de mener les moutons dans la montagne, au printemps, et de les redescendre au parc en automne. Après les jours de déménagement, Thorsteinn fit rassembler les moutons qui restaient au printemps, dans l'intention de les faire mener dans la montagne. Íri était dans le parc, et Thorsteinn et ses domestiques se rendirent dans la montagne, à huit en tout. Thorsteinn fit faire un enclos en travers de Grísartunga, entre le Langavatn et la Gljúfrá, il mit à ce travail beaucoup d'hommes au printemps[1]. Lorsque Thorsteinn eut inspecté le travail de ses domestiques, il se rendit chez lui et alors qu'il arrivait en face de l'emplacement du thing, Íri vint en courant à leur rencontre, en disant qu'il voulait parler seul à seul à Thorsteinn. Celui-ci dit à ses compagnons de prendre les devants pendant qu'il parlerait. Íri dit à Thorsteinn qu'il était monté à Einkunnir dans la journée pour voir les moutons « et j'ai vu, dit-il, dans la forêt en bas de la route d'hiver[2] qu'il y avait douze lances et quelques boucliers qui brillaient ». Thorsteinn dit à haute voix, en sorte que ses compagnons entendent nettement : « Pourquoi tient-il tellement à me rencontrer, que je ne puisse aller mon chemin jusque chez moi, pourtant, Ölvaldr va trouver incroyable que je refuse de lui parler s'il est malade. » Alors Íri courut tant qu'il put jusqu'à la montagne. Thorsteinn dit à ses compagnons : « J'ai l'intention d'allonger notre route s'il faut que nous allions d'abord à Ölvaldsstadir. Ölvaldr m'a envoyé dire qu'il fallait que j'aille le trouver; il pensera que je ne l'ai pas beaucoup récompensé pour le bœuf qu'il m'a donné l'an dernier si je ne vais pas le voir alors qu'il trouve que la chose est d'importance. » Puis Thorsteinn et ses gens chevauchèrent vers le sud jusqu'à la Gufuá et par le bas, en longeant la rivière par la route équestre. Lorsqu'il arriva en

bas, venant de Vatn, ils virent, au sud de la rivière, force bestiaux et un homme auprès. C'était un domestique d'Ölvaldr. Thorsteinn demanda comment allaient les gens. Le domestique dit que tout le monde était en bonne santé et qu'Ölvaldr était dans la forêt à abattre du bois. « Alors, tu vas, dit Thorsteinn, lui dire que s'il a une commission urgente à me faire, il vienne à Borg, car je m'en vais chez moi. » Et c'est ce qu'il fit. Toutefois, on apprit ensuite que Steinarr fils de Sjóni s'était, ce même jour, posté en embuscade près d'Einkunnir avec onze hommes. Thorsteinn fit semblant de ne pas l'avoir entendu dire et l'affaire en resta là.

CHAPITRE LXXXIV

On mentionne un homme, Thorgeirr. Il était parent de Thorsteinn[1] et son très grand ami. Il habitait à cette époque-là à Álptanes. Il avait coutume d'inviter des gens à un banquet chaque automne. Thorgeirr alla trouver Thorsteinn fils d'Egill et l'invita. Thorsteinn promit de faire le voyage, et Thorgeirr alla chez lui. Au jour dit, Thorsteinn se prépara à partir, on était à quatre semaines de l'hiver. Allaient avec Thorsteinn son Norvégien[2] et deux de ses domestiques. Il y avait un fils de Thorsteinn qui s'appelait Grímr. Il avait dix hivers et il alla aussi avec Thorsteinn, ils étaient cinq en tout, ils chevauchèrent jusqu'à la cascade et là, traversèrent la Langá, puis allèrent vers la côte en suivant le chemin jusqu'à l'Auridaá. De l'autre côté de la rivière[3], Steinarr était au travail avec Önundr et leurs domestiques. Lorsqu'ils reconnurent Thorsteinn, ils coururent à leurs armes puis les poursuivirent. Quand Thorsteinn et les siens virent qu'on leur courait sus, ils chevauchèrent vers la côte en partant de Langaholt. Il y a là une colline élevée et étroite. Là, ils descendirent de cheval et montèrent la colline. Thorsteinn dit au garçon Grímr d'aller dans la forêt et de ne pas assister à la rencontre.

Dès que Steinarr et les siens arrivèrent à la colline, ils attaquèrent Thorsteinn et ses hommes et bataille eut lieu. Steinarr et ses gens étaient à six adultes en tout, le

septième étant un fils de Steinarr, âgé de dix hivers. Des gens des autres fermes qui étaient sur une bande de terrain gazonné virent cette rencontre et coururent pour les séparer. Lorsqu'on les eut séparés, les deux domestiques de Thorsteinn avaient péri. Un domestique de Steinarr avait péri également, et quelques-uns étaient blessés. Quand ils eurent été séparés, Thorsteinn chercha à l'endroit où était Grímr et ils le trouvèrent : il était fort blessé et le fils de Steinarr gisait à côté, mort. Lorsque Thorsteinn sauta sur son cheval, Steinarr le héla et dit : « Tu cours maintenant, Thorsteinn le Blanc[1] ? » dit-il. Thorsteinn dit : « Tu courras plus loin avant la fin de la semaine. » Puis Thorsteinn et les siens chevauchèrent à travers le marécage, emportant le garçon Grímr. En arrivant au petit bois qu'il y a là, le garçon mourut, et ils l'enterrèrent là, dans le petit bois, l'endroit s'appelle Grímsholt[2] et là où ils se battirent, l'endroit s'appelle Orrostuhváll[3].

Thorsteinn alla à Álptanes le soir comme il en avait eu l'intention, et resta au banquet trois nuits, puis il se prépara à aller chez lui. On s'offrit à l'accompagner mais il ne voulut pas. Ils chevauchèrent à deux en tout. Le jour même où Steinarr s'attendait à ce que Thorsteinn rentre chez lui, il s'en alla en chevauchant le long de la mer. En arrivant sur la berge de sable qui se trouve en bas de Lambastadir, il s'assit là. Il avait l'épée qui s'appelait Skrýmir[4], la meilleure arme qui fût. Il se tenait là sur le banc de sable, l'épée brandie, regardant d'un côté car il voyait la chevauchée de Thorsteinn revenant de la côte par les sables. Lambi habitait à Lambastadir et vit ce que faisait Steinarr. Il partit de chez lui, descendit la berge et lorsqu'il arriva sur Steinarr, il le saisit par derrière en dessous des bras. Steinarr voulut se dégager. Lambi tint ferme, ils quittèrent le banc de sable pour arriver en terrain plat, mais alors, Thorsteinn et son compagnon passaient par la route du bas. Steinarr avait monté son étalon qui courut vers l'intérieur en longeant la mer. Thorsteinn et l'autre virent cela et s'en étonnèrent car ils n'avaient pas aperçu la chevauchée de Steinarr. Celui-ci se déplaça de côté sur la berge car il ne voyait pas que Thorsteinn était passé. Lorsqu'ils arrivèrent sur l'avant de la berge, Lambi précipita Steinarr en bas du banc de sable, mais Steinarr ne s'y attendait pas : il se précipita, tête la première, sur le sable et Lambi courut chez lui.

Dès qu'il se remit sur pied, Steinarr courut à la poursuite de Lambi. Arrivé aux portes, celui-ci entra en courant et referma le portail. Steinarr lui déchargea un coup de telle sorte que l'épée s'enfonça dans l'auvent. Ils se quittèrent là. Steinarr alla chez lui. Arrivé chez lui, Thorsteinn envoya, le lendemain, son domestique à Leiruloekr dire à Steinarr de transporter sa résidence dans le Borgarhraun, sinon il bénéficierait du fait qu'il avait plus d'autorité que Steinarr « et alors, il ne sera plus question de déménager ». Steinarr se prépara à s'en aller dans les Snoefellsströnd et là, il fixa sa demeure qui s'appelle Ellidi : là se terminent ses démêlés avec Thorsteinn fils d'Egill.

Thorgeirr Blundr habitait à Ánabrekka. Il faisait à Thorsteinn tous les ennuis de voisinage qu'il pouvait. Une fois qu'Egill et Thorsteinn se rencontraient, ils parlèrent d'abondance de Thorgeirr Blundr, leur parent, et tombèrent d'accord sur tout. Alors Egill déclama :

57. *Naguère par mes propos je retirai*
La terre des mains de Steinarr.
J'estimai alors avoir agi
À l'avantage de l'héritier de Geirr.
Le fils de ma sœur m'a manqué.
Il fit alors belles promesses.
Blundr n'a pu s'abstenir de méfaire :
Je m'en émerveille.[1]

Thorgeirr Blundr s'en alla d'Ánabrekka et alla au sud dans le Flókadalr, car Thorsteinn estimait ne pas pouvoir se quereller avec lui, mais il ne voulait pas céder. Thorsteinn était un homme sans feintise, juste et ne cherchant pas à nuire aux gens, mais il maintenait son lot si d'autres lui cherchaient noise et d'ailleurs, il en coûta à la plupart de se mesurer à lui. Oddr était alors chef du Borgarfjördr au sud de la Hvítá. Il était godi du temple[2] et administrait le temple pour lequel tout le monde payait une redevance, vers l'intérieur de Skardsheidr.

CHAPITRE LXXXV

Egill fils de Grímr le Chauve se fit vieux, mais dans sa vieillesse, il devint infirme, son ouïe et sa vue s'offus-

quèrent. Il eut les jambes raides, aussi. Il était à Mosfell, chez Grímr et Thórdís. Un jour, il marchait le long du mur, il trébucha et tomba. Quelques femmes virent cela, rirent et dirent : « Te voilà complètement décrépit, Egill, si tu tombes tout seul. » Alors, le bóndi Grímr dit : « Les femmes se moquaient moins de nous quand nous étions plus jeunes. » Alors Egill déclama :

58. *J'ai le cou qui pendille;*
J'ai le crâne qui bronche;
J'ai molle la vrille
Des jambes et mes oreilles sont épuisées[1].

Egill devint complètement aveugle. Un jour d'hiver qu'il faisait froid, Egill alla vers le feu pour se réchauffer. La cuisinière dit que c'était grande merveille qu'un homme comme avait été Egill se mette dans leurs jambes si bien qu'elles ne pouvaient pas faire leur travail. « Sois aimable, dit Egill, si je me chauffe au feu, faisons-nous mutuellement de la place. — Lève-toi, dit-elle, va à ta place et laisse-nous faire notre travail. » Egill se leva, alla à sa place, et déclama :

59. *Je clopine, aveugle, pour m'asseoir*
Près des brandons;
Je demande à la Syn des étoffes
De ne pas m'en vouloir;
Je porte ce dol aux plaines de mes
Paupières, moi que le noble de terre
Combla des propos de Geirhamdir;
Le roi cruel autrefois se divertit à ma parole[2].

Une fois qu'Egill allait jusqu'au feu pour se réchauffer, un homme lui demanda s'il avait froid aux pieds et lui dit de ne pas les tendre trop près du feu. « D'accord, dit Egill, mais il ne m'est pas facile de diriger mes pieds maintenant que je ne vois pas, et c'est vraiment trop sinistre d'être aveugle. » Alors Egill déclama :

60. *Me semble long*
De coucher tout seul,
Vieux hors d'âge,
Sans défense du roi;
Nous avons deux
Talons glacés
Et ces femmes
Ont besoin de flamme[3].

C'était du temps de Hákon le Puissant, au début de son

règne : Egill fils de Grímr le Chauve avait quatre-vingt-dix hivers et c'était un homme en bonne condition, si ce n'est qu'il était aveugle. En été, alors que l'on se préparait pour le thing, Egill demanda à Grímr d'y aller avec lui. Grímr accepta à contrecœur. Et quand Grímr et Thórdís eurent une conversation, Grímr lui dit ce qu'Egill avait demandé. « Je voudrais que tu trouves ce qui doit se cacher sous cette requête. » Thórdís alla parler à Egill, son parent. Egill prenait le plus grand plaisir à discuter avec elle. Quand elle le trouva, elle demanda : « Est-il vrai, parent, que tu veux aller au thing ? Je voudrais que tu me dises quels sont tes desseins. — Je vais te dire, dit-il, ce que j'ai pensé. J'ai l'intention d'emporter au thing les deux coffres que le roi Adalsteinn me donna, l'un et l'autre sont pleins d'argent anglais. J'ai l'intention de faire porter ces coffres au Lögberg, quand il y aura là le plus de monde. Ensuite, je voudrais jeter à la volée cet argent et je trouverais bien étrange que tout le monde se le répartisse bien. Je crois qu'on se pousserait et qu'on se chamaillerait ou que, pour finir, on se battrait si bien que toute l'assemblée du thing se bagarrerait. » Thórdís dit : « Je trouve que c'est une idée excellente et qu'on s'en souviendra tant que le pays sera habité. » Puis elle alla parler à Grímr et lui dit les intentions d'Egill. « Jamais de la vie il n'exécutera cela, une si grande abomination. » Et quand Egill vint parler à Grímr du voyage au thing, Grímr l'en dissuada complètement et Egill resta à la maison pendant le thing : cela ne lui plut pas. Il était plutôt renfrogné. À Mosfell on gardait le bétail dans un buron, et Thórdís était au buron pendant le thing. Un soir que l'on se préparait à aller au lit à Mosfell, Egill appela deux esclaves que possédait Grímr. Il leur demanda de lui trouver un cheval « je veux aller au bain ». Lorsqu'il fut prêt, il sortit en emportant ses coffres d'argent. Il monta à cheval, descendit ensuite le pré clos devant la pente qu'il y a là et que l'on sème en dernier lieu. Le lendemain matin, quand les gens se levèrent, ils virent Egill qui clopinait sur la colline à l'est de l'enclos, tirant son cheval derrière lui. Ils allèrent à lui et le transportèrent à la maison. Mais ensuite, ni les esclaves ni les coffres ne reparurent, et l'on a fait maintes conjectures sur l'endroit où Egill avait caché son argent. À l'est de l'enclos, à Mosfell, il y a un ravin qui descend de la

montagne. Il s'y est passé ceci de remarquable que, par dégel soudain, il y a eu là une grande chute d'eau, et après que ces eaux furent tombées, on a trouvé, dans le ravin, des monnaies anglaises. Certains présument que c'est là qu'Egill a dû cacher l'argent. En bas du pré clos, à Mosfell, il y a de grands bourbiers extrêmement profonds. Beaucoup tiennent pour vrai que c'est là qu'Egill a dû jeter son argent. Au sud de la rivière, il y a des sources chaudes et, à peu de distance de là, de grands trous dans la terre : certains présument que c'est là qu'Egill aurait caché son argent car on y a souvent vu des feux follets. Egill dit qu'il avait tué les esclaves de Grímr et aussi qu'il avait caché son argent, mais il ne dit jamais à personne à quel endroit. Au cours de l'automne suivant, Egill attrapa la maladie qui le mena à la mort. Quand il fut mort, Grímr lui fit passer de bons habits. Puis il le fit transporter en bas à Tjaldanes et y fit faire un tertre, Egill y fut placé avec ses armes et ses vêtements.

CHAPITRE LXXXVI

Grímr fut baptisé quand le christianisme fut légalement adopté en Islande[1]. Il fit faire une église. Les gens disent que Thórdís aurait fait transporter Egill à l'église et l'on en donne pour preuve qu'une église fut faite ensuite à Mosfell et que l'on descendit à Hrísbrú l'église que Grímr avait fait faire[2] : alors, on creusa le cimetière. Sous l'emplacement de l'autel, on trouva des ossements humains[3]. Ils étaient beaucoup plus grands que les autres ossements humains. On crut savoir, d'après le récit des vieilles gens, que ç'avait dû être les ossements d'Egill. Il y avait là le prêtre Skapti fils de Thórarinn[4], un homme sage. Il ramassa le crâne d'Egill et le mit dans le cimetière. Ce crâne était étonnamment gros, mais surtout, parut incroyable le poids qu'il faisait ; ce crâne était tout ondulé comme un coquillage[5]. Skapti voulut alors se rendre compte de l'épaisseur de ce crâne : il prit une hachette assez grande et la brandit d'une main, le plus rudement possible, et frappa du talon de la hache le crâne, voulant le briser, mais à l'endroit où le coup arriva, l'os

blanchit mais il ne fut pas endommagé ni n'éclata, et l'on peut comprendre à cela qu'il ne devait pas être facile d'endommager ce crâne sous les coups de personnes insignifiantes, quand le cuir chevelu et la chair allaient avec. Les ossements d'Egill furent placés à l'extérieur du cimetière de Mosfell.

CHAPITRE LXXXVII

Thorsteinn fils d'Egill se fit baptiser quand le christianisme fut introduit en Islande, et fit faire une église à Borg[1]. Ce fut un homme ferme dans sa foi et de bonnes mœurs. Il devint vieux et mourut de maladie, et fut enterré à Borg, dans l'église qu'il avait fait faire. De Thorsteinn descend une grande famille, beaucoup d'hommes importants et maints scaldes : c'est le lignage des gens des Mýrar, de même que tous les descendants de Grímr le Chauve. Longtemps se maintint dans cette famille le fait que les hommes étaient forts et grands guerriers, et certains, d'entendement sage. Elle fut fort variée car dans cette famille sont nées des personnes qui ont compté parmi les plus belles en Islande, comme furent Thorsteinn fils d'Egill et Kjartan fils d'Óláfr, neveu de Thorsteinn, et Hallr fils de Gudmundr, de même que Helga la Belle, fille de Thorsteinn, pour laquelle se querellèrent Gunnlaugr Langue-de-Serpent et Skáld-Hrafn. Mais il y eut plusieurs hommes des Mýrar qui furent des plus laids. Thorgeirr, fils de Thorsteinn, fut le plus fort des frères mais Skúli fut le plus grand. Il habita à Borg après la mort de Thorsteinn, son père. Skúli fut longtemps en expéditions vikings. Il était homme du gaillard d'avant du jarl Eiríkr sur le Járnbardinn[2] quand le roi Óláfr fils de Tryggvi périt. Skúli avait livré sept batailles en expéditions vikings[3].

SAGA DE SNORRI LE GODI

(Eyrbyggja Saga)

CHAPITRE PREMIER

Il y avait un hersir[1] renommé en Norvège, qui s'appelait Ketill au nez plat; c'était le fils de Björn du Ru[2], fils de Grímr, seigneur de Sogn[3]. Ketill était marié; il avait épousé Yngvildr, fille de Ketill le Bélier, seigneur de Raumariki[4]. Leurs fils s'appelaient Björn et Helgi, et leurs filles étaient Audr la Très-Sage, Thórunn la Cornue et Jórunn la Sagace[5]. Björn, fils de Ketill, fut élevé[6] à l'est, dans le Jämtaland[7], chez le jarl[8] Kjallakr un homme sage et renommé. Le jarl avait un fils qui s'appelait Björn, et une fille, nommée Gjaflaug. Cela se passait à l'époque où le roi Haraldr à la belle chevelure prit le pouvoir en Norvège[9]. À cause de la guerre qui en résulta, beaucoup de nobles hommes s'exilèrent de Norvège, les uns vers l'est en passant le Kjölr[10], les autres vers l'ouest par la mer[11]. Il y en eut quelques-uns qui passèrent l'hiver dans les Hébrides ou les Orcades, mais en été, ils dévastèrent la Norvège et firent de grands dégâts dans les états du roi Haraldr. Les boendr allèrent s'en plaindre au roi et lui demandèrent de les délivrer de ces ennuis. Alors, le roi décréta qu'il ferait équiper une armée pour aller à l'ouest sur la mer, et ordonna que Ketill au nez plat en serait le chef. Ketill voulut se dérober, mais le roi insista. Quand Ketill vit que le roi l'exigeait, il se mit en route, emmenant avec lui sa femme et ceux de ses enfants qui se trouvaient chez lui. Quand Ketill arriva à l'ouest sur la mer, il livra plusieurs batailles et remporta toujours la victoire. Il soumit les Hébrides et s'en fit le chef; alors, il fit la

paix avec les chefs les plus importants de l'ouest au-delà de la mer et se les attacha par des alliances, mais il renvoya la flotte en Norvège. Quand celle-ci retrouva le roi Haraldr, les gens dirent que c'était Ketill au nez plat qui gouvernait maintenant les Hébrides, mais ils déclarèrent qu'ils n'étaient pas sûrs qu'il eût pris ces pouvoirs à l'ouest au-delà de la mer au nom du roi Haraldr. Quand le roi entendit cela, il s'attribua toutes les propriétés qui appartenaient à Ketill en Norvège. Ketill au nez plat maria sa fille Audr à Óláfr le Blanc qui était alors le plus grand roi de mer[1] à l'ouest au-delà de la mer. C'était le fils d'Ingjaldr, fils de Helgi; la mère d'Ingjaldr était Thóra, fille de Sigurdr au serpent dans l'œil, fils de Ragnarr aux braies velues. Ketill maria Thórunn la Cornue à Helgi le Maigre, fils d'Eyvindr le Norvégien et de Rafarta, fille de Kjarvalr, roi d'Irlande.

CHAPITRE II

Björn, le fils de Ketill au nez plat, demeura en Jämtaland jusqu'à la mort de Kjallakr. Il épousa Gjaflaug, la fille du jarl, et passa ensuite à l'ouest de l'autre côté du Kjölr, d'abord dans le Thrándheimr, puis au sud du pays, s'attribuant toutes les propriétés qui avaient appartenu à son père; il en chassa les gérants que le roi Haraldr y avait installés. Le roi Haraldr se trouvait dans le Vík[2] quand il apprit cela et il remonta alors au nord dans le Thrándheimr; quand il y arriva, il convoqua un thing[3] de huit districts et, à ce thing, il décréta que Björn fils de Ketill serait hors la loi en Norvège, qu'on pourrait s'en saisir et le tuer où qu'on le trouvât. Après cela, il envoya Haukr Hábrók[4] et d'autres de ses guerriers pour le tuer s'ils le trouvaient. Mais quand ils arrivèrent à Stadir[5] en faisant route vers le sud, des amis de Björn eurent vent de leur expédition et l'en avertirent. Björn courut alors à un cotre qu'il possédait, avec sa famille et ses biens meubles, et s'enfuit vers le sud en longeant la côte, parce qu'on était au cœur de l'hiver et qu'il n'osait pas prendre la mer. Björn alla jusqu'à l'île de Mostr qui se trouve dans le Sunnhördaland[6] et là, il fut bien accueilli par un

homme qui s'appelait Hrólfr, fils d'Örnólfr Fiskreki[1]. Björn y passa l'hiver en cachette. Les hommes du roi rebroussèrent chemin quand ils eurent confisqué les propriétés de Björn et désigné des gens pour s'en charger.

CHAPITRE III

Hrólfr était un grand chef, le plus magnifique des hommes : il avait la garde, là dans l'île, du temple de Thórr dont il était grand ami. Aussi le surnommait-on Thórólfr[2]. C'était un homme de grande taille, fort, avenant de visage. Il avait une grande barbe; pour cette raison, il était surnommé Mostrarskegg[3]. C'était l'homme le plus noble de l'île. Au printemps, Thórólfr donna à Björn un bon bateau, avec un vaillant équipage, et il lui donna Hallsteinn, son fils, pour l'accompagner. Ils mirent à la mer vers l'ouest, pour aller voir les parents de Björn. Mais quand le roi Haraldr apprit que Thórólfr Mostrarskegg avait caché Björn Ketilsson qu'il avait mis hors la loi, il lui dépêcha des hommes pour lui ordonner de quitter le pays et décréta qu'il le ferait hors-la-loi comme son ami Björn, à moins qu'il ne vînt le trouver et ne se mît entièrement en son pouvoir. Cela se passait dix hivers[4] après qu'Ingólfr Arnarson était allé coloniser l'Islande : voyage qui était devenu fort célèbre, car les gens qui revenaient d'Islande disaient qu'il y avait là d'excellentes terres.

CHAPITRE IV

Thórólfr Mostrarskegg entreprit de faire un grand sacrifice[5] et interrogea les augures[6] de Thórr, son ami cher[7], pour savoir s'il devait faire la paix avec le roi ou quitter le pays et se chercher un autre établissement, et les augures dirigèrent Thórólfr sur l'Islande. Après cela, il se procura un grand bateau de mer, l'équipa pour un voyage en Islande et emmena avec lui sa famille, ses biens

meubles et son bétail. Nombre de ses amis entreprirent le voyage avec lui. Il démonta le temple et emporta avec lui la plupart des poutres qui le constituaient ainsi que de la terre d'en dessous du piédestal de Thórr[1]. Ensuite, Thórólfr mit à la voile. Il eut bon vent, atteignit l'Islande, cingla vers l'ouest le long de la côte sud puis doubla Reykjanes[2]; alors le vent tomba, et ils virent que de grands fjords découpaient la côte. Thórólfr jeta alors par-dessus bord les piliers de son haut-siège[3], ceux qui s'étaient trouvés dans le temple; sur l'un d'eux, la figure de Thórr était sculptée. Il déclara qu'il se fixerait en Islande là où Thórr ferait aborder les piliers. Dès qu'ils dérivèrent du bateau, les piliers furent poussés vers le fjord qui se trouvait le plus à l'ouest; et il parut aux gens de Thórólfr qu'ils se déplaçaient moins lentement qu'on l'aurait attendu[4]. Après cela, la brise de mer se leva; ils firent voile vers l'ouest devant le Snaefellsnes[5] et pénétrèrent dans le fjord. Ils virent que celui-ci était démesurément large et long, et bordé de très hautes montagnes de chaque côté; Thórólfr donna son nom à ce fjord et l'appela Breidafjördr[6]. Il toucha terre du côté sud du fjord, presque au milieu, et mouilla le bateau dans la baie qu'ils appelèrent ensuite Hofsvágr[7]. Après cela, ils explorèrent les lieux et découvrirent que Thórr avait touché terre avec les piliers sur un promontoire avançant dans la mer au nord de la baie; cet endroit s'appela ensuite Thórsnes[8]. Ensuite, Thórólfr prit possession du sol par le feu[9], depuis l'embouchure de la Stafá[10] jusqu'à la rivière qu'il appela Thórsá[11], vers l'intérieur des terres, et il y établit les membres de son équipage. Quant à lui, il construisit une grande ferme à Hofsvágr et l'appela Hofstadir[12]. Là, il fit élever un temple[13], et c'était une grande bâtisse. L'entrée était dans le mur latéral, près d'une extrémité; à l'intérieur se trouvaient les piliers du haut-siège, et des clous y étaient enfoncés: on les appelait clous des dieux[14]; là, à l'intérieur du temple, c'était un asile sacré. Tout à fait au centre, il y avait un emplacement qui ressemblait au chœur de nos églises d'aujourd'hui; au milieu du plancher, il y avait là une estrade, comme un autel: y reposait un anneau ouvert pesant deux onces[15]; c'est sur cet anneau que l'on devait faire tous les serments[16]; le prêtre du temple devait le porter au bras lors de toutes les réunions. Sur l'estrade devait également se

trouver le vase qui recueillait le sang des sacrifices; il contenait le rameau sacrificiel qui ressemblait à un goupillon[1], et qui servait à asperger l'assistance du sang que contenait le vase, lequel était appelé sang du sacrifice[2]: il s'agissait du sang des animaux qui étaient tués en offrande aux dieux. Autour de l'estrade, un emplacement était réservé aux dieux. Tous les hommes devaient payer une taxe pour le temple et ils devaient aussi accompagner le prêtre du temple à toutes les assemblées, tout comme les thingmenn doivent maintenant accompagner leur chef[3], mais le prêtre devait entretenir le temple à ses frais, en sorte qu'il ne se délabre pas, et y organiser les banquets sacrificiels.

Thórólfr appela Thórsnes le cap qui se trouve entre le Vigrafjördr et Hofsvágr. Dans ce cap, il y a une montagne; Thórólfr avait une si grande vénération pour cette montagne[4] que personne ne devait la regarder sans s'être lavé d'abord, et que l'on n'y devait rien tuer, ni bétail ni êtres humains, exception faite du bétail qui mourait de lui-même. Il appela cette montagne Helgafell[5]; il croyait qu'il entrerait dedans quand il mourrait, ainsi que tous ses parents qui vivaient dans le cap[6]. À la pointe du cap, à l'endroit où Thórr avait abordé, il fit siéger tous les tribunaux et fixa là l'emplacement du thing de district; c'était, là aussi, un endroit si sacré qu'il ne voulait absolument pas qu'on le souillât par des effusions de sang ou qu'on y allât faire ses besoins: pour ce dernier office, on mit à part un rocher qui fut appelé Dritsker[7]. Thórólfr entretint une résidence magnifique et eut quantité de gens chez lui parce que l'on trouvait bonne provende et dans les îles et dans la mer.

CHAPITRE V

Maintenant, il faut dire de Björn, fils de Ketill au nez plat, qu'il fit voile vers l'ouest sur la mer après avoir quitté Thórólfr Mostrarskegg, comme on l'a dit plus haut; il se dirigea sur les Hébrides. Quand il y arriva, Ketill, son père, était mort, mais il trouva là Helgi, son frère, et ses sœurs, et ils lui firent de bonnes offres pour

qu'il habitât avec eux. Björn s'aperçut qu'ils avaient embrassé une autre foi[1], et il trouva mesquin qu'ils eussent abandonné les anciennes croyances, celles qu'avaient professées leurs parents; il ne se sentit pas heureux chez eux et ne voulut pas se fixer là. Pourtant, il passa l'hiver chez Audr, sa sœur, et Thorsteinn, le fils de celle-ci. Quand ils virent qu'il ne voulait pas écouter ses parents, ils le surnommèrent Björn le Norvégien[2], et il leur déplut qu'il ne voulût pas se fixer là.

CHAPITRE VI

Björn passa deux hivers dans les Hébrides, avant de se préparer à aller en Islande; Hallsteinn, fils de Thórólfr, fit le voyage avec lui. Ils touchèrent terre dans le Breidafjördr et, sur le conseil de Thórólfr, Björn prit de la terre au-delà de la Stafá, entre celle-ci et le Hraunsfjördr[3]. Björn habita à Borgarholt dans le Bjarnarhöfn; ce fut le plus noble des hommes. Hallsteinn Thórólfsson trouva mesquin de recevoir de la terre de son père, et il s'en alla vers l'ouest de l'autre côté du Breidafjördr, y prit de la terre et habita à Hallsteinsnes[4]. Quelques hivers après arriva en Islande Audr la Très-Sage et elle passa le premier hiver chez Björn, son frère. Ensuite, elle prit tout le Dalaland[5] dans le Breidafjördr, entre la Skraumuhlaupsá et la Dögurdará[6], et s'installa à Hvammr[7]. À cette époque-là, toutes les terres autour du Breidafjördr furent colonisées, mais ce n'est pas la peine de parler des établissements des gens qui n'interviendront pas dans cette saga.

CHAPITRE VII

Il y avait un homme qui s'appelait Geirrödr. Il prit de la terre en deçà de la Thjorsá jusqu'au Laugardalr[8] et habita à Eyrr[9]; avec lui arrivèrent en Islande Úlfarr le Champion, auquel il donna de la terre autour d'Úlfarsfell[10], et Fingeirr, fils de Thorsteinn la Raquette[11], qui

s'établit dans l'Álptafjördr[1]; il eut pour fils Thorfinnr, père de Thorbrandr de l'Álptafjördr.

Il y avait un homme qui s'appelait Vestarr, fils de Thórólfr Caboche-de-Vessie; il arriva en Islande avec son vieux père, prit de la terre au-delà de l'Urthavalafjördr[2] et habita à Öndurdri-Eyrr[3]; il eut pour fils Ásgeirr, qui habita là ensuite.

De tous ces colonisateurs, Björn le Norvégien fut le premier qui mourut. Il fut enterré dans un tertre[4], près du Borgarloekr[5]. Il laissait après lui deux fils. L'un était Kjallakr le Vieux qui habita à Bjarnarhöfn après la mort de son père; il épousa Ástrídr, fille de Hrólfr le hersir, sœur de Steinólfr le Court; ils eurent trois enfants; leur fils fut Thorgrímr le Godi[6]; une de leurs filles, Gerdr, qu'épousa Thormódr le Godi fils d'Oddr le Hardi; le troisième de leurs enfants fut Helga, qu'épousa Ásgeirr d'Eyrr. Des enfants de Kjallakr descend une importante famille, que l'on appelle les Kjalleklingar. L'autre fils de Björn s'appelait Óttarr; il épousa Gróa, fille de Geirleifr, sœur d'Oddleifr du Bardaströnd; leurs fils furent Helgi, père d'Ósvífr le Sage, et Björn, père de Vigfúss de Drápuhlíd. Il y avait un troisième fils d'Óttar qui s'appelait Vigfúss.

Thórólfr Mostrarskegg se maria dans sa vieillesse et épousa une femme qui s'appelait Unnr; il y en a qui disent qu'elle était fille de Thorsteinn le Rouge, mais Ari Thorgilsson le Savant[7] ne la compte pas parmi ses enfants. Thórólfr et Unnr eurent un fils qui s'appelait Steinn. Thórólfr dédia ce garçon à Thórn[8], son ami, et l'appela Thorsteinn; ce fut un garçon précoce. Hallsteinn, fils de Thórólfr, épousa Ósk, fille de Thorsteinn le Rouge; leur fils fut appelé Thorsteinn. C'est Thórólfr qui l'éleva et il l'appela Thorsteinn le Noir[9], mais il surnomma son propre fils Thorsteinn le Preneur-de-Morues.

CHAPITRE VIII

En temps-là vint en Islande Geirrídr, la sœur de Geirrödr d'Eyrr qui lui donna un établissement dans le Borgardalr, à l'intérieur de l'Álptafjördr. Elle fit installer sa salle commune[10] en travers du grand chemin, et tout le

monde devait la traverser; il y avait là en permanence une table chargée de nourriture que l'on donnait à qui en voulait; de telles façons de faire lui valurent un renom de très noble dame. Björn, fils de Bölverkr Pointe-de-Cheville, avait épousé Geirrídr, et leur fils fut appelé Thórólfr; ce fut un grand viking[1]. Il arriva en Islande quelque temps après sa mère et passa le premier hiver chez elle. Il trouva que c'était là une petite propriété; il réclama de la terre à Úlfarr le Champion et le provoqua en combat singulier[2] parce que Úlfarr était âgé et sans enfant. Úlfarr préférait mourir que d'être tyrannisé par Thórólfr; ils se battirent en duel dans l'Álptafjördr et Úlfarr périt, mais Thórólfr fut blessé à la jambe et resta boiteux; pour cette raison, il fut surnommé l'Estropié. Il établit sa demeure à Hvammr dans le Thórsárdalr. Il reprit les terres d'Úlfarr et fut un homme fort injuste[3]. Il vendit des terres aux affranchis de Thorbrandr de l'Álptafjördr, Úlfarsfell à Úlfarr et Orlyggsstadir à Orlyggr, et ceux-ci y vécurent longtemps ensuite. Thórólfr l'Estropié eut trois enfants. Son fils s'appelait Arnkell, et l'une de ses filles, Gunnfrídr, qu'épousa Thorbeinir de Thorbeinisstadir dans le Vatnsháls, au-delà de Drápuhlíd vers l'intérieur des terres; leurs fils furent Sigmundr et Thorgils; Thorbeinir avait aussi une fille, Thorgerdr, qu'épousa Vigfúss de Drápuhlid. L'autre fille de Thórólfr l'Estropié fut appelée Geirrídr. Thórólfr, fils de Herjólfr Hölkinrazi[4], l'épousa et ils habitèrent à Mávahlíd; leurs enfants furent Thórarinn le Noir et Gudný.

CHAPITRE IX

Thórólfr Mostrarskegg mourut à Hofsstadir. Thorsteinn le Preneur-de-Morues reprit alors son patrimoine. Il épousa Thóra, fille d'Óláfr Feilan et sœur de Thórdr le Braillard qui habitait à Hvammr. Thórólfr fut enterré dans un tertre à Haugsnes[5], à l'ouest de Hofsstadir.

À cette époque-là, l'arrogance des Kjalleklingar était si grande qu'ils s'estimaient supérieurs à tous les autres hommes du district. Les descendants de Björn étaient si nombreux qu'il n'y avait pas de famille aussi importante

dans le Breidafjördr. Bjarna-Kjallakr, leur parent, habitait dans le Medalfellströnd, à l'endroit qui s'appelle maintenant Kjallaksstadir; il avait beaucoup de fils, bien élevés; ils protégeaient tous leurs parents[1], au sud du fjord, et au thing ainsi que dans les assemblées.

Un printemps, au thing de Thórsnes[2], Thorgrímr Kjallaksson et son beau-frère, Ásgeirr d'Eyrr déclarèrent qu'ils ne supporteraient plus l'arrogance des gens du Thórsnes. Ils dirent, de plus, qu'ils feraient leurs besoins dans l'herbe, là comme ailleurs dans les assemblées, quand bien même les gens du Thórsnes eussent été assez fiers pour décréter leurs terres plus sacrées que le reste du terroir du Breidafjördr; ils firent donc savoir qu'ils n'useraient pas leurs souliers à se rendre sur le rocher pour faire leurs besoins. Quand Thorsteinn le Preneur-de-Morues fut mis au courant de la chose, il ne voulut pas tolérer qu'ils souillent le champ auquel, entre tous autres lieux qui lui appartenaient, Thórólfr, son père, avait voué un culte. Il convoqua ses amis et décida d'interdire aux autres le champ, par la force s'ils essayaient de le souiller. Se rangèrent à ses côtés en cette affaire: Thorgeirr le Croc, fils de Geirrödr d'Eyrr, et les gens de l'Álptafjördr, Thorfinnr et Thorbrandr, son fils, Thórólfr l'Estropié et beaucoup d'autres thingmenn et amis de Thorsteinn. Le soir, quand les Kjalleklingar eurent mangé, ils prirent leurs armes et s'en allèrent vers le cap. Mais quand Thorsteinn et les siens virent qu'ils sortaient du chemin qui menait au rocher, ils coururent à leurs armes et les poursuivirent en poussant des cris et des clameurs de défi. Ce que voyant, les Kjalleklingar se rassemblèrent et se défendirent; mais les gens du Thórsnes firent une attaque si rude que les Kjalleklingar cédèrent du terrain et se retirèrent sur le rivage; alors, ils firent face et là, il y eut très rude bataille. Les Kjalleklingar étaient moins nombreux, mais ils avaient des combattants d'élite. Or, les gens des Skógstrendingar, Thorgestr le Vieux et Áslákr du Laugardalr, s'aperçurent de la chose; ils y coururent et s'interposèrent, mais, de part et d'autre, ils étaient enragés et ils ne purent les séparer tant qu'ils n'eurent pas promis de protéger ceux qui voudraient bien se rendre à leurs invites de se séparer; ils les séparèrent ainsi, à la condition toutefois que les Kjalleklingar n'obtiendraient pas de revenir dans le champ, qu'ils reprendraient leurs bateaux

et quitteraient le thing. Il était tombé des hommes de part et d'autre mais davantage du côté des Kjalleklingar; et quantité avaient été blessés. On ne fit pas de trêve[1], parce que ni les uns ni les autres ne voulaient l'accorder, et ils se promirent mutuellement de s'attaquer dès qu'ils le pourraient. Le champ était tout ensanglanté à l'endroit où ils s'étaient battus, de même que là où se trouvaient les gens du Thórsnes pendant la bataille.

CHAPITRE X

Après le thing, on eut de part et d'autre des détachements en armes et nombreux, et il y eut entre eux grandes menaces. Leurs amis communs résolurent d'envoyer chercher Thórdr le Braillard qui était alors le plus grand chef du Breidafjördr; il était parent des Kjalleklingar et proche parent, par alliance, de Thorsteinn; on pensa que c'était lui qui serait le plus susceptible de les réconcilier. Quand ce message parvint à Thórdr, il se mit en route avec une nombreuse escorte pour rechercher des conciliations; il découvrit que leurs sentiments divergeaient grandement, mais il parvint tout de même à faire trêve entre eux et à fixer une réunion. Les conclusions de l'affaire furent que Thórdr arbitrerait, les Kjalleklingar stipulant toutefois qu'ils n'iraient jamais faire leurs besoins à Dritsker, et Thorsteinn, que désormais les Kjalleklingar ne pollueraient plus le champ. Les Kjalleklingar proclamèrent qu'on ne verserait pas de compensations pour tous ceux qui étaient tombés dans le camp de Thorsteinn, pour la raison qu'ils avaient eu les premiers l'intention de se battre contre eux quand ils les avaient attaqués; et les gens du Thórsnes maintinrent qu'il n'y aurait pas de compensations pour les Kjalleklingar tombés, à cause de la violation de la loi qu'ils avaient commise dans un thing consacré. En dépit des réserves précises que l'on avait imposées à Thórdr, celui-ci accepta quand même d'arbitrer, préférant cela à les voir se séparer irréconciliés. En guise d'introduction à son verdict, Thórdr proclama d'abord que la chance irait à celui auquel elle était destinée[2]; il dit qu'aucune compensation ne serait payée pour

les meurtres ou les blessures qui avaient été commis à Thórsnes; proclama que le champ [du thing] ayant été souillé par le sang qui y avait été versé, cet endroit n'était pas plus sacré que les autres désormais, et que ceux qui avaient les premiers engagé le combat en étaient la cause; déclara que cela, en soi, avait été une violation de la paix; dit également qu'il ne se tiendrait plus de thing en cet endroit désormais. Mais, afin qu'ils soient bien réconciliés et amis dorénavant, il décréta que Thorgrímr Kjallaksson entretiendrait le temple pour moitié, recevrait la moitié des redevances afférentes et la moitié des thingmenn; en échange, il protégerait aussi Thorsteinn dans tous les procès à venir et l'assisterait, quelle que soit la sainteté que celui-ci assignerait à l'endroit où l'on placerait le thing ensuite; en outre, Thórdr le Braillard donna en mariage à Thorgrímr Kjallaksson, Thórhildr, sa parente, la fille de Thorkell Meinakr, son voisin. Aussi fut-il surnommé Thorgrímr le Godi. Ils transférèrent alors le thing plus loin vers l'intérieur des terres dans le promontoire, à l'endroit où il se trouve à présent; et quand [par la suite] Thórdr le Braillard fixa les emplacements des things de quartiers[1], il plaça là le thing du quartier des fjords de l'ouest. Devaient y venir les hommes de tous les fjords de l'ouest. On y voit encore l'enceinte du jugement, à l'intérieur de laquelle les hommes étaient condamnés à être sacrifiés; dans cette enceinte se dresse la pierre de Thórr, sur laquelle on brisait l'échine des hommes qui étaient sacrifiés et on voit encore la couleur du sang sur cette pierre. Ce thing était un endroit très sacré, mais il n'était pas interdit aux gens d'y faire leurs besoins[2].

CHAPITRE XI

Thorsteinn le Preneur-de-Morues devint un homme extrêmement magnifique; il avait constamment chez lui soixante affranchis[3], c'était un grand pêcheur et il était toujours en mer. Il fit d'abord édifier la ferme de Helgafell et y transféra sa résidence; c'était le plus beau sanctuaire[4] de ce temps-là. Il fit également bâtir une ferme dans le cap, près de l'endroit où le thing avait été placé.

Il prit beaucoup de soins à l'édification de cette ferme et la donna ensuite à Thorsteinn le Noir, son parent; celui-ci y habita ensuite et devint le plus sage des hommes par son savoir[1]. Thorsteinn le Preneur-de-Morues eut un fils qui fut appelé Börkr le Gros. L'été où Thorsteinn avait vingt-cinq ans, Thóra mit au monde un garçon qui fut nommé Grímr quand on l'ondoya[2]; Thorsteinn dédia ce garçon à Thórr, dit qu'il serait prêtre du temple et le surnomma Thorgrímr. L'automne de la même année, Thorsteinn s'en alla pêcher au large, à Höskuldsey[3]. Un soir, cet automne-là, un berger de Thorsteinn était allé rechercher des moutons au nord de Helgafell; il vit que la montagne s'ouvrait du côté nord; à l'intérieur de la montagne, il vit de grands feux, entendit des cris joyeux et les tintements de cornes à boire qu'on entrechoque; en écoutant s'il pouvait distinguer quelques mots, il entendit qu'on y saluait Thorsteinn le Preneur-de-Morues et ses compagnons, et qu'on disait à Thorsteinn de s'asseoir dans le haut-siège, en face de son père. Le soir même, le berger raconta cette vision à Thóra, la femme de Thorsteinn. Elle ne s'émut pas et déclara que cela présageait d'importantes nouvelles. Le lendemain matin, des hommes arrivèrent du large, de Höskuldsey, et dirent que Thorsteinn le Preneur-de-Morues s'était noyé à la pêche; on considéra que c'était une grande perte. Thóra continua de diriger la maison, et un homme qui s'appelait Hallvardr vint l'y aider; ils eurent un fils qui fut appelé Már.

CHAPITRE XII

Les fils de Thorsteinn le Preneur-de-Morues grandirent chez leur mère et promettaient beaucoup; Thorgrímr était leur chef en tout, et dès qu'il en eut l'âge, il fut aussitôt prêtre du temple. Il prit femme à l'ouest dans le Dyrafjördr, et épousa Thórdís fille de Súrr, puis se transporta là-bas dans le voisinage de ses beaux-frères, Gísli et Thorkell. Thorgrímr tua Vésteinn Vésteinsson lors d'un banquet d'automne dans le Haukadalr[4]. L'automne suivant, au même âge que son père, à vingt-cinq ans, Thorgrímr fut tué lors d'un festin d'automne à Saeból par

Gísli, son beau-frère. Quelques nuits après, la femme de Thorgrímr, Thórdís, mit au monde un garçon qui fut appelé Thorgrímr, d'après son père. Peu après, Thórdís fut mariée à Börkr le Gros, frère de Thorgrímr, et se transporta à Helgafell pour demeurer chez lui. Alors, Thorgrímr, son fils, s'en alla dans l'Álptafjördr et y fut élevé, chez Thorbrandr; dans son enfance, il était plutôt impudent et, pour cette raison, il fut surnommé Snerrir[1], puis, partant de là, Snorri[2]. Thorbrandr de l'Álptafjördr avait épousé Thurídr, fille de Thorfinnr Sel-Thórisson de Raudamelr. Voici quels étaient leurs enfants : l'aîné était Thorleifr le Gouailleur[3], le deuxième, Snorri, le troisième, Thóroddr, le quatrième, Thorfinnr, le cinquième, Thormódr; leur fille s'appelait Thorgerdr. Tous étaient frères adoptifs de Snorri, fils de Thorgrímr.

En ce temps-là, Arnkell, fils de Thórólfr l'Estropié, habitait à Bólstadr, près du Vadilshöfdi[4]. C'était le plus fort des hommes, très versé dans la connaissance des lois et fort sage. C'était un brave homme et il surpassait tous ceux du district par la valeur et la popularité; lui aussi était prêtre du temple, et il avait beaucoup de thingmenn.

Thorgrímr, fils de Kjallakr habitait à Bjarnarhöfn, comme on l'a dit plus haut. Lui et Thórhildr avaient trois fils : Brandr était l'aîné, il habitait à Krossnes près du Brimlárhöfdi. Le second était Arngrímr; c'était un homme grand et fort, avec un grand nez, un visage osseux, des cheveux roussâtres, les tempes et le front dégarnis très tôt, les sourcils obliques, des yeux grands et très beaux; c'était un homme d'une grande arrogance et fort injuste, et, pour cette raison, il fut surnommé Styrr[5]. Le plus jeune fils de Thorgrímr, fils de Kjallakr, s'appelait Vermundr; c'était un homme de haute taille, mince et le visage avenant. Il était surnommé Vermundr le Mince.

Il y avait un fils d'Ásgeirr d'Eyrr qui s'appelait Thorlákr; il avait épousé Thurídr la fille d'Audunn le Bègue du Hraunsfjördr. Voici quels étaient leurs enfants : Steinthórr, Bergthórr, Thormódr, Thórdr au regard fixe et Helga. Steinthórr était le plus remarquable des enfants de Thorlákr, c'était un homme grand et fort, excellent aux armes et aux exercices physiques; il était de caractère égal, jour après jour. Pour cette raison, on a dit qu'il venait au troisième rang parmi les hommes les plus habiles aux armes en Islande, après Helgi fils de Droplaug, et

Vémundr la Frange. Thormódr était un homme sage et modéré. Thórdr au regard fixe était d'une grande impétuosité et il avait son franc parler. Bergthórr était le plus jeune et pourtant le plus prometteur.

CHAPITRE XIII

Snorri, fils de Thorgrímr avait quatorze hivers quand il s'en alla à l'étranger[1] avec ses frères adoptifs, Thorleifr le Gouailleur et Thóroddr. Börkr le Gros, son oncle, lui versa cinq onces d'argent pour son voyage. Ils eurent une bonne traversée et arrivèrent en Norvège en automne; ils passèrent l'hiver dans le Rogaland[2]. Snorri demeura chez Erlingr Skjálgsson[3], à Sóli et Erlingr fut bon envers lui parce qu'il y avait eu une vieille amitié entre leurs ancêtres, Hörda-Kári et Thórólfr Mostrarskegg. L'été suivant, ils partirent tard dans la saison; ils eurent une traversée difficile et arrivèrent dans le Hornafjördr peu avant l'hiver. Quand les gens du Breidafjördr se préparèrent à quitter le bateau, il y eut grande différence entre l'équipement de Snorri et celui de Thorleifr le Gouailleur. Celui-ci avait acheté le plus beau cheval qu'il avait trouvé; il avait aussi une selle peinte toute luisante, une épée ornementée, une lance incrustée d'or[4], un bouclier bleu foncé tout doré, des habits de premier choix; pour acheter tout cela, il avait dépensé presque tout l'argent qu'il avait emporté. Pour Snorri, il était en manteau noir à capuchon et montait une honnête jument noire; il avait une selle à pommeau, à l'ancienne mode, et des armes sans grande beauté; l'équipement de Thóroddr faisait la moyenne entre les deux. Ils s'en allèrent vers l'ouest par le Sída et suivirent le chemin qui mène au Borgarfjördr, puis prirent vers l'ouest par Flötur et descendirent dans l'Álptafjördr. Après cela, Snorri alla jusqu'à Helgafell où il avait l'intention de passer l'hiver. Börkr l'accueillit fraîchement et la façon dont Snorri était équipé devint la risée générale. Börkr en conclut qu'il n'avait pas eu la main heureuse avec son argent, si tout avait été dépensé.

Un jour, au début de l'hiver, douze hommes tout armés entrèrent à Helgafell; leur chef était Eyjólfr le Gris,

parent de Börkr, fils de Thórdr le Braillard; il habitait à Otradalr[1], à l'oueſt, dans l'Árnarfjördr[2]. Quand on leur demanda les nouvelles, ils dirent le meurtre de Gísli Súrsson et des hommes qui avaient péri de la main de celui-ci avant qu'il tombât[3]. Cette nouvelle rendit Börkr tout joyeux et il demanda à Thórdís et à Snorri de faire le meilleur accueil à Eyjólfr, l'homme qui avait débarrassé leurs parents d'une si grande honte. Ces nouvelles déplurent assez à Snorri, et Thórdís dit que ce serait faire assez bon accueil « que de donner du gruau au meurtrier de Gísli ». Börkr répondit : « Ce n'eſt pas mon affaire de préparer les plats ». Börkr plaça Eyjólfr dans le haut-siège, et ses compagnons de part et d'autre de lui. Ils posèrent leurs armes sur le plancher. Börkr était assis à côté d'Eyjólfr, et Snorri à côté de lui. Thórdís posa un plat de gruau sur la table, et elle tenait les cuillers à la main. Quand elle servit Eyjólfr, elle laissa tomber une cuiller; elle se baissa pour la ramasser, saisit l'épée d'Eyjólfr, la dégaina rapidement, frappa ensuite vers le haut, d'en dessous de la table, et atteignit Eyjólfr à la cuisse; mais la garde se prit dans la table : ce fut pourtant une grande blessure. Börkr repoussa la table et frappa Thórdís. Snorri poussa Börkr, le fit tomber, saisit sa mère, l'assit à côté de lui et dit qu'elle avait été suffisamment éprouvée pour qu'on ne la battît pas. Eyjólfr se leva d'un bond ainsi que ses hommes, mais les gens de Börkr les continrent. Les conclusions de cette affaire furent que Börkr remit à Eyjólfr le droit de juger seul[4] et celui-ci imposa de grosses amendes pour la blessure à lui infligée; il s'en alla dans cet état. À cause de cela, l'inimitié s'accrut fort entre Börkr et Snorri.

CHAPITRE XIV

Au thing de printemps, l'année suivante, Snorri réclama à Börkr son patrimoine. Börkr répondit qu'il lui donnerait sa part d'héritage « mais je ne pourrais pas supporter, dit-il, de démembrer Helgafell, et je vois bien qu'il ne nous conviendrait pas de faire maison commune; aussi, je veux te racheter ta part de la terre ». Snorri

répondit : « Ce qui me paraît le plus juste, c'est que tu évalues la terre aussi cher qu'il te plaira, et que je choisisse lequel de nous deux devra l'abandonner. » Börkr réfléchit à ces paroles, pensa que Snorri n'aurait pas de quoi payer la terre s'il fallait qu'il verse l'argent immédiatement, et estima la moitié de la terre à soixante onces d'argent[1] ; pourtant, il en excepta auparavant les îles, parce qu'il considérait qu'il les aurait pour peu de chose une fois que Snorri se serait installé ailleurs. Il était également stipulé qu'il fallait verser l'argent immédiatement et ne pas chercher à emprunter cette somme à d'autres personnes. « Ainsi, choisis à présent, Snorri, dit Börkr, sur-le-champ, ce que tu veux [faire]. » Snorri répondit : « On voit bien, parent Börkr que tu me crois à court d'argent, puisque tu évalues à si bon marché la terre de Helgafell, et je choisis de reprendre mon patrimoine à cette valeur-là ; tends la main et porte-toi garant[2] pour cette terre. — Cela n'aura pas lieu, dit Börkr, avant que tout ne soit payé jusqu'au dernier liard. » Snorri dit à Thorbrandr son père adoptif : « Est-ce que je ne t'ai pas remis une bourse l'automne dernier ? — Si », dit Thorbrandr qui sortit la bourse de dessous son manteau. L'argent fut alors compté et la terre payée jusqu'au dernier liard, et il restait encore dans la bourse soixante onces d'argent. Börkr reçut l'argent et transmit la terre à Snorri. Ensuite, Börkr dit : « Tu as amassé plus d'argent, parent, que nous ne le pensions ; je voudrais maintenant que nous mettions fin à la froideur qu'il y a eu entre nous et, en guise de contribution, je propose que nous fassions tous deux maison commune à Helgafell cette saison, puisque tu as peu de bétail sur pied. » Snorri répondit : « Jouis tout seul de ton bétail sur pied et va-t'en de Helgafell. » Il dut en être comme le voulait Snorri. Mais quand Börkr fut prêt à s'en aller de Helgafell, Thórdís s'avança et prit des témoins de ce qu'elle se déclarait séparée[3] de Börkr son mari, en donnant pour prétexte qu'il l'avait frappée et qu'elle ne voulait plus s'exposer à ses coups. On répartit alors leurs biens et Snorri fit l'affaire de la part de sa mère parce que c'était lui qui était son héritier. Börkr se trouva alors dans la situation qu'il avait destinée à autrui : ce fut lui qui reçut peu de chose pour les îles. Après cela, il quitta Helgafell, alla vers l'ouest dans le Medalfellsströnd et habita d'abord à Barkarstadir entre Orrahváll et Tunga.

Ensuite, il alla à Glerarskógar et y demeura jusqu'à sa vieillesse.

CHAPITRE XV

Snorri, fils de Thorgrímr établit sa demeure à Helgafell et sa mère s'occupa de la maison. Már, fils de Hallvardr, l'oncle de Snorri, se transporta jusque-là avec un bétail nombreux et se chargea de l'administration de la demeure de Snorri; celui-ci eut alors une importante propriété et beaucoup d'hommes. Snorri était de taille moyenne et plutôt mince, un visage avenant, des traits réguliers, le teint clair, des cheveux blonds et une barbe rousse; il était toujours d'humeur tranquille; il était malaisé de savoir si une chose lui plaisait ou non; c'était un homme avisé et qui prédisait bien des choses[1], qui ne pardonnait jamais, vindicatif, de bon conseil pour ses amis, mais ses ennemis se sentaient glacés par ses avis. Il reprit la garde du temple, aussi le surnomma-t-on Snorri le Godi. Il devint alors un grand chef et sa puissance fut fort enviée, parce que nombreux étaient ceux qui ne se considéraient pas moins importants par leurs familles et qui possédaient davantage en force et en valeur éprouvée.

Börkr le Gros et Thórdís avaient une fille qui s'appelait Thurídr, et elle fut mariée à Thorbjörn le Gros qui habitait à Fródá. C'était le fils d'Örn le Mince qui habitait là et avait colonisé la terre de Fródá. Auparavant, il avait épousé Thurídr, la fille d'Ásbrandr de Kambr du Breidavík; c'était la sœur de Björn Champion-de-Breidavík dont il sera question dans cette saga par la suite, et d'Arnbjörn le Fort. Les fils de Thorbjörn et de Thurídr furent Ketill le Champion, Gunnlaugr et Hallsteinn. Thorbjörn avait très haute opinion de lui-même et tyrannisait les gens de rang inférieur au sien.

À Mávahlíd[2] habitaient alors Geirridr, fille de Thórólfr l'Estropié, et Thórarinn le Noir, fils de Geirridr. Celui-ci était un homme grand et fort, taciturne et laid, calme en général; on le surnommait Réconciliateur. Il n'avait pas beaucoup de bien, mais il tenait pourtant maison hospitalière. Il se mêlait si peu des affaires des autres que ses

ennemis disaient qu'il avait tempérament de femme plus que tempérament d'homme. Il était marié, et sa femme s'appelait Audr. Gudný, qui épousa Vermundr le Mince, était la sœur de Thorarinn.

À Holt, à l'ouest de Mávahlíd, habitait une veuve qui s'appelait Katla; c'était une femme de visage avenant, mais elle ne plaisait pas à tout le monde. Son fils s'appelait Oddr, c'était un homme grand et vigoureux, bavard et plein de morgue, méchant et calomniateur. Gunnlaugr, le fils de Thorbjörn le Gros, aimait s'instruire; il était souvent à Mávahlíd, et apprenait la magie[1] auprès de Geirrídr, fille de Thórólfr, car elle savait beaucoup de choses. Un jour que Gunnlaugr allait à Mávahlíd, il passa par Holt et parla de choses et d'autres avec Katla; elle demanda s'il avait l'intention d'aller encore à Mávahlíd « et de caresser l'aine de la vieille ». Gunnlaugr dit que ce n'était pas là la raison de sa visite « et tu n'es plus assez jeune, Katla, pour reprocher à Geirrídr d'être vieille ». Katla répondit : « Je ne croyais pas que c'était la même chose, mais ça n'a aucune importance, dit-elle; vous croyez qu'il n'existe aucune autre femme que Geirrídr, mais il y en a bien d'autres qu'elle qui s'y connaissent. » Oddr, fils de Katla, allait souvent chez Gunnlaugr à Mávahlíd; quand ils revenaient tard, Katla offrait souvent à Gunnlaugr de rester à la maison, mais il rentrait toujours chez lui.

CHAPITRE XVI

Il se fit qu'un jour, au début de l'hiver où Snorri établit sa résidence à Helgafell, Gunnlaugr, fils de Thorbjörn, alla à Mávahlíd avec Oddr, fils de Katla. Gunnlaugr et Geirrídr conversèrent longtemps ce jour-là; quand la soirée fut très avancée, Geirrídr dit à Gunnlaugr : « Je voudrais que tu n'ailles pas chez toi ce soir, car il y a beaucoup d'esprits qui planent au-dessus de la mer[2]; souvent les sorcières se cachent sous de belles apparences et je n'ai pas l'impression que la chance[3] soit avec toi en ce moment. » Gunnlaugr répondit : « Il ne m'arrivera pas de mal, dit-il, puisque nous sommes deux. » Elle répon-

dit : « Oddr ne te servira à rien, et c'est toi seul qui devras payer ton obstination. » Ensuite, Gunnlaugr et Oddr sortirent et marchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Holt. Katla était allée se coucher; elle pria Oddr d'inviter Gunnlaugr à rester à la maison; il déclara qu'il l'avait fait « mais il veut aller chez lui », dit-il. « Qu'il en aille de son sort comme il l'a façonné », dit-elle. Le soir, Gunnlaugr ne rentra pas chez lui et l'on parla d'aller le chercher, mais on n'en fit rien. Pendant la nuit, alors que Thorbjörn regardait au dehors, il découvrit Gunnlaugr son fils, devant les portes; il était étendu là, évanoui. On le porta à l'intérieur et on le déshabilla; il était tout meurtri et sanguinolent entre les épaules, la chair arrachée des os; il resta couché tout l'hiver des suites de ses blessures et l'on parla d'abondance de sa maladie. Oddr fils de Katla fit courir le bruit que c'était Geirrídr qui avait dû le chevaucher[1]; il dit qu'elle et Gunnlaugr s'étaient quittés brusquement ce soir-là et la plupart des gens pensèrent qu'il avait dû en être ainsi.

Ce printemps-là, aux jours d'assignation[2], Thorbjörn alla à Mávahlíd et assigna Geirrídr pour sorcellerie et pour avoir provoqué les maux de Gunnlaugr. Le procès passa devant le thing de Thórsnes, et Snorri le Godi protégea Thorbjörn, son beau-père; Arnkell le Godi défendit la cause de Geirrídr, sa sœur. C'était aux « douze[3] » de trancher et l'on estimait que ni Snorri ni Arnkell ne pouvaient rendre verdict pour raison de parenté proche avec le défenseur comme avec le plaignant[4]; on confia donc le verdict des douze à Helgi, godi de Hofgardar, père de Björn, père de Gestr, père du scalde Refr. Arnkell le Godi alla au tribunal et jura sur l'anneau sacré que Geirrídr n'avait pas provoqué les maux de Gunnlaugr; Thórarinn prêta serment avec lui ainsi que dix autres hommes[5]. Après cela, Helgi rendit un verdict d'acquittement pour Geirrídr, et déclara nulle et non avenue la plainte de Snorri et de Thorbjörn : ceux-ci se retirèrent avec grand déshonneur.

CHAPITRE XVII

À ce thing-là, Thorgrímr Kjallaksson et ses fils entrèrent en litige avec Illugi le Noir à propos du douaire et de la dot[1] d'Ingibjörg, fille d'Ásbjörn, la femme d'Illugi, biens dont Tin-Forni avait reçu le dépôt. Il y eut de gros orages pendant ce thing, si bien que personne du Medalfellströnd ne put y venir; le fait que ses parents ne soient pas venus[2] diminua fort la puissance de Thorgrímr. Illugi disposait de cent vingt hommes, et de choix, et il mena rondement le procès, mais les Kjalleklingar attaquèrent le tribunal et voulurent le disperser par la force[3]. Il y eut alors grande presse, des hommes intervinrent pour les séparer. Le résultat fut que Tin-Forni dut payer la somme que réclamait Illugi. Voici ce que chante le scalde Oddr dans la drápa[4] d'Illugi :

1. *Grande presse à l'ouest,*
Au thing de Thórsnes,
Quand le pilier de la bataille[5] *qu'assiste la fortune*
Par grand courage réclama l'argent;
La bourse de Forni
Devint la propriété du sagace champion,
À grand ahan et peine
Parvint-on à s'accorder.

Après cela, la tempête se calma et les Kjalleklingar [qui manquaient] arrivèrent de l'ouest, du Medalfellströnd; alors, Thorgrímr Kjallaksson ne voulut plus maintenir les accords et il voulut attaquer Illugi et les siens. Bataille éclata. Snorri le Godi convoqua des hommes pour s'interposer avec lui, et ils établirent trêve entre eux. Les Kjalleklingar y perdirent trois hommes, et Illugi, quatre. Styrr Thorgrímsson y tua deux hommes. Voici ce que dit Oddr dans la drápa d'Illugi :

2. *Les Kjalleklingar rompirent*
Délibérément la paix
Mais l'arbre de l'épée[6]
Y perdit trois guerriers
Avant que Snorri, le héros,
N'établît trêve entre les hommes;
Grand renom lui advint
De cette autorité.

Illugi remercia Snorri le Godi de son aide et lui offrit de l'argent, mais Snorri déclara qu'il ne voulait pas de récompense pour cette première fois où il lui prêtait assistance. Alors Illugi lui offrit de le recevoir chez lui, et Snorri accepta : il reçut alors de beaux présents. Snorri et Illugi furent amis un moment[1].

CHAPITRE XVIII

Cet été-là, Thorgrímr Kjallaksson mourut, et Vermundr le Mince, son fils, reprit la demeure de Bjarnarhöfn. C'était un homme sage et de bon conseil. Styrr eut également, pendant un moment, sa demeure à Hraun, en deçà de Bjarnarhöfn vers l'intérieur des terres; c'était un homme avisé et vaillant. Il avait épousé Thorbjörg, la fille de Thorsteinn Cap-des-Tempêtes; leurs fils étaient Thorsteinn et Hallr. Leur fille s'appelait Ásdís, une femme vaillante et plutôt fière. Styrr avait une grande influence dans le district et il avait toujours quantité d'hommes; il eut nombre de querelles avec beaucoup de gens, parce qu'il commit beaucoup de meurtres et ne paya compensation pour aucun[2].

Cet été-là, un bateau arriva en Islande à Salteyraróss. Il appartenait, pour moitié, à des Norvégiens dont le chef s'appelait Björn : il prit ses quartiers d'hiver à Eyrr, chez Steinthórr. L'autre moitié du bateau appartenait à des gens des Hébrides dont le chef s'appelait Álfgeirr; il alla loger à Mávahlíd chez Thórarinn le Noir ainsi qu'un de ses compagnons qui s'appelait Nagli, un homme grand et rapide à la course, d'origine écossaise. Thórarinn avait un bon cheval de combat[3] [qui paissait] dans la montagne. Thorbjörn le Gros avait également beaucoup d'étalons qu'il laissait dans les pâturages de montagne, et en automne, il en choisissait quelques-uns pour l'abattage.

Or, cet automne-là, il se fit qu'on ne retrouva pas les chevaux de Thorbjörn; on chercha un peu partout, mais le temps était mauvais cet automne-là. Au début de l'hiver, Thorbjörn envoya Oddr Kötluson au sud par la lande à Hraun. Habitait là un homme qui s'appelait Gils le Devin[4]; il voyait l'avenir et était fort habile à déceler

les vols inconnus ou d'autres choses qu'il voulait savoir. Oddr demanda si c'étaient des étrangers, ou des gens d'un autre district, ou des voisins [de Thorbjörn] qui avaient volé les chevaux. Gils le Devin répondit : « Dis à Thorbjörn ce que j'ai dit, à savoir, que je pense que ses chevaux n'ont pas dû aller loin de leurs pâturages, mais qu'il est difficile de les réclamer aux gens, et qu'il vaut mieux perdre ce qui est à soi que de provoquer de grands ennuis. » Quand Oddr revint à Fródá, Thorbjörn et les autres estimèrent que c'étaient les gens de Mávahlíd que Gils le Devin avait plus ou moins visés par ses sarcasmes; Oddr dit aussi que Gils avait laissé entendre que ceux qui étaient le plus susceptibles d'avoir pris les chevaux étaient ceux qui n'avaient eux-mêmes pas beaucoup de bétail et qui avaient pourtant accru le nombre des gens de leur maison au-delà de la normale; Thorbjörn estima que, par ces mots, c'étaient les gens de Mávahlíd qui étaient visés. Là-dessus, Thorbjörn partit de chez lui avec onze hommes. Hallsteinn, son fils, était du voyage, mais Ketill le Champion, son autre fils, était alors à l'étranger. Il y avait là Thórir, fils d'Örn d'Arnarhváll, voisin de Thorbjörn, le plus brave des hommes. Oddr Kötluson faisait partie de l'expédition.

Quand ils arrivèrent à Holt chez Katla, celle-ci mit à Oddr, son fils, une tunique bleu foncé qu'elle venait de faire[1]. Ensuite, ils allèrent à Mávahlíd. Thórarinn et ses hommes étaient sur le seuil et virent l'expédition; ils saluèrent Thorbjörn et demandèrent les nouvelles. Alors Thorbjörn dit : « Le but de notre voyage ici, Thórarinn, dit-il, est de chercher les chevaux qui m'ont été volés en automne; nous voudrions vous demander la permission de faire une perquisition[2] chez vous. » Thórarinn répondit : « Est-ce que cette perquisition est entreprise selon la loi et avez-vous convoqué des témoins[3] pour surveiller l'affaire? En outre, voulez-vous nous faire trêve pendant cette perquisition? Et avez-vous perquisitionné en d'autres endroits[4]? » Thorbjörn répondit : « Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'entreprendre ces perquisitions ailleurs. » Thórarinn répondit : « Alors nous refusons purement et simplement de vous laisser faire cette perquisition si c'est illégalement que vous voulez commencer à fouiller. » Thorbjörn répondit : « Si tu ne veux pas te soumettre à la perquisition, nous tiendrons

pour certain que tu es coupable convaincu[1]. — Faites comme il vous plaira », dit Thórarinn. Après cela, Thorbjörn installa un tribunal aux portes[2] de Thórarinn et nomma six hommes pour y siéger; il accusa formellement Thórarinn d'avoir volé les chevaux. À ce moment-là, Geirrídr sortit sur le seuil, vit ce qui se passait et dit: « Ce que l'on dit n'est que trop vrai, Thórarinn, que tu as plus un caractère de femme que d'homme si tu dois endurer n'importe quelle honte de la part de Thorbjörn le Gros, et je ne sais pas comment il se fait que j'aie un tel fils[3]. » Alors, Álfgeirr, le capitaine, dit: « Nous t'aiderons de tout notre pouvoir, quoi que tu veuilles entreprendre. » Thórarinn répondit: « Je ne me sens pas disposé à en rester là plus longtemps. » Sur ce, Thórarinn et ses hommes se précipitèrent dehors pour disperser le tribunal par la force; ils étaient sept en tout et la bataille éclata aussitôt. Thórarinn tua un homme de la maison de Thorbjörn, et Álfgeirr un autre; un homme de la maison de Thórarinn périt également. Les armes n'avaient pas prise sur Oddr Kötluson. Audr, la maîtresse de maison, appela les femmes pour les séparer, et elles jetèrent des habits sur les armes des hommes. Après cela, Thórarinn et ses hommes rentrèrent, et Thorbjörn et les siens s'en allèrent, déclarant qu'ils transféreraient leur cas au thing de Thórsnes; ils remontèrent le long de la baie et pansèrent leurs blessures en bas de l'enclos à foin qui s'appelle Korngardr[4].

À Mávahlíd, dans le clos, on trouva une main à l'endroit où le combat avait eu lieu et on la montra à Thórarinn; il vit que c'était une main de femme; il demanda où était Audr; on lui dit qu'elle était couchée dans son lit. Alors, il alla la voir et lui demanda si elle était blessée. Audr le pria de ne pas s'occuper de cela, mais il découvrit quand même que c'était elle qui avait la main coupée. Il appela alors sa mère et lui demanda de panser sa blessure. Puis Thórarinn sortit ainsi que les compagnons du bateau et ils coururent à la poursuite de Thorbjörn; quand ils furent arrivés à courte distance de l'enclos à foin, ils entendirent les conversations de Thorbjörn et de ses hommes; c'était Hallsteinn qui parlait, et il disait: « Thórarinn s'est lavé des accusations calomnieuses que l'on portait contre lui, aujourd'hui. — Oui, il s'est battu avec courage, dit Thorbjörn, mais il y en a beaucoup

qui font preuve de vaillance dans les moments difficiles, bien qu'il y paraisse peu entre-temps. » Oddr dit : « Thórarinn est sûrement le plus vaillant des hommes, mais il faut tenir pour une malchance ce qui lui est arrivé quand il a tranché une main de sa femme. — Est-ce vrai ? » dit Thorbjörn. « Vrai comme le jour » dit Oddr. Alors ils se levèrent et firent là-dessus grandes moqueries et éclats de rire. Juste à ce moment, survinrent ceux de Thórarinn, Nagli en tête; mais quand il vit qu'ils brandissaient les armes, il prit peur, s'enfuit en courant, grimpa dans les montagnes, fou de terreur[1].

Thórarinn bondit sur Thorbjörn, le frappa de l'épée à la tête et le pourfendit jusqu'aux mâchoires. Après cela, Thórir Arnarson attaqua Thórarinn avec deux hommes. Hallsteinn et un autre homme attaquèrent Álfgeirr. Oddr Kötluson et un autre homme attaquèrent un des compagnons d'Álfgeirr. Trois des compagnons de Thorbjörn combattirent contre deux des hommes de Thórarinn et cette bataille fut menée avec grande ardeur. Il en résulta que Thórarinn trancha la jambe de Thórir au gras du mollet, et tua ses deux compagnons. Devant Álfgeirr, Hallsteinn tomba, grièvement blessé. Quand Thórarinn se retrouva sans adversaire, Oddr Kötluson s'enfuit avec deux hommes; il n'était pas blessé parce que les armes n'avaient pas prise sur sa tunique. Tous les autres compagnons de Thorbjörn restaient étendus sur le sol [et les trois que Thórarinn avait occis gisaient morts]. Les deux hommes de la maison de Thórarinn étaient morts également. Thórarinn et les siens prirent les chevaux de Thorbjörn et de ses gens, et les montèrent pour rentrer chez eux; alors, ils virent Nagli courant en haut de la pente; quand ils arrivèrent dans le clos, ils virent que Nagli était parvenu au-delà de l'enclos à foin et qu'il se dirigeait vers l'intérieur des terres, vers le promontoire de Búland. Là, Nagli rencontra deux esclaves de Thórarinn qui ramenaient les moutons du promontoire. Il leur dit la rencontre [de Thórarinn et de Thorbjörn] et la différence de nombre qu'il y avait; il proclama qu'il était certain que Thórarinn et les siens étaient morts. Sur ces entrefaites, ils virent des hommes à cheval venir de la ferme à travers champs. C'était Thórarinn et les siens, qui se mirent au galop parce qu'ils voulaient empêcher Nagli de se jeter à la mer du haut des falaises. Mais quand Nagli et les deux

autres virent des hommes chevaucher à bride abattue, ils crurent que c'était Thorbjörn qui les poursuivait. Ils prirent de nouveau leurs jambes à leur cou tous les trois, remontèrent le promontoire et coururent à l'endroit qui s'appelle maintenant Thraelaskrida[1]. Là, Thórarinn et ses hommes purent s'emparer de Nagli, parce qu'il était presque mort d'épuisement, mais les esclaves sautèrent du promontoire et se noyèrent, comme il fallait s'y attendre, car le promontoire est si élevé que tout ce qui en tombe périt[2]. Ensuite, Thórarinn et les siens revinrent chez eux. Geirrídr était aux portes et demanda comment ça s'était passé.

3. *Je me suis défendu des reproches*
De la femme, en combattant[3]*;*
À l'aigle échut
Cadavres frais à manger;
Je n'ai pas ménagé l'épée
Là, dans la bataille,
Mais je ne m'en vante pas devant qui
Aime la bataille.

Geirrídr répondit : « Veux-tu dire que tu as tué Thorbjörn ? » Thórarinn chanta :

4. *Mon épée, la tranchante,*
S'est cherché un gîte dans la tête,
Le sang ruissela du guerrier,
Le sang descendit
Au-delà des oreilles,
De sang la bouche s'emplit,
Mais de peu s'en fallut
Que je ne me trouve exposé à ses coups.

« Mes exhortations ont donc fait effet, dit Geirrídr, entrez et pansez vos blessures. » C'est ce qu'ils firent.

Maintenant, il faut parler d'Oddr Kötluson; il alla, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Fródá, et là, il dit la nouvelle; Thurídr, la maîtresse de maison, fit alors rassembler des hommes pour aller chercher les cadavres et transporter les blessés à la maison. On mit Thorbjörn dans un tertre, mais Hallsteinn, son fils, guérit. Thórir d'Arnarhváll guérit également et marcha désormais avec une jambe de bois; pour cette raison, il fut surnommé Thórir Jambe-de-Bois. Il épousa Thorgríma Galdrakinn. Leurs fils furent Örn et Valr, de vaillants hommes.

CHAPITRE XIX

Thórarinn passa une nuit à Mávahlíd. Le lendemain matin, Audr lui demanda quel parti il comptait prendre: « Nous ne voulons pas te mettre à la porte, dit-elle, mais j'ai bien peur qu'on installe ici cet hiver plusieurs tribunaux aux portes, car je suis sûre que Snorri le Godi va vouloir entreprendre les poursuites pour le meurtre de Thorbjörn, son beau-frère. » Alors Thórarinn chanta:

5. *Le prudent homme de loi*[1]
Ne me proscrirait pas cet hiver
Si je pouvais rencontrer Vermundr.
— Lui, je le loue
Parce qu'on peut espérer
Qu'il étendra la main sur moi —
Par moi, le corbeau
A eu de la charogne.

Alors Geirrídr dit: « Le plus judicieux, c'est de pressentir des parents comme Vermundr ou comme Arnkell, mon frère. » Thórarinn répondit: « Bien des chances pour qu'il y ait besoin et de l'un et de l'autre avant que cette affaire ne soit terminée, mais c'est tout de même en Vermundr qu'il faut surtout avoir confiance. » Ce même jour, tous ceux qui avaient pris part à la bataille allèrent vers l'intérieur du fjord, arrivèrent le soir à Bjarnarhöfn et entrèrent alors que les gens étaient assis à leurs places [pour le repas du soir]. Vermundr les salua et quitta aussitôt le haut-siège pour le laisser à Thórarinn. Quand ils se furent assis, Vermundr demanda les nouvelles. Thórarinn déclama:

6. *Je dirai tout*
Aux guerriers là-dessus,
— Qu'on se taise pendant ce temps;
Batailles en perspective —
Combien les guerriers, ô porteurs d'écus,
Ont bafoué la loi à mon égard;
J'ai vu les épées
Dégouttantes de sang.

« Qu'est-ce à dire, beau-frère? » dit Vermundr. Thórarinn chanta:

7. *M'attaquèrent chez moi les guerriers*
Qui mirent ma vie en péril;
L'épée pourfendit les guerriers
Dans la bataille;
De la sorte nous leur fîmes
Peu de quartier,
Mais c'est contre mon gré
Que j'ai rompu la paix.

Gudný, la sœur de Thórarinn, s'arrêta [devant le haut-siège] et dit : « T'es-tu donc lavé de leurs sarcasmes[1] là-bas, à l'ouest ? » Thórarinn chanta :

8. *J'ai dû me défendre contre le sarcasme*
De poltronnerie, dans la bataille
— Les flèches des blessures[2] dégouttaient de sang
Le corbeau eut des cadavres —
Quand l'épée hurla sur mon heaume
Sur le champ du meurtre;
Le sang jaillissait en sifflant,
Le flux de l'os[3] coulait.

Vermundr dit : « Il semblerait que vous ayez livré féroce combat. » Thórarinn chanta :

9. *Les traits et les flèches*
Au heaume dangereux
Surent chanter
Sur mon bouclier
Quand le soleil courbé du bras du roi de mer[4]
Dégouttait de sang;
Le fracas des armes
S'enfla sur la plaine.

Vermundr dit : « Est-ce qu'ils savent à présent si tu es homme ou femme ? » Thórarinn chanta :

10. *J'estime avoir chassé*
L'opprobre dont me couvrait, ô guerrier, Thorbjörn
— Il est tombé —
Quoi que Snorri le Godi
Aille en dire
Auprès de ses amies;
Le corbeau promptement
Lacéra les cadavres.

Après cela, Thórarinn raconta ce qui était arrivé. Alors Vermundr demanda : « Pourquoi donc les as-tu poursuivis ? As-tu pensé que tu n'en avais pas assez fait la première fois ? » Thórarinn chanta :

11. *Ô homme belliqueux!*
On dira que haine va résulter
De la bataille que j'ai livrée
— Auparavant je savais lofer
Devant l'Enni —
Quand les traîtres qui faussent les justes causes
Se vantaient de ce que j'aurais moi-même blessé ma femme;
Je suis ardent quand il le faut.

« Il est excusable, dit Vermundr, que tu n'aies pas supporté cela. Et comment les étrangers se sont-ils conduits? » Thórarinn chanta:

12. *Nagli ne donna point de nourriture*
À beaucoup d'oiseaux de proie,
Il s'effondra plutôt
Et courut dans la montagne;
Mais Álfgeirr s'avança casque en tête
Très vaillamment dans la bataille;
Ses armes faisaient rage
Par-dessus la mêlée.

« Ainsi, Nagli ne s'est pas si bien conduit? » dit Vermundr. Thórarinn chanta:

13. *Pleurant, Nagli*
S'enfuit de la bataille
— Il lui sembla qu'il n'y avait
Nul espoir de paix —
Si bien que peu s'en fallut
Que, de peur, il ne sautât
Dans la mer.
L'échanson[1] *était couard dans l'âme.*

Quand Thórarinn eut passé la nuit à Bjarnarhöfn, Vermundr dit: « Tu vas penser, beau-frère, que je ne me conduis pas généreusement envers toi en fait d'assistance, mais je ne m'aventurerai pas à vous donner l'hospitalité à moins que d'autres hommes ne se joignent à nous dans cette situation difficile; nous irons aujourd'hui à Bólstadr voir Arnkell, ton parent, et savoir ce qu'il veut faire pour nous aider, car je crois que Snorri le Godi va être dur dans la poursuite du procès. — Décides-en », dit Thórarinn. Et quand ils furent en route, Thórarinn chanta:

14. *Vermundr et moi nous pouvons*
Nous rappeler, ô femme,
Comme nous fûmes enjoués parfois
Avant que je ne cause la mort de Thorbjörn.

Mais à présent je redoute autre chose :
C'est ce qu'il va me falloir endurer
De la part du brillant sujet[1].
Je suis las de la pluie des rondaches rouges[2].

Il destinait cela à Snorri le Godi. Vermundr et Thórarinn pénétrèrent à Bólstadr; Arnkell leur fit bon accueil et demanda les nouvelles. Thórarinn chanta :

15. *Il était à craindre*
Qu'il fallût envisager
Une bataille chez moi
— Les épées allaient rageant
Par-dessus les hommes —
Quand la lance mordit le bouclier
Lors de notre rencontre;
Les épées fendirent les écus.

Arnkell demanda ce qui s'était exactement passé; quand Thórarinn eut dit ce qu'il en était, Arnkell dit : « Ainsi, tu t'es rebellé, parent, tout doux que tu sois. » Thórarinn chanta :

16. *Jusqu'à présent*
On me disait paisible;
Je dissuadais
De faire la guerre;
Souvent pluie battante
Sort de ciel étouffant[3]*;*
Que la maîtresse de maison
Apprenne à présent mes paroles.

« Cela se peut, dit Arnkell, mais je veux te dire, parent Thórarinn, de rester chez moi jusqu'à ce que cette affaire se termine d'une manière ou d'une autre; et, bien que ce soit moi qui fasse cette offre, je voudrais te demander, Vermundr, de ne pas te retirer de cette affaire, quand bien même c'est moi qui accueille Thórarinn. — Je suis tenu, dit Vermundr, d'assister comme je le peux Thórarinn, et d'autant plus si c'est toi qui prends l'initiative de l'assister. » Alors, Arnkell dit : « Mon avis est que nous restions ici cet hiver tous ensemble, puisque nous nous trouvons dans le voisinage de Snorri le Godi. » Et c'est ce qu'ils firent : Arnkell eut quantité d'hommes pendant l'hiver; Vermundr était tantôt à Bjarnarhöfn, tantôt chez Arnkell. Thórarinn conservait le même caractère et restait toujours silencieux. Arnkell était très hospitalier et fort joyeux homme; il n'appréciait pas que d'autres ne fussent pas

aussi joyeux que lui et disait souvent à Thórarinn qu'il devait se montrer enjoué et ne pas se faire de soucis; il fit remarquer qu'il avait entendu dire que la veuve de Fródá supportait fort bien son chagrin « et ça lui paraîtrait risible que toi, tu ne le supportes pas bien ». Thórarinn chanta :

17. *La veuve, belle à la danse,*
Ne doit pas se moquer
Sous l'effet de l'ivresse
— Je sais que le corbeau
A reçu son butin de cadavres —
De ce que j'appréhende de voir du sang;
Voici guerre venue parmi les hommes;
Le faucon des cadavres[1] *aime le jeu des rudes luttes*[2].

Alors, un homme de la maison d'Arnkell répondit : « Tu ne peux savoir avant le printemps, quand le thing de Thórsnes sera terminé, si tu n'auras pas besoin de l'assistance des autres dans ce procès. » Thórarinn chanta :

18. *On dit que nous aurons bien du tourment*
Pour parvenir à la fin du thing
— Nous sollicitons l'aide
Du puissant chef —
À moins qu'Arnkell ne soutienne
Notre cause de telle sorte
Qu'il en retire louanges;
Je lui fais bien confiance.

CHAPITRE XX

Geirrídr, la maîtresse de maison de Mávahlíd, envoya dire à Bólstadr qu'elle était certaine que c'était Oddr, fils de Katla, qui avait tranché la main d'Audr; elle déclara qu'elle le tenait en propres termes d'Audr elle-même et aussi qu'Oddr s'en était vanté devant ses amis. Quand Thórarinn et Arnkell entendirent cela, ils quittèrent la maison avec dix hommes, allèrent jusqu'à Mávahlíd et y passèrent la nuit. Le lendemain matin, ils allèrent à Holt, d'où l'on aperçut leur expédition. Il ne s'y trouvait pas d'autre homme qu'Oddr. Katla était assise sur l'estrade et filait[3]; elle dit à Oddr de s'asseoir à côté d'elle, « tais-toi

et reste tranquille ». Elle demanda aux femmes de s'asseoir à leurs places : « Restez silencieuses, dit-elle, c'est moi qui parlerai. » Quand Arnkell et les siens arrivèrent, ils entrèrent aussitôt, et quand ils pénétrèrent dans la pièce, Katla salua Arnkell et demanda les nouvelles; Arnkell dit qu'il n'en avait aucune à dire et demanda où était Oddr. Katla dit qu'il était allé au sud à Breidavík, « et s'il était à la maison, il ne t'éviterait pas, car nous avons bien confiance en ta magnanimité. — Cela se peut, dit Arnkell, mais nous voulons fouiller ici. — Il en sera comme il vous plaira », dit Katla et elle demanda à l'intendant de porter une lumière devant eux et d'ouvrir l'office « c'est le seul endroit qui soit fermé à clef dans la ferme ». Ils virent bien qu'elle filait une quenouille. Ils cherchèrent donc par la maison, ne trouvèrent pas Oddr et s'en allèrent après cela.

Quand ils furent arrivés à courte distance de l'enclos, Arnkell s'arrêta et dit : « Est-ce que Katla n'aurait pas abusé nos regards[1] ? Oddr, son fils, était là où nous avons cru voir une quenouille. — Elle n'en est pas incapable, dit Thórarinn, rebroussons chemin. » C'est ce qu'ils firent. Quand on vit, de Holt, qu'ils revenaient, Katla dit aux femmes : « Vous allez de nouveau vous asseoir à vos places; Oddr et moi allons sortir à leur rencontre. » Quand elle et Oddr arrivèrent aux portes, elle entra dans le vestibule, devant les portes extérieures, y peigna Oddr, son fils, et lui coupa les cheveux. Arnkell et les siens coururent aux portes et virent où était Katla : elle était occupée avec un bouc, égalisait sa toison et sa barbe, et démêlait ses poils. Arnkell et les autres entrèrent dans la pièce et ne virent Oddr nulle part; la quenouille de Katla se trouvait sur le banc; ils se dirent alors qu'Oddr n'avait pas dû se trouver là; ensuite, ils sortirent et s'en allèrent.

Mais quand ils furent arrivés près de l'endroit où ils avaient rebroussé chemin précédemment, Arnkell dit : « Est-ce que vous ne croyez pas qu'Oddr aurait pris l'apparence d'un bouc ? — On ne peut pas savoir, dit Thórarinn, mais si nous retournons maintenant, nous nous emparerons de Katla. — Essayons encore une fois, dit Arnkell, et voyons ce qui se passera. » Et ils rebroussèrent chemin, une fois encore. Quand on les vit approcher, Katla dit à Oddr de l'accompagner; lorsqu'il furent sortis, elle alla à un tas de cendres et ordonna à

Oddr de se coucher auprès « et restes-y, quoi qu'il arrive ». Dès qu'Arnkell et les siens arrivèrent à la ferme, ils coururent à l'intérieur, entrèrent dans la pièce. Katla était assise sur l'estrade[1] et filait. Elle les salua et dit qu'ils lui faisaient de fréquentes visites. Arnkell en convint. Ses compagnons prirent la quenouille et la mirent en pièces. Alors Katla dit : « Vous ne pourrez pas dire, quand vous serez chez vous ce soir, que vous êtes venus ici à Holt pour rien, puisque vous avez brisé ma quenouille. » Ensuite, Arnkell et les autres se mirent à chercher Oddr dehors et dedans, et ne virent aucun être vivant, hormis un verrat élevé dans le clos[2], qui appartenait à Katla et qui était couché près du tas de cendres. Après cela, ils s'en allèrent.

Arrivé à mi-chemin de Mávahlid, Geirrídr vint à leur rencontre avec un de ses ouvriers et demanda comment ça s'était passé. Thorarinn le lui dit. Elle leur dit qu'ils n'avaient pas bien cherché Oddr « et je veux que vous rebroussiez chemin encore une fois, et j'irai avec vous ; il ne faut pas prendre les choses à la légère quand il s'agit de Katla ». Ensuite, ils firent demi-tour. Geirrídr portait un manteau bleu. Quand, de Holt, on les vit approcher, on dit à Katla qu'il y avait maintenant quatorze personnes en tout, dont une en habit de couleurs. Alors Katla dit : « Alors, c'est Geirrídr la magicienne[3] qui sera venue, et les seules illusions des sens ne pourront plus suffire. » Elle se leva de l'estrade et tira un coussin de dessous elle ; il y avait, en dessous, la porte d'une trappe et un trou sous l'estrade ; elle y fit passer Oddr, s'installa comme auparavant, s'assit dessus et dit qu'elle ne se sentait pas très bien[4]. Quand Arnkell et les autres entrèrent dans la pièce, il n'y eut pas de salutations. Geirrídr enleva son manteau et alla à Katla, prit un sac de peau de phoque qu'elle avait emporté avec elle et le mit sur la tête de Katla[5] ; puis ses compagnons lièrent le sac dans le bas. Alors Geirrídr ordonna de briser l'estrade, on y trouva Oddr et on le ligota. Après quoi, Katla et Oddr furent transportés vers l'intérieur jusqu'au promontoire de Búland, et Oddr y fut pendu[6]. Alors qu'on le pendait, Arnkell lui dit : « Mal t'est advenu de ta mère ; probable aussi qu'elle était mauvaise. » Katla dit : « Certes, il se peut qu'il n'ait pas eu une bonne mère, mais ce n'est pas parce que je l'ai voulu que mal lui est advenu de moi ; mais ce que je voudrais, c'est que mal vous échût à tous à cause de moi ; j'espère bien

aussi qu'il en sera ainsi; on ne vous cachera pas non plus que c'est moi qui ai causé à Gunnlaugr, fils de Thorbjörn, les maux dont ont résulté tous ces ennuis; quant à toi, Arnkell, dit-elle, il ne peut t'advenir de mal de ta mère puisqu'elle n'est plus en vie. Mais je souhaite que le sort que je te jette soit cause pour toi de plus de mal de la part de ton père qu'Oddr n'en a reçu de la mienne, et ce, d'autant plus que tu cours plus de risques que lui; j'espère bien aussi que l'on dira avant que ça ne finisse que tu avais un mauvais père. » Après cela, ils lapidèrent Katla à mort[1], là, sous le promontoire. Puis ils allèrent à Máva-hlíd. On apprit toutes ces nouvelles ensemble et nul n'en éprouva de chagrin. L'hiver se passa ainsi.

CHAPITRE XXI

Un jour, au printemps, Arnkell appela Thórarinn, son parent, ainsi que Vermundr et Álfgeirr pour leur parler, et leur demanda quelle assistance leur semblerait du plus grand secours, par amitié pour Thórarinn : faudrait-il qu'ils aillent au thing, « et nous avons besoin pour cela de tous nos amis, dit-il; peut-être qu'alors, ce sera de deux choses l'une : ou bien on se réconciliera, et cela vous coûtera beaucoup d'argent que de payer compensation pour tous les hommes qui périrent ou furent blessés. Il se pourrait aussi que, si l'on se risque à aller au thing, les difficultés ne fassent qu'augmenter si les procès sont défendus avec ardeur. Ou bien, dit-il, nous ferons tout pour que vous parveniez à aller à l'étranger avec vos biens meubles; alors, il n'y aura plus en jeu, selon ce que voudra le sort, que les terres qui n'auront pas été vendues. » Álfgeirr était très en faveur de ce dernier parti. Thórarinn dit aussi qu'il ne se voyait pas en état de payer des compensations en argent pour toutes les offenses qui avaient été commises dans cette affaire. Vermundr déclara qu'il n'abandonnerait pas Thórarinn, que celui-ci préférât qu'il allât à l'étranger avec lui ou qu'il voulût qu'il lui prêtât assistance, ici dans le pays, pour les meurtres. Mais Thórarinn préféra qu'Arnkell les aidât à s'en aller à l'étranger. Ensuite, on envoya un homme à Eyrr, à Björn

le capitaine, afin qu'il fît tout ce qu'il pourrait pour équiper le bateau dès que possible.

CHAPITRE XXII

Maintenant, il faut dire de Snorri le Godi qu'il entreprit les poursuites pour le meurtre de Thorbjörn, son beau-frère. Également, il fit venir à Helgafell Thurídr sa sœur, parce que le bruit courait que Björn, fils d'Ásbrandr de Kambr, avait pris l'habitude d'aller la voir et la séduisait. Quand il apprit qu'on équipait un bateau, Snorri pensa percer à jour tous les plans d'Arnkell et des siens : il se dit qu'ils n'auraient pas l'intention de présenter des compensations en argent pour les meurtres, d'autant qu'aucun accord n'avait été offert de leur part; toutefois, tout fut tranquille jusqu'aux jours d'assignation. Quand en vint le moment, Snorri rassembla des hommes et alla vers l'intérieur de l'Álptafjördr[1] avec quatre-vingts hommes parce que la loi était alors de faire une assignation pour accusation de meurtre au domicile ou à portée d'oreille des meurtriers, et de ne pas convoquer les voisins comme témoins avant le thing[2]. Quand, de Bólstadr on vit l'expédition de Snorri, on discuta pour savoir s'il ne faudrait pas les attaquer sur-le-champ, car il y avait quantité d'hommes à la maison. Arnkell dit qu'il n'en serait rien « et Snorri aura l'avantage de la loi ». Il disait cela car, en l'occurrence, Snorri ne ferait que le strict nécessaire. Quand celui-ci arriva à Bólstadr, il n'y eut aucune manifestation hostile, ni de part ni d'autre. Ensuite, Snorri assigna Thórarinn devant le thing de Thórsnes ainsi que tous ceux qui avaient pris part aux meurtres; Arnkell écouta tranquillement l'assignation. Après cela, Snorri et les siens s'en allèrent et montèrent à Úlfarsfell. Quand ils furent partis, Thórarinn dit une strophe :

19. *Ô femme! Si mes adversaires*
Entreprennent de me proscrire,
Ce n'est pas que les malfaiteurs
Ne violent pas la loi,
C'est plutôt que je vois
Qu'ils ont plus de troupes.

Que les puissances divines
Nous donnent la victoire !

Snorri le Godi monta par la crête[1] jusqu'à Hrísar, puis alla jusqu'à Drápuhlíd, et, le lendemain matin, il alla vers la côte jusqu'à Svínavatn[2], puis jusqu'au Hraunsfjördr et, de là, par le chemin habituel, vers la côte jusqu'à Trollahàls[3]; il ne s'arrêta pas qu'il ne fût près de Salteyraróss. Quand ils y arrivèrent, quelques-uns ligotèrent les Norvégiens, et les autres brûlèrent le bateau. Lorsque tout cela fut fait, Snorri le Godi et les siens allèrent chez eux. Arnkell apprit que Snorri avait brûlé le bateau. Alors, Vermundr et Thórarinn avec quelques hommes, prirent une barque et ramèrent vers l'ouest à travers le fjord, jusqu'au Dögurdarnes; là, mouillait un bateau qui appartenait aux Norvégiens; Arnkell et Vermundr l'achetèrent; Arnkell donna à Thórarinn la moitié de ce bateau, mais Vermundr équipa sa part. Ils menèrent ce bateau au large, à Dímun, et l'équipèrent là. Arnkell resta auprès jusqu'à ce qu'ils furent prêts et les accompagna ensuite au large jusqu'au-delà d'Ellidaey[4]. Là, ils se quittèrent avec amitié. Thórarinn et les siens cinglèrent vers la mer tandis qu'Arnkell revenait à sa demeure, ayant acquis la réputation d'avoir fourni là très magnifique assistance. Snorri le Godi alla au thing de Thórsnes et y présenta son affaire; Thórarinn y fut condamné ainsi que tous ceux qui avaient pris part aux meurtres. Après le thing, Snorri s'appropria tous les biens des proscrits[5] qui lui revenaient, et ce procès se termina ainsi.

CHAPITRE XXIII

Vigfúss, le fils de Björn Óttarsson, habitait à Drápuhlíd, comme on l'a dit précédemment. Il avait épousé Thorgerdr, fille de Thorbeinir. C'était un paysan estimé mais très tyrannique. Logeait chez lui le fils de sa sœur, qui s'appelait Björn. C'était un homme au franc parler, et entêté.

L'automne qui suivit l'affaire de Mávahlíd, les chevaux de Thorbjörn le Gros furent découverts dans la montagne. Son étalon n'avait pas été capable de conserver les

pâturages contre l'étalon de Thórarinn, si bien que les chevaux avaient été recouverts par la neige et qu'on les trouva tous morts.

Ce même automne, on rassembla tous les moutons [pour les trier[1]] à Tunga, entre les deux Laxá[2], au sud de Helgafell, et beaucoup de gens y vinrent. Már Halvardsson, oncle de Snorri, était à leur tête. Son berger s'appelait Helgi. Björn, parent de Vigfúss, était étendu sur la murette du parc public, son gourdin d'abattage à la main. Helgi triait les moutons. Björn demanda quels étaient les moutons qu'il s'attribuait. Quand on les examina, on découvrit qu'ils portaient la marque de Vigfúss. Björn dit : « Te voilà bien négligent pour trier les moutons aujourd'hui, Helgi. — Vous autres qui habitez tout près des pâturages communs, dit Helgi, vous risquez de l'être encore davantage. — Qu'est-ce qu'un voleur[3] comme toi peut en savoir ? » dit Björn, et là-dessus, il se leva, le frappa de son gourdin si bien qu'il tomba assommé. Quand Már vit cela, il brandit son épée et frappa Björn ; le coup atteignit le bras en haut de l'épaule, et ce fut une grande blessure. Après cela, les hommes se mirent en deux camps, mais quelques-uns s'interposèrent et les séparèrent en sorte qu'il ne se passa rien de plus. Le lendemain matin, Vigfúss descendit à Helgafell et demanda que l'on paie compensation pour cette blessure, mais Snorri déclara qu'il ne ferait pas de différence entre ce qui était arrivé de part et d'autre. Cela déplut à Vigfúss et ils se quittèrent très froidement.

Au printemps, Vigfúss intenta un procès pour blessure devant le thing de Thórsnes, mais Snorri répondit que Björn s'était mis hors la loi pour avoir fait une blessure avec un instrument contondant et qu'il ne recevrait aucune compensation pour sa propre blessure[4].

CHAPITRE XXIV

À ce même thing, Thorgestr le Vieux et les fils de Thórdr le Braillard intentèrent une action contre Eiríkr le Rouge pour le meurtre des fils de Thorgestr qui avaient péri en automne quand Eiríkr était allé chercher les mon-

tants de son siège à Breidabólstadr[1]; il y avait très grande quantité d'hommes à ce thing. Les deux partis avaient auparavant constitué des corps de défense[2] nombreux. Pendant le thing, Eiríkr équipa son bateau pour prendre la mer, à Eiríksvágr dans l'Oxnaey[3], assisté par Thorbjörn, Víga-Styrr, les fils de Thorbandr de l'Álptafjördr et Eyjólfr Aesuson de Svíney, Styrr fut le seul homme à assister Eiríkr au thing. Il chercha à enlever à Thorgestr tous les hommes qu'il put. Il demanda à Snorri le Godi de ne pas attaquer Eiríkr après le thing avec les hommes de Thorgestr, promettant en revanche à Snorri de l'assister une autre fois s'il devait faire face à des difficultés; à cause de cette promesse de Styrr, Snorri ferma les yeux sur cette affaire. Après le thing, Thorgestr et les siens allèrent parmi les îles avec beaucoup de bateaux, mais Eyjólfr Aesuson cacha le bateau d'Eiríkr à Dímunarvágr, et Styrr et Thorbjörn vinrent renforcer Eiríkr. Eyjólfr et Styrr suivirent alors l'exemple d'Arnkell: ils accompagnèrent Eiríkr sur leurs bateaux[4], jusqu'au large près d'Ellidaey.

Dans ce voyage, Eiríkr le Rouge découvrit le Groenland, y passa trois hivers. Il revint ensuite en Islande, y resta un hiver avant de retourner coloniser le Groenland. C'était quatorze hivers avant que le christianisme fût légalement adopté en Islande[5].

CHAPITRE XXV

Maintenant, il faut parler de Vermundr et de Thórarinn le Noir. Ils abordèrent au nord de l'embouchure du fjord du Thrándheimr et mirent le cap vers l'intérieur, sur le Trándheimr. Le jarl Hákon, fils de Sigurdr, gouvernait alors la Norvège. Vermundr alla chez lui et devint homme de sa garde[6]. Thórarinn s'en alla à l'ouest au-delà de la mer[7] ce même automne avec Álfgeirr. Vermundr leur donna sa part du bateau, et Thórarinn sort désormais de cette saga.

Le jarl Hákon siégeait à Hladir[8] cet hiver-là. Vermundr et lui étaient très grands amis. Le jarl le traitait bien parce qu'il savait que Vermundr était de grande famille en

Islande. Chez le jarl, il y avait deux frères d'origine suédoise; l'un s'appelait Halli et l'autre, Leiknir; c'étaient des hommes tellement grands et forts qu'ils n'avaient leurs égaux nulle part en ce temps-là en Norvège ou ailleurs. Ils étaient parfois saisis de la fureur des berserkir[1] et perdaient alors, quand ils étaient furieux, la nature humaine; ils allaient frénétiques comme des chiens, ne craignant feu ni fer; ordinairement, ils n'étaient pas difficiles à traiter si on ne leur faisait rien, mais dès qu'on les contrariait, ils devenaient aussitôt absolument intraitables. C'est Eiríkr le Victorieux, roi des Suédois, qui avait envoyé ces berserkir au jarl, lui demandant de prendre garde à bien agir envers eux et disant — ce qui était vrai — qu'ils pourraient lui rendre de très grands services si l'on prenait garde à leur caractère.

Au printemps, quand Vermundr eut passé un hiver chez le jarl, il eut envie d'aller en Islande et demanda au jarl la permission de faire ce voyage[2]. Le jarl dit qu'il pouvait s'en aller s'il le voulait, mais lui demanda de réfléchir auparavant « s'il y a quelque chose en mon pouvoir que, plus qu'une autre, tu voudrais recevoir pour tes prouesses et pour notre honneur et notre réputation à tous deux ». Vermundr, ayant réfléchi à ce qu'il demanderait au jarl, il se dit que, s'il avait des suivants comme les berserkir, il pourrait accomplir de hauts faits en Islande. Il décida de s'enquérir si le jarl voudrait lui remettre les berserkir comme gardes du corps. En outre, il demandait cela parce qu'il estimait que son frère Styrr le lésait grandement et qu'il souffrait injustement de sa part, comme la plupart des autres gens, quand Styrr pouvait y parvenir. Il considéra que Styrr trouverait plus difficile d'en découdre avec lui s'il avait des suivants comme ces frères. Il demanda donc au jarl de lui faire l'honneur de lui donner les berserkir pour le seconder et l'accompagner. Le jarl répondit : « Ce que tu me demandes là, il me semble que cela ne te sera d'aucune utilité, quand bien même je te l'accorderais. Je crains qu'ils ne deviennent intraitables et hautains envers toi dès que vous vous chicanerez. Je pense qu'il est au-dessus des forces de la plupart des fils de paysans[3] de les gouverner ou de leur inspirer de la crainte, bien qu'ils m'aient servi avec obéissance. » Vermundr déclara qu'il courrait le risque de les prendre si le jarl voulait les remettre en son pouvoir. Celui-ci lui

demanda de s'enquérir d'abord auprès des berserkir s'ils voulaient le suivre. C'est ce qu'il fit : il leur demanda s'ils voulaient l'accompagner en Islande et lui accorder assistance et aide, et il promit en échange d'être bon envers eux pour les choses qu'ils estimeraient importantes et qu'ils lui demanderaient. Les berserkir déclarèrent qu'ils n'avaient pas envisagé d'aller en Islande, qu'ils doutaient aussi s'il fallait espérer y trouver des chefs qu'ils estimeraient convenable de servir « mais si tu prends tant de peine, Vermundr, pour que nous t'accompagnions en Islande, tu peux aussi t'attendre à ce qu'il nous déplaise que tu ne nous accordes pas ce que nous te demanderons, au cas où tu en aurais la possibilité ». Vermundr dit que cela n'arriverait jamais. Après cela, il obtint leur consentement à l'accompagner en Islande, si c'était la volonté du jarl. Vermundr dit donc au jarl où l'on en était venu. Le jarl décida alors que les berserkir l'accompagneraient en Islande « si tu crois que cela te fera honneur ». Mais il le pria de considérer que, s'il se comportait mal envers eux, lui, le jarl, le prendrait mal, en dépit du fait qu'ils soient maintenant en son pouvoir. Vermundr dit que ce n'était pas la peine de se faire de souci là-dessus. Après cela, il alla en Islande avec les berserkir; il eut bonne traversée et arriva chez lui à Bjarnarhöfn, l'été même où Eiríkr le Rouge allait en Groenland, comme on l'a écrit précédemment.

Peu de temps après que Vermundr fut arrivé chez lui, le berserkr Halli lui représenta qu'il fallait [le marier] et lui trouver un parti honorable, mais Vermundr dit qu'il n'y avait guère de chances qu'il trouvât une femme de noble famille qui se lierait, elle et sa destinée, à un berserkr, et il essaya d'éluder la requête. Quand Halli s'en rendit compte, il se mit en rage, devint méchant, et ils furent en désaccord en tout point. Les berserkir devinrent arrogants et rudes envers Vermundr qui commença à se repentir de se les être mis sur les bras. En automne, Vermundr fit une grande fête et invita chez lui Arnkell le Godi, les gens d'Eyrr et Styrr, son frère. Quand la fête fut terminée, Vermundr offrit de donner les berserkir à Arnkell et déclara que c'était là un cadeau qui lui conviendrait bien, mais Arnkell n'en voulut pas. Alors, Vermundr prit conseil auprès d'Arnkell sur la façon dont il se débarrasserait de cet ennui et Arnkell lui conseilla de

les donner à Styrr, déclarant que c'était à lui qu'il convenait le mieux d'avoir de tels hommes, en raison de son arrogance et de son injustice.

Quand Styrr fut prêt à s'en aller, Vermundr alla à lui et dit : « Maintenant, je voudrais, frère, que nous renoncions à la froideur qu'il y a eu entre nous avant que je ne parte à l'étranger et que nous reprenions parenté loyale et bonne amitié; pour ce faire, je voudrais te donner les hommes que j'ai ramenés en Islande, afin qu'ils t'assistent et t'épaulent; avec des suivants de leur trempe, je ne vois personne qui soit susceptible de s'opposer à toi. » Styrr répondit : « Volontiers accepterais-je, frère, d'améliorer nos relations de parenté, mais la seule chose que j'aie entendu dire des hommes que tu as ramenés ici, c'est qu'on retirera d'eux plutôt des difficultés que des prouesses ou de la bonne fortune. Aussi je ne désire pas qu'ils viennent chez moi, car mon impopularité est assez grande pour que je n'aie pas besoin de me faire des ennemis à cause d'eux. — Que conseilles-tu alors, parent, dit Vermundr, pour que j'éloigne de moi ces ennuis ? — Une chose, dit Styrr est de te débarrasser de cette difficulté, et une autre, d'accepter ces hommes de toi en cadeau d'amitié : cela, je n'en veux pas; mais personne n'est aussi tenu que moi de te délivrer de tes ennuis s'il faut que nous vivions ensemble en bonne intelligence. » Styrr eut beau en parler ainsi, Vermundr préféra qu'il prît les berserkir, et les frères se quittèrent alors en bons termes.

Styrr s'en alla chez lui, accompagné des berserkir; ceux-ci n'en avaient pas envie d'abord, déclarant que Vermundr n'avait pas à les vendre ni à les donner comme des esclaves, et pourtant, ils déclarèrent qu'ils étaient plus disposés à servir Styrr que Vermundr. Pour commencer, ils vécurent en bons termes. Les berserkir étaient avec Styrr quand il traversa le fjord pour tuer Thorbjörn Kjálki, qui habitait dans le Kjálkafjördr. Il avait un lit clos fait de fortes poutres de bois, mais les berserkir le démolirent immédiatement de telle sorte que les ferrements furent arrachés; mais ce fut quand même Styrr qui fut l'assassin de Thorbjörn Kjálki.

CHAPITRE XXVI

L'automne où les berserkir allèrent chez Styrr, il arriva que Vigfúss de Drápuhlíd alla faire du charbon de bois[1] à l'endroit qui s'appelle Seljabrekkur, accompagné de trois de ses esclaves; l'un d'eux s'appelait Svartr le Fort. Quand ils arrivèrent dans le bois, Vigfúss dit : « C'est très grand mal — et c'est bien ce que tu dois penser, Svartr — que tu doives être esclave, fort et vaillant d'apparence comme tu es. — Certes, je pense que c'est bien mal, dit-il, mais je ne peux rien y faire. » Vigfúss dit : « Que veux-tu faire pour que je t'affranchisse? » Svartr répondit : « Je ne peux me libérer par de l'argent, parce que je n'en ai pas, mais je n'épargnerais rien de ce que je pourrais faire. » Vigfúss dit : « Tu iras à Helgafell et tueras Snorri le Godi; et après cela, en vérité, tu recevras ta liberté et en plus toutes les faveurs que je pourrai t'accorder. — Cela, je ne le ferai pas », dit Svartr. « Je vais t'indiquer, dit Vigfúss, comment y arriver sans mettre ta vie en péril. — J'écoute », dit Svartr. « Tu iras à Helgafell et monteras dans le grenier qui est au-dessus des portes extérieures; tu soulèveras quelques planches, afin de pouvoir lancer au travers une hallebarde; quand Snorri ira aux cabinets, tu le frapperas dans le dos avec la hallebarde, à travers le plancher du grenier, si ferme qu'elle ressorte par le ventre; cours ensuite sur le toit, descends le long du mur et que l'obscurité de la nuit te protège. »

Sur ces conseils, Svartr alla à Helgafell, retira quelques planches au-dessus des portes extérieures et pénétra par là dans le grenier; c'était au moment où Snorri le Godi et les siens étaient assis près des feux du repas[2]. En ce temps-là, il y avait des cabinets à l'extérieur dans les fermes. Quand Snorri et les siens quittèrent les feux, ils se dirigèrent vers les cabinets. Snorri y alla le premier : il passa la porte avant que Svartr ne frappe; Már Hallvardsson venait juste après Snorri et c'est sur lui que Svartr lança la hallebarde. Le coup atteignit l'omoplate, ressortit en dessous du bras et y fit des écorchures, mais ce ne fut pas une grande blessure. Svartr courut au-dehors et descendit du mur; il glissa sur le pavé, fit une grande chute

en arrivant en bas et Snorri put s'en emparer avant qu'il ne se relève. On lui fit avouer la vérité, et il dit tout ce qui s'était passé entre lui et Vigfúss, et aussi que Vigfúss était en train de faire du charbon de bois à Seljabrekkur. Ensuite, on pansa la blessure de Már.

Après cela, Snorri et six hommes allèrent à Drápuhlíd; ils virent en montant la pente le feu où Vigfúss et ses gens faisaient du charbon de bois. Ils arrivèrent sur Vigfúss à l'improviste, le tuèrent mais firent grâce aux hommes de sa maison. Ensuite Snorri revint chez lui, et les domestiques de Vigfúss dirent la nouvelle à Drápuhlíd. Vigfúss fut inhumé dans la journée. Ce même jour, Thorgerdr, femme de Vigfúss alla à Bólstadr dire la chose à Arnkell, son parent, et lui demanda de se charger des poursuites judiciaires pour le meurtre de Vigfúss[1], mais Arnkell se déroba et dit que cela revenait aux Kjalleklingar, les parents de Vigfúss, et il les renvoya surtout à Styrr; il dit que c'était à lui d'entreprendre les poursuites pour le meurtre de Vigfúss, son parent, d'autant qu'il était si ardent de s'occuper de tant de choses. Thormódr Trefilsson[2] composa cette strophe sur le meurtre de Vigfúss:

20. *Snorri, le chef,*
Abattit d'abord le guerrier
Qui s'appelait Vigfúss;
Ensuite les corbeaux
Lacérèrent
La chair des blessures
Du guerrier
Héritier de Björn.

CHAPITRE XXVII

Après cela, Thorgerdr s'en alla à Hraun et demanda à Styrr d'entreprendre les poursuites pour le meurtre de Vigfúss, son parent. Il répondit: « J'ai promis à Snorri le Godi, au printemps, quand il s'est abstenu d'intervenir dans notre procès avec les fils de Thorgestr, de ne pas être contre lui dans les causes où la victime aurait beaucoup d'autres proches parents que moi; ainsi, tu peux

charger de ce procès Vermundr, mon frère, ou d'autres parents à nous. » Alors, elle alla à Bjarnarhöfn, demanda assistance à Vermundr et dit que c'était lui que cela concernait le plus, « parce que, de tous ses parents, c'est à toi que Vigfúss faisait le plus confiance ». Vermundr répondit : « Je suis tenu de bien agir ici, d'une manière ou d'une autre, mais je ne me sens pas disposé à prendre la tête de nos autres parents dans cette difficile affaire; j'interviendrai à la fois en actes et en conseils autant que je le pourrai mais je veux d'abord que tu ailles à Eyrr trouver Steinthórr, parent de Vigfúss; il se bat volontiers et il est grand temps qu'il fasse un peu ses preuves dans un procès. » Thorgerdr répondit : « Tu m'imposes bien de la peine dans cette affaire, mais je n'épargnerai pas mes efforts si j'arrive à obtenir gain de cause. »

Ensuite, elle alla à Eyrr, trouva Steinthórr et lui demanda d'être le principal poursuivant dans ce procès. Steinthórr répondit : « Pourquoi me demandes-tu cela? Je suis jeune et je n'ai pas l'expérience des procès, et les parents de Vigfúss qui lui sont plus proches que moi sont gens plus agressifs que moi; il n'y a donc guère d'espoir que j'entreprenne ce procès à leur place; toutefois, je ne manquerai pas d'assister ceux de mes parents à qui incombe la responsabilité de cette affaire. » Thorgerdr n'obtint pas d'autre réponse de lui. Après cela, elle retraversa les fjords pour aller voir Vermundr et lui dit où on en était venu. Dit que toute sa cause s'effondrait, à moins qu'il ne prît la direction de ce procès. Vermundr répondit : « Il faut espérer que ce procès sera poursuivi à ta satisfaction; je te donnerai d'ailleurs un conseil encore, si tu veux t'y conformer. » Elle répondit : « Je ferai presque n'importe quoi pour cela. — Eh bien, tu vas aller chez toi, dit Vermundr, et feras déterrer le cadavre de Vigfúss, ton mari; prends ensuite sa tête, remets-là à Arnkell et dis-lui que cette tête n'aurait pas laissé à d'autres le soin d'entreprendre les poursuites pour la mort d'Arnkell s'il l'avait fallu[1]. » Thorgerdr déclara qu'elle ne savait pas à quoi aboutirait ce plan-là, et qu'elle voyait bien qu'on ne lui épargnait pas peines et épreuves « mais je le ferai, dit-elle, si cela peut abattre l'arrogance de mes ennemis ».

Après cela, elle s'en alla chez elle et fit tout ce qu'on lui avait prescrit. Quand elle arriva à Bólstadr elle dit à

Arnkell que les parents de Vigfúss voulaient que ce fût lui qui menât les poursuites pour le meurtre de Vigfúss et qu'ils avaient tous promis leur assistance. Arnkell déclara qu'il avait déjà dit ce qu'il pensait de cette affaire. Alors, Thorgerdr brandit la tête de dessous son manteau et dit : « Voici une tête qui ne se serait pas dérobée pour entreprendre les poursuites après ton meurtre s'il en avait été besoin. » Arnkell sursauta violemment, éloigna Thorgerdr et dit : « Va-t'en et dis aux parents de Vigfúss qu'ils ne manquent pas plus de m'assister contre Snorri le Godi que je ne le ferai à mener ce procès ; mais j'ai le pressentiment que, quelle que soit la façon dont aille cette affaire, ils battront en retraite avant moi. Et je vois que tu agis sur les conseils de Vermundr mais il n'a pas besoin de m'exciter à aller de l'avant, quelles que soient les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions, nous autres parents. »

Ensuite, Thorgerdr revint chez elle. L'hiver se passa. Au printemps, Arnkell intenta un procès pour le meurtre de Vigfúss contre tous les hommes qui y avaient pris part, hormis Snorri le Godi ; et Snorri fit intenter un procès pour complot contre sa vie[1], et un [autre] procès pour la blessure de Már, afin de faire proscrire Vigfúss. De part et d'autre, on rassembla quantité d'hommes pour le thing de Thórsnes. Tous les Kjalleklingar protégèrent Arnkell, et ce sont eux qui furent les plus nombreux. Arnkell poussa cette affaire avec grande ardeur. Quand le procès passa en jugement, les gens s'y rendirent, et le cas fut soumis à arbitrage[2] par les soins et sur les offres de conciliation des hommes de bonne volonté[3]. Il se fit que Snorri se porta garant pour le meurtre de Vigfúss et de grosses amendes en argent furent imposées. Mais Már devait passer trois hivers à l'étranger. Snorri paya les amendes et le thing se termina de telle sorte qu'on s'y mit d'accord sur tous les procès.

CHAPITRE XXVIII

Comme on l'a écrit précédemment, les berserkir habitaient chez Styrr. Quand ils y eurent été un moment,

Halli se mit à faire la conversation à Ásdís, fille de Styrr. C'était une femme jeune et belle, très démonstrative et plutôt fière. Quand Styrr s'aperçut qu'ils se parlaient, il demanda à Halli de ne pas lui faire de déshonneur ou d'affront en séduisant sa fille[1]. Halli répondit : « Ce n'est nullement un déshonneur pour toi que je parle à ta fille ; je ne veux pas non plus faire cela pour ta honte. Pour parler bref, je suis tombé tellement amoureux d'elle que je ne peux en détourner mon cœur. Je voudrais donc, dit Halli, devenir ton fidèle ami et te demander de me donner en mariage Ásdís, ta fille. En échange, je donnerai mon amitié, mon assistance et une si grande force — avec le concours de Leiknir, mon frère — qu'en Islande on ne trouvera pas valeur aussi grande en deux hommes que celle que nous déploierons pour toi. Notre valeur renforcera également ton autorité, plus même que si tu mariais ta fille au plus important paysan du Breidafjördr. Cela compensera le fait que nous n'ayons pas beaucoup de biens. Mais si tu ne veux rien savoir, c'en sera fini de notre amitié. Chacun de nous fera de ses affaires ce qu'il lui plaît. Il ne servira également pas à grand-chose, réellement, de te plaindre de mes conversations avec Ásdís. » Quand il eut dit cela, Styrr resta silencieux, ne sachant que répondre. Après un moment, il dit : « S'agit-il d'une demande sérieuse ou d'une proposition au petit bonheur pour trouver un sujet de querelle ? — Il faut que tu répondes, dit Halli, car ce n'est pas là conversation vaine et toute notre amitié dépendra de la façon dont il sera répondu à cette requête. » Styrr dit : « Alors, je veux en parler avec mes parents et prendre leur conseil sur la réponse à faire. » Halli dit : « Tu parleras de cette requête avec les hommes qu'il te plaira, mais d'ici trois nuits. Je ne veux pas laisser cette réponse traîner plus longtemps, car dans cette affaire, je ne serai pas le prétendant qui court après la réponse. » Là-dessus, ils se quittèrent.

Le lendemain matin, Styrr alla à Helgafell. Quand il y arriva, Snorri lui offrit l'hospitalité, mais Styrr déclara qu'il voulait lui parler et s'en aller ensuite. Snorri demanda s'il avait quelque cas compliqué à discuter. « C'est ce qu'il me semble », dit Styrr. Snorri répondit : « Alors, nous allons monter sur le Helgafell ; les plans qui ont été faits là ont rarement été contrariés. » Puis ils gravirent la montagne ; s'y assirent pour parler, jusqu'au

soir; personne ne sut ce qu'ils avaient dit. Ensuite, Styrr s'en alla chez lui.

Le lendemain matin, lui et Halli eurent un entretien. Halli demanda à Styrr quel résultat aurait sa requête. Styrr répondit : « Les gens disent que tu es considéré comme ayant peu de biens, et que feras-tu, puisque tu n'as pas de biens à offrir ? » Halli répondit : « Je ferai ce que je peux, mais je ne peux offrir de l'argent puisque je n'en ai pas. » Styrr répondit : « Je vois bien, dit-il qu'il te déplairait que je ne te donne pas ma fille en mariage. Donc, je ferai comme les gens d'autrefois, je te ferai accomplir pour ce mariage quelques grandes tâches[1]. — Lesquelles ? » dit Halli. « Tu ouvriras une route sur le champ de lave, d'ici à Bjarnarhöfn; tu construiras un mur sur le champ de lave entre mes terres [et celles de Vermundr], et tu feras un parc à moutons ici, à l'intérieur du champ de lave; quand ces choses seront exécutées, je te donnerai en mariage ma fille Ásdís. » Halli répondit : « Je n'ai pas l'habitude de ce genre de travail, et pourtant j'accepterai si je peux alors arriver sans difficultés à ce mariage. » Styrr dit qu'ils étaient d'accord là-dessus.

Après cela, les berserkir se mirent à ouvrir la route, et c'était un travail colossal. Ils construisirent aussi un mur dont on voit encore les traces. Puis ils firent le parc à moutons. Pendant qu'ils étaient à ce travail, Styrr fit creuser une étuve chez lui, à Hraun. Elle fut creusée dans le sol, et il y avait une lucarne au-dessus du fourneau, en sorte qu'on pouvait verser l'eau de l'extérieur et l'endroit était alors excessivement chaud[2]. Le dernier jour, alors que les deux premières tâches étaient presque achevées et qu'ils travaillaient au parc à moutons, Ásdís passa auprès des berserkir. C'était près de la ferme. Elle avait mis ses plus beaux atours. Quand Halli et Leiknir lui adressèrent la parole, elle ne répondit pas. Alors Halli dit cette strophe :

21. *Où te diriges-tu, femme,*
Toi qui as si belle démarche ?
Allant en si beaux atours
— Dis-moi la vérité —
Car jamais je ne t'ai vue
Ô femme avisée,
Sortir de la maison
Aussi splendidement parée.

Alors Leiknir dit :

22. *Rarement femme*
A porté coiffe si haute;
La voici parée
Avec magnificence;
Qu'y a-t-il de plus
Que ce que nous voyons
Sous ta présomption,
Femme à la douce voix?

Puis ils se quittèrent. Le soir, les berserkir revinrent à la maison. Ils étaient épuisés, comme c'est souvent le cas chez les gens qui ne possèdent pas qu'une seule nature[1] : ils perdent toutes leurs forces quand la fureur des berserkir les abandonne. Styrr alla au devant d'eux, les remercia de leur travail, leur offrit d'aller prendre un bain et de se reposer après cela. C'est ce qu'ils firent. Quand ils furent entrés dans l'étuve, Styrr la fit refermer et fit porter des pierres sur la trappe qui se trouvait au-dessus de l'entrée; puis il fit étendre par terre, près de l'échelle [qui remontait de l'étuve] une peau de bœuf humide; ensuite, il fit verser de l'eau dans l'étuve, de l'extérieur, par la lucarne qui se trouvait au-dessus du fourneau. L'étuve devint si chaude que les berserkir ne purent supporter d'y rester et bondirent aux portes. Halli parvint à briser la trappe et à monter, mais il glissa sur la peau. Styrr lui fit alors une blessure mortelle. Quand Leiknir voulut sortir, Styrr le transperça d'une lance : il retomba dans l'étuve et y périt. Ensuite, Styrr fit enterrer leurs cadavres; ils furent transportés sur le champ de lave et on les recouvrit de pierres dans un creux qui se trouve là et qui est si profond qu'on ne voit rien au dehors, hormis le ciel au-dessus de soi. C'est près de la route elle-même. À l'enterrement des berserkir, Styrr chanta cette strophe :

23. *Il m'a paru que les berserkir*
Ne deviendraient pas
Hommes bien commodes,
— Je ne redoute pas
Que l'on me soumette —
Mais voici que je leur ai procuré
Par mon épée
Un lieu de séjour.

Quand Snorri le Godi apprit cela, il s'en alla à Hraun, et lui et Styrr restèrent encore une fois assis tout le jour

à parler. Il résulta de leur entretien que Styrr fiança à Snorri Ásdís, sa fille, et que ce mariage eut lieu l'automne suivant. On dit que les gens estimèrent qu'ils avaient l'un et l'autre accru leur importance par cette alliance. Snorri était homme plus riche d'expédients et plus avisé, et Styrr, plus agressif. Tous deux avaient beaucoup de parents et beaucoup d'hommes à l'intérieur du district.

CHAPITRE XXIX

Il y avait un homme qui s'appelait Thóroddr. Il était originaire du Medalfellströnd, c'était une personne digne de confiance. C'était un grand marchand[1] et il avait des bateaux qui voyageaient. Il avait fait des voyages de commerce [depuis la Norvège] jusqu'à l'Irlande, à Dublin.

À cette époque-là, le jarl des Orcades, Sigurdr Hlödvésson[2] avait dévasté les Hébrides et l'île de Man, tout à fait à l'ouest. Il imposa un tribut aux habitants de l'île de Man. Quand ils eurent fait la paix, le jarl laissa derrière lui des hommes pour recouvrer le tribut qui fut payé en argent brûlé surtout. De là, le jarl fit voile vers le nord, jusqu'aux Orcades. Quand ceux qui recouvraient le tribut furent prêts à mettre à la voile, ils essuyèrent un grain du sud-ouest; après avoir cinglé un moment, le vent passa au sud-est, puis à l'est et il se fit une grande tempête. Ils furent déportés au nord de l'Irlande et mirent leur bateau en pièces près d'une île inhabitée. Ils étaient dans cette situation quand Thóroddr l'Islandais, qui revenait de Dublin, passa à portée. Les gens du jarl hélèrent les marchands pour qu'il les aident. Thóroddr fit lancer une barque et y monta lui-même. Quand ils se furent rejoints, les gens du jarl firent appel à Thóroddr pour qu'il les secourût et lui offrirent de l'argent afin qu'il les transportât chez eux dans les Orcades, chez le jarl Sigurdr, mais Thóroddr estima qu'il ne le pouvait pas car il était déjà prêt pour le voyage d'Islande. Mais ils insistèrent fort, estimant qu'il y allait de leurs biens et de leur vie qu'ils ne fussent pas reconduits en Irlande ou aux Hébrides qu'ils venaient de dévaster. Et il se fit qu'il leur vendit la barque de son bateau de mer et qu'il reçut pour cela une

grande partie du tribut. Ils repartirent ensuite pour les Orcades dans la barque. Thóroddr fit voile, sans barque, vers l'Islande et arriva au sud du pays. Il se dirigea ensuite vers l'ouest, cingla vers l'intérieur du Breidafjördr et arriva sain et sauf à Dögurdarnes. En automne, ils allèrent loger à Helgafell, chez Snorri le Godi. On le surnomma ensuite Thóroddr Acheteur-de-Tribut. C'était peu après le meurtre de Thorbjörn le Gros.

Cet hiver-là, Thurídr la sœur de Snorri le Godi, que Thorbjörn le Gros avait épousée, habitait à Helgafell. Peu après que Thóroddr fut revenu en Islande, il présenta sa requête et demanda à Snorri le Godi de lui donner en mariage sa sœur Thurídr. Comme il était riche de biens, que Snorri savait que c'était un homme distingué et qu'il voyait qu'elle avait besoin de quelqu'un pour administrer sa maison — pour toutes ces raisons ensemble —, Snorri accepta de lui donner cette femme en mariage et il célébra leurs noces en hiver, là, à Helgafell. Au printemps suivant, Thóroddr s'installa à Fródá et il devint un noble et honnête bóndi.

Mais dès que Thurídr arriva à Fródá, Björn, fils d'Ásbrandr, prit l'habitude d'y venir, et tout le monde disait qu'il avait séduit Thurídr. Thóroddr se mit alors à protester contre ces visites, mais en vain. Thórir Jambe-de-Bois habitait alors à Arnarhváll; ses fils, Örn et Valr, étaient grands et c'étaient les plus prometteurs des hommes. Ils reprochèrent à Thóroddr de supporter telle honte de la part de Björn et ils s'offrirent à l'aider s'il décidait de mettre un terme aux visites de Björn. Un jour, Björn vint à Fródá et s'assit pour converser avec Thurídr. Thóroddr avait coutume de rester à l'intérieur quand Björn était là, mais cette fois, il n'était visible nulle part. Thurídr dit : « Prends garde en rentrant chez toi, Björn, dit-elle, car je crois que Thóroddr veut maintenant mettre fin à tes visites ici, et je pense qu'ils sont partis se placer sur ton chemin; il a dû veiller à ne pas te rencontrer en nombre égal. » Alors Björn chanta cette strophe :

24. *Ensemble, joyeusement,*
Entre bois dorés et ciel,
— Mais les épreuves nous attendent —
Nous nous attardions à passer de longues heures;
Mais ce soir, déesse de l'or[1]*,*
Chagrin, je pense qu'il faudra

Boire aux funérailles
De ma joie abandonnée.

Après cela, Björn pris ses armes, et se mit en chemin vers sa maison. Alors qu'il montait vers Digramúli, cinq hommes se dressèrent d'un bond devant lui. C'étaient Thóroddr, deux des hommes de sa maison et les fils de Thórir Jambe-de-Bois. Ils attaquèrent Björn, mais il se défendit bien et vaillamment; les fils de Thórir attaquèrent le plus ardemment. Ils le blessèrent, mais il les mit à mort tous les deux. Après cela, Thóroddr s'enfuit avec ses domestiques. Il était légèrement blessé, mais eux, pas du tout. Björn poursuivit son chemin jusqu'à ce qu'il arrive chez lui. Il entra dans la pièce et la maîtresse de maison demanda à une servante de s'occuper de lui. Quand elle entra dans la pièce avec de la lumière, elle vit que Björn était tout ensanglanté. Elle alla dire à Ásbrandr, père de Björn, que son fils était revenu à la maison couvert de sang. Ásbrandr entra dans la pièce. Il demanda pourquoi Björn était tout sanglant « et est-ce que vous vous êtes battus, Thóroddr et toi? » Björn répondit et dit que oui. Ásbrandr demanda comment s'étaient passés leurs démêlés. Alors Björn chanta :

25. *On verra bien, ô vaillant guerrier,*
Qu'on m'a fait tort
Pour autre chose
— Car j'ai abattu
Les deux fils de Jambe-de-Bois —
Que de souiller la femme
Ou d'acheter de peureux tributs
À des naufragés.

Ensuite, Ásbrandr pansa ses blessures et le guérit complètement.

Thóroddr chargea Snorri le Godi d'entreprendre les poursuites judiciaires pour le meurtre des fils de Thórir, et Snorri fit intenter un procès devant le thing de Thórsnes, mais les fils de Thorlákr d'Eyrr protégèrent les gens de Breidavík dans cette affaire, et les conclusions furent qu'Ásbrandr se porta garant pour Björn, son fils, et versa compensation en argent pour les meurtres. Björn fut banni pour trois hivers : il s'en alla l'été même. Et ce même été, Thurídr donna le jour, à Fródá, à un garçon qui fut nommé Kjartan. Il grandit à la maison, à Fródá, et fut de bonne heure grand et prometteur. Quand Björn

eut traversé la mer [et fut arrivé en Norvège], il alla au sud en Danemark, et, de là, au sud à Jómsborg. Pálna-Toki[1] dirigeait alors les vikings de Jómsborg. Björn se rangea sous leurs lois et fut surnommé le Champion. Il était à Jómsborg quand Styrbjörn le Fort la conquit. Björn alla aussi en Suède quand les vikings de Jómsborg prêtèrent main forte à Styrbjörn. Il était aussi à la bataille de Fyrisvellir quand Styrbjörn tomba, et parvint à s'échapper dans les forêts avec d'autres vikings de Jómsborg[2]. Tant que vécut Pálna-Toki, Björn resta avec lui, tenu pour le meilleur des braves et pour le plus vaillant dans toutes les épreuves.

CHAPITRE XXX

À présent, il faut parler de Thórólfr l'Estropié. Il se mit à vieillir beaucoup. L'âge le rendit mesquin, irritable et tout plein d'injustice. Lui et Arnkell, son fils, ne furent plus en bons termes. Il se fit qu'un jour, Thórólfr alla jusqu'à Úlfarsfell voir le paysan Úlfarr. Celui-ci était un excellent travailleur, et on tenait qu'il rentrait le foin plus vite que les autres. Il était si avisé aussi que son bétail ne mourait jamais de maigreur ou de peste. Quand Thórólfr le rencontra, il lui demanda quel conseil il lui donnait sur la façon dont il devait mener ses travaux à la ferme, et ce qu'il prévoyait de l'été à venir, s'il serait bon pour le séchage du foin. Úlfarr répondit: « Je ne peux te donner d'autre conseil que celui que je suis moi-même. Je vais faire sortir les faux aujourd'hui et faucher le plus qu'on pourra toute cette semaine, parce que je crois que le temps va se mettre à la pluie; mais je pense qu'après, le temps sera bon pour sécher le foin pendant la prochaine moitié du mois. » Cela se passa comme il l'avait dit, car il arrivait souvent qu'il connût à l'avance le temps, plus clairement que les autres gens.

Thórólfr revint chez lui. Il avait beaucoup d'ouvriers chez lui. Il les mit aussitôt à la fenaison. Il en alla du temps comme Úlfarr l'avait dit. Thórólfr et Úlfarr possédaient

en commun une prairie en haut de la crête; tous les deux fauchèrent d'abord beaucoup de foin, puis ils le mirent à sécher et en firent de grands tas.

Un matin, de bonne heure, Thórólfr se leva. Il regarda dehors; le temps était couvert et il pensa que le séchage serait raté. Il ordonna à ses esclaves de se lever, de rassembler le foin et de travailler le plus possible ce jour-là « parce qu'il me semble que le temps n'est pas sûr ». Les esclaves s'habillèrent et allèrent travailler au foin. Thórólfr chargeait le foin [sur les bêtes de somme] et pressait fort la besogne, pour qu'elle avance au plus vite. Ce matin-là, Úlfarr regarda dehors de bonne heure et quand il rentra, les ouvriers le questionnèrent sur le temps. Il leur dit de dormir en paix « le temps est bon, dit-il, et le ciel se dégagera aujourd'hui; vous faucherez le clos aujourd'hui et nous nous occuperons demain du foin que nous avons en haut de la crête ». Il en fut du temps comme il l'avait dit. Quand le soir arriva, Úlfarr envoya un homme en haut sur la crête surveiller son foin qui se trouvait là. Thórólfr avait fait rentrer le foin sur trois bêtes de somme à la fois pendant la journée, et à none, ils avaient ramassé le foin qui appartenait à Úlfarr. Alors, il ordonna de rentrer le foin d'Úlfarr dans sa ferme, à lui, Thórólfr, et ils obéirent.

Quand le messager d'Úlfarr vit cela, il courut le dire à Úlfarr. Celui-ci monta sur la crête, très furieux, et demanda pourquoi Thórólfr le volait. Ce dernier déclara qu'il n'avait cure de ce qu'il disait, parla grossièrement, se montra revêche et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux coups. Úlfarr vit alors qu'il n'avait pas d'autre choix que de s'en aller. Il alla voir Arnkell, lui dit le tort qui lui était fait et lui demanda assistance, déclarant qu'autrement les choses iraient mal pour lui. Arnkell déclara qu'il demanderait à son père de payer compensation pour le foin, mais ajouta qu'il lui était pourtant pénible d'en parler et que ça ne servirait probablement à rien. Quand ils se rencontrèrent, Arnkell demanda à son père de payer compensation pour la saisie du foin d'Úlfarr, mais Thórólfr dit que cet esclave-là était bien suffisamment riche. Arnkell le pria de payer compensation pour le foin et de le faire parce que lui, Arnkell, le demandait. Thórólfr déclara qu'il ne ferait rien, sinon d'aggraver la condition d'Úlfarr, et ils se quittèrent là-dessus. Quand Arnkell rencontra Úlfarr, il lui dit comment Thórólfr avait répondu. Il était

visible qu'Úlfarr pensait qu'Arnkell n'avait guère insisté, et il dit qu'il aurait pu faire écouter son père s'il l'avait voulu. Arnkell dédommagea Úlfarr pour le foin, au prix qu'Úlfarr fixa. Quand ils se rencontrèrent de nouveau, Arnkell réclama encore une fois à son père la valeur du foin, mais Thórólfr ne répondit pas mieux, et ils se quittèrent fâchés. L'automne suivant, Arnkell fit chasser des montagnes sept bœufs qui appartenaient à Thórólfr, son père, et les fit abattre dans sa ferme. Cela déplut extrêmement à Thórólfr, son père, qui en réclama la valeur à Arnkell, mais celui-ci dit que cela compenserait le foin d'Úlfarr. Cela mit Thórólfr encore beaucoup plus en rage qu'avant, et il déclara que tout cela provenait d'Úlfarr; il dit qu'il le paierait cher.

CHAPITRE XXXI

Cet hiver-là, pour Jól[1], Thórólfr fit un grand banquet et traita libéralement ses esclaves; quand ils furent ivres, il les excita à aller à Úlfarsfell et à y brûler Úlfarr dans sa maison, promettant de leur donner leur liberté pour cela. Les esclaves déclarèrent qu'ils le feraient pour avoir leur liberté, s'il mettait ses paroles à exécution. Puis ils allèrent à Úlfarsfell, à six en tout. Ils prirent un tas de bois, l'apportèrent contre la ferme et y mirent le feu. À ce moment-là, Arnkell donnait un banquet à Bólstadr. Quand lui et ses invités allèrent se coucher, ils virent l'incendie à Úlfarsfell; ils y allèrent aussitôt, s'emparèrent des esclaves et éteignirent le feu. Les bâtiments n'étaient guère endommagés encore. Le lendemain matin, Arnkell fit transporter les esclaves à Vadilshöfdi et ils furent tous pendus. Après cela, Úlfarr fit transaction avec Arnkell et lui transféra tout son bien[2]. Arnkell devint alors gardien et protecteur d'Úlfarr. Cette transaction déplut fort aux fils de Thorbrandr parce qu'ils estimaient que tous les biens d'Úlfarr, leur affranchi, leur reviendraient après sa mort. Arnkell et les fils de Thorbrandr se mirent en froid et ils ne purent plus, à partir de là, faire de jeux ensemble[3]. Jusque-là, ils avaient fait des joutes. Pourtant, Arnkell était le plus fort aux jeux et l'homme qui lui

résistait le mieux et était le plus fort après lui s'appelait Freysteinn le Coquin : c'était un enfant adoptif de Thorbrandr et son fils supposé, car la plupart des gens disaient que c'était son fils et que sa mère était une esclave. C'était un vaillant homme, et qui faisait l'important.

Thórólfr l'Estropié fut extrêmement furieux contre Arnkell quand les esclaves furent tués ; il demanda compensation pour cela, mais Arnkell refusa purement et simplement de payer un liard pour eux. Thórólfr en fut encore plus furieux qu'avant.

Un jour, Thórólfr alla jusqu'à Helgafell pour trouver Snorri le Godi, lequel lui offrit de rester là, mais Thórólfr lui déclara qu'il n'avait pas besoin de lui manger sa nourriture ; « je suis venu ici parce que je veux que tu redresses ma cause, car je te considère comme le chef de ce district et tu es tenu de redresser la cause des gens qui viennent d'être lésés[1]. — À cause de qui, ton affaire, camarade ? » dit Snorri. « D'Arnkell, mon fils », dit Thórólfr. Snorri dit : « C'est une accusation que tu ne dois pas faire, car il conviendrait que tu penses en toutes choses comme lui, vu qu'il est meilleur homme que toi. — Pas du tout, dit Thórólfr, car voilà qu'à présent il me fait les pires brimades ; je veux devenir ton ami complet, Snorri, et que tu entreprennes les poursuites pour mes esclaves qu'Arnkell a fait tuer, et je ne réclamerai pas toutes les compensations pour moi-même. » Snorri répondit : « Je ne veux pas m'immiscer dans des litiges entre toi et ton fils. » Thórólfr répondit : « Tu n'es aucunement ami d'Arnkell, et il peut se faire que je te semble rapace, mais tel ne sera pas le cas ; je sais, dit-il, que tu voudrais que le Krákunes[2] et la forêt qui le couvre et qui est la chose la plus précieuse du district t'appartiennent ; je vais te remettre maintenant tout cela, mais toi, tu entreprendras les poursuites pour mes esclaves, et tu pousseras cette affaire si bravement que ton importance s'en accroîtra et que ceux qui m'ont déshonoré verront bien qu'ils ont exagéré ; je veux aussi qu'on n'épargne aucun des hommes qui ont pris part à la chose, qu'ils me soient apparentés de près ou de loin. » Snorri estimait avoir grand besoin de la forêt. Et l'on dit qu'il fit transaction sur la terre et entreprit de faire des poursuites pour les esclaves. Thórólfr revint chez lui ensuite, fort satisfait, mais on n'approuva guère cette façon de faire.

Au printemps, Snorri fit intenter un procès devant le thing de Thórsnes, contre Arnkell, pour le meurtre des esclaves. Tous deux rassemblèrent quantité d'hommes pour ce thing, et Snorri présenta la cause. Quand ce procès vint en jugement, Arnkell réclama un verdict d'acquittement sur le témoignage de cinq voisins[1], et argua pour sa défense que les esclaves avaient été saisis en train d'entretenir le feu pour incendier la ferme. Alors, Snorri argua que les esclaves se trouvaient bien hors-la-loi sur le lieu même où avait eu lieu ce méfait « mais que vous les ayez transportés à Vadilshöfdi et les y ayez tués, je crois qu'à cet endroit-là, ils n'étaient pas hors-la-loi[2]. » Snorri maintint donc l'accusation et invalida le verdict des cinq voisins d'Arnkell. Après cela, des gens intervinrent pour les réconcilier et l'on parvint à des accords. Les frères, Styrr et Vermundr arbitreraient la cause. Ils fixèrent douze onces de compensation[3] pour chacun des esclaves. Cette somme devait être versée immédiatement pendant le thing. Quand l'argent fut payé, Snorri donna la bourse à Thórólfr. Celui-ci la prit et dit : « Je ne m'attendais pas, quand je t'ai donné ma terre, que tu poursuivrais cette affaire aussi mesquinement, mais ce que je sais, c'est qu'Arnkell, si je m'en étais remis à lui, ne m'aurait pas défendu de telle sorte que je reçoive des compensations de ce genre pour mes esclaves. » Snorri répondit : « Je déclare que tu sors sans honte de cette affaire, mais je n'engagerai plus mon honneur pour ta mauvaise volonté et ta méchanceté. » Thórólfr répondit : « Il y a de fortes chances pour que je ne te charge plus de mes procès. Et que le malheur veille à votre porte, à vous autres, gens du district ! » Après cela, on quitta le thing. Arnkell et Snorri étaient mécontents des conclusions de ce procès, mais c'était tout de même Thórólfr qui l'était le plus.

CHAPITRE XXXII

On dit qu'il arriva qu'Orlyggr d'Orlygsstadir tomba malade. Quand il fut proche de sa fin, Úlfarr, son frère, le veilla. Il mourut de cette maladie. Dès qu'Orlyggr fut

mort, Úlfarr envoya chercher Arnkell. Celui-ci alla immédiatement à Orlygsstadir, et lui et Úlfarr s'approprièrent tout le bien qui était amassé là. Mais quand les fils de Thorbrandr apprirent le décès d'Orlyggr ils allèrent à Orlygsstadir réclamer le bien qui s'y trouvait, déclarant que ce qui avait appartenu à leur affranchi était leur propriété. Mais Úlfarr rétorqua que c'était à lui qu'il appartenait de reprendre l'héritage de son frère. Ils demandèrent quelle était la position d'Arnkell. Celui-ci déclara qu'Úlfarr ne serait dévalisé par personne tant que durerait leur association, s'il pouvait en décider[1].

Les fils de Thorbrandr s'en allèrent alors, se rendirent d'abord à Helgafell dire la chose à Snorri le Godi et lui demandèrent assistance, mais Snorri déclara qu'il n'entrerait pas en litige avec Arnkell pour cette affaire, pour la raison qu'ils s'y étaient si mal pris pour commencer qu'Arnkell et Úlfarr avaient été les premiers à mettre la main sur les biens. Les fils de Thorbrandr déclarèrent qu'il n'était plus un chef s'il ne se souciait pas de cette affaire.

L'automne suivant, Arnkell fit chez lui un grand festin. Il avait l'habitude de convier Úlfarr, son ami, à toutes les invitations et de le renvoyer toujours avec des cadeaux. Le jour où les gens devaient quitter le banquet, Thórólfr l'Estropié s'en alla de chez lui. Il alla trouver Gils le Devin[2], son ami — il habitait dans le Thórsárdalr, à Spá-Gilsstadir — et lui demanda de venir avec lui à la crête d'Úlfarsfell. Thórólfr était accompagné d'un de ses esclaves. Quand ils furent arrivés sur la crête, Thórólfr dit : « Úlfarr passera par là en revenant de la fête, et il y a de grandes chances pour qu'il rapporte d'honorables présents. Je voudrais donc, Gils le Devin, dit-il, que tu ailles à sa rencontre, t'embusques contre lui en bas de l'enclos d'Úlfarsfell et que tu le tues. Pour cela, je te donnerai trois marcs d'argent, et je paierai compensation pour le meurtre. Quand tu auras tué Úlfarr, tu lui prendras les objets de valeur qu'il a reçus d'Arnkell, tu courras vers la côte le long d'Úlfarsfell jusqu'au Krákunes, et si des gens te poursuivent, abrite-toi dans les bois. Viens me trouver ensuite, et je veillerai à ce qu'il ne t'arrive pas de mal. » Pour la raison que Gils le Devin avait beaucoup de bouches à nourrir et qu'il avait besoin d'argent, il avala cette mouche[3] et s'en alla à l'extérieur de l'enclos d'Úlfars-

fell. Il vit alors qu'Úlfarr remontait de Bólstadr et qu'il avait un magnifique bouclier qu'Arnkell lui avait donné, ainsi qu'une épée tout ornementée. Quand ils se rencontrèrent, Gils le Devin demanda à voir l'épée. Il flatta Úlfarr d'abondance, disant que c'était un noble homme puisqu'on le trouvait digne de recevoir des chefs d'aussi honorables présents. Úlfarr s'en tortilla la barbe de plaisir et lui remit l'épée et le bouclier. Gils dégaina immédiatement l'épée et en transperça Úlfarr. Après cela, il courut vers la côte le long d'Úlfarsfell jusqu'au Krákunes.

Arnkell se trouvait dehors. Il vit un homme courir avec un bouclier qu'il lui sembla reconnaître. Il était sûr qu'Úlfarr n'aurait pas abandonné ce bouclier de son plein gré. Il ordonna alors à ses gens de poursuivre l'homme « et au cas, dit-il, où cela proviendrait des conseils de mon père et que cet homme ait causé la mort d'Úlfarr, vous le tuerez immédiatement, qui que ce soit, et ne le laisserez pas paraître devant moi ». Alors Arnkell monta à Úlfarsfell. On y trouva Úlfarr mort. Thórólfr l'Estropié vit que Gils le Devin courait vers la côte le long d'Úlfarsfell et qu'il avait un bouclier. Il se dit alors qu'il savait comment les choses s'étaient passées avec Úlfarr. Aussi dit-il à l'esclave qui l'accompagnait : « Maintenant, tu vas aller à Kársstadir, dire aux fils de Thorbrandr qu'ils aillent à Úlfarsfell et qu'ils ne se laissent plus dépouiller de l'héritage de leur affranchi, comme précédemment, parce qu'Úlfarr vient d'être tué. » Puis Thórólfr s'en alla chez lui, estimant avoir fort bien besogné.

Mais ceux qui poursuivaient Gils le Devin purent s'en emparer près de la falaise qui domine le rivage. Ils obtinrent de lui toute la vérité [sur cette affaire]. Quand il eut tout raconté tel que cela s'était passé, ils le mirent à mort et l'enterrèrent sous des pierres[1], là, près de la falaise, mais ils s'emparèrent des objets de valeur et les portèrent à Arnkell.

L'esclave de Thórólfr arriva à Kársstadir et transmit aux fils de Thorbrandr le message de Thórólfr. Alors, ils se rendirent à Úlfarsfell, mais quand ils y arrivèrent, Arnkell s'y trouvait déjà avec beaucoup d'hommes. Les fils de Thorbrandr réclamèrent alors le bien qui avait appartenu à Úlfarr, mais Arnkell fit valoir les déclarations des témoins qui avaient assisté au marché conclu entre Úlfarr et lui, et dit qu'il se tiendrait à ce marché, car ils

avaient agi strictement selon la loi dans cette affaire. Il leur demanda de ne pas faire de réclamations sur ce bien, déclarant qu'il le conserverait comme son propre patrimoine. Les fils de Thorbrandr virent bien qu'ils n'avaient plus qu'à s'en aller. Alors, ils allèrent de nouveau à Helgafell, dire à Snorri le Godi où on en était venu et lui demander assistance. Snorri dit qu'une fois de plus, ils avaient joué plus tard qu'Arnkell « et vous ne lui prendrez plus un sou dans la main, dit-il, pour la raison qu'il s'est déjà emparé des biens meubles; mais les terres restent à votre portée; les auront ceux qui auront la main la plus forte. Il y a pourtant de grandes chances pour qu'Arnkell prenne le meilleur sur vous, comme dans les autres démêlés que vous avez eus avec lui. Il est également vrai de dire que ce qui arrive à beaucoup peut bien vous arriver à vous aussi, car Arnkell opprime tout le monde, ici dans le district, et cela durera tant qu'il vivra, que ce soit longtemps ou non. » Thorleifr le Gouailleur répondit : « Tu dis vrai, Snorri; on peut bien dire que c'est pitié que tu ne redresses pas notre cause contre Arnkell, car tu ne poursuis à fond aucune action contre lui lorsque vous avez à débattre entre vous. » Là-dessus, les fils de Thorbrandr rentrèrent chez eux, et cette affaire leur pesait beaucoup.

CHAPITRE XXXIII

Snorri le Godi envoya travailler dans la forêt de Krákunes et y fit abattre beaucoup de bois. Thórólfr l'Estropié estima que c'était gâter la forêt. Alors, il alla à Helgafell demander à Snorri de la lui rendre, déclarant qu'il la lui avait prêtée, pas donnée. Snorri dit que la chose serait plus claire quand ceux qui avaient assisté au marché en témoigneraient. Il déclara également qu'il ne lâcherait pas la forêt, à moins qu'ils ne témoignent contre lui. Alors, Thórólfr s'en alla : il était d'humeur exécrable. Il alla à Bólstadr, trouver Arnkell, son fils. Celui-ci fit bon accueil à son père et lui demanda l'objet de sa visite. Thórólfr répondit : « Le but de ma venue ici est que je trouve à redire à ce que nous soyons en froid. Je voudrais que

nous y renoncions à présent, et que nous vivions en bons termes, comme doivent le faire des parents, parce qu'il est contre nature que nous ne soyons pas réconciliés, d'autant qu'il me semble que nous pourrions prendre de l'importance ici, dans le district, grâce à ta valeur et à mes conseils. — Je ne souhaite rien davantage, dit Arnkell, que d'améliorer nos relations. — Je veux, dit Thórólfr, que, pour commencer à manifester notre réconciliation, et notre amitié, nous réclamions la forêt de Krákunes à Snorri le Godi. La pire chose serait qu'il nous brime. Or à présent, il ne veut plus me rendre la forêt, et il déclare que je la lui ai donnée, mais c'est un mensonge », dit-il. Arnkell répondit : « Ce n'est pas par amitié pour moi que tu as remis la forêt à Snorri, et ce n'est pas ta méchanceté qui me fera me disputer avec lui là-dessus. Je sais bien qu'il n'a pas de titres légaux sur cette forêt, mais je ne veux pas que, pour prix de ton mauvais vouloir, tu aies à te réjouir de nos démêlés. — Je crois, dit Thórólfr, que tu t'en abstiens plus par lâcheté que pour m'empêcher de m'amuser à vous voir vous disputer. — Crois ce que tu veux là-dessus, dit Arnkell, mais je n'entrerai pas en litige avec Snorri dans l'état présent des choses à propos de cette forêt. » Là-dessus, le père et le fils se quittèrent, Thórólfr l'Estropié revint chez lui, extrêmement mécontent de son lot et s'estimant brimé.

Il arriva chez lui le soir et ne parla à personne. Il s'assit dans son haut-siège et ne mangea pas. Il resta assis quand les gens allèrent dormir. Le lendemain matin, quand les gens se levèrent, il était encore assis là, et il était mort. Alors la maîtresse de maison envoya un homme à Arnkell pour l'informer de la mort de Thórólfr. Arnkell monta à Hvammr avec quelques hommes de sa maison. Quand ils y arrivèrent, il s'assura que son père était mort, assis dans son haut-siège. Tout le monde était plein de frayeur parce qu'on trouvait quelque chose de bizarre à cette mort. Arnkell entra alors dans la salle, puis avança le long de l'estrade [pour arriver] derrière Thórólfr. Il ordonna à tout le monde de ne pas s'avancer sur lui tant qu'on ne lui aurait pas fermé les yeux, la bouche et les narines. Il saisit alors Thórólfr par les épaules et il dut employer toutes ses forces pour le descendre du haut-siège. Puis il lui enveloppa la tête d'un linge et fit la toilette funéraire selon la coutume. Après cela, il fit

démolir le mur derrière lui et le fit tirer dehors par là[1]. Ensuite, des bœufs furent attelés à un traîneau : on y plaça Thórólfr et ils le conduisirent en haut du Thórsárdalr; ce ne fut pas sans résistance qu'il arriva à l'endroit où il devait être [enterré]. Là, ils l'inhumèrent solidement, sous un tas de pierres. Après cela, Arnkell alla à Hvammr et s'appropria tout le bien qui était amassé là, et qui avait appartenu à son père. Il y passa trois nuits et il ne se passa rien pendant ce temps-là. Ensuite, il revint chez lui.

CHAPITRE XXXIV

Après la mort de Thórólfr l'Estropié, beaucoup de gens trouvèrent qu'il ne faisait pas bon demeurer dehors dès que le soleil était couché. Quand l'été fut passé, on s'aperçut que Thórólfr ne reposait pas en paix. On ne pouvait jamais rester dehors en paix dès que le soleil était couché. En outre, il se fit que les bœufs qui avaient tiré Thórólfr devinrent ensorcelés[2] et que tout le bétail qui s'approchait de la tombe de Thórólfr devenait furieux et meuglait jusqu'à ce qu'il en meure. Le berger de Hvammr revenait souvent à la maison [disant que] Thórólfr l'avait chassé. En automne, à Hvammr il arriva que ni le berger ni les moutons ne revinrent à la maison. Le lendemain matin, on alla les chercher. On découvrit le berger, mort, à peu de distance de la tombe de Thórólfr. Il était tout noir comme du charbon, tous les os brisés. Il fut enterré sous un tas de pierres à côté de Thórólfr. Quant aux moutons qui étaient allés dans la vallée, on en découvrit une partie morts, le reste s'étant enfui dans la montagne : on ne les retrouva jamais. Si les oiseaux se posaient sur la tombe de Thórólfr, ils tombaient morts. Cela atteignit un tel point que personne n'osait plus mener le bétail paître dans la vallée. Souvent, dehors, les gens entendaient de grands rugissements, à Hvammr la nuit. On découvrit également que quelqu'un hantait la salle commune[3]. Quand vint l'hiver, Thórólfr se montra souvent dans la ferme, s'attaquant surtout à la maîtresse de maison. Il en résulta du mal pour beaucoup de gens, et il s'en fallut de peu qu'elle-même ne devînt folle. Finalement, la maîtresse de

maison périt de ces maux. Elle fut également transportée en haut du Thórsárdalr et on l'enterra sous un tas de pierres à côté de Thórólfr.

Après cela, les gens s'enfuirent de la ferme. Alors, Thórólfr se mit à hanter tant d'endroits que toutes les fermes de la vallée furent abandonnées. Ses réapparitions atteignirent un tel degré qu'il mit à mort quelques hommes et que les autres s'enfuirent. On aperçut tous les gens qui étaient morts cheminant en compagnie de Thórólfr[1]. On se plaignait fort de ces ennuis. On estimait qu'il revenait à Arnkell d'arranger cela. Celui-ci avait invité chez lui tous ceux qui préféraient cela à s'en aller ailleurs. En effet : où que se trouvât Arnkell, Thórólfr et sa bande ne faisaient jamais de mal. Tout le monde avait si peur des apparitions de Thórólfr que nul n'osa entreprendre de voyages en hiver, même si l'on avait des courses à faire.

Quand l'hiver fut passé, le printemps commença bien. Lorsque le sol fut complètement dégelé, Arnkell envoya un homme à Kársstadir chercher les fils de Thorbrandr et leur demander de venir avec lui transporter Thórólfr loin du Thórsárdalr, et chercher un autre endroit pour l'enterrer. À cette époque-là comme aujourd'hui, les gens étaient tenus de transporter les morts à leur tombe si on les y convoquait[2]. Mais quand les fils de Thorbrandr entendirent cela, ils dirent qu'ils n'étaient tenus en rien de délivrer Arnkell ou ses gens de leurs ennuis. Alors le vieux Thorbrandr dit : « Il est obligatoire, dit-il, de faire toutes les démarches auxquelles on est tenu par la loi, et l'on vous demande maintenant chose qu'il ne vous appartient pas de refuser. » Alors Thóroddr dit au messager : « Va dire à Arnkell que je ferai cette expédition pour nous autres, les frères, que je viendrai à Úlfarsfell et que nous nous rencontrerons là. » Le messager alla donc dire la chose à Arnkell. Celui-ci prépara son expédition. Ils étaient douze en tout. Ils emmenaient avec eux un traîneau, des bœufs et des instruments pour creuser. Ils allèrent d'abord à Úlfarsfell et y trouvèrent Thóroddr Thorbrandsson qui était accompagné de deux hommes. Ils montèrent sur la crête, arrivèrent dans le Thórsárdalr jusqu'au tertre de Thórólfr, ouvrirent le tertre et y trouvèrent Thórólfr non décomposé. Il était maintenant des plus hideux à voir. Ils le sortirent de la tombe, le

placèrent dans le traîneau, y attelèrent deux bœufs puissants et le remontèrent en haut de la crête d'Úlfarsfell. Les bœufs étaient alors épuisés. On en prit d'autres et ils tirèrent [le cadavre] vers l'intérieur sur la crête. Arnkell avait l'intention de le transporter à Vadilshöfdi et de l'enterrer là. Mais quand ils furent arrivés au bord de la crête, les bœufs s'emballèrent, se dételèrent aussitôt, coururent immédiatement en avant de la crête, se dirigèrent vers la côte en suivant la pente en haut de l'enclos d'Úlfarsfell, allèrent de là jusqu'à la mer et y crevèrent tous les deux. Thórólfr était si lourd que les hommes ne purent le déplacer sur une distance appréciable. Ils le transportèrent alors sur un petit promontoire qui se trouvait à proximité et l'y enterrèrent. L'endroit s'appela ensuite Baegifótshöfdi[1]. Arnkell fit ensuite construire un mur en travers du promontoire en remontant du tertre, si haut que nul ne pût passer par-dessus hormis les oiseaux volant, et on en voit encore les traces. Thórólfr y reposa en paix tout le temps qu'Arnkell vécut[2].

CHAPITRE XXXV

Bien que Thórólfr y eût trouvé à redire, Snorri faisait travailler malgré tout dans la forêt de Krákunes, mais Arnkell le Godi fit savoir qu'il estimait que la prise de possession de la forêt ne s'était pas passée légalement, que Thórólfr l'avait spolié de son héritage quand il avait remis cette forêt à Snorri le Godi[3]. Un été, Snorri envoya ses esclaves travailler dans la forêt. Ils abattirent du bois de construction en quantité, l'empilèrent puis revinrent à la maison. Quand ce bois de construction fut sec, Arnkell fit mine de vouloir le faire transporter chez lui encore que cela ne se produisit pas. Toutefois, il demanda à son berger de s'assurer du moment où Snorri ferait chercher le bois, et de le lui dire.

Quand le bois fut sec, Snorri envoya trois de ses esclaves le chercher. Il envoya Haukr, son suivant[4], pour accompagner les esclaves et pour les protéger. Ils allèrent ensuite charger le bois sur douze chevaux, puis ils se mirent en route vers la maison. Le berger d'Arnkell vit

leur expédition et le lui dit. Arnkell prit ses armes, se mit à leur poursuite et put les rejoindre à l'extérieur de la Svalgsá, vers Hólar. Dès qu'il fut arrivé derrière, Haukr sauta de selle et jeta sa lance sur Arnkell : elle se ficha dans le bouclier et il ne fut pas blessé. Alors Arnkell sauta de cheval et jeta sa lance sur Haukr : elle l'atteignit au milieu du corps et il tomba à l'endroit qui s'appelle maintenant Hauksá[1]. Quand les esclaves virent que Haukr était tué, ils prirent leurs jambes à leur cou et coururent sur le chemin de la maison, et Arnkell les pourchassa jusqu'à Oxnabrekkur[2]. Là, il rebroussa chemin et ramena chez lui les chevaux chargés de bois. Il enleva le bois, les fit relâcher, leur attachant sur le dos les cordes [qui avaient servi à lier le bois]. On les dirigea ensuite vers la côte le long de la montagne; ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Helgafell. On apprit alors les nouvelles. Tout resta tranquille cette saison-là.

Mais au printemps suivant, Snorri le Godi intenta un procès pour le meurtre de Haukr, devant le thing de Thórsnes, et Arnkell intenta un procès en proscription contre Haukr pour attaque faite à sa personne[3]. De part et d'autre, ils eurent quantité d'hommes pour le thing, et ils poussèrent ces procès avec grande ardeur. Les conclusions de l'affaire furent que Haukr fut proscrit pour agression et que la cause de Snorri fut déclarée nulle et non avenue. Ils quittèrent le thing dans cet état; l'atmosphère était menaçante cet été-là.

CHAPITRE XXXVI

Il y avait un homme qui s'appelait Thorleifr. Il était des fjords de l'est et avait été condamné pour fornication[4]. Il vint à Helgafell en automne et demanda l'hospitalité à Snorri le Godi. Celui-ci le renvoya, mais ils parlèrent fort longtemps avant qu'il ne s'en allât. Après cela, Thorleifr alla à Bólstadr, y arriva le soir et y passa la nuit. Le lendemain matin, Arnkell se leva de bonne heure et se mit à reclouer ses portes extérieures. Quand Thorleifr se leva, il alla voir Arnkell et lui demanda l'hospitalité. Arnkell répondit plutôt froidement et demanda s'il était allé voir

Snorri le Godi. « Je l'ai rencontré, dit Thorleifr. Il n'a rien voulu savoir pour me recevoir, et d'ailleurs, ça ne me plaît guère, dit Thorleifr, d'assister un homme qui cherche toujours à léser les autres, quel que soit son opposant. — Je n'ai pas l'impression, dit Arnkell, que Snorri aurait fait une affaire en te nourrissant pour prix de tes services. — C'est de toi, Arnkell, dit Thorleifr, que je veux recevoir l'hospitalité. — Je n'ai pas l'habitude, dit Arnkell, d'engager des hommes qui ne sont pas du district. » Ils en débattirent un moment, Thorleifr continuant à présenter sa requête et Arnkell refusant. Arnkell avait posé une herminette pour percer des trous dans la poutre transversale du portail. Thorleifr la ramassa, la brandit rapidement par-dessus sa tête et voulut l'enfoncer dans la tête d'Arnkell. Quand celui-ci entendit le bruit, il esquiva le coup, souleva Thorleifr en le serrant contre sa poitrine : on sentit bien la différence de force, car Arnkell était très vigoureux. Il abattit au sol Thorleifr si brutalement qu'il en fut presque assommé et que la hache lui échappa des mains. Arnkell put s'en emparer, l'enfonça dans la tête de Thorleifr et lui fit une blessure mortelle. Le bruit courut que Snorri le Godi avait envoyé cet homme pour tuer Arnkell. Snorri ne se soucia pas de cette affaire et en laissa parler chacun comme il le voulait. Cette année-là passa sans événements.

CHAPITRE XXXVII

L'automne suivant, aux nuits d'hiver[1], Snorri le Godi fit un grand festin d'automne et y invita ses amis. On y but de la bière[2], et ferme. On s'amusa beaucoup tout en buvant. On y compara les mérites des hommes[3], pour savoir qui dans le district était le plus noble ou le plus grand chef. Les gens n'étaient pas d'accord sur un seul homme, comme c'est le cas le plus souvent si l'on joue à comparer les personnes. La plupart tenaient que Snorri était le plus noble homme; mais quelques-uns nommèrent Arnkell, et il y en eut encore quelques autres qui nommèrent Styrr. Alors qu'ils étaient en train d'en discuter, Thorleifr le Gouailleur dit : « À quoi bon discuter de cela

puisque tout le monde peut voir ce qu'il en est? — Que veux-tu dire, Thorleifr dirent-ils, te voilà bien affirmatif? — Il me semble que le plus grand, et de beaucoup, est Arnkell », dit-il. « Quelles raisons en donnes-tu? » dirent-ils. « Ce que je dis, dit-il, et c'est la vérité, c'est que Snorri le Godi et Styrr ne font qu'un en raison de leurs liens de parenté, mais aucun des hommes de la maison d'Arnkell et que Snorri a tués ne gît près de son enclos sans qu'on ait obtenu compensation pour lui, alors que Haukr, suivant de Snorri, qu'Arnkell a tué, gît ici près de son enclos. » Quoique ce fût vrai en fait, on trouva que c'était parler audacieusement, étant donné l'endroit où on se trouvait, et on cessa de parler de cela.

Quand les gens quittèrent le festin, Snorri choisit des présents pour ses amis. Il reconduisit les fils de Thorbrandr jusqu'à leur bateau, vers l'intérieur, au promontoire de Raudavík. Quand ils se quittèrent, Snorri alla à Thorleifr le Gouailleur et dit : « Voici une hache, Thorleifr, que je veux te donner. Elle a le plus long manche de toutes les haches que je possède. Pourtant, elle n'atteindra pas la tête d'Arnkell quand il s'occupe de son foin à Orlygsstadir si tu la brandis de chez toi dans l'Álptafjördr. » Thorleifr accepta la hache et dit : « Eh bien, dis-toi bien que je ne traînerai pas à brandir cette hache contre Arnkell quand tu seras prêt à venger Haukr, ton suivant. » Snorri répondit : « J'estime que vous me devez bien, vous autres fils de Thorbrandr de guetter le moment où l'occasion se présentera d'attaquer Arnkell. Au cas où la chose prendrait forme et que vous m'en avertissiez, blâmez-moi alors si je ne viens pas vous retrouver. » Ils se quittèrent là-dessus, chacun se déclarant prêt à mettre Arnkell à mort, et les fils de Thorbrandr devant espionner ses faits et gestes.

Très tôt en hiver, il y eut des formations de glace, et tous les fjords furent pris. Freysteinn le Coquin gardait les moutons dans l'Álptafjördr. Il avait été placé là pour guetter si l'occasion se présenterait pour Arnkell. Ce dernier était grand travailleur et il employait ses esclaves tous les jours du lever au coucher du soleil. Il s'occupait des deux terres, celles d'Úlfarsfell et celles d'Orlygsstadir, personne ne les ayant reprises par crainte des fils de Thorbrandr[1]. L'hiver, Arnkell avait coutume d'emporter le foin d'Orlygsstadir pendant la nuit, quand la nouvelle

lune brillait, parce que les esclaves travaillaient toute la journée. Il ne prit pas garde non plus si les fils de Thorbrandr s'apercevraient qu'on transportait le foin.

Une fois, en hiver avant Jól, Arnkell se leva pendant la nuit et réveilla trois de ses esclaves; l'un d'eux s'appelait Ófeigr. Arnkell alla avec eux à Orlygsstadir; ils emmenaient quatre bœufs et deux traîneaux.

Les fils de Thorbrandr eurent vent de leur expédition et Freysteinn le Coquin alla immédiatement pendant la nuit jusqu'à Helgafell par les glaces : il y arriva alors que les gens étaient allés au lit depuis un moment. Il réveilla Snorri le Godi. Celui-ci demanda ce qu'il voulait. Il répondit : « Le vieil aigle vient de s'envoler et de se poser sur la charogne d'Orlygsstadir. » Snorri se leva et ordonna à ses hommes de s'habiller. Quand ils furent habillés, ils prirent leurs armes et allèrent à neuf en tout par les glaces jusqu'à l'Álptafjördr. Lorsqu'ils arrivèrent au fond du fjord, les fils de Thorbrandr vinrent à leur rencontre, à six en tout. Ils montèrent ensuite jusqu'à Orlygsstadir. Quand ils y arrivèrent, un des esclaves [d'Arnkell] était parti à la maison avec un traîneau chargé, et Arnkell et les deux autres étaient en train d'en charger un autre. Arnkell et ses hommes virent des hommes en armes monter de la mer. Ófeigr dit que cela avait tout l'air d'une bataille en perspective « et la seule chose à faire, c'est d'aller à la maison ». Arnkell répondit : « Je vais vous donner un bon conseil : que chacun fasse ce qu'il tient pour le meilleur. Vous deux, courez à la maison et réveillez mes suivants. Il faut qu'ils viennent rapidement me retrouver. L'enclos à foin, ici, constitue une bonne redoute. C'est là que je me défendrai, si ce sont des ennemis, parce que j'estime que cela vaut mieux que de s'enfuir. Il faudra du temps pour me vaincre. Mes hommes me rejoindront rapidement si vous accomplissez bravement votre mission. » Dès qu'Arnkell eut dit cela, les esclaves prirent leurs jambes à leur cou. Ófeigr était le plus rapide. Il avait si peur[1] qu'il en perdit presque l'esprit. Il courut dans la montagne, se jeta dans une cascade et y périt[2]. L'endroit s'appelle Ófeigsfors[3]. L'autre esclave courut à la ferme. Quand il y arriva, son camarade qui rentrait le foin s'y trouvait. Il cria à l'esclave qui courait de l'aider à rentrer le foin. Et il se trouva que

cette besogne ne répugnait pas à ce dernier, car il s'y mit avec lui.

Maintenant, il faut revenir à Arnkell. Il reconnut Snorri le Godi et les siens. Alors, il arracha l'un des patins du traîneau et le monta dans l'enclos avec lui. L'enceinte de l'enclos était élevée et il y avait beaucoup de foin à l'intérieur, en sorte que l'endroit constituait un bon retranchement[1]; le foin avait été enlevé près d'un mur, et c'est là que se tint Arnkell.

Quand Snorri et les autres arrivèrent à l'enclos, on ne mentionne pas qu'ils se soient adressé la parole, et ils l'attaquèrent immédiatement, à coups de lance surtout. Mais Arnkell para les coups avec le patin et les manches de leurs lances volèrent en éclats. Arnkell n'était pas blessé. Quand ils eurent perdu leurs armes de jet, Thorleifr le Gouailleur courut sur l'enclos, sauta sur la palissade, l'épée brandie, mais Arnkell le frappa du patin du traîneau et Thorleifr se laissa retomber pour éviter le coup. Mais le patin frappa la palissade, rebondit à cause des mottes de gazon gelé et se cassa à la hauteur des trous de fixation. Un morceau vola en dehors de l'enclos. Arnkell avait monté son épée et son bouclier sur le tas de foin. Il ramassa ces armes et s'en servit pour se défendre, mais s'exposa alors à être blessé. Ils parvinrent à monter dans l'enclos pour l'attaquer, mais Arnkell sauta sur le tas de foin et se défendit de là un moment. Pourtant, les conclusions de l'affaire furent qu'Arnkell périt et ils le recouvrirent de foin là, dans l'enclos. Après cela, Snorri et les siens s'en allèrent chez eux à Helgafell.

Sur la mort d'Arnkell, Thormódr Trefilsson a composé cette strophe :

26. *Le vaillant Snorri*
Donna suffisante pâture
Au corbeau
Par son épée;
Il s'acquit renommée
Par la victoire dans son jeune âge;
Il frappa de l'épée la poitrine
Quand il abattit Arnkell.

Maintenant, il faut dire des esclaves d'Arnkell qu'ils entrèrent dans la maison quand ils eurent engrangé le foin et ils enlevèrent leurs manteaux de peau. Alors les suivants d'Arnkell se réveillèrent et demandèrent où il était.

Ce fut alors comme si l'esclave sortait du sommeil et il répondit : « C'est vrai, il doit être en train de se battre à Orlygsstadir contre Snorri le Godi. » Alors les hommes se levèrent d'un bond, s'habillèrent, allèrent à Orlygsstadir en toute hâte et trouvèrent Arnkell, leur maître, mort. Tout le monde le pleura car, de tous les hommes, il fut le meilleur en toutes choses, selon l'ancienne foi : très sage, de bon caractère, généreux, plus audacieux que quiconque, on pouvait compter sur lui et c'était un homme tout à fait accompli. Il eut aussi le dessus dans tout litige, quel que fût son adversaire, et cela lui valut des envieux, comme on vient d'en avoir la preuve.

Ils prirent le cadavre d'Arnkell, l'ensevelirent et le transportèrent à sa tombe. Il fut couché dans un tertre près de la mer à l'extrémité de Vadilshöfdi : ce tertre est aussi vaste qu'un grand enclos à foin[1].

CHAPITRE XXXVIII

Après le meurtre d'Arnkell, l'héritage et les poursuites judiciaires revenaient aux femmes[2] et, pour cette raison, on n'entreprit pas d'aussi grandes poursuites pour ce meurtre qu'on aurait pu le penser, étant donné la noblesse de l'homme. Toutefois, on fit la paix au thing sur ce meurtre et les seules proscriptions imposées furent que Thorleifr le Gouailleur passerait trois hivers à l'étranger, parce que c'est à lui que l'on attribua la blessure mortelle d'Arnkell. Mais comme les poursuites entreprises n'avaient pas été aussi fermes qu'il eût paru convenable pour un chef aussi important que l'avait été Arnkell, les gouvernants firent passer une loi sur le fait que jamais plus une femme ou un tout jeune homme de moins de onze hivers[3] ne seraient plaignants principaux pour un meurtre, et cela a toujours été maintenu depuis[4].

CHAPITRE XXXIX

Thorleifr le Gouailleur se prit un passage pendant l'été avec des marchands qui se préparaient à partir dans le Straumfjördr et il resta dans la suite du capitaine. La coutume des marchands était alors de ne pas avoir de maître queux et les compagnons d'une même tablée[1] tiraient eux-mêmes au sort entre eux pour savoir qui s'occuperait de la cuisine jour après jour. Tous les marins devaient aussi boire ensemble. Le baril contenant l'eau devait se trouver près du mât, fermé d'un couvercle, et il y avait encore de l'eau dans des fûts où l'on puisait pour compenser ce qu'on avait pris dans le baril.

Quand ils furent presque prêts à partir, un homme arriva là, à Búdarhamarr[2]. Il était de grande taille et il portait un fardeau sur le dos. Il parut quelque peu étrange aux gens. Il demanda le capitaine et on lui montra son baraquement. Il se débarrassa de son paquet près des portes du baraquement et entra. Il demanda si le capitaine voulait lui accorder le passage en mer. On lui demanda son nom. Il dit se nommer Arnbjörn fils d'Ásbrandr de Kambr et qu'il voulait aller à l'étranger chercher son frère, Björn, qui était allé à l'étranger quelques hivers auparavant et dont on n'avait plus de nouvelles depuis qu'il était allé au Danemark[3]. Les Norvégiens dirent que la cargaison était arrimée et qu'on ne pouvait pas la détacher. Il déclara que son équipement n'était pas si grand qu'il ne puisse le poser sur la cargaison. Et comme il leur parut que ce voyage était urgent pour lui, ils l'acceptèrent. Il fut le seul à ne pas avoir de compagnon de table, et on lui donna une place à l'avant du bateau, dans la proue. Dans son sac, il y avait trois cents de vadmel[4], douze manteaux de peau[5] et ses provisions pour le voyage. Arnbjörn était adroit de ses mains et travaillait volontiers, et les marchands l'aimaient bien. Ils eurent une traversée tranquille, arrivèrent en Hördaland et touchèrent terre sur un rocher éloigné de la côte. Là, ils préparèrent leur repas à terre.

C'était à Thorleifr le Gouailleur de faire la cuisine et il devait faire du gruau; Arnbjörn était à terre et se faisait

[également] du gruau. Il avait la marmite de campement que Thorleifr devait utiliser ensuite. Celui-ci monta à terre et demanda à Arnbjörn de lui donner la marmite, mais il n'avait pas encore cuit son gruau à la consistance voulue et était encore en train de le tourner dans la marmite. Thorleifr, debout, l'attendait. Alors, les Norvégiens crièrent, du bateau, que Thorleifr devait préparer le repas, disant qu'il était bien Islandais par sa lenteur[1]. Alors Thorleifr perdit patience, saisit la marmite en renversant par terre le gruau d'Arnbjörn, puis fit demi-tour. Arnbjörn resta assis, tenant à la main la louche avec laquelle il tournait son gruau. Il en frappa Thorleifr et le coup atteignit le cou. C'était un coup léger, mais comme le gruau était très chaud, Thorleifr fut brûlé au cou. Il dit : « Étant donné que nous sommes ici deux compatriotes, il n'y a pas lieu de donner à rire aux Norvégiens en les obligeant à nous séparer comme des chiens; mais on se souviendra de cela lorsque nous serons en Islande. » Arnbjörn ne répondit pas.

Ils mouillèrent là peu de nuits avant d'avoir bon vent pour aller à terre et ils déchargèrent leur bateau. Thorleifr resta en Norvège, mais Arnbjörn se prit un passage avec quelques marchands[2] vers l'est jusqu'à Vík, et, de là, il alla jusqu'au Danemark pour chercher Björn, son frère.

CHAPITRE XL

Thorleifr le Gouailleur passa deux hivers en Norvège, puis, retourna en Islande avec les mêmes marchands qu'à l'aller. Ils arrivèrent dans le Breidafjördr et touchèrent terre à Dögurdarnes. Thorleifr alla chez lui dans l'Álptafjördr en automne, fort content de lui-même, selon son habitude.

Ce même été, les frères Björn et Arnbjörn arrivèrent en Islande à Hraunhafnarós. Björn fut surnommé ensuite Champion de Breidavík. Arnbjörn rapportait en Islande un bon pécule et l'été même où il revint, il acheta aussitôt de la terre à Bakki dans le Hraunhöfn et s'y construisit une demeure au printemps suivant. Il passa l'hiver à Knörr chez Thórdr au regard fixe, son parent par

alliance[1]. Arnbjörn n'était en rien homme fastueux. Il était peu loquace en général, mais c'était pourtant le plus digne des hommes en toutes choses. Björn, son frère, était homme fort fastueux quand il revint en Islande, et il se conduisit bien parce qu'il s'était amélioré à suivre les coutumes des chefs étrangers. C'était un homme beaucoup plus beau qu'Arnbjörn mais il n'était nullement moins brave. Il avait fait preuve de bien plus de courage puisqu'il s'était promu à l'étranger[2].

Pendant l'été, alors qu'ils venaient d'arriver en Islande, une grande réunion eut lieu au nord de la lande, à Haugabrekkur, vers l'intérieur de Fródárós, et tous les marchands des bateaux y allèrent en habits de couleurs[3]. Quand ils arrivèrent à la réunion, il y avait là quantité de personnes. Thurídr, la maîtresse de Fródá s'y trouvait. Björn entra en conversation avec elle et personne ne s'en étonna. On pensait qu'il fallait s'attendre à ce qu'ils aient beaucoup à se dire, tant leur séparation avait été longue. Pendant la journée, il y eut des hommes qui se battirent. Un homme du nord [de l'île] y fut blessé à mort. On le transporta sous un buisson qui se trouvait sur le banc de sable. Sa blessure saignait abondamment, et il y eut une mare de sang sous le buisson. Le garçon Kjartan, le fils de Thurídr de Fródá, se trouvait là. Il avait une petite hache à la main. Il courut au buisson et trempa sa hache dans le sang. Quand les gens qui habitaient au sud de la lande quittèrent la réunion pour se rendre chez eux, Thórdr au regard fixe demanda quelle tournure avait prise la conversation que Björn avait eue avec Thurídr de Fródá. Björn dit qu'il en était content. Alors Thórdr demanda s'il avait vu dans la journée le garçon Kjartan, le fils de Thóroddr entre autres. « Je l'ai vu », dit Björn. « Que t'en semble ? » dit Thórdr. Alors Björn chanta cette strophe :

27.
J'ai vu le garçon
Courir dans le buisson
À la mare de sang
Avec un regard terrible :
Tout à fait mon portrait.
On dit aussi
Que cet enfant ne connaît pas
Son père, ô marin !

Thórdr dit : « Que va dire Thóroddr à présent ? Auquel

de vous deux doit appartenir ce garçon? » Alors Björn chanta une strophe :

28. *C'est à la femme à la svelte taille*[1]
De certifier
Les capacités de Thóroddr
— La femme blanche comme neige
M'aime d'amour —
Puisque cette femme de noble famille
A un fils qui me ressemble.
Je l'aime toujours.

Thórdr dit : « Pourtant, il semblerait que le meilleur pour vous deux soit de ne plus vous voir l'un l'autre. Essaie d'oublier Thurídr, Björn. — C'est sûrement un bon conseil, dit Björn, mais c'est loin de mon goût, encore qu'il y ait quelque différence de rang entre les hommes si l'on pense à Snorri le Godi, son frère à elle. — Fais ce que tu crois être le mieux » dit Thórdr. Et ils cessèrent de parler de cela. Björn alla chez lui à Kambr et reprit la direction de la propriété puisque son père était mort. En hiver, il reprit ses voyages à travers les montagnes vers le nord pour aller voir Thurídr. Tout mécontent qu'il en fût, Thóroddr ne voyait pas bien le moyen d'y remédier. Il repassait dans son esprit comment il avait été maltraité quand il avait trouvé à redire à leur situation et il voyait bien que Björn était maintenant beaucoup plus puissant qu'avant. Pendant l'hiver, Thóroddr paya Thorgríma la sorcière pour qu'elle déchaîne une tempête sur Björn quand il irait par les montagnes.

Un jour que Björn était allé à Fródá, quand il se prépara à rentrer chez lui le soir, le temps était sombre et il pleuvait un peu. Il fut prêt à partir assez tard. Quand il arriva dans les montagnes, le temps se refroidit et la neige tomba en rafales. Il faisait si sombre qu'il ne voyait pas le chemin devant lui. Après cela, une tempête éclata avec une bourrasque si violente que c'était à peine s'il pouvait se diriger. Ses habits se mirent alors à geler sur lui car il avait d'abord été tout trempé. Il s'égara tellement qu'il ne savait plus de quel côté prendre. Au cours de la nuit, il trouva une petite caverne en dessous d'une saillie, y pénétra et y passa la nuit : la demeure était froide. Alors Björn chanta :

29. *La femme qui étend les draps*
Dans le large lit

Ne serait pas satisfaite
De ma résolution
Si elle me savait,
Ô navigateur,
Couché seul et gelé
Dans une caverne!

Et il chanta encore:

30. *J'ai fait ouvrir de l'est par un bateau chargé*
La mer couverte de glace
Parce que la femme coquette
Nous aimait chaudement;
En bien des endroits j'ai abordé,
Epuisé par les voyages;
Et voici, hardi guerrier, que j'ai habité
Une caverne au lieu du lit d'une femme.

Björn resta trois nuits dans la caverne avant que la tempête ne s'apaise. Le quatrième jour, il sortit des montagnes et revint chez lui à Kambr; il était fort épuisé. Les gens de sa maison lui demandèrent où il était allé pendant la tempête. Björn chanta:

31. *Les exploits que nous accomplîmes*
Sous l'étendard doré de Styrbörn furent renommés;
Eiríkr, coiffé du heaume
Abattit maints hommes dans la bataille.
Mais voici que j'ai vagabondé
Désemparé par la lande
Car je ne reconnaissais pas le chemin
Dans les rafales humides provoquées par la vieille.

Björn resta chez lui le reste de l'hiver. Au printemps, Arnbjörn, son frère, fixa sa demeure à Bakki dans le Hraunhöfn, mais Björn résida à Kambr et eut maison d'une grande magnificence.

CHAPITRE XLI

Ce même printemps, au thing de Thórsnes, Thorleifr le Gouailleur fit sa requête et demanda en mariage Helga, fille de Thorlákr d'Eyrr, la sœur de Steinthórr d'Eyrr. Ce fut surtout Thormódr, son frère à elle, qui plaida la cause de Thorleifr: Thormódr avait épousé Thorgerdr, fille de

Thorbrandr la sœur de Thorleifr le Gouailleur. Mais quand cette requête fut présentée à Steinthórr, il la reçut froidement, et laissa plus ou moins la décision à ses frères[1]. Ils allèrent alors voir Thórdr au regard fixe. Quand cette requête lui fut présentée, il répondit ainsi : « Moi, je ne renverrai pas cette affaire à quelqu'un d'autre; je suis capable de prendre l'initiative; mais je dois te dire à ce sujet, Thorleifr, qu'il faudrait d'abord que les marques de gruau brûlant que tu as sur le cou depuis que tu fus rossé il y trois hivers en Norvège guérissent, avant que je ne te donne ma sœur en mariage. » Thorleifr répondit : « Je ne sais pas quelle chance le sort m'accordera pour venger cela, mais je voudrais bien qu'il ne s'écoule pas trois hivers avant que tu ne sois rossé [à ton tour]. » Thórdr répondit : « Je n'ai pas peur de tes menaces. »

Le lendemain matin, on organisa un jeu de mottes[2] près du baraquement des fils de Thorbrandr, et comme les fils de Thorlákr passaient auprès, une grosse motte de gazon vola et arriva sur la nuque de Thórdr au regard fixe; ce fut un coup si rude qu'il tomba pieds par-dessus tête. Quand il se releva, il vit que les fils de Thorbrandr riaient de lui à gorge déployée. Les fils de Thorlákr firent immédiatement demi-tour et dégainèrent leurs épées. Alors, les deux partis se ruèrent l'un sur l'autre et se battirent séance tenante. Plusieurs hommes furent blessés, mais aucun ne mourut. Steinthórr n'y avait pas assisté : il discutait avec Snorri le Godi. Quand les combattants eurent été séparés, on rechercha des conciliations et l'on se mit d'accord sur le fait que Snorri et Steinthórr arbitreraient. On déclara que l'agression commise sur Thórdr équivaudrait à un certain nombre des blessures, et que l'on paierait compensation pour les disparités. Et ils furent tous déclarés réconciliés quand ils revinrent chez eux.

CHAPITRE XLII

Cet été-là, un bateau arriva à Hraunhafnarós, et un autre à Dögurdarnes. Snorri avait des courses à faire au bateau de Hraunhöfn et il partit de chez lui avec quatorze

hommes. Quand ils arrivèrent au sud, au-delà des montagnes, dans le Dufgúsdalr, six hommes tout armés arrivèrent au galop derrière eux. C'étaient les fils de Thorbrandr. Snorri demanda où ils voulaient aller. Ils dirent qu'ils allaient au bateau de Hraunhafnarós. Snorri déclara qu'il ferait leurs courses et leur ordonna de rentrer chez eux et de ne pas provoquer les gens, disant que, souvent, il n'y avait pas besoin de grand-chose pour déclencher une querelle si des gens qui étaient déjà en mauvais termes venaient à se rencontrer. Thorleifr le Gouailleur répondit : « Il ne sera pas dit que nous n'ayons pas osé chevaucher par le district à cause des gens du Breidavík, mais tu peux bien aller chez toi si tu n'oses pas aller ton chemin quoique tu aies des courses à faire. » Snorri ne répondit pas. Ils allèrent ensuite vers la côte au-delà de la crête, puis jusqu'à Hofgardar, et de là le long de la mer par les dunes. Quand ils furent arrivés presque à l'embouchure de Hraunhöfn, les fils de Thorbrandr les quittèrent et remontèrent sur Bakki et lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, ils sautèrent de selle et voulurent entrer, mais ils ne purent briser le portail. Alors ils sautèrent sur le toit et se mirent à y faire un trou. Arnbjörn prit ses armes et se défendit de l'intérieur. Il frappait à travers le toit, leur infligeant des blessures. C'était le matin de bonne heure et le temps était ensoleillé.

Ce matin-là, les gens de Breidavík s'étaient levés tôt et voulaient aller jusqu'au bateau, mais quand ils arrivèrent devant l'Öxl[1], ils virent qu'un homme en beaux habits se tenait debout sur le toit de Bakki. Et ils reconnurent que ce n'était pas l'accoutrement d'Arnbjörn. Aussi Björn et les siens tournèrent-ils bride pour aller là-bas. Mais quand Snorri le Godi eut découvert que les fils de Thorbrandr avaient quitté sa compagnie, il se mit à leur poursuite. Quand il arriva à Bakki, ils étaient en train d'arracher le toit comme des furieux. Snorri leur ordonna de cesser et de ne pas provoquer d'hostilités tant qu'ils faisaient partie de sa suite. Et comme ils n'étaient pas parvenus à entrer, ils abandonnèrent l'attaque, comme Snorri le demandait, et l'accompagnèrent ensuite jusqu'au bateau. Les gens de Breidavík arrivèrent au bateau dans la journée : les uns et les autres restèrent dans leur propre groupe. L'atmosphère était menaçante et ils se tinrent mutuellement sur leurs gardes. Mais ni les uns ni les autres n'attaquèrent.

Les gens de Breidavík avaient plus de monde à la foire [que Snorri le Godi].

Le soir, Snorri le Godi alla à l'est de Hofgardar. Habitaient alors à cet endroit Björn et Gestr, son fils, le père de Refr de Hofgardar. Björn le Champion de Breidavík et les siens offrirent à Arnbjörn de poursuivre Snorri et les autres, mais Arnbjörn ne voulut pas et dit que les uns et les autres garderaient l'avantage qu'ils avaient pris, quel qu'il fût. Snorri et ses hommes rentrèrent chez eux le jour suivant, et les fils de Thorbrandr furent encore plus mécontents qu'avant de leur lot. L'automne s'écoula.

CHAPITRE XLIII

Le paysan Thorbrandr de l'Álptafjördr avait un esclave qui s'appelait Egill le Fort; c'était un homme très grand et très fort et il n'était pas content de la vie qu'il menait puisqu'il était réduit à l'esclavage. Il demandait souvent à Thorbrandr et à ses fils de lui donner sa liberté, offrant de faire pour cela tout ce qu'il pourrait. Un soir qu'Egill était allé aux moutons dans l'Álptafjördr, vers la côte, à proximité du Borgardalr, il vit, quand le soir s'avança, un aigle volant à l'ouest à travers le fjord. Un chien de chasse accompagnait Egill; l'aigle fondit sur le chien, le prit dans ses serres, revint vers l'ouest à travers le fjord jusqu'au tertre de Thórólfr l'Estropié et là, disparut de l'autre côté de la montagne[1]. Thorbrandr dit que ce fait présageait de grands événements.

En automne, les gens de Breidavík avaient coutume de faire des jeux de balle[2], à l'entrée de l'hiver, au pied de l'Öxl, au sud de Knörr — l'endroit s'est appelé ensuite Leikskálavellir[3] — et des hommes y venaient de tout le district. On y construisit de grandes halles à jeux. On y logeait et les gens y restaient un demi-mois ou davantage. Il y avait alors des gens de qualité dans le district qui était très peuplé, et la plupart des jeunes gens prirent part aux jeux, hormis Thórdr au regard fixe : on ne le lui permettait pas, pas tant à cause de sa grande force qu'en raison de son agressivité. Il était assis sur un tabouret et regardait. On estimait aussi que les frères, Björn et Arnbjörn,

ne pouvaient prendre part aux jeux non plus à cause de leur grande force, à moins qu'ils ne jouent entre eux.

Ce même automne, les fils de Thorbrandr dirent à Egill, leur esclave, que s'il voulait sa liberté, il fallait qu'il aille au jeu de balle, tuer quelqu'un des gens de Breidavík, Björn, Thórdr ou Arnbjörn, d'une manière ou d'une autre. Il y a des gens qui disent que cela fut fait sur le conseil de Snorri le Godi et qu'il lui avait conseillé de voir s'il pourrait se cacher à l'intérieur d'une halle : de là, il chercherait à tuer les gens. Il lui avait demandé de descendre par la passe au-dessus des halles de jeux, de le faire quand les feux pour le repas seraient allumés car, le soir, le vent venait de la mer et s'engouffrait dans la passe ; elle était alors pleine de fumée. Il lui aurait demandé d'attendre pour descendre que la passe fût remplie de fumée.

Egill entreprit ce voyage et alla d'abord vers la côte par les fjords, demandant après les moutons des gens de l'Álptafjördr et faisant mine d'être à leur recherche. Mais pendant qu'il faisait ce voyage, c'était Freysteinn le Coquin qui devait garder les moutons dans l'Álptafjördr. Le soir qu'Egill avait quitté la maison, Freysteinn alla aux moutons, à l'ouest en traversant la rivière, et quand il arriva à la faille qui s'appelle Geirvör, et qui descend à l'ouest de la rivière, il vit sur le sol une tête d'homme détachée et non recouverte. La tête chanta cette strophe :

32. *Rouge est Geirvör*
Du sang des hommes
Il faut qu'elle cache
Les crânes de maints héros[1].

Il dit cette apparition à Thorbrandr qui la prit pour un sinistre présage.

Revenons à l'expédition d'Egill : il alla vers la côte par les fjords, grimpa dans la montagne vers l'intérieur du promontoire de Búland, puis alla au sud en traversant les montagnes et se dirigea de telle sorte qu'il descendit dans la passe au-dessus des halles aux jeux ; il s'y cacha pendant le jour en regardant les jeux. Thórdr au regard fixe était assis près des jeux. Il dit : « Je me demande ce que c'est que je vois là-haut dans la passe, si c'est un oiseau ou si c'est un homme qui se cache et qui se redresse de temps en temps ; c'est quelque chose de vivant, dit-il ; je pense qu'il faudrait s'en assurer. » Mais il n'en fut rien, personne

d'autre que lui ne vit cela, aussi ne chercha-t-on pas. Ce jour-là, c'était au tour de Björn Champion de Breidavík, et de Thórdr au regard fixe de faire la cuisine; Björn devait faire le feu, et Thórdr, aller chercher de l'eau. Quand le feu fut fait, la fumée monta dans la passe, comme Snorri l'avait supposé. Alors Egill descendit en suivant la fumée, et se dirigea vers la halle. Les jeux n'étaient pas encore terminés, mais le jour était très avancé. Les feux se mirent à brûler fort et la halle s'emplit de fumée. Egill s'y rendit. Il s'était fort ankylosé dans la passe. Il avait des lacets de chaussures à glands[1], comme c'était la mode. L'un de ses lacets s'était dénoué et le gland traînait.

L'esclave entra dans le vestibule. Quand il pénétra dans la salle commune, il voulut avancer sans bruit parce qu'il vit que Björn et Thórdr étaient assis près du feu. Egill entendait s'affranchir pour toute sa vie dans un petit moment. Mais quand il voulut passer le seuil, il marcha sur le gland du lacet qui traînait; et quand il voulut lever l'autre pied, le gland fut pris, le fit trébucher et il tomba vers l'intérieur sur le plancher. Il y eut un vacarme aussi grand que si un quartier de bœuf écorché avait été jeté sur le plancher. Thórdr se leva d'un bond et demanda quel diable allait là. Björn se leva d'un bond également, se précipita sur Egill, put s'en emparer avant qu'il ne se remît sur pied et demanda qui il était. Il répondit : « C'est Egill, camarade Björn », dit-il. Björn demanda : « Quel Egill ? » — Egill de l'Álptafjördr », dit-il. Thórdr tira son épée et voulut le frapper. Mais Björn le retint et lui demanda de ne pas tuer l'homme si vite, « il faut d'abord lui faire dire la vérité ». Ils mirent alors des entraves aux pieds d'Egill; et le soir, quand les hommes revinrent à la halle, Egill dit, en sorte que tout le monde entendit, dans quel dessein son expédition avait été faite. Il resta là pendant la nuit et le lendemain matin, ils le conduisirent en haut dans la passe — elle s'appelle maintenant Egilsskard[2] — et l'y tuèrent.

La loi de ce temps-là était que, si quelqu'un tuait l'esclave de quelqu'un d'autre, il devait porter au domicile du propriétaire compensation pour l'esclave, et entreprendre ce voyage avant le troisième soleil après le meurtre; il s'agissait de payer douze onces d'argent[3]. Quand cette compensation pour l'esclave était versée légalement, il n'y

avait pas de poursuites. Après le meurtre d'Egill, les gens de Breidavík décidèrent de remettre la compensation pour l'esclave selon la loi; ils choisirent trente hommes parmi ceux des halles de jeux et c'était une troupe d'élite. Ils allèrent au nord par les montagnes et passèrent la nuit à Eyrr chez Steinthórr qui se joignit à leur expédition. Ils repartirent de là à soixante hommes qui allèrent vers l'intérieur par les fjords et passèrent la seconde nuit à Bakki chez Thormódr frère de Steinthórr. Ils convoquèrent alors Styrr et Vermundr leurs parents, pour cette expédition et ils étaient alors quatre-vingts en tout. Steinthórr envoya un homme à Helgafell pour savoir quel parti prendrait Snorri le Godi quand il apprendrait le rassemblement de ces troupes. Quand le messager arriva à Helgafell, Snorri le Godi était assis dans son haut-siège et il n'y avait rien de changé dans la maison. Le messager de Steinthórr ne put s'assurer de ce que Snorri avait l'intention de faire. Quand il retourna à Bakki, il dit à Steinthórr ce qui se passait à Helgafell. Steinthórr répondit : « Il fallait s'attendre à ce que Snorri endure la loi; et s'il ne va pas jusqu'à l'Álptafjördr, je ne vois pas pourquoi nous aurions besoin de cette grande troupe car je veux que l'on se conduise pacifiquement si nous présentons cette affaire selon la loi; il me semble judicieux, parent Thórdr, dit-il, que vous autres, gens de Breidavík, restiez ici en arrière parce que ce que nous voulons le moins, c'est qu'il y ait bataille entre vous et les fils de Thorbrandr. » Thórdr répondit : « Une chose est sûre, c'est que je veux y aller et Thorleifr le Gouailleur n'aura pas à se moquer de moi en disant que je n'aurai pas osé transmettre une compensation pour un esclave. » Alors Steinthórr dit aux frères, Björn et Arnbjörn : « Je veux, dit-il, que vous restiez en arrière avec vingt hommes. » Björn répondit : « Je ne m'évertuerai pas à t'assister plus qu'il ne te semble convenable, mais il ne m'est pas encore arrivé d'avoir été exclu d'une troupe; et je crois, dit-il, que Snorri est trop habile pour toi. Je ne suis pas prophète, mais j'ai le pressentiment qu'avant que nous ne nous revoyions, les choses vont prendre une telle tournure que ta troupe ne te paraîtra sûrement pas trop nombreuse. » Steinthórr répondit : « C'est moi qui déciderai pour nous tant que je serai présent, même si je ne suis pas aussi habile que Snorri le Godi. — Tu peux le faire,

parent, en ce qui me concerne », dit Björn. Après cela, Steinthórr et ses hommes s'en allèrent de Bakki, à près de soixante, vers l'intérieur le long du Skeid jusqu'à Drápuhlíd, puis vers l'intérieur en passant par le Vatnsháls, puis à travers le Svelgsárdalr. De là, ils se dirigèrent vers l'intérieur par la crête d'Úlfarsfell.

CHAPITRE XLIV

Snorri le Godi avait envoyé à ses voisins un message pour qu'ils transportent leurs bateaux sous le promontoire de Raudavík. Il alla là-bas avec les hommes de sa maison dès que le messager de Steinthórr fut reparti. Il n'était pas parti plus tôt pour la raison qu'il se doutait que l'homme serait envoyé pour espionner sa conduite. Snorri entra dans l'Álptafjördr avec trois bateaux; il avait près de cinquante hommes et il arriva à Kársstadir avant Steinthórr et les siens. Quand les gens virent, de Kársstadir, l'expédition de Steinthórr et des siens, les fils de Thorbrandr dirent qu'il fallait aller à leur rencontre et ne pas leur permettre de pénétrer dans le clos « car nous avons une grande et belle troupe ». Il s'agissait de quatre-vingts hommes. Alors Snorri le Godi répondit : « Il ne faut pas les empêcher d'arriver à la ferme, et il faut que Steinthórr puisse exécuter la loi, car il mènera sagement et paisiblement sa cause; je veux que tout le monde reste à l'intérieur et qu'on n'ait pas de mots avec eux, en sorte que les difficultés ne s'en accroissent pas. »

Après cela, tous rentrèrent dans la pièce et s'assirent sur les bancs, mais les fils de Thorbrandr allaient et venaient sur le plancher. Steinthórr et ses hommes allèrent aux portes; on a dit qu'il était en tunique rouge et qu'il avait relevé le pan sous sa ceinture[1]; il avait un beau bouclier, un heaume, et il était ceint de l'épée; celle-ci était magnifiquement ornementée; les gardes étaient blanches d'argent, il y avait des fils d'argent tressés autour de la poignée et des bandes dorées par-dessus[2]. Steinthórr et les siens descendirent de cheval; il monta aux portes et attacha au rail supérieur du portail la bourse qui contenait les douze onces d'argent. Il prit alors des témoins de ce que la

compensation pour l'esclave avait été remise selon la loi.

Le portail était ouvert; une femme de la maison était aux portes et entendit appeler les témoins; elle rentra alors dans la pièce et dit : « C'eſt tout un, dit-elle, que Steinthórr d'Eyrr eſt brave, et qu'en outre il a bien parlé en remettant la compensation pour l'esclave. » Quand Thorleifr le Gouailleur entendit cela, il bondit de l'avant ainsi que les autres fils de Thorbrandr; ensuite, tous ceux qui étaient dans la pièce avancèrent. Thorleifr arriva le premier aux portes et vit que Thórdr au regard fixe se tenait devant avec son bouclier, tandis que Steinthórr atteignait le clos. Thorleifr saisit une lance qui se trouvait dans l'entrée et la jeta sur Thórdr au regard fixe. Le coup arriva dans le bouclier et ricocha dans l'épaule et ce fut une grande blessure. Après cela, les hommes firent une sortie. Il y eut bataille, là, dans le clos. Steinthórr était le plus ardent et frappait des deux mains. Quand Snorri le Godi sortit, il demanda aux hommes d'arrêter le combat, ordonna à Steinthórr et à ses hommes de sortir du clos, déclarant qu'il ne les ferait pas poursuivre. Steinthórr et les siens descendirent du champ et la rencontre se termina alors.

Mais quand Snorri le Godi revint vers les portes de la maison, son fils, Thóroddr se trouva devant lui : il avait une grande blessure à l'épaule; il avait alors douze hivers. Snorri demanda qui l'avait blessé. « Steinthórr d'Eyrr », dit-il. Thorleifr le Gouailleur répondit : « Eh bien, il t'a récompensé comme tu le mérites de n'avoir pas voulu le faire poursuivre; et maintenant, je suis d'avis de ne pas nous quitter comme ça. — Il en sera donc ainsi, dit Snorri le Godi; nous allons en découdre davantage. » Il ordonna donc à Thorleifr de dire aux hommes qu'on les poursuivrait.

Steinthórr et les siens étaient arrivés en bas du champ quand ils virent qu'on les poursuivait; ils traversèrent alors la rivière, firent volte-face ensuite en haut, dans la faille Geirvör, et s'y retranchèrent, car il y avait là un bon retranchement à cause des pierres. Alors que le groupe de Snorri montait dans la faille, Steinthórr jeta par-dessus une lance, à l'ancienne mode[1], pour avoir bonne chance. La lance se chercha une cible : ce fut Már Hallvardsson, parent de Snorri, qui se trouva devant, et il fut aussitôt

mis hors de combat. Quand on apprit la chose à Snorri le Godi, il dit : « Il est bien qu'il s'avère qu'il ne fait pas toujours bon marcher le dernier. »

Après cela, grande bataille éclata. Steinthórr était en tête de sa troupe et frappait des deux mains, mais sa belle épée ornementée n'était pas d'un grand secours quand elle donnait sur les boucliers, car il dut la redresser souvent sous son pied[1]. Il attaquait surtout à l'endroit où se trouvait Snorri le Godi. Styrr, fils de Thorgrímr, attaquait ferme à côté de Steinthórr, son parent ; il se trouva qu'il tua d'abord un homme de la troupe de Snorri, son gendre. Quand celui-ci vit cela, il cria à Styrr : « C'est comme cela que tu venges Thóroddr, le fils de ta fille, que Steinthórr à blessé grièvement ? Tu n'es pas un scélérat de l'espèce ordinaire. » Styrr répondit : « Je vais te payer rapidement compensation pour cela. » Il changea alors de camp[2], passa dans la troupe de Snorri et tua l'un des gens de Steinthórr.

À ce moment-là arrivèrent le père et le fils de Laugardalr, Áslákr et Illugi le Puissant, et ils cherchèrent à s'interposer ; ils avaient trente hommes. Vermundr le Mince se joignit à eux. Ils demandèrent à Snorri le Godi de faire cesser le massacre. Snorri demanda alors aux gens d'Eyrr d'accepter trêve. Ceux-ci prièrent Steinthórr de faire trêve de leur part. Steinthórr demanda à Snorri de tendre la main, et c'est ce qu'il fit. Alors Steinthórr brandit son épée et frappa Snorri le Godi au bras : cela fit un grand craquement. Le coup arriva sur l'anneau de l'autel, le cassant presque, mais Snorri ne fut pas blessé. Alors Thóroddr Thorbrandsson cria : « Ils ne veulent faire aucune trêve ; ne nous arrêtons pas avant que tous les fils de Thorlákr ne soient tués. » Snorri le Godi répondit : « Tout le district serait en tumulte si tous les fils de Thorlákr étaient tués ; la trêve sera maintenue, si Steinthórr le veut, selon ce qui vient d'être dit. » Alors, trêve fut faite entre les hommes jusqu'à ce que chacun fût rentré chez soi.

Entre-temps, les gens de Breidavík avaient appris que Snorri le Godi était allé avec quantité d'hommes jusqu'à l'Álptafjördr ; alors, ils prirent leurs chevaux et voulurent rattraper à toute allure Steinthórr. Ils étaient à Úlfarsfell quand la bataille avait lieu dans la faille, et il y a des gens qui disent que Snorri le Godi les avait vus alors qu'ils

étaient en haut du rebord de la crête, à un moment où il regardait par là, et que c'est pour cette raison qu'il s'était montré accommodant pour faire trêve à Steinthórr et aux autres.

Steinthórr et Björn se retrouvèrent à Orlygsstadir; Björn dit alors que les choses s'étaient passées comme il l'avait prévu. « Mon avis, dit-il, est que vous rebroussiez chemin et qu'on les harcèle à présent. » Steinthórr répondit : « Je veux tenir la trêve que j'ai faite avec Snorri le Godi, quelle que soit la façon dont nos affaires s'arrangeront par la suite. » Après cela, ils rentrèrent tous, de part et d'autre, chez eux, mais Thórdr au regard fixe resta couché, blessé, à Eyrr.

Dans la bataille de l'Álptafjördr tombèrent cinq hommes de Steinthórr et deux de Snorri le Godi, mais il y en eut beaucoup de blessés de part et d'autre, parce que la bataille avait été des plus féroces. Voici ce que dit Thormódr Trefilsson dans le Chant du corbeau :

33. *Le guerrier*
Rassasia l'aigle
Au repas des loups
Dans l'Álptafjördr ;
Là, Snorri priva de vie
Cinq hommes;
Ainsi doit-on punir
Ses ennemis.

Thorbrandr était allé dans la bataille pour s'interposer avec Áslákr et Illugi, et c'est lui qui leur avait demandé de rechercher des conciliations. Il les remercia bien de leur assistance, de même qu'il remercia Snorri le Godi de l'avoir soutenu. Après la bataille, Snorri le Godi revint chez lui, à Helgafell. Il fut décidé que les fils de Thorbrandr seraient tantôt à Helgafell, tantôt chez eux dans l'Álptafjördr jusqu'à ce que cette affaire fût terminée parce que l'atmosphère était des plus menaçantes, comme on pouvait s'y attendre puisqu'il n'y avait plus de trêve entre les hommes dès qu'ils seraient rentrés chez eux en quittant la bataille.

CHAPITRE XLV

Cet été-là, avant que n'eût eu lieu la bataille dans l'Álptafjördr, un bateau était arrivé à Dögurdarnes, comme on l'a dit précédemment. Là, Steinthórr d'Eyrr avait acheté un bon dix-rames[1] qui était arrivé avec le bateau. Quand il dut ramener ce bateau chez lui, il essuya un fort vent d'ouest et ils dérivèrent vers l'intérieur près du Thórsnes, touchèrent terre à Thingskálanes, tirèrent le bateau sur le rivage dans le hangar de Grufla[2]. Ils allèrent de là jusqu'à Bakki en passant par la crête rocheuse, puis rentrèrent chez eux en bateau, mais on n'alla pas chercher le dix-rames en automne, et il resta à Grufla dans le hangar.

Un matin, un peu avant Jól, Steinthórr se leva de bonne heure et dit qu'il voulait aller chercher son bateau à Thingskálanes. Firent le voyage avec lui ses frères, Bergthórr et Thórdr au regard fixe; les blessures de ce dernier étaient presque guéries, et il était en état de porter les armes; il y avait aussi dans l'expédition de Steinthórr deux Norvégiens. En tout, ils étaient huit. Ils furent transportés [en bateau] de l'autre côté du fjord, vers l'intérieur, jusqu'à Seljahöfdi[3] d'où ils continuèrent à pied jusqu'à Bakki. Là, leur frère Thormódr les rejoignit, cela fit neuf hommes.

La crique de Hofstadir était prise par les glaces presque jusqu'à Bakki-le-Grand, et ils allèrent vers l'intérieur en prenant par les glaces. Puis ils traversèrent l'isthme jusqu'au Vigrafjördr qui était complètement pris par les glaces. Ce fjord est de telle nature que l'eau baisse complètement au point qu'il est à sec; alors, la boue gèle et les écueils qui se trouvent dans [le fond] du fjord se dressent au-dessus des glaces. Autour d'un rocher, il y avait de la glace toute brisée, et, tout autour, des blocs de glace lisse en pente. Il était retombé de la neige légère et sèche sur la glace qui était toute glissante.

Steinthórr et les siens allèrent à Thingskálanes et sortirent le bateau du hangar. Ils enlevèrent les rames et les cloisons du bateau et les laissèrent là sur les glaces, ainsi que ceux de leurs habits et de leurs armes qui pesaient le plus lourd. Ensuite, ils tirèrent le bateau vers l'intérieur,

en travers du fjord, puis passèrent l'isthme jusqu'à la crique de Hofstadir, et allèrent vers l'extérieur jusqu'à l'eau libre. Ensuite, ils revinrent vers l'intérieur chercher leurs autres affaires. Comme ils retournaient du Vigrafjördr ils virent six hommes venant du sud, du Thingskálanes et qui traversaient les glaces bon train en direction de Helgafell.

Steinthórr et les siens soupçonnèrent que c'étaient les fils de Thorbrandr qui allaient là et qu'ils devaient se rendre à Helgafell pour y prendre quartiers pour Jól; alors, Steinthórr et ses hommes se mirent à presser l'allure pour redescendre le fjord reprendre leurs habits et leurs armes.

Or c'étaient bien, comme Steinthórr l'avait supposé, les fils de Thorbrandr qui allaient là. Quand ils virent des hommes courir vers l'est le long du fjord, ils pensèrent savoir qui c'était et crurent que les gens d'Eyrr voulaient les attaquer. Ils accélérèrent également l'allure, se dirigeant vers le rocher en pensant que là, ils pourraient se défendre. Ainsi, ils couraient droit les uns sur les autres. Les fils de Thorbrandr parvinrent les premiers au rocher. Alors que Steinthórr et les siens s'avançaient le long du rocher, Thorleifr le Gouailleur jeta sa lance dans leur groupe; elle atteignit Bergthórr Thorláksson au milieu du corps et il fut aussitôt hors de combat : il revint sur la glace, vers l'intérieur, et s'y allongea. Steinthórr et quelques-uns des siens attaquèrent le rocher, et les autres allèrent chercher leurs armes. Les fils de Thorbrandr se défendirent bien et vaillamment. Ils avaient aussi une bonne position car le rocher était entouré de plaques de glace en pente, excessivement glissantes. Aussi n'y eut-il guère de blessés tant que ceux qui étaient allés chercher les armes ne furent pas revenus. Steinthórr et ses hommes, à six en tout, attaquèrent le rocher, tandis que les Norvégiens se reculaient à portée de tir pour lancer des flèches avec leurs arcs sur ceux du rocher, qui devinrent alors vulnérables.

Quand il vit que Steinthórr dégainait son épée, Thorleifr le Gouailleur dit : « Tu as toujours des gardes blanches, Steinthorr, dit-il, mais je me demande si tu as encore une lame flexible, comme cet automne dans l'Álptafjördr. » Steinthórr répondit : « J'aimerais bien que tu éprouves, avant que nous ne nous quittions, si ma

lame est flexible ou non. » Il leur fallut du temps pour investir le rocher. Il y avait un long moment qu'ils en décousaient quand Thórdr au regard fixe s'élança sur le rocher et voulut jeter sa lance sur Thorleifr le Gouailleur parce que c'était toujours lui le plus avancé de ses hommes. Le coup arriva dans le bouclier de Thorleifr, mais comme Thórdr avait fait un grand effort, il glissa sur les glaçons en pente, tomba à la renverse et redescendit du rocher sur le dos. Thorleifr le Gouailleur lui courut sus et voulut le tuer avant qu'il ne se remît sur pieds. Freysteinn le Coquin suivait Thorleifr de près, il était chaussé de crampons à glace. Steinthórr bondit et brandit son bouclier au-dessus de Thórdr juste quand Thorleifr allait le frapper, et de l'autre main il frappa Thorleifr le Gouailleur et lui trancha la jambe en bas du genou. Pendant ce temps, Freysteinn le Coquin visait Steinthórr au milieu du corps. Mais, voyant cela, Steinthórr sauta en l'air et le coup lui passa entre les jambes : et ces trois choses que l'on vient de raconter, il les exécuta en même temps. Après cela, il frappa Freysteinn de l'épée au cou, et il y eut un violent craquement. Steinthórr dit : « L'as-tu eu maintenant, Coquin ? — Certes, je l'ai eu, dit Freysteinn, mais pas du tout autant que tu crois, car je ne suis pas blessé. » Il portait autour du cou un capuchon de feutre doublé de corne et c'est là-dedans que le coup était arrivé. Freysteinn remonta ensuite sur le rocher. Steinthórr lui cria de ne pas s'enfuir puisqu'il n'était pas blessé. Alors Freysteinn fit face sur le rocher et ils s'attaquèrent furieusement. Steinthórr fut en danger de tomber car les glaçons étaient à la fois glissants et en pente, tandis que Freysteinn se tenait ferme sur ses crampons à glace et frappait à coups redoublés. Mais leurs démêlés se terminèrent de telle sorte que Steinthórr assena à Freysteinn un coup d'épée au-dessus des hanches et mit l'homme en pièces par le milieu du corps. Après cela, ils grimpèrent sur le rocher et ne s'arrêtèrent pas que tous les fils de Thorbrandr ne furent tombés. Thórdr au regard fixe dit qu'il allait leur couper la tête à tous, mais Steinthórr déclara qu'il ne voulait pas que l'on tue des hommes qui gisaient à terre[1]. Ils descendirent alors du rocher et allèrent jusqu'à l'endroit où gisait Bergthórr. Il était encore en état de parler et ils le transportèrent avec eux vers la terre ferme en suivant les glaces, puis vers

l'extérieur de l'autre côté de l'isthme jusqu'au bateau; ils revinrent en bateau, à la rame, jusqu'à Bakki le soir.

Un berger de Snorri le Godi s'était trouvé à Oxnabrekkur ce jour-là et, de là, il avait vu la bataille du Vigrafjördr; il alla aussitôt à la maison dire à Snorri le Godi qu'il y avait eu dans le Vigrafjördr une bataille peu amène. Alors Snorri et les siens prirent leurs armes et se rendirent vers l'intérieur jusqu'au fjord, à neuf en tout. Quand ils y arrivèrent, Steinthórr et les siens étaient partis et arrivés à l'intérieur, au-delà des glaces du fjord. Snorri et ses hommes examinèrent les blessures de ceux qui étaient tombés. Il n'y avait aucun mort, hormis Freysteinn le Coquin, mais ils étaient tous blessés grièvement. Thorleifr le Gouailleur appela Snorri le Godi et lui demanda de poursuivre Steinthórr et les siens, de n'en laisser échapper aucun. Ensuite, Snorri le Godi alla à l'endroit où Bergthórr s'était allongé : il vit là une grande tache de sang. Il ramassa une poignée de neige mêlée de sang, la pressa, se l'enfonca dans la bouche et demanda qui avait saigné là. Thorleifr le Gouailleur dit que c'était le sang de Bergthórr. Snorri dit que c'était du sang de blessure profonde. « Cela se peut, dit Thorleifr car ça venait d'un coup de lance. — Je crois, dit Snorri, que c'est du sang d'homme voué à la mort[1], et nous ne les poursuivrons pas. »

Ensuite, les fils de Thorbrandr furent transportés à Helgafell et l'on pansa leurs blessures. Thóroddr Thorbrandsson avait en arrière du cou une blessure si grande qu'il ne pouvait tenir la tête droite; il était en longues braies[2] et elles étaient toutes trempées de sang. Il fallut qu'un domestique de Snorri le déshabille; quand il dut retirer les braies, il ne put les lui enlever. Alors il dit : « On ne ment pas quand on dit de vous autres, fils de Thorbrandr, que vous êtes des gens qui aimez les habits extraordinaires; vous avez les vêtements si étroits qu'on ne peut vous les enlever. » Thóroddr dit : « Tu ne le fais peut-être pas comme il faut. » Alors le domestique prit appui d'un pied sur un montant du lit et tira de toutes ses forces : les braies ne vinrent pas. Snorri y alla alors, palpa la jambe et découvrit qu'un fer de lance traversait la jambe entre le tendon d'Achille et le cou-de-pied et qu'il avait tout cloué ensemble, la braie et la jambe. Snorri dit alors que le domestique était un imbécile d'une espèce peu commune de n'avoir pas pensé à cela.

Snorri Thorbrandsson était le moins abîmé des frères : le soir, il s'assit à table à côté de son homonyme, et l'on mangea du fromage blanc, puis du fromage. Snorri le Godi trouva que son homonyme ne mangeait pas beaucoup de fromage et il demanda pourquoi il mangeait si lentement. Snorri Thorbrandsson répondit que, quand on venait de les bâillonner, les agneaux n'avaient guère envie de manger[1]. Alors, Snorri le Godi lui palpa la gorge et découvrit qu'une pointe de flèche lui traversait la gorge, à la racine de la langue. Il prit alors des pincettes et retira la flèche. Après cela, Snorri Thorbrandsson mangea. Snorri le Godi guérit tous les fils de Thorbrandr. Quand le cou de Thóroddr commença à se cicatriser, la tête resta un peu penchée vers l'avant. Thóroddr dit que Snorri voulait le guérir pour en faire un invalide, mais Snorri déclara qu'il espérait que la tête se redresserait quand les tendons se renoueraient. Mais Thóroddr ne voulut rien entendre que l'on ne rouvre la blessure et que l'on ne replace la tête plus droit. Cela se passa tout de même comme Snorri l'avait supposé : quand les tendons se renouèrent, la tête se redressa, mais Thóroddr ne put plus pencher qu'un peu la tête désormais. Thorleifr le Gouailleur marcha toujours ensuite avec une jambe de bois.

CHAPITRE XLVI

Quand Steinthórr et les siens arrivèrent au hangar à bateaux de Bakki, ils y tirèrent leur bateau et les frères allèrent à la ferme : on fit une tente dans le hangar pour que Bergthórr y passe la nuit. On dit que Thorgerdr, la maîtresse de maison, ne voulut pas coucher, le soir, avec Thormódr, son mari[2] ; à ce moment-là, un homme monta du hangar à bateaux et leur dit que Bergthórr était mort. Quand on apprit cela, la maîtresse de maison alla dans son lit et l'on ne mentionne pas qu'il y ait eu désaccord dans le couple à ce sujet depuis.

Le lendemain matin, Steinthórr s'en alla chez lui à Eyrr, et il n'y eut plus d'actes de violence entre les gens cet hiver-là.

Mais au printemps, quand on arriva aux jours d'assignation, la situation parut difficile aux hommes de bonne volonté puisque les plus nobles hommes du district ne s'étaient pas réconciliés et se faisaient mutuellement la guerre. On choisit alors, parmi les amis des uns et des autres, les meilleurs hommes pour rechercher des conciliations entre eux. Vermundr le Mince en prit l'initiative, aidé de beaucoup d'hommes de bonne volonté qui étaient apparentés aux uns comme aux autres. Il en résulta que trêve fut faite et qu'ils se réconcilièrent, et la plupart des gens proposèrent que l'affaire fût remise au jugement de Vermundr. Celui-ci proclama son verdict d'arbitrage au thing de Thórsnes, assisté des hommes les plus sages qui s'y trouvaient. Ce que l'on rapporte de ces accords, c'est que les pertes en hommes furent tenues pour équivalentes, ainsi que les blessures. On déclara équivalentes la blessure de Thórdr au regard fixe de l'Álptafjördr, et celle de Thóroddr, fils de Snorri le Godi. La blessure de Már Hallvardsson et le coup que Steinthórr avait assené à Snorri le Godi furent compensés par le meurtre des trois hommes qui tombèrent dans l'Álptafjördr; les meurtres que Styrr avait commis dans l'une et l'autre troupes furent déclarés équivalents; quant à la bataille du Vigrafjördr, on tint pour équivalents le meurtre de Bergthórr et les blessures des trois fils de Thorbrandr. Le meurtre de Freysteinn le Coquin compensa celui de l'homme que l'on n'a pas mentionné plus haut et qui avait péri dans l'Álptafjördr, des mains de Steinthórr. On paya compensation pour l'amputation de la jambe de Thorleifr le Gouailleur. La mort de l'homme de Snorri le Godi qui avait péri dans l'Álptafjördr compensa le fait que ç'avait été Thorleifr le Gouailleur qui avait commencé l'attaque dont bataille avait résulté. Ensuite, on établit des équivalences entre les blessures des autres hommes et l'on versa compensation pour les disparités qui, semblait-il, restaient. Les gens se quittèrent réconciliés. Ces accords furent respectés tant que Steinthórr d'Eyrr et Snorri le Godi vécurent tous les deux.

CHAPITRE XLVII

L'été qui suivit ces accords, Thóroddr Acheteur-de-Tribut invita Snorri le Godi, son beau-frère, à une fête à Fródá, et Snorri le Godi s'y rendit avec huit hommes. Quand Snorri était à cette fête, Thóroddr se plaignit à lui de ce qu'il estimait recevoir hontes et vexations du manège de Björn fils d'Asbrandr lorsque celui-ci venait voir sa femme Thurídr, sœur de Snorri le Godi. Thóroddr dit qu'il estimait que c'était à Snorri d'arranger cette difficulté. Snorri resta quelques nuits à cette fête. Thóroddr le remit sur le chemin du départ en lui faisant d'honorables présents.

De là, Snorri alla vers le sud en traversant les montagnes et fit courir le bruit qu'il irait jusqu'au bateau qui mouillait à l'embouchure de Hraunhöfn. C'était en été, au moment où l'on faisait les foins dans les clos. Mais quand ils arrivèrent au sud, à la lande de Kambr, Snorri dit : « Nous allons quitter la montagne ici, et descendre sur Kambr. Je veux faire savoir, dit-il, que j'ai l'intention d'attaquer Björn et de le mettre à mort si l'occasion s'en présente. Mais nous ne l'attaquerons pas à l'intérieur des maisons parce que les bâtiments sont solides, que Björn est vaillant et hardi, et que nous n'avons guère de forces. Ceux qui ont voulu attaquer de cette façon, avec plus de forces encore, un homme exceptionnel à l'intérieur des maisons n'y ont guère gagné, comme Geirr le Godi et Gizurr le Blanc en ont fourni la preuve quand ils attaquèrent Gunnarr à Hlídarendi à l'intérieur des maisons, avec quatre-vingts hommes. Il était seul en face. Certains furent blessés, certains tués, et ils allaient abandonner l'attaque quand Geirr le Godi s'aperçut que Gunnarr allait manquer de flèches[1]. Mais au cas où Björn serait dehors, comme on peut le penser car c'est un bon jour sec, je te charge, parent Már, de l'attaquer, et prends garde que ce n'est pas précisément une poule mouillée. S'il ne reçoit pas tout de suite une blessure qui le mène rapidement à la mort, " je m'attends au combat de la part du loup vorace[2] ". »

Alors qu'ils descendaient des montagnes vers la ferme,

ils virent que Björn était dehors dans le clos et qu'il réparait un traîneau à foin; il était tout seul et n'avait aucune arme, hormis une petite hache et un grand poignard avec lequel il avait nettoyé le bois dans les trous de fixation. La lame du poignard était longue d'un empan.

Björn vit Snorri le Godi et ses hommes descendre des montagnes et entrer dans le champ. Il les reconnut immédiatement. Snorri le Godi était en manteau à capuchon bleu et chevauchait en tête. L'expédient que prit Björn fut de saisir son poignard et d'aller rapidement au devant d'eux. Quand il se trouva en face de Snorri, il saisit la manche de son manteau d'une main, et de l'autre, il empoigna son poignard et le leva à l'endroit où il lui était le plus facile de frapper Snorri à la poitrine s'il le jugeait nécessaire. Dès qu'ils s'abordèrent, Björn les salua et Snorri lui rendit ses salutations; mais Már baissa le bras, parce qu'il vit bien que Björn serait prompt à poignarder Snorri s'il lui était fait quoi que ce fût de dangereux. Ensuite, Björn fit un bout de chemin avec Snorri le Godi et les autres, demandant les nouvelles générales, tout en maintenant la prise qu'il avait faite dès l'abord.

Puis Björn prit la parole : « Le fait est, camarade Snorri, que je ne cache pas vous avoir fait choses dont vous pouvez amplement m'accuser et l'on m'a dit que vous en aviez gros sur le cœur contre moi; or il me conviendrait parfaitement, pour le cas où vous auriez une autre raison de venir me voir que de passer par ici en cours de route, que vous me la fassiez connaître. Et si c'est le cas, je voudrais que vous acceptiez de me faire trêve. Alors je rebrousserai chemin car je ne suis pas un sot que l'on berne. » Snorri répondit : « Tu t'y es si bien pris que tu auras trêve pour cette fois, quelles qu'aient été nos intentions initialement. Mais je voudrais te demander de t'abstenir dorénavant de séduire Thurídr, ma sœur, car nous ne nous réconcilierons pas si tu te maintiens dans cette dangereuse posture. » Björn répondit : « Je ne te promettrai que ce dont je suis capable, mais je ne sais pas comment faire cela, dit-il, si Thúridr et moi habitons dans le même district. » Snorri répondit : « Il n'y a pas tant de choses auxquelles tu tiennes tant que tu ne puisses quitter le district. » Björn répondit : « Ce que tu dis est vrai, et il en sera ainsi puisque tu es toi-même venu me voir. Notre rencontre s'est passée de telle sorte que je te promets que

toi et Thóroddr n'aurez pas de contrariétés à cause de mes fréquentations chez Thurídr l'hiver prochain. — Tu feras bien », dit Snorri.

Après cela, ils se quittèrent. Snorri le Godi alla jusqu'au bateau, puis chez lui à Helgafell. Le lendemain, Björn alla au sud à Hraunhöfn jusqu'au bateau et s'y prit aussitôt un passage pour l'été; ils furent assez en retard pour partir. Ils dérivèrent sous un vent du nord-est, et cela dura longtemps pendant l'été. On n'entendit plus parler de ce bateau pendant longtemps[1].

CHAPITRE XLVIII

Après la réconciliation des gens d'Eyrr et de ceux de l'Álptafjördr, les fils de Thorbrandr, Snorri et Thorleifr le Gouailleur, allèrent au Groenland. Thorleifr y habita jusqu'à sa vieillesse: c'est d'après lui qu'est appelée Kimbavágr[2], au milieu des glaciers. Mais Snorri alla jusqu'au Vinland-le-Bon avec Karlsefni[3]. Quand ils se battirent contre les sauvages[4], là-bas en Vínland, Snorri Thorbrandsson, le vaillant homme[5], tomba. Thóroddr Thorbrandsson resta dans l'Álptafjördr; il épousa Ragnhildr, fille de Thórdr, fils de Thorgils l'Aigle qui était fils de Hallsteinn le Godi de Hallsteinsnes, celui qui avait des esclaves[6].

CHAPITRE XLIX

On dit que là-dessus, Gizurr le Blanc et Hjalti, son gendre, revinrent en Islande prêcher l'Évangile[7]. Tous les habitants de l'Islande furent baptisés et le christianisme fut légalement adopté à l'Althing. Ce fut surtout Snorri le Godi[8] qui plaida auprès des gens des fjords de l'ouest pour que le christianisme fût adopté. Quand le thing fut terminé, Snorri fit construire une église à Helgafell, et Styrr, son beau-père, une autre à Hraun. On exhortait fort les gens à construire des églises car les clercs promet-

taient qu'un homme aurait le droit d'avoir dans le royaume du ciel la place d'autant de personnes qu'en contiendrait l'église qu'il ferait construire[1]. Thóroddr l'Acheteur-de-Tribut fit également construire une église dans sa ferme à Fródá. Mais une fois qu'elles eurent été construites, il n'y eut pas de prêtres pour assurer le service dans ces églises, parce qu'il y en avait peu en Islande en ce temps-là.

CHAPITRE L

L'été où le christianisme fut légalement adopté en Islande, un bateau arriva de la haute mer au large du Snaefellsnes. Il venait de Dublin. Il transportait des Irlandais, des gens des Hébrides et quelques Norvégiens. Ils mouillèrent très longtemps en été près de Rif, y attendant un vent favorable pour cingler vers l'intérieur du fjord jusqu'au Dögurdarnes, et beaucoup de gens vinrent de la péninsule faire des affaires avec eux. Il y avait sur le bateau une femme des Hébrides qui s'appelait Thórgunna[2]. Les gens du bateau disaient d'elle qu'elle avait emporté des objets de prix comme on en voit peu en Islande.

Quand Thurídr, la maîtresse de maison de Fródá, apprit cela, elle fut très curieuse de voir ces trésors, car elle aimait les atours et le vain étalage. Elle alla donc au bateau voir Thórgunna et lui demanda si elle n'aurait pas quelque parure de femme de qualité supérieure. Thórgunna déclara qu'elle n'avait aucun objet de valeur à vendre, mais elle dit qu'elle avait des parures telles qu'elle puisse se rendre sans honte à des invitations ou à d'autres réunions. Thurídr demanda à voir les objets de valeur, et Thórgunna le lui permit. Ces choses lui parurent superbes et seyantes on ne peut mieux, mais pas coûteuses. Thurídr voulut acheter ces parures, mais Thórgunna ne voulut pas les vendre. Alors, Thurídr l'invita à venir loger chez elle, parce qu'elle savait que Thórgunna était coquette et elle pensait qu'elle obtiendrait d'elle les parures en y mettant le temps. Thórgunna répondit : « J'aimerais bien aller loger chez toi, mais tu sauras que je n'accepterai guère de

payer ma pension car je suis bien capable de travailler; d'ailleurs, travailler m'est agréable, encore que je ne veuille pas mettre les mains dans l'eau et je veux décider moi-même de ce que je donnerai du bien que j'ai, pour payer ma pension. » Thórgunna parlait sans douceur, mais Thurídr voulut pourtant qu'elle vienne chez elle. On emporta alors du bateau les affaires de Thórgunna : elle possédait un grand coffre fermé au verrou et un coffret. On les transporta à Fródá.

Quand Thórgunna arriva à son logement, elle demanda qu'on lui donne un lit. On lui trouva une place vers le fond de la salle commune. Alors elle ouvrit le coffre et en sortit de la literie qui était toute de très grand choix. Elle étala sur le lit de beaux draps anglais de couleur et une courtepointe de soie. Elle sortit également du coffre un rideau de lit et toutes les précieuses tentures qui allaient avec lui. C'étaient de si beaux ornements que l'on considéra n'en avoir jamais vu de cette espèce. Alors, Thurídr, la maîtresse de maison dit : « Dis-moi le prix de la parure de lit. » Thórgunna répondit : « Je ne vais pas coucher dans la paille à cause de toi, même si tu es élégante et te comportes fièrement. » Cela froissa Thurídr et elle n'insista plus pour acheter les objets de valeur[1].

Thórgunna travailla chaque jour à tisser de la toile quand ce n'était pas la fenaison. Mais quand le temps était sec, elle travaillait à sécher le foin du clos. Elle se fit faire un rateau dont elle voulut être la seule à se servir. C'était une femme de grande taille, à la fois forte, grande et très corpulente. Très brune, les yeux rapprochés, des cheveux châtains et abondants; toujours de bonnes manières; elle allait à l'église chaque jour avant de se rendre à son travail mais elle n'était pas tous les jours de caractère facile ou loquace. On pensait qu'elle devait avoir dépassé la cinquantaine, et pourtant c'était la plus vigoureuse des femmes. À cette époque-là, Thórir Jambe-de-Bois était venu aider à Fródá ainsi que Thorgríma la sorcière, sa femme, et les rapports entre eux et Thórgunna étaient plutôt tendus. Kjartan, le fils du maître de maison, était déjà grand et c'était surtout à lui que Thórgunna voulait avoir à faire. Elle l'aimait beaucoup mais il était plutôt froid envers elle et elle en était souvent irritée. Kjartan avait alors treize ou quatorze hivers, et il était à la fois de grande taille et de mine imposante.

CHAPITRE LI

L'été était assez humide, mais en automne survint un bon temps sec. À Fródá, la fenaison était allée de telle sorte que tout le clos était fauché et que la moitié du foin était complètement sèche. Il y eut alors un bon jour sec. Le temps était tranquille et clair, on ne voyait nulle part de nuage dans le ciel. Le paysan Thóroddr se leva de bonne heure et distribua le travail. Quelques-uns se mirent alors à rentrer le foin, d'autres l'entassèrent. Le paysan désigna des femmes pour le faire sécher et l'on répartit le travail entre elles. Thórgunna fut chargée de secouer et de sécher le foin pour le bétail. Le travail avança beaucoup pendant la journée.

Mais quand on fut arrivé presque à none, un petit nuage surgit dans le ciel au nord au-dessus de Skor, avança rapidement et passa juste au-dessus de la ferme. On pensa qu'il y aurait de la pluie dans ce nuage. Thóroddr ordonna de faire des meules de foin au rateau, mais Thórgunna continua de retourner énergiquement son foin sans le mettre en tas malgré cet ordre. Le nuage arriva rapidement au-dessus. Quand il fut juste au-dessus de la ferme de Fródá, il s'ensuivit une obscurité si grande qu'on ne voyait pas au-delà du clos et que les gens pouvaient à peine voir leurs mains. Du nuage tomba une si grosse pluie que le foin qui était resté épandu fut complètement trempé. Puis le nuage s'en alla aussi rapidement [qu'il était venu] et le temps s'éclaircit. Les gens virent que c'était du sang qui était tombé en averse[1]. Le soir, il y eut un bon temps sec et le sang sécha rapidement sur tout le foin, sauf sur celui qu'avait fané Thórgunna. Celui-là ne sécha pas, et le rateau dont elle s'était servie ne sécha jamais. Thóroddr demanda à Thórgunna ce qu'elle pensait de cette étrange chose. Elle déclara qu'elle ne le savait pas « mais il me paraît vraisemblable, dit-elle, que cela présage la mort de quelqu'un des gens qui sont ici ».

Le soir, Thórgunna rentra à la maison, alla à sa place et enleva ses habits couverts de sang. Puis elle se coucha en soupirant fort. On découvrit qu'elle avait pris la fièvre. Cette averse n'avait eu lieu qu'à Fródá, nulle part ailleurs.

Le soir, Thórgunna ne voulut rien manger. Le lendemain matin, le paysan Thóroddr vint la trouver et s'enquit de sa fièvre, comment elle se terminerait. Elle dit qu'elle pensait que cette maladie serait la dernière. Puis elle ajouta : « Je tiens que tu es l'homme le plus sage de cette ferme-ci, dit-elle ; pour cette raison, je vais te dire les dispositions que je veux que l'on prenne sur les biens que je laisserai après moi et sur mon propre compte, car les choses se passeront comme je vais le dire, dit-elle ; même s'il vous semble que je ne sois guère une personne remarquable, je vous assure que si vous n'obéissez pas à mes prescriptions, mal s'ensuivra ; à voir comment les choses ont commencé, je pense que, si l'on ne prend pas de fortes précautions, cela va être le début d'événements qui ne seront pas insignifiants. » Thóroddr répondit : « Je ne doute pas qu'il y ait des chances pour que tu sois près de la vérité là-dessus ; aussi, je veux te promettre, dit-il, de ne pas désobéir à tes ordres. » Thórgunna dit : « Si je meurs de cette maladie, ma volonté est qu'on me transporte à Skálaholt[1] parce que j'ai le pressentiment que cet endroit-là sera quelque jour le plus glorieux de ce pays ; je sais aussi, dit-elle, qu'il y aura là des clercs pour chanter mes funérailles. Je te demande de me faire transporter là-bas. Tu prendras pour cela ce qu'il faudra de mes biens pour n'être pas lésé. Sur ce qui m'appartient en propre, Thurídr aura mon manteau d'écarlate[2]. Je fais cela afin qu'elle cesse d'être envieuse si je dispose de mes autres biens de la façon qui me plaira. Je veux que tu prennes, pour prix des dépenses que tu auras faites à cause de moi, ce que tu veux ou ce qui lui plaira de ce que je laisserai. J'ai un anneau d'or et il doit aller à l'église avec moi. Mais mon lit et mes rideaux de lit, je veux qu'on les fasse brûler dans le feu, car ils ne feront aucun bien à personne. Je ne dis pas cela parce que je ne supporterais pas que l'on tire profit de ces objets de prix, si je savais qu'on pouvait en profiter, mais je n'insiste tellement, dit-elle, que parce qu'il ne me plairait pas qu'à cause de moi, les gens subissent une affliction comparable à celle que je sais qu'ils en retireraient s'ils ne faisaient pas ce que je viens de prescrire. » Thóroddr promit de faire comme elle le demandait.

Après cela, la maladie de Thórgunna empira ; peu de jours après qu'elle se fut couchée, elle mourut. Le cadavre

fut d'abord transporté à l'église, et Thóroddr lui fit faire un cercueil. Le lendemain, il fit porter la literie dehors, à l'air, alla chercher du bois et le fit empiler auprès. Alors, Thurídr, la maîtresse de maison, alla demander ce qu'il avait l'intention de faire de cette literie. Il dit qu'il avait l'intention de la brûler dans le feu, comme Thórgunna l'avait prescrit. « Je ne veux pas, dit-elle, que de tels trésors soient brûlés. » Thóroddr répondit : « Elle a beaucoup insisté, disant que de grands malheurs arriveraient si nous ne suivions pas ses prescriptions. » Thurídr dit : « Ce n'était que par envie : elle ne pouvait supporter que quelqu'un en jouisse, et voilà pourquoi elle a ordonné cela. Mais il n'arrivera aucun malheur, quoi que nous fassions là-dessus. — Je me demande, dit-il, si cela se passera autrement qu'elle l'a prédit. » Alors elle lui passa les bras autour du cou[1] et lui demanda de ne pas brûler les rideaux du lit. Elle insista tellement qu'il fut pris de compassion. Et en fin de compte, Thóroddr brûla l'édredon et les oreillers, mais Thúridr prit pour elle la courtepointe, les draps et tous les rideaux. Pourtant, ni elle ni lui ne furent satisfaits.

Après cela, on prépara le voyage funéraire. On prit des hommes de confiance pour accompagner le cadavre et de bons chevaux qui appartenaient à Thóroddr. Le cadavre fut enveloppé d'un linge de lin, mais qui ne fut pas cousu, et placé ensuite dans le cercueil. Ils se rendirent ensuite au sud par la lande, par les chemins habituels. Il n'y a rien à dire de leur voyage jusqu'à ce qu'ils arrivent au sud par les champs de Valbjörn. Là, ils trouvèrent des bourbiers détrempés en quantité et le cadavre tomba souvent [du cheval qui portait le cercueil]. Ils continuèrent vers le sud jusqu'à la Nordrá et traversèrent la rivière au gué d'Ey. La rivière était profonde. Il y avait une tempête et la pluie faisait rage. Pour finir, ils parvinrent à la ferme qui s'appelle Nes-du-Bas, dans les Stafholtstungur, demandèrent à y loger, mais le paysan ne voulut pas leur donner l'hospitalité[2]. Comme la nuit était tombée, ils estimèrent qu'ils ne pouvaient aller plus loin parce qu'il leur paraissait peu sûr de passer la rivière Hvitá[3] pendant la nuit. Ils dessellèrent leurs chevaux et portèrent le cadavre dans une cabane à provisions, dehors, devant les portes, allèrent ensuite dans la pièce, se déshabillèrent, pensant passer là la nuit sans avoir mangé.

Les gens de la maison étaient allés se coucher à la lumière du jour. Quand tout le monde fut couché, on entendit un grand bruit dans la cabane à provisions. On alla voir pour s'assurer que ce n'était pas des voleurs qui étaient entrés. Et quand les gens entrèrent dans la cabane, ils y virent une grande femme. Elle était nue, si bien qu'elle n'avait rien sur elle. Elle était occupée à faire cuire de la nourriture. Ceux qui la virent furent si effrayés qu'ils n'osèrent s'approcher. Quand les convoyeurs du cadavre surent la chose, ils allèrent voir ce qui se passait : c'était bien Thórgunna qui était là, et tous crurent bon de ne pas s'en mêler. Quand elle eut fini ce qu'elle était en train de faire, elle porta la nourriture dans la pièce. Puis elle mit la table et y posa la nourriture. Alors, les convoyeurs du cadavre dirent au paysan : « Il se pourrait bien en fin de compte qu'avant que nous ne nous quittions, tu doives payer cher de n'avoir pas voulu nous donner l'hospitalité. » Alors, le paysan et la maîtresse de maison dirent : « Certes, nous voulons bien vous donner de quoi manger et toutes les autres choses dont vous aurez besoin. » Dès que le paysan eut fait cette offre, Thórgunna sortit de la pièce, alla dehors et ne reparut plus. Sur ce, on fit de la lumière dans la pièce, on enleva aux visiteurs leurs habits mouillés et on leur en donna d'autres, secs, à la place. Puis ils se mirent à table, firent le signe de la croix[1] sur leur nourriture et le paysan fit asperger d'eau bénite toute la maison. Les visiteurs mangèrent et cela ne fit de mal à personne, bien que c'eût été Thórgunna qui l'avait préparé. Ils dormirent toute la nuit et furent très bien traités.

Le lendemain matin, ils préparèrent leur voyage et tout se passa très bien. Partout où l'on apprit cet événement, les gens trouvèrent bon de leur accorder toute l'hospitalité dont ils avaient besoin. À partir de là, leur voyage se passa sans histoires.

Quand ils arrivèrent à Skálaholt, les objets de valeur que Thórgunna avait donnés furent remis ; les clercs reçurent joyeusement le tout. C'est là que Thórgunna fut enterrée[2]. Les convoyeurs du cadavre revinrent chez eux. Leur voyage [de retour] se passa sans encombre. Ils arrivèrent sains et saufs à la maison.

CHAPITRE LII

À Fródá, il y avait une grande salle commune, avec un lit clos vers le fond, comme c'était alors la coutume. Vers la porte de la salle, il y avait deux placards, un de chaque côté; on avait empilé du poisson séché dans l'un et entassé de la farine dans l'autre. On faisait des feux chaque soir dans la salle commune, comme c'était la coutume. Les gens restaient assis longtemps près des feux avant d'aller manger.

Le soir où les convoyeurs du cadavre revinrent à la maison, comme les gens étaient assis près des feux à Fródá, on vit une demi-lune sur les boiseries des murs de la maison : tous ceux qui étaient à l'intérieur purent voir cela. La demi-lune se mit à avancer dans la maison dans le sens inverse de la marche du soleil. Elle ne disparut pas tant que les gens restèrent assis près des feux. Thóroddr demanda à Thórir Jambe-de-Bois ce que cela présageait. Thórir dit que c'était « " la lune fantastique[1] " mort d'homme s'ensuivra ici », dit-il. Cet événement se produisit toute la semaine : soir après soir, la lune fantastique entra.

CHAPITRE LIII

L'événement suivant fut qu'un berger rentra à la maison tout maussade. Il parla peu, et ce qu'il dit fut désagréable. On pensa bien qu'il était ensorcelé, car il était tout à fait absent et se parlait à lui-même, et cela continua un moment. Après la deuxième semaine de l'hiver, le berger revint à la maison un soir, alla à son lit et s'y coucha. Le lendemain matin, quand on alla à lui, il était mort et il fut enterré là, à l'église.

Peu après cela, il y eut des revenants. Une nuit, Thórir Jambe-de-Bois sortit faire ses besoins et s'éloigna des portes. Quand il voulut rentrer, il vit le berger debout devant les portes. Thórir voulut entrer, mais le berger s'y

opposa. Alors Thórir voulut s'enfuir mais le berger le poursuivit, parvint à s'emparer de lui et le précipita contre la porte de la maison. Cela lui fit mal, mais il parvint quand même à sa place: en divers endroits [du corps] il était noir comme du charbon. Il tomba malade de cela et ne resta pas longtemps couché avant de mourir. Il fut également enterré là, à l'église. Par la suite, le berger et Thórir Jambe-de-Bois apparurent toujours tous les deux ensemble. Les gens en furent complètement terrifiés, comme il fallait s'y attendre.

Après la mort de Thórir, un domestique de Thóroddr tomba malade et resta couché trois nuits avant de mourir. Puis les gens moururent l'un après l'autre jusqu'à ce que six fussent morts. On était alors arrivé à l'Avent, mais on ne jeûnait pas en Islande à cette époque-là.

Le placard où était empilé le poisson séché était si plein qu'on ne pouvait pas en ouvrir la porte. Le tas atteignait la poutre transversale, et il fallait grimper pour arracher du poisson du tas, par le haut. Or, plusieurs soirs, alors que les gens étaient assis près des feux, il advint qu'on entendit dans le placard qu'on arrachait du poisson séché. Mais quand on y regarda, on n'y trouva pas d'être vivant.

Ce fut en hiver, peu avant Jól, que le paysan Thóroddr s'en alla au large à Nes chercher son poisson séché. Il avait un excellent dix-rames dans lequel il avait coutume de transporter le poisson séché jusque chez lui. Ils étaient six en tout sur ce dix-rames et passèrent la nuit au large. Ce même soir à Fródá, après que Thóroddr eut quitté la maison, on fit les feux et quand les gens se furent assis, ils virent une tête de phoque[1] monter de la fosse à feu. Ce fut une servante qui s'assit la première et qui vit cette merveille. Elle prit un gourdin qui se trouvait à la porte et frappa le phoque à la tête. Il se dressa sous le coup et se pencha curieusement en avant en fixant les rideaux de lit de Thórgunna. Alors, un domestique alla rosser le phoque, mais celui-ci se redressa à chaque coup jusqu'à ce qu'il se tînt droit sur sa nageoire caudale. Alors, le domestique tomba évanoui. Tous ceux qui étaient présents étaient terrifiés. Alors le garçon Kjartan bondit, ramassa un gros frappe-devant et tapa sur la tête du phoque. C'était un fameux coup, mais le phoque secoua la tête et regarda alentour. Kjartan donna coup sur coup, et le phoque redescendit alors, comme si l'on enfonçait

un clou. Il le frappa jusqu'à ce que le phoque fût descendu si bas qu'il tapait en même temps sur le sol et sur sa tête. Et il en fut de même pendant tout l'hiver : c'était surtout Kjartan que craignaient les apparitions.

CHAPITRE LIV

Le lendemain matin, quand Thóroddr et les autres revinrent de Nes avec le poisson séché, ils sombrèrent tous au large devant l'Enni. Le bateau remonta à la surface devant l'Enni ainsi que le poisson séché, mais on ne retrouva pas les cadavres. Quand on sut ces nouvelles à Fródá, Kjartan et Thurídr invitèrent leurs voisins au festin de funérailles[1]. On prit alors la bière de Jól[2] et on l'utilisa pour ce festin de funérailles. Mais le premier soir où les gens étaient au banquet, alors qu'ils venaient de s'asseoir, le paysan Thóroddr entra dans la salle commune avec ses compagnons, tout trempés. Les gens firent joyeux accueil à Thóroddr parce qu'on estima que c'était un bon présage, étant donné que l'on tenait pour vrai que si des hommes péris en mer revenaient assister à leur propre banquet de funérailles, c'est qu'ils avaient reçu bon accueil chez Rán[3]. On n'avait guère encore aboli les pratiques païennes, quoique les gens fussent baptisés et chrétiens de nom. Thóróddr et les autres allèrent d'un bout à l'autre de la salle commune, qui avait deux portes; ils allèrent jusqu'à la partie de la salle où l'on faisait le feu, ne rendirent de salutations à personne et s'assirent près du feu. Les gens de la maison s'en allèrent de cette partie de la salle, mais Thóroddr et les autres y restèrent assis jusqu'à ce que le feu fût couvert de cendres blanches. Alors, ils disparurent. Ils vinrent aux feux chaque soir, tant que dura le festin de funérailles. On en parla d'abondance au banquet funèbre, quelques-uns supposant que cela cesserait quand le festin serait terminé.

Après le banquet, les invités retournèrent chez eux et la maisonnée fut plutôt sinistre ensuite. Le soir qui suivit le départ des invités, on fit les feux comme d'habitude. Dès qu'ils brûlèrent, Thóroddr entra avec sa bande et ils étaient trempés, tous. Ils s'assirent près du feu et se

mirent à tordre leurs vêtements. Quand ils se furent assis, Thórir Jambe-de-Bois entra ainsi que ses six suivants : tous, ils étaient couverts de terre. Ils secouèrent leurs habits et éclaboussèrent de terre Thóroddr et les autres. Les gens de la maison quittèrent cette partie de la salle commune, comme il fallait s'y attendre, et il n'y eut, ce soir-là, ni lumière ni pierre brûlante[1] ni aucune des commodités que peut fournir le feu. Le lendemain soir, les feux furent faits dans l'autre partie de la salle commune : on pensait qu'ils n'y viendraient pas si facilement. Mais tel ne fut pas le cas car tout se passa de la même façon que la veille. Chacun des deux groupes alla jusqu'aux feux. Le troisième soir, Kjartan conseilla de faire un long feu[2] dans la première partie de la salle commune et de faire les feux pour le repas dans l'autre partie. C'est ce qui fut fait, Alors, les choses se passèrent de telle sorte que Thóroddr et les autres s'assirent près du long feu et les gens de la maison, près du petit feu : il en fut ainsi désormais pendant toute la période de Jól.

On en était arrivé au point qu'il y avait de plus en plus de bruit dans le tas de poisson séché. On entendait nuit et jour déchirer le poisson séché. Là-dessus, vint le moment où ils eurent besoin de poisson séché. On alla en chercher dans le tas et l'homme qui monta vit qu'une queue, grande comme une queue de bœuf roussie, sortait du haut du tas. Elle était épaisse et poilue comme une queue de phoque. L'homme qui était monté sur le tas la saisit, tira et demanda aux autres hommes de venir l'aider. Alors hommes et femmes grimpèrent et tirèrent sur la queue sans aucun résultat. Selon toute apparence, cette queue était celle d'un animal mort. Mais au moment où ils tiraient de toutes leurs forces, la queue leur fila entre les mains de telle sorte que ceux qui la tenaient le plus solidement eurent la peau des paumes emportée. Mais plus jamais on n'aperçut la queue. On sortit alors le poisson séché : on vit que tous les poissons avaient été arrachés de leur peau, si bien qu'il ne restait plus que les peaux. Quand on chercha jusqu'en bas du tas, on n'y trouva aucune bête vivante.

Juste après cet événement, Thorgríma, la sorcière, la femme de Thórir Jambe-de-Bois, tomba malade. Elle resta couchée un petit moment avant de mourir. Et le soir même où elle avait été enterrée, on la vit dans la bande

de Thórir, son mari. Dès l'apparition de la queue, les maladies avaient repris une seconde fois : les femmes moururent alors plus que les hommes. Il mourut six personnes d'un coup. Quelques gens s'enfuirent à cause des revenants et des apparitions. En automne, il y avait eu là trente domestiques : dix-huit moururent, cinq s'enfuirent. Au mois de gói[1], il n'en restait plus que sept.

CHAPITRE LV

Ces maléfices en étant arrivés à ce point, un jour, Kjartan alla à Helgafell trouver Snorri le Godi, frère de sa mère, et chercha conseil auprès de lui sur ce qu'il fallait faire à ces spectres qui les brimaient. Un prêtre que Gizurr le Blanc avait envoyé à Snorri le Godi venait d'arriver à Helgafell. Snorri envoya à Fródá, accompagner Kjartan, ce prêtre, ainsi que Thórdr le Chat, son fils, et six autres hommes. Il leur conseilla de brûler les parures de lit de Thórgunna et de placer un tribunal aux portes[2] pour intenter un procès à toutes les personnes qui réapparaissaient. Il demanda au prêtre de célébrer les services divins[3], de bénir l'eau et de confesser les gens.

Sur ce, ils allèrent à Fródá, convoquant en chemin les gens des fermes voisines à les accompagner. Ils arrivèrent à Fródá la veille de la Chandeleur, au soir, au moment où l'on faisait les feux du repas. La maîtresse de maison, Thurídr, venait de tomber malade de la même façon que ceux qui étaient morts. Kjartan entra immédiatement et vit que Thóroddr et les autres étaient assis près du feu comme ils en avaient l'habitude. Kjartan descendit les parements de lit de Thórgunna, alla ensuite dans la partie principale de la salle commune, prit des charbons ardents dans le feu et sortit ; on brûla alors toute la literie qui avait appartenu à Thórgunna. Après cela, Kjartan assigna en justice Thórir Jambe-de-Bois, et Thórdr le Chat le paysan Thóroddr, sur le fait qu'ils hantaient la maison sans permission et qu'ils privaient les gens de vie et de santé. On assigna tous ceux qui étaient assis près du feu. Ensuite, on désigna les membres du tribunal aux portes, on prononça les chefs d'accusation et l'on mena tous les

procès comme à un tribunal de thing : on y produisit les témoins, on résuma le cas[1] et on prononça les verdicts. Dès que le tribunal eut rendu sa sentence pour Thórir Jambe-de-Bois, il se leva et dit : « Je suis resté tant que j'ai pu le supporter. » Puis il sortit par les portes devant lesquelles ne siégeait pas le tribunal. Alors, on prononça la sentence pour le berger : quand il entendit cela, il se leva et dit : « Il faut s'en aller à présent, mais je pense quand même qu'il aurait mieux valu que ce soit plus tôt. » Quand Thorgríma entendit la sentence prononcée contre elle, elle se leva et dit : « Je suis restée tant que j'ai pu l'endurer. » Ensuite, on les assigna l'un après l'autre. Chacun d'eux se leva quand la sentence tomba, et tous dirent quelque chose en sortant. On découvrit que les uns comme les autres s'en allaient contre leur gré. Puis la sentence tomba sur le paysan Thóroddr. Quand il entendit cela, il se leva et dit : « On n'est guère le bienvenu ici : allons-nous-en tous. » Il sortit après cela. Ensuite, Kjartan et les autres entrèrent. Le prêtre porta de l'eau bénite et des reliques par toute la maison. Le lendemain, il chanta tous les services et la messe solennelle. Après cela, toutes les apparitions et visites de revenants cessèrent à Fródá. Thurídr se remit de sa maladie et recouvra la santé.

Au printemps qui suivit ces apparitions, Kjartan retrouva des domestiques, habita à Fródá longtemps ensuite et fut le plus intrépide des hommes.

CHAPITRE LVI

Snorri le Godi habita à Helgafell huit hivers après que le christianisme eut été légalement adopté en Islande. Le dernier hiver qu'il y passa fut celui où Styrr, son beau-père, fut tué à Jörvi dans le Flisuhverfi[2]. Snorri le Godi alla chercher le cadavre là-bas, au sud. À Hrossholt, il avait fallu qu'il enlevât Styrr de force de la pièce des femmes après que Styrr s'était assis et avait pris la fille du maître de maison par la taille.

Au printemps suivant, Snorri le Godi et Gudrún, fille d'Ósvífr, échangèrent leurs demeures et Snorri se trans-

porta alors à Tunga dans le Saelingsdalr. C'était deux hivers après le meurtre de Bolli Thorleiksson, mari de Gudrún fille d'Óvífr[1].

Ce même printemps, Snorri le Godi alla au sud jusqu'au Borgarfjördr avec quatre cent quatre-vingts hommes, pour préparer le procès pour le meurtre de Styrr. Faisait partie de l'expédition Vermundr le Mince, frère de Styrr. Il habitait alors à Vatnsfjördr. Il y avait là également Steinthórr d'Eyrr, Thóroddr Thorbrandsson de l'Álptafjördr, Thorleikr Brandsson du Krossnes, neveu de Styrr, et beaucoup d'autres hommes de haut rang. L'endroit le plus au sud où ils parvinrent fut le gué de Haugr sur la Hvitá, en face de Baer. Là, de l'autre côté de la rivière, se trouvaient Illugi le Noir, Kleppjárn le Vieux, Thorsteinn Gíslason[2], Gunnlaugr Langue-de-Serpent[3], Thorsteinn Thorgilsson de Hafsfjardarey. Celui-ci avait épousé Vigdís, fille d'Illugi le Noir. Il y avait, là aussi, beaucoup d'autres hommes de distinction, et ils avaient plus de six cents hommes. Aussi Snorri le Godi et ses hommes ne parvinrent-ils pas à traverser la rivière et intentèrent-ils le procès à l'endroit le plus avancé où ils purent parvenir sans être en danger. Là, Snorri assigna Gestr pour le meurtre de Styrr. Pendant l'été, à l'althing, Thorsteinn Gíslason rendit nul et non avenu ce même procès. L'automne de la même année, Snorri le Godi alla au sud jusqu'au Borgarfjördr et mit à mort Thorsteinn Gíslason et Gunnarr, son fils. Encore une fois, Steinthórr d'Eyrr, Thóroddr Thorbrandsson, Bárdr Höskuldsson et Thorleikr Brandsson firent le voyage avec lui et ils étaient quinze en tout.

Au printemps suivant, Snorri le Godi et Thorsteinn de Hafsfjardarey, gendre d'Illugi le Noir, se rencontrèrent au thing de Thórsnes. Thorsteinn était le fils de Thorgils, fils de Thorfinnr, fils de Sel-Thórir de Raudamelr; sa mère était Audr, fille d'Álfr des Dalir, et Thorsteinn était le cousin germain, par sa mère, de Thorgils Arason de Reykjahólar, de Thorgeirr Hávarsson, de Thorgils Hölluson, de Bitru-Oddi et des gens de l'Álptafjördr : Thorleifr le Gouailleur et les fils de Thorbrandr[4]. Thorsteinn avait intenté quantité de procès au thing de Thórsnes.

Un jour, à la faille du thing[5], Snorri le Godi demanda à Thorsteinn s'il avait l'intention d'intenter beaucoup de procès, là au thing. Thorsteinn déclara qu'il en avait

préparé quelques-uns. Snorri dit : « Tu dois donc vouloir que nous réglions les procès que nous avons avec toi de la même façon que vous autres, gens du Borgarfjördr, avez réglé notre procès le printemps dernier? — Non, je n'en ai pas envie », dit Thorsteinn. Quand Snorri le Godi eut dit cela, ses fils et beaucoup d'autres parents de Styrr parlèrent avec rancœur, disant que le mieux pour Thorsteinn serait que l'on abandonnât tout procès, au point où on en était, et qu'il serait mérité qu'il payât de sa propre tête pour le déshonneur que lui et Illugi, son beau-père, avaient fait l'été précédent. Thorsteinn répondit peu de choses, et l'on quitta la faille du thing dans cet état. Thorsteinn et ses parents, les gens de Raudamelr, avaient là, au total, une importante escorte. Quand on dut aller au tribunal, Thorsteinn se prépara à intenter tous les procès qu'il avait préparés. Lorsque la famille et les parents par alliance de Styrr surent cela, ils s'armèrent et se placèrent entre le tribunal et les gens de Raudamelr au moment où ces derniers voulurent aller au tribunal. Alors, une bataille éclata entre eux. Thorsteinn de Hafsfjardarey n'avait d'autre préoccupation que d'attaquer Snorri le Godi. Thorsteinn était un homme à la fois grand, fort et vaillant aux armes. Mais au moment où il pressait Snorri de près, Kjartan de Fródá, neveu de Snorri, bondit devant celui-ci; lui et Thorsteinn se battirent longtemps et se livrèrent de rudes assauts. Après cela, de part et d'autre, intervinrent des amis qui s'interposèrent et imposèrent une trêve.

Après la bataille, Snorri le Godi dit à Kjartan, son neveu : « Tu as bien attaqué aujourd'hui, homme de Breidavík. » Kjartan répondit, fort fâché : « Tu n'as pas besoin de me reprocher mes origines. » Dans cette bataille, sept hommes de Thorsteinn tombèrent et beaucoup furent blessés dans chaque camp. L'affaire fut soumise à arbitrage immédiatement pendant le thing et Snorri le Godi fit preuve de souplesse pour pactiser sur les petites affaires, car il ne voulait pas que cette cause passât devant l'althing : la paix n'avait pas encore été faite sur le meurtre de Thorsteinn Gíslason[1]. Il estimait qu'il avait à répondre d'assez de choses devant l'althing pour qu'il n'y ait pas à débattre de nouveau de ce procès. Sur tous ces événements ensemble, le meurtre de Thorsteinn Gíslason et de Gunnarr, son fils, et ensuite sur la bataille au thing de

Thórsnes, Thormódr Trefilsson a composé cette strophe dans le Chant du corbeau :

34. *De plus, le courageux guerrier*
Tua deux hommes
Dans la bataille
Au sud de la Hvitá
Puis sept hommes restèrent étendus,
Privés de vie,
À Thórsnes;
La chose est prouvée.

Il fut stipulé dans ces accords que Thorsteinn présenterait au thing de Thórsnes tous les procès qu'il avait intentés. Et en été, à l'althing, on fit la paix sur le meurtre de Thorsteinn Gíslason et de Gunnarr, son fils. Durent s'en aller à l'étranger les hommes qui avaient pris part au meurtre avec Snorri le Godi. Cet été-là, Thorsteinn de Hafsfjardarey retira du thing de Thórsnes le godord[1] des gens de Raudamelr : il estimait qu'il avait été mis en position d'infériorité par les parents et partisans de Snorri. Lui et sa famille instituèrent donc un thing dans le Straumfjördr, qui subsista longtemps ensuite.

CHAPITRE LVII

Il y avait peu d'hivers que Snorri le Godi habitait à Saelingsdalstunga quand un homme, qui s'appelait Óspakr[2], vint demeurer dans le nord, à Eyrr près du Bitra. C'était le fils de Kjallakr de Kjallaksá dans le Skridinsenni. Óspakr était marié, il avait un fils qui s'appelait Glúmr et qui était jeune à cette époque-là. Óspakr était un homme très grand et très fort; il était impopulaire et extrêmement injuste. Il avait chez lui sept ou huit hommes contre lesquels les gens avaient beaucoup à redire, là, au nord. Ils avaient toujours un bateau au mouillage, et ils s'appropriaient ce qui leur convenait des biens ou des épaves de quiconque[3].

Il y avait un homme qui s'appelait Álfr le Petit, il habitait à Thambárdalr dans le Bitra. Il était à l'aise et exploitait fort bien sa ferme. C'était un thingmadr de Snorri le Godi et il était chargé de surveiller les épaves qui

revenaient à Snorri sur la côte près du promontoire de Gudlaugr. Álfr avait eu maille à partir avec Óspakr et ses camarades et il s'en plaignait toujours à Snorri le Godi quand ils se rencontraient.

Thórir Gull-Hardarson habitait alors à Tunga dans le Bitra. C'était un ami de Sturla Thjódreksson, surnommé Víga-Sturla[1], qui habitait à Stadarhóll dans le Saurbaer. Thórir était un digne paysan et il était à la tête des gens du Bitra. Il représentait Sturla, là au nord, et c'est lui qui surveillait ses épaves. Óspakr et Thórir étaient souvent en mauvais termes, et ils avaient le dessus tantôt l'un tantôt l'autre. C'était Óspakr qui commandait au-delà de cet endroit, dans le Krossárdalr et autour de l'Enni.

Un hiver, le temps fut de bonne heure très rigoureux et les pâturages manquèrent aussitôt dans le Bitra. Les gens perdirent alors beaucoup de bétail et quelques-uns le chassèrent dans les montagnes. L'été précédent, Óspakr avait fait faire une fortification autour de sa ferme, à Eyrr. C'était une solide redoute si l'on avait des hommes sur qui compter. En hiver, au mois de gói, il y eut une grande tempête qui dura une semaine; il y avait un fort vent du nord. Quand la tempête cessa, on vit que des glaces flottantes étaient arrivées sur la mer le long de la côte, mais le Bitra n'était pas encore pris par les glaces. Alors les gens allèrent examiner leurs rivages. Et l'on raconte qu'entre Stika et le promontoire de Gudlaugr, au nord de Stika, un gros rorqual s'était échoué. Cette baleine revenait d'abord à Snorri le Godi et à Sturla Thjódreksson, mais Álfr le Petit et plusieurs autres paysans en avaient une part. Les hommes s'assemblèrent dans le Bitra et dépecèrent la baleine selon les instructions de Thórir et d'Álfr.

Alors qu'ils étaient en train de dépecer la baleine, ils virent un bateau approcher de l'autre côté du fjord, venant d'Eyrr, et ils reconnurent le grand douze-rames qui appartenait à Óspakr. Celui-ci toucha terre là, près de la baleine, et quinze hommes tout armés montèrent à terre. Quand Óspakr eut débarqué, il alla à la baleine et demanda qui commandait la répartition. Thórir dit que c'était lui le responsable pour ce qui revenait à Sturla, et que c'était Álfr pour ce qui revenait à lui-même ainsi que pour ce qui revenait à Snorri le Godi « et chacun des autres paysans décide pour sa propre part ». Óspakr

demanda ce qu'ils voulaient lui donner de la baleine. Thórir répondit : « Je ne te donnerai rien de la part dont j'ai la charge, mais je ne sais pas si les paysans veulent te vendre ce qui leur revient. Et d'ailleurs, combien paieras-tu pour cela ? — Sais-tu, Thórir, dit Óspakr, que je n'ai pas coutume d'acheter de la baleine à vous autres, gens du Bitra. — Il faut pourtant s'attendre, dit Thórir, à ce que tu ne reçoives rien gratis. »

La partie de la baleine qui avait été dépecée était en tas et il n'y avait eu aucune distribution encore. Óspakr ordonna à ses hommes d'y aller et de porter cette viande sur le bateau ; ceux qui travaillaient à la baleine avaient peu d'armes en dehors des haches avec lesquelles ils dépeçaient. Quand Thórir vit qu'Óspakr et ses hommes allaient à la baleine, il exhorta ses gens à ne pas se laisser dévaliser. Ils coururent alors de l'autre côté, abandonnant la partie non dépecée de la baleine, et c'est Thórir qui fut le plus rapide. Óspakr se retourna aussitôt contre lui et le frappa du talon de sa hache. Le coup arriva près de l'oreille et Thórir tomba aussitôt, assommé. Ceux qui étaient le plus près de lui s'en saisirent, le tirèrent à eux et essayèrent de le ranimer tandis qu'il gisait évanoui. Mais alors, il n'y eut plus personne pour garder la baleine. Álfr le Petit survint et demanda de ne pas la prendre. Óspakr dit : « Ne t'occupe pas de ça, Álfr, dit-il, ton crâne est mince et ma hache est lourde ; si tu fais un pas de plus, ton sort sera pire que celui de Thórir. » Álfr observa ce sage conseil qu'on lui donnait. Óspakr et ses hommes portèrent la baleine sur le bateau et en eurent terminé avant que Thórir ne reprît ses esprits. Quand celui-ci sut ce qui s'était passé, il réprimanda ses hommes qui s'étaient conduits comme des misérables en restant passifs alors que les uns étaient dévalisés et les autres, molestés. Thórir se leva alors. Mais Óspakr et sa bande avaient déjà lancé leur bateau et ils quittaient le rivage. Ils ramèrent ensuite vers l'ouest de l'autre côté du fjord jusqu'à Eyrr et s'occupèrent de leur prise. Óspakr ne laissa s'éloigner de lui aucun de ceux qui avaient pris part à cette expédition. Ils tinrent quartiers dans la redoute et y restèrent. Thórir et les autres répartirent le reste de la baleine. Tous avaient subi une perte proportionnelle à ce qui aurait dû revenir à chacun. Après cela, ils rentrèrent tous chez eux.

Il y avait maintenant guerre déclarée entre Thórir et Óspakr. Comme Óspakr avait beaucoup d'hommes, la viande de la baleine [qu'il avait volée] fut vite consommée.

CHAPITRE LVIII

Une nuit, Óspakr et ses hommes allèrent à Thambárdalr, à quinze en tout. Ils pénétrèrent chez Álfr, le confinèrent dans une pièce ainsi que toute sa maisonnée pendant qu'ils pillaient, et ils emportèrent ce qu'ils avaient pris sur quatre bêtes de somme. Mais, de Fjardarhorn, on avait aperçu leur expédition et l'on envoya un homme à Tunga dire la chose à Thórir. Celui-ci rassembla immédiatement du monde. Ils étaient dix-huit en tout et descendirent jusqu'à l'entrée du fjord. Thórir vit alors Óspakr et ses hommes loin devant lui et se dirigeant vers le nord de Fjardarhorn. Quand Óspakr vit qu'il était poursuivi, il dit : « Il y a des hommes qui vont par là; c'est sûrement Thórir et il va vouloir venger le coup que je lui ai assené cet hiver. Ils sont dix-huit, et nous, quinze. Mais nous sommes mieux équipés. Reste à voir qui se vantera d'avoir vaincu l'autre cette fois-ci. Les chevaux que nous avons pris à Thambárdalr voudront probablement y retourner [si nous les laissons libres] et je ne veux pas me laisser reprendre ce que nous avons raflé. Deux de nos hommes, ceux qui sont le moins bien équipés, vont donc conduire les chevaux vers la côte jusqu'à Eyrr et dire aux hommes qui sont à la maison de venir nous aider. Quant à nous treize, nous leur ferons face comme nous le pourrons. » Ils firent comme Óspakr le disait.

Quand Thórir et ses hommes survinrent, Óspakr les salua et leur demanda les nouvelles. Il leur parlait aimablement, voulant ainsi retarder l'attaque de Thórir. Celui-ci leur demanda d'où ils tenaient leurs provisions. Óspakr dit qu'ils les tenaient de Thambárdalr. « Comment les avez-vous eues ? » dit Thórir. Óspakr répondit : « Elles n'ont été ni données en cadeau ni vendues. — Voulez-vous les rendre, dit Thórir, et nous les remettre ? » Óspakr dit qu'il ne s'y sentait pas disposé. Alors ils s'atta-

quèrent et la bataille éclata. Thórir et les siens étaient pleins d'ardeur, mais Óspakr et ses hommes se défendirent vaillamment. Pourtant, ils manquaient de monde. Quelques-uns d'entre eux furent blessés et d'autres tombèrent. Thórir avait à la main un grand coutelas à tuer les ours[1]. Il bondit sur Óspakr et lui porta un coup, mais Óspakr le para. Mais comme Thórir avait fait un gros effort et que rien ne s'était trouvé devant son arme, il tomba à genoux, et, du coup, se pencha vers l'avant. Óspakr frappa alors Thórir dans le dos et cela fit un grand craquement, Óspakr dit : « Voilà pour te dégoûter des longs voyages, Thórir », dit-il. Thórir dit : « Possible, mais je crois que je marcherai encore des journées entières, malgré toi et tes coups. » Thórir avait un couteau pendu au cou par une courroie, comme c'était la coutume alors[2]; il l'avait rejeté dans le dos, et le coup était arrivé dessus. Il avait bien été égratigné dans le dos de chaque côté du couteau, mais pas beaucoup tout de même. Après cela, un compagnon de Thórir bondit et frappa Óspakr, mais celui-ci fit un mouvement rapide de la hache et le coup arriva dans le manche, le mettant si bien en pièces que le fer tomba par terre. Óspakr cria alors à ses hommes de battre en retraite. Il se mit lui-même à courir, mais à peine relevé, Thórir lui lança son coutelas, qui arriva dans la cuisse d'Óspakr et ressortit par l'autre côté. Óspakr retira rapidement le coutelas de la blessure et fit face. Il renvoya le coutelas qui arriva dans le milieu du corps de celui qui venait de lui donner un coup, lequel tomba mort à terre. Après cela, Óspakr et ses suivants s'enfuirent et Thórir et ses hommes leur donnèrent la chasse vers la côte le long du rivage presque jusqu'à Eyrr. Alors, les gens de la ferme, hommes et femmes à la fois, surgirent, et Thórir et les siens rebroussèrent chemin.

À partir de là, il n'y eut plus d'attaques entre eux pendant l'hiver. Dans cette bataille, trois hommes d'Óspakr étaient tombés, et un de Thórir, mais il y avait eu beaucoup de blessés de part et d'autre.

CHAPITRE LIX

Snorri le Godi se chargea de tous les procès d'Álfr le Petit contre Óspakr et sa bande et le fit condamner, avec tous les autres, au thing de Thórsnes. Après le thing, Snorri le Godi alla chez lui à Tunga et y resta jusqu'à la date du tribunal d'exécution[1]. Alors, il alla au nord dans le Bitra avec quantité d'hommes. Quand il y arriva, Óspakr était parti avec tous les siens. Ils étaient allés au nord dans les Strandir, à quinze en tout, et ils avaient deux bateaux. Ils passèrent l'été dans les Strandir, y commettant beaucoup de méfaits. Ils campaient au nord, dans le fjord de Tharalátr, et rassemblaient du monde.

Vint à eux un homme qui s'appelait Hrafn et était surnommé le Viking[2]. C'était un malfaiteur qui couchait à la belle étoile dans les Nordstrandir. Ils firent là grands ravages en fait de pillages et d'assassinats. Ils restèrent là, tous ensemble, jusqu'aux nuits d'hiver. Alors, les gens des Strandir, Óláfr Eyvindarson de Drangar et d'autres paysans se rassemblèrent et allèrent les attaquer. Là encore, ils avaient une fortification dans leur ferme du fjord de Tharalátr et ils étaient en tout près de trente hommes. Óláfr et ses hommes firent le siège de cette fortification, mais ils estimèrent qu'elle serait difficile à prendre. Alors, ils discutèrent, et les malfaiteurs offrirent de quitter les Strandir et de n'y faire désormais aucun méfait. En outre, ils quitteraient la fortification. Et comme les paysans estimaient qu'ils n'étaient pas en mesure d'en finir par la force, ils acceptèrent ces conditions. Les deux partis se portèrent garants de les respecter. Et les paysans retournèrent chez eux dans cet état.

CHAPITRE LX

Maintenant, il faut dire de Snorri le Godi qu'il alla, pour le tribunal d'exécution, au nord dans le Bitra, comme on l'a écrit précédemment, et que, quand il arriva

à Eyrr, Óspakr était parti. Snorri tint le tribunal d'exécution selon la loi, s'empara de tout le bien des proscrits et le répartit entre les gens auxquels ils avaient fait le plus de torts, c'est-à-dire Álfr le Petit et les autres qui avaient été spoliés. Puis Snorri le Godi revint chez lui à Tunga et l'été se passa ainsi.

Óspakr et ses hommes quittèrent les Strandir au début de l'hiver avec deux gros bateaux. Ils allèrent vers le sud devant les Strandir, puis au nord à travers le Flói[1] jusqu'au Vatnsnes. Là, ils montèrent à terre, pillèrent et chargèrent leurs deux bateaux jusqu'au bord. Ensuite, ils retraversèrent le Flói jusqu'au Bitra, touchèrent terre à Eyrr et montèrent leurs provisions dans leur fortification. La femme d'Óspakr était restée là en été, ainsi que Glúmr, leur fils, avec deux vaches. Immédiatement, la nuit même où ils étaient revenus chez eux, les deux bateaux ramèrent vers l'intérieur jusqu'au bout du fjord. Óspakr et ses hommes montèrent à la ferme de Tunga et y pénétrèrent par effraction. Ils tirèrent le paysan Thórir de son lit, le conduisirent dehors et le tuèrent. Ensuite, ils pillèrent tout ce qui se trouvait à l'intérieur et le transportèrent aux bateaux. Puis ils ramèrent jusqu'à Thambárdalr, y coururent et y démolirent le portail, comme à Tunga. Álfr le Petit s'était couché tout habillé. En entendant qu'on démolissait le portail, il se leva d'un bond, courut à une porte dérobée[2] qui se trouvait sur l'arrière des maisons. Il parvint à sortir et remonta la vallée en courant. Óspakr et les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent, le transportèrent à leurs bateaux, revinrent à Eyrr avec les deux bateaux chargés et transportèrent ce butin dans la fortification. Ils tirèrent les bateaux aussi dans la fortification, les remplirent d'eau tous les deux, refermèrent la fortification — c'était une excellente redoute — et restèrent là pendant l'hiver.

CHAPITRE LXI

Álfr le Petit courut au sud, traversa les montagnes, ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à Tunga chez Snorri le Godi et lui dit ses ennuis. Il le pressa fort d'aller

immédiatement au nord attaquer Óspakr et ses hommes, mais Snorri le Godi voulut d'abord savoir ce qu'ils avaient fait, en plus de l'avoir chassé, et s'ils s'étaient installés dans le Bitra. Peu après, on apprit du nord, du Bitra, le meurtre de Thórir et les retranchements qu'Óspakr avait faits. On apprit aussi qu'il ne serait pas facile de les attaquer. Alors Snorri le Godi envoya chercher la famille d'Álfr ainsi que le bien qui restait : tout cela fut mis à Tunga et y passa l'hiver.

Les ennemis de Snorri le Godi le blâmaient, estimant qu'il prenait bien son temps pour redresser la situation d'Álfr. Snorri laissa chacun en dire ce qu'il voulait, et n'entreprit rien. Sturla Thjódreksson envoya de l'ouest un message disant qu'il serait prêt immédiatement à attaquer Óspakr et les siens, quand Snorri le voudrait, et déclarant qu'il n'était pas moins tenu que Snorri de faire cette expédition. L'hiver s'avança ainsi jusqu'après Jól et l'on apprenait sans cesse du nord les méfaits d'Óspakr. L'hiver était très rude et tous les fjords étaient pris par les glaces.

Peu avant le carême, Snorri le Godi envoya quelqu'un dans le Nes, à Ingjaldshváll. Habitait là un homme qui s'appelait Thrándr le Marcheur. Il était fils de l'Ingjaldr qui avait donné son nom à la ferme d'Ingjaldshváll. C'était un homme très grand, très fort et extrêmement rapide à la course. Il avait auparavant été suivant de Snorri le Godi, et l'on disait que c'était un loup-garou[1] quand il était païen. Mais la plupart des sorcelleries avaient cessé quand les gens avaient été baptisés. Snorri avait envoyé ce message pour que Thrándr vînt le voir à Tunga et qu'il se préparât à ce voyage comme s'il devait s'attendre à affronter quelques épreuves.

Quand le message de Snorri le Godi parvint à Thrándr celui-ci dit au messager : « Tu vas te reposer ici autant de temps qu'il te plaira. Moi, je vais me rendre à l'ordre de Snorri le Godi, mais toi, tu ne seras pas capable de me suivre. » Le messager dit qu'il le croirait quand il le verrait. Le lendemain matin, quand le messager se réveilla, Thrándr était loin. Il avait pris ses armes, était allé vers l'intérieur sous l'Enni puis avait suivi le chemin de l'intérieur jusqu'au promontoire de Búland et avait pris vers l'intérieur par les fjords jusqu'à la ferme qui s'appelle Eid. Là, il monta sur la glace, traversa le Kolgrafafjördr et le Seljafjördr, de là, prit vers l'intérieur jusqu'au

Vigrafjördr puis suivit les glaces jusqu'au fond du fjord et arriva à Tunga le soir alors que Snorri était à table. Snorri lui fit un joyeux accueil. Thrándr lui rendit ses salutations et demanda ce qu'il voulait, déclarant qu'il était prêt à aller où il le voudrait. Snorri le pria de passer là la nuit en paix. On aida alors Thrándr à enlever ses habits mouillés.

CHAPITRE LXII

Cette même nuit, Snorri le Godi envoya un homme à l'ouest, à Stadarhóll, pour demander à Sturla Thjódreksson de venir à sa rencontre au nord, à Tunga dans le Bitra, le lendemain. Snorri envoya aussi des hommes aux fermes les plus proches pour convoquer du monde.

Le lendemain, ils partirent de là vers le nord par la lande de Gaflfell avec cinquante hommes. Ils arrivèrent à Tunga dans le Bitra le soir. Sturla s'y trouvait avec trente hommes. Ils allèrent de là vers la côte, à Eyrr, pendant la nuit. Quand ils y arrivèrent, Óspakr parut sur le mur de la fortification avec quelques-uns de ses hommes et demanda qui commandait la troupe. Ils se nommèrent et lui ordonnèrent d'abandonner la fortification, mais Óspakr déclara qu'ils ne la rendraient pas, « mais nous vous ferons la même condition qu'aux gens des Strandir, dit-il, nous quitterons le district si vous ne nous attaquez pas ». Snorri leur dit qu'ils n'avaient pas à leur imposer de telles conditions.

Le lendemain matin, quand il fit clair, ils se divisèrent pour attaquer la redoute. Snorri le Godi eut à attaquer la partie de la fortification que défendait Hrafn le Viking, et Sturla, celle que défendait Óspakr. Les fils de Börkr le Gros, Sámr et Thormódr, attaquèrent d'un même côté, et les fils de Snorri, Thóroddr et Thorsteinn le Preneur-de-Morues, attaquèrent de l'autre côté. Óspakr et les siens se défendaient avec des pierres et avec tout ce qu'ils avaient sous la main. Ils n'épargnaient rien non plus, car il y avait là de très vaillants hommes. Snorri et Sturla attaquaient surtout à coup de projectiles, flèches et lances. Ils en avaient transporté d'autant plus qu'ils se préparaient

depuis longtemps à investir la fortification. L'attaque fut très rude. Aussi y en eut-il beaucoup de blessés de part et d'autre, mais il n'en tomba ni d'un côté ni de l'autre.

Snorri et les siens tiraient si dru que Hrafn et ses hommes battirent en retraite derrière le mur. Alors Thrándr le Marcheur prit son élan vers le mur et sauta si haut qu'il put planter le croc de sa hache[1] au sommet du mur. Puis il se hissa par le manche jusqu'à ce qu'il fût parvenu au sommet. Dès que Hrafn vit qu'un homme était entré dans la fortification, il bondit sur Thrándr et lui porta un coup de lance, mais Thrándr para le coup, frappa Hrafn au bras et le lui trancha à la hauteur de l'épaule. Après cela, ils l'attaquèrent si nombreux qu'il se laissa retomber à l'extérieur du mur de la fortification et revint parmi les siens. Óspakr exhortait ses hommes à se défendre et se battait lui-même très audacieusement. Il sortait dangereusement sur les murs de la fortification pour lancer des pierres. À un moment, où il s'évertuait fort à lancer une pierre dans le groupe de Sturla, celui-ci lui jeta une javeline à filin[2]; elle l'atteignit au milieu du corps et il tomba à l'extérieur de la fortification. Sturla bondit immédiatement sur lui et le prit pour soi, ne voulant pas qu'il y en ait d'autres qui l'attaquent, parce qu'il voulait que l'on dise unanimement que c'était lui qui l'avait exécuté. Un troisième homme tomba du mur qu'assaillaient les fils de Börkr. Après cela, les bandits offrirent de se rendre si les assaillants leur faisaient grâce de vie et de membres[3]. Ils offrirent aussi de remettre toute leur affaire au jugement de Snorri et de Sturla. Comme Snorri et ses hommes avaient presque épuisé leurs armes de jet, ils acceptèrent. La fortification se rendit et ses hommes se remirent au pouvoir de Snorri le Godi qui leur fit grâce à tous de vie et de membres, comme ils l'avaient stipulé. Óspakr et Hrafn périrent aussitôt tous les deux, de même qu'un troisième homme de leur troupe, mais beaucoup étaient blessés de part et d'autre. Voilà ce que dit Thormódr dans le Chant du corbeau :

35. *Il y eut bataille dans le Bitra;*
Je crois que le guerrier[4]
A donné là aux oiseaux de proie
Suffisamment de charogne;
Trois pirates gisaient

Privés de vie
Devant l'homme courageux;
Le corbeau y trouva son compte.

Snorri le Godi permit à la femme d'Óspakr et à Glúmr, leur fils, de rester habiter là. Glúmr épousa ensuite Thórdis, fille d'Ásmundr Tête-Blanche, sœur de Grettir le Fort, et leur fils fut Óspakr qui eut des démêlés avec Oddr Ófeigsson du Midfjördr[1]. Snorri le Godi et Sturla expulsèrent tous les pirates chacun de son côté, dispersèrent cette bande de pillards puis revinrent chez eux. Thrándr le Marcheur resta un court moment chez Snorri le Godi, puis revint chez lui à Ingjaldshváll, et Snorri le remercia bien de sa bonne assistance. Thrándr le Marcheur habita longtemps ensuite à Ingjaldshváll, puis à Thrándarstadir, et ce fut un homme avec qui il fallait compter.

CHAPITRE LXIII

En ce temps-là, Thóroddr fils de Thorbrandr habitait dans l'Álptafjördr. Il possédait les deux terres d'Úlfarsfell et d'Orlygsstadir, mais il y avait alors si grandes rumeurs sur les réapparitions de Thórólfr l'Estropié que les gens estimaient ne pas pouvoir demeurer sur ces terres. Et Bólstadr était inhabitée car Thórólfr s'était mis à réapparaître dès qu'Arnkell était mort, et il mettait à mort hommes et bêtes à Bólstadr. Aussi personne ne s'aventurait à habiter là non plus. Quand tout y fut complètement désolé, l'Estropié monta hanter Úlfarsfell et y fit de grands ennuis. Tout le monde était terrifié dès qu'on l'apercevait. Le paysan alla alors à Kársstadir et se plaignit de ces ennuis à Thóroddr parce qu'il était son tenancier; dit qu'on pensait que l'Estropié ne s'arrêterait pas tant qu'il n'aurait pas désolé tout le fjord, hommes et bêtes, si l'on ne prenait aucune mesure « si l'on ne fait rien, je ne resterai pas là davantage ».

Quand Thóroddr entendit cela, il ne vit pas bien quel parti prendre. Le lendemain matin, il fit amener ses chevaux et appela ses domestiques pour l'accompagner. Il se fit également escorter des gens des fermes les plus proches. Ils allèrent jusqu'au Baegifótshöfdi et

jusqu'au tertre de Thórólfr. Puis ils ouvrirent le tertre et trouvèrent Thórólfr. Il n'était toujours pas décomposé, et faisait peur à voir. Il était noir comme l'enfer et gros comme un bœuf. Quand ils voulurent le déplacer, ils ne purent le soulever. Alors, Thóroddr fit placer un madrier sous lui et ils le sortirent ainsi du tertre. Puis ils le roulèrent jusque sur le rivage, empilèrent du bois pour faire un grand feu, l'allumèrent, roulèrent Thórólfr dessus et brûlèrent le tout jusqu'à ce que ce soient des cendres froides. Toutefois, il fallut un long moment pour que le feu prît à Thórólfr. Il y avait un grand vent qui dispersa les cendres en divers endroits quand le feu prit, et quand ils le purent, ils poussèrent ces cendres dans la mer. Quand ils eurent terminé cette besogne, ils rentrèrent chez eux.

Thóroddr arriva chez lui à Kársstadir pour le dîner. Les femmes étaient en train de traire. Alors qu'il allait au hangar à traire, une vache lui échappa, tomba et se cassa la patte. On s'en empara, mais elle était si maigre qu'il ne parut pas qu'il valût la peine de l'abattre. Thóroddr fit ligaturer la patte, mais la vache cessa de donner du lait. Quand sa patte fut guérie, elle fut transportée à Úlfarsfell pour y être engraissée car il y avait là de bons pâturages, aussi bons que dans une île. La vache descendait souvent sur le rivage, à l'endroit où l'on avait brûlé Thórólfr, et elle léchait les pierres là où les cendres s'étaient dispersées[1]. On raconte qu'une fois que des gens des îles revenaient du large le long du fjord avec des chargements de poisson séché, ils virent une vache en haut de la pente avec un taureau de couleur gris pommelé[2]. Personne ne savait qu'il y eût un taureau de ce genre-là dans le voisinage. En automne, Thóroddr voulut abattre la vache, mais quand on alla la chercher, on ne la trouva pas. Thóroddr la fit chercher souvent cet automne-là, mais on ne la découvrit jamais. On pensa qu'elle devait être morte, ou bien qu'on l'avait volée.

Peu avant Jól, il se fit, un matin de bonne heure à Kársstadir, qu'un bouvier alla à l'étable comme d'habitude et qu'il vit la vache devant les portes. Il la reconnut à sa patte cassée et vit que c'était celle que l'on avait perdue qui était revenue. Il mena la vache à sa stalle, l'attacha et alla dire la chose à Thóroddr. Celui-ci se rendit à l'étable, regarda la vache et la palpa. Ils sentirent un veau dans la vache et estimèrent qu'il ne fallait pas

l'abattre. Thóroddr avait d'ailleurs fait abattre autant de bétail qu'il en avait besoin pour sa maison.

Au printemps, peu avant l'été, la vache vêla. C'était une génisse. Peu après, elle vêla de nouveau et c'était un taureau. Elle eut du mal à vêler, tant ce taureau était gros. Peu après, la vache mourut. Ce veau de grande taille fut porté à l'intérieur, dans la pièce. Il était de couleur gris pommelé, une très belle bête. La génisse et le veau que l'on venait d'apporter se trouvaient tous les deux dans la pièce. Il y avait là [également] une vieille femme : c'était la nourrice de Thóroddr. Elle était devenue aveugle ; quand elle était plus jeune, on pensait qu'elle prédisait l'avenir, mais maintenant qu'elle était vieille, on tenait ce qu'elle disait pour des radotages. Pourtant, beaucoup des choses qu'elle disait se révélaient vraies.

Quand le veau de grande taille fut attaché au plancher, il poussa un grand beuglement. En entendant cela, la vieille fut effrayée et dit : « Ce sont là des cris de monstre, pas des cris d'être vivant. S'il vous plaît, abattez ce monstre de malheur. » Thóroddr dit qu'il n'y avait pas de raison d'abattre ce veau, qu'il était parfaitement apte à être élevé et que ce serait une excellente bête une fois grand. Alors, le veau beugla une seconde fois. La vieille dit, toute tremblante : « Fils, dit-elle, fais abattre ce veau car il nous causera des malheurs si on l'élève. » Il répondit : « On abattra du veau si tu le veux, nourrice. » On emporta dehors l'un et l'autre veaux, Thóroddr fit abattre la génisse et porter l'autre dans la grange, et ordonna de veiller que personne ne dise à la vieille que le veau était vivant.

Ce veau grandit à vue d'œil, si bien qu'au printemps, quand on lâcha les veaux, il n'était pas plus petit que ceux qui étaient nés au début de l'hiver. Quand il fut lâché, il courut comme un furieux dans le clos en mugissant à grand bruit, comme un taureau, si bien qu'on l'entendit distinctement à l'intérieur de la maison. Alors, la vieille dit : « Ainsi donc, on n'a pas tué le monstre ; il nous causera plus de mal que nous ne saurions le dire. » Le veau grandit rapidement et resta dans le clos pendant l'été. En automne, il était si grand que bien peu de bœufs d'un hiver le sont davantage. Il était bien encorné et de magnifique apparence. On l'appela Glaesir[1]. Quand il eut deux hivers, il était aussi grand qu'un bœuf de cinq

hivers. Il restait toujours à la maison avec les vaches laitières. Chaque fois que Thóroddr venait à l'étable, Glaesir allait à lui, le flairait, léchait ses habits et Thóroddr le caressait. Il était doux comme un mouton avec les gens comme avec le bétail, mais quand il beuglait, c'était hideux. Quand la vieille entendait cela, elle sursautait toujours.

Lorsque Glaesir eut quatre hivers, il ne s'enfuyait jamais devant des femmes, des enfants ou de jeunes hommes, mais si des hommes adultes allaient à lui, il secouait la tête, devenait furieux, quoique leur cédant le pas s'il le fallait tout de même. Un jour qu'il était entré dans l'étable, il beugla si bruyamment qu'on l'entendit aussi distinctement à l'intérieur des maisons que si l'on s'était trouvé à côté. Thóroddr était dans la pièce ainsi que la vieille. Celle-ci soupira fort et dit : « Tu n'as pas tenu grand compte de mes paroles quand j'ai dit de faire abattre ce taureau, fils », dit-elle. Thóroddr répondit : « Ne te tourmente pas, nourrice, Glaesir vivra jusqu'à l'automne et alors il sera abattu, quand il aura pris sa graisse d'été. — Ce sera trop tard, alors », dit-elle. « On verra bien », dit Thóroddr. Comme ils parlaient de cela, le taureau beugla encore plus effroyablement qu'avant. Alors, la vieille chanta cette strophe :

36. *Le taureau qui présage le sang*
Avance le crâne
En mugissant;
Il mettra les gens à mort;
La veille femme le prédit;
Il te mettra dans la tombe;
Il se fera qu'il te privera de vie;
Je vois cela clairement.

Thóroddr répondit : « Tu radotes, nourrice, et tu ne verras pas cela. » Elle dit :

37. *Souvent on me dit,*
Quand je dis quelque chose,
Que je suis retombée en enfance ;
Je vois du sang sur ton corps ;
Le taureau sera ton meurtrier
Car il se mettra
À se tourner furieux contre toi;
Cela, je le vois.

« Mais non, nourrice », dit-il. « Hélas ! Si seulement ! » dit-elle.

En été, quand Thóroddr eut fait rateler tout son clos et mettre le foin en meules, une grosse pluie survint. Le lendemain matin, lorsque les gens sortirent, ils virent que Glaesir était dans le clos. Il avait fait tomber de ses cornes un bloc de bois qu'on y avait fixé quand il avait commencé à devenir vicieux. Il n'agissait pas selon sa coutume, car jamais il n'aurait endommagé le foin même s'il venait dans le clos. Or, à présent, voilà qu'il courait aux meules de foin, enfonçait ses cornes sous la base, soulevait les meules et les éparpillait ainsi par le champ. Dès qu'il en avait démoli une, il s'en prenait à une autre. Il alla ainsi par le champ, agissant comme un fou et inspirant une telle terreur aux gens qu'aucun n'osa aller le chasser du champ. On dit alors à Thóroddr ce que faisait Glaesir. Il courut aussitôt dehors. Il y avait une pile de bois devant les portes. Il y prit une grosse bûche de bouleau, la dressa par-dessus son épaule, la tenant par le fourchon, et descendit en courant dans le champ, vers le taureau.

En le voyant, Glaesir s'arrêta et lui fit face. Thóroddr lui parla rudement, mais Glaesir ne s'en alla pas pour autant. Alors Thóroddr dressa la bûche et lui assena entre les cornes un si grand coup que la bûche se fendit à l'enfourchure. Ce coup enragea Glaesir de telle façon qu'il se précipita sur Thóroddr mais celui-ci put lui saisir les cornes et esquiva le coup. Cela dura un moment, Glaesir attaquant et Thóroddr esquivant et se dérobant d'un côté ou de l'autre. Jusqu'au moment où Thóroddr commença à se fatiguer. Alors, il sauta sur le cou du taureau, l'enserra de ses bras jusqu'à la gorge, en se plaçant sur l'avant de la tête de l'animal, entre les cornes, et en essayant de l'épuiser de la sorte. Mais le taureau courut en tous sens par le champ avec Thóroddr. Les domestiques virent que la situation de celui-ci était précaire, mais ils n'osèrent pas y aller sans armes. Ils entrèrent en chercher et quand ils sortirent, ils descendirent en courant dans le champ avec des lances et d'autres armes. Quand le taureau vit cela, il se mit la tête entre les pattes de devant et la tourna, si bien qu'il parvint à placer une corne sous Thóroddr; puis il redressa la tête si brutalement que les jambes de Thóroddr furent lancées en l'air et qu'il se trouva presque debout sur la tête, sur le cou du taureau. Mais quand il retomba, Glaesir tourna la tête en dessous

de lui et l'une de ses cornes lui entra dans le ventre, s'y enfonçant aussitôt profondément. Alors, Thóroddr lâcha les cornes, mais le taureau fonça jusqu'à la rivière qui se trouvait en bas du champ, en poussant de grands beuglements. Les domestiques de Thóroddr coururent après Glaesir, le chassèrent à travers la faille Geirvör jusqu'à ce qu'ils arrivent à un bourbier en dessous de la ferme Hellar. Là, le taureau sauta dans le bourbier, sombra et ne remonta jamais plus. L'endroit s'appelle depuis Glaesiskelda[1].

Quand les domestiques revinrent dans le champ, Thóroddr en était parti. Il était allé à la ferme. Lorsqu'ils y entrèrent, il était couché à sa place, mort. On le transporta à l'église. Kárr, fils de Thóroddr, reprit la maison de l'Álptafjördr après son père, et y habita longtemps ensuite. La ferme fut appelée Kársstadir, d'après lui.

CHAPITRE LXIV

Il y avait un homme qui s'appelait Gudleifr. C'était le fils de Gunnlaugr le Riche du Straumfjördr, frère de Thorfinnr dont descendent les Sturlungar. C'était un grand marchand. Il possédait un gros bateau. Thórólfr, fils d'Eyra-Loptr, en avait un autre quand ils se battirent contre Gyrdr, fils du jarl Sigvaldi. Gyrdr y perdit un œil.

Ce fut dans les derniers temps du règne d'Óláfr le Saint que Gudleifr fit un voyage de commerce vers l'ouest jusqu'à Dublin. En revenant de l'ouest, il se dirigea vers l'Islande. Il cingla à l'ouest de l'Irlande, eut un vent d'est, puis du nord-est et dériva alors loin dans la mer vers l'ouest, puis vers le sud-ouest en sorte qu'ils ne savaient pas où ils se trouvaient. L'été était alors fort avancé et ils firent beaucoup de vœux pour toucher terre.

Alors, il se fit qu'ils aperçurent une terre. C'était un grand pays, mais ils ne le reconnurent pas. Gudleifr et ses hommes prirent le parti de mettre le cap sur la terre, parce qu'ils en avaient assez de se battre encore avec la haute mer. Ils trouvèrent là un bon mouillage.

Il n'y avait qu'un petit moment qu'ils avaient touché terre, que des hommes vinrent à leur rencontre. Ils ne

reconnurent personne, mais il leur sembla qu'ils parlaient plutôt irlandais[1]. Bientôt, il vint à eux une si grande quantité de monde qu'il y en avait des centaines. Ces gens-là les attaquèrent, s'emparèrent d'eux tous, les ligotèrent et les tirèrent ensuite à terre. Alors, ils furent amenés à une réunion et on les jugea. Ils comprirent que quelques-uns voulaient qu'ils fussent tués, et que d'autres voulaient qu'on les répartisse pour les loger et qu'on en fît des esclaves.

Alors que l'on discutait de cela, ils virent venir une troupe d'hommes portant une bannière; ils se dirent qu'il devait y avoir quelque chef parmi ceux-là. Quand ce groupe vint à s'approcher, ils virent que sous la bannière chevauchait un homme grand et martial, fort avancé en âge, les cheveux tout blancs. Tous les gens qui se trouvaient là s'inclinèrent et lui firent fête comme à leur seigneur et maître. Ils découvrirent bientôt que tous les avis et décisions lui étaient déférés. Puis cet homme envoya chercher Gudleifr et les autres. Quand ils furent arrivés devant lui, il leur parla en langue noroise et demanda de quel pays ils étaient. Ils dirent qu'ils étaient Islandais pour la plupart. L'homme demanda lesquels d'entre eux étaient Islandais; Gudleifr se présenta et salua cet homme; il lui rendit ses salutations et demanda d'où ils étaient en Islande. Gudleifr dit qu'il était du Borgarfjördr. Alors, l'homme demanda d'où, dans le Borgarfjördr, il était. Gudleifr le lui dit. Après cela, l'homme s'enquit soigneusement de chacun séparément des hommes les plus importants du Borgarfjördr et du Breidafjördr. Au cours de la conversation, il s'enquit de Snorri le Godi et de Thurídr de Fródá, sa sœur, questionna précisément Gudleifr sur toutes les affaires de Fródá et surtout sur le garçon Kjartan, qui était alors le maître de Fródá. D'autre part, les indigènes criaient qu'il fallait prendre une décision sur cet équipage.

Alors l'homme de haute taille s'éloigna, désigna douze de ses gens pour l'accompagner, et ils s'assirent un long moment à délibérer. Après cela, ils revinrent à l'assemblée. Alors, l'homme de haute taille dit à Gudleifr et aux autres : « Nous autres, gens de ce pays, venons de discuter un peu de votre affaire, et les autres viennent de remettre votre cause en mon pouvoir. Je veux donc vous laisser aller là où vous voudrez. Même s'il vous semble que

maintenant l'été eſt bien avancé, je vous conseillerai pourtant de vous en aller, car les gens d'ici ne sont pas dignes de confiance, il eſt difficile de traiter avec eux et ils considéraient d'abord qu'il y avait violation de leurs lois. » Gudleifr dit : « Que devrons-nous dire si le sort nous accorde de revenir à notre pays natal : qui nous a donné la liberté ? » Il répondit : « Cela, je ne vous le dirai pas, parce que je n'aimerais pas que mes parents et frères adoptifs viennent ici subir le sort que vous auriez eu si vous ne m'aviez pas eu pour vous aider. À présent, je suis si âgé, dit-il, qu'il n'eſt nullement improbable que la mort m'emporte n'importe quand. Et quand bien même je vivrais encore l'affaire d'un petit moment, il y a ici dans ce pays des hommes plus puissants que moi qui ne feraient guère de quartier à des étrangers même s'ils ne passaient pas aussi près de nous que vous l'avez fait. »

Ensuite, cet homme fit préparer leur bateau et reſta présent jusqu'à ce que vînt un vent favorable pour prendre le large. Mais avant que Gudleifr et lui se quittent, cet homme ôta de sa main un anneau d'or, le mit à la main de Gudleifr et y ajouta une excellente épée ; ensuite, il dit à Gudleifr : « S'il t'eſt donné par le sort d'arriver jusqu'à ton pays natal, tu remettras cette épée à Kjartan, le maître de Fródá, et cet anneau à Thurídr, sa mère. » Gudleifr dit : « Que leur dirai-je de celui qui leur envoie ces objets de prix ? » Il répondit : « Dis que celui-là les a envoyés qui était plus l'ami de la maîtresse de maison de Fródá que du godi de Helgafell, son frère. Et si quelqu'un pense en avoir déduit qui eſt celui à qui ont appartenu ces objets, alors, redis-leur mes paroles : que j'interdis à tout homme de chercher à venir me voir, car cet endroit-là eſt le plus dangereux qui soit, à moins qu'on aborde avec une chance comparable à la vôtre. Ce pays eſt immense et sa côte eſt mauvaise ; en tous lieux guerre y eſt résolue contre les étrangers, à moins que les choses se passent comme maintenant. » Après cela, ils se quittèrent.

Gudleifr et les siens mirent à la mer et atteignirent l'Irlande tard en automne. Ils passèrent l'hiver à Dublin. En été, ils firent voile vers l'Islande. Gudleifr remit alors les objets de prix et l'on tient pour vrai que cet homme était Björn Champion-de-Breidavík, mais on n'en a aucune autre preuve que celles que l'on vient de dire.

CHAPITRE LXV

Snorri le Godi habita à Tunga vingt hivers et on lui voulut d'abord du mal tant que vécurent les hommes puissants et tyranniques que furent Thorsteinn Kuggason, Thorgils Hölluson et plusieurs des hommes importants qui étaient ses ennemis[1]. Il apparaît aussi en divers endroits dans des sagas autres que celle-ci. Il figure dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*[2], comme beaucoup le savent : c'était le meilleur ami de Gudrún, fille d'Ósvífr. De même, dans la *Saga de Njáll* et dans la *Saga de Grettir*[3]. Il apparaît aussi dans la *Saga du combat sur la lande*[4] où il fut le principal, avec Gudmundr le Puissant[5], à assister Bardi[6] après la bataille sur la lande.

Quand Snorri se mit à vieillir, sa popularité s'accrut, et la cause en fut que le nombre de ceux qui lui voulaient du mal diminuait. Ce qui améliora sa popularité, ce fut qu'il s'attacha par des liens de parenté les hommes les plus importants du Breidafjördr et de plusieurs autres endroits[7].

Il maria Sigrídr, sa fille, à Brandr le Libéral, fils de Vermundr[8]; l'épousa par la suite Kolli[9], fils de Thormódr, fils de Thorlákr d'Eyrr et ils habitèrent à Bjarnarhöfn.

Il maria sa fille Unnr[10], à Víga-Bardi; l'épousa par la suite Sigurdr, fils de Thórir le Chien, de Bjarkey dans le Hálogaland, et leur fille fut Rannveig qu'épousa Jón, fils d'Árni, fils d'Ármódr, et leur fils fut Vidkunnr de Bjarkey[11] qui a été l'un des plus nobles barons de Norvège.

Snorri le Godi maria sa fille Thórdís à Bolli Bollason et d'eux descendent les Gilsbekkingar[12].

Snorri maria sa fille Hallbera à Thórdr, fils de Sturla Thjódreksson; leur fille fut Thurídr, qu'épousa Haflidi Másson, et de là descend une grande famille[13].

Snorri maria sa fille Thóra à Kerru-Bersi, fils de Halldórr Óláfsson de Hjardarholt[14]; ensuite, elle fut mariée à Thorgrímr le Brûlé et d'eux descend une grande et noble famille[15].

Les autres filles de Snorri le Godi furent mariées alors qu'il était mort. Gunnlaugr fils de Steinthórr d'Eyrr, épousa Thurídr la Clairvoyante[16]. Kolfidr[17] de Sólheimar

épousa Gudrún, fille de Snorri le Godi. Thorgeirr d'Ásgardshólar[1] épousa Halldóra, fille de Snorri. Jörundr Thorfinsson[2], frère de Gunnlaugr du Straumfjördr, épousa Álöf, fille de Snorri.

Halldórr était le plus noble des fils de Snorri le Godi. Il habita à Hjardarholt dans le Laxárdalr; de lui descendent les Sturlungar et les gens de Vatnsfjördr[3]. Thóroddr fut un autre très noble fils de Snorri le Godi; il habita à Spákonufell dans le Skagaströnd[4]. Parmi les autres fils de Snorri le Godi, Máni habita à Saudafell; son fils fut Ljótr, qui fut surnommé Mána-Ljótr; il fut considéré comme le plus grand des petits-fils de Snorri le Godi[5]. Thorsteinn habita à Laugarbrekka et de lui proviennent les Ásbirningar du Skagafjördr ainsi qu'une grande descendance[6]. Thórdr le Chat habita à Dufgúsdalr. Eyjólfr habita à Lambastadir dans les Mýrar[7]. Thorleifr habita le Medalfellströnd, de lui descendent les Ballaeringar. Snorri, fils de Snorri le Godi, habita à Saelingsdalstunga après son père. Il y avait un fils de Snorri le Godi qui s'appelait Kleppr, mais on ne sait pas où il habita ni quels furent ses descendants.

Snorri le Godi mourut à Saelingsdalstunga un hiver après la mort du roi Óláfr le Saint. Il fut enterré là, à l'église qu'il avait lui-même fait construire. Et quand on y creusa un cimetière, ses ossements furent exhumés, puis transportés en bas, à l'église qui se trouve là maintenant[8]. Gudný fille de Bödvar[9], la mère des fils de Sturla, Snorri, Thórdr et Sighvatr[10] y assistait et elle a dit que c'étaient les ossements d'un homme de stature moyenne, pas grand. Elle a dit aussi qu'on avait également exhumé là les ossements de Börkr le Gros, l'oncle de Snorri le Godi, et qu'ils étaient excessivement grands. On exhuma aussi les ossements de la vieille Thórdís, fille de Thorbjörn Súrr, mère de Snorri le Godi, et Gudný a dit que c'étaient des ossements de femme petite, et noirs comme de la tête de mouton fumée[11]. Tous ces ossements furent inhumés là où se trouve maintenant l'église.

Et ici se termine la saga des gens du Thórsnes, d'Eyrr et de l'Álptafjördr.

SAGAS DU VÍNLAND

SAGA D'EIRÍKR LE ROUGE
(Eiríks Saga rauda)

CHAPITRE PREMIER

Il y avait un roi guerrier qui s'appelait Óláfr, surnommé Óláfr le Blanc. Il était fils du roi Ingjaldr, fils de Helgi, fils d'Óláfr, fils de Gudrodr, fils de Hálfdan aux jambes blanches, roi des Upplönd[1]. Óláfr guerroyait sur la route de l'ouest[2] et conquit Dyflinn en Irlande ainsi que le pays de Dyflinn[3]. Il s'en fit roi[4]. Il épousa Audr la Très-Sage[5], fille de Ketill au nez plat, fils de Björn du Ru, un noble homme de Norvège. Leur fils s'appelait Thorsteinn le Rouge. Óláfr périt dans une bataille en Irlande, et Audr et Thorsteinn s'en allèrent dans les Hébrides. Là, Thorsteinn épousa Thurídr, fille d'Eyvindr le Norvégien, sœur de Helgi le Maigre. Ils eurent maints enfants[6]. Thorsteinn se fit roi guerrier. Il fit association avec le jarl Sigurdr le Puissant[7], fils d'Eysteinn les Sonnailles. Ils conquirent le Katanes et le Sudrland, le Ross et le Meraefi[8] et plus de la moitié de l'Écosse. Thorsteinn s'en fit roi puis les Scots le trahirent et il périt là dans une bataille[9]. Audr était en Katanes quand elle apprit la mort de Thorsteinn. Elle fit aussitôt faire en secret un knörr[10] dans la forêt et lorsqu'elle fut prête, elle se dirigea sur les Orcades. Là, elle maria Gróa, fille de Thorsteinn le Rouge; ce fut la mère de Grélöd qu'épousa le jarl Thorfinnr Fendeur-de-Crânes[11].

Après cela, Audr se rendit en Islande. Elle emmenait sur son bateau vingt hommes libres. Elle arriva en Islande et passa le premier hiver chez Björn, son frère, à Bjarnarhöfn[12]. Puis Audr colonisa tous les Dalalönd entre la Dögurdará et la Skraumuhlaupsá[13]. Elle habita à

Hvammr[1]. Elle faisait ses prières à Krosshólar[2] : elle y fit ériger des croix car elle était baptisée et bonne croyante. Arrivèrent en même temps qu'elle en Islande beaucoup de nobles hommes qui avaient été faits prisonniers lors d'expéditions vikings à l'ouest et que l'on disait esclaves. L'un d'eux s'appelait Vífill; c'était un homme de grande famille et il avait été fait prisonnier à l'ouest au-delà de la mer[3] et il était réputé esclave avant qu'Audr l'affranchisse. Lorsque Audr octroya des résidences aux membres de son équipage, Vífill demanda pourquoi elle ne lui donnait pas de résidence comme aux autres. Audr dit que cela n'avait pas d'importance, déclarant qu'on le tiendrait pour noble là où il serait. Elle lui donna Vífilsdalr[4] et c'est là qu'il habita. Il épousa une femme qui s'appelait***[5]. Leurs fils furent Thorbjörn et Thorgeirr. C'étaient des hommes prometteurs et ils grandirent chez leur père.

CHAPITRE II

Il y avait un homme qui s'appelait Thorvaldr; c'était le fils d'Ásvaldr[6] fils d'Úlfr, fils de Thórir aux bœufs. Son fils s'appelait Eiríkr le Rouge. Le père et le fils quittèrent le Jadarr[7] pour l'Islande, pour cause de meurtres, et colonisèrent le pays dans les Hornströnd, et habitèrent à Drangar. C'est là que mourut Thorvaldr. Eiríkr épousa alors Thjódhildr[8], fille de Jörundr fils d'Úlfr[9] et de Thorbjörg Poitrine-de-Knörr qu'avait épousée Thorbjörn du Haukadalr[10]. Eiríkr se transporta là depuis le Nord, défricha la terre du Haukadalr et habita à Eiríksstadir près de Vatnshorn[11]. Les esclaves d'Eiríkr provoquèrent alors un glissement de terrain sur la ferme de Valthjófr à Valthjófsstadir[12]. Eyjólfr la Fiente, parent de ce dernier, tua les esclaves près des Skeidsbrekkur, en haut de Vatnshorn; pour cette raison, Eiríkr tua Eyjólfr la Fiente; il tua aussi Hrafn le Duelliste à Leikskálar. Geirsteinn et Oddr de Jörvi, parents d'Eyjólfr, entreprirent les poursuites pour son compte. Alors, Eiríkr fut condamné à être banni du Haukadalr. Il colonisa alors Brokey et Oxney[13] et habita à Tradir, le premier hiver, dans Sudrey. Il prêta à Thorgestr[14] les poutres de sa salle[15]. Puis, Eiríkr alla à Oxney

et habita à Eiríksstadir[1]. Alors, il réclama ses poutres et ne les obtint pas. Il vint chercher ses poutres à Breidabólstadr, mais Thorgestr se mit à sa poursuite. Ils se battirent à peu de distance de l'enclos de Drangar. Périrent là[2] deux fils de Thorgestr et quelques autres hommes. Après cela, de part et d'autre, ils entretinrent une garde nombreuse. Styrr[3] prêta assistance à Eiríkr ainsi qu'Eyjólfr de Svíney[4], Thorbjörn fils de Vífill et les fils de Thorbrandr de l'Álptafjördr[5], et les fils de Thórdr le Braillard ainsi que Thorgeirr du Hítardalr[6], Áslákr du Langadalr et Illugi, son fils[7], assistèrent Thorgestr. Eiríkr et les siens furent condamnés à bannissement au thing de Thórsnes[8]. Eiríkr équipa un bateau à Eiríksvágr[9] et Eyjólfr le cacha dans Dímunarvágr[10] pendant que Thorgestr et ses hommes le cherchaient par les îles[11]. Thorbjörn, Eyjólfr et Styrr accompagnèrent Eiríkr au large par les îles[12] et ils se quittèrent en termes très amicaux. Eiríkr déclara qu'il leur prêterait semblable assistance s'il pouvait y parvenir et qu'il sût qu'ils eussent besoin de lui. Il leur dit qu'il avait l'intention de se mettre à la recherche du pays qu'avait vu Gunnbjörn, fils d'Úlfr la Corneille quand il dériva vers l'ouest par la mer et qu'il découvrit les Gunnbjarnarsker[13]. Il dit qu'il reviendrait voir ses amis s'il trouvait ce pays.

Eiríkr mit à la voile au large du Snaefellsjökull. Il arriva au large du glacier qui s'appelle Bláserkr[14]. De là, il alla vers le sud, voir s'il y avait des lieux habitables[15]. Il passa le premier hiver à Eiríksey[16], à peu près au milieu des Établissements-de-l'Est[17]. Au printemps suivant, il alla jusqu'à l'Eiríksjfördr et s'y installa. Cet été-là, il alla dans les Établissements-de-l'Ouest[18] et donna des noms à divers endroits. Il passa le second hiver dans les Eiríkshólmar près du Hvarfsgnípa[19], et le troisième été, il alla tout au nord jusqu'au Snaefell[20] et pénétra dans le Hrafnsfjördr[21]. Il estima alors avoir atteint le fond de l'Eiríksfjördr[22]. Il rebroussa chemin et passa le troisième hiver à Eiríksey, à l'embouchure de l'Eiríksfjördr. Mais l'été suivant, il alla en Islande et arriva dans le Breidafjördr. Il passa cet hiver-là chez Ingólfr[23] à Hólmlátr. Au printemps, il se battit contre Thorgestr et Eiríkr fut vaincu. Après cela, on les réconcilia.

Cet été-là, Eiríkr alla coloniser le pays qu'il avait découvert et qu'il appela Groenland[24], car il dit que les gens

auraient fort envie d'y aller si ce pays portait un beau nom[1].

CHAPITRE III

Thorgeirr fils de Vífill prit femme et épousa Arnóra, fille d'Einarr de Laugarbrekka, fils de Sigmundr[2], fils de Ketill le Chardon qui avait colonisé le Thistilsfjördr. Il y avait une autre fille d'Einarr qui s'appelait Hallveig; l'épousa Thorbjörn fils de Vífill qui prit la terre de Laugarbrekka, dans les Hellisvellir[3]. Thorbjörn y transporta sa résidence et devint un noble homme. C'était un excellent bóndi et il avait de grands moyens. Il y avait une fille de Thorbjörn qui s'appelait Gudrídr. C'était une très belle femme, et remarquable en toute sa conduite.

Il y avait un homme qui s'appelait Ormr, qui habitait Arnarstapi; il avait épousé une femme qui s'appelait Halldís. Ormr était un excellent bóndi et un grand ami de Thorbjörn, Gudrídr fut longtemps chez lui pour y être élevée.

Il y avait un homme qui s'appelait Thorgeirr. Il habitait Thorgeirsfell. Il était riche de biens et il avait été affranchi. Il avait un fils qui s'appelait Einarr; c'était un bel homme et bien élevé. Il aimait aussi le faste. Einarr naviguait entre les deux pays, et cela lui réussissait bien. Régulièrement, il passait à tour de rôle un hiver en Islande et un en Norvège.

Il faut dire maintenant qu'un automne, alors qu'Einarr était en Islande, il longea avec ses marchandises les Snaefellsströnd et voulut vendre. Il arriva à Arnarstapi. Ormr lui offrit de rester là, et Einarr accepta car il y avait amitié entre eux. On enferma ses marchandises dans une dépendance. Einarr les déballa, les montra à Ormr et aux gens de sa maison et leur offrit d'en prendre ce qu'ils voudraient. Ormr accepta, disant qu'Einarr était un excellent voyageur de commerce et un homme favorisé par le destin. Alors qu'ils s'occupaient des marchandises, une femme passa devant les portes de la dépendance. Einarr demanda à Ormr qui était cette belle femme qui passait là devant les portes, « je ne l'ai encore jamais vue ». Ormr répondit : « C'est Gudrídr, ma fille adoptive, la fille de

Thorbjörn de Laugarbrekka. » Einarr dit : « Ce doit être un bon parti, des hommes sont-ils déjà venus la demander en mariage? » Ormr répondit : « Certes, on l'a déjà demandée en mariage, mais la chose n'est pas facile; la difficulté, c'est qu'elle est regardante sur le choix d'un mari, et son père aussi. — Bien, dit Einarr, étant donné que voici la femme que j'ai l'intention de demander en mariage, je voudrais que tu t'enquières de ce parti auprès de Thorbjörn, son père, et que tu t'appliques avec ardeur pour que cela se fasse. Si j'obtiens ce parti, je te revaudrai cela de mon entière amitié. Le bóndi Thorbjörn peut voir qu'il nous siérait bien, à lui et à moi, d'être unis par des liens de parenté, car c'est un homme fort honorable et il a une excellente résidence, et pour ses biens meubles, on me dit qu'ils sont plutôt en baisse; or ni les terres ni les biens meubles ne me manquent, à moi et à mon père, et si cela réussissait, Thorbjörn en retirerait le plus grand soutien. » Ormr dit : « Assurément, je me tiens pour ton ami, et pourtant je n'ai pas tellement envie, à mon avis, de présenter cette requête, car Thorbjörn est orgueilleux et, de plus, fort ambitieux. » Einarr déclara qu'il voulait tout de même que la demande fût faite. Ormr dit qu'on ferait à sa guise. Einarr retourna dans le Sud jusqu'à ce qu'il arrive chez lui. Peu après, Thorbjörn fit une invitation d'automne, comme il en avait coutume, car c'était un homme fort important. Y vinrent Ormr d'Arnarstapi et beaucoup d'autres amis de Thorbjörn.

Ormr eut un entretien avec Thorbjörn et dit que, récemment, Einarr de Thorgeirsfell était venu et que c'était devenu un homme très prometteur. Ormr présenta donc la demande en mariage de la part d'Einarr en disant que la chose était bien venue pour diverses raisons : « Tu pourras, bóndi, en retirer grand appui, pour raisons pécuniaires. » Thorbjörn répondit : « Je n'attendais pas de toi de tels propos, que je doive marier ma fille à un fils d'esclave; et vous devez trouver que mon bien diminue pour me donner de tels conseils; et une fille qui t'a paru digne d'une telle union ne restera pas davantage chez toi. » Puis Ormr s'en alla chez lui ainsi que chacun des autres invités. Gudrídr resta chez son père et passa cet hiver-là à la maison. Mais au printemps, Thorbjörn invita ses amis, il vint quantité de gens et ce fut un excellent banquet. Lors de ce banquet, Thorbjörn réclama le

silence et dit : « J'ai habité ici une longue partie de ma vie et j'ai éprouvé le bon vouloir et l'affection des gens à mon égard; je déclare que nos relations se sont bien passées; mais voilà que ma situation devient difficile par manque d'argent liquide, alors que jusqu'ici on la disait respectable. Or je préfère abandonner mon domaine que de perdre mon honneur. J'aime mieux quitter le pays que déshonorer ma famille et j'ai l'intention de mettre à l'épreuve les promesses que me fit Eiríkr le Rouge, mon ami, quand nous nous sommes quittés dans le Breidafjördr. Je pense aller au Groenland cet été, si tout se passe comme je le voudrais. » On attacha grande importance à ce changement de situation, car Thorbjörn était un homme populaire, mais on considéra que Thorbjörn s'était tellement avancé qu'il ne servirait à rien de le dissuader. Thorbjörn fit des présents aux gens et le banquet s'acheva. Puis chacun rentra chez soi. Thorbjörn vendit ses terres et acheta un bateau qui mouillait à Hraunhafnarós[1]. Entreprirent le voyage avec lui trente hommes; étaient de l'expédition Ormr d'Arnarstapi et sa femme, et les autres amis de Thorbjörn qui ne voulaient pas le quitter. Puis ils prirent le large et quand ils furent en mer, le vent tomba. Ils se perdirent en mer et ils furent en difficulté pendant l'été. Sur ce, une maladie se mit dans leur troupe, Ormr et Halldís, sa femme, moururent ainsi que la moitié de la troupe. La mer se mit à grossir, les gens souffrirent les plus grandes peines et toutes sortes de détresses. Ils abordèrent tout de même au Herjólfsnes en Groenland alors qu'on était presque en hiver. L'homme qui habitait à Herjólfsnes s'appelait Thorkell. C'était un excellent bóndi. Il reçut Thorbjörn et tout son équipage pour l'hiver. Il les traita généreusement.

CHAPITRE IV

À cette époque-là, il y avait une grande famine au Groenland. Les gens qui étaient allés à la pêche ou à la chasse avaient fait de petites prises et certains n'étaient pas revenus. Il y avait là dans la contrée une femme qui s'appelait Thorbjörg. Elle était prophétesse et on la sur-

nommait Petite-Voyante[1]. Elle avait eu neuf sœurs, qui toutes étaient prophétesses, mais elle était seule survivante. En hiver, Thorbjörg avait coutume d'aller à des banquets : l'invitaient surtout les gens qui étaient curieux de connaître leur destinée ou ce que serait la saison prochaine. Et comme Thorkell était là le plus grand bóndi, on pensa que c'était à lui de savoir quand cesserait la disette qui régnait alors. Thorkell invita la prophétesse et on lui fit bel accueil comme c'était la coutume quand il s'agissait de recevoir des femmes de ce genre. On lui prépara un haut-siège et l'on plaça sous elle un coussin. Il devait y avoir dedans des plumes de poule. Le soir, lorsqu'elle arriva avec l'homme qui avait été envoyé à sa rencontre, elle était équipée de telle sorte qu'elle portait un manteau bleu à fermoir[2], aux pans tout ornés de pierreries de haut en bas ; elle avait au cou un collier de perles de verre, un capuchon de peau d'agneau noire sur la tête, doublé à l'intérieur de peau de chat blanche ; elle avait à la main un bâton terminé par un pommeau ; ce bâton était orné de laiton et le pommeau était tout entouré de pierreries. Elle avait une ceinture d'amadou à laquelle était attachée une escarcelle de peau, de grande taille, où elle conservait les objets magiques dont elle avait besoin pour faire ses sorcelleries. Elle portait aux pieds des chaussures de peau de veau à longs poils, avec de longs lacets et de gros boutons d'étain au bout. Aux mains, elle portait des gants de peau de chat à long poil, blancs à l'intérieur. Lorsqu'elle entra, tout le monde se sentit tenu de lui faire d'honorables salutations. Elle reçut ces salutations en fonction de la façon dont les gens lui étaient agréables. Le bóndi Thorkell la prit par la main et la mena au siège qui lui était préparé. Thorkell la pria de parcourir du regard ses gens, ses bêtes et sa demeure. Elle était taciturne en toutes choses.

Le soir, on installa les tables[3] et il faut dire quels mets furent préparés pour la prophétesse. On lui avait fait un gruau de lait de chevrette et on lui avait préparé les cœurs de tous les animaux dont on disposait. Elle avait une cuiller de laiton et un couteau à manche en dent de morse portant un double anneau de cuivre et dont la pointe était brisée. Les tables ayant été installées, Thorkell le bóndi s'avança devant Thorbjörg et demanda ce qu'elle pensait de ce qu'elle voyait là, si la demeure et les façons des gens

étaient à son goût et avec quelle rapidité elle aurait des certitudes sur ce qu'il lui avait demandé et que les gens étaient surtout curieux de savoir. Elle déclara qu'elle ne dirait rien avant le lendemain matin, quand elle aurait d'abord dormi toute la nuit.

Le lendemain, vers la fin de la journée, on lui prépara l'appareil dont elle avait besoin pour pratiquer le sejdr[1]. Elle demanda aussi qu'on lui donne des femmes qui sachent le poème nécessaire pour l'exécution du sejdr et qui s'appelle Vardlokur[2]. Mais on ne trouva pas de ces femmes. Alors, on chercha par la ferme s'il se trouvait quelqu'un qui le sût. Gudrídr dit alors : « Je ne suis ni versée dans la magie ni savante d'un savoir secret, toutefois, Halldís, ma nourrice, m'enseigna en Islande le poème qu'elle appelait Vardlokur. » Thorkell dit : « Alors, ton savoir est de saison. » Elle dit : « Voilà bien la seule circonstance où je pense n'être d'aucun secours, car je suis chrétienne. » Thorbjörg dit : « Il pourrait se faire que tu rendes service par là, et tu n'en deviendrais pas pire qu'avant. Il me faut m'en remettre à Thorkell pour obtenir les choses nécessaires. » Thorkell pressa alors Gudrídr d'accepter, et elle déclara qu'elle ferait à son gré. Les femmes firent alors un cercle autour de l'échafaudage où était assise Thorbjörg. Gudrídr déclama alors le poème si bien et bellement qu'aucun de ceux qui se trouvaient auprès ne pensa l'avoir jamais entendu dire d'une plus belle voix. Le prophétesse la remercia beaucoup de ce poème et déclara que beaucoup d'esprits étaient accourus, trouvant agréable d'entendre le poème si bien incanté « qui voulaient précédemment nous quitter et ne nous prêter aucune obéissance. Voici que maintenant beaucoup de choses qui m'étaient cachées me sont devenues évidentes, à moi et à beaucoup d'autres. Je suis en état de te dire, Thorkell, que cette disette ne durera pas plus que cet hiver, et que le temps s'améliorera quand viendra le printemps. La maladie qui a sévi va s'apaiser plus vite qu'on ne s'y attendait. Pour toi, Gudrídr, je vais te récompenser sur-le-champ de l'assistance qui nous est venue de toi, car je vois très clairement maintenant ton destin. Tu vas obtenir ici au Groenland, le parti le plus honorable qui soit, bien qu'il ne doive pas être de longue durée car tes chemins vont vers l'Islande et là, descendra de toi une famille à la fois grande et bonne, et sur ta descendance

brillent des rayons d'un tel éclat qu'il ne m'a guère été donné d'en voir de semblables. Au revoir et bonne chance, ma fille ! » Puis les gens allèrent trouver la magicienne et chacun demanda ce qu'il était le plus curieux de savoir. Elle parla volontiers aussi et ce qu'elle dit ne manqua guère de s'accomplir. Sur ce, on vint la chercher d'une autre ferme ; elle y alla. Alors, on envoya chercher Thorbjörn car il n'avait pas voulu être à la maison pendant que l'on pratiquait ces superstitions.

Le temps s'améliora bientôt, comme Thorbjörg l'avait dit. Thorbjörn équipa son bateau et partit jusqu'à ce qu'il arrive à Brattahlíd. Eiríkr l'accueillit avec joie et dit qu'il était bon qu'il fût venu. Thorbjörn et les gens de sa maison passèrent l'hiver chez lui mais Thorbjörn logea ses matelots chez des boendr. Au printemps suivant, Eiríkr donna à Thorbjörn la terre de Stokkanes[1], on y construisit une honorable ferme et il habita là ensuite.

CHAPITRE V

Eiríkr avait épousé une femme qui s'appelait Thjódhildr[2] et il avait eu d'elle deux fils ; l'un s'appelait Thorsteinn et l'autre, Leifr. C'étaient tous les deux des hommes prometteurs. Thorsteinn vivait chez son père et il n'y avait pas au Groenland de garçon qui promît de devenir un homme aussi accompli que lui. Leifr avait fait voile pour la Norvège[3] et il était chez le roi Óláfr fils de Tryggvi. Mais quand Leifr avait quitté le Groenland en été[4], ils avaient été déroutés sur les Hébrides. Là, il leur fallut du temps pour avoir vent favorable et ils restèrent longtemps là pendant l'été. Leifr s'amouracha d'une femme qui s'appelait Thórgunna. Elle était de grande famille et Leifr comprit qu'elle devait être versée dans la magie. Lorsqu'il se prépara à s'en aller, Thórgunna demanda de partir avec lui. Leifr demanda si telle était, peu ou prou, la volonté de ses parents. Elle déclara n'en avoir cure. Leifr dit qu'il ne trouvait pas prudent d'enlever, en pays inconnu, une femme de si grande famille « alors que nous avons si peu de monde ». Thórgunna dit : « Il n'est pas sûr que tu ne t'en repentes pas. — Je

m'y risquerai pourtant », dit Leifr. « Alors, je te dis, dit Thórgunna, que je ne partirai pas seule, car je suis enceinte; je dis que c'est de tes œuvres. Je devine que ce sera un garçon qui naîtra. Et bien que tu ne veuilles pas prendre la chose en considération, j'élèverai ce garçon et te l'enverrai en Groenland dès qu'il pourra entrer dans la compagnie d'autrui. Et je devine que tu retireras de la possession de ce fils la même valeur que celle que tu tires de notre séparation. J'ai d'ailleurs l'intention d'aller au Groenland avant la fin de tout cela. » Leifr lui donna une bague d'or, un manteau de vadmel groenlandais et une ceinture faite de dents de morse. Ce garçon parvint au Groenland et fut nommé Thorgils. Leifr le reconnut pour son fils. Et il y a des gens pour dire que ce Thorgils serait arrivé en Islande l'été d'avant les merveilles de Fródá[1]. Et ce Thorgils fut ensuite en Groenland et l'on ne trouva pas qu'il eût rien d'étrange avant qu'il ne mourût[2].

Leifr et les siens quittèrent les Hébrides et abordèrent en Norvège en automne. Leifr entra dans la hird[3] du roi Óláfr fils de Tryggvi. Le roi lui fit bel honneur, estimant que ce devait être un homme de bonne éducation. Une fois, le roi vint lui parler et dit : « As-tu l'intention d'aller au Groenland cet été? — Oui, dit Leifr, si c'est votre volonté. » Le roi répondit : « Je crois que ce serait une bonne chose, et tu vas y porter une mission, tu y prêcheras le christianisme. » Leifr lui dit d'en décider, mais il déclara penser que cette cause serait difficile à plaider au Groenland. Le roi dit qu'il ne voyait pas homme mieux venu à ce faire que lui « et tu auras la chance pour toi. — Je ne l'aurai, dit Leifr, que si je bénéficie de la vôtre. » Leifr prit la mer, y resta longtemps et trouva des terres auxquelles il ne s'attendait pas du tout[4]. Il y avait là des champs de froment qui s'étaient ensemencés d'eux-mêmes et des plants de vigne[5]. Il y avait là des arbres qui s'appellent mösurr[6] : ils emportèrent de tout cela des échantillons, dont certains morceaux de bois si grands que l'on s'en servit pour faire des maisons. Leifr trouva des hommes sur une épave et les transporta chez lui. En cela comme en beaucoup d'autres choses, il manifesta très grande magnificence et vaillance en introduisant le christianisme dans ce pays, et il fut toujours ensuite appelé Leifr le Chanceux.

Leifr aborda dans l'Eiríksfjördr et alla chez lui ensuite à Brattahlíd. Là, tout le monde le reçut bien. Il prêcha bientôt par le pays le christianisme et la foi catholique, montra aux gens le message du roi Óláfr fils de Tryggvi et dit les nombreuses gloires et la grande splendeur qui allaient de pair avec cette religion. Eiríkr regimba à abandonner sa religion, mais Thjódhildr se soumit rapidement et fit faire une église, pas tout près des maisons[1]. Ce bâtiment fut appelé église de Thjódhildr. C'est là qu'elle faisait ses prières ainsi que les gens qui avaient adopté le christianisme. Thjódhildr ne voulut plus avoir de rapports avec Eiríkr après qu'elle eut embrassé la foi et cela déplut fort à Eiríkr[2].

On faisait grand bruit sur le fait de chercher le pays que Leifr avait découvert. Le principal porte-parole en était Thorsteinn fils d'Eiríkr, un homme savant et populaire. On sollicita aussi Eiríkr, on avait surtout foi en sa chance et sa prévoyance. Il hésita longtemps, mais ne dit pas non quand ses amis l'y invitèrent. Ils équipèrent ensuite le bateau que Thorbjörn avait eu pour venir, on engagea vingt hommes, ils avaient peu de biens, rien d'autre que leurs armes et des vivres. Le matin où Eiríkr partit de chez lui, il prit un coffre dans lequel il y avait de l'or et de l'argent; il le cacha puis alla son chemin, et il se trouva qu'il tomba de selle, se cassa une côte et se démit le bras à hauteur de l'épaule. À cause de cet événement, il dit à Thjódhildr, sa femme, de retirer l'argent; il déclara qu'il payait le fait d'avoir caché cet argent. Puis ils sortirent de l'Eiríksfjördr et prirent le large dans une grande allégresse; ils estimaient que leur affaire prenait un tour très prometteur[3]. Alors, ils furent longtemps ballottés en mer et ne parvinrent pas à prendre la route qu'ils voulaient. Ils arrivèrent en vue de l'Islande puis ils trouvèrent un oiseau qui venait d'Irlande. Leur bateau dériva sur la mer. Ils rebroussèrent chemin en automne, ils étaient exténués et épuisés. On était presque en hiver quand ils arrivèrent dans l'Eiríksfjördr. Alors, Eiríkr dit: « Nous[4] étions plus joyeux que maintenant, cet été quand nous sommes sortis du fjord, et pourtant, il y a encore maintes bonnes choses qui nous attendent. » Thorsteinn répondit: « Il appartient à présent au chef de trouver quelque bon parti pour tous les hommes qui sont maintenant sans ressources et de leur trouver un logement pour

l'hiver. » Eiríkr répondit : « Ce que l'on dit est toujours vrai : "nul ne sait avant d'avoir obtenu la réponse" et c'est ce que l'on va faire maintenant. On va suivre tes avis là-dessus. » Tous ceux qui n'avaient pas d'autre logement allèrent tous chez Eiríkr et son fils. Puis ils allèrent chez eux à Brattahlíd et y passèrent l'hiver.

CHAPITRE VI

Il faut dire maintenant que Thorsteinn fils d'Eiríkr demanda en mariage Gudrídr, et l'on répondit bien à cette demande, tant de sa part à elle que de celle de son père. L'affaire fut décidée ; Thorsteinn alla épouser Gudrídr et la noce eut lieu à Brattahlíd en automne. Ce banquet se passa bien et fut fréquenté par quantité de gens. Thorsteinn avait un domaine dans les Établissements-de-l'Ouest, à la ferme qui s'appelle Lýsufjördr[1]. Mais le domaine appartenait pour moitié à un homme qui s'appelait Thorsteinn ; sa femme s'appelait Sigrídr. Thorsteinn alla à Lýsufjördr chez son homonyme ainsi que Gudrídr. On les accueillit bien. Ils passèrent là l'hiver. Alors que l'hiver était peu avancé, il se fit qu'une épidémie se déclara dans leur ferme. L'intendant du lieu s'appelait Gardarr ; ce n'était pas un homme populaire. Ce fut lui qui tomba malade le premier et mourut. Puis il n'y eut pas longtemps à attendre pour que les gens meurent les uns après les autres. Alors, Thorsteinn fils d'Eiríkr attrapa la maladie ainsi que Sigrídr, femme de Thorsteinn son homonyme. Un soir, Sigrídr eut besoin de se rendre aux latrines qui se trouvaient en face des portes. Gudrídr l'accompagna et elles voulurent revenir vers les portes de la maison. Alors, Sigrídr poussa un cri. Gudrídr dit : « Nous avons agi imprudemment, nous devions prévoir que le froid te surprendrait, rentrons à la maison au plus vite. » Sigrídr répondit : « Ce n'est pas possible en l'état présent ; il y a maintenant devant les portes toute cette troupe de morts, et aussi Thorsteinn, ton mari, et je m'y reconnais moi-même. Et c'est grand deuil que de voir cela. » Et lorsque cette vision se fut dissipée, elle dit : « Allons, maintenant, Gudrídr, je ne vois plus cette

troupe. » Thorsteinn et les autres avaient disparu. Auparavant, Sigrídr avait cru le voir tenant un fouet à la main et voulant battre la bande. Puis elles rentrèrent, et avant le matin, Sigrídr était morte et l'on fit un cercueil pour le cadavre[1]. Ce même jour, les gens voulurent aller à la pêche, Thorsteinn les conduisit jusqu'au rivage et le soir, il vint voir ce qu'ils avaient pêché. Alors, Thorsteinn fils d'Eiríkr envoya un message à son homonyme pour qu'il vienne le trouver, disant qu'il se passait chez lui des choses bizarres, que sa femme, Sigrídr, voulait se lever et se coucher à côté de lui. Quand il arriva, elle était montée sur la poutre de rebord du lit. Alors, il se saisit d'elle et lui assena un coup de sa cognée sur la poitrine. Thorsteinn fils d'Eiríkr mourut vers le crépuscule. Le bóndi Thorsteinn demanda à Gudrídr de se coucher et de dormir, pour lui, il déclara qu'il passerait la nuit à veiller le cadavre. C'est ce qu'elle fit. La nuit était tout juste commencée que Thorsteinn fils d'Eiríkr se leva et parla. Il dit qu'il voulait que l'on appelle Gudrídr et qu'il voulait lui parler : « Dieu veut que ce moment me soit donné pour pouvoir quitter ce monde et mettre mes affaires en ordre. » Le bóndi Thorsteinn alla trouver Gudrídr et la réveilla, lui demanda de se signer, de prier Dieu qu'il l'aide et lui dit les propos de Thorsteinn fils d'Eiríkr « et il veut te voir. Vois le parti que tu vas prendre, car je ne me sens pas capable de te presser de faire quoi que ce soit. » Elle répondit : « Il se peut que cette chose extraordinaire soit destinée à en amener d'autres que l'on gardera en mémoire. Mais j'espère que Dieu me tiendra en sa garde. Je vais courir le risque, avec la miséricorde de Dieu, d'aller le trouver pour savoir ce qu'il veut dire, car s'il doit m'advenir du mal, je ne pourrai y échapper. Je voudrais moins que tout qu'il continue à revenir, mais je soupçonne que cela nous menace. »

Gudrídr alla donc trouver Thorsteinn. Elle eut l'impression qu'il versait des larmes. Il lui dit à l'oreille quelques mots tout bas, en sorte qu'elle fût seule à les savoir, mais il déclara de manière que tout le monde entende qu'heureux étaient les gens qui conservaient leur foi et que tout secours et toute miséricorde allaient de pair avec elle, disant toutefois que nombreux étaient ceux qui gardaient mal leur foi : « Ce ne sont pas des mœurs, comme cela s'est fait ici au Groenland depuis que le christianisme

y a été instauré, d'inhumer des morts en terre non consacrée après avoir chanté un petit office seulement. Je veux me faire transporter à l'église ainsi que tous les autres qui sont morts ici, et pour Gardarr, je veux qu'on le brûle au plus vite, car c'est lui qui est cause des apparitions de tous ces revenants qui ont eu lieu ici cet hiver. » Il lui parla aussi de sa situation à elle, et dit qu'elle aurait une très grande destinée, mais il la pria de prendre garde de ne pas se marier à un homme du Groenland, lui demanda de donner leurs biens à l'église, et, pour partie, aux pauvres. Puis il s'affaissa pour la deuxième fois. La coutume avait été, au Groenland, depuis que le christianisme y était arrivé, d'enterrer les gens à la ferme où ils étaient morts, en terre non consacrée. On érigeait un pieu au-dessus de la poitrine des morts et ensuite, quand les clercs venaient, on arrachait le pieu, on versait dans le trou de l'eau bénite et l'on célébrait le service divin, même si c'était beaucoup plus tard[1]. Les corps de Thorsteinn et des autres furent transportés à l'église d'Eiríksfjördr[2] et les clercs y dirent les offices. Eiríkr accueillit Gudrídr et lui tint lieu de père. Peu après, Thorbjörn mourut; tout le bien revint alors à Gudrídr. Eiríkr la prit chez lui et veilla bien à son lot.

CHAPITRE VII

Il y avait un homme appelé Thórdr, qui habitait Höfdi dans les Höfdaströnd. Il avait épousé Thorgerdr, fille de Thórir le Paresseux et de Fridgerdr, fille de Kjarvalr roi des Irlandais. Thórdr était le fils de Björn Beurre-en-Boîte, fils de Hróaldr le Triste, fils d'Áslákr, fils de Björn Flanc-de-Fer, fils de Ragnarr aux braies velues. Thórdr et Thorgerdr avaient un fils qui s'appelait Snorri; il épousa Thórhildr Ptarmigan, fille de Thórdr le Braillard[3]. Leur fils fut Thórdr Tête-de-Cheval. Il y avait un fils de Thórdr qui s'appelait Thorfinnr Karlsefni[4]. La mère de Thorfinnr s'appelait Thórunn[5]. Thorfinnr faisait des voyages de commerce et était tenu pour un excellent navigateur. Un été, Karlsefni équipa son bateau, dans l'intention d'aller au Groenland. Snorri fils de Thor-

brandr, de l'Álptafjördr[1], l'accompagna, ils étaient quarante hommes sur le bateau.

Il y avait un homme qui s'appelait Bjarni fils de Grímólfr, originaire du Breidafjördr; un autre, qui s'appelait Thórhallr fils de Gamli, un homme des fjords de l'est[2]. Ils équipèrent leur bateau ce même été dans l'intention de se rendre au Groenland; eux aussi étaient quarante sur le bateau[3]. Lorsqu'ils furent prêts, Karlsefni et les autres prirent la mer sur ces deux bateaux. On ne mentionne pas combien de temps ils passèrent en mer, mais il faut raconter que ces deux bateaux arrivèrent dans l'Eiríksfjördr en automne. Eiríkr ainsi que d'autres gens du pays chevauchèrent jusqu'au bateau; ils se mirent à faire promptement affaire. Les capitaines des bateaux offrirent à Eiríkr de prendre, de leurs marchandises, ce qu'il voulait. En échange, Eiríkr leur manifesta sa magnificence car il invita ces deux équipages à passer l'hiver chez lui à Brattahlíd. Les marchands acceptèrent et le remercièrent. Puis leur cargaison fut transportée à Brattahlíd; il ne manquait pas de grandes dépendances pour y conserver leurs marchandises; quantité de choses nécessaires ne faisaient pas défaut, et les marchands se plurent bien en hiver. Mais lorsqu'on arriva vers Jól[4], Eiríkr devint tout taciturne et moins joyeux que de coutume. Une fois, Karlsefni eut un entretien avec Eiríkr et dit : « As-tu des soucis, bóndi Eiríkr ? Il me semble que tu es moins joyeux que de coutume. Tu nous as traités avec une splendeur extrême et nous sommes tenus de te récompenser en te faisant autant de bien que nous en avons les moyens. Dis donc ce qui cause ta morosité. » Eiríkr répondit : « Vous êtes de bons hôtes, et aimables. Seulement, je ne voudrais pas que nos rapports soient à votre désavantage. C'est plutôt que je trouverais contestable que, lorsque vous vous trouverez ailleurs, on dise que vous n'avez jamais eu de Jól pire que celui qui vient et qu'Eiríkr le Rouge vous aura offert à Brattahlíd au Groenland. — Cela ne se passera pas ainsi, bóndi, dit Karlsefni. Nous avons sur notre bateau et du malt et du grain, prenez-en autant que vous en voudrez et faites un banquet aussi magnifique que vous trouverez bon. » Eiríkr accepta, on prépara alors le banquet de Jól, et il fut des plus honorables, si bien que l'on pensa n'avoir guère vu pareille splendeur dans un pays pauvre. Et après Jól, Karlsefni demanda Gudrídr en mariage à

Eiríkr, car il estimait que celui-ci en avait la tutelle. Eiríkr répondit favorablement, dit qu'il lui fallait suivre sa destinée et qu'il n'avait que de bonnes choses à dire d'elle. Pour finir, Thorfinnr se fiança à Gudrídr[1], on prolongea le banquet et l'on célébra leurs noces et ils passèrent l'hiver à Brattahlíd[2].

CHAPITRE VIII

À Brattahlíd, on se mit à discuter beaucoup pour dire qu'il fallait se mettre à la recherche de Vínland-le-Bon[3] : on disait qu'il y aurait là des terres de bonne qualité. Pour finir, Karlsefni et Snorri équipèrent leur bateau pour aller à la recherche de cette terre au printemps[4]. À ce voyage se joignirent Bjarni et Thórhallr avec leur bateau et les hommes qui les avaient accompagnés. Il y avait un homme qui s'appelait Thorvardr[5]; il avait épousé Freydís, fille naturelle d'Eiríkr le Rouge; il les accompagna[6] ainsi que Thorvaldr, fils d'Eiríkr[7] et Thórhallr, surnommé le Pêcheur. Il avait longtemps été chez Eiríkr, pêchant et chassant en été, et assumant la fonction d'intendant en hiver. C'était un homme de grande taille et fort, noir de cheveux, l'air d'un géant, de tempérament taciturne et mal embouché pour ce qu'il disait, et poussant constamment Eiríkr au pire. C'était un mauvais chrétien. Il connaissait bien les territoires déserts. Il était sur le bateau de Thorvardr et de Thorvaldr. Ils avaient pris le bateau sur lequel Thorbjörn était venu au Groenland. En tout, ils étaient à cent soixante hommes quand ils cinglèrent pour les territoires de l'Ouest et de là, pour Bjarney[8].

De là, ils naviguèrent deux jours et deux nuits vers le sud. Alors, ils virent une terre, lancèrent une barque pour explorer ce pays, y trouvèrent de grandes dalles de pierre dont beaucoup avaient douze aunes de large. Il y avait là quantité de renards blancs. Ils donnèrent un nom à cet endroit et l'appelèrent Helluland[9]. De là, ils naviguèrent deux jours et deux nuits et mirent le cap vers le sud-sud-est et découvrirent un pays couvert de forêts avec beaucoup de bêtes dedans. Il y avait là une île au sud-est. Là, ils tuèrent un ours et appelèrent ensuite cet endroit Bjarney[10], et ce pays, Markland[11]. De là, ils cinglèrent vers le

sud en longeant les côtes pendant un long moment et arrivèrent à un cap; ils avaient la terre à tribord. Il y avait là de longs rivages avec des bancs de sable. Ils ramèrent jusqu'à terre et trouvèrent, là sur le cap, la quille d'un bateau et appelèrent l'endroit Kjalarnes[1]. Ils appelèrent aussi les rivages Furduſtrandir[2], parce qu'il fallait longtemps pour les longer à la voile. Alors, le pays devint découpé de baies. Ils dirigèrent les bateaux sur une baie. Le roi Óláfr fils de Tryggvi avait donné à Leifr deux Écossais : l'homme s'appelait Haki et la femme, Hekja; ils couraient plus vite que des bêtes; ces gens-là étaient sur le bateau de Karlsefni. Quand ils eurent navigué devant les Furduſtrandir, ils débarquèrent les gens d'Écosse en leur ordonnant de courir vers le sud à terre pour examiner la qualité du terrain et de revenir au bout de trois jours et trois nuits. L'homme et la femme portaient ce vêtement qu'ils appelaient kjafal[3]; il était ainsi fait qu'il avait un capuchon en haut, il était ouvert sur les côtés, pas de manches, et attaché entre les jambes par un bouton et une bride; sinon, ils étaient tout nus. Ils les attendirent un moment. Lorsqu'il revinrent, l'un avait à la main une grappe de raisin et l'autre, un épi de froment sauvage. Haki et Hekja montèrent en bateau puis ils allèrent leur chemin[4]. Ils s'engagèrent dans un fjord. Il y avait une île à l'extérieur; autour de cette île passaient de forts courants. Aussi l'appelèrent-ils Straumey[5]. Il y avait tant d'eiders dans cette île qu'on pouvait à peine y marcher à cause des œufs. Ils appelèrent cet endroit Straumfjördr[6]. Là, ils sortirent la cargaison de leurs bateaux et campèrent. Ils avaient emporté toutes sortes de beſtiaux. Le pays était beau. Ils n'eurent d'autre souci que de l'explorer. Ils passèrent là l'hiver[7], n'ayant pas fait de provisions pendant l'été. Il n'y avait plus de prises à faire, et les vivres vinrent à manquer[8]. Alors, Thórhallr le Pêcheur disparut. Ils avaient auparavant invoqué Dieu pour qu'il leur procure des vivres, mais les résultats n'avaient pas été aussi rapides qu'il le leur eût fallu. Ils cherchèrent Thórhallr pendant trois jours et trois nuits et le trouvèrent sur le sommet d'un rocher. Il était étendu là, nez en l'air et bouche bée, marmonnant quelque chose. Ils demandèrent pourquoi il était venu là. Il leur dit que cela ne les regardait pas. Ils lui demandèrent d'aller à la maison avec eux et c'eſt ce qu'il fit. Peu après, arriva une baleine, ils

allèrent la dépecer et personne ne savait quelle sorte de baleine c'était là[1]. Quand les cuisiniers la firent cuire et qu'ils en mangèrent, ils s'en trouvèrent tous mal. Alors, Thórhallr dit : « Est-ce que la Barbe-Rousse n'a pas montré qu'il valait mieux que votre Christ ? Voilà ce que j'ai obtenu pour prix de la poésie que j'ai composée sur Thórr, mon patron[2]; il m'a rarement fait faux bond. » Et lorsque l'on sut cela, on rejeta toute la baleine à la mer et l'on s'en remit à Dieu. Le temps s'améliora, le vent leur permit de sortir à la rame et ensuite, ils ne manquèrent pas de provisions, car il y eut de la provende sur terre, des œufs dans l'île et du poisson dans la mer.

CHAPITRE IX

On dit que Thórhallr le Pêcheur voulut s'en aller au nord des Furdustrandir et du Kjalarnes pour chercher le Vínland, mais Karlsefni voulut aller au sud du pays[3]. Thórhallr se prépara en bas de l'île, ils n'étaient pas plus de neuf en tout; tout le reste de la troupe alla avec Karlsefni. Et comme Thórhallr portait de l'eau à bord de son bateau et en buvait, il déclama une vísa :

Les poutres du thing du métal ont dit
Lorsque je vins jusqu'ici
Que j'aurais la meilleure boisson.
Il me sied de jeter un blâme aux gens.
Le Týr du chapeau de Bildr
Est obligé de porter le seau;
Point de vin sur mes moustaches;
En revanche il faut que je rampe jusqu'à la source[4].

Quand ils furent prêts, ils hissèrent la voile. Alors, Thórhallr déclama :

Revenons où sont nos
Compatriotes; que le cheval
Du ciel du sable explore la piste
Du vaste knörr,
Pendant que les intrépides
Manieurs de la tempête de Laufi,
Eux qui louent ce pays, habitent
Les Furdustrandir et cuisent la baleine[5].

Puis ils cinglèrent vers le nord le long des Furdustrandir et du Kjalarnes et voulurent poursuivre vers l'ouest. Mais ils essuyèrent un vent d'ouest et ils furent déroutés sur l'Irlande où ils furent rossés et réduits en esclavage, et Thórhallr y laissa la vie, d'après ce qu'ont dit des marchands.

CHAPITRE X

De Karlsefni, il faut dire maintenant qu'il s'en alla vers le sud en longeant les côtes ainsi que Snorri et Bjarni et leurs gens. Ils allèrent longtemps jusqu'à ce qu'ils arrivent à une rivière qui descendait des hauteurs et formait un lac avant de se jeter dans la mer. Il y avait là de grands bancs de sable et il n'y avait pas moyen d'entrer dans la rivière, sinon à marée haute. Karlsefni et ses hommes cinglèrent dans l'embouchure et appelèrent l'endroit Hóp[1]. Là, à terre, ils trouvèrent du froment sauvage aux endroits les plus bas, et de la vigne partout où il y avait des collines. Tous les ruisseaux y étaient pleins de poisson. Ils creusèrent des trous aux endroits où la terre et la mer se rencontraient et où la marée était le plus haute, et quand la mer redescendit, il y avait du flétan dans les trous[2]. Il y avait dans les forêts grande quantité de bêtes de toutes sortes. Ils passèrent un demi-mois là à s'amuser, sans avoir vent de personne. Ils avaient leur bétail avec eux.

Un matin de bonne heure, alors qu'ils regardaient alentour, ils virent une grande multitude de kayaks, on agitait des bouts de bois sur ces bateaux, des bouts de bois qui ressemblaient à des fléaux, et on les agitait dans le sens de la marche du soleil. Alors, Karlsefni dit : « Qu'est-ce que cela signifie ? » Snorri fils de Thorbrandr lui répondit : « Il se peut que ce soit là un signe de paix, prenons un bouclier blanc et arborons-le en échange. » C'est ce qu'ils firent. Alors, les autres ramèrent à leur rencontre et montèrent à terre. C'étaient des hommes noirs et hideux qui avaient de vilaines chevelures. Ils avaient de grands yeux et des pommettes larges[3]. Ils restèrent là un moment, s'émerveillant des gens qu'ils avaient devant eux, puis s'en allèrent et doublèrent le cap à la rame. Karlsefni et

ses gens avaient construit leurs baraquements sur les hauteurs dominant le lac, quelques cabanes étaient près du lac et quelques-unes, plus loin. Ils passèrent donc cet hiver-là en ce lieu[1]. Il n'y eut pas de neige et tout leur bétail put rester dehors.

CHAPITRE XI

Mais quand vint le printemps, ils virent, un matin de bonne heure, une quantité de kayaks venant du sud doubler le cap, il y en avait tant que l'on aurait cru la baie parsemée de morceaux de charbon. Dans chaque bateau, on agitait un bout de bois aussi. Karlsefni et les siens brandirent alors leurs boucliers, et quand ils se rencontrèrent, ils se mirent à faire du troc entre eux, ces gens voulant surtout avoir de l'étoffe rouge. Ils avaient à donner en échange des peaux et de la fourrure toute grise. Ils voulaient acheter aussi des épées et des lances, mais Karlsefni et Snorri l'interdirent. Pour une peau toute fraîche, les Skraelingar[2] prenaient un empan de tissu rouge qu'ils se mettaient autour de la tête. Ces tractations durèrent un moment. Alors, l'étoffe commenca à manquer chez Karlsefni et ses gens, ils la coupèrent alors en si petits morceaux qu'elle ne dépassait pas un travers de doigt et pourtant, les Skraelingar en donnaient autant qu'avant sinon davantage.

Il se trouva qu'un taureau qui appartenait à Karlsefni et aux siens sortit de la forêt en courant et en mugissant fort. Les Skraelingar en eurent peur, ils coururent à leurs kayaks et ramèrent ensuite vers le sud. On ne les aperçut plus de trois semaines d'affilée. Mais ce temps étant écoulé, ils virent venir du sud une grande quantité de bateaux de Skraelingar, comme s'il s'agissait d'un fleuve. Tous les bouts de bois étaient alors agités dans le sens inverse de la marche du soleil et ils hurlaient tous. Alors, Karlsefni et ses hommes portèrent leurs boucliers du côté rouge et marchèrent ainsi contre eux. Les Skraelingar sautèrent de leurs bateaux, puis ils s'affrontèrent et se battirent. Il y eut rude bordée de projectiles, car les Skraelingar avaient des frondes[3]. Karlsefni et ses hommes virent

alors que les Skraelingar montaient en haut d'une perche une énorme boule, à peu près comparable à une panse de mouton, de couleur toute noire, et, de la perche, ils la lancèrent par-dessus la troupe de Karlsefni et des siens : elle fit un bruit affreux quand elle arriva par terre. À ce bruit, une grande terreur saisit Karlsefni et toute sa troupe, si bien qu'ils n'eurent plus d'autre envie que de fuir et de battre en retraite en remontant le long de la rivière, la troupe des Skraelingar leur semblant affluer sur eux de tous côtés, et ils ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne furent arrivés à quelques rochers escarpés d'où ils firent une vive résistance. Freydís sortit et vit que Karlsefni et ses hommes battaient en retraite. Elle cria : « Pourquoi fuyez-vous en courant ces misérables bonshommes, des hommes de valeur comme vous, alors qu'il me semble que vous pourriez les abattre comme du bétail ? Et si j'avais des armes, j'estime que je me battrais mieux que n'importe lequel d'entre vous. » Ils ne prêtèrent aucune attention à ses propos. Freydís voulut les suivre, mais elle fut distancée car elle était enceinte. Elle entra pourtant dans la forêt derrière eux, et les Skraelingar la suivirent. Elle trouva devant elle un homme mort : c'était Thorbrandr fils de Snorri[1] qui avait une pierre plate enfoncée dans la tête. Son épée nue gisait auprès de lui ; elle la ramassa et se prépara à se défendre. Les Skraelingar arrivèrent alors sur elle ; elle sortit ses seins de son vêtement et les frappa du plat de son épée. À cette vue, les Skraelingar prirent peur, ils battirent en retraite vers leurs bateaux et s'en allèrent à la rame[2]. Karlsefni et ses hommes vinrent la retrouver et vantèrent sa bonne chance. Deux hommes étaient tombés dans la troupe de Karlsefni[3], et une quantité[4] du côté des Skraelingar. Karlsefni et ses hommes avaient été écrasés sous le nombre, ils allèrent à leurs baraquements après cela et pansèrent leurs blessures, cherchant à évaluer combien de gens les avaient attaqués en descendant des hauteurs. Il leur parut alors qu'il n'y avait eu qu'une seule troupe, celle qui était venue des bateaux, les autres devaient avoir été une illusion des sens[5]. Les Skraelingar trouvèrent aussi un homme mort, une hache par terre à côté de lui. L'un d'eux ramassa la hache, en frappa un arbre, puis de même l'un après l'autre, ils estimèrent que c'était là un trésor et qu'elle mordait bien. Ensuite, l'un d'eux la prit et en

frappa une pierre, si bien que la hache se brisa; alors, elle leur parut n'être d'aucune utilité puisqu'elle ne résistait pas à la pierre, et la jetèrent.

Karlsefni et les siens estimèrent alors que, quoique les terres fussent bonnes, la crainte et les hostilités menaceraient constamment ceux qui habitaient là. Ensuite, ils se préparèrent à s'en aller, voulant revenir à leur pays, ils cinglèrent vers le nord en longeant les côtes et trouvèrent cinq Skraelingar en vêtements de peau, endormis au bord de la mer. Ils avaient avec eux des boîtes contenant de la moelle d'animaux mêlée de sang. Ils crurent comprendre que ces hommes avaient dû être expulsés du pays; ils les tuèrent. Puis ils découvrirent un cap avec quantité d'animaux dessus; on aurait dit que ce cap n'était qu'une croûte de fumier parce que ces bêtes y passaient la nuit. Karlsefni et les siens revinrent dans le Straumfjördr: il y avait là en abondance tout ce dont ils avaient besoin. Il y a des gens qui disent que Bjarni et Gudrídr étaient restés là, et cent personnes avec eux, et qu'ils n'étaient pas allés plus loin, alors que Karlsefni et Snorri étaient allés vers le sud avec quarante hommes, qu'ils n'étaient pas restés plus de deux mois à Hóp et qu'ils étaient revenus le même été[1]. Karlsefni s'en alla avec un seul bateau à la recherche de Thórhallr le Pêcheur[2], mais le reste de la troupe resta sur place puis s'en alla vers le nord en doublant le Kjalarnes, ils furent déportés vers l'ouest, ayant la terre à babord[3]. Ils ne voyaient que forêt vierge et de clairière presque nulle part. Alors qu'ils avaient voyagé longtemps, ils recontrèrent une rivière qui coulait d'est en ouest[4]. Ils mouillèrent dans l'embouchure et restèrent près de la rive sud.

CHAPITRE XII

Un matin, Karlsefni et ses gens virent dans le haut de la clairière une tache qui brillait et ils poussèrent des cris contre elle. Cette tache bougea: c'était un Unipède[5] qui descendit par bonds rapides sur la rive près de laquelle ils mouillaient. Thorvaldr fils d'Eiríkr le Rouge était assis à la barre, l'Unipède lui décocha une flèche dans le bas-

ventre. Thorvaldr retira la flèche et dit : « Il y a de la graisse dans mes entrailles. Nous avons trouvé de bonnes terres, mais nous ne pourrons guère en jouir. » Thorvaldr mourut de cette blessure peu après[1]. Alors, l'Unipède s'en alla en courant et repartit vers le sud. Karlsefni et ses hommes le poursuivirent et le virent par moments. La dernière fois qu'ils le virent, il courait le long d'une baie. Alors, Karlsefni et ses hommes rebroussèrent chemin. Un homme déclama cette strophe :

Les hommes chassèrent,
— C'est pure vérité —
Un Unipède
D'en haut jusqu'au rivage,
Mais l'homme étrange
Prit sa course
Parmi trous et bosses;
Écoute, Karlsefni !

Ils s'en allèrent, revinrent vers le nord et crurent voir le pays des Unipèdes[2]. Ils ne voulurent plus mettre leur troupe en péril. Ils pensèrent que les montagnes qui se trouvaient à Hóp et celles qu'ils découvraient maintenant ne faisaient qu'une même chaîne, qu'elles se faisaient presque face à face et que, du Straumfjördr, il y avait la même distance pour les unes et les autres[3].

Le troisième hiver[4], ils restèrent dans le Straumfjördr. Les hommes se mirent alors en bandes, ils se disputèrent pour les femmes, ceux qui n'étaient pas mariés voulant chercher noise à ceux qui l'étaient et il en résulta les plus grands troubles. C'est là que, le premier automne[5], Snorri, fils de Karlsefni, était né, et il avait trois hivers quand ils s'en allèrent[6].

Lorsqu'ils quittèrent le Vínland à la voile, ils eurent un vent du sud, ils touchèrent le Markland[7] et y trouvèrent cinq Skraelingar, dont un barbu. Il y avait deux femmes et deux enfants. Karlsefni et ses gens prirent les garçons, mais les autres s'échappèrent et les Skraelingar s'enfoncèrent sous terre. Ils emmenèrent ces deux garçons avec eux. Ils leur enseignèrent leur langue et ils furent baptisés. Ils nommaient leur mère Vethildr et leur père Óvaegir. Ils disaient que des rois gouvernaient les Skraelingar, l'un d'eux s'appelait Avaldamon et un autre Avaldidida[8]. Ils disaient qu'il n'y avait là aucune maison; les gens couchaient dans des cavernes ou dans des trous. Ils disaient

que de l'autre côté, en face de leur pays, il y avait un pays qu'habitaient des gens en habits blancs qui portaient devant eux des perches auxquelles étaient fixés des chiffons et qui poussaient des cris aigus : on pense qu'il s'est agi là du Hvítramannaland[1] ou Grande Irlande. Ils arrivèrent donc au Groenland et passèrent l'hiver chez Eiríkr le Rouge[2].

CHAPITRE XIII

Bjarni fils de Grímólfr et ses gens furent déportés en mer d'Irlande et arrivèrent dans une mer pleine de vers, et leur bateau coula presque sous eux. Ils avaient une barque goudronnée à la graisse de phoque : les vers de mer n'ont pas prise là-dessus. Ils passèrent dans la barque et virent alors qu'elle ne pouvait les contenir tous. Alors Bjarni dit : « Étant donné que cette barque n'admet pas plus de la moitié de nos gens, mon avis est que l'on tire au sort pour savoir qui sera dans la barque, car on ne peut procéder selon l'estime que l'on porte à chacun. » Ils trouvèrent tous cette offre si généreuse que nul ne voulut contredire. Ils tirèrent donc les gens au sort, et il échut à Bjarni d'aller dans la barque ainsi que la moitié des gens avec lui, la barque n'en contenant pas davantage. Mais quand ils furent dans la barque, un Islandais qui était dans le bateau et qui avait suivi Bjarni depuis l'Islande dit : « As-tu l'intention, Bjarni, de me quitter ici ? » Bjarni répondit : « Il va bien falloir. » Il répondit : « Tu avais fait d'autres promesses à mon père quand je suis parti d'Islande avec toi que de me quitter ainsi : tu disais alors que nous aurions le même sort tous les deux. » Bjarni répondit : « Et ce n'est pas non plus ce qui aura lieu. Viens ici dans la barque, et moi, je vais aller dans le bateau car je vois que tu as tant envie de garder la vie. » Bjarni monta alors dans le bateau et cet homme, dans la barque, et ils allèrent ensuite leur route jusqu'à ce qu'ils arrivent à Dyflinn en Irlande, où ils dirent cette histoire. La plupart des gens pensent que Bjarni et les gens qui étaient dans le bateau avec lui ont péri dans la mer de vers car on n'a plus entendu parler d'eux depuis[3].

CHAPITRE XIV

Deux étés après[1] Karlsefni alla en Islande, et Gudrídr avec lui, et il alla chez lui à Reynines[2]. Sa mère trouva qu'il avait épousé un petit parti, elle[3] ne passa pas le premier hiver à la maison; mais quand elle éprouva que Gudrídr était une femme remarquable, elle alla à la maison et ils firent bon ménage.

La fille de Snorri fils de Karlsefni fut Hallfrídr, mère de l'évêque Thorlákr fils de Rúnólfr[4]. Thorfinnr et Gudrídr eurent un fils qui s'appelait Thorbjörn; sa fille s'appelait Thórunn, la mère de l'évêque Björn[5]. Il y avait un fils de Snorri fils de Karlsefni qui s'appelait Thorgeirr, père d'Yngvildr, mère de l'évêque Brandr l'Ancien[6].

Et ici se termine cette saga[7].

SAGA DES GROENLANDAIS

(Groenlendinga Saga)

CHAPITRE PREMIER

Il y avait un homme qui s'appelait Thorvaldr, fils d'Ásvaldr[1], fils d'Úlfr, fils de Thórir aux bœufs. Thorvaldr et Eiríkr le Rouge, son fils, quittèrent le Jadarr pour cause de meurtre. L'Islande était colonisée en divers endroits alors. Ils habitèrent d'abord Drangar dans les Hornstrandir. C'est là que mourut Thorvaldr. Eiríkr épousa Thjódhildr, fille de Jörundr fils d'Úlfr et de Thorbjörg Poitrine-de-Knörr qui avait alors pour époux Thorbjörn du Haukadalr. Eiríkr se transporta alors dans le Sud et habita à Eiríksstadir près du Vatnshorn. Il y avait un fils d'Eiríkr et de Thjódhildr qui s'appelait Leifr. Mais après le meurtre d'Eyjólfr la Fiente et de Hrafn le Duelliste, Eiríkr fut banni du Haukadalr. Il alla alors dans l'ouest jusqu'au Breidafjördr et habita en Oxney, à Eiríksstadir. Il prêta à Thorgestr de Breidabólstadr les poutres de sa salle et ne les obtint pas quand il les réclama. De là provinrent démêlés et batailles entre lui et Thorgestr, comme il est dit dans la saga d'Eiríkr. Assistèrent Eiríkr dans ce procès Styrr fils de Thorgrímr, Eyjólfr de Svíney, les fils de Thorbrandr de l'Álptafjördr et Thorbjörn fils de Vífill. Assistèrent Thorgestr les fils de Thórdr le Braillard et Thorgeirr du Hítardalr. Eiríkr fut condamné au thing de Thórsnes; il équipa alors son bateau pour prendre la mer dans Eiríksvágr. Quand il fut prêt, Styrr et les autres l'accompagnèrent par les îles. Eiríkr leur dit qu'il avait l'intention de se mettre à la recherche du pays qu'avait vu Gunnbjörn, fils d'Úlfr la Corneille, quand il avait été

dérouté vers l'ouest et qu'il avait découvert les Gunnbjarnarsker; il déclara qu'il viendrait retrouver ses amis s'il trouvait ce pays.

Eiríkr mit à la voile au pied du Snaefellsjökull. Il découvrit ce pays et il aborda à l'endroit qu'il appela Midjökull : il s'appelle maintenant Bláserkr. De là, il s'en alla vers le sud en longeant les côtes pour voir si le pays était habitable. Il passa le premier hiver à Eiríksey, à peu près au milieu des Établissements-de-l'Est. Au printemps suivant, il alla jusqu'à l'Eiríksfjördr et s'y prit une résidence. Cet été-là, il alla en divers endroits des terres inhabitées de l'ouest, donnant des noms aux lieux. Il passa le second hiver à Eiríkshólmar près du Hvarfsgnípa[1]; et le troisième été il alla tout au nord jusqu'au Snaefell et pénétra dans le Hrafnsfjördr. Il déclara alors qu'il avait atteint le fond de l'Eiríksfjördr. Il rebroussa chemin et passa le troisième hiver en Eiríksey, à l'embouchure de l'Eiríksfjördr. L'été suivant, il alla en Islande et entra dans le Breidafjördr. Il appela le pays qu'il avait découvert Groenland[2], disant que, si le pays portait un beau nom, cela encouragerait fort les gens à y aller. Eiríkr passa l'hiver en Islande, et l'été suivant, il alla coloniser le pays. Il habita à Brattahlíd dans l'Eiríksfjördr. Les savants disent que l'été même où Eiríkr partit coloniser le Groenland, vingt-cinq[3] bateaux partirent du Breidafjördr et du Borgarfjördr, mais quatorze arrivèrent là-bas; certains furent déroutés et firent demi-tour, certains se perdirent. C'était quinze hivers avant que le christianisme fût légalement adopté en Islande[4]. Ce même été, l'évêque Fridrekr et Thorvaldr fils de Kodrán quittèrent l'Islande[5].

Voici les hommes[6] qui colonisèrent le Groenland et qui partirent d'Islande avec Eiríkr : Herjólfr, le Herjólfsfjördr[7]; il habita à Herjólfsnes; Ketill, le Ketilsfjördr[8]; Hrafn, le Hrafnsfjördr[9]; Sölvi, le Sölvadalr[10]; Helgi fils de Thorbrandr, l'Álptafjördr[11]; Thorbjörn la Lueur, le Siglufjördr[12]; Einarr, l'Einarsfjördr[13]; Hafgrímr, le Hafgrímsfjördr[14] et le Vatnahverfi[15]; Arnlaugr l'Arnlaugsfjördr[16]. Mais certains allèrent jusqu'aux Établissements-de-l'Ouest[17].

CHAPITRE II

Herjólfr[1] était fils de Bárdr fils de Herjólfr. Ce dernier était parent d'Ingólfr le Colonisateur[2]. Ingólfr donna à Herjólfr et à son père une terre entre Vágr et Reykjanes. Herjólfr fils de Bárdr habita d'abord à Drepstokkr[3]. Sa femme s'appelait Thorgerdr et leur fils, Bjarni[4], le plus prometteur des hommes. Il eut envie d'aller à l'étranger dès son jeune âge. Cela lui amena beaucoup de biens et d'honneurs et il passait à tour de rôle un hiver à l'étranger et un chez son père. Bientôt, Bjarni posséda un bateau de commerce. Le dernier hiver qu'il fut en Norvège, Herjólfr entreprit de faire le voyage de Groenland avec Eiríkr et changea de résidence. Était avec Herjólfr sur le bateau un homme des Hébrides, un chrétien, qui composa la drápa des Énormes Vagues[5]. Y figure ce refrain :

Je prie l'irréprochable sorbier
Des moines de favoriser mon voyage;
Que le Seigneur du sol de la haute halle
Étende son siège du faucon sur moi[6].

Herjólfr habita à Herjólfsnes; ce fut un très noble homme.

Eiríkr le Rouge habita à Brattahlíd. Il y était tenu en très grand honneur et tout le monde avait de la déférence pour lui. Voici quels furent les enfants d'Eiríkr : Leifr, Thorvaldr et Thorsteinn, et sa fille s'appelait Freydís. Elle fut mariée à un homme qui s'appelait Thorvaldr et ils habitèrent à Gardar[7], là où est maintenant le siège épiscopal. C'était une femme très hautaine, mais Thorvaldr était un homme de petite importance : c'est surtout pour son bien qu'elle lui fut mariée. Les gens étaient païens en ce temps-là.

L'été qui suivit le printemps où son père était parti, Bjarni aborda à Eyrar. Cette nouvelle parut importante à Bjarni et il ne voulut pas décharger son bateau. Ses matelots lui demandèrent alors ce qui lui arrivait; il répondit qu'il avait l'intention de maintenir sa coutume et de recevoir de son père ses quartiers d'hiver « et je veux diriger mon bateau sur le Groenland si vous voulez bien m'accompagner ». Ils déclarèrent tous qu'ils voulaient

suivre ces conseils. Alors Bjarni dit : « On va trouver notre voyage insensé, puisque aucun d'entre nous n'a fréquenté la mer de Groenland. » Pourtant, ils prirent la mer lorsqu'ils furent prêts, naviguèrent trois jours jusqu'à ce que la terre disparaisse mais alors, les vents favorables tombèrent, ils eurent vent du nord et brouillard, ils ne savaient plus vers où ils allaient et cela dura maintes journées. Après cela, ils virent le soleil et purent alors estimer leur direction. Ils hissèrent la voile et cinglèrent un jour et une nuit avant de voir une terre. Ils discutèrent entre eux pour savoir quelle terre ce devait être et Bjarni dit qu'il pensait que ce devait être le Groenland. Ils demandèrent s'il voulait faire voile vers cette terre ou non. Bjarni répondit : « Mon avis est de serrer cette terre au plus près. » C'est ce qu'ils firent et ils virent bientôt que ce pays n'avait pas de montagnes et était couvert de forêts avec de petites hauteurs. Ils avaient ce pays à babord et tournèrent l'écoute vers la terre. Puis ils naviguèrent deux jours et deux nuits avant de voir une seconde terre. Ils demandèrent si Bjarni pensait que c'était encore le Groenland. Il déclara que, selon lui, cette terre n'était pas plus le Groenland que la précédente, « car on dit qu'il y a de très grands glaciers au Groenland ». Ils s'approchèrent bientôt de cette terre et virent que c'était un pays plat couvert d'arbres. Alors, le bon vent tomba. Les matelots dirent qu'il leur paraissait judicieux d'aborder. Mais Bjarni ne voulut pas. Ils estimaient avoir besoin et de bois et d'eau. « Vous n'êtes dépourvus ni de l'un ni de l'autre », dit Bjarni. Pourtant, il en fut quelque peu blâmé par ses matelots. Il leur ordonna de hisser la voile et c'est ce qui fut fait, ils tournèrent leur proue vers la haute mer, eurent un bon vent du sud-ouest pendant trois jours et trois nuits et virent une troisième terre : ce pays était élevé et montagneux, avec un glacier[1]. Ils demandèrent alors si Bjarni voulait toucher terre là, mais il dit que non « car ce pays ne me paraît pas profitable ». Ils n'amenèrent donc pas la voile, continuèrent à longer le pays et virent que c'était une île. Ils mirent de nouveau le cap vers le large, ayant toujours vent favorable. Mais une tempête se leva, Bjarni leur ordonna de prendre des ris et de ne pas mettre plus de voile que n'en pouvaient supporter leur bateau et son gréement. Ils naviguèrent alors quatre jours et quatre nuits. Alors, ils virent une quatrième terre. Ils

demandèrent à Bjarni s'il pensait que c'était là le Groenland ou non. Bjarni répondit : « Cela ressemble tout à fait à ce que l'on me dit du Groenland, et c'est ici que nous allons toucher terre. » C'est ce qu'ils firent et ils abordèrent sous un cap, au soir d'une journée, et il y avait une barque près du cap. Or Herjólfr, père de Bjarni, habitait dans ce cap, et c'est de là que le cap a pris son nom : il est appelé depuis Herjólfsnes.

Bjarni alla donc chez son père et cessa de naviguer, il y resta tant que Herjólfr vécut, puis il habita là après lui[1].

CHAPITRE III

Là-dessus, Bjarni fils de Herjólfr partit du Groenland et vint trouver le jarl Eiríkr[2], lequel lui fit bon accueil. Bjarni raconta ses voyages, dit qu'il avait vu des terres, et les gens pensèrent qu'il n'était pas curieux pour n'avoir rien à dire de ces pays, et il en fut quelque peu blâmé. Bjarni se fit hirdmadr du jarl et s'en alla au Groenland l'été suivant.

On parlait beaucoup alors d'aller à la recherche de terres[3]. Leifr, fils d'Eiríkr le Rouge de Brattahlíd, alla trouver Bjarni fils de Herjólfr, lui acheta un bateau et recruta des matelots, en sorte qu'ils étaient trente-cinq hommes en tout. Leifr demanda à son père de prendre, une fois encore[4], la direction du voyage. Eiríkr se déroba plutôt, disant qu'il était avancé en âge et qu'il pouvait moins supporter les fatigues qu'autrefois. Leifr déclara qu'une fois encore, ce serait surtout lui que la chance favoriserait[5], de tous ses parents. Eiríkr fit au gré de Leifr et partit de chez lui quand ils y furent prêts : il n'y avait pas grand chemin à faire jusqu'au bateau. Le cheval que montait Eiríkr trébucha, et il tomba de selle[6], et se blessa au pied. Alors, Eiríkr dit : « Il ne m'est pas destiné de découvrir d'autres pays que celui que nous habitons maintenant; nous ne voyagerons plus ensemble. » Eiríkr alla chez lui à Brattahlíd et Leifr se transporta au bateau ainsi que ses camarades, trente-cinq hommes. Était du voyage un Allemand qui s'appelait Tyrkir.

Ils équipèrent donc leur bateau et prirent la mer lorsqu'ils furent prêts : ils trouvèrent en premier lieu la terre que Bjarni et ses gens avaient trouvée en dernier lieu. Là, ils se dirigèrent vers ce pays, jetèrent l'ancre, lancèrent la barque, montèrent à terre et n'y virent pas d'herbe. Il y avait de grands glaciers jusque tout en haut et, des glaciers à la mer, on eût dit une seule pierre plate : ce pays leur parut stérile. Alors Leifr dit : « Nous n'avons pas fait pour ce pays comme Bjarni puisque nous avons débarqué. Je vais donner un nom à ce pays et l'appeler Helluland[1]. » Puis ils allèrent au bateau.

Après cela ils prirent la mer et trouvèrent un second pays ; de nouveau, ils s'approchèrent et jetèrent l'ancre, lancèrent ensuite une barque et débarquèrent. Ce pays était plat et couvert de forêts, avec des étendues de sable blanc un peu partout où ils allèrent, et des côtes plates. Alors Leifr dit : « On appellera ce pays d'après son état, on l'appellera Markland[2]. » Ensuite, ils retournèrent au bateau au plus vite.

De là, ils prirent la mer par vent du nord-est[3] et passèrent deux jours et deux nuits avant de voir une terre sur laquelle ils se dirigèrent et arrivèrent à une île qui se trouvait au nord de la terre ferme : là, ils montèrent et regardèrent alentour par beau temps découvrant qu'il y avait de la rosée sur l'herbe et comme il leur arriva de mettre les mains dans cette rosée et de la porter à leur bouche, il leur parut n'avoir jamais rien goûté d'aussi suave[4]. Puis ils allèrent à leur bateau et naviguèrent dans le chenal qui sépare l'île et le cap qui s'avançait de la terre ferme vers le nord. Ils doublèrent ce cap, vers l'ouest[5]. À marée basse, il y avait de grands hauts-fonds et leur bateau s'échoua. Vue du bateau, la mer paraissait loin. Ils étaient si curieux d'aller jusqu'à la terre qu'ils n'acceptèrent pas d'attendre que la marée vienne soulever leur bateau, ils coururent vers la terre à un endroit où une rivière sortait d'un lac ; mais dès que la mer souleva leur bateau, ils prirent la barque[6], ramèrent jusqu'au bateau et lui firent remonter la rivière, puis le lac. Là, ils jetèrent l'ancre, sortirent du bateau leurs hamacs et firent là des baraques ; ils prirent ensuite le parti de se préparer à passer là l'hiver et érigèrent une grande maison. Il ne manquait pas de saumon ni dans la rivière ni dans le lac, et des saumons plus grands que ceux qu'ils avaient jamais vus. Le terrain

était d'une telle qualité, à ce qu'il leur sembla, que le bétail n'aurait aucun besoin de fourrage en hiver; il ne gela pas en hiver et l'herbe ne flétrissait guère. Le jour et la nuit étaient de longueurs plus égales qu'en Groenland ou en Islande. Il y avait du soleil à neuf heures du matin et à trois heures et demie de l'après-midi aux jours les plus courts[1]. Lorsqu'ils eurent fini de construire leur maison, Leifr dit à ses compagnons: « Je veux maintenant diviser notre troupe en deux. Je veux faire explorer ce pays. La moitié de notre troupe va rester à la baraque, l'autre moitié va explorer le pays, sans aller si loin qu'elle ne puisse rentrer le soir et sans se disperser. » C'est ce qu'ils firent un moment. Leifr, tantôt allait avec eux, tantôt restait à la baraque. C'était un homme de grande taille et fort, d'apparence très imposante, sage et bien modéré en toutes choses.

CHAPITRE IV

Un soir, il se trouva qu'un homme manquait dans leur troupe, et c'était l'Allemand Tyrkir. Leifr en fut fort contrarié, car Tyrkir avait longtemps été avec le père et le fils et il aimait beaucoup Leifr dans son enfance. Il fit de grands reproches à ses compagnons et se prépara à partir à sa recherche, accompagné de douze hommes. Mais ils n'étaient pas arrivés loin de la cabane que Tyrkir vint à leur rencontre et il fut accueilli avec joie. Leifr découvrit bientôt que son père adoptif était de bonne humeur. Il avait un front proéminent, un regard mobile, le visage insignifiant, de petite taille et l'air chétif, mais très habile dans tous les travaux manuels. Leifr lui dit: « Pourquoi es-tu si en retard, père adoptif, et pourquoi t'es-tu séparé de tes compagnons? » D'abord, Tyrkir parla longtemps en allemand en roulant les yeux de tous côtés et en faisant des grimaces, et ils ne comprirent pas ce qu'il disait[2]. Un moment ayant passé, il dit alors en langue norraine: « Je n'étais pas allé beaucoup plus loin que vous deux. J'ai une nouvelle à vous dire: j'ai trouvé de la

vigne et des raisins. — Eſt-ce vrai, père adoptif ? » dit Leifr. « Sûrement que c'eſt vrai, dit-il, car là où je suis né, on ne manquait ni de vigne ni de raisin. » Ils dormirent cette nuit-là et le lendemain matin, Leifr dit à ses matelots : « On va maintenant s'occuper à deux choses et chacun fera à tour de rôle l'une et l'autre : vendanger ou abattre des sarments de vigne afin d'en faire une cargaison pour mon bateau. » Et ce fut le parti que l'on prit. On dit que leur chaloupe fut remplie de raisin. Puis l'on abattit du bois pour la cargaison.

Et lorsque vint le printemps, ils se préparèrent et s'en allèrent, et Leifr donna à ce pays un nom selon ses propriétés, il l'appela Vínland. Donc, ils prirent la mer, ils eurent bon vent jusqu'à ce qu'ils voient le Groenland et ses montagnes en-dessous des glaciers. Alors, un homme prit la parole et dit à Leifr : « Pourquoi navigues-tu si fort sous le vent ? » Leifr répondit : « Je pense à ma barre, mais aussi à d'autres choses, et que voyez-vous de neuf ? » Ils déclarèrent ne rien voir de particulier. « Je ne sais pas, dit Leifr, si c'eſt un bateau que je vois ou un écueil. » Ils virent la chose alors et dirent que c'était un écueil. Il avait la vue plus perçante qu'eux, si bien qu'il voyait des hommes sur l'écueil. « Je veux maintenant, dit Leifr, que nous croisions sous le vent afin de les joindre, s'ils ont besoin de nous trouver. Il eſt tout à fait nécessaire de les secourir. Mais s'ils n'ont pas d'intentions pacifiques, nous avons tous les avantages et eux, aucun. » Ils avancèrent donc jusqu'en bas du rocher, amenèrent la voile, jetèrent l'ancre et lancèrent l'autre petite barque qu'ils avaient emportée. Tyrkir demanda alors qui commandait la troupe. Le chef dit se nommer Thórir et être d'origine norvégienne, « et comment t'appelles-tu ? » Leifr se nomma. « Es-tu le fils d'Eiríkr de Brattahlíd ? » dit-il. Leifr dit que oui. « Je veux, dit Leifr, vous inviter tous à venir sur mon bateau avec les biens que le bateau pourra contenir. » Ils acceptèrent et cinglèrent ensuite jusqu'à l'Eiríksfjördr avec leur cargaison, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Brattahlíd. Ils déchargèrent le bateau. Puis Leifr offrit à Thórir de venir loger chez lui ainsi que sa femme, Gudrídr, et trois autres hommes, et il trouva un logement aux autres matelots, aussi bien ceux de Thórir que les siens propres. Leifr avait retiré quinze personnes de l'écueil. On le surnomma ensuite Leifr le Chanceux. Il eut

à la fois biens et honneurs en abondance. Cet hiver-là, une grande épidémie se mit dans la troupe de Thórir : Thórir mourut ainsi qu'une grande partie de sa troupe. Cet hiver-là mourut aussi Eiríkr le Rouge[1].

On faisait grandes discussions sur le voyage de Leifr au Vínland et Thorvaldr, son frère, estimait que le pays n'avait pas été assez largement exploré. Alors, Leifr dit à Thorvaldr : « Tu iras avec mon bateau, si tu veux, frère, jusqu'au Vínland, toutefois, je veux que le bateau aille auparavant chercher le bois qui appartenait à Thórir sur l'écueil. » Et c'est ce qui fut fait.

CHAPITRE V

Thorvaldr se prépara donc à ce voyage avec trente hommes, aidé par les conseils de Leifr, son frère. Puis ils équipèrent leur bateau et prirent la mer et il n'y a rien à dire de leur voyage, jusqu'à ce qu'ils arrivent au Vínland, au baraquement de Leifr : là, ils entourèrent leur bateau d'une palissade, restèrent tranquilles cet hiver-là, pêchant du poisson pour nourriture. Au printemps, Thorvaldr dit qu'ils devaient préparer leur bateau et la barque qu'il remorquait, et que quelques hommes iraient avec à l'Ouest du pays, explorer pendant l'été. Le pays leur parut beau et boisé, les forêts étant à peu de distance de la mer, avec des sables blancs le long des côtes. Il y avait là beaucoup d'îles et de hauts-fonds. Ils ne trouvèrent ni habitations humaines ni bêtes. Mais dans une île de l'ouest, ils trouvèrent une monture en bois pour meule de blé. Ils ne trouvèrent pas d'autre ouvrage humain, rebroussèrent chemin et arrivèrent aux baraquements de Leifr en automne. Mais l'été suivant, Thorvaldr s'en alla à l'est avec le bateau marchand puis vers le nord en longeant les côtes. Alors, ils essuyèrent une violente bourrasque devant un promontoire, ils furent précipités vers la côte, ils cassèrent la quille du bateau et restèrent là longtemps à réparer leur bateau.

Alors, Thorvaldr dit à ses compagnons : « Je veux maintenant que nous érigions la quille sur ce cap et que nous appelions celui-ci Kjalarnes. » Et c'est ce qu'ils firent. Puis

ils s'en allèrent de là, partirent vers l'est, et pénétrèrent dans les embouchures du fjord le plus proche et arrivèrent à la pointe qui s'avançait là. Elle était toute couverte de forêts. Ils mirent leur bateau au mouillage, lancèrent une passerelle et là, Thorvaldr monta à terre avec tous ses compagnons. Il dit : « C'est beau ici et c'est ici que je voudrais construire ma ferme. » Ils allèrent ensuite au bateau et virent sur les sables, plus à l'intérieur de la pointe, trois monticules : ils y allèrent et y virent trois kayaks avec trois personnes sous chacun[1]. Ils répartirent leur troupe et s'emparèrent d'eux tous, hormis un qui parvint à s'enfuir avec son kayak. Ils tuèrent les huit autres, revinrent ensuite à la pointe, regardèrent alentour et virent à l'intérieur du fjord quelques monticules : ils pensèrent que c'étaient des habitations. Après cela, une telle torpeur s'abattit sur eux qu'ils ne purent rester éveillés et ils s'endormirent tous. Alors, une voix se fit entendre d'eux si bien qu'ils se réveillèrent tous. La voix disait : « Réveille-toi, Thorvaldr, et toute ta compagnie si tu veux garder la vie, et va à ton bateau avec tous tes hommes, quittez ce pays au plus vite. » Arriva alors de l'intérieur du fjord une multitude de kayaks qui les attaquaient. Thorvaldr dit alors : « Nous allons transporter à bord un mantelet[2] et nous défendre au mieux, mais nous n'attaquerons guère. » C'est ce qu'ils firent, les Skraelingar leur décochèrent des projectiles un moment, puis s'enfuirent précipitamment, chacun comme il put. Alors Thorvaldr demanda à ses hommes s'ils étaient peu ou prou blessés ; ils dirent que non. « J'ai reçu une blessure sous le bras, dit-il, une flèche a volé entre le bordage et le bouclier et m'a atteint sous le bras, voici la flèche et cela me mènera à la mort. Je vous conseille de vous préparer à rebrousser chemin au plus vite et vous allez me transporter sur cette pointe qui me semble fort habitable. Il se peut que j'aie eu la vérité en bouche quand j'ai dit que j'habiterais là un moment. C'est là que vous m'enterrerez, vous planterez des croix à ma tête et à mes pieds et vous appellerez toujours ensuite cet endroit Krossanes. » Le Groenland était christianisé alors, toutefois, Eiríkr le Rouge mourut avant le christianisme[3]. Donc, Thorvaldr mourut[4], et les autres firent toutes choses comme il l'avait dit, puis ils allèrent ensuite retrouver leurs compagnons[5], se racontant les uns aux autres les nouvelles qu'ils connaissaient. Ils habitèrent

là cet hiver[1] et se procurèrent des raisins et des ceps pour le bateau. Au printemps suivant, ils se préparèrent à aller au Groenland, arrivèrent dans l'Eiríksfjördr et purent rapporter à Leifr de grandes nouvelles.

CHAPITRE VI

Pendant ce temps, au Groenland, il était arrivé que Thorsteinn de l'Eiríksfjördr avait pris femme et épousé Gudrídr fille de Thorbjörn qu'avait épousée [précédemment] Thórir le Norvégien, comme on l'a dit plus haut[2].

Alors, Thorsteinn fils d'Eiríkr eut envie d'aller au Vínland chercher le corps de Thorvaldr, son frère, il équipa le même bateau, choisit un équipage d'hommes grands et forts et emmena vingt-cinq hommes ainsi que Gudrídr, sa femme : ils prirent la mer dès qu'ils furent prêts et perdirent la terre de vue. Ils furent ballotés en mer tout l'été, ne sachant pas où ils allaient. À la fin de la première semaine de l'hiver[3], ils touchèrent terre dans le Lýsufjördr, au Groenland, dans les Établissements-de-l'Ouest. Thorsteinn leur chercha des quartiers d'hiver et logea tous ses matelots, mais lui et sa femme étaient sans logement. Ils restèrent, lui et elle, quelques nuits sur le bateau. Le christianisme était encore jeune au Groenland.

Un jour, de bonne heure, des hommes vinrent à leur tente. Celui qui était à leur tête demanda s'il y avait des gens dans la tente. Thorsteinn répondit : « Deux personnes, dit-il, et qui demande cela ? — Je m'appelle Thorsteinn, et je suis surnommé Thorsteinn le Noir ; la raison de ma venue, c'est que je voudrais vous offrir, à toi et ta femme, de loger chez moi. » Thorsteinn déclara qu'il voulait avoir l'avis de sa femme, mais elle le pria d'en décider, et il accepta. « Alors, je viendrai vous chercher demain avec un véhicule, car il ne manque pas de quoi vous loger, mais on vit dans une grande solitude chez moi, nous ne sommes que deux, moi et ma femme, car j'aime fort faire à mon gré. Et j'ai aussi une autre religion que vous, encore que je tienne pour meilleure celle que vous avez. » Il vint donc les chercher le lendemain avec un véhicule et ils allèrent loger chez Thorsteinn le Noir

qui les traita bien[1]. Gudrídr était une femme d'apparence imposante, et avisée, et elle s'entendait fort bien à vivre avec des inconnus.

Ce fut tôt en hiver qu'une épidémie se mit dans la troupe de Thorsteinn fils d'Eiríkr, et beaucoup de ses compagnons moururent là. Thorsteinn ordonna de faire des cercueils pour les cadavres de ceux qui étaient morts, de les transporter au bateau et de les déposer là « car je veux faire transporter tous les cadavres à l'Eiríksfjördr cet été ». Il ne fallut pas attendre longtemps pour que cette maladie gagne le foyer de Thorsteinn le Noir et sa femme, qui s'appelait Grímhildr, tomba malade la première. Elle était extrêmement grande et forte comme un homme et pourtant, la maladie la terrassa. Bientôt, Thorsteinn fils d'Eiríkr contracta cette maladie, ils restèrent couchés tous les deux en même temps, et Grímhildr, la femme de Thorsteinn le Noir, mourut. Lorsqu'elle fut morte, Thorsteinn sortit de la salle, chercher des planches pour y déposer le cadavre. Gudrídr dit alors : « Ne reste pas parti longtemps, cher Thorsteinn », dit-elle. Il dit que tel serait le cas. Alors Thorsteinn fils d'Eiríkr dit : « Voici qu'elle a d'étranges manières, notre hôtesse, car la voici qui se redresse sur les coudes, qui déplace les pieds de la poutre du lit et qui cherche ses chaussures à tâtons. » Sur ce, le bóndi Thorsteinn entra, Grímhildr se coucha à ce moment et toutes les poutres de la salle se mirent à craquer. Alors, Thorsteinn fit un cercueil pour le cadavre de Grímhildr, l'emporta et l'enterra. Il était à la fois de grande taille et fort et il eut bien besoin de toute sa force pour l'emporter de la ferme. La maladie de Thorsteinn fils d'Eiríkr empira et il mourut. Gudrídr, sa femme, s'en affligea. Ils étaient alors tous dans la salle. Gudrídr s'était assise sur un siège devant le banc où était resté gisant Thorsteinn, son mari. Alors, le bóndi Thorsteinn enleva Gudrídr de son siège, la prit dans ses bras et l'assit à côté de lui dans le banc d'en face, vis-à-vis du cadavre de Thorsteinn, il chercha à la consoler de toutes les façons et lui promit qu'il irait avec elle à l'Eiríksfjördr avec le corps de Thorsteinn, son mari, et de ses compagnons. « Et puis, je vais amener ici d'autres domestiques pour te consoler et te divertir. » Elle le remercia. Alors, Thorsteinn fils d'Eiríkr s'assit et dit : « Où est Gudrídr ? » Trois fois, il dit cela, mais elle se tut. Puis elle dit au bóndi

Thorsteinn : « Est-ce qu'il faut que je lui réponde ou non? » Il la pria de ne pas répondre. Alors, le bóndi Thorsteinn traversa la pièce et s'assit sur le siège, et Gudrídr s'assit sur ses genoux; et alors le bóndi Thorsteinn dit : « Qu'est-ce que tu veux, homonyme? » dit-il. Il répondit au bout d'un moment : « J'aimerais dire à Gudrídr sa destinée afin qu'elle accepte mieux ma mort, car je suis parvenu en un excellent lieu de repos. Il faut te dire, Gudrídr, que tu seras mariée à un Islandais, et votre ménage durera longtemps et il descendra de vous maintes gens, vigoureux, brillants et excellents, suaves et parfumés[1]. Vous quitterez le Groenland pour la Norvège et de là, irez en Islande et y établirez une demeure; vous y vivrez longtemps et tu lui survivras. Tu t'en iras à l'étranger, iras en pélerinage à Rome et reviendras en Islande à ta demeure et alors, une église sera érigée là, tu t'y feras nonne et c'est là que tu mourras[2]. » Alors, Thorsteinn retomba en arrière, on ensevelit son cadavre et on le transporta au bateau.

Le bóndi Thorsteinn accomplit bien tout ce qu'il avait promis à Gudrídr. Au printemps, il vendit ses terres et son bétail et alla au bateau avec Gudrídr et tous ses biens, équipa ce bateau, engagea un équipage puis alla jusqu'à l'Eiríksfjördr. Alors, les cadavres furent enterrés à l'église[3]. Gudrídr alla chez Leifr à Brattahlíd, et Thorsteinn le Noir se fit une demeure dans l'Eiríksfjördr et y habita tant qu'il vécut, et fut tenu pour très vaillant homme.

CHAPITRE VII

Ce même été, un bateau arriva de Norvège au Groenland. Le capitaine s'appelait Thorfinnr Karlsefni. Il était fils de Thórdr Tête-de-Cheval, fils de Snorri, fils de Thórdr de Höfdi. Thorfinnr Karlsefni était un homme très riche de biens et il passa l'hiver à Brattahlíd chez Leifr fils d'Eiríkr. Bientôt, il s'éprit de Gudrídr et la demanda en mariage, mais elle s'en remit à Leifr pour la réponse. Puis elle lui fut fiancée et l'on fit leurs noces cet hiver-là.

Ce même printemps, on discuta d'abondance du voyage en Vínland, comme précédemment et l'on pressait fort

Karlsefni de faire ce voyage, tant Gudrídr que les autres. Son voyage fut décidé et il engagea un équipage, soixante hommes et cinq femmes. Karlsefni et ses matelots stipulèrent qu'ils auraient à parts égales tous les profits qu'ils feraient. Ils emmenèrent toute sorte de bétail car ils avaient l'intention de coloniser le pays s'ils le pouvaient. Karlsefni demanda à Leifr de lui donner ses maisons en Vínland, mais ce dernier déclara qu'il les lui prêterait mais qu'il ne les donnerait pas. Puis ils prirent la mer et arrivèrent sains et saufs aux baraquements de Leifr, où ils portèrent leurs hamacs. Ils eurent bientôt l'occasion de faire de grosses prises, et excellentes, car un rorqual s'était échoué, à la fois de grande taille et bel et bon. Ils allèrent ensuite dépecer cette baleine. La nourriture ne manqua pas. Le bétail monta à terre mais il se fit bientôt que le bétail non châtré devint furieux et fit des ravages. Ils avaient emporté un taureau. Karlsefni fit abattre du bois et le fit fendre pour la cargaison de son bateau, et le mit sur un rocher pour le faire sécher. Ils tirèrent toutes sortes de profits de ce pays, raisin, gibier et autres avantages.

Après ce premier hiver vint l'été. Alors, ils découvrirent des Skraelingar : une grande troupe sortit de la forêt. Leur bétail était à proximité, mais le taureau se mit à meugler et à mugir très fort. Les Skraelingar eurent peur et s'enfuirent en emportant leur chargement : du petit-gris, de la zibeline et toutes sortes de peaux, ils prirent la direction de la ferme de Karlsefni et voulurent entrer dans les bâtiments. Mais Karlsefni fit défendre les portes. Aucun des deux partis ne comprenait la langue de l'autre. Alors, les Skraelingar déposèrent leurs ballots, les défirent et les proposèrent : en échange, c'était surtout des armes qu'ils voulaient. Mais Karlsefni interdit à ses gens de vendre des armes. Il chercha un expédient de la sorte : il demanda aux femmes d'apporter du lait. Et dès que les Skraelingar virent le lait, ils voulurent l'acheter et rien d'autre. Tel fut le voyage de commerce des Skraelingar : ils emportèrent leurs marchandises dans leur ventre et leurs ballots et fourrures restèrent à Karlsefni et à ses compagnons ; ils s'en allèrent dans cet état.

Il faut dire maintenant que Karlsefni fit faire une solide palissade autour de sa ferme et qu'ils s'installèrent là. À cette époque-là, Gudrídr, la femme de Karlsefni, mit au

monde au garçon qui fut appelé Snorri. Au début du second hiver[1], les Skraelingar vinrent à leur rencontre, ils étaient beaucoup plus nombreux que précédemment, et ils avaient les mêmes marchandises qu'avant. Alors, Karlsefni dit aux femmes : « Vous allez maintenant apporter la même nourriture que celle qui fut tant demandée naguère, et rien d'autre. » Et quand ils virent cela, ils jetèrent leurs ballots à l'intérieur par-dessus la palissade. Gudrídr était à l'intérieur, assise aux portes avec le berceau de Snorri. Alors, une ombre apparut aux portes, et une femme entra, en tunique[2] noire, assez petite, un ruban autour de la tête, des cheveux châtain clair, le teint pâle, et des yeux si grands qu'on en n'a jamais vu de tels dans un crâne humain. Elle alla à l'endroit où était assise Gudrídr et dit : « Comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Gudrídr. Et quel est ton nom ? — Je m'appelle Gudrídr[3] », dit-elle. Alors, Gudrídr, la maîtresse de maison, lui tendit la main pour qu'elle s'assoie à côté d'elle mais au même instant, Gudrídr entendit un grand fracas et la femme disparut : à l'instant même aussi fut tué un Skraelingr par l'un des domestiques de Karlsefni, parce qu'il avait voulu prendre leurs armes. Et les Skraelingar s'enfuirent au plus vite, laissant derrière eux leurs habits et leurs marchandises. Personne n'avait vu cette femme, hormis Gudrídr. « Il va falloir maintenant prendre une décision, dit Karlsefni, car je pense qu'ils vont revenir nous voir une troisième fois dans des intentions hostiles et en grand nombre. Nous allons prendre ce parti : que dix hommes s'avancent sur ce cap[4] et s'y montrent, le reste de notre troupe va aller dans la forêt et y défricher une clairière pour notre bétail quand leur troupe sortira de la forêt. Nous prendrons aussi notre taureau et le ferons marcher devant nous. » Les choses étaient ainsi faites, à l'endroit où ils avaient l'intention de situer leur rencontre, qu'il y avait un lac d'un côté et la forêt de l'autre. Ils adoptèrent le parti que conseillait Karlsefni. Les Skraelingar arrivèrent à l'endroit qu'avait envisagé Karlsefni pour la bataille. On se battit donc là, et une quantité d'hommes tombèrent dans les rangs des Skraelingar. Il y avait dans leur troupe un homme de grande taille et de belle apparence et Karlsefni eut l'impression que c'était leur chef. Or un des Skraelingar avait ramassé une hache, il la regarda un instant, puis il

la brandit contre un de ses camarades et lui en assena un coup : celui-ci tomba mort sur-le-champ. Alors, cet homme de grande taille prit la hache et la regarda un moment, puis il la jeta dans le lac, le plus loin qu'il put. Ensuite, ils s'enfuirent dans la forêt, à toutes jambes, et leurs démêlés se terminèrent là. Karlsefni et les siens restèrent là tout l'hiver. Mais au printemps, Karlsefni annonça qu'il ne voulait pas rester là plus longtemps et qu'il voulait aller au Groenland. Ils préparèrent donc leur voyage, emportant force bonnes choses, ceps, raisins[1] et peaux. Ils prirent la mer et arrivèrent sains et saufs dans l'Eiríksfjördr où ils passèrent l'hiver[2].

CHAPITRE VIII

De nouveau, on se mit à discuter de voyage au Vínland, car cette expédition semblait excellente à la fois pour le bien et pour l'honneur. L'été où Karlsefni revint de Vínland, un bateau arriva de Norvège en Groenland. Commandaient ce bateau deux frères, Helgi et Finnbogi[3], qui passèrent l'hiver au Groenland. Ils étaient d'origine islandaise et venaient des fjords de l'Est.

Il faut raconter maintenant que Freydís fille d'Eiríkr s'en alla de chez elle, à Gardar, trouver les frères, Helgi et Finnbogi, leur demander d'aller en Vínland sur son propre bateau et de partager pour moitié avec elle tout le profit qu'ils y feraient. Ils acceptèrent. De là, elle alla trouver Leifr, son frère, lui demandant de lui donner les bâtiments qu'il avait fait faire en Vínland. Mais il fit la même réponse, déclarant qu'il les lui prêterait, mais qu'il ne les donnerait pas. Il fut stipulé entre les frères et Freydís que, de part et d'autre, ils auraient trente hommes en état de porter les armes sur le bateau, et les femmes en plus. Mais Freydís viola aussitôt cet accord, elle eut cinq hommes de plus et les cacha, et les frères ne s'en aperçurent pas avant d'être arrivés au Vínland.

Ils prirent donc la mer, ayant convenu auparavant qu'ils voyageraient de conserve s'il se pouvait; et il s'en fallut de peu en effet, mais pourtant, les frères arrivèrent un peu avant et ils avaient transporté leurs affaires aux

bâtiments de Leifr. Quand Freydís aborda, ils déchargèrent leur bateau et portèrent leurs affaires aux bâtiments. Alors, Freydís dit : « Pourquoi avez-vous apporté ici vos affaires ? — Parce que nous pensions, dirent-ils, que tous les propos précis fixés entre nous seraient tenus. — C'est à moi que Leifr a prêté les bâtiments, dit-elle, mais pas à vous. » Alors Helgi dit : « Nous ne sommes pas de taille, mon frère et moi, pour lutter contre ta méchanceté. » Ils sortirent leurs affaires, se firent une cabane qu'ils placèrent un peu plus loin de la mer au bord d'un lac et s'y installèrent bien. Pour Freydís, elle fit abattre du bois pour son bateau.

L'hiver approcha[1] et les frères dirent qu'il fallait se mettre à organiser des jeux et des divertissements. C'est ce qui fut fait un moment, jusqu'à ce que les rapports empirent entre les gens. Il y eut désaccord entre eux, les jeux cessèrent, il n'y eut plus de relations entre les cabanes et cela dura longtemps ainsi pendant l'hiver.

Un matin, Freydís se leva de son lit, s'habilla et ne mit pas ses chaussures. Le temps était tel qu'il était tombé une grande rosée. Elle prit le manteau de son mari et le mit, puis elle alla à la cabane des frères et se rendit aux portes. Un homme était sorti peu avant et il avait laissé la porte entrebâillée. Elle ouvrit le portail et resta un moment dans l'entrebâillement sans parler. Finnbogi était couché tout au fond de la cabane et se réveilla. Il dit : « Qu'est-ce que tu viens faire ici, Freydís ? » Elle répondit : « Je veux que tu te lèves et que tu sortes avec moi, je veux te parler. » C'est ce qu'il fit. Ils allèrent à un tronc d'arbre qui se trouvait en bas du mur de la cabane, et s'y assirent. « Comment te plais-tu ici ? » dit-elle. Il répondit : « Ce pays me paraît de bonne qualité, mais je trouve mauvais ce froid qu'il y a entre nous, car je déclare n'en pas être la cause. — Tu as raison, dit-elle, et c'est ce que je pense aussi. Je suis venue te trouver parce que je voudrais vous acheter votre bateau, à vous autres, frères, car vous avez un bateau plus grand que le mien et je voudrais m'en aller d'ici. — J'y consentirai, dit-il, si cela te plaît. » Ils se quittèrent là-dessus, elle alla chez elle et Finnbogi à sa couche. Elle monta dans son lit, les pieds glacés, ce qui réveilla Thorvardr qui demanda pourquoi elle était si glacée et mouillée. Elle répondit très vivement : « J'étais allée voir les frères pour leur demander de vendre leur

bateau, je voulais en acheter un plus grand. Mais ils s'en sont tellement fâchés qu'ils m'ont battue et maltraitée. Mais toi, minable, tu ne voudras venger ni ma honte ni la tienne, et force m'est bien de voir que je suis loin du Groenland, et je vais divorcer d'avec toi, à moins que tu venges cela. » Il ne put supporter ses remontrances, il ordonna à ses hommes de se lever au plus vite et de prendre leurs armes, et c'est ce qu'ils firent, et ils allèrent aussitôt à la cabane des frères, pénétrèrent alors qu'ils dormaient, s'emparèrent d'eux, les ligotèrent puis les sortirent l'un après l'autre, une fois ligotés. Et Freydís fit tuer chacun de ceux qui sortaient. Donc, tous les hommes furent tués, mais les femmes restaient, personne ne voulant les tuer. Alors Freydís dit : « Donnez-moi une hache. » C'est ce qui fut fait. Puis elle frappa les cinq femmes qui étaient là et ne les quitta que mortes. Alors, ils allèrent à leur cabane après cette méchante action, et tout le monde eut l'impression que Freydís était tout à fait satisfaite de ce qu'elle avait fait. Elle dit à ses camarades : « S'il nous est donné par le sort d'arriver au Groenland, je ferai mettre à mort l'homme qui racontera cet événement. Nous dirons qu'ils sont restés ici quand nous sommes partis. »

Tôt au printemps, ils équipèrent le bateau qu'avaient possédé les frères, avec toutes les bonnes choses qu'ils purent trouver et que le bateau pouvait contenir. Puis ils prirent la mer, firent bon voyage et arrivèrent dans l'Eiríksfjörðr tôt en été. Or Karlsefni se trouvait là, ayant complètement équipé son bateau pour prendre la mer et attendant un vent favorable, et les gens disent que jamais bateau plus magnifique ne quitta le Groenland que celui qu'il commandait[1].

CHAPITRE IX

Freydís alla donc à sa ferme qui était restée intacte pendant ce temps. Elle donna de grands biens à tous ses compagnons, car elle voulait garder cachés ses forfaits. Elle resta maintenant dans sa demeure. Ils ne furent pas tous discrets au point de se taire sur ces forfaits et cette

méchanceté qui finit par s'ébruiter. Pour finir, cela vint aux oreilles de Leifr, son frère, et il trouva cette histoire fort mauvaise. Il prit trois hommes de la troupe de Freydís et les tortura pour leur faire dire tout ce qu'ils savaient sur cet événement : leurs récits furent tous semblables. « Je ne consens pas, dit Leifr, à faire à Freydís, ma sœur, ce qu'elle mériterait, mais je prophétise que sa descendance ne prospérera guère. » Et c'est ce qui se produisit : à partir de ce moment-là, nul ne pensa d'eux autre chose que du mal.

Il faut raconter maintenant que Karlsefni équipa son bateau et prit la mer. Il fit bon voyage et arriva en Norvège sain et sauf et y passa l'hiver[1], vendant ses marchandises et tenu en grand honneur, ainsi que sa femme, par les plus nobles hommes de Norvège. Mais au printemps suivant, il équipa son bateau pour aller en Islande. Et alors qu'il était tout à fait prêt, attendant un vent favorable à la jetée, un homme vint à lui, un Allemand, originaire de Brême, en Saxland[2]. Il voulait acheter à Karlsefni son húsasnotra[3]. « Je ne veux pas le vendre », dit-il. « Je t'en donnerai un demi-marc d'or[4], dit l'Allemand. Karlsefni estima que c'était une belle offre et conclut le marché. L'Allemand s'en alla avec le húsasnotra, mais Karlsefni ne savait pas de quel bois il était fait : or, c'était de l'érable, venu du Vínland.

Donc Karlsefni prit la mer et arriva dans le nord du pays, dans le Skagafjördr, et son bateau fut tiré sur le rivage pendant l'hiver[5]. Au printemps, il acheta la terre de Glaumboer[6], construisit une demeure et habita là tant qu'il vécut : ce fut un très noble homme et beaucoup de gens descendent de lui et de Gudrídr, sa femme ; c'est un excellent lignage. Lorsque Karlsefni fut mort, Gudrídr reprit l'administration du domaine ainsi que Snorri, son fils, qui était né au Vínland. Quand Snorri fut marié, Gudrídr s'en alla à l'étranger et se rendit en pèlerinage à Rome et revint à la demeure de Snorri, son fils qui avait fait construire une église à Glaumboer. Puis Gudrídr devint nonne et anachorète[7] et resta là tant qu'elle vécut.

Snorri eut un fils qui s'appelait Thorgeirr ; ce fut le père d'Yngvildr, mère de l'évêque Brandr[8]. Il y avait une fille de Snorri fils de Karlsefni qui s'appelait Hallfrídr ; ce fut la femme de Rúnólfr, père de l'évêque Thorlákr. Il y avait un fils de Karlsefni et de Gudrídr qui s'appelait

Björn[1]. Ce fut le père de Thórunn, mère de l'évêque Björn[2]. Quantité de gens descendent de Karlsefni, ce fut un homme béni par sa parentèle. Et c'est Karlsefni qui a raconté, mieux que quiconque, les événements de tous ces voyages dont il a été quelque peu parlé ici.

DIT DES GROENLANDAIS
(Groenlendinga Tháttr)

CHAPITRE PREMIER

Il y avait un homme qui s'appelait Sokki et qui était fils de Thórir. Il habitait à Brattahlíd au Groenland. Il était fort estimé et populaire. Son fils s'appelait Einarr et était fort prometteur. Le père et le fils avaient grand pouvoir au Groenland et ils y tenaient une place éminente[1]. Une fois, Sokki fit convoquer un thing et représenta aux gens qu'il voulait que le pays ne restât plus sans évêque et que tous les gens du pays contribuent à faire instituer un siège épiscopal[2]. Tous les boendr acceptèrent cela. Sokki demanda à Einarr, son fils, de faire ce voyage en Norvège, disant qu'il était l'homme le plus apte à accomplir cette mission. Einarr déclara qu'il irait comme il le voulait. Il emporta force dents de morse et cordes de peau de morse[3] pour se promouvoir auprès des chefs. Ils arrivèrent en Norvège. C'était alors Sigurdr le Hiérosolymitain qui était roi de Norvège. Einarr vint trouver le roi et se fit introduire en faisant des présents, puis il fit valoir la raison de sa venue et demanda aide au roi pour obtenir ce qu'il voulait selon les besoins de son pays. Le roi dit qu'en effet, cela leur conviendrait mieux. Puis le roi fit appeler l'homme qui s'appelait Arnaldr; c'était un excellent clerc et bien fait pour être prêtre. Le roi demanda qu'il se charge de cette entreprise difficile pour l'amour de Dieu et en raison de ses prières « et je vais t'envoyer au Danemark, trouver l'archevêque Özurr[4] à Lundr avec mes lettres et sceaux ». Arnaldr dit qu'il n'avait pas envie d'y aller : d'abord pour raison personnelle, parce qu'il

n'y était guère enclin, ensuite parce qu'il lui fallait quitter ses amis et ses parents, en troisième lieu parce qu'il fallait avoir affaire à des gens difficiles à convaincre. Le roi dit qu'il en retirerait d'autant plus de bien qu'il serait plus éprouvé par les gens. Arnaldr déclara qu'il ne se déroberait pas à sa prière « mais s'il m'est échu par le sort que je sois consacré évêque, je veux qu'Einarr me fasse le serment de maintenir et de protéger le droit du diocèse et des propriétés qui seront données à Dieu, et de châtier ceux qui les attaqueront, et d'être le défenseur de tout ce qui concerne l'évêché ». Le roi dit que c'est ce qu'Einarr ferait.

Puis l'évêque désigné alla trouver l'archevêque Özurr et lui dit la raison de sa venue en lui présentant les lettres du roi. L'archevêque lui fit bon accueil et le mit à l'épreuve. Et lorsque l'évêque vit que cet homme était fait pour cette dignité, il consacra Arnaldr évêque et accomplit bien son office[1]. Puis l'évêque Arnaldr vint trouver le roi qui lui fit bon accueil. Einarr avait emporté un ours du Groenland et le donna au roi Sigurdr. Il reçut en échange des honneurs et l'estime du roi. Puis Einarr et l'évêque s'en allèrent sur le même bateau; sur un autre bateau, Arnbjörn le Norvégien ainsi que des Norvégiens se préparaient pour aller aussi au Groenland. Puis ils prirent la mer, ils n'eurent pas bon vent à leur gré, et l'évêque et Einarr arrivèrent à Holtavatnsós, au pied de l'Eyjafjöll en Islande. Saemundr le Savant[2] habitait alors à Oddi. Il alla trouver l'évêque et l'invita à passer l'hiver chez lui[3]. L'évêque le remercia et déclara qu'il accepterait. Einarr passa l'hiver au pied de l'Eyjafjöll. On dit que, alors que l'évêque et ses hommes avaient quitté le bateau, ils firent la pause à une ferme des Landeyjar et s'assirent dehors. Alors sortit une vieille qui avait une carde à la main; elle se dirigea vers un homme et dit : « Veux-tu fixer, mon petit ami, une dent à mon peigne ? » Il le prit en disant qu'il allait le faire, sortit un marteau à river d'un sac et répara le peigne, et la vieille en fut toute contente; mais en fait, c'était l'évêque; il était fort adroit de ses mains; et l'on raconte cela pour prouver qu'il montrait son humilité. Il passa l'hiver à Oddi et tout se passa très bien entre Saemundr et lui[4]. Mais d'Arnbjörn et de ses hommes, on n'eut pas de nouvelles. L'évêque et ses gens pensaient qu'il devait être arrivé au Groenland.

L'été suivant, l'évêque et Einarr partirent d'Islande et

arrivèrent au Groenland, dans l'Eiríksfjördr: les gens les reçurent fort bien. On n'avait rien appris encore d'Arnbjörn et cela parut étrange; quelques étés se passèrent de la sorte. On discutait fort, disant qu'ils devaient avoir sombré. L'évêque plaça son siège à Gardar et s'y transporta; Einarr et son père étaient ses principaux partisans. De tous les gens du pays, c'étaient eux aussi qui étaient le plus estimés de l'évêque.

CHAPITRE II

Il y avait un homme qui s'appelait Sigurdr, fils de Njáll, groenlandais. En automne, il allait souvent à la pêche dans les territoires inhabités. C'était un fameux gaillard en mer. Ils étaient quinze en tout. Ils arrivèrent en été au glacier Hvítserkr[1], ayant trouvé quelques feux de camps humains et ayant fait quelques prises. Sigurdr dit: « De quoi avez-vous le plus envie, rebrousser chemin ou aller plus loin? Il ne reste plus beaucoup de jours d'été et nous avons fait peu de prises. » Les matelots dirent qu'ils avaient plus envie de rebrousser chemin et qu'il y avait grand danger à aller par le grand fjord au pied des glaciers[2]. Il dit que c'était vrai « mais j'ai le pressentiment qu'il reste une prise plus grosse à faire si nous y parvenons ». Ils le prièrent d'en décider, disant que sa prévoyance leur avait longtemps servi et qu'en outre, tout leur avait réussi. Il déclara qu'il préférait continuer, et c'est ce qu'ils firent. Il y avait un homme appelé Steinthórr qui était sur leur bateau; il prit la parole: « J'ai rêvé cette nuit, Sigurdr, dit-il, et je vais te raconter mon rêve. Alors que nous passions sur ce grand fjord, il m'a semblé que je me trouvais entre quelques rochers et que je criais à l'aide. » Sigurdr dit que ce n'était guère un bon rêve « et veuille le sort que tu ne foules pas du pied un rocher et que tu ne te trouves pas dans une telle détresse que tu ne puisses ouvrir la bouche ». Steinthórr était un homme de caractère plutôt emporté et imprudent. Et alors qu'ils se dirigeaient vers l'intérieur du fjord, Sigurdr dit: « Est-ce bien comme il me semble, qu'il y a un bateau à l'intérieur du fjord? » Ils dirent que c'était bien ainsi. Sigurdr

déclara que cela signifiait grande nouvelle. Ils remontèrent vers lui et virent que ce bateau avait été tiré à terre à l'embouchure d'une rivière et entouré d'une palissade. C'était un grand bateau de haute mer. Puis ils allèrent à terre et virent une baraque et une tente à peu de distance. Alors, Sigurdr dit qu'il devait d'abord monter leur tente « et le jour est avancé maintenant, et je veux que l'on soit calme et prudent ». Et c'est ce qu'ils firent. Le lendemain matin, ils allèrent voir à l'entour. Ils virent un bloc de bois auprès, une cognée enfoncée dedans, et un cadavre d'homme décomposé à côté. Sigurdr dit que cet homme avait abattu du bois et qu'il s'était évanoui de maigreur. Puis ils allèrent à la cabane et y virent un autre cadavre décomposé. Sigurdr dit que celui-là avait marché tant qu'il l'avait pu « et ceux-là doivent être les serviteurs des gens qui sont dans la baraque ». Il y avait une hache auprès de celle-ci. Sigurdr dit : « Je dis qu'il convient d'abattre la cabane et de faire sortir la puanteur des cadavres de ceux qui sont dedans ainsi que la pourriture qui doit avoir passé longtemps ici. Que l'on prenne garde à ne pas se trouver devant car il n'est pas improbable que l'on en retire du mal étant donné que cela va fort contre la nature humaine, pourtant il est vraisemblable que ces gens ne nous feront pas de mal. » Steinthórr dit qu'il était étrange de faire plus d'histoires qu'il n'était nécessaire, et il alla au portail pendant qu'ils abattaient la cabane. Et quand Steinthórr sortit, Sigurdr le regarda et dit : « Voilà un homme qui a complètement changé. » Steinthórr se mit aussitôt à hurler et à courir et ses camarades le poursuivirent. Il bondit ensuite dans une crevasse où personne ne put parvenir jusqu'à lui et c'est là qu'il reçut la mort. Sigurdr dit qu'il avait fait un rêve tout à fait prophétique. Puis ils abattirent la cabane en faisant comme Sigurdr l'avait dit et il ne leur advint pas de mal. Dans la cabane, ils virent beaucoup d'argent et des morts. Alors Sigurdr dit : « Il me semblerait judicieux que vous jetiez la chair de leurs ossements dans la marmite qui leur appartenait, il sera plus facile de transporter leurs ossements à l'église, et il est fort probable que c'est Arnbjörn qui a dû se trouver là, car j'ai entendu dire que l'autre bateau, celui de belle allure, qui est tiré ici à terre, lui aurait appartenu. » C'était un bateau avec une figure de proue, et peint, un bateau de prix. Pour le bateau marchand[1], il

était tout brisé dans le bas, et Sigurdr déclara que, selon lui, il n'était d'aucune utilité. Ils enlevèrent les clous et brûlèrent le bateau et ramenèrent des territoires inhabités le bachot, la chaloupe et le bateau à figure de proue.

Ils arrivèrent dans les territoires habités et trouvèrent l'évêque à Gardar. Sigurdr lui dit les nouvelles et leur découverte de l'argent. « Je ne vois rien de mieux à faire, dit-il, que de joindre leur argent à leurs ossements[1] et si je peux tant soit peu en décider, je veux qu'il en soit ainsi. » L'évêque dit qu'il avait bien agi et sagement, et c'est ce que tout le monde dit. Beaucoup d'argent accompagna leurs cadavres. L'évêque dit que le bateau à figure de proue était un grand trésor. Sigurdr dit aussi qu'il était vraisemblable que le bateau soit donné à l'évêché pour le repos de leurs âmes. Les autres biens qu'ils avaient trouvés, ils se les répartirent entre eux, selon les lois groenlandaises[2]. Et quand ces nouvelles arrivèrent en Norvège[3], un homme qui s'appelait Özurr et qui était le fils de la sœur d'Arnbjörn les apprit; et il y avait d'autres personnes qui avaient perdu leurs parents sur ce bateau et qui attendaient qu'on leur verse l'argent. Ils arrivèrent dans l'Eiríksfjördr, on vint les trouver et l'on fit un marché avec eux. Ensuite, ces gens se logèrent. Özurr, le capitaine, alla à Gardar chez l'évêque et passa là l'hiver[4]. Dans les Établissements-de-l'Ouest, il y avait alors un autre bateau marchand; c'était Kolbeinn fils de Thorljótr, un Norvégien, qui était là[5]. Il y avait aussi un troisième bateau que commandaient Hermundr, fils de Kodrán, et Thorgils, son frère, ils avaient une grande escorte[6].

CHAPITRE III

En hiver, Özurr vint parler à l'évêque pour dire qu'il attendait l'argent qui lui revenait d'Arnbjörn, son parent et il demanda à l'évêque de le lui verser, tant pour lui que pour les autres. L'évêque déclara avoir pris cet argent selon les lois groenlandaises, après de tels événements, et que cela n'avait pas été fait de son seul plein gré. Il dit qu'il valait mieux que cet argent servît au salut de l'âme de ceux qui l'avaient acquis et à l'église où leurs osse-

ments étaient enterrés. Il déclara qu'il était indigne d'un homme de réclamer maintenant cet argent. Puis Özurr ne voulut pas rester à Gardar chez l'évêque et il alla chez ses suivants, et ils restèrent ainsi tous ensemble pendant l'hiver.

Au printemps, Özurr intenta un procès devant le thing des Groenlandais et ce thing se tenait à Gardar[1]. L'évêque y vint ainsi qu'Einarr fils de Sokki et ils avaient une grande quantité de gens. Özurr y vint aussi avec son équipage. Lorsque le tribunal siégea, Einarr alla au tribunal avec quantité d'hommes et déclara que selon lui, il serait difficile à des Groenlandais d'en découdre avec des gens de Norvège si la chose devait se passer là. « Nous voulons suivre les lois qui ont cours ici », dit Einarr[2]. Et quand le verdict fut rendu, les Norvégiens n'obtinrent pas satisfaction et durent se retirer[3].

Cela déplut fort à Özurr. Il estima en avoir retiré du déshonneur, et d'argent, point, et il résolut d'aller à l'endroit où se trouvait le bateau tout peint, il en démolit les deux bordages, de part et d'autre, depuis la quille jusqu'en haut. Après cela, il alla dans les Établissements-de-l'Ouest et y trouva Kolbeinn et Ketill fils de Kálfr[4] et leur dit où on en était. Kolbeinn déclara que les Groenlandais avaient agi honteusement mais que la solution d'Özurr n'était pas bonne. Ketill dit : « Je veux t'encourager à te transporter ici chez nous, car j'ai appris que l'évêque et Einarr avaient pris des engagements fermes, et tu ne seras pas capable d'aller à l'encontre des dispositions prises par l'évêque sans parler des prouesses d'Einarr, restons plutôt tous ensemble. » Il déclara fort vraisemblable aussi que ce serait bien ce qui se produirait. Il y avait là dans la bande des marchands Steingrímr-des-Glaces[5]. Özurr revint alors à Kidjaberg : c'est là qu'il avait été auparavant[6].

CHAPITRE IV

L'évêque fut fort fâché quand il apprit que le bateau avait été abîmé, il fit venir Einarr fils de Sokki et dit : « Il s'agit maintenant d'en venir à ce que tu as promis sous

serment quand nous avons quitté la Norvège: punir les affronts qui seraient faits à l'évêché et à ses propriétés sur ceux qui les auraient faits. Je déclare à présent qu'Özurr a forfait en abîmant notre propriété et en commettant contre nous des offenses mineures en toutes choses. Il n'y a pas à cacher que les choses ne me plaisent pas en cet état et si tu restes tranquille, je déclare que tu as manqué à tes serments. » Einarr répondit: « Cela n'est pas bien agir, Monseigneur, et certains diront qu'Özurr a quelques excuses, tant sont importantes ses pertes, et que l'on est mal en point lorsque l'on voit de bonnes choses qui ont appartenu à des parents et qu'on ne peut les obtenir; je ne sais pas bien ce que je dois promettre là-dessus. » Ils se quittèrent en froid et l'évêque avait l'air bien fâché.

Et quand on alla à la messe de dédicace de l'église[1] et au banquet de Langanes, l'évêque et Einarr y étaient. Beaucoup de gens étaient venus entendre l'office et ce fut l'évêque qui chanta la messe. Özurr était venu, il se tenait au pied du mur de l'église, côté sud, et un homme qui s'appelait Brandr et était fils de Thórdr, un homme de la maison de l'évêque lui parla. Il lui demanda de céder devant l'évêque « et j'espère, dit-il, que tout ira bien alors, car les choses prennent mauvaise tournure à présent ». Özurr déclara que l'on n'obtiendrait pas cela de lui, tant il avait été mal traité et qu'ils n'avaient pas à en parler. Alors l'évêque et les autres quittèrent l'église et allèrent aux maisons. Einarr était là dans le passage. Et quand ils arrivèrent devant les portes de la skáli, Einarr sortit de l'escorte, s'en alla tout seul jusqu'au cimetière, prit une hache de la main d'un des fidèles et s'en alla au sud de l'église. Özurr était là qui s'appuyait sur sa hache. Einarr lui assena aussitôt un coup mortel puis rentra après cela. On avait apporté les tables. Einarr se mit à table en face de l'évêque sans dire un mot. Puis Brandr fils de Thórdr entra dans la salle, se présenta devant l'évêque et dit: « Vous a-t-on appris quelque nouvelle, Monseigneur? » L'évêque dit qu'il n'en avait pas appris « et qu'as-tu à dire? » Il répondit: « Il y en a un qui vient de courber la tête, là, dehors. » L'évêque dit: « Qui en est cause, et qui a reçu le coup? » Brandr dit que celui qui pouvait en parler était tout près. L'évêque dit: « Est-ce toi, Einarr, qui as fait perdre la vie à Özurr? » Il répondit: « C'est moi, assurément. » L'évêque dit: « De telles actions ne

sont pas bonnes[1], toutefois, elles ont des excuses. » Brandr demanda que l'on lave le cadavre et que l'on célèbre l'office des morts. L'évêque répondit qu'on avait le temps, les gens s'assirent à table, faisant toutes choses à loisir et ce n'est qu'alors que l'évêque trouva des gens pour chanter les offices pour le corps. Einarr demanda, disant que la chose s'imposait, qu'on le fît avec honneur. L'évêque répondit que, selon lui, il serait plus juste de ne pas l'enterrer à l'église, « mais toutefois, à ta requête, il sera enterré ici, à cette église, bien qu'il n'y ait pas de prêtre résident ». Et il ne trouva pas de clercs pour chanter l'office avant que le cadavre ne fût enseveli. Alors Einarr dit : « Les choses se sont passées bien vite, et vous n'y êtes pas pour rien, pourtant des gens bien arrogants ont pris part à tout cela et je présume que de grands litiges s'élèveront entre nous. » L'évêque dit espérer que l'on s'abstiendrait de cette arrogance et que l'on retirerait honneur et redressement de cette affaire si on ne la menait pas avec excès.

CHAPITRE V

Cette nouvelle se répandit et les marchands l'apprirent. Alors, Ketill fils de Kálfr dit : « Je n'étais pas loin de penser que quelqu'un en voudrait à sa tête. » Il y avait un homme qui s'appelait Símon, un parent d'Özurr, un homme de grande taille et fort. Ketill dit qu'il se pourrait, si Símon honorait son accomplissement, qu'il se rappelle le meurtre d'Özurr, son parent. Símon dit que ce n'était pas la peine de faire de grandes phrases là-dessus. Ketill fit équiper leur bateau et envoya des gens trouver Kolbeinn le capitaine et lui dire les nouvelles « et dites-lui que je vais entreprendre les poursuites pour Einarr, car je connais les lois groenlandaises et j'y suis prêt. Nous avons aussi de grandes forces qui nous arrivent ». Símon déclara qu'il voulait suivre les conseils de Ketill. Puis il alla trouver Kolbeinn, lui dit le meurtre ainsi que le message de Ketill : qu'ils devaient prêter assistance aux gens des Établissements-de-l'Ouest et aller au thing des Groenlandais[2]. Kolbeinn déclara que certes, ils iraient s'il le pouvait, et qu'il voulait que les Groenlandais paient chèrement

le fait de tuer leurs hommes. Ketill prit aussitôt Símon au mot et partit avec une escorte, disant que les marchands les seconderaient rapidement « et emportez vos marchandises ». Kolbeinn partit aussitôt que lui parvint ce message, demandant aussi à ses camarades d'aller au thing et disant qu'ils avaient une telle escorte qu'il n'était pas sûr que les Groenlandais les briment. Kolbeinn et Ketill se retrouvèrent et tinrent conseil. Ils étaient l'un et l'autre des hommes de valeur. Ils partirent, furent déportés par le mauvais temps et parvinrent tout de même au but avec une grande troupe, quoique plus petite qu'ils ne le pensaient.

Les gens arrivèrent au thing. Sokki, fils de Thórir, était venu. C'était un homme sage, il était vieux alors et on le choisissait souvent pour arbitrer les affaires. Il alla trouver Kolbeinn et Ketill et dit qu'il voulait rechercher des conciliations. « Je veux offrir, dit-il, d'arbitrer entre vous; et bien que la difficulté soit plus grande pour moi, à cause d'Einarr, mon fils, on arbitrera tout de même de la façon qui me paraîtra la plus sincère à moi et aux hommes sages. » Ketill déclara qu'ils envisageaient de poursuivre l'affaire jusqu'à son terme, mais qu'ils ne refusaient pas carrément des conciliations, « mais on a pourtant fort empiété sur notre lot et nous n'avons pas eu l'habitude jusqu'ici de nous voir diminués ». Sokki déclara que selon lui, ils n'étaient pas à égalité, et qu'il n'était pas certain qu'ils retirent plus d'honneur si ce n'était pas lui qui jugeait. Les marchands allèrent au tribunal et Ketill intenta une action contre Einarr. Alors, Einarr dit : « S'ils ont le dessus dans cette affaire contre nous, cela va s'apprendre un peu partout » et il alla au tribunal, le dispersa par la force[1] et les autres ne purent résister. Alors, Sokki dit : « Il est encore loisible d'accomplir ce que j'ai offert : faire la paix et que j'arbitre sur ce procès. » Ketill déclara qu'il pensait que cela n'aurait pas lieu maintenant : « Les compensations que tu proposeras laisseront de côté l'injustice d'Einarr dans cette affaire », et ils se quittèrent là-dessus.

Les marchands n'étaient pas venus des Établissements-de-l'Ouest au thing parce qu'ils avaient eu vent contraire lorsqu'ils s'étaient trouvés prêts avec deux bateaux[2]. Mais à la mi-été[3], on devait faire la paix à Eid[4]. Alors, les marchands arrivèrent de l'ouest et mouillèrent près d'un cap,

ils se rencontrèrent et tinrent une réunion. Kolbeinn dit alors qu'ils n'auraient pas tant consenti à des accords s'ils avaient tous été ensemble[1], « mais il me semble judicieux que nous allions tous à cette rencontre dans l'état présent des choses ». Et il se fit qu'ils y allèrent, et se cachèrent dans une baie retirée à peu de distance de l'évêché. À l'évêché, il se trouva qu'en même temps, on sonna la grand-messe et qu'Einarr fils de Sokki arriva. Ce qu'entendant, les marchands dirent que c'était faire un grand honneur à Einarr que de sonner pour sa venue, ils dirent que c'était là une grande abomination et furent très fâchés. Kolbeinn dit : « Ne vous fâchez pas de cela, car il pourrait se faire que cela tourne au glas avant que vienne le soir. » Einarr et les siens vinrent s'asseoir sur une pente. Sokki fit produire les objets de prix que l'on devait donner pour honorer les plaignants, ainsi que ceux qui étaient destinés à payer[2]. Ketill dit : « Je veux que Hermundr fils de Kodrán et moi estimions les objets de prix. » Sokki dit qu'il en serait ainsi. Símon, parent d'Özurr, se montrait offensé et déambulait à proximité pendant que l'on estimait les objets versés. Ensuite, on avança une très vieille cotte de mailles à plaques[3]. Símon dit alors : « C'est une honte que d'offrir une pareille chose pour un homme comme l'était Özurr » et il jeta la cotte de mailles par terre et monta vers ceux qui étaient assis sur la pente. Quand les Groenlandais virent cela, ils se levèrent d'un bond, descendirent la pente pour se porter à la rencontre de Símon. Sur ce, Kolbeinn remonta auprès des siens alors qu'ils dévalaient la pente, se détacha tout seul de ses hommes et il se fit en même temps qu'il parvint derrière Einarr et lui assena un coup de sa hache entre les épaules et que la hache d'Einarr pénétra dans la tête de Símon, et ils reçurent tous les deux une blessure mortelle. En tombant, Einarr dit : « Il fallait s'y attendre. » Puis Thórdr, frère adoptif d'Einarr, bondit sur Kolbeinn et voulut lui assener un coup, mais Kolbeinn lui fit face et lança de l'avant la pointe de sa hache qui arriva dans la trachée artère de Thórdr, lequel en reçut mort immédiate. Puis bataille éclata entre eux. L'évêque était à côté d'Einarr, qui mourut sur ses genoux[4].

Il y avait un homme qui s'appelait Steingrímr, qui les pria de ne pas se battre et qui s'interposa avec quelques

hommes, mais ils étaient si furieux de part et d'autre que Steingrímr fut transpercé d'une épée sur le moment. Einarr mourut en haut de la pente, près du baraquement des Groenlandais[1]. Et donc les hommes étaient fort blessés, et Kolbeinn et les siens parvinrent à leur bateau avec trois de leurs hommes occis, ils traversèrent ensuite l'Einarsfjördr jusqu'aux Skjálgsbúdir[2]. Les bateaux marchands étaient là et ils étaient presque prêts. Kolbeinn dit qu'il y avait eu quelque agitation « et je veux croire que les Groenlandais ne sont pas plus contents de leur lot maintenant qu'auparavant ». Ketill dit : « Il t'a été donné de dire vrai, Kolbeinn, quand tu as déclaré que nous entendrions le glas avant de nous en aller, et je crois que Einarr est porté, mort, à l'église. » Kolbeinn déclara qu'il y avait plutôt contribué; Ketill dit : « Attendons-nous à ce que les Groenlandais viennent nous trouver et je suis d'avis que l'on fasse les préparatifs de son mieux et que tout le monde passe la nuit sur les bateaux. » Et c'est ce qu'ils firent. Sokki s'affligea fort de ces événements et demanda assistance aux gens pour l'aider dans la bataille.

CHAPITRE VI

Il y avait un homme qui s'appelait Hallr. Il habitait Sólarfjöll[3], c'était un homme sage et un excellent bóndi. Il était dans les rangs de Sokki et fut le dernier à arriver avec sa troupe[4]. Il dit à Sokki : « Je ne trouve pas de bon augure ton intention d'attaquer de gros bateaux avec des petites embarcations, étant donné les préparatifs que je crois qu'ils ont dû faire, et je ne sais pas à quel point on peut faire confiance à la troupe que tu as, tout se passera bien pour les hommes vaillants, mais les autres penseront davantage à se protéger, les chefs seront abandonnés, et notre lot aura encore plus mauvaise tournure qu'avant. Il me semblerait judicieux, s'il faut attaquer, que l'on fasse serment que chacun ou bien tombera ou bien remportera la victoire. » À ces propos de Hallr, les hommes perdirent fort courage. Sokki dit : « Nous ne pouvons pourtant pas abandonner cette affaire et que notre procès ne soit pas réglé. » Hallr déclara qu'il rechercherait des conciliations,

il appela les marchands et dit : « M'accordera-t-on la liberté d'aller à votre rencontre ? » Kolbeinn et Ketill répondirent que oui. Il alla les trouver et dit que le besoin était urgent que l'on renonce à cette affaire après de tels hauts faits. Ils se déclarèrent prêts à tout ce que voudraient les autres, disant qu'ils avaient supporté des gens du pays toute cette injustice, « mais maintenant que tu manifestes une si grande bonne volonté, nous permettons que tu arbitres entre nous ». Il déclara qu'il arbitrerait et jugerait selon ce qui lui paraîtrait le plus équitable, quelle que soit la façon dont cela plairait aux uns et aux autres. Puis on fit part de cela à Sokki. Lui aussi déclara qu'il se satisferait des arrangements pris par Hallr.

Les marchands devaient s'occuper de faire leurs préparatifs pendant la nuit, et Sokki dit que la seule chose qui fût à son gré, ce serait qu'ils s'en aillent au plus tôt. « Mais s'ils retardent leurs préparatifs et me mettent à l'épreuve par là, il faut s'attendre, assurément, à ce qu'ils restent sans compensation si on s'empare d'eux. » Ils se quittèrent là-dessus et une réunion de conciliation fut fixée. Ketill dit : « Nos préparatifs n'ont pas l'air de devoir se faire vite, et nos provisions diminuent plutôt, et je suis d'avis d'aller chercher des vivres, je sais où habite un homme qui a beaucoup de vivres et je déclare judicieux d'aller en chercher. » Ils dirent qu'ils y étaient tout prêts. Puis ils se levèrent une nuit, partirent rapidement de leur bateau, à trente hommes en tout, tous armés, et arrivèrent à la ferme : elle était déserte. Le bóndi qui habitait là s'appelait Thórarinn. Ketill dit : « Je n'ai pas eu de chance avec mes conseils » et ils quittèrent ensuite la ferme et redescendirent vers leurs bateaux, le chemin qu'ils prirent était couvert de broussailles. Alors, Ketill dit : « J'ai sommeil et il va falloir que je dorme. » Ils déclarèrent que ce n'était pas très judicieux, mais il s'allongea tout de même et s'endormit, et eux, veillèrent sur lui. Peu après, il se réveilla et dit : « Il m'est apparu mainte chose en dormant. Quelle importance y aurait-il à ce que nous arrachions ce rameau que j'ai sous la tête ? » Ils arrachèrent le rameau, et il y avait en dessous un grand souterrain. Ketill dit : « Voyons d'abord ce qu'il y a à prendre ici. » Ils trouvèrent là soixante têtes de bétail et douze mesures de beurre, ainsi que beaucoup de poisson séché. « Il est bon, dit Ketill, que je me sois comporté

sauvagement envers vous. » Ils allèrent au bateau avec leur butin.

On arriva à la réunion de conciliations et, de part et d'autre, marchands et gens du pays, on y vint. Alors Hallr dit : « Mon arbitrage entre vous, c'est que je veux que les meurtres d'Özurr et d'Einarr s'équivaillent, mais pour la différence de rang entre ces hommes, les Norvégiens seront condamnés à n'avoir ici ni logis ni résidence. On mettra à égalité également les meurtres du bóndi Steingrímr et de Símon[1], du Norvégien Krákr et du Groenlandais Thorfinnr, du Norvégien Víghvatr et du Groenlandais Björn, de Thórir et de Thórdr. Reste sans compensation un de nos hommes, qui s'appelle Thórarinn, un homme qui est à la charge de la collectivité[2]. Pour lui, on versera compensation en argent. » Sokki dit, ainsi que les autres Groenlandais, qu'il leur pesait fort que l'on comparât les hommes de la sorte. Hallr dit que ses interventions en resteraient pourtant là, et ils se quittèrent ainsi. Puis les glaces dérivèrent[3] et couvrirent tout le fjord, et les Groenlandais trouvèrent bon le fait qu'ils puissent s'emparer d'eux et qu'ils ne puissent s'en aller comme il avait été stipulé. Mais juste quand vint la fin du mois[4], toutes les glaces furent chassées par le vent et les marchands eurent bon vent pour quitter le Groenland et ils s'en allèrent ainsi. Ils arrivèrent en Norvège[5]. Kolbeinn avait emporté de Groenland un ours blanc[6], il alla avec cette bête trouver le roi Haraldr Gilli[7], le lui donna et représenta au roi à quel point les Groenlandais méritaient qu'on leur fît la vie dure et il les calomnia fort. Mais le roi apprit d'autres choses par la suite, il lui apparut que Kolbeinn lui avait dit des impostures et il n'y eut pas de récompense pour la bête. Ensuite, Kolbeinn se mit dans les rangs de Sigurdr Slembidjákn, il marcha contre le roi Haraldr Gilli et lui fit une blessure[8]. Et par la suite, alors qu'ils passaient devant le Danemark et naviguaient grand train, Kolbeinn étant dans la barque remorquée, le vent se leva, la barque se détacha et Kolbeinn se noya. Pour Hermundr et les autres, ils arrivèrent en Islande dans leur terre natale[9].

Et cette saga finit ici.

SAGA DES GENS DU VAL-AU-SAUMON

(Laxdoela Saga)

CHAPITRE PREMIER

Il y avait un homme qui s'appelait Ketill au nez plat, fils de Björn du Ru; c'était un puissant hersir[1] en Norvège, et un homme de grande famille. Il habitait Raumsdalr, dans le fylki[2] du Raumsdalr[3]; c'est entre le Sunnmoeri et le Nordmoeri. Ketill au nez plat avait épousé Yngvildr, fille de Ketill le Bélier, un noble homme. Ils avaient cinq enfants; l'un s'appelait Björn le Norvégien[4], un autre, Helgi Bjólan[5]. La fille de Ketill qu'épousa Helgi le Maigre, fils d'Eyvindr le Norvégien et de Rafarta, fille de Kjarvalr, roi des Irlandais, s'appelait Thórunn la Cornue. Il y avait encore une fille de Ketill, Unnr la Sagace[6], qu'épousa Óláfr le Blanc, fils d'Ingjaldr, fils de Fródi le Brave, que Svertlingr et ses gens tuèrent[7]. Il y avait une autre fille de Ketill, appelée Jórunn l'Ensorceleuse; c'était la mère de Ketill le Pêcheur[8] qui colonisa Kirkjuboer; il eut pour fils Ásbjörn, père de Thorsteinn, père de Surtr, père de Sighvatr le Lögsögumadr.

CHAPITRE II

Vers la fin de la vie de Ketill s'éleva la puissance du roi Haraldr à la belle chevelure, si bien qu'aucun roi de fylki[9] non plus qu'aucun autre homme d'importance ne prospérait dans le pays si le roi ne disposait à lui seul de leurs

prérogatives. Lorsque Ketill apprit que le roi Haraldr lui destinait le même lot qu'aux autres puissants hommes — soit ne pas recevoir compensation pour ses parents et devenir lui-même tributaire du roi — il convoqua un thing de ses parents et commença ainsi son discours : « Vous êtes au courant de nos démêlés, au roi Haraldr et à moi, et ce n'est pas la peine de les mentionner, car nous avons davantage besoin de discuter des difficultés que nous avons sur les bras. J'ai des informations véridiques sur la haine que nous voue le roi Haraldr; il me semble qu'il n'y a pas de protection à attendre de ce côté-là; j'ai l'impression que l'on nous donne à choisir entre deux choses : fuir le pays ou être tués chacun chez soi. J'ai plus envie de connaître la même mort que mes parents, mais je ne veux pas que mon obstination vous entraîne dans d'aussi grandes difficultés, car je connais votre tempérament, à vous mes parents et amis : vos ne voudrez pas vous séparer de notre cause, quand bien même me suivre vous mettrait à l'épreuve. » Björn, fils de Ketill, répondit : « Je ferai promptement connaître ma volonté. Je veux faire à l'exemple des nobles hommes et fuir ce pays; je ne pense pas croître en renom, si j'attends ici les esclaves du roi Haraldr, pour qu'ils nous chassent de nos possessions ou qu'ils nous mettent carrément à mort. » Grande clameur se fit à ces propos et l'on estima que c'était vaillamment parler. Ils s'engagèrent à quitter le pays, car les fils de Ketill y pressaient fort, et nul ne s'y opposa. Björn et Helgi voulaient aller en Islande, car ils en avaient entendu dire force choses attirantes; ils dirent qu'il y avait là de bonnes terres et qu'il n'y avait pas besoin d'argent pour les acheter; ils déclarèrent qu'il y avait beaucoup de baleines qui s'y échouaient, qu'on y prenait du saumon et d'autres poissons à longueur d'année. Ketill répondit : « Je n'irai jamais m'installer dans cette station de pêche dans mon vieil âge. » Ketill exposa alors ses intentions : il désirait davantage aller à l'ouest au-delà de la mer[1]. Là, dit-il, il faisait bon vivre. En bien des lieux, ces pays étaient connus de lui, car il était allé y guerroyer un peu partout.

CHAPITRE III

Après cela, Ketill fit un superbe banquet; il maria alors Thórunn la Cornue, sa fille, à Helgi le Maigre, comme on l'a déjà écrit. Après cela, Ketill prépara son expédition pour l'ouest au-delà de la mer. Unnr, sa fille, l'accompagna ainsi que nombre d'autres de ses parents. Les fils de Ketill se dirigèrent ce même été sur l'Islande, ainsi que Helgi le Maigre, leur beau-frère. Björn, fils de Ketill, arriva dans l'ouest, dans le Breidafjördr et remonta le fjord à la voile en longeant la côte sud, jusqu'à l'endroit où le fjord se ramifie vers l'intérieur des terres; une haute montagne se dressait sur le cap à l'intérieur du fjord, il y avait une île à peu de distance de la côte. Björn dit qu'ils s'arrêteraient là quelque temps. Il monta à terre avec quelques hommes et parcourut les lieux du regard. Il n'y avait pas grande distance entre la montagne et le rivage. L'endroit lui parut habitable. Björn trouva là, échoués dans une baie, les montants de son haut-siège[1]; il leur parut qu'ils leur désignaient l'endroit où s'établir. Puis Björn s'appropria toute la terre entre la Stafá et le Hraunfjördr et habita à l'endroit qui s'appela ensuite Bjarnarhöfn[2]. Il fut surnommé Björn le Norvégien. Sa femme était Gjaflaug, fille de Kjallakr le Vieux : leurs fils furent Óttarr et Kjallakr. Le fils de celui-ci fut Thorgrímr, père de Styrr le Meurtrier et de Vermundr; une fille de Kjallakr s'appelait Helga : l'épousa Vestarr d'Eyrr, fils de Thórólfr Caboche-de-Vessie qui colonisa Eyrr; leur fils fut Thorlákr, père de Steinthórr d'Eyrr[3]. Pour Helgi Bjólan[4], il aborda dans le sud du pays et colonisa tout le Kjalarnes entre le Kollafjördr et le Hvalfjördr, et habita à Esjuberg jusqu'à sa mort. Helgi le Maigre aborda dans le nord du pays et colonisa tout l'Eyjafjördr entre le Siglunes et le Reynisnes, et habita à Kristnes. De Helgi et Thórunn descend la famille des gens de l'Eyjafjördr.

CHAPITRE IV

Ketill au nez plat aborda en Écosse[1] et y fut bien reçu par les nobles hommes, car c'était un homme renommé et de grande famille et on lui offrit la situation qu'il souhaitait. Ketill s'établit là ainsi que le reste de sa famille, hormis Thorsteinn, le fils de sa fille[2]; lui, se mit incontinent à guerroyer, ravagea l'Écosse en divers endroits et remporta toujours la victoire; puis il fit la paix avec les Scots, s'appropria la moitié de l'Écosse et en devint roi. Il avait épousé Thurídr fille d'Eyvindr, sœur de Helgi le Maigre. Les Scots ne maintinrent pas longtemps la paix, ils trahirent la foi jurée; Ari Thorgilsson dit, de la mort de Thorsteinn, qu'il tomba à Katanes[3]. Unnr la Sagace était à Katanes quand Thorsteinn, son fils, périt; en apprenant que Thorsteinn avait péri et que son père, à elle, était mort, elle estima qu'elle ne pourrait se promouvoir en ce lieu. Elle fit faire en secret un knörr[4] dans la forêt; lorsque ce bateau fut achevé, elle l'équipa et emporta quantité de biens. Elle emmena tous ceux de ses parents qui étaient en vie, et l'on n'a guère d'exemples qu'une femme seule soit parvenue à fuir de telles hostilités avec autant de biens et une si grande compagnie; par là, on peut remarquer que ce fut le parangon des femmes. Unnr emmenait également maints hommes de grande valeur et de haute famille. Il y avait un homme que l'on nomme Kollr, qui était l'un des plus estimés des compagnons d'Unnr; c'était surtout en raison de son lignage; il avait le titre de hersir[5]. Accompagnait également Unnr un homme qui s'appelait Hördr; il était aussi de grande famille et fort estimé. Lorsqu'elle fut prête, Unnr se dirigea sur les Orcades : elle s'y attarda un petit moment. Elle maria là Gróa, fille de Thorsteinn le Rouge; Gróa fut la mère de Greilöd qu'épousa le jarl Thorfinnr, fils du jarl Tourbe-Einarr, fils de Rögnvaldr jarl du Moerr; leur fils fut Hlödvér, père du jarl Sigurdr, père du jarl Thorfinnr : de là descend la famille de tous les jarls des Orcades[6]. Après cela, Unnr dirigea son bateau sur les Féroé et s'y attarda de nouveau quelque temps; là, elle maria une autre fille de Thorsteinn qui s'appelait Ólof; de là descend

la plus noble famille de ce pays, que l'on appelle les Götuskeggjar[1].

CHAPITRE V

Unnr se prépara alors à quitter les Féroé et annonça à son équipage qu'elle avait l'intention de se rendre en Islande; elle emmena Óláfr Feilan, fils de Thorsteinn le Rouge[2], et celles de ses sœurs qui n'étaient pas mariées. Puis ils prirent la mer, eurent bonne traversée et abordèrent dans le sud du pays, dans le Vikrarskeid[3]; là, ils mirent en pièces leur bateau; tout le monde en réchappa, corps et biens. Ensuite, elle alla trouver Helgi, son frère, avec vingt hommes. Lorsqu'elle arriva là, il vint à sa rencontre et lui offrit de loger chez lui avec neuf hommes. Elle répondit avec colère, disant qu'elle ne le savait pas mesquin à ce point, et s'en alla; elle avait maintenant l'intention de se rendre chez Björn, son frère, dans le Breidafjördr. Quand il fut au courant de ses voyages, celui-ci alla à sa rencontre avec quantité de gens, lui souhaita la bienvenue et lui offrit de loger chez lui avec tous ses gens, car il savait la magnificence de sa sœur. Cela lui plut beaucoup et elle le remercia de sa générosité. Elle passa là l'hiver et on la traita superbement, car on ne manquait de rien et l'on ne regarda pas à l'argent.

Au printemps, elle traversa le Breidafjördr et arriva à un cap où ils déjeunèrent. L'endroit s'appelle depuis Dögurdarnes[4] : le Medalfellsströnd commence à partir de là. Puis elle se dirigea vers l'intérieur en longeant le Hvammsfjördr et arriva à un cap où ils s'arrêtèrent quelque temps; là, Unnr perdit son peigne; l'endroit s'appelle depuis Kambsnes[5]. Après cela, elle alla par tous les Breidafjardardalir, s'appropriant de la terre en maints endroits, selon son gré. Puis elle mit le cap sur le fond du fjord. Là, les montants de son haut-siège s'étaient échoués. Elle estima alors savoir parfaitement où elle devait prendre résidence. Elle fit construire une ferme à l'endroit qui s'appelle depuis Hvammr et y résida.

Le printemps même[6] où Unnr s'installa à Hvammr, Kollr épousa Thorgerdr, fille de Thorsteinn le Rouge; ce

fut Unnr qui fit les frais de cette fête; elle donna en dot à Thorgerdr tout le Laxárdalr[1] et Kollr installa là une demeure, au sud de la Laxá. Ce fut un homme d'une importance extrême. Le fils de Kollr et de Thorgerdr fut Höskuldr[2].

CHAPITRE VI

Après cela, Unnr donna à plusieurs autres hommes des terres qu'elle avait colonisées[3]. À Hördr, elle donna tout le Hördadalr jusqu'à la Skrámuhlaupsá; il habita à Hórdabólstadr, ce fut un homme très remarquable et il eut une grande postérité. Son fils fut Ásbjörn le Riche, qui habita dans l'Örnólfsdalr, à Ásbjarnarstadir; il épousa Thorbjörg, fille de Skeggi du Midfjördr; leur fille fut Ingibjörg, qu'épousa Illugi le Noir; leurs fils furent Hermundr et Gunnlaugr Langue-de-Serpent; c'est la famille dite des Gilsbekkingar[4].

Unnr dit à ses gens: « Vous allez maintenant être récompensés de vos services; les moyens ne nous manquent pas non plus de vous revaloir vos travaux et votre bon vouloir. Mais vous savez que j'ai affranchi[5] l'homme qui s'appelle Erpr, fils du jarl Meldun[6]; loin de moi l'idée d'accepter qu'un homme de si haute naissance porte le nom d'esclave. » Puis Unnr lui donna les terres de Saudafell, entre la Tunguá et la Midá. Les enfants d'Erpr furent Ormr et Ásgeirr, Gunnbjörn et Halldís qu'épousa Álfr des Dalir. À Sökkólfr, elle donna le Sökkólfsdalr et il y habita jusqu'à sa vieillesse. Un de ses affranchis s'appelait Hundi[7]; il était d'origine écossaise; elle lui donna le Hundadalr. Il y avait un quatrième esclave d'Unnr qui s'appelait Vífill; elle lui donna le Vífilsdalr. La quatrième fille de Thorsteinn le Rouge s'appelait Ósk; ce fut la mère de Thorsteinn le Noir et le Sage, qui inventa le sumarauki[8]. La cinquième fille de Thorsteinn s'appelait Thórhildr; c'était la mère d'Álfr des Dalir; beaucoup de gens font remonter leur lignage jusqu'à lui[9]. Sa fille fut Thorgerdr femme d'Ari fils de Már du Reykjanes, fils d'Atli, fils d'Úlfr le Bigleux et de Björg fille d'Eyvindr, sœur de Helgi le Maigre; de là viennent les gens de Reykjanes. La

sixième fille de Thorsteinn le Rouge s'appelait Vigdís; d'elle descendent les gens de Höfdi dans l'Eyjafjördr.

CHAPITRE VII

Óláfr Feilan était le plus jeune des enfants de Thorsteinn; c'était un homme de grande taille et fort, avenant de visage et tout à fait accompli. Unnr l'estimait plus que quiconque et elle fit savoir qu'elle destinait à Óláfr toutes ses possessions, après sa mort, à Hvammr. La vieillesse accabla alors Unnr. Elle fit appeler Óláfr Feilan et dit : « L'idée m'est venue, parent, que tu devrais t'établir et prendre femme. » Óláfr fit bon accueil à ces propos et déclara que son expérience lui serait d'une grande aide en cette affaire. Unnr dit : « Ce que j'ai pensé surtout, c'est que tes noces devraient avoir lieu à la fin de cet été, car c'est le moment où il est le plus facile d'avoir toutes les provisions nécessaires. Je voudrais bien en effet que nos amis y viennent en grand nombre, car je pense que ce banquet sera le dernier que je préparerai. » Óláfr répondit : « C'est bien parlé, mais la seule femme que je me destine sera celle qui ne te spoliera ni de tes biens ni de ton autorité. » Ce même automne, Óláfr Feilan épousa Álfdís[1]. Leurs noces eurent lieu à Hvammr. Unnr avait fait de grandes dépenses pour ce banquet, car elle avait fait inviter de nobles gens un peu partout dans d'autres contrées. Elle invita Björn, son frère, et Helgi Bjólan, son frère; ils vinrent avec quantité de monde. Y vint Kollr des Dalir, son parent par alliance, ainsi que Hördr du Hördadalr et beaucoup d'autres hommes importants. Il y eut foule à ce banquet, et pourtant, il n'y vint pas autant de gens que n'en avait invité Unnr, parce que les gens de l'Eyjafjördr avaient un long chemin à faire. Alors, la vieillesse accabla Unnr, si bien qu'elle ne se levait pas avant le milieu du jour et se couchait de bonne heure. À personne elle ne permettait de venir lui demander conseil entre le moment où elle allait dormir, le soir, et celui où elle était habillée. Si quelqu'un lui demandait comment elle allait, elle répondait avec colère.

Le jour du banquet, Unnr dormit longtemps, mais elle était debout quand les invités arrivèrent, elle alla au devant d'eux et fit honorable accueil à ses parents et amis, disant qu'ils avaient prouvé leur affection en ayant fait un si long chemin pour venir la voir « je veux dire Björn et Helgi, et je vous remercie tous, vous qui êtes venus ici ». Puis Unnr entra dans la skáli[1] accompagnée d'une grande escorte. Lorsque la skáli fut pleine de monde, tous furent fort impressionnés par la magnificence du banquet. Alors, Unnr dit : « Je vous prends à témoin, Björn et Helgi et tous mes autres parents et amis : cette demeure, avec tous les équipements que vous pouvez voir, j'en remets la propriété et l'administration à Óláfr, mon parent. » Après cela, Unnr se leva et dit qu'elle allait se rendre à son pavillon où elle avait coutume de dormir, demandant que chacun s'amuse selon ses goûts et « qu'il y ait de la bière[2] pour réjouir tout le monde ». On dit qu'Unnr avait été une femme de haute taille et imposante. Elle marcha d'un pas ferme vers la porte de la skáli. On trouva que cette femme était encore superbe. Les gens burent pendant la soirée, jusqu'à ce que l'on considère qu'il était temps de dormir.

Le lendemain, Óláfr alla à la pièce où dormait Unnr, sa parente; lorsqu'il y entra, Unnr était assise parmi ses oreillers; elle était morte. Après cela, Óláfr entra dans la skáli et dit cette nouvelle; on attacha grand prix à la façon dont Unnr avait maintenu son honneur jusqu'au jour de sa mort. On célébra alors tout ensemble, les noces d'Óláfr et le festin funéraire[3] d'Unnr. Le dernier jour du banquet, Unnr fut transportée au tertre préparé pour elle[4]; elle fut placée dans un bateau dans ce tertre et l'on y mit beaucoup de biens avec elle; après quoi, le tertre fut refermé[5].

Alors, Óláfr Feilan reprit le domaine de Hvammr et l'administration de tout le bien, sur les conseils de ses parents qui étaient venus lui rendre visite. Lorsque le banquet fut fini, Óláfr fit de magnifiques présents aux hommes les plus estimés avant qu'ils partent.

Óláfr devint un homme puissant et un grand chef; il habita à Hvammr jusqu'à sa mort. Les enfants d'Óláfr et d'Álfdís furent Thórdr le Braillard qui épousa Hródný, fille de Skeggi du Midfjördr, leurs fils furent Eyjólfr le Gris, Thórarinn Fylsenni, Thorkell Kuggi[6]; Thóra, qu'épousa Thorsteinn le Preneur-de-Morues, fils de Thórólfr

Mostrarskegg, était fille d'Óláfr Feilan; les fils de Thóra et de Thorsteinn furent Börkr le Gros et Thorgrímr, père de Snorri le Godi. Une autre fille d'Óláfr s'appelait Helga : l'épousa Gunnarr fils de Hlíf; leur fille fut Jófrídr, qu'épousa d'abord Thóroddr, fils de Tungu-Oddr, puis Thorsteinn Egilsson; Gunnarr avait encore une fille qui s'appelait Thórunn; l'épousa Hersteinn, fils de Thorkell, fils de Blund-Ketill[1]. La troisième fille d'Óláfr s'appelait Thórdís; l'épousa Thórarinn frère de Ragi, le lögsögumadr[2].

À l'époque où Óláfr habitait à Hvammr, Dala-Kollr, son beau-frère, tomba malade et mourut. Höskuldr, fils de Kollr, était dans son jeune âge, quand son père mourut; il était d'une intelligence fort en avance sur son âge. C'était un bel homme et accompli. Il reprit son patrimoine et la ferme. La ferme qu'avait habitée Kollr est appelée d'après lui, Höskuldr, elle s'appela ensuite Höskuldsstadir. Höskuldr devint bientôt populaire dans sa demeure, car il disposait de beaucoup de soutiens, tant parents qu'amis, que Kollr, son père, s'était acquis. Pour Thorgerdr fille de Thorsteinn, mère de Höskuldr, c'était encore une femme jeune et fort belle. Après la mort de Kollr, elle ne se plut pas en Islande. Elle fit savoir à Höskuldr, son fils, qu'elle voulait s'en aller à l'étranger avec la part de biens qui lui revenait. Höskuldr se dit très affecté qu'ils dussent se quitter, mais qu'il ne la contrarierait pas, pas plus en cela que pour le reste. Puis Höskuldr acheta la moitié d'un bateau qui était tiré sur le rivage au Dögurdarnes, au nom de sa mère. Thorgerdr se rendit à ce bateau avec beaucoup de biens. Après cela, Thorgerdr mit à la voile, le bateau eut bonne traversée et arriva en Norvège. Thorgerdr avait beaucoup de famille et maints parents nobles en Norvège; ils lui firent bel accueil et lui offrirent tout ce qu'elle voudrait accepter d'eux. Thorgerdr fut satisfaite, disant qu'elle avait l'intention de s'établir là, en Norvège. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était veuve, qu'un homme la demanda en mariage; on nomme cet homme Herjólfr; il avait titre de baron[3], était riche et très estimé. C'était un homme de grande taille et fort; il n'était pas avenant de visage, mais il avait pourtant fort imposante allure; il était extrêmement habile aux armes. Lorsque l'on discuta de ce mariage, ce fut à Thorgerdr de répondre, puisqu'elle était veuve[4]. Sur l'avis de

ses parents, elle ne se déroba pas à ce parti, elle se maria à Herjólfr et alla résider chez lui; ils s'aimèrent beaucoup. Thorgerdr montra bientôt qu'elle était une femme de tête. La condition de Herjólfr fut alors bien meilleure et plus honorable qu'avant, pour avoir épousé une femme telle que Thorgerdr.

CHAPITRE VIII

Il n'y avait pas longtemps que Herjólfr et Thorgerdr vivaient ensemble qu'il leur fut donné d'avoir un fils. Ce garçon fut aspergé d'eau[1], on lui donna un nom, il fut appelé Hrútr[2]. Dès qu'il se mit à grandir, il fut de bonne heure grand et fort; il était aussi mieux proportionné que quiconque, grand et large d'épaules, la taille fine, des bras et des jambes bien faits. Il était extrêmement avenant de visage, comme l'avaient été Thorsteinn, son grand-père maternel ou Ketill au nez plat; en toute chose, c'était le plus accompli des hommes.

Herjólfr tomba malade et mourut; cela fut tenu pour une grande perte. Après cela, Thorgerdr eut envie d'aller en Islande, rendre visite à Höskuldr, son fils, car elle l'aimait plus que quiconque. Pour Hrútr, il resta chez ses parents, bien pourvu. Thorgerdr prépara son voyage pour l'Islande et alla trouver Höskuldr, son fils, dans le Laxárdalr. Il reçut honorablement sa mère; elle avait quantité de biens et resta chez Höskuldr jusqu'au jour de sa mort. Peu d'hivers après, Thorgerdr contracta une maladie mortelle et trépassa, elle fut déposée dans un tertre, Höskuldr prit tout le bien, or Hrútr, son frère, en possédait la moitié.

CHAPITRE IX

En ce temps-là, régnait en Norvège Hákon Adalsteinsfóstri. Höskuldr était homme de sa hird. Il passait ses hivers ou bien chez le roi Hákon ou bien dans son

domaine. Il était renommé à la fois en Norvège et en Islande. Il y avait un homme qui s'appelait Björn. Il habitait dans le Bjarnarfjördr et y prit de la terre; c'est d'après lui que se nomme le fjord. Ce fjord s'enfonce vers l'intérieur à partir du Steingrímsfjördr : une colline les sépare. Björn était un homme de grande famille et riche de biens. Sa femme s'appelait Ljúfa; leur fille fut Jórunn; c'était une belle femme et très vaniteuse; elle était aussi d'une intelligence éminente. On la tenait pour le meilleur parti de tous les fjords de l'ouest. De cette femme, Höskuldr avait entendu parler, et aussi, que Björn était le meilleur bóndi de tous les Strandir. Höskuldr partit de chez lui avec neuf hommes et alla rendre visite à Björn chez lui, dans le Bjarnarfjördr. Il y fut bien reçu, car Björn avait entendu dire du bien de lui. Puis Höskuldr fit sa demande en mariage et Björn répondit favorablement, disant que sa fille ne pourrait être mieux mariée, mais il en déféra tout de même à l'avis de celle-ci. Lorsque l'affaire fut présentée à Jórunn, elle répondit de la sorte : « Nous n'avons appris de toi, Höskuldr, que des choses qui font que nous voulons répondre favorablement, car nous pensons que la femme qui te sera mariée sera tenue en bonne considération, toutefois, ce sera surtout mon père qui en décidera, car je consentirai à ce qu'il voudra. » Et que cette affaire ait été discutée longtemps ou brièvement, il en résulta que Jórunn fut fiancée à Höskuldr avec de grands biens; cette noce devait se tenir à Höskuldsstadir[1]. Höskuldr s'en retourna chez lui dans cet état et y resta jusqu'à ce que la fête ait lieu. Björn vint du nord à la noce avec une vaillante escorte. Höskuldr avait également beaucoup d'invités[2] tant amis que parents, et ce banquet fut des plus magnifiques. Lorsqu'il s'acheva, chacun revint chez soi avec des protestations d'amitié et d'honorables présents.

Jórunn fille de Björn resta à Höskuldsstadir et dirigea le domaine avec Höskuldr. Il fut bientôt évident, à voir ses manières, que ce serait une femme avisée, accomplie et savante en maintes choses, mais de caractère plutôt hautain. Höskuldr et elle firent bon ménage, bien qu'ils fussent d'ordinaire peu expansifs.

Höskuldr devint alors un grand chef; il était puissant et belliqueux et n'épargnait pas de son bien. On ne l'estimait en aucun point de moindre importance que son père,

Kollr. Il y avait longtemps que Höskuldr et Jórunn vivaient ensemble, quand il leur fut donné d'avoir des enfants. Leur fils fut nommé Thorleikr; c'était l'aîné de leurs enfants; le second s'appela Bárdr. Une de leurs filles s'appela Hallgerdr, surnommée Longues-Braies[1]; leur autre fille s'appelait Thurídr; tous leurs enfants étaient prometteurs. Thorleikr était un homme de grande taille et fort, très beau, taciturne et rogue; on pensa, à voir la tournure de son caractère, que ce ne serait pas un homme équitable[2]. Höskuldr disait toujours qu'il tiendrait fort de la famille des gens des Strandir. Bárdr Höskuldsson était aussi un homme d'apparence imposante, bien doué et fort; ses manières montraient qu'il serait plus semblable aux parents de son père. Bárdr fut un homme tranquille dans sa jeunesse, et populaire; c'était celui de ses enfants que Höskuldr aimait le plus[3]. Les affaires et l'honneur de Höskuldr étaient en pleine fleur. À cette époque-là, Höskuldr maria Gróa, sa sœur, à Véleifr le Vieux; leur fils fut Bersi le Duelliste.

CHAPITRE X

Il y avait un homme qui s'appelait Hrappr, qui habitait dans le Laxárdalr, au nord de la rivière, en face de Höskuldsstadir; cette ferme s'appelle depuis Hrappsstadir; elle est déserte maintenant. Hrappr était fils de Sumarlidi et surnommé Hrappr le Meurtrier[4]. Il était écossais par la famille de son père, mais toute la famille de sa mère était des Hébrides et c'est là qu'il avait été élevé. C'était un homme de grande taille et fort. Il ne voulait en rabattre devant personne, quand bien même il y eût eu quelque différence d'importance entre les gens. Et comme il était impopulaire, ainsi qu'on l'a écrit, et qu'il ne voulait pas payer compensation pour les méfaits qu'il commettait, il s'enfuit de l'ouest au-delà de la mer et s'acheta la terre sur laquelle il habitait. Sa femme s'appelait Vigdís et était fille de Hallsteinn; leur fils s'appelait Sumarlidi. Le frère de Vigdís s'appelait Thorsteinn Surtr qui habitait alors dans le Thórsnes, comme on l'a écrit précédemment[5]. C'est là que Sumarlidi fut élevé[6] et ce fut le plus accompli des

hommes[1]. Thorsteinn avait été marié; sa femme était morte. Il avait deux filles; l'une s'appelait Gudrídr, et l'autre, Ósk. Avait épousé Gudrídr Thorkell le Loqueteux qui habitait Svignaskard; c'était un grand chef, et avisé. Il était fils de Rauda-Björn[2]. Pour Ósk, la fille de Thorsteinn, elle fut mariée à un homme du Breidafjördr qui s'appelait Thórarinn. C'était un vaillant homme, et populaire, il habitait chez Thorsteinn, son beau-père, car Thorsteinn était décrépit par l'âge et avait fort besoin d'assistance. Hrappr n'était pas au goût de la plupart des gens, il était agressif vis-à-vis de ses voisins; il leur faisait parfois sentir qu'ils auraient peine à rester dans son voisinage, s'ils tenaient un autre homme pour supérieur à lui. Les boendr prirent tous le même parti : ils allèrent voir Höskuldr et lui dirent leurs difficultés. Höskuldr demanda qu'on le prévienne si Hrappr leur faisait quelque mal « car il ne pillera ni mes gens ni mes bêtes ».

CHAPITRE XI

Il y avait un homme qui s'appelait Thórdr Goddi[3], qui habitait le Laxárdalr au nord de la rivière; cette ferme s'appelle depuis Goddastadir. C'était un homme riche. Il n'avait pas d'enfants. Il avait acheté les terres sur lesquelles il habitait. Il était voisin de Hrappr qui l'opprimait souvent. Höskuldr prit soin de lui, en sorte qu'il conserve sa demeure. Sa femme s'appelait Vigdís, fille d'Ingjaldr, fils d'Óláfr Feilan; elle était fille du frère de Thórdr le Braillard et fille de la sœur de Thórólfr au nez rouge de Saudafell. Thórólfr était un grand héros et il avait une belle situation. Ses parents recherchaient toujours sa protection. Vigdís avait été mariée plus pour de l'argent que pour fournir de l'aide. Thórdr avait un esclave qui était arrivé en Islande avec lui : il s'appelait Ásgautr. C'était un homme de grande taille et accompli, et tout esclave qu'on le disait, peu de gens auraient pu se comparer à lui, bien qu'ils fussent dits libres, et il s'entendait bien à servir son maître[4]. Thórdr avait plusieurs esclaves, bien que celui-là fût le seul à être mentionné.

Il y avait un homme qui s'appelait Thorbjörn; il habitait

dans le Laxárdalr, la ferme après celle de Thórdr en remontant la vallée, et il était surnommé Plein-de-Trous; il avait beaucoup de biens: c'était surtout de l'or et de l'argent. C'était un homme de grande taille et vigoureux; il n'était pas généreux envers tout le monde.

Höskuldr Dalla-Kollsson estima qu'il manquerait quelque chose à sa magnificence, tant qu'il estimerait sa ferme moins bien équipée qu'il le voulait. Puis il acheta un bateau à un homme des Shetland. Ce bateau mouillait dans la Blönduóss. Il l'équipa et annonça qu'il avait l'intention d'aller à l'étranger, Jórunn gardant le domaine et les enfants. Ils prirent la mer et eurent bon vent, abordèrent en Norvège dans le sud, arrivèrent en Hördaland, là où, depuis, se trouve le comptoir de Björgvin[1]. Il tira son bateau à terre: il avait là force parents bien qu'on ne les nomme pas ici. Le roi Hákon siégeait alors dans le Vík. Höskuldr n'alla pas le trouver, car ses parents l'accueillirent à bras ouverts; tout fut tranquille cet hiver-là.

CHAPITRE XII

Il arriva cet été-là, au début de la saison, que le roi Hákon se rendit en bateau de levée[2] dans les Brenneyjar, à l'est, afin de faire la paix dans son pays, comme il devait le faire tous les trois hivers selon les lois; cette rencontre devait se faire entre chefs pour régler les affaires sur lesquelles le roi avait à juger. On tenait pour divertissant de faire le voyage pour aller à cette rencontre, car il y venait des gens de tous les pays dont nous avons connaissance. Höskuldr lança son bateau; il voulait aussi aller à cette réunion, car il n'était pas allé trouver le roi pendant cet hiver-là. Il y avait là également une foire. Il vint quantité de gens à cette réunion. On s'y amusa beaucoup, il y eut des banquets, des jeux et liesses de toutes sortes. Il ne s'y passa rien d'important. Höskuldr y rencontra beaucoup de ses parents qui étaient en Danemark.

Un jour que Höskuldr allait s'amuser avec quelques hommes, il vit une superbe tente à l'écart des autres. Höskuldr y alla, pénétra dans la tente. S'y trouvait un

homme en habits de velours[1] qui avait un chapeau russe[2] sur la tête. Höskuldr demanda à cet homme son nom : il dit s'appeler Gilli[3], « mais beaucoup se souviennent de moi s'ils entendent mon surnom : on m'appelle Gilli le Russe ». Höskuldr dit qu'il avait souvent entendu parler de lui ; il dit qu'il le tenait pour le plus riche des gens qui aient fait partie de la corporation des marchands. Höskuldr dit alors : « Tu dois bien avoir à nous vendre des choses que nous voudrions acheter. » Gilli demanda ce que lui et ses compagnons voulaient acheter. Höskuldr dit qu'il voulait acheter une serve « si tu en as à vendre ». Gilli répondit : « Tu penses me mettre dans l'embarras en me demandant des choses que vous considérez que je ne possède pas, il n'est pas dit pourtant que tel sera le cas. » Höskuldr vit alors qu'il y avait une tenture tendue en travers du baraquement. Gilli souleva alors la tenture, et Höskuldr vit qu'il y avait douze femmes assises à l'intérieur. Gilli dit alors que Höskuldr devait aller regarder s'il voulait acheter quelqu'une de ces femmes ; c'est ce que fit Höskuldr. Elles étaient assises toutes ensemble dans le bas bout du baraquement. Höskuldr examina soigneusement ces femmes. Il vit qu'il y en avait une assise près du bout de la tenture : elle était mal habillée. Il la trouva avenante de visage, pour autant que l'on pouvait voir. Il dit alors : « Combien coûte cette femme, si je veux l'acheter ? » Gilli répondit : « Tu devras verser pour elle trois marcs d'argent. — J'estime, dit Höskuldr, que tu demandes fort cher pour cette serve, car c'est là le prix de trois[4]. » Alors Gilli répondit : « Tu as raison de dire que je l'estime plus cher que les autres. Choisis donc l'une de ces onze autres, et paie pour elle un marc d'argent, mais celle-ci restera en ma possession. » Höskuldr dit : « Il faut que je sache d'abord combien il y a d'argent dans la bourse que je porte à ma ceinture » et il pria Gilli de prendre sa balance pendant qu'il fouillait dans sa bourse. Alors Gilli dit : « Pour ma part, je traiterai cette affaire sans feintise car une grande tare s'attache à cette femme ; je veux que tu le saches, Höskuldr, avant que nous passions ce marché. » Höskuldr demanda ce que c'était. Gilli répondit : « Cette femme est muette ; j'ai cherché de maintes manières à la faire parler et je n'ai jamais tiré un mot d'elle ; je crois qu'en vérité, cette femme ne peut pas parler. » Alors Höskuldr dit : « Apporte ta balance et

voyons combien pèse la bourse que j'ai ici. » C'est ce que fit Gilli, ils pesèrent l'argent, cela faisait trois marcs. Alors Höskuldr dit : « Le sort veut donc que nous concluions notre marché; prends cet argent pour toi et je vais emmener cette femme; je déclare que tu t'es courtoisement conduit en cette affaire, car tu n'as certes pas voulu me leurrer. » Puis Höskuldr alla à son baraquement. Ce même soir, Höskuldr coucha avec elle. Le lendemain matin, quand l'on s'habilla, Hölskuldr dit : « Ils ne sont guère magnifiques, les vêtements que Gilli le Russe t'a donnés; il est vrai aussi qu'il avait plus de besogne à en habiller douze que moi, une. » Puis Höskuldr ouvrit un coffre, et sortit de bons vêtements de femme et les lui donna; tout le monde dit que les beaux habits lui allaient bien.

Quand les chefs eurent traité les affaires selon les lois, cette réunion fut levée. Puis Höskuldr alla trouver le roi Hákon et le salua poliment, comme il convenait. Le roi le regarda et dit : « Nous aurions accepté tes salutations, Höskuldr, même si tu nous les avais présentées plus tôt, mais nous les acceptons encore. »

CHAPITRE XIII

Après cela, le roi accueillit Höskuldr avec grande liesse et lui demanda de monter sur son bateau « et reste avec nous tant que tu voudras rester en Norvège ». Höskuldr répondit : « Soyez remercié de votre invitation, mais j'ai beaucoup de choses à faire cet été; si j'ai tant tardé à venir vous trouver, la cause en est que je voulais me procurer du bois de construction. » Le roi lui demanda de mettre le cap sur le Vík. Höskuldr resta avec le roi un moment; le roi lui remit du bois de construction et fit charger son bateau. Alors, il dit à Höskuldr : « Tu ne resteras pas ici plus longtemps qu'il ne te plaît, pourtant, nous allons trouver difficile de te remplacer. » Puis le roi mena Höskuldr à son bateau et dit : « J'ai éprouvé que tu étais un homme d'honneur, et je crois bien que voici la dernière fois que tu quittes la Norvège pendant que j'en suis roi. » Le roi ôta de son bras un anneau d'or qui pesait un marc et le donna à Höskuldr, et il lui donna aussi un

autre objet de prix, une épée qui valait un demi-marc d'or[1]. Höskuldr remercia le roi de ces présents et de tout l'honneur qu'il lui avait fait. Puis Höskuldr monta dans son bateau et prit la mer.

Ils eurent bon vent et arrivèrent dans le sud du pays. Ils cinglèrent ensuite vers l'ouest devant le Reykjanes, puis devant le Snaefellsnes et pénétrèrent dans le Breidafjördr. Höskuldr atterrit dans la Laxáróss; là, il fit décharger son bateau et le fit tirer à terre au nord de la Laxá: il y fit faire un hangar et on en voit encore les fondations. Il planta là ses baraquements, l'endroit est appelé Budardalr[2]. Puis il fit transporter le bois chez lui, et ce fut facile car le chemin n'était pas long. Après quoi, Höskuldr chevaucha jusque chez lui avec quelques hommes et fut bien reçu, comme on pouvait s'y attendre. On avait pris soin de ses biens depuis son départ. Jórunn demanda quelle était cette femme qui l'accompagnait. Höskuldr répondit: « Tu vas croire que je me moque de toi: je ne sais pas comment elle s'appelle. » Jórunn dit: « Ce sera de deux choses l'une: ou bien ce que l'on m'a rapporté est mensonge, ou bien tu lui auras assez parlé pour lui demander son nom. » Höskuldr déclara qu'il ne querellerait pas là-dessus, lui dit la vérité, lui demanda de la traiter aimablement et dit qu'il verrait d'un bon œil qu'elle restât à la maison à leur service. Jórunn dit: « Je ne vais pas me disputer avec la concubine que tu as ramenée de Norvège même si elle n'est pas de commerce agréable, mais il paraît évident pour tout le monde qu'elle est à la fois sourde et muette. »

Depuis qu'il était revenu chez lui, Höskuldr dormait toutes les nuits avec son épouse, mais il était réservé vis-à-vis de sa concubine. Il était clair pour tout le monde que celle-ci avait quelque chose de noble, et que ce n'était pas une demeurée. À la fin de l'hiver, la concubine de Höskuldr mit au monde un garçon; on fit venir Höskuldr et on lui montra l'enfant. Il lui parut, à lui comme aux autres, qu'il n'avait jamais vu enfant plus beau ni plus noble. On demanda à Höskuldr comment l'enfant s'appellerait. Il ordonna d'appeler ce garçon Óláfr, parce qu'Óláfr Feilan, le frère de sa mère, était mort peu avant. Óláfr fut le parangon des enfants. Höskuldr aima beaucoup ce garçon[3]. L'été suivant, Jórunn dit que la concubine devait entreprendre quelque besogne ou sinon,

s'en aller. Höskuldr ordonna qu'elle les servirait, lui et sa femme, et qu'elle s'occuperait de son enfant.

Quand le garçon eut deux hivers, il parlait couramment et courait sans aide tout comme un enfant de quatre hivers.

Il se fit qu'un matin, Höskuldr était sorti faire un tour dans sa ferme. Le temps était bon. Le soleil brillait et n'était pas encore très haut. Il entendit parler. Il alla à l'endroit où coulait un ruisseau en bas du pré clos. Il vit là deux personnes qu'il reconnut. C'étaient Óláfr, son fils, et sa mère. Il découvrit alors qu'elle n'était pas muette, car elle parlait d'abondance au garçon. Höskuldr alla à eux, lui demanda comment elle s'appelait, disant qu'il ne lui servirait à rien de dissimuler plus longtemps. Elle dit qu'il en serait ainsi. Ils s'assirent en bas du pré clos. Puis elle dit : « Si tu veux savoir mon nom, je m'appelle Melkorka. » Höskuldr lui demanda d'en dire davantage sur sa famille. Elle répondit : « Mon père s'appelle Mýrkjartan ; il est roi en Irlande. J'en fus emmenée comme butin de guerre à l'âge de quinze hivers[1]. » Höskuldr lui dit qu'elle avait gardé bien trop longtemps le silence sur une si bonne famille. Ensuite, il rentra dire à Jórunn la nouvelle qu'il avait apprise pendant sa promenade. Jórunn déclara qu'elle ne savait pas si la femme avait dit vrai, qu'elle n'avait pas de sympathie pour les gens bizarres, et ils cessèrent cette conversation. Jórunn ne se montra pas meilleure envers Melkorka, mais Höskuldr se comporta un peu mieux.

Peu après, quand Jórunn alla dormir, Melkorka la déshabilla et posa ses chaussures sur le plancher. Jórunn prit ses bas et l'en frappa à la tête. Melkorka se fâcha et lui donna du poing sur le nez, si bien que le sang coula. Höskuldr intervint et les sépara. Après cela, il fit partir Melkorka et lui fournit une demeure dans le haut du Laxárdalr ; l'endroit s'appelle depuis Melkorkustadir : il est désert maintenant ; c'est au sud de la Laxá. Melkorka y tint sa résidence. Höskuldr lui fournit tout ce qu'il fallait, et Óláfr, leur fils, alla avec elle. On vit bientôt, lorsque Óláfr grandit, qu'il deviendrait un parangon de beauté et de courtoisie.

CHAPITRE XIV

Il y avait un homme qui s'appelait Ingjaldr. Il habitait dans les Saudeyjar : ces îles se trouvent dans le Breidafjördr. On l'appelait Godi-des-Saudeyjar : c'était un homme riche et de grande importance. Son frère s'appelait Hallr; c'était un homme de grande taille et prometteur. Il n'avait pas beaucoup de bien[1]. La plupart des gens ne le tenaient pas pour un homme utile. Les deux frères n'étaient pas toujours d'accord. Ingjaldr estimait que Hallr ne voulait guère se conduire en vaillant homme, et Hallr pensait qu'Ingjaldr ne voulait guère faire prospérer ses affaires.

Il y a dans le Breidafjördr une pêcherie qui s'appelle Bjarneyjar[2]. Ces îles sont très nombreuses et elles étaient de bon rapport. En ce temps-là, on allait y pêcher fréquemment et, en toute saison, il y avait beaucoup de monde. Les sages tenaient beaucoup à ce que les gens s'entendent bien dans les pêcheries. On disait que les gens n'auraient pas de chance à la pêche, s'ils n'étaient pas d'accord. Aussi la plupart y faisaient-ils bien attention.

On dit qu'un été, Hallr, le frère d'Ingjaldr, Godi-des-Saudeyjar, vint aux Bjarneyjar dans l'intention de pêcher. Il prit un bateau en emmenant un homme qui s'appelait Thórólfr : celui-ci était du Breidafjördr, c'était presque un vagabond sans le sou, bien qu'il eût l'esprit vif. Hallr passa là un moment, s'estimant fort supérieur aux autres. Il y eut un soir où Hallr et Thórólfr arrivèrent à terre : ils devaient partager leur prise. Hallr voulut à la fois choisir et répartir[3], car il s'estimait le plus important des deux. Thórólfr ne voulut pas céder et dit des gros mots; ils échangèrent quelques répliques, chacun restant sur ses positions. Alors Hallr saisit un tranchoir qui se trouvait auprès de lui et voulut l'enfoncer dans la tête de Thórólfr. Des gens coururent s'interposer pour contenir Hallr, mais il était dans une fureur extrême. Il ne put pourtant parvenir à rien pour cette fois et leur prise ne fut pas répartie. Le soir, Thórólfr, s'en alla et Hallr s'empara tout seul de la prise qui leur appartenait à tous deux, car on sentit alors la différence de puissance. Hallr trouva un homme

pour prendre la place de Thórólfr sur le bateau et se mit à pêcher comme devant.

Thórólfr était fort mécontent de son lot; il s'estimait fort déshonoré dans ce partage; toutefois, il resta là dans les îles, ayant assurément dans l'idée de redresser l'hameçon qu'on lui avait tordu de force[1]. Hallr n'avait aucune crainte, considérant que personne n'oserait se tenir pour son égal dans sa contrée. Un jour de beau temps, Hallr était aux rames, ils étaient trois dans le bateau; toute la journée, le poisson mordit bien. Ils rentrèrent le soir, fort joyeux. Thórólfr épia les faits et gestes de Hallr pendant la journée et se trouvait au débarcadère le soir, quand Hallr et les siens arrivèrent à terre. Hallr ramait à l'avant du bateau. Il sauta par-dessus bord et voulut saisir le bateau. Lorsqu'il sauta, Thórólfr se trouvait auprès et lui assena un coup aussitôt. Ce horion arriva sur le cou à hauteur des épaules, et la tête vola. Là-dessus, Thórólfr s'enfuit et les compagnons de Hallr s'empressèrent autour de celui-ci. Cette nouvelle, le meurtre de Hallr, s'apprit par les îles et fut tenue pour importante, car l'homme était de grande famille, bien qu'il n'eût pas été favorisé par la chance. Thórólfr chercha à quitter les îles car il ne voyait personne qui voulût le mettre à l'abri après ce grand coup. Il n'avait pas là non plus de parents dont il pût attendre secours, mais il y avait à proximité des gens dont il était certain qu'ils s'en prendraient à sa vie et qui avaient grand pouvoir, comme Ingjaldr Godi-des-Saudeyjar, frère de Hallr. Thórólfr se trouva un passage pour la terre ferme. Il voyagea dans le plus grand secret. On ne dit rien de son expédition, tant qu'il ne fut pas arrivé, un soir, à Goddastadir. Vigdís, la femme de Thórdr Goddi, était plus ou moins apparentée à Thórólfr, et c'est pour cela qu'il se rendit à cette ferme. Thórólfr avait appris comment se présentaient les choses: Vigdís avait plus de caractère que Thórdr, son mari. Le soir même où Thórólfr était arrivé, il alla trouver Vigdís, lui dit ses difficultés et lui demanda son aide. Vigdís répondit de la sorte à ses propos: « Je ne nie pas que nous soyons apparentés; et je n'ai qu'une opinion sur l'action que tu as accomplie, c'est que je ne te considère pas pour moins vaillant homme; pourtant, il me semble que les gens qui te porteront secours vont mettre en jeu et leur vie et leurs biens, tant sont importants les gens qui vont maintenant

entreprendre les poursuites; pour Thórdr, mon mari, dit-elle, ce n'est pas un grand champion, et l'assistance que nous pouvons fournir, nous autres femmes, est toujours un peu inconsidérée s'il en est besoin. Toutefois, je ne refuse pas totalement d'accéder à ta requête, puisque tu as pensé trouver ici quelque secours. » Après cela, Vigdís le mena dans une dépendance en lui demandant de l'y attendre; elle ferma au verrou. Puis elle alla trouver Thórdr et dit: « Il y a un homme qui est venu loger ici, qui s'appelle Thórólfr, il m'est plus ou moins apparenté. Il semblerait qu'il ait besoin de rester ici assez longtemps, si tu le voulais bien. » Thórdr déclara qu'il ne s'opposait pas à ce que l'homme restât; il le priait de se reposer là le lendemain s'il n'avait pas une mauvaise affaire sur les bras, mais sinon, qu'il s'en aille au plus vite. Vigdís répondit: « Je lui ai déjà accordé l'hospitalité, et je ne vais pas reprendre ma parole, même s'il n'est pas ami de tout le monde. » Après quoi elle dit à Thórdr le meurtre de Hallr et aussi que c'était Thórólfr qui l'avait tué, ce Thórólfr qui était arrivé. Thórdr en fut effrayé, disant être sûr qu'Ingjaldr lui prendrait force biens pour cette assistance qu'il venait d'accorder « puisque les portes ont été refermées sur cet homme ». Vigdís répondit: « Ingjaldr ne te prendra pas d'argent pour une hospitalité d'une seule nuit, car il va rester ici tout l'hiver. » Thórdr dit: « C'est là la meilleure façon de me mettre dans des difficultés, et il est fort contre mon gré qu'un homme si malchanceux soit ici. »

Pourtant, Thórólfr passa là l'hiver. Ingjaldr, qui avait à entreprendre les poursuites pour son frère, apprit cela. Il se prépara donc à quitter les Dalir à la fin de l'hiver, et lança un bachot[1] qui lui appartenait. Ils étaient à douze en tout. Ils cinglèrent vers l'est par fort vent du nord-ouest et atterrirent dans la Laxáróss le soir, tirèrent le bachot à terre et allèrent à Goddastadir où ils n'arrivèrent pas à l'improviste. On leur fit bon accueil. Ingjaldr s'adressa à Thórdr et lui dit le but de sa venue: il déclara avoir apprit la présence de Thórólfr, meurtrier de son frère. Thórdr déclara que ce bruit était sans fondement. Ingjaldr lui dit de ne pas discuter « et nous allons passer un marché: tu vas me livrer cet homme, et ne m'oblige pas à en venir à la force pour cela, et voici trois marcs d'argent pour toi; je renoncerai aussi aux accusations que

tu t'es mises sur les bras en accordant l'hospitalité à Thórólfr ». Thórdr trouva la somme belle, on lui avait promis en outre de renoncer aux accusations pour lesquelles il avait eu grand-peur d'avoir à payer compensation avec grande perte d'argent. Il dit alors : « Je vais garder secret notre entretien, mais nous allons passer marché là-dessus. » Sur ce, ils dormirent presque jusqu'à ce qu'il fît jour.

CHAPITRE XV

Puis Ingjaldr et les siens se levèrent et s'habillèrent. Vigdís demanda à Thórdr de quoi lui et Ingjaldr avaient parlé le soir. Il dit qu'ils avaient parlé de maintes choses, et qu'ils étaient convenus de faire fouiller les lieux, et que Vigdís et lui seraient hors de cause si l'on ne trouvait pas Thórólfr; « j'ai fait emmener l'homme par Ásgautr, mon esclave ». Vigdís déclara qu'elle n'aimait pas les mensonges, qu'il lui déplaisait qu'Ingjaldr furète dans sa maison, mais lui dit pourtant d'en décider. Puis Ingjaldr et ses gens fouillèrent et ne trouvèrent pas l'homme. À ce moment-là, Ásgautr revint, et Vigdís demanda à quel endroit il avait quitté Thórólfr. Ásgautr répondit : « Je l'ai accompagné jusqu'à notre bergerie, comme Thórdr l'avait dit. » Vigdís dit : « Est-ce qu'il n'y a pas d'endroit qui se trouve davantage sur le chemin d'Ingjaldr, quand il s'en ira à son bateau ? Va savoir s'ils n'ont pas échafaudé ce plan ensemble hier soir. Je veux que tu ailles tout de suite l'emmener au plus vite. Tu vas l'accompagner jusqu'à Saudafell, trouver Thórólfr. Si tu fais ce que je te propose, tu seras récompensé. Je t'affranchirai et te donnerai de l'argent pour que tu puisses aller où tu voudras. » Ásgautr accepta, alla à la bergerie et y trouva Thórólfr; il dit qu'ils devaient s'en aller au plus vite. À ce moment-là, Ingjaldr quittait Goddastadir, car il voulait avoir le prix de son argent. Arrivés en bas de la ferme, ils virent deux hommes qui venaient à leur rencontre c'étaient Ásgautr et Thórólfr. C'était tôt le matin, il ne faisait pas bien clair. Ásgautr et Thórólfr étaient pris en fourchette, de telle sorte qu'ils avaient Ingjaldr d'un côté et la Laxá de

l'autre. La rivière était impétueuse; il y avait des bancs de glace sur chaque rive, l'eau était libre au milieu, mais la rivière était très dangereuse à traverser. Thórólfr dit à Ásgautr : « J'ai l'impression que nous avons le choix entre deux choses. L'une est d'attendre ici près de la rivière et de nous défendre selon notre vaillance et notre courage : mais il y a plus de chances qu'Ingjaldr et les siens nous ravissent promptement la vie. L'autre est de passer la rivière, mais cela comporte tout de même quelque danger. » Ásgautr lui dit de décider. Il déclara qu'il ne le quitterait pas « quel que soit le parti que tu veux prendre ». Thórólfr répondit : « Nous allons essayer de passer la rivière » et c'est ce qu'ils firent. Ils s'allégèrent autant qu'ils purent. Après quoi ils descendirent sur le banc de glace et se mirent à la nage. Et comme ces hommes étaient vigoureux et que le sort leur avait assigné vie plus longue, ils parvinrent à traverser la rivière et montèrent sur le banc de glace de l'autre côté. Presque en même temps qu'ils avaient passé la rivière, Ingjaldr arriva de l'autre côté avec ses compagnons. Ingjaldr prit alors la parole et dit à son escorte : « Que faire à présent ? Faut-il passer la rivière ou non ? » Ils lui dirent d'en décider, et qu'ils obéiraient à ses injonctions. Pourtant, la rivière leur paraissait impassable. Ingjaldr fut d'accord « et nous allons quitter la rivière ».

Quand Thórólfr et Ásgautr virent qu'Ingjaldr et les siens ne passaient pas la rivière, ils tordirent d'abord leurs vêtements et se mirent en devoir de partir à pied, puis marchèrent tout ce jour-là. Ils arrivèrent au soir à Saudafell. Là, on leur fit bon accueil, car on y donnait l'hospitalité à tout le monde. Le soir même, Ásgautr alla trouver Thórólfr au nez rouge et lui dit tous les détails de leur expédition, ajoutant que Vigdís, sa parente, lui avait envoyé cet homme pour qu'il le garde et le protège; il lui dit tout ce qui s'était passé entre Thórdr Goddi et Ingjaldr. Sur ce, il produisit les signes de reconnaissance[1] que Vigdís avait envoyés à Thórólfr. Celui-ci répondit de la sorte : « Je ne récuserai pas ces signes; certes, je vais recevoir cet homme, comme elle me le demande. Il me semble qu'en cette affaire, Vigdís s'est vaillamment conduite. C'est grand dommage qu'une telle femme ait épousé un mari si minable. Tu resteras, Ásgautr ici aussi longtemps qu'il te plaira. » Ásgautr déclara qu'il ne s'attarderait

pas longtemps. Thórólfr accueillit alors son homonyme et en fit un de ses suivants. Ásgautr et lui se quittèrent bons amis et Ásgautr reprit le chemin de la maison.

Il faut dire d'Ingjaldr qu'il retourna à Goddastadir quand lui et Thórólfr se furent quittés; étaient alors arrivés des gens des fermes voisines, sur la demande de Vigdís. Il n'y avait pas moins de vingt hommes. Lorsque Ingjaldr et les siens arrivèrent à la ferme, Ingjaldr fit appeler Thórdr et lui dit: « Ta conduite envers nous est indigne d'un homme, Thórdr, dit-il, car nous tenons pour vrai que tu as fait en sorte que cet homme s'enfuie. » Thórdr dit qu'il ne l'accusait pas à bon droit: les plans qu'avaient faits Thórdr et Ingjaldr furent dévoilés au grand jour. Ingjaldr voulut alors avoir son argent, qu'il avait remis à Thórdr.

Vigdís assistait à leur entretien et leur dit qu'ils n'avaient que ce qu'ils méritaient, demandant à Thórdr de ne pas garder cet argent, « car tu as, Thórdr, acquis cet argent malhonnêtement ». Thórdr déclara qu'il suivrait son conseil. Là-dessus, Vigdís entra et alla jusqu'au coffre que possédait Thórdr et y trouva une grosse escarcelle; elle la prit, sortit avec jusqu'à l'endroit où était Ingjaldr et lui demanda de prendre l'argent. Ingjaldr se rasséréna à cette vue et tendit la main pour prendre la bourse. Vigdís leva la bourse et l'en frappa sur le nez, si bien que le sang coula aussitôt par terre. Ce faisant, elle l'accabla de sarcasmes, ajoutant qu'il n'aurait jamais plus son argent et lui ordonnant de s'en aller[1]. Ingjaldr vit que le meilleur parti à prendre était de s'en aller au plus vite, et c'est ce qu'il fit, allant tout d'une traite jusque chez lui, fort mécontent de son voyage.

CHAPITRE XVI

À ce moment-là, Ásgautr arriva à la maison. Vigdís lui fit bel accueil et demanda s'ils avaient été bien reçus à Saudafell. Il se déclara satisfait et lui dit les dernières paroles qu'avait prononcées Thórólfr [au nez rouge]. Cela la réjouit fort: « Tu as, Ásgautr, dit-elle, bien agi et fidèlement. Tu vas savoir promptement aussi ce que tu as

gagné. Je te donne la liberté, si bien qu'à partir de ce jour, tu seras déclaré homme libre; avec cela, tu vas recevoir l'argent que Thórdr avait accepté pour la tête de Thórólfr, mon parent. Cet argent est mieux employé ainsi. » Ásgautr la remercia de ce cadeau en belles paroles. L'été suivant, il prit un passage au Dögurdarnes et le bateau appareilla. Ils eurent grand vent et la traversée ne fut pas longue. Ils abordèrent en Norvège. Puis Ásgautr alla au Danemark et s'y fixa et fut tenu pour un vaillant brave, et la saga cesse ici de parler de lui.

Étant donné les plans qu'avaient faits Thórdr Goddi et Ingjaldr Godi-des-Saudeyjar, lorsqu'ils voulaient mettre à mort Thórólfr parent de Vigdís, celle-ci conçut une grande haine et se déclara séparée de Thórdr Goddi; elle alla chez ses parents et le leur dit. Thórdr le Braillard fit fort mauvais accueil à la chose, car il était chef de leur famille, mais tout resta tranquille cependant. Vigdís n'avait emporté de Goddastadir, en fait de biens, que ses objets de prix. Les gens de Hvammr firent courir le bruit qu'ils se destinaient la moitié du bien dont Thórdr Goddi avait l'administration. Il en fut fort affecté, alla aussitôt trouver Höskuldr et lui exposa ses difficultés. Höskuldr dit : « Tu avais déjà grand-peur, quand tu n'avais pas affaire à si forte partie. » Alors Thórdr offrit de l'argent à Höskuldr pour qu'il l'assiste, déclarant qu'il ne se montrerait pas regardant. Höskuldr dit : « La preuve est faite que tu veux que personne ne jouisse de tes biens sans ton consentement. » Thórdr répondit : « Ce ne sera pourtant pas le cas maintenant, car je voudrais bien passer accord[1] avec toi sur tout mon bien. Et puis je veux offrir de prendre chez moi Óláfr ton fils pour l'élever[2] et lui donner tout mon bien après ma mort, car je n'ai aucun héritier ici dans ce pays, et je pense que cet argent sera mieux placé que si les parents de Vigdís mettent la main dessus. » Höskuldr accepta et le marché fut conclu ferme. Cela déplut considérablement à Melkorka qui estimait que le père adoptif était de trop basse extraction. Höskuldr lui dit qu'elle ne s'y connaissait pas : « Thórdr est vieux et sans enfant et après sa mort, je destine tout l'argent à Óláfr. Et tu pourras toujours aller le voir quand tu le voudras. » Puis Thórdr accueillit Óláfr, qui avait sept hivers, et l'aima beaucoup. Les gens qui étaient en procès contre Thórdr apprirent cela et ils estimèrent qu'ils auraient

encore plus de mal qu'avant à lui réclamer leur argent. Höskuldr envoya à Thórdr le Braillard de beaux présents en lui demandant de ne pas se fâcher à cause de cela, car ils ne pouvaient réclamer aucun argent à Thórdr selon les lois. Il dit que Vigdís n'avait allégué aucun grief contre Thórdr qui eût été avéré et qui pût justifier un divorce « et Thórdr ne s'est pas tellement rabaissé pour avoir cherché un moyen de se débarrasser de l'homme qui lui était tombé sur les bras et qui était autant entouré de crimes qu'un genévrier de buissons d'épines[1] ». Et quand ces propos de Höskuldr, accompagnés de grands présents, parvinrent à Thórdr le Braillard, il s'apaisa et dit considérer que le bien dont Höskuldr avait la garde était en bonnes mains, il accepta les cadeaux, et tout fut tranquille ensuite, encore que les rapports fussent un peu plus froids qu'avant.

Óláfr grandit chez Thórdr Goddi et devint un homme grand et fort. Il était si beau qu'il n'avait pas son égal. Quand il eut douze hivers, il alla au thing, et les gens des autres districts s'émerveillèrent fort de sa parfaite constitution; la manière dont il était habillé et armé allait de pair. Aussi était-il facile à reconnaître par tout le monde. La situation de Thórdr Goddi fut bien meilleure à partir du moment où Óláfr vint chez lui. Höskuldr lui donna un surnom et l'appela Paon. Ce surnom lui resta.

CHAPITRE XVII

De Hrappr, on dit qu'il devint de commerce difficile. Il opprimait tant ses voisins qu'ils pouvaient à peine maintenir leur condition contre lui. Hrappr n'avait plus prise sur Thórdr depuis qu'Óláfr était élevé chez lui. Hrappr gardait le même caractère, mais ses forces diminuaient, car la vieillesse l'accablait, si bien qu'il dut garder le lit.

Alors, Hrappr appela Vigdís, sa femme, et dit : « Je n'ai jamais été malade, dit-il, et il est bien probable que cette maladie va mettre un terme à notre cohabitation; mais quand je serai mort, je veux qu'on me fasse creuser une tombe aux portes de la pièce à feu[2] et l'on me descendra debout, là, aux portes; je pourrai alors surveiller soigneu-

sement encore ma maisonnée[1]. » Après cela, Hrappr mourut.

On fit en tous points, comme il l'avait prescrit, car Vigdís n'osa pas agir différemment. Mais tout mauvais qu'il eût été à traiter quand il était vivant, cela s'accrut fortement maintenant qu'il était mort, car il se mit à revenir souvent[2]. On dit qu'il fit mourir la plupart des gens de sa maison par les apparitions de son spectre. Il fit de grands ennuis à la plupart de ceux qui habitaient dans le voisinage. La ferme de Hrappsstadir fut désertée. Vigdís, la femme de Hrappr, se rendit dans l'ouest chez Thorsteinn Surtr, son frère. Il l'accueillit, elle et ses biens. Il se fit alors, une fois encore, que les gens allèrent trouver Höskuldr et lui dirent les difficultés que Hrappr leur faisait, lui demandant de leur conseiller quelque chose pour en sortir. Höskuldr dit qu'il en serait ainsi. Il alla avec quelques hommes à Hrappsstadir, fit déterrer Hrappr et le fit emporter loin, à un endroit où extrêmement peu de bétail ou de gens passaient à proximité. Après cela, les apparitions cessèrent plus ou moins.

Sumarlidi, le fils de Hrappr, reprit son bien après lui, il était à la fois grand et fort. Il s'installa à Hrappsstadir au printemps suivant et quand il eut habité là peu de temps, il devint fou et mourut peu après. C'était alors à Vigdís, sa mère, de reprendre à elle seule tout ce bien. Elle ne voulut pas aller résider à Hrappsstadir. Thorsteinn Surtr reprit donc la garde de ce bien. Thorsteinn était alors avancé en âge, mais il était pourtant des plus vaillants et en bonne santé.

CHAPITRE XVIII

À cette époque-là, prirent de l'importance dans l'estime générale, dans le Thórsnes, les parents de Thorsteinn, Börkr le Gros et Thorgrímr, son frère. On découvrit bientôt que ces frères voulaient être là les plus importants et les plus estimés. Ce que voyant, Thorsteinn ne voulut pas se quereller avec eux. Il fit savoir qu'il avait l'intention de changer de résidence et qu'il voulait se transporter à Hrappsstadir dans le Laxárdalr. Il se prépara à partir

après le thing de printemps et l'on chassa le bétail le long du rivage. Thorsteinn équipa un bachot et y monta avec onze hommes; il y avait là Thórarinn, son gendre, Ósk fille de Thorsteinn et Hildr, fille de Thórarinn qui les accompagnait aussi: elle avait trois hivers. Thorsteinn essuya un fort vent de sud-ouest; ils entrèrent dans le courant qui s'appelle courant de Kolkista: c'est le plus important des courants du Breidafjördr. Ils eurent du mal à faire voile. La cause principale en était que c'était à marée basse, le vent n'était pas favorable car le temps était à l'orage; le vent était aigre quand il y avait des éclaircies, et tombait dans les intervalles. Thórarinn était à la barre, il avait les bras de vergues autour des épaules car il y avait presse dans le bateau. Celui-ci était surtout chargé de coffres, la cargaison était haute et la côte, proche. Le bateau n'avançait guère, parce que le courant faisait rage contre lui. Puis ils donnèrent sur un récif, mais le bateau ne se brisa pas. Thorsteinn ordonna d'abattre la voile au plus vite. Il demanda aux hommes de prendre des gaffes et de dégager le bateau. On essaya cet expédient, sans résultat, car la mer était si profonde de chaque côté que les gaffes ne touchaient pas le fond, et l'on fut obligé d'attendre la marée montante. Le bateau se trouva alors à sec. Ils virent dans le courant, pendant la journée, un phoque, beaucoup plus gros que les autres: il tourna autour du bateau toute la journée et il n'avait pas de courtes nageoires. Il leur sembla à tous qu'il avait des yeux d'homme[1]. Thorsteinn ordonna de tirer sur le phoque; ils essayèrent et n'y parvinrent pas. Puis la marée monta. Et au moment où le bateau allait être à flot, une violente rafale se leva, le bateau chavira et tous ceux qui étaient dessus se noyèrent, sauf un: il dériva jusqu'à terre sur un morceau de bois. Il s'appelait Gudmundr; l'endroit s'appelle depuis Gudmundareyjar[2].

C'était à Gudrídr de reprendre l'héritage de Thorsteinn Surtr, son père; elle avait été mariée à Thorkell Trefill. Ces nouvelles s'apprirent un peu partout: la noyade de Thorsteinn et des gens qui avaient péri là. Thorkell envoya aussitôt un message à cet homme, Gudmundr, qui était parvenu à terre. Lorsqu'il vint trouver Thorkell, celui-ci passa avec lui un contrat en secret: il présenterait le récit de la mort de ces gens comme lui, Thorkell, le lui dirait. Gudmundr accepta. Thorkell lui demanda alors de

raconter cet événement en présence de beaucoup de gens. Gudmundr parla alors : il dit que Thorsteinn s'était noyé le premier, puis Thórarinn, son gendre ; c'était donc à Hildr de reprendre le bien, puisque c'était la fille de Thórarinn. Il dit alors que la petite fille s'était noyée, c'était alors à Ósk, sa mère, de reprendre l'héritage, or c'était elle qui était morte la dernière. Tout l'argent revenait alors à Thorkell Trefill, puisque c'était à Gudrídr, femme de Thorkell, de reprendre le bien après sa sœur.

Ce récit fut diffusé par Thorkell et ses gens. Mais Gudmundr en avait précédemment fait un autre, différent. Les parents de Thórarinn trouvèrent alors qu'il y avait quelque chose de douteux dans cette histoire, ils déclarèrent qu'ils ne la croiraient pas sans preuves, estimant que le bien leur revenait de moitié avec Thorkell, mais celui-ci considéra qu'il lui revenait à lui seul, et demanda que l'on procédât à une ordalie[1] selon leur coutume[2]. L'ordalie était arrangée de telle sorte qu'il fallait passer sous des colliers de terre[3] faits de gazon découpé dans le sol ; les extrémités de ces bandes de gazon devaient être fixées dans le sol, et l'homme qui devait subir l'ordalie devait passer en dessous. Thorkell se demanda alors si la mort des gens s'était passée comme Gudmundr et lui l'avaient dit la dernière fois. Les païens ne pensaient pas avoir moins de responsabilités, quand il fallait exécuter de telles choses que ne le pensent maintenant les chrétiens, lorsque l'on procède à des ordalies. Était réputé innocent celui qui passait sous les colliers de terre, s'ils ne tombaient pas sur lui. Thorkell s'entendit avec deux hommes pour qu'ils fissent semblant de se quereller sur quelque chose et qu'ils fussent à proximité, quand l'ordalie aurait lieu : ils s'approcheraient si fort de la bande de gazon que tout le monde voie que c'étaient eux qui l'avaient fait tomber. Après cela, celui qui devait exécuter l'ordalie s'avança, et dès qu'il fut parvenu sous le collier de terre, les hommes en question se mirent à se battre avec les armes qui avaient été placées pour cela, ils se rencontrèrent près des bandes de gazon et le collier de terre s'effondra, comme il fallait s'y attendre[4]. Des hommes coururent s'interposer et les séparer : cela leur fut aisé, car ils ne se battaient pas de façon dangereuse. Thorkell Trefill s'enquit de l'avis général sur l'ordalie : tous ses hommes dirent qu'elle aurait été tout à fait favorable, si

personne n'avait abîmé le collier de terre[1]. Ensuite, Thorkell prit tous les biens meubles, mais les terres de Hrappsstadir furent abandonnées[2].

CHAPITRE XIX

Il faut dire maintenant, de Höskuldr, que sa situation était honorable; c'était un grand chef. Il avait la garde de grands biens qui appartenaient à Hrútr fils de Herjólfr, son frère. Beaucoup de gens disaient que, s'il devait verser scrupuleusement tout l'héritage de sa mère, il y aurait passablement d'encoches dans la fortune de Höskuldr. Hrútr était hirdmadr du roi Haraldr fils de Gunnhildr et recevait de lui grand honneur; la cause principale en était qu'il lui était donné de se tirer le mieux de toute épreuve. Pour la reine Gunnhildr, elle avait tant d'estime pour lui qu'elle tenait qu'il n'avait pas son égal dans la hird, ni par ses propos ni pour autre chose. Si l'on comparait les hommes[3] ou que l'on parlât d'hommes excellents, il était évident pour tout le monde que Gunnhildr estimait que c'était par sottise ou par envie que l'on égalait un homme à Hrútr.

Comme Hrútr devait aller en Islande inspecter de grands biens et voir de nobles parents, il eut envie de le faire. Il prépara donc son voyage pour l'Islande. En le quittant, le roi lui donna un bateau et déclara qu'il s'était révélé vaillant brave. Gunnhildr mena Hrútr au bateau et dit: « Ce ne sera pas à voix basse qu'il sera dit que j'ai éprouvé que tu étais un excellent homme, car tu t'es montré accompli à l'égal des meilleurs hommes de ce pays, et tu les dépasses de loin en intelligence. » Puis elle lui donna un anneau d'or et lui souhaita bon voyage. Ensuite, elle se couvrit la tête de son manteau et s'en alla rapidement à la ville. Pour Hrútr, il prit le bateau et cingla vers le large.

Il eut bon vent et atterrit dans le Breidafjördr. Il fit voile vers les îles, puis il entra dans le Breidasund, accosta à Kambsnes et fit jeter la passerelle. On apprit l'arrivée de ce bateau, et aussi que le commandant en était Hrútr. Höskuldr ne se réjouit pas de cette nouvelle et il n'alla

pas le trouver. Hrútr tira son bateau à terre et l'entoura d'une palissade. Il fit construire une ferme à l'endroit qui s'appelle depuis Kambsnes. Puis il alla trouver Höskuldr, réclamer l'héritage de sa mère. Höskuldr déclara n'avoir pas d'argent à verser, dit que sa mère n'était pas partie d'Islande sans argent, lorsqu'elle avait rencontré Herjólfr. Cela déplut fort à Hrútr, qui s'en alla dans cet état d'esprit. Tous les parents de Hrútr, autres que Höskuldr, agirent honorablement envers lui. Hrútr habita trois hivers à Kambsnes, réclamant constamment son argent à Höskuldr, aux things ou autres réunions légales, et parla éloquemment. La plupart des gens déclaraient que Hrútr parlait à bon droit, mais Höskuldr faisait valoir que ce n'était pas sur son conseil que Thorgerdr avait été mariée à Herjólfr : il déclarait être le tuteur de sa mère, et ils se quittèrent dans cet état. L'automne suivant, Höskuldr se rendit à une invitation chez Thórdr Goddi. Hrútr apprit cela et s'en alla à Höskuldsstadir avec onze hommes. Il emmena vingt têtes de bétail, en laissant autant sur place. Puis il envoya un homme à Höskuldr, lui ordonnant de dire à son frère où il devait aller chercher son bétail. Les domestiques de Höskuldr coururent aussitôt à leurs armes et firent dire la chose aux plus proches voisins : ils étaient à quinze en tout. Chacun chevaucha du plus vite qu'il put.

Hrútr et les siens ne virent pas qu'on les poursuivait avant d'être à peu de distance de Kambsnes. Ils sautèrent aussitôt de cheval, attachèrent leurs montures et se dirigèrent vers un banc de sable : Hrútr dit que là, ils se défendraient, disant considérer que, même s'ils avaient mis du temps à réclamer à Höskuldr son argent, on n'apprendrait pas que lui, Hrútr, s'enfuirait devant ses esclaves[1]. Les compagnons de Hrútr dirent qu'il allait y avoir différence de nombre. Hrútr déclara qu'il n'en avait cure, et que plus nombreux ils seraient, plus mal ils s'en tireraient. Les hommes du Laxárdalr sautèrent de leurs chevaux et se préparèrent. Hrútr ordonna de ne pas hésiter et se précipita sur eux. Il avait heaume en tête et épée brandie à la main, son écu dans l'autre main. C'était le meilleur au combat de tous les hommes. Il était tellement déchaîné que peu d'hommes pouvaient le suivre. Ils se battirent bien, de part et d'autre, un moment, mais les gens du Laxárdalr découvrirent bientôt que le combat contre Hrútr n'était pas égal, car il leur tuait deux hommes à

chaque assaut. Ensuite, les gens du Laxárdalr demandèrent grâce. Les domestiques de Höskuldr qui restaient en vie étaient tous blessés, et quatre étaient tués. Hrútr s'en alla chez lui, il était quelque peu blessé, mais ses compagnons, guère ou pas du tout, car c'était lui qui s'était le plus avancé. L'endroit s'appelle Orrostudalr[1] puisque c'est là qu'ils s'étaient battus. Ensuite, Hrútr fit abattre le bétail.

De Höskuldr, on dit qu'il rassembla rapidement ses gens, quand il apprit ce vol et qu'il alla chez lui. Presque en même temps, ses domestiques arrivèrent à la maison; ils dirent que leur expédition n'avait pas été facile. Cela rendit furieux Höskuldr qui dit n'avoir pas l'intention de souffrir de Hrútr d'autres pillages ou morts d'hommes. Il rassembla des gens tout ce jour-là. Puis Jórunn, la maîtresse de maison, vint lui parler et lui demanda quels étaient ses desseins. Il dit : « Je n'ai pas encore de dessein précis, mais je voudrais bien que l'on n'ait plus à parler de meurtre de mes domestiques. » Jórunn répondit : « Si tu as l'intention de tuer un homme tel que ton frère, c'est là une intention dangereuse. Certains disent que ce n'est pas sans raison que Hrútr a déjà réclamé cet argent. Il vient de montrer qu'il ne veut plus être traité comme un bâtard[2] sur ce qui lui revient, étant donné la famille dont il descend. Il n'aura pas pris cette décision de se mesurer avec toi avant de s'être assuré d'obtenir quelque aide des hommes d'importance, car on m'a dit que des messages ont été échangés en secret entre Thórdr le Braillard et Hrútr. Il me semblerait que de telles choses sont dignes de réflexion. Thórdr trouvera bon d'apporter son aide dans une cause si équitable. Tu sais aussi, Höskuldr, que, depuis les démêlés de Thórdr Goddi et de Vigdís, il n'y a plus entre Thórdr le Braillard et toi autant d'amabilité qu'avant, bien que tu aies apaisé par des cadeaux, au début, la haine entre lui et ses parents. Je crois aussi, Höskuldr, dit-elle, qu'ils estiment que tu les mets fort à l'épreuve en les opprimant, toi et ton fils Óláfr. Ce qui nous paraîtrait plus judicieux, ce serait que tu fasses à Hrútr, ton frère, des offres honorables, car je m'attends au combat de la part du loup vorace[3]. Je m'attends à ce que Hrútr fasse à cela un accueil favorable, car on me dit que c'est un homme sage. Il verra bien qu'il n'y a en tout cela de l'honneur ni pour l'un ni pour l'autre. » Les repré-

sentations de Jórunn apaisèrent fort Höskuldr. Cela lui parut équitable.

Des hommes qui étaient amis de l'un et de l'autre s'interposèrent alors, portant à Hrútr des propos de conciliation de la part de Höskuldr, et Hrútr y fit bon accueil. Il déclara que, certes, il voulait s'accorder avec Höskuldr, qu'il était prêt depuis longtemps à se réconcilier en parents comme il convenait, si Höskuldr voulait lui faire justice. Hrútr déclara aussi qu'il honorerait Höskuldr pour les délits qu'il avait personnellement commis. Cette affaire fut donc arrangée entre les frères, Höskuldr et Hrútr. À dater de là, ils reprirent leurs bonnes relations de parenté. Hrútr s'occupa de sa ferme et devint homme très important. De la plupart des choses, il ne se mêlait pas, mais s'il s'occupait de quelque chose, il voulait en décider. Il transféra sa résidence et habita à l'endroit qui s'appelle Hrútsstadir, jusqu'à sa vieillesse. Il avait dans son pré clos un temple, et on en voit encore les traces[1]. L'endroit s'appelle maintenant Trollaskeid : le grand chemin passe là.

Hrútr prit femme et épousa la femme qui s'appelait Unnr, fille de Mördr la Viole. Unnr se sépara de lui : c'est par là qu'ont commencé les démêlés entre gens du Laxárdalr et gens du Fljótshlíd. Hrútr épousa une autre femme qui s'appelait Thorbjörg ; elle était fille d'Ármódr. Il a également épousé une troisième femme, et nous ne la nommerons pas. De ces deux premières femmes, il eut seize fils et dix fils[2]. On dit qu'un été, il était au thing de telle sorte que quatorze de ses fils étaient avec lui. On mentionne cela parce que l'on tenait la chose pour grande puissance et magnificence. Tous ses fils étaient accomplis.

CHAPITRE XX

Höskuldr restait donc dans son domaine, il devint fort décrépit par le grand âge, ses fils étaient alors en âge d'homme. Thorleikr s'installa à la ferme qui s'appelle Kambsnes et Höskuldr lui donna sa part de biens. Après cela, Thorleikr se maria et épousa la femme qui s'appelait Gjaflaug, fille d'Arnbjörn fils de Sleitu-Björn et de

Thorlaug fille de Thórdr de Höfdi[1]. C'était un noble parti. Gjaflaug était une femme belle et très prétentieuse. Thorleikr n'était pas un homme facile et c'était un très grand fier-à-bras. Il n'y avait pas grande amitié entre les parents, Hrútr et Thorleikr. Bárdr, fils de Höskuldr, restait chez son père; il ne s'occupait pas moins de la ferme que Höskuldr. On ne mentionnera guère ici les filles de Höskuldr. Pourtant, elles ont eu une descendance.

Óláfr fils de Höskuldr était maintenant adulte également, c'était de tous les hommes le plus avenant de visage qu'on eût jamais vu. Il portait de beaux habits et de belles armes. Melkorka, la mère d'Óláfr, habitait à Melkorkastadir, comme on l'a écrit précédemment. Höskuldr prenait moins soin qu'avant de la situation de Melkorka; il disait estimer que cela ne revenait pas moins à Óláfr, le fils qu'elle avait. Et Óláfr déclara qu'il s'occuperait d'elle, autant qu'il le pourrait. Melkorka considéra que Höskuldr ne se comportait pas honorablement envers elle. Elle se mit en tête de lui faire quelque chose qui ne lui plairait pas. C'était surtout Thorbjörn le Frêle qui avait veillé à la demeure de Melkorka. Il l'avait demandée en mariage alors qu'il y avait peu de temps qu'elle était installée, mais elle avait refusé.

Il y avait un bateau au mouillage à Bordeyrr dans le Hrutafjördr; le capitaine s'appelait Örn; il était hirdmadr du roi Haraldr fils de Gunnhildr. Quand elle le trouva, Melkorka adressa la parole à Óláfr, son fils: elle voulait qu'il allât à l'étranger, rendre visite à ses nobles parents « car j'ai dit qu'en vérité, Mýrkjartan était mon père, et il est roi des Irlandais; il t'est aisé aussi de prendre le bateau à Bordeyrr ». Óláfr dit: « J'en ai parlé à mon père et cela ne lui a guère plu. Quant à mon père adoptif, sa fortune consiste plus en terres et en bétail qu'en marchandises islandaises. » Melkorka répondit: « Je n'accepte pas que l'on continue de t'appeler fils de serve, et si ce qui t'empêche de partir, c'est que tu estimes avoir trop peu de biens, je préfère épouser Thorbjörn, s'il te faut cela pour partir; car je crois que s'il obtient de m'épouser, il fournira toutes les marchandises dont tu estimes avoir besoin. Ce sera bien fait aussi que ces deux choses déplaisent à Höskuldr, quand il les apprendra l'une et l'autre: que tu as quitté le pays et que je me suis mariée. » Óláfr pria sa mère d'en décider seule. Puis Óláfr dit à Thorbjörn qu'il

voulait lui emprunter des marchandises et qu'il en retirerait grande distinction. Thorbjörn répondit : « Cela ne se fera que si j'obtiens d'épouser Melkorka ; j'espère qu'alors tu auras autant de titres sur mes biens que sur ceux dont tu as la garde. » Óláfr dit qu'alors l'affaire était décidée. Ils discutèrent entre eux des choses qu'ils voulaient, et tout cela devait se passer secrètement.

Höskuldr dit à Óláfr qu'il devait se rendre au thing avec lui. Óláfr dit qu'il ne le pouvait pas à cause de ses occupations à la ferme. Il déclara qu'il voulait faire un pâturage pour agneaux près de la Laxá. Qu'il veuille s'occuper de la ferme, cela plut fort à Höskuldr. Puis Höskuldr se rendit au thing, et l'on s'occupa des noces à Lambastadir et Óláfr décida tout seul de son marché. Óláfr prit trente cents[1] de marchandises en un seul lot, sans rien payer pour cela. Bárdr Höskuldsson était aux noces et il était de connivence avec eux. Quand la fête fut achevée, Óláfr alla au bateau, y trouva Örn le capitaine et se prit un passage. Avant de le quitter, Melkorka lui remit un grand anneau d'or et dit : « Cet objet précieux, mon père me le donna en cadeau de première dent[2] et j'espère que, s'il le voit, il le reconnaîtra. » Elle lui remit encore un couteau et une ceinture en lui disant de les donner à sa mère adoptive, « j'espère qu'elle ne refusera pas de reconnaître ces signes ». Et Melkorka dit encore : « Je t'ai préparé à partir du mieux que je l'ai pu et je t'ai appris à parler l'irlandais en sorte que l'endroit où tu aborderas en Irlande n'aura pas d'importance pour toi. » Après cela, ils se quittèrent. Dès qu'Óláfr arriva au bateau, un vent favorable se leva et ils prirent aussitôt la mer.

CHAPITRE XXI

Höskuldr rentra du thing chez lui et apprit ces nouvelles. Il en fut plutôt mécontent. Mais comme ses proches y étaient mêlés, il s'apaisa et laissa les choses en paix.

Óláfr et ses gens eurent bon vent et abordèrent en Norvège. Örn pressait Óláfr d'aller à la hird du roi Haraldr, disant que celui-ci faisait grand honneur à des gens qui n'étaient pas plus accomplis que lui. Óláfr déclara qu'il

prendrait ce parti. Óláfr et Örn allèrent à la hird et y furent bien reçus. Le roi reconnut aussitôt Óláfr à cause de ses parents et lui offrit tout de suite de rester chez lui. Gunnhildr apprécia beaucoup Óláfr, quand elle sut que c'était un neveu de Hrútr. Certains disent qu'elle aurait pris plaisir à parler à Óláfr, même s'il n'avait pas bénéficié d'autres avantages.

L'hiver passant, Óláfr devint maussade. Örn demanda ce qui le chagrinait. Óláfr répondit : « Je dois aller à l'ouest au-delà de la mer et je tiendrais beaucoup à ce que tu interviennes pour que ce voyage se fasse cet été. » Örn demanda à Óláfr de renoncer à cette envie, disant que l'on n'espérait pas de bateaux qui iraient à l'ouest au-delà de la mer. Gunnhildr se joignit à leur conversation et dit : « Voici que je vous entends parler, comme il ne s'est pas encore trouvé, puisque vous n'êtes pas d'accord. » Óláfr accueillit aimablement Gunnhildr et ne laissa pas tomber la conversation. Puis Örn s'en alla et Óláfr et Gunnhildr conversèrent. Óláfr dit alors quelles étaient ses intentions et aussi pour quelles raisons il voulait faire ce voyage; il dit savoir de source sûre que Mýrkjartan était son grand-père maternel. Alors Gunnhildr dit : « Je vais te procurer des forces pour ce voyage, afin que tu puisses voyager aussi magnifiquement que tu le veux. » Óláfr la remercia de ses paroles. Puis Gunnhildr fit préparer un bateau et lui donna un équipage, demandant à Óláfr de dire combien d'hommes il voulait emmener à l'ouest au-delà de la mer. Óláfr dit soixante hommes, ajoutant qu'il lui importerait fort que ces hommes fussent plutôt des guerriers que des marchands. Elle dit qu'il en serait ainsi. Örn est le seul homme que l'on mentionne pour avoir fait ce voyage avec Óláfr. Cette troupe était magnifiquement équipée.

Le roi Haraldr et Gunnhildr conduisirent Óláfr au bateau et dirent qu'ils ajoutaient leurs souhaits de bonne chance à leurs autres amitiés et que la chose était facile, car, déclarèrent-ils, nul homme plus vaillant n'était arrivé d'Islande sous leur règne. Le roi Haraldr demanda alors quel âge il avait. Óláfr répondit : « J'ai maintenant dix-huit hivers. » Le roi dit : « Excellents sont des hommes comme toi, car tu n'es guère encore sorti de ton enfance, viens nous trouver quand tu reviendras. » Puis le roi et Gunnhildr souhaitèrent bon voyage à Óláfr.

Ensuite, ils prirent le bateau et cinglèrent aussitôt en haute mer. Ils eurent mauvais vent pendant l'été. Ils

eurent grand brouillard, peu de vent et défavorable quand il y en eut. Ils furent ballotés en mer. La plupart à bord pensaient s'être perdus en mer. Il se fit pour finir que le brouillard se leva et que les vents forcirent. On mit alors à la voile. Il y eut une discussion pour savoir où il fallait chercher l'Irlande et les hommes furent en désaccord. Örn avait une opinion, mais la plupart des hommes étaient d'avis contraire disant qu'Örn s'égarait complètement et que la majorité déciderait. On s'en remit ensuite à l'avis d'Óláfr, qui dit : « Je veux que les plus sages décident; l'avis des gens stupides me paraît d'autant moins utile qu'ils seront plus nombreux. » Óláfr ayant dit cela, on jugea que l'affaire était réglée, et ce fut Örn qui prit le gouvernail. Ils cinglèrent nuit et jour, ayant toujours peu de vent.

Une nuit, les veilleurs se levèrent d'un bond et ordonnèrent qu'on se réveille au plus vite. Ils dirent qu'ils voyaient une terre si proche qu'ils la touchaient presque de l'étrave. La voile était déployée et il y avait extrêmement peu de vent. On se leva d'un bond et Örn ordonna de s'éloigner de la terre, si l'on pouvait. Óláfr dit : « Ce n'est pas le moyen de nous tirer d'affaire, car je vois que nous avons des récifs à l'arrière, abattons la voile au plus vite et prenons une décision, quand il fera jour et que l'on reconnaîtra cette terre. » Ils jetèrent l'ancre qui toucha le fond aussitôt. Il y eut grande discussion pendant la nuit pour savoir où ils étaient arrivés. Mais quand il fit jour, ils reconnurent que c'était l'Irlande. Örn dit alors : « Je ne crois pas que nous soyons arrivés à un bon endroit, car ce lieu est loin des ports ou des comptoirs où les étrangers peuvent aborder en paix, et nous voici à sec comme des épinoches; et je crois que, selon leurs lois, les Irlandais déclareront que les marchandises que nous transportons sont à eux, car ils tiennent pour des épaves des bateaux moins échoués à l'arrière. » Óláfr dit qu'on ne leur ferait pas de mal : « J'ai vu des gens se rassembler à terre aujourd'hui, et les Irlandais doivent tenir pour importante l'arrivée de notre bateau. J'ai remarqué aujourd'hui, quand la mer était basse, qu'il se formait une grande flaque d'eau près de ce cap, et la mer ne se retire pas complètement de cette flaque. Si notre bateau n'est pas endommagé, nous allons lancer notre barque et transporter notre bateau là-bas. » L'endroit où

ils avaient jeté l'ancre était plein de vase, si bien qu'il n'y avait pas une planche endommagée au bateau. Óláfr et les siens se transportèrent jusqu'à la flaque et y jetèrent l'ancre. Le jour s'achevant, une grande foule de gens descendit sur le rivage. Puis deux hommes allèrent en barque jusqu'au bateau. Ils demandèrent qui le commandait. Óláfr prit la parole et leur répondit en Irlandais. Quand les Irlandais surent qu'ils étaient Norvégiens, ils demandèrent que, selon leurs lois, ils leur remettent leurs marchandises et qu'on ne leur ferait pas de mal avant que le roi juge leur affaire. Óláfr dit que telles étaient leurs lois s'il n'y avait pas d'interprète parmi les marchands, « mais je suis en état de vous dire qu'en vérité, ce sont là des gens pacifiques; mais nous ne nous rendrons pas sans résistance ». Les Irlandais poussèrent alors leur cri de guerre, entrèrent dans l'eau et voulurent tirer le bateau en remorque; les eaux ne leur montaient pas au-dessus des aisselles ou de la ceinture des plus grands. La flaque sur laquelle flottait le bateau était si profonde qu'on ne pouvait toucher le fond. Óláfr ordonna de sortir les armes et de se disposer en ordre de bataille sur le bateau, de la proue à la poupe. Ils se tenaient si serrés que tout le tour était couvert de boucliers; de la pointe de chaque écu dépassait le fer d'une lance[1]. Óláfr s'avança à la proue. Il portait une broigne et avait sur la tête un heaume doré. Il était ceint d'une épée dont les gardes étaient incrustées d'or. Il avait à la main une hallebarbe tout incrustée[2]. Il tenait devant lui un écu rouge sur lequel était peint un lion d'or.

Quand les Irlandais virent leurs préparatifs, ils prirent peur et estimèrent cette prise moins facile qu'ils ne l'avaient pensé. Ils battirent en retraite et s'enfuirent en masse. Puis il y eut grande rumeur dans leur troupe, il leur parut évident que c'était là un bateau de guerre et qu'il allait en arriver beaucoup plus. Ils envoyèrent un message en hâte au roi. La chose était aisée, car le roi était à peu de distance de là, à un banquet. Il chevaucha aussitôt avec une escorte jusqu'à l'endroit où était le bateau. La distance n'était pas longue entre la côte et l'endroit où flottait le bateau, et l'on pouvait s'entendre parler. Les Irlandais leur avaient décoché force projectiles, mais Óláfr et les siens n'avaient pas eu de mal.

Óláfr était dans l'équipage que l'on a dit précédemment

et les gens s'émerveillaient fort de l'allure magnifique de l'homme qui commandait le bateau. Quand l'équipage d'Óláfr vit une grande troupe de cavaliers chevaucher vers eux, l'allure des plus martiales, ils se turent car ils estimèrent avoir affaire à grande différence de nombre[1]. Entendant les murmures qui se faisaient dans les rangs, Óláfr leur demanda d'affermir leur courage « car notre affaire prend bonne tournure, voici que les Irlandais saluent Mýrkjartan, leur roi ». Puis ils chevauchèrent si près du bateau que, de part et d'autre, ils pouvaient entendre ce que les autres disaient. Le roi demanda qui commandait le bateau. Óláfr se nomma et demanda qui était le vaillant cavalier auquel il adressait la parole. Celui-ci répondit : « Je m'appelle Mýrkjartan. » Óláfr dit : « Est-ce que tu es roi des Irlandais ? » Il dit que oui. Alors le roi demanda des nouvelles générales. Óláfr répondit à toutes les questions qu'on lui posait. Le roi demanda alors d'où ils étaient partis et qui ils étaient. Il s'enquit encore plus soigneusement de la famille d'Óláfr, car il trouvait que cet homme était fier et qu'il ne voulait pas en dire plus long que ce qu'il lui demandait. Óláfr dit : « Il faut vous faire savoir que nous sommes partis de Norvège, et ce sont des hirdmenn du roi Haraldr fils de Gunnhildr qui sont ici à bord. Et de ma famille, il faut vous dire, sire, que mon père, qui s'appelle Höskuldr, habite en Islande — c'est un homme de grande famille — ; quant à la famille de ma mère, je pense que vous devez la connaître mieux que moi, car ma mère s'appelle Melkorka et l'on m'a dit qu'en vérité, elle est ta fille, roi, et c'est pourquoi j'ai entrepris ce long voyage. J'attacherai grande importance aux réponses que tu feras à mes propos. » Le roi se tut et eut un entretien avec ses gens ; les sages lui demandèrent quelle vérité il y avait dans les propos que tenait cet homme. Le roi répondit : « Il est évident, à voir cet Óláfr, que c'est un homme de grande famille, qu'il soit notre parent ou pas, et aussi qu'il parle parfaitement l'irlandais. »

Après cela, le roi se leva et dit : « En réponse à tes propos je dirai que je veux vous faire grâce à vous tous, membres de cet équipage ; pour la parenté dont tu te réclames à notre égard, il faut en parler davantage, avant que je puisse te donner réponse. » Puis ils lancèrent leur passerelle, Óláfr alla à terre ainsi que ses compagnons.

Les Irlandais admirèrent beaucoup comme ces hommes avaient l'air martiaux. Óláfr fit fête au roi, enleva son heaume et s'inclina devant le roi, lequel l'accueillit avec grande liesse. Ils se mirent à parler. De nouveau, Óláfr plaida sa cause, faisant un long et éloquent discours. Pour conclure, il déclara avoir au bras un anneau d'or que Melkorka lui avait remis lorsqu'ils s'étaient quittés en Islande « et elle a dit que c'est toi, roi, qui le lui avais donné en cadeau pour sa première dent ». Le roi le prit et regarda l'anneau et son visage rougit fort. Puis il dit : « Ce signe est véridique et il n'en est pas moins remarquable du fait que tu tiens tant de ta mère et il est bien suffisant pour que l'on te reconnaisse. À cause de cela, je veux certes reconnaître mes liens de parenté avec toi, Óláfr, en présence des hommes qui sont ici et qui entendent mes propos; il s'ensuivra aussi que je veux t'inviter dans ma hird avec toute ton escorte. L'honneur que je vous ferai dépendra de la valeur que je trouverai en toi lorsque je t'aurai mis davantage à l'épreuve. » Puis le roi leur fit remettre des chevaux, il désigna des hommes pour s'occuper de leur bateau et pour veiller aux marchandises qu'ils possédaient. Le roi chevaucha alors jusqu'à Dyflinn[1] et l'on trouva que c'était une grande nouvelle qu'un petit-fils du roi l'accompagne, le fils de la fille qui avait été faite prisonnière il y avait longtemps, alors qu'elle était âgée de quinze hivers. Pourtant, ce fut la nourrice de Melkorka, qui gardait le lit, accablée de chagrin et de vieillesse, qui réagit le plus à cette nouvelle : elle alla sans bâton trouver Óláfr. Le roi dit à celui-ci : « Voici la nourrice de Melkorka, elle va vouloir savoir de toi toute l'histoire de sa vie. » Óláfr la reçut à bras ouverts, il mit la vieille sur ses genoux et dit que sa fille adoptive vivait en Islande dans de bonnes conditions. Il lui remit alors le couteau et la ceinture, la vieille reconnut ces objets et pleura de joie; elle déclara qu'à la fois le fils de Melkorka avait vaillante allure « et qu'il tenait cela de famille ». La vieille fut en bonne santé tout cet hiver-là.

Le roi n'était guère en repos car les îles[2] étaient constamment en état de guerre. Cet hiver-là, le roi repoussa des vikings[3] et des pillards. Óláfr et son escorte étaient sur le bateau du roi et les adversaires estimaient que cette troupe était passablement difficile à traiter. Le roi discutait de tous ses plans avec Óláfr et ses camarades,

car il faisait l'épreuve qu'Óláfr était à la fois avisé et ardent d'aller de l'avant dans tous les périls. À la fin de l'hiver, le roi convoqua un thing, il y vint quantité de monde. Le roi se leva et prit la parole; il commença ainsi son discours: « Vous savez que, l'automne dernier, un homme est arrivé ici qui est mon petit-fils et, en outre, de grande famille du côté de son père; j'estime Óláfr homme si accompli et vaillant que nous n'avons pas son pareil ici. Je veux lui offrir la royauté après ma mort, car Óláfr convient mieux à faire un roi que mes fils. » Óláfr le remercia de cette offre avec grande éloquence et en belles paroles, mais il dit qu'il ne courrait pas le risque de voir comment ses fils prendraient la chose lorsque Mýrkjartan mourrait, disant qu'il valait mieux de prompts honneurs qu'un long déshonneur. Il déclara qu'il voulait aller en Norvège dès qu'il n'y aurait plus de danger pour les bateaux de se rendre d'un pays à l'autre, que sa mère n'aurait guère de joie s'il ne revenait pas. Le roi le pria d'en décider. Puis le thing fut dissous.

Quand le bateau d'Óláfr fut tout à fait prêt, le roi l'y accompagna, lui donna une lance incrustée d'or, une épée ornementée et beaucoup d'autres biens. Óláfr s'offrit à emmener la nourrice de Melkorka; le roi dit que ce n'était pas nécessaire, et elle ne partit pas. Óláfr et les siens montèrent en bateau, et le roi et lui se quittèrent en termes fort amicaux. Ils eurent bon vent et abordèrent en Norvège: le voyage d'Óláfr fut très renommé. Ils tirèrent leur bateau à terre. Óláfr se procura des chevaux et alla trouver le roi Haraldr avec ses compagnons.

CHAPITRE XXII

Óláfr Höskuldsson arriva donc à la hird du roi Haraldr qui lui fit bel accueil, et Gunnhildr encore plus. Ils l'invitèrent à rester chez eux, prodiguant les belles paroles. Óláfr accepta, et Örn et lui allèrent tous les deux à la hird du roi. Celui-ci et Gunnhildr tenaient Óláfr en si haute estime qu'aucun étranger ne fut aussi honoré d'eux. Óláfr donna au roi et à Gunnhildr force cadeaux peu communs, des objets précieux qu'il avait reçus en Irlande à l'ouest.

Pour Jól, le roi Haraldr donna à Óláfr tout un habillement taillé dans l'écarlate[1]. Óláfr passa l'hiver en paix.

Mais à la fin du printemps, le roi et Óláfr eurent un entretien; Óláfr demanda au roi la permission de se rendre en Islande en été; « je dois y rendre visite, dit-il, à de nobles parents ». Le roi répondit : « Je préfèrerais que tu te fixes chez moi et que tu prennes ici la situation que tu voudrais. » Óláfr remercia le roi de cet honneur qu'il lui offrait, mais il déclara cependant qu'il aimerait bien aller en Islande si cela n'allait pas contre le gré du roi. Alors, le roi répondit : « Ce n'est pas cela qui te rendra désagréable à nos yeux, Óláfr; tu vas aller en Islande cet été, car je vois que tu le désires fort; mais tu n'auras ni ennui ni peine à prendre pour tes préparatifs, je vais m'en occuper. » Puis ils cessèrent cette conversation. Le roi Haraldr fit lancer le bateau au printemps. C'était un knörr. C'était un bateau à la fois grand et bon. Le roi le fit charger de bois et le fit gréer. Lorsque le bateau fut prêt, le roi fit appeler Óláfr et dit : « Ce bateau va t'appartenir, Óláfr. Je ne veux pas que tu quittes la Norvège cet été comme passager d'un autre bateau. » Óláfr remercia par de belles paroles le roi de sa magnificence.

Après cela, Óláfr prépara son voyage et lorsqu'il fut prêt et qu'il eut vent favorable, il prit la haute mer et lui et le roi Haraldr se quittèrent en termes très affectueux. Óláfr eut bon vent pendant l'été. Il amena son bateau dans le Hrútafjördr, à Bordeyrr. On apprit bientôt l'arrivée du bateau et aussi qui en était le capitaine. Höskuldr apprit l'arrivée en Islande d'Óláfr, son fils, il s'en réjouit fort et chevaucha aussitôt vers le nord jusqu'au Hrútafjördr avec quelques hommes. Il y eut joyeuses retrouvailles entre le père et le fils. Höskuldr offrit à Óláfr de venir habiter chez lui. Óláfr déclara qu'il accepterait. Il tira son bateau à terre et fit transporter ses biens vers le sud. Cela fait, il partit vers le sud avec onze hommes et se rendit à Höskuldsstadir. Höskuldr fit un joyeux accueil à son fils. Ses frères le reçurent aussi avec joie ainsi que tous ses parents. Toutefois, c'est entre Bárdr et Óláfr que régnait la plus grande amitié. Óláfr devint célèbre à cause de ce voyage. On fit connaître aussi la parenté d'Óláfr : qu'il était fils de la fille de Mýrkjartan, roi des Irlandais. Cela s'apprit par tout le pays et de plus, l'honneur que les

gens puissants auxquels il avait rendu visite lui avaient fait. Óláfr avait emporté en Islande beaucoup d'argent et il passa l'hiver chez son père. Melkorka vint bientôt trouver Óláfr, son fils. Celui-ci l'accueillit avec grande allégresse. Elle s'enquit de force nouvelles d'Irlande et d'abord de son père et de ses autres parents. Óláfr répondit à toutes ses questions. Bientôt elle demanda si sa nourrice vivait. Óláfr dit que certes, elle était en vie. Melkorka demanda alors pourquoi il n'avait pas voulu lui faire le plaisir de l'emmener en Islande. Óláfr répondit : « On n'avait pas envie, mère, que j'emmène ta nourrice d'Irlande. — Il se peut », dit-elle. On voyait bien que cela allait fort contre son gré.

Melkorka et Thorbjörn eurent un fils qui se nommait Lambi. C'était un homme de grande taille et fort, semblable à son père pour l'apparence ainsi que pour le caractère. Lorsque Óláfr eut passé l'hiver en Islande et que vint le printemps, le père et le fils discutèrent de leurs projets. « Je voudrais, Óláfr, dit Höskuldr, que l'on te cherche un parti et que tu reprennes ensuite le domaine de ton père adoptif à Goddastadir. Il y a là encore de grandes propriétés. Tu ferais ensuite prospérer ce domaine sous ma surveillance. » Óláfr répondit : « Je n'ai guère réfléchi à cela jusqu'ici. Je ne sais pas où se trouve la femme que la bonne chance me ferait épouser. Tu peux penser aussi que j'ai quelque ambition en fait de mariage. Je sais bien aussi que tu n'auras pas parlé de cela avant d'avoir réfléchi à quelqu'un. » Höskuldr dit : « Tu devines juste. Il y a un homme qui s'appelle Egill. Il est fils de Grímr le Chauve. Il habite à Borg dans le Borgarfjördr. Il a une fille qui s'appelle Thorgerdr. C'est cette femme que j'ai l'intention de demander pour toi, car c'est là le meilleur parti de tout le Borgarfjördr et même d'ailleurs. Il serait très bon aussi que tu augmentes ta puissance en te liant par alliance avec les gens des Mýrar[1]. » Óláfr répondit : « Je m'en remettrai à ta prévoyance là-dessus et ce parti est bien à mon gré, s'il se pouvait que le mariage se fasse. Mais tu peux t'attendre, père, si cette demande est faite et qu'elle ne soit pas acceptée, à ce que cela me déplaise fort. » Höskuldr dit : « Nous allons entreprendre de présenter cette requête. » Óláfr le pria d'en décider. On en vint au moment du thing. Höskuldr se prépara à partir de chez lui avec grande quantité de gens. Óláfr, son fils,

fut du voyage avec lui. Ils montèrent leurs baraquements. Il y avait là quantité de gens. Egill Skalla-Grímsson était au thing. Tous ceux qui voyaient Óláfr disaient combien c'était un bel homme de noble apparence. Il portait de belles armes et de beaux habits.

CHAPITRE XXIII

On dit qu'un jour, le père et son fils, Höskuldr et Óláfr, quittèrent leur baraquement et allèrent trouver Egill. Celui-ci leur fit bel accueil car Höskuldr et lui se connaissaient bien pour s'être parlé souvent. Höskuldr fit donc sa demande en mariage pour Óláfr et demanda la main de Thorgerdr. Elle était là également, au thing. Egill fit bon accueil à ces propos, disant avoir entendu dire du bien du père et du fils. « Je sais aussi, Höskuldr, dit Egill, que tu es un homme de grande famille et de grande valeur, et Óláfr est renommé à cause de son voyage. Il n'est pas étrange non plus que de tels hommes soient ambitieux pour leur mariage, car ni la parentèle ni la beauté ne lui font défaut. Pourtant, on va en discuter avec Thorgerdr, car il n'est pas question qu'un homme épouse Thorgerdr sans son consentement. » Höskuldr dit : « Je voudrais, Egill, que tu parles de cela avec ta fille. » Egill déclara qu'il en serait ainsi. Il alla trouver Thorgerdr, et ils eurent un entretien. Egill dit alors : « Il y a un homme qui s'appelle Óláfr et qui est fils de Höskuldr, il est plus renommé que quiconque. Höskuldr, son père, a fait une demande en mariage de la part d'Óláfr et a demandé ta main. Je m'en suis remis à ta décision. Je voudrais maintenant connaître ta réponse. Mais il nous semble qu'il conviendrait de faire bon accueil à telle demande, car ce parti est fort noble. » Thorgerdr répondit : « Je t'ai entendu dire que c'était moi que tu aimais le mieux de tes enfants ; mais voici que cela me paraît faux, si tu veux me donner en mariage à un fils de serve, quand bien même il serait beau et très élégant. » Egill dit : « Tu n'es pas aussi bien renseignée là-dessus que sur autre chose ; n'as-tu pas entendu dire qu'il est fils de la fille de Mýrkjartan, roi des Irlandais ? Il est de bien

meilleure famille du côté de sa mère que de celui de son père, lequel serait pourtant très honorable pour nous. » Thorgerdr ne voulut pas se laisser convaincre. Ils cessèrent donc cette conversation, chacun restant sur ses positions.

Le lendemain, Egill alla au baraquement de Höskuldr, qui lui fit bel accueil. Ils entrèrent en conversation. Höskuldr demanda comment s'était passée la demande en mariage. Egill exprima son mécontentement, disant comment tout s'était passé. Höskuldr dit que les choses prenaient mauvaise tournure, « mais j'estime que tu as bien agi ». Óláfr n'assistait pas à leur entretien. Après cela, Egill s'en alla. Óláfr demanda alors comment se passait la demande en mariage. Höskuldr dit que les choses prenaient mauvaise tournure à cause d'elle. Óláfr dit : « Il en va maintenant, père, comme je te l'avais dit : qu'il me déplairait fort d'être reçu par des propos déshonorants. Tu étais plus affirmatif quand nous avons parlé de cela. Je vais faire en sorte qu'on n'en reste pas là. Ce que l'on dit est vrai aussi, que le loup mange volontiers la proie d'autrui[1]. Et l'on va aller tout de suite au baraquement d'Egill. » Höskuldr lui dit d'en décider. Óláfr était équipé ainsi : il portait les vêtements d'écarlate que le roi Haraldr lui avait donnés. Il avait en tête heaume doré et à la main l'épée ornementée dont le roi Mýrkjartan lui avait fait cadeau.

Donc Höskuldr et Óláfr allèrent au baraquement d'Egill. Höskuldr marchait en tête et Óláfr suivait. Egill leur fit bel accueil et assit Höskuldr à côté de lui, mais Óláfr resta debout, regardant alentour. Il vit une femme assise sur l'estrade dans le baraquement[2]. Elle était belle, imposante et bien vêtue. Il pensa que ce devait être Thorgerdr, fille d'Egill. Il alla à l'estrade et s'assit à côté d'elle. Thorgerdr salua cet homme et demanda qui il était. Óláfr lui dit son nom et celui de son père : « Tu dois trouver bien hardi un fils de serve s'il ose s'asseoir à côté de toi dans l'intention de te parler. » Thorgerdr répondit : « Tu penses sans doute avoir accompli de plus hauts exploits que de parler à des femmes. » Puis ils se mirent à converser et s'entretinrent tout ce jour-là. Les autres n'entendirent pas leur conversation. Et avant qu'ils ne cessent leur entretien, ils firent venir Egill et Höskuldr. On se remit alors à discuter la proposition de mariage d'Óláfr. Alors, Thorgerdr se rangea aux avis de son père. L'affaire

fut facilement conclue et les fiançailles eurent lieu aussitôt. On fit grand honneur aux gens du Laxárdalr car ce fut chez eux que la mariée devait être conduite[1]. Les noces furent fixées à Höskuldsstadir sept semaines avant la fin de l'été.

Après cela, Egill et Höskuldr se quittèrent, le père et le fils allèrent chez eux à Höskuldsstadir et y restèrent en été, tout fut tranquille. Puis on prépara le festin à Höskuldsstadir et rien ne fut épargné, il y avait des provisions en suffisance. Les invités arrivèrent au moment fixé. Les gens du Borgarfjördr avaient quantité de monde. Il y avait là Egill et Thorsteinn, son fils. La mariée était aussi du voyage avec une troupe choisie du district. Höskuldr aussi avait quantité de gens. Le banquet fut magnifique; les gens reçurent des cadeaux à leur départ. Óláfr donna à Egill l'épée qui lui venait de Mýrkjartan et ce présent rendit Egill tout joyeux. Il ne se passa rien de notable et les gens retournèrent chez eux.

CHAPITRE XXIV

Óláfr et Thorgerdr restèrent à Höskuldsstadir et s'éprirent de grand amour. Il était évident pour tout le monde que c'était une femme très éminente et qui se mêlait peu des affaires d'autrui. Mais quand elle se mêlait de quelque chose, il fallait faire ce qu'elle voulait. Óláfr et Thorgerdr étaient tantôt à Höskuldsstadir, cet hiver-là, tantôt chez le père adoptif d'Óláfr. Au printemps, Óláfr reprit le domaine de Goddastadir. Cet hiver-là, Thórdr Goddi attrapa la maladie qui le mena à la mort. Óláfr lui fit ériger un tertre dans le cap qui s'avance dans la Laxá et qui s'appelle Drafnarnes. Il y a un enclos à côté qui s'appelle Haugsgardr[2]. Puis des gens se groupèrent autour d'Oláfr et il devint un grand chef[3]. Höskuldr n'envia pas cela car il voulait toujours que l'on consulte Óláfr dans toutes les affaires importantes. Le domaine qu'Óláfr possédait dans le Laxárdalr était le plus magnifique qui fût. Il y avait chez Óláfr deux frères qui s'appelaient tous les deux Ánn; l'un était surnommé Ánn le Blanc et l'autre, Ánn le Noir; il y en avait un troisième, Beinir le Fort;

c'étaient les artisans d'Óláfr, tous de vaillants hommes. Thorgerdr et Óláfr eurent une fille qui s'appelait Thurídr[1].

Les terres qui avaient appartenu à Hrappr étaient en friche, comme on l'a écrit précédemment. Óláfr les trouvait bien situées. Une fois, il représenta à son père qu'ils devraient envoyer des gens trouver Trefill pour lui dire qu'Óláfr voulait lui acheter les terres de Hrappsstadir avec les propriétés qui en dépendaient. L'affaire fut aisément faite et le marché fut conclu car Trefill voyait qu'il valait mieux pour lui avoir une corneille dans la main que deux dans la forêt. Ils convinrent qu'Óláfr verserait trois marcs d'argent pour les terres, mais ce n'était pas une affaire aussi avantageuse pour l'un que pour l'autre, car il y avait là des terres vastes et belles et de bon profit; allaient avec de grandes pêcheries de saumon et de phoque; il y avait là aussi de grandes forêts[2]. Un peu au-dessus de Höskuldsstadir, au nord de la Laxá, on avait fait une clairière dans le bois et l'on pouvait presque être sûr que c'était là que le bétail d'Óláfr se rassemblait, que le temps fût beau ou mauvais. Un automne, Óláfr fit construire une ferme dans ce même bois, en utilisant le bois de construction qui fut abattu dans cette forêt, et en partie du bois échoué. Cette ferme était magnifique. Les bâtiments restèrent inhabités en hiver. Au printemps suivant, Óláfr transporta là sa résidence après avoir fait mener son bétail qui était devenu très nombreux, car nul n'était plus riche de bétail sur pied dans le Breidafjördr. Óláfr envoya dire à son père de sortir de sa maison pour regarder son expédition quand il se rendrait à cette nouvelle ferme, et de prononcer des paroles qui lui porteraient chance. Höskuldr dit qu'il en serait ainsi. Óláfr prit alors ses dispositions, faisant marcher en tête ses moutons qui étaient le plus farouches; suivaient les vaches à lait; puis les bœufs; les bêtes de somme venaient en dernier lieu. On avait placé des hommes avec ce bétail de telle sorte qu'aucune bête ne s'écarte du chemin. La tête du convoi était arrivée à la nouvelle ferme, qu'Óláfr sortait tout juste de l'enclos de Goddastadir et il n'y avait pas d'intervalle dans le convoi. Höskuldr était sorti avec les gens de sa maison. Il dit alors qu'Óláfr, son fils, serait bienvenu et aurait bonne chance dans cette nouvelle demeure « et j'ai le pressentiment que l'on se souviendra longtemps de son nom ». Jórunn, la maîtresse de maison,

répondit : « Le fils de la serve est assez riche pour que l'on se souvienne de son nom. » Presque en même temps que les domestiques déchargeaient les chevaux, Óláfr entra dans l'enclos. Alors, il prit la parole : « On va maintenant satisfaire votre curiosité, vous qui avez constamment discuté cet hiver pour savoir comment cette ferme s'appellera. Elle s'appellera Hjardarholt[1]. » En raison des événements qui venaient de se produire, on pensa que c'était bien trouvé.

Óláfr s'installa donc à Hjardarholt; ce fut bientôt une magnifique demeure. Il n'y manquait rien non plus. L'honneur d'Óláfr s'accrut fort; beaucoup de choses en étaient cause; Óláfr était fort populaire, car lorsqu'il s'occupait des affaires des gens, tout le monde était content de son lot. Son père le tenait en grand honneur. Óláfr tirait grande puissance aussi de ses liens avec les gens des Mýrar. On estimait que c'était le plus noble des fils de Höskuldr.

Le premier hiver qu'Óláfr passa à Hjardarholt, il avait beaucoup de serviteurs et d'ouvriers; le travail fut réparti entre les domestiques. L'un gardait les bœufs, l'autre les vaches. L'étable était dans la forêt, pas très près de la ferme. Un soir, l'homme qui gardait les bœufs vint trouver Óláfr et lui demanda de trouver quelqu'un d'autre pour garder le bétail « et donne-moi un autre travail ». Óláfr répondit : « Je veux que tu gardes le même travail. » Il dit qu'il préférait s'en aller. « Tu trouves qu'il y a quelque chose qui ne va pas, dit Óláfr, je vais aller ce soir avec toi quand tu rentreras les bêtes, et si je trouve quelque excuse à ta conduite, je ne te blâmerai pas, sinon, tu t'en ressentiras. » Óláfr saisit sa lance incrustée d'or, qui lui venait du roi, partit de chez lui avec le domestique. Il y avait un peu de neige sur le sol. Ils arrivèrent à l'étable : elle était ouverte. Óláfr dit au domestique d'entrer « je vais chasser le bétail vers toi et tu l'attacheras ». Le domestique alla aux portes de l'étable. Óláfr n'eut pas le temps de réagir, que l'homme lui sautait dans les bras. Óláfr demanda pourquoi il se conduisait avec tant de couardise. Il répondit : « Il y a Hrappr qui se tient aux portes de l'étable et il veut m'attraper et j'en ai assez de lutter contre lui. » Óláfr alla alors aux portes et lui assena un coup de sa lance. Hrappr saisit des deux mains la douille du fer de la lance et l'arracha d'une torsion, si bien

que le manche se rompit aussitôt. Óláfr voulut alors se précipiter sur Hrappr, mais celui-ci s'enfonça sous terre, là où il était apparu. Ils se quittèrent là. Óláfr avait le manche et Hrappr, le fer. Après cela, Óláfr et l'homme attachèrent le bétail puis allèrent à la maison. Óláfr dit au domestique qu'il ne l'accuserait pas pour ses récriminations. Le lendemain matin, Óláfr sortit de chez lui et se rendit à l'endroit où Hrappr avait été inhumé sous un tas de pierres : il fit creuser. Hrappr gisait là, encore non décomposé. Óláfr trouva sa lance. Puis il fit faire un bûcher : Hrappr fut brûlé sur ce bûcher et ses cendres furent transportées au large dans la mer. À partir de là, il ne fut plus fait de mal à personne par les retours du fantôme de Hrappr.

CHAPITRE XXV

Il faut parler maintenant des fils de Höskuldr. Thorleikr Höskuldsson avait été un grand voyageur et il avait fréquenté de nobles gens dans ses voyages de commerce avant de se fixer dans sa ferme ; on le tenait pour un homme remarquable. Il avait aussi été en expéditions vikings et y avait donné d'excellentes preuves de sa vaillance. Bárdr Höskuldsson aussi avait été voyageur, il était bien estimé partout où il arrivait, car c'était le meilleur des braves et il était modéré en toute chose. Bárdr se maria et épousa une femme du Breidafjördr qui s'appelait Ástrídr ; elle était d'excellente famille. Le fils de Bárdr s'appelait Thórarinn et sa fille, Gudný qu'épousa Hallr, fils de Víga-Styrr, et d'eux descend une grande famille[1].

Hrútr Herjólfsson affranchit un de ses esclaves qui s'appelait Hrólfr, y ajoutant quelques biens et une demeure à la limite de ses terres et de celles de Höskuldr ; ces limites étaient si rapprochées que les gens de Hrútr n'y avaient pas pris garde et qu'on avait installé l'affranchi sur les terres de Höskuldr. Il y gagna bientôt beaucoup d'argent. Höskuldr trouva fort peu à son goût que Hrútr eût installé l'affranchi si près de lui. Il ordonna à l'affranchi de payer pour la terre sur laquelle il habitait, « car elle m'appartient ». L'affranchi alla trouver Hrútr et

lui rapporta tous ces propos. Hrútr lui dit de ne pas en avoir cure et de ne pas verser d'argent à Höskuldr. « Je ne sais pas, dit-il, auquel de nous deux appartient cette terre. » L'affranchi alla donc chez lui et resta dans sa demeure exactement comme avant.

Peu après, sur le conseil de son père, Thorleikr Höskuldsson alla avec quelques hommes à la ferme de l'affranchi, s'empara de lui et le tua, et Thorleikr s'attribua, pour lui et son père, tout le bien qu'avait amassé l'affranchi. Hrútr apprit cela, et la chose lui déplut ainsi qu'à ses fils. Il y en avait beaucoup en âge adulte, et toute cette bande de parents paraissait invincible. Hrútr s'enquit des lois sur cette affaire, pour savoir comment il fallait procéder. Et lorsque cette affaire fut examinée par les gens versés dans la connaissance des lois, cela ne fut guère à l'avantage de Hrútr et des siens, on attacha grande importance au fait que Hrútr avait installé l'affranchi sur les terres de Höskuldr sans la permission de celuici et qu'il y avait fait fructifier son argent; Thorleikr l'avait tué sur les propriétés du père et du fils[1]. Hrútr fut fort mécontent de son lot, mais tout resta cependant en l'état. Après cela, Thorleikr fit faire une ferme à la limite des terres de Hrútr et de Höskuldr: l'endroit s'appelle Kambsnes. Thorleikr habita là un moment, comme on l'a déjà dit[2]. Thorleikr eut un fils de sa femme. Ce garçon fut aspergé d'eau[3], on lui donna un nom, on l'appela Bolli; il fut de bonne heure le plus prometteur des hommes.

CHAPITRE XXVI

Höskuldr Dalla-Kollsson tomba malade dans sa vieillesse; il envoya chercher ses fils et ses autres parents. Lorsqu'ils arrivèrent, Höskuldr dit aux frères Bárdr et Thorleikr: « J'ai pris quelque maladie. J'ai toujours été un homme qui ne tombe pas malade. Je crois que cette maladie me mènera à la mort. Or il se trouve, comme vous le savez, que vous êtes enfants légitimes[4] et que c'est à vous qu'il revient de prendre tout l'héritage après moi. Mais il y a un troisième fils à moi qui n'est pas légitime. Je veux vous demander, à vous, les deux frères, de faire

participer Óláfr à cet héritage et qu'il ait un tiers du bien avec vous. » Bárdr répondit le premier et dit qu'il le ferait, selon la volonté de son père « car j'attends d'Óláfr de l'honneur en tout point, et d'autant plus qu'il sera plus riche ». Alors, Thorleikr dit : « Loin de moi la volonté de donner accès à Óláfr à cet héritage ; il a déjà suffisamment de biens ; tu lui as, père, déjà fait force présents, et depuis bien longtemps, tu as fait la part inégale entre nous autres frères ; ce n'est pas de mon plein gré que je renoncerai à l'honneur pour lequel je suis né[1]. » Höskuldr dit : « Vous ne voudrez pas me priver de mon droit légal de donner douze aurar[2] à mon fils qui est de si grande famille du côté de sa mère. » Thorleikr accepta. Puis Höskuldr fit prendre l'anneau d'or qui lui venait de Hákon — il pesait un marc — et l'épée qu'il tenait du roi et qui valait un demi-marc d'or, il les donna à Óláfr, son fils, avec ses vœux de bonne chance pour lui et ses parents, disant que s'il lui faisait ces souhaits, ce n'était pas qu'il ne sût pas qu'il n'en bénéficiait pas déjà. Óláfr accepta ces objets de prix et dit qu'il courrait le risque de voir comment la chose plairait à Thorleikr. Celui-ci prit la chose en mauvaise part, estimant que Höskuldr avait agi en sous-main contre lui. Óláfr répondit : « Je ne rendrai pas ces objets de prix, Thorleikr, car tu as permis devant témoins que l'on me fasse un tel présent ; je vais courir le risque de voir si je peux le conserver. » Bárdr déclara qu'il se rangeait à l'avis de son père.

Après cela, Höskuldr mourut. Cela fut tenu pour une grande perte, et d'abord par ses fils et tous ses parents et amis. Ses fils firent ériger un magnifique tertre pour lui. On mit peu de biens dans ce tertre auprès de lui. Cela fait, les frères eurent un entretien pour dire qu'ils devaient préparer un festin de funérailles pour leur père, car telle était la coutume à cette époque[3]. Alors, Óláfr dit : « Il me semble que l'on ne peut se mettre à préparer ce banquet si rapidement, s'il doit être aussi magnifique que nous l'estimerions séant ; l'automne est fort avancé maintenant, et il ne sera pas facile de pourvoir au festin ; la plupart des gens qui ont un long chemin à faire vont trouver cela difficile en automne, et l'on peut s'attendre à ce que beaucoup ne viennent pas de ceux dont nous voudrions surtout qu'ils soient présents. Je vais vous proposer d'inviter les gens à ce festin lors du thing cet été. Je

contribuerai pour un tiers aux frais. » Les frères acceptèrent et Óláfr s'en alla chez lui. Thorleikr et Bárdr répartirent le bien entre eux; le patrimoine foncier échut à Bárdr, car beaucoup de gens y encouragèrent, Bárdr étant le plus populaire des deux. À Thorleikr échurent surtout les biens meubles. Les rapports étaient bons entre les frères Óláfr et Bárdr, mais plutôt tendus entre Óláfr et Thorleikr. L'hiver passa et l'été arriva, et l'on en vint au moment du thing. Les fils de Höskuldr se préparèrent à y aller; il devint bientôt évident qu'Óláfr prendrait la tête de ses frères. Et quand ils arrivèrent au thing, ils installèrent leurs baraquements et les équipèrent bien et courtoisement.

CHAPITRE XXVII

On dit qu'un jour, alors que l'on allait au Lögberg, Óláfr se leva et réclama le silence, puis dit d'abord aux gens le décès de son père : « Il y a ici à présent beaucoup de ses parents et amis. La volonté de mes frères est que je vous invite au festin de funérailles pour Höskuldr, notre père, vous tous qui êtes godordsmenn[1] car la plupart d'entre vous qui êtes les plus puissants étiez unis à lui par alliance; on fera savoir aussi qu'aucun des hommes les plus importants ne repartira sans cadeau. En outre, nous voulons inviter les boendr et quiconque voudra accepter, riche et pauvre. La fête aura lieu à Höskuldsstadir et durera un demi-mois, lorsque l'on sera à dix semaines de l'hiver. » Lorsque Óláfr eut terminé son discours, il y eut grands applaudissements et l'on tint cette invitation pour magnifique. Revenu au baraquement, Óláfr fit part de cette intention à ses frères. Ils montrèrent quelque froideur, estimant que c'était en faire trop. Après le thing, ils retournèrent chez eux. L'été passa. Les frères se préparèrent pour le banquet. Óláfr contribua sans rechigner pour un tiers, et le banquet fut pourvu du meilleur. On avait fourni force provisions, car l'on pensait qu'un grand nombre de gens viendraient. Lorsque vint le moment du banquet, on dit que la plupart des hommes d'honneur qui l'avaient promis

vinrent. Cela faisait tant de monde qu'aux dires de la plupart des gens, il n'y en avait pas moins de mille quatre-vingts. Ce banquet vient en second lieu parmi ceux qui furent le plus fréquentés en Islande : l'autre fut celui que les fils de Hjalti donnèrent en festin de funérailles pour leur père; là, il y eut mille quatre cent quarante personnes[1]. Ce banquet fut des plus magnifiques en tout point, les frères en reçurent grand honneur, Óláfr en premier lieu. En fait de cadeaux, Óláfr en fit autant à lui seul que ses deux frères réunis; on en fit à tous les hommes d'honneur. Lorsque la plupart des gens furent partis, Óláfr adressa la parole à Thorleikr, son frère, et dit : « Il se trouve, parent, comme tu le sais, que les rapports n'ont pas été très chaleureux entre nous; or, ce que je voudrais dire, c'est que nous améliorions nos relations de parenté. Je sais qu'il te déplaît que j'aie accepté les objets de prix que mon père m'a donnés au jour de sa mort. Maintenant, si tu t'estimes lésé en cela, je veux, pour te rasséréner, faire ceci : je veux prendre chez moi ton fils pour l'élever[2] et l'on dit que celui qui élève l'enfant d'un autre est le moins important des deux. » Thorleikr fit bel accueil à cette proposition et dit, ce qui était la vérité, que c'était là une offre honorable. Óláfr accueillit donc Bolli, fils de Thorleikr : il avait alors trois hivers. Ils se quittèrent en termes très affectueux et Bolli alla à Hjardarholt chez Óláfr. Thorgerdr le reçut bien. Bolli fut élevé là, et Óláfr et Thorgerdr ne l'aimèrent pas moins que leurs propres enfants.

CHAPITRE XXVIII

Óláfr et Thorgerdr eurent un fils. Ce garçon fut aspergé d'eau et on lui donna un nom. Óláfr le fit appeler Kjartan, d'après Mýrkjartan, le père de sa mère[3]. Bolli et Kjartan étaient à peu près du même âge. Óláfr et Thorgerdr eurent encore d'autres enfants. Leurs fils s'appelaient Steinthórr, Halldórr et Helgi, et le plus jeune, Höskuldr. Leurs filles s'appelaient Bergthóra et Thorbjörg[4]. Tous leurs enfants furent prometteurs en grandissant.

À cette époque-là, Bersi le Duelliste habitait, dans le

Saurboer, la ferme qui s'appelle Tunga. Il alla trouver Óláfr et lui offrit de prendre chez lui son fils Halldórr pour l'élever[1]. Óláfr accepta, et Halldórr alla habiter chez Bersi. Il était alors âgé d'un hiver. Cet été-là, Bersi tomba malade et resta alité longtemps. On dit qu'un jour, alors que les gens étaient aux foins à Tunga, Halldórr et Bersi restèrent tous les deux à la maison. Halldórr était au berceau. Alors, le berceau tomba sous le garçon qui en sortit et atterrit sur le plancher. Bersi ne pouvait intervenir. Alors, il déclama ceci :

1. *Nous gisons tous deux*
En position d'infirmes,
Halldórr et moi,
Nous n'avons pas de forces;
Pour moi, vieillesse en est cause
Mais pour toi, jeunesse,
Toi, tu t'en remettras,
Mais pas moi[2].

Puis des gens arrivèrent et relevèrent Halldórr, et Bersi se remit. Halldórr fut élevé là, ce fut un homme de grande taille et vaillant.

Kjartan, fils d'Óláfr, grandit chez lui à Hjardarholt. Ce fut le plus avenant de visage de tous les hommes qui soient nés en Islande; il avait des traits très marqués et un beau visage, les plus beaux yeux du monde et le teint clair; il avait une grande chevelure, belle comme de la soie et qui retombait en boucles; c'était un homme grand et fort, comme l'avait été Egill, le père de sa mère, ou Thórólfr[3]. Kjartan était mieux fait que personne, en sorte que tous ceux qui le voyaient s'émerveillaient; il était aussi plus habile aux armes que la plupart; il était fort adroit de ses mains également et nageait mieux que personne; dans tous les exercices physiques, il dominait les autres; il était plus humble que personne, et populaire, en sorte que tous les enfants l'aimaient; il était de tempérament joyeux et généreux. C'était Kjartan qu'Óláfr aimait le mieux de tous ses enfants. Bolli, son frère adoptif, était de grande taille; il venait juste après Kjartan pour tous les exercices physiques et les prouesses; il était fort et avenant de visage[4], courtois et très belliqueux, très coquet. Les frères adoptifs s'aimaient beaucoup.

Óláfr demeura dans sa ferme et bon nombre d'hivers passèrent.

CHAPITRE XXIX

On dit qu'un printemps, Óláfr annonça à Thorgerdr qu'il avait l'intention d'aller à l'étranger, « je veux que tu gardes notre domaine et nos enfants ». Thorgerdr déclara que ce n'était guère à son goût, mais Óláfr dit que c'était lui qui déciderait. Il acheta un bateau qui mouillait à l'ouest dans le Vadill. Il s'en alla à l'étranger en été et dirigea son bateau sur le Hördaland. Habitait là, à peu de distance de la côte, un homme qui s'appelait Geirmundr le Vacarme, un homme puissant et riche et un grand viking. Il était fort arrogant, il s'était tenu tranquille un moment, c'était un hirdmadr du jarl Hákon le Puissant. Geirmundr alla au bateau et reconnut rapidement Óláfr, car il avait entendu parler de lui. Il invita Óláfr à venir habiter chez lui avec autant d'hommes qu'il voudrait. Óláfr accepta et alla loger chez lui avec cinq hommes. Les matelots d'Óláfr logèrent là en Hördaland. Geirmundr traita bien Óláfr. Il y avait là une ferme magnifique et beaucoup de monde; il y eut grande liesse pendant l'hiver. Ce dernier s'écoulant, Óláfr expliqua à Geirmundr la raison de sa venue : il voulait se procurer du bois de construction. Il déclara qu'il attacherait grand prix à ce que ce fût du bois de qualité. Geirmundr répondit : « C'est le jarl Hákon qui a les meilleures forêts et je sais à coup sûr que, si tu vas le trouver, elles seront à ta disposition car le jarl fait bon accueil à des gens qui ne sont pas aussi accomplis que toi s'ils vont lui rendre visite. » Au printemps, Óláfr prépara son voyage pour aller trouver le jarl Hákon. Celui-ci le reçut extrêmement bien et lui offrit de rester chez lui aussi longtemps qu'il le voudrait. Óláfr dit au jarl la raison de son voyage : « Je veux vous prier, sire, de nous donner le droit d'abattre du bois de construction dans votre forêt. » Le jarl répondit : « On n'épargnera rien pour que tu charges ton bateau du bois que nous te donnerons, car nous pensons que ce n'est pas chaque jour que des gens d'Islande comme toi viennent nous rendre visite. » Lorsqu'ils se quittèrent, le jarl donna à Óláfr une hache incrustée d'or : c'était un très grand joyau. Ils se quittèrent dans les termes les plus affectueux.

Geirmundr attribua la gestion de ses terres en secret, il avait l'intention de se rendre en Islande en été sur le bateau d'Óláfr. Il avait caché la chose à tout le monde. Óláfr ne s'aperçut de rien avant que Geirmundr ne transporte ses biens sur le bateau d'Óláfr, et cela faisait de grandes richesses. Óláfr dit : « Si je l'avais su avant, tu ne serais pas venu sur mon bateau, car je crois qu'il y a quelques personnes en Islande pour lesquelles il vaudrait mieux qu'elles ne te voient jamais. Mais maintenant que te voici avec tant d'argent, je n'entends pas te chasser comme un chien de voisin[1]. » Geirmundr dit : « Je ne vais pas relever tes propos même si tu parles d'importance, car je n'ai pas l'intention de me faire transporter pour rien. » Óláfr et les siens montèrent à bord et prirent la haute mer. Ils eurent bon vent et abordèrent dans le Breidafjördr. Ils jetèrent la passerelle à l'embouchure de la Laxá. Óláfr fit décharger le bois de son bateau et fit tirer le bateau dans le hangar que son père avait fait faire. Il offrit à Geirmundr de venir loger chez lui. Cet été-là, Óláfr fit faire à Hjardarholt une eldhús[2], la plus grande et la plus belle qu'on ait jamais vue. De célèbres légendes[3] furent dessinées sur les cloisons et sur le plafond; et cela fut si bien exécuté qu'on le trouva bien plus magnifique que s'il y avait eu des tapisseries[4]. Geirmundr se mêlait peu des affaires d'autrui en général, il était bourru avec la plupart des gens. Il était toujours accoutré ainsi : il avait une tunique d'écarlate rouge avec un manteau par-dessus, et un bonnet de peau d'ours sur la tête, une épée à la main. C'était une grande arme, et excellente, aux gardes en dent de morse; elle n'était pas ornée d'argent mais la lame était acérée et il n'y avait jamais de rouille dessus. Il appelait cette épée Fótbítr[5] et elle ne quittait jamais sa main. Il n'y avait que peu de temps qu'il était là que Geirmundr s'éprit de Thúridr, fille d'Óláfr, et il fit sa demande en mariage à Óláfr, mais celui-ci refusa. Ensuite, Geirmundr offrit en sous-main de l'argent à Thorgerdr pour obtenir son consentement. Elle prit cet argent car il était généreusement offert. Puis Thorgerdr soutint cette cause auprès d'Óláfr; elle dit aussi qu'à son avis, leur fille ne serait pas mieux mariée, « car c'est un grand fier-à-bras, riche et généreux ». Alors, Óláfr répondit : « On n'agira pas contre ton gré, en ceci pas plus qu'en autre chose, bien que j'aie plus envie de marier Thurídr à un autre homme. »

Thorgerdr s'en alla, estimant que sa cause avait bien tourné. Elle dit à Geirmundr ce qu'il en était. Celui-ci la remercia de son intervention et de sa fermeté. Geirmundr fit donc sa demande pour la deuxième fois à Óláfr et obtint facilement gain de cause; après cela, Geirmundr se fiança Thurídr, leurs noces devaient avoir lieu à Hjardarholt à la fin de l'hiver. Il y vint beaucoup de monde car l'eldhús était complètement terminée. Il y avait à cette noce Úlfr Uggason qui avait composé un poème sur Óláfr Höskuldsson et sur les légendes qui étaient représentées dans l'eldhús, et il le récita là, à la noce. On appelle ce poème Húsdrápa et il est bien composé[1]. Óláfr récompensa bien ce poème. Il fit aussi de grands cadeaux à tous les hommes importants qui étaient venus. On estima que l'importance d'Óláfr s'était accrue par ce banquet.

CHAPITRE XXX

Les rapports n'étaient pas chaleureux entre Geirmundr et Thúrirdr; cette froideur était réciproque. Geirmundr resta trois hivers chez Óláfr, avant qu'il ait envie de s'en aller et il annonça que Thurídr resterait, ainsi que leur fille qui s'appelait Gróa. Cette petite fille avait alors un hiver. Mais son bien, Geirmundr ne voulut pas le laisser. Cela déplut très fort à la mère et à la fille qui le dirent à Óláfr, mais celui-ci déclara: « Qu'y a-t-il donc, Thorgerdr, le Norvégien n'est-il pas aussi généreux maintenant qu'en automne quand il te demanda d'être notre parent par alliance? » Elles ne parvinrent à rien avec Óláfr car c'était un homme pacifique en toute chose; il dit aussi que la petite fille resterait là jusqu'à ce qu'elle ait appris à se tirer d'affaire en ce monde. Lorsque Geirmundr le quitta, Óláfr lui donna le bateau marchand avec tout son gréement. Geirmundr le remercia bien et dit que c'était un présent magnifique. Puis il équipa le bateau et sortit de l'embouchure de la Laxá par léger vent du nord-ouest. Mais le vent tomba quand ils arrivèrent au large devant les îles. Il mouilla un demi-mois près d'Oxnaey sans avoir la chance de partir. À ce moment-là, Óláfr eut un voyage à faire pour s'occuper de son bois échoué. Là-dessus,

Thurídr convoqua des domestiques, leur demandant de l'accompagner. Elle emmena aussi la petite fille; ils étaient dix en tout. Elle fit mettre à l'eau un bac qui appartenait à Óláfr. Elle leur demanda de mettre à la voile et de descendre à la rame le Hvammsfjördr. Lorsqu'ils arrivèrent devant les îles, elle ordonna de mettre à l'eau une barque qui se trouvait dans le bac. Elle monta dans la barque avec deux autres hommes, ordonnant à ceux qui restaient de garder le bateau jusqu'à ce qu'elle revînt. Elle prit la petite fille dans ses bras et leur ordonna de traverser le courant à la rame jusqu'à ce qu'ils rencontrent le bateau de Geirmundr. Elle sortit une vrille du coffre de proue et la remit à l'un de ses compagnons. Elle lui ordonna d'aller à la barque du knörr [de Geirmundr] et d'y forer un trou en sorte qu'elle fût inutilisable s'ils avaient besoin de s'en servir rapidement. Puis elle se fit transporter à terre, la petite fille dans les bras. C'était au lever du soleil. Elle franchit la passerelle et passa dans le bateau. Tout le monde était endormi. Elle alla au hamac[1] dans lequel dormait Geirmundr. L'épée Fótbítr était suspendue au crochet du hamac. Thurídr plaça la petite fille Gróa dans le hamac, saisit Fótbítr et l'emporta. Puis elle sortit du bateau et alla à ses compagnons. Et voilà que la petite fille se mit à pleurer. Cela réveilla Geirmundr qui s'assit, reconnut l'enfant et pensa savoir la cause de tout cela. Il se leva d'un bond, voulut saisir son épée et ne la trouva pas, comme on pouvait s'y attendre. Il alla au bordage et vit Thurídr et ses compagnons s'éloigner du bateau à la rame. Il appela ses hommes, leur ordonna de sauter dans la barque et de ramer à leur poursuite. C'est ce qu'ils firent, mais ils avaient fait peu de chemin qu'ils découvrirent qu'un flot noir comme le charbon déferlait sur eux. Ils rebroussèrent chemin jusqu'au bateau. Alors, Geirmundr héla Thurídr et lui demanda de revenir et de lui remettre l'épée Fótbítr « et prends ta fille et emporte avec elle autant d'argent que tu en voudras ». Thurídr dit : « Tiens-tu donc tant à avoir cette épée ? » Geirmundr répondit : « Je donnerais beaucoup d'argent plutôt que de préférer me passer de cette épée. » Elle dit : « Alors, tu ne l'auras jamais; tu t'es conduit lâchement en bien des points à notre égard; nous allons nous quitter maintenant. » Alors Geirmundr dit : « Tu ne retireras aucune chance de garder cette épée. » Elle déclara qu'elle s'y ris-

querait. « Alors, je jette ce sort, dit Geirmundr, que cette épée causera la mort, la plus monstrueuse, dans votre famille, de l'homme dont vous déplorerez le plus la perte. »

Après cela, Thurídr alla à Hjardarholt. Óláfr était également rentré et n'apprécia guère son intervention. Tout fut tranquille pourtant. Thurídr donna à Bolli, son parent, l'épée Fótbítr car elle ne l'aimait pas moins que ses propres frères. Bolli porta longtemps ensuite cette épée. Après cela, Geirmundr et ses gens eurent bon vent. Ils prirent la mer et arrivèrent en Norvège en automne. Une nuit, ils donnèrent sur un écueil devant Stadr; Geirmundr sombra ainsi que tout son équipage. Et l'on finit ici de parler de Geirmundr.

CHAPITRE XXXI

Óláfr Höskuldsson siégeait dans sa demeure avec grand honneur, comme on l'a écrit précédemment. Il y avait un homme qui s'appelait Gudmundr, fils de Sölmundr. Il habitait à Ásbjarnarnes, au nord, dans le Vídidalr. C'était un homme riche. Il demanda en mariage Thurídr et l'obtint avec beaucoup de biens. Thurídr était une femme avisée, hautaine et très imposante. Leurs fils s'appelèrent Hallr, Bardi, Steinn et Steingrímr; leurs filles s'appelèrent Gudrún et Ólöf[1].

Thorbjörg, fille d'Óláfr, était une femme très belle et forte; elle fut surnommée Thorbjörg la Grosse et fut mariée à l'ouest dans le Vatnsfjördr à Ásgeirr fils de Knöttr; c'était un noble homme. Leur fils fut Kjartan, père de Thorvaldr, père de Thórdr, père de Snorri, père de Thorvaldr. De là vient la famille des gens du Vatnsfjördr. Puis, Vermundr fils de Thorgrímr épousa Thorbjörg; leur fille fut Thorfinna qu'épousa Thorsteinn fils de Kuggi[2]. Bergthóra, fille d'Óláfr, fut mariée dans l'ouest, dans le Djúpafjördr, à Thórhallr le Godi, fils d'Oddi fils d'Ýrr[3]. Leur fils fut Kjartan, père de Sturla l'artisan; il fut le père adoptif de Thórir fils de Gils, père de Sturla[4].

Óláfr le Paon avait du bétail sur pied de grand prix. Il

possédait un bœuf excellent, qui s'appelait Harri[1], de couleur gris pommelé, plus gros que toute autre bête. Il avait quatre cornes; deux étaient grandes et belles, la troisième montait droit en l'air, la quatrième lui sortait du front et lui descendait devant les yeux: elle lui servait de brise-glace; il grattait du pied comme un cheval. Un hiver de grand froid, il sortit de Hjardarholt et alla à l'endroit qui s'appelle Harrastadir[2], dans le Breidafjardardalr. Là, il déambula pendant l'hiver avec seize autres bêtes et leur trouva de l'herbe à tous. Au printemps, il revint à la maison dans les pâturages qui s'appellent Harraból[3], dans les terres de Hjardarholt. Lorsqu'il eut dix-huit hivers, son brise-glace tomba de sa tête et ce même automne, Óláfr le fit abattre. La nuit suivante, Óláfr rêva qu'une femme venait à lui: elle était de grande taille et fâchée. Elle prit la parole: « Dors-tu? » Il dit qu'il était éveillé. La femme dit: « Tu dors, mais cela revient au même. Tu as fait mourir mon fils et tu l'as fait venir à moi méconnaissable. Pour cette raison, il te reviendra de voir ton fils tout ensanglanté sur mes instigations. Et je choisirai pour cela celui dont je sais que la perte te sera le plus sensible. » Puis elle disparut. Óláfr se réveilla et crut voir la silhouette de la femme. Il fut très frappé de ce rêve et le dit à ses amis, mais on ne l'interpréta pas de façon qui le satisfît. Il estimait que ceux qui en parlaient le mieux étaient ceux qui disaient que ce n'était qu'un simulacre de rêve qui lui était apparu là[4].

CHAPITRE XXXII

Il y avait un homme qui s'appelait Ósvífr et qui était fils de Helgi, fils d'Óttarr, fils de Björn le Norvégien, fils de Ketill au nez plat, fils de Björn du Ru. La mère d'Ósvífr s'appellait Nidbjörg, dont la mère était Kadlín, fille de Hrólfr Marche-à-Pied, fils de Thórir aux bœufs; celui-ci était un noble hersir du Vík à l'est. Il était surnommé ainsi parce qu'il possédait trois îles avec quatre-vingts bœufs dans chacune. Il donna une de ces îles, et les bœufs avec, au roi Hákon et ce présent fut très renommé.

Ósvífr était un homme d'une grande sagesse; il habitait à Laugar dans le Saelingsdalr[5]. La ferme de Laugar se

trouve au sud[1] de la Saelingsdalsá, en face de Tunga. Sa femme s'appelait Thórdís, fille de Thjódólfr le Bas[2]. Leur fils s'appelait Óspakr, le deuxième Helgi, le troisième Vandrádr, le quatrième Torrádr, le cinquième Thórólfr[3]; c'étaient tous de vaillants hommes. Leur fille s'appelait Gudrún; c'était la plus belle des femmes qui aient grandi en Islande, à la fois en apparence et en sagacité. Gudrún était une femme courtoise, en sorte qu'en ce temps-là, tout ce que les autres femmes portaient en fait de parures semblait colifichets enfantins auprès de ce qu'elle mettait. C'était la plus habile des femmes et la plus éloquente. Elle était libérale.

Logeait chez Ósvífr une femme qui s'appelait Thórhalla, surnommée la Bavarde. Elle était un peu apparentée à Ósvífr. Elle avait deux fils. L'un s'appelait Oddr et l'autre, Steinn. C'étaient des hommes vigoureux et c'étaient surtout eux qui entretenaient la maison d'Ósvífr. Ils étaient bavards, comme leur mère, et impopulaires. Pourtant, ils avaient le soutien des fils d'Ósvífr.

Habitait à Tunga un homme qui s'appelait Thórarinn, fils de Thórir le Riche[4]; c'était un excellent bóndi. Thórarinn était un homme de grande taille et fort; il possédait de bonnes terres, mais peu de bétail. Ósvífr voulut lui acheter des terres, car il en manquait mais il avait beaucoup de bétail sur pied. Il se fit qu'Ósvífr acheta à Thórarinn toute la partie de ses terres qui va de Gnúpuskörd et longe la vallée des deux côtés jusqu'à Stakkagil : ce sont de bonnes terres et riches. Il y menait son bétail pendant l'été[5]. Il avait toujours de nombreux domestiques. Leur train de vie était des plus imposants.

À l'ouest dans le Saurboer, il y a une ferme qui s'appelle Hóll; habitaient là trois parents par alliance. Thorkell le Chiot et Knútr étaient frères, des hommes de grande famille. Partageait leur demeure leur beau-frère qui s'appelait Thórdr : on l'appelle d'après sa mère, fils d'Ingunn; le père de Thórdr était Glúmr fils de Geiri[6]. Thórdr était un bel homme et vaillant, accompli et grand chicaneur. Thórdr avait épousé la sœur de Thorkell et de Knútr, qui s'appelait Audr; ce n'était pas une belle femme, ni accomplie. Thórdr ne l'aimait guère. Il s'était marié surtout pour la fortune, car il y avait là de grands biens. Leur ferme prospéra après que Thórdr vint la diriger avec eux.

CHAPITRE XXXIII

Gestr fils d'Oddleifr habitait dans l'ouest, dans le Bardaströnd, à Hagi. C'était un grand chef et un sage, qui prédisait force choses, il vivait en bonne intelligence avec tous les hommes les plus importants et beaucoup venaient lui demander conseil[1]. Chaque été, il allait au thing et logeait toujours à Hóll. Il se trouva qu'une fois que Gestr allait au thing, il logea à Hóll. Le matin, il se prépara de bonne heure car le chemin était long. Il avait l'intention d'être le soir à Thykkvaskógr chez Ármódr, son beau-frère qui avait épousé Thórunn, sœur de Gestr; leurs fils étaient Örnólfr et Halldórr. Gestr quitta donc le Saurboer dans la journée et chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive aux bains du Saelingsdalr où il s'attarda un moment. Gudrún vint aux bains et fit bel accueil à Gestr, son parent. Gestr lui souhaita la bienvenue, ils se mirent à converser, ils étaient tous les deux avisés et loquaces. La journée s'écoulant, Gudrún dit: « Je voudrais, parent, que tu viennes chez nous ce soir avec toute ton escorte; c'est aussi la volonté de mon père, encore que c'est à moi qu'il fasse l'honneur de transmettre cette commission, et nous voudrions en outre que tu loges là chaque fois que tu vas vers l'ouest ou en reviens. » Gestr fit bon accueil à ces propos et dit que c'était une généreuse invitation, mais il déclara pourtant qu'il chevaucherait comme il en avait eu l'intention. Gudrún dit: « J'ai fait beaucoup de rêves cet hiver, mais il y en a quatre qui me causent grande inquiétude, et personne ne les a interprétés à mon gré; je ne demande pas, d'ailleurs, qu'on les interprète à mon goût. » Gestr dit alors: « Dis tes rêves; il se peut que nous en tirions quelque chose. »

Gudrún dit: « Il me semblait me trouver dehors auprès d'un ruisseau, j'avais sur la tête une coiffe recourbée[2] et je trouvais qu'elle m'allait mal, j'aurais préféré en changer, mais beaucoup de gens me représentaient que je ne devais pas le faire. Mais je n'écoutai pas, j'arrachai la coiffe de ma tête et la jetai dans le ruisseau — et ce rêve ne dura pas davantage. » Et Gudrún dit encore: « Le début de mon deuxième rêve, c'est qu'il me semblait me trouver près

d'un lac; j'avais l'impression de porter un anneau d'argent au bras et je trouvais qu'il m'allait remarquablement bien et qu'il m'appartenait. Cela me paraissait être un très grand trésor et j'avais l'intention de le posséder longtemps. Et au moment où je m'y attendais le moins, l'anneau glissa de mon bras et tomba dans le lac, et je ne le vis plus. Cette perte me parut plus grande que je n'aurais pu le dire, bien que ce ne fût qu'un bijou que j'avais perdu là. Puis je me suis réveillée. » Gestr répondit seulement : « Ce rêve n'en est pas moins important. » Gudrún dit encore : « Mon troisième rêve, c'est qu'il me semblait avoir un anneau d'or au bras, j'avais l'impression qu'il m'appartenait et que la perte du premier avait été réparée. L'idée me vint que je jouirais de la possession de cet anneau plus longtemps que du précédent. Ce n'est pourtant pas parce que l'or est plus précieux que l'argent que ce bijou me paraissait mieux convenir. Puis j'eus l'impression que je tombais, je voulais me soutenir du bras, l'anneau d'or rencontra une pierre et se brisa en deux morceaux, et il me sembla que du sang coulait des deux morceaux. Ce qu'il me fallait supporter me parut plutôt douleur que perte : quand j'examinai les morceaux, l'idée me vint qu'il y avait une paille dans l'anneau et alors, je vis qu'il y avait plusieurs pailles. Pourtant, il me semblait qu'il serait resté entier si j'en avais pris meilleur soin. Et ce rêve ne dura pas davantage. » Gestr répondit : « L'intérêt de ces rêves ne décroît pas. » Et Gudrún dit encore : « Mon quatrième rêve, c'est qu'il me sembla avoir sur la tête un heaume d'or tout incrusté de pierres précieuses. J'avais l'impression que ce joyau m'appartenait. Ce qui me paraissait surtout ennuyeux, c'est qu'il était passablement lourd, car je pouvais à peine le porter et je penchais la tête. Je n'en accusais pourtant pas le heaume et je n'avais pas l'intention de m'en séparer. Toutefois, il glissa de ma tête et tomba dans le Hvammsfjördr, après quoi je me réveillai. Voilà, je t'ai dit tous mes rêves. »

Gestr répondit : « Je vois clairement ce que sont ces rêves, mais tu vas trouver la chose bien monotone, car je vais les interpréter tous presque de la même façon. Tu épouseras quatre maris, et je m'attends à ce que, lorsque tu auras épousé le premier, tu ne prennes pas cela pour un mariage d'amour. Lorsque tu estimais avoir une grande coiffe sur la tête et que tu trouvais qu'elle t'allait

mal, c'est que tu l'aimerais peu, et lorsque tu as ôté la coiffe de ta tête et que tu l'as jetée dans le lac, c'est que tu le quitteras. C'est pour cela que l'on appelle " jeter à la mer " le fait d'abandonner ce qui vous appartient sans rien recevoir en échange. » Et Gestr dit encore : « Ton deuxième rêve, c'est qu'il te semblait avoir un anneau d'argent au bras ; c'est que tu seras mariée une deuxième fois à un excellent homme. Lui, tu l'aimeras beaucoup et en jouiras un bref moment ; je ne serais pas surpris que tu le perdes par noyade et je ne tire rien de plus de ce rêve. Ton troisième rêve, c'est qu'il te semblait avoir un anneau d'or au bras. C'est que tu épouseras un troisième mari. Ce n'est pas parce que le métal t'a paru plus rare et précieux que ce mari aura plus de valeur, mais j'ai bien le pressentiment que c'est vers cette époque qu'aura lieu le changement de religion[1] et ce mari que tu épouseras aura adopté la religion dont nous pensons qu'elle est bien plus sublime[2]. Et lorsqu'il t'a semblé que cet anneau se brisait, en partie par ta faute, et que tu as vu du sang sortir des morceaux, c'est que ton mari sera tué. C'est alors que tu verras le mieux les défauts qu'il y avait dans ce mariage. » Et Gestr dit encore : « Ton quatrième rêve, c'est quand tu as cru avoir sur la tête un heaume d'or incrusté de pierres précieuses et qu'il t'a paru pesant. C'est que tu épouseras ton quatrième mari. Ce sera un très grand chef et il te sera un heaume de terreur[3]. Et quand il t'a semblé qu'il glissait dans le Hvammsfjördr, c'est que ce même fjord se trouvera sur son chemin au dernier jour de sa vie. Je ne tire rien de plus de ce rêve. »

Gudrún était rouge comme sang tandis que les rêves étaient interprétés ; mais elle ne dit mot tant que Gestr n'eut pas conclu ses propos. Alors, elle dit : « Tu aurais fait de plus belles prophéties si je t'en avais prié, mais sois remercié d'avoir interprété ces rêves. Mais si tout cela doit s'accomplir, cela donne fort à penser. » Elle offrit de nouveau à Gestr de rester pour ce jour-là, disant que lui et Ósvífr auraient beaucoup de choses avisées à dire. Il répondit : « Je vais m'en aller, comme je l'ai dit. Mais tu feras mes salutations à ton père et rapporte-lui mes paroles : le moment viendra où il y aura moins loin entre nos demeures, à lui et à moi, et il nous sera facile alors de converser, s'il nous est permis de le faire[4]. »

Puis Gudrún alla chez elle et Gestr s'en alla et rencon-

tra un domestique d'Óláfr près de l'enceinte du pré clos. Celui-ci offrit à Gestr de venir à Hjardarholt, sur le message d'Óláfr. Gestr déclara qu'il voulait aller trouver Óláfr dans la journée, mais qu'il logerait à Thykkvaskógr. Le domestique retourna aussitôt à la maison et dit à Óláfr ce qu'il en était. Óláfr fit amener un cheval et il alla à la rencontre de Gestr avec quelques hommes. Ils se rencontrèrent près de la Ljá. Óláfr lui souhaita la bienvenue et lui offrit de descendre chez lui avec toute son escorte. Gestr le remercia de l'invitation et déclara qu'il irait à la ferme voir sa demeure, mais qu'il logerait chez Ármódr. Gestr resta un petit moment, regardant cependant un peu partout dans la ferme en exprimant sa satisfaction, il dit que l'argent n'avait pas été épargné pour cette ferme. Óláfr raccompagna Gestr en chemin jusqu'à la Laxá. Ce jour-là, les frères adoptifs étaient allés nager; c'étaient surtout les fils d'Óláfr qui dominaient dans ce divertissement. Il y avait beaucoup d'autres jeunes gens des autres fermes qui nageaient. Quand le groupe arriva, Kjartan et Bolli sortirent de l'eau; ils étaient presque habillés quand Gestr et Óláfr survinrent. Gestr regarda un moment ces jeunes gens et dit à Óláfr où étaient Kjartan ainsi que Bolli, puis il désigna du manche de sa lance chacun des fils d'Óláfr en les appelant par leur nom. Or il y avait là beaucoup d'autres très beaux jeunes gens qui étaient sortis de l'eau et qui étaient assis sur la berge à côté de Kjartan et de Bolli. Gestr déclara qu'il ne reconnaissait pas en eux les traits de famille d'Óláfr. Alors, Óláfr dit : « On n'exagère pas sur le compte de ta sagacité, Gestr, si tu reconnais des gens que tu n'as pas vus encore, et je voudrais que tu me dises lequel de ces jeunes hommes sera le plus important. » Gestr répondit : « Il va en aller selon ton affection : c'est Kjartan que l'on tiendra pour le plus important tant qu'il sera en vie. » Puis Gestr fouetta son cheval et s'en alla. Peu après, Thórdr le Bas, son fils[1], poussa son cheval à côté du sien et dit : « Comment se fait-il, père, que tu verses des larmes ? » Gestr répondit : « Il n'est pas nécessaire de le dire mais à quoi bon garder le silence sur ce qui se produira de ton vivant. Mais je ne serais pas surpris que Bolli dispose de la tête de Kjartan et qu'il provoque ainsi sa propre mort, et c'est mauvaise chose que de savoir cela d'hommes aussi excellents. » Puis ils allèrent au thing, lequel fut calme.

CHAPITRE XXXIV

Il y avait un homme qui s'appelait Thorvaldr, fils de Halldórr godi du Garpsdalr. Il habitait Garpsdalr dans le Gilsfjördr, c'était un homme riche, mais pas un héros[1]. À l'althing, il demanda en mariage Gudrún fille d'Ósvífr alors qu'elle avait quinze hivers. On ne refusa pas cette proposition, mais Ósvífr dit pourtant que l'on trouverait à redire au fait que lui et Gudrún n'étaient pas d'égale importance. Thorvaldr se montra accommodant, disant qu'il demandait la femme, pas l'argent. Puis Gudrún fut fiancée à Thorvaldr et Ósvífr décida tout seul du contrat, il fut stipulé que Gudrún administrerait seule leurs biens, dès qu'ils seraient entrés dans le même lit, et non pas pour moitié, que leur ménage dure longtemps ou non. Il devait aussi lui acheter des bijoux de telle sorte que nulle femme aussi riche n'en eût de meilleurs, bien qu'il n'eût pas à amoindrir son domaine à cause d'eux. On quitta donc le thing. Gudrún ne fut pas consultée là-dessus, et elle laissa entendre que cela ne lui plaisait pas, mais tout fut tranquille tout de même. La noce eut lieu à Garpsdalr au cinquième mois de l'été[2]. Gudrún n'aimait guère Thorvaldr et se montra exigeante pour l'achat des bijoux. Il n'y avait pas dans les fjords de l'ouest de bijou si important que Gudrún n'estimât convenable de le posséder et elle manifestait de la haine envers Thorvaldr s'il n'en achetait pas, quelque chers qu'on les estimât. Thórdr fils d'Ingunn se lia d'amitié avec Thorvaldr et Gudrún et demeura longtemps chez eux, et l'on parla d'abondance de l'amour que lui et Gudrún avaient l'un pour l'autre. Il arriva qu'une fois, Gudrún demanda à Thorvaldr de lui acheter un bijou. Thorvaldr dit qu'elle n'avait aucune mesure et lui donna une gifle. Alors, Gudrún dit : « Tu viens de me donner ce qui nous importe fort, à nous autres femmes, et que nous désirons vivement posséder, c'est-à-dire de belles couleurs, et tu as fait en sorte que je cesserai de t'importuner. »

Ce même soir, Thórdr arriva. Gudrún lui dit cet affront et lui demanda comment elle récompenserait cela. Cela fit sourire Thórdr, qui dit : « Je connais un excellent remède

à cela. Fais-lui une chemise à col largement fendu et déclare-toi divorcée d'avec lui à cause de cela[1]. » Gudrún n'objecta rien à cela et ils cessèrent cette conversation. Ce même printemps, Gudrún se déclara divorcée de Thorvaldr et alla chez elle à Laugar. Puis on fit la répartition des biens entre Thorvaldr et Gudrún, elle eut la moitié de tout le bien, et cela faisait maintenant plus qu'auparavant. Ils avaient vécu ensemble deux hivers. Ce même printemps, Ingunn vendit sa terre du Króksfjördr, celle qui, depuis, s'appelle Ingunnarstadir, et s'en alla dans l'ouest dans le Skálmarnes; c'est Glúmr fils de Geiri qui l'avait épousée, comme on l'a déjà écrit. En ce temps-là Hallsteinn le Godi habitait dans le Hallsteinsnes, à l'ouest du Thorskafjördr; c'était un homme puissant et moyennement populaire[2].

CHAPITRE XXXV

Il y avait un homme qui s'appelait Kotkell, qui était arrivé en Islande depuis peu. Sa femme s'appelait Gríma; leurs fils étaient Hallbjörn aux yeux de pierre à lisser[3] et Stígandi. Ces gens étaient des Hébrides. Ils étaient tous très versés dans l'art de la magie et pratiquaient fort le sejdr[4]. Hallsteinn le Godi les accueillit et les installa à Urdir dans le Skálmafjördr, et l'on n'appréciait pas leur voisinage.

Cet été-là, Gestr alla au thing et se rendit en bateau jusqu'au Saurboer, selon sa coutume. Il logea à Hóll dans le Saurboer. Les beaux-frères lui prêtèrent un cheval, comme d'habitude. Thórdr fils d'Ingunn était du voyage avec Gestr et arriva à Laugar dans le Saelingsdalr. Gudrún fille d'Ósvífr alla au thing et Thórdr fils d'Ingunn l'accompagna. Un jour qu'ils traversaient le Bláskógaheidr — le temps était beau — Gudrún dit : « Est-il vrai, Thórdr, qu'Audr, ta femme, est toujours en braies avec une pièce au fond, et qu'elle a des bandes molletières presque jusqu'aux chaussures[5]? » Il déclara ne l'avoir pas remarqué. « Alors, cela doit avoir peu d'importance, dit Gudrún, si tu ne le remarques pas, mais alors, pourquoi l'appelle-t-on Audr aux braies? » Thórdr

dit : « Nous pensons qu'il n'y a pas bien longtemps qu'on l'appelle ainsi. » Gudrún répondit : « Il est plus important pour elle, d'autre part, qu'elle ne conserve plus longtemps ce nom. » Après cela, les gens arrivèrent au thing; il ne s'y passa rien de notable. Thórdr restait longtemps dans le baraquement de Gestr, parlant constamment avec Gudrún. Un jour, Thórdr fils d'Ingunn demanda à Gudrún quelle punition méritait une femme si elle était en braies comme les hommes. Gudrún répondit : « Cette femme qui se comporte comme un homme qui a une chemise si échancrée que l'on voit ses tétins à découvert, mérite, comme lui, en punition, le divorce. » Alors, Thórdr dit : « Est-ce que tu me conseilles de me déclarer séparé d'Audr ici au thing ou dans le district, en faisant cela avec l'approbation de beaucoup de gens, car ceux qui vont se sentir offensés par cela sont des gens orgueilleux? » Un moment après, Gudrún répondit : « Cause de pleutre attend le soir. » Alors, Thórdr se leva d'un bond, alla au Lögberg et prit des témoins de ce qu'il se proclamait séparé d'Audr, donnant pour raison qu'elle se taillait des braies à fond fermé comme les femmes qui s'habillent en hommes[1]. Cela déplut fort aux frères d'Audr, mais tout resta tranquille cependant. Thórdr quitta le thing avec les fils d'Ósvífr. Lorsque Audr apprit cette nouvelle, elle dit :

2. *Ce que vois en vérité,*
C'est que seule suis laissée.

Puis Thórdr se rendit dans l'ouest à Saurboer pour le partage des biens, avec onze hommes, et cela se passa aisément, car Thórdr ne se montra pas regardant sur la façon dont le bien était réparti. Il mena de l'ouest jusqu'à Laugar quantité de bétail. Puis il demanda en mariage Gudrún; cette affaire fut facile à obtenir d'Ósvífr, et Gudrún ne s'y opposa pas. La noce devait avoir lieu à Laugar, dix semaines après le commencement de l'été. Ce banquet fut très magnifique.

Le ménage de Thórdr et de Gudrún fut excellent. La seule raison qui fit que Thorkell le Chiot et Knútr n'intentèrent pas de procès à Thórdr fils d'Ingunn, ce fut qu'ils ne trouvèrent pas de soutien[2].

L'été suivant, les gens de Hóll se rendirent aux pâturages d'été du Hvammsdalr. Audr était au buron. Les gens de Laugar étaient aux pâturages d'été dans le Lambadalr : celui-ci part du Saelingsdalr vers l'ouest. Audr

demanda à l'homme qui gardait le bétail s'il rencontrait souvent le berger de Laugar. Il dit que c'était constamment, comme il était vraisemblable, puisqu'il y avait une colline entre les pâturages. Alors, Audr dit : « Tu vas trouver aujourd'hui le berger de Laugar et il faudra que tu me dises qui sont les gens qui sont à la ferme et qui au buron, et ne tiens que des propos amicaux sur le compte de Thórdr, comme il te sied de le faire. » Le garçon promit de faire comme elle le disait. Et le soir, quand le berger rentra, Audr lui demanda les nouvelles. Le berger répondit : « J'ai appris des nouvelles que tu vas trouver bonnes : il y a un vaste plancher entre les lits de Thórdr et de Gudrún, car elle est au buron et lui s'échine à construire une skáli, et lui et Ósvífr sont tous les deux à la ferme. — Tu as bien espionné, dit-elle, et aie deux chevaux sellés quand les gens iront dormir. » Le berger fit comme elle le demandait, et peu avant le coucher du soleil, Audr monta en selle, et certes, elle était alors en braies. Le berger montait l'autre cheval et c'est à peine s'il pouvait la suivre tant elle pressait la course. Elle chevaucha vers le sud, traversa la lande de Saelingsdalr et ne s'arrêta pas qu'elle ne fût arrivée à la barrière du pré clos de Laugar. Là, elle descendit de cheval et ordonna au berger de garder les chevaux tandis qu'elle irait aux maisons. Elle alla aux portes, le portail était ouvert. Elle entra dans la salle et alla au lit clos où Thórdr était couché et dormait. La porte était fermée, mais le loquet n'était pas mis. Elle pénétra dans le lit clos : Thórdr dormait, allongé sur le dos. Alors, Audr réveilla Thórdr, qui se retourna sur le flanc en voyant que quelqu'un était entré. Elle brandit alors une sax, en déchargea un coup à Thórdr et lui fit une grande blessure : le coup lui arriva sur le bras droit ; il fut blessé aux deux tétins ; elle frappa si fort que la sax s'enfonça dans l'oreiller. Puis Audr s'en alla, sauta en selle et chevaucha jusque chez elle. Thórdr voulut se lever quand il reçut cette blessure, mais cela n'eut pas lieu car la perte de sang l'épuisait. Là-dessus, Ósvífr se réveilla et demanda ce qui se passait, et Thórdr déclara qu'il venait de recevoir quelques blessures. Ósvífr demanda s'il savait qui l'avait frappé, se leva et pansa ses blessures. Thórdr dit qu'il pensait que c'était Audr qui avait fait cela. Ósvífr offrit de chevaucher à sa poursuite, disant qu'elle avait dû venir avec peu de monde et qu'un

châtiment lui conviendrait. Thórdr dit qu'ils n'en feraient rien, qu'elle avait fait ce qu'elle avait à faire.

Audr arriva chez elle au lever du soleil et ses frères demandèrent où elle était allée. Audr répondit qu'elle était allée à Laugar et leur raconta ce qui s'était passé dans son voyage; ils en furent satisfaits et dirent qu'elle en avait fait trop peu. Thórdr resta longtemps blessé, ses blessures à la poitrine se remirent bien, mais son bras ne lui servit jamais plus aussi bien qu'avant. Tout fut tranquille pendant l'hiver. Mais au printemps suivant, Ingunn, mère de Thórdr, vint de l'ouest, de Skálmarnes. Il lui fit bel accueil. Elle déclara qu'elle voulait venir se mettre sous la protection de Thórdr. Elle dit que Kotkell, sa femme et ses fils la tracassaient en lui volant du bétail et en pratiquant la magie, et qu'ils avaient un puissant appui de la part de Hallsteinn le Godi. Thórdr réagit promptement à cette affaire et dit qu'il tirerait raison de ces voleurs, même si Hallsteinn s'y opposait. Il entreprit aussitôt de faire le voyage avec neuf hommes. Ingunn aussi s'en alla vers l'ouest avec lui. Il sortit un bac de Tjaldanes. Puis ils se dirigèrent vers l'ouest jusqu'à Skálmarnes. Thórdr fit transporter sur le bateau tous les biens meubles que sa mère possédait là, et pour le bétail, on le mènerait vers l'intérieur du fjord. Ils étaient à douze en tout sur le bateau; il y avait là Ingunn et une autre femme. Thórdr arriva à la ferme de Kotkell avec neuf hommes; les fils de Kotkell n'étaient pas à la maison. Puis il assigna en justice Kotkell et Gríma et leurs fils pour vol et magie et les poursuivit en proscription. Il intenta ce procès devant l'althing et alla au bateau après cela[1]. Hallbjörn et Stígandi arrivèrent chez eux alors que Thórdr prenait le large, encore qu'à peu de distance de la côte. Kotkell dit alors à ses fils ce qui s'était produit. Les frères en furent furieux, disant qu'on ne les avait pas encore attaqués ouvertement avec autant de haine. Puis Kotkell fit faire un grand échafaudage pour exécuter le sejdr[2]. Ils y montèrent tous. Là, ils chantèrent de la poésie fort élaborée: c'étaient des galdrar[3]. Sur ce, une grande tempête s'éleva. Thórdr fils d'Ingunn et ses compagnons découvrirent, là où ils étaient en mer, que cette tempête était dirigée contre eux. Le bateau fut chassé vers l'ouest devant le Skálmarnes. Thórdr fit preuve de grande vaillance pour sauver le bateau en détresse. Les gens qui étaient sur la

côte virent qu'il jetait tout ce qui avait du poids, hormis les hommes; les gens qui étaient à terre s'attendaient à ce que Thórdr accostât, car il avait dépassé l'endroit où il y avait le plus de récifs. Là-dessus s'éleva près de la côte, à un endroit où personne ne se rappelait qu'il en eût existé auparavant, un brisant qui s'abattit sur le bateau de telle sorte qu'aussitôt il chavira. Thórdr et tous ses compagnons se noyèrent là, et le bateau fut mis en pièces: la quille dériva jusqu'à l'endroit qui s'appelle depuis Kjalarey[1]. Le bouclier de Thórdr dériva jusqu'à l'île qui est appelée Skjaldarey[2]. C'est là que furent rejetés aussitôt les cadavres de Thórdr et de ses compagnons. On érigea un tertre sur leurs cadavres, à l'endroit qui s'appelle depuis Haugsnes[3].

CHAPITRE XXXVI

Ces nouvelles s'apprirent un peu partout et furent blâmées. On estimait que des gens qui exécutaient une magie telle que Kotkell et les siens l'avaient montrée, ne méritaient pas de rester en vie. Gudrún fut très affectée de la mort de Thórdr, elle était enceinte alors et sur le point d'accoucher. Elle mit au monde un garçon; il fut aspergé d'eau et appelé Thórdr.

En ce temps-là, Snorri le Godi habitait à Helgafell. C'était un parent et un ami d'Ósvífr. Gudrún et les siens avaient grande confiance en lui. Snorri le Godi vint à une invitation. Gudrún lui représenta ses malheurs, il déclara qu'il les assisterait dans ce procès quand bon lui semblerait et offrit à Gudrún de prendre son enfant chez lui pour l'élever, afin de la consoler. Gudrún accepta et dit qu'ils s'en remettaient à sa prévoyance. Ce Thórdr-là fut surnommé le Chat, ce fut le père de Stúfr le Scalde[4].

Ensuite, Gestr fils d'Oddleifr alla trouver Hallsteinn le Godi et lui donna le choix entre deux choses: ou bien il chasserait ces magiciens, ou bien il déclara qu'il les ferait mettre à mort « et c'est trop tard tout de même ». Hallsteinn choisit rapidement, il leur ordonna plutôt de s'en aller et de ne se fixer nulle part à l'ouest de la lande des Dalir, disant qu'il serait plus juste qu'ils fussent tués.

Ensuite, Kotkell et les siens s'en allèrent, n'emmenant pas plus de bétail que quatre étalons; le poulain était noir; il était à la fois grand, beau et éprouvé au combat[1]. On ne mentionne rien sur leur expédition avant qu'ils n'arrivent à Kambsnes chez Thorleikr fils de Höskuldr. Il leur proposa d'acheter les chevaux car il voyait que c'étaient des bêtes de grande valeur. Kotkell répondit: « On va mettre une condition à cela: prends les chevaux, mais trouve-moi quelque résidence dans ton voisinage. » Thorleikr dit: « Est-ce qu'alors ces chevaux ne seront pas cher payés, car j'ai entendu dire que vous auriez eu pas mal de querelles ici dans le district? » Kotkell répondit: « Tu dois faire allusion aux gens de Laugar. » Thorleikr dit que c'était vrai. Alors, Kotkell dit: « Pour ce qui est des offenses contre Gudrún et ses frères, les choses ont pourtant une autre tournure que ce qu'on t'a dit. On nous a couverts de calomnies sans raison. Accepte tout de même les chevaux. Tout ce que l'on raconte de toi prouve que nous ne serons pas sans défense devant les gens de cette contrée si nous avons ta protection. » Thorleikr se mit alors à entrer en conversation, et les chevaux lui paraissaient beaux; pour Kotkell, il plaida habilement sa cause. Alors, Thorleikr accepta les chevaux. Il procura une demeure à Kotkell et aux siens à Leidólfsstadir dans le Laxárdalr; il leur fournit aussi du bétail. Les gens de Laugar apprirent cela, et les fils d'Ósvífr voulurent aussitôt attaquer Kotkell et ses fils. Ósvífr dit: « Prenons l'avis de Snorri le Godi et laissons cette besogne à d'autres, car il se passera peu de temps avant que les voisins de Kotkell n'aient des querelles toutes fraîches avec eux, et ce sera, comme il est mérité, Thorleikr qui retirera d'eux le plus de mal; sous peu, beaucoup de ceux qui avaient recherché son amitié seront ses ennemis. Mais je ne vous dissuaderai pas de faire à Kotkell et aux siens tout le mal qu'il vous plaira s'il ne s'en trouve pas d'autres pour les chasser du district ou pour les mettre purement et simplement à mort, quand trois hivers auront passé. » Gudrún et ses frères dirent qu'il en serait ainsi. Kotkell et ses gens ne travaillèrent pas beaucoup, mais ils n'eurent besoin en hiver ni de foin ni de vivres et l'on n'apprécia pas leur façon de vivre. On n'osait pas les déranger à cause de Thorleikr.

CHAPITRE XXXVII

Un été, au thing, alors que Thorleikr était dans son baraquement, un homme de grande taille entra. Il salua Thorleikr qui lui rendit ses salutations et lui demanda son nom et d'où il était. Il déclara s'appeler Eldgrímr et habiter dans le Borgarfjördr, la ferme qui s'appelle Eldgrímsstadir : cette ferme est dans la vallée qui s'enfonce dans la montagne entre Múli et Grísartunga ; cette vallée s'appelle maintenant Grímsdalr.

Thorleikr dit : « D'après ce que j'ai entendu dire de toi, tu n'es pas un homme de basse condition. » Eldgrímr dit : « La raison de ma venue, c'est que je veux t'acheter les précieux étalons que Kotkell t'a donnés l'été dernier. » Thorleikr répondit : « Ces chevaux ne sont pas à vendre. » Eldgrímr dit : « Je t'offre autant d'étalons et quelque chose en plus, et beaucoup diront que je t'offre deux fois leur valeur. » Thorleikr dit : « Je ne suis pas un mercanti, car ces chevaux, tu ne les auras jamais, même si tu offres triple valeur. » Eldgrímr dit : « On ne ment pas quand on dit que tu es hautain et obstiné. Je voudrais aussi que tu en reçoives une valeur bien plus mesquine que celle que je viens de t'offrir, et que tu ne lâches pas moins les chevaux. » Thorleikr rougit fort à ces mots et dit : « Il te faudra, Eldgrímr, te donner bien de la peine s'il faut que tu me forces à lâcher ces chevaux. » Eldgrímr dit : « Il te semble invraisemblable d'être vaincu par moi ; mais cet été, je viendrai voir les chevaux pour savoir auquel de nous deux il reviendra de les posséder ensuite. » Thorleikr dit : « Mets ta menace à exécution, mais ne m'accable pas sous le nombre. » Puis ils cessèrent cet entretien. Les gens qui entendirent déclarèrent qu'ils avaient fait partie égale dans leurs démêlés. Puis on quitta le thing et il ne se produisit rien.

Un matin de bonne heure, un homme était allé regarder dehors à Hrútsstadir, chez le bóndi Hrútr fils de Herjólfr. Lorsqu'il rentra, Hrútr demanda ce qu'il y avait de neuf. Il dit qu'il n'avait rien à raconter, sinon qu'il avait vu un homme passer le gué à cheval pour se rendre à l'endroit

où étaient les chevaux de Thorleikr « et cet homme est descendu de cheval et a mis la main sur nos chevaux. » Hrútr demanda où, alors, étaient les chevaux. Le domestique dit : « Ils étaient probablement encore dans le pré. Ils sont tout le temps dans tes prés, en bas de l'enclos. » Hrútr répondit : « Il est vrai que notre parent Thorleikr n'est pas regardant sur l'endroit où paissent ses chevaux, et il me semble plus probable encore que ce n'est pas avec son consentement que les chevaux ont été emmenés. » Puis Hrútr se leva, en chemise et braies de lin, il jeta sur ses épaules un manteau gris, il avait à la main une hallebarde[1] incrustée d'or que le roi Haraldr lui avait donnée. Il sortit assez vite et vit un homme qui chassait les chevaux en bas de l'enclos. Il alla à sa rencontre et vit que c'était Eldgrímr qui chassait les chevaux. Il le salua ; Eldgrímr répondit à ses salutations, mais sans se presser. Hrútr demanda où il allait emmener les chevaux. Eldgrímr répondit : « On ne te le cachera pas ; mais je sais vos relations de parenté, à toi et Thorleikr. Or je suis venu chercher ces chevaux de telle sorte que je pense qu'il ne les aura jamais plus. J'ai aussi tenu ce que je lui avais promis au thing : je ne suis pas venu chercher les chevaux avec quantité de gens. » Hrútr dit : « Ce n'est pas du courage que d'emmener les chevaux alors que Thorleikr est dans son lit et dort. Tu tiendrais mieux ta promesse en te mettant d'accord avec lui et en allant le trouver avant de sortir du district avec les chevaux. » Eldgrímr dit : « Va-t'en prévenir Thorleikr si tu veux, car tu peux voir que je me suis équipé de telle sorte en partant de chez moi qu'il me paraîtrait bon de rencontrer Thorleikr » et il secoua la lance à fer barbelé qu'il avait à la main. Il avait aussi heaume en tête, épée ceinte et bouclier au flanc. Il était en broigne. Hrútr dit : « Je préfèrerais faire autre chose que d'aller à pied à Kambsnes car je traîne la jambe. Mais je ne laisserai pas dévaliser Thorleikr si j'en ai les moyens, bien qu'il n'y ait pas grande parenté entre nous. » Eldgrímr dit : « Serait-ce que tu aurais l'intention de m'enlever les chevaux ? » Hrútr répondit : « Je veux te donner d'autres étalons pour que tu lâches ceux-ci, bien que les miens ne soient pas de la même valeur. » Eldgrímr dit : « Tu parles excellemment, Hrútr, mais étant donné que je me suis emparé des chevaux de Thorleikr, tu ne me les enlèveras ni par corruption ni par menace. » Alors,

Hrútr répondit : « Je pense que tu choisis la part la moins utile pour tous les deux. »

Eldgrímr voulut s'en aller et fouetta son cheval. Ce que voyant, Hrútr brandit sa lance et en frappa Eldgrímr entre les épaules de telle sorte que la broigne se fendit aussitôt et que la lance ressortit par la poitrine. Eldgrímr tomba mort de son cheval, comme il fallait s'y attendre. Puis Hrútr recouvrit son cadavre; l'endroit s'appelle Eldgrímsholt[1], au sud de Kambsnes.

Après cela, Hrútr descendit à Kambsnes et dit cette nouvelle à Thorleikr. Celui-ci se mit en colère, estimant avoir été fort déshonoré dans cette aventure. Pour Hrútr, il pensait lui avoir manifesté grande amitié. Thorleikr dit et qu'il avait mal agi et qu'il n'en retirerait rien de bon. Hrútr lui dit d'en juger à sa guise. Ils se quittèrent sans aucune aménité. Hrútr avait quatre-vingts hivers quand il tua Eldgrímr et l'on estima que son importance s'était grandement accrue par cet acte. Thorleikr ne trouva pas que Hrútr en valait mieux parce que son renom s'était accru par cet acte. Il tenait pour évident qu'il aurait emporté le meilleur sur Eldgrímr s'ils s'étaient mesurés, tant il avait peu de chance.

Thorleikr alla alors trouver ses fermiers, Kotkell et Gríma et leur demanda de faire quelque chose qui fût à déshonneur à Hrútr. Ils acceptèrent volontiers et dirent qu'ils y étaient tout prêts. Puis Thorleikr alla chez lui.

Peu après, Kotkell, Gríma et leurs fils partirent de chez eux; c'était de nuit. Ils allèrent à la ferme de Hrútr et y firent un grand sejdr. Lorsque les incantations du sejdr commencèrent, les gens qui étaient dans la ferme ne comprirent pas ce que cela signifiait; mais ce chant était beau à entendre[2]. Seul, Hrútr reconnut ces accents et il ordonna que personne ne sorte cette nuit-là « et que tous ceux qui le peuvent restent éveillés; si l'on agit ainsi, il ne nous sera pas fait de mal. » Et pourtant, tout le monde s'endormit. Hrútr fut celui qui resta éveillé le plus longtemps, mais il s'endormit tout de même. Il y avait un fils de Hrútr qui s'appelait Kári, qui était alors âgé de douze hivers, et qui était le plus prometteur des fils de Hrútr. Celui-ci l'aimait beaucoup. Kári ne dormit presque pas, car c'était contre lui que le charme était dirigé. Il pouvait à peine tenir en place. Il se leva d'un bond et sortit. Le sejdr le saisit et il tomba aussitôt mort à terre. Au matin,

Hrútr et les gens de sa maison se réveillèrent et ne trouvèrent pas Kári; on le trouva mort à peu de distance des portes. Cela fut très grand dol pour Hrútr qui fit élever un tertre pour lui. Puis il alla trouver Óláfr fils de Höskuldr et lui dit les nouvelles qui s'étaient produites. Cela mit Óláfr en fureur: il dit qu'ils avaient été fort imprudents d'avoir laissé s'installer tout près d'eux des malfaiteurs comme Kotkell et Gríma; il dit aussi que Thorleikr avait choisi un mauvais lot en agissant ainsi envers Hrútr, encore qu'on avait dû en faire plus qu'il ne l'aurait voulu. Óláfr dit qu'ils devaient sur-le-champ tuer Kotkell, sa femme et ses fils « bien que ce soit trop tard maintenant ».

Óláfr et Hrútr s'en allèrent avec quinze hommes. Mais lorsque Kotkell et les siens virent des gens chevaucher vers leur ferme, ils s'enfuirent dans la montagne. On s'empara de Hallbjörn Pierre-à-Lisser et on lui tira un sac sur la tête[1]; on assigna à des hommes de le garder, et certains poursuivirent Kotkell, Gríma et Stígandi dans la montagne. Kotkell et Gríma furent pris dans la colline entre le Haukadalr et le Laxárdalr; là, on les lapida à mort, on fit un cairn de pierres à cet endroit et on en voit encore les traces, le lieu s'appelle Skrattavardi[2]. Stígandi s'enfuit au sud de la colline jusqu'au Haukadalr et là, il leur échappa. Hrútr et ses fils allèrent jusqu'à la mer avec Hallbjörn. Ils mirent un bateau à l'eau et s'éloignèrent de la côte à la rame, emportant Hallbjörn; puis ils ôtèrent le sac de sa tête et lui attachèrent une pierre au cou. Hallbjörn parcourut la côte du regard, les yeux grands ouverts, et son regard n'avait rien de bon[3]. Alors, il dit: « Ce ne fut pas un jour de chance que nous autres parents arrivâmes à Kambsnes trouver Thorleikr. Je jette ce sort: que désormais Thorleikr n'ait que peu de jours agréables, et que tous ceux qui s'installeront à sa place aient des désagréments avec leurs voisins. » On estime que cette malédiction a eu beaucoup d'effet. Puis ils le noyèrent et revinrent à terre à la rame. Peu après, Hrútr alla trouver Óláfr, son parent, et lui dit qu'il ne voulait pas en rester là avec Thorleikr; il lui demanda de lui procurer des hommes pour attaquer Thorleikr chez lui. Óláfr répondit: « Il ne sied pas que vous autres parents en veniez aux mains. Tout cela a tourné à la grande malchance de Thorleikr. Nous préférons chercher des conciliations entre

vous. En général, tu as bien défendu ton lot et longtemps. » Hrútr dit : « Il n'y a pas à rechercher cela; jamais cela ne se cicatrisera et je voudrais que désormais nous n'habitions plus tous les deux dans le Laxárdalr. » Óláfr répondit : « Il ne te siéra guère de t'avancer contre Thorleikr plus que je ne le permets; mais si tu le fais, il n'est pas improbable que la vallée rencontre la colline[1]. » Hrútr comprit que l'affaire serait dure, il s'en alla chez lui très mécontent. Tout fut tranquille en principe. On resta en paix cette année-là.

CHAPITRE XXXVIII

Il faut parler maintenant de Stígandi. Il se fit bandit et devint difficile à fréquenter. Il y avait un homme qui s'appelait Thórdr, il habitait dans le Hundadalr; c'était un homme riche mais pas puissant. En été, à Hundadalr, il arriva une chose étrange : les bêtes ne donnèrent guère de lait; or c'était une femme qui les gardait. On découvrit qu'elle possédait force choses précieuses et qu'elle disparaissait longtemps, en sorte que l'on ne savait pas où elle était. Le bóndi Thórdr la força à parler et comme elle avait peur, elle dit qu'un homme était venu la trouver, « il est de grande taille, dit-elle, et il m'a l'air aimable ». Thórdr demanda alors quand cet homme viendrait la trouver. Elle dit espérer que ce serait bientôt. Après cela, Thórdr alla trouver Óláfr et lui dit que Stígandi ne devait pas être loin de là; il lui demanda de venir le prendre avec ses hommes. Óláfr réagit promptement et s'en alla à Hundadalr. On envoya chercher la serve pour lui parler. Óláfr demanda alors où était le repaire de Stígandi. Elle dit qu'elle ne le savait pas. Óláfr offrit de la payer si elle mettait Stígandi à leur portée. Ils passèrent marché à ce sujet. Dans la journée, elle alla à son bétail. Stígandi vint la voir. Elle lui fit bel accueil et lui offrit de l'épouiller. Il lui mit la tête sur les genoux et s'endormit rapidement[2]. Alors, elle se dégagea de sous sa tête, alla trouver Óláfr et ses hommes et leur dit où on en était. Ils allèrent à Stígandi et se concertèrent pour qu'il n'agisse pas comme son frère, et qu'il ne puisse jeter les yeux sur maintes

choses dont ils retireraient grand dol; ils prirent un sac et le lui tirèrent sur la tête. Cela réveilla Stígandi qui ne fit aucune résistance car il y avait là beaucoup d'hommes autour d'un seul. Il y avait un trou dans le sac, et Stígandi parvint à voir l'autre côté de la colline; il y avait là un beau terrain, couvert d'herbe. Survint quelque chose qui ressemblait fort à un tourbillon: il passa sur la terre, si bien que jamais plus l'herbe n'y poussa. L'endroit s'appelle maintenant Brenna[1]. Puis ils lapidèrent Stígandi à mort et il fut inhumé là sous un cairn. Óláfr tint sa promesse envers la serve et lui donna sa liberté, et elle alla habiter à Hjardarholt. Pour Hallbjörn Pierre-à-Lisser, il fut rejeté par le flot peu après qu'il eut été noyé. L'endroit où il fut enterré sous des pierres s'appelle Knarrarnes, et son fantôme revint souvent.

On mentionne un homme qui s'appelait Thorkell le Chauve. Il habitait Thykkvaskógr, sur son patrimoine. C'était un homme fort intrépide et d'une grande force physique. Un soir, il manqua une vache à Thykkvaskógr. Thorkell alla à sa recherche, avec son domestique. C'était après le coucher du soleil, la lune brillait. Thorkell dit qu'ils devaient se séparer pour chercher. Et lorsque Thorkell fut tout seul, il crut voir une vache dans le petit bois devant lui, et quand il y arriva, c'était Pierre-à-Lisser qui était là, pas la vache. Ils se mirent à se battre de toutes leurs forces. Hallbjörn s'esquiva et au moment où Thorkell s'y attendait le moins, il lui glissa entre les mains et s'enfonça sous terre. Après cela, Thorkell s'en alla chez lui. Le domestique était rentré, il avait trouvé la vache. Par la suite, Hallbjörn ne fit plus de mal.

Thorbjörn le Frêle était mort alors, ainsi que Melkorka. Ils reposent tous deux dans un tombeau[2] dans le Laxárdalr. Lambi, leur fils, demeura là ensuite. C'était un grand fier-à-bras et il avait beaucoup de biens. Lambi était plus estimé que son père, à cause de ses parents maternels. Les rapports de parenté entre lui et Óláfr étaient bons.

Passa maintenant l'hiver qui suivit le meurtre de Kotkell. Au printemps suivant, les frères, Óláfr et Thorleikr, se rencontrèrent. Óláfr demanda si Thorleikr avait l'intention de garder sa résidence. Thorleikr dit que oui. Óláfr dit: « Je voudrais vous demander, parent, de changer votre train de vie et de vous en aller à l'étranger; on estimera que vous êtes un homme d'honneur là où vous arri-

verez. Mais je pense que Hrútr, notre parent, ressent de la froideur de vos démêlés. Je n'ai guère envie de me risquer davantage à ce que vous résidiez si près l'un de l'autre. Hrútr est très puissant, ses fils sont des hommes arrogants et de grands fiers-à-bras. Si vous, mes parents, avez de vilaines querelles, je vais me trouver dans une mauvaise passe pour raisons de parenté. » Thorleikr dit : « Je n'ai pas peur de ne pas pouvoir maintenir mon droit devant Hrútr et ses fils, et ce n'est pas pour cela que je quitterai le pays. Mais si cela te semble de grande importance, parent, et si tu estimes que cela te met dans de grandes difficultés, je veux faire selon ta parole, car c'est quand j'étais à l'étranger que je me suis le mieux plu. Je sais aussi que tu n'agirais pas plus mal envers Bolli, mon fils, si je ne suis pas dans le voisinage, et c'est lui la personne que j'aime le plus. » Óláfr répondit : « Alors, tu te conduis bien en cette affaire, si tu fais selon ma requête. Pour ce qui est de Bolli, j'ai l'intention d'agir désormais comme jusqu'ici et de ne pas être pire envers lui que vis-à-vis de mes fils. » Après cela, les frères se quittèrent en termes très affectueux, Thorleikr vendit ses terres et dépensa ses biens pour aller à l'étranger. Il acheta un bateau qui se trouvait au Dögurdarnes. Et quand il fut tout à fait prêt, il s'embarqua avec sa femme et tous ses gens. Ce bateau fit une bonne traversée et ils abordèrent en Norvège en automne. De là, il alla au sud jusqu'au Danemark car il ne se plaisait pas en Norvège. Ses parents et amis étaient morts, et certains avaient été chassés du pays. Ensuite, Thorleikr se dirigea sur le Gautland. La plupart des gens disent que Thorleikr ne vécut pas vieux, et qu'il fut fort estimé tant qu'il vécut. Et nous cessons ici de parler de Thorleikr.

CHAPITRE XXXIX

On disait toujours, dans les Breidafjardardalir, à propos des démêlés de Hrútr et de Thorleikr, que Hrútr avait souffert lourdes peines de Kotkell et de ses fils. Ósvífr dit alors à Gudrún et à ses frères de se demander s'il serait plus avantageux de se mettre eux-mêmes en péril vis-à-vis

de personnes maudites comme Kotkell et les siens l'étaient. Gudrún dit : « Celui-là n'est pas désemparé, père, qui peut disposer de tes conseils. »

Óláfr siégeait dans son domaine avec grand honneur, tous ses fils étaient là, chez lui, ainsi que Bolli, leur parent et frère adoptif. Kjartan était le plus éminent des fils d'Óláfr. Lui et Bolli s'aimaient beaucoup. Kjartan n'allait nulle part que Bolli ne l'accompagnât. Kjartan allait souvent aux bains de Saelingsdalr[1]. Il se trouvait que Gudrún était toujours aux bains. Kjartan prenait plaisir à lui parler, car elle était à la fois avisée[2] et bien parlante. Tout le monde disait que Kjartan et Gudrún formaient le meilleur couple de tous les jeunes gens qui grandissaient là. Il y avait grande amitié aussi entre Óláfr et Ósvífr qui s'invitaient constamment, et ce non moins parce que les jeunes gens s'aimaient bien. Une fois, Óláfr dit à Kjartan : « Je ne sais pas pourquoi c'est toujours à contrecœur que je te vois aller à Laugar parler avec Gudrún. Mais ce n'est pas parce que Gudrún ne me semble pas plus éminente que toutes les autres femmes ; c'est bien la seule femme qui me semble un parti parfaitement approprié à toi. Seulement j'ai le pressentiment — mais je ne veux pas prophétiser là-dessus — que nous autres, parents, et les gens de Laugar, nous ne serons pas favorisés jusqu'à la fin par la chance dans nos relations. » Kjartan déclara qu'il ne voulait pas aller à l'encontre de la volonté de son père, autant qu'il était en son pouvoir, mais qu'il espérait que les choses tourneraient mieux qu'il ne le supposait. Kjartan continua ses visites selon sa coutume ; Bolli l'accompagnait toujours. Cette année passa.

CHAPITRE XL

Il y avait un homme qui s'appelait Ásgeirr, surnommé l'Irascible. Il habitait à Ásgeirsá dans le Vídidalr ; c'était le fils d'Audunn le Timon[3]. Ce fut le premier de sa parentèle à venir en Islande ; il colonisa le Vídidalr. Un autre fils d'Audunn s'appelait Thorgrímr aux cheveux blancs ; ce fut le père d'Ásmundr, père de Grettir. Ásgeirr l'Irascible eut cinq enfants. Son premier fils s'appelait Audunn, père

d'Ásgeirr, père d'Audunn, père d'Egill qui épousa Úlfheidr, fille d'Eyjólfr le Boiteux; leur fils fut Eyjólfr, qui fut assassiné à l'althing[1]. Le deuxième fils d'Ásgeirr s'appelait Thorvaldr; sa fille fut Dalla qu'épousa l'évêque Ísleifr; leur fils fut l'évêque Gizurr. Le troisième fils d'Ásgeirr s'appelait Kálfr. Tous les fils d'Ásgeirr étaient des hommes prometteurs. À cette époque-là, Kálfr, fils d'Ásgeirr, était en voyage et on le tenait pour un homme très capable. Il y avait une fille d'Ásgeirr qui s'appelait Thurídr; elle fut mariée à Thorkell Kuggi fils de Thórdr le Braillard[2]; leur fils fut Thorsteinn. La seconde fille d'Ásgeirr s'appelait Hrefna; c'était la plus belle des femmes, là, dans les contrées du nord et elle était fort populaire[3]. Ásgeirr était un homme de grande importance.

On dit qu'une fois, Kjartan fils d'Óláfr entreprit de faire un voyage dans le sud jusqu'au Borgarfjördr; on ne raconte rien de son voyage tant qu'il ne fut pas arrivé à Borg. Habitait là Thorsteinn fils d'Egill, le frère de sa mère. Bolli était du voyage, car les frères adoptifs avaient tant d'affection l'un pour l'autre qu'ils ne pouvaient se plaire nulle part s'ils n'étaient ensemble. Thorsteinn reçut Kjartan avec grande joie; il dit qu'il lui serait reconnaissant de rester là plutôt longtemps que peu de temps. Kjartan resta à Borg un moment.

Cet été-là, il y avait un bateau à l'embouchure de la Gufuá; ce bateau appartenait à Kálfr fils d'Ásgeirr. Il avait passé l'été chez Thorsteinn fils d'Egill. Kjartan dit en secret à Thorsteinn que la principale raison de sa venue là dans le sud, c'est qu'il voulait acheter pour moitié le bateau de Kálfr, « j'ai bien envie de m'en aller à l'étranger », et il demanda à Thorsteinn ce qu'il lui semblait de Kálfr. Thorsteinn dit qu'il tenait Kálfr pour un brave homme; « tu es bien excusable, dit Thorsteinn, d'avoir envie de connaître les mœurs d'autrui; ton voyage sera remarquable d'une manière ou d'une autre. La façon dont se passera ton voyage fait courir de grands risques à tes parents ». Kjartan déclara que tout se passerait bien.

Puis Kjartan acheta à Kálfr le bateau pour moitié et ils firent association de biens à parts égales[4]. Kjartan viendrait au bateau dix semaines après le début de l'été. À son départ de Borg, Kjartan fut reconduit avec des cadeaux. Puis lui et Bolli allèrent chez eux. Quand Óláfr apprit ce changement de décision, il lui parut que Kjartan avait pris

ce parti bien vite mais il déclara qu'il ne l'empêcherait tout de même pas. Peu après, Kjartan alla à Laugar et dit à Gudrún sa décision de partir pour l'étranger. Gudrún dit : « Tu as décidé cela bien vite, Kjartan. » Elle prononça quelques paroles par lesquelles Kjartan put comprendre qu'elle n'était pas contente. Il dit : « Que cela ne soit pas pour te déplaire; je vais faire autre chose pour que tu sois contente. » Gudrún dit : « Fais-le, car je vais sur-le-champ faire savoir ce que je veux. » Kjartan la pria de le dire. Gudrún dit : « Je veux aller à l'étranger avec toi cet été, et tu auras compensé par là ta précipitation, car je ne me plais pas en Islande. — Cela ne peut se faire, dit Kjartan, tes frères ne sont pas établis[1] et ton père est vieux, et ils seront tous privés d'assistance si tu quittes le pays. Attends-moi trois hivers[2]. » Gudrún dit qu'elle ne ferait nulle promesse là-dessus, chacun resta sur ses positions, et ils se quittèrent dans cet état. Kjartan s'en alla chez lui.

En été, Óláfr se rendit au thing. Kjartan accompagna son père depuis Hjardarholt à l'ouest, et ils se quittèrent dans le Nordrárdalr. De là, Kjartan alla au bateau et Bolli, son parent, était du voyage avec lui. Il y avait dix Islandais en tout dans ce voyage avec Kjartan, et aucun ne voulut le quitter en raison de leur affection pour lui. Kjartan chevaucha jusqu'au bateau avec cette escorte. Kálfr fils d'Ásgeirr leur fit bel accueil. Kjartan et Bolli emportaient beaucoup d'argent à l'étranger. Ils se mirent donc à faire leurs préparatifs, et dès qu'ils eurent bon vent, ils cinglèrent vers le large en longeant le Borgarfjördr, par brise bonne et légère puis prirent la haute mer. Ils eurent vent favorable, abordèrent en Norvège dans le Thrándheimr, au nord, atterrirent à l'Agdanes, y hélèrent des gens et leur demandèrent les nouvelles. On leur dit qu'il y avait eu un changement de chef dans le pays. Le jarl Hákon était destitué et le roi Óláfr Tryggvason avait pris sa place et toute la Norvège était tombée en son pouvoir. Le roi Óláfr avait offert que l'on change de religion en Norvège; les gens s'y soumettaient très diversement.

Kjartan et les siens poussèrent leur bateau jusqu'à l'intérieur, à Nidaróss. En ce temps-là, il y avait en Norvège beaucoup d'Islandais qui étaient hommes d'honneur. Il y avait là, à la jetée, trois bateaux qui appartenaient tous à des Islandais[3]. Un de ces bateaux appartenait à

Brandr le Libéral, fils de Vermundr, fils de Thorgrímr; le deuxième appartenait à Hallfrodr le Scalde-Difficile; le troisième bateau appartenait à deux frères : l'un s'appelait Bjarni, et l'autre, Thórhallr; c'étaient les fils de Skeggi de Breidá, dans l'est, dans le Fljótshlíd[1]. Tous ces hommes avaient eu l'intention d'aller en Islande en été, mais le roi avait interdit à tous ces bateaux de partir parce qu'ils ne voulaient pas accepter la religion qu'il offrait. Tous les Islandais firent bel accueil à Kjartan, mais surtout Brandr, car ils se connaissaient bien déjà. Les Islandais tinrent conseil tous ensemble et ils se mirent d'accord pour refuser la religion qu'offrait le roi : tous les hommes qui ont été mentionnés précédemment se liguèrent. Kjartan et les siens mouillèrent leur bateau près de la jetée, le déchargèrent et prirent des mesures pour leurs biens. Le roi Óláfr était à la ville. Il apprit l'arrivée de ce bateau et aussi qu'il y avait dessus beaucoup d'hommes éminents.

En automne, par un jour de beau temps, il se fit que les gens sortirent de la ville pour aller nager dans la rivière Nid. Kjartan et les siens virent cela. Kjartan dit alors à ses camarades qu'ils iraient nager pour s'amuser dans la journée. C'est ce qu'ils firent. Il y avait là un homme qui nageait beaucoup mieux que les autres. Kjartan demanda alors à Bolli s'il voulait se mesurer à la nage avec l'homme de la ville. Bolli répondit : « Je ne pense pas en être capable. — Je ne sais pas où est passée ton ardeur, dit Kjartan, et moi, je vais y aller. » Bolli répondit : « Tu peux le faire si cela te plaît. » Kjartan se jeta donc dans la rivière et alla jusqu'à cet homme qui nageait le mieux, il l'entraîna sous l'eau et l'y maintint un moment[2]. Puis Kjartan le laissa remonter. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient remontés que cet homme empoigna Kjartan et l'entraîna sous l'eau, et ils y restèrent si longtemps que Kjartan en avait assez. Ils remontèrent de nouveau. Ils n'échangèrent pas un mot. Pour la troisième fois, ils replongèrent et restèrent sous l'eau beaucoup plus longtemps. Kjartan ne voyait plus comment ce jeu tournerait et il estima ne s'être jamais encore trouvé dans une situation qui exigeât tant de bravoure. Pour finir, ils remontèrent et se rendirent à terre. Alors, l'homme de la ville dit : « Qui est cet homme ? » Kjartan dit son nom. L'homme de la ville dit : « Tu es bon nageur, es-tu aussi fort à d'autres exercices qu'à celui-ci ? » Kjartan répondit

après un certain temps: « On disait, quand j'étais en Islande, qu'il en allait de même des autres exercices; mais à présent, celui-ci n'a pas eu grande valeur. » L'homme de la ville dit: « Cela tient un peu à qui tu as affaire, et pourquoi ne me demandes-tu rien? » Kjartan dit: « Je n'ai cure de ton nom. » L'homme de la ville dit: « Non seulement tu es un homme accompli, mais encore tu fais bien l'important; mais néanmoins, tu vas savoir mon nom et qui est celui avec qui tu t'es mesuré à la nage. C'est le roi Óláfr Tryggvason. » Kjartan ne répondit rien et s'en retourna aussitôt sans son manteau. Il était en tunique d'écarlate rouge. Le roi était alors presque habillé. Il appela Kjartan et lui ordonna de ne pas partir aussi vite. Kjartan fit demi-tour, quoique plutôt lentement. Alors, le roi ôta de ses épaules un excellent manteau et le donna à Kjartan, disant qu'il ne devait pas retourner à ses gens sans manteau. Kjartan remercia le roi de ce présent, alla à ses hommes et leur montra le manteau. Ses gens n'en furent pas contents. Ils estimaient que Kjartan s'était fort remis au pouvoir du roi. Tout fut tranquille alors.

Le temps se fit rude pendant l'automne. Il gelait fort et il y avait de grands froids. Les païens dirent que ce n'était pas merveille que le temps fût mauvais, « on paie les innovations du roi et cette religion nouvelle qui courrouce les dieux[1] ». Les Islandais restèrent tous ensemble dans la ville en hiver; Kjartan était fort à leur tête. Le temps s'améliora et quantité de gens vinrent alors à la ville, sur l'ordre du roi Óláfr. Beaucoup de gens avaient adopté le christianisme dans le Thrándheimr, mais il y en avait pourtant beaucoup plus qui s'y opposaient. Un jour, le roi tint un thing dans la ville, dans les Eyrar[2] et prêcha la foi chrétienne aux gens, un long et éloquent discours. Les gens du Thrándheimr avaient toute une armée et offrirent au roi, en échange, de livrer bataille. Le roi dit qu'ils devaient savoir qu'il estimait avoir eu affaire à des forces bien plus écrasantes pour se battre contre des culs-terreux du Thrándheimr. Alors, les boendr furent saisis de peur et ils remirent tout au pouvoir du roi, et beaucoup de gens furent baptisés alors. Puis le thing fut dissous. Ce même soir, le roi envoya des hommes au logis des Islandais pour s'assurer de ce qu'ils disaient. C'est ce qu'ils firent: on entendait à l'intérieur grande liesse. Kjartan prit alors la parole et dit à Bolli: « Dans quelle mesure as-

tu envie, parent, de recevoir la foi que prêche le roi? — Je n'en ai pas envie, répondit Bolli, car leur religion me paraît bien faible. » Kjartan demanda : « Ne vous semble-t-il pas que le roi a menacé ceux qui ne voulaient pas se soumettre à sa volonté? » Bolli répondit : « Certes, le roi nous a paru ne pas faire mystère du fait que ceux-là subiraient de rudes conditions. — Je ne veux être sous la domination de personne, dit Kjartan, tant que je pourrai rester debout et manier les armes; il me semble mesquin aussi d'être pris comme un agneau dans la bergerie ou un renard dans un piège; si l'on doit mourir tout de même, l'autre parti me semble bien meilleur : faire avant cela une chose que l'on se rappellera longtemps ensuite. » Bolli demanda : « Que veux-tu faire? — Je ne le cacherai pas, dit Kjartan : brûler le roi dans sa maison[1]. — Je n'appelle pas cela une mesquinerie, dit Bolli, mais cela ne se produira pas, autant que je sache. Le roi doit avoir beaucoup de chance et être fort favorisé par le destin[2]. Il a aussi une garde sûre, jour et nuit. » Kjartan déclara que le courage manquait à la plupart des gens, tout vaillants qu'ils fussent. Bolli dit qu'il était difficile de voir de qui il fallait mettre en doute le courage. Mais beaucoup intervinrent, disant que c'était là bavardage vain. Quand les hommes du roi eurent été au courant de cela, ils s'en allèrent dire au roi toute cette conversation. Le lendemain matin, le roi voulut tenir un thing. On y convoqua tous les Islandais. Le thing ayant été ouvert, le roi se leva et remercia les gens de leur venue, ceux qui voulaient être ses amis et qui avaient adopté la foi. Il demanda aux Islandais de venir lui parler. Il demanda s'ils voulaient recevoir le baptême. Ils accueillirent la chose assez froidement. Le roi dit qu'ils allaient choisir le parti qui leur serait le plus désavantageux « et d'ailleurs, auquel de vous a-t-il paru judicieux de me brûler vif dans ma maison? » Kjartan répondit : « Tu dois penser que celui qui a dit cela n'aura pas la franchise de l'avouer : mais tu peux le voir ici. — Je peux te voir, dit le roi, et tu ne t'assignes pas de petits objectifs; mais il ne te sera pas donné par le destin de disposer de ma tête, et tu as commis assez d'offenses pour que tu n'aies pas à menacer de brûler d'autres rois dans leur maison parce qu'ils voulaient t'enseigner la meilleure doctrine. Mais comme je ne savais pas quel courage secondait ton offense et que tu as courageusement avoué, on ne te

mettra pas à mort pour cette cause. Il peut se faire aussi que tu respectes d'autant plus la foi que tu as parlé contre elle plus que les autres. Je crois comprendre aussi que des équipages changeront d'avis et embrasseront la foi le jour où tu te feras baptiser sans y avoir été forcé. Il me paraît vraisemblable aussi que tes parents et amis écouteront fort ce que tu diras quand vous reviendrez en Islande. J'ai bien le pressentiment que toi, Kjartan, auras une meilleure religion quand tu quitteras la Norvège que lorsque tu es arrivé ici. Allez en paix, je fais grâce à quiconque veut quitter cette réunion. On ne vous fera pas embrasser le christianisme de force pour cette fois, car Dieu dit qu'il veut que nul ne vienne à lui contraint et forcé. » On applaudit beaucoup le discours du roi, les chrétiens surtout. Mais les païens laissèrent à Kjartan le soin de répondre comme il le voudrait. Alors, Kjartan dit : « Nous voulons vous remercier, roi, de nous avoir donné bonne paix. Et la meilleure façon de nous induire à recevoir la foi, c'est de remettre les graves offenses et d'exiger toutes choses avec douceur, alors qu'en ce jour, tu nous tiens complètement en ton pouvoir, comme tu le veux, et j'ai l'intention de n'embrasser la foi en Norvège qu'à la seule condition de pouvoir révérer un peu Thórr l'hiver prochain quand j'arriverai en Islande. » Alors, le roi dit en souriant : « On voit à l'allure de Kjartan qu'il estime avoir plus confiance en sa force et en ses armes qu'en Thórr et Ódinn. » Puis le thing fut dissous. Beaucoup de gens pressaient le roi, quelque temps après, de forcer Kjartan et les siens à embrasser la foi, trouvant déraisonnable d'avoir tant de païens auprès de soi. Fâché, le roi répondit, disant qu'il pensait qu'il y aurait beaucoup de chrétiens qui ne seraient pas d'aussi bonnes mœurs que Kjartan et sa bande, « et il faudra attendre longtemps pour trouver de tels hommes ».

Le roi fit faire force choses utiles cet hiver-là. Il fit construire une église et agrandir fort la ville marchande. Cette église fut faite pour Jól. Kjartan dit alors qu'ils devaient aller assez près de cette église pour voir les façons de faire de cette religion que professaient les chrétiens. Beaucoup acceptèrent, disant que ce serait un grand divertissement. Kjartan y alla donc avec sa bande ainsi que Bolli. Hallfrodr était aussi de l'expédition ainsi que beaucoup d'Islandais. Le roi prêcha la foi aux gens, un

discours à la fois long et éloquent, et les chrétiens firent grands applaudissements à son allocution. Et quand Kjartan et les siens furent rendus à leur logis, une grande discussion s'éleva, sur l'impression que leur avait faite le roi en ce jour que les chrétiens tiennent pour la seconde solennité par ordre d'importance[1] « car le roi a dit, de telle sorte que nous avons pu entendre, qu'était né cette nuit ce chef en qui nous devrions maintenant croire, si nous faisons selon ce que le roi nous a proposé », Kjartan dit : « La première fois que je l'ai vu, ce roi m'a fait si bonne impression que j'ai tout de suite compris que c'était un homme très éminent et j'ai gardé cet avis depuis, quand je l'ai vu dans les réunions. Et pourtant, j'ai eu encore bien meilleure impression de lui aujourd'hui et je crois qu'il y va de notre bien-être que nous croyions en ce vrai Dieu que le roi prêche. Et le roi ne doit nullement être plus désireux de me voir embrasser la foi que moi de me faire baptiser; la seule chose qui me fait différer d'aller sur-le-champ trouver le roi, c'est que le jour est avancé, car à présent, le roi doit être à table. Et le jour va venir où nous autres, camarades, nous ferons tous baptiser. » Bolli accepta et pria Kjartan de s'occuper tout seul de leur affaire. La conversation de Kjartan et des siens avait été rapportée au roi avant qu'on eût emporté les tables, car il avait des intelligences dans chacun des logis des païens. Le roi se réjouit beaucoup de cela et dit : « Kjartan a vérifié le proverbe : "Les jours de fête sont les plus heureux." »

Et dès le lendemain de bonne heure, quand le roi alla à l'église, Kjartan le rencontra sur la chaussée avec une grande escorte. Il salua le roi fort joyeusement et déclara qu'il avait une commission pressante à lui faire. Le roi fit bel accueil à ses salutations et dit qu'il avait appris l'essentiel de ce qu'il voulait lui dire, « et tu auras aisément gain de cause ». Kjartan demanda alors de ne pas différer de quérir l'eau, disant pourtant qu'il en faudrait beaucoup. Le roi répondit en souriant : « Oui, Kjartan, dit-il, ce n'est pas ton exigence qui nous séparera ici, même si tu te montrais tant soit peu regardant. » Puis Kjartan et Bolli furent baptisés ainsi que tout leur équipage et quantité d'autres gens. C'était le second jour de Jól, avant les offices. Puis le roi invita Kjartan à son festin de Jól ainsi que Bolli, son parent. La plupart des gens disent que ce jour-là, lorsqu'il quitta ses habits blancs[2], Kjartan se fit

homme lige du roi Óláfr, de même que Bolli. Hallfrodr ne fut pas baptisé ce jour-là parce qu'il stipula que ce serait le roi lui-même qui devait le tenir sur les fonts; le roi remit la chose au lendemain.

Kjartan et Bolli restèrent chez le roi Óláfr pour ce qui restait de l'hiver. Le roi estimait Kjartan au-dessus de tous en raison de sa famille et de sa valeur et tout le monde dit que Kjartan était si populaire qu'il ne suscitait aucune jalousie aucun envieux à l'intérieur de la hird. C'était aussi l'opinion générale qu'il n'était jamais venu d'Islande un homme comme Kjartan. Bolli aussi était un très vaillant homme et fort estimé des excellentes gens. Cet hiver-là s'écoula. Lorsque vint le printemps, les gens préparèrent leur voyage, chacun selon ses intentions.

CHAPITRE XLI

Kálfr fils d'Ásgeirr alla trouver Kjartan et demanda quelles étaient ses intentions pour l'été. Kjartan répondit : « J'avais surtout l'intention de diriger notre bateau sur l'Angleterre, car il y avait là un bon marché pour les chrétiens. Pourtant, je veux aller trouver le roi avant que je ne prenne cette décision, car il n'a pas paru apprécier mon expédition quand nous en avons parlé au printemps. » Puis Kálfr s'en alla, et Kjartan alla parler au roi et le salua bien. Le roi le reçut avec joie et demanda de quoi il avait parlé avec son camarade. Kjartan dit quelle était leur principale intention et dit que, toutefois, la raison de sa venue chez le roi était de demander la permission de faire ce voyage. Le roi répondit : « J'y mettrai une condition, Kjartan, c'est que tu ailles en Islande cet été et que tu y convertisses les gens au christianisme, soit par force, soit par persuasion. Mais si tu trouves ce voyage trop difficile, je ne te laisserai partir sous aucun prétexte, car j'estime qu'il te sied mieux de servir des hommes de haut rang que de te faire marchand. » Kjartan préféra rester chez le roi à aller en Islande leur prêcher la foi, disant qu'il ne voulait pas s'imposer de force à ses parents, « il est très vraisemblable aussi que mon père et les autres chefs qui sont mes proches parents s'opposeront d'autant moins à

faire à ton gré que je serai en votre pouvoir dans de bonnes conditions ». Le roi dit : « C'est un choix à la fois intelligent et noble. » Le roi donna à Kjartan un habillement complet tout en écarlate[1] ; il lui allait bien car on dit qu'ils faisaient la même taille sous la toise, le roi Óláfr et Kjartan.

Le roi Óláfr envoya en Islande le prêtre de sa hird, qui s'appelait Thangbrandr[2]. Il aborda dans l'Álptafjördr et passa l'hiver à Thváttá chez Sídu-Hallr, prêchant la foi aux gens par suaves paroles et rudes remontrances. Thangbrandr tua deux hommes qui s'étaient le plus opposés à lui[3]. Hallr embrassa la foi au printemps et fut baptisé le Samedi saint ainsi que toute sa maisonnée[4], et alors, Gizurr le Blanc se fit baptiser ainsi que Hjalti Skeggjason et beaucoup d'autres chefs, mais il y en avait pourtant bien davantage qui faisaient opposition, et les rapports entre chrétiens et païens ne furent guère faciles. Les chefs se concertèrent et décidèrent de tuer Thangbrandr et les hommes qui voulaient l'assister. À cause de ces hostilités, Thangbrandr s'enfuit en Norvège, alla trouver le roi Óláfr et lui dit ce qui s'était passé dans son expédition, déclarant qu'il pensait que le christianisme ne serait pas accepté en Islande. Le roi en fut fort courroucé, et dit qu'il en cuirait à beaucoup d'Islandais s'ils n'entendaient pas raison.

Ce même été, Hjalti Skeggjason fut condamné au thing pour blasphème. Ce fut Runólfr fils d'Úlfr, qui habitait à Dalr en bas de l'Eyjafjöll, qui l'accusa, un très grand chef. Cet été-là, Gizurr s'en alla à l'étranger ainsi que Hjalti, ils abordèrent en Norvège et allèrent aussitôt trouver le roi Óláfr. Le roi les reçut bien, dit qu'ils avaient bien agi et leur offrit de rester chez lui, ce qu'ils acceptèrent. Svertingr, fils de Runólfr de Dalr, avait passé l'hiver en Norvège et avait l'intention d'aller en Islande en été. Son bateau était à flot devant le quai, tout équipé, et attendait un vent favorable. Le roi lui interdit de partir, disant qu'aucun bateau n'irait en Islande cet été-là. Svertingr alla trouver le roi et plaida sa cause, demandant la permission de partir et disant qu'il importait beaucoup qu'ils ne déchargent pas le bateau. Le roi dit, tout en colère : « Il est bon qu'un fils d'idolâtre reste là où il se trouve le plus mal », et Svertingr ne partit pas. Il ne se passa rien cet hiver-là.

À l'été suivant, le roi envoya Gizurr le Blanc et Hjalti Skeggjason en Islande prêcher la foi de nouveau, et il garda quatre hommes en otages: Kjartan fils d'Óláfr, Halldórr, fils de Gudmundr le Puissant et Kolbeinn, fils de Thórdr godi de Freyr ainsi que Svertingr, fils de Runólfr de Dalr. Bolli se joignit au voyage de Gizurr et de Hjalti. Puis il alla trouver Kjartan, son parent, et dit: « Me voici prêt à partir et je t'aurais attendu jusqu'à l'hiver prochain si tu avais été plus libre de partir l'été prochain que maintenant; mais il nous semble comprendre que le roi ne veut te relâcher à aucun prix et nous tenons pour vrai que tu ne te rappelles guère les divertissements qu'offre l'Islande lorsque tu es assis à parler avec Ingibjörg, la sœur du roi. » Elle était alors dans la hird du roi Óláfr et c'était la plus belle des femmes qui fussent dans le pays[1]. Kjartan répondit: « Ne dis pas de pareilles choses, mais tu vas porter à nos parents ainsi qu'à nos amis mes salutations. »

CHAPITRE XLII

Après cela, Kjartan et Bolli se quittèrent. Gizurr et Hjalti partirent de Norvège et eurent une bonne traversée. Ils arrivèrent pour le thing dans les îles Vestmann et se rendirent en Islande même. Ils eurent des réunions et des entretiens avec leurs parents. Puis ils allèrent à l'althing et prêchèrent la foi aux gens, en discours à la fois longs et éloquents, et alors, tous les hommes d'Islande embrassèrent la foi[2]. Bolli quitta le thing pour aller à Hjardarholt chez Óláfr, son parent: celui-ci l'accueillit avec grande joie. Bolli alla à Laugar pour s'amuser quand il fut resté à la maison un peu de temps; là, on lui fit bel accueil. Gudrún s'enquit minutieusement de ses voyages, puis de Kjartan. Bolli répondit sans aucune difficulté à tout ce que Gudrún demandait; il dit qu'il ne s'était rien passé durant ses voyages, « mais pour ce qui est de Kjartan, il y a les meilleures choses à dire de son lot car il est dans la hird du roi Óláfr et y est estimé plus que quiconque. Mais je ne serais pas surpris que l'on jouisse peu de sa présence ici les prochains hivers. » Gudrún

demanda alors s'il y avait à cela quelque autre cause que son amitié pour le roi. Bolli dit ce que rapportaient les gens sur l'amitié de Kjartan et d'Ingibjörg, sœur du roi, et qu'à son avis, le roi préférerait le marier à Ingibjörg que de le relâcher, si le choix se présentait. Gudrún dit que c'était là une bonne nouvelle « mais Kjartan ne sera bien marié que s'il trouve une excellente femme », et elle abandonna aussitôt la conversation, s'en alla : elle était toute rouge. Les autres doutèrent qu'elle eût trouvé cette nouvelle aussi bonne qu'elle le prétendait. Bolli passa l'été à Hjardarholt, ayant retiré grand honneur de ce voyage; tous ses parents et connaissances appréciaient beaucoup sa vaillance. Bolli avait aussi rapporté beaucoup d'argent en Islande. Il venait souvent à Laugar, s'entretenir avec Gudrún. Une fois, il demanda à Gudrún comment elle répondrait s'il la demandait en mariage. Alors, Gudrún dit rapidement : « Ce n'est pas la peine de parler ainsi, Bolli; je ne me marierai à personne tant que je saurai Kjartan en vie. » Bolli répondit : « Nous croyons que tu vas rester quelques hivers sans mari s'il faut que tu attendes Kjartan; il devrait avoir eu aussi l'occasion de me faire parvenir un message s'il avait estimé que cela importait beaucoup. » Ils échangèrent quelques mots, chacun restant sur ses positions. Puis Bolli s'en alla chez lui.

CHAPITRE XLIII

Quelque temps après, Bolli parla à Óláfr, son parent, et dit : « Les choses en sont venues au point, parent, que j'aurais envie de me fixer et de prendre femme; j'estime maintenant être arrivé en plein âge d'homme. Je voudrais, dans cette affaire, avoir ton aide en paroles et en actes car la plupart des gens qui sont ici attacheront grande estime à ta parole. » Óláfr répondit : « La plupart des femmes qui sont ici, nous pourrions dire qu'elles seraient bien mariées si tu les épousais; mais tu ne dois pas avoir parlé de cela avant d'avoir décidé quel est l'objet de ton choix. » Bolli dit : « Je ne vais pas aller chercher femme hors de la contrée alors qu'il y a de si bons partis à portée. Je veux demander en mariage Gudrún fille d'Ósvífr; c'est la plus

renommée des femmes. » Óláfr répondit : « Il s'agit là d'une affaire à laquelle je ne veux pas me mêler ; tu n'es pas moins au courant que moi, Bolli, de ce que l'on disait de l'amour entre Kjartan et Gudrún. Mais si tu trouves qu'il importe beaucoup, je n'y ferai aucun empêchement, si tu te mets d'accord avec Ósvífr ; et d'ailleurs, as-tu tant soit peu parlé de cela à Gudrún ? » Bolli déclara qu'il y avait fait allusion une fois et qu'elle n'avait guère réagi favorablement. « J'espère pourtant que c'est surtout Ósvífr qui décidera de cette affaire. » Óláfr lui dit d'agir comme il lui plairait. Pas très longtemps après, Bolli partit de la maison avec les fils d'Óláfr, Halldórr et Steinthórr ; ils étaient à douze en tout. Ils allèrent à Laugar. Ósvífr leur fit bel accueil ainsi que ses fils. Bolli demanda à Ósvífr un entretien en particulier et fit sa demande en mariage, requérant la main de Gudrún, sa fille. Ósvífr répondit de la sorte : « Il se fait, comme tu le sais, Bolli, que Gudrún est veuve et que c'est à elle-même de répondre ; mais je vais encourager cela. » Ósvífr alla donc trouver Gudrún et lui dit que Bolli fils de Thorleikr était venu « et il te demande en mariage ; c'est à toi de répondre sur cette affaire. Là-dessus, je vais promptement faire connaître ma volonté : c'est que, si je peux en décider, Bolli ne sera pas éconduit. » Gudrún répondit : « Tu es bien prompt à faire cette affaire, Bolli a plaidé une fois cette cause devant moi et je l'ai plutôt éconduit, et je suis toujours du même avis. » Alors Ósvífr dit : « Si tu refuses un homme comme Bolli, beaucoup de gens vont dire que c'est parler plus par orgueil que par grande prévoyance ; mais tant que je serai vivant, je vous assisterai de ma prévoyance, mes enfants, pour les choses auxquelles je m'entends mieux que vous. » Et comme Ósvífr prenait cette affaire avec tant d'obstination, Gudrún ne refusa plus pour sa part, mais elle faisait pourtant toute chose à contrecœur. Les fils d'Ósvífr encourageaient fort cela ; ils étaient très désireux de devenir parents par alliance de Bolli. Et peu importe que l'on se fût attardé peu de temps ou longtemps sur cette affaire, il fut décidé que les fiançailles auraient lieu et l'on fixa les noces pour les nuits d'hiver[1].

Puis Bolli alla chez lui à Hjardarholt et dit cette décision à Óláfr. Celui-ci ne s'en montra guère satisfait. Bolli resta à la maison jusqu'à ce qu'il se rende à la noce. Bolli invita Óláfr, son parent, Óláfr n'était pas empressé mais il

y alla pourtant, à la requête de Bolli. Il y eut un magnifique banquet à Laugar. Bolli resta là pour l'hiver. Du côté de Gudrún, cette union n'était pas chaleureuse.

Quand vint l'été, des bateaux circulèrent d'un pays à l'autre. On apprit alors en Norvège cette nouvelle concernant l'Islande, que tout le pays était christianisé. Le roi Óláfr s'en réjouit fort et il donna la permission d'aller en Islande à tous les hommes qu'il avait gardés en otages : ils pouvaient aller où il leur plairait. Kjartan répondit car il était à la tête de tous ceux qui avaient été retenus en otages : « Grand merci, et nous allons choisir de nous rendre en Islande cet été. » Alors le roi Óláfr dit : « Nous ne reprendrons pas notre parole, Kjartan, toutefois, nous n'avons pas dit cela pour toi plus que pour les autres, car nous estimons, Kjartan, que tu es resté ici plus par amitié que comme otage. Je voudrais que tu n'aies pas envie d'aller en Islande bien que tu y aies de nobles parents, car tu auras l'occasion de prendre en Norvège une situation comme il n'y en aura pas en Islande. » Alors Kjartan répondit : « Que notre Seigneur vous revaille l'honneur que vous m'avez fait depuis que je suis venu me remettre en votre pouvoir. Mais j'espère que vous n'allez pas moins me donner la permission de partir qu'aux autres que vous avez retenus ici un moment. » Le roi dit qu'il en serait ainsi, ajoutant qu'il lui serait difficile de trouver, parmi les non-nobles, un homme comme Kjartan.

Cet hiver-là, Kálfr Ásgeirsson avait été en Norvège, étant arrivé, l'automne précédent, de l'ouest, d'Angleterre, avec le bateau qui lui appartenait à lui et à Kjartan, et avec leurs marchandises. Lorsque Kjartan eut obtenu la permission de faire le voyage d'Islande, lui et Kálfr firent leurs préparatifs. Quand le bateau fut complètement équipé, Kjartan alla trouver Ingibjörg, la sœur du roi. Elle lui fit bel accueil et lui fit de la place pour qu'il s'assoie à côté d'elle et ils eurent un entretien. Kjartan dit alors à Ingibjörg qu'il avait préparé son voyage pour l'Islande. Elle répondit : « Nous pensons, Kjartan, que tu as fait cela plus par ta propre obstination que sur les incitations d'autrui si tu quittes la Norvège et vas en Islande », et ils ne dirent plus grand-chose désormais. Sur ce, Ingibjörg saisit un écrin qui se trouvait à côté d'elle; elle en sortit une coiffe blanche, tissue d'or[1], la donna à

Kjartan en disant que c'était une bien bonne chose à mettre sur la tête de Gudrún fille d'Ósvífr « et tu vas lui donner cette coiffe en cadeau de noce; je veux que les femmes d'Islande voient que la femme avec qui tu t'es entretenu en Norvège n'est pas d'une famille d'esclaves ». La coiffe était dans un sac de velours; c'était un objet de très grand prix. « Je n'irai pas t'accompagner, dit Ingibjörg; adieu et porte-toi bien. » Après cela, Kjartan se leva et embrassa Ingibjörg, et l'on tient pour vrai qu'il leur en coûta de se séparer. Kjartan s'en alla trouver le roi, lui dit qu'il était prêt à faire son voyage. Le roi Óláfr accompagna Kjartan jusqu'au bateau, avec quantité de gens. Et lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où le bateau était à flot — il y avait là une passerelle lancée à terre — le roi prit la parole : « Voici une épée, Kjartan, que tu recevras de moi à l'occasion de notre séparation. Fais en sorte que cette arme t'accompagne toujours, car je m'attends à ce que les armes n'aient pas prise sur toi si tu portes cette épée. » C'était un très magnifique présent, tout ornementé. En belles paroles, Kjartan remercia le roi de toute l'estime et de tout l'honneur qu'il lui avait montrés pendant qu'il avait été en Norvège. Alors, le roi dit : « Je veux te demander, Kjartan, de bien conserver ta foi. » Après cela, le roi et Kjartan se quittèrent en termes très affectueux. Kjartan alla sur son bateau. Le roi le suivit des yeux et dit : « Un sort accablant pèse sur Kjartan et sa famille et il ne sera pas facile de remédier à leur destinée. »

CHAPITRE XLIV

Kjartan et Kálfr prirent donc la mer. Ils eurent bon vent et firent une traversée brève. Ils abordèrent dans la Hvítá, dans le Borgarfjördr. Cette nouvelle — l'arrivée de Kjartan — s'apprit un peu partout. Óláfr, son père, fut mis au courant ainsi que ses autres parents, et ils s'en réjouirent fort. Óláfr partit aussitôt des Dalir, dans l'ouest, et se rendit au sud jusqu'au Borgarfjördr. Il y eut joyeuses retrouvailles entre les parents. Óláfr invita Kjartan à venir chez lui avec autant d'hommes qu'il le voudrait. Kjartan accepta volontiers, disant que c'était là

le seul séjour qu'il avait envisagé en Islande. Óláfr alla donc chez lui à Hjardarholt mais Kjartan resta au bateau en été. Il apprit alors le mariage de Gudrún et ne broncha pas. Or, cela avait été un sujet de crainte pour beaucoup. Gudmundr fils de Sölmundr, beau-frère de Kjartan, et Thurídr, sœur de celui-ci, vinrent au bateau. Kjartan leur fit bon accueil. Ásgeirr Tête-Brûlée vint aussi au bateau, trouver Kálfr, son fils. Était du voyage Hrefna, sa fille : c'était la plus belle des femmes. Kjartan offrit à Thurídr, sa sœur, de prendre de la cargaison ce qu'elle voudrait. Kálfr dit la même chose à Hrefna. Kálfr ouvrit un grand coffre et les pria d'examiner le contenu. Ce jour-là, il se fit un vent violent, et Kjartan et les siens coururent amarrer leur bateau, et lorsqu'ils eurent terminé, ils retournèrent à leurs baraquements; Kálfr y entra le premier. Thurídr et Hrefna avaient presque déballé tout le coffre. Alors, Hrefna saisit la coiffe et la déplia; elles dirent que c'était un grand trésor. Hrefna dit alors qu'elle voulait se mettre cette coiffe. Thurídr dit que c'était une bonne idée et c'est ce que fit Hrefna. Kálfr vit cela, dit qu'elles s'étaient trompées et lui demanda de l'enlever au plus vite « car c'est là la seule chose que nous ne possédions pas tous les deux, Kjartan et moi ». Alors qu'ils disaient cela, Kjartan entra dans le baraquement. Il avait entendu leur conversation, intervint aussitôt et dit qu'il n'y avait pas d'offense. Hrefna portait encore la coiffe. Kjartan l'examina soigneusement et dit : « Il me semble que cette coiffe te va très bien, Hrefna, je pense aussi que le mieux serait que je possède tout ensemble, la coiffe et la fille. » Alors, Hrefna répondit : « Les gens vont penser que tu n'as pas à te presser de vouloir te marier, et que tu auras la femme que tu demanderas. » Kjartan dit que la question n'était pas de savoir qui il épouserait, mais qu'il ne ferait pas longtemps le prétendant qui attend une réponse; « je vois que cette parure te sied, et il est bien probable que tu seras ma femme ». Hrefna ôta la coiffe et la remit à Kjartan qui la garda. Gudmundr et Thurídr invitèrent Kjartan à venir passer l'hiver chez eux dans le nord. Il promit d'y aller.

Kálfr fils d'Ásgeirr se transporta dans le nord avec son père. Kjartan et lui réglèrent leurs comptes d'association[1], tout se passa dans le bon accord et l'amitié. Kjartan quitta aussi le bateau et s'en alla à l'ouest dans les Dalir. Ils

étaient douze en tout. Kjartan arriva à Hjardarholt et tout le monde se réjouit de le voir. En automne, il fit transporter ses biens depuis le bateau dans le sud. Les douze hommes qui allèrent dans l'ouest avec Kjartan passèrent tous l'hiver à Hjardarholt.

Óláfr et Ósvífr continuaient de s'inviter mutuellement. Ils allaient l'un chez l'autre, chaque automne à tour de rôle. Cet automne-là, l'invitation devait être à Laugar, Óláfr et les gens de Hjardarholt devaient s'y rendre. Gudrún dit alors à Bolli qu'elle estimait qu'il ne lui avait pas dit toute la vérité sur le retour de Kjartan en Islande. Bolli déclara avoir dit ce qu'il tenait pour la vérité. Gudrún ne parlait guère de ce sujet, mais il était visible que cela lui déplaisait fort, car la plupart des gens estimaient qu'elle regrettait encore beaucoup Kjartan, bien qu'elle le cachât. Le temps passa jusqu'à ce qu'on arrive au moment où l'invitation d'automne devait avoir lieu à Laugar. Óláfr se prépara à faire le voyage et demanda à Kjartan de l'accompagner. Kjartan déclara qu'il resterait à la maison pour surveiller le domaine. Óláfr le pria de ne pas faire ainsi, et de se mettre en froid avec ses parents; « rappelle-toi, Kjartan, que tu n'as aimé personne autant que Bolli, ton frère adoptif. Ma volonté est que tu y ailles. Vous autres, parents, allez aussi vous réconcilier promptement si vous vous rencontrez ». Kjartan fit comme son père le requérait, il sortit les vêtements d'écarlate que le roi lui avait donnés lors de leur séparation et s'habilla avec recherche. Il se ceignit de l'épée qui lui venait du roi. Il avait sur la tête un heaume doré, au côté un bouclier rouge sur lequel était peinte, en or, la sainte croix; il avait à la main une lance dont la douille était incrustée d'or. Tous ses hommes étaient en habits de couleurs[1]. Ils étaient trente personnes en tout. Ils partirent donc de Hjardarholt et allèrent, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Laugar. Il se trouvait là quantité de gens.

CHAPITRE XLV

Bolli vint à la rencontre d'Óláfr, ainsi que les fils d'Ósvífr, et ils leur firent bel accueil. Bolli alla à Kjartan

et l'embrassa. Kjartan lui rendit ses salutations. Puis on les fit entrer. Bolli se montra des plus joyeux envers eux. Cela plut extrêmement à Óláfr, mais plutôt peu à Kjartan. Le banquet se passa bien. Bolli possédait des étalons que l'on tenait pour excellents. Il y avait un beau cheval de grande taille que l'on n'avait jamais fait combattre; il avait la robe blanche, les oreilles et le toupet roux[1]. L'accompagnaient trois juments de la même couleur que le cheval. Bolli voulut donner ces chevaux à Kjartan, mais Kjartan déclara qu'il n'était pas palefrenier et ne voulut pas accepter. Óláfr le pria d'accepter les chevaux, « c'est là un présent des plus honorables ». Kjartan refusa obstinément. Après cela, ils se quittèrent sans joie, les gens de Hjardarholt allèrent chez eux, tout fut tranquille. Kjartan fut plutôt réservé pendant l'hiver; on n'eut guère à jouir de sa conversation. Cela causa grand dol à Óláfr.

Cet hiver-là, après Jól, Kjartan se prépara à partir avec onze hommes. Ils avaient l'intention de se rendre dans le nord du district. Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent au nord dans le Vídidalr, à Ásbjarnarnes, et l'on y reçut Kjartan avec la plus grande joie et affection. C'était un foyer des plus magnifiques. Hallr, fils de Gudmundr, était alors dans ses vingt hivers; il tenait beaucoup des gens du Laxárdalr. Tout le monde dit qu'il n'y a pas eu d'homme plus vaillant dans tout le quartier[2] des gens des fjords du Nord. Hallr accueillit Kjartan, son parent, avec grande joie. On organisa aussitôt des jeux à Ásbjarnarnes et des gens s'assemblèrent de tout le district; on vint de l'ouest, du Midfjördr et de Vatnsnes, et du Vatnsdalr et du Langadalr; il y eut là quantité de gens. Tout le monde allait disant à quel point Kjartan était le parangon des hommes. Puis on commença les jeux et Hallr prit la tête. Il invita Kjartan au jeu, « nous voudrions, parent, que tu manifestes en ceci ta courtoisie ». Kjartan répondit : « Je me suis peu exercé aux jeux ces derniers temps car on s'occupait à autre chose chez le roi Óláfr[3], mais je ne veux pas te le refuser pour cette fois. » Kjartan se prépara donc au jeu; on choisit pour s'opposer à lui les hommes les plus forts. On joua pendant toute la journée. Personne n'égalait Kjartan, ni par la force ni par la souplesse. Et le soir, quand le jeu fut terminé, Hallr fils de Gudmundr se leva et dit : « Le vœu de mon père et son invite, c'est que tous les hommes qui sont venus de

très loin passent la nuit ici et reprennent les divertissements demain. » On fit belle rumeur à ce discours et l'on tint que c'était une noble offre. Kálfr Ásgeirsson était venu, l'affection entre lui et Kjartan était extrême. Était là également Hrefna, sœur de Kálfr, habillée avec grande recherche. On logea là pour la nuit plus de cent vingt hommes.

Le lendemain, on se répartit pour les jeux. Kjartan s'assit auprès et regarda. Thurídr, sa sœur, vint lui parler et dit : « On me dit, parent, que tu es resté taciturne tout l'hiver. Les gens disent que c'est parce que tu as du regret à cause de Gudrún; on en donne pour raison qu'il n'y a nulle joie entre toi et ton parent Bolli, alors qu'une telle affection a régné entre vous tout le temps. S'il te plaît, agis convenablement, ne te laisse pas affecter par cela, et réjouis-toi que ton parent ait fait un excellent mariage. Il nous semblerait tout à fait judicieux que tu prennes femme, selon ce que tu as dit l'été dernier, bien que Hrefna ne soit pas un parti de valeur égale à toi en tout point, chose que tu ne peux trouver dans le pays. Ásgeirr, son père, est un homme noble et de grande famille. Il ne manque pas de biens non plus pour favoriser ce mariage; il y a aussi une autre de ses filles qui est mariée à un homme puissant[1]. Tu m'as dit aussi que Kálfr fils d'Ásgeirr était le plus vaillant des hommes : leur condition est fort magnifique. Je voudrais que tu parles à Hrefna et j'espère qu'il te semblera qu'en elle l'intelligence va de pair avec la beauté. » Kjartan fit bon accueil à ces propos et il dit qu'elle avait bien intercédé. Après cela, on fit en sorte qu'il ait un entretien avec Hrefna; ils parlèrent toute la journée. Le soir, Thurídr demanda à Kjartan comment il estimait les propos de Hrefna. Il s'en montra satisfait; il déclara que cette femme semblait des plus impressionnantes, en tout ce qu'il pouvait voir. Le lendemain matin, on envoya des hommes à Ásgeirr pour l'inviter à venir à Ásbjarnarnes. Ils s'entretinrent de leur affaire, et Kjartan demanda alors en mariage Hrefna, la fille d'Ásgeirr. Celui-ci accueillit favorablement la demande, car c'était un homme avisé qui voyait bien à quel point cette offre était honorable. Kálfr plaida fort cette affaire, « je ne veux rien épargner »; Hrefna ne déclina pas pour sa part et elle pria son père de décider. Ce mariage fut donc résolu et l'on

prit des témoins. Kjartan déclara qu'il ne lui plairait pas que les noces eussent lieu ailleurs qu'à Hjardarholt. Ásgeirr et Kálfr ne s'y opposèrent pas. La noce fut fixée à Hjardarholt cinq semaines après le début de l'été. Après cela, Kjartan s'en alla chez lui, ayant reçu de grands présents.

Óláfr fut satisfait de cette nouvelle, car Kjartan était beaucoup plus gai qu'avant de partir. Kjartan jeûna[1] pendant le carême, ne suivant en cela l'exemple de personne ici dans le pays, car les gens disent qu'il a été le premier à jeûner ici en Islande. On trouva si merveilleux que Kjartan vive si longtemps sans nourriture que des gens firent un long chemin pour venir le voir. C'est de la sorte que les autres habitudes de Kjartan étaient supérieures à celles d'autrui. Puis Pâques s'écoula. Après cela, Kjartan et Óláfr firent les préparatifs pour le grand banquet. À l'époque dite, Ásgeirr et Kálfr vinrent du nord ainsi que Gudmundr et Hallr, et ils avaient tous ensemble soixante hommes. Kjartan et les siens avaient également beaucoup de monde.

Ce banquet fut magnifique car on y resta toute une semaine. En cadeau de noce[2] Kjartan donna à Hrefna la coiffe et ce présent fut très renommé, car nul n'était si sage ou richissime qui eût encore vu ou possédé un tel trésor; les connaisseurs disent qu'elle était tissue de huit onces d'or. Kjartan était si gai aussi lors de ce banquet qu'il divertissait tout le monde par ses discours et racontait ses voyages. On s'émerveillait des grandes aventures qu'il y avait à en dire car il avait longtemps servi le plus noble des chefs, le roi Óláfr Tryggvason. Lorsque le banquet fut terminé, Kjartan choisit d'excellents présents pour Gudmundr et Hallr et pour les autres personnes importantes. Le père et le fils acquirent grande réputation par ce banquet. Il y eut grand amour entre Kjartan et Hrefna.

CHAPITRE XLVI

Óláfr et Ósvífr maintinrent leur amitié bien que les jeunes hommes furent quelque peu en froid. Cet été-là, Óláfr tint une invitation chez lui un demi-mois avant

l'hiver. Ósvífr avait aussi préparé une invitation pour les nuits d'hiver. Chacun d'eux invita l'autre avec autant de personnes qu'ils trouveraient le plus honorables de part et d'autre. C'était à Ósvífr de se rendre le premier à l'invitation d'Óláfr et il arriva au moment fixé à Hjardarholt. Étaient du voyage Bolli, Gudrún et les fils d'Ósvífr.

Le lendemain matin, une femme discutait, alors que les autres femmes se rendaient vers les portes de la skáli, pour savoir comment on placerait les femmes. Cela coïncidait avec le moment où Gudrún arrivait devant le lit où Kjartan avait coutume de dormir. Kjartan était en train de s'habiller, il enfilait une tunique d'écarlate rouge. Kjartan dit alors à la femme qui discutait du placement des femmes — car personne n'avait la réponse plus prompte que lui : « C'est Hrefna qui s'assoira dans le haut-siège et qui sera le plus honorée en toute chose tant que je serai en vie. » Toutefois, c'était à Gudrún que l'on avait toujours assigné le haut-siège, à Hjardarholt comme ailleurs. Gudrún entendit cela, regarda Kjartan et changea de couleur, mais ne répondit rien. Le lendemain, Gudrún dit à Hrefna de mettre la coiffe et de montrer ainsi aux gens le plus précieux objet qui fût jamais venu en Islande. Kjartan était à proximité, mais pas tout près, et il entendit ce que Gudrún disait. Il fut plus prompt à répondre que Hrefna : « Elle ne mettra pas la coiffe à ce banquet, car il me semble plus important que Hrefna possède ce très grand trésor que de voir les invités s'en repaître la vue pour cette fois. » L'invitation d'automne devait durer une semaine chez Óláfr. Le lendemain. Gudrún dit en secret à Hrefna de lui montrer la coiffe. Hrefna dit qu'il en serait ainsi. Le jour suivant, elles allèrent dans la dépendance où étaient les objets de prix. Hrefna ouvrit le coffre et en sortit le sac de velours, et du sac, elle tira la coiffe et la montra à Gudrún. Celle-ci déplia la coiffe et la regarda un moment, et n'en dit ni blâme ni louange. Puis Hrefna rangea la coiffe et elles allèrent à leurs sièges.

Après cela, il y eut liesse et divertissements. Et le jour où les invités devaient s'en aller, Kjartan s'activa fort à s'occuper que les gens qui étaient venus de loin aient des chevaux de rechange et que chacun eût le viatique dont il avait besoin. Alors qu'il s'était occupé de cela Kjartan n'avait pas pris en main l'épée qui lui venait du roi. Pourtant, il s'en séparait rarement. Puis il alla à sa place, là où

s'était trouvée l'épée : elle avait disparu. Il alla aussitôt dire à son père cette disparition. Óláfr dit[1] : « Il faut agir ici dans le plus grand secret, je vais envoyer des gens espionner dans chacun des groupes de ceux qui s'en vont », et c'est ce qu'il fit. Án le Blanc devait chevaucher avec la troupe d'Ósvífr et prendre garde à ceux qui s'écarteraient du chemin ou s'attarderaient. Ils chevauchèrent près de Ljárskógar et près des fermes qui s'appellent Skógar et, là, descendirent de selle. Thórólfr, fils d'Ósvífr, s'éloigna des fermes, quelques autres hommes avec lui. Ils disparurent parmi les broussailles pendant que les autres restaient à Skógar. Án les accompagna jusqu'à la Laxá qui coule du Saelingsdalr et il leur dit alors qu'il allait faire demi-tour. Thórólfr dit qu'il n'aurait pas vu de mal à ce qu'il ne les accompagne pas du tout. La nuit précédente, il était tombé un peu de neige, si bien qu'il y avait des traces de pas. Án revint à Skógar et suivit les traces de Thórólfr jusqu'à un bourbier ou un marécage. Là, il fouilla de la main et saisit les gardes de l'épée. Án voulut avoir un témoin de cette affaire, il alla chercher Thórarinn de Saelingsdalstunga qui l'accompagna pour prendre l'épée. Après cela, Án remit l'épée à Kjartan. Kjartan l'enveloppa dans un linge et la posa dans un coffre. L'endroit où Thórólfr et les siens avaient caché le présent du roi s'appelle depuis Sverdskelda[2]. On resta tranquille sur cette affaire, mais on ne retrouva jamais le fourreau. Désormais, par la suite, Kjartan eut moins d'estime pour cette épée. Il fut affecté de cette affaire et ne voulut pas en rester là. Óláfr dit : « Ne te laisse pas affecter par cela ; ce n'est pas un bon tour qu'ils t'ont joué là, mais ils ne t'ont pas fait de mal. Ne donnons pas aux autres sujet de rire en faisant un objet de litige d'une telle chose, alors que nos adversaires sont des parents et amis. » Et ces représentations d'Óláfr amenèrent Kjartan à rester tranquille.

Après cela, Óláfr se prépara à se rendre à l'invitation à Laugar, pour les nuits d'hiver, et dit à Kjartan qu'il devait y aller. Kjartan n'en avait pas envie, mais il promit pourtant de faire le voyage, sur les instances de son père. Hrefna voulut y aller aussi et elle ne voulut pas laisser la coiffe à la maison. Thorgerdr, la maîtresse de maison, demanda : « Quand sortiras-tu un pareil objet de prix s'il faut qu'il reste dans le coffre quand tu te rends à une

invitation ? » Hrefna répondit : « Beaucoup disent qu'il n'est pas exclu que j'aille en un lieu où j'aurais moins d'envieux qu'à Laugar. » Thorgerdr dit : « Nous ne faisons pas grand crédit aux gens qui colportent de tels bruits de maison en maison. » Et comme Thorgerdr l'en pressait d'ardeur, Hrefna prit la coiffe, et Kjartan ne fit pas opposition lorsqu'il vit à quel point sa mère le voulait. Après cela, ils se mirent en route, et ils arrivèrent à Laugar le soir, et on leur fit bel accueil. Thorgerdr et Hrefna donnèrent leurs habits à garder. Mais le lendemain matin, quand les femmes durent prendre leurs vêtements, Hrefna chercha sa coiffe : elle avait disparu de l'endroit où on l'avait gardée, on la chercha un peu partout et on ne la trouva pas. Gudrún dit qu'il était probable que la coiffe devait avoir été laissée à Hjardarholt, ou bien que Hrefna avait dû l'empaqueter négligemment et qu'elle était tombée. Hrefna dit alors à Kjartan que la coiffe avait disparu. Il répondit pour déclarer qu'il était malaisé d'intervenir pour leur dire de faire attention et il lui demanda de rester tranquille, puis il dit à son père de quoi il s'agissait. Óláfr répondit : « Une fois encore, je voudrais que tu laisses de côté cette difficulté ; je vais m'enquérir de cette affaire en secret. Car je voudrais tout faire pour que rien ne s'élève entre Bolli et toi. Il vaut mieux panser un membre sain qu'un membre blessé, parent », dit-il. Kjartan répondit : « Il est évident, père, que tu agiras en tout point, en cette occurrence, pour le bien. Pourtant, je ne sais pas si j'accepterai de charroyer ainsi, de travers, avec les gens de Laugar[1]. »

Le jour où l'on devait partir de la fête, Kjartan prit la parole et parla ainsi : « Je m'adresse à toi, parent Bolli ; il faut que tu agisses plus courtoisement envers nous désormais que jusqu'à présent ; je ne ferai pas de secret là-dessus, car beaucoup de gens sont au courant de la disparition qui a eu lieu ici, et dont nous pensons qu'elle est de votre fait. Cet automne, lorsque nous avons donné un banquet à Hjardarholt, on a pris mon épée ; elle a été retrouvée, mais pas le fourreau ; voilà maintenant qu'a disparu un objet précieux, que l'on estime de grande valeur : j'entends maintenant reprendre l'un et l'autre. » Alors Bolli répondit : « Nous ne sommes pas responsables, Kjartan, de ce dont tu nous accuses ; nous nous serions attendus de ta part à tout autre chose qu'à te voir

nous accuser de vol. » Kjartan dit : « Nous pensons qu'ont pris part à cela des gens de telle nature que tu pourrais y apporter compensation si tu le voulais; vous nous défiez plus qu'il n'est nécessaire; longtemps, nous avons cédé à votre inimitié. On va faire savoir maintenant que l'on ne tolérera plus que les choses restent en cet état. » Gudrún répondit alors à ses propos et dit : « Tu remues là un feu, Kjartan, dont il vaudrait mieux qu'il ne fasse pas de fumée[1]. Quand bien même il en irait comme tu le dis, qu'il y ait ici des gens qui aient veillé à ce que la coiffe disparaisse, j'estime qu'ils ont pris ce qui leur revenait[2]. Quant à ce qu'il est advenu de la coiffe, tenez pour vrai ce que bon vous semblera. Et même si les choses se sont passées pour cette coiffe comme tu le prétends, il ne me déplaît pas que désormais cette coiffe ne serve guère à parer la tête de Hrefna. »

Après cela, ils se quittèrent, plutôt en mauvais termes. Les gens de Hjardarholt allèrent chez eux. Les invitations cessèrent alors. Pourtant, tout fut tranquille, en principe. On n'entendit plus jamais parler de la coiffe. Bien des gens tiennent pour vrai que Thórólfr aurait brûlé la coiffe sur le conseil de Gudrún, sa sœur.

Au début de cet hiver-là, mourut Ásgeirr Tête-Brûlée. Ses fils reprirent sa demeure et ses biens.

CHAPITRE XLVII

En hiver, après Jól, Kjartan rassembla des gens. Ils étaient soixante en tout[3]. Kjartan ne dit pas à son père ce qu'il en était de cette expédition : Óláfr ne demanda pas grand-chose non plus. Kjartan emportait des tentes et des vivres. Il alla donc son chemin, jusqu'à ce qu'il arrive à Laugar. Il ordonna à ses hommes de descendre de selle et dit que certains garderaient leurs chevaux, et à d'autres, il ordonna de planter les tentes. À cette époque-là, la coutume générale était de placer les latrines dehors, pas très loin de la ferme, et il en était ainsi à Laugar. Kjartan fit bloquer les portes de tous les bâtiments et interdit à quiconque de sortir et il les força à faire leurs besoins à l'intérieur trois nuits durant[4]. Après cela, Kjartan alla

chez lui à Hjardarholt et chacun de ses compagnons se rendit chez soi. Óláfr fut très mécontent de cette expédition. Thorgerdr dit qu'il n'y avait rien à blâmer et que les gens de Laugar l'avaient mérité, ou plus de déshonneur encore. Alors Hrefna dit : « As-tu, Kjartan, parlé à quelqu'un à Laugar ? » Il répondit : « Je n'en ai guère eu l'occasion. » Il dit que Bolli et lui avaient échangé quelques mots. Alors, Hrefna dit en souriant : « On m'a dit en vérité que toi et Gudrún auriez conversé et j'ai appris comment elle était habillée : elle se serait parée de la coiffe qui lui allait extrêmement bien. » Kjartan répondit et devint tout rouge — il était évident qu'il était très fâché qu'elle eût pris cela en dérision : « Rien n'a paru devant mes yeux de ce que tu dis, Hrefna, dit Kjartan ; Gudrún n'aurait pas besoin de se parer de la coiffe pour avoir meilleure allure que toutes les autres femmes. » Alors, Hrefna cessa de parler de cela. Les gens de Laugar étaient très mécontents et tenaient cet affront pour bien plus grand et bien pire que si Kjartan leur avait tué un ou deux hommes. Les fils d'Ósvífr étaient fort furieux de cette affaire, mais Bolli les tempérait plutôt. C'est Gudrún qui en parlait le moins, mais on comprit à ses paroles qu'il n'était pas sûr que d'autres en fussent plus affectés qu'elle. Il y eut maintenant haine déclarée entre les gens de Laugar et les gens de Hjardarholt. L'hiver s'écoulant, Hrefna mit au monde un enfant ; c'était un garçon et on l'appela Ásgeirr[1].

Thórarinn, bóndi de Tunga, fit savoir qu'il voulait vendre sa terre de Tunga ; c'était à la fois parce que ses ressources diminuaient et parce qu'il estimait que les hostilités allaient fort croissant entre les gens dans le district, alors qu'il était en bons termes avec les deux partis. Bolli estimait avoir besoin d'acheter de quoi s'établir car les gens de Laugar avaient peu de terres mais quantité de bétail. Bolli et Gudrún allèrent à Tunga sur le conseil d'Ósvífr ; ils estimaient que c'était une aubaine de prendre cette terre tout près de la leur, et Ósvífr leur demanda de ne pas se laisser arrêter par de petites choses. Puis eux et Thórarinn discutèrent ce marché, ils se mirent d'accord sur le prix et sur le mode de paiement et l'affaire fut conclue entre Bolli et lui. Mais l'affaire ne fut pas conclue en présence de témoins parce qu'il n'y avait pas avec eux assez d'hommes pour que ce fût légal. Après cela, Bolli et Gudrún allèrent chez eux.

Quand Kjartan fils d'Óláfr apprit cette nouvelle, il partit aussitôt avec onze hommes et arriva à Tunga un matin de bonne heure; Thórarinn lui fit bel accueil et le pria de rester chez lui. Kjartan déclara qu'il retournerait chez lui le soir, mais qu'il s'attarderait un moment. Thórarinn lui demanda le but de sa venue. Kjartan répondit : « Le but de ma venue ici, c'est de parler un peu de la vente de terre que toi et Bolli avez conclue, car si tu la leur vends, à Bolli et Gudrún, cela va contre mon gré. » Thórarinn dit qu'il serait difficile de faire autrement « car il se trouve à la fois que le prix que Bolli m'a promis pour cette terre est raisonnable, et qu'il sera payé rapidement ». Kjartan dit : « Tu ne seras pas lésé si ce n'est pas Bolli qui achète cette terre, car je vais l'acheter pour la même valeur, et il ne te servira pas beaucoup de t'opposer à ce que je veux, car on va découvrir que c'est moi qui veux commander dans le district, tout en faisant pourtant plus au gré d'autres hommes que des gens de Laugar. » Thórarinn répondit : « Précieuse doit m'être la parole du maître en cette affaire, mais je préfèrerais que l'on s'en tienne au marché que nous avons conclu, Bolli et moi. » Kjartan dit : « Je n'appelle pas achat de terre un marché qui n'est pas conclu devant témoins[1]; fais maintenant de deux choses l'une : ou bien tope avec moi sur-le-champ pour me vendre cette terre aux conditions sur lesquelles tu t'es mis d'accord avec d'autres, ou sinon, reste sur ta terre. » Thórarinn choisit de lui vendre la terre. On prit aussitôt des témoins de ce marché. Kjartan s'en alla chez lui après cet achat.

Cela s'apprit par toute la vallée du Breidafjördr. Le soir même, la chose se sut à Laugar. Alors, Gudrún dit : « Il me semble, Bolli, que Kjartan t'a laissé le choix entre deux choses, choix passablement plus dur que celui qu'il a offert à Thórarinn : c'est que tu doives abandonner ce district avec peu d'honneur, ou bien que tu te montres, lors de quelque rencontre entre vous, un peu moins couard que jusqu'ici. » Bolli ne répondit rien et sortit aussitôt de cette conversation. Tout fut tranquille pour ce qui restait du carême.

Le mercredi de Pâques, Kjartan partit de chez lui avec un homme; l'accompagnait Án le Noir. Ils arrivèrent à Tunga dans la journée. Kjartan voulait que Thórarinn l'accompagne à l'ouest à Saurboer, y reconnaître des

créances, car Kjartan avait là beaucoup d'intérêts. Thórarinn était parti pour une autre ferme. Kjartan s'arrêta là un moment en l'attendant. Ce même jour, Thórhalla la Bavarde était venue là. Elle demanda à Kjartan où il avait l'intention de se rendre; il dit qu'il irait dans l'ouest à Saurboer. Elle demanda : « Quel chemin vas-tu prendre ? » Kjartan répondit : « J'irai à l'ouest par le Saelingsdalr et reviendrai par le Svínadalr. » Elle demanda combien de temps il resterait. Kjartan répondit : « Il est probable que je reviendrai jeudi. — Ferais-tu une commission pour moi ? dit Thórhalla. J'ai un parent dans l'ouest à Hvítadalr dans le Saurboer; il m'a promis un demi-marc de vadmál[1]; je voudrais que tu ailles le chercher et me le rapportes en revenant de l'ouest. » Kjartan le promit. Puis Thórarinn arriva et se joignit à leur voyage. Ils chevauchèrent vers l'ouest par la lande du Saelingsdalr et arrivèrent le soir à Hóll chez les frères et la sœur. Kjartan y fut bien reçu car il y avait là très grande amitié entre eux.

Le soir, Thórhalla la Bavarde arriva à Laugar. Les fils demandèrent quels gens elle avait rencontrés dans la journée. Elle dit avoir rencontré Kjartan fils d'Óláfr. Ils demandèrent où il allait. Elle dit ce qu'elle en savait « et jamais il n'a été plus vaillant que maintenant, et il n'est pas étrange que de tels hommes estiment que tout leur est inférieur ». Et Thórhalla dit encore : « Il m'a paru facile à voir que Kjartan ne parlait de rien aussi facilement que de l'achat de terre qu'il a fait à Thórarinn. » Gudrún dit : « Kjartan peut bien faire hardiment tout ce qu'il lui plaît, car la preuve est faite que, quelque déshonneur qu'il inflige, personne n'ose lui décocher un projectile. » Assistaient à la conversation de Gudrún et de Thórhalla Bolli et les fils d'Ósvífr. Óspakr et ses frères ne répondirent pas grand-chose, et plutôt pour blâmer Kjartan, selon leur coutume. Bolli fit mine de ne pas entendre, comme toujours, quand on blâmait Kjartan, car il avait coutume de se taire ou de les contredire.

CHAPITRE XLVIII

Kjartan passa le jeudi de Pâques à Hóll; il y eut là grand amusement et liesse. La nuit suivante, Án eut un

sommeil agité et on le réveilla[1]. On demanda ce qu'il avait rêvé. Il répondit : « Une femme est venue à moi, répugnante et qui me tira vers le rebord du lit. Elle avait un grand coutelas[2] dans une main et une auge dans l'autre; elle me plongea le coutelas dans la poitrine et m'ouvrit tout le ventre, en sortit les entrailles et mit des broussailles à la place; après cela, elle sortit », dit Án. Kjartan et les autres rirent fort de ce rêve et dirent qu'il devrait s'appeler Án Panse-à-Broussailles; ils l'empoignèrent et dirent qu'ils allaient chercher s'il avait des broussailles dans le ventre. Alors Audr dit : « Il n'y a pas besoin de tant se moquer de cela; mon avis est que Kjartan fasse de deux choses l'une : qu'il reste ici plus longtemps, mais s'il veut s'en aller, qu'il chevauche avec une plus grande troupe pour partir que pour venir. » Kjartan dit : « Il se peut que les propos d'Án vous semblent très remarquables, alors qu'il est là à parler tout le jour avec vous, puisqu'il vous semble que tout ce qu'il rêve soit révélations; mais malgré ce rêve, je m'en irai comme j'en ai eu l'intention. »

Le vendredi de Pâques, Kjartan se prépara de bonne heure ainsi que Thorkell le Chiot et Knútr, son frère, sur le conseil d'Audr. Ils se mirent en route avec Kjartan à douze en tout. Kjartan passa à Hvítadalr et alla prendre le vadmál de Thórhalla la Bavarde, comme il l'avait promis. Puis il alla vers le sud par le Svínadalr.

À Laugar dans le Saelingsdalr, il se fit que Gudrún fut de bonne heure sur pied, alors que le soleil venait de se lever. Elle alla à l'endroit où dormaient ses frères. Elle secoua Óspakr. Il se réveilla promptement ainsi que ses autres frères. Lorsque Óspakr reconnut là sa sœur, il demanda ce qu'elle voulait puisqu'elle était sur pied de si bonne heure. Gudrún dit qu'elle aimerait savoir ce qu'ils désiraient faire ce jour-là. Óspakr déclara qu'ils resteraient tranquilles, « il n'y a pas grand-chose à faire en ce moment ». Gudrún dit : « Vous avez le caractère qu'il faudrait si vous étiez les filles de quelque bóndi ne faisant rien de bon non plus que de mal; malgré tout le déshonneur et la honte que Kjartan vous a faits, vous n'en dormez pas moins alors qu'il chevauche ici auprès de l'enclos avec un autre homme, des hommes comme vous ont vraiment une mémoire de cochon. Je crois aussi qu'il n'y a pas d'espoir que vous ayez le courage d'attaquer

Kjartan chez lui, si vous n'osez pas aller le trouver maintenant qu'il passe avec deux ou trois hommes et que vous restez ici à dire de belles paroles; ce que vous préférez, c'est bavarder. » Óspakr dit qu'elle parlait d'abondance mais qu'il ferait mauvais de la contredire, il se leva d'un bond et s'habilla, ainsi que chacun des frères tour à tour. Puis ils se préparèrent à s'embusquer contre Kjartan. Alors, Gudrún demanda à Bolli de les accompagner. Bolli dit que cela ne lui seyait pas pour raison de parenté avec Kjartan et représenta avec quelle affection Óláfr l'avait élevé. Gudrún répondit : « Tu dis vrai, mais tu n'auras pas la chance d'agir de telle sorte que tout le monde soit content, et si tu te dérobes à cette expédition, c'en sera fini de notre union. » Et sur les représentations de Gudrún, Bolli laissa croître en lui sa haine et ses accusations contre Kjartan et il s'arma rapidement ensuite, ils étaient neuf en tout. Il y avait les cinq fils d'Ósvífr : Óspakr et Helgi, Vandrádr et Torrádr, Thórólfr, le sixième était Bolli, Gudlaugr, le septième — c'était le fils de la sœur d'Ósvífr et un homme très prometteur. Il y avait là Oddr et Steinn, fils de Thórhalla la Bavarde. Ils chevauchèrent jusqu'au Svínadalr et s'arrêtèrent près du ravin qui s'appelle Hafragil[1]; là, ils attachèrent leurs chevaux et s'assirent par terre. Bolli resta silencieux toute la journée, il se posta sur le rebord du ravin[2].

Quand Kjartan et ses hommes furent arrivés au sud vers Mjósyndi et que la vallée commença à s'élargir, Kjartan dit que Thorkell et les autres devaient rebrousser chemin. Thorkell dit qu'ils chevaucheraient jusqu'à la fin de la vallée. Et quand ils arrivèrent au sud près du buron qui s'appelle Nordrsel, Kjartan dit aux frères qu'ils ne devaient pas aller plus loin : « Thórólfr, le voleur, n'aura pas lieu de rire parce que je n'aurai pas osé aller mon chemin avec peu de monde. » Thorkell le Chiot répondit : « Nous allons t'accorder de ne pas aller plus loin; mais si tu as besoin de monde aujourd'hui, nous regretterons de ne pas avoir été présents. » Alors Kjartan dit : « Bolli, mon parent, ne cherchera pas à me mettre à mort; mais si les fils d'Ósvífr s'embusquent contre moi, la preuve n'est pas encore faite de savoir lequel des deux partis aura des nouvelles à dire même si j'ai affaire à quelque différence de nombre. » Puis les frères rebroussèrent chemin vers l'ouest.

CHAPITRE XLIX

Kjartan chevauche donc vers le sud en longeant la vallée, ils sont trois en tout avec Án le Noir et Thórarinn. Il y avait un homme qui s'appelait Thorkell, qui habitait à Hafratindar dans le Svínadalr. Cette ferme est déserte aujourd'hui. Il était allé voir ses chevaux dans la journée, accompagné de son berger. Ils virent les uns et les autres : les gens de Laugar embusqués et Kjartan et ses hommes qui chevauchaient à trois en tout en longeant la vallée. Le jeune berger dit alors qu'ils devaient aller à la rencontre de Kjartan, disant que ce serait une grande chance s'ils pouvaient conjurer un péril aussi grand que celui qui se présentait. Thorkell dit : « Taistoi vite ; un simplet comme toi va-t-il sauver la vie d'un homme, si mort lui est échue par le sort ? Il est vrai de dire aussi que je ne leur épargnerai ni aux uns ni aux autres de se faire autant de mal qu'il leur plaira ; le mieux me semble de nous poster en un endroit où nous ne courrons aucun risque, et que nous puissions voir le mieux possible leur rencontre, tirer amusement de leur jeu, car tout le monde dit merveille de Kjartan, qui serait meilleur au combat que quiconque ; je crois aussi qu'il va en avoir besoin car nous voyons bien que la différence de nombre est grande. » Et il fallut faire comme Thorkell le voulait.

Kjartan et les siens s'avancèrent sur Hafragil. D'autre part, les fils d'Ósvífr se doutèrent de la raison pour laquelle Bolli s'était posté à un endroit d'où on pouvait bien le voir quand on venait de l'ouest. Ils tinrent conseil et estimèrent que Bolli ne leur était pas fidèle, ils montèrent vers lui par la pente, se mirent à lutter et à plaisanter, le prirent par les pieds et le tirèrent en bas de la pente. Mais alors, Kjartan et les siens arrivèrent bientôt car ils chevauchaient ferme, et lorsqu'ils arrivèrent au sud du vallon, ils virent l'embuscade et reconnurent les hommes. Kjartan sauta aussitôt de selle et se tourna contre les fils d'Ósvífr. Il se trouvait là un grand rocher. Kjartan ordonna de résister à cet endroit. Avant la rencontre, Kjartan décocha sa lance, elle arriva dans le bouclier de Thórólfr au-dessus de la poignée, lui appliquant

le bouclier sur le corps. La lance traversa le bouclier et le bras au-dessus du coude et lui emporta le biceps. Thórólfr lâcha le bouclier et ne put se servir de son bras ce jour-là. Puis Kjartan brandit son épée — mais il n'avait pas celle qui lui venait du roi. Les fils de Thórhalla bondirent sur Thórarinn car c'était la tâche qu'on leur avait destinée. Cette attaque fut rude car Thórarinn était d'une grande force; eux aussi étaient très vigoureux; on ne pouvait guère voir lequel d'entre eux aurait le meilleur. Les fils d'Ósvífr et Gudlaugr attaquèrent Kjartan; ils étaient six[1] en tout; Kjartan et Án n'étaient que deux. Án se défendit bien et voulut constamment couvrir Kjartan. Bolli se tenait à côté avec Fótbítr. Kjartan frappait à grands coups, mais son épée n'était bonne à rien; il la redressait constamment sous son pied[2]. Ils furent alors blessés de part et d'autre, les fils d'Ósvífr et Án, mais Kjartan n'était pas encore blessé. Kjartan assenait des coups si rudes et vaillants que les fils d'Ósvífr battirent en retraite et se tournèrent vers l'endroit où se trouvait Án. Án périt là, après toutefois s'être battu un moment de telle sorte que ses entrailles pendaient. Sur ces entrefaites, Kjartan trancha la jambe de Gudlaugr au-dessus du genou et ce fut là une blessure suffisante pour qu'il meure. Alors, les quatre fils d'Ósvífr attaquèrent Kjartan et il se défendit si vaillamment qu'il ne recula pas d'un pas devant eux. Alors, Kjartan dit : « Parent Bolli, pourquoi es-tu parti de chez toi si tu voulais rester tranquille à proximité? L'occasion est belle pour toi de prêter main forte à l'un ou l'autre partis et de voir ce que vaut Fótbítr. » Bolli fit mine de ne pas entendre. Et quand Óspakr vit qu'ils ne viendraient pas à bout de Kjartan, il excita Bolli de toutes les façons, disant qu'il ne voudrait pas s'attirer la honte de leur avoir promis son aide au combat et de ne pas la fournir « et Kjartan nous a oppressés dans des démêlés où nous en avions moins fait contre lui; et s'il faut que Kjartan en réchappe maintenant, on te mènera bientôt la vie dure, Bolli, à toi comme à nous ». Alors, Bolli brandit Fótbítr et fit face à Kjartan. Celui-ci dit alors à Bolli : « Assurément, tu as l'intention, maintenant, parent, de commettre une infamie, mais j'aime beaucoup mieux recevoir la mort de toi, parent, que de te la donner. » Puis Kjartan jeta son arme et ne voulut pas se défendre, pourtant, il n'était guère blessé, mais excessivement fatigué par

la lutte. Bolli ne fit aucune réponse aux propos de Kjartan, mais toutefois, il lui assena un coup mortel. Aussitôt, Bolli s'assit pour soutenir Kjartan sous les épaules, et Kjartan mourut sur les genoux de Bolli; Bolli se repentit aussitôt de cette action et se proclama responsable du meurtre.

Bolli envoya les fils d'Ósvífr par le district, pour lui, il resta près des cadavres ainsi que Thórarinn. Lorsque les fils d'Ósvífr arrivèrent à Laugar, ils dirent la nouvelle. Gudrún en fut satisfaite; on pansa le bras de Thórólfr; il se cicatrisa lentement et le fit toujours souffrir. Le corps de Kjartan fut transporté à Tunga. Puis Bolli alla chez lui à Laugar. Gudrún vint à sa rencontre et demanda quelle heure il était. Bolli dit qu'il était près de none[1]. Alors, Gudrún dit: « Diverses sont les besognes de la matinée; j'ai filé douze aunes de fil et tu as tué Kjartan[2]. » Bolli répondit: « Ce malheur aurait mis du temps à sortir de ma pensée même si tu ne me l'avais pas rappelé. » Gudrún dit: « Je ne compte pas une telle chose pour un malheur; il me semblait que tu avais plus grande réputation l'hiver où Kjartan était en Norvège que maintenant quand il vous foulait aux pieds depuis qu'il était rentré en Islande; mais je compte en dernier lieu ce qui me tient le plus à cœur: c'est que Hrefna ne se mettra pas au lit en riant ce soir. » Alors, Bolli dit, tout en colère: « Il ne me paraît pas sûr qu'elle pâlisse plus à cette nouvelle que toi, et je doute que tu eusses été plus affectée si c'était nous qui étions restés sur le champ et que Kjartan t'en ait dit la nouvelle. » Gudrún découvrit que Bolli était en colère et dit: « Ne le prends pas ainsi, car je te remercie beaucoup de cette action; il me semble savoir maintenant que tu ne veux pas faire contre mon gré. » Puis les fils d'Ósvífr allèrent dans un souterrain qui leur avait été préparé en secret, et les fils de Thórhalla furent envoyés à Helgafell, dire à Snorri le Godi cette nouvelle et aussi lui demander de leur envoyer prompt renfort contre Óláfr et les gens qui avaient à entreprendre les poursuites pour Kjartan.

À Saelingsdalstunga, la nuit qui suivit la journée du combat, il se fit qu'Án, que tout le monde croyait mort, s'assit. Ceux qui veillaient le cadavre eurent peur et cela leur parut grande merveille. Alors, Án leur dit: « Au nom de Dieu, je vous prie de ne pas avoir peur de moi, car j'ai conservé ma vie et mon entendement jusqu'au moment où un profond évanouissement m'a saisi; j'ai rêvé alors de

la même femme qu'avant, il m'a semblé qu'elle enlevait les broussailles de mon ventre et qu'elle remettait les entrailles à la place et je me suis senti bien de cet échange. » Ensuite, on pansa les blessures d'Án, il guérit et fut surnommé ensuite Án Panse-à-Broussailles.

Quand Óláfr fils de Höskuldr apprit ces nouvelles, il fut fort affecté par le meurtre de Kjartan, mais il se conduisit vaillamment toutefois. Ses fils voulaient marcher tout de suite contre Bolli et le tuer. Óláfr dit : « Loin de là; la perte de mon fils ne sera pas compensée davantage si Bolli est tué, j'aimais Kjartan plus que personne mais je ne supporterais pas de savoir qu'on fait du mal à Bolli. Mais je vois une occupation plus convenable pour vous; allez au devant des fils de Thórhalla qui sont envoyés à Helgafell rassembler du monde contre nous; il me plairait bien que vous leur infligiez la punition que bon vous semblera. » Puis les fils d'Óláfr entreprirent le voyage et prirent le bachot qui appartenait à Óláfr; ils étaient à sept en tout. Ils descendirent le Hvammsfjördr à la rame et menèrent vaillamment le voyage. Ils eurent peu de vent, mais favorable. Ils ramèrent en s'aidant de la voile jusqu'à ce qu'ils arrivent à Skorey où ils s'arrêtèrent quelque temps et s'informèrent des allées et venues des gens. Peu après, ils virent un bateau qui traversait le fjord en venant du nord[1], ils reconnurent bientôt les gens : c'étaient les fils de Thórhalla. Halldórr et ses frères les attaquèrent aussitôt; il n'y eut pas de résistance car les fils d'Óláfr sautèrent immédiatement dans leur bateau; on s'empara de Steinn et de son frère, on les décapita et ils furent jetés par-dessus bord. Les fils d'Óláfr firent demi-tour et leur expédition fut tenue pour tout à fait impressionnante.

CHAPITRE L

Óláfr alla au devant du cadavre de Kjartan. Il envoya des hommes au sud, à Borg, dire à Thorsteinn fils d'Egill cette nouvelle, et aussi qu'il voulait avoir son renfort pour entreprendre les poursuites. Si quelques hommes importants se rangeaient du côté des fils d'Ósvífr, Óláfr déclara qu'il voulait avoir la haute main sur toute l'affaire.

Il envoya un message semblable au nord à Vídidalr à Gudmundr, son gendre, et aux fils d'Ásgeirr, ajoutant qu'il avait proclamé coupables du meurtre de Kjartan tous ceux qui avaient pris part à l'attaque, hormis Óspakr fils d'Ósvífr : lui, avait déjà été condamné à cause d'une femme qui s'appelait Aldís, c'était la fille de Ljótr le Duelliste d'Ingjaldssandr; leur fils fut Úlfr qui fut ensuite connétable du roi Haraldr Sigurdarson; il épousa Jórunn fille de Thorbergr; leur fils fut Jón, père d'Erlendr le Benêt, père de l'archevêque Eysteinn[1]. Óláfr avait proclamé son accusation pour meurtre devant le thing de Thórsnes. Il fit transporter chez lui le corps de Kjartan et le fit mettre sous une tente car il n'y avait pas alors d'église dans les Dalir. Et quand Óláfr apprit que Thorsteinn avait réagi promptement et avait levé un grand nombre de gens, de même que les gens de Vídidalr, il fit rassembler des hommes par tous les Dalir. Cela faisait beaucoup de monde. Puis Óláfr envoya toute cette troupe à Laugar et dit : « Ma volonté est que vous ne secondiez pas plus mal Bolli, s'il en a besoin, que si c'était moi, car j'ai le sentiment que les gens d'en dehors du district qui vont bientôt nous tomber sur les bras estiment avoir peu ou prou à tirer vengeance de lui. » Les choses ayant été arrangées de cette façon, Thorsteinn et les gens de Vídidalr arrivèrent, ils étaient fort furieux. C'était surtout Hallr fils de Gudmundr et Kálfr fils d'Ásgeirr qui excitaient à marcher contre Bolli et à chercher les fils d'Ósvífr jusqu'à ce qu'ils les trouvent, disant qu'ils ne devaient pas avoir quitté le district. Mais comme Óláfr dissuada fort de faire l'expédition, il y eut échange de propos de conciliation, et cela se fit facilement en ce qui concerne Bolli car il pria, pour sa part, Óláfr de décider seul. Pour Ósvífr, il ne se vit pas en mesure de s'opposer, car la troupe de Snorri ne vint pas. On fixa une réunion de conciliation à Ljárskógar; toute l'affaire fut placée sans réserves[2] entre les mains d'Óláfr. Pour le meurtre de Kjartan, il y aurait, comme il plairait à Óláfr, amendes et condamnations de personnes. Puis la réunion de conciliation fut levée. Bolli ne vint pas à cette réunion, ce fut Óláfr qui en décida. Le verdict devait être rendu au thing de Thórsnes. Les gens des Mýrar et ceux de Vídidalr allèrent à Hjardarholt. Thorsteinn fils de Kuggi offrit de prendre chez lui pour l'élever Ásgeirr, fils de Kjartan, pour consoler Hrefna;

mais Hrefna s'en alla au nord avec ses frères, elle était fort affligée; pourtant, elle se comporta vaillamment car elle parlait facilement à quiconque. Hrefna ne se remaria pas. Elle vécut peu de temps après être allée dans le nord et les gens disent qu'elle mourut de chagrin.

CHAPITRE LI

Le corps de Kjartan resta une semaine à Hjardarholt. Thorsteinn fils d'Egill avait fait faire une église à Borg. Il emporta le corps de Kjartan chez lui et Kjartan fut enterré à Borg. L'église venait d'être consacrée et était « dans ses habits blancs[1] ». Puis le temps vint du thing de Thórsnes. Des procès furent intentés contre tous les fils d'Ósvífr, et ils furent tous condamnés. On fournit de l'argent pour les faire transporter à l'étranger, mais ils ne devaient pas revenir en Islande tant que l'un des fils d'Óláfr serait en vie, ou Ásgeirr fils de Kjartan. Pour Gudlaugr, fils de la sœur d'Ósvífr, il n'y aurait pas de compensations versées, en raison de l'attaque et de l'embuscade contre Kjartan, et Thórólfr ne recevrait aucune compensation pour les blessures qu'il avait subies. Óláfr ne voulut pas condamner Bolli, il lui demanda de payer une amende. Cela déplut extrêmement à Halldórr et à Steinthórr ainsi qu'à tous les fils d'Óláfr qui dirent que si Bolli devait rester dans le même district qu'eux, ils lui feraient la vie dure. Óláfr dit que tout se passerait bien tant qu'il serait sur pied.

Il y avait un bateau au mouillage à Bjarnarhöfn, que possédait Audunn Chien-Enchaîné[2]. Il était au thing et dit : « Ce sera bien fait si le châtiment de ces hommes n'est pas moindre en Norvège, si les amis de Kjartan sont en vie. » Alors, Ósvífr dit : « Tu n'es pas un prophète véridique, Chien-Enchaîné, car mes fils seront grandement appréciés des nobles gens, mais toi, Chien-Enchaîné, tu vas passer aux mains des trolls cet été[3]. » Audunn Chien-Enchaîné s'en alla à l'étranger cet été-là et fit naufrage près des Féroé. Tout l'équipage périt là. On pensa que ce qu'Ósvífr avait prophétisé s'était bien réalisé. Les fils d'Ósvífr s'en allèrent à l'étranger cet été-là, et aucun

d'eux ne revint plus en Islande. Les conclusions de ce procès furent telles que l'on estima qu'Óláfr en sortait grandi, puisqu'il s'était montré dur là où c'était le plus mérité, c'est-à-dire pour les fils d'Ósvífr, alors qu'il avait épargné Bolli pour raisons de parenté. Óláfr remercia bien les gens de leur assistance. Bolli acheta la terre de Tunga sur le conseil d'Óláfr.

On dit qu'Óláfr vécut trois hivers après le meurtre de Kjartan. Après sa mort, ses fils se répartirent son héritage; Halldórr prit la demeure de Hjardarholt. Thorgerdr, leur mère, resta chez Halldórr. Elle était pleine de haine pour Bolli et estimait que l'on avait bien mal payé les soins que l'on avait pris pour l'élever.

CHAPITRE LII

Gudrún et Bolli s'installèrent au printemps à Saelingsdalstunga et ce fut bientôt une demeure magnifique. Gudrún et Bolli eurent un fils. On donna un nom à ce garçon et on l'appela Thorleikr[1]. Ce fut un beau garçon de bonne heure, et très précoce. Halldórr fils d'Óláfr habitait à Hjardarholt, comme on l'a écrit précédemment. C'était lui le plus éminent des frères. Le printemps où Kjartan fut tué, Thorgerdr fille d'Egill logea un gamin de sa famille chez Thorkell de Hafratindar. Là, le garçon garda les moutons pendant l'été. Il était très affecté de la mort de Kjartan, lui comme les autres. Il ne pouvait jamais parler de Kjartan en présence de Thorkell car celui-ci disait toujours du mal de lui, disant que ç'avait été un homme blanc et sans courage et imitant souvent la façon dont il avait reçu sa blessure mortelle. Cela affligeait le garçon qui alla à Hjardarholt le dire à Halldórr et à Thorgerdr, leur demandant de le garder. Thorgerdr lui demanda de conserver sa place jusqu'à l'hiver. Le garçon déclara qu'il n'avait pas la force de rester là davantage « et tu ne me demanderais pas cela si tu savais les grandes épreuves que j'endure ». Alors, Thorgerdr fut émue de son chagrin et dit que, s'il ne tenait qu'à elle, elle lui trouverait une place. Halldórr dit : « Ne fais pas attention à ce gamin, il n'y a pas à lui faire confiance. » Alors Thorgerdr

répondit : « Ce garçon ne vaut pas grand-chose, dit-elle, mais Thorkell s'est mal conduit de toutes les façons dans cette affaire, car il était au courant de l'embuscade des gens de Laugar devant Kjartan et il n'a pas voulu lui dire, il s'est fait un divertissement et un plaisir de leurs démêlés et depuis, il a dit maintes paroles inamicales. Vous êtes bien loin, vous autres, les frères, d'aller chercher vengeance là où il y a force supérieure puisque vous n'êtes pas capables de revaloir ses interventions à un pauvre type du genre de Thorkell. » Halldórr ne répondit pas grand-chose à cela, mais il demanda à Thorgerdr de décider du séjour du gamin.

Quelques jours après, Halldórr s'en alla de chez lui avec quelques hommes. Il alla à Hafratindar et surprit Thorkell dans sa maison; Thorkell fut mené dehors et tué, et il se conduisit couardement lors de sa mise à mort. Halldórr ne laissa rien piller et s'en alla chez lui dans cet état. Thorgerdr fut fort satisfaite de cette action et l'on tint cette solution pour meilleure que rien du tout. Cet été-là, tout fut tranquille en principe, pourtant, les rapports entre Bolli et les fils d'Óláfr étaient des plus froids. Les frères n'avaient aucune aménité pour Bolli, mais lui leur cédait en tout point, pour peu qu'il n'en fût pas diminué car c'était un homme de grande énergie. Il entretenait un grand train de maison et vivait somptueusement car les biens ne manquaient pas. Steinthórr fils d'Óláfr habitait Dönustadir dans le Laxárdalr; il épousa Thurídr fille d'Ásgeirr, qu'avait épousée Thorkell Kuggi; leur fils s'appelait Steinthórr, qui fut surnommé Gróslappi[1].

CHAPITRE LIII

L'hiver d'après la mort d'Óláfr fils de Höskuldr, Thorgerdr fille d'Egill envoya dire à Steinthórr, son fils, vers la fin de l'hiver, de venir la trouver. Lorsque le fils et la mère se rencontrèrent, elle lui fit savoir qu'elle voulait partir et s'en aller à l'ouest dans le Saurboer, voir Audr, son amie. Elle dit à Halldórr qu'il devait y aller. Ils étaient cinq en tout. Halldórr accompagna sa mère. Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent devant la ferme de

Saelingsdalstunga. Alors, Thorgerdr tourna son cheval vers la ferme et demanda : « Comment s'appelle cette ferme ? » Halldórr répondit : « Ce n'est pas parce que tu ne le sais pas déjà, mère, que tu le demandes ; cette ferme s'appelle Tunga. — Qui habite ici ? » dit-elle. Il répondit : « Tu le sais, mère. » Alors, Thorgerdr dit en soupirant profondément : « Certes, je sais qu'habite ici Bolli, le meurtrier de votre frère, et vous êtes étonnamment différents, vous autres frères nobles, qui ne voulez pas venger un frère comme était Kjartan, et ce n'est pas ce qu'aurait fait Egill, le père de votre mère, et c'est mal d'avoir des fils incapables. Sûr que je vous trouverais mieux venus d'être les filles de votre père et que vous soyez mariées. Ici, Halldórr, c'est bien comme on dit : il y a toujours un efféminé dans chaque famille[1] et je vois que la plus grande malchance d'Óláfr, c'est que le fait d'avoir des fils lui ait si mal réussi ; si c'est surtout à toi que je m'adresse, Halldórr, c'est que tu es tenu pour le plus éminent de tes frères. À présent, nous allons rebrousser chemin : le but de ce voyage, c'était surtout de vous rappeler cela, pour le cas où vous l'auriez déjà oublié. » Alors Halldórr répondit : « Si cela nous sort de la tête, ce n'est pas à toi que nous l'attribuerons, mère. » Halldórr ne répondit pas grand-chose, toutefois, sa colère contre Bolli s'enflait fort[2].

Cet hiver-là s'écoula, et quand vint l'été, on arriva à l'époque du thing. Halldórr fit savoir qu'il irait au thing ainsi que ses frères. Ils chevauchèrent avec une grande troupe et montèrent le baraquement qu'avait possédé Óláfr ; le thing fut tranquille et sans événement. Les gens du Vídidalr, les fils de Gudmundr fils de Sölmundr, étaient venus au thing depuis le nord. Bardi fils de Gudmundr avait alors dix-huit hivers ; c'était un homme de grande taille, et fort. Les fils d'Óláfr invitèrent chez eux Bardi, leur parent, et le pressèrent vivement de venir. Hallr fils de Gudmundr n'était pas ici au pays à ce moment-là. Bardi fit bel accueil à cette proposition, car les relations entre les parents étaient affectueuses. Bardi quitta le thing pour aller dans l'ouest avec les fils d'Óláfr ; ils arrivèrent à Hjardarholt et Bardi passa là le reste de l'été.

CHAPITRE LIV

Halldórr dit en secret à Bardi que les frères avaient l'intention d'attaquer Bolli, disant qu'ils ne pouvaient supporter plus longtemps les reproches de leur mère, « il n'y a pas à cacher, parent Bardi, que si nous t'avons invité chez nous, c'est beaucoup parce que nous voudrions avoir en cela ton assistance et ton soutien ». Alors, Bardi répondit : « On verra en mauvaise part le fait de rompre des accords passés avec des parents, et d'un autre côté, Bolli me semble difficile à attaquer; il est entouré de beaucoup de monde et est lui-même un très grand champion; les conseils avisés ne manqueront pas non plus, là où sont Gudrún et Ósvífr. Tout cela fait que j'estime difficile d'attaquer. » Halldórr dit : « Ce n'est pas la peine de nous compliquer cette affaire; je n'ai pas encore parlé de cela tant qu'il n'était pas sûr que nous le ferions et que nous chercherions à nous venger de Bolli, j'espère aussi, parent, que tu ne te déroberas pas à faire cette expédition avec nous. » Bardi répondit : « Je sais qu'il te paraîtra inconvenant que je me dérobe; je ne le ferai pas non plus si je vois que je ne parviens pas à vous en dissuader. — Alors, tu agis bien, dit Halldórr, comme il fallait s'y attendre. » Bardi dit qu'ils devraient agir avec prudence. Halldórr déclara qu'il avait entendu dire que Bolli avait dépêché ses hommes de chez lui, certains au nord jusqu'au Hrútafjördr, à son bateau, certains jusqu'aux Rivages[1]. « On me dit aussi que Bolli est à son buron dans le Saelingsdalr et qu'il n'y a là pas d'autres hommes que les domestiques qui y font les foins; il me semble que l'on ne trouvera pas meilleure occasion de rencontrer Bolli que maintenant. » Et Halldórr et Bardi résolurent cela entre eux.

Il y avait un homme qui s'appelait Thorsteinn le Noir. Il habitait Hundadalr dans les Breidafjardardalir, un homme sage et riche. Il avait été longtemps ami d'Óláfr le Paon. La sœur de Thorsteinn s'appelait Sólveig; elle avait été mariée à un homme qui s'appelait Helgi et était fils de Hardbeinn[2]. Helgi était un homme de grande taille et fort, et un grand voyageur, il était récemment arrivé en Islande et logeait chez Thorsteinn, son beau-frère.

Halldórr envoya un message à Thorsteinn le Noir et à Helgi, son beau-frère. Lorsqu'ils arrivèrent à Hjardarholt, Halldórr leur dit ses intentions et ses plans et leur demanda de faire l'expédition avec eux. Ces desseins déplurent fort à Thorsteinn : « C'est très grand dommage que vous, parents, continuiez à vous entretuer; il y a peu d'hommes dans votre famille qui soient semblables à Bolli. » Mais Thorsteinn eut beau parler ainsi, cela ne donna rien. Halldórr envoya un message à Lambi, le frère de son père, et lorsqu'il vint le trouver, il lui dit ses intentions. Lambi encouragea fort à faire la chose. Thorgerdr, la maîtresse de maison, les pressait beaucoup aussi d'entreprendre cette expédition. Elle disait qu'elle n'estimerait jamais la mort de Kjartan vengée tant que celle de Bolli ne l'aurait pas compensée.

Après cela, ils se préparèrent pour l'expédition. Étaient du voyage les quatre fils d'Óláfr, le cinquième était Bardi — voici quels étaient les fils d'Óláfr : Halldórr et Steinthórr, Helgi et Höskuldr, Bardi était fils de Gudmundr — le sixième était Lambi, le septième, Thorsteinn, le huitième, Helgi, son beau-frère, le neuvième, Án Panse-à-Broussailles. Thorgerdr aussi entreprit le voyage avec eux; ils l'en dissuadaient plutôt, disant que ce n'était pas là une expédition pour femmes; elle déclara que, certes, elle irait « car je sais parfaitement, de vous, mes fils, que vous avez besoin d'encouragements ». Ils lui dirent de faire à son gré.

CHAPITRE LV

Après cela, ils partirent de Hjardarholt à neuf en tout; Thorgerdr était la dixième. Ils chevauchèrent vers l'intérieur en longeant le rivage et arrivèrent à Ljárskógar; c'était à la nuit tombante. Ils ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne furent arrivés dans le Saelingsdalr alors que le jour venait de se lever. En ce temps-là, il y avait un bois épais dans la vallée[1]. Bolli était là, au buron, comme Halldórr l'avait appris. Le buron se trouvait près de la rivière, à l'endroit qui s'appelle maintenant Bollatóptir[2]. Il y a, au-dessus du buron, une grande colline qui descend vers

Stakkagil; entre la pente de la montagne et la colline se trouve une grande prairie qui s'appelle Barmr; c'est là que travaillaient les domestiques de Bolli. Halldórr et ses compagnons chevauchèrent vers Oxnagróf, en traversant les Ránarvellir puis passèrent au-dessus de Hamarengi: c'est en face du buron[1]. Ils savaient qu'il y avait beaucoup de gens au buron. Ils descendirent de cheval dans l'intention d'attendre que les hommes quittent le buron pour aller au travail. Un berger de Bolli monta vers son troupeau le matin de bonne heure. Il vit les hommes dans la forêt ainsi que les chevaux qui étaient attachés; il se douta que des gens qui allaient dans un tel secret ne devaient pas ête pacifiques. Il se dirigea aussitôt vers le buron par le plus court chemin pour dire à Bolli l'arrivée de ces hommes. Halldórr avait la vue perçante. Il vit qu'un homme descendait la pente en courant et se dirigeait vers le buron. Il dit à ses compagnons que ce devait être le berger de Bolli « et il doit avoir vu notre expédition; nous allons nous rendre au devant de lui pour qu'il ne porte pas cette nouvelle au buron ». Ils firent comme il le disait. Án Panse-à-Broussailles fut le plus rapide, il rattrapa l'homme, le souleva et le précipita au sol. Ce fut une telle chute que le garçon eut l'échine brisée. Puis ils chevauchèrent en direction du buron; celui-ci était composé de deux bâtiments, une salle pour dormir et une resserre. Bolli s'était levé de bonne heure le matin, il avait assigné le travail, il s'était recouché pour dormir quand ses domestiques étaient partis. Ils étaient deux dans le buron, Bolli et Gudrún.

Quand les autres sautèrent de selle, ils se réveillèrent au vacarme. Ils entendirent aussi discuter pour savoir qui serait le premier à entrer dans le buron attaquer Bolli. Celui-ci reconnut la voix de Halldórr et de plusieurs de ses compagnons. Bolli parla à Gudrún et lui demanda de sortir du buron, disant que la rencontre serait de telle nature qu'elle n'en tirerait pas de plaisir. Gudrún déclara que les événements qui se passeraient là étaient de nature telle qu'elle puisse les voir et qu'il n'y aurait pas de mal pour Bolli si elle se tenait près de lui. Bolli dit qu'il voulait décider, et il se fit que Gudrún sortit du buron. Elle descendit la pente jusqu'au ruisseau qui coulait là et se mit à laver son linge.

Maintenant, Bolli était seul dans le buron; il prit ses

armes, se coiffa de son heaume et tint son bouclier devant lui, l'épée Fótbítr à la main. Il n'avait pas de broigne. Halldórr et ses hommes discutèrent entre eux pour savoir comment procéder, car aucun n'avait envie de pénétrer dans le buron. Alors, Án Panse-à-Broussailles dit : « Il y a ici dans cette expédition des gens qui sont plus proches parents de Kjartan que moi; mais il n'y en a pas qui se souvienne des circonstances de la mort de Kjartan mieux que moi. J'avais dans l'idée, lorsqu'on me transporta à Tunga plus mort que vif et que Kjartan était assassiné, que c'est avec joie que je ferais du mal à Bolli si l'occasion m'en était donnée. C'est moi qui entrerai le premier dans le buron. » Alors, Thorsteinn le Noir répondit : « Voilà qui est parler vaillamment, toutefois, il est plus judicieux de ne pas se précipiter : que l'on procède prudemment car Bolli ne va pas se tenir tranquille si on l'attaque. Il a beau avoir peu de monde, vous pouvez vous attendre à une vive résistance, car Bolli est à la fois fort et habile au maniement des armes. Il a aussi une épée qui est une arme en laquelle on peut se fier. »

Ensuite, Án pénétra dans le buron rudement et rapidement, le bouclier au-dessus de la tête, pointe en avant. Bolli lui assena un coup de Fótbítr, trancha la pointe du bouclier et, du même élan, fendit la tête d'Án jusqu'aux épaules : Án en reçut mort immédiate[1]. Puis Lambi entra; il avait son bouclier devant lui et son épée brandie à la main. À ce moment même, Bolli retirait Fótbítr de la blessure qu'elle venait de faire et il se découvrit. Lambi déchargea alors un coup dans la cuisse de Bolli, et ce fut une grande blessure. Bolli frappa à son tour l'épaule de Lambi et son épée descendit tout le long du flanc; il fut aussitôt hors de combat et jamais plus, tant qu'il vécut, son bras ne cessa de le faire souffrir. Sur ces entrefaites, Helgi fils de Hardbeinn entra, il avait à la main une lance dont la lame était longue d'une aune[2] et dont le manche était enveloppé d'un treillis de fer. Ce que voyant, Bolli jeta son épée, prit son bouclier à deux mains et marcha vers les portes du buron contre Helgi. Helgi jeta sa lance sur Bolli, transperça le bouclier et Bolli lui-même. Celui-ci s'inclina contre le mur du buron. Alors, les hommes se précipitèrent dans le buron, Halldórr et ses frères. Thorgerdr aussi entra dans le buron. Alors Bolli dit : « Voilà maintenant l'occasion, frères, de vous approcher plus que

jusqu'ici » disant que l'on pouvait s'attendre à ce que la défense serait brève. Thorgerdr répondit à ses propos, disant qu'ils n'avaient pas besoin de s'épargner pour en finir de manière indubitable avec Bolli. Elle leur ordonna de séparer la tête du tronc. Bolli était encore debout contre le mur du buron, tenant sa tunique autour de soi de sorte que ses entrailles ne tombent pas. Alors, Steinthórr fils d'Óláfr bondit sur Bolli et le frappa d'une grande hache au cou près des épaules, tranchant aussitôt la tête. Thorgerdr lui dit de se réjouir de l'œuvre de ses mains, ajoutant que maintenant, Gudrún aurait à s'occuper un moment des cheveux rouges de Bolli[1].

Après cela, ils sortirent du buron. Gudrún monta alors du ruisseau, vint parler à Halldórr et aux autres et demanda ce qui s'était produit dans leurs démêlés avec Bolli. Ils dirent les choses telles qu'elles s'étaient passées. Gudrún était en tunique de nám[2] au corsage étroit, avec une grande résille autour de la tête. Elle avait noué un tablier autour de sa taille, avec des broderies bleues et des franges au bout[3]. Helgi fils de Hardbeinn alla à Gudrún, prit le bout du tablier et essuya le sang de la lance même qui avait transpercé Bolli. Gudrún le regarda en souriant. Alors, Halldórr dit : « C'est mal se conduire, et cruellement. » Helgi lui dit de ne pas s'en affliger « car je pense, dit-il, que sous les pans de ce tablier repose mon futur meurtrier ». Puis ils prirent leurs chevaux et s'en allèrent. Gudrún les accompagna en chemin et leur parla un moment. Puis elle rebroussa chemin.

CHAPITRE LVI

Les compagnons de Halldórr dirent que Gudrún n'était guère affectée par le meurtre de Bolli, puisqu'elle les avait reconduits en causant avec eux et qu'elle leur avait parlé comme s'ils n'avaient rien fait qui fût contre son gré. Alors, Halldórr répondit : « Ce n'est pas mon avis, que Gudrún ne soit guère affectée par la mort de Bolli ; je pense que ce qui l'a amenée à nous reconduire en causant avec nous, c'est qu'elle voulait savoir clairement quels hommes ont pris part à cette expédition ; on n'exagère pas

non plus quand on dit que Gudrún dépasse fort les autres femmes en fait de noblesse. Il faut s'attendre aussi à ce que Gudrún soit fort affectée par la mort de Bolli car il est vrai de dire que c'est très grande perte que celle d'hommes comme Bolli, bien que la chance ne nous ait pas été donnée d'être d'accord. » Après cela, ils allèrent à Hjardarholt.

Cette nouvelle s'apprit bientôt un peu partout et fut tenue pour importante. Bolli fut grandement regretté. Gudrún envoya aussitôt des hommes trouver Snorri le Godi, car elle et Ósvífr estimaient avoir toute protection là où était Snorri. Celui-ci réagit promptement au message de Gudrún et vint à Tunga avec soixante hommes. Gudrún se réjouit de sa venue. Il s'offrit à rechercher des conciliations, mais cela n'était guère du goût de Gudrún que d'accepter, à cause de Thorleikr, de recevoir de l'argent pour le meurtre de Bolli : « Il me semble, Snorri, que la plus grande assistance que tu puisses m'accorder, dit Gudrún, c'est que nous échangions nos résidences, toi et moi, afin que je n'habite pas dans le voisinage des gens de Hjardarholt. » En ce temps-là, Snorri avait de grands démêlés avec les habitants d'Eyrr[1]. Il déclara qu'il ferait cela par amitié pour Gudrún « mais toutefois, Gudrún, il va te falloir rester à Tunga cette année ». Snorri se prépara à partir et Gudrún lui fit d'honorables présents. Snorri s'en alla donc, et tout fut tranquille, en principe, cette année-là. L'hiver d'après le meurtre de Bolli, Gudrún mit au monde un enfant; ce fut un garçon; il fut nommé Bolli[2]. Il fut de bonne heure grand et beau; Gudrún l'aimait beaucoup. Et lorsque cet hiver s'écoula et que vint le printemps, le marché dont on avait discuté s'effectua : que Snorri et Gudrún échangeraient leurs terres. Snorri se transporta à Tunga et y habita tant qu'il vécut. Gudrún alla à Helgafell avec Ósvífr et ils y installèrent une demeure magnifique; c'est là que grandirent les fils de Gudrún, Thorleikr et Bolli. Thorleikr avait quatre hivers quand Bolli, son père, fut tué.

CHAPITRE LVII

Il y avait un homme qui s'appelait Thorgils et était fils de Halla; on le nommait d'après sa mère parce qu'elle vécut plus longtemps que son père. Celui-ci s'appelait Snorri et était fils d'Álfr des Dalir. Halla, la mère de Thorgils, était fille de Gestr fils d'Oddleifr[1]. Thorgils habitait dans le Hördadalr, la ferme qui s'appelle Tunga. C'était un homme de grande taille et beau, et extrêmement vaniteux. On ne le disait pas homme équitable[2]. Souvent, les rapports étaient froids entre lui et Snorri le Godi; Snorri tenait Thorgils pour indiscret et pompeux. Thorgils se donnait force occupations dans la contrée; il venait constamment à Helgafell, offrant de s'occuper des affaires de Gudrún. Elle accueillit cette proposition courtoisement, mais pas davantage. Thorgils invita chez lui Thorleikr, fils de Gudrún, qui resta longtemps à Tunga où il apprit les lois de Thorgils, car celui-ci était très versé dans la connaissance des lois.

En ce temps-là, Thorkell fils d'Eyjólfr était en voyage; c'était un homme renommé et de grande famille, et il était grand ami de Snorri le Godi. Il était aussi constamment avec Thorsteinn fils de Kuggi, son parent, quand il était ici en Islande[3]. Et une fois que Thorkell avait un bateau au mouillage à Vadill dans le Bardaströnd, il y eut dans le Borgarfjördr cet événement qu'un fils d'Eidr d'Áss fut tué par le fils de Helga de Kroppr[4]. Celui qui avait commis le meurtre s'appelait Grímr, et son frère, Njáll : il se noya dans la Hvítá peu après. Pour Grímr, il fut condamné à proscription pour ce meurtre et il erra dans les montagnes pendant sa proscription; c'était un homme de grande taille et fort. Eidr était fort âgé quand cela se passa. C'est pourquoi on n'entreprit pas de poursuites. Les gens harcelaient fort Thorkell fils d'Eyjólfr parce qu'il ne cherchait pas à obtenir justice[5]. Au printemps suivant, lorsque Thorkell eut préparé son bateau, il alla au sud par le Breidafjördr, se procura un cheval et chevaucha tout seul, n'interrompant pas son voyage qu'il ne fût à Áss chez Eidr, son parent. Eidr l'accueillit avec grande joie. Thorkell lui dit le but de sa venue : il voulait se

mettre à la recherche de Grímr, son proscrit; il demanda à Eidr s'il avait quelque idée de l'endroit où était son repaire. Eidr répondit : « Je n'ai pas envie que tu fasses cela; il me semble que tu prends de grands risques quant à l'issue de cette expédition; avec Grímr, c'est à un chien maudit que tu as affaire. Si tu veux y aller, vas-y avec beaucoup d'hommes afin d'être le maître de tout. — Je ne trouve pas qu'il y ait grand renom, dit Thorkell à rassembler quantité de monde contre un seul homme, mais je voudrais que tu me prêtes l'épée Sköfnungr, et j'espère qu'alors je me débarrasserai de ce vagabond sans feu ni lieu, même s'il est brave. — Fais à ta guise, dit Eidr, mais je ne serais pas surpris que tu regrettes un jour cette obstination. Mais comme tu estimes faire cela pour moi, je ne te refuserai pas ce que tu demandes car je pense que Sköfnungr est en bonnes mains si c'est toi qui la portes. Mais cette épée est de telle nature que le soleil ne doit pas briller sur ses gardes et qu'il ne faut pas la dégainer en présence de femmes. Si quelqu'un reçoit une blessure de cette épée, cette blessure ne peut guérir à moins qu'on ne passe dessus la pierre guérisseuse qui va avec l'épée[1]. » Thorkell déclara qu'il avait l'intention d'en prendre soin attentivement et prit l'épée, puis demanda à Eidr de lui montrer le chemin de l'endroit où Grímr avait son repaire. Eidr dit qu'à son avis, Grímr avait son repaire dans le Tvídoegra près des Fiskivötn. Puis Thorkell chevaucha vers le nord par la lande, par le chemin que lui avait indiqué Eidr, et quand il fut avancé très loin sur la lande, il vit près d'un grand lac une cabane et s'y dirigea.

CHAPITRE LVIII

Thorkell arriva à la cabane et il vit alors un homme près du lac, à l'embouchure d'un ruisseau, qui pêchait à la ligne; il avait un manteau sur la tête. Thorkell descendit de selle et attacha son cheval au mur de la cabane; puis il s'avança vers le lac, là où se trouvait l'homme. Grímr vit l'ombre de l'homme qui passait sur l'eau, il se leva rapidement. Thorkell était arrivé tout près de lui et lui déchargea un coup. Ce coup arriva sur le bras au-dessus

du poignet, et ce ne fut pas une grande blessure. Grímr se précipita aussitôt sur Thorkell et ils se mirent à lutter; on sentit bientôt la différence de forces et Thorkell tomba, Grímr par-dessus lui. Alors, Grímr demanda qui était cet homme. Thorkell dit que cela ne le regardait pas. Grímr dit: « Voilà qu'il en eſt allé autrement que tu le pensais, car je tiens ta vie en mon pouvoir. » Thorkell dit qu'il ne demanderait pas la paix « car je n'ai pas eu de chance ». Grímr dit qu'il avait eu assez de malheurs pour que cette occasion lui échappe, « il te sera assigné un autre deſtin que de mourir dans notre rencontre, je veux t'accorder la vie; et toi, récompense cela comme tu le voudras ». Ils se levèrent tous les deux et allèrent à la cabane. Thorkell vit que Grímr était épuisé par la perte de sang. Il prit alors la pierre qui allait avec Sköfnungr, la passa sur la main de Grímr et aussitôt, la brûlure et l'enflure provoquées par le coup disparurent. Ils passèrent la nuit là.

Le lendemain matin, Thorkell se prépara à s'en aller et demanda si Grímr voulait l'accompagner. Celui-ci déclara que certes, il le voulait. Thorkell prit aussitôt vers l'oueſt et n'alla pas trouver Eidr; il ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à Saelingsdalſtunga. Snorri l'accueillit avec grande joie. Thorkell lui dit que cette expédition avait mal tourné. Snorri déclara qu'elle avait bien réussi, « j'ai l'impression que Grímr eſt un homme chanceux; je veux que tu lui montres ta reconnaissance. Je serais d'avis, ami, que tu cesses de voyager et te trouves un établissement et un parti pour devenir un chef, comme tu y es attitré par ta famille ». Thorkell répondit: « Vos conseils m'ont souvent été bénéfiques » et il demanda s'il avait réfléchi à la femme qu'il devrait demander en mariage. Snorri répondit: « Tu vas demander en mariage la femme qui eſt le meilleur des partis, c'eſt Gudrún fille d'Ósvífr. » Thorkell dit qu'il était vrai qu'une telle union était honorable « mais je trouve très difficile sa véhémence, dit-il, et son ambition; elle va vouloir venger la mort de Bolli, son mari. Il paraît qu'elle s'entend bien avec Thorgils fils de Halla et peut-être que cela n'eſt pas du tout à son gré; mais Gudrún eſt bien à mon goût ». Snorri dit: « Je vais m'engager pour qu'il ne t'advienne pas de mal de la part de Thorgils, et je m'attends davantage à ce qu'il arrive quelque changement à propos de la vengeance de Bolli avant que cette année ne s'écoule. » Thorkell répondit:

« Il se peut que ce ne soient pas des paroles vides que tu dis là; mais pour la vengeance de Bolli, je ne la vois pas plus probable maintenant qu'il y a quelque temps, à moins que quelques-uns des hommes les plus importants s'en mêlent. » Snorri dit : « Il me plaît bien que tu t'en ailles encore à l'étranger cet été; voyons alors ce qui se passera. »

Thorkell dit qu'il en serait ainsi, et ils se quittèrent dans cet état. Thorkell alla à l'ouest en traversant le Breidafjördr et se rendit à son bateau. Il emmena Grímr à l'étranger avec lui. Ils eurent bon vent pendant l'été et abordèrent en Norvège, dans le sud. Alors, Thorkell dit à Grímr : « Tu es au courant de la situation et des événements qui ont mené à notre association; ce n'est pas la peine de te la représenter; mais je verrais volontiers qu'elle se termine moins difficilement qu'elle n'a commencé. J'ai fait la preuve que tu es un vaillant homme et à cause de cela, je veux te quitter comme si je ne t'avais jamais voulu de mal. Je vais te donner tant de marchandises que tu puisses entrer dans la communauté de vaillants hommes. Mais ne te fixe pas ici dans le nord du pays car il y a beaucoup de parents d'Eidr en voyages de commerce qui te veulent beaucoup de mal. » Grímr le remercia de ses paroles et dit qu'il n'aurait jamais été capable de demander autant qu'il lui offrait. Lorsqu'ils se quittèrent, Thorkell donna à Grímr de bonnes marchandises. Beaucoup dirent que c'était agir là magnifiquement. Puis Grímr s'en alla dans le Vík à l'est et s'y installa; on le tint pour un homme important et l'on cesse ici de parler de lui.

Thorkell passa l'hiver en Norvège et fut considéré comme un homme de grande valeur; il était très riche de biens et c'était un homme très violent. Il va falloir maintenant abandonner ce sujet un moment et reprendre en Islande pour apprendre quels événements s'y passèrent pendant que Thorkell était à l'étranger.

CHAPITRE LIX

Cet été-là, au mois-double[1], Gudrún partit de chez elle et s'engagea dans les Dalir. Elle alla à Thykkvaskógr.

Thorleikr était alternativement à Thykkvaskógr chez les fils d'Ármódr, Halldórr et Örnólfr, et parfois à Tunga chez Thorgils. La même nuit elle envoya un homme à Snorri le Godi pour lui dire qu'elle voulait le trouver dès le lendemain. Snorri s'exécuta promptement et chevaucha aussitôt avec un autre homme, jusqu'à ce qu'il arrive à la Haukadalsá. Il y a, au nord de la rivière, un rocher escarpé qui s'appelle Höfdi[1]. C'est sur les terres de Loekjarskógr. C'est ce lieu que Gudrún avait fixé pour rencontrer Snorri. Lui et elle y arrivèrent presque en même temps. Il y avait aussi un homme qui accompagnait Gudrún: c'était Bolli Bollason. Il avait douze hivers alors, mais il était complètement developpé par la force et l'intelligence, en sorte qu'il y en a beaucoup qui ne sont pas plus développés bien qu'ils soient dans la fleur de l'âge. Il portait alors Fótbítr. Snorri et Gudrún entrèrent aussitôt en conversation, mais Bolli et le compagnon de Snorri se postèrent sur le rocher et regardèrent les allées et venues des gens par le district. Quand Snorri et Gudrún se furent demandé les nouvelles générales, Snorri vint au fait et s'enquit de ce qui s'était récemment passé pour qu'elle lui envoie un message si urgent. Gudrún dit: « Il est vrai que pour moi, cet événement dont je vais parler est tout récent, bien qu'il se soit passé il y a douze hivers, car c'est de la vengeance de Bolli que je vais discuter un peu; cela ne peut te prendre à l'improviste non plus, car je te l'ai parfois rappelé. Je ferai valoir aussi que tu m'as promis quelque assistance en cela, si j'attendais avec patience; or il me semble que tout espoir est perdu de te voir prêter attention à notre affaire. J'ai attendu le moment, tant que mon caractère me le permettait. Mais je voudrais avoir de vous conseil éclairé sur le lieu où faire porter la vengeance. » Snorri demanda à qui elle avait pensé surtout. Gudrún dit: « Ma volonté est que vous ne laissiez pas sains et saufs tous les fils d'Óláfr. » Snorri déclara qu'il interdirait d'attaquer les hommes qui étaient le plus estimés du district « et proches parents de ceux qui pousseront le plus loin la vengeance, et il est grand temps que ces meurtres de parents prennent fin ».

Gudrún dit: « Alors, on attaquera Lambi et on le tuera; on serait alors débarrassé d'un de ceux qui nous veulent le plus de mal. » Snorri répondit: « Lambi est

assez coupable pour qu'il soit tué, mais je n'estime pas Bolli vengé pour autant, et les accords qui seront passés ne feront pas entre Bolli et Lambi la différence qui conviendrait si l'on compare leurs meurtres. » Gudrún dit : « Peut-être que nous ne nous trouverons pas à égalité avec les gens de Laxárdalr, mais chacun doit payer des dommages, en quelque vallée qu'il habite. Il va falloir se tourner vers Thorsteinn le Noir car personne ne s'est conduit aussi mal que lui en cette affaire. » Snorri dit : « Thorsteinn est aussi coupable envers vous que les hommes qui ont pris part à l'expédition pour le meurtre de Bolli et qui ne l'ont pas frappé. Mais tu laisses de côté des hommes dont il me semble qu'il vaudrait mieux tirer vengeance et qui ont frappé Bolli à mort, comme Helgi fils de Hardbeinn. » Gudrún dit : « C'est vrai, mais je ne puis savoir si les hommes pour qui j'éprouve cette grande haine resteront tranquilles. » Snorri répondit : « Je vois un bon remède à cela. Que Lambi et Thorsteinn se joignent à l'expédition de tes fils, et ce sera une façon méritée de leur faire payer la paix. Mais s'ils ne veulent pas, je ne dissuaderai pas de leur infliger le châtiment que bon vous plaira. » Gudrún dit : « Comment procéder pour amener ces hommes que tu as mentionnés à faire l'expédition ? » Snorri dit : « Cela reviendra à ceux qui seront à la tête de l'expédition. » Gudrún dit : « Il nous faut ton expérience pour savoir qui dirigera l'expédition et qui en prendra la tête. » Alors, Snorri sourit et dit : « Pour cela, tu as choisi un homme. » Gudrún dit : « Tu dois dire cela pour Thorgils. » Snorri dit que oui. Gudrún dit : « J'ai déjà discuté de cela avec Thorgils et autant dire que la chose est exclue car la seule condition qu'il a posée fait que je ne peux m'y fier : il ne se déroberait pas à venger Bolli s'il obtenait de m'épouser. Or il n'en est pas question, aussi ne lui demanderai-je pas de faire cette expédition. » Snorri dit : « Là, je vais donner un conseil, pour la raison que je n'ai rien contre le fait que Thorgils prenne part à cette expédition. Tu vas assurément lui promettre ce mariage, mais tu le feras en termes ambigus en disant que tu n'épouseras pas d'autre homme présent en ce pays-ci que Thorgils, et tu tiendras ta promesse, car Thorkell fils d'Eyjólfr n'est pas au pays en ce moment, et c'est lui que je te destine pour mari. » Gudrún dit : « Il va voir ce stratagème. » Snorri répondit : « Sûrement qu'il ne le verra

pas, car il est plus fort en fait de violence qu'en sagacité. Pose cette stipulation en présence de peu de témoins; que soit présent Halldórr son frère adoptif, mais pas Örnólfr, car il est plus avisé, et si cela ne réussit pas, il s'en prendra à moi. »

Après cela, lui et Gudrún cessèrent cette conversation, chacun souhaitant bon voyage à l'autre. Snorri alla chez lui et Gudrún à Thykkvaskógr. Le lendemain matin, Gudrún quitta Thykkvaskógr avec ses fils, et alors qu'ils chevauchaient le long des Skógarströnd, ils virent des gens qui chevauchaient après eux. Ils allaient bon train et les rejoignirent vite, et c'était Thorgils fils de Halla qui allait là. Ils se firent mutuellement bon accueil. Ils allèrent tous ensemble ce jour-là jusqu'à Helgafell.

CHAPITRE LX

Quelques nuits après que Gudrún fut revenue chez elle, elle demanda à ses fils de venir lui parler dans son verger[1]. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils virent que l'on avait étendu par terre des vêtements de lin, une chemise et des braies de lin: ils étaient tout ensanglantés. Alors Gudrún dit: « Ces habits mêmes que vous voyez ici vous pressent à venger votre père. Je n'en dirai pas grand-chose car il n'y a pas à attendre que vous soyez influencés par des propos excitants si vous ne prenez pas en considération de tels signes et souvenirs. » Les frères furent très émus par ce que Gudrún disait tout en répondant qu'ils s'étaient trouvés bien jeunes pour chercher à se venger, et sans personne pour les diriger; ils dirent qu'ils n'avaient pu prendre conseil ni d'eux-mêmes ni d'autrui, « et nous aurions été capables de nous rappeler ce que nous avons perdu ». Gudrún dit qu'à son avis, ils s'intéressaient davantage aux combats de chevaux ou aux jeux. Après cela, ils s'en allèrent. La nuit suivante, les frères ne purent dormir. Thorgils s'en aperçut et demanda ce qu'ils avaient. Ils lui dirent toute leur conversation avec leur mère et ajoutèrent qu'ils ne pouvaient plus supporter leur deuil et les sarcasmes de leur mère, « nous voulons chercher à nous venger, dit Bolli, et mes frères et moi sommes

maintenant assez grands pour que les gens nous fassent des reproches si nous ne faisons rien ».

Le lendemain, Thorgils et Gudrún eurent un entretien et Gudrún commença ainsi son discours : « Il me semble, Thorgils, que mes fils n'acceptent plus de rester tranquilles ainsi sans chercher à venger leur père. La principale raison de ce que l'on a tardé jusqu'ici, c'est que Thorleikr et Bolli m'ont paru trop jeunes pour prendre part à des complots. Mais il était grand besoin de leur rappeler un peu cela auparavant. » Thorgils répondit : « Ce n'est pas la peine de discuter cette affaire avec moi puisque tu as carrément refusé de m'épouser; pour moi, je reste dans les mêmes dispositions qu'avant lorsque nous avons eu à parler de cela. Si j'obtiens de t'épouser, je ne me fais pas une montagne d'éliminer un ou deux de ceux qui prirent de plus près part au meurtre de Bolli. » Gudrún dit : « Il me semble que Thorleikr estime que nul n'est mieux venu que toi pour prendre la tête d'une affaire où il faudra faire preuve de vaillance. Mais il n'y a pas à te cacher que les garçons ont l'intention d'attaquer Helgi fils de Hardbeinn, le berserkr[1] qui siège dans son domaine de Skorradalr et n'est pas sur ses gardes. » Thorgils dit : « Je n'ai cure qu'il s'appelle Helgi ou autre chose, car, qu'il s'agisse de Helgi ou de tout autre, je ne trouve pas qu'il y ait affaire à force supérieure. Pour moi, cette affaire est réglée, si tu promets devant témoins de m'épouser, au cas où j'accomplis la vengeance avec tes fils. » Gudrún déclara qu'elle exécuterait tout ce sur quoi elle se mettrait d'accord même si cela se faisait en présence de peu de témoins, et ajouta que cela se ferait sur-le-champ. Elle fit appeler Halldórr, le frère adoptif de Thorgils, ainsi que ses fils. Thorgils demanda qu'Örnólfr fût présent également. Gudrún dit que ce n'était pas la peine, « j'ai plus de doutes sur la fidélité d'Örnólfr envers toi que tu n'en as ». Thorgils lui dit de faire à sa guise. Les frères vinrent donc trouver Gudrún et Thorgils. Halldórr était de la discussion avec eux. Gudrún leur expliqua alors que « Thorgils a promis de prendre la tête de l'expédition pour aller attaquer Helgi fils de Hardbeinn chez lui avec mes fils, afin de venger Bolli. Thorgils a stipulé, pour faire cette expédition, qu'il obtiendrait de m'épouser. J'en appelle donc à votre témoignage : je promets à Thorgils de n'épouser personne d'autre dans ce pays que Thorgils. Et je n'ai pas l'intention de me marier

dans un autre pays ». Thorgils trouva que cela était amplement suffisant, et il ne vit rien à redire à cela. Ils cessèrent donc cette conversation. Il fut donc résolu que Thorgils entreprendrait l'expédition. Il se prépara à quitter Helgafell, les fils de Gudrún avec lui. Ils allèrent dans les Dalir et passèrent d'abord par Tunga.

CHAPITRE LXI

Le dimanche suivant se tenait le thing d'automne[1] et Thorgils y alla avec sa troupe. Snorri le Godi n'y était pas; il y avait là quantité de monde. Dans la journée, Thorgils demanda à Thorsteinn de venir lui parler et dit : « Il se trouve, comme tu le sais, que tu étais de l'expédition avec les fils d'Óláfr, lorsque Bolli fut tué. Tu n'as pas versé compensation à ses fils pour ces offenses. Or, bien qu'il y ait longtemps que ces événements ont eu lieu, je crois qu'ils ne sont pas sortis de la mémoire des gens qui étaient dans cette expédition. Voici que les frères estiment qu'il ne leur sied absolument pas de chercher noise aux fils d'Óláfr pour raisons de parenté. Ils ont l'intention de tourner la vengeance contre Helgi fils de Hardbeinn car c'est lui qui a fait une blessure mortelle à Bolli. Nous voulons te demander, Thorsteinn, de prendre part à cette expédition avec les frères et d'acheter ainsi paix et conciliations. » Thorsteinn répondit : « Il ne me convient pas d'agir traîtreusement envers Helgi, mon beau-frère. Je préfère de beaucoup donner de l'argent pour obtenir la paix en sorte que cela semble honorable. » Thorgils dit : « Je ne crois guère que les frères fassent cela pour avoir de l'argent. Il ne faut pas que tu te dissimules, Thorsteinn, que tu vas avoir le choix entre deux choses : entreprendre cette expédition ou t'exposer à de rudes traitements dès qu'ils pourront y parvenir. Je voudrais aussi que tu choisisses la première, même si cela te met en difficulté avec Helgi. Quand on se trouve dans une si mauvaise passe, c'est chacun pour soi. » Thorsteinn dit : « Est-ce que l'on va faire les mêmes conditions à d'autres parmi ceux qui sont coupables envers les fils de Bolli ? » Thorgils répondit : « Lambi va avoir le même choix à faire. »

Thorsteinn déclara qu'il se trouverait mieux s'il n'était pas tout seul dans son cas.

Après cela, Thorgils héla Lambi et demanda à Thorsteinn d'entendre leur conversation; il dit : « Je veux te faire le même discours, Lambi, que celui que j'ai fait à Thorsteinn : quel honneur veux-tu offrir aux fils de Bolli pour les offenses dont ils te tiennent coupable? Car il nous a été dit qu'en vérité, tu as frappé Bolli. C'est tout ensemble, que tu es extrêmement coupable parce que tu as fort excité à ce que Bolli fût tué, et que, d'autre part, tu avais de fortes excuses à ce faire, après les fils d'Óláfr. » Lambi s'enquit de ce qu'on lui demanderait. Thorgils répondit qu'on lui ferait les mêmes conditions qu'à Thorsteinn : entreprendre l'expédition avec les frères. Lambi dit : « Je pense que c'est mal acheter la paix, et lâchement; je n'ai pas envie de faire cette expédition. » Alors Thorsteinn dit : « Ce n'est pas tout, Lambi, que de se dérober si rapidement à faire l'expédition, car de puissants hommes y prennent part, et qui sont de grande valeur, et qui estiment avoir longtemps souffert grands dommages; on me dit des fils de Bolli que ce sont des hommes prometteurs et fort obstinés et qu'ils ont grande vengeance à tirer; après une action aussi importante, nous ne pouvons envisager de nous en tirer sans quelque compensation. C'est à moi que l'on fera le plus de reproches en raison de mes liens de parenté avec Helgi; il me semble aussi que, comme il est donné à la plupart des gens, la vie passe avant tout[1]. Aussi faut-il se débarrasser d'abord de la difficulté la plus proche. » Lambi dit : « Il est facile d'entendre, Thorsteinn, où tu veux en venir. Je pense qu'il tombe bien que tu agisses à ta guise en ceci, s'il te semble que c'est la seule chose à faire, car il y a longtemps que nous sommes associés dans les difficultés. Je veux stipuler, si j'accepte, que mes parents, les fils d'Óláfr, restent tranquilles et en paix, si la vengeance contre Helgi s'effectue. » Thorgils accepta de la part des frères. Il fut donc résolu que Thorsteinn et Lambi entreprendraient l'expédition avec Thorgils. Ils convinrent entre eux qu'ils arriveraient le troisième jour de la semaine de bonne heure à Tunga dans le Hördadalr. Après cela, ils se quittèrent. Le soir, Thorgils alla chez lui à Tunga. S'écoula le temps après lequel ils étaient convenus de venir trouver Thorgils, eux qui étaient

destinés à faire l'expédition avec lui. Le troisième jour, avant le lever du soleil, Thorsteinn et Lambi arrivèrent à Tunga; Thorgils leur fit bel accueil.

CHAPITRE LXII

Thorgils se prépara donc à partir de chez lui et ils remontèrent le Hördadalr à dix en tout. Thorgils fils de Halla était à la tête de cette bande. Étaient de l'expédition les fils de Bolli, Bolli et Thorleikr; Thórdr le Chat, leur frère, était le quatrième; le cinquième, Thorsteinn le Noir, le sixième, Lambi, le septième et le huitième, Halldórr et Örnólfr, le neuvième Sveinn, le dixième, Húnbogi: c'étaient les fils d'Álfr des Dalir[1]. Ils étaient tous vaillants. Ils allèrent leur chemin en remontant jusqu'au Sópandaskard, traversèrent le Langavatsndalr puis le Borgarfjördr. Ils passèrent la Nordrá au Eyjarvad[2] et la Hvítà au Bakkavad, en peu en dessous de Boer. Ils prirent le Reykjardalr, prirent la passe pour le Skorradalr[3] et remontèrent le long de la forêt à proximité de la ferme de Vatnshorn. Là, ils descendirent de cheval. La soirée était très avancée. La ferme de Vatnshorn se trouve tout près du lac, au sud de la rivière. Thorgils dit alors à ses compagnons qu'ils passeraient la nuit là « et moi, je vais aller à la ferme, espionner et m'assurer que Helgi est à la maison. On me dit qu'en général, Helgi a plutôt peu de monde mais qu'il est d'une prudence extrême et qu'il couche dans un lit clos très solide ».

Les compagnons de Thorgils le prièrent de voir. Thorgils changea alors de vêtements, il enleva son manteau bleu et passa une houppelande à capuchon gris. Il alla à la ferme et quand il fut arrivé à proximité de l'enclos, il vit un homme venir dans sa direction, et quand ils se rencontrèrent, Thorgils dit: « Tu vas trouver que c'est une question stupide, camarade, mais où suis-je arrivé, et comment s'appelle cette ferme, et qui habite ici? » L'homme répondit: « Il faut que tu sois un fameux idiot et ignorant si tu n'as pas entendu parler de Helgi fils de Hardbeinn, un très grand champion et un homme très puissant. » Thorgils demanda alors si Helgi était hospita-

lier au cas où des inconnus viendraient à lui, qui auraient fort besoin d'aide. Il répondit : « C'est une chose bonne à dire en vérité, car Helgi est un homme très libéral à la fois pour l'hospitalité et pour toute autre noble action. — Est-ce que Helgi est chez lui maintenant? dit Thorgils, je voudrais lui demander l'hospitalité. » L'autre demanda ce qui lui était arrivé. Thorgils répondit : « J'ai été condamné cet été au thing. Je voudrais maintenant solliciter la protection d'un homme d'importance; en échange, je lui donnerais mon assistance et mes services. Tu vas m'accompagner jusqu'à la ferme, trouver Helgi. — Je peux volontiers t'accompagner à la maison, dit-il, car tu auras droit d'y passer la nuit; mais tu ne trouveras pas Helgi étant donné qu'il n'est pas chez lui. » Thorgils demanda alors où il était. Il répondit : « Helgi est à son buron, à l'endroit qui s'appelle le Sarpr. » Thorgils demanda où c'était et quels hommes étaient avec lui. L'autre dit qu'il y avait là son fils, Hardbeinn, et deux autres hommes qui étaient condamnés et qu'il avait accueillis. Thorgils lui demanda de lui montrer le plus court chemin jusqu'au buron « car je veux aller trouver Helgi tout de suite puisque je peux le joindre, et lui exposer le but de ma venue ». C'est ce que fit le domestique : il lui montra le chemin et après cela, ils se quittèrent. Thorgils retourna vers la forêt, revint à ses compagnons et leur dit les renseignements qu'il avait appris sur les faits et gestes de Helgi : « Nous allons rester ici toute la nuit et ne pas nous rendre au buron avant demain matin. » Ils firent comme il le disait. Le lendemain matin, Thorgils et eux montèrent le long de la forêt jusqu'à ce qu'ils arrivent à peu de distance du buron; alors, Thorgils leur ordonna de descendre de cheval et de déjeuner et c'est ce qu'ils firent. Ils s'attardèrent là un moment.

CHAPITRE LXIII

Il faut dire maintenant ce qui se passait au buron : Helgi y était ainsi que les hommes que l'on a mentionnés précédemment. Le matin, Helgi dit à son berger d'aller par la forêt dans le voisinage du buron, observer les allées

et venues des gens et ce qu'il verrait de notable, « j'ai fait de mauvais rêves, cette nuit ».

Le gamin y alla, comme Helgi le lui avait dit. Il fut parti un moment et quand il revint, Helgi lui demanda ce qu'il avait vu de notable. Il répondit : « J'ai vu des choses dont je pense qu'elles sont notables. » Helgi demanda ce que c'était. Il déclara avoir vu des hommes et pas en tout petit nombre « et je crois que ce sont des gens d'en dehors du district ». Helgi dit : « Qui étaient ceux que tu as vus, à quoi s'occupaient-ils et as-tu fait un peu attention à leur vêtement et à leur apparence ? » Il répondit : « Je n'ai pas eu peur au point de ne pas prêter attention à de telles choses car je savais que tu t'en enquerrais. » Il dit aussi qu'ils étaient à peu de distance du buron et qu'ils étaient en train de déjeuner. Helgi demanda s'ils étaient assis en cercle ou bien en ligne. Il dit qu'ils étaient assis sur leurs selles en cercle. Helgi dit : « Parle-moi maintenant de leur allure ; je veux savoir si je pourrai deviner à leur apparence qui ils sont. » Le garçon dit : « Il y avait un homme assis sur une selle peinte, en manteau bleu ; il était de grande taille et brave, le front dégarni et les dents saillantes. » Helgi dit : « Cet homme, je le reconnais parfaitement d'après ta description ; tu as vu là Thorgils fils de Halla, de l'ouest, du Hördadalr ; qu'est-ce qu'il peut bien nous vouloir, ce champion ? » Le garçon dit : « À côté était assis un homme sur une selle dorée ; celui-là avait une tunique d'écarlate rouge et un anneau d'or au bras, avec une résille d'or autour de la tête. Cet homme-là avait des cheveux blonds qui lui tombaient jusque sur les épaules. Il avait le teint clair, le nez busqué et un peu retroussé du bout, de très beaux yeux bleus au regard vif et jamais en repos, un front large et des joues pleines. Il avait les cheveux coupés à ras des sourcils, des épaules bien développées et une puissante poitrine ; il avait des mains magnifiques et des bras puissants, tout son comportement était courtois et pour tout dire, jamais je n'ai vu homme aussi vaillant en tout point ; c'était un homme jeune aussi : il n'avait pas de moustache ; il m'a semblé qu'il était gonflé de chagrin. » Alors Helgi répondit : « Tu as soigneusement observé cet homme ; et ce doit être aussi un homme de grande valeur, mais je ne me rappelle pas l'avoir vu. Pourtant, je peux deviner qui c'est : je crois que c'est Bolli Bollason car on me dit que c'est un

homme prometteur. » Alors le garçon dit : « Il y avait ensuite un homme assis sur une selle émaillée[1] ; celui-là était en tunique vert jaune ; il avait une grosse bague au doigt. C'était un homme des plus avenants de visage et il doit être encore dans son jeune âge, des cheveux châtains bien plantés et le plus courtois des hommes en tout point ». Helgi répondit : « Je pense savoir qui doit être cet homme dont tu viens de parler ; ce doit être Thorleikr Bollason, et tu es intelligent et perspicace. » Le garçon dit : « Ensuite était assis un homme jeune, il était en tunique bleue et en braies noires, la tunique rentrée dans les braies. Cet homme-là avait des traits réguliers, des cheveux blonds et le visage bien fait ; le port noble et élancé. » Helgi répondit : « Cet homme, je le connais et je dois l'avoir vu mais il était tout jeune alors ; ce doit être Thórdr fils de Thórdr, le fils adoptif de Snorri le Godi et ces gens des Fjords-de-l'Ouest ont là une troupe des plus courtoises. Qui y avait-il encore ? » Le garçon dit : « Il y avait un homme assis sur une selle écossaise, la barbe grise et le teint très basané, les cheveux noirs et crépus, plutôt laid et pourtant martial ; il était enveloppé d'un grand plaid. » Helgi dit : « Je vois très clairement qui est cet homme. C'est Lambi fils de Thorbjörn du Laxárdalr et je ne sais pas pourquoi il fait partie de l'expédition des frères. » Le garçon dit : « Était assis ensuite un homme en selle haute qui avait une houppelande bleue à capuche et un anneau d'argent au bras ; celui-là avait l'air d'un rustre, assez âgé, les cheveux foncés et très crépus ; il avait des cicatrices au visage. — Voilà qui va de mal en pis, dit Helgi, c'est Thorsteinn le Noir, mon beau-frère, que tu as dû voir là, et certes, je trouve étrange qu'il soit de cette expédition, et moi, je ne l'attaquerais pas ainsi chez lui, et qui y avait-il encore ? » Il répondit : « Il y avait ensuite deux hommes, ils étaient de même apparence et ils doivent être d'âge moyen et des plus vigoureux, les cheveux roux et des taches de rousseur au visage et pourtant avenants. » Helgi dit : « Je vois tout à fait qui sont ces hommes ; ce sont les fils d'Ármódr, les frères adoptifs de Thorgils, Halldórr et Örnólfr, et l'on peut se fier à toi. Est-ce que tu as énuméré maintenant tous les hommes que tu as vus ? » Il répondit : « Je n'en ai plus beaucoup à ajouter. Était assis ensuite un homme qui tournait le dos au cercle ; il était en cotte de mailles à plaques[2] et il

avait un casque de fer sur la tête dont la visière était large d'une empaumure; il avait sur l'épaule une hache luisante dont le tranchant devait faire une aune; cet homme avait le teint foncé et les yeux noirs, et tout à fait l'air d'un viking[1]. » Helgi répondit : « Je reconnais parfaitement cet homme d'après ta description. C'est Húnbogi le Fort, fils d'Álfr des Dalir, et j'ai du mal à voir ce qu'ils veulent, ils ont des hommes fort choisis pour cette expédition. » Le garçon dit : « Il y avait encore un homme assis à côté de cet homme puissant; celui-là avait les cheveux châtain foncé, la face épaisse et rouge, un grand front, de taille moyenne. » Helgi dit : « Tu n'as pas besoin d'en dire davantage; c'est Sveinn, fils d'Álfr des Dalir, le frère de Húnbogi, et il vaudrait mieux ne pas rester désemparé devant ces hommes, car je ne suis pas éloigné de penser que c'est moi qu'ils veulent rencontrer avant de quitter le district; il y a dans cette expédition des hommes qui auraient trouvé opportun de nous rencontrer plus tôt. À présent, les femmes qui sont ici au buron vont mettre des habits d'hommes, et prendre les chevaux qui sont ici près du buron et chevaucher au plus vite vers les maisons d'hiver; il se peut que ceux qui sont près de nous ne distinguent pas si ce sont des hommes ou des femmes. Cela les incitera à nous laisser un petit répit pour que nous amenions des hommes à venir en renfort et il n'est pas dit alors qui des deux partis aura le dessus. » Les femmes s'en allèrent, à quatre en tout.

Thorgils se doutait qu'on avait dû les épier[2], il ordonna de monter à cheval et de les attaquer au plus vite, et c'est ce qu'ils firent. Avant qu'ils se mettent en selle, un homme chevaucha vers eux au vu et au su de tout le monde; il était de petite taille et très vif. Il avait le regard étonnamment mobile et montait un cheval puissant. Cet homme salua Thorgils familièrement. Thorgils lui demanda son nom et sa famille, et d'où il venait. Il dit s'appeler Hrappr et être originaire du Breidafjördr par la famille de sa mère « et c'est là que j'ai grandi. J'ai le nom de Hrappr le Meurtrier, et ce nom prouve que ne je suis pas un homme facile bien que je sois de petite taille. Par la famille de mon père, je suis des terres du sud : c'est là que j'ai demeuré quelques hivers. Et cela tombe très bien, Thorgils, que je t'aie rencontré ici, car j'avais l'intention d'aller te voir bien que cela m'eût coûté de la peine. Je

suis dans la difficulté. Je me suis disputé avec le maître de maison; j'avais reçu de lui de mauvais traitements et mon surnom prouve que je ne suis pas homme à supporter de telles humiliations, je l'ai attaqué. Mais je crois que, ou bien je ne l'ai guère blessé, ou bien pas du tout. Mais je suis resté peu de temps pour m'en assurer car je ne me suis estimé en sûreté que lorsque je suis monté sur ce cheval que j'ai pris au bóndi. » Hrappr dit maintes choses mais ne questionna guère, pourtant, il se rendit compte rapidement qu'ils avaient l'intention d'attaquer Helgi, il en fut satisfait et dit qu'il ne resterait pas en arrière.

CHAPITRE LXIV

Dès qu'ils furent en selle, Thorgils et les siens chevauchèrent d'ardeur et sortirent de la forêt. Ils virent quatre hommes quitter le buron à cheval; eux aussi couraient vite. Quelques-uns des compagnons de Thorgils dirent alors qu'il fallait se mettre à leur poursuite au plus vite. Thorleikr Bollason répondit alors : « Nous irons d'abord au buron pour savoir quels hommes s'y trouvent. Car je ne crois guère que ce soient là Helgi et ses suivants; il me semble que ce ne sont là que des femmes. » Ils étaient plusieurs à s'y opposer. Thorgils dit que Thorleikr ferait à sa guise car il savait qu'il avait la vue extrêmement perçante. Ils se tournèrent donc vers le buron. Hrappr chevauchait en tête, agitant le fer de la lance qu'il tenait en main et donnant des coups devant lui en disant que c'était le moment de faire ses preuves.

Helgi et les siens ne s'aperçurent de rien avant que Thorgils et ses hommes ne cernent le buron. Ils refermèrent le portail et prirent leurs armes. Hrappr sauta aussitôt sur le toit du buron et demanda si le renard était à l'intérieur. Helgi répondit : « Pour toi, cela va être comme si quelque animal dangereux habitait ici dedans car il va te mordre près de son terrier. » Et aussitôt Helgi décocha un coup de sa lance par la lucarne du buron et transperça Hrappr qui retomba mort à terre. Thorgils leur ordonna[1] d'agir prudemment et de se garder des accidents, « car nous avons des forces en suffisance pour prendre le

buron et Helgi dans la position où il se trouve, étant donné que je crois qu'il n'y a pas beaucoup de monde ici ». Le buron était constitué d'une seule poutre faîtière qui reposait sur les murs de pignon et dont les extrémités dépassaient, il avait un toit simple couvert de terre sur laquelle l'herbe n'avait pas encore poussé[1]. Thorgils dit alors à ses gens d'aller aux bouts de la poutre et de la solliciter si fort et si brutalement qu'elle se rompe ou bien qu'elle se détache des chevrons et tombe à l'intérieur, d'autres gardant les portes pour le cas où les autres chercheraient à faire une sortie. Helgi et les siens étaient à cinq dans le buron : Hardbeinn, son fils, était là — il avait douze hivers — et son berger et deux autres hommes qui étaient venus le trouver cet été-là et étaient condamnés; l'un s'appelait Thorgils et l'autre, Eyjólfr. Thorsteinn le Noir se tenait devant les portes du buron ainsi que Sveinn, fils de Álfr des Dalir. Les autres compagnons déchiraient le toit du buron ayant, pour ce faire, divisé leur troupe. Saisirent un bout de la poutre faîtière Húnbogi le Fort et les fils d'Ármódr, Thorgils, Lambi et les fils de Gudrún prenant l'autre bout. Ils sollicitèrent si brutalement la poutre qu'elle se brisa par le milieu. À cet instant même, Hardbeinn décocha un coup de sa hallebarde depuis le buron, à l'endroit où le portail était brisé. Le coup arriva dans le casque de Thorsteinn le Noir et s'enfonça dans le front : ce fut une très grave blessure. Alors, Thorsteinn dit, chose vraie, qu'il y avait des hommes en face. Sur ce, Helgi bondit des portes si audacieusement que ceux qui se trouvaient tout près battirent en retraite. Thorgils était à proximité, il lui assena un coup de son épée, qui arriva sur l'épaule et ce fut une grande blessure. Helgi fit volte-face, une cognée à la main. Il dit : « Ce vieux-là osera bien encore affronter les armes », et il lança sa hache à la volée sur Thorgils[2], elle lui arriva dans le pied et ce fut une grande blessure. Quand Bolli vit cela, il bondit sur Helgi, l'épée Fótbítr à la main et en transperça Helgi : ce fut sa mort. Les suivants de Helgi bondirent aussitôt hors du buron, ainsi que Hardbeinn. Thorleikr fils de Bolli fit face à Eyjólfr, c'était un homme fort. Thorleikr lui assena un coup de son épée, il arriva dans la cuisse au-dessus du genou et trancha la jambe, et il tomba mort à terre. Pour Húnbogi le Fort, il bondit contre Thorgils et lui assena un coup de sa hache qui lui arriva dans l'échine et le fendit par le

milieu. Thórdr le Chat était auprès quand Hardbeinn fit sa sortie et il voulut le frapper sur-le-champ. Quand il vit cela, Bolli bondit et ordonna de ne pas faire de mal à Hardbeinn, « personne ne commettra d'action infâme ici et l'on fera trêve à Hardbeinn ». Helgi avait un autre fils qui s'appelait Skorri : il était élevé à England, dans le Reykjadalr du sud.

CHAPITRE LXV

Après ces événements, Thorgils et ses hommes s'en allèrent, traversèrent la passe pour le Reykjardalr et y proclamèrent ces meurtres. Puis ils allèrent vers l'ouest, par le chemin qu'ils avaient pris pour venir. Ils allèrent tout d'une traite à Hördadalr. Ils dirent donc les événements qui s'étaient produits dans leur expédition. Ce voyage fut des plus renommés et l'on estima que c'était un grand exploit que Helgi fût tombé, champion comme il l'était. Thorgils remercia bien ses gens de cette expédition et les frères, les fils de Bolli, dirent de même. Les hommes qui avaient pris part à cette expédition avec Thorgils se quittèrent. Lambi alla dans l'ouest au Laxárdalr, arriva d'abord à Hjardarholt et dit en détail à ses parents les événements qui s'étaient produits dans le Skorradalr. Ils furent mécontents de son expédition et lui firent grands reproches, disant qu'il s'était révélé plus de la famille de Thorbjörn le Débile que de celle de Mýrkjartan roi des Irlandais. Lambi fut fort fâché de leurs façons de parler et dit qu'ils ne se conduisaient pas bien en lui faisant des reproches « car je vous ai évité la mort », dit-il. Ensuite, ils échangèrent peu de mots, car ils étaient, de part et d'autre, encore plus mécontents qu'avant. Lambi alla à sa demeure.

Thorgils fils de Halla fit le chemin jusqu'à Helgafell, accompagné des fils de Gudrún et de ses frères adoptifs, Halldórr et Örnólfr. Ils arrivèrent à Helgafell tard le soir, si bien que tout le monde était au lit. Gudrún se leva et ordonna à ses gens de se lever et de leur donner l'hospitalité. Elle alla à la salle et salua Thorgils ainsi qu'eux tous, et demanda les nouvelles. Thorgils rendit ses salutations à

Gudrún; il s'était débarrassé de son manteau ainsi que de ses armes et s'était adossé à un pilier. Il était en tunique brun rouge et portait une large ceinture d'argent. Gudrún s'assit sur le banc à côté de lui. Alors, Thorgils déclama cette vísa :

3. *Attaquâmes Helgi chez lui;*
Fîmes avaler charogne au corbeau;
Rougîmes le chêne du beau soleil[1]
Quand accompagnâmes Thorleikr.
Trois fîmes là tomber
Excellents et accomplis,
Habiles pins du heaume.
Tenons maintenant Bolli pour vengé.

Gudrún s'enquit alors soigneusement des événements qui avaient eu lieu dans leur expédition. Thorgils lui dit ce qu'elle demandait. Gudrún dit que cette expédition avait été rondement menée et les en remercia. Après cela, on leur donna l'hospitalité et lorsqu'ils eurent mangé, on les mena à leur lit. Ils dormirent toute la nuit.

Le lendemain, Thorgils alla parler à Gudrún et dit : « Il se trouve donc, comme tu le sais, Gudrún, que j'ai effectué l'expédition que tu m'avais demandé d'entreprendre. J'affirme l'avoir conduite virilement. J'espère aussi que je n'ai pas fait cela pour rien. Tu dois te rappeler aussi quelle chose tu m'as promise en échange. J'estime maintenant avoir mérité ce marché. » Alors, Gudrún dit : « Il ne s'est pas écoulé assez de temps depuis que nous avons discuté pour que cela me soit sorti de la mémoire. J'ai l'intention aussi d'accomplir uniquement vis-à-vis de toi tout ce sur quoi je me suis mise d'accord; mais dis-moi, quel souvenir gardes-tu de ce qui a été convenu entre nous? » Thorgils dit qu'elle devait se le rappeler. Gudrún répondit : « Je crois t'avoir promis de ne me marier à personne d'autre dans ce pays-ci qu'à toi, as-tu quelque chose à redire à cela? » Thorgils dit qu'elle se rappelait bien. « Alors, dit Gudrún, si nous nous rappelons la même chose sur cette affaire, c'est bien. Je ne veux pas non plus te cacher plus longtemps que je crois qu'il ne sera pas donné par le sort que je sois ta femme. J'estime tenir envers toi tous les termes fixés si je me marie à Thorkell fils d'Eyjólfr, car il n'est pas au pays maintenant. »

Alors, Thorgils dit en rougissant fort : « Je comprends parfaitement d'où vient cette vague; il m'est toujours

venu des conseils glacés de ce côté-là. Je sais que ce sont là les conseils de Snorri le Godi. » Thorgils interrompit cette conversation en se levant aussitôt d'un bond, dans une colère extrême, alla à ses compagnons et dit qu'il voulait s'en aller. Il déplut fort à Thorleikr que les choses eussent été arrangées contre le gré de Thorgils, mais Bolli se montra d'accord là-dessus avec sa mère. Gudrún déclara qu'elle ferait à Thorgils d'excellents présents et l'adoucirait ainsi. Thorleikr dit que cela ne servirait à rien « car Thorgils est homme beaucoup trop fier pour vouloir se contenter de babioles ». Gudrún dit qu'alors, il devrait se consoler chez lui. Thorgils s'en alla dans cet état de Helgafell, ses frères adoptifs avec lui. Il arriva à Tunga dans sa demeure, extrêmement mécontent de son lot.

CHAPITRE LXVI

Cet hiver-là, Ósvífr tomba malade et mourut. On tint cela pour une grande perte car ç'avait été un très grand sage. Ósvífr fut enterré à Helgafell car c'est là que Gudrún avait fait faire une église[1].

Ce même hiver, Gestr fils d'Oddleifr tomba malade, et comme sa maladie empirait, il fit venir Thórdr le Bas, son fils, et dit : « J'ai le pressentiment que cette maladie va interrompre notre cohabitation. Je veux me faire transporter à Helgafell car ce lieu va devenir le plus important de la contrée; c'est là aussi que j'ai souvent vu briller une lumière[2]. » Après cela, Gestr mourut. L'hiver avait été très froid, il y avait de grandes formations de glace, le Breidafjördr était pris par les glaces si loin que l'on ne pouvait venir en bateau des Bardaströnd. Le cadavre de Gestr resta deux nuits à Hagi; mais cette même nuit le vent fut si vif qu'il chassa toute la glace de la côte. Le lendemain, le temps était bon et calme. Thórdr prit un bateau et y plaça le cadavre de Gestr, ils allèrent vers le sud en traversant le Breidafjördr pendant la journée et arrivèrent le soir à Helgafell. On y fit bon accueil à Thórdr et il passa là la nuit. Le lendemain matin, le corps de Gestr fut porté en terre, lui et Ósvífr reposèrent dans la même tombe. S'accomplit alors la prophétie de Gestr,

quand il avait dit que la distance entre eux serait plus courte que lorsque l'un était dans les Bardaströnd et l'autre dans le Saelingsdalr. Thórdr le Bas alla chez lui quand il fut prêt. La nuit suivante, il y eut une tempête. Alors, toute la glace dériva vers la côte. Longtemps pendant l'hiver, on ne put passer là en bateau. On tint que c'était grande merveille que le temps eût permis de transporter le corps de Gestr alors qu'on ne put passer ni avant ni après.

CHAPITRE LXVII

Il y avait un homme qui s'appelait Thórarinn, qui habitait le Langadalr. Il était godordsmadr et n'était pas puissant. Son fils s'appelait Audgísl; c'était un homme vif[1]. Thorgils fils de Halla leur prit le godord et cela leur parut très grand déshonneur. Audgísl alla trouver Snorri le Godi, lui dit cette injustice et lui demanda assistance. Snorri ne répondit que par de belles paroles, ne fit pas une affaire de tout cela et dit : « Voilà qu'il devient ambitieux et vaniteux, ce flandrin de fils de Halla. Est-ce que Thorgils ne trouvera personne sur son chemin qui ne voudra pas supporter de lui n'importe quoi ? Il est facile de voir que c'est un grand homme et vaillant, mais il y a eu des hommes comme lui qui sont allés à Hel[2]. » Snorri donna à Audgísl une hache incrustée quand il s'en alla.

Au printemps, Thorgils fils de Halla et Thorsteinn le Noir s'en allèrent au sud jusqu'au Borgarfjördr offrir des compensations aux fils de Helgi et à ses autres parents. On fit la paix sur cette affaire et l'on fixa des compensations honorables. Thorsteinn versa deux tiers de la compensation pour le meurtre[3], et Thorgils devait payer le dernier tiers, et ferait ce versement au thing. Cet été-là, Thorgils alla au thing et lorsqu'ils arrivèrent au champ de laves de Vellir[4], ils virent une femme venir à leur rencontre[5]. Elle était très grande. Thorgils alla au devant d'elle, mais elle s'esquiva et déclama ceci :

4. *Qu'ils prennent garde, les guerriers*
S'ils s'estiment vaillants,
Et qu'ils se gardent aussi

Des artifices de Snorri;
Nul ne se gardera :
Sage est Snorri.

Puis elle alla son chemin. Alors Thorgils dit : « Il est rarement arrivé, lorsque tu me voulais du bien que tu t'en ailles du thing quand je m'y rendais. » Thorgils alla donc au thing et à son baraquement et tout fut calme au début du thing. Un jour, il y eut cet événement, que l'on avait tendu du linge pour le faire sécher. Thorgils avait un manteau à capuche bleu. Il était étalé sur le mur du baraquement. On entendit le manteau déclamer ceci :

5. *Il pend mouillé sur le mur,*
Sait le manteau perfidie,
Car ne sèchera plus,
Car perfidie, je ne le cèle pas, en connaît deux[1].

Cela parut très grande merveille. Le lendemain, Thorgils alla à l'ouest en traversant la rivière, il devait verser l'argent aux fils de Helgi. Il s'assit sur la lave, plus haut que les baraquements. Était avec lui Halldórr, son frère adoptif, et ils étaient plusieurs en tout. Les fils de Helgi vinrent à sa rencontre. Thorgils se mit alors à compter l'argent. Audgísl fils de Thórarinn passa auprès, et au moment où Thorgils disait « dix », Audgísl lui assena un coup, et tout le monde crut entendre la tête dire « onze » quand elle se détacha du cou. Audgísl courut aux baraquements des gens du Vatnsfjördr, mais Halldórr lui courut aussitôt sus et lui assena un coup mortel aux portes du baraquement. La nouvelle parvint au baraquement de Snorri le Godi, que Thorgils fils de Halla était assassiné. Snorri dit : « Tu n'as pas dû bien comprendre; c'est Thorgils fils de Halla qui a dû commettre un meurtre. » L'homme dit : « C'est tout de même sa tête qui lui a été détachée du tronc. — Alors, il se peut que ce soit vrai », dit Snorri. On fit la paix sur ce meurtre, comme il est dit dans la saga de Thorgils fils de Halla[2].

CHAPITRE LXVIII

L'été même où Thorgils fils de Halla fut tué, un bateau arriva à Bjarnarhöfn; il appartenait à Thorkell fils

d'Eyjólfr. Il était si riche alors qu'il possédait deux knerrir qui voyageaient. L'autre arriva dans le Hrútafjördr à Bordeyrr. L'un et l'autre étaient chargés de bois de construction. Lorsque Snorri le Godi apprit l'arrivée en Islande de Thorkell, il alla aussitôt au bateau. Thorkell l'accueillit avec une joie extrême. Thorkell avait aussi force boissons sur son bateau; on en servit d'ardeur; ils parlèrent de maintes choses aussi. Snorri demanda les nouvelles de Norvège. Thorkell les lui dit toutes et remarquablement. En échange, Snorri dit les nouvelles qui s'étaient produites pendant que Thorkell était à l'étranger. « Il me semblerait judicieux maintenant, dit Snorri, comme je te l'ai conseillé avant que tu ailles à l'étranger, que tu cesses tes voyages, t'installes tranquillement et fasses ce mariage même dont il avait été question alors. » Thorkell répondit : « Je comprends où tu veux en venir, et je suis toujours dans les mêmes dispositions que nous avions dites alors, car je ne refuserai pas le plus noble parti si cela peut se faire. » Snorri dit : « Je suis tout prêt à mener ces pourparlers de ta part. Il faut dire aussi qu'à présent, tu es débarrassé des deux choses qui te paraissaient les plus pénibles, si tu devais épouser Gudrún : Bolli est vengé et Thorgils est éliminé. » Thorkell dit : « Profonds sont tes conseils, Snorri, et certes, je veux faire ce mariage. »

Snorri resta au bateau quelques nuits. Puis ils prirent un dix-rames qui était à flot près du bateau marchand et se préparèrent à partir, à vingt-cinq hommes. Ils allèrent à Helgafell. Gudrún reçut Snorri extrêmement bien. On leur donna excellente hospitalité. Lorsqu'ils eurent passé là une nuit, Snorri appela Gudrún pour qu'elle vienne lui parler et dit : « L'affaire est ainsi faite que j'ai promis ce voyage à Thorkell fils d'Eyjólfr, mon ami. Il est venu ici aussi, comme tu le vois, et la raison de son arrivée ici, c'est de te demander en mariage. Thorkell est un noble homme. Tu sais tout également sur le compte de sa famille et de ses actes; il ne manque pas de bien non plus. Il nous semble à présent l'homme le plus susceptible d'être chef ici dans l'ouest s'il veut y consentir. Thorkell reçoit grand honneur quand il est ici en Islande, mais il est encore beaucoup plus estimé quand il est en Norvège parmi les hommes nobles. » Alors Gudrún répondit : « C'est surtout à mes fils, Thorleikr et Bolli, de décider là-dessus, mais c'est toi le troisième homme, Snorri, auquel

je m'en remettrai le plus pour les affaires qui me paraissent de très grande importance, car tu m'as longtemps été de sain conseil. » Snorri déclara qu'il trouvait évident de ne pas éconduire Thorkell. Après cela, il fit appeler les fils de Gudrún; il reprit alors l'affaire et représenta le grand soutien que pourrait être pour eux Thorkell en raison de ses propriétés et de sa prudence, et il parla aimablement de tout. Alors, Bolli répondit : « C'est à ma mère de voir le plus clairement en cela; je veux à ce sujet me ranger à son avis. Mais assurément, il nous semble judicieux d'apprécier hautement que ce soit toi, Snorri, qui plaides cette cause, car tu as fait pour nous maintes choses fort bien. » Alors Gudrún dit : « Nous nous en remettrons fort à Snorri pour cette affaire, car tu nous as été de sain conseil. » Snorri y encourageait par tous ses propos et il fut résolu que ce mariage se ferait entre Gudrún et Thorkell. Snorri offrit de faire les noces chez lui. Cela plut bien à Thorkell « car les provisions à fournir, comme il vous plaira, ne me manquent pas ».

Alors Gudrún dit : « Ma volonté est que ce festin ait lieu ici à Helgafell. Je ne me fais pas une montagne d'en faire la dépense. Je ne demanderai ni à Thorkell ni à personne de s'en occuper. — Souvent tu montres, Gudrún, dit Snorri, que tu es la plus éminente des femmes. » Il fut donc résolu que la noce aurait lieu à Helgafell six semaines après le début de l'été. Snorri et Thorkell s'en allèrent ainsi. Snorri alla chez lui et Thorkell au bateau : il était, cet été-là, tantôt au bateau, tantôt à Tunga. Le temps passa jusqu'à l'époque de la noce. Gudrún avait fait de grands préparatifs et provisions. Snorri le Godi vint à ce banquet avec Thorkell, et ils avaient près de soixante hommes, une escorte d'élite car la plupart des gens étaient en habits de couleurs. Gudrún avait près de cent vingt invités. Les frères, Bolli et Thorleikr, allèrent au devant de Snorri et des siens, accompagnés des invités. On fit très bel accueil à Snorri et à ses compagnons. On prit leurs chevaux et leurs vêtements et on les accompagna dans la salle. On plaça Thorkell et Snorri sur le haut-siège, et les invités de Gudrún sur le banc d'en face[1].

CHAPITRE LXIX

Cet automne-là, Gunnarr meurtrier de Thidrandi avait été envoyé à Gudrún pour qu'elle le protège et le garde; elle l'avait accueilli et son nom était gardé secret. Gunnarr avait été condamné pour le meurtre de Thidrandi fils de Geitir de Krossavík, comme il est dit dans la saga des Njardvíkingar[1]. Il se dissimulait fort car beaucoup d'hommes importants s'occupaient de cette affaire. Le premier soir du banquet, quand on alla se laver, il y avait, près de l'eau, un homme de grande taille; il était large d'épaules et de poitrine; cet homme portait un chapeau. Thorkell demanda qui il était. Il donna le nom qui lui passa par la tête. Thorkell dit: « Tu ne dois pas dire la vérité. D'après ce qu'on dit, tu dois plutôt être Gunnarr meurtrier de Thidrandi, et si tu es un aussi grand champion que les autres le disent tu ne voudras pas cacher ton nom. » Alors, Gunnarr répondit: « Tu mets bien de l'ardeur à dire cela; je pense aussi que je n'ai pas besoin de te le cacher: tu as bien reconnu ton homme. Et que comptes-tu faire de moi? » Thorkell déclara qu'il voulait le lui faire savoir promptement. Il dit à ses hommes de se saisir de lui. Mais Gudrún était assise sur l'estrade, des femmes à côté d'elle, elles étaient en coiffe de lin et dès qu'elle s'aperçut de ce qui se passait, elle se leva du banc de la mariée et ordonna à ses hommes de prêter main forte à Gunnarr. Elle demanda de n'épargner personne de ceux qui avaient des intentions hostiles. Gudrún avait une troupe beaucoup plus grande; les choses prirent une tournure autre que celle que l'on avait attendue. Snorri le Godi s'interposa et ordonna de faire cesser cette tempête, « la seule chose que tu aies à faire, Thorkell, c'est de ne pas mettre tant d'ardeur dans cette affaire; tu peux voir quelle maîtresse femme est Gudrún, si elle nous domine tous les deux ». Thorkell déclara avoir promis à son homonyme, Thorkell fils de Geitir, de tuer Gunnarr s'il venait dans les contrées de l'ouest « et c'est mon plus grand ami ». Snorri dit: « Tu es bien plus tenu de faire selon notre volonté; c'est d'ailleurs aussi pour toi une nécessité majeure, car tu n'auras jamais une femme

comme Gudrún, même si tu cherches un peu partout. » Et sur ses représentations, sur le fait aussi qu'il voyait qu'il disait vrai, Thorkell s'apaisa et le soir, on éloigna Gunnarr. Le banquet se poursuivit bien et remarquablement; lorsqu'il se termina, on se prépara à partir. Thorkell fit à Snorri des présents de très grand prix ainsi qu'à tous les hommes honorables. Snorri invita chez lui Bolli fils de Bolli, le priant de rester chez lui tout le temps qu'il lui plairait. Bolli accepta et alla à Tunga.

Thorkell s'installa donc à Helgafell et s'occupa de l'administration de la demeure; on put voir bientôt qu'il ne s'y entendait pas plus mal qu'aux voyages de commerce. Dès cet automne-là, il fit démolir la skáli qui fut refaite pour l'hiver : elle était grande et magnifique. Thorkell et Gudrún se mirent à s'aimer beaucoup. L'hiver s'écoula. Au printemps suivant, Gudrún demanda ce qu'il voulait faire pour Gunnarr meurtrier de Thidrandi. Thorkell lui demanda d'en décider, « tu as pris la chose tant à cœur que tu ne seras pas satisfaite s'il n'est pas relâché honorablement ». Gudrún dit qu'il devinait juste, « je veux, dit-elle, que tu lui donnes un bateau avec les choses indispensables ». Thorkell répondit en souriant : « En maintes choses, tu ne te montres pas mesquine, Gudrún, et il ne t'irait pas d'avoir un mari minable; cela ne coïncide pas avec ta nature non plus; on va faire selon ta volonté. » C'est ce qui eut lieu. Gunnarr reçut ce présent avec grande reconnaissance, « jamais je n'aurai le bras assez long pour vous récompenser de tout l'honneur que vous m'avez fait ». Gunnarr s'en alla à l'étranger et arriva en Norvège. Puis il se rendit à son domaine. Il était très riche, c'était un homme très important et un vaillant brave.

CHAPITRE LXX

Thorkell fils d'Eyjólfr devint un grand chef. Il faisait en sorte de devenir populaire et estimé. Il était puissant dans le district et c'était un grand procédurier. Toutefois, on ne mentionnera pas ici ses démêlés au thing[1]. Ce fut l'homme le plus puissant du Breidafjördr tant qu'il vécut,

en dehors de Snorri. Il faisait prospérer sa ferme. Il fit faire à Helgafell tous les bâtiments grands et solides. Il posa également les fondations d'une église et annonça qu'il avait l'intention d'aller chercher du bois de construction pour l'église.

Thorkell et Gudrún eurent un fils. Son nom est Gellir; de bonne heure, il fut des plus prometteurs[1]. Bolli fils de Bolli était tantôt à Tunga, tantôt à Helgafell. Snorri était très bon pour lui. Thorleikr, son frère, était à Helgafell. Ces frères étaient des hommes de grande taille et très énergiques, et Bolli était le premier en tout. Thorkell était bon pour ses enfants adoptifs. Gudrún aimait Bolli plus que tous ses autres enfants. Bolli avait maintenant seize hivers, et Thorleikr, vingt. Alors, Thorleikr dit à Thorkell, son beau-père, et à sa mère, qu'il voulait aller à l'étranger, « je me fatigue de rester à la maison comme une femme; je voudrais qu'on me donne les moyens de voyager ». Thorkell répondit : « Je ne pense pas avoir été contrariant envers vous autres, les frères, depuis que nous nous sommes liés de parenté. J'estime qu'il y a toute excuse à ce que tu aies envie de connaître les mœurs d'autres gens, car je m'attends à ce que l'on te tienne pour un vaillant homme, où que tu iras parmi les gens de valeur. » Thorleikr déclara qu'il n'emporterait pas beaucoup de biens « car on ne sait pas comment je m'entendrai à les garder; je suis jeune et hésitant en maintes choses ». Thorkell le pria de prendre ce qu'il voudrait. Puis Thorkell acheta une part de bateau pour le compte de Thorleikr : ce bateau mouillait au Dögurdarnes; Thorkell l'accompagna jusqu'au bateau et l'équipa bien en tout point pour partir. Thorleikr alla à l'étranger en été. Ce bateau arriva en Norvège. Le chef du pays était alors le roi Óláfr le saint. Thorleikr alla aussitôt trouver le roi Óláfr. Celui-ci lui fit bel accueil, reconnut la famille à laquelle il appartenait et lui offrit de rester chez lui. Thorleikr accepta. Il passa l'hiver chez le roi et se fit son hirdmadr. Le roi l'appréciait bien. On tenait Thorleikr pour un homme très vaillant et il resta plusieurs hivers chez le roi Óláfr.

Il faut parler maintenant de Bolli fils de Bolli. Le printemps où il eut dix-huit hivers, il dit à Thorkell, son beau-père et à sa mère qu'il voulait qu'ils lui remettent l'héritage de son père. Gudrún demanda quelles étaient

ses intentions pour qu'il leur réclamât son bien. Bolli répondit : « Ma volonté est que l'on demande en mariage une femme pour moi ; je voudrais, beau-père Thorkell, dit Bolli, que tu plaides ma cause pour que cela s'effectue. » Thorkell demanda quelle femme il voulait demander en mariage. Bolli répondit : « Il y a une femme qui s'appelle Thórdís, c'est la fille de Snorri le Godi ; c'est la femme que je tiens le plus à épouser, et je ne me presserai pas de prendre femme si je n'obtiens pas ce parti ; j'attacherais grand prix à ce que cela se fasse. » Thorkell répondit : « Tu es attitré, beau-fils, à ce que j'entreprenne cette affaire si elle te paraît d'importance. J'espère que l'on obtiendra facilement cela de Snorri car il est capable de voir que c'est une belle offre qu'on lui fait là, puisqu'il s'agit de toi. » Gudrún dit : « Je m'empresse de dire, Thorkell, que je ne veux rien épargner pour que Bolli obtienne le parti qu'il lui plaît. C'est qu'à la fois, je l'aime le plus et qu'il a été le plus sûr de mes enfants pour faire à ma volonté. » Thorkell déclara qu'il avait l'intention de bien se comporter à l'égard de Bolli, « cela convient pour bien des raisons car j'espère que Bolli sera un bon parti ».

Peu après, Thorkell et Bolli partirent, ils étaient fort nombreux. Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Tunga. Snorri les accueillit bien et joyeusement. Il les traita bien en tout point. Thórdís fille de Snorri était chez son père. C'était une femme belle et remarquable. Lorsqu'ils eurent passé quelques nuits à Tunga, Thorkell présenta la demande en mariage et parla de se lier à Snorri par alliance, de la part de Bolli, et de l'union avec Thórdís, sa fille. Alors, Snorri répondit : « C'est une bonne proposition, comme il fallait s'y attendre de toi. Je veux faire bonne réponse à cette affaire car j'estime que Bolli est homme de grand avenir et la femme qui lui sera donnée en mariage me paraîtra bien mariée. Mais cela dépendra surtout de ce qu'en pensera Thórdís, car elle n'épousera que l'homme qui sera à son gré. » On présenta cette affaire à Thórdís, mais elle répondit en disant que là-dessus, elle s'en remettrait à la prévoyance de son père. Elle déclara qu'elle avait plus envie d'être mariée à Bolli dans la contrée qu'à un inconnu de plus loin. Et quand Snorri découvrit que s'accorder avec Bolli n'allait pas contre son gré[1], la chose fut décidée et les fiançailles s'effectuèrent : la noce aurait lieu chez Snorri et se tiendrait

à la mi-été. Thorkell et Bolli s'en allèrent chez eux à Helgafell avec cette perspective et Bolli resta à la maison jusqu'à ce qu'on arrive à l'époque de la noce. Thorkell et Bolli se préparèrent à partir accompagnés des gens qui avaient été désignés pour cela; cela faisait beaucoup de monde et une troupe fort imposante. Ils allèrent donc leur chemin et arrivèrent à Tunga. On les y reçut excellemment. Il y eut là grande foule et un banquet des plus honorables. Lorsque le banquet s'acheva, on se prépara à partir. Snorri fit des présents honorables à Thorkell ainsi qu'à Gudrún, de même à ses autres parents et amis. Chacun de ceux qui avaient été à cette invitation se rendit à son foyer. Bolli resta à Tunga et il y eut bientôt grand amour entre lui et Thórdís. Snorri s'appliqua fort à bien traiter Bolli et fut en tout point meilleur pour lui que pour ses propres enfants. Cela plut beaucoup à Bolli et ils passèrent cette année-là à Tunga, tenus en grande considération.

L'été suivant, un bateau arriva de la mer dans la Hvítá. Ce bateau appartenait pour moitié à Thorleikr fils de Bolli et pour moitié à des Norvégiens. Lorsque Bolli apprit l'arrivée en Islande de son frère, il alla aussitôt au sud dans le Borgarfjördr et au bateau; chacun des deux frères se réjouit de revoir l'autre. Bolli resta là plusieurs nuits. Puis les deux frères s'en allèrent à l'ouest à Helgafell. Thorkell les accueillit avec très grande joie ainsi que Gudrún, ils invitèrent Thorleikr à passer là l'hiver et il accepta. Thorleikr resta à Helgafell un moment. Puis il alla à la Hvítá, fit tirer le bateau à terre et transporter ses marchandises à l'ouest. Thorleikr avait amassé biens et honneur, car il s'était fait homme lige[1] du plus noble des hommes, le roi Óláfr. Il passa donc l'hiver à Helgafell, et Bolli à Tunga.

CHAPITRE LXXI

Cet hiver-là, les frères se retrouvèrent constamment et s'entretinrent, et ils ne prirent point plaisir aux jeux ni à d'autres divertissements. Et une fois que Thorleikr était à Tunga, les frères conversèrent à longueur de journée.

Snorri estima qu'ils discutaient de quelque chose d'important. Alors, il alla parler aux frères : ils lui firent bel accueil et laissèrent aussitôt tomber leur conversation. Snorri leur rendit leurs salutations. Puis il dit : « Quels sont donc vos desseins, que vous ne vous souciez ni de dormir ni de manger ? » Bolli répondit : « Il ne s'agit pas de plans, car la discussion que nous menons n'a pas grande importance. » Et quand Snorri découvrit qu'ils voulaient lui celer tout ce qu'ils avaient en tête, alors qu'il soupçonnait pourtant qu'ils devaient parler surtout de choses dont il adviendrait grandes difficultés, si elles s'effectuaient, il leur dit : « Je soupçonne que ce ne doit pas être de sottises ni de plaisanteries que vous discutez la plupart du temps. Si tel était le cas, je vous prie de m'en excuser, mais s'il vous plaît, dites-le moi et ne me le celez pas. Tous ensemble, nous ne serions pas moins capables d'en discuter, car je ne ferai rien pour m'opposer à ce que s'effectue ce qui pourrait accroître votre honneur. » Thorleikr pensa que Snorri s'y prenait bien. Il dit en peu de mots son dessein, à lui et à son frère : ils avaient l'intention d'aller attaquer les fils d'Óláfr et de leur faire la vie dure. Ils déclaraient qu'il ne leur manquait rien pour faire partie égale avec les fils d'Óláfr, puisque Thorleikr était homme lige du roi Óláfr et que Bolli s'était lié de parenté avec un chef tel que Snorri. Celui-ci répondit de la sorte : « Le meurtre de Bolli a suffisamment été compensé puisque Helgi fils de Hardbeinn l'a payé de sa vie ; il y a eu bien assez de malheurs déjà pour que l'on y mette fin. » Bolli dit alors : « Qu'y a-t-il donc, Snorri, n'es-tu pas aussi ardent à nous prêter main forte que tu le donnais à entendre il y a peu ? Thorleikr ne t'aurait pas dit cette intention s'il avait tant soit peu suivi mon conseil. Tu as beau dire que Helgi a fait les frais de la vengeance pour Bolli, tout le monde sait que l'on a compensé par l'argent le meurtre de Helgi, alors que mon père est resté sans compensation. » Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait les dissuader, Snorri s'offrit à chercher des conditions avec les fils d'Óláfr plutôt que de voir reprendre les meurtres, et les frères acceptèrent.

Puis Snorri alla à Hjardarholt avec quelques hommes. Halldórr le reçut bien et lui offrit de rester. Snorri déclara qu'il irait chez lui le soir « mais j'ai une affaire pressante pour toi ». Puis ils entrèrent en conversation et Snorri fit

connaître le but de sa venue, il déclara qu'il avait acquis la certitude que Bolli et Thorleikr ne toléraient plus que leur père restât sans compensation de la part des fils d'Óláfr « et je voudrais à présent chercher des conciliations et savoir s'il y aura une fin à la malchance de vous autres, les parents ». Halldórr ne refusa pas et répondit : « Je sais fort bien que Thorgils fils de Halla et les fils de Bolli avaient l'intention de m'attaquer, moi ou mes frères, avant que tu les détournes de cette vengeance, si bien qu'ensuite, ils trouvèrent préférable de tuer Helgi fils de Hardbeinn ; tu t'es acquis la meilleure part dans cette affaire, quelles qu'aient été tes interventions dans nos précédents démêlés, à nous autres parents. » Snorri dit : « J'attacherais grande importance à ce que mon entremise soit bonne, et que s'effectue ce à quoi je tiens le plus : que de bons accords soient passés entre vous autres parents, car je suis au courant du caractère des hommes qui ont affaire avec vous, ils maintiendront bien tout ce sur quoi ils seront mis d'accord. » Halldórr répondit : « Je veux accepter, si c'est la volonté de mes frères, de payer pour le meurtre de Bolli la somme que fixeront les hommes qui seront pris pour arbitres. Mais je veux faire des réserves sur toute condamnation ainsi que sur mon godord et mon droit de résider ici. De même que sur les résidences de mes frères. Je veux stipuler aussi que, quelles que soient les conclusions de l'affaire, on les en laissera libres propriétaires[1]. Que chacun des deux partis choisisse aussi ses arbitres. » Snorri dit : « C'est une belle offre et vaillante. C'est le parti que prendront les frères s'ils veulent entendre tant soit peu mes conseils. »

Puis Snorri s'en alla chez lui et dit aux frères ce qu'il était advenu de sa mission, et aussi qu'il se désintéresserait en tout point de leur cause s'ils ne voulaient pas accepter cela. Bolli le pria d'en décider « et je veux, Snorri, que tu juges pour notre part ». Alors, Snorri envoya un message à Halldórr pour dire que les accords étaient résolus. Il lui demanda de choisir un homme pour arbitrer avec lui. Halldórr choisit pour arbitre Steinthórr fils de Thorlákr d'Eyrr ; la réunion de conciliation devait se tenir aux Drangar, dans les Skógarströnd, quatre semaines après le début de l'été. Thorleikr fils de Bolli alla à Helgafell, et tout fut tranquille pendant l'hiver. Et lorsqu'on arriva au moment qui avait été fixé pour la réunion, Snorri le Godi

arriva avec les fils d'Óláfr[1], ils étaient quinze en tout. Steinthórr et les autres arrivèrent en nombre égal. Snorri et Steinthórr eurent un entretien et se mirent d'accord sur cette affaire. Après cela, ils payèrent les amendes en argent; on ne dit pas ici combien les arbitres fixèrent. On dit que l'argent fut bien versé, et les accords, bien tenus. Les versements eurent lieu au thing de Thórsnes. Halldórr donna à Bolli une bonne épée, et Steinthórr fils d'Óláfr donna à Thorleikr un bouclier; c'était un objet de grand prix aussi. Puis le thing fut dissous et l'on estima que l'un et l'autre partis avaient accru leur honneur par cette affaire.

CHAPITRE LXXII

Après que Bolli, Thorleikr et les fils d'Óláfr se furent réconciliés et que Thorleikr eut été un hiver en Islande, Bolli annonça qu'il avait l'intention d'aller à l'étranger. Snorri l'en dissuada, disant : « Il nous semble que tu cours de grands risques; si tu as envie de posséder davantage que maintenant, je veux te donner un établissement et te faire une ferme, te remettant en outre pouvoir sur les gens et te faisant honneur en toute chose; je m'attends à ce que cela soit aisé, car la plupart des gens ont bonne opinion de toi. » Bolli répondit : « J'ai longtemps eu envie de m'en aller dans le sud, un homme semble connaître peu de chose s'il ne connaît rien d'autre que l'Islande. » Quand Snorri vit que Bolli s'était mis cela dans l'idée, il lui offrit d'emporter pour ce voyage autant de biens qu'il en voudrait. Bolli accepta d'emporter beaucoup de biens, « je ne veux, dit-il, être à la merci de personne, ni ici ni à l'étranger ». Puis il alla dans le sud jusqu'au Borgarfjördr et jusqu'à la Hvítá, et acheta pour moitié un bateau aux gens qui le possédaient. Ainsi, lui et Thorleikr possédèrent ensemble le bateau. Puis Bolli alla chez lui dans l'ouest. Bolli et Thórdís avaient une fille, elle s'appelait Herdís[2]. Gudrún offrit de prendre cette petite fille pour l'élever. Elle avait un hiver quand elle alla à Helgafell. Thórdís y resta longtemps aussi; Gudrún était très gentille pour elle.

CHAPITRE LXXIII

Les deux frères allèrent donc au bateau. Bolli emportait beaucoup de biens à l'étranger. Ils équipèrent le bateau, et quand ils furent tout à fait prêts, ils prirent la mer. Il leur fallut du temps pour avoir bon vent, et ils restèrent longtemps en mer, abordèrent en automne en Norvège et accostèrent dans le nord dans le Thrándheimr. Le roi Óláfr était dans l'est du pays et siégeait dans le Vík : il en avait fait sa résidence d'hiver. Lorsque les frères apprirent que le roi ne viendrait pas dans le nord, dans le Thrándheimr, cet automne-là, Thorleikr dit qu'il voulait chercher à se rendre dans l'est en longeant les côtes, trouver le roi Óláfr. Bolli répondit : « Je n'ai guère envie d'errer d'un comptoir à l'autre pendant l'automne, je trouve cela dépourvu d'aisance et de liberté. Je veux rester ici tout l'hiver. On me dit que le roi va venir dans le nord au printemps. Mais s'il ne vient pas, je ne m'opposerai pas à ce que nous allions le trouver. » Ce fut Bolli qui en décida. Ils débarrassèrent leur bateau et se logèrent en ville. On découvrit bientôt que Bolli devait être un homme ambitieux et qu'il voulait prendre le pas sur les autres. Il y réussit aussi, car cet homme était libéral. Il obtint bientôt grand honneur en Norvège. Il entretint une suite pendant l'hiver dans le Thrándheimr, et il était facile de voir, quand il se rendait à l'auberge que ses hommes étaient mieux habillés et mieux armés que les gens de la ville. Il payait aussi, tout seul, pour tous ses suivants quand ils étaient à l'auberge[1]. Sa libéralité et sa magnificence allaient de pair. Les frères furent donc en ville cet hiver-là.

Le roi Óláfr passa cet hiver dans l'est à Sarpsborg et l'on apprit de l'est qu'il n'y avait pas à l'attendre dans le nord. Tôt au printemps, les frères équipèrent leur bateau et s'en allèrent vers l'est en longeant les côtes. Leur voyage se passa bien, ils arrivèrent dans l'est à Sarpsborg et allèrent aussitôt trouver le roi Óláfr. Celui-ci fit bel accueil à Thorleikr, son hirdmadr, et à son compagnon. Le roi demanda qui était cet homme d'impressionnante apparence qui était en compagnie de Thorleikr; celui-ci répondit : « C'est mon frère et il s'appelle Bolli. — Certes,

c'est un homme impressionnant », dit le roi. Après cela, le roi offrit aux frères de rester chez lui; ils l'en remercièrent et passèrent le printemps chez le roi. Le roi fut aimable envers Thorleikr, comme devant, mais pourtant, il estimait beaucoup plus Bolli car il le tenait pour le parangon des hommes.

Le printemps s'écoulant, les frères discutèrent de leurs voyages. Thorleikr demanda si Bolli voulait aller en Islande en été « ou bien veux-tu rester davantage en Norvège? » Bolli répondit: « Je n'ai l'intention de ne faire ni l'un ni l'autre, et il est vrai de dire que, lorsque j'ai quitté l'Islande, j'avais pensé que l'on n'aurait pas de mes nouvelles dans la maison voisine[1]; je veux maintenant, parent, que tu t'occupes de notre bateau. » Thorleikr fut très affecté qu'ils dussent se quitter « mais tu décideras, Bolli, en cela comme en autre chose ». Ils présentèrent ces mêmes décisions au roi qui répondit de la sorte: « Tu ne veux pas, Bolli, rester davantage chez nous? dit le roi, je préférerais qu'au contraire, tu restes chez moi un moment; je te donnerai le même titre qu'à ton frère, Thorleikr. » Alors, Bolli répondit: « J'aurais grande envie, sire, de m'engager à être votre homme, mais je veux d'abord aller là où j'en avais d'abord l'intention et où j'ai longtemps désiré aller; mais je prendrai volontiers ce parti si le destin me permet de revenir. — Tu décideras de tes voyages, Bolli, dit le roi, car pour la plupart des choses, vous êtes des entêtés, vous autres Islandais. Mais pourtant, je conclurai en disant que tu me parais, Bolli, avoir été l'homme le plus remarquable qui soit venu d'Islande sous mon règne. »

Et quand Bolli en eut obtenu la permission du roi, il se prépara à faire le voyage et monta sur une cogue[2] qui se dirigeait vers le sud au Danemark. Il emportait beaucoup de biens. Quelques-uns de ses compagnons s'en allèrent aussi avec lui. Lui et le roi Óláfr se quittèrent en termes très amicaux. En le quittant, le roi fit à Bolli d'excellents présents. Thorleikr resta chez le roi Óláfr, et Bolli entreprit son voyage jusqu'à ce qu'il arrive au sud en Danemark. Il y passa l'hiver et y reçut de grands honneurs de la part des gens puissants. Il ne s'y conduisit pas moins magnifiquement que lorsqu'il était en Norvège. Lorsqu'il eut passé un hiver au Danemark, il prépara son voyage pour d'autres pays et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à

Miklagardr[1]. Il n'y avait que peu de temps qu'il y était, qu'il entra dans le corps des Varègues[2]. Nous n'avons pas entendu dire qu'un homme du Nord soit entré à la solde du roi de Miklagardr avant Bolli fils de Bolli. Il passa à Miklagardr de très nombreux hivers, on l'y tint pour le plus vaillant des hommes en toute épreuve; il venait constamment juste après les plus éminents. Les Varègues estimèrent beaucoup Bolli tant qu'il fut à Miklagardr[3].

CHAPITRE LXXIV

Il faut parler maintenant de Thorkell fils d'Eyjólfr qui est installé dans sa dignité de chef. Gellir, le fils qu'il avait eu de Gudrún, grandit là à la maison; ce fut de bonne heure un homme vaillant et populaire. On dit qu'une fois, Thorkell dit à Gudrún le rêve qu'il avait fait: « J'ai rêvé qu'il me semblait avoir une barbe si grande qu'elle s'étendait sur tout le Breidafjördr. » Thorkell lui demanda d'interpréter ce rêve. Gudrún demanda: « Que penses-tu que signifie ce rêve? — Il me semble évident, que mes pouvoirs vont s'étendre sur tout le Breidafjördr. — Cela se peut, dit Gudrún, mais je penserais plutôt que tu vas tremper ta barbe dans le Breidafjördr. »

Ce même été, Thorkell lança son bateau et se prépara à aller en Norvège. Gellir, son fils, avait alors douze hivers; il s'en alla à l'étranger avec son père. Thorkell annonça qu'il avait l'intention d'aller chercher du bois pour construire une église et il prit la mer dès qu'il fut prêt. Il eut une traversée facile, encore qu'assez longue. Ils touchèrent terre en Norvège dans le nord. Le roi Óláfr siégeait alors dans le Thrándheimr. Thorkell alla aussitôt trouver le roi Óláfr, accompagné de Gellir, son fils. Ils y furent bien reçus. Thorkell fut tellement estimé du roi cet hiver-là, que tout le monde dit que le roi ne lui donna pas moins d'argent que cent marcs d'argent brûlé[4]. À Jól, le roi donna à Gellir un manteau, c'était un grand trésor et un remarquable objet de prix. Cet hiver-là, le roi Óláfr fit faire dans la ville une église de bois. On fit là une grande cathédrale[5] avec les meilleurs matériaux. Au printemps, le bois que le roi donna à Thorkell fut transporté sur le

bateau; cela faisait à la fois beaucoup de bois et de bonne qualité, car Thorkell examinait la chose de près.

Un matin de bonne heure, le roi sortit avec peu de monde. Il vit un homme en haut de l'église qui était en construction dans la ville. Il s'en émerveilla fort, car les charpentiers n'avaient pas coutume de se lever si tôt le matin. Le roi reconnut cet homme: c'était Thorkell fils d'Eyjólfr qui prenait la mesure de toutes les plus grandes poutres, tant les entraits, que les piliers. Le roi se dirigea aussitôt vers lui et dit: « Que se passe-t-il, Thorkell, as-tu l'intention d'élever une église semblable avec le bois que tu emportes en Islande? » Thorkell répondit: « C'est vrai, sire. » Alors, le roi Óláfr dit: « Ôte deux aunes de chaque maîtresse poutre, ton église sera tout de même la plus grande que l'on ait faite en Islande. » Thorkell répondit: « Garde donc ton bois si tu trouves m'en avoir trop donné, ou si tu désires le reprendre, mais je ne la diminuerai pas d'une aune; j'aurai l'énergie et l'industrie de m'en procurer d'autre. » Alors, le roi dit très doucement: « C'est à la fois, Thorkell, que tu es homme de grande valeur mais que tu fais trop l'important à présent, car certes, c'est arrogance de la part d'un fils de bóndi que de se mesurer à nous. Mais il n'est pas vrai que je t'en veuille pour ce bois, s'il t'est donné par le destin d'en faire une église, car elle ne sera pas assez grande pour que tout ton orgueil y loge. Mais j'ai bien le pressentiment que l'on ne tirera pas grand usage de ce bois, et qu'il s'en faut de beaucoup que tu puisses en faire quelque ouvrage humain. » Après quoi, ils cessèrent cette conversation. Le roi s'éloigna et l'on voyait bien qu'il lui déplaisait de voir que Thorkell faisait fi de ce qu'il avait dit. Le roi n'en fit pourtant rien voir. Lui et Thorkell se quittèrent avec grande amitié. Thorkell monta à bord et prit la mer.

Ils eurent bon vent et ne furent pas longtemps en mer. Thorkell aborda dans le Hrútafjördr. Il quitta aussitôt le bateau pour aller à Helgafell. Tout le monde se réjouit de le voir; Thorkell avait retiré grand honneur de ce voyage. Il fit tirer son bateau à terre, l'entoura d'une palissade et fit veiller sur le bois à un endroit convenable: il ne fut pas transporté du nord en automne car Thorkell fut constamment occupé. Il resta donc chez lui dans sa demeure pendant l'hiver. Il eut un festin de Jól à Helgafell, il y vint quantité de gens et il déploya grande

magnificence en toutes choses cet hiver-là; pour Gudrún, elle ne s'y opposa pas, disant que l'argent servait à se rendre magnifique, et qu'il servait à faire montre de tout ce qu'il fallait à Gudrún pour être magnifique. Cet hiver-là, Thorkell partagea entre ses amis maints objets de grand prix qu'il avait rapportés en Islande.

CHAPITRE LXXV

Cet hiver-là, après Jól, Thorkell se prépara à partir de chez lui, dans le nord, pour se rendre dans le Hrútafjördr transporter son bois de construction. Il s'engagea d'abord dans les Dalir, de là, se rendit à Ljárskógar chez Thorsteinn, son parent, pour s'y procurer des hommes et des chevaux. Puis il alla jusqu'au Hrútafjördr, y resta un moment, et fit le plan de son voyage. Il rassembla des chevaux, là, par le fjord, car il ne voulait pas faire plusieurs voyages s'il était possible. Cela ne se fit pas rapidement. Thorkell fut à cette besogne jusqu'au carême. Il en vint enfin à bout. Il fit porter le bois par plus de vingt chevaux[1] et le laissa à Ljáeyrr; ensuite, il avait l'intention de le transporter par bateau jusqu'à Helgafell. Il possédait un grand bachot, c'est ce bateau qu'il pensait utiliser quand il ferait le transport jusque chez lui. Il passa le carême à Ljárskógar, car il y avait grande affection entre les parents. Thorsteinn dit à Thorkell qu'il serait bienvenu qu'ils aillent à Hjardarholt : « Je veux proposer à Halldórr de lui acheter une terre car il n'a pas beaucoup de biens meubles depuis qu'il a versé compensation aux fils de Bolli pour leur père. Et c'est là une terre que je voudrais bien posséder. » Thorkell lui dit de faire à son gré. Ils partirent, à vingt en tout. Ils arrivèrent à Hjardarholt. Halldórr les reçut bien et fut fort bavard. Il y avait peu de monde à la maison, car Halldórr avait envoyé des gens dans le nord, dans le Steingrímsfjördr : une baleine s'y était échouée dont il avait droit à partie. Beinir le Fort était à la maison; il était le seul survivant des hommes qui avaient vécu chez Óláfr, père de Halldórr. Quand il avait vu la chevauchée de Thorsteinn et des siens, Halldórr avait dit à Beinir : « Je vois très bien la raison de la venue

de ces parents : ils vont me proposer de m'acheter ma terre, et si c'est bien le cas, ils vont me demander un entretien. Je devine que chacun d'eux va s'asseoir de part et d'autre de moi, et s'ils ont quelque mauvaise intention à mon égard, ne sois pas plus lent à sauter sur Thorsteinn que moi sur Thorkell ; tu as longtemps été fidèle à nous autres, parents. J'ai aussi envoyé chercher du monde à la ferme voisine. Je voudrais que le moment où ces hommes arriveront coïncide avec la fin de notre entretien. »

Et comme le jour passait, Thorsteinn dit à Halldórr qu'ils devaient avoir tous ensemble un entretien, « nous avons tous les deux affaire avec toi ». Halldórr dit que cela tombait bien. Thorsteinn dit à ses compagnons qu'ils n'avaient pas besoin de les accompagner. Mais Beinir les accompagna tout de même, car il trouvait que les choses se passaient comme Halldórr l'avait deviné. Ils s'en allèrent très loin dans le pré clos. Halldórr portait un manteau ourlé, retenu par une broche, comme c'était la mode. Il s'assit par terre, chacun des parents de part et d'autre de lui, si près qu'ils étaient presque assis sur le manteau. Pour Beinir, il était debout derrière eux, une grande hache à la main. Alors, Thorsteinn dit : « Le but de ma venue ici, c'est que je veux t'acheter une terre. J'en parle maintenant parce que Thorkell, mon parent, est présent. Il nous a paru que cela serait bienvenu, car on me dit que tu es à court d'argent et que tes terres te coûtent cher. En échange, je te donnerai un établissement honorable et, en outre, ce qu'il faudra pour que nous soyons d'accord. » Pour commencer, Halldórr ne s'y opposa pas, et ils discutèrent ce marché, et quand ils estimèrent qu'il était sur le point de consentir, Thorkell se mêla énergiquement à la conversation et voulut conclure l'affaire. Alors, Halldórr se rétracta passablement, mais eux ne l'en pressèrent que davantage ; pour finir, il se trouva que plus ils le pressaient, plus il se dérobait. Alors Thorkell dit : « Ne vois-tu pas, parent Thorsteinn, comment les choses se passent ? Il a fait traîner cette affaire toute la journée, et nous sommes restés ici à écouter ses sottises et ses leurres. Maintenant, si tu veux acheter cette terre, il va falloir jouer plus serré. » Thorsteinn déclara alors vouloir savoir quel serait son lot ; il demanda donc à Halldórr de sortir de l'ombre pour dire s'il voulait lui accorder cette affaire. Halldórr répondit : « Je pense que ce n'est pas la peine de

rester dans l'obscurité là-dessus : tu vas rentrer chez toi ce soir sans avoir conclu le marché. » Alors Thorsteinn dit : « Je ne pense pas non plus qu'il soit nécessaire de te cacher davantage que notre intention est de te donner le choix entre deux choses, car nous estimons avoir le dessus en raison de la différence de nombre ; la première chose, c'est que tu conclues cette affaire de bon gré et obtiennes en échange notre amitié ; la seconde, c'est visiblement la pire, c'est que tu tendes de force la main et me cèdes la terre de Hjardarholt. » Mais quand Thorsteinn eut parlé si insolemment, Halldórr se leva d'un bond, si brutalement que la broche se détacha du manteau, et dit : « Il faudra autre chose avant que je dise ce que je ne veux pas. — Quoi donc ? » demanda Thorsteinn. « Une cognée te sera enfoncée dans la tête par le pire des hommes, anéantissant ainsi ton arrogance et ton injustice[1]. » Thorkell répondit : « Voilà une méchante prophétie et nous espérons qu'elle ne s'accomplira pas, et je déclare qu'à présent les offenses sont suffisantes, Halldórr, pour que tu perdes ta terre et ne reçoives pas d'argent en retour. » Alors Halldórr répondit : « Tu embrasseras la tête des algues du Breidafjördr avant que je ne cède de force ma terre. »

Halldórr alla chez lui après cela. Alors, les gens qu'il avait envoyé chercher accoururent à la ferme. Thorsteinn était extrêmement fâché et il voulut attaquer sur-le-champ Halldórr. Thorkell lui demanda de ne pas faire cela « et ce serait très grand péché à pareille époque, mais lorsque ce temps sera passé, je ne dissuaderai pas d'en venir aux coups ». Halldórr déclara qu'il avait l'intention de ne jamais se trouver pris au dépouvu par eux. Après cela, ils s'en allèrent discutant fort entre eux de ce voyage. Thorsteinn parla pour dire qu'il était vrai que leur voyage avait été des pires « et pourquoi, parent Thorkell, t'es-tu trouvé tellement paralysé pour te précipiter sur Halldórr et lui infliger quelque honte ? » Thorkell répondit : « Tu n'as pas vu Beinir qui se tenait derrière toi, hache brandie ? C'était parfaitement impossible : si j'avais fait mine de faire quoi que ce fût, il t'aurait aussitôt enfoncé sa hache dans la tête. » Ils allèrent donc chez eux à Ljárskógar. Le carême s'écoula et on arriva à la Semaine sainte.

CHAPITRE LXXVI

Le Jeudi saint, de bonne heure, Thorkell se prépara à partir. Thorsteinn l'en dissuada fort « car le temps ne me paraît pas sûr », dit-il. Thorkell dit que le temps serait des meilleurs « et il ne faut pas m'empêcher, parent, car je veux être chez moi avant Pâques ». Thorkell lança le bachot et le chargea. Thorsteinn remportait le bois au fur et à mesure que Thorkell et ses compagnons le chargeaient. Alors, Thorkell dit : « Arrête, parent, n'entrave pas notre voyage; ce n'est pas toi qui décideras pour cette fois. » Thorsteinn répondit : « Décidera donc, de nous deux, celui auquel cela portera le pire préjudice et ce voyage va entraîner de grands malheurs. » Thorkell leur dit au revoir. Thorsteinn alla chez lui, fort lugubre. Il se rendit à la salle et demanda qu'on lui mît un coussin sous la tête, ce qui fut fait. La servante vit que des larmes lui coulaient des yeux sur le coussin. Peu après, une forte rafale de vent secoua la pièce. Alors, Thorsteinn dit : « Nous pouvons entendre là mugir le meurtrier de notre parent Thorkell. »

Il faut parler maintenant du voyage de Thorkell et de ses gens. Dans la journée, ils cinglèrent vers le large en descendant le Breidafjördr, ils étaient à dix sur le bateau; le vent se mit à tourner à l'aigre et, pour finir, il y eut une grande tempête. Ils menèrent vaillamment leur voyage, c'étaient des hommes très braves. Thorkell avait emporté l'épée Sköfnungr : elle était dans un coffre. Ils cinglèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Bjarnarey — on vit leur voyage de part et d'autre du fjord — mais arrivés là, une bourrasque s'engouffra dans la voile et fit chavirer le bateau. Thorkell se noya là ainsi que tous les hommes qui étaient avec lui. Le bois de construction alla s'échouer un peu partout par les îles. Les poteaux d'angle s'échouèrent dans l'île qui s'appelle depuis Stafey[1]. Sköfnungr resta fixée à l'un des couples de la coque du bachot; on la retrouva à Sköfnungsey[2].

Le soir même du jour où Thorkell et ses hommes s'étaient noyés, il y eut à Helgafell cet événement que Gudrún alla à l'église alors que les gens étaient allés au lit,

et lorsqu'elle passa le portail du cimetière, elle vit un fantôme[1] se dresser devant elle. Il s'inclina devant elle et dit : « Grandes nouvelles, Gudrún. » Gudrún répondit : « N'en parle pas, misérable[2] ! » Gudrún alla à l'église comme elle en avait eu l'intention, et quand elle y arriva, il lui sembla voir que Thorkell et ses hommes étaient arrivés et qu'ils se tenaient devant l'église. Elle vit que l'eau de mer ruisselait de leurs vêtements. Elle ne leur parla pas, entra dans l'église et y resta tout le temps qu'il lui sembla bon. Puis elle rentra dans la salle pensant que Thorkell et ses gens y seraient allés. Mais quand elle y entra, il n'y avait personne. Elle fut fort surprise de tous ces événements. Le Vendredi saint, elle envoya ses gens se renseigner sur le voyage de Thorkell, certains sur le rivage, d'autres par les îles. Le bois de construction avait échoué un peu partout par les îles ainsi que sur l'une et l'autre rives. Le Samedi saint, on apprit la nouvelle et on la trouva importante car Thorkell avait été un grand chef. Thorkell avait quarante-huit hivers quand il se noya, c'était quatre hivers avant la mort du saint roi Óláfr. Gudrún fut très affectée par la perte de Thorkell, mais elle se comporta vaillamment pourtant. On ne retrouva qu'une partie du bois de construction pour l'église. Gellir avait alors quatorze hivers ; il prit l'administration du domaine avec sa mère ainsi que l'autorité qu'avait eue son père. Il devint bientôt évident à le voir qu'il avait tout ce qu'il fallait pour faire un chef.

Gudrún devint une grande croyante. Ce fut la première femme en Islande à apprendre le psautier. Elle passait de longues nuits à l'église à dire ses prières. Herdís, fille de Bolli, l'accompagnait toujours la nuit. Gudrún aimait beaucoup Herdís. On dit qu'une nuit, la jeune Herdís rêva qu'une femme venait à elle : cette femme portait un manteau de laine et un foulard sur la tête ; elle ne lui parut pas avoir bonne allure. Elle prit la parole : « Dis à ta grand-mère que je ne suis pas contente d'elle parce qu'elle s'agite toutes les nuits sur moi et me verse dessus des gouttes si brûlantes que j'en suis tout échaudée. Si je te dis cela, c'est que tu me plais un peu mieux, bien qu'il y ait quelque chose d'étrange en toi. Pourtant, je m'accorderais avec toi si je ne trouvais pas tant à redire à Gudrún. » Puis Herdís se réveilla et dit à Gudrún ce rêve. Gudrún trouva que c'était un bon présage. Le lendemain

matin, Gudrún fit enlever les lattes du plancher de l'église à l'endroit où elle avait coutume de s'agenouiller; là, elle fit creuser le sol. On y trouva des ossements. Ils étaient noirs et sinistres. On y trouva aussi une broche et un gros bâton de magicienne[1]. On pensa savoir alors qu'il devait y avoir eu là un tombeau de prophétesse[2]. On transporta ces ossements loin, à un endroit où personne ne risquait de passer.

CHAPITRE LXXVII

Quand quatre hivers se furent écoulés après la noyade de Thorkell fils d'Eyjólfr, un bateau arriva dans l'Eyjafjördr. Il appartenait à Bolli, fils de Bolli. Les matelots étaient pour la plupart des Norvégiens. Bolli rapportait beaucoup de biens et force objets de prix que des chefs lui avaient donnés. Bolli était une personne si superbe, lorsqu'il revint en Islande de ses voyages, qu'il ne voulait porter que des habits d'écarlate ou de soie, et toutes ses armes étaient incrustées d'or. On le surnomma Bolli le Magnifique. Il fit savoir à son équipage qu'il avait l'intention de se rendre à l'ouest dans son district, et il confia son bateau et sa cargaison à son équipage.

Bolli quitta le bateau avec onze hommes; tous ses suivants étaient en habits d'écarlate et chevauchaient en selle dorée. Ils étaient tous élégants, mais Bolli l'emportait tout de même. Il était en habits de soie que le roi de Miklagardr lui avait donnés; par-dessus, il portait un manteau d'écarlate. Il était ceint de l'épée Fótbítr dont les gardes étaient incrustées d'or et la poignée enveloppée d'un treillis d'or[3]. Il avait sur la tête un heaume doré et un bouclier rouge au côté, sur lequel était peint, en or, un chevalier[4]. Il avait à la main une javeline[5], comme c'est la mode à l'étranger et où qu'ils prissent leurs quartiers, les femmes n'avaient d'yeux que pour Bolli, sa magnificence et celle de ses camarades. C'est dans un appareil d'une telle courtoisie que Bolli chevaucha vers l'ouest par les contrées, jusqu'à ce qu'il arrive à Helgafell avec son escorte. Gudrún se réjouit fort de revoir Bolli, son fils. Bolli ne resta pas là longtemps, avant d'aller à Saelingsdalstunga

voir Snorri, son beau-père, et Thórdís, sa femme. Il y eut là joyeuses retrouvailles. Snorri invita Bolli chez lui, avec autant de gens qu'il le voudrait. Bolli accepta et il passa l'hiver chez Snorri ainsi que les hommes qui étaient venus du nord avec lui. Bolli fut renommé pour cette expédition. Snorri ne prit pas moins de peine à traiter Bolli avec grande liesse qu'avant, quand il était chez lui.

CHAPITRE LXXVIII

Alors que Bolli avait passé un hiver en Islande, Snorri le Godi tomba malade. Cette maladie progressa lentement. Snorri resta longtemps couché, et quand la maladie s'aggrava, il convoqua ses parents proches et éloignés. Alors, il dit à Bolli : « Ma volonté est que tu reprennes ici le domaine et l'autorité après ma mort. Je tiens à ne pas t'honorer moins que mes enfants. Il faut dire aussi que celui de mes fils dont je crois qu'il a la plus grande valeur n'est pas au pays en ce moment, c'est-à-dire Halldórr. » Puis Snorri mourut. Il avait alors soixante-sept hivers. C'était un hiver après la chute du roi Óláfr le Saint : c'est ce que dit le prêtre Ari le Savant[1]. Snorri fut enterré à Tunga. Bolli et Thórdís reprirent le domaine de Tunga, comme Snorri l'avait dit. Les fils de Snorri s'en déclarèrent satisfaits. Bolli fut un homme éminent et populaire.

Herdís, fille de Bolli, grandit à Helgafell, ce fut une très belle femme. La demanda en mariage Ormr, fils de Hermundr fils d'Illugi, et elle lui fut accordée[2]. Leur fils fut Kodrán qui épousa Gudrún fille de Sigmundr[3]. Le fils de Kodrán fut Hermundr qui épousa Úlfheidr, fille de Runólfr fils de l'évêque Ketill[4]. Leurs fils furent Ketill, qui fut abbé de Helgafell, Hreinn, Kodrán et Styrmir[5]. La fille d'Ormr et de Herdís fille de Bolli fut Thórvör qu'épousa Skeggi fils de Brandr : de là vient la famille des Skógverjar[6]. Il y avait un fils de Bolli et de Thórdís qui s'appelait Óspakr ; la fille d'Óspakr fut Gudrún qu'épousa Thórarinn fils de Brandr ; leur fils fut Brandr, qui fonda le couvent de Húsafell[7] ; son fils fut Sighvatr le prêtre, qui habita là longtemps. Gellir fils de Thorkell prit femme : il épousa Valgerdr, fille de Thorgils fils d'Ari de Reykjanes[8].

Gellir s'en alla à l'étranger et fut chez le roi Magnús le Bon, et reçut de lui douze onces d'or et beaucoup d'autres biens[1]. Les fils de Gellir furent Thorkell et Thorgils. Le fils de Thorgils fut Ari le Savant. Le fils d'Ari s'appelait Thorgils. Son fils fut Ari le Fort[2].

Gudrún se mit à vieillir fort, elle vécut dans le deuil dont on vient de parler un moment. Ce fut la première nonne et recluse d'Islande. L'opinion générale est que ce fut, à égalité de rang, la plus noble des femmes ici dans le pays. On dit qu'une fois, Bolli vint à Helgafell car Gudrún était toujours contente quand il venait la trouver. Bolli resta longtemps près de sa mère, et ils parlèrent d'abondance. Alors Bolli dit : « Me diras-tu, mère, ce que je suis bien curieux de savoir ? Quel est l'homme que tu as aimé le plus ? » Gudrún répondit : « Thorkell fut un homme très puissant et le plus grand chef, mais personne ne fut plus accompli que Bolli et meilleur que lui. Thórdr fils d'Ingunn fut le plus sage d'entre eux et le plus versé dans la connaissance des lois. Pour Thorvaldr, je ne le compte pour rien. » Alors, Bolli dit : « Je comprends fort bien ce que tu me dis des manières de chacun de tes maris, mais ce que tu ne m'as pas encore dit, c'est lequel tu as aimé le plus. Ce n'est plus la peine de le celer. » Gudrún répondit : « Tu insistes bien fort, mon fils, dit Gudrún, mais s'il faut que je le dise à quelqu'un, c'est toi, de préférence, que je choisirai pour cela. » Bolli lui demanda de faire ainsi. Alors, Gudrún dit : « J'ai été la plus mauvaise pour celui que j'aimais le plus. — Nous pensons, répondit Bolli, que c'est parler là en toute franchise. » Et il lui dit qu'elle avait bien fait de lui dire ce qu'il était curieux de savoir.

Gudrún devint une vieille femme et les gens disent qu'elle perdit la vue. Elle mourut à Helgafell et c'est là qu'elle repose[3].

Gellir fils de Thorkell habita à Helgafell jusqu'à sa vieillesse, et l'on dit maintes choses remarquables sur son compte. Il intervient aussi dans maintes sagas, bien qu'il soit peu mentionné ici[4]. Il fit faire à Helgafell une église magnifique, comme en témoigne Arnórr scalde des jarls dans la drápa funéraire qu'il composa sur Gellir, et il en parle clairement[5]. Quand Gellir fut assez avancé en âge, il se prépara à quitter l'Islande. Il arriva en Norvège et ne s'y attarda pas longtemps, quitta le pays et alla en pèlerinage

à Rome, allant rendre visite au saint apôtre Pierre. Il passa fort longtemps à ce voyage. Ensuite, il revint du sud et arriva au Danemark. Là, il tomba malade, resta longtemps couché et reçut tous les derniers services. Puis il mourut et repose à Hróiskelda[1]. Gellir avait emporté Sköfnungr, et on ne la retrouva plus ensuite : elle avait été prise dans le tertre de Hrólfr Kraki. Quand on apprit en Islande la mort de Gellir, Thorkell, son fils, reprit son patrimoine à Helgafell ; Thorgils, le second fils de Gellir, se noya dans son jeune âge dans le Breidafjördr ainsi que tous ceux qui étaient sur le bateau avec lui. Thorkell fils de Gellir fut un très digne homme et on le disait le plus savant des hommes.

Et ici finit maintenant la saga[2].

Appendice

DIT DE BOLLI

(Bolla Tháttr)

CHAPITRE LXXIX

À l'époque où Bolli fils de Bolli habitait à Tunga et dont on vient de parler, habitait dans le nord, dans le Skagafjördr, à Miklaboer, Arnórr au nez de vieille, fils de Björn fils de Thórdr de Höfdi[1]. Il y avait un homme qui s'appelait Thórdr, qui habitait à Marboeli; sa femme s'appelait Gudrún. Ils vivaient à leur aise et avaient du bien en abondance. Leur fils s'appelait Óláfr, il était jeune et très prometteur. Gudrún, femme de Thórdr, était proche parente de Bolli fils de Bolli : c'était sa cousine[2]. Óláfr, le fils qu'elle avait eu de Thórdr, avait été nommé d'après Óláfr le Paon de Hjardarholt[3].

Thórdr et Thorvaldr, fils de Hjalti, habitaient à Hof dans le Hjaltadalr; c'étaient de grands chefs[4]. Il y avait un homme qui s'appelait Thórólfr, surnommé le Hautain[5]; il habitait à Thúfur. Il était de caractère désagréable et très emporté. Il possédait un taureau gris, sauvage. Thórdr de Marboeli faisait des voyages de commerce avec Arnórr. Thórólfr le Hautain avait épousé une parente d'Arnórr, mais il était thingmadr des fils de Hjalti. Il était en mauvais termes avec ses voisins et en faisait une habitude. C'était surtout aux gens de Marboeli qu'il en avait. Son taureau faisait du mal à maintes gens lorsqu'il sortait des pâturages communs. Il mutilait le bétail, ne s'enfuyait pas sous les coups de pierres, démolissait les meules de foin et faisait grands maux. Thórdr de Marboeli vint parler à Thórólfr et lui demanda de surveiller son taureau, « nous ne voulons pas tolérer sa tyrannie ». Thórólfr déclara qu'il

ne s'occuperait pas de son bétail; Thórdr s'en alla chez lui dans cet état.

Peu de temps après, Thórdr vint à voir que le taureau avait démoli son tas de tourbe. Thórdr courut jusque-là, une lance à la main, le taureau se mit à piétiner le sol de telle sorte qu'il avait de la terre jusqu'au-dessus des sabots. Thórdr lui décocha un coup de sa lance, si bien qu'il tomba mort à terre. Thórdr alla trouver Thórólfr et lui dit que le taureau était mort. « Voilà une piètre prouesse, répondit Thórólfr, mais je voudrais faire une chose qui ne te paraîtrait pas meilleure. » Thórólfr fut mal embouché et ne proféra que des menaces. Thórdr en fut pour ses frais. Óláfr, son fils, avait alors sept ou huit hivers; il sortit de la ferme pour jouer et se fit une maison, comme les enfants en ont l'habitude, et Thórólfr fondit là sur lui : il le transperça de sa lance. Puis il s'en alla chez lui et dit la chose à sa femme. Elle répondit : « C'est une mauvaise action et indigne d'un homme, tu t'en trouveras mal. » Et comme elle l'en accablait, il s'en alla et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à Miklaboer chez Arnórr. Ils se demandèrent les nouvelles. Thórólfr lui dit le meurtre d'Óláfr, « je vois une protection là où vous êtes, pour raison de parenté par alliance. — Tu ne vas pas requérir cette chose, dit Arnórr, que j'estimerais plus ma parenté par alliance avec toi que ma réputation et mon honneur, et il n'y a aucun espoir que tu obtiennes aide de moi. » Thórólfr remonta le Hjaltadalr jusqu'à Hof et trouva les fils de Hjalti, leur dit où en était son affaire « et je cherche protection là où vous êtes ». Thórdr répondit : « C'est là une action infâme et je ne t'accorderai aucune aide à ce sujet. » Thorvaldr se montra réservé; Thórólfr n'obtint rien d'eux pour cette fois. Il partit, remonta le Hjaltadalr jusqu'à Reykir; là, il alla aux bains. Le soir, il redescendit et arriva au bas de la palissade de Hof. Il se mit à parler tout seul, comme s'il y avait là un autre homme qui l'aurait salué et lui aurait demandé qui était arrivé là. « Je m'appelle Thórólfr, dit-il. Où étais-tu allé, et qu'as-tu sur les bras? » demanda le prétendu homme. Thórólfr dit toutes les circonstances telles qu'elles étaient, « j'ai demandé de l'aide aux fils de Hjalti, dit-il, en raison du besoin pressant où je suis ». Celui qui était censé se trouver en face répondit : « On en est arrivé au point que, lorsque douze cents hommes s'occupent d'une chose, ils

en font toute une affaire et voilà les chefs qui ne veulent pas prêter secours à un seul homme. »

Thorvaldr était dehors et entendit cette conversation. Il alla jusque-là, prit les rênes du cheval et lui demanda de descendre de selle « et pourtant, il n'est pas honorable d'avoir affaire à toi à cause de ta stupidité ».

CHAPITRE LXXX

Il faut dire maintenant de Thórdr qu'il arriva chez lui, apprit le meurtre de son fils et en fut fort affligé. Gudrún, sa femme, dit : « Il s'agit pour toi de proclamer le meurtre du garçon contre Thórólfr; pour moi, je vais aller au sud à Tunga trouver Bolli, mon parent, et savoir quel appui il veut nous accorder pour les poursuites. » C'est ce qu'ils firent. Quand Gudrún arriva à Tunga, elle y fut bien accueillie. Elle dit à Bolli le meurtre d'Óláfr, son fils, et lui demanda de se charger d'entreprendre les poursuites. Il répondit : « Il ne me semble pas si facile d'aller loin chercher honneur contre les gens des terres du nord; j'apprends aussi que cet homme à dû descendre à un endroit où il ne sera pas facile de le chercher. » Pourtant, Bolli se chargea de l'affaire pour finir, Gudrún s'en alla dans le nord et revint chez elle. Elle dit à Thórdr, son mari, où on en était venu et un moment s'écoula.

En hiver, après Jól, une réunion eut lieu dans le Skagafjördr à Thverá et Thorvaldr y convoqua Gud-dala-Starri[1]; c'était un ami des frères. Thorvaldr alla au thing avec ses hommes et lorsqu'ils arrivèrent devant les Urdskriduhólar, un homme descendit la pente en courant vers eux. C'était Thórólfr, il se joignit à l'expédition de Thorvaldr. Lorsqu'ils furent à peu de distance de Thverá, Thorvaldr dit à Thórólfr : « Maintenant, tu vas prendre trois marcs d'argent et rester ici en haut de la ferme de Thverá. Prends pour signe que je vais tourner mon bouclier, le creux vers toi; tu pourras alors t'avancer : mon bouclier est blanc à l'intérieur[2]. » Et quand Thorvaldr arriva au thing, lui et Starri se rencontrèrent et eurent un entretien. Thorvaldr dit : « L'affaire se présente de telle sorte que je veux te demander de

prendre sous ta protection Thórólfr le Hautain; je vais te donner trois marcs d'argent et mon amitié. — Voilà un homme, répondit Starri, qui ne me paraît pas populaire, et il n'est pas certain que la chance l'accompagne. Mais en raison de notre amitié, je l'accueillerai. — Alors, tu agis bien », dit Thorvaldr. Il tourna alors son bouclier, le creux vers l'extérieur, et quand Thórólfr vit cela, il s'avança et Starri l'accueillit. Starri avait un souterrain à Guddalir parce qu'il y avait toujours des proscrits chez lui; il avait pas mal de querelles sur les bras aussi.

CHAPITRE LXXXI

Bolli fils de Bolli intenta le procès pour le meurtre d'Óláfr. Il se prépara à partir de chez lui et s'en alla dans le nord jusqu'au Skagáfjördr avec trente hommes. Il arriva à Miklaboer et on lui fit bel accueil. Il dit ce qu'il en était de son voyage, « J'ai l'intention d'intenter devant le thing de Hegranes le procès pour meurtre, contre Thórólfr le Hautain; je voudrais que tu me secondes dans cette affaire. » Arnórr répondit : « Il ne me semble pas, Bolli, que tu fasses une démarche prometteuse si tu viens ici dans le nord, étant donné les hommes iniques avec lesquels il faut avoir affaire ici. Ils vont défendre cette cause avec plus d'ardeur que de justice. Mais j'estime que tu es suffisamment dans le besoin; nous allons donc essayer de faire progresser cette cause. » Arnórr assembla une grande quantité de gens. Lui et Bolli allèrent au thing.

Les frères rassemblèrent beaucoup de monde pour le thing de Hegranes; ils avaient eu vent des déplacements de Bolli; ils avaient l'intention de défendre leur cause. Et quand les gens furent arrivés au thing, Bolli intenta le procès contre Thórólfr. Lorsque l'on invita la défense à se produire, Thorvaldr et Starri se présentèrent avec leur suite, pensant invalider la cause de Bolli par la force et la tyrannie. Ce que voyant, Arnórr s'interposa avec ses gens et dit : « Il est évident que tant d'excellentes gens ne s'engagent pas dans les difficultés qui s'annoncent et qu'il faudrait que l'on obtînt justice dans cette affaire; il ne convient guère non plus de seconder Thórólfr dans cette

cause; tu ne vas pas avoir grand soutien, Thorvaldr, s'il faut en faire l'épreuve. » Thorvaldr et Starri virent alors que l'affaire progresserait car ils n'avaient pas assez de forces en comparaison d'Arnórr et des siens, et ils renoncèrent. Bolli fit condamner Thórólfr le Hautain là, au thing de Hegranes, pour le meurtre d'Óláfr, son parent, et s'en alla chez lui dans cet état. Lui et Arnórr se quittèrent en termes très affectueux. Bolli resta dans son domaine.

CHAPITRE LXXXII

Il y avait un homme qui s'appelait Thorgrímr; il avait un bateau au mouillage dans le Hrútafjördr. Starri, accompagné de Thórólfr alla jusque-là. Starri dit au capitaine : « Voici un homme que je veux que tu accueilles et que tu emmènes à l'étranger, et voici trois marcs d'argent pour toi, que tu auras avec mon amitié. » Thorgrímr dit : « Il me semble qu'il y a quelque difficulté sur la façon dont on se tirera de cette affaire. Mais puisque tu m'en presses, je vais l'accueillir. Pourtant, cet homme ne me paraît pas présager chance. » Thórólfr se joignit donc aux marchands et Starri revint chez lui dans cet état.

Il faut parler maintenant de Bolli. Il réfléchit à l'affaire de Thórólfr et des siens et estima que le procès n'avait pas été mené à son terme, si Thórólfr devait en réchapper; il apprit qu'il s'était rendu au bateau. Bolli se prépara à partir de chez lui. Il se mit heaume en tête et bouclier au flanc, une lance à la main et ceint de l'épée Fótbítr. Il alla dans le nord jusqu'au Hrútafjördr et arriva au moment où les marchands étaient tout à fait prêts. Le vent s'était levé aussi. Comme Bolli chevauchait vers les portes du baraquement, Thórólfr sortit, son hamac dans les bras. Bolli brandit Fótbítr et l'en transperça. Thórólfr tomba à la renverse dans le baraquement et Bolli bondit sur son cheval. Les marchands accoururent et se précipitèrent sur lui. Bolli dit : « Il serait plus judicieux pour vous de rester tranquilles, car il vous sera trop facile de me terrasser. Mais il se peut que j'abatte un ou deux d'entre vous avant d'être abattu. » Thorgrímr dit : « Je

crois que c'est vrai. » Ils se tinrent tranquilles, et Bolli revint chez lui, ayant acquis grand honneur dans cette expédition; il en reçut grande considération et l'on estima qu'il s'était comporté vaillamment: il avait fait condamner un homme d'un autre quartier du pays, était allé tout seul se porter contre son ennemi et l'avait tué là.

CHAPITRE LXXXIII

En été, à l'althing, Bolli et Gudmundr le Puissant[1] se rencontrèrent et parlèrent de maintes choses. Gudmundr dit: « Je veux faire savoir, Bolli, que je veux me lier d'amitié avec des hommes comme vous êtes. Je veux t'inviter dans le nord chez moi pour un banquet d'un demi-mois, et j'apprécierais beaucoup que tu viennes. » Bolli répondit que certes, il accepterait des honneurs d'un tel homme, et il lui promit de faire le voyage. Il y eut alors d'autres hommes pour lui faire ces promesses d'amitié. Arnórr au nez de vieille invita également Bolli à un banquet à Miklaboer. Il y avait un homme qui s'appelait Thorsteinn; il habitait à Háls; c'était le fils de Hellu-Narfi[2]. Il invita Bolli chez lui quand il reviendrait du nord, et Thórdr de Marboeli invita Bolli. On quitta le thing et Bolli alla chez lui.

Cet été-là, un bateau arriva au Dögurdarnes et y fut tiré à terre. Bolli logea à Tunga douze marchands; ils passèrent là l'hiver et Bolli les traita très magnifiquement. Ils restèrent tranquilles là jusqu'après Jól. Bolli voulut se rendre aux invitations qu'on lui avait faites dans le nord, il fit ferrer des chevaux et prépara son voyage. Ils étaient dix-huit à faire cette chevauchée. Les marchands étaient tous armés. Bolli chevauchait en manteau bleu, il avait à la main la lance qui lui venait du roi, une arme excellente. Ils allèrent donc au nord et arrivèrent à Marboeli chez Thórdr; on les y reçut très bien. Ils restèrent trois nuits, en grande liesse. De là, ils allèrent à Miklaboer chez Arnórr qui les reçut extrêmement bien; il y eut là un banquet des meilleurs. Alors, Arnórr dit: « Tu as bien fait, Bolli, d'être venu me rendre visite chez moi; j'estime que tu as manifesté par là grande camaraderie pour moi.

Je ne vois pas de meilleur cadeau à te faire. Il va de soi également que mon amitié t'est acquise. Mais je soupçonne que tout le monde n'est pas amicalement disposé à ton égard dans ce district. Il y en a qui s'estiment privés d'honneurs; c'est surtout aux fils de Hjalti que je fais allusion. Je vais entreprendre le voyage avec toi vers le nord par la lande de Heljardalr, lorsque vous partirez d'ici. » Bolli répondit : « Je veux te remercier, bóndi Arnórr, de tout l'honneur que tu m'as fait, maintenant comme avant; il me semble aussi que cela améliorera notre troupe si vous venez avec nous. Mais nous pensons circuler avec circonspection dans ce district, et si d'autres nous cherchent noise, il peut se faire que nous résistions. » Puis Arnórr entreprit le voyage avec eux, et ils allèrent leur chemin.

CHAPITRE LXXXIV

Il faut dire maintenant de Thorvaldr, qu'il s'adressa à Thórdr, son frère : « Tu dois savoir que Bolli passe par ici pour se rendre à des invitations; avec Arnórr, ils sont à dix-huit en tout et ils se dirigent vers le nord par la lande de Heljardalr. — Je sais », répondit Thórdr. Thorvaldr dit : « Il ne me plaît pourtant pas que Bolli passe par ici à notre barbe, et que nous ne le rencontrions pas, car je ne vois pas qui a plus rabaissé mon honneur que lui. » Thórdr dit : « Tu te mêles de bien des choses, et plus que je ne voudrais, et si c'était à moi d'en décider, nous ne ferions pas cette expédition. Je ne suis pas sûr que Bolli soit désemparé devant toi. — Je ne me laisserai pas dissuader, répondit Thorvaldr, mais tu n'as qu'à décider de tes voyages. » Thórdr dit : « Je ne resterai pas en arrière si tu y vas, frère, mais c'est à toi que nous attribuerons tous les honneurs qu'il nous reviendra de cette expédition, et pareillement, si les choses se passent autrement. »

Thorvaldr rassembla des hommes, ils étaient dix-huit en tout, ils prirent le chemin où allait passer Bolli, pensant leur dresser une embuscade.

Arnórr et Bolli allaient donc leur chemin. Alors qu'il y avait peu de distance entre eux et les fils de Hjalti, Bolli

dit à Arnórr : « Ne conviendrait-il pas à présent que vous rebroussiez chemin? Vous nous avez accompagnés vaillamment. Les fils de Hjalti ne vont pas me préparer une trahison. » Arnórr dit : « Je ne rebrousserai pas chemin encore, car il se trouve, comme on me le dit d'autre part, que Thorvaldr aurait l'intention de te rencontrer, et d'ailleurs, qu'est-ce que je vois là-haut? Est-ce qu'il n'y a pas des boucliers qui scintillent? Ce doit être les fils de Hjalti. Il y a lieu de faire en sorte que cette expédition ne leur fasse nullement honneur, car on peut estimer qu'ils complotent contre ta vie. » Alors, Thorvaldr et son frère virent que Bolli et les siens n'avaient pas moins de monde qu'eux et ils estimèrent que, s'ils manifestaient tant soit peu malice, leur lot empirerait. Ils trouvèrent judicieux de rebrousser chemin puisqu'ils ne pouvaient pas faire à leur gré. Alors, Thórdr dit : « Il en va maintenant comme je le pressentais : que cette expédition serait dérisoire et j'aurais préféré rester à la maison. Nous avons manifesté de la haine pour des gens et ne sommes parvenus à rien. » Bolli et les siens allèrent leur chemin. Arnórr les accompagna jusqu'en haut de la lande et ne les quitta pas avant qu'elle ne descende vers le nord. Alors, il rebroussa chemin et eux, descendirent le long du Svarfadardalr et arrivèrent à la ferme qui s'appelle Skeid. Habitait là un homme qui s'appelait Helgi; il était de petite famille, de mauvais caractère, et riche de biens. Il avait épousé une femme qui s'appelait Sigrídr, elle était parente de Thorsteinn fils de Hellu-Narfi. C'était la plus éminente des deux[1]. Bolli et ses hommes virent un fenil près d'eux; la, ils descendirent de selle, jetèrent du foin devant leurs chevaux, encore que peu, Bolli les empêchant de donner du foin, « je ne sais pas, dit-il, quel est le caractère du bóndi ». Ils prirent une poignée de foin et laissèrent les chevaux s'en saisir.

À la ferme, un homme sortit, rentra aussitôt et dit : « Il y a des hommes près de ton fenil, bóndi, qui mettent ton tas de foin à l'épreuve. » Sigrídr, la maîtresse de maison, répondit : « Les seuls hommes qui doivent être là sont tels qu'il y a lieu de ne pas leur mesurer le foin. » Helgi se leva d'un bond, précipitamment, en disant que ce ne serait jamais elle qui en déciderait et qu'il se laisse voler son foin. Il courut aussitôt, comme un insensé, et arriva à l'endroit où les autres faisaient la pause. Bolli se leva quand il vit arriver l'homme et s'appuya sur la lance qui

lui venait du roi. Dès que Helgi arriva sur lui, il dit : « Qui sont ces voleurs qui me tyrannisent, me volent ma propriété et déchirent mon foin pour leurs montures ? » Bolli dit son nom. Helgi repondit : « Voilà un nom stupide, et tu dois être un homme injuste. — Cela se peut, dit Bolli, mais tu affronteras d'autres occasions où il y a quelque justice. » Bolli éloigna alors les chevaux du foin et ordonna de cesser la pause. Helgi dit : « Je déclare que vous avez volé ce que vous avez pris, et je vous intente un procès en proscription. — Tu dois vouloir, bóndi, dit Bolli, que nous te fassions des compensations en argent, tu n'as pas d'offenses à nous imputer. Je vais payer double valeur pour ton foin. — Loin de là, répondit-il, je vais augmenter mes exigences avant que nous ne nous quittions. » Bolli dit : « Y a-t-il quelque chose, bóndi, que tu veuilles avoir de nous en gage de conciliation ? — Il pourrait bien se faire, répondit Helgi, que je veuille cette lance incrustée d'or que tu tiens à la main. — Je ne sais pas, dit Bolli, si j'accepterais de l'abandonner. J'ai quelque autre intention à cet égard. Tu ne peux guère non plus me demander de me dessaisir d'une arme. Prends plutôt autant d'argent qu'il te siéra. — Loin de là, répondit Helgi ; il convient aussi que vous fassiez des réponses appropriées au délit que vous avez commis. » Puis Helgi présenta une assignation et assigna Bolli en justice pour vol, réclamant pleine proscription. Bolli resta à écouter en souriant un peu. Quand Helgi eut terminé son assignation, il dit : « Quand es-tu parti de chez toi ? » Bolli le lui dit. Alors, le bóndi dit : « Alors, je tiens que tu as vécu aux dépens d'autrui plus d'un demi-mois. » Helgi prononça alors une seconde assignation, assignant Bolli pour mendicité[1]. Quand ce fut terminé, Bolli dit : « Tu t'évertues fort, Helgi, et il conviendrait mieux de jouter avec toi en échange. » Alors, Bolli prononça une assignation et assigna Helgi pour calomnie contre lui, puis une autre assignation pour essai d'acquisition frauduleuse de son bien[2]. Ses compagnons dirent qu'il fallait tuer ce coquin. Bolli dit qu'ils ne le feraient pas. Il intenta un procès en pleine proscription. Il dit après l'assignation : « Vous allez porter à la femme de Helgi un couteau et une ceinture que je lui envoie car on me dit qu'elle n'est intervenue qu'en bonne part dans notre affaire. »

Bolli s'en alla et Helgi resta là. Bolli et les siens

arrivèrent à Háls et y furent bien reçus; on leur prépara un beau banquet.

CHAPITRE LXXXV

Il faut parler maintenant de Helgi: il arriva chez lui à Skeid et dit à sa femme ce sur quoi lui et Bolli étaient entrés en litige. « Je ne sais pas bien, dit-il, quel parti je vais prendre avec un homme comme Bolli car je ne suis pas un grand procédurier, je n'ai pas beaucoup de monde non plus qui m'assistera pour cette affaire. » Sigrídr la maîtresse de maison dit: « Te voilà devenu un grand idiot; tu t'es disputé avec les plus nobles hommes et t'es rendu ridicule; il va se passer pour toi, comme il est mérité, que tu vas abandonner ici tout ton bien et toi-même. » Helgi écouta ses propos qu'il estima mauvais, mais il se douta pourtant qu'ils devaient être vrais car il était ainsi fait que c'était un piètre homme, bien que de mauvais caractère et stupide. Il ne vit aucun moyen de redresser sa cause, alors qu'il s'était mis dans une situation critique. Tout cela faisait qu'il se comportait plutôt mal. Sigrídr fit amener un cheval et alla trouver Thorsteinn, son parent, le fils de Narfi, et Bolli et ses hommes étaient alors arrivés là. Elle demanda à Thorsteinn de venir lui parler et lui dit dans quelle situation on se trouvait maintenant. « C'est tout de même malvenu », répondit Thorsteinn. Elle dit aussi comment Bolli avait fait de bonnes offres, et avec quelle stupidité Helgi avait opéré. Elle pria Thorsteinn d'intervenir de tout son pouvoir pour que cette affaire s'arrange. Après cela, elle alla chez elle et Thorsteinn vint parler à Bolli: « Que s'est-il passé, ami, dit-il, est-ce que Helgi de Skeid a manifesté grande bêtise à ton égard? Je veux demander de laisser tomber cette affaire à cause de mes paroles et de n'attacher aucune importance à cela, car les propos d'un idiot n'ont aucune valeur. » Bolli répondit: « Il est certain que cela n'a aucune valeur; je n'y prêterai aucune attention non plus. — Je veux, dit Thorsteinn, que vous lui remettiez cela à cause de moi et que vous receviez en échange mon amitié. — Cela ne présage aucun danger, dit Bolli, la chose me déplaît et attendons les jours de printemps. »

Thorsteinn dit : « Je vais montrer que la chose me paraît d'importance et j'entends que cela se fasse selon mon gré. Je veux te donner le meilleur étalon qui soit ici dans la contrée avec les douze juments qui l'accompagnent. » Bolli répondit : « Voilà une très belle offre, mais ce n'est pas la peine de déployer tant d'efforts là-dessus ; je ne m'intéresse guère à de telles choses ; il n'en résultera pas grand-chose non plus quand cela passera en jugement. — Il est très vrai, dit Thorsteinn, que je veux te remettre le droit de juger seul de cette affaire. » Bolli répondit : « Ce que je trouve très vrai, c'est que ce n'est pas la peine d'essayer, car je ne veux pas faire la paix sur cette affaire. — Alors, tu choisis le parti qui nous convient le moins bien, dit Thorsteinn ; bien que Helgi n'ait guère de valeur, il nous est apparenté ; puisque tu ne veux pas estimer ma parole, nous ne le remettrons pas au pouvoir de vos armes. Mais quant aux expressions qu'a employées Helgi dans l'assignation qu'il t'a faite, je ne vois pas que le fait de la porter devant le thing accroisse ton honneur. »

Thorsteinn et Bolli se quittèrent en termes plutôt froids. Bolli s'en alla avec ses camarades, et l'on ne mentionne pas qu'on l'ait renvoyé avec des présents.

CHAPITRE LXXXVI

Bolli et ses compagnons arrivèrent à Mödruvellir chez Gudmundr le Puissant, il alla à leur rencontre en grande liesse et fut des plus joyeux. Ils restèrent là un demi-mois, excellemment accueillis. Alors, Gudmundr dit à Bolli : « Que s'est-il passé, y a-t-il eu un désaccord entre toi et Thorsteinn ? » Bolli dit que cela n'avait pas grande importance et parla d'autre chose. Gudmundr dit : « Par quel chemin as-tu l'intention de repartir ? — Le même », répondit Bolli. Gudmundr dit : « Je veux vous en dissuader, car on me dit que toi et Thorsteinn vous vous êtes quittés en froid ; reste plutôt ici chez moi et va-t'en dans le sud au printemps et laissons cette affaire courir à son terme. » Bolli déclara qu'il ne modifierait pas son voyage à cause de leurs menaces, « mais j'ai pensé, quand Helgi

l'idiot s'est conduit stupidement et nous a abreuvés d'insultes, et qu'il voulait me dessaisir de la lance qui me vient du roi pour une poignée de foin, que je tenterais d'arriver à ce qu'il soit récompensé pour ses paroles, j'avais d'autres intentions pour cette lance : je pensais te la donner plutôt avec, en outre, l'anneau d'or que l'empereur des Grecs m'a donné; je pense que ces objets de prix méritent un meilleur sort que d'être donnés à Helgi. » Gudmundr le remercia de ces dons et dit : « Voici en échange des présents plus indignes qu'il ne le faudrait. » Gudmundr donna à Bolli un bouclier couvert d'un lacis d'or, un anneau d'or et un manteau; il était du tissu le plus précieux et tout ornementé là où il le fallait; tous ces objets de prix étaient fort excellents. Alors Gudmundr dit : « Je trouve que tu fais mal, Bolli, de vouloir passer par le Svarfadardalr. » Bolli dit qu'il n'y aurait pas de danger. Ils s'en allèrent et lui et Gudmundr se quittèrent dans les termes les plus affectueux.

Bolli et ses hommes allèrent donc leur chemin vers la côte par les Galmaströnd. Le soir, ils arrivèrent à la ferme qui s'appelle Krossar. Habitait là un homme qui s'appelait Óttarr. Il se tenait dehors. Il était chauve, et en manteau de peau. Óttarr les salua bien et leur offrit de rester là. Ils acceptèrent. On leur octroya bonne hospitalité et le bóndi fut des plus aimables. Ils y passèrent la nuit. Le lendemain matin, quand Bolli et les siens furent prêts à partir, Óttarr dit : « Tu as bien fait, Bolli, d'être venu à ma ferme. Je veux aussi te montrer quelque déférence, te donner un anneau d'or en te remerciant d'accepter; voici aussi une bague d'or. » Bolli accepta ces présents et remercia le bóndi. Sur ce, Óttarr enfourcha son cheval et leur ouvrit le chemin, car il était tombé un peu de neige pendant la nuit. Ils allèrent leur chemin jusqu'au Svarfadardalr, et alors qu'ils n'avaient pas chevauché bien longtemps, Óttarr se retourna vers Bolli et lui dit : « Je vais montrer que je voudrais que tu sois mon ami; voici un autre anneau d'or que je veux te donner; j'entends être bienveillant envers vous, autant que je le peux; tu peux en avoir besoin aussi. » Bolli dit que le bóndi se conduisait magnifiquement envers lui « et je vais tout de même accepter cet anneau. — Alors, tu agis bien », dit le bóndi.

CHAPITRE LXXXVII

Il faut parler maintenant de Thorsteinn de Háls. Dès qu'il estima probable que Bolli viendrait du nord, il rassembla des hommes dans l'intention de se mettre en embuscade devant Bolli, voulant maintenant qu'il y ait un changement dans leur affaire avec Helgi. Thorsteinn et ses hommes étaient trente et ils s'avancèrent jusqu'à la Svarfadardalsá et s'installèrent là.

Il y avait un homme qui s'appelait Ljótr, qui habitait Vellir dans le Svarfadardalr. C'était un grand chef et populaire, et un grand procédurier. Chaque jour, il avait cet accoutrement : il avait une tunique noire, un gourdin à la main, mais s'il se préparait à un combat, il avait une tunique bleue et une hache à cornes; alors, il avait l'air revêche[1].

Bolli et ses hommes chevauchèrent vers la côte en longeant le Svarfadardalr; Óttarr les accompagna jusqu'à la ferme de Háls et à l'embouchure de la rivière. C'est là que s'étaient embusqués Thorsteinn et ses hommes, et dès qu'Óttarr vit l'embuscade, il réagit ferme et pressa son cheval pour passer au travers. Bolli et les siens chevauchaient hardiment et lorsque Thorsteinn et ses hommes virent cela, ils se levèrent d'un bond. Les deux partis étaient chacun d'un côté de la rivière, laquelle était dégagée de glace sur les bords, mais couverte de glaces flottantes au milieu. Thorsteinn et les siens coururent sur la glace. Helgi de Skeid était là aussi, il les excitait ferme et disait qu'il était bon que Bolli et ses hommes éprouvent maintenant si son ardeur et sa réputation étaient fondées et si quelques hommes du nord oseraient lui faire front; « il n'y a pas non plus à se retenir de les tuer tous; cela dégoûtera les autres, dit Helgi, de nous brimer ». Bolli entendit les propos de Helgi et vit à quel endroit il était sur la glace. Bolli lui décocha sa lance qui l'atteignit au milieu du corps; il tomba à la renverse vers la rivière, la lance le transperça pour aller se ficher dans la rive de l'autre coté, en sorte que Helgi resta pendu là au-dessus de la rivière.

Après cela éclata très rude bataille. Bolli attaqua si ferme que ceux qui étaient auprès battirent en retraite;

alors, Thorsteinn se porta à l'attaque de Bolli et dès qu'ils se rencontrèrent, Bolli assena un coup à Thorsteinn sur l'épaule et ce fut une grande blessure. Thorsteinn reçut une autre blessure au pied. L'attaque était des plus rudes. Bolli aussi fut un peu blessé, mais pas beaucoup toutefois.

Il faut parler maintenant d'Óttarr. Il remonta jusqu'à Vellir chez Ljótr, et dès qu'ils se rencontrèrent, Óttarr dit : « Il n'y a pas lieu de rester assis, Ljótr, dit-il, et fais valoir ton honneur maintenant que tu as l'occasion de le saisir. — C'est à quel sujet, Óttarr ? — Je pense qu'ils sont en train de se battre au bord de la rivière, Thorsteinn de Háls et Bolli, et c'est une très grande chance de tirer leurs difficultés au clair. » Ljótr dit : « Souvent, tu fais montre de grande bravoure. » Ljótr réagit promptement, trouva quelques hommes[1] avec lui et Óttarr. Lorsqu'ils arrivèrent à la rivière, Bolli et les siens se battaient comme des furieux. Trois hommes de Thorsteinn étaient tombés. Ljótr et les siens s'interposèrent rapidement, en sorte qu'ils ne puissent pour ainsi dire pas en découdre. Alors, Ljótr dit : « Vous allez vous séparer immédiatement, et on en a suffisamment fait, pourtant. Je veux arbitrer tout seul entre vous sur cette affaire, mais si l'un ou l'autre de vous refuse, nous allons l'attaquer. » Et comme Ljótr insistait ferme, ils cessèrent de se battre et ils acceptèrent de part et d'autre que Ljótr arbitre entre eux. Ils se séparèrent dans cet état. Thorsteinn alla chez lui, Ljótr invita Bolli et ses hommes chez lui et Bolli accepta : ils allèrent à Vellir chez Ljótr. L'endroit où ils se battirent s'appelle Hestanes[2]. Le bóndi Óttarr ne quitta pas Bolli avant qu'ils fussent arrivés chez Ljótr. Bolli lui fit des présents magnifiques lorsqu'ils se quittèrent et le remercia bien de son assistance ; Bolli promit à Óttarr son amitié. Óttarr s'en alla chez lui à Krossar et resta dans sa demeure.

CHAPITRE LXXXVIII

Après la bataille de Hestanes, Bolli alla chez Ljótr à Vellir avec tous ses hommes, et Ljótr pansa leurs blessures qui guérirent vite car on en prit soin. Et quand ils furent guéris, Ljótr convoqua un thing où il vint beau-

coup de monde. Bolli et ses hommes allèrent à ce thing. Y vinrent aussi Thorsteinn de Háls avec ses hommes. Le thing ayant été ouvert, Ljótr dit : « On ne tardera plus à prononcer le verdict d'arbitrage que j'ai élaboré entre Thorsteinn de Háls et Bolli. Le début de mon verdict, c'est que Helgi est mort déchu de son caractère d'inviolabilité en raison de son langage insultant et de ses façons de faire vis-à-vis de Bolli ; je tiens pour équivalentes les blessures de Thorsteinn et de Bolli ; mais pour les trois hommes de Thorsteinn qui sont tombés, Bolli devra verser compensation. Pour le complot contre la vie de Bolli et l'embuscade, Thorsteinn devra lui verser quinze cents à trois aunes de l'once[1]. Par là, ils seront pleinement réconciliés. » Après cela, le thing fut dissous. Bolli dit à Ljótr qu'il allait prendre le chemin de chez lui, il le remercia bien de son assistance, ils échangèrent de beaux cadeaux et se quittèrent en termes bien amicaux. Bolli prit possession du domaine de Sigrídr de Skeid parce qu'elle voulait s'en aller dans l'ouest avec lui. Ils allèrent leur chemin jusqu'à ce qu'ils arrivent à Miklaboer chez Arnórr. Il les reçut très bien. Ils s'y attardèrent un moment, et Bolli dit tout à Arnórr sur ses démêlés avec les gens du Svarfadardalr. Arnórr dit : « Tu as eu grande chance dans ce voyage, étant donné l'homme auquel tu avais affaire, c'est-à-dire Thorsteinn. Il est bien vrai de dire que peu de chefs, sinon aucun, de ceux qui ont autant d'envieux ici, n'auront retiré autant d'honneur d'autres districts d'ici dans le nord. »

Bolli quitta donc Miklaboer avec ses hommes et se dirigea vers le sud. Lorsqu'ils se quittèrent, lui et Arnórr convinrent de nouveau de rester amis. Quand Bolli arriva chez lui à Tunga, Thórdís, la maîtresse de maison, se réjouit de le revoir. Elle avait déjà entendu un peu parler des violences des gens des terres du nord, et que l'on estimait qu'il y avait grand danger que les choses ne se passent pas bien pour lui. Bolli siégea donc dans sa demeure avec grand honneur. On fit amples récits par toutes les contrées sur cette expédition de Bolli, et tout le monde dit d'une seule voix qu'apparemment, personne n'avait jamais agi de la sorte. Par de telles choses et maintes autres encore, son honneur s'accrut. Bolli trouva pour Sigrídr un noble mari et se comporta bien avec elle, et nous n'avons rien entendu dire de plus sur cette saga.

SAGA DE GÍSLI SÚRSSON

(Gísla Saga Súrssonar)

CHAPITRE PREMIER

Cette saga commence alors que le roi Hákon Adalsteinsfóstri[1] régnait sur la Norvège, et elle se passa vers la fin de sa vie. Il y avait un homme qui s'appelait Thorkell; il était surnommé Skerauki[2]; il habitait dans le Súrnadalr, et avait rang de hersir[3]. Il avait une femme qui s'appelait Ísgerdr, et trois enfants, des fils: l'un s'appelait Ari, l'autre, Gísli, le troisième — c'était le plus jeune —, Thorbjörn. Tous grandirent à la maison[4]. Il y avait un homme qui se nommait Ísi; il habitait dans le Nordmoerr, dans le fjord qui s'appelle Fibuli[5]; sa femme s'appelait Ingigerdr, et sa fille, Ingibjörg. Ari, le fils de Thorkell du Surnadalr, la demanda en mariage, et elle lui fut accordée avec de grands biens. Il y avait un esclave[6] qui s'appelait Kolr: il s'en alla avec elle [chez Ari]. Il y avait un homme qui s'appelait Björn le Blême[7]; c'était un berserkr[8]. Il allait par le pays et provoquait les hommes en duel[9] s'ils ne voulaient pas faire à son gré. Pendant l'hiver, il vint chez Thorkell du Súrnadalr. C'était Ari, son fils, qui dirigeait alors la ferme. Björn offrit à Ari de choisir entre deux choses: préférait-il se battre en duel contre lui dans l'îlot qui se trouve dans le Súrnadalr et s'appelle Stokkahólmr, ou bien voulait-il lui livrer sa femme? Il choisit aussitôt de se battre, plutôt que de couvrir de honte et lui et sa femme. La rencontre aurait lieu dans un délai de trois nuits. À présent, le temps passe jusqu'à la rencontre sur l'îlot. Alors, ils se battent, et pour conclure, Ari tombe et y laisse la vie. Björn considéra avoir remporté au combat

et la terre et la femme. Gísli dit qu'il préfère périr que de laisser faire cela, qu'il veut se battre en duel contre Björn. Alors, Ingibjörg prit la parole : « Ce n'est pas parce que j'ai été mariée à Ari que je n'aurais pas préféré t'appartenir. Kolr, mon esclave, possède une épée qui s'appelle Grásída[1] et tu vas lui demander qu'il te la prête car elle a la propriété de donner la victoire à celui qui s'en sert dans la bataille. » Il demanda l'épée à l'esclave, et l'esclave se fit prier pour la prêter. Gísli se prépara pour le duel, le combat eut lieu et se termina par la mort de Björn. Alors, Gísli considéra qu'il avait remporté une grande victoire, et l'on dit qu'il demanda Ingibjörg en mariage, ne voulant pas laisser cette excellente femme sortir de la famille, et qu'il l'obtint. Il prit donc toute la propriété et devint un homme important. Là-dessus, son père mourut et Gísli reprit toute la propriété après lui. Alors il fit tuer tous ceux qui avaient accompagné Björn. L'esclave réclama son épée, et Gísli ne voulut pas la lui rendre : il lui offrit de l'argent à la place. Mais l'esclave ne voulait rien d'autre que son épée, et ne l'obtint pas. Cela lui déplut fort, et il se jeta sur Gísli : ce fut une grande blessure. En échange, Gísli frappa l'esclave à la tête avec Grásída, si fort que l'épée se brisa, mais le crâne en fut fendu, et l'un et l'autre tombèrent morts.

CHAPITRE II

Après cela, Thorbjörn reprit tout le bien qui avait appartenu à son père et à ses deux frères. Il habita dans le Súrnadalr, à Stokkar. Il demanda en mariage une femme qui s'appelait Thóra et était fille de Raudr de Fridarey[2], et l'obtint. Leur ménage était excellent, et peu de temps s'écoula qu'ils avaient déjà des enfants. Leur fille fut nommée Thórdís, et ce fut l'aînée de leurs enfants. Leur fils aîné s'appela Thorkell, le second, Gísli, le plus jeune Ari, et ils grandirent tous à la maison. Il ne se trouvait pas, dans le voisinage, d'hommes qui, à égalité d'âge, leur fussent supérieurs. Ari fut élevé par Styrkárr, le frère de sa mère, mais Thorkell et Gísli restèrent tous

les deux à la maison. Il y avait un homme qui s'appelait Bárdr; il habitait là, dans le Súrnadalr; c'était un jeune homme, et il venait de reprendre l'héritage de son père. Il y avait un homme qui s'appelait Kolbjörn; il habitait à Hella dans le Súrnadalr. C'était un jeune homme et il venait de reprendre l'héritage de son père[1]. Il y eut des gens qui dirent que Bárdr séduisit Thórdís Thorbjarnardóttir : elle était à la fois belle et avisée. Cela déplut fort à Thorbjörn et il dit qu'il pensait que, si Ari était à la maison, les choses iraient mal pour eux. Bárdr dit que les paroles des vieux incapables n'avaient aucun sens, « et je ferai comme avant ». Thorkell et lui étaient bons amis et il l'appuya, mais Gísli était comme son père et les entretiens que Bárdr avait avec Thórdís lui déplaisaient. On dit qu'une fois Gísli entreprit un voyage avec Bárdr et Thorkell. Il alla jusqu'à mi-chemin de Grannaskeid — c'était ainsi que s'appelait l'endroit où habitait Bárdr — et au moment où il s'y attendait le moins, Gísli assena à Bárdr un coup mortel. Thorkell se mit en colère et dit que Gísli avait mal agi, mais Gísli ordonna à son frère de se calmer, « et échangeons nos épées : prends celle-ci, elle mord mieux »; il se mit à plaisanter avec lui. Alors Thorkell se calma et s'assit près de Bárdr, et Gísli s'en alla à la maison, dit à son père ce qu'il avait fait, et cela plut bien à celui-ci. Jamais plus les frères ne furent en aussi bons termes qu'avant et Thorkell n'accepta pas l'échange des armes. Il ne voulut plus rester à la maison et s'en alla chez Hólmgöngu-Skeggi, dans l'île Saxa, — c'était un proche parent de Bárdr — et habita là[2]. Il presse fort Skeggi d'aller venger Bárdr, son parent, et d'épouser Thórdís, sa sœur. Ils s'en vont donc à Stokkar, à vingt ensemble, et quand ils arrivent à la ferme, Skeggi demande à Thorbjörn d'entrer dans sa famille « et d'entrer en ménage avec Thórdís, ta fille ». Mais Thorbjörn ne voulut pas lui donner la femme en mariage. On disait que Kolbjörn courtisait Thórdís. Skeggi crut qu'il allait exploser s'il n'obtenait pas ce mariage, et il alla voir Kolbjörn et lui offrit de se battre en duel dans l'île Saxa. Celui-ci dit qu'il irait et déclara qu'il n'était pas digne d'épouser Thórdís s'il n'osait pas se battre contre Skeggi. Thorkell et Skeggi retournèrent à Saxa et y attendirent le duel avec vingt-deux hommes. Et quand trois nuits se furent écoulées, Gísli alla voir Kolbjörn et lui demanda s'il était prêt pour

le duel. Kolbjörn répond et demande s'il faut vraiment qu'il fasse cela pour se marier. « Tu ne dois pas dire ça », dit Gísli. Kolbjörn dit : « Quelque chose me dit qu'il ne faut pas que je me batte contre Skeggi. » Gísli lui dit qu'il parlait comme le plus misérable des hommes, « et bien que tu en sois couvert de honte, j'irai cependant ». À présent, Gísli s'en va avec onze hommes dans l'île Saxa. Skeggi arrive dans l'îlot, proclame la loi du duel[1], délimite avec des rameaux de coudrier le champ du duel contre Kolbjörn, et voit qu'il n'est pas arrivé, non plus que celui qui se battrait à sa place. Il y avait un homme qui s'appelait Refr, qui était forgeron de Skeggi. Celui-ci demanda que Refr fasse une image de bois de Gísli et de Kolbjörn « et l'un sera figuré prenant l'autre par derrière et ce bâton d'infâmie restera toujours là pour leur honte[2]. Gísli, dans la forêt, entendit et répondit : « C'est autre chose que tes domestiques auront besoin de faire[3] et tu peux voir ici celui qui ose se battre contre toi. » Et ils vont dans l'îlot, et ils se battent, et chacun tient son bouclier devant soi[4]. Skeggi avait l'épée Gunnlogi[5], en donna de grands coups à Gísli en poussant des hurlements. Alors Skeggi dit :

1. *Gunnlogi a hurlé,*
Saxa était joyeuse[6].

Gísli frappa en échange avec sa hallebarde, et trancha et la pointe inférieure du bouclier, et la jambe de Skeggi, et dit :

2. *La lame de l'épée a craqué,*
Mort à Skeggi[7].

Skeggi se racheta du champ du duel[8] et alla désormais avec une jambe de bois. Et Thorkell s'en alla à la maison avec Gísli son frère; les frères s'entendirent fort bien maintenant, et l'on considéra que Gísli s'était fort élevé par cette affaire.

CHAPITRE III

On nomme deux frères. L'un s'appelait Einarr, et l'autre, Árni. C'étaient les fils de Skeggi de Saxa. Ils habitaient à Flydrunes, dans le nord du Thrándheimr. Ils ras-

semblèrent des troupes au printemps suivant, et allèrent dans le Súrnadalr voir Kolbjörn et lui offrirent de choisir entre deux choses: ou bien il voulait aller avec eux et brûler Thorbjörn et ses fils dans leur maison[1], ou bien il périrait sur place. Il préféra aller [avec eux]. Ils s'en vont de là à soixante hommes, arrivent à Stokkar pendant la nuit et mettent le feu aux maisons. Thorbjörn et ses fils et Thórdís dormaient tous dans une dépendance. Il y avait là, à l'intérieur, deux cuves de petit lait aigre[2]. Gísli et les autres prennent alors deux peaux de boucs, les trempent dans ces cuves, combattent le feu de la sorte, éteignent ainsi le feu à trois reprises; alors, ils trouvent un mur défoncé, parviennent à s'enfuir ainsi à dix, vont jusqu'à la montagne en se cachant derrière la fumée et se mettent ainsi hors d'atteinte[3]. Mais il y eut douze personnes qui brûlèrent à l'intérieur. Et ceux qui étaient venus là pensèrent que tous ceux qui étaient à l'intérieur avaient brûlé. Mais Gísli et les siens allèrent tant qu'ils arrivèrent à Fridarey, chez Styrkárr, y assemblèrent des forces, trouvèrent quarante hommes, arrivèrent à l'improviste chez Kolbjörn et le brûlèrent dans sa maison avec onze hommes; alors, ils vendirent leurs terres, s'achetèrent un bateau, mirent dessus soixante hommes et s'en allèrent avec tout ce qui leur appartenait près des îles Aesundir[4]; là, ils mirent à la mer. Ils s'en vont de là sur deux bateaux, à quarante hommes, et arrivent au nord à Flydrunes. Les fils de Skeggi s'étaient mis en route avec sept hommes pour réclamer leurs fermages. Gísli et ses hommes s'en vont à leur rencontre, et les tuent tous; Gísli occit trois hommes, et Thorkell, deux. Après cela, ils s'en vont à la ferme et s'y emparent de beaucoup de biens. Gísli décapita alors Hólmgöngu-Skeggi, car il était là chez ses fils[5].

CHAPITRE IV

Ensuite, ils vont aux bateaux, prennent la mer, passent au moins cent vingt jours en mer, et touchent terre à l'ouest, dans le Dýrafjördr[6], sur la rive sud du fjord, dans cet estuaire qui s'appelle Haukadalsóss[7]. Il y avait deux hommes qui se nommaient tous les deux Thorkell et

habitaient chacun d'un côté [du fjord]. L'un habitait à Saurar, dans le Keldudalr, sur la côte sud; c'était Thorkell Eiríksson. Et l'autre habitait sur la côte nord à Alvidra; il était surnommé Thorkell le Riche. Thorkell [le Riche] fut le premier des hommes de rang à aller aux bateaux, voir Thorbjörn Súrr[1], car on le surnommait ainsi depuis qu'il s'était défendu avec du petit lait. De part et d'autre du fjord, les terres n'étaient pas encore toutes habitées[2]. Alors, Thorbjörn Súrr acheta de la terre sur la côte sud, à Saeból dans le Haukadalr. Gísli y édifia une ferme et y résida par la suite. Il y avait un homme qui s'appelait Bjartmarr, qui habitait dans l'Arnarfjördr, au fond du fjord, et sa femme s'appelait Thurídr et était la fille de Hrafn de Ketilseyri du Dýrafjördr. Or, Hrafn était le fils de Dýri qui avait colonisé le fjord. [Bjartmarr et Thurídr] avaient des enfants. Leur fille, qui était l'aînée de leurs enfants, s'appelait Hildr; leurs fils s'appelaient Helgi, Sigurdr et Vestgeirr. Il y avait un Norvégien qui s'appelait Vésteinn. Il était arrivé en Islande à l'époque de la colonisation et logeait chez Bjartmarr. Il épousa Hildr, la fille de ce dernier. Et peu de temps après qu'ils se furent mariés, ils eurent deux enfants. Leur fille s'appelait Audr, et leur fils, Vésteinn. Vésteinn le Norvégien était le fils de Végeirr, frère de Vébjörn Champion-du-Sogn. Bjartmarr était le fils d'Ánn au manteau rouge, fils de Grímr aux joues velues, frère de Orvar-Oddr[3] fils de Ketill le Saumon, fils de Hallbjörn le Moitié-de-Troll. La mère d'Ánn au manteau rouge était Helga, fille d'Ánn l'Archer[4]. Vésteinn Vésteinnson devint un excellent marin. Toutefois, il avait une demeure dans l'Önundarfjördr, à Hestr, quand la saga se déroula là. Sa femme s'appelait Gunnhildr, ses fils, Bergr et Helgi. Puis Thorbjörn Súrr mourut ainsi que Thóra, sa femme. À présent, Gísli et Thorkell, son frère, reprennent la ferme, et Thorbjörn et Thóra furent enterrés sous un tertre[5].

CHAPITRE V

Il y avait un homme qui s'appelait Thorbjörn et était surnommé Selagnúpr[6]; il habitait dans le Tálknafjördr à

Kvígandafell; sa femme s'appelait Thórdís, et sa fille, Ásgerdr. Thorkell Súrsson[1] demanda en mariage celle-ci et l'obtint, et Gísli Súrsson demanda en mariage la sœur de Véſteinn, Audr Véſteinsdóttir, et l'obtint. Ils firent alors maison commune dans le Haukadalr. Un printemps, Thorkell le Riche, fils de Thórdr, fils de Víkingr, dut aller au sud au thing de Thórsnes[2], et les fils de Súrr l'accompagnèrent. À Thórsnes habitait alors Thorſteinn le Preneur-de-Morues, fils de Thórólfr Moſtrarskegg[3]; il avait épousé Thóra, fille d'Oláfr, fils de Thorſteinn; leurs enfants étaient Thórdís[4], Thorgrímr et Börkr le Gros. Thorkell régla ses affaires au thing. Et après le thing, Thorſteinn invita chez lui Thorkell le Riche et les fils de Súrr et leur fit de beaux présents quand ils se quittèrent. Ceux-ci invitèrent les fils de Thorſteinn à venir chez eux à l'oueſt de là au printemps suivant pour le thing[5]. Alors, ils rentrèrent chez eux. Au printemps suivant, les fils de Thorſteinn s'en vont à l'oueſt, à douze en tout, jusqu'au thing de Hválseyrr[6] et ils y rencontrent les fils de Súrr. À la fin du thing, ceux-ci invitent alors les fils de Thorſteinn à venir chez eux. Mais d'abord, les fils de Thorſteinn devaient répondre à une invitation de Thorkell le Riche. Ensuite, ils vont chez les fils de Súrr et y sont fort bien reçus. Thorgrímr trouva belle la sœur des [deux] frères et la demanda en mariage; là-dessus, elle lui fut fiancée, et l'on célébra la noce aussitôt. La demeure de Saeból lui appartenait en dot et Thorgrímr s'y transporta, mais Börkr reſta à Thórsnes et avec lui les fils de sa sœur, Saka-Steinn et Thóroddr[7]. Maintenant, Thorgrímr habite à Saeból, et les fils de Súrr s'en vont à Hóll, y conſtruisent une bonne ferme et placent dans un même enclos Hóll et Saeból[8]. Ils habitent là les uns et les autres, et il y a bonne amitié entre eux. Thorgrímr a un godord[9] et les frères lui sont d'un grand secours. Un printemps, ils vont au thing[10] avec quarante hommes, et tous portaient des habits de couleurs. Faisaient partie du voyage, Véſteinn, le beau-frère de Gísli, et tous les gens du Súrnadalr.

CHAPITRE VI

Il y avait un homme qui s'appelait Gestr et était fils d'Oddleifr. Il était venu au thing et était dans le baraquement[1] de Thorkell le Riche. Les gens du Súrnadalr étaient assis à boire, mais les autres hommes étaient au tribunal, car c'était le thing général[2]. Alors, un homme entra dans le baraquement des gens du Haukadalr[3], un fameux luron qui s'appelait Arnórr, et il dit : « Vous faites bien les importants, vous autres, gens du Haukadalr, qui ne vous souciez de rien d'autre que de boire et ne voulez pas aller au tribunal alors que vos thingmenn y ont des procès à débattre; et tout le monde pense comme moi, bien qu'il n'y ait que moi pour le dire. » Alors, Gísli dit : « Allons donc au tribunal; il se pourrait qu'il y en ait d'autres qui parlent ainsi. » Ils vont donc au tribunal, et Thorgrímr demande s'il y a quelqu'un qui a besoin de leur assistance; « et tant que nous sommes en vie il ne faut pas négliger de faire ce que nous pouvons pour assister ceux à qui nous avons promis notre aide ». Alors Thorkell le Riche répond : « Les procès que nous avons à débattre ici n'ont pas grande importance, et nous vous ferons savoir si nous avons besoin de votre assistance. » Et voilà que les hommes échangent des propos entre eux, sur le faste de leur groupe, sur la superbe de leurs discours. Thorkell dit alors à Gestr : « Combien de temps crois-tu que la morgue et l'arrogance des gens du Haukadalr vont rester si grandes ? » Gestr répond : « Tous ceux qui sont à présent dans leur groupe ne resteront pas d'accord d'ici trois étés. » Mais Arnórr assistait à cette conversation; il court au baraquement des gens du Haukadalr et leur rapporte ces propos. Gísli répond : « Il doit avoir dit ce que tout le monde dit. Prenons garde qu'il n'ait pas prédit la vérité. Du reste, je vois un bon moyen pour cela : c'est que nous affermissions notre amitié par des liens plus solides encore et que nous nous fassions des serments mutuels de fraternité tous les quatre[4]. » Cela leur paraît judicieux. Ils s'en vont à Eyrarhválsoddi. Ils dressent de longues bandes de gazon[5] hors de terre, de telle sorte que leurs extrémités restent fichées en terre. Ils placent en

dessous une lance incrustée, telle qu'un homme debout puisse atteindre de la main les clous qui fixent le fer au manche[1]. Ils devaient passer là-dessous tous les quatre, Thorgrímr, Gísli, Thorkell et Vésteinn. Maintenant, ils s'ouvrent une veine et font couler ensemble leur sang dans le trou laissé par les mottes de gazon, et mêlent le tout, terre et sang. Puis ils tombent tous à genoux et font le serment de venger chacun d'entre eux comme son propre frère, et prennent tous les dieux à témoin[2]. Et quand ils joignent tous ensemble leurs mains, Thorgrímr dit : « Je suis bien obligé de faire cela avec Thorkell et Gísli, mes beaux-frères, mais quant à Vésteinn, rien ne m'y oblige » et il retire sa main. « Alors, nous serons plusieurs », dit Gísli, et il retire sa main également, « et je ne me lierai pas avec celui qui ne veut pas se lier avec Vésteinn, mon beau-frère[3] ». Les hommes estiment que cela a grande importance. Gísli dit alors à Thorkell, son frère : « Tout s'est passé comme je le craignais, et ce qui a été fait ne sert à rien; et je présume que le sort a fixé cela[4]. » Les hommes quittent maintenant le thing et rentrent chez eux.

CHAPITRE VII

Pendant l'été, on apprit qu'un bateau était arrivé dans le Dýrafjördr et qu'il appartenait à deux frères, des Norvégiens; l'un s'appelait Thórir, et l'autre Thórarinn, et ils étaient originaires de la province de Vík. Thorgrímr alla au bateau et acheta quatre cents de bois[5]; et il paya partie de la somme comptant, et partie à crédit. Maintenant, les marchands tirent leur bateau sur le rivage, à Sandaóss, puis se trouvent un logement. Il y avait un homme qui se nommait Oddr, il était fils d'Orlyggr; il habitait à Eyrr, dans le Skutilsfjördr; il reçut le capitaine. Thorgrímr envoie alors son fils Thóroddr[6] rassembler le bois et le compter, parce qu'il voulait le transporter sous peu à la maison. Il y va, prend le bois, le rassemble, et toutefois, il estime qu'il en va du marché que Thorgrímr a conclu avec les Norvégiens un peu différemment de ce que Thorgrímr lui en a dit. Aussi parla-t-il mal aux Norvégiens,

et ils ne le supportèrent pas, l'attaquèrent et le tuèrent. Puis les Norvégiens s'en allèrent du bateau après cette action. Ils traversent le Dýrafjördr, se procurent des chevaux et veulent regagner leur logement. Ils vont tout ce jour-là, puis la nuit jusqu'à ce qu'ils arrivent dans la vallée qui remonte du Skutilsfjördr, y prennent leur déjeuner et vont dormir ensuite. Maintenant, on dit à Thorgrímr la nouvelle. Il se prépare immédiatement à quitter la maison, se fait transporter de l'autre côté du fjord, et s'en va tout seul à leur poursuite. Il arrive sur eux, là où ils étaient couchés, réveille Thórarinn, le frappe de la hampe de sa lance[1]. Et celui-ci se lève d'un bond sous le coup, veut se saisir de son épée, car il a reconnu Thorgrímr. Mais Thorgrímr le frappe de sa lance et le tue. Alors Thórir se réveille; il veut venger son camarade, mais Thorgrímr le transperce de sa lance. L'endroit s'appelle maintenant Dögurdardalr et Austmannfall[2]. Après cela Thorgrímr revient chez lui et devient renommé pour cette expédition. Il reste chez lui pendant l'hiver. Au printemps, les beaux-frères, Thorgrímr et Thorkell, équipent le bateau qui avait appartenu aux Norvégiens. Ces Norvégiens étaient des hommes fort indisciplinés en Norvège et ils y avaient eu des ennuis. Ils équipent ce bateau et s'en vont à l'étranger. Cet été-là, Vésteinn et Gísli partent également pour l'étranger, de Skeljavík dans le Steingrímsfjördr. De part et d'autre, ils mettent à la mer. Onundr du Medaldalr dirige la ferme de Thorkell et de Gísli, et Saka-Steinn dirige avec Thórdís celle de Saeból. Ces choses se passaient au moment où Haraldr au manteau gris gouvernait la Norvège[3]. Thorgrímr et Thorkell arrivèrent au nord de la Norvège avec leur bateau, rencontrèrent bientôt le roi, se présentèrent à lui, et le saluèrent. Le roi les reçut bien, en fit ses hommes liges[4] et ils acquirent biens et honneurs. Gisli et Vésteinn furent en mer plus de cent vingt jours et, au début de l'hiver, cinglèrent de nuit vers le Hördaland, dans une grande tempête de neige accompagnée de bourrasques, mirent leur bateau en pièces, mais conservèrent leurs biens et leurs hommes.

CHAPITRE VIII

Il y avait un homme qui s'appelait Skegg-Bjálfi[1]; il possédait un bateau de commerce. Il avait l'intention de se rendre au sud, au Danemark. Ils voulurent lui acheter la moitié de son bateau, et il déclara qu'il avait entendu dire que c'étaient de braves gens et leur céda la moitié de son navire; ils le payèrent séance tenante, et plus qu'il ne le fallait. À présent, ils s'en vont au sud, au Danemark, jusqu'à la ville marchande qui s'appelle Vébjörg[2] et y passent l'hiver chez un homme qui s'appelle Sigrhaddr[3]. Ils y étaient à trois, Vésteinn, Gísli et Bjálfi et il y eut entre eux tous bonne amitié et échange de cadeaux. Mais dès le début du printemps, Bjálfi prépara son bateau pour aller en Islande. Il y avait un homme qui s'appelait Sigurdr, un associé de Vésteinn, Norvégien par sa famille, qui était alors à l'ouest en Angleterre. Il envoya à Vésteinn un message, disant qu'il voulait rompre son association avec lui et qu'il estimait n'avoir plus besoin de son argent[4]. Vésteinn demande donc la permission d'aller le voir. « Tu vas me promettre, dit Gísli, de ne jamais repartir d'Islande, si tu y arrives sain et sauf, sans que je ne te le permette. » Vésteinn accepte. Un matin, Gísli se lève et va à la forge; c'était le plus habile des hommes, adroit en toute chose. Il fabriqua une pièce de monnaie qui ne pesait pas moins d'une once[5], en souda les deux moitiés, y riva vingt clous, dix dans chaque moitié; si on assemblait les deux parties, il semblait que la pièce fût d'un seul tenant, et pourtant on pouvait la casser en deux morceaux[6]. Et l'on dit qu'il cassa la pièce en deux, en remit une moitié à Vésteinn et lui demanda de la conserver en signe de reconnaissance, « et s'il y va de la vie de l'un d'entre nous, il suffira que nous nous fassions parvenir cela. Et j'ai le pressentiment que nous aurons besoin de nous l'envoyer, même si nous ne nous rencontrons pas ». Vésteinn s'en va maintenant à l'ouest en Angleterre, et Gísli et Bjálfi vont en Norvège, puis pendant l'été, en Islande. Ils avaient acquis biens et honneurs; chacun d'eux se sépara en bons termes de son associé et Bjálfi racheta à Gísli la moitié de son bateau. Gísli s'en va à

l'ouest dans le Dýrafjördr sur un bateau marchand, avec onze hommes.

CHAPITRE IX

Maintenant, Thorgrímr et Thorkell préparent leur bateau d'autre part et reviennent ici à Haukadalsárós dans le Dýrafjördr, le jour même où Gísli venait de faire voile vers l'intérieur du fjord avec le bateau marchand. Ils se retrouvent bientôt, il y a là joyeuse rencontre, puis de part et d'autre, on retourne à ses propriétés. Thorgrímr et Thorkell avaient, eux aussi, fait de bonnes affaires. Thorkell aimait le faste et ne faisait rien à la ferme, mais Gísli travaillait nuit et jour. Un jour qu'il faisait beau, Gísli fit travailler tout le monde aux foins, excepté Thorkell. Il était le seul homme qui fût resté à la ferme et il s'était étendu dans la salle après son déjeuner. La salle faisant cent toises de long sur dix de large[1] et en bas de la salle, du côté du fjörd vers le nord, se trouvait la chambre d'Audr et d'Asgerdr, et elles y étaient, en train de coudre[2]. Et quand Thorkell se réveille, il va jusqu'à la chambre des femmes, parce qu'il y entendait un bruit de conversation, et s'allonge à côté. Alors, Ásgerdr prend la parole : « Sois bonne, Audr, et taille-moi une chemise pour Thorkell, mon mari. — Je ne sais pas le faire mieux que toi, dit Audr, et tu ne me demanderais pas ça si tu taillais une chemise pour Vésteinn, mon frère[3]. — Ça, c'est autre chose, dit Ásgerdr, et c'est ce que je pense parfois. — Il y a longtemps que je le savais, dit Audr, et n'en parlons plus. — Il n'y a pas de quoi me blâmer, dit Ásgerdr, si j'ai un penchant pour Vésteinn. D'ailleurs, on m'a dit que toi et Thorgrímr vous vous voyiez fort souvent avant que tu ne sois mariée à Gísli[4]. — Il ne s'y attache aucun blâme, dit Audr, car je n'ai trompé Gísli avec personne et il n'en est résulté nulle honte; et il faut cesser cette conversation maintenant. » Mais Thorkell a entendu chacun des mots qu'elles ont dit, et, quand elles arrêtent, il prend la parole :

3. *Oyez grande merveille,*
Oyez meurtre d'homme,

Oyez grande cause,
Oyez condamnation à mort de l'homme,
d'un homme, ou de plusieurs.

Et il entre après cela. Alors Audr prend la parole : « Souvent mal advient des bavardages de femmes, et il se pourrait bien que, dans le cas présent, il en résulte les pires choses : prenons conseil entre nous. — J'ai une idée, dit Ásgerdr, sur ce qu'il conviendrait de faire, mais elle ne te concerne pas. — Quelle est-elle ? dit Audr, je mettrai mes bras autour du cou de Thorkell, quand nous irons au lit, et il me pardonnera et dira que ce sont des mensonges. — Cela ne suffira pas à prévenir les conséquences néfastes de notre conversation », dit Audr. « Quel expédient prendras-tu ? dit Ásgerdr. — Je dirai à Gísli, mon mari, tout ce qu'il m'est difficile de dire ou de résoudre. » Le soir, Gísli rentre du travail. Ordinairement, Thorkell avait l'habitude de remercier son frère pour son travail, et voilà qu'il est silencieux et ne pipe mot. Gísli demande donc s'il a des ennuis. « Je ne suis pas malade, dit Thorkell, et pourtant, c'est pire qu'une maladie. — Est-ce que j'ai fait quelque chose, dit Gísli, qui t'ait blessé ? — Aucunement, dit Thorkell, mais tu seras mis au courant de la chose, quand bien même ce serait plus tard. » Chacun d'eux va son chemin, et l'on ne conversa pas davantage pour cette fois. Le soir, Thorkell mange peu et va se coucher le premier. Et quand il se fut couché, Ásgerdr arrive, se déshabille et veut se mettre au lit. Alors, Thorkell prit la parole : « Je ne désire pas que tu couches ici cette nuit, ni jamais plus. » Ásgerdr dit : « Pourquoi as-tu changé si vite, et quelle est la raison de tout cela ? » Thorkell dit : « Nous en savons tous les deux la cause, bien que je l'aie longtemps tenue cachée, et si je parlais plus ouvertement, ton honneur n'en serait pas accru. » Elle répond : « Il faut que tu aies réfléchi à cela, et je ne me battrai pas longtemps avec toi pour entrer dans ton lit ; et tu vas choisir entre deux choses. La première, c'est que tu m'accueilleras et feras comme si rien ne s'était passé. Ou bien, je prendrai des témoins sur l'heure et me déclarerai séparée de toi, et je ferai réclamer par mon père ma dot et mon douaire[1], et dans ce cas-là, tu ne manqueras jamais de place dans ton lit à cause de moi désormais[2]. » Thorkell se tut, puis dit : « Ce que je dis, c'est que tu fasses ce qu'il te plaît, mais je ne t'interdis pas de venir dans mon lit pour cette nuit. » Elle fit

rapidement connaître ce qui lui paraissait le mieux, et alla aussitôt dans son lit. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient couchés ensemble, qu'ils avaient arrangé cela entre eux comme si rien ne s'était passé. Audr va maintenant dormir près de Gísli et lui dit sa conversation avec Ásgerdr, lui demande pardon et le prie de prendre une bonne décision, s'il se peut : « Je ne vois pas ici, dit-il, de conseil qui soit de quelque secours. Mais toutefois je ne te blâmerai pas car chacun doit dire les paroles qui lui sont assignées par le destin[1] et ce que le sort a fixé devra se produire. »

CHAPITRE X

Une année se passe, et on en arrive aux jours de déménagement[2]. Alors, Thorkell demande à Gísli, son frère, de venir parler avec lui et dit : « Il se fait parent, dit-il, que je me suis mis dans l'idée et dans l'esprit de changer un peu de vie ; et les choses ont évolué de telle façon que je voudrais que nous répartissions notre bien, et que j'aille partager la propriété de Thorgrímr, mon beau-frère. » Gísli répond : « C'est quand elle est d'un seul tenant que la propriété de deux frères est la plus belle à voir et à contempler ; en vérité, je suis reconnaissant que tout soit tranquille, et ne nous séparons pas. — Cela ne peut plus durer, dit Thorkell, que nous possédions ensemble la propriété, car il adviendrait grande honte de ce que tu aies toujours eu tout seul travail et peine alors que je n'y ai aucunement pris de part qui soit de nature à la faire prospérer. — N'en parle donc pas, dit Gísli, tant que je n'en dis rien. Et nous venons d'éprouver l'un et l'autre que nous avons été en bons termes comme en froid. » Thorkell dit : « Il ne sert à rien d'en discuter : il faut répartir nos biens, et parce que c'est moi qui demande le partage, tu auras la maison et notre patrimoine, et moi, j'aurai les biens meubles. — S'il n'y a rien d'autre à faire que de partager, fais donc ce que tu veux, car je ne me soucie pas de ce que je ferai : partager ou choisir. » Pour finir, ce fut Gísli qui conserva les terres, et Thorkell choisit les biens meubles. Ils se répartirent égale-

ment les personnes à charge[1]; il s'agissait de deux enfants; le garçon s'appelait Geirmundr, et la fille, Gudrídr[2]; celle-ci resta chez Gísli, mais Geirmundr alla chez Thorkell. Thorkell va chez Thorgrímr, son beau-frère et habite avec lui; et Gísli reprit la demeure et n'épargna rien pour qu'elle ne fût pas pire qu'avant. L'été se passe ainsi et l'on en arrive aux nuits d'hiver[3]. C'était la coutume de beaucoup de gens de fêter l'hiver à cette époque-là, et de faire des banquets et des sacrifices pour les nuits d'hiver; mais Gísli avait abandonné les sacrifices depuis qu'il était allé à Vébjörg en Danemark; toutefois il maintenait les banquets comme auparavant, et toutes les magnificences[4]. À présent, il prépara un grand banquet quand vint l'époque qui vient d'être mentionnée. Il y invita les deux homonymes, Thorkell Eiríksson et Thorkell le Riche, et les fils de Bjartmarr, ses parents par alliance, et beaucoup d'autres amis et camarades. Et le jour où les hommes arrivaient, Audr prit la parole : « Il faut bien dire qu'il me manque ici un homme, dont je voudrais qu'il fût ici. — Quel est celui-là ? », dit Gísli. « C'est Vésteinn, mon frère; j'aurais bien voulu qu'il fût là pour se réjouir avec nous. » Gísli dit : « Je vois ça autrement, car je donnerais beaucoup pour qu'il ne vînt pas ici maintenant ». Et leur conversation s'arrêta là.

CHAPITRE XI

Il y avait un homme qui s'appelait Thorgrímr et était surnommé le Nez. Il habitait à Nefsstadir, vers l'intérieur de la Haukadalsá. Il était plein de maléfices et de magie noire, et il était sorcier comme on ne pouvait l'être davantage[5]. Thorgrímr et Thorkell l'invitèrent chez eux, parce qu'ils donnaient également une fête. Thorgrímr était habile à travailler le fer, et l'on raconte que les deux, Thorgrímr et Thorkell, allèrent à la forge, et en refermèrent les portes derrière eux. Alors, ils prennent les morceaux de Grásida, qui avait été attribuée à Thorkell lors du partage entre les frères, et Thorgrímr en fait une lance, et cela fut terminé pour le soir; on y avait fait des

incrustations sur le manche, sur la longueur d'une empaumure[1]. Alors, ils allèrent se coucher.

On dit qu'Önundr du Medaldalr vint à l'invitation de Gísli, et le prit à part, et lui dit que Vésteinn était revenu en Islande, « et il est attendu ici ». Gísli réagit promptement, appelle Hallvardr et Hávardr, ses domestiques, et leur ordonne d'aller au nord dans l'Önundarfjördr, à la rencontre de Vésteinn « et portez-lui mes salutations, et ajoutez qu'il reste chez lui jusqu'à ce que j'aille lui rendre visite, et qu'il ne vienne pas à l'invitation à Haukadalr » et il leur remet une bourse qui contenait la moitié de la pièce de monnaie, en signe de reconnaissance s'il ne les croyait pas. Puis ils s'en vont, prennent un bateau de Haukadalr, rament jusqu'à Laekjaróss, descendent à terre à cet endroit-là, et vont chez le bóndi qui habitait à Bersastadir; il s'appelait Bersi. Ils lui transmettent le message de Gísli : qu'il leur remette deux chevaux qui lui appartenaient — ils s'appelaient Bandvettir[2] — et qui étaient les plus rapides des fjords[3]. Il leur prête les chevaux, et ils chevauchent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Mosvellir, et de là à l'intérieur du pays, à Hestr. Or, Vésteinn part de chez lui, et il se fait qu'il prend par la route du bas, près de Mosvellir, alors que les frères chevauchent par la route du haut. Et ils se croisent sans se voir.

CHAPITRE XII

Il y avait un homme qui s'appelait Thorvardr, qui habitait à Holt. Ses domestiques se querellèrent à propos de travail, ils se battirent avec des faux, et il y eut des blessés de part et d'autre. Vésteinn survient, les réconcilie et fait tant que, de part et d'autre, les gens sont satisfaits. Il chevauche maintenant vers la côte jusqu'au Dýrafjördr avec deux Norvégiens. Et quand Hallvadr et Hávardr arrivent à Hestr, ils apprennent la vérité sur le voyage de Vésteinn et rebroussent chemin le plus vite qu'ils le peuvent. Quand ils arrivent à Mosvellir, ils voient un groupe d'hommes à cheval au milieu de la vallée, mais une colline les cache alors à leur vue; ils vont dans le Bjarnardalr et arrivent à Arnkelsbrekka; là, les deux chevaux tombent

d'épuisement. Alors, ils se mettent à courir, et appellent. Vésteinn et ses compagnons les entendent — ils étaient arrivés à Gemlufallsheidr —, ils les attendent. [Hallvardr et Hávardr] les rejoignent, transmettent leur message, exhibent la pièce de monnaie que Gísli a envoyée à Vésteinn. Celui-ci sort alors l'autre moitié de la pièce de son escarcelle, et son visage rougit très fort. « Vous avez dit la vérité, dit-il, et j'aurais rebroussé chemin si vous m'aviez retrouvé plus tôt, mais à présent, toutes les eaux vont vers le Dýrafjördr[1], et il faut que j'y aille. Et d'ailleurs j'en ai bien envie. Les Norvégiens devraient rebrousser chemin. Et vous, prenez le bateau, et dites à Gísli et à ma sœur que j'arrive. » Ils reviennent à la maison et préviennent Gísli. Il répond : « Il en sera donc ainsi. » Vésteinn s'en va à Gemlufall, chez Lúta[2] une parente à lui, et elle le fait transporter de l'autre côté du fjord, et lui dit : « Vésteinn, dit-elle, prends garde à toi; tu vas en avoir besoin. » On le transporte jusqu'à Thingeyrr; demeurait là cet homme qui s'appelait Thorvaldr Gneisti[3]; Vésteinn va jusqu'aux maisons et Thorvaldr lui laisse prendre un cheval. À présent, il chevauche tout tintinnabulant[4], avec ses propres harnais. Thorvaldr l'accompagne jusqu'à Sandaóss et offre de l'accompagner jusque chez Gísli. Il dit qu'il n'en a pas besoin. « Beaucoup de choses ont changé dans le Haukadalr, dit-il, et prends garde à toi. » Maintenant, ils se quittent. Vésteinn chevauche jusqu'à ce qu'il arrive dans le Haukadalr, et c'était par un temps très lumineux, au clair de lune. Et chez Thorgrímr et Thorkell, Geirmundr et une femme qui s'appelait Rannveig étaient en train de rentrer le bétail; elle, rentrait le bétail dans les étables, et lui, le chassait vers elle. Alors, Vésteinn traverse les champs et Geirmundr le rejoint. Geirmundr dit : « Ne viens pas ici, à Saeból, va chez Gísli et prends garde à toi. » Rannveig venait de sortir de l'étable; elle regarde l'homme et pense le reconnaître; et quand le bétail est rentré, ils discutent sur l'identité de l'homme et reviennent ainsi à la maison. Thorgrímr et les autres étaient assis près du feu, et Thorgrímr demande s'ils ont vu quelqu'un, ou s'il y a autre chose, ou de quoi ils discutent. « J'ai cru que c'était Vésteinn qui était venu ici, dit Rannveig, il était en manteau bleu, il avait une lance à la main et il chevauchait dans un grand bruit de clochettes. — Et que dis-tu,

Geirmundr? — Je n'ai pas bien vu; mais je crois que c'était un domestique d'Önundr du Medaldalr; il avait le manteau de Gísli, les harnais et la selle d'Önundr, et il avait à la main un harpon de pêcheur avec des barbes vers le haut[1]. — Il faut qu'il y ait l'un ou l'autre de vous deux qui mente, dit Thorgrímr; Rannveig, va-t'en à Hóll et vois ce qui s'y passe. » Elle va donc, arrive aux portes au moment où les hommes étaient arrivés au banquet. Gísli était aux portes, la salua et l'invita à entrer. Elle dit qu'il fallait qu'elle aille à la maison, « je voulais voir Gudrídr ». Gísli l'appelle et il n'y avait rien à lui dire. « Où est Audr, ta femme? » dit-elle. « La voici », dit Gísli. Elle sort et demande ce qu'elle veut. Elle dit qu'il ne s'agit que de petites choses, et il s'avère qu'elle n'a rien à dire. Gísli lui demande de faire de deux choses l'une, ou bien de rester ici, ou bien d'aller chez elle. Elle va à la maison, encore un peu plus sotte qu'avant si c'était possible, n'ayant aucune nouvelle à dire. Le lendemain matin, Vésteinn fit apporter deux coffres qui contenaient ses marchandises, et que les frères, Hallvardr et Hávardr, avaient transportés. Il en sortit une tapisserie de soixante toises de long[2], une coiffe de vingt aunes de long tissée d'or brillant sur trois rangs[3], et trois bassines dorées. Il prit ces choses, et les donna à sa sœur, à Gísli et à Thorkell, ses frères jurés, si ce dernier voulait bien accepter. Gísli alla avec les deux Thorkell chez son frère Thorkell à Saeból. Il dit que Vésteinn était arrivé et qu'il leur avait fait à tous les deux des cadeaux, et les lui montra, et le pria d'en prendre ce qu'il voulait. Thorkell répond : « Tu mérites de posséder tout, et je ne veux pas accepter les cadeaux; c'est ainsi que les récompenses sont le mieux attribuées. » Et certes, il ne veut pas accepter. Alors, Gísli s'en va chez lui, et il lui semble que toutes choses tournent de la même façon.

CHAPITRE XIII

Or, voici qu'il y eut une étrange nouveauté à Hóll : Gísli dormit très mal deux nuits de suite, et on lui demanda de quoi il avait rêvé[4]. Il ne voulut pas dire ses rêves. Arrive la troisième nuit. Les gens vont se coucher.

Et quand ils étaient endormis, survint sur la demeure une rafale de vent, si forte qu'elle emporta toute la toiture d'un côté de la maison. Là-dessus, la pluie tomba du ciel si abondante qu'on n'avait jamais vu cela et les maisons prirent la pluie, comme il fallait s'y attendre, puisque le toit était arraché[1]. Gísli se leva en hâte et appela ses hommes pour qu'ils aillent chercher du foin afin de boucher le toit. Il y avait un esclave chez Gísli, qui s'appelait Thórdr et était surnommé le Couard. L'esclave resta à la maison, mais Gísli, et presque tous les hommes avec lui, s'en alla chercher du foin pour être à l'abri. Vésteinn offrit d'aller avec eux, mais Gísli ne voulut pas. Et au moment où les maisons prenaient le plus la pluie, Vésteinn et Audr transportèrent leurs lits à l'autre bout de la pièce[2]; toutes les autres personnes avaient quitté la maison, hormis ces deux-là. Or, avant l'aube, voilà qu'on pénètre silencieusement dans la pièce, et qu'on se dirige vers l'endroit où repose Vésteinn. Il était éveillé. Il ne s'aperçoit de rien avant d'être frappé d'un coup de lance, de telle sorte qu'il en est transpercé. Et quand Vésteinn reçut le coup, il dit : « Touché. » Et juste après, un homme sortit de la maison. Vésteinn voulut se lever. Dans cet effort, il tomba mort au bas du mur. Audr s'éveille, appelle Thórdr le Couard et lui demande de retirer l'arme de la blessure. On disait alors que celui qui retirait l'arme de la blessure était tenu de la venger. Quand on laissait l'arme dans la blessure, on appelait cela un meurtre caché, mais pas un assassinat honteux[3]. Thórdr avait si peur des cadavres qu'il n'eut pas le courage de s'approcher. Gísli entra alors, vit ce qui s'était passé et pria Thórdr de se tenir tranquille. Il retira lui-même la lance de la blessure, la jeta tout ensanglantée dans un coffre, ne permit à personne de la regarder et s'assit sur le coffre. Puis il fit ensevelir le cadavre de Vésteinn selon les coutumes de ce temps-là[4]. Vésteinn fut bien regretté et de Gísli et des autres hommes. Alors, Gísli dit à Gudrídr, sa fille adoptive : « Tu vas aller à Saeból pour savoir ce que les gens y font ; je t'y envoie parce que je te crois la plus capable de cela comme d'autre chose, et que tu sauras me dire ce que les gens y font. » Elle s'en va et arrive à Saeból. Tout le monde était debout, et les deux Thorgrímr ainsi que Thorkell étaient assis, en armes. Quand elle entra, on la salua sans

empressement, car les gens étaient taciturnes, pour la plupart. Toutefois, Thorgrímr lui demande les nouvelles. Elle dit le meurtre de Vésteinn. Thorkell répond : « Voilà une nouvelle que nous aurions apprise un jour ou l'autre. — Nous sommes tous dans l'obligation, dit Thorgrímr, de faire honneur à l'homme qui vient de mourir, de lui faire un enterrement des plus convenables, et de l'inhumer dans un tertre; et il est vrai de dire que c'est là une grande perte; tu peux dire également à Gísli que nous viendrons aujourd'hui. » Elle retourne à la maison et dit à Gísli que Thorgrímr était casqué, avait son épée et tout son armement, que Thorgrímr le Nez avait une hache de guerre[1] à la main, et que Thorkell avait une épée dégainée sur la largeur d'une main, « tous les hommes qui étaient là étaient levés, quelques-uns en armes. — Il fallait s'y attendre », dit Gísli.

CHAPITRE XIV

Gísli se prépare maintenant à enterrer Vésteinn, avec tous les gens de sa maison, dans les buttes de sable qui font face au Seftjörn, en bas de Saeból. Et quand Gísli se fut mis en route, Thorgrímr et les siens vont faire le tumulus avec beaucoup d'hommes. Et quand ils ont fait les funérailles selon la coutume du temps, Thorgrímr va trouver Gísli et dit : « C'est la coutume, dit-il, d'attacher les chaussures de Hel aux hommes qui devraient aller à la Valhöll, et je le ferai pour Vésteinn[2]. » Et quand il l'eut fait, il dit : « Je ne sais pas attacher des chaussures de Hel, si celles-ci se détachent. » Après cela, ils s'assoient à l'extérieur du tertre, conversent, et disent qu'il est très improbable que quelqu'un sache qui a commis cette vilenie. Thorkell demanda à Gísli : « Comment Audr prend-elle la mort de son frère? Est-ce qu'elle pleure beaucoup? — Tu devrais bien le savoir, dit Gísli; elle réagit peu mais pense beaucoup. J'ai fait un rêve, dit Gísli, la nuit dernière et cette nuit aussi, et bien que je ne veuille pas proclamer qui a fait le meurtre, mes rêves m'incitent à savoir qui c'est. J'ai rêvé, la nuit dernière, qu'une vipère sortait en serpentant d'une ferme, et mordait Vésteinn à

mort. Et la nuit suivante, j'ai rêvé qu'un loup sortait en courant de la même ferme et mordait Vésteinn à mort. Et je n'ai dit mes rêves à personne avant maintenant, parce que je ne voulais pas qu'ils se réalisent. » Et alors, il déclama cette vísa[1] :

5. *Je me souviens des jours en fleurs*
— Je ne voulais pas m'éveiller une troisième fois
Au terme de si mauvais rêves —
Quand Vésteinn et moi
Rendus tout joyeux par la bière,
Étions assis
Dans la halle de Sigrhaddr.
Nul alors n'aurait pu trouver place
Pour s'asseoir entre nous.

Thorkell demanda alors : « Comment Audr prend-elle la mort de son frère; est-ce qu'elle pleure beaucoup? — Tu demandes souvent cela, parent, dit Gísli, et tu es bien curieux de le savoir. » Gísli déclama une vísa :

6. *Sous son voile de lin,*
La femme cache ses larmes.
De ses yeux, à l'excès,
Ruissellent les larmes
Et puis ses beaux yeux
Sont tout humides
Des larmes de chagrin
Qu'elle verse pour son frère[2].

Et il déclama encore :

7. *Le chagrin fait couler*
Un flot de larmes
Des yeux de la femme
Jusqu'à son sein.
Larmes amères
Elle verse.
Et cherche à oublier
Auprès de moi.

Après cela, les deux frères s'en vont ensemble à la maison. Alors, Thorkell dit : « De grands événements ont eu lieu ici, et ils doivent t'être plus pénibles qu'à nous; néanmoins, chacun doit s'occuper de soi d'abord[3]. Je voudrais que tu ne te laisses pas affecter de cela au point que les gens en aient des soupçons; je voudrais que nous reprenions les jeux[4] et que tout aille aussi bien entre nous qu'au moment de notre meilleure entente. — C'est

bien parlé, dit Gísli, et j'accepte volontiers mais à la condition toutefois que, s'il t'arrivait dans ta vie quelque chose d'aussi important pour toi que celle-ci me paraît à moi, tu me promettes d'agir comme tu me pries de le faire maintenant. » Thorkell accepte. Puis ils vont à la maison, et font le repas de funérailles de Vésteinn[1]. Et quand c'est fait, chacun s'en va dans son foyer, et tout est tranquille maintenant.

CHAPITRE XV

Les jeux reprirent donc comme si rien ne s'était passé. Les beaux-frères, Gísli et Thorgrímr, jouaient ensemble le plus souvent, et les gens n'étaient pas d'accord sur celui des deux qui était le plus fort, quoique la plupart considéraient que c'était Gísli. Ils jouaient à la balle[2] sur le lac qui s'appelle Seftjörn[3]; il y avait là toujours beaucoup de monde. Un jour, que la plupart des joueurs étaient venus, Gísli demanda de répartir le jeu en deux camps égaux. « Certes, nous le voulons bien, dit Thorkell, et d'ailleurs, nous voudrions que tu ne te ménages pas vis-à-vis de Thorgrímr, parce que le bruit a couru que tu l'épargnais. Et si tu es le plus fort, j'aimerais beaucoup que tu en reçoives le plus d'honneur. — Nous n'avons pas encore éprouvé cela jusqu'à maintenant, dit Gísli, et pourtant il pourrait se faire que nous en venions au point de le prouver. » Les voilà qui jouent. Thorgrímr n'est pas de force, Gísli le fait tomber et la balle sort du terrain. Alors Gísli veut prendre la balle, mais Thorgrímr le retient et ne le laisse pas en approcher. Alors, Gísli fait tomber Thorgrímr si rudement qu'il ne peut résister, que la peau de ses jointures en est arrachée et que le sang lui coule du nez. Il en a la chair des genoux arrachée. Thorgrímr se remet lentement debout. Il regarde le tertre de Vésteinn et dit :

8. *La lance a craqué dans les blessures*
De l'homme; voilà qui me plaît.

Gísli prend la balle à la course, et la lance entre les épaules de Thorgrímr, en sorte qu'il en tombe sur la face, et dit :

9. *La balle a sonné sur les épaules*
De l'homme. Voilà qui me plaît.

Thorkell se lève d'un bond et dit : « On voit à présent qui est le plus fort et le plus accompli, et cessons maintenant. » Et c'est ce qu'ils font. Les jeux cessent, l'été se passe, et les rapports entre Gísli et Thorgrímr se refroidissent plutôt. Thorgrímr voulait faire une invitation d'automne pour les nuits d'hiver, afin de célébrer l'hiver et d'offrir des sacrifices à Freyr, et il y invite Börkr, son frère, Eyjólfr Thórdarson[1] et maints autres importants personnages. Gísli prépare également un banquet et invite chez lui ses parents par alliance de l'Arnarfjördr, et les deux Thorkell et il n'y a pas moins de soixante hommes chez lui. Chez l'un comme chez l'autre, il devait y avoir un banquet, et l'on joncha le plancher de Saeból de joncs du Seftjörn. Quand Thorgrímr et les siens faisaient leurs préparatifs et qu'il fallut tapisser les murs de la maison, — les invités étaient attendus pour le soir — Thorgrímr dit à Thorkell : « Les belles tapisseries que Vésteinn voulait te donner nous conviendraient bien maintenant ; j'aimerais assez savoir si tu les auras pour de bon ou si tu ne les auras jamais, et je voudrais que tu les fasses chercher. » Thorkell répond : « Celui-là peut tout, qui sait se modérer, et je n'enverrai pas les chercher. — Je le ferai donc », dit Thorgrímr et il ordonna à Geirmundr d'y aller. Geirmundr répond : « J'ai du travail, et ça ne me plaît pas d'y aller. » Thorgrímr va vers lui et lui donne une grande gifle et dit : « Comme ça, ça te plaira davantage. Vas-y maintenant. — J'irai, dit-il, quoique ça me plaise encore moins. Et sache en vérité que je chercherai à te rendre pouliche pour poulain, et que je te paierai bon compte. » Puis il y va. Et quand il arrive [à Holl], Gísli et Audr sont sur le point de déplier les tapisseries. Geirmundr transmet sa commission et raconte ce qui s'est passé. « Audr, est-ce que tu veux prêter les tapisseries ? » dit Gísli. « Ne demande pas cela, comme si tu ne savais pas que je voudrais que cela ne leur fît ni bien ni chose qui pût augmenter leur honneur. — Que voulait Thorkell, mon frère ? » dit Gísli. « Il lui a semblé bon que j'aille les chercher. — Cela seul suffira » dit Gísli, et il l'accompagna et lui remit les tapisseries. Gísli alla avec lui jusqu'à l'enclos et dit : « À présent, je pense que, grâce à moi, tu as bien fait ta commision, et je voudrais que tu

sois complaisant envers moi pour ce qui m'importe et me rendes service pour service. Je voudrais que tu ôtes les trois loquets des portes ce soir; tu pourras aussi te rappeler comment on t'a prié de faire ta commission [tout à l'heure]. » Geirmundr répond : « Thorkell, ton frère, court-il aucun risque? — Absolument aucun », dit Gísli. « Alors, ça ira », dit Geirmundr. Et quand il arrive à la maison, il jette à terre les tapisseries[1]. Thorkell dit alors : « Gísli est vraiment plus patient que les autres hommes, et il se conduit mieux que nous. — Nous avons besoin de cela maintenant », dit Thorgrímr, et il déplie les tapisseries. Puis, le soir, les invités arrivent. Le temps s'assombrit; le soir, la neige se met à tomber et recouvre toutes les pentes.

CHAPITRE XVI

Börkr et Eyjólfr arrivèrent le soir avec soixante hommes. Il y avait là cent vingt hommes, et soixante chez Gísli. Les hommes commencèrent à boire le soir, puis allèrent se coucher et s'endormirent. Gísli dit à Audr, sa femme : « Je n'ai pas donné à manger aux chevaux de Thorkell le Riche; viens avec moi, referme le verrou du portail et reste éveillée, pendant que je suis parti. Et ouvre le verrou quand je reviendrai. » Il sort la lance Grásída du coffre, il a un manteau bleu, une tunique et des braies de lin. Ensuite, il va jusqu'au ruisseau qui coule entre les fermes et où l'on va chercher de l'eau potable pour l'une et l'autre ferme. Il suit le chemin jusqu'au ruisseau, marche dans l'eau jusqu'à l'autre chemin qui conduit à Saeból. Gísli connaissait la disposition des lieux, à Saeból, puisque c'est lui qui avait construit la ferme. On pouvait y entrer en passant par l'étable. C'est par là qu'il prend. Il y avait là trente vaches de chaque côté. Il attache ensemble les queues des bêtes, puis referme l'étable et fait si bien qu'on ne puisse pas l'ouvrir, même de l'intérieur. Puis il va jusqu'à la maison où se trouvent les hommes; Geirmundr avait fait le travail qu'on lui avait confié, puisque les loquets n'étaient pas fermés. Il pénètre à présent, et referme le portail comme il l'avait été [avant que Geir-

mundr n'ouvre les loquets]. Il va très lentement maintenant. Il se tient immobile et écoute si quelqu'un est éveillé, et il s'assure que tout le monde dort. Il y avait trois lumières dans la skáli[1]. Il ramasse du jonc sur le plancher, le tresse, puis le jette sur une des lumières et l'éteint. Ensuite, il se tient immobile et regarde si quelqu'un se réveille : il voit que non. Alors, il prend une autre poignée de jonc, la jette dans la lumière la plus proche, et l'éteint. Alors il s'aperçoit que tout le monde ne doit pas dormir, parce qu'il voit une main de jeune homme atteindre la troisième lumière, descendre la lampe plate et éteindre. Maintenant, il pénètre plus avant dans la salle et va jusqu'au lit clos[2] où étaient couchés sa sœur et Thorgrímr : les portes en étaient fermées, mais pas verrouillées, et tous les deux sont dans le lit. Il va jusque-là, tâtonne et saisit la poitrine [de sa sœur] : elle était couchée près de la poutre du bord du lit. Alors, Thórdís dit : « Pourquoi ta main est-elle si froide, Thorgrímr ? », et il se réveille. Thorgrímr dit : « Veux-tu que je me retourne vers toi ? » Elle pensait qu'il avait étendu la main sur elle. Alors, Gísli attend encore un moment et réchauffe ses mains dans sa chemise ; [Thórdís et Thorgrímr] se rendorment. Puis, il touche doucement Thorgrímr, en sorte qu'il s'éveille. Il pense que c'est Thórdís qui l'a réveillé et se retourne vers elle. D'une main, Gísli les découvre alors, et de l'autre, il transperce Thorgrímr avec Grásída de telle sorte que la lance s'enfonce dans le lit. Alors, Thórdís appelle : « Vous qui êtes dans la skáli, réveillez-vous. Thorgrímr, mon mari, a été assassiné. » Gísli s'enfuit en grande hâte jusqu'à l'étable, sort par là comme il en avait eu l'intention, referme solidement derrière lui, revient chez lui par le même chemin, et l'on ne peut nulle part voir ses traces[3]. Quand il arrive chez lui, Audr lève le loquet. Il va se coucher et fait comme si rien ne s'était passé ou comme s'il n'avait pris part à rien. Et tout le monde, à Saeból, était ivre, et nul se savait quel parti prendre. Ils avaient été pris tout à fait au dépourvu, et pour cette raison, ils n'agirent pas comme il aurait été nécessaire ou convenable.

CHAPITRE XVII

Eyjólfr dit : « Voici de grands événements, et mauvais, et tous ceux qui sont ici sont inconscients. Il me semble qu'il faudrait allumer les lumières et courir aux portes, afin que le bandit ne puisse s'échapper. » C'est ce qui fut fait. Comme nul homme ne voyait le criminel, ils pensèrent que celui qui avait accompli le crime devait se trouver quelque part à l'intérieur. Le temps passe jusqu'au jour. On prend alors le cadavre de Thorgrímr, on enlève la lance, et on le prépare pour l'ensevelir : il y a là soixante hommes, ils vont à Hóll chez Gísli. Thórdr le Couard était dehors, et quand il voit la troupe, il court à l'intérieur et dit qu'il y a une armée d'hommes qui vient vers la ferme, avec grande impétuosité. « C'est bien ainsi », dit Gísli, et il chanta une vísa :

10. *Je ne crains pas ce qu'on dira.*
J'ai l'habitude du meurtre[1].
Ici, tout est en émoi,
Mais pour nous,
Nous nous tiendrons tranquilles,
Bien que l'homme
Ait été abattu.

Thorkell et Eyjólfr arrivent à la ferme. Ils vont jusqu'au lit clos où Gísli et sa femme étaient couchés, et Thorkell, le frère de Gísli, monte sur la banquette du lit clos et voit que les chaussures de Gísli sont gelées et toutes pleines de neige. Il les repousse sous le plancher de telle sorte que les autres ne les voient pas. Gísli leur souhaite la bienvenue et leur demande les nouvelles. Thorkell dit qu'elles sont à la fois importantes et mauvaises, et demande que faire, ou quelle décision prendre. « Il n'y a pas long chemin entre les mauvaises actions et les grandes, dit Gísli; nous nous offrons à inhumer Thorgrímr; c'est une chose que vous êtes en droit d'attendre de nous, et il convient que nous fassions cela avec honneur. » Ils acceptent, et ils vont tous ensemble à Saeból faire un tumulus et étendre Thorgrímr dans un bateau. Ils élèvent un tumulus selon l'ancienne mode. Et quand on est sur le point de fermer le tertre, Gísli s'en va jusqu'à

l'embouchure du ruisseau et ramasse une pierre, aussi grosse qu'un rocher, et la place dans le bateau en sorte que chaque poutre parut sur le point de céder et qu'il y eut de grands craquements dans le bateau, puis il dit : « Je ne sais pas amarrer un bateau si celui-ci cède à la tempête[1]. » Il y eut quelques hommes pour dire que cette conduite ne leur paraissait pas bien différente de celle de Thorgrímr envers Vésteinn quand il avait parlé des chaussures de Hel. Maintenant, ils se préparent à quitter le tertre et à rentrer chez eux. Alors, Gísli dit à Thorkell, son frère : « Je crois que tu attends de moi, frère, que notre amitié soit à présent telle qu'elle était quand tout allait pour le mieux, et reprenons les jeux maintenant. » Cela plaît bien à Thorkell. Ils s'en vont chez eux de part et d'autre. Gísli a beaucoup d'hommes chez lui; l'invitation se termine, et Gísli fait de beaux présents à ses invités.

CHAPITRE XVIII

On fait le banquet de funérailles de Thorgrímr, et Börkr fait à beaucoup de gens des cadeaux d'amitié. Ce qui se passe ensuite, c'est que Börkr paie Thorgrímr le Nez pour que celui-ci fasse un sejdr[2] sur l'homme qui a tué Thorgrimr, afin que celui-ci ne s'en tire pas sain et sauf, même s'il y a des gens qui veulent l'aider. On lui donna un bœuf vieux de neuf hivers pour cela. Thorgrímr exécute le sejdr, fait ses préparatifs selon son habitude, se fabrique un échafaudage et se livre à ces sorcelleries avec tous les maléfices et toutes les diableries[3]. Il se passa également ceci, que l'on regarda comme une nouveauté, que la neige ne tint jamais sur le tertre de Thorgrímr, ni du côté du fjord, ni du côté sud, et qu'il n'y gela jamais[4]. Et les gens dirent que Thorgrímr était devenu si intime avec Freyr que celui-ci ne voulait pas qu'il gelât entre eux. Cela se poursuivit pendant l'hiver, les frères reprirent les jeux ensemble. Börkr vint habiter chez Thórdís et l'épousa. Quand cela se passa, elle était enceinte, et elle donna le jour à un garçon, que l'on aspergea d'eau et que l'on appela d'abord Thorgrímr, d'après son père. Et quand il grandit, il fut considéré

comme ayant un caractère difficile et indiscipliné. On changea son nom et il fut appelé Snorri le Godi[1]. Börkr habita là ces années-là, et prit part aux jeux. Il y avait une femme qui se nommait Audbjörg, qui habitait au bout de la vallée, à Annmarkastadir. C'était la sœur de Thorgrímr le Nez. Elle avait épousé un bóndi qui s'appelait Thorkell et était surnommé le Trépassé. Le fils qu'elle avait s'appelait Thorsteinn; c'était l'un des plus forts aux jeux avec Gísli. Gísli et Thorsteinn étaient toujours du même côté aux jeux, et Börkr et Thorkell dans l'autre camp. Un jour, il vint là quantité d'hommes pour voir les jeux, parce que nombreux étaient ceux qui voulaient les regarder et savoir qui était le plus fort et le plus grand joueur. Et il arriva là ce qui se passe en bien d'autres endroits, à savoir que le zèle est d'autant plus vif que le nombre des spectateurs est plus grand. On raconte que Börkr n'était pas de taille à lutter contre Thorsteinn ce jour-là, et que pour finir, Börkr se fâcha et mit en pièces la batte de Thorsteinn; celui-ci le précipita au sol et le poussa sur la glace. Quand Gísli vit cela, il dit qu'il devait lutter de toutes ses forces contre Börkr, « et j'échangerai ta batte contre la mienne ». C'est ce qu'ils firent. Gísli s'assoit, répare la batte, se tourne vers le tertre de Thorgrímr; le sol était couvert de neige, mais il y avait des femmes qui s'étaient assises au bord du talus, Thórdís, sa femme, et beaucoup d'autres. Gísli dit alors cette vísa, ce qu'il n'aurait jamais dû faire :

11. *Un rameau[2] je vis*
Jaillissant du tertre
Dégelé de Thorgrímr,
L'homme auquel j'ai donné
Le coup mortel.
C'est moi qui ai tué Thorgrímr
À cet homme avide
De posséder la terre,
J'ai donné de la terre[3].

Thórdís apprit aussitôt la vísa, alla chez elle et comprit ce que la vísa signifiait[4]. À présent, ils cessent les jeux. Thorsteinn va chez lui. Il y avait un homme qui s'appelait Thorgeirr et était surnommé Coq-de-Bruyère. Il habitait à Orrastadir. Il y avait un homme qui s'appelait Bergr et était surnommé « au court pied ». Il habitait à Skammfótarmýrr[5] à l'est de la rivière. Et quand les gens s'en vont

chez eux, Thorsteinn et Bergr discutent sur le jeu; et pour finir, ils se disputent, car Bergr est pour Börkr, et Thorsteinn, contre, et Bergr assène à Thorsteinn un coup du talon de sa hache. Mais Thorgeirr s'interpose, Thorsteinn ne parvient pas à se venger et retourne chez sa mère, Audbjörg. Elle panse sa blessure, fort mécontente de ce qui lui est arrivé. La nuit, la vieille ne trouve pas le sommeil, tant elle se sent mal à l'aise. Au-dehors, le temps était froid, calme et serein. La voilà qui tourne plusieurs fois autour de la maison dans le sens contraire du soleil, renifle à toutes les aires du vent et dresse les narines[1]. Et à cause de son manège, le temps se met à changer; il se fait une grande tempête de neige, suivie d'un dégel important, des trombes d'eau descendent des pentes, un glissement de terrain recouvre la ferme de Bergr, et douze hommes y trouvent la mort : les traces du glissement de terrain se voient encore aujourd'hui.

CHAPITRE XIX

Maintenant, Thorsteinn va voir Gísli; celui-ci lui donne un abri. Puis il s'en va au sud dans le Borgarfjördr et de là s'embarque pour l'étranger[2]. Quand Börkr apprend cet accident maléfique, il monte à Annmarkastadir, fait saisir Audbjörg, s'en va avec elle vers la côte à Saltnes et la lapide à mort. Cela terminé, Gísli part de chez lui, arrive à Nefsstadir, fait prisonnier Thorgrímr le Nez, le transporte à Saltnes; on lui met une peau [de veau[3]] sur la tête, on le lapide à mort et on l'enterre[4] près de sa sœur, sur une crête entre le Haukadalr et le Medaldalr. Tout est tranquille à présent, et le printemps se passe. Börkr s'en va au sud à Thórsnes avec l'intention d'y déménager, considérant n'avoir retiré aucun honneur du voyage qu'il a fait à l'ouest, quand il a perdu un homme comme Thorgrímr, sans obtenir aucune compensation. Il prépare donc son voyage, met sa maison en ordre et entend faire un second voyage pour venir chercher sa femme et son bétail. Thorkell pense également se transporter là-bas[5] et se prépare à partir avec Börkr, son beau-frère. À ce propos on raconte que Thórdís Súrsdóttir, sœur de Gísli

et femme de Börkr, fit un bout de chemin avec celui-ci. Alors, Börkr dit : « Maintenant je voudrais que tu me dises pourquoi tu étais si mécontente au début de l'automne, quand nous avons cessé les jeux ; tu m'as promis de me le dire avant que je ne quitte la maison. » Il se trouve que, lorsqu'ils parlent de cela, ils arrivent au tertre de Thorgrímr. Alors, elle s'arrête d'un seul coup et dit qu'elle n'ira pas plus loin ; elle dit aussi, alors, ce que Gísli a chanté quand il regardait le tertre de Thorgrímr, et elle lui répète la vísa. « Et je crois, dit-elle, que tu n'as pas besoin de chercher ailleurs qui a tué Thorgrímr, et qu'il faut intenter un procès en bonne et due forme contre lui. » Cela mit Börkr dans une colère furieuse, et il dit : « Je vais m'en retourner sur-le-champ et tuer Gísli. Pourtant je ne sais pas, dit-il, quelle part[1] de vérité contient ce que dit Thórdís, et du reste il ne me paraît pas invraisemblable que [ce qu'elle a dit] ne signifie rien. Conseil de femme est souvent fatal. » Ils vont à présent par le Sandaleid[2] — c'est ce que rapporte Thorkell — jusqu'à ce qu'ils arrivent à Sandaóss[3] ; là, ils descendent de cheval et font une pause. Börkr était taciturne, et Thorkell dit qu'il voulait aller voir Önundr, son ami. Il chevauche si rapidement qu'il disparaît bientôt à la vue. Il s'écarte alors du chemin jusqu'à ce qu'il arrive à Hóll et dit maintenant à Gísli ce qui se passe, c'est-à-dire que Thórdís vient de violer le silence et de passer au crible la vísa, « tu peux aussi t'attendre à ce qu'on t'intente un procès ». Gísli se tait, puis il déclame une vísa :

12. *Ma sœur, qui aime se parer,*
N'a pas le tempérament
De Gudrún Gjúkadóttir
Au cœur dur,
Elle qui provoqua
La mort de son mari
Pour venger
Son frère[4].

« Et je crois que je ne méritais pas cela de sa part, car il semble avoir manifesté plus d'une fois que je ne considérais pas son déshonneur en meilleure condition que le mien propre. Il m'est arrivé plusieurs fois de mettre ma vie en péril pour l'amour d'elle, et voilà qu'elle a donné le conseil qui me mènera à la mort. Et je vou-

drais savoir, frère, ce que je peux attendre de toi, tel étant le méfait que j'ai commis. — Je t'avertirai si des hommes veulent te tuer, mais je ne t'accorderai nulle assistance qui pourrait me faire accuser. Je m'estime grandement lésé par le meurtre de Thorgrímr, mon beau-frère, mon camarade et mon ami intime. » Gísli répond : « Il n'y avait aucun espoir à ce qu'un homme tel que Vésteinn demeurât sans vengeance sanglante, et ce n'est pas moi qui t'aurais fait la réponse que tu me fais maintenant[1]. » Là-dessus, ils se quittent. Thorkell va retrouver Börkr, et ils s'en vont vers le sud, à Thórsnes, et Börkr installe sa maison. Thorkell achète de la terre dans le Bardarströnd, à l'endroit qui s'appelle Hvammr. On en vient à présent aux jours d'assignation[2], et Börkr s'en va vers l'ouest avec quarante hommes. Il a l'intention d'assigner Gísli devant le thing de Thórsnes. Thorkell fait partie de l'expédition ainsi que les neveux de Börkr, Thóroddr et Saka-Steinn ; il y avait également là un Norvégien qui s'appelait Thorgrímr. Ils vont jusqu'à Sandaóss. Alors Thorkell dit : « J'ai une dette à recouvrer ici, dans une petite ferme [et il nomma la ferme] et je voudrais y aller et réclamer mon dû. Et vous, continuez lentement. » Thorkell prend donc de l'avance, et quand il arrive à l'endroit qu'il a nommé, il demande à la maîtresse de maison qu'elle échange un de ses chevaux contre le sien et qu'elle laisse celui-ci devant les portes « et jette une couverture[3] sur la selle, et quand mes compagnons arriveront, dis-leur que je suis à l'intérieur dans la stofa[4] et que je compte l'argent. » Elle lui donne un autre cheval, il va à grande hâte, arrive dans les bois[5], trouve Gísli et lui dit ce dont il s'agit : que Börkr est arrivé de l'ouest.

CHAPITRE XX

Il faut dire maintenant que Börkr prépare le procès contre Gísli, pour le meurtre de Thorgrímr, devant le thing de Thórsnes. Pendant ce temps, Gísli vend ses terres à Thorkell Eiríksson mais conserve ses bien meubles. Cela lui fut fort avantageux[6]. Il demande conseil à Thorkell, son frère : veut-il faire quelque chose pour lui

ou veut-il lui accorder quelque protection? Il répond comme précédemment: il l'avertira si on veut l'attaquer, mais il déclare qu'il veut éviter de se mettre en accusation. Thorkell s'en va donc[1] et chevauche de façon si détournée qu'il parvient en arrière de Börkr et des siens, et retarde plutôt leur marche. Gísli prend son argent, et deux bêtes de trait qu'il mène à la forêt, son esclave, Thórdr le Couard, l'accompagne. Alors, Gísli dit: « Tu m'as souvent été obéissant, et tu as fait selon ma volonté, et je dois t'en récompenser de la bonne manière. » C'était la coutume de Gísli d'aller en manteau bleu, de belle étoffe. Il enlève son manteau et dit: « Je veux te donner ce manteau, ami, et je veux que tu t'en serves tout de suite et que tu ailles en manteau. Reste assis dans le dernier traîneau. Je vais conduire les bêtes et porter ton capuchon. » Ainsi font-ils. Alors Gísli dit: « S'il arrive que des hommes t'appellent, tu dois surtout prendre soin de ne jamais leur répondre, mais si quelqu'un veut te faire du mal, alors viens jusqu'à la forêt. » L'intelligence de Thórdr était tout à fait équivalente à son courage, car il n'avait pas le moindre soupçon de l'une ni de l'autre. Gísli conduit donc les animaux. Thórdr était un homme de grande taille et il avait l'air imposant dans le traîneau. Il se pavanait plutôt, s'estimant magnifiquement équipé. Or Börkr et les siens virent leur expédition, quand ils allèrent vers la forêt, et leur coururent sus en grande hâte. Et quand Thórdr voit cela, il bondit hors du traîneau aussi vite qu'il le peut et s'enfuit vers la forêt. Ils croient que c'est Gísli qui s'en va là, se mettent à sa poursuite comme des forcenés et l'appellent tant qu'ils peuvent. Mais lui, se tait et court de toutes ses forces. Le Norvégien Thorgrímr lui jette sa lance, et elle l'atteint si durement entre les épaules qu'il en tombe face contre terre et que c'est une blessure mortelle. Alors Börkr dit: « Honneur à toi pour ce beau coup. » Les [beaux-]frères discutèrent entre eux pour savoir s'ils devaient poursuivre l'esclave et voir s'il y avait quelque prise à faire sur lui. Ils se tournent vers la forêt. Alors il faut dire que, quand Börkr et les autres arrivèrent à l'homme en manteau bleu, ils lui enlevèrent le capuchon et trouvèrent que leur bonne chance était moins grande qu'ils ne le croyaient, parce qu'ils reconnurent Thórdr le Couard là où ils s'attendaient à trouver Gísli. On dit maintenant qu'ils

arrivèrent à la forêt alors que Gísli y était entré ; il les voit, et eux de même. Alors, l'un d'eux lui jette une lance, il la saisit au vol et la renvoie : elle atteint Thóroddr en plein corps et le transperce. Steinn se dirige vers ses camarades et dit que la forêt est plutôt difficile à traverser. Pourtant, Börkr veut la fouiller et c'est ce qu'ils font. Quand ils sont dans la forêt, Thorgrímr le Norvégien voit le feuillage s'agiter à un endroit. Il jette sa lance droit dessus et elle atteint Gísli au mollet. Celui-ci renvoie la lance qui transperce Thorgrímr ; il y perd la vie. Ils cherchent par la forêt et ne trouvent pas Gísli. Ils rebroussent chemin dans cet état et reviennent à la ferme, et intentent un procès contre Gísli pour le meurtre de Thorgrímr[1]. Ils ne s'emparent d'aucune des richesses qui sont là et s'en vont ensuite chez eux. Pendant que Börkr et les siens sont à la ferme, Gísli s'en va dans la montagne, derrière les maisons. Il panse sa blessure. Quand ils sont partis, Gísli va chez lui, se prépare à partir[2], se procure un bateau, y transporte beaucoup de richesses. Audr, sa femme, s'en va avec lui ainsi que Gudrídr, sa fille adoptive. Ils vont par mer jusqu'à Húsanes et y descendent à terre. Gísli monte jusqu'à la ferme qui se trouve là, et rencontre un homme. Celui-ci lui demande qui il est, et Gísli dit un nom qui lui passe par la tête, mais pas son vrai nom. Gísli ramasse une pierre et la jette vers le large dans l'îlot qui se trouve devant la côte à cet endroit. Il demande que le fils du bóndi en fasse autant quand il reviendra à la maison et dit qu'alors il saura qui est arrivé là. Mais il ne se trouva personne pour en faire autant, et il apparut encore une fois que Gísli était meilleur aux exercices physiques que la plupart des autres hommes. Après cela, il retourne au bateau, double le cap à la rame, traverse l'Arnarfjördr et le fjord qui remonte vers l'intérieur en partant de l'Arnarfjördr et s'appelle Geirthjófsfjördr, s'installe à cet endroit, y élève des bâtiments et y passe l'hiver.

CHAPITRE XXI

Là-dessus, Gísli envoie un message à ses parents par alliance, Helgi, Sigurdr et Vestgeirr, pour qu'ils aillent au

thing et offrent de payer compensation pour lui afin qu'il ne soit pas condamné. Et les fils de Bjartmarr vont au thing. Mais ils n'obtiennent aucun résultat pour un accord. Les gens déclarent qu'ils se sont mal conduits et que pour un peu ils se seraient mis à pleurer avant que cela ne se termine. Ils disent à Thorkell le Riche ce qui se passe et déclarent qu'ils n'osent pas dire à Gísli qu'il est proscrit[1]. À ce thing-là, il n'y eut pas d'autre nouvelle que la proscription de Gísli. Thorkell le Riche va donc trouver Gísli et lui dit qu'il est proscrit. Alors, Gísli déclama ces visur :

13. *À Thórsnes*
Mon procès
Aurait reçu
Conclusion satisfaisante
Si le cœur
De Vésteinn
Avait battu dans la poitrine
Des fils de Bjartmarr.

14. *Ils perdirent la face*
Alors qu'ils auraient dû se réjouir,
Les frères de la mère
De ma femme.
Alors que les fils de Bjartmarr
N'auraient pas dû
Se laisser corrompre
Par l'or.

15. *Honteusement, les hommes*
M'ont infligé dure peine
Au thing.
La nouvelle m'en est arrivée du nord.
Pour cette raison
Je dois me venger cruellement
De Börkr et de Steinn,
Ô guerrier libéral[2] *!*

Gísli demande alors ce qu'il peut espérer d'eux (Thorkell le Riche et Thorkell, son frère). Les deux homonymes déclarent qu'ils lui donneront un abri à la condition qu'ils n'y risquent pas leurs biens. Thorkell s'en va chez lui après cela. On dit que Gísli passa trois hivers dans le Geirthjófsfjördr, en allant quelquefois chez

Thorkell Eiríksson, et que pendant trois autres hivers, il voyagea par toute l'Islande et alla voir tous les chefs pour leur demander assistance. Mais à cause des sorcelleries que Thorgrímr avait faites avec ses charmes, et du sort qu'il lui avait jeté, le destin ne permit pas[1] d'obtenir leur assistance, et bien que, parfois, il sembla que cela dût se faire, il y eut partout quelque chose qui s'y opposa. Il resta pourtant longtemps chez Thorkell Eiríksson. Voilà maintenant six ans qu'il est proscrit. Après cela, il est parfois dans le Geirthjófsfjördr, à la ferme d'Audr, et parfois dans une cachette qu'il s'est faite, au nord de la rivière. Il avait une autre cachette dans les falaises situées au sud de l'enclos, et il était tantôt dans l'une tantôt dans l'autre.

CHAPITRE XXII

Quand Börkr apprend cela, il s'en va de chez lui et va trouver Eyjólfr le Gris, qui habitait alors dans l'Arnarfjördr, à Otradalr, et demande qu'il se mette à la recherche de Gísli et le tue comme proscrit; il déclare qu'il lui donnera trois cents d'argent, du meilleur[2], pour qu'il s'applique à le traquer sans relâche. Il accepte l'argent et promet de l'aider. Il y avait un homme chez Eyjólfr qui s'appelait Helgi et était surnommé Helgi l'Espion. Il avait le pied léger et la vue perçante, et il connaissait bien tous les fjords. On l'envoie à Geirthjófsfjördr pour voir si Gísli y est. Il aperçoit un homme mais n'arrive pas à savoir si c'est Gísli ou quelqu'un d'autre. Il revient à la maison et dit à Eyjólfr ce qui se passe. Celui-ci déclare que c'est sûrement Gísli, agit sans retard, s'en va dans le Geirthjófsfjördr avec six hommes, n'aperçoit pas Gísli et revient chez lui dans cet état. Gísli était un homme fort savant, grand rêveur et prévoyant l'avenir dans ses rêves[3]. Tous les hommes sages sont d'accord pour dire que Gísli était, de tous les hommes, celui qui avait vécu le plus longtemps étant proscrit, exception faite pour Grettir Asmundarson[4]. On dit à ce sujet qu'un automne, Gísli dormit très mal une certaine nuit, alors qu'il était chez Audr, et que, quand il se réveilla, celle-ci lui demanda ce qu'il avait rêvé. Il répond : « Je vois deux femmes dans mes rêves. L'une est bonne pour moi, mais l'autre ne me

dit guère que des choses pires les unes que les autres, et ne me prédit que du mal. Je viens de rêver que j'entrais dans une maison ou une skáli et là, à l'intérieur, je reconnaissais beaucoup de mes parents et de mes amis. Ils étaient assis près du feu et buvaient, et il y avait sept foyers[1] : quelques-uns presque consumés, quelques-uns tout brillants. Alors entra ma femme de rêve, la bonne, et elle dit que cela signifiait les années qu'il me restait à vivre. Et elle me conseilla de négliger les anciennes croyances tant que je vivrais, de ne pratiquer aucune sorcellerie ou magie, et d'être bon envers les sourds, les boiteux, les pauvres et les indigents. Mon rêve ne fut pas plus long. » Alors, Gísli déclama quelques vísur :

16. *Ô femme ! je pénétrai*
Dans une maison
Où brûlaient sept feux.
J'en eus du chagrin, ô femme !
Ceux qui étaient assis
Près du feu me firent bonnes salutations
Et je les priai tous
De demeurer en paix.

17. *La femme m'a dit :*
Prends garde au nombre des feux
Qui brûlent dans la pièce.
Il te reste à vivre
Autant d'hivers,
Me dit-elle,
Et il n'y a plus longtemps maintenant
À attendre une autre vie, meilleure.

18. *La femme m'a dit :*
Ô homme ! De ce que
Tu apprends du scalde,
Tu ne retiendras que ce qui est bon.
Ô héros ! On dit
Que rien n'est pire à l'homme
Que de se conduire
Avec infâmie.

19. *Que ce ne soit pas toi*
Qui provoques le meurtre ;

Sois pacifique envers les hommes.
Cela, jure-le moi.
Ô homme ! applique-toi
À aider les aveugles.
On dit aussi qu'il est mal de se moquer des boiteux.
Aide les infirmes[1].

CHAPITRE XXIII

À ce sujet, il faut dire maintenant que Börkr presse Eyjólfr d'agir. Il lui semble qu'il n'a pas accompli ce qu'il voulait et qu'il n'y a pas eu grands résultats en échange de l'argent qu'il lui a remis. Il déclare qu'il a la certitude que Gísli est à Geirthjófsfjördr. Il dit aux hommes d'Eyjólfr qui font la navette entre lui et Eyjólfr que celui-ci doit se mettre à la recherche de Gísli, sinon il ira lui-même. Eyjólfr se reprend sans tarder, et envoie encore une fois Helgi l'Espion à Geirthjófsfjördr. Celui-ci emporte maintenant des provisions avec lui, s'en va pendant une semaine et guette s'il aperçoit Gísli. Or il le voit un jour sortir de sa cachette, et reconnaît que c'est lui. Il fait diligence et s'en va dire à Eyjólfr ce dont il a la certitude. Eyjólfr s'en va de chez lui avec huit hommes et se rend au Geirthjófsfjördr; il descend à la ferme d'Audr. Ils n'y trouvent pas Gísli, vont le chercher par toute la forêt et ne le découvrent pas, retournent à la ferme d'Audr et Eyjólfr lui offre beaucoup d'argent pour qu'elle dise où est Gísli. Mais il s'en faut de beaucoup qu'elle le veuille. Alors, ils menacent de la maltraiter et cela ne sert à rien du tout. Il faut bien qu'ils reviennent chez eux dans cet état. On considère cette expédition comme des plus ridicules, et Eyjólfr reste chez lui pendant l'automne. Mais bien que Gísli n'ait pas été découvert, il comprend pourtant qu'il finira par être pris, car il y a peu de distance entre [Eyjólfr et lui[2]]. Gísli s'en va donc de chez lui, se rend à Strönd, et va trouver son frère Thorkell à Hvammr. Il frappe aux portes de la chambre où Thorkell est couché; celui-ci sort et salue Gísli. « Maintenant je veux savoir, dit Gísli, si tu veux m'accorder quelque protection; j'espère de toi bonne assistance; voici que je suis

serré de près maintenant; et je me suis abstenu de [te demander] cela pendant longtemps. » Thorkell répond la même chose [qu'avant], dit qu'il ne lui accordera aucune aide qui puisse le faire accuser, mais déclare qu'il lui donnera de l'argent ou de quoi voyager s'il en a besoin ou bien toute autre chose dont il a été question précédemment. « Je vois bien, dit Gísli, que tu ne veux pas me secourir. Procure-moi maintenant trois cents de vadmel[1] et sois tranquille : désormais, je te demanderai rarement ton aide. » Thorkell s'exécute, lui donne le vadmel et un peu d'argent. Gísli déclare qu'il acceptera, mais dit qu'il n'aurait pas agi de façon aussi mesquine s'il s'était trouvé à sa place. Quand ils se séparent, Gísli n'est pas satisfait. Il s'en va maintenant dans le Vadill[2], chez la mère de Gestr Oddleifsson, arrive là avant le jour et frappe aux portes. La maîtresse de maison vient sur le seuil. Elle avait l'habitude de recevoir des proscrits, et il y avait chez elle un souterrain. Une des extrémités du souterrain donnait sur la rivière, et l'autre dans sa salle; les traces en sont encore visibles. Thorgerdr souhaita la bienvenue à Gísli, « et je concède que tu restes ici un moment, mais je ne saurais dire si ce n'est là rien d'autre que conseils de femmes ». Gísli déclare qu'il acceptera; il dit que, si bien qu'agissent les hommes, il n'est pas douteux que les femmes sont encore meilleures. Gísli passe là l'hiver, et on ne l'a jamais traité aussi bien qu'ici pendant sa proscription.

CHAPITRE XXIV

Dès que le printemps revient, Gísli retourne dans le Geirthjófsfjördr; il ne peut pas demeurer plus longtemps loin d'Audr, sa femme; c'est qu'ils s'aiment beaucoup; il passe là l'été en cachette et y reste jusqu'à l'automne. Mais quand les nuits s'allongent, les mêmes rêves reviennent l'un après l'autre, et voilà que la méchante femme de rêve revient à lui; les rêves se font plus tristes et, une fois, il dit ce qu'il a rêvé à Audr quand elle le lui demande, et déclame cette visa :

20. *S'il m'est échu de devenir vieux,*
Mes rêves ne signifient rien.
Une femme est venue vers moi en dormant.
Ô femme, la femme de rêve

Ne me donne pas lieu de croire
Autre chose.
Mais cela ne me protège pas
Dans le sommeil[1].

Et Gísli dit alors que la mauvaise femme revient souvent vers lui, qu'elle veut toujours le frotter de sang et le laver dedans, et qu'elle se conduit ignoblement. Alors, il déclame encore une vísa :

21. *Mes rêves ne sont pas tous*
De bon augure.
Je ne me sens pas lié par cela.
Une femme me ravit ma joie.
Dès que je ferme les yeux
Vaincu par le sommeil,
Elle vient à moi,
Toute dégouttante de sang humain
Et me lave dans le sang.

Et il déclame encore :

22. *Ô femme ! j'ai encore dit*
Mes rêves aux hommes,
Et les mots ne m'ont manqué.
Les hommes de discorde
Qui m'ont fait proscrire
En recevront pire mal
Si maintenant
Je me fâche.

Tout eſt tranquille maintenant. Gísli va chez Thorgerdr et passe chez elle un second hiver. L'été suivant, il va à Geirthjófsfjördr et y reſte jusqu'à l'automne. Alors, il va encore une fois chez Thorkell, son frère, et frappe aux portes. Thorkell ne veut pas sortir[2]. Gísli prend un bâton, y grave des runes et le jette à l'intérieur[3]. Thorkell le voit, le ramasse, le regarde, se lève ensuite, sort, salue Gísli et lui demande les nouvelles. Il dit qu'il ne voit rien à dire, « et je suis venu te trouver pour la dernière fois, parent, pour que tu m'accordes une généreuse assiſtance ; en récompense, je ne te demanderai jamais plus rien ». Thorkell répond encore de la même façon qu'avant, lui offre des chevaux ou un bateau, mais se dérobe à toute assistance direɛte. Gísli accepte le bateau et demande à Thorkell de le lancer avec lui. C'eſt ce qu'il fait, et il lui donne six mesures[4] de nourriture et un cent de vadmel. Quand Gísli eſt monté dans le bateau, Thorkell se tient sur la

côte. Alors, Gísli dit : « Eh bien ! tu t'estimes en sécurité à présent ; tu te crois l'ami de beaucoup de chefs et ne crains point pour toi, mais je suis proscrit et beaucoup d'hommes sont mes ennemis. Et pourtant je peux te dire que tu seras tué avant moi. Nous allons maintenant nous séparer en bien plus mauvais termes qu'il n'eût fallu et nous ne nous reverrons jamais plus. Mais il faut que tu saches que jamais je n'aurais agi envers toi comme tu l'as fait envers moi. — Je ne me soucie pas de tes prophéties », dit Thorkell, et ils se quittèrent ainsi. Gísli s'en va jusqu'à Hergilsey[1] dans le Breidafjördr. Alors, Gísli enlève du bateau les planches et les bancs de rameurs, les rames et tout ce qui était transportable à bord, retourne le bateau et le laisse dériver vers la côte jusqu'au cap[2]. Et les gens qui voient le bateau pensent que Gísli a dû se noyer, puisque le bateau est brisé et échoué sur la côte, et qu'il a dû le prendre à Thorkell, son frère. Gísli va à l'intérieur de Hergilsey jusqu'aux maisons. Habite là un homme qui s'appelle Ingjaldr ; sa femme s'appelle Thorgerdr ; Ingjaldr était cousin germain de Gísli et il était arrivé ici en Islande avec lui[3]. Et quand il voit Gísli, il lui offre hospitalité et aide telles qu'il peut les lui accorder. Gísli accepte et reste tranquille en cet endroit quelque temps.

CHAPITRE XXV

Chez Ingjaldr, il y avait un esclave et une serve ; l'esclave s'appelait Svartr, et la serve, Bóthildr. Le fils d'Ingjaldr s'appelait Helgi. Il était simple d'esprit autant qu'on peut l'être, et idiot. On l'avait équipé de la sorte : une pierre percée d'un trou lui pendait au cou, et il paissait l'herbe au dehors, comme un animal. On le surnommait l'Idiot d'Ingjaldr. Il était de très grande taille, presque comme un troll[4]. Gísli passe là cet hiver. Il fabrique un bateau à Ingjaldr, et beaucoup d'autres choses. Mais tout ce qu'il confectionnait était aisément reconnaissable, parce qu'il était plus habile que la plupart des autres hommes. Les gens se demandèrent comment il se faisait que tant de choses qui appartenaient à Ingjaldr étaient si bien faites, alors qu'il n'était pas adroit. L'été, Gísli est toujours dans le Geirthjófsjördr ; cela dure ainsi trois hivers

depuis le moment où il a rêvé, et c'est surtout grâce à l'aide que lui accorde Ingjaldr. Les gens se mettent alors à avoir des soupçons sur toutes ces choses et pensent que Gísli doit être en vie, qu'il a dû habiter chez Ingjaldr et qu'il ne s'est pas noyé comme on l'a dit. Les gens en discutent. Ingjaldr possède maintenant trois bateaux et tous bien faits. Le bruit en vient aux oreilles d'Eyjólfr le Gris, Helgi [l'Espion] doit se mettre en route encore une fois, et il arrive à Hergilsey. Quand des gens arrivent dans l'île, Gísli est toujours dans un souterrain. Mais Ingjaldr était un bon hôte, et il offre à Helgi de le loger. Celui-ci passe la nuit là. Ingjaldr était un rude travailleur. Quand on pouvait naviguer, il était tous les jours en mer. Et le lendemain matin, quand il est prêt à prendre les rames, il demande si Helgi n'a pas envie d'aller faire un tour, et pourquoi il reste couché. Il dit qu'il ne se sent pas bien, qu'il étouffe; et il se frotte la tête. Ingjaldr le prie de rester couché tranquille, s'en va en mer, et Helgi se met à gémir fort. Alors on raconte que Thorgerdr va dans le souterrain pour donner à manger à Gísli. Il n'y a qu'une cloison entre la salle et la pièce où Helgi est couché. Thorgerdr sort de la salle. Helgi grimpe sur la cloison et voit qu'on a préparé là à manger pour un homme. Juste à ce moment, Thorgerdr rentre, Helgi se retourne brutalement et tombe en bas de la cloison. Thorgerdr demande pourquoi il se laisse aller à grimper de la sorte et ne reste pas tranquille. Il dit qu'il a de si violentes douleurs à la tête qu'il ne peut pas rester tranquille, « et je voudrais, dit-il, que tu me remettes au lit ». C'est ce qu'elle fait. Puis elle sort avec la nourriture. Et Helgi se lève aussitôt, la suit, voit alors ce qui se passe, revient, se recouche après cela et reste là toute la journée. Le soir, Ingjaldr revient à la maison, va au lit de Helgi et demande s'il est un peu soulagé. Il dit que ça va mieux et demande qu'on l'emmène hors de l'île le lendemain matin. On le transporte au sud jusqu'à Flatey, et il va ensuite à Thórsnes. Alors il dit qu'il s'est aperçu que Gísli est chez Ingjarldr. Börkr se prépare alors à partir. Ils sont quinze en tout, montent en bateau et cinglent vers le nord à travers le Breidafjördr. Ce jour-là, Ingjaldr est allé à la pêche, et Gísli avec lui. L'esclave et la serve sont dans un second bateau, et ils ont mouillé à proximité des îles qui s'appellent Skutileyjar[1].

CHAPITRE XXVI

Ingjaldr voit alors qu'un bateau cingle du sud et dit : « Il y a un bateau qui fait voile là-bas et je crois que c'est Börkr le Gros. — Quel parti faut-il prendre? dit Gísli. Je veux savoir si tu es aussi intelligent que tu es brave. — Je prendrai parti sur-le-champ, dit Ingjaldr, quoique je ne sois nullement homme avisé : ramons de toutes nos forces jusqu'à l'île, grimpons sur le Vadsteinaberg[1] et défendons-nous tant que nous sommes vivants. — Il en va donc bien comme je m'y attendais, dit Gísli, que tu as pris la décision dont tu puisses tirer le plus de vaillance. Mais si tu dois laisser la vie à cause de moi, ce serait te faire, pour l'aide que tu m'as montrée, pire récompense que celle que je voulais. Aussi cela ne sera-t-il pas, et il faut prendre un autre parti. Tu vas ramer vers l'île avec l'esclave, et grimper sur le rocher, et te préparer à te défendre, mais eux autres, qui font voile du sud devant le cap doivent prendre un autre pour moi. Et je vais changer de vêtements avec l'esclave comme une fois déjà, et j'irai en bateau avec Bóthildr. » Ingjaldr fit comme Gísli le conseillait. Il se trouva seulement qu'il était dans une grande colère. Et quand ils se séparent, Bóthildr dit : « Que ferons-nous à présent?. » Gísli déclama une vísa :

23. *Servante, je cherche maintenant*
Quel parti prendre,
Car je vais devoir
Me séparer d'Ingjaldr.
Ensuite, il m'adviendra, comme avant,
Ce que le sort me laissera prendre,
Ô pauvre et brave femme,
Je n'ai nulle appréhension.

Ils rament vers le sud à la rencontre de Börkr et de ses hommes et font comme s'il n'y avait aucun danger. Alors Gísli prescrit à la servante comment il faudra agir : « Tu diras, dit-il, que l'idiot est ici à bord, et je m'assiérai à la proue, ferai le singe, m'envelopperai dans les filets, passerai de temps en temps par-dessus bord et me conduirai le plus bêtement possible. Et s'ils viennent sur notre avant, je ramerai tant que je pourrai et essaierai de les éloigner

de nous au plus vite. » Elle rame donc à leur rencontre, quoique pas tout près de Börkr, et fait comme si elle tirait le filet. Börkr la hèle et demande si Gísli est dans l'île. « Je ne sais pas, dit-elle, mais ce que je sais, c'est qu'il y a là un homme qui surpasse de beaucoup les autres à la fois par la taille et par l'habileté. — Oui, dit Börkr, et est-ce que le bóndi Ingjaldr est chez lui ? — Il y a un bon moment, il ramait vers les îles avec son esclave, d'après ce que je crois. — Cela n'est guère possible, dit Börkr, et il faut que Gísli ait été là ; ramons après eux au[1] plus vite. [Les compagnons de Börkr] répondent : « Ça nous amuse de voir l'idiot » [et ils le regardent] « et de regarder comme il peut agir stupidement ». Ils disent que c'est bien triste pour la servante de devoir accompagner ce fou. « C'est bien ce que je pense, dit-elle, mais d'autre part je vois que cela vous semble risible, et ça m'est bien égal. — Ce n'est pas la peine d'aller voir cet imbécile, dit Börkr ; rebroussons chemin. » Ils se quittent donc, rament jusqu'à l'île, descendent à terre, voient des hommes sur le Vadsteinaberg, se dirigent vers ce rocher et croient avoir réussi. En haut du rocher, il y a Ingjaldr et l'esclave. Börkr reconnaît Ingjaldr et dit : « Il vaudrait mieux à présent me remettre Gísli ou bien dire où il est. Tu es un grand coquin d'avoir caché le meurtrier de mon frère alors que tu es mon tenancier. Tu mériterais bien du mal de ma part et le mieux serait que tu sois tué. » Ingjaldr répond : « J'ai de mauvais habits, et je ne m'affligerai pas si je ne les use pas[2] ; et je mourrai plutôt que de ne pas faire à Gísli tout le bien que je peux et de ne pas le préserver des ennuis. » Et l'on a dit que c'était Ingjaldr qui avait le mieux aidé Gísli et fait le plus pour cela. L'on dit aussi que, lorsque Thorgrímr le Nez fit son sejdr, il avait proclamé que Gísli ne serait pas hors de danger, même s'il y avait des gens pour le protéger ici, dans le pays ; mais il ne lui était pas venu à l'esprit d'étendre la malédiction aux îles, et pour cette raison cela dura pas mal de temps, bien que le sort ne permît pas que cela se prolongeât indéfiniment.

CHAPITRE XXVII

Börkr considère qu'il n'est pas judicieux d'attaquer Ingjaldr, son tenancier; ils se dirigent donc jusqu'à la ferme, y cherchent Gísli et ne l'y trouvent pas, comme il fallait s'y attendre. Alors, ils vont par toute l'île et arrivent à un endroit, où l'idiot était allongé, mangeant l'herbe dans un petit vallon, avec sa pierre attachée au cou. Alors Börkr prend la parole : « Voilà deux fois maintenant qu'on parle beaucoup de l'idiot d'Ingjaldr, et d'ailleurs cela va plus loin que je ne le pensais. Ce n'est pas la peine de continuer à chercher et nous avons fait preuve d'une telle légèreté que cela passe les bornes. Je ne sais pas quand nous parviendrons à obtenir gain de cause; Gísli a dû se trouver dans le bateau tout près de nous, à imiter l'idiot, car il est habile en toutes choses et il a de grands talents d'imitateur. Ce serait une honte pour tant d'hommes s'il devait nous échapper maintenant qu'il faut sans délai nous mettre à sa poursuite et ne pas le laisser s'enfuir. » Alors ils courent au bateau, rament à leur poursuite et tirent ferme sur les rames. Ils découvrent qu'ils sont arrivés loin dans un petit détroit[1]. De part et d'autre, on souque ferme. Mais le bateau va d'autant plus vite qu'il y a plus d'hommes dedans, et ils parviennent si près pour finir que Börkr n'est qu'à une portée de flèche quand Gísli et la serve arrivent à terre. Alors Gísli prend la parole et dit à la serve : « Il faut que nous nous quittions maintenant, et voici une bague que tu donneras à Ingjaldr, et une autre pour sa femme. Dis-leur qu'ils te donnent ta liberté[2] et porte-leur cela en guise de preuve. Je voudrais également que Svartr soit affranchi. Tu peux dire que tu m'as sauvé la vie et je veux que tu en sois récompensée. » Ils se quittent donc. Gísli court à terre, il bondit dans un ravin. Cela se passe à Hjardarnes[3]. La serve s'éloigne à la rame, épuisée et dégouttante de sueur au point qu'elle en fume. Börkr et les siens rament jusqu'à terre, et c'est Saka-Steinn qui est le plus prompt à sortir du bateau. Il court chercher Gísli. Quand il arrive dans le ravin, Gísli se dresse, l'épée brandie, le frappe immédiatement à la tête de telle sorte que l'épée s'enfonce jusqu'aux épaules, et il

tombe mort sur le sol. Börkr et ses hommes montent dans l'île, mais Gísli se jette à l'eau et veut aller à terre à la nage. Börkr lui jette une lance; le coup l'atteint au mollet, le lui tranche et c'est là une grande blessure. Il arrache la lance, mais laisse échapper son épée, parce qu'il est si épuisé qu'il ne peut la tenir. La nuit tombe et il fait sombre. Quand il est parvenu à terre, il court dans les bois, car des arbres ont poussé là en divers endroits. Alors, Börkr et ses hommes rament jusqu'à terre, cherchent Gísli et l'encerclent dans le bois. Et il est si épuisé et raidi de froid qu'il peut à peine marcher, et il voit qu'il y a des hommes de toutes parts autour de lui. Il cherche quel parti prendre, descend jusqu'à la mer et, en prenant par la partie du rivage découverte par la mer à marée basse, il parvient à Haugr, en pleine obscurité, et va trouver un bóndi qui s'appelle Refr[1], le plus rusé des hommes. Celui-ci le salue et lui demande les nouvelles. Il dit tout, et comment les choses se sont passées entre lui et Börkr. Refr avait une femme, qui s'appelait Álfdís, avenante de visage, mais avec un tempérament de mégère et mauvaise femme autant qu'on peut l'être. Elle était bien assortie à Refr. Quand il a dit les nouvelles à Refr, Gísli le presse de lui porter secours « et ils seront ici bientôt, dit Gísli, car ils me serrent de près, et il n'y a guère de secours. — Il faut faire quelque chose, dit Refr. Je te propose de décider tout seul comment faire pour te protéger, et ne t'en mêle pas. — Il faut accepter cela, dit Gísli, et je ne tiens plus sur mes deux jambes. — Entre, alors », dit Refr, et c'est ce qu'ils font. Alors Refr dit à Álfdís : « Maintenant, on va te changer de compagnon de lit » [il enlève toute la literie et dit que Gísli doit s'étendre dans la paille; puis il remet la literie sur lui, et couche Álfdís au-dessus de lui] « et reste ici, dit Refr, quoi qu'il arrive ». Il demande aussi à Álfdís de se mettre dans l'humeur la plus exécrable et la plus folle, « et n'hésite pas, dit Refr, à dire tout le mal qui te vient à l'esprit, tant en jurons qu'en grossièretés. Je vais aller leur parler et leur dirai ce que bon me semblera. » Et la deuxième fois qu'il sort, il voit venir des hommes : ce sont les compagnons de Börkr, ils sont huit en tout. Börkr est resté à Forsá. Ces hommes doivent aller chercher Gísli et s'en emparer s'il est arrivé là. Refr est au-dehors et demande les nouvelles. « Les seules que nous puissions dire, tu as dû les

apprendre. Sais-tu quelque chose des allées et venues de Gísli? disent-ils. Est-ce qu'il ne serait pas venu ici? — D'abord, dit Refr, il n'est pas venu ici, et d'ailleurs, s'il avait été tenté de le faire, il ne lui aurait pas fallu longtemps pour s'apercevoir que c'était une idée désastreuse. Ensuite, je ne sais pas si vous me croyez quand je vous dis que je ne serais pas moins disposé que n'importe lequel d'entre vous à tuer Gísli; et j'ai dans l'idée que ce serait une bonne chose que d'avoir la protection d'un homme comme Börkr, et je voudrais être son ami. » Ils demandent : « As-tu quelque chose contre le fait que nous te fouillions, toi et ta maison? — Oui, dit Refr, volontiers; car je sais que vous chercherez en d'autres endroits avec meilleure conscience, si vous vous assurez d'abord qu'il n'est pas ici. Entrez et cherchez de votre mieux. » Ils entrent. Quand Álfdís entend le bruit qu'ils font, elle demande qui sont les bandits qui sont là ou quels sont les idiots qui viennent déranger les gens pendant la nuit. Refr la prie de se modérer. Et pourtant, elle ne leur épargna pas les pires grossièretés en sorte qu'ils pouvaient à peine agir. Ils fouillèrent néanmoins, mais toutefois moins qu'ils n'auraient dû s'ils n'avaient pas subi le langage ordurier de la maîtresse de maison. Ils s'en vont ensuite sans avoir rien trouvé, saluent le bóndi qui leur souhaite bon voyage. Ils reviennent trouver Börkr, très mécontents de leur expédition. Ils considèrent avoir reçu grand déshonneur et perte d'hommes, et n'avoir réussi en rien. Cela se répand dans le district, et les gens pensent, en voyant les mésaventures qu'ils subissent à cause de Gísli, que la pierre est trop lourde à soulever[1]. Börkr s'en va chez lui et dit à Eyjólfr où en sont les choses. Gísli passe un demi-mois chez Refr, puis s'en va; lui et Refr se séparent bons amis et Gísli lui donne un couteau et une ceinture. C'étaient là de beaux cadeaux, et il n'avait rien d'autre sur lui. Après cela, Gísli s'en va dans le Geirthjófsfjördr chez sa femme. Son renom s'est fort accru en l'occurrence. Et l'on a dit en vérité que nul n'était plus fort physiquement ou plus héroïque que Gísli. Pourtant, la bonne fortune n'était pas avec lui[2].

CHAPITRE XXVIII

Maintenant il faut dire qu'au printemps, Börkr s'en va au thing du Thorskafjördr avec quantité d'hommes afin d'y rencontrer ses amis. Gestr s'en vient de l'ouest, du Bardaströnd ainsi que Thorkell Súrsson, et chacun des deux y va dans son propre bateau. Quand Gestr est tout prêt à partir, deux garçons mal habillés avec des bâtons à la main arrivent auprès de lui. Les gens sont sûrs que Gestr parla en secret aux garçons, qu'ils lui demandèrent de les transporter et qu'il le leur accorda. Les voilà partis avec lui jusqu'au thing[1]. Une fois arrivés, ils descendent à terre, vont par les chemins jusqu'au thing du Thorskafjördr. Il y avait un homme qui se nommait Hallbjörn; c'était un vagabond. Il allait par les districts, toujours avec une dizaine ou une douzaine d'hommes, et il avait installé un baraquement au thing. Les garçons vont jusqu'à ce baraquement, lui demandent de les y loger, et se disent vagabonds. Il déclare qu'il loge dans son baraquement quiconque veut recevoir l'hospitalité. « Je suis venu ici bien des années, dit-il, et je connais tous les chefs et possesseurs de godord. » Les garçons disent qu'ils ont confiance en sa protection, et qu'ils veulent qu'il les instruise, « nous voudrions bien voir les puissants personnages sur le compte desquels courent tant d'histoires ». Hallbjörn dit qu'ils vont descendre sur le rivage, qu'il reconnaîtra sur-le-champ chacun des bateaux qui arrivera, et qu'il le leur dira. Ils le remercient de sa bonté. Ils descendent donc au rivage puis jusqu'à la mer et voient les bateaux faire voile vers la côte. Alors, l'aîné des garçons prend la parole : « À qui appartient ce bateau qui va aborder ici maintenant ? » Hallbjörn dit que c'est à Börkr le Gros. « Et qui cingle juste après ? — Gestr le Voyant », dit-il. « Et qui fait voile juste après et mouille à la pointe du fjord ? — C'est Thorkell Súrsson », dit-il. Alors ils voient que Thorkell descend à terre et s'assoit quelque part, pendant que les gens déchargent leurs cargaisons et les portent là où la mer ne peut les atteindre. Börkr plante leur baraquement. Thorkell avait un bonnet à la russe sur la tête, un manteau gris, attaché sur l'épaule par une

boucle d'or, et une épée à la main. Puis Hallbjörn et les garçons s'en vont jusqu'à l'endroit où est assis Thorkell. Alors, l'un des garçons, l'aîné, prend la parole et dit: « Qui donc est cet homme glorieux qui est assis ici? Jamais je n'ai vu plus bel homme ni plus magnifique. » Il répond: « Grand merci pour tes paroles, je m'appelle Thorkell. » Le garçon dit: « L'épée que tu as à la main doit être un grand trésor. Veux-tu me permettre de la regarder? » Thorkell répond: « Tu dis d'étranges choses sur cette épée, mais je te le permettrai quand même », et il la lui tend. Le garçon s'en saisit, se recule un peu, défait les attaches du fourreau et brandit l'épée. Quand Thorkell voit cela, il dit: « Je ne t'ai pas permis de brandir cette épée. — Cela, je ne t'en ai pas demandé la permission », dit le garçon, et il dresse l'épée, l'abat sur le cou de Thorkell et lui tranche la tête. Aussitôt après, Hallbjörn se lève d'un bond, mais le garçon jette l'épée ensanglantée, ramasse son bâton et s'enfuit avec Hallbjörn; les vagabonds sont fous de terreur. Ils remontent près des baraquements que Börkr est en train d'installer. Des hommes se dirigent vers Thorkell, sans savoir ce qui a eu lieu. Börkr demande ce que signifie ce vacarme, ce tumulte qui se fait autour de Thorkell. Or quand Börkr demande cela, les vagabonds — ils sont quinze — passent près des baraquements en courant, et le plus jeune des garçons qui s'appelait Helgi — et celui qui avait commis le meurtre s'appelait Bergr — répond: « Je ne sais pas de quoi ils discutent, mais je crois qu'ils se demandent si Vésteinn n'a pas laissé après lui une fille ou s'il n'avait pas de fils. » Hallbjörn court aux baraquements et les garçons jusqu'à la forêt qui se trouve près du thing, et on ne les trouva pas.

CHAPITRE XXIX

Des hommes se précipitent alors jusqu'au baraquement de Hallbjörn et demandent ce que cela signifie. Et les vagabonds disent que deux jeunes garçons se sont mêlés à leur groupe, que cela s'est passé à leur insu et qu'ils ne savent rien d'eux. Ils décrivent cependant leur apparence

et leurs propos tels qu'ils ont été. Börkr pense alors savoir, d'après les paroles que Helgi a dites, que ce sont des fils de Vésteinn. Après cela, il va voir Gestr et discute avec lui sur la façon dont ils doivent agir. Börkr dit : « De tous les hommes, c'est moi qui suis le plus tenu d'entreprendre les poursuites pour le meurtre de Thorkell, mon beau-frère. Il ne nous paraît pas invraisemblable que ce soient les fils de Vésteinn qui aient commis cet acte, car nous ne voyons personne en dehors d'eux qui ait des griefs contre Thorkell. Il pourrait bien se faire qu'ils se soient enfuis à présent. Quel conseil donnes-tu sur la façon dont il faut entreprendre le procès ? » Gestr répond : « Si c'était moi qui avais commis le crime, l'avis que je prendrais pour rendre le procès nul et non avenu serait d'user d'un subterfuge qui consisterait à m'attribuer un autre nom que le mien[1] » et Gestr déconseille fort d'entreprendre le procès. Les gens tiennent pour certain que Gestr avait été de mèche avec les garçons, parce qu'il leur était étroitement apparenté. Ils se désistent donc et le procès tourne court. Thorkell est inhumé selon l'ancienne coutume, les hommes quittent le thing et il ne se passe rien de plus à ce thing. Börkr est fort mécontent de son expédition, chose dont il avait pourtant l'habitude, et retire de cette affaire grands outrages et déshonneur. Les garçons vont, jusqu'à ce qu'ils arrivent dans le Geirthjófsfjördr : ils ont couché dix jours à la belle étoile. Ils arrivent chez Audr : Gísli s'y trouve. Ils arrivent de nuit et frappent aux portes. Audr va jusqu'au portail, les salue et leur demande les nouvelles. Gísli est couché dans son lit. Il y avait là un abri souterrain, et elle élevait la voix s'il fallait qu'il se tînt sur ses gardes. Ils lui disent le crime de Thorkell et comment il s'est produit, lui disent également combien de temps ils sont restés sans manger. « Je vais vous envoyer, dit Audr, par-delà la crête, à Mosdalr chez les fils de Bjartmarr. Je vais vous donner quelques provisions et des signes de reconnaissance, afin qu'ils vous offrent un abri, et si je fais cela, c'est que je ne veux pas demander à Gísli qu'il vous protège. » Alors les garçons s'en vont dans la forêt pour qu'on ne puisse pas les trouver, dévorent la nourriture parce qu'ils ont été longtemps sans manger, s'étendent ensuite pour dormir après s'être restaurés, car ils sont pleins de sommeil.

CHAPITRE XXX

Maintenant, il faut parler d'Audr. Elle rentre, va jusqu'à Gísli et dit : « À présent, je vais attacher grande importance à la façon dont tu vas t'y prendre pour me faire honneur plus que je ne le mérite[1]. » Il répond aussitôt et dit : « Je sais que tu vas me dire le meurtre de Thorkell, mon frère. — Tu as deviné juste, dit Audr, les garçons sont venus ici. Ils voulaient que tu les protèges car ils pensent n'avoir aucun autre recours que celui-là. » Il répond : « Je ne pourrais supporter de voir les assassins de mon frère et de rester en bons termes avec eux. » Il se lève d'un bond, veut brandir l'épée et déclame une vísa :

24. *Qui sait combien de fois*
Gísli devra encore brandir l'épée
Avant que l'on ne dise que je n'étais pas de connivence
Quand il fut mis fin aux jours de Thorkell.
On se dira sûrement que j'étais
De mèche avec les vagabonds.
Jusqu'au jour de ma mort,
Il faudra que j'accomplisse des prouesses.

Alors Audr dit qu'ils étaient partis, « et j'ai eu l'esprit de les empêcher de venir ici ». Gísli dit aussi que c'était sûrement la meilleure chose qu'ils ne se rencontrent pas. Il s'apaise bientôt, et il n'y a pas d'événements importants à présent. On dit qu'il ne reste plus maintenant que deux hivers sur ce que la femme de rêve lui a dit qu'il avait encore à vivre. Et quand l'automne arrive, Gísli reste dans le Geirthjófsfjördr. Tous ses rêves reviennent. Il dort mal. C'est toujours la mauvaise femme de rêve qui vient à lui, quoique, de temps en temps, ce soit la bonne. Une certaine nuit, il se fait encore que Gísli rêve que la femme de rêve, la bonne, vient à lui. Il lui semble qu'elle monte un cheval gris, qu'elle lui offre de venir avec elle chez elle, et qu'il accepte[2]. Ils arrivent maintenant à une maison, très grande, elle le conduit à l'intérieur. Il lui semble que tout y est confortable et joliment paré. Elle le prie de rester là et ils s'y plaisent, « c'est ici que tu viendras lorsque tu mourras, dit-elle, ici tu jouiras de richesses et de prospérité ». Et il se réveille et déclame quelques vísur d'après ce qu'il a rêvé :

25. *La femme me pria de monter avec elle*
Son cheval gris
Et d'aller chez elle,
Et je fus heureux.
Je me souviens de ses paroles
Elle me promit
De prendre soin de moi
Pour que tout aille bien pour moi.

Et il déclame encore :

26. *Je n'oublie pas*
Que la belle femme m'invita
À dormir dans un lit de plumes.
La femme avisée m'a conduit
Jusqu'à sa couche
Sans aspérités.
Le scalde reçut la couche moelleuse.
Je m'y trouvai bien.

27. *La femme m'a dit :*
C'est ici, homme, que tu viendras
Quand tu mourras,
Et tu seras avec moi.
Alors, ô héros, tu jouiras
De moi et de ces richesses
Alors tout cet or
Nous appartiendra[1].

CHAPITRE XXXI

Là-dessus, on dit qu'une fois encore, Helgi fut envoyé espionner dans le Geirthjófsfjördr et que les gens estimaient que Gísli devait y être. Alla avec lui un homme qui s'appelait Hávardr. Il était revenu en Islande l'été précédent et était parent de Gestr Oddleifsson. On les envoya dans les forêts pour couper du bois de charpente, mais ce n'était que le prétexte de leur voyage : en fait, ils devaient chercher Gísli et voir s'ils trouveraient sa cachette. Et un soir, ils virent du feu dans les falaises, au sud de la rivière. C'était à la tombée de la nuit et il faisait noir comme dans un four. Alors, Hávardr demande à Helgi quel parti prendre « et tu dois, dit-il, avoir

l'habitude de tout cela plus que moi. — Il n'y a qu'une chose à faire, dit Helgi, c'est de monter la garde, ici, sur ce monticule où nous sommes et l'on découvrira la cachette quand il fera jour. Il n'y a qu'à regarder les falaises d'ici, car elles sont toutes proches. » C'est le parti qu'ils prennent. Et quand ils ont monté la garde [un moment], Hávardr dit qu'il a sommeil, tellement qu'il déclare qu'il n'est capable de rien d'autre que de dormir. C'est ce qu'il fait. Mais Helgi veille et entasse des pierres pour finir la redoute dans laquelle ils montent la garde. Quand il a terminé, Hávardr s'éveille et prie Helgi de dormir, disant que c'est lui qui va monter la garde. Et Helgi sommeille un moment. Pendant qu'il dort, Hávardr se met à l'œuvre, démolit la redoute et disperse toutes les pierres dans l'obscurité. Quand c'est fait, il saisit une grosse pierre et la jette sur le monticule tout près de la tête de Helgi, de telle sorte que la terre en tremble. Alors, Helgi se lève d'un bond, tout terrifié et tremblant de peur, et demande ce que cela signifie. Hávardr dit : « Il y a un homme dans le bois, et il en est venu beaucoup cette nuit. — Ça doit être Gísli, dit Helgi, et il a eu vent de notre présence. Et tu comprendras sans mal, mon vieux, dit-il, que nous aurions tous deux été mis en pièces si une pierre de cette taille était tombée sur nous. Et il n'y a rien d'autre à faire que de s'enfuir au plus vite. » Voilà Helgi qui court aussi vite qu'il le peut, et Hávardr le suit et le prie de ne pas l'abandonner, mais Helgi n'y prête pas la moindre attention et va comme ses jambes le portent. Pour finir, ils arrivent tous les deux au bateau, y grimpent, font force de rames et vont tout d'une traite jusque chez eux, dans l'Otradalr; Helgi dit qu'il est certain de l'endroit où Gísli s'est caché[1]. Eyjólfr agit sans tarder, s'en va immédiatement avec onze hommes. Helgi et Hávardr font partie de l'expédition. Ils vont jusqu'à ce qu'ils arrivent dans le Geirthjófsfjördr, marchent par toute la forêt pour chercher la redoute et la cachette de Gísli et ne les trouvent nulle part. Alors Eyjólfr demande à Hávardr à quel endroit ils ont installé la redoute. Il répond : « Je ne saurais le dire, d'une part parce que j'avais tellement sommeil que je ne savais pas ce qui se passait autour de moi, et d'autre part parce que c'est Helgi qui a construit la redoute pendant que je dormais. Ça ne m'étonnerait pas que Gísli se soit aperçu de notre

présence, et qu'il ait démoli la redoute quand il a fait jour et que nous sommes partis. » Alors Eyjólfr dit : « Nous n'avons pas eu de chance dans cette affaire, et il vaut mieux que nous rebroussions chemin » et c'est ce qu'ils font. Eyjólfr déclare qu'auparavant, il veut aller voir Audr. Ils arrivent à la ferme, entrent et, encore une fois, Eyjólfr se met à converser avec Audr. Il prend la parole en ces termes : « Je voudrais faire un marché avec toi, Audr, dit-il. Je voudrais que tu me dises où est Gísli et je te donnerai trois cents d'argent, ceux-là mêmes que j'ai reçus pour avoir sa tête. Quand nous le tuerons, tu ne seras pas présente. S'ensuivra également que je te remarierai et te trouverai un parti bien meilleur que celui-ci. Tu peux encore considérer, dit-il, quel désavantage c'est pour toi que de rester dans ce fjord désolé, de subir tel sort à cause de la mauvaise chance de Gísli et de ne jamais voir tes parents et relations. » Elle répond : « Ça m'étonnerait beaucoup, dit-elle, que tu me trouves un parti qui me paraisse valoir l'actuel. Pourtant, c'est vrai, ce que l'on dit, que l'argent est la meilleure des choses après la mort. Fais-moi voir si cet argent est aussi abondant et aussi beau que tu me le dis. » Il pose l'argent sur ses genoux, elle plonge la main dedans, et il le compte et le lui montre. Gudrídr, sa fille adoptive, se met à pleurer.

CHAPITRE XXXII

Ensuite, Gudrídr sort et va trouver Gísli et lui dit : « Ma mère adoptive vient de devenir folle. Elle veut te trahir. » Gísli dit : « Ne t'afflige pas, car ce ne seront pas les tromperies d'Audr qui seront causes de ma mort », et il déclama une visa :

28. *On me dit que ma femme*
Avec grande scélératesse
Se prépare
À trahir son mari.
Mais je sais
Qu'elle se tient assise et pleure.
Je ne crois pas
Qu'il soit vrai qu'elle fasse cela.

Après cela, la jeune fille revient à la maison et ne dit pas où elle est allée. Eyjólfr vient alors de terminer de compter l'argent, et Audr dit : « En aucune façon, l'argent n'est ni moins abondant ni moins bon que ce que tu m'en as dit. Et tu admettras que j'aie le droit d'en faire ce que bon me semble. » Eyjólfr accueille ses paroles avec satisfaction, et la prie en effet d'en faire ce qu'elle veut. Audr prend donc l'argent et le verse dans une grande bourse, puis elle se lève et jette la bourse avec l'argent dedans sur le nez d'Eyjólfr, si bien que le sang jaillit, et elle dit : « Reçois donc cela pour ta crédulité, et tout le mal avec. Il n'y avait aucun espoir que je te livre mon mari, à toi, mauvais homme. Reçois cela, et reçois avec honte et couardise à la fois. Tant que tu vivras, misérable, tu te rappelleras qu'une femme t'a châtié. Et tu n'obtiendras pas davantage ce que tu voulais. » Alors Eyjólfr dit : « Saisissez ce chien et tuez-le, même si c'est une femelle. » Alors, Hávardr prend la parole : « Notre expédition serait pire que tout si nous commettions cette infamie. Qu'on se lève et ne le laisse pas approcher d'elle. » Eyjólfr dit : « Le vieux proverbe est vrai, qui dit que la mauvaise chance est élevée à la maison[1]. » Hávardr était un homme populaire, et beaucoup étaient prêts à lui porter secours et à empêcher d'autre part Eyjólfr de commettre cette infamie, et il dut bien s'incliner et s'en aller dans cet état. Mais avant que Hávardr ne sorte, Audr dit : « En vérité, il ne faut pas que je conserve les dettes que Gísli a envers toi, et voici une bague d'or que je voudrais te donner. — Ce n'est pas moi qui l'aurais réclamée, pourtant », dit Hávardr. « Je voudrais te la donner quand même », dit Audr. Elle lui donna tout de même l'anneau d'or pour son aide. Hávardr se procura un cheval et s'en alla au sud, à Strönd, chez Gestr Oddleifsson, et ne voulut plus être chez Eyjólfr. Celui-ci s'en alla chez lui dans l'Ostradalr, très fâché de son voyage, et du reste les gens considérèrent cette expédition avec le plus grand mépris.

CHAPITRE XXXIII

L'été se passe ainsi. Gísli est dans son souterrain, se tient sur ses gardes, et n'a pas l'intention de s'en aller. Il

se dit que maintenant, toutes ses cachettes sont éventées. Les hivers qu'il lui reste à vivre, d'après ses rêves, sont également écoulés. Pendant l'été, il se fait, une nuit, que Gísli dort mal. Quand il s'éveille, Audr demande ce qu'il a rêvé. Il dit que la mauvaise femme de rêve est venue à lui et qu'elle a parlé ainsi : « À présent, je vais changer tout ce que t'a dit ta femme de rêve, la bonne, et je vais m'arranger pour qu'il n'arrive rien de ce qu'elle t'a dit. » Alors, Gísli déclame une vísa :

29. *Il ne vous sera pas échu*
De vivre ensemble
Et tant déplorerez
Votre amour passionné, m'a dit la femme.
C'est sentence du dieu
Que tu abandonnes
Votre foyer à tous deux
Pour aller en un autre monde.

« J'ai rêvé encore, dit Gísli, que je voyais une femme venir à moi. Elle attachait sur ma tête un bonnet dégouttant de sang, après m'avoir lavé la tête dans le sang, et elle m'en aspergeait tout entier, si bien que j'étais tout plein de sang. » Gísli déclame une vísa :

30. *Je voyais une femme*
Me lavant les cheveux
Dans le sang rouge
De mes blessures.
Je voyais les mains
De cette femme
Rouge sombre
Du sang de l'homme.

Et il déclame encore :

31. *Je voyais une femme*
Aux mains dégouttantes de sang
Placer la coiffe ensanglantée
Sur ma tignasse
Aux cheveux ébouriffés.
Ainsi m'éveilla
La femme de rêve.

Alors, les rêves de Gísli acquirent une telle importance qu'il prit peur de l'obscurité; il n'osait plus rester seul, et quand il fermait les yeux, la même femme lui apparaissait[1]. Une nuit, il eut le sommeil extrêmement agité. Audr demanda quelle en était la cause. « J'ai rêvé, dit Gísli, que

des hommes nous attaquaient. Il y avait Eyjólfr parmi eux, et beaucoup d'autres, et nous nous rencontrions et je savais qu'il y aurait combat entre nous. Il y en avait un qui allait en tête, en braillant, et je le coupais en deux par le milieu, et il me semblait qu'il avait une tête de loup. Alors, ils m'attaquèrent nombreux; j'avais un bouclier à la main et je me défendis longtemps. » Gísli déclama alors une vísa :

32. *J'ai vu mes ennemis*
Porter les armes contre moi,
Mais je ne me trouvai
Pas tout de suite en danger de mort,
J'étais seul contre tous
J'abattais les hommes
Et tes beaux bras
Étaient rouges de mon sang vermeil.

Et il déclama encore :

33. *Devant mon bouclier*
Mes ennemis ne furent pas épargnés
Par l'épée rugissante;
Mon bouclier me protégea
Des morsures de l'épée
— Mon courage était indomptable —
Jusqu'au moment où les meurtriers
M'écrasèrent par le nombre.
On entendait hurler les épées.

Et il déclama encore :

34. *Seul, je vainquais*
Avant que mes ennemis
Ne m'infligent des blessures.
J'ai rassasié le corbeau de charogne,
Sans difficulté, mon épée
Faisait voler les membres en morceaux.
Un homme tombait :
S'en augmentait ma gloire.

À présent l'automne s'écoule, mais les rêves ne diminuent pas; au contraire, ils s'intensifient. Une nuit, Gísli dormit encore très mal. Audr demanda encore quelle en était la cause. Gísli déclama une vísa :

35. *J'ai vu le sang*
Ruisseler de mes deux flancs.
Ce sont de tels rêves
Qu'il faut que j'endure.

C'est ainsi, ô femme!
Que je rêve quand je dors.
Pour quelques-uns je suis fort coupable.
Je suis prêt à la bataille.

Et il déclama encore une vísa:

36. *Ô femme! J'ai vu un homme*
Me faire de son épée
Si grande blessure
Que du sang ruisselait tout le long de mon dos,
De mon dos pourtant inflexible,
Et mes ennemis me navraient tant
Qu'il y avait peu d'espoir que je survive.
Telle est ma pitié, ô femme!

Et encore, il déclama:

37. *J'ai vu mes ennemis*
Me trancher de l'épée
Les deux mains.
Grandes étaient mes blessures.
En outre il me sembla
Que ma tête était tranchée
Sous le fil de l'épée.
L'épée m'a mordu le crâne, ô femme!

Et il déclama encore une vísa:

38. *J'ai vu dans mon sommeil*
Une femme debout
Pleurant sur moi,
— ses yeux étaient noyés de larmes —
Et l'excellente femme
S'employait à panser mes blessures.
Qui, crois-tu,
Désignait ce rêve?

CHAPITRE XXXIV

Gísli passe cet été-là à la maison, et tout est tranquille. Puis vient la dernière nuit d'été. On dit que Gísli ne pouvait pas dormir non plus qu'Audr et Gudrídr. Le vent avait tourné et il faisait très beau. Il y avait d'abondantes chutes de givre. Gísli déclara qu'il voulait quitter la maison et aller dans sa cachette au sud, en bas des

falaises, pour voir s'il pourrait dormir. Ils y vont tous, et Audr et Gudrídr sont en tunique, et celles-ci laissent des traces dans la rosée. Gísli avait un morceau de bois. Il y grave des runes et les copeaux tombent sur le sol. Ils arrivent à la cachette. Il s'étend et veut voir s'il lui sera donné de dormir, et elles, veillent. Une torpeur le saisit, et il rêve que des oiseaux arrivent dans la pièce, par ruse[1]. Ils sont plus grands que des ptarmigans mâles[2] et se conduisent horriblement; ils se sont vautrés dans le sang. Alors, Audr demande ce qu'il a rêvé. « Eh bien! c'étaient encore de mauvais rêves. » Gísli déclama une vísa:

39. *Ô femme! il m'a semblé*
Que le silence s'était abattu sur moi
Quand nous nous séparâmes
— J'ai composé une vísa sur ce sujet —
Et j'ai entendu deux ptarmigans
Qui combattaient
Avec grande férocité[3].
Je vais être tué par les armes.

À ce moment-là, ils entendent un bruit de voix. C'est Eyjólfr qui est arrivé là avec quatorze hommes. Ils sont d'abord allés aux maisons et ils ont vu les traces dans la rosée qui leur ont indiqué le chemin. Quand Gísli et les siens aperçoivent les hommes, ils montent sur les falaises, là où il est le plus facile de se défendre; Audr et Gudrídr ont toutes les deux un gros gourdin à la main. Eyjólfr et ses hommes attaquent d'en bas. Celui-ci dit alors à Gísli: « Il convient à présent que tu ne t'échappes plus et que tu ne te laisses plus chasser comme un couard, car tu es surnommé le grand héros. Il y a eu de longs intervalles entre nos rencontres, mais nous voudrions que celle-ci soit la dernière. » Gísli répond: « Attaque bravement, car je ne m'enfuirai plus. Tu es également tenu de m'attaquer le premier, car je t'ai offensé plus que le reste de ceux qui font partie de cette expédition-ci. — Je ne te laisserai pas décider du soin d'organiser mes troupes, dit Eyjólfr. — Il fallait s'attendre aussi, dit Gísli, à ce qu'un poltron comme toi n'osât pas faire assaut d'armes contre moi. » Eyjólfr dit alors à Helgi l'Espion: « Quelle renommée tu acquerrais si tu étais le premier à escalader les falaises pour attaquer Gísli; on en parlerait fort longtemps. — Souvent j'ai éprouvé, dit Helgi, que tu préfères mettre les autres devant toi quand il y a quelque péril; et puisque tu

m'excites avec tant d'ardeur, j'attaquerai, mais toi, suis-moi vaillamment, et marche juste derrière moi si tu n'es pas tout à fait un lâche. » Helgi attaque donc, à l'endroit qui lui semble le plus propice. Il avait une grande hache à la main. Gísli était équipé de la sorte : il avait une grande hache à la main, était ceint de l'épée et avait le bouclier au côté. Il portait une coule grise qu'il avait sanglée d'une corde. Maintenant, Helgi prend le pas de course et grimpe sur la falaise pour attaquer Gísli. Celui-ci se tourne à sa rencontre, brandit l'épée, le frappe aux reins de telle sorte qu'il tranche l'homme en deux et que chaque moitié tombe en bas de la falaise. Eyjólfr parvient en haut à un autre endroit : c'est Audr qui s'avance contre lui, elle lui assène un coup de son gourdin sur la main de telle façon qu'il en est privé de force et qu'il tombe en bas à la renverse[1]. Alors, Gísli dit : « Il y a longtemps que je savais que j'étais bien marié, et pourtant je ne savais pas que j'étais aussi bien marié. Mais tu m'as rendu moins service que tu ne le voulais ou que tu ne le pensais, quoique l'attaque que tu as faite ait été bonne, car ils auraient tous les deux pris le même chemin[2]. »

CHAPITRE XXXV

Alors, deux hommes surviennent pour s'emparer d'Audr et de Gudrídr, et ils voient bien qu'ils ont fort à faire. Maintenant, ils attaquent Gísli à douze, et parviennent en haut de la falaise. Et il se défend à la fois en jetant des pierres et en faisant usage de ses armes, de telle sorte qu'il en acquiert grande renommée. Voilà un des compagnons d'Eyjólfr qui se rue à l'attaque et qui dit : « Abandonne-moi ces bonnes armes que tu portes, et ta femme Audr, tout ensemble. » Gísli répond : « Prends-les donc par la force, car elles ne sauraient te convenir, les armes qui m'ont appartenu, non plus que la femme. » Cet homme le frappe d'une lance. Mais Gísli frappe en échange et tranche le manche de la lance et le coup est si violent que la hache rebondit sur une pierre plate et que l'une des pointes se brise. Alors, il jette la hache, empoigne l'épée et combat avec elle, se protégeant de son bouclier.

Ils attaquent bravement à présent, mais il se défend bien et vaillamment. Ils attaquent ferme, tous ensemble. Gísli en tue encore deux; il y a quatre morts maintenant. Eyjólfr leur ordonne d'attaquer virilement, « c'est dur, dit-il, mais ça n'a aucune importance, car vous serez bien récompensés pour la peine ». Mais au moment où ils s'y attendent le moins, Gísli bat en retraite et grimpe sur un rocher à pic qui s'appelle Einhamarr et est séparé de la falaise. Là, Gísli se retourne et se défend. Cela s'est passé tout à fait sans qu'ils y prennent garde; leur affaire leur semble maintenant prendre une tournure difficile — quatre morts, et eux blessés et épuisés. Ils cessent d'attaquer un moment. Alors Eyjólfr encourage ferme ses hommes et leur promet de grandes distinctions s'ils atteignent Gísli. Eyjólfr avait emmené avec lui une troupe excellente, par la prouesse et la valeur.

CHAPITRE XXXVI

Il y avait un homme qui s'appelait Sveinn; c'est le premier qui attaque Gísli. Celui-ci le frappe, lui fend les épaules jusqu'en bas et le fait voler à bas du rocher. Alors ils ne savent plus comment ils arriveront à tuer cet homme. Alors, Gísli dit à Eyjólfr : « Je voudrais que ces trois cents d'argent que tu as reçus pour prix de ma tête, tu les achètes cher, et je voudrais aussi que tu donnes encore trois cents d'argent pour que nous ne nous soyons jamais rencontrés. Puisses-tu recevoir grande honte pour une telle perte d'hommes. » Alors ils prennent conseil mais ne veulent abandonner pour rien au monde. Ils l'attaquent maintenant de deux côtés et Eyjólfr envoie en tête deux hommes, l'un qui s'appelle Thórir, et l'autre, Thórdr, parent d'Eyjólfr. C'étaient de rudes batailleurs. L'attaque est alors violente et ardente; ils parviennent à lui faire quelques blessures à coups de lances, mais il se défend avec grand courage et vaillance. Ils ont maille à partir avec lui et reçoivent pierres et grands coups en sorte qu'il n'y en a aucun qui ne soit blessé de ceux qui l'attaquent, car les coups de Gísli ne manquent pas leur but. Eyjólfr et ses parents attaquent ferme; ils voient qu'il

y va de leur réputation et de leur honneur. Ils le frappent de leurs lances tellement que ses entrailles lui sortent du corps, mais il rassemble ses entrailles dans sa chemise et sangle celle-ci par en dessous avec la cordelière [de sa coule]. Alors Gísli dit qu'ils n'ont plus qu'à attendre un peu, « et vous aurez la conclusion que vous vouliez ». Alors il déclama cette vísa :

40. *La belle femme*
Qui réjouit mon cœur
Entendra parler de l'attaque audacieuse
Qu'a subie son vaillant ami.
Je suis tombé
Inébranlable devant l'épée.
Mon père m'a légué
Telle endurance.

Telle est la dernière vísa de Gísli. Et au moment même où il a terminé de déclamer sa vísa, il saute en bas du rocher, assène un grand coup de son épée sur la tête de Thórdr, parent d'Eyjólfr, et le pourfend jusqu'à la ceinture. Il s'abat sur lui et rend immédiatement l'esprit. Tous les compagnons d'Eyjólfr étaient fort blessés. Gísli y perd la vie avec tant de blessures, et de si grandes, que cela parut merveille. Ils ont dit que jamais il ne recula et qu'ils ne virent pas que ses derniers coups aient été moins forts que les premiers. Là se termina la vie de Gísli et c'est l'avis de tous qu'il fut le plus grand des héros bien qu'il n'ait pas été favorisé par la fortune en toute chose. À présent ils le tirent en bas des rochers, lui prennent son épée, l'ensevelissent[1] sous un tas de pierres et descendent jusqu'à la mer. Alors, au bord de la mer, mourut le sixième homme. Eyjólfr offrit à Audr de venir avec lui, mais elle ne voulut pas. Après cela, Eyjólfr et les siens s'en vont chez eux dans l'Ótradalr, et cette nuit même mourut le septième homme, et le huitième resta couché, blessé, pendant douze mois, et mourut. Ceux qui étaient blessés ne recouvrèrent jamais la santé, et en reçurent en outre déshonneur. Et tout le monde dit que jamais défense plus vaillante n'a été faite par un seul homme, autant qu'on le sache en vérité.

CHAPITRE XXXVII

Eyjólfr s'en va alors de chez lui avec onze hommes, au sud, pour aller voir Börkr le Gros, lui dit cette nouvelle et toutes les circonstances. Börkr s'en réjouit et prie Thórdís de faire bon accueil à Eyjólfr « et rappelle-toi le grand amour que tu vouais à Thorgrímr, mon frère, et conduis-toi bien envers Eyjólfr. — Je dois pleurer Gísli, mon frère, dit Thórdís, et est-ce que ce ne sera pas faire bon accueil au meurtrier de Gísli que de lui faire et de lui offrir du gruau[1] ? » Le soir, quand elle apporta la nourriture, elle laissa tomber le plateau avec les cuillers. Eyjólfr avait posé l'épée qui avait appartenu à Gísli entre la cloison et ses pieds. Thórdís reconnaît l'épée, et quand elle se penche pour ramasser les cuillers, elle saisit l'épée par la poignée, frappe Eyjólfr et veut l'en transpercer. Mais elle n'avait pas remarqué que la garde était tournée vers le haut, et celle-ci se prit dans le rebord de la table. Elle toucha donc plus bas qu'elle n'avait voulu. Le coup l'atteignit à la cuisse et ce fut une grande blessure. Börkr s'empare de Thórdís et lui arrache l'épée. Tous se lèvent d'un bond et rejettent tables et nourriture. Börkr offrit à Eyjólfr de juger seul[2] sur cela, et il imposa compensation complète disant qu'il aurait imposé plus encore si Börkr s'était conduit moins bien. Alors, Thórdís prit des témoins et se déclara séparée de Börkr et proclama que jamais plus elle ne retournerait dans son lit. Et c'est ce qu'elle fit[3]. Elle s'en alla habiter à Thórdísarstadir, vers la côte, à Eyrr[4]. Börkr resta à Helgafell jusqu'à ce que Snorri le Godi l'en chasse; il s'en alla alors demeurer à Glerárskógar. Quand à Eyjólfr, il retourna chez lui, fort mécontent de son voyage.

CHAPITRE XXXVIII

Les fils de Vésteinn allèrent chez Gestr, leur parent, et le pressèrent de les envoyer à l'étranger avec leurs biens,

et avec Gunnhildr, leur mère, et Audr, que Gísli avait épousée, et Gudrídr Ingjaldsdóttir et Geirmundr, son frère. Ils partirent tous de Hvitá : Gestr les envoya à l'étranger avec leurs biens. Ils furent peu de temps en mer et arrivèrent en Norvège. Bergr s'en va par les rues pour trouver un logement dans la ville marchande[1], et deux hommes l'accompagnent. Ils rencontrent deux hommes dont l'un, qui était jeune et de grande taille, était en habits écarlates. Celui-ci demande à Bergr comment il se nomme. Il dit toute la vérité sur son nom et sur ses origines, pensant que le renom de son père lui serait utile et non qu'il lui porterait préjudice. Mais celui qui était en habits écarlates brandit son épée et assena à Bergr un coup mortel. C'était Ari Súrsson, le frère de Gísli et de Thorkell. Les compagnons de Bergr allèrent au bateau et dirent cette nouvelle. Le capitaine du bateau les aida à s'échapper et Helgi prit un passage pour le Groenland. Il y parvint, y grandit et fut tenu pour un vaillant homme. On envoya des hommes pour le tuer, mais cela ne leur fut pas accordé par le sort. Helgi coula alors qu'il était à la pêche, et l'on considéra que c'était une grande perte. Audr et Gunnhildr allèrent jusqu'au Danemark, à Heidaboer, s'y convertirent au christianisme, allèrent en pèlerinage au sud et ne revinrent pas. Geirmundr resta en Norvège, se maria et prospéra. Sa sœur, Gudrídr, fut mariée. Elle avait la réputation d'une femme intelligente, et sa descendance est nombreuse. Ari Súrsson alla en Islande. Il arriva à Hvitá, vendit son bateau, acheta de la terre à Hamarr et y habita quelques hivers. Par la suite il habita à Mýrar. Sa descendance est illustre.

Nous terminons ici la saga de Gísli Súrsson[2].

SAGA DES FRÈRES JURÉS

(Fóstbroedra Saga)

CHAPITRE PREMIER

Du temps du saint roi Óláfr, il y avait beaucoup de chefs sous son autorité, non seulement en Norvège, mais dans tous les pays sur lesquels s'étendait son règne et tous ceux que le roi aimait le mieux étaient le plus estimés de Dieu.

En ce temps-là, il y avait un noble chef en Islande, dans l'Ísafjördr, qui s'appelait Vermundr. Il était fils de Thorgrímr, frère de Víga-Stýrr[1]. Vermundr avait sa demeure dans le Vatnsfjördr. Il était sage et populaire[2]. Il avait épousé la femme qui s'appelait Thorbjörg; on l'appelait Thorbjörg la Grosse, elle était fille d'Óláfr le Paon. C'était une femme avisée et magnanime. Lorsque Vermundr n'était pas chez lui, c'était toujours elle qui gouvernait le district et les gens, et chacun considérait que son affaire était en bonnes mains quand c'était elle qui commandait[3].

CHAPITRE II

Il y avait un homme qui s'appelait Hávarr. Il était fils de Kleppr. Il habitait la ferme qui s'appelle Jökulskelda. Hávarr était originaire du sud, d'Akranes, et en était parti pour cause de meurtres, car c'était un grand meurtrier, tyrannique et querelleur. Il avait épousé une femme qui

s'appelait Thórelfr. Elle était originaire du Breidafjördr. C'était la fille d'Álfr des Dalir, un excellent et noble homme[1]. Hávarr et Thórelfr avaient un fils qui s'appelait Thorgeirr. Ce fut un homme précoce, de grande taille, fort et violent. Dans son jeune âge, il apprit à se protéger d'un bouclier et à manier les armes.

Il y avait un homme qui s'appelait Bersi, qui habitait dans l'Ísafjördr. Il habitait la ferme de Dyrdilmýrr[2]. Il avait épousé une femme qui s'appelait Thorgerdr. Leur fils se nommait Thormódr. Dès son jeune âge, ce fut un homme vigoureux et noble de cœur, de taille moyenne, les cheveux noirs et frisés.

En ce temps-là habitait à Reykjahólar dans le Reykjanes Thorgils fils d'Ari. C'était un grand chef, sage et populaire, puissant et équitable. Son frère, hirdmadr du saint roi Óláfr, s'appelait Illugi. C'était un grand marchand, il passait régulièrement un hiver chez le roi Óláfr et le suivant à Reykjahólar. Il rapportait en Islande du bois pour construire des églises et de grandes bâtisses[3]. Les frères, Thorgils et Illugi, étaient fils d'Ari, fils de Már, fils d'Atli[4], fils d'Úlfr le Bigleux qui colonisa le Reykjanes, fils de Högni le Blanc, fils d'Ótryggr, fils d'Óblaudr, fils du roi Hjörleifr. La mère de Thorgils et d'Illugi s'appelait Thorgerdr; elle était fille d'Álfr des Dalir. La mère d'Álfr était Thórhildr, fille de Thorsteinn le Rouge, fils d'Óleifr le Blanc, fils d'Ingjaldr, fils de Fródi. La mère d'Ingjaldr[5] était Thóra, fille de Sigurdr au serpent dans l'œil; la mère de Sigurdr était Áslaug, fille de Sigurdr Meurtrier-de-Fáfnir[6]. Thorgeirr fils de Hávarr était cousin germain de Thorgils fils d'Ari.

Thorgeirr et Thormódr grandirent dans l'Ísafjördr et ils furent de bonne heure amis, car ils étaient de caractère semblable en maintes choses. Très tôt, ils eurent le pressentiment — comme on en eut la preuve ensuite — qu'ils mourraient par les armes, car ils étaient résolus de ne pas renoncer à leur lot ou de se soumettre, quels que fussent ceux avec lesquels ils auraient des démêlés. Ils pensaient toujours plus à se promouvoir dans cette vie terrestre qu'à la gloire de la joie de l'autre monde. Aussi s'engagèrent-ils par serment à ce que celui qui vivrait le plus longtemps vengerait l'autre. Et bien que les gens fussent déclarés chrétiens, le christianisme était récent à l'époque et fort négligé, en sorte que force étincelles de paganisme

persistaient ainsi que de mauvaises habitudes. La coutume avait été prise entre hommes renommés qui avaient institué cette règle que, si celui qui vivrait le plus longtemps devait venger l'autre, ils devaient alors passer sous trois colliers de terre : tel était leur serment[1]. Cette pratique était la suivante : il fallait découper trois longues bandes de terre gazonnée ; leurs extrémités devaient rester fixées en terre et on les soulevait en forme d'arches afin que l'on pût passer en dessous. C'est cette pratique qu'exécutèrent Thormódr et Thorgeirr, lorsqu'ils s'engagèrent fermement. Thormódr était un peu plus vieux et c'était pourtant Thorgeirr le plus fort. Leur réputation devint bientôt grande. Ils allaient çà et là par les districts et n'étaient pas populaires, beaucoup les tenaient pour des hommes injustes. Ils avaient le soutien et la protection de leurs pères, comme il fallait s'y attendre. Beaucoup considéraient que ceux-ci le faisaient à tort. Mais ceux qui s'estimaient lésés par les frères jurés allèrent trouver Vermundr et lui demandèrent de les débarrasser de cette difficulté.

Vermundr convoqua Hávarr et Bersi et leur dit que leurs fils ne plaisaient guère aux gens. « Tu es, Hávarr, un homme étranger au district, dit-il, et tu t'es installé ici sans la permission de personne. Nous n'avons pas fait d'objections à ton installation jusqu'ici, mais il me semble maintenant que ton fils Thorgeirr provoque trouble et agitation. Nous voulons que tu transportes ta résidence hors de l'Ísafjördr ; pour Bersi et son fils, nous ne les expulserons pas pour la raison qu'ils sont originaires d'ici. Nous espérons aussi que Thormódr provoquera moins d'agitation, si Thorgeirr et lui sont séparés. » Hávarr dit : « C'est à toi de décider, Vermundr, que nous partions de l'Ísafjördr avec nos biens, mais je ne sais pas si Thorgeirr voudra changer de résidence. » Donc, après cette décision, Hávarr transporta sa demeure au sud dans le Borgarfjördr et habita à l'endroit que l'on appelle maintenant Hávarstoftir[2]. Thorgeirr fut alors tantôt chez son père, tantôt à l'ouest dans l'Ísafjördr chez Thormódr, et ce n'était pas un hôte bienvenu pour beaucoup de gens, là où il venait, bien qu'il fût dans son jeune âge. Il resta longtemps à Reykjahólar chez Thorgils, son parent, qui le tint en grande faveur. Il y eut grande amitié entre Thorgeirr et Ari fils de Thorgils dès leur jeune âge et leur amitié se maintint tant qu'ils vécurent tous deux.

Il y avait un homme qui s'appelait Jödurr, qui habitait la ferme de Skeljabrekka. C'était un grand fier-à-bras et un chef, querelleur et peu équitable envers beaucoup de gens, puissant dans le district et ambitieux, grand meurtrier, payant rarement compensation aux gens bien qu'il commît des meurtres. Il se trouva qu'un hiver, Jödurr et ses domestiques allèrent à Akranes acheter de la farine. En cours de route, il arriva chez Hávarr et lui demanda de lui prêter un cheval pour aller à Akranes. Hávarr lui prêta le cheval « et je veux que tu laisses ce cheval ici quand tu reviendras, et que tu ne l'emmènes pas plus loin ». Jödurr dit qu'il en serait ainsi. Puis il alla à Nes et acheta de la farine, comme il en avait eu l'intention, et reprit le chemin de chez lui, quand il eut pourvu à ses besoins. Lorsqu'il passa près de la ferme de Hávarr en longeant le Grunnafjördr, ses compagnons lui dirent qu'ils devaient aller aux maisons y laisser le cheval. Jödurr dit : « Je n'entends pas m'attarder à cela. Je vais amener ce cheval chez moi avec son chargement et le lui renverrai, dès que je n'en aurai plus besoin. » Ils dirent : « Tu peux le faire, si tu veux, mais il n'a jamais plu à Hávarr que l'on manque à sa volonté. — Ce n'est pas pour autant qu'on le fera », dit Jödurr. Hávarr vit leur expédition et reconnut les gens, alla les trouver, les salua et dit : « Maintenant, vous allez laisser ce cheval ici. » Jödurr dit : « Tu voudras bien me prêter ce cheval jusque chez moi, à Skeljabrekka. » Hávarr dit : « Je ne veux pas que ce cheval aille plus loin. » Jödurr dit : « Nous le garderons pourtant, même si tu ne veux pas le prêter. » Hávarr dit : « Cela peut se faire. » Il sauta de selle, trancha les courroies du chargement, prit les rênes du cheval et se dirigea vers chez lui. Jödurr avait une lance barbelée à la main. Il la jeta sur Hávarr et l'en transperça. De cette blessure, Hávarr mourut. Jödurr prit le cheval, l'emmena et alla son chemin jusqu'à ce qu'il arrive chez lui.

Les gens de la maison de Hávarr trouvèrent qu'il tardait à rentrer. Ils le cherchèrent et le trouvèrent, mort, là où il avait été occis. Ils estimèrent que c'était un grand événement. À ce moment-là, Thorgeirr était à l'ouest dans l'Ísafjördr. Le meurtre de Hávarr s'apprit rapidement par les districts et quand Thorgeirr sut le meurtre de son père, il ne broncha pas au récit de l'événement. Il ne rougit pas, car le courroux n'affectait point sa chair ; il

ne blêmit pas, car la haine n'affectait point son sein; il ne devint pas livide, car l'ire n'affectait point ses os; il ne broncha aucunement au récit de cet événement, car son cœur n'était pas comme le gésier d'un oiseau. Ce cœur n'était pas plein de sang qui le fît trembler de crainte, il avait été trempé par l'artisan suprême pour toute activité.

CHAPITRE III

On dit que Thorgeirr était peu porté sur les femmes; il disait que se courber sur les femmes était une trahison de sa force. Il riait rarement[1], il était quotidiennement désagréable envers tout le monde. C'était un homme de grande taille et de vaillante apparence, d'une force puissante. Il possédait une hache large, une très grande hache d'acier poli; elle avait un tranchant acéré et cette hache donna à maint homme de quoi souper[2]. Il possédait aussi une grande lance à lame large: elle avait une pointe dure, des tranchants acérés, une grande douille et un gros manche. En ce temps-là, en Islande, les épées ne faisaient pas fréquemment partie de l'armement des gens. Lorsque Thorgeirr apprit le meurtre de son père, il alla à Reykjahólar chez Thorgils et lui dit qu'il voulait aller dans le sud, dans le Borgarfjördr, trouver sa mère, et lui demanda de lui donner un moyen de traverser le Breidafjördr. Thorgils fit comme il le lui demandait. Il alla donc au sud dans le Borgarfjördr, et l'on ne mentionne pas où il prit ses quartiers de nuit. Les chemins étaient en bon état et sans neige dans le district; tous les lacs étaient gelés.

Lorsqu'il arriva dans le sud après avoir traversé la Hvítá, il prit le chemin de Skeljabrekka. Le temps était couvert et doux, il faisait noir, à la fois à cause du temps et de la nuit. Thorgeirr arriva à Skeljabrekka tard dans la soirée, et lorsqu'il arriva à la ferme, les portes étaient fermées et les gens venaient de quitter les feux pour aller se coucher. De la lumière brillait dans la pièce. Thorgeirr frappa aux portes. Jödurr prit la parole: « On a frappé aux portes; qu'un domestique sorte. » Un domestique regarda dehors et vit devant les portes un homme en armes. Il demanda qui il était. Il répondit: « Je m'appelle

Vígfúss[1]. » Le domestique dit : « Entre, on t'accordera l'hospitalité. » Thorgeirr dit : « Je n'accepte pas qu'un esclave me loge ; va dire à Jödurr de sortir[2]. » Le domestique rentra et Thorgeirr resta dehors. Quand le domestique rentra dans la salle, le bóndi lui demanda : « Qui est l'homme qui est dehors ? » Le domestique répondit : « Je sais d'autant moins qui il est que je crois bien qu'il ne le sait pas lui-même. » Jödurr dit : « Est-ce que tu lui as offert de loger ici ? » Il répondit : « Oui. » Jödurr dit : « Qu'a-t-il répondu ? — Il a déclaré ne pas vouloir accepter qu'un esclave l'invite à loger ; il a demandé que tu sortes. » Jödurr prit une lance, se mit un heaume sur la tête et sortit aux portes avec deux domestiques, vit un homme devant les portes, tourna sa lance et en posa la pointe sur la poutre de seuil. Il demanda qui était arrivé là. L'homme dit : « Je m'appelle Thorgeirr. » Jödurr dit : « Quel Thorgeirr es-tu ? — Je suis fils de Hávarr. » Jödurr dit : « Quel est le but de ta venue ici ? » Il dit : « Je ne sais pas à quels événements cela mènera, mais je veux savoir si vous voulez offrir quelque compensation pour le meurtre que tu as commis contre Hávarr, mon père. » Jödurr dit : « Je ne sais pas si tu as entendu dire que j'ai commis bien des meurtres et que je n'ai offert de compensation pour aucun. — Je ne suis pas au courant de cela, dit Thorgeirr, mais quoi qu'il en soit, il me revient de chercher à obtenir ces compensations pour meurtre, car le coup m'a touché de près. » Jödurr dit : « Il ne serait pas complètement contre mon gré de te donner quelque broutille, mais je ne te verserai pas compensation pour ce meurtre, Thorgeirr, pour la raison qu'alors, les autres m'estimeront tenu de payer compensation pour d'autres meurtres. » Thorgeirr répondit : « À vous de décider quel honneur vous voulez accorder, mais à nous de décider de ce que nous en pensons. »

Ils échangeaient donc ces propos, Thorgeirr ne se tenait pas tout près des portes. Il avait une lance dans la dextre et tourna la pointe vers l'avant, et une hache dans la main gauche. Jödurr et ses gens ne voyaient pas clair, étant donné qu'ils venaient de la lumière. Pour Thorgeirr, il était un peu plus facile de les voir, eux qui étaient dans les portes. Au moment où ils s'y attendaient le moins, Thorgeirr marcha vers les portes, assena à Jödurr un coup de sa lance au milieu du corps et le transperça aussi-

tôt, si bien qu'il tomba dans la porte entre les bras de ses suivants. Thorgeirr s'en alla aussitôt dans l'obscurité de la nuit, et les domestiques de Jödurr s'occupèrent de celui-ci. Thorgeirr était âgé de quinze hivers, quand ce meurtre eut lieu, comme Thormódr le dit dans la drápa funéraire de Thorgeirr :

1. *Les exploits commencèrent quand*
Le libéral fit tomber, mort,
L'héritier de Kloeingr;
Courageux, le dépêcheur du cheval des rondins;
La vengeance de Hávarr eut lieu
Alors que le Módi de l'étalon de la mer
Avait quinze hivers;
Il était résolu à conquérir sa chance[1].

Thorgeirr alla de nuit et ne s'arrêta pas avant Hávardsstadir. Là, il frappa aux portes et l'on mit du temps à y venir. Thórelfr cria à un domestique de sortir. Celui-ci se réveilla, se frotta les yeux, très mécontent de se lever, et dit : « Que je sache, ce n'est pas parce qu'il y a des gens qui voyagent de nuit qu'il y a nécessité de sortir. » Thórelfr dit : « Il faut penser qu'il y a nécessité pour celui-là seul qui voyage de nuit par grande obscurité. — Je ne sais pas », dit le domestique en se levant, encore que lentement. Il alla au portail, vit un homme dehors devant les portes dans l'obscurité de la nuit et ne le salua pas, revint à son lit, se coucha et étala sur soi sa couverture. Thórelfr prit la parole : « Quel homme est arrivé ? » Le domestique répondit : « C'est à la fois que je ne sais pas qui il est et que je n'en ai cure. » Elle dit : « Tu n'es pas bien curieux. » Elle dit alors à une servante : « Lève-toi, va dans la salle et vois qui est l'homme qui y est allé. » La servante se leva, alla à la salle, ouvrit un peu le portail et demanda s'il y avait quelqu'un dans la pièce. On lui dit : « Certes, il y a un homme ici. » Elle demanda qui il était. Il répondit : « Je m'appelle Thorgeirr. » Elle referma la porte et entra dans la skáli. Thórelfr dit : « Quel homme est arrivé ? » Elle répondit : « Je crois que c'est Thorgeirr, ton fils. » Alors, Thórelfr se leva, alluma de la lumière, alla à la salle et fit bel accueil à son fils, demandant les nouvelles. Thorgeirr dit : « Il y a eu quelque blessure ce soir à Skeljabrekka. » Thórelfr demanda : « Quelle part y as-tu prise[2] ? » Thorgeirr répondit : « Je ne puis nier l'avoir faite. » Thórelfr dit : « De quelle importance était

cette blessure? » Thorgeirr répondit : « Je ne crois pas que celle qu'il a reçue de moi ait besoin de pansement; j'ai vu, en regardant ma lance, qu'elle avait dû le transpercer pour ressortir, et il est tombé à la renverse entre les bras de ses suivants. » Thórelfr dit alors, le cœur joyeux : « Voilà un exploit qui n'a rien de puéril et bénie soit l'œuvre de tes mains, mon fils. Mais pourquoi ne se sont-ils pas mis à ta poursuite, ses suivants? » Thorgeirr répondit : « D'abord, on leur avait fourni une autre besogne, et bientôt, nous nous sommes perdus de vue à cause de l'obscurité. » Thórelfr dit : « Soit. » Alors, on présenta à souper à Thorgeirr et quand il eut mangé, Thórelfr dit : « Il me semblerait judicieux que tu te couches pour dormir, mais lève-toi vers la fin de la nuit, monte sur ton cheval et va à l'ouest dans le Breidafjördr, mes domestiques t'accompagneront aussi loin que tu voudras. Des hommes vont venir ici demain matin pour te chercher, et nous n'avons pas le pouvoir de te garder contre une quantité de monde. Les eaux vont entrer rapidement en débâcle, si le dégel dure, et s'il y a débâcle, il est plus difficile de voyager. Tu viens de faire ici ce qui était de la plus grande nécessité. Porte à Thorgils, mon parent, ce message : qu'il me trouve quelque refuge là-bas à l'ouest près de lui; je vais vendre mes terres ici; je veux me transporter là-bas dans mon pays natal. »

Thorgeirr fit comme sa mère le lui conseillait, se coucha pour dormir et se leva vers la fin de la nuit, après quoi il s'en alla. On ne mentionne rien sur son voyage avant qu'il arrive à l'ouest dans le Borgarfjördr. Là, il se procura un bateau et passa à l'ouest, à Reykjanes, où il dit le meurtre de Jödurr. Tous ceux qui entendirent le récit de cet événement trouvèrent extraordinaire qu'un jeune homme seul ait causé la mort d'un chef de district aussi vaillant et d'un aussi grand champion que Jödurr. Ce n'était pourtant pas merveille, car le suprême artisan avait façonné et placé dans la poitrine de Thorgeirr un cœur si indomptable et dur qu'il ne prenait pas peur, et il fut aussi intrépide dans toutes les épreuves humaines que l'animal féroce[1]. Et comme toutes les excellentes choses sont faites par Dieu, l'intrépidité est faite par Dieu et placée dans la poitrine des braves valeureux et, par là, la liberté d'en user pour ce qu'ils veulent, bien ou mal, car Christ a fait de ses fils des chrétiens et non des esclaves,

et il paiera à chacun ce qu'il mérite. Thorgeirr résida alternativement à Reykjahólar ou à l'ouest dans l'Ísafjördr. Au printemps, après cet événement, Thórelfr se transporta à l'ouest, à Reykjanes, avec tout son bien. Cet été-là, on fit la paix sur le meurtre de Jödurr et de Hávarr. Thorgeirr resta alors longtemps chez Bersi. Lui et Thormódr étaient les meilleurs amis, ils se procurèrent un petit bachot : s'y transportèrent sept hommes en plus d'eux, ils laissèrent courir sous le vent, en été, en divers lieux, et furent médiocrement populaires.

Il y avait un homme qui s'appelait Ingólfr, qui habitait dans les Jökulsfirdir; on le surnommait Ingólfr le Roussi. La ferme qu'il habitait était appelée Svidinsstadir[1]. Son fils s'appelait Thorbrandr; c'était un grand fier-à-bras, tyrannique et impopulaire. Le père et le fils étaient tous les deux des hommes fort injustes, ils s'emparaient constamment du bien d'autrui, par force ou par pillage. Ils étaient tous deux thingmenn de Vermundr, et il les protégeait beaucoup, car ils lui faisaient toujours d'excellents cadeaux. Aussi ne se vengeait-on pas vite de leur tyrannie, parce qu'ils avaient la protection de Vermundr. Il y avait une femme qui s'appelait Sigrfljód, elle était veuve et habitait dans les Jökulsfirdir; elle était sage et populaire et rendait grands services à beaucoup de gens. Il y avait un fjord entre les domaines de Sigrfljód et d'Ingólfr, et elle supportait de la part de ce dernier et de son fils de grandes difficultés en maintes choses. Thorgeirr et Thormódr se préparèrent à faire une expédition au nord dans les Strandir pour aller à la pêche. Lorsqu'ils furent prêts, ils eurent vent contraire et il n'y eut pas moyen qu'ils sortent du fjord. Beaucoup de gens souffrirent grands ennuis de leur part pendant l'été.

Lorsqu'on arriva à l'hiver, un vent favorable se leva, ils mirent à la voile et sortirent de l'Ísafjördr par beau temps. Le bateau n'avançait guère à cause du peu de vent et lorsqu'ils eurent navigué un moment, le temps se mit à se couvrir, puis il y eut une tempête de neige. Arrivés devant le Jökulsfjördr, ils eurent vent debout, vif et glacé, avec de la neige en rafales et du gel. Ils ne surent plus où ils allaient. Il se mit à faire très noir, à la fois à cause de la nuit et de la tempête de neige, ils coururent sous le vent, eurent grosse mer, furent complètement trempés et eurent les habits tout gelés. Les filles de Rán[2] éprouvèrent les

jeunes gens et leur offrirent leur étreinte. Finalement, ils pénétrèrent dans un fjord, le remontèrent et, au fond de ce fjord, il y avait un hangar à bateaux avec un bateau dedans. Ils y mirent le leur, l'entourèrent d'une palissade, montèrent à terre ensuite et cherchèrent une ferme, en trouvèrent finalement une, petite, frappèrent aux portes et un homme sortit qui les salua, les pria d'entrer, eux qui étaient dans le mauvais temps : ils allèrent à la salle, de la lumière y brillait. On les fit asseoir sur le banc d'en face. On les salua. Une femme demanda alors qui était le chef de ceux qui étaient arrivés. On lui dit que c'étaient Thorgeirr et Thormódr qui étaient venus, « et qui demande cela ? » dirent-ils. On leur dit que c'était Sigrfljód, la maîtresse de maison. « J'ai entendu parler de vous, dit-elle, mais je ne vous avais pas encore vus. Avez-vous eu beau temps aujourd'hui et venez-vous avec des intentions amicales ? » Ils dirent : « Beaucoup de gens diront que ça revient au même, encore que cela dépende de qui en parle. » Sigrfljód répondit : « Cela se peut. »

CHAPITRE IV

Elle leur demanda leurs habits, on alluma du feu pour eux et on dégela leurs vêtements. Après cela, on leur donna à manger, on les conduisit au lit et on s'occupa bien d'eux. Ils s'endormirent rapidement. Tempête de neige et gel durèrent toute la nuit. Toute la nuit le chien de l'aune aboya d'une gueule infatigable et mordit le sol de ses dents cruelles et glacées[1]. Le lendemain matin, quand il commença à faire clair, on alla voir dehors et quand celui qui y était allé rentra, Thorgeirr demanda quel temps il faisait. L'homme dit qu'il faisait le même temps que la veille au soir. Sigrfljód dit : « Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter à cause du temps, car vous serez les bienvenus ici, dans la mesure de nos moyens, et ne vous en allez pas avant qu'il fasse beau. » Thorgeirr répondit : « Tu agis bien, maîtresse, en nous invitant, mais le mauvais temps n'a pas prise sur nous. Nous n'avons à prendre soin ni de femmes, ni d'enfants, ni de bétail sur

pied. » Le mauvais temps se mit à se calmer sur les baies et les fjords, et il y eut de grandes formations de glace.

Un matin, Sigrfljód se leva de bonne heure et regarda dehors, puis rentra, et Thorgeirr demanda quel temps il faisait. Elle dit : « Il fait bon, le ciel est clair et il n'y a pas de vent. » Thormódr dit : « Debout, les gars. » Sigrfljód dit : « Qu'avez-vous l'intention de faire ? » Thormódr répondit : « Nous allons nous rendre au nord dans les Strandir, voir s'il y a moyen d'y faire des prises, mais nous laisserons ici notre bateau. » Sigrfljód dit : « Vous êtes des hommes étranges, vous voulez aller dans les Strandir capturer des baleines, mais non faire des prises plus proches et plus vaillantes. » Thormódr dit : « Où sont ces prises ? » Elle dit : « Il me semble plus vaillant de tuer les malfaiteurs qui dévalisent ici les gens, que de s'occuper de baleines. » Thormódr dit : « À qui fais-tu allusion ? » Elle dit : « Je fais allusion à Ingólfr et Thorbrandr qui ont fait honte et tort à maintes gens. Si vous les tuiez, vous vengeriez mainte personne par votre action et beaucoup vous en récompenseraient fort bien. » Thormódr dit : « Je ne sais pas dans quelle mesure tu nous donnes de sains conseils, car ce sont les amis de Vermundr, et si on leur fait quelque mal, il y aura des suites funestes. » Elle dit : « Nous voici arrivés à ce que l'on dit : qu'il vaut mieux connaître de mauvais sujets uniquement par réputation. Vous estimez être de grands fiers-à-bras quand vous avez à tyranniser de petits métayers, mais vous avez peur dès qu'il s'agit de vous mettre en péril. » Alors, Thorgeirr se leva d'un bond en disant : « Debout, les gars ! Récompensons la maîtresse de maison de son hébergement. »

Alors, ils se levèrent et s'armèrent, sortirent quand ils furent prêts, traversèrent le fjord sur la glace, arrivèrent à la ferme, avant que les gens fussent levés. Ingólfr se réveilla et entendit des gens marcher dehors près des maisons, assez nombreux, dans des chaussures gelées. Thorgeirr et Thormódr allèrent aux portes et frappèrent. Cela réveilla les gens qui étaient dans la skáli et ils se levèrent rapidement. Le père et le fils couchaient toujours tout habillés, car ils avaient maintes querelles avec force gens. Ils avaient deux domestiques avec eux. Ils s'armèrent tous. Chacun prit sa lance, ils allèrent au portail et l'ouvrirent, virent des hommes dehors, à huit et tout armés,

demandèrent qui était le chef de ce groupe. Thorgeirr se nomma « si vous avez entendu parler de Thorgeirr fils de Hávarr et de Thormódr, fils de Bersi, vous pouvez les voir ici ». Thorbrandr répondit : « Il n'y a aucun doute que nous avons entendu parler de Thorgeirr fils de Hávarr et de Thormódr, et rarement en bien, et quelle est la raison de votre venue ? » Thorgeirr répondit : « Nous sommes venus pour régler les affaires et aplanir les injustices. Nous vous donnons le choix entre deux choses : ou bien vous abandonnez tout le bien que vous avez ici et que vous avez injustement pris et vous rachetez ainsi votre vie, ou bien vous défendez virilement ce bien tant que vous resterez en vie. » Thorbrandr répondit : « Nous avons obtenu ce bien par virilité et vaillance, et nous ne le laisserons pas autrement que nous l'avons acquis, mais je crois, Thorgeirr, que tu déjeuneras plutôt de ma lance que de mon bien. » Thorgeirr dit : « Je vois clairement mon avenir dans mes rêves, c'est un trait de famille, j'ai rêvé très abondamment sur mon compte, et de façon fort insignifiante sur le tien, les choses vont se passer comme je l'ai rêvé, Hel, ta maîtresse[1] va te coucher dans ses bras et tu vas laisser ainsi tout ton bien, car bien mal acquis ne profite jamais[2]. »

CHAPITRE V

Cela dit, Thorgeirr et Thormódr attaquèrent le père et le fils et[3] interdirent à leurs compagnons de se porter contre Ingólfr et Thorbrandr car ils voulaient les vaincre eux-mêmes. Thorgeirr et les siens voyaient mal dans l'ouverture des portes, car il ne faisait pas très clair, alors que l'on voyait plus clair dehors, il était plus facile de se défendre pour ceux qui étaient à l'intérieur que d'attaquer pour ceux qui étaient au-dehors. Les domestiques d'Ingólfr coururent à un autre endroit se battre contre les compagnons de Thorgeirr. Les conclusions de cette rencontre furent que Thorbrandr tomba devant Thorgeirr et Ingólfr devant Thormódr. Deux des hommes de Thorgeirr tombèrent. Les hommes de la maison d'Ingólfr furent fort blessés, mais toutefois ils en guérirent. C'est ce

que mentionne Thormódr dans la drápa funéraire de Thorgeirr :

2. *Je déclare que le meneur*
Du grand Sleipnir de la tente
Fut cause de la ruine de la vie
Du fils d'Ingólfr.
On apprit, je le crois, ce meurtre là-bas;
Thorbrandr tomba devant le célèbre
Dompteur du coursier du mât; cela valut
Pertes de vies; point de querelles là-dessus[1].

Thorgeirr et ses hommes prirent deux chevaux, les chargèrent de vivres. Ils emmenèrent trois bovins, ceux qui étaient le plus en chair et repassèrent le fjord en cet état. Sigrfljód était dehors, quand ils arrivèrent. Elle les salua et leur demanda les nouvelles. Ils dirent les événements qui avaient eu lieu. Elle dit : « Vous avez bien fait de partir d'ici et vous vous y êtes pris habilement pour dépecer la baleine, vous avez aussi chassé le chagrin, la honte et le déshonneur de bien des gens. Maintenant, je vais aller dans le Vatnsfjördr, trouver Vermundr et lui dire cette nouvelle; pour vous, vous m'attendrez ici. » Ils lui dirent d'y aller. Elle convoqua ses domestiques pour l'accompagner. Ils prirent un six-rames qui lui appartenait, remontèrent l'Ísafjördr et ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne furent arrivés à Vatnsfjördr, tard le soir. Elle dit à ses compagnons : « Vous allez rester discrets et ne direz pas les événements qui se sont produits; laissez-moi parler pour nous tous. » Ils dirent qu'ils feraient ainsi. Ils allèrent à la ferme et hélèrent des gens. Vermundr leur fit bon accueil et leur demanda les nouvelles. Ils déclarèrent qu'ils n'en connaissaient pas et passèrent là la nuit, tenus en bonne faveur.

Le lendemain matin, Sigrfljód dit qu'elle allait prendre le chemin de la maison. Vermundr l'en dissuada fort « on te voit rarement ici, dit-il, et il conviendrait de ne pas partir si vite ». Elle dit : « Je n'ai pas le temps de laisser ma maison et il fait beau, je ne veux pas laisser échapper cette occasion. Je voudrais, Vermundr, que tu m'accompagnes jusqu'au bateau. » Il dit alors : « Allons-y donc. » Ils allèrent au bateau. Alors, Sigrfljód dit : « Est-ce que tu as appris les meurtres qui ont eu lieu dans le Jökulsfjördr? » Vermundr dit : « Quels meurtres? » Elle dit : « Thorgeirr fils de Hávarr et Thormódr fils de Bersi ont

tué Ingólfr et Thorbrandr. » Vermundr dit : « Ils ne connaissent plus de mesure, les frères jurés, s'ils nous tuent des hommes, et nous voudrions bien qu'ils n'en tuent pas beaucoup. » Elle dit : « Il faut s'attendre à ce que vous considériez la chose ainsi, mais certains diront qu'ils ne vous ont pas tué ces hommes, au contraire, on peut dire qu'ils ont commis ce meurtre pour vous rendre service. Qui punira l'immoralité, le pillage ou les ravages, si vous ne le voulez pas, vous que l'on dit chefs de districts ? Il nous semble que Thorgeirr et Thormódr ont accompli ce que vous auriez dû faire ou faire faire et c'est ce qu'il vous semblerait tout comme à moi, si vous n'étiez pas aveuglés en cette affaire. Je suis venue vous trouver, parce que je voulais payer pour que soient en paix les hommes qui ont commis ces meurtres, mais pas pour que l'on verse compensation pour ceux qui ont été tués, car il y a longtemps qu'ils ont forfait leur vie et leurs biens. Nous préférons agir en toute chose pour ton honneur, comme nous y sommes tenus. Et voici trois cents d'argent que je veux te donner pour acheter la paix en faveur de Thorgeirr et Thormódr[1]. » Elle sortit de sa ceinture une bourse et versa l'argent sur les genoux de Vermundr. C'était du bon argent. En voyant ce don, Vermundr se rasséréna, sa colère s'apaisa et il promit de laisser Thorgeirr et Thormódr relativement en paix, disant toutefois qu'il ne voulait pas que Thorgeirr séjourne plus longtemps dans l'Ísafjördr. Ils se quittèrent pour cette fois.

Elle alla à sa demeure et dit à Thorgeirr et Thormódr comment les choses s'étaient passées entre elle et Vermundr. Ils la remercièrent de l'aide qu'elle leur avait apportée. Ils passèrent l'hiver chez elle. Lorsque vint le printemps et que le temps s'améliora, ils mirent leur bateau à flot et l'équipèrent. Quand ils furent prêts à partir, ils la remercièrent de leur séjour et de tous les bienfaits qu'elle leur avait accordés, en particulier de l'amitié qu'elle leur avait manifestée. Ils se quittèrent amis. Ils allèrent au nord dans les Strandir, y demeurèrent pendant l'été. Ils avaient du bien et firent des prises en abondance, obtenant de quiconque ce qu'ils lui réclamaient. Tout le monde avait peur d'eux, comme le bétail, du lion, quand il surgit dans le troupeau. Bersi transféra sa résidence à Laugaból dans le Laugadalr, parce que Ver-

mundr ne voulait pas qu'il y ait si près de sa ferme un refuge[1] pour Thorgeirr et Thormódr. En automne, ils s'en allèrent du nord, des Strandir, jusqu'à l'Ísafjördr, y tirèrent leur bateau à terre à l'endroit qu'ils jugèrent bon et l'entourèrent d'une palissade. Thormódr alla alors chez son père. Pour Thorgeirr, il avait l'intention d'aller au sud à Reykjanes chez ses parents. Chacun des compagnons se rendit là où il avait de la famille. Lorsqu'ils se quittèrent, ils convinrent de se retrouver à l'endroit où était le bateau, quand viendrait le printemps, pour aller tous ensemble à la pêche au nord, dans les Strandir. Cela dit, ils se quittèrent et chacun souhaita à l'autre le revoir.

CHAPITRE VI

Il y avait un homme qui s'appelait Thorkell, qui habitait Görvidalr. Il possédait du bien mais était peu libéral[2], pacifique de tempérament, le cœur couard. Il était marié et sa maisonnée ne comptait pas plus de trois personnes. La troisième était une servante. Il y avait un homme qui s'appelait Butraldi. C'était un homme sans foyer[3], un individu de grande taille, très fort, d'apparence laide, de caractère vaillant, grand meurtrier, emporté et vindicatif. Il se logeait pendant l'été moyennant gages, et se faisait transporter pendant l'hiver avec deux hommes : ils s'installaient dans les fermes quelques nuits d'affilée. Il était plus ou moins apparenté à Vermundr, aussi hésitait-on à lui verser le salaire qu'il aurait mérité[4].

Un soir, Butraldi vint loger avec deux hommes à Görvidalr, chez Thorkell, et bien que celui-ci fût chiche sur la nourriture, il n'osa tout de même pas refuser de les loger, on les mena à la salle et on leur donna de la lumière. Ils restèrent là avec leurs armes, les gens de la maison étant dans la skáli. Il y avait eu des bourrasques de neige dans la montagne, mais presque pas dans le district, les eaux étaient prises par les glaces, le temps était à la gelée. Il neigeait un peu. Thorkell entra dans la pièce pour leur demander les choses qu'il était curieux de savoir. Il demanda à Butraldi où il avait l'intention d'aller. Il déclara qu'ils traverseraient le Breidafjördr pour aller

dans le sud. Thorkell n'était pas sûr qu'il aurait un temps favorable pour traverser la lande le lendemain. Alors, le cœur lui manqua, et il trouva mauvais de les voir rester là, car son cœur était plein d'avarice et de poltronnerie. À ce moment, il entendit frapper aux portes, cela n'améliora pas son état, il alla aux portes, ouvrit le portail et vit devant lui un homme de grande taille, tout armé. Thorkell lui demanda son nom; l'autre dit se nommer Thorgeirr. Thorkell demanda de qui il était le fils. Il déclara être fils de Hávarr. La crainte entra dans la poitrine de Thorkell et le cœur lui manqua. Thorkell dit alors: « Butraldi est arrivé ici avec deux hommes et je ne sais pas quelle paix il t'offrira. Je crois qu'il te veut du mal, car c'est un ami de Vermundr, votre ennemi, et moi, je ne peux pas voir de sang humain et je vais m'évanouir si vous vous battez. » Thorgeirr répondit: « Il n'y aura pas de mal, bóndi, à ce que nous soyons venus ici. » Thorgeirr entra et alla dans la salle. Thorkell y entra aussi, ainsi que sa vieille. Il prit une table et la plaça devant Butraldi. « Mon tranchoir est petit, dit Thorkell, viens ici, Thorgeirr, t'asseoir à côté de Butraldi. » C'est ce qu'il fit: il traversa la pièce et s'assit près de Butraldi, au bout de la table. De ce qu'on leur donna à manger, on ne dit pas le détail: on apporta deux écuelles. Il y avait un vieux morceau de plat de côtes dans l'écuelle de chacun et du fromage ancien en suffisance[1]. Bultraldi ne perdit pas de temps à faire un signe sur la nourriture[2], il saisit le morceau de viande, le coupa, le mangea et ne le reposa que lorsque toute la viande eut été enlevée des côtes. Thorgeirr prit le fromage et en trancha ce que bon lui semblait; ce fromage était dur et coriace. Aucun d'eux ne voulut partager avec l'autre[3]. Et bien qu'on ne leur eût guère servi un repas copieux, ils n'allèrent pas se servir eux-mêmes car ils estimaient que c'eût été une honte pour leur virilité. On servit alors à manger à Thorkell et à sa vieille, ils se restaurèrent près du feu. Ils venaient de temps à autre dans la salle, ouvraient le portail et jetaient un coup d'œil timide. Lorsque les hôtes eurent mangé, Thorkell et sa vieille entrèrent dans la salle, la femme débarrassa la table et Thorkell prit la parole: « En récompense de mon hébergement, je voudrais que vous ne soyez pas en mauvais termes, pendant que vous serez ici dans ma ferme, car, si vous vous battiez ici, cela me vaudrait

maints ennuis. Il me semblerait judicieux que Thorgeirr dorme à côté de nous dans la skáli et que Butraldi et ses compagnons dorment ici dans la salle. » C'est ce qu'ils firent, ils dormirent toute la nuit. Lorsqu'il fit jour, Butraldi fut de bonne heure sur pied ainsi que Thorkell. Thorgeirr également fut tôt levé. On alluma des lampes dans la salle, on avança les tables et on y servit à manger de la même façon que la veille au soir. Alors, Thorgeirr prit le plat de côtes et le trancha, et Butraldi se contenta du fromage. Lorsqu'ils eurent mangé, Butraldi s'en alla avec ses compagnons, il remonta la vallée en suivant le chemin. Peu après, Thorgeirr partit. Lui aussi remonta la vallée. Une rivière y descendait. Dans le haut de la vallée de Görvidalr, la lande descendait en pente raide à l'endroit où passait le grand chemin. Sur les pentes, il y avait un grand amoncellement de neige dure. Thorgeirr vit à quel endroit se trouvaient Butraldi et ses compagnons, il estima qu'ils allaient avoir de la neige dure sur les pentes de la lande et un chemin difficile, il prit vers la rivière, la traversa et remonta de l'autre côté. Les autres montèrent la pente, tandis que lui, revenait sur la grand-route[1]. Butraldi arriva au tas de neige et fit des entailles avec sa hache devant lui. Thorgeirr vit où était Butraldi, car Thorgeirr se trouvait en haut de la pente. Butraldi dit alors : « Le champion a-t-il couru ? » Thorgeirr dit : « Je n'ai pas couru ; j'ai pris un autre chemin parce que je n'avais pas besoin de faire des entailles dans la neige devant moi, mais à présent, je ne m'enfuirai pas devant vous. » Thorgeirr resta donc au bord de la pente et Butraldi fit des entailles dans la neige. Lorsqu'il arriva au milieu de la pente, Thorgeirr posa le manche de sa lance, fer en avant, sous lui, la hache brandie sur l'épaule, et courut sur Butraldi par le tas de neige. Butraldi entendit le bruit qu'il faisait, il leva les yeux et ne se rendit compte de rien avant que Thorgeirr ne lui assène un coup entre les bras, lui transperçant le corps : il tomba à la renverse. Thorgeirr bondit par-dessus lui jusqu'à ce qu'il arrive en terrain plat, si rudement que les compagnons de Butraldi furent mis en fuite. Sur cet événement, on a composé cette strophe :

3. *Il vaut la peine de dire aux hommes les œuvres*
De la tempête des armes qui firent taire Butraldi ;
— Souvent l'aigle gris s'envole de la bataille —

Bien que tout le monde sache
Le chemin du baudrier de qui
Le rougit maintes fois, il faut
Le rappeler grâce à ce meurtre;
Je n'ai rien contre cela[1].

Les compagnons de Butraldi n'osèrent pas le venger ni attaquer Thorgeirr, car ils trouvaient mauvais de devoir un asile de nuit aux armes de Thorgeirr, ils s'empressèrent autour de Butraldi et Thorgeirr remonta sur la lande et alla, jusqu'à ce qu'il arrive au sud à Reykjahólar. Là, il fut bien reçu, y passa l'hiver en grande faveur. L'hiver était rude par les districts, le bétail des gens mourait, la vie était difficile. Beaucoup de gens allèrent au nord dans les Strandir capturer des baleines.

CHAPITRE VII

Au printemps suivant, Thorgeirr alla dans l'Ísafjördr là où se trouvait leur bateau. Arrivèrent également Thormódr et leur équipage. Ils allèrent au nord dans les Strandir dès qu'ils eurent bon vent. Il y avait un homme qui s'appelait Thorgils, qui habitait à Loekjamót dans le Vídidalr. C'était un homme grand et fort, habile au maniement des armes, bon fermier. Il était apparenté à Ásmundr Haerilangr, père de Grettir[2]. Il était également apparenté à Thorsteinn fils de Kuggi. Thorgils était fils de Már[3]. Il alla aussi dans les Strandir et il était avec ses compagnons sur une baleine qui s'était échouée sur les almenningar[4]. Là où il était arrivé, Thorgeirr ne fit pas de bonnes prises : il ne put prendre ni baleines ni autres choses profitables. Il apprit alors à quel endroit Thorgils était en train de dépecer de la baleine; lui et Thormódr s'y rendirent et lorsqu'ils y arrivèrent, Thorgeirr dit : « Vous avez amplement dépecé cette baleine, et il serait bon de laisser d'autres que vous jouir de ce profit. Ici, tout le monde y a également droit. » Thorgils répondit : « C'est bien parlé. Que chacun prenne ce qu'il a tranché. » Thorgeirr dit : « Vous avez dépecé une grande partie de cette baleine, gardez ce que vous avez dépecé, et nous voudrions que ce soit de deux choses l'une : ou bien vous

laissez la baleine en emportant ce que vous avez dépecé, et nous aurons la part qui n'est pas dépecée, ou bien chacun sa moitié, à la fois de ce qui est dépecé et de ce qui ne l'est pas. » Thorgils répondit : « Je n'ai guère envie de laisser cette baleine, et nous sommes résolus à ne pas vous abandonner la part qui est dépecée tant que nous pourrons tenir sur cette baleine. » Thorgeirr dit : « Alors, on va voir combien de temps vous garderez la baleine contre nous. » Thorgils répondit : « Il est bon qu'il en soit ainsi. »

Ils s'armèrent de part et d'autre et se préparèrent à la bataille. Lorsqu'ils furent prêts, Thorgeirr dit : « Le mieux, Thorgils, serait que nous nous attaquions, car tu es dans la fleur de l'âge et vigoureux, et tu as fait la preuve de ton courage, et je serais curieux d'éprouver contre toi qui je suis : les autres ne se mêleront pas de notre joute. » Thorgils dit : « Il me plaît qu'il en soit ainsi. » Ils avaient presque le même nombre d'hommes. Ils s'attaquèrent donc et se battirent de part et d'autre. Thorgeirr et Thorgils frappaient à coups redoublés car ils étaient habiles au maniement des armes l'un et l'autre, mais comme Thorgeirr était le mieux fait d'entre eux pour occire des gens, Thorgils tomba devant lui. Dans cette bataille tombèrent trois hommes de Thorgils; trois autres périrent dans la troupe de Thorgeirr[1]. Après cette bataille, les compagnons de Thorgils allèrent au nord du district avec grande affliction. Thorgeirr prit toute la baleine, dépecée et non dépecée. Pour le meurtre de Thorgils, Thorgeirr fut condamné à proscription; ce furent Thorsteinn fils de Kuggi et Ásmundr Haerulangr qui décidèrent de sa condamnation.

Thorgeirr[2] et Thormódr passèrent cet été-là dans les Strandir, tout le monde avait peur d'eux, et à eux tout seuls ils passaient sur toute chose comme la mauvaise herbe par les champs. Certains disent que, alors que leur arrogance était à son comble, Thorgeirr dit à Thormódr : « Sais-tu où il y a deux autres hommes, égaux à nous en énergie et en virilité, qui aient fait autant leurs preuves dans maintes tribulations, comme nous ? » Thormódr répondit : « Si l'on cherche, on trouvera de ces hommes qui ne sont pas moindres champions que nous. » Thorgeirr dit : « Que penses-tu : lequel de nous deux l'emporterait sur l'autre si nous nous mesurions ? » Thormódr

répondit : « Je ne sais pas, mais ce que je sais, c'est que cette question que tu viens de poser va terminer notre existence commune et notre compagnie, en sorte que nous ne serons plus longtemps ensemble. » Thorgeirr dit : « Je ne parlais pas sérieusement quand je voulais que nous éprouvions notre valeur entre nous. » Thormódr dit : « Tu en avais envie quand tu le disais et nous allons cesser notre association. » C'est ce qu'ils firent, Thorgeirr eut le bateau et Thormódr, les biens les plus importants, et il s'en alla à Laugaból. Pour Thorgeirr, il demeura dans les Strandir pendant l'été et fut pour beaucoup de gens un hôte fort mal venu. En automne, il monta son bateau à terre au nord dans les Strandir, l'entoura d'une palissade et mit ses affaires en ordre. Puis il alla à Reykjahólar chez Thorgils[, son parent,] et passa là l'hiver. Thormódr fait quelque allusion à cette brouille, dans cette strophe de la drápa de Thorgeirr :

4. *On a appris qu'il y eut suffisance*
De traîtres pour porter calomnies
Entre nous — je jouis des conseils
Du rougisseur du serpent de la blessure —
Je ne veux que rappeler l'amitié
Du meneur de la bête sauvage
Du flot; j'ai pu éprouver
Le haine des gens[1].

CHAPITRE VIII

Dans la Nordrá, dans le Flói, il y avait un bateau tiré sur le rivage : il y avait là un port. C'est une part de ce bateau que Thorgils et Illugi, son frère, avaient achetée en secret pour Thorgeirr et ils l'avaient fait charger de marchandises pour la part que possédait Thorgeirr. Thorgils et Illugi n'allèrent pas au début du thing en été parce qu'ils ne voulaient pas passer par le Breidafjardardalr avant que Thorsteinn fils de Kuggi ait quitté le district pour se rendre au thing : ils voulaient accompagner au bateau Thorgeirr, que Thorsteinn avait fait proscrire.

Il y avait un homme qui s'appelait Skúfr, qui habitait à Hundadalr dans les Dalir. C'était un excellent bóndi, et

hospitalier. Le fils de Skúfr qui était à la maison avec lui s'appelait Bjarni. S'appelait également Skúfr un berger de Skúfr à Hundadalr. Les gens allaient au thing et eux, partirent de l'ouest, de Reykjahólar. Ils avaient envoyé au thing, en avant, des hommes monter leurs baraquements. Ils dînèrent à Saurbaer, chevauchèrent de nuit par les Dalir, voulant prendre leur déjeuner à Hundadalr. Ils arrivèrent à l'aube à Middalir, devant Thykkvaskógar. Là, ils mangèrent et dormirent. Thorgeirr avait un cheval roux, très beau, bonne monture, et de grande taille. Très tôt le matin[1], les compagnons offrirent de prendre les montures; Ils se levèrent et allèrent aux chevaux : on ne trouva pas celui de Thorgeirr. Ils allèrent chercher le cheval car il y avait là beaucoup de bois par toutes les pentes. Pour finir, on ne trouva pas le cheval. Ils prirent alors un cheval de bât et répartirent son chargement sur plusieurs montures. C'est à Thorgeirr que l'on remit ce cheval. Ils aperçurent alors un homme qui montait un cheval roux, une excellente monture, qui chassait quelques moutons devant lui le long des bancs de sable en remontant de Saudafell. Il chassait les moutons bon train car il avait une monture rapide. Il sembla à Thorgeirr que ce cheval était semblable au sien. Il fit semblant de ne pas le savoir, regarda où allait l'homme et vit qu'il chassait les moutons jusqu'à la ferme de Hundadalr. De Laxárdalr, on avait rendu à Skúfr quelques brebis, elles s'étaient enfuies et Bjarni, fils de Skúfr, était allé les chercher, et c'est lui qui avait pris le cheval de Thorgeirr. Le groupe chevaucha jusqu'à la ferme de Hundadalr, les frères invitèrent leurs compagnons à descendre de cheval à l'extérieur de l'enclos et à ne pas entrer dans le pré clos[2]. Les frères chevauchèrent jusqu'aux maisons avec quelques hommes. Thorgeirr alla au parc où il pensa reconnaître son cheval. Skúfr était arrivé chez lui et chassait les moutons dans le parc. Bjarni était à cheval, il avait chassé dans le parc les brebis qu'il avait trouvées. Thorgeirr demanda : « Qui est cet homme à cheval ? — Il s'appelle Bjarni. » Thorgeirr dit : « Tu as un beau cheval, et à qui est-il ? » Bjarni répondit : « Il est vrai que ce cheval est beau, mais je ne sais pas à qui il est. » Thorgeirr dit : « Pourquoi l'as-tu pris ? » Bjarni répondit : « J'ai pris ce cheval parce que je trouvais meilleur de chevaucher que de marcher. » Thorgeirr dit : « Il me semblerait judicieux que tu descendes de selle et que tu remettes

ce cheval à son propriétaire. » Bjarni dit : « Je ne chevaucherai guère davantage, car je ne vais pas aller plus loin que jusqu'aux portes de la maison. » Thorgeirr dit : « Je veux que tu descendes de selle immédiatement. » Bjarni dit : « Cela ne fera pas de mal au cheval si je le monte jusqu'à la maison. » Thorgeirr dit : « C'est moi qui déciderai : tu ne chevaucheras pas davantage pour cette fois. » Bjarni voulut diriger le cheval vers le portail de l'enclos et aller jusqu'à la maison, mais Thorgeirr lui décocha un coup de sa lance et le transperça aussitôt, si bien qu'il tomba de selle, mort sur-le-champ[1]. Le berger Skúfr vit Bjarni tomber de selle. Il sortit en courant par les portes du parc qu'il était en train de fermer. Il prit sa hache et en frappa Thorgeirr à deux mains. Thorgeirr para le coup avec le manche de sa lance et le détourna, mais il assena, de la main droite, un coup de hache sur la tête de Skúfr, la lui fendit jusqu'aux épaules, et Skúfr mourut aussitôt[2]. Les compagnons de Thorgeirr allèrent en hâte à la maison dire aux chefs cette nouvelle. Ils la trouvèrent mauvaise, comme c'était bien le cas. Ils trouvèrent tout de suite des gens pour accompagner Thorgeirr dans sa fuite, afin qu'il ne paraisse pas à la vue du père de l'occis ou des parents de ceux qui avaient été tués. Après cela, ils dirent la nouvelle à Skúfr. Celui-ci ne vit pas que l'on pût lui faire honneur plus approprié que d'accepter le droit de juger seul que lui offrirent les frères pour ces meurtres, ainsi que des compensations en argent pour ses hommes, de la part de chefs aussi nobles que les frères, d'autant plus que celui qui avait commis les meurtres était déjà condamné. Ils se mirent d'accord là-dessus. Thormódr mentionne ces meurtres dans la drápa de Thorgeirr :

5. *L'homme eut la chance de revaloir*
Au fils de Már son arrogance,
Tempête des épées eut lieu alors.
Le corbeau eut de la viande crue à lacérer.
Le cavalier du cheval de la mer
Occit ensuite Skúfr et Bjarni;
L'habile aux armes entra
D'ardeur dans la bataille[3].

Thorgils et Illugi déjeunèrent à Hundadalr, après quoi ils chevauchèrent vers le sud jusqu'au Borgarfjördr et accompagnèrent Thorgeirr au bateau[4].

Était arrivé au bateau un homme qui s'appelait Gautr.

Il était fils de Sleita[1]. Il était proche parent de Thorgils fils de Már que Thorgeirr avait tué. Gautr était de grande taille et fort, querelleur et brave. Il avait pris un passage auprès du capitaine et ne s'attendait pas à ce que Thorgeirr eût l'intention de s'en aller à l'étranger avec ce bateau. Il fronça les sourcils à l'arrivée de Thorgeirr et il leur parut qu'il y aurait quelque difficulté à ce qu'ils prennent le même bateau, avec le caractère que chacun d'eux avait. Le bateau était complètement paré, la cargaison était arrimée et les marchandises de Gautr étaient dedans. En entendant les Norvégiens murmurer sur la présence commune de Gautr et de lui, Thorgeirr dit : « Je peux bien jouir de la présence de Gautr, quels que soient ses froncements de sourcils. » Mais quels que fussent les propos de Thorgeirr sur leur séjour commun, on décida de défaire la cargaison et d'enlever les marchandises de Gautr. Il s'en alla au nord dans les districts. Les Norvégiens lancèrent leur bateau en aval de la rivière et allèrent jusqu'à Seljaeyrr. Les frères ne quittèrent pas le district avant que le bateau n'eût pris la mer.

Puis ils chevauchèrent au thing avec une grande quantité de gens et passèrent accords, de la part de Thorgeirr, sur le meurtre de Thorgils fils de Már, et le déclarèrent réhabilité dans son inviolabilité[2].

Thorgeirr et ses camarades furent ballotés en mer quelque temps, virent pour finir une terre devant leur étrave, et les Norvégiens reconnurent ce pays, c'était l'Irlande. Il leur parut que la paix serait incertaine s'ils échouaient là. Thorgeirr dit : « Il est plus certain, si nous nous défendons bien, que nous donnerons suffisamment à souper à quelques hommes avant d'être tués et que notre défense aura quelque valeur. » Ils jetèrent l'ancre, pas trop près de la côte, sortirent leurs armes et se préparèrent pour la bataille au cas où il en serait besoin. Puis ils virent une grande foule d'hommes sur la côte et force lances, comme si l'on voyait une forêt. Bien que les Irlandais eussent des lances à long manche, elles ne les atteignirent pas. Thorgeirr et ses gens conservèrent donc leur vie et leurs biens et s'en allèrent lorsqu'ils eurent bon vent.

De là, ils allèrent en Angleterre et y restèrent un moment, Thormódr a composé sur le fait que Thorgeirr y reçut d'excellents présents des chefs. Après cela, il alla au Danemark et y obtint si grande estime que les Danois

l'honorèrent comme un roi, à en croire ce que Thormódr a composé là-dessus[1]. Puis il alla en Norvège et se présenta au roi Óláfr le Saint, et le salua bien. Le roi lui rendit son salut et demanda qui il était. Il répondit : « Je suis Islandais et je m'appelle Thorgeirr. » Le roi dit : « Est-ce que tu es Thorgeirr fils de Hávarr ? » Il répondit : « C'est moi-même. » Le roi dit : « J'ai entendu parler de toi. Tu es un homme de grande taille et brave d'apparence, mais tu ne dois pas être chanceux en toute chose[2]. » Le roi offrit à Thorgeirr de rester chez lui et il devint alors hirdmadr du roi Óláfr. Le roi conféra grands honneurs à Thorgeirr, car il se révéla, dans toutes les épreuves, le plus vaillant des hommes et un excellent brave. Thorgeirr fit des voyages de commerce au sud en Vindland[3] et il n'y avait pas grande paix en ce temps-là pour les marchands des pays du Nord. Il fut renommé par cette expédition car il obtint de chacun ce qu'il voulut. Thorgeirr continua ses voyages, passant régulièrement un hiver chez le roi Óláfr en Norvège et le suivant en Islande à Reykjahólar. Il accostait toujours dans le Borgarfjördr, se dirigeait sur le Flói, dans la Nordrá, y tirait son bateau à terre à l'ouest de la rivière, en hiver, à l'endroit qui s'appelle maintenant Thorgeirshróf[4]; c'est au sud de la colline qui s'appelle Smidjuholt[5]. Thorgeirr équipa six[6] fois son bateau pour partir d'Islande, à ce que dit Thormódr :

6. *Le buisson de la bourrasque de Gunnr*
Fit équiper six fois au départ d'ici
Le cheval de la mer; en toute chose,
Le messager du serpent de la blessure fut vaillant.
Le dévastateur des richesses mena le knörr noir
En mer; j'ai appris cela chez moi;
Le répartisseur de richesses
Souvent accomplit prouesses[7].

CHAPITRE IX

Il faut maintenant parler de ce que faisait Thormódr pendant que Thorgeirr était dans ses voyages. Il alla chez son père, Bersi, à Laugaból, lorsque Thorgeirr et lui ces-

sèrent leur association, et il passa chez lui maints hivers. Il se sentit longtemps seul, car il y avait là peu de monde. Il y avait une femme qui s'appelait Gríma, qui habitait la ferme appelée Ögr. Elle était veuve et elle avait du bien. On disait de Gríma qu'elle était savante en maintes choses et les gens racontaient qu'elle était magicienne. Comme le christianisme était récent et mal pratiqué, beaucoup de gens trouvaient remarquable que l'on fût magicien. La fille de Gríma s'appelait Thórdís. Elle était belle et habile à l'ouvrage et habitait chez sa mère. Elle aimait la magnificence. Il y avait un esclave de Gríma qui s'appelait Kolbakr. Il était grand et fort et avenant de visage, quoique très dur. Thormódr prit l'habitude de venir à Ögr[1] et restait longtemps à s'entretenir avec Thórdís, la fille de Gríma, et le bruit courut, à cause de ses visites et de ses entretiens, qu'il avait séduit Thórdís. Lorsque Gríma fut au courant de ces bruits, elle vint un jour parler à Thormódr et prit la parole en ces termes : « Un grand nombre de gens disent, Thormódr, que tu séduis Thórdís ma fille, et il ne me plaît guère que l'on jase sur son compte à cause de toi. Ce n'est pas qu'elle serait sous-estimée parce que c'est toi qui la fréquentes, mais c'est parce qu'il se peut que les hommes qui auraient décidé de la demander en mariage, s'ils savaient que tu es tant soit peu en cause à son sujet..., peut-être qu'ils penseront qu'il y a un troll devant les portes[2] si tu y es. Maintenant, si tu veux la demander en mariage, je te la donnerai. » Thormódr répondit : « Tu t'exprimes comme il le faut sur cette affaire, et j'apprécie certainement tes paroles, mais je ne me sens pas disposé à prendre femme. Quoique je n'aie pas de meilleures espérances que d'épouser ta fille, cela ne se fera pas. » Ils se quittèrent là-dessus. Thormódr alla chez lui et y passa le reste de l'été.

Quand vint l'hiver, les eaux furent prises par les glaces et l'état des chemins fut excellent. L'Ögursvatn également fut gelé[3]. Thormódr se trouvait seul, car il y avait peu de divertissements à Laugaból. Il reprit alors ses voyages à Ögr pour aller voir Thórdís. Revinrent les mêmes habitudes et propos qu'avant sur l'amitié de Thórdís et de Thormódr. Quand il allait à Ögr, celui-ci prenait toujours son bouclier et son épée, car il avait maintes querelles avec certaines gens. Gríma dit de nouveau à Thormódr de cesser de prendre l'habitude de venir « pour préserver

ainsi ma fille du blâme ». Thormódr fit belle réponse à ses propos et pourtant ses voyages restèrent inchangés. Un jour que Thormódr était à Ögr, Gríma dit à Kolbakr : « Je vais t'envoyer dans une ferme avec le tissage dont ils ont besoin. » Kolbakr s'équipa pour ce voyage, Gríma ouvrit un coffre qui lui appartenait, en sortit quelques écheveaux et un long coutelas, ancien, acéré et tranchant, les remit à Kolbakr en disant : « Prends cela et ne reste pas sans arme. » Kolbakr prit le coutelas. Pour Gríma, elle plaça les écheveaux en dessous de la cape de Kolbakr. Elle lui passa les mains sur tout le corps ainsi que sur les habits[1]. Après cela, Kolbakr alla son chemin. Le ciel se mit à se couvrir, il dégela et la neige qui était tombée fondit. La journée s'écoulant, Thórdís dit à Thormódr : « Je voudrais que tu rentres chez toi par un autre chemin que d'habitude, que tu prennes par l'intérieur d'Ögursvík et par la route qui longe la pente jusqu'à Laugaból. » Thormódr répondit : « Pour quelle raison veux-tu que je prenne ce chemin ? » Thórdís dit : « Il se peut que l'état des glaces ait empiré dans la baie, maintenant qu'il dégèle, et je ne voudrais pas que tu voyages sous de mauvais auspices. » Thormódr dit : « La glace va tenir. » Thórdís dit : « Si je te le demande, Thormódr, c'est uniquement que je trouverais mauvais que tu refuses de faire à ma requête. » Thormódr vit que la chose paraissait d'importance à Thórdís, il lui promit de prendre le chemin qu'elle demandait.

Tard le soir, Thormódr partit d'Ögr. Il n'était pas arrivé loin des portes que l'idée lui vint que le chemin qu'il prendrait n'importait nullement à Thórdís. Il changea d'avis et prit par le plus direct en traversant la baie sur la glace[2]. Il y avait une bergerie sur la rive du fond de la baie, avec un pré clos devant. Thormódr passa devant les portes et à ce moment, Kolbakr bondit de la bergerie, coutelas brandi, et en assena aussitôt un coup à Thormódr. Ce coup arriva sur le bras de Thormódr au-dessus du coude et ce fut une grave blessure. Thormódr rejeta son bouclier, brandit son épée de la main gauche et frappa Kolbakr des deux mains, à coups redoublés. L'épée ne mordit pas, parce que Kolbakr avait été tellement ensorcelé par les incantations de Gríma que les armes n'avaient pas prise sur lui. Kolbakr n'assena pas d'autre coup à Thormódr. Il dit : « Je t'ai complètement

en mon pouvoir, Thormódr, mais je ne veux pas en faire davantage. » Kolbakr reprit le chemin de la maison et dit les nouvelles. Gríma estima que Kolbakr en avait fait trop peu contre Thormódr, et elle fit comme si elle n'avait pas trahi celui-ci. Thormódr déchira ses braies de lin, pansa sa blessure et s'en alla à Laugaból. Une servante de Thormódr l'attendait dans la salle, où il y avait de la lumière, les autres s'étaient mises au lit. Lorsque Thormódr entra, on plaça une table devant lui et on lui apporta à manger. Thormódr n'avait pas grand appétit. La servante vit qu'il était ensanglanté. Elle alla dire à Bersi que Thormódr était arrivé et en outre, que ses habits étaient pleins de sang. Bersi se leva et alla à la salle, salua Thormódr et lui demanda les nouvelles[1]. Thormódr raconta la rencontre avec Kolbakr et la blessure qu'il avait reçue. Bersi dit : « Ainsi, le fer ne mordait pas sur Kolbakr? » Thormódr répondit : « Je lui ai déchargé des coups redoublés de mon épée et elle n'a pas plus mordu que si je l'avais rossé avec un os de baleine. » Bersi dit : « Cela vient de la sorcellerie de Gríma. » Thormódr déclama une vísa :

7. *J'ai repoussé la tempête de Hrund,*
Le grand assaut;
J'ai jeté le bouclier;
Blessure je reçus dans le vacarme du roi;
Lorsque je pourrai trouver l'occasion
De venger sur le buisson du corbeau
Des rondins, par meurtre accidentel,
La blessure, le ferai, libéral chandelier de la mer[2].

Bersi dit : « Pour sûr. Mais on voit mal quand cette honte sera vengée, car c'est à un troll que nous avons affaire. »

CHAPITRE X

Bersi pansa la blessure de Thormódr, car c'était un bon mire. Le lendemain matin, Bersi alla avec beaucoup d'hommes à Ögr. Mais avant qu'il arrive à la ferme, Gríma dit à ses domestiques : « Vous allez entrer dans la salle et vous asseoir sur le banc d'en face pendant que Bersi et ses gens seront ici. » Ils firent comme elle le

demandait, allèrent dans la salle et occupèrent, tous en armes, le banc d'en face. Gríma plaça Kolbakr au milieu du banc et lui imposa les mains sur la tête. Bersi et les siens arrivèrent à la ferme et frappèrent aux portes. Gríma alla au portail et les salua. Bersi dit : « Nous pensons que tu n'attaches pas grande importance à notre santé[1], mais sois certaine que nous ne nous soucions pas davantage que tu te portes bien. » Gríma dit : « Ta façon de parler me surprend fort, nous croyions que tu étais notre ami comme nous sommes les tiens. As-tu quelque nouvelle à dire ? » Bersi répondit : « Les seules nouvelles que nous avons à dire, vous devez les connaître déjà. » Gríma dit : « Nous n'avons appris aucune nouvelle dernièrement, et vous ? » Bersi dit : « Nous pouvons dire la blessure que Kolbakr, ton esclave, a faite à Thormódr, mon fils. » Gríma répondit : « Voilà une grande nouvelle, et mauvaise, et d'autant plus mauvaise qu'elle est vraie car j'ai envoyé Kolbakr dans une maison avec du tissage et il n'est pas rentré hier soir : je crois qu'il n'a pas osé venir me trouver car il savait mon amitié pour Thormódr. J'ai longtemps soupçonné Kolbakr d'être amoureux de Thórdís, il vient de faire preuve de grande sottise en blessant Thormódr, un tel brave, par jalousie, appelant ainsi le blâme contre ma fille, et nous faisant, à nous, honte et ignominie. Je suis tenue de venger cela selon mes moyens. » Bersi dit : « Certains disent, Gríma, que tu es capable de feindre et on va éprouver comment tu es disposée en cette affaire. — Eh bien ! je vous serai reconnaissante de vous voir entrer dans ma maison et fouiller notre demeure pour chasser le soupçon que nous ayons été au courant de ce méfait accompli par Kolbakr. » Bersi entra dans la salle avec ses compagnons, s'assit sur le banc, y resta un moment et ne vit pas Kolbakr alors qu'il était en face de lui, car Gríma avait posé sur lui un heaume d'invisibilité[2], de sorte qu'on ne pouvait le voir. Bersi alla fouiller la ferme et ne trouva pas Kolbakr. Après cela, il proclama, en en accusant Kolbakr, la blessure que celui-ci avait faite à Thormódr et revint chez lui dans cet état.

Le blessure de Thormódr évolua mal, il resta longtemps couché et demeura gaucher tant qu'il vécut. Kolbakr passa l'hiver à Ögr et Gríma le garda en secret. Au printemps suivant, un procès fut intenté contre Kolbakr. Au cours de ce thing, il fut condamné à proscrip-

tion. Il y avait un bateau qui mouillait dans le Vadill. Le commandait un Norvégien qui s'appelait Ingólfr. Le bateau était presque prêt pour l'althing, mais ils n'eurent pas de vent pour s'en aller. Alors que les gens avaient quitté le district pour aller au thing, Gríma vint parler à Kolbakr et dit : « Je m'attends à ce que tu sois condamné à proscription pour la blessure de Thormódr. Mais comme c'est moi la cause de ta condamnation, je veux te donner ta liberté afin que tu ne sois plus esclave. En outre, tu vas équiper en secret quatre chevaux, deux pour la monte et deux autres pour les charger de provisions que je vais te remettre. Je vais t'accompagner jusqu'au bateau en secret et te prendre un passage dans le Vadill. » Kolbakr se réjouit de son affranchissement et des dons que Gríma lui faisait, il prépara, pendant la nuit, leur expédition pour s'en aller en secret d'Ögr de sorte que personne ne s'en aperçût. Ils chevauchèrent par Glámuheidr jusqu'à l'Arnarfjördr puis, par la route du haut, en longeant les montagnes, jusqu'au Bardaströnd et arrivèrent de nuit au Vadill. Les marchands dormaient dans le bateau. Quant au capitaine, il avait monté sa tente à terre. Gríma défit le bord de la tente et Kolbakr garda leurs chevaux. Elle entra dans la tente et réveilla Ingólfr le capitaine, car elle le connaissait de vue. Ingólfr la salua et demanda les nouvelles, après quoi, Gríma dit : « Je suis venue vous trouver parce que je voudrais que vous emmeniez l'homme qui est arrivé ici. » Ingólfr dit : « Qui est cet homme ? » Gríma répondit : « Il s'appelle Kolbakr. » Ingólfr dit : « Est-ce lui qui a blessé Thormódr fils de Bersi ? » Gríma dit : « C'est lui-même qui a fait cela. » Ingólfr dit : « Il me semble bien difficile d'accueillir un homme dont il faut s'attendre à ce qu'il soit condamné à proscription cet été, tant sont vaillants les hommes qui entreprennent les poursuites, Bersi et Thormódr, le père et le fils. Il y a longtemps aussi que nous mouillons ici, notre bateau tout prêt, et il se peut que Bersi rentre dans le district avant que nous ayons bon vent pour partir, et qu'alors, nous ne puissions lui cacher cet homme. » Comme Gríma voyait qu'Ingólfr prenait sa proposition à contrecœur, elle sortit de sous son manteau une bourse et versa deux cents d'argent sur les genoux du capitaine, en disant : « Je veux te donner cet argent pour que tu accueilles et assistes Kolbakr. » Ingólfr dit : « Voilà du bel

argent et il sera chèrement payé si le père et le fils nous trouvent avant que nous ne nous en allions et que nous ayons accueilli leur proscrit. » Puis Gríma dit : « Passons ce marché : tu vas prendre Kolbakr et cet argent que je t'ai offert, le transporter hors d'Islande et le protéger si tu as bon vent pour partir aujourd'hui. » Ingólfr dit : « Il en sera comme tu le voudras. » Ingólfr prit l'argent, se leva et accompagna Kolbakr au bateau avec ses marchandises. Gríma resta à terre pendant la journée et récita les anciens poèmes qu'elle avait appris dans son enfance. À ce moment-là, le vent debout qu'ils avaient essuyé tomba. Ingólfr fit sortir leurs hamacs. Ils firent diligence sur le bateau et furent très tôt prêts en tout point. Alors que le soleil était au sud-est, un vent favorable se leva. Ingólfr et Kolbakr montèrent à terre et souhaitèrent bonne vie à Gríma. Elle se prépara à rentrer chez elle et se trouva de la compagnie, et l'on ne mentionne rien sur son voyage, avant qu'elle ne fût arrivée chez elle à Ögr, et ce fut bien avant que les gens soient rentrés du thing. Ingólfr monta sur le bateau quand Gríma fut partie, puis ils hissèrent la voile. Ils eurent bon vent et passèrent peu de temps en mer, arrivèrent en Norvège. Kolbakr se joignit à des vikings et se révéla vaillant homme en toute épreuve. Thormódr rentra chez lui, à Laugaból, en revenant du thing et resta chez son père quelques hivers. Nous n'avons pas entendu dire qu'il ait obtenu plus d'honneur pour sa blessure que la condamnation de Kolbakr.

CHAPITRE XI

Thormódr continuait à se sentir seul quand il était chez son père. En été, après le thing, il prit part à l'expédition des domestiques de son père qui devaient aller chercher du poisson qui appartenait à Bersi, à Bulungarvík. Ils avaient un petit bachot qui appartenait à Bersi. Ils remontèrent l'Ísafjördr à la voile, par beau temps. Ils arrivèrent devant l'Arnardalr. Là, ils eurent vent debout. Ils dérivèrent sur l'Arnardalr. Ils mirent le bateau à l'ancre, montèrent à terre et plantèrent leurs tentes, demeurèrent là un moment car il ne leur fut pas donné de partir rapidement.

La femme qui habitait à Arnardalr s'appelait Katla. Elle était veuve. L'avait épousée un homme qui s'appelait Glúmr, sa fille s'appelait Thorbjörg. Elle habitait chez sa mère[1]. Thorbjörg était une femme bien élevée et pas particulièrement belle, cheveux et sourcils noirs — aussi étaitelle surnommée Kolbrún[2] — , sage d'apparence, la peau douce, les membres bien faits et mince, de grands pieds, et pas petite. Il se fit qu'un jour, Thormódr [et ses compagnons] sortirent de la tente et montèrent à la ferme. Ils entrèrent dans la salle. Il n'y avait personne que des femmes. Katla salua l'arrivant et lui demanda son nom. Thormódr se nomma. Elle lui demanda de qui il était le fils. Il le lui dit. Katla dit : « J'ai entendu parler de toi mais je ne t'avais pas encore vu. » Thormódr passa la journée là et les femmes furent très aimables pour lui. Thormódr vint à porter les yeux sur la fille de la maîtresse de maison et elle lui plut. Elle aussi jeta des regards furtifs et il fut fort à son goût. Donc, Thormódr passa la journée là, et, le soir, s'en alla à sa tente. Alors, Thormódr prit l'habitude de venir à la maison de Katla, et il se mit à composer des strophes amoureuses[3], cela plut fort aux femmes qui étaient là.

Un jour, Katla dit : « Est-ce que tu as, Thormódr, quelque chose à faire dans le Vík puisque tu accompagnes les domestiques de ton père ? » Thormódr répondit : « Je n'ai pas d'autre but que de me divertir, je m'ennuyais chez moi. — Qu'est-ce qui t'amuserait le plus, aller avec eux ou rester ici pendant qu'ils vont chercher le poisson, et te divertir ici ? Tu as tout à fait le droit de rester ici si tu le veux, car nous prenons grand plaisir à te voir. » Thormódr répondit : « Tu parles bien et j'accepterai ton offre car je trouve agréable de rester ici près de vous. » Thormódr alla trouver ses compagnons et leur dit qu'il resterait pendant qu'ils iraient dans le Vík chercher le poisson, leur demandant de repasser par la vallée quand ils reviendraient de la côte, car il prendrait le bateau avec eux. Ils se quittèrent donc, Thormódr alla à la ferme et eux, à leurs courses, dès qu'ils eurent bon vent. Thormódr passa un demi-mois à Arnardalr. Il composa alors un poème de louange sur Thorbjörg aux noirs sourcils : il l'appela Kolbrúnarvísur[4]. Lorsque ce poème eut été composé, il le déclama en sorte que beaucoup de gens l'entendirent[5]. Katla retira de son doigt une bague d'or, grande et bonne, et dit : « Je veux te donner cette bague d'or, Thormódr, en récompense de ton poème et du nom

que je te donne, car je te donne le nom de Thormódr Scalde-de-Kolbrún. » Thormódr la remercia de ce cadeau. Et le nom que Katla lui avait donné s'attacha à lui.

Les domestiques de Bersi revinrent trouver Thormódr. Il prit le bateau avec eux et remercia la maîtresse de maison de la joie qu'elle lui avait donnée. Katla dit à Thormódr de ne pas passer près de l'enclos si ses voyages l'amenaient par là, et ils se quittèrent là-dessus. Thormódr alla à Laugaból et passa chez lui le reste de l'été. Lorsque vint l'hiver et que les eaux furent prises, Thormódr se rappela alors l'amitié qu'il avait eue pour Thórdís, fille de Gríma d'Ögr. Il partit de chez lui pour prendre le chemin d'Ögr. Gríma le reçut, la mine joyeuse, mais Thórdís lui battit quelque peu froid et haussa les épaules en le voyant, comme ont toujours coutume de le faire les femmes à qui les hommes ne plaisent nullement. Thormódr s'en rendit rapidement compte et vit qu'elle le regardait parfois de travers ou le toisait par-dessus son épaule. Il lui vint à l'idée que, peut-être, les choses s'arrangeraient et qu'elle lui ferait des yeux plus doux s'il lui rappelait l'ancienne amitié qui avait régné entre eux. Thórdís dit : « J'ai appris que tu t'es trouvé une nouvelle amoureuse et que tu as composé sur elle un poème de louange. » Thormódr répondit : « Qui donc est cette amoureuse dont tu dis que j'ai composé pour elle ? » Thórdís répondit : « C'est Thorbjörg d'Arnardalr. » Thormódr répondit : « Cela ne veut rien dire, que j'aie composé un poème sur Thorbjörg. Ce qui est vrai, c'est que j'ai composé un poème sur toi quand j'étais à Arnardalr, car j'ai considéré comme il y avait loin de ta beauté à celle de Thorbjörg, et de même pour les bonnes manières. Je suis venu ici afin de te déclamer ce poème. » Thormódr déclama alors les strophes de Kolbrún en tournant à la louange de Thórdís les propos qu'il avait composés pour Thorbjörg. Il dédia ce poème à Thórdís pour qu'ils fassent complètement la paix, pour apaiser son cœur et avoir son amour. Et de même que l'obscurité monte de la mer pour faire place à la pénombre, après quoi vient un soleil brillant avec un temps doux, de même, le poème chassa du cœur de Thórdís tout déplaisir et toute obscurité, et la pleine lumière de son cœur brûla d'un ardent amour et d'une chaude joie pour Thormódr. Celui-ci venait constamment à Ögr et y était bien reçu. Lorsque

cela eut duré quelque temps, il arriva une nuit, alors que Thormódr était à Laugaból, qu'il rêva que Thorbjörg Kolbrún venait à lui et lui demandait s'il veillait ou s'il dormait. Il déclara qu'il veillait. Elle dit : « Tu rêves, mais ce qui t'apparaît va s'accomplir comme si cela t'apparaissait à l'état de veille. Et puis, qu'en est-il, est-ce que tu as donné à une autre femme le poème que tu avais composé sur moi ? » Thormódr répondit : « Ce n'est pas vrai. » Thorbjörg dit : « Si, c'est vrai. Tu as donné à Thórdís fille de Gríma mon poème de louange et tu as transformé les strophes où se trouvaient surtout les propos que tu avais composés sur moi, car tu n'as pas osé, homme mesquin, dire la vérité sur la femme pour laquelle tu avais composé ce poème. Je vais maintenant te faire payer ton inconstance et ton mensonge : tu vas attraper un mal d'yeux grave et rigoureux, de telle sorte que les deux yeux vont te sortir de la tête si tu ne proclames pas publiquement la couardise dont tu as fait preuve en m'enlevant mon poème de louanges pour le donner à une autre femme. Tu ne seras jamais en bonne santé, à moins que tu supprimes les strophes que tu as tournées à la louange de Thórdís et que tu reprennes celles que tu as composées sur moi. Et n'attribue pas ce poème à d'autres qu'à celle pour qui il fut initialement composé. » Thorbjörg parut à Thormódr fâchée et impressionnante ; il lui sembla apercevoir son visage quand elle sortit. Il s'éveilla à cause du fait qu'il avait tellement mal aux yeux qu'il pouvait à peine le supporter sans crier et qu'il ne put dormir du reste de la nuit. Le matin, il resta longtemps couché. Bersi se leva selon son habitude. Et quand tous les hommes, hormis Thormódr, se furent levés, Bersi vint le trouver et demanda s'il était malade pour ne pas se lever comme d'habitude. Thormódr déclama une vísa :

8. *Mal m'en a pris de donner*
À la belle d'Ögr
Toutes les strophes de Kolbrún ;
La dise du jugement m'est apparue
En rêve ; la Freyja de l'agrafe
M'a châtié ; l'imposante Thrúdr
Sait maintes choses ; je préfère
Faire la paix avec la Hildr de la corne[1].

Bersi dit : « Que t'est-il apparu en rêve ? » Thormódr raconta son rêve et toute l'histoire du poème. Bersi dit :

« Méchantes maîtresses que tu as là, si tu tiens de l'une des mutilations qui font que tu ne seras jamais en bonne santé, et il y a fort à craindre que maintenant les deux yeux te sautent de la tête[1]. Pourtant, le conseil que je te donne, c'est de remettre ce poème dans la tournure qu'il avait initialement et d'attribuer toujours à Thorbjörg Kolbrún ce que tu as composé sur elle. » Thormódr dit : « Je ferai à ton gré. » Il proclama publiquement comment il avait procédé avec ce poème, et l'attribua de nouveau, en présence de maints témoins, à Thorbjörg. Alors son mal d'yeux s'améliora rapidement et il fut complètement guéri.

Nous allons maintenant cesser de parler de Thormódr Scalde-de-Kolbrún et dire quelque chose de Thorgeirr.

CHAPITRE XII

Il faut parler maintenant de Thorgeirr, hirdmadr du roi Óláfr. Un été, il arriva avec son bateau dans la Hvítá, remonta la Nordrá et tira son bateau à terre en automne à l'endroit que l'on appelle maintenant Thorgeirshróf. Pour l'hiver il alla loger à l'ouest à Reykjahólar et passa cet hiver-là chez ses parents, y entreposa ses marchandises, se rendit tôt au printemps dans le sud au Borgarfjördr et équipa son bateau pour partir. Peu avant le thing, il alla à l'ouest à Reykjahólar chercher les marchandises qui y étaient rassemblées et qu'il avait retirées de sa cargaison telle qu'il l'avait entreposée. Il transporta ces marchandises jusqu'au Skógarströnd en se procurant des chevaux, alla dans le sud jusqu'au Borgarfjördr, accompagné d'un homme qui chevauchait devant, tirant un autre cheval par la bride. Thorgeirr chevauchait derrière, poussant quelques chevaux de bât. Il allait portant bouclier, lance et hache. Ils allèrent donc dans cet état. Habitait à Hvítsstadir un homme qui s'appelait Snorri. Il était surnommé Hoekils-Snorri. C'était un homme de grande taille et fort, peu avenant de visage et d'aspect féroce, impopulaire et emporté, de caractère vindicatif. Le fils de Snorri s'appelait Helgi. Il était alors dans son jeune âge, lorsque se produisirent ces événements[2]. Les maisons d'habita-

tion se trouvaient alors dans la bande de terre, plus bas qu'elles ne le sont aujourd'hui et la ferme était appelée Melr[1]. Il y avait une grande bergerie à l'ouest dans le pré clos, à l'endroit qui s'appelle maintenant Snorratópir.

Thorgeirr et son compagnon passèrent près de l'enclos. Le compagnon de Thorgeirr chevaucha devant la ferme, mais les chevaux de bât que poussait Thorgeirr coururent dans le pré clos. Snorri sortit au moment où Thorgeirr pourchassait les chevaux de bât, voulant les faire sortir du pré clos. Les chevaux prenaient plaisir à paître et celui-ci s'arrêtait pendant qu'il chassait celui-là. Snorri se mit à sacrer et à injurier les chevaux ainsi que Thorgeirr, rossant les bêtes avec sa lance et les blessant. Thorgeirr vit venir le moment où Snorri allait tuer les chevaux. Il sauta de selle, tenant son bouclier devant lui; quant à sa hache, il la tenait dans sa main gauche avec son bouclier. Il avait sa lance dans la dextre et attaqua Snorri. Celui-ci s'esquiva par le champ jusqu'à la bergerie et se défendit de sa lance. Deux domestiques avaient vu Snorri sortir en courant, fâché, avec sa lance. Chacun d'eux prit sa hache pour aller lui prêter main forte. Thorgeirr se défendit contre eux avec grande agilité et les attaqua par grande force et intrépidité, comme un lion. Les domestiques furent bientôt blessés par Thorgeirr car ils avaient des haches à manche court et Thorgeirr donnait de la lance à coups rudes et précipités. Snorri et ses domestiques battirent en retraite dans la bergerie. Les portes en étaient basses et l'entrée, étroite, il n'était pas facile d'entrer les attaquer. Thorgeirr sauta sur le toit et l'arracha. Là où la toiture était arrachée, Snorri donna de la lance. Thorgeirr en fut quelque peu blessé, encore que pas grièvement. Il jeta alors sa lance et saisit de la dextre sa hache. Snorri attaqua Thorgeirr avec un courage résolu, là où le toit était arraché. Mais Thorgeirr se défendit de son bouclier et de sa hache, ne cherchant rien d'autre qu'à trancher le manche de la lance de Snorri. Ils ne cessèrent cette joute que Thorgeirr n'eut tranché le manche de la lance de Snorri. Du même élan, Thorgeirr sauta dans le bâtiment par l'ouverture qui avait été pratiquée dans le toit, avec bouclier et hache, et assena aussitôt sur la tête de Snorri un horion si rude qu'il lui fendit tout le crâne. De cette blessure, Snorri reçut mort immédiate. Alors, Thorgeirr

se tourna contre les domestiques de Snorri et les attaqua agilement, se protégeant de son bouclier, frappant de la hache qui avait coutume de fournir à maint homme un repos pour la nuit. Cette attaque se termina de telle sorte que Thorgeirr les tua tous les deux. Après cela, il sortit, monta sur son cheval, alla aux portes, héla des gens, dit que Hoekil-Snorri voulait les voir et les attendait dans la bergerie, puis s'en alla retrouver son compagnon. Celui-ci avait chassé du pré clos les chevaux de bât pendant que les autres se battaient. Ils allèrent en cet état jusqu'au bateau.

Thorgeirr équipa son bateau et se dirigea sur Seleyrr, y attendit un vent favorable et prit la mer, le moment venu. Il resta peu de temps en mer, il eut bon vent et aborda en Norvège, alla rapidement trouver le roi Óláfr et fut bien accueilli. Thormódr mentionne cet événement, dans la drápa de Thorgeirr, dans cette strophe :

9. *Le rougisseur d'épées, celui*
Qui revalait aux gens leur haine,
Fractura promptement le bâtiment
De Snorri fils de Hoekill et livra bataille;
Thorgeirr y fut meurtrier
De trois hommes, ardent
À plus grand exploit; je tiens de cela
Rapport véridique sur le fréquentateur de la mer.

Helgi, fils de Snorri, habita longtemps à Hvítsstadir. Il n'était pas semblable à son père ni à ses parents aussi bien pour l'apparence que pour le caractère. Il transporta sa demeure à l'endroit où est maintenant la ferme. Il était surnommé Helgi le Blanc parce que c'était un bel homme aux beaux cheveux, de couleur blanche. C'est d'après lui que s'appelle la ferme de Hvítsstadir[1]. Helgi fut un homme populaire, bon fermier parmi les gens du district et aimable envers tout le monde. Il se querella à propos des Gufufitjar avec Thorsteinn fils d'Egill, parce que Thorsteinn voulait acheter les prairies et que Helgi ne voulait pas les vendre[2]. Un hiver, Helgi alla dans les Gufufitjar avec ses domestiques. Il charroya son foin avec ses bœufs en prenant par le sud du marécage comme il en avait coutume. Thorsteinn les poursuivit avec ses domestiques. Leur rencontre eut lieu dans les îles qui s'appellent Langeyjar au sud de Hvítsstadir. Dans cette rencontre, Thorsteinn et Helgi se battirent. Au cours de cette bataille,

Helgi fut gravement blessé. Intervinrent dans cette rencontre des hommes de bonne volonté qui avaient appris l'expédition de l'un et de l'autre et qui les séparèrent : ils firent la paix sur le fait que Thorsteinn achèterait les prairies et paierait compensation à Helgi pour sa blessure, selon l'estimation des hommes de bon vouloir.

CHAPITRE XIII

Il y avait un homme qui s'appelait Thórir, qui habitait à Hrófá dans le Steingrímsfjördr. C'était un homme très tapageur, plutôt tyrannique et impopulaire. Il se trouva en désaccord avec un hirdmadr du roi Óláfr, lors d'une foire dans le Steingrímsfjördr, et fit à l'homme du roi une grave blessure. Il n'y eut pas de paix conclue sur cette affaire. Et lorsque le roi apprit la nouvelle, l'événement lui déplut. Il dit alors à Thorgeirr fils de Hávarr : « Je veux, Thorgeirr, que tu venges cette blessure qu'a reçue mon hirdmadr en Islande et que tu dégoûtes ainsi les Islandais de molester mes hommes. » Thorgeirr répondit : « J'espère venger l'offense qui vous a été faite par cette action. » Le roi dit : « Si je te sollicite sur cette affaire, c'est que je pense que tu feras selon mon gré. » Thorgeirr répondit : « Je suis tenu de faire ce que tu veux. » Thorgeirr équipa alors son bateau au début de l'été pour aller en Islande. Il eut bon vent et il amena son bateau dans le Vadill. Il alla à l'ouest à Reykjahólar et se mit à construire une baraque. Y travailla avec lui un homme qui s'appelait Veglágr[1]. Chacun faisait un côté de la cabane. Celle-ci était lambrissée dans le sens de la longueur, d'un bout à l'autre, mais pas dans le sens de la largeur[2]. Ces lambris durèrent jusqu'à l'époque où l'évêque Magnús, second du nom, occupa le siège de Skálaholt[3].

Au début de l'hiver, Thorgeirr s'en alla au nord jusqu'au Steingrímsfjördr, à Hrófá. L'accompagnait Veglágr, le charpentier. Ils arrivèrent à la ferme tard le soir et frappèrent aux portes. Une femme vint au portail, les salua et leur demanda leur nom. Thorgeirr dit franchement qui il était. Il demanda si le bóndi Thórir était à la maison. Elle dit que oui. Thorgeirr dit : « Demande-lui de sortir. » Elle

entra dire à Thórir que des hommes étaient arrivés, dehors « qui voudraient te voir ». Il dit : « Qui sont ces hommes ? » Elle répondit : « Je crois que c'est Thorgeirr fils de Hávarr qui est venu. » Thórir se leva et prit sa lance, alla aux portes, plaça la pointe de sa lance sur la poutre de seuil, salua les arrivants. Thorgeirr ne lui rendit pas son salut. Il dit : « La raison de ma venue ici, c'est que je veux savoir quel honneur tu veux faire au roi Óláfr pour l'affront que tu as fait à son hirdmadr ? » Thórir répondit : « Est-ce que c'est toi le plaignant principal[1] dans cette affaire ? » Thorgeirr répondit : « En l'occurrence, on fera comme si c'était moi le plaignant principal dans cette affaire, car j'ai le mandat du roi. » Thórir dit : « Il peut se faire que tu aies son mandat, mais il ne me semble guère, à t'écouter parler, entendre les propos du roi. » Thorgeirr répondit : « Il est vrai que tu ne l'entends pas parler lui-même mais il se pourrait pourtant que tu éprouves une fois ou une autre quelle est sa puissance. » Et au moment où l'on s'y attendait le moins, Thorgeirr déchargea un coup de lance à Thórir : ce coup l'atteignit entre les bras et pénétra dans le corps. Thórir tomba dans les portes, mort[2].

Peu après, Thorgeirr s'en alla avec son compagnon et l'on ne dit rien de leur expédition tant qu'il ne fut pas arrivé à Reykjahólar. Sur cet événement, Thormódr a composé cette vísa :

10. *Depuis ma jeunesse je me rappelle*
Le féal du corbeau de l'étrave
Qui, fortuné, bellement causa mort
De l'utile héritier de Thórir par la lance ;
Le noble timonier de l'étalon de l'étrave
Vengea ainsi la blessure d'Oddr,
Et les aigles furent rassasiés,
Tout se passa par virilité[3].

Cet hiver-là, il y eut grands larcins à Reykjahólar. Beaucoup d'objets de prix disparurent des coffres des gens, et cela alla si loin qu'il disparut quelque chose du coffre de presque tout le monde, quelque puissants que fussent les verrous, et pourtant, aucun verrou n'était cassé. Illugi fils d'Ari était à Reykjahólar cet hiver-là. Après Jól, en hiver, les frères convoquèrent toute leur domesticité. Thorgils prit alors la parole : « Tout le monde sait qu'ici, cet hiver, il y a eu de grands larcins ; beaucoup de choses ont dis-

paru; nous avons l'intention de faire des perquisitions; on va fouiller d'abord les coffres, celui de mon frère et le mien, et ensuite ceux des autres, et si l'on ne trouve pas ici ce qui a été volé, nous irons dans d'autres fermes fouiller les gens. » On fouilla donc les coffres des gens et l'on ne trouva pas ce que l'on cherchait. Veglágr le charpentier avait un grand coffre qui n'avait pas été fouillé. Thorgils lui dit d'ouvrir son coffre et de faire voir ce qu'il y avait dedans. Veglágr dit : « Jamais je n'ai été fouillé comme un voleur et je n'ouvrirai pas mon coffre. » Thorgils dit : « Ce n'est pas envers toi seul que l'on agit ainsi. Nos coffres ont été fouillés et mal qui advient à tous est plus facile à supporter. » Alors Veglágr dit : « Même si vous avez tous été fouillés, je n'ouvrirai pas mon coffre pour qu'on le fouille. » Alors Illugi se leva d'un bond, il avait une hachette à la main. Il alla au coffre en disant : « J'ai la garde de la clef du roi qui va à tous les coffres et verrous. Je vais ouvrir ton coffre avec cette clef si tu ne veux pas me remettre la tienne. » Veglágr vit qu'Illugi allait ouvrir son coffre d'un coup de hache s'il n'était pas déverrouillé et remit alors la clef. Illugi ouvrit le coffre et y trouva beaucoup de clefs qui allaient à tous les verrous qu'il y eût à Reykjahólar. Il trouva beaucoup d'objets de valeur que les gens avaient perdus. On estima alors que c'était Veglágr qui avait dû voler le bien qui avait disparu. On le força[1] à dire la vérité : il avoua maints larcins et accompagna les gens aux endroits où il avait caché ces biens, en divers lieux. Alors, Illugi dit : « Il me semble que Veglágr ne mérite pas de vivre et je suis d'avis qu'il soit pendu. » Thorgeirr dit : « Tu n'arriverais pas aux mêmes conclusions avec un de tes domestiques. » Illugi répondit : « Je trouverais mauvais qu'un si grand voleur en réchappe. » Thorgeirr dit : « Quelle que soit votre opinion sur ce qui est juste en cette affaire, cet homme vous sera cher payé pour cette fois et on ne le mettra pas à mort si je peux en décider. » Illugi dit : « Tu mets bien de l'ardeur à défendre ce voleur et tu agis mal en ce qui le concerne. Ta protection ne le gardera pas toujours, même s'il en réchappe maintenant. Qu'il s'en aille du Reykjanes et ne revienne plus jamais ici. » Thorgeirr dit : « Cela peut bien se faire. » Thorgeirr accompagna Veglágr à l'ouest à Laugaból dans le Laugardar chez Bersi et Thormódr et les requit fermement d'héberger Veglágr

jusqu'aux jours de déménagement[1] « et transportez-le alors jusqu'au bateau qui est dans le Vadill » et Thorgeirr déclara qu'il l'emmènerait hors d'Islande. À cause de Thorgeirr, le père et le fils accueillirent Veglágr et il passa l'hiver chez eux.

Thorgeirr revint à Reykjahólar et y passa l'hiver. Au printemps, il équipa son bateau. Veglágr vint au bateau, Thorgeirr l'accueillit et le transporta à l'étranger. Le bateau aborda dans les Orcades. Rögnvaldr fils de Brúsi était alors prêt à partir en expédition guerrière, car il y avait beaucoup de vikings qui mouillaient près des îles, dévalisant les boendr et les marchands, et Rögnvaldr voulait les châtier de leurs méfaits. Thorgeirr vendit alors son bateau et passa dans les rangs de Rögnvaldr[2]. Veglágr monta en Écosse et y devint un grand voleur, et fut tué là pour finir. Rögnvaldr et ses compagnons estimèrent bien Thorgeirr car il manifestait d'autant plus d'ardeur qu'il était mis à plus rude épreuve, comme a composé là-dessus Thormódr :

11. *Le Njördr du chant des glaives*
Intrépide dans la bataille, monta
Sur le cheval des étais avec Rögnvaldr
Qui voulait combattre, et j'en parle ;
L'audacieux descendant de Hávarr
N'épargna guère la vie des hommes,
Libéral de prouesses au combat ;
Longtemps dureront les hauts faits du brave[3].

À la guerre, Thorgeirr était un homme de courage excellent et habile aux armes comme pour toute hardiesse. Le jarl fut renommé pour cette expédition car il remporta la victoire partout où il combattit pendant l'été et établit bonne paix entre les boendr et les marchands.

CHAPITRE XIV

Puis, en automne, Thorgeirr s'en alla en Norvège et passa l'hiver chez le roi Óláfr, tenu en grand honneur. Le roi Óláfr le remercia d'avoir lavé la honte que Thórir lui avait faite. Illugi fils d'Ari passa cet hiver-là chez le roi Óláfr. Au printemps, il équipa son bateau pour aller en

Islande. Thorgeirr dit à Illugi qu'il voulait l'accompagner, mais Illugi lui répondit : « Il ne me paraît pas judicieux que tu ailles en Islande. Tu as fait des choses graves dans maint district, et tu n'es pas en sécurité dans la plupart des lieux, mais ici, tu es tenu en grand honneur par le roi et tu es en sécurité auprès de tout le monde. Je ne vais pas te faire passer de la paix à l'insécurité, car tu n'obtiendras pas en Islande autant de bonnes choses qu'ici où tu reçois chaque jour grand honneur de la part du roi. — Il se peut, dit Thorgeirr, que je parvienne tout de même en Islande même si ce n'est pas toi qui m'y transportes. » Illugi équipa donc son bateau et prit la mer lorsqu'il eut bon vent. Dès qu'il eut pris la mer, Thorgeirr alla un jour trouver le roi et lui demanda la permission de partir. Le roi Óláfr dit : « J'estime que tu es tenu en moindre faveur en Islande qu'ici chez nous ; aussi trouverais-je meilleur que tu restes ici plutôt que d'aller en Islande, car on t'estime mieux ici que là-bas. » Thorgeirr poussait fort sa cause auprès du roi. Lorsque celui-ci vit que Thorgeirr attachait grande importance à obtenir ce qu'il demandait, il dit : « Nous voici arrivés à ce que j'ai dit la première fois que tu es venu nous trouver : que tu ne serais pas homme chanceux en toute chose. Je vais te permettre d'aller en Islande, mais nous ne nous reverrons plus si nous nous quittons maintenant. » Thorgeirr répondit : « Je vous remercie de me permettre de partir. Mais j'ai l'intention de venir vous trouver cet été. » Le roi dit : « Il peut se faire que tu en aies l'intention, mais il n'en sera pas ainsi. » Ils se quittèrent là-dessus. Thorgeirr se prit un passage auprès d'un Norvégien qui s'appelait Jökull et s'en alla avec lui en Islande.

Ce bateau arriva dans le Vadill et Thorgeirr alla loger à Reykjahólar. Illugi fut longtemps balloté en mer pendant l'été et arriva tard en automne dans le nord, à Hraunshöfn dans le Melrakkaslétta. Là, il tira son bateau à terre et l'entoura d'une palissade, et trouva des gens pour garder son bateau pendant l'hiver ; s'en alla ensuite du nord par les districts, voulant se rendre chez lui à Reykjahólar. Gautr fils de Sleita, que l'on a mentionné précédemment, était venu trouver Illugi et avait pris un passage sur son bateau en été. Un jour qu'Illugi faisait faire la pause aux chevaux avec ses compagnons, un homme arriva à cheval à l'endroit où l'on faisait paître les

montures. Il était en manteau à capuchon. Il salua Illugi. Celui-ci lui rendit son salut et demanda qui il était. Il dit : « Je m'appelle Helgi. » Illugi dit : « D'où es-tu originaire et où habites-tu ? »» Helgi répondit : « Ma famille descend de divers lieux, mais la plupart sont d'ici, du nord du pays. Mais je n'habite nulle part, je n'ai pas eu la chance de trouver un logement pendant une année, je me loue toujours en été et il en a de nouveau été ainsi cet été, beaucoup de gens me connaissent dès qu'ils entendent mon surnom. » Illugi demanda : « Quel est-il ? » Helgi répondit : « Je suis surnommé Helgi Testicule-de-Phoque. » Illugi dit : « On mentionne rarement ce surnom, mais j'ai quand même entendu parler de toi. » Helgi dit : « La raison de ma venue ici, c'est que je veux savoir si tu veux me transporter à l'étranger cet été. » Illugi dit : « As-tu quelque difficulté sur les bras, et as-tu de l'argent ? » Il dit : « Je n'ai pas de difficultés sur les bras, mais je n'ai pas d'argent. Mais il se pourrait que je vous rende quelque service car je suis un homme très disponible. » Illugi dit : « As- tu quelques capacités ? » Il dit : « Je ne suis pas rompu aux exercices physiques, mais j'ai grande confiance en mes jambes, j'ai une bonne poitrine et par conséquent, personne ne peut me rattraper à la course[1]. » Illugi dit : « C'est là une chose utile à ceux qui ont peur. » Helgi dit : « Je n'ai pas éprouvé ce que c'est que d'avoir peur. Mais je veux savoir si tu veux m'accorder le passage. » Illugi dit : « Viens me trouver et aide-moi à transporter mes marchandises quand je les rassemblerai, et alors, viens avec moi à l'étranger. — Ces conditions me conviennent », dit Helgi. Ils se quittèrent là-dessus, Illugi alla à l'ouest à Reykjahólar et y passa l'hiver.

CHAPITRE XV

Il y avait deux frères qui habitaient à Garpsdalr. L'un s'appelait Kálfr et l'autre Steinólfr. Ils étaient jeunes, avaient du bien et étaient populaires. Il y avait une femme qui s'appelait Thórdís, qui habitait à Óláfsdalr. Elle était veuve, c'était une bonne maîtresse de maison et hospita-

lière. Son fils, qui possédait le domaine avec elle, s'appelait Eyjólfr. C'était un homme accompli et populaire. Il y avait un parent de Thórdís qu'elle avait élevé, qui s'appelait Thorgeirr. C'était un homme énergique. Il avait un surnom, on l'appelait Thorgeirr l'Excès, il le devait au fait qu'il employait pour toute chose plus que nécessaire, dès qu'il disposait de quelque bien. Entre les frères adoptifs Eyjólfr et Thorgeirr, il y avait bonne amitié dans leur jeune âge. Ils étaient tous deux énergiques et actifs, et on les estima longtemps. Mais une vieille mendiante de Thórdís était souvent agacée par leurs luttes, et plus elle s'irritait, plus ils se moquaient de la vieille. Un jour qu'ils luttaient dans la salle et s'amusaient beaucoup, ils tombaient constamment à l'endroit où était la vieille et tiraient son ouvrage sur ses pieds. Elle dit alors : « Il n'y a pas grand renom pour vous à abîmer mon ouvrage ou à vous moquer de moi ; mais je vais vous faire une prophétie : toute grande que soit votre amitié maintenant, vous vous quitterez dans les pires termes. » Ils dirent : « Nous avons l'impression que tu es une prophétesse étonnamment mauvaise. » La vieille dit : « Quoi qu'il vous en semble, les choses se passeront comme je le dis à présent. »

Au printemps suivant, lorsque Illugi et Thorgeirr eurent passé l'hiver à Reykjahólar, Thorgeirr demanda à Illugi de lui accorder un passage par la mer d'Islande. Illugi accéda à ce qu'il demandait. Kálfr et Steinólfr de Garpsdalr se prirent un passage avec Illugi. Lorsque l'on alla au bateau, au printemps, Illugi dit à Thorgeirr : « Je voudrais, parent, que tu ailles dans le nord, au bateau, avec mes hommes et que vous l'équipiez pendant le thing, moi, j'ai une course à faire au thing pour rencontrer mes amis. J'irai vers le nord en partant du thing. Je voudrais que le bateau soit tout à fait prêt quand j'arriverai dans le nord. » Thorgeirr dit qu'il en serait comme il le voulait. Thorgeirr se rendit alors au bateau, dans le nord, dans le Slétta, et Illugi se prépara à aller au thing. Steinólfr, Kálfr et Helgi Testicule-de-Phoque firent le voyage avec Thorgeirr : leurs marchandises étaient parties avant eux. Thorgils fils d'Ari, Ari, son fils, et Illugi, son frère, quittèrent le Breidafjördr et chevauchèrent jusqu'au thing avec toute une troupe. Quand Thorgeirr arriva dans le nord, au port[1], il mit le bateau à flot et l'équipa.

Gautr fils de Sleita était arrivé au bateau et avait un compagnon de table[1] autre que Thorgeirr. Ils manquaient de bois de chauffage et ils allaient à tour de rôle en chercher, Thorgeirr et ses compagnons, Gautr et ses compagnons.

Un jour, Thorgeirr alla chercher du bois et Gautr resta sur place. Les gens qui faisaient la cuisine de Gautr installèrent leur marmite, et quand celle-ci se mit à bouillir, le bois vint à leur manquer. Ils dirent leurs ennuis à Gautr. Celui-ci alla au baraquement de Thorgeirr, décrocha sa lance, en trancha le manche, jeta le fer dans sa couche et emporta le manche. Il prit aussi le bouclier de Thorgeirr et l'emporta, puis alla à l'endroit du feu. Il fendit le manche de la lance et le bouclier et les fit brûler sous la marmite. Alors, la cuisson se fit bien. Le soir, Thorgeirr revint. Il découvrit vite la disparition de ses armes. Il demanda qui avait emporté « mon bouclier et ma lance ». Gautr dit : « J'ai pris ton bouclier et le manche de ta lance et je les ai fendus pour faire bouillir notre marmite; sinon, on ne pouvait faire cuire la nourriture parce que nous n'avions plus de bois de chauffage et nous trouvions mauvais de manger de la viande crue[2]. » Thorgeirr ne manifesta pas que les façons de faire de Gautr lui aient déplu. Le lendemain matin, Gautr et ses compagnons allèrent chercher du bois de chauffage, et Thorgeirr resta sur place à équiper le bateau. Les cuisiniers de Thorgeirr avaient peu de bois; et lorsqu'ils durent préparer le repas, ils allèrent trouver Thorgeirr et le lui dirent. Il alla à la tente de Gautr, prit sa lance et son bouclier, trancha le manche de la lance et mit le bouclier en pièces pour faire chauffer la marmite. Alors, le bois de chauffage ne manqua pas pour faire bouillir leur nourriture. Le soir, Gautr arriva et demanda si l'on savait où étaient son bouclier et le manche de sa lance. Thorgeirr répondit : « Ton bouclier et le manche de ta lance, je les ai fendus pour faire chauffer la marmite aujourd'hui car les cuisiniers manquaient de bois de chauffage. » Gautr dit : « Tu n'es pas lent à nous soumettre à un surcroît d'épreuves. » Thorgeirr répondit : « L'attaque est retournée à son instigateur. » Gautr assena alors un coup à Thorgeirr, mais celui-ci para de sa hache et détourna le horion, quoique légèrement écorché au pied. Alors des hommes bondirent entre eux, s'en emparèrent et les retinrent. Thorgeirr dit : « Ce n'est pas la peine de me retenir car je ne me mettrai

pas en posture de commettre aucune hostilité. » On les sépara, chacun d'eux alla à sa tente, ils prirent leur repas du soir et se couchèrent ensuite pour dormir. Lorsque les gens furent endormis, Thorgeirr se leva, prit sa hache et alla à la tente où était Gautr, en fit sauter les attaches, entra, se dirigea vers la couche de Gautr et le réveilla. Gautr se leva d'un bond et voulut prendre ses armes; au même instant, Thorgeirr déchargea un coup à Gautr et le fendit jusqu'aux épaules. De cette blessure, Gautr reçut la mort. Thorgeirr s'en alla et se rendit à son baraquement. Les compagnons de Gautr se réveillèrent au bruit, lorsqu'il fut tué. Ils s'attroupèrent autour de son cadavre et l'ensevelirent. Sur cet événement, Thormódr a composé cette vísa :

12. *Je sais que l'homme*
Prompt entre les guerriers
Dans les rudes démêlés
Ravit la vie de Gautr fils de Sleita
Hardi au glaive;
Le couard fut payé de mort
Dans le vacarme du métal du thing de l'orme[1].
Qui s'aventure à telle chose souvent connaît puissante épreuve.

CHAPITRE XVI

Après cet événement, Thorgeirr vit un jour un bateau qui arrivait de la haute mer et cinglait vers le port. Ce bateau accosta là et mit à l'ancre assez loin de celui de Thorgeirr. Celui-ci alla en barque avec ses hommes d'équipage jusqu'à ce bateau marchand et demanda qui le commandait. On lui dit que c'étaient Thorgrímr fils d'Einarr, surnommé Trolli, un homme du Groenland[2] ainsi qu'un autre homme, Thórarinn l'Arrogance, fils de Thorvaldr, du nord de l'Islande. Ils demandèrent qui commandait le bateau qu'il y avait dans le port. On leur dit que ce bateau appartenait à Illugi fils d'Ari mais que c'était Thorgeirr fils de Hávarr qui le commandait. Thorgeirr demanda combien d'hommes il y avait à bord. On lui dit qu'il y en avait quarante. Thorgeirr vit alors que,

si quelque litige s'élevait, il y aurait grande différence de nombre, car lui et les siens n'étaient pas plus de trente[1] en état de porter les armes. Thorgeirr dit : « Je vous exhorte à une chose, vous qui commandez. Maintes gens disent que, de part et d'autre, nous sommes hommes passablement injustes et non dépourvus de cupidité. Je voudrais demander que nous ne fassions pas de notre vaillance et de notre valeur sottises et hostilités. Il me paraît judicieux d'instituer trêve entre nous, par prudence. » Thorgrímr et Thórarinn y consentirent et trêve fut instaurée, comme le dit Thormódr dans ce qu'il a composé :

13. *Sur ce, Thorgeirr proposa*
Trêve au pin de l'or
Voyant, dans sa sagacité,
Que l'occasion n'était pas bonne
Avec une troupe en nombre inférieur;
Le brave faisait promptement trêve
Aux hommes sincèrement pacifiques
Même s'ils entendaient le trahir.

Trêve ayant été instituée, Thorgeirr alla au bateau. Il y fit transporter tout le bien de son équipage et laissa son bateau à l'ancre assez loin de la côte : tous ses hommes étaient dans le bateau car il ne faisait pas pleinement confiance à Thorgrímr et Thórarinn, bien que trêve eût été passée entre eux. Des gens vinrent trouver Thorgrímr et son compagnon et leur dirent le meurtre de Gautr fils de Sleita qui avait eu lieu dans le port, car Thorgeirr ne le leur avait pas dit. En apprenant cette nouvelle, Thórarinn eut un entretien privé avec Thorgrímr et parla ainsi : « Je n'aurais pas fait trêve à Thorgeirr si j'avais su cette nouvelle, le meurtre de Gautr, mon parent. Je voudrais que vous me fassiez savoir à quelle assistance je peux m'attendre de votre part si je veux venger Gautr. » Thorgrímr répondit : « Je ne me désolidariserai pas de vous en cette affaire, mais il me semble que Thorgeirr est difficile à attaquer. » Thórarinn dit : « Nous allons, un de ces jours, porter à terre nos étoffes précieuses, nos tissus de lin et autres objets de prix, les étalerons pour les faire sécher : peut-être que quelques hommes de Thorgeirr viendront les contempler, nous les tuerons d'abord, réduisant ainsi leur nombre. » Thorgrímr dit : « Tu peux essayer cela si tu veux. » Thorgrímr et Thórarinn avaient l'intention d'aller au Groenland et ils avaient fait associa-

tion, tant pour le bateau que pour la cargaison, aussi n'avaient-ils pas sorti leurs biens du bateau.

Un jour de beau temps, ils montèrent à terre leurs étoffes précieuses, leur tissu de lin et leurs objets de prix et les étalèrent pour les faire sécher. Ce jour-là, Kálfr, Steinólfr et dix autres hommes allèrent à terre, en barque, chercher de l'eau. En voyant ces marchandises étalées à terre, trois hommes de leur troupe coururent à l'endroit où elles se trouvaient. Dès qu'ils y arrivèrent, ils furent tués. Après cela, Thórarinn, Thorgrímr et leur troupe marchèrent contre Kálfr et les siens. Ils s'emparèrent de Kálfr et de Steinólfr, les mirent aux fers et tuèrent trois hommes près de l'endroit où ils prenaient de l'eau. Helgi Testicule-de-Phoque assena aussitôt un coup mortel à un homme de Thórarinn, après quoi il s'enfuit en courant. On se mit à sa poursuite mais on ne put s'emparer de lui. Il courut par la route de montagne jour et nuit et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à Thingvöllr. Il dit à Thorgils et Illugi les événements qui s'étaient produits lorsqu'il s'était enfui.

CHAPITRE XVII

Après les événements dont on vient de parler, Thorgrímr et les siens prirent la barque du bateau marchand dans laquelle Kálfr et ses hommes étaient venus à terre et allèrent à leur bateau. Thorgeirr était sur son bateau avec huit hommes, ils ne savaient pas ce qui s'était produit à terre, car une hauteur dérobait à leur vue l'eau et le bateau. Thorgeirr ne se rendit compte de rien avant que Thórarinn et ses hommes, tous en armes, n'amènent leur bateau, avec deux barques, jusqu'à celui de Thorgeirr. Ce dernier et ses gens se saisirent de leurs armes et se défendirent bien. Thorgrímr transporta son bateau vers celui de Thorgeirr et le mit bord à bord. Rude bataille éclata rapidement. Ils passèrent bientôt à l'abordage du bateau de Thorgeirr et frappèrent à coups redoublés. Thorgeirr frappait sans arrêt des deux mains, de sa hache, et pendant longtemps, ils ne purent parvenir à le frapper car aucun ne trouvait plaisant de devoir ses

quartiers de nuit à sa hache, quoique ce fut ce qui échut à beaucoup. Les hommes de Thorgeirr tombèrent bientôt. Alors, il recula vers l'étrave et se défendit de là car il avait affaire à une grande différence de nombre, comme l'a composé Thormódr :

14. *Le rude gouverneur de richesses*
Alla défendre le renne des cordages
Vaillamment contre quarante braves
— Car on le dit tôt courageux —
Avant que le sorbier de la bataille
Tombe sur son knörr
Par bravoure non petite.
Certes, les hommes reçurent blessures[1].

15. *L'homme a montré comment*
Le meurtrier doit assister ses parents
Bien que parfois il fût
Risqué d'assister le brave;
J'ai appris que Thorgeirr avait
Un cœur vaillant qui restera
Exemplaire; du nord nous est venue
La réputation du dispensateur de la pierre de la main[2].

Tous ceux qui surent avec quelle bravoure il se défendit louèrent cette défense, et tous en dirent unanimement que par sa bravoure on estimait ne pas avoir trouvé son égal. Thorgeirr frappait à coups rudes et répétés, par grande force et cœur intrépide, son courage lui tenait lieu à la fois de bouclier et de broigne, on estime n'avoir jamais appris qu'homme eût fait une défense pareille à celle de Thorgeirr[3]. Tout-puissant est celui qui a mis dans la poitrine de Thorgeirr un cœur si hardi et intrépide. Son courage ne fut pas fait ni porté dans sa poitrine par des hommes, mais par l'artisan suprême. Et comme Thorgrímr et ses hommes constataient que c'était plus grande épreuve d'attaquer Thorgeirr que de caresser le ventre[4] de leurs femmes, ils furent lents à l'attaquer, et ils le payèrent chèrement, car Thormódr a dit dans ses compositions que Thorgeirr fut le meurtrier de quatorze[5] hommes avant de tomber. On en nomme deux dans la drápa de Thorgeirr, qu'il tua là. Le Norvégien qui fut le premier à lui infliger une blessure s'appelait Már. Il assena un coup sur le bras

de Thorgeirr, lequel, lorsqu'il eut reçu cette blessure, assena à Már un coup mortel. L'autre homme que Thorgeirr tua ensuite s'appelait Thórir : il transperça Thorgeirr d'une lance, mais celui-ci contre-attaqua jusqu'à ce qu'il lui donne un coup mortel. Sur cet événement, Thormódr a composé ces vísur :

16. *J'appris que le pourvoyeur de venaison*
Du faucon du ruisseau de la charogne
Jamais ne se fatigua dans ses démêlés
Avec les buissons des sarcasmes de l'épée;
Már s'appelait l'homme, et Thórir
Que l'éloquent Thorgeirr abattit;
J'ai su que la paix entre eux
Avait auparavant été rompue[1].

17. *L'homme lent à la déroute*
Provoqua mort par le glaive
De treize hommes avant de tomber;
Le puissant sillonna les mers;
Par là j'achève pour les guerriers
Le dénombrement des meurtres de l'homme
Qui put accomplir de hauts faits;
Mon éloquent dit est maintenant prononcé.

Lorsque Thórir fut tombé, la lance transperçait Thorgeirr mais il ne tomba pas. Mais alors, les coups redoublèrent car Thórarinn et Thorgrímr étaient proches et ils frappèrent Thorgeirr : par là, il tomba et laissa la vie. Thórarinn l'Arrogance trancha la tête de Thorgeirr et l'emporta. Certains disent qu'ils le fendirent jusqu'au cœur, voulant voir comment il était fait, courageux comme il fut, et l'on dit que ce cœur était très petit : il y en a qui disent que le cœur des hommes courageux est plus petit que celui des couards, car on dit qu'il y a moins de sang dans un petit cœur que dans un grand, et que la peur accompagne le sang du cœur, or ce sang dégoutte du cœur dans la poitrine et c'est alors que le sang du cœur s'effraie ainsi que le cœur de l'homme[2].

CHAPITRE XVIII

Après cette bataille, Thorgrímr et Thórarinn cessèrent leur association, Thorgrímr estimant avoir remporté une grande victoire. Il s'attendait à des honneurs, ici dans le pays, pour cette victoire. Thorgrímr retira le bateau de leur association et Thórarinn, les biens meubles. Thorgrímr mit le cap sur le Groenland et tout se passa bien pour lui. Thórarinn se procura des chevaux et des hommes, et s'en alla du port avec onze hommes. Il emportait la tête de Thorgeirr dans un sac attaché à la sangle de sa selle pour la gloire de sa victoire. Lorsqu'ils faisaient la pause, leur amusement consistait à sortir la tête de Thorgeirr du sac, à la poser sur des touffes d'herbe et à s'en moquer. Quand ils arrivèrent dans l'Eyjafjördr, ils firent la pause non loin de Naust. Ils prirent la tête de Thorgeirr et la posèrent sur une touffe comme ils en avaient l'habitude. La tête leur parut alors épouvantable, yeux et bouche ouverts, langue tirée[1]. À cette vue, ils eurent tous peur et furent effrayés. Ils creusèrent de leurs haches à côté de la tête, l'y précipitèrent et mirent du gazon par-dessus. Des gens du Slétta débarrassèrent le bateau marchand, transportèrent à terre et enterrèrent dans le port les cadavres de tous les hommes qui étaient morts sur le bateau et à terre, car ils n'avaient pas envie de transporter les cadavres à l'église. En ce temps-là, il n'y avait pas d'église à proximité du port[2]. Kálfr et Steinólfr furent relâchés de leurs fers après la bataille, et ils aidèrent les gens du Slétta à enterrer les cadavres. Ils gardèrent la cargaison qui était dans le bateau jusqu'à ce qu'Illugi arrive. Bien que le christianisme fût récent en ce temps-là, ici dans le pays, la coutume n'était pas de prendre le bien de gens assassinés. Illugi partit du Slétta pour l'étranger cet été-là.

Thormódr Scalde-de-Kolbrún fut longtemps malheureux de la mort de Thorgeirr. Cet été-là, il partit du Vadill pour l'étranger. Eyjólfr d'Óláfsdalr et Thorgeirr l'Arrogance, son frère adoptif, s'en allèrent de Grímsáróss pour l'étranger. Ce bateau arriva dans l'île qui s'appelle Lófót. Thormódr Scalde-de-Kolbrún alla trouver le roi Óláfr le

Saint. Il salua le roi qui lui rendit son salut et demanda qui il était et de qui il était le fils. Thormódr dit : « Je suis Islandais et je m'appelle Thormódr, mon père s'appelle Bersi. » Le roi dit : « Est-ce que c'est toi qui es surnommé Scalde-de-Kolbrún et es frère juré de Thorgeirr fils de Hávarr ? — Oui, dit Thormódr, c'est moi. » Le roi dit : « Tu bénéficieras de son renom, sois le bienvenu ici. Tu sauras en vérité que je me tiens pour offensé par le meurtre de Thorgeirr, mon hirdmadr, et que je serais reconnaissant qu'il fût vengé. » Alors, Thormódr déclama une vísa :

18. *Vigueur faut à celui-là*
Qui longtemps doit séjourner
À tes genoux, seigneur;
Le roi répond doucement à chaque parole;
Nous autres parents ne parlons guère
Hardiment au roi et pourtant
On ne nous a pas reproché couardise;
Je préfère évoquer d'autres de mes besognes.

Le roi dit : « On peut prendre plaisir à ta poésie. » Thormódr se fit alors hirdmadr du roi Óláfr.

En été arriva en Norvège un bateau qui venait du Groenland. Commandait ce bateau un homme qui s'appelait Skúfr. Il était du Groenland par sa famille, c'était un grand voyageur, un homme sage et populaire. Il était ami du roi Óláfr et s'était fait son homme lige. Skúfr alla dans la hird du roi et y passa l'hiver. Illugi fils d'Ari, Steinólfr, Kálfr, Eyjólfr et Thorgeirr l'Excès étaient en Norvège cet hiver-là. Au printemps suivant, alors qu'un hiver s'était écoulé depuis la mort de Thorgeirr fils de Hávarr, Thorgils fils d'Ari et Ari son fils intentèrent un procès contre Thórarinn pour le meurtre de Thorgeirr, ainsi que contre les autres hommes qui avaient pris part au meurtre, et firent de grandes poursuites sur cette action. On fit la paix sur cette affaire au thing. Thorgils fixa pour tous les procès deux cents d'argent[1] qui furent payés là, au thing pour le meurtre de Thorgeirr, et Gudmundr le Puissant eut un cent avec le consentement de Thorgils. Cet été-là, Thórarinn fut tué lors d'une réunion dans l'Eyjafjördr[2], tandis que Kálfr et Steinólfr s'en allaient en Islande. Ils arrivèrent dans le Vadill, dans le Bardaströnd, et allèrent à leur domaine de Garpsdalr. Eyjólfr et Thorgeirr l'Excès achetèrent un bateau en Norvège et mirent le cap sur

l'Islande lorsqu'ils furent prêts. Ils furent longtemps ballotés en mer et arrivèrent, tard en automne, dans le Borgarfjördr. Parvenus là, ils furent en désaccord sur l'endroit où aborder; Eyjólfr voulait diriger le bateau sur le Straumfjördr parce que le vent soufflait dans cette direction, mais Thorgeirr l'Excès voulait laisser courir sous le vent, voir s'ils auraient bon vent devant le glacier; il voulait mettre le cap sur le Dögurdarnes. On alla au mât et l'on voulut savoir s'il y avait d'autres membres de l'équipage qui voulaient faire voile, ou qui voulaient laisser courir sous le vent. Comme ils avaient longtemps été en mer, il y en eut davantage pour vouloir cingler jusqu'à la côte. Les frères adoptifs étaient si fâchés qu'ils saisirent leurs armes, mais on les surveilla si bien qu'il ne se passa rien. Ils touchèrent terre dans le Straumfjördr. Dès que le bateau fut amarré, Thorgeirr l'Excès se procura un cheval, quitta le bateau et s'en alla jusqu'à ce qu'il arrive dans l'ouest à Garpsdalr. Il logea chez les frères, Steinólfr et Kálfr. Eyjólfr resta au bateau jusqu'à ce qu'il l'eût entouré d'une palissade, puis il alla à Óláfsdalr chez sa mère et passa l'hiver chez elle.

CHAPITRE XIX

La vieille prophétesse qui a été mentionnée précédemment tomba malade en hiver et resta longtemps couchée. Elle mourut le lendemain du dimanche des Rameaux. Son cadavre fut transporté en bateau jusqu'au Reykjanes car il n'y avait pas d'église plus proche d'Óláfsdalr que celle de Reykjahólar. Eyjólfr et ses domestiques transportèrent le cadavre de la vieille prophétesse à l'église. Lorsque le cadavre eut été déposé, le temps empira, il se mit à tomber de la neige en abondance et il gela. Le fjord fut pris par les glaces jusque loin vers l'embouchure, aucun bateau ne put pénétrer jusqu'à la vallée. Thorgils dit à Eyjólfr: « Il me semblerait judicieux que tu n'ailles pas chez toi avant que la semaine de Pâques ne soit écoulée. Je te donnerai des hommes pour aller au bateau jusque chez toi, si l'on peut y parvenir malgré les glaces, et si

l'on ne peut passer en bateau, je te prêterai un cheval. En cas de besoin, tes domestiques peuvent prendre les devants à cheval si tu veux. » Eyjólfr répondit : « J'accepterai cette offre que tu me fais. » Les domestiques d'Eyjólfr allèrent donc à la maison, ils prirent la route de l'intérieur par le Króksfjördr. Eyjólfr resta à Reykjahólar jusqu'à ce que la semaine de Pâques fût presque terminée. Le jeudi de Pâques, Eyjólfr dit à Thorgils qu'il voulait aller chez lui. Thorgils dit qu'il en serait comme il le voulait. Thorgils lui fit préparer un cheval ferré pour le voyage et lui offrit un homme pour lui tenir compagnie s'il en avait besoin. Il déclara qu'il voulait chevaucher tout seul. Il chevaucha donc vers l'intérieur en partant de Reykjanes, puis par le Berufjördr et le Króksfjördr. Alors qu'il était à peu de distance de Garpsdalr, Kálfr et Steinólfr se trouvaient dehors devant le mur d'une maison, à converser. Ils vinrent à porter les yeux sur l'endroit où passaient des hommes le long du champ. Ils crurent reconnaître ces hommes : il leur sembla que c'étaient là Thorgeirr fils de Hávarr et les neuf hommes qui étaient tombés avec lui sur le bateau; ils étaient tous complètement ensanglantés, ils entrèrent dans le champ, sortirent de l'enclos et lorsqu'ils furent arrivés à la rivière qui coule à l'intérieur du domaine, ils disparurent. Les frères furent saisis par cette vision. Ils rentrèrent dans la skáli.

Il y avait un homme qui s'appelait Önundr, qui gardait le bétail à Garpsdalr. Il sortit de l'étable quand les frères furent rentrés. Il vit le long du champ un homme chevauchant un coursier magnifique. Cet homme était ceint d'une épée, avait lance à la main et heaume en tête. Quand cet homme approcha de la ferme, il le reconnut, c'était Eyjólfr. Önundr alla à la salle : il s'y trouvait peu de monde. Il y avait là Thorgeirr l'Excès et quelques femmes. Önundr prit la parole : « Voilà Eyjólfr qui chevauche par l'enclos. » Ce qu'entendant, Thorgeirr courut dehors, en saisissant une lance. Eyjólfr était alors entré dans le champ. Thorgeirr lui courut sus. Mais Eyjólfr alla son chemin sans voir l'homme qui courait après lui. Il arriva à la Garpsdalsá[1]. Elle était en crue et il chercha un endroit où passer. Thorgeirr lui cria de l'attendre s'il en avait le courage. Eyjólfr entendit ce cri, regarda et vit Thorgeirr courir. Il sauta de selle et courut à sa rencontre. Lorsqu'ils se rencontrèrent, chacun d'eux transperça

l'autre et ils tombèrent tous deux en même temps. Ainsi se produisit ce que la vieille prophétesse avait prédit.

Les frères allèrent à la salle quand fut passée la faiblesse qui les avait saisis. « Où est Thorgeirr ? » dirent-ils. On leur dit qu'il était sorti en prenant sa lance lorsque Önundr le bouvier lui avait dit avoir vu passer Eyjólfr. Les frères sortirent rapidement et quittèrent l'enclos pour se rendre jusqu'à la rivière : Eyjólfr et Thorgeirr étaient tombés tous les deux mais n'avaient pas rendu l'esprit. Les frères restèrent auprès d'eux jusqu'à ce qu'ils eurent expiré, puis ils transportèrent leurs cadavres à l'église.

CHAPITRE XX

Quand Thormódr Scalde-de-Kolbrún eut passé un hiver chez le roi Óláfr, Skúfr équipa son bateau pour le Groenland. Thormódr alla alors se présenter au roi et dit : « Je voudrais, roi, que tu me permettes d'aller au Groenland cet été avec Skúfr. » Le roi dit : « Qu'as-tu à faire au Groenland, est-ce que tu as l'intention de venger Thorgeirr, ton frère juré ? » Thormódr répondit : « Je ne sais pas s'il me sera donné de le faire[1]. » Le roi dit : « Je ne t'interdirai pas de faire ce voyage, car je pense savoir ce que tu veux. » Ils cessèrent cette conversation. Thormódr se prit un passage auprès de Skúfr. Lorsqu'ils furent prêts, ils allèrent trouver le roi et le remercièrent de toute l'amitié qu'il leur avait montrée. Le roi leur souhaita bon voyage. En les quittant, il donna à Thormódr un anneau d'or et une épée. Skúfr et Thormódr montèrent en bateau. Arrivés là, un homme s'avança sur la passerelle. Il avait un chapeau qui lui descendait sur le visage, c'était un homme de grande taille, large d'épaules et massif, et ils ne purent voir son visage. Cet homme salua Skúfr. Il lui rendit ses salutations et lui demanda son nom. Il déclara s'appeler Gestr. Skúfr dit : « D'où es-tu originaire ? » Gestr dit : « J'ai de la famille en divers lieux. La raison de ma venue ici, c'est que je voudrais savoir si tu veux m'accorder le passage pour le Groenland cet été. » Skúfr dit : « Tu es inconnu de moi et je vais voir auprès des hommes de mon équipage s'il leur paraît judicieux

que je te prenne ou non. » Geſtr dit : « Je croyais que c'était au capitaine de commander un bateau et non aux matelots, il eſt fort probable que je ferai ma part de besogne selon mon lot en sorte que tes matelots n'auront pas besoin de le faire pour moi. » Leur entretien se termina de telle sorte que Skúfr promit de lui accorder le passage. Geſtr monta à la ville et revint peu après avec un gros fardeau lourd que deux hommes pouvaient à peine soulever. Il se prit une place à l'arrière, au bord de la cargaison. Il se mêlait peu aux autres et ne les laissait guère lui adresser la parole.

Skúfr prit alors la mer. Ils eurent une grosse mer et un vent vif. Geſtr se montrait d'autant plus utile qu'il était plus à l'épreuve. Il parut à beaucoup qu'il disposait de la force de deux hommes. Geſtr et Thormódr étaient plutôt en désaccord[1] quand l'occasion s'en présentait. Il se fit qu'un jour, Thormódr et Geſtr devaient écoper ensemble à l'arrière. À cette époque-là, on écopait avec des seaux sur les bateaux, pas avec une pompe[2]. Thormódr était en bas dans la cale, remplissant les seaux, Geſtr les recevait sur le tillac et les vidait par-dessus bord. Thormódr n'était pas un homme fort, et il lui arrivait souvent de ne pas hisser les seaux bien loin en l'air. Geſtr déclara qu'il devait lever les seaux plus haut[3]. Thormódr ne répondit rien mais fit exactement comme avant. Alors, Geſtr laissa tomber à l'improviſte un seau plein d'eau de mer dans les bras de Thormódr. Celui-ci fut tout trempé, remonta de la cale et empoigna ses armes. Geſtr aussi prit les siennes. Ils voulurent se battre[4]. Skúfr dit : « Il ne sied pas que des hommes soient en désaccord sur un bateau marchand en haute mer, car maint préjudice s'ensuit et il eſt rare qu'un bateau fasse bon voyage quand il y a à bord des hommes en désaccord. Nous voulons vous demander de faire trêve entre vous tant que vous serez en mer sur ce bateau[5]. » C'eſt ce qui fut fait. Le bateau reſta longtemps en mer : ils eurent de grosses tempêtes. Et dans une tempête, leur vergue se brisa. Alors, la voile passa par-dessus bord. On la ramena à bord et les interventions de Geſtr furent les plus énergiques. Skúfr savait que les hommes qui étaient partis du Groenland avec lui étaient peu adroits de leurs mains, mais il avait vu Thormódr et Geſtr tailler maintes choses adroitement. Il dit à Thormódr : « Veux-tu réparer notre vergue ? » Thormódr répondit : « Je ne suis pas

adroit de mes mains. Demande à Gestr de réparer la vergue, il est si fort qu'il doit pouvoir en rajuster les morceaux. » Skúfr alla donc trouver Gestr et lui demanda de réparer la vergue. Gestr répondit : « Je ne suis pas adroit de mes mains ; dis à Thormódr de faire cela, il est si adroit en paroles qu'il va rapprocher les bouts de la vergue par la vertu de son verbe, en sorte qu'ils tiendront ferme. Mais comme la nécessité presse, je vais tailler un bout de la vergue pendant que Thormódr taillera l'autre. » Donc, chacun d'eux eut une hache et ils taillèrent l'un et l'autre un bout de la vergue. Gestr regarda un peu Thormódr par-dessus son épaule. Lorsque celui-ci eut taillé son bout de vergue, il s'assit sur la cargaison ; quant à Gestr, il tailla un peu plus longtemps le bout de bois dont il s'occupait. Cela terminé, il raccorda les morceaux et il n'y avait pas besoin de reprendre quoi que ce fût à l'un ou à l'autre. Gestr raccorda les bouts de la vergue. Après cela, ils attachèrent la voile à la vergue, puis cinglèrent.

Tard en automne, ils abordèrent au Groenland. Le bateau arriva dans l'Eiríksfjördr. C'était Thorkell fils de Leifr qui était chef de l'Eiríksfjördr[1]. Thorkell était un grand chef, puissant et populaire. C'était un grand ami du saint roi Óláfr. Thorkell arriva bientôt au bateau quand celui-ci eut été amarré et il acheta au capitaine et aux matelots les choses dont il avait besoin. Skúfr fit savoir à Thorkell qu'il y avait sur le bateau un hirdmadr du roi Óláfr qui s'appelait Thormódr, disant que le roi lui avait envoyé Thormódr pour l'aider et l'assister s'il en avait besoin. En raison de ces propos de Skúfr, Thormódr alla loger à Brattahlíd. Skúfr avait un domaine à Stokkanes ; c'était dans l'Eiríksfjördr, de l'autre côté du fjord par rapport à Brattahlíd[2]. Habitait chez Skúfr un homme qui s'appelait Bjarni, homme sage et populaire, accompli en maintes choses, fort habile de ses mains. Il administrait son bien et celui de Skúfr quand ce dernier était en voyage. Ils avaient fait association et les rapports entre eux étaient bons. Thormódr alla loger à Brattahlíd. Gestr se logea dans l'Einarsfjördr, à la ferme qui s'appelle Vík. Habitait là un homme qui s'appelait Thorgrímr[3].

CHAPITRE XXI

Thorgrímr Trolli fils d'Einarr habitait dans l'Einarsfjördr à Löngunes[1]. Il était godordsmadr, un grand chef, puissant et ayant quantité d'hommes, un caractère de très grand fier-à-bras. Habitait avec Thorgrímr sa sœur, qui s'appelait Thórdís. L'avait épousée un homme qui s'appelait Hámundr. Quatre fils de Thórdís logeaient chez Thorgrímr. L'un d'eux s'appelait Bödvarr, le deuxième, Falgeirr, le troisième, Thorkell, le quatrième, Thórdr. C'étaient tous de fameux gaillards et des hommes vifs. Il y avait une autre sœur de Thorgrímr qui s'appelait Thórunn. Elle habitait dans l'Einarsfjördr, la ferme qui s'appelle Langanes. Elle avait un fils qui s'appelait Ljótr. C'était un homme de grande taille. Tous les parents de Thorgrímr étaient fort turbulents et injustes. Il y avait une femme qui s'appelait Sigrídr, elle habitait la ferme qui s'appelait Hamarr. Sigrídr possédait un excellent domaine, et hospitalier. Le fils qui s'occupait du domaine avec elle s'appelait Sigurdr. C'était un homme vif, populaire et peu turbulent, mais il ne recherchait pas l'amitié de tout le monde. Il y avait à Brattahlíd un esclave qui s'appelait Lodinn. C'était un excellent ouvrier. Il avait une concubine qui s'appelait Sigrídr. Elle fut désignée pour servir Thormódr. Il y avait à Brattahlíd un pavillon à l'écart des bâtiments où Thorkell dormait avec les gens de sa maison. On laissait brûler une lumière dans ce pavillon chaque nuit alors que les autres dormaient. Lodinn estima que Sigrídr s'attardait bien longtemps, le soir, dans ce pavillon. Il trouva qu'elle se souciait de lui moins qu'avant. Il lui vint à l'esprit la strophe satirique qui avait été composée sur les femmes débauchées :

19. *Sur une roue tourbillonnante*
Leur cœur a été façonné,
Inconstance a été placée dans leur sein[2].

Il déclara à Sigrídr qu'il ne voulait pas de ses séjours prolongés, le soir, dans le pavillon. Elle lui répondit ce que bon lui sembla. Un soir, alors que Thorkell et Thormódr voulaient aller au pavillon avec Sigrídr, il se fit que Lodinn s'empara de celle-ci et la retint, mais elle s'arracha

à son emprise. Ce que voyant, Thormódr prit Sigrídr par la main et voulut la retirer à Lodinn, mais cela n'alla pas si vite. Thorkell les vit se quereller. Il dit à Lodinn : « Laisse Sigrídr aller son chemin, il n'y a pas de soupçons à avoir sur ses séjours, le soir, dans le pavillon. Je vais la surveiller en sorte qu'il n'y ait pas de honte là-bas, ni pour elle, ni pour toi, et toi, dans l'intervalle, surveille-là. »

CHAPITRE XXII

Lorsque l'on arriva vers Jól, Thorkell fit brasser de la bière car il voulait faire un banquet de Jól, et faire cela pour sa gloire car il y avait rarement des banquets au Groenland. Thorkell y invita ses amis et il y eut quantité de monde. Skúfr de Stokkanes et Bjarni furent là pour Jól. Ils apportèrent des tapisseries, des vaisseaux et des vêtements pour Jól. On fêta Jól avec grande liesse et amusements. Le dernier jour de Jól[1], les gens se préparèrent à partir. Lodinn remit aux gens les habits, épées et gants ou mitaines dont il avait eu la garde. Il mit également à flot le bateau de Skúfr et de Bjarni. Les domestiques descendirent les vaisseaux et les habits. Lodinn portait un manteau et des braies, l'un et l'autre en peau de phoque. Il entra dans la pièce avec trois hommes. Il n'y avait là que Thormódr et Bjarni. Thormódr était étendu sur le banc au bout du plancher surélevé[2]. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle, Lodinn saisit Thormódr par les pieds, le tira sur le plancher jusque vers la porte. Bjarni se leva alors d'un bond et saisit Lodinn par la taille, le souleva et le précipita brutalement sur le plancher, injuriant ceux qui tiraient Thormódr et leur ordonnant de le lâcher, ce qu'ils firent. Thormódr se leva et dit à Bjarni : « De telles façons de faire nous semblent sans conséquences, à nous autres Islandais, car nous avons l'habitude de pareilles choses au jeu de skinnleikr[3]. » Ils sortirent et firent comme si rien ne s'était passé.

Lorsque Skúfr et les siens furent tout à fait prêts pour le voyage, Thorkell alla au bateau ainsi que les gens de sa maison. Ils avaient un bachot, une passerelle allait de la

côte au bachot. Bjarni était près du bachot, attendant Skúfr qui bavardait avec Thorkell. Lodinn était tout près du bateau, ayant remis aux gens leurs habits. Thormódr était à peu de distance de là. Au moment où l'on s'y attendait le moins, Thormódr tira une hachette de dessous son manteau, en frappa Lodinn à la tête si bien qu'il tomba au sol aussitôt, mort. Thorkell entendit le bruit, regarda et vit à quel endroit Lodinn était tombé. Il dit alors à ses hommes d'aller tuer Thormódr, mais le cœur leur manqua[1]. Bjarni dit à Thormódr de monter sur le bateau. C'est ce qu'il fit. Bjarni le suivit ainsi que Skúfr. Lorsqu'ils furent parvenus sur le bateau, ils rentrèrent la passerelle. Thorkell pressait les gens à attaquer et voulait se battre contre Skúfr et Bjarni s'ils ne voulaient pas livrer Thormódr. Skúfr dit alors : « C'est agir bien précipitamment, bóndi Thorkell, que de vouloir tuer Thormódr, un homme de ta maison, hirdmadr et scalde du roi Óláfr. L'homme vous sera cher payé si le roi Óláfr apprend que vous l'avez fait tuer, d'autant qu'il l'a remis en ta protection pour le cas où il aurait besoin de quelque chose. Cela apparaît bien dans le proverbe qui dit que souvent la colère ne voit pas la vérité. Nous voulons vous offrir compensation de la part de Thormódr pour ce meurtre et la honte qui vous a été faite par ce crime. » Ces propos de Skúfr calmèrent Thorkell. Beaucoup intervinrent pour les mettre d'accord. Il se fit aussi que Skúfr remit à Thorkell le droit de juger seul le meurtre de Lodinn. Thormódr alla alors loger à Stokkanes.

CHAPITRE XXIII

Il y avait un domestique de Skúfr qui s'appelait Egill. C'était un homme de grande taille et fort, laid de visage, maladroit et stupide. Il avait un surnom, on l'appelait Egill l'Idiot. Thormódr resta longtemps maussade. Bjarni et Skúfr lui demandèrent s'ils pouvaient remédier en quelque chose à son silence. Il répondit : « Je voudrais que vous me trouviez un suivant qui m'accompagnerait là où je voudrais aller. » Ils dirent qu'il en serait ainsi, le

prièrent de choisir parmi leurs domestiques l'homme qu'il voudrait. Thormódr dit : « Egill l'Idiot, il est de grande taille et fort, c'est lui que je choisis, et ce qu'on lui assignera de faire ne sera pas trop intelligent. » Ils dirent qu'il en serait ainsi. On s'étonnait pourtant de son choix. Bjarni forgea pour Thormódr une hache large, sur les indications de Thormódr. Elle était de fer battu du haut en bas et jusqu'au tranchant. Ce dernier n'était pas renforcé d'acier[1]. Elle était particulièrement tranchante.

L'été d'après ces événements, on alla au thing à Gardar dans l'Einarsfjördr[2]. Les gens de l'Eiríksfjördr avaient monté leurs baraquements, il y avait une éminence entre eux et l'endroit où les gens de l'Einarsfjördr avaient installé les leurs. La plupart des baraquements étaient montés et Thorgrímr n'était pas arrivé. Peu après, on vit son expédition. Il avait un bateau magnifique et une escorte vaillante et bien équipée. L'arrogance de Thorgrímr était si grande que l'on osait à peine lui adresser la parole. Les gens du Groenland emportaient toujours leur matériel de chasse et de pêche sur leurs bateaux. Quand le bateau de Thorgrímr se dirigea vers la côte, on courut au rivage voir leur magnificence et leur armement. Thormódr était présent, il prit un harpon à phoques qu'ils avaient jeté à terre et le regarda. Un compagnon de Thorgrímr prit le harpon et dit : « Lâche ce harpon, bonhomme, car ça ne te servira pas à grand-chose de le tenir, et je crois que tu ne saurais guère t'en servir. » Il répondit : « Je ne suis pas sûr que tu le manierais mieux que moi. — Sans aucun doute », dit l'autre. Alors, Thormódr déclama cette vísa :

20. *Déclara savoir mieux manier le harpon*
Que nous ; le Baldr du bouclier s'en vante ;
Le pin du cheval des rondins
Saute rudement par-dessus les dalles ;
Je me rappelle bien celui que
L'audacieux seigneur plaçait
Au premier rang dans le rempart de boucliers ;
Lui qui en possédait me donna le lien du serpent[3].

Thormódr alla alors au baraquement de Thorgrímr. Celui-ci fit monter ses baraquements avec grand honneur[4], et les fit bien entourer.

Un jour de beau temps, il se fit, au thing, que tout le monde était parti des baraquements de Skúfr et de Bjarni,

hormis Thormódr. Il était resté allongé dans le baraquement et dormait. Il avait étalé sur lui un manteau fourré des deux côtés qui lui appartenait. Ce manteau était noir d'un côté et blanc de l'autre. Lorsque Thormódr eut dormi quelque temps, il se réveilla et vit que tout le monde était parti. Il s'en étonna car il y avait beaucoup de monde dans le baraquement quand il s'était endormi. Sur ce, Egill entra dans le baraquement et dit : « Tu te tiens trop éloigné d'un grand divertissement. » Thormódr demanda : « D'où viens-tu et de quel divertissement s'agit-il ? » Egill répondit : « J'étais au baraquement de Thorgrímr fils d'Einarr, la plus grande partie de l'assemblée du thing y est. » Thormódr dit : « Qu'y a-t-il là comme divertissement ? » Egill dit : « Thorgrímr y dit une saga[1]. » Thormódr dit : « De qui est la saga qu'il dit ? » Egill répondit : « Je ne sais pas bien de qui est la saga, mais ce que je sais, c'est qu'il la dit bien et plaisamment, on lui a donné un siège dehors à côté du baraquement, les gens sont assis autour et écoutent la saga. » Thormódr dit : « Tu dois pouvoir nommer quelque homme qui figure dans cette saga, d'autant plus que tu dis qu'on s'y amuse tellement. » Egill dit : « Il y avait un grand champion, un certain Thorgeirr, dans la saga, et il me semble que Thorgrímr a dû y jouer quelque rôle, et qu'il se soit fort bien comporté, comme il est vraisemblable. Je voudrais que tu y ailles et écoutes ce divertissement. — Il se peut », dit Thormódr. Il se leva, se couvrit de son manteau en mettant le côté noir à l'extérieur. Il prit sa hache, se mit un chapeau sur la tête, alla au baraquement de Thorgrímr, accompagné d'Egill. Ils s'arrêtèrent le long du mur du baraquement et écoutèrent de là. On ne pouvait pas bien entendre ce qui était dit. Il avait fait un temps clair et le soleil brillait. Mais lorsque Thormódr fut arrivé près du baraquement, le temps se mit à se couvrir. Thormódr tantôt levait les yeux vers le ciel, tantôt les baissait à terre devant lui. Egill dit : « Pourquoi te comportes-tu ainsi ? » Thormódr répondit : « Le ciel et la terre sont faits de telle sorte qu'il va y avoir des craquements de mauvais augure. » Egill dit : « Pourquoi faut-il s'attendre à ce qu'il y ait des craquements de mauvais augure ? » Thormódr répondit : « Les craquements de mauvais augure présagent toujours des événements. Et s'il se trouve que tu entendes le craquement, sauve-toi comme

tu pourras, cours au baraquement au plus vite et garde-toi là. »

Alors qu'ils étaient en train de bavarder de cela, il se fit une grande averse et un temps très humide. Les gens s'en allèrent en courant, chacun à son baraquement, car on ne s'était pas préparé à la pluie. Certains entrèrent dans le baraquement de Thorgrímr et il y eut grande presse aux portes. Thorgrímr resta assis sur son siège, attendant que les rangs s'éclaircissent un peu aux portes du baraquement. Thormódr dit alors à Egill : « Attends ici, je vais aller devant le baraquement voir ce qui s'y passe. Mais si tu entends le craquement de mauvais augure, cours au plus vite au baraquement. » Thormódr alla devant le baraquement jusqu'à l'endroit où Thorgrímr était assis. Il dit : « Quelle saga était-ce que tu disais ? » Thorgrímr répondit : « On ne peut dire en quelques mots les faits merveilleux de cette saga. Et comment t'appelles-tu ? » Il répondit : « Je m'appelle Ótryggr[1]. — De qui es-tu fils ? » dit Thorgrímr. « Je suis fils de Tortryggr[2]. » Thorgrímr voulut alors se lever de son siège. Thormódr le frappa à la tête et le fendit jusqu'aux épaules, cacha ensuite rapidement sa hache sous son manteau, soutint Thorgrímr par les épaules et cria : « Venez ici, on a fait une blessure à Thorgrímr. » Beaucoup firent demi-tour pour voir la blessure. Ils demandèrent ce qu'on savait de l'homme qui avait frappé Thorgrímr. Thormódr répondit : « Je viens de le voir il y a un instant; j'ai couru tout de suite lui tenir les épaules quand la blessure a été faite. Je n'ai pas vu où allait celui qui l'a faite. Qu'il y en ait maintenant qui viennent soutenir Thorgrímr, que certains aillent se mettre à la recherche de celui qui l'a frappé. » Ils vinrent soutenir Thorgrímr par les épaules et Thormódr s'en alla. Il avança le long de la mer jusqu'à un cap. Alors, il retourna son manteau et mit le côté blanc à l'extérieur. Mais lorsque Egill entendit le fracas que fit Thormódr en frappant Thorgrímr, il courut au baraquement de Skúfr. On aperçut un homme qui courait et l'on crut que c'était lui qui avait fait la blessure à Thorgrímr. Egill eut grand-peur en voyant des hommes en armes à sa poursuite. Quand on s'empara de lui, il avait les jambes et les jointures qui tremblaient de peur[3]. Mais dès qu'ils reconnurent Egill, ils estimèrent que ce n'était pas lui qui avait dû frapper Thorgrímr. La peur le quitta comme l'ardeur

quitte le fer. Ils allèrent par les baraquements chercher l'homme et ne le trouvèrent pas[1].

Ils allèrent jusqu'à la mer et devant le cap qui s'avançait dans la mer. Là, ils rencontrèrent un homme en manteau blanc et lui demandèrent son nom. Il dit se nommer Vígfúss. Ils lui demandèrent où il voulait aller. Il répondit : « Je cherche l'homme qui a frappé Thorgrímr. » Ils rebroussèrent chemin bon train, ils se quittèrent rapidement. Skúfr et Bjarni ne trouvèrent pas Thormódr, il ne leur parut pas exclu que ce fût lui qui eût causé la blessure, car Skúfr avait entendu en Norvège les opinions du roi sur la vengeance de Thorgeirr fils de Hávarr. Comme la poursuite cessait dans l'ensemble, Skúfr et Bjarni prirent une barque en secret et se rendirent en quelques endroits. Ils ramèrent devant le cap car on disait y avoir vu un homme en manteau blanc qui disait se nommer Vígfúss. Lorsqu'ils arrivèrent devant le cap, ils virent à quel endroit était Thormódr. Ils ramèrent jusqu'à terre et dirent à Thormódr qu'il devait aller sur le bateau. C'est ce qu'il fit. Ils demandèrent si c'était lui qui avait frappé Thorgrímr. Il dit que c'était vrai. Ils lui demandèrent des détails et de quelle importance était la blessure. Thormódr déclama alors une vísa :

21. *Peu importe à moi, homme*
À la courte vie, que je sois gaucher ;
Souvent j'en ai mémoire ;
Tout renom est refusé au scalde
Si j'ai frappé la noire chevelure
De qui offre la tempête de la planche
Des dards, car je voulais la mort
Du Njördr de l'épée[2].

« Peut-être, dit Thormódr, que le coup n'a pas été grand puisque c'était un gaucher qui frappait. Mais je n'ai pas frappé davantage parce que j'ai pensé que ce coup-là suffirait pleinement. » Skúfr dit alors : « Tu as eu de la chance qu'ils ne t'aient pas reconnu quand tu te trouvais près de Thorgrímr ou quand ils t'ont trouvé dans le cap. » Alors, Thormódr déclama une vísa :

22. *C'est merveille que les arbres*
De la tempête de l'acier ne m'aient pas
Clairement reconnu avec ma chevelure
Noire ; j'ai maint signe reconnaissable ;
Je me suis sauvé loin car le Týr

De la tourmente de l'épée a eu en partage
Longue vie, mais à ceux qui
M'attaquaient perte de vie[1].

« Je suis homme facile à reconnaître, dit Thormódr, cheveux noirs et bouclés, et avec un défaut d'élocution. Mais je n'étais pas voué à mourir cette fois, et peut-être que j'en ai réchappé pour quelqu'un et qu'il y ait encore quelques parents de Thorgrímr qui mordent la poussière avant moi[2]. » Bjarni dit alors : « Tu dois maintenant t'en tenir là quant à ta vengeance de Thorgeirr, tu t'es déchargé de ton devoir. » Alors, Thormódr déclama une vísa :

23. *Il n'y a point à me disputer*
De n'avoir pas vengé d'abondance,
J'ai plutôt donné au corbeau
De la provende au thing des épées;
J'ai causé le meurtre du Baldr du siège
De l'épée; j'ai fait chanter le pin du vacarme,
J'ai vengé le noir; vengeons toutefois
Plusieurs amis de Thorgeirr[3].

« Il me semble, dit Bjarni, que tu n'as pas besoin d'en faire davantage pour venger Thorgeirr, car tu as accompli un grand exploit, seul et venu de l'étranger comme tu l'es, en tuant le chef qui vient en second lieu en importance dans tout le Groenland, et il n'est pas sûr que tu parviennes à t'enfuir, car Thorgrímr laisse beaucoup d'ardents parents et des hommes très énergiques. »

Ils transportèrent Thormódr jusqu'à l'Eiríksfjördr et l'accompagnèrent à la caverne que l'on appelle maintenant Thormódarhellir[4]. Cette caverne est dans des rochers au bord de la mer, sur le fjord, de l'autre côté de Stokkanes. Il y a des rochers escarpés en haut et en bas de la caverne, difficiles à traverser les uns et les autres. Skúfr et Bjarni dirent alors à Thormódr : « Reste ici dans cette caverne, nous viendrons te trouver dès que le thing sera terminé. » Puis ils s'en allèrent et revinrent au thing. On n'y trouva pas Thormódr. On considéra que c'était lui qui avait dû tuer Thorgrímr. Bödvarr et Falgeirr intentèrent un procès contre Thormódr, qui fut condamné à proscription pour ce meurtre. Lorsque le thing fut terminé, chacun s'en alla chez soi. Skúfr et Bjarni vinrent trouver Thormódr, lui apportèrent des victuailles et d'autres choses dont il avait besoin, et lui dirent sa condamnation, ajoutant qu'il

devait séjourner là dans la caverne, qu'il ne connaîtrait pas de paix si l'on savait où il était. Ils déclarèrent qu'ils reviendraient le trouver de temps en temps. Devant l'entrée de la caverne, il y avait une grande plaque herbeuse et les gens qui étaient en bonne condition ne pouvaient qu'avec peine sauter du rocher pour arriver sur la plaque d'herbe.

Thormódr s'ennuyait dans la caverne car il n'y avait là pas beaucoup de divertissements. Un jour de beau temps, Thormódr s'en alla de la caverne. Il grimpa sur le rocher, ayant emporté sa hache. Arrivé à peu de distance de la caverne, il rencontra un homme sur son chemin. Celui-ci était de grande taille et de mauvaise compagnie, laid et de déplaisante apparence. Il était couvert d'un manteau fait de force haillons cousus ensemble : ce manteau était plein de plis comme une panse de vache, et il avait un capuchon de même espèce, plein de poux. Thormódr demanda à cet homme son nom. Il répondit : « Je m'appelle Oddi. » Thormódr demanda : « Quel genre d'homme es-tu, Oddi ? » Il répondit : « Je suis un vagabond, un “ pieds-entravés[1] ” et l'on m'appelle Oddi le Pouilleux, paresseux mais pas très porté sur le fait de rester tout le temps couché, sachant pas mal de choses, et les bonnes gens me font toujours du bien. Et toi, comment t'appelles-tu ? » Thormódr répondit : « Je m'appelle Torrádr[2]. » Oddi demanda : « Quel genre d'homme es-tu, Torrádr ? » Il répondit : « Je suis marchand, veux-tu faire affaire avec moi, Oddi ? » Oddi dit : « J'ai peu de chose pour faire affaire, quel marché veux-tu passer avec moi ? — Je veux t'acheter le manteau que tu portes. » Oddi répondit : « Tu n'as pas besoin de te moquer de moi. » Thormódr dit : « Ce n'est pas une moquerie. Je vais te remettre le manteau que j'ai et tu vas me donner celui que tu portes, puis tu vas faire une course pour moi à Stokkanes, tu y seras ce soir et tu diras à Skúfr et à Bjarni que tu as rencontré aujourd'hui l'homme qui dit se nommer Torrádr et qui a échangé son manteau contre le tien. Je ne te demande rien d'autre. Si tu fais cette course, tu conserveras ce manteau. » Oddi répondit : « Il n'est pas facile de traverser le fjord ; il y faut un bateau. Mais peut-être que, si je le veux, je réussirai à parvenir à Stokkanes ce soir. » Ils échangèrent donc leurs manteaux. Oddi prit le noir et remit le sien à Torrádr qui l'enfila.

Alors, Thormódr alla à l'Einarsfjördr jusqu'à ce qu'il rencontre un berger de Thórdís de Löngunes. Il demanda si les fils de Thórdís étaient chez eux. Le berger répondit : « Bödvarr n'est pas à la maison, mais ses frères y étaient cette nuit, maintenant, ils sont partis à la pêche. » Thormódr répondit : « Soit ! » Le berger pensa que c'était Oddi le Pouilleux. Thormódr et le berger se quittèrent. Thormódr alla au hangar à bateaux de Thórdís et y resta. Quand vint le soir, il vit que les frères ramaient vers la côte. Thorkell ramait à la proue, Thórdr au milieu du bateau et Falgeirr à l'arrière. Quand le bateau toucha terre, Thorkell se leva, passa devant l'étrave pour recevoir le bateau. Alors Thormódr sortit du hangar et ils crurent reconnaître Oddi le Pouilleux. Thormódr se porta sur Thorkell, le frappa des deux mains à la tête et lui fendit le crâne : il en reçut aussitôt la mort. Alors, Thormódr s'enfuit en se débarrassant du manteau. Thórdr et Falgeirr lui coururent sus. Il s'échappa bon train, avança jusqu'au rocher au bord de la mer, au-dessus de la caverne, sauta le premier sur la plaque d'herbe qui se trouvait devant l'entrée de la caverne. Lorsqu'il y fut arrivé, Thórdr sauta derrière lui, atterrit sur le creux des genoux en arrivant sur la plaque d'herbe, courbé vers l'avant. Alors Thormódr le frappa entre les épaules, si bien que la hache s'enfonça jusqu'au manche. Mais avant qu'il ait pu retirer la hache de la blessure, Falgeirr sauta sur la plaque d'herbe et assena aussitôt à Thormódr un coup. Celui-ci arriva entre les épaules de Thormódr et ce fut une grave blessure. Thormódr s'esquiva devant Falgeirr car il était désarmé. Il découvrit qu'il n'aurait pas le dessus sur Falgeirr. Il s'estima en mauvaise posture, sans armes et fort blessé : sa pensée vola vers le roi Óláfr dans l'espoir que la bonne chance du roi lui serait de quelque secours. Alors, la hache tomba des mains de Falgeirr devant le rocher, jusqu'en bas dans la mer. Thormódr estima la situation un peu plus propice, maintenant qu'ils étaient désarmés tous les deux. Sur ce, ils tombèrent tous deux du rocher jusqu'en bas dans la mer. Ils essayèrent de se mettre à la nage, l'un précipitant l'autre sous la surface de l'eau à tour de rôle. Thormódr sentit que sa grande blessure et la perte de sang l'épuisaient. Mais comme il n'était pas destiné à mourir, la ceinture des braies de Falgeirr se déchira. Thormódr lui descendit alors les braies. Falgeirr

eut du mal à nager : il disparut de la surface de l'eau, à plusieurs reprises, en buvant sans mesure. Émergèrent les cuisses et les épaules, puis, lors de la mort, le visage : la bouche et les yeux étaient ouverts et le visage ressemblait tout à fait à celui d'un homme que quelque chose fait ricaner. Ainsi se conclurent les choses entre eux : Falgeirr se noya là[1]. Thormódr était fort épuisé. Il s'abattit sur un récif, grimpa en rampant sur les cailloux, y resta gisant, n'attendant rien d'autre que de perdre la vie car il était très épuisé et blessé et loin de la côte.

Il faut parler maintenant d'Oddi le Pouilleux. Il alla, comme il avait été convenu avec Thormódr, dire à Skúfr et Bjarni qu'il avait rencontré sur son chemin, dans la journée, un homme qui disait se nommer Torrádr, lequel avait échangé son manteau contre le sien en lui disant d'aller à Stokkanes dire à Skúfr et Bjarni leur rencontre et leur échange de vêtements. Ils reconnurent le manteau et estimèrent que Thormódr devait leur avoir envoyé Oddi le Pouilleux parce qu'il avait certainement l'intention d'accomplir quelque haut fait. Ils prirent en secret une barque, le soir, et traversèrent le fjord à la rame, de nuit. Alors qu'ils approchaient de la caverne, ils virent quelque chose de vivant sur un écueil et discutèrent pour savoir si c'était un phoque ou autre chose, ramèrent jusqu'à cet écueil, y montèrent, virent un homme qui gisait là et reconnurent Thormódr. Ils lui demandèrent ce qui s'était passé et il dit les événements qui s'étaient produits pendant la nuit. Skúfr dit : « Certes, ce n'est pas pour rien que tu t'es esquivé du thing de Gardar si, en une seule soirée, tu es devenu le meurtrier de trois champions, de plus hommes de grande famille. » Thormódr dit : « La seule chose que j'aie pensée avant que vous arriviez ici, c'est que j'allais laisser la vie là sur ce récif. Mais il ne me semble pas exclu maintenant que je guérisse et il peut se faire encore que j'en aie réchappé pour quelque chose. » Ils s'enquirent de son combat contre Falgeirr. Thormódr déclama alors une vísa :

24. *J'étais encore en bon état*
Quand la fente de son cul
Béait curieusement dans la mer;
Le stupide balourd mourut couardement;
Je vis toute l'horreur
Du peu courageux Ullr de la tempête

De l'eſtoc; le rustaud
M'a regardé en ricanant[1].

Skúfr et Bjarni portèrent Thormódr sur le bateau dans une toile car il ne pouvait marcher. Ils allèrent chercher dans la caverne ses habits et ses provisions car ils estimèrent qu'il ne pouvait rester là. Puis ils remontèrent l'Eiríksfjördr à la rame. Il y avait un homme qui s'appelait Gamli, qui habitait à Eiríksfjardarbotn[2], en bas du glacier. Il avait peu de bien et était de comportement singulier, c'était un grand pêcheur. Il était marié, sa femme s'appelait Gríma. C'était une personne fort hautaine, accomplie en maintes choses, excellent mire et passablement versée dans la magie. Il n'y avait qu'eux deux dans la maison. Ils fréquentaient rarement les autres et ceux-ci venaient rarement les voir. Skúfr et Bjarni accostèrent non loin de la maison de Gamli. Skúfr y monta et Bjarni resta garder Thormódr. On fit bon accueil à Skúfr et on lui offrit l'hospitalité. « Nous transportons un blessé que je voudrais que vous soigniez. » Gríma dit : « Qui est-ce ? » Skúfr répondit : « Thormódr, scalde et hirdmadr du roi Óláfr, a été blessé. — Qui l'a frappé ? » dit-elle. Skúfr lui dit les événements qui s'étaient produits. « Voilà un grand événement et cet homme s'est mis dans de gros ennuis, c'est une grande affaire que de se charger d'un homme proscrit par les parents de Thorgrímr, surtout s'il vient maintenant de commettre un tel éclat alors qu'il est condamné. » Skúfr dit : « Je paierai compensation pour lui selon ce qui sera estimé, si l'on vous accuse pour cette affaire, et l'on ne te fera pas tort sur la dépense que tu auras à cause de lui. » Ils cessèrent cet entretien et Gríma accueillit Thormódr. On le transporta à la ferme. Gríma nettoya sa blessure et la pansa. Aussitôt, il se sentit un peu mieux. Skúfr et Bjarni allèrent chez eux à Stokkanes. Tout le monde trouva cette nouvelle fort importante et l'on n'apprit pas tout de suite la vérité là-dessus, car beaucoup tinrent d'abord pour vrai que Thormódr avait dû se noyer à l'endroit où l'on avait trouvé le cadavre de Falgeirr. Les blessures de Thormódr évoluèrent mal et il resta couché douze mois. Lorsqu'un hiver se fut écoulé après cet événement, Thormódr allait de la salle à la cuisine, mais sa blessure n'était pourtant pas guérie.

Au printemps, il arriva que Thórdís, à Löngunes, eut un sommeil agité pendant la nuit, et l'on déclara qu'il

fallait la réveiller. Bödvarr, son fils, dit : « Laissez ma mère tirer profit de ses rêves car il se peut que la vieille voie quelque chose qu'elle veut savoir. » Et l'on ne la réveilla pas. Quand elle se réveilla, elle respirait péniblement. Bödvarr, son fils, dit : « Tu as eu un sommeil agité, mère, est-ce qu'il t'est apparu quelque chose ? » Thórdís répondit : « J'ai fait une chevauchée de sorcière[1] en maints lieux cette nuit et j'ai appris avec certitude des choses que je ne savais pas auparavant. » Bödvarr dit : « Quoi donc ? » Thórdís répondit : « Thormódr, le meurtrier de mes fils, est en vie, il est logé chez Gamli et Gríma à Eiríksfjardarbotn. Je veux aller les trouver, prendre Thormódr et lui revaloir laide mort pour le grand tort qu'il nous a fait. Nous allons nous rendre à Brattahlíd demander à Thorkell de venir avec nous, car il lui déplairait fort que l'on fasse quelque mal à Gamli et Gríma, étant donné qu'il les protège plutôt. » Bödvarr se déclara prêt à faire l'expédition dès qu'ils le voudraient. Ils se levèrent de nuit, prirent un cotre qui leur appartenait, y montèrent à seize et ramèrent de nuit jusqu'à l'Eiríksfjördr. À ce point de l'année, il faisait assez clair, la nuit, pour voyager.

Alors que Thórdís était en route avec sa compagnie, on dit que, cette même nuit, Gríma eut un sommeil agité. Thormódr dit à Gamli qu'il fallait la réveiller. Gamli répondit : « Gríma ne veut pas qu'on la réveille, car elle s'assure toujours dans son sommeil de choses qui lui paraissent d'importance. » Ils cessèrent d'en parler et Gríma se réveilla rapidement. Gamli dit alors : « Tu as eu un sommeil agité, Gríma, que t'est-il apparu ? » Gríma répondit : « Ce qui m'est apparu, c'est que je sais que Thórdís est en route avec quinze des hommes de sa maison et qu'elle se dirige vers chez nous car elle est sûre maintenant, par sa sorcellerie, que Thormódr loge ici chez nous, et elle a l'intention de le tuer. Je veux que tu restes à la maison aujourd'hui et que tu n'ailles pas à la pêche, car vous ne serez pas de trop si vous êtes deux alors que quinze hommes vous attaquent, d'autant que Thormódr n'est pas en état de porter les armes. En outre, je n'ai pas envie de vous envoyer dans le glacier, vous allez plutôt rester à la maison. » Pendant la nuit, donc, Thórdís alla jusqu'à ce qu'elle arrive à Brattahlíd. Thorkell lui fit bel accueil et leur offrit l'hospitalité. Thórdís

dit : « En l'occurrence, j'ai l'intention d'aller trouver Gamli et Gríma, tes thingmenn, car je pense être sûre que c'est là que se trouve Thormódr, l'homme que nous avons fait proscrire et dont beaucoup croient qu'il s'est noyé. Je voudrais que tu viennes avec nous et que tu fasses en sorte que nous obtenions justice de Gamli et de Gríma. Tu sauras sans détours de quoi nous nous entretiendrons si tu entends nos propos. » Thorkell répondit : « Je trouve improbable que Gríma ait pris la garde de ton proscrit, mais j'irai pourtant si vous le voulez. » Thórdís et ses gens déjeunèrent là. Thorkell rassembla des hommes car il ne voulait pas dépendre de Thórdís et de Bödvarr s'ils n'étaient pas d'accord. Lorsque l'on eut mangé, Thorkell monta en bateau avec vingt hommes et, de part et d'autre, ils partirent en cet état.

Pour Gríma, la femme de Gamli, elle avait un haut-siège sur les bras duquel était sculpté Thórr : c'était une grande figure. Au matin, elle dit : « Je vais assigner le travail pour aujourd'hui. Je vais poser mon siège sur le plancher de la salle. Je veux, Thormódr, que tu t'y assoies quand les gens arriveront. Je ne veux pas que tu te lèves de ce siège pendant que Thórdís sera à la ferme. Si tu trouves qu'il se produit des nouveautés étranges ou s'il te semble que guerre est portée contre toi, ne te lève pas de ce siège car il ne servira à rien de te retirer dans les coins si tu es destiné à mourir. Gamli va accrocher la marmite et faire bouillir du phoque. Tu porteras des balayures dans le feu pour faire beaucoup de fumée dans les pièces. Pour moi, je m'assoirai aux portes, filerai et accueillerai les arrivants. » On fit donc comme Gríma le prescrivait. Quand on vit arriver vers la côte le bateau de Thorkell et de Thórdís, Thormódr s'assit dans le siège. Gamli suspendit la marmite et mit des balayures sur le feu : les pièces s'emplirent de fumée. S'ensuivit une grande obscurité, en sorte qu'on ne voyait rien. Gríma était assise sur la poutre de seuil et filait en se disant à elle-même des choses que les autres ne comprenaient pas. Le bateau accosta et les hommes montèrent à la ferme. Thorkell monta. Gríma lui fit de belles salutations et lui offrit de rester. Thorkell dit : « Thórdís de Löngunes est du voyage, elle tient pour vrai que Thormódr, l'homme qu'elle a fait proscrire, est ici chez toi. Nous voulons que tu livres Thormódr si tu sais où il est, car c'est trop en faire de ta part que de protéger

ce proscrit contre Thórdís et Bödvarr, son fils. » Gríma répondit : « Il me semble étrange que Thórdís croie que je protégerais un proscrit contre des gens aussi puissants que ceux de Löngunes alors que nous ne sommes que deux dans cette maison. — Certes, c'est étrange, mais nous voulons tout de même fouiller tes pièces. » Gríma dit : « Vous avez latitude de fouiller ma ferme même si vous n'aviez pas autant de monde. Je trouve toujours bon que tu viennes dans ma maison, mais je tiens pour mauvais la tyrannie des gens de l'Einarsfjördr et le fait qu'ils veuillent ravager mes bâtiments. » Thorkell dit : « Thórdís et moi, nous entrerons tous les deux fouiller. » C'est ce qu'ils firent. Ils entrèrent et fouillèrent et cela ne dura pas longtemps car les bâtiments étaient très petits. Alors, ils ouvrirent la salle, elle était pleine de fumée et ils ne voyaient rien. La fumée piquait les yeux et ils restèrent moins longtemps qu'ils l'auraient fait s'il n'y avait pas eu de fumée. Ils sortirent et l'on fouilla l'extérieur de la ferme. Alors Thórdís dit : « Je crois que je n'ai pas bien vu, à cause de la fumée, ce qui se passait dans la salle. Nous allons monter sur la salle et enlever le volet de la lucarne[1] pour faire sortir la fumée et voir de là ce qui se passe dans la salle. » Bödvarr et Thórdís montèrent sur le toit de la salle et enlevèrent la lucarne. La fumée sortit alors. On put voir par toute la salle, ils aperçurent le siège de Gríma, au milieu de la pièce. Ils virent Thórr avec son marteau, sculpté sur les bras du siège, mais ils ne virent pas Thormódr. Ils quittèrent la salle et allèrent aux portes. Thórdís dit : « Il reste quelque chose de la sorcellerie de Gríma, puisque l'image de Thórr est sculptée sur les bras de son siège. » Gríma répondit : « Je vais rarement à l'église écouter les sermons des clercs parce que j'ai loin à aller et qu'il y a peu de monde à la maison. Ce que j'ai plutôt dans l'idée quand je vois l'image de Thórr faite en bois que je peux briser et brûler quand je le voudrai, c'est à quel point est plus grand celui-là qui a créé le ciel et la terre, toutes les choses visibles et invisibles, lui qui donne vie à toute chose et que personne ne peut dominer. » Thórdís répondit : « Il se peut que tu penses ainsi, mais je croirais assez que nous devrions te forcer à en dire davantage si Thorkell n'était pas là avec tout son monde, car j'ai le pressentiment que tu sais quelque chose de l'endroit où est Thormódr. » Gríma répondit : « Nous voici arrivés

à ce que l'on dit : " Souvent se trompe qui doit deviner ", et encore ceci : " Il y a toujours quelque chose pour sauver qui n'est pas voué à mourir ". Mais tu es en grand besoin, si tu es en la sainte garde de Dieu, que le diable ne dispose pas de toi pour faire les mauvaises choses que tu voudrais accomplir. Car il est excusable que l'on pense parfois autrement que ce qui est, mais il n'est pas excusable que l'on ne croie pas ce qui est vrai quand on fait l'épreuve de la vérité. » Cela dit, ils se quittèrent. Thorkell alla chez lui à Brattahlíd. Thórdís aussi alla chez elle. Skúfr et Bjarni vinrent en secret trouver Gamli et Gríma, leur apporter les choses dont ils avaient besoin et les récompenser abondamment des dépenses qu'ils avaient eues pour Thormódr.

CHAPITRE XXIV

Lorsque Thormódr fut guéri du coup que lui avait porté Falgeirr, Skúfr et Bjarni le transportèrent à Stokkanes et le gardèrent en secret dans une dépendance. Thormódr passa là le troisième hiver. Cet hiver-là, Skúfr et Bjarni vendirent la ferme de Stokkanes et les autres terres qu'ils possédaient ainsi que leur bétail sur pied : ils avaient l'intention de s'en aller du Groenland. Tôt au printemps, ils équipèrent leur bateau et le mirent à flot. Thormódr eut alors envie de sortir de la dépendance. Il dit avoir une course à faire au nord dans le fjord. Il se procura une barque. Egill l'Idiot fit le voyage avec lui. Egill se mit aux rames et Thormódr prit la barre. Egill était bon rameur et nageait bien. Le temps était clair et bon, le soleil brillait et il y avait peu de vent. Ils remontèrent l'Einarsfjördr. Lorsqu'ils eurent pénétré dans le fjord, Thormódr s'agita fort, faisant du tapage et ballotant le bateau en tout sens. Egill dit : « Pourquoi te conduis-tu si stupidement et comme un fou, est-ce que tu veux faire chavirer notre bateau ? » Thormódr répondit : « Je ne me sens pas bien. » Egill dit : « Je ne peux pas ramer à cause de tes façons de faire, il ne faut pas agir aussi inconsidérément et nous faire couler. » Mais Egill eut beau dire,

Thormódr, pour finir, fit chavirer la barque. Thormódr s'écarta du bateau en plongeant, puis il fit plongeon sur plongeon jusqu'à ce qu'il arrive à terre. Il avait emporté sa hache. Egill remonta à la surface près du bateau, parvint sur la quille, s'y reposa en regardant alentour et en examinant s'il voyait Thormódr, mais il ne parvint pas à le voir. Alors il redressa la barque, après quoi il s'assit aux rames et redescendit le fjord jusqu'à ce qu'il arrive à Stokkanes. Il dit à Skúfr et Bjarni la vérité sur son voyage, ajoutant à son récit qu'il pensait que Thormódr devait être mort. Ils trouvèrent cet événement étrange, estimant qu'on ne pouvait agir ainsi, et doutèrent que Thormódr se fût noyé.

Pour Thormódr, il faut raconter ce qu'il fit quand il arriva à terre. D'abord, il tordit ses vêtements, après quoi il se mit en marche et alla jusqu'à ce qu'il arrive à Hamarr chez Sigrídr. C'était tard dans la journée. Il frappa aux portes, une femme sortit qui le salua et fit demi-tour pour aller à la salle. Thormódr l'y suivit et s'assit tout près de la porte sur le banc inférieur. Sigrídr prit la parole et dit : « Qui vient là ? » Il répondit : « Je m'appelle Ósvífr[1]. » Sigrídr dit : « À chacun son nom. Ósvífr veut-il rester ici cette nuit ? » Il répondit pour déclarer qu'il voulait bien. Le lendemain matin, Sigrídr vint lui parler et demanda de quoi il s'agissait quant à son voyage. Thormódr dit : « C'est vrai que j'ai dit me nommer Ósvífr hier. » Elle répondit : « Je pense te connaître bien que je ne t'aie pas encore vu, tu es Thormódr Scalde-de-Kolbrún. » Il répondit : « Il ne sert à rien de dissimuler car tu as reconnu juste. J'ai l'intention d'aller à Langanes chez Thórunn fille d'Einarr, trouver Ljótr, son fils. Il a vilainement parlé de moi. » Sigrídr dit : « Alors, Sigurdr, mon fils, t'accompagnera. Ils sont pénibles envers nous depuis longtemps, Ljótr et Thórunn. » Thormódr dit : « Je ne trouve pas judicieux que Sigurdr m'accompagne, car vous ne pourrez pas conserver votre domaine ici s'il arrive quelque chose entre Ljótr et nous. — J'abandonnerais volontiers mon domaine, dit Sigrídr, pour que Ljótr subisse quelque déshonneur. » Sigurdr alla avec Thormódr à Langanes chez Thórunn. Ils frappèrent aux portes, une femme sortit et les salua. Sigurdr demanda si Ljótr était à la maison. Elle répondit : « Il est dans la salle. » Sigurdr dit : « Demande-lui de sortir. » La servante

rentra et dit que Ljótr devait sortir. Il répondit : « Qui a dit cela ? — Sigurdr de Hamarr, dit-elle, et un autre homme que je n'ai pas reconnu. — Quelle allure avait cet homme que tu n'as pas reconnu ? » Elle répondit : « Un homme aux cheveux noirs et bouclés. » Ljótr dit : « Ce que tu dis ressemble à Thormódr, notre ennemi. » Ljótr s'avança avec les femmes qui étaient là. Ljótr prit une lance, alla aux portes, reconnut Thormódr et lui assena aussitôt un coup au milieu du corps. Thormódr para le coup de la hache qu'il avait et abaissa la lance : le coup lui arriva dans la jambe en dessous du genou et ce fut une grave blessure. Ljótr s'était penché en frappant Thormódr, alors Sigurdr le frappa entre les épaules et lui fit une grande blessure. Il courut dans l'embrasure des portes, mais des femmes coururent au-devant de lui. Alors, ils s'en allèrent. Thormódr dit à Sigurdr de s'en aller chez lui à Hamarr, « dis les nouvelles à ta mère et moi, je vais m'en tirer en prenant la fuite », dit Thormódr. Ils se quittèrent. Sigurdr alla à Hamarr et dit à sa mère les nouvelles qui s'étaient produites. Sigrídr dit : « Mon avis est que tu ailles trouver Skúfr, lui demander qu'il te reçoive. Dis-lui que je voudrais vendre ma terre et m'en aller du Groenland avec lui[1]. »

Sigurdr alla trouver Skúfr et lui transmit son message. Skúfr accueillit Sigurdr, vendit la terre de Sigrídr, prit son mobilier et le transporta au bateau. Thormódr pansa sa blessure et descendit au hangar à bateaux qui appartenait à Thórunn : il vit qu'on avait tiré un bateau du hangar et pensa que les domestiques de Thórunn étaient partis à la pêche. Il alla au bord de la mer et se fit une place dans un tas d'algues, s'étendit là pour la journée. Quand vint le soir, il entendit un clapotis de rames, s'aperçut que les domestiques de Thórunn étaient arrivés à terre. Ils disaient : « Il fera beau demain, nous irons à la pêche, ce n'est pas la peine de tirer le bateau sur le rivage, laissons-le au port cette nuit. » C'est ce qu'ils firent, puis ils allèrent à la maison. Le soir était très avancé. Lorsqu'ils furent partis, Thormódr se leva et alla là où flottait le bateau, il défit les amarres, se mit aux rames et s'engagea dans le fjord en se dirigeant sur la ferme de Vík.

Ce soir-là, Thórdís de Löngunes se coucha pour dormir, elle eut un sommeil agité. Lorsqu'elle se réveilla, elle dit : « Où est Bödvarr, mon fils ? » Il répondit : « Je

suis ici, mère, que veux-tu ? » Elle répondit : « Je veux que nous allions ramer dans le fjord car il y a une bonne prise à faire. » Bödvarr répondit : « Qu'est-ce que c'est que cette prise ? » Thórdís dit : « Thormódr, notre proscrit, est tout seul en bateau dans le fjord, nous allons le trouver. » Ils allèrent à cinq hommes de la maison avec Thórdís. Ils ramèrent par le fjord pendant la nuit. Thormódr entendit ramer et parler, et se douta que Thórdís était en route avec ses domestiques. Il s'estima en mauvaise posture s'il était découvert. Il y avait un petit îlot non loin de Thormódr. Le sol en était bas, les grandes marées le submergeaient mais dans l'intervalle, il restait découvert. Thormódr prit le parti de renverser le bateau et de s'allonger sur l'îlot. Il y avait des tas d'algues par tout l'îlot. Thormódr fit un trou entre deux pierres et se recouvrit d'algues. Thórdís et ses hommes avancèrent pendant la nuit et virent quelque chose de noir sur la mer sans avoir ce que c'était, ils ramèrent jusque-là et virent un bateau renversé, les rames dans les tolets. Les domestiques de Thórdís dirent alors : « C'est Thormódr qui a dû donner dans un récif, il y a de grandes chances pour qu'il se soit noyé. » Thórdís dit : « Thormódr ne doit pas s'être noyé ici, il a dû plutôt nous apercevoir, c'est lui qui a dû retourner lui-même le bateau et il l'a fait pour que nous le croyions mort. Il a dû nager jusqu'à l'îlot et se cacher. Nous allons mouiller près de l'îlot et le chercher là. Nous allons sonder à coups de pointes de lances tout cet îlot, et plus d'une fois. » Ils firent comme elle le disait et ne le trouvèrent pas. Il[1] leur parut alors exclu de le découvrir. Thórdís dit : « Je pense qu'il est ici dans l'îlot bien que vous ne le trouviez pas. Eh bien ! si Thormódr peut entendre ma voix, qu'il me réponde, s'il a un cœur d'homme et non de jument[2]. » Thormódr entendit ce que Thórdís disait et voulut lui répondre, mais il ne put parler, il eut l'impression qu'on le bâillonnait. Thórdís et ses gens s'en allèrent dans cet état, prirent le bateau qu'il avait utilisé pour venir et l'emportèrent. Lorsqu'ils furent partis, Thormódr sortit des algues et se leva. Il nagea en prenant par le plus court pour se rendre à la côte. Il aborda sur les rochers qui se trouvaient en cours de route et y fit une pause. Alors qu'il était à peu de distance de la côte, il parvint sur un rocher : il était dans un tel état[3] qu'il ne put pas en repartir.

Cette nuit-là, Grímr, bóndi de Vík, rêva qu'un homme venait à lui, remarquable et beau, de taille moyenne, très trapu[1] et large d'épaules. Cet homme demanda à Grímr s'il veillait ou s'il dormait. Il répondit : « Je veille, et qui es-tu ? » L'homme du rêve dit : « Je suis le roi Óláfr fils de Haraldr et je suis venu ici parce que je veux que tu ailles chercher Thormódr, mon hirdmadr et mon scalde, et que tu le secoures, afin qu'il puisse sortir de l'endroit où il est, gisant sur un rocher à peu de distance de la côte. En signe que ce qui t'apparaît est vrai, je te dis que l'étranger qui a logé chez toi cet hiver et dit se nommer Gestr, s'appelle Steinarr et est surnommé Helgu-Steinarr. C'est un Islandais et il est venu ici au Groenland parce qu'il avait l'intention de venger Thorgeirr fils de Hávarr[2]. Mais Steinarr a beau être un grand fier-à-bras et énergique, il ne lui sera guère donné par le sort de venger Thorgeirr, sa valeur se manifestera davantage ailleurs. » Le roi Óláfr ayant ainsi parlé, Grímr se réveilla. Il réveilla Gestr et lui demanda de se lever. C'est ce qu'il fit, il prit ses armes et sortit avec Grímr. Ils s'assirent et Grímr dit : « Comment dis-tu que tu t'appelles ? » Gestr dit : « Te rappelles-tu, Grímr, ce que j'en ai dit ? » Grímr répondit : « Certes, je me rappelle comment tu as dit te nommer, mais ce que je demande, c'est si tu t'appelles comme tu l'as dit ? » Gestr répondit : « Pourquoi pas ? » Grímr dit : « Pour le cas où tu t'appellerais Steinarr et serais surnommé Helgu-Steinarr dans ton pays. » Gestr dit : « Qui t'a dit qu'il en était ainsi ? » Grímr répondit : « Le roi Óláfr. » Gestr dit : « Quand as-tu rencontré le roi Óláfr ? » Grímr répondit et lui dit son rêve. Gestr répondit : « Ce qui me concerne dans ce rêve est vrai. » Steinarr et Grímr se mirent à la recherche de Thormódr et le trouvèrent à l'endroit qu'avait indiqué le roi Óláfr, le transportèrent à Vík, l'y gardèrent en secret et le soignèrent. Quand il fut guéri de la blessure que lui avait faite Ljótr, Steinarr le transporta à leur bateau. Skúfr n'y était pas. Steinarr quitta Vík et resta dans le bateau ainsi que Thormódr. Skúfr se fit beaucoup attendre, jusqu'à ce que le thing fût terminé. Bödvarr fils de Thórdís fit condamner Sigurdr fils de Sigrídr pour la blessure de Ljótr. Après le thing, Skúfr était tout à fait prêt à partir.

Le matin où il avait l'intention de mettre à la voile, Thormódr et Gestr quittèrent, sans la permission de

Skúfr, le bateau dans une barque. Ils allèrent jusqu'à l'Einarsfjördr, s'engagèrent dans le fjord jusque devant la ferme de Thórunn. Là, ils virent quatre hommes dans un bateau en train de pêcher. Ils reconnurent Ljótr fils de Thórunn. Ils attaquèrent aussitôt Ljótr et se battirent. Cette rencontre se termina de telle sorte que Ljótr périt ainsi que les trois hommes qui étaient avec lui sur le bateau. Thormódr et Gestr revinrent au bateau : Skúfr était prêt à mettre à la voile. Thormódr et Skúfr montèrent en bateau. Pour Steinarr, il resta : il alla loger à Brattahlíd chez Thorkell. Skúfr et Bjarni prirent la mer. Ils eurent bon vent. Leur voyage se passa bien, ils arrivèrent en Norvège. Lorsqu'ils eurent abordé, ils partagèrent leurs biens. De leur association, Bjarni retira le bateau et Skúfr les biens meubles. Bjarni se dirigea vers le sud jusqu'en Danemark puis alla à Rome et rendit visite au saint apôtre Pierre et à l'apôtre Paul[1] et dans ce voyage mourut Bjarni. Sigrídr et Sigurdr, son fils, achetèrent des terres en Norvège et habitèrent là jusqu'au jour de leur mort.

Skúfr et Thormódr allèrent touver le roi et restèrent avec lui jusqu'au jour de leur mort. Pour commencer, le roi n'était pas très chaleureux envers Thormódr. Un homme, qui dit se nommer Grímr, vint voir le roi : il était Islandais. Il déclara avoir vengé Thorgeirr fils de Hávarr avant Thormódr[2]. Le roi lui fit honneur et lui fit des présents. Mais Thormódr savait que Grímr était un mauvais homme et avait assassiné un homme en Islande. Alors Thormódr alla se présenter au roi et déclama une vísa :

25. *Tu as remis, prince, à Grímr*
Plus d'argent, et à moi moins
Que besoin en était; souvent
On compose satires;
Il a fait œuvre de chien
— Voleurs agissent ainsi —
Mais moi, glorieux prince, j'ai agi
Pour mon honneur et pour le tien.

Le roi dit : « Estimes-tu, Thormódr, avoir acquis plus d'honneur au Groenland que Grímr en Islande ? » Thormódr répondit : « Assurément. » Le roi Óláfr dit : « Qu'as-tu fait de renommé au Groenland ? » Thormódr répondit :

26. *Pin de la tempête des estocs, je tuai*
Thorgrímr Trolli — le dur
Fut courbé jusqu'à terre —

Après avoir valu à Lodinn mort déclarée,
J'y pris la vie de Thorkell,
Thórdr rendit l'esprit, quatrième,
Le célèbre Falgeirr, le plus renommé
D'entre eux fut abattu[1].

Le roi Óláfr dit : « Tu as fait plus alors, en fait de meurtres au Groenland, que ce que le pêcheur appelle absolution pour sa pêche, car il déclare être absous s'il tire un poisson, et son bateau s'il en tire un deuxième, et son amorce s'il en tire un troisième, et sa ligne s'il en tire un quatrième. Toi, tu en as fait davantage, et pourquoi as-tu tué tant d'hommes[2] ? » Thormódr répondit : « J'ai mal pris la comparaison qu'ils ont faite de moi, car ils m'ont comparé à une jument, disant que je me comportais avec les hommes comme une jument avec les chevaux. » Le roi dit : « Il y a des excuses à ce que leurs propos t'aient déplu. Tu as fait de grandes choses aussi. » Alors Thormódr déclama une vísa :

27. *J'ai fait méchantes brûlures*
Aux Groenlandais ; j'ai navré
Les arbres de la bourrasque d'Ekkill
Qui m'avaient condamné ;
Cette brûlure ne sera pas aisément
Guérie aux flancs du dépêcheur
De la tempête des épées
À moins qu'on ne m'incendie[3].

« Il se peut, dit le roi, que la brûlure que tu as faite là mette du temps à se cicatriser. » Dès lors, Thormódr fut tenu en excellent honneur par le roi et fut estimé homme très vaillant en toute épreuve.

Thormódr quitta le pays avec le roi Óláfr et supporta tout son exil avec lui[4]. Il revint également avec lui en Norvège car il trouvait meilleur de mourir que de lui survivre. Quand le roi arriva dans le Thrándheimr, dans la vallée qui s'appelle Veradalr, et qu'il sut que les Thraendir l'encerclaient, il demanda à Thormódr, pour plaisanter : « Quel parti prendrais-tu si tu étais chef de la troupe que nous avons maintenant ? » Thormódr déclama alors une vísa :

28. *Brûlons toutes les maisons que nous*
Trouverons à l'intérieur du Thrándheimr ;
L'armée doit défendre le pays pour le roi
Par les armes ; que les Thraendir de l'intérieur

Aient toutes leurs maisons en cendres
Réduites, si je peux en décider;
Que l'angoisse de l'if soit
Allumée dans les forêts[1].

Le roi Óláfr dit : « Peut-être que cela servirait à quelque chose de faire comme tu le dis, mais nous prendrons un autre parti que d'incendier notre propre pays. Pourtant, nous ne doutons pas que tu ferais comme tu le dis. » Le jour où eut lieu la bataille de Stiklastadir, le roi Óláfr demanda à Thormódr de leur offrir quelque divertissement. Thormódr déclama les anciens Dits de Bjarki[2]. Le roi dit : « Ce poème est bien choisi en raison des choses qui vont se produire aujourd'hui et j'appelle ce poème Húskarlahvöt[3]. » On dit que Thormódr était plutôt maussade la veille de la bataille. Le roi s'en rendit compte et dit : « Pourquoi es-tu si silencieux, Thormódr ? » Il répondit : « Parce que, sire, je ne suis pas sûr que nous logions sous un seul et même toit ce soir. Mais si tu me promets que nous aurons même logement tous les deux, je serai joyeux. » Le roi Óláfr dit : « Je ne sais pas si mes avis peuvent aboutir à un résultat mais si je peux en décider tant soit peu, tu iras ce soir là où j'irai. » Alors Thormódr se réjouit et déclama une vísa :

29. *Décocheur de flèches, nous allons*
Vers une grande bourrasque d'Áli;
Ne faudrait hésiter ni être terrifié;
S'enfle le temps des glaives;
Nous en sortirons, sorbier du cheval des vagues,
Ou nous y resterons, mais nous fournirons
Au corbeau famélique sa proie sanglante de cadavres;
Sur ce point, je ne céderai pas[4].

Le roi répondit : « Il peut se faire, scalde, qu'il en soit comme tu le dis et que ce sera de deux choses l'une pour les hommes qui sont venus ici : s'enfuir ou y rester. » Alors Thormódr déclama une vísa :

30. *Je serai encore à tes genoux,*
Souverain audacieux au thing, jusqu'à ce que
Tu trouves d'autres scaldes
— quand les espères-tu ?
Je veux vivre et mourir avec toi,
Sage et puissant manieur du serpent
De la rondache; soyons prêts à monter
Sur le ski de l'anneau de l'île[5].

Le roi Óláfr dit : « Il nous semble que tu te railles du scalde Sighvatr, et ce n'est pas la peine, car il préférerait être ici maintenant s'il savait ce qui s'y passe ; et il se peut qu'il nous soit d'un très grand secours[1]. » Thormódr répondit : « Cela se peut, mais je pense que les rangs seraient clairsemés autour de l'étendard aujourd'hui si beaucoup avaient agi de la sorte. »

On a loué hautement la vaillance avec laquelle Thormódr se battit à Stiklastadir quand le roi Óláfr périt car il n'avait ni bouclier ni broigne. Il frappait constamment des deux mains avec une hache large et traversa les rangs, nul de ceux qui se présentaient devant lui ne trouvait bon de devoir à sa hache ses quartiers de nuit. On dit que, lorsque la bataille fut terminée, Thormódr n'était pas blessé. Il le regrettait fort et dit : « Je crois maintenant que je n'irai pas au même logis que le roi ce soir, mais je trouve plus mauvais de vivre que de mourir. » Au moment où il disait cela, une flèche vola contre Thormódr et lui arriva dans la poitrine : il ne savait pas d'où elle venait. Il se réjouit de cette blessure car il considéra qu'elle le mènerait à la mort. Il alla à une grange à orge dans laquelle il y avait beaucoup d'hommes du roi, blessés. Une femme faisait chauffer de l'eau dans un chaudron afin de laver les blessures des hommes. Thormódr alla à une cloison d'osier et s'y appuya. La femme lui dit : « Es-tu homme du roi ou es-tu de l'armée des boendr ? » Thormódr déclama une vísa :

31. *On voit bien que j'étais*
Joyeux de combattre avec le roi Óláfr ;
J'ai de toute manière reçu blessure
D'épée et peu de paix ;
Cela brille sur mon écu, le scalde
Subit une tourmente glacée ;
Les arbres de la lance
M'ont rendu presque gaucher[2].

La femme dit : « Pourquoi ne fais-tu pas panser tes blessures si tu es tant soit peu navré ? » Thormódr répondit : « Je n'ai que des blessures qu'il n'y a pas besoin de panser. » La femme dit : « Qui est-ce qui a le mieux avancé avec le roi aujourd'hui ? » Thormódr dit :

32. *Joyeux de se battre, Haraldr*
Fut ardent à lutter auprès d'Áleifr ;
Hringr et Dagr allèrent

Au rude thing des glaives;
Les quatre rois se tinrent
Vaillamment sous les rouges écus;
Le coq de bruyère de la blessure
Eut de la bière noire[1].

La femme demanda alors à Thormódr : « Comment le roi avança-t-il ? » Thormódr déclama une vísa :

33. *Courageux fut le cœur d'Áleifr;*
Le roi pataugeait dans le sang
À Stiklarstadir; l'acier incrusté
Mordait; j'ai vu tous les pins
De la tourmente de Jalfödr
Se protéger contre l'incessante
Averse de traits, hormis le prince lui-même;
La plupart furent mis à l'épreuve[2].

Il y avait dans la grange beaucoup d'hommes qui étaient fort blessés, et ceux qui avaient de profondes blessures criaient fort, comme il est naturel. Quand Thormódr eut déclamé ces strophes, un homme de l'armée des boendr entra dans la grange. En entendant crier les blessés, il dit : « Il n'est tout de même pas étonnant que la bataille contre les boendr ne se soit pas bien passée pour le roi, sans vigueur comme le sont les gens qui l'ont suivi, car il me semble pouvoir dire que les hommes qui sont ici ne supportent guère leurs blessures sans crier. » Thormódr dit : « Te semble-t-il que les gens qui sont ici soient sans vigueur ? » Il répondit : « Certes, c'est ce qu'il me semble : beaucoup d'avachis sont rassemblés ici. » Thormódr dit : « Il se peut qu'il y ait ici dans la grange un homme qui ne soit pas vaillant, et ma blessure ne va pas te paraître grande. » Le bóndi alla à Thormódr et voulut voir sa blessure. Alors Thormódr lui lança sa hache et le blessa gravement. L'homme poussa un grand cri et gémit ferme. Thormódr dit alors : « Je savais bien qu'il devait y avoir ici un homme qui serait sans vigueur. C'est mal te conduire que de contester la vigueur des autres et d'être sans vaillance toi-même. Il y a ici beaucoup d'hommes fort blessés et aucun d'eux ne gémit, c'est malgré eux que leurs blessures les font crier; alors que toi, tu geins et gémis bien que tu aies reçu une petite blessure. »

Alors qu'il disait cela, Thormódr se tenait près de la cloison d'osier dans la grange à orge. Quand la conversation fut terminée, la femme qui faisait chauffer de l'eau

dit à Thormódr : « Pourquoi es-tu si pâle, l'homme, et livide comme un cadavre, et pourquoi ne fais-tu pas panser ta blessure ? » Thormódr déclama une vísa :

34. *Point ne suis rouge,*
Mais la svelte femme a
Un rouge mari; le fer ancien
Reste ferme dans mon sentier
Du marécage de l'os; voilà la cause,
Étai de l'ardeur de la mer,
Que la profonde trace danoise
Des armes de la bataille de Dagr me cuit[1].

Ayant dit cela, il mourut debout près de la cloison et tomba à terre, mort. Haraldr, fils de Sigurdr[2] compléta la vísa qu'avait déclamée Thormódr. Il ajouta ceci à « cuit » : « Il a dû vouloir dire : les traces de la bataille de Dagr cuisent. »

Se termine maintenant, telle qu'elle a été dite, la vie de Thormódr Scalde-de-Kolbrún. Et s'achève ici le récit que nous pouvons raconter sur Thormódr, champion du saint roi Óláfr[3].

SAGA DE HÁVARDR DE L'ÍSAFJÖRDR

(Hávardar Saga Ísfirdings)

CHAPITRE PREMIER

Le début de cette saga, c'est qu'il y avait un homme qui s'appelait Thorbjörn. Il était fils de Thjódrekr[1]. Il habitait dans l'Ísafjördr, la ferme qui s'appelle Laugaból. Il possédait un godord dans l'Ísafjördr. C'était un homme de grande famille et un grand chef, d'une injustice extrême, en sorte que personne, dans l'Ísafjördr, n'avait la force de s'opposer à lui. Il s'emparait des filles ou des parentes des gens, en disposait quelques moments puis les renvoyait chez elles. Pour certains, il s'emparait de leurs domaines ou les chassait de leurs propriétés. Thorbjörn avait pris pour gouvernante de son domaine une femme qui s'appelait Sigrídr. C'était une femme jeune et de grande famille. Elle avait beaucoup de bien qui devait servir à son entretien, sans qu'on le fît fructifier, pendant qu'elle serait chez Thorbjörn[2].

On mentionne un homme, Hávardr. Il habitait à l'endroit qui s'appelle Blámýrr. Il était de grande famille et était alors d'âge avancé[3]. Ç'avait été un célèbre viking dans la première partie de sa vie et un très grand champion, et au cours d'une bataille, il avait reçu une grave blessure au-dessous de la rotule : à partir de ce moment-là, il était resté boiteux. Hávardr était marié, sa femme s'appelait Bjargey. Elle était de bonne famille, et fort imposante[4]. Hávardr et elle avaient un fils qui s'appelait Óláfr. Il était dans son jeune âge et fort accompli. Il était de grande taille, avenant de visage. Hávardr et Bjargey l'aimaient beaucoup. Il leur obéissait et faisait à leur gré.

Il y avait un homme qui s'appelait Thormódr. Il habitait la ferme qui s'appelle Bakki, dans l'Ísafjördr. Sa femme s'appelait Thorgerdr[1]. Thormódr n'était guère au goût de tout le monde; il était alors assez avancé en âge. On disait qu'il était susceptible de changer de forme[2]; aussi chacun tenait-il que la pire chose était d'avoir affaire à lui. Il y avait un homme qui s'appelait Ljótr, qui habitait Mánaberg dans l'Ísafjördr. Il était grand et fort. Il était frère de Thorbjörn et lui ressemblait extrêmement en toute chose[3]. Il y avait un homme qui s'appelait Thorkell, qui habitait l'île appelée Aedey. C'était un homme sage, quoique de petite condition, mais de bonne famille pourtant, et extrêmement faux. Thorkell était lögmadr[4] des gens de l'Ísafjördr. On mentionne deux hommes pour cette saga : l'un s'appelait Brandr et l'autre, Vakr. C'étaient des hommes de la maison de Thorbjörn de Laugaból. Brandr était de grande taille et fort vigoureux. Son travail consistait à voyager en été pour transporter au domaine des choses nécessaires, et en hiver, il gardait le bétail; il était populaire et n'empiétait pas sur les droits des gens. Vakr était neveu de Thorbjörn. C'était un homme de petite taille et d'apparence insignifiante, enclin à injurier les gens et méchante langue, il pressait constamment Thorbjörn, son parent, de faire les pires choses. Aussi était-il impopulaire et on lui faisait méchante réputation. Il ne faisait rien d'autre qu'accompagner Thorbjörn dans tous ses déplacements ou faire ses courses aussi bien lorsqu'il voulait faire exécuter de mauvaises actions. Il y avait une femme appelée Thórdís, qui habitait Hváll dans l'Ísafjördr. Elle était sœur de Thorbjörn et mère de Vakr. Elle avait un autre fils qui s'appelait Skarfr[5]. Il était à la fois grand et fort. Il vivait chez sa mère et s'occupait de leur domaine. Il y avait un homme qui s'appelait Thórálfr, qui habitait à l'endroit appelé Lónseyrr; c'était un homme populaire, et pas important. Il était proche parent de la gouvernante de Thorbjörn. Thórálfr s'était offert à prendre chez lui Sigrídr pour faire fructifier son bien, mais Thorbjörn n'avait pas voulu, montrant, là encore, son injustice, et il lui avait ordonné de ne pas se mêler de cela.

CHAPITRE II

Il faut dire maintenant qu'Óláfr grandit à Blámýrr. Il devint un homme prometteur. Les gens disent qu'Óláfr avait la chaleur vitale d'un ours[1] car, quel que fût le gel ou le froid, il ne portait pas d'autres habits que des braies et une tunique sanglée autour de ses braies. Il ne quittait jamais la ferme vêtu davantage. Il y avait un homme qui s'appelait Thórhallr; il était parent et homme de la maison de Hávardr, un homme jeune et très vif. C'est lui qui approvisionnait le domaine.

Un automne que les gens de l'Ísafjördr allèrent chercher leur bétail dans les pâturages communs, ils n'en retrouvèrent pas beaucoup[2]. Il manqua à Thorbjörn de Laugaból soixante moutons. Les nuits d'hiver[3] passèrent et on ne les retrouvait pas. Un peu avant l'hiver, Óláfr fils de Hávardr partit de chez lui, parcourut les pâturages communs, toutes les montagnes, chercha le bétail des gens et en trouva une quantité, qui appartenait à la fois à Thorbjörn, à Hávardr et à lui, ainsi qu'à d'autres. Il rentra ce bétail et remit à chacun ce qui lui appartenait. Óláfr devint populaire à cause de cela, chacun lui souhaitant du bien. Un jour, de bonne heure, Óláfr descendit les moutons de Thorbjörn à Laugaból. Il arriva au moment où les gens étaient à table, il n'y avait personne dehors. Óláfr frappa aux portes, une femme vint : c'était Sigrídr, la gouvernante de Thorbjörn et elle le salua bien. Elle demanda ce qu'il voulait. Óláfr répondit : « J'ai ramené ici les moutons de Thorbjörn, qui lui manquaient cet automne. » Quand Thorbjörn entendit que l'on frappait aux portes, il demanda à Vakr d'aller voir qui était arrivé. C'est ce qu'il fit : il alla au portail qui se refermait de lui-même. Il vit que Sigrídr et Óláfr étaient en conversation. Il sauta sur la poutre transversale du portail et se tint là pendant qu'ils parlaient. Óláfr dit alors : « Il n'y a pas besoin d'aller plus loin; tu vas, Sigrídr expliquer ce qu'il en est des moutons. » Elle dit que oui et lui donna le bonjour. Vakr sauta dans la salle en criant. Thorbjörn demanda pourquoi il se comportait ainsi et qui était venu. « Je crois, dit-il, que c'est Óláfr l'Idiot, de Blámýrr, le fils de Hávardr, qui est venu. Il a ramené les moutons qui

t'avaient manqué cet automne. — C'est bien », dit Thorbjörn. « Je crois qu'il y a autre chose derrière ce voyage, dit Vakr, car lui et Sigrídr ont parlé toute la matinée; j'ai vu qu'elle trouvait fort bon de lui passer les bras autour du cou. » Thorbjörn dit : « Óláfr a beau être un vaillant homme, c'est de l'impudence de sa part que de venir faire jusque chez nous de déplaisants voyages. » Óláfr s'en alla chez lui. L'année passa et l'on dit qu'Óláfr venait constamment à Laugaból, trouver Sigrídr, et que tout se passait fort bien entre eux. On se mit bientôt à raconter qu'Óláfr séduisait Sigrídr.

L'automne suivant, les gens allèrent de nouveau chercher leur bétail dans les pâturages communs et n'en trouvèrent guère. Une fois encore, Thorbjörn n'en retrouva pas la plupart. Et quand le rassemblement du bétail fut terminé, Óláfr partit tout seul de chez lui, alla dans les pâturages communs par les monts et par les landes, trouva de nouveau quantité de moutons et les ramena en contrée habitée, remettant de nouveau à chacun ce qui lui appartenait. Il devint si populaire que tout le monde lui souhaitait du bien hormis Thorbjörn. Celui-ci était furieux contre lui à cause de toutes les louanges que lui faisaient les autres et de ce qu'il avait entendu dire par la contrée de ses visites à Sigrídr. Vakr n'épargnait rien pour le calomnier auprès de Thorbjörn. Il se trouva qu'Óláfr était arrivé avec les moutons, autant qu'avant, et que lorsqu'il arriva, il n'y avait personne dehors. Il entra et alla dans la salle. Il y avait là le bóndi Thorbjörn et son parent, Vakr, ainsi que beaucoup de gens de la maison. Óláfr pénétra vers le fond de la pièce. Il tenait sa hache devant lui. Et lorsqu'il fut arrivé presque à l'estrade, il posa sur le plancher le bout du manche de sa hache et s'appuya dessus, mais personne ne le salua, tout le monde se taisait. En voyant que nul ne lui disait mot, il déclama une strophe :

1. *S'agit en premier lieu de demander*
Aux très taciturnes tenanciers
Pourquoi se taisent tous ici
Les vaillants arbres du bouclier;
On n'ajoute nul renom
Aux braves sans parole;
Longtemps me suis tenu ici,
Nul ne m'a salué[1].

Alors Óláfr dit : « La raison pour laquelle je suis venu ici, bóndi Thorbjörn, c'est que j'ai amené les moutons. » Vakr dit alors : « On sait, Óláfr, que tu t'es fait meneur de moutons dans l'Ísafjördr; nous savons aussi la raison pour laquelle tu es venu ici : tu viens réclamer une partie des moutons que tu as ramenés; c'est d'ailleurs la part du mendiant, et il est clair qu'il faudra s'en souvenir, si peu que ce soit. » Óláfr répondit : « Ce n'est pas pour cela que je suis venu, je ne ramènerai pas les moutons une troisième fois. » Il s'en alla alors, mais Vakr se leva d'un bond et poussa des cris contre lui. Óláfr n'y prêta aucune attention et s'en alla chez lui, et cette année passa. En automne, on retrouva bien les moutons, sauf Thorbjörn : il lui manquait soixante moutons et on ne les trouva pas. Thorbjörn et son neveu firent courir le bruit qu'Óláfr voudrait de nouveau aller chercher les moutons pour en avoir une partie, ou sinon, qu'il les volerait.

Un soir, Hávardr et Óláfr étaient à table : sur le plat devant eux, il y avait une patte de mouton. Óláfr la prit et dit : « Voilà une patte étonnamment grande et grosse. » Hávardr dit : « Je crois pourtant, parent, qu'elle vient de nos moutons et pas de ceux du bóndi Thorbjörn, et c'est grave de tolérer une telle injustice[1]. » Óláfr reposa la patte sur la table et rougit, ceux qui étaient auprès eurent l'impression qu'il empoignait brutalement la table, mais ce fut pourtant la patte qui se brisa et si rudement qu'un morceau rebondit contre la cloison où il resta enfoncé. Hávardr leva les yeux sans rien dire, mais sourit toutefois. À ce moment, une femme entra dans la salle; c'était Thorgerdr de Bakki qui était arrivée. Hávardr lui fit joyeux accueil et lui demanda les nouvelles. Elle dit que Thormódr, son mari, était mort. « Nous ne sommes pourtant pas tirés d'affaire car il revient chaque nuit hanter son lit[2]. Aussi voudrais-je, bóndi, que vous m'apportiez quelque secours, car mes gens trouvaient mauvais d'avoir affaire à Thormódr, et nous en sommes au point qu'ils veulent tous s'en aller. » Hávardr répondit : « J'ai dépassé maintenant mon plus bel âge et je ne suis plus en état de faire de telles choses, et pourquoi ne vas-tu pas à Laugaból? Il faut s'attendre de la part des chefs à ce qu'ils fassent intervenir leurs partisans sans délai pour avoir la haute main sur leur district. » Elle répondit : « Je ne m'attends à rien de bon de ce côté-là; je suis satisfaite

qu'il ne me fasse pas de mal. » Alors Hávardr dit : « Je suis d'avis que tu demandes à Óláfr, mon fils ; c'est aux jeunes hommes de faire la preuve de leur valeur. Nous autres, autrefois, nous aurions pris plaisir à de telles choses. » C'est donc ce qu'elle fit. Óláfr promit d'y aller et lui demanda de rester là pour la nuit, mais le lendemain, il alla chez Thorgerdr avec elle. Tout le monde y était lugubre et, le soir, on alla dormir. Óláfr coucha dans le lit de pignon, près des portes. De la lumière brûlait dans la salle ; le haut de la pièce était éclairé, mais le bas était obscur. Óláfr se coucha en tunique et en braies car il n'avait jamais d'autres vêtements que ceux-là. Il jeta un manteau par-dessus lui.

À la tombée de la nuit, Thormódr entra dans la salle en branlant la tête[1]. Il vit qu'un lit où l'on n'avait pas l'habitude de coucher était occupé. Il n'était pas particulièrement hospitalier, il se dirigea jusque-là et empoigna le manteau. Óláfr ne voulut pas le lâcher et le retint jusqu'au moment où ils se le répartirent entre eux. Découvrant que celui qui se trouvait en face de lui avait de la force, Thormódr bondit sur le rebord des lits. Óláfr se leva d'un bond et saisit sa hache dans l'intention de le frapper, mais les choses se passèrent plus rapidement car Thormódr lui passa sous le bras. Óláfr dut faire face. Éclata alors le plus rude combat. Thormódr était brutal, tellement que toute chair qu'il empoignait se détachait. La plupart des choses qui se trouvaient devant lui étaient dévastées, et à ce moment précis, la lumière s'éteignit. Óláfr estima que cela n'améliorait pas la situation. Thormódr attaquait avec ardeur et il se fit pour finir qu'ils disparurent dehors. Dans le pré clos il y avait un gros morceau de bois échoué, et il arriva que Thormódr donna des deux talons dedans et tomba à la renverse. Óláfr lui mit alors le genou sur le ventre et malmena Thormódr, lui administrant tous les coups qu'il lui semblait bon. Tout le monde se taisait quand Óláfr rentra. Et lorsqu'il se fit entendre, ce fut tout un : les gens étaient debout et il y avait de la lumière. Il était marqué de coups de haut en bas. Il était blessé partout par les attaques de Thormódr. Quiconque était en état de parler le remercia. Il dit espérer qu'ils n'auraient pas de mal à cause de Thormódr[2]. Óláfr resta là quelques nuits, puis alla chez lui à Blámýrr. Pour cette action, il fut largement renommé dans l'Ísafjördr et par tous les quar-

tiers du pays, et tout cela accrut fort la mésentente entre lui et Thorbjörn.

CHAPITRE III

Sur ce, il faut dire qu'une baleine s'échoua dans l'Ísafjördr, à l'endroit où Thorbjörn et Hávardr avaient droit de propriété sur les épaves de part et d'autre de Laugaból[1]. On dit aussitôt qu'elle revenait à Hávardr. C'était un rorqual de la meilleure sorte. Ils y allèrent les uns et les autres, voulant avoir la décision du lögmadr. Quantité de gens s'assemblèrent là. Il parut évident à tout le monde que la baleine revenait à Hávardr. Thorkell le lögmadr était venu. On lui demanda à qui appartenait la baleine. Il répondit, plutôt bas : « Assurément, la baleine leur appartient. » Thorbjörn marcha alors sur lui, l'épée brandie, et dit : « À qui donc, malheureux ? » Thorkell répondit rapidement en baissant la tête : « À toi, à toi, assurément. » Thorbjörn alla alors, dans son injustice, s'emparer de toute la baleine. Hávardr alla chez lui, mécontent de son lot. Tour le monde estima qu'une fois encore, Thorbjörn avait manifesté son injustice et sa parfaite vilenie.

Un jour, Óláfr alla à ses bergeries, car le temps était rude en hiver, et il fallait s'occuper beaucoup de son bétail. Le vent avait été violent pendant la nuit. Lorsqu'il voulut rentrer à la maison, il vit qu'un homme venait à la bergerie : c'était Brandr le Fort. Óláfr lui fit bon accueil. Brandr répondit bien à ses salutations. Óláfr demanda pourquoi il se déplaçait si tard. Il répondit : « Ce n'est pas d'un intérêt extrême ; je suis allé voir mes bêtes de bonne heure ce matin, elles se sont laissées chasser en bas sur le rivage. On peut les remonter en deux endroits, mais là où je cherchais à les pousser, il se trouvait toujours un homme qui les chassait, si bien qu'elles me revenaient sur les bras, et cela s'est passé de la sorte toute la journée jusqu'ici. Je voudrais bien que nous y allions tous les deux ensemble. — Je ferai à ta requête. » Ils descendirent ensuite tous les deux jusqu'au rivage. Et dès qu'ils voulurent faire remonter le bétail, ils virent que se

trouvait là Thormódr, le compagnon de lutte d'Óláfr, et qu'il agitait les bras devant les bêtes en sorte que celles-ci revenaient vers eux. Alors, Óláfr dit : « Que préfères-tu, Brandr, chasser le bétail ou te tourner contre Thormódr ? » Brandr répondit : « Je choisirai le plus facile, de chasser le bétail. » Óláfr alla à l'endroit où Thormódr faisait face. Il y avait une épaisse couche de neige sur la pente. Óláfr monta aussitôt la pente en courant, contre Thormódr, qui lui fit de la place. Lorsque Óláfr fut arrivé en haut, Thormódr lui courut sus aussitôt. Óláfr résista selon ses forces. Ils luttèrent longtemps. Óláfr trouvait que Thormódr ne s'était pas adouci après la précédente râclée qu'il avait reçue. On en vint au point qu'ils tombèrent tous deux en même temps du haut de la pente et, cela fait, roulèrent l'un sur l'autre, jusqu'à ce qu'ils arrivent tous deux en bas, dans la neige. Ils avaient le dessus à tour de rôle, jusqu'à ce qu'ils parviennent sur le rivage. Il se trouva que Thormódr eut le dessous ; Óláfr saisit l'occasion et lui brisa l'échine, l'arrangea comme il lui plut, l'emporta dans la mer à la nage et le fit couler dans l'abîme. Depuis, on tient toujours cet endroit pour dangereux si l'on cingle à proximité. Óláfr nagea pour revenir à terre. Brandr avait alors remonté tout le bétail et fit joyeux accueil à Óláfr. Ils allèrent tous les deux à la maison.

Lorsque Brandr arriva chez lui, la nuit était très avancée. Thorbjörn demanda pourquoi il s'était attardé. Brandr dit ce qui s'était passé et aussi comment Óláfr l'avait assisté. Alors, Vakr dit : « Tu as eu peur, pour louer cet imbécile. Sa valeur, c'est surtout de lutter contre des revenants. » Brandr répondit : « Tu aurais eu plus peur, car tu es fort en paroles, comme le renard dans son trou ; tu ne peux en aucun cas t'égaler à lui. » Ils échangèrent des propos qui déplurent autant à l'un qu'à l'autre. Thorbjörn ordonna à Brandr de ne pas s'enflammer pour Óláfr. « Il ne te servira à rien, à toi ni à personne d'autre, de mettre Óláfr en avant de moi ou de mes parents. »

L'hiver s'écoula. Lorsque vint le printemps, Óláfr et son père, Hávardr, eurent un entretien. Hávardr dit : « Il en va de telle sorte, parent, que je ne suis plus d'humeur à habiter si près de Thorbjörn, pour la raison que nous n'avons nullement la force de nous maintenir à égalité avec lui. » Óláfr répondit : « Je ne suis guère disposé à obtenir pour toute compensation de devoir fuir devant

Thorbjörn, mais je veux pourtant que tu en décides, et où veux-tu chercher? » Hávardr répondit : « Vers la mer, le long du fjord, de l'autre côté, il y a de vastes terrains et de grandes terres, que ne possède personne. C'est là que je veux que nous érigions notre demeure et nous serons alors près de nos parents et amis. » Ce fut le parti qu'ils prirent, ils y transportèrent tout leur bien et leur bétail et les propriétés qui leur appartenaient, et ils firent là une excellente demeure. L'endroit s'appelle depuis Hávardsstadir[1]. C'étaient, en ce temps-là, les seuls boendr de l'Ísafjördr qui étaient colonisateurs[2].

CHAPITRE IV

Thorbjörn fils de Thjódrekr chevauchait chaque été jusqu'au thing avec ses hommes; c'était un grand chef, de noble famille et à la parentèle nombreuse. En ce temps-là, Gestr fils d'Oddleifr habitait à Hagi dans les Bardaströnd; c'était un grand sage, avisé et populaire, sachant fort prédire l'avenir et il avait grande autorité. L'été même où le père et le fils transportèrent leur résidence, Thorbjörn alla au thing et demanda en mariage la sœur de Gestr, fils d'Oddleifr. Gestr prit cette affaire à contrecœur, disant n'apprécier guère Thorbjörn en raison de son injustice et de sa tyrannie, mais comme beaucoup appuyaient la cause de Thorbjörn, Gestr mit pour condition que ce mariage se fît, que Thorbjörn lui promette en lui serrant la main[3] d'abandonner injustice et déloyauté, d'offrir à chacun ce qui lui revenait et de maintenir la loi et le droit. Mais s'il ne voulait pas accepter cela, Gestr annulerait ce mariage et proclamerait leur séparation. Thorbjörn consentit à cela et passa contrat[4] dans ces termes. Alors, Thorbjörn quitta le thing avec Gestr pour se rendre chez celui-ci dans les Bardaströnd, et ce mariage se fit pendant l'été. Il y eut là magnifique banquet[5]. Lorsque l'on apprit cette nouvelle dans l'Ísafjördr, Sigrídr, ainsi que Thórálfr, son parent, décidèrent de convoquer les boendr et de faire estimer tout le bien que Sigrídr possédait à Laugaból. Elle alla chez Thórálfr à Lónseyrr. Lorsque Thorbjörn arriva chez lui à Laugaból,

il fut extrêmement fâché que Sigrídr fût partie; il promit de faire la vie dure aux boendr et de se fâcher contre eux pour avoir estimé le bien de Sigrídr, il devint très dur, considérant avoir encore grandi en importance par l'alliance qu'il venait de contracter.

Le bétail du bóndi Hávardr fut fort turbulent cet été-là, et un matin de bonne heure, un berger vint à la maison: Óláfr demanda comment les choses se passaient. « Il se passe, dit-il, qu'il manque quantité de moutons. Je ne peux pas et me mettre à la recherche de ceux qui manquent et garder ceux qui sont retrouvés. » Óláfr répondit: « Reste joyeux, camarade, garde ceux qui sont retrouvés et je vais chercher ceux qui manquent. » C'était devenu le plus accompli des hommes, très avenant de visage, grand et fort. Il était alors âgé de dix-huit hivers. Il prit une hache, alla ensuite vers la mer en longeant le fjord, jusqu'à ce qu'il arrive à Lónseyrr. Il vit l'endroit où le bétail était arrivé, là où il s'était déplacé. Óláfr retourna alors à la ferme. C'était un matin de bonne heure. Il frappa aux portes. Sigrídr y vint et fit bel accueil à Óláfr. Il lui rendit ses salutations. Et comme ils bavardaient depuis un moment, Sigrídr dit: « Il y a un bateau qui traverse le fjord, là-bas, et je vois nettement que c'est Thorbjörn fils de Thjódrekr et Vakr, son parent. Je vois que leurs armes sont à l'avant. Il y a là aussi Gunnlogi, l'épée de Thorbjörn: c'est de deux choses l'une, ou bien il a accompli un méfait ou bien il en a l'intention et je veux, Óláfr, que tu ne rencontres pas Thorbjörn. Les rapports ont longtemps été froids entre vous mais je crois pourtant qu'ils ne se sont pas améliorés maintenant que vous avez évalué mon bien à Laugaból. » Óláfr répondit: « Je ne crains pas Thorbjörn tant que je n'ai pas commis d'offenses contre lui. Et je ne m'enfuirai pas loin devant lui tout seul. » Elle répondit: « Voilà qui est vaillamment parlé, que toi, à dix-huit hivers, ne cherches pas à esquiver cet homme qui vaut n'importe qui en fait d'armes. Il a aussi l'épée qui ne s'arrête jamais sous le coup. Je crois aussi que, s'ils veulent te trouver comme j'en ai le pressentiment, Vakr, le méchant homme, ne restera pas à côté si vous vous battez. » Óláfr répondit: « Je n'ai rien à faire avec Thorbjörn; je n'irai pas les trouver, mais si nous nous rencontrons, tu apprendras nouvelles de vaillance, le cas échéant. » Sigrídr répondit pour dire qu'elle n'avait pas

besoin de les apprendre. Óláfr se leva rapidement et lui dit au revoir, et elle lui souhaita bonne chance.

Il descendit alors sur le banc de sable car c'est là qu'était le bétail. Thorbjörn et Vakr étaient arrivés à terre, en face de là. Óláfr descendit au bateau, le reçut et le tira, eux dedans, sur le banc de sable. Thorbjörn fit bel accueil à Óláfr. Celui-ci lui rendit ses salutations et demanda où il voulait aller. Il dit vouloir aller trouver sa sœur, Thórdís « et nous allons y aller tous ensemble ». Óláfr répondit : « Pas question, parce qu'il faut que je rentre mes bêtes à la maison. On aurait raison de dire que les pourchasseurs de moutons prendraient de l'importance dans l'Ísafjördr si tu t'abaissais de la sorte. — Je n'en ai cure », dit Thorbjörn. Il y avait un gros tas de bois sur le banc de sable et dessus était posé un grand bâton qui était cassé à un bout. Óláfr prit ce bâton et le tint en mains, puis poussa les moutons devant lui. Ils allaient tous ensemble. Thorbjörn parlait avec Óláfr et était très joyeux. Óláfr s'aperçut que les deux autres voulaient toujours marcher derrière, mais il y prit garde et ils avancèrent tous de front et allèrent jusqu'à la colline. Là, les chemins se séparaient[1]. Alors, Thorbjörn se retourna et dit : « Parent Vakr, ce n'est pas la peine de remettre ce qui est envisagé. » Óláfr vit alors ce dont ils avaient l'intention. Il remonta la pente, et eux attaquèrent d'en bas. Óláfr se défendait avec le bâton, mais Thorbjörn frappait à coups rudes et redoublés de l'épée Gunnlogi, hachant le bâton comme si c'était de l'angélique. Ils reçurent pourtant de grands coups de ce bâton tant qu'il dura. Et quand il eut été mis en pièces, Óláfr prit sa hache et se défendit si bien qu'ils ne voyaient pas ce qu'il adviendrait d'eux. Ils furent tous blessés.

Thórdís, sœur de Thorbjörn, sortit ce matin-là où ils se battirent et entendit, mais ne put rien voir[2]. Elle envoya son domestique aux renseignements. C'est ce qu'il fit et il dit à Thórdís que Thorbjörn, son frère, Vakr, son fils, et Óláfr fils de Hávardr se battaient. Elle rentra alors et alla trouver Skarfr, son fils, lui dit cette nouvelle et lui demanda d'aller aider ses parents. Il dit : « Je suis résolu de me battre aux côtés d'Óláfr et contre eux. Je trouve aussi que c'est une honte de marcher à trois contre un, d'autant qu'ils en valent bien quatre. Je n'irai pas. » Thórdís répondit : « Je croyais que j'avais deux fils courageux. C'est vrai, ce que l'on dit, que bien des choses restent

longtemps cachées. Je sais maintenant que tu es une fille plutôt qu'un fils puisque tu n'oses pas défendre tes parents. On va éprouver maintenant que je suis plus vaillante fille que tu n'es vaillant fils. » Elle s'en alla, mais il se fâcha terriblement, se leva d'un bond et empoigna sa hache. Il sortit en courant, descendit la pente et alla jusqu'à l'endroit où ils se battaient. Thorbjörn le vit et attaqua d'ardeur, mais Óláfr ne le vit pas. Et dès que Skarfr arriva à portée d'Óláfr, il lui déchargea des deux mains un coup entre les épaules, en sorte que sa hache s'enfonça profondément aussitôt. Óláfr s'était mis en devoir de frapper Thorbjörn et lorsqu'il reçut lui-même ce coup, il se retourna rapidement. Skarfr lâcha sa hache, mais Óláfr avait brandi la sienne et frappa Skarfr à la tête, si bien qu'elle s'enfonça aussitôt dans la cervelle. Sur ces entrefaites, Thorbjörn était parvenu à côté d'eux et frappa Óláfr entre les bras : cela aussi fut suffisant pour être une blessure mortelle et ils tombèrent tous les deux. Thorbjörn marcha alors sur Óláfr et le frappa en travers du visage en sorte que les dents et les mâchoires jaillirent. Vakr demanda : « Pourquoi fais-tu cela à un homme mort ? » Il dit que cela servirait encore à quelque chose. Thorbjörn prit alors un linge, y déposa les dents qu'il garda. Après cela, ils montèrent à la ferme et dirent cette nouvelle à Thórdís. Ils étaient tous les deux blessés très gravement. Elle fut extrêmement affligée de cette affaire et se lamenta d'avoir tant excité son fils. Elle leur offrit tout de même hospitalité et soins.

Ces nouvelles s'apprirent par tout l'Ísafjördr, et tout le monde trouva que la mort d'Óláfr était une très grande perte, en raison de la défense que, disait-on, il avait fournie. Thorbjörn se comporta bien en relatant exactement ce qui s'était passé et en présentant les choses à l'avantage d'Óláfr. Ils allèrent chez eux dès qu'ils estimèrent le pouvoir et se remirent de leur fatigue. Thorbjörn arriva à Lónseyrr et s'enquit de Sigrídr. On lui dit qu'on ne l'avait pas vue depuis qu'elle était sortie avec Óláfr, l'autre matin. On la chercha un peu partout et l'on dit qu'on ne la retrouva jamais plus. Thorbjörn s'en alla chez lui et resta en paix dans son domaine.

CHAPITRE V

Il faut dire maintenant que Hávardr et Bjargey apprirent cette nouvelle, la mort d'Óláfr, leur fils. Le vieux Hávardr soupira profondément et se mit au lit. On dit aussi que, les douze mois suivants, il resta couché et ne sortit jamais de son lit. Pour Bjargey, elle prit le parti d'aller ramer en mer chaque jour avec Thórhallr, vaquant pendant les nuits aux besognes nécessaires. Cela dura ainsi cette année, et tout fut tranquille. Il n'y eut pas de poursuites légales pour le meurtre d'Óláfr. On pensa aussi qu'il était improbable que ses parents puissent parvenir à quelque redressement de sa cause, car on tenait Hávardr pour incapable de rien, on ne voyait pas que la partie pût être égale étant donné les personnes puissantes auxquelles on avait affaire, et cette année passa.

Il se fit qu'un matin, Bjargey alla trouver le vieux Hávardr et lui demanda s'il était éveillé. Il dit que oui et demanda ce qu'elle voulait. « Je veux, dit-elle, que tu te lèves et ailles à Laugaból, trouver Thorbjörn et lui demander compensation pour Óláfr, ton fils. Il serait viril de ne pas ménager ta langue pour ton fils qui n'est plus capable de rien et de dire ce qui pourrait lui être profitable. S'il se conduit bien, tu n'auras pas à être exigeant. » Il répondit : « Je ne m'attends à rien de bon, mais tu en décideras. » Après cela, le vieux Hávardr dit : « Les choses sont ainsi faites, Thorbjörn, dit-il, que je suis venu te réclamer compensation pour Óláfr, mon fils, que tu as tué alors qu'il était innocent. » Thorbjörn répondit : « Il est bien connu, Hávardr, que j'ai tué maints hommes. Bien qu'ils aient été déclarés innocents, je n'ai versé aucune compensation. Mais comme tu avais un vaillant fils et que tu es touché de si près, je pense que le mieux serait de te donner quelque bagatelle, si petite qu'elle soit. Il y a ici un cheval en bas de l'enclos, que les gamins appellent Dött. Il est de couleur grise, décrépit par l'âge et il a mal à l'échine, il est toujours resté couché sur le dos jusqu'ici, mais on vient de lui donner des restes de foin pendant quelques jours et je crois que son état s'est amélioré. Va-t'en chez toi avec ce cheval si tu veux et prends-le pour

toi[1]. » Hávardr rougit et ne put rien répondre. Il s'en alla aussitôt, extrêmement fâché, et Vakr poussa des cris derrière lui. Hávardr descendit à sa barque, marchant tout courbé : Thórhallr avait attendu là pendant ce temps. Puis ils ramèrent jusqu'à la maison. Hávardr alla aussitôt à sa couche, se mit au lit et ne se releva jamais des douze mois suivants. On apprit tout cela et l'on estima qu'une fois encore, Thorbjörn avait manifesté son injustice et sa méchanceté par cette réponse. L'année passa.

CHAPITRE VI

En été, Thorbjörn alla au thing avec ses hommes de l'Ísafjördr. Il se fit encore, un jour, que Bjargey alla parler à Hávardr. Il demanda ce qu'elle voulait. Elle répondit : « Je crois que tu devrais aller au thing, savoir s'il y a quelque chose de changé dans ton affaire. » Il répondit : « Cela va fort contre mon gré et penses-tu que je n'aie pas été assez insulté par Thorbjörn, le meurtrier de mon fils, pour qu'il ne m'insulte pas davantage encore lorsque tous les chefs seront rassemblés ? — Ce n'est pas ainsi que ça se passera, dit-elle. Je présume qu'il y aura maintenant quelques défenseurs de ta cause et que c'est Gestr fils d'Oddleifr qui le fera. Et s'il en va comme je le présume, qu'il parvienne à effectuer des accords entre toi et Thorbjörn et que celui-ci doive te verser beaucoup d'argent, je crois qu'il fera intervenir beaucoup de monde, que l'on fera cercle autour de vous et que vous ne serez pas nombreux à l'intérieur de ce cercle quand Thorbjörn versera l'argent. Mais s'il se fait, avant que l'argent soit versé, que Thorbjörn fasse quelque chose qui soit contre ton gré ou te mette à l'épreuve, tu te hâteras de t'en aller le plus vite que tu pourras. Et si tu te sens mieux que tu ne l'espères, tu ne feras pas la paix sur cette affaire, car il faut s'attendre, même si cela est improbable, que l'on vengera Óláfr, notre fils. Mais si tu ne te sens pas mieux, tu ne quitteras pas le thing sans avoir été réconcilié, car alors il n'y aura pas de vengeance. » Il déclara ne pas savoir à quoi cela mènerait, « mais si je savais qu'il pût y avoir une ven-

geance pour Óláfr, mon fils, je n'aurais cure de ce qu'il faudrait que je fasse pour cela».

CHAPITRE VII

Après cela, elle prépara le voyage de Hávardr et il alla son chemin. Le vieux était plutôt courbé et il arriva au thing. Les baraquements étaient installés et tout le monde était arrivé. Il alla à un grand baraquement: celui-ci appartenait à Steinthórr d'Eyrr, un homme puissant, un grand chef et le plus grand des héros et des champions[1]. Il descendit de cheval et entra dans le baraquement. Steinthórr y était assis, ses hommes à côté de lui. Hávardr se présenta à lui et le salua bien. Steinthórr lui rendit ses salutations et demanda qui il était. Hávardr se présenta. Steinthórr dit: «Es-tu celui qui avait un fils très renommé que tua Thorbjörn et que l'on a hautement loué pour sa défense?» Il dit qu'il était celui-là même «et je voudrais, bóndi, que tu me permettes de rester dans ton baraquement pendant le thing». Il répondit: «Je le permets, certes, et reste silencieux et tranquille; les garçons sont toujours à plaisanter alors que tu as grand chagrin dans le cœur. Tu n'es pas bon à grand-chose, âgé et capable de rien.» On dit que le vieux Hávardr se trouva une place dans le baraquement, s'y coucha et ne sortit jamais de sa place. Jamais il n'évoquait son affaire auprès de personne et le thing s'avançait.

Un matin, Steinthórr alla trouver Hávardr et dit: «Pourquoi es-tu venu ici si c'est pour rester couché comme un vieillard qui s'est mis en viager[2] ou comme un impotent?» Hávardr répondit: «J'avais eu l'intention de chercher à obtenir compensation pour Óláfr, mon fils, mais j'y répugne fort. Thorbjörn n'épargne pas les insultes et les mesquineries.» Steinthórr dit: «Suis mon conseil, va trouver Thorbjörn et défends ta cause. Je m'attends, si Gestr t'accompagne, à ce que tu obtiennes justice de Thorbjörn.» Il se leva alors et sortit, tout courbé. Il alla au baraquement de Gestr et de Thorbjörn et y entra. Thorbjörn était là, mais pas Gestr. Thorbjörn salua Hávardr et demanda pourquoi il était venu. Il

répondit : « Je parviens si peu à oublier le meurtre d'Óláfr, mon fils, qu'il me semble tout récent, et la raison de ma venue est de te demander compensation pour ce meurtre. » Thorbjörn répondit : « Là-dessus, je peux donner un bon conseil, viens me voir chez moi dans le district, je ferai quelque chose pour te consoler, mais maintenant, j'ai beaucoup à faire et je ne veux pas que tu m'importunes. » Il répondit : « Si tu ne trouves pas d'issue maintenant, j'ai éprouvé que tu ne le feras pas non plus chez toi dans le district; j'avais pensé que certains soutiendraient ma cause. » Thorbjörn dit : « Écoutez cette abomination, il a l'intention de dresser des gens contre moi. Va-t'en et ne reviens plus sur cette affaire avec moi si tu veux t'en tirer sans dommages. »

Hávardr se fâcha fort, sortit du baraquement et dit : « Nous devenons vieux, les jours sont révolus où j'aurais trouvé invraisemblable de devoir subir une telle injustice. » Alors qu'il s'en allait, des hommes vinrent à sa rencontre; c'étaient Gestr fils d'Oddleifr et ses suivants. Hávardr était si fâché que c'était à peine s'il savait où il allait. Il ne voulut pas aller trouver ces hommes. Il alla à son baraquement. Gestr regarda cet homme qui passait à côté de lui. Hávardr alla à sa place et se coucha en soupirant. Steinthórr demanda comment cela s'était passé. Il dit les choses comme elles étaient. Steinthórr répondit : « Voilà une injustice inouïe et qui atteste belle ignominie. » Lorsque Gestr entra dans le baraquement, Thorbjörn lui fit bel accueil. Alors Gestr dit : « Qui est l'homme qui est sorti du baraquement il y a peu ? » Thorbjörn répondit : « Pourquoi poses-tu une question si étrange, homme sage. Il rentre et sort ici beaucoup plus de monde que nous ne pouvons le distinguer. » Gestr répondit : « Cet homme était différent des autres. Il était de grande taille et passablement âgé et traînait un peu la jambe, l'air des plus virils pourtant, il m'a semblé qu'il était plein de chagrin, d'inquiétude et de contrariété, il était si fâché qu'il ne prenait pas garde où il allait; cet homme m'a paru aussi porter la chance avec lui et n'être pas facile à manier en toute circonstance. » Thorbjörn répondit : « Ça a dû être le vieux Hávardr, mon thingmadr. » Gestr demanda : « Est-ce que ce n'est pas son fils que tu as tué alors qu'il était innocent ? — Je crois bien, certes », dit-il. Gestr dit : « Comment penses-tu avoir

accompli ce que tu m'as promis quand je t'ai donné ma sœur en mariage? » Il y avait un homme qui se nommait Thorgils et que l'on appelait d'après sa mère : fils de Halla. C'était un excellent homme, et intrépide. Il était alors avec Gestr, son parent, et son renom était à son comble[1]. Gestr demanda à Thorgils d'aller chercher Hávardr et de le prier de venir. Thorgils alla au baraquement de Hávardr et lui dit que Gestr voulait le voir. Hávardr répondit : « Je n'ai pas envie d'y aller pour supporter de Thorbjörn injustice et propos éhontés. » Thorgils le pria d'y aller : « Gestr appuiera ta cause. »

Hávardr y alla, encore qu'à contrecœur. Ils arrivèrent chez Gestr. Celui-ci se leva pour aller au devant de lui et lui fit bel accueil, l'asseyant à côté de lui. Alors, Gestr dit : « Tu vas maintenant, Hávardr, prendre les choses à leur commencement et relater tes démêlés avec Thorbjörn. » C'est ce que fit Hávardr. Ayant dit cela, Gestr demanda à Thorbjörn s'il en était à peu près ainsi. Thorbjörn déclara qu'il n'avait pas menti. Gestr dit : « A-t-on jamais entendu pareille injustice? Il y a à choisir entre deux choses : l'une, que je rompe tout contrat, l'autre, que l'on me laisse seul trancher votre différend. » Thorbjörn accepta ce dernier parti. Alors, ils sortirent du baraquement. Gestr convoqua une quantité d'hommes qui se tinrent en cercle : dans ce cercle, quelques hommes s'étaient rassemblés qui récapitulèrent le cas. Alors, Gestr dit : « Je ne peux pas, Thorbjörn, imposer autant qu'il en vaudrait la peine, parce que tu n'en as pas les moyens. Pour le meurtre d'Óláfr, je veux imposer triple compensation[2], et pour les autres injustices que tu as faites à Hávardr et aux siens, je ferai cela pour toi, Hávardr, que tu viendras chez moi, automne et printemps, je t'honorerai de présents et te promettrai de ne jamais commettre d'actions honteuses contre toi tant que nous vivrons tous les deux. » Alors Thorbjörn dit : « J'accepte et paierai convenablement chez nous dans le district. » Gestr répondit : « Tout l'argent va être versé ici à ce thing, et bien et bravement. Je vais y contribuer pour la valeur d'une compensation. » Il fit exécuter cela sur-le-champ, tout bien payé. Alors, Hávardr s'assit et versa l'argent dans le pan de son manteau. Thorbjörn alla payer petit à petit, parvint à verser le montant d'une compensation et déclara qu'il en avait terminé avec ce qui lui incombait. Gestr lui

demanda de ne pas se dérober. Thorbjörn prit alors un linge noué qu'il défit. « Assurément, il n'estimera pas que c'est mal payé si ceci s'y ajoute. » Puis il en frappa Hávardr sur le nez, en sorte qu'aussitôt le sang coula sur lui. « Voilà, dit Thorbjörn, les dents et les mâchoires d'Óláfr, ton fils. » Hávardr les vit tomber sur le pan du manteau. Il se leva d'un bond, dans une colère extrême, en sorte que les pièces d'argent volèrent de toutes parts. Il avait un bâton à la main, bondit contre le cercle d'hommes et porta son bâton sur la poitrine d'un homme qui tomba aussitôt à la renverse et resta longtemps inconscient. Hávardr bondit par-dessus le cercle d'hommes sans toucher personne et retomba plus loin, puis se rendit au baraquement comme un jeune homme. Arrivé là, il n'était en état de parler à personne, se jeta sur sa couche et resta allongé comme s'il était malade. Après cela, Gestr dit à Thorbjörn : « Tu ne ressembles à personne en fait d'injustice et de méchanceté; je ne m'y connais pas en hommes si tu ne te repens pas un jour de cela, toi ou tes parents. » Gestr était si fâché et furieux qu'il quitta immédiatement le thing pour l'Ísafjördr et prononça le divorce de Thorbjörn et de Thorgerdr. Thorbjörn et tous ses parents trouvèrent que c'était là très grande honte mais ils ne purent pourtant rien y faire. Gestr dit qu'il devait attendre une autre honte encore pire et que ce serait plus mérité. Gestr alla dans les Bardaströnd avec sa parente, emmenant quantité d'argent.

On dit qu'après le thing, le vieux Hávardr se prépara à rentrer chez lui. Il avait les membres tout roides. Steinthórr dit alors : « Si tu as besoin, Hávardr, d'une petite aide, viens me voir. » Il le remercia, chevaucha ensuite jusque chez lui, se coucha dans son lit et y resta douze mois, pour la troisième fois. Il était alors encore beaucoup plus roide. Bjargey maintint ses façons de faire : elle allait pêcher en mer chaque jour avec Thórhallr.

CHAPITRE VIII

Un jour, en été, alors qu'ils étaient en mer, ils virent un bateau qui venait de l'intérieur en longeant le fjord. Ils

reconnurent Thorbjörn et les hommes de sa maison. Alors, Bjargey dit : « Il faut saisir cette occasion : ramons au-devant de Thorbjörn. Je veux le trouver. Tu vas ramer vers l'avant de leur cotre, et moi, je vais parler un peu à Thorbjörn, tu rameras en rond autour du cotre pendant ce temps. » C'est ce qu'ils firent, ils ramèrent vers le cotre. Bjargey héla Thorbjörn, elle le salua et demanda où il voulait aller. Il dit qu'il devait aller à l'ouest dans le Vadill, « mon frère, Sturla, est arrivé en Islande avec Thjódrekr, son fils. Je vais les transporter jusqu'ici, chez moi[1] ». Elle demanda : « Combien de temps seras-tu parti, bóndi ? — Presque une semaine », dit-il. Thórhallr avait alors fait à la rame le tour du cotre. Bjargey avait un sac à la main et l'agita tout autour du cotre. Lorsqu'elle eut accompli ce qu'elle voulait, elle et Thórhallr se mirent aux rames et s'éloignèrent tant qu'ils purent[2]. Alors, Thorbjörn dit : « Misérable femme, nous allons tout de suite ramer à leur poursuite, le tuer, lui, et la mutiler, elle. » Brandr dit : « Voilà que s'avère encore ce que l'on dit de toi : tu n'épargnes rien pour faire du mal à la plupart, mais je les protégerai de tout mon pouvoir. Et tu le paieras cher. » Et à cause des représentations de Brandr et du fait que Bjargey et Thórhallr étaient parvenus loin, Thorbjörn laissa les choses en l'état et alla son chemin. Bjargey dit alors : « Cela n'est pas vraisemblable, mais mon avis est qu'Óláfr, mon fils, va être vengé. Nous ne retournerons pas à la maison. — Alors, où veux-tu aller ? » dit Thórhallr. « Nous allons, dit-elle, trouver Valbrandr, mon frère. » Il habitait à Valbrandsstadir ; il était très vieux mais ç'avait été un homme très remarquable[3]. Il avait deux fils, les plus prometteurs des hommes. L'un s'appelait Torfi et l'autre, Eyjólfr. Ils étaient alors dans leur jeune âge[4].

Ils ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne fussent arrivés là. Valbrandr était dans son champ domestique[5], dehors, avec beaucoup d'hommes. Il alla au devant de sa sœur, lui fit joyeux accueil et lui offrit de rester là, mais elle dit que cela ne lui convenait pas, « je serai chez moi ce soir. » Il demanda : « Alors, que veux-tu, sœur ? — Je voudrais que tu me prêtes tes grands filets. » Il répondit : « Voici trois filets, l'un est très ancien et il n'est plus sûr, mais il a été solide ; les deux autres sont neufs et on ne les a pas essayés. Prends ce que tu veux, deux ou trois. » Elle

répondit : « Je veux les neufs, je ne veux pas me risquer à prendre le vieux, fais préparer ceux-ci quand j'enverrai les chercher. » Il dit qu'il en serait ainsi. Après cela, Bjargey et Thórhallr s'en allèrent. Alors Thórhallr dit : « Où irons-nous maintenant ? » Elle répondit : « Nous allons voir Thorbrandr, mon frère. » Il habitait à Thorbrandsstadir, il était très vieux. Il avait deux fils, jeunes. L'un s'appelait Oddr et l'autre, Thórir. C'étaient des hommes prometteurs. Lorsqu'ils arrivèrent là, Thorbrandr leur fit joyeux accueil et leur offrit de rester. Elle dit qu'elle ne le pouvait pas. « Alors, que veux-tu, sœur » dit-il. « Je voudrais, dit-elle, que tu me prêtes tes filets. » Il répondit : « J'en ai trois, l'un est fort ancien, mais deux sont neufs et n'ont pas été utilisés. Prends ce que tu veux, deux ou trois. » Elle déclara vouloir les deux neufs et ils se quittèrent ainsi. Puis ils s'en allèrent. Thórhallr demanda : « Où irons-nous maintenant ? — Maintenant, dit-elle, nous irons trouver le vieil Ásbrandr, mon frère. » Il habitait à Ásbrandsstadir, c'était l'aîné des frères[1]. Il avait épousé une sœur du vieux Hávardr. Il avait un fils qui s'appelait Hallgrímr ; il était dans son jeune âge, mais à la fois grand et fort, non avenant de visage et pourtant viril[2]. Lorsque Bjargey arriva là, Ásbrandr lui fit joyeux accueil et lui demanda de rester. Elle dit qu'elle devait être chez elle le soir. Il demanda : « Alors, que veux-tu, tu viens tout de même rarement trouver tes parents. — La raison de ma venue est petite, dit-elle, nous sommes bien dépourvus d'instruments pour couper la tourbe et je voudrais bien que tu me prêtes tes pelles à tourbe. » Il répondit en souriant : « En voici deux, dont une grande, toute rouillée, ancienne et ébréchée, bonne à rien à présent ; l'autre est neuve et grande et on ne s'en est pas encore servi. » Elle déclara qu'elle voulait la neuve « quand je l'enverrai chercher ». Il lui répondit de faire à son gré. Puis Bjargey et Thórhallr s'en allèrent chez eux à Hávardsstadir le soir.

CHAPITRE IX

Quelques jours s'écoulèrent jusqu'à ce qu'elle estime que Thorbjörn allait arriver de l'ouest. Un jour, elle alla

au lit de Hávardr et demanda s'il dormait. Il s'assit et déclama une vísa :

2. *Point n'est venu sur mes yeux*
Le sommeil depuis —
Le valeureux pointeur d'estoc
Du ski de la vague est mort
En moi sous les pointes des épées —
Que les arbres du sol de la charogne
Déchaînèrent rude bataille des glaives
Eux qui abattirent Óláfr innocent[1].

« Il est certain, dit-elle, que c'est un très grand mensonge que tu n'aies jamais dormi pendant trois années, pourtant, il s'agit maintenant de se lever et de se montrer des plus vaillants si tu veux venger Óláfr, ton fils, car il ne sera pas vengé de ton vivant si ce n'est cette nuit. » En entendant ses propos, il se leva d'un bond de son lit s'avança dans la pièce et déclama cette vísa :

3. *Ne m'est pas facile encore*
Dans ma vieillesse de parler
De mes hauts faits
— Que l'on m'accorde bienveillant silence —
Depuis que j'ai vu abattu à terre
Le Njördr des armes, mon fils,
Vaillant soutien de ma force
Qui est en vérité terrasse[2].

Hávardr était des plus actifs et marchait sans difficultés. Il alla à un grand coffre : il était plein d'armes, il l'ouvrit, prit un heaume qu'il se mit sur la tête, et passa une forte broigne. Alors, il leva les yeux et vit qu'une mouette volait devant la lucarne. Il déclama cette vísa :

4. *Éclaboussée de grêle croasse*
La mouette de la vague du tas de cadavres
Quand elle arrive à la mer de la charogne ;
Épuisée elle exige provende matinale ;
Ainsi criait le faucon de Gunnr
Lorsque les nourrisseurs de la bataille
Étaient voués à mort, alors que les coucous
Des ruses de Gautr prophétisaient[3].

Il s'arma rapidement et agilement ; il équipa également Thórhallr de bonnes armes. Lorsqu'ils furent prêts, il se tourna vers Bjargey et l'embrassa, disant ne pas savoir quand ils se retrouveraient. Elle lui souhaita bon voyage. « Pas la peine de t'exciter à venger Óláfr, notre fils, car je

sais que l'ardeur et la vaillance t'accompagnent. » Après cela, ils se quittèrent.

Ils descendirent jusqu'à la mer, lancèrent une barque à six rames et se mirent aux rames, ne s'arrêtant pas qu'ils ne fussent arrivés devant la ferme de Valbrandr. Il y avait là une longue pointe de grève qui s'avançait dans la mer; ils mouillèrent là leur barque. Hávardr ordonna à Thórhallr de garder la barque, et lui, monta à la ferme. Il avait une lance à la main. C'était une arme excellente. Lorsqu'il arriva dans le pré, le père et ses fils étaient là. Les frères avaient enlevé leurs habits et mettaient en meules le foin du pré clos. Ils avaient ôté leurs chaussures qu'ils avaient posées dans le champ à côté d'eux : c'étaient des chaussures hautes. Valbrandr alla au devant de Hávardr et lui fit bel accueil, lui offrant de rester là. Il déclara qu'il ne le pouvait pas, « je suis venu chercher tes filets que tu as prêtés à ta sœur ». Valbrandr alla à ses fils et dit : « Voici venu Hávardr, votre parent par alliance, et il est équipé comme lorsque l'on a l'intention d'accomplir quelque grande entreprise. » En entendant cela, ils jetèrent leurs rateaux et coururent à leur habits[1]. Mais lorsqu'ils durent prendre leurs chaussures, elles s'étaient racornies sous l'éclat du soleil. Ils les enfilèrent au plus vite, si bien que la peau de leurs talons se détacha aussitôt et quand ils arrivèrent à la maison, leurs chaussures étaient pleines de sang. Valbrandr remit à ses fils de bonnes armes et dit : « Secondez bien Hávardr, pensez plus à la vengeance qu'à ce qui suivra. »

Après cela, ils allèrent à Thorbrandsstadir. Oddr et Thórir également furent vite prêts. Ils allèrent alors, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Ásbrandsstadir. Là, Hávardr réclama la pelle à tourbe. Hallgrímr, son parent, se prépara à faire l'expédition avec lui. On nomme un homme, Ánn. Il était de la maison d'Ásbrandr, il y travaillait comme domestique. Il était frère adoptif de Hallgrímr et s'équipa pour faire l'expédition avec eux. Lorsqu'ils furent prêts, ils allèrent à l'endroit où était la barque. Thórhallr leur fit joyeux accueil. Ils étaient huit en tout, chacun plus martial que les autres. Alors, Hallgrímr dit à Hávardr, son parent : « Pourquoi es-tu parti de chez toi, parent, sans avoir ni épée ni hache ? » Il répondit : « Si la chance veut que nous trouvions Thorbjörn fils de Thjódrekr, tu parleras autrement après que nous l'aurons quitté,

car je me destine l'épée Gunnlogi qui est la meilleure des armes. — Bien dit ! » lui répondirent-ils. « Il importe extrêmement que nous nous en tirions virilement. » C'était fort tard dans la journée. Ils poussèrent la barque, y montèrent et se mirent aux rames. Ils virent alors une grande bande de corbeaux qui volaient devant eux et au-dessus de la pointe de gravier qui se trouvait en face. Hávardr déclama cette vísa :

5. *Accomplir je pense la promesse que je fis*
De donner de la graisse à la mouette d'Yggr ;
La sterne du flot des blessures
Vole affamée au-dessus du gravier ;
Je sais, Hallgrímr, que nous écherra
À tous la chance de ce voyage ;
Cela est bienvenu, j'entends le son
De l'exultation bruyante des glaives[1].

Ils traversèrent le chenal, le vent était très vif dans le fjord et ils essuyèrent des bourrasques de face. Ils souquèrent vaillamment et allèrent tout d'une traite jusque devant Laugaból[2]. Il était facile de mouiller là, car Thorbjörn y avait fait faire un bon port. Il avait fait déblayer et nettoyer tout le passage jusqu'à l'intérieur des terres. Il y avait là des eaux très profondes jusqu'au rivage. On pouvait y laisser à flot un cotre ou un bateau plus grand si l'on voulait. On avait également enterré là de grosses poutres pour y placer les rondins[3], les extrémités fixées par des pierres. Il n'y avait aucun risque de se mouiller, que ce fût pour descendre de bateau ou pour y monter et qu'il s'agît d'un petit ou d'un grand bateau. En montant, il y avait une haute barrière de galets. En bas de cette barrière, se trouvait un grand hangar à bateaux, à portail, bien entouré. De l'autre côté, il y avait une grande lagune en bas de la barrière. Depuis le hangar à bateaux, on ne voyait personne sur le rivage, mais depuis la barrière de galets, on pouvait voir à la fois le hangar à bateaux et le rivage[4].

Lorsqu'ils arrivèrent à terre, ils sautèrent de la barque. Alors, Hávardr dit : « Maintenant, nous allons monter la barque au-dessus de la barrière, dans la lagune. Nous allons nous placer au-dessus de la barrière pour qu'ils ne puissent pas nous voir tout de suite. Ne soyons pas trop ardents non plus à fondre sur la proie. Que personne ne se lève avant que je le dise. » Il faisait fort sombre.

CHAPITRE X

Il faut dire maintenant que Thorbjörn et ses camarades s'en vinrent de l'ouest, à dix, dans un cotre. Étaient là Sturla et Thjódrekr, son fils, Thorbjörn et Vakr, Brandr le Fort et deux domestiques. Ils avaient lourdement chargé le cotre. Ce même soir, ils arrivèrent à Laugaból, avant qu'il fît noir. Thorbjörn dit alors : « Nous allons agir sans précipitation, nous allons laisser le cotre au mouillage ici cette nuit et ne rien emporter hormis nos habits et nos armes; le temps est bon et sec. Tu vas, Vakr, monter nos armes. » Il prit d'abord leurs épées et leurs lances et les monta au hangar à bateaux. Alors, Torfi fils de Valbrandr dit : « Emparons-nous d'abord de leurs épées et de celui qui les accompagne. — Restons tranquilles encore », dit Hávardr. Il demanda à Hallgrímr d'aller prendre l'épée Gunnlogi et de la lui apporter. Et lorsque Vakr descendit, Hallgrímr courut prendre l'épée et la remit à Hávardr. Il la brandit et secoua la poignée. Vakr monta une deuxième fois, il avait chargé les boucliers sur son dos et entassé les casques sur son avant-bras; il avait son heaume sur la tête. Lorsqu'il fut arrivé en haut de la lagune, ils se levèrent d'un bond, dans l'intention de s'emparer de lui. En entendant le bruit qu'ils faisaient, il comprit qu'il allait y avoir hostilités, il voulut revenir précipitamment vers les siens avec les armes. Mais comme il avait réagi brutalement, il glissa près de la lagune, si bien qu'il tomba la tête la première. Le sol était détrempé, l'eau, peu profonde, mais l'homme était lourd du poids de toutes les armes. Aussi ne put-il se relever et aucun des autres ne voulut l'aider : la vie de Vakr se termina de telle sorte qu'il mourut là. Ce que voyant, Hávardr et les siens descendirent en courant la barrière de galets. Lorsque Thorbjörn vit cela, il se jeta à l'eau aussitôt et s'éloigna de la côte à la nage. Le vieux Hávardr fut le premier à voir cela, il se dépêcha de se jeter à l'eau pour poursuivre Thorbjörn. On dit que Brandr le Fort bondit et arracha un rondin — c'était une grosse côte de baleine — et en assena un coup sur la tête du frère adoptif de Hallgrímr. Ce dernier était arrivé en

bas des galets et vit tomber Ánn. Il bondit, hache brandie, frappa Brandr à la tête et la lui fendit jusqu'aux épaules, au moment même où Thorbjörn et Hávardr sautaient à l'eau. Ce que voyant, il se mit aussitôt à leur poursuite. Torfi fils de Valbrandr courut sus à Sturla. Il était à la fois grand et fort et meilleur aux armes que quiconque. Il avait aussi toutes ses armes. Ils se battirent longtemps et bravement.

CHAPITRE XI

Il faut reprendre le récit là où étaient Thorbjörn et Hávardr. Ils s'éloignèrent de la côte à la nage. Il y avait un long chenal, jusqu'à ce que Thorbjörn arrive à un rocher qui se trouve là, devant[1]. Quand il parvint au rocher, Hávardr survint. Ce que voyant, Thorbjörn, qui était sans armes, empoigna une grosse pierre et voulut la lui précipiter sur la tête. Lorsque Hávardr vit cela, il lui revint en tête qu'il avait entendu dire dans les pays étrangers que l'on y prêchait une autre religion que dans les pays du Nord, et il pensa qu'au cas où quelqu'un pourrait lui dire que cette foi était meilleure et plus belle, il le croirait s'il remportait la victoire sur Thorbjörn[2]. Après cela, il se dirigea le plus rudement qu'il put sur le rocher. Et au moment où Thorbjörn voulait jeter la pierre, il perdit pied, il glissa sur les cailloux et tomba à la renverse tandis que la pierre lui tombait sur le bas de la cage thoracique, et il en eut le souffle coupé. Sur ce, Hávardr parvint sur le rocher et transperça aussitôt Thorbjörn de l'épée Gunnlogi. Hallgrímr était alors arrivé sur le rocher. Hávardr déchargea à Thorbjörn un coup en travers du visage, lui fendit la denture et les mâchoires qu'il fracassa. Hallgrímr demanda pourquoi il agissait ainsi envers un homme mort. Hávardr répondit : « C'est ce que j'avais dans l'idée quand Thorbjörn me lança son baluchon dans le nez. Les dents et les mâchoires qu'il avait tranchées à Óláfr, mon fils, avec la même épée, tombèrent alors. » Puis ils nagèrent jusqu'à la côte. Les gens qui discutèrent de cela ensuite trouvaient que Hallgrímr s'était comporté vaillamment en se mettant à la nage dans le fjord sans savoir

qu'il y avait ce rocher vers le large; c'était tout de même une très longue nage.

Lorsqu'ils arrivèrent à terre, tout y était tranquille. Mais quand ils parvinrent aux galets, un homme fondit sur eux, hache brandie. Il était en cape bleue et en braies. Ils se portèrent contre lui et quand ils se rencontrèrent, ils reconnurent Torfi fils de Valbrandr et lui firent joyeux accueil. Torfi demanda si Thorbjörn était mort. Hávardr déclama une vísa :

6. *J'ai pourfendu les mâchoires du sorbier*
De la rencontre des lunes du fracas du métal;
J'ai assené un horion
Dans l'œil de l'homme à l'arc;
D'autre part je ne vis pas que la pointe
Du baudrier aux gardes annelées cédât;
Gunnlogi s'abattit et je vis
Le rude trublion de Gunnr tomber[1].

Hávardr demanda ce qu'ils avaient fait. Torfi dit que Sturla et ses domestiques étaient tombés « et Ánn est mort ». Hávardr déclama une vísa :

7. *Nous en avons promptement abattu quatre*
De ceux qui firent mourir ensanglanté
Le fils de Bjargey;
C'est, je le tiens, butin pour nous;
Hallgrímr dit qu'un de nos hommes
Est tombé; l'Eir des lances
Était gonflée de chagrin,
Le serviteur fut assommé près des rondins[2].

Ils montèrent au hangar à bateaux. Leurs camarades étaient là et leur firent bel accueil. Eyjólfr fils de Valbrandr demanda alors s'il ne fallait pas tuer les esclaves. Hávardr déclara qu'Óláfr ne serait pas vengé davantage s'ils tuaient les esclaves : « Qu'ils restent ici cette nuit et qu'on les garde pour qu'aucun ne vole des épaves. » Hallgrímr demanda ce qu'ils devaient faire. Hávardr répondit : « Nous allons prendre le cotre et tout ce qui nous paraît profitable, nous diriger sur Mánaberg et trouver Ljótr le Champion. Il y aurait quelque vengeance à tirer d'hommes comme lui si l'occasion s'en présentait[3]. » Ils prirent donc le cotre et beaucoup d'objets précieux qui avaient appartenu aux parents, ramèrent vers le large en suivant le fjord et arrivèrent à Mánaberg. Alors, Hávardr dit : « Maintenant, il faut agir avec discernement. Ljótr est sur

ses gardes. Il a toujours maintes querelles en cours. Il fait veiller sur lui, en armes, toutes les nuits. Il couche chaque nuit dans un lit clos. Il y a un souterrain sous le plancher de son lit, l'autre bout du souterrain eſt derrière la maison. Il a aussi beaucoup d'hommes chez lui. » Torfi fils de Valbrandr dit : « Mon avis eſt que nous mettions le feu à la ferme[1] et que nous brûlions tout le monde à l'intérieur. » Hávardr déclara qu'il n'en serait pas ainsi, « toi et Hallgrímr, ton parent, vous allez monter sur la maison et surveiller l'ouverture du souterrain par laquelle on peut sortir ; c'eſt à vous que je fais le plus confiance pour cela. Il y a ici aussi deux portes à l'avant de la ferme ; la skáli aussi a deux portes. Eyjólfr et moi, nous allons entrer par une porte et les frères, Oddr et Thórir, par l'autre, puis nous pénétrerons dans la skáli ; toi, Thórhallr, tu vas garder le cotre ici et tu le défendras bravement si c'eſt nécessaire. » Quand il eut assigné un poſte à chacun, selon son gré, ils allèrent à la ferme. Il y avait une grande remise dans le pré clos, un homme en armes siégeait au pied du mur. Lorsqu'ils furent presque arrivés, il vit des hommes, se leva d'un bond et courut avertir de leur venue. Hallgrímr marchait en tête des camarades ; il lui décocha sa lance qui le transperça près du mur. Il mourut là aussitôt, de ce coup de lance. Après cela, ils allèrent à l'endroit qu'ils avaient envisagé. Torfi et Hallgrímr allèrent là où l'on pouvait sortir de la ferme par le souterrain.

CHAPITRE XII

On dit que Hávardr pénétra dans la skáli. Une lumière y brûlait, le haut de la salle était éclairé mais le bas était obscur. Il alla aussitôt au lit clos. Il se trouvait que la maîtresse de maison ne s'était pas encore mise au lit, elle était dans la salle avec quelques femmes. Donc, le lit clos n'était pas verrouillé. Hávardr frappa la porte du plat de l'épée. Ljótr se réveilla et demanda qui faisait ce vacarme. Le vieux Hávardr se nomma. Ljótr dit alors : « Pourquoi es-tu ici, bonhomme Hávardr ? On nous a dit l'autre jour que tu étais à la mort. » Hávardr répondit :

« Tu apprendras d'abord mort d'autres. Je peux te dire le meurtre de tes frères, Thorbjörn et Sturla. » En entendant cela, Ljótr se leva d'un bond et décrocha une épée qui était pendue au-dessus de lui. Ljótr ordonna à ses hommes, dans la skáli, de se lever et de prendre leurs armes. Alors Hávardr sauta dans l'alcôve et assena un horion à Ljótr sur l'épaule gauche, mais Ljótr réagit brutalement, l'épée ressortit de l'épaule, lui écorcha tout le bras et le lui trancha à la hauteur du creux du coude. Ljótr bondit de sa place, l'épée brandie et voulut décharger un coup à Hávardr. Eyjólfr était arrivé alors, il le frappa à l'épaule droite et trancha le bras, et ils abattirent Ljótr. Il y avait grand tumulte dans la skáli. Les domestiques de Ljótr voulurent se lever et prendre leurs armes. Les fils de Thorbrandr étaient entrés. Les gens reçurent çà et là des égratignures. Hávardr demanda alors aux domestiques de rester tranquilles, de ne pas faire les méchants « sinon, nous allons vous tuer les uns après les autres ». Ils estimèrent que le mieux était de rester couchés parfaitement tranquilles. Ljótr fut regretté de peu de gens bien qu'ils eussent habité chez lui. Après cela, ils sortirent. Hávardr ne voulait pas en faire davantage. Ils tombèrent alors sur Torfi et Hallgrímr qui voulaient entrer et qui demandèrent ce qui s'était passé. Hávardr déclama une vísa :

8. *Le fils de Geirdís s'avança promptement*
Quand il attaqua les buissons de l'éclat de Sudr;
J'appris qu'il brandit une épée acérée :
Eyjólfr se rappelait encore,
Le Baldr des lances, le jeu
Précédent des estocs contre les hommes
Et de revaloir au buisson de la bataille
Une compensation méritée[1].

Puis ils descendirent au cotre et Thórhallr leur fit de belles salutations. Torfi fils de Valbrandr demanda alors ce qu'il fallait faire maintenant. « Il faut maintenant chercher quelque protection. Bien que la vengeance ne soit pas aussi grande que je le voudrais, nous allons tout de même avoir besoin de l'aide d'autrui après cette action, il y a encore beaucoup de parents de Thorbjörn qui sont de grande valeur. Le mieux à faire me paraîtrait d'aller trouver Steinthórr d'Eyrr; c'est lui surtout qui m'a requis de venir le voir si j'étais dans le besoin. » Ils le prièrent

tous d'aviser et dirent qu'ils feraient ce qu'il voudrait, et qu'ils ne le quitteraient pas avant qu'il n'eût trouvé un parti à adopter. Après cela, ils prirent le large dans le fiord. Ils se mirent à souquer sur les rames et Hávardr s'assit à la barre. Alors, Hallgrímr prit la parole pour demander à Hávardr de déclamer quelque vísa. Hávardr déclama alors cette vísa :

9. *Nous avons tous ensemble, Hallgrímr,*
Revalu aux fils de Thjódrekr
Leur grande haine ;
Je ne me repens point de ces meurtres;
Les Njördr qui souhaitaient la pluie de l'estoc
Furent tués pour raisons suffisantes;
Je sais que la vengeance pour Thorbjörn
Sera dirigée contre le dévastateur de la nation[1].

CHAPITRE XIII

Il n'y a rien à dire de leur voyage avant qu'ils ne fussent arrivés à Eyrr. C'était au moment de la journée où Steinthórr était à table avec ses hommes. Ils entrèrent dans la salle, en armes, à quatre en tout. Hávardr se présenta devant Steinthórr et le salua. Steinthórr lui rendit ses salutations et demanda qui il était. Il déclara s'appeler Hávardr. « Est-ce toi qui étais dans notre baraquement l'été dernier ? » Il dit que oui. Steinthórr dit : « Avez-vous vu homme plus différent, garçons, que celui-là tel qu'il est maintenant, et était-ce bien lui ? Il m'avait paru qu'il pouvait à peine circuler sans bâton entre les baraquements, il nous avait semblé presque grabataire parce qu'il était mis fort à l'épreuve, et voilà que cet homme me paraît des plus vaillants sous les armes, et as-tu quelques nouvelles à dire ? » Hávardr répondit : « Nous disons le meurtre de Thorbjörn fils de Thjódrekr et de ses frères, Ljótr et Sturla, et de Brandr le Fort : en tout, de sept hommes[2]. » Steinthórr répondit : « Voilà de grandes nouvelles, et qui a fait cela : abattre un très grand champion et de puissants hommes ? » Hávardr prit la parole et dit que c'étaient lui et ses parents qui l'avaient fait. Steinthórr demanda où Hávardr avait l'intention de chercher du

secours après un tel haut fait. Hávardr répondit : « J'ai pensé, comme je suis en train de le faire, solliciter cela de toi. Il m'a semblé que tu disais, l'été dernier au thing, que si j'avais besoin d'une petite aide, je ne devrais pas moins aller te trouver que les autres chefs. » Steinthórr répondit : « Je ne sais pas quand tu auras besoin d'une grande aide si c'est d'une petite que tu as maintenant besoin, mais tu peux penser que si je me montrais lent maintenant à le faire, je ne serais pas un bon hôte, alors que le besoin est urgent. Et c'est bien ce que l'on va faire. Je veux t'offrir, Hávardr, de rester ici avec tes camarades jusqu'à ce que ton affaire soit réglée. Je veux promettre aussi de redresser votre cause car il me paraît, à vous voir, que celui-là aura le meilleur lot qui vous accueillera, et il n'est pas certain que l'on trouve des hommes aussi vaillants que vous. Étant donné les circonstances de cette affaire, les choses se sont passées comme on pouvait s'y attendre, et au-delà. » Alors, Hávardr déclama une vísa :

10. *Voici l'occasion de s'avancer*
Pour les arbitres du soleil du fjord
Qui veulent assister le dompteur
Du cheval du feu du sillage ;
On dit que la peau des gens de l'Ísafjördr,
Leur forte magnificence,
A été abattue sans pitié
Par le glaive des innocents[1].

Ils remercièrent Steinthórr de son offre magnifique. Il ordonna de leur prendre leurs habits et leurs armes et de leur donner des vêtements secs. Lorsque Hávardr enleva son heaume et se débarrassa de sa broigne, il déclama une vísa :

11. *Les guerriers riaient*
Et se gaussaient
De ma cause ;
Ils expieront la mort
De mon fils ; à présent le vent siffle
Différemment parmi les rochers de la mer
Depuis que les éhontés
Furent occis par l'épée[2].

Steinthórr pria Hávardr d'aller au banc et de s'asseoir en face de lui « et place tes camarades auprès de toi ». C'est ce que fit Hávardr, il plaça Hallgrímr, son parent, à côté de lui vers le fond de la salle, et à côté de Hallgrímr,

Thórir et Oddr, fils de Thorbrandr, et en revenant vers la porte à côté de Hallgrímr s'assirent Torfi et Eyjólfr, fils de Valbrandr, puis Thórhallr, puis les gens de la maison de Steinthórr. Au moment où ils s'asseyaient, Hávardr déclama une vísa :

12. *Hallgrímr, nous attendrons*
Le poltron calmement —
Je me satisfais de dire les choses comme elles sont,
Je me prépare au pis ;
Mais les crimes que nous commîmes
Tomberont à plat sans compensation ;
Je voudrais ne jamais payer
Compensation à ces gardiens des lances[1].

Alors Steinthórr dit : « Il est clair à t'entendre, Hávardr, que la plupart des choses se passent selon ton gré, et qu'il en serait de même s'il n'y avait pas de poursuites légales pour des hommes aussi braves et puissants que l'étaient tous ces parents, tant sont importants les hommes à qui reviennent les poursuites. » Hávardr déclara qu'il ne pensait pas aux poursuites. Il dit que désormais, c'en était fini de ses chagrins ou de l'affliction de son cœur et qu'il ne se souciait pas que son affaire tourne bien. Il était joyeux et content avec tout le monde comme s'il eût été jeune.

Ces nouvelles s'apprirent un peu partout, et on les trouva tout à fait invraisemblables. Ils restèrent donc à Eyrr chez le bóndi Steinthórr. Il n'y manquait pas de monde ni de liesse. Il y avait là pas moins de soixante hommes en état de porter les armes. Laissons-les maintenant, siégeant chez Steinthórr à Eyrr en grande liesse et à grands frais.

CHAPITRE XIV

Il y avait un homme qui s'appelait Ljótr. Il habitait le Raudasandr. On le surnommait Ljótr le Duelliste. Il était à la fois grand et fort, et très grand duelliste. C'était un frère de Thorbjörn fils de Thjódrekr[2]. On dit que Ljótr était un homme extrêmement injuste et qu'il enfonçait sa hache dans la tête de quiconque ne voulait pas lui abandonner ce qu'il voulait, personne ne conservait sa liberté

devant lui, là dans le Raudasandr et un peu partout ailleurs.

Il y avait un homme qui s'appelait Thorbjörn. Il habitait l'endroit qui s'appelle Eyrr. Il était riche de biens, fort avancé en âge et il n'avait pas le caractère d'un homme puissant. Il avait deux fils. L'un s'appelait Grímr et l'autre, Thorsteinn[1]. On dit que Ljótr et Thorbjörn possédaient en commun une prairie drainée; c'était une propriété de grande valeur. Il avait été stipulé que chacun l'aurait à tour de rôle. Coulait en bas de la ferme de Ljótr un ruisseau qui débordait sur cette prairie au printemps. Il y avait dans ce ruisseau des digues bien aménagées. Il se faisait toujours, quand c'était à Thorbjörn d'avoir la prairie, qu'il n'obtenait jamais le ruisseau et il arriva que Ljótr fit dire en substance que Thorbjörn n'avait rien à y faire et qu'il n'oserait pas se l'approprier. En entendant cela, Thorbjörn comprit que Ljótr ferait ce qu'il avait promis. Il y avait peu de distance entre leurs fermes.

Un jour, ils se rencontrèrent, Thorbjörn demanda si Ljótr avait l'intention de lui prendre la prairie. Ljótr répondit pour lui ordonner de ne pas ajouter un mot, « il ne te servira pas plus qu'aux autres de te plaindre de ce que je veux faire. C'est de deux choses l'une : ou bien tu te contentes de ce que je veux faire, ou bien je te chasse de tes propriétés; tu n'auras ni la prairie ni autre chose ». Une fois instruit de l'injustice de Ljótr, et comme il avait de l'argent en quantité, Thorbjörn acheta la prairie au prix que fixa Ljótr, il donna pour cela vingt cents sur-le-champ et ils se quittèrent là-dessus[2]. Quand les garçons apprirent cela, ils en furent très mécontents, déclarant que c'était très grande spoliation de son héritage que de payer ce qui lui appartenait déjà. On apprit cela un peu partout. Les gens trouvèrent qu'une très grande injustice avait eu lieu. Les frères gardaient le bétail de leur père; Thorsteinn avait douze hivers et Grímr, dix[3].

Un jour, au début de l'hiver, les frères allèrent à la bergerie. Il y avait eu grand vent et ils voulaient savoir si tout le bétail était rentré. Cela coïncida avec le fait que, le matin, Ljótr était allé voir ce qui s'était échoué sur son rivage. C'était un homme fort actif sur son domaine. Au moment où les garçons étaient arrivés à la bergerie, ils virent Ljótr remonter de la mer. Alors, Thorsteinn dit à Grímr, son frère : « Vois-tu Ljótr le Duelliste qui remonte

de la mer? — Pourquoi ne le verrais-je pas? » dit Grímr. Alors, Thorsteinn dit : « Ce Ljótr nous fait grande injustice, à nous et à beaucoup d'autres, et j'aurais bien envie de me venger si je pouvais. » Grímr dit : « C'est stupidement parler que de dire que tu ferais preuve de quelque méchanceté envers un champion comme Ljótr qui a plus de valeur que quatre ou cinq autres, tout adultes qu'ils soient, et il n'est pas à la portée d'enfants. » Thorsteinn répondit : « Ce n'est pas la peine de me dissuader. Je vais attaquer tout de même; pour toi, tu ressembleras à ton père et voudras te faire dévaliser par Ljótr comme beaucoup d'autres. » Grímr répondit : « Puisque tu as cela en tête, parent, tu tireras peu de profit de moi, mais je vais t'assister selon mon pouvoir, quel qu'il soit. — Tu agis bien, dit Thorsteinn, et il se pourrait que les choses se passent au gré des circonstances. » Ils avaient des hachettes à la main, petites et acérées. Ils se mirent donc à attendre que Ljótr arrive à la bergerie.

Il passa rapidement près d'eux, il avait une grande hache à la main. Il alla son chemin et fit mine de ne pas voir les garçons. Quand il arriva à côté d'eux, Thorsteinn assena un coup sur l'épaule de Ljótr. La hache ne mordit pas mais le coup était si fort que le bras se déboîta. En voyant que les garçons voulaient le provoquer, il fit volte-face et leva sa hache dans l'intention d'en frapper Thorsteinn. Mais au moment où il brandissait sa hache, Grímr bondit et trancha le bras de Ljótr au-dessus du poignet. La main tomba avec la hache. Ils frappèrent alors à coups redoublés et, tout invraisemblable que ce soit, on dit qu'ils abattirent là Ljótr le Duelliste et ne furent pas blessés[1]. Ils l'enterrèrent dans la neige et s'éloignèrent. Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, leur père était dehors, aux portes, et demanda pourquoi ils étaient en retard et pourquoi leurs habits étaient ensanglantés. Ils dirent le meurtre de Ljótr. Il demanda si c'étaient eux qui l'avaient tué. Ils dirent que oui. Alors, il dit : « Allez-vous-en malheureux, vous avez commis l'acte le plus malencontreux, tué un homme de haut rang et notre chef. Ce que vous avez accompli là fera que je vais être expulsé de toutes mes propriétés et de tout ce que je possède, et vous, vous serez tués et c'est très bien. » Thorbjörn s'enfuit alors et sortit de la ferme. Grímr dit : « N'ayons jamais plus rien à faire avec ce vieux sorcier ridicule qui se conduit si

vilainement et ce n'est pas un pauvre hère de l'espèce ordinaire, à voir comment il se comporte! » Thorsteinn répondit : « Allons le voir, car je soupçonne qu'il n'est pas aussi fâché qu'il s'en donne l'air. » Après cela, ils allèrent le trouver. Thorbjörn leur parla volontiers et leur demanda de l'attendre là. Il rentra à la maison et fut absent un petit moment. Il revint avec deux chevaux bien équipés. Il leur dit alors de monter en selle, « je veux vous envoyer à Eyrr chez Steinthórr, mon ami[1]. Demandez-lui de vous recevoir. Voici un anneau d'or, un objet de grand prix, que vous lui donnerez. Il a souvent exprimé le désir de l'avoir, sans jamais l'obtenir, on va s'en séparer maintenant, étant donné que vous êtes dans le besoin ». Après quoi, le vieux embrassa ses fils, leur dit au revoir et souhaita les retrouver sains et saufs.

On ne parle pas de leur voyage avant qu'ils arrivent à Eyrr. C'était un jour, de bonne heure. Ils allèrent à la salle, elle était toute tendue de tapisseries et les deux bancs étaient occupés. Amusements bruyants et joie ne manquaient pas. Ils se présentèrent devant Steinthórr et le saluèrent bien. Il leur rendit leurs salutations. Il demanda qui ils étaient. Ils dirent leur nom et celui de leur père. Alors Thorsteinn dit : « Voici un anneau que mon père t'envoie avec ses salutations, en demandant que tu nous accordes de passer ici l'hiver ou plus longtemps, au cas où nous en aurions besoin. » Steinthórr prit l'anneau et dit : « Avez-vous quelque nouvelle à dire? » Ils dirent le meurtre de Ljótr et ajoutèrent que c'étaient eux qui l'avaient tué. Steinthórr répondit : « Voilà encore une chose merveilleuse, que deux jeunes garçons aient mis à mort un champion comme l'était Ljótr, et quelle était l'offense? » Ils la dirent, telle qu'ils la considéraient. Steinthórr dit : « Mon avis est que vous alliez vous présenter à Hávardr, le vieil homme chenu qui est assis en face de moi; demandez-lui s'il veut vous prendre avec lui dans sa suite, ou non. » C'est ce qu'ils firent, ils allèrent se présenter à Hávardr qui leur fit bel accueil et demanda les nouvelles en faisant mine de ne pas les avoir entendues, et ils les lui dirent par le menu. Lorsqu'ils eurent terminé leur discours, Hávardr se leva d'un bond, alla vers eux et déclama une vísa :

13. *Agréables me fûtes par ce meurtre;*
Soyez réconfort au pin du glaive;

Je vous souhaite bien des soleils encore,
Buissons redoutables;
C'est grande liesse pour moi
Que de savoir cet homme tombé sur Hlín;
Puissent les gens de l'ouest apprendre
La plupart de ces paroles nocives à nos ennemis[1].

Hávardr plaça les frères près de lui sur le banc, en revenant vers la porte. Ils restèrent là, contents et joyeux. Cette nouvelle s'apprit par tout le Raudasandr et un peu partout ailleurs. On trouva Ljótr, mort, en bas du mur. On alla trouver Thorbjörn et on le questionna. Thorbjörn ne nia pas que c'étaient ses fils qui l'avaient tué. Et comme Ljótr était impopulaire par le Raudasandr, et que Thorbjörn déclara avoir mal pris la chose et les avoir chassés, ce qu'attestèrent aussi les gens de sa maison, il n'y eut pas de poursuites légales pour cette fois. Thorbjörn resta tranquille dans son domaine.

CHAPITRE XV

Il faut reprendre là où ils étaient tous ensemble à Eyrr, bien traités. C'était très onéreux pour Steinthórr, tant il avait de monde chez lui; il fallait faire de grandes dépenses étant donné la magnificence qu'il déployait. Il y avait un homme qui s'appelait Atli, qui habitait à Otradalr et avait épousé une sœur de Steinthórr d'Eyrr, qui s'appelait Thórdís[2]. Atli était un homme très petit et d'aspect misérable et l'on dit que son caractère était en conséquence, que c'était un être minable. Il faisait pourtant partie des puissants et il était si riche qu'il savait à peine le compte de ses aurar. Thórdís avait été mariée à Atli pour son argent. On dit que la ferme d'Otradalr est très en dehors du grand chemin; elle est de l'autre côté du fjord en allant vers la mer, en face d'Eyrr. Atli ne répugnait pas à employer des ouvriers. Il travaillait nuit et jour, autant qu'il pouvait. Il entendait tellement faire à son gré aussi qu'il ne voulait avoir aucun rapport, bon ou mauvais, avec les autres. C'était un fermier très actif. Il avait une grande dépendance: il y avait dedans toutes sortes de choses utiles et bonnes. Y étaient empilés en

grands tas de la viande de toute espèce, du poisson séché, des fromages et tout ce dont on pouvait avoir besoin. C'est là qu'Atli avait fait son lit, lui et sa femme y couchaient chaque nuit.

On dit qu'un matin, Steinthórr fut sur pied de bonne heure, il alla au lit de Hávardr, lui prit la jambe et lui demanda de se lever. Hávardr se leva rapidement et avança dans la pièce. Lorsqu'il se leva, ses camarades en firent autant l'un après l'autre car ils avaient coutume d'aller tous ensemble là où un seul avait besoin d'aller. Lorsqu'ils furent tous prêts, il sortirent dans le pré clos. Steinthórr s'y trouvait avec quelques hommes. Alors Hávardr dit: « Nous sommes prêts, bóndi, à aller où tu veux; nous t'accompagnerons volontiers, que ce soit pour le bien ou pour le mal. Mais je mets un point d'honneur à ne pas vouloir prendre part à une expédition quand je ne sais pas où je dois aller. » Steinthórr répondit: « J'ai l'intention d'aller voir Atli, mon beau-frère, et je voudrais que vous me teniez compagnie en chemin. » Ils descendirent jusqu'à la mer. Il y avait là le cotre qu'ils avaient pris à Thorbjörn. Ils le lancèrent, se mirent aux rames et traversèrent le fjord. Steinthórr trouvait que les camarades entreprenaient vaillamment toute chose.

Ce matin-là, le bóndi Atli se leva de bonne heure et sortit de son lit. Il était équipé ainsi: il était en tunique blanche, courte et ajustée; il n'avait pas le pied alerte; il avait à la fois l'air misérable et laid, était chauve et avait les yeux enfoncés dans les orbites. Il sortit pour examiner le temps. Il faisait froid et il gelait fort. Il vit un bateau qui arrivait de l'autre côté du fjord et qui était presque parvenu à la côte, il reconnut là Steinthórr, son beau-frère, et cela ne lui plut pas. Il y avait un enclos au pré clos, qui débordait sur les champs. S'y trouvait une meule de foin dont on avait tiré du fourrage de tous côtés[1]. Il prit pour stratagème de courir dans l'enclos, de renverser la meule de foin par-dessus lui et de rester dessous. Il faut parler maintenant de Steinthórr et de tous ses compagnons: ils accostèrent et montèrent à la ferme. Lorsqu'ils entrèrent dans la dépendance, Thórdís se leva d'un bond et fit joyeux accueil à son frère et à eux tous, disant qu'on le voyait rarement. Steinthórr demanda où était Atli, son beau-frère. Elle dit qu'il était parti peu avant. Steinthórr leur demanda de le chercher. Ils le cherchèrent par la

ferme, ne le trouvèrent pas et le dirent à Steinthórr. Alors Thórdís dit : « Que veux-tu faire ici, parent, chez nous ? » Il répondit : « J'avais envisagé qu'Atli me donnerait ou me vendrait quelques provisions. » Elle dit : « J'estime n'avoir pas moins le droit de commander qu'Atli. Je veux que tu prennes ce que tu voudras. » Il déclara qu'il le ferait volontiers. Après cela, ils vidèrent la dépendance et portèrent les provisions dans le cotre jusqu'à ce qu'il fût chargé. Il y avait là toutes sortes de provisions. Alors, Steinthórr dit : « Vous allez retourner à la maison dans le cotre, moi, je vais rester chez ma sœur. Je suis curieux de savoir comment Atli, mon beau-frère, se comportera quand il reviendra. » Elle répondit : « Je trouve que ce n'est pas la peine, parent, dit Thórdís, tu ne trouveras pas amusant ce qui le concerne, mais fais à ta guise. Seulement, tu vas me promettre de ne pas être moins ami d'Atli qu'avant, quoi qu'il dise ou qu'il fasse. » Steinthórr y consentit. Elle le fit passer sous un rideau, ou personne ne pût le voir. Pour les autres, ils revinrent à la maison dans le cotre. Ils eurent vent très vif dans le fjord, furent tout mouillés par les embruns avant d'accoster.

CHAPITRE XVI

Il faut reprendre le récit là où Atli est sous la meule. Quand il vit qu'ils avaient quitté la contrée, il rampa d'en dessous de la meule, mais il était si engourdi et avait si froid qu'il put à peine se tenir debout. Il se traîna ensuite jusqu'à la dépendance. Lorsqu'il y entra, il tremblait tellement qu'il avait toutes les dents qui claquaient et sonnaient. Il leva les yeux et vit que la dépendance était vide. Il dit alors : « Qu'est-ce que ces pillards qui sont venus ici ? » Thórdís répondit : « Personne n'a pillé ici ; pourtant, Steinthórr, mon frère, est venu, avec ses hommes et je lui ai donné ce que tu dis avoir été pillé. » Atli répondit : « J'aurai toujours à me repentir de t'avoir épousée, et me voilà privé de mon bien ; je ne sais pas s'il existe pire homme que Steinthórr, ton frère, et s'il y a plus grands pillards que ceux qui sont avec lui, ils m'ont tout pris et volé et pillé ici, si bien qu'il va bientôt falloir que nous

allions mendier de maison en maison. » Thórdís dit : « Jamais nous ne manquerons de biens, va dans ton lit et laisse-moi te réchauffer un peu. J'ai l'impression que tu es complètement gelé. » Il se tapit sous les couvertures à côté d'elle. Steinthórr trouva que son beau-frère était vraiment très faible, il n'avait rien aux pieds, il avait tiré sur sa tête une tunique qui ne lui couvrait pas les cuisses. Atli se tapit sous les couvertures à côté d'elle, parlant grossièrement, blâmant constamment Steinthórr et le traitant de pillard. Après quoi il se tut quelques instants. Lorsqu'il se réchauffa, il dit : « Il faut dire pourtant que je possède un grand trésor en ta personne. Il faut dire aussi qu'on ne trouvera pas homme aussi magnifique que Steinthórr, mon beau-frère; ce qu'il a emporté, c'est bien aussi : c'est ce que j'avais en garde [mais qui ne m'appartenait pas]. » Longtemps, il loua Steinthórr. Celui-ci s'avança jusqu'au lit, et quand Atli le vit, il se leva et lui fit joyeux accueil. Alors Steinthórr dit : « Est-ce que tu penses, beau-frère, qu'on t'a dévalisé ? » Atli répondit : « Il est très vrai que tout ce que tu as pris me semble bienvenu; je veux t'offrir aussi de prendre de mes biens tout ce que tu voudras, car cela ne manque pas. Tu as pris le parti le plus digne d'un chef, tu as accueilli les hommes qui ont vengé leurs griefs. Tu dois vouloir les renvoyer comme un grand homme. Tu n'en seras que plus magnifique. » Alors, Steinthórr dit : « Je voudrais te demander, beau-frère Atli, de ne pas te faire aussi minable que jusqu'ici. Reprends-toi, prends des ouvriers à ta place et sois sociable. Je sais que tu n'es pas une piètre personne, bien que tu te rendes ainsi pour des raisons de caractère. » Atli le promit. Steinthórr s'en alla chez lui dans la journée. Les beaux-frères se quittèrent en termes très amicaux. Steinthórr arriva chez lui à Eyrr, estimant avoir bien agi. Ils restèrent à la maison et l'hiver s'écoula. Il y eut grande liesse à Eyrr en hiver. On y fit de grands jeux de batte.

CHAPITRE XVII

Il y avait un homme qui s'appelait Svartr; il était esclave à Eyrr, grand et fort : il avait la force de quatre

hommes. Il était utile, il travaillait beaucoup. Un jour, Steinthórr le fit appeler et lui dit : « On voudrait que tu prennes part au jeu avec nous aujourd'hui car il nous manque un homme. » Svartr répondit : « Ce n'est pas la peine de me demander cela car j'ai beaucoup à faire ; je suppose aussi que tes champions ne voudront pas travailler à ma place ; mais on te l'accordera tout de même si tu le veux. » On raconte que Hallgrímr devait faire face à Svartr. Le mieux à en dire, c'est qu'à chaque fois qu'ils s'affrontèrent, Svartr tomba, et après chaque chute, ses chaussures se défirent, et qu'il passa fort longtemps à les rattacher. Cela dura longtemps ainsi pendant la journée et l'on fit grandes clameurs et rires là-dessus, Hávardr déclama une vísa :

14. *Aux Njördr de l'épée, aux fils*
De Valbrandr d'en face, les lacets
Ne furent pas longtemps mal attachés
— Je m'en souviens maintenant —
Quand le vaillant de la terre des récifs
Devait venger le bois de l'écu,
Mon fils, en été ;
S'enflait la mer tourmentée[1].

Le jeu était des meilleurs. Hallgrímr avait dix-huit hivers alors et l'on tenait pour probable que ce serait un héros quand il serait en pleine maturité.

On dit que l'hiver s'écoula et qu'il ne se passa rien, jusqu'à ce que l'on se préparât pour aller au thing. Steinthórr déclara qu'il ne savait pas quel parti envisager pour les camarades. Il ne voulait pas les emmener au thing avec lui mais ne trouvait pas bon de les laisser chez lui pendant le thing. Peu de jours avant le thing, lui et Atli se rencontrèrent. Atli demanda comment il prendrait soin de ses pensionnaires pendant le thing. Steinthórr dit qu'il ne savait pas bien où il les mettrait pour être sans crainte sur leur compte, « à moins que tu les prennes ». Atli dit : « Je m'engagerai à recevoir ces hommes. — Alors, tu agis bien », dit Steinthórr. Atli dit : « Selon mes possibilités je t'accorderai ce que tu voudras. » Steinthórr dit : « J'ai parfaitement confiance en toi pour cela. »

CHAPITRE XVIII

Après cela, Hávardr s'en alla chez Atli avec ses camarades. Ils arrivèrent à Otradalr. Atli reçut Hávardr à bras ouverts. On n'y manquait de rien. Il leur fit un excellent banquet. Ils étaient à dix hommes en état de porter les armes. Atli fit débarrasser la dépendance, y fit mettre leurs lits et accrocha leurs armes, tout fut aménagé au mieux. Pour Steinthórr, il convoqua des hommes, il ne manquait ni d'amis ni de parents. Il était parent par alliance de plusieurs chefs. Il alla au thing avec trois cent soixante hommes : c'étaient tous ses thingmenn, amis, parents et parents par alliance.

CHAPITRE XIX

Il y avait un homme qui s'appelait Thórarinn; il était godordsmadr dans l'ouest du Dýrafjördr, un grand chef, assez âgé. Il était frère des fils de Thjódrekr; il était beaucoup plus avisé et sage[1]. Il avait appris ces nouvelles : le meurtre de ses frères et de ses parents, et considérait qu'il avait été touché de près. Il pensait ne pas pouvoir se désintéresser de cette affaire étant donné que c'était surtout à lui que revenaient les poursuites légales. Avant qu'on se rendît au thing, il convoqua des hommes par le Dýrafjördr, et là où il avait des parents et amis.

Il y avait un homme qui s'appelait Dýri, qui était le second chef important de ces lieux. C'était un grand ami de Thórarinn le Godi. Son fils s'appelait Thorgrímr; c'était un homme dans la fleur de l'âge quand ceci se passa[2]. On dit de lui qu'il était grand et fort, très versé dans la magie, sachant maintes choses[3], et qu'il faisait bien des tours par incantations[4]. Thórarinn présenta ce cas à ses amis, et ils se mirent tous d'accord pour que Thórarinn et Dýri aillent au thing avec deux cent quarante hommes. Pour Thorgrímr fils de Dýri, il s'offrit à tuer Hávardr et tous ses parents et camarades, déclarant avoir

appris que Steinthórr d'Eyrr les avait hébergés pour l'hiver et avait promis de défendre leur cause en pleine légalité contre ceux qui seraient les poursuivants légaux des parents. Thorgrímr dit savoir que Steinthórr était parti de chez lui avec un très grand nombre d'hommes et que les parents et camarades étaient arrivés à Otradalr chez Atli le Minable, beau-frère de Steinthórr « et rien n'empêchera de les tuer à qui mieux mieux ». On décida que Thorgrímr partirait de chez lui avec dix-sept hommes. On ne raconte rien de leur voyage avant qu'ils ne soient arrivés à la ferme d'Atli à Otradalr. C'était un matin de bonne heure et ils allèrent dans un petit vallon que l'on ne pouvait pas voir depuis la ferme. Thorgrímr leur ordonna de descendre de cheval, il dit qu'il avait envie de dormir[1], de telle sorte qu'il ne pouvait rester assis. C'est ce qu'ils firent, ils laissèrent les chevaux paître. Thorgrímr s'endormit après avoir étalé un manteau au-dessus de sa tête et eut un sommeil agité.

CHAPITRE XX

Il faut dire maintenant ce qui se passait à Otradalr. Hávardr et les siens passèrent la nuit dans la dépendance, selon leur habitude. Le matin, ils furent réveillés par le fait qu'Atli avait un sommeil agité si bien qu'à cause de cela, personne ne pouvait dormir, car il se démenait, soufflait et agitait bras et jambes dans son lit, jusqu'à ce que Torfi fils de Valbrandr se lève et le réveille en disant que personne ne pouvait dormir à cause de lui et de ses façons de faire. Atli s'assit et se passa la main sur le crâne. Hávardr demanda s'il avait vu quelque chose dans son sommeil. Il dit que c'était plutôt le cas, « il me semblait sortir de la dépendance, et je vis des loups qui couraient par le champ en venant du sud, à dix-huit en tout, avec une renarde courant devant les loups. C'était une bête si rusée que je n'en avais encore jamais vu de telle. Elle était terrible et hideuse. Elle regardait partout, elle voulait avoir les yeux sur tout, et toutes ces bêtes me paraissaient féroces. Mais lorsqu'elles furent arrivées à la ferme, Torfi m'a réveillé et je sais qu'à coup sûr, ce sont des esprits

humains[1]. Nous allons nous lever tout de suite. » Atli ne manqua pas à ses habitudes, se leva d'un bond et passa sa tunique, puis sortit, rapide comme une flèche. Les autres prirent leurs armes et leurs vêtements et s'équipèrent vaillamment. Lorsqu'ils furent prêts, Atli revint, ayant mis une forte broigne, l'épée brandie à la main. Alors, Atli dit : « Il est fort probable qu'il en aille comme beaucoup l'ont présumé, qu'il n'ait pas servi à grand-chose à Steinthórr, mon beau-frère, de vous avoir fait loger ici. Maintenant, je vous demande de me laisser décider des dispositions que nous allons adopter. En premier lieu, je suis d'avis que nous sortions tous nous mettre au pied du mur de la maison pour ne pas nous laisser transpercer à l'intérieur. Je suppose que vous n'avez pas envie de fuir, quoi qu'il arrive. » Ils dirent que c'était bien le cas.

CHAPITRE XXI

Il faut reprendre le récit au moment où Thorgrímr se réveilla. Il avait très chaud. Il dit alors : « Je viens de me trouver à la ferme pendant un moment, mais mon esprit s'est tellement égaré que j'ai perdu conscience, nous allons tout de même marcher sur la ferme. Je pense que nous allons les brûler à l'intérieur; il me semble que c'est ce qui pourra réussir le plus rapidement. » Ils prirent leurs armes et marchèrent, par le champ, sur la ferme. Quand Atli et les siens virent les hommes, Atli dit : « Mon opinion est que ce sont les gens du Dýrafjördr qui sont arrivés ici et qu'ils ont à leur tête Thorgrímr fils de Dýri qui est le pire homme de tout le Dýrafjördr et le plus versé dans la magie. Ce sont les plus grands amis de Thórarinn à qui revient d'entreprendre les poursuites pour ses frères. J'ai l'intention, tout invraisemblable que cela paraisse, de me porter contre Thorgrímr; pour toi, Hávardr, je te destine deux adversaires, tu es un grand champion, et expérimenté. À Hallgrímr, ton parent, j'en destine deux, ceux qui sont les plus braves, aux fils de Valbrandr, Torfi et Eyjólfr, j'en destine quatre, aux fils de Thorbrandr, Oddr et Thórir, quatre, aux fils de Thorbjörn, Grímr et Thorsteinn, trois, et je destine un homme

à Thórhallr et un à mon domestique. » Lorsque Atli eut réparti ses hommes comme il le voulait, Thorgrímr et les siens marchèrent, venant du sud, sur les maisons, et virent alors que les choses se présentaient autrement qu'ils l'avaient pensé : des hommes se tenaient là, en armes et prêts à la résistance. Alors Thorgrímr dit : « Qui sait si Atli le Couillon n'est pas plus rusé que je le croyais. Nous allons néanmoins marcher contre eux. » Ils attaquèrent donc, comme prévu.

Au premier assaut, Atli le Petit attaqua Thorgrímr et le frappa des deux mains, de son épée, mais le coup ne mordit pas sur Thorgrímr. Ils échangèrent des horions quelques moments, le fer ne mordait pas sur Thorgrímr. Alors, Atli dit : « Tu es comme un troll[1], Thorgrímr, et pas comme un homme puisque le fer ne mord pas sur toi. » Thorgrímr répondit : « Pourquoi oses-tu parler de telles choses, car je t'ai frappé il y a un instant du mieux que j'ai pu et le fer n'a pas mordu sur ta méchante tête chauve. » Atli vit qu'on ne parviendrait à rien de la sorte. Il jeta son épée, bondit sur Thorgrímr par en dessous et le fit tomber à terre. Il n'avait plus d'arme et il savait que la différence de forces était grande. Il ne lui resta plus qu'à s'accroupir devant Thorgrímr et à lui arracher la gorge d'un coup de dents, puis à le tirer jusqu'à l'endroit où se trouvait son épée et à lui trancher la tête. Puis il leva les yeux et vit que Hávardr avait abattu l'un des deux auxquels il avait affaire. Atli bondit aussitôt à cet endroit et ils n'échangèrent pas longtemps de horions avant qu'il n'abattît l'autre. Hallgrímr avait tué les deux auxquels il se mesurait, ainsi que Torfi. Eyjólfr avait tué un de ceux auxquels il avait affaire, Thórir et Oddr en avaient tué trois, mais il en restait un. Thorsteinn et Grímr en avaient abattu deux, mais il en restait un. Thórhallr avait tué celui auquel il avait affaire. Le domestique n'avait pas tué celui qui lui était destiné.

Hávardr demanda que l'on arrête. Alors Thorsteinn fils de Thorbjörn dit : « Mon père n'apprendra pas, à l'ouest dans le Raudasandr, que nous autres, les frères, n'avons pas accompli notre part comme les autres. » Il bondit sur l'un des adversaires qui lui avaient été assignés, hache brandie, et la lui enfonça dans la tête si bien que celui-ci en reçut immédiatement la mort. Atli demanda pourquoi il ne les tuerait pas tous. Hávardr dit que cela ne servait

à rien. Atli s'assit et demanda qu'on lui amène les survivants. Il leur rasa les cheveux et leur fit une tonsure, et mit du goudron à la place. Puis il sortit un couteau de son étui et leur coupa les oreilles à tous, demandant que, marqués de la sorte, on les envoie à Dýri et à Thórarinn. Il dit qu'alors, ils pourraient se rappeler qu'ils avaient rencontré Atli le Petit. Après cela, ils partirent de là à trois, eux qui étaient venus à dix-huit, tous vaillants et bien équipés. Hávardr déclama alors une vísa:

15. *Les braves de la pluie des estocs*
Auront appris à l'ouest et de l'ouest
Dans l'Ísafjördr
— La flèche des blessures fut rougie —
Qu'il y eut des pourvoyeurs de bataille
À la provocation des lances;
Il n'y eut guère de choses pour
Faire reculer les fils de Valbrandr[1].

Après cela, ils se mirent en devoir d'enterrer ceux qui étaient tués, et prirent ensuite le repos et le loisir dont ils avaient besoin.

CHAPITRE XXII

Il faut dire maintenant que les gens arrivèrent au thing. Il y avait là grande foule: de grands chefs et de grande valeur. Il y avait là Gestr fils d'Oddleifr, Steinthórr d'Eyrr, Dýri et Thórarinn. On discuta de leurs affaires à tous. Steinthórr répondait pour Hávardr et les siens. Il offrit pour eux de passer accord et de prendre l'arbitrage de Gestr fils d'Oddleifr, disant que c'était lui qui était le plus au courant de cette affaire. Et comme ils savaient comment ils avaient agi, ils acceptèrent de bon cœur. Alors Gestr dit: « Puisque c'est la volonté de l'un et de l'autre partis que je dise un peu quelque chose là-dessus, on ne se fera pas prier pour l'accorder. Je mentionnerai d'abord ce qui a été déclaré l'autre été à propos du meurtre d'Óláfr fils de Hávardr: j'avais imposé pour cela une triple compensation; cela peut tomber, en compensation du meurtre de Sturla, de Thjódrekr et de Ljótr qui furent tués bien qu'innocents, mais Thorbjörn fils de Thjódrekr est tombé sans qu'il y ait à verser compensa-

tion pour lui, en raison de son injustice et de nombreuses actions répréhensibles qu'il a commises contre Hávardr et beaucoup d'autres. De même, Vakr et son frère Skarfr[1] sont tombés privés de leur inviolabilité sacrée. Leur meurtre sera tenu pour équivalent de celui de Brandr le Fort et d'Ánn, frère adoptif de Hallgrímr; on paiera compensation pour le suivant de Ljótr de Mánaberg que Hávardr et ses gens ont tué. De même, pour le meurtre de Ljótr, je ne peux imposer d'amende. Tout le monde sait l'injustice que Ljótr a montrée envers Thorbjörn et envers tous les autres à qui il a pu en manifester. Les circonstances ont voulu que deux enfants tuent un champion comme l'était Ljótr. Thorbjörn aura également en toute liberté la prairie qu'ils possédaient tous les deux ensemble auparavant. Pour la consolation de Thórarinn, s'en iront à l'étranger : Hallgrímr fils d'Ásbrandr, Torfi et Eyjólfr, fils de Valbrandr, Thórir et Oddr, fils de Thorbrandr, Thorsteinn et Grímr, fils de Thorbjörn. Comme tu es fort âgé, Thórarinn, ils ne reviendront pas en Islande avant d'avoir appris que tu es mort. Pour Hávardr, il transférera sa résidence et ne restera pas dans ce quartier du pays, de même que Thórhallr, son parent[2]. Je veux que vous vous réconciliez pleinement et qu'il n'y ait de tromperie ni de part ni d'autre. »

Après cela, Steinthórr alla recevoir les conciliations pour Hávardr et tous ses camarades, selon les stipulations qu'avait dites Gestr. Steinthórr versa également le cent d'argent qu'il avait à payer. Thórarinn et Dýri acceptèrent tout cela bravement en disant qu'ils étaient satisfaits de ce verdict. Lorsque ce procès fut conclu, arrivèrent au thing les hommes dont on avait coupé les oreilles, qui dirent en présence de tout le monde les événements qui s'étaient produits au cours de leur expédition. Tout le monde tint cela pour une grande nouvelle, encore que les choses se fussent passées comme il était mérité. On estima que Thorgrímr s'était exposé à leur hostilité et que la tournure qu'avaient prise les choses était correcte. Alors, Gestr dit : « Il est bien vrai de dire que ces parents sont différents des autres en fait de méchanceté et de mesquinerie, et qu'est-ce qui t'a poussé, Thórarinn, à faire comme si tu voulais parvenir à des accords tout en accomplissant de telles félonies ? Étant donné que je viens de m'exprimer peu ou prou sur cette affaire, et de dire ce qui pourrait

faire droit à ta cause, je laisse les choses en état, selon ce qui a déjà été stipulé et déclaré. Mais vous mériteriez, Thórarinn et Dýri, que votre cause fût invalidée en raison de votre duplicité. Le résultat est que je ne vous assisterai jamais dans vos procès. Pour toi, Steinthórr, sois satisfait, car désormais, je t'assisterai dans tes procès, quel que soit ton adversaire. Tu t'es bien conduit, et bravement. » Steinthórr dit que c'était à Gestr d'en juger, surtout « il me semble qu'ils en ont retiré le pire lot, ils ont perdu beaucoup de leurs hommes et, en plus, leur réputation de vaillance ».

Après cela, ils terminèrent le thing. Gestr et Steinthórr se quittèrent en termes très amicaux, mais Thórarinn et Dýri furent fort mécontents de leur lot. Lorsque Steinthórr arriva chez lui à Eyrr, il envoya chercher les gens d'Otradalr. Quand ils se retrouvèrent, chacun dit à l'autre ce qui s'était passé. Ils trouvèrent que tout ce qui avait été décidé était très bien. Ils remercièrent Steinthórr de son aide, ajoutant qu'Atli, son beau-frère, avait bien agi envers eux et avec quelle vaillance il s'était comporté, disant que c'était le plus brave des hommes. Il se fit alors très grande amitié entre les beaux-frères. Désormais, Atli fut tenu pour le plus grand des braves, où qu'il allât.

CHAPITRE XXIII

Après cela, Hávardr s'en alla dans l'Ísafjördr ainsi qu'eux tous. Bjargey se réjouit grandement ainsi que les pères des jeunes gens, qui crurent être redevenus jeunes. Hávardr décida de préparer un grand banquet; il avait une grande ferme et magnifique. On n'y manquait de rien. Puis il invita Steinthórr d'Eyrr et Atli son beau-frère, Gestr fils d'Oddleifr et tous ses parents et parents par alliance. Il y eut quantité de monde et un très beau banquet. Ils y restèrent une semaine, tous joyeux et contents. Hávardr était un homme très riche de biens de toutes sortes, et à la fin du banquet, il donna à Steinthórr trente moutons et cinq bœufs, un écu, une épée et un anneau d'or, objets de très grande valeur. À Gestr fils d'Oddleifr, il donna deux anneaux d'or et neuf bœufs; au

bóndi Atli, il fit aussi d'excellents cadeaux. Aux fils de Valbrandr, à ceux de Thorbrandr et à ceux de Thorbjörn il fit aussi, à tous, d'excellents présents, de bonnes armes à certains et d'autres choses. À Hallgrímr, son parent, il donna l'épée Gunnlogi et en outre de très bonnes armes. Il les remercia tous de leur excellente assistance et de leur vaillant courage. À tous ceux qu'il avait invités là, il fit de bons présents car ni l'or ni l'argent ne faisaient défaut. Après ce banquet, Steinthórr s'en alla chez lui à Eyrr, Gestr dans les Bardaströnd et Atli à Otradalr. Ils se quittèrent tous en termes fort affectueux. Pour ceux qui devaient s'en aller à l'étranger, ils allèrent à l'ouest à Vadill et partirent de là pour l'étranger en été. Ils eurent bon vent, arrivèrent en Norvège. C'était alors le jarl Hákon qui régnait en Norvège[1]. Ils y passèrent l'hiver et, au printemps, se procurèrent des bateaux, partirent en expéditions guerrières et devinrent hommes très renommés. Ils s'adonnèrent à cette activité quelques saisons. Alors, ils revinrent en Islande : Thórarinn était mort. Ils devinrent de nobles hommes. Il y a, sur leur compte, de grands récits, ici dans le pays et en divers autres lieux. On cessera ici de parler d'eux.

CHAPITRE XXIV

De Hávardr, on dit qu'il vendit ses propriétés et que lui et sa femme se rendirent au nord dans le Svarfadardalr, puis montèrent dans la vallée qui s'appelle Oxadalr[2], y érigèrent leur demeure et y habitèrent quelques hivers : Hávardr appela cette ferme Hávardsstadir. Quelques hivers après, Hávardr apprit la nouvelle de la mort du jarl Hákon, et que le roi Óláfr fils de Tryggvi était arrivé au pays, qu'il était devenu roi souverain de la Norvège et qu'il prêchait la vraie foi. Lorsque Hávardr sut cela, il abandonna la culture et s'en alla à l'étranger avec Bjargey et Thórhallr, son parent. Ils allèrent trouver le roi Óláfr qui leur fit bel accueil. Hávardr fut alors baptisé ainsi que Bjargey et Thórhallr, et ils passèrent là l'hiver, tenus en grande faveur par le roi Óláfr[3]. Ce même hiver, Bjargey mourut et, en été, Hávardr et Thórhallr, son parent,

allèrent en Islande. Hávardr emportait du bois en quantité pour construire une église. Il fixa sa résidence dans le bas du Thórhallsdalr et y habita longtemps, avant de tomber malade[1]. Il convoqua alors Thórhallr, son parent, et dit : « Le fait est que j'ai attrapé une maladie qui va me mener à la mort. Je veux que tu reprennes mon bien. Je te permets d'en jouir à ton gré. Tu m'as bien servi et m'as prêté excellente assistance. Tu vas transporter ta demeure dans le haut du Thórhallsdalr. Là, tu vas faire construire une église et je veux qu'on m'y fasse enterrer. »

Et ayant prescrit ce qu'il voulait, il mourut peu après. Thórhallr agit promptement, transporta sa résidence dans le haut de la vallée, y construisit une ferme importante et l'appela Thórhallsstadir[2]. Il fit un bon mariage et maintes gens descendent de lui, et il habita là jusqu'à sa vieillesse. On dit aussi que lorsque le christianisme arriva en Islande, Thórhallr fit faire une église dans son domaine, avec le bois que Hávardr avait transporté jusqu'en Islande. C'était un magnifique édifice, et c'est dans cette église que Hávardr fut enterré : on tint que ç'avait été un très grand homme. Et nous terminons ici, pour cette fois, cette saga sur son sujet.

SAGA DE GRETTIR
(Grettis Saga Ásmundarsonar)

CHAPITRE PREMIER

Il y avait un homme qui s'appelait Önundr; c'était le fils d'Ófeigr Traîne-les-Pieds, fils d'Ívarr le Pénis. Önundr était frère de Gudbjörg, mère de Gudbrandr le Bossu, père d'Ásta, mère du roi Óláfr le Saint[1]. Önundr était des Upplönd par la famille de sa mère, mais du côté de son père, il venait surtout du Rógaland et du Hördaland. Önundr était un grand viking et il guerroyait à l'ouest au-delà de la mer[2]. Étaient avec lui dans ces expéditions Bálki fils de Blaeingr de Sótanes et Ormr le Riche; ils avaient un troisième camarade, Hallvardr[3]. Ils avaient cinq bateaux, tous bien montés. Ils guerroyèrent par les Hébrides et lorsqu'ils vinrent aux Barreyjar, ils y trouvèrent un roi qui s'appelait Kjarvalr[4]; lui aussi avait cinq bateaux. Ils lui livrèrent bataille et il y eut là rude combat. Les hommes d'Önundr étaient des plus déchaînés. Beaucoup d'hommes tombèrent de part et d'autre mais pour finir, le roi s'enfuit sur un seul bateau. Önundr et les siens s'emparèrent et des bateaux et des biens et s'installèrent là pour l'hiver. Trois étés durant, ils guerroyèrent par l'Irlande et l'Écosse; puis ils allèrent en Norvège.

CHAPITRE II

En ce temps-là, il y avait grands troubles en Norvège. Haraldr la Tignasse[5], fils de Hálfdan le Noir, était en train

d'y prendre le pouvoir par la force: il avait précédemment été roi des Upplönd. Puis il alla dans le nord du pays, y livra maintes batailles et remporta toujours la victoire. Ensuite, il guerroya vers le sud en longeant les côtes et se soumit tous les endroits où il alla. Et quand il monta dans le Hördaland, se leva contre lui tout le commun du peuple. Les chefs en étaient Kjötvi le Riche, Thórir Long-Menton ainsi que les gens du Rógaland avec le roi Súlki[1]. Geirmundr Peau-d'Enfer était alors à l'ouest au-delà de la mer et ne prit pas part à cette bataille. Pourtant, il avait des pouvoirs dans le Hördaland[2].

Cet automne-là, Önundr et ses camarades revinrent de l'ouest au-delà de la mer. En apprenant cela, Thórir Long-Menton et le roi Kjötvi envoyèrent des hommes à leur rencontre et leur demandèrent assistance, leur promettant des honneurs. Ils se mirent dans les rangs de Thórir et des siens, car ils étaient fort curieux de faire leurs preuves, et ils dirent qu'ils voulaient être là où la bataille était le plus rude. La rencontre entre eux et le roi Haraldr eut lieu dans le Rógaland dans le fjord qui s'appelle Hafrsfjördr; de part et d'autre, ils avaient de grandes troupes. Cette bataille fut une des plus importantes qui aient eu lieu en Norvège. La plupart des sagas en font état car on parle toujours le plus de ceux qui se sont rendus dignes de saga[3]. Y vinrent aussi des troupes de tout le pays ainsi que force gens d'autres pays et quantité de vikings. Önundr plaça son bateau sur un des flancs du bateau de Thórir Long-Menton; c'était presque au milieu de l'armée. Le roi Haraldr attaqua le bateau de Thórir Long-Menton car Thórir était un très grand berserkr et un homme intrépide. Il y eut là très rude bataille de part et d'autre. Le roi appela alors ses berserkir à se porter de l'avant: ils étaient surnommés Peaux-de-Loups[4] et le fer ne mordait pas sur eux. Et quand ils chargeaient, rien ne leur résistait. Thórir se battit avec une vaillance extrême et tomba sur son bateau avec grande bravoure. Ce bateau fut rasé de la poupe à la proue et les liens qui le retenaient aux autres furent tranchés. Il fut ramené parmi les bateaux du roi. Alors, les hommes du roi attaquèrent le bateau d'Önundr. Il était à l'avant de son bateau et se battit vaillamment. Les hommes du roi dirent alors: « Celui-ci s'avance ferme à l'avant; laissons-lui quelque souvenir de notre part, qu'il se rappelle qu'il a pris part à la bataille. »

Önundr avait posé un pied sur le plat-bord et assenait un coup à un homme: on lui déchargea un coup de lance. En voulant le parer, il se courba vers l'arrière. Alors un des hommes de gaillard d'avant du roi lui assena un coup qui l'atteignit à la jambe au-dessus du genou et lui trancha la jambe; Önundr fut aussitôt hors de combat. La plus grande partie de sa troupe tomba alors. On porta alors Önundr sur un bateau qui appartenait à un homme appelé Thrándr; il était fils de Björn, frère d'Eyvindr le Norvégien[1]. Il était contre le roi Haraldr et se tenait sur le flanc du bateau d'Önundr. Sur ce éclata la déroute générale. Thrándr et les autres vikings s'enfuirent, chacun comme il le put et ils cinglèrent aussitôt vers l'ouest au-delà de la mer. Önundr l'accompagna ainsi que Bálki et Hallvardr le Renifleur. La plaie d'Önundr guérit et il marcha avec une jambe de bois tout le reste de sa vie; aussi fut-il surnommé Önundr Jambe-de-Bois tant qu'il vécut.

CHAPITRE III

Il y eut alors à l'ouest au-delà de la mer maints nobles hommes qui avaient fui leur alleu[2] en Norvège à cause du roi Haraldr car il avait proscrit tous ceux qui s'étaient battus contre lui et s'était attribué leurs propriétés[3]. Lorsque la blessure d'Önundr fut guérie, lui et Thrándr allèrent trouver Geirmundr Peau-d'Enfer car c'était alors le plus renommé des vikings à l'ouest au-delà de la mer, et ils lui demandèrent s'il ne voulait pas chercher à revenir aux états qu'il possédait en Hördaland, lui offrant leur assistance. Ils estimaient avoir à y reprendre leurs propriétés car Önundr était de grande famille et puissant. Geirmundr dit que la puissance du roi Haraldr était devenue si grande qu'il estimait petit l'espoir d'y obtenir des honneurs par la guerre: quand presque tout le peuple s'était levé contre lui, on avait essuyé une défaite. Il déclara aussi qu'il n'acceptait pas de devenir esclave du roi et de demander ce qui lui appartenait auparavant; il préférait chercher autorité ailleurs. Il commençait à se faire vieux aussi. Alors Önundr et Thrándr revinrent aux Hébrides et ils y trouvèrent beaucoup de leurs amis.

Il y avait un homme qui s'appelait Ófeigr et qui était surnommé Grimacier[1]; c'était le fils d'Einarr, fils d'Ölvir Ami-des-Enfants[2]. C'était le frère d'Óleifr le Gros, père de Thormódr le Manche. Était également fils d'Ölvir Ami-des-Enfants Steinólfr, père d'Uni qu'épousa Thorbjörn Pêcheur-de-Saumons. Était encore fils d'Ölvir Ami-des-Enfants Steinmódr, père de Konáll, père d'Álfdís des Barreyjar. Était fils de Konáll Steinmódr, père de Halldóra qu'épousa Eilífr, fils de Ketill le Manchot[3]. Ófeigr Grimacier épousa Ásný fille de Vestarr, fils de Hoengr[4]. Ásmundr l'Imberbe et Ásbjörn étaient fils d'Ófeigr Grimacier, et ses filles étaient Aldís, Aesa et Ásvör. Ófeigr s'était enfui à l'ouest au-delà de la mer à cause de l'hostilité du roi Haraldr, ainsi que Thormódr le Manche, son parent, et ils avaient leur famille avec eux. Ils guerroyèrent en Écosse et en divers lieux à l'ouest au-delà de la mer. Thrándr et Önundr Jambe-de-Bois se dirigèrent à l'ouest sur l'Irlande, pour trouver Eyvindr le Norvégien, frère de Thrándr : il était chargé de la défense territoriale de l'Irlande. La mère d'Eyvindr était Hlíf, fille de Hrólfr fils d'Ingjaldr, fils du roi Fródi[5], et la mère de Thrándr était Helga, fille[6] d'Öndóttr la Corneille. Le père de Thrándr et d'Eyvindr était Björn, fils de Hrólfr d'Ám. Il s'enfuit de Gautland pour la raison qu'il avait brûlé vif dans sa maison Sigfastr, le gendre du roi Sölvi. Puis il était allé en Norvège en été, et avait passé l'hiver chez le hersir Grímr, fils de Kolbjörn l'Infâme[7]; Grímr voulut assassiner Björn pour le dépouiller de son bien. De là, Björn alla chez Öndóttr la Corneille qui habitait Hvínsfjördr dans les Agdir. Öndóttr fit bon accueil à Björn qui passa l'hiver chez lui et qui guerroya en été jusqu'à ce que Hlíf, sa femme, mourût. Après cela, Öndóttr maria Helga, sa fille, à Björn et alors, Björn cessa les expéditions guerrières. Eyvindr avait repris les bateaux de guerre de son père et était devenu un grand chef à l'ouest au-delà de la mer. Il avait épousé Rafarta, fille de Kjarvalr, roi des Irlandais[8]; leurs fils furent Helgi le Maigre et Snaebjörn[9]. Quand Thrándr et Önundr arrivèrent dans les Hébrides, ils retrouvèrent Ófeigr Grimacier et Thormódr le Manche, et il se fit grande amitié entre eux, car quiconque retrouvait l'un de ceux qui avaient survécu au plus fort de la guerre en Norvège pensait avoir affaire à un homme revenu de l'autre monde. Önundr était fort taciturne.

Quand Thrándr vit cela, il lui demanda ce qu'il avait sur le cœur. Önundr répondit en déclamant une vísa :

1. *Point ne suis joyeux depuis*
Qu'affrontâmes le vacarme du feu du bouclier;
Mainte chose afflige trop tôt;
Ravages me fit la sorcière
De l'incantation magique;
Je crois que la plupart
Ne font guère de moi cas;
Voilà la cause de mon humeur morose[1].

Thrándr dit que, où qu'il fût, on le tiendrait pour un vaillant homme. « Ce qu'il te faut, c'est t'établir et prendre femme; et j'interviendrai de mes paroles et de mon aide si je sais de quel côté tu portes tes regards. » Önundr lui dit que c'était bravement agir, mais qu'il avait connu des perspectives plus belles de trouver femme profitable. Thrándr répondit : « Ófeigr a une fille qui s'appelle Aesa; nous pouvons chercher de ce côté-là si tu veux. » Önundr déclara qu'il le voulait aussi. Puis ils représentèrent la chose à Ófeigr; il fit de belles réponses, disant qu'il savait que l'homme était de grande famille et riche de biens meubles, « mais j'estime que ses terres ne valent pas cher; il ne me paraît pas solide non plus, et ma fille est encore une enfant ». Thrándr dit qu'Önundr était plus robuste que beaucoup d'hommes qui avaient leurs deux jambes; et avec l'aide de Thrándr, cette affaire fut conclue, Ófeigr donnerait en dot à sa fille des biens meubles, car pour les terres qui étaient en Norvège, ni l'un ni l'autre ne voulaient en tenir compte[2]. Peu après, Thrándr épousa la fille de Thormódr le Manche[3]; les deux jeunes filles devaient rester fiancées trois hivers[4]. Ensuite, ils allèrent guerroyer en été, et passèrent les hivers dans les Barreyjar.

CHAPITRE IV

Il y avait deux vikings qui s'appelaient Vígbjódr et Vestmarr; ils étaient des Hébrides et couraient les mers hiver comme été. Ils avaient huit bateaux et guerroyaient surtout en Irlande, commettant force méfaits, jusqu'à ce

qu'Eyvindr le Norvégien prenne la défense territoriale. Ensuite, ils se retirèrent dans les Hébrides et guerroyèrent là, et jusque dans les fjords d'Écosse. Thrándr et Önundr allèrent à leur rencontre et apprirent qu'ils avaient fait voile jusqu'à l'île qui s'appelait Bót[1]. Ils arrivèrent là avec cinq bateaux. Quand les vikings virent leurs bateaux et surent combien ils étaient, ils pensèrent avoir assez de forces, prirent leurs armes et se portèrent à leur rencontre. Önundr ordonna de placer ses bateaux entre deux rochers escarpés : il y avait là un chenal étroit et profond. On ne pouvait attaquer que d'un seul côté et à pas plus de cinq bateaux ensemble. Önundr était un homme avisé et il fit placer cinq bateaux dans le chenal afin qu'ils puissent reculer dès qu'ils le voudraient, car il y avait beaucoup de place derrière eux. D'un côté du chenal, il y avait aussi un îlot : il fit mouiller là un bateau et ils transportèrent une grosse pierre sur le rocher, à un endroit que l'on ne pouvait voir des bateaux.

Les vikings attaquèrent hardiment, pensant que les autres étaient pris au piège. Vígbjódr demanda qui étaient ces gens ainsi coincés là. Thrándr dit qu'il était frère d'Eyvindr le Norvégien « et puis voici mon camarade, Önundr Jambe-de-Bois ». Alors, les vikings rirent et dirent ceci :

2. *Que le tröll prenne Jambe-de-Bois,*
Que les trölls les précipitent tous[2] *!*

« Et nous avons rarement vu aller à la bataille des hommes qui ne peuvent pas tenir debout. » Önundr dit qu'on ne pouvait savoir cela tant qu'on n'en avait pas fait l'épreuve. Après quoi les bateaux s'affrontèrent ; grande bataille éclata et on se battit bien de part et d'autre. Et au plus fort de la bataille, Önundr ordonna de reculer vers le rocher ; ce que voyant, les vikings crurent qu'il allait s'enfuir, ils attaquèrent son bateau et arrivèrent en bas du rocher le plus rapidement possible. À ce moment, ceux qui avaient été placés pour cela avancèrent sur le rocher et précipitèrent sur les vikings une pierre si grosse que rien ne lui résista. Quantité de vikings tombèrent alors, certains furent mutilés si bien qu'ils n'étaient plus en état de se battre. Alors, les vikings voulurent battre en retraite et ils ne le purent pas, car leurs bateaux étaient arrivés à l'endroit où le chenal était le plus étroit ; ils étaient pressés à la fois par les bateaux et par le courant, et Önundr et

les siens attaquèrent avec bravoure à l'endroit où se trouvait Vígbjódr. Thrándr attaqua Vestmarr mais sans obtenir grand-chose. Lorsque les rangs s'éclaircirent sur le bateau de Vígbjódr, les hommes d'Önundr, ainsi que lui-même, passèrent à l'abordage. Vígbjódr vit cela et il excita ses hommes avec violence; il se tourna contre Önundr, la plupart battant en retraite. Önundr demanda à ses hommes de regarder comment les choses allaient se passer entre eux, car il était extrêmement fort. Ils lui glissèrent un billot de bois sous le genou et il se tint passablement ferme. Le viking attaqua depuis la poupe en remontant vers l'avant du bateau jusqu'à ce qu'il arrive à Önundr, il lui assena un coup d'épée: le coup arriva dans le bouclier et emporta toute la partie où l'épée avait frappé. Ensuite, l'épée arriva dans le billot qu'Önundr avait sous le genou et s'y ficha. Vígbjódr se pencha pour arracher son épée; à ce moment, Önundr lui assena un coup sur l'épaule, en sorte qu'il lui trancha le bras: le viking fut alors hors de combat. Quand Vestmarr sut que son camarade était tombé, il sauta sur le bateau le plus éloigné et s'enfuit ainsi que tous ceux qui y parvinrent. Après cela, on examina les morts. Vígbjódr était mourant. Önundr alla à lui et déclama:

3. *Vois donc si saignent tes blessures;*
M'as-tu vu tant soit peu reculer?
L'unijambiste n'a point reçu
Égratignure de toi;
Beaucoup ont plus de langue
Que de sagacité; le briseur
De la sorcière de la bataille n'est point
Vaillant quand on l'éprouve[1].

Ils firent grand butin et revinrent dans les Barreyjar en automne.

CHAPITRE V

L'été suivant, ils se préparèrent à aller à l'ouest en Irlande. Alors, Bálki et Hallvardr se transportèrent vers l'ouest et allèrent en Islande, car on disait que là-bas, il y avait de bonnes terres. Bálki colonisa le Hrútafjördr; il

habita les deux Bálkastadir[1]. Hallvardr colonisa le Súgandafjördr et Skálavík jusqu'à Stígi et habita là[2]. Thrándr et Önundr vinrent trouver Eyvindr le Norvégien, qui fit bon accueil à son frère, mais quand il sut qu'Önundr était arrivé là, il se fâcha et voulut l'attaquer. Thrándr lui demanda de ne pas faire cela. Il dit qu'il ne convenait pas de faire la guerre à des Norvégiens et surtout pas à ceux qui n'avaient pas d'intentions hostiles. Eyvindr dit qu'il en avait eu auparavant et qu'il avait fait la guerre au roi Kjarvalr; il dit qu'il allait payer cela maintenant. Les frères eurent une longue conversation là-dessus, jusqu'à ce que Thrándr dise qu'Önundr et lui auraient le même sort. Alors, Eyvindr se laissa apaiser. Ils restèrent là longtemps en été, et ils allèrent en expédition guerrière avec Eyvindr. Önundr lui sembla être très vaillant homme. Ils allèrent dans les Hébrides en automne. Eyvindr donna à Thrándr tout leur patrimoine, pour le cas où Björn mourrait avant Thrándr. Ils restèrent dans les Hébrides jusqu'à ce qu'ils prennent femme, quelques hivers après.

CHAPITRE VI

Il se fit là-dessus que Björn, le père de Thrándr[3] mourut et quand Grímr le Hersir apprit cela, il alla trouver Öndóttr la Corneille et réclama le bien de Björn, mais Öndóttr déclara que c'était à Thrándr de reprendre l'héritage de son père. Grímr dit que Thrándr était à l'ouest au-delà de la mer, que Björn était du Gautland par sa famille, et qu'il revenait au roi d'hériter de tous les gens qui avaient quitté le pays[4]. Öndóttr déclara qu'il garderait le bien pour le compte de Thrándr, le fils de sa sœur[5]. Grímr s'en alla dans cet état, n'ayant rien obtenu.

Thrándr apprit alors la mort de son père et se prépara aussitôt à quitter les Hébrides[6], accompagné d'Önundr Jambe-de-Bois, mais Ófeigr Grimacier et Thormódr le Manche allèrent en Islande avec leur famille et arrivèrent à Eyrar dans le sud du pays où ils passèrent le premier hiver chez Thorbjörn Pêcheur-de-Saumon[7]. Puis ils colonisèrent le Gnúpverjahreppr[8]. Ófeigr colonisa la partie ouest, entre la Thverá et la Kálfá. Il habita Ófeigsstadir,

près de Steinsholt[1]. Pour Thormódr, il colonisa la partie orientale et habita à Skaptaholt. Les filles de Thormódr étaient Thórvör, mère de Thóroddr le godi de Hjalli, et Thórvé, mère de Thorsteinn le Godi, père de Bjarni le Sage[2].

Il faut parler maintenant de Thrándr et d'Önundr : ils partirent de l'ouest au-delà de la mer pour la Norvège et eurent un vent si favorable que l'on ne sut rien de leur voyage avant qu'ils ne soient arrivés chez Öndóttr la Corneille[3]. Il fit bon accueil à Thrándr et lui dit la réclamation de l'héritage de Björn qu'avait faite le hersir Grímr. « Je trouve qu'il serait mieux venu, parent, que tu hérites de ton père plutôt que les esclaves du roi ; tu as été couronné par la chance aussi puisque personne n'est au courant de tes voyages. Mais je soupçonne que Grímr s'attaquera à l'un ou l'autre de nous s'il le peut. Je veux que tu t'attribues l'héritage et que tu l'emportes dans un autre pays. » Thrándr déclara que c'était ce qu'il ferait. Il prit les biens et se prépara à quitter au plus vite la Norvège. Avant de prendre la mer, il demanda à Önundr Jambe-de-Bois s'il ne voulait pas se rendre en Islande. Önundr déclara qu'avant cela, il voulait trouver ses parents et ses amis dans le sud du pays. Thrándr dit : « Alors nous allons nous quitter maintenant ; je voudrais que tu assistes mes parents, car c'est de ce côté-là que se portera la vengeance si je parviens à m'échapper ; je vais aller en Islande et je voudrais que tu y viennes. » Önundr le promit. Ils se quittèrent en termes très affectueux. Thrándr s'en alla en Islande. Ófeigr et Thormódr le Manche lui firent bel accueil. Thrándr habita à Thrándarholt : c'est à l'ouest de la Thjórsá[4].

CHAPITRE VII

Önundr s'en alla au sud en Rogaland et y rencontra beaucoup de ses parents et amis. Il resta là, en secret, chez un homme qui s'appelait Kolbeinn[5]. Il apprit que le roi Haraldr s'était attribué ses propriétés et les avait confiées à un homme qui s'appelait Hárekr : il était intendant[6] du roi. Önundr alla le trouver de nuit et cerna sa maison :

Hárekr fut mené dehors et abattu. Önundr prit tous les biens meubles qu'ils trouvèrent et brûla la ferme. Il se logea en divers lieux pendant l'hiver.

Cet automne-là, le hersir Grímr tua Öndóttr la Corneille parce qu'il n'avait pas obtenu le bien de la part du roi. Mais Signý, femme d'Öndóttr, porta la nuit même tous les biens meubles sur un bateau et s'en alla avec ses fils, Ásmundr et Ásgrímr, chez son père, Sighvatr. Peu après, elle envoya ses fils à Sóknadalr chez Hedinn, son père adoptif, ils ne s'y plurent que peu de temps et voulurent revenir chez leur mère. Ils allèrent ensuite chez Ingjaldr le fidèle des Hvínir pour Jól. Il les accueillit sur les instances de Gyda, sa femme. Ils passèrent là l'hiver. Au printemps, Önundr vint dans les Agdir du nord[1] parce qu'il avait appris la mort d'Öndóttr et qu'on l'avait tué. Quand il trouva Signý, il demanda quelle aide ils voulaient de lui. Elle dit qu'ils aimeraient bien venger le meurtre d'Öndóttr sur le hersir Grímr. On envoya alors chercher les fils d'Öndóttr et lorsqu'ils trouvèrent Önundr Jambe-de-Bois, ils se concertèrent et s'enquirent des faits et gestes de Grímr. Cet été-là, on brassa force bière[2] chez Grímr parce qu'il avait invité chez lui le jarl Audunn[3]. Quand Önundr et les fils d'Öndóttr apprirent cela, ils allèrent à la ferme de Grímr, purent mettre le feu aux maisons parce qu'ils arrivèrent à l'improviste, et brûlèrent à l'intérieur le hersir Grímr et près de trente personnes. Ils prirent là force objets de prix. Önundr s'en alla dans la forêt, et les frères prirent une barque d'Ingjaldr, leur père adoptif, et s'en allèrent à la rame se cacher non loin de la ferme. Le jarl Audunn vint au banquet comme prévu, et n'y trouva pas ses amis. Il rassembla du monde, resta là quelques nuits sans avoir de nouvelles d'Önundr et de ses camarades. Le jarl dormait dans un grenier avec deux hommes. Önundr savait tout ce qui se passait à la ferme et envoya chercher les frères. Quand ils se rencontrèrent, Önundr demanda s'ils préféraient surveiller la ferme ou attaquer le jarl. Ils choisirent d'attaquer le jarl. Ils enfoncèrent les portes du grenier avec une poutre, si bien que le portail se brisa. Puis Ásmundr empoigna les deux hommes qui étaient avec le jarl et les précipita par terre si brutalement qu'il s'en fallut de peu qu'ils ne meurent. Ásgrímr bondit sur le jarl et lui demanda compensation pour son père, car il avait parti-

cipé à l'attaque et aux desseins du hersir Grímr quand Öndóttr avait été tué. Le jarl déclara n'avoir point d'argent sur lui et demanda un délai. Ásgrímr posa alors la pointe de sa lance sur la poitrine du jarl et lui ordonna de payer sur-le-champ. Alors, le jarl ôta de son cou un collier et trois anneaux d'or et un manteau de velours; Ásgrímr prit ces biens et donna un nom au jarl, il l'appela Audunn la Chèvre. Lorsque les boendr et les gens du district s'aperçurent qu'il y avait hostilités, ils sortirent et voulurent prêter secours au jarl; il y eut alors rude bataille, car Önundr avait beaucoup de monde. Tombèrent là nombre d'excellents boendr et de hirdmenn du jarl. Alors les frères arrivèrent, qui dirent comment les choses s'étaient passées avec le jarl. Önundr dit qu'il était mauvais que le jarl n'eût pas été tué: « Ç'aurait été se venger quelque peu sur le roi Haraldr pour le fait que nous avons perdu à cause de lui nos biens et nos parents. » Ils dirent que c'était d'autant plus grande honte pour le jarl et s'en allèrent, entrèrent dans le Súrnadalr chez Eiríkr le Buveur, baron[1] du roi. Il les accueillit tous pour l'hiver. Ils banquetèrent pendant Jól avec un homme qui s'appelait Hallsteinn et était surnommé Cheval, et Eiríkr les traita bien et loyalement. Puis ce fut au tour de Hallsteinn de les recevoir et il y eut une dispute entre eux: il frappa Eiríkr avec une corne à boire. Eiríkr ne put pas se venger et s'en alla chez lui dans cet état. Cela déplut très fort aux fils d'Öndóttr et peu après, Ásgrímr alla à la ferme de Hallsteinn, entra tout seul et fit à Hallsteinn une grande blessure. Ceux qui étaient à l'intérieur se levèrent d'un bond et attaquèrent Ásgrímr. Il se défendit bien et leur échappa dans l'obscurité mais eux, crurent l'avoir tué[2]. Önundr et Ásmundr apprirent cela et crurent qu'Ásgrímr était mort et qu'ils ne pouvaient rien y faire. Eiríkr leur conseilla de chercher à aller en Islande, disant qu'il ne leur servirait à rien de rester là au pays, tant que le roi pourrait les atteindre. C'est ce qu'ils firent, ils se préparèrent à aller en Islande, chacun d'eux ayant son bateau. Hallsteinn resta gisant dans sa blessure et mourut avant qu'Önundr et les siens fassent voile. Kolbeinn, que l'on a mentionné précédemment, prit le bateau avec Önundr.

CHAPITRE VIII

Önundr et Ásmundr prirent la mer quand ils furent prêts et firent voile ensemble. Alors, Önundr déclama ceci :

4. *Naguère Súgandi et moi paraissions*
Prompts à la tempête de Hrotti
Lorsque faisait rage
Le vacarme de la tempête des glaives;
Ores me faut d'une seule jambe
Monter le cheval des rondins
Jusqu'en Islande; car le scalde
Va déclinant[1].

Ils eurent une traversée difficile et beaucoup de vents contraires du sud. Alors ils furent entraînés vers le nord. Ils trouvèrent l'Islande : ils étaient arrivés au nord, au Langanes, quand ils se reconnurent. Ils étaient si proches l'un de l'autre qu'ils pouvaient se parler. Ásmundr dit qu'ils allaient naviguer jusqu'à l'Eyjafjördr et ils en furent d'accord. Ils croisèrent le long des côtes. Alors une tempête du sud-est se leva. Et alors qu'Önundr et les siens louvoyaient, la vergue se détacha. Ils abattirent la voile et à ce moment, ils furent entraînés vers le large. Ásmundr arriva sous Hrísey et attendit qu'un vent favorable l'amène dans l'Eyjafjördr. Helgi le Maigre lui donna toute la Kraeklingahlíd[2]. Il habita à Glerá du sud. Ásgrímr, son frère, arriva quelques hivers plus tard; il habita à Glerá du nord. Ce fut le père d'Ellida-Grímr, père d'Asgrímr[3].

CHAPITRE IX

D'Önundr Jambe-de-Bois, il faut dire maintenant qu'il dériva en mer quelques jours et quelques nuits. Puis le vent souffla du nord. Alors, ils cinglèrent vers la côte. Ceux qui étaient déjà venus reconnurent qu'ils étaient arrivés à l'ouest de Skagi, ils pénétrèrent dans le Strandaflói[4], près des Sudr-Strandir. Alors, six hommes vinrent

à eux dans un dix-rames et hélèrent le bateau de mer pour savoir qui le commandait. Önundr se nomma et demanda d'où ils étaient. Ils dirent être des domestiques de Thorvaldr de Drangar[1]. Önundr demanda si toutes les terres des Strandir étaient colonisées. Ils dirent qu'il n'y en avait pas beaucoup de non occupées dans les Inn-Strandir, et aucune au nord. Önundr demanda à son équipage s'ils voulaient chercher dans l'ouest du pays ou avoir celles qu'on leur désignerait. Ils choisirent d'explorer d'abord le pays. Ils cinglèrent ensuite vers l'intérieur en suivant les rives du golfe, et mouillèrent d'abord dans une baie devant Árnes, lancèrent là leur barque et ramèrent jusqu'à terre. Habitait là un homme puissant, Eiríkr le Lacet qui avait colonisé le pays entre l'Ingólfsfjördr et Ófoera dans le Veidileysa[2]. Quand Eiríkr sut qu'Önundr était arrivé, il lui offrit d'accepter de ses terres la part qu'il voudrait, disant qu'il y avait peu de chose qui n'eût pas encore été colonisé. Önundr déclara qu'il voulait voir d'abord ce que c'était. Ils remontèrent alors vers l'intérieur en traversant le fjord et quand ils arrivèrent à Ófoera, Eiríkr dit : « Voilà ce qu'il y a à voir. À partir d'ici et jusqu'aux terres de Björn[3], tout est inoccupé ». Une grande montagne s'avançait là de ce côté du fjord, toute couverte de neige. Önundr regarda la montagne et déclama cette vísa :

5. *Sans cesse par monts et par vaux*
Erre l'aiguiseur de traits
Mais le cheval des couples
Se lasse de voguer sur la mer ;
J'ai fui mes terres et mes parents
Et voici dernière nouvelle :
Maigre marché si je ne gagne que
Kaldbakr et perds mes champs[4].

Eiríkr répondit : « Maint homme a tant perdu en Norvège que l'on n'y peut rien. Je crois aussi que la plupart des terres sont prises dans les principaux districts ; aussi ne puis-je t'engager à t'en aller d'ici. Mais je maintiendrai que tu auras de mes terres ce qu'il te conviendra. » Önundr déclara qu'il accepterait, et il colonisa ensuite le pays depuis l'Ófoera et les trois baies, Byrgisvík, Kolbeinsvík et Kaldbaksvík jusqu'aux Kaldbaksleifar[5]. Puis Eiríkr lui donna le Veidileysa, le Reykjarfjördr et tout ce côté-ci du Reykjanes. Pour les épaves[6], rien ne fut stipulé car il y en avait tant alors que chacun en prenait ce qu'il

voulait. Önundr établit une demeure à Kaldbakr et y eut quantité de gens. Et quand son bétail se mit à se multiplier, il eut une autre demeure dans le Reykjarfjördr. Kolbeinn habita à Kolbeinsvík et Önundr resta tranquille quelques hivers.

CHAPITRE X

Önundr était un si vaillant homme que peu de gens l'égalaient, même s'ils étaient ingambes. Il était également bien connu par tout le pays à cause de ses parents. Sur ce, commencèrent les démêlés d'Ófeigr Grimacier et de Thorbjörn Champion-des-Jarls[1] et ils se terminèrent de telle sorte qu'Ófeigr tomba devant Thorbjörn dans Grettisgeil près de Haell[2]. Il y eut grande affluence pour assister les fils d'Ófeigr dans les poursuites à entreprendre; on envoya chercher Önundr Jambe-de-Bois, il vint dans le sud au printemps et logea chez Audr la Très-Riche[3] à Hvammr. Elle lui fit très bel accueil car il avait été chez elle à l'ouest au-delà de la mer. Óláfr Feilan, le fils de son fils, était alors en âge d'homme[4]. Audr était fort décatie par l'âge. Elle représenta à Önundr qu'elle voulait donner femme à Óláfr, son parent, elle voulait qu'il demande en mariage Álfdís des Barreyjar; elle était cousine[5] d'Aesa qu'avait épousée Önundr. Önundr trouva ce choix prometteur et Óláfr s'en alla dans le sud avec lui. Et quand Önundr trouvait ses amis ou parents par alliance, ils l'invitaient chez eux. On parlait du procès qui fut porté devant le thing de Kjalarnes car l'althing n'était pas encore fondé[6]. Puis l'affaire fut soumise à arbitrage, et il y eut grandes compensations fixées pour les meurtres, mais Thorbjörn Champion-des-Jarls fut proscrit. Son fils fut Sölmundr, père de Kári le Brûlé[7]; le père et le fils restèrent longtemps à l'étranger ensuite. Thrándr invita chez lui Önundr, Óláfr et Thormódr le Manche. Alors, ils présentèrent la demande en mariage d'Óláfr. L'affaire fut aisément conclue, car on savait quelle personne magnifique était Audr. Önundr et les siens s'en allèrent chez eux dans cet état. Audr remercia Önundr de son aide pour Óláfr. Cet automne-là, Óláfr Feilan épousa Álfdís

des Barreyjar. Alors, mourut Audr la Sagace, comme il est dit dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*[1].

CHAPITRE XI

Önundr et Aesa eurent deux fils; l'aîné s'appelait Thorgeirr et le plus jeune, Ófeigr Grimacier[2]. Peu après, Aesa mourut. Après cela, Önundr épousa la femme qui s'appelait Thórdís; elle était fille de Thorgrímr de Gnúpr dans le Midfjördr, apparenté à Skeggi du Midfjördr[3]; d'elle, Önundr eut le fils qui s'appela Thorgrímr; ce fut de bonne heure un homme de grande taille et fort, très bon fermier et homme avisé. Önundr habita Kaldbakr jusqu'à sa vieillesse; il mourut de vieillesse et repose dans le tertre de Jambe-de-Bois[4]. C'est un des plus vaillants hommes et l'unijambiste le plus agile qui ait jamais été en Islande. Thorgrímr prit la tête des fils d'Önundr, bien que d'autres fussent plus âgés. Mais quand il eut vingt-cinq hivers, il avait déjà des cheveux gris : aussi fut-il surnommé le Grison. Thórdís, sa mère, se maria ensuite dans le nord à Vídidalr, à Audunn le Timon; leur fils fut Ásgeirr d'Ásgeirsá[5]. Thorgrímr le Grison et ses frères avaient tous ensemble de grandes propriétés car ils n'avaient pas fait de partage. Eiríkr habitait à Árnes, comme on l'a mentionné précédemment. Il épousa Álöf, fille d'Ingólfr de l'Ingólfsfjördr. Leur fils s'appelait Flosi[6]; ce fut un homme prometteur et il avait de nombreux parents. Ils étaient arrivés ici en Islande à trois frères, Ingólfr, Ófeigr et Eyvindr et ils colonisèrent les trois fjords qui portent leurs noms. Ils y habitèrent ensuite[7]. Il y avait un fils d'Eyvindr qui s'appelait Óláfr; il habita d'abord dans l'Eyvindarfjördr, puis à Drangar et ce fut un homme de grande importance[8].

Il n'y eut pas là de différends entre les gens tant que les anciens vécurent; mais quand Eiríkr mourut, Flosi estima que les gens de Kaldbakr n'avaient pas de droits légaux sur les terres qu'Eiríkr avait données à Önundr. De là provint grand désaccord entre eux, pourtant, Thorgrímr et ses frères gardèrent les terres comme avant. Ils ne purent plus tenir de jeux ensemble. Thorgeirr était à la

tête de la demeure des frères du Reykjarfjördr et il allait toujours à la pêche, car en ce temps-là, les fjords étaient pleins de poisson. Alors, les gens de Vík firent un plan. Il y avait un homme qui s'appelait Thorfinnr. Il était domestique de Flosi d'Árnes. Flosi envoya cet homme tuer Thorgeirr; il se cacha dans le hangar à bateaux. Ce matin-là, Thorgeirr se prépara à partir pêcher avec deux hommes, l'un s'appelant Hámundr et l'autre, Brandr. Thorgeirr marchait en tête. Il portait sur le dos une outre de cuir, remplie de boisson[1]. Il faisait très noir et quand il descendit du hangar à bateaux, Thorfinnr bondit sur lui et le frappa d'une hache entre les épaules, la hache s'enfonça avec un gargouillement. Il lâcha sa hache car il considérait que la plaie n'aurait pas besoin d'être pansée et il voulut sauver sa vie au plus vite. De Thorfinnr, il faut dire qu'il courut au nord à Árnes et y arriva avant qu'il fît tout à fait clair, dit le meurtre de Thorgeirr et déclara qu'il aurait besoin de la protection de Flosi; il déclara aussi que la seule chose à faire était d'offrir des conciliations « et c'est cela surtout qui arrangerait notre affaire, tant est important ce qui vient de se passer ». Flosi dit que d'abord, il leur faudrait attendre les nouvelles « et j'ai l'impression que tu as grand-peur après ton haut fait ».

Il faut dire maintenant de Thorgeirr qu'il se retourna vivement sous le coup et que la hache arriva dans l'outre, et qu'il ne fut pas blessé. Ils ne se mirent pas à la recherche de l'homme car il faisait noir; ils ramèrent le long du fjord et arrivèrent à Kaldbakr où ils dirent cet événement. Ils firent grandes moqueries là-dessus et l'appelèrent Thorgeirr Dos-d'Outre et c'est ainsi qu'il s'appela ensuite; alors, on composa ceci :

6. *Autrefois les champions renommés*
Baignaient les poissons scintillants du bouclier
Dans la maison aux poutres en angle
De la mer des blessures;
À présent le minable qui s'acquiert
Alentour piètre renom
Rougit les deux joues de sa ravageuse
Des os dans du petit lait, pour couardise[2].

CHAPITRE XII

Il arriva en ce temps-là une disette si grande en Islande qu'il n'en eſt jamais venu d'aussi grande. Alors, presque toutes les ressources de la mer et les épaves manquèrent. Cela dura maintes années[1]. Un automne, des marchands sur un bateau de mer furent déroutés et vinrent briser leur bateau dans le Vík. Ils étaient quatre ou cinq et Flosi les accueillit. Celui qui commandait s'appelait Steinn. Ils se logèrent en divers endroits, là, dans le Vík, ils avaient l'intention de se fabriquer un bateau avec les débris de l'autre, mais cela leur fut difficile; le bateau était trop petit aux extrémités et trop large au milieu[2]. Au printemps, un violent vent du nord survint. Cela dura près d'une semaine. Après cette tempête, les gens allèrent examiner leurs épaves. Il y avait un homme qui s'appelait Thorſteinn, qui habitait à Reykjanes. Il trouva une baleine échouée au sud du cap, à l'endroit qui s'appelle Rifsker. C'était un grand rorqual. Il envoya aussitôt un homme chez Flosi de Vík ainsi qu'aux fermes voisines. L'homme qui habitait à Gjögr s'appelait Einarr. C'était un fermier des gens de Kaldbakr et il devait s'occuper de leurs épaves de ce côté du fjord. Il apprit que la baleine s'était échouée. Il prit aussitôt son bateau et traversa le fjord jusqu'à Byrgisvík. De là, il envoya un homme à Kaldbakr. Lorsque Thorgrímr et ses frères apprirent cela, ils se préparèrent au plus vite, ils étaient à douze sur un dix-rames. Les fils de Kolbeinn, Ívarr et Leifr allèrent aussi avec eux, à six en tout. Tous les boendr qui y parvinrent allèrent à la baleine.

Il faut dire maintenant de Flosi qu'il envoya chercher ses parents au nord dans l'Ingólfsfjördr et l'Ófeigsfjördr, ainsi qu'Óláfr fils d'Eyvindr qui habitait alors à Drangar. Flosi arriva le premier ainsi que les gens de Vík; ils se mirent aussitôt à dépecer et l'on tira à terre la partie qui avait été découpée; ils étaient près de vingt hommes pour commencer, mais il y eut bientôt quantité de monde. Sur ce, les gens de Kaldbakr arrivèrent avec quatre bateaux. Thorgrímr émit une réclamation sur la baleine et interdit aux gens de Vík de la dépecer, de la répartir et de

l'emporter. Flosi lui demanda de prouver qu'Eiríkr avait expressément donné l'épave à Önundr Jambe-de-Bois, sinon, il déclara qu'il la défendrait par la force. Thorgrímr estima qu'il avait trop peu de monde, aussi ne passa-t-il pas à l'attaque. Alors, un bateau traversa le fjord, les gens ramaient ferme. Ils survinrent bientôt. C'étaient Svanr de Hóll[1] dans le Bjarnarfjördr et ses domestiques, et dès qu'il arriva, il demanda à Thorgrímr de ne pas se laisser dévaliser. Ils étaient grands amis précédemment, et Svanr lui offrit son aide. Les frères dirent qu'ils accepteraient. Ils attaquèrent alors vaillamment. Thorgeirr Dos-d'Outre fut le premier à monter sur la baleine à l'endroit où étaient les domestiques de Flosi. Thorfinnr, que l'on a mentionné précédemment, dépeçait la baleine; il était vers la tête de la baleine et se tenait dans la tranchée qu'il s'était faite. Thorgeirr dit: « Tiens, je te rends ta hache. » Puis il le frappa au cou, en sorte qu'il le décapita. Flosi était sur les galets du rivage quand il vit cela. Il excita ses hommes à faire face. Ils se battirent longtemps et les gens de Kaldbakr eurent le dessus. Peu d'hommes avaient des armes, hormis les tranchoirs dont ils dépeçaient la baleine et des coutelas[2]. Les gens de Vík battirent en retraite depuis la baleine sur le rivage. Les gens de l'est avaient des armes et étaient en état de faire des blessures graves. Steinn le capitaine trancha la jambe de Ívarr fils de Kolbeinn mais Leifr, frère d'Ívarr, frappa à mort un camarade de Steinn avec une côte de baleine. Alors on se battit avec tout ce qui tomba sous la main et des hommes périrent de part et d'autre. Sur ce, Óláfr de Drangar et ses gens arrivèrent avec force bateaux; ils se portèrent à la rescousse de Flosi. Alors, les gens de Kaldbakr furent accablés sous le nombre. Auparavant, ils avaient chargé leurs bateaux. Svanr leur demanda de monter à bord. Ils se laissèrent alors déporter vers les bateaux. Les gens de Vík les poursuivirent. Et quand Svanr fut arrivé au bord de la mer, il assena un coup à Steinn le capitaine et lui fit une grande blessure. Puis il sauta sur son bateau. Thorgrímr fit à Flosi une grave blessure et parvint à s'échapper dans cet état. Óláfr déchargea un coup à Ófeigr Grimacier et le blessa à mort. Thorgeirr empoigna Ófeigr dans ses bras et courut avec lui sur le bateau; les gens de Kaldbakr traversèrent le fjord à la rame: ils se séparèrent ainsi. Voici ce que l'on déclama sur cette rencontre:

7. *J'appris qu'il y eut plutôt*
Rudes combats au Rifsker
Car des hommes sans armes se battirent
Avec des tranches de baleine;
Mais en face les guerriers se jetaient
Rudement du lard de baleine à la tête;
Nous semble telle échauffourée
Rixe de rustauds.

Puis ils firent trêve entre eux et portèrent leur affaire devant l'althing. Thóroddr le Godi, Skeggi du Midfjördr et beaucoup de gens des terres du sud protégèrent les gens de Kaldbakr[1]. Flosi fut banni ainsi que beaucoup de ceux qui avaient été avec lui; il lui en coûta beaucoup d'argent car il voulut faire face seul au versement des compensations. Thorgrímr et les siens ne purent prouver qu'ils avaient payé pour les terres et le droit aux épaves que leur contestait Flosi. C'était alors Thorkell Máni qui était lögsögumadr[2]. On lui demanda de trancher le différend. Il déclara que selon les lois, quelque chose avait été payé, bien que cela n'eût pas représenté toute la valeur, « car Steinudr[3] la Vieille fit ainsi vis-à-vis d'Ingólfr, mon grand-père: elle reçut de lui tout le Rosmhvalanes et le paya d'un manteau à capuchon plein de taches et cette tractation ne fut pas contestée ensuite[4]. Or cette terre avait plus de valeur. Dans le cas présent, le conseil que je donne, dit-il, c'est que cette langue de terre soit partagée et que chacun des partis en ait une part égale, puis qu'il soit établi légalement que chacun aura la possession des épaves qui s'échoueront sur sa propre terre[5] ». C'est ce qui fut fait. On répartit le terrain de telle sorte que Thorgrímr et les siens abandonnèrent le Reykjarfjördr et toute la côte de ce côté-là jusqu'à la mer, mais qu'ils eurent Kambr. On paya beaucoup d'argent en compensation pour Ófeigr, il n'y eut pas de compensation pour Thorfinnr, Thorgeirr reçut compensation pour attentat contre sa vie. Puis ils se réconcilièrent. Flosi entreprit le voyage de Norvège avec Steinn le capitaine et vendit sa terre de Vík à Geirmundr l'Inconstant[6] lequel habita là ensuite. Le bateau qu'avaient construit les marchands était très large. On l'appela Baquet-de-Bois[7]: la baie est appelée d'après lui. Sur ce, Flosi s'en alla à l'étranger et revint s'échouer dans l'Oxarfjördr; de là vient la saga de Bödmódr et de Grímólfr et de Gerpir[8].

CHAPITRE XIII

Après cela, les frères Thorgrímr et Thorgeirr se répartirent leurs biens. Thorgrímr prit les biens meubles et Thorgeirr, les terres. Thorgrímr se transporta alors dans le Midfjördr et acheta des terres à Bjarg, sur le conseil de Skeggi. Thorgrímr avait épousé Thórdís fille d'Ásmundr d'Ásmundargnúpr, qui avait colonisé la contrée de Thingeyrr[1]. Thorgrímr et Thórdís eurent un fils qui s'appelait Ásmundr; c'était un homme de grande taille et fort, avisé et les plus beaux cheveux du monde. Il eut de bonne heure les cheveux gris. Aussi fut-il surnommé « aux longs cheveux gris ». Thorgrímr devint un excellent fermier, il mettait à la besogne tous ceux qui étaient chez lui. Ásmundr ne voulait guère travailler, et les rapports entre le père et le fils étaient froids. Cela dura jusqu'à ce que Ásmundr fût en âge d'homme. Alors, Ásmundr demanda à son père des moyens de voyager. Thorgrímr dit qu'ils seraient petits, mais il lui remit pourtant quelques marchandises transportables. Ásmundr s'en alla alors à l'étranger et il fit bientôt prospérer son argent. Il navigua en divers pays et devint un très grand marchand, extrêmement riche. C'était un homme populaire et honnête et il avait en Norvège beaucoup de nobles parents.

Un automne, Ásmundr se logea chez un noble homme du Vík, qui s'appelait Thorsteinn. Il était originaire des Upplönd et avait une sœur qui s'appelait Rannveig: c'était un excellent parti. Ásmundr demanda cette femme en mariage et l'obtint, avec le consentement de Thorsteinn, son parent à elle. Ásmundr s'établit là un moment et fut bien estimé. Lui et Rannveig eurent un fils qui s'appela Thorsteinn, un homme très beau et fort, avec une grosse voix, de très haute taille mais un peu lourdaud: aussi fut-il surnommé le Dromond[2]. Il était tout petit encore quand sa mère tomba malade et mourut. Après cela, Ásmundr se déplut en Norvège. Les parents de la mère de Thorsteinn l'accueillirent alors, avec ses biens, et Ásmundr recommença à naviguer et devint un homme renommé.

Il aborda au Húnavatn. Thorkell Krafla était alors chef

des gens du Vatnsdalr[1]. Il apprit l'arrivée en Islande d'Ásmundr. Thorkell alla alors au bateau et invita Ásmundr chez lui. Thorkell habitait Másstadir dans le Vatnsdalr. Ásmundr alla loger là. Thorkell était le fils de Thorgrímr Godi-de-Kárnsá; c'était un homme d'une grande sagesse. Cela se passait après la venue en Islande de l'évêque Fridrekr et de Thorvaldr fils de Kodrán: ils habitaient à Loekjamót à ce moment-là. Ils prêchaient le christianisme dans le nord du pays, pour la première fois. Thorkell reçut la *prima signatio*[2] ainsi que beaucoup d'hommes avec lui. Il se passa beaucoup de choses, qui ne concernent pas cette saga, dans les démêlés entre l'évêque et les gens des terres du Nord[3].

Chez Thorkell était élevée une femme qui s'appelait Ásdís; c'était la fille de Bárdr fils de Jökull, fils d'Ingimundr le Vieux, fils de Thorsteinn, fils de Ketill Raumr. La mère d'Ásdís était Aldís, fille d'Ófeigr Grimacier, comme on l'a dit précédemment[4]. Ásdís n'était pas mariée et on la tenait pour le meilleur des partis, à la fois en raison de sa famille et de ses biens. Ásmundr se lassait de naviguer. Il voulait se fixer en Islande. Il prit la parole et demanda cette femme en mariage. Thorkell savait fort bien qui il était, que c'était un homme puissant et apte à faire fructifier ses biens, et il se fit qu'il épousa Ásdís. Il devint alors l'ami fidèle de Thorkell, grand fermier, savant dans la connaissance des lois et ambitieux. Peu après, Thorgrímr le Grison mourut à Bjarg. Ásmundr reprit son héritage et habita là ensuite.

CHAPITRE XIV

Ásmundr aux longs cheveux gris installa une grande et belle ferme à Bjarg et eut beaucoup de monde chez lui. C'était un homme populaire. Voici quels furent les enfants qu'il eut d'Ásdís: l'aîné fut Atli; c'était un homme honnête et doux, de fréquentation agréable et aimable; tout le monde l'aimait bien. Ils eurent un second fils qui fut appelé Grettir; il fut fort difficile pendant ses années d'enfance, taciturne et grossier, tracassier en paroles aussi bien qu'en actes. Ásmundr, son père, n'avait pas grande

affection pour lui mais sa mère l'aimait beaucoup. Grettir fils d'Ásmundr était un homme avenant de visage, la face large et le front bas, les cheveux roux, la peau pleine de taches de rousseur, pas très précoce durant son enfance. Il y avait une fille d'Ásmundr, qui s'appelait Thórdís, qu'épousa ensuite Glúmr, fils d'Óspakr fils de Kjallakr du Skridinsenni[1]. Une autre fille d'Ásmundr s'appelait Rannveig; l'épousa Gamli fils de Thórhallr du Vínland[2]. Ils habitèrent à Melar dans le Hrútafjördr; leur fils fut Grímr[3]. Le fils de Glúmr et de Thórdís fille d'Ásmundr fut Óspakr, qui eut des démêlés avec Oddr fils d'Ófeigr, comme il est dit dans la *Saga des confédérés*[4].

Grettir fut élevé à Bjarg jusqu'à ce qu'il ait dix hivers. Alors, il se mit à changer. Ásmundr lui demanda de s'occuper à quelque besogne. Grettir lui dit que cela ne lui seyait guère mais s'enquit pourtant de ce qu'il devait faire. Ásmundr répondit : « Tu vas garder mes oies. » Grettir répondit pour dire : « Petite besogne, et méprisable. » Ásmundr répondit : « Acquitte-toi bien de cela et nos rapports s'amélioreront. » Puis Grettir s'occupa des oies; il y en avait cinquante, avec beaucoup d'oisons. Il ne lui fallut pas longtemps pour qu'il les trouve difficiles à mener et les oisons trop lents. Cela le mit fort en colère, car ce n'était pas un homme patient. Peu après, des mendiants trouvèrent les oisons morts dehors et les oies, les ailes brisées. C'était en automne. Cela déplut très fort à Ásmundr qui demanda si c'était Grettir qui avait tué les volailles. Il ricana et répondit :

8. *Sûr que je fais cela quand vient l'hiver :*
Je tords le cou aux oisons;
Il peut s'en trouver de plus vieux,
Ils auront le même sort.

« Et tu ne leur feras plus subir le même sort », dit Ásmundr. « Quiconque vous met en garde est un ami », dit Grettir. Ásmundr dit : « On va te donner un autre travail. — Plus en sait qui plus essaie, dit Grettir, et que dois-je faire maintenant? » Ásmundr répondit : « Tu vas me frotter le dos près du feu, comme je le fais toujours faire. — Cela doit tenir chaud aux mains, dit Grettir, pourtant, c'est un travail méprisable. » Grettir se livra à cette besogne pendant un moment. Puis l'automne s'avança. Ásmundr devenait très frileux et encourageait Grettir à lui frotter ferme le dos. En ce temps-là, les

choses étaient ainsi faites que les cuisines étaient grandes dans les fermes; le soir, les gens s'asseyaient près des longs feux. C'est là que l'on apportait les tables, puis les gens dormaient le long des murs. C'est là aussi que les femmes cardaient la laine pendant la journée. Un soir que Grettir devait frictionner le dos d'Ásmundr, le vieux lui dit : « Maintenant, il va te falloir secouer ta fainéantise, bon à rien. » Grettir dit : « Il est mauvais d'exciter l'intrépide. » Ásmundr dit : « Tu n'as aucune énergie. » Grettir vit alors des peignes à carder[1] sur la banquette, il prit un peigne et le passa de haut en bas sur le dos d'Ásmundr. Celui-ci se leva d'un bond, furieux, et voulut frapper Grettir de son bâton, mais Grettir s'esquiva. La maîtresse de maison survint et demanda pourquoi ils se disputaient. Grettir déclama alors cette vísa :

9. *Le dispensateur de colliers*
Veut que les mains me brûlent,
Sol de l'or; cela me fait souffrir;
Mauvais dessein pour nous deux;
Je vais, Gerdr du lin, passer ferme
Sur le dos du lanceur d'anneaux
Mes ongles mal taillés;
Je vois le liquide d'amples blessures[2].

La maîtresse de maison trouva mauvais ce qu'avait fait Grettir et elle dit qu'il ne ferait jamais attention à rien. Cela m'améliora pas les relations de parenté entre Ásmundr et lui. Quelques instants après, Ásmundr dit à Grettir de garder ses chevaux. Grettir déclara trouver cela mieux que de lui frotter le dos. « Tu vas procéder, dit Ásmundr, comme je le demande. J'ai une jument couleur fauve avec une raie noire sur le dos, que j'appelle Kengála[3]; elle s'entend si bien à prévoir le temps et la pluie que, si elle ne veut pas aller au pré, une tempête de neige ne manque jamais de survenir ensuite. Dans ce cas, tu dois enfermer les chevaux à l'écurie, mais quand l'hiver viendra, tu les mèneras au nord sur la crête; il me semblerait nécessaire que tu t'acquittes mieux de cette tâche que des deux autres qui t'ont déjà été assignées. » Grettir répondit : « Voilà tâche sinistre et virile. Mais je trouve mauvais de me fier à la jument, car personne, que je sache, ne l'a jamais fait. »

Grettir se chargea donc de garder les chevaux et cela dura jusqu'après Jól. Alors, il se fit un grand froid, avec

de la neige, et il était difficile de trouver des pâturages. Grettir n'avait guère de bons vêtements et manquait d'endurance. Il se mit à avoir froid, et Kengála se tenait aux endroits les plus découverts, quelque mauvais temps qu'il fît. Si tôt qu'elle arrivât au pâturage, elle ne voulait jamais rentrer avant la tombée de la nuit. Grettir réfléchit à un mauvais tour à exécuter pour faire payer à la jument ses sorties. Un matin de bonne heure, il arriva à l'écurie, ouvrit : Kengála se tenait devant la mangeoire car on avait beau donner du fourrage aux chevaux qui étaient avec elle, elle le prenait pour elle toute seule. Grettir sauta sur son dos ; il avait à la main un couteau acéré avec lequel il lui découpa la peau des épaules puis des côtes de chaque côté. La bête réagit violemment car elle était grasse et ombrageuse et rua si fort que ses sabots firent craquer la cloison. Grettir tomba de son dos et quand il se remit sur pied, il essaya de remonter. Ils luttèrent violemment, et pour finir, il la dépouilla complètement jusqu'aux reins, puis mena les chevaux au pâturage. Kengála ne voulut pas paître, mais préféra se lécher le dos. Peu après midi, elle partit au galop jusqu'à l'écurie. Grettir ferma l'écurie et alla à la maison. Ásmundr demanda où étaient les chevaux. Grettir dit qu'il les avait rentrés à l'écurie comme de coutume. Ásmundr dit alors qu'il y aurait bientôt une tempête de neige, si les chevaux ne voulaient pas rester dehors par un pareil temps. Grettir dit : « Sagesse fait défaut à plus d'un dont on attendrait mieux. » La nuit passa et la tempête de neige ne vint pas. Grettir mena les chevaux au pâturage et Kengála ne voulut pas y rester. Ásmundr trouva étrange que le temps n'ait pas changé. Le matin du troisième jour, Ásmundr alla voir les chevaux, alla à Kengála et dit : « J'ai l'impression que les chevaux sont malades pour ne pas sortir par un temps aussi bon, mais ton dos ne me trompera pas, lui, au moins, ma fauve. — Ce qui arrive arrive, dit Grettir, et aussi ce qui n'arrive pas. » Ásmundr caressa le dos de la jument, et la peau vint avec ; il trouva cela étrange et dit que Grettir devait en être la cause. Grettir ricana et ne répondit rien. Le bóndi alla à la maison en tenant des propos fort grossiers. Il alla à la salle et entendit la maîtresse de maison dire : « Pourvu que mon fils ait gardé les chevaux comme il faut. » Ásmundr déclama une vísa :

10. *D'abord Grettir a dépouillé*
La fidèle Kengála; il m'a abusé;
La plupart des belles dames
Ont bec bien trop bavard.
Le rusé garçon va perdre l'habitude
De se soucier de mes ordres;
Que la belle Hlín de l'anneau
Retienne mon poème[1].

La maîtresse de maison répondit : « Je ne sais pas ce qui me contrarie le plus, de toi qui lui donnes constamment du travail ou de lui qui s'en tire toujours de la même façon. — On va aussi y mettre une fin, dit Ásmundr, et on va le traiter bien pis encore. — Comme cela, aucun des deux n'aura de reproches à faire à l'autre », dit Grettir. Et cela dura un moment. Ásmundr fit tuer Kengála. Grettir fit beaucoup de polissonneries qui ne figurent pas dans la saga. Il devint alors de grande taille. On ne savait pas bien quelle était sa force car il n'avait jamais lutté contre personne. Il composait sans cesse des vísur et des morceaux moqueurs et on le tenait pour railleur. Il ne couchait pas dans la salle[2] et restait d'ordinaire taciturne.

CHAPITRE XV

Il y avait alors beaucoup de jeunes gens dans le Midfjördr. Torfa la Scalde habitait à Torfustadir; son fils s'appelait Bersi; c'était un homme fort accompli et un excellent scalde[3]. Habitaient à Melr les frères, Kormákr et Thorgils[4]. Grandit chez eux un homme qui s'appelait Oddr; c'était un pauvre à leur charge et il était surnommé Oddr le Scalde-Miséreux[5]. Il y avait un homme qui s'appelait Audunn. Il fut élevé à Audunarstadir dans le Vídidalr; c'était un homme honnête et de bon caractère, le plus fort des garçons de son âge[6]. Kálfr fils d'Ásgeirr habitait à Ásgeirsá ainsi que Thorvaldr, son frère. Atli, le frère de Grettir, devint également un homme vigoureux et très aimable; tout le monde l'aimait bien.

Tous ces jeunes hommes organisaient des parties de knattleikr[7] sur le lac du Midfjördr. Y venaient les gens du Midfjördr et du Vídidalr ainsi que beaucoup de gens du

Vestrhóp et du Vatnsnes, de même que du Hrútafjördr. Ceux qui venaient de plus loin restaient là. On répartissait les joueurs de telle sorte que les deux camps fussent de force égale et l'on prenait grande joie à ces jeux en automne. Quand il eut quatorze hivers, Grettir alla aux jeux, à la requête d'Atli, son frère. Puis on répartit les gens en groupes. On désigna Grettir pour jouer contre Audunn qui a été mentionné précédemment. Il était plus âgé de quelques hivers. Audunn envoya la balle par-dessus la tête de Grettir qui ne put l'attraper. La balle continua loin sur la glace. Cela mit Grettir en colère et il crut qu'Audunn voulait se moquer de lui. Il alla chercher la balle, revint et dès qu'il fut à portée d'Audunn, il la lui envoya en plein dans le front de telle sorte que la peau éclata. Audunn frappa Grettir avec la batte qu'il tenait mais sans grand résultat, car Grettir esquiva le coup. Alors, ils en vinrent aux mains et luttèrent. On découvrit alors que Grettir était plus fort qu'on ne le croyait, car Audunn était d'une grande puissance physique. Ils se battirent longtemps, mais pour finir, Grettir tomba. Alors, Audunn lui mit le genou sur le ventre et le maltraita fort. Atli, Bersi et beaucoup d'autres accoururent et les séparèrent. Grettir dit que ce n'était pas la peine de le tenir comme un chien enragé, et dit ceci : « Seul l'esclave sur-le-champ, et le couillon, jamais[1]. » On ne laissa pas cela tourner à la discorde car les frères, Kálfr et Thorvaldr, voulaient que l'on reste en paix. Audunn et Grettir étaient quelque peu apparentés aussi[2], les jeux continuèrent comme avant et il n'y eut pas d'autres sujets de discorde.

CHAPITRE XVI

Thorkell Krafla se faisait fort vieux. Il avait le godord des gens du Vatnsdalr et c'était un grand chef. C'était l'ami fidèle d'Ásmundr aux cheveux gris, comme il seyait à leurs liens de parenté. Il avait coutume d'aller chaque printemps faire une visite à Bjarg et c'est ce qu'il fit encore le printemps suivant : il alla à Bjarg. Ásmundr et Ásdís l'accueillirent à bras ouverts ; il y passa trois nuits et les parents par alliance se racontèrent beaucoup de

choses. Thorkell demanda à Ásmundr ce qu'il pensait de ses fils et à quelles tâches ils se destineraient. Ásmundr dit qu'il pensait qu'Atli deviendrait un grand fermier, prudent et prospère. Thorkell répondit : « Un homme utile, comme toi. Et que dis-tu de Grettir ? » Ásmundr dit : « De lui, il faut dire qu'il deviendra fort et ingouvernable; il m'a déjà donné bien des soucis. » Thorkell répondit : « Voilà qui n'est pas prometteur, cousin, et comment allons-nous nous arranger pour aller au thing cet été ? » Ásmundr répondit : « Je commence à avoir du mal à me déplacer et je voudrais rester chez moi. — Veux-tu qu'Atli y aille à ta place ? » dit Thorkell. « Je pense ne pas pouvoir me passer de lui, dit Ásmundr, à cause du travail et des récoltes à rentrer, mais Grettir ne veut pas travailler. Il a assez d'entendement, je pense, pour qu'il puisse remplir toutes les formalités légales à ma place, avec ta protection[1]. — À ta guise, cousin », dit Thorkell. Il s'en alla chez lui quand il fut prêt, et Ásmundr le renvoya avec d'excellents présents.

Peu après, Thorkell se prépara à partir pour le thing; il chevauchait avec soixante hommes : tous ceux qui étaient de son godord l'accompagnaient. Il arriva à Bjarg et Grettir partit de là avec lui. Ils prirent vers le sud, par la lande qui s'appelle Tvídoegra[2]. Il n'y avait pas beaucoup d'endroits où faire paître les chevaux dans la montagne, et ils chevauchèrent grand train pour arriver dans les endroits habités. Et lorsqu'ils descendirent sur Fljótstunga, ils pensèrent qu'il était temps de dormir, débridèrent leurs chevaux et les lâchèrent tout sellés. Ils firent une très longue sieste, et quand ils se réveillèrent, ils se mirent à la recherche de leurs chevaux. Ceux-ci étaient allés chacun son chemin et certains s'étaient roulés par terre. Grettir mit très longtemps à trouver le sien. La coutume était alors que chacun emportât ses provisions pour aller au thing et la plupart attachaient leur sac à leur selle. Le cheval de Grettir avait sa selle sous le ventre, et le sac avait disparu. Il se mit à le chercher et ne le trouva pas. Il vit alors passer un homme qui chevauchait bon train. Grettir demanda qui passait là. L'homme répondit, dit s'appeler Skeggi et être domestique à Áss dans le nord, dans le Vatnsdalr, « je suis dans l'escorte du bóndi Thorkell, dit-il, mais j'ai fait une étourderie, j'ai perdu mon sac à provisions ». Grettir répondit : « Les pires

malheurs sont ceux qui n'arrivent qu'à soi. Moi aussi, j'ai perdu mon sac à provisions, cherchons ensemble. » Cela plut bien à Skeggi. Ils marchèrent un certain temps, et au moment où l'on s'y attendait le moins, Skeggi se mit à remonter la lande au pas de course et y empoigna le sac. Grettir le vit se pencher et demanda ce qu'il ramassait. « Mon sac », dit Skeggi. « Qui a dit que c'était le tien, dit Grettir, fais-moi voir, car rien ne ressemble plus à un sac qu'un autre sac. » Skeggi dit que personne ne lui prendrait ce qui lui appartenait. Grettir empoigna le sac, et ils le tirèrent à eux, chacun voulant l'emporter. « Bien que tout le monde ne soit pas aussi riche que vous autres, gens du Midfjördr, dit Skeggi, vous êtes bien étranges, de penser que l'on n'osera pas défendre sa cause contre vous. » Grettir dit que le fait que chacun eût ce qui lui appartenait n'avait rien à voir avec la fortune des gens. Skeggi dit : « Audunn est trop loin pour t'étrangler, comme il le fit au knattleikr. — Fort bien, dit Grettir, mais ce n'est pas toi qui m'étrangleras, quelle que soit la façon dont ça s'est passé avec l'autre. » Skeggi empoigna alors une hache et en assena un coup à Grettir ; ce que voyant, Grettir saisit, de la main gauche, le manche de la hache devant la main de Skeggi, si brutalement qu'il le lâcha aussitôt. Alors, Grettir lui enfonça cette même hache dans la tête, si bien qu'elle pénétra dans la cervelle. Le domestique tomba, mort, à terre[1]. Grettir prit le sac et le jeta sur sa selle. Ensuite, il chevaucha vers ses compagnons. Thorkell chevauchait en tête, car il ne savait pas que cela s'était produit. On s'aperçut alors de l'absence de Skeggi. Quand Grettir les rejoignit, ils lui demandèrent s'il savait où était Skeggi. Grettir déclama alors une vísa :

11. *Je crois qu'il y a un moment,*
Le troll du rocher a bondi
Brutalement sur Skeggi ;
La Grídr de la bataille
Était avide de sang ; elle béa
Bouche rude sur son crâne ; elle n'épargna
Point les dents et fendit le front ;
Je fus témoin de leurs débats[2].

Alors, les suivants de Thorkell bondirent, disant qu'une troll ne pouvait s'être emparée de l'homme en plein jour. Thorkell se tut, puis dit : « Il doit s'agir d'autre chose, c'est Grettir qui l'aura tué. Et que s'est-il passé ? »

Grettir dit alors toute leur querelle. Thorkell dit : « C'est une bien mauvaise histoire, car Skeggi était de ma suite, c'était un homme de bonne famille et je vais traiter cette affaire de telle sorte que je verserai les compensations qui seront fixées, mais je ne peux rien faire contre ton bannissement. Tu as le choix entre deux choses, Grettir : ou bien tu préfères aller au thing et courir le risque de voir comment les choses tourneront, ou bien tu rebrousses chemin. » Grettir choisit d'aller au thing, et il se fit qu'il y alla. Ce procès fut intenté par les héritiers de la victime. Thorkell se porta garant et paya compensation en argent, mais Grettir était banni et devrait passer trois hivers à l'étranger. Lorsque les chefs quittèrent le thing, ils firent la pause en bas de Sledaáss avant de se quitter. C'est alors que Grettir souleva la pierre qui se trouvait là dans l'herbe et qui s'appelle maintenant Pierre de Grettir[1]. Beaucoup de gens allèrent voir cette pierre et cela leur parut grande merveille qu'un homme si jeune soulève un si gros rocher. Grettir alla chez lui à Bjarg et raconta son expédition. Ásmundr n'en dit pas grand-chose et déclara que ce serait un homme insupportable.

CHAPITRE XVII

Il y avait un homme qui s'appelait Haflidi, qui habitait Reydarfell dans le Hvítársída[2]. C'était un navigateur et il possédait un bateau qui mouillait dans la Hvítá. Était sur ce bateau avec lui un homme qui s'appelait Bárdr ; il avait épousé une femme belle et jeune. Ásmundr envoya un homme à Haflidi pour qu'il accueille Grettir et s'occupe de lui. Haflidi déclara qu'on lui avait dit que cet homme manquait de mesure, mais en raison de son amitié pour Ásmundr, il accueillit Grettir ; celui-ci se prépara alors à aller à l'étranger. Ásmundr ne voulut pas lui donner de biens pour son voyage, en dehors de ses provisions et d'un peu de vadmál. Grettir lui demanda de lui remettre une arme. Ásmundr répondit : « Tu n'as jamais été obéissant envers moi. Je ne sais pas non plus ce que tu pourrais faire d'utile avec une arme. Et tu n'en auras pas de moi. » Grettir dit : « Pas d'assistance, pas de récompense. »

Puis le père et le fils se quittèrent sans grande affection. Beaucoup lui souhaitèrent bon voyage, mais peu, bon retour. Sa mère l'accompagna en chemin. Avant qu'ils se quittent, elle dit : « Tu ne t'en vas pas de la maison, parent, comme je le voudrais, homme de bonne naissance comme tu l'es ; il me semble que ce qui te manque le plus, c'est que tu n'as pas d'arme qui te soit utile, or j'ai le pressentiment que tu vas en avoir besoin. » Elle sortit alors de dessous son manteau une épée ornementée : c'était un objet de grand prix. Elle dit alors : « Cette épée appartenait à Jökull, le père de mon père, et, avant lui, aux gens de Vatnsdalr, et elle a toujours été victorieuse[1]. Je veux te la donner, et jouis-en bien. » Grettir la remercia bien de ce cadeau et dit qu'il la trouvait meilleure que tout autre, même de plus grande valeur. Puis il alla son chemin et Ásdís lui souhaita toutes sortes de bonnes choses. Grettir chevaucha vers le sud par la lande et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé au sud, au bateau. Haflidi lui fit bon accueil ; il lui demanda quels étaient ses bagages. Grettir déclama une vísa :

12. *Je crois, pin du coursier*
Du manteau du vent que les dispensateurs
Du chemin du serpent pourtant riches
M'ont dépourvu au partir de chez moi ;
Mais la norne riche a vérifié
Pour moi par le don d'une plaie
De l'os le vieil adage :
Mère est meilleure pour son enfant[2].

Haflidi déclara qu'il était manifeste que c'était elle qui l'aimait le plus. Ils prirent la mer dès qu'ils furent prêts et eurent bon vent. Et dès qu'ils eurent dépassé tous les hauts fonds, ils larguèrent la voile. Grettir se fit un trou sous la barque[3] et ne voulut pas en bouger, ni pour écoper, ni pour manœuvrer la voile ni pour faire ce qu'il devait dans le bateau, à égalité avec les autres. Il ne voulut pas non plus payer son passage. Ils cinglèrent vers le sud, doublèrent le Reykjanes puis longèrent les côtes vers le sud. Lorsqu'ils eurent perdu le pays de vue, ils dérivèrent au gré des flots. Le bateau faisait eau et résistait mal à la tempête. Ils étaient fort épuisés. Alors, Grettir prodigua des vers satiriques. Cela déplut très fort aux hommes. Un jour, il se fit que le temps était à la fois très venteux et glacé. Les hommes hélèrent Grettir et lui

dirent de se mettre en peine « car nous avons l'onglée ». Grettir leva les yeux et dit :

13. *Quelle chance si tous ces rustres*
Avaient tous les doigts ratatinés.

Ils ne purent obtenir qu'il travaille et il leur déplut encore plus qu'avant, et ils dirent qu'ils lui feraient payer ses propos infamants et sa conduite illégale[1]. « Il te plaît davantage, dirent-ils, de caresser le ventre de la femme du capitaine Bárdr que de faire ce que tu dois sur le bateau, et cela n'est pas supportable. » Le temps ne faisait qu'empirer. Ils passèrent jour et nuit à écoper. Et ils menacèrent Grettir. Quand Haflidi entendit cela, il alla à l'endroit où était couché Grettir et dit : « J'ai l'impression que tu n'es pas en bons termes avec les marchands ; tu es injuste envers eux et les accables de propos infâmes par-dessus le marché, et ils menacent de te précipiter par-dessus bord. Tout cela n'est pas raisonnable. — Pourquoi ne décideraient-ils pas de ce qu'ils veulent faire, dit Grettir, mais je voudrais, avant que je passe par-dessus bord, qu'il en reste un ou deux sur le carreau. — Ce ne sont pas des choses à faire, dit Haflidi. Nous ne nous en tirerons jamais si c'est cela que vous avez dans l'idée. Je vais te donner un conseil. — Lequel ? » dit Grettir. « Ils te reprochent de les couvrir d'infamies. Je veux maintenant que tu déclames quelque strophe infamante sur mon compte, dit Haflidi, peut-être qu'alors, ils te supporteront mieux. — De toi, dit Grettir, je ne dirai jamais que du bien ; je ne te compare pas à ces rustres. » Haflidi dit : « On peut composer une vísa qui soit belle si on la creuse, même si à première vue, elle ne l'est pas. — J'en ai une abondance de ce genre aussi », dit Grettir. Haflidi alla trouver les hommes de l'équipage, là où ils étaient en train d'écoper, et dit : « Vous prenez bien de la peine, et je comprends que Grettir ne vous plaise pas. — Ses vers satiriques nous déplaisent encore plus que tout », dirent-ils. Haflidi dit alors très fort : « Et il s'en trouvera mal aussi pour finir. » Mais quand Grettir entendit Haflidi le blâmer, il déclama une vísa :

14. *C'était autre chose quand Haflidi*
À la haute voix mangeait du lait caillé
À Reydarfell ; il se croyait maître chez lui ;
Mais l'ornement du jugement des lances
Prend son repas du Tveggi

Du renne du toit du cap
Deux fois par jour[1].

Cela déplut très fort aux marchands qui dirent qu'il ne devait en aucun cas railler le bóndi Haflidi. Celui-ci dit alors : « Grettir mérite amplement que vous le ravaliez un peu, mais je ne veux pas risquer mon honneur en face de sa mauvaise volonté et de son insouciance. Nous ne vengerons pas cela pour le moment, tant que nous nous trouvons en si grand péril, mais rappelez-le-vous quand vous arriverez à terre si cela vous plaît. » Ils répondirent : « Pourquoi ne pas faire comme toi ? Pourquoi ses railleries nous mordraient-elles plus que toi ? » Haflidi leur demanda de faire ainsi. Et dès lors, les matelots furent beaucoup moins affectés de ses satires. Ils eurent une rude traversée, et longue. Le bateau faisait eau. Les hommes étaient épuisés.

La jeune femme du capitaine avait coutume de coudre les poignets de la tunique de Grettir[2] et l'équipage se moquait fort de lui à cause de cela. Haflidi alla à l'endroit où se tenait Grettir et déclama une vísa :

15. *Sors de ton trou, Grettir;*
Le knörr se creuse son sillage;
Tu portes grande amitié
À la belle enjouée;
La Nauma du lin t'a cousu les poignets;
Elle veut, la jolie, que tu fasses
Diligence tant que la terre
Est lointaine[3].

Grettir se leva d'un bond et dit :

16. *Levons-nous bien que sous nous*
Les vagues soulèvent le bateau;
Je sais que la belle sera fâchée
Si je reste couché dans le knörr;
La belle femme au teint blanc m'en voudra
Si je laisse toujours
Travailler à ma place.

Puis il courut à l'arrière, là où ils étaient en train d'écoper, et demanda ce qu'ils voulaient qu'il fasse. Ils dirent qu'il ne ferait pas grand-chose de bon. Il dit : « Aide d'un seul fait différence. » Haflidi leur demanda de ne pas refuser son aide : « Peut-être qu'il estime s'acquitter de sa tâche s'il offre son aide. » À cette époque-là, il n'y avait pas de pompe à écoper sur les bateaux de mer; on

appelait cela des baquets à écoper ou des seaux à écoper. C'était à la fois éreintant et difficile. Il fallait avoir deux baquets : l'un descendait quand l'autre montait[1]. Les matelots demandèrent que Grettir descende les seaux : ils dirent qu'on allait voir de quoi il était capable. Il déclara que le mieux serait de ne pas le mettre trop à l'épreuve. Il descendit alors remplir le seau, et on mit deux hommes en haut pour vider les seaux. Ils ne tinrent pas longtemps avant d'être écrasés de fatigue. Alors, ils y allèrent à quatre, et tout se passa pareillement. Il y en a qui disent qu'il y en eut huit pour écoper avec lui avant que cela ne se termine : le bateau était complètement vidé alors. À partir de là, les marchands changèrent de ton avec Grettir, car ils avaient vu de quelle force il disposait. Désormais aussi, ce fut le plus secourable des hommes, quel que fût le besoin.

Alors, ils furent poussés vers l'est; il y avait un brouillard obscur. Ils ne s'aperçurent de rien avant qu'une nuit, le bateau touche un récif et que la partie inférieure de l'étrave se détache[2]. On lança la barque et on y descendit les femmes et tout ce que l'on put. Il y avait un grand îlot à peu de distance, ils y transportèrent tout ce qu'ils purent pendant la nuit. Et quand vint le jour, ils se mirent à discuter pour savoir où ils étaient arrivés. Ceux qui avaient déjà voyagé d'un pays à l'autre reconnurent qu'ils étaient arrivés en Sunnmoerr, en Norvège. Non loin d'eux, avant d'arriver à la terre ferme, il y avait une île qui s'appelle Háramarsey. Cette île était très habitée; s'y trouvait également la résidence d'un baron.

CHAPITRE XVIII

Le baron qui avait sa demeure dans cette île s'appelait Thorfinnr; c'était le fils de Kárr le Vieux, qui avait longtemps habité là. Thorfinnr était un grand chef. Lorsqu'il fit tout à fait clair, les gens de l'île virent qu'il y avait des hommes en détresse. On dit la chose à Thorfinnr. Il réagit sans tarder et fit lancer un grand karfi[3] qui lui appartenait; il y avait seize bancs de rameurs. Ils étaient à près de trente sur le karfi qui allèrent au plus vite

sauver la cargaison des marchands, mais le bateau de mer coula. De grands biens sombrèrent là. Thorfinnr transporta tous les gens du bateau chez lui. Ils y passèrent une semaine et firent sécher leurs marchandises. Puis les marchands allèrent dans le sud du pays, et ils sortent de la saga.

Grettir resta chez Thorfinnr, ne se faisant guère remarquer. En général, il était taciturne. Thorfinnr lui faisait donner à manger et ne se préoccupait pas beaucoup de lui. Grettir ne s'attachait pas à lui et ne voulait pas l'accompagner dans la journée. Cela déplaisait à Thorfinnr qui ne voulut tout de même pas lui refuser la nourriture. Thorfinnr tenait table ouverte et c'était un homme fort joyeux. Il voulait aussi que les autres fussent joyeux. Grettir aimait aller d'une maison à une autre et il allait dans d'autres fermes de l'île.

Il y avait un homme appelé Audunn qui habitait à l'endroit appelé Vindheimr. Grettir y allait chaque jour et devint son ami cher. Il restait là toute la journée. Un soir, fort tard, alors que Grettir se préparait à rentrer chez lui, il vit une grande flamme jaillir du cap qui se trouvait en bas de la ferme d'Audunn. Il demanda ce qu'était cette étrangeté. Audunn dit qu'il n'avait pas besoin de savoir cela. « Si l'on voyait pareille chose dans notre pays, dit Grettir, on dirait qu'il y a de l'argent qui brûle là. » Le bóndi répondit : « Il n'y a aucun avantage à savoir qui est celui qui provoque ce feu. — Je veux tout de même le savoir », dit Grettir. « Il y a là, dans le cap, dit Audunn, un tertre, c'est là que gît Kárr le Vieux, père de Thorfinnr; le père et le fils possédaient d'abord dans cette île une ferme, mais depuis que Kárr est mort, il est tellement revenu hanter les lieux qu'il a fait fuir tous les autres boendr qui possédaient des terres ici, si bien que maintenant, Thorfinnr possède tout seul toute l'île, mais il n'advient de cela aucun mal à ceux que protège Thorfinnr. » Grettir dit qu'il avait bien parlé, « je vais venir ici demain, prépare des outils pour creuser. — Je te déconseille, dit Audunn, de t'en mêler, car je sais que Thorfinnr te poursuivra de sa haine. » Grettir déclara qu'il s'y risquerait.

La nuit passa. Grettir arriva de bonne heure. Les outils pour creuser étaient prêts. Le bóndi alla avec lui jusqu'au tertre. Grettir fractura le tertre : c'était un gros travail, il

ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à l'armature de bois. Le jour baissait déjà. Puis, il défit les poutres. Audunn le dissuadait fort de pénétrer dans le tertre. Grettir lui demanda de s'occuper des cordes « et je vais m'assurer de ce qui habite ici ». Alors, Grettir entra dans le tertre. Il y faisait noir et cela ne sentait guère bon. Il examina comment les choses étaient disposées. Il trouva des ossements de cheval, puis il se heurta aux montants d'un siège[1] et découvrit qu'un homme était assis dedans. On avait amassé là beaucoup d'or et d'argent, et l'homme avait sous les pieds un coffre plein d'argent. Grettir prit tout ce bien et le porta jusqu'aux cordes. Et alors qu'il se dirigeait vers l'ouverture du tertre, on l'empoigna fermement. Il lâcha le trésor, fit face à l'autre et ils s'empoignèrent sans douceur. Tout ce qui se trouvait devant eux vola en pièces. L'habitant du tertre attaquait d'ardeur. Grettir se déroba longtemps mais le moment vint où il vit qu'il ne lui servirait à rien de se protéger. Aucun des deux n'épargnait l'autre. Ils se rapprochèrent de l'endroit où étaient les ossements de cheval. Là, ils se battirent longtemps, tombant à genoux à tour de rôle, mais pour finir, l'habitant du tertre tomba à la renverse et il en résulta grand fracas. Alors, Audunn lâcha les cordes et s'enfuit en courant, croyant que Grettir était mort. Grettir brandit alors l'épée qui venait de Jökull et en frappa l'habitant du tertre au cou, si bien qu'il le décapita : il lui plaça la tête entre les cuisses. Puis il alla aux cordes avec le trésor : Audunn était bien loin. Il dut alors se hisser à la force des poignets. Il avait noué le trésor à la corde et le remonta ensuite[2].

Grettir était tout ankylosé après sa lutte contre Kárr. Il se dirigea vers de la ferme de Thorfinnr avec le trésor. Les gens étaient déjà à table. Quand il entra dans la salle, Thorfinnr regarda sévèrement Grettir en demandant quelle besogne tellement urgente il avait eu à faire pour ne pas respecter les coutumes d'autrui. Grettir dit : « Insignifiantes bien souvent, les choses qui arrivent tard le soir. » Il déposa alors sur la table tout le bien qu'il avait retiré du tertre. Il y avait un objet de prix sur lequel Grettir jetait surtout les yeux. C'était une sax, une arme si excellente qu'il déclara n'en avoir jamais vu de meilleure : celle-là, il la déposa en dernier. Thorfinnr se rasséréna en voyant la sax car c'était un souvenir de famille

qui n'était jamais sorti de leur lignage. « D'où te vient ce trésor? » dit Thorfinnr. Grettir déclama alors une vísa :

17. *Visiblement c'est l'espoir d'anneaux*
Qui m'a poussé dans le tertre,
Dévastateur de l'éclat de la couche;
Les hommes sauront cela bientôt;
Pourtant je vois que peu
D'Ullr de la bataille de Hrotti
Iront joyeux chercher
Le champ de Fáfnir[1].

Thorfinnr répondit : « Tu n'as pas froid aux yeux, personne encore n'a osé violer ce tertre. Mais comme je sais que c'est mal user d'un bien que de le mettre en terre ou de le déposer dans un tertre, je ne t'accuserai pas de me l'avoir apporté. Mais dis-moi, où as-tu trouvé cette bonne sax? » Grettir répondit en déclamant une vísa :

18. *Me fut donné de trouver*
Dans les ténèbres épaisses du tertre
Cette sax qui accroît la blessure,
Dévastateur du feu de la couche;
Le revenant tomba; s'il m'appartenait
Jamais ne lâcherais
La flamme précieuse du fracas
Du dégât des heaumes[2].

Thorfinnr répondit : « C'est bien parler, mais il te faudra manifester quelque prouesse digne de renom avant que je te donne cette sax, car je ne l'ai jamais obtenue de mon père tant qu'il vécut. » Grettir dit : « On ne peut savoir à qui elle sera du plus grand usage, avant la fin. » Thorfinnr prit le trésor et garda la sax près de son lit. L'hiver s'écoula jusqu'à Jól et il ne se passa rien d'autre qui fût digne de récit.

CHAPITRE XIX

L'été suivant, le jarl Eiríkr fils de Hákon se prépara à quitter le pays pour se rendre à l'ouest en Angleterre, trouver le roi Knútr le Puissant, son beau-frère; il donna le gouvernement de la Norvège à son fils, Hákon, et le confia au jarl Sveinn, son frère, pour qu'il prenne la

régence, car Hákon était encore un enfant[1]. Avant de quitter le pays, le jarl Eiríkr convoqua les barons et les puissants boendr. Ils discutèrent d'abondance des lois et de l'organisation du pays car le jarl Eiríkr était un grand administrateur[2]. On trouvait fort malséant dans le pays que des brigands ou des berserkir provoquent les nobles gens en duel pour avoir leurs biens ou leurs femmes, les occis, de part et d'autre, restant sans compensation. Beaucoup en recevaient honte et pertes de biens, certains y perdaient la vie. Aussi le jarl Eiríkr avait-il interdit tout duel en Norvège. Il proscrivait aussi tout pillard et berserkr qui troublait la paix[3]. Prit part à cette décision et à ces dispositions le jarl Thorfinnr fils de Kárr de Háramarsey, car c'était un homme sage et un cher ami des jarls.

On mentionne deux frères parmi les pires de ces gens; l'un s'appelait Thórir la Panse et l'autre Ögmundr le Mauvais. Ils étaient originaires du Hálogaland, des hommes plus grands et plus forts que les autres. Ils étaient saisis de la fureur des berserkir et n'épargnaient personne quand ils étaient enragés. Ils enlevaient les femmes et les filles des gens, les gardaient une semaine ou un demi-mois et les rapportaient ensuite à ceux auxquels elles appartenaient. Ils pillaient où qu'ils passent ou commettaient d'autres méfaits. Le jarl Eiríkr les fit proscrire d'un bout à l'autre du pays. Ce fut surtout Thorfinnr qui incita à les faire condamner. Aussi estimèrent-ils que ce serait à lui qu'ils feraient payer toute leur haine. Puis le jarl quitta le pays, comme il est dit dans sa saga[4], et le jarl Sveinn eut le gouvernement et le pouvoir en Norvège.

Thorfinnr s'en alla à sa demeure et resta chez lui presque jusqu'à Jól, comme on l'a dit précédemment. Vers Jól, Thorfinnr se prépara à aller dans un de ses domaines, à l'endroit qui s'appelle Slysfjördr. C'est sur la terre ferme. Il y avait invité maints de ses amis. La femme de Thorfinnr ne put aller avec son mari, car leur grande fille était malade et elles restèrent toutes les deux à la maison. Grettir resta ainsi que huit domestiques. Thorfinnr s'en alla avec trente affranchis[5] au banquet de Jól; il y eut là joyeux banquet et grande liesse. On arriva à la veille de Jól. Le temps était clair et calme. Grettir passa dehors une grande partie de la journée et vit des bateaux qui allaient vers le sud ou le nord le long des côtes, chacun se rendant chez autrui, là où avait lieu un

banquet. La fille du bóndi allait mieux, elle était avec sa mère. La journée passa. Grettir vit alors un bateau qui venait à la rame vers l'île. Il n'était pas grand et ses bordages étaient couverts de boucliers de la poupe à la proue. Le bateau était peint au-dessus de la ligne de flottaison. Ils ramaient puissamment et se dirigèrent sur le hangar à bateaux de Thorfinnr, et quand le bateau accosta, ses occupants sautèrent par-dessus bord. Grettir compta ces hommes : ils étaient douze. Il ne lui parut pas qu'ils avaient des intentions pacifiques. Ils tirèrent leur bateau à terre. Après cela, ils coururent vers le hangar à bateaux. C'est là que se trouvait le grand karfi de Thorfinnr. Il ne fallait jamais moins de trente hommes pour le mettre à flot, mais à eux douze, ils le tirèrent aussitôt sur les galets du rivage. Puis ils prirent leur propre bateau et le mirent dans le hangar. Grettir estima alors qu'ils avaient l'intention de s'inviter eux-mêmes. Il alla au devant d'eux, leur fit bon accueil et demanda qui ils étaient et comment s'appelait leur chef. Celui dont il s'agissait répondit promptement et dit s'appeler Thórir, surnommé la Panse, et il nomma Ögmundr, son frère, ainsi que leurs autres compagnons. « J'espère, dit Thórir, que Thorfinnr, votre maître, a entendu parler de nous, et d'ailleurs, est-il chez lui ? » Grettir répondit : « Il faut que vous soyez hommes chanceux car vous arrivez au bon moment, si vous êtes bien les hommes que je pense ; le bóndi est parti avec tous les hommes de sa maison, ceux qui sont libres, et il n'a pas l'intention de rentrer chez lui avant que Jól soit passé. La maîtresse de maison est chez elle ainsi que la fille du bóndi. Et si j'estimais avoir à faire payer quelque échec, j'agirais de la même façon car il y a ici tout le nécessaire, bière et autres bonnes choses. » Thórir se taisait tandis que Grettir discourait. Puis il dit à Ögmundr : « Est-ce que tout ne s'est pas passé comme je le devinais ? Et j'aurais bien envie de tirer vengeance de Thorfinnr pour nous avoir fait proscrire ; cet homme-ci est parfait pour nous dire les nouvelles, nous n'avons pas besoin de lui arracher les paroles — Chacun est maître de ses propos, dit Grettir, et je vous assisterai de mon mieux, venez à la maison avec moi. » Ils l'en remercièrent. Dirent qu'ils acceptaient son invitation.

Quand ils arrivèrent à la ferme, Grettir prit Thórir par le bras et le mena à la salle. Grettir était alors tout

loquace. La maîtresse de maison était dans la salle, elle faisait suspendre les tapisseries et tout bien décorer. Quand elle entendit parler Grettir, elle s'arrêta et demanda qui il saluait si cérémonieusement. Il répondit : « Il s'agit, maîtresse, de bien recevoir des hôtes. Voici Thórir la Panse et onze autres hommes, et ils ont l'intention de passer Jól ici. C'est parfait, car nous avions assez peu de monde jusqu'ici. » Elle répondit : « Je ne les tiens pas pour des boendr ou de braves gens, car ce sont les pires pillards et malfaiteurs. J'aurais volontiers donné une grande part de mes biens pour qu'ils ne soient pas venus en ce moment. Tu récompenses bien mal aussi Thorfinnr de t'avoir tiré du naufrage sans un sou et de t'avoir entretenu ici comme un homme libre. » Grettir répondit : « Il vaut mieux enlever d'abord aux hôtes leurs vêtements mouillés que de me blâmer. Tu auras tout le temps pour cela. » Thórir dit alors : « Ne te fâche pas, maîtresse; tu ne perdras rien à ce que ton mari ne soit pas à la maison. Tu vas avoir un homme à sa place, ainsi que ta fille et toutes les femmes de la maison. — Voilà qui est virilement parler, répondit Grettir, puissent-elles ne pas être satisfaites de leur lot. » Alors, toutes les femmes s'enfuirent, prises de terreur et pleurant. Grettir dit aux berserkir : « Remettez-moi ce dont vous voulez vous débarrasser, armes et vêtements mouillés car les gens ne vous obéiront pas tant qu'ils n'auront pas peur. » Thórir déclara n'avoir cure de ce que marmonnaient les femmes, « mais nous ferons grande différence entre toi et les autres personnes de cette maison; il me semble que nous avons trouvé en toi un homme de confiance. — Voyez vous-mêmes, dit Grettir, moi non plus, je ne traite pas tout le monde sur un pied d'égalité. » Puis ils se débarrassèrent de la plupart de leurs armes. Après cela, Grettir dit : « Il me paraîtrait judicieux que vous alliez à table et que vous buviez quelque chose, car ramer a dû vous donner soif. » Ils s'y déclarèrent tout prêts, mais dirent qu'ils ne savaient pas où était la cave. Grettir demanda s'ils voulaient s'en remettre à ses soins. Ils dirent que ce serait volontiers. Grettir alla chercher de la bière et leur en donna à boire; ils étaient fort épuisés et prirent de grandes rasades. Il ne leur épargna pas la bière la plus capiteuse et cela dura longtemps. Il leur raconta aussi force histoires joyeuses. Tout cela fit qu'ils firent tous ensemble un grand vacarme.

Les gens de la maison n'avaient pas envie de venir les trouver. Alors, Thórir dit : « Jamais je n'ai trouvé un inconnu qui veuille nous faire autant de bien que cet homme, quelle récompense veux-tu recevoir de nous pour prix de ton service ? » Grettir répondit : « Pour le moment, je n'ai pas l'intention de demander une récompense, mais si nous sommes aussi amis quand vous partirez que cela prend tournure, je me joindrai à votre bande, et quoique je sois moins capable que chacun de vous, je ne reculerai pas devant les hauts desseins. » Ils en furent tout joyeux et voulurent faire aussitôt acte d'association avec serments fermes. Grettir dit que non, « car ce que l'on dit est vrai : que la bière fait de nous un autre homme, et c'est là une chose qu'il ne faut pas se hâter de faire avant le moment que j'ai déjà dit ; nous ne sommes guère maîtres de nous-mêmes ni les uns ni les autres. » Ils dirent qu'ils n'avaient pas l'intention de changer d'avis

La soirée s'avança donc, si bien qu'il se mit à faire très noir. Grettir vit alors qu'ils étaient fatigués à force de boire. Il dit : « Le moment ne vous semble-t-il pas venu d'aller dormir ? » Thórir dit que oui « et on va accomplir ce que j'ai promis à la maîtresse de maison ». Grettir s'avança et cria : « Allez au lit, femmes, dit-il, c'est ce que veut le bóndi Thórir. » Elles lui souhaitèrent toutes sortes de maux. On aurait cru entendre hurler des louves. Les berserkir s'avancèrent à ce moment. Grettir dit : « Sortons, je vais vous montrer la garde-robe de Thorfinnr. » Ils se laissèrent faire. Ils arrivèrent à une dépendance extrêmement grande. Il y avait des portes avec un fort verrou ; c'était un bâtiment très solide. À côté, il y avait des latrines, dans un bâtiment fort et vaste, séparé de la garde-robe par une cloison. Les bâtiments étaient surélevés et il y avait une échelle de quelques marches pour y monter[1]. Les berserkir se mirent à faire toutes sortes de gesticulations et bousculèrent Grettir. Il se laissa tomber par terre pour plaisanter et au moment où ils s'y attendaient le moins, il s'échappa de la pièce, saisit le loquet, referma la porte et mit le verrou. Thórir et ses camarades crurent d'abord que la porte s'était refermée toute seule et ne firent pas attention. Ils avaient de la lumière car Grettir leur avait montré force objets précieux que possédait Thorfinnr ; ils les regardèrent un moment. Grettir se dirigea vers la ferme et quand il arriva aux portes, il

appela à haute voix, demandant où était la maîtresse de maison. Elle se tut car elle n'osait pas répondre. Il dit : « Voilà une chance de faire une bonne prise, y a-t-il des armes de quelque utilité ? » Elle répondit : « Il y a des armes, mais je ne vois pas où tu veux en venir. — On en parlera plus tard, dit-il ; que maintenant, chacun fasse de son mieux ; nous ne trouverons jamais une plus belle occasion. » La maîtresse de maison dit : « Les dieux seraient avec nous si nous pouvions améliorer un peu notre état. Au-dessus du lit de Thorfinnr est suspendue la grande hallebarde qui appartenait à Kárr le Vieux ; il y a là aussi un heaume et une broigne et la bonne sax, ces armes ne te trahiront pas si tu en as le courage. » Grettir saisit le heaume et la lance, puis se ceignit de la sax et sortit rapidement. La maîtresse de maison héla les domestiques en leur demandant de suivre un si vaillant garçon. Il y en eut quatre qui bondirent sur leurs armes, mais les quatre autres n'osèrent pas s'approcher.

Des berserkir, il faut dire maintenant que Grettir leur parut lent à revenir. Ils soupçonnèrent alors qu'il devait y avoir trahison. Ils coururent au portail et découvrirent qu'il était verrouillé. Ils s'en prirent à la cloison de telle sorte que toutes les poutres craquèrent. Pour finir, ils brisèrent la cloison, parvinrent dans le passage et arrivèrent aux marches[1]. La fureur des berserkir les prit et ils se mirent à hurler comme des chiens. Sur ce, Grettir survint. Il saisit la hallebarde à deux mains, l'enfonça dans le milieu du corps de Thórir au moment où celui-ci voulait descendre les degrés et l'en transperça aussitôt. La hallebarde avait une lame à la fois longue et large. Ögmundr le Mauvais suivait de tout près Thórir et le poussait, si bien que le tout s'enfonça sur la lame : la hallebarde ressortit entre les épaules de Thorír et s'enfonça dans la poitrine d'Ögmundr. Ils retombèrent, morts tous les deux. Alors, tous les autres sautèrent les marches, chacun comme il arrivait. Grettir les attaqua à tour de rôle, tantôt frappant de la sax, tantôt assenant sa hallebarde[2], mais eux se défendirent avec des morceaux de bois qui traînaient par terre et avec tout ce qu'ils trouvèrent. C'était grand péril que d'avoir affaire à eux en raison de leur force, tout désarmés qu'ils fussent. Grettir tua alors deux des Hálogalandais là, dans le pré clos. Les quatre domestiques survinrent alors ; ils n'étaient pas parvenus à se mettre

d'accord pour savoir qui aurait quelle arme. Ils attaquèrent dès que les berserkir battirent en retraite, mais ceux-ci firent volte-face, et les domestiques remontèrent se tapir en bas des bâtiments. Six vikings tombèrent là, et Grettir les mit à mort tous. Puis les six autres cherchèrent à battre en retraite. Ils descendirent vers le hangar à bateaux et y pénétrèrent. Là, ils se défendirent avec des rames. Grettir reçut de grands coups, il s'en fallut de peu qu'il ne fût mutilé.

Les domestiques allèrent à la maison, disant merveilles de leurs prouesses. La maîtresse de maison leur demanda de voir ce qu'il advenait de Grettir, mais elle n'obtint rien d'eux. Grettir en tua deux dans le hangar à bateaux mais les quatre autres lui échappèrent. Deux s'en allèrent dans une direction et deux dans une autre. Il pourchassa ceux qui étaient le plus proches. La nuit devenait noire. Ils coururent dans une grange, à la ferme que l'on a mentionnée précédemment et qui s'appelle Vindheimr. Là, ils se battirent longtemps, mais pour finir, Grettir les tua tous les deux. Il était alors excessivement fatigué et tout roide, et la nuit était fort avancée. Il faisait très froid et il y avait une tempête de neige. Il n'eut pas envie de chercher les deux vikings qui restaient. Il alla donc à la ferme. La maîtresse de maison avait fait allumer une lumière dans le grenier surélevé près de la lucarne pour qu'il s'en serve comme de repère; et c'est bien ce qui se produisit : il trouva le chemin de la maison en voyant la lumière. Quand il arriva aux portes, la maîtresse de maison vint à lui et lui souhaita la bienvenue « et tu as acquis, dit-elle, grand renom en me délivrant, moi et les gens de ma maison, de la honte que nous n'aurions jamais pu réparer si tu ne nous avais pas secourus ». Grettir dit : « Il me semble pourtant que je suis le même que l'homme que vous avez traité de misérable hier soir. » La maîtresse de maison dit : « Nous ne savions pas que tu étais un héros, comme nous venons d'en faire l'expérience. Il va de soi que dans cette ferme, tout ce qu'il sied de t'offrir et que tu trouveras honorable d'accepter est à toi; mais je suppose que Thorfinnr te récompensera mieux lorsqu'il arrivera à la maison. » Grettir répondit : « Je n'ai guère besoin de récompense pour le moment, mais j'accepterai ton offre jusqu'à ce que ton mari revienne; j'espère que vous pourrez dormir en paix, pour ce qui est des berser-

kir. » Grettir ne but pas beaucoup ce soir-là et passa la nuit couché avec ses armes. Le lendemain matin, dès qu'il fit clair, on rassembla tous les hommes de l'île. On se mit à la recherche des berserkir qui s'étaient échappés pendant la soirée. On les découvrit à la tombée du jour, en bas d'un rocher : ils étaient morts de froid et des suites de leurs blessures. Puis on les transporta sur des rochers recouverts à marée haute[1] et on les y enterra sous des pierres. Puis on s'en alla chez soi, et les gens de l'île s'estimèrent en paix[2]. Quand il rentra, Grettir déclama cette vísa pour la maîtresse de maison :

19. *Avons préparé à douze*
Buissons du feu de la bataille
Une tombe près du vacarme de la mer ;
À moi seul sans hésiter, je leur
Valus prompte mort.
Quelle œuvre accomplie par un seul
Sera tenue pour glorieuse
Si celle-ci est méprisée,
Noble saule de l'or[3] ?

La maîtresse de maison dit : « Certes, rares ceux qui existent et qui sont tes égaux. » Elle l'assit dans le haut-siège et fit pour lui toutes choses bonnes. Le temps passa de la sorte jusqu'à ce que l'on attende l'arrivée de Thorfinnr.

CHAPITRE XX

Après Jól, Thorfinnr se prépara à se rendre chez lui et renvoya beaucoup de ceux qu'il avait invités avec d'excellents présents. Puis il s'en alla avec sa suite jusqu'à ce qu'il fût presque arrivé à son hangar à bateaux. Ils virent un bateau sur le sable et reconnurent bientôt le grand karfi : Thorfinnr n'avait pas entendu parler des berserkir. Il leur ordonna de se hâter d'aller à terre, « car je soupçonne, dit-il, que ce ne sont pas des amis qui ont agi ici ». Thorfinnr fut le premier des hommes à débarquer et il se rendit immédiatement au hangar ; il y vit un bateau et reconnut celui des berserkir. Alors, il dit à ses hommes : « Les pires vikings que je connaisse dans toute la

Norvège sont venus ici, ce sont Thórir la Panse et Ögmundr le Mauvais; ils ne se seront pas conduits heureusement envers nous, et je ne fais pas grande confiance à cet Islandais. » Il discuta longuement avec ses camarades.

Grettir était à la maison et il était cause que l'on mettait du temps à aller au rivage; il déclara qu'il n'avait cure que le bóndi ait quelque crainte de ce qui se présentait. Mais quand la maîtresse de maison lui demanda la permission d'y aller, il lui dit de se déplacer à sa guise, mais que lui n'irait pas. Elle alla vite trouver Thorfinnr et lui fit bel accueil. Il en fut joyeux et dit : « Dieu soit loué que je te vois saine et sauve ainsi que ma fille; et que vous est-il arrivé depuis que je suis parti ? » Elle dit : « Tout s'est bien terminé, mais nous avons failli subir un si grand déshonneur que nous n'aurions jamais pu le réparer si ton hôte de cet hiver ne nous avait pas aidés. » Thorfinnr dit alors : « Nous allons nous asseoir, et toi, raconte-nous les nouvelles. » Elle lui dit alors en détail tous les événements qui s'étaient produits et loua fort la vaillance et le courage de Grettir. Thorfinnr se taisait pendant ce temps et quand elle eut terminé son récit, il répondit ainsi : « C'est vrai ce que l'on dit : il faut du temps pour éprouver la valeur d'un homme; mais où est Grettir à présent ? » La dame dit : « Il est à la maison, dans la salle. » Puis ils allèrent à la ferme.

Thorfinnr alla à Grettir, l'embrassa et le remercia en belles paroles du service qu'il lui avait rendu « et je vais te dire, continua Thorfinnr, une chose que peu de gens disent à leur ami : je voudrais que tu aies besoin d'un homme et tu verrais alors si je te serais de quelque secours; mais je ne pourrai jamais te récompenser de tes bienfaits si tu n'es pas dans le besoin. Tu pourras loger ici chez moi tant qu'il te plaira et mes gens te mettront toujours à la première place ». Grettir lui fit de grands remerciements « et j'aurais accepté cette offre même si tu l'avais faite plus tôt ».

Grettir passa là l'hiver et fut en termes très affectueux avec Thorfinnr. Cette action l'avait rendu célèbre aussi dans toute la Norvège et là surtout où les berserkir avaient fait les plus grands ravages. Au printemps, Thorfinnr demanda à Grettir ce qu'il voulait entreprendre. Il dit qu'il voulait aller dans le nord à Vágar pendant que la foire s'y tenait. Thorfinnr lui dit que tout l'argent qu'il

voudrait était à sa disposition. Grettir déclara n'avoir pas besoin d'argent pour le moment, sinon pour assurer sa subsistance. Thorfinnr dit que cela allait de soi et l'accompagna jusqu'au bateau. C'est alors qu'il donna à Grettir la bonne sax : Grettir la porta tant qu'il vécut, c'était un objet très précieux. Thorfinnr le pria de venir le voir quand il aurait besoin d'assistance.

Grettir alla donc dans le nord à Vágar : il y avait là quantité de monde. Beaucoup de gens qu'il n'avait jamais vus encore lui firent bel accueil en raison de la prouesse qu'il avait accomplie en tuant les vikings. Beaucoup de nobles hommes l'invitèrent chez lui, mais il voulut revenir chez Thorfinnr, son ami. Il se prit une place sur un byrdingr qui appartenait à un homme appelé Thorkell : celui-ci habitait à Sálpti[1] dans le Hálogaland et était un noble homme. Quand Grettir vint chez Thorkell, celui-ci le reçut fort bien et lui offrit de passer l'hiver chez lui, insistant très fort. Grettir accepta et passa cet hiver-là chez Thorkell, magnifiquement traité.

CHAPITRE XXI

Il y avait un homme appelé Björn qui logeait chez Thorkell; il était de tempérament excessif et de bonne famille, vaguement apparenté à Thorkell. Ce n'était pas un homme populaire, car il disait beaucoup de mal des gens qui étaient chez Thorkell. De la sorte, il en faisait partir beaucoup. Les rapports entre lui et Grettir étaient froids. Björn l'estimait de piètre valeur en regard de lui et Grettir n'était pas accommodant, et il y avait désaccord entre eux. Björn était un homme bruyant et prétentieux et faisait fort l'important. Aussi beaucoup de jeunes gens le suivaient-ils et le soir, ils flânaient longtemps dehors.

Au début de l'hiver, il se fit qu'un ours des bois féroce sortit de sa tanière et il devint si furieux qu'il n'épargnait ni les gens ni le bétail. On pensa qu'il avait dû être réveillé par tout le tapage que Björn avait fait avec ses compagnons. La bête devint si dangereuse qu'elle enleva force bétail aux gens. C'est Thorkell qui en éprouva le plus grand dommage, car c'était l'homme le plus puissant

de cette contrée. Un jour, Thorkell convoqua des gens à l'accompagner pour chercher où était la tanière de l'ours. Ils la découvrirent dans une falaise au bord de la mer; il y avait là un précipice, le rocher revenant en surplomb pour former une caverne, avec un sentier étroit pour y parvenir. En dessous de la caverne, c'étaient des rochers et des tas de pierres au bord de la mer. Quiconque tombait d'en haut était assuré de mourir. L'ours était dans sa tanière pendant la journée et sortait toujours dès que venait la nuit. Il n'était pas de barrière qui l'empêchât d'atteindre le bétail. Et il n'y avait pas à compter sur les chiens. Les gens tenaient cela pour une difficulté extrême. Björn, parent de Thorkell, dit que le principal était fait maintenant que l'on avait trouvé la tanière. « Et l'on va voir maintenant comment la partie va se jouer entre mon homonyme[1] et moi », dit-il. Grettir fit semblant de ne pas entendre les vantardises de Björn.

Le soir, quand les gens allaient se coucher, Björn avait coutume de sortir. Il se fit qu'une nuit, Björn alla à la tanière; il se rendit compte que la bête y était et qu'elle grondait méchamment. Björn se coucha dans le sentier, se couvrit de son bouclier: il voulait attendre que, selon sa coutume, l'ours sorte. Bessi[2] éventa l'homme et retarda sa sortie. Björn s'endormit profondément là où il était couché et ne sut se tenir éveillé. Sur ce, la bête sort de sa tanière, aperçoit l'homme à l'endroit où il était allongé, lui arrache le bouclier avec ses griffes et le jette en bas du rocher. Björn réagit promptement dès qu'il se réveilla, il prit ses jambes à son cou et courut à la maison. Il s'en fallut de peu que la bête ne s'empare de lui. Ses camarades furent au courant, car ils avaient épié la démarche de Björn; le lendemain matin, ils découvrirent le bouclier et firent des gorges chaudes de cette affaire. À Jól, Thorkell en personne alla à la tanière avec sept hommes; étaient là Björn et Grettir et d'autres suivants de Thorkell. Grettir portait un manteau de fourrure qu'il enleva pendant qu'ils attaquaient la bête. Elle était difficile à attaquer car on ne pouvait l'atteindre qu'à coups de lance qu'elle parait avec ses dents. Björn excitait fort à l'attaque, tout en ne s'approchant pas au point de se trouver en péril. Au moment où l'on s'y attendait le moins, Björn empoigna le manteau de Grettir et le jeta dans la tanière sur l'ours. Ils ne parvinrent à rien et rebroussèrent chemin quand le

jour s'acheva. Mais lorsque Grettir se prépara à repartir à la maison, il ne trouva pas son manteau : il aperçut l'ours qui le tenait sous lui. Il dit alors : « Qui est-ce, garçons, qui m'a fait le tour de jeter mon manteau dans la tanière ? » Björn répondit : « Celui-là seul l'aura fait qui a le courage de l'avouer. » Grettir répondit : « Je n'attache pas grande importance à de telles choses. » Ils prirent le chemin de la maison. Et alors qu'ils avaient marché un moment, la bande molletière de Grettir se rompit[1]. Thorkell demanda qu'on l'attende. Grettir dit que ce n'était pas la peine. Alors Björn dit : « Ce n'est pas la peine de croire que Grettir abandonne son manteau ; il veut avoir la gloire de tuer tout seul la bête que nous avons laissée à huit. Alors, il serait tel qu'on le dit, car aujourd'hui, il s'est comporté sans aucune énergie. — Je ne sais pas, dit Thorkell, comment tu t'es comporté, toi, mais il n'y a pas à vous tenir pour des hommes d'égale vaillance, et laisse-le donc tranquille. » Björn déclara que ce n'était ni à Thorkell ni à Grettir de lui mettre propos en bouche.

Puis une colline s'interposa entre eux et Grettir. Grettir revint alors vers le sentier ; il n'y aurait pas alors à attribuer à un autre l'attaque de l'ours. Il dégaina l'épée qui lui venait de Jökull ; il avait une courroie à la poignée de l'arme, qu'il se passa autour du bras ; il procédait ainsi parce qu'il estimait pouvoir mieux se porter là où il voulait si ses mains étaient libres. Il prit aussitôt le sentier, et lorsque la bête vit l'homme, elle se porta avec grande férocité contre Grettir et le frappa de la patte qui n'était pas du côté de la falaise. Grettir la frappa en échange de son épée, le coup atteignit la patte au-dessus des griffes et la trancha. Alors, la bête voulut frapper de la patte qui était indemne, en s'appuyant sur son moignon, mais celui-ci était plus court qu'elle ne le pensait et la bête tomba entre les bras de Grettir. Celui-ci empoigna la bête par les oreilles pour l'éloigner de lui afin qu'elle ne parvienne pas à le mordre. Grettir a dit que la plus grande prouesse physique qu'il ait jamais faite fut de maintenir la bête. Mais comme la bête luttait violemment et qu'il y avait peu d'espace, ils dévalèrent tous deux du rocher. Or la bête était plus lourde et ce fut elle qui arriva la première sur les pierres. Grettir était alors au-dessus et la bête se mutila fort du côté qui toucha terre. Grettir saisit sa sax et frappa l'ours au cœur et ce fut sa mort.

Après cela, il alla à la maison en prenant son manteau qui était tout déchiré. Il emporta la patte qu'il avait tranchée à l'ours. Thorkell était en train de boire quand Grettir entra dans la salle. On rit du manteau déchiré que Grettir portait. Il posa sur la table la patte qu'il avait tranchée à l'ours. Thorkell dit : « Où donc est Björn, mon parent? Jamais je ne t'ai vu faire ainsi mordre le fer, et je veux que tu offres à Grettir de lui faire quelque honneur pour l'affront que tu lui as fait. » Björn dit que cela pouvait attendre « et je n'ai cure que cela lui plaise ou non ». Grettir déclama cette vísa :

20. *Le Njördr du meurtre qui rendit*
Visite à l'ours cet automne
Rentra souvent, effrayé, au crépuscule
Alors que rien ne saignait;
Nul ne m'a vu tard le soir
Siéger près de la tanière de l'ours;
Pourtant je suis sorti de l'antre de l'ours[1].

« C'est à la fois, dit Björn, que tu t'es bien comporté, et que tu racontes sur nous une histoire invraisemblable; j'entends que c'est contre moi que tu penses décocher ce sarcasme. » Thorkell dit : « Je voudrais, Grettir, que tu ne te venges pas sur Björn, je vais verser pleine compensation pour lui afin que vous soyez réconciliés. » Björn dit qu'il pouvait mieux investir son argent que de verser compensation pour cela, « il me paraîtrait judicieux — le chêne prenant ce qu'il arrache à un autre — que Grettir et moi en décousions ». Grettir déclara que cela lui plaisait fort. « Alors, dit Thorkell, tu vas faire cela pour moi, Grettir, de ne pas t'en prendre à Björn tant que vous êtes tous les deux chez moi. — Soit », dit Grettir. Björn dit qu'il n'aurait pas peur de marcher contre Grettir, où qu'ils se rencontrent. Grettir ricana mais ne voulut pas accepter d'argent pour Björn et ils passèrent là l'hiver.

CHAPITRE XXII

Au printemps, Grettir alla dans le nord à Vágar avec les gens de Thorkell[2]. Thorkell et lui se quittèrent en termes amicaux, et Björn alla à l'ouest en Angleterre, il

commandait le bateau de Thorkell qui allait là-bas. Il y passa l'été et acheta pour le compte de Thorkell les choses que celui-ci lui avait demandées; à la fin de l'automne, il revint de l'ouest. Grettir resta à Vágar jusqu'à ce que la flotte des marchands se disperse; puis il revint du nord avec quelques hommes du byrdingr, jusqu'à ce qu'ils arrivent dans le port qui s'appelle Gartar[1] — c'est à l'embouchure du Thrándheimr — et là, ils dressèrent leur tente. Quand ils eurent terminé leurs préparatifs, un bateau venant du sud en longeant les côtes cingla vers le port; ils reconnurent bientôt que c'était un bateau venant d'Angleterre. Celui-ci mouilla le long du rivage, vers le large, et l'équipage alla à terre. Grettir et ses camarades se portèrent à leur rencontre. Lorsqu'ils furent proches l'un de l'autre, Grettir vit que Björn était dans leurs rangs et dit : « C'est bien que nous nous soyons rencontrés ici; nous allons vider maintenant notre ancienne querelle; je veux éprouver maintenant lequel de nous deux est le plus capable. » Björn dit que c'était une histoire ancienne, « mais s'il y a eu quelque chose, je veux payer compensation de sorte que tu te tiennes pour satisfait ». Grettir déclama alors une vísa :

21. *Je pus vaincre l'ours;*
Le bruit en courut naguère;
La bête belliqueuse lacéra durement
Le manteau de l'homme;
Le Baldr tracassier de l'anneau
En fut cause qui ores doit le payer;
Point souvent ne m'estime enclin
À me vanter de mes prouesses[2].

Björn dit que des offenses plus grandes que celle-là avaient été compensées par l'argent. Grettir déclara que rares avaient été ceux qui lui avaient joué des tours humiliants et que d'ailleurs, il n'avait jamais accepté de recevoir de l'argent et qu'il en serait encore de même : « Nous ne partirons pas tous les deux d'ici sains et saufs si j'en peux décider; je t'accuse d'être un couard si tu n'oses pas te battre. » Björn vit donc qu'il ne lui servait à rien de se dérober, il prit ses armes et alla à terre. Puis ils fondirent l'un sur l'autre et se battirent, mais pas longtemps, avant que Björn ne fût blessé, sur quoi il tomba mort à terre. Et quand les suivants de Björn virent cela, ils allèrent sur leur bateau, prirent vers le nord en longeant les côtes

pour aller trouver Thorkell et lui dirent cet événement. Thorkell dit que cela ne s'était pas produit plus tôt qu'il ne fallait s'y attendre. Bientôt après, Thorkell alla au sud à Thrándheimr et y trouva le jarl Sveinn.

Après le meurtre de Björn, Grettir alla dans le Moerr, trouver Thorfinnr, son ami, et lui dit ce qui s'était passé. Thorfinnr lui fit bon accueil « et il est bon, dit-il, que tu aies besoin d'un ami; tu vas rester chez moi jusqu'à ce que cette affaire se termine ». Grettir le remercia de son offre et déclara que maintenant, il accepterait.

Le jarl Sveinn siégeait dans le Thrándheimr, à Steinker[1] quand il apprit le meurtre de Björn. Était alors avec lui Hjarrandi, frère de Björn : il était hirdmadr du jarl. Il fut très fâché en apprenant le meurtre de Björn et il demanda au jarl assistance dans cette affaire. Le jarl le lui promit. Il envoya des hommes à Thorfinnr et les convoqua tous les deux, lui et Grettir. Thorfinnr se prépara aussitôt, ainsi que Grettir, après le message du jarl et ils entrèrent dans le Thrándheimr pour le rencontrer. Le jarl tint une réunion sur cette affaire et pria Hjarrandi d'y assister. Hjarrandi déclara qu'il ne porterait pas son frère dans son escarcelle. « Ce sera de deux choses l'une : ou bien je suivrai le même chemin que lui, ou bien je le vengerai », dit-il. Lorsque l'affaire fut examinée, le jarl découvrit que Björn avait fait maintes offenses contre Grettir, et Thorfinnr offrit des compensations en argent selon ce que le jarl estimerait honorable pour les héritiers de Björn, et il fit un long discours sur le grand service que Grettir avait rendu aux gens dans le nord du pays en tuant les berserkir, comme on l'a dit précédemment. Le jarl répondit : « Tu dis vrai, Thorfinnr; ce fut une grande délivrance pour le pays, et il nous sied bien d'accepter des compensations en argent sur ton invite; Grettir est célèbre aussi en raison de sa force et de sa vaillance. »

Hjarrandi ne voulut pas recevoir de compensations, et la réunion fut dissoute. Thorfinnr confia à Arnbjörn, son parent, le soin d'accompagner Grettir d'un bout à l'autre de la journée, car il savait que Hjarrandi en voulait à sa vie.

CHAPITRE XXIII

Un jour que Grettir et Arnbjörn se promenaient sur la route pour se divertir, ils arrivèrent devant un portail et alors, un homme en sortit, hache brandie, et frappa Grettir des deux mains. Celui-ci ne s'y attendait nullement et n'esquiva pas tout de suite. Mais Arnbjörn aperçut l'homme, empoigna Grettir et le précipita de l'avant si brutalement qu'il tomba à genoux. La hache arriva sur l'omoplate et courut jusqu'en dessous du bras; ce fut une grande blessure. Grettir fit volte-face rudement et brandit sa sax; il reconnut que c'était Hjarrandi qui était là. La hache s'enfonça dans la route et il lui fallut du temps pour l'en arracher; sur ce, Grettir assena un coup à Hjarrandi, la sax atteignit le bras à hauteur de l'épaule et le trancha. Alors bondirent les suivants de Hjarrandi, à cinq[1] en tout. Bataille éclata entre eux. Leurs démêlés furent rapides. Grettir et Arnbjörn tuèrent les cinq qui étaient avec Hjarrandi mais il y en eut un qui s'échappa et qui alla aussitôt trouver le jarl pour lui dire cette nouvelle. Le jarl fut pris d'une colère terrible en apprenant cela et il convoqua un thing pour le lendemain. Thorfinnr et les siens y vinrent. Le jarl accusa Grettir de meurtre, mais Grettir avoua et déclara qu'il avait dû se défendre. « J'en porte les marques, dit Grettir; j'aurais reçu la mort si Arnbjörn ne m'avait sauvé la vie. » Le jarl dit qu'il était mauvais qu'il n'eût pas été tué: « Si tu survis, ce sera la mort de maint homme. » Était alors arrivé chez le jarl, Bersi fils de Torfa la Scalde, camarade et ami de Grettir[2]. Lui et Thorfinnr se présentèrent au jarl, demandèrent grâce pour Grettir et offrirent que le jarl juge seul sur cette affaire, pour peu que Grettir obtienne trêve et droit de séjour dans le pays. Le jarl hésitait à passer tout accord, mais il finit pourtant par céder à leurs prières. On fit donc trêve à Grettir jusqu'au printemps, mais le jarl ne voulut tout de même pas faire la paix avant que ne fût présent Gunnarr, frère de Björn et de Hjarrandi. Gunnarr possédait un domaine à Túnsberg. Au printemps, le jarl convoqua Grettir et Thorfinnr à l'est à Túnsberg car il avait l'intention de s'y trouver lorsque le plus grand

nombre de bateaux y viendraient. Ils allèrent à l'est, là-bas. Le jarl était à la ville quand ils arrivèrent à l'est. Grettir y trouva Thorsteinn le Dromond, son frère : il l'accueillit fort bien et l'invita chez lui. Thorsteinn possédait un domaine, là, en ville. Grettir lui dit son affaire et Thorsteinn se rangea à sa cause, mais le pria de se garder de Gunnarr. On arriva ainsi au printemps.

CHAPITRE XXIV

Gunnarr était en ville, épiant Grettir dès qu'une occasion lui serait donnée. Il se trouva qu'un jour, Grettir était assis dans une baraque, à boire, car il ne voulait pas se trouver sur le chemin de Gunnarr. Et alors qu'il s'y attendait le moins, on se précipita sur le portail avec une telle violence qu'il se brisa. Entrèrent quatre hommes tout armés. C'étaient Gunnarr et ses suivants. Ils attaquèrent Grettir. Il saisit ses armes qui étaient suspendues au-dessus de lui. Il bondit dans un coin et se défendit de là. Il tenait son bouclier devant lui et frappait de sa sax. Leur attaque tourna court. Il parvint à assener un coup à un suivant de Gunnarr : celui-là n'eut pas besoin de davantage. Grettir déblaya alors la pièce : ils reculèrent vers l'entrée de la baraque; tomba alors un deuxième homme de Gunnarr. Gunnarr voulut s'échapper ainsi que son compagnon. Celui-ci parvint jusqu'aux portes et trébucha sur la poutre de seuil, tomba et mit du temps à se relever. Gunnar tenait son bouclier devant lui et reculait devant Grettir, lequel attaquait avec ardeur et bondit sur la banquette transversale[1] près des portes. Les bras de Gunnarr ainsi que son bouclier étaient encore à l'intérieur. Grettir assena alors un coup entre Gunnarr et son bouclier et lui trancha les deux mains à hauteur des poignets : Gunnarr tomba à la renverse dans les portes. Grettir lui assena le coup de la mort. À ce moment même, celui qui l'avait suivi se remit sur pied, il alla aussitôt trouver le jarl et lui dit cette nouvelle. Le jarl Sveinn fut excessivement fâché de cette histoire et convoqua aussitôt un thing dans la ville. Lorsque Thorfinnr et Thorsteinn le Dromond surent cela, ils convoquèrent leurs

parents et amis et s'assemblèrent en grand nombre pour ce thing. Le jarl était dans une grande colère et il n'était guère possible de lui adresser la parole. Thorfinnr se présenta le premier à lui et dit : « Je suis venu ici parce que je veux vous offrir conciliations et honneurs pour le meurtre que Grettir a commis; vous trancherez et déciderez seul si l'homme obtient grâce. » Le jarl répondit, très courroucé : « Tu mets du temps à te fatiguer de demander grâce pour Grettir, mais je soupçonne que là, tu ne parviendras à rien. Il vient de tuer trois frères, l'un après l'autre et coup sur coup. C'étaient des hommes si vaillants qu'aucun d'eux ne voulait porter l'autre dans son escarcelle. Il ne te sert à rien, Thorfinnr, d'intercéder pour Grettir car je ne veux pas faire au pays cette injustice de recevoir compensations pour une telle abomination. » Alors, Bersi fils de Torfa la Scalde s'avança et demanda au jarl d'accepter compensation. « Je veux, dit-il, offrir pour cela tout mon bien, car Grettir est un homme de grande famille et un excellent ami à moi; vous pouvez voir, sire, qu'il vaut mieux faire grâce à un homme, recevoir en échange les remerciements de maintes gens et décider tout seul des amendes en argent, que d'aller contre votre honneur et courir le risque de voir si vous pourrez vous emparer de l'homme ou non. » Le jarl répondit : « Tu agis bien en cela, Bersi, et tu manifestes toujours que tu es un excellent brave, mais je n'accepte pourtant pas de violer ainsi les lois du pays en faisant grâce à ceux qui méritent la mort. » Alors, Thorsteinn le Dromond s'avança, salua le jarl, fit des offres pour Grettir et prononça là-dessus maintes belles paroles. Le jarl demanda pour quelles raisons il faisait des offres pour cet homme. Thorsteinn dit qu'ils étaient frères. Le jarl dit qu'il ne savait pas cela « et c'est noble de ta part que de vouloir l'aider; mais comme nous n'avons pas l'intention de recevoir des amendes en argent pour cette affaire, nous fixerons le même prix pour toutes. Nous aurons la vie de Grettir, coûte que coûte, dès que nous y parviendrons ».

Le jarl se leva d'un bond et ne voulut pas entendre parler de conciliations avec Thorfinnr : celui-ci et ses gens se rendirent chez Thorsteinn et firent leurs préparatifs de défense. Ce que voyant, le jarl fit s'armer toute sa hird, après quoi ils se rendirent en ordre de bataille sur les lieux. Avant que cette troupe n'arrive, Thorsteinn et les

siens s'étaient répartis pour la défense devant la porte du domaine. Se tenaient au premier rang Thorfinnr, Thorsteinn, Grettir et Bersi; chacun d'eux avait une grande escorte. Le jarl leur demanda de lui remettre Grettir et de ne pas se mettre en péril. Ils firent les mêmes offres qu'avant; le jarl ne voulut pas en entendre parler. Thorfinnr et Thorsteinn dirent qu'il s'agissait pour le jarl de plus que d'obtenir la vie de Grettir « car nous subirons tous le même sort et l'on dira que vous avez beaucoup fait pour la vie d'un seul homme si nous sommes tous étendus morts ». Le jarl dit qu'il n'épargnerait aucun d'eux. Il s'en fallut de peu qu'ils ne se battent. Alors beaucoup d'hommes de bonne volonté allèrent au jarl en demandant qu'il ne s'engage pas dans de telles difficultés. Ils dirent qu'ils feraient grands ravages avant d'être tués. Le jarl considéra que c'étaient là de sains conseils; il se laissa alors apaiser un peu. Puis on en vint aux conciliations. Thorfinnr et Thorsteinn le désiraient beaucoup, pour peu que Grettir obtînt la vie sauve.

Le jarl dit : « Vous saurez, que même si je fais ici un grand compromis sur ce meurtre, je considère que ce ne sont nullement là des accords, mais je ne consens pas à me battre contre mes propres hommes bien que je voie que vous ne m'estimiez guère en cette affaire. » Alors Thorfinnr dit : « C'est un plus grand honneur pour vous, sire, car vous serez seul à décider des amendes en argent. » Le jarl dit que Grettir irait en paix en Islande, quant à lui, dès que des bateaux partiraient, si cela leur plaisait; ils déclarèrent qu'ils accepteraient. Ils payèrent au jarl les amendes qu'il lui plut et ils se quittèrent sans aucune aménité. Grettir s'en alla avec Thorfinnr; lui et Thorsteinn son frère, se quittèrent en termes amicaux. Thorfinnr fut renommé pour l'assistance qu'il avait accordée à Grettir, étant donné la force supérieure à laquelle il avait affaire. De ceux qui avaient prêté main forte à Grettir, aucun ne rentra en grâce auprès du jarl, hormis Bersi. Voici ce que déclama Grettir :

22. *Le compagnon*
Des hommes de Thundr,
Thorfinnr
Était né pour nous protéger
Quand la femme

Qui ferme et verrouille
Le séjour des morts
S'en prit à ma vie.

23. *Et le meurtrier*
Du dieu de la falaise,
La salle de Reginn,
La grande nef de la mer rouge,
Fut de tous celui
Qui me défendit le plus
De la fille du frère
De Býleistr.

Et encore ceci :

24. *Parut alors*
Aux hommes du prince
Peu facile
De lutter contre nous
Quand Léopard voulut
Brûler le fort rusé
Par le feu de l'écu[1].

Grettir revint dans le nord avec Thorfinnr et resta chez lui jusqu'à ce qu'il lui prenne un passage avec des marchands qui avaient l'intention de se rendre en Islande, et il lui donna maintes bonnes choses en fait d'habits, de selle peinte et de bride. Ils se quittèrent en termes amicaux. Thorfinnr lui demanda de venir lui rendre visite s'il retournait en Norvège.

CHAPITRE XXV

Pendant que Grettir était à l'étranger, Ásmundr aux longs cheveux gris habitait à Bjarg, on le tenait pour le plus digne bóndi du Midfjördr. Thorkell Krafla mourut à l'époque où Grettir n'était pas en Islande[2]. Thorvaldr fils d'Ásgeirr habitait alors à Áss dans le Vatnsdalr[3] et devint un grand chef. C'était le père de Dalla qu'épousa Ísleifr qui fut ensuite évêque de Skálaholt[4]. Thorvaldr était un

grand soutien pour Ásmundr dans la poursuite de procès et beaucoup d'autres choses. Grandit chez Ásmundr un homme qui s'appelait Thorgils; on le disait fils de Mákr; il était proche parent d'Ásmundr[1]. Thorgils était d'une grande force et il gagnait beaucoup d'argent, sur les conseils d'Ásmundr. Ce dernier acheta, pour Thorgils, la terre de Loekjamót et il habita là[2]. Thorgils était un grand fermier et il allait dans les Strönd chaque année; là, il se procurait de la baleine et autres poissons. Thorgils était un homme très intrépide; il allait jusqu'aux terres communes de l'est.

En ce temps-là, le renom des frères jurés, Thorgeirr fils de Hávarr et Thormódr Scalde-de-Kolbrún, était à son comble. Ils possédaient un bachot, ils mettaient la main sur maintes choses en divers lieux et n'étaient pas tenus pour des hommes très équitables. Il se fit qu'un été, Thorgils fils de Mákr trouva une baleine sur les rivages communs; il alla aussitôt la dépecer avec ses camarades. Quand les frères jurés apprirent cela, ils s'y rendirent, et, pour commencer, il sembla qu'ils s'entendraient. Thorgils leur offrit de prendre la moitié de la partie de la baleine qui n'avait pas été dépecée, mais ils voulurent avoir pour eux tout seuls la partie non dépecée, ou bien partager de moitié à la fois la partie dépecée et l'autre partie. Thorgils refusa carrément d'abandonner ce qui était découpé. Ils en vinrent aux menaces, puis ils s'armèrent de part et d'autre après quoi ils se battirent. Thorgeirr et Thorgils combattirent longtemps sans que le sort penche d'un côté ou de l'autre, et ils étaient des plus ardents l'un et l'autre. Leurs démêlés furent à la fois rudes et longs, mais la conclusion fut que Thorgils tomba mort devant Thorgeirr. Thormódr et les suivants de Thorgils se battaient d'autre part; Thormódr remporta la victoire dans leurs démêlés; trois compagnons de Thorgils tombèrent devant lui[3].

Après le meurtre de Thorgils, ses suivants revinrent dans le Midfjördr en emportant le corps de Thorgils; on estimait que c'était une très grande perte. Les frères jurés prirent toute la baleine pour eux. Thormódr mentionne cette rencontre dans la drápa funéraire qu'il composa sur Thorgeirr[4]. Ásmundr aux longs cheveux gris apprit le meurtre de Thorgils, son parent. C'était lui le plaignant principal dans les poursuites judiciaires pour le meurtre de Thorgils; il alla prendre des témoins des blessures et

intenta un procès devant l'althing car cela semblait légal, l'affaire ayant eu lieu dans un autre quartier du pays que celui de Thorgils[1]. Puis un certain temps passa.

CHAPITRE XXVI

On mentionne un homme, Thorsteinn; il était fils de Thorkell la Cogue, fils de Thórdr le Braillard, fils d'Óláfr Feilan, fils de Thorsteinn le Rouge, fils d'Audr la Très-Riche. La mère de Thorsteinn fils de Kuggi était Thurídr, fille d'Ásgeirr Tête-Brûlée[2]. Ásgeirr était frère du père d'Ásmundr aux longs cheveux gris. C'était à Thorsteinn fils de Kuggi d'entreprendre les poursuites pour le meurtre de Thorgils fils de Mákr, ainsi qu'à Ásmundr aux longs cheveux gris. Celui-ci envoya donc un message à Thorsteinn pour qu'il vienne le trouver. Thorsteinn était un grand champion et des plus arrogants. Il alla aussitôt trouver Ásmundr, son parent, et ils parlèrent du procès pour le meurtre. Thorsteinn était des plus véhéments, il déclara qu'en l'occurrence, il n'y aurait pas de compensations en argent, que leur famille était assez puissante pour qu'il y eût, pour ce meurtre, ou bien proscription, ou bien vengeance sanglante. Ásmundr dit qu'il le seconderait, quel que fût le parti qu'il prendrait. Ils allèrent dans le nord chez Thorvaldr, leur parent, et lui demandèrent assistance, et il accepta promptement. Ils intentèrent un procès contre Thorgeirr et Thormódr. Thorsteinn s'en alla chez lui: il habitait alors à Ljárskógar dans le Hvammsveit. Skeggi habitait à Hvammr[3]. Il se rangea du côté de Thorsteinn dans cette affaire. C'était le fils de Thórarinn le Pétrel, fils de Thórdr le Braillard; la mère de Skeggi était Fridgerdr, fille de Thórdr de Höfdi. Ils assemblèrent quantité de monde pour aller à l'althing et intentèrent le procès avec grande ardeur. Ásmundr et Thorvaldr s'en allèrent du nord avec soixante hommes et passèrent de nombreuses nuits à Ljárskógar.

CHAPITRE XXVII

Thorgils habitait alors à Reykjahólar; il était fils d'Ari fils de Már, fils d'Atli le Rouge, fils d'Úlfr le Bigleux qui colonisa le Reykjanes. La mère de Thorgils fils d'Ari était Thorgerdr, fille d'Álfr des Dalir[1]; Thórelfr, mère de Thorgeirr fils de Hávarr était une autre fille d'Álfr[2]. Thorgeirr avait là de grands appuis pour raison de parenté, car Thorgils était le plus grand chef du quartier des fjords de l'Ouest. C'était un homme si libéral qu'il tenait table ouverte pour tout homme libre, tant que celui-ci voulait en profiter. Aussi y avait-il toujours beaucoup de monde à Reykjahólar. Thorgils avait un domaine d'une grande magnificence. C'était un homme de bonne volonté et sage. Thorgeirr passait les hivers chez Thorgils et s'en allait dans les Strandir en été.

Après le meurtre de Thorgils fils de Mákr, Thorgeirr alla à Reykjahólar et dit cette nouvelle à Thorgils. Celui-ci lui dit qu'il pouvait loger chez lui, « mais je pense, dit-il, qu'ils vont être difficiles dans ce procès, et je n'ai pas envie d'accroître les ennuis. Je vais envoyer un homme à Thorsteinn, lui offrir de payer compensation pour le meurtre de Thorgils, mais s'il ne veut pas passer d'accords, je ne poursuivrai pas cette affaire avec ardeur ». Thorgeirr déclara qu'ils se fieraient à sa prévoyance. En automne, Thorgils envoya un homme à Thorsteinn fils de Kuggi pour chercher à obtenir des conciliations, mais Thorsteinn refusa de recevoir de l'argent dans le procès pour le meurtre de Thorgils; quant aux autres meurtres, il déclara qu'il agirait selon les conseils des gens avisés. Ce qu'apprenant, Thorgils invita Thorgeirr à venir lui parler et demanda quelle assistance lui semblait le plus utile. Thorgeirr déclara que ce qu'il préférait, c'était d'aller à l'étranger s'il en avait le choix, et de n'être pas proscrit. Thorgils dit que l'on tenterait cela. Il y avait un bateau au mouillage dans la Nordrá, dans le Borgarfjördr. Thorgils y prit un passage en secret pour les frères jurés. L'hiver se passa ainsi. Thorgils apprit que Thorsteinn et les siens assemblaient beaucoup de monde pour l'althing et qu'ils siégeaient à Ljárskógar. Il remit la date de son départ de

chez lui parce qu'il voulait que Thorsteinn et ses gens fussent partis pour le sud quand il arriverait de l'ouest, et ce fut ce qui se produisit. Thorgils s'en alla au sud, les frères jurés[1] avec lui. Au cours de ce voyage, Thorgeirr tua Böggul-Torfi à Máskelda[2]; il tua aussi Skúfr et Bjarni dans le Hundadalr[3]. Voici ce que dit Thormódr dans la drápa de Thorgeirr :

25. *L'homme fit heureusement*
Payer au fils de Mákr son arrogance;
Y eut alors tempête des épées;
Le corbeau eut chair crue à lacérer;
Le cavalier du cheval de la crique
Occit ensuite Skúfr et Bjarni;
Volontiers l'habile au meurtre
Mit la main à la bataille[4].

Thorgils fit la paix immédiatement, là dans la vallée, pour les meurtres de Skúfr et de Bjarni, et il dut s'attarder plus longtemps qu'il ne l'avait prévu. Thorgeirr alla au bateau, et Thorgils se rendit au thing où il n'arriva pas avant le moment du verdict. Ásmundr aux long cheveux gris offrit à la défense de se produire à propos du meurtre de Thorgils fils de Mákr : Thorsteinn fils de Kuggi se tenait auprès du tribunal avec toute son escorte armée de pied en cap. Thorgils alla au tribunal et offrit de payer compensation pour le meurtre, si Thorgeirr n'était pas proscrit. En guise de défense dans ce procès, il chercha à savoir si tout homme libre n'avait pas droit aux épaves dans les terres communes. On demanda alors au lögmadr si c'était là une défense légale. C'était Skapti qui était lögmadr, et il secondait Ásmundr pour raison de parenté[5]. Il dit que ce serait légal s'ils étaient hommes de même rang, mais qu'un bóndi avait le pas sur un célibataire[6]. Ásmundr dit que Thorgils avait offert aux frères jurés de partager à égalité la baleine qui n'était pas encore dépecée lorsqu'ils étaient arrivés, et invalida ainsi leur défense. Thorsteinn et ses parents poussèrent alors l'affaire avec ardeur, disant que la seule chose qui leur plairait serait de faire proscrire Thorgeirr. Thorgils vit alors qu'il ne restait plus à faire que de deux choses l'une : ou bien attaquer avec quantité de monde, mais le résultat était incertain, ou bien les laisser procéder comme il leur plaisait. Et comme Thorgeirr était arrivé au bateau, Thorgils se désintéressa du procès. Thorgeirr fut proscrit et, pour

Thormódr, on fixa des compensations en argent et il ne serait pas proscrit. On estima que l'importance d'Ásmundr et de Thorsteinn s'était grandement accrue par ce procès. Les gens quittèrent le thing et rentrèrent chez eux. Certains disaient que Thorgils n'avait guère pressé cette affaire, mais il n'en eut cure et laissa chacun en dire ce qu'il voulait. Mais quand Thorgeirr apprit qu'il était proscrit, il dit : « Je voudrais que ceux qui m'ont fait proscrire paient chèrement cela avant que tout soit terminé, si je pouvais en décider. »

Il y avait un homme qui s'appelait Gautr et était surnommé Fils-de-Sleita[1]; c'était un parent de Thorgils fils de Mákr. Gautr avait pris un passage sur le bateau dans lequel Thorgeirr devait naviguer. Il se querella avec Thorgeirr qu'il voyait d'un mauvais œil, et lorsque les marchands découvrirent cela, ils estimèrent peu prudent de les faire voyager dans le même bateau. Thorgeirr déclara n'avoir cure de la façon dont Gautr fronçait les sourcils, mais on prit le parti de faire sortir Gautr du bateau et il s'en alla dans la contrée. Il ne se passa rien entre lui et Thorgeirr pour cette fois, mais il en résulta entre eux un différend dont on vit les résultats par la suite[2].

CHAPITRE XXVIII

Cet été-là, Grettir fils d'Ásmundr arriva en Islande dans le Skagafjördr. Il était si renommé en raison de sa force que l'on estimait qu'il n'avait pas son pareil parmi les jeunes gens. Il alla bientôt chez lui à Bjarg et Ásmundr le reçut convenablement. C'était Atli qui administrait le domaine; les deux frères s'entendirent bien. Alors, l'arrogance de Grettir devint si grande qu'il estima que rien ne lui était impossible. Étaient alors devenus adultes beaucoup de gens qui étaient jeunes quand Grettir participait avec eux aux jeux sur le lac de Midfjördr avant de s'en aller à l'étranger. L'un d'eux était Audunn, qui habitait alors à Audunarstadir dans le Vídidalr; il était fils d'Ásgeirr, fils d'Audunn, fils d'Ásgeirr Tête-Brûlée[3]. Audunn était un excellent bóndi et honnête; de tous les hommes,

c'était lui le plus fort, là dans le nord. On le tenait pour le plus tranquille de la contrée.

Grettir se souvint alors d'avoir, selon lui, été désavantagé au knattleikr devant Audunn, comme on l'a déjà dit, et il voulut savoir lequel des deux avait le plus prospéré depuis. Aussi partit-il de chez lui pour se rendre à Audunarstadir; c'était au début de la fenaison. Grettir s'habilla superbement, chevauchant en selle peinte, toute décorée que Thorfinnr lui avait donnée; il avait un bon cheval et des armes toutes excellentes. Il arriva un jour de bonne heure à Audunarstadir et frappa aux portes. Il y avait peu de monde à la maison. Grettir demanda si Audunn y était. On lui dit qu'il était parti pour le buron, chercher des provisions. Grettir débrida son cheval. Le pré clos n'était pas fauché et le cheval alla à l'endroit où l'herbe était la plus haute. Grettir alla à la skáli et s'assit sur le rebord de la poutre transversale[1], puis il s'endormit. Peu après, Audunn arriva à la maison. Il vit qu'il y avait dans le pré clos un cheval avec une selle peinte. Audunn rapportait des vivres sur deux chevaux: du fromage blanc[2] dans des outres fermées que l'on appelait sacs à fromage blanc. Il déchargea ses chevaux et entra en portant le fromage blanc dans ses bras. Les outres l'empêchaient de voir. La jambe de Grettir dépassait de la poutre et Audunn trébucha, tomba sur ses outres dont le lien se détacha. Audunn se releva d'un bond en demandant quel était le pendard qui était là. Grettir se nomma. Audunn dit: « C'est se conduire maladroitement, et que me veux-tu? — Je veux me battre contre toi », dit Grettir. « Je vais d'abord m'occuper de mes provisions », dit Audunn. « Fort bien, dit Grettir, si tu ne peux pas confier cela à d'autres. » Audunn se baissa, empoigna une outre et la précipita dans les bras de Grettir en lui disant de prendre d'abord ce qu'on lui envoyait. Grettir était tout couvert de fromage blanc. Il estima que c'était une plus grande honte que si Audunn lui avait fait une grande blessure. Puis ils se précipitèrent l'un sur l'autre et luttèrent assez brutalement. Grettir attaqua d'ardeur, mais Audunn esquiva. Il découvrit pourtant que Grettir l'avait dépassé en force. Tout ce qui se trouvait devant eux s'effondrait, et ils se poursuivirent par toute la skáli. Aucun des deux ne s'épargnait, mais Grettir finit pourtant par prendre le meilleur et, en fin de compte, Audunn

tomba. Il avait arraché à Grettir toutes ses armes. Ils s'empoignèrent ferme, faisant grand vacarme autour d'eux, et alors, il y eut un grand bruit au bas de la ferme, et Grettir entendit que l'on chevauchait vers les bâtiments, que l'on descendait de selle et que l'on entrait rapidement. Il vit pénétrer un homme de belle apparence, en tunique rouge, heaume en tête. Celui-ci se dirigea vers la skáli car il entendait grand vacarme provenant de leur lutte. Il demanda qui était dans la skáli. Grettir se nomma « et qui est celui qui pose cette question? — Je m'appelle Bardi », dit celui qui était arrivé. « Es-tu Bardi, fils de Gudnundr d'Ásbjarnarnes[1]? — C'est moi-même », dit Bardi, « et que fais-tu ici? » dit-il. Grettir répondit: « Audunn et moi, nous nous amusons. — Je ne vois pas que ce soit un jeu, dit Bardi, et vous n'êtes pas à égalité, tu es un homme injuste et tyrannique, et lui, est tranquille et bon, laisse-le se relever promptement. » Grettir répondit: « Beaucoup cherchent le loquet à côté du portail; il me semblerait mieux venu que tu venges ton frère Hallr que d'intervenir entre Audunn et moi lorsque nous nous battons. — C'est ce que j'entends constamment dire, répliqua Bardi, mais je ne sais pas si cela sera jamais vengé. Pourtant, je veux que tu laisses Audunn en paix car c'est un homme paisible. » C'est ce que fit Grettir, en raison des interventions de Bardi, mais cela lui déplut fort. Bardi demanda quel était l'objet de leur querelle. Grettir déclama une vísa:

26. *Point ne sais si Jalfadr*
N'essaiera pas de te prendre
À la gorge toi-même
Pour te faire payer ton ardeur;
C'est torture;
Ainsi me prit le camarade
Moi, le Gautr de l'or, jeune,
À la gorge il y a longtemps
Lorsque j'étais chez moi[2].

Bardi déclara que, certes, il avait des excuses à vouloir se venger. « Je vais arbitrer entre vous, dit Bardi; je veux que vous vous sépariez en cet état et que c'en soit terminé entre vous. » Et ils s'en tinrent là, car ils étaient apparentés, mais Grettir fut assez mécontent de Bardi et de ses frères. Ils s'en allèrent tous ensemble[3]. Et lorsqu'ils furent en route, Grettir dit: « J'ai entendu dire que tu as l'intention d'aller au sud dans le Borgarfjördr cet été; je veux

t'offrir, Bardi, d'aller dans le sud avec toi, et j'estime, ce faisant, te traiter mieux que tu ne le mérites. » Bardi se réjouit, accepta rapidement et l'en remercia. Puis ils se quittèrent. Mais alors, Bardi rebroussa chemin et dit : « Je veux stipuler que tu ne viendras pas si Thórarinn, mon père adoptif, ne le permet pas[1], car c'est à lui de décider de cette expédition. — Il me semblait, dit Grettir, que tu pouvais bien prendre tes décisions toi-même; pour moi, je ne m'en remets pas aux autres du soin de mes voyages, mais je trouverais mauvais que tu refuses mon escorte. »

Puis chacun d'eux alla son chemin et Bardi déclara qu'il ferait savoir à Grettir « si Thórarinn veut que tu viennes », sinon, il resterait tranquille. Grettir alla chez lui à Bjarg, et Bardi se rendit à sa demeure.

CHAPITRE XXIX

En été, on organisa un combat de chevaux où vint quantité de monde, à Langafit, en bas de Reykir[2]. Atli de Bjarg avait un excellent cheval, portant une bande noire le long du dos, de la race de Kengála; le père et ses fils prisaient fort ce cheval. Les frères Kormákr et Thorgils de Melr possédaient un cheval brun, indomptable au combat; il devait se mesurer à celui d'Atli de Bjarg. Il y avait là beaucoup d'autres bons chevaux. Oddr le Scalde-Miséreux, parent de Kormákr, devait mener le cheval de ses parents pendant la journée. Oddr était devenu un homme fort qui faisait l'important, injuste et insupportable. Grettir demanda à Atli, son frère, qui mènerait son cheval. « Je ne vois pas encore très bien », dit Atli. « Veux-tu que je m'en occupe? » dit Grettir. « Alors, modère-toi bien, parent, dit Atli, car nous avons affaire ici à des hommes ambitieux. — Qu'ils paient eux-mêmes leur arrogance, dit Grettir, s'ils ne savent pas se modérer. »

On amena les chevaux, les juments étaient avancées sur la berge de la rivière, attachées toutes ensemble. La rivière formait un grand bassin au-delà de la berge. Les chevaux se battirent fort bien et il y eut très grand amusement. Oddr menait ferme, et Grettir cédait du terrain, tenant la

queue du cheval d'une main et, de l'autre, le bâton dont il excitait la bête. Oddr se tenait près de son cheval, sur l'avant, et il n'était pas exclu qu'il ne piquât pas le cheval d'Atli pour l'empêcher d'attaquer. Grettir faisait semblant de ne pas voir. Les chevaux se rapprochèrent de la rivière. Alors, Oddr piqua Grettir de son bâton, le coup arriva sur l'omoplate car Grettir lui tournait le dos. C'était un grand coup, car la chair s'enfla, mais Grettir ne fut guère égratigné. Sur ce, les chevaux se cabrèrent l'un contre l'autre. Grettir bondit sous la cuisse de son cheval et poussa son bâton si brutalement contre le flanc d'Oddr qu'il en eut trois côtes rompues, qu'il tomba dans le bassin avec son cheval et toutes les juments qui étaient attachées. On se jeta à la nage pour le retirer de la rivière. Cela provoqua grande clameur. Kormákr et les siens coururent à leurs armes, et les gens de Bjarg également. Voyant cela, les gens du Hrútafjördr et ceux du Vatnsnes s'interposèrent : ils furent séparés et allèrent chez eux, se faisant de méchantes menaces de part et d'autre, mais restant pourtant tranquilles un moment. Atli ne parlait guère de cela, mais Grettir était plutôt insolent, disant qu'ils se retrouveraient une autre fois s'il pouvait en décider.

CHAPITRE XXX

Il y avait un homme qui s'appelait Thorbjörn, qui habitait à Thóroddsstadir dans le Hrútafjördr; c'était le fils d'Arnórr au nez velu, fils de Thóroddr qui avait colonisé le Hrútafjördr du côté qui faisait face à Bakki. Thorbjörn était un homme extrêmement fort; on le surnommait Force-de-Bœuf. Son frère s'appelait Thóroddr; il était surnommé Bout-de-Drápa[1]. Leur mère était Gerdr, fille de Bödvarr de Bödvarshólar[2]. Thorbjörn était un grand fier-à-bras, il avait beaucoup de monde chez lui. On tenait qu'il traitait ses domestiques plus mal que les autres et qu'il ne payait de gages à à peu près personne. Il n'était pas de commerce facile. Un de ses parents s'appelait [également] Thorbjörn et était surnommé le Grand-Voyageur. Il naviguait beaucoup et les homonymes avaient fait association. Il était constamment à Thóroddsstadit et l'on esti-

mait qu'il n'améliorait guère le caractère de Thorbjörn. Il trouvait toujours à redire aux gens et raillait diverses personnes.

Il y avait un homme qui s'appelait Thórir, fils de Thorkell de Bordeyrr. Thórir habita d'abord à Melr dans le Hrútafjördr; sa fille était Helga qu'épousa Sleitu-Helgi[1]; mais après le meurtre de Fagrabekka, Thórir se transporta au sud dans le Haukadalr et habita à Skard, et vendit la terre de Melr à Thórhallr fils de Gamli du Vínland[2]. Son fils fut Gamli qui épousa Rannveig, fille d'Ásmundr aux longs cheveux gris, sœur de Grettir. Gamli et Rannveig habitaient en ce temps-là à Melr et avaient une excellente demeure. Thórir de Skard avait deux fils; l'un s'appelait Gunnarr, l'autre, Thorgeirr[3]. C'étaient des hommes prometteurs, ils avaient repris le domaine de leur père, mais pourtant, ils étaient toujours chez Thorbjörn Force-de-Bœuf; ils devinrent pleins d'insolence. L'été dont on vient de parler, Kormákr, Thorgils et Narfi, leur parent s'en allèrent au sud dans le Nordrárdalr à leurs affaires. Oddr le Scalde-Miséreux était du voyage; les contusions qu'il avait reçues lors du combat de chevaux étaient guéries. Et alors qu'ils étaient au sud de la lande, Grettir partit de Bjarg avec deux domestiques d'Atli. Ils traversèrent jusqu'au Búrfell, puis de là, en prenant la passe, jusqu'au Hrútafjördr et arrivèrent à Melr le soir; ils passèrent là trois nuits. Rannveig et Gamli firent excellent accueil à Grettir et lui offrirent de rester là, mais il voulait aller chez lui. Grettir apprit alors que Kormákr et les siens étaient arrivés du sud et avaient logé à Tunga pour la nuit. Grettir se prépara à quitter Melr de bonne heure. Gamli lui demanda d'être prudent et lui offrit que des hommes l'accompagnent. Il y avait un frère de Gamli qui s'appelait Grímr. C'était le plus vif des hommes. Il accompagna Grettir avec un autre homme. Ils étaient à cinq en tout, chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à la passe du Hrútafjördr, à l'ouest du Búrfell. Il y a là une grosse pierre que l'on appelle Pierre de Grettir[4]. Il passa une longue partie de la journée à essayer de soulever cette pierre et s'attarda ainsi, jusqu'à ce que Kormákr et les siens arrivent[5]. Grettir se dirigea vers eux et, de part et d'autre, ils sautèrent de selle. Grettir dit que maintenant, il conviendrait mieux à des hommes libres d'assener de grands coups que de se battre avec des bâtons comme des

vagabonds. Kormákr dit à ses gens de faire virilement face et de se comporter au mieux. Après cela, ils s'attaquèrent et se battirent. Grettir était le plus avancé de ses hommes auxquels il demanda de veiller à ce qu'on ne le prenne pas par derrière. Ils combattirent un moment, il y eut des blessés de part et d'autre.

Ce jour-là, Thorbjörn Force-de-Bœuf avait pris la passe pour se rendre au Búrfell et lorsqu'il revint avec ses hommes, il vit la rencontre. Étaient là avec lui Thorbjörn le Grand-Voyageur, Gunnarr et Thorgeirr, les fils de Thórir, et Thóroddr Bout-de-Drápa. Lorsqu'ils survinrent, Thorbjörn incita ses hommes à s'interposer. Les autres étaient si emportés qu'il n'y eut pas moyen d'y parvenir. Grettir déblayait tout devant lui. Les fils de Thórir se trouvèrent devant lui et ils tombèrent tous les deux quand il les repoussa. Cela les rendit fort furieux, si bien que Gunnarr assena à un domestique d'Atli un coup mortel. Ce que voyant, Thorbjörn leur ordonna de se séparer; il déclara qu'il accorderait son assistance à ceux qui voudraient écouter sa parole. Étaient tombés alors deux domestiques de Kormákr[1]. Grettir vit alors que, si Thorbjörn se joignait aux autres, on n'arriverait à rien, aussi fit-il cesser la bataille. Tous ceux qui avaient pris part à cette rencontre étaient blessés. Grettir était fort mécontent qu'ils aient été séparés.

Après cela, de part et d'autre, ils allèrent chez eux. Ils ne firent pas la paix sur cette affaire. Thorbjörn le Grand-Voyageur fit force railleries là-dessus. Aussi les relations entre les gens de Bjarg et Thorbjörn Force-de-Bœuf se mirent à empirer si bien qu'il en résulta haine déclarée, comme il apparut ensuite. On n'offrit aucune compensation à Atli pour son domestique: il fit mine de ne pas le savoir. Grettir resta à Bjarg jusqu'au mois double[2]. On ne dit pas que lui et Kormákr se soient rencontrés ensuite de façon qui vaille la peine d'être mentionnée.

CHAPITRE XXXI

Quand ils quittèrent Grettir, Bardi fils de Gudmundr et ses frères s'en allèrent chez eux à Ásbjarnarnes. C'étaient

les fils de Gudmundr fils de Sölmundr. La mère de Sölmundr était Thórlaug, fille de Saemundr des Hébrides, frère adoptif d'Ingimundr le Vieux[1]. Bardi était un très noble homme. Il alla bientôt trouver Thórarinn le Sage, son père adoptif. Celui-ci fit bel accueil à Bardi et demanda quelle assistance il avait trouvée, car ils avaient auparavant arrangé l'expédition de Bardi. Bardi répondit qu'il avait trouvé pour le seconder un homme dont l'assistance lui paraissait meilleure que celle de deux autres. Thórarinn se tut en entendant cela, et dit : « Ce doit être Grettir fils d'Ásmundr. — Divination de sage est prophétie, dit Bardi, c'est cet homme même, père adoptif. » Thórarinn répondit : « Il est vrai que Grettir est le parangon des hommes qui se trouvent à présent dans notre pays, et tant qu'il sera sain et sauf, il faudra du temps pour l'attaquer par les armes. Mais il a un tempérament fort tyrannique et je me demande à quel point il sera favorisé par la chance. Tu as grand besoin que tous ceux que tu emmènes dans ton expédition ne soient pas malchanceux, et on en a assez fait pour qu'il ne t'accompagne pas ; si c'est à moi d'en décider, il n'ira pas. — Je ne m'attendais pas, père adoptif, dit-il, à ce que tu m'interdises le plus vaillant des hommes, quoi qu'il arrive ; on ne peut pas veiller à tout quand on se trouve dans une situation aussi pressante que celle où il me semble être. — Suis mon conseil, dit Thórarinn, cela te servira. » Il fallut donc qu'il en soit comme le voulait Thórarinn : on n'envoya pas de message à Grettir, Bardi s'en alla au sud dans le Borgarfjördr, et la bataille sur la lande eut lieu alors[2].

Grettir était à Bjarg quand il apprit que Bardi était allé dans le sud. Il fut pris de colère que l'on n'eût pas envoyé de message et dit qu'on n'en resterait pas là. Il fit s'enquérir du moment où on les attendait, revenant du sud, il descendit alors jusqu'au Thóreyjargnúpr, dans l'intention de s'embusquer là contre Bardi et les siens quand ils arriveraient du sud. Il s'éloigna de la ferme, alla sur la pente et attendit là. Ce même jour, Bardi et les siens, de retour du combat sur la lande, revinrent du sud par le Tvídoegra ; ils étaient six en tout, et très blessés[3]. Lorsqu'ils arrivèrent devant la ferme, Bardi dit : « Il y a un homme là-haut sur la pente, un homme de grande taille, en armes, qui reconnaissez-vous là ? » Ils dirent qu'ils ne savaient pas qui c'était. Bardi dit : « Je pense,

dit-il, que c'est Grettir fils d'Ásmundr, et si c'est le cas, il doit vouloir nous rencontrer; je présume qu'il lui a déplu de ne pas être allé avec nous, et il me semble que nous sommes dans une mauvaise passe s'il se conduit mal; je vais envoyer chercher des hommes à Thóreyjargnúpr pour n'avoir pas à souffrir son injustice. » Ils dirent que c'était tout à fait judicieux, et c'est ce qu'ils firent. Puis Bardi et ses hommes allèrent leur chemin.

Grettir vit leur expédition et se posta aussitôt sur leur chemin. Lorsqu'ils se rencontrèrent, ils se saluèrent. Grettir demanda les nouvelles, Bardi les dit sans peur, telles qu'elles étaient. Grettir demanda quels hommes étaient dans l'expédition avec lui. Bardi dit qu'il y avait ses frères et Eyjólfr, son beau-frère. « Tu as donc chassé le blâme qui s'attachait à toi, dit Grettir, il reste maintenant à éprouver lequel de nous deux est le plus fort. » Bardi dit : « J'ai eu d'autres affaires à régler que de me battre contre toi sans offense, et je pense m'en être débarrassé maintenant. » Grettir répondit : « Il me semble que te voilà couard, Bardi, si tu n'oses pas te battre contre moi. — Appelle cela comme tu voudras, dit Bardi, mais je voudrais que tu portes ton injustice ailleurs que contre moi. Ce n'est pas improbable non plus, car maintenant, ta présomption passe la mesure. » Cette prophétie déplut à Grettir qui se demanda s'il n'allait pas attaquer l'un d'entre eux, mais cela lui parut imprudent car ils étaient six et lui, tout seul. Sur ce, arrivèrent de Thóreyjargnúpr des hommes qui se mirent en renfort de Bardi; Grettir renonça et se dirigea vers son cheval, et Bardi et ses camarades allèrent leur chemin, et il n'y eut pas de salutations entre eux au départ.

Bardi et Grettir n'eurent pas d'autres démêlés que l'on sache. Grettir a dit qu'il estimait se battre sans crainte contre la plupart des hommes, quand bien même ils seraient à trois ensemble, et qu'il ne fuirait pas devant quatre sans avoir essayé d'en découdre, mais qu'il ne combattrait contre davantage que s'il avait à se défendre, comme il est dit dans cette vísa :

27. *Connaisseur de la rencontre de Mist,*
Je me fie à en combattre trois
Quelque violence qu'il faille faire
Dans la tempête de Hildr;
Point ne veux rencontrer

Plus de quatre fauteurs de deuil
Dans le vent de Gungnir éjoui du vacarme
Si je peux en décider[1].

Après avoir quitté Bardi, Grettir revint à Bjarg. Il trouvait que c'était grand dommage de ne pouvoir faire la preuve de sa force et s'enquérait pour savoir s'il y avait chose à quoi il pût se colleter.

CHAPITRE XXXII

Il y avait un homme qui s'appelait Thórhallr, qui habitait Thórhallsstadir dans le Forsoeludalr[2]. Le Forsoeludalr est en haut du Vatnsdalr. Thórhallr était fils de Grímr, fils de Thórhallr, fils de Fridmundr qui colonisa le Forsoeludalr[3]. Thórhallr avait épousé une femme qui s'appelait Gudrún. Leur fils s'appelait Grímr, et leur fille, Thurídr. Ils étaient déjà grands. Thórhallr avait du bien, surtout du bétail sur pied, si bien que personne n'en avait autant que lui. Ce n'était pas un chef, mais c'était pourtant un honnête bóndi. Il y avait des revenants dans son domaine et il avait du mal à trouver un berger qui lui convînt. Il avait cherché conseil auprès de maint homme sage sur l'expédient à prendre, mais nul n'avait pu lui donner conseil qui valût. Thórhallr allait au thing chaque été, il possédait de bons chevaux.

Un été, à l'althing, Thórhallr alla au baraquement de Skapti le Lögmadr, fils de Thóroddr. Skapti était le plus sage des hommes et il était de sain conseil si on le sollicitait. En cela, il se distinguait de son père : Thóroddr prédisait l'avenir mais certains le tenaient pour un imposteur, alors que Skapti conseillait à quiconque ce qu'il croyait devoir servir si l'on ne s'en écartait pas. Aussi était-il surnommé Meilleur-que-son-Père. Thórhallr alla au baraquement de Skapti. Celui-ci lui fit bel accueil car il savait que c'était un homme puissant par ses biens, et il demanda quelles étaient les nouvelles. Thórhallr dit : « Je voudrais recevoir de vous un sain conseil. — Je n'en suis guère capable, dit Skapti, mais qu'y a-t-il ? » Thórhallr dit : « Les choses sont ainsi faites que je ne garde guère mes bergers ; il leur arrive des accidents et certains ne terminent pas

leur temps de service; aucun ne veut s'engager s'il est au courant de ce à quoi il s'expose. » Skapti répondit : « Il faut qu'il y ait quelque esprit malfaisant[1] si l'on rechigne plus à garder ton bétail que celui des autres. Mais comme tu as sollicité mon avis, je vais te remettre un berger qui s'appelle Glámr, originaire de Suède, des Sylgsdalir[2], qui est arrivé en Islande l'été dernier, un homme de grande taille et fort, mais pas très au goût de tout le monde. » Thórhallr déclara qu'il n'en avait cure s'il gardait bien le bétail. Skapti dit qu'il n'y avait rien à espérer des autres si celui-là, fort et entreprenant comme il l'était, ne gardait pas les troupeaux. Thórhallr sortit alors. C'était à la fin du thing.

Il manqua à Thórhallr deux chevaux de couleur pâle, il alla lui-même à leur recherche, ce qui fit que certains pensèrent qu'il n'était pas un homme important. Il monta jusqu'en bas de Sledaáss et longea vers le sud la montagne qui s'appelle Ármannsfell[3]. Alors, il vit un homme qui descendait de Godaskógr[4], tirant un cheval qui portait des broussailles. Ils se rencontrèrent bientôt. Thórhallr lui demanda son nom : il déclara s'appeler Glámr. Cet homme était de grande taille, il avait un air bizarre, de grands yeux gris et des cheveux gris loup. Thórhallr fronça quelque peu les sourcils en voyant cet homme mais il comprit pourtant que c'était de lui qu'on lui avait parlé. « Quelle est la besogne que tu t'entends le mieux à faire ? » dit Thórhallr. Glámr dit qu'il s'entendait bien à garder les moutons en hiver. « Veux-tu garder mes moutons ? dit Thórhallr. Skapti t'a remis en mon pouvoir. — La meilleure façon de m'employer, c'est que j'agisse à ma guise, car je me fâche facilement quand les choses ne me plaisent pas », dit Glámr. « Je n'y vois pas de mal, dit Thórhallr, je veux que tu viennes chez moi. — Je peux faire cela, dit Glámr, mais dis-moi, y a-t-il là quelque difficulté ? — On dit qu'il y a des revenants », dit Thórhallr. « Je n'ai pas peur de ces fantômes, dit Glámr, et cela me paraîtra moins monotone. — Tu vas avoir besoin, dit Thórhallr, de ta bravoure et le mieux est de leur tenir tête. » Après cela, ils conclurent ce marché, Glámr devait venir pour les nuits d'hiver.

Puis ils se quittèrent et Thórhallr trouva ses chevaux là où il venait de les chercher. Thórhallr s'en alla chez lui et remercia Skapti du service qu'il lui avait rendu. L'été

passa, Thórhallr n'entendit pas parler du berger et nul ne savait rien de lui; mais à l'époque dite, il arriva à Thórhallsstadir. Le bóndi le reçut bien, mais il déplut à tous les autres et non moins à la maîtresse de maison. Il prit la garde des moutons, ce qui était peu de chose pour lui. Il avait une grosse voix rauque et les moutons s'assemblaient en courant quand il criait.

Il y avait une église à Thórhallsstadir[1]; Glámr ne voulut pas y aller. Il ne voulait pas chanter les prières, était sans foi, revêche et hargneux. Tout le monde le détestait.

On arriva à la veille de Jól. Glámr se leva de bonne heure et réclama à manger. La maîtresse de maison répondit: « Ce n'est pas la coutume des chrétiens de manger ce jour, car c'est demain le premier jour de Jól, dit-elle, aussi est-on tenu d'abord de jeûner aujourd'hui. » Il répondit: « Vous avez bien des superstitions dont je ne vois pas à quoi elles riment. Que je sache, on ne va pas mieux maintenant que quand on ne se conduisait pas ainsi. Il me semble que la religion était meilleure quand on disait les gens païens, et je veux à manger, et pas de dérobade. » La dame dit: « Je suis sûre qu'il t'arrivera du mal aujourd'hui si tu commets ce méfait. » Glámr lui demanda de lui apporter à manger sur-le-champ, sinon, les choses iraient mal pour elle. Elle n'osa pas faire autrement que ce qu'il voulait. Lorsqu'il eut mangé, il sortit, il avait plutôt mauvaise haleine. Il faisait très sombre, la neige tombait en rafales tourbillonnantes, le vent rageait et cela empira vers la fin de la journée. On entendit les cris du berger au début de la journée, mais moins vers la fin du jour. Il y eut une tourmente de neige et il se fit une tempête le soir. Les gens vinrent aux offices et l'on arriva ainsi à la tombée de la nuit. Glámr ne rentra pas. On discuta alors pour savoir s'il fallait le chercher, mais comme il y avait tempête de neige et qu'il faisait noir comme dans un four, il n'y eut pas de recherche. Il ne rentra pas la nuit de Jól. On l'attendit jusqu'à la fin des offices. À peine faisait-il jour que l'on se mit en quête, on trouva des moutons un peu partout dans la neige, transis de froid ou égarés en haut de la montagne. Sur ce, ils tombèrent sur des traces bien visibles dans le haut de la vallée. Ils eurent l'impression que l'on s'était battu là plutôt violemment car il y avait des pierres détachées un peu partout et la terre était

retournée. Ils examinèrent soigneusement les lieux et découvrirent Glámr gisant non loin d'eux. Il était mort et bleu comme Hel[1] et gros comme un bœuf[2]. Il émanait de lui une grande puanteur et sa vue les remplit d'horreur. Pourtant, ils cherchèrent à le transporter à l'église, et ne purent le déplacer plus loin que jusqu'au bord d'un petit vallon, un peu plus bas : ils rentrèrent à la maison dans cet état et dirent cet événement au bóndi. Il demanda quelle avait bien pu être la cause de la mort de Glámr. Ils dirent qu'ils avaient suivi des traces aussi grandes que le fond d'un baquet que l'on aurait traîné, depuis ces traces jusqu'en bas des rochers qui étaient tout en haut de la vallée : et il y avait tout le long des éclaboussures de sang. On en tira la conclusion que c'était l'esprit mauvais qui avait été là auparavant qui avait dû tuer Glámr, mais que ce dernier avait dû lui faire quelque grave blessure décisive car on n'a jamais plus entendu parler de cet esprit depuis.

Le second jour de Jól, on alla de nouveau chercher à transporter Glámr à l'église. On attela des bœufs, mais ils ne purent le déplacer dès que la pente cessa et que le terrain devint plat. Ils le quittèrent dans cet état. Le troisième jour de Jól le prêtre les accompagna, ils cherchèrent tout le jour, on ne trouva pas Glámr. Le prêtre ne voulut pas y retourner, mais on découvrit le berger alors que le prêtre n'était pas de l'expédition. Ils renoncèrent alors à le transporter à l'église et l'enterrèrent sous un tas de pierres, là où il était.

Peu après, on s'aperçut que Glámr ne gisait pas en repos. Il en résulta grands maux pour les gens, car plus d'un tombait évanoui s'il le voyait, et certains en perdirent l'esprit. Dès après Jól, on crut le voir là, à la ferme. Les gens eurent excessivement peur. Beaucoup s'enfuirent. Sur ce, Glámr se mit à chevaucher les maisons[3] la nuit, si bien qu'il s'en fallut de peu qu'elles ne se brisent. Il revenait presque jour et nuit. À peine si les gens osaient monter dans la vallée, même s'ils avaient des affaires urgentes. Les gens du district trouvèrent grand dommage à tout cela.

CHAPITRE XXXIII

Au printemps, Thórhallr se procura des domestiques et s'installa sur sa terre. Les apparitions de revenants se mirent à diminuer lorsque les journées s'allongèrent. On arriva ainsi à la mi-été.

Cet été-là, un bateau arriva dans le Húnavatn; s'y trouvait un homme qui s'appelait Thorgautr. Il était d'origine étrangère, c'était un homme de grande taille et fort. Il avait la force de deux hommes. Il n'avait pas d'engagement et c'était un être à part. Il voulait se procurer quelque besogne, car il était sans argent. Thórhallr alla au bateau, trouva Thorgautr et demanda s'il voulait travailler pour lui. Thorgautr dit que cela pourrait bien se faire et qu'il ne serait pas difficile. « Tu vas te préparer, dit Thórhallr, à faire une besogne qui ne convient pas à un minable, à cause des apparitions de revenants qui ont eu lieu un temps, mais je ne veux pas te prendre en traître. » Thorgautr répondit : « Je ne me trouverai pas en détresse si je vois quelques petits spectres; il y en aura d'autres pour se sentir mal à l'aise avant que j'aie peur, et ce n'est pas pour cela que je changerai de place. » Ils tombèrent donc bien d'accord et Thorgautr devait garder les moutons en hiver. L'été passa.

Aux nuits d'hiver, Thorgautr prit la garde des moutons. Il plut bien à tout le monde. Glámr venait toujours chevaucher les maisons. Thorgautr trouvait cela fort amusant, disant qu'il faudrait que cet esclave[1] s'approche davantage « pour que j'aie peur ». Thórhallr le pria de ne pas trop en parler, « le mieux est que vous n'en veniez pas aux mains ». Thorgautr dit : « En vérité, vous avez perdu l'esprit, et ce n'est pas de si tôt que je vais tomber mort à cause de tous ces commérages. » Cela se passa ainsi tout l'hiver jusqu'à Jól. La veille de Jól, le berger alla à ses moutons. Alors, la maîtresse de maison dit : « Comme je voudrais que ça ne recommence pas ! » Il répondit : « N'aie pas peur, maîtresse, dit-il; si je ne reviens pas, c'est qu'il se sera passé quelque chose qui vaudra la peine d'être raconté. » Puis il retourna à ses moutons.

Il faisait passablement froid et il y avait grande

tourmente de neige. Thorgautr avait coutume de rentrer à la brune : or, il ne revint pas à ce moment-là. Les gens qui étaient allés aux offices arrivèrent comme prévu. Aussitôt, il ne leur parut pas improbable que les choses aient pris la même tournure que précédemment. Le bóndi voulut envoyer chercher le berger, mais les gens qui revenaient des offices se dérobèrent et dirent qu'ils ne se risqueraient pas à se mettre aux mains des trolls en pleine nuit : le bóndi n'osa pas y aller, et il n'y eut pas de recherche. Le jour de Jól, quand on eut mangé, on alla à la recherche du berger ; on alla d'abord au tertre de Glámr car l'on pensait que c'était à cause de lui que le berger avait disparu. Mais lorsqu'ils arrivèrent près du tertre ils virent grande nouvelle : ils trouvèrent là le berger, le cou rompu et tous les os brisés. Puis ils le transportèrent à l'église et Thorgautr ne fit de mal à personne ensuite. Mais de nouveau, la puissance de Glámr se mit à croître ; il fit tant de ravages que tout le monde s'enfuit de Thórhallsstadir, hormis le bóndi et sa femme. Le bouvier avait longtemps été le même en ces lieux : Thórhallr ne voulut pas le laisser partir, par bon vouloir et sollicitude. Il était âgé et il se faisait beaucoup de souci de devoir partir. Il voyait aussi que tout ce que le bóndi possédait serait perdu si personne ne s'en occupait.

Un jour, après la mi-hiver, il arriva qu'un matin, la maîtresse de maison alla à l'étable, traire les vaches à l'heure habituelle. Il faisait tout à fait clair, car personne n'osait s'aventurer dehors plus tôt, à l'exception du bouvier. Lui, sortait dès qu'il faisait jour. Elle entendit dans l'étable un grand fracas et des beuglements sonores. Elle rentra en courant et en disant qu'elle ne savait pas quelle abomination se passait dans l'étable. Le bóndi sortit et vint voir les bêtes : elles se donnaient mutuellement des coups de cornes. Cela ne lui dit rien de bon, il pénétra jusque dans la grange. Il vit le bouvier gisant, la tête dans une stalle et les pieds dans une autre. Il était allongé sur le dos. Le bóndi alla jusqu'à lui, le palpa et découvrit bientôt qu'il était mort, l'échine brisée. On lui avait brisé le dos sur la dalle séparant les stalles. Le bóndi comprit qu'il ne fallait pas rester davantage, il s'en alla de la ferme avec tout ce qu'il put emporter. Mais tout le bétail sur pied qui restait, Glámr le tua, sur quoi il alla par toute la vallée et dévasta toutes les fermes en remontant de

Tunga[1]. Thórhallr passa le restant de l'hiver chez ses amis. Personne ne pouvait monter dans la vallée avec un cheval ou un chien : la bête était tuée sur-le-champ. Mais quand vint le printemps et que les journées furent les plus longues, les apparitions diminuèrent passablement. Thórhallr voulut retourner sur sa terre. Il ne trouva pas facilement des domestiques; pourtant, il se réinstalla à Thórhallsstadir. Tout se passa de la même facon que précédemment; dès que vint l'automne, les apparitions se mirent à augmenter. Ce fut surtout alors à la fille du bóndi qu'on s'en prit, et il se fit qu'elle en périt[2]. On chercha force expédients, mais rien n'y fit. On vit venir le moment où tout serait dévasté par le Vatnsdalr si l'on ne trouvait pas moyen d'y remédier.

CHAPITRE XXXIV

Il faut revenir à Grettir fils d'Ásmundr : il resta chez lui à Bjarg en automne, après que lui et Bardi le Meurtrier se furent quittés à Thóreyjargnúpr. Lorsque l'on fut presque arrivé à l'hiver, Grettir partit de chez lui pour aller au nord, franchir la passe pour le Vídidalr et logea à Audunarstadir. Lui et Audunn firent complètement la paix, Grettir lui donna une excellente hache et ils convinrent de devenir amis.

Audunn habita longtemps à Audunarstadir et fut béni dans sa postérité. Son fils fut Egill qui épousa Úlfheidr, fille d'Eyjólfr fils de Gudmundr, et leur fils fut Eyjólfr qui fut tué à l'althing. Il était père d'Ormr, chapelain de l'évêque Thorlákr[3].

Grettir s'en alla dans le nord jusqu'au Vatnsdalr et vint rendre visite à Tunga[4]. Habitait là Jökull fils de Bárdr, frère de la mère de Grettir. Jökull était un homme de grande taille et fort, et extrêmement tyrannique. C'était un grand navigateur et très querelleur, mais remarquable tout de même. Il fit bel accueil à Grettir qui resta là trois nuits. On parlait tellement des apparitions de Glámr qu'il n'y avait pas de plus grand sujet de conversation que celui-là. Grettir s'enquit minutieusement des événements qui avaient eu lieu. Jökull dit que l'on n'en disait pas plus

que la vérité, « mais dis-moi, parent, es-tu curieux d'y aller? » Grettir dit que oui. Jökull le pria de n'en rien faire, « c'est mettre sa bonne chance à rude épreuve, et tes parents risquent beaucoup s'ils exposent ta personne, dit-il; il nous semble que, parmi les jeunes gens, tu n'as pas ton pareil, et pour ce qui est de Glámr, il ne peut advenir que du mal d'un méchant; il vaut beaucoup mieux aussi avoir affaire à des humains qu'à de tels êtres. » Grettir dit qu'il avait envie d'aller à Thórhallsstadir, voir comment les choses s'y passaient. Jökull dit : « Je vois qu'il ne sert à rien de te dissuader, et ce que l'on dit est vrai : la chance est une chose, la prouesse en est une autre. — Ce qui est danger à la porte de l'un passe devant celle de l'autre[1], et pense à ce qui peut t'arriver à toi-même avant que cela ne se termine[2] », dit Grettir. Jökull répondit : « Il se peut que nous voyions tous les deux un peu l'avenir, mais sans rien pouvoir y changer. » Après cela, ils se quittèrent, aucun des deux n'aimant les prédictions de l'autre[3].

CHAPITRE XXXV

Grettir alla à Thórhallsstadir et le bóndi lui fit bel accueil. Il demanda où Grettir avait l'intention d'aller, mais il dit qu'il voulait passer là la nuit si cela plaisait au bóndi. Thórhallr le remercia de rester, « mais il n'y en a pas beaucoup qui trouvent plaisant de loger ici en ce moment. Tu dois avoir entendu parler de nos sujets de plaintes ici et je voudrais bien qu'il ne t'arrive pas de difficultés à cause de moi. Et même si tu parviens à partir sain et sauf, je sais qu'à coup sûr, tu perdras ton cheval car personne ne vient ici qui conserve sa monture en vie ». Grettir dit qu'il y avait assez de chevaux quand bien même celui-ci disparaîtrait. Thórhallr se réjouit que Grettir veuille rester là, et le reçut à bras ouverts; le cheval de Grettir fut solidement enfermé. Ils allèrent dormir et la nuit se passa de telle sorte que Glámr ne vint pas. Alors, Thórhallr dit : « Ta venue a eu un bon effet, car Glámr a coutume de chevaucher les maisons chaque nuit ou de fracturer le portail, comme tu peux en voir les marques. » Grettir dit : « Alors, ce sera de deux choses

l'une : ou bien il ne va pas pouvoir rester plus longtemps tranquille, ou bien il va cesser de venir plus d'une nuit durant. Je vais rester une deuxième nuit pour voir comment cela se passera. » Puis ils allèrent voir le cheval de Grettir : il était intact. Le bóndi estima que tout cela allait ensemble. Grettir passa donc là une deuxième nuit et l'esclave ne vint pas. Le bóndi trouva alors que les choses prenaient bonne tournure. Il alla voir le cheval de Grettir. L'écurie avait été brisée quand le bóndi y arriva, le cheval avait été traîné aux portes, tous les os rompus. Thórhallr dit à Grettir où on en était et lui demanda de prendre garde à lui, « car ta mort est assurée si tu attends Glámr ». Grettir répondit : « Je ne peux pas faire moins pour mon cheval que de voir cet esclave. » Le bóndi déclara qu'il n'y avait pas d'avantage à le voir « parce qu'il ne ressemble à rien d'humain ; mais tout moment que tu veux passer ici me semble bon ».

La journée s'écoula et alors que l'on devait aller dormir, Grettir ne voulut pas se déshabiller et s'allongea sur l'estrade en face du lit clos du bóndi. Il était couvert d'un manteau à longs poils dont il avait passé un pan sous ses pieds, l'autre pan étant enroulé autour de sa tête de telle sorte qu'il pouvait voir par le trou de l'encolure. Il y avait une poutre très forte sur l'avant de l'estrade et il y posa les pieds. Tout l'encadrement des portes extérieures avait été brisé, on y avait négligemment attaché des planches pour le remplacer. La cloison[1] d'entre le vestibule et la skáli était toute brisée à la fois au-dessus et en dessous de la solive qui portait le toit. Tous les lits étaient déplacés. L'endroit n'était guère habitable. Une lumière brûlait dans la skáli pendant la nuit.

Lorsque le tiers de la nuit fut passé, Grettir entendit dehors de grands fracas ; on était monté sur les maisons, on chevauchait la skáli, on frappait le toit des talons de telle sorte que toutes les poutres craquaient. Cela dura longtemps. Alors, on descendit des maisons et l'on alla aux portes : quand le portail fut ouvert, Grettir vit que l'esclave avançait la tête dans l'ouverture, elle lui parut hideusement grande et d'une grosseur merveilleuse. Glámr allait lentement et quand il eut passé les portes, il se redressa. Il atteignait le toit tout en haut. Il se dirigea vers la skáli et posa le bras sur la poutre transversale et se pencha par-dessus pour regarder dans la skáli. Le

bóndi ne se faisait pas entendre, ce qu'il avait entendu dehors lui paraissait bien suffisant. Grettir restait tranquille et ne bougeait pas. Glámr vit qu'il y avait une sorte de tas sur l'estrade, il s'avança vers l'intérieur le long de la skáli et empoigna brutalement le manteau. Grettir s'appuya du pied sur la poutre, et le manteau ne vint pas. Glámr tira une deuxième fois beaucoup plus fort, et le manteau ne bougea pas. Une troisième fois, il l'empoigna à deux mains, si rudement qu'il dressa Grettir tout droit hors de l'estrade. Ils se déchirèrent le manteau entre eux en tirant dessus. Glámr regarda le lambeau qu'il tenait, se demandant bien qui pouvait lui résister si fermement. Sur ce, Grettir lui échappa d'un bond, l'empoigna par le milieu du corps, lui courbant le dos de toutes ses forces, pensant que Glámr tomberait à la renverse sous le coup, mais l'esclave s'en prit au bras de Grettir si brutalement qu'il céda devant une telle force. Alors, Grettir s'esquiva de banc en banc, les poutres se détachaient, tout ce qui se trouvait devant eux se brisait. Glámr voulut chercher à sortir, mais Grettir s'accrochait des pieds où il le pouvait, pourtant Glámr parvint tout de même à le tirer hors de la skáli. Alors, ils se livrèrent une terrible bataille, car l'esclave voulait le faire sortir de la ferme. Mais si mauvais qu'il fût d'avoir affaire à Glámr à l'intérieur, Grettir voyait bien que ce serait encore pire de lutter contre lui dehors, aussi résista-t-il de toutes ses forces pour ne pas sortir. Glámr accrut ses forces et le pressa contre lui quand ils arrivèrent dans le vestibule. Quand Grettir vit qu'il ne pouvait plus se raccrocher du pied, il fit deux choses en même temps : il se précipita le plus brutalement possible entre les bras de l'esclave tout en prenant appui des deux pieds sur une pierre fichée en terre qui se trouvait devant les portes. L'esclave ne s'attendait pas à cela : il avait tiré de toutes ses forces pour attirer Grettir à soi, aussi tomba-t-il à la renverse, se cogna le dos dans les portes, ses épaules atteignant le linteau; le toit fut mis en pièces, aussi bien les poutres que la couverture gelée : il sortit de la maison en tombant sur le dos, Grettir par-dessus lui.

Dehors, il y avait grand clair de lune, d'épais nuages couraient dans le ciel, avec des éclaircies entre eux : parfois, ils passaient devant la lune, parfois, ils la découvraient. Or au moment où Glámr tomba, les nuages

découvrirent la lune, Glámr leva les yeux sur elle, et Grettir a dit lui-même que ce fut là le seul spectacle qu'il ait jamais vu et qui l'ait épouvanté. Le tout, l'épuisement et le fait d'avoir vu Glámr jeter un regard affreux, fit qu'il se trouva sans forces, qu'il ne parvint pas à tirer sa sax et qu'il resta ainsi, presque entre vie et mort. La méchanceté de Glámr était à ce point plus grande que chez la plupart des autres revenants qu'il parla de la sorte : « Tu as mis grande ardeur, Grettir, à me rencontrer, et l'on ne trouvera pas étrange qu'il ne t'advienne pas grande chance de moi. Et je peux te dire ceci : tu as atteint maintenant la moitié de la force et de la virilité qui t'étaient destinées si tu ne m'avais pas trouvé; je ne puis te ravir la force que tu as eue jusqu'ici, mais je peux faire en sorte que tu ne deviennes jamais plus fort que maintenant, encore que tu sois suffisamment fort, et maint homme l'éprouvera. Jusqu'ici, tu as acquis du renom par tes œuvres, mais désormais, pénalités et meurtres vont t'échoir, et la plupart de tes actions tourneront à ta malchance et à ton malheur. Tu seras fait hors-la-loi et il te reviendra de vivre constamment loin des hommes et tout seul. Et je te jette ce sort : tu auras toujours mes yeux devant toi, il te sera pénible de demeurer seul et cela te mènera à la mort. »

Comme l'esclave avait dit cela, l'impuissance qui avait saisi Grettir le quitta. Il tira sa sax, trancha la tête de Glámr et la lui plaça entre les cuisses[1]. Le bóndi sortit alors. Il s'était habillé pendant que Glámr tenait son discours, mais il n'osa pas s'approcher avant que Glámr ne fût tombé. Thórhallr loua Dieu et remercia bien Grettir d'avoir vaincu cet esprit impur. Ils allèrent brûler Glámr jusqu'à ce qu'il ne fût plus que cendres froides. Après cela, ils portèrent ses cendres dans un sac de peau et l'enterrèrent en un lieu où il y avait le moins de chances qu'hommes ou bêtes passent. Revinrent à la maison après cela; le jour était déjà bien levé. Grettir se coucha parce qu'il était tout ankylosé. Thórhallr envoya chercher des gens à la ferme voisine, leur montra et leur dit comment les choses s'étaient passées. Tous ceux qui entendirent trouvèrent que cette action était de grande valeur. Tout le monde dit qu'il n'y avait pas dans tout le pays un homme comme Grettir fils d'Ásmundr en fait de force, de vaillance et tous autres accomplissements. Thórhallr prit généreusement congé de Grettir, il lui donna un excellent

cheval et d'honorables habits car ceux qu'il avait auparavant étaient tout en lambeaux. Ils se quittèrent en termes amicaux.

De là, Grettir alla à Áss dans le Vatnsdalr et Thorvaldr lui fit bel accueil, s'enquérant soigneusement de ses démêlés avec Glámr; Grettir lui dit leur bataille et déclara que sa force n'avait jamais été autant mise à l'épreuve, tant leurs démêlés avaient été longs. Thorvaldr le pria de se conduire sagement « et alors, tout ira bien, mais sinon, il t'adviendra mauvaise chance ». Grettir dit que son caractère ne s'était pas amélioré, qu'il était dans de bien plus mauvaises dispositions qu'avant et qu'il ressentait plus vivement toute offense. Ce sur quoi il trouva une grande différence, c'est qu'il avait pris une telle peur de l'obscurité qu'il n'osait pas aller tout seul dès qu'il se mettait à faire noir; il lui semblait voir alors toutes sortes de monstres et l'on en a fait depuis un dicton : « Quiconque voit les choses autrement qu'elles sont, c'est que Glámr lui a prêté ses yeux ou lui a donné une hallucination[1]. »

Grettir s'en alla chez lui à Bjarg quand il eut rempli sa mission, et resta à la maison pendant l'hiver.

CHAPITRE XXXVI

Thorbjörn Force-de-Bœuf fit un grand festin d'automne et quantité de gens y vinrent. C'était pendant l'automne où Grettir était allé dans le nord au Vatnsdalr. Thorbjörn le Grand-Voyageur était là, au banquet. On parla de maintes choses. Les gens du Hrútafjördr s'enquirent de la rencontre avec Grettir dans la passe, en été. Thorbjörn Force-de-Bœuf fit un récit tout à fait favorable à Grettir, disant que Kormákr aurait eu le dessous si personne n'était venu les séparer. Alors, Thorbjörn le Grand-Voyageur dit : « Il se trouve qu'à la fois, j'ai vu que Grettir ne faisait rien pour son renom — et d'ailleurs, je pense qu'il tremblait de peur quand nous sommes intervenus et qu'il avait tout à fait envie qu'on les sépare — et que je ne l'ai pas vu chercher à se venger quand le domestique d'Atli a été tué; en conséquence, je crois qu'il n'a pas de courage s'il n'a pas suffisamment

d'appui. » Thorbjörn fit force railleries là-dessus. Beaucoup trouvèrent que c'étaient là des moqueries déplacées et que si Grettir apprenait ces paroles, il n'en resterait pas là.

Il ne se passa rien d'autre, là, à ce banquet. Les gens rentrèrent chez eux. L'atmosphère fut tendue entre eux pendant l'hiver, mais aucun des deux n'attaqua l'autre. Il ne se passa donc rien cet hiver-là

CHAPITRE XXXVII

Au début du printemps suivant, un bateau arriva de Norvège : c'était avant le thing. Ils avaient beaucoup de nouvelles à dire. D'abord, qu'il y avait eu un changement de chefs en Norvège. Avait pris le pouvoir le roi Óláfr Haraldsson[1], et le jarl Sveinn avait été expulsé du pays, au printemps, après la bataille de Nesjar[2]. On disait force choses remarquables du roi Óláfr et l'on ajoutait qu'il faisait le meilleur accueil aux hommes qui manifestaient grande vaillance, et qu'il en faisait ses hommes liges. Beaucoup de jeunes gens se réjouirent de cela et eurent envie de s'en aller à l'étranger. Et dès que Grettir apprit cette nouvelle, il eut envie de partir; il espérait que le roi lui ferait des honneurs, comme aux autres.

Il y avait un bateau qui mouillait à Gásir dans l'Eyjafjördr[3]. Grettir s'y prit un passage et se prépara à partir pour l'étranger. Une fois encore, il n'avait pas beaucoup de bagages.

Ásmundr était maintenant fort décrépit par l'âge et il se levait peu de son lit. Lui et Ásdís avaient un jeune fils qui s'appelait Illugi, un enfant très prometteur. Atli reprit alors toute l'administration du domaine; on estima que cela améliorait grandement les choses, car il était honnête et prudent.

Grettir alla au bateau. Thorbjörn le Grand-Voyageur s'était transporté sur ce même bateau avant de savoir que Grettir le prendrait. Beaucoup dissuadèrent Thorbjörn de naviguer de conserve avec Grettir, mais Thorbjörn déclara qu'il irait malgré tout cela. Il se prépara à partir pour l'étranger et fut prêt assez tard. Il n'arriva pas dans le nord à Gáseyrr avant que le bateau ne fût tout à fait

prêt. Avant que Thorbjörn ne parte de l'ouest, Ásmundr aux longs cheveux gris avait attrapé quelque maladie et ne sortait pas de son lit. Thorbjörn le Grand-Voyageur arriva tard le soir sur la berge de sable; les hommes étaient prêts à passer à table et se lavaient les mains dehors près des baraquements[1]. Lorsque Thorbjörn s'avança dans le passage entre les baraquements, on le salua et on lui demanda les nouvelles. Il déclara ne pas en avoir à dire, « si ce n'est que je présume que le champion Ásmundr de Bjarg est mort maintenant ». Beaucoup convinrent que c'était là un noble bóndi qui quittait ce monde « et comment cela est-il arrivé ? » dirent-ils. Il répondit : « Le champion n'a guère eu une grande destinée, car il a été asphyxié dans la fumée de la salle comme un chien, mais ce ne fut pas une grande perte, car il était devenu complètement gâteux. » Ils répondirent : « Voilà une bien curieuse façon de parler d'un tel homme et cela ne plairait pas à Grettir s'il l'entendait. — Peu me chaut, dit Thorbjörn, et il faudra que Grettir lève sa sax un peu plus haut que l'été dernier dans la passe du Hrútafjördr pour que j'aie peur de lui. » Grettir entendit parfaitement ce que disait Thorbjörn et n'y prêta pas attention pendant que Thorbjörn discourait. Mais quand il s'arrêta, Grettir dit : « Je te prédis, Grand-Voyageur, que tu ne mourras pas dans la fumée de la salle, et il se peut en outre que tu ne meures pas de vieillesse. Mais c'est agir singulièrement que de parler misérablement d'hommes sans reproches. » Thorbjörn dit : « Je ne vois pas ce qui me retiendrait de dire cela, et il me semble que tu ne te comportais pas si vaillamment le jour où nous t'avons tiré de difficulté quand les gens de Melr te rossaient comme une tête de bœuf. » Alors, Grettir déclama une vísa :

28. *Toujours la langue*
D'un décocheur de flèches
Se fait trop longue en paroles;
Certains en subissent lourde vengeance;
Maint manieur du rempart du serpent
De la blessure en a reçu perte de vie
Qui avait commis moindre offense,
Que toi, Grand-Voyageur[2].

Thorbjörn dit : « Tu as beau bavasser de la sorte, je ne m'estime pas plus voué à mourir qu'avant. » Grettir répondit : « Mes prophéties n'ont pas atteint un grand âge

jusqu'ici, et il va encore en être de même. Défends-toi si tu le veux; l'occasion ne se représentera pas. » Puis Grettir assena un coup à Thorbjörn, lequel leva le bras pour essayer de parer; mais le coup lui atteignit le bras au-dessus du poignet, puis la sax frappa le cou de sorte que la tête vola. Les marchands dirent que c'était un grand pourfendeur, et que c'était ainsi qu'étaient les hommes du roi, et qu'ils ne prenaient pas la mort de Thorbjörn pour une grande perte car il avait été à la fois querelleur et railleur. Peu après, ils prirent la mer et arrivèrent à la fin de l'été en Norvège, au sud, dans le Hördaland. Ils apprirent alors que le roi Óláfr siégeait dans le nord, dans le Thrándheimr. Grettir se prit un passage sur un bateau marchand qui allait au nord, car il voulait trouver le roi.

CHAPITRE XXXVIII

Il y avait un homme appelé Thórir, qui habitait Gardr dans l'Adaldalr[1]; il était fils de Skeggi, fils de Bódólfr. Skeggi avait colonisé le Kelduhverfi jusqu'en haut au Keldunes; il avait épousé Helga, fille de Thorgeirr de Fiskiloekr[2]. Thórir, son fils, était un grand chef et un grand voyageur. Il avait deux fils : l'un s'appelait Thorgeirr et l'autre, Skeggi[3]; c'étaient tous les deux des hommes prometteurs et presque adultes à cette époque-là. Thórir avait été en Norvège l'été où le roi Óláfr était venu de l'ouest, d'Angleterre, et s'était mis dans les faveurs du roi ainsi que de l'évêque Sigurdr; la preuve en était que Thórir avait fait faire un grand knörr dans la forêt[4], qu'il avait demandé à l'évêque Sigurdr de le bénir, chose que celui-ci avait faite. Après cela, Thórir était allé en Islande, il avait fait démolir le knörr quand il s'était fatigué de naviguer; pour les coltis du knörr[5], il les avait fait placer au-dessus des portes de sa maison, ils y restèrent longtemps ensuite et ils prédisaient si bien le temps que l'un sifflait pour indiquer le vent du sud et l'autre, pour le vent du nord. Mais quand Thórir apprit que le roi Óláfr était devenu souverain de toute la Norvège, il estima qu'il avait une visite d'amitié à faire. Il envoya

alors ses fils en Norvège, trouver le roi, pensant qu'ils se feraient ses hommes liges. Ils arrivèrent dans le sud, tard en automne, se procurèrent un cotre à rames et allèrent vers le nord en longeant les côtes, dans l'intention d'aller trouver le roi. Ils arrivèrent à un port au sud de Stadr et y mouillèrent quelques nuits. Ils s'approvisionnèrent de vivres et de boissons et ne s'aventurèrent pas en mer, le temps n'étant pas bon.

Il faut dire maintenant que Grettir et les siens s'en allèrent vers le nord en longeant les côtes, qu'ils eurent souvent mauvais temps car c'était au début de l'hiver. Et alors qu'ils se trouvaient au nord de Stadr, ils essuyèrent un très mauvais temps, avec tempêtes de neige et gelées, et ils atterrirent en détresse un soir, tous fort épuisés, ils s'abritèrent contre un talus et purent sauver leurs biens et leurs provisions. Ils étaient en fort mauvais état, les marchands, parce qu'ils ne pouvaient faire de feu, alors que, pour un peu, ils estimaient qu'il y allait de leur santé et de leur vie. Ils restèrent là le soir, en fort mauvaise posture. La soirée passant, ils virent un grand feu qui s'élevait de l'autre côté du chenal par lequel ils étaient venus. Lorsque l'équipage de Grettir vit ce feu, ils dirent que celui-là serait heureux qui pourrait l'atteindre et ils discutèrent s'ils lanceraient le bateau, mais cela leur parut risqué à tous. Ils discutaient d'importance, pour savoir s'il se trouverait un homme capable d'aller chercher ce feu. Grettir se mêla peu à leur conversation mais dit qu'il avait dû y avoir des hommes qui n'auraient pas hésité à le faire. Les marchands dirent qu'ils n'étaient pas plus avancés par ce qui avait eu lieu naguère s'il n'y avait maintenant personne pour l'entreprendre « et d'ailleurs, ne t'y risques-tu pas, Grettir, dirent-ils, toi que l'on dit le plus accompli des Islandais et tu vois bien dans quelle détresse nous sommes ». Grettir répondit : « Je ne trouve pas que ce soit un grand exploit que d'aller chercher ce feu, mais je ne sais pas si vous récompenserez celui qui s'y risquera mieux qu'il ne le pense. » Ils dirent : « Pourquoi nous prends-tu pour des misérables qui ne récompenseraient pas cela comme il faut ? — Je peux m'y risquer, si vous trouvez cela tellement important, mais je n'ai pas le pressentiment que j'en tirerai quoi que ce soit de bon. » Ils dirent que ce ne serait pas le cas et lui souhaitèrent bonne chance.

Après cela, Grettir se prépara à se mettre à la nage et

ôta ses vêtements; il ne garda pour tout vêtement qu'un grand manteau et des braies de gros vadmál[1]. Il retroussa le manteau autour de sa taille, se noua une corde d'écorce de tilleul[2] autour des reins et emporta un baquet; puis il sauta par-dessus bord. Il traversa le chenal et monta à terre. Il y vit une maison et entendit des voix et un grand tapage. Grettir se dirigea vers la maison. Il faut dire de ceux qui se trouvaient là que c'étaient les fils de Thórir que l'on a mentionnés précédemment. Ils avaient passé là maintes nuits, attendant un vent favorable pour aller au nord de Stadr. Ils s'étaient installés pour boire et étaient à douze en tout. Leur bateau mouillait au centre du port, on avait construit là un refuge pour abriter les gens qui passaient près de la côte, on y avait apporté beaucoup de paille et il y avait un grand feu sur le plancher. Grettir pénétra donc dans la cabane, sans savoir qui s'y trouvait. Son manteau était tout roide de glace quand il était monté à terre et il avait l'air très grand, comme s'il avait été un troll. Ceux qui se trouvaient là eurent très peur et crurent que c'était un monstre. Ils le rossèrent avec tout ce qu'ils purent trouver et cela fit un grand vacarme, mais Grettir les repoussa des bras. Certains lui lancèrent des brandons et alors, le feu se mit à toute la maison. Il parvint à sortir ainsi avec du feu et retourna à ses camarades. Ils louèrent fort son expédition et sa bravoure et dirent qu'il n'avait pas son pareil. La nuit passa, et ils s'estimèrent sauvés dès qu'ils eurent du feu.

Le lendemain matin, le temps était beau. Les marchands se réveillèrent de bonne heure et se préparèrent à voyager, discutant pour savoir s'ils iraient trouver ceux qui avaient eu ce feu et qui ils étaient. Ils détachèrent leur bateau et traversèrent le chenal. Alors, ils ne trouvèrent pas la baraque, mais virent un gros tas de cendres dans lequel ils trouvèrent force ossements humains. Ils pensèrent que le refuge avait dû brûler entièrement avec les hommes qui s'y étaient trouvés. Ils demandèrent si c'était Grettir qui avait causé ce malheur, et dirent que c'était très grand méfait. Grettir dit que ses soupçons s'étaient réalisés: qu'ils le récompenseraient mal d'être allé chercher du feu, et qu'il était mauvais de porter secours à des minables. Grettir retira si grand mal de cela, que les marchands disaient, partout où ils allaient, que c'était lui qui avait brûlé vifs ces gens. On apprit bientôt que dans cette

maison avaient péri les fils de Thórir de Gardr, que l'on a mentionnés précédemment, ainsi que leurs compagnons. Les marchands expulsèrent alors Grettir de leur bateau et ne voulurent pas de lui. Il était si méprisé que presque personne ne voulait plus lui faire de bien. Il lui parut alors que les choses prenaient extrêmement mauvaise tournure, il ne voulut pour rien au monde aller trouver le roi et se dirigea vers le nord dans le Thrándheimr. Le roi se trouvait là et avait appris tout cela avant que Grettir arrive : celui-ci avait été fort desservi auprès du roi. Grettir passa quelques jours dans la ville avant d'obtenir de rencontrer le roi.

CHAPITRE XXXIX

Un jour que le roi donnait audience, Grettir se présenta à lui et lui fit de belles salutations. Le roi le regarda et dit : « Es-tu Grettir le Fort ? » Il répondit : « C'est ainsi qu'on m'a appelé, et je suis venu ici parce que j'espère de vous quelque adoucissement des calomnies que l'on a faites sur mon compte et que j'estime ne pas mériter. » Le roi Óláfr dit : « Certes, tu es de grande valeur, mais je ne sais pas quelle chance tu auras de repousser cette accusation ; il est bien probable que ce n'est pas de ton plein gré que tu as brulé des gens vifs. » Grettir déclara qu'il voulait bien se laver de ce blâme si le roi pensait cela possible. Le roi lui demanda de dire en vérité comment les choses s'étaient passées. Alors, Grettir dit tout, comme on l'a expliqué précédemment, et ajouta qu'ils vivaient tous quand il était parvenu à sortir avec le feu ; « je veux maintenant offrir de prouver mon innocence de la façon qui vous paraîtra conforme aux lois ». Le roi Óláfr dit alors « Nous voulons te permettre de porter le fer[1] sur cette affaire, si le sort te le permet. » Cela plut fort à Grettir ; il se mit à jeûner avant de porter le fer, et le jour arriva où l'épreuve devait avoir lieu.

Alors, le roi alla à l'église ainsi que l'évêque et quantité de gens car nombreux étaient ceux qui étaient curieux de voir Grettir, tant on parlait de lui. Puis Grettir fut conduit à l'église. Lorsqu'il y arriva, beaucoup de ceux

qui s'y trouvaient le regardèrent et dirent qu'il était différent de la plupart des hommes pour la force et la taille. Grettir pénétra dans l'église. Alors, un gamin d'assez mauvaise allure se précipita et dit à Grettir : « Curieuses coutumes que celles de ce pays-ci où l'on dit les gens chrétiens et où les malfaiteurs, pillards et voleurs iraient en paix et s'innocenteraient par ordalie. Que veulent les malandrins, sinon sauver leur vie tant qu'ils le peuvent? Voilà un malfaiteur, malandrin avéré qui a brûlé vifs des innocents et il obtient tout de même de se disculper! Voilà une abominable pratique! » Il alla vers Grettir, le montra du doigt, lui fit des grimaces, l'appela fils de sirène[1] et l'accabla de maints autres vilains noms. Cela fit perdre la mesure à Grettir qui ne put se retenir. Il brandit le poing, frappa le gamin sous l'oreille si bien qu'il tomba assommé aussitôt; certains disent qu'il mourut sur-le-champ. Personne ne semblait savoir d'où venait ce gamin et ce qu'il advint de lui, on pense que c'était un esprit impur envoyé pour la malchance de Grettir.

Il y eut alors grand tumulte dans l'église et l'on dit au roi que celui qui devait porter le fer était en train de se battre. Le roi Óláfr s'avança dans l'église, vit ce qui se passait, et dit : « Tu as grande malchance, Grettir, car maintenant l'épreuve pour laquelle tout était prêt n'aura pas lieu, il ne sera pas facile d'empêcher ta malchance. » Grettir répondit : « J'avais pensé que j'obtiendrais plus d'honneur de vous, sire, que ceux qui m'attendent apparemment, en raison de ma famille », et il lui dit quelle était sa parenté avec lui, comme on l'a dit précédemment[2]. « Je voudrais bien, dit Grettir, que vous me receviez; vous en avez beaucoup chez vous que l'on n'estimera pas plus vaillants que moi. — Je vois bien, dit le roi, que peu d'hommes sont pareils à toi pour la force et la vaillance, mais tu as bien trop de malchance pour pouvoir, malgré cela, rester avec nous. En ce qui me concerne tu iras en paix où tu voudras, pendant tout l'hiver, mais en été, va-t'en en Islande car là, il te sera donné par le sort d'être enterré. » Grettir répondit : « Je voudrais d'abord me disculper de cette accusation d'incendie, si je le pouvais, car ce n'est pas volontairement que j'ai fait cela. — C'est fort probable, dit le roi, mais à cause du fait que tu as invalidé ta disculpation par ton impatience, tu ne pourras faire progresser ton affaire plus que tu ne l'as fait maintenant,

on ne retire que du mal de l'insouciance ; et si quelqu'un a jamais été maudit, c'est bien toi. »

Après cela, Grettir s'attarda quelques moments en ville sans obtenir du roi Óláfr plus que ce que l'on vient de dire. Ensuite, il s'en alla dans le sud du pays, il voulait aller dans l'est à Túnsberg, voir Thorsteinn le Dromond, son frère. On ne parle pas de son voyage, tant qu'il ne fut arrivé à l'est dans le Jadarr.

CHAPITRE XL

À Jól, Grettir vint chez le bóndi qui s'appelait Einarr. C'était un homme puissant et marié, et il avait une fille en âge d'être mariée, que l'on nomme Gýridr ; c'était une belle femme et l'on estimait qu'il n'y avait guère de meilleur parti. Einarr invita Grettir à rester chez lui pour Jól, et Grettir accepta. En divers lieux de Norvège, des brigands et des malfaiteurs descendaient des forêts et provoquaient les hommes en duel pour leur prendre leur femme, ou emportaient par la force le bien des gens, là où il ne se trouvait pas assez de monde pour leur faire face. Il se fit qu'un jour, pendant Jól, force malfaiteurs vinrent chez le bóndi Einarr. Leur chef s'appelait Snaekollr. C'était un grand berserkr. Il provoqua le bóndi Einarr en duel, pour qu'il lui abandonne sa fille ou qu'il la défende s'il s'en estimait capable. Or le bóndi était sur ses vieux jours et ce n'était pas un guerrier. Il estima avoir une grande difficulté sur les bras et il demanda en secret à Grettir ce qu'il voulait lui conseiller, « car on te dit homme renommé ». Grettir le pria de n'accepter que ce qui ne lui serait pas à honte. Le berserkr était sur son cheval, heaume en tête, sans en avoir attaché le ventail[1] ; il tenait devant lui un bouclier bordé de fer et avait un air terrifiant. Il dit au bóndi : « Choisis rapidement l'une des deux choses. Et qu'est-ce que te conseille ce grand rustre qui se tient près de toi, est-ce que ce ne serait pas qu'il veut jouter avec moi ? » Grettir dit : « Nous en sommes au même point, le bóndi et moi, car aucun des deux n'est habile aux armes. » Snaekollr dit : « Si je me fâche, vous allez avoir passablement peur d'en découdre

avec moi. — On ne le saura que quand on en aura fait la preuve », dit Grettir.

Le berserkr comprit que l'on essayait de tirer en longueur. Il se mit à hurler fort et à mordre le rebord de son bouclier[1], il se mit la pointe de son bouclier dans la bouche en béant fort et prit un air féroce. Grettir se déplaça rapidement et lorsqu'il parvint devant le cheval du berserkr, il donna un grand coup de pied dans le bas du bouclier, si fort que celui-ci remonta dans la bouche du berserkr et lui arracha les mâchoires, et que les maxillaires lui tombèrent sur la poitrine. Dans le même élan, il empoigna le heaume de la main gauche, et désarçonna le viking et, de la main droite, il brandit sa sax dont il était ceint et la lui enfonça dans le cou si bien que la tête fut tranchée.

Ce que voyant, chacun des suivants de Snaekollr s'enfuit de son côté. Grettir ne daigna pas les pourchasser car il vit qu'ils n'avaient aucun courage. Le bóndi le remercia bien de cette action ainsi que beaucoup d'autres gens; on estima que cet exploit avait été accompli avec dextérité et avec hardiesse. Grettir passa Jól là et fut bien traité. Au départ, le bóndi lui fit de beaux présents. Ensuite, Grettir s'en alla à l'est à Túnsberg et trouva Thorsteinn, son frère. Celui-ci accueillit joyeusement Grettir et s'enquit de ses voyages et de son exploit contre le berserkr. Grettir déclama une vísa :

29. *La bosse du combat*
Du fervent de la bataille
Sur quoi j'appuyai l'épine de ma cheville
S'enfonça dans la porte à vivres de Snaekollr;
Ainsi fendit en deux
Le terrain de sa denture
Le mur bardé de fer du passage des dards
Que les mâchoires lui tombèrent sur la poitrine[2].

Thorsteinn dit : « Tu serais habile en maintes choses, parent, si la malchance n'allait avec. » Grettir répondit : « On parlera pourtant de ce qui a été fait. »

CHAPITRE XLI

Grettir passa chez Thorsteinn ce qui restait de l'hiver et le début du printemps. Un matin où les frères, Thorsteinn et Grettir, couchaient dans leur mansarde, Grettir avait sorti ses bras des couvertures. Thorsteinn se réveilla et les vit. Grettir se réveilla un peu après. Alors, Thorsteinn dit : « J'ai vu tes bras, parent, et ce ne me semble pas merveille que les coups que tu assènes aient été pesants pour beaucoup, car je n'ai jamais vu de pareils bras à personne. — Tu penses bien, dit Grettir, que je n'aurais pas accompli tout ce que j'ai fait si je n'étais pas d'une force extrême. — J'aimerais mieux, dit Thorsteinn, que tes bras soient plus minces et qu'ils te portent un peu plus chance. » Grettir dit : « Ce que l'on dit est vrai : nul ne se fait lui-même. Fais-moi voir tes bras maintenant. » C'est ce que fit Thorsteinn ; c'était un homme de très grande taille et mince. Grettir sourit et dit : « Pas la peine de regarder cela plus longtemps ; tu as les côtes toutes recroquevillées, et je ne crois pas avoir jamais vu des pincettes comme celles que tu portes, je crois bien que tu as à peine la force d'une femme. — Cela se peut, dit Thorsteinn, mais tu sauras que ces minces bras-là te vengeront, sinon, tu ne seras jamais vengé. — Qui peut savoir ce qu'il en sera, finalement ? dit Grettir, mais cela me semble tout à fait improbable ». On ne mentionne pas qu'ils en aient dit davantage.

Le printemps passa ; en été, Grettir se trouva un bateau et s'en alla en Islande. Les frères se quittèrent en termes amicaux et ne se revirent plus.

CHAPITRE XLII

Il faut maintenant reprendre le récit au moment où nous l'avons laissé : Thorbjörn Force-de-Bœuf apprit le meurtre de Thorbjörn le Grand-Voyageur, comme on l'a dit précédemment. Cela le mit dans une grande colère et

il déclara qu'il voulait qu'ils soient plusieurs à recevoir des coups du côté de Grettir.

Ásmundr aux longs cheveux gris resta longtemps malade pendant l'été et quand il pensa que sa fin était proche, il fit venir ses parents et dit qu'il voulait qu'Atli reprît l'administration de tous ses biens après sa mort « mais je crains, dit Ásmundr, que tu ne restes guère en paix à cause de l'injustice des hommes. Mais je voudrais que tous mes proches le secondent de leur mieux. Quant à Grettir, je n'ai rien à dire, car il me semble que sa condition repose sur une roue fort tourbillonnante[1], et bien que ce soit un homme fort, je crains qu'il ait trop d'ennuis à régler pour venir en aide à ses parents. Mais quoique Illugi soit jeune, il deviendra un vaillant homme s'il se garde en bonne santé ». Quand Ásmundr eut arrangé les affaires entre ses fils comme il l'entendait, la maladie l'accabla. Il mourut peu après et fut enterré à Bjarg car il avait fait construire là une église[2]; et les gens du district estimèrent que c'était là une grande perte.

Atli devint alors un digne bóndi et il eut quantité de monde chez lui; il tenait très bien sa maison.

À la fin de l'été, il s'en alla au Snaefellsnes pour se procurer du poisson séché. Il emmena beaucoup de chevaux et alla de chez lui à Melar, dans le Hrútafjördr, chez Gamli, son beau-frère. Se joignit à l'expédition d'Atli Grímr fils de Thórhallr, frère de Gamli, ainsi qu'un autre homme. Ils chevauchèrent vers l'ouest par la passe du Haukadalr et suivirent le chemin jusqu'à Nes, y achetèrent du poisson séché en quantité qu'ils chargèrent sur sept chevaux. Reprirent le chemin de la maison lorsqu'ils furent tout à fait prêts.

CHAPITRE XLIII

Thorbjörn Force-de-Bœuf apprit qu'Atli et Grímr étaient partis de chez eux. Étaient chez lui les fils de Thórir de Skard, Gunnarr et Thorgeirr. Thorbjörn enviait la popularité d'Atli, aussi excita-t-il les frères, les fils de Thórir, à tendre une embuscade contre Atli quand il reviendrait de Nes. Ils allèrent alors chez eux à Skard

et y attendirent qu'Atli et les siens passent en remontant avec son chargement. Lorsqu'ils passèrent à proximité de la ferme, on vit leur expédition. Les frères réagirent promptement ainsi que leurs domestiques et chevauchèrent à leur poursuite. Lorsque Atli et ses hommes virent leur expédition, Atli ordonna de décharger les chevaux, « ils doivent vouloir m'offrir compensation pour mon domestique que Gunnarr tua l'été dernier ; ne soyons pas les premiers à attaquer, mais défendons-nous s'ils nous cherchent noise ».

Les autres survinrent et sautèrent de selle. Atli les salua et leur demanda les nouvelles « et veux-tu m'offrir quelque compensation, Gunnarr, pour mon domestique ? » Gunnarr répondit : « Vous mériteriez autre chose, gens de Bjarg, que de me voir payer bonne compensation pour cela ; il vaudrait mieux payer compensation pour le meurtre de Thorbjörn que tua Grettir. — Ce n'est pas à moi d'en répondre, dit Atli, et d'ailleurs, ce n'est pas toi le plaignant principal dans cette affaire. » Gunnarr dit qu'ils s'en chargeraient tout de même « et attaquons-les, profitons de ce que Grettir n'est pas à proximité maintenant ». Ils bondirent sur Atli, ils étaient à huit en tout, et Atli et les siens, six. Atli prit la tête de ses hommes et brandit l'épée qui lui venait de Jökull et que Grettir lui avait donnée. Alors, Thorgeirr dit : « Ils se ressemblent en bien des choses, ceux qui s'estiment valeureux ; Grettir portait bien haut sa sax l'été dernier dans la passe du Hrútafjördr. » Atli répondit : « Il doit être plus accoutumé aux grands exploits que moi, aussi. » Puis ils se battirent. Gunnarr attaqua Atli avec véhémence, il était des plus furieux. Lorsqu'ils se furent battus un moment, Atli dit : « Il n'y a pas de renom à nous tuer mutuellement nos ouvriers, il serait mieux venu de jouter ensemble, car jamais encore je n'ai combattu par les armes. » Gunnarr ne voulut pas. Atli ordonna à ses domestiques de surveiller le chargement « et je vais voir ce qu'ils feront ». Il s'avança alors si rudement que Gunnarr et les siens battirent en retraite. Atli tua alors deux suivants des frères. Après cela, il se tourna contre Gunnarr et lui déchargea un coup, si bien qu'il mit en pièces son bouclier en dessous de la poignée, par le travers, et qu'il atteignit la jambe en dessous du genou ; et il assena aussitôt un second coup qui fit une blessure mortelle.

De Grímr fils de Thórhallr, il faut dire qu'il se porta contre Thorgeirr et qu'ils en décousirent longtemps car l'un et l'autre étaient de vaillants hommes. Thorgeirr vit périr Gunnarr, son frère; il voulut alors s'échapper. Grímr lui courut après et le pourchassa jusqu'à ce que Thorgeirr trébuche et tombe à plat ventre. Alors, Grímr lui assena un coup de hache entre les épaules, si bien qu'elle resta enfoncée. Alors, ils firent trêve aux trois de leurs suivants qui restaient[1]. Ensuite, ils pansèrent leurs blessures, rechargèrent leurs chevaux, allèrent chez eux et proclamèrent ces meurtres[2].

Atli resta chez lui en automne avec une quantité d'hommes. Cela déplut extrêmement à Thorbjörn Force-de-Bœuf qui ne put rien faire cependant parce que Atli était très populaire[3]. Grímr passa l'hiver chez lui ainsi que Gamli, son beau-frère. Était là également Glúmr fils d'Óspakr, un autre de ses beaux-frères; il habitait Eyrr, dans le Bitra[4]. Ils gardèrent un corps de défense nombreux à Bjarg, et il y eut là grandes réjouissances en hiver.

CHAPITRE XLIV

Thorbjörn Force-de-Bœuf se chargea des poursuites pour le meurtre des fils de Thórir; il intenta le procès contre Grímr et Atli, mais eux firent valoir pour leur défense que les frères avaient forfait à leur caractère d'inviolabilité[5] pour embuscade et complot contre leur vie. Ces procès furent portés devant le thing du Húnavatn, et, de part et d'autre, ils rassemblèrent quantité de monde. Atli eut un excellent soutien car il avait grande puissance de parenté. Intervinrent alors les amis des uns et des autres, qui discutèrent de conciliations, tout le monde disant qu'Atli était un homme bien disposé, pacifique bien que ferme dans le danger. Thorbjörn crut voir que rien ne serait plus honorable que d'accepter des conciliations. Atli stipula qu'il ne voulait ni de proscriptions de district ni de voyages à l'étranger. On choisit alors des hommes pour arbitres: Thorvaldr fils d'Ásgeirr de la part d'Atli et, du côté de Thorbjörn, Sölvi le Magnifique; il était fils d'Ásbrandr fils de Thorbrandr, fils de

Haraldr l'Anneau, lequel avait colonisé tout le Vatnsnes jusqu'à l'Ambáttará à l'ouest et, à l'est, jusqu'à la Thverá, et là, en traversant, jusqu'à Bjargáóss ainsi que tout ce côté depuis Bjarg jusqu'à la mer[1]. Sölvi était un homme très pompeux, mais sage et c'est pourquoi Thorbjörn l'avait choisi pour arbitre de son côté. Après cela, ils proclamèrent leur arbitrage : on ne paierait que demi-compensation pour les fils de Thórir, la moitié tombant en raison de l'attaque et du complot contre la vie d'Atli. Le meurtre du domestique d'Atli qui avait été tué dans la passe du Hrútafjördr était tenu pour équivalent à celui des deux domestiques qui avaient péri avec les fils de Thórir. Grímr fils de Thórhallr quitterait le district. Atli voulut payer tout seul les amendes. Ce verdict plut bien à Atli, mais pas à Thorbjörn, ils se quittèrent pourtant réconciliés en principe ; toutefois, Thorbjörn laissa échapper que tout n'était pas terminé entre eux si les choses se passaient comme il le voulait. Atli rentra chez lui en quittant le thing et remercia bien Thorbjörn de son assistance. Grímr fils de Thórhallr se transporta au sud dans le Borgarfjördr et habita alors à Gilsbakki[2] et fut un digne bóndi.

CHAPITRE XLV

Il y avait chez Thorbjörn Force-de-Bœuf un homme qui s'appelait Áli ; il était domestique, assez indiscipliné et paresseux. Thorbjörn lui ordonna de travailler mieux, sinon il le rosserait. Áli déclara n'en avoir pas envie et se montra insupportable. Thorbjörn dit que c'était tout le courage qu'il avait. L'autre n'en rabattit pas, jusqu'à ce que Thorbjörn ne le supporte plus, le jette par terre et le maltraite. Après cela, Áli quitta son service et s'en alla au nord en franchissant la passe jusqu'au Midfjördr ; il ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à Bjarg. Atli était à la maison et demanda où il devait aller. Il déclara qu'il cherchait du service. « N'es-tu pas un ouvrier de Thorbjörn ? » dit Atli. « Les choses entre nous ne se sont pas tellement bien passées, dit Áli, je n'y ai pas été longtemps, et je m'y suis déplu tant que j'y ai été. Nous nous sommes quittés de telle sorte que j'ai cru qu'il allait m'étrangler, et je

n'irai jamais y prendre du service, quoi qu'il advienne de moi. Il est vrai aussi qu'il y a une grande différence dans la façon dont chacun de vous deux se conduit envers ses domestiques. Je voudrais bien travailler chez toi si j'avais le choix. » Atli répondit : « J'ai assez de domestiques pour ne pas avoir besoin d'aller chercher chez Thorbjörn les hommes qu'il a engagés, tu m'as l'air d'un bon à rien, retourne chez lui. » Áli dit : « Je n'y reviendrai que forcé. » Áli resta donc là un moment.

Un matin, il s'en alla travailler avec les domestiques d'Atli et il besogna de telle façon que l'on eût dit qu'il avait des bras partout. Et Áli continua de la sorte jusqu'à la fin de l'été. Atli ne s'occupa pas de lui, mais il lui fit tout de même donner à manger, parce que son travail lui plaisait bien. Thorbjörn apprit alors qu'Áli était à Bjarg. Il chevaucha alors jusqu'à Bjarg avec deux hommes et fit appeler Atli pour lui parler. Atli sortit et les salua. Thorbjörn dit : « Voilà que de nouveau, Atli, tu recommences à me contrarier et à m'agresser ; pourquoi as-tu accueilli mon ouvrier, c'est agir injustement. » Atli répondit : « Je ne vois pas qu'il soit ton ouvrier, mais je ne veux pas le garder si tu me donnes la preuve qu'il est de tes domestiques[1]. Mais je n'entends pas le mettre à la porte. — C'est toi qui décideras pour cette fois, dit Thorbjörn, mais j'exige cet homme et je lui interdis de travailler ici. Je reviendrai une autre fois, et il n'est pas sûr qu'alors nous nous quittions meilleurs amis que maintenant. » Atli répondit : « J'attendrai chez moi et prendrai les événements comme ils viendront. » Puis Thorbjörn s'en alla chez lui. Le soir, quand les ouvriers rentrèrent, Atli leur dit sa conversation avec Thorbjörn, il ordonna à Áli d'aller son chemin, disant qu'il ne voulait pas le garder plus longtemps chez lui. Áli répondit : « Le vieux proverbe est vrai : C'est ceux que l'on loue le plus qui me manquent le plus ; je ne pensais pas que tu me chasserais alors que je me suis tué ici au travail tout l'été et je m'attendais à ce que tu me prêtes quelque appui, mais c'est ainsi que vous agissez vous autres, même si vous vous conduisez aimablement. On va me rosser ici sous tes yeux si tu ne veux pas m'accorder d'aide. » Atli changea d'avis à ces propos et il ne voulut plus le chasser. Le temps passa jusqu'à ce qu'on arrive au début de la fenaison.

Un jour, un peu avant la mi-été, Thorbjörn Force-de-Bœuf alla à Bjarg. Il était équipé de telle sorte qu'il avait heaume en tête, était ceint de l'épée et avait une lance à la main. C'était une lance à fer barbelé et fort large[1]. Il pleuvait ce jour-là. Atli avait envoyé ses domestiques faire les foins, mais certains de ses hommes étaient allés dans le nord, près du Horn, chercher des provisions. Atli était à la maison avec peu d'autres hommes. Thorbjörn arriva près de midi. Il était tout seul et chevaucha jusqu'aux portes. Le portail était fermé, il n'y avait personne dehors. Thorbjörn frappa aux portes puis s'en alla sur l'arrière des maisons, en sorte que l'on ne pouvait le voir depuis les portes. Les gens de la maison entendirent que l'on frappait, une femme sortit. Thorbjörn aperçut cette femme et ne se montra pas, car c'était autre chose qu'il voulait faire. Elle entra dans la salle. Atli demanda qui était venu. Elle dit n'avoir vu personne dehors. Alors qu'ils parlaient de cela, Thorbjörn frappa un grand coup aux portes. Alors, Atli dit : « C'est moi que l'on veut voir, c'est avec moi que l'on a quelque affaire, utile ou non. » Il s'avança et vint aux portes : il ne vit personne dehors. Il pleuvait beaucoup, aussi ne sortit-il pas, il posa les mains sur les montants de la porte et regarda alentour. Sur ces entrefaites, Thorbjörn se précipita devant les portes et assena, à deux mains, un coup de sa lance au milieu du corps d'Atli, en sorte qu'il le transperça. En recevant ce coup, Atli dit : « Elles sont à la mode maintenant, les lances à lame large. » Puis il tomba sur la poutre de seuil. Alors les femmes qui étaient dans la salle survinrent. Elles virent qu'Atli était mort. Thorbjörn était remonté en selle, il se proclama responsable du meurtre et alla chez lui ensuite.

Ásdís, la maîtresse de maison, envoya chercher du monde et l'on ensevelit le corps d'Atli, il fut enterré près de son père. On le regretta fort car il avait été et sage et populaire. Il n'y eut pas de compensations pour le meurtre d'Atli et d'ailleurs, personne n'en réclama, car c'était à Grettir d'entreprendre les poursuites s'il venait en Islande[2]. On resta tranquille sur cette affaire pendant l'été. On n'apprécia guère Thorbjörn pour cette action, il resta pourtant en paix dans sa demeure.

CHAPITRE XLVI

Cet été dont on vient de parler, un bateau arriva en Islande, à Gásir, avant le thing. On parla alors du voyage de Grettir. En outre, on raconta l'histoire des gens brûlés dans la maison. Ce récit mit Thórir de Gardr dans une colère extrême, il estima qu'il avait à venger ses fils sur la personne de Grettir. Il alla au thing avec une grande quantité d'hommes et intenta un procès devant le thing pour l'affaire de l'incendie, mais on estima ne rien pouvoir ajouter tant qu'il n'y avait personne pour la défense. Thórir déclara ne rien vouloir d'autre que de faire proscrire Grettir par tout le pays pour un tel méfait. Alors, Skapti le récitateur des lois, répondit : « Assurément, c'est là une mauvaise action s'il en est comme on le dit. Mais une saga n'est jamais racontée s'il n'y a qu'une personne pour la dire, car s'il y a deux versions, la majorité a plus envie de croire celle qui est la moins bonne. Je ne prendrai pas la décision de faire condamner Grettir là-dessus, dans l'état présent des choses. »

Thórir était un homme puissant dans son district, un grand chef et populaire auprès de maint homme important; il poussa si ferme son affaire que personne n'admit de faire innocenter Grettir. Alors Thórir fit proscrire Grettir par tout le pays et par la suite, comme il apparut souvent, ce fut le plus acharné de ses adversaires. Il fit mettre sa tête à prix, tout comme n'importe quel homme des bois[1], et s'en alla chez lui dans cet état. Beaucoup dirent que c'était agir là plus par véhémence que selon les lois, mais les choses en restèrent tout de même là. Il ne se passa plus rien jusqu'après la mi-été.

CHAPITRE XLVII

À la fin de l'été, Grettir fils d'Ásmundr arriva en Islande, dans la Hvitá, dans le Borgarfjördr. De tout le district, des gens allèrent au bateau. Parvinrent en même

temps à Grettir toutes ces nouvelles : d'abord que son père était mort, ensuite que son frère avait été assassiné, enfin qu'il avait été proscrit par tout le pays. Alors, Grettir déclama cette vísa :

30. *Tout est parvenu ensemble*
Au récitateur de poésie ; ma proscription,
Le brave doit garder silence pour la mort
De son père et de son frère ;
Toutefois, buisson de la rencontre
De la gente dame de Hedinn,
Beaucoup de briseurs d'épées seront demain
Affligés de plus noirs chagrins que moi[1].

On dit que Grettir ne changea nullement d'état d'esprit à ces nouvelles et qu'il fut aussi joyeux qu'avant. Il resta au bateau un moment parce qu'il ne trouva aucune monture qui lui plût.

Il y avait un homme qui s'appelait Sveinn, qui habitait à Bakki, en remontant du Thingsnes[2]. C'était un excellent bóndi et un joyeux homme et il déclamait souvent des poèmes divertissants. Il avait une jument brune, le plus rapide de tous les coursiers. Sveinn l'appelait Södulkolla. Une nuit, Grettir partit des Vellir : il ne voulait pas que les marchands s'en aperçoivent. Il se procura un manteau noir et le passa par-dessus ses habits pour se dissimuler. Il remonta le Thingsnes et arriva en haut à Bakki ; il faisait clair alors. Il vit un cheval brun dans le pré clos, alla le brider, le monta et chevaucha en remontant le long de la Hvítá, puis en bas de Boer et jusqu'à la Flókadalsá et suivit le chemin qui passait au-dessus de Kálfanes. Les ouvriers de Bakki se levaient à ce moment-là, ils dirent au bóndi que l'homme avait monté son cheval. Sveinn se leva en souriant et déclama ceci :

31. *Un fomenteur de l'averse des boucliers*
Est parti d'ici ; le voleur
A fait main basse sur Södulkolla
Tout près de la maison ;
Ce Freyr de la nuée de Thundr
Doit s'être rendu capable d'autres
Méfaits que celui-ci, pin du heaume ;
Vilain tour m'a été joué[3].

Puis il prit son cheval et courut à sa poursuite. Grettir chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive à la ferme de Kroppr. Là, il trouva un homme qui dit se nommer Halli et qui

déclara devoir descendre au bateau à Vellir. Grettir déclama une vísa :

32. *Dis, ô homme emporté,*
Par les vastes contrées que tu as trouvé
Södulkolla tout en haut près de Kroppr;
Se dressait là sur la jument un gaillard
En manteau noir qui longtemps
Eut chance aux dés;
Fais vite, Halli!

Ils se quittèrent, Halli descendit le chemin et ce ne fut qu'au Kálfanes que Sveinn le rencontra. Ils se saluèrent rapidement. Alors, Sveinn déclama :

33. *As-tu vu le tyrannique et rusé*
Paresseux monter un cheval
De la ferme voisine?
Certes, ce nous est grande épreuve;
Les gens du district vont
Venger ce vol : si je l'atteins
Il va avoir le ventre bleu.

« Tu le peux, dit Halli, j'ai trouvé cet homme, qui disait chevaucher Södulkolla, il m'a demandé de le dire par la contrée et le district; il était de grande taille et portait un manteau noir. — Il s'imagine être de quelque importance, dit le bóndi, il faut que je sache qui c'est. » Et il chevaucha à sa poursuite. Grettir arriva à Deildartunga : une femme se trouvait dehors. Il l'interpella et déclama une vísa :

34. *Dise de l'or bien née,*
Transmets ma plaisante vísa
Au gardien de la flamme de la mer :
Le poisson de la faille a emporté le coursier;
Et le dispensateur de la boisson d'Yggr
Voudrait chevaucher si ferme
La jument qu'il logera
À Gilsbakki[1].

La femme retint la vísa. Pour lui, il poursuivit son chemin. Sveinn arriva peu après, elle n'était pas rentrée et dès qu'il arriva, il déclama ceci :

35. *Quel fomenteur de la rafale du glaive*
Sur un cheval noir monté
M'a échappé, partant d'ici,
Dans la violence de la tempête?
Cet homme aux yeux de chien

Sera en vérité longtemps chassé
Ce jour; ce gaillard effronté
A perdu toute valeur.

Elle lui récita ce qu'on lui avait enseigné. Il réfléchit à la vísa et dit : « Il n'eſt pas improbable que cet homme ne soit pas à ma portée, il faut pourtant que je le trouve. » Il poursuivit sa chevauchée à travers la contrée; chacun des deux voyait conſtamment l'autre. Le temps était froid et pluvieux. Grettir arriva à Gilsbakki alors qu'il faisait encore jour et lorsque Grímr fils de Thórhallr sut cela, il lui fit très bon accueil et lui offrit de reſter. Grettir accepta. Il lâcha Södulkolla et dit à Grímr comment elle était venue. Arriva alors Sveinn qui descendit de selle et vit là son cheval; il déclama ceci :

36. *Qui a monté notre jument;*
Quelle récompense en tirerai-je;
Qui vit voleur plus grand;
Quels dés jouera l'homme au manteau?

Grettir avait ôté ses habits mouillés et entendit le quatrain :

37. *Jusque chez Grímr j'ai monté la jument,*
C'eſt un digne bóndi auprès de toi, bouseux;
Tu n'en auras guère récompense;,
Fais en sorte que nous soyons réconciliés.

« C'eſt exactement ce qu'il faut faire, dit le bóndi, et la chevauchée sera pleinement récompensée. » Après cela, chacun déclama ses vísur, et Grettir déclara n'avoir rien à redire au fait que Sveinn eût à veiller à son bien. Le bóndi passa la nuit là ainsi que Grettir et ils s'amusèrent beaucoup à ces poèmes. Ils appelèrent cela les vísur de Södulkolla. Le lendemain matin, le bóndi s'en alla chez lui et lui et Grettir se quittèrent en bons termes.

Grímr raconta à Grettir force choses sur le Midfjördr dans le nord, qui s'étaient passées pendant qu'il était à l'étranger, il ajouta que nulle compensation n'avait été versée pour Atli, que l'ascension de Thorbjörn Force-de-Bœuf était si grande que l'on n'était pas sûr que Ásdís, la maîtresse de maison, pût reſter à Bjarg si cela continuait. Grettir ne reſta que peu de nuits chez Grímr car il ne voulait pas que l'on apprît des nouvelles de lui au nord de la lande. Grímr le pria de venir le trouver s'il avait besoin d'aide, « mais je dois prendre garde aux lois qui me feraient condamner si je t'héberge ». Grettir dit que c'était

bien agir de sa part « et il est bien probable que j'aurai davantage besoin de ton aide par la suite ».

Grettir alla au nord par le Tvídoegra, puis à Bjarg où il arriva au cœur de la nuit. Tout le monde dormait hormis sa mère. Il alla derrière les maisons, aux portes qui se trouvaient là, car les passages étaient connus de lui, puis à la skáli et au lit de sa mère qu'il trouva à tâtons. Elle demanda qui était là. Grettir se nomma. Elle s'assit, l'embrassa, soupira péniblement et dit : « Sois le bienvenu, parent, dit-elle, ma joie d'avoir des fils a été bien éphémère; celui qui m'était le plus utile est mort, assassiné, toi, tu es hors-la-loi et l'on ne peut verser compensation pour toi et le troisième est si jeune qu'on ne peut s'en servir. — Il y a un vieux dicton, dit Grettir, qui dit que pour remédier à un malheur, il n'y a qu'à en attendre un plus grand; il existe bien d'autres consolations que des compensations en argent et il est très probable qu'Atli sera vengé. Et pour ce qui est de moi, si nous en décousons avec Thorbjörn, ce ne sera pas toujours au même de se réjouir de son lot. » Elle dit que ce n'était pas impossible. Grettir demeura là un moment sans que grand monde le sache et il s'enquit des faits et gestes des gens du district. On n'avait pas appris que Grettir était arrivé dans le Midfjördr. Il apprit que Thorbjörn Force-de-Bœuf était chez lui et qu'il avait peu de monde. C'était après la fenaison.

CHAPITRE XLVIII

Un jour de beau temps, Grettir s'en alla vers l'ouest et prit la passe jusqu'à Thóroddsstadir; il y arriva vers midi et frappa aux portes. Des femmes sortirent et le saluèrent. Elles ne le reconnurent pas. Il s'enquit de Thorbjörn. Elles dirent qu'il était parti au pré botteler le foin avec son fils âgé de seize hivers, qui s'appelait Arnórr[1]. Thorbjörn était un homme très actif, il n'était presque jamais oisif. Ayant appris cela, Grettir leur souhaita bonne vie et s'en alla en prenant le chemin de Reykir. Il y a là un marécage qui descend de la passe, où se trouve une grande prairie; Thorbjörn y avait fait faucher beaucoup

de foin qui était tout à fait sec. Il avait l'intention de le botteler pour le rentrer à la maison, le garçon avec lui, une femme ratelait. Grettir chevaucha en remontant la prairie, le père et le fils étaient dans le haut, ils avaient bottelé un chargement et s'attaquaient à un autre. Thorbjörn avait posé son bouclier et son épée près du chargement, le garçon avait une hache auprès de lui.

Thorbjörn vit l'homme et dit au garçon : « Il y a un homme qui chevauche vers nous, nous allons arrêter de botteler le foin pour savoir ce qu'il veut. » Et c'est ce qu'ils firent. Grettir descendit de cheval. Il avait heaume en tête, était ceint de sa sax, tenait à la main une grande lance non barbelée dont la douille était incrustée d'argent. Il s'assit et chassa le clou qui retenait le fer de la lance pour que Thorbjörn ne pût pas la lui renvoyer[1]. Alors Thorbjörn dit : « Voilà un homme de grande taille, et je ne suis pas capable de reconnaître un homme si ce n'est pas Grettir fils d'Ásmundr, il doit estimer avoir suffisamment d'offenses à nous imputer. Faisons vaillamment face et ne donnons pas de signes de crainte. Nous allons agir avec ruse, je vais marcher sur lui par devant pour voir comment les choses se passeront entre nous car j'ai confiance en moi si j'ai à affronter, seul, un homme, quel qu'il soit. Pour toi, passe derrière lui et assène-lui des deux mains un coup de ta hache entre les épaules. Tu n'as pas besoin d'être sur tes gardes et de craindre qu'il te fasse du mal puisqu'il te tournera le dos. » Ni Thorbjörn ni son fils n'avaient de heaume.

Grettir avança dans le marécage et dès qu'il fut à portée de trait, il jeta sa lance sur Thorbjörn ; mais le fer était moins bien fixé dans le manche qu'il le pensait, il dévia en vol, se détacha du manche et tomba par terre. Thorbjörn prit son bouclier, le plaça devant lui, brandit son épée et se porta contre Grettir quand il le reconnut. Grettir dégaina sa sax et se détourna un peu, si bien qu'il vit le garçon derrière lui, aussi se déplaça-t-il sans cesse. Et quand il vit que le garçon était à portée de coup, il brandit très haut sa sax. Il frappa, du dos de la lame de la sax, la tête d'Arnórr si brutalement que le crâne se brisa et ce fut sa mort. Alors Thorbjörn bondit sur Grettir et lui assena un coup, mais de la main gauche, il brandit son bouclier et para le coup tout en frappant de sa sax : il fendit le bouclier de Thorbjörn, la sax s'enfonça dans sa

tête si rudement qu'elle pénétra dans la cervelle : il en tomba, mort. Grettir ne fit pas à Thorbjörn d'autre blessure[1]. Il se mit alors à la recherche de sa lance et ne la trouva pas. Il alla à son cheval, se rendit à Reykir où il proclama le meurtre.

La femme qui était dans le pré avait regardé le combat. Elle courut, terrifiée, à la maison et dit que Thorbjörn était tué ainsi que son fils. Cela prit fort à l'improviste ceux qui étaient à la maison car personne n'était au courant des voyages de Grettir. On envoya chercher des gens à la ferme voisine; vinrent bientôt quantité de gens qui transportèrent les cadavres à l'église. Thóroddr Bout-de-Drápa entreprit les poursuites judiciaires pour le meurtre et réunit aussitôt une troupe. Grettir alla chez lui à Bjarg, trouva sa mère et lui dit cet événement. Elle s'en réjouit et dit que maintenant, il était digne de la famille des gens du Vatnsdalr, « et pourtant, cela va être le début et l'origine de ta proscription; je sais bien que tu ne pourras pas rester longtemps ici à cause des parents de Thorbjörn, mais ils peuvent savoir maintenant que tu es capable de prendre quelque chose à cœur ». Grettir déclama alors une vísa :

38. *Le compagnon de lutte de Hafli*
Fut attaqué par les armes
Dans le vent de Thróttr au fjord du Bélier;
La force d'Héritier et d'Étincelle a ragé;
Le rapt du souffle incompensé d'Atli
A maintenant dûment été payé;
Il s'est affaissé mort
Sur la belle terre[2].

Ásdís, la maîtresse de maison, dit que c'était vrai, « mais je ne sais pas quelle décision tu as l'intention de prendre maintenant ». Grettir déclara qu'il allait chercher protection chez ses amis et parents dans l'ouest, « mais il ne t'adviendra aucun ennui à cause de moi », dit-il. Il se prépara à partir et la mère et le fils se quittèrent en termes affectueux. Il alla d'abord à Melar dans le Hrútafjördr et dit à Gamli, son beau-frère, tout ce qui s'était passé à propos du meurtre de Thorbjörn. Gamli lui demanda de s'en aller du Hrútafjördr « tant que les parents de Thorbjörn seront en troupe. Et nous t'assisterons de tout notre pouvoir dans le procès pour le meurtre d'Atli ».

Là-dessus, Grettir traversa la lande du Laxárdalr, vers

l'ouest et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à Ljárskógar chez Thorsteinn fils de Kuggi où il resta longtemps en automne.

CHAPITRE XLIX

Thóroddr Bout-de-Drápa fit des recherches pour savoir qui avait tué Thorbjörn et son fils. Quand ils arrivèrent à Reykir, on leur dit que Grettir était venu là et qu'il s'était proclamé responsable du meurtre. Thóroddr vit alors comment cela s'était passé. Il alla à Bjarg, il s'y trouvait beaucoup de monde, et il demanda si Grettir était là. La maîtresse de maison dit qu'il était parti et qu'elle ne l'aurait pas caché « s'il était là. Il faudra sans doute vous contenter de laisser les choses en l'état. Ce qui s'est produit là n'était pas trop pour venger le meurtre d'Atli. Vous n'avez pas demandé non plus si cela avait été une épreuve pour moi; il est donc bien qu'il en soit ainsi ». Ils s'en allèrent chez eux, ne voyant pas bien ce qu'ils devaient entreprendre.

La lance que Grettir avait perdue ne se retrouva pas avant une époque dont se souviennent des hommes encore vivants; on la découvrit vers la fin de la vie de Sturla le Lögmadr[1], fils de Thórdr et dans le marécage où périt Thorbjörn: l'endroit s'appelle maintenant Spjótsmýrr[2]; on tient cela pour preuve que c'est là que Thorbjörn a été tué, bien qu'il soit dit en certains endroits qu'il a été tué dans les Midfitjar.

Thóroddr et les siens apprirent que Grettir était à Ljárskógar. Ils rassemblèrent alors des hommes dans l'intention d'aller à Ljárskógar. Mais quand Gamli de Melar en fut averti, il fit prévenir Thorsteinn et Grettir des déplacements des gens du Hrútafjördr. Et lorsque Thorsteinn fut averti, il envoya Grettir à Tunga chez Snorri le Godi — car Thorsteinn et Snorri avaient fait répit dans leurs litiges à ce moment-là — et il conseilla à Grettir de demander protection à Snorri et si ce dernier ne voulait pas, il pria Grettir d'aller dans l'ouest à Reykjahólar chez Thorgils fils d'Ari « et il t'accueillera pour cet hiver. Reste dans les fjords de l'Ouest jusqu'à ce que cette

affaire soit réglée ». Grettir déclara qu'il suivrait ses conseils. Il alla à Tunga, vint parler à Snorri le Godi et lui demanda protection. Snorri répondit : « Je me fais vieux[1], et je ne consens pas à héberger des proscrits si le besoin ne m'en presse pas. Mais comment se fait-il que l'ancien[2] t'ait renvoyé de chez lui ? » Grettir dit que Thorsteinn avait souvent bien agi à son égard, « mais il va falloir plus de monde que lui tout seul si l'on veut que ça réusisse ». Snorri dit : « J'interviendrai volontiers si cela peut t'être de quelque aide, mais tu vas te chercher une autre résidence que chez moi. » Ils se quittèrent là-dessus ; Grettir se dirigea alors vers l'ouest, au Reykjanes. Les gens du Hrútafjördr arrivèrent avec leur troupe à Sámsstadir. Ils apprirent alors que Grettir était parti de Ljárskógar et rebroussèrent chemin.

CHAPITRE L

Grettir arriva à Reykjahólar vers les nuits d'hiver et demanda à Thorgils l'hospitalité pour l'hiver. Thorgils dit que la table lui était ouverte comme aux autres hommes libres « mais la chère n'est pas raffinée ici ». Grettir déclara qu'il n'était pas difficile. « Il y a une autre difficulté encore, ici, dit Thorgils, il y a des hommes qui ont l'intention de loger ici et que l'on tient pour assez difficiles à vivre, ce sont les frères jurés, Thorgeirr et Thormódr[3]. Je ne sais pas jusqu'à quel point il vous sied de vivre ensemble, mais eux, habiteront toujours ici comme il leur plaira. Tu peux rester ici si tu veux, mais il ne vous servira à rien de vous disputer. » Grettir dit qu'il ne serait jamais le premier à chercher noise à autrui, et surtout si le bóndi ne le voulait pas.

Peu après, les frères jurés arrivèrent. Il ne fut pas donné à Grettir et Thorgeirr d'être en bons termes, mais Thormódr se comporta bien. Le bóndi Thorgils dit aux frères jurés la même chose qu'à Grettir et ils estimaient tant sa parole qu'aucun ne dit un mot de travers à l'autre. Pourtant, ils ne s'accordaient guère. Le début de l'hiver passa ainsi.

On dit que le bóndi Thorgils possédait les îles qui

s'appellent Óláfseyjar; elles se trouvent dans le fjord, à un mille marin et demi[1] du Reykjanes. Le bóndi Thorgils possédait là un excellent bœuf qu'il n'était pas allé chercher en automne. Thorgils disait toujours qu'il voulait l'avoir pour Jól. Un jour, les frères jurés se préparèrent à aller chercher ce bœuf s'ils trouvaient un troisième homme en renfort. Grettir offrit de les accompagner et ils acceptèrent volontiers. Ils s'en allèrent sur un dix-rames. Il faisait froid, le vent soufflait du nord. Le bateau se trouvait au Hvalshaushólmr[2]. Ils prirent le large et le vent s'accrut un peu, ils touchèrent les îles et prirent le bœuf. Grettir demanda alors s'ils préféraient porter le bœuf à bord ou tenir le bateau car il y avait un fort ressac près des îles. Ils lui demandèrent de tenir le bateau. Il se plaça vers le milieu du bateau, du côté du large, la mer lui montait jusqu'aux omoplates, et il maintint le bateau de façon qu'il ne bouge pas. Thorgeirr souleva le bœuf par derrière et Thormódr par l'avant, ils le hissèrent dans le bateau. Puis ils se mirent aux rames, Thormódr à l'étrave, Thorgeirr au milieu et Grettir à l'arrière[3]. Ils se dirigèrent vers le fjord. Mais lorsqu'ils arrivèrent devant le Hafraklett[4], ils essuyèrent un coup de vent. Alors, Thorgeirr dit : « Il y a quelque chose qui ne va pas à l'arrière. » Grettir répondit : « L'arrière ne traînera pas si l'on rame comme il faut au milieu[5]. » Alors, Thorgeirr se mit à souquer si fort que les deux tolets se détachèrent. Il dit : « Vas-y, Grettir, pendant que je répare les tolets. » Grettir tira ferme sur les rames tandis que Thorgeirr réparait les tolets. Mais quand Thorgeirr se mit à ramer, les rames étaient en si mauvais état que Grettir les brisa sur le platbord. Thormódr dit qu'il vaudrait mieux ramer moins furieusement et ne rien casser. Grettir empoigna deux perches qui se trouvaient dans le bateau, fit de grands trous dans le bordage et rama si puissamment que toutes les planches craquaient. Et comme le bateau était de bonne qualité et que les hommes avaient de la vaillance, ils atteignirent Hvalshaushólmr. Grettir demanda s'ils préféraient emmener le bœuf ou tirer le bateau à terre. Ils choisirent de remonter le bateau et le tirèrent à terre avec toute l'eau de mer qu'il contenait, et les glaçons car il était tout gelé. Pour Grettir, il mena le bœuf qui était fort gras et opposait une grande résistance. La bête était fort épuisée. Et quand il arriva en bas près de Tittlingsstadir,

le bœuf refusa d'avancer. Les frères jurés allèrent à la maison, car ils ne voulaient pas plus se mêler du travail de Grettir que lui du leur. Thorgils s'enquit de Grettir et ils dirent à quel endroit ils s'étaient quittés. Il envoya alors des hommes au devant de lui et quand ils furent descendus en bas de Hellishólar, ils virent un homme qui venait à leur rencontre en portant une bête sur son dos : c'était Grettir qui portait le bœuf. Ils s'émerveillèrent tous de la force dont il était capable. Mais Thorgeirr en fut jaloux.

Un jour, un peu après Jól, Grettir alla se baigner tout seul[1]. Thorgeirr le savait, et il dit à Thormódr : « Allons voir comment Grettir réagira si je l'attaque quand il sortira du bain. — Je n'en ai pas envie, dit Thormódr, il ne t'adviendra rien de bon de lui. — Je veux y aller tout de même », dit Thorgeirr. Il descendit donc la pente, portant haut sa hache. Grettir remontait alors du bain et lorsqu'ils se rencontrèrent, Thorgeirr dit : « Est-il vrai, Grettir, que tu aies dit que tu ne fuirais jamais devant personne ? — Je n'en sais trop rien, dit Grettir, mais je ne me suis pas encore sauvé devant toi. » Thorgeirr brandit alors sa hache. À l'instant même, Grettir se précipita sur Thorgeirr et le fit violemment tomber par terre. Thorgeirr dit alors à Thormódr : « Vas-tu rester à côté quand ce démon me précipite sous lui ? » Thormódr empoigna les pieds de Grettir pour le retirer de dessus Thorgeirr mais il ne put y parvenir; il était ceint d'une sax et voulut la dégainer. Alors, le bóndi Thorgils intervint et leur ordonna de rester tranquilles et de ne pas lutter avec Grettir. C'est ce qu'ils firent et ils tournèrent la chose à la plaisanterie. Ils n'eurent pas d'autres démêlés, que l'on sache. On pensa que Thorgils avait bien de la chance de pouvoir tempérer de tels trublions.

Lorsque vint le printemps, ils s'en allèrent tous. Grettir s'en alla dans le Thorskafjördr. On lui demanda ce qu'il avait pensé de la chère et de son séjour d'hiver à Reykjahólar. Il répondit : « J'ai toujours été fort heureux de la nourriture quand j'ai pu en avoir. » Puis il alla vers l'ouest en traversant la lande.

CHAPITRE LI

Thorgils fils d'Ari alla au thing avec quantité de monde, tous les hommes importants du pays y vinrent. Bientôt, Thorgils et Skapti le Lögmadr se rencontrèrent et eurent un entretien. Skapti dit : « Est-il vrai, Thorgils, que tu aies hébergé cet hiver les trois hommes que l'on tient pour les plus injustes, et de plus tous condamnés, et que tu aies fait en sorte qu'aucun ne fasse de mal aux autres ? » Thorgils dit que c'était vrai. Skapti dit : « C'est faire preuve là de grande autorité. Et que penses-tu du caractère de chacun, quelle vaillance a chacun d'eux ? » Thorgils dit : « Je crois qu'ils ont grand courage tous, mais il y en a deux qui, je crois, savent ce que c'est que la peur. Il y a une différence pourtant, car Thormódr est un homme craignant Dieu et de grande foi, alors que Grettir a si peur du noir qu'il n'ose aller nulle part dès qu'il fait sombre, s'il peut faire à son gré. Mais pour Thorgeirr, mon parent, je pense qu'il ne connaît pas la peur. — Chacun doit avoir le caractère que tu dis », dit Skapti. Ils cessèrent cette conversation.

À cet althing, Thóroddr Bout-de-Drápa intenta un procès pour le meurtre de Thorbjörn Force-de-Bœuf car il n'avait pu y parvenir au thing du Húnavatn à cause des parents d'Atli. Il pensait que là, on rejetterait moins son affaire. Les parents d'Atli en saisirent Skapti, il déclara qu'il y avait une défense légale telle que pleines compensations pourraient intervenir pour le meurtre[1]. Puis les procès furent soumis à arbitrage, la plupart des gens pensaient que l'on tiendrait pour équivalents les meurtres d'Atli et de Thorbjörn. Mais lorsque Skapti sut cela, il alla trouver les arbitres et demanda d'où ils prenaient cela. Ils dirent que les boendr qui avaient été tués étaient de rang égal. Skapti demanda : « Qu'est-ce qui a eu lieu en premier, la condamnation de Grettir ou le meurtre d'Atli ? » Quand on eut compté, on trouva une différence d'une semaine entre la condamnation de Grettir à l'althing, le meurtre d'Atli ayant eu lieu juste après le thing. Skapti dit : « Je me doutais que vous aviez dû faire une erreur dans la préparation du procès en tenant pour

plaignant principal celui qui avait été condamné auparavant et qui ne pouvait ni se défendre ni attaquer. Je déclare que Grettir n'a pas à entreprendre les poursuites pour le meurtre et que c'est à celui qui vient juste après lui selon les lois de le faire. » Alors, Thóroddr Bout-de-Drápa dit : « Alors, qui va répondre pour le meurtre de Thorbjörn, mon frère ? — Veilles-y toi-même, dit Skapti, mais les parents de Grettir ne verseront pas d'argent pour lui et pour ses actes si cela ne lui obtient pas la paix. » Lorsque Thorvaldr fils d'Ásgeirr apprit que Grettir était débouté de la poursuite du procès, ils cherchèrent qui venait juste après lui. Les plus proches parents étaient Skeggi, fils de Gamli de Melar, et Óspakr, fils de Glúmr d'Eyrr dans le Bitra[1]; c'étaient tous les deux des hommes fort énergiques et entreprenants. Thóroddr dut payer compensations pour le meurtre d'Atli : cela faisait deux cents d'argent. Alors, Snorri le Godi proposa : « Voulez-vous, gens du Hrútafjördr, dit-il, être exemptés de cette amende, et que la liberté soit rendue à Grettir, car je crois qu'il vous donnera bien des tracas s'il reste proscrit. » Les parents de Grettir approuvèrent, disant qu'ils n'avaient cure d'argent s'il obtenait paix et liberté. Thóroddr dit qu'il voyait bien que son lot était difficile et fit mine d'accepter cette offre pour sa part. Snorri leur demanda de voir d'abord si Thórir de Gardr voulait donner la permission de rendre sa liberté à Grettir. Mais quand Thórir fut au courant, il se mit en colère et dit que Grettir ne serait jamais relevé de sa proscription ou ne parviendrait à l'être « et on lui rendra d'autant moins sa liberté, dit-il que l'on mettra sa tête à un prix plus élevé que celle de tout autre proscrit ». Et puisqu'il s'y opposait si carrément, il n'y eut pas d'acquittement. Gamli et les siens prirent l'argent et le gardèrent, mais Thóroddr Bout-de-Drápa n'obtint aucune compensation pour Thorbjörn, son frère. Lui et Thórir mirent à prix la tête de Grettir, trois marcs d'argent pour chacun d'eux; cela parut une nouveauté, car jamais on n'avait mis plus de trois marcs[2]. Snorri trouva insensé de s'évertuer à garder en proscription un homme qui pouvait faire si grand mal, et que beaucoup paieraient cela. Les gens se quittèrent là-dessus et rentrèrent du thing chez eux.

CHAPITRE LII

Quand Grettir fut entré dans le Langadalr après avoir traversé la lande du Thorskafjördr, il fit main basse sur les biens des petits boendr et obtint de chacun ce qu'il voulait. À d'aucuns il prenait des armes, à d'autres, des habits. Ils cédaient très diversement, mais ils disaient tous avoir été contraints de les donner une fois qu'il était parti.

Habitait alors à Vatnsfjördr Vermundr le Mince, frère de Styrr le Meurtrier; il avait épousé Thorbjörg, fille d'Óláfr le Paon fils de Höskuldr; on la surnommait Thorbjörg la Grosse[1]. Vermundr était allé au thing au moment où Grettir était dans le Langadalr. Il descendit sur Laugaból en prenant la passe. Habitait là un homme qui s'appelait Helgi; c'était le plus important des boendr à cet endroit. De là, Grettir emmena un excellent cheval qui appartenait au bóndi; de là, il s'en alla vers l'intérieur jusqu'à Gorvidalr. Y habitait un homme qui s'appelait Thorkell; il avait une maison bien approvisionnée, mais c'était un homme de peu d'importance. Grettir emporta ce qu'il voulait, Thorkell n'osa ni protester ni résister. De là, Grettir alla à Eyrr, puis vers la côte de ce côté-là du fjord, emportant de chaque ferme des vivres et des habits et malmenant beaucoup de gens, et la plupart trouvaient qu'il était difficile de le supporter. Grettir procédait hardiment et ne se tenait pas sur ses gardes. Il alla donc jusqu'à ce qu'il arrive au Vatnsfjardardalr, où il se rendit au buron[2]. Il y resta beaucoup de nuits, restant dans les bois, y dormant sans s'inquiéter de rien. Quand les bergers surent cela, ils allèrent aux fermes, dire qu'un démon était arrivé dans la contrée, auquel ils n'estimaient pas facile d'avoir affaire. Les boendr se rassemblèrent, ils avaient trente hommes. Ils se cachèrent dans les bois sans que Grettir le sût et ils firent épier par un berger quand l'occasion se présenterait de se saisir de Grettir, mais ils ne savaient pas bien quel homme c'était.

Il se trouva qu'un jour, alors que Grettir était couché et dormait, les boendr fondirent sur lui. Quand ils le virent, ils tinrent conseil sur la façon de le prendre de sorte qu'il y eût le moins de pertes humaines possible, et

ils se répartirent de telle façon que dix devaient bondir sur lui et que certains lui attacheraient les pieds. C'est ce qu'ils firent, ils se jetèrent sur lui, mais Grettir réagit si brutalement qu'il les repoussa[1] et qu'il parvint à se mettre sur les genoux et sur les mains; entre-temps, ils parvinrent à lui ligoter les pieds. Grettir donna des coups de pied si violents sur les oreilles de deux d'entre eux qu'ils tombèrent évanouis. Alors ils bondirent sur lui l'un après l'autre, il se débattit ferme et longtemps mais finalement ils parvinrent à le terrasser et à le ligoter. Après cela, ils discutèrent pour savoir ce qu'ils feraient de lui. Ils demandèrent à Helgi de Laugaból de le prendre chez lui et de s'en occuper jusqu'à ce que Vermundr rentre du thing. Il répondit que « j'ai des choses plus pressantes à faire faire par mes domestiques que de le faire garder, j'ai du travail sur mes terres et je ne veux pas avoir affaire à lui ». Ils demandèrent alors à Thorkell de Görvidalr de le prendre; disant que lui, avait assez de biens. Thorkell refusa, disant qu'il n'en était pas question « étant donné que je suis tout seul à la maison avec ma vieille, loin de tout le monde. Vous ne me prendrez pas à ce piège, » dit-il. « Alors toi, Thórálfr d'Eyrr, dirent-ils, reçois Grettir et prends soin de lui pendant le thing, ou bien mène-le à la ferme voisine, fais en sorte qu'il ne s'échappe pas; livre-le tout ligoté, tel qu'il l'est maintenant ». Il répondit : « Je ne veux pas recevoir Grettir parce que je n'ai ni provisions ni argent pour l'entretenir; ce n'est pas sur ma terre non plus qu'il a été pris; j'ai l'impression qu'il y a plus de difficultés que d'honneur à le recevoir et à avoir affaire à lui, et il n'entrera jamais dans ma maison. » Là-dessus, ils s'enquirent auprès de chaque bóndi et tous refusèrent. C'est sur cette conversation que des gens malicieux ont composé le poème qui s'appelle *Transport de Grettir*; on y a ajouté maints propos facétieux pour le divertissement des gens[2]. Quand ils en eurent discuté longtemps, ils se mirent d'accord pour ne pas transformer leur bonne chance en mauvaise, ils allèrent dresser une potence, là, aussitôt, dans le bois, dans l'intention de pendre Grettir, et ils en firent grande rumeur. Ils virent alors trois personnes à cheval qui remontaient le vallon; l'une était en habits de couleurs[3]. Ils supposèrent que ce devait être Thorbjörg, la maîtresse de maison de Vatnsfjördr, et c'était bien cela. Elle se rendait au buron. C'était

une femme imposante et fort avisée; elle avait la direction du district et réglait toutes les affaires quand Vermundr n'était pas à la maison[1]. Elle se dirigea vers l'endroit où étaient rassemblés les gens et on la descendit de selle. Les boendr lui firent joyeux accueil. Elle dit alors : « Qu'est-ce que cette réunion, et qui est cet homme au cou épais qui est ligoté là? » Grettir se nomma et la salua. Elle répondit : « Qu'est-ce qui t'a poussé, Grettir, à vouloir mettre mes thingmenn en émoi? — On ne peut pas faire attention à tout; il faut bien que je sois quelque part. — C'est grande malchance, dit-elle, que ces minables te prennent et que tu aies si piètre destinée. Et qu'avez-vous l'intention de faire de lui? » Les boendr lui dirent qu'ils avaient l'intention de l'attacher à la potence pour prix de ses méfaits. Elle répondit : « Il se peut que Grettir en soit coupable, mais c'est une tâche trop lourde pour vous, gens de l'Ísafjördr, que de mettre Grettir à mort car c'est un homme renommé et de grande famille bien que ce ne soit pas un homme chanceux. Et d'ailleurs, que veux-tu faire pour rester en vie, Grettir, si je te l'accorde? » Il répondit : « Qu'est-ce que tu demandes? — Tu vas prêter serment, dit-elle, de ne commettre aucun méfait ici dans l'Ísafjördr; tu ne tireras vengeance d'aucun de ceux qui ont pris part à cette expédition pour t'attaquer. » Grettir dit qu'il ferait à son gré. Puis on le détacha. Et il déclara que ç'avait été le moment où il lui avait fallu enchaîner le plus son tempérament pour ne pas frapper ceux qui allaient là faisant les fiers contre lui.

Thorbjörg lui demanda d'aller chez elle avec elle et lui remit un cheval; alors, il alla à Vatnsfjördr et y attendit que Vermundr arrive, la maîtresse de maison le traita bien. Elle en fut fort renommée par toute la contrée. Vermundr se renfrogna fort quand il arriva chez lui et il demanda pourquoi Grettir était là. Thorbjörg dit tout ce qui s'était passé avec les gens de l'Ísafjördr. « En quoi méritait-il, dit Vermundr, que tu lui laisses la vie? — Il y avait bien des raisons à cela, dit Thorbjörg; d'abord, dit-elle, que l'on t'estimera plus grand chef qu'avant pour avoir une femme qui a osé faire pareille chose. Ensuite, Hrefna, sa parente, n'aurait pas admis que je le laisse tuer[2]. En troisième lieu, c'est, à bien des égards, un très grand héros. — Tu es une femme avisée, dit Vermundr, dans la plupart des choses, et sois remerciée. » Puis il dit

à Grettir : « Te voilà dans une bien mauvaise passe, champion comme tu l'es, si des minables te prennent, et c'est ce qui arrive toujours aux violents. » Grettir déclama alors cette vísa :

39. *Manifeste,*
Ma malchance
Au milieu du fjord
Du toit de la mer,
Quand les vieux
Verrats
Me saisirent
Aux os de la tête.

« Que voulaient-ils faire de toi, dit Vermundr, quand ils se furent emparés de toi ? » Grettir déclama :

40. *Beaucoup dirent*
Que me siérait
Le cadeau de parenté
Que fit Sigarr,
Jusqu'à ce que l'on trouve
Le digne de louanges
L'honorable
Salutaire sorbier[1].

Vermundr dit : « Est-ce qu'ils t'auraient pendu s'ils avaient été seuls à décider ? » Grettir déclama :

41. *J'eusse moi-même*
Bientôt passé
La tête
Dans le nœud coulant
Si Thorbjörg
La toute sage
N'avait sauvé
Le scalde.

Vermundr dit : « Est-ce qu'elle t'a invité à venir chez elle ? » Grettir répondit :

42. *L'aide des deux mains*
Du mari de Sif
Me pria
De l'accompagner ;
Celle qui me fit
Grâce a donné
Au lien de la couche
De Thundr un bon cheval[2].

« Grande sera ta vie, et difficile, dit Vermundr, mais tu as appris à te méfier de tes ennemis. Mais je ne consens pas à te garder et à encourir par là le déplaisir de beaucoup d'hommes puissants. Le mieux, c'est que tu ailles voir tes parents, mais rares seront ceux qui t'accueilleront s'ils peuvent faire autrement. On dit aussi que tu n'es pas d'un commerce agréable pour la plupart des gens. »

Grettir resta à Vatnsfjördr quelque moment puis il s'en alla de là jusqu'aux fjords de l'Ouest où il chercha la protection de maint noble homme, et il y eut toujours quelque chose qui fit que personne ne le reçut.

CHAPITRE LIII

Vers la fin de l'automne, Grettir repartit vers le sud et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à Ljárskógar chez Thorsteinn fils de Kuggi, son parent[1] où il fut bien accueilli. Thorsteinn lui offrit de passer l'hiver chez lui et il accepta. Thorsteinn était un homme très actif et un grand forgeron et il mettait fort ses gens à l'ouvrage. Grettir n'était guère industrieux, aussi ne s'entendirent-ils pas beaucoup. Thorsteinn avait fait construire une église dans sa ferme[2]. Il fit faire un pont du bâtiment principal de la ferme à l'église. Il avait été fait avec grande habileté. À l'extérieur de ce pont, sous les madriers qui le soutenaient, on avait mis des anneaux et des clochettes, si bien que, lorsque l'on passait sur le pont, cela s'entendait jusqu'à Skarfsstadir, à un demi-mille marin de là. Tant les anneaux tintaient[3]. Thorsteinn eut grande besogne à cet ouvrage car c'était un grand forgeron[4]. Grettir déployait grande énergie pour battre le fer, mais il n'était pas toujours bien disposé, pourtant, il se tint sage pendant l'hiver si bien qu'il n'y eut rien à raconter.

Mais quand les gens du Hrútafjördr apprirent que Grettir était chez Thorsteinn, ils rassemblèrent du monde quand vint le printemps. Ce qu'apprenant, Thorsteinn dit à Grettir de se chercher un autre abri, « car je vois que tu ne veux pas travailler et les gens qui ne font rien ne me conviennent pas. — Alors, où me conseilles-tu d'aller? » dit Grettir. Thorsteinn lui dit d'aller dans le sud du pays,

trouver ses parents « et reviens me voir s'ils ne te rendent pas service ». C'est ce que fit Grettir : il s'en alla trouver Grímr fils de Thórhallr, au sud dans le Borgarfjördr, et y resta jusqu'après le thing. Grímr l'envoya chez Skapti le Lögmadr, à Hjalli. Grettir passa par les basses landes, au sud[1], et alla tout d'une traite à Tunga chez Thórhallr fils d'Ásgrímr, fils d'Ellida-Grímr, ne passant guère par les lieux habités. Thórhallr accueillit Grettir à cause de ses ancêtres[2]; et puis, Grettir était fort célèbre par tout le pays en raison de ses prouesses. Thórhallr était un homme sage et il traita bien Grettir, mais il ne voulut pas le garder longtemps.

CHAPITRE LIV

Grettir quitta Tunga, remonta le Haukadalr, alla de là au nord par le Kjölr où il resta longtemps pendant l'été; on ne pouvait être sûr qu'il ne dévalise pas les gens qui se rendaient au nord ou au sud du Kjölr, car il avait peine à se ravitailler.

Un jour, alors qu'il se tenait constamment sur la piste de Dúfunes, il vit un homme chevauchant du nord en longeant le Kjölr : il était très grand sur sa selle, il avait un bon cheval au mors embossé et finement travaillé[3]. Il menait en bride un autre cheval, chargé de sacs. Cet homme portait un chapeau à larges bords qui lui retombaient sur la face si bien qu'on lui voyait mal le visage. Ce cheval et son équipage plurent bien à Grettir, il alla au devant de l'homme, le salua et lui demanda son nom : l'autre déclara se nommer Loptr. « Je sais comment tu t'appelles, dit-il, tu dois être Grettir le Fort, fils d'Ásmundr, où veux-tu aller? — Je ne suis pas fixé là-dessus, dit Grettir, mais je suis venu pour savoir si tu veux abandonner une partie de ton bagage? » Loptr répondit : « Pourquoi te donnerais-je ce qui m'appartient, et que veux-tu me donner en échange? » Grettir répondit : « N'as-tu pas entendu dire que je ne donne pas d'argent en échange, la plupart des gens estiment pourtant que j'obtiens ce que je veux. » Loptr dit : « Fais ces conditions

à qui les trouve bonnes. Pour moi, je ne veux pas lâcher ce qui m'appartient, et que chacun de nous aille son chemin », et il dépassa Grettir et pressa son cheval. Grettir dit : « Nous n'allons pas nous quitter si vite », et il saisit la bride du cheval de Loptr en avant des mains de celui-ci et la tint ferme. Loptr dit : « Va ton chemin, tu n'auras rien de moi si je peux le garder. — C'est ce que l'on va voir », dit Grettir. Loptr tendit la main en dessous du caveçon, prit le rênes entre les anneaux et la main de Grettir et tira si fort que la bride glissa de la main de Grettir et qu'il dut la lâcher. Grettir regarda la paume de ses mains et vit que cet homme devait avoir une force sans pareille dans les griffes, il leva les yeux sur lui et dit : « Où as-tu l'intention d'aller maintenant ? » Loptr répondit en déclamant :

43. *Je me rends au chaudron*
Battu des vents
En bas du ballon glacé ;
C'est là que le saumon
Du sol pourra rencontrer
Petite pierre
Et pays du poing[1].

Grettir dit : « Découvrir ton pays n'est pas sûr si tu n'en parles pas plus clairement. » Il parla alors, et déclama :

44. *M'est malaisé*
De te le celer
Si tu veux
T'y rendre ;
C'est en haut des contrées
Des gens du Borgarfjördr,
À l'endroit que l'on
Appelle Balljökull[2].

Puis ils se quittèrent. Grettir vit qu'il n'avait pas pouvoir sur cet homme. Alors, il déclama une vísa :

45. *Illugi le Vaillant et Atli*
Le Modéré dans l'averse du métal
Se tenaient loin de moi
— Voudrais rarement
Me trouver ainsi placé —
Quand le misérable Loptr
Tira enfin de mes mains
L'anguille indomptable ;

La femme avisée se passe la main
Sur les paupières si j'ai peur[1].

Après cela, Grettir alla au sud du Kjölr, se rendit à Hjalli et alla voir Skapti pour lui demander protection. Skapti répondit : « On me dit que tu te conduis de façon forcenée et que tu t'empares des biens des gens, cela te sied mal, homme de grande famille comme tu es. Il ferait bien meilleur en discuter si tu ne pillais pas. Et tant que l'on me dira lögmadr de ce pays, il ne me convient pas de recevoir des proscrits et de violer ainsi les lois. Je veux que tu cherches quelque endroit où tu n'auras pas à t'emparer du bien des gens. » Grettir déclara qu'il le voulait bien, mais que, toutefois, il estimait ne pouvoir guère rester tout seul parce qu'il avait peur de l'obscurité. Skapti dit qu'il ne pouvait se satisfaire que de ce qui lui convenait le mieux, « et ne fais confiance à personne pour qu'il ne t'arrive pas la même chose que dans les fjords de l'Ouest; beaucoup ont trouvé la mort pour avoir été trop confiants. » Grettir le remercia de ses bons conseils et retourna dans le Borgarfjördr en automne; il alla trouver Grímr fils de Thórhallr, son ami, et lui dit les avis de Skapti. Grímr lui demanda de s'en aller dans le nord aux Fiskivötn dans la lande d'Arnarvatn, et c'est ce qu'il fit.

CHAPITRE LV

Grettir monta sur la lande d'Arnarvatn et s'y fit une cabane dont on voit encore les vestiges[2], il s'y installa car il voulait maintenant faire n'importe quoi plutôt que de piller, il se procura un filet et une barque et pêcha du poisson pour vivre. Il trouvait fort sinistre de vivre dans la montagne car il avait très peur du noir.

Quand d'autres proscrits apprirent que Grettir s'était fixé là, beaucoup eurent envie d'aller le trouver, car ils attendaient de lui grand secours.

Il y avait un homme des terres du Nord qui s'appelait Grímr; il était proscrit. Les gens du Hrútafjördr le payèrent pour qu'il tue Grettir, ils lui promirent liberté et présents en argent s'il y parvenait. Il alla trouver Grettir et lui demanda de l'accueillir. Grettir répondit : « Il ne me

semble pas que tu seras mieux loti si tu restes avec moi. Vous êtes difficiles à surveiller, vous autres, hommes des bois, mais je trouve mauvais de rester tout seul si j'ai le choix de faire autrement. Je veux aussi que celui-là seul soit avec moi qui accomplisse toutes les besognes qui se présentent. » Grímr déclara n'avoir pas d'autre intention et le pressa fort de le recevoir. Grettir se laissa convaincre et l'accueillit. Il resta là jusqu'en hiver et guetta Grettir, mais trouva qu'il n'était pas facile de l'attaquer. Grettir se méfiait de Grímr et gardait ses armes près de lui jour et nuit, et Grímr n'osait jamais l'attaquer lorsqu'il était éveillé.

Un matin que Grímr revenait de la pêche, il entra dans la cabane en tapant du pied pour savoir si Grettir dormait : il ne broncha pas et resta allongé tranquille. La sax était accrochée au-dessus de Grettir. Grímr pensa qu'il ne trouverait pas de meilleure occasion. Il fit grand tapage en sorte que Grettir proteste, mais tel ne fut pas le cas. Il estima alors que Grettir était endormi, il se coula en silence vers le lit, tendit la main vers la sax, la descendit et la brandit. Au même instant, Grettir bondit sur le plancher et empoigna la sax alors que l'autre la brandissait ; de l'autre main, il poussa Grímr entre les épaules et le précipita si brutalement sur le sol qu'il en fut presque assommé. « C'est ainsi que tu agis, malgré tes belles promesses. » Il se fit raconter la vérité et le tua ensuite. Grettir vit alors ce que c'était que d'héberger des proscrits. Et l'hiver passa ainsi. Rien ne faisait plus de mal à Grettir que sa peur du noir.

CHAPITRE LVI

Thórir de Gardr apprit alors où Grettir s'était fixé et il voulut trouver un moyen de le faire tuer. Il y avait un homme qui s'appelait Thórir Barberousse. Il était en pleine force et c'était un grand assassin, chose pour laquelle il avait été proscrit par tout le pays. Thórir de Gardr lui envoya un message, et quand ils se rencontrèrent, il demanda à Barberousse de lui rendre service et de tuer Grettir le Fort. Barberousse dit que ce n'était pas chose facile, que Grettir était un homme avisé et qu'il se

tenait sur ses gardes. Thórir le pria d'y aller, « pareille chose est vaillante pour un homme solide comme tu l'es, je te sortirai de proscription et de plus, te donnerai de l'argent en suffisance ». Barberousse prit ce parti. Thórir lui dit comment faire pour vaincre Grettir. Là-dessus, Barberousse s'en alla dans l'est du pays, estimant que de la sorte on aurait moins de soupçons sur son expédition. Il arriva dans la lande d'Arnarvatn alors qu'il y avait un hiver que Grettir y était. Lorsque Grettir et Barberousse se rencontrèrent, celui-ci demanda à Grettir de l'héberger pour l'hiver. Grettir répondit : « Je ne laisserai plus personne se jouer de moi comme celui qui vint ici l'automne dernier et qui s'était répandu en belles paroles, et dès qu'il eut été ici un petit moment, il s'en prit à ma vie. Je ne courrai plus le risque de recevoir des hommes des bois. » Thórir répondit : « Tu me parais tout à fait excusable de ne pas faire confiance à des proscrits, mais tu as dû entendre parler de moi pour mes crimes et mes injustices, mais jamais pour avoir commis une telle ignominie que de trahir mon maître. Il est mauvais de faire le mal car on pense que cela recommencera toujours. Je ne serais pas venu ici si l'on me faisait de meilleures conditions, mais je ne pense pas que nous soyons abandonnés de la plupart des gens si nous nous soutenons. Tu peux essayer de voir d'abord si je te conviens. Chasse-moi ensuite si tu me trouves malhonnête. » Grettir répondit : « Je vais de nouveau courir le risque de te prendre, mais sache qu'en vérité si je te soupçonne de trahison, ce sera ta mort. » Thórir le pria de faire ainsi. Sur ce, Grettir l'accueillit et il découvrit qu'il devait avoir la force de deux hommes, quelle que fût son occupation. Il était prêt à aller où que Grettir l'envoyât. Grettir n'avait plus besoin de s'occuper de rien et jamais il n'avait trouvé la vie aussi bonne depuis qu'il était proscrit. Toutefois, il prenait si bien garde à lui que jamais Thórir ne trouva une occasion favorable.

Thórir Barberousse passa deux hivers chez Grettir sur la lande. Il commença à se fatiguer de rester sur la lande. Il se mit à réfléchir à un parti à prendre que ne percevrait pas Grettir. Une nuit de printemps, survint une grande tempête alors qu'ils étaient endormis. Grettir se réveilla et demanda où était leur barque. Thórir se leva d'un bond, courut à la barque et la mit tout en pièces, puis jeta les

morceaux en tous sens, comme si ç'avait été la tempête qui les avait dispersés. Après quoi il rentra dans la cabane et dit tout haut : « Nous n'avons pas eu de chance, mon ami, notre barque eśt complètement en pièces et les filets sont loin dans le lac. — Alors, va les chercher, dit Grettir, car il me semble que c'eśt de ton plein gré que la barque a été brisée. » Thórir répondit : « De tous les exercices, celui qui me convient le moins, c'eśt la nage, mais pour la plupart des autres, j'eśtime pouvoir me mesurer avec tout homme ordinaire. Tu peux savoir que je ne t'ai pas laissé faire de besogne depuis que je suis venu à toi. Je ne te demanderais pas cela si j'étais capable de le faire. » Grettir se leva, prit ses armes et alla au lac. Celui-ci était ainsi fait qu'un cap s'avançait dedans, avec, de l'autre côté, une grande baie. Ce lac était profond dès la côte, et l'eau avait sapé la berge, si bien qu'il y avait là une bordure rocheuse[1]. Grettir dit : « Va-t'en à la nage chercher les filets et fais-moi voir de quoi tu es capable. — Je t'ai déjà dit, dit Thórir, que je ne savais pas nager, et je ne sais pas où sont passés ta bravoure et ton courage. — Je peux atteindre les filets, dit Grettir, mais ne me trahis pas quand je te fais confiance. » Thórir répondit : « Me crois-tu capable d'une telle honte et d'une telle indignité ? » Grettir dit : « C'eśt à toi-même de faire la preuve de ce que tu es. »

Puis il se débarrassa de ses armes et de ses habits et se mit à nager pour aller chercher les filets. Il les rassembla, alla jusqu'à terre et les jeta sur la rive. Et alors qu'il voulait monter à terre, Thórir saisit la sax et la dégaina rapidement; il se précipita sur Grettir quand celui-ci grimpait sur la berge et lui assena un coup. Grettir se jeta à la renverse dans l'eau et coula comme une pierre. Thórir examinait le lac pensant l'empêcher d'atteindre la rive s'il remontait. Grettir nagea sous l'eau tout près de la rive en sorte que Thórir ne le vit pas, jusqu'à ce qu'il arrive dans la baie derrière lui. Là, il monta à terre. Thórir ne s'en aperçut pas. Il ne se rendit compte de rien avant que Grettir ne le soulève par-dessus sa tête et le précipite par terre si brutalement que la sax lui échappa des mains, Grettir parvint à s'en saisir et sans lui dire un mot, il lui trancha aussitôt la tête : il termina ainsi sa vie. Après cela, Grettir ne voulut plus recevoir d'homme des bois, pourtant, il pouvait à peine reśter seul.

CHAPITRE LVII

À l'althing, Thórir de Gardr apprit le meurtre de Thórir Barberousse. Il comprit alors qu'il n'était pas facile d'avoir affaire à Grettir. Il prit le parti de s'en aller vers l'ouest après le thing, en traversant les basses landes, avec près de quatre-vingts hommes : il voulait mettre Grettir à mort. Lorsque Grímr fils de Thórhallr sut cela, il envoya un message à Grettir en lui demandant d'être sur ses gardes. Grettir surveillait constamment les allées et venues des gens.

Un jour, il vit chevaucher de nombreux cavaliers qui se dirigeaient vers sa demeure. Il courut se cacher dans une faille et ne voulut pas s'enfuir parce qu'il n'avait pas vu la troupe tout entière. Sur ce, Thórir survint avec toute sa troupe, il leur ordonna d'en finir avec Grettir, disant qu'il y aurait peu de chose à faire pour en finir avec ce méchant. Grettir répondit : « Ce n'est pas parce que c'est dans la louche que c'est avalé; vous êtes venus de loin pour me chercher, il y en a quelques-uns qui vont en garder les marques avant que nous ne nous quittions. » Thórir pressa fort ses gens à attaquer. La faille du rocher était mince, il pouvait fort bien la défendre d'un côté, mais il s'étonnait qu'on ne l'attaquât pas par derrière de façon à lui faire du mal. Quelques-uns des hommes furent abattus, certains, blessés et ils ne purent parvenir à rien. Alors, Thórir dit : « J'ai entendu dire que Grettir était le parangon des hommes pour la vaillance et le courage, mais jamais je n'avais appris que c'était un magicien comme je le vois, car il en tombe deux fois plus parmi ceux à qui il tourne le dos; je vois que nous avons affaire à des trolls, ici, et pas à des hommes. » Il leur ordonna de cesser le combat, et c'est ce qu'ils firent.

Grettir s'émerveillait de ce que cela eût pu se faire et pourtant il était excessivement fatigué. Thórir s'en alla avec ses hommes et ils chevauchèrent vers le nord de la contrée. On trouva leur expédition fort ridicule. Thórir avait perdu dix-huit hommes, et beaucoup étaient blessés. Grettir remonta dans la faille et y trouva un homme de grande taille; il était assis contre le rocher et était fort

blessé. Grettir lui demanda son nom, il dit se nommer Hallmundr, « mais je peux te dire, pour t'aider à me reconnaître, qu'il t'a semblé que je saisissais ferme la bride cet été dans le Kjölr, lorsque nous nous rencontrâmes. J'estime t'avoir récompensé maintenant. — Il est sûr, dit Grettir, que tu me parais avoir montré grande magnanimité à mon égard, n'importe le moment où je te revaudrai cela. » Hallmundr dit : « Je veux maintenant que tu viennes chez moi car tu dois trouver le temps long ici sur la lande. » Grettir déclara qu'il le ferait volontiers. Ils allèrent tous les deux au sud en bas du Balljökull : Hallmundr y avait une grande caverne et une belle fille de grande taille et vaillante. Ils traitèrent bien Grettir, et elle les soigna tous les deux. Grettir resta là longtemps pendant l'été. Il déclama un poème[1] sur Hallmundr, il s'y trouve ceci :

46. *À grands pas Hallmundr*
Parcourt la salle des monts[2].

Y figure cette vísa :

47. *Le serpent belliqueux*
De la tempête des armes marcha
Sur le sentier de la blessure
Dans la tourmente de Virfill au fjord du Bélier ;
Lieu pour les gens du Kveldverfi
D'être enterrés par les forts champions ;
L'ardent Hallmundr de la caverne
Fit que j'en réchappai[3].

On a dit que Grettir avait tué six hommes à cette rencontre, et Hallmundr, douze. Lorsque l'été passa, Grettir eut envie de revenir en lieu habité, rendre visite à ses parents et amis. Hallmundr lui demanda d'aller voir les siens propres, s'il allait au sud par les landes, et Grettir le promit. Il s'en alla vers l'ouest jusqu'au Borgarfjördr, puis de là jusqu'aux Breidafjardardalir et demanda à Thorsteinn fils de Kuggi où il lui conseillait de chercher refuge. Mais Thorsteinn estimait que maintenant ses adversaires se multipliaient et qu'il n'y aurait pas grand monde pour le recevoir, « mais tu peux aller au sud dans les Mýrar, voir ce qui s'y passera ». Grettir alla donc au sud dans les Mýrar en automne.

CHAPITRE LVIII

Björn Champion-du-Hítardalr[1] habitait alors à Hólmr; il était fils d'Arngeirr, fils de Bersi sans dieu, fils de Bálki qui colonisa le Hrútafjördr, comme on l'a dit précédemment. Björn était un grand chef et vaillant, qui hébergeait toujours des proscrits. Grettir vint à Hólmr et Björn lui fit bon accueil, car il y avait eu amitié entre leurs ancêtres[2]. Grettir demanda s'il voulait lui accorder quelque protection. Björn dit que Grettir avait tant de querelles par tout le pays que l'on éviterait de le secourir, cela valant proscription. « Mais je peux te rendre service, si tu laisses en paix les gens qui sont sous ma protection, quelle que soit la façon dont tu agiras envers les autres gens de la contrée. » Grettir accepta. Björn dit : « J'ai réfléchi que, dans la montagne qui s'avance sur la rive ouest de la Hvítará, il y a un excellent retranchement et, de plus, une cachette si on l'arrange habilement. Il y a là un trou à travers la montagne et on le voit de la route en bas, car la grand-route passe juste en dessous, mais il y a une pente de sable si abrupte au-dessus du chemin qu'il y a peu d'hommes qui parviendront à l'escalader si un seul homme vaillant se trouve dans le repaire pour la défense. Il me semble que le meilleur parti à prendre, c'est d'y aller, car de là, il est facile d'aller chercher des provisions en bas dans les Mýrar et jusqu'à la mer. » Grettir déclara qu'il se fierait à sa prévoyance s'il voulait l'aider un peu.

Grettir alla alors dans le Fagraskógafjall et s'y installa. Il tendit du vadmál gris devant le trou de la montagne : de la route en bas, il semblait que l'on pût voir à travers. Il descendait chercher des provisions dans la contrée. Les gens des Mýrar estimaient avoir un visiteur dangereux en la personne de Grettir. Thórdr fils de Kolbeinn habitait alors à Hítarnes; c'était un excellent scalde[3]. En ce temps-là, il y avait grande haine entre Björn et Thórdr, et Björn ne trouvait pas totalement déplaisant que Grettir commît des méfaits envers les hommes ou les biens de Thórdr. Grettir était constamment chez Björn, ils s'essayaient à maint tour de force et l'on montre dans la saga de Björn

qu'on les disait de force égale aux exercices physiques[1]. Mais l'avis de la plupart des gens est que Grettir fut le plus fort des hommes de ce pays, après qu'Ormr fils de Stórólfr et Thórálfr fils de Skólmr cessèrent de mesurer leurs forces[2].

Grettir et Björn nagèrent d'une seule traite le long de toute la Hítará depuis le lac en haut et jusqu'à la mer. Ils placèrent dans la rivière des pierres qui servent de marchepied et qui n'ont jamais été déplacées depuis, ni par les crues de la rivière, ni par la débâcle, ni par la marche des glaciers[3]. Grettir passa un hiver dans le Fagraskógafjall de telle sorte qu'on ne l'attaqua pas. Pourtant, beaucoup perdirent de leur bien à cause de lui sans pouvoir rien y faire car il avait un excellent retranchement et restait toujours en bons termes avec ceux qui étaient le plus près de lui.

CHAPITRE LIX

Il y avait un homme qui s'appelait Gísli; c'était le fils de Thorsteinn que Snorri le Godi fit tuer[4]. Gísli était un homme de grande taille et fort, il avait des armes et des habits luxueux, faisait fort l'important et se vantait passablement. C'était un grand navigateur et il arriva dans la Hvítá l'été qui suivit l'hiver que Grettir avait passé dans la montagne. Thórdr fils de Kolbeinn alla au bateau. Gísli lui fit bel accueil et lui offrit sa marchandise, autant qu'il en voudrait. Thórdr accepta, et ils eurent un entretien. Gísli dit : « Est-ce que ce que l'on me dit est vrai : que tu es désemparé pour expulser l'homme des bois qui vous fait beaucoup de mal. » Thórdr dit : « Nous n'avons pas fait de tentative, mais il paraît difficile à attaquer à beaucoup et plus d'un en a fait l'épreuve. — Je m'attends à ce que vous ayez du mal à en découdre avec Björn si vous ne chassez pas celui-là avant; dommage qu'il faille que je m'en aille cet hiver, j'aurais pu trouver remède à cela. — Le mieux pour toi, je pense, c'est de te contenter d'en entendre parler. — Ce n'est pas la peine de raconter des histoires sur le compte de Grettir, dit Gísli, j'en ai vu d'autres quand j'étais en expéditions guerrières avec le roi Knútr le Puissant, à l'ouest au-delà de la mer, on estimait

que je savais défendre ma place. Et s'il se trouve à ma portée j'ai confiance en moi et en mes armes. » Thórdr répondit pour dire qu'il ne travaillerait pas pour rien s'il éliminait Grettir. « On a mis aussi sa tête à prix plus élevé que n'importe quel autre homme des bois; avant, c'était six marcs d'argent[1], mais cet été, Thórir y a ajouté trois marcs et l'on pense que celui qui les obtiendra aura suffisamment fait pour cela. — On ferait n'importe quoi pour de l'argent, dit Gísli, et surtout nous autres, marchands. Mais nous allons garder le silence sur cette conversation; il se peut qu'il se tienne davantage sur ses gardes quand il saura, dit-il, que je suis de mèche avec vous. J'ai l'intention de passer l'hiver dans le Ölduhryggr, et d'ailleurs, est-ce que son repaire ne se trouve pas sur le chemin? Il ne se méfiera pas. Je ne marcherai pas sur lui avec un grand nombre d'hommes. » Ce projet plut bien à Thórdr. Il alla chez lui ensuite et garda le silence là-dessus.

En l'occurrence, il se fit que, comme on le dit, dans le bois, les écoutants sont proches. Avaient assisté à leur conversation des gens qui étaient amis de Björn de Hítardalr et qui la lui rapportèrent minutieusement. Lorsque Björn et Grettir se rencontrèrent, Björn lui raconta tout, disant que maintenant, on allait voir comment il ferait face. « Il ne serait pas déplaisant, dit Björn, que tu le malmènes, mais ne le tue pas si tu peux agir autrement. » Grettir ricana et ne dit pas grand-chose. En automne, vers l'époque où l'on rassemble les moutons, Grettir descendit dans le Flysjuhverfi et alla chercher des moutons. Il mit la main sur quatre bêtes. On s'aperçut de son expédition et on lui donna la chasse. Au moment précis où il parvenait en bas de la pente, les autres survinrent et voulurent lui reprendre les moutons, mais ils ne portèrent pas les armes contre lui; ils étaient six en tout et lui barrèrent le chemin. L'idée de perdre les moutons le mit en fureur, il empoigna deux boendr et les jeta en bas de la pente si bien qu'ils restèrent évanouis. Ce que voyant, les autres perdirent leur ardeur. Grettir prit les moutons, les accrocha par les cornes, deux à deux, et en jeta deux sur chacune de ses épaules. Puis il monta dans son repaire. Les boendr rebroussèrent chemin, mécontents du résultat, et encore plus mécontents de leur lot qu'avant.

Gísli passa l'automne dans son bateau, jusqu'à ce qu'on le tire à terre sur des rondins. Bien des choses firent qu'il

dut s'attarder, aussi fut-il prêt tard et s'en alla-t-il un peu avant les nuits d'hiver. Il remonta vers le nord, logea à Hraun au sud de la Hítará. Le lendemain matin, avant de partir, Gísli dit à ses suivants : « Nous allons chevaucher en habits de couleurs aujourd'hui pour faire voir à l'homme des bois que nous ne sommes pas comme les autres voyageurs qui passent quotidiennement ici. » Ils étaient trois en tout, et c'est ce qu'ils firent. Lorsqu'ils eurent passé la rivière, il leur dit encore : « On me dit que l'homme des bois est là-haut dans ces pics et il n'est pas facile de passer ici; est-ce qu'il ne lui plairait pas de venir nous trouver, voir nos affaires ? » Ils dirent que c'était ce qu'il avait toujours coutume de faire.

Ce matin-là, Grettir s'était levé de bonne heure dans son repaire. Il faisait froid, il gelait, il était tombé de la neige, mais assez peu. Il vit trois hommes qui chevauchaient du sud en traversant la Hítará, leurs habits d'apparat et leurs boucliers émaillés étincelaient. L'identité de ces gens lui vint à l'esprit, et il pensa qu'il aurait bien besoin de leur prendre quelque vêtement. Il était curieux d'aller trouver ces gens qui faisaient tant les fanfarons, il prit ses armes et descendit l'éboulis en courant. Lorsque Gísli entendit débouler les pierres, il dit : « Il y a un homme qui descend la pente, un homme d'assez grande taille, qui veut nous trouver. Faisons vaillamment face, car voici du gibier qui nous tombe dans les mains. » Ses suivants dirent que cet homme n'allait pas leur tomber dans les mains s'il n'avait pas confiance en sa force « et tu l'as demandé, tu vas l'avoir ». Après cela, ils sautèrent de selle. Sur ce, Grettir survint et il saisit un sac de vêtements que Gísli portait derrière sa selle, en disant : « Voilà ce qu'il me faut, je m'intéresse souvent à de petites choses. » Gísli répondit : « Il n'en est pas question, mais dis-moi, ne sais-tu pas à qui tu as affaire ? » Grettir répondit : « Je ne vois pas très bien. Et je ne vais pas faire une affaire pour la différence de nombre, tant est insignifiant ce que j'exige. — Il se peut que cela te semble insignifiant dit Gísli, mais j'y perdrai trente cents de vadmál. Et par-dessus le marché, il y aura ton injustice, et attaquons-le, garçons, voyons de quoi il est capable. » C'est ce qu'ils firent. Grettir recula, se dirigea vers une pierre qui se trouve là au bord de la route et qui est appelée Grettishaf, et il se défendit de là. Gísli excita ferme ses suivants.

Grettir vit alors que ce n'était pas le héros qu'il prétendait être, car il se tenait toujours derrière ses hommes. Grettir se fatigua d'être pressé de la sorte, il brandit sa sax, assena un coup mortel à l'un des suivants de Gísli, sauta de sa pierre et attaqua si ferme que Gísli battit en retraite tout le long de la montagne. Alors, un autre compagnon de Gísli tomba. Grettir dit : « On ne voit guère que tu te sois tellement promu en divers lieux et tu t'es bien vilainement séparé de tes camarades. » Gísli répondit : « C'est quand il vous brûle que le feu est le plus ardent, et il fait mauvais avoir affaire à un homme d'enfer. » Ils échangèrent alors peu de horions avant que Gísli jette ses armes et prenne ses jambes à son cou pour s'échapper le long de la montagne. Grettir lui laissa tout loisir de jeter ce qu'il lui plaisait, chaque fois que Gísli avait un répit, il jetait un vêtement. Grettir ne le serrait jamais de près, il restait un espace entre eux. Gísli courut jusqu'au bout de la montagne, puis en travers du Kaldárdalr, puis autour d'Áslaugarhlíd, et en haut de Kolbeinsstadir et ainsi jusqu'au Borgarhraun. Alors, Gísli n'avait plus que ses sous-vêtements et il était excessivement fatigué. Grettir suivait en restant toujours à portée de main. Il arracha alors un gros rameau. Pour Gísli, il ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à la Haffjardará. Elle était en crue et difficile à traverser. Gísli voulut se jeter aussitôt dans la rivière. Grettir s'approcha rapidement, l'empoigna et l'on sentit alors la différence de force. Grettir le précipita à terre en dessous de lui et dit : « Es-tu le Gísli qui voulait rencontrer Grettir fils d'Ásmundr ? » Gísli répondit : « Je l'ai trouvé maintenant, mais je ne sais pas comment nous nous quitterons. Garde ce que tu as pris, mais laisse-moi libre. » Grettir dit : « Tu ne comprendrais pas ce que j'ai à te dire, il va falloir que je te laisse un souvenir », puis il lui remonta la chemise par-dessus la tête et lui donna du branchage sur le dos et sur les deux flancs ; Gísli cherchait constamment à se dégager en se tortillant. Grettir lui administra une correction magistrale, puis le lâcha. Gísli pensa qu'il aimait mieux ne rien apprendre de Grettir que de recevoir une deuxième fois une telle bastonnade ; et par la suite, il ne fit plus jamais rien pour recevoir une pareille raclée. Dès qu'il se remit sur pied, il courut se jeter dans un grand trou de la rivière, il la traversa à la nage et arriva dans la nuit à la ferme qui s'appelle Hrossholt :

il était fort épuisé. Il y resta gisant toute une semaine, la peau tout enflée. Après cela, il s'en alla à son logis.

Grettir rebroussa chemin et ramassa les affaires que Gísli avait jetées pour les rapporter chez lui, et Gísli ne les récupéra pas. Beaucoup trouvèrent que c'était bien fait pour Gísli en raison de ses vantardises et fanfaronnades. Sur ces démêlés, Grettir déclama ceci :

48. *Cheval qui ne serre guère les dents*
Quand il doit mordre
S'enfuit le plus devant un autre
Cheval sans attendre fatigue ;
L'entreprenant Gísli a fui
Ce jour en foirant devant moi
Par les Mýrar ; bien loin
Honneur et renom !

Au printemps suivant, Gísli se prépara à retourner à son bateau et interdit absolument de transporter vers le sud, en longeant la montagne, toute chose qui lui appartînt. Il dit que le diable en personne se trouvait là. Il s'en alla au sud en longeant la mer d'un bout à l'autre du chemin jusqu'au bateau, lui et Grettir ne se rencontrèrent jamais plus, personne ne songea à le louer sur cette affaire, et il sort de la saga. Les rapports empirèrent encore entre Thórdr fils de Kolbeinn et Grettir. Thórdr fit toutes sortes de plans pour que Grettir fût chassé ou tué.

CHAPITRE LX

Alors que Grettir avait passé deux hivers dans le Fagraskógafjall et que le troisième était arrivé, il s'en alla dans le sud des Mýrar, à la ferme qui s'appelle Loekjarbugr, et en emporta six moutons contre le gré de celui qui les possédait. De là, il descendit à Akrar et en enleva deux bœufs d'abattage ainsi que force moutons, et remonta au sud de la Hítará. Quand les boendr s'aperçurent de son expédition, ils envoyèrent un message à Thórdr de Hítarnes, lui demandant de s'engager à mettre Grettir à mort, mais Thórdr se déroba. Toutefois à la requête des gens, il dépêcha Arnórr, son fils, qui fut ensuite sur-

nommé Scalde-des-Jarls[1] pour les accompagner en leur demandant de ne pas laisser Grettir s'échapper. On envoya des hommes de toute la contrée.

Il y avait un homme qui s'appelait Bjarni, qui habitait à Jörvi dans le Flysjuhverfi. Il rassembla du monde sur la rive ouest de la Hítará. Ils avaient l'intention de mener chacun un groupe de part et d'autre de la rivière. Grettir avait deux hommes avec lui; l'un s'appelait Eyjólfr[2], le fils du bóndi de Fagraskógar, un homme vaillant. Il y avait un troisième homme avec eux. Thórarinn d'Akrar et Thorfinnr de Loekjarbugr arrivèrent les premiers[3], ils étaient près de vingt en tout. Grettir voulut alors traverser la rivière. Mais Thorgeirr[4], Arnórr et Bjarni arrivèrent sur la rive ouest. Du côté où était Grettir, un cap s'avançait dans la rivière. Il poussa à l'avant de ce cap son bétail quand il vit cette expédition, car il ne voulait jamais lâcher ce sur quoi il avait mis la main. Les gens des Mýrar passèrent aussitôt à l'attaque et se comportèrent bravement. Grettir demanda à ses suivants de veiller qu'on ne le prenne pas par derrière. Ils ne pouvaient l'attaquer en même temps en trop grand nombre. Il y eut là rude rencontre entre eux. Grettir assenait, des deux mains, des coups de sa sax et il ne leur était pas facile de l'attaquer; quelques hommes des Mýrar tombèrent et certains furent blessés. Ceux qui étaient sur la rive ouest de la rivière étaient en retard parce que le gué n'était pas tout près. Les autres n'avaient pas combattu longtemps qu'ils abandonnèrent. Thórarinn d'Akrar était très vieux, il ne prit pas part à l'attaque. Mais quand la bataille fut terminée, arrivèrent Thrándr, fils de Thórarinn, et Thorgils fils d'Ingjaldr, fils du frère de Thórarinn, Finnbogi, fils de Thorgeirr fils de Thórhaddr de Hítardalr et Steinólfr fils de Thorleifr de Hraundalr[5]. Ils excitèrent fort les gens à attaquer. De nouveau, il y eut rude mêlée. Grettir vit alors que c'était de deux choses l'une : ou bien fuir, ou bien se battre à outrance. Il s'avança alors si rudement que nul ne résistait, car il y avait tant de monde qu'il ne voyait pas bien comment il en réchapperait et qu'il ne lui restait qu'à faire le maximum avant de tomber. Il voulait aussi faire face à quiconque lui paraissait homme de valeur. Il bondit sur Steinólfr de Hraundalr et lui assena un coup sur la tête qui la lui fendit jusqu'aux épaules[6], puis il déchargea immédiatement un second coup à

Thorgils fils d'Ingjaldr, le prit par le milieu du corps et le fendit presque en deux. Alors, Thrándr voulut se porter de l'avant et venger son parent. Grettir lui déchargea un coup sur la cuisse droite en sorte qu'il lui emporta tout le muscle et qu'il fut aussitôt hors de combat. Après cela, il fit à Finnbogi une grave blessure. Alors, Thórarinn donna l'ordre de cesser le combat, « car plus vous vous battrez contre lui, plus mal vous vous en trouverez, et il choisit les gens dans votre troupe ». C'est ce qu'ils firent, ils s'en allèrent. Dix hommes étaient tombés, et cinq, blessés à mort ou estropiés. Et la plupart de ceux qui s'étaient trouvés à cette rencontre avaient quelques égratignures. Grettir était excessivement fatigué, mais peu blessé. Les hommes des Mýrar battirent en retraite en cet état, ayant fait de grandes pertes car beaucoup de vaillants hommes étaient tombés là. Et pour ceux qui étaient sur la rive ouest de la rivière, ils furent retardés et n'arrivèrent qu'une fois la bataille terminée. Quand ils virent dans quel état désastreux étaient leurs hommes, Arnórr ne voulut pas se mettre en péril, et il en fut fort blâmé par son père et par d'autres gens. On pense que ce n'a pas été un grand guerrier. L'endroit où ils se battirent s'appelle maintenant Grettisoddi[1].

Pour Grettir et ses compagnons, ils prirent des chevaux et remontèrent jusqu'au pied bas de la montagne car ils étaient tous blessés. Lorsqu'ils arrivèrent à Fagraskógar, Eyjólfr resta là. La fille du bóndi était dehors et elle demanda les nouvelles. Grettir les donna très explicitement et déclama une vísa :

49. *Sága qui veilles au flux de la corne,*
La grave blessure que Steinólfr porte
À la tête ne sera pas facile à soigner,
Encore que d'autres que lui tombèrent;
S'il est peu de chances que Thorgils
Survive, c'est que ses os
Se brisèrent; les gens disent
Que huit autres briseurs de richesses
Moururent là[2].

Après cela, Grettir s'en alla dans son repaire et y passa l'hiver.

CHAPITRE LXI

Quand Björn trouva Grettir, il dit que, selon lui, il était arrivé des choses importantes « et tu ne vas pas pouvoir rester en paix ici à la longue; tu as tué maintenant et de mes parents et de mes amis[1], mais je ne rejetterai pas ce que je t'ai promis tant que tu seras ici ». Grettir déclara qu'il avait eu à se défendre, « mais il est mauvais que cela te déplaise ». Björn dit qu'il fallait prendre les choses telles qu'elles étaient. Peu après, vinrent voir Björn des hommes qui avaient perdu leurs parents devant Grettir et qui demandèrent qu'il ne laisse plus ce malandrin les mettre à l'épreuve. Björn dit qu'il en serait ainsi dès que l'hiver cesserait. Thrándr, le fils de Thórarinn d'Akrar, guérit. C'était un digne homme. Il avait épousé Steinunn, la fille de Hrútr de Kambsnes. Thorleifr de Hraundalr, le père de Steinólfr, était un homme important. De lui descendent les gens de Hraundalr[2].

On ne mentionne pas que Grettir et les gens des Mýrar aient eu d'autres démêlés tant qu'il resta là dans la montagne; Björn lui garda son amitié, bien que le nombre des amis de Björn diminuât passablement parce qu'il gardait Grettir là : on n'appréciait pas de laisser sans compensations ses parents. Vers le moment du thing, Grettir chercha à quitter les Mýrar. Il alla de nouveau dans le Borgarfjördr trouver Grímr fils de Thórhallr et sollicita de nouveau ses conseils sur son changement de résidence. Grímr déclara n'être pas en mesure de le garder, aussi Grettir alla-t-il trouver Hallmundr, son ami, et resta chez lui jusqu'à la fin de l'été.

En automne, Grettir alla dans le Geitland et y attendit qu'il fît beau temps. Puis il monta sur le Geitlandsjökull et se dirigea vers le sud-est en suivant le glacier, emportant un chaudron et de quoi faire du feu. On pense qu'il avait agi sur les instigations de Hallmundr qui connaissait le pays en divers lieux. Grettir alla, jusqu'à ce qu'il trouve une vallée dans le glacier, longue et assez étroite, barrée de tous côtés par les glaciers qui la surplombaient. Il parvint à descendre à un endroit; il y vit de belles pentes couvertes d'herbe et de buissons. Il y avait là des sources

chaudes et il pensa que des feux souterrains devaient être cause que les glaciers ne se refermaient pas par-dessus la vallée. Une petite rivière coulait le long de la vallée avec des bancs de sable de chaque côté[1]. Le soleil n'y pénétrait guère mais Grettir s'émerveilla du nombre des moutons qu'il y avait dans cette vallée. Jamais il n'avait vu des bêtes meilleures et plus grasses. Grettir s'installa là et se fabriqua une cabane avec du bois qu'il trouva sur place. Il prit des moutons pour se nourrir : un de ces moutons donnait de la viande d'abattage meilleure que deux ailleurs. Il y avait là, avec son agneau, une brebis à tête noire qui lui parut exceptionnelle tant elle était grosse. Il eut envie de prendre l'agneau : c'est ce qu'il fit et il le découpa ensuite : il en tira un demi-vaett[2] de suif, mais pour le reste, il était excellent. Mais lorsque Mókolla[3] eut perdu son agneau, elle grimpa sur la cabane de Grettir toutes les nuits en bêlant si bien qu'il ne pouvait plus dormir. Il regretta beaucoup d'avoir tué l'agneau à cause du bruit qu'elle faisait. Chaque soir, à la tombée de la nuit, il entendait crier dans la vallée et alors, tous les moutons couraient au même refuge. Grettir a dit qu'un géant, moitié troll, moitié homme[4] régnait sur la vallée, qui s'appelait Thórir, et que c'était sous sa protection qu'il s'était trouvé. Grettir nomma la vallée d'après lui et l'appela Thórisdalr. Il dit que Thórir avait des filles. Grettir avait plaisir à être avec elles, et d'ailleurs, elles lui faisaient bon accueil car il ne passait pas grand monde par là. Quand ce fut le carême, Grettir leur suggéra de manger de la graisse et du foie[5]. Il ne se passa rien là pendant l'hiver. Grettir trouvait les lieux tellement sinistres qu'il ne put y rester davantage. Il quitta la vallée, s'en alla vers le sud en traversant le glacier et arriva au milieu du Skjaldbreidr, côté nord. Il dressa une grosse pierre plate, y fora un trou et dit que si l'on mettait un œil à ce trou de la dalle, on pouvait voir dans le ravin qui partait du Thórisdalr[6]. Puis il s'en alla dans le sud du pays et dans les fjords de l'Est. Il passa l'été et l'hiver à ces voyages et rencontra tous les hommes importants, mais la malchance voulut qu'il ne trouve nulle part séjour ou refuge. Puis il revint vers le nord et demeura en divers lieux.

CHAPITRE LXII

Peu après que Grettir eut quitté la lande d'Arnarvatn, un homme qui s'appelait Grímr vint sur la lande; c'était le fils de la veuve de la ferme de Kroppr. Il avait tué le fils d'Eidr fils de Skeggi d'Áss et avait été proscrit pour cela[1]. Il s'installa à l'endroit où Grettir avait été auparavant et fit de bonnes prises dans le lac. Hallmundr vit d'un mauvais œil que Grímr ait pris la place de Grettir, et il se mit à réfléchir à la manière d'empêcher Grímr de se réjouir même s'il faisait de grosses pêches. Il se fit qu'un jour, Grímr prit cent vingt poissons, les porta à la cabane, et les mit à sécher dehors, mais le lendemain, quand il vint les voir, ils avaient tous disparu. Cela lui parut étrange : il alla au lac et pêcha alors deux cent quarante poissons, les rapporta et les mit à sécher et ce fut la même chose : ils avaient tous disparu le lendemain. Tout cela ne lui parut pas naturel. Le troisième jour, il pêcha trois cent soixante poissons, les porta à sa cabane et surveilla les lieux. Il regarda par le judas si quelqu'un venait à la cabane. Une partie de la nuit s'écoula. Un tiers de la nuit ne s'était pas encore achevé qu'il entendit marcher tout près, à pas plutôt rudes. Dès qu'il s'en aperçut, il prit une hache qu'il possédait. C'était une arme fort tranchante. Il voulut savoir ce qui se passait. L'arrivant avait une grande hotte sur le dos, il la déposa, regarda alentour et ne vit personne dehors. Il fouilla parmi les poissons, estima que la prise était bonne et jeta tous les poissons dans la hotte. Celle-ci se trouva pleine. La pêche était si importante que Grímr pensait qu'un cheval ne pourrait en porter davantage. L'homme se baissa pour charger son fardeau. Et au moment où il voulait se lever, Grímr sortit d'un bond et le frappa au cou des deux mains, si bien que la hache s'enfonça tout entière jusqu'au talon. L'autre réagit violemment et s'enfuit à toutes jambes avec sa hotte, vers le sud de la montagne. Grímr le poursuivit pour savoir s'il l'avait touché. Ils s'en allèrent tout au sud en bas du Balljökull : là, cet homme entra dans la caverne. Du feu brillait dans cette caverne. S'y trouvait une femme de grande taille mais convenable. Grímr entendit alors qu'elle saluait

son père qu'elle appelait Hallmundr. Il jeta brutalement son fardeau par terre en poussant un hurlement. Elle demanda pourquoi il était tout ensanglanté. Il répondit en déclamant ceci :

50. *Il est évident*
Que nul ne doit
Se fier
À sa force,
Car si la chance lui faut
Le courage de l'homme
Lui manque
Au jour de sa mort.

Elle s'enquit minutieusement de leurs démêlés et il lui dit tout ce qui s'était passé. « Tu vas écouter, dit-il, je vais te dire mes exploits et je vais composer là-dessus un poème que tu vas graver sur un bâton. » C'est ce qu'elle fit. Alors, il déclama la Hallmundarkvida, il s'y trouve ceci :

51. *On m'estima vaillant*
Lorsque arrachai
Fermement certes
La bride à Grettir ;
Un bon moment
Je le vis contempler
Ses paumes
Meurtries.

52. *Advint ensuite*
Que Thórir monta
Sur la lande
D'Arnarvatn.
Lui et moi
Pratiquâmes
Le jeu des estocs
Contre quatre-vingts.

53. *Les grands coups de biais*
Manifestaient la valeur
Des bras de Grettir
Sur leurs boucliers ;
Pourtant je montrais
Aux hommes plus

Grandes pistes
De l'estoc.

54. *Je fis voler*
Têtes et bras
Aux héros qui par-derrière
Attaquaient,
Si bien que dix-huit
Champions du
Kelduhverfi
Restèrent gisants.

55. *Contre les géants*
Et leur engeance,
J'ai rudement jouté
Ainsi que contre les habitants des rochers,
Force mauvais
Esprits rossai
Et mort valus
Aux demi-trolls.

56. *À la race des elfes*
Et des monstres
À presque tous
J'ai fait grand deuil.

Hallmundr mentionnait force de ses exploits dans ce poème, car il avait parcouru tout le pays. Alors, sa fille dit : « L'homme qui t'a frappé n'y est pas allé de main morte et cela n'avait rien d'improbable car tu l'as maltraité. Et puis, qui te vengera ? » Hallmundr répondit : « Il n'est pas certain que cela me sera donné par le sort ; j'imagine que Grettir me vengerait s'il pouvait y parvenir, mais il ne va pas être facile de s'opposer à la bonne chance de cet homme car une grande destinée l'attend. » Après cela, les forces de Hallmundr diminuèrent au fur et à mesure que le poème progressait ; ce fut presque en même temps que le poème fut terminé et que Hallmundr mourut. Sa fille ne se contint plus et pleura amèrement.

Alors, Grímr entra et lui demanda de ne pas se désoler, « quiconque est voué à mourir doit périr. C'est bien de sa faute si cela est arrivé ; je ne pouvais guère supporter qu'il me dévalise ». Elle déclara qu'il y avait beaucoup à dire

là-dessus, « et mal advient de l'injustice ». La conversation la rasséréna un peu. Grímr resta maintes nuits dans la caverne et apprit le poème, lui et la fille s'entendirent bien.

Grímr passa l'hiver qui suivit la mort de Hallmundr sur la lande d'Arnarvatn. Après cela, Thorkell fils d'Eyjólfr vint le trouver et ils se battirent. Leurs démêlés se terminèrent de telle sorte que Grímr tint Thorkell à sa merci et qu'il ne voulut pas le tuer, et Thorkell le prit chez lui, le fit passer à l'étranger et lui donna de grands biens : on estima que chacun des deux s'était bien conduit envers l'autre[1]. Grímr devint ensuite un grand marchand et on raconte sur lui une grande saga.

CHAPITRE LXIII

Il faut maintenant reprendre le récit au moment où Grettir fut revenu des fjords de l'Est, il voyageait incognito et se cachait car il ne voulait pas rencontrer Thórir, il passa l'été dans la lande de Mödrudalr et en divers autres endroits. Il était parfois aussi sur la lande de Reykir[2]. Thórir apprit alors que Grettir était sur la lande de Reykir, il rassembla des hommes, chevaucha par la lande dans l'intention de ne pas le laisser s'échapper. Grettir ne s'aperçut pas de leur présence avant qu'ils ne fussent tout près. Il était alors près d'un buron qui se trouve à peu de distance du chemin. Il y avait un autre homme avec lui. Lorsqu'ils virent la troupe — il s'agissait d'agir vite — Grettir dit qu'il fallait faire tomber les chevaux et les traîner à l'intérieur du buron, et c'est ce qu'ils firent. Thórir passa, se dirigeant vers le nord en suivant la lande, ils « manquèrent l'ami en son logis », comme on dit, ne trouvèrent rien et rebroussèrent chemin.

Lorsque la troupe fut repartie vers l'ouest, Grettir dit : « Ils ne vont pas trouver bonne leur expédition si nous ne nous rencontrons pas. Tu vas garder nos chevaux et je vais aller à leur rencontre ; ce serait leur faire un bon tour s'ils ne me reconnaissaient pas. » Son compagnon l'en dissuada mais il y alla tout de même, changeant d'accoutre-

ment et tirant un chapeau à larges bords sur son visage; un bâton à la main, il s'avança vers eux sur le chemin. Ils le saluèrent et demandèrent s'il avait vu des hommes chevaucher par la lande. « J'ai dû voir ceux que vous cherchez; il s'en est fallu de très peu que vous ne les trouviez, car ils étaient ici au sud des marécages que vous avez ici à main gauche. » En entendant cela, ils partirent au galop vers le marécage. Il y avait là de si grandes fondrières qu'ils ne parvinrent pas à avancer, qu'il leur fallut en retirer leurs chevaux et qu'ils s'y débattirent longtemps ce jour-là. Ils souhaitèrent bien du mal au voyageur qui les avait bernés de la sorte. Grettir retourna rapidement trouver son camarade et quand ils se rencontrèrent, il déclama une vísa :

57. *Point ne provoque les soutiens*
De la menace du bouclier;
S'épuise le destin de ce brave;
Seul allai par la route;
Ne veux point trouver
Les tâcherons du mur de Vidrir;
Ne va pas me croire furieux;
Je me cherche meilleure occasion.

58. *Je m'écarte du chemin*
Que prennent les grandes troupes de Thórir[1].

Ils chevauchèrent au plus vite vers l'ouest et arrivèrent à la ferme de Gardr avant que Thórir et sa troupe n'arrivent de la montagne. Comme ils approchaient de la ferme, une personne se joignit à eux : Grettir et son compagnon ne la connaissaient pas. Ils virent dehors une femme, jeune et magnifiquement parée. Grettir demanda qui pouvait être cette femme. Le nouveau venu dit que c'était la fille de Thórir. Alors, Grettir déclama une vísa :

59. *La Sól du siège du lové sur l'or*
Pourra dire à son père,
Bien que souvent mes propos importent peu,
Que je suis passé près de
La vaste ferme et de son enclos
Avec deux braves;
Petite est l'escorte de l'étalon
De la terre de l'étrave[2].

Par là, le nouveau venu pensa savoir qui étaient ces hommes et il chevaucha par la contrée, disant que Grettir était passé à cheval. Quand Thórir arriva chez lui, beaucoup de gens pensèrent que Grettir lui avait enveloppé la tête d'une peau[1]; Thórir posta alors des espions pour surveiller Grettir, où qu'il allât. Grettir prit alors le parti d'envoyer son compagnon dans l'ouest de la contrée avec les chevaux; pour lui, il monta dans les montagnes, vêtu d'un déguisement et s'en alla vers le nord au début de l'hiver si bien que personne ne le reconnut. Tout le monde estima que Thórir s'était tiré aussi mal, sinon pis, de leurs démêlés qu'avant.

CHAPITRE LXIV

Il y avait un prêtre qui s'appelait Steinn, qui habitait à Eyjardalsá dans le Bárdardalr; c'était un excellent fermier, qui avait du bien. Son fils s'appelait Kjartan, un vaillant homme dans la fleur de l'âge. Il y avait un homme qui s'appelait Thorsteinn le Blanc, qui habitait à Sandhaugar, au sud de l'Eyjardalsá. Sa femme, jeune et joyeuse, s'appelait Steinvör. Ils avaient des enfants, et ils étaient jeunes à cette époque-là. On disait l'endroit fort hanté par des trolls. Deux hivers avant que Grettir ne vienne dans les contrées du nord, il se fit que Steinvör, la maîtresse de maison de Sandhaugar, alla, selon sa coutume, aux offices de Jól à Eyjardalsá, son mari restant à la maison. Le soir, tout le monde se coucha pour dormir. Pendant la nuit, on entendit un grand vacarme dans la skáli et vers le lit du bóndi. Personne n'osa se lever pour voir, car il y avait là très peu de monde. Le lendemain matin, la maîtresse de maison arriva chez elle : le bóndi avait disparu et personne ne savait ce qu'il était advenu de lui. L'année suivante passa ainsi.

L'hiver d'après, la maîtresse de maison voulut aller aux offices; elle demanda à son domestique de rester à la maison. Il n'y était guère disposé, mais il la pria de faire à son gré. Tout se passa de la même façon que précédemment : le domestique disparut. On trouva cela fort étrange. On vit alors des traces de sang sur les portes

extérieures; on pensa alors que des monstres avaient dû les prendre tous les deux. Cela s'apprit un peu partout dans la contrée. Grettir en entendit parler et comme il était très habitué à détruire les fantômes et les revenants, il dirigea ses pas vers le Bárdardalr et arriva la veille de Jól à Sandhaugar. Il cacha son identité et dit se nommer Gestr. La maîtresse de maison vit qu'il était d'une taille extraordinaire, les gens de la ferme eurent grand-peur de lui. Il demanda l'hospitalité. La maîtresse de maison dit que la table lui était ouverte, « mais tu prendras tes propres responsabilités ». Il dit qu'il en serait ainsi. « Je vais rester à la maison, dit-il, et toi, va aux offices si tu veux. » Elle répondit : « Je te tiens pour vaillant si tu as le courage de rester à la maison. — Je n'aime pas les choses tout unies », dit-il. « Je n'ai pas envie de rester à la maison, dit-elle, mais je ne peux pas traverser la rivière. — Je vais t'accompagner pour te la faire passer », dit Gestr. Puis elle se prépara à aller aux offices, avec sa fille, une gamine de petite taille. Il y avait grand dégel, la rivière était en débâcle; elle était toute couverte de glaçons qui dérivaient. La maîtresse de maison dit alors : « La rivière est infranchissable, tant pour les gens que pour les chevaux. — Il doit bien y avoir des gués, dit Gestr, n'ayez pas peur. — Porte la petite fille d'abord, dit la dame, elle est plus légère. — Je ne vais pas faire deux voyages, dit Gestr, je vais te porter dans mes bras. » Elle se signa et dit : « Ce n'est pas possible. Et que vas-tu faire de la petite fille ? — On va trouver moyen », dit-il, et il les empoigna toutes les deux, posa la plus jeune sur les genoux de sa mère et les porta ainsi sur son bras gauche; il avait le bras droit libre et s'avança ainsi dans le gué. Elles n'osaient pas crier, tant elles avaient peur. La rivière lui monta tout de suite jusqu'à la poitrine. Un gros glaçon dériva sur lui, mais il le repoussa de sa main libre. L'eau se fit si profonde que le courant lui atteignait les épaules. Il avança puissamment jusqu'à ce qu'il arrive à la berge opposée où il les jeta à terre. Puis il fit demi-tour, la nuit commençait à tomber quand il arriva à Sandhaugar où il réclama à manger. Lorsqu'il fut repu, il ordonna aux gens de la maison de rentrer au fond de la salle. Il prit alors des planches et des morceaux de bois, les tira au milieu de la pièce et fit une grande cloison qu'aucune des personnes de la maison ne pût franchir. Personne n'osa s'élever

contre lui, et il n'y eut pas à murmurer. Le passage se trouvait dans le mur latéral de la pièce, près du pignon, l'estrade se trouvait là. C'est là que se coucha Gestr, sans se déshabiller. Une lumière brûlait dans la salle, en face des portes. Gestr resta couché ainsi une partie de la nuit.

La maîtresse de maison arriva à Eyjardalsá pour les offices, les gens s'émerveillèrent fort qu'elle eût traversé la rivière. Elle dit qu'elle ne savait pas si c'était un homme qui l'avait fait passer, ou un troll. Le prêtre dit que c'était sûrement un homme « même s'il n'a guère son pareil, et gardons le silence là-dessus, dit-il; il se peut qu'il soit destiné à remédier à tes difficultés ». La maîtresse de maison passa la nuit là.

CHAPITRE LXV

De Grettir, il faut dire que vers minuit, il entendit dehors grand vacarme. Là-dessus entra dans la salle une grande troll; elle avait un tranchoir dans une main, et un assez grand coutelas dans l'autre. Elle regarda autour d'elle en entrant, vit à quel endroit Gestr était allongé, et bondit sur lui, mais lui se dressa et fit front, ils se battirent férocement et se poursuivirent longtemps dans la salle. Elle était plus forte, mais il se dérobait habilement; toutefois, tout ce qui se trouvait devant eux, ils le brisaient, y compris la cloison transversale de la salle. Elle l'entraîna au-delà des portes et dans le vestibule; là, il résista de toutes ses forces. Elle voulait l'attirer hors de la ferme, mais elle ne put y parvenir avant qu'ils n'eussent détaché tout le chambranle des portes qu'ils emportèrent sur leurs épaules. Alors, elle descendit lourdement jusqu'à la rivière, jusqu'au bord du gouffre. Gestr était excessivement fatigué, mais c'était de deux choses l'une : rassembler toutes ses forces ou se faire précipiter dans le gouffre. Toute la nuit, ils luttèrent. Il estimait n'avoir jamais eu affaire à une telle plaie tant elle était forte. Elle l'avait enserré si ferme qu'il ne pouvait rien faire de ses mains si ce n'est tenir cette femelle par la taille. Et quand ils arrivèrent au gouffre de la rivière, il se mit à secouer la sorcière. Par là, il dégagea son bras droit; il saisit alors rapi-

dement la sax dont il était ceint, la brandit, frappa la troll à l'épaule en sorte qu'il lui trancha le bras droit, puis il se trouva libre et elle fut précipitée dans le gouffre puis dans la cascade[1]. Gestr était alors tout roide et épuisé et il resta allongé longtemps là, sur le rocher. Il alla à la maison alors que le jour se levait, et se mit au lit. Il était tout enflé et bleu.

Lorsque la maîtresse de maison arriva des offices, elle trouva que son foyer avait été plutôt malmené. Elle alla à Gestr et demanda ce qui s'était passé pour que tout soit cassé et arraché. Il lui dit tout ce qui était arrivé. Elle trouva cela extraordinaire et demanda qui il était. Il dit la vérité, demanda qu'on aille chercher un prêtre et déclara qu'il voulait le trouver; c'est ce qui fut fait. Quand le prêtre Steinn vint à Sandhaugar, il s'assura bientôt que c'était Grettir fils d'Ásmundr, qui disait se nommer Gestr, qui était là. Le prêtre demanda ce qu'il pensait qu'étaient devenus les gens qui avaient disparu de là. Grettir déclara que, selon lui, ils avaient dû disparaître dans le gouffre. Le prêtre dit qu'il ne pouvait ajouter foi à ses récits si l'on ne pouvait en voir les signes. Grettir dit que plus tard, ils le sauraient clairement; le prêtre s'en alla chez lui. Grettir resta au lit maintes nuits. La maîtresse de maison le traita très bien. Et Jól passa ainsi.

D'après le récit de Grettir, la troll fut précipitée dans le gouffre quand elle fut blessée, mais les gens du Bárdardalr disent qu'elle fut surprise par le jour alors qu'ils luttaient, qu'elle sauta quand il lui eut coupé le bras et qu'elle est encore là, sous forme de femme, dans le rocher[2]. Les habitants de la vallée cachèrent Grettir pendant l'hiver. Après Jól, il se fit qu'un jour, Grettir alla à Eyjardalsá, et quand il trouva le prêtre, il dit: « Je vois, prêtre, que tu attaches peu de foi à mes récits. Maintenant, je veux que tu ailles à la rivière avec moi et que tu voies s'ils te semblent vraisemblables. » C'est ce que fit le prêtre. Quand ils arrivèrent à la cascade, ils virent une saillie au bas de la paroi rocheuse. Il y avait là un si grand précipice qu'on ne pouvait monter nulle part, à près de dix toises au-dessus de l'eau. Ils avaient emporté des cordes. Alors, le prêtre dit: « Il me semble parfaitement impossible que tu descendes là-dedans. » Grettir répondit: « Sûrement que c'est possible, mais il vaut mieux que ce soit fait par des hommes de grand courage. Je vais me rendre compte de

ce qu'il y a dans la cascade et toi, tu surveilleras les cordes. » Le prêtre lui dit de faire à son gré, il enfonça un pieu dans le mont, empila des pierres autour et resta auprès.

CHAPITRE LXVI

De Grettir, il faut dire qu'il attacha une pierre dans un nœud coulant et qu'il la laissa tomber dans l'eau. « De quelle façon as-tu l'intention de procéder? » dit le prêtre. « Je ne veux pas être attaché, dit Grettir, quand je serai dans la cascade; cela ne me dit rien de bon. » Là-dessus, il se prépara pour cette expédition, il était peu vêtu et il se ceignit de sa sax mais n'avait pas d'autre arme; puis il sauta du rocher et descendit dans la cascade. Le prêtre vit la plante de ses pieds puis il ne sut plus ce qu'il était devenu. Grettir plongea sous la cascade, c'était difficile parce qu'il y avait de grands remous, et il lui fallut plonger jusqu'au fond avant de parvenir à remonter sous la cascade. Il y avait là un rocher en saillie, c'est là-dessus qu'il parvint à remonter. Sous la cascade, il y avait une grande caverne, l'eau tombait en avant de la saillie rocheuse. Il entra alors dans la caverne : il y avait un grand feu de tisons. Grettir vit un géant qui se trouvait là, affreusement grand; il était épouvantable à voir. Lorsque Grettir vint vers lui, le géant se leva d'un bond, et saisit une hallebarde dont il assena un coup de taille à l'arrivant, car on pouvait à la fois frapper d'estoc et de taille avec cette arme; elle avait un manche de bois; on appelait heptisax[1] les armes qui étaient ainsi faites. Grettir frappa de sa sax en échange, le coup arriva sur le manche et le mit en pièces. Le géant voulut alors tendre la main derrière lui pour prendre une épée qui pendait là dans la caverne. À l'instant même, Grettir lui déchargea un coup dans la poitrine si bien qu'il lui fendit toutes les côtes du bas et le ventre, de telle sorte que ses entrailles jaillirent, tombèrent dans la rivière qui les emporta. Le prêtre qui était à côté de la corde vit des fibres tout ensanglantées qui s'accrochaient à la corde en descendant le courant. Il fut désemparé et crut savoir que Grettir était mort. Il

abandonna la surveillance de la corde et courut chez lui. Le soir était arrivé, et le prêtre dit qu'à coup sûr, Grettir était mort et que c'était une grande perte que celle d'un tel homme.

Maintenant, il faut parler de Grettir : il fit descendre une pluie de coups, jusqu'à ce que le géant fût mort. Alors, il pénétra plus avant dans la caverne ; il alluma de la lumière et examina l'antre. On ne dit pas combien d'argent il y trouva, mais on croit qu'il y en avait quelque peu ! Il s'attarda là jusque bien avant dans la nuit. Il découvrit les ossements de deux hommes et les emporta dans un sac. Il chercha alors à sortir de la caverne, nagea jusqu'à la corde et la secoua, croyant que le prêtre serait là, mais lorsqu'il se rendit compte que le prêtre était parti chez lui, il lui fallut remonter à la force des poignets et il parvint ainsi en haut du rocher. Il alla alors à Eyjardalsá et mit sous le porche de l'église le sac qui contenait les ossements, ainsi qu'un bâton gravé de runes sur lequel ces strophes étaient remarquablement bien gravées :

60. *Je pénétrai dans un sombre gouffre ;*
La renverseuse de pierres béait
D'une bouche glacée sur
Le manieur du rondin de la tempête des glaives ;
Le violent courant assaillit
Ma poitrine dans la salle de Nauma ;
Le rude ravage de l'épouse de Bragi
Saisit le scalde aux épaules[1].

Et ceci encore :

61. *Sortant de la caverne le hideux*
Ami de la troll se porta contre moi ;
Longtemps il mena contre moi
Lutte rude en vérité ;
Je tranchai le manche de la heptisax
Le feu brillant de la bataille fendit
La poitrine et la noire
Côte de Gangr[2].

Il y était dit aussi que Grettir avait rapporté ces ossements de la caverne. Quand le prêtre vint à l'église le lendemain matin, il trouva le bâton et ce qui l'accompagnait, et lut les runes. Pour Grettir, il était allé à Sandhaugar.

CHAPITRE LXVII

Lorsque le prêtre trouva Grettir, il s'enquit minutieusement de ces événements, Grettir lui raconta en détail son expédition et dit que le prêtre avait manqué à sa promesse de garder la corde. Le prêtre dit que c'était vrai. On pensa alors que c'étaient ces monstres qui avaient dû provoquer les disparitions qui s'étaient produites dans la vallée. Fantômes et revenants ne firent jamais plus de mal non plus dans la vallée par la suite. On estima que Grettir avait grandement purifié le pays. Le prêtre enterra ces ossements dans le cimetière. Grettir passa la suite de l'hiver à Sandhaugar, en se cachant de tout le monde, toutefois.

Mais quand la rumeur apprit à Thórir de Gardr que Grettir était dans le Bárdardalr, il envoya des hommes pour le tuer. On lui conseilla alors de s'en aller, et il alla dans l'ouest. Lorsqu'il arriva à Mödruvellir chez Gudmundr le Puissant[1], il lui demanda protection mais Gudmundr dit qu'il ne lui seyait pas de le recevoir; « la seule chose que tu aies à faire, dit Gudmundr, c'est de te réfugier à un endroit où tu n'aurais pas à craindre pour ta vie. » Grettir dit qu'il ne savait pas où. Gudmundr dit : « Il y a une île dans le Skagafjördr qui s'appelle Drangey. C'est un si bon retranchement qu'on ne peut y parvenir nulle part à moins de prendre une échelle. Si tu y parviens, je ne vois personne qui t'y attaquerait par armes ou par artifices, si tu surveilles bien les échelles. — On va essayer cela, dit Grettir, mais j'ai pris une telle peur de l'obscurité que je ne peux rien faire pour garder la vie si je reste seul. » Gudmundr dit : « Il se peut qu'il en soit ainsi, mais tu ne trouveras jamais personne en qui faire plus confiance qu'en toi-même. Et nombreux sont ceux dont il faut se méfier. » Grettir le remercia de son bon conseil. Il quitta Mödruvellir. Il alla tout d'une traite à Bjarg; sa mère et Illugi se réjouirent de le voir; il resta là quelques nuits. C'est là qu'il apprit le meurtre de Thorsteinn Kuggason : il avait eu lieu en automne, avant que Grettir n'aille au Bárdardalr[2]. Il lui parut que les perspectives d'avenir s'assombrissaient. Il alla alors vers le sud

par la lande de Holtavördr, dans l'intention de venger Hallmundr s'il trouvait Grímr, mais quand il arriva dans le Nordrárdalr, il apprit que Grímr était parti deux ou trois hivers avant, comme on l'a dit précédemment. S'il avait appris si tard cette nouvelle, c'est qu'il avait voyagé incognito pendant deux hivers ainsi que le troisième qu'il avait passé dans le Thórisdalr et qu'il n'avait trouvé personne qui eût voulu lui donner des nouvelles. Il prit alors par les Breidafjardardalir et tendit des embuscades aux gens qui traversaient le Brattabrekka. De nouveau, il rafla les biens des petits boendr : c'était vers la mi-été.

Vers la fin de cet été-là, Steinvör mit au monde à Sandhaugar un garçon qui s'appela Skeggi. On en attribua d'abord le paternité à Kjartan, fils du prêtre Steinn d'Eyjardalsá. Skeggi était différent de ses frères et sœurs par la force et la taille; quand il eut quinze hivers, c'était le plus fort des hommes du Nord et alors, on pensa que son père était Grettir. On pensait que ce serait un homme exceptionnel, mais il mourut à l'âge de dix-sept hivers et il n'existe pas de saga sur son compte.

CHAPITRE LXVIII

Après le meurtre de Thorsteinn fils de Kuggi, Snorri le Godi se mit en grand froid avec Thóroddr, son fils, et Sámr, fils de Börkr le Gros[1]; on ne précise pas ce qui en avait été la cause principale, sinon qu'ils n'avaient pas voulu accomplir les hauts faits que Snorri leur destinait; aussi Snorri le Godi chassa-t-il Thóroddr en lui ordonnant de ne pas revenir avant d'avoir tué quelque homme des bois, et il fallut bien en passer par là. Thóroddr fit la traversée jusqu'aux Dalir. Habitait alors à Breidabólstadr dans le Sökkólfsdalr une veuve qui s'appelait Geirlaug. Elle gardait chez elle un berger qui avait été proscrit pour cause de meurtre. C'était un tout jeune homme. Thóroddr fils de Snorri apprit cela et alla à Breidabólstadr; il demanda où était le berger. La maîtresse de maison dit qu'il était avec les bêtes, « et que lui veux-tu ? — Il me faut sa vie, dit Thóroddr, car il a été condamné à proscription. » Elle répondit : « Il n'y a aucun renom pour toi

à le tuer, le malheureux, grand champion comme tu sembles l'être. Si tu as envie de faire tes preuves, je vais t'indiquer un haut fait de plus grande valeur. — Quoi donc? » dit-il. Elle répondit: « Là-haut dans la montagne, il y a Grettir fils d'Ásmundr[1]. Prends-t'en à lui, cela te convient mieux. » Thóroddr trouva bons ces propos « et c'est ce qu'on va faire ». Il éperonna son cheval et remonta la vallée. Quand il arriva sur les hauteurs, en aval de l'Austrá, il vit un cheval isabelle, tout sellé. Il vit là aussi un homme de grande taille, en armes, et se porta aussitôt à sa rencontre. Grettir le salua et lui demanda qui il était. Thóroddr se nomma et dit: « Au lieu de me demander mon nom, pourquoi ne me demandes-tu pas l'objet de ma venue? — Parce que, dit Grettir, il ne doit pas être de grande importance, mais dis-moi, es-tu le fils de Snorri le Godi? — Certes, dit Thóroddr, mais on va voir maintenant lequel de nous deux est le plus fort. — C'est tout vu, dit Grettir, tu n'as pas entendu dire qu'avoir affaire à moi ne porte guère chance[2]? — Je sais, dit Thóroddr, on va s'y risquer pourtant », et il brandit son épée et chargea furieusement Grettir, lequel se couvrit de son bouclier; mais il ne porta pas les armes contre Thóroddr et cela dura ainsi un moment; il ne fut pas blessé. Grettir dit alors: « Cessons ce jeu, tu ne tireras aucune victoire de nos démêlés. » Alors, Thóroddr frappa comme un furieux. Grettir se fatigua d'en découdre avec lui. Il se saisit de Thóroddr, l'assit par terre à côté de lui et dit: « Je suis en mesure de faire de toi tout ce que je veux, je ne crains pas que tu me mettes à mort, mais je crains le vieux grisonnant, ton père, et ses conseils: ils ont mis beaucoup de gens sur les genoux. Tu devrais te destiner des choses qui sont à ta portée: ce n'est pas un jeu d'enfant que de se battre contre moi[3]. » Quand Thóroddr vit qu'il ne parvenait à rien, il s'apaisa et ils se quittèrent ainsi. Thóroddr alla chez lui à Tunga et dit à son père ses démêlés avec Grettir. Snorri le Godi sourit et dit: « Plus d'un se croit plus fort qu'il n'est et il y avait grande différence entre vous. Tu t'es acharné contre lui et il aurait pu faire de toi ce qu'il aurait voulu. Pourtant, il a agi sagement en ne te tuant pas car je n'aurais pas admis que tu ne sois pas vengé. Je me porterai plutôt à son aide si je me trouve mêlé à ses affaires. » On voyait bien que Snorri trouvait que Grettir avait bien agi envers

Thóroddr, et par la suite, il intervint toujours de façon amicale en sa faveur.

CHAPITRE LXIX

Peu après avoir quitté Thóroddr, Grettir s'en alla au nord à Bjarg et s'y cacha encore quelques moments. Alors, sa peur de l'obscurité arriva à un tel point qu'il n'osait plus aller nulle part dès que la nuit tombait. Sa mère lui offrit de rester là, disant pourtant que cela ne lui servirait à rien étant donné qu'il avait des ennemis par tout le pays. Grettir dit qu'elle n'aurait aucun ennui à cause de lui, « mais je ne veux pas vivre davantage s'il me faut rester seul ». Illugi, son frère, avait alors quinze hivers et c'était un homme tout à fait accompli. Il assistait à leur conversation. Grettir dit à sa mère ce que Gudmundr le Puissant lui avait conseillé, et qu'il chercherait à voir s'il pourrait parvenir à Drangey, ajoutant pourtant qu'il ne pourrait y rester s'il ne trouvait pas un homme de confiance pour rester près de lui. Alors, Illugi dit : « Je vais aller avec toi, frère, je ne sais pas si je te serai utile, mais je sais que je te serai fidèle et que je ne te quitterai pas tant que tu resteras debout et si je t'accompagne, je saurai bien ce qui t'arrive. » Grettir répondit : « Tu es bien l'homme qui me réjouit le plus et si cela n'était pas contre le gré de ma mère, j'accepterais volontiers que tu m'accompagnes. » Ásdís dit alors : « Au point où nous en sommes, je vois bien que la difficulté est double; je ne pense pas pouvoir me passer d'Illugi, mais je sais qu'une telle malédiction pèse sur la condition de Grettir qu'il lui faut trouver quelque chose pour s'en sortir. Et bien qu'il m'afflige beaucoup de vous voir partir tous les deux, mes fils, je l'accepterai tout de même, si cela convenait mieux à Grettir. » Illugi s'en réjouit car il trouvait bon d'aller avec Grettir. Elle leur remit beaucoup de provisions; ils se préparèrent à faire le voyage. Elle les accompagna jusqu'au-delà de l'enclos et avant qu'ils se quittent, elle parla ainsi : « Voici que vous vous en allez tous les deux, mes fils, et l'on annoncera votre mort à tous deux, et personne ne peut échapper au destin qui est façonné pour lui; je ne

vous reverrai jamais plus ni l'un ni l'autre. Puissiez-vous avoir un seul et même sort; mais je ne sais pas quelle chance vous trouverez là-bas à Drangey. Vous y laisserez les os car nombreux seront ceux qui vous empêcheront d'y séjourner. Prenez bien garde aux trahisons, vous serez mordus par les armes tous les deux; et puis, j'ai fait d'étranges rêves. Méfiez-vous bien des sorcelleries; peu de choses sont plus puissantes que la magie. » Ayant dit cela, elle pleura fort. Alors, Grettir dit : « Ne pleure pas, mère; si l'on nous attaque par les armes, on dira que ce sont des fils que tu as eus, pas des filles. Vis bien et reste en bonne santé. » Après cela, ils se quittèrent.

Ils allèrent donc vers le nord par les contrées et trouvèrent leurs parents. Ils s'attardèrent ainsi tout l'automne jusqu'à l'hiver. Alors ils allèrent vers le Skagafjördr, prirent au nord par le Vatnsskard puis par le Reykjaskard, descendirent Saemundarhlíd et arrivérent à Langholt. Ils arrivèrent à Glaumboer à la tombée du jour. Grettir avait rejeté sa coiffe sur ses épaules, il allait toujours ainsi dehors, qu'il fît bon ou mauvais. Ils s'en allèrent de là, et alors qu'ils avaient fait un court chemin, un homme vint à leur rencontre, avec une grosse tête, grand, mince et mal vêtu. Il les salua et ils se demandèrent mutuellement leur nom. Ils dirent le leur, et lui, dit se nommer Thorbjörn. C'était un vagabond, il refusait de travailler et il bavardait beaucoup, on s'amusait fort de lui et d'aucuns se moquaient de lui. Il les traita familièrement et raconta force choses sur les gens du district. Il amusait beaucoup Grettir. Il demanda s'ils estimaient avoir besoin d'un homme qui besognerait pour eux; « je vous accompagnerais volontiers, » dit-il. Il en dit tant qu'ils le laissèrent les accompagner. Il neigeait fort et le temps était glacé. Et comme cet homme s'agitait fort et qu'il faisait les pires pitreries, on lui avait donné un surnom, on l'appelait Lajoie. « Ils ont été bien surpris, à Glaumboer, que tu ailles sans coiffure par un pareil mauvais temps, dit Lajoie, ils se demandaient si tu n'avais pas plus peur des gens que du froid. Il y avait là deux fils du bóndi, deux forts gaillards, le berger les a appelés pour venir garder les moutons avec lui, c'est à peine s'ils ont pu s'habiller à cause du froid. » Grettir dit : « J'ai vu un jeune homme aux portes, il était en train de passer ses mitaines, il y en avait un autre qui allait entre l'étable et

le fumier, ce n'est ni de l'un ni de l'autre que j'aurai peur. »

Après cela, ils descendirent à Reynines et y passèrent la nuit. De là, ils s'en allèrent vers le rivage, à la ferme qui s'appelle Reykir. Habitait là un homme qui s'appelait Thorvaldr et était un excellent bóndi. Grettir lui demanda l'hospitalité et lui dit ses intentions : il voulait parvenir à Drangey. Le bóndi dit que les gens du Skagafjördr ne prendraient pas cela pour une aubaine et se déroba. Grettir prit alors l'escarcelle que sa mère lui avait donnée et la remit au bóndi. Il se rasséréna à la vue de l'argent et employa ses domestiques à les transporter de nuit au clair de lune. C'est de Reykir que le chemin pour l'île est le plus court, cela fait un mille marin[1]. Quand ils arrivèrent dans l'île, Grettir la trouva belle à voir, car elle était couverte d'herbe et tombait à pic dans la mer, en sorte qu'on ne pouvait y parvenir nulle part sauf aux endroits où l'on dressait des échelles, et si l'on retirait l'échelle supérieure, personne n'était capable de parvenir dans l'île. Il y avait là aussi une falaise pleine d'oiseaux en été. Se trouvaient dans cette île quatre-vingts moutons qui appartenaient à des boendr; c'étaient surtout des béliers et des brebis qu'ils destinaient à l'abattage[2].

Grettir s'y installa en paix. Il y avait alors quinze ou seize hivers qu'il était proscrit, à ce qu'a dit Sturla fils de Thórdr[3].

CHAPITRE LXX

Quand Grettir arriva à Drangey, voici quels étaient les chefs du Skagafjördr. Hjalti, fils de Thórdr fils de Hjalti fils de Thórdr le Fourreau, habitait à Hof. C'était un chef, un très noble homme et populaire. Son frère s'appelait Thorbjörn l'Hameçon; c'était un homme de grande taille et fort, rude et tyrannique. Thórdr, leur père, avait pris femme dans sa vieillesse et cette femme n'était pas leur mère. Elle était mauvaise pour ses enfants adoptifs et surtout pour Thorbjörn parce qu'il était mauvais et insupportable.

Un jour, Thorbjörn jouait aux tables[4]; sa belle-mère

passa auprès et vit qu'il jouait au hnettafl : c'était sur un grand jeu à trous[1]. Elle trouva qu'il ne jouait pas bien et lui fit quelques remarques auxquelles il répondit mal. Alors, elle saisit une pièce et enfonça la cheville dans la pommette de Thorbjörn, et la cheville glissa, pénétra dans l'œil, l'extirpa en sorte qu'il lui pendit sur la joue. Il se leva d'un bond, la rossa brutalement si bien qu'elle dut se mettre au lit et en mourut ensuite, et l'on dit qu'elle était enceinte. Ensuite, il devint tout à fait impossible. Il prit l'argent qui lui revenait et habita d'abord à Vidvík. Halldórr fils de Thorgeirr, fils de Thórdr de Höfdi, habitait Hof dans les Höfdaströnd. Il avait épousé Thórdís fille de Thórdr, sœur des frères Hjalti et Thorbjörn l'Hameçon[2]. Halldórr était un digne bóndi et puissant par ses biens. Il y avait un homme qui s'appelait Björn, qui habitait Haganes dans le Fljót; il était ami de Halldórr de Hof; tous ces hommes se soutenaient dans les procès. Il y avait un homme qui s'appelait Tungu-Steinn, qui habitait à Steinsstadir; il était fils de Björn, fils d'Ófeigr Barbe-mince, fils de Hreidarr la Corneille à qui Eiríkr des Guddalir donna la langue de terre en bas de Skálamýrr[3]. Steinn était un homme renommé. Il y avait un homme qui s'appelait Eiríkr, fils de Starri le Duelliste, fils d'Eiríkr des Guddalir, fils de Hróaldr fils de Geirmundr Barberaide[4]; il habitait à Hof dans les Guddalir; c'étaient tous des hommes d'honneur. Deux frères habitaient à l'endroit qui s'appelle Breidá[5] dans le Sléttahlíd, ils s'appelaient Thórdr tous les deux; c'étaient des hommes de grande force, mais paisibles. Tous ces hommes possédaient une partie de Drangey. On dit qu'il n'y avait pas moins de vingt propriétaires de l'île, et aucun ne voulait vendre sa part aux autres. C'étaient les fils de Thórdr qui en possédaient la plus grande partie, car c'étaient les plus puissants.

CHAPITRE LXXI

Le temps passa jusqu'au solstice. Alors, les boendr se préparèrent à aller chercher leur bétail d'abattage dans l'île. Ils armèrent un cotre, chacun envoya un homme et

certains, deux. Mais quand ils arrivèrent à proximité de l'île, ils virent des hommes qui allaient et venaient. Cela leur parut étrange, et ils présumèrent que des gens avaient dû faire naufrage et étaient montés à terre. Ils ramèrent jusqu'à l'endroit où étaient les échelles, mais ceux qui se trouvaient sur place les remontèrent. Les choses parurent aux boendr prendre une étrange tournure, ils hélèrent les autres et demandèrent qui se trouvait là. Grettir se nomma ainsi que ses camarades. Les boendr demandèrent qui l'avait transporté dans l'île. Grettir répondit : « Celui-là m'a transporté qui avait un bateau et des bras et qui était plus mon ami que le vôtre. » Les boendr répondirent : « Laisse-nous prendre notre bétail, viens à terre avec nous et garde en paix les bêtes que tu as abattues. » Grettir répondit : « C'est une belle offre, mais que chacun garde ce qu'il a pris, et pour parler bref, je ne partirai pas d'ici avant que l'on ne m'en tire, mort. Je ne lâcherai pas ce sur quoi j'ai mis la main. » Les boendr se turent, ils estimaient qu'un hôte bien dangereux était arrivé à Drangey. Ils lui firent toutes sortes d'offres, dons d'argent et belles promesses, mais Grettir refusa tout et les boendr s'en allèrent dans cet état, fort mécontents de leur lot. Ils dirent aux gens du district quel loup était arrivé dans l'île. Cela leur arrivait fort à l'improviste, et il ne leur sembla pas facile d'y remédier. Ils en parlèrent d'abondance en hiver mais ne purent trouver moyen de tirer Grettir de l'île.

CHAPITRE LXXII

Le temps passa jusqu'à ce que l'on aille au thing de Hegranes au printemps[1]. Il vint quantité de gens de tous les districts, de ceux à qui il revenait d'y aller. On y resta longtemps ce printemps-là, à la fois pour régler les procès et pour se divertir, car il y avait quantité de joyeux lurons dans le district. Quand Grettir apprit que tout le monde était allé au thing, il tint conseil avec ses amis car il était toujours en bons termes avec ses proches et n'épargnait rien pour eux de ce qu'il trouvait. Il dit qu'il voulait aller à terre chercher des provisions et qu'Illugi et Lajoie

resteraient dans l'île. Cela parut malavisé à Illugi mais il fallut en passer par où Grettir le voulait. Il leur demanda de surveiller l'échelle, disant qu'il y allait de leur vie. Après cela, il alla à terre et se procura ce dont il estimait avoir besoin. Il se dissimulait, où qu'il allât, et personne ne se rendit compte qu'il était venu à terre. Il entendit parler du thing et qu'il y avait là grande liesse. Il eut envie d'aller au thing, il prit de vieux oripeaux plutôt en mauvais état et arriva au thing au moment où les gens revenaient de la lögrétta[1] à leurs baraquements. Certains jeunes gens dirent alors que le temps était bel et bon et qu'il ferait bon maintenant de s'amuser et de lutter. Ils dirent que c'était une excellente idée. Les gens allèrent donc s'asseoir devant leurs baraquements. C'étaient surtout les fils de Thórdr les plus forts aux divertissements. Thorbjörn l'Hameçon menait grand train pour préparer les jeux. Chacun devait aller où il le voulait. Il les prenait par les épaules et les assoyait de force par terre. Luttèrent d'abord ceux qui étaient le moins forts, puis chacun à tour de rôle et il en résulta grande liesse. Quand la plupart eurent lutté, hormis les plus forts, les boendr discutèrent pour savoir qui se mesurerait à l'un des deux Thórdr que l'on vient de mentionner; mais il ne se trouva personne. Les Thórdr allèrent alors à différents hommes, s'offrant à lutter, mais plus on les pressait, plus ils se dérobaient. Thorbjörn l'Hameçon regarda alors autour de lui et vit un homme assis, de grande taille, dont on ne voyait pas bien le visage. Thorbjörn l'empoigna et le tira brutalement; l'autre resta tranquille et ne bougea pas. Alors Thorbjörn dit : « Personne ne m'a résisté aussi fermement aujourd'hui que toi; et d'ailleurs, qui est cet homme? » Il répondit : « Je m'appelle Gestr. » Thorbjörn répondit : « Tu dois bien vouloir t'amuser un peu, et être un hôte bienvenu. » Il répondit : « Il me semble que les choses pourraient rapidement changer, et je ne vais pas me mettre à jouer avec vous alors que tout ici m'est inconnu. » Beaucoup dirent alors qu'il serait bien bon, inconnu qu'il était, s'il voulait divertir un peu les gens. Il demanda ce qu'ils attendaient de lui; ils lui demandèrent de lutter contre quelqu'un. Il déclara qu'il avait renoncé à lutter pour rire, « mais j'y ai pris plaisir naguère ». Et comme il ne refusait pas complètement, ils l'en pressèrent d'autant plus. Il dit : « Si vous tenez tant à ce que j'entre

dans le jeu, vous allez me promettre de me faire trêve ici au thing et jusqu'à ce que je revienne à ma demeure. » Ils se levèrent tous d'un bond et déclarèrent qu'ils acceptaient volontiers. Il y avait un homme qui s'appelait Hafr, c'est lui surtout qui insistait pour que l'on fît trêve à cet homme. Il était fils de Thórarinn, fils de Hafr, fils de Thórdr le Bouton qui avait colonisé le pays en remontant de Stífla dans le Fljót jusqu'à la Tunguá[1]. Il habitait à Knappsstadir et c'était un homme très éloquent. Il récita la formule de trêve avec grande autorité, et en voici le début[2] :

« Je fais ici trêve, dit-il, entre tous les hommes, en particulier à ce même Gestr, de son nom, qui se trouve ici, y inclus
tous les possesseurs de godord
et dignes boendr,
et le commun des hommes en état de combattre
et de porter les armes,
et tous les autres hommes du district au Hegranesthing,
ou d'où qu'ils viennent,
nommés ou non nommés,
pour faire trêve et accorder paix complète à cet arrivant inconnu qui dit se nommer Gestr,
pour le plaisir,
la lutte et toute autre liesse,
pour séjourner ici et retourner chez lui,
qu'il lui faille voyager par eau ou par terre,
en bateau ou tout autre véhicule.
Il aura trêve en tous lieux, nommés et non nommés, aussi longtemps qu'il en aura besoin pour rentrer chez lui sain et sauf de par la foi jurée.
J'instaure cette trêve pour
nous et nos parents,
amis et alliés,
tant femmes qu'hommes,
serves qu'esclaves,
enfants et adultes.
Que celui-là soit infâme qui rompt cette trêve ou viole la foi jurée
chassé de Dieu et des dignes hommes,
du royaume des cieux et de tous les saints
et qu'il n'ait point de place parmi les hommes, qu'il soit ignominieusement rejeté de tous et en tous lieux où

errent les loups[1],
chrétiens fréquentent les églises,
païens sacrifient dans le temple,
feu brûle,
terre croît,
parle l'enfant, appelant sa mère,
mère nourrit son fils,
humains allument le feu,
glisse le bateau,
scintillent les boucliers,
brille le soleil,
s'étend la neige,
patine le Lapon[2],
pousse le pin,
vole le faucon tout un jour de printemps
un vent propice sous les deux ailes,
tourne le ciel,
est habité le monde,
chasse le vent
les eaux vers la mer,
hommes sèment le grain;
Qu'il se tienne éloigné
des églises et des chrétiens,
des hommes païens,
des maisons et des cavernes,
et de tout foyer
fors l'enfer.

À présent nous serons réconciliés et d'accord l'un avec l'autre, en bonne intelligence, où que nous nous trouvions
dans la montagne ou sur le rivage,
en bateau ou à skis,
sur terre ou sur glacier,
en mer ou à cheval,
comme on rencontre son ami sur les eaux
ou son frère sur la grand-route,
aussi réconciliés l'un avec l'autre que
le père avec son fils
ou le fils avec son père
en toutes relations.

Et maintenant joignons les mains, nous tous, et respectons bien cette trêve et toutes les paroles dites dans cette foi jurée, que soient témoins Dieu et les dignes hommes et tous ceux qui entendent mes paroles ou qui se trouvent passer près de ce lieu. »

Beaucoup prirent alors la parole pour dire que c'était magnifiquement parler. Gestr dit alors : « Tu as parlé bel et bon, si tu ne te dédis pas par la suite; je ne cèlerai plus maintenant ce que j'ai à montrer. » Là-dessus, il rejeta son capuchon puis presque tous ses vêtements. Alors, ils s'entre-regardèrent tous et changèrent de visage; ils pensaient reconnaître que c'était Grettir fils d'Ásmundr car il était différent des autres hommes par la taille et la vigueur, et tous se turent estimant que Hafr avait stupidement agi. Les hommes du district allèrent par groupes de deux, chacun blâmant l'autre et surtout celui qui avait prononcé la formule de trêve. Alors, Grettir dit : « Décidez promptement ce que vous avez envie de faire de moi car je ne resterai pas longtemps ici dévêtu; vous courez beaucoup plus de risques que moi selon que vous maintenez votre trêve ou non. » Ils ne répondirent pas grand-chose et s'assirent. Les fils de Thórdr et Halldórr, leur beau-frère, se mirent à parler entre eux. Certains voulaient respecter la trêve, d'autres, non. Ils hochaient la tête tous en chœur. Grettir déclama une vísa :

62. *Maint buisson du collier a manqué*
À me reconnaître ce matin;
Certes, le buisson de la demeure
De la bataille a deux visages;
Les hommes aux vifs propos
Se trouvent dans l'embarras;
Ils hésitent à tenir parole;
Toute éloquence a quitté Hafr[1].

Alors, Tungu-Steinn dit : « C'est ce que tu trouves, Grettir; mais que vont décider les chefs? Il est vrai que tu es un parangon de bravoure. Ne vois-tu pas qu'ils sont tous à pointer le nez l'un vers l'autre? » Grettir déclama alors une vísa :

63. *Les brandisseurs de la tente*
De Hlökk pointent le nez l'un
Vers l'autre et les Njördr de la tempête
Du mur de Hildr secouent leur barbe,
Les jeteurs de la couche de Sváfnir
Vont par bandes depuis
Qu'ils m'ont reconnu;
Se prennent à regretter la trêve[2].

Alors, Hjalti fils de Thórdr dit : « Cela ne sera pas, dit-il; nous maintiendrons notre trêve, bien que notre

sagacité ait été prise en défaut; je ne veux pas que l'on puisse donner en exemple le fait que nous-mêmes aurions violé la trêve que nous avons fixée et instaurée. Grettir ira sans encombre là où il voudra et il obtiendra trêve jusqu'à ce qu'il rentre de ce voyage; alors, cette trêve expirera, quoi qu'il arrive entre nous. » Tout le monde le remercia et l'on estima qu'il avait agi en chef, étant donné les griefs qu'il avait. Thorbjörn l'Hameçon garda le silence. On décréta alors que l'un des Thórdr se mesurerait à Grettir et il les pria d'en décider. L'un des deux frères s'avança. Grettir se tenait droit devant lui, l'homme bondit vivement sur lui : Grettir ne broncha pas. Alors, Grettir tendit le bras, saisit Thórdr dans le bas du dos par les braies le souleva de terre et le rejeta par-dessus sa tête si bien que l'autre retomba sur les épaules et cela fit une grande chute. Alors, les gens dirent que les deux frères devaient attaquer en même temps et c'est ce qui fut fait. Il y eut grande bagarre alors, il avaient alternativement le dessus, mais Grettir en avait toujours l'un ou l'autre sous lui, ils étaient mis à genoux ou culbutés à tour de rôle. Ils s'empoignèrent si ferme qu'ils étaient couverts de bleus et de contusions. Tout le monde prenait le plus grand plaisir à cette lutte. Et lorsqu'ils arrêtèrent, ils les en remercièrent tous, ceux qui avaient assisté disant qu'ils n'étaient pas plus forts à deux que Grettir à lui tout seul. Et pourtant, chacun des deux frères avait la force de deux hommes de valeur. Ils étaient de même force, aucun des deux ne prenant le meilleur sur l'autre quand ils se mesuraient.

Grettir ne resta pas longtemps à ce thing. Les boendr lui demandèrent d'abandonner l'île, mais il refusa et les boendr ne purent rien y faire. Grettir retourna à Drangey, Illugi l'accueillit avec joie. Ils restèrent en paix. Grettir leur raconta son voyage. L'été avança. Tout le monde trouvait que les gens du Skagafjördr avaient montré grande vaillance tant ils avaient bien respecté leur trêve, et l'on peut voir par là quelle loyauté avaient alors les gens, tant étaient grandes les offenses que Grettir leur avait faites. Les boendr qui étaient les moins puissants se dirent qu'ils avaient peu de profit à posséder une petite part de Drangey et ils s'offrirent à la vendre aux fils de Thórdr, mais Hjalti déclara qu'il ne voulait pas acheter. Les boendr stipulèrent que celui qui voudrait acheter

devrait ou bien tuer Grettir ou bien l'expulser. Thorbjörn l'Hameçon déclara qu'il n'épargnerait rien pour se mettre à la tête d'une expédition contre Grettir, s'ils voulaient lui donner de l'argent pour cela. Hjalti, son frère, lui abandonna sa part de l'île, car Thorbjörn était le plus brave des deux, et il n'était pas populaire. Beaucoup de boendr firent de même; Thorbjörn eut alors une grande part de l'île à bon compte et il s'engagea à expulser Grettir.

CHAPITRE LXXIII

Vers la fin de l'été, Thorbjörn alla à Drangey avec un bateau tout équipé, Grettir et les siens s'avancèrent sur le bord du rocher. Ils eurent un entretien. Thorbjörn demanda à Grettir de faire selon sa parole et de quitter l'île. Grettir dit qu'il ne fallait pas s'y attendre. Thorbjörn dit : « Peut-être que je pourrais te prêter assistance si tu fais cela, car beaucoup de boendr m'ont abandonné la part qu'ils possédaient dans l'île. » Grettir répondit : « Tu viens de donner la principale raison pour laquelle je suis résolu à ne jamais m'en aller d'ici, en disant que tu possédais la majeure partie de l'île. C'est bien qu'il nous revienne de partager le chou. Mais il est vrai que je trouvais dur d'avoir tous les gens du Skagafjördr contre moi, mais ici, il n'y a pas à s'épargner l'un l'autre, car ce n'est pas l'amitié qui risque de nous étouffer. Tu peux bien renoncer à venir jusqu'ici car, pour ma part, tout est résolu. — Chacun attend son heure, dit Thorbjörn, et la tienne sera mauvaise. — On s'y risquera », dit Grettir et ils se quittèrent dans cet état. Thorbjörn retourna chez lui.

CHAPITRE LXXIV

On dit que lorsque Grettir eut passé deux hivers à Drangey, ses compagnons et lui avaient abattu à peu près tous les moutons qui se trouvaient là. Mais à ce que l'on

raconte, ils laissèrent un bélier en vie. Il avait le ventre gris et de grandes cornes. Il les divertissait beaucoup car il était si intelligent qu'il se tenait devant les portes et courait derrière eux, où qu'ils aillent. Il allait à la baraque le soir et se frottait les cornes contre la porte. Ils se plaisaient bien dans l'île, car il y avait de la nourriture en abondance à cause des oiseaux et de leurs œufs. Mais pour faire du feu, ils n'avaient pas grandes ressources, Grettir envoyait constamment l'esclave voir s'il y avait du bois échoué sur le rivage, des rondins dérivaient souvent là et il les rapportait pour faire du feu[1]. Les frères n'avaient pas besoin de travailler, ils allaient dans les rochers quand il leur plaisait. L'esclave se mit à se fatiguer de son travail; il se mit à grommeler et devint beaucoup plus insoucieux qu'avant. Chaque nuit, c'est lui qui devait surveiller le feu, et Grettir demandait que l'on y prît bien garde, car ils n'avaient pas de bateau.

Or il se trouva qu'une nuit, leur feu s'éteignit. Grettir se fâcha et dit que Lajoie mériterait d'être rossé. Mais lui, l'esclave, dit que ce n'était pas une vie que de rester là, proscrit, et d'être rossé et insulté quand quelque chose n'allait pas. Grettir demanda à Illugi quel parti prendre. Il dit qu'il n'en voyait pas d'autre que d'attendre qu'un bateau survienne. Grettir dit qu'il n'y avait pas à attendre cela, « je préfère courir le risque de voir si je peux parvenir à terre. — Je trouve que c'est grave, dit Illugi, car s'il t'advient quelque chose, nous sommes abandonnés. — Je ne vais pas me noyer, dit Grettir, mais désormais, je ferai moins confiance à l'esclave, tant cette chose est importante pour nous. » La plus courte distance de l'île à la terre était d'un mille marin.

CHAPITRE LXXV

Grettir se prépara à traverser à la nage, il avait un manteau à capuchon de vadmál grossier et des braies. Il se fit mettre des palmes aux doigts. Il faisait beau. Il quitta l'île à la fin du jour. Cette expédition ne disait absolument rien de bon à Illugi. Grettir se mit à la nage dans le passage, le courant était avec lui, tout était tran-

quille. Il nagea vigoureusement et aborda au Reykjanes alors que le soleil était couché[1]. Il alla à la ferme de Reykir et prit un bain chaud car il avait pris passablement froid, il se réchauffa longtemps dans ce bain pendant la nuit, puis entra dans la salle. Il y faisait très chaud parce qu'on avait fait du feu le soir et la pièce était encore un peu enfumée. Il était très épuisé et s'endormit profondément; il resta couché là toute la nuit et jusque fort avant dans la journée du lendemain. Mais la matinée passant, les gens de la maison se levèrent et les premières à entrer dans la pièce furent deux femmes; c'étaient une servante et la fille du bóndi. Grettir était endormi, ses habits et ses couvertures étaient tombés sur le plancher. Elles virent qu'il y avait là un homme et le reconnurent. Alors la servante dit: « Par ma foi, ma sœur, c'est Grettir fils d'Ásmundr qui est là, et je trouve qu'il a vraiment une formidable stature, et il est tout nu. Mais c'est curieux comme il est peu développé dans le bas, cela ne va pas avec ses autres perfections. » La fille du bóndi répondit: « Pourquoi bavasses-tu de la sorte, tu n'es pas d'une bêtise ordinaire, tais-toi donc. — Je ne peux pas me taire là-dessus, ma chère sœur, dit la servante, je n'aurais jamais cru cela si on me l'avait dit. » Elle se pencha sur lui en l'examinant, et parfois elle courait à la fille du bóndi en criant et en riant. Grettir entendit ce qu'elle disait. Et alors que, de nouveau, elle courait l'examiner, il l'empoigna et déclama une vísa:

64. *Lascive, la conduite de la folâtre;*
Peu de buissons désireux de la tempête
Des flèches peuvent parfaitement
Percevoir l'épée poilue d'autrui;
Je parie qu'ils n'ont point
Plus grosses bourses que nous
Quand bien même les troncs de la tempête
Des hallebardes auraient membres plus gros[2].

Puis il la renversa sur l'estrade et la fille du bóndi s'enfuit. Alors, Grettir déclama une vísa:

65. *La suave femme a dit*
Que j'avais épée petite;
La vantarde Hrist du rameau
Des bourses a dit vrai;
Mon petit poulain à crinière
Peut s'allonger très fort dans la forêt

Des cuisses; attends de voir,
Freyja du joyau[1].

La servante poussa de hauts cris, mais ils se séparèrent de telle sorte qu'elle ne se plaignit pas de Grettir quand tout fut fini.

Peu après, il se leva, alla voir le bóndi Thorvaldr et lui dit ses ennuis, lui demandant de le transporter jusqu'à l'île. C'est ce que Thorvaldr fit : il lui prêta un bateau et le transporta, et Grettir le remercia de son courage. Mais lorsque l'on apprit que Grettir avait fait un mille marin à la nage, tout le monde trouva incomparables ses prouesses tant sur mer que sur terre. Les gens du Skagafjördr blâmaient fort Thörbjörn l'Hameçon de ne pas avoir expulsé Grettir de Drangey, disant qu'ils allaient reprendre leur part. Il estimait la tâche peu facile et leur demanda d'être assez bons pour attendre.

CHAPITRE LXXVI

Cet été-là, un bateau arriva en Islande à l'embouchure de la Gönguskardsá[2]. Était sur ce bateau un homme qui s'appelait Hæringr; il était jeune et si agile qu'il escaladait n'importe quel rocher. Il vint loger chez Thorbjörn l'Hameçon et resta là une partie de l'automne. Il pressait fort Thorbjörn d'aller à Drangey, disant qu'il voulait voir si la falaise était si grande qu'on ne pouvait parvenir à l'escalader nulle part. Thorbjörn dit que, s'il parvenait à monter dans l'île et pouvait faire à Grettir une blessure ou le tuer, il n'aurait pas travaillé pour rien. Et il rendit la chose agréable à Hæringr.

Après cela, ils allèrent à Drangey et débarquèrent le Norvégien à un endroit; il se cacherait de Grettir et des siens s'il parvenait à monter dans l'île; pour eux, ils se dirigeraient au pied de l'échelle et tiendraient conversation à Grettir.

Thorbjörn demanda à Grettir s'il n'avait pas l'intention de quitter l'île. Il déclara qu'il n'y avait rien à quoi il fut moins décidé. « Tu t'es fort moqué de nous, dit Thorbjörn, peu importe quand nous pourrons venger cela, mais tu n'as pas peur de grand-chose. » Ils en débattirent

longtemps sans parvenir à se mettre d'accord. De Hæringr, il faut dire qu'il escalada en tous sens la falaise et parvint à monter en un endroit où personne n'était jamais passé encore, ni depuis. Quand il arriva en haut de la falaise, il vit où étaient les frères, qui lui tournaient le dos; il pensa que dans un bref instant, il gagnerait et argent et renom. Personne n'avait pris garde à son expédition, car ils pensaient qu'on ne pouvait monter nulle part, hormis à l'endroit où étaient les échelles. Grettir était occupé avec Thorbjörn et ses hommes, et les propos acerbes ne manquaient ni de part ni d'autre. Alors, il arriva à Illugi de regarder de côté, et il vit un homme parvenu presque à eux. Il dit: « Il y a un homme qui vient sur nous, hache brandie, et il ne me paraît pas avoir des intentions pacifiques. — Retourne-toi contre lui, dit Grettir, je vais surveiller l'échelle. » Illugi se dirigea sur Hæringr; ce que voyant, le Norvégien s'esquiva et courut quelque part dans l'île. Illugi le pourchassa d'un bout à l'autre de l'île et lorsqu'il arriva au bord de la falaise, Hæringr sauta en bas et se rompit tous les os; il acheva ainsi sa vie. L'endroit où il périt s'appelle depuis Hæringshlaup[1].

Illugi revint et Grettir demanda comment il avait quitté l'homme qu'on lui avait désigné. « Il n'a pas voulu se fier à moi, dit Illugi, pour m'occuper de lui, il s'est cassé le cou en tombant de la falaise, les boendr peuvent prier pour lui comme s'il était mort. » En entendant cela, L'Hameçon donna l'ordre de partir: « Voilà maintenant deux voyages que je fais pour rencontrer Grettir, je n'en ferai pas de troisième si je ne suis pas davantage sûr de rien; pour ma part, je pense qu'il faut s'attendre à ce qu'ils puissent rester à Drangey. Mais je crois que Grettir restera moins longtemps désormais que jusqu'ici. » Ils s'en allèrent chez eux. On trouva cette expédition encore pire que la précédente, Grettir passa l'hiver à Drangey et Thorbjörn et lui ne se rencontrèrent pas cet hiver-là.

Cet hiver-là, mourut Skapti le Lögmadr, fils de Thóroddr. Ce fut une grande perte pour Grettir, car il avait promis de faire en sorte que Grettir fût relevé de proscription quand il aurait été proscrit vingt hivers, or l'hiver dont on vient de parler un moment était le dix-neuvième de sa proscription. Au printemps, mourut Snorri le Godi et il se passa cette année-là maintes choses qui n'interviennent pas dans cette saga[2].

CHAPITRE LXXVII

Cet été-là, à l'althing, les parents de Grettir discutèrent fort de sa proscription, il semblait à certains qu'il aurait purgé sa peine même s'il n'avait pas fait toute sa vingtième année. Mais ceux qui avaient des griefs contre lui ne le voulurent pas, ils déclarèrent qu'il avait fait mainte action passible de mise hors la loi depuis, et ils estimaient que sa proscription devait être prolongée.

On prit un nouveau lögmadr, Steinn fils de Thorgestr, fils de Steinn le Grand-Navigateur, fils de Thórir Brume-d'Automne. La mère de Steinn le Lögmadr était Arnóra, fille de Thórdr le Braillard[1]. Steinn était un homme sage. On lui demanda de trancher cette cause, et il leur ordonna d'examiner si l'on en était au vingtième été depuis qu'il avait été condamné: c'était bien ainsi. Alors intervint Thórir de Gardr qui chercha à faire tous les empêchements possibles, et il parvint à découvrir que Grettir avait passé ici en Islande un hiver pendant lequel il n'avait pas été proscrit, cela faisait donc dix-neuf hivers qu'il était proscrit[2]. Le lögsögumadr dit alors que nul ne devait rester en proscription plus de vingt hivers en tout, même s'il commettait des actes passibles de proscription pendant ce temps-là, « mais avant ce délai, je ne relèverai personne de proscription[3] ». Et pour cette raison, on ne le releva pas de proscription, mais on estimait qu'à coup sûr, cela se ferait l'été suivant. Que Grettir fût relevé de proscription, cela déplut fort aux gens du Skagafjördr; ils demandèrent à Thorbjörn l'Hameçon de faire de deux choses l'une: restituer l'île ou tuer Grettir. Pour Thorbjörn, il estima avoir de gros ennuis sur les bras car il ne voyait pas de moyen de réduire Grettir, mais il voulait tout de même conserver l'île. Il se mit en quête de toutes sortes d'expédients pour vaincre Grettir, que ce fût par force, par artifices ou par tout autre moyen d'y parvenir.

CHAPITRE LXXVIII

Thorbjörn l'Hameçon avait une nourrice qui s'appelait Thurídr; elle était fort vieille et capable de faire peu de chose, à ce que l'on pensait. Ç'avait été une grande sorcière et magicienne lorsqu'elle était jeune et que les gens étaient païens. Maintenant, il semblait qu'elle eût tout oublié. Le pays avait beau être christianisé, il restait beaucoup d'étincelles du paganisme. Il avait été dit dans les lois de ce pays qu'il n'était pas interdit de sacrifier aux dieux en secret ou de se livrer à d'autres pratiques magiques, mais si l'on faisait cela ouvertement, cela était passible de trois années de bannissement[1]. Or il arrivait bien des fois que la main revînt volontiers à ses habitudes, et que chose apprise dans la jeunesse reste bien familière. Et comme Thorbjörn avait épuisé tous ses plans, il alla chercher du secours là où cela parut à la plupart le plus invraisemblable, c'est-à-dire auprès de sa nourrice, et demanda quel conseil il y avait à prendre d'elle. Elle répondit : « Il me semble que l'on en est au point où, comme on dit, plus d'un s'en va chez les chèvres chercher de la laine. À quoi bon s'estimer supérieur aux autres hommes du district si l'on n'est rien dès qu'il faut faire ses preuves ? Je ne vois pas que mon lot soit pire que le tien, bien que je puisse à peine me lever de mon lit. Si tu veux mon avis, je veux commander, quelle que soit la façon dont on procédera. » Il accepta en disant qu'elle avait longtemps été de sain conseil. Le temps passa, jusqu'au mois double.

Un jour de beau temps, la vieille dit à l'Hameçon : « Le temps est calme et clair; je veux que tu ailles à Drangey et que tu te disputes avec Grettir; j'irai avec vous pour voir s'il s'exprime prudemment. Si je les vois, je saurai avec certitude jusqu'à quel point ils ont de la chance, et je prononcerai alors sur eux les paroles qu'il me plaira. » L'Hameçon répondit : « Je n'ai pas envie d'aller à Drangey car je suis toujours plus dépité quand j'en repars que quand j'y arrive. » Alors, la vieille dit : « Si tu ne me laisses rien décider, je ne te conseillerai rien. — Ce ne sera pas le cas, nourrice, dit-il, mais j'ai dit que, la troisième fois que j'irais, ce serait pour en finir. — Il faudra s'y

risquer, dit la vieille, et tu auras bien des ennuis avant que Grettir soit terrassé, souvent tu ne verras pas bien quel est ton lot et tu seras bien accablé avant d'en finir. Mais tu t'es tellement engagé qu'il faut faire quelque chose pour en sortir. » Après cela, Thorbjörn l'Hameçon fit lancer un dix-rames et y monta avec onze hommes; la vieille était de l'expédition. Ils ramèrent jusqu'à Drangey. Lorsqu'ils virent cela, les frères allèrent à l'échelle, et de nouveau, ils se mirent à parler de leur affaire, et Thorbjörn dit qu'encore une fois, il était venu discuter de leur affaire, savoir si Grettir voulait s'en aller, ajoutant que, s'ils se quittaient sans incident, il fermerait les yeux sur son séjour et la perte de biens. Grettir dit qu'il ne ferait aucun compromis là-dessus et qu'il ne s'en irait pas, « je l'ai souvent dit, et ce n'est pas la peine de m'en parler », dit-il. « Vous ferez ce que vous voudrez, mais j'attendrai ici de voir ce qui arrivera. » Thorbjörn pensa que sa mission ne donnerait pas de résultat et dit : « Je savais bien que j'avais affaire à des hommes d'enfer et il est vraisemblable qu'il faudra du temps avant que je revienne. — Si tu ne reviens jamais, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai », dit Grettir.

La vieille était allongée à l'arrière du bateau, on l'avait étendue sous des couvertures. Alors, elle bougea et dit : « Il faut que ces hommes soient courageux et qu'ils n'aient pas de chance; il y a grande différence entre vous. Tu leur offres force bonnes conditions et ils refusent tout, peu de choses sont plus maléfiques que de ne pas accepter les bonnes offres. Et voici ce que je te dis, Grettir : sois dépourvu de toute santé, chance et bonheur, et de toute défense et sagesse, et ce, d'autant plus que tu vivras davantage. J'espère que désormais, tu auras moins de jours heureux que jusqu'ici. » En entendant cela, Grettir fut fort affecté et il dit : « Quel est ce démon qui est dans le bateau avec eux ? » Illugi répondit : « Je crois que c'est la vieille, la nourrice de Thorbjörn. — Maudite soit cette sorcière, dit Grettir, on ne pouvait s'attendre à pire chose, aucune parole ne m'a plus affecté que celles qu'elle a dites; je sais qu'il m'adviendra malheur d'elle et de sa sorcellerie. Il faut lui laisser quelque souvenir de sa visite », et il souleva une pierre bien grosse et la jeta dans le bateau, et elle arriva sur le tas de couvertures. Thorbjörn n'avait pas pensé qu'un homme puisse lancer aussi loin

une pierre[1]. Un grand cri s'éleva : la pierre était arrivée sur la cuisse de la vieille et la lui avait fracassée. Alors Illugi dit : « J'aurais bien voulu que tu ne fasses pas cela. — Ne blâme pas cela, dit Grettir, j'ai bien peur d'en avoir fait trop peu, car ce n'aurait pas été faire payer trop peu pour nous deux que de faire périr une vieille. — Va-t-elle périr pour nous ? dit Illugi. C'eſt bien peu de chose. »

Thorbjörn s'en alla chez lui, et il n'y eut pas de salutations quand ils se quittèrent. Il dit alors à la vieille : « Il en eſt allé comme je le pressentais, que tu ne retirerais guère d'honneur de ton voyage dans l'île. Te voilà infirme, nous n'en avons pas retiré plus d'honneur qu'avant, il nous faudra garder incompensées honte sur honte. » Elle répondit : « Cela sera le début de leurs malchances et je devine que désormais, elles iront croissant. Je ne doute pas, si je vis, de ne pouvoir me venger de ce cadeau qui m'a été fait. — Il me semble que te voilà de bonne humeur, nourrice », dit Thorbjörn. Ils arrivèrent à la maison, la vieille se mit au lit et reſta allongée près d'un mois. Alors, la jambe s'était ressoudée; elle put recommencer à marcher. Les gens firent gorges chaudes de l'expédition de Thorbjörn et de la vieille, on pensa que bien des tours avaient été joués à Thorbjörn dans ses démêlés avec Grettir : d'abord au thing de printemps pour l'inſtauration de la trêve, puis quand Hæringr avait péri, et maintenant, en troisième lieu, cette fracture de la cuisse de la vieille. Et en face, rien. Thorbjörn l'Hameçon était rudement mis à l'épreuve par ces propos.

CHAPITRE LXXIX

L'automne s'écoula jusqu'à ce que l'on fût à trois semaines de l'hiver. La vieille demanda alors qu'on la transporte jusqu'à la mer. Thorbjörn demanda ce qu'elle voulait. « C'eſt peu de chose, mais il se pourrait pourtant, dit-elle, que ce soit le prélude de plus grands événements. » On fit ce qu'elle demandait et lorsqu'elle arriva au rivage, elle avança clopin-clopant le long de la mer comme si on lui montrait le chemin. Il y eut devant elle une souche d'arbre de la taille d'un fardeau à porter sur

l'épaule. Elle regarda cette souche et demanda qu'on la retourne devant elle. De l'autre côté, cette souche était comme brûlée et polie. Elle fit découper une planchette à l'endroit poli; puis elle prit son couteau et grava des runes sur la souche, les rougit de son sang et chanta une incantation magique dessus[1]. Elle fit le tour de la souche à reculons, dans le sens inverse de la marche du soleil en prononçant des charmes puissants. Après cela, elle fit rejeter la souche dans la mer et prescrivit qu'elle devait échouer à Drangey et causer à Grettir toutes sortes de maux. De là, elle alla chez elle à Vidvík. Thorbjörn dit qu'il ne voyait pas à quoi cela servirait. La vieille déclara qu'il le saurait plus tard. Le vent soufflait du large vers le fjord, pourtant, la souche de la vieille flotta contre le vent, et elle parut ne pas aller plus lentement qu'on s'y serait attendu[2].

Grettir était donc à Drangey, comme on l'a dit, ainsi que ses camarades, et ils allaient bien. Le lendemain du jour où la vieille avait doté la souche de force magique, Grettir et ses compagnons descendirent de la falaise et se mirent à la recherche de bois de chauffage. En arrivant à l'ouest de l'île, ils trouvèrent la souche qui s'était échouée. Illugi dit alors : « Voilà du gros bois pour faire du feu, parent, portons-le à la maison. » Grettir donna un coup de pied dans la souche en disant : « Méchant bois, envoyé par des méchants, nous en prendrons d'autre pour faire du feu » et il le rejeta à la mer en disant à Illugi de ne pas le porter à la maison « parce qu'on nous l'a envoyé pour notre malheur ». Après cela, ils allèrent à la cabane et n'en parlèrent pas à l'esclave. Le lendemain, ils trouvèrent la souche : elle était plus près de l'échelle que la veille. Grettir la rejeta à la mer en disant qu'il ne la porterait jamais à la maison. La nuit passa[3]. Il faisait mauvais temps, il pleuvait et ils ne voulurent pas sortir, ils demandèrent à Lajoie d'aller chercher du bois de chauffage. Il se fâcha, il dit que c'était pour le tourmenter qu'on l'envoyait dehors par mauvais temps. Il descendit l'échelle, trouva la souche de la vieille, estima avoir de la chance, la saisit et la traîna péniblement jusqu'à la cabane, la jeta par terre : il en résulta grand fracas. Grettir entendit cela : « Lajoie a trouvé quelque chose, je vais sortir voir ce que c'est. » Il prit une cognée et sortit. Lajoie dit alors : « Ne t'y prends pas plus mal pour la fendre que

moi pour la porter ici. » Grettir s'emporta contre l'esclave, il saisit sa hache à deux mains pour la porter contre la souche sans prendre garde au genre de bois que c'était. Et à peine la hache avait-elle touché la souche qu'elle dévia sur le plat, rebondit et atteignit la jambe droite de Grettir au-dessus du genou et pénétra jusqu'à l'os : ce fut une grande blessure. Alors, il regarda la souche et dit : « Celui qui me voulait du mal a été le plus fort, et ce malheur ne sera pas le seul. Voilà la souche même que j'ai rejetée à la mer deux jours de suite. Il t'est arrivé, Lajoie, deux malheurs : d'abord que tu as laissé s'éteindre notre feu, et ensuite que tu as porté ici cette souche de malheur, et s'il t'arrive un troisième accident, ce sera ta mort et celle de nous tous. » Illugi se mit alors à panser la blessure de Grettir, elle saignait peu, Grettir dormit bien cette nuit-là, et trois nuits se passèrent sans qu'il souffre de sa blessure. Quand ils enlevèrent le pansement, elle était cicatrisée et presque guérie. Illugi dit alors : « Je veux croire que tu ne souffriras pas longtemps de cette blessure. — Ce serait bien alors, dit Grettir, mais quoi qu'il advienne, cela est arrivé bizarrement, et j'ai le pressentiment que les choses se passeront autrement. »

CHAPITRE LXXX

Le soir venu, ils se couchèrent. Vers minuit, Grettir fut fortement agité. Illugi demanda pourquoi il se démenait ainsi. Grettir dit que sa jambe lui faisait mal « et je crois bien qu'elle a un peu changé de couleur ». Ils firent de la lumière. Et quand le pansement fut enlevé, la jambe apparut tout enflée et noire comme le charbon, la blessure s'était rouverte et était beaucoup plus laide que précédemment. Grande douleur s'ensuivait, si bien qu'il ne pouvait pas rester en repos et qu'il ne ferma pas l'œil de la nuit. Alors, Grettir dit : « Il faut nous préparer à ce que cette maladie que j'ai attrapée n'ait pas lieu pour rien, car ce sont des sorcelleries, la vieille doit vouloir se venger du coup de pierre. » Illugi dit alors : « Je t'ai bien dit qu'on ne tirerait rien de bon de cette vieille. — Tout cela revient au même » dit Grettir qui déclama cinq vísur :

66. *Souvent l'estoc de l'épée*
Changea les destinées dans la bataille,
Comme quand je défendis le foyer de bouleau
Vaillamment au festin des berserkir;
Hjarrandi, gardien de Hrist,
Perdit le bois valeureux de la main;
Björn et Gunnar laissèrent bientôt
L'existence et le repos[1].

67. *Semblablement je vins une fois*
Dans le vaste cotre à Dyrhólmar,
Guerrier rompu au navire;
Torfi, utile héritier de Vébrandr,
Offrit alors au fidèle féal
Le vacarme des lourdes lances
Par grande puissance[2].

68. *Ainsi quitta le véhément*
Bois du mur de Mímir
Le scalde, bien que nombreux se tinssent
Les hommes au parler des armes,
En sorte que l'érable des rames
Fut mis hors de combat par la main de Grettir
Dans la tempête des blessures;
Cheval il me donna au départ[3].

69. *J'appris qu'en maints lieux*
Thorfinnr fils d'Arnórr était tenu
Pour fort féal dans périlleuses passes;
L'arbre de l'estoc disait mettre fin à ma vie;
Le dévastateur solitaire du siège du serpent
Manqua de courage bien qu'il
M'eût trouvé seul sur le champ;
Point ne fus facile à aborder[4].

70. *Je parvins à garder la vie*
Contre les jouisseurs des lances
Car je pus déjouer diverses attaques;
Et cela n'eut pas lieu rarement;
Mais voici que m'a vaincu par ses sorts
L'archaïque sol des bijoux;
Puissants sont ses cruels artifices[5].

« Et maintenant, il nous faut être sur nos gardes, dit Grettir, car Thorbjörn l'Hameçon et elle ne voudront pas s'en tenir là. Je veux, Lajoie, que tu surveilles l'échelle chaque jour désormais et que tu la remontes le soir; fais fidèlement cela car beaucoup en dépend. Mais si tu nous trahis, tu ne te réjouiras pas longtemps de ton méfait. » Lajoie fit de belles promesses là-dessus. Le temps empira, il y eut un fort vent du nord-est et il fit grand froid. Grettir demandait chaque soir si l'échelle était remontée. Lajoie dit : « Ce serait bien le moment de s'attendre à voir venir des gens; y aurait-il quelqu'un qui voudrait tellement te ravir la vie qu'il irait pour cela jusqu'à se tuer lui-même? Il est impossible de faire la traversée par ce temps. Et je crois que maintenant ta grande bravoure est terminée si tu crois que n'importe quoi va vous mettre à mort. — Les choses iront encore plus mal pour toi que pour chacun de nous deux, dit Grettir, quel que soit le besoin. Mais même si c'est à contrecœur, tu vas tout de même surveiller l'échelle. » Ils le chassaient dehors chaque matin; il le supportait mal. La douleur se mit à grandir dans la blessure, toute la jambe était enflée, la cuisse se mit à suppurer en haut et en bas et tout autour de la blessure, si bien que l'on s'attendit à voir mourir Grettir. Illugi le veillait jour et nuit, ne s'occupant de plus rien d'autre. On en était à la deuxième semaine depuis que Grettir s'était blessé.

CHAPITRE LXXXI

Thorbjörn l'Hameçon était chez lui, très mécontent de n'avoir pu vaincre Grettir. Quand une bonne semaine se fut écoulée après que la vieille eut ensorcelé la souche, elle vint parler à Thorbjörn et demanda s'il n'avait pas l'intention d'aller trouver Grettir. Il dit qu'il était résolu à n'en rien faire « et veux-tu aller le trouver, nourrice? » dit Thorbjörn. « Je n'irai pas le trouver, dit la vieille, mais je lui ai envoyé mes salutations et j'espère qu'elles lui sont parvenues. Il me paraît judicieux que tu agisses promptement et que tu ailles rapidement le voir, sinon, il ne te sera pas donné par le sort de le vaincre. » Thorbjörn

répondit : « J'ai fait tant d'expéditions ridicules jusque-là que je n'irai pas. Il y a aussi le fait qu'il fait assez mauvais temps pour que personne n'y aille, quelle que soit l'urgence. » Elle répondit : « Tu es complètement désemparé si tu ne vois pas la ruse qu'il y a là. Je vais de nouveau te donner un conseil. Va-t'en d'abord rassembler des hommes et va à Hof chez Halldórr, ton beau-frère, prendre son avis. Si j'ai quelque pouvoir sur l'état de santé de Grettir, on peut penser qu'il n'est pas exclu que je commande au vent qui souffle pour le moment ? » Thorbjörn estima qu'il se pouvait que la vieille vît plus loin qu'il ne le pensait, il envoya aussitôt chercher des hommes par le district. On lui répondit promptement qu'aucun de ceux qui avaient abandonné leur part ne voulait l'aider. Ils dirent qu'il revenait à Thorbjörn et d'avoir l'île et d'attaquer Grettir. Tungu-Steinn lui fournit ses deux suivants, Hjalti, son frère, lui envoya trois hommes, Eiríkr des Guddalir lui envoya un homme ; de chez lui, il avait six hommes. Ils partirent de Vidvík à douze, pour Hof.

Halldórr leur offrit de rester là et leur demanda la raison de leur venue. Il dit que sa nourrice l'encourageait fort. « Il n'en sortira rien de bon, dit Halldórr, parce que c'est une magicienne, et ces choses-là sont interdites à présent. — On ne peut pas tenir compte de tout, dit Thorbjörn, mais il faut en finir d'une manière ou d'une autre, si je peux en décider. Comment dois-je faire pour parvenir dans l'île ? — Je crois voir, dit Halldórr, que tu te fies à quelqu'un, mais je ne sais pas si c'est bien. Mais si tu veux aller de l'avant, va à Haganes dans le Fljót chez Björn, mon ami. Il a un bon cotre : dis-lui mon message, qu'il te prête ce bateau. De là vous pouvez naviguer jusqu'à Drangey, mais votre expédition me semble bien incertaine si Grettir n'est pas malade et en bonne santé. Sois sûr aussi que si tu ne le vaincs pas par la bravoure, il y aura quantité de gens pour entreprendre les poursuites pour son compte. Ne tuez pas Illugi si vous pouvez faire autrement. Mais je vois bien qu'il n'y a rien de bien chrétien dans tous ces desseins. »

Halldórr leur remit six hommes pour cette expédition. L'un s'appelait Kárr, le deuxième, Thorleifr, le troisième, Brandr ; on ne donne pas les noms des autres. De là, ils allèrent à dix-huit dans le Fljót, ils arrivèrent à Haganes

et dirent à Björn le message de Halldórr. Il dit qu'il était tenu de faire ce que demandait Halldórr, mais qu'il n'était redevable de rien à Thorbjörn, et que cette expédition lui paraissait insensée, et il l'en dissuada fort. Ils déclarèrent qu'ils ne rebrousseraient pas chemin, allèrent à la mer et lancèrent le bateau : le gréement était là, tout près, dans le hangar. Ils se préparèrent à faire voile. Tous ceux qui étaient à terre estimaient la traversée impossible. Ils hissèrent la voile. Le bateau avança rapidement dans le fjord. Et comme ils arrivaient tout à fait au large et en eau profonde, le vent mollit si bien que pas un moment ils ne le trouvèrent trop fort. Alors que le soir tombait, ils arrivèrent à Drangey.

CHAPITRE LXXXII

Il faut dire maintenant que Grettir était si malade qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Illugi le veillait, et Lajoie devait monter la garde. Il continuait à protester fort, disant qu'ils devaient penser qu'ils allaient perdre la vie, bien qu'il ne se passât rien. Il sortit donc de la cabane, vraiment à contrecœur. En arrivant à l'échelle, il parla tout seul et dit que maintenant, il ne la retirerait pas. Il eut grande envie de dormir, se coucha et dormit toute la journée jusqu'au moment où Thorbjörn arriva à l'île. Ils virent alors que l'échelle n'avait pas été retirée. Thorbjörn dit : « Il y a quelque chose de changé par rapport à leurs habitudes, personne n'est sur pied, et leur échelle est restée sur place. Il se pourrait qu'il se passe plus de choses dans notre expédition que nous ne l'attendions en commençant. Nous allons nous rendre à la cabane, et ne nous laissons pas manquer de courage. Sachons qu'en vérité, s'ils sont en bonne santé, nous aurons besoin que chacun fasse de son mieux. »

Puis ils montèrent dans l'île, regardèrent alentour et virent un homme allongé à peu de distance de l'échelle et qui ronflait fort. Thorbjörn reconnut Lajoie, alla à lui, lui passa les gardes de son épée près de l'oreille et ordonna au coquin de se réveiller « et vraiment, celui-là n'est pas bien loti qui te fait confiance pour garder sa vie ». Lajoie

leva les yeux et dit : « Voilà que vous allez recommencer comme d'habitude. Trouvez-vous ma liberté trop grande si je suis couché ici dans le froid ? » L'Hameçon dit : « Tu as perdu l'esprit si tu ne comprends pas que vos ennemis sont arrivés et qu'ils vont vous tuer tous. » Lajoie ne trouva rien à dire, mais il hurla autant qu'il put en reconnaissant les hommes. « Tu fais de deux choses l'une, lui dit L'Hameçon : tu te tais et tu nous dis où vous habitez, ou bien je te tue. » Lajoie se tut, comme si on le plongeait dans l'eau. Thorbjörn dit : « Les frères sont-ils à la cabane, et pourquoi ne sont-ils pas debout ? — Ce n'est pas tellement facile, dit Lajoie, parce que Grettir est malade et sur le point de mourir, et Illugi le veille. » L'Hameçon s'enquit de l'état de sa santé et de ce qui s'était passé. Puis Lajoie dit comment les choses s'étaient passées pour la blessure de Grettir. Alors, L'Hameçon rit et déclara : « Le proverbe ancien dit vrai, qui affirme que les amis de longue date sont les derniers à rompre, de même que l'autre qui dit qu'il est mauvais d'avoir un esclave pour ami intime, c'est-à-dire un esclave comme toi, Lajoie, et tu as honteusement trahi ton maître, même si ce n'est pas un homme de bien. » Beaucoup lui dirent des méchancetés pour sa malhonnêteté, ils le battirent jusqu'à le rendre presque irrécupérable et le laissèrent gisant là. Puis ils allèrent à la cabane[1] et frappèrent violemment au portail.

Alors, Illugi dit : « Ventregris[2] frappe au portail, frère. — Et plutôt violemment », dit Grettir, et sur ces entrefaites, le portail vola en éclats. Alors, Illugi courut à ses armes et défendit les portes, si bien qu'ils ne parvinrent pas à entrer. Ils attaquèrent longtemps, et ne parvinrent à rien sinon à donner des coups de lances, mais Illugi fit sauter tous les fers de leurs manches. Voyant qu'ils ne parvenaient à rien, ils sautèrent sur la cabane et arrachèrent la toiture. Alors, Grettir se mit sur pied, saisit une lance et darda des coups entre les poutres. Se trouva devant Kárr, homme de la maison de Halldórr de Hof et il fut transpercé aussitôt. L'Hameçon prit la parole et leur demanda de procéder prudemment et de prendre bien garde à eux, « car nous pouvons les vaincre si nous prenons garde à nous ». Ils arrachèrent le toit autour de l'extrémité de la poutre faîtière et pesèrent sur cette poutre jusqu'à ce qu'elle se brise[3]. Grettir ne pouvait se tenir qu'à genoux. Il saisit alors la sax qui lui venait de

Kárr. À ce moment, ils dégringolèrent du toit et il y eut grande mêlée entre eux. Grettir frappa de sa sax Víkarr, suivant de Hjalti fils de Thórdr, le coup arriva sur l'épaule gauche au moment où il bondissait dans la cabane, lui trancha les épaules par le travers en ressortant du côté droit, et fendit l'homme en deux : les deux tronçons du corps retombèrent sur Grettir. Il ne put relever sa sax aussi vite qu'il l'aurait voulu ; à ce moment, Thorbjörn l'Hameçon lui déchargea un coup de sa lance entre les épaules, et ce fut une grave blessure. Alors, Grettir dit : « On a le dos nu quand on n'a pas de frère[1]. » Illugi jeta alors un bouclier au-dessus de lui et se défendit si vaillamment que tout le monde louait sa défense. Grettir dit alors à L'Hameçon : « Qui vous a indiqué le chemin dans l'île ? » L'Hameçon dit : « C'est le Christ qui nous a montré le chemin. — Moi, je suppose, dit Grettir, que c'est la misérable[2] vieille, ta nourrice, qui t'a montré le chemin, tu as dû te fier à ses conseils. — Quelle que soit la personne à qui nous nous sommes fiés, cela revient au même pour vous », dit L'Hameçon.

Ils attaquèrent ferme, mais Illugi les défendit tous les deux très vaillamment. Pour Grettir, il était absolument hors d'état de combattre, tant à cause de ses blessures que de sa maladie. L'Hameçon ordonna alors d'encercler Illugi de boucliers « car je n'ai jamais trouvé son pareil chez un homme de son âge ». C'est ce qu'ils firent, ils firent presse contre lui avec des bouts de bois et des armes afin qu'il ne pût parvenir à se défendre ; alors, ils purent s'emparer de lui et le maintinrent. À la plupart de ceux qui prirent part à cette attaque, il avait fait quelque blessure, et il avait tué trois suivants de L'Hameçon. Après cela, ils allèrent à Grettir : il était tombé sur la face. Il n'y eut pas de défense de sa part, il était déjà mort de sa blessure à la jambe. Il avait la cuisse toute gangrenée jusqu'au bas-ventre. Ils lui firent force blessures qui ne saignèrent guère ou pas du tout. Quand ils pensèrent qu'il était mort, L'Hameçon saisit la sax en disant qu'il l'avait portée assez longtemps. Mais Grettir avait les doigts crispés sur la poignée et ne la lâcha pas. Ils s'y mirent à plusieurs et ne parvinrent à rien. Pour finir, ils s'y mirent à huit et ne parvinrent à rien non plus. Alors L'Hameçon dit : « Pourquoi épargnerions-nous cet homme des bois ? Mettez-lui le bras contre le billot. » Lorsque ce fut fait, ils

lui tranchèrent la main à la hauteur du poignet. Alors, les doigts se redressèrent et lâchèrent la poignée de la sax. L'Hameçon la prit à deux mains et frappa Grettir à la tête. Ce fut un énorme coup : la sax n'y résista pas et un éclat sauta au milieu de la lame. Ce que voyant, ils demandèrent pourquoi il abîmait un objet de tel prix. L'Hameçon répondit : « Elle sera plus facile à reconnaître. » Ils dirent qu'il n'y avait pas besoin de faire cela puisque l'homme était déjà mort. « On en fera pourtant encore davantage », dit L'Hameçon. Il assena alors deux ou trois horions sur le cou avant que la tête se détache. « Maintenant, je suis sûr que Grettir est mort, et c'est un grand champion que nous avons abattu[1], dit Thorbjörn, nous allons emporter cette tête avec nous, car je ne veux pas manquer l'argent qui a été mis sur cette tête. Vous ne pourrez refuser de reconnaître que j'ai tué Grettir. » Ils lui dirent de faire à son gré, mais cela leur déplut assez car ils estimaient tous qu'il avait agi grossièrement. Alors, L'Hameçon dit à Illugi : « C'est grand deuil pour un homme aussi vaillant que toi, que d'avoir eu la sottise de te faire le complice des méfaits de ce hors-la-loi et de te faire ainsi mettre à mort sans que l'on paie compensation pour toi. » Illugi répondit : « Tu sauras cet été, quand l'althing sera terminé, qui sera fait hors-la-loi. Mais ce n'est ni à toi ni à la vieille, ta nourrice, de juger cette affaire, car ce sont vos incantations et vos pratiques magiques qui ont tué Grettir, bien que vous ayez porté le fer sur lui alors qu'il était à l'article de la mort et que vous ayez ainsi accompli une infamie en plus de votre sorcellerie. » L'Hameçon dit alors : « Tu parles en brave, mais il n'en sera pas ainsi. Je veux te montrer que ce serait une grande perte que de te tuer, je vais t'accorder la vie sauve si tu nous fais serment de ne te venger sur aucun de ceux qui font partie de cette expédition. » Illugi dit : « Cela m'aurait semblé digne d'être discuté si Grettir avait eu le pouvoir de se défendre et si vous l'aviez vaincu par vaillance et bravoure. Mais maintenant, il n'y a aucun espoir que, pour avoir la vie sauve, je fasse des choses qui me rendraient aussi lâche que toi. Pour parler bref, personne ne vous sera plus nuisible que moi si je survis, car ce n'est pas de si tôt que j'oublierai comment vous avez vaincu Grettir ; je préfère, et de beaucoup, mourir. »

Alors, Thorbjörn eut un entretien avec ses compagnons

pour savoir s'ils devaient laisser Illugi en vie ou non. Ils dirent que c'était à lui de décider des mesures à prendre, car c'était lui qui avait résolu de faire l'expédition. L'Hameçon déclara qu'il ne tenait pas à vivre sous la menace de cet homme qui ne voulait ni leur promettre ni leur jurer de respecter leur vie. Et quand Illugi sut qu'ils avaient l'intention de le décapiter, il rit et parla ainsi : « Vous venez de prendre la décision que j'avais souhaitée. » Quand il fit clair[1], ils le menèrent dans l'est de l'île et le décapitèrent là, et tous louèrent sa vaillance, il leur parut différent de tous les hommes de son âge. Alors, ils enterrèrent les deux frères sous un tumulus, là dans l'île, puis prirent la tête de Grettir et l'emportèrent[2] ainsi que tout ce qui avait quelque valeur parmi les armes et les habits. La bonne sax, L'Hameçon ne la fit pas intervenir dans le partage et il la porta longtemps ensuite. Ils emmenèrent Lajoie, qui se conduisit très mal. Le vent tomba dès que la nuit vint. Au matin, ils ramèrent jusqu'à terre. L'Hameçon monta à terre là où cela lui parut le plus convenable et il envoya le bateau à Björn. Quand ils furent presque arrivés à Ósland, Lajoie se mit à se comporter si mal qu'ils refusèrent de l'accompagner plus longtemps et qu'ils le tuèrent là, et il pleura à chaudes larmes avant d'être décapité.

L'Hameçon s'en alla chez lui à Vidvík, estimant avoir réussi dans cette expédition. Ils mirent la tête de Grettir dans le sel, dans une dépendance qui fut appelée Grettisbúr[3], là à Vidvík. Elle resta là pendant l'hiver. Dès que l'on sut que Grettir avait été réduit par sorcellerie, L'Hameçon fut fort détesté pour cette action.

L'Hameçon resta tranquille jusqu'après Jól. Alors, il alla trouver Thórir de Gardr, lui raconta ces meurtres et ajouta qu'il estimait que l'argent qui avait été mis sur la tête de Grettir lui revenait. Thórir dit qu'il ne pouvait cacher que c'était lui qui avait fait proscrire Grettir : « J'ai souvent eu maille à partir avec lui, mais pour avoir sa vie, jamais je ne me serais rendu malfaiteur ou sorcier comme tu l'as fait. Je te remettrai d'autant moins l'argent que tu me parais mériter la mort pour tes incantations et tes opérations magiques. » L'Hameçon répondit : « Je crois que la cause en est plus ton avarice et ta sordidité que le fait que tu te soucies de la façon dont Grettir a été vaincu. » Thórir dit que la solution serait prochaine,

qu'ils n'avaient qu'à attendre l'althing et faire ce qui paraîtrait juste au lögmadr. Ils se quittèrent de la sorte, les choses allaient fort mal entre Thórir et Thorbjörn l'Hameçon.

CHAPITRE LXXXIII

Les parents de Grettir et d'Illugi furent extrêmement fâchés quand ils apprirent ces meurtres et qu'ils surent que L'Hameçon avait commis l'infamie de tuer un homme sur le point de mourir et que, d'autre part, il avait pratiqué la magie. Ils demandèrent conseil aux hommes les plus sages et l'on dit grand mal de la cause de L'Hameçon.

Pour celui-ci, il alla dans l'ouest jusqu'au Midfjördr quatre semaines après le début de l'été. Lorsque l'on apprit son voyage, Ásdís convoqua des gens, et il y eut là beaucoup de ses amis, Gamli et Glúmr, ses beaux-frères, et leurs fils, Skeggi, surnommé au court bras, et Óspakr que l'on a mentionné précédemment. Ásdís était si populaire que tous les gens du Midfjördr passèrent dans ses rangs, y compris ceux qui, auparavant, étaient ennemis de Grettir. Le premier était Thóroddr Bout-de-Drápa, ainsi que plusieurs hommes du Hrútafjördr. L'Hameçon arriva à Bjarg avec vingt hommes; ils avaient emporté la tête de Grettir. N'étaient pas encore arrivés tous ceux qui avaient promis assistance à Ásdís. Ils entrèrent dans la salle avec la tête, et la posèrent sur le plancher. La maîtresse de maison était dans la salle, avec beaucoup d'autres gens. Il n'y eut pas de salutations entre eux. Alors, L'Hameçon déclama une vísa:

71. *J'ai apporté de l'île*
La tête de l'insatiable Grettir;
Contrainte de pleurer
L'homme roux la Nauma des aiguilles;
S'agit de regarder par terre
La tête de ce fauteur de troubles;
Elle va pourrir, Fridr de la belle flamme
De la mer, si on ne la met dans le sel[1].

La maîtresse de maison se tint coite pendant qu'il déclama cette vísa; sur ce, elle déclama une vísa:

72. *Tout comme moutons devant la bête,*
Vous auriez sauté dans la mer
— De nouveau moquerie s'adresse au nord
Aux Njördr des larmes de Sýr —
Si l'arbre de la bataille,
Le Freyr de l'acier, Grettir
S'était tenu, en bonne santé, dans l'île;
Me serait aisé de louer, sinon[1].

Beaucoup dirent alors qu'il n'était pas étrange qu'elle eût de vaillants fils, vaillante comme elle l'était, tant l'épreuve à laquelle on la soumettait était rude. Óspakr était dehors et parlait avec les suivants de L'Hameçon qui n'étaient pas entrés, il s'enquérait des meurtres, et tous louaient la défense d'Illugi. Ils racontèrent comment Grettir avait fermement tenu la sax une fois mort. Cela parut bizarre aux gens.

On vit alors beaucoup d'hommes qui chevauchaient, venant de l'ouest. Arrivaient là beaucoup d'amis de la maîtresse de maison ainsi que Gamli et Skeggi qui venaient de l'ouest, de Melar. L'Hameçon avait eu l'intention de faire tenir là le tribunal d'exécution[2] pour Illugi, car ils réclamaient pour eux tout son argent. Mais quand cette foule d'hommes arriva, L'Hameçon vit qu'il ne pourrait rien faire. Óspakr et Gamli étaient des plus véhéments, ils voulaient attaquer L'Hameçon, mais les plus sages leur dirent de prendre l'avis de Thorvaldr, leur parent, et d'autres chefs, et que l'on verrait d'autant plus mal l'affaire de L'Hameçon que plus d'hommes sages s'en occuperaient. On s'interposa de telle sorte que L'Hameçon s'en alla en emportant la tête de Grettir, car il avait l'intention de la garder jusqu'à l'althing. Il alla chez lui, estimant que les choses prenaient mauvaise tournure, car la plupart des autres chefs du pays étaient ou bien apparentés, ou bien alliés de Grettir et d'Illugi. Cet été-là, Skeggi au court bras épousa Valgerdr, fille de Thóroddr Bout-de-Drápa. Alors, Thóroddr passa dans le camp des parents de Grettir.

CHAPITRE LXXXIV

Les gens allèrent à l'althing et il y eut moins de monde pour assister L'Hameçon qu'il ne l'espérait, parce que l'on disait grand mal de son affaire. Halldórr demanda s'ils devaient emporter la tête de Grettir à l'althing. L'Hameçon déclara qu'il en avait l'intention. « C'est inconsidéré, dit Halldórr, tes adversaires seront bien assez nombreux pour que tu ne leur fasses pas de tels rappels afin d'exciter leur douleur. » Ils étaient déjà en route, ils avaient l'intention de chevaucher vers le sud par le Sandr. L'Hameçon fit alors prendre la tête et la fit enterrer dans une butte de sable; l'endroit est appelé Grettisthúfa[1].

Il y avait foule à l'althing, L'Hameçon présenta sa cause, il se vanta fort de son œuvre: avoir tué le proscrit qui avait été le plus renommé du pays, et il estimait que le prix qui avait été fixé pour sa tête lui revenait. Mais Thórir fit les réponses que l'on a mentionnées précédemment. On demanda alors au lögmadr de trancher. Il déclara qu'il voulait entendre s'il y avait des contre-accusations qui pourraient frustrer L'Hameçon de l'argent pour le hors-la-loi, sinon, il aurait la somme fixée pour la mise à prix de la tête.

Alors, Thorvaldr fils d'Ásgeirr somma Skeggi au court bras de présenter l'accusation. Il porta contre Thorbjörn l'Hameçon une première accusation pour incantation magique et sorcellerie dont Grettir aurait reçu la mort, et une seconde pour le fait qu'ils l'avaient frappé, à demi-mort, et il intenta une action en pleine proscription. Il y eut alors répartition en factions et il n'y en eut pas beaucoup qui se rangèrent du côté de Thorbjörn. Les choses se passaient autrement qu'il ne l'avait pensé, car Thorvaldr et Ísleifr, son beau-fils[2], estimèrent que c'était un crime passible de mort que de mener un homme à sa fin par magie. Mais sur l'instigation des hommes sagaces, les conclusions de cette affaire furent que Thorbjörn devait faire voile le même été et ne jamais revenir en Islande tant que resteraient en vie ceux qui avaient à entreprendre les poursuites pour Illugi et Grettir. C'est alors qu'il fut légalement établi que tous les magiciens seraient déclarés

hors-la-loi[1]. Quand Thorbjörn vit quel serait son lot, il s'esquiva du thing, car on en était au point que les parents de Grettir allaient l'attaquer. Il n'obtint rien non plus de l'argent qui avait été mis pour la tête de Grettir parce que Steinn le Lögsögumadr ne voulut pas qu'on le verse pour une action infâme. Il n'y eut compensation pour aucun des hommes qui avaient été tués aux côtés de Thorbjörn à Drangey : ces morts seraient tenues pour équivalentes au meurtre d'Illugi; toutefois, cela déplut fort aux parents de Thorbjörn. Les gens rentrèrent du thing et renoncèrent à toutes les accusations portées contre Grettir[2].

Skeggi, fils de Gamli, gendre de Thóroddr Bout-de-Drápa et fils de la sœur de Grettir s'en alla au nord dans le Skagafjördr sur les instances de Thorvaldr fils d'Ásgeirr et d'Ísleifr, beau-fils de celui-ci, qui fut ensuite évêque de Skálaholt et, avec le consentement général, il se procura un bateau et alla à Drangey, chercher les cadavres des frères, Grettir et Illugi. Ils les emportèrent à Reykir dans les Reykjaströnd et les enterrèrent là à l'église[3]. La preuve que Grettir gisait là, c'est qu'à l'époque des Sturlungar, quand l'église de Reykir fut déplacée, on déterra les ossements de Grettir : on les trouva formidablement gros et grands. Les ossements d'Illugi furent enterrés ensuite au nord de l'église, mais la tête de Grettir fut enterrée à Bjarg, à l'église[4]. Ásdís la maîtresse de maison resta à Bjarg, elle était si populaire que jamais on ne lui fit d'ennuis, pas davantage que quand Grettir fut en proscription. Skeggi au court bras reprit le domaine de Bjarg après Ásdís et ce fut un homme très important. Son fils fut Gamli, père de Skeggi de Skarfsstadir et d'Ásdís[5], mère du moine Oddr[6]. Il eut une nombreuse descendance.

CHAPITRE LXXXV

Thorbjörn l'Hameçon prit un bateau à Gásir avec tout ce qu'il put emporter de ses biens, et Hjalti, son frère, reprit ses terres. L'Hameçon lui remit aussi Drangey. Hjalti devint ensuite un grand chef, et on ne le mentionnera plus dans cette saga.

L'Hameçon alla en Norvège en faisant toujours

l'important. Il estimait avoir accompli un grand exploit en tuant Grettir. Beaucoup de ceux qui ne savaient pas comment les choses s'étaient passées pensaient de même, mais beaucoup savaient quel homme renommé Grettir avait été. Thorbjörn ne disait de leurs démêlés que ce qui était à sa gloire et il négligeait de mettre dans son récit ce qui était moins glorieux. Cette saga arriva en automne à l'est jusqu'à Túnsberg. Lorsque Thorsteinn le Dromond apprit les meurtres, il en resta fort taciturne, car on lui disait que L'Hameçon était un homme de grande valeur et vaillance. Thorsteinn se remémora les propos qu'ils avaient tenus lorsque Grettir et lui conversaient naguère, à propos de leurs bras. Thorsteinn fit espionner les déplacements de Thorbjörn. Ils passèrent tous les deux l'hiver en Norvège, Thorbjörn dans le nord du pays et Thorsteinn à Túnsberg, aucun des deux n'ayant vu l'autre. Pourtant, Thorbjörn était sûr que Grettir avait un frère en Norvège, il estima difficile de se défendre en pays étranger, aussi chercha-t-il conseil sur l'endroit où il devait chercher à se rendre. En ce temps-là, beaucoup de Norvégiens s'en allaient à Miklagardr et y prenaient du service[1]. Thorbjörn trouva attrayant d'y aller et d'acquérir ainsi richesses et renom, plutôt que de rester dans les pays du Nord à cause des parents de Grettir. Il se prépara à quitter la Norvège, partit et ne s'arrêta pas qu'il ne fût parvenu à Miklagardr où il prit du service; il y resta un moment.

CHAPITRE LXXXVI

Thorsteinn le Dromond était un homme puissant et était fort tenu à honneur. Il apprit que L'Hameçon avait quitté le pays et était parti pour Miklagardr. Il réagit promptement, remit ses biens aux mains de ses parents et se mit en devoir de faire le voyage et de chercher L'Hameçon: il passa constamment aux endroits où Thorbjörn venait de s'en aller. L'Hameçon n'était pas au courant de son voyage. Thorsteinn le Dromond arriva à Miklagardr un peu plus tard que l'Hameçon, il voulait à tout prix le tuer. Mais aucun des deux ne connaissait

l'autre. Ils voulurent entrer dans la compagnie des Varègues[1], et la proposition fut bien accueillie dès que l'on sut qu'ils étaient hommes du Nord. C'était Mikael Katalak qui était alors roi de Miklagardr[2]. Thorsteinn le Dromond épia donc L'Hameçon, pour le cas où il pourrait le reconnaître, il ne put y parvenir en raison de la foule. Il était constamment aux aguets, fort mécontent de son lot : il estimait avoir fait une grande perte.

Sur ce, les Varègues durent faire quelque expédition guerrière pour libérer le pays de pillards. Avant de partir, leur coutume et leur loi étaient d'avoir une inspection d'armes, et c'est ce qu'ils firent. Quand une inspection d'armes avait lieu, tous les Varègues devaient y venir, ainsi que ceux qui avaient l'intention de se joindre à leur expédition, et ils devaient montrer leurs armes. Ils y vinrent tous les deux, Thorsteinn et L'Hameçon. Ce fut d'abord Thorbjörn qui présenta ses armes : il avait la sax qui lui venait de Grettir. Lorsqu'il la montra, beaucoup s'émerveillèrent en disant que c'était là une arme excellente et ils dirent que c'était grand dommage que le tranchant fût ébréché, ils demandèrent comment cela s'était fait. L'Hameçon dit que cela valait la peine d'être raconté « car il faut d'abord que je vous raconte, dit-il, qu'en Islande, je tuai le champion qui s'appelait Grettir le Fort et qui était là-bas le plus grand guerrier et le plus vaillant, personne n'ayant réussi à le vaincre avant moi. Le sort m'ayant donné de le vaincre, je me débarrassai de lui, et pourtant, il avait bien des fois ma force. Je lui ai tranché la tête avec cette sax, et c'est alors que le tranchant s'ébrécha. » Ceux qui se trouvaient auprès dirent que certes, cet homme-là avait le crâne dur et ils se montrèrent l'arme les uns aux autres. Par là, Thorsteinn estima savoir qui était L'Hameçon; il demanda à voir la sax comme les autres. L'Hameçon l'accorda volontiers car la plupart louaient sa vaillance et sa hardiesse. Il pensa que cet homme ferait de même, ne s'attendant pas à ce que Thorsteinn fût là, non plus qu'aucun parent de Grettir. Le Dromond prit donc la sax, il la brandit immédiatement et assena un coup à L'Hameçon. Ce coup arriva dans la tête et fut si puissant qu'il s'enfonça jusqu'aux mâchoires. Thorbjörn l'Hameçon tomba, mort. Les autres en furent fort interdits. Le sénéchal[3] de la ville se saisit aussitôt de Thorsteinn et demanda pour quelle raison il commettait une telle

énormité, là, pendant l'assemblée sacrée. Thorsteinn dit être le frère de Grettir le Fort et ajouta qu'il n'avait pas réussi à perpétrer la vengeance avant. Beaucoup déclarèrent alors que cet homme fort devait avoir été une personne de très grande valeur pour que Thorsteinn eût fait un si long voyage afin de le venger. Les notables du lieu trouvèrent cela vraisemblable. Mais comme il n'y avait là personne qui pût témoigner pour Thorsteinn, leurs lois étaient que quiconque tuait un homme ne devait y laisser rien de moins que la vie. Thorsteinn fut promptement jugé, et assez sévèrement : il serait mis en prison dans un cachot et y attendrait la mort, si personne ne l'en délivrait moyennant rançon.

Quand Thorsteinn entra dans le cachot, un homme s'y trouvait déjà. Il avait été là longtemps et il était sur le point de mourir d'inanition. L'endroit était sale et glacé. Thorsteinn dit à cet homme : « Que penses-tu de ta vie ? » L'autre répondit : « Bien du mal, car personne ne veut m'aider, et je n'ai pas de parent pour me délivrer. » Thorsteinn dit : « Il y a bien des moyens d'échapper à pareil sort[1], soyons joyeux et faisons quelque chose pour nous divertir. » L'autre déclara ne prendre plaisir à rien. « Nous allons essayer tout de même », dit Thorsteinn ; il se mit alors à déclamer des poèmes. Il avait une voix forte, on aurait difficilement trouvé son pareil. Il ne ménageait pas ses forces non plus. La grand-rue passait à peu de distance du cachot. Thorsteinn déclamait si fort que les murailles en tremblaient et que l'autre, qui était à demi-mort auparavant, y prit grand plaisir. Il continua ainsi jusqu'au soir.

CHAPITRE LXXXVII

Il y avait, là dans la ville, une grande dame, fort puissante et de grande famille, qui s'appelait Spes. Son mari s'appelait Sigurdr ; il était riche et de plus petite famille qu'elle ; elle lui avait été mariée pour sa fortune. Il n'y avait pas grand amour entre les époux, et elle se tenait pour mal mariée. Elle était hautaine et très fière. Il se

trouva que, alors que Thorsteinn se divertissait ce soir-là, Spes passa dans la rue près du cachot et qu'elle entendit une voix si belle que, déclara-t-elle, elle n'en avait jamais entendue de pareille. Elle allait avec de nombreux pages, et elle leur demanda d'aller voir là-bas qui avait cette merveilleuse voix. Ils hélèrent donc pour demander qui était si rudement emprisonné là. Thorsteinn dit qui il était. Alors, Spes dit : « Es-tu aussi accompli en d'autres choses que pour déclamer? » Il dit que c'était une petite chose. « Quelle offense as-tu commise, dit-elle, pour que l'on te torture ici à mort? » Il dit qu'il avait tué un homme pour venger son frère, « mais je n'ai pu le prouver devant témoins, dit Thorsteinn, et voilà pourquoi on m'a mis ici, à moins que quelqu'un veuille me délivrer; mais j'estime qu'il n'y a aucun espoir à cela, car je ne suis apparenté à personne ici. — Ce serait une grande perte si tu étais tué; et ton frère était-il un homme d'un tel renom, celui que tu as vengé? » Il dit qu'il valait plus que quiconque. Elle demanda quelles preuves il y avait à cela. Alors, Thorsteinn déclama cette vísa :

73. *Point ne purent huit*
Incitateurs au thing des estocs
Tirer la sax des mains du brave
Grettir, Grund des anneaux,
Avant que de solides
Ceints du baudrier tranchent
La jambe de l'épaule à l'intrépide
Meneur du coursier des vagues[1].

« Ce sont là de grandes prouesses », dirent ceux qui comprirent la vísa. Et quand elle fut au courant, elle dit : « Veux-tu accepter de recevoir de moi la vie sauve, si j'en ai l'occasion? — Volontiers, dit Thorsteinn, si mon camarade que voici est délivré avec moi; sinon nous resterons ici tous les deux. » Elle répondit : « Tu me parais meilleure acquisition que lui. — Quoi qu'il en soit, dit Thorsteinn, ou bien on nous sortira d'ici tous les deux, ou bien personne. »

Elle alla chez les Varègues et demanda la libération de Thorsteinn, offrant de l'argent pour cela[2]. Ils y étaient disposés. Sa popularité et sa puissance firent qu'elle put les faire relâcher tous les deux. Dès que Thorsteinn sortit du cachot, il alla trouver Dame Spes. Elle le prit chez elle et le garda en secret, mais parfois, il était avec les

Varègues en expéditions guerrières et se révéla d'une grande vaillance dans toutes les attaques.

CHAPITRE LXXXVIII

À cette époque-là, Haraldr fils de Sigurdr[1] était à Miklagardr et Thorsteinn se lia d'amitié avec lui. Thorsteinn était maintenant tenu pour un homme éminent car Spes ne le laissait pas manquer d'argent. Thorsteinn et Spes se prirent d'affection; elle admirait fort ses hauts faits. Elle dépensait beaucoup d'argent parce qu'elle faisait tout pour entretenir sa popularité. Son mari estima aussi qu'elle changeait fort de manières, tant dans son caractère qu'ailleurs et surtout dans ses prodigalités. Il s'aperçut que de l'or et des objets précieux disparaissaient de sa cassette. Et un jour, Sigurdr, son mari, lui parla et dit qu'elle changeait d'étrange façon: « Tu ne fais aucune attention à nos biens et tu gaspilles de diverses façons; c'est comme si je ne te voyais qu'en rêve, tu ne veux jamais te trouver là où je suis. Je suis sûr qu'il y a des raisons à cela. » Elle répondit: « Je t'ai dit, ainsi que mes parents, quand nous nous sommes mariés, que je voulais être indépendante et libre de disposer de toutes choses qu'il me convenait de donner et c'est pour cela que je n'épargne pas ton argent. Veux-tu me dire d'autres choses pour me faire honte? » Il répondit: « Je ne vais pas sans soupçonner que tu entretiens quelque autre homme que tu prises plus que moi. — Que je sache, dit-elle, il n'y a pas grandes raisons à cela, et je pense que tu ne peux pas en donner de preuves. Mais nous n'allons pas rester seul à seule à parler de cela si tu m'imputes pareilles inconvenances. » Il laissa tomber ce sujet pour cette fois. Thorsteinn et elle continuèrent de la même façon, ils ne firent pas attention aux mauvaises langues car elle se fiait à sa sagacité et à sa popularité. Ils restaient souvent à converser et à s'amuser.

Il se fit qu'un soir, ils étaient dans une chambre haute où se trouvaient ses objets de prix. Elle pria Thorsteinn de déclamer quelque chose, car elle croyait son mari assis à boire, comme il en avait coutume; elle poussa le verrou.

Et lorsqu'il eut déclamé un moment, on frappa à la porte et l'on cria d'ouvrir; c'était le mari qui était arrivé avec une nombreuse suite. La dame avait ouvert un grand coffre et montrait à Thorsteinn ses bijoux. En reconnaissant qui était là, elle ne voulut pas ouvrir la porte. Elle dit à Thorsteinn : « Rapide sera ma décision; saute dans ce coffre, et ne fais pas de bruit. » C'est ce qu'il fit. Elle tira le verrou du coffre et s'assit dessus. Sur ce, le mari entra dans la chambre haute : ils avaient fracturé la porte. La dame dit : « Pourquoi faites-vous tant de vacarme, êtes-vous poursuivis par des ennemis ? » Le mari répondit : « Il sied que tu fasses toi-même la preuve de ce que tu es. Où est l'homme qui donnait si fort de la voix il y a un instant ? Je présume que tu trouves sa voix plus belle que la mienne. » Elle dit : « Qui sait se taire n'est pas complètement sot : cela vaut pour toi aussi. Tu te crois rusé, et tu crois que tu vas me faire porter tes mensonges. Eh bien, on va en faire la preuve. Si tu dis vrai, prends-le car il ne se sera pas enfui par les murs ou par le toit. » Il fouilla la piece et ne trouva rien. Elle dit : « Pourquoi ne le prends-tu donc pas, si tu te crois si sûr de ton fait ? » Il se tut, il ne voyait pas bien dans quel piège il était tombé, il demanda à ses suivants s'ils n'avaient pas entendu comme lui. Mais en voyant que cela déplaisait à la dame, aucun ne voulut porter témoignage, ils dirent que souvent, on n'entendait pas les choses telles qu'elles étaient. Le mari sortit, estimant connaître la vérité, même s'il n'avait pas trouvé l'homme. Il cessa d'espionner la dame et ses faits et gestes pendant un long moment.

Bien après, il se trouva une seconde fois que Thorsteinn et Spes étaient dans une garde-robe. Il y avait là des tissus taillés et non taillés, qui appartenaient à elle et à son mari. Elle montra à Thorsteinn force étoffes qu'ils déployèrent. Et au moment où ils s'y attendaient le moins, arriva le mari avec quantité de gens qui entrèrent de force dans la chambre haute. Pendant qu'ils faisaient sauter la porte, elle entassa les étoffes sur Thorsteinn et quand ils pénétrèrent dans la pièce, elle était appuyée sur le tas de tissus. « Nieras-tu encore, dit le mari, qu'il y a ici un homme avec toi ? Il y a ici des gens qui vous ont vus tous les deux. » Elle le pria de ne pas s'emporter de la sorte. « Il ne vous échappera pas, mais laissez-moi tranquille et ne me touchez pas. » Ils cherchèrent par la pièce

et ne trouvèrent rien; abandonnèrent pour finir. Alors, la dame dit : « Il est toujours bon de donner de meilleures preuves que celles que l'on attend, et il fallait s'attendre à ce que vous ne trouviez pas ce qui n'existe pas. Veux-tu donc, mon mari, reconnaître ta sottise et me disculper de ces calomnies ? » Il dit : « Je te disculperai d'autant moins que je m'estime sûr que tu es coupable avérée de ce dont je t'accuse; si tu veux te laver de cette accusation, il va te falloir t'employer sans compter. » Elle déclara que cela n'était pas pour lui déplaire. Ils se quittèrent sur ces propos.

Après cela, Thorsteinn resta constamment chez les Varègues. On dit qu'il avait pris conseil de Haraldr fils de Sigurdr et l'on croit qu'ils ne s'en seraient pas tirés de la sorte s'ils n'avaient pas eu recours à lui ni bénéficié de sa sagacité. Un certain temps ayant passé, Sigurdr fit savoir qu'il partirait de chez lui pour aller à quelqu'une de ses affaires. La dame ne l'en dissuada pas; et lorsque le mari fut parti, Thorsteinn vint chez Spes, et ils restèrent constamment ensemble. Son château était ainsi fait que la construction s'avançait au-dessus des flots et qu'en dessous de certaines pièces, la mer roulait. C'est là que se tenaient constamment Spes et Thorsteinn. Il y avait une petite trappe dans le plancher dont seuls lui et elle avaient connaissance. Elle devait rester ouverte pour le cas où il y aurait eu besoin d'agir rapidement.

Maintenant, il faut dire du mari qu'il ne s'en alla nulle part, il se cacha, il voulait épier la dame. Il se trouva aussi qu'un soir, alors que Thorsteinn et Spes s'y attendaient le moins, et qu'ils étaient dans la pièce au-dessus de la mer, à s'amuser, le mari survint à l'improviste avec une quantité de gens, il mena quelques hommes à une fenêtre de la maison et leur demanda de voir si les choses ne se passaient pas comme il l'avait dit. Ils dirent tous qu'il avait parlé juste et que tel avait dû être le cas auparavant. Ils coururent dans la pièce. Quand Thorsteinn et Spes entendirent le bruit, elle lui dit : « Il va falloir que tu descendes par ici, coûte que coûte. Si tu parviens à t'échapper, fais-moi un signe. » Il dit que oui, se précipita par le plancher et la dame repoussa la trappe du pied. La trappe se remit en place et l'on n'en voyait nulle trace sur le plancher. Le mari entra dans la pièce avec ses gens. Ils se mirent en quête et ne trouvèrent rien, comme il fallait s'y

attendre. La pièce était vide, il n'y avait rien dedans hormis le plancher lisse et les sièges. La dame était assise là, à se tourner les pouces[1]. Elle prêta à peine attention à eux et fit comme si cela ne la concernait pas. Le mari trouva la situation bien étrange et demanda à ses suivants s'ils n'avaient pas vu l'homme. Ils déclarèrent que certes, ils l'avaient vu. Alors, la dame dit : « On va en venir à ce que l'on dit : tout a toujours eu lieu trois fois autrefois. C'eſt bien ce qui t'eſt arrivé aussi, Sigurdr, dit-elle, tu m'as contrariée trois fois, à ce qu'il me semble ; es-tu plus avancé qu'au début, maintenant ? — À présent, je ne suis pas le seul à raconter l'hiſtoire, dit le mari, il va falloir te disculper de tout cela, car je ne veux pour rien au monde laisser ces affronts impunis. — Je crois, dit la dame, que tu demandes ce que je veux offrir, car je trouve excellent de me disculper de ces accusations ; elles ont fait tant de bruit que je serais fort déshonorée si je ne m'en lavais pas. — De le même façon, il te faudra prouver, dit le mari, que tu n'as pas dilapidé mon bien ni mes objets de prix. » Elle répondit : « Au moment où je me disculperai, je me laverai de toutes les accusations que tu as à me reprocher. Mais réfléchis à ce à quoi cela aboutira. Je veux dès demain me présenter à l'évêque pour qu'il me donne plein droit de disculpation de cette accusation. » Le mari se déclara satisfait de cela et s'en alla avec ses gens.

De Thorſteinn, il faut dire maintenant qu'il s'éloigna de la demeure à la nage et qu'il remonta à l'endroit qui lui plut, il prit un morceau de bois enflammé et le tint levé, de façon que l'on pût le voir du château de la dame. Elle reſta longtemps dehors ce soir-là ainsi que pendant la nuit, elle voulait savoir si Thorſteinn était arrivé à terre. Lorsqu'elle vit le feu, elle comprit qu'il était arrivé sur le rivage, car ils avaient fait ce plan entre eux. Le lendemain matin, Spes offrit à son mari qu'ils aillent s'expliquer de leur affaire devant l'évêque, et il y fut tout prêt. Ils se présentèrent donc à lui, et le mari reprit les accusations contre elle que l'on a exposées précédemment. L'évêque demanda si on l'avait déjà convaincue de cela, mais personne n'en avait entendu parler. Il demanda alors sur quelles preuves il se fondait pour l'accuser de cela. Il cita alors les gens qui l'avaient vue s'enfermer dans une pièce verrouillée, un homme avec elle : à cela, le mari dit qu'il soupçonnait que cet homme l'avait séduite. L'évêque dit

que sans doute, elle pouvait se disculper de cette accusation si elle le voulait. Elle déclara que cela lui convenait tout à fait. « J'espère, dit Spes, que je trouverai aisément des femmes pour prêter serment[1] sur cette affaire. » On lui communiqua alors les termes du serment qu'elle devait prêter et l'on fixa le jour où cela devait se faire. Là-dessus, elle rentra chez elle, fort satisfaite. Thorsteinn et Spes se retrouvèrent et firent leurs plans.

CHAPITRE LXXXIX

Le temps passa et l'on arriva au jour où Spes devait prêter serment. Elle y invita tous ses amis et parents et se mit les plus beaux habits qu'elle possédait. Beaucoup de nobles dames l'accompagnèrent. C'était par un temps très pluvieux. Le chemin était détrempé et il fallait traverser une grande fondrière avant d'arriver à l'église. Quand Spes et son escorte arrivèrent à la fondrière, il se trouva là quantité de gens et une foule de pauvres qui demandaient l'aumône car c'était sur la grand-route. Ils s'estimaient tous tenus de la fêter, la connaissant, et lui souhaitèrent grand bien parce qu'elle les avait souvent secourus. Il y avait là, parmi tous ces pauvres, un mendiant de grande taille qui portait toute sa barbe. Les femmes s'arrêtèrent devant la fondrière, car ces dames de la cour ne voulaient pas se salir en traversant la fondrière. Et comme ce mendiant de grande taille voyait la dame et qu'elle était mieux habillée que les autres femmes, il lui dit : « Bonne dame, daigne me permettre de te porter pour te faire traverser cette fondrière, car il est de notre devoir, à nous autres mendiants, de te servir du mieux que nous le pouvons. — Comment vas-tu me porter, dit-elle, toi qui n'es pas capable de te porter toi-même ? — Tu donnerais la preuve de ton humilité, dit-il, et je ne puis t'offrir mieux que ce que j'ai ; ne pas faire la fière devant un pauvre homme te portera bonheur. — Sache qu'en vérité, dit-elle, si tu ne me portes pas comme il faut, tu seras rossé sans parler d'autres pires traitements. — Je m'y risquerai avec joie », dit-il et il pénétra dans la fondrière. Elle fit mine d'éprouver grande répugnance à ce

qu'il la porte, mais elle grimpa tout de même sur son dos. Il marchait très lentement en titubant et allait avec deux béquilles. Parvenu au milieu de la fondrière, il titubait de tous côtés. Elle lui demanda de faire un effort « et si tu me fais tomber, tu n'auras jamais fait pire voyage ». Le miséreux chercha à progresser et rassembla toutes ses forces, il y mit toute son ardeur et parvint tout près de l'autre bord; mais alors, il perdit pied et tomba, tout en la déposant à terre. Pour lui, il tomba dans la fondrière et en eut jusque sous les bras. Gisant comme il était, il s'agrippa à la dame, sans pouvoir attraper ses habits. Alors de sa main boueuse, il lui attrapa le genou et la tint par la cuisse nue. Elle se leva d'un bond et pestant et dit qu'il n'y avait que du mal à tirer de ces misérables vagabonds « et tu mériterais d'être roué de coups si je n'avais honte de faire rosser un misérable comme toi ». Il dit alors: « Les gens n'ont pas tous la même chance; je pensais te rendre service, j'espérais obtenir quelque aumône de toi, et je ne reçois de toi que menaces et insultes mais aucun profit », et il fit mine d'être fort affligé. Beaucoup avaient pitié de lui, mais elle, dit que c'était un grand coquin. Mais comme beaucoup intercédaient pour lui, elle prit son escarcelle: elle contenait force pièces d'or. Elle en vida le contenu par terre en disant: « Prends cela, l'homme; il ne serait pas bon que tu ne reçoives pas plein dédommagement pour les insultes que je t'ai dites, et nous voici quittes, tu es payé pour ton travail. » Il ramassa les pièces d'or et la remercia de sa générosité.

Spes alla à l'église: il s'y trouvait quantité de monde. Sigurdr procéda avec ardeur et lui ordonna de se disculper de l'accusation qu'il avait portée contre elle. Elle répondit: « Je n'ai cure de ton accusation. Et d'ailleurs, quel homme déclares-tu avoir vu dans ma maison auprès de moi? J'ai coutume d'avoir toujours quelque gentilhomme auprès de moi et je déclare qu'il n'y a pas de mal à cela. Mais je veux jurer qu'à aucun homme je n'ai donné de l'argent et que par aucun homme je n'ai été souillée corporellement, hormis mon mari et ce misérable mendiant qui m'a mis sa main boueuse sur la cuisse quand je fus transportée de l'autre côté de cette fondrière aujourd'hui. » Beaucoup convinrent que c'était là un serment recevable et qu'il n'y avait pas de blâme à ce que cet homme l'eût profanée sans qu'elle y pût rien. Elle dit

qu'il fallait rapporter les choses telles qu'elles étaient. Puis elle prêta serment de la façon que l'on vient de préciser. Beaucoup dirent qu'elle faisait la vérification de ce que l'on dit : il ne faut rien omettre dans serment prêté. Elle déclara espérer que les gens avisés considéreraient qu'elle n'avait pas donné matière à soupçon. Ses parents dirent alors que, pour une noble dame, c'était grande épreuve que de devoir supporter de telles calomnies sans compensation, car c'était une accusation passible de mort qu'une femme fût ouvertement convaincue d'adultère. Spes demanda alors à l'évêque de prononcer son divorce d'avec Sigurdr car elle déclara ne plus pouvoir supporter les calomnies de son mari. Ses parents la soutinrent. Grâce à leur soutien et à leurs dons en argent, ils furent séparés et Sigurdr n'obtint qu'une petite partie de ses biens. Il fut expulsé du pays. Il en alla là, comme on en a des exemples un peu partout, que le plus faible dut céder. Bien que sa cause fût juste, il ne put parvenir à rien. Toute leur fortune revint à Spes, et on la tint pour une très grande dame. Lorsque les gens réfléchirent au serment qu'elle avait prêté, ils estimèrent qu'il y avait eu là quelque ruse et pensèrent que des personnes avisées avaient dû lui inspirer cette formulation. On découvrit alors que le mendiant qui l'avait portée était Thorsteinn le Dromond, pourtant, Sigurdr ne put aucunement redresser cette cause, et il sort de la saga.

CHAPITRE XC

Thorsteinn le Dromond était avec les Varègues pendant que la rumeur publique faisait le plus grand bruit autour de cette affaire. Il était si renommé que l'on estimait qu'il n'y avait guère eu d'homme aussi accompli qui y fût entré. Il reçut les plus grands honneurs de Haraldr fils de Sigurdr car celui-ci estimait qu'ils étaient parents[1]. Et l'on croit que c'est sur ses conseils qu'il avait agi.

Bientôt après que Sigurdr fut chassé du pays, Thorsteinn demanda Spes en mariage. Elle accueillit honorablement la chose mais en déféra à ses parents. Ceux-ci

tinrent réunion et se mirent d'accord pour que ce fût elle surtout qui en décide. L'affaire fut conclue entre eux, ils firent bon ménage et ils avaient grands biens. On tint Thorsteinn pour un homme fort chanceux, étant donné la façon dont il s'était tiré de difficulté. Ils passèrent ensemble deux hivers, là, à Miklagardr. Après cela, Thorsteinn dit à son épouse qu'il voulait retourner en Norvège, voir ses propriétés. Elle lui dit de faire à son gré. Il vendit alors les propriétés qu'il possédait là et ils eurent alors beaucoup d'argent[1]. Ils quittèrent le pays pour se rendre à l'étranger avec une bonne escorte et allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent en Norvège. Les parents de Thorsteinn leur firent excellent accueil à tous les deux, et l'on vit bientôt qu'elle était libérale et noble; elle devint bientôt très populaire. Ils eurent des enfants et vécurent sur leurs propriétés, fort satisfaits de leur état.

C'était Magnús le Bon qui était alors roi de Norvège. Thorsteinn alla promptement le trouver et fut bien accueilli car il avait acquis grand renom pour avoir vengé Grettir le Fort. On ne connaissait guère d'autre exemple qu'un homme d'Islande eût été vengé à Miklagardr, en dehors de Grettir fils d'Ásmundr. On dit que Thorsteinn devint homme de la hird du roi Magnús. Thorsteinn resta en paix neuf hivers après son retour en Norvège, lui et sa femme étaient tenus tous les deux pour des personnes fort honorables. Alors arriva de Miklagardr le roi Haraldr fils de Sigurdr, et le roi Magnús lui donna la moitié de la Norvège[2]. Ils furent rois de Norvège tous les deux pendant un moment. L'été suivant, le roi Magnús le Bon mourut et Haraldr prit alors seul le pouvoir en Norvège. Après la mort du roi Magnús, beaucoup de ceux qui avaient été ses amis s'affligèrent, car tout le monde l'aimait. Mais il était difficile de se faire au caractère du roi Haraldr, car il était dur et sévère. Thorsteinn le Dromond se faisait âgé, mais c'était pourtant le plus vaillant des hommes. Seize hivers s'étaient écoulés depuis le meurtre de Grettir fils d'Ásmundr.

CHAPITRE XCI

Beaucoup de gens pressaient Thorsteinn d'aller trouver le roi Haraldr et de se faire son homme lige, mais il n'y consentit pas. Alors, Spes dit : « Je ne veux pas, Thorsteinn, que tu ailles trouver le roi Haraldr, car nous sommes davantage redevables à un autre roi, et il faut y penser. Voici que nous nous faisons vieux tous les deux, le temps de notre jeunesse est passé, et nous avons suivi nos désirs plus que les enseignements du Christ et les préceptes de la justice. Or je sais que cette dette que nous avons, ce ne sont ni nos parents ni nos richesses qui pourront la racheter, mais que c'est à nous-mêmes de la payer. Je veux que nous changions de vie, que nous quittions le pays et allions au palais du pape car je crois qu'ainsi ma cause sera rachetée. » Thorsteinn répondit : « Les choses dont tu parles me sont aussi bien connues qu'à toi. Il sied que tu commandes en ces choses qui conviennent si bien, toi qui m'as laissé commander quand nos intentions étaient bien plus douteuses et nous allons agir en tous points comme tu le dis. » Cela surprit fort les gens. Thorsteinn avait alors soixante-sept hivers, il était encore vaillant dans toutes ses entreprises, pourtant. Il invita chez lui tous ses parents et alliés et leur dévoila ses projets. Les personnes sages l'approuvèrent, tout en estimant que leur départ était grand dommage. Thorsteinn dit qu'il n'était pas certain de revenir. « Je veux vous remercier tous, dit-il, de la façon dont vous vous êtes occupés de mes biens la dernière fois que j'ai été hors du pays. Je veux vous offrir et demander de vous charger des biens de mes enfants et de mes enfants eux-mêmes et de les élever en fonction de votre générosité, car me voici si vieux que, même si je suis en vie, on peut aussi bien s'attendre à ce que je revienne ou que je reste. Vous veillerez à tout ce qui m'appartient ici comme si je devais ne pas revenir en Norvège. » Ils répondirent alors que ce serait bien plus judicieux que sa femme reste pour s'en occuper. Elle dit alors : « Si j'ai quitté mon pays et Miklagardr avec Thorsteinn, abandonnant et parents et biens, c'est que je voulais qu'un seul et même sort nous soit

réservé à tous deux. Je me suis trouvée bien ici. Mais je ne désire pas séjourner longtemps en Norvège ou ici dans les pays du Nord s'il s'en va. Nous nous sommes toujours plu l'un avec l'autre et rien ne nous a séparés. Nous irons tous les deux ensemble, car bien des choses se sont passées depuis que nous nous sommes rencontrés, que nous sommes seuls à connaître. »

Lorsqu'ils eurent ainsi réglé leurs affaires, Thorsteinn demanda à des gens impartiaux de répartir leurs biens par moitiés. Les parents de Thorsteinn prirent la moitié qui devait revenir aux enfants, lesquels furent élevés chez les parents de leur père[1] et devinrent ensuite des hommes de grande valeur : une grande descendance vient d'eux, là, dans le Vík. Pour Thorsteinn et Spes, ils répartirent une part de leur bien, en donnant à l'Église pour le repos de leurs âmes et en emportant une partie avec eux. Ils entreprirent donc le voyage de Rome, et beaucoup leur souhaitèrent bon voyage.

CHAPITRE XCII

Ils firent tout le chemin jusqu'à ce qu'ils arrivent à Rome. Quand ils se présentèrent à celui à qui il revient d'entendre les confessions des gens, ils dirent en vérité toutes choses telles qu'elles s'étaient passées et par quelle perfidie ils avaient fondé leur ménage. Ils se soumirent humblement aux pénitences qu'il voudrait leur imposer pour leur salut. Mais pour la raison que c'était d'eux-mêmes qu'ils s'étaient résolus à expier leurs péchés, sans y être poussés par l'hostilité des chefs de l'Église, on allégea autant que possible leurs punitions et on les convia doucement à veiller sagement au salut de leurs âmes et à mener désormais une vie pure, maintenant qu'ils avaient reçu l'absolution de toutes leurs fautes. On estima qu'ils avaient bien et sagement agi. Alors, Spes dit : « Il me semble maintenant que notre cause s'est bien passée et conclue ; nous n'avons pas partagé que la malchance. Il se peut que des sots agissent à l'exemple de notre jeunesse. Il faut que nous terminions notre vie de telle sorte que les gens de bien veuillent l'imiter. Nous allons payer des gens

habiles en maçonnerie pour qu'ils nous construisent une cellule pour chacun, afin de racheter de la sorte les manquements que nous avons faits à Dieu. » Et donc Thorsteinn paya pour faire construire une cellule à tous les deux et pour se procurer toutes autres choses dont ils auraient besoin et dont ils ne pourraient se passer pour leur subsistance. Ce travail terminé, au moment propice et tout étant prêt, ils cessèrent de leur plein gré leur cohabitation temporelle afin de mériter d'autant plus de mener ensemble une vie éternelle dans l'autre monde. Chacun s'installa dans sa cellule et ils vécurent aussi longtemps qu'il plut à Dieu, puis terminèrent ainsi leur vie.

La plupart des gens ont dit que Thorsteinn le Dromond et sa femme Spes ont été favorisés par la chance pour se tirer de difficultés. Mais leurs enfants ni leurs descendants ne sont pas venus en Islande pour que l'on puisse en faire une saga.

CHAPITRE XCIII

Sturla le Lögmadr a dit que, selon lui, aucun proscrit n'a été aussi illustre que Grettir le Fort. Il en donne trois raisons. D'abord, qu'il le considère comme le plus avisé, car c'est lui qui est resté le plus longtemps en proscription et qu'on ne l'a jamais vaincu tant qu'il fut en bonne santé; en deuxième lieu, que ce fut le plus fort du pays, des gens de son âge, et qu'il fut plus capable que tout autre de supprimer les revenants et les fantômes; en troisième lieu, qu'il fut vengé à Miklagardr, ce qui n'est arrivé à aucun autre Islandais. Il ajoutait que celui-là même qui le vengea, Thorsteinn le Dromond avait eu bien de la chance à la fin de ses jours.

Ici finit la saga de Grettir fils d'Ásmundr[1].

SAGA DES CHEFS DU VAL-AU-LAC

(Vatnsdoela Saga)

CHAPITRE PREMIER

On mentionne un homme, Ketill, surnommé Raumr[1]. C'était un homme puissant, il habitait la ferme qui s'appelle Raumsdalr : c'est en Norvège, tout au nord. Il était fils d'Ormr Skeljamoli[2], fils de Björn de Nes[3], fils de Björn le Jötunn[4], du nord de la Norvège. Il y avait des roitelets[5] [en Norvège] quand cette saga se passa. Ketill était un excellent homme, fort riche de biens, d'une grande force physique et le plus brave dans toutes les épreuves. Il était allé en expéditions guerrières dans la première partie de sa vie, mais s'installa dans son domaine quand il prit de l'âge. Il avait épousé Mjöll, fille d'Ánn Tendeur-d'Arc. Ketill eut d'elle un fils; on le nomme Thorsteinn[6]; c'était un homme avenant de visage; il n'était pas extraordinaire par la taille ou la force; il avait dix-huit hivers quand ceci arriva, et pourtant, dans sa conduite et toutes ses prestations, Thorsteinn était dans la bonne moyenne des jeunes gens.

À cette époque-là, les gens eurent le sentiment qu'il devait y avoir des brigands ou des malfaiteurs sur la route qui relie le Jamtaland au Raumsdalr[7], parce que nul de ceux qui y passaient ne revenait; quand bien même ils eussent été quinze ou vingt ensemble, aucun n'était revenu tout de même. Aussi estima-t-on qu'il devait y avoir un extraordinaire bandit de grand chemin qui s'embusquait là. Les gens de maître[8] Ketill furent les moins touchés par ces brimades, meurtres d'hommes et pertes d'argent à la fois, et l'on fit de grands blâmes,

disant que celui-là était un individu bien lamentable qui était chef de ce district, si l'on ne prenait aucune mesure contre de telles calamités, et l'on dit que Ketill vieillissait fort, mais il en fit peu de cas, encore qu'il fût fort affecté par leurs dires.

CHAPITRE II

Il se fit qu'une fois, Ketill dit à son fils Thorsteinn : « Autre est à présent la conduite des jeunes gens que quand j'étais jeune ; alors, on désirait accomplir quelque exploit, soit en entreprenant une expédition guerrière, soit en acquérant argent et honneur par quelque action tant soit peu dangereuse. Mais à présent, les jeunes hommes veulent rester à la maison[1], assis près du feu, à s'emplir la panse d'hydromel et de bière ; ainsi, vaillance et valeur sont en pleine décadence, mais moi, j'ai amassé argent et honneur parce que j'avais le courage de m'exposer aux périls et aux rudes combats. Or toi, Thorsteinn, tu as reçu bien peu de force et de taille ; le plus vraisemblable aussi, c'est que tu suivras ta voie et que ton énergie et ton audace iront à l'avenant, car tu ne veux pas imiter les exploits des parents qui t'ont précédé ; tu te révéleras fidèle à ton apparence et le courage doit marcher de pair avec la taille. C'était la coutume des hommes puissants, rois ou jarls, nos pairs, que d'entreprendre des expéditions guerrières et d'acquérir argent et renom : cet argent-là ne devait pas entrer dans l'héritage, ni le fils le reprendre du père, il fallait le placer dans le tertre auprès du chef lui-même[2]. Or, quoique leurs fils reprissent les terres, ils ne pouvaient se maintenir dans leur lot s'il y allait de l'honneur, à moins qu'ils ne se missent, eux et leurs gens, en péril de leur vie et en guerre, acquérant ainsi argent et renommée, l'un après l'autre, et marchant de la sorte sur les traces de leurs parents. Je crois bien que tu ignores les lois des guerriers[3] et je pourrais te les enseigner. Te voici également si bien avancé en âge qu'il serait grand temps que tu fasses tes preuves et saches ce que la chance veut t'accorder. »

Thorsteinn répond : « J'appelle cela exciter quelqu'un,

si tant est que cela serve à quelque chose. » Il se leva et s'en alla, extrêmement fâché.

Il y a une grande forêt entre le Raumsdalr et l'Upplönd, que traverse une grand-route, bien qu'on l'évitât alors à cause de ces êtres malfaisants qui la hantaient, croyait-on, encore que personne ne pût en parler, on tenait que le plus grand des exploits eût été de remédier à cela.

CHAPITRE III

Ce fut un peu après cette conversation entre le père et le fils que Thorsteinn s'en alla tout seul, après boire, résolu à faire confiance à la chance de son père et à ne plus être l'objet de ses insultes, préférant maintenant se mettre en quelque péril. Il prit son cheval et s'en alla tout seul jusqu'à la forêt, là où, selon toute vraisemblance, il pensait trouver les malfaiteurs, bien qu'il estimât avoir peu d'espoir de succès contre une force aussi écrasante que celle avec laquelle, il en était sûr, il faudrait se mesurer. Il préférait aussi mettre sa vie en jeu que d'y aller sans résultat. Il entrava son cheval à l'orée de la forêt, y pénétra ensuite et trouva un sentier latéral qui partait de la grand-route. Quand il eut longtemps marché, il découvrit dans la forêt une maison grande et bien bâtie. Thorsteinn se dit que cette demeure devait appartenir à qui avait interdit le chemin, qu'il s'agît d'une personne ou de plusieurs. Ensuite, il entra dans la salle commune et y trouva de grands coffres et maintes choses de valeur. Il y avait là un gros tas de bûches et, de l'autre côté, des marchandises dans des sacs, et toutes sortes de denrées. Il vit là un lit, beaucoup plus grand que les lits qu'il eût jamais vus; il lui parut que celui à qui convenait ce meuble devait être de taille passablement haute. Le lit était tendu de beaux rideaux. Il y avait là aussi une table mise, avec une nappe propre, des mets glorieux et la meilleure boisson. Thorsteinn ne toucha pas à ces choses. Ensuite, il se chercha un expédient pour ne pas être immédiatement aperçu de ceux qui habitaient cette salle, car il voulait savoir de quoi il retournait avant qu'ils ne prissent la

parole ou ne le vissent. Il grimpa parmi les sacs dans la pile de marchandises et s'y installa.

Ensuite, il entendit dehors un grand vacarme, quand arriva le soir, puis un homme entra qui menait un cheval derrière lui. Cet homme était très grand, il avait des cheveux blonds qui lui tombaient en belles boucles sur les épaules. Thorsteinn le trouva très beau. Sur ce, cet homme se fit du feu, ayant d'abord mené son cheval à l'écurie. Il posa une cuvette devant lui, se lava et s'essuya avec une serviette. Il versa aussi d'un baril une belle boisson dans un grand hanap et se mit ensuite à manger[1]. Tous les faits et gestes de cet homme parurent à Thorsteinn remarquables et fort courtois. C'était un homme beaucoup plus grand que Ketill, son père, lequel était tenu pour le plus grand des hommes et l'était en fait. Quand l'habitant de la skáli eut mangé, il s'assit près du feu, regarda dedans et dit : « Il y a eu du changement ici, voici que le feu est plus couvert de cendres blanches que je ne le pensais ; je crois qu'on l'a allumé il y a peu de temps[2]. Je ne sais pas ce que cela signifie et il peut se faire que des hommes soient venus ici qui en veulent à ma vie, et cela n'est pas sans cause. Je vais aller fouiller la maison. » Puis il prit une torche, chercha et arriva à l'endroit où se trouvait la pile de marchandises. Les choses étaient disposées de telle sorte que l'on pouvait passer de la pile dans une grande cheminée[3] qui se trouvait dans la skáli. Quand le malfaiteur examina la pile, Thorsteinn était dehors et l'homme de la skáli ne put le trouver car Thorsteinn était destiné à un autre sort que d'être tué là. L'autre fouilla la maison par trois fois sans rien trouver. Alors, il dit : « Je vais laisser cela tranquille à présent, mais on ne sait ce qu'il en adviendra, et il peut se faire que ce que l'on dit se révèle, à mes dépens : Mauvais desseins mènent à mal. » Ensuite, il revint à sa couche et défit sa sax[4]. Celle-ci parut à Thorsteinn un grand trésor, bien capable de mordre, et il se mit dans l'idée que s'il pouvait mettre la main dessus, cela lui rendrait grand service. Lui revinrent aussi à l'esprit les provocations de son père : il y aurait besoin de résolution et d'audace pour accomplir un exploit comme celui-là ou d'autres, mais renom et beaux liards viendraient en récompense et on estimerait alors qu'il avait mieux fait d'y aller que de rester près de l'âtre de sa mère. Il lui vint

alors également à l'esprit que son père avait dit qu'il ne valait pas mieux aux armes qu'une fille ou autre femme et qu'il y aurait plus d'honneur pour sa parentèle d'avoir une brèche dans la famille que de l'avoir, lui, là où il était. De telles choses poussèrent Thorsteinn à l'action et il chercha l'occasion de venger à lui tout seul le tort causé à beaucoup, mais d'autre part, il trouvait tout de même que c'était bien dommage de maltraiter cet homme-là. Sur ce, l'homme de la skáli s'endormit et Thorsteinn essaya, en faisant un peu de bruit, de savoir dans quelle mesure il dormait fermement : il s'éveilla au bruit et se tourna sur le côté. Un moment encore s'écoula, et Thorsteinn fit un second essai : il s'éveilla encore, quoique moins. La troisième fois, Thorsteinn s'avança et donna un grand coup sur le rebord du lit, vérifiant que, cette fois, tout était parfaitement tranquille. Alors, Thorsteinn alluma une torche, alla au lit pour voir si l'homme était parti. Thorsteinn voit qu'il est couché là, qu'il dort en chemise de soie brodée d'or, couché sur le dos. Alors, Thorsteinn brandit la sax, en assena un coup dans la poitrine du grand gaillard et lui fit une grave blessure. L'homme eut un violent sursaut, il empoigna Thorsteinn et le tira dans le lit près de lui, mais la sax restait fichée dans la blessure et Thorsteinn avait frappé si ferme que la pointe était enfoncée dans l'oreiller. Mais cet homme était terriblement fort, il laissa la sax là où elle était et Thorsteinn se trouva pris entre lui et la cloison. Le blessé dit : « Quel est cet homme qui m'a fait une blessure ? » Il répond : « Je m'appelle Thorsteinn et je suis fils de Ketill Raumr. » L'homme dit : « Il me semble connaître déjà ton nom, et pourtant j'estime que c'est de vous autres, le père et le fils, que je mérite le moins cela, car je vous ai fait peu de mal, sinon pas du tout, mais voici que tu as été plutôt rapide et moi, plutôt lent, car j'étais sur le point d'abandonner et de me détourner de mes mauvais desseins. Mais j'ai tout pouvoir sur toi, que je te laisse vivre ou que je te fasse mourir. Si je faisais selon tes mérites, ni toi ni moi ne pourrions raconter nos démêlés, mais je crois qu'il vaut mieux te laisser la vie, car ainsi, je pourrais tirer de toi quelque profit si le destin le veut. J'entends aussi te dire mon nom : je m'appelle Jökull et je suis fils du jarl Ingimundr de Gautland[1]. Selon la coutume des fils d'hommes puissants, je me suis acquis des richesses,

encore que ç'ait été assez brutalement, mais j'étais prêt à m'en aller ailleurs. Maintenant, s'il te semble que tu me doives quelque chose pour t'avoir fait cadeau de la vie, va trouver mon père, mais cependant, parle d'abord à ma mère, qui s'appelle Vigdís, raconte-lui seul à seule ce qui vient de se passer, porte-lui mes affectueuses salutations et dis-lui de faire en sorte que toi et le jarl soyez en paix et pleinement amis, de telle façon qu'il te donne en mariage sa fille, ma sœur, qui s'appelle Thordís. Voici un anneau d'or que tu porteras en signe que c'est bien moi qui t'envoie, et même si elle pense que c'est grand deuil que de m'avoir perdu, j'espère qu'elle estimera mon amour et mon message plus que tes façons de faire, car j'ai le pressentiment que tu seras un homme chanceux. Et si le sort veut que tu aies des fils, ou que tes fils aient des fils, ne laisse pas mon nom se perdre. J'espère obtenir cette faveur et c'est pour cela que je te fais don de la vie[1]. » Thorsteinn le pria de faire comme il lui plaisait, quant à lui laisser la vie et au reste, et déclara qu'il ne le supplierait aucunement là-dessus. Jökull dit que sa vie était en son pouvoir, « il a fallu que ton père te pousse furieusement à faire cela, et du reste, ses conseils m'ont pleinement mordu[2]. Je vois bien qu'il te plairait que nous mourions tous les deux, mais un destin plus grand te sera échu. Ceux dont tu seras le chef ne seront pas sans guide étant donné ton courage et ta valeur et ma sœur aura meilleur lot si c'est toi qui l'épouses que si des vikings[3] l'emportent comme butin de guerre. Mais si l'on t'offre de prendre le pouvoir en Gautland, va-t'en plutôt dans tes domaines du Raumsdalr, car les parents de mon père ne t'accorderont pas de bon gré le pouvoir après sa mort. Il peut se faire que des meurtres affligeants se produisent dans votre famille, et que les gens perdent leurs parents sans avoir commis d'offense. Maintenant, ne dis mon nom à personne, hormis à ton père et à mes parents, car ma vie n'a pas été belle, et d'ailleurs j'ai payé maintenant selon mes mérites, et il en va ainsi de la plupart des fauteurs d'injustices[4]. Prends cette bague d'or et sers-t'en comme de signe. Et retire la sax, notre entretien ne sera pas long ». Ensuite, Thorsteinn retira la sax et Jökull mourut.

CHAPITRE IV

Après cet événement, Thorsteinn s'en alla chez lui. Quand il approcha de la ferme, il vit quantité d'hommes qui chevauchaient à sa rencontre. Il reconnut là son père et beaucoup de connaissances, et ils s'en allaient tous à sa recherche. Lorsqu'ils se rencontrèrent, Ketill salua joyeusement son fils, estimant l'avoir tiré des enfers[1] « et je me suis tout de suite repenti des paroles de reproche et de blâme que je t'ai dites ». Thorsteinn repartit que Ketill ne s'était guère soucié qu'il revînt un jour ou jamais. C'était la chance qui avait secondé sa cause, de telle sorte qu'il était revenu sain et sauf. Et bien qu'ils[2] eussent échangé ces propos avec quelque acrimonie, ils furent bientôt tout à fait réconciliés. Thorsteinn raconta en détail son expédition à son père. Pour cette action, Thorsteinn reçut des éloges unanimes, comme on pouvait s'y attendre. Ensuite Thorsteinn fit convoquer le thing[3] et tous les habitants du district vinrent. À ce thing, Thorsteinn se leva et dit : « C'est une chose connue de vous tous que la calamité qui a sévi ici un moment à cause de bandits de grand chemin et qui faisait que l'on ne pouvait circuler, est maintenant supprimée et terminée. La raison pour laquelle j'ai convoqué ce thing, c'est que je veux que chacun reprenne le bien qui lui appartenait, et je m'approprierai ce qui restera. » Ces propos furent acclamés, et Thorsteinn retira grand honneur de tout ce qu'il avait fait. Le nom du malfaiteur, personne ne le sut, pour la raison qu'on n'en parla guère.

CHAPITRE V

Il se fit qu'un jour, Thorsteinn parla à son père, pour dire qu'il devait aller à l'est, trouver le jarl Ingimundr comme il l'avait promis à Jökull. Ketill dit qu'il n'était pas raisonnable de se livrer aux mains de ses ennemis et le pria de rester plutôt à la maison « et même si le jarl ne

veut pas te faire de mal, il peut bien se faire que quelques-uns t'en veuillent et ne se trouvent pas bien disposés à ton égard ». Thorsteinn répond : « Ce que j'ai promis à Jökull, je le ferai, et même si je n'avais plus un seul pied valide pour revenir, j'irais quand même. »

Ensuite Thorsteinn se prépara et s'en alla jusqu'en Gautland : il se trouva qu'il arriva à la demeure du jarl tôt le matin. Le jarl était allé à la chasse, selon la coutume des grands. Thorsteinn entra dans une halle et s'assit sur un banc avec ses compagnons. Alors, la femme du jarl entra dans la pièce, regarda les nouveaux venus et vit que c'étaient des étrangers. Elle demanda qui ils étaient. Thorsteinn dit qu'il était Norvégien « mais j'ai un message secret pour toi, allons parler seul à seule ». C'est ce qu'elle fit. Alors, Thorsteinn dit : « J'ai une nouvelle à te dire, le meurtre de ton fils Jökull. » Elle répond : « Probable que c'est pour moi une nouvelle dure à entendre, mais elle n'est pas inattendue en raison de ses façons de faire et de sa mauvaise conduite, mais qu'est-ce qui t'oblige à dire cette affligeante nouvelle et à faire un si long chemin pour cela ? » Thorsteinn répond : « J'y étais bien forcé : je lui ai donné ma parole lors de notre séparation que je viendrais vous trouver et dirais la vérité sur la manière dont nous nous sommes quittés. Il n'y a pas à celer que c'est moi qui ai été son meurtrier, parce que nos gens tenaient pour impossible de rester à sa merci en raison des meurtres d'hommes et des vols qu'il commettait. Toutefois, pour te dire la vérité, je suis tombé en son pouvoir et il aurait pu me tuer s'il l'avait voulu, mais il m'a laissé la vie et m'a imposé d'aller te trouver et de porter son message et tu peux considérer qu'il serait plus facile de rester à la maison que de se riquer à se remettre à votre miséricorde. Voici un anneau d'or dont il a dit que vous le reconnaîtriez. Il m'a demandé de le porter en gage que tu ferais la paix entre le jarl et moi, étant sous-entendu que je prendrais pour femme votre fille qui s'appelle Thordís. Il a dit aussi qu'il espérait que tu estimerais plus son message et ses souhaits que ses mérites. »

Vigdís rougit fort et dit : « Il faut que tu sois bien hardi, mais je pense que tu dis la vérité sur votre rencontre et si Jökull t'a laissé la vie, je serais d'avis que tu la gardes, car tu as l'apparence d'un homme chanceux. Et à

la prière de mon fils Jökull, je plaiderai ta cause auprès du jarl. Mais toi, reste caché d'abord. »

Quand le jarl revint chez lui, la reine alla le trouver et dit : « Il y a des nouvelles à vous dire, qui nous concernent tous les deux. » Le jarl répond : « Alors, c'est que tu vas me dire la mort de Jökull, mon fils. » Elle dit que c'était vrai. Le jarl dit : « Il ne doit pas être mort de maladie. » Elle répond : « Il est vrai qu'il a été tué, mais après avoir montré grand courage. Il a laissé la vie à l'homme qui a fait cela et il l'a envoyé ici se remettre en notre pouvoir avec un signe de reconnaissance véridique pour que tu lui fasses trêve et lui pardonnes l'offense qu'il nous a faite, tout grande qu'elle soit. Cet homme pourrait t'être aussi de quelque renfort si tu en faisais ton parent par alliance en lui donnant ta fille en mariage, comme Jökull le souhaitait. Il a pensé aussi que tu aurais quelque égard à son ultime prière. Tu peux voir également à quel point cet homme a été fidèle à ses promesses, car il est venu ici en un lieu hostile, quittant ses domaines pour se mettre en notre pouvoir. À présent j'espère, par mon plaidoyer, et par le message de ton fils, que tu feras comme je le requiers. Regarde, voici le signe de reconnaissance. »

Elle lui montra l'anneau d'or. Le jarl poussa un profond soupir et dit : « Tu as parlé d'abondance et fort hardiment en disant que je ferais honneur à l'homme qui a tué mon fils : cet homme serait plus digne de la mort que d'un cadeau amical. » La reine dit : « Il faut considérer autre chose, sire : ce qu'il faut estimer, ce sont et la parole de Jökull et la valeur de l'homme qui vient se mettre en ton pouvoir. D'un autre côté, il y a ton grand âge et que tu as besoin d'un chef pour prendre ta place : cet homme-là doit bien convenir à cela. À présent, puisque Jökull lui a laissé la vie (bien que l'ayant entièrement en son pouvoir, il l'a laissé bénéficier de sa chance, quelque désespérée qu'était sa situation), il n'y a qu'une chose à faire, c'est de ne pas priver Jökull de son triomphe ni cet homme de sa chance, non plus que de négliger la vaillante décision de notre fils. Et c'est grande victoire que de faire comme fit Jökull, de laisser la vie à celui qui a commis de telles offenses envers nous ; mais c'est la plus grande honte que de lui faire du mal, maintenant qu'il est venu se mettre en notre pouvoir. » Le jarl dit : « Tu soutiens cet homme à l'extrême, et il faut qu'il t'ait bien plu. Sans

aucun doute, je veux le voir et découvrir personnellement ce qu'il vaut. L'impression qu'il me fera aura très grande importance. » Ensuite, on introduisit Thorsteinn et il se tint devant le jarl, mais la reine avait fait en sorte que le plus fort de la colère de celui-ci fût passé. Thorsteinn dit : « Tout ce qui me concerne, sire jarl, est maintenant en votre pouvoir. Vous savez aussi quel message j'avais à transmettre ici. Je veux aussi vous demander de faire la paix, mais je n'ai aucune appréhension sur ce que vous ferez. C'est aussi la coutume des chefs que d'accorder la vie sauve à ceux qui se remettent de plein gré à leur merci. » Le jarl dit : « Il me semble, à te voir, que je vais te laisser la vie. La plus belle compensation pour mon fils sera aussi que tu prennes sa place si tu veux rester chez moi, car tu portes sur toi la marque de la chance. Il n'est pas magnanime non plus de se montrer cruel envers qui se remet en votre pouvoir[1]. » Thorsteinn remercia le jarl de lui laisser la vie et il resta là un moment, et ils apprirent à se connaître. Le jarl découvrit bientôt que Thorsteinn était un homme sage et remarquable dans toute sa conduite.

Un jour, Thorsteinn dit au jarl : « À présent, je voudrais savoir ce que vous pensez du fait de faire de moi votre parent par alliance, sire. » Le jarl répond : « Je ne veux pas refuser cela parce qu'il peut se faire que cela apporte la chance à nos familles, mais je veux que tu restes chez nous. » Thorsteinn dit : « J'accepterai et je vous remercie, et je resterai ici tant que vous vivrez. Mais l'on ne m'estimera pas ici après ta mort, et c'est à chacun de se mettre en quête de sa destinée. » Le jarl dit que c'était parler là selon la vraisemblance.

CHAPITRE VI

Peu après, Thorsteinn alla chez lui et dit à son père tous ses projets, le priant de faire le voyage avec lui et c'est ce que fit Ketill. Le jarl prépara un banquet et Thorsteinn y prit part avec les gens du Raumsdalr et beaucoup d'hommes de marque[2]. Ce festin était magnifiquement pourvu. Il se termina dans le plus grand

honneur et avec de magnifiques cadeaux. Ketill et le jarl se quittèrent dans la plus grande amitié. Thorsteinn resta, avec sa femme.

Thorsteinn entendait sans cesse rapporter des propos amicaux sur son compte de la part du jarl. Bientôt il y eut grande affection entre Thorsteinn et Thordís[1].

On mentionne qu'un soir, des hommes arrivèrent chez le jarl, apportant la nouvelle de la mort de Ketill Raumr et ajoutant que l'on voulait que Thorsteinn retourne à son pays natal et à ses domaines. Thorsteinn rapporta ces propos à sa femme et au jarl. Elle lui dit d'aviser, déclarant qu'elle adopterait le parti qu'il voudrait. Pour sa part, il déclara avoir surtout envie d'aller chez lui, disant que les biens qu'il avait hérités de son père seraient à lui sans faire d'envieux et que là-bas, tout le monde lui ferait honneur. Le jarl se rangea également à cet avis et dit qu'il était probable que chez lui, le sort lui accorderait plus de succès que chez des étrangers.

Peu après cela, le jarl tomba malade. Il manda Thorsteinn, son gendre, ainsi que sa fille, et dit : « À présent, préparez-vous à vous en aller d'ici et que ce soit fait avec grand honneur et magnificence; que nos parents soient satisfaits de voir que tout le domaine d'ici leur est remis, avec toutes les terres qui en dépendent. Et si le sort vous accorde un fils, faites-lui porter mon nom. » Thorsteinn dit qu'il en serait ainsi, mais qu'il ne briguerait pas le titre de jarl, ses propres parents n'étant pas titrés[2].

CHAPITRE VII

Le jarl Ingimundr mourut peu après et Thorsteinn s'en alla chez lui dans ses domaines, reprendre son patrimoine. L'été, il était en expéditions guerrières et acquérait argent et honneur, mais l'hiver il restait dans sa ferme et était tenu pour un homme fort honorable.

Il y avait un homme qui s'appelait Ingjaldr, qui habitait à Hefni-Ey[3], au nord, dans le Hálogaland. C'était un vaillant homme qui était en expéditions guerrières l'été mais restait tranquille l'hiver. Ingjaldr et Thorsteinn étaient

bons amis. Ingjaldr était un excellent bóndi et un homme remarquable.

Thorsteinn eut de sa femme un fils, et quand le garçon fut né, on le porta à son père. Thorsteinn le regarda et dit : « Ce garçon s'appellera Ingimundr, d'après le père de sa mère, et j'espère qu'il aura de la chance à cause de ce nom[1]. » De bonne heure, ce garçon fut d'une grande maturité.

Thorsteinn et Ingjaldr faisaient ensemble un banquet amical chaque automne quand ils rentraient d'expéditions vikings. Et une fois qu'Ingjaldr était au banquet chez Thorsteinn, le garçon Ingimundr courut à lui. Ingjaldr dit alors : « Tu es un garçon qui semble avoir de la chance, et en raison de l'amitié qui nous unit, ton père et moi, je veux t'inviter chez moi pour t'élever du mieux que je le pourrai[2]. » Thorsteinn dit qu'il accepterait cette offre et le garçon alla chez Ingjaldr. Il y avait un des fils d'Ingjaldr qui s'appelait Grímr et un autre, Hrómundr; c'étaient des garçons prometteurs et ils devinrent frères adoptifs d'Ingimundr[3]. Thorsteinn et Ingjaldr continuèrent à s'inviter chez eux et à donner des banquets et l'on estimait tenir en Thorsteinn l'équivalent de Ketill, bien qu'il fût de plus petite taille et pas aussi fort que son père.

Il se fit qu'une fois, alors qu'Ingimundr rencontrait son père, il dit : « Tu m'as procuré un excellent père adoptif, mais maintenant, je veux que tu me fournisses un bateau. Je veux guerroyer en été selon la coutume de mes parents. Je suis maintenant en âge de m'occuper à de telles choses, mais ce sera toi et moi qui pourvoirons à cette expédition, pas mon père adoptif, bien que je sache pouvoir obtenir de lui ce que je veux. » Thorsteinn dit que c'était bien agir « et je vais te procurer un bateau ». Ingimundr dit que c'était en effet un minimum et il s'en alla à la maison dire la chose à son père adoptif. Ingjaldr répond : « C'est une bonne idée, mais moi, je vais fournir à Grímr un autre bateau et vous irez tous les deux ensemble en prenant garde et en vous montrant prévoyants. Évitez aussi de donner l'assaut à une force supérieure car il y a plus d'honneur à s'accroître petit à petit qu'à commencer haut pour dégringoler ensuite. » Puis Ingimundr et Grímr partirent en expéditions guerrières et ce furent de bons vikings. Ils n'attaquaient pas là où ce n'était pas judicieux et capturèrent cinq bateaux pendant l'automne,

tous bien équipés en armes, en hommes et en matériel de toute sorte. Il apparut bientôt qu'Ingimundr allait hardiment de l'avant et que c'était un brave, vaillant de cœur comme aux armes, ami fidèle, sûr et bienveillant, et qu'il pourrait bien se faire que ce fût un chef à l'ancienne mode[1] et de la meilleure espèce. Il fit savoir à Grímr qu'il avait l'intention de rentrer chez son père en automne et d'y passer une partie de l'hiver avec vingt hommes : c'est ce qu'ils firent. On s'aperçut alors que Thorsteinn estimait qu'ils se conduisaient au-dessus de leurs moyens durant ce séjour et qu'ils avaient manqué de prévoyance. Ingimundr répond : « Ce n'est pas mon avis et tu n'as pas à parler de la sorte. Tu ferais mieux de demander, parmi les biens que nous avons acquis, ce que tu veux en échange, selon la coutume des hommes de guerre, pour t'en servir avec honneur. Car il te sied de nous loger à nos frais. » Thordís dit : « C'est bien parlé, et vaillamment, et c'est ainsi qu'eût fait le père de ta mère. » Thorsteinn dit : « C'est aussi ce que je ferai, et voilà qui est parler en homme. »

Ils passèrent là l'hiver jusqu'à Jól, bien et joyeusement traités. Tout le monde estimait beaucoup Ingimundr à la fois pour ses manières et son apparence. Il était habile à tous les jeux et bien doué pour tout, sans dureté envers ses inférieurs, mais rude et ardent contre ses ennemis. Quand Jól fut passé, Ingimundr dit à son père : « Maintenant, nous autres, compagnons, irons chez mon père adoptif pour y passer le reste de l'hiver, car il sera reconnaissant que nous soyons chez lui. » Thorsteinn dit : « Je préférerais que tu restes chez nous cet hiver, parent. » Ingimundr déclara s'être résolu pour le premier parti, et c'est ce qu'ils firent. Ingjaldr les reçut à bras ouverts et se montra ravi de les avoir, et ils passèrent là le reste de l'hiver. Quant vint le printemps, Ingimundr dit qu'il voulait qu'ils préparent leur expédition guerrière, disant qu'à présent ils étaient en bien meilleure condition qu'avant. Ingjaldr convint que c'était la vérité. Ensuite, ils allèrent, ce second été, en expédition guerrière et firent de grandes prises au détriment des pirates et des pillards qui tombaient sur les biens des paysans ou des marchands[2]. Ils passèrent l'été de la sorte. Alors, Ingimundr dit : « S'il ne doit pas y avoir de grands dangers dans nos voyages, la seule chose à faire est de nous comporter bravement

dans les expéditions guerrières. » Tous obéissaient à ses ordres comme à ses interdictions.

Quand on arriva à l'automne, ils parvinrent près des Sviasker[1]. Se trouvaient là des vikings, et de part et d'autre, on se prépara aussitôt à la bataille, en combattant d'abord à coups de flèches et de pierres[2]. Il n'y avait pas de différence de nombre entre les deux troupes. Il y eut là beaucoup de blessés de part et d'autre. Ingimundr se tailla grande réputation ce jour-là et, en vérité, ceux qui étaient ses hommes estimèrent servir un grand chef. Quant vint le soir, il y eut une pause dans la bataille. Ingimundr dit alors : « Ne donnons pas l'impression que nous abandonnons, quoique cette rencontre ait comporté pas mal de périls. » Alors, un homme se dressa sur le bateau de leurs adversaires. Il était à la fois grand et vigoureux. Il dit : « Qui sont ces hommes qui se sont battus contre nous aujourd'hui ? C'est l'indécence même que de ne pas échanger de paroles. Il n'y a pas non plus eu d'offenses entre nous précédemment, que je sache. » Ingimundr répond : « Si tu demandes quels sont les chefs de notre troupe, l'un s'appelle Ingimundr et l'autre, Grímr. Et toi, qui es-tu ? » Il répond : « Saemundr est mon nom. Je suis aussi chef de cette troupe et originaire de Sogn[3]. Je vous connais aussi, vous autres parents, et comme nous sommes compatriotes, il nous conviendrait mieux de faire troupe commune que de nous battre. Nous n'avons aussi entendu dire que du bien de vous. Maintenant, nous voulons obtenir votre amitié, sans que ce soit parce que nous aurions besoin de demander grâce à cause d'une différence de nombre. » Ingimundr répond : « Nous voulons bien écouter ces propos et ne pas les prendre en blâme. Nous ne choisirons pas de chercher à tirer un profit incertain à vos dépens, nous accepterons et de faire la paix et d'avoir votre amitié. » Ils établirent donc trêve et paix entre eux et firent ensuite route ensemble pour ce qui restait de l'été, et cela leur valut abondance d'argent et d'honneur. En automne, ils cinglèrent dans la mer de Sogn. Saemundr dit alors qu'ils se quitteraient là et qu'ils se retrouveraient là, en amis, l'été prochain. Ingimundr approuva. Saemundr mit le cap vers l'intérieur du fjord mais Ingimundr cingla vers le nord en longeant les côtes, ayant beaucoup de bateaux et de biens.

Il alla chez son père avec cinquante hommes. Grímr

dit : « Ne crois-tu pas maintenant, frère adoptif, que ton père va trouver qu'il y a trop d'hôtes ? » Ingimundr convint que, pour l'heure, c'était faire bonne mesure. Thorsteinn vint au devant de son fils et l'invita chaleureusement. Ingimundr accepta. Thorsteinn leur offrit une hospitalité magnifique cet hiver-là, déclara être bien content d'avoir un tel fils et qu'il avait vu de bonne heure sur lui la chance familiale « et plus tu prospéreras, plus je te ferai d'honneur ». Ingimundr passa là l'hiver et l'on estima que son honneur allait fort croissant car il se chargeait d'autant plus de faire des cadeaux en argent et autres magnificences que ses moyens étaient plus abondants.

Mais quand vint le printemps, les frères adoptifs discutèrent de leurs expéditions. Grímr déclara qu'il ne changerait pas et l'accompagnerait. Ensuite, ils partirent en expédition guerrière et Saemundr vint à leur rencontre comme il avait été dit et ils restèrent tous ensemble pendant l'été. Ils firent association[1] trois étés de suite à l'ouest au-delà de la mer[2] et acquirent argent et bonne réputation. Ingimundr était leur chef à tous pour les plans et la sagacité et toutes les actions viriles, et leur association était en tout point remarquable. Ingimundr passait les hivers chez son père.

Thorsteinn estimait aussi qu'il ne pourrait jamais faire pleinement honneur à Ingimundr son fils, quand il voyait quel homme il deviendrait.

CHAPITRE VIII

On mentionne que le dernier été où Saemundr et les autres faisaient association, revenant alors avec un butin de guerre beaucoup plus important qu'auparavant, il y eut en Norvège cette nouvelle qu'une armée s'était rassemblée à l'est près de Jadarr et que presque tous les hommes du pays étaient là, en deux camps. D'un côté, il y avait Haraldr, qui était surnommé « la Tignasse[3] » : il était en guerre contre les grands chefs du pays et la dernière bataille qu'il livra avant de soumettre tout le pays fut celle du Hafrsfjördr[4]. Ingimundr et Saemundr accostèrent,

comme il a été dit précédemment, presque au moment où cette armée était rassemblée.

Alors, Ingimundr dit : « Il semble qu'il va y avoir ici grandes nouvelles, car tous les hommes les plus importants du pays participent à ceci, bien que je tienne le roi Haraldr pour le plus méritant : cet homme est bien à mon goût et je veux lui offrir mon assistance car, que je sache, cela fera quelque différence. » Saemundr déclara qu'il ne risquerait pas sa vie pour la cause de Haraldr ; il ne participa pas non plus à cette bataille. Ingimundr répond : « Tu peux voir, frère adoptif, que la force du roi est grande, et qui en profitera le mieux, de ceux qui sont avec lui ou des autres, qui s'opposent à lui ? À ce que je crois, il récompensera bien ceux qui lui font maintenant honneur et assistance, mais je ne suis pas certain de ce qui nous attendrait si nous ne faisions pas à son gré, voilà donc aussi ce qui va nous séparer. » Ensuite, Saemundr s'en alla et cingla vers l'intérieur le long de la mer de Sogn avec sa troupe, mais Ingimundr cingla vers l'intérieur du Hafrsfjördr et se joignit à la flotte du roi Haraldr.

Voici quels étaient les principaux chefs qui étaient contre le roi Haraldr : Thórir au long menton et Ásbjörn le Replet. Ils avaient une très grande troupe, et intrépide. Ingimundr s'embossa près de l'arrière du bateau du roi et salua le roi de cette manière : « Salut ! Salut ! Sire ! » Le roi répond : « Voilà qui est bien saluer, et qui es-tu ? — Je m'appelle Ingimundr et je suis fils de Thorsteinn ; me voici venu pour vous offrir mon aide, car nous croyons que ceux qui vous assistent font mieux que les autres, qui résistent. Je sors tout juste d'expédition guerrière, avec quelques bateaux. » Ces propos plurent bien au roi, qui dit avoir entendu parler de lui en bonne part « et je voudrais que tu sois récompensé de ta peine, car je vais soumettre toute la Norvège et il m'appartiendra de faire une grande différence entre ceux qui veulent me servir et ceux qui fuient maintenant dans la troupe de nos ennemis ou dans leurs propriétés, comme j'ai appris que l'a fait Saemundr, ton associé. Je déclare qu'il y a plus de virilité dans des façons de faire comme les tiennes ». Ingimundr dit que Saemundr avait bien des bons côtés.

CHAPITRE IX

Après cela, on sonna le rassemblement par toute l'armée au son des trompes[1] et les hommes se préparèrent, chacun selon ses moyens. Ce fut la plus grande bataille que livra le roi Haraldr. Il y avait avec lui Rögnvaldr de Moerr[2] et beaucoup d'autres grands chefs, et les berserkir qui étaient appelés Úlfhednar : ils avaient des pelisses de loup en guise de broignes et défendaient la proue du bateau du roi[3]. Le roi en personne défendait le haut pont avec la plus grande vaillance et valeur. On put voir là horions à la fois nombreux et grands. Maintenant, il se produisit bientôt maintes nouvelles et grandes en un court moment, coups de haches et de lances et féroce volée de pierres. Rapidement, il y eut grande hécatombe de part et d'autre.

Ingimundr secondait bien le roi Haraldr et acquit excellente réputation. La rencontre se termina, comme beaucoup le savent et comme il est devenu fort célèbre, de telle sorte que le roi Haraldr remporta une belle victoire et fut ensuite unique souverain de toute la Norvège. Il récompensa avec la plus grande magnificence tous, chefs et autres, qui l'avaient assisté. Il fit venir le jarl Rögnvaldr et dit : « Tu as manisfesté grande virilité dans l'assistance que tu m'as fournie. Tu as aussi perdu ton fils pour ma cause et l'on ne peut rien payer pour qu'il revienne, mais ce que je peux faire en revanche, c'est de te récompenser par des honneurs, d'abord en te faisant jarl; ensuite, les îles qui se trouvent à l'ouest au-delà de la mer et qui s'appellent Orcades, tu les auras en compensation pour ton fils. Et tu recevras de moi maint autre honneur. » Et le roi mit ces paroles à exécution. Rögnvaldr envoya à l'ouest Hallardr, son fils, qui ne put garder le royaume contre les vikings. Alors, Rögnvaldr envoya Tourbe-Einarr, son fils, disant qu'il espérait que lui, garderait le royaume. Ce fut le premier jarl des Orcades et de lui descendent tous les jarls des Orcades[4].

Le roi Haraldr donna à beaucoup de grands fiefs pour leur assistance et fit une telle différence entre ceux qui avaient été avec lui et ceux qui avaient été contre lui que,

tous les premiers, il les enrichit de quelque façon alors que les autres, qui s'étaient opposés à lui, il les chassa du pays, les mutila ou les tua si bien qu'aucun ne reçut compensation. Ensuite, le roi dit à Ingimundr : « Tu m'as témoigné grande amitié et t'es acquis du renom. Je serai toujours ton ami et ta part de butin sera de trois équipages de bateaux. En outre, tu auras tout l'armement des vikings contre qui tu t'es battu[1]. Et en signe que tu étais à Hafrsfjördr, tu auras en cadeau cette amulette qu'a possédée Ásbjörn le Replet et qu'il appréciait plus que tout[2]. Ce sera un témoin de cette bataille, meilleur que ne serait beaucoup d'argent, et de plus, c'est un honneur que de la recevoir de nous. Et quand nous aurons institué notre royaume, je te récompenserai de ton assistance par des invitations et des cadeaux amicaux. » Ingimundr remercia le roi de ses dons et de ses bonnes paroles et ils se quittèrent là-dessus. Le roi dit aussi qu'il se souviendrait de Saemundr pour ses actes et sa trahison envers lui, son seigneur et maître.

CHAPITRE X

Peu après la bataille de Hafrsfjördr, Ingimundr rencontra Saemundr et lui dit que ce qu'il avait pressenti de la bataille s'était réalisé à peu de chose près, « je sais aussi, à cause des propos du roi, qu'il ne te convient pas de rester tranquille et je tiens pour judicieux que tu cherches à t'échapper car le roi mettra ses menaces à exécution et je voudrais, par amitié, t'épargner ces rudes tribulations. Il ne me paraîtrait pas insensé que tu cherches à aller en Islande comme font à présent maints hommes d'honneur, qui doutent de pouvoir se maintenir devant la puissance du roi Haraldr ». Saemundr dit : « Tu montres en cela comme en d'autres choses ta fidélité et ton amitié, et je suivrai ce conseil. » Ingimundr le pria de faire ainsi « et il aurait mieux valu que tu m'aies accompagné à Hafrsfjördr et n'aies pas besoin maintenant de t'en aller dans ces rochers désolés ». Saemundr dit qu'en maintes choses, Ingimundr passait près de la vérité. Ensuite, Saemundr vendit ses terres en secret et se prépara à s'en aller, remer-

ciant Ingimundr de son aide et promettant de demeurer son ami.

Saemundr alla ensuite en Islande et arriva dans le Skagafjördr. En maints endroits, le pays n'était pas encore colonisé[1]. Il s'appropria par le feu, à l'ancienne mode[2], de la terre à l'endroit qui s'appelle maintenant Saemundarhlíd dans le Skagafjördr et devint un homme éminent. Son fils s'appelait Geirmundr et sa fille, Reginleif, qu'épousa Thóroddr Heaume; leur fille fut Hallbera, mère de Gudmundr le Puissant de Mödruvellir et d'Einarr de Thverá[3].

Après la bataille du Hafrsfjördr, Ingimundr alla chez son père avec grand honneur. Thorsteinn le reçut à bras ouverts et dit qu'il avait donné un tour heureux à ses affaires; dit aussi qu'il fallait s'y attendre « puisque tu es fils d'une fille du jarl Ingimundr, le plus noble des hommes ». Il passa là l'hiver, et cet hiver-là, Ingjaldr vint chez Thorsteinn : il y eut là réunion fort joyeuse. Ingjaldr dit qu'Ingimundr était parvenu à la situation dont lui, Ingjaldr, avait eu le pressentiment « et voici que je t'ai préparé un banquet, mon fils adoptif, avec toutes les ressources dont je dispose ». Ingimundr déclara qu'il viendrait. Ingjaldr retourna chez lui et invita force gens.

Ensuite, chacun de ceux qui étaient invités alla à cette invitation. Ingjaldr et ses gens firent un sejdr selon l'ancienne coutume[4], afin que les gens puissent connaître leur destinée[5]. Était venue là une Lapone magicienne[6]. Ingimundr et Grímr vinrent au banquet avec une nombreuse escorte. La Lapone, en grand équipage, occupait le haut-siège[7]. Les gens s'avancèrent, chacun depuis sa place, pour s'enquérir de leur avenir[8] et posèrent des questions sur leur destin. À chacun, elle prophétisa ce qu'il en serait, mais la façon dont ils furent satisfaits de ses dires variait d'un individu à l'autre.

Les frères adoptifs étaient assis à leur place et n'allèrent pas s'enquérir de l'avenir, car ils ne s'intéressaient pas du tout à ses prophéties. La prophétesse[9] dit : « Pourquoi ces jeunes gens ne s'enquièrent-ils pas de leur destinée, car ils me semblent les plus remarquables de ceux qui se sont assemblés ici ? » Ingimundr répond : « Je n'ai pas envie de connaître mon destin avant qu'il ne se manifeste et je ne crois pas que mon lot se trouve sous les racines de ta langue. » Elle répond : « Je te le dirai pourtant, sans que

tu l'aies demandé. Tu t'installeras dans un pays qui s'appelle l'Islande. Il est encore inhabité en maints endroits. Là, tu deviendras un homme d'honneur et tu vivras vieux. Tes nombreux descendants deviendront des hommes importants aussi dans ce pays. » Ingimundr répond : « Voilà qui est d'autant mieux parlé que c'est le seul endroit où je suis résolu à ne jamais aller et je serais un bel homme d'affaires si je vendais mes nombreuses et excellentes terres patrimoniales pour aller dans ces contrées désertes. » La Lapone répond : « Ce que je dis s'accomplira, et la preuve en est que l'amulette que te donna le roi Haraldr à Hafrsfjördr a disparu de ta bourse, et qu'elle est arrivée maintenant dans la colline où tu t'installeras : c'est une amulette en argent qui représente Freyr[1]. Quand tu construiras ta ferme, ce que je dis se révélera vrai. » Ingimundr répond : « Si ce n'était pas offenser par là mon père adoptif, tu paierais cela de ta tête. Mais comme je ne suis ni agressif ni difficile à traiter, cela ne sera pas. » Elle dit qu'il n'y avait pas besoin de se fâcher pour cela. Ingimundr dit que c'était la mauvaise chance qui l'avait amenée là. Elle dit qu'on s'en tiendrait là, que cela lui plût ou non. Et elle ajouta : « La destinée de Grímr est également là-bas, de même que celle de son frère, Hrómundr, et ils deviendront tous deux de dignes boendr. »

Le lendemain matin, Ingimundr chercha l'amulette et ne la trouva pas. Cela ne lui parut pas bon signe. Ingjaldr le pria de rester joyeux et de ne pas laisser cela affecter[2] ou contrarier sa joie, ajoutant que beaucoup de nobles hommes se satisfaisaient maintenant d'aller en Islande « et je n'avais que de bonnes intentions quand j'ai invité la Lapone ». Ingimundr lui dit qu'il n'avait aucun remerciement à lui faire pour cela « et pourtant, notre amitié ne périra jamais ». Ensuite, Ingimundr s'en alla à la maison, chez son père et y passa l'hiver.

Quand vint le printemps, il sonda ses frères adoptifs au sujet des expéditions, leur demandant ce qu'il leur en semblait. Grímr dit qu'il pensait qu'il ne servirait à rien de lutter contre leur destinée « et j'ai l'intention d'aller cet été en Islande ainsi que mon frère, et tout nobles qu'ils soient, beaucoup se satisfont de cela à présent. On me dit du bien de ce pays : le bétail y trouve sa nourriture tout seul en hiver, il y a du poisson dans tous les lacs, de

grandes forêts, et on y est exempt des exactions des rois et des malfaiteurs ». Ingimundr répond : « Je n'irai pas là-bas, et cela va nous séparer. » Grímr dit que cela pouvait bien se faire, « mais cela ne me surprendrait pas que nous nous retrouvions en Islande, car il n'est pas facile de fuir sa destinée ». Lorsqu'ils se quittèrent, Ingimundr dit que, certes, Grímr et les siens lui manqueraient.

Grímr fit voile vers l'Islande en été, ainsi que son frère, ils arrivèrent dans le Borgarfjördr et abordèrent à Hvanneyrr. Grímr dit que c'était cette contrée-là qu'il avait l'intention de coloniser. Il colonisa une si grande région qu'il y a aujourd'hui beaucoup de fermes sur ses propriétés[1]. Hrómundr dit qu'il chercherait en haut dans les montagnes et que là-haut, il se sentirait heureux. Grímr dit que c'était une bonne chose qu'ils aient licence de choisir et terres et montagnes à la fois, tout en pouvant en même temps tirer profit de la mer. Hrómundr colonisa Thverárhlid, fut tenu pour un homme remarquable et eut une grande et belle descendance. De lui descend Illugi le Noir[2]. Grímr aussi eut une belle descendance et beaucoup de nobles hommes descendent de lui, bien qu'ils ne soient pas nommés ici[3].

CHAPITRE XI

L'été où les frères s'en allèrent en Islande, Ingimundr alla chez son père et demeura chez lui. Son père, Thorsteinn, se faisait vieux. Une fois, Thorsteinn dit à Ingimundr : « Il est bon de mourir maintenant en sachant que son fils est un homme si chanceux. Je suis d'autant plus satisfait de ma vie que je n'ai pas été un homme agressif. Il est aussi très probable que ma vie touche à son terme car maintenant, je me sens malade. Or je veux, parent, te mettre au courant de mes affaires et te dire en quel état elles sont. Je ne serais pas surpris que tu te trouves détourné de ces terres patrimoniales, mais je ne me laisserai pas affliger par cela. » Ingimundr dit qu'il s'appliquerait à agir selon ses prescriptions. Thorsteinn dit qu'il pensait que l'on tiendrait Ingimundr pour un homme d'importance, où qu'il habitât et en quelque situation

qu'il se trouvât. Thorsteinn lui prescrivit alors maintes choses, et bientôt après, il mourut. On lui fit alors d'honorables funérailles selon l'ancienne coutume[1]. Ingimundr reprit l'héritage et son administration. Il avait l'intention de se fixer là et d'y vivre heureux, et il resta tranquille un moment.

CHAPITRE XII

Le roi Haraldr à la belle chevelure, qui a été le plus grand de tous les anciens rois des pays du Nord, avait instauré pleine paix et repos. Il se souvint alors de ce qu'il avait promis à ses amis et fit pour eux de magnifiques banquets avec de grands honneurs. Il invita particulièrement Ingimundr, et quand celui-ci arriva, le roi lui fit très bon accueil, parlant ainsi : « J'ai appris que tu vivais dans des conditions honorables de bien des façons, et pourtant il te manque une chose, c'est que tu n'as pas de femme. Mais j'ai réfléchi à un parti pour toi : j'avais cela dans l'idée quand tu as mis ta vie en danger pour la mienne. Il y a une fille du jarl Thórir le Taciturne qui s'appelle Vigdís; c'est la plus belle des femmes et elle a beaucoup de bien. C'est elle que je te donnerai. » Ingimundr remercia le roi et dit qu'il était désireux de faire ce mariage[2]. Le roi donna ce banquet avec grande magnificence et honneur et les gens s'en retournèrent chez eux.

Après cela, Ingimundr fit les préparatifs pour les noces et, le moment venu, le roi Haraldr s'y rendit avec quantité d'autres hommes importants. Ingimundr épousa Vigdís selon ce qui avait été convenu. Cette noce fut donnée avec la plus grande magnificence. Le roi y contribua beaucoup par des cadeaux et autres honneurs. Ingimundr dit au roi : « Voici que je suis parfaitement satisfait de mon lot, et c'est un grand honneur que d'être l'objet de votre bon vouloir, mais j'ai toujours à l'esprit ce que la Lapone m'a prophétisé sur mon changement de condition, car je voudrais bien qu'il ne s'avère jamais que j'aie à quitter mon patrimoine. » Le roi répond : « Je ne peux faire en sorte que cette prophétie ne soit pas fondée et que Freyr ne veuille faire se poser son amulette à l'endroit

où il voudra fixer son haut-siège. » Ingimundr dit qu'il avait bien envie de savoir s'il trouverait l'amulette ou non, quand on creuserait devant les montants de son haut-siège, « il peut se faire aussi que cela n'ait pas été fait pour rien. Il n'y a pas à cacher non plus, sire, que j'ai l'intention d'envoyer chercher des Lapons qui me montreraient le genre de contrée et la disposition du pays où je dois vivre, et j'ai l'intention de les envoyer en Islande ». Le roi dit qu'il pouvait le faire, « mais je pense que c'est là qu'il faudra que tu ailles et je me demande si tu t'y rendras avec ma permission ou en secret, comme on en prend fort l'habitude maintenant. — Il ne m'arrivera jamais, dit Ingimundr, de m'en aller malgré ton interdiction. » Puis lui et le roi se quittèrent. Ingimundr alla chez lui et resta dans sa demeure.

Il envoya chercher des Lapons et il en vint du nord, au nombre de trois[1]. Ingimundr dit qu'il voulait faire un marché avec eux : « Je veux vous donner du beurre et de l'étain[2] et vous ferez un voyage pour moi en Islande pour chercher mon amulette et me dire la nature du pays[3]. » Ils répondirent : « C'est là une mission dangereuse pour les jeunes Sames[4], mais puisque tu nous en presses, nous voulons bien essayer. À présent, il faut nous enfermer tout seuls dans une maison, et que personne ne prononce notre nom[5] », et c'est ce qui fut fait. Quand trois nuits se furent écoulées, Ingimundr vint à eux. Alors, ils se levèrent, soupirèrent profondément et dirent : « Les jeunes Sames ont eu de la difficulté et nous avons eu grande besogne, néanmoins, nous sommes revenus avec de tels signes que, sur notre relation, tu reconnaîtras le pays si tu y vas. Mais nous avons eu bien du mal à chercher l'amulette. Le charme qu'avait prononcé la Lapone avait grand pouvoir, car nous nous sommes mis en grande détresse[6]. Nous sommes arrivés dans ce pays à un endroit où trois fjords débouchent du nord-est, et de grandes eaux coulent dans l'un de ces fjords. Ensuite, nous sommes entrés dans une vallée profonde et là, en bas d'une montagne, il y a des espèces de collines rocheuses[7]. Il s'y trouve un vallon habitable et herbeux. C'est là, dans l'une de ces collines, que se trouvait l'amulette. Quand nous avons essayé de la prendre, elle a bondi dans l'autre colline, et sans cesse; quand nous pensions l'atteindre, elle s'échappait; il y avait toujours quelque chose par-dessus qui la cachait, si bien

que nous ne l'avons pas atteinte et qu'il faudra que tu y ailles toi-même[1]. »

Ingimundr dit alors qu'il irait bientôt et qu'il ne servirait à rien de résister. Il fut généreux envers les Lapons, et ils s'en allèrent, mais lui resta tranquillement chez lui, riche de biens et vaillant brave[2]. Ensuite il rencontra le roi et lui dit ce qu'il avait fait, et ses intentions. Le roi dit que cela ne le surprenait pas et qu'il n'était pas facile de faire quelque chose à un sortilège. Ingimundr en convint « et à présent, j'ai tout essayé ». Le roi dit : « Dans quelque pays que tu sois, tu seras un homme d'honneur. » Le roi lui remit encore, comme précédemment, quelque objet honorable.

Après cela, Ingimundr fit un banquet magnifique et y invita ses amis et des chefs. Au cours de ce banquet, il réclama le silence et dit : « J'ai l'intention de changer d'état et je pense aller en Islande, plus en raison de la destinée et du sortilège d'objets puissants que par envie. Ceux qui veulent venir avec moi sont libres de le faire. Aux autres, qui le préfèrent, il est également permis de rester. Les uns et les autres sont mes amis au même titre, quel que soit le choix qu'ils veuillent faire. » On applaudit très fort son discours et l'on pensait grand dommage du départ d'un tel homme, « et pourtant, peu de choses sont plus puissantes que le destin ». Beaucoup également étaient prêts à partir avec Ingimundr, de ceux qui étaient grandement estimés, à la fois des boendr et des gens sans terres.

CHAPITRE XIII

À cette époque-là, la navigation vers l'Islande était à son comble, et ce fut juste à ce moment-là que Vigdís donna le jour à un enfant. C'était un garçon. Il était très beau. Ingimundr regarda le garçon et dit : « Ce garçon a sage apparence et il n'y a pas besoin d'aller chercher loin pour lui donner un nom : il s'appellera Thorsteinn, et j'espère que chance[3] suivra. » Ce garçon fut de bonne heure beau et accompli, débonnaire, sage dans ses propos, voyant loin, fidèle envers ses amis et modéré en toutes choses. Ingimundr et Vigdís eurent un autre fils : celui-là

aussi fut porté à son père qui devait décider de son nom. Il le regarda et dit : « Ce garçon a très fière allure et il a le regard aigu. Il sera, s'il vit, de ceux qui n'ont guère leur pareil. Mais il ne sera guère maître de son humeur, quoique fidèle envers ses amis et parents et, si je ne me trompe, ce sera un grand champion. N'y aurait-il pas lieu de se rappeler Jökull, notre parent, comme mon père me le demanda ? Il s'appellera Jökull. » L'enfant grandit et devint un vaillant homme par la taille et la puissance. Il était silencieux, rude et difficile à traiter, l'esprit dur, et vaillant en tout.

Le troisième fils légitime[1] d'Ingimundr s'appelait Thórir : c'était un bel homme de grande taille et il avait de grandes dispositions pour être marchand. Le quatrième s'appelait Högni, le cinquième, Smidr : c'était un fils de concubine[2]. Thorsteinn était le plus sage de tous les frères.

Il y avait une fille d'Ingimundr qui s'appelait Thordís, d'après sa mère à lui, une autre, Jorunn[3].

Il y avait un homme qui s'appelait Jörundr et était fils du jarl Thórir le Taciturne, frère de Vigdís. Il fit savoir qu'il irait en Islande avec Ingimundr, à la fois par amitié et en raison de leur parenté par alliance. Ingimundr dit que cela lui plaisait bien. Il y avait un homme qui s'appelait Hvati et un autre, Ásmundr, des esclaves d'Ingimundr. Puis il y avait un homme qui s'appelait Fridmundr, un second, Thórir, un troisième, Refkell[4], un quatrième, Úlfkell, un cinquième, Bödvarr. Ces hommes préparèrent leur voyage pour l'Islande avec Ingimundr et ils avaient tous de grands biens[5].

CHAPITRE XIV

Ingimundr prit la mer quand il fut prêt avec ses compagnons, ils eurent une bonne traversée, abordèrent à l'ouest de l'Islande et cinglèrent à l'intérieur du Borgarfjördr jusqu'à Leiruvágr[6]. Bientôt, on apprit l'arrivée du bateau. Grímr chevaucha jusqu'au bateau, souhaita la bienvenue à son frère adoptif et déclara qu'il lui était très reconnaissant de sa venue « et cela vient de ce que l'on

dit, qu'il eſt difficile de s'opposer à la deſtinée ». Ingimundr dit que c'était vrai « et on n'empêche pas cela, frère adoptif ». Grímr dit : « Je t'offre de venir chez moi avec toute ta troupe et tu prendras de mon bien tout ce que tu voudras, que ce soient des terres ou d'autres biens. » Ingimundr le remercia de son offre et dit qu'il passerait l'hiver chez lui, « mais puisque j'ai complètement changé de condition pour entreprendre ce voyage, je chercherai à loisir l'endroit où l'on m'a indiqué de prendre des terres ».

Ingimundr, sa femme et ses fils allèrent à Hvanneyrr et ses gens logèrent dans le voisinage. Grímr leur offrit une hospitalité magnifique et ne ménagea rien pour leur faire honneur cet hiver-là. Quand vint le printemps, de nouveau Grímr mit à leur disposition, comme précédemment, tout ce qu'il possédait en fait de terre ou d'autres choses. Ingimundr dit qu'il se conduisait on ne peut mieux, comme il fallait s'y attendre « mais je continuerai vers le nord. Pour ce qui eſt du déménagement et du transport des marchandises, nous profiterons de ton aide ». Grímr dit qu'il en serait ainsi. Hrómundr fit de même, car tout le monde accueillit extrêmement bien Ingimundr.

Il s'en alla au nord, en été, à la recherche de terres, remonta le Nordrárdalr et descendit dans un fjord désert. Le jour où ils longeaient ce fjord, deux moutons accoururent vers eux, venant de la montagne : c'étaient des béliers. Alors Ingimundr dit : « Il conviendrait que ce fjörd s'appelât Hrútafjördr[1]. » Ensuite, ils entrèrent dans ce fjord et il se fit un grand brouillard. Ils arrivèrent à un banc de sable, y trouvèrent une planche récemment échouée. Alors Ingimundr dit : « On dirait que tout eſt fait pour que nous donnions un nom à ces lieux-ci et pour qu'ils durent. Appelons ce banc de sable Bordeyrr. »

L'été s'avançait parce qu'il y avait beaucoup de choses à transporter et qu'ils étaient partis tard, et ils arrivèrent près de l'hiver dans une vallée qui était toute plantée de saules. Alors Ingimundr dit : « Il y a bien des saules dans cette vallée. Appelons-la Vídidalr et il me semble que c'eſt ici l'endroit le plus propice pour prendre nos quartiers d'hiver. » Ils passèrent là le second hiver et s'y conſtruisirent une skáli qui s'appelle maintenant Ingimundarhóll[2]. Alors Ingimundr dit : « À présent, notre

demeure ne sera pas aussi joyeuse qu'en Norvège, mais ce n'est pas la peine de nous en affliger car il y a beaucoup de vaillants hommes rassemblés ici pour se divertir, et réjouissons-nous de notre mieux. » Ils furent tous d'accord. Ils passèrent là l'hiver, firent des jeux et se divertirent de toutes les façons.

CHAPITRE XV

Quand vint le printemps et que la neige commença à fondre sur les pentes, Ingimundr dit : « Je serais curieux de savoir, si quelqu'un veut bien grimper sur une haute montagne, s'il n'y aurait pas un peu moins de neige en d'autres endroits. Je ne crois pas que nous devrions nous installer dans cette vallée. Sinon, nous aurions fait un piètre échange. » Des hommes montèrent ensuite sur une haute montagne d'où ils avaient une vaste vue. Ils revinrent dire à Ingimundr qu'il y avait au nord-est[1] des montagnes absolument sans neige « et belles à voir, alors qu'ici où nous sommes, c'est comme s'il y avait continuellement la même tempête de neige. Nous avons pu voir que, là-bas, les terres étaient bien meilleures ». Ingimundr répond : « C'est très bien, et espérons encore qu'il y a de la verdure[2] en perspective pour nous. Et puis, le sort décidera. »

Ils se préparèrent donc de bonne heure au printemps et quand ils approchèrent du nord, du Vatnsdalr, Ingimundr dit : « Voici que se vérifie la prophétie des Lapons car je reconnais ce paysage, d'après leur relation. Ce doit être ici l'endroit qui nous était indiqué et il a fort bonne allure. Je vois aussi une terre qui s'étend à perte de vue et si elle est également de bonne qualité, il se pourrait bien qu'il fasse bon s'installer là. » Quand ils arrivèrent à la Vatnsdalsá[3], Vigdís, la femme d'Ingimundr, dit : « Il faut que je m'arrête un peu ici, car je sens les premières douleurs. » Ingimundr répond : « Je souhaite que tout aille bien ». Alors Vigdís mit au monde une petite fille qui fut appelée Thordís. Ingimundr dit : « Cet endroit-ci s'appellera Thordisarholt[4]. »

Puis la troupe remonta la vallée et vit là de bonnes terres couvertes d'herbe et de bois. C'était beau à regarder.

Leurs fronts se rassérénèrent. Ingimundr colonisa tout le Vatnsdalr au-dessus du Helgavatn et de l'Urdarvatn[1]. Le Thordisarloekr se jette à l'est dans le Smidjuvatn[2]. Ingimundr élut un site dans un vallon herbeux fort beau et se disposa à construire une ferme. Il érigea un grand temple de cent pieds de long et quand il creusa les fondations des montants du haut-siège[3], il trouva son amulette, comme il lui avait été prédit[4]. Alors, il dit : « Il est pourtant vrai de dire que l'on ne peut aller contre son destin. Installons-nous ici de bon cœur. Cette ferme s'appellera Hof[5]. » Les gens d'Ingimundr se répartirent dans la vallée et s'installèrent selon ses directives.

Cet automne-là, il y eut de grandes formations de glace et quand ils montèrent sur ces glaces, des hommes trouvèrent une ourse et avec elle deux oursons. Ingimundr était de l'expédition et dit que l'endroit s'appellerait Húnavatn « et ce fjord vers lequel coulent tous les cours d'eau s'appellera Vatnafjördr[6] ». Après cela, Ingimundr revint chez lui. Il monta une magnifique demeure et devint bientôt le chef des gens du Vatnsdalr et des contrées avoisinantes. Il avait beaucoup de bétail sur pied, à la fois des bovins et des moutons et autres bêtes. Ce même automne, des moutons à lui disparurent, et on les retrouva au printemps dans les bois. L'endroit s'appelle maintenant Saudadalr[7] : on peut déduire la qualité des terres en ce temps-là du fait que ces bêtes étaient restées dehors et avaient trouvé à se nourrir toutes seules. On rapporte encore que des cochons appartenant à Ingimundr disparurent et qu'on ne les retrouva que l'année suivante en automne. Ils étaient un cent en tout[8] et ils étaient devenus sauvages. Ils étaient menés par un verrat gros et vieux que l'on appelait Beigadr[9]. Ingimundr rassembla du monde pour attraper ces cochons, déclarant qu'il était juste de dire que chaque bête en valait deux. Ils allèrent chercher les cochons, les chassèrent vers le lac qui s'appelle maintenant Svínavatn[10] et voulurent les encercler auprès de là. Mais le verrat bondit dans le lac, le traversa à la nage mais s'épuisa tellement que ses sabots se détachèrent; il arriva sur une butte qui s'appelle maintenant Beigadarhóll[11] et mourut là.

Ingimundr se plut bien dans le Vatnsdalr. Beaucoup d'autres contrées furent colonisées alors. Furent alors instituées les lois et la législation du pays[12].

CHAPITRE XVI

Quand Ingimundr eut habité quelque temps à Hof, il fit savoir qu'il s'en irait à l'étranger[1] chercher du bois de construction, parce qu'il dit qu'il entendait s'installer dans sa ferme, et qu'il espérait que le roi Haraldr lui ferait bon accueil. Vigdís dit qu'il pouvait s'attendre à de bonnes choses. Il désigna des hommes pour administrer ses biens avec Vigdís. Ingimundr emmena avec lui les ours. Son voyage fut sans histoires et il arriva en Norvège. Il s'enquit du roi Haraldr. Tout était tranquille dans le pays. Quand il trouva le roi Haraldr, on lui fit bel accueil. Le roi lui offrit l'hospitalité et Ingimundr accepta. Il passa là l'hiver et fut tenu en grand honneur par le roi. Celui-ci demanda si les terres lui plaisaient là-bas. Il se déclara satisfait, « mais la principale raison de mon voyage est de me procurer du bois de construction ». Le roi dit : « Voilà qui est bien, et tu as toute latitude de faire abattre du bois dans notre forêt tant que tu voudras. Je le ferai transporter au bateau. Ne t'occupe pas de cela et reste avec moi. » Ingimundr dit : « Tu peux voir ici, sire, des ours que j'ai capturés en Islande et je voudrais que tu les acceptes de moi. » Le roi répond : « J'accepte volontiers et te remercie[2]. »

Ils échangèrent maints cadeaux cet hiver-là et quand vint le printemps, le bateau d'Ingimundr était prêt, avec le chargement qu'il avait choisi, le meilleur bois de construction qui se trouvât. Le roi dit : « Je vois, Ingimundr, que tu n'as pas l'intention de revenir jamais en Norvège. Aussi te faut-il du bois en suffisance, mais un seul bateau ne pourra pas transporter tout cela. Or, voici quelques bateaux qu'il s'agit d'examiner : choisis parmi eux lequel tu veux. » Ingimundr dit : « Choisissez pour moi, sire. C'est ce qui apportera la meilleure chance. — Eh bien ! soit ! C'est moi qui m'y connais le mieux. Voici un bateau qui s'appelle Stígandi[3], dont nous disons qu'il est, de tous les bateaux, le meilleur à la voile et le plus rapide. C'est celui-là que je choisirai pour toi. Il est beau, et pas trop gros. » Ingimundr remercia le roi de ce cadeau. Ensuite, il quitta le roi, avec beaucoup de cadeaux

amicaux. Il vit bientôt combien le bateau Stígandi était rapide. Alors, il dit : « C'est un bon bateau que le roi m'a choisi là, et il peut à bon droit s'appeler Stígandi, puisqu'il marche ainsi sur la mer. »

Ils arrivèrent en Islande, ayant pris par le nord, puis par l'ouest. Jamais personne n'avait fait cela encore[1]. Ingimundr accosta avec les deux bateaux à Húnavatnsóss[2] et y donna tous les noms de lieux qui se sont maintenus depuis. L'endroit où l'on tira Stígandi à terre s'appelle Stígandahróf[3]. L'arrivée d'Ingimundr en Islande s'apprit à la ronde et tout le monde se réjouit qu'il fût revenu chez lui. Ingimundr avait une excellente demeure, avec grande abondance de biens. Il améliora alors grandement sa ferme parce que les matériaux étaient abondants. Il s'attribua également un godord[4] et l'autorité qui en découlait.

Jörundr Háls[5], qui était aussi un homme important venu en Islande avec Ingimundr, prit de la terre sur l'avis de celui-ci, son beau-frère, à l'extérieur de l'Urdarvatn et jusqu'au Mógilsloekr, et habita à Grund, tout à l'ouest du Jörundarfjall dans le Vatnsdalr. Ce fut un homme de grande importance comme l'atteste sa descendance. Son fils s'appelait Már, qui habita à Másstadir[6] dans le Vatnsdalr, un digne homme. Lui et les fils d'Ingimundr grandirent en même temps. Alors, la vallée devint fort peuplée.

Il y avait un homme qui s'appelait Hvati, qui était arrivé en Islande avec Ingimundr. Il prit de la terre du Mógilsloekr jusqu'à la Giljá. Ásmundr prit de la terre vers la côte en partant du Helgavatn et dans le Thingeyrasveit. Le Saudadalr se trouve à l'est du Vatnsdalr, puis c'est le Svínadalr où se trouve le Svínavatn, puis Beigadarhóll[7].

Il y avait un homme qui s'appelait Thórólfr, surnommé Peau-d'Enfer. Il prit de la terre dans le Forsoeludalr. C'était un homme très injuste et impopulaire[8]. Il commit maints affronts et troubles dans le district. Il se construisit une redoute au sud près de la Fridmundará, à peu de distance de la Vatndalsá, près d'une faille. Entre cette faille et la rivière s'allongeait un cap terminé par une falaise abrupte[9]. Il fut soupçonné de vouloir faire des sacrifices humains et il n'y avait pas dans toutes les vallées homme qui fût plus impopulaire que lui[10]. Hvatastadir, s'appelle l'endroit où Hvati habita, et Ásmundr résida à Gnúpr[11].

Il y avait un homme qui s'appelait Óttarr, qui habitait

à Grímstungur; il avait épousé Ásdís, fille d'Óláfr de Haukagil. Leur fils fut Hallfredr le Scalde-Difficile, et leur fille, Valgerdr, une personne pompeuse et belle à voir[1].

CHAPITRE XVII

Un certain temps passa. Ingimundr se mit à vieillir un peu, mais il tenait toujours une maison magnifique. On ne mentionnera pas ici ses démêlés au thing, ni qu'il ait eu de grands procès à régler avec les gens, car il était d'accord avec la plupart, et pacifique. Il y avait alentour, dans le voisinage, des hommes de grande qualité, bien que ce fût lui le plus honorable, et la cause en était sa bonne volonté, sa libéralité et sa sagacité. Ses fils grandirent et furent tous accomplis, de la façon que l'on a dite précédemment.

On mentionne qu'un été, un bateau arriva dans le Húnavatnsóss, bateau qui appartenait à des Norvégiens. Le capitaine s'appelait Hrafn. Il était de tempérament taciturne, corpulent et querelleur, un homme qui s'était élevé par ses propres forces, qui avait été longtemps en expéditions vikings et qui était bien pourvu en armes et en habits. Ingimundr avait coutume d'être le premier à aller à un bateau et de prendre dans la cargaison ce que bon lui semblait, et c'est ce qu'il fit une fois encore : il s'adressa au capitaine et lui offrit de venir loger chez lui s'il le voulait. Hrafn dit qu'il n'avait rien de mieux à faire et il alla chez Ingimundr, conservant ses façons de faire et restant très renfermé. Il y avait eu chez Ingimundr bien d'autres hommes qui lui avaient mieux plu, car Hrafn n'était pas à son goût — en fait, il était tout le contraire. Il avait en mains une bonne épée. Souvent, Ingimundr jetait les yeux sur cette épée et, une fois, il demanda à la voir. Hrafn dit qu'il le lui permettait. Ingimundr s'en saisit et la brandit : cela ne fit qu'accroître l'estime qu'il avait pour elle, et il demanda s'il voulait la vendre. Hrafn déclara qu'il n'avait pas besoin d'argent au point de vendre une arme et ajouta qu'Ingimundr n'avait pas besoin de craindre pour le paiement de son hospitalité. Il affirma s'être trouvé en des lieux où il avait eu besoin de

ses armes et que cela pourrait bien se reproduire. Ingimundr se mit fort en colère, estimant que Hrafn l'avait déshonoré, et il chercha quel parti prendre.

Une fois qu'il allait à son temple, il s'arrangea pour que le Norvégien l'accompagne. Ingimundr l'entretint alors de ce qu'il pensait être le plus à son goût, car Hrafn ne se plaisait qu'à parler de ses expéditions vikings et de faits de guerre. Ingimundr entra le premier dans le temple et ne fit mine de rien tant que Hrafn n'eut pénétré dans le temple avec son épée. Alors, Ingimundr se retourna vers lui et dit : « Ce n'est pas la coutume de porter des armes dans le temple et tu vas t'exposer à la colère des dieux. C'est une chose intolérable, à moins que compensations interviennent[1]. » Hrafn répond : « Voilà l'occasion que tu as longtemps attendue et fomentée ! Si j'ai méfait envers vos lois, je dis qu'il est judicieux que tu fasses quelque chose pour arranger cela, car on te dit homme impartial. » Ingimundr dit que ce serait une belle compensation que de faire quelque honneur aux dieux et que ce qui serait le mieux, ce serait qu'il n'eût pas fait cela délibérément, « car alors, il y aura moins à craindre vengeance ». Et il ajouta que le mieux pour Hrafn serait qu'il lui remît l'épée car il pourrait alors prétendre qu'elle lui appartenait et apaiserait ainsi la colère des dieux. Hrafn dit qu'il lui avait extorqué beaucoup d'autres biens et que cette affaire ne le satisfaisait pas, tant s'en faut ! « et il y aurait eu bien d'autres façons pour toi d'agir magnifiquement ». Il s'en alla en été et sort de cette saga. Cette épée, le père et ses fils la possédèrent tant qu'ils vécurent et ils l'appelèrent Aettartangi[2].

Il y avait un homme qui s'appelait Eyvindr, surnommé Sorkvir. Il était arrivé en Islande avec Ingimundr et s'en alla à l'étranger[3] un été avec Thórormr : ils étaient amis[4]. Ingimundr leur prêta Stígandi, disant qu'il était curieux de savoir si le bateau serait capable de naviguer, même si ce n'était pas lui qui était à la barre. Car Ingimundr était un véritable ami pour tous les gens de bien. Ils revinrent en Islande l'été suivant dans la Blönduáróss[5] et purent dire à Ingimundr qu'il ne pouvait y avoir de bateau plus beau. Ils avaient fait un voyage tout à fait satisfaisant. Eyvindr habita à Blöndudalr et Gautr à Gautsdalr[6].

CHAPITRE XVIII

Il y avait un homme qui s'appelait Hrolleifr et était surnommé le Grand. Il arriva en Islande, à la Hvíta[1], avec sa mère, qui s'appelait Ljót. On ne louait guère son caractère, elle avait des façons bien à elle et cela n'était pas surprenant car elle n'avait pas un comportement bien normal[2]. Son fils lui ressemblait par le caractère. Hrolleifr était le neveu de Saemundr, le frère adoptif d'Ingimundr[3]. Ljót et son fils allèrent trouver Saemundr dans le Skagafjördr, lui dirent qui ils étaient : des parents à lui. Saemundr répondit qu'il ne pouvait cacher qu'il était apparenté à Hrolleifr, « mais j'ai le pressentiment que tu es plus mal loti du côté de ta mère que de celui de ton père, et j'ai très peur que tu tiennes plus d'elle que de la famille de ton père ». Hrolleifr dit qu'il se préoccupait de choses plus utiles que de méchantes prophéties. Saemundr dit qu'il les logerait pour l'hiver. Hrolleifr était le plus fort des hommes et il abusait de sa force envers qui lui était inférieur, il était railleur et agressif et, sur les conseils de sa mère, rendait le mal pour le bien. Il se conduisit mal envers Geirmundr, fils de Saemundr, à la fois aux jeux et dans d'autres choses, et les parents furent en froid.

Une fois, Geirmundr dit à son père : « Ce parent que nous avons nous paie, en gages pour son logement, de ce qu'il possède surabondamment mais qui déplaît le plus à autrui, c'est-à-dire en menaces, gros mots et brutalités. Il y en a auxquels il a rompu les os ou qu'il a blessés d'autres manières, et personne n'ose se plaindre. » Saemundr dit qu'en vérité, il payait plus mal pour son logement qu'il n'avait été prévu « et on ne tolérera pas cela plus longtemps ».

Hrolleifr dit qu'il était honteux de trouver à redire à de petites choses et de ne pas soutenir les gens de sa famille, « je ne me sens certes pas disposé à ce que des imbéciles me donnent des coups de pied dans la figure ». Saemundr dit : « Il te plaît à dire, mais, comme je le soupçonnais, tu as plus le tempérament de Ljót, ta mère, que de nos parents. J'ai pensé à une terre pour toi et à une demeure vers la côte sur le Höfdaströnd, à l'extérieur de Höfdi,

vers la côte en remontant d'Unadalr. Je serais d'avis que tu aies des égards envers ceux qui habiteront près de toi, Thórdr, le maître de Höfdi et Uni d'Unadalr et les autres habitants de la contrée et que tu leur demandes la permission de t'installer[1]. » Il déclara qu'il n'avait pas l'intention de ramper sous leurs barbes. Hrolleifr s'en alla vers la côte dans la vallée avec sa mère et ils habitèrent là. Depuis, l'endroit s'appelle Hrolleifsdalr[2]. Ils ne se lièrent guère d'amitié avec les gens, n'ayant en bouche que menaces ou insultes, et firent tout ce qu'ils purent pour déplaire à leurs voisins. Bientôt les gens se mirent à les haïr en retour, considérant que Saemundr leur avait envoyé là une bien mauvaise épave[3]. Il leur parut d'abord mauvais de récriminer puisqu'il était parent de Saemundr. Mais quand on se fut familiarisé avec leur caractère, on voulut les expulser, souhaitant qu'ils ne fussent jamais venus. Uni était un homme riche qui avait un fils appelé Oddr. Il était dans la fleur de l'âge. Sa fille s'appelait Hródný, c'était une belle femme et bonne maîtresse de maison. Hrolleifr alla bientôt trouver Uni et dit qu'on ne pouvait pas être joyeux ni content dans ce vallon, quand bien même on se divertirait avec ce qu'on pourrait, « or, je déclare qu'il conviendrait bien, dit-il, que toi et moi devenions parents par alliance et que j'épouse ta fille. Il peut se faire qu'alors s'améliorent nos relations de voisinage ». Uni dit qu'il n'était pas de caractère à épouser une excellente femme « et tu n'en fais pas preuve. Mais ma fille ne paraît pas devoir attirer la malchance et je te refuserai ce parti ». Hrolleifr dit qu'alors il choisissait la solution la plus insensée « et dans ce cas, elle sera ma concubine, et c'est tout ce qu'elle vaut ». Ensuite, Hrolleifr prit l'habitude de venir et de faire la conversation à Hródný[4]. Cela se poursuivit un moment, contre le gré des parents de la jeune fille.

CHAPITRE XIX

Il arriva une fois, alors que Hrolleifr se préparait à repartir chez lui, qu'Uni dit à Oddr, son fils : « Je tiendrais pour une veulerie peu banale que de rester inactif en

face des visites de cet homme. Nous nous risquions davantage dans notre jeune âge, quand je me battis contre Kolbeinn et pris le dessus sur lui. C'était un chef très puissant. Et voilà que celui-là, à lui tout seul, est en train de nous couvrir de déshonneur[1]. » Oddr dit qu'il n'était pas facile d'en découdre avec cet homme d'enfer et avec la sorcellerie de sa mère, « on dit qu'il a une tunique sur laquelle ne mordent pas les armes. Je vais d'abord aller voir Hrolleifr ». Et c'est ce qu'il fit. Ils se rencontrèrent en haut de la montagne, entre les vallées[2]. Oddr dit : « Tu prends trop l'habitude d'emprunter ce sentier et nous préférerions que tu le fasses un peu moins souvent. » Hrolleifr répond : « Depuis que j'ai neuf hivers, j'ai toujours décidé moi-même de mes voyages et il en sera encore ainsi. Je n'ai cure de ce que tu peux en dire et je ne vois pas qu'il me soit difficile d'emprunter ce sentier, quand bien même tu y traînasserais. » Oddr dit qu'il aurait pu répondre mieux.

Hrolleifr revint chez lui et annonça à sa mère qu'il irait dire à son esclave de cesser son travail « pour qu'il m'accompagne dans mes visites, car ils vont me faire des ennuis ». Ljót répondit que l'esclave ne pouvait faire de travail plus utile que de l'accompagner « et ne te soucie pas des brailleries de ces bouseux, mais enfile ta tunique dès qu'il te plaira pour voir comment elle servira ».

Oddr était allé trouver son père, lui dire qu'il voulait aller voir Saemundr et l'informer de toute l'affaire. Uni dit que des atermoiements de ce genre ne lui plaisaient pas. Oddr alla trouver Saemundr et dit : « Par ton entremise, il nous a été fait un mauvais envoi en la personne de Hrolleifr, ton parent, et nous endurons de lui maints déshonneurs sans intervenir, du fait qu'il est ton parent. » Saemundr dit qu'il n'en était pas surpris « et il ne serait pas mauvais que de tels individus soient éliminés ». Oddr dit qu'il craignait de lui voir adopter un tout autre avis si cela était fait, « mais voilà pourtant un homme qui veut être en mauvais termes avec tout le monde et l'on tient que c'est à cause de toi que rien n'est fait pour y remédier ». Oddr s'en revint chez lui. Uni dit : « Il me semble que Hrolleifr ne renonce pas à ses visites, et j'estime que cette affaire te revient, parent Oddr, parce que tu es maintenant un homme jeune et bien capable en tout, alors que moi, je suis décrépit par l'âge. Quoique ce soit un butor

et que sa mère ait grand savoir[1], on ne peut pourtant pas laisser les choses en l'état. » Oddr répondit qu'il ferait quelque essai.

Un soir, Oddr se prépara avec quatre hommes à tendre une embuscade à Hrolleifr. Ce dernier était accompagné d'un homme[2]. Oddr se leva d'un bond et dit : « À présent, il peut se faire que l'on mette un terme à tes visites pour cette fois, Hrolleifr. Il se pourrait bien aussi que ta vilenie te descende autour des pieds et te les entrave. » Hrolleifr dit qu'on ne pouvait savoir encore qui se réjouirait le plus quand ils se quitteraient « même si tu as plus de monde que moi. Je ne trouverais pas mauvais pour l'heure qu'il y eût du sang versé ». Sur ce, ils s'attaquèrent et se battirent. Hrolleifr était brutal et extrêmement fort. Il avait aussi la tunique que sa mère lui avait faite et sur laquelle le fer ne mordait pas. Maintenant, il faut dire qu'Oddr tua Ljótr, suivant de Hrolleifr, et marcha ensuite sur Hrolleifr en disant : « Les armes ne mordent guère sur toi, Hrolleifr. Tu es un être maléfique de toutes les façons, autant par sorcellerie que par méchanceté. » Puis Oddr assena un coup de côté sur la jambe de Hrolleifr, et le fer mordit là où la tunique n'atteignait pas. Alors, Oddr dit : « Là, ta vareuse ensorcelée ne t'a pas protégé. » Hrolleifr assena alors un horion à Oddr, lui fit une blessure mortelle et il tua encore un autre homme. Les trois autres prirent la fuite[3]. C'était tard le soir, en haut de la ferme d'Uni.

Hrolleifr arriva chez lui et dit à sa mère que ceux qui étaient en face avaient eu mauvaise chance. Elle se réjouit que des culs-terreux ou leurs fils ne régentent pas ses visites, eux qui tenaient des propos injurieux envers lui. Hrolleifr dit qu'il avait maintenant réglé son compte à Oddr, « car c'est lui qui m'avait insulté le plus et qui disait que j'étais inférieur aux gens de bien. Je lui avais prédit ce qui s'est produit à présent : que son déshonneur s'accroîtrait de notre rencontre, comme cela s'est révélé pour lui ».

CHAPITRE XX

Uni alla trouver Höfda-Thórdr et lui dit ses difficultés ainsi que le meurtre d'Oddr, son fils « et je voudrais avoir ton aide pour redresser ma cause. Il y va aussi de ton honneur que des malandrins ne restent pas ici dans le district ». Thórdr déclara qu'il disait vrai « et nous voici dans de grands ennuis. Pourtant, c'est à Saemundr avant tout qu'il revient de mettre un terme à la méchanceté de son parent et de l'expulser du district ».

Ensuite, ils allèrent trouver Saemundr et lui demandèrent de redresser cette cause, lui disant qu'il ne lui convenait pas de faire autre chose. Saemundr dit qu'il en serait ainsi. On expulsa alors Hrolleifr de sa demeure et il alla chez Saemundr ainsi que sa mère. Des gens furent désignés pour s'occuper de sa maison. Et à une réunion de conciliations au printemps, les conclusions de l'affaire furent qu'Uni reprit la terre de Hrolleifr en guise de dédommagement et que Hrolleifr fut proscrit du district, aussi loin que les eaux coulaient dans le Skagafjördr.

Saemundr se rappela alors son ancienne amitié pour Ingimundr. Et quand ils se rencontrèrent, Saemundr dit : « Telle est la situation, frère adoptif, que j'ai sur les bras un homme qui ne paraît pas facile de caractère, et c'est pourtant un parent à moi. Il s'appelle Hrolleifr. Je voudrais que tu les reçoives, lui et sa mère, et leur procures une résidence près de chez toi. » Ingimundr répond : « Ils n'ont pas bonne réputation, elle et lui, et je n'ai pas envie de les accueillir, mais tu trouveras désobligeant et mesquin de ma part que je refuse. Et je ne suis pas en trop bonne passe non plus car j'ai un ou deux fils qui ne sont pas trop commodes. » Saemundr répondit qu'Ingimundr était favorisé par la chance et que, dans l'ensemble, tout lui réussissait. Ingimundr dit que si, dans le cas présent, tout se passait bien, on ferait vraiment la preuve de ce qu'il disait. Ensuite, Hrolleifr alla chez Ingimundr ainsi que sa mère Ljót, sans grandes recommandations.

CHAPITRE XXI

Hrolleifr et sa mère restèrent chez Ingimundr deux ou trois hivers. Ils ne changèrent pas plus de conduite envers les fils d'Ingimundr qu'envers les autres. On supportait mal cela, et Jökull plus que personne. Lui et Hrolleifr étaient si brutaux dans les jeux qu'il s'en fallait de peu qu'ils ne se blessent, et Jökull disait que les envois de Saemundr étaient bien mauvais, « et encore heureux, disait-il, si les choses n'empirent pas ! » Il ajoutait que jamais ce monstre d'homme ne les brimerait. Il n'y avait pas de différence de force et de taille entre eux, car l'un et l'autre étaient de force peu commune. Ingimundr dit : « Tu fais mal, Hrolleifr, de ne pas modérer ton tempérament et de ne pas rendre le bien pour le bien. Mais je vois bien qu'on ne peut laisser les choses dans cet état et je vais te fournir une demeure ici, à Áss. » Hrolleifr dit que cela ne lui était pas plus désagréable « que de rester ici avec le mauvais caractère de tes fils. — Je répugne à t'abandonner, dit Ingimundr, parce que je n'ai jamais fait cela pour qui que ce soit que j'aie accueilli. » Thorsteinn dit qu'il estimait que, plus on attendrait, pire ce serait. Ingimundr installa Hrolleifr et Ljót, sa mère, à la ferme d'Áss[1] et ils habitèrent là longtemps. En toutes choses, Hrolleifr prouvait par sa conduite qu'il s'estimait l'égal des fils d'Ingimundr.

En ce temps-là arrivèrent en Islande deux frères. L'un s'appelait Hallormr et l'autre, Thórormr. C'étaient des gens riches. Ils passèrent l'hiver chez Ingimundr. Hallormr présenta sa requête et demanda en mariage Thordís, fille d'Ingimundr. On lui fit bonne réponse. Ingimundr dit qu'il serait d'une grande assistance en raison de sa richesse, et elle lui fut donnée : elle apportait en dot la terre de Kárnsá[2]. Leur fils fut Thorgrímr. Thórormr habita à Tunga-du-Bas dans le Vatnsdalr. L'endroit fut appelé ensuite Thórormstunga[3].

CHAPITRE XXII

On mentionne qu'il y avait une grande pêcherie dans la Vatndalsá à la fois de saumon et d'autres poissons[1]. Les fils d'Ingimundr, les frères, y travaillaient à tour de rôle, car c'était la coutume des fils d'hommes puissants que d'avoir quelque occupation en ce temps-là[2]. S'occupaient à cela les quatre frères, Thorsteinn, Jökull, Thórir et Högni, mais Smidr avait autre chose à faire. Les frères entraient dans la rivère et faisaient de grosses prises. Hrolleifr restait fidèle à ses habitudes : il était en mauvais termes avec tous ceux qui se trouvaient dans le voisinage. Ce n'avait pas été non plus sur l'avis de ses amis qu'Ingimundr l'avait accueilli. Les fils d'Ingimundr prenaient extrêmement mal que Hrolleifr prospérât à leurs dépens en ne leur rendant que du mal en échange et disaient que c'était une grosse erreur de la part de leur père que de l'avoir accueilli chez lui. Les gens de Hof et Hrolleifr possédaient la pêcherie ensemble. Mais on avait stipulé que Hrolleifr aurait la pêcherie quand les fils d'Ingimundr ou leurs gens n'y viendraient pas[3], mais il ne s'en soucia pas le moins du monde, car il estimait sa volonté et son injustice plus que ce qui avait été décrété.

Une fois, que les domestiques d'Ingimundr arrivèrent à la pêcherie, ils dirent à Hrolleifr qu'il devait enlever ses filets pour leur laisser la place. Hrolleifr déclara qu'il ne prêterait pas la moindre attention à ce que disaient des esclaves. Ils répondirent qu'il ferait mieux de ne pas se mesurer aux gens de Hof, disant qu'il ne parviendrait pas à ses fins, ici, quand bien même il y serait arrivé avec d'autres. Hrolleifr leur ordonna de déguerpir, misérables esclaves, et de ne pas faire de menaces. Il les chassa sous les jurons et les insultes. Ils dirent : « C'est mal de faire cela, alors qu'Ingimundr mérite tant de bien de ta part, lui qui t'a accueilli, qui t'a donné à la fois demeure, pêcherie et maintes autres bonnes choses, à un moment où les gens de bien te tenaient pour un bon à rien. » Hrolleifr dit qu'il n'était pas tenu de sortir de la rivière devant de minables esclaves[4] et il jeta une pierre sur l'un d'eux, si bien que celui-ci s'évanouit. « Ainsi, ils ne se

permettraient plus d'être trop loquaces », dit-il. Ils arrivèrent à la maison quand les gens étaient à table. Ils entrèrent en trombe. Ingimundr demanda pourquoi tant de précipitation. Ils dirent qu'ils avaient été chassés de la rivière par Hrolleifr sous les brimades et les insultes. Jökull répond : « Il doit vouloir devenir le godi[1] des gens du Vatnsdalr et nous traiter comme il a traité les autres précédemment, mais cela ne sera jamais que cet homme du diable nous tyrannise. » Thorsteinn dit que c'était aller vraiment trop loin mais qu'il valait tout de même mieux prendre la chose calmement « et c'est une erreur que d'avoir jamais accueilli Hrolleifr. — Ce n'est que trop vrai, dit Ingimundr, et pourtant faites en sorte, s'il vous plaît, de parvenir à un accord, car c'est vous qui courez le plus de risques. C'est un homme d'enfer et il faut s'attendre à ce qu'il en résulte du mal. » Jökull dit qu'on allait voir s'il sortirait de la rivière. Il se leva de table d'un bond et sortit en courant. Ingimundr dit : « Parent Thorsteinn, c'est en toi que j'ai le plus confiance en fait de modération, va donc avec tes frères. » Thorsteinn doutait qu'il fût facile de retenir Jökull, « mais je ne resterai pas inactif à côté de lui s'il se bat contre Hrolleifr ».

Quand ils parvinrent à la rivière, ils virent que Hrolleifr était dedans et pêchait. Alors Jökull dit : « Retire-toi de la rivière, démon, et n'aie pas l'impudence de te mesurer à nous, sinon nous allons vider notre querelle à outrance. » Hrolleifr dit : « Quand vous seriez trois ou quatre, je continuerais tout de même ce que je fais malgré tes insultes[2]. » Jökull dit : « Espèce de misérable ! Tu te fies à la sorcellerie de ta mère si, à toi tout seul, tu crois pouvoir nous interdire la pêcherie. » Jökull se précipita alors contre lui dans la rivière, mais Hrolleifr ne s'en alla pas. Thorsteinn dit : « Renonce à ton obstination, Hrolleifr, ou mal t'en adviendra. Si nous n'obtenons pas justice de toi, il pourrait se faire que d'autres en paient les frais. Et il ne servira à rien non plus que ta méchanceté opprime les gens. » Jökull dit alors : « Tuons ce démon-là. » Alors Hrolleifr se retira sur la berge, là où il y avait des cailloux, et il leur jeta des pierres : ils firent de même depuis l'autre rive. Certains lancèrent des traits, mais Hrolleifr était invulnérable. Jökull voulut l'attaquer de quelque autre façon en traversant la rivière, disant que ce n'était pas une médiocre honte que de ne pas en finir avec

lui. Thorsteinn dit : « Je suis d'un autre avis, c'est de nous en retourner d'ici et de rester maîtres de nous plutôt que de tomber dans les griffes du fils et de sa mère, car je pense qu'elle n'est pas loin d'ici. Se mesurer à leurs sorcelleries n'a rien à voir avec le fait d'affronter des hommes de valeur. » Jökull dit qu'il n'en avait cure et chercha un passage tandis que ses frères lançaient des pierres et des traits sur Hrolleifr.

Sur ces entrefaites, un homme arriva en courant à Hof et dit à Ingimundr que les choses prenaient mauvaise tournure et qu'ils étaient en train de se battre d'un bord à l'autre de la rivière « et ton voisin paraît dangereux ».

Ingimundr dit : « Amenez-moi mon cheval, je veux y aller. » Il était vieux alors, et presque aveugle. Il avait abandonné aussi toute gestion de ses biens ainsi que de son domaine. On lui avait donné un garçon pour le seconder. Ingimundr était en manteau bleu. Le garçon menait son cheval. Quand ils arrivèrent sur la berge de la rivière, ses fils le virent. Thorsteinn dit : « Voici notre père. Retirons-nous, il va vouloir que nous fassions à son gré, mais sa venue m'inspire des craintes. » Et il ordonna à Jökull de se contenir. Ingimundr entra à cheval dans la rivière et dit : « Sors de la rivière, Hrolleifr et réfléchis à ce qu'il te convient de faire. » Quand Hrolleifr l'aperçut, il lui jeta sa lance et elle l'atteignit au milieu du corps. Ayant reçu ce coup, Ingimundr revint sur la rive et dit : « Aide-moi à rentrer à la maison, gamin ! » Il n'alla pas trouver ses fils. Et quand ceux-ci arrivèrent à la maison, la soirée était fort avancée. Lorsque Ingimundr dut descendre de selle, il dit : « Me voici tout engourdi, nous tremblons sur nos jambes, nous autres vieillards. » Comme le garçon l'empoignait, il y eut un bruit de succion dans la blessure. Le garçon vit alors que la lance l'avait transpercé. Ingimundr dit : « Tu m'as longtemps été fidèle, fais maintenant ce que je te demande. Et il est bien probable que je n'aurai plus guère besoin de tes services désormais. Va-t'en dire à Hrolleifr qu'avant que vienne le matin, je crois que mes fils considéreront qu'ils ont à se mettre à sa recherche pour venger leur père. Qu'il fasse le nécessaire pour être parti avant le lever du jour. Sa mort ne me vengera pas pour autant et il me revient de protéger celui que j'ai pris en charge naguère tant que j'ai mon mot à dire là-dessus, quelle que soit la façon dont les choses se

passeront ensuite. » Il cassa la lance à la hauteur du manche, rentra avec l'aide du garçon, s'assit dans son haut-siège et ordonna de ne pas faire de lumière avant que ses fils ne soient arrivés à la maison. Le garçon alla à la rivière et y vit beaucoup de saumons que Hrolleifr avait pêchés. Il dit : « On dit vrai quand on dit que tu es un grand scélérat. Tu viens de faire une chose que jamais nous ne pourrons compenser, tu as causé la mort de maître Ingimundr et il m'a demandé de te dire que tu ne devrais pas attendre demain matin car il pense que ses fils chercheront à venger leur père sur toi. Et si j'ai fait cela, c'est plus parce qu'il m'en a prié que parce que je tiendrais tellement à te sauver de la hache des frères. » Hrolleifr répond : « Je crois ce que tu dis, mais tu ne serais pas reparti sain et sauf si tu n'avais pas eu cette nouvelle-là à me dire. »

CHAPITRE XXIII

Maintenant, il faut dire des fils d'Ingimundr qu'ils revinrent à la maison le soir, se disant entre eux que Hrolleifr était un monstre. Thorsteinn dit : « Et nous ne savons pas encore bien tout le mal qu'il nous vaudra ; j'ai de sombres pressentiments sur les faits et gestes de notre père. » Ils arrivèrent à la maison, Thorsteinn entra dans la skáli, glissa, se reçut des mains sur le sol et dit : « Pourquoi est-ce mouillé, maîtresse ? » Elle répond : « Je crois que cela a dû couler des habits de maître Ingimundr. » Thorsteinn répond : « Cela glisse comme du sang, allume de la lumière en vitesse. » Et c'est ce qui fut fait. Ingimundr était assis dans son haut-siège, transpercé de la lance, et il était mort. Jökull dit : « Il n'y a rien de pis que de savoir qu'un si noble homme a été mis à mort par un tel malandrin. Allons le tuer sur-le-champ. » Thorsteinn dit : « Ce serait ne pas connaître la bonté de notre père que de penser qu'il ne l'a pas aidé à s'échapper. D'ailleurs, où est le garçon qui l'accompagnait ? » Or on ne le trouvait pas. Thorsteinn dit : « Je ne crois pas qu'il faille s'attendre à trouver Hrolleifr chez lui maintenant. Il va falloir, pour l'attraper, élaborer sans précipitation un plan.

Nous pouvons nous consoler en pensant qu'il y avait grande différence entre Hrolleifr et notre père : celui-ci sera récompensé par Celui qui a créé le soleil et le monde entier, qui que ce soit. Car il est certain qu'il a fallu quelqu'un pour les créer[1]. » Jökull était si furieux qu'ils parvenaient à peine à le calmer. À ce moment, le garçon rentra et raconta ce qu'il était allé faire. Jökull dit que c'était dommage. Thorsteinn dit : « Il n'y a pas à le blâmer car il a fait ce que voulait notre père. » Ingimundr fut placé dans la chaloupe du bateau Stígandi et enterré honorablement, comme c'était alors la coutume pour les hommes de haut rang[2]. Cela s'apprit alentour et l'on estima, comme c'était bien le cas, que c'était une grande nouvelle, et mauvaise. Thorsteinn dit à ses frères : « Il me semblerait judicieux de ne pas nous asseoir dans le siège de notre père, ni à la maison ni aux banquets, tant qu'il ne sera pas vengé. » C'est ce qu'ils firent, et ils n'allaient guère aux jeux et aux réunions[3].

Quand Eyvindr Sorkvir apprit cela, il dit à son fils adoptif : « Va dire à Gautr, mon ami, ce que je vais faire, et j'estime que c'est ce qu'il devrait faire aussi. » Ensuite, il tira sa sax de sous son manteau, se laissa tomber dessus et mourut de la sorte. Lorsque Gautr apprit cela, il dit : « Il n'est plus permis aux amis d'Ingimundr de vivre et l'on mettra à profit l'exemple d'Eyvindr, mon ami[4]. » Il enfonça sa sax dans sa poitrine et se tua. Les fils d'Eyvindr étaient Hermundr et Hrómundr le Boiteux qui sera mentionné par la suite.

CHAPITRE XXIV

Restons-en là d'abord, et disons quelques mots de Hrolleifr. Il alla voir sa mère et lui dit les nouvelles. Elle déclara que personne ne dépassait le jour que le sort lui avait assigné et qu'Ingimundr avait joui d'une longue vie. « Je suis d'avis, dit-elle, que tu t'en ailles d'abord, car les nuits sanglantes sont à se venger les plus ardentes[5]. Ne reviens ici que quand j'estimerai qu'il sortira quelque bien de mes desseins. Car je ne vois pas ce qui l'emportera, de la sagacité et de la chance de Thorsteinn ou de mes

sortilèges. » Ensuite, Hrolleifr alla au nord jusqu'au Skagafjördr et arriva à Saemundarhlid : Saemundr était mort, c'était Geirmundr qui gérait la propriété. Son frère[1] s'appelait Arnaldr. Geirmundr demanda les nouvelles. Hrolleifr dit qu'il avait à annoncer la mort de maître Ingimundr de Hof. Geirmundr répond : « C'est un brave homme qui a péri là, et qu'est-ce qui a causé sa mort ? » Hrolleifr dit : « Il a servi de cible », et lui raconta ensuite toute l'affaire. Geirmundr répond : « Je vois que l'on ne peut avoir plus de malchance que toi, et va-t'en, sale voyou, et ne reviens jamais ici. » Il déclara qu'il ne s'en irait pas « et je serai tué ici, à ton grand déshonneur : je me rappelle encore comment mon père tomba dans la troupe de ton père et d'Ingimundr, et cela est arrivé à cause de toi et tes hommes ». Geirmundr dit qu'il arrivait à maint homme de valeur de tomber dans la bataille « et je te livrerai dès que les fils d'Ingimundr arriveront ». Hrolleifr dit qu'il s'y attendait, ou à pis encore. Il resta là en cachette dans une remise[2].

Les fils d'Ingimundr restèrent chez eux cet hiver-là. Ils s'asseyaient sur le bas banc[3], n'allaient a aucun jeu ou thing et restaient fort lugubres. Mais quand l'été fut très proche, Thorsteinn rassembla ses frères pour leur parler et dit : « Nous sommes, je crois, tous d'accord pour penser qu'il est grand temps de chercher à venger notre père, mais la chose n'est pas très facile à faire. Il me semblerait judicieux que celui qui aura la sagacité de chercher le parti à prendre choisisse dans notre héritage une chose de valeur. » Ils déclarèrent qu'ils étaient d'accord « et c'est toi le mieux venu de nous tous, en raison de ta sagacité ».

CHAPITRE XXV

Un matin, Thorsteinn fut sur pied de bonne heure et dit à ses frères : « Maintenant, nous allons nous préparer pour aller dans le nord, quelle que soit la besogne qui nous attend. » Ils étaient en tout cinq frères et personne d'autre. Ils arrivèrent, le soir du premier jour, chez Geirmundr. Il les reçut fort bien et ils passèrent là la nuit, excellemment traités. Le lendemain matin, Thorsteinn dit

à ses frères : « À présent, vous autres, les frères, vous allez jouer aux tables[1] aujourd'hui, et moi, je vais parler à Geirmundr. » C'est ce qu'ils firent. Thorsteinn dit à Geirmundr : « Nous autres, les frères, sommes venus ici parce que nous sommes à la recherche de Hrolleifr dont nous pensons qu'il est ici, chez toi. Tu es aussi grandement tenu de nous assister étant donné que c'est ta famille qui a envoyé à notre père cet idiot qui a causé tant de mal, bien que ce n'ait pas été dans vos intentions. Il n'a d'ailleurs aucun parent valable en dehors de toi. » Geirmundr répond : « Tout cela est vrai et vous avez habilement cherché, mais Hrolleifr n'est pas ici maintenant. » Thorsteinn dit : « Je tiens pour plus vrai qu'il est dans ta remise. Reçois ici un cent d'argent et fais-le s'en aller, et j'arrangerai les choses de telle sorte qu'il ne soit pas pris ici sous ta protection, auquel cas cela te serait imputé à blâme. Mais nous le poursuivrons de toute manière, quand bien même il ne s'agirait pas de venger notre père. Dis-lui que tu n'oses pas le garder à cause de nous, t'exposant ainsi à notre inimitié, toi qui, sans cela, es notre ami. » Geirmundr répond : « Il faut donc avouer qu'il est ici. Et que chacun apprécie la chose comme il le voudra. Je ferai comme tu le conseilles et lui dirai de s'en aller. Mettez-vous alors à sa poursuite quand il ne sera plus chez moi. — C'est ce que l'on fera », dit Thorsteinn.

Geirmundr alla donc voir Hrolleifr et dit : « Voici que les fils d'Ingimundr sont venus ici et qu'ils te cherchent. Tu ne resteras pas ici davantage parce que je ne veux pas me mettre en danger à cause de toi, non plus que mes biens, pour une cause aussi mauvaise que la tienne. Et les frères sont à la fois habiles et énergiques. » Hrolleifr répond : « Il fallait s'attendre à ce que tu te conduises comme une poule mouillée et ne t'attends pas à des remerciements de ma part pour ton assistance. » Geirmundr dit : « Va-t'en en vitesse. » Ensuite, il alla trouver Thorsteinn. « Ce qui serait le mieux pour moi, ce serait que vous ne vous précipitiez en rien et restiez ici aujourd'hui ». Il dit qu'il en serait ainsi.

Ils se préparèrent le lendemain et allèrent vers l'ouest en traversant la passe[2]. Il avait dégelé et l'on voyait les traces d'un homme dans la neige. Alors Thorsteinn dit : « À présent, nous allons nous asseoir et je vais vous dire la conversation que j'ai eue avec Geirmundr. Je m'étais

aperçu que Hrolleifr était là. » Jökull dit : « Tu es un homme étrange ! Tu acceptes de rester tranquille alors que le meurtrier de ton père était près de toi. Si moi, j'avais su cela, je ne me serais pas tenu tranquille, tant s'en faut. » Thorsteinn dit que cela n'était pas exclu, « mais il convenait mieux de ne pas convaincre Geirmundr de cela. Maintenant, nous allons marcher toute la journée et voir si nous n'arriverons pas à l'ouest plus tard que lui car ses traces se dirigent vers chez lui. À présent, sa mère, Ljót, doit faire un sacrifice pour la venue de l'été, comme elle en a coutume, à la mode des sorcières, et la vengeance ne s'effectuera pas si le sacrifice est exécuté auparavant[1] ». Jökull dit : « Alors, dépêchons-nous. » C'était lui le plus rapide d'eux tous à la marche. Il se retourna et dit : « Quel dommage qu'il y ait des hommes aussi minables par la taille ou la rapidité que Thorsteinn, mon frère. La vengeance va nous échapper si nous ne pressons pas l'allure. » Thorsteinn répond : « On ne peut voir encore si mes avis et mes desseins auront moins d'effet que ta précipitation insensée. »

Tard le soir, ils descendirent sur la ferme de Hof : les gens étaient encore à table.

CHAPITRE XXVI

Thorsteinn rencontra son berger dehors et dit : « Va-t'en à Áss, frappe à la porte et fais attention au temps que l'on mettra pour venir aux portes : récite des strophes pendant ce temps-là[2]. Donne-toi pour prétexte de t'enquérir des moutons. On te questionnera pour savoir si nous sommes rentrés à la maison et tu diras que non. » Le berger s'en alla, arriva à Áss, frappa aux portes et l'on n'y vint pas avant qu'il n'eût eu le temps de réciter douze strophes. Alors, un domestique sortit, qui demanda les nouvelles et si les frères étaient revenus chez eux ; il dit que non, et il s'enquit de ses moutons. L'autre dit qu'ils n'étaient pas venus là. Le berger rebroussa chemin et dit à Thorsteinn combien de strophes il avait récitées. Thorsteinn dit qu'il était resté dehors assez longtemps pour que l'on puisse faire bien des choses à l'intérieur pendant

ce temps « et es-tu entré peu ou prou? » Il dit qu'il était entré et qu'il avait regardé alentour. Thorsteinn demanda: « Est-ce que le feu dans l'âtre était brillant ou non? » Il répond: « C'était plutôt comme s'il avait été allumé peu de temps avant. » Thorsteinn dit: « As-tu remarqué quelque chose d'inhabituel dans la maison? » Il dit qu'il avait vu un gros tas dont dépassaient des habits rouges[1]. Thorsteinn dit: « Tu as dû voir là Hrolleifr en tenue de sacrificateur[2]. Eh bien! c'est là-bas qu'il faut aller. Préparons-nous vite et courons ce risque, quoi qu'il arrive. »

Ils partirent, et arrivèrent à Áss: il n'y avait personne dehors. Ils virent une pile de bûches contre le mur de la maison, de part et d'autre de la façade. Ils virent un petit bâtiment devant les portes, à quelque distance du portail. Thorsteinn dit: « Ce doit être un édifice à sacrifices[3], destiné à Hrolleifr, quand sa mère aura accompli ses rites et toute sa diablerie. Mais je n'en ai cure à présent. Allez-vous-en, maintenant dans l'angle de la maison et moi, je vais m'installer au-dessus des portes, et j'aurai un rondin de bois à la main. Si Hrolleifr sort, je vous jetterai ce rondin, alors, accourez vers moi. » Jökull dit: « Il est évident, frère, que tu veux retirer de l'honneur de cela comme de tout le reste, mais je ne veux pas, et c'est moi qui vais m'installer là avec le rondin. » Thorsteinn dit: « Fais à ta guise, bien que les choses n'aillent pas mieux pour autant, car il me semble qu'à coup sûr, tu vas faire quelque sottise. » Jökull s'installa sur la pile de bûches et, plus tôt qu'ils ne s'y seraient attendus, un homme sortit, qui regarda alentour, sans voir les hommes qui étaient arrivés. Puis sortit un deuxième homme, puis un troisième, et celui-là était Hrolleifr[4]. Jökull le reconnut sans peine et fit un mouvement brusque: le tas de bûches s'effondra, mais il put tout de même jeter le rondin à ses frères, sauta d'en haut de la bâtisse et réussit à empoigner Hrolleifr de telle sorte qu'il ne lui fut même pas donné de s'esquiver. Il n'y avait pas de différence de force entre eux et ils déboulèrent tous les deux en bas de la pente, l'un et l'autre ayant alternativement le dessous. Quand les frères survinrent, Högni dit: « Qu'est-ce que ce diable qui vient sur nous et dont je ne sais ce que c'est? » Thorsteinn répond: « C'est la vieille Ljót qui s'avance, et dans quelle étrange posture! » elle avait relevé ses cottes par-dessus sa

tête, marchait à reculons, la tête entre les jambes. Elle avait un regard affreux tandis qu'elle les dévisageait de son œil de sorcière[1]. Thorsteinn dit à Jökull : « Tue donc Hrolleifr à présent, il y a longtemps que tu en as envie. » Jökull répond : « J'y suis tout prêt. » Il lui trancha la tête en lui souhaitant de ne jamais reparaître[2]. « Oui, oui, dit Ljót, il s'en est fallu de bien peu que je puisse venger Hrolleifr, mon fils, et vous autres, fils d'Ingimundr, êtes des hommes fort chanceux. » Thorsteinn répond : « Quelle preuve en donnes-tu ? » Elle dit qu'elle avait eu l'intention de mettre tout sens dessus dessous, tout le décor « et vous, vous seriez tous devenus fous furieux, vous auriez couru, fous de terreur[3], parmi les bêtes sauvages. J'aurais réussi si vous ne m'aviez pas vue avant que je vous voie[4] ». Thorsteinn dit qu'il fallait s'attendre à ce que la chance ait changé de côté. Ensuite, la vieille Ljót mourut dans ses transes et sa sorcellerie, et Hrolleifr et elle sortent de cette saga[5].

CHAPITRE XXVII

Après le meurtre de Hrolleifr et la mort de Ljót, les frères revinrent chez eux et l'on se réjouit de les voir. Peu après, Thorsteinn dit à ses frères : « À présent, le moment me semble venu pour moi de choisir quelque objet de prix dans notre bien. » Ils approuvèrent. « Alors, je choisis la ferme de Hof avec le cheptel. » Ils objectèrent que c'était là sensiblement plus qu'un objet de prix et qu'ils estimaient qu'il manquait de modération. Thorsteinn déclara que tout allait ensemble, la terre et le cheptel « et bien que vous estimiez que ce soit pas mal immodéré, il faut considérer d'autre part que notre honneur sera au plus haut point si nous nous entendons au mieux. En outre, c'est moi le plus prévoyant. Il y a aussi ici d'autres choses de prix, et je vous les concède très volontiers ».

On procéda alors à la répartition. Le bateau Stígandi échut à Högni parce qu'il faisait des voyages de commerce[6]. Thórir Gras-de-Cuisse-de-Bélier reçut le godord, et Jökull, Aettartangi. Il portait cette épée aux jeux et aux combats de chevaux[7], mais Thorsteinn la portait aux

things d'automne[1] et aux réunions légales parce que Jökull voulait qu'il en fût ainsi. Thórir dit de même que, bien que ce fût lui qui eût le godord, il voulait que ce fût Thorsteinn qui retirât tout honneur de leurs procès. Thorsteinn dit : « Je vois bien, mes frères, que vous voulez m'honorer en toutes choses, et quoique j'aie choisi le domaine, je ne vous refuse pas de l'argent à la place. À présent, il me semblerait judicieux d'aller nous asseoir dans le haut-siège de notre père » et c'est ce qu'ils firent.

Thorsteinn devint le chef des gens du Vatnsdalr et du Vestrhóp et de toutes les contrées qu'Ingimundr, son père, avait eues[2]. Thorsteinn épousa alors une femme qui s'appelait Gyda et qui était fille de Sölmundr, fils de Gudmundr. Ce dernier était père de Viga-Bardi[3]. On tint alors à honneur de se lier aux gens du Vatnsdalr. Jökull habita à Tunga, et Smidr à Smidsstadir[4]. Thórir Gras-de-Cuisse-de-Bélier habita à Nautabúi : cet endroit s'appelle maintenant Undunfell[5].

CHAPITRE XXVIII

Il faut parler à présent de l'homme qui a été mentionné précédemment, qui s'appelle Thórólfr la Masse[6] : il devint un très grand malandrin, c'était à la fois un voleur et, pour le reste, un homme enclin à faire le mal. On tenait que c'était grande malchance qu'il se fût installé là et qu'on pouvait s'attendre à tout de sa part. Bien qu'il n'eût pas quantité de monde chez lui, il possédait certaines choses dont il attendait assistance : c'étaient vingt chats. Ils étaient extrêmement gros, tout noirs et fort ensorcelés[7]. Les gens allèrent donc voir Thorsteinn et lui dirent leurs ennuis, déclarant que la direction du district lui incombait, que Thórólfr avait volé beaucoup de gens et fait maintes autres choses indignes d'un homme. Thorsteinn dit que c'était vrai, « mais il n'est pas facile d'avoir à faire à ce maudit et à ses chats, et je voudrais épargner cela à mes gens ». Ils dirent qu'il ne pourrait guère maintenir son honneur si rien n'était fait pour remédier à la chose. Après cela, Thorsteinn rassembla des hommes : il

en avait besoin pour faire nombre. L'accompagnèrent tous ses frères et son Norvégien[1]. Ils allèrent à Sleggjustadir[2].

Thórólfr n'apprécia pas : il ne pouvait jamais supporter la présence des braves gens. Quand il vit ces gens chevauchant, il rentra et dit : « Il s'agit à présent de recevoir des invités, je vais laisser mes chats s'en occuper. Je vais les placer tous dehors dans les portes et si ce sont eux qui les défendent, il faudra du temps pour forcer l'entrée. » Puis il accrut considérablement leurs forces[3] par ses sortilèges : les chats étaient hideux, tant par leurs miaulements que par leurs regards. Jökull dit à Thorsteinn : « Maintenant décide comme il faut pour ne plus laisser tranquille ce diable d'homme. » Ils étaient à dix-huit.

Thórólfr dit : « Eh bien ! Je vais faire du feu et je n'ai cure que fumée s'ensuive, car la visite des gens de Vatnsdalr ne saurait être pacifique. » Il posa un chaudron sur le feu et jeta dessous de la laine et toutes sortes de détritus, jusqu'à ce que la maison fût pleine de fumée. Thorsteinn arriva aux portes et dit : « Nous te demandons de sortir, Thórólfr ». Celui-ci dit que la seule chose qu'il savait bien était que leur visite n'avait sûrement pas de motifs amicaux. Et les chats se mirent aussitôt à miauler et à se comporter hideusement. Thorsteinn dit : « Voilà une méchante compagnie ! » Jökull répond : « Entrons, attaquons-les et n'ayons cure de ces chats. » Thorsteinn dit qu'il ne le fallait pas, « car il est improbable que nous gardions notre troupe indemne contre tout cela, les chats et les armes de Thórólfr. C'est un rude gaillard et j'aimerais mieux qu'il se rende de lui-même, qu'il sorte. Car il a des matériaux pour faire du feu plus qu'il ne lui en faut pour qu'il se plaise à rester à l'intérieur. » Thórólfr enleva le chaudron du feu et tassa le monceau de laine et la fumée âcre sortit en telle abondance que Thorsteinn et ses hommes ne purent demeurer tout près des portes. Thorsteinn dit alors : « Prenez garde aux chats, qu'ils ne vous griffent pas, et mettons le feu en haut des bâtiments. » Jökull empoigna un gros brandon enflammé et le jeta sur les portes, si bien que les chats battirent en retraite, et la porte se referma ainsi. Le vent soufflait sur les bâtiments et les flammes s'enflèrent. Thorsteinn dit : « Restons dehors près de l'enclos, là où la fumée est la plus abondante et voyons alors quel parti il prendra, car avec tout le combustible qu'il a maintenant, il ne pourra plus tenir

longtemps. » En cela, il avait bien deviné. Thórólfr fit alors une sortie, avec deux coffres pleins d'argent, et suivit la fumée. Quand il sortit, le Norvégien se trouva devant lui et dit : « Le voici, le démon, et bien hideux à voir. » Le Norvégien le pourchassa jusqu'en bas, à la Vatnsdalsá. Thórólfr arriva à l'endroit où il y avait un profond fossé ou bourbier. Il se retourna alors contre le Norvégien, l'empoigna, le maîtrisa et dit : « Tu te donnes bien du mal pour me dépasser, marchons ensemble tous les deux. » Et il sauta dans le bourbier, ils sombrèrent de telle sorte qu'ils ne remontèrent jamais[1].

Thorsteinn dit : « C'est grand dommage que mon Norvégien ait péri, mais on se consolera en considérant que l'argent de Thórólfr servira à payer compensation pour lui. » Et c'est ce qui fut fait. L'endroit où Thórólfr avait habité s'appelle depuis Sleggjustadir, et on y voit toujours des chats. Depuis, ce lieu a toujours eu mauvaise réputation. Cette ferme est située en bas du Helgavatn.

CHAPITRE XXIX

Már Jörundarson transféra sa demeure de Grund à Másstadir[2]. Les relations de parenté entre lui et les fils d'Ingimundr étaient bonnes. Il se passa ceci un automne, que quelques moutons de Már disparurent. On les chercha un peu partout, on ne les retrouva pas.

Il y avait un homme qui s'appelait Thorgrímr et était surnommé Capuchon-de-Peau. Il habitait à Hjallaland. C'était un grand magicien et méchant en bien d'autres choses[3].

Il y eut alors grandes discussions sur la disparition de ces moutons, car on estimait que la vallée était bien peuplée dans son ensemble. Un soir qu'un berger revint à la maison, Már demanda les nouvelles : il dit qu'on avait trouvé ses moutons et qu'aucun n'avait eu de mal, « mais pourtant, il y a quelque chose en plus. J'ai trouvé une pièce de terre dans les bois, une terre extrêmement bonne. C'est là que tes moutons sont allés, ils sont très bien en chair ». Már demanda : « Est-ce que c'est dans mes terres ou dans celles de quelqu'un d'autre ? » Le berger dit que,

selon lui, elle lui revenait « quoiqu'elle se trouve près des terres des fils d'Ingimundr. Mais il n'y a que de ta terre qu'on puisse y accéder ». Már examina ce terrain, le trouva bon et se l'appropria. Thorgrímr déclara qu'à son avis, ils pourraient garder cette terre malgré les fils d'Ingimundr[1].

Thorsteinn apprit cela et dit : « Már, mon parent, me paraît bien avoir agi selon ses propres estimations en cette affaire et il ne nous a guère fait droit. » Peu après cela, Jökull rencontra Thorsteinn, son frère, et ils parlèrent d'abondance. Jökull dit que c'était une grande abomination si l'on devait les spolier, là, dans la vallée « ce scélérat de Thorgrímr Capuchon-de-Peau se conduit bien à l'étourdie, s'il veut nous irriter, et il vaudrait la peine de lui faire payer cela ». Thorsteinn dit que ce n'était pas un homme à mériter qu'on l'épargnât, « mais je ne sais pas si, de la sorte, il s'est mis en péril de sa vie ». Thorsteinn proposa d'aller trouver Thorgrímr; Jökull dit qu'il y était tout prêt. Et quand Thorgrímr s'aperçut de cela, il alla trouver Már. Ils étaient en bons termes. Thorgrímr déclara qu'il était venu en hâte « et les fils d'Ingimundr vont venir ici ». Már demanda ce qu'il en savait. Thorgrímr répond : « Ils sont maintenant en route pour ma ferme et veulent me tuer, mais on verra toujours que je sais plus de choses que les autres. » Quand ils arrivèrent à la ferme, Thorsteinn dit : « C'est à un fourbe que nous avons affaire en la personne de Thorgrímr, car il ne sera pas chez lui. » Jökull dit : « Faisons tout de même ici quelques dégâts. » Thorsteinn dit qu'il ne le voulait pas, « je ne voudrais pas qu'il soit dit que nous prenions son bien sans parvenir à le prendre lui-même », et ils s'en allèrent chez eux dans cet état.

Une fois encore, Thorsteinn dit à ses frères : « Je serais curieux de voir si nous pourrions trouver Thorgrímr. — Me voici tout prêt, de nouveau », dit Jökull. Encore une fois, Thorgrímr alla voir Már et dit : « Ils ne m'ont pas encore oublié, les fils d'Ingimundr. Je voudrais que tu viennes chez moi, et ils verront bien que j'ose les attendre à la maison. » Már y alla. Les fils d'Ingimundr chevauchèrent vers l'enclos, et la rencontre eut lieu dans le clos. Thorsteinn dit : « Nos relations de parenté, Már, ne vont pas comme il le faudrait. Je voudrais que chacun prenne égard à l'autre et que tu ne fournisses pas une

demeure à ce fauteur de troubles qui veut nous dresser l'un contre l'autre. » Már dit que l'on voyait bien que leur visite était inamicale et qu'il ne se laisserait pas léser par eux. Jökull dit qu'il était évident aussi qu'ils voulaient mettre à l'épreuve les gens de Hof. Thorsteinn se déclara hésitant à se quereller avec ses parents « et pourtant, il n'est pas exclu qu'on en vienne là si nous n'obtenons pas justice ». Ils s'en allèrent puisqu'ils ne pouvaient mettre la main sur Thorgrímr à cause de sa sorcellerie et l'opposition de Már, et c'était toujours de deux choses l'une : ou bien Thorgrímr disparaissait de sa ferme, ou bien Már s'y trouvait avec quantité d'hommes. L'affaire en resta là quelque temps.

À ce moment, arriva en Islande Högni Ingimundarson avec son bateau Stígandi et il passa l'hiver chez Thorsteinn : il raconta maintes choses remarquables sur ses voyages à l'étranger. Il ajouta qu'il n'avait jamais connu navire aussi bon que Stígandi.

On fit grand bruit dans le district sur les querelles entre les parents. Jökull allait souvent voir Thorsteinn, son frère, et l'accusait de vouloir continuer à se dérober contre Már. Thorsteinn répond : « C'est ce qui a eu lieu jusqu'ici, mais nous allons tout de même maintenant tendre une embuscade à Thorgrímr, bien que cela ne me dise rien qui vaille. » Un jour, les frères se préparèrent à quitter la maison. Ils étaient à vingt-cinq hommes. Il y avait les cinq frères. Alors Thorgrímr dit : « Voici que les affaires vont mal. Ils vont arriver ici bientôt, les fils d'Ingimundr. » Il sortit en courant, après avoir pris ses habits. Il alla trouver Már et dit que les fils d'Ingimundr étaient en route « et ils doivent avoir l'intention de nous faire un cruel parti. M'est avis qu'il faut se préparer et leur faire regretter leur attaque ». Már rassembla des hommes. Hrómundr, fils d'Eyvindr Sorkvir, un grand champion, avait épousé la fille de Már et habitait là, chez celui-ci. Il dit qu'à l'évidence, ils allaient vider leur querelle. Ils étaient en tout quarante hommes, outre deux neveux de Már qui étaient jeunes et prometteurs[1]. Thorgrímr dit : « Le mieux est d'aller au-devant des fils d'Ingimundr », et c'est ce qui fut fait.

Thorsteinn vit cela et dit : « À présent, il va nous être donné de nous mettre à l'épreuve, et je trouverais bon que chacun fasse de son mieux. » Jökull brandit Aettartangi

en disant qu'il trouvait très bon de l'éprouver sur le cou des hommes de Már. La rencontre eut lieu à Kársnes[1]. Thorgrímr dit à Már qu'il se cacherait « et il peut se faire pourtant que je ne sois pas moins utile que si je me tenais auprès de vous, mais je ne me fie pas en moi pour attaquer ». Már ne répondit rien. Bataille éclata ensuite et quand elle eut duré un moment, Jökull dit : « Je ne saurais me vanter du mordant d'Aettartangi. » Thorsteinn répond : « C'est la même chose pour nous et nos gens vont s'exposer à être blessés. » Jökull était le plus avancé de tous et frappait des deux mains. L'homme était extrêmement fort, et intrépide. Il frappait de manière à blesser grièvement, mais l'épée ne mordait pas. Il dit : « La chance t'a-t-elle abandonnée à présent, Aettartangi, ou bien quoi ? » Thorsteinn répond : « Il me semble que ceux que j'ai abattus se relèvent. Dites-moi, avez-vous aperçu Thorgrímr[2] ? » Ils dirent qu'on ne le voyait pas. Thorsteinn demanda alors à Jökull de se retirer de la bataille et de chercher si on pourrait le voir « et toi, parent Högni, continue la bataille pendant ce temps ». Il déclara que c'était ce qu'il ferait. Ensuite, ils le cherchèrent. Jökull dit : « Je vois l'endroit où ce démon sort de terre. » Thorsteinn dit : « Voilà le renard dans son terrier », et à ce moment même, Thorgrímr leur faisait le mauvais œil depuis l'endroit où il se trouvait : c'était près de la rivière. Jökull lui courut sus ainsi que son frère. Thorgrímr s'enfuit en courant jusqu'à la rivière. Jökull parvint si près que son épée l'atteignit et trancha ce qu'elle toucha : c'étaient ses deux fesses et tout son derrière[3]. L'endroit où il fit un plongeon s'appelle depuis Húfuhylr[4]. Jökull dit : « Aettartangi a mordu, cette fois-ci. » Thorsteinn répond : « Et je crois qu'il en sera ainsi désormais. »

Il faut mentionner ensuite ce qui se passa dans la bataille. Hrómundr s'avança ferme contre Högni et ils échangèrent de rudes horions. Leurs démêlés se terminèrent de telle sorte que Högni tomba devant Hrómundr. À ce moment survint Jökull et sa grande fureur le reprit une seconde fois. Il attaqua alors véhémentement Hrómundr. Alors, les épées ne manquèrent pas de mordre, aussi bien la sienne que celles des autres. Il trancha la jambe à Hrómundr et lui fit une si grande blessure qu'il resta ensuite mutilé toute sa vie et fut surnommé Hrómundr le Boiteux. Tombèrent là les neveux de Már. Et

quand la bataille en fut arrivée à ce point, des gens des fermes voisines virent leur affrontement et allèrent les séparer. Arriva le premier Thorgrímr de Kárnsá, accompagné d'autres paysans; il était parent des fils d'Ingimundr. On sépara alors les combattants. Beaucoup étaient blessés et tous étaient épuisés. Thorgrímr dit : « Toi, Már, tu as montré un grand entêtement à t'opposer aux frères, mais tu ne les vaux pas en fait de bataille. Mon avis est que tu te rendes et que tu remettes à Thorsteinn le droit de juger seul[1]. » Il dit que c'était là un sain conseil et ils se mirent d'accord là-dessus. Thorsteinn dit qu'il ne rendrait pas son verdict avant un quelconque thing légal. Les hommes quittèrent alors cette rencontre et rentrèrent chez eux.

Quand arriva le thing où Thorsteinn voulait proclamer son verdict, les gens de Hof assemblèrent grande quantité d'hommes. Thorsteinn dit alors : « Il est connu de la plupart des gens de ce district comment s'est déroulée la rencontre entre Már, notre parent, et nous, et aussi que cette affaire a été remise à mon pouvoir. Mon verdict est qu'on tiendra pour équivalents le meurtre de Högni, mon frère, et les blessures, grandes et petites, qu'ont reçues les hommes de Már. Hrómundr sera hors-la-loi entre la Hrútafjardará et la Jökulsá[2] dans le Skagafjördr pour le meurtre de Högni et ne recevra rien pour sa mutilation. Már gardera Hjallaland, car on n'y peut accéder que depuis ses terres, mais il nous versera, à nous autres frères, un cent d'argent[3]. Thorgrímr Capuchon-de-Peau n'aura rien pour ses blessures et d'ailleurs, il mérite bien pis[4]. » Ensuite, les gens allèrent chez eux et furent réconciliés là-dessus. Capuchon-de-Peau[5] s'en alla du district et s'installa au nord, à Melrakasletta[6], où il resta jusqu'au jour de sa mort.

Thorsteinn eut deux fils. L'un s'appelait Ingólfr, ce fut le plus beau des hommes. L'autre s'appelait Gudbrandr, ce fut également un bel homme. Jórunn, fille d'Ingimundr, fut mariée à Ásgeirr Oedikollr, père de Kálfr et de Hrefna qu'épousa Kjartan Óláfsson, et de Thorbjörg qui fut surnommée Gloire-de-la-Maison[7].

CHAPITRE XXX

De Thórólfr Peau-d'Enfer, il y a à dire qu'il habita d'abord à Forsaeludalr et qu'on l'y supporta mal. Thorsteinn de Hof vint le voir et lui dit qu'il ne voulait pas qu'il habitât là, « à moins que tu n'adoptes une autre conduite que celle que tu as eue jusqu'ici, sinon nous ne te laisserons pas en paix. » Thórólfr dit qu'il était bien possible que ce fût à Thorsteinn de décider s'il habiterait là ou non, « mais je déciderai moi-même de ma conduite ». Ensuite, il transféra sa demeure et se fit une fortification au sud près de la Fridmundará[1]. Thórólfr fit main basse sur le bétail des gens et devint un très grand voleur. Il possédait aussi des fosses sacrificielles, car on pensait qu'il offrait en sacrifice à la fois des êtres humains et des animaux[2]. Il était mal secondé par les honnêtes gens et pourtant, ils étaient à neuf en tout quand la plupart de ses fidèles étaient là, tous égaux à lui ou pires. Mais quand ils apprirent que Thorsteinn avait l'intention de les attaquer, quelques-uns s'enfuirent de la fortification, ne voulant pas attendre. Les gens du district allèrent voir Thorsteinn et lui demandèrent de mettre à mort cet homme qui était de si mauvais voisinage que l'on ne pouvait ni le contrôler ni habiter avec lui. Il dit que c'était parler vrai et envoya ensuite chercher ses frères Jökull et Thórir. Ce dernier était parfois pris de la fureur des berserkir[3]. On estimait alors que c'était grand dommage pour un tel homme car cela ne lui était d'aucun profit. Jökull dit à Thorsteinn : « Tu fais bien de ne laisser aucun malfaiteur dresser la tête ici dans les vallées. »

Ensuite, ils s'en allèrent à dix-neuf en tout et quand ils virent la fortification de Thórólfr, Thorsteinn dit : « Je ne sais pas comment nous pourrons attaquer cette fortification, à cause de ces falaises escarpées en surplomb sur la rivière. » Jökull répond : « Ce n'est pas un obstacle, et je vais te proposer un moyen. Toi, Thorsteinn, et des hommes avec toi, vous allez leur lancer des traits et les provoquer, et moi, je monterai le long de la rivière avec quelques hommes et verrai si je peux pénétrer par-derrière dans la fortification. Alors, il leur faudra se garder de part

et d'autre. » Thorsteinn dit que c'était une expédition fort périlleuse. Jökull monta alors le long de la rivière avec quelques hommes. Thórólfr et les siens ne virent pas cela et il demanda à ses hommes de faire de leur mieux, « toutefois, les frères ont de puissants esprits tutélaires[1]. Cherchons à gagner notre cachette si nous sommes en mauvaise posture ».

Jökull parvint à traverser la rivière en amont de la fortification. Il avait à la main une grande hache qui lui appartenait. Ensuite, il parvint à la fortification, put ficher le croc de sa hache en haut du mur, se hissa ensuite par le manche et parvint ainsi dans la fortification. Il se rua à la recherche de Thórólfr mais ne parvint pas à mettre les yeux dessus. Jökull vint alors à apercevoir Thórólfr sortant de sa fosse à sacrifices : il s'enfuyait en courant de la fortification et Jökull le poursuivit. Les hommes de Jökull se mirent aux trousses des compagnons de Thórólfr et il y eut là chaude poursuite. Thórólfr était alors parvenu à quelque marécage le long de la rivière, Jökull le pourchassant. Quand Thórólfr vit qu'il ne s'échapperait pas, il s'assit dans le marécage et pleura. L'endroit s'appelle depuis Grátsmýrr[2]. Jökull fondit sur lui, disant que c'était un grand scélérat et un malfaiteur, et de plus sans aucune valeur. Jökull lui assena alors un coup mortel.

Thorsteinn attaqua la fortification parce que les malfaiteurs s'y étaient ralliés. Jökull prit le pas de course et pénétra dans la fortification et quand ceux qui étaient à l'intérieur virent cela, ils prirent peur : deux d'entre eux s'esquivèrent dans la pointe du cap et il les tua tous les deux. Un troisième sauta en bas de la falaise. On estima qu'il n'y avait pas d'expédition plus vaillante que celle que mena Jökull en cette occasion. Les frères revinrent chez eux après cela, ayant grandement amélioré la situation du district par le meurtre de Thórólfr Peau-d'Enfer[3].

CHAPITRE XXXI

Thorsteinn de Hof était d'une grande hospitalité envers les gens du district. Tout le monde avait le droit de

manger à Hof, d'y changer de chevaux et d'y obtenir tous autres moyens de transport, et toute personne d'en dehors du district se sentait tenue d'aller voir en premier lieu Thorsteinn et de lui dire les nouvelles et ce qui s'était passé.

La meilleure des terres de Hof s'appelait Eyjarengi[1]. Les ouvriers de Thorsteinn y plantaient leur tente en été[2]. Un jour, ils virent que dix hommes faisaient faire la pause à leurs chevaux dans le pré, et il y avait une femme. Ils étaient tous en habits de couleurs[3]. L'un portait un manteau et une très longue tunique d'excellente étoffe. Ils virent ce que faisait cet homme : il tira son épée et coupa le bas de sa tunique qui s'était sali dans la chevauchée et jeta le morceau — cela faisait la largeur d'un empan — en disant, de telle sorte qu'ils entendent, qu'il ne voulait pas transporter de la saleté. Ils n'allèrent pas trouver ces gens, mais il leur parut que c'était mal faire que de faire paître leurs chevaux dans la prairie d'autrui. Une servante ramassa ce qu'il avait coupé et dit que l'on pourrait bien surnommer cet homme « Le Glorieux ». Le soir, Thorsteinn demanda à ces gens les nouvelles, mais ils dirent qu'ils n'en connaissaient pas à raconter, quoiqu'il y eût eu une petite nouveauté. Ensuite, ils racontèrent ce qu'ils avaient vu et entendu dire à ces hommes et montrèrent le morceau d'étoffe qu'il avait coupé. Thorsteinn dit qu'agir de la sorte, gâcher ses affaires précieuses quand bien même elles seraient sales, puis faire la pause dans la prairie d'autrui, dénotait de deux choses l'une : ou bien c'était le fait d'un idiot et d'un insensé, ou bien d'un individu magnifique et pompeux « du reste, ces gens-là ne sont pas venus me voir non plus, comme c'est la coutume des voyageurs venus de loin. Je présume que ce devait être Bergr le Roide qui est rentré en Islande cet été, le fils de la sœur de Finnbogi le Fort-de-Borg[4], dans le Vididalr ». Or il en allait de cela comme des autres suppositions que faisait Thorsteinn : il avait deviné juste. Bergr arriva à Borg et Finnbogi le reçut chaleureusement, lui demandant les nouvelles : il dit celle qu'il savait. Finnbogi demanda s'il avait tant soit peut rencontré Thorsteinn Ingimundarson. Bergr déclara qu'il n'était pas allé le voir et qu'il avait chevauché en bas de son enclos. Finnbogi dit que la coutume, pourtant, était d'aller le voir en premier lieu et de lui dire les nouvelles. Bergr déclara qu'il ne voulait pas

s'abaisser au point d'aller le trouver « car le but de mon voyage ne le concernait pas ».

CHAPITRE XXXII

Il y avait un homme qui s'appelait Thorgrímr, qui habitait à Borg-le-Petit dans le Vídidalr. Il se fiança à une femme qui s'appelait Thorbjörg et qui était fille de Skídi[1]. Thorgrímr invita Finnbogi et Bergr au banquet. Ils promirent d'y venir. La noce devait avoir lieu aux nuits d'hiver[2] chez Skídi. Ce dernier alla voir les fils d'Ingimundr et les invita au banquet « car j'estimerais que cette noce ne serait pas honorable si vous ne veniez pas ». Ils promirent d'y aller. Le temps n'était pas très bon, il faisait mauvais traverser la Vatnsdalsá et les gens du Vididalr eurent bien du mal à y parvenir. Finnbogi et les siens laissèrent leurs chevaux chez le paysan qui habitait près de la rivière. Celle-ci était libre en son milieu, mais ses rives étaient prises dans de grandes masses de glace. Bergr dit : « Je vais porter les gens pour leur faire traverser la rivière » et c'est ce qu'il fit, il s'évertua vaillamment. Il gelait fort et ses habits gelèrent sur lui.

Skídi vint à la rencontre de ses invités, ainsi que de ses hôtes de marque, Thorsteinn et ses frères. Puis on fit des feux et on dégela les habits des gens. Maître Thorsteinn s'activait fort à servir les gens et à s'occuper de leurs habits car il était plus humble que quiconque. Finnbogi entra le premier : il devait s'asseoir dans le haut-siège[3] en face de Thorsteinn, puis Bergr, qui était en longue tunique et manteau de peau : ce manteau se hérissait autour de lui parce qu'il était tout gelé et il avait besoin de beaucoup de place ; il se poussa vers le feu dans l'intention de se dégeler. Il passa près de l'endroit où était Thorsteinn et dit : « Fais-moi de la place, homme ! » Il passa si rapidement que Thorsteinn en perdit l'équilibre et il s'en fallut de peu qu'il ne tombât dans le feu. Jökull vit cela et s'emporta. Il tenait Aettartangi, se leva d'un bond, fondit sur Bergr, le frappa avec les gardes[4] entre les épaules si bien qu'il tomba de l'avant, et dit : « Où veux-tu en venir, espèce de coquin, tu ne pourrais pas traiter

aimablement notre godi, à nous autres, gens du Vatnsdalr? » Bergr se releva d'un bond, furieusement en colère, et empoigna ses armes. Des hommes s'interposèrent alors et il s'en fallut de peu pourtant qu'ils ne se battent, car Bergr était fou de rage. On les sépara tout de même. Thorsteinn dit : « Voici qu'encore une fois les choses se sont mal passées à cause de l'impétuosité de Jökull, mon frère. Je veux offrir des compensations en argent afin que Bergr en soit bien honoré. » Bergr dit qu'il ne manquait pas d'argent et qu'il se vengerait lui-même. Jökull dit que plus ils en découdraient, plus Bergr serait misérable. Skídi demanda que Finnbogi et les siens s'en aillent et que l'on n'ait pas de démêlés. Thorsteinn dit qu'il ne convenait pas que ce mariage fût interrompu « et c'est nous autres, frères, qui irons à Másstadir avec nos gens » et c'est ce qui fut fait.

CHAPITE XXXIII

Bergr fit connaître[1] le coup qu'il avait reçu au thing de Húnavatn et intenta un procès à cet endroit-là. Ensuite, on vint au thing et on rechercha des conciliations. Bergr déclara qu'il ne recevrait pas de compensation en argent et qu'il ne ferait la paix qu'à condition que Jökull passe sous trois colliers de terre, comme c'était alors la coutume en cas d'offenses graves « et qu'il montre ainsi de l'humilité envers moi[2] ». Jökull dit que les trolls[3] le prendraient avant qu'il ne s'incline ainsi devant lui. Thorsteinn dit que c'était une chose à prendre en considération « et c'est moi qui passerai sous les colliers de terre ». Bergr dit que cela pourrait aller. Le premier collier de terre arrivait à l'épaule, le second à la ceinture des braies, le troisième à mi-cuisse.

Alors, Thorsteinn passa sous le premier. Bergr dit alors : « Je l'ai fait se courber comme un porc, celui qui était le plus éminent des gens de Vatnsdalr[4]. » Thorsteinn répond : « Tu n'avais pas besoin de dire cela, et la première conséquence de ces paroles, c'est que je ne passerai pas sous d'autres. » Finnbogi dit : « Cela n'est certes pas bien parler, et tout de même, s'il faut s'en tenir là, il y a

la grande compensation à l'insulte que Bergr a reçue de Jökull. Vous autres, gens de Vatnsdalr, tenez tout homme pour vil en regard de vous-mêmes, mais je veux te provoquer en duel[1], Thorsteinn, dans un délai d'une semaine, près de l'enclos à foin qui se trouve dans l'île en bas de ma ferme à Borg[2]. » Bergr dit alors : « J'ai la même chose à te dire, Jökull, je te provoque en duel à la date fixée par Finnbogi et alors, on vous fera vous incliner, gens de Hof. » Jökull répond : « Écoutez donc ce que dit ce scélérat ! Tu as l'impudence de te comparer à nous ou de me provoquer en duel ! Il me semble que ce n'est pas trop me proposer que de me battre contre Finnbogi et toi ensemble. Qu'il en soit donc ainsi ! Et je veux relever Thorsteinn, mon frère, parce que ce serait dommage qu'il lui soit fait du mal, chose qui n'est pas exclue si lui et Finnbogi se battent, car Finnbogi est un homme fort intrépide. Mais quant à nous, il n'y a à épargner ni l'un ni l'autre. Bergr s'est courbé comme il faut, la chienne, quand je l'ai frappé de telle sorte qu'il en tomba. Viens donc à la réunion du duel si tu as cœur d'homme plutôt que de jument[3]. Et s'il en est qui ne viennent pas, on leur érigera un bâton d'infamie[4] avec la formule suivante : « Qu'il soit infâme pour tous et ne se trouve en aucun cas dans la compagnie d'honnêtes gens, qu'il encoure la colère des dieux et qu'il porte le nom de violateur de trêve ! » Ils se quittèrent ensuite dans cet état et chacun s'en retourna à son domicile. On fit grands commentaires de cela dans les contrées. Ces duels et le festin que Thorsteinn donnait pour ses amis à Hof comme chaque automne tombaient en même temps.

Il y avait une femme qui s'appelait Helga. Elle était arrivée en Islande avec Bergr car c'était sa concubine. C'était une femme grande et imposante, qui voyait l'avenir et prophétisait, et qui connaissait toutes sortes de pratiques magiques. Elle dit à Bergr : « Insensés vous avez été, vous autres parents, qui avez l'intention de rivaliser de chance avec les fils d'Ingimundr. Et il n'en ira pas ainsi parce que Thorsteinn a fait la preuve et de sa sagacité[5] et de sa chance, et l'on dit à juste titre de Jökull qu'il n'y a pas de berserkr tel que lui dans tout le quartier des gens des terres du Nord. Tu as beau faire l'important, tu n'es pas son égal, et quelque honte que tu aies déjà subie de sa part, tu vas maintenant en subir deux fois plus si tu

en découds davantage. » Bergr répond : « Jökull en a tant dit que je ne puis supporter cela. » Helga répond : « Quoique tu sois si imbécile que tu ne saches pas prendre soin de toi, je ferai en sorte que ce duel n'ait pas lieu. — Pourquoi ne ferais-tu pas à ta guise ? » dit Bergr. Finnbogi ne sut rien de ce plan.

CHAPITRE XXXIV

On dit que le matin même où l'on devait aller à ce duel, il y avait eu une si énorme chute de neige accompagnée de gel que nul être vivant ne pouvait sortir. Ce même matin, de bonne heure, on frappa aux portes, à Hof. Thorsteinn alla aux portes et salua Jökull, son frère. Il dit : « Es-tu prêt, Thorsteinn, pour le duel ? » Il répond : « Te semble-t-il possible d'y aller, car il fait bien mauvais temps ? » Jökull dit : « Certes, il me le semble. » Thorsteinn répond : « Rentre d'abord, frère, et attendons de voir si le temps s'améliorera. » Jökull dit qu'il ne voulait pas entrer et faire dégeler la neige qu'il avait sur lui « et même si tu ne veux pas y aller, moi, j'irai. » Thorsteinn dit : « Il n'y aura jamais telle différence entre notre valeur que je reste et que tu y ailles, et attends-moi. » Thorsteinn rentra, se prépara et dit à ses invités qu'ils devaient rester là et ne pas partir avant qu'il ne fasse tout à fait beau; demanda à la maîtresse de maison et à ses fils de servir les gens.

Les deux frères s'en allèrent ensemble. Alors Thorsteinn dit : « Quel est ton plan à présent ? » Jökull répond : « Que je sache, il n'est jamais encore arrivé que tu cherches conseil auprès de moi. Il n'y a guère à envisager ici que l'on ait besoin de mes conseils, mais pourtant, je ne serai pas pris au dépourvu. Nous devons aller à Undunfell et Thórir, notre frère, va venir avec nous. » C'est ce qu'ils firent. Et de là, ils s'en allèrent pour arriver le soir chez Faxa-Brandr[1] : c'était un ami de Jökull. Ils passèrent la nuit là. Brandr avait un cheval dont la crinière était d'une couleur différente du reste du corps et qui était appelé Freyfaxi. Il était très attaché à ce cheval et l'estimait fort. C'était aussi un cheval éprouvé en tout, à

la fois pour le combat et pour le reste. La plupart des gens ont tenu pour vrai que Brandr mettait sa foi en Faxi[1]. Le lendemain matin, c'était la même tempête, sinon pire. Les frères voulurent s'en aller, bien qu'il n'y eût pas d'amélioration. Brandr avait couvert un traîneau avec des peaux et y avait attelé Faxi. Il dit que tous ensemble, le cheval et eux, ils trouveraient leur chemin. Jökull dit : « Thorsteinn et Thórir vont s'asseoir dans le traîneau et moi et Faxa-Brandr, nous marcherons devant. » Ils arrivèrent tôt le matin en bas de l'enclos à foin. Personne n'était arrivé.

Ce matin-là, Finnbogi dit à Bergr : « Crois-tu que Jökull soit arrivé à la réunion du duel ? — Je ne crois pas, dit-il, parce que personne ne peut circuler par un temps pareil. — Jökull n'est pas l'homme que je crois, dit Finnbogi, s'il n'est pas venu, et il aurait mieux valu ne pas pousser les choses si loin avec lui, pour ne pas supporter maintenant honte sur honte. — Vous avez vu cela trop tard, dit Helga, et si mauvais que soit ce que vous avez dû endurer déjà, ce sera encore pis par la suite. — Crois-tu que Jökull soit venu ? » dit Bergr. « Je ne croirai rien là-dessus, dit-elle, mais ce que je crois qui va se passer, c'est que vous n'êtes pas ses égaux. » Le sujet fut abandonné là, et ils ne bougèrent pas.

Les frères attendirent jusqu'à none, et quand on en fut arrivé là, Jökull et Faxa-Brandr allèrent à la bergerie de Finnbogi qui se trouvait près de l'enclos, prirent un pieu et le portèrent en bas de l'enclos. Il y avait là aussi des chevaux qui étaient venus se mettre à l'abri de la tempête de neige. Jökull sculpta une tête d'homme sur le bout du pieu et grava dessus des runes, selon la formule que l'on a dite précédemment. Puis il tua une jument, l'ouvrit à hauteur du poitrail et l'empala sur le pieu en la tournant vers la maison de Borg[2]. Puis ils reprirent le chemin de chez eux et passèrent la nuit chez Faxa-Brandr. Ils étaient fort joyeux ce soir-là. Jökull dit : « Les choses sont ainsi faites, parent Thorsteinn, que tu es homme beaucoup plus populaire que moi et as plus d'amis, et pourtant voici que mes amis ne valent pas moins que les tiens. Il me semble que Faxa-Brandr nous a rendu grand service. — Brandr s'est bien conduit », dit Thorsteinn. Brandr dit : « Il est bon d'aider des hommes comme Jökull, car ses pareils sont rares. » Faxa-Brandr et Jökull dirent qu'il s'était agi d'une tempête provoquée par magie, et imputèrent la

chose à Helga de Borg. Les frères arrivèrent chez eux et tout le monde se réjouit de les voir. On apprit alors par toutes les contrées quelle grande honte les gens de Borg avaient encore subie à cause des frères[1].

CHAPITRE XXXV

Un jour, peu de temps après cela, Finnbogi et Bergr rassemblèrent des hommes dans le Vídidalr et ils furent trente en tout. Helga demanda ce qu'ils avaient l'intention de faire. Finnbogi dit qu'ils avaient un voyage à faire jusqu'à Vatnsdalr. « Oui, dit Helga, vous devez avoir l'intention de vous venger des frères, mais je crois que plus vous vous affronterez, plus vos expéditions seront désastreuses. — On s'y risquera à présent », dit Finnbogi. Helga répond : « Allez, vous reviendrez plus vite que vous êtes partis. » Cela s'apprit bientôt en divers endroits et la nouvelle parvint à Hof chez Thorsteinn. Il envoya un message à ses frères, qui vinrent chez lui. Il leur dit ce qu'il avait appris. Ils prirent le parti de rassembler des hommes et le jour où l'on attendait Finnbogi et les siens venant de la côte, soixante hommes s'étaient rassemblés à Hof. Il y avait là Már de Másstadir, leur parent, Eyjólfr de Kársnes et d'autres de leurs amis. On aperçut alors la chevauchée de Finnbogi et des siens. Thorsteinn dit : « À présent, nous allons monter à cheval et nous rendre à leur rencontre, car je ne veux pas les voir pénétrer dans ma ferme. » C'est ce qu'ils firent. Jökull dit : « Chevauchons bien et courons-leur sus tant qu'ils ne se trouvent pas prêts. » Thorsteinn répond : « Nous agirons sans précipitation : c'est moi qui parlerai pour nous et saurai ce qu'ils veulent. Il se peut qu'il n'y ait que peu de chose à faire. Mais je sais bien, parent, que tu es prêt à tout. » Jökull répond : « Il fallait s'attendre à ce que tu ne veuilles pas tenir longtemps compte de mes plans. — Tout s'est bien passé, parent, dit Thorsteinn, quand on a pris tes conseils, mais maintenant il n'en est guère besoin. »

Finnbogi dit à ses hommes : « Il y a des hommes qui chevauchent depuis Hof et ils ne sont pas peu nombreux. Et il est bien juste de dire que peu de choses prennent

Thorsteinn à l'improviste. Nous avons maintenant le choix entre deux choses, dont ni l'une ni l'autre n'est bonne : nous enfuir et retourner chez nous dans cet état et c'est là la plus grande honte, ou bien nous risquer à une rencontre avec eux et il y a pourtant quelque risque étant donné la différence de nombre qu'il me semble voir. — Ne se risquera-t-on donc à rien ? dit Bergr. Certes, nous allons les rencontrer. » Finnbogi dit : « Descendons de selle, attachons nos chevaux et restons bien ensemble quoi qu'il arrive. » Thorsteinn et les siens virent cela. Ils descendirent de selle et attachèrent leurs chevaux. Alors Thorsteinn dit : « À présent, nous allons marcher à leur rencontre et c'est moi qui parlerai pour nous. » Sur ce, Thorsteinn dit : « Qui commande les hommes qui sont venus ici ? » Finnbogi se nomma. Thorsteinn dit : « Quelles sont les raisons de votre venue ici, dans la vallée ? — Il y a souvent de petites courses à faire par les contrées », dit Finnbogi. Thorsteinn dit : « Je vois que, maintenant, le but que vous aviez en tête quand vous êtes partis de chez vous, à savoir, nous rencontrer, nous, les frères, a tourné autrement que vous ne l'aviez envisagé. S'il en est ainsi, les choses ont bien tourné. On va te donner le choix entre deux choses, Finnbogi, encore que, plutôt que ces deux, tu mériterais qu'on ne t'en offre qu'une seule. Va-t'en chez toi à Borg dans cet état et reste dans ta demeure. Et voici l'autre : c'est que nous nous battions en duel à outrance, avec cette différence toutefois que chacun de nous mettra à profit l'aide dont il dispose. Tu verras bien, alors, de quoi tu es capable, tout brave et fort que tu sois. Il s'ensuivra que tu quitteras le Vídidalr au printemps, ne résideras plus entre la Jökulsá dans le Skagafjördr et la Hrútafjardará et n'auras plus jamais ensuite l'intention de te mesurer à nous, les frères. Pour toi, Bergr, tu as agi follement envers nous, les frères. Tu m'as traité mesquinement dès que tu es arrivé dans le district quand tu fis paître tes chevaux dans ma prairie en pensant m'humilier, pour voir si je me soucierais de l'endroit où tes chevaux paissaient l'herbe. Quant au coup que t'assena Jökull, mon frère, tu n'en auras point compensation car tu as refusé quand on t'en a offert. Tu ne resteras pas non plus dans les limites qui sont interdites à Finnbogi et de la sorte, vous garderez quelque souvenir de nos démêlés. Maintenant, choisissez rapidement l'un

ou l'autre. » Jökull se tenait près de Thorsteinn avec Aettartangi, prêt à la brandir. Finnbogi, Bergr et leurs hommes allèrent à leurs chevaux, montèrent en selle et se rendirent tout d'une traite chez eux, à Borg. Helga se tenait dehors et demanda les nouvelles. Ils déclarèrent qu'ils n'en connaissaient aucune. « Il peut se faire qu'il vous semble ainsi, mais ce n'est pas ce qui semblera aux autres puisque vous voici proscrits du district comme des malfaiteurs. Et la voilà, la conclusion de vos désastreuses expéditions. »

Thorsteinn et ses frères revinrent chez eux à Hof, puis chacun à son domicile. Thorsteinn les remercia bien de leur assistance. Il retira donc de l'honneur de cette affaire comme de toutes les autres.

Au printemps, Finnbogi vendit sa terre de Borg, se transporta au nord dans les Strandir à Trékyllisvík et habita là. Bergr s'en alla également et l'on ne dit pas dans cette saga ce qu'il fit de lui-même. Et ici se terminent leurs démêlés avec les fils d'Ingimundr[1].

CHAPITRE XXXVI

Il est dit qu'un été, un bateau arriva dans le Hrútafjördr. S'y trouvaient deux sœurs, Thórey et Gróa. Elles allèrent toutes les deux loger à Hof et passèrent l'hiver chez Thorsteinn. Au printemps, elles lui demandèrent de leur attribuer quelque établissement. Thórey acheta une terre sur le conseil de Thorsteinn et y habita, et à Gróa, il fournit une demeure près de chez lui[2]. Thorsteinn avait encouru des reproches de sa femme, Thurídr[3], parce qu'il s'intéressait à Gróa, laquelle était une sorcière. Gróa acheta du malt, prépara un banquet et y invita les fils d'Ingimundr — on ne considérait pas que les sœurs fussent tellement insignifiantes — ainsi que Már de Másstadir et beaucoup de gens du district. Mais trois nuits avant que Thorsteinn ne s'en aille de chez lui, il rêva que la femme qui assistait sa famille[4] venait à lui et lui demandait de ne pas y aller. Il dit qu'il avait promis. Elle dit : « Cela me paraîtrait imprudent, et mal t'en adviendra. » Et cela se passa ainsi trois nuits de suite : elle venait, le tan-

çait, disait que cela serait mauvais pour lui et lui touchait les yeux[1].

C'était la coutume, quand Thorsteinn devait faire quelque voyage, depuis chez lui, que tous ceux qui devaient y aller vinssent ce jour-là à Hof. Arrivèrent Jökull et Thórir, Már et les autres hommes qui étaient du voyage. Thorsteinn leur demanda de retourner chez eux, disant qu'il était malade. C'est ce qu'ils firent.

Ce soir-là, quand le soleil fut couché, un berger de Gróa vit celle-ci sortir et faire le tour de sa demeure dans le sens inverse de la marche du soleil[2] en disant : « Il sera difficile de s'opposer à la chance[3] des fils d'Ingimundr. » Elle se tourna vers le haut de la montagne et agita un linge[4] ou un mouchoir qu'elle avait tissé de fils d'or en quantité et qui lui appartenait, en disant : « Que se passe maintenant ce qui doit se passer ! » Ensuite, elle rentra et referma la porte. Alors, un glissement de terrain s'abattit sur la ferme et tout le monde périt[5].

Quand on apprit cela, les frères chassèrent de la contrée Thórey, sa sœur. À l'endroit qu'avait habité Gróa, on estima que les lieux étaient toujours hantés depuis et on ne voulut pas y habiter à partir de ce moment-là[6].

CHAPITRE XXXVII

Thorgrímr de Kárnsá eut un enfant de sa concubine qui s'appelait Nereidr, et sur l'ordre de sa femme, l'enfant fut exposé[7]. Il y avait de l'affection entre les frères, les fils d'Ingimundr, et ils se rendaient souvent visite.

Une fois, Thorsteinn alla trouver Thórir, son frère. Thórir le raccompagna en chemin. Thorsteinn demanda alors à Thórir lequel d'entre eux, les frères, lui semblait le plus éminent. Thórir dit que la chose ne faisait aucun doute, « c'est toi qui es le premier de nous tous en fait d'intelligence et de sagacité ». Thorsteinn répond : « Jökull est notre bouclier en face de tout péril. » Thórir se considérait comme celui d'entre eux qui avait le moins d'importance « pour la raison que la fureur des berserkir me prend toujours au moment où je le voudrais le moins, et je voudrais, frère, que tu fasses quelque chose à cela.

— Je suis venu ici pour la raison que j'ai appris que Thorgrímr, notre parent, a fait exposer son enfant sur l'ordre de sa femme, et c'est mal. Il me semble aussi que c'est grand dommage que tu ne sois pas de même nature que les autres hommes. » Thórir dit qu'il ferait n'importe quoi pour être débarrassé de cela. Thorsteinn dit qu'il voulait aussi le conseiller là-dessus « et que voudrais-tu faire pour cela? » Thórir répond : « Ce que tu voudras. » Thorsteinn dit : « Il y a une chose que je demande, c'est le godord pour mes fils. » Thórir dit qu'il en serait ainsi. Thorsteinn dit : « À présent, je veux invoquer Celui qui a créé le soleil, car c'est Lui que je crois le plus puissant, pour que cette infortune te quitte. En échange, je veux faire ceci pour l'amour de Lui : je recueillerai l'enfant et l'élèverai, afin que Celui qui a créé l'homme puisse le convertir à Lui ensuite, car je devine que telle sera sa destinée. » Ensuite, ils montèrent à cheval et allèrent jusqu'à l'endroit où ils savaient que l'enfant était caché et qu'un esclave de Thórir avait découvert au bord de la Kárnsá. Ils virent que l'on avait couvert son visage, que le linge dont on l'avait recouvert palpitait faiblement devant son nez, et que l'enfant était sur le point de mourir. Ils prirent l'enfant, le transportèrent chez Thórir qui éleva le garçon : il fut appelé Thorkell Krafla[1]. Et la fureur des berserkir ne saisit plus jamais Thórir. Ainsi Thorsteinn acquit-il le godord.

Óláfr habitait à Haukagil et Óttarr à Grímstungur : il avait épousé Ásdís, fille d'Óláfr et aux réunions légales, ils partageaient le même baraquement[2]. Les fils de Thorsteinn grandirent et c'étaient des hommes accomplis. Gudbrandr était un homme grand et fort. Ingólfr était le plus beau des hommes et en outre grand. Il avait aussi des capacités au-dessus de la plupart des hommes. À un thing d'automne, il y eut beaucoup d'hommes assemblés et l'on organisa un jeu. Ingólfr prit part à ce jeu et, là encore, montra ses capacités. Une fois qu'il courait après la balle[3], il arriva qu'elle vola jusqu'à Valgerdr Óttarsdóttir. Celle-ci jeta son manteau par-dessus et ils conversèrent un moment[4]. Il lui parut que cette femme était extrêmement belle. Et chaque jour, pendant le reste du thing, il vint lui parler. Après cela, il prit l'habitude d'aller lui rendre visite. Cela n'était pas du goût d'Óttarr qui vint parler à Ingólfr et lui demanda de ne pas faire ce qui

serait un déshonneur pour tous les deux, disant qu'il préférait lui donner la femme avec honneur, que de le voir la séduire honteusement. Ingólfr dit qu'il viendrait lui rendre visite comme bon lui semblerait et qu'il n'y avait à cela aucun déshonneur pour lui. Óttarr alla alors trouver Thorsteinn et lui demanda d'intervenir auprès d'Ingólfr pour qu'il amende sa conduite. Thorsteinn dit qu'il en serait ainsi; il dit à Ingólfr : « Pourquoi t'attaches-tu à faire honte à Óttarr et à déshonorer sa fille? Ce sont de mauvaises manières que tu prends là et si tu ne fais rien pour améliorer cela, nous ne serons plus d'accord, toi et moi. » Ingólfr cessa alors ses visites, mais il composa quelques strophes amoureuses[1] sur Valgerdr et les récita ensuite. De nouveau, Óttarr alla trouver Thorsteinn et dit que la poésie d'Ingólfr lui déplaisait, « il me semble que tu es tenu de trouver quelque remède à cela ». Thorsteinn dit que tout cela n'avait pas été fait avec son consentement « et j'en ai parlé, mais cela n'a servi à rien. » Óttarr dit : « Tu dois payer compensation pour Ingólfr ou bien permettre qu'on le poursuive selon la loi. — Je voudrais insister, dit Thorsteinn, pour que tu n'y prêtes aucune attention, mais tu peux agir selon la loi. »

Óttarr fit un voyage d'assignation à Hof, assigna Ingólfr devant le thing du Húnavatn et prépara un procès sur cette accusation. Quand Jökull apprit cela, il se mit en rage et dit que c'était une grande abomination que des parents à eux dussent être proscrits de leurs propres territoires, et il déclara que Thorsteinn se faisait bien vieux « et quoique nous ne soyons pas hommes de loi, nous invaliderons ce procès par le talon de la hache ». Quant vint le thing de printemps, Ingólfr demanda à Thorsteinn de lui donner conseil sur ce procès, sinon, il enfoncerait sa hache dans la tête d'Óttarr. Thorsteinn dit : « Eh bien! Je veux que tu profites du godord et que tu le prennes. » Et c'est ce qui fut fait. Quand le procès passa en jugement, Ingólfr et Jökull allèrent attaquer le tribunal et le dispersèrent par les coups, et l'affaire en resta là. Peu après le thing, Óttarr dit à Óláfr, son beau-père, qu'il ne devait pas rester et qu'il devait vendre sa terre. C'est ce qu'il fit, il transporta sa demeure au sud des landes.

CHAPITRE XXXVIII

Mais peu de temps après cela, Thorsteinn tomba malade et mourut. Et bien que l'on mentionne d'abord le décès de Thorsteinn, ce fut toutefois Jökull qui mourut le premier des frères et Thórir qui vécut le plus longtemps. Thorkell Krafla avait trois hivers quand Thórir, son père adoptif, mourut. Alors, Thorkell alla chez Thórormr et fut élevé là[1]. On n'espérait pas retrouver l'équivalent de Thorsteinn et de ses frères, encore qu'il parût aux gens que ses fils marchaient sur ses traces. Ingólfr plaisait beaucoup aux femmes, comme le disent ces vers-ci :

1. *Toutes les filles voulaient*
Avec Ingólfr danser,
Celles qui étaient en âge.
Les trop jeunes disaient : quel dommage[2] !

Les frères répartirent l'héritage entre eux. Ingólfr habita à Hof et Gudbrandr à Gudbrandsstadir[3]. Ingólfr épousa Halldís, fille d'Óláfr de Haukagil[4]. Elle était plus jeune qu'Ásdís qu'avait épousée Óttarr et qui était mère de Valgerdr et de Hallfredr le Scalde-Difficile. Ingólfr venait toujours trouver Valgerdr quand il allait au thing ou en revenait. Cela déplaisait à Óttarr. C'était elle aussi qui lui faisait tous les habits les plus raffinés[5].

CHAPITRE XXXIX

Quelques hivers après la mort de Thorsteinn Ingimundarson, Óttarr rencontra, alors qu'il revenait du thing, à Bláskógaheidr[6], un proscrit qui dit se nommer Thórir, venu des fjords de l'Est. Il disait avoir été condamné pour une histoire de femme et il demanda asile à Óttarr[7]. Celui-ci dit qu'il y mettrait une condition, « c'est que tu fasses le voyage où je t'enverrai ». Il demanda quel voyage c'était. Óttarr répond : « Je veux t'envoyer au nord dans le Vatnsdalr chez Ingólfr pour que tu attentes à sa vie ou à celle de l'un ou l'autre des

frères. Il n'est pas improbable, si tout se passe comme on pourrait s'y attendre, que leur chance soit sur le déclin. Si tu y vas, je te protégerai. » Il déclara qu'il convenait bien à cela « car le courage ne me manque pas ». Il alla chez Óttarr et ils convinrent entre eux qu'il tuerait Ingólfr, ou Gudbrandr si c'était ce dernier qu'il joignait plus facilement, et Óttarr le ferait passer à l'étranger.

Thórir alla au nord jusqu'au Vatnsdalr et arriva à Hof, y passa la nuit et demanda asile à Ingólfr, disant qu'il était condamné. Ingólfr dit qu'il n'avait pas besoin d'hommes d'en dehors du district : il n'était que trop facile de trouver des gens de cet acabit, dit-il, et il lui ordonna de déguerpir en vitesse car il avait un air qui ne lui plaisait pas. Thórir s'en alla et arriva chez Gudbrandr ; celui-ci le reçut et il resta là un moment. Un matin, Gudbrandr lui demanda d'aller chercher un cheval et sortit, suivi de Thórir. Quand Gudbrandr arriva sur le seuil, il se courba et Thórir se mit en devoir de le frapper : mais quand il entendit siffler la hache, Gudbrandr esquiva le coup en se plaquant contre la porte et le coup de Thórir arriva dans la poutre qui dépassait de l'auvent. La hache y resta fichée mais Thórir s'enfuit de l'enclos, poursuivi par Gudbrandr. Thórir sauta par-dessus la faille où coulait la rivière dès qu'il fut arrivé là, et resta étendu de tout son long. Gudbrandr lui lança une épée qui l'atteignit au milieu du corps. Il avait noué le bridon autour de sa taille et l'épée arriva sur la boucle de ce bridon. Gudbrandr sauta par-dessus la rivière et fondit sur Thórir, mais il était déjà mort. Il l'enterra là, sous des pierres[1]. Il y avait à l'épée une échancrure, une échancrure où l'on pouvait mettre le bout du doigt. On l'aiguisa et ce fut la meilleure des armes. Gudbrandr alla trouver son frère et lui dit cette nouvelle, ajoutant que ce devait être l'œuvre d'Óttarr et qu'il leur appartenait de se mettre en garde contre de telles choses. Ingólfr dit que c'étaient là de grandes abominations. Ils allèrent sur-le-champ au sud jusqu'au Borgarfjördr et accusèrent de cela Óttarr, mais il nia parce qu'il y avait là quantité d'hommes et ils ne purent mettre la main sur lui. On chercha alors des conciliations et ils se mirent d'accord sur le fait qu'Óttarr paierait un cent d'argent mais qu'aucune compensation ne serait versée pour Thórir[2]. Il découlait aussi de ces accords qu'Ingólfr perdrait toute inviolabilité s'il venait

trouver Valgerdr, à moins que Gudbrandr l'accompagne. Alors, Ingólfr dit : « Tu peux t'attendre, Óttarr, s'il y a encore contre nous d'autres expéditions hostiles, qu'il n'y aura pas de compensations en argent et que tes trahisons te seront alors payées comme elles le méritent. » Óttarr déclara que beaucoup diraient qu'il y avait eu bien des offenses avant que cela n'eût été fait. Puis ils se quittèrent.

CHAPITRE XL

Il y avait un homme qui s'appelait Svartr, qui échoua avec son bateau dans le Minthakseyrr[1]. Il était originaire des Hébrides, un homme grand et fort, impopulaire et peu du goût du tout-venant. Il était rescapé d'un bateau naufragé mais quand on sut quelle sorte d'homme c'était, il n'y eut personne pour le recevoir et il alla par les contrées jusqu'à ce qu'il arrive chez Óttarr : il lui demanda de le recevoir et de le protéger. Il répond : « Il me semble qu'on a agi indignement envers toi en n'assistant pas un homme tel que toi et je veux te recevoir parce que tu n'es pas un homme insignifiant. Et je pense que tu me seras d'un grand secours. » Il dit qu'il méritait cela. Svartr possédait quelque argent. Il logea donc chez Óttarr et il ne se passa pas longtemps avant que celui-ci ne dise à Svartr : « Je veux t'envoyer au nord jusqu'au Vatnsdalr à Hof. Habite là un homme qui s'appelle Ingólfr. C'est mon ennemi déclaré, il m'a fait toutes sortes de hontes et je n'ai pas obtenu mon droit contre lui. En outre, c'est un homme éminent, mais je pense que, sous mes directives, la chance te donnera de venger cela car tu me plais bien. » Svartr déclara s'être trouvé en des lieux où tout le monde ne partageait pas le même avis[2] ; dit aussi que, selon toute vraisemblance, il réussirait dans cette mission car il avait été en expédition viking et avait souvent été le seul à en réchapper.

Il y avait un bateau qui était amarré dans la Hvítá. Ils passèrent le marché suivant : il trancherait un bras ou une jambe à Ingólfr, ou bien tuerait Gudbrandr s'il ne parvenait pas à mettre la main sur Ingólfr, et Óttarr le logerait pour l'hiver et le ferait passer à l'étranger. Svartr sauve-

rait sa vie en prenant la fuite s'il ne parvenait pas à accomplir sa besogne, sinon il reviendrait loger chez Óttarr. Celui-ci acheta des marchandises dans ce bateau et les remit à Svartr, lui fournit aussi un homme et deux chevaux pour l'accompagner, lui indiqua où se trouvaient les habitations et quels chemins il valait mieux prendre pour se rendre dans le nord et en revenir.

Svartr s'en alla jusqu'à ce qu'il arrive dans les Hvanndalir[1]. Là, il dessella ses chevaux et examina ses marchandises tandis que les chevaux allaient paître. Svartr arriva à pied à Hof de bonne heure : Ingólfr était dehors et emmanchait une lance. Svartr salua Ingólfr et dit que le voyage qu'il faisait n'allait pas sans ennuis : ses deux chevaux avaient disparu sur la lande et ses marchandises, un coffre et un hamac, étaient restées là. Il pria Ingólfr de lui donner des hommes pour chercher avec lui ou pour transporter ses bagages jusqu'aux habitations, ajoutant qu'il voulait déménager au nord jusqu'à l'Eyjafjörðr et qu'il avait passé quelques hivers à Hrafnagil. Ingólfr dit qu'il y avait peu d'hommes à la ferme pour le moment « et je ne veux pas y aller, et va-t'en d'ici ! — Alors, tu voudras bien m'accompagner et me montrer le chemin jusqu'à la prochaine ferme. » Et c'est ce qui eut lieu, il alla avec lui sur le chemin, mais Ingólfr était tout de même sur ses gardes et soupçonneux, car Svartr voulait toujours marcher derrière. Il était ceint d'une épée et avait à la main une lance fort longue. C'était une lance à lame longue et large et à long manche, entouré d'un treillis de fer[2]. Svartr demanda l'hospitalité et offrit qu'Ingólfr prît de ses marchandises ce qu'il voulait, « tu es un homme très renommé et il te convient bien de recevoir des étrangers, d'autant plus si l'argent ne manque pas pour payer l'écot. — Je n'ai pas coutume, dit Ingólfr, de recevoir chez moi des inconnus. Beaucoup se conduisent mal et il n'est pas improbable que ce soit ton cas, car tu as mauvais air. » Et il se débarrassa rapidement de lui, lui dit qu'il ne voulait rien lui acheter et rebroussa chemin.

Svartr s'en alla chez Gudbrandr et lui raconta la même histoire. Gudbrandr dit : « Vous ne vous conduisez pas bien, vous autres, inconnus, mais je vais faire examiner tes marchandises et nous ferons ensuite ce que bon nous semblera pour ton logement. » Ils s'en allèrent, trouvèrent les marchandises et pensèrent que les chevaux s'étaient

enfuis. Ils les trouvèrent rapidement. Gudbrandr emmena le tout chez lui et reçut Svartr. Quand Ingólfr apprit cela, il alla voir son frère et trouva que ses façons de faire étaient imprudentes « et je veux qu'il s'en aille ». Gudbrandr dit penser que cet homme ne devait pas lui vouloir de mal et que, depuis qu'il était arrivé, il n'avait rien fait qui laissât supposer que telles étaient ses intentions. Ingólfr répond : « Alors, c'est que les choses ne nous apparaissent pas de la même façon à toi et à moi. Selon moi, cet homme m'a l'air d'un tueur à gages et il se révélera mauvais, et je ne veux pas qu'il reste chez toi car j'ai de mauvais pressentiments sur son compte. Mieux vaut tenir compte d'un avertissement donné à temps. » Pourtant, cela n'eut pas lieu et Svartr passa là l'hiver.

Au printemps, quand on approcha de l'été, Gudbrandr transféra sa maisonnée dans les pâturages d'été, au buron[1] : on avait arrangé les choses de telle sorte que la maîtresse de maison monterait un cheval toute seule mais que Gudbrandr et Svartr monteraient tous deux le même cheval, Svartr derrière Gudbrandr. Quand ils arrivèrent aux marécages qui s'appellent maintenant Svartfellsmýrar[2], le cheval s'enfonça sous eux; Gudbrandr demanda à Svartr de se laisser glisser en bas de la monture, et c'est ce qu'il fit. Alors, comme Svartr voyait que Gudbrandr ne se gardait pas de lui, il tourna sa lance. La maîtresse de maison voit cela et crie : « Prends garde au chien qui veut te trahir et te tuer ! » Sur ce, Svartr assena à Gudbrandr un coup de lance sous le bras, qui pénétra aussitôt dans le corps. Gudbrandr parvint à brandir son épée, lui donna un coup de côté et le mit en pièces par le milieu du corps. La maîtresse de maison arriva au refuge et annonça la mort des deux hommes : on estima que c'étaient de mauvaises nouvelles.

Ingólfr apprit cela et dit que les choses s'étaient passées selon son pressentiment. Il intenta aussitôt un procès contre Óttarr devant l'althing, pour complot contre sa vie et celle de son frère. Quand on vint au thing, on chercha des conciliations et ce fut fort difficile à effectuer à cause d'Ingólfr. Mais en raison du fait que beaucoup d'hommes de bonne volonté intervinrent, et d'autre part qu'Ingólfr n'avait pas respecté ses accords avec Óttarr quant à ses visites à Valgerdr, il accepta de composer, et pour le complot contre sa vie, trois cents d'argent furent imposés.

On ne tiendrait pas compte non plus de la rupture des accords avec Óttarr sur l'affaire de Valgerdr. Ils se quittèrent dans l'état, s'étant réconciliés[1].

Ingólfr eut de sa femme deux fils. Ils s'appelaient Surtr et Högni. Ce furent tous deux des hommes accomplis. On estima qu'Ingólfr était un grand chef et qu'il suivait bien les traces de son père en maintes choses. Óláfr de Haukagil se mit alors à vieillir fort.

CHAPITRE XLI

Il y avait beaucoup de brigands et de voleurs en ce temps-là, à la fois au sud et au nord, si bien que personne ne pouvait conserver ses biens. Une nuit, ils volèrent à Haukagil quantité de vivres, car il y avait là abondance de tout. Óláfr alla trouver Ingólfr et le mit au courant. Ingólfr le pria d'être prudent, disant qu'il lui importait plus de le voir revenir sain et sauf chez lui que de savoir où étaient passés ses vivres. Ils chevauchèrent vers le sud par la lande en parlant du pillage qu'avait subi Óláfr. Les voleurs avaient pillé pour quinze cents[2]. Ingólfr et ses hommes trouvèrent leurs traces et les suivirent jusqu'à ce qu'ils soient désorientés, les traces divergeant en deux directions. Alors, ils divisèrent également leur troupe, allant à huit d'un côté et sept de l'autre, et cherchèrent ensuite longtemps. Il y avait là, à peu de distance, un refuge d'été et ils s'y rendirent. Là, près du buron, ils virent dix-huit chevaux et conclurent que ce devaient être les voleurs qui étaient là. Ils pensèrent que le plus sage était d'aller chercher leurs compagnons. Ingólfr déclara que c'était plutôt stupide « car alors, ils pourront arriver jusqu'à la caverne qui est tout près d'ici et s'ils l'atteignent, ils sont sauvés. En ce cas, nous aurons été les dindons de la farce. De plus, nous ne savons pas où sont nos hommes ». Ingólfr sauta de selle et courut dans un ravin qui se trouvait près de lui, empoigna deux pierres plates, en plaça une devant sa poitrine et l'autre entre ses épaules et se les sangla autour du corps[3]. Il avait à la main l'épée Aettartangi et marcha ensuite au refuge. Il y avait

une double porte. On dit qu'Ingólfr n'était accompagné que d'un seul homme.

Son compagnon dit alors qu'il fallait mettre les autres au courant. Ingólfr dit qu'il surveillerait les portes du refuge pendant que l'autre irait chercher leurs hommes. Mais son compagnon dit qu'il n'allait pas s'en aller à présent, « j'estime que tu n'as pas trop de monde pour te seconder ». Ingólfr voulut entrer les attaquer immédiatement et lui demanda de le seconder vaillamment. Dès qu'il fut entré, les voleurs l'attaquèrent. Les pierres plates qu'il portait le protégèrent et les coups ricochaient dessus. Ils attaquèrent alors Ingólfr de tous les côtés mais il se défendit bien et vaillamment. Il brandit alors Aettartangi : l'épée frappa à la tête celui qui se trouvait derrière lui si bien que mort s'ensuivit, et il assena à celui qui se trouvait devant un horion mortel. Il les avait occis tous les deux d'un seul et même coup. Ils livrèrent une violente bataille. La conclusion fut qu'Ingólfr tua cinq hommes[1], mais son suivant était tombé. Ils étaient sortis du refuge alors, mais Ingólfr était grièvement blessé. Sur les entrefaites, ses hommes arrivèrent. Les voleurs s'enfuirent alors, mais les gens d'Ingólfr prirent ce qui avait été pillé, l'attachèrent sur leurs chevaux et repartirent vers le nord. Ingólfr resta couché des suites de sa blessure tout cet hiver-là. Il guérit en apparence, mais au printemps, quand s'annoncèrent les chaleurs de l'été, les plaies se rouvrirent toutes si bien que cela le mena à la mort. Et avant de mourir, Ingólfr demanda qu'on l'enterre dans une autre colline que celle où étaient inhumés ses parents, disant que les filles du Vatnsdalr se souviendraient plus de lui s'il était si près de la route. Puis il mourut. L'endroit où il fut enterré s'appelle Ingólfsholt[2].

Tout le monde s'affligea fort de la mort d'Ingólfr. Il avait vécu douze hivers de plus que son père, avec grand honneur. Óttarr maria Valgerdr, sa fille, à un homme de Stafaholt. Quand Ingólfr fut mort, il n'y eut plus de chef dans le Vatnsdalr parce que les fils d'Ingólfr n'étaient pas capables, en raison de leur âge, de reprendre le godord. On chercha alors comment on s'y prendrait. Il était dit dans les lois de ce temps-là que, tant que les héritiers étaient dans leur enfance, devait gérer le godord celui des thingmenn que l'on estimait le mieux venu à le faire[3].

CHAPITRE XLII

Thorkell Krafla Thorgrímsson était à la fois grand et fort. Il avait douze hivers quand ceci se passa : Thorgrímr ne l'avait pas reconnu pour son fils, mais ce garçon était pourtant plus brave que ses fils légitimes. Thorkell Silfri de Helgavatn avait fort la faculté de changer de forme[1] et en outre, il savait maintes choses[2]. Il était très riche, pas populaire et peu aimé de la plupart des gens, et pourtant c'était un homme de grande valeur. Le jour même où une réunion avait été fixée à Kárnsá sur l'affaire du godord, la femme de Thorkell Silfri dit : « Qu'as-tu l'intention de faire aujourd'hui ? » Thorkell répond : « Aller à la réunion et détenir le godord ce soir, quand je reviendrai à la maison. — Je voudrais que tu n'y ailles pas, dit-elle, pour la raison que tu as l'intention de devenir chef des gens du Vatnsdalr. On ne te le permettra pas, et d'ailleurs tu n'es pas fait pour cela. » Il répond : « Tes conseils valent pour d'autres choses, mais là, non. »

Avaient également l'intention d'aller à cette réunion Klakka-Ormr et Thorgrímr de Kárnsá, fils de la fille d'Ingimundr[3]. On estimait que le mieux venu était Thorgrímr, pour raison de parenté avec les gens de Vatnsdalr, et pourtant, on s'en remettrait aux dés parce qu'il y avait beaucoup d'hommes qui s'estimaient bien venus. Cette réunion fut fixée au dernier mois de l'hiver[4], à Forsoeludalr chez Klakka-Ormr[5]. La nuit qui précéda la réunion, Thorkell Silfri rêva et il dit à Signý, sa femme, qu'il lui avait semblé descendre le long du Vatnsdalr sur un cheval rouge qui lui paraissait toucher à peine le sol, « et j'interprète ainsi ce rêve : qui voit du rouge voit bonne fortune[6] et les choses tourneront à mon honneur ». Signý dit qu'elle pensait différemment, « il me semble que c'est là un mauvais rêve », elle dit que ce cheval s'appelle Marr, et *marr* est l'esprit tutélaire d'un homme[7] et s'il apparaît rouge, c'est qu'il sera ensanglanté, « et il peut se faire que tu sois tué à cette réunion si tu te destines le godord, car il y en aura suffisamment pour te le contester[8] ». Thorkell fit celui qui n'entendait pas et s'équipa magnifiquement,

armes et vêtements, pour partir, car c'était le plus vain des hommes. Il arriva parmi les derniers.

Thorgrímr était arrivé de bonne heure et s'était assis dans le haut-siège près d'Ormr. Il n'avait jamais reconnu Thorkell Krafla pour son fils. Celui-ci s'amusait encore sur le plancher avec les autres enfants. Il était à la fois grand, fort et très beau garçon. Il s'arrêta devant Thorgrímr et le regarda très longtemps, lui et la hachette[1] qu'il tenait. Thorgrímr demanda pourquoi ce fils de serve le dévisageait ainsi. Thorkell dit qu'il ne se refusait pas le plaisir de le contempler. Thorgrímr demanda : « Que veux-tu faire, Krafla, pour que je te donne cette hache, car je vois qu'elle te plaît très fort, et en second lieu, pour que je te reconnaisse pour mon fils ? » Thorkell lui demanda de fixer ses conditions. Thorgrímr dit : « Tu enfonceras cette hache dans la tête de Silfri afin qu'il n'obtienne jamais le godord des gens de Vatnsdalr. Il me semble qu'alors, tu auras gagné d'entrer dans leur lignage. » Thorkell déclara qu'il le ferait. Thorgrímr lui conseilla de continuer de jouer avec les autres garçons. Silfri était toujours assis de telle sorte qu'il mettait une main sous sa joue et qu'il posait un pied sur son genou. Thorkell devait courir dehors dans la boue, puis, l'instant d'après, rentrer en touchant les habits de Silfri pour voir s'il se fâcherait.

Ils discutaient maintenant sur le godord, sans se mettre d'accord. Chacun voulait faire progresser sa cause. Alors, ils posèrent les lots dans un linge carré : c'était toujours le lot de Silfri qui sortait parce qu'il savait maintes choses[2]. Thorgrímr se déplaça alors et retrouva Thorkell Krafla dans l'entrée, près des garçons. Thorgrímr dit alors : « Je veux maintenant que tu paies le prix de la hache. » Thorkell dit : « J'ai bien envie de cette hache et je peux payer un bon prix quoique, peut-être, pas de la façon qui te plairait. » Thorgrímr répond : « Il s'agit maintenant de prendre autre chose qu'un simple objet. » Thorkell dit : « Veux-tu donc que je tue Silfri ? — Oui », dit Thorgrímr.

Le godord venait d'être alloué à Silfri. Thorkell Krafla entra dans la halle. Il passa près de Silfri et lui cogna le pied, mais il le repoussa en l'appelant fils de serve. Thorkell bondit à côté de lui dans le siège et lui enfonça la hache dans la tête — et Thorkell Silfri mourut immédiatement — en disant que ce n'était pas grand-chose à faire pour avoir la hache. Thorgrímr dit que le garçon avait été

insulté « et du reste, Silfri ne s'est pas montré patient. Ce gamin vient de faire la preuve qu'il était de la famille des gens de Vatnsdalr et je vais le reconnaître pour fils ». Ensuite, Thorgrímr prit le godord et fut surnommé Kárnsárgodi[1]. On fit la paix sur le meurtre de Silfri parce que ses fils étaient jeunes. Thorkell s'en alla à Kárnsá chez son père et demanda de s'en aller à l'étranger, voir ce qui se passerait s'il rencontrait le jarl Sigurdr Hlödvésson, son parent[2]. Thorgrímr dit qu'il aurait ce qu'il voulait.

CHAPITRE XLIII

Il y avait un Norvégien qui s'appelait Björn, qui possédait un bateau prêt à prendre la mer. C'est avec lui que Thorkell Krafla s'en alla à l'étranger. Ils arrivèrent dans les Orcades : c'était Sigurdr qui était alors jarl des îles. Björn était connu du jarl et il le pria de les recevoir, lui et Thorkell, disant de ce dernier que c'était un excellent homme, de grande valeur et très en avant des autres Islandais. Le jarl dit qu'il l'accueillerait et s'enquit de la famille de Thorkell. Celui-ci dit ce qu'il en était, mais le jarl ne prêta guère attention à ces propos. Ensuite, le jarl les reçut. Les hommes du jarl trouvèrent que Thorkell était entêté. Jamais il ne sortait de sa place, à moins que le jarl passât car, à lui, il était fort attaché.

Une fois, au printemps, la hird[3] sortit de la halle pour aller aux jeux, mais le jarl resta assis avec quelques hommes et dit : « Tu es plus constant que la plupart des autres hommes, Thorkell, toi qui ne vas pas aux jeux, et que m'as-tu dit de ta famille ? » Thorkell récapitula alors son lignage et du coup, le jarl se réveilla et répondit : « Tu dois m'être apparenté et tu as mis bien du temps à me le faire savoir. » Le jarl accrut alors son honneur et l'été suivant, il s'en alla en expédition guerrière en demandant à Thorkell s'il voulait l'accompagner. Il dit qu'il irait si le jarl y consentait. Ils guerroyèrent en divers endroits pendant l'été. Et une fois qu'ils avaient fait une descente en Écosse et revenaient à leurs bateaux, le jarl demanda combien d'hommes étaient manquants. On examina la chose et il ne manquait que Thorkell : il avait été sur le

bateau du jarl. Ils dirent que ce n'était pas une perte que celle d'un pareil lambin. Le jarl ordonna d'aller sur les lieux le chercher et c'est ce que l'on fit. Ils trouvèrent Thorkell dans une clairière, contre un chêne; deux hommes l'attaquaient et quatre gisaient morts auprès de lui. Les attaquants de Thorkell s'enfuirent dès que les hommes du jarl arrivèrent. Le jarl demanda ce qui l'avait retardé. Thorkell dit: « Je vous ai entendu dire qu'il fallait se précipiter des bateaux à terre, mais jamais qu'il fallait courir aux bateaux en abandonnant un camarade. » Le jarl répond: « Tu dis vrai, parent, aussi en sera-t-il ainsi désormais. Et celui-là n'aura aucune part de butin qui s'enfuira de l'étendard une fois celui-ci monté à terre[1]. » Le jarl demanda si c'étaient des gens du pays qui gisaient morts auprès de lui, ou des hommes à lui. Thorkell dit que c'étaient des gens du pays. Il raconta qu'il était passé près d'un château, « et là où je passais, quelques pierres s'écroulèrent du mur, et dans le trou, j'ai trouvé pas mal d'argent. Les gens du château virent cela et me coururent sus et notre rencontre a été telle qu'on a pu le voir[2] ».

Le jarl leur fit valoir sa bravoure, puis il demanda de quelle importance était ce trésor. Il dit que cela faisait vingt marcs d'argent[3]. Le jarl déclara que ce bien appartiendrait à Thorkell, et à personne d'autre. Thorkell dit que cela appartenait au jarl, ainsi que toute sa part de butin. La jarl dit que cela leur appartiendrait à tous les deux, et cet argent-là ne fut pas mis en partage. Pour cette expédition, le jarl fit grand honneur à Thorkell. Celui-ci resta deux hivers chez le jarl. Alors, il eut envie d'aller en Islande et le dit au jarl. Ce dernier répond: « Je m'attends à ce que tes parents retirent de l'honneur de toi. » Thorkell se fit homme lige du jarl, qui lui donna une hache incrustée d'or et de magnifiques habits en disant qu'il resterait son ami. Il lui donna le bateau marchand qu'il choisirait avec sa cargaison. Il envoya à Thorgrímr une bague d'or qui valait un demi-marc, pour affanchir Nereidr[4]. À Nereidr, il envoya un magnifique trousseau féminin au complet, en raison de leur parenté. Ensuite Thorkell prit la mer et son voyage se passa bien. Il amena son bateau dans le Húnavatnsóss. Alors, Thorgrímr Godi-de-Kárnsá alla au bateau, fit joyeux accueil à son fils et l'invita chez lui, et il accepta. Thorgrímr affranchit

Nereidr, comme le jarl en avait envoyé l'ordre. Peu après cela, Thorgrímr tomba malade et mourut, et ses fils légitimes reprirent tout l'héritage, comme le voulaient les lois. Thórormr était le frère de Klakka-Ormr, père de Thorgrímr, père de Thorkell. Thórormr alla trouver Thorkell et l'invita chez lui, et il accepta. Thorkell était un homme jovial, et de bonne humeur.

CHAPITRE XLIV

Il y avait un homme appelé Thorgils, qui habitait à Svínavatn[1]. Il avait une femme, et d'elle, quatre fils, et on en nomme deux : Thorvaldr et Ormr. Le fils du frère de Thorgils s'appelait Glœdir et c'était le fils de la sœur de Gudmundr le Puissant, de Mödruvellir[2]. Glœdir était un homme très vain, bavard et insensé, et le plus grand fanfaron. Le père et le fils, Thorvaldr et Thorgils, allèrent chez Klakka-Ormr lui demander en mariage Sigrídr, sa fille : ils obtinrent réponse favorable et l'on convint de fixer les noces aux nuits d'hiver, à Forsoeludalr.

Il y avait là peu de monde à la maison et beaucoup de besogne sur les bras, à la fois pour aller chercher les moutons et les porcs dans la montagne et pour faire beaucoup d'autres choses. Thorkell s'offrit d'aller avec les ouvriers dans la montagne. Ormr[3] dit qu'il le voulait bien. Ils y allèrent ensuite, mais cela leur prit du temps parce que le bétail était farouche. Personne ne le fit plus vaillamment que Thorkell. Ce qui sembla le plus difficile à faire, ce fut de rameuter les cochons. Thorkell ne s'épargnait pas et il s'offrait toujours à faire ce qui paraissait le plus mauvais aux autres. Quand ils durent se préparer à manger, Thorkell dit : « Est-ce que ce ne serait pas une bonne idée que de prendre un cochon pour le manger ? » Thorkell en prit un et le prépara pour le servir. Tous étaient d'accord pour dire que Thorkell était le plus secourable d'entre eux. Ils revinrent à la maison.

Il y avait un homme qui s'appelait Ávaldi, qui était chez Klakka-Ormr, c'était un fils d'Ingjaldr. Il était intendant et sa femme, Hildr, était gouvernante[4] de la maison. Elle était fille d'Eyvindr Sorkvir.

Peu avant la noce, Glœdir[1] arriva des fjords de l'Est et apprit ces nouvelles et ce projet. Il dit qu'il avait aussi appris d'autres nouvelles « et c'est le voyage dans la montagne de Thorkell Krafla, où on l'a choisi pour garder les cochons ». Il dit aussi que c'était bien mérité pour un fils de serve et ajouta qu'il avait tué un porcelet qui tétait encore la veille, et qu'il avait couché avec le verrat « parce qu'il avait froid, comme les autres chiennes ». Thorgils dit : « C'est une plaisanterie stupide que tu fais là. On dit aussi que Thorkell s'est conduit de la façon la plus convenable, là comme ailleurs. — C'est une misère, je trouve, que de le fréquenter », dit Glœdir.

Alors, les gens arrivèrent pour la noce. Thorkell dit à Ormr, son père adoptif : « Je vais m'occuper des invités et me tiendrai à votre disposition pour toutes besognes. » Ormr dit qu'il acceptait volontiers. Thorkell prépara un magnifique banquet. Ormr était assis dans le haut-siège et Thorgils et ses gens, de l'autre côté. Thorkell s'occupait des invités, faisant humblement son service. Ceux de Svínadalr riaient fort de lui disant qu'il était grand maintenant, le fils de la serve. Thorkell dit qu'il y avait plus de courtoisie à répondre à l'hospitalité par de la joie et des propos enjoués que par des moqueries et des insultes. Glœdir dit qu'il avait accompli maints hauts faits « et tu peux te comporter fièrement. Par exemple, il n'y a pas longtemps que tu as tué un porcelet qui tétait encore la veille. Cela aussi, c'est une besogne pour toi ! » Thorkell répond : « Peu nombreux sont mes hauts faits, Glœdir, mais même ainsi, ils doivent être plus nombreux que les tiens, et tu n'es pas tenu de parler de la sorte. » Glœdir se moquait de Thorkell devant Thorvaldr en disant qu'il était d'une extrême agilité pour préparer la nourriture. Thorvaldr dit que Glœdir parlait comme un insensé. Le soir, les gens allèrent dormir.

Le lendemain matin, Thorkell alla dans une dépendance et aiguisa la hache qui lui venait du jarl, puis il se rendit dans l'entrée. Glœdir était là et se lavait les mains. Des gens passèrent près de lui avec un plateau chargé de viande. Glœdir dit à Thorkell : « Tu as dû vaquer à tes travaux de laiterie ce matin. Nous allons maintenant profiter de ce cochon et que ce que l'on va nous servir soit bien gras ! c'est bien là ce qui sied à un fils de serve. — Ne serait-ce pas une bonne idée de couper d'abord la

tête, dit Thorkell, et de choisir les morceaux pour toi? Je ne savais que tu étais goinfre au point qu'il fût difficile de t'emplir. »

C'était ce jour-là que l'on devait quitter le banquet. Thorgils demanda si le petit déjeuner était prêt. Thorkell dit qu'il serait prêt dès que ce serait cuit et que ce serait sous peu. Il sortit par la porte des ouvriers[1] puis rentra par les autres portes, prit sa hache qui se trouvait auprès et quand Glœdir sortit, il le suivit et le frappa à la tête : Glœdir mourut aussitôt. Thorkell courut aux portes du nord parce qu'il y avait du monde devant celles du sud. Il y avait des provisions par toute la maison. Thorgils avait quantité d'hommes et ses gens coururent par la maison, pensant que Thorkell ne serait pas parvenu à sortir; ils avaient l'intention de s'emparer de lui. Thorkell bondit sur le plancher surélevé[2]. Il y avait une coursive autour de la maison et des lits clos, et par un des lits clos, on pouvait sauter dans la coursive[3]. Il se dirigea vers le lieu où étaient assises les femmes qui mettaient leurs coiffes; il courut à l'endroit où se trouvait Hildr. Elle demanda pourquoi il était si pressé. Thorkell lui dit ce qu'il en était. Elle lui dit de passer dans la coursive à côté d'elle, et c'est par là qu'il parvint à sortir. Thorgils dit : « Prenons vers l'endroit où sont les femmes, il m'a semblé voir l'homme courir par là. » Hildr empoigna une hache et dit que personne ne la lui enlèverait. Thorgils pensa que Thorkell était encore là; il ordonna de marcher sur les femmes en se protégeant avec des habits et c'est ce qui fut fait, mais on ne trouva pas Thorkell. Thorgils vit alors que tout cela était une ruse pour les retarder. Ils sortirent ensuite et quand ils furent dehors, il leur sembla entrevoir un instant un homme, en bas près de la rivière. Thorgils ordonna de chercher par là, et c'est ce qui fut fait, mais on ne le trouva pas. Thorkell savait qu'il y avait une caverne près de la rivière, qui s'appelle maintenant Kröfluhellir[4] et c'est là qu'il alla. Thórormr et Klakka-Ormr recherchèrent des conciliations. Thorgils ne voulut pas recevoir de compensations, il ne démordait pas de son dessein, disant qu'il y aurait vengeance sanglante pour le meurtre de Glœdir. Thórormr reconduisit les garçons d'honneur jusqu'à l'enclos, tout en recherchant toujours des conciliations, mais sans y parvenir, et ils se quittèrent dans cet état.

Thorkell passa cet hiver-là en divers endroits, tantôt à Kárnsá chez ses frères ou bien chez d'autres de ses parents, car tout le monde voulait lui fournir une aide, espérant tirer quelque profit de sa présence dans la contrée, afin que personne d'en dehors du district ne se mît à leur tête. Les gens de Vatnsdalr allèrent chercher protection pour lui chez la voyante Thórdís qui habitait à Spákonufell[1] : c'était une femme de grande valeur et elle savait maintes choses. Ils lui demandèrent protection et assistance dans l'affaire de Thorkell, disant que c'était pour eux d'une importance extrême qu'elle trouvât quelque expédient. Elle dit qu'il en serait ainsi. Thorgils alla trouver Gudmundr le Puissant et dit que nul n'était plus tenu que lui d'entreprendre les poursuites pour son parent « et moi, je t'aiderai ». Gudmundr dit : « Ce procès ne m'a pas l'air si simple, car je crois que Thorkell deviendra un homme d'importance et il a beaucoup de parents pour l'assister. Je me suis laissé dire aussi que les actes de Thorkell n'étaient pas sans cause. Mais prépare ce procès et je m'en occuperai cet été au thing. »

Au printemps, Thorgils intenta un procès devant l'althing. Les gens de Vatnsdalr assemblèrent quantité d'hommes, de même que de l'autre côté. Thorgils alla au thing avec une grande escorte. Thorkell alla aussi au thing avec ses parents. Les accompagnait la voyante Thórdís, et elle et ses gens avaient un baraquement à eux. Alors, Gudmundr se chargea du procès. Les gens de Vatnsdalr offrirent des conciliations, mais Gudmundr et les autres ne voulurent rien d'autre que la proscription. Thórormr alla trouver Thórdís et prit son conseil parce qu'elle était très sage et voyait l'avenir, et on la choisissait souvent comme arbitre[2] dans les grands procès. Elle dit alors : « Que Thorkell vienne ici à mon baraquement et voyons ce qui arrivera. » C'est ce que fit Thorkell. Thórdís dit à Thórormr : « Va-t'en offrir à Gudmundr des conciliations et propose-lui de soumettre ce procès à mon arbitrage. » Thorkell donna à Thórdís deux cents d'argent. Thórormr offrit que Thórdís juge cette affaire, mais Gudmundr refusa en disant qu'il ne voulait pas recevoir de compensations en argent. Thórdís dit : « Je ne m'attends pas à grande obligeance de la part de Gudmundr. » Ensuite, elle dit à Thorkell : « À présent, mets mon manteau noir à capuchon, prends dans ta main ce

bâton qui s'appelle Högnudr[1]. Et auras-tu le courage d'aller dans la troupe de Gudmundr dans cet état ? » Il dit qu'il en aurait le courage, sur son conseil. Elle répond : « Risquons-nous à cela. Maintenant, tu vas aller à Gudmundr et tu lui frapperas la joue gauche de ce bâton, à trois reprises. Tu ne m'as pas l'air d'être bientôt voué à la mort et je m'attends à ce que cela serve. »

Il entra dans la troupe de Gudmundr et personne ne le vit[2]. Il arriva à Gudmundr et put effectuer ce qui lui avait été demandé. Or la poursuite du procès traînait et l'affaire fut suspendue. Thorgils dit : « Pourquoi ce procès n'avance-t-il pas ? » Gudmundr dit que bientôt tout reprendrait, mais cela n'eut pas lieu et les heures passèrent, si bien que les plaignants virent leur cause invalidée. Thórdís alla trouver les gens de Vatnsdalr et leur demanda d'aller au tribunal et d'offrir maintenant de l'argent pour l'homme « et il peut se faire qu'à présent, ils l'acceptent et que le procès se termine ainsi ». C'est ce qu'ils firent, ils allèrent au tribunal trouver Gudmundr et offrirent des conciliations et des compensations en argent. Gudmundr répond : « Je ne sais pas ce que vous voulez offrir, mais je pense qu'il faut attacher grande importance dans ce procès au fait que celui qui fut tué avait perdu son caractère d'inviolabilité par ses propres propos. » Ils déclarèrent qu'ils voulaient faire de belles offres à cause de lui, Gudmundr, et lui demandèrent de prononcer. Quand il comprit dans quel état était arrivée cette affaire et qu'on ne pouvait la poursuivre selon la loi, il reçut de Thórormr le droit de juger seul et d'imposer de l'argent comme il le voulait, en excluant bannissements à l'étranger et proscriptions de district[3]. On se porta alors garants[4] de l'abandon du procès. Alors Thórdís envoya une seconde fois Thorkell à Gudmundr pour lui passer le bâton sur la joue droite, et c'est ce qu'il fit. Alors, Gudmundr recouvra la mémoire, et l'on trouva étrange qu'elle lui eût manqué. Gudmundr imposa un cent d'argent pour le meurtre de Glœdir et les contre-accusations tombèrent alors. Thórormr et Thórdís payèrent tout l'argent et l'on se quitta réconciliés. Thorkell revint jusqu'à Spákonufell avec Thórdís. Thorgils dit à Gudmundr : « Pourquoi as-tu changé si soudain d'avis sur ce procès aujourd'hui ? » Gudmundr répond : « Parce que je ne trouvais pas un seul mot à me mettre en bouche, et

voilà pourquoi j'étais hésitant. Et il peut bien se faire que j'aie eu une rude corde à tirer là[1] ». Ils quittèrent le thing et allèrent chez eux[2].

CHAPITRE XLV

Les gens de Vatnsdalr élevèrent fort l'honneur de Thorkell Krafla en toutes choses. Ils demandèrent pour lui une femme en mariage et le godord lui revint parce que Surtr et Högni, les fils d'Ingólfr, avaient, l'un onze hivers et l'autre quinze, et ne pouvaient lui ôter cette autorité. On acheta de la terre à Hof pour lui et Thorkell devint le chef des gens de Vatnsdalr[3].

La famille d'Óttarr se dispersa au nord dans la contrée et l'on ne s'en soucia pas. Hallfredr et Galti, fils d'Óttarr, s'en vinrent dans le nord et d'autres de ses enfants encore. Souvent, Hallfredr venait chez Skegg-Ávaldi et parlait à sa fille, qui s'appelait Kolfinna. Ce fut Gríss Saemingsson qui épousa cette femme. Pourtant, la même rumeur courut sur le compte de Hallfredr et de Kolfinna, comme il est dit dans sa saga[4]. Et une fois qu'il revenait en Islande — car il était marin — et que Gríss était au thing, Hallfredr survint à l'endroit où se trouvait Kolfinna, dans un buron, et coucha avec elle. Quand Gríss sut cela, il en fut furieux, mais Hallfredr s'en alla à l'étranger aussitôt, cet été même. Au thing d'automne[5] dans le Vatnsdalr, il y eut quantité de monde. Les gens montèrent leurs baraquements parce que cela devait durer deux nuits. Thorkell avait le baraquement le plus grand et le plus grand nombre d'hommes. Skegg-Ávaldi et Hermundr, son fils, avaient un baraquement en commun. Alors que Galti Óttarsson était allé faire ses besoins, il rencontra Hermundr, qui lui rappela les offenses que Hallfredr avait commises contre eux, bondit sur lui et le tua, puis alla dans le baraquement de son père.

Quand Thorkell apprit ce meurtre, il se leva d'un bond avec sa suite, résolu à venger cela. Hildr, la mère de Hermundr, se tenait aux portes et dit : « Il vaudrait mieux, Thorkell, ne pas courir si vite. Tu as bien dû te dire une fois, lors d'une de nos rencontres, que tu ne tuerais pas

mon fils sous mes yeux. » Thorkell répond : « Voici que se sont produites maintenant plus de choses que nous ne pouvions nous l'imaginer. Sors du baraquement, car si tu le fais, tu ne verras pas ton fils abattu sous tes yeux. » Elle comprit pourtant en vérité que ce qu'il avait dit là tendait à aider Hermundr, et estima que l'expédient qu'il prenait était à la fois prompt et hardi. Elle enleva sa coiffe de sa tête et en vêtit Hermundr, s'assit à la place de son fils pour qu'il n'y ait pas d'autres femmes qui sortent que celles à qui l'on pouvait s'attendre. Thorkell leur demanda de se dépêcher et les pressa en disant : « Ne restez pas ainsi, car c'est assez éprouver cette femme, quand bien même elle ne verrait pas ou n'entendrait pas abattre l'homme. » Ils voulaient pénétrer sur-le-champ et tuer Hermundr. Thorkell alla alors aux portes du baraquement et dit : « Prenons garde qu'il ne nous sied pas de tuer nos voisins et thingmenn, et faisons plutôt des conciliations. » On rechercha alors des conciliations entre eux et l'on s'y prit de telle sorte que, de part et d'autre, ils furent satisfaits : on fixa des compensations si élevées que ceux qui avaient à les recevoir furent bien honorés. Thorkell régla cette affaire avec noblesse et tous en furent contents. On lui déférait tous les procès dans le district car on estimait qu'après Thorsteinn Ingimundarson, c'était lui qui avait les plus grands pouvoirs dans la famille du Vatnsdalr[1].

CHAPITRE XLVI

À peu près à cette époque-là arrivèrent en Islande l'évêque Fridrekr et Thorvaldr Kodránsson qui était surnommé le Grand-Voyageur[2]. Sur ce, arriva en Islande un autre bateau et il y avait dessus deux berserkir qui s'appelaient l'un et l'autre Haukr[3]. Ils se rendirent impopulaires parce qu'ils forçaient les gens à leur donner femmes ou argent, sinon, ils les provoquaient en duel. Ils hurlaient comme des chiens, mordaient le rebord de leur bouclier et traversaient pieds nus le feu brûlant. L'évêque et Thorvaldr propageaient la religion nouvelle, prêchant aux gens une autre foi que celle qu'il y avait ici auparavant. Ils

passèrent le premier hiver à Giljá. Les gens du pays se fâchèrent contre cette nouveauté que répandaient l'évêque et Thorvaldr. Kodrán reçut la foi et le baptême en premier lieu, ainsi que sa femme. Óláfr de Haukagil était si vieux qu'il restait dans son lit et buvait dans une corne[1].

En automne, aux nuits d'hiver, Óláfr invita chez lui ses amis, surtout Thorkell, son gendre. L'évêque et Thorvaldr étaient là. Il n'y eut que Thorkell à leur faire bonne figure et à vouloir qu'ils logent tous sous le même toit, parce qu'ils avaient l'autre religion[2]. Le premier soir du banquet, on vit arriver les berserkir et les gens avaient grand-peur d'eux. Thorkell demanda à l'évêque s'il connaîtrait un moyen de mettre à mort ces berserkir. L'évêque leur demanda d'embrasser la foi et de se faire baptiser, disant qu'il exterminerait ces malandrins « avec votre assistance ». Thorkell dit : « Cela pourrait se faire si vous montriez aux gens un signe. » L'évêque dit : « Faites trois feux sur le plancher de la salle commune. » C'est ce qui fut fait. Ensuite, l'évêque consacra les feux et dit : « À présent, il faut équiper les bancs d'hommes qui ont le plus grand courage avec de gros gourdins, parce que le fer ne mord pas sur eux. De la sorte, on les rossera à mort. » Sur ce, les deux homonymes entrèrent, dès qu'ils furent arrivés et traversèrent le premier feu, puis le deuxième, se brûlant très fort : alors, ils eurent grand-peur à cause de la chaleur du feu et voulurent aussitôt gagner les bancs. Alors, on les rossa à mort et on les transporta en haut du ravin qui s'appelle depuis Haukagil[3]. L'évêque estima qu'il avait tenu son marché avec Thorkell et que celui-ci devait recevoir la foi et se faire baptiser. Thorkell déclara qu'il ne voulait pas adopter une autre foi « que celle que professaient Thorsteinn Ingimundarson et Thórir, mon père adoptif. Ils croyaient en Celui qui a créé le soleil et régit toutes choses ». L'évêque répond : « Je prêche la même foi, avec cette différence qu'il faut croire en un Dieu, père, fils et saint-esprit, et se faire baptiser dans l'eau en son nom. » Il parut à Thorkell que le principal empêchement, c'était qu'il fallait se faire baptiser dans l'eau ; il déclara qu'il ne se sentait pas disposé encore pour cette fois à se convertir, mais qu'il pensait pourtant que ce serait un bonne chose, « et ce changement prendra force ici aussi. Maître Óláfr, mon beau-père, est vieux.

Qu'il adopte cette foi ainsi que tous les autres qui le veulent, mais moi, j'attendrai encore un moment ». Ensuite, Óláfr fut baptisé et il mourut en habits blancs[1] et il y eut encore d'autres personnes qui furent baptisées à ce banquet.

Thorkell fut baptisé quand le christianisme fut légalement adopté en Islande[2], ainsi que tous les gens de Vatnsdalr. Thorkell fut un grand chef, il fit ériger une église dans son domaine et conserva bien sa foi[3].

CHAPITRE XLVII

Il y avait deux frères qui habitaient à Engihlíd dans la Langadalr, Föstólfr et Thróttólfr. C'étaient des hommes de grande importance. Ils prirent un homme[4] sous leur protection et voulurent le garder en cachette pendant qu'ils iraient au thing, à Kjölr, à courte distance de Reykjavellir[5] où ils régleraient son cas.

Il y avait deux autres frères qui habitaient à Móberg dans le Langadalr et s'appelaient Húnrodr et Úlfhedinn, fils de Véfrodr fils d'Aevarr le Vieux[6]. Úlfhedinn était le plus populaire de ces frères.

Il y avait un homme qui s'appelait Thórólfr, qui était surnommé Leikgodi[7]; il habitait chez les frères. Úlfhedinn était grand ami de Hölmgöngu-Starri[8] et l'on dit que quand Thórarinn le Mauvais[9] le provoqua en duel, Úlfhedinn se rendit avec lui au lieu du duel. Au cours de ce voyage, ils essuyèrent un mauvais temps et ils pensèrent que cela avait été provoqué par magie. Il y avait un homme qui s'appelait Bárdr et était surnommé Grincheux. Il les accompagnait. Ils lui demandèrent de faire cesser ce temps parce qu'il savait maintes choses. Il leur demanda de se prendre par la main et de faire un cercle. Ensuite, il marcha autour dans le sens inverse de la course du soleil, trois fois, en parlant irlandais. Il les pria de dire oui[10], ce qu'ils firent. Ensuite, il agita un linge vers la montagne et alors, la tempête cessa.

Thróttólfr et Föstólfr allèrent au thing, comme on l'a dit précédemment et pendant ce temps, l'homme restait dans le Thjófadalr, espérant qu'il y aurait besoin de verser moins d'argent s'il n'y allait pas lui-même. Húnrodr et

Thórólfr Leikgodi allèrent également au thing. Un cheval à eux disparut à peu de distance de Reykjavellir, ils cherchèrent en divers lieux et ne le trouvèrent pas. Ils virent un homme à peu de distance de là, pensèrent que c'était un malfaiteur et que c'était lui qui avait dû prendre leur cheval. Ils ne se renseignèrent pas non plus, l'attaquèrent immédiatement et le tuèrent; allèrent ensuite au thing et dirent la chose aux frères, Thróttólfr et Föstólfr. Cela leur déplut extrêmement, ils réclamèrent compensations, déclarant avoir fait la paix avec les parents de l'homme qu'ils venaient de tuer, obtenu trêve et versé l'argent pour son compte. Húnrodr dit penser qu'il y avait d'autres paiements plus urgents, et ils quittèrent le thing dans cet état.

Les frères Föstólfr et Thróttólfr achetèrent dans les Kólkumýrar une terre, qui s'appelle Holt. Il y avait un homme qui s'appelait Thorfinnr et habitait à Breidabólstadr dans le Vatnsdalr: c'était leur parent[1]. Il eut un voyage à faire vers la côte dans le Skagaströnd et il se fit qu'Úlfhedinn dut se rendre par là, accompagné de Thórólfr Leikgodi. Quand ils arrivèrent au Breidavad dans la Blandá[2], Thorfinnr et les frères, Föstólfr et Thróttólfr, chevauchaient un peu plus loin derrière. Föstólfr et son frère dirent que l'occasion était belle de rencontrer Úlfhedinn « car lui et son frère ont tué notre homme cet été, et on va les poursuivre. — Moi, je ne les poursuivrai pas », dit Thorfinnr, et c'est ce qui eut lieu. Ensuite, les frères entreprirent furieusement la poursuite. Thórólfr Leikgodi vit cela et dit : « Sauvons-nous en vitesse, voilà les frères qui nous poursuivent. — Non, dit Úlfhedinn, je ne le ferai pas, parce qu'ils diront que j'ai fui devant eux. » Thórólfr galopa jusqu'à la rivière, mais les frères attaquèrent Úlfhedinn et il resta là, gisant, ensuite. Puis les frères rebroussèrent chemin et dirent la nouvelle à Thorfinnr. Il dit que c'était avoir indignement agi envers un vaillant homme et s'en retourna chez lui dans le Vatnsdalr. Úlfhedinn était blessé mortellement, Húnrodr, son frère, alla le chercher et le transporta à la maison : il demanda à Húnrodr de faire la paix dans le procès qui serait entrepris sur son compte, disant que le sort ne voudrait pas qu'il fût vengé « car je me souviens maintenant de notre précédente expédition et je sais qu'aucun de ceux qui y prirent part n'est mort dans son lit ». Ensuite,

Úlfhedinn mourut, mais Húnrodr ne se comporta pas en homme qui rechercherait des conciliations et il intenta un procès devant l'althing. Thorfinnr offrit des conciliations et des compensations en argent, mais Húnrodr déclara qu'il ne voulait rien d'autre que leur condamnation, et c'est ce qui se produisit. On quitta le thing dans cet état. Les frères firent une grande fortication à Holt dans les Kólkumýrar et il fut difficile à Húnrodr de les y attaquer.

Il y avait un affranchi qui s'appelait Skúmr, il avait amassé de l'argent et était devenu riche. Húnrodr le lui dilapida et Skúmr s'en alla à l'étranger, arriva en Norvège et se rendit au nord à Thrándheimr[1]. Il y gagna beaucoup d'argent, s'y installa et redevint riche une seconde fois. Húnrodr avait dépensé tout son argent ainsi que celui que Skúmr avait possédé, si bien qu'il se retrouva presque sans le sou. Il alla trouver Thorkell, godi des gens du Vatnsdalr, et lui dit ses difficultés. Thorkell dit : « Tu as pris un mauvais parti en n'acceptant pas de compensations pour ton frère alors qu'il t'avait prédit que rien d'autre ne te serait utile et à présent, tu n'as ni argent ni vengeance. Mais comme tu es venu chez moi me demander conseil, j'irai avec toi rechercher des conciliations. » Ensuite, Thorkell alla trouver les frères et demanda s'ils voulaient se réconcilier avec Húnrodr, au cas où l'occasion s'en présenterait. Ils n'envisageaient la chose qu'à contrecœur, disant qu'il n'était pas plus disposé à faire la paix maintenant que quand on le lui avait offert. Thorkell dit : « Eh bien ! vous ferez de deux choses l'une : ou bien aller à l'étranger comme il a été décrété, ou bien je me désintéresse de vous. » Ils dirent qu'il fallait prendre ses paroles en grande considération « et pour rien au monde nous ne voudrions t'avoir contre nous ».

Ils allèrent donc à l'étranger et arrivèrent dans le Thrándheimr. Alors Thróttólfr dit : « Il n'est pas juste que Húnrodr, un vaillant homme, soit sans le sou et cela à cause de nous, surtout, et que son esclave, Skúmr, soit devenu riche comme Njördr[2]. » Ensuite, ils allèrent le tuer, prirent tout son argent et l'envoyèrent à Húnrodr. Peu après, Thróttólfr revint en Islande, alla trouver Thorkell Krafla et lui demanda de l'aider à rechercher des conciliations entre lui et Húnrodr. Thorkell dit qu'il en serait ainsi. Il alla ensuite trouver Húnrodr et, par sa sagesse et sa bonne volonté, il les réconcilia pleinement en

sorte que, de part et d'autre, ils furent satisfaits de ses interventions[1].

Thorkell devint un vieil homme et quand il fut atteint de la maladie dont il devait mourir, il convoqua chez lui ses amis, ses parents et ses thingmenn. Il dit alors : « Je veux vous faire savoir que j'ai contracté quelque maladie, et il me paraît probable qu'elle mettra un terme à notre fréquentation mutuelle. Vous avez été satisfaits de mon administration, vous m'avez été obéissants et dociles, soyez-en remerciés[2]. »

Après cela, il mourut et fut fort regretté de ses thingmenn et de tous les gens du district car on estimait — et c'était bien le cas — qu'il était le plus grand chef du district et un homme très chanceux, très semblable aux précédents chefs du Vatnsdalr comme Thorsteinn et Ingimundr. Il avait sur ceux-ci la supériorité d'être un homme de la vraie foi et d'aimer Dieu, et il se prépara très chrétiennement à mourir.

Et nous mettons fin ici à la saga des gens du Vatnsdalr.

SAGA DE GLÚMR LE MEURTRIER

(Víga-Glúms Saga)

CHAPITRE PREMIER

Ici commence la saga de Glúmr le Meurtrier.

Il y avait un homme qui s'appelait Ingjaldr[1], fils de Helgi le Maigre[2]; il habitait à Thverá dans l'Eyjafjördr[3]. C'était un chef de godord de l'ancienne espèce[4], et un grand chef, fort âgé à l'époque où se déroula cette saga. Il était marié et avait deux fils, Steinólfr[5] et Eyjólfr[6]. C'étaient des hommes tout à fait accomplis, et tous deux étaient de beaux fils. Ingjaldr était obstiné et réservé, de commerce peu facile, et entêté. Il n'aimait pas beaucoup les marchands, ne voulant pas supporter leur arrogance. Et s'il désirait obtenir d'eux quelque chose, il y envoyait d'autres personnes, mais n'y allait pas lui-même.

Cependant, un été, un bateau arriva dans l'Eyjafjördr. Le capitaine en était Hreidarr, un homme de bonne naissance. Il avait un domaine à Vörs, en Norvège. C'était le plus vaillant et le plus populaire des hommes. Pendant l'été, Eyjólfr était souvent autour des bateaux, et Hreidarr et lui devinrent de grands amis. Hreidarr lui dit qu'il voulait loger ici pendant l'hiver. Il dit qu'il désirait fort aller chez Ingjaldr, d'après ce qu'en disaient les autres hommes. Eyjólfr dit que ce n'était pas là l'habitude de son père, mais qu'il allait s'en occuper. Et quand il arriva à la maison, il dit à son père qu'il devait recevoir le capitaine du bateau, qu'il pensait que c'était un brave homme, de grande valeur, et présenta bien l'affaire. Ingjaldr répond : « Si tu l'as déjà invité, qu'est-il besoin de contredire? Il faudra que je défraye la dépense, et ça te donnera

du souci. » Il déclara qu'il n'avait jamais eu d'étranger chez lui, et qu'il y était peu disposé. Alors Eyjólfr dit : « Il ne sera pourtant pas invité sans ton consentement. Et si cet homme, que j'ai invité ici, doit ne pas recevoir notre hospitalité, cela provient aussi, et de ce que j'ai peu pris part aux affaires de la maison, et de ce que tu veux que j'y prenne peu de part. » Ingjaldr répond : « Eh bien, tu arrangeras cela comme tu veux! Que le capitaine vienne ici avec un autre homme, et, à cause de toi, je ne l'importunerai pas. Mais c'est toi qui t'occuperas d'eux et moi, je pourvoirai à la dépense. » Eyjólfr répond : « Il me plaît qu'il en soit ainsi. » Il partit le lendemain, alla voir Hreidarr et lui dit comment allait leur affaire. Hreidarr manifesta son contentement : le voilà qui se transporte à la ferme avec ses marchandises. Et peu de temps après leur arrivée, Hreidarr s'aperçut qu'il y aurait un grand banquet de Jól[1] avec de nombreux convives. Ingjaldr était réservé à son égard, quoique correct.

Un jour, Hreidarr appela Ingjaldr dans la dépendance où il entreposait ses marchandises, et Ingjaldr vint. Alors Hreidarr parla et lui offrit de choisir parmi les marchandises ce qu'il voulait. Ingjaldr dit ne désirer aucune de ses richesses, mais loua sa bonne volonté. Hreidarr répond : « J'ai tout de même réfléchi un peu à ce que tu aurais besoin de recevoir de nous. Je suis allé dans quelques fermes, ici, dans l'Eyjafjördr, celles qui sont les meilleures, et nulle part je n'ai vu de salles telles qu'ici. Mais tu n'as pas [sur tes murs] tapisserie[2] si belle qu'il n'en existe pas de telle dans les autres fermes. » Il sortit de ses coffres une tapisserie si belle qu'il n'en était jamais venu de meilleure auparavant ici, en Islande, et la donna à Ingjaldr. Celui-ci le remercia bien, et il y eut maintenant entre eux grande amitié.

Plus tard, pendant l'hiver, Eyjólfr dit [à Hreidarr] qu'il voulait partir à l'étranger avec lui au printemps. Hreidarr y répondit à contrecœur. Eyjólfr dit : « Pourquoi ne veux-tu pas m'emmener? Ne te plais-tu pas en ma compagnie? — Si, beaucoup, dit-il, mais ton père pensera que j'ai bien peu payé son hospitalité — et je ne veux pas le récompenser mal — en emmenant au loin son fils, en qui est toute sa fierté. Mais si ton père le permet, alors, je t'emmène volontiers et te suis très reconnaissant de venir. » À présent, les marchands se préparent pour leur

voyage, et, quand ils furent prêts, Eyjólfr s'inquiéta auprès de Hreidarr de son voyage. Il lui dit son désir [de partir]. Il dit qu'il ne voulait pas aller contre la volonté de son père à propos de son voyage à l'étranger. Ensuite, il dit à son père son désir de voyager et aussi comment les choses s'étaient passées entre Hreidarr et lui. Ingjaldr dit qu'il y avait peu d'hommes comme Hreidarr, « et, considérant que ta conduite sera à l'épreuve de sa valeur[1], je te permets ce voyage, et je préfère que tu partes avec lui plutôt qu'avec d'autres ».

CHAPITRE II

Ensuite, ils partirent pour l'étranger et arrivèrent en Norvège. Hreidarr offrit à Eyjólfr maintes possibilités pour sa pension, mais il ne voulut pas accepter ces offres. Hreidarr dit : « Quelles sont donc tes intentions ? » Il répond : « Je ne sais pas. » Alors, Hreidarr dit : « Ne veux-tu pas rendre visite aux rois ou à d'autres chefs ? On peut disposer de notre aide — Hákon Adalsteinsfóstri régnait alors [sur la Norvège[2]] — il me semble juste que de grands hommes, comme vous autres, qui sont susceptibles de fournir une aide efficace, servent de tels chefs. » Il répond : « Je ne suis pas fait pour suivre les rois, et pourtant il se peut qu'en dernier ressort cela se révèle en accord avec ma volonté ; mais cependant, je refuse. » Hreidarr demande : « Que veux-tu donc ? — Pourquoi évites-tu de m'inviter chez toi ? Car c'est cela que je veux. — J'en ai peu envie, dit Hreidarr. » Eyjólfr demande : « Quelle en est la raison ? — Je ne désire pas t'accorder ce qu'il n'est pas bon que tu acceptes, alors que tu me sembles ne mériter de recevoir de moi que de bonnes choses. — Je suis curieux d'en connaître la raison. — Tu vas la savoir, bien qu'il me convienne mal de la dire. J'ai un frère qui s'appelle Ívarr. Nous possédons ensemble une ferme et toute la propriété, et nous nous aimons beaucoup, mais nous ne sommes cependant pas de même caractère pour la raison qu'il n'aime pas les Islandais, en sorte que ceux-ci supportent mal d'être chez nous. Et il est en expédition viking chaque été. Quand il

rentre à la maison, il vient avec une dizaine d'hommes, tous ceux qui sont présents doivent les servir, et ils seront tous si mauvais envers toi que cela te sera tout à fait insupportable. » Il répond : « Je suis curieux de savoir comment ils se conduiront, et, si tu m'offres l'hospitalité, ta responsabilité est dégagée. » Hreidarr répond : « Je suis dans l'obligation vis-à-vis de mon frère, parce que les cadeaux qu'il me fait sont les meilleurs qu'il puisse trouver, de ne pas me quereller avec lui à cause de toi, et je serais désolé qu'ils te raillent ou se moquent de toi. — Tu veux à tout prix éviter que j'aille chez toi, dit Eyjólfr, mais comment se conduira-t-il envers moi ? Va-t-il m'attaquer ? » Hreidarr répond : « Ce sera pis qu'une bataille. Il y a beaucoup d'hommes mauvais avec lui. Tout ce que tu diras ou feras, ils en pervertiront le sens à ton détriment. » Eyjólfr dit : « Il n'y a pas de vexation quand on a été prévenu. Ne pas supporter telle chose est une imbécillité et cela ne constituera pas un empêchement. » Hreidarr répond : « La responsabilité est donc partagée. Tu es mon ami, et il est mon frère, et je l'aime beaucoup. »

Il se fit donc qu'il alla loger chez Hreidarr, à Vörs. Et quand fut annoncée l'arrivée d'Ívarr à la maison, Eyjólfr prit un manteau [de fourrure] à capuchon, et le porta chaque jour. C'était un homme de grande taille, et il siégeait toujours à côté de Hreidarr[1].

CHAPITRE III

À présent, Ívarr arrive à la maison. Hreidarr vient à sa rencontre avec honneur, et lui souhaite la bienvenue amicalement. Chacun des deux demande à l'autre les nouvelles, et où Hreidarr avait passé l'hiver. Et il dit qu'il était allé en Islande. Et alors, Ívarr ne demande plus aucune nouvelle, « mais, dit-il, qu'est-ce qui est là, près de toi, un homme ou une bête ? c'est un vrai tas ! » Eyjólfr répond : « Je suis Islandais, et je me nomme Eyjólfr, et j'ai l'intention de passer l'hiver ici. — Je suppose, dit Ívarr, que si un Islandais doit rester ici, ça ne se passera pas sans incident. » Hreidarr répond : « Si tu te conduis

mal envers lui, et que, pour cette raison, il ne puisse supporter de rester, nos relations ne seront pas bonnes. — Maudit soit le jour où tu es allé en Islande, si, pour cela, nous devons servir des Islandais, ou autrement perdre nos parents et amis. Et je ne sais pas pourquoi il te semble bon d'aller voyager dans une des pires nations qui soient, et tu n'as pas besoin de m'en dire davantage. — Il en est autrement, dit Hreidarr, il y a là, au contraire, beaucoup d'honnêtes gens. » Ívarr dit : « Il ne convient pourtant pas de mettre à la place d'honneur ce museau d'ours[1]. » Mais quand Ívarr vit que Hreidarr attachait grande importance à cet homme, il parla moins qu'avant contre les Islandais, « mais comment l'appellerai-je, sinon " le Tas " ? » Mais Eyjólfr dit que ce nom lui plaisait ainsi que tout ce qu'il ferait ou dirait. Et ils interprétèrent cela à contresens.

Il y avait un homme qui s'appelait Vigfúss[2]; il était hersir[3] et gouvernait Vörs. Il était fils de Sigurdr, fils de Kári le Viking. Il avait une fille qui s'appelait Ástrídr. Il y avait grande amitié entre les frères et lui. Chaque hiver, chacun invitait l'autre à un banquet de Jól, et les frères devaient à présent préparer le festin de Jól. Hreidarr avait tout préparé. Alors, il dut inviter des hommes, et demanda à Eyjólfr de venir avec lui « car je préférerais ne pas savoir comment ils se conduiront envers toi. — Je ne me sens pas bien, dit Eyjólfr, et, à cause de cela, je ne peux pas y aller ». Le soir du jour où Hreidarr avait quitté la maison, les compagnons d'Ívarr vinrent s'asseoir et dirent : « À présent, " le Tas " est à la maison, et Hreidarr n'y est pas. Eh bien, nous allons nous amuser à notre guise ! — Nous allons maintenant, dit Ívarr, examiner un peu ce qu'il est convenable de faire. Nous sommes ici deux frères et possédons la propriété tous les deux ensemble. Lui, en a toute la peine, et moi, pas du tout ; cet homme est le seul à qui il veuille faire fête, et nous nous conduisons de telle façon que c'est à peine s'il peut le supporter, alors qu'il ne nous offense pas. Nul homme ne parlera à son préjudice pendant que Hreidarr n'est pas à la maison. » Ils disent que pourtant le moment est particulièrement bien venu de s'amuser un peu. Alors Ívarr dit : « Vous ne parlez guère comme des hommes. Ici, tous sont à notre service, et de toutes choses nous avons de l'amusement comme nous le désirons, mais d'autres ont la peine et le souci. Et même si cet homme avait tué mon

frère, je ne devrais pourtant pas lui faire de mal pour l'amour de Hreidarr, et je ne tolérerai pas qu'on se moque de lui, et désormais il ne s'appellera plus " le Tas ". » Et le lendemain matin, Ívarr dit à Eyjólfr : « Veux-tu venir dans la forêt avec nous et t'amuser ? » Eyjólfr accepta et s'en alla avec eux. Ils coupèrent du bois de construction et le transportèrent à la maison. Eyjólfr avait une épée et une petite hache. Ívarr dit : « Je te conseille, Islandais, si chacun de nous va seul, de rentrer à la maison avant la nuit. » Ensuite, chacun va son chemin à travers la forêt, et Eyjólfr va tout seul. Alors, il enlève son manteau de fourrure et pose dessus l'épée qu'il avait à la main. Et il alla dans la forêt et s'amusa. Il avait sa hache et coupa des arbres comme il lui plut. Et quand le jour s'avança, il se mit à neiger. Il voulut alors retourner à la maison, vint à l'endroit où il avait mis le manteau : il avait disparu, mais l'épée était restée. Il vit que la neige avait été balayée, comme si le manteau avait été traîné. Un ours des bois était venu et avait tiré le manteau. C'est à peine s'il avait eu la force de le soulever, car il était jeune, récemment sorti de la tanière, et n'avait jamais tué d'homme. [Eyjólfr] s'avança alors et vit l'ours qui l'épiait. Il tira son épée et trancha le museau de la bête à la hauteur des yeux, et rapporta cela à la maison. Ívarr y était arrivé un peu plus tôt. Il vit qu'Eyjólfr manquait et dit : « Nous ne nous sommes pas conduits comme il fallait et nous avons eu tort de nous être séparés de notre compagnon ; il ne connaît pas la forêt, et on peut s'attendre à y trouver beaucoup de bêtes dangereuses ; s'il ne revient pas à la maison, cela fera jaser, étant donné la façon dont nous nous sommes conduits envers lui naguère, et je suis d'avis que nous le cherchions jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé. » Et quand ils sortirent devant les portes, Eyjólfr arrivait à leur rencontre. Ívarr lui souhaita la bienvenue et lui demanda pourquoi il était taché de sang, et Eyjólfr leur montra ce qu'il tenait. Alors Ívarr dit : « Je crains que tu ne sois blessé. — Ne te fais pas de souci à ce sujet, je n'ai pas de mal. » Alors Ívarr dit : « C'est une farce stupide que de se moquer des inconnus. Il a montré du courage dans cette affaire, alors que je ne sais pas si, en pareil cas, quelqu'un de nous eût été prêt à entreprendre la chose. »

Et le lendemain soir, Hreidarr revint à la maison. Ívarr dit : « Pourquoi es-tu si silencieux, frère ? Es-tu contrarié

à cause du “ Tas ”? Crains-tu la façon dont je l’aurai traité? » Hreidarr répond: « La façon dont tu l’as traité influera sur nos relations. » Il dit: « Que feras-tu à présent, pour que je sois avec lui comme toi? » Il répond: « Je te donnerai ce bracelet d’or, qui nous appartient à tous les deux, et que tu aimes depuis longtemps. » Il dit: « Je ne convoiterai pas ton patrimoine, et, envers lui, je serai désormais comme envers toi-même, et il s’assoira maintenant près de moi, et pas près de toi. » Ensuite, ils l’estimèrent hautement tous les deux et prirent soin que la place où il s’asseyait fût bien arrangée. Et cela continua de cette façon.

CHAPITRE IV

Maintenant, les gens arrivent chez les frères pour le festin de Jól. Et l’on convint de s’asseoir pour boire à douze[1], et l’on tira au sort [pour savoir] à côté de qui s’assoirait Ástrídr, la fille de Vigfúss le Hersir, et ce fut toujours Eyjólfr que le sort désigna pour s’asseoir à côté d’elle; mais personne ne les vit se parler l’un à l’autre plus qu’aux autres gens. Cependant, beaucoup dirent qu’il en était allé de telle sorte que cette femme lui avait été échue pour épouse par le sort. Le festin se termina; il avait été donné avec générosité, et les gens furent renvoyés avec des cadeaux. Eyjólfr passa quatre étés à faire le viking, et on le considérait comme un très grand champion, et un homme audacieux. Il acquit une bonne réputation[2], et beaucoup de richesses.

Un hiver, vint à Vörs un homme qui s’appelait Thorsteinn: il était apparenté aux frères, et habitait dans l’Upplönd. Il raconta ses ennuis: un berserkr[3], qui s’appelait Ásgautr, l’avait provoqué en duel parce qu’il lui refusait sa sœur, et [Thorsteinn] demandait que beaucoup de gens l’accompagnent au lieu du duel, pour que ce bandit n’empiète pas sur ses intérêts; il dit qu’il avait tué beaucoup de ses hommes; qu’il perdrait sa sœur s’ils ne lui prêtaient pas main forte: « Me battre en duel ne me dit rien qui vaille, à moins que je ne bénéficie de votre force native. » Ils ne voulurent pas lui refuser cette expédition.

Les voilà partis à présent avec lui en Upplönd, avec trente hommes. Ils arrivèrent à l'endroit où devait avoir lieu la rencontre. Alors, ils cherchèrent, parmi leurs hommes, qui voulait se battre en duel contre Ásgautr pour obtenir la femme. Et quoique celle-ci fût regardée comme désirable, il n'y avait personne qui fût prêt à se battre. Alors, les frères demandèrent qu'Eyjólfr portât le bouclier devant Thorsteinn[1]. Eyjólfr dit qu'il n'avait fait cela pour personne, et que personne ne l'avait fait pour lui, « et cela ne me plairait pas qu'il fût tué dans mes bras. Il me semble qu'il n'y a pas d'honneur à cela. Et si ce jeune homme est tué dans nos bras, nous retournerons à la maison dans cet état, ou bien alors il faudra s'en procurer un autre, et puis un troisième, et notre déshonneur croîtrait en proportion du nombre de ceux qui seraient tués à notre détriment. Et notre voyage ne serait guère honorable si nous retournions sans avoir tiré vengeance de sa mort, au cas où il tomberait à notre honte. Demandez-moi plutôt d'aller me battre en duel contre le berserkr; on doit faire cela pour son ami; mais [la première chose que vous m'avez demandée], je n'y consentirai pas ». Ils le remercièrent bien, et se considérèrent comme fort engagés, s'il l'était. Il dit : « Il me semble qu'aucun de nous n'osera repartir si [Thorsteinn] n'est pas vengé, et je crains qu'il ne soit plus difficile de lutter contre le berserkr, si votre parent est tué auparavant. »

Ensuite, Eyjólfr s'avança, et Ívarr offrit de tenir le bouclier devant lui. Eyjólfr répond : « Voilà une bonne offre, mais c'est surtout mon affaire, et le vieux proverbe dit que c'est ta propre main qui est la plus loyale[2]. » Puis il s'en alla à l'endroit du duel. Le berserkr dit : « Est-ce ce grand lourdaud qui va se battre contre moi ? » Eyjólfr dit : « Se peut-il que tu sois terrifié de te battre contre moi ? Il pourrait bien se faire que tu n'agisses pas si bien, si tu flanches devant les hommes grands, mais te vantes devant les petits. — On ne m'a jamais accusé de cela, dit-il, mais je dois proclamer devant toi la loi du duel[3] : si je suis blessé, je me rachèterai du champ du duel pour trois marcs[4]. Eyjólfr répond : « Je ne me considère pas tenu d'observer la loi dans cette affaire avec toi, puisque tu juges toi-même de ce que tu vaux, car, dans notre pays, on considérerait le prix que tu demandes pour toi-même comme compensation pour un esclave[5]. » Eyjólfr était

obligé de frapper d'abord, et, au premier coup qu'il porta, l'épée frappa la pointe inférieure du bouclier, et enleva et la pointe du bouclier et la jambe du berserkr. Pour ce haut fait, Eyjólfr obtint un grand renom, et revint ensuite chez les frères. On lui offrit de grandes richesses, mais il dit n'avoir fait cela ni pour le gain, ni pour la femme, mais plutôt par amitié pour les frères. Ásgautr se racheta du champ du duel et vécut infirme.

Ensuite, Eyjólfr demanda en mariage Ástrídr Vigfúsdóttir. Maintenant, Ívarr et Hreidarr présentent la requête [pour Eyjólfr]. Ils disent que c'est un homme de noble naissance, et qu'il tient un haut rang en Islande, qu'il peut disposer de l'aide d'une nombreuse parenté, et ils déclarent qu'il était vraisemblable que sa situation serait importante. Alors Eyjólfr dit : « Peut-être que les parents d'Ástrídr considèrent qu'il y a beaucoup de présomption dans notre demande, mais nombreux sont ceux qui savent en Islande que nous sommes de noble lignée et que nous possédons de grands biens. » Vigfúss dit : « Tel sera son destin, même si nous ne prévoyions pas moins pour notre fille. » Elle lui fut donnée en mariage et partit avec lui pour l'Islande.

CHAPITRE V

Il y avait un homme qui s'appelait Bödvarr; il était fils de Kári le Viking, et frère de Sigurdr, père de Vigfúss[1]; il était père d'Ástrídr, mère d'Eiríkr, père d'Ástrídr[2], mère d'Óláfr Tryggvason[3]. Kári le Viking était fils d'Eymundr le Gâteur-de-Champs[4], fils de Thórir. Bödvarr était le père d'Ólof, mère de Gizurr le Blanc[5].

Quand Eyjólfr et Ástrídr arrivèrent en Islande, Ingjaldr était mort. Eyjólfr reprit alors la ferme et le godord. La fille d'Ingjaldr s'appelait Úlfeidr. Elle avait épousé Narfi de Hrisey[6]. On mentionne les noms de quatre enfants d'Eyjólfr et d'Ástrídr. Leur fils aîné s'appelait Thorsteinn et reçut sa part d'héritage quand il se maria. Il habita à Hólar[7], dans l'Eyjafjördr, tout le temps qu'il vécut. Et il sera peu question de lui dans cette saga. Le second s'appelait Vigfúss; il épousa Hallfrídr, fille de Thorkell le

Haut de Mývatn[1]. Le plus jeune de leurs fils s'appelait Glúmr, et leur fille, Helga. Elle fut mariée à Steingrímr[2] de Sígluvik. Leur fils fut Thorvaldr Tasaldi[3], qui viendra plus tard dans cette histoire. Et Vigfúss mourut peu de temps après qu'il se fut marié. Il avait un enfant, et celui-ci lui survécut de peu. Et toute la propriété tomba pour moitié aux mains de Hallfrídr, et [pour l'autre moitié] de Glúmr et d'Ástrídr. Mais Eyjólfr était mort quand on en arriva à ce point de la saga. Alors, Thorkell le Haut et Sigmundr, son fils[4], se transportèrent à Thverá. Sigmundr était un homme distingué, et il voulait devenir chef, s'il faisait un bon mariage et obtenait l'assistance de sa parenté.

Il y avait un homme qui s'appelait Thórir[5]. Il habitait à Espihóll[6]. Il était fils de Hámundr Peau-d'Enfer[7] et de Ingunn, fille de Helgi le Maigre. Il avait épousé Thórdís, fille de Kadall. Leurs enfants étaient Thórarinn et Thorvaldr Barbe-de-Lance[8], qui habitait à Grund[9], dans l'Eyjafjördr, et Thorgrímr[10], qui habitait à Mödrufell[11], et Ingunn, qu'épousa Thórdr[12], godi de Freyr[13], et Vigdís[14] qu'épousa Sigmundr [Thorkelsson]. Par la suite, Thorkell et Sigmundr commencèrent à rendre difficile la résidence d'Ástrídr; et la terre fut partagée par moitié. Glúmr et Ástrídr obtinrent comme lot la part de la terre qui n'était pas bâtie, et ils fixèrent leur résidence à Borgarhóll. Mais Glúmr ne s'inquiéta pas de la direction de la ferme. Dans sa prime jeunesse, il parut lent à se développer. Il était toujours taciturne et réservé, devint en grandissant haut de taille, avec des sourcils touffus, des cheveux blonds et raides, le corps mince, et paraissant d'esprit plutôt lent. Il n'allait pas aux réunions d'hommes. À présent, Ástrídr et lui perdirent du bien, et leurs conditions de vie devinrent difficiles. Sigmundr et Thorkell les opprimaient, et ils vivaient dans un grand dénuement.

Le temple de Freyr[15] était du côté sud de la rivière, à Hripkelsstadir[16]. Thórarinn d'Espihóll était un homme sage et populaire. Thorvaldr Barbe-de-Lance était duelliste et querelleur. Sigmundr Thorkelsson croyait bien, pour sa part, être un grand homme quand, par son mariage, il entra dans la famille des Esphœlingar[17]. Glúmr dit à sa mère qu'il voulait voyager à l'étranger: « Je vois bien que mon développement sera nul, mais il peut se faire que j'acquière de la puissance grâce à ma noble

parenté[1]. Je ne désire pas supporter les brimades de Sigmundr, et je me vois cependant incapable de m'opposer à lui. Mais ne laisse pas partir la propriété, même si ta condition devient dure. » Glúmr avait alors quinze hivers, quand il voulut aller à l'étranger.

CHAPITRE VI

On parlera à présent du voyage de Glúmr à l'étranger. Dès qu'il eut touché terre, il s'en alla à Vörs, chez Vigfúss. Et quand il arriva à la ferme, il vit alors une grande foule d'hommes et de femmes en train de se divertir et de s'amuser. Et tout ce qu'il put voir là lui sembla magnifique. Il vit là tant d'hommes imposants qu'il ne savait lequel devait être Vigfúss, son parent. Voici comment il le reconnut : il vit un homme grand et noble, à la place d'honneur, vêtu d'un grand manteau noir, en train de s'amuser avec une lance incrustée d'or[2]. Il monta vers lui, le salua, et Vigfúss reçut bien ses salutations. Vigfúss demanda quelle sorte d'homme il était, et il dit être Islandais, et de l'Eyjafjördr. Alors, Vigfúss demanda à Glúmr des nouvelles de son gendre et d'Ástrídr, sa fille. Glúmr dit qu'il était mort, « mais Ástrídr vit ». Vigfúss demanda s'ils avaient des enfants vivants, et Glúmr parla de ses frères et sœur. Il lui dit ensuite qu'un de leurs fils était là, devant lui. Et quand il eut dit cela, la conversation s'arrêta là[3]. Glúmr demanda qu'on lui assignât un siège, mais Vigfúss dit qu'il ne savait pas quelle part de vérité contenait ce qu'il avait dit. Il lui dit de s'asseoir sur le banc le plus bas, près de la porte, et lui manifesta peu d'attention. Glúmr se montra taciturne et peu liant. Là où les autres hommes buvaient et s'amusaient, il s'étendit sur le sol, et mit [le capuchon de] son manteau sur sa tête. On le tint pour un imbécile.

Le festin pour les nuits d'hiver[4] était préparé, et l'on fit un sacrifice aux dises[5]. Tous devaient prendre part à ces rites. Glúmr resta à sa place et n'y alla pas. Mais quand la soirée fut avancée, que des gens furent arrivés, on ne s'amusa pas autant qu'on aurait pu s'y attendre, étant donné l'accueil fait et l'assemblée d'amis qui s'étaient réunis là nombreux. Et le jour où les gens étaient

venus au banquet, Glúmr n'était pas sorti pour aller à leur rencontre, et n'invita personne à s'asseoir près de lui ou à sa place. Et quand on se fut assis à table, on apprit qu'arrivait à la ferme, avec onze autres, cet homme qui s'appelait Björn, et était surnommé Crâne-de-Fer[1]. C'était un grand berserkr. Il avait l'habitude de venir dans les grandes assemblées très fréquentées, et il essayait de provoquer des disputes, pour le cas où quelqu'un dirait quelque chose qu'il pourrait récuser; et il provoquait les hommes en duel. Vigfúss demanda que les hommes modèrent leurs propos : « ce sera moins d'humiliation que de subir pire mal de sa part ». Les hommes lui promirent qu'ils se conduiraient bien. Et Björn pénétra dans la skáli; il quêtait des compliments et demanda à un homme très important, assis sur un siège de haut rang, s'il était aussi vaillant que lui. Et cet homme dit qu'il en était loin. Ensuite il posa la [même] question à tout le monde, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant le haut-siège. Les gens firent des réponses variées, et, en fin de compte, nul ne dit être aussi vaillant que lui. Et quand il fut arrivé devant Vigfúss, alors il demanda où Vigfúss supposait qu'on pouvait espérer trouver des champions comme lui. Et Vigfúss dit qu'il ne connaissait pas son égal. Alors, Björn dit : « C'est bien et sagement répondu, comme il fallait s'y attendre. Tu es un homme de grande distinction. Que ta vie aille longtemps selon ton désir, et que nul obstacle ne se mette en travers de ta route et de ton honneur. À présent, il convient que je n'aie à parler avec toi que de bonnes choses, mais je veux te demander si tu te considères comme mon égal. » Vigfúss répond : « Quand j'étais jeune et faisais le viking, et travaillais à ma distinction, alors, je ne sais pas si j'aurais pu m'égaler à toi, mais maintenant que je suis vieux et infirme, il n'en est plus question. » Björn continua son chemin, remonta vers la porte le long de l'autre banc, et demanda de nouveau [aux hommes] s'ils se croyaient aussi vaillants que lui; et ils dirent que non. Alors, il arriva à l'endroit où Glúmr était étendu sur l'estrade. « Pourquoi cet homme est-il ainsi étendu, dit Björn, et pas assis? » Les voisins de siège de Glúmr répondirent et parlèrent pour lui, et dirent qu'il était si sot qu'on ne pouvait accorder aucune importance à ce qu'il disait. Björn lui donna des coups de pied et dit qu'il devait s'asseoir comme les

autres, et demanda s'il était aussi vaillant que lui. Et Glúmr dit qu'il n'avait pas besoin de s'occuper de lui, et qu'il ne connaissait rien de sa valeur, « et je ne veux en aucune façon m'appeler ton égal, pour la raison que là-bas, en Islande, l'homme qui se conduirait comme tu le fais serait appelé fou. Mais ici, j'ai remarqué que tous les meilleurs avaient modéré leurs paroles ». Puis il se lève d'un bond et se précipite sur [Björn]; il lui empoigne le heaume; puis il saisit un tison enflammé et le lance entre ses épaules; le champion se courba sous le choc; Glúmr lui en envoya immédiatement un second, puis [des tisons] l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il fût tombé. Et quand il voulut se remettre sur pied, il le frappa à la tête, et continua de la sorte jusqu'à ce qu'il fût arrivé dehors devant les portes.

Et quand Glúmr voulut aller s'asseoir, Vigfúss descendit de son siège avec tous les siens, et ils souhaitèrent la bienvenue à leur parent. Il dit que, maintenant, il avait donné la preuve qu'il était de sa famille. « Je t'estimerai maintenant comme il convient. » Il dit que la raison [de sa conduite antérieure] était qu'il ne lui avait pas paru avoir une valeur précoce, « je voulais attendre que tu prouves que tu es de bonne naissance ». Il le conduit maintenant à un siège près de lui. Glúmr dit qu'il aurait accepté ce siège, même si on le lui avait offert plus tôt. Le lendemain, on apprit la mort de Björn. Vigfúss offrit à Glúmr de prendre sa succession, et Glúmr déclara qu'il accepterait, mais qu'il voulait cependant aller d'abord en Islande, afin qu'on ne s'approprie pas son patrimoine, dont il ne souhaitait pas que l'on profitât. Il dit qu'il reviendrait dès que possible. Vigfúss dit qu'il pensait que la destinée de Glúmr était d'accroître sa famille et son honneur en Islande.

Quand vint l'été, Vigfúss fit équiper un navire pour Glúmr, et lui fit cadeau de la cargaison qu'il contenait, et de beaucoup de richesses en or et en argent, et dit : « J'ai le pressentiment que nous ne nous reverrons plus désormais, et je veux te faire un cadeau spécial : un manteau, une lance et une épée, en lesquels notre famille a une grande foi. Tant que tu posséderas ces trésors de valeur, j'espère que tu ne perdras pas ton honneur, mais, si tu les perds, j'ai peur. » Puis ils se séparent.

CHAPITRE VII

Glúmr s'en alla en Islande et arriva chez lui à Thverá. Sa mère vint vite à sa rencontre; elle lui souhaita la bienvenue et dit les injustices de Thorkell et de Sigmundr. Il lui demanda toutefois de montrer de la patience, et dit qu'il était peu capable de leur résister. Puis il chevaucha jusqu'à l'enclos de la ferme. Alors, il vit que l'enclos avait été déplacé et qu'on avait empiété sur sa propriété. Alors, il dit cette vísa :

1. *Se rapproche de moi et des miens,*
Arbre du collier, de tous les miens,
(Diminue ma joie à mesure) le vert
Enclos, plus près que nous ne le pensions.
Honteusement déshonoré
(Ici le dis-je) ce qui est mien.
Mais dans l'assaut de l'acier,
Oisif, point ne resterai.

Et voici ce qui s'était passé en Islande entre-temps : Sigmundr avait brimé Ástrídr et voulait la chasser de sa demeure. En automne, pendant que Glúmr était à l'étranger, il manqua deux génisses à Thorkell et à Sigmundr; ils supposèrent qu'elles avaient dû être volées, et dirent que c'étaient probablement les esclaves[1] d'Ástrídr, qu'ils les avaient mangées en secret. Et au printemps, ils les assignèrent en justice pour vol. Or ces esclaves étaient les plus loyaux d'Ástrídr pour la surveillance et le travail. Elle pensa qu'elle pourrait à peine diriger sa ferme s'ils s'en allaient. Elle alla voir son fils Thorsteinn et lui dit qui étaient ceux contre lesquels on portait charge. Elle lui demanda de se porter garant pour les esclaves : « Puisqu'il n'y a rien de mieux à faire, je préfère payer des dommages, plutôt qu'ils ne soient condamnés sur fausse accusation, et je crois que, maintenant, tu devrais être notre protection, et faire ainsi la preuve que tu es de bonne famille. » Thorsteinn dit qu'il pensait que le procès serait présenté de leur côté de telle sorte qu'ils espéraient le mener à bien avec le concours de leur parenté, « et cela me semble un bon plan, si ta situation dépend de ces hommes, que nous exercions notre influence de telle sorte

qu'on impose des dommages [au lieu de frapper les esclaves de proscription ou de bannissement] ». Elle répond : « Mon cœur me dit qu'il n'y aura que des dommages dans lesquels du mal sera sous-entendu pour nous, parce qu'il y a peu de secours à espérer là où tu es ; il faudra bien se soumettre à leur puissance. »

La meilleure des choses du Thveráland était un champ de blé, qu'on appelait Vitazgjafi[1], parce qu'il n'était jamais stérile. Et la terre avait été distribuée de telle sorte que chacun des deux partis[2] l'avait à tour de rôle un été. Maintenant, Ástrídr dit à Thorkell et à Sigmundr : « Il me semble que vous désirez fort nuire à mes affaires, et vous vous rendez compte qu'il manque ici un chef. Mais, plutôt que d'abandonner mes esclaves, je veux vous laisser seuls juges[3] en ce procès. » Ils dirent que c'était une résolution plus sage. Ils concertèrent donc leur plan d'action. Et leur décision fut qu'ils auraient seuls le droit de juger les esclaves, ou bien alors que ceux-ci seraient déclarés bannis[4]. Et Thorsteinn ne put faire mieux dans la poursuite du procès que de leur laisser le droit de juger seuls, et ils décidèrent que le champ serait pour eux, qu'ils le posséderaient seuls. Ainsi, ils avaient l'intention de mettre la main sur toute la terre, de se saisir des moyens de subsistance qui avaient permis auparavant [à Ástrídr] de maintenir sa situation. Et cet été-là, au moment où le procès s'approchait, ç'aurait été son tour à elle d'avoir le champ, si les choses s'étaient passées équitablement. Or, pendant l'été, quand les hommes allèrent au thing et qu'il fut question de régler ce cas, un bouvier s'en alla dans les pâturages, et trouva les génisses dans une crevasse. La neige s'était amoncelée dessus au commencement de l'hiver. Il devint évident qu'il y avait eu diffamation contre les esclaves. Quand le père et le fils apprirent que les génisses étaient retrouvées, ils offrirent de payer de l'argent[5] pour le champ, mais ils ne voulurent pas abandonner leurs droits dessus. Ástrídr dit que ce ne serait pas trop payer comme compensation pour la diffamation que de lui donner ce qui lui revenait : « et de deux choses l'une, je possède le champ, ou je le perds. Au cas où personne ne veuille redresser la cause, alors on attendra encore, et j'espère que Glúmr reviendra en Islande et que c'est lui qui redressera notre cause ». Sigmundr dit : « Il n'y a pas grand-chose à espérer de cet homme. Il assistera

à la chose et il ne fera rien. Voilà comment, probablement, il agira. » Elle dit : « L'orgueil finit mal[1], Sigmundr, et l'injustice aussi. Il se peut bien que cela t'arrive aussi. »

C'est un peu plus tard dans l'été que Glúmr revint en Islande. Il passa peu de temps à s'occuper de son bateau et il alla à la ferme avec une grande quantité de richesses. Il avait le même caractère qu'auparavant : il était réservé et se conduisait comme s'il n'avait pas entendu dire ce qui s'était passé ici entre-temps. Chaque matin, il dormait jusqu'à neuf heures et ne s'occupait pas de la ferme. Cet été-là, ç'aurait été à Glúmr et aux siens d'avoir le champ, si tout s'était passé selon la justice. Le bétail de Sigmundr leur faisait beaucoup de dégâts, et était chaque matin dans leur prairie. Un matin, Ástrídr réveilla Glúmr et dit qu'un troupeau du bétail de Sigmundr était entré dans la prairie et voulait démolir les meules de foin : « Je n'ai pas assez de vigueur pour les éloigner, et les ouvriers sont au travail[2]. » Il répond : « Tu m'as rarement demandé de travailler, et cela ne me déplaira pas. » Il sauta de son lit, attrapa son cheval, prit un gourdin, rossa vigoureusement les bêtes et les frappa fort jusqu'à ce qu'elles arrivent dans la prairie de Thorkell et de Sigmundr. Là, il les laissa faire les dégâts qu'elles voulaient. Le matin, Thorkell restait à la maison et s'occupait de l'herbe fauchée, et Sigmundr accompagnait les ouvriers. Thorkell dit à Glúmr : « Tu peux t'attendre que les hommes ne supporteront pas que tu blesses leurs bêtes, même si tu penses avoir acquis de la distinction à l'étranger. » Glúmr dit qu'aucune bête n'avait été blessée cette fois, « mais si les bêtes viennent encore nous faire des dégâts, alors elles n'en sortiront pas toutes indemnes, et réjouis-toi de cela. Il n'y a rien d'autre à faire. Nous ne souffrirons pas davantage que votre bétail nous fasse des dégâts ». Alors, Thorkell dit : « Tu es plein d'arrogance à présent, Glúmr. Tu nous prends pour des idiots, maintenant que tu as voyagé à l'étranger, mais nous n'agirons pas selon ta fanfaronnade. » Glúmr s'en retourna vers sa maison, et fut pris d'un éclat de rire. Il en fut si agité que tout son visage en pâlit et que des larmes qui étaient comme des grêlons, tant elles étaient grosses, tombèrent de ses yeux. Et il fut souvent agité de cette façon par la suite, quand l'esprit du meurtre était sur lui[3].

CHAPITRE VIII

Il est dit que, quand l'automne fut avancé, Ástrídr vint un matin parler à Glúmr, l'éveilla et lui demanda de se préparer au travail. Elle dit que la fenaison serait terminée ce jour-là si l'on s'y préparait comme il fallait. Sigmundr et ses gens étaient tout juste en train de terminer la leur : « et Sigmundr et Vigdís sont allés de bonne heure ce matin au champ Vitazgjafi; cela doit leur faire plaisir d'avoir le champ que nous aurions possédé si les choses s'étaient passées selon la justice ». Alors, Glúmr se leva, mais il ne fut pas prêt avant neuf heures. Il prit le manteau noir et la lance incrustée d'or, fit seller son cheval. Et Ástrídr dit : « Tu prends bien de la peine pour t'habiller pour la fenaison, mon fils. » Il répond : « Je ne vais pas souvent travailler, et je veux faire un gros travail et bien m'y préparer, mais en même temps, je ne sais pas très bien comment me mettre à l'œuvre. Je vais monter à Hólar, pour accepter l'invitation de mon frère Thorsteinn à habiter chez lui. » Puis il chevaucha vers le sud en traversant la rivière. Et quand il arriva au champ, il arracha l'agrafe de son manteau. Vigdís et Sigmundr étaient dans le champ. Quand Vigdís le vit, elle alla à sa rencontre et lui souhaita la bienvenue : « Nous sommes désolés de voir que nous, parents, soyons en mauvais termes, et nous voulons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que nos relations soient plus chaleureuses. » Glúmr répond : « Ce n'est pourtant pas ce qui s'est passé, et il ne peut rien arriver de bon entre nous, parents; je suis venu ici parce que l'agrafe[1] de mon manteau est défaite, et je voudrais que tu recouses l'attache. » Elle dit qu'elle le ferait volontiers et elle le fit. Glúmr contempla le champ et dit : « Vitazgjafi n'est pas encore changé. » Puis il avança dans le champ et s'arma de sa lance. Il se tourna brusquement vers Sigmundr et brandit la lance. Il bondit sur lui. Et il le frappa aussitôt à la tête, et Sigmundr n'eut pas besoin de davantage[2]. Ensuite, il alla vers Vigdís et dit qu'elle devait aller à la maison, « et dis à Thorkell que Sigmundr n'est pas capable de sortir du champ lui-même ». Glúmr monta à Hólar et ne donna aucune nouvelle à son frère.

Mais quand Thorsteinn vit qu'il était équipé à la fois du manteau et de la lance, il trouva du sang dans les incrustations [de la lance] et demanda s'il en avait frappé peu de temps auparavant. Il répond : « C'est vrai, je n'ai pas pensé à dire que j'ai tué Sigmundr Thorkelsson aujourd'hui. » Thorsteinn dit : « Il va leur falloir du temps pour digérer cette nouvelle, à Thorkell et à ses parents, les Esphœlingar. » Glúmr répond : « Il y a un vieux proverbe [qui dit] que les nuits sanglantes sont les plus ardentes[1] et ils se soucieront bien peu de laisser passer le temps. » Glúmr passa trois nuits[2] chez son frère, et, alors, il se prépara à rentrer. Thorsteinn lui offrit de faire le voyage avec lui. Glúmr dit qu'il n'avait pas besoin de cela : « Prends soin de ta ferme ; je prendrai le chemin direct pour Thverá ; ils ne me poursuivront pas tellement après ce coup-là. » Glúmr s'en retourna à Thverá.

Et quand il eut appris la nouvelle, Thorkell alla voir Thórarinn et demanda comment conduire le procès. Il dit : « Il se pourrait bien à présent que, comme le dit Ástrídr, il n'ait pas grandi pour rien. » Thorkell dit : « Je pense qu'il marche d'un tel pas qu'il ne pourra pas longtemps continuer de la sorte. » Thórarinn répond : « Les choses sont ce qu'elles sont ; vous avez longtemps été injustes envers eux et pensiez les mettre dehors. Mais vous n'avez pas songé à ce qu'on pouvait attendre du rejeton d'un homme comme Eyjólfr, qui était à la fois de noble naissance, et très vaillant. Et nous nous trouvons dans de très grandes obligations vis-à-vis de Glúmr, en raison de notre parenté[3], et envers vous, en raison de notre parenté par alliance. Il me semble que le procès sera difficile, si Glúmr en est, comme je m'y attends. » Alors Thorkell rentra chez lui, et l'affaire en resta là pendant l'hiver. Durant ce temps, Glúmr s'entoura d'un peu plus de monde qu'il n'en avait l'habitude.

CHAPITRE IX

Il est dit qu'une nuit Glúmr rêva : il était sorti de sa ferme, et regardait vers la côte du fjord. Il lui sembla voir venir de la côte, le long du district, une femme s'avançant

vers Thverá. Et elle était si grande que ses épaules touchaient les montagnes des deux côtés. Et il se voyait sortant de l'enclos pour aller à sa rencontre, et l'invitant à venir chez lui. Puis il s'éveilla. Tous trouvèrent étranges ses paroles quand il dit : « Ce rêve est grand et remarquable, et ainsi l'interpréterai-je : Vigfúss, le père de ma mère, doit être mort à présent, et cette femme devait être sa hamingja[1], qui allait, plus haute que les montagnes. Et lui, Vigfúss, était de bien des façons supérieur en distinction aux autres hommes, et sa hamingja doit se chercher un domicile par ici, là où je suis. » Or, pendant l'été, un bateau arriva en Islande et l'on apprit la mort de Vigfúss. Alors, Glúmr dit cette vísa :

2. *Je vis une dise de stature imposante,*
Une déesse de la coiffure
Venir ici dans l'Eyjafjördr
Le casque sur la tête.
En sorte, guerrier ! que,
Dans mon rêve, la déesse de la bataille
Paraissait se tenir entre les montagnes.

Au printemps, Thorkell alla voir Thorvaldr Barbe-de-Lance et les autres fils de Thórir. Il les pressa de le seconder dans ce procès. Il en donna pour raison leur lien de parenté avec sa belle-fille[2] et maints autres liens d'amitié qui les unissaient ainsi qu'à Sigmundr, son fils. Thorvaldr Barbe-de-Lance alla voir Thórarinn ; dit que ce serait honteux qu'ils n'assistent pas leur parent dans cette affaire ; que, pour sa part, il voulait faire tout ce qui serait en son pouvoir « et il est évident maintenant que Glúmr pense gagner de la distinction à cause du meurtre de Sigmundr ; mais nous n'avons pas envie de nous voir abaissés dans le district ». Thórarinn dit : « À voir combien il sera difficile de poursuivre cette affaire, j'ai l'impression qu'il n'y a pas de danger que nous y accroissions notre importance. Mais, d'autre part, considérant les progrès que fait Glúmr, il n'est pas improbable qu'il ressemble à ses ancêtres et à sa famille. C'est à contrecœur que je m'engage dans cette affaire. Je doute que nous retirions grand honneur à lutter contre Glúmr ; mais d'un autre côté, je n'apprécierais pas qu'il cherche à nous abaisser. » Stimulé de la sorte, Thórarinn Thórisson prépara le procès devant l'althing contre Glúmr pour le meurtre de Sigmundr. Mais Glúmr prépara un autre procès contre

Thorkell le Haut pour diffamation d'esclaves, et il en prépara un second contre Sigmundr; il l'assigna pour vol, déclara l'avoir tué sur sa propriété personnelle, porta contre lui une accusation garantissant le bannissement, puisqu'il était tombé sur sa propriété, et déterra [le cadavre] de Sigmundr[1]. Le procès ainsi préparé vint devant l'althing, et Glúmr s'adressa à ses parents pour obtenir leur aide; [c'étaient] Gizurr le Blanc et Teitr[2], fils de Ketilbjörn de Mósfell, et Ásgrímr[3], fils d'Ellida-Grímr. Il leur dit comment les choses s'étaient passées, raconta les brimades du père et du fils, l'injustice et les nombreuses insultes. Il déclara qu'il espérait leur aide pour que, grâce à eux, fût prise une décision plus juste que s'il instruisait le procès tout seul. Ils dirent qu'ils étaient tous dans l'obligation de ne pas laisser ses intérêts à la merci de ses ennemis; qu'ils seraient contents si leur famille bénéficiait de sa prospérité.

Le thing en arrive à la cour de justice, et les Esphœlingar en viennent au procès pour meurtre, insistant surtout, tout en n'oubliant aucun de leurs griefs, pour qu'il n'y ait pas de vice de forme. Glúmr introduisit sa cause contre Thorkell, et le procès vint devant la cour. Glúmr disposait de l'assistance de beaucoup de parents et amis. Et quand on appela la défense, Glúmr dit : « Voici comment se présentent les choses, et cela peut être connu de beaucoup : vous avez préparé l'instruction de ce procès en veillant surtout à ce qu'il n'y ait pas de vice de forme, mais vos prémisses sont fausses, pour la raison que j'ai tué Sigmundr sur ma propriété; et, avant de venir au thing, je l'ai assigné en proscription. » Il prit des témoins de la chose, et présenta ainsi sa défense. Et ses parents le secondèrent tant que Sigmundr fut déclaré hors-la-loi. Puis Glúmr passa au procès contre Thorkell pour tentative d'accaparer frauduleusement sa propriété, et les choses s'annoncèrent mal pour Thorkell, car des témoins s'avancèrent pour Glúmr, et il ne se trouva pas de défense légale là contre. Il apparut que Thorkell serait condamné. On rechercha un accord avec Glúmr. Il offrit alors de choisir entre deux choses : ou bien il poursuivrait l'action, ou bien Thorkell lui vendrait la terre de Thverá au prix qu'il fixerait, et cela n'excéderait pas la moitié de la valeur réelle de la terre, « et Thorkell peut aussi s'attendre, s'il est condamné, à ce que nous ne soyons pas tous les deux[4]

au thing de l'été prochain ». Alors les amis de Thorkell intervinrent pour qu'il fît la paix, et on lui conseilla de parvenir à un accord dans ce procès et de vendre la terre à Glúmr. Il continuerait d'exploiter sa ferme pour cette année. Ils furent réconciliés en principe. Mais les Esphœlingar furent peu satisfaits de la conclusion de ce procès. À partir de ce moment-là, Glúmr et les Esphœlingar ne se réconcilièrent jamais complètement.

Et, avant que Thorkell ne quittât Thverá, il alla au temple de Freyr, y conduisit un vieux bœuf, et parla ainsi : « Freyr, dit-il, puisque tu as longtemps été mon protecteur, que tu as accepté de moi maints présents et m'en as bien récompensé, je t'offre maintenant ce bœuf[1], afin que Glúmr ne soit pas moins forcé de quitter la terre de Thverá que je ne le suis à présent. Manifeste par quelque signe que tu acceptes, ou non. » Et le bœuf se mit à s'agiter si fort qu'il en beugla, puis tomba mort sur le sol; et il sembla à Thorkell que les augures étaient bons, et son esprit fut plus soulagé, car il pensa que son vœu était accepté. Il s'en alla ensuite vers le nord, à Mývatn, et y demeura. Et il ne sera plus question de lui dans la saga.

CHAPITRE X

Glúmr acquit alors une grande distinction dans le district. Il y avait un homme qui s'appelait Gunnsteinn[2], qui habitait à Lón[3], dans le Hörgárland, un homme distingué et riche, et compté parmi les plus grands. Il avait épousé une femme qui s'appelait Hlíf. Leur fils était Thorgrímr, et était appelé d'après sa mère Hlífarson, pour la raison qu'elle vécut plus longtemps que Gunnsteinn; elle était fort distinguée. Thorgrímr fut bien élevé et devint un homme important. Leur second fils s'appelait Grímr et fut surnommé Eyrarleggr[4]. Leur fille s'appelait Halldóra; c'était une femme belle et intelligente. Elle passait pour un des meilleurs partis en raison de sa famille, et surtout de ses capacités et de ses talents. Glúmr demanda cette femme en mariage; il dit qu'il avait peu besoin de ses parents pour parler de sa famille ou de sa fortune, ou de

sa conduite : « vous connaissez cela ; et j'ai souhaité faire ce mariage, considérant que ses parents le désirent ». Il fut bien répondu à cette proposition de mariage ; elle se fiança à Glúmr avec beaucoup de biens, et l'on fit une belle noce. Maintenant, la situation de Glúmr est encore plus honorable qu'avant.

Il y avait un homme qui s'appelait Thorvaldr, fils de Refr[1], qui habitait à Bard, dans le Fljót[2] ; il avait épousé Thurídr, fille de Thórdr de Höfdi[3]. Leurs enfants étaient Klaufi[4] et Thorgerdr, qui avait épousé Thórarinn d'Espihóll. Thorvaldr Barbe-de-Lance, de Grund, avait épousé Thorkatla[5], du Thjorsárdalr. Hlenni le Vieux[6], fils d'Ornólfr Töskubak, habitait à Vídines[7] et avait épousé Oddkatla, fille d'Oddkell du Thjorsárdalr. Il y avait un homme qui s'appelait Gizurr[8] et était fils de Kadall. Il habitait à Tjarnir[9], dans l'Eyjafjardardalr ; il avait épousé une femme qui s'appelait Saldís ; c'était une excellente maîtresse de maison. Gizurr était également fort riche, et compté parmi les plus importants boendr. On mentionne les noms de deux de leurs filles[10] : Thórdís et Herthrúdr, de belles femmes et très fastueuses ; on les tenait pour de bons partis ; elles grandirent à la maison. Le frère de Gizurr s'appelait Rúnólfr[11]. Il était père de Valgerdr, la mère d'Eyjólfr[12], de Mödruvellir. La fille de Kadall qui avait épousé Thórir d'Espihóll était Thórdís. Leurs enfants étaient ceux que l'on a dit plus haut. Thorgrímr Thórisson n'était pas le fils de Thórdís, mais il était pourtant légalement reconnu[13]. Thorgrímr était un homme distingué et accompli. Il alla voir Gizurr dans le dessein de demander sa fille Thórdís pour femme. Son frère et ses amis présentèrent sa demande en mariage. Ils pensaient avoir le droit de décider du parti de leur parent, et il leur sembla que leur proposition avait été favorablement accueillie. Mais la femme fut refusée à Thorgrímr ; pourtant, tous pensaient que le parti qu'il avait demandé était de rang égal au sien, et cela déplut à ses frères et à ses parents.

CHAPITRE XI

Un homme entre dans la saga, qui s'appelait Arnórr et était surnommé aux joues rouges[1]. Il était fils de Steinólfr, fils d'Ingjaldr et cousin germain de Glúmr. Il avait longtemps voyagé [comme marchand] et était hautement estimé. Quand il était en Islande, il était toujours chez Glúmr. Il proposa à Glúmr de faire une demande en mariage pour lui. Glúmr demanda quelle femme il voulait épouser. Arnórr dit : « Thórdís Gizurardóttir, qui a été refusée à Thorgrímr Thórisson. » Glúmr répond : « Cela s'annonce mal, parce que je ne vois pas de différences entre vous[2]. Et Thorgrímr possède une belle demeure et une grande quantité de richesses, ainsi que l'assistance d'une nombreuse parenté, et toi, tu n'as aucune demeure, et tes richesses sont insuffisantes. Et je ne veux pas être injuste envers Gizurr, et qu'il ne décide pas pour sa fille comme il l'entend, parce qu'il mérite que je le traite bien. » Arnórr dit : « Si tu plaides ma cause, et si j'obtiens cet excellent parti, alors j'entrerai dans une bonne famille. Promets-lui ton amitié, et il accordera la femme en mariage, d'autant qu'on considérerait que c'est un mariage assorti, si un homme de la qualité de Thorgrímr n'avait pas été renvoyé auparavant. » Glúmr se laissa persuader, alla voir Gizurr avec [Arnórr], et lui fit la demande en mariage. Gizurr répond : « Il peut se faire, Glúmr, dit-il, que l'on dise que je fais une erreur, si je donne ma fille à Arnórr, ton parent, alors qu'il ne m'a pas paru bon de la donner à Thorgrímr. » Glúmr dit : « C'est bien parlé, mais pourtant il faut te faire savoir que, si tu veux honorer notre demande, je te donnerai mon amitié en échange. » Gizurr répond : « Cela me paraît de grande valeur, mais je crains de recevoir en échange également, l'hostilité d'autres hommes. » Glúmr dit : « Tu décideras toi-même, mais le choix que tu feras influera fort sur mes dispositions à ton égard. » Alors, Gizurr dit : « Tu ne partiras pas sans résultat cette fois », et il tendit la main, et Arnórr se fiança à la femme. Et Glúmr déclara qu'en plus, la noce se ferait à Thverá en automne. Et ils se quittent ainsi.

Arnórr possédait du malt[1] à Gásir[2], et il dut aller le chercher lui-même accompagné d'un seul domestique. Et Thorgrímr Thórisson alla aux bains[3] le jour même où ils étaient attendus [revenant de la côte] avec le malt. Thorgrímr était aux bains de Hrafnagil[4] avec six domestiques. Et quand ils vinrent de la côte et voulurent traverser la rivière, Thorgrímr dit : « Ne serait-il pas fort à propos d'attaquer Arnórr? Nous ne manquerons pas de malt, si nous manquons de femme. » Thorgrímr et les siens vont à leur rencontre, l'épée brandie, et quand Arnórr et son domestique virent la différence de nombre, Arnórr plongea à cheval dans la rivière et la traversa ainsi, mais les chevaux de charge restèrent sur la rive ouest de la rivière. Alors Thorgrímr dit : « Nous n'avons pas que de la malchance; nous boirons de la bière, et eux aviseront du choix de la femme. » Thorgrímr alla à Espihóll du sud. Thórir était alors aveugle. Et les compagnons de Thorgrímr étaient tout joyeux et riaient fort, et Thórir demanda ce qui leur semblait si risible. Ils dirent qu'ils ne savaient pas lequel des deux partis ferait la fête; ils dirent qu'ils avaient là les provisions [pour la noce] et que les propriétaires en avaient été dépossédés, « et le fiancé a plongé ». Et quand Thórir entendit cela, il dit : « Croyez-vous que votre position soit si solide, que vous riiez si fort, ou alors, comment vous tirerez-vous de ce pas? Avez-vous l'intention de passer la nuit ici à dormir et n'avez-vous besoin de rien d'autre? Ne connaissez-vous donc pas le caractère de Glúmr, et croyez-vous que l'expédition de son cousin lui semble bonne, à lui? Je vous conseille de rassembler des hommes. Il est plus que probable que Glúmr en a déjà rassemblé pas mal. »

Il y avait alors un gué dans la rivière, qui n'y est plus maintenant[5]. Pendant la nuit, ils rassemblèrent quatre-vingts hommes capables de se battre et se tinrent prêts sur une butte, parce que le gué se trouvait à proximité. Mais il faut parler d'Arnórr. Il va trouver Glúmr et lui raconte son expédition. [Glúmr] dit : « Qu'ils ne laissent pas les choses en repos ne me surprend pas. Et si nous restons tranquilles, il y en aura à présent quelque difficulté et de la honte. Mais si nous essayons de redresser les choses, l'honneur à en retirer est peu sûr. Et pourtant, il faut maintenant rassembler des hommes. » Et quand il fit clair le lendemain matin, Glúmr vint avec soixante

hommes à la rivière et voulut la traverser. Mais les Esphœlingar les attaquèrent à coups de pierres, et la chevauchée n'alla pas plus avant. Glúmr tourna bride, et ils se battirent d'un bord à l'autre de la rivière à coups de pierres et de projectiles; et beaucoup y furent blessés, mais on ne mentionne le nom d'aucun d'entre eux. Et quand les hommes du district vinrent à savoir la chose, ils se précipitèrent en foule pendant la journée, et s'interposèrent. On rétablit la paix et l'on s'enquit de ce que les Esphœlingar voulaient offrir pour l'insulte qu'ils avaient faite à Arnórr. Et il leur fut répondu qu'il n'y aurait pas de compensation pour la raison qu'Arnórr s'était enfui au galop en abandonnant ses chargements de malt. On proposa alors que Glúmr s'occupe de demander Herthrúdr Gizurardóttir pour Thorgrímr, et que le mariage d'Arnórr et de Thórdís ne se fasse qu'à la condition que Glúmr obtienne cette femme pour Thorgrímr, et que celle que posséderait Thorgrímr se tienne pour la mieux mariée. Voyant que beaucoup prenaient part à l'affaire, Glúmr promit son aide; il alla voir Gizurr, entreprit cette demande en mariage et dit: « Il peut paraître que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, en demandant femmes à la fois pour mon parent et pour l'Esphœlingar. Mais, pour en finir avec les mésaventures dans le district, je vois bien qu'il faut que je t'accorde mon amitié, si tu fais selon mon désir. » Gizurr répond: « Ce que tu me conseilles me semble le meilleur, car je considère que c'est pour ma fille une bonne offre que celle-là. » Le mariage se fit donc de part et d'autre. Arnórr installa sa demeure à Uppsalir[1], et Thorgrímr habita à Mödrufell. Peu après, Gizurr mourut. Alors, Saldís transporta sa résidence à Uppsalir. Arnórr eut un fils de Thórdís, qui s'appela Steinólfr. Thorgrímr eut également un fils, et celui-ci s'appela Arngrímr. Ce fut un homme plein de promesses pendant toute sa croissance.

CHAPITRE XII

Saldís invita chez elle le fils de chacune de ses filles. Arngrímr était plus âgé que Steinólfr de deux hivers, et, dans l'Eyjafjördr, il n'y avait pas d'hommes plus

populaires ni mieux doués de toutes les manières qu'eux. Et ils s'aimaient beaucoup. Alors que l'un avait quatre hivers, et l'autre, six, ils s'amusaient un jour, et Steinólfr demanda à Arngrímr de lui prêter un [petit] cheval en bronze. Arngrímr répondit : « Je te le donne, car c'est plutôt ton jouet que le mien à présent, étant donné notre âge. » Steinólfr dit à sa grand-mère quel beau jouet il avait reçu. Elle approuva fort que chacun des deux fût si bien disposé envers l'autre.

Une femme allait par le district, qui s'appelait Oddbjörg, joyeuse personne, sage et lisant dans l'avenir[1]. On attachait une grande importance, dans le district, à ce que les maîtresses de maison l'accueillent bien; et pourtant, malgré l'hospitalité qu'on lui montrait, elle gardait son franc-parler. Elle vint à Uppsalir, Saldís la reçut bien et lui demanda de prédire un peu l'avenir des jeunes garçons, et de bien prophétiser. Elle dit : « Ces garçons sont pleins de promesses, si la bonne fortune dure, ce qu'il m'est difficile de voir. » Saldís dit : « Devant ces insultes, je ne crois pas que tu trouves très bonne notre hospitalité. » Elle répond : « Il ne faut pas que cela influe sur ton accueil, et tu n'as pas besoin d'être si susceptible. » Saldís dit : « Tu devrais te montrer avare de tes paroles, quand tu ne pressens rien de bon. » Elle dit : « Je n'en ai pas trop dit sur ce sujet, cependant, mais je ne pense pas que l'affection dure longtemps entre eux. » Saldís dit : « J'aurais cru qu'une bonne hospitalité mériterait autre chose, et tu seras renvoyée, si tu entreprends de prêcher malheur. » Oddbjörg dit : « Je crois que ce n'est pas la peine que je me retienne, si tu continues sans raison de la sorte; je ne te rendrai plus jamais visite, et tu t'en contenteras comme tu pourras : mais je peux te dire qu'ils porteront la lance de mort l'un contre l'autre, et qu'il en résultera que les choses iront de mal en pis dans le district. » Et il ne sera plus question d'Oddbjörg dans la saga.

CHAPITRE XIII

Il arriva qu'un été, à l'althing, à Fangabrekka[2], se livrèrent des joutes de lutte[3] entre deux groupes

d'hommes, les gens des terres du nord et les gens des fjords de l'ouest. Les gens du nord étaient mal en point. Már[1], fils de Glúmr, était en tête de leur groupe; arriva là un homme qui s'appelait Ingólfr, fils de Thorvaldr. Son père habitait dans les Rangárvellir[2]. Már dit : « Tu es bien bâti; tu dois être fort. Fais cela pour moi d'entrer dans la lutte. » Il répond : « Je ferai cela pour toi. » Celui qui était en face tomba, il se porta contre un deuxième, puis un troisième, et il en alla de même. À présent, les gens du nord étaient satisfaits. Alors, Már dit : « Si tu as besoin de moi, je viendrai à ton aide, et d'ailleurs, quelles sont tes intentions ? » Il répond : « Je ne suis pas fixé, mais je voudrais surtout aller dans le Nord et y chercher un emploi. » Már dit : « Je veux que tu viennes chez moi, et je te procurerai du travail. » Ingólfr avait un bon étalon, qu'il appelait Snaekollr. Il quitta le thing, et s'en alla au nord à Thverá. Il y demeura un moment. Un jour, Már lui demanda ce qu'il avait l'intention de faire, « ici, on aurait besoin d'un intendant, et il faudrait qu'il fût assez habile. Voici un traîneau, que tu répareras. Si tu en es capable, tu es vraiment habile et utile ». Ingólfr répond : « Je serais d'autant plus désireux de faire cela qu'il est parfois arrivé que mes chevaux aient fait des dégâts dans les pâturages. » Már dit : « On ne tiendra pas compte d'une telle chose. » Ingólfr répara alors le traîneau, et Glúmr survint et regarda le travail. « Cela est bien fait, dit Glúmr, et quelle décision as-tu prise ? » Ingólfr répond : « Je n'ai pas pris de décision. » Glúmr dit : « J'ai besoin d'un intendant. Es-tu habitué un peu à ce genre de travail ? » Il répond : « Peu, dans ce genre d'endroit, mais j'aimerais assez l'être chez toi. » Glúmr dit : « Pourquoi pas ? je vois que Már et toi faites de bons amis. » Már arriva sur ces entrefaites, et Ingólfr lui rapporta la chose. Már répond : « Tant mieux, si cela a bien marché. Et quand mon père sera mécontent de toi, je te préviendrai à trois reprises. Si alors tu ne t'es pas corrigé, j'arrêterai. » Ingólfr prit donc l'intendance, et il plut bien à Glúmr.

Un jour, Glúmr et son intendant allèrent à un combat de chevaux[3]. [Ingólfr] chevauchait une jument, et son cheval courait à côté. Il y eut là un bon passe-temps. Il y avait là Kálfr de Stokkahlada[4]. Il avait une vieille haridelle qui blessait tous les chevaux; il dit : « Pourquoi n'opposerait-on pas ce cheval-ci au beau cheval de ceux de

Thverá? » Glúmr répond : « Le combat n'est pas égal entre ce cheval et ta rosse. » Kálfr dit : « Tu ne voudrais pas de ce qui ne demande pas de courage; peut-être que se révélera vrai le proverbe ancien qui dit que tel maître, telle bête. » Glúmr répond : « Tu ne t'y connais pas; je ne refuserai pas pour lui, mais cela ne durera qu'autant qu'il le voudra. » Kálfr dit : « On sait bien que peu de choses vous résistent. » On fit avancer les chevaux, ils se mordirent comme il faut, tous pensaient que le cheval d'Ingólfr gagnerait, et Glúmr les sépara. Ils reviennent à la maison. Ingólfr y reste cette année-là et Glúmr est content de lui.

Une réunion eut lieu à côté de la rivière du Djúpadalr[1]. Y vinrent Glúmr et Ingólfr avec son cheval. Kálfr y était. C'était un ami des Esphœlingar. Il y avait là son cheval. Il demanda que l'on opposât les chevaux dans un combat à outrance. Glúmr dit qu'Ingólfr déciderait. [Celui-ci] dit que c'était à contrecœur, mais qu'il ne voulait pas s'y dérober. On fait avancer les chevaux, Kálfr fouette le sien; chaque fois, le cheval d'Ingólfr a le dessus. Alors, Kálfr assène des coups de gourdin sur les oreilles du cheval d'Ingólfr, tant qu'il en est étourdi, et, aussitôt après, il attaque. Glúmr s'avança alors et rétablit la situation selon la justice, et, pour finir, le cheval de Kálfr dut abandonner l'arène. Il y eut alors une grande clameur. Et, au moment de partir, Kálfr frappa Ingólfr avec son gourdin. Des hommes s'interposent aussitôt. Glúmr dit : « Ne faisons pas attention à cela, c'est ainsi que se termine tout combat de chevaux. » Már dit à Ingólfr : « Ce n'est sûrement pas l'intention de mon père que ce coup t'apporte du déshonneur. »

CHAPITRE XIV

Il y avait un homme qui s'appelait Thorkell, qui habitait à Hamarr[2]. Ingólfr y alla et rencontra la fille du fermier : c'était une belle femme. Son père était riche; ce n'était pas un homme distingué. Ingólfr s'occupait bien de son intendance, mais pourtant, il travaillait moins à la forge qu'avant. Már lui en parla une fois : « Je me rends compte qu'il déplaît à mon père que tu sortes de la

maison. » Ingólfr répond bien, et pourtant, cela recommence. Már en fait la remarque une deuxième, puis une troisième fois, mais cela ne sert à rien.

Un soir qu'il rentrait tard à la maison, les hommes avaient fini de dîner. Glúmr dit : « À présent, nous allons jouer à nous choisir des protecteurs[1] ; je choisirai d'abord, et mes protecteurs sont trois : l'un est mon escarcelle, l'autre, ma hache, et le troisième, mon magasin de bûches. » Alors, ils choisirent l'un après l'autre. Glúmr dit : « Que choisis-tu, Ingólfr ? » Il répond : « Thorkell de Hamarr. » Glúmr bondit, saisit la poignée de son épée et dit : « Le beau patron que tu as choisi là ! » Tous virent que Glúmr était en colère. Il sortit et Ingólfr avec lui. Alors Glúmr dit à Ingólfr : « Va-t'en maintenant chez ton protecteur, et dis que tu as tué Hlödu-Kálfr[2]. » Il répond : « Pourquoi devrais-je m'accuser ainsi faussement ? — Tu feras ce que je veux. » Tous deux marchent ensemble, et maintenant, Glúmr entre dans la grange. Il y avise un veau, le frappe à la tête et tend à Ingólfr l'épée ensanglantée : « Va-t'en maintenant au sud [chez Thorkell], traverse la rivière, dis que tu demandes sa protection, et montre-lui l'épée sanglante pour que les preuves soient claires. » Ingólfr obéit ; alla voir Thorkell ; lui dit la nouvelle : il se souvenait du coup que lui avait donné Kálfr, et dit qu'il l'avait tué, « et je suis venu chercher ici une protection, comme tu me l'as dit ». [Thorkell] répond : « Tu es un grand sot d'avoir tué un brave homme, et décampe d'ici au plus vite ; je ne veux pas que tu sois tué dans ma ferme. » Il retourna à la maison, alla voir Glúmr, et celui-ci lui demande : « Comment a réagi ton protecteur ? » Ingólfr répond : « Pas bien. » Glúmr dit : « Essaie donc mes protecteurs, à présent », et il l'accompagna jusqu'au magasin[3] : « Si jamais Hlödu-Kálfr est tué, tu seras dans une mauvaise situation. »

Le lendemain, on apprit de Stokkahlada le meurtre de Hlödu-Kálfr[4]. Thorkell dit alors qu'un homme était venu le voir, qui s'était proclamé responsable de ce crime, et tous crurent que c'était vrai. L'hiver se passe ainsi. Glúmr envoie Ingólfr au nord, chez Einarr Konálsson[5], lui donne mille quatre-vingts aunes de vadmel[6], et dit : « Tu n'as pas reçu tes gages ici, et, en raison de ta sagesse, tu utiliseras cela. Quant à ce crime dont on t'accuse, je vais m'en occuper, et je ne te chargerai pas. Je te paie cela

en raison de ta persévérance. Si tu reviens en Islande, tu pourras me rendre visite. » Ingólfr dit : « Je demande que tu ne laisses pas marier ma promise à quelqu'un d'autre. — Je te le promets. » Ingólfr laissa là ses chevaux. Einarr Konalsson arrangea le voyage d'Ingólfr à l'étranger. Et Thorvaldr entreprit le procès pour le meurtre de Kálfr, devant le thing de Hegranes[1], et il apparut qu'Ingólfr serait condamné. Glúmr était présent aussi, avec quelques parents d'Ingólfr. Ceux-ci allèrent voir Glúmr et lui demandèrent assistance, et ils dirent qu'ils contribueraient à payer compensation pour Ingólfr. Glúmr répond : « Je m'occuperai de cette cause sans payer de dommages. » Et quand le tribunal siégea, et que la défense fut appelée, Glúmr dit que le procès était nul et non avenu : « C'est contre un autre homme que celui qui a tué que vous avez préparé le procès : c'est moi qui ai commis le meurtre. » Puis il prit des témoins que le procès était cassé. « Et, bien qu'Ingólfr ait tué le veau dans la grange, je ne l'ai pas blâmé pour cela. À présent, j'offrirai de chercher un arrangement plus en raison de ce que valait l'homme que pour votre orgueil, à vous autres, Esphœlingar. » Les hommes quittèrent le thing et rentrèrent chez eux.

Ingólfr passa cet hiver-là à l'étranger, mais il ne lui plut pas [de rester] davantage. Il investit son argent, et acheta des objets de grande valeur et des tapisseries qui étaient de très grand prix. Glúmr lui avait donné un bon manteau : il l'échangea contre un précieux manteau d'étoffe écarlate. Or, l'été où il était parti pour l'étranger, un homme qui s'appelait Thjódólfr vint en Islande. Sa mère habitait à Aesustadir[2]. Il alla à Hamarr et rencontra Helga[3]. Un jour, Glúmr était monté à Hólar, et quand il redescendit à Saurbaer[4], il rencontra Thjódólfr. Glúmr dit alors : « Je n'aime pas tes visites à Hamarr ; j'ai l'intention de m'occuper du mariage de Helga, et si tu ne cesses pas tes visites, je te provoquerai en duel. » Il répondit pour déclarer qu'il ne se battrait pas contre Glúmr, et il cessa ses visites.

CHAPITRE XV

À présent, Ingólfr revient en Islande, et va à Thverá. Glúmr l'accueillit et l'invita chez lui[1]. Il accepta. Un jour, Ingólfr dit : « Maintenant, Glúmr, je voudrais que tu examines mes marchandises. » C'est ce que fit Glúmr et il lui parut qu'il avait fait de bonnes affaires. Alors Ingólfr dit : « Tu m'as donné des marchandises pour faire face aux dépenses de mon voyage ; à présent, je t'invite à prendre ces richesses. » Glúmr dit : « Ces richesses t'appartiennent, et je ne veux pas les prendre. — Voici pourtant des tapisseries que j'ai achetées pour toi : tu dois les prendre, et voici une tunique. » Glúmr répond : « J'accepterai tes présents. » Un jour, Glúmr demanda si Ingólfr voulait rester à la maison avec lui. Ingólfr répond : « J'ai dans l'idée de ne pas me séparer de toi, si jamais l'occasion s'en présente ; je veux te donner mon étalon. » Glúmr dit : « J'accepte le cheval ; et maintenant, nous devons aller voir Thorkell de Hamarr aujourd'hui. » C'est ce qu'ils font. Thorkell souhaite la bienvenue à Glúmr. Alors Glúmr dit : « Tu t'es rendu coupable envers Ingólfr, mais tu peux racheter cela maintenant en lui donnant ta fille en mariage. Il le mérite. Je le doterai. Je l'ai mis à l'épreuve et [je sais que] c'est un brave homme ; et si tu ne fais pas cela, tu t'en repentiras. » Il accepta. Ingólfr épousa cette femme, il devint bóndi et ce fut un homme de valeur.

CHAPITRE XVI[2]

Glúmr donna sa fille Thorlaug en mariage à Víga-Skúta[3] de Mývatn[4], mais, en raison de leur désaccord[5], Víga-Skúta la fit renvoyer chez elle[6] à Thverá, et divorça. Glúmr n'apprécia pas la chose. Par la suite, Arnórr au nez de vieille femme[7] la demanda en mariage et l'épousa. D'eux sont descendus des hommes distingués[8]. Ensuite les relations entre Glúmr et Víga-Skúta furent mauvaises.

Un été, un vagabond[9] vint voir Skúta et lui demanda

l'hospitalité. Skutá demanda quels étaient ses ennuis. Il dit qu'il était coupable de meurtre, et qu'il n'était pas en sécurité dans son district. Skúta dit : « Je ne me connais pas d'obligations envers toi : que veux-tu faire pour avoir mon aide ? » Il répond : « Que demandes-tu ? » Skúta dit : « Tu iras de ma part porter un message à Víga-Glúmr et lui diras que tu te vois dans la nécessité de lui demander qu'il s'occupe de tes affaires. Je pense qu'au moment de votre rencontre, il sera préoccupé par son voyage au thing. Si l'on a besoin de lui, il est secourable, et il peut se faire qu'il te dise d'aller à Thverá et de l'y attendre. Tu diras que ton cas est plus pressant, et que tu désirerais plutôt pouvoir parler avec lui, seul ; et que, de cette façon, peut-être qu'il t'offrira quelque conseil. Tu demanderas à le rencontrer dans le Midárdalr, en remontant de la ferme de Thverá[1], là où il a son buron ; dis qu'il te conviendrait de le rencontrer là au jour dit. » Il accepte et fait tout ce que Skúta lui a conseillé. Ce tueur à gages revient maintenant chez Skúta et lui rend compte. Skúta dit : « Tu as bien fait ta commission. Reste chez moi, maintenant. »

Le temps passe. Et quand le moment arriva où Glúmr avait été convoqué par le messager pour le rencontrer, Skúta se prépara à quitter la maison avec trente hommes. Il chevaucha vers le sud, puis vers l'ouest par Vödlaheidr et arriva sur la saillie qui s'appelle Raudahjalli[2]. Là, ils descendirent de cheval. Alors Skúta dit : « Vous vous attarderez un moment ici, et je vais descendre un peu la pente, pour voir s'il n'y aurait pas quelque chose à attraper. » En scrutant la vallée, il vit qu'un homme à cheval, grand et vêtu d'un manteau vert, montait de Thverá, et reconnut que c'était Glúmr. Alors, il descendit de cheval. Il portait un manteau de deux couleurs, blanc d'un côté et noir de l'autre. Il laissa son cheval dans une clairière et se rendit ensuite à la bergerie ; Glúmr y était déjà arrivé. Skúta avait à la main l'épée Fluga[3] et le casque sur la tête. Il alla à la porte du buron, frappa sur le mur, et en fit le tour. Glúmr sortit, les mains vides. Il ne vit personne, s'éloigna du buron. Skúta se trouva alors entre lui et la porte. Glúmr le reconnut alors, et recula, mais le ravin de la rivière était à proximité. Skúta lui dit d'attendre. Glúmr dit que la partie serait loyale s'ils étaient tous deux équipés de la même manière. Glúmr recula jusqu'au ravin, et Skúta le poursuivit. Glúmr sauta

dans le ravin. Skúta essaya de trouver un chemin pour descendre, si faire se pouvait. Il vit dans le gouffre l'endroit où le manteau [de Glúmr] avait été transporté. Il s'y précipita et mit aussitôt la main dessus. Alors, il entend parler au-dessus de lui : « Piètre honneur que de détruire les habits des gens ! » Skúta regarde en l'air et reconnaît Glúmr. En fait, celui-ci s'était rappelé qu'en bas il y avait [sur la pente du ravin] un endroit gazonné, et il avait sauté. Alors, Skúta dit : « Il faudra que tu te souviennes, Glúmr, que maintenant tu t'es enfui et n'as pas attendu Skúta. » Glúmr dit : « C'est vrai, mais j'aimerais assez que tu n'aies pas à t'enfuir davantage, avant que le soleil ne soit couché ce soir ». Et Glúmr dit cette vísa :

3. *À une demi-once d'argent j'estime chaque*
Buisson, au sud de la rivière.
Bien souvent les grands bois
Ont sauvé les criminels.

Ils se séparent là pour cette fois. Glúmr alla à la maison, rassembla des hommes, et dit quel piège on lui avait tendu. Il dit aussi qu'il voulait faire payer cela rapidement. En peu de temps, il eut soixante hommes. Les voilà qui remontent la vallée. Après avoir quitté Glúmr, Skúta alla à son cheval, descendit le versant de la montagne ; il voit alors la troupe d'hommes à cheval et connaît que les choses iront mal pour lui s'ils se rencontrent. Il échafaude un plan : il casse la hampe de sa lance et s'en sert comme gourdin, enlève la selle de son cheval et chevauche à cru, retourne son manteau, court vers les moutons et se met à hurler après eux. [Les autres] lui courent sus, en lui demandant s'il n'a pas vu un homme à l'air imposant chevaucher en armes vers l'autre côté de la colline. Il dit qu'il l'a vu. Ils demandent : « Comment t'appelles-tu ? » Il répond : « Je m'appelle Nombreux-dans-le-Myvatnshverfi, et Rare-dans-le-Fiskiloekjarhverfi[1]. » Ils disent : « Insultes et moqueries que tes réponses. » Il dit qu'il ne peut pas parler plus sincèrement et les quitte. Et quand ils se furent séparés, il prit ses armes, remit sa selle et chevaucha rapidement vers ses hommes. Ceux de Glúmr vont voir Glúmr et disent qu'ils ont trouvé un homme qui ne leur a répondu que par des moqueries et rapportent ce qu'il a dit sur son nom. « Eh bien, vous vous êtes conduits comme des sots, dit Glúmr, c'est Skúta que vous avez rencontré, et que pouvait-il dire de

plus vrai, puisque dans le Myvatnshverfi il y a beaucoup de cavernes rocheuses, alors que dans l'Eyjafjördr, à Fiskiloekjarhverfi, on n'en trouve aucune! Nous l'avons manqué de peu, et il faut que nous nous remettions à sa poursuite. » Ils arrivent à la saillie rocheuse, et les autres y sont. Il y a là un chemin où l'on ne peut passer que l'un derrière l'autre, et il y est plus facile de se défendre avec trente hommes que d'attaquer avec soixante. Alors, Skúta dit : « Tu te donnes bien du mal pour me poursuivre maintenant. Il est vrai que tu crois devoir te venger d'avoir pris la fuite, mais tu as montré une vraie audace en sautant dans le ravin. Tu n'avais pas le pied lent à ce moment-là ! » Glúmr dit : « C'est vrai, et tu sais aussi ce que c'est que d'avoir peur, quand tu as fait semblant d'être berger des gens de l'Eyjafjördr et que tu as caché tes armes — je crois que tu en as même cassé une ; à ce moment-là, tu ne t'es pas enfui à la course moins loin que moi. — Quelle que soit la façon dont je suis venu jusqu'ici, attaque donc maintenant, avec une bande deux fois plus nombreuse. » Glúmr répond : « Je crois que nous ferons aussi bien de nous séparer pour cette fois. On en pensera ce que l'on pourra, de part et d'autre. » Skúta s'en va donc vers le nord, et Glúmr retourne à Thverá.

CHAPITRE XVII

Quand Thórir mourut, Thórarinn établit sa demeure à Espihóll du nord, et y résida. Glúmr eut des enfants de sa femme. Son fils s'appelait Már[1], comme il a été dit. Le second [s'appelait] Vigfúss[2]. Ils étaient tous deux pleins de promesses, mais très différents. Már était tranquille et aimable. Mais Vigfúss était très turbulent, sans scrupules, d'une grande force physique et très audacieux. Il y avait un homme chez Glúmr, qui s'appelait Hallvardr ; c'était son affranchi et le père nourricier de Vigfúss. Il amassa de l'argent en s'enrichissant frauduleusement. Il confia son bien à Vigfúss. Il n'avait pas bonne réputation. Il établit sa résidence à la ferme qui s'appelle Tjörn[3], en haut de l'Eyjafjardardalr, et sa popularité ne s'en accrut pas pour

autant. Il volait beaucoup dans les pâturages communs[1]. Et Vigfúss était un grand marchand.

À Jórunnarstadir[2], habitait un homme qui s'appelait Halli, surnommé Halli le Blanc[3]. Il était fils de Thorbjörn. Sa mère s'appelait Vigdís; elle était fille d'Audunn le Pourri. Il avait été le père nourricier d'Einarr Eyjólfsson[4], qui était venu s'établir à Saurbaer. Halli était aveugle. Il prenait part à toutes les tentatives de conciliations dans le district, parce qu'il était à la fois sage et impartial. Ses fils étaient Ormr et Brusi le Scalde[5], qui habitaient à Torfufell, et Bárdr, qui habitait à Skaldsstadir. Celui-ci était très turbulent, sans scrupules, belliqueux plus que tout homme, vif dans ses propos et insultant. Il avait épousé Una Oddkelsdóttir[6], du Thjórsárdalr. Un été, Halli perdit dix ou douze moutons qui étaient dans les pâturages communs, et ne les retrouva pas. Quand Bárdr vint voir son père, Halli [lui] demanda ce qu'il pensait de ce qui avait pu arriver à ses moutons. Bárdr répond : « Je ne suis pas surpris que les moutons aient disparu, quand il y a des voleurs qui habitent la ferme voisine, puisque Hallvardr est venu dans le district. » Halli dit : « Je veux que tu entreprennes un procès contre lui et l'assignes pour vol. Je présume que Glúmr ne rendra pas un verdict en sa faveur lors du jugement des douze[7], si je l'accuse de vol. » Bárdr répond : « Il sera difficile de dresser le jury des douze contre le père et le fils[8]. »

CHAPITRE XVIII

Bárdr entreprend donc le procès. Et quand Vigfúss vient à apprendre la chose, il dit à son père qu'il ne lui plairait pas que l'on assignât son père nourricier pour vol. Glúmr répond : « Tu sais bien qu'il n'est pas digne de confiance, et ce procès ne sera pas bien vu s'il faut l'acquitter. » Vigfúss dit : « J'aimerais bien que nous parlions de choses plus importantes. » Glúmr répond : « J'aimerais mieux payer les dépens pour lui, le renvoyer d'ici, et qu'il change de résidence, que de mettre mon honneur en jeu pour un tel homme. »

On arrive au thing, le procès passe devant le tribunal,

et Glúmr doit rendre le verdict[1]. Vigfúss entendit dire que Glúmr avait l'intention de rendre un verdict défavorable. Il se rendit au tribunal et déclara que, si son père nourricier était condamné, il voulait que Glúmr sache que cela serait chèrement payé. Et il advint que Glúmr déclara le procès nul et non avenu, rendit un verdict d'acquittement, et en retira du déshonneur.

Un ou deux hivers après cela, Halli perdit, dans sa propre prairie, un verrat si gras que c'était à peine s'il pouvait se lever. Bárdr arriva un jour et demanda si l'on avait tué le verrat. Halli dit qu'il était perdu. Bárdr répond : « Il a dû aller retrouver ces moutons qui ont été volés l'automne dernier. » [Halli] dit : « Je suppose qu'ils ont eu le même sort. Voudras-tu assigner Hallvardr en justice ? » Bárdr répond : « Oui, et il se passera ceci, que Glúmr ne l'acquittera pas, parce que c'est à cause de Vigfúss qu'il avait été acquitté. Or, à présent, il n'est pas ici en Islande. » Bárdr se chargea de la conduite du procès, entreprit le voyage d'assignation[2], et s'en alla assigner [Hallvardr]. Quand il rencontra Hallvardr, il lui coupa la tête : ce fut une façon de conclure rapidement le procès. Ensuite, il le dit à son père. Celui-ci le désapprouva, s'en alla aussitôt voir Glúmr, lui dit ce qui s'était passé et lui offrit de juger seul. Glúmr accepta, n'exigea qu'une faible amende, et fit payer pour le verrat et les moutons. On considéra qu'il avait bien fait. Mais quand Vigfúss revint en Islande, il fut très mécontent du meurtre de Hallvardr. Glúmr dit : « Je ne tolérerai pas que l'on casse cet accord, maintenant que c'est fait. » Dès lors, quand ils se rencontraient, Vigfúss et Bárdr ne s'occupaient plus l'un de l'autre.

L'été suivant, on mit sur pied un combat de chevaux pour lequel tous les chevaux en état de le faire devaient être entraînés à la lutte. On les opposerait les uns aux autres en deux camps : l'un, du haut du district, l'autre, du bas. Chaque camp choisirait un homme, et l'on déciderait lequel des deux était le meilleur. Et quand le choix aurait été fait, l'on devrait tenir la décision pour bonne. Bárdr fut choisi pour le haut du district, et Vigfúss pour le bas. Il y eut là quantité de chevaux, un bon divertissement et un combat fort égal. Pendant le jour, maints combats de chevaux eurent lieu en même temps. Cela se termina de telle façon que, autant de chevaux de chaque

côté s'étant bien mordus, et autant ayant couru, on déclarerait partie nulle. Alors, Vigfúss dit qu'il possédait un cheval qui n'avait pas été entraîné à combattre « et celui-là est meilleur que tous ceux qui sont venus aujourd'hui. Opposez-lui en un autre ». Bárdr répond : « Il a l'air vicieux; nous ne voulons lui opposer aucun autre; et nous avons déclaré la partie égale. » Vigfúss dit : « Alors, vous refusez le combat, et vous ne voudriez pas qu'il fût dit que vous ne nous valez pas. — Jusqu'ici, tu as bien défendu ton intégrité, mais maintenant, la voilà qui se voile un peu; on voit bien que tu es sûrement resté plus souvent à côté du garde-manger, à discuter de cuisine avec ta mère, que de venir à des combats de chevaux; d'ailleurs, il n'y a qu'à regarder la couleur de ta barbe[1]. » Vigfúss ne fit qu'en rire, et beaucoup d'autres aussi. Un domestique de Halli rentra à la maison, et celui-ci lui demanda des nouvelles du combat de chevaux. Le domestique répond : « Ils ont déclaré partie égale. » Halli demanda : « Est-ce que Bárdr et Vigfúss sont restés d'accord? » Il répond : « Oui, quoique Bárdr ait eu des mots avec Vigfúss. » Il demanda : « Qu'est-ce que c'était? » Il le lui dit. Halli dit : « C'est mal fait. » Le domestique dit : « Vigfúss n'a fait qu'en rire. » Halli répond : « C'est la coutume du père comme du fils de rire, quand l'esprit du meurtre est sur eux. »

Halli et Bárdr se retrouvèrent, et Halli demanda pourquoi il lui était arrivé de dire d'aussi terribles choses « et je crains que cela n'amène un grand malheur. Je te conseillerai d'aller à l'étranger pour y chercher du bois de construction[2], et d'y passer trois hivers. Sans cela, ta destinée sera de mourir ». Bárdr dit : « Tout cela ne devrait avoir aucune importance, si tu n'étais pas un lâche. Voilà bien l'effet de la vieillesse : tu as peur pour ton fils. » Halli répond : « Tu te prends pour un héros, mais il te sera difficile de te soutenir dans le district. » [Bárdr] agit selon le conseil de son père, et s'en alla à l'étranger. Puis Halli paya un vagabond pour aller dans le Skagafjördr ou même plus loin à l'ouest et dire que Bárdr était parti à l'étranger pour la raison qu'il n'osait pas rester à cause de Glúmr et de Vigfúss, qu'il s'exilait pour quelques paroles, « et personne n'ose leur résister dans le district ». Le vagabond fit comme Halli le lui avait demandé. Ce, afin que les parents de Bárdr restent en paix à son sujet. Bárdr

passa un hiver à l'étranger, puis revint chez lui en Islande.

CHAPITRE XIX

Halli avait pris soin de la demeure de Bárdr pendant que celui-ci était à l'étranger, et il avait fait abattre du bois de construction dans la forêt de Midárdalr, qui appartenait à Bárdr. Bárdr également apporta en Islande beaucoup de bois. Il était tantôt chez lui, tantôt chez son père. Il dit qu'il voulait aller chercher son bois de construction. Halli répond : « Je voudrais que tu n'y ailles pas toi-même. Il ne faut pas faire confiance à Glúmr et à Vigfúss. » Bárdr dit qu'ils ne seraient pas au courant de leur expédition. Il s'en alla avec un domestique chercher le bois de construction, et ils emmenèrent un grand nombre de chevaux. Una, sa femme, était allée à Vídines, chez sa sœur Oddkatla, et Bárdr passa par là. Hlenni lui offrit d'envoyer quelqu'un d'autre dans la forêt, et lui, attendrait là; il pensait que c'était plus prudent. Bárdr dit qu'il n'en avait pas besoin.

Les deux sœurs l'accompagnèrent un bout de chemin. Et quand elles firent demi-tour, Una le regarda par-dessus son épaule, et s'évanouit. Quand elle revint à elle, sa sœur lui demanda ce qu'elle avait vu. « J'ai vu des morts[1] venir à la rencontre de Bárdr, et il doit être destiné à mourir, et nous ne nous reverrons plus désormais. »

Bárdr et son compagnon cheminent, et le brouillard tombe quand ils arrivent dans la forêt. Ils lient leurs chargements de bois et entravent leurs chevaux. Le matin, tôt, à Thverá, un berger était sorti du lit, Vigfúss allait souvent voir ce berger et lui demandait les nouvelles. C'est ce qui arriva ce matin-là et il lui dit : « C'est surprenant que tu retrouves toujours le bétail dans une telle obscurité; jamais, moi, je n'y arriverais. » Il répond : « Je me soucie peu de retrouver le bétail; mais ceux que j'ai vus dans la forêt ce matin étaient plus soucieux de retrouver leurs chevaux, et pourtant, les chevaux étaient juste à côté d'eux. Ils étaient de fort bonne humeur, et l'un d'eux était en tunique verte, et avait un bouclier au côté. » Vigfúss demanda s'il avait reconnu l'homme. Il dit qu'il

pensait que c'était Bárdr, « parce que la forêt dans laquelle ils étaient lui appartient ». Vigfúss dit : « Va me chercher trois chevaux. » Il y avait là deux Norvégiens qui logeaient chez Vigfúss. Vigfúss leur demanda de venir avec lui, et dit qu'on irait aux bains. Il sortit de l'enclos, au sud, vers Laugardalr[1]. Alors les Norvégiens dirent : « Où vas-tu donc ? » Il répond : « Je vais d'abord à mes affaires », et il chevauchait considérablement en avant d'eux. Ils passèrent au-dessus des fermes du sud, jusqu'à ce qu'ils voient Bárdr sortir de la forêt avec des chevaux [tirant des chargements de bois de construction]. Le domestique de Bárdr vit qu'on les poursuivait et dit : « Ceux-ci nous courent après à grande allure. — De quoi s'agit-il ? » dit Bárdr. Il répond : « Il y a Vigfúss et j'aimerais mieux que nous prenions la fuite. Tant que nous ne savons pas ce qu'ils nous veulent, il n'y a pas de déshonneur à cela. » Bárdr dit : « Si tu n'es pas avec moi, Vigfúss ne m'attaquera pas avec deux hommes. » Il répond : « J'aimerais assez m'en aller avec les chevaux, et toi, va-t'en à Vídines. Il n'y a pas de honte à s'enfuir d'ici, puisque tu as une raison, et, réellement, tu ne sais pas pourquoi ils te poursuivent. Et Hlenni a dit que tu ne devais pas leur faire confiance. » Bárdr dit : « Tu vas courir en avant et avertir nos gens, pour le cas où je tarderais, et c'est bien probable, car, entre Vigfúss et moi, la décision ne sera pas si rapide, et il a trop de cœur pour venir m'attaquer [seul] avec deux hommes. Mais si nous étions deux, et eux, trois, ils mettraient à profit la différence de nombre. »

Il fit donc comme le disait Bárdr. Bárdr détacha son bouclier, et se prépara de la façon qui lui parut la plus convenable. Et quand ils se rencontrèrent, Bárdr demanda quel était leur but. Vigfúss dit qu'ils ne sortiraient pas vivants tous les deux de leur rencontre. Et Bárdr dit qu'il y était prêt, s'ils n'étaient que deux à se battre, « et trois contre un, ce n'est pas du courage ». Alors, les Norvégiens dirent que, s'ils avaient su la raison d'être de cette course, ils seraient restés à la maison, et qu'à moins que du monde ne vînt à la rescousse de Bárdr, ils ne prêteraient pas main-forte, puisque le compagnon de Bárdr s'était enfui au galop. Vigfúss demanda de voir d'abord comment les choses tourneraient. Puis, ils se battirent un long moment, et aucun ne fut blessé. Mais le combat paraissait moins favorable pour Vigfúss, parce qu'il devait

reculer à chaque coup, avant même qu'il ne fût en position de frapper. Bárdr avait une épée, se défendait fameusement bien, et n'était pas blessé. Les Norvégiens se dirent que ce serait une grande calamité si Vigfúss était abattu, et qu'eux se soient tenus à côté, et que des hommes viennent à la rescousse de Bárdr. Alors, ils se ruent sur Bárdr et le tuent[1]. Il ne respirait plus quand les gens de Hlenni arrivèrent.

Vigfúss et les siens retournèrent à la maison. Glúmr désapprouva fort cet acte et dit que cela provoquerait de grands ennuis dans le district. Halli alla voir son fils adoptif, Einarr de Saurbaer, et lui demanda d'entreprendre les poursuites pour le meurtre de son parent et frère adoptif. Ensuite, il alla voir Thórarinn et lui demanda son assistance. Thórarinn déclara qu'il ne voyait personne contre qui s'engager, mieux que Glúmr, et cimenta son amitié par des serments, pour ce procès et pour tout autre. Le cas vint devant le thing, et l'on rechercha des conciliations. Mais il y avait une telle opposition en face qu'il n'y eut nulle chance d'y parvenir, parce que l'opposition venait de gens courageux et versés dans la connaissance de la loi, les gens de Mödruvellir et les Esphœlingar. Le procès se termina ainsi : les Norvégiens furent condamnés et l'on donna de l'argent à Vigfúss pour son transport à l'étranger[2]. Il aurait trois étés pour essayer de trouver un passage sur un bateau en partance pour l'étranger. Il aurait trois domiciles, un pour chaque été : il était donc banni. Et il ne pouvait pas rester chez lui en raison de la sainteté du lieu. Il resta, longtemps, à Uppsalir, et l'on croyait qu'il était dans d'autres quartiers du pays. Mais il ne voulait pas aller à l'étranger à cette époque. Il fut donc proscrit, et Glúmr le garda en secret. Pourtant, un proscrit n'aurait pas dû habiter là, car Freyr, qui possédait le temple qui se trouvait là, ne le permettait pas. Cela dura de la sorte, six hivers.

CHAPITRE XX

À présent, on va reprendre l'histoire des frères adoptifs Arngrímr et Steinólfr, quand ils furent grands. Quand

Thorgrímr de Mödrufell mourut, Arngrímr y transporta sa résidence, et Steinólfr l'y accompagna. Il y avait entre eux une telle affection qu'elle en était au plus haut point. Arngrímr se maria et épousa Thórdís Bjarnardóttir, sœur d'Arnórr au nez de vieille femme[1]. Steinólfr voyageait comme marchand, et habitait chez Arngrímr quand il revenait ici en Islande. Un été, quand il revint de l'étranger dans l'Eyjafjördr, Arngrímr ne l'invita pas chez lui, et ne lui adressa pas la parole, même s'ils se rencontraient, et il en donna pour raison qu'il avait parlé à sa femme, Thórdís, plus qu'il n'était convenable. Et les gens racontent que ces soupçons étaient peu fondés, sinon pas du tout. Alors Glúmr l'invita chez lui, et il en fut de même pendant quelques années : quand il revenait en Islande, il allait chez Glúmr. Et il y eut de l'affection dans leurs relations. Steinólfr était un homme fort doué. Un été, Glúmr ne lui offrit pas de venir chez lui, et lui dit qu'il voulait qu'il aille à Uppsalir, chez son père : « Et je ne t'invite pas parce que je ne trouve pas bon le fait de rester chez un autre; mais si tu es chez ton père, tu devras venir [de temps en temps] à Thverá, et je serai content chaque fois que nous nous rencontrerons. » Cela dura ainsi quelques hivers : Vigfúss était [caché] à Uppsalir chez Arnórr aux joues rouges, comme proscrit, et Steinólfr y habitait.

Un automne, un fermier d'Oxnafell[2] maria sa fille et invita tous les plus importants boendr de l'Eyjafjördr. Steinólfr fut invité aussi. Il alla à Thverá et voulut faire le voyage avec Glúmr. Celui-ci dit qu'il n'irait pas. Steinólfr dit : « Il me déplaît que tu sois lâche. » Glúmr répond : « Il résultera moins de mal de ma lâcheté en paroles que de ta témérité, et je n'irai pas. Grosse affaire, pour un bóndi, que d'inviter chez soi tant de puissants personnages, s'il n'y entre aucune duperie. J'ai des soupçons sur ce qui couve sous cette invitation. Le bóndi n'a sûrement pas entrepris cela de son propre chef, et je préférerais que mes amis n'y aillent pas. »

Steinólfr se rendit à l'invitation, ainsi que tous ceux qui en avaient été priés, sauf Glúmr. Einarr Eyjólfsson, Thorvaldr et Arngrímr parlèrent beaucoup ensemble. Le jour où l'on devait partir, Einarr fit un long discours sur l'administration du district. Il dit qu'il était à propos, lorsque beaucoup d'hommes s'assemblaient, de parler un peu de ce qui faisait le plus besoin, et qu'il valait mieux

le dire : « Il y a eu une longue hostilité entre les hommes arrogants ; et mes paroles s'appliquent aux deux parents, Arngrímr et Steinólfr. Il y a eu discorde entre eux ; et nous pensons que cela vient de mensonges entretenus par nos ennemis. À présent, si Arngrímr veut bien accepter, qu'il invite Steinólfr chez lui, qu'il le reçoive bien et que cesse cette hostilité. » Steinólfr dit qu'il accepterait volontiers ; qu'il ne se faisait aucun reproche à lui-même ; qu'Arngrímr était l'homme qu'il aimait le plus. Puis chacun s'en alla chez soi. Et Steinólfr alla chez Arngrímr, y passa quelques nuits et y fut traité avec grand honneur.

CHAPITRE XXI

Un jour, Arngrímr demanda à Steinólfr s'il voulait descendre avec lui à Grund, à l'auberge, et y passer deux ou trois nuits. Il répond : « Il faut que je reste à la maison pendant ce temps ; j'irai une autre fois, quand tu seras à la maison. » Arngrímr dit qu'il consentait qu'il l'attendît à la maison, s'il ne voulait pas aller avec lui. Arngrímr s'en alla donc vers Grund, et Steinólfr demeura à Mödrufell pour la nuit. Le lendemain matin, Steinólfr était assis près du feu et s'occupait à un travail manuel : c'était un petit coffret [de bois], qui appartenait à la maîtresse de maison. À ce moment, Arngrímr arriva chez lui, et Thorvaldr Barbe-de-Lance avec lui. Quand ils entrèrent dans la salle, Steinólfr était courbé sur son travail. Alors, Arngrímr le frappa à la tête, de sorte qu'il en reçut immédiatement la mort. Alors, la maîtresse de maison s'approcha de lui et lui dit : « Sois maudit pour ce coup[1] ; c'est bien l'avis d'hommes plus sages que toi, et à partir de ce jour, je ne serai plus jamais ta femme. » Elle s'en alla chez Arnórr au nez de vieille femme et ne retourna jamais dans le lit d'Arngrímr. Avant de s'en aller, elle dit : « En expiation, toi, Arngrímr, tu auras peu de jours à vivre, et les jours qui te seront échus seront les pires. » Et elle épousa ensuite Ásgrímr Ellida-Grímsson.

Arngrímr chevaucha jusqu'à Espihóll avec son compagnon, dit à Thórarinn la nouvelle et lui demanda protection ; il dit qu'il n'avait ni la sagacité, ni l'appui populaire

pour s'opposer à Glúmr. Alors que Thórarinn était à la fois avisé et populaire. Il réplique, dit que cette action lui semble mauvaise et qu'il n'en résultera que du mal. Thorvaldr dit qu'il ne sert à rien de blâmer, et qu'à son avis il faudrait bientôt faire face à des difficultés bien plus grandes. Thórarinn répond : « Je vous conseille de transférer ici tous les deux votre résidence de Grund et de Mödrufell, d'assembler des hommes comme c'est la coutume, et de mettre ensemble tous nos hommes avant que Glúmr vienne à savoir la chose. » C'est ce qu'ils font, avant que Glúmr n'entende parler de cela. Et quand celui-ci apprend le crime, il rassemble des hommes, va aussitôt à leur rencontre. Mais il n'y eut pas moyen de se battre, parce que les Esphœlingar avaient trop de monde. Ils se tiennent tranquilles pendant l'hiver. Mais il n'y eut jamais moyen de circonvenir Glúmr pendant cet hiver. Il se tenait tellement sur ses gardes qu'il ne passait jamais la nuit dans le lit qui lui avait été préparé. Souvent, la nuit, il dormait peu, et Már et lui se promenaient et parlaient de l'affaire. Une nuit, Már lui demanda comment il avait dormi. Glúmr dit cette vísa :

4. *Point ne pourrai dormir, guerrier !*
Dans cette maison —
Les hommes riches n'auront pas facile
De me payer compensation —
Avant que l'épée
Ne sonne sur les cervelles
De quelques-uns d'entre eux.
Maintes fois, j'ai été meurtrier à moins.

« Maintenant, je vais te dire mon rêve : je sortais de la ferme, sans armes, et il me sembla que Thórarinn venait à ma rencontre avec une grande meule de pierre à la main. J'avais le sentiment que je n'étais pas bien préparé pour cette rencontre. Mais, alors que je me disais cela, je vis une autre meule à côté de moi, et j'allais à la rencontre de Thórarinn. Et quand nous nous rencontrâmes, chacun voulut frapper l'autre. Et les pierres s'assemblèrent. Et il y eut un grand fracas. » Már demanda : « Est-ce que tu as eu l'impression que ce vacarme s'entendait dans toute la maison[1] ? » Glúmr répond : « C'était plus que cela. — Est-ce que tu as eu l'impression que ce vacarme s'entendait dans tout le district[2] ? » Glúmr répond : « Cela y ressemble fort, car j'ai eu l'impression que tout le district l'entendait.

Et quand je me suis réveillé, j'ai dit cette vísa :

5. *D'une meule me meurtrit*
Le guerrier fracassant et hardi —
Dans mon songe, j'ai vu cela —
Et moi — dans mon sommeil — je pensais,
Éperonné de courroux,
Que, d'une meule, je frappais
L'incertain cavalier du cheval de la mer.

Már dit qu'il paraissait probable que s'avèrerait le vieux proverbe : Chacun de vous deux jettera à l'autre la pierre maudite, avant la fin. Glúmr répond : « Il n'est pas impossible qu'il en soit ainsi. Les mauvais présages sont nombreux à présent. J'ai encore un autre rêve à te raconter : j'étais sorti de la maison, et je vis deux femmes. Il y avait entre elles une auge. Elles s'arrêtèrent à Hrísateigr[1], et elles versèrent du sang sur tout le district. Je m'éveillai ensuite, je pensai que cela présageait des événements d'importance, et je dis cette vísa :

6. *Le donateur d'anneaux vit une grande meute*
— Il y aura fracas d'armes —
— Voici venue la salutation des lances grises —
De dieux parmi la campagne.
Là, les valkyries versaient
Sur les corps des hommes
Le sang.
— Joie pour cela à Ódinn. »

Ce matin-là, Már s'en alla à Mödrufell avec dix-sept hommes, pour assigner Arngrímr pour meurtre. Glúmr resta chez lui avec cinq hommes et lui demanda de revenir vite à la maison. Étaient à la maison avec Glúmr : Jödurr, Eyjólfr, fils de Thorleifr le Haut, Thorvaldr Tasaldi, neveu de Glúmr, et deux esclaves.

CHAPITRE XXII

Helga, sœur de Glúmr, qui avait épousé Steingrímr de Sígluvik, était venue à Laugaland[2]. C'était la mère de Thorvaldr Tasaldi, qui avait dix-huit hivers. Il y avait un homme qui s'appelait Thorvardr, fils d'Ornólfr et

d'Yngvildr, surnommée la Sœur-de-Tout-le-Monde[1]. Thorvardr habitait à Kristnes. Son fils s'appelait Gudbrandr, âgé de douze hivers. Thorvardr était un homme sage et vieux à cette époque, mais pas très bien intentionné. Il était sorti du lit de bonne heure, ce matin-là. Il dit à son garçon d'aller chercher des chevaux, et ils s'en allèrent à Thverá. Ils y arrivèrent au moment où Már venait de partir. Glúmr souhaita la bienvenue à Thorvardr. Celui-ci demanda si l'on avait recherché une conciliation[2] entre les partis. Glúmr dit que non. Thorvardr dit : « Est-ce que le procès est entrepris ? » Glúmr dit que non. « Un jour comme aujourd'hui conviendrait tout à fait. Il y a beaucoup de brouillard, et si des hommes voyagent sans bruit, on ne s'en rendra pas compte. » Puis Glúmr dit où les choses en étaient venues, et qu'il n'y avait que six hommes à la maison. Thorvardr répond : « Tu as plutôt peu d'hommes. Mais le plan que tu as conçu marchera. » À présent, Thorvardr s'en va à Espihóll. Les hommes n'étaient pas encore levés quand il y arriva. Il va voir Thórarinn et demande : « Comment penses-tu conduire l'affaire ? Offriras-tu quelque arrangement à Glúmr pour le meurtre ? » Thórarinn répond : « Il nous paraît difficile d'offrir un arrangement à Glúmr. » Thorvardr dit : « Est-ce que le procès pour meurtre est engagé ? » Thórarinn répond : « Je n'en ai pas entendu parler. En sais-tu quelque chose ? » Il dit : « Már est parti ce matin avec dix-sept hommes pour ouvrir le procès, et Glúmr est resté à la maison avec cinq hommes. Ce serait une excellente occasion de reprendre les choses en main. Et si vous avez habituellement si peu de succès, c'est que vous n'agissez pas aussi rapidement que Glúmr. » Thórarinn répond : « Dans le cas présent, je ne me soucie guère de préparer une accusation banale. » Thorvardr dit : « Il faudrait savoir s'il y avait quelque raison ou pas du tout à ce que Steinólfr ait été tué. A-t-il ou non séduit la femme ? Sûrement, qu'un tel procès n'a pas l'air banal. » Thórarinn répond : « J'augure mal de commencer ce procès. » Il dit : « À quoi sert-il de dire cela ? Quand Glúmr a déclaré votre parent, Sigmundr, hors-la-loi, ça lui a servi à quelque chose. Et maintenant, la seule chose à faire, c'est de ne pas se laisser humilier. — Je ne saurais dire si c'est un bon plan. »

Ensuite, les hommes se levèrent, et Thorvaldr Barbe-

de-Lance insista pour aller à Uppsalir assigner Steinólfr en proscription[1]. Thórarinn répond : « Cela n'est guère judicieux, et c'est pourtant ce que nous ferons. » Ils étaient quinze en tout. On connaît les noms de sept [d'entre eux] : Thórarinn, et Thorvaldr Barbe-de-Lance ; Ketill, son fils[2], Arngrímr et Eysteinn le Berserkr, Thórdr Hrafnsson[3], qui habitait à Stokkahlada et avait épousé Vigdís Thórisdóttir, qui avait auparavant été mariée à Sigmundr, et Eyvindr le Norvégien[4]. Celui-ci logeait chez Thórdr. Ils allèrent donc à Uppsalir. Thorvardr alla à Ongulsstadir[5], où habitait un bon bóndi, Halli le Gros. [Mais auparavant], il envoya son fils à Thverá, et lui demanda de faire savoir à Glúmr les intentions des Esphœlingar, « et reviens me trouver rapidement ensuite ». Quand Thorvardr arriva à Ongulsstadir, Halli demanda s'il y avait des nouvelles à raconter. « Pas encore », dit-il. Ensuite, il dit à Halli où l'on en était arrivé ; Halli estimait qu'il valait mieux ne pas se mêler de tout cela. Il dit que tels étaient les hommes qui étaient cause de ce grand désastre qu'il souhaitait que cela allât mal pour tous, « et ce serait bien fait si tu étais tué ». Puis il s'en alla à la hâte avec toute sa maison, hommes et femmes, pour s'interposer[6] entre les combattants, s'il en était besoin. Gudbrandr arriva à Thverá, dit que son père l'y avait envoyé, et raconta les nouvelles « et mon père a dit qu'il fallait qu'il te fasse savoir que les Esphœlingar ont l'intention d'assigner Steinólfr en proscription, et que c'est très important pour toi ». Glúmr dit : « Pourquoi ton père n'est-il pas venu lui-même ? » Il répond : « Que ce soit lui, ou moi, qui est venu, ça revient au même. » Glúmr dit : « Au cas où nous aurions besoin d'hommes, ton père a bien fait de t'envoyer ici. » Il descendit le garçon de son cheval, et entrava sa monture. Alors, Gudbrandr dit : « Mon père a dit que je devais rentrer immédiatement à la maison. » Glúmr répond : « Ce n'est pas cela. Ton père veut plutôt que tu montres ton courage aujourd'hui. » Or, Thorvardr se mit à dire : « Gudbrandr, mon fils, est en retard. » Halli dit : « Où est-il allé ? » Thorvardr répond : « Je l'ai envoyé à Thverá. » Halli dit : « Ça ne serait pas mal que tu sois tombé dans quelque piège : c'est fort bien fait. »

Les Esphœlingar remontèrent la rivière. Glúmr vit leur expédition. Il vit qu'ils avaient l'intention de traverser à Knarrarvad[7]. Glúmr dit que Már était plutôt en retard.

Puis il se lança à leur poursuite, et, avec lui, ceux qui étaient là, six hommes en comptant Gudbrandr. Glúmr avait son bouclier et sa hallebarde, il avait ceint son épée. Il courut par le sentier à leur poursuite, ses hommes derrière lui. Quand Thórarinn vit son expédition, il demanda que ses hommes aillent leur chemin, ni plus vite, ni plus lentement, « et l'on ne pourra pas dire de mal de nous pour cela ». Thórdr Hrafnsson demanda à Thórarinn s'ils se laisseraient chasser à vingt par Glúmr, « alors qu'il n'a que cinq hommes ». Thórarinn répond : « Chevauchons, car Glúmr veut nous retarder pour attendre ses hommes. » Thórdr dit : « N'eſt-il pas étrange que nous nous inclinions devant Glúmr, alors que tu le vaux bien dans la bataille, et que tu n'oses pas l'attendre bien qu'il ait peu d'hommes ? En tout cas, moi, il ne me poursuivra pas », et il descendit de cheval. Eyſteinn le Berserkr dit qu'il ne voulait pas s'enfuir « et qu'ils déclarent qu'ils nous ont poursuivis ». Thórarinn dit : « Cela ne me semble pas judicieux. » Mais quand Glúmr vit qu'ils n'avançaient plus, il ralentit l'allure, héla Thórarinn et demanda dans quel but ils allaient à Uppsalir. Thórarinn dit qu'ils avaient assigné Steinólfr en proscription. Alors, Glúmr dit : « Cela n'eſt pas tellement pressé ; il n'y aurait alors aucune offre d'arrangement, et nous pourrions en parler un peu pour que le procès ait un résultat satisfaisant. » Thórarinn vit que Glúmr voulait [les] retarder. Il dit aux siens d'avancer, ce qu'ils firent. Glúmr demanda : « Ne vous arrêterez-vous pas un peu[1] ? », mais ils s'éloignèrent, et plus ils allaient lentement, plus Glúmr ralentissait, attendant ses hommes. Il dit : « Le procès ne sera pas bien vu si vous y apportez de fausses accusations, et il y aura du déshonneur à cela ! — Oh ! les choses ne se passeront pas de cette façon ! Il sera difficile de débattre avec toi. » Glúmr parvint à s'approcher d'eux. Il parlait avec eux tout en chevauchant, les retardant ainsi. Et quand il vit qu'il ne pourrait plus les retarder, et qu'il s'attendit à ce que ses hommes arrivent, il jeta sa lance sur Arngrímr. Elle pénétra entre les deux arçons et la cuisse, et Arngrímr fut pratiquement hors de combat pendant le reſte de la journée. Puis Eyſteinn, le premier des hommes de Thórarinn, se précipita sur Glúmr, et Thorvaldr Tasaldi s'avança contre lui. Ils se mesurèrent l'un à l'autre. Ils pensaient bien l'emporter alors qu'ils en étaient le plus

éloignés. Chacun était brave, et d'une grande force physique. Ils se donnèrent de grands coups, et nombreux. Thorvaldr Barbe-de-Lance attaqua vigoureusement Glúmr, et beaucoup avec lui, mais Glúmr et les siens battirent en retraite et se défendirent. Thórarinn ne descendit pas de cheval : il lui semblait qu'ils étaient assez nombreux contre un seul.

CHAPITRE XXIII

Un homme qui portait un manteau de cuir et avait une épée à la main vint brusquement se précipiter dans la mêlée. Il arriva à l'endroit où Thorvaldr Tasaldi tombait blessé devant Eysteinn, se rua aussitôt sur Eysteinn et lui donna un coup mortel. Puis il alla à la rescousse de Glúmr et celui-ci dit ces mots : « Sois le bienvenu, signe d'Ódinn[1], j'ai fait un bon marché quand je t'ai acheté. Tu vas rembourser aujourd'hui ce que tu m'as coûté. » Glúmr avait cet esclave, que l'on prenait pour tel, parce que lui-même disait qu'il l'était, mais, en réalité, c'était Vigfúss, son fils. Peu de gens, sinon personne, ne le reconnurent, excepté Glúmr, parce qu'il y avait trois hivers qu'il était proscrit, et gardé en cachette, et que la plupart pensaient qu'il était parti pour l'étranger. À un moment, Glúmr recula, tomba sur le sol. Deux de ses esclaves le couvrirent de leurs corps, et furent percés à mort de coups de lances. À ce moment-là, Már arriva avec ses hommes. Alors Thórarinn descendit de cheval, et Már et lui se battirent de telle sorte que personne ne pût intervenir entre eux. Glúmr se releva d'un bond, et se battit ensuite irréprochablement. Il n'y avait plus aucune différence de nombre. Il y avait un domestique de Thórarinn qui s'appelait Eiríkr. Il était à son travail ce matin-là. Il n'avait ni arme ni bouclier. Il saisit un gourdin et se porta à la défense de Thórarinn, et Glúmr souffrit grands dommages de lui, parce que hommes et boucliers étaient mis à mal par ce gourdin meurtrier.

On raconte que Halldóra, la femme de Glúmr, groupa des femmes autour d'elle, « et nous devrions panser les blessures des hommes qui peuvent encore espérer vivre,

quel que soit le parti auquel ils appartiennent ». Quand elle arriva, Thórarinn tombait devant Már. Son épaule avait été tranchée de telle sorte que ses poumons pendaient hors de la blessure. Halldóra pansa la blessure et veilla sur lui jusqu'à la fin de la bataille.

Halli le Gros arriva le premier pour s'interposer, et maints hommes avec lui. La bataille se termina de telle sorte que les Esphœlingar avaient perdu cinq hommes : Thorvaldr Barbe-de-Lance et Arngrímr, Eysteinn et Eiríkr, et Eyvindr le Norvégien. Du côté de Glúmr étaient tombés : Thorvaldr Tasaldi, Eyjólfr Thorleifsson, Jödurr et deux esclaves.

Thórarinn s'en alla chez lui avec ses compagnons. Glúmr retourna également chez lui avec ses hommes. Il fit transporter les morts dans une dépendance. Le cadavre de Thorvaldr [Tasaldi] fut enseveli le plus honorablement possible, des draps furent placés sous lui et on le cousit dans une peau. Quand les hommes furent arrivés à la maison, Glúmr dit à Halldóra : « Notre expédition aurait été bonne aujourd'hui, si tu étais restée à la maison et si Thórarinn ne s'en était pas échappé vivant. » Elle dit qu'il y avait peu d'espoir que Thórarinn survécût, « et d'ailleurs, s'il vit, tu pourras peut-être rester un petit moment dans le district sans être rossé, mais s'il meurt, tu ne pourras plus jamais vivre indemne en Islande ». Glúmr dit ensuite à Gudbrandr : « Tu t'es acquis une grande réputation aujourd'hui, quand tu as abattu Thorvaldr Barbe-de-Lance. Oui, tu nous as été d'un grand secours aujourd'hui. » Il répond pour dire que ça n'avait pas été le cas, mais qu'au contraire il s'était plutôt défendu. Glúmr dit : « J'ai tout vu, de mes yeux vu, tout rapide que ç'ait été. Toi, un enfant par l'âge, avoir tué un champion comme Thorvaldr ! Tu deviendras fameux pour cette action. C'est pour la même raison que j'ai gagné du renom à l'étranger quand j'ai tué le berserkr. » Il répond : « Je n'ai pas tué Thorvaldr. » Glúmr dit : « Il n'y a pas à le nier, ami, tu lui as fait une blessure mortelle. Ne te dérobe pas devant ta bonne fortune. » Il discuta avec Gudbrandr jusqu'à ce que celui-ci le croie, admette la chose et en conçoive de l'honneur[1]. Il ne put faire en sorte non plus que l'on ne tienne cela pour vrai. En sorte que c'est lui qui fut proclamé responsable du meurtre, mais ils tirèrent moins de profit qu'ils ne le pensaient du

choix de celui qui serait poursuivi pour la mort de Thorvaldr.

On raconte que Glúmr dit : « Je suis fâché que Már se soit laissé aller à faire panser ses blessures, même s'il a eu de petites blessures à la tête. » Il appelait « petites blessures » de grandes plaies en croix. Már répond : « J'en aurais eu moins besoin si je m'étais allongé sur le sol et m'étais servi de mes esclaves pour me protéger. » Alors Glúmr dit : « Hrísateigr a été dur à faucher aujourd'hui, garçons. » Már dit : « Pour toi, il en ira comme si cela avait été dur, car maintenant tu as si bien fauché le Thveráland qu'il t'échappera des mains. » Glúmr répond : « Je pense que tu ne le sais pas exactement. » Már dit : « Si seulement je ne savais pas qu'il en ira pour toi comme je le pressens ! » Et quand Helga, la sœur de Glúmr, apprit les nouvelles, elle vint à Thverá et demanda comment son fils s'était conduit. Glúmr répond : « On n'aurait pu trouver homme plus vaillant. » Alors, elle dit : « Je voudrais voir le cadavre, puisqu'il n'y a rien d'autre à faire. » On le lui montra. Elle le fit mettre dans une charrette et le fit reposer doucement. Et quand elle fut rentrée chez elle, elle nettoya sa blessure et la pansa, et fit si bien qu'il se mit à parler aux gens.

Il existait des lois [qui disaient que] quand les hommes étaient tués en nombre égal de part et d'autre, on appellerait cela un combat conclu par un succès égal de chaque côté, même s'il y avait des différences dans la qualité des victimes[1]. Et ceux qui avaient subi le plus grand nombre de pertes devaient choisir un homme contre lequel seraient entreprises les poursuites. Et même si quelque chose de nouveau se produisait ensuite dans le cours du procès, et qu'on aurait préféré alors une autre façon de faire, il ne fallait plus modifier le choix qui avait été fait. Quand Thórarinn apprit que Thorvaldr Tasaldi était vivant, il choisit de faire entreprendre les poursuites pour le meurtre de son frère, Thorvaldr Barbe-de-Lance. Peu après, il apprit que l'on attribuait ce meurtre à Gudbrandr. Il voulut alors en choisir plutôt un autre, mais il fut obligé de continuer à poursuivre celui qui avait été choisi d'abord. Ils allèrent voir Einarr Eyjólfsson. Thórarinn déclara qu'à présent il devait entreprendre les poursuites pour eux, comme ils en étaient convenus ensemble. Il dit : « Je suis toujours du même avis que naguère,

quand Bárdr a été tué. » Einarr entreprit donc de mener la poursuite devant le thing d'été contre Glúmr. Thórarinn resta couché, blessé, tout l'été, de même que Thorvaldr Tasaldi, et tous deux guérirent. Glúmr avait une nombreuse troupe de partisans au thing, et c'était la même chose de l'autre côté. De chaque côté, un arrangement fut recherché par les parents nobles, et tels en furent les termes : le meurtre de Steinólfr serait compensé par la levée de proscription de Vigfúss Glúmsson. Et Gudbrandr était proscrit pour le meurtre de Thorvaldr, et Glúmr arrangea son voyage à l'étranger. Ils rentrèrent chez eux ainsi. Thorvardr et Thórarinn étaient fort mécontents, et Thórarinn considéra n'avoir reçu aucun paiement honorable pour le meurtre de Thorvaldr, son frère. Glúmr se tint tranquille, jouissant de son honneur. L'hiver suivant, on apprit une vísa que Glúmr venait de composer :

7. *La femme s'enquiert de mes actes.*
À présent, il vaut mieux ne plus parler de meurtre[1].
De telles choses se passèrent naguère.
Femme quant au nombre de guerriers gisant
[...].

CHAPITRE XXIV

Un jour que les hommes étaient aux bains de Hrafnagil, Thorvardr vint à passer par là. C'était un homme très jovial, et il prenait plaisir à maintes choses. Il dit : « Où donc sont passés ces hommes qui savaient s'amuser par de nouvelles histoires ? » Ils disent : « Toutes joies et distractions sont là où tu es. » Il dit : « Je ne trouve pas qu'il y ait à présent plus de joie que n'en disent les vísur de Glúmr. Et je crois, comme il dit dans une de ses vísur, qu'il y a une erreur de compte, qu'il n'a pas bien compté tous ses crimes. Que faut-il en penser ? De quoi peut-il bien s'agir ? Et qu'est-ce qui est le plus vraisemblable ? que ce soit Gudbrandr qui ait tué Thorvaldr, ou que ce soit Glúmr ? » Beaucoup considéraient [cette dernière opinion] comme probable. Il s'en alla donc voir Thórarinn et

dit : « J'ai un peu réfléchi, et il me semble qu'on n'a pas dû savoir toute la vérité sur le meurtre de Thorvaldr Barbe-de-Lance, pour la raison qu'on trouve dans la poésie de Glúmr que quelque chose lui semble mal compté à propos de meurtres. » Thórarinn répond : « Même si cela était vrai, on peut tout juste reprendre encore une fois le procès. Il faut rester tranquille, à présent. — Voilà un mauvais conseil. Si l'on n'avait pas sondé la question on serait resté tranquille. Mais maintenant je vais en parler à tout le monde, et tu en recevras un tel déshonneur que nul n'en saurait recevoir davantage. » Thórarinn répond : « Étant donné le concours de parenté dont dispose Glúmr, il me semble difficile de plaider ce procès devant l'althing. » Thorvardr dit : « Là, je peux te donner un conseil : assigne-le devant le thing de Hegranes. Là, tu disposes de l'aide de ta famille, et il aura du mal à s'y défendre. » Thórarinn répond : « Il faudra suivre ce conseil. » Là-dessus, ils se séparent.

Il y eut alors un mauvais printemps, tout était difficile à obtenir. Pendant le printemps, Thórarinn entreprit le procès contre Glúmr devant le thing de Hegranes, parce que tous les godis qui dirigeaient ce thing étaient apparentés à Thórarinn. Mais les chevaux pouvaient tout juste traverser les landes à cause de la neige. Glúmr projeta de confier un gros bateau de marchandises à son frère Thorsteinn, de le faire voyager vers l'ouest et de l'envoyer jusqu'au thing avec des armures et des provisions. Mais quand [ceux du bateau] arrivèrent devant Úlfsdalr, le bateau s'écrasa sur des rochers, et tout y périt ensemble, corps et biens. Glúmr alla au thing avec cent vingt hommes, mais ne put faire mieux que de planter sa tente à l'extérieur de l'enceinte sacrée du thing[1]. Einarr Eyjólfsson et les Esphœlingar étaient arrivés. On envoya un message à Glúmr pour lui dire qu'il devait s'avancer pour présenter sa défense légale. Glúmr se mit en route, mais on lui avait laissé si peu de place qu'un seul homme à la fois pouvait passer. Il y avait des troupes d'hommes disposées en formations de chaque côté, et l'on pria Glúmr de passer entre ces haies d'hommes, s'il voulait se rendre devant la cour. Cela ne lui parut pas judicieux. Il dit à ses hommes : « Il est clair qu'ils veulent garder la haute main sur notre affaire. Il se pourrait bien qu'ils y réussissent. Mais pourtant, je ne veux pas que vous vous en retour-

niez. Je marcherai en tête; puis deux de front derrière moi; puis les quatre suivants de front. Nous courrons, lances en avant. Et si nous sommes trop serrés, nous adopterons la formation en coin[1]. » Ils firent ainsi et, d'un seul élan, se ruèrent vers l'enceinte du tribunal. Avant qu'on les ait repoussés, tant la presse était ferme, la nuit était fort avancée, et le tribunal dut s'ajourner. Quand on reprit le procès, Glúmr monta sur le talus où se faisaient les proclamations, et prit des témoins de ce que le soleil venait de frapper le champ de l'assemblée[2]. Ensuite, il frappa d'interdit par veto légal les membres du tribunal, et le procès dut être abandonné là[3].

Les hommes repartirent, et les Esphœlingar étaient furieux. Thórarinn considéra qu'il avait honteusement agi à leur égard. Einarr dit : « Cela ne me paraît pas si désespéré qu'à toi, car il y a lieu de reprendre ce procès au point où tu l'as abandonné. » Alors, les Esphœlingar se rendent à l'althing avec Einarr, et beaucoup de leurs amis qu'ils avaient appelés en renfort contre Glúmr. Les parents de Glúmr interviennent pour que soit prise une décision équitable. Et le conseil des hommes sages décide que Glúmr devra prêter serment[4] qu'il n'a pas tué Thorvaldr Barbe-de-Lance. On fixa la date où aurait lieu le serment : en automne, cinq semaines avant l'hiver. Le procès fut poursuivi avec grande ardeur, parce qu'on voulait le faire aboutir. Ou bien il prêterait serment dans trois temples de l'Eyjafjördr, ou bien, s'il ne s'exécutait pas, il serait considéré comme parjure selon la loi[5]. On parla beaucoup de ce procès. [On se demandait si] Glúmr s'exécuterait, et [dans ce cas] quels seraient ses serments.

CHAPITRE XXV

Les hommes quittent le thing, et Glúmr passe l'été chez lui. Tout est tranquille dans le district. On arrive à l'assemblée d'automne, et les hommes s'y rendent. Mais Glúmr s'en échappa, et nul ne sut rien de lui. Már était resté chez lui à la ferme. Et quand on fut arrivé à cinq semaines de la fin de l'été, en automne[6], Már invita des hommes à un festin de noces. Il ne vint pas moins de cent

vingt hommes pour répondre à l'invitation. Tous trouvaient cette invitation étrange, pour la raison que ceux qui y prenaient part étaient des hommes de peu d'importance. Et ce soir-là, on vit que, de toutes les vallées de l'Eyjafjördr, descendaient de deux à cinq hommes, qui rassemblaient des troupes. C'étaient Glúmr et Ásgrímr, et Gizurr, qui vinrent pendant la nuit à la maison avec trois cent soixante hommes, et s'assirent au festin.

Le lendemain matin, Glúmr envoya chercher Thórarinn, et lui demanda de venir à Djúpadalr[1] pour six heures du matin au plus tard, afin d'entendre les serments. Thórarinn accepta et rassembla cent vingt hommes. Quand ils furent arrivés au temple, six hommes y entrèrent : pour Glúmr, Gizurr et Ásgrímr, et, avec Thórarinn, Einarr et Hlenni le Vieux. Celui qui devait prêter serment[2] dans le temple prit le bracelet d'argent, qui ne devait pas peser moins de trois onces, dans sa main, à l'endroit où il était rougi par le sang du taureau qui avait servi au sacrifice. Alors Glúmr parla ainsi[3] : « Je prends Ásgrímr à témoin, puis Gizurr à témoin, que je prête serment sur l'anneau, et je dis à l'Ase ceci : je me suis effectivement engagé [je ne me suis pas engagé], j'ai effectivement lutté [je n'ai pas lutté], j'ai bien rougi estoc et taille [je n'ai pas rougi estoc ni taille] quand Thorvaldr Barbe-de-Lance reçut la mort. Que prennent maintenant en considération ce serment, eux qui sont des hommes sages, et nous qui sommes présents. » Thórarinn ne s'attendait pas à trouver des fautes, mais ils dirent que jamais auparavant ils n'avaient entendu parler de la sorte. Les serments furent prêtés de la même façon à Gnúpafell[4] et à Thverá. Gizurr et Ásgrímr passèrent quelque temps à Thverá. Et quand ils s'en allèrent, Glúmr donna à Gizurr le manteau noir, et à Ásgrímr la lance incrustée d'or, et ils se séparèrent amis[5].

Pendant l'hiver, Thorvardr et Thórarinn se rencontrèrent, et Thorvardr demanda : « Est-ce que Glúmr a bien prêté serment ? » Thórarinn répond : « Nous n'y avons pas trouvé à redire. » Thorvardr dit : « C'est surprenant que des hommes sages se trompent ainsi. J'ai toujours entendu dire que l'on se proclame responsable d'un meurtre, mais ce que je n'ai jamais vu ni entendu dire,

c'est qu'on réponde de cela soi-même, comme l'a fait Glúmr. Ou bien alors, ne pouvait-il pas dire mieux que de déclarer qu'il n'était pas là, qu'il n'avait pas tué, qu'il n'avait rougi estoc ni taille quand Thorvaldr Barbe-de-Lance mourut à Hrísateigr? Et d'ailleurs, il n'a pas prononcé comme c'est généralement l'usage[1]. Désormais, on se souviendra toujours de cette honte. » Thórarinn répond : « Je n'aurais pas pensé à cela, mais maintenant je suis fatigué d'en débattre avec Glúmr. » Il dit : « Si tu te trouves fatigué en raison de ta mauvaise santé, laisse donc Einarr reprendre le procès encore une fois. Il est sage et de grande famille. Beaucoup prendront son parti. Gudmundr le Puissant[2] ne restera pas inactif auprès de son frère, et ce cas est de ceux dont il est le plus friand, au cas où il pourrait s'emparer de Thverá. » Après cela, ils allèrent voir Einarr, délibérèrent, et Thórarinn dit : « Si tu veux mener le procès, tu auras une nombreuse assistance. Nous ferons aussi pour toi ceci : nous achèterons pour toi la terre à un prix qui ne dépassera pas celui que Glúmr a payé à Thorkell le Haut. » Einarr répond : « Glúmr a maintenant laissé échapper ce manteau et cette lance que le père de la mère de Vigfúss lui avait donnés, lui demandant de les conserver s'il voulait garder son honneur. Et il lui avait dit qu'à partir du moment où il s'en débarrasserait, son honneur déclinerait. À présent, je me chargerai du procès et le mènerai à bonne fin. »

CHAPITRE XXVI

Une nouvelle fois, Einarr intenta donc un procès pour meurtre devant l'althing, et il y eut une grande foule d'hommes de chaque côté. Avant de quitter sa maison, Glúmr rêva qu'un grand nombre de gens étaient venus à Thverá pour rencontrer Freyr. Il vit beaucoup d'hommes assis sur les berges de gravier de la rivière, et Freyr, assis sur un siège. Il se vit en train de demander qui étaient ces gens. Ils répondirent : « Ce sont tes parents morts. Nous demandons en ce moment à Freyr que tu ne sois pas expulsé du Thveráland, mais cela ne sert à rien. Freyr est en colère, et répond sèchement. Il se souvient à présent

du cadeau d'un bœuf que lui a fait Thorkell le Haut. » Il se réveilla et dit que, désormais, ses relations avec Freyr seraient de plus en plus mauvaises.

Les hommes se rendirent au thing. Et la conclusion du procès fut que Glúmr confessa le meurtre. Ses amis et ses parents exercèrent leur influence pour que l'on prît des arrangements, plutôt que de voir infliger une peine de bannissement ou de proscription. L'accord se fit devant le thing sur ces termes : Glúmr céderait la moitié du Thveráland à Ketill, fils de Thorvaldr Barbe-de-Lance, en compensation du meurtre de son père, et vendrait l'autre moitié pour de l'argent. Il y habiterait néanmoins cette année. Puis, il serait banni du district, et ne pourrait habiter plus près que dans le Hörgárdalr. Là-dessus, ils quittèrent le thing. Einarr acheta la terre, comme on le lui avait promis. Les hommes d'Einarr y vinrent au printemps pour travailler la terre, et Einarr leur dit de lui répéter toutes les paroles que dirait Glúmr. Un jour, Glúmr vint leur parler et s'exprima de la sorte : « Il est évident qu'Einarr s'est procuré de bons ouvriers, et la terre est bien travaillée. Pourtant, il importe de faire attention à tout. Vous devriez bien élever auprès de la rivière une perche [pour pendre les vêtements]. Les lavandières trouveraient ça pratique pour nettoyer les gros vêtements, et les puits de la maison sont mauvais. » Et ils rentrent à la maison, et Einarr demande ce que Glúmr leur a dit. Ils disent à quel point il est attentif à ce que tout soit fait. Il dit : « Pensez-vous que ce soit parce qu'il veut que la ferme me soit remise en bon état ? » Ils disent : « C'est ce qu'il nous a semblé. » Einarr dit : « Je vois cela d'une autre façon. Je pense qu'avec cette perche il vous pendra et qu'il a l'intention de m'élever un bâton d'infamie. Maintenant, vous n'irez plus[1]. » Einarr y transporta sa résidence au printemps, et Glúmr y resta jusqu'au dernier jour[2]. Quand tout le monde fut prêt à partir, Glúmr s'assit à la place d'honneur et ne voulut pas partir, bien qu'on l'appelât. Il fit couvrir le mur de tapisseries, et ne voulait pas s'en aller comme un simple journalier. Hallbera[3], fille de Thóroddr Hjálmsson, était la mère de Gudmundr et d'Einarr. Elle habitait alors à Hanakambr[4]. Elle arriva à Thverá, salua Glúmr et dit : « Reste en bonne santé, Glúmr, mais il n'y a pas à demeurer ici plus longtemps. Je suis maintenant venue avec le feu[5] à

Thverá, et je t'envoie à présent au loin avec tout ce qui t'appartient, et la terre est à Einarr, mon fils. » Glúmr se leva alors et dit qu'il fallait bien qu'elle déblatère, cette vieille fripouille de sorcière. Puis il s'en alla. Chemin faisant, il regarda, par-dessus son épaule, la maison, et dit cette vísa :

8. *Je me suis frayé un chemin avec mes hommes,*
Comme les héros d'autrefois.
Mon renom a grandi;
Maintenant, à la longue, par le meurtre,
J'ai perdu la grande terre
Avec toutes ses frontières, ô guerrier !

Glúmr habita à Mödruvellir[1], dans le Hörgárdalr, chez Thorgrímr Fjúkr[2], mais cela ne lui plut qu'un hiver. Alors, il habita pendant deux hivers dans le Myrkárdalr[3]. Mais une avalanche tomba près de la ferme, en emportant quelques bâtiments. Alors, Glúmr dit cette vísa :

9. *Le donneur d'anneaux ne jouira plus de la chance.*
Pour un coup frappé, une grave blessure
Nous atteignit à la maison
Alors que, pendant quarante ans,
Nous étions restés joyeux, ô guerrier !
Maintenant, mon domaine est plus petit !

Alors, Glúmr acheta de la terre à Thverbrekka dans l'Oxnadalr[4] et y demeura tant qu'il vécut. Il devint vieux et aveugle.

CHAPITRE XXVII

Il y avait un homme qui s'appelait Narfi[5]. Il habitait à Hrísey[6]. Il avait épousé Úlfeidr, fille d'Ingjaldr, fils de Helgi le Maigre. Leurs fils étaient Eyjólfr et Klœngr, Thorbrandr et Thorvaldr. Tous étaient des hommes très capables, parents de Glúmr. Klœngr et Eyjólfr habitèrent après leur père à Hrísey. Il y avait un homme qui habitait à Hagi[7], s'appelait Thorvaldr et était surnommé Virilité. Il avait épousé la fille de Thórdr Hrafnsson de Stokkahlada, qui s'appelait Helga. Un printemps, Thorvaldr alla de Hagi à Hrísey dans un bateau de marchandises, avec l'intention d'aller à la pêche. Quand Klœngr le sut, il

entreprit le voyage avec lui. Quand ils sortirent de l'Eyjafjördr, ils trouvèrent un rorqual qui venait de mourir. Ils l'attachèrent [à leur bateau] et firent voile avec lui le long du fjord toute la journée. Klœngr voulait le transporter à Hrísey, parce que c'était moins loin que Hagi, mais Thorvaldr voulait le transporter à Hagi, disant que c'était tout aussi légal[1]. Klœngr dit que non, qu'il ne fallait pas le transporter là, mais à la terre qui était la plus proche. Thorvaldr dit qu'il était dans son bon droit, et que les parents de Glúmr n'avaient pas besoin d'empiéter sur ses droits « et quelles que soient les lois, le droit du plus fort décidera ». Cette fois-là, Thorvaldr avait beaucoup d'hommes avec lui, et ils enlevèrent de force à Klœngr le cadavre du rorqual. Or, chacun d'eux était propriétaire de terres[2]. Klœngr rentre chez lui, fort mécontent de l'affaire, Thorvaldr et les siens se moquèrent de Klœngr et de ses hommes, disant qu'ils n'avaient pas osé faire face.

Un matin, Klœngr se leva de bonne heure, et alla avec trois hommes vers la côte, à Hagi. Il y arriva tôt : tout le monde dormait. Alors Klœngr dit : « Nous allons concerter notre plan. Voici, près de l'enclos, du bétail. Nous allons le diriger vers la maison où dort Thorvaldr, et amener ainsi celui-ci à sortir. » Ils s'exécutent. Thorvaldr s'éveille. Il se précipite dehors. Klœngr se rue sur lui et le blesse à mort. Ensuite, il s'enfuit sans oser se proclamer responsable du meurtre à cet endroit-là, parce qu'il s'y trouvait beaucoup de monde. Il s'en alla chez lui, et là, se proclama responsable du meurtre. Le devoir d'entreprendre les poursuites incombait à Thórarinn et à Thórdr. Ils déclarèrent qu'il y avait eu assassinat honteux[3]. Quand le procès vint devant le thing, Glúmr resta chez lui. Mais quand le thing fut en cours, il s'en alla dans le Fljót et dans le Svarfadardalr[4] et demanda qu'on l'aide à empêcher le tribunal de confiscation[5] de se tenir. Cependant, il demanda à chacun de ne pas révéler ses plans. Klaufi de Bard dit : « Nous prêterons certainement main-forte à Glúmr. » Il avait épousé Halldóra[6], fille d'Arnórr aux joues rouges. Beaucoup d'autres promirent leur aide à Glúmr. Glúmr rentra chez lui. La cause fut présentée devant le thing. Après le thing, on se prépara pour le tribunal de confiscation. Il y avait quatre bateaux, avec trente hommes dans chacun d'eux. Einarr et Thórarinn prirent

la direction des bateaux. Ils allèrent de la côte à l'île, et virent de la fumée au-dessus des maisons. Einarr demanda [à ses gens] s'il ne leur semblait pas, comme à lui-même, que la fumée n'était pas bien noire. Ils dirent que c'est ce qu'il leur semblait également. Einarr dit : « Cette fumée provient des hommes, et je crois, à la voir, qu'il y en a beaucoup dans la maison. Dans ce cas, nous allons faire une épreuve : nous allons nous éloigner de l'île à la rame jusqu'à ce que nous soyons en pleine vue, et alors nous verrons bien s'il y a beaucoup de monde dans l'île. » C'est ce qu'ils firent. Et quand les hommes de l'île virent cela, ils bondirent dehors, puis à leurs vaisseaux, et les poursuivirent. Glúmr était là avec deux cent quarante hommes. Il les chassa vers l'intérieur du pays jusqu'à Oddaeyrr[1]. Et le tribunal de confiscation ne put se tenir, et les gens d'Eyjafjördr en retirèrent grand déshonneur.

Pendant l'été, Glúmr resta dans sa ferme. Il avait aussi à sanctifier l'assemblée d'automne[2]. L'emplacement du thing est du côté gauche du fjord, à peu de distance de Kaupangr[3]. Il y avait là grande quantité de gens de l'Eyjafjördr, et Glúmr avait trente hommes seulement. Beaucoup avaient dit à Glúmr qu'il ne devait pas y aller avec si peu d'hommes. Il dit : « Les meilleurs jours sont finis maintenant, et je me contenterai de ce qu'ils ne m'ont pas poursuivi au point de m'empêcher de faire ce que je dois. » Glúmr s'en alla en bateau le long du fjord, toucha terre et se rendit aux baraquements. Et il y a là, entre le fjord et les baraquements, des talus de gravier à pic, pleins de menus cailloux. Quand il arriva en face des baraquements d'Einarr, des hommes surgirent, portant des boucliers, et les poussèrent en bas des talus de gravier. Glúmr tomba et dévala la pente jusqu'en bas des talus de gravier, mais ne fut pas blessé. Pourtant, trois lances s'étaient enfoncées dans son bouclier. Thorvaldr Tasaldi était arrivé sur le rivage. Il vit que la situation était menaçante pour Glúmr. Il bondit à terre après s'être saisi d'une rame, grimpa le talus en courant, frappa de la rame Gudmundr le Puissant, mit son bouclier en pièces, et un morceau de la rame atteignit Gudmundr à la poitrine. Il tomba évanoui, et quatre hommes le transportèrent aux baraquements sur une civière. Puis chacun des deux partis excita l'autre à l'attaque, et ils s'envoyèrent des pierres. La bataille fut rude, et beaucoup furent blessés.

Tous dirent d'une même voix que peu d'hommes savaient se défendre aussi vaillamment que Glúmr et les siens. Einarr et les siens attaquèrent vigoureusement. Des hommes s'interposèrent alors, et l'affaire se termina ainsi : deux hommes de Glúmr avaient été tués, Klœngr Narfason et Grímr Eyrarleggr, le frère de Halldóra, femme de Glúmr. Alors, Brúsi Hallason dit cette vísa :

10. *Femme ! nous avons part égale*
Dans nos combats contre les guerriers.
On m'a dit un mot de cela :
Pourtant, je crois que les hommes belliqueux
Descendirent le talus beaucoup plus vite
Que je ne m'y serais attendu, ô femme !

Einarr dit cette vísa :

11. *Au thing, le guerrier fut forcé de fuir.*
Dans la bataille, on ne l'a pas
Aisément repoussé
Devant les talus de gravier escarpés,
Mais il n'a pu attacher son sabot au galet
Près de la rive du fjord.

Alors, en échange, Glúmr dit cette vísa :

12. *Les guerriers répugnaient*
À remonter la rive avec leurs casques.
Il ne leur plaisait pas
De courir un tel risque
Tandis que nous nous tenions sur la berge de sable,
Armés de nos boucliers
Et ardents à nous battre.
Le corbeau a eu sa ration de sang.

Le procès fut réglé de telle façon qu'on considéra que le meurtre de Klœngr équivaudrait à celui de Thorvaldr de Hagi. De même, le meurtre de Grímr Eyrarleggr équivaudrait à la blessure de Gudmundr le Puissant, et Glúmr fut fort mécontent de la conclusion de ce procès, comme il le dit dans cette vísa, qu'il composa ensuite :

13. *Tout a mal tourné sur la terre.*
La vieillesse harasse le poète.
La plus grande partie de ma vie
S'est passée dans le tumulte
De la bataille.
Mais je ne peux pas venger
Grímr, l'implacable dans la bataille,
Car les hommes m'en empêchent.

CHAPITRE XXVIII

Un été que les frères Einarr et Gudmundr allaient au thing, Glúmr lança des invitations, et envoya des hommes sur les landes de l'Oxnadalr, pour inviter les deux frères à venir chez lui, disant qu'il désirait qu'ils se réconcilient complètement, « parce qu'à présent je ne suis plus capable de rien à cause de mon âge. Et je ne les inviterai pas seulement pour un repas ». Glúmr était alors aveugle. Il fit surveiller leur voyage. Gudmundr voulait accepter l'invitation, mais pas Einarr, et chacun chevaucha d'un côté de la rivière. On dit à Glúmr qu'un second groupe d'hommes venait par là. « Alors, c'est qu'Einarr n'aura pas voulu accepter l'invitation. Il est si soupçonneux qu'il ne fait confiance à personne. » On dit qu'Einarr héla Gudmundr et dit : « Je viendrai demain, si tu y vas ce soir. » Gudmundr se mit à réfléchir à cela et dit : « Alors, c'est que tu crois que tu seras obligé d'entreprendre les poursuites pour ma mort. » Il fait demi-tour et suit Einarr. On dit à Glúmr que chacun a fait demi-tour de son côté. « Eh bien, c'est mal, dit Glúmr, parce que, si nous nous étions rencontrés, j'espérais bien que je ne les aurais pas manqués tous les deux ! » Il avait [caché] sous son manteau une sax. Ce fut la fin des démêlés de Glúmr avec les gens de l'Eyjafjördr. Quand le christianisme arriva ici en Islande[1], Glúmr accepta le baptême et vécut encore trois hivers. Il fut confirmé en état de maladie mortelle par l'évêque Kolr[2], et mourut revêtu de l'habit des confirmants[3]. Alors, Már Glúmsson habita à Fornhagi[4] et y fit construire une église. Glúmr y fut enterré, de même que Már quand il mourut, et que beaucoup d'autres hommes, car il n'y eut aucune église dans le Hörgárdalr, hormis celle-là, pendant longtemps. On dit que, pendant vingt hivers, Glúmr avait été le plus grand chef de l'Eyjafjördr, et que pendant vingt hivers encore, nul n'avait été son égal. On raconte aussi que Glúmr avait été le plus vaillant de tous les hommes belliqueux, ici dans le pays.

Et ici se termine la saga de Glúmr.

SAGA DES GENS DU SVARFADARDALR

(Svarfdœla Saga)

CHAPITRE PREMIER

Au début de cette saga, le roi Haraldr à la belle chevelure régnait sur la Norvège. À cette époque-là, l'homme qui avait l'administration des Naumudalir s'appelait Thorgnýr. Il avait deux fils, l'aîné s'appelait Thórólfr et le plus jeune, Thorsteinn[1]. Ils grandirent chez leur père jusqu'à ce qu'ils furent adultes. Ils étaient de caractères différents. Thórólfr était fort prisé de tout le monde, c'était un homme sage et prudent, populaire, il devint marchand, voyagea d'un pays à l'autre et était tenu pour un homme très brave. Il n'était pas de grande taille, était bien accompli et avait belle apparence. Thorsteinn était querelleur, de grande taille. Il logeait dans la salle et ne fut pas aimé de son père, de sa mère et de ses autres parents. Pour Thórólfr, il était d'autant plus honoré qu'il apportait plus de provisions à la maison. Thorsteinn déplaisait d'autant plus à son père qu'il maintenait davantage ses façons de faire, Thorgnýr ne voulait pas que l'on dît de lui que c'était son fils. Cela dura ainsi jusqu'à ce qu'ils furent des hommes faits. Thorsteinn était si grand alors qu'il allait d'une poutre du lit à l'autre[2]. Il avait le tas de cendres d'un côté et le feu de l'autre, et l'on trébuchait sur ses pieds.

CHAPITRE II

On dit que, là-dessus, Thórólfr revint au pays chez son père avec beaucoup de biens et quantité d'objets précieux, et son père fit pour lui un banquet en y invitant assez de gens pour que l'on estime son honneur plus grand qu'avant. Thórólfr s'en alla donc chez son père. C'était tard le soir. Il entra tout seul car il connaissait le passage, son chemin passait par la salle où était couché Thorsteinn, son frère. À cette heure de la journée, Thorsteinn avait coutume de se coucher pour dormir. Thórólfr passa donc par la salle. Thorsteinn était étendu entre les poutres du lit. Thórólfr marcha dans cette direction, croyant que c'était une bûche de bois, mais il se fit qu'il trébucha sur Thorsteinn et tomba de l'autre côté sur le tas de cendres : Thorsteinn éclata de rire et alors, Thórólfr dit : « C'est pour le mal que nous t'avons élevé puisque tu ris de nos infortunes. — Tu es bien hardi, dit Thorsteinn, de grommeler pour avoir trébuché sur mon pied, alors que moi je ne dis rien, bien que tu manipules nos propriétés à nous tous et en fasses ce qui te plaît. Tu sauras que j'estime qu'à toi tout seul, tu dilapides ce qui nous appartient à tous deux et que tu t'en sers pour t'acheter louange et popularité. » Thórólfr dit : « Sois certain que je donnerais cher pour que tu te lèves de ton lit[1] et t'en ailles de cette maison. » Thorsteinn dit : « Je n'ai pas l'intention de quitter la maison de si tôt, pour la raison que je ne trouverai pas d'autre occupation que de rester couché ici dans le lit. » Thórólfr dit : « Je voudrais que tu fasses selon mes paroles, et ce sera d'autant plus important pour toi que j'ai plus de moyens que tes autres parents, si tu accèdes à mes propos. » Thorsteinn dit : « Je ne sache pas que ton père te soit reconnaissant de ce verbiage, et, pour moi, je ne le suis guère, car je m'attends davantage à ce qu'il t'en sache mauvais gré, étant donné qu'il ne veut pas que l'on me dise son parent en raison de son inimitié pour moi. » Thórólfr dit : « Peu m'importe que cela lui plaise ou non, car je n'attache pas d'importance à rester ici longtemps ou peu de temps. D'autre part, je promets, et je le ferai, que je ne me désolidariserai jamais de toi tant que nous

vivrons tous les deux. » Thorsteinn dit : « J'estime qu'il y a des chances, frère, que tu accomplisses ce que tu promets, car tu es d'un courage éprouvé, mais pourtant, si nous passons un marché, je voudrais stipuler un point sur cette affaire. — Quoi donc? dit Thórólfr; je ferai à peu près tout ce que tu demanderas si tu fais à mon gré. » Thorsteinn dit : « Tu vas trouver étrange ce que je demande : je veux décider seul, si nous ne sommes pas toujours d'accord. » Thórólfr dit : « Tu demandes d'étranges choses, parent, et j'y vois plus de difficultés que d'honneur, pourtant, je ferai volontiers ce qu'il faudra pour que tu puisses devenir un homme d'honneur. — Le fait est pourtant, dit Thorsteinn, que je pense dire cela plus pour tes besoins que pour les miens; nous allons passer ce marché si tu veux l'accepter. Mais je soupçonne que tu ne l'accompliras pas au moment où cela m'importera le plus. » Thórólfr dit : « Je n'ai pas l'intention de déshonorer ainsi mes paroles car je ne l'ai jamais fait encore. — Quoi qu'il en soit, dit Thorsteinn, nous allons maintenant passer ce marché. » Il ramassa alors son tabouret, sortit avec et le brisa, disant qu'il ne servirait pas aux femmes.

Thórólfr alla voir sa mère et lui demanda de préparer un bain. Elle demanda pourquoi. Thórólfr dit : « Thorsteinn, ton fils, vient de se lever de son lit et veut prendre un bain. — À la bonne heure », dit-elle. Et elle ôta à Thorsteinn ses habits, la tunique de vadmál et les longues braies[1] qu'il avait coutume de porter. On le lava, on lui peigna et on lui coupa les cheveux. Thórólfr apporta des habits en le priant de les mettre. Thorsteinn s'habilla promptement. Après cela, Thórólfr enleva son manteau à lanières[2] — c'était un manteau d'écarlate fourré de petit-gris — et en recouvrit Thorsteinn. Mais quand celui-ci se leva, le manteau ne lui descendait pas en dessous de la ceinture de ses braies. Il enleva alors son propre manteau et lui dit de le porter lui-même, en lui demandant de lui donner d'autres vêtements de dessus même s'ils n'étaient pas aussi bons. Thórólfr lui remit alors un manteau de fourrure en lui disant de le mettre; il passa ce manteau : il n'était ni long ni court. Alors Thórólfr se défit de son épée et la lui donna : c'était un objet de grand prix et bien orné. Thorsteinn saisit l'épée et la brandit aussitôt, prit la pointe et la recourba entre ses mains en sorte que la

pointe atteignît le pommeau; puis il la lâcha : toute l'élasticité en avait disparu. Il rendit l'épée à Thórólfr en lui demandant de lui donner une autre arme plus forte « et cette badine n'est pas pour moi ». Thórólfr prit l'épée, l'estimant abîmée, et lui demanda d'aller à son coffre à armes le lendemain matin y choisir l'arme qu'il trouverait la plus belle. Après cela, ils allèrent à table, Thórólfr s'assit à côté de son père, Thorsteinn à ses côtés. Thorgnýr vit les frères, fronça les sourcils sans saluer Thorsteinn, mais Thórólfr adressa la parole à tout le monde et fut des plus joyeux. Le lendemain matin, les frères allèrent au coffre à armes de Thórólfr; Thorsteinn y trouva une grande hache qu'il estima à son goût, y mit un manche large puis alla au ruisseau et l'aiguisa. Cette hache fut l'arme qu'il porta ensuite.

CHAPITRE III

Après cela, ils restèrent chez leur père en hiver. Au printemps, Thórólfr demanda à Thorsteinn ce qu'il voulait faire, mais Thorsteinn lui dit d'en décider. « Je trouverais bon que tu t'en occupes, pour la première fois que nous allons ensemble. » Thórólfr équipa son bateau et trouva des matelots. Puis ils mirent le cap sur les villes marchandes; on ne dit pas où ils allèrent, mais on rapporte qu'ils arrivèrent à la maison en automne. Selon sa coutume, Thorgnýr reçut très bien Thórólfr, mais il fit comme s'il ne voyait pas Thorsteinn et ils ne s'étaient pas parlé de toute la saison depuis que celui-ci s'était levé de son lit. Ils passèrent là l'hiver et il en alla de même pour le père et son fils, Thorgnýr et Thorsteinn, ils étaient tellement en froid qu'ils ne s'adressaient jamais la parole. Thorsteinn n'acquérait aucun renom tant que les choses restaient en l'état. Thórólfr demanda à Thorsteinn, son frère, ce qu'il voulait faire en été : « Il me semble que tu ne prends guère plaisir à faire des voyages de commerce. — Tu dis vrai, dit Thorsteinn, les voyages de commerce me paraissent plus faits pour la pompe et la gloriole que pour la valeur. » Alors Thórólfr dit : « Que devrions-nous entreprendre, alors ? » Thorsteinn dit : « J'y

ai un peu réfléchi; je voudrais que tu nous achètes deux langskip et que tu mènes notre knörr à la ville marchande à laquelle tu es habitué. — J'avais d'autres intentions, dit Thórólfr, car j'accomplirai ce que j'ai promis : que je ne te quitterai pas tant que nous vivrons tous les deux. » Thorsteinn dit : « En cela, tu fais mal, car si tu ne reviens pas, ton père estimera que c'est moi qui aurai attenté à ta vie, et ce serait grand deuil s'il t'arrivait quelque chose, mais rien du tout à moi. Et c'est un voyage très dangereux. » Néanmoins, Thórólfr acheta deux langskip et vendit le knörr. Ils entreprirent des expéditions guerrières et amassèrent beaucoup de biens pendant l'été, revinrent chez eux en automne, ayant cinq bateaux. On ne mentionne pas à quel endroit ils guerroyèrent. Cela se passa ainsi trois hivers : ils avaient douze bateaux et des biens en quantité.

CHAPITRE IV

On dit que le troisième automne, Thorgnýr alla à la rencontre de Thorsteinn et le salua le premier. Il salua bien son père et les frères passèrent là l'hiver. Pour les matelots, ils logèrent ailleurs. Thorgnýr offrit aux frères de s'occuper du domaine et de l'administration des biens, et les frères dirent d'un commun accord qu'ils entendaient ne suivre que ses conseils tant qu'il existerait « et d'ailleurs, nous n'avons pas encore fait nos preuves, dit Thorsteinn, en combats singuliers ou en expéditions vikings et nous devons essayer davantage. Je voudrais, père, que tu nous indiques un viking qui me rapporte quelque renom, qui me vaille ou bien compensation ou bien mort, et qui fasse que l'on parle tant soit peu de moi ensuite. — Il est fort probable aussi, dit Thorgnýr, que tu obtiendras cela puisque tu le demandes, si tu tiens pour très important de mourir rapidement. Je vais t'indiquer un homme : si tu le vaincs, on en parlera tant que le monde durera. — Voilà qui est bien parler, dit Thorsteinn, indique-le-moi au plus vite. — C'est ce qu'on va faire, dit Thorgnýr. Il y a un homme qui s'appelle Ljótr le Blême. Il est dans l'est, dans les Svíasker en Gautland[1],

il a quinze bateaux et un dreki bardé de fer de haut en bas. Il éperonne n'importe quel bateau. Ljótr appelle ce dreki Járnbardi. C'est un homme de grande taille, de belle apparence et certains disent que les armes n'ont pas prise sur lui. — Eh bien, tu as bien parlé, dit Thorsteinn, et ce sera de deux choses l'une, je mourrai ou j'aurai abattu Ljótr cet automne! » Thorsteinn équipa aussitôt son bateau pour quitter le pays, et il acheta un knörr de telle sorte que Thórólfr ne le sût pas.

L'été suivant, ils se préparèrent pour le voyage, et lorsqu'ils arrivèrent au bateau, Thorsteinn dit à Thórólfr son intention: « Ce knörr que j'ai acheté, je voudrais te voir le mener en voyages de commerce cet été, et moi, je vais aller en expédition guerrière. » Thórólfr dit: « Pourquoi veux-tu, frère, que nous nous séparions alors que j'ai promis que nous ne nous quitterions jamais? » Thorsteinn dit: « Nous voici arrivés au moment, parent, où je veux décider selon ce que j'ai stipulé, pour la raison que, s'il t'arrive quelque malheur, maint homme trouvera que ta mort est une grande perte alors que, si je ne reviens pas, personne ne pensera cela de moi. » Thórólfr dit: « Ce n'est pas la peine de te dérober de la sorte; je trouverais la vie pire que la mort si je te quittais. » Thorsteinn dit: « C'est bien ce que je pressentais: que tu n'accomplirais pas ce que tu avais promis. Pourtant, je ne me laisserai pas dégoûter de faire cette expédition, et j'ai le pressentiment que nous ne reviendrons pas tous les deux, et il n'est pas exclu que ni l'un ni l'autre ne revienne. » Thórólfr dit: « Nul ne peut dépasser le terme qui lui a été fixé par le destin. J'attache plus d'honneur à mourir avec toi qu'à te survivre dans la honte et le déshonneur. — Fais à ta guise », dit Thorsteinn.

Et ils dirigèrent ensuite le bateau sur le Gautelfr sans prêter attention aux vikings. Ils cinglèrent vers les récifs et virent là une forteresse. Thorsteinn ordonna de mouiller là. C'était tard le soir qu'ils mouillèrent près des rochers sur lesquels se dressait la forteresse. Thorsteinn leur demanda de rester silencieux et de monter la tente. Il ordonna à quelques-uns de ses hommes de traverser le rocher pour voir s'ils découvriraient des choses intéressantes. Lorsqu'ils montèrent sur le rocher, ils virent la tête d'un dreki dépasser à un endroit: c'était comme si l'on ne voyait que de l'or. Ils comptèrent quinze bateaux

à côté du dreki, sur lequel on avait monté une tente noire. Il y avait de la lumière sous la tente. Les hommes y étaient en train de boire. Puis les envoyés rebroussèrent chemin sans avoir attiré l'attention sur eux. Ils dirent à Thorsteinn ce qu'ils avaient vu. « Alors, nous allons avoir de la besogne cette nuit, nous allons emporter du bateau toute notre cargaison pour l'enterrer un peu, et nous transporterons des pierres à cet endroit, car je n'ai pas envie de les voir profiter du moindre eyrir, et nous les attaquerons dès qu'il fera assez clair pour se battre. »

CHAPITRE V

Le lendemain matin quand il fit clair, Thorsteinn fit avancer son bateau[1], fit ramer contre l'ennemi et déclara qu'il voulait parler aux vikings[2]. Lorsqu'ils arrivèrent sur les autres, un homme se leva sur le dreki et alla au bordage. Il était en tunique d'écarlate, avec un manteau bleu à capuchon orné de dentelles. Il héla pour demander qui attaquait si valeureusement à la rame. Thorsteinn se nomma « et qui est-ce qui pose cette question? — C'est Ljótr », dit l'homme. « Il est bon, dit Thorsteinn, que nous nous soyons rencontrés ici, car il y a longtemps que je te cherche. » Ljótr dit : « Quelles sont tes intentions à mon égard? Je ne t'ai pas encore vu, mais j'ai entendu parler de toi. » Thorsteinn dit : « L'objet de ma venue sera vite dit : je veux faire association[3] avec toi. » Ljótr demanda : « Comment se présentent les termes de ce contrat? — Les conditions seront vite dites, dit Thorsteinn. Tu vas monter à terre en ayant tes armes et tes habits, mais tes hommes seront en tunique et en braies de lin[4]. » Ljótr dit : « Cela me paraît une condition inégale, et quelle est l'autre? — L'autre, dit Thorsteinn, c'est que nous allons nous battre. » Ljótr dit : « Où sont les forces dont tu disposes pour que tu puisses me faire des termes si rudes? — Voici les forces dont je dispose, dit Thorsteinn : ces dix bateaux. » Alors, Ljótr sourit et dit : « Tout cela me paraît invraisemblable et je préfère de beaucoup te livrer bataille que d'abandonner mon bien si honteusement. — Alors, qu'on avance tous les bateaux, dit

Thorsteinn, contre les miens. » Ljótr dit : «Ces termes — avoir plus de bateaux que toi — ne me conviennent pas, car je n'ai jamais encore fait cela, au contraire : j'ai toujours eu moins de bateaux et ai pourtant toujours remporté la victoire. » Thorsteinn dit : « Tu n'as pas besoin de m'épargner cela. » Ljótr dit : « Je n'en avancerai pourtant qu'un nombre égal, mais si tu veux te battre en différence de nombre, j'en ferai ajouter un lorsqu'un autre sera dévasté, tant qu'il en restera. — D'accord », dit Thorsteinn.

Ils abattirent donc les tentes et s'affrontèrent, dix bateaux de part et d'autre. Ils engagèrent la bataille. Il y eut d'abord grande attaque à coups de pierres depuis les bateaux de Thorsteinn et chaque pierre qu'envoyait Thorsteinn, ou bien transperçait les bateaux, ou bien atteignait un homme. Ils se battirent tout ce jour-là, et pour conclure, il faut dire que Thorsteinn avait dévasté quatorze bateaux de Ljótr, cinq de Thorsteinn ayant été dévastés, et beaucoup d'hommes étant blessés, certains ayant été tués. On fit trêve jusqu'au lendemain matin. Ljótr demanda à Thorsteinn d'éloigner tous les bateaux qu'il lui avait pris dans la journée « et tu es un homme si renommé que personne ne m'a fait reculer comme toi, et personne ne te reprochera cela ». Thorsteinn dit : « Il reste pourtant des choses d'excellente valeur sur le dreki, et j'ai l'intention, ou bien de m'approprier tout, ou bien d'y rester. » Ljótr dit : « Tu te trompes si tu crois vaincre le dreki avec cinq bateaux alors que le mieux me paraîtrait que tu attaques avec dix bateaux, et je t'encourage à passer à l'assaut. » Thorsteinn dit : « Je vois que tu n'oses pas te battre contre moi, va ton chemin et sois tenu pour un infâme, où que tu ailles. » Ljótr dit : « Tu parles plus mal que tu n'en as les moyens, mais pour ta peine, tu vas y rester avant demain soir, s'il ne tient qu'à moi. »

Thorsteinn accosta avec ses bateaux, ils montèrent les tentes et pansèrent leurs blessures, puis allèrent manger. Alors Thorsteinn dit : « Nous n'allons pas pouvoir nous tenir tranquilles cette nuit s'il se peut que nous attaquions le dreki demain matin. Nous allons mouiller près de l'île qui est à proximité de nous ; elle est couverte de forêts ; nous allons abattre de grands arbres et les précipiter sur un des bords du dreki. Je présume que cela le fera pencher et alors, il se peut que nous parvenions à monter sur le dreki. » C'est ce qu'ils firent, ils attaquèrent le dreki

et firent un rude assaut, et quand ils eurent précipité le bois sur le dreki, celui-ci s'inclina, et les gens du dreki firent un rempart de boucliers[1]. Tout se passa alors comme Thorsteinn l'avait présumé : ils allèrent du côté du dreki où l'on pouvait s'attendre à une attaque. Alors, le bateau céda. Il n'était pas trop haut pour qu'on l'attaque. On dit que Thorsteinn fut le premier à parvenir sur le dreki, ainsi que Thórólfr, son frère. Rude bataille éclata de part et d'autre. Thorsteinn jeta alors sa hache : on estimait que c'était une arme trop peu efficace, et la différence de forces était grande. Il empoigna un morceau de poutre et combattit avec. Thórólfr, son frère, avançait sur son côté et les protégeait tous les deux, car Thorsteinn ne voulait entendre parler de rien d'autre que de tuer tout ce qui se trouvait devant lui. Ils se battirent jusqu'au soir. Thorsteinn était arrivé jusqu'au gaillard d'arrière. Ljótr vit alors où on en était venu, il jeta son épée à la volée sur les frères et voulut se lancer par-dessus bord. Thorsteinn n'eut pas d'autre recours que de l'abattre près du bordage avec son morceau de poutre, si rudement que la tête et les épaules tombèrent par-dessus bord et que les jambes restèrent dans le bateau. La nuit était si noire qu'on ne put nettoyer le bateau ni du sang ni des corps. Thorsteinn regarda autour de lui et vit qu'il ne restait debout, de ses hommes, qu'une douzaine. Après cela, ils ramèrent jusqu'à terre et voulurent aller à leur campement. Mais lorsqu'ils furent arrivés à peu de distance de la rive, Thórólfr prit la parole : « Je vais arrêter ce voyage, je n'ai pas envie d'aller plus loin. » Thorsteinn dit : « Es-tu blessé, frère ? — Je ne le cache pas, dit Thórólfr, car lorsque Ljótr a jeté son épée, c'est toi qu'il visait surtout, j'ai paré avec mon bouclier et je me suis trouvé découvert, et l'épée m'est arrivée dans le ventre, en dessous du thorax, et elle m'a si bien transpercé que mes intestins sont sortis. Je me suis enveloppé dans mes habits et j'ai marché ainsi ensuite. Mais c'en est fait de moi. » Alors Thorsteinn dit : « Alors, il en est allé comme je le présumais, que l'un ou l'autre ne reviendrait pas, et je donnerais beaucoup pour que nous n'ayons jamais fait cette expédition. » Thórólfr dit : « Il n'y a pas à nous blâmer l'un l'autre de cela, car nul ne peut dépasser le jour qui lui a été assigné par le destin, et je trouve meilleur de mourir en laissant une bonne réputation que de

survivre dans la honte de ne pas t'avoir assisté, dit-il; pourtant, je voudrais te faire une prière, si tu voulais me l'accorder, et honneur s'ensuivrait. — Quelle est-elle, parent? » dit Thorsteinn. Thórólfr dit: « Je vais te le dire. Il me semble que mon nom n'a pas duré longtemps, et il va disparaître comme herbe flétrie, personne ne parlera de moi une fois que tu seras mort. Mais je vois que tu accroîtras notre famille et vivras longtemps. Tu seras homme très chanceux. Je voudrais, s'il t'est donné d'avoir un fils, que tu le fasses appeler Thórólfr, et toutes les chances que j'ai eues, je veux les lui donner, car j'espère qu'alors mon nom restera vivant tant que le monde durera. » Thorsteinn dit: « Je te l'accorderai volontiers car j'espère qu'il y va de notre honneur et que bonne chance accompagnera ton nom tant qu'il restera dans notre famille. » Thórólfr dit: « Je pense avoir demandé ce qui me paraît d'importance. »

CHAPITRE VI

Après cela, Thórólfr mourut. Ils pansèrent leurs blessures et dormirent toute la nuit. Le lendemain matin, ils allèrent au dreki et le débarrassèrent des cadavres et du sang, et transportèrent les biens dans la forteresse. Ils y passèrent une semaine et soignèrent leurs blessures. Ils firent un cercueil pour le cadavre de Thórólfr. Thorsteinn déclara qu'ils ne l'enterreraient pas là. Lorsqu'ils s'estimèrent en état de faire le voyage, ils prirent un cotre à rames, prirent du bien ce qu'ils estimèrent le meilleur, se dirigèrent ensuite sur la Suède en emportant le corps de Thórólfr, mais la plus grande partie du butin resta dans la forteresse. Ils abordèrent en Suède à l'endroit où régnait un jarl qui se nommait Herrödr[1]. Il était à peu de distance de là. Thorsteinn monta à terre et se rendit à la halle du jarl avec dix hommes; ils y arrivèrent pour le petit déjeuner. Les gardiens dirent que ce n'était pas la coutume que des inconnus entrent en armes dans la salle où le jarl était en train de boire. Thorsteinn déclara qu'il n'en avait cure « et j'abats tous ceux qui sont là si vous ne vous en allez pas ». Ils quittèrent promptement les

portes car l'homme leur parut terrible et ils n'osèrent pas s'interposer. Puis Thorsteinn entra tout armé se présenter au jarl avec ses dix hommes. Thorsteinn salua le jarl. Celui-ci lui rendit ses salutations et demanda qui il était. Il déclara s'appeler Thorsteinn et être fils de Thorgnýr, du Nord, du Naumudalr. Le jarl dit : « J'ai entendu dire de toi que tu es un noble homme et tes expéditions doivent être d'importance, viens t'asseoir et buvons ensemble aujourd'hui, dis-moi les nouvelles et assieds-toi dans le haut siège en face de moi. » C'est ce que fit Thorsteinn et ils burent un moment. Le jarl demanda où Thorsteinn avait guerroyé en été. Thorsteinn dit : « J'ai guerroyé en divers lieux cet été, mais on s'est battus contre Ljótr le Blême il y a très peu de temps et j'ai perdu devant lui tous mes hommes, hormis ces dix, et en outre Thórólfr, mon frère, pour lequel je n'aurai jamais compensation. — Il fallait s'y attendre, dit le jarl, et c'est une grande chance que tu en aies réchappé sain et sauf, car je n'en connais pas d'autre que toi à qui ce soit arrivé. » Thorsteinn dit : « Je demande que vous me prêtiez, à moi et à mes hommes, votre halle. Je veux célébrer les funérailles de mon frère et l'inhumer ici sous un tertre avec votre permission. Je pourvoirai à la dépense afin que vous ne soyez pas lésé. » Le jarl déclara qu'il acceptait volontiers « pour la raison que je pense que ma halle ne sera pas mieux occupée que si c'est toi et tes hommes qui y siégez ».

CHAPITRE VII

Thorsteinn entreprit d'édifier le tertre avec ses hommes. Cela alla vite. Thórólfr fut placé dans le tertre, avec un peu de biens pour lui faire honneur. Puis Thorsteinn prépara un banquet et y invita le jarl et beaucoup d'autres nobles hommes. On y resta trois nuits, comme c'était la coutume. Thorsteinn renvoya ses gens avec d'excellents cadeaux, se rendant ainsi populaire. Le jarl lui demanda alors ce qu'il voulait entreprendre « car l'été est fort avancé maintenant et tu as un long voyage à faire ». Thorsteinn dit : « Je ne sais pas quel choix j'ai. — Je vous

accorde, dit le jarl, de loger ici cet hiver si vous voulez et je vous en remercie. » Thorsteinn dit : « Voilà une belle offre, sire, et on l'acceptera volontiers. » Thorsteinn passa là l'hiver ainsi que ses hommes, et ils furent tenus en grande faveur. Le jarl l'estimait plus que quiconque, ainsi que les autres.

On arriva à Jól, et l'humeur des hommes changea. Il y avait eu là grande liesse et joie, mais cela cessa et il se fit grand silence dans la halle. Cela venait de ce que le jarl se comportait ainsi. Un jour, Thorsteinn demanda à un homme de la hird quelle était la raison de la tristesse des gens. Le hirdmadr dit : « Si tu le sais, il faut t'excuser, mais il me semble que tu n'es pas au courant des nouvelles du district si tu ne sais pas quelle en est la cause. — Je ne m'en suis pas inquiété, dit Thorsteinn, mais je présume qu'il s'agit de grandes nouvelles si de nobles hommes se laissent tant affecter. » Le hirdmadr dit : « Nous attendons pour Jól des hôtes qui nous font grand deuil. — Qui sont-ils ? » dit Thorsteinn. Le hirdmadr dit : « Il y a un homme qui s'appelle Moldi, c'est un viking et un demi-berserkr[1] si l'on peut dire. Ils sont douze et sont déjà venus ici deux fois. Le fer ne mord pas sur Moldi. Ils traversent le feu et mordent le bord de leurs boucliers. » Thorsteinn dit : « Quelles conditions font-ils au jarl ? » Le hirdmadr dit : « Moldi veut devenir parent par alliance du jarl, il veut épouser sa fille Ingibjörg, sinon il le provoquera en duel trois nuits après Jól. On va voir ce que veut le jarl. Il aurait choisi promptement si ç'avait été un homme jeune, mais maintenant il est hors d'état de se battre en raison de son âge. » Thorsteinn dit : « Il me semble qu'il n'y aurait pas d'excuse à ce qu'il subisse si grand dommage. » L'affaire tourna de telle sorte que Thorsteinn s'offrit à aller se battre en duel pour le jarl. Peu après, le jarl et Thorsteinn se rencontrèrent, et le jarl demanda s'il était exact qu'il s'était offert à le tirer de difficulté en allant se battre en duel contre Moldi. Thorsteinn dit : « Je ne dis pas cela ; ce que j'ai dit, c'est qu'il me paraissait probable qu'il se trouverait un homme pour te dispenser d'aller te battre en duel si tu y attaches quelque avantage. — J'ai déclaré, dit le jarl, que je donnerais ma fille en mariage à celui qui pourrait nous débarrasser de cet homme. » Thorsteinn dit : « Je n'ai pas demandé cela parce que je me le destinais, mais parce que je sais

que plus il y en aura pour le savoir, plus il y en aura pour se proposer. » Ils cessèrent cette conversation et l'on arriva à Jól. Le jarl s'était assez réjoui des propos de Thorsteinn. Il fit préparer un banquet pour un grand nombre de gens et y invita ses parents, ses amis et tous les hommes les plus éminents de ses états.

La veille de Jól, des groupes de gens affluèrent à la ferme. Le jarl laissa vide de la place pour douze hommes à côté du haut-siège en remontant vers la porte. Il y avait grande liesse dans la halle. Alors que les feux brillaient avec éclat, on dit au jarl que Moldi chevauchait vers la halle avec ses hommes. Lorsqu'ils arrivèrent, ils descendirent de selle puis entrèrent dans la halle, à douze en tout, traversèrent aussitôt les feux en mordant le rebord de leurs boucliers. Moldi se présenta au jarl et le salua bien et honorablement. Le jarl fit bel accueil à ses salutations et le pria de prendre un siège. Moldi déclara qu'il n'accepterait pas de prendre part au banquet avec lui, « mais je suis toujours dans les mêmes dispositions à ton égard ». Le jarl dit : « Je vais te répondre aussi. Je veux que tu fêtes Jól avec moi et je vais chercher auprès de mes hommes si quelqu'un veut me relever de cette difficulté. » Moldi dit : « Alors je veux que tu me permettes d'aller par la halle me présenter à chacun et demander s'il y en a un qui s'estime aussi vaillant que moi : c'est grande joie que de s'amuser à cela ; mais je ne te le dirai pas à toi, jarl, car je ne veux pas te tenir de propos dont tu estimerais qu'ils offensent ton honneur. » Le jarl déclara qu'il ne lui interdirait pas de dire ce qu'il voulait et qu'il estimait amusant. Puis Moldi alla se présenter devant chacun en revenant vers la porte à partir du haut-siège et demanda si quelqu'un s'estimait aussi vaillant que lui, jusqu'à ce qu'il arrive devant l'homme assis dans le haut-siège en face de celui du jarl : cet homme avait laissé pendre ses jambes devant le marchepied et il avait enveloppé sa tête de son manteau. Moldi demanda qui était le butor qui gisait là et n'était pas assis comme les autres dans le haut-siège. Thorsteinn dit que cela ne le regardait pas. Moldi dit : « Tu fais bien l'important, et te tiens-tu pour aussi vaillant que moi ? » Thorsteinn dit : « Je ne me sens pas disposé à me dire aussi vaillant que toi, parce que je déclare que tu te comportes comme cet animal qui marche à quatre pattes et que nous appelons jument[1]. »

Moldi dit : « Alors, je te provoque en duel trois nuits après Jól. » Thorsteinn dit : « D'autant plus volontiers après Jól que je trouverais meilleur que nous nous battions avant et même tout de suite si tu le veux. » Moldi dit : « Je ne veux pas profaner la sainteté des dieux, mais je n'ai pas peur. » Puis il sortit ainsi qu'eux tous de la halle, ils montèrent à cheval et s'en allèrent.

CHAPITRE VIII

On remercia Thorsteinn de s'être chargé de ce duel et les gens furent contents. On but, joyeux et enjoués, pendant Jól. Après Jól, le jarl rassembla quantité d'hommes pour aller à la réunion du duel, Thorsteinn et les siens arrivèrent les premiers et s'assirent sur le sol. Le jarl demanda alors à Thorsteinn où était l'épée avec laquelle il avait l'intention de se battre. Thorsteinn brandit de dessous son manteau une épée et la montra au jarl en disant : « Voici l'épée que je vais prendre. » Le jarl brandit l'épée, la regarda et dit : « Comment as-tu obtenu l'épée de Ljótr le Blême ? » Thorsteinn dit : « Il me l'a donnée au jour de sa mort avec d'autres de ses biens. » Le jarl dit : « Me dis-tu sa mort ? » Thorsteinn dit : « Il est mort, sur le coup. » Le jarl dit : « Je ne m'attendais pas à cela et dis-moi comment se sont passés vos démêlés. » Thorsteinn dit les choses telles qu'elles s'étaient produites. Le jarl dit : « Tu es un homme très célèbre, Thorsteinn, mais cette épée ne te servira à rien contre Moldi ; je vais te montrer ce qu'elle vaut. » Il prit la pointe et la tira jusqu'à ce qu'elle touche la poignée, puis la relâcha : la lame avait perdu toute son élasticité. Le jarl dit alors : « Voici une épée, Thorsteinn, que je veux te donner. Tu vas la prendre contre Moldi, mais ne la sors pas avant d'être prêt à frapper, et fais l'épreuve de celle que tu avais avant. » Thorsteinn la prit et la brandit. Elle lui parut n'être qu'une latte toute rouillée[1]. Le jarl lui demanda de la lui donner ; ce qu'il fit. Le jarl cogna la poignée sur une pierre et toute la rouille tomba. L'épée était alors brillante comme de l'argent. « Cette épée mordra sur Moldi, dit le jarl, mais il émousse le fil de toute arme qu'il voit. Aussi

prendras-tu garde qu'il ne l'aperçoive pas avant que tu ne lui assènes un coup[1]. »

CHAPITRE IX

Thorsteinn prit donc cette épée, et Moldi chevaucha avec son groupe et dit : « Il ne s'est pas encore trouvé que j'aie été en retard sur les autres à ce genre de joutes, au contraire, j'ai toujours été quelque peu en avance. » Thorsteinn dit : « Tu t'en iras d'autant plus en retard que tu es arrivé en dernier », et il se leva d'un bond après cela. Le jarl offrit de tenir le bouclier devant Thorsteinn, mais celui-ci dit que personne ne devait se mettre en péril à cause de lui : « Je vais moi-même porter mon bouclier. » Puis ils allèrent à l'endroit où ils devaient se battre et Moldi déclara qu'il fallait proclamer les lois du duel, « car je t'ai provoqué. Chacun de nous deux doit jeter son manteau sous ses pieds; chacun doit rester sur son manteau et ne pas reculer de la largeur d'un doigt; celui qui recule sera traité d'infâme, mais celui qui avance sera déclaré vaillant homme, où qu'il aille. Celui qui sera blessé ou mis hors d'état de combattre se rachètera par trois marcs d'argent[2] ». Thorsteinn dit : « Qu'il y aille de six marcs au lieu de trois, j'apprécierai d'autant plus que j'en recevrai davantage. — On ne te promet pas cela, dit Moldi, parce qu'il m'est revenu plus souvent de recevoir de l'argent que d'en payer. » Thorsteinn dit : « Ce n'est pourtant pas ce qui va se produire maintenant. » Ils jetèrent donc leurs manteaux sous leurs pieds et marchèrent dessus. « Nous avons coutume, dit Moldi, de prendre chacun trois boucliers pour nous en protéger, s'il y a échange de horions, et comment est l'épée dont tu as l'intention de frapper ? » Thorsteinn lui remit l'épée, il la prit et la brandit. Il dit : « Comment es-tu entré en possession de l'épée de Ljótr le Blême, mon frère ? » Thorsteinn dit : « Ljótr t'a envoyé ses salutations au jour de sa mort en ajoutant qu'il te tenait pour le plus susceptible de le venger. » Moldi dit : « Me dis-tu la mort de Ljótr, mon frère, et que c'est toi qui aurais été son meurtrier ? — Il n'y a pas à le cacher, dit Thorsteinn, et tu vas vouloir le

venger maintenant sans différer davantage. » Moldi dit : « Je trouve que c'est grand dommage de tuer homme si vaillant. » Thorsteinn dit : « Il est pourtant vrai de dire qu'on ne peut le supposer. On a dit que tu ignorais la peur, quel que soit l'objet de crainte qui se présente à toi. Je comprends que tu veux me faire une réputation de couardise, où que tu ailles. — Tu n'auras pas à attendre, dit Moldi, frappe donc tout de suite, car je ne refuse pas de te tuer puisque tu ne veux rien d'autre que de mourir. » Thorsteinn lui assena un coup de son épée et fendit son bouclier de haut en bas jusqu'à la poignée. Moldi frappa Thorsteinn à son tour et fendit son bouclier[1] [...].

CHAPITRE X

Une fois que le jarl et Thorsteinn étaient en conversation, le jarl demanda quelle récompense il voulait pour la grande prouesse qu'il avait accomplie « et en toutes choses, il nous est advenu grand honneur de toi ». Thorsteinn dit : « Nous voulons accepter de toi ce que vous voudrez bien nous accorder. Mais il n'y a guère d'espoir que nous obtenions ce dont nous aurions envie, pour des raisons de rang », dit-il. Le jarl dit : « Il faut que ce que tu demandes soit fort important, car, pour ma part, ce que tu demanderas sera à ta disposition. » Thorsteinn dit : « La récompense sera facile à dire si c'est à moi d'en décider : c'est Ingibjörg, votre fille, avec la dot[2] qui lui siéra ainsi qu'à vous. » Le jarl dit : « Il y a longtemps que je le savais et tu as attendu plus longtemps que je le pensais. J'accomplirai envers toi tout ce que j'ai promis, toutefois, je veux plaider un peu ma cause là-dessus ainsi que la tienne. J'accroîtrai ton honneur par le fait que tu régneras sur mes états après ma mort et n'iras jamais en Norvège. » Thorsteinn dit : « Je promettrai de rester ici trois hivers mais, après cela, je veux choisir si je veux du titre de jarl, pour la raison que je verrai alors si j'estime pouvoir tenir ces états ou non. — C'est sagement choisi, dit le jarl, et j'en suis d'accord si Ingibjörg est du même avis que moi. » Thorsteinn déclara qu'il ne s'acharnerait pas si cela ne plaisait pas à Ingibjörg. Ils allèrent parler à

celle-ci, lui dirent leur intention et demandèrent comment elle prenait cette affaire, et elle dit que c'était à son père d'en décider, déclarant que cela lui conviendrait bien. On prit alors cette décision, un banquet honorable fut préparé et beaucoup de gens y furent invités. Les gens siégèrent au banquet jusqu'à ce qu'il fût terminé. Thorsteinn renvoya les gens avec de beaux présents, et il en fut populaire et largement renommé.

Thorsteinn passa là l'hiver et lui et Ingibjörg engendrèrent un enfant dès que ce fut loisible. Lorsque l'on arriva au moment où elle devait accoucher, elle mit au monde un garçon et il fut aspergé d'eau[1] et appelé Thórólfr. Celui-ci fut élevé là, fut très précoce et semblable au précédent Thórólfr. Lorsque Thorsteinn eut été là trois hivers, il dit au jarl : « Voici que je suis resté ici tout le temps que j'avais promis et que j'avais en tête. » Le jarl dit : « Nous ne pouvons te retenir si tu veux t'en aller, va donc où tu veux. » Le jarl fit alors équiper un bateau, avec la cargaison que Thorsteinn voulait emporter en Norvège, et il prit congé de sa fille en lui faisant de grands honneurs. Thorsteinn dit : « Je vous requiers, sire, s'il se fait que nous vous perdions, de laisser les héritiers que j'ai eus de votre fille que j'enverrai reprendre vos terres et biens meubles. » Le jarl dit qu'il en serait comme il le voudrait[2] [...].

CHAPITRE XI

[...] et les hommes n'avaient pas d'autres armes que des gourdins, et ils se battirent là. Certains furent tués, certains, gravement blessés; dix-sept hommes périrent là. Depuis, l'endroit s'appelle Stafsholt, et la vallée, Deildardalr. Uni alla porter renfort à Ljótólfr, et les frères, à Karl et Thorsteinn, car Uni était parent de Ljótólfr au même degré que les frères, de Thorsteinn, et l'on mentionne cela dans la suite de la saga[3].

Il faut dire maintenant qui se porta en renfort de Thorsteinn : Óláfr de l'Óláfsfjördr, Hedinn de Hedinsfjördr, [...] ils étaient frères ainsi que Svarthöfdi [...] qui se noya, et l'endroit où il se noya s'appelle Svarthöfdasteinar,

l'endroit où échoua la voile de son bateau, Siglunes, celui où échoua le mât, Siglufjördr[1]. Óláfr avait deux fils, Thórdr et Vémundr[2]. Tous ceux-ci passèrent dans les rangs de Karl le Rouge ainsi que beaucoup d'autres nobles hommes.

Habitait dans la vallée un homme qui s'appelait Höskuldr. Il était lögmadr[3]. Le thing se tenait toujours là et l'on peut en voir encore les marques[4]. Il avait un fils qui s'appelait Ögmundr. Ceux-ci aussi passèrent dans les rangs de Thorsteinn et de Karl, et voilà les gens qui repoussèrent Ljótólfr et ses hommes et se soumirent toute la vallée, de l'autre côté, car Björn le Gros, le grand-père de Ljótólfr, était mort alors[5].

Thorsteinn Svörfudr[6] circula alors entre montagne et rivage et se soumit toute la vallée de l'autre côté de la rivière. Il alla jusqu'à la montagne et laissa sa marque à l'endroit le plus éloigné où il parvint : là, il cassa son peigne et jeta les morceaux de ce peigne, laissant de l'argent en trois endroits, un demi-marc en chaque lieu : cette bande de terre est appelée Kambr[7]. Thorsteinn prit des témoins, se fit de cette vallée un lieu de séjour légal et l'appela d'après lui : Svarfadardalr. Bien que les rapports eussent été froids entre lui et Ljótólfr, ils s'étaient retrouvés en termes amicaux, en sorte qu'ils firent association[8] : Thorsteinn d'abord, puis Ljótólfr, Nefglita[9], Bárdr le Cruel de Hraun[10], Thorkell fils de Skeggi de Skeggjastadir et Ögmundr fils de Höskuldr. Ils s'associèrent sur le fait qu'ils auraient un bateau dans la rivière et qu'ils pêcheraient devant les pêcheries de chacun. On exposa au lögmadr Höskuldr comment ils avaient l'intention de procéder. Il dit que le quart de la pêche devait revenir au propriétaire du territoire devant lequel ils pêchaient : ils abandonneraient ce quart sans y trouver à redire, et que les corbeaux le prennent plutôt que de le laisser aux gens; et ils estimèrent qu'ils devaient céder au verdict qu'avait rendu Höskuldr. Alors, ils entreprirent d'organiser des jeux dans la vallée, voulant éprouver leur valeur : Karl fut le plus fort. De nouveau, la discorde s'accrut dans la vallée.

CHAPITRE XII

À cette époque-là, arriva dans la vallée un homme qui s'appelait Gríss et qui a déjà été mentionné[1]. Il venait d'arriver en Islande et alla loger chez Ljótólfr, son parent, et il y passa l'hiver. Au printemps, il alla à Steindýrr et y installa sa demeure : alors qu'il était parti, les choses avaient grandement pris forme dans la contrée. La plupart cherchaient à se faire des amis soit en la personne de Thorsteinn, soit en celle de Ljótólfr. Gríss alla pressentir Thorsteinn qui ne se pressa pas pour l'accueillir, disant pourtant que, si Gríss était capable de modération, lui, Thorsteinn, ne ferait pas d'objections à son installation « quoique voir des parents de Ljótólfr s'installer de ce côté de la rivière ne me dise rien qui vaille[2] [...]. »

Gríss était en bons termes avec Ásgeirr au manteau rouge. Cet été-là, c'était à Ásgeirr de garder ses bêtes dans le buron[3] du Vatnsdalr. Sa femme s'y occupait de la demeure et y faisait garder les moutons. Il se fit qu'elle accoucha alors qu'elle gardait les moutons et mit au monde, dans les Vatnsdalshólar[4] qui s'appelaient Vídihólar, deux garçons. Elle revint à la maison le soir avec les garçons. Yngvildr[5], sa fille, les reçut et s'occupa des garçons, et découvrit que l'un des deux saignait : cela venait d'une clef à crochet qu'elle portait sur elle. En voyant cela, elle dit : « Cette blessure signifie trace de lance. » Ces garçons grandirent là, celui qui avait reçu la blessure s'appela Thorleifr[6] et l'autre, Óláfr.

Après cela, Gríss quitta le pays et passa l'hiver dans le Thrándheimr. Au printemps suivant, il équipa son bateau pour aller en Islande, il n'alla pas plus loin que Nidaróss où il mouilla un moment. Une femme vint trouver Gríss, qui amenait deux enfants, pour lui demander de les transporter en Islande. Il dit : « Qu'est-ce que ces enfants ont à y faire ? ». Elle dit que l'oncle des enfants résidait dans le district où il demeurait « et il s'appelle Thorsteinn Svörfudr ». Gríss dit : « Comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Thórarna. — Je ne ferai pas cela sans preuves », dit Gríss. Elle sortit alors de sous son manteau un bâton gravé de signes[7] et le lui remit : il y avait dessus force

propos attribués à Thorsteinn Svörfudr. « Tu dois estimer que je vais réclamer de l'argent », dit Gríss. « Dis ce que tu veux », dit-elle. « Quatre cents d'argent, dit-il, de bel et bon argent, et tu vas, en outre, accompagner les enfants. — Il n'est pas question que je les accompagne, mais je te verserai l'argent que tu demandes. » Elle dit ensuite les noms des enfants : le garçon s'appelait Klaufi et la petite fille, Sigrídr. Gríss dit : « Pourquoi, toi qui es de si bonne famille, es-tu en si misérable condition ? » Elle dit : « J'ai été emportée comme butin de guerre par Snaekollr fils de Ljótr et c'est lui qui a eu ces enfants de moi. Ensuite, il m'a chassée[1]. »

Dès que Gríss eut bon vent, après avoir pris ces enfants sur son bateau, il fit voile vers l'Islande et aborda dans l'embouchure de la rivière où il avait ses habitudes. Dès qu'il eut accosté, il se débarrassa des deux enfants, de telle sorte que nul n'était au courant de son arrivée. Le soir, il arriva à Grund chez Thorsteinn qui le reçut extrêmement bien, la raison majeure en étant que Karl, son fils, était allé à l'étranger en même temps que Gríss et qu'il voulait avoir des nouvelles de son voyage. Gríss était plutôt réservé. Thorsteinn demanda s'il avait des ennuis. Gríss dit qu'il n'estimait pas exclu que Thorsteinn fût mécontent de ses actes, « car j'ai amené ici les deux enfants de ta sœur. — Comment cela peut-il se faire ? dit Thorsteinn. Je n'admettrai pas sans preuves ma parenté avec eux. » Alors, Gríss lui montra le bâton gravé et Thorsteinn y reconnut ses propos bien qu'il se fût passé beaucoup de temps depuis. Il dit alors : « Je ne vais pas examiner cela toute la soirée, je vais reconnaître ma parenté avec ces enfants. » Le lendemain matin, alors qu'ils étaient à table, Thorsteinn demanda qu'on lui amène les enfants et il contraria tant la petite fille qu'elle pleura aussitôt. Pour le garçon, il le traita beaucoup plus durement, et il se tut. Gríss dit : « J'ai l'impression que tu as reconnu ta parenté avec ces enfants. » Thorsteinn dit : « J'ai l'intention de te confier le soin de ces enfants et je vais te payer leur entretien. Je vais donner vingt cents pour la fille et quarante pour le garçon. » Gríss dit : « Pourquoi fais-tu une si grande différence entre les enfants ? » Thorsteinn dit : « Choisis et élève celui des deux que tu voudras. » Thorsteinn versa alors l'argent d'une bourse et Gríss se compta quarante cents. Thorsteinn fit connaître devant

témoins ce marché entre eux et demanda à Gríss de se porter responsable des propos et des actes de Klaufi. Gríss déclara qu'il voulait faire de Klaufi un esclave. Thorsteinn dit que, s'il y parvenait, ce serait bien. Klaufi s'en alla chez Gríss. Il avait deux hivers, et Sigrídr, quatre.

CHAPITRE XIII

Il faut raconter maintenant comment Ljótólfr céda à Karl le bateau qu'ils possédaient ensemble. On avait construit ce bateau à Tunga, c'est là qu'on avait abattu le bois car il s'y trouvait une épaisse forêt. Pour la quille, on avait pris le chêne qui se trouvait à Eikibrekka, en bas de Blakksgerdi[1]. On transporta ce chêne dans le fossé qui se trouve au sud et en bas de Grund, il y resta cet hiver-là et l'endroit est appelé depuis Eikisík[2]. Pour le bateau, on l'appela Íslendingr. Lorsqu'il fut tout à fait terminé, on le descendit, en hiver, en suivant les glaces, en face de Hof, on y laissa le bateau et on l'étaya. L'endroit s'appelle depuis Skordumýrr[3]. C'est sur ce bateau que Karl était allé à l'étranger[4].

Logeait chez Ljótólfr un homme qui s'appelait Thórdr le Lutteur. Il ne s'était rien passé dans la vallée depuis que Klaufi était arrivé et jusqu'au moment où en vient maintenant la saga : Klaufi était alors dans son onzième hiver. Il y eut cet événement que Thórdr le Lutteur invita Klaufi à lutter contre lui en le traitant de couillon[5] : on envoya un homme qui s'appelait Heklu-Skeggi, lequel était ami de Klaufi, porter un bâton gravé de runes à celui-ci. Klaufi prit le bâton et le garda. Le lendemain matin, Klaufi réclama une hache à Gríss et ne l'obtint pas tant qu'il ne l'eut pas menacé pour cela. Alors il alla à Grund et discuta avec Thorsteinn, son parent, pour savoir s'il devait lutter contre Thórdr. Thorsteinn dit : « Je veux que tu décides toi-même. Tu connais mieux ta force que moi. » Klaufi dit : « Bien que je sois jeune, il me déplaît de subir les insultes grossières de cet esclave, et je veux que tu viennes avec moi et que nous éprouvions comment cela se passera. » Thorsteinn déclara qu'il le lui accorderait. Après cela, ils convoquèrent quantité de

monde à Hof, car Thórdr ne voulait lutter nulle part ailleurs. Gríss et Thorsteinn accompagnèrent Klaufi.

Ils entamèrent la lutte et combattirent longtemps, jusqu'à ce qu'une servante arrive aux portes de la salle en déclarant que c'était une lutte de servantes puisque aucun des deux ne tombait et en leur disant de s'embrasser et de cesser. Cela mit Klaufi en colère, il empoigna Thórdr par la poitrine, le souleva et le précipita brutalement sur le sol si bien que tout le monde le crut blessé. Après cela, Klaufi le serra si ferme qu'il s'en fallut de peu qu'il ne fût mutilé. Une vieille était assise dans un coin de la salle, qui se montra tout à fait satisfaite de cette action. Gríss dit : « Je vais te donner un surnom, Klaufi, je vais t'appeler Ravageur et tu auras des gants en cadeau[1]. » Thórdr parvint jusqu'au banc, aidé par d'autres. On sortit et lorsque Klaufi fut dehors, il dit : « Il ne peut pas se réjouir, celui qui laisse ses gants tout en en acceptant d'autres. » Il entra alors dans la pièce et vit à quel endroit Thórdr était assis. Alors, il lui déchargea un coup de sa hache dans la tête et il en reçut la mort. Klaufi sortit aussitôt. Thorsteinn demanda pourquoi la hache était ensanglantée. Klaufi dit : « J'ai interdit à Thórdr de provoquer d'autres hommes à la lutte. » Alors, on fut aussitôt certain du meurtre et l'on chercha qui avait à répondre pour cette affaire, les compensations furent imputées à Gríss et il paya six cents d'argent. Puis on rentra chez soi et l'on resta tranquille pendant le reste de l'hiver.

CHAPITRE XIV

Nous mentionnons un homme pour la saga : Hávardr de Thorvaldsdalr et ses fils, Vígfúss et Thorvaldr. Était sous sa protection l'homme qui s'appelait Hrani. Il habitait à Birnunes. C'était le frère de Birna d'après laquelle est appelé le Birnunes. La mère de Hrani était Thorkatla la Vieille, qui a donné son nom au Kötlufjall parce que Helgi le Maigre la mit à mort là en la faisant mourir de froid et en lui supprimant les vivres jusqu'à ce qu'elle en meure[2]. Ce même Hrani fit subir grande injustice à un bóndi qui habitait à Hella et s'appelait Thórarinn ; il

faisait paître dans ses prairies et dévastait les champs. Comme Thórarinn était proche parent de Klaufi, il lui envoya un message. Klaufi y alla aussitôt et rencontra Hrani avec son bétail dans le champ de Thórarinn : ils étaient l'un et l'autre à cheval et tout armés. Lorsque Klaufi le trouva, il attaqua aussitôt Hrani par les armes, si bien que celui-ci ne put rien faire d'autre que battre en retraite jusqu'à ce qu'il reçoive la mort. L'endroit où il fut tué s'appelle depuis Hranaríki. Thórarinn et Klaufi allèrent chez eux parce qu'ils voulaient dilapider la pension alimentaire que Thorsteinn avait versée à Gríss pour que Klaufi s'en aille. Lorsque Klaufi rentra chez lui, il rencontra un homme qui montait un cheval de Gríss et Klaufi le tua. Cet homme s'appelait Örn et était domestique du lögmadr Höskuldr, son proche parent. Klaufi alla son chemin et Gríss le rencontra et demanda pourquoi sa hache et ses habits étaient ensanglantés. « Je veux manger, dit Klaufi, je n'ai cure de cela. » Alors que Klaufi avait fini son repas, douze hommes chevauchèrent vers l'enclos; ils reconnurent Thorsteinn Svörfudr et, avec lui, Hávardr de Thorvaldsdalr qui entreprenaient les poursuites pour Hrani. C'était à Gríss d'en répondre et il versa douze cents pour le meurtre de Hrani. À ce moment-là arriva Höskuldr le lögmadr qui réclama compensation pour le meurtre de son parent, et Gríss dut verser six cents pour le meurtre d'Örn. Puis, de part et d'autre, ils allèrent chez eux. Mais il était maintenant beaucoup plus difficile qu'avant d'avoir affaire à Klaufi, Gríss ne cessait d'avoir peur. Néanmoins, Gríss le convoqua pour aller pêcher dans la rivière, et Heklu-Skeggi l'accompagna. Hrólfr possédait la moitié de la rivière et de la pêcherie avec Gríss. Quand Klaufi arriva ainsi que Björn, domestique de Hrólfr, ils se querellèrent aussitôt parce que Klaufi voulait toute la rivière pour la pêche. Björn bondit sur Klaufi par le travers du corps, dans l'intention de le précipiter dans la rivière car il était à la fois grand et fort. Mais Klaufi attaqua[1] et Björn recula et ils s'affrontèrent de telle sorte que Klaufi tua Björn puis s'en alla chez lui. Bientôt, arriva Hrólfr Nefglita qui demanda des compensations pour Björn, et il fallut de nouveau que Gríss verse six cents d'argent.

CHAPITRE XV

Cet été-là, Gríss équipa son bateau pour s'en aller à l'étranger. Klaufi demanda : « Qui va s'occuper du domaine pendant ce temps ? » Gríss dit : « Je te le destine. — Je ne crois pas, dit Klaufi, car je veux aller à l'étranger avec toi. » Gríss alla alors trouver Thorsteinn Svörfudr et demanda comment faire en tel cas. Thorsteinn dit : « Je conseille de l'emmener, car il a toute sa parenté là-bas à l'est. Il me paraîtrait probable qu'il n'ait pas envie de revenir ici en Islande. » Gríss accepta et Klaufi fut du voyage avec lui. Thorsteinn leur demanda de s'enquérir de Karl, son fils, « car il y a longtemps qu'on n'a pas eu de nouvelles de lui ». Ils prirent la mer et arrivèrent dans le Thrándheimr. Gríss passa là l'hiver.

En été, Gríss équipa son bateau pour aller en Islande mais n'alla pas plus loin que Nidaróss, ils mouillèrent ensuite devant Sólskel, le vent qui se leva là-dessus venait du nord-ouest et Klaufi, de très mauvaise humeur, dit qu'ils devaient cingler vers le sud en longeant les côtes. Gríss dit que ce benêt ne déciderait pas « que je m'écarte tant de ma route ». Klaufi répondit : « On va naviguer comme je le veux, sinon, tu ne sortiras pas vivant d'ici », et ce fut Klaufi qui décida : ils cinglèrent vers le sud en longeant les côtes jusqu'à ce qu'ils arrivent à un îlot. Mouillaient là deux bateaux et il n'y avait personne dessus. Ils sautèrent sur l'un des bateaux. Klaufi dit : « Dis, Gríss, qui a commandé ce bateau car voici des runes qui le précisent. » Gríss déclara ne pas le savoir. « Tu le sais, dit Klaufi, et il va falloir que tu le dises. » Il fallut que Gríss le dise, bon gré mal gré, « les runes disent ceci : Karl commande ce bateau sur lequel des runes ont été gravées ». Klaufi sauta aussitôt dans une barque et rama vers la côte. Il était tellement fâché qu'il enfonça sa hache dans le sol de telle sorte qu'elle y resta jusqu'au talon. Puis il souleva un gros gourdin, qui paraissait ne pouvoir servir d'arme à personne sinon à lui. Ils entendirent alors beaucoup d'hommes parler et arrivèrent à un endroit où douze hommes étaient ligotés. Il y en avait une quantité à côté qui détachaient les hommes de leurs

liens, et chacun de ceux qui étaient détachés était abattu. Les hommes qui étaient ligotés étaient Karl le Rouge et ses camarades. C'était surtout un homme sans broigne qui allait abattre les gens. Il portait sur une épaule une épée magnifique. Klaufi s'adressa à cet homme et demanda qui il était. L'autre répondit en faisant l'important et dit que cela n'avait aucune importance. Klaufi se tourna contre lui et l'attaqua des deux mains[1] [...] à courir. Atli — ainsi s'appelait le viking qui s'était battu contre Karl — alla de la sorte quelques instants. Mais lorsque Klaufi l'atteignit, il ne l'épargna pas plus que les autres et le quitta, mort, puis prit l'épée et frappa à deux mains jusqu'à ce que Gríss crie très fort, disant : « Klaufi, Klaufi, modère-toi. » Alors Klaufi devint si faible qu'il ne put manier le gourdin avec lequel il s'était battu auparavant. Karl et ses compagnons furent détachés. Il y eut là joyeuses retrouvailles.

Au printemps suivant, Gríss et Klaufi allèrent en expéditions guerrières et passèrent trois étés en expéditions vikings, remportant toujours la victoire. Lorsqu'ils cessèrent de guerroyer, ils se dirigèrent sur la Norvège et cinglèrent vers l'embouchure du Thrándheimr où ils passèrent l'hiver. Au printemps, Klaufi et les siens équipèrent leur bateau pour aller en Islande : allèrent sur ce bateau Karl et Ögmundr. Ils arrivèrent au débarcadère où Gríss et eux avaient leurs habitudes, mouillèrent le bateau en bas de Melshöfdi, allèrent tous à Grund et y furent bien reçus. Gríss dit alors à Thorsteinn : « Les gens font des voyages bien différents[2]. » Klaufi dit : « Ce n'est pas à toi de dire cela, couard, dont tu n'es nullement la cause. Karl peut dire quelque chose de la façon dont il est revenu à la maison. » Karl dit les choses telles qu'elles s'étaient passées. Thorsteinn remercia Klaufi, son parent.

Il sied de parler de l'apparence de Klaufi. Il était haut de cinq aunes et deux mains. Il avait des bras longs et gros, de grandes joues et une forte poigne. Il avait les yeux saillants et le front droit, une bouche très laide et un petit nez, le cou long et un grand menton, était brun et avait les traits vifs, les pommettes hautes. Il était très brun, tant des sourcils que des cheveux. Il gardait la bouche ouverte, deux dents lui saillant de la mâchoire : par toute son apparence, on l'eût dit infirme et noué.

Gríss et Klaufi allèrent chez eux : ce dernier avait maintenant dix-huit hivers. Cet hiver-là, il ne se passa rien si

ce n'est qu'un soir un homme vint à Hof, qui s'appelait Skídi[1]. Il avait été forcé de fuir par un autre homme qui s'appelait Thorgrímr le Gris. Il habitait à Ósland dans le Skagafjördr. Skídi demanda à Ljótólfr de lui accorder quelque protection. Ljótólfr déclara qu'il le ferait à cause d'Uni, son parent. Skídi avait le statut d'esclave. Non point qu'il le dût à sa famille ou à sa nature. C'était un homme très grand et très beau. Ljótólfr lui confia la supervision du travail et l'autorité sur les ouvriers. Au printemps suivant, Thorgrímr vint de l'ouest avec trente hommes chercher cet homme, et lui et Ljótólfr se mirent d'accord pour que Ljótólfr paie parce qu'il avait gardé Skídi pendant l'hiver. Ils furent déclarés réconciliés et Thorgrímr emmena l'esclave pour cette fois parce que Ljótólfr avait peu de monde à la maison. Alors, soixante hommes vinrent trouver Ljótólfr, et il tourna toute l'affaire de telle sorte qu'il y ait eu attaque à domicile. C'était le conseil de Hrólfr Nefglita, et ils firent si rudement pression sur Thorgrímr que celui-ci dut accorder à Ljótólfr le droit de juger seul, rendit à la fois l'argent et l'esclave et s'en alla chez lui dans cet état.

CHAPITRE XVI

L'hiver passé, quand on fut au thing de printemps à Höskuldsstadir, on parla d'abondance de l'arrivée de Karl. Alors, Gríss eut un entretien avec Ljótólfr, son parent, et dit : « Il conviendrait à présent de parler de récompense pour le bateau avec Karl le Rouge, car il y a maints excellents hommes présents maintenant. » Skídi était auprès et dit : « Prends garde, Gríss, de n'intervenir entre les gens que de telle façon que la situation ne soit pas pire qu'avant. » Après cela, Ljótólfr demanda à Karl quelle contribution il voulait fournir en paiement du bateau qu'ils avaient fait faire tous les deux ensemble. Karl dit : « Je pense que tu ne peux réclamer aucun paiement pour cela, car tu m'as demandé de décider de sa valeur. » Gríss dit : « Il nous semblerait bon de faire de Ljótólfr ton ami et de fournir quelque argent. » Karl dit : « On ne fera rien selon ta parole ou celle de personne

d'autre pour cette fois » et c'est ce qui arriva. Mais les parents, Karl et Klaufi, réclamèrent à Gríss une pension de quatre hivers et il la paya, et ils lui remirent des terres en location, et ils ne stipulèrent rien sur les garanties de son travail à dater de là; il transporta sa résidence à Melar et y resta pendant l'été.

Il y avait des parcs publics à moutons[1] dans le Tunga : y amenèrent leurs moutons un homme et son fils, de Teigsfjall. L'un s'appelait Björn et l'autre, Sigurdr. Qu'ils eussent amené leurs moutons déplut à Klaufi, car il possédait une brebis parmi ces moutons et il fut fort mécontent qu'elle eût été chassée et mise à l'écart. Quand ils arrivèrent en face de lui, Klaufi, d'extrêmement mauvaise humeur, bondit et tua là chacun d'eux, alla ainsi jusqu'au parc où il rencontra Karl, son parent, et ils sautèrent sur l'enclos du parc. Ljótólfr demanda s'il voyait les gens qui menaient les moutons. Klaufi dit : « J'ai vu il y a un moment à quel endroit ils menaient les moutons, mais maintenant, va donc voir où chacun d'eux s'est arrêté. » On s'assura alors que Klaufi les avait tués tous les deux. Après cela, Klaufi eut licence de quitter le Melaland. Karl lui remit un autre établissement et vingt domestiques; ils érigèrent une ferme au nord de la rivière en remontant la vallée, à l'endroit qui s'appelle maintenant Klaufabrekka, mais qui s'appela d'abord Klaufanes, car elle se trouvait initialement tout en bas au bord de la rivière, et l'on estima que c'était un mauvais emplacement parce que la rivière l'endommageait trop comme il s'avéra par la suite. Après cela, il y eut haine déclarée entre les gens dans la vallée. Cet hiver-là, de part et d'autre, Kolbeinn et Uni espérèrent du renfort de leurs parents du nord de la vallée, car leur désaccord était à son comble, mais rien ne se passa cette année-là toutefois, et l'on peut dire que tout fut tranquille dans la vallée.

Mais à la fin de l'été, Gríss demanda la main d'une femme, Sigrídr, sœur de Klaufi. Le répondant était Thorsteinn Svörfudr et il remit toute l'affaire à Klaufi. Alors Gríss alla trouver Klaufi et lui demanda cette femme en mariage. Klaufi répondit promptement : « Alors ce ne serait pas donner en mariage une vaillante femme à un méchant homme, pourtant, je remets mon avis à l'opinion de ses parents à elle. » Gríss dit : « Accéderas-tu à ma requête s'ils trouvent bon de la marier ? —

Certainement », dit Klaufi, puis ce mariage fut conclu, mais Ljótólfr n'assistait pas à cet arrangement.

On prépara le banquet à Grund mais il ne vint pas grand monde. L'amitié entre Ljótólfr et Ásgeirr au manteau rouge était à son comble car Yngvildr Belle-Joue était concubine[1] de Ljótólfr, et personne de Brekka n'était invité. À Grund, on assigna une place aux gens. Tous les hommes d'un certain âge s'assirent sur un des bancs, et Thorsteinn Svörfudr, Karl, son fils, et Klaufi, leur parent, sur l'autre. Gríss prit alors la parole : « Il convient, dans une bonne société, de parler de ce que l'on pourra répéter, de faire des serments ou de prendre des champions[2]. » Thorsteinn dit que c'était une proposition stupide « et il arrive toujours quantité de choses quand cela vient de Gríss ». Néanmoins, ils s'en tinrent à cette proposition et Karl le Rouge commença en prenant pour champion Ljótólfr le Godi et en faisant le serment d'autoriser à tenir des propos infamants contre Ljótólfr pendant un délai de trois hivers. Gríss se choisit un champion, nomma pour ce faire Skídi et fit serment d'entrer dans le port qu'il voudrait chaque fois qu'il naviguerait d'un pays à l'autre. Ögmundr dit qu'on ne pourrait pas naviguer plus loin qu'en travers du hropti[3]. Klaufi prit pour champion Óláfr fils d'Ásgeirr et fit le serment d'entrer dans le même lit qu'Yngvildr Belle-Joue sans le consentement de Ljótólfr le Godi. Gríss dit : « De tels propos ne sont pas d'une mince signification, et des hommes sans valeur ne diraient pas de telles choses : faisons en sorte que cela n'aboutisse pas à rien, allons tout de suite à Brekka chercher Yngvildr Belle-Joue et asseyons-la sur le banc de la mariée à côté de Sigrídr. »

C'est ce qu'ils firent, ils se levèrent à dix-huit en tout et s'en allèrent à Brekka. Gríss entra en conversation avec Yngvildr et Thórhildr, sa mère, et Karl et les autres parlèrent au bóndi Ásgeirr et ils leur demandèrent à tous de venir au sud plus tard dans la journée; ils s'en allèrent pour prendre les devants et rencontrèrent devant la maison un homme qui s'appelait Thórdr Gapa. Gríss alla à lui et lui dit tout bas à l'oreille : « C'est bien mal que Karl soit si chiche sur la nourriture qu'il n'invite pas des hommes comme toi. Va-t'en à Hof et tu n'y seras pas si mal reçu si tu dis ce qui se prépare ici. » Thórdr y courut aussitôt. Karl vit tout de suite qu'un homme quittait le

banquet en courant, il demanda qu'on le poursuive et qu'on le chasse, mais lui s'esquiva en courant sur la rivière et alla tout d'une traite à Hof pour dire ce qui se passait. Ljótólfr réagit sur-le-champ, assembla des hommes et chevaucha jusqu'à Brekka en traversant la rivière. À Grund, un homme était dehors, qui coupait du bois de chauffage. Il entra en courant et dit que vingt hommes à cheval passaient la rivière et se dirigeaient sur Brekka. Alors ils se levèrent à dix-huit en tout, allèrent à Brekka et s'aperçurent qu'il y avait beaucoup de monde dans les maisons et que les portes étaient fermées. Karl y alla et demanda à Ljótólfr de sortir. Ils entendirent alors un grand éclat de rire dans la ferme, que poussaient Yngvildr et Hrólfr Nefglita. Yngvildr Belle-Joue alla aux portes. Klaufi monta jusque-là et déclama une vísa :

1. *Je crois que Hrólfr*
Nefglita appelle;
Il offre à Klaufi
De défendre la femme.
Tu ne jouiras point,
Byggvir, de l'épouse
À moins que Nefglita
N'y perde la vie[1].

Et il déclama encore :

2. *Ris surtout de ceci,*
Hrólfr Nefglita,
Lorsque sera payée
À l'homme la chose.

Karl le Rouge alla aux portes et déclama une vísa :

3. *Je sais qu'à l'intérieur*
Siégeaient les hommes;
Telle chose est mémorable;
Ljótólfr qu'exècre la louange
Provoque molestation.
Je crois que les diminueurs du feu du ressac
Auront diversement lieu de se réjouir;
On va faire taire le rire des jouisseurs de l'épée[2].

Karl brandit son épée, l'enfonça dans le montant des portes et prit des témoins de ce qu'il autorisait à tenir des propos infamants contre Ljótólfr le Godi puisqu'il ne voulait pas sortir, et de ce qu'il avait accompli les propos qu'il avait tenus à Grund. De nouveau, il offrit à Ljótólfr de sortir « et nous allons nous éloigner des portes », dit

Karl. Ljótólfr ne voulut pas risquer la vie de ses hommes en les faisant sortir, Karl s'en alla chez lui et ils siégèrent au banquet. Après cela, chacun s'en alla chez soi. Tout fut tranquille dans la vallée cet hiver-là.

Au printemps suivant, de part et d'autre on voulut prêter main-forte à Uni et à Kolbeinn, comme on l'avait promis au printemps précédent. Ljótólfr fut prêt avant Karl et les fils d'Ásgeirr accompagnèrent Ljótólfr. Thorsteinn Svörfudr demanda à Karl, son fils, pourquoi il tardait tant à faire le voyage. Karl déclara n'avoir cure qu'ils déblaient la neige pour lui sur la lande. À cette époque-là, Ásgeirr était allé dans le haut de la vallée tondre ses moutons d'une année. Karl et ses gens allèrent donc jusqu'à la lande mais ne parvint pas plus loin qu'en haut de celle-ci. Alors il arriva que Klaufi tomba de cheval. Ils tuèrent un cheval qui courait sans cavalier à côté d'eux, le dépouillèrent, firent, avec la peau, des lanières dont ils entourèrent Klaufi, l'attachèrent en travers de son cheval, firent demi-tour pour redescendre la vallée et trouvèrent Ásgeirr en bas de la Vatnsdalsá. Ásgeirr demanda pourquoi ils allaient si vite. « Tu peux voir, dit Karl, que nous transportons ici Klaufi tué. — Ce n'est pas une mauvaise chose, dit Ásgeirr, car il a montré grande injustice à maint homme pendant qu'il vivait. » Karl dit : « Ce n'est pas la peine de tant vanter cela, car maintenant il va falloir que tu laisses la vie ou que tu fiances Yngvildr ta fille à Klaufi, tué[1]. » Ásgeirr choisit alors de tendre la main, Karl topa de la part de Klaufi. Ásgeirr dut la prendre et les fiançailles furent conclues. Alors, d'en dessous de la peau du cheval, sortit ce libelle :

4. *Temps pour le maigre coquin*
D'entrer dans la couche de la fille ;
Je suis fort abattu ;
La belle ne fuit pas dans mes bras.
Je ne me remettrai pas du désir
Que j'ai d'elle ;
Les époux disent vrai qui[2]
[...]

Alors Ásgeirr dit : « Dis-tu que Klaufi est mort ? » Karl répondit : « Je ne dis pas cela, j'ai dit qu'il était soulevé. » Ásgeirr dit : « Nous n'étions pas convenus que tu tricherais, abuserais ou mentirais. — Je n'ai pas menti, dit Karl, bien que je t'aie dit soulevé, car on dit qu'est soulevé ce

qui est transporté à cheval. » Et ils descendirent à Brekka et Karl mit dans un même lit Klaufi et Yngvildr Belle-Joue. Et Ásgeirr resta en haut de la vallée pendant que cela se faisait.

CHAPITRE XVII

Après le thing, Ljótólfr et ses hommes repartirent de l'ouest. Thorgrímr le Gris s'était fort opposé à Ljótólfr et Uni. Ils arrivèrent dans la vallée au moment où Karl et Klaufi la remontaient avec la femme. Ásgeirr s'était joint à l'expédition de Ljótólfr et lui avait dit ce qui s'était passé pendant qu'ils étaient dans l'ouest. Ljótólfr et ses gens traversèrent la rivière près de Teigarhöfdi. Karl et Klaufi remontaient le long de la rive sablonneuse à Urdarhús. Ljótólfr avait vingt-neuf hommes et Karl, quatorze. Karl poussa de grands cris à l'intention de Ljótólfr, lui demandant d'écouter ce qu'il disait : « Il y a ici, en ma compagnie, Yngvildr, ta concubine. » Ljótólfr fit celui qui n'entendait pas et s'en alla chez lui dans cet état. Karl alla chez Klaufi. Tout le monde, dans la vallée, dit que Karl terrorisait Ljótólfr[1], pourtant, tout fut calme, en principe, pendant l'été.

On mentionnera comment les choses se passèrent entre Uni et Kolbeinn : Uni obtint ce qui faisait l'objet de leur litige, car tout le monde était contre Kolbeinn. Celui-ci fut si fâché qu'il se précipita sur son bateau, prit la mer, mit son bateau en pièces sur le rocher qui se trouve au large de Grímsey, au nord-ouest, et se noya là : l'île est nommée d'après lui et appelée Kolbeinsey[2]. Pour Hjalti, il resta et ne diminua pas son honneur.

L'automne suivant commencèrent les litiges entre Klaufi et Ljótólfr. Klaufi estimait que les hommes de Ljótólfr menaient en dépit du bon droit le bétail de Thorsteinn Svörfudr et de Karl ; il demanda à Karl de monter dans la vallée jusqu'au parc, mais Karl déclara qu'il fallait aller aux parcs des Strönd. Klaufi remonta la vallée et Karl alla aux Strönd. On ne dit rien du voyage de Klaufi avant qu'il fût arrivé aux Krókamelar, en face de Búrfellshús : là, il se trouva devant les gens de la montagne pour

passer le gué. Le bétail fut poussé au gué. Klaufi, qui avait quatre hommes avec lui, interdit de passer le gué, mais les gens qui venaient du parc étaient nombreux et bataille éclata. Le parc public était à Hæringsstadir, Hæringr habitait là. Il vit du bétail dispersé au bord de la rivière, et courut de chez lui avec neuf hommes, mais ils ne parvinrent pas à traverser la rivière parce que Klaufi se porta à leur rencontre : la fureur des berserkir[1] s'était emparée de lui et ils se battirent à l'est de la rivière. À ce moment-là survint Ljótólfr, avec deux hommes, et ils se joignirent à Hæringr. Klaufi n'avait qu'une seule idée, attaquer Ljótólfr, il bondit dans la rivière et ils se battirent au milieu de celle-ci. Sur ces entrefaites, neuf hommes arrivèrent chevauchant, qui venaient bon train de la côte le long de la rive sablonneuse : c'étaient Karl le Rouge et les siens. Il cria très fort : « Parent Klaufi, garde la mesure. » Klaufi dit : « Tu arrives à un mauvais moment, j'aurais vaincu et tué Ljótólfr si tu n'étais pas venu, et nous aurions été tout seuls à commander dans cette vallée. — Il ne faut pas dire cela, parent, dit Karl, car Ljótólfr a maints nobles parents par toute l'Islande, et nous serions dans une situation difficile si on lui faisait du mal, remets-lui le droit de juger seul[2] pour l'ensemble des injustices que tu as commises envers lui. » Klaufi se fâcha et déclara qu'il ne le ferait jamais. On les sépara alors : Hæringr était mort ainsi que quinze autres hommes et ils se quittèrent dans cet état.

CHAPITRE XVIII

Ce même automne, les frères de Brekka, fils d'Ásgeirr, allèrent cueillir des plantes pour faire de la teinture, que leur mère les envoyait chercher, à Klaufahlíd. Lorsqu'ils eurent cueilli ces plantes, ils arrivèrent à Klaufanes, voulant voir Yngvildr, leur sœur, et déposèrent leurs ballots pendant qu'ils restaient là : ces ballots étaient un manteau et un grand sac. Klaufi survint, il déchiqueta les ballots avec une houe puis s'en alla. Lorsque les frères sortirent, ils virent que les sacs n'étaient pas en état et ils s'en allèrent chez eux trouver leur mère. Elle demanda

pourquoi ils n'avaient rien à apporter. Alors, Thorleifr eut cette vísa à la bouche :

5. *Böggvir le Chauve*
M'a coupé mon sac
Et à Óláfr,
Manteau et ceinture.
Böggvir le Mauvais
Sera de même
Abattu
Si nous vivons[1].

Une fois, Yngvildr Belle-Joue s'assit sur les genoux de Klaufi, se montra très gentille avec lui et lui demanda de lui permettre d'aller rendre une visite à Brekka, disant qu'elle ne resterait pas partie plus longtemps qu'il le voudrait, et demandant que Heklu-Skeggi l'accompagne. Klaufi le permit. Elle y alla ensuite et ne fut pas partie plus longtemps qu'il l'avait permis. Quand elle revint, elle s'assit sur ses genoux, fut gentille avec lui et dit : « Je ne crois pas qu'il y ait une autre femme mieux mariée que moi. Mais il me déplaît que mes frères aient tué mon bœuf, qui était un animal de grand prix, et je voudrais bien, cher Klaufi, que tu ne te tiennes pas pour satisfait de cela et que tu ailles chercher ce bœuf, tel qu'il est maintenant, transformé en peau devant les portes de Brekka. » Klaufi répondit : « Quelle importance cela a-t-il ? Tu ne manques pas de nourriture ici. » Elle répondit : « Je ne m'attendais pas que tu voudrais te laisser dévaliser par mes frères. » Klaufi se leva d'un bond, se ceignit de l'épée qui lui venait d'Atli et il était dans une colère extrême.

Il descendit à Brekka sans passer par Grund, trouva aussitôt la peau de bœuf étendue aux portes, ramassa toute la carcasse du bœuf et se la jeta sur le dos et voulut sortir ainsi, mais cela ne fut pas possible parce qu'elle ne passait pas par l'encadrement aux portes. Il le démonta complètement, l'emporta jusqu'au sud de l'enclos, là, se débarrassa de l'encadrement de la porte et du portail, puis alla chez lui. Lorsqu'il y arriva, la nuit était fort avancée. Il y avait beaucoup de neige contre les portes. Il pénétra dans le passage couvert. Alors Yngvildr vint à sa rencontre, fort contente de lui : la fureur quitta Klaufi à tel point qu'il ne put déplacer les sacs qu'il venait de porter longtemps. Il s'affala contre les portes alors qu'elle lui prodiguait son

affection, et l'épée qui lui venait d'Atli sortit du fourreau : elle la prit, la jeta sous l'auvent en disant : « Que celui qui l'ose s'en serve. » Elle resta près de Klaufi jusqu'à ce qu'il fût transpercé en sorte qu'il en mourut aussitôt. C'étaient les fils d'Ásgeirr qui avaient exécuté cet acte, ils prirent Klaufi et le tirèrent en bas de l'enclos à foin derrière la maison. Yngvildr alla alors à son lit et eux se préparèrent à s'en aller. Dès qu'ils furent partis, Klaufi arriva au lit d'Yngvildr. Alors, elle fit appeler les frères, ils lui tranchèrent la tête et la lui placèrent entre les pieds[1].

Les frères arrivèrent à Brekka dans la soirée, leur père leur demanda ce qu'ils avaient fait. Thorleifr déclama alors une vísa :

6. *J'ai rougi le serpent de l'écu*
Sur le guerrier pour ses méfaits;
Hurla l'épée dans la tempête du métal;
La Gudr du soleil de la bataille chanta
Dangereusement parmi les montagnes;
J'ai chargé le sol
Du pin de la sorcière du baudrier[2].

Ásgeirr dit : « Je vois maintenant ce que vous avez fait, mais je n'ose pas vous garder ici, allez chez Ljótólfr. » Ils allèrent aussitôt à Hof et firent savoir à Ljótólfr ce qu'ils avaient fait. Ljótólfr fut très satisfait de cette action et leur demanda d'aller chez Gríss « car nous sommes tous au courant de ces desseins ». Et Gríss fut très satisfait, mais il n'osa cependant pas les garder à l'insu de Sigrídr, sa femme; on la mit au fait de ce qui s'était passé : elle posa une condition pour qu'on les cache, elle demanda qu'on lui confie l'épée qui venait d'Atli, disant qu'elle ne les dénoncerait pas tant que quelqu'un d'autre ne l'aurait pas fait, et telle fut la convention qu'ils passèrent.

CHAPITRE XIX

Le lendemain soir, Karl le Rouge était assis près du feu avec huit de ses suivants. Ils entendirent que quelque chose faisait du bruit dans la maison, et il y eut ce quatrain :

7. *Je suis sur la maison,*
J'attends
Que d'ici nous prenions
Vengeance.

Karl dit : « Cela ressemble tout à fait à la voix qu'avait Klaufi, notre parent, quand nous l'écoutions, et il se peut qu'il estime avoir besoin de quelque chose de grande importance. Ce poème m'incite à penser qu'il se passe certainement de grands événements, que ceux-ci aient déjà eu lieu ou non. » Après cela, ils sortirent tout armés dans l'intention de se rendre à Hof. Alors, ils virent un homme qui n'était pas de petite taille, au sud de l'enclos ; c'était Klaufi, il tenait sa tête entre ses mains et dit :

8. *Au sud suis, au sud suis,*
Et maintenant, allons.

Ils suivirent Klaufi et allèrent jusqu'à Steindýrr : là, Klaufi s'arrêta, frappa de la tête contre les portes et dit :

9. *C'est ici, c'est ici,*
Pourquoi aller plus loin ?

Alors Karl se rendit aux maisons, la porte était ouverte et des feux brûlaient à l'intérieur. Il y avait une table volante sur laquelle on avait posé beaucoup de viande cuite. Gríss se leva et fit bel accueil à Karl « et assois-toi, beau-parent, dit Gríss, et mange ». Karl répondit : « Il nous faut parler d'autre chose, des événements se sont produits. » Gríss répliqua : « Nous n'avons rien entendu dire de neuf, qu'as-tu à nous dire ? — Je crois qu'à coup sûr, dit Karl, Klaufi est mort. — Que faire d'autre que de dire notre mécontentement là-dessus ? » dit Gríss. Karl répondit : « Nous pensons que tu sais qui a accompli cette action. » Karl s'assit, ils se trouvèrent en assez bons termes et l'on se mit à manger. Il y avait une lucarne du côté nord de la maison, c'est là que devaient se tenir les fils d'Ásgeirr pour voir ce qui arriverait. Ils étaient donc à la lucarne et virent que Karl et ses hommes étaient venus. Alors, Thorleifr dit : « Je vois clairement quelles sont leurs intentions. On aura envoyé chercher Ljótólfr et ils vont attaquer Karl, mais je ne supporterai jamais qu'un si excellent homme soit trahi. » Thorleifr déclama alors cette vísa :

10. *Le fidèle dépêcheur du feu de la main,*
Mon ami cher, celui qui excite fort

À la bataille dit que je ne devrais point
M'esquiver. Et l'arbre de la sorcière de la charogne
Courba de la main le bon
Serpent du sang au meurtre rompu
Sur son genou en se mordant la barbe[1].

Et il déclama encore :

11. *Me voici aiguisant le feu*
De l'érable de la rondache
Pour la bataille tandis
Que nos ennemis nous privent de repas.
Nous avons tous deux comme des enfants
Abri parmi les grottes et les cavernes
Où l'on ne jouit guère du soleil;
Cela ne nous réjouit point[2].

Karl entendit cela, reconnut Thorleifr à sa voix et déclama alors cette vísa :

12. *L'ardent bosquet du feu de la bataille*
Déclame ici dans la maison;
Celui qui engendre la tempête des traits,
Celui qui va avoir peur, provoque les hommes.
Dangereux à Gríss seront ces chants, ce me semble,
Mais ne fuis pas, manieur
De la couche du serpent, attends,
Provocateur de l'oiseau de la bataille[3].

Après cela, Karl se leva d'un bond et Sigrídr, sœur de Klaufi, alla à lui et lui remit l'épée qui venait d'Atli. Il la dégaina et rejeta le fourreau sur son épaule. Gríss était dehors et mettait de la graisse sur le manche de leurs lances. Karl se précipita sur Gríss et le trancha en deux de son épée en disant : « C'est ainsi que nous brisons les cochons[4], gens de Grund, jamais en plus de deux morceaux. » Il vit alors qu'on avait fait couler de la graisse sur tous les manches de leurs lances. Il prit une lance, l'enfonça dans la neige, la retira en la prenant par le fer et l'essuya ainsi avec de la neige : c'est ce qu'ils firent tous, puis ils sortirent de l'enclos et virent alors un gaillard de très grande taille en face d'eux, c'était Klaufi. Alors, il déclama une vísa :

13. *Voici d'intrépides guerriers*
Qui s'avancent dans l'enclos;
Ils sont coutumiers du combat
Comme le fûmes naguère;
Nous avons vu le monde du soleil;

Vous allez voir l'autre;
À vous comme à nous
Toutes choses sont cachées,
Toutes choses sont cachées[1].

« Je crois que certains seront couverts de pierres[2] ce soir, parent Karl », dit Klaufi. Ils virent alors quinze hommes venir de Bakkavad[3]. Ils se rencontrèrent à l'endroit qui s'appelle Kumlahóll ou Kumlateigr[4]. C'était Ljótólfr le Godi qui était arrivé, et il n'y eut pas de salutations entre eux. Ils s'attaquèrent aussitôt et il y eut très rude bataille. Lorsqu'ils eurent combattu un moment, Ögmundr fils de Höskuldr dit à Karl : « Prends bien garde à toi, car tes chaussures sont restées dans la neige, je vais me tenir devant toi pendant que tu les remets. » Karl déclama alors une vísa :

14. *Un brouillard je vois en haut*
À Klaufahváll, une tempête de grêle
Par artifice provoquée;
Cette rafale noire nous protège
De la peur tant que point ne dégèle;
Cela vaudra malheur;
Je me tiendrai dans la bataille
Même s'il pleut du sang.

Alors Klaufi entra dans la bataille et, des deux mains, déchaîna des coups de sa tête sanglante et rudes et redoublés, et la déroute se mit dans les rangs de Ljótólfr: Lorsque Klaufi entra dans la bataille, ce fut tout à fait comme lorsque le renard entre dans un troupeau de moutons. Ljótólfr et les siens battirent en retraite, ils restaient à neuf alors qu'ils étaient arrivés à quinze, et les autres étaient à sept. Ljótólfr voulut prendre par le bas du Bleikudalr au delà de Bakkagardr, mais Klaufi se trouvait là, qui leur interdit le passage. Ils battirent en retraite vers la côte en se dirigeant vers le bas du Nafarsdalr au-delà de la bande de terre : il n'en fut pas question. Klaufi se trouvait là. Alors Karl surgit, et bataille éclata pour la deuxième fois. Ljótólfr dut battre en retraite lorsqu'ils eurent combattu un petit moment parce que Klaufi entra dans la bataille, Ljótólfr et les siens restaient à sept quand ils battirent en retraite, et les autres, à quatre. Ljótólfr marcha jusqu'à ce qu'il arrive à l'enclos de Hof; il ne fut pas question de passer le portail car Klaufi se trouvait là. Alors Karl surgit et il leur fallut se battre pour la

troisième fois. Lorsqu'ils s'affrontèrent, Klaufi déclama une vísa :

15.
Vacarme par toute
La vallée de Svörfudr,
Rassasiés sont
De combat nos amis.
Sus! Sus!
Troupes de Karl,
Étendons
Ljótólfr le Godi
Sous des pierres
Et sous des pierres[1].

Ljótólfr leur dit alors de crier tous ensemble « car alors, Skídi entendra et il viendra à notre aide avec les hommes dont il dispose ». Skídi entendit le cri, il se leva d'un bond et sortit dans l'enclos avec deux hommes, mais il ne lui fut pas possible d'aller à la bataille : Klaufi se trouvait là et leur barra le chemin. Skídi alla chez lui et prit une grosse bûche enflammée, l'enveloppa dans de l'écorce de bouleau et courut dans l'enclos : ce que voyant, Klaufi courut jusqu'à la bataille. Skídi y courut aussi avec deux hommes et vit qu'il y avait sur le terrain un verrat et un ours blanc, et qu'ils s'attaquaient. Skídi intervint pour les séparer et ne pas leur laisser la possibilité de se battre plus longtemps car ils étaient deux de part et d'autre. Ljótólfr battit en retraite et Skídi le protégea ainsi que ses deux compagnons, mais le verrat ainsi que l'ours avaient disparu. Ils allèrent jusqu'à ce que Ljótólfr atteigne les portes d'une dépendance qu'il avait là dans le pré clos. Les fils d'Ásgeirr au manteau rouge étaient avec Ljótólfr. Karl parvint aux portes, accompagné d'un autre homme. Il ne lui fut pas possible d'entrer parce que Skídi était devant. Karl excita Ljótólfr à sortir, lui disant qu'il ne retrouverait pas une telle occasion de l'emporter. Ljótólfr déclara qu'il s'en tiendrait là pour cette fois, et Karl alla chez lui après cela, accompagné d'Ögmundr.

Thorsteinn Svörfudr fit bel accueil à Karl, son parent, et dit : « Assois-toi, parent, et raconte les nouvelles, et je ne comprends pas bien pourquoi m'a été imposée la peine d'être avec vous dans la bataille sans pouvoir m'en retirer. » Karl dit : « Je savais, père, que tu étais dans la bataille et nous prêtais main-forte. » On pansa les blessures de Karl et d'Ögmundr. Thorsteinn Svörfudr était

tellement épuisé qu'on le transporta dans son lit, il y resta couché toute la nuit et le lendemain matin, et il donna à Karl, son fils, force bons conseils, lui demandant de déménager de Grund et d'aller à Upsir. « Je voudrais te demander aussi, mon fils, d'être ami fidèle des gens qui sont loyaux envers toi dans la contrée. » Maintenant, on peut dire que tout fut tranquille dans la contrée pendant l'hiver, après les troubles qu'ils avaient connus. Vinrent assister Karl, Vémundr, Thórdr, et Svarthöfdi fils de Hedinn.

Mais au printemps, Thorsteinn Svörfudr mourut et il fut enterré dans le banc de sable, en bas, en face de Blakksgerdi. Après la mort de Thorsteinn, Karl fit faire un grand banquet à Grund et y invita Hávardr et ses fils et tous ses amis du fond de la vallée. Alors, comme il était venu là beaucoup d'hommes de bonne volonté, on entreprit de chercher à obtenir des conciliations entre Ljótólfr et lui. Pour finir, Karl y consentit et, après le banquet, des gens allèrent à Hof pour chercher à obtenir des accords avec Ljótólfr et cela se passa de telle sorte que les uns et les autres se rencontrèrent à Grund et plaidèrent leur cause. Ljótólfr était, en toutes choses, plus hésitant à faire la paix, et d'ailleurs tous les litiges étaient davantage le fait de Karl. Les fils d'Ásgeirr au manteau rouge durent s'en aller à l'étranger. Skídi alla demander à Karl de céder à Ásgeirr au manteau rouge quelque terre à pâturage « car celle qu'il possède est éloignée ». Karl fit si bien qu'il lui donna de grands marécages à pâture. Les accords furent que Ljótólfr devait payer six cents d'argent. Il y avait un bateau au mouillage dans le Siglufjördr et les fils d'Ásgeirr le prirent. Les accords s'effectuèrent comme il avait été dit, on peut dire que tout fut tranquille dans la vallée, et Karl déménagea pour Upsir.

CHAPITRE XX

Là-dessus, il faut dire qu'une femme de Mödruvellir, vers le fond de l'Eyjafjördr, Thórdís, fille de Gudmundr le Vieux[1], fut envisagée comme devant devenir la femme de Ljótólfr. Il se trouva qu'un bateau fut mis en pièces

dans le Fljót et qu'il n'en réchappa personne, que l'on sache. Un matin, il se fit que Heklu-Skeggi arriva à Steindýrr. Il logeait chez Sigrídr, sœur de Klaufi. Il avait vu deux hommes passer la rivière à gué. Il l'avait nettement vu parce qu'il était tombé une mince couche de neige, il appela Sigrídr et elle et lui reconnurent, d'après les traces, que c'étaient les fils d'Ásgeirr qui étaient passés là, car Óláfr avait le gros orteil beaucoup plus gros que les autres hommes. Alors, elle lui demanda d'aller à Upsir le dire à Karl. Celui-ci réagit aussitôt et alla à Hof avec quatorze hommes. Mais Ljótólfr n'était pas chez lui, il était allé jusqu'au fjord. S'occupaient du domaine pendant ce temps Ragnhildr[1] et Skídi. Yngvildr Belle-Joue était là. Skídi aperçut leur expédition. Or les garçons, les fils d'Ásgeirr, venaient d'arriver et se tenaient à côté de Skídi quand il menait son chariot par le champ. Il ne trouva pas d'autre expédient que de les mettre dans le tertre, il les recouvrit de fumier gelé puis ramena par-dessus du fumier frais. Ensuite, il s'en alla dans le sud du champ et alors Karl survint, qui demanda si des gens étaient venus le trouver. Il déclara qu'à sa connaissance « personne n'était venu ici. — Ne dissimule pas, Skídi, dit Karl, car les fils d'Ásgeirr sont arrivés ici. — Ce que j'ai à dire est dit », dit Skídi. « Allons à la maison, dit Ögmundr, et n'insistons pas, fouillons la ferme », et c'est ce qu'ils firent.

Au sud de la maison, Ögmundr déclara qu'il voyait pendre à une poutre une tunique rouge, toute dégouttante : il y porta la bouche et sentit qu'elle avait un goût salé. Puis il courut au sud des maisons avec la tunique, emmena une grande chienne, lui coupa la tête, mit le corps dans la tunique, fit dégoutter le sang de la tête sur l'encolure de la tunique et se dirigea vers les portes de la salle où étaient Ragnhildr et Yngvildr. Il dit alors : « Regardez donc ce que nous avons trouvé. Mal loti celui qui a un ami aussi infidèle que Skídi car il a indiqué où étaient les frères et vous pouvez voir ici l'un d'eux. » Elles firent semblant de ne pas entendre. Eux, coururent au sud du champ : Skídi se trouvait là. Karl bondit sur Skídi, l'empoigna et le précipita brutalement par terre en disant : « Dis-nous si tu es mieux disposé maintenant, nous avons acquis la certitude que les fils d'Ásgeirr sont ici. » Skídi dit : « Que ceux qui le veulent le disent ; pour

moi, j'ai dit ce que j'ai à dire. » Alors Karl prit une corde, passa un nœud coulant autour des pieds de Skídi, attacha l'autre bout à la queue du cheval, monta en selle et chevaucha par le Skordumýrr. Skídi fut traîné derrière : on avait abattu les arbres mais les souches restaient. Il lui fallut se fracasser dessus jusqu'à ce qu'Ögmundr coupe la queue du cheval en disant : « Nous nous rappelons fort mal ce que ton père disait, nous qui torturons ainsi Skídi, car c'était son ami. » Ils virent alors trente hommes qui chevauchaient vers la ferme, venant de la côte. Skídi était fort blessé, il saignait de partout. Il avait l'os du menton arraché, deux dents sautées. Alors, ils passèrent la rivière et Skídi alla chez lui. Il y arriva exactement en même temps que Ljótólfr. Celui-ci demanda pourquoi il était si maltraité. Skídi répondit : « La seule cause en est mon mutisme. »

Karl et les siens se préparèrent à se défendre sur un monticule en face des maisons de Grund, et les trente autres chevauchèrent jusque-là, avec deux hommes en plus car les fils d'Ásgeirr étaient alors avec Ljótólfr. Ils passèrent la rivière pour se porter contre Karl, bataille éclata, qui se termina de telle façon que quelques hommes de Ljótólfr tombèrent, ainsi que deux de Karl. Bárdr le Fort[1] souleva Ljótólfr pour le mettre en selle en lui demandant de s'esquiver, et c'est ce que fit Ljótólfr parce que ses troupes ne faisaient guère preuve de valeur, et ils se quittèrent ainsi. Karl alla chez lui. En voyant Skídi, Ljótólfr se trouva dire : « Choisis toi-même ta récompense pour ton mutisme. » Skídi répondit : « Tu feras de mon honneur ce que tu voudras, mais la récompense sera vite choisie si je peux en décider. » Ljótólfr répondit : « Quelle est-elle ? — Je veux que tu interviennes, dit Skídi, pour que j'épouse Yngvildr Belle-Joue. J'estime être celui qui mérite le plus de l'obtenir en raison des mauvais traitements que Karl m'a infligés. » Ljótólfr répondit : « Pourquoi demandes-tu ce qui me concerne le moins ? Et je crois que tu n'auras pas lieu de te réjouir de l'épouser. » Skídi répondit : « Quoi qu'il en soit, c'est cette récompense que je veux ; pour toi, décide quel honneur tu lui accordes. — Nous allons nous enquérir de cela auprès d'elle, dit Ljótólfr, car je ne veux pas la marier de force. » Ils allèrent trouver Yngvildr et lui exposèrent cette affaire, demandant si elle voulait consentir à épouser

Skídi. Elle dit à Ljótólfr : « Il me semble que tu ne m'estimes guère si tu veux me marier à ton esclave. » Ljótólfr répondit : « Je vais compenser cela, je vais l'affranchir et lui donner tant de biens que vous ne seriez pas gens plus importants si vous en aviez davantage. — Alors, nous y sommes presque, dit Yngvildr, mais je vais faire quelque stipulation. » Ljótólfr demanda ce que c'était. Elle dit : « Il doit avoir comblé la brèche qu'il a à la lèvre dans un délai de cinq hivers, de telle sorte que j'estime qu'elle est bien remplie. » Skídi accepta, la chose fut résolue, et Ljótólfr donna à Skídi la gérance de la vallée que l'on appelle depuis Skídadalr. Il y avait, en remontant de Tunga, une forêt si épaisse qu'il n'y avait jamais eu de clairière dedans. Skídi fit ériger sa ferme à l'endroit qui s'appelle depuis Mödruvellir. Ljótólfr lui donna du bétail, de telle sorte qu'ils furent bien pourvus. Skídi et Yngvildr eurent trois fils. L'aîné s'appelait Thorkell, le deuxième, Björn, et le troisième, Grímr. Lorsque Thorkell eut quelques hivers, Ljótólfr l'invita chez lui pour l'élever, et c'est là qu'il grandit.

CHAPITRE XXI

Il faut revenir maintenant à ce dont nous nous sommes détournés : quand Karl eut passé chez lui une nuit, il chevaucha jusqu'aux Strönd, il y avait un grand brouillard. Ljótólfr aussi était allé à Sandr chercher du bois qu'il devait rapporter chez lui. Ils chevauchèrent à cinq en tout. Karl chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive à Holt de l'extérieur, et rencontra Geirdís quand elle sortait du temple[1]. Elle salua bien Karl. Il demanda si son fils, Geiri, était à la maison. Elle dit qu'il était monté s'occuper du bétail dans le Holtsdalr. Karl sortit de l'enclos et grimpa la pente. Il demanda s'ils voyaient quelqu'un devant eux. Ils dirent qu'il y avait un homme qui poussait des moutons devant lui le long de la pente. « Nous allons prendre par là », dit Karl. Ils rencontrèrent Geiri près du champ clos qui est en haut et au sud de Böggvisstadir. Karl fit saisir et tuer Geiri et l'endroit est appelé Geiravellir. Alors Karl alla chez lui à Upsir. Ljótólfr fit

comme s'il ne savait pas ce qui s'était passé et, de part et d'autre, ils restèrent tranquilles trois hivers. Ögmundr était constamment avec Karl et Svarthöfdi fils de Hedinn, et les biens de Karl se mirent à diminuer fort, en raison des dépenses qu'il avait, il ne fut pas en bons termes avec les boendr et ne resta pas aussi populaire qu'avant.

Un été, un bateau arriva de la haute mer à l'embouchure de la Svarfadalsá, celui qui commandait ce bateau s'appelait Gunnarr. C'était un homme du Vík[1] et un grand ami de Karl. Ljótólfr était au thing quand ce bateau arriva. Karl chevaucha jusqu'au bateau et invita Gunnarr à venir loger chez lui avec autant d'hommes qu'il voudrait. Gunnarr prit aimablement la chose, « mais je vais attendre Ljótólfr le Godi; on me dit qu'il y a grand désaccord entre lui et toi, et c'est là-bas que j'irai loger; ce que j'aimerais le mieux, ce serait de vous remettre en bons termes ». Karl alla chez lui à Upsir et Gunnarr attendit là quelque temps, mais Ljótólfr n'arrivait pas. Karl pressait Gunnarr de venir chez lui « et le destin s'occupera de nos accords, à Ljótólfr et à moi ». Gunnarr alla donc à Upsir chez Karl avec quelques hommes. Peu après, Ljótólfr arriva chez lui. L'hiver fut tranquille. Pendant l'hiver, le Norvégien monta constamment à Hof pour chercher à réconcilier Karl et Ljótólfr et il parvint à fixer une réunion de conciliation entre eux en bas de la pente, près de Grafarhús. Vinrent à cette réunion Skídi et Yngvildr Belle-Joue. Alors que cette réunion de conciliation entre Karl et Ljótólfr était presque conclue, Yngvildr dit que si ces accords avaient lieu, la brèche dans la lèvre de Skídi mettrait du temps à se combler. Skídi dit : « Pauvre et misérable femme ! » Gunnarr répondit : « Souvent, mal advient de propos de femmes et il se peut que les pires choses résultent de ces paroles. » C'en fut fini des accords et ils se quittèrent non réconciliés.

CHAPITRE XXII

Óláfr[2] vint de l'Óláfsfjördr à Upsir demander à Karl que ses fils reviennent chez lui avec lui car il se fatiguait beaucoup en raison de son âge. Ses fils, Thórdr et

Vémundr, retournèrent chez eux avec lui et ne furent plus ensuite chez Karl.

Au printemps suivant, les Norvégiens équipèrent leur bateau jusqu'à ce qu'ils soient prêts, Gunnarr étant à Upsir. Un matin que Karl et Gunnarr étaient dehors, Karl leva les yeux vers le ciel et changea de couleur. Gunnarr demanda pourquoi il était si pâle. Karl répondit : « Ce doit être peu de chose, mais il m'est apparu quelque chose. — Quoi donc ? » dit Gunnarr. « J'ai cru voir Klaufi, mon parent, chevaucher en l'air au-dessus de moi, il m'a paru monter un cheval gris qui tirait un traîneau. Il m'a semblé vous voir, vous autres, mes Norvégiens, ainsi que moi-même dans ce traîneau, et les têtes dépassaient, et je présume que c'est en voyant cela que j'ai dû changer de couleur. » Gunnarr dit : « Tu n'es pas aussi remarquable que je le croyais. J'ai vu tout cela, et vois si j'ai changé de couleur. — Je ne le vois pas », dit Karl. Et alors qu'ils discutaient de cela, Klaufi déclama droit en l'air :

16. *On va estimer que grande*
Perte d'hommes y aura ;
Beaucoup y trouveront secours ;
Ainsi se déferont là-bas les liens de ce monde.
Enfin va venir un descendant ;
Je crois que ce lignage durera ;
Je fais étinceler l'épée vers le ciel
Et chevauche de l'avant
Et chevauche de l'avant[1].

Et il déclama encore :

17. *L'arbre de la tourmente d'Áli*
N'eut jamais froid ;
« Ske » a cruellement trahi
Les gens de la contrée.
Voici que j'erre près des nues,
Voici que j'erre près des nues[2].

Et alors il dit, de telle sorte qu'ils entendirent tous les deux : « J'ai l'intention de te voir chez moi avec moi ce soir, parent Karl. » Gunnarr dit alors qu'ils devaient aller au bateau dans la journée. Karl dit : « Cela ne presse pas, car il n'y a pas espoir de bon vent. » Gunnarr ne se laissa pas dissuader. Karl alla trouver Thorgerdr, sa femme, et lui dit : « Je vais transporter mes Norvégiens au bateau aujourd'hui et je vais te dire comment tout arranger ici si

je ne reviens pas ce soir, car on ne sait pas sous quels auspices on part de chez soi. » Il lui dit l'apparition qu'il avait eue. « S'il se faisait que je périsse, je veux que tu déménages pour Grund, car tout m'a été pénible depuis que j'en suis parti. Si je meurs dans notre rencontre avec Ljótólfr, je veux me faire transporter au-delà de la rivière qui coule ici vers la rive. Il me semble qu'on y a une bonne vue si des bateaux remontent ou descendent le fjord. Je veux aussi que, si tu as un garçon, tu le fasses appeler d'après moi, car tu es enceinte et j'espère que bonne chance s'ensuivra. » Thorgerdr répondit : « Je voudrais bien que tu n'y ailles pas et cette apparition n'est pas de mon goût. » Karl répondit : « Il n'y a rien à y faire. Advienne que pourra. »

Après cela, Gunnarr, Karl, Svarthöfdi et Ögmundr se préparèrent à partir. Il y avait deux Norvégiens en plus de Gunnarr, et Karl était accompagné de cinq hommes. Lorsqu'ils descendirent sur la colline qui est au sud de la Brimnessá et arrivèrent au vallon qui se trouve en aval et au sud de la rivière, trente hommes se dressèrent devant eux et il y avait là Ljótólfr. Éclata là bataille grande et rude. Ljótólfr dit alors : « Nous voulons faire trêve aux Norvégiens. » Gunnarr répondit : « Ou bien nous obtiendrons tous merci, ou bien personne. » Lorsqu'ils eurent longtemps combattu, ils parvinrent à séparer Karl de ses hommes et sept hommes l'attaquèrent, mais il s'esquiva jusqu'à ce qu'il arrive à Hyltinganaust[1]. Là, il abattit tous ceux qui l'attaquaient. Alors, Skídi attaqua avec onze hommes. Karl sauta sur le hangar à bateaux. Skídi dit : « C'est bien, Karl, que nous nous soyons rencontrés ici. — Je ne t'en blâme pas, dit Karl, et je reconnaîtrai ton courage au fait que tu voudras m'attaquer tout seul ; il y aura là, alors, quelque renom à cela, mais si tu m'attaques avec plusieurs hommes, il me semble que tu ne satisfais pas aux termes du contrat que tu passas avec Yngvildr lorsque tu l'épousas : j'estime que la brèche de ta lèvre serait comblée uniquement si tu te bats tout seul contre moi. » Skídi dit : « Je vais profiter maintenant de la différence de nombre entre nous, et chacun apportera la contribution qui lui semblera bonne. Dira comblée la brèche de Skídi qui voudra, et s'exprimera autrement qui voudra. » Et donc ils attaquèrent Karl, mais il se défendit vaillamment. On dit que Karl tua trois hommes de Skídi

et blessa la plupart des autres. Skídi et ses hommes n'eurent de cesse qu'ils aient tué Karl. D'autre part, Ljótólfr et les Norvégiens se battirent et tous ceux-ci tombèrent devant Ljótólfr ainsi que Svarthöfdi et Ögmundr, suivants de Karl. On dit que la moitié des gens de Ljótólfr tombèrent. Après cela, celui-ci s'en alla chez lui. Lorsque l'on apprit cela à Upsir, Thorgerdr fit transporter Karl et les Norvégiens jusqu'à la Karlsá, là, ils furent placés dans un bateau avec beaucoup de biens, c'est pour cela que, depuis, l'endroit s'appelle Karlsá[1].

CHAPITRE XXIII

Après cet événement, Thorgerdr transféra sa demeure à Grund tout en conservant sa seconde résidence à Upsir. L'été passa. On raconte que Thorgerdr se sentit mal et mit au monde un garçon; celui-ci fut appelé Karl, d'après son père. Il grandit là et fut très tôt de grande taille, mais lorsqu'il eut quelques hivers, ses esprits ne s'éveillèrent guère : il ne disait pas un mot, aussi l'appela-t-on Sans-Parole et le dit-on de commerce peu facile. Thorkell fils de Skídi alla chez son père, et tous les frères, les fils de Skídi, grandirent là et furent tous des hommes accomplis.

Quelques hivers s'écoulèrent sans qu'il se passe de grands événements. Ljótólfr ne fit pas de difficultés sur le fait que Thorgerdr habitât là et eut tout l'honneur pour lui tout seul. Karl fils de Karl grandit chez sa mère, jusqu'à ce qu'il eût douze hivers, et la plupart des gens disaient qu'il était idiot. Les affaires de Thorgerdr allaient fort mal car elle avait beaucoup de dépenses, le travail était toujours mince, et il n'y avait personne pour s'en occuper au-dehors.

Là-dessus, il arriva que l'on fixa un combat de chevaux[2] à Tungugerdi : devaient exciter les chevaux Ljótólfr et Thorkell fils de Skídi. On choisit beaucoup d'autres chevaux, bien que leurs possesseurs ne soient pas mentionnés. À Grund, on rassembla dans la journée les chevaux que l'on devait monter. Il y avait là un cheval de trois hivers, non dompté. Il était de la taille des plus grands et avait une longue crinière. Lorsque ces chevaux

furent arrivés à la ferme, Karl Sans-Parole était dehors. Il vit le cheval indompté, bondit vers lui et lui empoigna la queue; il se hissa de la sorte et put lui saisir l'encolure, mais le cheval s'emballa et se mit à courir en tous sens dans le champ. Karl suivit comme il faut et n'eut de cesse qu'il ne fût parvenu sur son dos, enserrant son ventre de ses jambes et se tenant à la crinière. Le cheval courait, de l'avant et de l'arrière, jusqu'à ce que ceux qui devaient partir fussent prêts. Alors, Karl grimpa la colline avec eux. Le cheval courait alternativement devant ou derrière eux et les hommes poussaient de grands cris sur Karl. Ils arrivèrent à la réunion. Karl sauta de son cheval et s'assit à l'écart. Un homme avait jeté là ses gants et il y avait à côté une hache incrustée d'argent. Karl ramassa les gants et la hache et les posa sur ses genoux. Il ne cessait de caresser la hache. Il n'alla pas au combat de chevaux. C'était Thorkell fils de Skídi qui avait posé ces objets par terre, et lorsque le combat de chevaux fut terminé, il regarda alentour pour voir où il les avait mis, et vit alors Karl assis qui caressait sa hache. Thorkell alla à lui et dit : « Trouves-tu que c'est une bonne hache, Karl ? » Karl se tut et détourna le regard. « Je crois voir que tu trouves cette hache excellente, et mon avis est que tu acceptes le tout, hache et gants, en compensation pour ton père. » Karl se leva d'un bond, jeta la hache qui arriva sur une pierre, le tranchant se trouva tout cassé, et il s'assit ailleurs. Pour Thorkell, il alla à Ljótólfr et lui montra comment ce simple d'esprit avait traité sa hache « et il vient de montrer quel idiot c'est ». Ljótólfr répondit : « Il vous paraît stupide, mais je le tiens pour plus intelligent que vous et cela se révélera ainsi. — Tu n'as encore jamais dit cela », dit Thorkell. « Je n'en ai pas parlé », dit Ljótólfr. « On va voir, dit Thorkell, lequel de nous deux est le plus avisé; j'ai ici trois marcs d'argent que je vais lui offrir en compensation pour son père, s'il se tait, je tiens cela pour signe qu'il est idiot, mais s'il répond, il n'est pas aussi stupide qu'il en a l'air. — Tu peux essayer si tu veux, dit Ljótólfr, mais il me semblerait plus judicieux que vous n'ayez pas affaire à lui tant qu'il ne vous parle pas. » Thorkell dit : « On va essayer une fois. » Thorkell alla à l'endroit où Karl était assis, il tenait sa bourse à la main, la lui tendit et dit : « Veux-tu de l'argent, Karl ? » Mais Karl se tut. Il redemanda la même

chose. Karl répondit : « Veux-tu de l'argent, Karl ? » Thorkell dit : « Je savais bien que tu serais capable de parler. Je veux te verser cet argent en compensation pour ton père, trois marcs d'argent. » Alors, Karl jeta la bourse sur le nez de Thorkell, si rudement que deux dents se brisèrent et que des jets de sang lui jaillirent du visage, et Thorkell s'en alla dans cet état. Pour Karl, il alla à ses gens. Lorsque Ljótólfr vit Thorkell ainsi, il demanda pourquoi il était dans cet état. Il répondit : « C'est Karl qui m'a frappé avec la bourse. » Ljótólfr répondit : « Tu n'avais aucun besoin d'avoir affaire à lui et si vous avez jamais à en découdre, on verra bien que vous n'êtes pas égaux. »

CHAPITRE XXIV

Puis les gens se regroupèrent en deux endroits et quittèrent ensuite le combat de chevaux pour s'en aller chez eux. Karl et les siens chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils aient passé la rivière. Alors, Karl s'arrêta et dit : « Quels sont ceux de mes thingmenn qui en seraient si j'avais besoin de quelque aide ? » Ils demandèrent ce qu'il voulait. Il dit : « Pas plus d'un jour de travail quand je vous le réclamerai, et vous n'en retirerez aucun tort. » Ils répondirent : « Que donneras-tu en paiement de ce travail ? » Il dit : « Je vous donnerai un cent d'argent à chacun et je choisirai le jour où vous devrez travailler pour moi. Je vous avertirai. — Nous avions le pressentiment, dirent-ils, que tu serais un brave, mais l'idée ne nous était pas venue que tu nous récompenserais tant en un seul jour ; nous acceptons volontiers. — Combien serez-vous ? » dit Karl. « Pas moins de dix-huit », dirent-ils[1]. « Je vous verserai l'argent quand vous viendrez, mais je déclare l'affaire conclue », dit-il. Ils acceptèrent et se quittèrent en cet état. Karl alla à Grund et y passa l'hiver, jusqu'à ce que vienne le printemps.

Alors, il envoya chercher ses frères, Thorgrímr, Thorsteinn et Thorvaldr, et lorsqu'ils arrivèrent, il leur fit bel accueil, puis il fit étaler dehors une grande peau de bœuf et y versa l'or et l'argent qu'il avait à la maison, car les

frères voulaient le faire partager, et ils estimaient qu'on allait à la ruine s'il n'était pas réparti. Karl restait auprès tandis qu'ils partageaient et n'intervint pas. Lorsque le partage fut fait, Karl fit un tas de l'argent et s'en alla sans dire un mot. Ils demandèrent pourquoi il agissait ainsi, mais il se tut. Alors, ils refirent le partage, mais Karl refaisait constamment un tas avec le tout. Ils demandèrent pourquoi il faisait ainsi [...] « et nous voulons que tu partages, et que nous, choisissions[1] [...] — Alors, quoi? dirent-ils. — Vous allez faire de deux choses l'une : avoir tout l'argent et venger notre père, ou bien je le vengerai, moi, et j'aurai tout, selon ce que voudra le destin, et vous serez dégagés de toutes responsabilités là-dessus. » Ils préférèrent ne rien avoir de l'argent et s'en allèrent chez eux. Quelque temps après, Karl réclama aux hommes qui lui avaient promis de le faire, de venir. Ils s'exécutèrent rapidement, pensant qu'ils devaient faire quelque travail, réparer un mur ou des maisons, car maint bâtiment était en ruine. Lorsqu'ils arrivèrent, Karl les accueillit bien et ils passèrent là la nuit. Le lendemain matin, Karl fut sur pied de bonne heure et demanda aux hommes de se lever. Lorsqu'ils furent habillés, il les pria d'aller déjeuner « et je veux[2] [...] ». Il était dehors tandis qu'ils mangeaient, portant dans le pré clos toutes sortes d'armures. Lorsqu'ils sortirent, ils virent que Karl était en armure, alors, ils furent saisis de crainte et auraient bien voulu ne pas avoir conclu de marché.

CHAPITRE XXV

Ils montèrent à cheval. Il faisait un brouillard si épais que l'on ne voyait pas d'une ferme à l'autre. Karl sortit de l'enclos par le sud, monta sur la colline, suivi d'eux tous. Il chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive dans le Skídadalr à Mödruvellir. C'était tôt le matin, Yngvildr n'était pas levée. Karl se dirigea sur l'arrière des maisons et dit à ses compagnons de l'attendre là. Il alla aux portes, une servante sortit. Karl demanda si Skídi était à la maison ; elle répondit : « Il est monté au parc en bas de la pente, ses fils y sont. » Il demanda : « Yngvildr est-elle à la maison ? »

dit Karl. « Elle est dans son lit », dit-elle. Karl et ses compagnons montèrent jusqu'au parc, s'emparèrent du père et de ses fils et les menèrent dans le pré clos. Alors, Karl entra dans la ferme et demanda à Yngvildr de se lever. Elle se leva et voulut s'habiller, mais ne parvint à mettre qu'une chemise. Karl la prit par la main, la mena dehors dans le pré clos et l'assit quelque part. Elle n'avait pas sa coiffe, ses cheveux étaient à la fois longs et beaux. Karl brandit alors son épée et dit à Yngvildr : « Quelle taille a maintenant la brèche dans la lèvre de Skídi ? — Mais non, dit-elle, il n'y a plus de brèche du tout[1] [...]. Mais elle répondit la même chose. Alors, il prit leur plus jeune fils, Björn, et le décapita, alla ensuite à Yngvildr, essuya son épée sur le milieu de la chemise qu'elle portait en demandant si la brèche de la lèvre de Skídi était comblée. Elle dit qu'il n'avait pas besoin de répéter constamment la même chose « et sa lèvre s'est parfaitement cicatrisée ». Alors, Karl alla à Skídi et lui demanda s'il voulait qu'il le laisse en vie. Celui-ci déclara qu'il acceptait volontiers « même si j'avais à l'accepter d'un homme bien pire. — Alors tu peux aller où tu voudras, mais je vais me saisir de ce domaine et je vais te donner un moyen de voyager pour que tu puisses aller où tu voudras ; mais je ne veux pas que tu ailles trouver Ljótólfr. — Que me donneras-tu ? » dit-il. « Tu vas t'en aller à l'étranger en bateau ; je vais te donner ce que je voudrai. » Il lui donna deux chevaux. Karl dit : « Tu vas sortir du Svarfadardalr et prendre vers l'ouest. Va comme je le dis, sinon je te ferai tuer. » Skídi s'en alla comme Karl le lui offrait, jusqu'à ce qu'il arrive au sud à Eyrar. Là, il partit pour l'étranger et il sort de la saga pour le moment. Karl reprit le domaine et le transféra à Grund. Il fit venir Yngvildr avec lui et la plaça juste à côté de lui. Il allait constamment l'épée nue : c'était celle avec laquelle il avait tué les fils d'Yngvildr et il lui demandait toujours si la brèche de la lèvre de Skídi était comblée. Elle disait qu'elle ne s'était jamais aussi bien cicatrisée que maintenant.

Karl passa cet hiver-là à Grund. Ljótólfr fit mine de ne pas savoir ce qui s'était passé. Pendant l'hiver, les amis de Karl lui conseillèrent de déménager de Grund, considérant qu'il était imprudent de rester là si près de Ljótólfr et lui demandant d'aller à Upsir. Et c'est ce qu'il fit. Il habita à Upsir un hiver mais ses ressources se mirent à

diminuer. Sa mère lui demanda quelles intentions il avait pour son domaine, il s'esquiva sans rien dire. Un matin, au printemps, Karl s'en alla, emmenant son cheval, et monta jusqu'à Hof. Ljótólfr était dans son lit. Karl frappa aux portes, une servante sortit. Elle salua Karl et demanda où il devait aller. Il déclara qu'il n'irait pas plus loin et demanda si Ljótólfr était chez lui. Elle dit que oui « et va-t'en vite car il ne veut la mort de personne plus que de toi. — Je veux le voir », dit Karl. « Qui y a-t-il avec toi ? » dit-elle. « Je suis tout seul, dit Karl, et demande à Ljótólfr de sortir. » Elle entra, appela Ljótólfr et dit que Karl Sans-Parole voulait le voir. « Combien d'hommes a-t-il ? » dit Ljótólfr. « Il est tout seul », dit-elle. Beaucoup d'hommes se levèrent et voulurent sortir avec lui. « Vous n'avez pas besoin de vous lever si vite, je sortirai seul pour savoir ce qu'il veut. » Ljótólfr sortit et salua Karl. Celui-ci lui rendit son salut. « Que me veux-tu, Karl ? » dit Ljótólfr. « Je veux que tu viennes avec moi sur le chemin car j'ai une commission pour toi. » Ljótólfr dit : « Y a-t-il des hommes avec toi ? — Je suis tout seul », dit Karl. « Je n'irai pas loin, dit Ljótólfr, car je n'ai guère coutume d'accompagner des gens en chemin, surtout si ce ne sont pas mes amis. » Karl tourna son cheval vers le bas de la cour pavée. Ljótólfr l'accompagna jusqu'en bas à la rivière puis, en longeant celle-ci, jusqu'à Thingavad[1] ; il déclara qu'il n'irait pas plus loin « et fais connaître l'objet de ta venue. — Je veux que tu reprennes tous mes biens, terres et biens meubles, que tu les fasses fructifier et que tu les traites comme s'ils t'appartenaient, jusqu'à ce que je revienne. — Qu'as-tu l'intention de faire ? » dit Ljótólfr. « J'ai l'intention d'aller à l'étranger », dit Karl. Ljótólfr dit : « Il y a beaucoup d'autres gens pour s'occuper de tes biens, et il n'est pas sûr que tu les obtiennes quand tu voudras. » Karl répondit : « Si j'ai sollicité cela, c'est qu'il me semble que, nulle part, cela ne conviendra aussi bien qu'auprès de toi. » Ljótólfr répondit : « Je te trouve bien étrange, mais j'accepterai tout de même de reprendre tes biens, et la plupart des gens diront que tu te rends stupide en faisant cela. » Ljótólfr fut chargé de cela pour trois hivers si Karl ne revenait pas avant, et il serait débouté dès que Karl reviendrait. Karl dit à sa mère ces dispositions. Elle répondit : « Tu as choisi le mauvais homme pour administrer tes biens et il est bien probable

que tu ne les retrouveras jamais. » Karl répondit : « C'est moi qui m'en occupe, pas toi. »

CHAPITRE XXVI

Karl chevaucha vers l'ouest jusqu'au Skagafjördr, acheta un bateau à Kolbeinsárós, à un homme qui s'appelait Bárdr, fit association avec celui-ci et se rendit au bateau dès qu'il fut prêt. Il emmena avec lui Yngvildr Belle-Joue et fit cela pour l'éprouver, non par affection. Après cela, ils prirent la mer et arrivèrent dans le Thrándheimr. Bárdr demanda à Karl quelles étaient ses intentions. Karl répondit : « Je veux me procurer de l'argent car une bonne partie de l'été n'est pas encore écoulée. J'ai l'intention de me rendre au Danemark. » Bárdr dit : « Cela me plaît et je veux aller avec toi. » Ils se rendirent au Danemark et y arrivèrent tard en automne. Lorsqu'ils y eurent été un court moment, deux hommes, de grande taille et de mauvais air, descendirent au rivage et lorsqu'ils furent arrivés au comptoir[1], ils demandèrent si quelqu'un avait une serve à leur vendre. Karl demanda ce qu'ils donneraient. « Ce que nous voudrons », dirent-ils. Karl dit : « J'ai une serve, et vous allez trouver qu'elle coûte cher, et je ne sais pas si vous pourrez la forcer à travailler car elle n'en a pas l'habitude. » Ils dirent qu'ils s'en portaient garants « et fixe un prix », dirent-ils. Karl dit : « Elle fera trois cents d'argent. — Il faudrait, dirent-ils, qu'elle travaille beaucoup et bien, chère comme elle est, et nous voulons la voir. » Karl alla au bateau, dégaina son épée et demanda à Yngvildr si la brèche de la lèvre de Skídi était comblée. Elle dit qu'elle n'avait jamais été aussi belle que maintenant. « Alors, tu vas venir à terre avec moi », dit-il en la prenant par la main et en la conduisant : et il leur montra la serve. Ils déclarèrent n'avoir jamais vu serve aussi belle. Ils lui versèrent l'argent. Karl dit : « Je veux stipuler que je la rachèterai à la valeur que je trouverai bonne. » Ils dirent : « Ne te mets pas en peine pour cela, il est probable que nous ne nous reverrons jamais. » Puis ils allèrent à terre, mais elle résista : l'un la prit par les cheveux et la conduisit, l'autre avait un fouet à la main

et l'en rossa. Karl alla au bateau. Bárdr demanda ce qu'il voulait qu'ils fassent. Karl dit : « Nous allons rester ici en hiver. » Au printemps, Bárdr demanda ce qu'il voulait entreprendre. Il répondit : « J'ai entendu parler d'un viking qui s'appelle Björgólfr; il a un langskip et une troupe d'élite. Je veux me joindre à lui et acquérir ainsi biens et renom. » Bárdr dit : « Alors, nous allons cesser notre association, car je ne suis pas un homme de guerre. » Karl dit : « Tu vas garder notre bateau qui t'appartient, et quand nous nous retrouverons, nous ferons comme il nous plaira. » Ils se quittèrent bons amis et Karl alla son chemin.

CHAPITRE XXVII

On dit que Karl se procura un cotre et se dirigea vers le sud en longeant les côtes, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une île. Björgólfr se trouvait là. Karl rama jusqu'au bateau et demanda qui commandait. Un homme vint au bordage et dit que le chef s'appelait Björgólfr « et comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Karl. — De quel pays es-tu ? » dit Björgólfr. « Je suis d'Islande », dit Karl. « Où veux-tu aller ? » dit Björgólfr. Il répondit : « J'ai atteint mon but, maintenant que je t'ai trouvé, et je voudrais me joindre à ta compagnie et acquérir ainsi de l'argent. » Björgólfr l'accepta et Karl monta sur le bateau, Björgólfr le plaça tout à côté de lui. Ils se dirigèrent ensuite vers les pays du Sud[1], guerroyant en divers lieux et remportant la victoire où qu'ils arrivent. Ils passèrent deux hivers en expéditions vikings.

Une fois, Karl dit à Björgólfr : « Maintenant, je vais cesser de guerroyer et aller dans les pays du Nord, dans mon pays natal. » Björgólfr répondit : « C'est à toi d'en décider, mais j'aurais bien voulu que nous ne nous quittions pas car je n'ai jamais vu aussi brave que toi. » Ils allèrent tous les deux au Danemark et Karl y passa l'hiver. Au printemps, il acheta un knörr avec toute sa cargaison. Lorsqu'il fut prêt, il vit venir deux hommes qui menaient une femme entre eux. Il reconnut là les gens avec qui il avait fait marché, et Yngvildr, toute couverte

de haillons. Ils dirent à Karl : « Nous voici avec la serve que tu nous as vendue, et nous n'avons jamais fait pire achat. Nous avons eu beau la battre, nous n'avons jamais pu la faire travailler pour nous et nous voudrions bien te la revendre. » Karl dit : « Eh bien, je l'achèterai ! » Il versa autant d'argent qu'ils lui en avaient donné. Il la mena au bateau, lui fit préparer un bain et l'habilla de bons vêtements, et la remit en aussi bon état que dans ses meilleurs jours. Après cela, il mit le cap sur l'Islande, arriva à Svarfadardalsárós et transporta ses marchandises à Upsir. C'est là que s'était trouvé son domaine pendant qu'il était à l'étranger. On se réjouit fort de son arrivée. Lorsqu'il eut été chez lui un moment, il alla trouver Yngvildr, brandit l'épée avec laquelle il avait tué ses fils et dit : « Est-ce que la brèche de la lèvre de Skídi est belle ? » Elle dit qu'elle n'avait jamais été aussi belle. Karl alla un jour à Hof et y trouva Ljótólfr le Godi. Celui-ci le reçut bien et demanda où il voulait aller. Il dit qu'il n'irait pas plus loin, « je veux maintenant reprendre mon bien ». Ljótólfr répondit : « Ne l'as-tu pas déjà reçu et n'as-tu pas repris ta demeure ? » Karl répondit que rien n'avait été dilapidé en l'état présent des choses « et tu vas maintenant céder ta part car je sais que tu possèdes le domaine pour moitié ou davantage ». Ljótólfr dit : « Il me semblerait avisé de répartir le bien au printemps et je veux que tu prennes ce qui te revient. » Karl dit : « C'est ce qui aura lieu. » Ils se quittèrent là-dessus. Karl alla chez lui à Upsir et y passa l'hiver avec quantité de monde.

L'hiver passé, Karl alla à Hof trouver Ljótólfr. Celui-ci lui demanda ce qu'il voulait. « Je veux que nous répartissions le bien, dit Karl, et c'est maintenant beaucoup plus difficile que la dernière fois que je l'ai demandé car j'ai eu beaucoup de dépenses cet hiver. » Ljótólfr dit : « Qu'as-tu l'intention de faire si le bien est réparti ? — J'ai l'intention d'aller à l'étranger, dit Karl, car je ne suis guère fait pour exploiter une ferme. » Ljótólfr dit : « Qui sera ton représentant pendant que tu seras parti ? » Karl répondit : « J'ai pensé à toi, si tu le veux. » Ljótólfr dit : « Alors, il me semble qu'il n'y a pas besoin de faire le partage, mais je trouve bizarre que tu veuilles toujours me confier ton bien, car il n'est pas sûr que je sois toujours aussi honnête homme chaque fois. — Quoi qu'il en soit, dit Karl, je vais t'en confier la gestion. — Alors, ce n'est pas la peine

de faire la répartition », dit Ljótólfr, et il se chargea de la gestion des biens de Karl pour la deuxième fois. Karl alla chez lui et fit équiper son bateau. Lorsqu'il fut prêt, il conduisit Yngvildr Belle-Joue au bateau, elle était toujours dans les mêmes dispositions. Karl prit la mer et eut bon vent, et ils arrivèrent dans le Thrándheimr. Karl y passa l'hiver. Au printemps, il se dirigea sur la Suède et lorsqu'il arriva dans une ville marchande, un homme, de grande taille et de mauvais air, descendit au rivage et demanda une esclave à acheter s'il y en avait une. Karl dit : « J'en ai une à vendre et elle te semblera coûter cher, et comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Raudr, dit-il, et fixe un prix pour la serve. » Karl répondit : « Je te la donne pour six cents d'argent » et ils firent l'affaire. « Plus tu la rendras misérable, dit Karl, plus j'apprécierai. » Puis Raudr l'emmena à terre, Karl alla faire des voyages de commerce en divers pays et passa trois hivers à cette occupation.

Karl fut un hiver en Norvège et alla, au printemps, à un comptoir qui s'appelle Haleyrr[1]. Un jour, un homme descendit au rivage, menant derrière lui une femme si dépenaillée qu'il n'y avait fil sur elle que l'on pût renouer. Elle était ensanglantée partout. Karl demanda ce qu'il transportait là. « C'est la méchante et misérable serve que j'ai achetée l'autre jour. On vend et on revend beaucoup cette serve et celui qui la cède s'estime en bien meilleure posture que celui qui la prend et je voudrais bien te la vendre. » Karl dit : « Comment t'appelles-tu ? — Je m'appelle Brynjólfr. — Tu vas la vendre bon marché », dit Karl. Brynjólfr dit : « Je n'entends pas la vendre au rabais, je préfère la torturer à mort. » Karl acheta la serve et compta à Brynjólfr six cents d'argent, puis il la mena au bateau : c'était Yngvildr Belle-Joue. Elle passa alors les bras autour du cou de Karl en pleurant : Karl n'avait jamais encore vu que, quoi qu'il lui fût arrivé, elle en eût jamais été affectée. Karl lui fit préparer un bain et lui fit donner de bons vêtements. Alors, il alla lui parler, brandit l'épée avec laquelle il avait tué ses fils et demanda si la brèche de la lèvre de Skídi était comblée. Elle dit qu'elle ne le serait jamais. Karl dit : « Alors, je vais renoncer désormais et c'est ce que j'aurais fait si tu avais dit cela plus tôt. On va maintenant te ramener Skídi, ton mari, car je sais où il est allé. »

CHAPITRE XXVIII

Dès qu'il eut bon vent, Karl fit voile pour l'Irlande : il avait appris où était Skídi. Celui-ci s'était soumis une grande partie de l'Irlande. Karl aborda à l'endroit où se trouvait Skídi : il était monté à terre pour se battre contre les Irlandais, il voulait en finir avec eux. Lorsque Karl entra dans la bataille, Skídi était sur le point de s'enfuir. Karl et ses hommes passèrent aussitôt dans les rangs de Skídi et ils combattirent tout ce jour-là, Karl traversant constamment les rangs des Irlandais. On dit qu'il abattit le chef qui commandait aux troupes contre lesquelles Skídi s'était battu, ainsi que presque tous ses gens. Après la bataille, Skídi alla à Karl et demanda qui lui avait prêté main-forte. « Cet homme a été ton grand ennemi, et je m'appelle Karl, fils de Karl le Rouge. La principale raison pour laquelle je suis venu ici, c'est pour te prêter main-forte et compenser ainsi la perte de tes fils. » Alors Skídi se réjouit de le voir et lui offrit d'accepter de lui tous les honneurs. Skídi dit : « Tu n'as pas fait plus que ce que tu devais en tuant mes fils puisque tu venges ton père. » Karl dit : « J'ai ici Yngvildr Belle-Joue, ta femme. » Skídi répondit : « Je ne veux pas qu'elle se présente à ma vue. Je n'ai jamais commis de pire acte que celui que je lui dois, à elle : d'avoir tué ton père. » Karl passa là l'hiver et on logea Yngvildr ailleurs.

Au printemps, Karl se prépara à partir d'Irlande avec les grands honneurs que Skídi lui remit, et ils se quittèrent bons amis. Karl emmena Yngvildr, dirigea son bateau sur la Norvège et y passa le second hiver. Puis il se dirigea sur l'Islande et accosta à Svarfadardalsárós. Il avait son domaine à Upsir, et un autre à Grund, et son bétail s'était fort accru dans l'un et l'autre domaine. Karl monta à Hof. Ljótólfr lui fit bon accueil. Karl dit : « Voici venue Yngvildr Belle-Joue ; je veux que tu l'accueilles ; tu peux la marier à qui tu voudras car maintenant, elle ne paraîtra trop fière à personne. » Ljótólfr répondit : « Je ne veux rien de tout ce qu'il y a à Upsir et à Grund. » Karl dit : « Je trouve bon de recevoir des honneurs de toi ; je vois que tu me donnes tout le bénéfice. » Ljótólfr dit :

« Va à Upsir et reprends-y ton domaine. » Ensuite, ils se réconcilièrent pleinement et gardèrent bien leur amitié. Karl alla à Upsir. Ljótólfr accueillit Yngvildr Belle-Joue, on n'est pas capable de dire si elle a été mariée, mais certains disent qu'elle se serait laissée mourir d'ennui.

Ljótólfr habita à Hof jusqu'à sa mort : on le trouva dans un trou fangeux dans le haut du champ, transpercé d'une sax qui avait été faite à partir de l'épée venue d'Atli, que Klaufi avait possédée et que Ljótólfr avait obtenue après la bataille contre Karl le Rouge. Ljótólfr fut transporté au sud et en haut du champ.

Les exactions que commettait Klaufi devinrent si grandes qu'il malmenait hommes et bêtes. Karl estimait souffrir grand dommage de Klaufi, son parent, lorsqu'il revint. Karl alla à son tertre et le fit déterrer. Klaufi n'était pas encore décomposé. Il fit faire un grand bûcher sur la pierre qui est en haut de l'enclos, à Klaufabrekka, et l'y brûla jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres. Il fit faire une boîte de plomb où il mit les cendres et y fit poser deux poignées de fer, puis il fit sombrer cette boîte dans la source chaude qui se trouve au sud de l'enclos de Klaufabrekka[1]. La pierre sur laquelle Klaufi fut brûlé éclata en deux morceaux, et il n'advint jamais plus de mal de Klaufi ensuite.

Karl resta à Upsir pendant toute sa longue vie, certains disent qu'il alla à l'étranger et qu'il accrut sa famille, mais plus nombreux sont ceux qui disent qu'il épousa Ragnhildr, fille de Ljótólfr, et qu'il eut d'elle beaucoup d'enfants. Un fils à lui s'appelait Böggvir, qui habita à Böggvisstadir, un autre, Hrafn, qui habita à Hrafnsstadir. Sa fille s'appelait Yngvildr, elle habita à Yngarastadir[2]. Lorsque Karl n'eut plus de biens, il estima ne pas pouvoir habiter à Upsir en raison de la dépense et à cause de Ljótr fils de Ljótólfr[3]. Ljótr reprit l'autorité après son père et habita à Vellir. Ljótr et Karl se mirent à se quereller, et Karl voulut s'en aller de la vallée. On dit qu'il alla dans l'Óláfsfjördr et y resta dans sa vieillesse, et qu'il y fonda la ferme qui s'appelle Karlsstadir, qu'il mourut là et fut tenu pour le meilleur des braves. Beaucoup de gens font remonter leur lignage à Karl le Jeune. Mais c'est Ljótr qui eut autorité sur toute la vallée.

Pour Bödvarr, fils d'Eyjólfr Large-Tête dont descendent les gens d'Upsir, nous pensons qu'il habita à Urdir.

Eyjólfr Large-Tête était fils de Thorgils le Grand-Navigateur[1].

Il existe beaucoup de récits sur le compte de Valla-Ljótr et ce fut un très grand chef. Ljótr fit tuer Eyglu-Halli, frère de Karl le Jeune[2].

De la sorte s'achève ici la saga des gens du Svarfadardalr.

SAGA DE HRAFNKELL GODI-DE-FREYR

(Hrafnkels Saga Freysgoda)

CHAPITRE PREMIER

Ce fut au temps du roi Haraldr à la belle chevelure, fils de Hálfdan le Noir, fils de Gudrödr, le roi chasseur, fils de Hálfdan, le Doux et le Chiche, fils d'Eysteinn le Seigneur, fils d'Óláfr Taille-Bois, roi des Suédois[1] qu'un homme, qui s'appelait Hallfredr, vint avec son bateau en Islande, dans le Breiddalr. C'est en bas du district du Fljótsdalr. Il y avait sur le bateau sa femme et son fils, qui s'appelait Hrafnkell. Celui-ci avait quinze hivers[2], promettait beaucoup, était fort capable. Hallfredr construisit une ferme. En hiver, mourut une esclave étrangère[3] qui s'appelait Arnthrúdr, et, pour cette raison, l'endroit s'appela ensuite Arnthrúdarstadir[4].

Mais au printemps suivant, Hallfredr transporta sa demeure au nord sur la lande, et y construisit une ferme qui s'appela Geitdalr. Et une nuit, il rêva[5] qu'un homme venait à lui et disait : « Tu reposes ici, Hallfredr, et c'est bien inconsidéré. Transporte ta demeure à l'ouest du Lagarfljót. Là, tu as toute ta chance. » Après cela, il s'éveilla. Il transporta sa demeure au-delà de la Rangá du Tunga, à l'endroit qui s'appelle depuis Hallfredarstadir, et il y habita jusqu'à sa mort. Mais il oublia à Geitdalr une chèvre et un bouc. Et le jour même où il s'en allait, un glissement de terrain[6] écrasa la maison, et les animaux y périrent. C'est pour cela que l'endroit s'appelle depuis Geitdalr[7].

CHAPITRE II

En été, Hrafnkell avait l'habitude de chevaucher sur les landes. À cette époque-là, le Jökulsdalr[1] était complètement colonisé jusqu'au pont[2]. Hrafnkell remontait le long de la lande du Fljótsdalr, et vit qu'une vallée déserte partait du Jökulsdalr. Cette vallée lui parut plus habitable que toutes les vallées qu'il avait vues jusqu'ici. Et quand il rentra à la maison, il demanda à son père sa part des biens et déclara qu'il voulait s'élever une demeure. Son père le lui accorda, et il se construisit dans cette vallée-là une demeure qu'il appela Adalból[3]. Hrafnkell épousa Oddbjörg[4], fille de Skjódólfr du Laxárdalr. Ils eurent deux fils. L'aîné s'appelait Thórir et le plus jeune, Asbjörn.

Et quand Hrafnkell eut pris possession du sol[5] d'Adalból, il offrit un grand sacrifice[6] [aux dieux]. Il fit construire un grand temple[7]. Hrafnkell n'aimait nul dieu plus que Freyr[8], et il lui offrit la moitié de ses meilleures possessions. Il colonisa toute la vallée et donna des terres aux gens, mais toutefois, il voulut être leur chef, et il prit sur eux rang et autorité de godi[9]. Aussi son nom fut-il allongé et on l'appela Godi-de-Freyr. Ce fut un homme fort injuste, mais accompli. Il rassembla sous son autorité les hommes du Jökulsdalr pour en faire ses thingmenn, fut aimable et agréable pour ses hommes, mais sévère et dur pour ceux du Jökulsdalr, et ceux-ci n'obtinrent pas justice auprès de lui. Il fut engagé dans maint combat singulier, et n'offrit jamais compensation à personne[10], en sorte que nul ne reçut jamais de lui compensation quoi qu'il fît.

La lande du Fljótsdalr est difficile à traverser, très rocailleuse et humide, et pourtant le père et le fils se rendaient toujours l'un chez l'autre, car leur affection mutuelle était grande. Ce chemin paraissait difficile à Hallfredr, et il chercha un chemin au-dessus des montagnes, qui se trouvent dans la lande du Fljótsdalr. Il y trouva un chemin plus sec, mais plus long, qui s'appela la voie de Hallfredr. Seuls prenaient ce chemin ceux qui connaissaient le mieux la lande du Fljótsdalr.

CHAPITRE III

Il y avait un homme qui s'appelait Bjarni. Il habitait la ferme de Laugarhús[1]. C'est dans le Hrafnkelsdalr. Il était marié et avait deux fils de sa femme. L'un s'appelait Sámr, et l'autre, Eyvindr, de beaux hommes, pleins de promesses. Eyvindr habitait chez son père, mais Sámr était marié et demeurait dans la partie nord de la vallée, la ferme qui s'appelle Leikskálar[2]. Il avait de grands biens. C'était un homme très ambitieux et fort versé dans la connaissance des lois[3]. Eyvindr se fit marin et s'en alla en Norvège où il passa l'hiver. De là, il s'en alla à l'étranger et arriva à Miklagardr. Il y reçut de grands honneurs de la part du roi des Grecs[4], et il y resta un certain temps.

Hrafnkell possédait un animal de prix qui lui semblait meilleur que tout autre. C'était un cheval[5] gris-brun avec une raie noire sur le dos, qu'il appelait Freyfaxi[6]. Il offrit ce cheval à Freyr, son ami. Il avait tant d'affection pour ce cheval qu'il fit le vœu de tuer tout homme qui le monterait sans son consentement.

Il y avait un homme qui s'appelait Thorbjörn. C'était le frère de Bjarni et il habitait, dans le Hrafnkelsdalr, la ferme qui s'appelait Hóll, à l'est, en face d'Adalból. Thorbjörn avait peu de biens, mais il avait de nombreuses bouches à nourrir. Son fils aîné s'appelait Einarr. Il était grand et accompli. Un printemps, Thorbjörn dit à Einarr qu'il devait se chercher quelque emploi « car la main-d'œuvre que j'ai ici me suffit, mais il te faudrait, à toi, un bon emploi, car tu es un homme accompli. Ce n'est pas par manque d'affection pour toi que je t'envoie au loin, car tu m'es le plus utile de tous mes enfants; c'est surtout ma misère et ma pauvreté qui en sont cause. Mes autres enfants deviendront journaliers. Il faudrait bien pourtant que tu trouves un meilleur emploi qu'eux ».

Einarr répond : « Tu me dis cela trop tard, parce que maintenant tous les meilleurs emplois sont pris, et ça ne me convient guère d'avoir ce qui reste. »

Un jour, Einarr prit son cheval et s'en alla à Adalból.

Hrafnkell était assis dans la grande salle. Il le salue cordialement. Einarr lui demande de lui donner un emploi.

Hrafnkell répond : « Pourquoi viens-tu si tard me demander ça, alors que je t'aurais engagé en tout premier lieu ? Car j'ai engagé tous mes domestiques à présent, hormis pour certaines besognes dont tu ne voudrais pas. »

Einarr demanda quelles étaient ces besognes.

Hrafnkell dit qu'il n'avait engagé personne comme berger, mais qu'il en avait grand besoin.

Einarr dit que le genre de travail qu'il ferait ne lui importait pas, que ce fût cela ou autre chose, et qu'il voulait avoir de quoi subsister pendant une année.

« Je fixerai mes conditions sur l'heure, dit Hrafnkell. Tu ramèneras au buron mes cinquante brebis et tu rentreras tout le bois de l'été. Pour cela, tu auras gîte et couvert pendant une année. Mais je veux convenir avec toi, comme avec mes autres bergers, d'une chose. Freyfaxi est dans le haut de la vallée, avec son troupeau de juments. Tu prendras soin de lui hiver comme été. Mais je te préviens d'une chose : je veux que jamais tu ne le montes, quelque grand que soit le besoin que tu en aies, parce que j'ai fait ici le vœu solennel de faire périr l'homme qui le monterait. Il est accompagné de douze juments. Chacune de celle que tu voudras utiliser, de jour comme de nuit, est à ta disposition. Fais maintenant comme je t'ai dit, car il y a un ancien proverbe qui dit : *N'est pas coupable celui qui en a prévenu un autre.* Maintenant, tu sais le vœu que j'ai fait. »

Einarr dit qu'il ne serait pas malintentionné au point de monter ce cheval alors qu'on le lui avait défendu, surtout s'il y en avait beaucoup d'autres.

Einarr revint chez lui chercher ses habits et quitta sa maison pour Adalból. Puis il s'en alla au buron, dans le haut du Hrafnkelsdalr, au lieu dit Buron-de-Grjótteigr. Tout alla bien pour Einarr pendant l'été, en sorte qu'aucun mouton ne s'égara jusqu'à la mi-été. Mais alors, à peu près trente brebis se perdirent en une seule nuit. Einarr chercha dans tous les pâturages et ne trouva rien. Elles lui manquèrent pendant presque une semaine.

Un matin, Einarr sortit tôt ; le brouillard du sud et le crachin se levèrent complètement. Il empoigna un gourdin, un bridon et une selle. Il remonta la vallée et traversa

la rivière Grjótteigsá. Elle coulait devant le buron. Et là, sur les bancs de sable de la rivière, se trouvait le bétail qui était rentré le soir. Il le conduisit au buron, et se mit à la recherche de celui qui manquait auparavant. Il aperçut alors les chevaux sur les bancs de sable, et envisagea de se saisir d'une jument, se disant qu'il irait plus rapidement à cheval qu'à pied. Et quand il arriva près des juments, il courut après elles, mais elles étaient farouches, car elles n'avaient jamais porté d'homme. Ce n'était pas le cas de Freyfaxi. Lui était si tranquille qu'il ne bougeait pas d'un pouce.

Einarr savait que le matin s'avançait et pensa que Hrafnkell ne saurait pas qu'il avait monté le cheval. Aussi il le prit, le brida, le sella, l'enfourcha et remonta le long du ravin de la Grjótá jusqu'à la hauteur des glaciers, puis à l'ouest en longeant le glacier, là où disparaît la Jökulsá, puis redescendit le long de la rivière jusqu'à Reykjasel. Il demanda à tous les bergers dans leurs refuges si quelqu'un avait vu les animaux en question, mais aucun ne les avait vus. Einarr chevaucha Freyfaxi sans arrêt de l'aube jusqu'au soir[1]. Le cheval le porta vite et loin, tant il était vigoureux. Einarr se mit alors à se dire qu'il était temps de rentrer, et de reconduire au buron le bétail qui n'était pas perdu, puisqu'il n'avait pas retrouvé celui qui s'était égaré. Il chevaucha vers l'est par-dessus la crête du Hrafnkelsdalr. Et quand il arriva à Grjótteigr, il entendit devant lui bêler des brebis, en haut du ravin, là même où il était passé auparavant. Il alla jusque-là et vit courir en face de lui trente brebis, celles-là mêmes qui lui manquaient depuis une semaine, et il les reconduisit avec le reste du bétail.

Le cheval était tout trempé de sueur, à tel point que tous ses crins en dégouttaient; il était tout crotté et complètement épuisé. Il se roula sur le sol une douzaine de fois, puis il se redressa avec de grands hennissements. Puis il se mit à descendre le sentier à grande allure. Einarr courut après lui et voulut l'attraper, le saisir, le ramener vers les juments, mais il était si ombrageux qu'il ne parvint pas à l'approcher. Le cheval descendit la vallée en courant et alla tout d'une traite à Adalból. Hrafnkell était à table. Et quand le cheval fut arrivé devant les portes, il hennit très fort. Hrafnkell dit à une femme qui servait à table d'aller voir aux portes pourquoi le cheval hennissait

« et il me semble bien que c'est le hennissement de Freyfaxi ». Elle alla à la porte, et vit Freyfaxi tout crotté. Elle dit à Hrafnkell que Freyfaxi était dehors devant la porte, tout sale.

« Que veut la bonne bête, pour qu'elle soit venue à la maison ? » dit Hrafnkell. « Cela ne doit rien signifier de bon. »

Alors il sortit, vit Freyfaxi et lui dit : « Il ne me plaît pas que tu sois traité de cette façon, mon fils[1], et tu as eu raison d'être venu me prévenir, et cela sera vengé. Retourne à ton troupeau. »

Et le cheval remonta aussitôt la vallée jusqu'à son écurie.

Le soir, Hrafnkell alla se coucher et dormit toute la nuit. Mais le matin, il fit sortir et seller un cheval, et se rendit au buron. Il chevauchait, vêtu de noir. Il avait une hache à la main, mais pas d'autre arme. Einarr venait de reconduire les brebis aux parcs. Il était sur la clôture des parcs et comptait les moutons, et des femmes étaient en train de traire.

Elles le saluèrent.

Celui-ci demanda comment ça allait.

Einarr répond : « Ça n'a pas été bien pour moi, car trente brebis se sont perdues presque une semaine, mais maintenant, elles sont retrouvées. »

Hrafnkell dit qu'il n'y avait rien à redire à cela. « Et n'y a-t-il rien eu de plus grave ? Ça n'arrive pas aussi souvent qu'on pourrait le croire que du bétail s'égare. Mais n'as-tu pas quelque peu monté mon Freyfaxi, hier ? »

Il dit qu'il ne pouvait pas le nier.

Hrafnkell répond : « Pourquoi as-tu monté ce cheval, alors que ça t'était défendu et qu'il y en avait suffisamment d'autres qu'il t'était permis d'utiliser ? C'est une offense que je te pardonnerais, puisque tu as avoué, si je n'avais pas fait un vœu si solennel. »

Et parce qu'il croyait fermement qu'il n'arriverait rien de bon à quiconque attirait sur soi la malédiction pour avoir rompu un vœu[2], il sauta de selle et donna à Einarr le coup de la mort.

Après cela, il retourna à Adalból et fit connaître la nouvelle. Puis il envoya un autre homme garder les moutons au buron. Et il fit emporter Einarr sur le versant ouest du buron et lui fit élever un tertre près de sa tombe. L'endroit s'appelle Tertre-d'Einarr, et quand, vu du

buron, le soleil est juste au-dessus du tertre, il est six heures.

À Hóll, Thorbjörn apprit le meurtre d'Einarr, son fils. Cette nouvelle le plongea dans la détresse. Il prit son cheval et s'en alla à Adalból demander à Hrafnkell une compensation pour le meurtre de son fils.

Hrafnkell dit qu'il avait tué bien d'autres hommes. « Tu n'ignores pas que je ne veux offrir de compensation pour personne, et qu'il n'y a qu'à accepter la chose. Et pourtant, je confesse que ce que j'ai fait compte à mes yeux parmi les pires crimes que j'aie commis. Tu as été mon voisin pendant longtemps, je me suis bien plu avec toi, et réciproquement. Nul autre petit différend n'aurait fait d'histoires entre Einarr et moi, s'il n'avait pas monté le cheval. Mais on doit souvent se repentir d'avoir pris des engagements à la légère, et d'autant plus qu'on est habituellement plus taciturne que loquace. Je prouverai à présent que ce que j'ai fait me paraît pis que tout ce que j'ai pu faire. Je veux approvisionner ta maison en vaches laitières pendant l'été et en viande pendant l'automne. Ainsi ferai-je pour toi tant que tu tiendras ta maison. Avec mon aide, nous trouverons des emplois à tes fils et à tes filles, et les assisterons de telle sorte qu'ils puissent ainsi faire de bons mariages. Et tout ce que tu sais m'appartenir, et dont tu auras besoin désormais, tu n'auras qu'à me le dire, pour ne plus vivre à partir de maintenant dans le besoin. Tu tiendras ta maison tant qu'il te plaira, mais tu pourras t'en aller d'ici quand tu seras fatigué. Je prendrai soin de toi jusqu'au jour de ta mort. Ainsi devrions-nous être réconciliés. Par ces nombreuses propositions, je veux montrer que cet homme était de grande valeur. »

« Je n'accepte pas ces conditions », dit Thorbjörn.

« Que veux-tu, alors? » dit Hrafnkell.

Alors, Thorbjörn dit: « Je veux que nous choisissions des arbitres entre nous. »

Hrafnkell répond: « Alors, c'est que tu estimes être d'un rang égal au mien, et nous ne nous mettrons pas d'accord à de telles conditions. »

Alors Thorbjörn s'en alla et redescendit le district. Il arriva à Laugarhús, et alla voir Bjarni, son frère; il lui dit ces nouvelles, lui demandant d'intervenir dans cette affaire.

Bjarni dit qu'il ne pouvait agir à égalité de rang, quand

il s'agissait de Hrafnkell. « Et quand bien même nous disposerions d'une grosse somme d'argent, nous ne pourrions pas lutter d'égal à égal avec Hrafnkell, et il est bien vrai que sage est celui qui se connaît soi-même. Il a embrouillé quantité de procès qu'il a eus avec des gens bien plus puissants que nous. J'ai l'impression que tu as parlé avec bien peu de bon sens quand tu as refusé de si bonnes offres. Je ne veux pas me mêler de cela. »

Thorbjörn proféra alors maintes paroles amères à l'égard de son frère et dit qu'il fallait d'autant moins attendre de lui du courage qu'il était le plus à l'épreuve.

Il s'en alla donc, et ils se séparèrent avec peu d'amitié.

Il alla tout d'une traite à Leikskálar. Là, il frappa aux portes. On vint sur le seuil. Thorbjörn pria Sámr de sortir de la maison. Sámr salua cordialement son parent et lui offrit de rester. Thorbjörn répondit sans enthousiasme. Sámr vit bien que Thorbjörn était maussade, et lui demanda les nouvelles. Et celui-ci lui dit le meurtre d'Einarr, son fils.

« Ce n'est pas une grande nouvelle, dit Sámr, que d'apprendre que Hrafnkell a tué quelqu'un. »

Thorbjörn demanda si Sámr voulait lui prêter quelque assistance. « Le cas est tel que, bien que l'homme me soit directement apparenté, le coup n'a pas été frappé loin de toi[1].

— As-tu recherché quelque compensation honorable auprès de Hrafnkell ? »

Thorbjörn dit toute la vérité, comment les choses s'étaient passées entre lui et Hrafnkell.

« Jusqu'ici, je n'ai pas entendu dire, dit Sámr, que Hrafnkell ait fait à quiconque des offres comme celles qu'il t'a faites. Maintenant, j'irai avec toi à Adalból, nous aborderons humblement Hrafnkell, et saurons s'il maintient les mêmes offres. Sûrement que, d'une façon ou de l'autre, il se conduira bien.

— Hrafnkell, dit Thorbjörn, n'acceptera sûrement pas maintenant et, d'ailleurs, je n'en ai pas plus envie que quand je l'ai quitté. »

Sámr dit : « Il me semble difficile d'entrer en procès avec Hrafnkell. »

Thorbjörn répond : « Il n'y a rien à espérer de vous autres, jeunes hommes, parce que tout grossit démesurément à vos yeux. Je crois qu'il n'y a personne pour avoir

des parents aussi minables que les miens. Je trouve que c'est bien mal se conduire pour un homme comme toi, qui penses être versé dans la connaissance de la loi, et ne manifestes d'ardeur que dans les petits procès, mais refuses de t'engager dans une cause si pressante. Tu n'en retireras que honte, et c'est bien mérité, parce que tu es le plus présomptueux de notre famille. Je vois à présent comment ira l'affaire. »

Sámr répond : « Nous serons bien avancés, si je me charge de ce procès, quand nous aurons été forcés tous les deux d'abandonner les poursuites. »

Thorbjörn répond : « Pourtant, ce m'est une grande consolation que tu prennes la cause en main. Advienne que pourra. »

Sámr répond : « Je m'y engage à contrecœur. C'est bien plus à cause de notre parenté que je le fais. Mais tu sauras que je pense que c'est se donner bien du mal pour aider un idiot comme toi. »

Là-dessus, Sámr tendit la main et fit sienne la cause de Thorbjörn. Sámr fit chercher son cheval, remonta la vallée, s'arrêta à une ferme, proclama le meurtre et prit des témoins contre Hrafnkell[1]. Hrafnkell eut vent de la chose et trouva risible que ce soit Sámr qui ait entrepris le procès contre lui.

L'hiver était maintenant passé. Et quand ce fut le printemps, qu'on arriva aux jours d'assignation[2], Sámr alla de chez lui à Adalból et assigna Hrafnkell en justice pour le meurtre d'Einarr. Après quoi, Sámr descendit la vallée et convoqua des voisins pour aller au thing. Puis il resta tranquille jusqu'à ce que les hommes se préparent pour aller au thing. Alors, Hrafnkell envoya des hommes dans les vallées pour convoquer ses gens. Il choisit dans ses thingmenn soixante-dix hommes. Avec cette troupe, il partit vers l'est à travers la lande du Fljótsdalr jusqu'au bord supérieur du lac, puis pardessus les crêtes jusqu'au Skridudalr, puis remonta le Skridudalr, et prit au sud par Oxarheidr jusqu'au Berufjördr. Ensuite, il prit la route directe du thing, par le Sída. À partir du sud du Fljótsdalr, il y a dix-sept jours de route jusqu'à Thingvellir.

Quand Hrafnkell fut loin du district, Sámr rassembla des hommes. Il prit surtout pour l'accompagner des gens sans terres[3] et ceux qu'il avait convoqués. Sámr fournit à

ces hommes des armes, des habits et des provisions. Sámr sortit des vallées par un autre chemin [que Hrafnkell]. Il prit par le nord jusqu'au pont, passa le pont, traversa la lande de Mödrudalr. Ils passèrent la nuit à Mödrudalr. De là, ils allèrent jusqu'à Herdibreidstunga, dépassèrent le Bláfjöll, gagnèrent le Króksdalr, puis, toujours au sud, par le Sandr, arrivèrent à Sandafell et allèrent de là à Thingvellir. Hrafnkell n'y était pas [encore] arrivé[1]. Et son voyage dura plus longtemps parce qu'il avait plus de chemin à faire.

Sámr installa ses baraquements pour ses hommes loin des endroits où les gens des fjords de l'Est avaient coutume de s'établir, et peu après, Hrafnkell arriva au thing. Il installa ses baraquements là où il avait accoutumé de le faire, et apprit que Sámr était au thing. Cela lui sembla dérisoire.

Il y avait beaucoup de monde à ce thing. Il y avait là la plupart des chefs, de ceux qui se trouvaient en Islande [à ce moment-là]. Sámr alla rendre visite à tous les chefs, et [leur] demanda aide et protection, mais tous répondirent de la même façon, à savoir que, quel que fût le prix que Sámr paierait, aucun ne voulait entrer en litige avec Hrafnkell le Godi et risquer ainsi sa réputation, ajoutant que la plupart de ceux qui avaient engagé des procès au thing contre Hrafnkell avaient abouti au même résultat : il les avait tous forcés à abandonner les poursuites qu'ils avaient entreprises contre lui.

Sámr revint à ses baraquements; les parents avaient le cœur lourd et craignaient que leur affaire n'allât si mal qu'ils n'en retirent que honte et déshonneur. Et si grande était l'anxiété des parents qu'ils n'en dormaient ni n'en mangeaient, car tous les chefs leur avaient refusé leur protection, même ceux dont ils avaient espéré qu'ils les soutiendraient.

CHAPITRE IV

Un matin, le vieux Thorbjörn s'éveilla de bonne heure. Il réveilla Sámr et lui demanda de se lever : « Je ne peux pas dormir. »

Sámr se leva et s'habilla. Ils sortirent et descendirent vers l'Oxará[1], en dessous du pont. Là, ils se lavèrent.

Thorbjörn dit à Sámr : « Mon avis est que tu fasses amener les chevaux et que nous nous préparions à nous en retourner chez nous. Il est maintenant évident que nous n'en tirerons rien d'autre que du déshonneur. »

Sámr répond : « C'est bien fait, car tu n'as rien voulu d'autre que disputer contre Hrafnkell, et tu n'as pas voulu accepter des conditions que bien d'autres auraient acceptées, car elles représentaient l'exacte compensation pour la mort d'un parent. Tu as contesté notre courage et celui de tous ceux qui ne voulaient pas s'engager dans cette affaire avec toi. Pour moi, je n'abandonnerai pas maintenant, ni jamais, même si tout espoir me semble perdu, et je ferai tout ce qu'il y aura à faire. »

Thorbjörn était si affecté qu'il pleurait.

Alors ils virent, à l'ouest de la rivière, un peu plus bas que là où ils se trouvaient, venir cinq hommes sortant ensemble d'un baraquement. Celui qui marchait en tête était un homme de grande taille, pas très corpulent, vêtu d'une tunique verte, une épée ornée à la main, un visage aux traits réguliers, rouge de teint, d'apparence distinguée, avec des cheveux châtain clair et très abondants. Il était aisément reconnaissable, car il avait une mèche claire dans les cheveux, du côté gauche.

Sámr dit : « Levons-nous et allons à l'ouest de la rivière, à la rencontre de ces hommes. »

Ils descendent maintenant le long de la rivière, et l'homme qui marchait en tête les salue le premier et leur demande qui ils sont.

Ils lui dirent leur nom.

Sámr demanda le nom de cet homme, lequel déclara se nommer Thorkell et être fils de Thjóstarr.

Sámr demanda à quelle famille il appartenait et où il habitait.

Il dit qu'il était des fjords de l'Ouest par sa famille et son origine, et qu'il habitait dans le Thorskafjördr.

Sámr dit : « Est-ce que tu possèdes un godord ? »

Il dit que c'était loin d'être le cas.

« Es-tu bóndi, alors ? », dit Sámr.

Il dit qu'il ne l'était pas.

Sámr dit : « Quelle sorte d'homme es-tu donc ? »

Il répond : « Je suis sans terre. Je suis revenu de l'étranger

l'hiver dernier. J'ai passé sept hivers à l'étranger et j'ai voyagé jusqu'à Miklagardr, et je suis homme lige de l'empereur de Byzance. Et maintenant, je loge chez mon frère, celui qui s'appelle Thorgeirr. »

« Possède-t-il un godord? » dit Sámr.

Thorkell répond : « Effectivement, il est godi du Thorskafjördr, et plus loin dans les fjords de l'Ouest. »

« Est-il ici au thing? » dit Sámr.

« En effet, il y est.

— Avec combien d'hommes est-il ici?

— Soixante-dix », dit Thorkell.

« As-tu d'autres frères? » dit Sámr.

« Il y en a un troisième », dit Thorkell.

« Qui est celui-là? » dit Sámr.

« Il s'appelle Thormódr, dit Thorkell, et habite à Gardar dans l'Álptanes[1]. Il a épousé Thórdís, la fille de Thórólfr Skalla-Grímsson, de Borg[2]. »

« Veux-tu nous prêter main-forte? » dit Sámr.

« De quoi avez-vous besoin? » dit Thorkell.

« De la protection et de la puissance des chefs, dit Sámr, parce que nous avons un procès à intenter à Hrafnkell le Godi pour le meurtre d'Einarr Thorbjarnarson, et nous placerions volontiers nos plaidoyers sous ta protection. »

Thorkell répond : « Je vous ai déjà dit que je ne possédais pas de godord.

— Pourquoi es-tu ainsi exclu de l'héritage, car tu es fils de chef, comme tes autres frères? »

Thorkell dit : « Je n'ai pas dit que je n'en avais pas possédé, mais j'ai remis à Thorgeirr, mon frère, avant de partir pour l'étranger, ma part de godord, pour qu'il en jouisse; depuis, je ne l'ai pas reprise, car il me semble bienvenu qu'il la conserve. Allez le trouver. Demandez-lui qu'il vous protège. C'est un homme important, bien disposé, bon guerrier et en tout point accompli, homme jeune et ambitieux. De tels hommes sont de ceux dont vous pouvez le plus espérer aide. »

Sámr dit : « Nous ne voulons rien faire avec lui si tu ne parles pas avec nous. »

Thorkell dit : « Il me serait plus agréable d'être avec vous que contre vous, d'autant qu'il me semble tout à fait nécessaire d'entreprendre des poursuites pour le meurtre d'un proche parent. Allez maintenant aux baraquements

et entrez dans le nôtre. Il y a des gens qui y dorment. Vous verrez qu'à un endroit, au fond, en travers du baraquement, il y a deux hamacs de cuir. Je suis sorti de l'un et dans l'autre eﬆ couché Thorgeirr, mon frère. Il a attrapé un gros furoncle au pied depuis qu'il eﬆ arrivé au thing, et à cause de ça il a passé de mauvaises nuits. Mais cette nuit l'abcès a crevé et le bourbillon eﬆ sorti. Il a pu dormir depuis et il a étendu la jambe hors des couvertures et l'a posée sur le plancher à cause de la chaleur excessive qu'il ressent dans ce membre. Que le vieux [Thorbjörn] aille devant et pénètre à l'intérieur du baraquement. Il m'a l'air bien décrépit, et par l'apparence et par l'âge. Et toi, l'homme, lorsque tu seras parvenu au hamac, tu devras trébucher plusieurs fois et tomber sur le plancher, et saisir l'orteil qui eﬆ pansé, le tirer à toi violemment, et voir comment Thorgeirr réagira. »

Sámr dit : « Tu devrais nous donner des conseils sensés, mais il ne me paraît pas que celui-là soit judicieux. »

Thorkell répond : « De deux choses l'une : ou bien vous acceptez de faire ce que je vous dis, ou bien vous ne me demandez pas mon avis. »

Sámr prit la parole et dit : « Il faut faire comme il le conseille. »

Thorkell dit qu'il viendrait ensuite « car j'attends mes hommes ».

Et maintenant, Sámr et Thorbjörn s'en vont; ils arrivent au baraquement. Tous les hommes y dormaient. Ils virent aussitôt l'endroit où reposait Thorgeirr. Le vieux Thorbjörn s'avança en trébuchant. Et quand il arriva au hamac, il tomba sur le plancher, saisit l'orteil malade, et le tira vers lui. Thorgeirr s'éveilla du coup, bondit dans son hamac et demanda qui était le pataud qui marchait ainsi sur les pieds des gens qui étaient déjà malades.

Mais Sámr et Thorbjörn n'avaient rien à dire.

Alors, Thorkell entra précipitamment dans le baraquement et dit à Thorgeirr, son frère : « Ne sois pas si prompt ni si furieux à cause de cela, frère, car on ne voulait pas te faire de mal. Mais maint homme fait pis qu'il ne le voulait, et il arrive à plus d'un de ne pouvoir penser à tout, quand il eﬆ préoccupé. S'il y a eu beaucoup de mal, cela provient, frère, de ce que ton pied a été bien malade. C'eﬆ surtout pour ça que tu le ressens. Or il se trouve que ce vieil homme n'eﬆ pas moins chagriné parce

que son fils eſt mort, qu'il n'obtient aucune compensation, et qu'il manque de tout lui-même. Il en souffre fort, et on peut bien s'attendre à ce que tout n'aille pas bien chez un homme si chagriné. »

Thorgeirr dit : « Je ne sache pas qu'il pût me blâmer de cela, car ce n'eſt pas moi qui ai tué son fils, aussi n'a-t-il pas à se venger sur moi de cela.

— Il ne voulait pas se venger sur toi de cela, dit Thorkell, mais il eſt allé vers toi plus brutalement qu'il ne le voulait, et c'eſt sa mauvaise vue qui en eſt cause. Il attendait de toi quelque secours. C'eſt du courage que d'aider les hommes âgés et dans le besoin. Il eſt dans le besoin : ce n'eſt pas l'avidité qui le pousse. Bien qu'il ait entrepris des poursuites pour le meurtre de son fils, tous les chefs ont décliné ses demandes d'assiſtance, montrant ainsi leur mesquinerie. »

Thorgeirr dit : « Qui ces hommes accusent-ils ? »

Thorkell répondit : « Hrafnkell le Godi a assassiné le fils de ce Thorbjörn, bien qu'il fût innocent. Il accumule les méfaits envers les autres, mais à personne il ne veut accorder de compensation. »

Thorgeirr dit : « Il en sera de moi comme des autres, car je ne sache pas que je puisse faire mieux que les autres si je veux entreprendre de disputer contre Hrafnkell. J'ai l'impression qu'il agit toujours de la même façon envers les hommes qui veulent disputer contre lui : la plupart retirent peu d'honneur, sinon pas du tout, avant la conclusion du procès, et je serai dans le même cas que les autres. J'ai d'autant moins envie de m'engager dans cette affaire que je n'y suis poussé par aucune nécessité. »

Thorkell dit : « Il se pourrait que les choses se passent ainsi avec moi si j'étais chef, et que je trouve mauvais d'entrer en procès contre Hrafnkell, mais pourtant ce n'eſt pas ce que je pense, car il me semblerait meilleur de m'occuper de cette affaire si tous ont été confondus auparavant. Et je pense que mon honneur, ou celui du chef qui pourrait prendre le meilleur sur Hrafnkell, croîtrait rapidement. En tout cas, il ne diminuerait pas, même s'il en était de moi comme des autres, parce que, si c'eſt arrivé à bien d'autres, il n'y a pas de mal à ce que ça m'arrive. On obtient toujours, quand on risque.

— Je vois, dit Thorgeirr, que tu es disposé à aider ces hommes. Eh bien, je vais te mettre en possession de mon

godord et de mon autorité, et tu en jouiras comme je l'ai fait avant! Désormais, nous en jouirons tous les deux à parts égales[1] et tu les aideras donc comme tu le voudras.

— Il me semble, dit Thorkell, que notre godord sera d'autant mieux tenu que tu le conserveras plus longtemps. Je pense qu'il ne convient à personne de l'avoir mieux qu'à toi, parce que tu possèdes maints talents qui surpassent ceux de nous tous, tes frères, et, pour ma part, je ne suis pas fixé sur ce que je ferai de moi. Tu sais, frère, que je me suis occupé de peu de choses depuis que je suis revenu en Islande. Je peux voir à présent ce que valent mes conseils. Maintenant, j'ai dit ce que j'avais à dire pour cette fois. Il se pourrait que Thorkell à la mèche aille en tel lieu où ses paroles seront mieux appréciées. »

Thorgeirr dit : « Je vois bien la tournure que prennent les choses, frère, et que cela te déplaît, et je ne saurais supporter cela. Nous seconderons ces hommes, si tu le veux, quelles que soient les conséquences. »

Thorkell dit : « La seule chose que je demande, c'est que ce que je considère comme le meilleur me soit accordé.

— De quoi penses-tu que ces hommes soient capables, dit Thorgeirr, pour faire avancer leur cause?

— J'ai dit tout à l'heure que nous avons besoin de l'assistance de chefs, mais je me charge de la conduite des débats », dit Sámr.

Thorgeirr dit alors qu'il serait facile de l'aider « et il reste maintenant à préparer le procès le plus correctement possible[2]. Je crois que Thorkell veut que vous le rejoigniez avant que les juges ne se mettent en route[3]. Pour prix de votre obstination vous recevrez, soit quelque consolation, soit de l'humiliation plus encore qu'auparavant, et de l'affliction et des vexations. Allez chez vous à présent, et soyez joyeux, car si vous voulez engager un procès contre Hrafnkell, il faut que vous soyez de bonne humeur pendant un certain temps. Et ne dites à personne que nous vous avons promis notre aide ».

Alors, ils retournèrent à leur baraquement, d'excellente humeur. Tout le monde s'étonnait de ce qu'ils aient ainsi changé si rapidement d'humeur, alors qu'ils étaient si maussades quand ils avaient quitté leur baraquement.

Ils restent donc dans le baraquement jusqu'à ce que les juges se mettent en route. Alors, Sámr convoqua ses

hommes et s'en alla au rocher de la Loi. La cour y siégeait. Sámr avança hardiment vers les juges. Il commença aussitôt à appeler les témoins, et engagea son procès contre Hrafnkell le Godi, selon les lois du pays, sans omettre un mot dans ses dépositions. Là-dessus, les fils de Thjóstarr arrivèrent avec une grande suite. Tous les hommes de l'ouest du pays leur prêtèrent assistance, et il apparut bien que les fils de Thjóstarr étaient des hommes populaires. Sámr poursuivit ses dépositions devant la cour jusqu'à ce que Hrafnkell fût convoqué pour la défense, à moins que ne se trouvât présent quelque homme qui voulût prendre sa défense selon la procédure légale. On applaudit beaucoup aux dépositions de Sámr. On disait que nul ne voudrait prendre la défense de Hrafnkell.

Des hommes coururent au baraquement de Hrafnkell et lui dirent ce qui se passait.

Il réagit promptement, convoqua ses hommes et se rendit au tribunal, pensant que le terrain serait peu défendu. Il voulait dégoûter les hommes de peu d'importance d'entreprendre des procès contre lui. Il se proposait de disperser les juges en présence de Sámr et de le forcer à abandonner les poursuites. Mais il n'en eut pas la possibilité. Il y avait une si nombreuse foule d'hommes sur son chemin que, de nulle part, il ne put s'approcher. Il fut repoussé avec grande arrogance, en sorte qu'il ne lui fut pas permis d'entendre les plaidoiries de ceux qu'il poursuivait. Il lui fut donc difficile de faire entendre sa propre défense. Et Sámr présenta l'accusation jusqu'au bout, jusqu'à ce que Hrafnkell ait été proclamé proscrit[1] par ce thing.

Hrafnkell revint aussitôt à son baraquement, fit amener ses chevaux et s'éloigna du thing, fort mécontent des conclusions de son procès, car jamais encore rien ne lui était arrivé de tel. Il remonta vers l'est par Lyngdalsheidr, puis prit à l'est par le Sída et alla tout d'une traite jusque chez lui, dans le Hrafnkelsdalr. Il s'installa à Adalból et fit comme si rien ne s'était passé.

Sámr était au thing et allait se pavanant fort.

Beaucoup d'hommes, voyant que les choses s'étaient passées de cette façon, se disaient que Hrafnkell en avait reçu grand-honte, et se rappelaient à présent qu'il avait fait preuve d'une grande injustice.

Sámr attendit que le thing fût terminé. Les hommes se préparaient à rentrer chez eux. Il remercia les frères de leur assistance et Thorgeirr lui demanda en riant comment il pensait agir. Il y répondit bien.

Thorgeirr dit : « As-tu l'impression d'être plus avancé maintenant qu'avant ? »

Sámr dit : « Il me semble que Hrafnkell a souffert grand-honte, et cette honte durera longtemps. Cela vaut bien des richesses.

— Nul n'est proscrit tant que le tribunal de confiscation ne s'est pas tenu, et cela doit avoir lieu à son domicile. Cela doit se faire quatorze jours après le vápnatak. »

On appelle « vápnatak » le jour où tout le monde quitte le thing[1].

« Car je suis sûr, dit Thorgeirr, que Hrafnkell est rentré chez lui et qu'il a l'intention de demeurer à Adalból. Je suis sûr qu'il maintiendra son autorité sur vous. Et toi, tu dois vouloir rentrer chez toi et t'installer dans ta demeure, si tu le peux, aux meilleures conditions. Tu as si bien défendu ta cause que je suis sûr que tu le considères comme hors la loi. Mais je sais bien qu'il inspire à la plupart la même terreur qu'auparavant, et que tu devras en rabattre un peu.

— Je ne m'en soucierai jamais », dit Sámr.

« Tu es un brave, dit Thorgeirr, et je pense que mon frère Thorkell ne t'abandonnera pas. Il va t'accompagner maintenant jusqu'à ce que tout soit tout à fait terminé entre Hrafnkell et toi et que tu puisses vivre en paix. Vous devez penser aussi que c'est nous, qui sommes intervenus le plus, qui sommes le plus tenus de t'accompagner. Et nous allons, en l'occurrence, t'accompagner dans les fjords de l'Est. Et connais-tu quelque chemin pour les fjords de l'Est, qui ne soit pas la route principale ? »

Sámr répondit : « Je prendrai le même chemin que celui que j'ai pris pour venir. »

Sámr fut content de cela.

CHAPITRE V

Thorgeirr choisit son escorte et se fit accompagner de quarante hommes. Sámr avait également quarante hommes. Cette troupe était bien pourvue d'armes et de chevaux. Ils prirent tous le même chemin jusqu'à ce qu'ils soient arrivés, à l'aube, dans le Jökulsdalr. Ils passèrent le pont. C'était ce matin-là que devait se tenir le tribunal de confiscation. Thorgeirr demanda alors comment on pourrait s'y prendre pour arriver à l'improviste. Sámr déclara qu'il connaissait un moyen pour ce faire. Il s'éloigne aussitôt du chemin, monte sur un promontoire et longe la crête entre le Hrafnkelsdalr et le Jökulsdalr jusqu'à l'endroit où [ces vallées] se perdent dans la montagne, et la ferme qui se trouve en dessous est Adalból. Il y a là des ravins herbus en haut de la lande, avec une faille abrupte descendant dans la vallée; c'est là, en bas, que se trouve la ferme.

Là, Sámr descendit de cheval et dit: « Laissons nos chevaux à la garde de vingt hommes, et que les soixante autres courent à la ferme. Je crois qu'il n'y aura pas grand monde de levé. »

C'est ce qu'ils firent, et l'endroit s'appela ensuite Hrossageilar[1]. Alors, ils avancèrent rapidement vers la ferme. Il était passé six heures[2]. Personne n'était levé. Ils enfoncèrent les portes avec une bûche, et bondirent à l'intérieur. Hrafnkell dormait dans son lit. Ils l'en tirèrent ainsi que tous les hommes de la maison qui étaient en état de porter les armes. On conduisit les femmes et les enfants dans un bâtiment. Dans le pré clos, il y avait une dépendance. Entre elle et le mur de la skáli, ils placèrent [horizontalement] une perche. Ils amenèrent Hrafnkell et ses hommes jusque-là. Il fit quantité d'offres pour lui et pour ses hommes. Mais comme cela ne servait à rien, il demanda la vie sauve pour ses hommes « car ils ne vous ont rien fait, et moi, je ne serai nullement déshonoré si vous me tuez. Et je ne vous supplierai pas de m'épargner. Mais cette insulte-là, je vous prie de me l'épargner. Il n'y a aucun honneur pour vous à cela ».

Thorkell dit: « Nous avons entendu dire que tu as été

peu complaisant envers tes ennemis, et il est bon qu'aujourd'hui tu connaisses cela pour ton propre compte. »

Alors ils saisirent Hrafnkell et ses hommes et leur lièrent les mains derrière le dos. Après quoi, ils fracturèrent la dépendance, décrochèrent des cordes, prirent ensuite leurs couteaux, leur percèrent la cheville [entre le tendon d'Achille et l'os], firent passer les cordes par les trous ainsi faits, les suspendirent à la perche et en pendirent ainsi par les pieds huit en tout[1].

Alors Thorgeirr dit : « Ainsi a été fixé ton sort, Hrafnkell, et il est mérité. Subir une telle honte de la part de quelques hommes, comme il t'arrive maintenant, doit te paraître invraisemblable. Thorkell, que veux-tu faire à présent : rester ici auprès de Hrafnkell et les surveiller, ou bien veux-tu sortir de l'enclos avec Sámr, aller à une portée de flèche d'ici et tenir le tribunal de confiscation sur quelque monticule rocheux, là où il n'y a ni champ ni pâturage ? »

Cela devait se faire au moment où le soleil était en plein midi.

Thorkell dit : « Je voudrais rester ici auprès de Hrafnkell. Ça me semble moins ennuyeux. »

Alors Thorgeirr et Sámr s'en allèrent et tinrent le tribunal de confiscation. Ensuite ils revinrent à la maison, descendirent Hrafnkell et ses hommes, et les déposèrent dans le pré clos. Le sang leur était descendu dans les yeux.

Alors Thorgeirr dit à Sámr de faire de Hrafnkell ce qu'il voudrait « car il me semble facile de s'occuper de lui maintenant ».

Sámr répond : « Je t'offre de choisir entre deux choses, Hrafnkell. La première, c'est que tu sortiras de l'enclos sur l'heure, avec les hommes que je choisirai, et tu seras exécuté. Mais comme tu as beaucoup de monde à ta charge, je veux bien te permettre d'y pourvoir. Et si tu veux accepter de vivre, alors va-t'en d'Adalból avec toutes les personnes qui sont à ta charge. Ne prends que l'argent que je te concéderai, mais très peu, et je prendrai ta ferme et toute ton autorité. Tu ne devras jamais réclamer, ni toi ni tes héritiers. Tu ne devras te trouver nulle part ailleurs qu'à l'est de la lande du Fljótsdalr. Si tu consens à cela, tu peux toper là[2]. »

Hrafnkell dit : « Beaucoup préféreraient une prompte mort à de telles brimades, mais il en ira de moi comme

de beaucoup d'autres; je choisirai la vie, s'il est loisible. C'est surtout à cause de mes fils que je fais cela, car leurs chances seraient bien petites si je mourais. »

Alors Hrafnkell fut relâché et il remit à Sámr le droit de juger seul[1].

Sámr concéda à Hrafnkell les biens qu'il lui plut, mais ce fut très peu. Hrafnkell garda sa lance, mais aucune autre arme. Ce jour même, Hrafnkell s'en alla d'Adalból avec tous ses gens.

Thorgeirr dit alors à Sámr : « Je ne sais pas pourquoi tu as fait cela. Tu auras à te repentir de lui avoir laissé la vie sauve. »

Sámr dit que cela devait être ainsi.

Hrafnkell transporta sa demeure à l'est sur la lande du Fljótsdalr, et de l'autre côté du Fljótsdalr, à l'est du Lagarfljót. Au bord du lac, il y avait une petite ferme qui s'appelait Lokhilla. Hrafnkell acheta le terrain à crédit, parce que l'argent dont il disposait ne lui permettait d'acheter que son matériel de ferme. Voyant cela, les hommes parlèrent beaucoup de la façon dont son orgueil avait été abattu et beaucoup se souvinrent du proverbe ancien qui dit que courte est la vie des excès. La terre [de Lokhilla] était bien boisée, très vaste, inhabitée : aussi l'acheta-t-il à bas prix. Il ne regarda pas à la dépense. Il abattit la forêt[2], car elle était grande, et il éleva là une ferme magnifique, qui s'appela ensuite Hrafnkelsstadir. Depuis, on l'a toujours considérée comme une bonne ferme. Hrafnkell y vécut dans un grand inconfort pendant les premières saisons. Il fit de grandes provisions de poisson. Il abattit un gros travail pendant que la ferme était en construction. La première année, il mit de côté veau et chevreau[3] pour la nourriture de l'hiver, et conserva tout son bétail, en sorte que presque toutes ses bêtes survécurent à l'hiver. On peut dire qu'il doubla son cheptel. Ce même été, il fit une grosse pêche dans le Lagarfljót. Il obtint des hommes du district qu'ils l'aident à exploiter son entreprise, et cela dura chaque été.

CHAPITRE VI

Sámr s'établit à Adalból après Hrafnkell. Ensuite, il prépara un honorable banquet et y invita tous ceux qui avaient été les thingmenn de Hrafnkell. Sámr leur proposa d'être leur chef à la place de Hrafnkell. Les hommes acceptèrent, non sans en concevoir quelques doutes toutefois.

Les fils de Thjóstarr lui conseillèrent d'être généreux et prodigue de ses biens, secourable envers ses hommes, bienfaiteur de quiconque en aurait besoin. « Alors, ceux dont tu auras besoin ne seront pas des hommes s'ils ne te secondent pas efficacement. Et si nous te conseillons cela, c'est parce que nous voudrions qu'il ne t'arrive que de bonnes choses, car tu nous sembles un brave homme. Porte-toi bien à présent, et tiens-toi sur tes gardes, afin d'éviter qu'il ne t'arrive malheur. »

Les fils de Thjóstarr envoyèrent chercher Freyfaxi et son troupeau et dirent qu'ils voulaient voir le fameux animal qui avait causé tant d'histoires. Alors, on amena les chevaux. Les frères les examinèrent.

Thorgeirr dit : « Ces chevaux me semblent avoir besoin d'un gîte. Mon avis est qu'ils travaillent, tant qu'ils le peuvent, à des tâches utiles, jusqu'à ce qu'ils meurent de vieillesse. Quant à ce cheval [Freyfaxi], il ne me paraît pas meilleur que d'autres, sinon pire, car il a engendré de grands maux. Je ne veux pas qu'il soit cause d'autres crimes que ceux qu'il a déjà provoqués. Il convient à présent que celui auquel il appartient[1] le prenne. »

Ils conduisent maintenant le cheval en bas du champ. Au bord de la rivière, il y a une falaise qui forme un gouffre profond. Ils conduisent le cheval en haut de la falaise. Les fils de Thjóstarr mettent un sac sur la tête du cheval, prennent ensuite de forts gourdins et poussent le cheval en avant, après lui avoir attaché une pierre au cou, et le précipitent ainsi. L'endroit s'appela ensuite : falaise de Freyfaxi. Un peu plus bas se trouvait le temple qui appartenait à Hrafnkell. Thorkell voulut y aller. Il fit dépouiller tous les dieux[2]. Après quoi, il fit mettre le feu au temple, et tout brûla ensemble.

Puis les invités se préparèrent à partir. Sámr fit d'excellents cadeaux aux deux frères, leur demanda leur complète amitié. Ils se séparèrent dans les meilleurs termes. Ils chevauchent maintenant à l'ouest vers les fjords, arrivent chez eux dans le Thorskafjördr avec grand honneur. Et Sámr installa Thorbjörn au bas de la vallée, à Leikskálar. C'est là qu'il habiterait. La femme de Sámr vint habiter avec lui à Adalból, et Sámr y vécut un certain temps.

CHAPITRE VII

À l'est, dans le Fljótsdalr, Hrafnkell apprit que les fils de Thjóstarr avaient fait périr Freyfaxi, et qu'ils avaient brûlé le temple.

Alors Hrafnkell déclara : « Je pense que c'est folie de croire aux dieux », et il dit que jamais plus il n'y croirait. Et c'est ce qu'il fit par la suite : jamais plus il n'offrit de sacrifices.

Hrafnkell était installé à Hrafnkelsstadir, et faisait fructifier ses biens. Il fut bientôt très estimé dans le district. Chacun agissait comme il le voulait.

À cette époque, quantité de bateaux vinrent de Norvège en Islande[1]. Des hommes prirent alors autant de terres qu'ils le purent dans le district, à l'époque de Hrafnkell. Nul n'obtint la liberté de s'installer sans que Hrafnkell en donnât la permission. Tous durent lui promettre leur assistance. De son côté, il accordait également son aide. Il s'appropria toutes les terres à l'est du Lagarfljót. Le thing de ce district fut bientôt plus important et bien plus fréquenté que celui qu'il avait tenu auparavant. Il couvrait un territoire s'étendant jusqu'au Skridudalr, et toute la région du Lagarfljót. Il se fit un changement, alors, dans le caractère de Hrafnkell[2]. L'homme était beaucoup plus populaire qu'avant. Il conservait les mêmes dispositions quant à la serviabilité et à l'hospitalité, mais il était en tout point devenu plus populaire, plus doux et plus raisonnable qu'avant.

Souvent Sámr et Hrafnkell se trouvaient ensemble à des réunions et ils n'oubliaient jamais leurs conventions. Cela dura six hivers.

Sámr était populaire parmi ses thingmenn, parce qu'il était raisonnable, tranquille, secourable, et qu'il se souvenait de ce que les frères lui avaient conseillé. Mais il aimait beaucoup le faste.

CHAPITRE VIII

On raconte qu'un bateau arriva de l'étranger dans le Reydarfjördr, et que le capitaine en était Eyvindr Bjarnason[1]. Il avait passé sept hivers à l'étranger. Eyvindr avait bien amélioré son éducation. Il était devenu le plus vaillant homme. On lui fit vite connaître les nouvelles, et il n'y ajouta pas grand-chose : c'était un homme réservé.

Et quand Sámr apprit qu'il était arrivé, il alla au bateau. Il y eut alors grande liesse entre les frères. Sámr l'invita à venir à l'ouest. Eyvindr accepta et pria Sámr de retourner chez lui d'abord pour lui envoyer des chevaux afin de porter ses marchandises. Il arrima son bateau et le para pour l'hivernage. Sámr obéit, revint chez lui et fit envoyer des chevaux à la rencontre d'Eyvindr. Et quand celui-ci eut préparé ses marchandises, il se mit en route pour le Hrafnkelsdalr et remonta le long du Reydarfjördr. Il était accompagné de quatre hommes. Il y en avait un cinquième, l'écuyer d'Eyvindr. Celui-ci était d'origine islandaise, et apparenté à Eyvindr. Eyvindr avait tiré ce garçon de la misère, l'avait emmené avec lui à l'étranger et l'estimait autant que lui-même. On parlait souvent de cette action d'Eyvindr, et tout le monde pensait que bien peu le valaient.

Ils remontèrent la lande de Thórisdalr en poussant devant eux seize chevaux de charge. La troupe comprenait deux domestiques de Sámr et les trois marins[2]. Ils étaient tous vêtus d'habits de couleurs, et chevauchaient avec de beaux boucliers. Ils traversèrent le Skridudalr, franchirent les crêtes pour passer dans le Fljótsdalr, à l'endroit qui s'appelle Bulungarvellir, et descendirent sur Gilsáreyrr. La Gílsa passe, à l'est du fleuve, entre Hallormsstadir et Hrafnkelsstadir. Ils remontèrent le long du Lagarfljót, passèrent en bas des champs de Hrafnkelsstadir, atteignirent le bord du lac et traversèrent la

Jökulsá au gué de Skáli. Il était exactement sept heures et demie du matin.

Il y avait une femme au bord de l'eau, qui lavait son linge. Elle vit l'expédition. La servante rassembla son linge à la hâte et se précipita à la maison. Elle jeta son linge à côté d'un tas de bûches et entra en courant.

Hrafnkell n'était pas levé, et quelques-uns de ses domestiques préférés étaient étendus dans la salle, mais les ouvriers étaient dehors, au travail. C'était la saison des foins.

La femme se mit à parler dès qu'elle entra : « On disait autrefois qu'on devient lâche en vieillissant, et c'est bien vrai. L'honneur acquis trop tôt est bien petit, si on se laisse aller ensuite au déshonneur, et qu'on n'a pas le courage de redresser ça une fois ou l'autre; et voilà bien de grandes merveilles pour un homme qui a été brave... À présent, voici une autre façon de vivre : c'est de grandir avec son père, de vous considérer comme des riens du tout en regard de soi-même, et puis, quand on est tout juste adulte, on s'en va à l'étranger loin de ses compatriotes, on s'y fait passer pour très important quand on y arrive, on rentre dans ces opinions-là de l'étranger et on se croit alors plus que les chefs... Eyvindr Bjarnason vient de passer la rivière, ici, au gué de Skáli avec un bouclier si beau qu'il en brillait. Il est si bien élevé! Que la vengeance soit sur lui[1] ! » La servante était vraiment déchaînée.

Hrafnkell se leva et lui répondit : « Il se peut que ton bavardage contienne maintes vérités — mais pas toujours en ce qui concerne la pureté de tes intentions. Il convient maintenant que tu remues le fer dans la plaie[2]. File à Vídivellir, au sud, chercher Sighvatr et Snorri, les fils de Hallsteinn. Demande-leur de venir rapidement chez moi avec leurs hommes qui sont en état de porter les armes. »

Il envoya une autre servante, à Hrólfsstadir, chercher Thórdr et Halli, les fils de Hrólfr, et ceux qui étaient en état de porter les armes.

De part et d'autre, c'étaient là des hommes de valeur et en tout point accomplis. Hrafnkell envoya également chercher les hommes de sa maison. En tout, ils étaient dix-huit. Ils s'armèrent jusqu'aux dents, et passèrent la rivière au même endroit que les précédents.

Eyvindr et les siens étaient alors arrivés en haut, sur la

lande. Eyvindr chevaucha jusqu'à ce qu'il arrivât à l'ouest, au milieu de la lande, au lieu dit Bersagötur. C'est un marécage sans herbe et on y chevauche dans la boue, qui monte tout le temps au genou ou à mi-jambe, parfois jusqu'au ventre, alors qu'en dessous c'est dur comme du roc. À l'ouest, il y a une étendue de terrain jonchée de blocs de lave[1], presque sans végétation, et quand ils y arrivèrent, l'écuyer d'Eyvindr regarda en arrière et dit à Eyvindr : « Il y a des hommes qui nous poursuivent. Pas moins de dix-huit. Il y a là un homme grand, vêtu de noir, et je crois bien que c'est Hrafnkell le Godi ; pourtant, il y a longtemps maintenant que je ne l'ai vu. »

Eyvindr répond : « Que nous veulent-ils ? Je ne pense pas que je doive craindre la colère de Hrafnkell, de quelque manière que ce soit. Je ne lui ai rien fait. Il doit avoir une course à faire dans la vallée pour aller voir ses amis. »

L'écuyer répond : « J'ai le pressentiment que c'est plutôt toi qu'il veut voir.

— Je ne sais pas, dit Eyvindr, ce qui s'est passé entre mon frère Sámr et lui, depuis qu'ils se sont réconciliés. »

L'écuyer répond : « Je voudrais que tu t'enfuies vers l'ouest, dans la vallée. Tu y serais en sécurité. Je connais le caractère de Hrafnkell : il ne nous fera rien, s'il ne t'attrape pas, toi. Si tu fais cela, tout ira bien. La bête ne sera pas dans le piège[2] et il ne nous arrivera rien que du bien. »

Eyvindr déclara qu'il ne s'enfuirait pas « car je ne sais pas qui sont ces hommes. Beaucoup riraient de moi si je m'enfuyais sans avoir essayé de savoir de quoi il retourne ».

Ils avancent à présent à l'ouest du champ de blocs de lave. Devant eux s'étend alors un second marécage, qui s'appelle Oxamýrr. Il est très herbu. Il y a là tant de fondrières qu'il est presque impossible d'y passer. C'est pour cela que le vieil Hallfredr avait fait les chemins du haut, bien qu'ils fussent plus longs.

Eyvindr s'engagea vers l'ouest dans le marécage. Leurs chevaux enfoncèrent profondément dans la boue. Ils perdirent beaucoup de temps à cause d'eux. Les autres, qui n'avaient pas de chevaux chargés, se rapprochaient rapidement. Hrafnkell et ses hommes s'engagèrent à leur tour dans le marécage. Eyvindr et les siens venaient d'en

sortir. Ils virent Hrafnkell et ses deux fils. Les compagnons d'Eyvindr prièrent celui-ci de fuir[1]. « Nous avons maintenant dépassé les chemins difficiles. Tu dois pouvoir atteindre Adalból pendant que le marécage nous sépare. »

Eyvindr répond : « Je ne fuirai pas devant ces hommes, à qui je n'ai fait nulle offense. »

Ils remontèrent alors sur la crête. Là, en haut de la crête, il y a une petite montagne. Au-delà de cette montagne, il y a un tertre gazonné, fort exposé au vent. De hauts talus l'entourent. Eyvindr chevaucha vers le tertre. Là, il descendit de cheval et attendit les autres.

Eyvindr dit : « Maintenant, nous allons savoir sans tarder le but de leur expédition. »

Après quoi, ils montèrent sur le tertre et déplacèrent quelques pierres[2].

Hrafnkell quitta le chemin et arriva par le sud au tertre de gazon. Sans dire un seul mot à Eyvindr, il donna immédiatement l'assaut. Eyvindr se défendit bien et vaillamment. L'écuyer d'Eyvindr, ne se sentant pas de taille pour la bataille, prit son cheval et passa la crête, alla à Adalból et dit à Sámr ce qui se passait.

Sámr réagit en hâte et envoya chercher des hommes. Ils étaient vingt en tout. Cette troupe était bien équipée. Sámr chevaucha vers l'est sur la lande, vers le lieu du champ de bataille.

Mais la bataille était terminée. Hrafnkell s'enfuyait vers l'est, son œuvre accomplie.

Eyvindr était tombé, avec tous ses hommes.

Avant tout, Sámr chercha à rendre la vie à son frère. Mais les choses avaient été faites sans retour : ils étaient tous morts, cinq en tout. Des hommes de Hrafnkell, douze étaient également tombés, mais six s'enfuyaient.

Sámr resta peu de temps sur la place ; il ordonna à ses hommes d'engager immédiatement la poursuite. Ils se mettent à leur poursuite, bien que leurs chevaux soient épuisés.

Alors Sámr dit : « Ils sont en notre pouvoir, car ils ont des chevaux épuisés, alors que les nôtres sont frais[3], et si nous les attrapons, ce sera tout de suite ou jamais, car il faudra que ce soit avant qu'ils ne sortent de la lande. »

Hrafnkell arrivait alors à l'est, traversant le marécage d'Oxamýrr.

Des deux côtés, on chevaucha sans désemparer, jusqu'à

ce que Sámr parvînt au bord de la lande. Il vit alors que Hrafnkell était arrivé bien plus loin au bas de la pente. Sámr vit qu'il s'échapperait par le bas du district.

Alors, il dit : « Il faut revenir en arrière, parce que Hrafnkell aura beaucoup de monde maintenant. »

Sámr retourna donc avec sa troupe, dans cet état. Il arriva à l'endroit où gisait Eyvindr, prit le corps et fit un tertre pour lui et ses compagnons. Ces lieux se nomment Tertre-d'Eyvindr, et Mont-d'Eyvindr, et Val-d'Eyvindr.

Sámr alla alors avec toute sa troupe à Adalból. Et quand il y fut arrivé, il envoya chercher ses thingmenn, leur faisant dire d'être là le lendemain matin vers neuf heures. Il avait l'intention d'aller alors à l'est sur la lande. « Il adviendra de notre expédition ce que pourra. »

Le soir, Sámr alla se coucher, et bon nombre d'hommes étaient déjà arrivés.

CHAPITRE IX

Hrafnkell retourna chez lui et fit connaître la nouvelle. Il mangea, après quoi il rassembla ses hommes, en sorte qu'il en avait soixante-dix, et il chevaucha avec cette troupe vers l'ouest sur la lande, arriva à l'improviste à Adalból, saisit Sámr dans son lit et le conduisit au-dehors.

Hrafnkell dit alors : « Maintenant, ton sort est fixé, Sámr. Jamais tu n'aurais voulu croire, il y a un moment, que j'aurais maintenant tout pouvoir sur ta vie. Je ne serai pas à présent plus mauvais bougre envers toi que tu ne l'as été pour moi. Je t'offre de choisir entre deux choses : être tué et voici l'autre : je réglerai seul les questions entre toi et moi[1]. »

Sámr dit qu'il préférait garder la vie, mais qu'il pensait cependant que l'une et l'autre des offres étaient dures.

Hrafnkell dit qu'il pouvait s'y attendre, « parce que nous avons le devoir de te récompenser, j'agirai deux fois mieux envers toi [que toi envers moi], si tant est que cela en vaille la peine. Tu t'en iras d'Adalból et redescendras à Leikskálar, et y établiras ta demeure. Tu emporteras avec toi les richesses qui ont appartenu à Eyvindr. Tu

n'emporteras pas d'ici plus de biens que ceux que tu y as apportés. Et ces biens-là, tu les auras sur l'heure. Je veux reprendre mon godord, ainsi que ma maison et ma ferme. Je vois que tu as largement fait fructifier mes biens, mais tu n'en jouiras pas. Pour Eyvindr, ton frère, il n'y aura aucune compensation, parce que tu as âprement entrepris les poursuites judiciaires pour le meurtre de ton précédent parent [Einarr], et qu'alors tu as obtenu des compensations suffisantes pour Einarr en jouissant de puissance et de richesse pendant six hivers. Et le meurtre d'Eyvindr et de ses hommes ne me semble pas valoir plus que ma mutilation et celle de mes hommes. Tu m'as fait chasser du district, mais je m'estime satisfait de ce que tu restes à Leikskálar, et je t'y aiderai, pour peu que ton goût du faste ne te mène pas à ta propre ruine. Tu seras mon subordonné tant que nous vivrons l'un et l'autre. Tu peux aussi compter que ton sort sera d'autant plus mauvais que nous en userons mal l'un envers l'autre ».

Sámr descendit avec les siens à Leikskálar, et s'y installa.

CHAPITRE X

Maintenant, Hrafnkell, à Adalból, fixe la résidence de ses hommes. Il établit Thórir, son fils, à Hrafnkelsstadir. Il a à présent autorité de godi sur tout le district. Asbjörn resta chez son père, parce qu'il était plus jeune.

Sámr s'installa à Leikskálar cet hiver-là. Il était silencieux et réservé. Beaucoup trouvaient qu'il appréciait peu son sort.

Mais vers la fin de l'hiver, quand les jours s'allongèrent, Sámr s'en alla, accompagné d'un seul homme — ils avaient trois chevaux — au-delà du pont, de là par la lande de Mödrudalr, puis passa la Jökulsá-des-Monts, continua jusqu'au Mývatn, de là traversa la lande du Fljót et le Ljósavatnsskard, et ne s'arrêta pas avant d'être arrivé à l'ouest dans le Thorskafjördr. Là, on le reçut bien. Thorkell venait de rentrer d'un voyage à l'étranger. Il avait passé quatre hivers à l'étranger.

Sámr passa là une semaine et se reposa. Puis il leur dit

ses démêlés avec Hrafnkell et demanda aux frères conseils et assistance, comme auparavant.

C'est surtout Thorgeirr qui répondit pour les frères, cette fois-là, déclarant qu'il demeurait bien loin [de l'Est], « car il y a une longue distance entre nous. Nous considérions qu'il était très bien que la ferme fût en ta possession, avant que nous ne te quittions, et qu'il était judicieux que tu la gardes. Ce qui est arrivé ensuite s'est produit parce que, comme je le pensais, si tu laissais la vie sauve à Hrafnkell, tu aurais à t'en repentir. Nous t'avons pressé de tuer Hrafnkell, mais tu as voulu n'en faire qu'à ta tête. Il est bien évident que, quels qu'aient été les accords que vous aviez passés, il t'a laissé en paix et ne t'a attaqué que quand il a estimé qu'il était redevenu plus puissant que toi. Nous ne pouvons pas ne pas voir là ton manque de chance[1]. Et nous ne désirons pas tellement intenter une action contre Hrafnkell, car nous ne voyons pas que cela ajouterait à notre honneur. Mais nous voulons t'offrir de venir ici avec toute ta famille, pour te mettre sous notre protection, si tu crois qu'il est moins vexatoire pour toi d'être ici que dans le voisinage de Hrafnkell ».

Sámr dit qu'il n'accepterait pas, qu'il voulait rentrer chez lui, et offrit d'échanger des chevaux contre les siens. Cela lui fut aussitôt accordé. Les frères voulaient faire à Sámr de beaux présents, mais il ne voulut rien accepter, et dit qu'il était peu en humeur de recevoir des cadeaux.

Sámr retourna chez lui dans cet état, et y resta jusqu'à sa vieillesse. Il n'obtint jamais l'avantage sur Hrafnkell, tant qu'il vécut.

Et Hrafnkell était dans sa demeure, soutenant sa réputation. Il mourut dans son lit, de maladie, et sa tombe est dans le Hrafnkelsdalr, à l'extérieur d'Adalból. On mit dans sa tombe, à côté de lui, de grandes richesses, toutes ses armures et sa bonne lance[2].

Ses fils reprirent son autorité. Thórir habita à Hrafnkelsstadir, et Asbjörn, à Adalból. Tous deux tinrent ensemble le godord, et on les tint pour des hommes importants.

Et l'on cesse ici de parler de Hrafnkell.

SAGA DE NJÁLL LE BRÛLÉ

(Brennu-Njáls Saga)

CHAPITRE PREMIER

Il y avait un homme qui s'appelait Mördr, surnommé la Viole[1]; c'était le fils de Sighvatr le Rouge; il habitait à Völlr dans les Rangárvellir[2]. C'était un puissant chef, grand entrepreneur de procès et si versé dans la connaissance des lois[3] qu'il n'y avait pas de jugement rendu qui parût légal s'il n'y avait pris part. Il avait une fille qui s'appelait Unnr[4]; c'était une belle femme, courtoise et accomplie, et on la tenait pour le meilleur parti des Rangárvellir.

Maintenant, la saga se transporte à l'ouest dans les Vaux du Breidafjördr[5]. Il y avait un homme qui s'appelait Höskuldr[6]; c'était le fils de Kollr des Dalir[7]. Sa mère s'appelait Thorgerdr et était fille de Thorsteinn le Rouge, fils d'Óláfr le Blanc, fils d'Ingjaldr, fils de Helgi; la mère d'Ingjaldr était Thóra, fille de Sigurdr au serpent dans l'œil, fils de Ragnarr aux braies velues[8]. La mère de Thorsteinn le Rouge était Audr la Sagace[9], fille de Ketill au nez plat, fils de Björn Buna. Höskuldr habitait Höskuldsstadir dans le Laxárdalr[10]. Son frère s'appelait Hrútr[11]; il habitait à Hrútsstadir. Il avait la même mère que Höskuldr, mais son père était Herjólfr. Hrútr était un bel homme, grand et fort, habile à manier les armes et de caractère doux, le plus sage des hommes, déterminé envers ses ennemis, mais de bon conseil dans les procès importants.

Une fois, Höskuldr fit un banquet; Hrútr, son frère, y était et était assis à côté de lui[12]. Höskuldr avait une fille

qui s'appelait Hallgerdr[1]. Elle s'amusait par terre avec d'autres fillettes; elle avait un visage avenant, était de grande taille et avait des cheveux beaux comme de la soie et si longs qu'ils lui descendaient jusqu'à la ceinture. Höskuldr l'appela: « Viens ici me voir », dit-il. Elle alla aussitôt à lui. Il la prit sous le menton et l'embrassa; puis elle s'en alla. Alors, Höskuldr dit à Hrútr: « Qu'est-ce que tu penses de cette petite fille-là? Ne trouves-tu pas qu'elle est belle? » Hrútr se taisait. Höskuldr revint à la charge. Alors Hrútr répondit: « Certes, c'est une belle fille, et beaucoup auront à en souffrir; mais je me demande bien d'où, dans notre famille, viennent ces yeux de voleur. » Alors Höskuldr se fâcha et les frères furent en froid quelque temps.

Les frères de Hallgerdr étaient Thorleikr, père de Bolli, Óláfr, père de Kjartan, et Bárdr[2].

CHAPITRE II

Une fois, les frères Höskuldr et Hrútr allèrent à l'althing[3]; il y avait là beaucoup de monde. Höskuldr dit à Hrútr: « Je voudrais, frère, que tu améliores ta condition et que tu prennes femme[4]. » Hrútr dit: « Il y a longtemps que j'y pense, encore qu'il me semble que l'affaire a son bon et son mauvais côté. Mais je veux faire à ton gré, et de quel côté chercherons-nous? » Höskuldr dit: « Il y a ici, au thing, beaucoup de chefs, et nous n'avons que le choix; pourtant, j'ai arrêté ma décision, de ta part, sur un parti précis. Il y a une femme qui s'appelle Unnr; c'est la fille de Mördr la Viole, le plus sage des hommes. Il est ici au thing ainsi que sa fille, et tu pourrais la voir à présent, si tu veux. »

Le lendemain, quand on se rendit à la Lögrétta, ils virent des femmes dehors, en beaux atours, près du baraquement des gens de la Rangá[5]. Höskuldr dit à Hrútr: « Voici cette Unnr dont je t'ai parlé; qu'en penses-tu? — Elle paraît bien, dit-il, mais je ne sais pas si nous serons heureux ensemble. » Ensuite, ils allèrent à la Lögrétta. Mördr la Viole débrouilla quelques points de la loi, selon

son habitude, puis alla à son baraquement. Höskuldr se leva, ainsi que Hrútr. Ils allèrent au baraquement de Mördr et y entrèrent. Mördr était assis au fond; ils le saluèrent. Il se leva pour aller au-devant d'eux, serra la main de Höskuldr et le fit asseoir à côté de lui; Hrútr s'assit à côté de Höskuldr. Ensuite, ils parlèrent d'abondance, et les propos de Höskuldr aboutirent à : « J'ai une proposition à te faire. Hrútr veut devenir ton gendre et épouser ta fille, et je n'épargnerai pas du mien. » Mördr répondit : « Je sais que tu es un grand chef, mais ton frère m'est inconnu. » Höskuldr dit : « Il est supérieur à moi. » Mördr dit : « Il va falloir que tu lui donnes beaucoup de biens, car elle héritera de tout ce qui m'appartient. — Pas la peine d'atermoyer pour savoir ce que je fixerai, dit Höskuldr; il aura Kambsnes et Hrútsstadir, et toute la terre jusqu'à Thrándargil[1]. Il possède également un bateau marchand sur la mer[2]. » Hrútr dit alors à Mördr : « Considère, camarade, que c'est par affection que mon frère a dû me faire valoir. Mais si tu veux prendre cette affaire en considération, je voudrais que tu fixes tes conditions. » Mördr répondit : « J'ai réfléchi aux conditions. Elle aura soixante cents[3], et il s'y ajoutera ton douaire de trente cents, mais si vous avez des héritiers, le bien vous appartiendra à l'un et à l'autre à parts égales[4]. » Hrútr dit : « J'accepte ces conditions; prenons des témoins[5]. » Ensuite, ils se levèrent et se serrèrent la main, et Mördr fiança sa fille Unnr à Hrútr; la noce devait avoir lieu un demi-mois après la mi-été[6], chez Mördr.

De part et d'autre, ils quittèrent le thing pour revenir chez eux. Höskuldr et Hrútr chevauchèrent vers l'ouest en passant près des tumulus de Hallbjörn[7]. Alors vint à leur rencontre Thjóstólfr[8], fils de Björn Gullberi de Reykjardalr, qui leur dit qu'un bateau était arrivé dans la Hvitá. C'était Özurr[9], l'oncle de Hrútr, qui s'y trouvait et il voulait que Hrútr vînt le voir au plus vite. Quand Hrútr apprit cela, il demanda à Höskuldr de venir au bateau avec lui. Höskuldr l'accompagna; quand ils arrivèrent, Hrútr fit bel et joyeux accueil à Özurr, son parent. Özurr les invita à entrer boire dans le baraquement; puis on dessella les chevaux, ils entrèrent dans le baraquement et burent. Hrútr dit à Özurr : « Tu vas venir avec moi à l'ouest, parent, et tu passeras l'hiver chez moi. — Cela ne se passera pas ainsi, dit-il, car je t'annonce la mort

d'Eyvindr[1], ton frère; il t'avait fait son héritier au Gulathing[2], et si tu n'y vas pas, tes ennemis s'empareront de ton héritage[3]. — Quel parti prendre, frère? dit Hrútr. Il me semble que l'affaire se complique puisque je viens de décider mon mariage. » Höskuldr dit: « Tu vas aller au sud trouver Mördr, et tu vas lui demander de modifier le contrat, et qu'elle reste ta fiancée trois hivers[4]. Et moi, j'irai à la maison et je transporterai tes marchandises au bateau. » Hrútr dit: « Je voudrais que tu prennes, dans la cargaison, de la farine et du bois, et tout ce qu'il te plaira. » Hrútr fit chercher son cheval et s'en alla au sud, et Höskuldr alla à l'ouest chez lui.

Hrútr arriva à l'est dans les Rangárvellir chez Mördr et y fut bien reçu. Il dit à Mördr toute son affaire et lui demanda de donner son avis. Mördr dit: « De combien d'argent s'agit-il? » Hrútr dit que cela faisait deux cent quarante marcs[5], s'il recevait tout. Mördr dit: « C'est beaucoup en comparaison de mon héritage, et si tu le veux, il faut certes que tu y ailles. » Ensuite, ils modifièrent leur contrat: Unnr resterait fiancée trois hivers.

Hrútr s'en va donc au bateau et y passe l'été jusqu'à ce qu'il soit prêt. Höskuldr transporta au bateau tout le bien qui appartenait à Hrútr. Celui-ci remit à Höskuldr la garde de ses biens, là, à l'ouest, pendant qu'il serait à l'étranger. Höskuldr s'en alla chez lui. Peu après, un vent favorable se leva et ils mirent à la voile. Ils passèrent trois semaines en mer et abordèrent près des Hernar[6], en Norvège, puis cinglèrent vers l'est jusqu'à Vík[7].

CHAPITRE III

C'était Haraldr au manteau gris[8] qui régnait en Norvège; c'était le fils d'Eiríkr à la hache sanglante[9], fils de Haraldr à la belle chevelure[10]. Sa mère s'appelait Gunnhildr[11] et était fille d'Özurr Toti. Haraldr et Gunnhildr résidaient à l'est, à Konungahella[12].

On apprit l'arrivée d'un bateau à Vík. Dès qu'elle sut cela, Gunnhildr demanda quels Islandais il y avait à bord; on lui dit qu'il y avait un homme qui s'appelait Hrútr, le neveu d'Özurr. Gunnhildr dit: « Je vois. Il va réclamer

son héritage; celui qui en a la garde s'appelle Sóti[1]. » Ensuite, elle appelle son valet qui s'appelait Ögmundr : « Je vais t'envoyer dans le Vík, trouver Hrútr et Özurr, et leur dire que je les invite tous les deux à passer l'hiver chez moi, et que je veux être leur amie. Si Hrútr suit mon conseil, je m'occuperai de son affaire et de tout ce qu'il entreprendra d'autre. Je le mettrai également dans l'amitié du roi. » Ensuite, Ögmundr alla les trouver. Dès qu'ils surent que c'était le valet de Gunnhildr, ils lui firent bon accueil. Il leur transmit en secret son message. Puis ils prirent conseil en privé et Özurr dit à Hrútr : « J'ai l'impression, parent, qu'il faut en prendre notre parti, car je connais le caractère de Gunnhildr : à peine aurions-nous décidé de ne pas aller la voir qu'elle nous chasserait du pays et nous déposséderait de tout notre bien; mais si nous allons la voir, elle nous fera tous les honneurs qu'elle a promis. » Ögmundr revint chez la reine. Quand il trouva Gunnhildr, il lui dit le résultat de sa mission, et qu'ils viendraient. Gunnhildr dit : « Il fallait s'y attendre, car on dit que Hrútr est un homme sage et accompli. Surveille maintenant quand ils arriveront à la ville, et dis-le moi. »

Hrútr et Özurr allèrent à l'est à Konungahella; quand ils y arrivèrent, leurs parents et leurs amis vinrent à leur rencontre et leur firent fête. Ils demandèrent si le roi était dans la ville; on leur dit qu'il s'y trouvait. Peu après, ils rencontrèrent Ögmundr; il leur transmit les salutations de Gunnhildr et ajouta qu'elle ne les inviterait pas avant qu'ils n'aient trouvé le roi, par crainte du qu'en-dira-t-on, « et qu'il semble que je sois en trop bons termes avec eux[2]; pourtant, j'interviendrai comme il me plaira; que Hrútr parle hardiment au roi et lui demande d'entrer dans sa garde[3]. Voici aussi des habits de cour qu'elle t'a envoyés, Hrútr, et tu les porteras pour te présenter devant le roi ». Puis il repartit.

Le lendemain, Hrútr dit : « Allons nous présenter au roi. — Il le faut », dit Özurr. Ils y allèrent, à douze en tout : c'étaient tous leurs parents et amis; ils entrèrent dans le palais alors que le roi était à table[4]. Hrútr s'avança le premier et salua le roi; celui-ci examina soigneusement cet homme bien habillé et lui demanda son nom; il se nomma. « Es-tu Islandais ? » dit le roi. Il dit que oui. « Qu'est-ce qui t'a poussé à venir ici nous voir ? — C'est

pour voir votre grandeur, sire, et aussi que j'ai une importante affaire d'héritage dans ce pays-ci, et j'aurai besoin de votre aide pour obtenir mon droit. » Le roi dit : « À tout homme ici dans ce pays, j'ai promis justice ; as-tu d'autres raisons d'être venu nous trouver ? — Sire, dit Hrútr, je voudrais vous demander d'entrer dans votre garde et de devenir votre homme lige. » Le roi se tut[1]. Gunnhildr dit : « Il me semble que cet homme offre de vous faire très grand honneur, car j'ai l'impression que, s'il y en avait beaucoup de semblables dans votre garde, elle serait bien pourvue. — Est-ce un homme sage ? » dit le roi. « Il est à la fois sage et entreprenant », dit-elle. « J'ai l'impression que ma mère voudrait que tu obtiennes le titre que tu sollicites. Mais en raison de notre dignité et des coutumes du pays, tu reviendras me voir dans un demi-mois ; tu deviendras alors homme de ma garde — que ma mère pourvoie à tes dépenses jusque-là — et viens alors me trouver. »

Gunnhildr dit à Ögmundr : « Conduis-les à ma maison, et fais-leur un bon festin. » Ögmundr sortit avec eux et il les conduisit jusqu'à un palais de pierre[2] au mur orné de la plus belle tapisserie ; le haut-siège de Gunnhildr s'y trouvait également. Ögmundr dit : « À présent, ce que je t'ai dit de Gunnhildr va se vérifier ; voici son haut-siège et tu t'y assoiras ; et tu pourras conserver ce siège même si elle vient elle-même. » Puis il leur offrit un banquet. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient assis que Gunnhildr arriva. Hrútr voulut se lever et la saluer. « Reste assis, dit-elle, et tu garderas toujours cette place tant que tu seras mon invité. » Puis elle s'assit à côté de Hrútr et ils burent. Le soir, elle dit : « Nous allons coucher tous les deux ensemble cette nuit dans la chambre du haut. — Faites à votre gré », dit-il. Ensuite, ils allèrent dormir, et elle referma aussitôt la pièce de l'intérieur. Ils dormirent là cette nuit-là. Le lendemain matin, ils allèrent à table et tout le demi-mois ils couchèrent seuls tous les deux dans la pièce du haut. Alors, Gunnhildr dit aux gens qui étaient là : « Si vous racontez quoi que ce soit de nos affaires à Hrútr et à moi, il ira de votre vie. » Hrútr lui donna cent vingt aunes d'étoffe de laine à manteau et douze fourrures[3]. Gunnhildr le remercia du cadeau. Hrútr s'en alla après l'avoir embrassée, et remerciée. Elle lui souhaita bon voyage.

Le lendemain matin, il se présenta devant le roi avec trente hommes, et le salua. Celui-ci dit : « Maintenant, tu dois vouloir que j'accomplisse envers toi, Hrútr, ce que je t'ai promis. » Ensuite, il fut fait homme de la garde[1]. Hrútr dit : « Quelle sera ma place ? — Ma mère en décidera », dit le roi. Puis Gunnhildr lui désigna le siège le plus honorable, et il passa l'hiver chez le roi, en grand honneur.

CHAPITRE IV

Au printemps, il apprit que Sóti était allé au sud, au Danemark, avec l'héritage. Alors, Hrútr alla trouver Gunnhildr et lui parla du voyage de Sóti. Gunnhildr dit : « Je te donnerai deux longs bateaux[2] avec leur équipage, et en outre, le plus brave des hommes, Úlfr le Pas-Lavé, le chef de notre milice[3]. Pourtant, va trouver le roi avant de partir. » C'est ce que fit Hrútr ; quand il fut en présence du roi, il lui parla du voyage de Sóti et ajouta qu'il avait l'intention de se mettre à sa poursuite. Le roi dit : « Quelle aide ma mère t'a-t-elle fournie ? — Deux longs bateaux et Úlfr le Pas-Lavé à la tête de la troupe », dit Hrútr. « Elle t'a bien pourvu, dit le roi ; je vais te donner deux autres bateaux ; tu auras bien besoin de toute cette troupe. » Puis il accompagna Hrútr à son bateau et lui souhaita heureux voyage. Ensuite, Hrútr fit faire voile à sa troupe vers le sud.

CHAPITRE V

Il y avait un homme qui s'appelait Atli ; c'était le fils du jarl Arnvidr du Gautland oriental[4]. C'était un grand batailleur, et il mouillait à l'est dans le lac Lögr[5]. Il avait huit bateaux. Son père s'était approprié le tribut payable au roi Hákon Adalsteinsfóstri[6] et s'était enfui du Jamtaland[7] avec Atli pour aller en Gautland. Atli avait fait sortir sa flotte du Lögr par le Stokksund[8], puis il était allé

vers le sud jusqu'au Danemark, et il mouillait dans l'Eyrarsund[1]. Il avait été mis hors la loi à la fois par le roi de Danemark et par le roi de Suède pour les pillages et les meurtres qu'il avait commis dans l'un et l'autre royaume.

Hrútr mit le cap au sud jusqu'à l'Eyrarsund, et quand il arriva dans le passage, il vit quantité de bateaux. Alors Úlfr dit : « Quel parti va-t-on prendre, Islandais ? — Poursuivre notre route, dit Hrútr, car qui n'essaie rien ne gagne rien. Notre bateau, à Özurr et à moi, ira le premier et tu avanceras comme il te plaira. — J'ai rarement chargé d'autres de me servir de bouclier[2] » dit Úlfr — il amène son bateau à la hauteur de celui de Hrútr, et ils s'avancent ainsi dans le passage. Ceux qui sont dans le passage voient que des bateaux se dirigent sur eux ; ils le disent à Atli. Celui-ci répond : « Voilà du butin en perspective ; qu'on sorte des tentes et qu'on se prépare au plus vite sur chaque bateau ; le mien se tiendra au milieu de la flotte », dit Atli. Puis ils font avancer les bateaux. Dès qu'ils furent à portée de voix les uns des autres, Atli se leva et dit : « Vous agissez imprudemment ; n'avez-vous pas vu qu'il y avait des bateaux de guerre dans le passage ? et quel est le nom de votre chef ? » Hrútr se nomma. « Tu es homme de qui ? » dit Atli. « De la garde du roi Haraldr au manteau gris » dit Hrútr. Atli dit : « Voilà longtemps que mon père et moi ne sommes guère chers aux rois de Norvège. — C'est une malchance pour vous », dit Hrútr. « Il en va de telle sorte de notre rencontre, dit Atli, que tu ne pourras en porter la nouvelle. » Il ramassa une lance, la jeta sur le bateau de Hrútr et celui qui se trouva devant en reçut la mort.

Ensuite, bataille éclata entre eux ; il leur fallut du temps pour aborder le bateau de Hrútr. Úlfr s'avançait bravement dans la bataille, donnant indifféremment de la lance ou de l'épée. L'homme du gaillard d'avant[3] d'Atli s'appelait Ásólfr ; il sauta sur le bateau de Hrútr et occit quatre hommes avant que Hrútr ne s'en aperçût ; alors, Hrútr se tourna contre lui. Quand ils se rencontrèrent, Ásólfr frappa Hrútr de sa lance et transperça son écu, mais Hrútr assena un coup à Ásólfr, et ce fut un coup mortel. Úlfr le Pas-Lavé vit cela et dit : « C'est tout ensemble, Hrútr, que tu frappes de grands coups et que tu as de grandes récompenses à faire à Gunnhildr. — J'ai le pressentiment,

dit Hrútr, que tu parles comme un homme qui va mourir[1]. » Or, Atli voit qu'Úlfr était découvert à un endroit et il le transperce d'un coup de lance. Grande bataille éclate. Atli saute sur le bateau, bondit sur Hrútr et fait grands ravages. Özurr se tourne contre lui et lui jette une lance, mais tombe lui-même à la renverse, un autre homme l'ayant transpercé. Hrútr se retourne alors contre Atli; celui-ci frappe sur-le-champ l'écu de Hrútr et le pourfend de haut en bas. Alors, Atli reçoit une pierre sur le bras et laisse tomber son épée. Hrútr s'en saisit et lui coupe la jambe; puis il lui fait une blessure mortelle. Ils s'emparèrent là d'un grand butin, et emmenèrent deux bateaux, les meilleurs qu'il y avait. Ils s'attardèrent là peu de temps.

Eux et Sóti se croisèrent sans se rencontrer, et Sóti revint en Norvège, arriva au Limgardssída[2] et y débarqua. Il y rencontra Ögmundr, le valet de Gunnhildr; celui-ci le reconnut tout de suite et demanda : « Combien de temps as-tu l'intention de rester ici? — Trois nuits », dit Sóti. « Où te dirigeras-tu alors? » dit Ögmundr. « Vers l'ouest, jusqu'en Angleterre, dit Sóti, et je ne reviendrai jamais en Norvège tant que Gunnhildr sera au pouvoir. » Ögmundr s'en alla trouver Gunnhildr car elle était à peu de distance de là à un banquet ainsi que Gudrödr[3], son fils. Ögmundr rapporta à Gunnhildr les intentions de Sóti; elle ordonna à Gudrödr de le mettre à mort. Gudrödr y alla sur-le-champ, prit Sóti à l'improviste, le fit conduire à terre et l'y fit pendre, s'empara du bien de Hrútr et le porta à sa mère. Elle chargea des hommes de transporter ce bien jusqu'à Konungahella. Puis elle s'y rendit elle-même.

Hrútr rebroussa chemin en automne, ayant pris beaucoup de butin, alla trouver immédiatement le roi et fut très bien reçu. Il offrit au roi et à Gunnhildr de prendre de son butin ce qu'ils voudraient. Le roi en prit le tiers. Gunnhildr dit à Hrútr qu'elle avait pris l'héritage et fait tuer Sóti; il la remercia et lui donna la moitié de ce qui lui revenait.

CHAPITRE VI

Hrútr passa l'hiver chez le roi, en grande faveur. Quand vint le printemps, il devint taciturne. Gunnhildr s'en aperçut et lui dit, alors qu'ils étaient tout seuls : « Tu es mélancolique, Hrútr ? » dit-elle. « C'est comme on dit, répondit Hrútr; qui demeure à l'étranger n'est pas heureux[1]. — Veux-tu aller en Islande ? » dit-elle. « Oui, je le voudrais », dit-il. « As-tu quelque femme là-bas ? » dit-elle. « Ce n'est pas cela », dit-il. « C'est pourtant ce que je tiens pour vrai », dit-elle. Puis ils cessèrent cette conversation.

Hrútr se présenta devant le roi et le salua. Le roi dit : « Que veux-tu à présent, Hrútr ? — Je veux vous prier, sire, dit Hrútr, de me donner la permission d'aller en Islande. — Ton honneur y sera-t-il plus grand qu'ici ? » dit le roi. « Non pas, dit Hrútr, mais chacun doit faire ce qui lui est destiné. — Tu te mesures à un homme très fort, dit Gunnhildr, permets-lui d'aller où il lui convient. » L'année était mauvaise et pourtant le roi lui donna autant de farine qu'il en voulut.

Il se prépara donc à partir pour l'Islande, ainsi qu'Özurr. Quand ils furent tout à fait prêts, Hrútr alla trouver le roi et Gunnhildr. Celle-ci le prit à part et lui dit : « Voici un anneau d'or que je veux te donner », et elle lui agrafa l'anneau autour du poignet. « J'ai reçu de toi beaucoup de beaux présents », dit Hrútr. Elle lui passa les bras autour du cou, l'embrassa et dit : « Si j'ai sur toi autant de pouvoir que je le crois, je te jette un sort[2] pour que tu ne puisses prendre aucun plaisir avec la femme que tu te destines en Islande, mais tu pourras faire à ta volonté avec d'autres femmes. Ni toi ni moi n'avons eu la bonne part dans cette affaire. Tu ne m'as pas fait confiance. » Hrútr rit[3], et s'en alla.

Ensuite il alla trouver le roi et le remercia. Le roi lui dit de belles paroles, lui souhaita bon voyage, dit que Hrútr était le plus vaillant des hommes et qu'il lui convenait de fréquenter les gens de haut rang. Hrútr alla aussitôt au bateau et prit la mer; il eut bon vent et ils touchèrent terre dans le Borgarfjördr[4]. Dès que le bateau fut amarré, Hrútr alla chez lui à l'ouest et Özurr fit décharger

le bateau. Hrútr alla à Höskuldsstadir; Höskuldr lui fit bon accueil et Hrútr lui raconta tout de ses voyages. Ensuite ils envoyèrent un homme à l'est chez Mördr la Viole pour se préparer à la noce; puis les frères allèrent au bateau et Höskuldr dit à Hrútr comment il avait administré ses biens : ils avaient beaucoup fructifié pendant son absence. Hrútr dit : « La récompense sera moindre que tes mérites, mais je veux fournir cet hiver ta maison en farine, autant qu'il t'en faudra. » Puis ils tirèrent le bateau sur le rivage en le faisant rouler sur des rondins de bois, l'entourèrent d'une palissade[1] et transportèrent toute la cargaison à l'ouest dans les Dalir.

Hrútr resta chez lui à Hrútsstadir jusqu'à six semaines de l'hiver; alors, les frères ainsi qu'Özurr se préparèrent à aller à l'est, à la noce de Hrútr, et s'y rendirent avec soixante personnes. Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'est dans les Rangárvellir. Il y avait là quantité de gens invités par Mördr[2]. On plaça les hommes sur les bancs et les femmes sur l'estrade[3]; la mariée était plutôt morose. Le festin eut lieu, et il se passa bien. Mördr versa la dot de sa fille, laquelle s'en alla à l'ouest avec eux. Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez eux. Hrútr lui remit toute l'autorité à l'intérieur de la maison[4] et cela plut bien à tout le monde. Mais les rapports entre Hrútr et Unnr furent froids, et cela continua jusqu'au printemps.

Quand vint le printemps, Hrútr dut faire un voyage dans les fjords de l'Ouest pour reprendre sa cargaison, mais avant qu'il parte, sa femme lui dit : « Est-ce que tu as l'intention de revenir avant que les gens aillent au thing ? — Pourquoi cela ? » dit Hrútr. « Je veux aller au thing, dit-elle, trouver mon père. — Eh bien, il en sera ainsi, dit-il, et j'irai au thing avec toi ! — C'est bien », dit-elle. Puis il partit, alla à l'ouest dans les fjords, plaça tout son argent[5] et revint chez lui ensuite.

Quand il fut revenu de l'ouest, il se prépara à aller à l'althing et se fit accompagner de tous ses voisins. Son frère, Höskuldr, en était également. Hrútr dit à sa femme : « Si ton envie d'aller au thing est aussi grande que tu l'as dit, prépare-toi et viens au thing avec moi. » Elle se prépara rapidement, puis ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent au thing.

Unnr alla au baraquement de son père; il lui fit bel

accueil, mais elle était assez maussade. Quand il s'en aperçut, il lui dit : « Je t'ai déjà vue de meilleure humeur, qu'est-ce que tu as sur le cœur ? » Elle se mit à pleurer et ne répondit rien. Alors il lui dit : « Pourquoi es-tu venue au thing si tu ne veux pas me dire ton secret ? Est-ce que tu ne te plais pas dans l'Ouest ? » Elle répondit : « Je donnerais tout ce qui m'appartient pour n'y être jamais allée. » Mördr dit : « Je vais m'assurer de cela rapidement. » Il envoya un homme chercher Höskuldr et Hrútr : ils y allèrent sur-le-champ. Quand ils furent chez Mördr, celui-ci se leva pour aller au-devant d'eux, leur fit bon accueil et les pria de s'asseoir. Ils parlèrent longtemps et leur entretien fut sans histoires. Alors Mördr dit à Hrútr : « Pourquoi ma fille se déplaît-elle tant dans l'Ouest ? » Hrútr dit : « Si elle a quelque reproche à me faire, qu'elle le dise. » Mais il n'y en eut aucun de porté contre Hrútr. Alors Hrútr fit rechercher auprès de ses voisins et des gens de sa maison comment il se comportait envers elle. Ils déposèrent d'excellents témoignages en sa faveur et dirent qu'elle dirigeait tout toute seule, comme elle le voulait. Mördr dit : « Tu retourneras chez toi et te satisferas de ton mariage, car tous les témoignages sont meilleurs pour lui que pour toi. » Ensuite, Hrútr revint chez lui avec sa femme et tout se passa bien entre eux en été. Mais quand vint l'hiver, leurs relations devinrent difficiles ; plus le printemps approchait, pire c'était. Hrútr eut encore un voyage à faire à l'ouest dans les fjords et, pour cette raison, il annonça qu'il n'irait pas à l'althing. Unnr, sa femme, n'en dit pas grand-chose. Hrútr s'en alla quand il fut prêt.

CHAPITRE VII

On approcha de la date de l'althing. Unnr parla avec Sigmundr Özurarson et demanda s'il voulait aller au thing avec elle. Il déclara qu'il n'irait pas si Hrútr, son parent, le trouvait mauvais. « Si j'ai fait appel à toi, c'est que, de tous, tu es celui auquel j'ai le plus droit de le demander », dit-elle. Il répondit : « J'y mettrai une condition : tu reviendras à l'ouest avec moi et tu ne cache-

ras rien à Hrútr ni à moi. » Elle le promit; ensuite ils allèrent au thing.

Mördr, son père, y était. Il lui fit excellent accueil et la pria d'habiter dans son baraquement pendant le thing; c'est ce qu'elle fit. Mördr dit : « Qu'as-tu à me dire de Hrútr, ton époux ? » Elle répond : « Je dirai du bien de lui pour tout ce qui ne dépend que de lui-même[1]. » Mördr resta silencieux : « Qu'est-ce que tu as sur le cœur, ma fille, dit-il, car je vois bien que tu veux que nul ne soit au courant hormis moi, et c'est à moi qu'il faut que tu fasses le plus confiance dans cette affaire ? » Alors, ils s'en allèrent parler là où personne n'entendrait leur conversation. Mördr dit à sa fille : « Dis-moi maintenant tout ce qu'il y a entre vous, et ne t'en exagère pas l'importance. — Il en sera ainsi, dit-elle. Je veux divorcer d'avec Hrútr, et je peux te dire quelle est la principale accusation que je porte contre lui. Il ne peut avoir avec moi de rapports tels que je puisse jouir de lui, et il est pourtant par nature homme des plus virils[2]. — Comment cela peut-il être ? dit Mördr. Parles-en plus clairement. » Elle répond : « Dès qu'il s'approche de moi, son membre s'enfle tant qu'il ne peut tirer jouissance de moi, et pourtant nous avons tout fait tous les deux pour que nous puissions jouir, mais rien n'y a fait. Pourtant, avant que nous ne nous séparions, il manifeste qu'il est de même nature que les autres hommes. » Mördr dit : « Tu as bien fait de me le dire; je vais te donner un conseil qui te servira si tu sais le mener à bien, et ne t'en détourne pas. Tu vas d'abord quitter le thing et aller chez toi; ton mari sera revenu à la maison, et il te fera bon accueil. Tu seras joyeuse et complaisante avec lui, et il estimera qu'un heureux changement s'est produit; tu ne laisseras paraître aucune froideur de ta part. Mais quand viendra le printemps, tu feindras d'être malade et tu t'aliteras. Hrútr ne soupçonnera rien sur ta maladie et ne te blâmera en rien. Au contraire, il demandera que tout le monde prenne soin de toi au mieux. Ensuite, il ira dans les fjords de l'Ouest avec Sigmundr; il rapportera tous ses biens des fjords de l'Ouest et sera longtemps parti en été. Mais quand on ira au thing et que tous ceux qui ont l'intention d'y aller seront partis des Dalir, tu sortiras de ton lit et convoqueras des gens pour faire le voyage avec toi. Quand tu seras tout à fait prête, tu iras à ta couche, ainsi que les gens qui

seront tes compagnons de voyage; tu prendras des témoins près des montants du lit[1] de ton mari, de ce que tu te proclames séparée de lui par divorce légal, aussi exactement que possible selon les règlements de l'althing et les lois du pays. Tu prendras des témoins, de la même façon, devant la porte des hommes[2]. Ensuite, tu t'en iras, prendras par la lande de Laxárdalr, puis iras jusqu'à la lande de Holtavörd — car on ne te cherchera pas jusqu'au Hrútafjördr[3] — et tu chevaucheras jusqu'à ce que tu sois arrivée chez moi; alors, je m'occuperai de l'affaire, et jamais plus tu ne retomberas dans ses mains. »

Elle revint du thing chez elle; Hrútr était revenu à la maison et lui fit bon accueil. Elle prit ses propos en bonne part et fut joyeuse avec lui; leur ménage fut bon cette saison-là. Mais quand le printemps arriva, elle tomba malade et s'alita. Hrútr s'en alla dans les fjords de l'Ouest et ordonna auparavant qu'on prît bien soin d'elle. Quand l'époque du thing arriva, elle se prépara à s'en aller, fit toutes choses comme on le lui avait dit, puis alla au thing. Les gens du district se mirent à sa recherche et ne la trouvèrent pas. Mördr fit bon accueil à sa fille et lui demanda comment elle avait appliqué ses conseils. « Je ne m'en suis écartée aucunement » dit-elle. Il alla au Mont-de-la-Loi[4] et là, il les déclara divorcés selon la loi. Ce fut là une grande nouvelle. Unnr alla habiter chez son père et ne revint plus jamais dans l'Ouest.

CHAPITRE VIII

Hrútr revint chez lui et fut fort surpris que sa femme fût partie; pourtant, il se contint, resta chez lui toute cette année-là et ne discuta de son affaire avec personne. L'été suivant, il alla au thing ainsi que Höskuldr, son frère, et ils avaient quantité d'hommes. Quand il arriva au thing, il demanda si Mördr la Viole y était. On lui dit que oui. Tout le monde pensait qu'ils parleraient de leur affaire, mais il n'en fut rien.

Un jour que l'on allait au Mont-de-la-Loi, Mördr prit des témoins et intenta un procès à Hrútr sur les biens de sa fille, estimant qu'ils revenaient à quatre-vingt-dix

cents : il proclama qu'il y aurait amende et restitution, et évalua l'amende à trois marcs ; il esta devant le tribunal de quartier[1] dont relevait ce procès selon la loi. Il fit une déclaration légale, à voix haute, au Mont-de-la-Loi. Quand il eut dit cela, Hrútr répondit : « Ce procès qui concerne ta fille, tu l'entreprends avec plus de cupidité et d'ardeur que de bonne volonté et de courage ; mais je ferai une contre-proposition, car tu n'as pas encore en main les biens que j'administre. Je dis, de façon que soient témoins et entendent tous ceux qui sont ici au Mont-de-la-Loi, que je te provoque en duel[2] ; le douaire tout entier[3] sera en jeu, et j'y ajoute une somme équivalente ; celui d'entre nous qui triomphera de l'autre aura l'argent. Mais si tu ne veux pas te battre contre moi, tu seras débouté de toute réclamation d'argent. » Mördr se tut, puis discuta du duel avec ses amis. Jörundr le Godi[4] lui répondit : « Ce n'est pas la peine de prendre conseil de nous sur cette affaire, puisque tu sais que, si tu te bats contre Hrútr, tu y laisseras et l'argent et la vie. C'est un homme bien disposé, personne remarquable et très brave. » Alors Mördr proclama qu'il ne se battrait pas contre Hrútr ; il y eut alors au Mont-de-la-Loi grande clameur et cris, et Mördr en reçut déshonneur extrême. Ensuite on quitta le thing. Puis l'on rentra chez soi.

Les frères, Höskuldr et Hrútr, allèrent à l'ouest jusqu'au Reykjardalr et logèrent à Lundr ; habitait là Thjóstólfr, fils de Björn Gullberi. Une pluie abondante avait tombé toute la journée, les gens étaient tout mouillés et l'on fit de longs feux[5]. Le paysan Thjóstólfr était assis entre Höskuldr et Hrútr, et deux petits garçons jouaient sur le plancher — c'étaient des garçons qu'avait recueillis Thjóstólfr et qu'il élevait —, et il y avait une petite fille qui jouait auprès d'eux ; ils étaient très bavards, parce qu'ils n'étaient pas sages. L'un d'eux dit : « Je vais faire Mördr, et je vais t'assigner à cause de ta femme, et je donnerai comme prétexte que tu ne l'as pas baisée. » L'autre répondit : « Moi, je vais faire Hrútr ; je te déclare débouté de toute réclamation d'argent si tu n'as pas le courage de te battre contre moi. » Ils redirent cela plusieurs fois ; il y eut un grand éclat de rire parmi les gens de la maison. Alors Höskuldr se fâcha et frappa d'une baguette le garçon qui disait être Mördr ; la baguette atteignit le visage et le balafra. Höskuldr dit au garçon : « Sors

et ne te moque pas de nous. » Hrútr dit : « Viens ici me voir. » Le garçon s'exécuta. Hrútr retira une bague d'or de son doigt, la lui donna et dit : « Va-t'en, et ne fâche plus personne désormais. » Le garçon s'en alla, disant : « Désormais, je louerai toujours ta générosité. » Hrútr acquit bonne réputation pour cela. Ensuite, ils allèrent chez eux à l'ouest, et l'histoire[1] de Mördr et d'Unnr est maintenant terminée.

CHAPITRE IX

Il faut dire maintenant que Hallgerdr, la fille de Höskuldr, grandit ; c'était une femme de visage très avenant et de grande taille, et pour cette raison elle fut surnommée Longues-Braies[2]. Elle avait de beaux cheveux, si longs qu'elle pouvait s'en recouvrir. Elle était entêtée et revêche. L'homme qui l'éleva[3] s'appelait Thjóstólfr ; il était originaire des Hébrides. C'était un homme fort, habile à manier les armes. Il avait tué bien des gens et n'avait payé compensation pour personne[4]. On disait qu'il n'améliorait en rien le caractère de Hallgerdr.

Il y avait un homme qui se nommait Thorvaldr ; il était fils d'Ósvífr. Il habitait sur la côte, dans le Medalfellsströnd, à Fell ; il avait du bien. Les îles Bjarney lui appartenaient ; elles se trouvaient au large, dans le Breidafjördr ; il en ramenait du poisson séché et de la farine. Thorvaldr était un homme fort, et courtois[5], de tempérament un peu vif[6].

Une fois, Ósvífr et son fils discutèrent entre eux pour savoir où Thorvaldr chercherait femme, et il apparut qu'il pensait qu'il n'y avait pas à chercher loin pour trouver un parti qui lui parût bon. Alors Ósvífr dit : « Serait-ce que tu veux demander en mariage Hallgerdr Longues-Braies, la fille de Höskuldr ? — Oui, c'est elle que je veux demander », dit-il. « Cela ne vous convient guère, dit Ósvífr, c'est une femme orgueilleuse et toi, tu es de caractère rude et obstiné. — C'est pourtant là que je chercherai, dit-il, et il ne servira à rien de m'en dissuader. — Aussi bien est-ce toi qui cours les plus grands risques », dit Ósvífr.

Ensuite, ils firent le voyage de demande en mariage,

arrivèrent à Höskuldsstadir et y furent bien reçus. Ils transmirent tout de suite leur message à Höskuldr, et firent la demande. Höskuldr répondit : « Je connais votre situation, mais je ne veux pas vous abuser sur le fait que ma fille a un rude caractère. Quant à son apparence et à ses bonnes manières, vous pouvez les voir vous-mêmes. » Thorvaldr répondit : « Fais tes conditions, ce n'est pas son caractère qui m'empêchera de faire ce marché. » Ensuite, ils discutèrent des conditions, et Höskuldr ne demanda pas l'avis de Hallgerdr[1], parce qu'il avait envie de la marier : ils se mirent d'accord sur le contrat. Puis Höskuldr tendit la main, Thorvaldr la serra[2], se fiança Hallgerdr et revint chez lui dans cet état.

CHAPITRE X

Höskuldr dit ce marché[3] à Hallgerdr. Elle dit : « Voilà donc que je fais l'expérience de ce que j'ai longtemps soupçonné, que tu ne devais pas m'aimer autant que tu le dis toujours, puisqu'il ne t'a pas semblé valoir la peine de discuter de cette affaire avec moi ; d'ailleurs, ce mariage ne me paraît pas d'aussi haut rang que tu me l'avais promis », et il apparut en toutes choses qu'elle s'estimait mal mariée. Höskuldr dit : « Je ne prise pas assez ton arrogance pour que cela empêche les marchés que je conclus : et si nous ne sommes pas d'accord, c'est moi qui déciderai, pas toi. — Votre ambition est grande, à vous autres parents, dit-elle, et il n'est pas étonnant que j'en aie quelque part » ; puis elle s'en alla.

Elle alla trouver Thjóstólfr, son père adoptif, et lui dit ce qu'on avait l'intention de faire : elle était très abattue. Thjóstólfr dit : « Rassérène-toi : tu seras mariée une seconde fois, et alors, on te demandera ton avis ; car je ferai à ton gré en tout lieu, sauf quand il s'agit de ton père ou de Hrútr. » Ils n'en parlèrent pas davantage.

Höskuldr prépara le banquet et alla inviter des gens ; il arriva à Hrútsstadir et cria à Hrútr de sortir pour venir lui parler ; Hrútr sortit et ils eurent un entretien. Höskuldr lui dit tout le contrat et l'invita à la noce, « et je voudrais, parent, que tu ne le prennes pas en mauvaise

part si je ne t'ai pas averti quand on a discuté du contrat. — Je crois qu'il vaut mieux que je ne me sois pas trouvé dans le voisinage, dit Hrútr, car ni lui ni elle n'auront de chance dans cette affaire. Pourtant, j'irai à la noce, si tu estimes que c'est t'honorer. — Certes », dit Höskuldr, et il alla chez lui ensuite. Ósvífr et Thorvaldr invitèrent également des gens, et il n'y eut pas moins de cent vingt invités à la noce.

Il y avait un homme qui se nommait Svanr; il habitait, dans le Bjarnarfjördr, la ferme qui s'appelle Svanshóll: c'est au nord du Steingrímsfjördr. Svanr était très versé dans la sorcellerie; c'était l'oncle de Hallgerdr[1]; il était querelleur et difficile à traiter. Hallgerdr l'invita à sa noce et envoya Thjóstólfr le chercher; il vint et il y eut tout de suite des propos amicaux entre eux.

Les gens vinrent donc au banquet. Hallgerdr était assise sur l'estrade, et c'était une mariée très joyeuse. Thjóstólfr allait sans cesse lui parler, et parfois à Svanr, et les gens s'étonnèrent beaucoup de leurs entretiens. Le banquet se passa bien. Höskuldr versa la dot de Hallgerdr avec la plus grande complaisance. Puis il dit à Hrútr: « Dois-je faire quelque cadeau? » Hrútr répondit: « Il sera toujours bien temps de dépenser ton argent pour Hallgerdr, et tiens-t'en là. »

CHAPITRE XI

Après la noce, Thorvaldr alla chez lui avec sa femme et Thjóstólfr; celui-ci menait le cheval de Hallgerdr et ils parlaient sans cesse. Ósvífr se tourna vers son fils et dit: « Ce mariage te plaît-il? et comment marche la conversation entre vous? — Bien, dit-il, elle est toute gentillesse pour moi, et tu peux en voir le signe au fait qu'elle rit à chaque mot. — Je ne trouve pas son rire aussi bon que tu le crois, dit Ósvífr, et on le verra bien par la suite. » Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez eux. Le soir, elle s'assit à côté de son mari et plaça Thjóstólfr juste à côté d'elle vers le fond de la pièce. Thjóstólfr et Thorvaldr eurent peu de rapports et ne se parlèrent guère, et cela continua ainsi pendant l'hiver.

Hallgerdr faisait de grandes provisions et était prodigue; elle réclamait tout ce que les autres avaient dans le voisinage, et gaspillait tout; mais quand le printemps arriva, on fut à court de provisions et on manqua à la fois de farine et de poisson séché. Hallgerdr s'adressa à Thorvaldr et dit: « Pas la peine de rester assis à attendre que tout arrive, car la maison manque et de farine et de poisson séché. » Thorvaldr dit: « Je n'ai pas approvisionné la maison moins qu'il le fallait, et cela doit durer jusqu'à l'été. » Hallgerdr dit: « Ça ne m'intéresse pas que toi et ton père amassiez de l'argent à force de privations. » Alors Thorvaldr se mit en colère et la frappa au visage, si bien que cela saigna. Ensuite il s'en alla et dit à ses domestiques de l'accompagner; ils sortirent un cotre[1], y sautèrent à huit hommes et ramèrent jusqu'à Bjarney; là, ils prirent leur poisson séché et leur farine.

Or on dit que Hallgerdr était assise dehors, abattue. Thjóstólfr survint, vit qu'elle était blessée au visage, et dit: « Pourquoi t'a-t-on si maltraitée? — C'est Thorvaldr, mon mari, qui a fait cela, dit-elle, et pour quelqu'un qui attache de l'importance à moi, tu t'es tenu bien éloigné. — Je ne savais pas, dit-il, mais je vengerai cela. » Puis il s'en alla jusqu'au rivage et lança un six-rames; il avait à la main une grande hache qui lui appartenait, au manche gainé d'un treillis de fer. Il monta dans le bateau et rama jusqu'à Bjarney. Quand il y arriva, tout le monde était en mer à pêcher, hormis Thorvaldr et ses compagnons. Celui-ci était en train d'entasser la cargaison dans le cotre, et ses hommes apportaient le chargement jusqu'au rivage; Thjóstólfr survint sur ces entrefaites, sauta dans le cotre, aida Thorvaldr à charger et dit: « Tu ne fais pas grand-chose et tu t'y prends mal. » Thorvaldr dit: « Crois-tu que tu ferais mieux? — Tout ce que nous pourrions entreprendre, toi et moi, il est sûr que je le ferais mieux que toi, dit Thjóstólfr; la femme que tu as est mal mariée et votre union sera courte. » Thorvaldr saisit un coutelas[2] qui se trouvait près de lui et en frappa Thjóstólfr. Celui-ci avait sa hache sur l'épaule et frappa en échange, atteignit le bras et cassa l'avant-bras; le coutelas tomba. Thjóstólfr releva sa hache, frappa à la tête Thorvaldr qui mourut sur-le-champ.

CHAPITRE XII

Les hommes de Thorvaldr descendaient alors avec leurs chargements. Thjóstólfr prit une décision rapide : tenant sa hache à deux mains, il brisa le bastingage du cotre, le mit en pièces sur la longueur de deux bancs de rameurs et sauta dans son propre bateau; une mer noire comme du charbon envahit le cotre qui sombra avec tout le chargement; le cadavre de Thorvaldr sombra également. Ils ne purent voir comment on l'avait arrangé, mais ils savaient bien qu'il était mort.

Thjóstólfr rama vers l'intérieur du fjord et ils le poursuivirent de leurs malédictions; il ne répondit pas et rama jusqu'à ce qu'il arrive à terre, tira à demi le bateau sur le rivage, alla à la maison, la hache en l'air. Elle était tout ensanglantée[1]. Hallgerdr était dehors et dit : « Ta hache est ensanglantée, qu'as-tu fait ? — Je viens de faire, dit-il, que tu seras mariée une seconde fois. — Veux-tu dire que Thorvaldr est mort ? » dit-elle. « C'est ça, dit-il, et trouve-moi quelque expédient. — Certainement, dit-elle; je vais t'envoyer au nord dans le Bjarnarfjördr à Svanshóll, et Svanr te recevra à bras ouverts; c'est un homme d'une telle importance que personne n'ira te chercher là-bas. » Il sella un cheval qui lui appartenait, monta en selle et alla au nord dans le Bjarnarfjördr à Svanshóll; Svanr le reçut à bras ouverts et lui demanda les nouvelles, et Thjóstólfr lui dit le meurtre de Thorvaldr avec les circonstances qui l'avaient accompagné. Svanr dit : « J'appelle hommes ceux qui ne reculent pas devant les grandes entreprises et je te promets que, s'ils viennent te chercher ici, ils en retireront grande honte. »

Maintenant, il faut parler de Hallgerdr : elle demanda à Ljótr le Noir, son parent, de l'accompagner et de seller leurs chevaux, « je veux aller chez mon père ». Il prépara leur voyage. Elle alla à ses coffres, les ouvrit, fit appeler tous les gens de sa maison et leur fit à tous quelque présent : tous s'affligèrent de son départ. Elle chevaucha donc jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à Höskuldsstadir, et son père lui fit bon accueil, car il n'avait pas appris les nouvelles. Höskuldr dit à Hallgerdr : « Pourquoi Thor-

valdr ne t'a-t-il pas accompagnée? » Elle répondit: « Il est mort. » Höskuldr dit: « C'est Thjóstólfr qui en aura été cause. » Elle dit que oui. Höskuldr dit: « Ce qu'a dit Hrútr s'est donc parfaitement vérifié, quand il a dit que ce mariage entraînerait grande infortune. Mais il ne servirait à rien de se blâmer soi-même pour ce qui est arrivé. »

À présent, il faut parler des compagnons de Thorvaldr; ils attendirent qu'un bateau arrive dans l'île. Ils dirent le meurtre de Thorvaldr et demandèrent un bateau pour rentrer. On le leur prêta tout de suite; ils ramèrent vers Reykjanes, trouvèrent Ósvífr et lui dirent cette nouvelle. Il dit: « Mauvais conseils donnent mauvais résultats. Et je vois maintenant comment tout ça s'est passé. Hallgerdr a dû envoyer Thjóstólfr dans le Bjarnarfjördr et elle, sera allée chez son père. Il faut que nous rassemblions du monde et que nous allions l'assigner[1] là-bas. » C'est ce qu'ils firent; ils allèrent chercher du renfort, rassemblèrent quantité d'hommes, allèrent jusqu'au Steingrímsfjördr et au Ljótárdalr, de là au Selárdalr puis à Bessastadir[2], et de là par la crête jusqu'au Bjarnarfjördr.

Alors, Svanr prit la parole tout en bâillant[3]: « Voilà que les esprits tutélaires[4] d'Ósvífr nous attaquent. » Alors Thjóstólfr se leva d'un bond et prit sa hache. Svanr dit: « Sors avec moi; il n'y aura pas grand-chose à faire. » Puis ils sortirent tous les deux, Svanr prit une peau de chèvre, s'en enveloppa la tête[5] et dit:

1. *Qu'il y ait du brouillard*
Et qu'il y ait des mirages
Et des sortilèges pour tous ceux
Qui t'attaquent.

Or il faut dire qu'Ósvífr et ses hommes chevauchaient sur la crête; alors un grand brouillard s'avança sur eux[6]. Ósvífr dit: « C'est Svanr qui doit provoquer cela, et ce serait bien s'il ne s'ensuivait pas plus grand mal. » Peu après, une grande obscurité offusqua leurs regards, si bien qu'ils ne virent plus rien. Ils tombèrent de selle, perdirent leurs chevaux, s'embourbèrent, quelques-uns descendirent dans le bois, si bien que peu s'en fallut qu'ils ne se blessent. Ils perdirent leurs armes. Alors Ósvífr dit: « Si je retrouvais mon cheval et mes armes, je rebrousserais chemin. » Quand il eut dit cela, ils y virent un peu et retrouvèrent leurs chevaux et leurs armes. Alors beaucoup

insistèrent pour qu'on essayât de poursuivre encore. C'est ce qu'ils firent, et aussitôt, ils subirent les mêmes sortilèges. Cela se reproduisit trois fois. Alors Ósvífr dit : « Quoique l'expédition n'ait pas été bonne, il faut pourtant rebrousser chemin. Il faut que nous portions ailleurs nos plans, et j'aurais bien envie d'aller trouver Höskuldr et de lui demander compensation pour mon fils, car là, on peut espérer obtenir suffisantes réparations. »

De là, ils allèrent jusqu'aux vallées du Breidafjördr et il n'y a rien à raconter de leur voyage tant qu'ils ne furent pas arrivés à Höskuldsstadir. Hrútr de Hrútsstadir s'y trouvait. Ósvífr demanda à Höskuldr et à Hrútr de sortir; ils sortirent tous les deux et saluèrent Ósvífr, puis ils eurent un entretien. Höskuldr demanda à Ósvífr d'où il venait. Il dit qu'il était allé assigner Thjóstólfr et qu'il ne l'avait pas trouvé. Höskuldr dit qu'il devait être allé au nord à Svanshóll « et ce n'est pas rien que d'aller le chercher là-bas. — Je suis venu ici, dit Ósvífr, parce que je voudrais te demander compensation pour mon fils. » Höskuldr répondit : « Ce n'est pas moi qui ai tué ton fils, et ce n'est pas moi qui ai comploté sa mort; pourtant, tu as quelque excuse à chercher compensation quelque part. » Hrútr dit : « Le nez est proche des yeux, frère; il vaut mieux taire les mauvaises paroles, lui payer compensation pour son fils et améliorer ainsi la situation de ta fille; la seule chose à faire, c'est de mettre fin à cette histoire, car moins on jasera là-dessus, mieux ce sera. » Höskuldr dit : « Alors veux-tu arbitrer[1] cette affaire? — Oui, dit Hrútr, et je ne t'épargnerai pas dans le verdict, car si ce que l'on dit est vrai, c'est ta fille qui a provoqué sa mort. » Höskuldr s'assit, la figure empourprée, et resta quelque temps sans parler. Puis il se leva et dit à Ósvífr : « Serre-moi la main et porte-toi garant d'abandonner le procès. » Ósvífr se leva et dit : « Si c'est ton frère qui arbitre, ce n'est pas un accord sur des termes égaux; pourtant, tu es intervenu de si bonne façon, Hrútr, que je te fais confiance en cette affaire. » Ensuite, il serra la main de Höskuldr et ils se mirent d'accord sur cette affaire, de telle sorte que ce serait Hrútr qui arbitrerait et qu'il rendrait son verdict avant qu'Ósvífr ne s'en allât. Ensuite, Hrútr arbitra et dit : « Pour le meurtre de Thorvaldr, je fixe deux cents d'argent », on considérait alors que c'était là une bonne compensation pour un meurtre[2], « et il

faudra les payer sur-le-champ, frère, et bien ». C'est ce que fit Höskuldr. Alors Hrútr dit à Ósvífr : « Je voudrais te donner un précieux manteau[1] que j'ai rapporté de Norvège. » Ósvífr le remercia de ce cadeau, se trouva satisfait du point où les choses en étaient venues, et revint chez lui.

Hrútr et Höskuldr allèrent ensuite chez Ósvífr pour répartir les biens; ils se mirent d'accord avec Ósvífr; ils revinrent chez eux avec l'argent, et Ósvífr sort maintenant de la saga. Hallgerdr demanda à Höskuldr que Thjóstólfr vînt à la maison; il le lui accorda, et longtemps on parla d'abondance du meurtre de Thorvaldr. Les biens de Hallgerdr prospérèrent et devinrent importants.

CHAPITRE XIII

On mentionne trois frères dans la saga : l'un s'appelait Thórarinn, l'autre Ragi, le troisième Glúmr. C'étaient les fils d'Oleifr le Shetlandais[2], des hommes de distinction et qui avaient du bien. On avait donné un surnom à Thórarinn, on l'appelait Frère-de-Ragi. C'est lui qui récita la loi[3] après Hrafn Haeingsson : c'était un homme très savant. Il habitait à Varmalaekr, et lui et Glúmr faisaient maison commune. Glúmr avait, pendant longtemps, fait des voyages de commerce; c'était un homme grand et fort, avenant de visage. Ragi, leur frère, avait commis bien des meurtres. Les frères possédaient Engey et Laugarnes, au sud[4].

Glúmr et Thórarinn eurent un jour un entretien, et Thórarinn demanda à Glúmr s'il avait l'intention d'aller à l'étranger, comme il en avait l'habitude. Il répondit : « Non, j'ai plutôt l'intention de cesser de faire des voyages de commerce. — Qu'as-tu dans l'idée, alors, dit Thórarinn. Veux-tu te marier? — Je le voudrais bien, dit-il, si je pouvais trouver un bon parti. » Alors Thórarinn énuméra les femmes non mariées du Borgarfjördr et demanda s'il voulait épouser quelqu'une de celles-là, « et j'irai avec toi ». Il répondit : « Je ne veux épouser aucune de celles-là. — Alors, nomme celle que tu veux épouser », dit Thórarinn. Glúmr répondit : « Si tu veux le savoir,

elle s'appelle Hallgerdr, et c'eſt la fille de Höskuldr des Dalir, dans l'Oueſt. — Alors, comme on dit, le malheur des autres ne t'inſtruit pas, dit Thórarinn; elle a été mariée à un homme, et c'eſt elle qui l'a fait mourir. » Glúmr dit : « Il se peut que telle infortune ne lui arrive pas une deuxième fois; je suis sûr de moi, elle ne me fera pas mourir. Si tu veux me faire quelque honneur, viens avec moi la demander en mariage. » Thórarinn dit : « On ne peut empêcher cela; que ce qui doit arriver arrive. »

Souvent, Glúmr revenait à la charge auprès de Thórarinn, mais celui-ci se déroba longtemps. Mais pour finir, ils rassemblèrent des gens et allèrent à vingt en tout à l'oueſt dans les Dalir, arrivèrent à Höskuldsſtadir. Höskuldr leur fit bon accueil, et ils passèrent là la nuit. Le lendemain matin de bonne heure, Höskuldr envoya chercher Hrútr qui vint aussitôt. Höskuldr était dehors quand il entra dans le clos. Il dit à Hrútr quelles gens étaient arrivés. « Qu'eſt-ce qu'ils veulent? » dit Hrútr. « Ils ne m'ont pas encore fait connaître la raison de leur voyage », dit Höskuldr. « Ils doivent pourtant avoir quelque chose à te dire, dit Hrútr. Ils vont demander en mariage Hallgerdr, ta fille, et que répondras-tu? — Que te semble-t-il judicieux de répondre? » dit Höskuldr. « Fais-leur une bonne réponse; toutefois, tu dois leur dire franchement le bon et le mauvais côté de cette femme », dit Hrútr. Pendant que les frères parlaient, les hôtes sortirent. Höskuldr et Hrútr allèrent à leur rencontre. Hrútr souhaita la bienvenue à Thórarinn ainsi qu'à son frère. Puis ils conversèrent tous ensemble, et Thórarinn dit : « Je suis venu ici avec Glúmr, mon frère, afin de demander en mariage Hallgerdr, ta fille, Höskuldr, de la part de Glúmr, mon frère. Tu dois savoir que c'eſt un homme accompli. — Je sais, dit Höskuldr, que vous êtes tous les deux hommes de grande importance, mais je veux te dire aussi, en revanche, que c'eſt moi qui ai décidé son premier mariage et que cela nous a valu grande infortune. » Thórarinn répondit : « Cela n'empêche pas notre affaire, car une fois n'eſt pas coutume; cette fois-ci pourrait être la bonne, même si l'autre a été mauvaise, et d'ailleurs, c'eſt surtout Thjóſtólfr qui a gâté les choses. » Alors Hrútr dit : « Au cas où vous ne vous laisseriez pas arrêter par ce qui s'eſt passé lors du précédent mariage de Hallgerdr, je vous conseillerais que Thjóſtólfr n'aille pas

au sud avec elle, surtout si ce mariage a lieu, et qu'il n'y reste jamais plus de trois nuits, à moins que Glúmr ne le permette; qu'il se trouve en état de proscription vis-à-vis de Glúmr s'il y reste plus longtemps, encore que Glúmr soit attitré à lui pardonner cette offense, mais ce n'est pas ce que je lui conseille. Il n'en ira pas non plus comme la première fois où nous avons tenu les choses secrètes pour Hallgerdr. Il faut qu'elle connaisse maintenant tout ce marché, et que, si cela ne tourne pas bien, elle ne puisse pas en rendre d'autres responsables; il faut que tout cela soit sans feintise. » Thórarinn dit : « Voici qu'il en va comme toujours : on retire toujours le plus grand profit à prendre conseil de toi. »

Alors on envoya chercher Hallgerdr, et elle vint avec deux femmes : elle portait un manteau bleu de vadmel finement tissé, était en dessous en tunique d'écarlate[1], ceinte d'une ceinture d'argent; ses cheveux lui descendaient de chaque côté sur la poitrine et elle les avait passés sous sa ceinture. Elle s'assit entre Hrútr et son père; elle les salua par de belles paroles, parla bien et bravement et demanda les nouvelles; puis elle cessa de parler. Glúmr dit : « Thórarinn, mon frère, et moi avons un peu discuté avec ton père, pour que je t'épouse, Hallgerdr, si c'est ta volonté comme c'est la leur. Il faut que tu dises maintenant, car tu sais ce que tu veux, si cela te conviendrait assez. Mais si tu n'as aucune envie de faire ce marché avec nous, nous n'en parlerons plus. » Hallgerdr dit : « Je sais que vous êtes gens de grande importance, vous autres frères, et je sais que je serais maintenant beaucoup mieux mariée que précédemment; mais je voudrais savoir ce que vous en avez dit et jusqu'où sont allées vos transactions. Il me semble, à te voir, que je t'aimerai bien, si nos caractères s'accordent. » Glúmr lui dit lui-même toutes les transactions, n'en cela aucune et demanda à Höskuldr et à Hrútr s'il avait bien tout rapporté. Höskuldr dit que oui. Hallgerdr dit alors : « Vous avez si bien agi dans cette affaire, père et toi, Hrútr, que je veux faire selon votre avis, et il en sera de ce marché comme vous l'avez stipulé. » Alors Hrútr dit : « Il me paraît judicieux que Höskuldr et moi prenions des témoins et que Hallgerdr se fiance elle-même, si l'homme de loi[2] estime que c'est légal. — C'est légal[3] », dit Thórarinn. Ensuite, les biens de Hallgerdr furent estimés,

Glúmr devait apporter en échange une somme d'égale importance, et ils devaient faire association à parts égales. Puis Glúmr se fiança Hallgerdr, et les frères s'en allèrent chez eux, au sud. La noce devait se tenir chez Höskuldr. Tout est tranquille à présent, jusqu'à ce qu'on aille à la noce.

CHAPITRE XIV

Les frères assemblèrent du monde et eurent une escorte d'élite. Ils allèrent à l'ouest jusqu'aux Dalir, arrivèrent à Höskuldsstadir : il y avait là quantité de gens. Höskuldr et Hrútr occupaient un banc, et le marié, celui d'en face. Hallgerdr était assise sur l'estrade et se conduisit bien. Thjóstólfr allait hache brandie, l'allure hostile, mais nul n'eut l'air d'y prendre garde. Quand les noces furent terminées, Hallgerdr s'en alla au sud avec eux. Lorsqu'ils arrivèrent à Varmalaekr, Thórarinn demanda à Hallgerdr si elle voulait diriger la maison. « Non », dit-elle[1]. Hallgerdr se modéra cet hiver-là, et on ne fut pas mécontent d'elle.

Au printemps, les frères discutèrent de leurs affaires, et Thórarinn dit : « Je veux vous abandonner la demeure de Varmalaekr, parce que c'est ce qui est le plus commode pour vous; moi, j'irai habiter au sud, à Laugarnes. Quant à Engey, il faudrait que nous la possédions en commun. » Glúmr voulut bien qu'il en fût ainsi. Thórarinn transféra sa résidence au sud, et eux, restèrent là. Hallgerdr dirigea le ménage. Elle était libérale et faisait de grandes provisions. En été, elle donna naissance à une fille. Glúmr demanda à Hallgerdr comment on l'appellerait. « On l'appellera d'après la mère de mon père; elle s'appellera Thorgerdr, car elle descendait de Sigurdr Fáfnísbani du côté de son père[2]. » La petite fille fut aspergée d'eau[3] et on lui donna ce nom-là. Elle devint semblable d'apparence à sa mère. Glúmr et Hallgerdr s'entendaient bien. Cela dura un moment.

Du Nord, du Bjarnarfjördr, on apprit la nouvelle que Svanr était allé à la pêche au printemps, qu'une tempête de l'est s'était abattue sur eux, les avait chassés sur le

Veidilausa et que là, ils avaient sombré. Et les pêcheurs qui se trouvaient à Kaldbakr crurent voir Svanr pénétrer dans la montagne Kaldbakshorn : il leur sembla que là, on lui faisait bon accueil; il y en eut quelques-uns qui s'élevèrent là contre, disant que cela n'avait aucun sens, mais tout le monde sait bien qu'on ne le retrouva ni mort ni vif[1]. Quand Hallgerdr apprit cela, elle ressentit comme une grande perte la mort du frère de sa mère.

Glúmr offrit à Thórarinn de faire l'échange de leurs terres. Thórarinn déclara qu'il ne le voulait pas, « mais si je vis plus longtemps que toi, j'ai l'intention de reprendre Varmalaekr ». Glúmr le dit à Hallgerdr. « Thórarinn mérite bien cela de nous », dit-elle.

CHAPITRE XV

Thjóstólfr ayant rossé un homme de la maison de Höskuldr, celui-ci le chassa. Il prit son cheval et ses armes et dit à Höskuldr : « Eh bien, je vais m'en aller et ne reviendrai jamais ! — Tout le monde s'en réjouira », dit Höskuldr. Thjóstólfr chevaucha jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Varmalaekr. Il reçut un accueil excellent de Hallgerdr, et pas mauvais de Glúmr. Il dit à Hallgerdr que son père l'avait chassé et lui demanda protection. Elle lui répondit qu'elle ne pouvait rien lui promettre sur son séjour avant qu'elle n'eût vu Glúmr. « Ça va bien entre vous ? » dit-il. « Nous avons beaucoup d'affection l'un pour l'autre », dit-elle.

Puis elle alla parler à Glúmr, lui mit les bras autour du cou et dit : « M'accorderas-tu la requête que je vais te faire ? — Je te l'accorderai si cela t'honore, dit-il, et quelle requête veux-tu faire ? » Elle dit : « Thjóstólfr a été chassé de là-bas à l'ouest, et je voudrais que tu lui permettes de rester ici. Toutefois, si cela ne te plaît guère, je n'en garderai pas rancune. » Glúmr dit : « Puisque tu agis si bien, je te l'accorderai, mais je te dis que, s'il fait quoi que ce soit de mal, il partira immédiatement. » Elle alla voir Thjóstólfr et le lui dit. Il répondit : « Tu agis bien, encore une fois, comme il fallait s'y attendre. » Ensuite, il resta là et se tint tranquille quelque temps, mais le moment vint

où l'on considéra qu'il abîmait tout. Il se mit alors à n'épargner personne, Hallgerdr exceptée, mais elle ne prenait jamais son parti quand il avait des démêlés avec d'autres. Thórarinn, le frère de Glúmr, reprocha à celui-ci de le laisser demeurer là, disant que cela tournerait mal et que les choses ne se passeraient pas comme précédemment s'il restait. Glúmr répondit bien et pourtant n'en fit qu'à sa tête.

CHAPITRE XVI

Un automne, on eut du mal à faire rentrer les moutons des pâturages de montagnes, et il en manqua beaucoup à Glúmr. Alors il dit à Thjóstólfr : « Va-t'en dans la montagne avec mes domestiques, et vois si vous trouvez quelques moutons. — Ce n'est pas ma place d'aller chercher les moutons, dit Thjóstólfr, et d'ailleurs il suffit d'en donner pour raison que je ne veux pas être assimilé à tes esclaves[1]. Vas-y toi-même, et alors je t'accompagnerai. » Ils s'insultèrent fort là-dessus.

Hallgerdr était assise dehors et le temps était bon. Glúmr alla à elle et dit : « Thjóstólfr et moi venons de nous quereller vilainement et nous n'habiterons plus longtemps ensemble », et il raconta toute leur dispute. Hallgerdr prit alors le parti de Thjóstólfr et ils en vinrent aux mots. Glúmr la gifla et dit : « Je ne me disputerai pas davantage avec toi », et il s'en alla. Elle l'aimait beaucoup et ne put se contenir : elle pleura bruyamment. Thjóstólfr alla à elle et dit : « Tu as été maltraitée, et il ne faudrait pas que cela se reproduise de si tôt. — Il ne faut pas que tu venges cela, dit-elle, tu ne te mêleras pas de ce qui se passe entre Glúmr et moi. » Il s'en alla en ricanant.

CHAPITRE XVII

Glúmr appela des gens pour l'accompagner ; Thjóstólfr se prépara et alla avec lui. Ils remontèrent le Reykjardalr du sud, passèrent près de Baugagil, montèrent jusqu'au Thverfell et là, divisèrent leur troupe : quelques-uns

allèrent dans les pâturages du Skorradalr, et Glúmr en envoya quelques-uns au sud dans les Súlur; tous trouvèrent quantité de moutons. Et il arriva que Glúmr et Thjóstólfr se trouvèrent seuls tous les deux. Ils allèrent au sud du Thverfell, y trouvèrent des moutons farouches et les chassèrent du côté sud de la montagne; les moutons parvinrent en haut de la montagne, loin devant eux. Les deux hommes se firent mutuellement des reproches, et Thjóstólfr dit à Glúmr qu'il n'était capable de rien, sinon de se vautrer sur le ventre de Hallgerdr. Glúmr dit: « Chacun est l'artisan de sa mauvaise chance; faut-il que je subisse tes sarcasmes, esclave fieffé que tu es? » Thjóstólfr dit: « Tu vas bien voir que je ne suis pas un esclave, car je ne céderai jamais devant toi. » Alors, Glúmr se fâcha et le frappa d'une épée courte, mais il para avec sa hache, et le coup atteignit le tranchant de la hache, s'y enfonçant sur la largeur de deux doigts[1]. Thjóstólfr frappa aussitôt en retour, avec sa hache: le coup arriva sur l'épaule, mit en pièces l'omoplate et la clavicule, ce qui provoqua une hémorragie interne. Glúmr empoigna Thjóstólfr de l'autre main, si ferme qu'il en tomba, mais il ne put maintenir sa prise car la mort le saisit. Thjóstólfr cacha son cadavre sous des pierres[2] et lui enleva une bague d'or.

Il marcha jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Varmalaekr. Hallgerdr était dehors et vit que sa hache était ensanglantée. Il lui jeta l'anneau d'or. Elle dit: « Quelles nouvelles apportes-tu? Pourquoi ta hache est-elle sanglante? » Il répondit: « Je ne sais pas ce que tu en penseras: je t'annonce le meurtre de Glúmr. — C'est toi qui as dû le commettre », dit-elle. « Oui », dit-il. Elle rit et dit: « Tu n'es pas n'importe qui au jeu. — Quel expédient trouveras-tu pour moi maintenant? » dit-il. « Va voir Hrútr, mon oncle, dit-elle, et qu'il s'occupe de toi. — Je ne sais pas, dit Thjóstólfr, si c'est là un bon conseil, cependant j'exécuterai tes plans là-dessus. » Il prit son cheval, partit et alla tout d'une traite à Hrútsstadir où il arriva de nuit. Il attacha son cheval derrière les maisons, alla ensuite aux portes et frappa un grand coup. Après cela, il alla au nord des maisons. Hrútr s'était réveillé. Il se leva rapidement, passa une tunique courte, tira des brodequins[3] sur ses jambes, ramassa son épée. Il enroula un manteau sur son bras gauche, jusqu'au coude[4]. Quand il sortit, ses gens se réveillèrent. Il alla vers le nord en longeant le mur, y vit

un homme de grande taille et reconnut Thjóstólfr. Hrútr demanda les nouvelles. « Je t'annonce le meurtre de Glúmr », dit Thjóstólfr. « Qui l'a commis ? » dit Hrútr. « C'est moi qui l'ai tué » dit Thjóstólfr. « Pourquoi es-tu venu ici ? » dit Hrútr. « C'est Hallgerdr qui m'a envoyé à toi », dit Thjóstólfr. « Alors, ce n'est pas elle qui a provoqué cela », dit Hrútr, et il brandit son épée. Thjóstólfr vit cela, ne voulut pas être en retard et frappa immédiatement Hrútr. Celui-ci esquiva rapidement le coup, et, de la main gauche, donna un coup sec sur le plat de la hache de Thjóstólfr, si vivement qu'elle échappa des mains de celui-ci. De la main droite, Hrútr frappa Thjóstólfr à la jambe, au-dessus du genou, si bien qu'elle ne tenait plus que par une fibre, bondit sur lui à ce moment même et le poussa brutalement. Il frappa alors Thjóstólfr à la tête et lui fit une blessure mortelle. Thjóstólfr tomba à la renverse. Alors les gens de la maison de Hrútr sortirent et virent cet exploit. Hrútr fit emporter Thjóstólfr et recouvrir son cadavre. Puis il alla trouver Höskuldr et lui dit le meurtre de Glúmr ainsi que celui de Thjóstólfr. Höskuldr estima que la mort de Glúmr était une perte, mais il remercia Hrútr pour le meurtre de Thjóstólfr.

Peu après, Thórarinn Frère-de-Ragi apprit le meurtre de Glúmr, son frère. Il alla avec onze hommes à l'ouest jusqu'aux Dalir et arriva à Höskuldsstadir. Höskuldr le reçut à bras ouverts et il passa là la nuit. Höskuldr envoya aussitôt chercher Hrútr. Celui-ci vint sur-le-champ. Le lendemain, ils parlèrent abondamment de la mort de Glúmr. Thórarinn dit : « Veux-tu me verser quelque compensation pour mon frère, car j'ai fait une grande perte ? » Höskuldr répondit : « Ce n'est pas moi qui ai tué ton frère, et ce n'est pas ma fille qui a résolu sa mort, et dès que Hrútr a été au courant, il a tué Thjóstólfr. » Alors Thórarinn se tut, estimant que l'affaire prenait mauvaise tournure. Hrútr dit : « Faisons que son voyage soit bon ; certes, il a fait une grande perte ; faisons-lui des cadeaux, cela fera bonne impression et que, désormais, il soit notre ami toute la vie. » C'est ce qui fut fait : les frères lui firent des présents et Thórarinn repartit au sud.

Au printemps, lui et Hallgerdr changèrent de demeure ; elle alla au sud à Laugarnes, et lui, à Varmalaekr. Et Thórarinn sort de la saga.

CHAPITRE XVIII

Maintenant, il faut dire que Mördr la Viole tomba malade et mourut; cela fut considéré comme une grande perte. Unnr, sa fille, hérita de tout son bien. Elle n'avait pas été remariée. Elle était très dépensière et imprévoyante, et elle se mit à dissiper ses biens meubles, en sorte qu'elle ne possédait plus que des terres et des bijoux.

CHAPITRE XIX

Il y avait un homme qui s'appelait Gunnarr; il était parent de Unnr. Sa mère s'appelait Rannveig et était fille de Sigfúss, fils de Sighvatr le Rouge qui fut tué près du bac de Sandhólar[1]. Le père de Gunnarr s'appelait Hámundr et était fils de Gunnarr Baugsson. C'est de ce Gunnarr-là que provient le nom de Gunnarsholt[2]. La mère de Hámundr s'appelait Hrafnhildr; elle était fille de Stórólfr, fils de Haeingr. Stórólfr était frère de Hrafn le Récitateur-de-Lois; le fils de Stórólfr était Ormr le Fort. Gunnarr Hámundarson habitait à Hlídarendi dans le Fjlótshlíd[3]. C'était un homme de grande taille, et fort, le plus habile des hommes aux armes. S'il le voulait, il frappait d'une main pendant qu'il décochait un trait de l'autre et il maniait si rapidement l'épée qu'on aurait dit qu'il y en avait trois en l'air à la fois. C'était le meilleur des archers et il atteignait tout ce qu'il visait[4]; il sautait plus que sa propre hauteur, complètement armé, et il ne sautait pas moins loin en arrière qu'en avant; il nageait comme un phoque, et il n'était pas de jeu où quelqu'un estimât nécessaire de se mesurer à lui; on a dit qu'il n'avait pas son pareil. Il était de belle apparence et de teint clair, le nez droit et retroussé du bout, des yeux bleus et perçants

et des joues rouges; des cheveux abondants, blonds et qui lui seyaient bien. C'était le plus courtois des hommes, fort en tout, généreux et modéré, ayant peu d'amis, mais choisis. Il avait du bien. Son frère s'appelait Kolskeggr; c'était un homme grand et fort, brave, digne de confiance en toutes choses. Un autre de ses frères s'appelait Hjörtr; c'était encore un enfant. Il y avait un frère naturel de Gunnarr, Ormr Skógarnef; il ne figure pas dans cette saga[1]. Il y avait une sœur de Gunnarr qui s'appelait Arngudr; Hróarr, godi de Tunga, fils d'Uni l'Inné, fils de Gardarr, l'avait épousée. C'est ce Gardarr qui avait découvert l'Islande[2]. Le fils d'Arngudr était Hámundr le Boiteux qui habitait à Hámundarstadir[3].

CHAPITRE XX

Il y avait un homme qui s'appelait Njáll[4]; c'était le fils de Thorgeirr Gollnir[5], fils de Thórólfr[6]. La mère de Njáll s'appelait Ásgerdr et était fille du hersir[7] Áskell le Taciturne[8]; elle était venue de l'étranger en Islande, et avait colonisé l'est du Markarfljót entre Öldusteinn et Seljalandsmúli[9]. Son fils était Thórir de Holt[10], père de Thorleifr la Corneille, dont descendent les Skógverjar[11], de Thorgrímr le Grand et de Geirr du précipice[12]. Njáll habitait à Bergthórshváll dans les Landeyjar : il possédait une autre demeure à Thórólfsfell[13]. Il avait du bien et était de belle apparence, mais il avait ceci de particulier qu'il n'eut jamais de barbe[14]. C'était un homme tellement versé dans la connaissance des lois qu'on ne trouvait pas son égal; il était sage et prévoyait l'avenir, de sain conseil et de bonne volonté, et tout ce qu'il conseillait réussissait, avec cela calme d'esprit et de cœur noble, prévoyant loin et d'excellente mémoire[15]; il délivrait de ses ennuis quiconque venait le trouver. Sa femme s'appelait Bergthóra[16]; c'était la fille de Skarphedinn, très grande dame et excellente femme, quoique un peu rude. Ils avaient six enfants, trois fils et trois filles, et tous interviendront dans cette saga par la suite[17].

CHAPITRE XXI

Maintenant, il faut reprendre le récit au moment où Unnr eut perdu tous ses biens meubles. Elle fit un voyage à Hlídarendi, et Gunnarr fit bon accueil à sa parente. Elle passa la nuit là. Le lendemain, ils s'assirent dehors et parlèrent. La conclusion des propos d'Unnr fut qu'elle lui dit combien elle était accablée par ses ennuis d'argent. « C'est mal », dit-il. « Quelle aide veux-tu me fournir ? » dit-elle. Il répondit : « Prends parmi le bétail que j'ai en location autant que tu en as besoin[1]. — Je ne veux pas dépenser ton bien », dit-elle. « Comment veux-tu faire alors ? » dit-il. « Je voudrais que tu réclames mon bien à Hrútr », dit-elle. « Je ne crois pas y réussir, dit-il, alors que ton père n'a pu le réclamer, lui qui était très versé dans la connaissance des lois, et moi, je ne connais pas grand-chose à la loi. — Hrútr a poursuivi l'affaire avec plus d'ardeur que de légalité, dit-elle ; mon père était vieux, aussi a-t-on estimé ne pas devoir pousser la chose jusqu'au bout avec Hrútr. Au demeurant, si toi tu n'en as pas le courage, il n'y a personne dans ma famille qui s'engagera dans cette affaire. — J'essaierai, dit-il, de réclamer cet argent, mais je ne sais pas comment il faut entreprendre ce procès. » Elle répondit : « Va trouver Njáll à Bergthórshváll ; il saura donner des conseils. De plus, c'est ton grand ami. — J'espère qu'il me donnera de bons conseils, à moi comme aux autres », dit-il. Pour finir, Gunnarr se chargea du procès, lui fournit pour sa demeure le bétail dont elle avait besoin, puis elle s'en alla chez elle.

Gunnarr alla donc trouver Njáll qui lui fit bon accueil et ils engagèrent la conversation aussitôt. Gunnarr dit : « Je suis venu te demander un bon conseil. » Njáll répondit : « Beaucoup de mes amis méritent que je leur donne de bons conseils ; pourtant, c'est pour toi que je m'y appliquerai le plus. » Gunnarr dit : « Je voudrais te faire savoir que je me suis chargé de réclamer l'argent d'Unnr à Hrútr. — C'est un cas très compliqué, dit Njáll, et son issue est douteuse. Je vais pourtant te donner les conseils qui me semblent le plus favorables et cela suffira si tu ne t'en écartes pas, mais si tu ne le fais pas, ta vie est en

péril. — Je n'en dévierai aucunement », dit Gunnarr. Alors, Njáll se tut quelques instants puis dit : « J'ai réfléchi à cette affaire, et de la sorte, cela ira. »

CHAPITRE XXII

« Tu vas partir de chez toi avec deux hommes ; tu porteras une houppelande[1] par-dessus tes habits, et, en dessous, une tunique roussâtre de vadmel ordinaire[2] ; là-dessous, tu porteras tes bons habits, et tu auras une hachette[3] à la main. Chacun de vous aura deux chevaux, l'un gras, et l'autre maigre. Tu emporteras des objets de fer forgé. Vous partirez de bon matin, et quand vous serez à l'ouest après avoir traversé la Hvítá, tu tireras ton chapeau devant ton visage. Alors, on demandera qui est cet homme de grande taille. Tes compagnons devront dire que c'est Kaupa-Hedinn le Grand, un homme de l'Eyjafjördr, et qu'il va vendant du fer forgé. C'est un homme de mauvais caractère et bavard, qui se croit le seul à tout savoir ; souvent, il rompt ses marchés et se précipite sur les gens quand tout n'est pas tout à fait comme il le veut. Tu iras à l'ouest jusqu'au Borgarfjördr, proposeras partout ta marchandise, revenant fréquemment sur tes marchés. Le bruit courra alors que Kaupa-Hedinn est l'homme le plus difficile à traiter et qu'on n'a pas menti le moins du monde sur son compte ; tu iras jusqu'au Nordrárdalr, puis jusqu'au Hrútafjördr, au Laxárdalr, jusqu'à ce que tu sois arrivé à Höskuldsstadir ; là, tu passeras la nuit, t'assoiras près de la porte et baisseras la tête. Höskuldr dira qu'il ne faut pas discuter avec Kaupa-Hedinn et que c'est un homme malintentionné. Ensuite, le lendemain matin, tu t'en iras et arriveras à la ferme voisine de Hrútsstadir ; là, tu proposeras ta marchandise, en présenteras ce qu'il y a de plus mauvais, en en martelant les tares pour les dissimuler. Le maître de maison examinera ta marchandise, et il en découvrira les défauts. Tu le bousculeras et lui parleras grossièrement. Il dira qu'il fallait s'attendre à ce que tu sois mauvais envers lui " puisque tu l'es pour tous les autres ". Tu te précipiteras sur lui quoique ce ne soit pas ton habitude ; modère tes

forces cependant, afin qu'on ne te reconnaisse pas et qu'on n'ait pas de soupçons. Alors, un homme sera envoyé à Hrútsstadir, dire à Hrútr qu'il vaudrait mieux vous séparer. Hrútr t'enverra chercher immédiatement et tu devras aussi y aller sur-le-champ. On te fera asseoir sur le banc de gauche, en face du haut-siège de Hrútr[1]; tu le salueras et il te répondra bien. Il te demandera si tu es du nord; tu diras que tu es de l'Eyjafjördr. Il demandera s'il y a là-bas beaucoup d'excellents hommes. " Il y a pas mal de vilains là-bas ", diras-tu. " Connais-tu le Reykjardalr? " dira-t-il. " Je connais toute l'Islande ", diras-tu. " Y a-t-il dans le Reykjardalr de grands champions? " dira-t-il. " Il y a là des voleurs et des malfaiteurs ", diras-tu. Alors Hrútr rira et trouvera la chose amusante. Vous parlerez des gens du quartier des fjords de l'Est et tu leur feras à tous quelque reproche. Votre entretien en viendra aux gens des Rangárvellir. Alors, tu diras que la qualité des gens y a baissé depuis que Mördr la Viole est mort. Hrútr demandera quelle raison tu donnes au fait que personne ne puisse prendre la place de Mördr; tu répondras que c'était un homme si sage et un si grand plaideur qu'on n'aurait su se méprendre sur son autorité. Il demandera si tu sais quelque chose de la façon dont les choses se sont passées entre lui et Mördr. " J'ai connaissance, diras-tu, qu'il t'a pris ta femme, mais que tu ne t'en es pas formalisé. " Alors Hrútr répondra : " Ne penses-tu pas qu'il ait fait une faute alors qu'il n'a pas eu l'argent, bien que ç'ait été lui qui avait intenté le procès? — Là-dessus, je peux bien répondre, diras-tu; tu l'as provoqué en duel, mais c'était un vieil homme et ses amis lui ont conseillé de ne pas se battre contre toi, et c'est ainsi que tu as annulé le procès. — J'ai dit cela, dira Hrútr, et les imbéciles ont cru que c'était légal, pourtant, le procès pouvait être repris à un autre thing s'il en avait eu la vaillance. — Je le sais ", diras-tu; il te demandera alors si tu connais quelque chose à la loi. " On considérait que oui, là-bas, au nord, diras-tu; pourtant, tu devrais me dire comment on devrait faire pour entreprendre un procès de ce genre. " En réponse, Hrútr te demandera de quel procès tu t'enquiers. " De celui, diras-tu, qui ne m'importe aucunement : comment faut-il entreprendre la réclamation des biens d'Unnr. — Il faut faire une assignation de telle sorte que j'entende, ou bien à mon domicile légal ", dira Hrútr.

“ Fais donc l’assignation, diras-tu, et je la répéterai. ” Alors Hrútr fera l’assignation, et tu feras bien attention aux termes qu’il emploiera. Hrútr dira ensuite que c’est à ton tour de faire l’assignation. Tu la feras, et la feras mal, de telle sorte qu’il n’y ait pas plus d’un mot sur deux qui soit juste. Hrútr rira et il n’aura pas de soupçons sur ton compte, mais il dira pourtant qu’il y a peu de choses justes dans ce que tu as dit; tu rendras tes compagnons responsables de ce que tu t’es trompé. Alors, tu demanderas à Hrútr de te dicter la formule et de te permettre de la répéter; il te l’accordera et fera lui-même l’assignation; tu répéteras immédiatement, le feras alors correctement et demanderas à Hrútr si l’assignation a été correctement faite. Il répondra qu’on ne pourrait l’invalider; alors, tu diras assez haut pour que tes compagnons entendent: “ J’ai fait une assignation en tant que fondé de pouvoir d’Unnr, fille de Mördr. ” Quand les gens seront endormis, vous vous lèverez et ferez silencieusement, sortirez, irez seller dans la prairie ceux de vos chevaux qui sont gras, les monterez et laisserez les autres. Vous monterez au-dessus des pâturages de la ferme et y resterez trois nuits: on vous cherchera pendant ce délai-là. Alors, tu iras chez toi au sud, chevauchant toujours de nuit, et dormant le jour. Et nous autres, nous irons au thing et t’assisterons dans ce procès. » Gunnarr le remercia et alla d’abord chez lui.

CHAPITRE XXIII

Gunnarr partit de chez lui deux nuits après, accompagné de deux hommes; ils chevauchèrent jusqu’à ce qu’ils arrivent à la lande de Bláskógar; là, des gens les croisèrent et demandèrent qui était cet homme de grande taille dont on voyait si peu de chose, et ses compagnons dirent que c’était Kaupa-Hedinn. Ils dirent que, lui passé, il n’y en aurait pas de pires à attendre. Aussitôt Hedinn fit comme s’il allait les rosser; pourtant, chacun des deux groupes poursuivit son chemin. Gunnarr exécuta tous les conseils qu’on lui avait donnés, passa la nuit à Höskuldsstadir, de là descendit la vallée et arriva à la ferme voisine de

Hrútsstadir; là, il proposa sa marchandise et vendit trois objets de fer forgé. Le maître de maison estima que la marchandise avait des défauts et qu'on le fraudait. Hedinn se précipita aussitôt sur lui. La chose fut dite à Hrútr. Il envoya chercher Hedinn; celui-ci alla aussitôt le trouver et fut bien reçu; Hrútr le fit asseoir en face de lui. Leur conversation se passa tout à fait comme Njáll l'avait pensé[1]. Hrútr lui dit comment il fallait entreprendre le procès et fit l'assignation, et lui, répéta et fit une fausse assignation; alors Hrútr sourit et n'eut pas de soupçons. Hedinn dit que Hrútr devait refaire l'assignation, ce que fit Hrútr. Hedinn fit alors l'assignation une seconde fois, et correctement, et prit ses compagnons à témoin de ce qu'il le faisait en tant que fondé de pouvoir d'Unnr fille de Mördr. Le soir, il alla dormir comme les autres, mais dès que Hrútr fut endormi, ils prirent leurs vêtements et leurs armes, sortirent, allèrent à leurs chevaux, traversèrent la rivière, s'avancèrent sur la rive de Hjardarholt, jusqu'à l'endroit où la vallée se termine, restèrent dans les montagnes qui séparent cette vallée du Haukadalr, en se plaçant à un endroit où on ne pouvait les trouver à moins de marcher droit sur eux.

Au début de cette nuit-là, à Höskuldsstadir, Höskuldr se réveilla et réveilla tous les gens de sa maison. « Je veux vous dire le rêve que j'ai fait, dit-il; il m'a semblé voir un gros ours sortir des maisons, et je savais que cet animal n'avait pas son pareil; deux oursons le suivaient qui voulaient du bien à cet animal. Celui-ci se dirigea sur Hrútsstadir et, là, entra dans les maisons. Puis je me réveillai. Maintenant, je voudrais vous demander si vous avez remarqué quelque chose au sujet de cet homme de grande taille. » Un homme lui répondit : « J'ai vu qu'en dessous de sa manche dépassaient de la dentelle d'or[2] et un habit rouge; à la main droite, il avait un anneau d'or. » Höskuldr dit : « L'animal de mon rêve n'est l'esprit tutélaire de personne, si ce n'est celui de Gunnarr de Hlídarendi. Je crois que maintenant je comprends tout. Il faut que nous allions à Hrútsstadir. »

Ils sortirent tous, allèrent à Hrútsstadir et frappèrent aux portes. Un homme sortit et ouvrit le portail; ils entrèrent aussitôt. Hrútr était couché dans un lit clos[3] et demanda qui était arrivé; Höskuldr se nomma et demanda quels hôtes il y avait là. Hrútr dit : « Il y a

Kaupa-Hedinn. » Höskuldr dit : « Il doit avoir le dos plus large que cela ; je pense que ce devait être Gunnarr de Hlídarendi. — Alors, j'ai eu affaire à plus rusé que moi », dit Hrútr. « Que s'est-il passé ? » dit Höskuldr. « Je lui ai dit comment il fallait entreprendre le procès d'Unnr, j'ai fait moi-même l'assignation et il l'a répétée après moi ; c'est ainsi qu'il aura préparé son procès, et c'est la façon légale de le faire. — Il y a eu grande différence de sagacité, dit Höskuldr, et ce n'est pas Gunnarr tout seul qui aura mis cela sur pied. C'est Njáll qui a dû donner ce conseil, car il n'a pas son pareil en fait d'esprit. » Ils se mettent donc à la recherche de Hedinn, mais il est bien loin. Ensuite, ils rassemblèrent du monde, les cherchèrent trois jours durant et ne les trouvèrent pas.

Gunnarr quitta la montagne et alla au sud jusqu'au Haukadalr, puis à l'est de la passe, puis au nord jusqu'à la lande de Holtavördr, et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé chez lui. Il alla trouver Njáll et lui dit que ses conseils avaient bien servi.

CHAPITRE XXIV

Gunnarr alla à l'althing. Hrútr et Höskuldr y allèrent également, avec quantité d'hommes. Gunnarr présenta le procès au thing ; il convoqua les voisins[1]. Hrútr et les siens avaient eu l'intention de les attaquer[2], mais ils n'osèrent pas. Puis Gunnarr alla au tribunal des gens du Breidafjördr[3], invita Hrútr à écouter le serment qu'il allait faire et le récit du cas ainsi que toutes les preuves de la poursuite. Après cela, il prêta serment et énonça le cas ; puis il produisit les preuves de son assignation légale, puis les témoins de la façon dont il avait mené le procès[4]. Njáll n'était pas présent.

Gunnarr présenta donc le procès jusqu'à ce qu'il invite la défense à se produire. Hrútr prit des témoins, déclara le procès nul et non avenu, et dit qu'il avait manqué trois témoignages qui devaient intervenir dans le jugement[5] : l'un, pris devant le montant du lit, l'autre, devant la porte des hommes, le troisième, au Mont-de-la-Loi ; Njáll venait d'arriver au tribunal et déclara qu'on pouvait gagner le

procès et l'accusation si l'on voulait s'en donner la peine[1]. « Je ne le veux pas, dit Gunnarr; je ferai à Hrútr la même chose que ce qu'il a fait à Mördr, mon parent. Est-ce que les frères, Hrútr et Höskuldr, sont assez près pour qu'ils puissent entendre ma voix? — Nous pouvons entendre, dit Hrútr, que veux-tu? » Gunnarr dit: « Que ceux qui sont auprès soient témoins auriculaires de ce que je te provoque en duel, Hrútr, et nous nous battrons aujourd'hui dans l'île qui se trouve ici dans l'Oxará[2]. Mais si tu ne veux pas te battre contre moi, paie tout l'argent aujourd'hui même[3]. » Puis Gunnarr quitta le tribunal avec tous ses compagnons. Höskuldr et Hrútr allèrent également chez eux et il n'y eut plus ni attaque ni défense dans ce procès à partir de là.

Quand il entra dans le baraquement, Hrútr dit: « Cela ne m'est encore jamais arrivé que quelqu'un m'ait provoqué en duel et que je me sois dérobé. — Il est certain que tu voudrais te battre, dit Höskuldr, mais cela ne sera pas si c'est moi qui commande, car tu ne prendras pas plus le meilleur sur Gunnarr que Mördr ne l'aurait pris sur toi, et il vaudrait mieux que nous versions l'argent tous les deux à Gunnarr. » Ensuite, les frères demandèrent aux paysans s'ils voulaient y contribuer et ils répondirent tous qu'ils fourniraient ce que Hrútr voudrait. « Alors, dit Höskuldr, allons au baraquement de Gunnarr et versons l'argent. » Ils allèrent au baraquement de Gunnarr et lui crièrent de sortir; il vint aux portes avec des gens. Höskuldr dit: « Il s'agit à présent de recevoir l'argent. » Gunnarr dit: « Payez donc, car je suis prêt à le recevoir. » Ils versèrent tout l'argent. Alors Höskuldr dit: « Jouis-en comme tu l'as gagné. — Nous en jouirons bien, car la réclamation est fondée », dit Gunnarr[4]. Hrútr répondit: « Tu en seras mal récompensé. — Qu'il en aille comme cela pourra », dit Gunnarr. Höskuldr et son frère allèrent à leur baraquement. Höskuldr était plein de rancœur et il dit à Hrútr: « Est-ce qu'on vengera jamais sur Gunnarr cette injustice? — Très certainement, dit Hrútr. En vérité, cela se paiera, mais il n'y aura pour nous nulle vengeance ni bonheur. Pourtant, il est très probable que c'est dans notre famille qu'il viendra chercher de l'amitié. » Ils cessèrent de parler de cela.

Gunnarr montra l'argent à Njáll. Celui-ci dit: « Cela a bien tourné, donc », dit-il. « C'est grâce à toi », dit

Gunnarr. On revint chez soi après le thing, et Gunnarr retira le plus grand honneur de ce procès.

Gunnarr remit tout l'argent à Unnr et ne voulut rien en avoir, mais déclara que, désormais, il estimait avoir plus à réclamer à elle ou à ses parents qu'aux autres gens. Elle dit qu'il en serait ainsi.

CHAPITRE XXV

Il y avait un homme qui s'appelait Valgardr; il habitait à Hof sur la Rangá[1]. C'était le fils de Jörundr le Godi, fils de Hrafn l'Idiot, fils de Valgardr, fils d'Aevarr, fils de Vémundr Parle-Beau, fils de Thórólfr Váganef[2], fils de Thrándr le Vieux, fils de Haraldr Hilditönn[3] fils de Hraerekr le Lanceur-d'Anneaux[4]. La mère de Haraldr Hilditönn était Audr, fille d'Ivarr le Conquérant, fils de Hálfdan l'Éloquent[5]. Le frère de Valgardr le Gris était Úlfr Aurgodi[6], dont descendent les Oddaverjar. Úlfr Aurgodi était le père de Svartr, père de Lödmundr, père de Sigfúss, père de Saemundr le Savant[7], et de Valgardr descend Kolbeinn le Jeune[8]. Les frères, Valgardr le Gris et Úlfr Aurgodi, allèrent demander Unnr en mariage, et elle se maria à Valgardr sans prendre l'avis d'aucun de ses parents[9]; cela déplut à Gunnarr, à Njáll et à beaucoup d'autres, parce que c'était un homme malveillant et impopulaire. Ils eurent un fils qui s'appelait Mördr et qui reviendra souvent dans cette saga. Quand il fut adulte, il fut mauvais pour sa parenté, surtout envers Gunnarr. Il était de caractère rusé, et malintentionné dans ses conseils[10].

Maintenant, il faut nommer les fils de Njáll. L'aîné s'appelait Skarphedinn; c'était un homme de haute taille et d'une grande force physique, habile à manier les armes, nageant comme un phoque, très rapide à la course, prompt à agir et solide, parlant à propos et rapidement, et pourtant bien modéré la plupart du temps. Il avait des cheveux châtains et bouclés, de beaux yeux, le teint pâle et les traits accusés, le nez crochu, les dents proéminentes, une bouche assez laide: pourtant, le plus martial des hommes. Le deuxième fils de Njáll s'appelait Grímr; il avait les cheveux noirs et était grand et fort, plus beau de

visage que Skarphedinn. Le troisième fils de Njáll s'appelait Helgi; il avait le visage avenant et de beaux cheveux; c'était un homme fort, et habile aux armes, sage et bien modéré. Aucun des fils de Njáll n'était marié. Le quatrième fils de Njáll s'appelait Höskuldr; c'était un enfant naturel; sa mère s'appelait Hródný et était fille de Höskuldr, sœur d'Ingjaldr de Keldur.

Njáll demanda à Skarphedinn s'il voulait se marier; il pria son père d'en décider. Njáll demanda en mariage, de sa part, Thórhildr, fille de Hrafn de Thórólfsfell; pour cette raison, Skarphedinn posséda là par la suite une seconde résidence. Skarphedinn épousa Thórhildr, et habita pourtant chez son père. De la part de Grímr, Njáll demanda en mariage Ástrídr de Djúpárbakki; elle était veuve et fort riche. Grímr l'épousa et resta pourtant chez Njáll[1].

CHAPITRE XXVI

Il y avait un homme qui s'appelait Ásgrímr; c'était le fils d'Ellida-Grímr[2] fils d'Ásgrímr[3], fils d'Öndóttr la Corneille. Sa mère s'appelait Jórunn et était fille de Teitr, fils de Ketilbjörn le Vieux[4], de Mosfell. La mère de Teitr était Helga, fils de Thórdr le Barbu, fils de Hrappr, fils de Björn Buna[5]. La mère de Jórunn était Álof, fille du hersir Bödvarr, fils de Kári le Viking. Le frère d'Ásgrímr Ellida-Grímsson s'appelait Sigfúss; sa fille était Thorgerdr, mère de Sigfúss, père de Saemundr le Savant[6]. Gaukr Trandilsson, qui fut le plus brave et le plus accompli des hommes, était frère adoptif[7] d'Ásgrímr. Les choses allèrent mal entre lui et Ásgrímr car Ásgrímr le tua[8]. Ásgrímr avait deux fils : l'un et l'autre s'appelaient Thórhallr[9]; c'étaient tous les deux des hommes prometteurs. Il y avait aussi un fils d'Ásgrímr qui s'appelait Grímr et une fille, Thórhalla. C'était la plus belle et la plus courtoise des femmes, accomplie en toutes choses.

Njáll eut un entretien avec Helgi, son fils : « J'ai réfléchi à la femme qu'il te faudrait, parent, si tu veux faire selon mon conseil. — Sûrement que je le veux, dit-il, car je sais qu'à la fois tu t'y connais et que tu es de bon

vouloir; où as-tu porté tes vues? » Njáll répondit: « Nous allons demander en mariage la fille d'Ásgrímr Ellida-Grímsson, car c'est le meilleur parti. »

CHAPITRE XXVII

Peu après, ils allèrent demander cette femme en mariage, allèrent à l'ouest, de l'autre côté de la Thjórsá, jusqu'à Tunga. Ásgrímr était chez lui et les reçut bien. Ils passèrent la nuit là. Le lendemain, ils eurent un entretien; alors Njáll aborda son sujet et demanda Thórhalla en mariage de la part de Helgi, son fils. Ásgrímr y répondit bien et dit qu'il n'y avait pas d'hommes avec qui il désirait faire marché plus qu'avec eux. Puis ils discutèrent l'affaire; pour finir, Ásgrímr fiança sa fille à Helgi, et l'on fixa la date des noces. Gunnarr assista à leurs noces, ainsi que beaucoup d'hommes de qualité. Après le banquet, Njáll offrit de prendre Thórhallr Ásgrímsson chez lui pour l'élever. Celui-ci alla chez lui et y resta longtemps ensuite. Il aimait Njáll plus que son père. Njáll lui enseigna la loi, si bien qu'il devint l'homme d'Islande le plus versé dans la connaissance des lois[1].

CHAPITRE XXVIII

Un bateau arriva en Islande à Arnarboelisóss[2], et c'était Hallvardr le Blanc, un homme du Vík, qui le commandait. Il alla loger à Hlídarendi et passa l'hiver chez Gunnarr. Hallvardr pressait sans cesse Gunnarr d'aller à l'étranger[3]. Gunnarr n'en disait pas grand-chose, mais il ne disait pas que c'était tout à fait impossible. Au printemps, il alla à Bergthórshváll et demanda à Njáll s'il lui paraissait judicieux qu'il s'en allât à l'étranger. « Cela me paraît judicieux, dit Njáll; tu seras le bienvenu là où tu seras. — Veux-tu t'occuper de mes affaires, dit Gunnarr, pendant que je serai parti, car je voudrais que Kolskeggr, mon frère, fasse le voyage avec moi et que tu prennes

soin de ma maison avec ma mère. — Cela ne sera pas un obstacle, dit Njáll, je m'occuperai de tout ce que tu voudras. — Ce sera bien agir de ta part », dit Gunnarr. Alors, il s'en alla chez lui.

Le Norvégien vint relancer Gunnarr pour qu'il aille à l'étranger. Gunnarr demanda s'il avait déjà navigué vers d'autres pays que l'Islande et la Norvège. Il dit qu'il avait voyagé dans tous les pays qui se trouvaient entre la Norvège et la Russie « et je suis allé jusqu'au Bjarmaland[1]. — Veux-tu naviguer avec moi par la route de l'est? » dit Gunnarr. « Certainement », dit-il. Gunnarr décida d'aller à l'étranger avec lui. Njáll reprit toutes les affaires de Gunnarr.

CHAPITRE XXIX

Gunnarr s'en alla à l'étranger, ainsi que Kolskeggr, son frère. Ils firent voile jusqu'à Túnsberg[2] et y passèrent l'hiver. Il y avait eu un changement de chefs en Norvège; Haraldr au manteau gris et Gunnhildr étaient morts. C'était le jarl Hákon Sigurdarson[3] qui gouvernait le royaume; Sigurdr, son père, était fils de Hákon, fils de Grjótgardr. La mère de Hákon s'appelait Bergljót et était fille du jarl Thórir[4]. La mère de Bergljót s'appelait Álof Meilleure-Saison et était fille de Haraldr à la belle chevelure[5].

Hallvardr demanda à Gunnarr s'il voulait se rendre chez le jarl Hákon. « Non », dit Gunnarr[6]. « As-tu un long bateau[7]? » dit Gunnarr. « J'en ai deux », dit-il. « Je voudrais que nous allions guerroyer, dit Gunnarr, et que nous enrôlions des hommes. — Je veux bien », dit Hallvardr. Puis ils allèrent jusqu'au Vík, y prirent deux bateaux et se préparèrent à partir de là[8]; ils eurent des équipages de choix, car on racontait de hauts faits sur Gunnarr. « Où veux-tu mettre le cap à présent? » dit Gunnarr. « Vers l'est jusqu'à Hísing[9], dit Hallvardr, trouver Ölvir, mon parent[10]. — Que lui veux-tu? » dit Gunnarr. « C'est un brave homme, dit-il, et il nous fournira quelque appoint pour notre voyage. — Allons-y

donc », dit Gunnarr. Dès qu'ils furent prêts, ils mirent le cap vers l'eſt jusqu'à Hísing et y furent bien reçus.

Il n'y avait que peu de temps que Gunnarr y était qu'Ölvir l'admirait déjà beaucoup. Ölvir s'enquit de son voyage. Hallvardr dit que Gunnarr voulait aller guerroyer et acquérir des richesses. « Pas la peine d'y songer, dit Ölvir, car vous n'avez pas assez de troupes. — Eh bien, tu pourrais les augmenter ! » dit Hallvardr. « Je crois que ça vaudrait la peine de fournir à Gunnarr quelque renfort, dit Ölvir, et bien que tu puisses te compter parmi ma parenté, je pense qu'il vaut encore plus. — Quelle contribution veux-tu donc faire ? » dit Hallvardr. « Deux longs bateaux, l'un de vingt bancs et l'autre de trente[1] », dit Ölvir. « Quel sera leur équipage ? » dit Hallvardr. « Je mettrai dans l'un les gens de ma maison, et des paysans dans l'autre. Toutefois, j'ai entendu dire qu'il y avait la guerre dans la rivière et je ne sais pas si vous parviendrez à vous en aller. — Qui donc y eſt venu ? » dit Hallvardr. « Deux frères, dit Ölvir ; l'un s'appelle Vandill, et l'autre Karl ; ce sont les fils de Snaeulfr le Vieux du Gautland de l'eſt[2]. » Hallvardr dit à Gunnarr qu'Ölvir avait fourni des bateaux ; Gunnarr s'en réjouit. Ils se préparèrent à partir. Quand ils furent prêts, ils allèrent voir Ölvir et le remercièrent et lui leur demanda de prendre garde aux frères.

CHAPITRE XXX

Gunnarr sortit de la rivière ; lui et Kolskeggr étaient sur le même bateau, et Hallvardr sur un autre. Ils virent alors des bateaux devant eux. Gunnarr dit : « Tenons-nous prêts s'ils nous cherchent noise, sinon, ne nous attaquons pas à eux. » C'eſt ce qu'ils firent et ils se préparèrent chacun sur son bateau. Les autres écartèrent leurs bateaux en laissant un intervalle entre eux. Gunnarr s'avança entre les bateaux. Vandill empoigna un grappin[3], le jeta entre les bateaux sur celui de Gunnarr et le tira immédiatement à lui. Ölvir avait donné à Gunnarr une excellente épée. Gunnarr la brandit ; il n'avait pas mis de heaume. Il bondit aussitôt sur la proue[4] du bateau de Vandill et mit tout de suite un homme à mort. Karl plaça

son bateau de l'autre côté et jeta une lance à travers le bateau en visant Gunnarr au milieu du corps. Gunnarr vit la lance qui se dirigeait sur lui, se retourna si rapidement qu'on ne pouvait le suivre des yeux, saisit la lance de la main gauche, la renvoya sur le bateau de Karl et celui qui se trouva devant fut tué. Kolskeggr empoigna une ancre et la jeta sur le bateau de Karl; le croc arriva sur le bastingage et le transperça et une mer noire comme le charbon s'y engouffra. Tous les hommes sautèrent du bateau[1] sur un autre. Gunnarr revint sur son propre bateau.

Alors survint Hallvardr, et une grande bataille éclata. Ils virent que le chef était indomptable, et chacun fit de son mieux. Gunnarr donnait indifféremment de l'épée et de la lance et occit beaucoup d'hommes. Kolskeggr le secondait bien. Karl sauta sur le bateau de Vandill, son frère, et ils combattirent là tous les deux toute la journée. Kolskeggr se reposa sur le bateau de Gunnarr, lequel vit cela et dit : « Tu as été meilleur pour les autres que pour toi-même aujourd'hui, car tu les as empêchés d'avoir soif[2]. » Puis Kolskeggr prit une coupe[3] pleine d'hydromel, but et reprit le combat. Le moment vint où Gunnarr et Kolskeggr sautèrent sur le bateau de Vandill et des siens : Kolskeggr s'avança le long d'un bord, et Gunnarr, le long de l'autre. Vandill se porta à la rencontre de Gunnarr et le frappa aussitôt : le coup arriva dans l'écu. Gunnarr fit un mouvement brusque de l'écu quand l'épée s'y enfonça, et elle se brisa en dessous des gardes. Gunnarr frappa à son tour; l'autre crut voir trois épées en l'air à la fois et ne vit pas où il devait se protéger; Gunnarr lui trancha les deux jambes. Kolskeggr transperça Karl d'une lance. Après cela, ils prirent un gros butin.

De là, ils mirent le cap sur le sud jusqu'au Danemark, et de là vers l'est en Småland[4], remportant toujours la victoire. En automne, ils ne rebroussèrent pas chemin.

L'été suivant, ils mirent le cap sur Rafala[5], y rencontrèrent des vikings, se battirent aussitôt et remportèrent la victoire. Puis ils se dirigèrent vers l'est jusqu'à Eysýsla[6] et y mouillèrent quelque temps sous un cap. Ils virent un homme descendre du cap. Gunnarr monta à terre pour trouver l'homme et ils eurent un entretien. Gunnarr lui demanda son nom; il dit qu'il se nommait Tófi. Gunnarr lui demanda ce qu'il voulait. « C'est toi que je veux voir,

dit-il. Des bateaux de guerre mouillent ici, de l'autre côté du cap, et je te dirai qui les commande. Ce sont deux frères; l'un s'appelle Hallgrímr, et l'autre, Kolskeggr[1]. Je sais que ce sont de très grands guerriers, et en outre qu'ils ont de si bonnes armes qu'on n'en trouve pas de semblables. Hallgrímr a une hallebarde qu'il a fait ensorceler, de telle sorte qu'aucune arme ne le mette à mort hormis celle-là. Qui plus est, on sait immédiatement quand un crime va être commis avec cette hallebarde, car auparavant, elle se met à chanter très fort[2]; telle est la puissance surnaturelle dont elle dispose[3]. Kolskeggr a une épée courte. C'est aussi la meilleure des armes. Ils ont une troupe d'un tiers plus nombreuse que la vôtre. De l'argent, ils en ont aussi, et beaucoup. Ils l'ont caché à terre, et je sais bien où. Ils ont envoyé un navire devant le cap pour vous espionner, et ils savent tout de vous[4]. Ils sont en train de faire de grands préparatifs et veulent vous attaquer dès qu'ils seront prêts. Pour vous, c'est maintenant de deux choses l'une : ou bien vous éloigner immédiatement, ou alors vous préparer au plus vite. Si vous remportez la victoire, je te conduirai jusqu'à l'endroit où est l'argent. » Gunnarr lui donna une bague d'or, alla ensuite à ses hommes et leur dit que des bateaux de guerre mouillaient de l'autre côté du cap « et ils savent tout de nous. Prenons nos armes et préparons-nous vite et bien, car il y a de l'argent à gagner ».

Puis ils se préparèrent, et quand ils furent prêts, ils virent que des bateaux venaient sur eux. Bataille éclata entre eux; ils combattirent longtemps et il y eut grande hécatombe. Gunnarr tua beaucoup de monde. Hallgrímr et son frère sautèrent sur le bateau de Gunnarr; celui-ci leur fit face. Hallgrímr lui lança sa hallebarde. Il y avait une poutre transversale dans le bateau, et Gunnarr sauta en arrière par-dessus; l'écu de Gunnarr se trouva en avant de la poutre, et la hallebarde de Hallgrímr le transperça et se ficha dans la poutre. Gunnarr frappa Hallgrímr au bras, l'avant-bras fut sérieusement blessé, mais l'épée ne mordit pas; à ce moment-là, la hallebarde tomba. Gunnarr la prit et transperça Hallgrímr. Dès lors, Gunnarr porta toute sa vie cette hallebarde[5]. Les deux Kolskeggr se battirent, et il fut difficile de savoir lequel prendrait le meilleur sur l'autre. Alors Gunnarr intervint et assena à Kolskeggr un coup mortel. Après cela, les

vikings demandèrent grâce. Gunnarr y mit des conditions. Il fit fouiller les morts et prendre les biens qui leur avaient appartenu. Mais il laissa leurs armes et leurs habits aux autres, auxquels il fit grâce, et leur dit de retourner dans leur pays natal. Ils s'en allèrent, et Gunnarr prit tous les biens qui restaient.

Après la bataille, Tófi vint voir Gunnarr et lui offrit de le conduire jusqu'à l'argent que les vikings avaient caché, disant que c'était à la fois plus et mieux que celui qu'ils venaient de prendre. Gunnarr dit qu'il voulait bien. Il alla à terre avec Tófi; celui-ci prit les devants jusqu'aux bois, et Gunnarr suivit. Ils arrivèrent à un endroit où l'on avait fait des tas de grosses bûches. Tófi dit que c'était là-dessous qu'était l'argent. Ils enlevèrent les bûches et trouvèrent et de l'or et de l'argent, des habits et de bonnes armes; ils portèrent tout ce butin sur leur bateau. Gunnarr demanda à Tófi ce qu'il voulait pour sa récompense. Tófi répondit : « Je suis d'origine danoise, et je voudrais que tu me transportes chez mes parents[1]. » Gunnarr demanda pourquoi il était sur la route de l'est. « J'ai été pris par les vikings, dit Tófi, et l'on m'a débarqué ici à Eysýsla, et j'y suis resté depuis. »

CHAPITRE XXXI

Gunnarr l'embarqua et dit à Kolskeggr et à Hallvardr : « Maintenant nous allons nous diriger sur les pays du nord. » Cela ne leur déplut pas et ils le prièrent d'en décider. Gunnarr sortit de la route de l'est avec de grands biens; il avait dix bateaux. Il se dirigea sur Heidabaer[2] au Danemark. Haraldr Gormsson[3] y régnait. On lui parla de Gunnarr et on ajouta qu'il n'avait pas son pareil en Islande. Le roi lui envoya ses hommes pour l'inviter chez lui. Gunnarr alla aussitôt trouver le roi. Celui-ci lui fit bon accueil et le plaça à côté de lui. Gunnarr resta là un demi-mois. Pour s'amuser, le roi fit essayer à Gunnarr divers exercices avec ses hommes, et il n'y eut personne qui s'égalât à lui dans aucun exercice. Le roi dit à Gunnarr : « J'ai l'impression qu'on ne trouverait ton égal qu'en peu d'endroits. » Le roi lui offrit de le marier et de

lui donner de grands pouvoirs s'il voulait se fixer là. Gunnarr le remercia et dit qu'il voulait d'abord aller en Islande trouver ses parents et amis. « Alors, tu ne nous reviendras jamais », dit le roi. « C'est le sort qui en décidera, sire », dit Gunnarr. Il donna au roi un long bateau excellent et beaucoup d'autres richesses. Le roi lui donna des habits de cour, des gantelets plaqués d'or, une résille à nœuds d'or et un chapeau de Russie[1].

De là, Gunnarr alla au nord jusqu'à Hísing. Ölvir le reçut à bras ouverts. Il rendit à Ölvir ses bateaux et déclara que [le butin qu'ils contenaient] était sa part. Ölvir accepta ces biens, dit qu'il était un brave et le pria de rester là quelque temps. Hallvardr demanda à Gunnarr s'il voulait aller voir le jarl Hákon. Gunnarr dit que cela lui plaisait, « car maintenant j'ai quelque peu fait mes preuves alors que, la dernière fois que tu en as parlé, ce n'était nullement le cas ». Puis ils préparèrent leur voyage et allèrent au nord, à Thrándheimr, trouver le jarl Hákon, qui fit bon accueil à Gunnarr, le priant de passer l'hiver chez lui; il y consentit. Chacun estima bien Gunnarr. À Jól[2], le jarl lui donna un bracelet d'or. Gunnarr s'intéressa à Bergljót, parente du jarl[3], et l'on voyait bien que le jarl l'aurait mariée à Gunnarr si celui-ci l'avait cherché tant soit peu.

CHAPITRE XXXII

Au printemps, le jarl demanda à Gunnarr quelle décision il prenait. Il dit qu'il voulait aller en Islande. Le jarl dit que l'année n'était guère bonne en Norvège « et la traversée ne sera pas fameuse; pourtant, tu emporteras dans ton bateau de la farine et du bois, comme tu en voudras ». Gunnarr le remercia et prépara rapidement son bateau. Hallvardr alla en Islande avec Kolskeggr et Gunnarr. Ils y arrivèrent de bonne heure en été et touchèrent terre à Arnarboelisóss: c'était avant l'althing. Gunnarr désigna des gens pour décharger le bateau, le quitta et alla tout de suite chez lui. Kolskeggr l'accompagna. Quand ils arrivèrent chez eux, on se réjouit de les revoir. Ils furent heureux de retrouver les gens de leur maison et ne se montrèrent pas plus fiers qu'avant.

Gunnarr demanda si Njáll était chez lui. On lui dit que oui. Il fit chercher son cheval et alla à Bergthórshváll avec Kolskeggr. Njáll se réjouit de leur arrivée et demanda qu'ils passent la nuit là. C'est ce qu'ils firent et Gunnarr raconta ses voyages. Njáll dit qu'il était un très grand héros, « tu as fait tes preuves, et pourtant, tu le feras davantage par la suite, car beaucoup t'envieront. — Je préférerais être en bons termes avec tout le monde », dit Gunnarr. « Beaucoup de choses arriveront, dit Njáll, et tu auras toujours à te défendre. — Il faudrait alors que je n'entreprenne que de bons procès », dit Gunnarr. « C'est aussi ce qui aura lieu, dit Njáll, si tu n'es pas puni pour d'autres. » Njáll demanda à Gunnarr s'il irait au thing. Gunnarr dit que oui et demanda si Njáll irait, mais il dit que non « et je voudrais bien que tu n'y ailles pas non plus ». Gunnarr fit à Njáll de beaux cadeaux, le remercia d'avoir gardé ses biens et rentra chez lui.

Kolskeggr le pressait d'aller au thing, « ton honneur s'y accroîtra, car beaucoup s'en rapporteront à toi. — Je n'ai guère envie, dit Gunnarr, de me vanter, mais il me semble bon de rencontrer d'excellents hommes. » Hallvardr était également arrivé et offrit d'aller au thing avec eux.

CHAPITRE XXXIII

Gunnarr alla au thing avec eux tous. Quand ils y arrivèrent, ils étaient si bien habillés qu'il ne se trouvait là personne qui le fût aussi bien qu'eux, et les gens sortaient de tous les baraquements pour les admirer. Gunnarr alla aux baraquements des gens de la Rangá et logea chez ses parents. Beaucoup de gens vinrent le trouver et lui demandèrent les nouvelles; il fut joyeux et aimable envers tout le monde et dit à tous ce qu'ils voulaient savoir.

Un jour, Gunnarr revenait du Mont-de-la-Loi; il passa en bas du baraquement des gens de Mosfell; alors, il vit des femmes qui venaient à sa rencontre; elles étaient bien habillées. La mieux vêtue venait en tête du groupe. Quand ils se croisèrent, elle salua aussitôt Gunnarr. Il lui rendit ses salutations et lui demanda qui elle était; elle dit

qu'elle se nommait Hallgerdr et qu'elle était fille de Höskuldr Dala-Kollsson. Elle lui parla hardiment et lui demanda de raconter ses voyages, et il dit qu'il ne refuserait pas; ils s'assirent et parlèrent. Elle était vêtue de telle sorte qu'elle portait une tunique rouge à grandes broderies; elle portait par-dessus un manteau d'écarlate à pans brodés dans le bas; ses cheveux, longs et beaux, lui descendaient jusqu'à la taille. Gunnarr portait les habits de cour que le roi Haraldr Gormsson lui avait donnés; il avait aussi au bras l'anneau qui lui venait du jarl Hákon. Ils parlèrent longtemps à haute voix. Le moment vint où il lui demanda si elle n'était pas mariée. Elle dit que c'était le cas, « et il n'y en a pas beaucoup qui s'y risqueraient », dit-elle. « Estime-t-on qu'il n'y a nulle part un parti qui te soit assorti ? » dit-il. « Ce n'est pas cela, dit-elle, mais je serai difficile sur le choix d'un mari. — Que répondrais-tu si je te demandais ? » dit Gunnarr. « Tu ne parles pas sérieusement », dit-elle. « Mais si ! » dit-il. « Si tu en as quelque envie, va trouver mon père. » Puis ils cessèrent de parler.

Gunnarr alla tout de suite au baraquement des gens des Dalir, trouva du monde dehors devant le baraquement et demanda si Höskuldr était dedans. On lui dit que oui. Alors, Gunnarr entra. Höskuldr et Hrútr lui firent bon accueil. Il s'assit entre eux, et leur entretien ne manifesta pas qu'il y eût entre eux quelque désaccord. En fin de compte, Gunnarr demanda comment les frères répondraient s'il demandait Hallgerdr en mariage. « Bien, dit Höskuldr, si tu parles sérieusement. » Gunnarr dit que, pour lui, c'était très sérieux, « mais vu la manière dont nous nous sommes quittés la dernière fois, beaucoup estimeront probable qu'il ne puisse y avoir d'alliance entre nous. — Que t'en semble, parent Hrútr ? » dit Höskuldr. Hrútr répondit : « Cela ne me paraîtrait pas un mariage assorti. — Quelles raisons en donnes-tu ? » dit Gunnarr. Hrútr dit : « Je te répondrai la vérité là-dessus : tu es un homme brave et accompli, mais elle, fait l'objet de bruits divers et je ne voudrais te tromper en rien. — C'est bien agir de ta part, dit Gunnarr, pourtant, je tiendrai pour vrai que, si vous ne voulez pas m'accorder ce parti, c'est à cause de notre ancienne inimitié. — Non pas, dit Hrútr. C'est plutôt que je vois que tu n'es pas maître de toi-même. Pourtant, même si nous ne faisions pas ce marché,

nous voudrions être tes amis. — J'ai parlé avec elle, et cela n'est pas pour lui déplaire », dit Gunnarr. « Je sais que pour tous les deux, ce sera un mariage d'amour, mais vous courrez les plus grands risques sur la façon dont ça se passera. » Sans qu'on le lui ait demandé, Hrútr dit tout à Gunnarr sur le caractère de Hallgerdr. Gunnarr estima d'abord que tout ce qu'on lui avait signalé de fautif était bien assez, mais, pour finir, il se fit qu'ils tombèrent d'accord sur leur marché. On envoya alors chercher Hallgerdr et l'on discuta, de telle façon qu'elle fût présente. Alors, de nouveau, ils procédèrent comme précédemment : ce fut elle-même qui se fiança. La noce devait avoir lieu à Hlídarendi et l'on tiendrait d'abord la chose secrète; pourtant, il se fit que tout le monde le sut.

Gunnarr rentra chez lui, alla à Bergthórshváll et dit son mariage à Njáll. Celui-ci en fut affecté. Gunnarr demanda quelles étaient les raisons pour lesquelles cela lui paraissait si malavisé. « Quand elle sera ici à l'est, tous les maux proviendront d'elle », dit Njáll. « Jamais elle ne gâtera notre amitié », dit Gunnarr. « Il s'en faudra de bien peu, dit Njáll, pourtant, tu paieras toujours compensation pour elle. » Gunnarr invita Njáll à la noce ainsi que tous ceux de chez lui qu'il voulait y voir; Njáll promit d'y aller. Puis Gunnarr revint chez lui et alla par le district inviter des gens.

CHAPITRE XXXIV

Il y avait un homme qui s'appelait Thráinn; c'était le fils de Sigfúss, fils de Sighvatr le Rouge. Il habitait à Grjótá dans le Fljótshlíd; c'était un parent de Gunnarr[1] et un homme de grande distinction. Il avait épousé Thórhildr la poétesse[2]; elle avait la langue pointue et faisait des vers satiriques[3] sur le compte des gens. Thráinn ne l'aimait guère. Il fut invité à la noce de Hlídarendi et sa femme devait servir à table ainsi que Bergthóra Skarphedinsdóttir, la femme de Njáll[4]. Il y avait un autre fils de Sigfúss qui s'appelait Ketill; il habitait à Mörk, à l'est du Markarfljót; il avait épousé Thorgerdr[5], fille de Njáll. Le troisième fils de Sigfúss s'appelait Thorkell, le quatrième

Mördr, le cinquième Lambi, le sixième Sigmundr, le septième Sigurdr; tous étaient parents de Gunnarr et hommes de grande valeur[1]. Gunnarr les avait tous invités à la noce. Il avait également invité Valgardr le Gris, Úlfr Aurgodi et leurs fils respectifs, Mördr et Runólfr.

Höskuldr et Hrútr vinrent à la noce avec quantité de gens. Il y avait là les fils de Höskuldr, Thorleikr et Óláfr. La mariée était en leur compagnie, ainsi que Thorgerdr, sa fille, qui était la plus belle des femmes; elle avait alors quatorze hivers. Il y avait beaucoup d'autres femmes avec elle. Étaient là également Thórhalla, fille d'Ásgrímr Ellida-Grímsson, et deux filles de Njáll, Thorgerdr et Helga[2]. Gunnarr avait beaucoup d'invités et il plaça les gens ainsi[3] : il était assis au milieu du banc, puis, en remontant vers le fond de la salle, Thráinn Sigfússon, puis Úlfr Aurgodi, puis Valgardr le Gris, puis Mördr et Runólfr, puis les fils de Sigfúss. Lambi était assis tout au bout. À côté de Gunnarr, en remontant vers la porte, étaient assis Njáll, puis Skarphedinn, puis Helgi, puis Grímr, puis Höskuldr, puis Hafr le Voyant[4], puis Ingjaldr de Keldur, puis les fils de Thórir de Holt. Thórir voulut s'asseoir tout au bout du rang des hommes de distinction, chacun s'estimant satisfait de l'endroit où il était placé. Höskuldr était assis au milieu du banc d'en face, et ses fils à côté de lui en remontant vers le fond de la salle; Hrútr était à côté de Höskuldr en revenant vers la porte. On ne dit pas où les autres étaient placés. La mariée était assise au milieu de l'estrade; à sa droite se trouvait Thorgerdr, sa fille, et, à sa gauche, Thórhalla, fille d'Ásgrimr Ellida-Grímsson.

Thórhildr servait les invités, et elle et Bergthóra portaient les plats sur les tables. Thráinn Sigfússon ne cessait de fixer Thorgerdr; sa femme, Thórhildr, s'en aperçut; elle se fâcha et lui décocha ce libelle :

2. *« Assez bayé aux filles,*
À les fixer d'yeux voraces[5],

Thráinn », dit-elle. Il se leva aussitôt de table[6], prit des témoins et se déclara séparé d'elle, « je ne veux plus supporter ses moqueries ni ses grossièretés ». Et il était tellement déchaîné là-dessus qu'il ne voulut pas rester au banquet si on ne la chassait pas; en fin de compte, elle s'en alla. Maintenant, chacun s'assit à sa place, but et fut joyeux. Alors, Thráinn prit la parole : « Je ne garderai pas

secret ce que j'ai dans l'idée; je veux te demander ceci, Höskuldr Dala-Kollsson : veux-tu me donner en mariage Thorgerdr, ta parente ? — Je ne sais pas, dit Höskuldr; il me semble que tu viens de te séparer misérablement de celle que tu avais; quelle sorte d'homme est-ce, Gunnarr ? » Celui-ci répond : « Je ne veux rien dire, l'homme m'est apparenté; parles-en, toi, Njáll, dit Gunnarr, tout le monde croira ce que tu diras. » Njáll dit : « Il faut dire de cet homme qu'il a du bien, qu'il est accompli en toutes choses et que c'est un homme très puissant. Aussi pouvez-vous lui accorder ce parti. » Alors Höskuldr dit : « Que t'en semble, parent Hrútr ? » Hrútr répondit : « Tu peux faire l'affaire, car il est de rang égal à celui de Thorgerdr. » Ils débattirent ce marché et se mirent d'accord sur tout. Alors Gunnarr se leva ainsi que Thráinn, et ils allèrent à l'estrade; Gunnarr demanda à la mère et à sa fille si elles voulaient accepter ce marché; elles déclarèrent qu'elles ne s'y opposeraient pas. Hallgerdr fiança sa fille. Alors, on plaça les femmes une seconde fois; Thórhalla s'assit entre les deux mariées. La noce se poursuivit bien. Quand elle fut terminée, Höskuldr et les siens allèrent à l'ouest, et les gens de la Rangá, chez eux. Gunnarr fit des cadeaux à beaucoup de gens, et cela fut fort apprécié. Hallgerdr prit la direction de la maison de Hlídarendi, fit de grandes provisions et eut une grande autorité. Thorgerdr prit la direction de la maison de Grjótá et fut une excellente maîtresse de maison.

CHAPITRE XXXV

Gunnarr et Njáll avaient coutume de s'inviter à tour de rôle, par amitié, à un banquet pour les nuits d'hiver[1]. Or, c'était à Gunnarr d'être invité chez Njáll, et lui et Hallgerdr allèrent à Bergthórshváll. Helgi et sa femme n'étaient pas à la maison. Njáll fit bon accueil à Gunnarr et à sa femme, et, quelque temps après leur arrivée, Helgi arriva avec Thórhalla, sa femme. Alors, Bergthóra alla à l'estrade avec Thórhalla, et dit à Hallgerdr : « Il faut que tu fasses de la place à cette femme-ci. » Hallgerdr dit : « Je ne bougerai pas, car je ne veux pas être la vieille qu'on

repousse dans le coin. — Ici, c'est moi qui commande », dit Bergthóra. Puis Thórhalla s'assit.

Bergthóra alla à la table, avec de l'eau pour qu'on se lave les mains. Hallgerdr prit la main de Bergthóra et dit : « Tout compte fait, vous allez bien ensemble, Njáll et toi : tu as des ongles d'homme à chaque doigt, et lui est imberbe. — C'est vrai, dit Bergthóra, mais aucun de nous deux n'en accuse l'autre; mais Thorvaldr, ton mari, n'était pas imberbe, et pourtant, c'est toi qui l'as fait mourir. — Il ne sert pas à grand-chose, dit Hallgerdr, d'être la femme de l'homme le plus vaillant d'Islande si tu ne venges pas cela, Gunnarr. » Celui-ci se leva, sortit de table et dit : « Je vais m'en aller chez moi; très bien que tu te chamailles avec les gens de ta maison, mais pas chez les autres; du reste, j'ai bien des honneurs à revaloir à Njáll et je ne tirerai pas les marrons du feu pour toi. » Puis elle et Gunnarr s'en allèrent chez eux. « Rappelle-toi, Bergthóra, dit Hallgerdr, que nous ne sommes pas quittes pour autant. » Bergthóra dit que ce n'était pas cela qui améliorerait son lot. Gunnarr n'intervint pas, alla chez lui à Hlídarendi et y resta tout l'hiver. L'été arriva et l'on approcha de la date du thing.

CHAPITRE XXXVI

Gunnarr alla au thing, mais avant de partir, il dit à Hallgerdr : « Reste tranquille pendant que je serai parti, et ne fais pas ton mauvais caractère si tu as affaire avec mes amis. — Que les trolls[1] emportent tes amis », dit-elle. Gunnarr vit qu'il ne faisait pas bon discuter avec elle, et alla au thing. Njáll y alla aussi ainsi que tous ses fils.

Maintenant, il faut dire ce qui se passa à Hlídarendi. Gunnarr et Njáll possédaient en commun une forêt dans les Raudaskridur[2]; ils ne s'étaient pas partagé la forêt, mais chacun avait l'habitude d'y abattre du bois selon ses besoins, et nul ne faisait de reproches à l'autre pour cela. L'intendant de Hallgerdr s'appelait Kolr; il avait longtemps habité chez elle, et c'était un grand malfaiteur. Il y avait un homme qui s'appelait Svartr; c'était un domestique de Njáll et de Bergthóra, qui l'aimaient bien.

Bergthóra lui dit qu'il fallait qu'il aille dans les Raudaskridur abattre du bois « et je désignerai des gens pour ramener le bois à la maison ». Il dit qu'il ferait ce qu'elle voudrait. Il monta dans les Raudaskridur et se mit à abattre du bois; il devait y rester une semaine.

Des mendiants arrivèrent de l'est du Markarfljót à Hlídarendi et dirent que Svartr était allé dans les Raudaskridur et qu'il y avait abattu du bois sans ménager sa peine. « Bergthóra a l'intention, dit Hallgerdr, de me dévaliser d'importance, mais je m'en vais faire en sorte qu'il n'abatte plus de bois. » Rannveig, la mère de Gunnarr, entendit et dit : « Les maîtresses de maison de par ici n'ont pas besoin de chercher à commettre des meurtres pour être appréciées. »

La nuit s'écoula, et le lendemain matin, Hallgerdr vint parler à Kolr et lui dit : « J'ai pensé à du travail pour toi », dit-elle; elle lui remit une hache et dit : « Va dans les Raudaskridur; tu y trouveras Svartr. — Que dois-je lui faire ? » dit-il. « Tu le demandes, dit-elle, alors que tu es le pire des hommes ? Tu vas le tuer. — Je peux le faire, dit-il. Pourtant, il est bien probable que je le paierai de ma vie. — Tu te fais des montagnes pour rien, dit-elle, et cela te convient mal, alors que j'ai toujours pris ton parti. Je trouverai quelqu'un d'autre pour faire cela si tu n'en as pas le courage. » Il prit la hache, très fâché, prit un cheval qui appartenait à Gunnarr et chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive à l'est, au Markarfljót; là, il descendit de cheval et attendit dans la forêt qu'ils aient descendu le bois coupé et que Svartr reste seul. Alors, Kolr courut à lui et dit : « Il n'y a pas que toi qui saches donner de grands coups » et il lui enfonça la hache dans la tête — ce fut un coup mortel —, revint à la maison et dit le meurtre à Hallgerdr. Elle dit : « Je prendrai si bien soin de toi qu'il ne t'arrivera pas de mal. — Cela se peut, dit-il, mais j'ai pourtant rêvé tout autrement avant de commettre le meurtre. » Or [les autres] montèrent dans la forêt, trouvèrent Svartr mort et le transportèrent à la maison.

Hallgerdr envoya un homme à Gunnarr, au thing, pour lui dire le meurtre. Gunnarr ne fit pas de reproches à Hallgerdr devant le messager et l'on ne sut pas, d'abord, si cela lui plaisait ou non. Peu après, il se leva et ordonna à ses gens de l'accompagner; c'est ce qu'ils firent, et ils allèrent au baraquement de Njáll[1], envoyèrent un homme

le chercher et lui demandèrent de sortir. Njáll sortit aussitôt et lui et Gunnarr eurent un entretien. Gunnarr dit : « J'ai un meurtre à t'annoncer; c'est ma femme et mon intendant, Kolr, qui l'ont provoqué, et c'est ton domestique, Svartr, qui en a été victime. » Njáll se tut pendant qu'il lui racontait toute l'histoire. Alors il dit : « Il faudrait que tu ne la laisses pas faire à sa guise. » Gunnarr dit : « Tu jugeras toi-même[1]. » Njáll dit : « Il te sera difficile de payer compensation pour tous les méfaits de Hallgerdr, et là où ce ne sera pas nous que cela concerne, cela mènera à des conséquences plus graves. Pourtant, il s'en faudra de beaucoup que tout se passe bien, et nous aurons besoin de nous rappeler que nous sommes longtemps restés en bons termes; j'espère que tu agiras bien, mais tu seras rudement mis à l'épreuve. » Njáll reçut de Gunnarr le droit de juger seul et dit : « Je ne pousserai pas cette affaire à l'excès : tu devras payer douze onces d'argent. Mais je veux stipuler que, pour le cas où de notre côté quelque chose se produirait que tu aies à arbitrer, tu ne rendes pas de verdict plus dur. » Gunnarr versa bien l'argent puis alla chez lui.

Njáll revint chez lui ainsi que ses fils. Bergthóra vit l'argent et dit : « Cette affaire s'est bien arrangée, mais il y aura autant à payer pour Kolr d'ici peu. »

Gunnarr revint chez lui et blâma Hallgerdr. Elle, déclara qu'il y avait en bien d'autres lieux de meilleurs hommes qui gisaient sans qu'on ait payé compensation pour eux. Gunnarr dit qu'elle était libre de ses faits et gestes, « mais c'est moi qui déciderai comment les affaires se termineront ». Hallgerdr se vantait sans cesse du meurtre de Svartr, et cela déplaisait fort à Bergthóra.

Njáll monta à Thórólfsfell avec ses fils pour y mettre la maison en ordre. Mais le même jour, il se passa ceci, alors que Bergthóra était dehors, qu'elle vit un homme montant un cheval noir chevaucher vers l'enclos; elle s'arrêta et ne rentra pas. Elle ne connaissait pas cet homme. Il avait une lance à la main et était ceint d'une épée courte. Elle lui demanda son nom. « Je m'appelle Atli », dit-il. Elle demanda d'où il était. « Je suis des fjords de l'Est », dit-il. « Où vas-tu ? » dit-elle. « Je n'ai pas de logis, dit-il, et j'avais l'intention de trouver Njáll et Skarphedinn et de savoir s'ils voudraient me recevoir. — Qu'es-tu capable de faire ? » dit-elle. « Je suis laboureur[2],

dit-il, mais je suis capable de faire bien des choses, mais je ne veux pas te cacher que je suis de caractère difficile et il y en a beaucoup qui ont dû panser des blessures à cause de moi. — Je ne t'accuse pas, dit-elle, de n'être pas un couard. » Atli dit : « As-tu ici quelque autorité ? — Je suis la femme de Njáll, dit-elle, et je ne dirige pas moins que lui la maison. — Veux-tu me prendre à ton service ? » dit-il. « J'y mettrai une condition, dit-elle, c'est que tu feras ce que je te prescrirai, quand bien même je voudrais t'envoyer tuer quelqu'un. — Tu as assez de gens, dit-il, pour n'avoir pas besoin de t'en remettre à moi pour cela. — Je fais les conditions que je veux », dit-elle. « Nous toperons donc là-dessus », dit-il. Alors, elle le reçut.

Njáll revint chez lui ainsi que ses fils, et il demanda à Bergthóra quel homme c'était là. « C'est ton domestique, dit-elle, et c'est moi qui l'ai engagé ; il dit qu'il n'est pas paresseux. — Il fera sûrement de grandes besognes, dit Njáll, mais je ne sais pas si ce sera du bon travail. » Atli ne déplut pas à Skarphedinn.

En été, Njáll alla au thing ainsi que ses fils. Gunnarr y était également. Njáll prit une bourse. Skarphedinn demanda : « Quel argent est-ce là, père ? — C'est l'argent, dit Njáll, que Gunnarr m'a versé pour notre domestique l'été dernier. — Cela servira bien à quelque chose », dit Skarphedinn qui ricana.

CHAPITRE XXXVII

À présent il faut dire qu'à Bergthórshváll, Atli demanda à Bergthóra ce qu'il devait faire ce jour-là. « J'ai pensé à du travail pour toi, dit-elle. Tu vas te mettre à la recherche de Kolr jusqu'à ce que tu le trouves, car tu vas le tuer aujourd'hui, si tu veux faire à mon gré. — Voilà qui tombe bien, dit-il, car nous sommes des malandrins tous les deux ; je m'en vais l'attaquer de telle sorte que l'un de nous deux mourra. — Tu feras bien, dit-elle, et tu n'auras pas travaillé pour rien. »

Il alla prendre ses armes et son cheval et s'en alla. Il monta jusqu'au Fljótshlíd et y rencontra des gens qui

revenaient de Hlídarendi; ils habitaient à l'est, à Mörk. Ils lui demandèrent où il allait. Il dit qu'il allait chercher un cheval de trait. Ils dirent que c'était une petite besogne pour un tel ouvrier, « d'autant qu'il y aurait lieu de s'inquiéter des gens qui ne se sont pas couchés de cette nuit. — Qui est-ce? » dit-il. « Kolr le Meurtrier, le domestique de Hallgerdr, dirent-ils, vient de repartir du buron[1] où il a passé toute la nuit. — Je ne sais pas si j'aurai le courage de le rencontrer, dit Atli; il a mauvais caractère et il vaudrait mieux que je me tienne pour averti par le malheur des autres. — Tu n'as pas précisément l'air, dirent-ils, d'être un couard. » Et ils lui indiquèrent où était Kolr. Alors, il fouetta son cheval et chevaucha grand train.

Quand il trouva Kolr, il lui dit: « Le transport des chargements va bien? — Ça ne te regarde pas, sale type, dit Kolr, ni toi ni aucun de ceux de là-bas. » Atli dit: « Il te reste à faire le plus difficile, et c'est de mourir. » Puis Atli lui jeta sa lance qui l'atteignit au milieu du corps. Kolr lui lança sa hache d'un grand mouvement circulaire du bras, le manqua, tomba de cheval et mourut aussitôt. Atli chevaucha jusqu'à ce qu'il trouve des ouvriers de Hallgerdr. « Montez chercher le cheval, dit-il, et occupez-vous-en; Kolr est tombé de selle et il est mort. — L'as-tu tué? » dirent-ils. « Hallgerdr estimera qu'il n'est pas mort de mort naturelle[2] », répondit-il. Atli alla à la maison dire la chose à Bergthóra. Elle le remercia de cette œuvre et des propos qu'il avait tenus là-dessus. « Je ne sais pas, dit-il, ce que Njáll en pensera. — Il prendra bien la chose, dit-elle, et je vais t'en donner la preuve: il a emporté au thing l'argent que nous avons reçu l'an dernier en compensation pour notre esclave et qui servira maintenant à payer pour Kolr. Mais même si la paix se fait là-dessus, il faudra pourtant que tu prennes garde à toi, car Hallgerdr ne respectera aucun accord. — Veux-tu donc envoyer un homme à Njáll pour lui dire le meurtre? » dit-il. « Non, dit-elle; je préférerais qu'on ne paie rien pour Kolr. » Ils cessèrent alors cette conversation.

On dit à Hallgerdr le meurtre de Kolr et les propos d'Atli; elle dit qu'il lui paierait cela. Elle envoya un homme au thing dire le meurtre de Kolr à Gunnarr. Celui-ci ne répondit pas grand-chose, envoya un homme à Njáll pour le lui dire. Njáll ne répondit rien. Skarp-

hedinn dit : « Les esclaves sont beaucoup plus entreprenants qu'auparavant ; jusqu'ici, ils se bagarraient entre eux, et il n'y a rien à redire à cela ; mais maintenant, voilà qu'ils se mettent à s'entre-tuer » — et il ricana. Njáll décrocha la bourse qui pendait au mur du baraquement et sortit. Ses fils l'accompagnèrent. Ils arrivèrent au baraquement de Gunnarr. Skarphedinn dit à un homme qui se trouvait à la porte : « Dis à Gunnarr que mon père voudrait le voir. » L'homme le dit à Gunnarr. Celui-ci sortit aussitôt et fit bon accueil à Njáll ; puis ils discutèrent. « Mauvaises nouvelles, dit Njáll, il a fallu que ma femme rompe la paix et fasse tuer ton domestique. — On ne la blâmera pas pour cela », dit Gunnarr. « Juge toi-même de cette affaire », dit Njáll. « C'est ce que je vais faire, dit Gunnarr : j'estimerai Svartr et Kolr au même prix ; tu me paieras douze onces d'argent. » Njáll prit la bourse et la remit à Gunnarr. Celui-ci reconnut l'argent : c'était celui-là même qu'il lui avait versé. Njáll retourna à son baraquement et les rapports entre eux restèrent aussi bons qu'auparavant.

Quand Njáll revint chez lui, il fit des reproches à Bergthóra, mais elle déclara qu'elle ne céderait jamais devant Hallgerdr. Hallgerdr reprocha fort à Gunnarr d'avoir fait la paix sur ce meurtre. Gunnarr dit qu'il ne manquerait jamais à Njáll ni à ses fils. Elle rageait fort. Gunnarr n'y prêta aucune attention. Ils prirent soin, cette année-là, qu'il n'arrive rien.

CHAPITRE XXXVIII

Au printemps, Njáll dit à Atli : « Je voudrais que tu t'en ailles dans les fjords de l'Est, afin que Hallgerdr ne te fasse pas un sort. — Cela ne me fait pas peur, dit Atli, et je voudrais rester ici, si c'est possible. — Ce n'est pas judicieux, pourtant », dit Njáll. « Je préférerais mourir à ton service, dit Atli, plutôt que de changer de maître ; mais si je suis tué, je voudrais te demander qu'on ne paie pas compensation pour moi comme pour un esclave. — On paiera compensation pour toi comme pour n'importe quel homme libre[1], dit Njáll, et Bergthóra a dû te promettre qu'on paierait compensation pour toi comme pour un

homme libre, et c'est ce qu'elle fera. » Atli fut donc engagé à Bergthórshváll.

Maintenant, il faut parler de Hallgerdr. Elle envoya un homme à l'ouest jusqu'au Bjarnarfjördr, chercher Brynjólfr Rosti, son parent; [c'était un fils naturel de Svanr[1]] et un grand malfaiteur. Gunnarr n'en sut rien. Hallgerdr dit qu'il ferait un bon intendant. Brynjólfr arriva de l'ouest, et Gunnarr demanda pourquoi il était venu. Il déclara qu'il resterait là. « Tu n'amélioreras pas notre maisonnée, dit Gunnarr, c'est ce qu'on me dit de toi. Mais je ne renverrai pas les parents de Hallgerdr qu'elle veut avoir chez elle. » Gunnarr se montra réservé envers lui, mais pas inamical. On arriva à la date du thing.

Gunnarr alla au thing ainsi que Kolskeggr. Quand ils y arrivèrent, ils retrouvèrent Njáll; il était au thing avec ses fils. Ils eurent souvent affaire et furent en excellents termes.

Bergthóra dit à Atli : « Monte à Thórólfsfell et travailles-y une semaine. » Il y monta, y resta en secret et fit du charbon de bois dans la forêt[2].

Hallgerdr dit à Brynjólfr : « On me dit qu'Atli ne serait pas à la maison; il doit travailler à Thórólfsfell. — Que crois-tu qu'il fasse ? » dit-il. « Il doit sans doute travailler dans la forêt », dit-elle. « Que dois-je lui faire ? » dit-il. « Tu le tueras », dit-elle. Cela ne lui plaisait guère. « S'il était en vie, Thjóstólfr se ferait moins de montagnes pour ça », dit-elle. « Ce n'est pas la peine que tu recommences à exciter les gens », dit-il. Il prit ses armes et son cheval, monta en selle et alla à Thórólfsfell. À l'est de la ferme, il vit une grande fumée de charbon de bois. Il alla jusque-là, descendit de cheval et l'attacha, et alla là où la fumée était le plus abondante. Il vit alors les fosses à charbon de bois, et qu'il y avait un homme à côté, qu'il avait fiché sa lance dans le sol près de lui. Brynjólfr alla jusqu'à lui en se cachant derrière la fumée; l'autre travaillait avec ardeur et ne le vit pas. Brynjólfr le frappa à la tête avec une hache. Il sursauta si fort que Brynjólfr lâcha sa hache; Atli empoigna la lance et la lui jeta. Brynjólfr se jeta par terre et la lance vola au-dessus de lui. « Tu as profité, dit Atli, de ce que je n'étais pas prêt; à présent, Hallgerdr sera contente, car tu lui diras ma mort. Mais en compensation, tu auras la même d'ici peu. Reprends donc ta hache qui se trouve ici. » Il ne lui répondit rien et ne

reprit pas sa hache avant qu'il ne fût mort, alla dire le meurtre à Thórólfsfell, puis alla à la maison le dire à Hallgerdr. Elle envoya un homme à Bergthórshváll et fit dire à Bergthóra que maintenant le meurtre de Kolr avait été payé.

Ensuite, Hallgerdr envoya un homme au thing dire à Gunnarr le meurtre d'Atli. Gunnarr se leva ainsi que Kolskeggr. Celui-ci dit : « Ils te veulent du mal, les parents de Hallgerdr. » Ils allèrent trouver Njáll. Gunnarr dit : « J'ai à te dire le meurtre d'Atli » [et il lui dit qui l'avait commis], « je veux t'offrir compensation pour cela, et je voudrais que tu la fixes toi-même. » Njáll dit : « Nous avions l'intention de ne pas nous laisser mettre en désaccord, pourtant je n'imposerai pas pour lui une amende comme pour un esclave. » Gunnarr dit que c'était bien et lui tendit la main. Njáll la serra et prit des témoins, et ils firent la paix là-dessus. Skarphedinn dit : « Hallgerdr ne laisse pas nos domestiques mourir de vieillesse. » Gunnarr répondit : « Ta mère va penser que c'est à son tour de frapper. — Il y aura suffisamment de machinations pour y parvenir », dit Njáll. Puis il fixa un cent d'argent[1], et Gunnarr paya sur-le-champ. Beaucoup de ceux qui se trouvaient auprès dirent qu'on estimerait que l'amende était grosse, Gunnarr se fâcha et dit que l'on payait pleins droits pour des gens qui n'étaient pas aussi vaillants qu'Atli. Ils revinrent chez eux dans cet état.

Quand elle vit l'argent, Bergthóra dit à Njáll : « Tu estimes avoir tenu tes promesses, mais il reste encore les miennes. — Il n'est pas nécessaire que tu les tiennes », dit Njáll. « Tu devines bien, dit-elle, qu'il en ira tout autrement. »

Hallgerdr dit à Gunnarr : « As-tu vraiment payé un cent d'argent pour le meurtre d'Atli, le considérant comme un homme libre ? — Il venait d'être affranchi, dit Gunnarr, et d'ailleurs, je ne traiterai pas les gens de la maison de Njáll comme des malandrins. — Vous allez bien ensemble, dit Hallgerdr, car vous êtes l'un et l'autre des couards. — On verra bien », dit-il. Gunnarr fut longtemps en froid avec elle, jusqu'à ce qu'elle s'adoucisse envers lui.

Tout fut tranquille cette année-là. Au printemps, Njáll n'augmenta pas le nombre de ses domestiques. En été on alla au thing.

CHAPITRE XXXIX

Il y avait un homme qui s'appelait Thórdr et était surnommé Fils-de-l'Affranchi. Son père s'appelait Sigtryggr; il avait été affranchi par Ásgerdr, [la mère de Njáll], et s'était noyé dans le Markarfljót; aussi Thórdr habitait-il chez Njáll depuis lors. Il était grand et fort; c'est lui qui avait élevé tous les fils de Njáll. Il s'était épris de Gudfinna Thórólfsdóttir, parente de Njáll; elle était gouvernante à Bergthórshváll et elle se trouva enceinte[1].

Bergthóra vint parler à Thórdr Fils-de-l'Affranchi: « Tu vas, dit-elle, aller tuer Brynjólfr. — Je ne suis pas un tueur, dit-il, mais je le ferai si tu le veux. — Je le veux », dit-elle. Ensuite, il prit un cheval, monta à Hlídarendi, cria à Hallgerdr de sortir et demanda où était Brynjólfr. « Que lui veux-tu? » dit-elle. Il dit: « Je veux qu'il me dise où il a caché le cadavre d'Atli; on m'a dit qu'il l'avait mal enseveli. » Elle lui indiqua où il était: en bas, à Akratunga[2]. « Prends garde, dit Thórdr, qu'il ne lui arrive pas la même chose qu'à Atli. — Tu n'es pas homme à tuer des gens, dit-elle, et l'endroit où vous vous rencontrerez n'a pas d'importance. — Je n'ai jamais vu de sang humain, dit-il, et je ne sais pas comment je réagirais », et il sortit du clos, puis descendit à Akratunga. Rannveig, la mère de Gunnarr, avait entendu leur conversation et dit: « Tu méprises bien, Hallgerdr, son courage, mais je le crois homme résolu et ton parent va s'en apercevoir. »

Brynjólfr et Thórdr se rencontrèrent à l'ancienne mode. Thórdr dit: « Défends-toi, Brynjólfr, car je ne veux pas me conduire honteusement envers toi. » Brynjólfr attaqua Thórdr et le frappa. Thórdr frappa en revanche avec une hache, mit en pièces le manche de la hache de Brynjólfr juste devant sa main, lui assena aussitôt un second coup: le coup atteignit l'avant de la poitrine et s'y enfonça. Alors il tomba de selle et mourut aussitôt. Thórdr trouva un berger de Hallgerdr, se proclama responsable du meurtre, dit à quel endroit le cadavre gisait et lui demanda d'annoncer le meurtre à Hallgerdr. Puis il alla à Bergthórshváll et dit le meurtre à Bergthóra et aux autres gens. « Louée soit l'œuvre de tes mains », dit-elle.

Le berger dit le meurtre à Hallgerdr; cela l'exaspéra et elle dit qu'il en résulterait grands maux s'il ne tenait qu'à elle.

CHAPITRE XL

La nouvelle arriva au thing. Njáll se la fit répéter trois fois, puis il dit : « Voilà qu'il y en a plus que je ne le pensais qui se font assassins. » Skarphedinn dit : « Il fallait que l'homme fût voué à une mort immédiate pour périr devant notre père adoptif, lui qui n'a jamais vu de sang humain, et beaucoup de gens penseront que c'est nous, les frères, qui aurions dû le faire, étant donné le caractère que nous avons. — D'ici peu, dit Njáll, semblable chose t'arrivera, pourtant, ce sera la nécessité qui t'y poussera[1]. » Ils allèrent alors trouver Gunnarr et lui dirent le meurtre. Gunnarr dit que c'était une petite perte, « pourtant, c'était un homme libre ». Njáll lui offrit tout de suite de faire la paix. Gunnarr accepta. Il devait juger tout de suite, et fixa un cent d'argent. Njáll paya l'amende aussitôt et ils firent la paix là-dessus.

CHAPITRE XLI

Il y avait un homme qui s'appelait Sigmundr; c'était le fils de Lambi, fils de Sighvatr le Rouge[2]. C'était un grand marin, homme beau et courtois, grand et fort. Il était très ambitieux, bon scalde, et doué pour la plupart des exercices physiques, fier de lui, moqueur et tyrannique[3]. Il revint en Islande à l'est, dans le Hornafjördr. Son associé[4] s'appelait Skjöldr; c'était un Suédois, difficile à traiter. Ils se procurèrent des chevaux, partirent de l'est, du Hornafjórdr, et allèrent tout d'une traite dans le Fljótshlíd, à Hlídarendi. Gunnarr leur fit bon accueil. Il était proche parent de Sigmundr. Il offrit à celui-ci de passer là l'hiver. Sigmundr déclara qu'il acceptait si Skjöldr, son associé, restait là. « À ce qu'on me dit de lui, dit Gunnarr, il n'améliore en rien ton caractère; or tu aurais bien besoin du

contraire. Il faut dire aussi que loger ici est difficile. Je voudrais vous conseiller, à vous, mes parents, de ne pas réagir aux excitations de Hallgerdr, ma femme, car elle entreprend quantité de choses contre mon gré. — N'est pas cause qui avertit », dit Sigmundr. « Alors, il faut tenir compte du conseil, dit Gunnarr, car tu seras rudement mis à l'épreuve; sois toujours de mon côté et écoute mes conseils. » Puis ils firent partie de la suite de Gunnarr. Hallgerdr fut en bons termes avec Sigmundr. Finalement, leur sympathie prit une telle ampleur qu'elle le pervertit pour de l'argent et qu'elle ne le servit pas moins que son mari; cela faisait jaser beaucoup de gens qui ne voyaient pas bien ce qui se cachait là-dessous.

Hallgerdr dit à Gunnarr: « Il n'est pas bon de se satisfaire de ce cent d'argent que tu as reçu pour Brynjólfr, mon parent, et je le vengerai si je le peux. » Gunnarr dit qu'il ne voulait pas se disputer avec elle et s'en alla. Il alla trouver Kolskeggr et lui dit: « Va trouver Njáll et dis-lui que Thórdr se tienne sur ses gardes bien que la paix soit faite, parce que la situation ne me dit rien qui vaille. » Kolskeggr alla le dire à Njáll, qui le dit à Thórdr. Kolskeggr revint à la maison, et Njáll les remercia pour leur fidélité.

Un jour, Njáll et Thórdr étaient assis dehors. Il y avait là un bouc qui avait coutume d'aller par le clos et personne ne devait l'en chasser. Thórdr dit: « Il m'arrive des choses étranges. — Que vois-tu donc de si étrange? » dit Njáll. « J'ai l'impression que le bouc est couché ici, dans le creux, et qu'il est tout sanglant. » Njáll dit qu'il n'y avait là ni bouc ni rien. « Que t'en semble donc? » dit Thórdr. « Il faut que tu sois sur le point de mourir, dit Njáll, et c'est ton esprit tutélaire que tu as dû voir, et prends garde à toi. — Cela ne me servira à rien, dit Thórdr, si c'est la mort qui m'attend. »

Hallgerdr vint parler à Thráinn Sigfússon[1] et dit: « Je t'estimerais mon gendre si tu tuais Thórdr Fils-de-l'Affranchi. — Je ne le ferai pas, dit-il, car alors j'endurerais la colère de Gunnarr, mon parent. Cela aurait aussi de graves conséquences, car ce meurtre serait bientôt vengé. — Qui le vengera, dit-elle, l'homme sans barbe? — Pas lui, dit-il, mais ses fils. » Puis ils parlèrent longtemps à voix basse et nul ne sut quels furent leurs plans.

Une fois, il se fit que Gunnarr n'était pas chez lui; Sigmundr et son associé étaient à la maison; Thráinn Sigfússon était venu de Grjótá. Hallgerdr et lui étaient assis dehors et parlaient. Alors Hallgerdr dit : « Sigmundr et Skjöldr, les associés, ont promis de tuer Thórdr Fils-de-l'Affranchi, et toi, tu m'as promis d'y assister[1]. » Ils reconnurent tous qu'ils le lui avaient promis. « Eh bien, je vais vous conseiller! dit-elle. Vous irez à l'est dans le Hornafjördr chercher votre bien et vous reviendrez à la maison au début du thing, car si vous restez ici, Gunnarr voudra que vous l'accompagniez au thing. Njáll sera au thing, ainsi que ses fils et Gunnarr. Alors, vous tuerez Thórdr. » Ils acceptèrent d'accomplir ce plan. Puis ils se préparèrent à aller dans l'Est, dans les fjords. Gunnarr n'y prit pas garde, et il alla au thing.

Njáll envoya Thórdr Fils-de-l'Affranchi à l'est au pied de l'Eyjafjöll et lui demanda d'y passer une nuit; Thórdr alla à l'est et ne put en revenir car la rivière était si grosse qu'elle était impassable bien au-delà de l'endroit où il voulait traverser[2]. Njáll l'attendit une nuit car il avait l'intention de l'emmener au thing avec lui. Il dit à Bergthóra d'envoyer Thórdr au thing dès qu'il reviendrait. Deux nuits après, Thórdr revint de l'est. Bergthóra lui dit d'aller au thing « mais pour le moment, tu vas monter à Thórólfsfell et t'y occuper de la maison; tu n'y resteras pas plus d'une ou deux nuits ».

CHAPITRE XLII

Sigmundr et son associé revinrent de l'est, Hallgerdr leur dit que Thórdr était à la maison mais qu'il devait aussitôt aller au thing, dans un délai de quelques nuits, « vous avez donc l'occasion de lui régler son compte, dit-elle, mais vous ne l'aurez plus si elle vous échappe ».

Des gens arrivèrent à Hlídarendi, venant de Thórólfsfell, et dirent à Hallgerdr que Thórdr s'y trouvait. Hallgerdr alla voir Thráinn Sigfússon et lui dit : « Maintenant Thórdr est à Thórólfsfell et il y a lieu pour vous de l'attaquer quand il reviendra à la maison. — C'est ce que nous allons faire », dit Sigmundr. Ils sortirent, prirent leurs

armes et leurs chevaux et allèrent se placer sur son chemin. Sigmundr dit à Thráinn : « Tu n'interviendras pas, car il n'y aura pas besoin de nous tous. — Soit », dit-il. Peu après, Thórdr arriva sur eux. Sigmundr lui dit : « Rends-toi, dit-il, car maintenant tu dois mourir. — Jamais de la vie, dit Thórdr, viens te battre seul à seul contre moi. — Non pas, dit Sigmundr, nous profiterons de ce que nous sommes plus nombreux. Mais il n'est pas étonnant que Skarphedinn soit renommé car on dit bien qu'un homme tient pour un quart de son père adoptif. — Tu t'en apercevras, dit Thórdr, car c'est Skarphedinn qui me vengera. » Ensuite, ils l'attaquèrent, et il rompit la lance de chacun d'eux, tant il se défendit bien. Alors, Skjöldr lui trancha un bras et il se défendit de l'autre quelques instants, jusqu'à ce que Sigmundr le transperce ; alors, il tomba mort à terre. Ils le recouvrirent de tourbe et de pierres. Thráinn dit : « Nous avons commis une mauvaise action, et les fils de Njáll prendront mal ce meurtre quand ils l'apprendront. » Ils allèrent dire la chose à Hallgerdr, elle se montra satisfaite du meurtre. Rannveig, la mère de Gunnarr, dit : « On dit que la main se réjouit peu de temps du coup qu'elle a porté et c'est ce qui va se passer. Pourtant, Gunnarr te pardonnera cette affaire, Thráinn. Mais si Hallgerdr te fait encore gober la mouche, ce sera ta mort. » Hallgerdr envoya un homme à Bergthórshváll dire le meurtre ; elle envoya un autre au thing le dire à Gunnarr. Bergthóra déclara qu'elle n'insulterait pas Hallgerdr pour cela, qu'il n'y avait pas de vengeance pour une affaire si grave[1].

CHAPITRE XLIII

Quand le messager arriva au thing pour dire le meurtre à Gunnarr, celui-ci dit : « C'est mal, et je ne saurais apprendre pire nouvelle. Pourtant, il faut que nous allions immédiatement trouver Njáll, et j'espère qu'encore une fois il agira bien, quoiqu'il soit durement éprouvé. » Ils allèrent trouver Njáll et l'appelèrent pour qu'il vînt leur parler. Il alla séance tenante voir Gunnarr. Ils eurent un entretien et personne n'y assista d'abord, hormis

Kolskeggr. « J'ai de rudes nouvelles à t'annoncer, dit Gunnarr : le meurtre de Thórdr Fils-de-l'Affranchi ; je voudrais t'offrir de juger seul sur ce meurtre. » Njáll se tut quelque temps, puis il dit : « C'est une bonne offre, dit-il, et je l'accepterai. Pourtant, il n'est pas exclu que j'encoure le blâme de ma femme ou de mes fils pour cela, car cela leur déplaira fort. Toutefois, je m'y risquerai car je sais que c'est à un brave homme que j'ai affaire. Je ne veux pas non plus que ce soit de moi que provienne la rupture de notre amitié. — Voudrais-tu que tes fils participent à ces accords ? » dit Gunnarr. « Non, dit Njáll, car ils ne rompront pas les accords que je fixerai, tandis que, s'ils sont présents, ils ne les effectueront pas. — Qu'il en soit ainsi, dit Gunnarr. Occupe-t'en seul. » Ils se serrèrent la main et firent bonne et prompte paix. Alors Njáll dit : « J'impose deux cents d'argent, et cela te paraîtra beaucoup. — Cela ne me semble pas trop », dit Gunnarr, et il alla à son baraquement.

Les fils de Njáll arrivèrent à leur baraquement, et Skarphedinn demanda d'où venait cette importante et belle somme d'argent que tenait son père. Njáll dit : « J'ai à vous dire le meurtre de Thórdr, votre père adoptif, et Gunnarr et moi avons fait la paix sur cette affaire ; il a payé double compensation. — Qui l'a tué ? » dit Skarphedinn. « Sigmundr et Skjöldr. En outre, Thráinn était tout près », dit Njáll. « Ils avaient bien besoin de tant de monde, dit Skarphedinn, mais quand se pourra-t-il que nous mettions la main à la pâte[1] ? — D'ici peu, dit Njáll, et alors on ne t'en empêchera pas ; pourtant, j'attacherais un grand prix à ce que vous ne rompiez pas ces accords. — Soit, dit Skarphedinn, mais s'il arrive quelque chose entre nous, nous n'oublierons pas nos vieilles haines. — À ce moment-là, je ne demanderai à personne de les oublier », dit Njáll.

CHAPITRE XLIV

On rentra chez soi. Quand Gunnarr arriva chez lui, il dit à Sigmundr : « Tu es un homme plus malchanceux[2] que je ne le croyais et c'est pour le mal que tu es accompli.

Pourtant, je viens de te déclarer en paix [avec Njáll et ses fils] et tu ne devrais plus maintenant te laisser mettre une autre mouche dans le bec. Tu ne me ressembles pas. Tu te moques et railles[1], et cela n'est pas mon caractère. Si tu te mets bien avec Hallgerdr, c'est que ton caractère ressemble davantage au sien. » Il lui fit des reproches un long moment. Mais Sigmundr lui répondit bien et déclara que désormais il mettrait ses conseils en application plus qu'avant. Gunnarr lui dit qu'en ce cas, il faudrait obéir. La paix se maintint quelque temps. Gunnarr, Njáll et ses fils étaient toujours en bons termes quoique les rapports entre les maisons fussent froids.

Il se passa ceci, que des mendiantes allèrent de Bergthórshváll à Hlídarendi. Elles étaient bavardes et plutôt médisantes. Hallgerdr avait un petit pavillon[2], et elle s'y trouvait souvent. Il y avait là Thorgerdr, sa fille, et Thráinn, ainsi que Sigmundr et quantité de femmes. Gunnarr n'y était pas, non plus que Kolskeggr. Les mendiantes entrèrent dans le pavillon, Hallgerdr les salua, leur fit faire de la place et demanda les nouvelles, mais elles dirent qu'elles n'avaient rien à raconter. Hallgerdr demanda où elles avaient passé la nuit. Elles dirent qu'elles avaient été à Bergthórshváll. « Que faisait Njáll? » dit-elle. « Il faisait de grands efforts pour s'asseoir », dirent-elles. « Que faisaient les fils de Njáll? dit-elle. Ils estiment bien être des hommes supérieurs maintenant? — Extérieurement, ils font grosse impression, mais ils sont fort inexpérimentés », dirent-elles. « Skarphedinn aiguisait une hache[3], Grímr emmanchait une lance, Helgi rivait une garde à une épée, Höskuldr assurait la poignée d'un écu. — Ils auraient l'intention de faire quelque dangereuse expédition? » dit Hallgerdr. « On ne nous a rien dit », dirent-elles. « Que faisaient les domestiques de Njáll? » dit Hallgerdr. « Pour certains, nous ne savons pas ce qu'ils faisaient, dirent-elles, mais il y en avait un qui répandait du fumier sur les champs. — À quoi cela peut-il bien servir[4]? » dit Hallgerdr. « Njáll a dit, dirent-elles, qu'à ces endroits-là le foin était meilleur qu'ailleurs. — Njáll n'est pas toujours également sage, dit Hallgerdr, lui qui peut conseiller sur n'importe quoi. — Que veux-tu dire? » dirent-elles. « Ceci, qui est la vérité, dit Hallgerdr, qu'il n'a pas répandu de fumier sur sa barbe pour qu'il soit comme les autres hommes, et nous le surnommerons

maintenant le Vieux-sans-Barbe, et ses fils, les Barbes-de-Fumier; compose donc quelque chose là-dessus, Sigmundr, et fais-nous profiter de ce que tu es scalde. » Il déclara qu'il y était tout prêt, et récita immédiatement trois ou quatre strophes; toutes étaient méchantes :

Faut-il, ô femme !
Que les Barbes-de-Fumier, perplexes,
Clouent des poignées
Aux écus ?
Car ces hommes mélancoliques,
Arbre du feu de la mer,
Ne peuvent se protéger
De nos strophes moqueuses[1].

Le Vieux-sans-Barbe,
Qu'il apprenne maintenant nos sarcasmes :
Sûr qu'il le fera !
L'abominable aura tout le loisir d'apprendre mes paroles.
Barbes-de-Fumier, c'est bien le sobriquet le plus adéquat
Que le libéral ait choisi pour eux.
Je serais navré de composer
Un chant honorable sur ces bouffons.

J'estime que le nom Barbes-de-Fumier
Qui est de loin le plus mérité aux infâmes
Leur restera désormais attaché.
— C'est à contrecœur que je romps la trêve —
Que, pour tout le monde, le vieux s'appelle « Sans-Barbe ».
En peu de mots j'ai composé
Plaisant langage.
Souvent j'éprouve le courage des hommes.

« Tu es un trésor, dit Hallgerdr, tant tu es complaisant envers moi. » Sur ces entrefaites survint Gunnarr. Il était resté devant le pavillon et avait entendu tout ce qu'ils avaient dit. Tous sursautèrent quand ils le virent entrer. Ils se turent tous alors qu'auparavant il y avait eu un grand éclat de rire. Gunnarr était très courroucé et il dit à Sigmundr : « Tu es un imbécile et tu ne tiens pas compte des conseils qu'on te donne. Tu insultes les fils de Njáll, et lui-même qui est pourtant de la plus grande valeur, quand on sait ce que tu leur as déjà fait, et cela

sera ta mort. Et si quelqu'un rapporte tes propos, celui-là sera chassé et en outre il supportera ma colère. » Et ils avaient tous une telle crainte de lui que nul n'osa rapporter ces propos. Ensuite, il s'en alla.

Les mendiantes se dirent entre elles qu'elles seraient récompensées par Bergthóra si elles lui rapportaient ces propos; elles descendirent là-bas et le dirent en secret à Bergthóra, sans qu'on leur ait demandé. Quand on se fut assis à table, Bergthóra dit : « On vous a fait des cadeaux à vous, le père et ses fils, et vous seriez bien peu vaillants si vous ne récompensiez cela[1]. — Quels sont ces cadeaux ? » dit Skarphedinn. « Vous, mes fils, vous avez eu tous ensemble un cadeau : vous êtes surnommés les Barbes-de-Fumier, et mon mari, le Vieux-sans-Barbe. — Nous n'avons pas un caractère de femme, dit Skarphedinn, pour nous fâcher de tout. — Pourtant, Gunnarr s'est fâché de votre part, dit-elle, et on estime qu'il a assez bon caractère. Et si vous ne tirez pas vengeance de cela, vous ne tirerez vengeance d'aucune honte. — La vieille, notre mère, s'amuse », dit Skarphedinn en ricanant. Pourtant, la sueur lui perlait au front et il avait des taches rouges aux joues, chose inhabituelle. Grímr gardait le silence et se mordait les lèvres. Helgi ne réagit pas. Höskuldr sortit avec Bergthóra. Celle-ci revint vers le fond de la pièce, toute en rage. Njáll dit : « Cela va venir, même si ça prend du temps, femme. Et ce qui se passe dans bien des cas, quelque rudement que les gens soient éprouvés, c'est que la vengeance a toujours deux faces et entraîne le ressentiment. »

Mais le soir, quand Njáll se fut couché, il entendit qu'une hache heurtait la cloison et elle résonna fort. Il y avait un second lit clos à côté du sien et c'était là qu'on suspendait les écus. Il vit qu'on les avait enlevés. Il dit : « Qui a décroché nos écus ? — Tes fils sont sortis avec », dit Bergthóra. Njáll mit ses chaussures, sortit aussitôt, alla de l'autre côté des maisons et vit qu'ils se dirigeaient vers le haut de la colline[2]. Il dit : « Où vas-tu, Skarphedinn ? — Chercher tes moutons », dit-il[3]. « Si c'était ce que vous aviez l'intention de faire, vous ne seriez pas tout armés, et il doit y avoir une autre raison. — Nous pêcherons des saumons, père, si nous ne trouvons pas de moutons », dit-il. « S'il en était ainsi, il serait bon que cette prise ne vous échappe pas », dit Njáll. Ils allèrent leur chemin, et Njáll

rentra se coucher. Il dit à Bergthóra: « Tes fils étaient dehors en armes, et tu dois bien les avoir excités à quelque chose? — Je les remercierais de tout mon cœur s'ils me disaient le meurtre de Sigmundr », dit Bergthóra.

CHAPITRE XLV

Maintenant il faut dire que les fils de Njáll montèrent jusqu'au Fljótshlíd, passèrent la nuit sur la pente et s'approchèrent de Hlídarendi quand le jour se leva. Ce même matin, Sigmundr et Skjöldr se levèrent dans l'intention d'aller chercher un étalon; ils emportèrent un bridon, prirent un cheval dans le clos et s'en allèrent. Ils cherchèrent l'étalon sur la pente, le trouvèrent entre deux ruisseaux et le conduisirent en bas, presque sur le chemin. Skarphedinn les vit parce que Sigmundr était en habits de couleurs[1]. Il dit: « Voyez-vous l'elfe rouge[2]? » Ils regardèrent et dirent qu'ils le voyaient. Skarphedinn dit: « Tu ne feras rien, Höskuldr, car on t'enverra souvent faire des courses dangereuses. Moi, je me réserve Sigmundr: cela me paraît digne d'un homme. Grímr et Helgi tueront Skjöldr. » Höskuldr s'assit et eux marchèrent jusqu'à ce qu'ils surgissent sur eux. Skarphedinn dit à Sigmundr: « Prends tes armes et défends-toi: tu en as plus besoin que de composer des satires sur notre compte. » Sigmundr prit ses armes, et Skarphedinn attendit pendant ce temps. Skjöldr fit face à Grímr et Helgi et ils se battirent avec ardeur. Sigmundr avait heaume en tête, un écu, il était ceint de l'épée, avait une lance à la main; il fit face à Skarphedinn et lui jeta aussitôt sa lance: le coup arriva dans l'écu. D'un coup de hache, Skarphedinn mit en pièces le manche de la lance, releva sa hache et frappa Sigmundr. Le coup atteignit l'écu et le fendit de haut en bas du côté gauche de la poignée. De la main droite, Sigmundr brandit l'épée et frappa Skarphedinn; le coup atteignit l'écu et l'épée s'y enfonça. Skarphedinn imprima un mouvement de torsion si violent à son écu que Sigmundr lâcha son épée. Skarphedinn le frappa alors de la hache. Sigmundr portait une broigne[3]. La hache l'atteignit à l'épaule et fendit l'omoplate. Skarphedinn tira la

hache vers lui. Sigmundr tomba à deux genoux et se releva immédiatement d'un bond. « Tu t'es mis à genoux[1] devant moi, dit Skarphedinn, mais tu tomberas sur le dos avant que nous ne nous quittions. — C'est mal », dit Sigmundr. Skarphedinn frappa sur le heaume et lui assena ensuite le coup de la mort. Grímr frappa Skjöldr à la jambe et la trancha à la jointure de la cheville. Helgi le transperça de son épée, et il en mourut. Skarphedinn venait de trancher la tête[2] de Sigmundr quand il aperçut un berger de Hallgerdr. Il remit cette tête au berger, lui demanda de la porter à Hallgerdr et dit qu'elle reconnaîtrait si c'était bien elle qui avait composé des infamies sur leur compte[3]. Le berger jeta la tête dès qu'ils furent partis, car il ne l'avait pas osé tant qu'ils étaient présents. Les frères allèrent jusqu'à ce qu'ils trouvent des gens, en bas, près du Markarfljót, et leur dirent la nouvelle; Skarphedinn s'attribua le meurtre de Sigmundr, et Grímr et Helgi, celui de Skjöldr. Ils allèrent alors à la maison et dirent cette nouvelle à Njáll. Celui-ci dit : « Louée soit l'œuvre de vos mains! Il n'y aura pas de droit de juger seul là-dessus, en tout état de cause. »

Maintenant, il faut revenir au berger; il arriva à Hlídarendi; il dit la nouvelle à Hallgerdr. « Skarphedinn m'a remis la tête de Sigmundr et m'a demandé de te l'apporter, mais je n'en ai pas eu le courage, dit-il, parce que je ne savais pas comment tu prendrais la chose. — C'est mal de ne pas l'avoir fait, dit-elle; je l'aurais portée à Gunnarr et il aurait fallu alors qu'il venge son parent ou qu'il encoure le blâme général[4]. » Puis elle alla trouver Gunnarr et lui dit : « Je t'annonce le meurtre de Sigmundr ton parent. C'est Skarphedinn qui l'a tué et il voulait me faire apporter la tête. — Il fallait s'attendre que ça lui arrive, dit Gunnarr, car mauvais desseins tournent mal. Et toi et Skarphedinn avez souvent mal agi l'un envers l'autre. » Alors Gunnarr s'en alla. Il ne fit pas intenter de procès pour le meurtre et ne fit rien là-dessus. Hallgerdr le lui rappelait souvent et disait qu'il n'y avait pas eu de compensation pour Sigmundr; Gunnarr ne prêtait aucune attention à ses insinuations.

Trois thing passèrent, où les gens pensaient qu'il intenterait le procès. Alors, Gunnarr eut à se charger d'une affaire compliquée dont il ne savait pas comment l'entreprendre. Il alla trouver Njáll. Celui-ci lui fit bon accueil.

Gunnarr lui dit : « Je suis venu solliciter de toi de bons conseils pour un cas compliqué. — Tu mérites que je te les donne », dit Njáll, et il le conseilla. Gunnarr se leva alors et le remercia. Alors, Njáll dit à Gunnarr en lui posant la main sur l'épaule : « Sigmundr, ton parent, est resté suffisamment de temps sans compensation. — Il y a longtemps qu'on a versé compensation pour lui, dit Gunnarr ; pourtant, je ne veux pas refuser une offre qui m'honore. » Gunnarr n'avait jamais mal parlé aux fils de Njáll. Njáll voulut à toute fin que Gunnarr statuât sur l'affaire. Il imposa deux cents d'argent, mais laissa Skjöldr sans compensation ; ils payèrent tout l'argent séance tenante. Gunnarr proclama leurs accords au thing de Thingskálar[1], au moment où il s'y trouvait le plus de monde, et représenta combien Njáll et ses fils avaient bien agi. Il évoqua les mauvais propos qui avaient mené Sigmundr à sa perte ; nul ne devait les rapporter désormais, ou bien aucune compensation ne serait versée pour qui le ferait. Gunnarr et Njáll dirent tous les deux qu'il n'adviendrait rien qu'ils ne pussent arranger eux-mêmes. Et c'est bien ce qu'ils firent ensuite : ils restèrent toujours amis.

CHAPITRE XLVI

Il y avait un homme qui s'appelait Gizurr ; c'était le fils de Teitr, fils de Ketilbjörn le Vieux, de Mosfell. La mère de Gizurr s'appelait Álof et était fille du hersir Bödvarr, fils de Kári le Viking. Gizurr eut pour fils l'évêque Ísleifr[2]. La mère de Teitr s'appelait Helga et était fille de Thórdr le Barbu, fils de Hrappr, fils de Björn Buna. Gizurr le Blanc habitait à Mosfell ; c'était un grand chef[3].

Maintenant, la saga mentionne un homme qui s'appelait Geirr ; il était surnommé Geirr le Godi[4]. Sa mère s'appelait Thorkatla et était fille de Ketilbjörn le Vieux de Mosfell. Geirr habitait à Hlíd. Lui et Gizurr se soutenaient dans tous les procès[5].

À cette époque-là, Mördr Valgardsson habitait à Hof dans les Rangárvellir[6] ; il était rusé et malveillant.

Valgardr, son père, était alors à l'étranger, et sa mère était morte. Mördr enviait fort Gunnarr de Hlídarendi. Il avait du bien.

CHAPITRE XLVII

Il y avait un homme qui s'appelait Otkell[1]; il était fils de Skarfr, fils de Hallkell; celui-ci se battit contre Grímr de Grímsnes et le tua en duel[2]; Hallkell et Ketilbjörn le Vieux étaient frères. Otkell habitait à Kirkjubaer[3]. Sa femme s'appelait Thorgerdr. Elle était fille de Már, fils de Bröndólfr, fils de Naddadr le Féroïen[4]. Otkell avait du bien. Son fils s'appelait Thorgeirr. Il était jeune alors, et homme accompli.

Il y avait un homme qui s'appelait Skammkell; il habitait à l'autre Hof; il avait du bien. Il était malveillant, menteur, tyrannique et difficile à traiter. C'était un ami d'Otkell[5].

Otkell avait un frère qui s'appelait Hallkell; c'était un homme grand et fort et il habitait chez Otkell. Leur frère s'appelait Hallbjörn le Blanc[6]. Il avait ramené en Islande un esclave qui s'appelait Melkólfr : il était Irlandais, et plutôt antipathique[7]. Hallbjörn alla loger chez Otkell, de même que Melkólfr. L'esclave disait toujours qu'il s'estimerait heureux s'il appartenait à Otkell. Celui-ci était bon pour lui. Il lui donna un couteau, une ceinture et tout un habillement, et l'esclave faisait tout ce qu'il voulait. Otkell demanda à son frère de le lui vendre. Hallbjörn dit qu'il le lui donnerait, mais qu'il valait moins qu'il ne le croyait. Or, dès que l'esclave appartint à Otkell, il travailla beaucoup plus mal. Otkell disait souvent à Hallbjörn le Blanc qu'il lui semblait que l'esclave ne travaillait guère. Hallbjörn lui dit en outre qu'il avait des aptitudes à faire de bien pires choses[8].

En ce temps-là, survint une grande famine, en sorte qu'on manquait et de foin et de vivres, et cela s'étendit à tous les districts[9]. Gunnarr partagea foin et vivres avec beaucoup de gens, et tous ceux qui vinrent chez lui en eurent, tant qu'il y en eut. Finalement, Gunnarr lui-même manqua de foin et de vivres. Alors, il demanda à Kol-

skeggr ainsi qu'à Thráinn Sigfússon et à Lambi Sigmundarson[1] de l'accompagner. Ils allèrent à Kirkjubaer et demandèrent à Otkell de sortir; il les salua, Gunnarr lui rendit ses salutations. « Il se fait, dit Gunnarr, que je suis venu pour te demander de me vendre du foin et des vivres, pour le cas où il t'en resterait. — Il reste de l'un et de l'autre, dit Otkell, mais je ne veux te vendre ni de l'un ni de l'autre. — Alors, dit Gunnarr, veux-tu m'en donner et voir comment je te récompenserai? — Non », dit Otkell. Skammkell s'en mêla, et d'une façon désobligeante. Thráinn Sigfússon dit : « Il vaudrait la peine que nous en prenions de force et en fixions le prix à la place. — Les gens de Mosfell[2] sont morts et enterrés, dit Skammkell, si vous autres, fils de Sigfúss, deviez les dévaliser. — Je ne veux faire aucun pillage », dit Gunnarr. « Veux-tu m'acheter un esclave? » dit Otkell. « Ce ne serait pas de refus », dit Gunnarr. Puis il acheta l'esclave et s'en alla ainsi.

Njáll apprit cela et dit : « C'est mal de refuser de traiter avec Gunnarr. Si des gens comme lui n'y parviennent pas, les autres n'auront rien à y espérer de bon. — Qu'as-tu besoin de tant parler de cela, dit Bergthóra. Il est beaucoup plus généreux de partager avec lui vivres et foin, puisque tu ne manques ni de l'un ni de l'autre. » Njáll dit : « C'est clair comme le jour, et je vais lui en fournir un peu. » Il monta à Thórólfsfell avec ses fils, ils y lièrent du foin, de quoi charger quinze chevaux, et chargèrent de vivres cinq chevaux. Njáll arriva à Hlídarendi et demanda à Gunnarr de sortir. Gunnarr leur fit bon accueil. Njáll dit : « Voici du foin et des vivres que je veux te donner. Je veux que tu ne sollicites jamais personne d'autre que moi si tu as besoin de quelque chose. — Excellents sont tes cadeaux, dit Gunnarr, mais ton amitié et celle de tes fils me semblent valoir davantage. » Ensuite, Njáll revint chez lui. Le printemps s'écoula.

CHAPITRE XLVIII

En été, Gunnarr alla au thing. Beaucoup de gens de l'est, du Sída[3], qui se rendaient au thing, descendaient chez lui pour la nuit, et il leur offrit de repasser par chez

lui quand ils reviendraient du thing; ils dirent que ce serait ce qu'ils feraient et allèrent au thing. Njáll y était ainsi que ses fils; le thing fut calme.

Maintenant, il faut raconter que Hallgerdr, à Hlídarendi, vint parler à l'esclave Melkólfr: « J'ai pensé à t'envoyer porter un message, dit-elle, tu vas aller à Kirkjubaer. — Que dois-je y faire? » dit-il. « Tu y voleras des vivres, de quoi charger deux chevaux: du beurre et du fromage, et tu mettras le feu au magasin, et tout le monde croira que c'est arrivé par négligence, mais personne ne pensera qu'on a volé. » L'esclave dit: « Malfaiteur, je l'ai été; pourtant, je n'ai jamais été voleur. — Quelle honte! dit-elle, tu te donnerais pour bon alors que tu es à la fois voleur et criminel! Il ferait beau voir que tu n'y ailles pas! Sinon, je te ferai tuer. » Il se dit que, s'il n'y allait pas, elle le ferait. Pendant la nuit, il prit deux chevaux, plaça des coussins sous les selles et alla à Kirkjubaer. Le chien n'aboya pas contre lui, le reconnut, sauta à sa rencontre et lui fit fête. Puis Melkólfr alla à la dépendance, l'ouvrit, chargea de vivres les deux chevaux, brûla la dépendance[1] et tua le chien. Il remonta le long de la Rangá. Alors, ses lacets de chaussures se rompirent. Il prit son couteau et les répara. Il oublia son couteau et sa ceinture. Il alla jusqu'à Hlídarendi. Alors, il vit qu'il avait oublié son couteau mais il n'osa pas repartir le chercher. Il remit les vivres à Hallgerdr. Elle en fut satisfaite.

Le lendemain matin, quand les gens de Kirkjubaer sortirent, on y vit grands dégâts. On envoya un homme au thing, où était Otkell, lui dire la chose. Il fit bonne contenance devant cette perte, dit que cela avait dû être provoqué par le fait que la cuisine était contiguë à la dépendance, et tous pensèrent que c'était la raison.

Puis, les gens rentrèrent chez eux, et beaucoup allèrent à Hlídarendi. Hallgerdr apporta à manger et l'on servit du fromage et du beurre. Gunnarr savait que ces choses-là ne se trouvaient pas à Hlídarendi. Il demanda à Hallgerdr d'où cela venait. « De là où tu peux bien en manger, dit-elle, et d'ailleurs, ce n'est pas aux hommes de s'occuper des affaires de la maison. » Gunnarr se fâcha et dit: « Ce serait grande pitié que je me fasse complice d'un vol » et il lui donna une gifle. Elle dit qu'elle se souviendrait de cette gifle-là, et qu'elle la lui paierait si elle le pouvait. Elle s'avança vers la porte et lui la suivit. On enleva ce

qu'il y avait sur les tables, et l'on apporta de la viande. Tout le monde pensa que l'on aurait dû servir ce qui paraissait honnêtement acquis. Puis les gens du thing s'en allèrent.

CHAPITRE XLIX

Maintenant il faut dire que Skammkell, allant s'occuper des moutons, remonta le long de la Rangá et vit quelque chose qui brillait sur le chemin. Il sauta de selle et le ramassa. C'étaient un couteau et une ceinture. Il lui sembla les reconnaître et il les emporta à Kirkjubaer. Otkell était dehors et lui fit bon accueil. Skammkell dit: « Ne reconnaîtrais-tu pas ces objets? — Sûr que je les reconnais », dit Otkell. « À qui appartiennent-ils? » dit Skammkell. « À Melkólfr l'esclave », dit Otkell. « Alors, il n'y a pas que nous qui les reconnaîtrions, dit Skammkell, car j'ai confiance dans ce que tu dis. » Ils les montrèrent à beaucoup de gens et tous les reconnurent. Alors Skammkell dit: « Quel parti vas-tu prendre à présent? » Otkell répondit: « Il faut que nous allions trouver Mördr Valgardsson et lui soumettre ce cas. »

Puis ils allèrent à Hof montrer les objets à Mördr et demandèrent s'il les reconnaissait. Mördr dit que oui « et qu'est-ce que cela signifie? Pensez-vous que vous ayez quelque chose à faire avec Hlídarendi? — Une affaire comme celle-là, où il s'agit d'en débattre avec des gens si puissants, cela nous semble difficile à mener », dit Skammkell. « C'est certain, dit Mördr; pourtant, je sais, moi, qu'il s'est passé chez Gunnarr des choses qu'aucun de vous ne doit connaître[1]. — Nous te donnerons de l'argent, dirent-ils, pour que tu entreprennes des poursuites dans cette affaire. » Mördr dit: « Ce sera de l'argent chèrement acheté. Pas impossible que je m'y risque quand même. » Ensuite, ils lui donnèrent trois marcs d'argent[2] pour qu'il leur prête assistance. Il leur conseilla que des femmes aillent donner des babioles à la maîtresse de maison: on verrait alors comment elles seraient récompensées, « car tout le monde a envie de se débarrasser d'abord de ce qu'on a volé s'il a fallu le conserver et c'est

ce qui se passera dans le cas présent, si ce sont bien des hommes qui ont provoqué l'incendie. Il faudra que ces femmes me montrent ce qu'on leur aura donné en échange. Si ce sont des choses dont on établit la provenance, je me dégagerai de cette affaire ». Telles furent leurs conditions. Ils revinrent alors chez eux. Mördr envoya des femmes par le district et elles restèrent parties un demi-mois. Alors, elles revinrent et elles portaient de gros fardeaux. Mördr demanda à quel endroit on leur avait donné le plus. Elles dirent que c'était à Hlídarendi, et que c'était Hallgerdr qui s'était montrée la plus généreuse pour elles. Il demanda ce qu'on leur avait donné là. Elles dirent que, là, on leur avait donné surtout du fromage. Il demanda à le voir. Elles le lui montrèrent : il y avait beaucoup de tranches. Il les prit et les garda. Peu après, il alla trouver Otkell. Il demanda qu'on aille chercher la presse à fromage de Thorgerdr, et c'est ce qui fut fait. Il y plaça les tranches de fromage : elles s'y encastraient exactement. Ils virent alors que c'était le contenu de toute une presse qu'on avait donné aux femmes. Alors Mördr dit : « Vous pouvez donc voir que c'est Hallgerdr qui a dû voler le fromage. » Ils rassemblèrent toutes les preuves. Mördr dit alors qu'il s'estimait dégagé de cette affaire-là, et ils se quittèrent là-dessus.

Kolskeggr vint parler à Gunnarr et dit : « C'est triste à dire : tout le monde dit que c'est Hallgerdr qui a commis le vol et provoqué les dégâts qui ont eu lieu à Kirkjubaer. » Gunnarr dit qu'il pensait que oui, « et que faire maintenant ? » Kolskeggr dit : « On va penser que c'est toi qui es le plus tenu de payer compensation pour ta femme, et j'estime qu'il serait judicieux que tu ailles trouver Otkell, et que tu lui fasses de bonnes offres. — C'est bien parlé, dit Gunnarr, et c'est ce que je vais faire. »

Peu après, Gunnarr envoya chercher Thráinn Sigfússon et Lambi Sigurdarson, et ils vinrent aussitôt. Gunnarr leur dit où il avait l'intention d'aller; ils dirent que cela leur plaisait. Ils allèrent à Kirkjubaer, à douze en tout, et demandèrent à Otkell de sortir. Skammkell se trouvait là et dit : « Je vais sortir avec toi. Mieux vaut faire preuve de sagacité. Je voudrais t'assister au plus près en cas de besoin extrême, comme ça va être le cas maintenant. Il me semblerait judicieux que tu fasses un peu l'important. » Puis Otkell, Skammkell, Hallkell et Hallbjörn sortirent;

ils saluèrent Gunnarr; celui-ci leur rendit leurs salutations. Otkell leur demanda où ils allaient: « Pas plus loin qu'ici, dit Gunnarr, et la raison de mon voyage, c'est que je veux te dire que le grand et vilain dommage qui est advenu ici a été provoqué par ma femme et par l'esclave que je t'ai acheté. — Il fallait s'y attendre », dit Hallbjörn. Gunnarr dit: « Là-dessus, je veux faire de bonnes offres et proposer que les meilleurs hommes du district statuent sur cette affaire. » Skammkell dit: « Voilà une offre digne d'être entendue, mais en fait, elle n'est pas sincère: tu es populaire parmi les paysans, mais Otkell ne l'est pas. — J'offrirai, dit Gunnarr, de rendre verdict là-dessus moi-même et de le proclamer séance tenante, d'y inclure mon amitié, et de payer tout l'argent, et je te paierai double compensation. » Skammkell dit: « Il ne faut pas que tu acceptes, Otkell, et ce serait d'un petit esprit que de vouloir lui remettre le droit de juger seul, alors que c'est à toi que cela reviendrait. » Otkell dit: « Je ne veux pas te donner le droit de juger seul, Gunnarr. » Celui-ci dit: « Je vois bien le rôle que jouent ici les interventions de cet homme, quel que soit le moment où on lui fera payer cela; juge donc toi-même. » Otkell se pencha vers Skammkell et dit: « Qu'est-ce que je dois répondre, maintenant? » Skammkell dit: « Tu vas déclarer que c'est une bonne cause, mais tu vas remettre ton affaire à Gizurr le Blanc et à Geirr le Godi; beaucoup diront alors que tu ressembles à Hallkell, ton grand-père, qui fut un très grand champion. » Otkell dit: « C'est une bonne offre, Gunnarr; je veux pourtant que tu me donnes le temps d'aller voir Gizurr le Blanc et Geirr le Godi. » Gunnarr dit: « Occupe-t'en comme tu le veux. Mais il y a des gens qui diront que tu ne sais pas voir où est ton honneur, puisque tu ne veux pas des conditions que je t'ai offertes. » Gunnarr s'en alla chez lui.

Mais quand il fut parti, Hallbjörn prit la parole: « C'est ici que je vois très grande différence entre les hommes. Gunnarr t'a fait d'excellentes offres, mais tu n'as voulu en accepter aucune. À quoi pourras-tu t'attendre en cherchant de mauvaises querelles à Gunnarr, alors qu'il n'a pas son égal? Pourtant, c'est un homme tellement accompli qu'il maintiendra ses offres, quand bien même tu les accepterais plus tard. Il me semblerait bon que tu ailles trouver séance tenante Gizurr le Blanc et Geirr le Godi. »

Otkell fit chercher son cheval et se prépara. Il n'avait pas bonne vue. Skammkell fit un bout de chemin avec lui. Il dit à Otkell : « Il me semble étonnant que ton frère n'ait pas voulu te décharger de cette tâche. Je voudrais t'offrir d'y aller à ta place, car je sais que ce voyage te déplaît fort. — J'accepterai, dit Otkell, et dis bien toute la vérité. — Il en sera ainsi », dit Skammkell. Il prit alors le cheval et les vêtements de voyage d'Otkell, lequel rentra chez lui.

Hallbjörn était dehors et dit à Otkell : « C'est mal de n'avoir pour ami intime qu'un esclave, et nous nous repentirons toujours du fait que tu as rebroussé chemin. C'est une décision stupide d'envoyer le plus menteur des hommes avec une mission dont on peut bien dire que vie d'homme en dépend. — Tu serais effrayé, dit Otkell, si Gunnarr tenait sa hallebarde en l'air, puisque tu l'es à présent. — On ne sait pas lequel aura le plus peur, dit Hallbjörn, mais il t'appartiendra de dire que Gunnarr ne pointe pas longtemps sa hallebarde s'il est en colère. » Otkell dit : « Vous tremblez tous, hormis Skammkell. » Ils étaient en colère tous les deux.

CHAPITRE L

Skammkell arriva à Mosfell et rapporta à Gizurr toutes les offres qui avaient été faites. « J'estime, dit Gizurr, que c'étaient là d'excellentes offres ; pourquoi ne les a-t-il pas acceptées ? — La raison principale en est, dit Skammkell, que tous voulaient t'honorer, et il a attendu pour cela ta décision. C'est ce qui profitera le mieux à tout le monde. » Skammkell passa la nuit là.

Gizurr envoya un homme chercher Geirr le Godi, qui arriva de bonne heure. Gizurr le mit alors au courant « et comment veux-tu procéder maintenant ? — Comme tu as dû le décider déjà, dit Geirr. De faire de ce procès ce qui convient le mieux. Nous allons faire raconter l'histoire par Skammkell une deuxième fois et nous verrons comment il s'en tirera. » C'est ce qu'ils firent. Gizurr dit : « Tu dois avoir raconté correctement cette histoire ; pourtant, je te considère comme le pire des hommes, et si tu

as bien agi, c'est que tu ne corresponds pas à ton apparence. »

Skammkell alla chez lui, mais passa d'abord par Kirkjubaer et demanda à Otkell de sortir; celui-ci lui fit bon accueil. Skammkell lui présenta les salutations de Gizurr et de Geirr « et sur la conduite de ce procès, il n'y a pas besoin de parler à voix basse; la volonté de Geirr le Godi et de Gizurr est de ne pas faire la paix sur cette affaire. Il a conseillé que l'on fasse un voyage d'assignation et que l'on assigne Gunnarr pour recel, et Hallgerdr pour vol. » Otkell dit: « On fera en toutes choses comme ils l'ont conseillé. — Ce qui les a émerveillés le plus, dit Skammkell, c'est que tu te sois conduit avec tant d'importance, et moi, je t'ai présenté comme un homme fort important en tout point. » Otkell dit la chose à ses frères. Hallbjörn dit: « C'est sûrement un très gros mensonge. »

Le temps passa, jusqu'à ce qu'arrivent les derniers jours d'assignation devant l'althing[1]. Otkell convoqua ses frères et Skammkell pour faire à Hlídarendi un voyage d'assignation. Hallbjörn dit qu'il irait, mais qu'ils se repentiraient de ce voyage, « le moment venu ». Ils allèrent donc, douze en tout, à Hlídarendi. Quand ils entrèrent dans le clos, Gunnarr était dehors et ne se rendit compte de rien avant qu'ils n'arrivent jusqu'à la ferme; il ne rentra pas. Otkell fit immédiatement proclamer les assignations. Quand ils les eurent prononcées, Skammkell dit: « Est-ce que c'est correct, camarade? — Vous le savez bien, dit Gunnarr, mais je te rappellerai cette expédition, Skammkell, un jour, ainsi que le rôle que tu as joué. — Tant que ta hallebarde n'est pas en l'air, cela ne nous gêne pas », dit Skammkell. Gunnarr était très en colère. Il rentra et dit la chose à Kolskeggr. Celui-ci dit: « C'est mal que nous n'ayons pas été dehors: ils auraient souffert ici très grande ignominie si nous avions été présents. » Gunnarr dit: « Il y a un temps pour tout, et ce voyage ne tournera pas à leur honneur. »

Peu après, Gunnarr alla dire la chose à Njáll. Celui-ci dit: « Ne te laisse pas trop affecter, car cela tournera à ton plus grand honneur avant que ce thing ne soit terminé. Nous te seconderons tous par nos conseils et notre ardeur. » Gunnarr le remercia et revint chez lui.

Otkell alla au thing ainsi que ses frères et Skammkell.

CHAPITRE LI

Gunnarr alla au thing, ainsi que tous les fils de Sigfúss, Njáll et ses fils. Ils accompagnèrent tous Gunnarr et les gens disaient qu'il n'y avait aucune troupe qui fût aussi martiale que la leur.

Gunnarr alla un jour au baraquement des gens des Dalir. Hrútr était près du baraquement ainsi que Höskuldr, et ils firent joyeux accueil à Gunnarr. Celui-ci leur raconta toute l'histoire de ce litige. « Que conseille Njáll? » dit Hrútr. Gunnarr répondit: « Il m'a demandé d'aller vous voir, vous, les frères, et de vous dire qu'il pensait qu'il serait du même avis que vous. — Alors, c'est qu'il veut, dit Hrútr, que ce soit moi qui prononce, pour raisons de parenté[1], et c'est ce que je vais faire. S'ils ne t'offrent pas de juger seul, tu provoqueras Gizurr le Blanc en duel, et Kolskeggr provoquera Geirr le Godi; mais les gens voudront à tout prix se battre contre Otkell et les siens. Nous avons tous ensemble une troupe si importante que tu pourras pousser la chose comme tu le voudras. » Gunnarr revint à son baraquement et mit Njáll au courant.

Úlfr Aurgodi fut averti de ces desseins, et il le dit à Gizurr. Celui-ci dit à Otkell: « Qui t'a conseillé d'assigner Gunnarr? — Skammkell m'a dit que c'était le conseil que toi et Geirr aviez donné », dit Otkell. « Où donc est le misérable, dit Gizurr, qui a fait ce mensonge? — Il est malade et couché dans le baraquement », dit Otkell. « Qu'il ne se relève jamais! dit Gizurr. Mais maintenant, nous allons tous aller trouver Gunnarr et lui offrir de juger seul; tout de même, je me demande s'il acceptera maintenant. »

Beaucoup de gens blâmèrent Skammkell qui resta couché, malade, pendant tout le thing.

Gizurr et les siens allèrent au baraquement de Gunnarr. On reconnut leur groupe et on le dit à Gunnarr dans le baraquement; ils sortirent tous et se disposèrent en ordre de bataille. Gizurr le Blanc s'avançait en tête. Il dit: « Nous offrons que toi, Gunnarr, juges toi-même de cette affaire. — Ce n'est donc pas sur ton conseil que j'ai été

assigné », dit Gunnarr. « Ce n'est pas moi qui ai conseillé cela, dit Gizurr, non plus que Geirr. — Alors, il faut que tu le nies, et que tu en donnes des preuves », dit Gunnarr. « Que requiers-tu ? » dit Gizurr. « Que tu prêtes serment », dit Gunnarr. « Je le ferai, dit Gizurr, si tu veux bien accepter de juger seul. — C'est ce que j'ai proposé il y a quelque temps, dit Gunnarr; mais à présent, il me semble qu'il s'agit de juger cause plus grave. » Njáll dit : « Il n'y a pas lieu de refuser de juger seul : plus l'affaire est importante, plus cela est honorable. » Gunnarr dit : « Pour faire au gré de mes amis, je jugerai sur cette affaire. Mais je conseille à Otkell de ne plus m'offenser. » Alors on envoya chercher Höskuldr et Hrútr, et ils vinrent. Gizurr et Geirr le Godi prêtèrent serment. Gunnarr jugea sans en avoir délibéré avec personne. Puis il proclama son verdict : « Voici mon verdict, dit-il. Je fixerai un prix pour la dépendance et les vivres qui s'y trouvaient; mais pour l'esclave, je ne veux pas te payer de compensation, car tu as caché qu'il y avait quelque chose à redire à son sujet[1], et je te le rends, car la place des oreilles est là où elles ont poussé. J'estime que vous m'avez assigné pour me faire honte, et pour cette raison, je n'impose pas moins pour moi-même que la valeur de tes biens, dépendance et ce qui a brûlé dedans. Mais s'il vous paraît meilleur que nous ne fassions pas la paix, je vous en laisse le choix. Dans ce cas, il me reste encore un parti à prendre, et je le prendrai[2]. » Gizurr répondit : « Nous voulons que tu ne paies rien, mais nous demandons que tu sois ami d'Otkell. — Jamais, dit Gunnarr, tant que je vivrai et qu'il aura l'amitié de Skammkell; il s'en est longtemps satisfait. » Gizurr répondit : « Pourtant, nous voudrions maintenant conclure cette affaire même si c'est toi qui décides seul des stipulations. » Tous se portèrent garants de ces accords. Gunnarr dit à Otkell : « Il serait souhaitable que tu ailles chez tes parents. Mais si tu veux rester dans le district, ne m'offense plus. » Gizurr dit : « C'est un bon conseil et c'est ce qu'il fera. » Gunnarr retira grand honneur de cette affaire. Puis les gens quittèrent le thing et revinrent chez eux. Gunnarr resta chez lui et tout fut tranquille un moment.

CHAPITRE LII

Il y avait un homme qui s'appelait Runólfr, fils d'Úlfr Aurgodi; il habitait à Dalr, à l'est du Markarfljót[1]. Il passa la nuit chez Otkell en revenant du thing. Otkell lui donna un bœuf tout noir, vieux de neuf hivers. Runólfr le remercia de ce cadeau et l'invita à venir chez lui quand il le voudrait. Il se passa quelque temps avant qu'Otkell honore cette invitation. Runólfr lui envoyait souvent des gens pour lui rappeler de venir, et il promettait toujours de faire le voyage. Otkell avait deux chevaux de couleur fauve, avec une raie noire de la crinière à la queue; c'étaient les meilleurs chevaux de selle du district et tellement attachés l'un à l'autre qu'ils ne se quittaient jamais.

Il y avait un Norvégien qui logeait chez Otkell et qui s'appelait Audólfr. Il s'éprit de Signý, fille d'Otkell. Audólfr était un homme fort et de grande taille.

CHAPITRE LIII

Ce fut au printemps qu'Otkell dit qu'il fallait aller à l'est à Dalr, se rendre à l'invitation, et tous y consentirent volontiers. Skammkell fit le voyage avec Otkell, ainsi que les deux frères de celui-ci, plus Audólfr et trois autres personnes. Otkell montait l'un des deux chevaux fauves à raie noire, et l'autre courait, libre, à côté de lui. Ils se dirigèrent vers l'est jusqu'au Markarfljót. Otkell galopait en tête. Soudain, les deux chevaux s'emballent : ils sortent au galop du chemin et remontent le Fljótshlíd. Voilà qu'Otkell va plus vite qu'il ne le voudrait.

Gunnarr était parti de chez lui, tout seul; il tenait une corbeille à grain[2] d'une main, et de l'autre, une hache. Il alla à sa terre, y sema du blé, ayant posé son manteau de velours par terre près de lui ainsi que sa hache. Il sema du blé un moment.

Il faut revenir à Otkell : il allait donc plus vite qu'il ne

le voulait. Il avait des éperons aux pieds. Il remonta au galop le champ de Gunnarr, et ni lui ni Gunnarr ne se virent. Au moment où Gunnarr se redressait, Otkell lui passa dessus et lui enfonça un éperon dans l'oreille, lui faisant une grande coupure qui se mit à saigner abondamment. Les compagnons d'Otkell arrivèrent alors. « Tout le monde peut voir, dit Gunnarr, que tu m'as fait saigner, et c'est déshonorant d'agir de la sorte : d'abord, tu m'as assigné, maintenant tu me foules aux pieds et me passes dessus à cheval. » Skammkell dit : « C'est bien fait, mais tu n'avais nullement l'air plus martial au thing quand tu tenais la hallebarde. » Gunnarr dit : « La prochaine fois que nous nous rencontrerons, tu la verras, la hallebarde. » Puis ils se quittèrent là-dessus. Skammkell poussa un cri et dit : « Vous avez chevauché ferme, garçons. »

Gunnarr rentra chez lui, ne mentionna la chose à personne, et nul ne pensa que l'écorchure avait été provoquée par un homme. Une fois, il se fit qu'il le dit à Kolskeggr, son frère. Celui-ci dit : « Il faut que tu le dises à d'autres, pour que tu ne dises pas que tu accuses un mort [quand tu auras tué Otkell], car il y aura des contestations de l'autre côté s'il n'y a pas eu auparavant de témoins de ce qui s'est passé entre vous. » Gunnarr informa ses voisins et, d'abord, on en parla peu.

Otkell arriva à l'est à Dalr. On les y reçut bien et ils y restèrent une semaine. Otkell raconta à Runólfr comment les choses s'étaient passées avec Gunnarr. Quelqu'un demanda comment Gunnarr avait réagi. Skammkell dit : « S'il s'agissait d'un homme du commun, on raconterait qu'il a pleuré. — C'est mal de parler de la sorte, dit Runólfr, et il t'appartiendra de dire, la prochaine fois que vous vous rencontrerez, que parler d'une voix larmoyante n'est pas dans son caractère. Encore bon si de meilleurs hommes que toi ne paient pas ta méchanceté. D'un autre côté, il me semblerait judicieux que, quand vous voudrez revenir chez vous, je vous accompagne, car Gunnarr ne vous fera pas de mal. — Je ne le veux pas, dit Otkell, et nous prendrons par le bas pour passer la rivière. » Runólfr lui fit de beaux présents et dit qu'ils ne se reverraient plus. Otkell lui demanda alors, si tel était le cas, de prendre soin de son fils.

CHAPITRE LIV

Maintenant, il faut raconter qu'à Hlídarendi, Gunnarr était dehors, et vit son berger courir vers l'enclos. Le berger entra dans le clos. Gunnarr demanda : « Pourquoi chevauches-tu si ferme? — Je voulais te rendre service, dit-il. J'ai vu des hommes descendre le long du Markarfljót, huit en tout, et il y en avait quatre en habits de couleurs. » Gunnarr dit : « Cela doit être Otkell. — J'ai souvent entendu dire, dit le berger, maints propos vexants de leur part, car Skammkell a dit à Dalr que tu as pleuré quand ils te sont passés dessus à cheval, et je te le raconte parce que les propos de ces misérables me déplaisent. — Il ne faut pas se rendre malade pour des mots, dit Gunnarr, mais désormais tu ne feras plus que ce qui te plaira[1]. — Faut-il que je dise quelque chose à Kolskeggr, ton frère? » dit le berger. « Va dormir, dit Gunnarr, c'est moi qui le dirai à Kolskeggr. » Le garçon alla se coucher et s'endormit aussitôt.

Gunnarr prit le cheval du berger et lui mit sa propre selle; il prit son écu et ceignit l'épée qui lui venait d'Ölvir, mit son heaume, prit sa hallebarde : elle chantait très fort, et Rannveig, sa mère, l'entendit. Elle alla vers la porte et dit : « Te voilà bien fâché, mon fils, je ne t'ai jamais vu dans un tel état. » Gunnarr sortit, ficha sa hallebarde dans le sol, prit appui dessus pour bondir en selle et s'en alla. Rannveig entra dans la pièce principale; les gens y faisaient grand bruit. « Vous criez bien fort, dit-elle, pourtant la hallebarde de Gunnarr hurlait encore plus fort quand il est sorti. » Kolskeggr entendit et dit : « Cela ne présage pas de petites nouvelles. — C'est bien, dit Hallgerdr, maintenant, ils vont voir s'il s'enfuira devant eux en pleurant. » Kolskeggr prit ses armes, se chercha un cheval et chevaucha tant qu'il put pour le rattraper.

Gunnarr traversa Akratunga, passa à Geilastofnar, descendit de là jusqu'à la Rangá, au gué près de Hof[2]. Il y avait là des femmes dans le hangar à traire. Gunnarr sauta de son cheval et l'attacha. Alors, les autres survinrent. Il y avait des plaques de tuf sur le chemin du gué. Gunnarr

leur dit : « À présent, il s'agit de se défendre : voici la hallebarde. Vous allez voir aussi si j'ai tant soit peu pleuré devant vous. » Alors ils sautèrent tous de selle et attaquèrent Gunnarr. Hallbjörn fut le premier. « N'attaque pas, dit Gunnarr, tu es celui auquel je voudrais le moins faire de mal, mais je n'épargnerai personne si j'ai à me défendre. — Cela ne sert à rien, dit Hallbjörn ; tu veux quand même tuer mon frère, et si je me tiens à l'écart, ce serait une honte » et il jeta sur Gunnarr, des deux mains, une grosse lance. Gunnarr para avec son écu, mais Hallbjörn le transperça. Gunnarr abaissa si rudement son écu que celui-ci s'enfonça dans le sol ; il saisit son épée si rapidement qu'on ne pouvait le suivre de l'œil et en assena un coup. Il atteignit le bras de Hallbjörn au-dessus du poignet et le trancha. Skammkell courut derrière Gunnarr et le frappa avec une grosse hache. Gunnarr fit rapidement volte-face, le frappa de sa hallebarde, et le coup arriva sous l'angle inférieur du fer de la hache, qui lui échappa des mains et tomba dans la Rangá[1]. Gunnarr donna un second coup de hallebarde, transperça Skammkell, le souleva en l'air et le jeta tête la première sur le chemin boueux [en disant : « Voici maintenant la hallebarde, Skammkell. »] Audólfr ramassa une lance et la jeta sur Gunnarr ; celui-ci l'attrapa au vol, la renvoya aussitôt ; elle transperça et l'écu et le Norvégien, et s'enfonça dans le sol. Otkell frappa Gunnarr de l'épée et visa la jambe au-dessous du genou ; Gunnarr sauta en l'air et Otkell le manqua ; il lui lança sa hallebarde et le transperça. Alors, survint Kolskeggr qui bondit aussitôt sur Hallkell et lui donna un coup mortel de sa courte épée[2]. Ils tuèrent là huit hommes[3].

Une femme qui avait vu courut dire la chose à Mördr en lui demandant d'aller les séparer. « Il n'y a là, dit-il, que des gens dont je n'ai cure qu'ils s'entre-tuent. — Tu ne devrais pas dire cela, dit-elle ; il y a là Gunnarr, ton parent, et Otkell, ton ami. — Tu ne peux pas t'empêcher de rabâcher, racaille », dit-il. Il resta couché tant qu'ils se battirent.

Après cet exploit, Gunnarr revint chez lui ainsi que Kolskeggr. Ils chevauchaient ferme en remontant le long des bancs de sable. Gunnarr tomba de selle et se reçut au sol, debout. Kolskeggr dit : « Tu chevauches ferme, parent. — C'est ce que Skammkell m'a dit, dit Gunnarr,

quand je venais de dire: “ Vous venez de me passer dessus. ” — « Tu viens de venger cela », dit Kolskeggr. « Que sais-je? dit Gunnarr. Serais-je moins courageux que les autres parce qu’il m’en coûte plus de tuer? »

CHAPITRE LV

On apprit ces nouvelles un peu partout, et beaucoup dirent que cela devait arriver un jour. Gunnarr alla à Bergthórshváll dire la chose à Njáll. Celui-ci dit: « Un fameux coup que tu as fait là, mais on t’avait poussé à bout. — Comment cela va-t-il tourner, maintenant? » dit Gunnarr. « Voudrais-tu que je te dise, dit Njáll, ce qui n’eſt pas encore arrivé? Tu vas aller au thing, et tu mettras mes conseils à profit. Tu retireras de cette affaire le plus grand honneur. Cela sera le début de tes batailles. — Donne-moi quelque bon conseil », dit Gunnarr. « C’eſt ce que je vais faire, dit Njáll; ne commets jamais plus d’un meurtre dans la même lignée, et ne romps jamais les accords que les sages feront entre toi et les autres, et moins que jamais dans cette affaire. » Gunnarr dit: « Je pensais que cela menacerait plus les autres que moi. — En effet, dit Njáll, pourtant, si cela se produisait, il faudra bien que tu réfléchisses qu’alors ta fin sera proche. Sinon, tu vivras vieux. » Gunnarr dit: « Sais-tu quelle sera la cause de ta mort? — Je le sais », dit Njáll. « Qu’eſt-ce que ce sera? » dit Gunnarr. « Ce à quoi l’on s’attendrait le moins », dit Njáll. Puis Gunnarr revint chez lui.

On envoya un homme à Gizurr le Blanc et à Geirr le Godi, car c’était à eux d’entreprendre les poursuites pour le meurtre d’Otkell. Ils se réunirent et discutèrent de la façon de procéder. Ils se mirent d’accord sur le fait qu’il fallait poursuivre ce procès selon la loi. On rechercha alors qui voudrait s’en charger, mais nul n’y était disposé. « Il me semble, dit Gizurr, qu’il y a deux solutions: l’une, que ce soit l’un de nous qui poursuive le procès, et il faudra alors tirer au sort lequel; sinon, il n’y aura pas de compensation versée pour l’homme. Il faudra également que nous nous attendions qu’il soit difficile de mettre cette affaire en route: Gunnarr a beaucoup de parents, et

il est populaire. Mais celui de nous deux qui ne sera pas désigné par le sort devra quand même s'engager dans cette affaire et ne pas s'en retirer tant que la cause n'aura pas été menée à son terme. » Puis ils tirèrent au sort[1], et ce fut à Geirr le Godi qu'il échut d'entreprendre le procès.

Peu après, ils partirent de l'ouest, passèrent les rivières et arrivèrent à l'endroit où la bataille avait eu lieu, près de la Rangá. Ils déterrèrent les cadavres[2] et prirent des témoins des blessures mortelles. Puis ils proclamèrent les meurtres et convoquèrent neuf voisins sur cette affaire[3]. On leur dit que Gunnarr était chez lui avec trente hommes. Geirr le Godi demanda si Gizurr voulait y aller avec cent vingt hommes. « Non, dit-il, bien que la différence de nombre soit grande. » Ils revinrent chez eux. On apprit par tous les districts les préparatifs de ce procès, et le bruit courut que le thing serait tumultueux.

CHAPITRE LVI

Il y avait un homme qui s'appelait Skapti; c'était le fils de Thóroddr[4]. La mère de Thóroddr était Thórvör; c'était la fille de Thormódr Skapti, fils d'Óleifr le Large, fils d'Ölvir Ami-des-Enfants[5]. Skapti et Thóroddr étaient de grands chefs et de grands juristes[6]. On tenait Thóroddr pour plus ou moins malintentionné et rusé[7]. Ils assistaient Gizurr le Blanc dans tous les procès.

Les gens du Fljótshlíd et ceux de la Rangá assemblèrent quantité d'hommes pour le thing. Gunnarr était si populaire que tout le monde fut d'accord pour le seconder[8]. Ils vinrent donc tous au thing et montèrent leurs baraquements. S'étaient associés à Gizurr le Blanc les chefs suivants : Skapti et Thóroddr, Ásgrímr Ellida-Grímsson, Oddr de Kidjaberg et Halldórr Örnólfsson[9].

Les gens allèrent un jour au Mont-de-la-Loi. Alors, Geirr le Godi se leva et intenta un procès à Gunnarr pour le meurtre d'Otkell; il lui en intenta un deuxième pour le meurtre de Hallbjörn le Blanc, puis un troisième pour celui d'Audólfr, puis un quatrième pour celui de Skammkell. Ensuite, il intenta un procès à Kolskeggr pour le meurtre de Hallkell. Quand il eut proclamé toutes ces

accusations, les gens dirent qu'il avait bien parlé. Il s'enquit de la résidence au thing de ceux qu'il accusait et de leur domicile légal[1]. Puis on quitta le Mont-de-la-Loi.

Le thing s'écoula jusqu'au moment où l'on devait juger les procès[2]; alors, de part et d'autre, on attroupa ses hommes. Geirr le Godi et Gizurr le Blanc se tenaient du côté sud du tribunal des gens de la Rangá; Gunnarr et Njáll se tenaient au nord. Geirr le Godi pria Gunnarr d'écouter son serment; puis il prêta serment; après cela, il prononça l'accusation; puis il fit présenter les témoignages sur les blessures; alors, il fit inviter les voisins à siéger; puis il offrit [à la partie adverse] de faire des récusations sur les membres du jury; enfin, il demanda au jury de faire sa déposition[3]. Les voisins qui avaient été convoqués allèrent au tribunal, prirent des témoins et s'opposèrent à déposer sur le cas d'Audólfr: le plaignant principal se trouvant en Norvège, ils n'avaient pas à prononcer sur cette affaire[4]. Après cela, ils déposèrent sur l'affaire d'Otkell et déclarèrent Gunnarr coupable de meurtre. Ensuite, Geirr le Godi invita Gunnarr à se défendre et prit des témoins de tous les détails de la procédure[5].

À son tour, Gunnarr pria Geirr le Godi d'écouter son serment et la défense qu'il présenterait sur cette affaire; puis il prêta serment. Gunnarr dit: « La défense que je présente sur cette affaire, c'est que j'ai pris des témoins de ce que j'ai proclamé devant les voisins Otkell hors la loi pour la blessure sanglante qu'il m'a faite avec son éperon[6]. Je t'interdis légalement, Geirr le Godi, de poursuivre ce procès de même qu'aux juges de le juger et je rends ainsi nulle et non avenue toute l'instruction que tu as faite de ce procès. C'est une interdiction par veto légal, indubitable, plein et ferme, comme j'ai à le faire selon les règlements de l'althing et les lois publiques[7]. Je te dirai aussi les autres dispositions que j'ai prises », dit Gunnarr. « Alors, dit Geirr, tu vas me provoquer en duel, comme tu en as l'habitude, et ne te plieras pas à la loi. — Non pas, dit Gunnarr, je vais t'assigner au Mont-de-la-Loi pour avoir cité comme membres du jury pour le meurtre d'Audólfr les voisins que cela ne concernait pas et te considérerai pour cela condamné à bannissement[8]. » Njáll dit: « On ne peut agir ainsi, car cela va être disputé avec ardeur. Chacun des deux partis a bien des choses qui

plaident en sa faveur, à ce qu'il semble. Il y a quelques-uns des meurtres pour lesquels tu n'as rien à redire et pour lesquels tu seras condamné[1]; tu as mené ton procès contre lui de telle sorte qu'il sera également condamné. Il faut aussi que tu saches, Geirr le Godi, que la condamnation à proscription qui te menace n'est pas encore rejetée et qu'elle ne sera pas abandonnée si tu ne veux pas faire selon ma parole. »

Thóroddr le Godi dit : « Il nous semble que le mieux serait que la paix fût faite sur cette affaire, et pourquoi interviens-tu si peu, Gizurr le Blanc ? — Il me semble, dit Gizurr, qu'il faudrait de puissants appuis à notre cause si nous voulions qu'elle progresse. Il est visible que les amis de Gunnarr se tiennent proches et la meilleure tournure que les choses puissent prendre pour nous, c'est que les sages arbitrent, si Gunnarr le veut bien. — J'ai toujours eu envie de faire la paix, dit Gunnarr; évidemment, vous avez lieu d'entreprendre de sévères poursuites, mais j'estime quand même avoir été bien forcé par la nécessité. »

Les conclusions de cette affaire furent donc, sur l'avis de tous les sages, que tous les procès seraient soumis à arbitrage. Six hommes devaient arbitrer[2]. On rendit verdict immédiatement pendant le thing. Il fut décrété que Skammkell resterait sans compensation, que la compensation pour Otkell et celle pour le coup d'éperon seraient équivalentes mais que les autres meurtres qui étaient estimés en valoir la peine seraient compensés, et les parents de Gunnarr donnèrent de l'argent pour que tous les meurtres fussent compensés séance tenante au thing. Geirr le Godi et Gizurr le Blanc allèrent alors donner foi jurée à Gunnarr. Celui-ci revint chez lui, remercia les gens de leur aide, fit des cadeaux à beaucoup et en reçut le plus grand honneur. Maintenant, Gunnarr siège chez lui dans son honneur.

CHAPITRE LVII

Il y avait un homme qui s'appelait Starkadr; c'était le fils de Börkr le Barbu-à-Dent-Bleue, fils de Thorkell aux pieds liés qui colonisa le pays autour de Thríhýrningr[3]. Il était marié et sa femme s'appelait Hallbera. C'était la fille

de Hróaldr le Rouge et de Hildigunnr, fille de Thorsteinn le Moineau; la mère de Hildigunnr était Unnr, fille d'Eyvindr la Carpe[1] et sœur de Módólfr le Voyant dont descendent les Módylfingar[2]. Les fils de Starkadr et Hallbera étaient Thorgeirr, Börkr et Thorkell; Hildigunnr la Rebouteuse[3] était leur sœur. C'étaient des gens de caractère fort tyrannique, durs et querelleurs; ils opprimaient les gens.

CHAPITRE LVIII

Il y avait un homme qui s'appelait Egill; il était fils de Kolr, fils d'Óttarr la Balle qui avait colonisé le pays entre le Stotalaekr et le Reydarvatn[4]. Le frère d'Egill était Önundr de Tröllaskógr, le père de Halli le Fort qui prit part au meurtre de Holta-Thórir avec les fils de Ketill au doux langage[5]. Egill habitait à Sandgil[6]. Ses fils étaient Kolr, Óttarr et Haukr. Leur mère était Steinvör, sœur de Starkadr. Les fils d'Egill étaient des hommes importants, impétueux et fort injustes. Ils étaient toujours du même avis que les fils de Starkadr. Leur sœur était Gudrún Soleil-de-Minuit: c'était la plus courtoise des femmes[7].

Egill avait hébergé deux Norvégiens; l'un s'appelait Thórir, et l'autre, Thorgrímr; c'était la première fois qu'ils venaient en Islande; ils étaient sympathiques, et riches, habiles aux armes et vaillants en tout point[8].

Starkadr avait un excellent cheval, de couleur rouge, et ils estimaient qu'aucun cheval ne le valait au combat[9]. Une fois, il se fit que les frères de Sandgil étaient à Thríhýrningr. Ils parlèrent abondamment de tous les paysans du Fljótshlíd et ils en vinrent à discuter si quelqu'un voudrait mesurer son cheval au leur. Il se trouva des gens pour dire, afin de les honorer et de leur faire plaisir, que personne n'oserait se mesurer à eux, et que d'ailleurs personne n'aurait un tel cheval. Alors Hildigunnr répondit: « Je connais un homme qui aurait le courage de se mesurer à vous. — Nomme-le », dirent-ils. Elle dit: « Gunnarr de Hlídarendi a un cheval brun, et lui, il aura le courage de se mesurer avec vous comme avec tous les autres. — Vous autres femmes, dirent-ils,

vous croyez que nul n'est son égal, mais bien que Gizurr le Blanc et Geirr le Godi se soient misérablement conduits devant lui, il n'est pas dit qu'il en irait de même pour nous. — Vous vous conduirez encore plus mal », dit-elle, et il en résulta une grande dispute entre eux. Starkadr dit : « Gunnarr est bien le dernier des hommes que je voudrais que vous attaquiez, car il vous serait difficile de vous opposer à sa bonne chance. — Tu nous permettras bien, dirent-ils, de lui proposer un combat de chevaux ? — Je le permettrai, dit-il, si vous ne le trompez en rien. » Ils déclarèrent qu'ils ne le tromperaient pas.

Ils se rendirent alors à Hlídarendi ; Gunnarr était chez lui et il sortit. Kolskeggr sortit avec lui ainsi que Hjörtr, leur frère. Ils leur firent bon accueil et demandèrent où ils voulaient aller. « Pas plus loin, dirent-ils. On nous a dit que tu possèdes un cheval excellent, et nous voulons t'offrir de faire un combat de chevaux. » Gunnarr répond : « On ne pourrait raconter grandes prouesses sur mon cheval, il est jeune et inexpérimenté en tout. — Il faut que tu nous donnes la chance de les faire se battre, dirent-ils, et Hildigunnr a dit que tu étais très fier de ton cheval. — Pourquoi avez-vous discuté de cela ? » dit Gunnarr. « Il y avait des gens, dirent-ils, qui disaient que personne n'oserait affronter son cheval au nôtre. — Moi, je l'oserai, dit Gunnarr, mais j'estime que l'on a dit cela par méchanceté. — Pouvons-nous donc y compter ? » dirent-ils. « Si vous obtenez gain de cause, vous serez satisfaits de votre voyage, dit Gunnarr ; toutefois, je voudrais vous demander de faire se battre nos chevaux de telle sorte que nous en faisions un amusement pour autrui et non un ennui pour nous, et que vous ne me fassiez aucune honte. Mais si vous agissez envers moi comme envers les autres, il n'est pas dit que je ne tournerai pas la chose contre vous, si bien qu'elle vous paraisse dure à supporter. J'agirai comme vous aurez agi. »

Ils revinrent chez eux, Starkadr s'enquit de la façon dont cela s'était passé. Ils dirent que Gunnarr avait satisfait à leur désir, « il a promis de faire se battre son cheval, et nous avons fixé la date de ce combat. On voyait bien en toutes choses qu'il estimait nous être inférieur et qu'il se dérobait. — On sait bien, dit Hildigunnr, que Gunnarr est lent à s'engager dans les difficultés, mais qu'il est difficile à traiter s'il ne peut y échapper. »

Gunnarr alla trouver Njáll, lui parla du combat de chevaux et lui dit quels propos ils avaient échangés « et comment crois-tu que se passera le combat de chevaux? — Tu auras le dessus, dit Njáll. Pourtant, il en résultera mort de beaucoup d'hommes. — Est-ce que ma mort en résultera tant soit peu? » dit Gunnarr. « Pas à cause de cela, dit Njáll. Cependant, ils se rappelleront leur ancienne haine et t'en voueront une nouvelle; et tu ne pourras rien faire d'autre que de faire front. » Gunnarr revint chez lui.

CHAPITRE LIX

Gunnarr apprit alors la mort de Höskuldr, son beau-père. Peu de nuits après, Thorgerdr de Grjótá, la femme de Thráinn, accoucha d'un garçon. Elle envoya un messager chez sa mère, demandant à celle-ci de choisir s'il s'appellerait Glúmr ou Höskuldr. Hallgerdr demanda qu'on l'appelle Höskuldr[1]; ce fut donc là le nom qui fut donné au garçon.

Gunnarr et Hallgerdr avaient deux fils. L'un s'appelait Högni et l'autre, Grani. Högni était un homme accompli et taciturne, soupçonneux et sincère[2].

Les gens allèrent donc au combat de chevaux et il y vint grande foule. Étaient là Gunnarr et ses frères, les fils de Sigfúss, Njáll et tous ses fils, Starkadr et ses fils, Egill et ses fils y étaient venus. Ils dirent à Gunnarr qu'ils mèneraient bien les chevaux. Gunnarr répondit que ce serait bien. Skarphedinn dit : « Veux-tu que je mène ton cheval, parent[3] Gunnarr? — Non », dit Gunnarr. « Pourtant, l'occasion est bonne, dit Skarphedinn; de part et d'autre, nous sommes hommes hautains. — Vous feriez ou diriez peu de chose, dit Gunnarr, qu'il en résulterait aussitôt des ennuis. Et quand bien même cela devrait revenir au même, il vaut mieux qu'ici les choses aillent plus lentement. » Puis on amena les chevaux. Gunnarr se prépara à exciter le sien, et Skarphedinn l'avança. Gunnarr était en tunique rouge et portait une large ceinture d'argent. Il avait un bâton à la main. Puis les chevaux se précipitèrent l'un sur l'autre et combattirent longtemps sans qu'il fût nécessaire d'intervenir : c'était passionnant.

Alors Thorgeirr et Kolr se concertèrent pour pousser leur cheval quand les bêtes s'affronteraient, et voir si cela ferait tomber Gunnarr. Voilà les chevaux qui se précipitent l'un sur l'autre, et Thorgeirr et Kolr qui sautent en croupe. Gunnarr soutint son cheval sous le choc, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Thorgeirr et Kolr tombèrent tous les deux à la renverse, et le cheval s'abattit sur eux. Ils se relevèrent d'un bond et se ruèrent sur Gunnarr. Celui-ci esquiva, empoigna Kolr et le précipita sur le sol, si bien qu'il perdit connaissance. Thorgeirr Starkadarson frappa le cheval de Gunnarr et lui extirpa l'œil. Gunnarr assena un coup de bâton à Thorgeirr, qui tomba assommé. Gunnarr alla à son cheval et dit à Kolskeggr : « Abats ce cheval, il ne faut pas qu'il vive mutilé. » Kolskeggr abattit le cheval. Alors Thorgeirr se remit sur pied, prit ses armes et voulut attaquer Gunnarr, mais on l'en empêcha et il y eut grande presse. Skarphedinn dit : « Cette foule me fatigue. Il serait bien plus vaillant de se battre par les armes[1]. » Gunnarr était si calme qu'un seul homme le maintenait et il ne dit rien de blâmable. Njáll rechercha des conciliations ou une trêve. Thorgeirr déclara qu'il ne voulait ni faire ni recevoir trêve, qu'il aurait préféré avoir tué Gunnarr sous le coup. Kolskeggr dit : « Gunnarr s'est montré assez solide pour ne pas succomber devant des paroles seulement, et ce sera encore ainsi. » Les gens s'en allèrent, chacun chez soi. Ils ne firent aucune attaque contre Gunnarr. La saison tout entière s'écoula.

Au thing, en été, Gunnarr alla trouver Óláfr le Paon[2], son beau-frère, lequel l'invita chez lui, en lui demandant toutefois de prendre garde à soi « car ils nous feront le mal qu'ils pourront; va toujours avec une grande escorte ». Il lui donna maints conseils de bon aloi et ils firent le souhait d'être très grands amis.

CHAPITRE LX

Ásgrímr Ellida-Grímsson avait un procès à intenter au thing. C'était une affaire d'héritage. Avait à répondre sur cette affaire Úlfr Uggason[3]. Il arriva à Ásgrímr, chose peu

banale, qu'il y avait une irrégularité dans son procès; c'était qu'il avait nommé un jury de cinq voisins là où il avait à en prendre neuf[1]; les autres utilisèrent cela pour se défendre. Gunnarr dit : « Je vais te provoquer en duel, Úlfr Uggason, si l'on ne peut obtenir justice de toi. S'ils n'étaient pas présents, Njáll et Helgi, mon ami, estimeraient que je pourrais commettre quelque irrégularité dans un procès contre toi, Ásgrímr. — Ce n'est pas une affaire entre toi et moi », dit Úlfr. « Cela reviendra pourtant au même », dit Gunnarr. Ce procès se termina de telle sorte qu'Úlfr dut payer tout l'argent. Alors Ásgrímr dit à Gunnarr : « Je veux t'inviter chez moi cet été, et, dans les contestations, je serai toujours avec toi mais jamais contre toi. » Gunnarr rentra chez lui.

Peu après, lui et Njáll se retrouvèrent. Celui-ci pria Gunnarr de prendre garde à soi, déclarant qu'on lui avait dit que ceux de Thríhýrningr avaient l'intention de l'attaquer. Il lui demanda de ne jamais voyager sans escorte et de porter toujours ses armes. Gunnarr dit qu'il en serait ainsi. Il dit qu'Ásgrímr l'avait invité chez lui « et j'ai l'intention d'y aller cet automne. — Ne le fais savoir à personne, dit Njáll, avant de partir, et ne dis pas combien de temps tu seras absent. Je t'offre en outre que mes fils t'accompagnent; alors on ne t'attaquera pas ». Ils décidèrent cela entre eux.

L'été passa, jusqu'à huit semaines avant l'hiver. Alors Gunnarr dit à Kolskeggr : « Prépare-toi à partir, car nous allons nous rendre à l'invitation de Tunga. — Faut-il prévenir les fils de Njáll ? » dit Kolskeggr. « Non, dit Gunnarr, il ne faut pas qu'il leur arrive des ennuis à cause de moi. »

CHAPITRE LXI

Ils partirent à trois en tout, Gunnarr, Kolskeggr et Hjörtr. Gunnarr avait sa hallebarde et l'épée qui lui venait d'Ölvir; Kolskeggr avait sa courte épée; Hjörtr était également tout armé. Ils allèrent donc à Tunga. Ásgrímr leur fit bon accueil, et ils y restèrent quelque temps. Alors

ils annoncèrent qu'ils avaient l'intention de rentrer chez eux. Ásgrímr leur fit de beaux présents et leur offrit de les accompagner à l'est. Gunnarr dit qu'ils n'avaient besoin de personne et Ásgrímr n'y alla pas.

Il y avait un homme qui s'appelait Sigurdr Tête-de-Cochon[1]. Il arriva à Thríhýrningr; il habitait près de la Thjórsá. Il avait promis d'espionner les allées et venues de Gunnarr. Il leur dit donc son voyage et ajouta qu'il n'y aurait pas de plus belle occasion que celle-ci, car ils étaient trois en tout. « De combien d'hommes aurons-nous besoin, dit Starkadr, pour tendre une embuscade? — Les petites gens ne seront pas grand-chose pour lui, dit-il; il n'est pas raisonnable d'avoir moins de trente hommes. » Starkadr dit : « Où faudrait-il que nous nous embusquions? — À Knafahólar, dit Sigurdr. On ne peut rien y voir tant qu'on n'est pas dessus. — Va à Sandgil, dit Starkadr, dire à Egill qu'il y ait quinze hommes de là qui se préparent, et nous, d'ici, nous irons à Knafahólar à quinze également. » Thorgeirr dit à Hildigunnr : « Cette main te montrera Gunnarr mort ce soir. — Moi, je crois, dit-elle, que tu porteras basses et la tête et la main après cette rencontre. » Starkadr, ses trois fils et onze autres hommes partirent de Thríhýrningr[2]; ils allèrent à Knafahólar et y attendirent.

Sigurdr arriva à Sandgil et dit : « Je suis envoyé ici par Starkadr et ses fils pour te dire, Egill, à toi et à tes fils, d'aller à Knafahólar vous embusquer devant Gunnarr. — À combien faut-il que nous y allions? » dit Egill. « Quinze en me comptant », dit-il. Kolr dit : « Eh bien, j'ai l'intention de me mesurer aujourd'hui à Kolskeggr! — Je trouve que tu as de grandes prétentions », dit Sigurdr.

Egill invita les Norvégiens à y aller. Ils déclarèrent qu'ils n'avaient rien contre Gunnarr, « du reste, est-ce tellement nécessaire, dit Thórir, quand une foule d'hommes doit en attaquer trois? » Egill s'éloigna, fâché. La maîtresse de maison dit au Norvégien : « Gudrún, ma fille, a mal fait de s'humilier et de coucher avec toi si tu n'as pas le courage de seconder ton beau-père, et tu n'es qu'un couillon[3] », dit-elle. « J'irai, dit-il, avec ton mari, mais ni lui ni moi n'en reviendrons. » Puis il alla voir Thorgrímr, son associé, et dit : « Prends les clefs de mon coffre, car je ne l'ouvrirai plus[4]. Je te prie de prendre ce que tu voudras de ce qui m'appartient, et va-t'en à l'étranger

sans te proposer de me venger. Car si tu ne t'en vas pas, ce sera ta mort. » Le Norvégien prit ses armes et se joignit à leur troupe.

CHAPITRE LXII

Maintenant, il faut raconter que Gunnarr chevaucha vers l'est et traversa la Thjórsá. Peu de temps après avoir passé la rivière, il eut très envie de dormir[1] et il leur demanda de faire une pause. C'est ce qu'ils firent. Il dormit profondément, et d'un sommeil agité. Kolskeggr dit : « Voici Gunnarr qui rêve. » Hjörtr dit : « Je voudrais le réveiller. — Il ne faut pas, dit Kolskeggr. Il faut qu'il tire profit de son rêve. » Gunnarr resta étendu un long moment, puis il se débarrassa de son manteau : il avait très chaud. Kolskeggr dit : « Qu'as-tu rêvé, parent ? — J'ai fait un tel rêve, dit Gunnarr, que je n'aurais pas quitté Tunga avec si peu de monde si je l'avais fait plus tôt. » Kolskeggr dit : « Raconte-nous ton rêve[2]. — J'ai rêvé, dit Gunnarr, que je chevauchais près de Knafahólar. Là, il me sembla voir quantité de loups[3], et ils m'attaquèrent tous, mais je m'échappai en m'avançant vers la Rangá. Alors j'eus l'impression qu'ils attaquaient de tous côtés, mais nous nous défendîmes. Je transperçai tous ceux qui étaient le plus avancés, jusqu'à ce qu'ils me pressent tant que je ne pus plus me servir de mon arc. Alors, je pris mon épée et m'en défendis d'une main en frappant avec la hallebarde de l'autre; je ne me couvrais plus et je ne voyais pas ce qui me protégeait. Je tuai beaucoup de loups, et toi aussi, Kolskeggr, mais il me sembla qu'ils avaient eu raison de Hjörtr et qu'ils lui avaient déchiré la poitrine. Il y en avait un qui tenait son cœur dans sa gueule. J'étais si fâché que je mis le loup en pièces juste derrière les épaules, et, après cela, il me parut que tous les loups prenaient la fuite. Aussi mon avis est-il, parent Hjörtr, que tu retournes à Tunga. — Je ne veux pas, dit Hjörtr; même si je savais avec certitude aller à la mort, je t'accompagnerais. »

Ensuite ils chevauchèrent et arrivèrent à l'est près de Knafahólar. Kolskeggr dit : « Vois-tu, parent, toutes ces lances qui dépassent des monticules et ces hommes en

armes? — Je ne suis pas surpris, dit Gunnarr, que mon rêve se réalise. — Que faut-il faire maintenant? dit Kolskeggr. Je présume que tu ne veux pas prendre la fuite devant eux? — Il ne faut pas qu'ils se moquent de nous à cause de cela, dit Gunnarr, mais nous allons chevaucher vers la Rangá, dans le cap[1]; il y a là une espèce de retranchement. » Ils s'avancent dans le cap et se préparent à s'y défendre. Quand ils passèrent près des autres, Kolr dit : « Est-ce qu'on fuirait maintenant, Gunnarr? » Kolskeggr répond : « Attends que ce jour soit fini avant de dire cela. »

CHAPITRE LXIII

Ensuite, Starkadr excita ses hommes. Ils s'avancèrent dans le cap à la rencontre des autres. Sigurdr Tête-de-Cochon allait en tête. Il avait une targe d'une seule pièce [dans une main] et une lance courte[2] dans l'autre. Gunnarr le vit et lui décocha une flèche. Sigurdr brandit son bouclier quand il la vit voler : elle transperça le bouclier, pénétra dans l'œil et ressortit par la nuque, et ce fut le premier meurtre. Gunnarr tira une seconde flèche sur Úlfhedinn l'intendant de Starkadr, et celle-ci l'atteignit au milieu du corps : il tomba aux pieds d'un paysan, lequel tomba sur lui. Kolskeggr lança sur ce dernier une pierre qui l'atteignit à la tête, et ce fut sa mort.

Alors Starkadr dit : « Nous n'en sortirons pas tant qu'il se servira de son arc. Attaquons bien et rudement. » Ensuite, ils s'excitèrent mutuellement. Gunnarr se défendit avec son arc et ses flèches tant qu'il le put. Puis il les jeta. Il saisit alors sa hallebarde et son épée et frappa des deux mains. La bataille fut alors longtemps des plus rudes. Gunnarr tua quantité d'hommes ainsi que Kolskeggr. Alors, Thorgeirr Starkadarson dit : « J'ai promis d'apporter ta tête à Hildigunnr, Gunnarr[3]. — Est-ce que cela aurait tant d'importance pour elle? dit Gunnarr. En tout cas, il faudrait que tu t'approches. » Thorgeirr dit à ses frères : « Bondissons sur lui tous en même temps. Il n'a pas de bouclier et nous le tenons. » Börkr et Thorkell bondirent et devancèrent Thorgeirr. Börkr frappa Gunnarr. Celui-ci para le coup de sa hallebarde, si brutalement que l'épée échappa des mains de Börkr. Il vit

alors, de l'autre côté, Thorkell qui se tenait à portée de son arme. Gunnarr se trouvait mal assuré sur ses pieds. Il fit un moulinet avec son épée, atteignit le cou de Thorkell et lui trancha la tête. Kolr Egilsson dit : « Laissez-moi m'avancer sur Kolskeggr. Il y a longtemps que je dis que nous sommes de force égale au combat. — C'est ce que nous allons pouvoir vérifier », dit Kolskeggr. Kolr le vise de sa lance. Kolskeggr venait de tuer un homme. Il avait beaucoup à faire et ne put se protéger de son bouclier; le coup l'atteignit à l'extérieur de la cuisse et la transperça. Kolskeggr réagit ferme, se rua sur Kolr et le frappa de son épée courte à la cuisse, lui trancha la jambe et dit : « Tu as été touché, ou non ? — C'est de ma faute, dit Kolr, j'étais découvert », et il se tint quelques instants sur l'autre jambe en regardant son moignon. Kolskeggr dit : « Ce n'est pas la peine de regarder, c'est bien comme il te paraît : la jambe est coupée. » Alors, Kolr tomba, mort. Mais quand Egill vit cela, il bondit sur Gunnarr et lui assena un coup. À son tour, Gunnarr le frappa de sa hallebarde qui l'atteignit au milieu du corps. Gunnarr le souleva à la pointe de sa hallebarde, et le jeta dans la Rangá. Alors, Starkadr dit : « Tu es bien misérable, Thórir le Norvégien, de te tenir à l'écart. Voilà qu'Egill, ton maître et beau-père, est tué. » Alors Thórir se leva, tout courroucé. Hjörtr avait mis à mort deux hommes. Le Norvégien bondit sur lui et le frappa au torse. Hjörtr tomba mort aussitôt. Gunnarr vit cela, se porta rapidement à l'attaque du Norvégien et le pourfendit par le milieu du corps. Peu après, Gunnarr lança sa hallebarde sur Börkr — elle l'atteignit au milieu du corps, le transperça et s'enfonça dans le sol. Kolskeggr trancha la tête de Haukr Egilsson et Gunnarr coupa le bras d'Óttarr à la hauteur de la saignée. Alors, Starkadr dit : « Fuyons, ce n'est pas contre des hommes que nous nous battons. » Gunnarr dit : « On estimera mal votre récit si l'on ne peut pas voir sur vous que vous avez pris part à la bataille. » Puis il attaqua le père et son fils et leur fit des blessures. Après cela, ils se séparèrent. Gunnarr et Kolskeggr avaient blessé beaucoup de ceux qui s'enfuirent.

Dans cette bataille, quatorze hommes périrent, et le quinzième fut Hjörtr[1]. Gunnarr le transporta chez lui sur son écu[2], et ce fut là qu'il fut inhumé. Beaucoup de gens le pleurèrent, car il était populaire.

Starkadr arriva également chez lui. Hildigunnr pansa ses blessures et celles de Thorgeirr, et dit : « Vous donneriez beaucoup pour ne pas avoir provoqué Gunnarr. — Certes », dit Starkadr.

CHAPITRE LXIV

Steinvör de Sandgil demanda à Thorgrímr le Norvégien de se charger d'administrer les biens qu'elle avait, de ne pas s'en aller à l'étranger et de se rappeler la perte de son camarade et parent. Il répondit : « Thórir, mon associé, m'a prédit que je tomberais devant Gunnarr si je restais dans le pays et il devait bien le savoir puisqu'il savait qu'il mourrait. » Elle dit : « Pour que tu restes, je te donnerai Gudrún, ma fille, et tout l'argent. — Je ne savais pas que tu y mettrais un tel prix », dit-il. Puis ils conclurent ce marché : il épouserait Gudrún, et la noce aurait lieu en été.

Gunnarr alla à Bergthórshváll avec Kolskeggr. Njáll était dehors ainsi que ses fils. Ils allèrent à leur rencontre et leur firent joyeux accueil. Puis ils eurent un entretien. Gunnarr dit : « Je suis venu ici pour rechercher ton aide et tes bons conseils. » Njáll dit que cela allait de soi. « Je suis dans une passe difficile et j'ai tué beaucoup de monde ; je voudrais savoir, dit Gunnarr, comment tu ferais mener cette affaire. — Beaucoup diront, dit Njáll, que tu y as été bien forcé. Mais il faut maintenant que tu me laisses le temps de faire un plan. »

Njáll s'éloigna et réfléchit, revint ensuite et dit : « Eh bien, j'ai un peu réfléchi et m'est avis qu'il faudra agir avec hardiesse et ardeur ! Thorgeirr a engrossé Thorfinna, ma parente, et je vais te charger de cette accusation pour fornication. Je te transfère une autre accusation en proscription contre Starkadr, pour avoir abattu du bois dans ma forêt de Thríhýrningsháls, et tu intenteras ces deux procès-là. Il faut que tu ailles à l'endroit où vous vous êtes battus, que tu déterres les morts, prennes des témoins des blessures mortelles et proclames hors-la-loi tous les morts, pour la raison qu'ils sont allés à cette rencontre

dans l'intention de te faire des blessures et de t'infliger prompte mort, ainsi qu'à tes frères[1]. Mais si l'on examine[2] cela au thing et que l'on avance pour la défense que c'est toi qui as frappé le premier Thorgeirr, si donc tu ne peux intenter ni tes procès ni ceux de quelqu'un d'autre, alors c'est moi qui répondrai à ce propos, et je dirai que je t'ai proclamé inviolable au thing de Thingskálar, pour que tu puisses intenter à la fois tes procès et ceux des autres, et nous répondrons ainsi à cette objection[3]. Il faut aussi que tu ailles trouver Tyrfingr de Berjanes et qu'il te remette l'accusation qu'il a portée contre Önundr de Tróllaskógr qui doit entreprendre les poursuites pour le meurtre d'Egill, son frère. » Gunnarr revint d'abord chez lui.

Quelques nuits après, les fils de Njáll et Gunnarr allèrent à l'endroit où se trouvaient les cadavres et déterrèrent tous ceux qui étaient enterrés. Gunnarr les assigna tous en proscription pour attaque et complot contre sa vie, et revint chez lui après cela.

CHAPITRE LXV

Ce même automne, Valgardr le Gris revint en Islande et alla chez lui à Hof. Thorgeirr alla trouver Mördr et Valgardr et dit quelle abomination il y avait dans le fait que Gunnarr ait proclamé hors la loi tous ceux qu'il avait tués. Valgardr dit que ce devaient être là les conseils de Njáll, et qu'en outre tous ceux qu'il devait lui avoir donnés ne s'étaient pas encore manifestés. Thorgeirr demanda assistance et protection au père et au fils, mais ils se dérobèrent longtemps et exigèrent pour cela beaucoup d'argent. Finalement, ils décrétèrent que Mördr demanderait en mariage Thorkatla[4], fille de Gizurr le Blanc, et que Thorgeirr irait sur-le-champ à l'ouest des rivières avec Valgardr et Mördr.

Le lendemain, ils allèrent, à douze en tout, à Mosfell. On leur fit excellent accueil; ils y passèrent la nuit. Ils entreprirent alors Gizurr sur ce mariage. Pour finir, ils décidèrent que le mariage se ferait et que la noce aurait lieu dans un délai d'un demi-mois, à Mosfell. Ils revinrent chez eux. Puis ils allèrent à la noce. Il y avait là quantité

d'invités, et tout se passa bien. Thorkatla alla chez Mördr et dirigea la maison. Valgardr s'en alla à l'étranger en été.

Mördr pressa Thorgeirr de préparer le procès contre Gunnarr. Thorgeirr alla trouver Önundr, lui demanda de préparer le procès pour le meurtre d'Egill, son frère, et des fils de celui-ci, « et moi, je préparerai le procès pour le meurtre de mes frères, ainsi que celui pour les blessures à moi faites ainsi qu'à mon père ». Önundr dit qu'il y était tout prêt. Ils allèrent proclamer les meurtres et convoquèrent de chez eux neuf voisins du champ de bataille[1].

On apprit à Hlídarendi ces préparatifs de procès. Gunnarr alla trouver Njáll pour les lui dire et demanda ce qu'il voulait qu'on fît. « Maintenant, dit Njáll, tu vas convoquer ceux des voisins du champ de bataille qui sont tes amis, ainsi que tes propres voisins[2], tu prendras des témoins et désigneras Kolr comme assassin de Hjörtr, ton frère, puisque telle est la loi[3]; ensuite, tu proclameras une accusation pour meurtre contre Kolr quoiqu'il soit mort. Alors, tu prendras des témoins et convoqueras les voisins à aller à l'althing pour témoigner sur ceux qui attaquèrent quand Hjörtr fut tué. Tu vas également assigner Thorgeirr pour fornication ainsi qu'Önundr de Tróllaskógr pour l'affaire de Tyrfingr. » Gunnarr exécuta en tout point les conseils que Njáll lui avait donnés. On trouva que c'étaient là d'extraordinaires préparatifs de procès[4]. Ces procès passèrent donc devant le thing.

Gunnarr, Njáll et ses fils, et les fils de Sigfúss, allèrent au thing. Gunnarr avait également envoyé un homme à ses parents par alliance [les fils de Höskuldr, frères de Hallgerdr], pour qu'ils aillent au thing avec quantité d'hommes, disant que la tâche serait rude. Ils assemblèrent quantité d'hommes de l'ouest. Mördr Valgardsson alla au thing ainsi que Runólfr de Dalr, ceux de Thríhýrningr et Önundr de Tróllaskógr.

CHAPITRE LXVI

Quand ils arrivèrent au thing, ils s'associèrent à Gizurr le Blanc et à Geirr le Godi. Gunnarr, les fils de Sigfúss et les fils de Njáll ne faisaient qu'une seule troupe, et ils

allaient si rapidement que les gens qui se trouvaient devant devaient prendre garde à eux pour qu'ils ne les renversent pas. De tout le thing, il n'y eut rien dont on parla autant que de ce grand procès. Gunnarr alla au-devant de ses parents par alliance. Óláfr et les siens lui firent excellent accueil; ils s'enquirent de la bataille et Gunnarr la leur raconta sans fard. Tous ses récits concordaient bien. Il leur dit ce qu'il avait fait ensuite. Óláfr dit: « La solidité de l'appui que Njáll te fournit par ses conseils est d'un grand prix. » Gunnarr dit qu'il ne pourrait jamais récompenser cela, et leur demanda aide et assistance, et eux dirent que cela allait de soi.

De part et d'autre, l'affaire passa devant le tribunal, au thing. Chacun plaida sa cause. Mördr demanda comment il se faisait que c'était un homme comme Gunnarr qui présentait le procès, lui qui s'était d'abord mis hors la loi contre Thorgeirr. Njáll répondit: « Étais-tu au thing de Thingskálar[1] cet automne? — Certes, j'y étais », dit Mördr. « As-tu entendu, dit Njáll, que Gunnarr leur a offert complète réconciliation? — J'ai entendu, en effet », dit Mördr. « J'ai alors, dit Njáll, rendu Gunnarr inviolable pour toute poursuite légale[2]. — C'est juste, dit Mördr, mais que signifie le fait que Gunnarr ait proclamé responsable du meurtre de Hjörtr, Kolr, alors que c'est le Norvégien qui l'a tué? — C'était légal, dit Njáll, puisqu'il l'a désigné devant témoins comme l'assassin. — Certes, cela doit être légal, dit Mördr, mais pour quelle raison Gunnarr les a-t-il tous assignés en proscription? — As-tu vraiment besoin de demander cela, dit Njáll, puisqu'ils étaient partis pour blesser et tuer? — Cela ne s'est pas produit en ce qui concerne Gunnarr », dit Mördr. « Kolskeggr et Hjörtr, les frères de Gunnarr, en étaient, dit Njáll, l'un est mort et l'autre a été blessé. — Vous avez la loi pour vous, dit Mördr, quoiqu'il soit dur de s'y soumettre. »

Alors Hjalti Skeggjason de Thjórsárdalr[3] s'avança et dit: « Je ne suis pas mêlé à vos litiges, mais je voudrais savoir maintenant ce que tu feras de mes paroles, Gunnarr, et de mon amitié? — Que demandes-tu? » dit Gunnarr. « Ceci, dit-il, que tu remettes tous les procès à l'arbitrage et au jugement des sages. » Gunnarr dit: « Il faut que tu ne sois jamais contre moi, quel que soit mon adversaire. — Je te le promets », dit-il. Après cela, il

intervint auprès des adversaires de Gunnarr, et parvint à ce qu'ils se réconcilient tous. Puis chacun fit aux autres foi jurée. La blessure de Thorgeirr et l'accusation de fornication portée contre lui furent déclarées équivalentes, de même que l'accusation pour abattage de bois et la blessure de Starkadr; on versa demi-compensation pour les frères de Thorgeirr et l'autre moitié fut abandonnée en raison de l'attaque contre Gunnarr. L'accusation contre Tyrfingr fut tenue pour équivalente au meurtre d'Egill de Sandgil; le meurtre de Hjörtr fut tenu pour équivalent à ceux de Kolr et du Norvégien; pour tous les autres, on versa demi-compensation. Njáll prit part à ce verdict ainsi qu'Ásgrímr Ellida-Grímsson et Hjalti Skeggjason; Njáll avait prêté beaucoup d'argent à intérêt à Starkadr et aux gens de Sandgil et il donna tout cela à Gunnarr pour payer ces compensations. Gunnarr avait tant d'amis au thing qu'il paya sur-le-champ compensation pour tous les meurtres et fit des présents aux chefs qui lui avaient prêté assistance; il retira le plus grand honneur de tout cela, et tout le monde fut d'accord pour dire qu'il n'avait pas son égal dans le quartier des gens des terres du Sud. En quittant le thing, Gunnarr alla chez lui et y resta tranquille; pourtant, ses adversaires jalousaient fort son honneur.

CHAPITRE LXVII

Maintenant, il faut parler de Thorgeirr Otkelsson[1]; il devint homme accompli, grand et fort, fidèle, sans feintise, et assez crédule. Il était populaire parmi les gens de bien, et très aimé de ses parents.

Une fois, Thorgeirr Starkadarson alla trouver Mördr son parent[2]. « Je ne suis pas satisfait, dit-il, des conclusions du procès qui m'a opposé à Gunnarr. Or, je t'ai payé pour que tu m'aides tant que nous serions vivants tous les deux. Je voudrais maintenant que tu réfléchisses à quelque plan et que tu t'y plonges profondément. J'en parle si ouvertement parce que je sais que tu es le plus grand ennemi de Gunnarr, et réciproquement. J'accroîtrai grandement ton honneur si tu t'y emploies. — On a

toujours l'impression, dit Mördr, que je suis cupide[1], et il en sera encore ainsi. Il est difficile de faire en sorte que tu ne sois pas briseur de trêve et violateur de paix[2] et que tu poursuives quand même ton affaire. Mais l'on m'a dit que Kolskeggr avait l'intention de faire un procès et de reprendre le quart de Móeidarhváll[3] qui avait été versé à ton père en compensation pour ses fils; il a repris cette affaire à sa mère, et Gunnarr conseille de payer en biens meubles, mais de ne pas abandonner la terre. Nous devrions attendre que cela se produise, et déclarerions alors qu'il a rompu la paix entre vous. Il a également pris une terre arable à Thorgeirr Otkelsson et rompu ainsi la paix avec lui. Il faut que tu ailles trouver Thorgeirr, que tu l'intéresses à cette affaire et que vous attaquiez Gunnarr. Même si vous échouez tant soit peu et ne pouvez le surprendre, il faudra tout de même recommencer. Je te dirai aussi que Njáll a fait des prophéties à Gunnarr et qu'il a prédit, sur sa vie, que s'il commettait plus d'un meurtre dans la même lignée, cela le mènerait rapidement à la mort, surtout si en même temps il rompait les accords qui auraient été faits. Tu intéresseras donc Thorgeirr à cette affaire pour la raison que Gunnarr a déjà tué son père, et si vous vous trouvez dans une bataille, il faudra que toi, tu te protèges; lui, il s'exposera et Gunnarr le tuera. Alors, il aura tué deux fois dans la même lignée, mais toi, tu t'enfuiras de la bataille. Et s'il est vrai que cela doit le mener à la mort, il rompra les accords. Jusque-là, il faut attendre. » Après cela, Thorgeirr s'en alla chez lui et informa son père en cachette. Ils décidèrent entre eux qu'ils feraient exécuter ce plan secrètement.

CHAPITRE LXVIII

Peu après, Thorgeirr Starkadarson alla à Kirkjubaer, trouver son homonyme. Ils eurent un entretien et parlèrent tout le jour, en secret. Pour finir, Thorgeirr Starkadarson donna à son homonyme une lance incrustée d'or[4] et s'en alla ensuite chez lui. Ils se lièrent d'une amitié très vive.

Au thing de Thingskálar, en automne, Kolskeggr

réclama la terre de Móeidarhváll; Gunnarr prit des témoins et offrit à ceux de Thríhýrningr des biens meubles ou une autre terre dont le prix serait estimé légalement. Thorgeirr prit des témoins de ce que Gunnarr rompait la paix entre eux. Après cela, le thing se termina.

La saison s'écoula. Les deux Thorgeirr se rencontraient toujours et la plus grande affection régnait entre eux. Kolskeggr dit à Gunnarr : « On me dit que l'amitié est grande entre Thorgeirr Otkelsson et Thorgeirr Starkadarson et beaucoup de gens disent qu'il ne faut pas leur faire confiance. Je voudrais que tu prennes garde à toi. — Les approches de la mort viendront jusqu'à moi, dit Gunnarr, où que je me trouve, si c'est cela que le destin m'assigne. » Ils cessèrent alors de parler de cela.

En automne, Gunnarr annonça qu'on travaillerait une semaine à la maison, et l'autre, en bas dans les îles[1], et qu'on y finirait la fenaison. Il ordonna que tout le monde quitte la ferme, hormis lui et les femmes.

Thorgeirr de Thríhýrningr alla trouver son homonyme et dès qu'ils se rencontrèrent, ils discutèrent selon leur habitude. Thorgeirr Starkadarson dit : « Je voudrais que nous nous efforcions d'attaquer Gunnarr. — La seule chose qui ait résulté des batailles contre Gunnarr, dit Thorgeirr Otkelsson, c'est que bien peu y ont remporté la victoire, et, d'ailleurs, il me déplaît d'être appelé briseur de trêve. — Ce sont eux qui ont rompu les accords, pas nous, dit Thorgeirr Starkadarson. Gunnarr t'a pris la terre arable, et à mon père et à moi, il a pris Móeidarhváll. » Ils se mirent d'accord pour attaquer Gunnarr. Thorgeirr dit alors que, dans quelques nuits, Gunnarr serait tout seul chez lui ; « il faut que tu viennes me retrouver avec onze hommes, et j'en ferai autant ». Puis Thorgeirr alla chez lui.

CHAPITRE LXIX

Quand les domestiques et Kolskeggr eurent passé trois nuits dans les îles, Thorgeirr Starkadarson eut vent de la chose et il envoya à son homonyme un message pour qu'il vînt le retrouver à la crête de Thríhýrningr. Ensuite,

Thorgeirr de Thríhýrningr s'équipa, avec onze hommes; il monta sur la crête et y attendit son homonyme. Gunnarr était alors tout seul à la ferme. Les deux Thorgeirr entrèrent dans un bois. Là, un grand sommeil les prit et ils ne purent rien faire d'autre que de dormir[1]. Ils suspendirent leurs écus à des branches, attachèrent les chevaux et placèrent leurs armes auprès d'eux[2].

Cette nuit-là, Njáll était à Thórólfsfell, il ne pouvait pas dormir; il ne cessait d'entrer et sortir. Thórhildr [, la femme de Skarphedinn,] lui demanda pourquoi il ne pouvait pas dormir. « Il me passe beaucoup de choses devant les yeux, dit-il; je vois quantité de féroces esprits tutélaires[3] des ennemis de Gunnarr. Pourtant il y a quelque chose d'extraordinaire: ils se conduisent comme des furieux, mais ils ne semblent pas savoir ce qu'ils veulent. » Peu après, un homme arriva aux portes, sauta de cheval et entra. C'était le berger de Thórhildr. Elle dit: « As-tu trouvé les moutons? — J'ai trouvé chose de plus d'importance », dit-il. « Qu'est-ce que c'était? » dit Njáll. « J'ai trouvé vingt-quatre hommes, dit-il, en haut dans le bois; ils avaient attaché leurs chevaux, mais eux, ils dormaient; ils avaient suspendu leurs écus aux branches. » Il les avait si bien examinés qu'il décrivit tout leur armement et leur habillement. Njáll sut alors clairement de qui il s'agissait et il lui dit: « Fameuse maison s'il y avait beaucoup de serviteurs comme toi ici; cela te profitera toujours; je voudrais tout de même t'envoyer faire une course. » Il accepta. « Il faut que tu ailles, dit Njáll, à Hlídarendi dire à Gunnarr d'aller à Grjótá et d'envoyer chercher du monde; moi, je vais aller à la rencontre des autres, les effrayer un peu pour qu'ils s'en aillent. C'est une heureuse coïncidence qu'ils ne retirent rien de cette expédition et qu'en même temps ils y perdent beaucoup. » Le berger alla tout raconter à Gunnarr; alors, celui-ci alla à Grjótá y rassembler du monde.

Maintenant, il faut raconter que Njáll alla trouver les deux Thorgeirr. « C'est bien imprudent de rester ici, dit-il, et contre qui cette expédition? Gunnarr n'a rien d'une poule mouillée[4]. Mais s'il faut en parler franc, voici un complot de taille. Il faut aussi que vous sachiez que Gunnarr est en train de rassembler du monde; il sera bientôt ici et vous tuera si vous ne battez pas en retraite et ne rentrez chez vous. » Ils réagirent promptement. Ils

avaient grand-peur. Ils prirent leurs armes, sautèrent à cheval et coururent chez eux à Thríhýrningr.

Njáll alla au-devant de Gunnarr et lui demanda de ne pas renvoyer son monde « et moi, je vais m'interposer et rechercher des conciliations; ils doivent maintenant être bien effrayés. Mais pour ce complot, où ils sont tous en cause, il n'y aura pas moindre compensation que pour le meurtre de l'un ou l'autre des deux Thorgeirr, si cela venait à se produire. Je conserverai cet argent et veillerai à ce qu'il soit à ta disposition en cas de besoin ».

CHAPITRE LXX

Gunnarr le remercia de ses interventions. Njáll alla à Thríhýrningr et dit aux deux Thorgeirr que Gunnarr ne disperserait pas sa troupe avant que cette affaire ne fût réglée. Ils firent des offres pour leur part. Ils étaient remplis de crainte et demandèrent à Njáll de faire les offres de paix. Njáll déclara qu'il ne ferait que les offres dont ne s'ensuivrait pas trahison. Ils offrirent à Njáll d'arbitrer et déclarèrent qu'ils respecteraient le verdict qu'il rendrait. Njáll dit qu'il n'arbitrerait qu'au thing et en présence des sages. Ils acceptèrent. Njáll s'entremit alors, si bien que chacun des deux partis se porta garant devant l'autre de faire trêve et paix. Njáll devait arbitrer et nommer pour l'assister ceux qu'il voudrait.

Peu après, les deux Thorgeirr retrouvèrent Mördr Valgardsson. Celui-ci leur reprocha fort d'avoir remis leur affaire à Njáll, alors que c'était un grand ami de Gunnarr, et dit que ce n'était pas cela qui les aiderait.

On alla à l'althing comme d'habitude. Chacun des deux partis y était. Njáll réclama le silence, demanda à tous les sages qui étaient venus quelle réclamation ils estimaient que Gunnarr pouvait faire aux deux Thorgeirr pour ce complot. Ils répondirent qu'ils estimaient qu'un tel homme avait droit à une grande compensation. Njáll demanda si c'était à eux tous qu'il avait à la réclamer, ou si c'était aux instigateurs seuls d'en répondre. Ils dirent que c'était surtout aux instigateurs mais que tous en étaient quand même largement responsables. « Beaucoup

diront, dit Mördr, que cela n'a pas été sans raison, étant donné que Gunnarr a rompu les accords avec les deux Thorgeirr. — Ce n'est pas rompre des accords, dit Njáll, que chacun obtienne son droit vis-à-vis des autres, car c'est par les lois qu'on édifiera notre pays, mais c'est par l'illégalité qu'on le détruira[1]. » Njáll dit alors que Gunnarr avait offert pour Móeidarhváll de la terre ou tout autre paiement. Les deux Thorgeirr estimèrent alors qu'ils avaient été dupés par Mördr[2], le lui reprochèrent fort et dirent que c'était à cause de lui qu'ils subissaient cette amende. Njáll prit le jugement de douze hommes sur cette affaire. Chacun de ceux qui avaient fait l'expédition dut payer un cent d'argent, et chacun des deux Thorgeirr, deux cents. Njáll reçut cet argent et le conserva. Chacun des deux partis promit foi jurée et trêve[3] à l'autre, et ce fut Njáll qui prononça la trêve.

En quittant le thing, Gunnarr alla à l'ouest dans les Dalir, à Hjardarholt. Óláfr le Paon lui fit bon accueil. Il y resta un demi-mois. Il alla en divers endroits des Dalir, et tout le monde le reçut à bras ouverts. Quand ils se quittèrent, Óláfr dit : « Je veux te donner trois choses de valeur : un anneau d'or et un manteau qui ont appartenu à Mýrkjartan, roi d'Irlande[4], et un chien que l'on m'a donné en Irlande; il est grand, et vaut bien pour te seconder un homme vaillant. En outre, il a l'intelligence d'un homme. Aussi aboiera-t-il après quiconque dont il saura qu'il est ton ennemi, mais jamais après tes amis. Il verra aussi sur chaque personne si elle est bien ou mal intentionnée à ton égard. Enfin, il donnera sa vie pour t'être fidèle. Ce chien s'appelle Sámr[5]. » Puis il dit au chien : « Maintenant, tu vas suivre Gunnarr et faire pour lui tout ce que tu pourras. » Le chien alla aussitôt à Gunnarr et se coucha à ses pieds. Óláfr pria Gunnarr de prendre garde à soi et dit qu'il avait beaucoup d'envieux « car tu es considéré maintenant comme l'homme le plus remarquable de tout le pays ». Gunnarr le remercia de ses cadeaux et de ses bons conseils et revint chez lui. Il y resta un moment, et tout fut tranquille.

CHAPITRE LXXI

Peu après, les deux Thorgeirr et Mördr se retrouvèrent; ils ne furent pas d'accord. Ils estimaient qu'ils avaient perdu beaucoup d'argent à cause de Mördr et n'avaient rien obtenu en échange. Ils lui demandèrent d'échafauder un autre plan qui porterait préjudice à Gunnarr. Mördr dit qu'il en serait ainsi : « Mon avis à présent est que Thorgeirr Otkelsson séduise Ormhildr la parente de Gunnarr[1]; cela augmentera la colère de Gunnarr contre toi. Je ferai alors courir la rumeur que Gunnarr ne devrait pas laisser les choses dans cet état avec toi. Il faudrait alors que, quelque temps après, vous attaquiez Gunnarr; toutefois, il ne faudrait pas que vous l'attaquiez chez lui car il n'en est pas question tant que le chien vivra. » Ils se mirent d'accord sur ce plan et convinrent qu'ils l'exécuteraient.

L'été s'écoula tout entier. Thorgeirr prit l'habitude d'aller voir Ormhildr. Cela déplut à Gunnarr et ils furent très en froid. Cela dura tout l'hiver. L'été revint, et leurs rencontres eurent encore lieu fréquemment, en cachette.

Thorgeirr de Thríhýrningr et Mördr se retrouvaient toujours et ils décidèrent d'attaquer Gunnarr quand il descendrait dans les îles surveiller le travail de ses domestiques. Il arriva qu'une fois Mördr s'aperçut que Gunnarr descendait dans les îles. Il envoya à Thríhýrningr dire à Thorgeirr qu'il y aurait des chances pour essayer d'attaquer Gunnarr. Ils passèrent promptement à l'action et descendirent à douze en tout. Quand ils arrivèrent à Kirkjubaer, treize hommes s'y trouvaient. Ils discutèrent de l'endroit où ils devaient s'embusquer devant Gunnarr et se mirent d'accord pour aller à la Rangá et lui tendre une embuscade à cet endroit-là.

Quand Gunnarr remonta des îles, Kolskeggr l'accompagna. Gunnarr avait son arc et des flèches, et la hallebarde. Kolskeggr avait son épée courte et tout son armement.

CHAPITRE LXXII

Alors qu'ils remontaient le long de la Rangá, il se passa cet événement, que du sang apparut en abondance sur la hallebarde. Kolskeggr demanda ce que cela signifiait. Gunnarr répondit que, quand de tels événements survenaient, on appelait cela pluie de sang[1], dans d'autres pays, « et maître Ölvir disait que cela présageait de grandes batailles ».

Puis ils montèrent jusqu'à ce qu'ils voient les hommes près de la rivière — virent qu'ils étaient embusqués et qu'ils avaient attaché les chevaux. Gunnarr dit : « Voilà une embuscade. » Kolskeggr répondit : « Il y a bien longtemps qu'ils sont indignes de confiance, dit-il. Que faire à présent ? — Nous allons passer auprès d'eux au galop, dit Gunnarr, irons juqu'au gué et nous y retrancherons. » Les autres virent cela et remontèrent à leur poursuite. Gunnarr fixa une corde à son arc, prit des flèches, les posa par terre devant lui et tira dès qu'ils arrivèrent à portée. Il blessa ainsi grande quantité d'hommes et en tua quelques-uns.

Alors Thorgeirr Otkelsson dit : « Cela ne nous est d'aucun profit. Attaquons le plus rudement possible. » C'est ce qu'ils firent. Önundr le Beau, parent de Thorgeirr, s'avança le premier. Gunnarr lui lança sa hallebarde ; elle atteignit l'écu, le fendit en deux, et transperça Önundr. Ögmundr la Tignasse[2] prit Gunnarr à revers, mais Kolskeggr le vit, lui trancha les deux pieds, le repoussa dans la Rangá et il s'y noya aussitôt. Alors, la bataille devint rude. Gunnarr frappait de taille d'une main, et d'estoc de l'autre. Kolskeggr tua quantité d'hommes et en blessa beaucoup.

Thorgeirr Starkadarson dit à son homonyme : « On ne dirait guère, à te voir, que tu as ton père à venger. » Il répondit : « En vérité, je ne me suis pas fort exposé, mais toi, tu ne m'as guère suivi — du reste, je ne supporterai pas tes sarcasmes — », bondit en grand courroux sur Gunnarr et lui transperça l'écu et le bras. Gunnarr imprima une torsion si violente à son écu que la lance éclata en morceaux dans l'emmanchure du fer. Gunnarr

voit un second homme à portée de hache et lui assène un coup mortel; puis il empoigne sa hallebarde à deux mains; Thorgeirr Otkelsson était alors parvenu près de lui, l'épée brandie. Gunnarr, furieux, se retourne rapidement sur lui, lui enfonce sa hallebarde au travers du corps, le soulève en l'air et le balance dans la Rangá. Il dériva jusqu'au gué, s'y échoua sur une pierre et l'endroit s'appelle depuis Gué-de-Thorgeirr[1].

Thorgeirr Starkadarson dit : « Fuyons maintenant, il ne nous sera pas donné de remporter la victoire, au point où nous en sommes. » Tous s'en retournèrent. « Poursuivons-les donc, dit Kolskeggr, prends ton arc et tes flèches : tu devrais parvenir à portée d'arc de Thorgeirr[2]. » Gunnarr dit : « S'il faut payer compensation déjà pour ceux qui gisent ici, on va vider nos escarcelles. — Tu ne seras pas à court d'argent, dit Kolskeggr, mais Thorgeirr, lui, n'abandonnera pas tant qu'il n'aura pas causé ta mort[3]. — Il faudra qu'il y en ait plusieurs de semblables à lui qui se tiennent sur mon chemin avant que j'aie peur d'eux », dit Gunnarr.

Ensuite, ils allèrent chez eux et dirent la nouvelle. Hallgerdr s'en réjouit et loua cet exploit. Rannveig dit : « Il peut se faire que ce soit là un grand exploit, mais j'ai trop de mauvais pressentiments pour penser qu'il en résultera quelque chose de bon. »

CHAPITRE LXXIII

Ces nouvelles s'apprirent un peu partout, et Thorgeirr fut regretté de beaucoup de gens. Gizurr le Blanc et Geirr le Godi se rendirent sur les lieux du combat, proclamèrent les meurtres et convoquèrent les voisins au thing. Puis ils revinrent à l'ouest.

Njáll et Gunnarr se rencontrèrent, et parlèrent de la bataille. Njáll dit à Gunnarr : « Prends garde à toi maintenant. Voici que tu as tué deux fois dans la même lignée et considère bien que ta situation est telle qu'il ira de ta vie si tu ne maintiens pas la paix qui sera faite. — Je n'ai nullement l'intention, dit Gunnarr, de m'en écarter; pourtant, j'aurai besoin que vous me prêtiez main-forte à ce

thing. » Njáll répondit : « Je te resterai fidèle jusqu'au jour de ma mort. » Gunnarr alla alors chez lui.

On arriva à la date du thing, et de part et d'autre on rassembla quantité de monde. Le grand sujet des conversations, au thing, était de savoir comment cette affaire se terminerait. Gizurr et Geirr le Godi débattirent entre eux lequel des deux proclamerait l'accusation pour le meurtre de Thorgeirr et il se fit que ce fut Gizurr qui se chargea du procès et qui proclama l'accusation au Mont-de-la-Loi, faisant la déclaration en ces termes : « Je proclame contre Gunnarr Hámundarson une accusation pour agression[1] selon la loi contre Thorgeirr Otkelsson, pour blessure aux parties vitales du corps[2] et atteignant l'os, dont Thorgeirr a reçu la mort. Je considère qu'il doit être, pour cette accusation, condamné à proscription complète, sans qu'on ait le droit de le nourrir, de le transporter, de lui prêter un quelconque secours[3]. Je le condamne à être privé de ses biens, moitié pour moi et moitié pour les gens du quartier qui ont à prendre les biens d'un condamné, selon la loi. Je fais cette proclamation devant le tribunal de quartier qui a à connaître de cette accusation, selon la loi. Je fais une proclamation légale et que tout le monde peut entendre, au Mont-de-la-Loi. Je fais une accusation garantissant poursuite et pleine proscription contre Gunnarr Hámundarson[4]. » Une seconde fois, Gizurr prit des témoins et fit une accusation contre Gunnarr Hámundarson pour avoir fait à Thorgeirr Otkelsson une blessure aux parties vitales du corps, et atteignant l'os, dont Thorgeirr avait reçu la mort sur le lieu même du combat où Gunnarr venait de commettre contre Thorgeirr une agression selon la loi. Il fit cette accusation comme la précédente[5]. Alors, il s'enquit de la résidence au thing et du domicile légal de Gunnarr. Après cela, on quitta le Mont-de-la-Loi et tout le monde dit qu'il avait fait bonne impression[6]. Gunnarr se contint et ne dit pas grand-chose.

Le thing s'écoula jusqu'au moment où les tribunaux devaient siéger. Gunnarr se tenait au nord du tribunal des gens de la Rangá ainsi que ses hommes. Gizurr le Blanc se tenait au sud ainsi que ses hommes. Celui-ci prit des témoins, pria Gunnarr d'écouter son serment et la relation du cas ainsi que toutes les preuves de la poursuite qu'il pensait produire. Après cela, il prêta serment. Alors, il

présenta l'accusation devant le tribunal, dans les termes de sa proclamation; puis il fit avancer les témoins de sa déclaration; puis il offrit aux voisins de siéger et demanda à la partie adverse de récuser les membres du jury[1].

CHAPITRE LXXIV

Alors Njáll dit: « Maintenant, on ne peut plus garder un rôle passif. Allons jusqu'à l'endroit où siègent les jurés. » Ils y allèrent, récusèrent[2] quatre membres du jury et convoquèrent les cinq qui restaient à rendre un verdict d'acquittement sur l'affaire de Gunnarr — à savoir si, oui ou non, Thorgeirr Starkadarson et Thorgeirr Otkelsson étaient allés à cette rencontre avec l'intention de tuer Gunnarr s'ils le pouvaient. Tous témoignèrent aussitôt que tel avait été le cas[3]. Njáll invoqua ce point de défense pour ce procès et déclara que ce serait cette défense légale que l'on ferait si l'on ne s'en remettait pas à un arbitrage. Là-dessus, il y eut alors beaucoup de chefs pour demander des conciliations et il en résulta que douze hommes arbitreraient le procès. De part et d'autre, on alla se porter garant de ces accords. Après cela, on arbitra l'affaire et l'on fixa les amendes, et toutes devaient être payées séance tenante pendant ce thing, mais Gunnarr devait s'en aller à l'étranger ainsi que Kolskeggr et demeurer parti trois hivers. Mais si Gunnarr n'y allait pas alors qu'il l'eût pu, il pourrait être tué par les parents du mort. Gunnarr ne laissa pas voir qu'il n'estimait pas bons ces accords. Il s'enquit auprès de Njáll de l'argent qu'il lui avait remis en garde. Njáll avait fait fructifier cet argent, et il lui versa le tout, et cela correspondait juste à ce que Gunnarr avait à payer pour sa part. On rentra alors chez soi.

Njáll et Gunnarr quittèrent le thing ensemble. Alors Njáll dit à Gunnarr: « Je t'en prie, camarade, maintiens ces accords et rappelle-toi ce que nous avons dit. Et de même que ton premier voyage à l'étranger te fut à grand honneur, celui-ci t'honorera encore davantage. Tu reviendras en Islande avec une grande réputation et tu vivras vieux, et nul ici ne te sera supérieur. Mais si tu ne

vas pas à l'étranger et romps tes accords, tu seras tué ici dans le pays et c'est là mauvaise chose à savoir pour ceux qui sont tes amis. » Gunnarr dit qu'il n'avait pas l'intention de rompre les accords. Il alla chez lui et relata ces accords. Rannveig dit qu'il était bien qu'il allât à l'étranger et qu'ils[1] eussent, dans l'intervalle, à en démêler avec d'autres.

CHAPITRE LXXV

Thráinn Sigfússon dit à sa femme qu'il avait l'intention d'aller à l'étranger cet été-là; elle dit que c'était bien. Il se prit un passage sur le bateau de Högni le Blanc. Gunnarr et Kolskeggr se prirent un passage sur le bateau d'Arnfinnr de Vík.

Grímr et Helgi, les fils de Njáll, demandèrent à leur père la permission d'aller à l'étranger. Njáll répondit : « Ce voyage sera si difficile pour vous qu'il n'est pas sûr que vous pourrez rester en vie. Vous en retirerez tout de même de l'honneur et du renom, mais il n'est pas exclu que, quand vous reviendrez en Islande, il en résulte des ennuis. » Ils demandaient sans cesse à partir et il se fit qu'il leur dit d'y aller s'ils voulaient. Ils prirent un passage sur le bateau de Bárdr le Noir et d'Óláfr, fils de Ketill d'Elda[2]. On allait disant que c'étaient les meilleurs hommes du district qui s'en allaient

Les fils de Gunnarr, Högni et Grani, étaient alors dans la fleur de l'âge. Ils étaient de caractères différents : Grani tenait beaucoup du tempérament de sa mère, mais Högni était bien accompli.

Gunnarr fit transporter jusqu'au bateau ses marchandises et celles de son frère. Quand toutes les provisions de Gunnarr furent arrivées et que le bateau fut prêt, Gunnarr alla à Bergthórshváll et dans les autres fermes rendre visite aux gens et remercier de leur assistance tous ceux qui lui avaient prêté main-forte.

Le lendemain de bonne heure, il se prépara à aller au bateau et dit à toute sa maison qu'il s'en allait pour de bon. Tout le monde s'en affligeait, mais on espérait qu'il reviendrait. Quand il fut prêt, Gunnarr embrassa tous ses

gens, et tous sortirent pour lui dire au revoir. Il planta sa hallebarde dans le sol et sauta en selle, et lui et Kolskeggr s'éloignèrent. Ils chevauchèrent jusqu'au Markarfljót. Alors, le cheval de Gunnarr broncha et le fit tomber de selle. Il vint à lever les yeux sur les pentes et sur la ferme de Hlídarendi, et dit : « Belle est la colline ! Jamais elle ne m'a paru aussi belle ! Les champs dorés, le clos fauché... Je vais m'en retourner à la maison et je ne m'en irai pas. — Ne fais pas à tes ennemis, dit Kolskeggr, la joie de rompre tes accords, car nul ne s'attendrait à cela de ta part. Et tu peux te dire que tout se passera comme Njáll l'a dit. — Je ne m'en irai pas, dit Gunnarr, et je voudrais que tu restes, toi aussi. — Non pas, dit Kolskeggr, je n'agirai bassement ni en ceci ni en autre chose où l'on m'a fait confiance; et c'est bien la seule chose qui puisse nous séparer; mais dis à mes parents et à ma mère que je n'ai pas l'intention de revoir l'Islande, car j'apprendrai que tu es mort, parent, et cela ne m'incitera pas à revenir. » Ils se quittèrent là. Gunnarr revint à Hlídarendi, mais Kolskeggr alla au bateau et partit pour l'étranger.

Hallgerdr se réjouit de voir Gunnarr revenir chez lui, mais sa mère ne dit pas grand-chose. Gunnarr resta chez lui cet automne et cet hiver-là, et il n'avait pas beaucoup de monde chez lui. L'hiver se passa.

Óláfr le Paon envoya un homme à Gunnarr lui demander d'aller là-bas à l'ouest ainsi que Hallgerdr et de remettre la maison aux mains de sa mère et de Högni, son fils. D'abord, cela tenta Gunnarr et il accepta, mais quand vint le moment, il ne voulut plus.

Au thing, en été, Gizurr et les autres proclamèrent sa proscription[1] au Mont-de-la-Loi. Avant la fin du thing, Gizurr convoqua à l'Almannagjá[2] tous les ennemis de Gunnarr, soit : Starkadr de Thríhýrningr et Thorgeirr, son fils, Mördr et Valgardr le Gris, Geirr le Godi et Hjalti Skeggjason, Thorbrandr et Ásbrandr, les fils de Thorleikr[3], Eilífr[4] et Önundr, son fils, Önundr de Trólla-skógr, Thorgrímr de Sandgil. Gizurr dit : « Je veux vous convier à attaquer Gunnarr cet été et à le tuer. » Hjalti dit : « J'ai promis à Gunnarr, ici au thing, quand il fit selon ma parole, de ne jamais prendre part à une attaque contre lui, et il en sera ainsi. » Puis Hjalti s'en alla, mais ceux qui restaient décidèrent d'attaquer Gunnarr, se serrèrent la main là-dessus et convinrent d'une amende pour

celui qui se désisterait. Mördr devait épier quand l'occasion serait la meilleure[1] et il y avait quarante hommes[2] qui faisaient partie de cette ligue. Ils considéraient que maintenant il n'y aurait guère d'obstacles pour abattre Gunnarr, puisque Kolskeggr, Thráinn et beaucoup d'autres amis de Gunnarr étaient partis. On quitta le thing et on rentra chez soi.

Njáll alla trouver Gunnarr, lui dit qu'il était condamné et qu'on avait décidé de l'attaquer. « Je trouve que tu as bien agi, dit Gunnarr, en m'avertissant. — Je voudrais, dit Njáll, que Skarphedinn aille chez toi ainsi que Höskuldr, mon fils, et qu'ils risquent leur vie pour la tienne. — Je ne veux pas, dit Gunnarr, que tes fils soient tués à cause de moi, et tu mérites autre chose de ma part. — Cela ne sert à rien, dit Njáll. Quand tu seras mort, c'est sur mes fils que se retourneront les difficultés. — Il n'est pas invraisemblable, dit Gunnarr, qu'il en soit ainsi, mais je ne voudrais pas que cela arrive à cause de moi. Mais je voudrais te demander de prendre soin de Högni, mon fils. Je ne parle pas de Grani, parce qu'il n'est guère à mon goût. » Njáll le lui promit et alla chez lui.

On raconte que Gunnarr allait à toutes les réunions et assemblées légales[3] et que ses ennemis n'osaient jamais l'attaquer. Pendant quelque temps, il se conduisit comme s'il n'avait jamais été condamné.

CHAPITRE LXXVI

En automne, Mördr Valgardsson fit savoir que Gunnarr serait seul chez lui et que toute sa maison serait en bas dans les îles pour finir les foins. Gizurr le Blanc et Geirr le Godi allèrent à l'est de l'autre côté des rivières dès qu'ils apprirent cela, puis à l'est au-delà des sables, jusqu'à Hof. Alors, ils envoyèrent un message à Starkadr de Thríhýrningr; tous ceux qui devaient attaquer Gunnarr se retrouvèrent et mirent au point la façon dont ils s'y prendraient. Mördr dit qu'ils ne prendraient pas Gunnarr à l'improviste s'ils ne s'emparaient du paysan de la ferme voisine, qui s'appelait Thorkell, et ne le faisaient

marcher de force avec eux pour s'emparer du chien Sámr, en le faisant aller tout seul à la ferme.

Ensuite, ils allèrent vers l'est jusqu'à Hlídarendi, mais ils envoyèrent des hommes chercher Thorkell, s'emparèrent de lui et lui laissèrent le choix entre deux choses : ou bien ils le tueraient, ou bien il s'emparerait du chien ; il préféra la vie sauve et les accompagna. Il y avait une clôture en bas du clos de Hlídarendi, et c'est là qu'ils s'arrêtèrent avec la troupe. Le paysan Thorkell alla aux maisons. Le chien était couché en haut des maisons ; Thorkell l'attira plus loin, dans quelque sente[1]. À ce moment, le chien voit qu'il y a du monde, il saute sur Thorkell et le mord à l'aine. Önundr de Tróllaskógr assène un coup de hache sur la tête du chien, si bien qu'elle s'enfonça tout entière dans la cervelle. Le chien poussa un hurlement inouï et retomba mort.

CHAPITRE LXXVII

Dans la salle commune, Gunnarr se réveilla et dit : « On te maltraite, Sámr, mon fils. Gageons qu'il y en a qui comptent bien que mon tour va venir sous peu. » La salle commune de Gunnarr était toute en bois, avec un toit de planches et, près des poutres de soutènement, des fenêtres fermées par des volets pleins[2]. Gunnarr dormait dans une chambre surélevée, là, dans la salle commune, ainsi que Hallgerdr et sa mère. Quand les attaquants arrivèrent, ils ne savaient pas si Gunnarr était chez lui et ils demandèrent que l'un d'eux allât à la maison en éclaireur et s'en assurât, tandis qu'ils resteraient assis pendant ce temps. Thorgrímr le Norvégien monta sur le toit de la salle commune. Gunnarr vit une tunique rouge passer devant la fenêtre. Il donna un coup de hallebarde et l'atteignit au milieu du corps. Le Norvégien lâcha son écu, perdit pied et retomba du toit, alla ensuite à Gizurr et aux autres, à l'endroit où ils étaient assis. Gizurr le regarda et dit : « Est-ce que Gunnarr est chez lui ? » Thorgrímr répond : « C'est à vous de le savoir, mais ce que je sais, c'est que sa hallebarde était à la maison. » Puis il tomba, mort.

Alors, ils attaquèrent les maisons. Gunnarr leur lança des flèches et se défendit bien, et ils ne purent rien faire. Quelques-uns sautèrent sur les maisons[1], avec l'intention d'attaquer de là. Gunnarr leur décocha des flèches, et ils ne purent rien faire. Cela dura ainsi un moment. Ils firent une pause et attaquèrent une seconde fois. Gunnarr lança encore des flèches. Ils ne purent rien faire encore et battirent en retraite une seconde fois. Gizurr le Blanc dit : « Attaquons mieux, nous ne faisons rien de bon. » Ils firent une troisième attaque et y mirent du temps, après quoi ils battirent en retraite.

Gunnarr dit : « Il y a une flèche, là, dehors, sur le mur. C'est une de leurs flèches et je vais la leur renvoyer. Quelle honte pour eux s'ils sont mis à mal par leurs propres armes ! » Sa mère dit : « Ne t'aventure pas à les relancer alors qu'ils viennent d'abandonner. » Gunnarr saisit la flèche et la leur lança : elle atteignit Eilífr Önundarson et lui fit une grave blessure. Il se trouvait tout seul à l'écart et les autres ne savaient pas qu'il était blessé. « J'ai vu sortir un bras, dit Gizurr. Il portait un bracelet d'or et il a pris une flèche qui se trouvait sur le toit. On ne chercherait pas de munitions dehors s'il y en avait dedans en abondance, et il faut que nous attaquions maintenant. » Mördr dit : « Brûlons-le à l'intérieur. — Jamais de la vie, dit Gizurr, même si je savais qu'il y aille de ma vie. Il te conviendrait mieux de donner des conseils utiles, puisque l'on te dit rusé. » Il y avait des cordes sur le sol, qui servaient à fixer les maisons[2]. Mördr dit : « Prenons ces cordes, passons-les autour des extrémités des poutres, attachons l'autre bout à des pierres, tournons le treuil et arrachons le toit de la salle commune. » Ils prirent les cordes et firent tous ces préparatifs, et Gunnarr ne s'en rendit compte que quand ils eurent enlevé tout le toit de la salle commune. Il tira alors si bien de l'arc qu'ils ne l'atteignirent jamais. Alors Mördr dit une deuxième fois qu'il fallait brûler Gunnarr dedans ; Gizurr répond : « Je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines à dire ce que personne ne veut ; jamais nous ne ferons cela. »

À ce moment-là, Thorbrandr Thorleiksson bondit sur le toit et trancha la corde de l'arc de Gunnarr. Celui-ci empoigna sa hallebarde à deux mains, lui fit rapidement face, le transperça et le rejeta du toit. Alors Ásbrandr, frère de Thorbrandr, sauta sur le toit. Gunnarr lui donna

un coup de hallebarde; il se protégea de son écu, la hallebarde transperça l'écu et arriva entre les avant-bras. Gunnarr imprima alors une violente torsion à la hallebarde, si bien que l'écu se fendit, que les avant-bras se brisèrent et qu'Ásbrandr retomba du toit. Gunnarr avait déjà blessé huit hommes et en avait tué deux. Alors, il fut blessé à deux reprises et tout le monde dit qu'il ne broncha ni devant les blessures ni devant la mort. Il dit à Hallgerdr : « Donne-moi deux mèches de tes cheveux, et tressez-les, toi et ma mère, pour en faire une corde pour mon arc. — Cela est-il important pour toi ? » dit-elle. « Il y va de ma vie, dit-il, car ils ne m'auront pas tant que je pourrai me servir de mon arc. — Alors je vais, dit-elle, te rappeler la gifle que tu m'as donnée et cela m'est bien égal que tu te défendes plus ou moins longtemps[1]. — Chacun a sa façon d'acquérir de la renommée, dit Gunnarr, et je ne te le redemanderai pas. » Rannveig dit : « C'est mal te conduire, et ta honte vivra longtemps. »

Gunnarr se défendit bien et vaillamment et fit à huit autres hommes de si grandes blessures que beaucoup faillirent en mourir.

Gunnarr se défend jusqu'à ce qu'il tombe d'épuisement[2]. Ils lui firent alors maintes grandes blessures et, pourtant, il parvint encore à leur échapper et se défendit longtemps. Cependant, le moment arriva où ils le tuèrent. Sur sa défense, Thorkell Elfaraskáld[3] a composé cette strophe :

3. *Nous avons appris*
Comment Gunnarr, le timonier du cheval de la mer,
Indomptable se défendit par la hallebarde
Au sud du Kjölr.
Le dévastateur blessa
Seize braves du tumulte
Des boucliers
Et en tua deux[4].

Gizurr dit : « C'est un grand champion que nous venons de terrasser; nous avons eu du mal, et sa défense vivra dans les mémoires tant que le pays sera habité. » Ensuite, il alla trouver Rannveig et dit : « Veux-tu donner de la terre à nos deux hommes qui sont morts pour qu'ils soient inhumés ici ? — D'autant plus à deux que c'est ce que j'aurais voulu donner à tous », dit-elle. « Tu es excusable de parler ainsi, dit-il, car tu as fait une grande

perte » et il proclama que personne ne devait voler personne, ni faire de dégâts. Ensuite, ils s'en allèrent.

Alors Thorgeirr Starkadarson dit : « Nous ne pourrons rester chez nous à cause des fils de Sigfúss, à moins que toi, Gizurr, ou toi, Geirr, ne restiez ici dans le Sud quelque temps. — Soit », dit Gizurr. Ils tirèrent au sort, et ce fut à Geirr qu'il échut de rester. Il alla à Oddi et s'y installa. Il avait un fils qui s'appelait Hróaldr. C'était un enfant naturel et sa mère s'appelait Bjartey. C'était la sœur de Thorvaldr le Malade[1] qui fut tué près du Hestlaekr à Grímsnes. Hróaldr se vantait d'avoir fait à Gunnarr une blessure mortelle. Il était [à Oddi[2]] avec son père. Thorgeirr Starkadarson se vantait d'avoir fait à Gunnarr une autre blessure. Gizurr resta chez lui à Mosfell.

On désapprouva le meurtre de Gunnarr dans tous les districts et il fut bien regretté de beaucoup de gens.

CHAPITRE LXXVIII

Njáll fut très affecté de la mort de Gunnarr, de même que les fils de Sigfúss. Ceux-ci demandèrent si Njáll estimait avoir à proclamer une accusation pour le meurtre de Gunnarr et à intenter un procès. Il dit qu'il ne le pouvait pas, l'homme ayant été condamné, et qu'il faudrait plutôt entacher leur honneur en commettant quelques meurtres pour le venger.

Ils érigèrent un tertre à Gunnarr et le placèrent dedans, assis[3]. Rannveig ne voulut pas qu'on mît la hallebarde dans le tertre, et dit que celui-là seul la toucherait qui voudrait venger Gunnarr. Aussi personne ne toucha à la hallebarde. Rannveig était si dure envers Hallgerdr qu'elle fut sur le point de la tuer. Elle disait que c'était à cause d'elle que son fils était mort. Alors Hallgerdr s'enfuit à Grjótá ainsi que Grani, son fils. On partagea les biens entre eux. Högni reprendrait la terre et la demeure de Hlídarendi, et Grani aurait les terres en location.

Il arriva cet événement à Hlídarendi : un berger et une servante chassèrent du bétail près du tertre de Gunnarr. Il leur sembla que Gunnarr était joyeux et qu'il déclamait des poèmes dans le tertre. Ils allèrent à la maison dire à

Rannveig, la mère de Gunnarr, cet événement, et elle leur demanda de le dire à Njáll. Ils allèrent à Bergthórsvháll le lui dire, et il le leur fit répéter trois fois. Puis il parla longtemps à voix basse avec Skarphedinn. Celui-ci prit sa hache et les accompagna jusqu'à Hlídarendi. Högni et Rannveig lui firent excellent accueil et se réjouirent de le voir. Rannveig le pria de rester longtemps, et il le lui promit. Högni et lui ne se quittaient pas. Högni était un homme vaillant, bien accompli mais soupçonneux : aussi n'osa-t-on pas lui dire ce qu'on avait entendu.

Un soir, Skarphedinn et Högni étaient dehors au sud du tertre de Gunnarr. La lune brillait, mais de temps à autre des nuages l'obscurcissaient. Il leur sembla que le tertre était ouvert, que Gunnarr s'était tourné dans le tertre et qu'il regardait la lune. Ils crurent voir quatre lumières brûler dans le tertre, qui ne faisaient d'ombre nulle part[1]. Ils virent que Gunnarr était joyeux et qu'il avait l'air cordial. Il chanta une strophe, si fort qu'ils auraient pu l'entendre distinctement, même s'ils avaient été plus loin :

4. *L'homme supérieur,*
Le père de Högni,
Celui qui livra splendide bataille
Et avec grand courage, a parlé :
Il a déclaré qu'il préférait,
Ô bâton de la Freyja des morts[2]*,*
Mourir coiffé du heaume dans la bataille
Que de céder.

Ensuite, le tertre se referma. « Aurais-tu cru cela, dit Skarphedinn, si d'autres te l'avaient raconté ? — Je l'aurais cru si Njáll me l'avait dit, répondit Högni, car on dit qu'il n'a jamais menti. — Une apparition comme celle-ci est fort importante, dit Skarphedinn, puisqu'il nous est apparu lui-même pour dire qu'il a préféré mourir plutôt que de céder devant ses ennemis, et c'est là le conseil qu'il nous a donné. — Je n'aboutirai à rien, dit Högni, si tu ne veux pas m'aider. » Skarphedinn dit : « Maintenant, je te rappellerai comment Gunnarr agit après le meurtre de Sigmundr, votre parent. Je t'aiderai autant que je le pourrai. Mon père l'a promis à Gunnarr, quand il s'agirait de toi ou de ta mère. » Ils allèrent ensuite à Hlídarendi.

CHAPITRE LXXIX

Skarphedinn dit : « Eh bien, nous allons nous mettre en route sur-le-champ, cette nuit, car si l'on apprend que je suis ici, ils seront beaucoup plus sur leurs gardes ! — Je suivrai tes conseils », dit Högni. Après cela, ils prirent leurs armes, quand tout le monde fut couché. Högni décrocha la hallebarde et elle se mit à chanter. Rannveig se leva d'un bond, furieuse, et demanda : « Qui prend la hallebarde, alors que j'ai interdit à quiconque de s'en servir ? — J'ai l'intention, dit Högni, de la porter à mon père, pour qu'il l'ait à la Valhöll et la porte au rassemblement[1]. — Tu la prendras d'abord pour venger ton père, dit-elle, car la hallebarde est en train de dire mort d'hommes, d'un ou de plusieurs. » Ensuite Högni sortit et dit à Skarphedinn son entretien avec sa grand-mère.

Puis ils allèrent jusqu'à Oddi. Deux corbeaux les accompagnèrent d'un bout à l'autre de leur route[2]. Ils arrivèrent à Oddi pendant la nuit. Ils chassèrent des moutons sur les maisons[3]. Alors Hróaldr et Tjörvi[4] coururent dehors et chassèrent les moutons vers le haut, dans les sentiers, ayant pris leurs armes avec eux. Skarphedinn se dressa d'un bond et dit : « Ce n'est pas la peine de regarder : c'est bien comme il te semble. » Puis il assena à Tjörvi un coup mortel. Hróaldr avait une lance à la main, et Högni bondit sur lui. Hróaldr donna un coup de lance à Högni. Celui-ci trancha le manche de la lance avec la hallebarde et la lui enfonça en travers du corps. Puis ils les abandonnèrent, morts. De là, ils prirent vers Thríhýrningr. Skarphedinn grimpa sur une maison et arracha de l'herbe, et ceux qui étaient à l'intérieur pensèrent que c'étaient des moutons. Starkadr et Thorgeirr prirent leurs armes et s'habillèrent, sortirent et coururent en haut vers l'enclos. Mais quand Starkadr vit Skarphedinn, il prit peur et voulut rebrousser chemin. Skarphedinn l'abattit près de l'enclos. Alors, Högni arriva sur Thorgeirr et le tua avec la hallebarde.

De là, ils allèrent à Hof. Mördr était dehors[5]. Il demanda grâce et offrit complète réconciliation. Skarphedinn lui dit le meurtre des quatre autres et dit qu'il

aurait le même sort, ou bien qu'il remettrait à Högni le droit de juger seul, si Högni voulait l'accepter. Celui-ci dit qu'il n'avait pas l'intention de faire la paix avec les meurtriers de son père; pourtant, il accepta néanmoins de juger seul.

CHAPITRE LXXX

Njáll intervint auprès de ceux qui avaient à entreprendre les poursuites pour Starkadr et Thorgeirr, afin qu'ils acceptent des conciliations. Une réunion de district fut fixée et l'on prit des arbitres : l'on y évalua toutes choses, y compris l'attaque contre Gunnarr, quoiqu'il eût été proscrit. Quelles que fussent les amendes imposées, Mördr paya tout, car ils ne rendirent pas leur verdict contre lui avant qu'on n'eût tranché de l'autre affaire, et ils déclarèrent que ceci équivalait à cela[1]. Alors, ils furent tous complètement réconciliés.

Au thing, il y eut grande discussion et l'on aboutit à ce que Geirr le Godi et Högni fassent la paix : ces accords entre eux furent maintenus par la suite. Geirr le Godi habita à Hlíd jusqu'au jour de sa mort, et il sort de la saga.

Njáll demanda une femme en mariage pour Högni. Ce fut Álfheidr, fille de Vetrlidi le Scalde, et elle lui fut donnée en mariage. Leur fils fut Ari qui s'en alla jusqu'aux Shetland et y prit femme[2]. C'est de lui que descend Einarr le Shetlandais, le plus vaillant des hommes[3]. Högni resta l'ami de Njáll, et il sort de cette saga[4].

CHAPITRE LXXXI

Maintenant, il faut raconter que Kolskeggr arriva en Norvège. Il passa l'hiver à Vík, dans l'est, mais l'été suivant, il alla à l'est au Danemark et entra au service du roi Sveinn à la barbe fourchue. Il en retira de grands honneurs.

Une nuit, il rêva qu'un homme venait à lui; il était brillant et il lui sembla qu'il le secouait. Il lui dit : « Lève-toi et suis-moi. — Que me veux-tu ? » dit Kolskeggr. Il dit : « Je vais te donner une épouse, et tu seras mon chevalier. » Il lui sembla qu'il acceptait. Après cela, il se réveilla[1]. Ensuite, il alla voir un sage et lui dit son rêve, et l'interprétation du sage fut qu'il devait aller en pèlerinage au sud et devenir chevalier de Dieu[2]. Kolskeggr reçut le baptême au Danemark, ne s'y plut pas cependant, s'en alla à l'est en Russie et y passa un hiver. De là, il alla à Miklagardr et y prit du service. On apprit finalement qu'il y avait pris femme et était chef des Varègues[3]. Il y resta jusqu'au jour de sa mort, et il sort de la saga.

CHAPITRE LXXXII

Maintenant, il faut raconter que Thráinn Sigfússon arriva en Norvège[4]. Ils touchèrent terre au nord en Hálogaland et se dirigèrent au sud vers le Thrándheimr, puis à Hladir[5]. Dès que le jarl Hákon apprit cela, il leur envoya des gens. Il voulait savoir quels hommes il y avait sur le bateau. Ils revinrent le dire au jarl. Il envoya alors chercher Thráinn Sigfússon, qui vint le trouver. Le jarl demanda à quelle famille il appartenait. Il dit qu'il était très proche parent de Gunnarr de Hlídarendi. Le jarl dit : « Tu en bénéficieras, car j'ai vu beaucoup d'Islandais, mais jamais son pareil. » Thráinn dit : « Sire, voulez-vous que je passe l'hiver chez vous ? » Le jarl le reçut. Thráinn passa là l'hiver et fut tenu en haute estime.

Il y avait un homme qui s'appelait Kolr : c'était un viking[6]. Il était fils d'Ásmundr Flanc-de-Frêne, de l'est, de Smáland[7]. Il mouillait dans le Gautelfr, à l'est, et avait cinq bateaux et une grande troupe. De là, Kolr sortit de la rivière, alla en Norvège, monta dans le Fold[8], survint à l'improviste chez Hallvardr Sóti[9] qu'ils découvrirent dans une chambre surélevée. Hallvardr se défendit bien jusqu'à ce qu'ils mettent le feu. Alors, il se rendit, mais ils le tuèrent, prirent beaucoup d'argent et se dirigèrent de là sur Ljódhús[10]. Le jarl Hákon apprit cette nouvelle, fit

proscrire Kolr dans tout son royaume et mit sa tête à prix.

Une fois, le jarl prit la parole en ces termes : « Gunnarr de Hlídarendi est trop loin de nous. S'il avait été ici, il aurait tué mon hors-la-loi, mais maintenant, ce sont les Islandais qui le tueront[1], et c'est mal qu'il ne soit pas venu nous voir. » Thráinn Sigfússon répondit : « Je ne suis pas Gunnarr; pourtant, je lui suis apparenté et je voudrais m'engager à faire cette expédition. » Le jarl dit : « Je le veux bien. Ton expédition sera bien équipée. » Puis Eiríkr, fils du jarl, prit la parole : « À beaucoup tu fais de belles promesses, mais on trouve que tu les tiens plus ou moins bien. Cette expédition est des plus difficiles, car ce viking est rude, et il est difficile d'avoir affaire à lui. Il serait nécessaire de choisir pour cette expédition les meilleurs hommes et les meilleurs bateaux. » Thráinn dit : « J'irai, même si l'expédition n'est pas engageante. » Ensuite, le jarl lui fournit cinq bateaux, tous avec de bons équipages. Avec Thráinn, il y avait Gunnarr Lambason et Lambi Sigurdarson[2]. Gunnarr était le neveu de Thráinn. Il était venu jeune habiter chez lui et ils s'aimaient beaucoup. Eiríkr Hákonarson alla avec eux examiner les hommes et l'armement et fit des changements là où cela lui sembla nécessaire. Ensuite, quand ils furent prêts, Eiríkr leur donna un pilote.

Ils cinglèrent alors vers le sud en longeant les côtes; où qu'ils arrivent, le jarl leur donna le droit de prendre ce dont ils avaient besoin. Ils se dirigèrent vers l'est sur Ljódhús; alors, ils apprirent que Kolr était allé à l'est en Danemark; de là, ils se dirigèrent alors vers le sud. Quand ils arrivèrent au sud à Helsingjaborg[3], ils découvrirent une barque avec des hommes dedans, et ceux-ci dirent que Kolr se trouvait là et qu'il y resterait quelque temps. Un jour de beau temps, Kolr vit les bateaux qui attaquaient et dit qu'il avait rêvé du jarl Hákon pendant la nuit, que ce devaient être là ses hommes. Il ordonna aux siens de prendre leurs armes. Ensuite, ils se préparèrent et la bataille commença. Ils se battirent longtemps sans qu'il y ait de décision. Puis Kolr sauta sur le bateau de Thráinn, faisant de grands ravages et tuant beaucoup de monde. Il avait un heaume doré. Thráinn voit qu'on n'arrive à rien, il excite ses hommes à le suivre, s'avance le premier et affronte Kolr. Celui-ci lui assène un coup

qui arrive dans l'écu de Thráinn et le fend du haut en bas. Alors, Kolr reçoit un coup de pierre sur le bras : son épée tombe. Thráinn frappe Kolr, le coup atteint la jambe et la tranche; après cela, ils tuent Kolr. Thráinn lui trancha la tête, jeta le corps par-dessus bord, mais conserva la tête. Ils firent un grand butin.

Ils se dirigèrent alors au nord sur le Thrándheimr et allèrent trouver le jarl qui fit bon accueil à Thráinn. Celui-ci lui montra la tête de Kolr et le jarl le remercia de cet exploit. Eiríkr dit que cela valait plus que de simples paroles. Le jarl répondit que c'était vrai et il leur demanda de l'accompagner. Ils allèrent à un endroit où le jarl avait fait faire d'excellents bateaux. Il y en avait un, entre autres, qui n'était pas fait à la manière des longs bateaux, il avait une tête de vautour en guise de figure de proue, avec de grands ornements sur la tête[1]. Le jarl dit : « Tu aimes le faste, Thráinn, comme ton parent Gunnarr. Je veux maintenant te donner ce bateau : il s'appelle Griffon[2]. En plus, tu auras mon amitié. Je veux que tu restes chez moi aussi longtemps que tu le souhaiteras. » Il remercia le jarl de ses bienfaits et dit qu'il n'avait pas envie d'aller en Islande pour le moment.

Le jarl avait un voyage à faire à l'est jusqu'à la frontière, pour aller trouver le roi de Suède. Thráinn l'accompagna en été. Il commandait un bateau et conduisait le Griffon. Il cinglait si vite que nul ne pouvait se mesurer à lui, et on l'enviait fort. Mais l'on voyait bien que le jarl estimait hautement Gunnarr, car il rabrouait durement tous ceux qui cherchaient noise à Thráinn. Celui-ci passa tout cet hiver-là chez le jarl. Au printemps, le jarl demanda à Thráinn s'il voulait rester, ou aller en Islande, et Thráinn dit qu'il n'avait pas pris de décision et qu'il voulait d'abord connaître les nouvelles d'Islande. Le jarl dit qu'il en serait comme il lui conviendrait. Thráinn resta chez le jarl. Alors on apprit d'Islande une nouvelle qui affecta beaucoup de monde : la mort de Gunnarr de Hlídarendi. Alors, le jarl ne voulut pas que Thráinn retourne en Islande, et il resta chez lui.

CHAPITRE LXXXIII

Maintenant, il faut reprendre le récit au moment où Grímr et Helgi, les fils de Njáll, quittèrent l'Islande, l'été où Thráinn et les autres allaient à l'étranger. Ils étaient sur le bateau d'Óláfr Ketilsson d'Elda, et de Bárdr. Ils essuyèrent un vent du nord si rude qu'ils furent poussés vers le sud et une obscurité si grande s'abattit sur eux qu'ils ne savaient plus où ils allaient. Ils restèrent longtemps en mer. Alors, ils arrivèrent à un endroit où il y avait beaucoup de hauts fonds, et ils pensèrent qu'ils étaient près des terres. Les fils de Njáll demandèrent si Bárdr avait quelque idée du pays auprès duquel ils se trouvaient. « Il y a beaucoup de possibilités, dit-il, vu les vents que nous avons subis — ça peut être les Orcades, ou l'Écosse, ou l'Irlande. »

Deux nuits plus tard, ils virent des terres des deux côtés, avec de grands récifs à l'intérieur du fjord; ils jetèrent l'ancre au-delà des récifs. Le soir, le vent tomba, et le lendemain matin, le temps était calme. Ils virent alors treize bateaux qui venaient vers le large, sur eux. Bárdr dit : « Que faire à présent, car ces gens-là vont nous attaquer? » Ensuite, ils discutèrent s'ils se défendraient ou se rendraient, mais avant qu'ils n'aient pris une décision, les vikings survinrent. Ils se demandèrent mutuellement leurs noms et comment s'appelaient les chefs. Les chefs des marchands se nommèrent et demandèrent à leur tour qui commandait la troupe d'en face. L'un dit se nommer Grjótgardr, et l'autre Snaekólfr[1], tous deux fils de Moldan de Dungalsbaer[2] en Écosse et parents de Melkólfr, roi d'Écosse[3] « et nous vous laissons le choix entre deux choses, dit Grjótgardr : ou bien vous montez à terre et nous prendrons vos biens, ou bien nous vous attaquerons et tuerons tout homme que nous prendrons ». Helgi répond : « Les marchands veulent se défendre. » Les marchands dirent : « Tais-toi donc, misérable! Quelle défense ferons-nous? L'argent vaut moins que la vie. » Grímr prit le parti de pousser des cris contre les vikings pour ne pas leur laisser entendre les récriminations des marchands. Bárdr et Óláfr dirent : « Ne voyez-vous pas que les

Islandais vont faire des moqueries sur votre conduite[1]? Prenez plutôt vos armes et défendez-vous. » Alors, ils prirent tous leurs armes et firent le serment de ne jamais se rendre tant qu'ils pourraient se défendre.

CHAPITRE LXXXIV

Les vikings tirèrent sur eux et la bataille commença. Ils se battirent un moment, et les marchands se défendirent bien. Snaekólfr bondit sur Óláfr et le transperça d'une lance. Grímr jeta une lance sur Snaekólfr, si violemment que le viking tomba par-dessus bord. Helgi se porta à la rescousse de Grímr, et ils refoulèrent tous les vikings. Les fils de Njáll étaient toujours là où la nécessité était la plus pressante. Les vikings criaient aux marchands de se rendre : ils dirent qu'ils ne se rendraient jamais.

À ce moment, ils vinrent à regarder vers le large. Ils y virent des bateaux venant du sud, passer le cap : il n'y en avait pas moins de dix. Ils faisaient force de rames et se dirigeaient sur eux, et les rameurs étaient écu contre écu[2]. Sur le bateau de tête, un homme se tenait près du mât. Il était en surcot de soie et portait un heaume doré; il avait des cheveux abondants et beaux; cet homme avait à la main une lance incrustée d'or. Il demanda : « Qui donc livre ici un combat si inégal? » Helgi se nomma, et dit que c'étaient Grjótgardr et Snaekólfr qui étaient en face. « Mais qui sont les capitaines? » dit-il. Helgi répondit : « Il y en a un qui vit encore et qui s'appelle Bárdr le Noir, mais celui qui s'appelait Óláfr est mort, et mon frère qui m'accompagne s'appelle Grímr. — Êtes-vous Islandais? dit-il. — Certes », dit Helgi. Il demanda de qui ils étaient les fils. Ils le dirent. Alors, il les identifia et dit : « Votre père et vous êtes renommés. — Qui es-tu? » dit Helgi. « Je m'appelle Kári et je suis fils de Sölmundr[3]. — D'où viens-tu? » dit Helgi. « Des Hébrides, dit Kári. — Sois le bienvenu, dit Helgi, si tu veux nous aider un peu. — Je vous aiderai selon vos besoins, dit Kári. Quelle aide demandez-vous? — Les attaquer », dit Helgi. Kári dit que c'était ce qu'il allait faire.

Ils les attaquèrent donc, et la bataille reprit. Quand ils se furent battus quelque temps, Kári sauta sur le bateau de Snaekólfr. Celui-ci fit face et le frappa aussitôt. Kári sauta en arrière par-dessus une poutre qui se trouvait en travers du bateau ; Snaekólfr frappa la poutre, si fort que son épée s'y enfonça sur toute la largeur de la lame. Kári lui déchargea un coup, et l'épée atteignit l'épaule : le coup était si fort qu'il le pourfendit jusqu'au bas du bras, et Snaekólfr mourut aussitôt. Grjótgardr jeta une lance sur Kári ; celui-ci vit cela, sauta en l'air et la lance le manqua. Sur ces entrefaites, Helgi et Grímr arrivèrent à la rescousse de Kári. Helgi bondit alors sur Grjótgardr et le transperça de son épée : ce fut sa mort. Ils allèrent alors par tous les bateaux. Les vikings demandèrent grâce. Ils firent grâce à tout le monde, mais prirent tout le butin. Après cela, ils firent cingler tous les bateaux vers le large, sous les îles.

CHAPITRE LXXXV

Le jarl qui gouvernait les Orcades s'appelait Sigurdr. C'était le fils de Hlödvir, fils de Thorfinnr Fendeur-de-Crânes, fils de Tourbe-Einarr, fils du jarl Rögnvaldr de Maerr, fils d'Eysteinn le Bruyant[1]. Kári était homme de la garde du jarl Sigurdr ; il avait collecté les impôts dans les Hébrides pour le jarl Gilli[2]. Kári demanda aux fils de Njáll de l'accompagner jusqu'à Hrossey[3] et dit que le jarl Sigurdr leur ferait bon accueil. Ils acceptèrent, accompagnèrent Kári et arrivèrent à Hrossey. Kári les accompagna chez le jarl et dit qui ils étaient. « Comment t'ont-ils rencontré ? » dit le jarl. Kári répond : « Je les ai trouvés dans les fjords d'Écosse et ils se battaient contre les fils de Moldan ; ils se défendaient si bien qu'ils couraient d'un bout à l'autre du bateau, toujours présents à l'endroit où le besoin était le plus pressant. Je voudrais maintenant demander qu'ils entrent dans ta garde. — Tu en décideras, dit le jarl, tu t'es déjà chargé de tant de choses pour eux. » Ils passèrent l'hiver chez le jarl et furent tenus en bonne estime.

Quand le temps passa, Helgi devint taciturne. Le jarl

n'en comprenait pas la raison et il demanda pourquoi il restait silencieux et s'il ne se plaisait pas là. « Je me plais bien ici », dit Helgi. « Alors à quoi penses-tu? » dit le jarl. « Avez-vous quelque royaume à surveiller en Écosse? » dit Helgi. « Il nous semble bien, dit le jarl. Et qu'y a-t-il à redire à cela? » Helgi répond : « Les Écossais ont dû mettre à mort votre gouverneur et ils ont dû s'emparer de tous ceux qui pouvaient vous avertir pour qu'aucun ne puisse dépasser le fjord de Péttland[1]. » Le jarl dit : « Es-tu doué de seconde vue? » Helgi répond : « On ne l'a guère vérifié. — Si les choses sont ce que tu dis, j'accroîtrai ton honneur, dit le jarl. Sinon, tu auras une amende à payer. — Ce n'est pas un homme de ce genre, dit Kári, et il doit dire vrai, car son père est doué de seconde vue. »

Ensuite, le jarl envoya des gens au sud à Straumey[2], à Arnljótr son gouverneur. Arnljótr envoya des gens de l'autre côté du fjord de Péttland, et ils y apprirent que le jarl Hundi et le jarl Melsnati avaient mis à mort Hávardr de Thrasvík[3], parent par alliance du jarl Sigurdr[4]. Arnljótr envoya alors un message au jarl Sigurdr pour qu'il vienne au sud avec une grande troupe afin de chasser ces jarls du royaume, et dès que le jarl apprit cela, il rassembla des troupes par toutes les îles.

CHAPITRE LXXXVI

Ensuite, le jarl alla au sud avec cette armée; Kári faisait partie de cette expédition ainsi que les fils de Njáll. Ils arrivèrent au sud près de Katanes. Le jarl possédait en Écosse les royaumes suivants : Ros et Mýraefi, les Sydrilönd et les Dalir[5]. Là, les Écossais de ces royaumes vinrent à leur rencontre et dirent que les jarls étaient partis à courte distance de là avec une grande armée. Le jarl Sigurdr y dirigea son armée. L'endroit au-dessus duquel eut lieu la bataille s'appelle Dungalsgnípa[6]. Une grande bataille éclata entre eux. Les Écossais avaient détaché une partie de leur armée qui attaqua les hommes du jarl sur le flanc gauche, faisant grande hécatombe, jusqu'à ce que les fils de Njáll se portent à leur rencontre, se battent contre eux et les mettent en fuite. La bataille

pourtant fut rude. Helgi et Grímr se portèrent en avant près de l'étendard du jarl et se battirent bien. Alors, Kári fit face au jarl Melsnati. Celui-ci jeta une lance sur Kári qui la renvoya et transperça le jarl. Alors, le jarl Hundi prit la fuite, et ils pourchassèrent les fuyards jusqu'à ce qu'ils apprennent que Melkólfr rassemblait des troupes à Dungalsbaer. Le jarl tint alors conseil avec ses hommes, et il parut judicieux à tout le monde de rebrousser chemin et de ne pas se battre contre une si grande armée de terre. Ils rebroussèrent donc chemin.

Quand le jarl arriva à Straumey, il répartit le butin; puis il alla au nord à Hrossey. Les fils de Njáll et Kári l'accompagnèrent. Le jarl fit alors une grande fête au cours de laquelle il donna à Kári une excellente épée et une lance incrustée d'or, à Helgi un anneau d'or et un manteau, à Grímr un écu et une épée. Après cela, il fit entrer dans sa garde Grímr et Helgi et les remercia de leur grand courage. Ils passèrent chez le jarl cet hiver-là et l'été suivant, jusqu'à ce que Kári parte en expédition. Ils l'accompagnèrent. Ils guerroyèrent en divers endroits pendant l'été et remportèrent partout la victoire; ils se battirent contre le roi Gudrödr à Man[1] et le vainquirent; revinrent dans cet état, ayant fait beaucoup de butin. Ils passèrent l'hiver chez le jarl et y furent tenus en grand honneur.

Au printemps, les fils de Njáll demandèrent à aller en Norvège. Le jarl dit qu'ils iraient comme il leur plairait et leur fournit un bon bateau et de vaillants hommes d'équipage. Kári dit qu'il viendrait cet été en Norvège avec le tribut du jarl Hákon et qu'ils s'y retrouveraient, et il se fit qu'ils se mirent d'accord là-dessus. Puis les fils de Njáll prirent la mer, cinglèrent jusqu'en Norvège et arrivèrent au nord près du Thrándheimr.

CHAPITRE LXXXVII

Il y avait un homme qui s'appelait Kolbeinn et était fils d'Arnljótr[2]; il était du Thrándheimr. Il fit voile vers l'Islande l'été où Kolskeggr, Thráinn et les fils de Njáll en partirent; il passa cet hiver-là à Breiddalr, dans l'Est. L'été

suivant, il équipa son bateau à Gautavík pour repartir. Alors qu'ils étaient presque prêts, un homme rama vers eux dans une barque, attacha la barque le long du bateau marchand et y monta ensuite pour trouver Kolbeinn. Celui-ci demanda à cet homme comment il s'appelait. « Je m'appelle Hrappr », dit-il. « Que me veux-tu ? » dit Kolbeinn. « Je voudrais te demander, dit Hrappr, de me faire traverser la mer d'Islande. » Kolbeinn demanda : « De qui es-tu le fils ? » Il répondit : « Je suis le fils d'Örgumleidi, fils de Geirólfr le Bravache[1]. » Kolbeinn demande : « Quel besoin as-tu de t'en aller ? — J'ai commis un meurtre » dit Hrappr. « Quel meurtre était-ce, dit Kolbeinn, et à qui revient-il d'entreprendre les poursuites ? » Il répond : « J'ai tué Orlygr, fils d'Olvir, fils de Hródgeirr le Blanc, et ce sont les gens du Vápnafjördr qui entreprennent les poursuites[2]. — Je suppose, dit Kolbeinn, que ce serait mal agir que de te transporter. » Hrappr dit : « Je suis l'ami de mes amis, et je fais payer le mal qui m'est fait ; du reste, je ne regarderai pas à la dépense pour payer le passage, car j'ai suffisamment d'argent pour cela. » Ensuite, Kolbeinn l'accepta.

Peu après, ils eurent un vent favorable et ils prirent le large. En mer, Hrappr vint à manquer de provisions ; il s'assit alors pour manger avec ceux qui étaient les plus proches de lui ; ceux-ci se levèrent en criant des insultes et il se fit qu'ils en vinrent aux coups : Hrappr prit tout de suite le dessus sur les deux hommes. On le dit à Kolbeinn qui invita Hrappr à faire table commune avec lui, et Hrappr accepta.

Ils accostèrent et mouillèrent à l'extérieur d'Agdanes[3]. Alors Kolbeinn demanda : « Où est l'argent que tu as offert pour paiement de ton passage ? » Hrappr répond : « Il est en Islande. » Kolbeinn dit : « Je ne suis sûrement pas le premier que tu dupes ; je te remettrai quand même tout ce que tu me dois. » Hrappr l'en remercia « et que me conseilles-tu de faire maintenant ? — Ceci d'abord, dit Kolbeinn : de quitter le bateau au plus vite, car les Norvégiens vont tous te desservir ; en outre, je te conseille aussi de ne jamais trahir ton seigneur et maître. »

Puis Hrappr monta à terre avec ses armes ; il avait à la main une grande hache au manche enveloppé d'un treillis de fer. Il marcha jusqu'à ce qu'il arrive chez Gudbrandr[4] dans les Dalir. Celui-ci était le plus grand ami du jarl

Hákon. Ils possédaient en commun un temple qui n'était jamais ouvert sauf lorsque le jarl venait. C'était l'un des deux plus grands temples de Norvège, l'autre se trouvant à Hladir[1]. Le fils de Gudbrandr s'appelait Thrándr, et sa fille, Gudrún. Hrappr se présenta à Gudbrandr qui lui fit de belles salutations. Il demanda qui il était. Hrappr se nomma et dit qu'il venait d'Islande; ensuite, il demanda à Gudbrandr de l'héberger. Gudbrandr dit : « Il ne paraît pas, à te voir, que tu sois homme chanceux. — Il me semble aussi qu'on a beaucoup menti sur ton compte, dit Hrappr, quand on m'a dit que tu recevais tous ceux qui te le demandaient et qu'il n'y avait personne qui te vaille : si tu ne me reçois pas, je dirai le contraire. » Gudbrandr dit : « Il faut donc que tu restes ici. — Quelle place m'assignes-tu ? » dit Hrappr. « Sur le banc de gauche, dit Gudbrandr, en face de mon haut-siège. » Hrappr alla à sa place. Il savait raconter beaucoup de choses. Pour commencer, Gudbrandr y prit plaisir, ainsi que beaucoup d'autres, mais en fin de compte, beaucoup trouvèrent qu'il y mettait trop de hargne.

Et il arriva qu'il se mit à causer avec Gudrún, si bien que beaucoup racontaient qu'il devait l'avoir séduite. Quand Gudbrandr fut au courant de cela, il la blâma fort d'avoir des entretiens avec lui et lui demanda d'éviter de lui adresser la parole sans qu'on entende ce qu'ils disaient. D'abord, elle fit de belles promesses, et pourtant leurs entretiens reprirent de la même façon. Alors, Gudbrandr désigna Ásvardr, son intendant, pour l'accompagner, où qu'elle allât.

Une fois, il se fit qu'elle demanda d'aller à un bois de noisetiers[2] pour s'amuser, et Ásvardr l'accompagna. Hrappr les chercha et les trouva dans le bois. Il la prit par la main et l'emmena toute seule. Ensuite, Ásvardr alla les chercher, et il les trouva dans un fourré, couchés ensemble. Il bondit, la hache brandie, et voulut le frapper au pied, mais Hrappr fit un saut rapide et Ásvardr le manqua. Hrappr se releva très vite et empoigna sa hache; alors Ásvardr voulut battre en retraite : Hrappr lui brisa l'épine dorsale. Gudrún dit : « Après ce que tu viens de faire, tu ne resteras plus chez mon père, et pourtant, il y a quelque chose qui lui semblera encore pire, car je suis enceinte. » Hrappr répond : « Personne d'autre que moi ne le lui apprendra. Je vais aller à la maison lui dire l'une et l'autre

chose. — Alors, tu ne t'en tireras pas vivant, dit-elle. — Il faut s'y risquer », dit-il. Après cela, il la reconduisit aux autres femmes, et lui, alla à la maison.

Gudbrandr était assis dans son haut-siège et il y avait peu de monde dans la pièce. Hrappr s'avança, la hache levée bien haut. Gudbrandr demanda : « Pourquoi ta hache est-elle ensanglantée ? — J'ai soigné les douleurs du dos d'Ásvardr, dit-il. — Cela n'aura pas été pour lui faire du bien, dit Gudbrandr. Tu dois l'avoir tué. — Certes, dit Hrappr. — Pour quelle raison ? dit Gudbrandr. — Cela vous semblera peu de chose, dit Hrappr, il voulait me couper la jambe. — Que venais-tu de faire pour mériter cela ? dit Gudbrandr. — Chose qui ne le regardait pas, dit Hrappr. — Il faut quand même que tu dises ce que c'était », dit Gudbrandr. Hrappr dit : « Si tu veux le savoir, j'étais couché avec ta fille, et cela lui a déplu. » Gudbrandr dit : « Debout, qu'on l'attrape et qu'on le tue. — Tu ne me laisses guère jouir de l'honneur d'être ton gendre, dit Hrappr. Mais les gens que tu as ici n'ont pas assez de valeur pour que cela se fasse si vite. » Ils se levèrent, mais lui battit en retraite, sortit et s'enfuit. Ils le poursuivirent, mais il parvint à s'échapper dans un bois et ils ne réussirent pas à l'attraper. Gudbrandr rassembla du monde et fit fouiller le bois, mais ils ne le trouvèrent pas, car le bois était grand et épais.

Hrappr s'enfonça dans le bois, jusqu'à ce qu'une clairière s'ouvrît devant lui. Là, il trouva une ferme et un homme dehors qui fendait du bois pour faire du feu. Il demanda à cet homme comment il s'appelait, et il dit se nommer Tófi. Tófi lui demanda son nom, il dit se nommer Hrappr, comme c'était le cas en effet. Hrappr demanda pourquoi le paysan habitait si loin des autres. « Parce que, dit-il, j'estime qu'ici il n'y a guère à craindre que j'ennuie les autres. — Nous avons de curieuses façons de faire, dit Hrappr, et je te dirai le premier qui je suis : j'ai habité chez Gudbrandr des Dalir et je m'en suis enfui parce que j'avais tué son intendant. Mais je comprends que nous sommes des malfaiteurs tous les deux, car tu ne serais pas venu ici loin des autres si tu n'avais été mis hors-la-loi par quelqu'un. Et je te donne le choix entre deux choses : ou bien je dirai où tu es, ou bien nous profiterons l'un et l'autre de ce qu'il y a ici. » Le paysan dit : « Il en va bien comme tu le dis : j'ai enlevé la femme qui

habite ici avec moi et bien des gens m'ont recherché. » Ensuite, il fit entrer Hrappr; il y avait là de petites maisons bien construites. Le paysan dit à sa femme qu'il avait décidé de prendre Hrappr chez lui. « Cet homme-là causera bien du mal à tout le monde, dit-elle, ce qui n'empêche que tu voudras faire à ta guise. »

Ensuite, Hrappr resta là. Il était toujours par monts et par vaux, et n'était jamais à la maison. Il parvenait toujours à retrouver Gudrún. Gudbrandr et son fils Thrándr le guettaient, mais ils ne trouvèrent jamais l'occasion de lui mettre la main dessus. Cela dura toute cette saison-là.

Gudbrandr fit dire au jarl Hákon quels ennuis il avait à cause de Hrappr. Le jarl fit passer sentence de proscription contre Hrappr et mit sa tête à prix. Il promit même d'aller lui-même à sa recherche; pourtant, il n'en fut rien, le jarl estimant qu'il leur serait facile de le prendre puisqu'il agissait si imprudemment.

CHAPITRE LXXXVIII

Maintenant, il faut raconter qu'en été, les fils de Njáll allèrent des Orcades en Norvège, et y passèrent l'été à la foire. Thráinn Sigfússon prépara alors son bateau pour partir en Islande. Il était sur le point de partir.

Alors, le jarl Hákon alla à un banquet chez Gudbrandr. La nuit, Hrappr le Meurtrier alla jusqu'au temple du jarl et de Gudbrandr et y pénétra. Il vit Thorgerdr Hölgabrúdr, assise. Elle était aussi grande qu'un homme fait. Elle avait un grand bracelet d'or au bras et un capuchon sur la tête. Il lui arracha son capuchon et lui enleva son bracelet d'or[1]. Alors, il vit Thórr sur son chariot[2], et, à lui aussi, il enleva un anneau. Il en enleva un troisième à Irpa. Il tira tous les dieux dehors et leur ôta tout leur attirail. Ensuite, il mit le feu au temple et le brûla. Après cela, il s'en alla. L'aube pointait. Il traversa un champ labouré. Là, six hommes en armes se dressèrent d'un bond et l'attaquèrent aussitôt, mais il se défendit bien. Les conclusions de l'affaire furent qu'il en tua trois, blessa Thrándr à mort et en chassa deux dans le bois pour qu'ils ne préviennent pas le jarl. Il alla alors à Thrándr et dit:

« J'ai la possibilité de te tuer à présent, mais je ne le veux pas : j'apprécie plus l'honneur d'être votre parent par alliance que vous. » Hrappr voulut rebrousser chemin par le bois. Il vit que des gens s'étaient placés entre le bois et lui et n'osa pas s'enfuir par là. Il se coucha alors dans des buissons et y resta allongé un moment.

Ce matin-là, le jarl Hákon et Gudbrandr allèrent de bonne heure au temple et le trouvèrent en cendres, les trois dieux dehors et tous les ornements enlevés. Alors, Gudbrandr prit la parole : « Grand pouvoir est donné à nos dieux, puisqu'ils sont sortis tout seuls du feu. — Ce ne sont pas les dieux qui doivent être en cause, dit le jarl ; c'est un homme qui a dû brûler le temple et porter les dieux dehors. Mais les dieux ne se vengent pas toujours tout de suite et l'homme qui a fait cela sera exclu de la Valhöll et n'y entrera jamais. »

Sur ces entrefaites accoururent quatre hommes du jarl qui leur annoncèrent de mauvaises nouvelles, disant avoir trouvé trois hommes morts dans le champ, et Thrándr blessé à mort. « Qui a bien pu provoquer cela ? dit le jarl. — Hrappr le Meurtrier, dirent-ils. — Alors, c'est lui qui aura brûlé le temple », dit le jarl. Il leur parut bien susceptible de l'avoir fait. « Où sera-t-il allé maintenant ? » dit le jarl. Ils dirent que Thrándr avait dit qu'il s'était couché dans quelque fourré. Le jarl alla le chercher, mais Hrappr était alors bien loin. Le jarl désigna des hommes pour le chercher, mais ils ne le trouvèrent pas. Le jarl prit lui-même part aux recherches, et il leur ordonna de se reposer d'abord.

Le jarl s'éloigna de ses hommes, ordonna que personne ne l'accompagnât et s'arrêta un moment. Il s'agenouilla et mit sa main en visière devant ses yeux. Puis il revint jusqu'à eux. Il leur dit : « Venez avec moi. » Ils l'accompagnèrent ; il s'écarta brusquement du chemin qu'ils venaient de prendre et ils arrivèrent à un petit ravin. Là, Hrappr se dressa d'un bond devant eux : c'était là qu'il s'était caché. Le jarl excita ses hommes à le poursuivre, mais Hrappr était si rapide à la course qu'ils ne purent pas l'attraper.

Hrappr se dirigea sur Hladir. Thráinn et les fils de Njáll étaient prêts à prendre la mer. Hrappr courut à l'endroit où se trouvaient les fils de Njáll. Il dit : « Sauvez-moi, braves gens, car le jarl veut me tuer. »

Helgi le regarda et dit : « Tu n'as pas l'air chanceux, et celui-là aura la meilleure part qui ne te recevra pas. — Je voudrais, dit Hrappr, qu'il vous arrive les pires maux à cause de moi. — Je suis homme, dit Helgi, à tirer vengeance sur toi de cela plus tard. »

Hrappr se dirigea alors vers Thráinn Sigfússon et lui demanda asile. « Quelle affaire as-tu sur les bras ? » dit Thráinn. « J'ai brûlé le temple du jarl et tué quelques hommes ; il va arriver ici bientôt car il s'est mis lui-même à mes trousses. — Cela ne me convient guère, dit Thráinn, tant le jarl m'a fait de bien. » Alors, Hrappr montra à Thraínn les bijoux qu'il avait emportés du temple, et offrit de les lui donner. Thráinn dit qu'il n'accepterait pas, à moins que Hrappr n'y ajoutât encore de l'argent. Hrappr dit : « C'est ici que je vais m'arrêter, et l'on me tuera ici sous tes yeux, et tu en seras blâmé par tout le monde. » Alors ils virent venir le jarl et ses hommes. Thráinn accepta de le prendre, fit lancer la chaloupe et le transporta en mer sur le bateau. Thráinn dit : « La meilleure cachette, c'est de briser le fond de deux tonneaux et de t'y faire entrer. » C'est ce que l'on fit. Il entra dans les tonneaux, on les attacha ensemble, et on les plaça à l'extérieur du bastingage.

Alors arriva le jarl avec sa troupe. Il alla trouver les fils de Njáll et demanda si Hrappr était venu là. Ils dirent que oui. Le jarl demanda où il était allé. Ils dirent qu'ils n'y avaient pas pris garde. Le jarl dit : « Celui qui me dirait où est Hrappr recevrait de moi grands honneurs. » Grímr dit tout bas à Helgi : « Pourquoi ne le dirions-nous pas ? Qui sait si Thráinn nous revaudra jamais le moindre bien pour notre silence ? — Nous ne le dirons pas tout de même, dit Helgi, car il y va de sa vie. » Grímr dit : « Il pourrait se faire que ce soit contre nous que le jarl retourne sa vengeance, car le voilà si fâché qu'il va lui falloir une victime. — Cela n'a pas à entrer en ligne de compte, dit Helgi, mais nous allons tout de même lancer le bateau et mettrons à la mer dès que nous aurons bon vent. » Ils mouillèrent sous une île et y attendirent un vent favorable[1].

Le jarl alla aux gens des bateaux et les interrogea tous, mais pas un ne montra qu'il sût quelque chose de Hrappr. Alors le jarl dit : « Eh bien, nous allons voir Thráinn, mon camarade, et il nous livrera l'homme s'il en sait

quelque chose! » Après cela, ils prirent un long bateau et allèrent au large jusqu'au bateau marchand. Thráinn reconnut le bateau du jarl, se leva et lui fit joyeux accueil. Le jarl lui rendit ses salutations et parla ainsi : « Nous recherchons l'homme qui s'appelle Hrappr; c'est un Islandais; il nous a fait toutes sortes de maux. Nous voulons vous demander de le livrer, ou de nous dire où il est. » Thráinn dit : « Vous savez, sire, que j'ai tué votre hors-la-loi, que j'y ai risqué ma vie et que j'ai reçu de vous pour cela de grands honneurs. — Tu en auras de plus grands maintenant », dit le jarl. Thráinn réfléchit à part soi et se dit qu'il n'était pas certain que le jarl apprécie tellement la chose. Hésita pourtant, maintenant que le jarl était ici, et lui dit de chercher et de regarder. Le jarl le fit superficiellement et revint à terre; il alla à l'écart, très courroucé, si bien que nul n'osait lui adresser la parole. Il dit alors : « Montrez-moi où sont les fils de Njáll. Je vais les forcer à me dire la vérité. » On lui dit qu'ils avaient pris le large. « Ce ne peut pas être eux, alors, dit le jarl. Mais il y avait deux tonneaux d'eau le long du bateau de Thráinn et un homme peut bien s'y être caché. Si Thráinn l'a caché, c'est là-dedans qu'il devait être. Retournons trouver Thráinn. »

Thráinn voit que le jarl a l'intention de revenir et il dit : « Fâché comme il l'était tout à l'heure, le jarl doit l'être deux fois plus à présent. Maintenant, il y va de la vie de tous ceux qui sont sur le bateau. » Ils promirent tous de se taire, car chacun tremblait fort pour soi. Ils sortirent un ballot de la cargaison, et firent entrer Hrappr à sa place. On plaça par-dessus lui d'autres ballots légers. Quand tout cela fut arrangé, le jarl survint. Thráinn le salua. Le jarl lui rendit ses salutations, mais sans empressement. Ils virent qu'il était très fâché. Il dit à Thráinn : « Livre-moi Hrappr car je suis certain que c'est toi qui l'as caché. — Où l'aurais-je caché, sire? » dit Thráinn. « C'est toi qui le sais le mieux, dit le jarl, mais s'il faut que je le devine, je crois que tu l'as caché tout à l'heure dans les tonneaux. — Je ne voudrais pas, sire, que vous m'accusiez de mensonge, dit Thráinn, je préférerais que vous fouilliez le bateau. » Alors le jarl monta sur le bateau, chercha et ne trouva pas. « M'innocentes-tu maintenant? » dit Thráinn. « Loin de là, dit le jarl, mais nous ne le trouvons pas et je ne sais pas ce que cela signifie : quand je

suis à terre, il me semble que je devine tout, et je ne vois plus rien quand j'arrive ici. » Il se fit ramener à terre. Il était si fâché qu'on ne pouvait lui adresser la parole. Sveinn, son fils, l'accompagnait. Il dit : « Il est extraordinaire de faire payer sa colère à des innocents. » Le jarl s'en alla à l'écart. Puis il revint aussitôt à ses hommes et dit : « Ramons encore jusqu'à eux. » C'est ce qu'ils firent. « Où devait-il être caché ? » dit Sveinn. « Cela n'a plus d'importance, dit le jarl, car il doit en être parti maintenant. Il y avait deux ballots posés près de la cargaison : c'est là qu'il devait être, à leur place, dans la cargaison. »

Thráinn prit la parole : « Le jarl et ses hommes relancent leur bateau. Ils vont revenir ici. Il faut le sortir de la cargaison et mettre autre chose à la place. Toutefois, les ballots resteront détachés. » C'est ce qu'ils firent. Alors Thráinn dit : « Mettons maintenant Hrappr dans la voile : elle est ferlée à hauteur des vergues. » Ils s'exécutèrent. Le jarl arriva. Il était hors de lui et dit : « Veux-tu maintenant livrer cet homme, Thráinn ? Ça va encore plus mal que tout à l'heure. » Thráinn dit : « Il y a longtemps que je l'aurais livré s'il était en ma garde, et où aurait-il été ? — Dans la cargaison, dit le jarl. — Pourquoi ne l'y avez-vous pas cherché ? dit Thráinn. — Cela ne nous est pas venu à l'idée », dit le jarl. Ensuite ils le cherchèrent par tout le bateau et ne le trouvèrent pas. Alors Thráinn dit : « Voulez-vous m'innocenter maintenant, sire ? — Sûrement pas, dit le jarl, car je sais que c'est toi qui as caché l'homme, bien que je ne le trouve pas. Mais je préfère que tu agisses lâchement envers moi plutôt que moi envers toi. » Alors, il alla à terre. « À présent, je crois savoir, dit le jarl, qu'il a caché Hrappr dans la voile. »

Alors un bon vent se leva et Thráinn cingla vers le large. Il dit alors ceci, que l'on a longtemps gardé en mémoire depuis :

5. *Faisons rager le Griffon.*
On ne fait pas céder Thráinn.

Quand le jarl apprit ce que Thráinn avait dit, il dit : « Cela ne me surprend pas, mais cette association qu'ils ont faite les mènera tous les deux à la mort. »

Thráinn resta peu de temps en mer, arriva en Islande et alla chez lui. Hrappr l'accompagna et passa cette saison-là chez lui, mais l'été suivant, Thráinn lui trouva une demeure à Hrappsstadir[1] et Hrappr y habita. Il était

pourtant la plupart du temps à Grjótá. On estimait qu'il y abîmait tout. Il y a des gens qui disaient que Hallgerdr et lui étaient bons amis et qu'il l'avait séduite, mais d'autres disaient le contraire. Thráinn donna le Griffon à Mördr le Négligent, son parent. C'est ce Mördr-là qui tua Oddr Halldórsson à l'est à Gautavík dans le Berufjördr. Tous les parents de Thráinn tenaient celui-ci pour leur chef.

CHAPITRE LXXXIX

Maintenant, il faut reprendre le récit au moment où le jarl Hákon laissa échapper Thráinn. Il dit à Sveinn, son fils : « Prenons quatre longs bateaux, ramons à la poursuite des fils de Njáll et tuons-les car ils devaient être de mèche avec Thráinn. — Il n'est pas raisonnable, dit Sveinn, de retourner l'accusation contre des innocents et de laisser s'échapper celui qui est coupable. — C'est moi qui commanderai, là-dessus », dit le jarl.

Le jarl se dirigea sur les fils de Njáll, les chercha et les trouva près d'une île. Grímr fut le premier à voir le bateau du jarl. « Des bateaux de guerre vont par ici, dit-il, et je reconnais le jarl. Il ne nous fera aucune offre de paix. — On dit, dit Helgi, que quiconque se défend bien est tenu pour brave, quel que soit son adversaire. Aussi nous défendrons-nous. » Ils lui dirent tous d'aviser. Ils prirent alors leurs armes.

Le jarl survint alors, les héla et leur ordonna de se rendre. Helgi répondit qu'ils se défendraient tant qu'ils le pourraient. Le jarl offrit de faire grâce à tous ceux qui ne voulaient pas défendre Helgi, mais celui-ci était si populaire que tous préfèrèrent mourir pour lui. Le jarl et ses hommes attaquèrent, mais ils se défendirent bien et les fils de Njáll étaient toujours là où le danger était le plus pressant. Le jarl offrit souvent de faire grâce, mais ils répondaient la même chose et disaient qu'ils ne se rendraient jamais. Alors Áslákr de Langey[1] les attaqua ferme et parvint à monter sur leur bateau à trois reprises. Grímr dit : « Tu attaques ferme, et il serait bon que tu aies du résultat. » Grímr ramassa une lance et la jeta sous le menton d'Áslákr qui mourut sur-le-champ. Peu après,

Helgi tua Egill, porte-étendard du jarl. Alors Sveinn Hákonarson les attaqua, fit faire contre eux un mur de boucliers et ils furent faits prisonniers.

Le jarl voulait les faire tuer séance tenante, mais Sveinn dit que cela ne serait pas, la nuit étant tombée[1]. Alors le jarl dit : « Qu'on les tue demain, mais qu'on les ligote fortement cette nuit. — C'est ce qu'on va faire, dit Sveinn, mais je n'ai pas encore trouvé hommes plus vaillants que ceux-ci et c'est très grande honte que de les mettre à mort. » Le jarl dit : « Ils ont tué deux des plus vaillants de nos hommes, et, pour cette raison, nous les tuerons. — Ils n'en furent que plus braves, dit Sveinn. Pourtant, cela sera fait comme tu le veux. » Ils furent alors ligotés et mis aux fers. Après cela, le jarl alla dormir.

Mais quand il fut endormi, Grímr dit à Helgi : « Je voudrais bien parvenir à m'enfuir si je le pouvais. — Cherchons quelque moyen », dit Helgi. Grímr dit qu'il y avait là une hache, le tranchant en l'air. Il rampa jusque-là. Il put couper la corde d'arc dont il était ligoté avec la hache, mais il se blessa grièvement aux mains. Alors, il délivra Helgi. Après cela, ils rampèrent jusque par-dessus bord, parvinrent à terre si bien que le jarl et les siens ne s'aperçurent de rien. Ils brisèrent leurs fers et se rendirent de l'autre côté de l'île. Le jour se levait. Ils découvrirent un bateau, reconnurent que c'était Kári Sölmundarson qui était arrivé là, allèrent le trouver aussitôt, lui dirent les mauvais traitements qu'ils avaient subis, lui montrèrent leurs blessures et dirent que le jarl devait être en train de dormir. Kári dit : « Mauvais, s'il faut que vous soyez maltraités à cause de misérables. Qu'est-ce que vous avez le plus envie de faire à présent ? — Attaquer le jarl et le tuer, dirent-ils. — Le sort ne vous le permettra pas, dit Kári, mais ce n'est pas l'audace qui vous manque. Toutefois, nous devrions aller voir s'il est là maintenant. » Ensuite ils allèrent là-bas, mais le jarl était parti.

Alors Kári pénétra à Hladir pour voir le jarl et lui apporter le tribut. Le jarl dit : « Est-ce toi qui as pris chez toi les fils de Njáll ? — Assurément, dit Kári. — Veux-tu me les livrer ? dit le jarl. — Non, dit Kári. — Veux-tu jurer, dit le jarl, que tu n'as pas voulu m'attaquer après les avoir recueillis ? » Alors Eiríkr, le fils du jarl, dit : « Il n'y a pas à demander pareille chose. Kári a toujours été notre ami. Si j'avais été là, on n'aurait pas agi ainsi : on

n'aurait pas touché aux fils de Njáll, mais les autres, ceux qui ont forfait, auraient été punis. Il me paraîtrait plus honorable de faire aux fils de Njáll d'excellents présents pour les mauvais traitements qu'ils ont subis et pour leurs blessures. » Le jarl dit : « Certes, c'est comme cela qu'il faudrait faire, mais je ne sais s'ils voudront accepter des conciliations. » Alors, le jarl dit que Kári devait rechercher des conciliations auprès des fils de Njáll. Ensuite, Kári discuta avec Helgi s'il voulait accepter de recevoir des honneurs du jarl. Helgi répondit : « Je veux bien en recevoir d'Eiríkr, son fils, mais pas du jarl[1]. » Kári dit leur réponse à Eiríkr. « Il en sera ainsi, dit Eiríkr : c'est de moi qu'il recevra des honneurs, si cela lui semble meilleur. Dis-leur que je les invite chez moi et que mon père ne leur fera pas de mal. » Ils acceptèrent, allèrent chez Eiríkr et restèrent chez lui jusqu'à ce que Kári fût prêt à faire voile vers l'ouest. Alors Eiríkr fit un banquet pour Kári et lui fit des présents, ainsi qu'aux fils de Njáll.

Ensuite Kári et eux firent voile jusqu'aux îles Britanniques pour trouver le jarl Sigurdr, et celui-ci leur fit excellent accueil. Ils passèrent l'hiver chez le jarl. Au printemps, Kári demanda aux fils de Njáll de venir guerroyer avec lui, mais Grímr déclara qu'il le ferait si Kári voulait aller avec lui en Islande. Kári le promit. Ils allèrent alors faire la guerre avec lui. Ils guerroyèrent au sud à Öngulsey[2] et dans toutes les Hébrides. Ils se dirigèrent alors sur Saltíri[3], y montèrent à terre, se battirent contre les gens du pays, y firent un grand butin et revinrent à leurs bateaux. Alors, ils allèrent au sud jusqu'au pays de Galles et y guerroyèrent. De là, ils se dirigèrent sur Man. Là, ils rencontrèrent le roi Gudrödr de Man et se battirent contre lui ; ils remportèrent la victoire et tuèrent Dungal, fils du roi. Ils firent là un grand butin. Alors ils se dirigèrent au nord sur Kola[4] et y trouvèrent le jarl Gilli qui leur fit bon accueil, et ils restèrent chez lui quelque temps. Le jarl les accompagna jusqu'aux Orcades, pour aller voir le jarl Sigurdr. Au printemps, le jarl Sigurdr maria sa sœur, Nereidr[5], au jarl Gilli. Puis il alla dans les Hébrides.

CHAPITRE XC

Cet été-là, Kári et les fils de Njáll se préparèrent à aller en Islande. Quand ils furent tout prêts, ils allèrent trouver le jarl. Celui-ci leur fit d'excellents cadeaux, et ils se quittèrent avec grande amitié. Ils prirent donc la mer. Ils restèrent en mer peu de temps, eurent bon vent et accostèrent à Eyrar. Ils se procurèrent des chevaux, quittèrent le bateau et allèrent chez eux à Bergthórshváll. Quand ils y arrivèrent, tout le monde se réjouit de les voir. Ils transportèrent leurs biens à la maison et mirent leur bateau sur cales. Kári passa cet hiver-là chez Njáll.

Au printemps, Kári demanda en mariage Helga, la fille de Njáll. Grímr et Helgi présentèrent sa demande. Pour conclure, elle fut fiancée à Kári. On fixa la date des noces, on fit les invitations pour un demi-mois avant la mi-été et Kári et Helga passèrent cet hiver-là chez Njáll. Alors Kári acheta de la terre à Dyrhólmar[1], à l'est, dans le Mýrdalr et y établit sa demeure. Ils trouvèrent des intendants pour diriger la ferme, eux-mêmes habitant toujours chez Njáll.

CHAPITRE XCI

Hrappr habitait à Hrappsstadir; pourtant, il était toujours à Grjótá et on estimait qu'il y abîmait tout. Thráinn était en bons termes avec lui.

Une fois que Ketill de Mörk[2] était à Bergthórshváll, les fils de Njáll parlèrent des mauvais traitements qu'ils avaient subis et dirent que Thráinn Sigfússon leur devrait beaucoup s'ils le réclamaient. Njáll dit qu'il serait mieux que Ketill en parlât à son frère, Thráinn. Ketill le promit. Ils laissèrent à Ketill du temps pour en parler à Thráinn.

Peu après, ils y firent allusion devant Ketill, mais celui-ci dit qu'il n'avait pas rapporté grand-chose de ce qu'ils avaient dit « parce qu'on voyait bien que Thráinn pensait que j'attachais bien de l'importance au fait d'être votre beau-frère ». Ensuite, ils cessèrent d'en parler, se disant

que les choses prenaient mauvaise tournure et ils demandèrent conseil à leur père sur la façon dont il fallait s'y prendre, déclarant qu'ils n'étaient pas satisfaits que les choses restent dans cet état. Njáll répondit : « Ce n'est pas si facile. On pensera que, si Thráinn et ses amis sont tués, c'est sans raison et mon avis est de mentionner la chose devant le plus grand nombre possible de gens quand on en parlera avec eux, afin que, s'ils répondent mal, ce soit connu du plus de gens possible. C'est Kári qui en parlera, car il sait rester maître de lui. L'hostilité entre vous grandira, car ils vont accumuler les insultes dès que d'autres gens seront mêlés à l'affaire : ce sont des imbéciles. Il se peut que l'on dise que mes fils sont lents à passer aux actes, et il faudra que vous enduriez cela un moment, car toute action a deux faces. Mais il faudra que vous n'en parliez que quand vous aurez l'intention d'intervenir, si l'on vous met au défi. Si vous m'aviez consulté dès le début, vous n'en auriez jamais parlé, et il n'y aurait eu aucun déshonneur pour vous, alors qu'à présent vous voilà mis à rude épreuve. De plus, votre déshonneur ne va faire qu'augmenter, si bien que vous ne pourrez redresser la chose avant de vous être mis dans l'embarras et il faudra en venir aux armes, et c'est un long filet à traîner. » Après cela, ils cessèrent d'en parler, et cela fut le sujet des conversations de bien des gens.

Une fois, ils décrétèrent que Kári irait à Grjótá. Kári dit qu'il aurait préféré faire d'autres voyages, mais qu'il irait pourtant si c'était l'avis de Njáll. Puis il alla trouver Thráinn. Ils parlèrent de cette affaire, et l'on n'eut pas l'impression qu'ils étaient du même avis. Kári revint à la maison et les fils de Njáll lui demandèrent comment les choses s'étaient passées entre eux. Kári dit qu'il ne rapporterait pas leurs paroles « et il y a grande chance que l'on en parle de telle sorte que vous entendiez ».

Thráinn avait à sa ferme quinze hommes en état de porter les armes, et il y en avait huit qui chevauchaient avec lui, où qu'il allât. C'était une personne aimant le faste. Il chevauchait toujours en manteau bleu, heaume doré en tête, avec la lance que lui avait donnée le jarl, un bel écu et l'épée ceinte. L'accompagnaient toujours Gunnarr Lambason, Lambi Sigurdarson et Grani, fils de Gunnarr de Hlídarendi. Pourtant, c'était toujours Hrappr le Meurtrier qui le suivait de plus près. Il y avait un

homme de sa maison qui s'appelait Lodinn; lui aussi faisait toujours partie des expéditions de Thráinn. Le frère de Lodinn s'appelait Tjörvi et il accompagnait également Thráinn. Hrappr le Meurtrier et Grani étaient ceux qui disaient le plus de mal des fils de Njáll, et c'étaient eux surtout qui étaient cause qu'on ne leur avait offert aucune conciliation.

Les fils de Njáll revenaient souvent à la charge auprès de Kári pour savoir s'il voulait aller avec eux à Grjótá. Finalement, cela se produisit et il dit qu'il serait bon qu'ils entendent la réponse de Thráinn. Ils se préparèrent donc, les quatre fils de Njáll, Kári étant le cinquième. Ils allèrent à Grjótá. Il y avait là un large vestibule et beaucoup d'hommes pouvaient s'y tenir de front. Il y avait une femme dehors. Elle vit l'expédition des fils de Njáll et le dit à Thráinn. Il ordonna aux hommes d'aller dans le vestibule et de prendre leurs armes. Ce qu'ils firent. Thráinn se tenait au milieu des portes, Hrappr le Meurtrier et Grani Gunnarsson de part et d'autre de lui, puis Gunnarr Lambason, puis Lodinn et Tjörvi, puis Lambi Sigurdarson, puis chacun l'un après l'autre, car tous les hommes étaient à la maison. Skarphedinn et ses frères montèrent vers eux. Skarphedinn allait en tête, puis Kári, puis Helgi, Grímr et Höskuldr. Quand ils arrivèrent d'en bas, les salutations de ceux qui se trouvaient là leur restèrent dans la gorge.

Skarphedinn dit : « Bienvenue à nous tous. » Hallgerdr se tenait dans le vestibule, elle était en train de parler tout bas à Hrappr. Elle dit : « Aucun de ceux qui se trouvent ici ne dira que vous soyez les bienvenus. » Skarphedinn dit : « Ce ne sont pas tes paroles qui peuvent avoir grande importance, car tu es ou bien une vieille femme qu'on met au coin ou bien une putain[1]. — On te fera payer ces paroles, dit-elle, avant que tu ne rentres chez toi. » Helgi dit : « Je suis venu te trouver, Thráinn, pour savoir si tu veux me faire quelque réparation pour les mauvais traitements que j'ai subis en Norvège à cause de toi. » Thráinn dit : « Je n'aurais jamais cru que vous autres, les frères, feriez argent de votre vaillance, et combien de temps va durer cette mendicité ? — Beaucoup diront, dit Helgi, que c'est à toi de faire des offres honorables puisqu'il y allait de ta vie. » Alors Hrappr dit : « Voilà la différence de chance : celui qui le devait a reçu la raclée et vous a

infligé de mauvais traitements alors que nous, nous y avons échappé. — Ce n'était guère de la chance, dit Helgi, que de se parjurer envers le jarl et de t'héberger. — N'estimerais-tu pas que c'est de moi que tu as à recevoir compensation? dit Hrappr. Je m'en vais te faire les compensations qui me conviendront. — Les seules transactions que nous ferons, dit Helgi, ne sont pas celles qui te conviendront le mieux. » Skarphedinn dit : « N'ayons pas de mots avec Hrappr mais rendons-lui peau rouge pour peau grise[1]. » Hrappr dit : « Tais-toi, Skarphedinn. Je ne me retiendrai pas pour porter ma hache contre ta tête. — On verra bien, dit Skarphedinn, lequel des deux entassera des pierres sur la tête de l'autre. — Allez-vous-en chez vous, hommes à la barbe de fumier, dit Hallgerdr, et c'est toujours ainsi que nous vous appellerons désormais, et votre père, nous l'appellerons le Vieux-sans-Barbe. » Ils ne s'en allèrent pas que tous ceux qui étaient présents ne se fussent rendus coupables de ces paroles, hormis Thráinn : celui-ci avait interdit de prononcer ces mots.

Les fils de Njáll s'en allèrent et arrivèrent chez eux; ils mirent leur père au courant. « Avez-vous pris des témoins de ces paroles? » dit Njáll. « Aucun, dit Skarphedinn. Nous avons l'intention de ne poursuivre cette affaire devant aucun autre thing que celui des armes. — À présent, personne ne croira plus, dit Bergthóra, que vous ayez le courage de lever les armes. — Abstiens-toi, maîtresse, dit Kári, d'exciter tes fils, car ils sont suffisamment ardents comme cela. » Après cela, ils parlèrent longtemps à voix basse, le père et tous ses fils et Kári.

CHAPITRE XCII

On faisait grandes palabres sur leurs démêlés, et tout le monde voyait bien que ce n'était pas ainsi que les choses se termineraient.

Runólfr, fils d'Úlfr Aurgodi de Dalr, à l'est, était ami de Thráinn et l'avait invité à venir chez lui; on était convenu qu'il irait à l'est trois semaines ou un mois après le début de l'hiver. Thráinn invita à faire ce voyage avec lui Hrappr le Meurtrier, Grani Gunnarsson, Gunnarr

Lambason, Lambi Sigurdarson, Lodinn et Tjörvi : ils étaient huit. Devaient y aller également Thorgerdr et Hallgerdr. Thráinn annonça aussi qu'il avait l'intention de passer à Mörk chez Ketill, son frère, et il précisa combien de nuits il comptait être absent de chez lui. Ils étaient tous complètement armés. Ils chevauchèrent donc vers l'est, traversèrent le Markarfljót, y trouvèrent des mendiantes qui demandèrent qu'on les transportât à dos de cheval à l'ouest de la rivière. Ce qu'ils firent.

Alors ils allèrent à Dalr et y reçurent excellente hospitalité. Ketill de Mörk s'y trouvait ; ils y restèrent deux nuits. Runólfr et Ketill demandèrent à Thráinn de traiter avec les fils de Njáll, mais il dit qu'il ne paierait jamais d'argent et répondit avec colère, disant qu'il n'estimerait jamais avoir été pris au dépourvu par les fils de Njáll, où qu'ils se rencontrent. « Il se peut qu'il en soit ainsi, dit Runólfr, mais je suis d'opinion contraire, et je crois que nul n'est leur égal depuis que Gunnarr de Hlídarendi a péri. Il est plus probable qu'il s'ensuivra mort des uns et des autres. » Thráinn dit que ce n'était pas cela qui lui faisait peur.

Alors Thráinn monta à Mörk et y passa deux nuits. Ensuite, il descendit à Dalr et, là comme à Mörk, on lui fit d'honorables présents quand il partit. Le Markarfljót coulait entre des rives de glace et il y avait dessus, çà et là, de petits glaçons. Thráinn dit qu'il avait l'intention d'aller chez lui le soir. Runólfr le pria de n'en rien faire, disant qu'il était prudent de ne pas aller comme il l'avait dit. Thráinn dit : « C'est de la peur, cela, et je n'en veux pas. »

Quand elles eurent été transportées de l'autre côté de la rivière, les mendiantes arrivèrent à Bergthórsvháll et Bergthóra demanda d'où elles étaient ; elles dirent qu'elles étaient de l'est, d'en bas de l'Eyjafjöll. « Qui vous a fait passer le Markarfljót ? dit Bergthóra. — Des gens on ne peut plus fastueux, dirent-elles. — Qui était-ce ? dit Bergthóra. — Thráinn Sigfússon et ses suivants, dirent-elles, et nous avons été choquées qu'ils aient été si bavards et si grossiers sur le compte de ton mari et de ses fils. — Il y en a beaucoup qui ne choisissent pas la façon dont on parle d'eux », dit Bergthóra. Puis elles s'en allèrent, et Bergthóra leur fit de beaux présents et leur demanda combien de temps Thráinn serait parti ; elles

dirent qu'il serait parti quatre ou cinq nuits. Ensuite, elle le dit à ses fils et à Kári, son gendre, et ils en discutèrent longtemps en secret.

Le matin même où Thráinn et les siens revenaient de l'est, Njáll se réveilla de bonne heure et entendit que la hache de Skarphedinn cognait contre la cloison. Njáll se lève alors et sort; il voit que ses fils sont tous en armes, ainsi que Kári, son gendre. Skarphedinn était en tête : il était en surcot bleu, il avait une targe et sa hache brandie sur l'épaule. Juste après lui venait Kári; il avait un surcot de soie et un heaume doré, un écu sur lequel était peint un lion. Juste après lui allait Helgi. Il avait une tunique rouge et un heaume, un écu rouge marqué d'un cerf[1]. Ils étaient tous en habits de couleurs. Njáll héla Skarphedinn : « Où va-t-on, parent? — Chercher des moutons, dit-il. — C'était ainsi une fois déjà, dit Njáll, et vous avez attrapé des hommes. » Skarphedinn rit et dit : « Écoutez donc ce que dit le vieux! Il se doute de quelque chose. — Quand avez-vous déjà dit cela? dit Kári. — Quand j'ai tué Sigmundr le Blanc, parent de Gunnarr, dit Skarphedinn. — Pour quelle raison? dit Kári. — Il avait tué Thórdr Fils-de-l'Affranchi, mon père adoptif », dit Skarphedinn. Njáll rentra, et eux montèrent dans les Raudaskridur et y attendirent : de là, ils pourraient voir les autres dès qu'ils arriveraient de l'est, de Dalr[2]. La journée était ensoleillée et le temps était clair.

À présent, Thráinn descend de Dalr en longeant les bancs de sable. Lambi Sigurdarson dit : « Il y a des écus qui scintillent dans les Raudaskridur, quand le soleil brille dessus, et il doit y avoir là quelques hommes en embuscade. — Alors, dit Thraínn, nous allons prendre par le bas en longeant la rivière, et il faudra qu'ils viennent à notre rencontre s'ils ont quelque affaire avec nous. » Ils prennent donc par le bas en longeant la rivière.

Skarphedinn dit : « Voici qu'ils nous ont vus car ils font un détour et il n'y a rien d'autre à faire pour nous que de courir en bas devant eux. » Kári dit : « Il y a beaucoup de gens qui s'embusquent et qui n'ont pas une différence de nombre comparable à la nôtre : ils sont huit, et nous cinq. » Ils prennent donc par le bas en longeant la rivière et voient que celle-ci est couverte de glaçons; Kári et les autres ont l'intention de traverser par ce moyen.

Thráinn et les siens s'arrêtèrent en haut des glaçons, sur la berge de glace. Thráinn dit : « Que veulent donc ces

hommes-ci? Ils sont cinq, et nous huit. » Lambi Sigurdarson dit : « Je suppose pourtant qu'ils vont prendre ce risque, quand bien même il y en aurait encore un de plus contre eux. » Thráinn enlève son manteau et son heaume.

Il arriva à Skarphedinn, alors qu'ils descendaient en courant le long de la rivière, que le lacet de sa chaussure craqua, et il resta en arrière. « Pourquoi traînes-tu ainsi, Skarphedinn? dit Grímr. — Je rattache ma chaussure[1], dit Skarphedinn. — Allons de l'avant, dit Kári, j'ai l'impression qu'il ne sera pas en retard sur nous. » Ils prennent par le bas jusqu'aux glaçons et vont grand train. Dès qu'il eut lacé sa chaussure, Skarphedinn se dressa d'un bond, la hache levée; il bondit sur la rivière gelée, mais elle était si profonde qu'elle n'était pas traversable sur une longue distance. Il y avait une grande plaque de glace qui s'était échouée de l'autre côté de la rivière, aussi glissante que du verre. Thráinn et les siens se tenaient au milieu de cette plaque. Skarphedinn prend un appel, bondit par-dessus la rivière entre les berges de glace, se reçoit sur ses pieds et avance à toute vitesse en glissant. La plaque de glace était très glissante et il allait rapide comme l'oiseau qui vole. Thráinn s'était mis en devoir de se couvrir de son heaume. Skarphedinn fond sur eux avant que Thráinn n'y parvienne, frappe Thráinn de sa hache et le coup atteignit la tête, la fendit jusqu'aux mâchoires qui tombèrent sur la glace. [Skarphedinn ramassa une mâchoire et la jeta dans son escarcelle[2].] Tout cela se passa si rapidement que nul ne parvint à lui assener un coup. Immédiatement, il s'enfuit à la course vers le bas, à toute vitesse. Tjörvi lança une targe sur son chemin; il sauta en l'air par-dessus, parvint pourtant à rester debout [en retombant] et courut jusqu'au bout de la plaque de glace. Kári et les autres arrivèrent alors à sa rencontre. « Voilà qui est agir en homme, dit Kári. — Il vous reste votre part », dit Skarphedinn[3]. Ils remontèrent alors et les affrontèrent. Grímr et Helgi virent à quel endroit était Hrappr et se tournèrent immédiatement contre lui. Hrappr assena un coup de hache à Grímr. Helgi le vit, frappa Hrappr au bras si bien qu'il le lui trancha et que la hache tomba. Hrappr dit : « Tu viens de faire œuvre fort utile car ce bras a forfait, ou tué bien des gens. — En voici la fin », dit Grímr, et il le transperça de sa lance. Alors Hrappr tomba mort. Tjörvi fit face à Kári et lui

jeta une lance. Kári sauta en l'air et la lance lui vola sous les pieds. Kári lui bondit dessus et le frappa de l'épée. Le coup l'atteignit à la poitrine, pénétra dans le corps et il en mourut immédiatement. Skarphedinn empoigna Gunnarr Lambason et Grani Gunnarsson ensemble et dit: « J'ai pris deux petits, que faut-il en faire? — Tu as la possibilité, dit Helgi, de les tuer l'un et l'autre, si tu veux leur mort. — Je n'ai pas envie, dit Skarphedinn, de mener ensemble deux choses: protéger Högni et tuer son frère. — Il viendra un moment, dit Helgi, où tu souhaiteras l'avoir tué, car il ne te sera jamais fidèle, non plus qu'aucun de ceux qui sont ici. » Skarphedinn dit: « Ce n'est pas d'eux que j'aurai peur. » Puis ils firent grâce à Grani Gunnarsson, à Gunnarr Lambason, Lambi Sigurdarson et Lodinn. [Ensuite, ils allèrent à la rivière, à l'endroit où Skarphedinn avait sauté par-dessus, et mesurèrent la longueur du saut avec les manches de leurs lances: cela faisait douze aunes[1].]

Après cela, ils retournèrent à la maison et Njáll leur demanda les nouvelles: ils les lui dirent toutes exactement. Njáll dit: « Ce sont là de grandes nouvelles, et il est probable qu'il en résultera mort d'un de mes fils, si ce n'est davantage. »

Gunnarr Lambason transporta à Grjótá le cadavre de Thráinn, et c'est là qu'il fut inhumé sous un tertre.

CHAPITRE XCIII

Ketill de Mörk avait épousé Thorgerdr, fille de Njáll, mais il était frère de Thráinn et estima se trouver dans une situation compliquée; il alla voir Njáll et demanda s'il voulait payer compensation pour le meurtre de Thráinn. Njáll répondit: « Je veux payer compensation et faire en sorte que tout soit bien. Et je veux que tu interviennes auprès de tes frères qui ont à recevoir les amendes[2] pour qu'ils acceptent les conciliations. » Ketill déclara qu'il le ferait volontiers. Leur plan fut que Ketill irait trouver tous ceux qui avaient à recevoir des amendes et qu'il effectuerait la trêve. Puis Ketill alla chez lui. Il alla alors trouver ses frères et les convoqua tous ensemble à Hlídar-

endi : là, il discuta avec eux. Högni l'appuyait dans tous ses propos, et il se fit qu'on prit des hommes pour arbitres. Après cela, on fixa une réunion et on exigea pleine compensation pour le meurtre de Thráinn. Tous ceux qui y avaient légalement droit reçurent compensation. Ensuite, on prononça foi jurée et tout fut réglé le plus fermement possible. Njáll paya bien tout l'argent. Tout fut tranquille un moment.

Une fois, Njáll monta à Mörk et Ketill et lui conversèrent toute la journée. Le soir, Njáll alla chez lui et nul ne sut quelle avait été la teneur de leurs arrangements. Ketill alla à Grjótá. Il dit à Thorgerdr : « J'ai toujours beaucoup aimé Thráinn, mon frère; je vais le montrer maintenant, car je veux offrir de prendre chez moi Höskuldr, le fils de Thráinn, pour l'élever. — J'y mettrai des conditions, dit-elle; tu aideras ce garçon de tout ton pouvoir quand il sera en âge d'homme, tu le vengeras s'il est tué par les armes et lui donneras de l'argent pour son douaire. En plus, tu vas me le jurer. » Il accepta tout cela. Höskuldr alla donc chez lui. Pendant quelque temps, Höskuldr resta chez Ketill.

CHAPITRE XCIV

Une fois, Njáll monta à Mörk et on le reçut bien. Il y passa la nuit. Le soir, Höskuldr alla à lui, Njáll l'ayant appelé. Njáll avait un anneau d'or à la main et le montra au garçon. Celui-ci prit l'anneau, le regarda et le passa à son doigt. Njáll dit : « Veux-tu accepter cet anneau comme cadeau ? — Je veux bien, dit le garçon. — Sais-tu, dit Njáll, qui a été cause de la mort de ton père ? » Le garçon répondit : « Je sais que c'est Skarphedinn qui l'a tué, et ce n'est pas la peine de parler de cela, puisqu'on a fait la paix et que pleines compensations ont été versées. — La réponse, dit Njáll, vaut mieux que la question et tu deviendras un excellent homme. — Les honneurs que tu prédis me semblent bons, dit le garçon, car je sais que tu es voyant et que tu ne mens pas. » Njáll dit : « Eh bien, je voudrais t'offrir de t'élever, si tu veux bien accepter ! » Höskuldr dit qu'il accepterait et cela et l'anneau

qu'il lui avait donné. Les conclusions de l'affaire furent que Höskuldr alla chez Njáll et que celui-ci l'éleva. Il ne refusait rien au garçon et l'aimait beaucoup. Les fils de Njáll l'emmenaient avec eux et faisaient tout pour son honneur.

Le temps passa jusqu'à ce que Höskuldr fût en âge d'homme. Il était à la fois grand et fort, l'homme le plus avenant de visage, de beaux cheveux, affable et généreux, bien modéré, le plus accompli aux armes, doux de parole envers tout le monde. C'était un homme populaire. Lui et les fils de Njáll n'étaient jamais en désaccord sur rien.

CHAPITRE XCV

Il y avait un homme qui s'appelait Flosi[1]. C'était le fils de Thórdr Godi-de-Freyr, fils d'Özurr, fils d'Ásbjörn, fils de Björn de Heyjangr, fils de Helgi, fils de Björn Buna. La mère de Flosi s'appelait Ingunn, fille de Thórir d'Espihóll, fils de Hámundr Peau-d'Enfer, fils de Hjörr, fils de Hálfr, celui qui gouvernait les Hálfsrekkar[2], fils de Hjörleifr le Galant. La mère de Thórir était Ingunn, fille de Helgi le Maigre qui colonisa l'Eyjafjördr[3]. Flosi avait épousé Steinvör[4], fille de Hallr du Sída; c'était une enfant naturelle, et sa mère s'appelait Sölvör, fille de Herjólfr le Blanc. Il habitait à Svínafell et c'était un grand chef. Il était de grande taille et fort, le plus impétueux des hommes.

Son frère s'appelait Starkadr; il avait le même père que Flosi. La mère de Starkadr s'appelait Thraslaug et était fille de Thorsteinn le Moineau, fils de Geirleifr, et la mère de Thraslaug s'appelait Udr et était fille d'Eyvindr la Carpe, le colonisateur, et sœur de Módólfr le Voyant. Thorgeirr, Steinn, Kolbeinn et Egill[5] étaient également frères de Flosi. La fille de Starkadr, frère de Flosi, s'appelait Hildigunnr[6]; c'était une femme très remarquable, très avenante de visage. Elle était si habile aux travaux d'aiguille qu'il y avait peu de femmes pour la surpasser[7]. C'était, de toutes les femmes, la plus féroce et la plus revêche de caractère, mais digne femme quand cela convenait.

CHAPITRE XCVI

Il y avait un homme qui s'appelait Hallr, surnommé Hallr du Sída. Il était fils de Thorsteinn, fils de Bödvarr; la mère de Hallr s'appelait Thórdís et était fille d'Özurr, fils de Hródlaugr, fils de Rögnvaldr, jarl de Moer, fils d'Eysteinn le Bruyant. Hallr avait épousé Jóreidr, fille de Thídrandi le Voyant, fils de Ketill le Glorieux, fils de Thórir la Perdrix-de-Veradalr. Les frères de Jóreidr étaient Ketill le Glorieux de Njardvík et Thorvaldr, père de Helgi fils de Droplaug; Hallkatla, mère de Thorkell fils de Geitir et de Thídrandi, était sœur de Jóreidr. Il y avait un frère de Hallr qui s'appelait Thorsteinn, surnommé Large-Panse. Son fils était Kolr, que Kári tua en pays de Galles. Les fils de Hallr du Sída étaient Thorsteinn, Egill, Thorvardr, Ljótr et Thídrandi, dont on raconte qu'il fut tué par les dises[1].

Il y avait un homme qui s'appelait Thórir, surnommé Thórir de Holt. Un de ses fils s'appelait Geirr du précipice. Les frères de ce dernier étaient Thorleifr la Corneille, dont descendent les Skógverjar, et Thorgrímr le Grand[2].

CHAPITRE XCVII

Maintenant, il faut raconter que Njáll vint parler à Höskuldr: « Je voudrais te chercher un parti, fils, et te trouver une femme. » Höskuldr le pria d'en décider et demanda de quel côté il portait ses préférences. Njáll répondit: « Il y a une femme qui s'appelle Hildigunnr et c'est la fille de Starkadr, le fils de Thórdr Godi-de-Freyr; c'est le meilleur parti que je sache. » Höskuldr dit: « Occupe-t'en, père! Mon avis sera ce que tu voudras. — C'est ici que nous chercherons », dit Njáll.

Après cela, Njáll convia des gens à faire le voyage avec lui; les fils de Sigfúss, tous les fils de Njáll et Kári Sölmundarson y allèrent. Ils allèrent à l'est jusqu'à Svínafell, et y reçurent excellente hospitalité.

Le lendemain, Njáll et Flosi eurent un entretien. La conclusion des discours de Njáll fut la suivante: « La

raison de ma venue ici, c'est que nous avons fait un voyage de demande en mariage et que nous souhaitons entrer dans ta famille, Flosi, en épousant Hildigunnr, la fille de ton frère. — De la part de qui ? dit Flosi. — De la part de Höskuldr Thráinsson, mon fils adoptif, dit Njáll. — C'est un bon parti, dit Flosi. Pourtant, vous vous êtes mis en grand péril les uns contre les autres. Et que penses-tu de Höskuldr ? — On ne peut dire de lui que du bien, dit Njáll, et je fournirai de l'argent de telle sorte que cela vous semblera honorable, si vous voulez prendre ce mariage en considération. — Nous allons appeler Hildigunnr, dit Flosi, et verrons ce qu'elle pense de cet homme. » On l'appela, et elle vint.

Flosi lui dit la demande en mariage. Elle dit qu'elle était femme fière « et je ne sais pas dans quelle mesure cela me convient étant donné qu'il y a là des hommes comme les fils de Njáll ; en outre, il y a ceci, encore, que cet homme n'a pas de godord, et tu m'as dit que tu ne me marierais pas à un homme qui n'aurait pas de godord. — Cela suffit bien, dit Flosi, si tu ne veux pas te marier, et, dans ce cas, il n'en sera pas question. — Je n'ai pas dit, dit-elle, que je ne voudrais pas me marier avec Höskuldr si on lui trouvait un godord. Mais autrement, il n'en sera pas question. — Je voudrais, dit Njáll, qu'on me laisse trois hivers pour régler cette affaire. » Flosi répond qu'il en sera ainsi. « Je voudrais stipuler une chose, dit Hildigunnr, si ce mariage a lieu. C'est que nous habiterons ici à l'est. » Njáll dit qu'il voulait laisser à Höskuldr le soin d'en décider, et Höskuldr dit qu'il faisait bien confiance à maintes gens mais à personne autant qu'à son père adoptif. Ils repartirent donc.

Njáll essaya d'avoir un godord pour Höskuldr, mais nul ne voulut vendre le sien. L'été s'écoula, jusqu'au moment de l'althing. Cet été-là, il y eut de grandes querelles à l'althing ; il arriva à beaucoup, comme c'était l'habitude, d'aller trouver Njáll, mais il conseilla pour les procès — chose qui parut incroyable — d'annuler les attaques aussi bien que les défenses ; il en résulta grandes querelles puisqu'on ne pouvait pas conclure les procès et les gens rentrèrent chez eux sans avoir fait la paix.

Le temps passa, jusqu'à ce que revînt le thing. Njáll y alla. D'abord, le thing fut tranquille jusqu'à ce que Njáll dise qu'il était temps que les gens présentent leurs accusa-

tions. Beaucoup dirent qu'il semblait que cela ne servirait pas à grand-chose puisque nul ne pouvait faire avancer son affaire bien qu'elle eût été assignée devant le thing, « et nous préférerions, dirent-ils, recouvrer notre droit par l'estoc et la taille. — Il ne le faut pas, dit Njáll, et il n'est pas convenable qu'il n'y ait pas de lois dans ce pays. Pourtant, vous avez beaucoup à dire pour étayer vos affaires, et c'est à nous, qui connaissons les lois et devrions gouverner, qu'il revient de les faire avancer. Il me semble judicieux que nous, tous les chefs, nous rassemblions et en discutions[1]. »

Ils allèrent à la Lögrétta. Alors Njáll dit : « Je t'ai convoqué, Skapti Thóroddsson[2], ainsi que les autres chefs, pour la raison qu'il me semble que nos affaires sont arrivées au point mort s'il faut que, quand nous intentons des procès devant les tribunaux de quartiers, elles soient si embrouillées qu'on ne puisse plus ni les conclure ni les poursuivre. Ce qui me paraîtrait le plus judicieux, ce serait que nous possédions une cinquième cour[3] et que nous intentions devant cette cinquième cour les procès qu'on n'a pu conclure devant les tribunaux de quartiers[4]. — Comment composeras-tu cette cinquième cour, dit Skapti, quand les tribunaux de quartiers sont composés d'après les anciens godord, trois douzaines de godi pour chaque quartier[5] ? — Je vois un moyen pour cela, dit Njáll, c'est d'instituer de nouveaux godord, de choisir pour cela ceux qui conviennent le mieux dans chaque quartier, et que les gens qui le veulent déclarent relever de ces godord-là. — Nous acceptons ces propositions, dit Skapti, et quels sont les cas difficiles qui devraient être examinés par cette cour ou passer devant elle ? — Les procès qui devraient y passer, dit Njáll, sont tous ceux qui relèvent de cas de mépris du thing[6] : si des gens portent de faux témoignages ou rendent de faux verdicts ; devraient également y passer les procès pour lesquels le tribunal est divisé — quand il y a indécision dans un tribunal de quartier — et il faudrait alors les porter devant la cinquième cour[7] ; de même, tous les cas où il y a corruption de juges ou de partis ; et pour les cas d'hébergements d'esclaves ou de prisonniers pour dettes[8]. Devant cette cour, il faudrait prêter les serments les plus solennels[9] et deux hommes devraient se porter garants de chaque serment, en jurant sur leur honneur qu'ils ont été

témoins du serment prêté[1]. Il faudra également qu'à cette cour, dans les cas où les uns estent à bon droit et les autres à tort, on juge selon ceux qui auront mené légalement leur accusation[2]. Chaque procès y sera intenté comme au tribunal de quartier — exception faite du fait que, comme le corps des juges sera de quatre douzaines dans la cinquième cour, l'attaque devra récuser six hommes et la défense, six autres. Mais si la défense ne récuse personne, l'attaque devra faire des récusations en lieu et place de celles qu'avait à faire la défense; et si l'attaque ne le fait pas, son procès sera nul et non avenu, car il faut qu'il y ait trois douzaines de juges. Il faudra également que nous disposions la Lögrétta de telle sorte que ceux qui siègent sur le banc du milieu soient ceux sur qui repose le droit d'administrer et de légiférer, et il faudra choisir pour cette fonction ceux qui sont les plus sages et les meilleurs. Aussi est-ce ce banc-là qui constituera la cinquième cour. Mais si ceux qui siègent à la Lögrétta ne tombent pas d'accord sur ce qu'ils veulent autoriser ou introduire dans les lois, ils devront procéder à un scrutin et c'est la majorité qui décidera[3]. S'il y a quelqu'un qui se trouve hors de la Lögrétta et qui ne parvient pas à y entrer ou estime avoir été lésé dans son procès, il devra prononcer un veto légal, de telle sorte qu'on l'entende dans la Lögrétta, et il aura alors rendu nul et non avenu tout ce que la Lögrétta aura autorisé et tout ce qu'elle aura prescrit en fait de procédure légale concernant ce qui a motivé son veto légal. »

Après cela, Skapti Thóroddsson introduisit dans la loi la cinquième cour et tout ce qui vient d'être dit prit force de loi[4]. Puis on alla au Mont-de-la-Loi. On institua alors de nouveaux godord. Dans le quartier des gens des terres du Nord, voici quels furent les nouveaux godord : le godord des gens de Melr dans le Midfjördr et le godord des gens de Laufás dans l'Eyjafjördr. Alors Njáll réclama le silence et dit : « Beaucoup de gens savent comment les choses se sont passées entre mes fils et les gens de Grjótá; ils ont tué Thráinn Sigfússon; pourtant, nous avons fait la paix sur cette affaire, et j'ai pris soin de Höskuldr. Je lui ai trouvé une femme qui acceptera de l'épouser s'il obtient un godord, mais nul ne veut lui vendre le sien. Je voudrais vous demander de me permettre d'instituer un nouveau godord à Hvítanes pour Höskuldr. » Tout le monde le lui accorda. Ensuite, il institua un godord pour

Höskuldr, lequel fut surnommé Godi-de-Hvítanes. Après cela, les gens quittèrent le thing et rentrèrent chez eux.

Njáll resta peu de temps chez lui, puis il alla à l'est à Svínafell ainsi que ses fils et refit sa demande en mariage auprès de Flosi, lequel déclara que la chose se ferait. Hildigunnr fut alors fiancée à Höskuldr et on fixa la date des noces. L'affaire fut conclue. Ils revinrent chez eux.

Ils repartirent pour aller à la noce. Après la noce, Flosi versa toute la dot de Hildigunnr sans barguigner. Höskuldr et Hildigunnr allèrent à Bergthórshváll et y passèrent cette saison-là. Tout se passa bien entre Hildigunnr et Bergthóra. Mais l'été suivant, Njáll acheta la terre d'Ossabaer et la remit à Höskuldr qui y transféra sa demeure[1]. Ce fut Njáll qui engagea tous ses domestiques. Ils étaient tellement amis, eux tous, qu'aucun ne considérait chose résolue s'ils n'en avaient décidé tous. Höskuldr habita longtemps Ossabaer, et les fils de Njáll et lui soutenaient mutuellement leur honneur. Les fils de Njáll accompagnaient toujours Höskuldr dans ses voyages. Leur amitié était si vive qu'ils s'invitaient à tour de rôle chaque automne, et se faisaient de grands cadeaux. Cela dura longtemps ainsi.

CHAPITRE XCVIII

Il y avait un homme qui s'appelait Lýtingr, qui habitait à Sámsstadir. Il avait épousé une femme qui s'appelait Steinvör. Elle était fille de Sigfúss et sœur de Thráinn[2]. Lýtingr était un homme de grande taille et fort, il avait du bien et il était difficile à traiter. Une fois, Lýtingr fit un banquet à Sámsstadir. Il y avait invité Höskuldr et les fils de Sigfúss, et ils vinrent tous; il y avait là aussi Grani Gunnarsson, Gunnarr Lambason et Lambi Sigurdarson.

Höskuldr, le fils de Njáll, et sa mère Hródný possédaient une maison à Holt. Höskuldr se rendait régulièrement de Bergthórshváll à Holt et son chemin passait près de l'enclos de Sámsstadir. Höskuldr avait un fils qui s'appelait Ámundi: il était né aveugle; il était pourtant de grande taille, et fort.

Lýtingr avait deux frères: l'un s'appelait Hallsteinn, et

l'autre, Hallgrímr[1]. C'étaient les plus indisciplinés des hommes, et ils étaient toujours chez leur frère parce que les autres ne s'entendaient pas avec eux.

Lýtingr était dehors, ce jour-là, et parfois il rentrait. Il s'assit à sa place. Alors entra une femme qui avait été dehors. Elle dit : « Vous étiez trop loin pour voir le prétentieux chevaucher près de l'enclos. — Qui est ce prétentieux dont tu parles ? dit Lýtingr. — Höskuldr Njálsson, dit-elle, est passé ici près de l'enclos. » Lýtingr dit : « Souvent il passe ici près de l'enclos et cela ne va pas sans m'indisposer. Je m'offre à t'accompagner, Höskuldr, si tu veux venger ton père et tuer Höskuldr Njálsson. — Je ne voudrais pas, dit Höskuldr, récompenser aussi mal mon père adoptif. Ne compte pas sur moi pour te remercier de m'avoir invité. » Il se leva de table, fit prendre ses chevaux et s'en alla chez lui. Lýtingr dit à Grani Gunnarsson : « Tu étais présent quand Thráinn fut tué, et tu ne dois pas l'avoir oublié, de même que toi, Gunnarr Lambason, et toi, Lambi Sigurdarson. Je veux maintenant que nous l'attaquions et le tuions ce soir quand il reviendra chez lui. — Non, dit Grani, je n'attaquerai pas les fils de Njáll en rompant les accords que les sages ont faits. » Chacun d'eux dit la même chose, de même que les fils de Sigfúss, et ils prirent le parti de s'en aller.

Quand ils furent partis, Lýtingr dit : « Tout le monde sait que je n'ai pas reçu de compensation pour Thráinn, mon beau-frère[2]. Aussi ne serai-je jamais satisfait qu'on ne l'ait vengé dans le sang. » Puis il ordonna à ses deux frères et à trois domestiques de l'accompagner. Ils se placèrent sur le chemin de Höskuldr, s'embusquèrent au nord de l'enclos dans un fossé et y attendirent jusqu'à six heures. Alors, Höskuldr arriva sur eux. Ils se levèrent tous d'un bond, en armes, et l'attaquèrent. Höskuldr se défendit si rudement qu'ils ne purent longtemps le réduire. Il se fit pour finir qu'après avoir blessé Lýtingr au bras et tué deux de ses domestiques, il tomba. Ils lui firent seize blessures, mais ils ne lui coupèrent pas la tête. Ils allèrent dans les bois à l'est de la Rangá et s'y cachèrent[3].

Le soir même, un berger de Hródný découvrit Höskuldr mort, alla à la maison et dit à Hródný le meurtre de son fils. Elle dit : « Il ne doit pas être mort. Est-ce qu'on lui a coupé la tête ? — Non, dit-il. — Je le

saurai si je le vois, dit-elle, prends un cheval, un chariot et des harnais. » C'est ce qu'il fit, il prépara tout, puis ils allèrent à l'endroit où il gisait. Elle regarda les blessures et dit : « C'est bien ce que je pensais, il ne doit pas être tout à fait mort, et Njáll guérirait de plus graves blessures. »

Ensuite, ils prirent le corps, le mirent dans le chariot, le conduisirent à Bergthórshváll, le tirèrent dans une bergerie et le firent asseoir contre le mur. Puis ils allèrent tous deux à la maison, frappèrent à l'huis. Un domestique vint aux portes. Hródný se faufila près de lui, alla jusqu'à la couche de Njáll. Elle demanda si Njáll était éveillé. Il dit qu'il avait dormi jusque-là, mais qu'il était réveillé « et pourquoi es-tu venue de si bonne heure ? » Hródný dit : « Lève-toi du lit de ma rivale[1], et sors avec moi ainsi qu'elle et tes fils. » Ils se levèrent et sortirent. Skarphedinn dit : « Prenons nos armes avec nous. » Njáll n'intervint pas, ils coururent à l'intérieur et ressortirent en armes. Elle prit les devants, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la bergerie.

Elle entra la première et leur demanda de la suivre. Elle éleva une lanterne et dit : « Voici Höskuldr, ton fils, Njáll, il a reçu maintes blessures et il a besoin de soins. » Njáll dit : « Je vois sur lui les marques de la mort et aucun signe de vie ; pourquoi ne lui as-tu pas rendu les derniers services, car ses narines ne sont pas bouchées[2] ? — Je réservais cela à Skarphedinn », dit-elle. Skarphedinn alla lui rendre les derniers services. Il dit alors à son père : « Qui dis-tu qui l'a tué ? » Njáll répond : « C'est sûrement Lýtingr de Sámsstadir et ses frères qui l'ont tué. » Hródný dit : « Je te charge, Skarphedinn, de venger ton frère, et quoiqu'il ne soit pas enfant légitime, je crois pourtant que ce serait bien agir de ta part et que c'est à toi que cela revient surtout. » Bergthóra dit : « Vous avez d'étranges façons de faire : vous tuez des gens pour peu de cause et digérez des choses comme celle-ci, tergiversant sans résultat. Dès que la chose se saura, Höskuldr, le godi de Hvítanes, va venir ici vous demander de faire des conciliations et il faudra que vous le lui accordiez. Aussi est-ce maintenant qu'il faut agir si vous le voulez. » Skarphedinn dit : « Voilà que la mère nous fait des provocations et qu'elle a la loi pour elle. » Ensuite, ils sortirent en courant. Hródný rentra chez Njáll et passa là la nuit.

CHAPITRE XCIX

Maintenant il faut raconter que Skarphedinn et ses frères montèrent jusqu'à la Rangá. Alors Skarphedinn dit : « Restons tranquilles et écoutons. » Puis il dit : « Marchons sans bruit, car j'ai entendu parler en amont de la rivière. Et que préférez-vous : avoir affaire à Lýtingr seul ou à ses deux frères ? » Ils dirent qu'ils préféraient avoir affaire à Lýtingr seul. « C'est lui le plus gros gibier, dit Skarphedinn, et je trouverais mauvais qu'il m'échappe, mais c'est en moi que j'ai le plus confiance pour qu'il ne s'enfuie pas. — Il faut nous y prendre de telle sorte, dit Helgi, qu'il ne s'échappe pas si nous avons l'occasion d'attaquer. »

Puis ils allèrent à l'endroit où Skarphedinn avait entendu parler, et ils virent Lýtingr et ses frères près d'un ruisseau. Skarphedinn sauta immédiatement par-dessus le ruisseau sur la berge de gravier, de l'autre côté. Hallgrímr et ses frères s'y trouvaient. Skarphedinn frappa Hallgrímr à la cuisse, lui tranchant aussitôt la jambe, et empoigna Hallkell de l'autre main. Lýtingr jeta une lance sur Skarphedinn ; Helgi surgit alors, para le coup de son écu, et la lance arriva dedans. Lýtingr ramassa une pierre de l'autre main et frappa Skarphedinn qui lâcha Hallkell. Celui-ci grimpa alors en haut de la berge et n'y parvint qu'en se jetant à genoux. D'un grand mouvement circulaire, Skarphedinn le frappa de sa hache et lui mit en pièces l'épine dorsale. Lýtingr s'enfuit. Grímr et Helgi le poursuivirent et chacun d'eux lui fit une blessure ; il parvint à leur échapper par la rivière, atteignit son cheval et courut jusqu'à ce qu'il arrive à Ossabaer. Höskuldr était chez lui et Lýtingr alla le trouver aussitôt. Il lui raconta l'affaire. « Il fallait t'y attendre, dit Höskuldr, tu y es allé tête baissée. Ici s'avère ce que l'on dit : que la main ne se réjouit pas longtemps du coup qu'elle a donné. D'ailleurs, je crois que tu te demandes à présent si tu vas rester en vie ou pas. — Il est sûr, dit Lýtingr, que j'ai échappé de justesse ; pourtant, je voudrais que tu me réconcilies avec Njáll et ses fils et que je puisse garder ma maison. — C'est ce qu'on va faire », dit Höskuldr.

Ensuite, il fit seller son cheval et alla à Bergthórshváll avec cinq hommes. Les fils de Njáll y étaient revenus et ils s'étaient couchés pour dormir. Höskuldr alla aussitôt trouver Njáll et ils eurent un entretien. Höskuldr dit à Njáll : « Je suis venu intercéder pour Lýtingr, mon parent. Il a grandement méfait envers vous en rompant la paix et en tuant ton fils. » Njáll dit : « Lýtingr doit estimer avoir subi une bien grande perte par la mort de ses frères. Mais si je condescends à faire la paix, c'est bien à cause de toi. Pourtant, je mettrai comme condition à ces accords que l'on considérera que les frères de Lýtingr sont tombés en état de hors-la-loi. Lýtingr n'aura rien non plus pour ses blessures, mais il paiera pleine compensation pour Höskuldr. » Höskuldr dit : « Je veux que tu juges seul. » Njáll dit : « Je ferai donc comme tu le veux. — Veux-tu, dit Höskuldr, que tes fils y prennent part ? » Njáll dit : « Alors, on n'est pas près de faire la paix. Ils maintiendront le verdict que je rendrai. » Höskuldr dit : « Concluons cette affaire, et prononce foi jurée envers lui de la part de tes fils. — C'est ce que je vais faire, dit Njáll. Je veux qu'il paie deux cents d'argent pour le meurtre de Höskuldr, mais qu'il reste à Sámsstadir. Pourtant, il me semblerait plus raisonnable qu'il vende la terre et qu'il s'en aille ; non pas que je rompe la foi jurée envers lui, non plus que mes fils, mais je pense qu'il pourrait se faire qu'il se trouve quelqu'un dans le district dont il vaudrait la peine qu'il se gardât[1]. S'il vous paraît cependant que j'ai l'air de le proscrire du district, alors je permets qu'il y habite, mais il en portera toute la responsabilité. » Puis Höskuldr revint chez lui.

Les fils de Njáll se réveillèrent et demandèrent à leur père qui était venu ; il leur dit que c'était Höskuldr, son fils adoptif. « Il a dû intercéder pour Lýtingr, dit Skarphedinn. — En effet, dit Njáll. — C'est mal, dit Grímr. — Höskuldr n'aurait pas intercédé pour lui, dit Njáll, si tu l'avais tué comme on l'attendait de toi[2]. — Ne faisons pas de reproches à notre père », dit Skarphedinn. Il faut dire qu'ils respectèrent ces accords.

CHAPITRE C[1]

Il y eut un changement de chefs en Norvège[2]. Le jarl Hákon mourut, et Óláfr Tryggvason prit sa place. Le jarl Hákon finit la gorge tranchée par l'esclave Karkr, à Rimul, dans le Gaulardalr. On apprit en outre qu'il y avait un changement de croyances en Norvège, qu'on avait rejeté les anciennes croyances et que le roi avait christianisé les pays de l'ouest : les Hébrides, les Orcades et les Féroé[3].

Beaucoup disaient — et Njáll l'entendit — que c'était grande honte que d'abandonner les anciennes croyances. Njáll dit : « Il me semble que la nouvelle foi doit être bien meilleure, et que celui-là sera heureux qui la préférera. Et si les gens qui prêchent cette foi viennent ici, je plaiderai leur cause. » Il redisait souvent cela. Il allait souvent à l'écart des autres, et marmonnait tout seul.

Ce même automne[4], un bateau arriva en Islande dans les fjords de l'Est, dans le Berufjördr, à l'endroit qui s'appelle Gautavík[5]. Le capitaine s'appelait Thangbrandr. C'était le fils de Vilbaldus, comte de Saxe[6]. Thangbrandr était envoyé ici en Islande par le roi Óláfr Tryggvason pour prêcher la foi chrétienne. Avec lui il y avait un Islandais qui s'appelait Gudleifr. C'était le fils d'Ari, fils de Már, fils d'Atli, fils d'Úlfr le Bigleux, fils de Högni le Blanc, fils d'Ótryggr, fils d'Óblaudr, fils de Hjörleifr le galant roi du Hördaland. C'était un grand pourfendeur, le plus brave des hommes et hardi en toutes choses.

Il y avait deux frères qui habitaient à Berunes. L'un s'appelait Thorleifr, et l'autre, Ketill. C'étaient les fils de Holmsteinn, fils d'Özurr du Breiddalr[7]. Ils firent une réunion où ils interdirent aux gens de traiter avec [les nouveaux arrivants].

Hallr du Sída apprit cela. Il habitait à Thváttá dans l'Álptafjördr[8]. Il alla au bateau avec trente hommes ; il alla tout de suite trouver Thangbrandr et lui dit : « Les affaires ne vont pas fort ? » Il dit que non. « Je veux te

dire la raison de ma venue, dit Hallr; je veux vous inviter tous chez moi et courir le risque de voir si je peux vous trouver des débouchés[1]. » Thangbrandr le remercia et y alla.

En automne, il se trouva que Thangbrandr était dehors un matin de bonne heure. Il fit dresser une tente, chanta la messe sous la tente et fit une cérémonie imposante, car c'était une grande fête. Hallr dit à Thangbrandr : « En mémoire de qui célèbres-tu ce jour ? — En mémoire de l'ange Michel, dit-il. — Qu'y a-t-il de remarquable sur cet ange ? dit Hallr. — Beaucoup de choses, dit Thangbrandr. Il appréciera tout ce que tu fais, bien et mal, et il est si miséricordieux qu'il apprécie davantage tout ce qui est bien. » Hallr dit : « Je voudrais l'avoir pour ami[2]. — Tu le peux, dit Thangbrandr. Donne-toi à lui et à Dieu ce jour même. — Je veux mettre comme condition, dit Hallr, que tu promettes de sa part qu'il sera mon ange gardien. — Je te le promets », dit Thangbrandr. Alors Hallr reçut le baptême ainsi que toute sa maison.

CHAPITRE CI

Au printemps suivant, Thangbrandr alla proclamer la foi chrétienne, et Hallr l'accompagna. Ils arrivèrent à l'ouest de Lónsheidr à Stafafell; Thorkell habitait là. Il fut celui qui s'opposa le plus à la religion chrétienne et il provoqua Thangbrandr en duel; Thangbrandr portait un crucifix en guise d'écu : pourtant, la conclusion de l'affaire fut que Thangbrandr remporta la victoire et tua Thorkell[3].

De là, ils allèrent jusqu'au Hornafjördr, et logèrent à Borgarhöfn, à l'ouest de Heinabergssandr. Habitait là Hildir le Vieux; son fils était Glúmr qui alla à l'incendie avec Flosi[4]. Hildir embrassa la foi chrétienne ainsi que toute sa maison.

De là, ils allèrent jusqu'au Fellshverfi et logèrent à Kálfafell. Habitait là Kolr Thorsteinsson, parent de Hallr, et il embrassa la foi chrétienne ainsi que toute sa maison.

De là, ils allèrent jusqu'à Breidá. Özurr Hróaldsson, parent de Hallr, habitait là. Il reçut la *prima signatio*[5].

De là, ils allèrent à Svínafell. Flosi reçut la *prima signatio* et promit de les seconder au thing.

De là, ils allèrent à l'ouest jusqu'au Skógahverfi et logèrent à Kirkjubaer. Habitait là Surtr, fils d'Ásbjörn, fils de Thorsteinn, fils de Ketill l'Imbécile[1]; tous ses ancêtres paternels avaient été chrétiens.

Après cela, ils sortirent du Skógahverfi et allèrent jusqu'à Höfdabrekka. Alors, on apprit tout de leur voyage. Il y avait un homme qui s'appelait Hedinn le Sorcier, qui habitait à Kerlingardalr. Des païens le payèrent pour qu'il mît à mort Thangbrandr et ses compagnons; il monta à Arnarstakksheidr et y fit un grand sacrifice[2]. Quand Thangbrandr venait de l'est, le sol s'ouvrit sous son cheval, mais lui, sauta de cheval et parvint à remonter sur le bord, tandis que la terre engloutissait le cheval avec tous ses harnais: ils ne le revirent plus jamais. Alors Thangbrandr loua Dieu[3].

CHAPITRE CII

Gudleifr se mit à la recherche de Hedinn le Sorcier, le trouva sur la lande et le chassa jusqu'en bas, à la Kerlingardalsá. Il parvint à sa portée, lui jeta une lance et le transperça.

De là, ils allèrent à Dyrhólmar et y tinrent une réunion. Thangbrandr y proclama la foi chrétienne et Ingjaldr, fils de Thorkell le Scarabée, de Háey, se fit chrétien.

De là, ils allèrent au Fljótshlíd et y proclamèrent la foi. Leurs principaux contradicteurs y furent Vetrlidi le scalde et Ari son fils, et, pour cela, ils tuèrent Vetrlidi[4]. Là-dessus, on a composé ceci:

6. *Le guerrier va au sud du pays*
Pour enfoncer l'arme
Dans le sein
Du champion.
Ensuite, l'éloquent guerrier
Fit résonner son arme
Sur le crâne
Du scalde Vetrlidi.

De là, Thangbrandr alla à Bergthórshváll, et Njáll

embrassa la foi chrétienne ainsi que toute sa maison[1]. Mais Mördr et Valgardr s'y opposèrent fort[2]. De là, ils allèrent à l'ouest des rivières. Ils allèrent à Haukadalr et baptisèrent Hallr qui avait alors trois hivers.

De là, ils allèrent jusqu'à Grímsnes. Thorvaldr le Malade[3] leva une troupe contre eux et envoya un message à Úlfr Uggason pour qu'il attaque Thangbrandr et le tue, et récita pour cela cette strophe :

7. *J'ai envoyé à mon ami*
Úlfr, fils d'Uggi,
Un message pour qu'il précipite
Le lâche diffamateur des dieux,
Celui qui couvre les dieux d'imprécations
En bas du précipice.
Pour moi, je précipiterai
L'autre[4].

Úlfr Uggason dit à son tour cette strophe :

8. *Je ne mordrai pas*
À l'hameçon
Bien que l'excellent scalde
M'y ait invité.
Cela ne me ressemble pas de me laisser prendre
Aux leurres de Thorvaldr le Malade.
Mauvaises querelles sont en cours.
Gardons-nous de notre malchance.

« Et je n'ai pas l'intention de tirer les marrons du feu pour lui, dit-il, mais qu'il prenne garde de ne pas tresser avec sa langue une corde pour son cou. » Après cela, le messager revint voir Thorvaldr le Malade et lui rapporta les paroles d'Úlfr. Thorvaldr disposait de beaucoup d'hommes et il suggéra de tendre à Thangbrandr et à Gudleifr une embuscade à Bláskógaheidr. Thangbrandr et Gudleifr quittèrent Haukadalr. Ils rencontrèrent alors un homme qui venait au-devant d'eux. Celui-ci demanda qui était Gudleifr, et quand il l'eut trouvé, il dit : « C'est grâce à Thorgils de Reykjahólar, ton frère, que je te préviens qu'ils ont tendu des embuscades en maints endroits et de plus que Thorvaldr le Malade est avec sa troupe près du Hestloekr dans le Grímsnes. — Nous irons tout de même, dit Gudleifr, à sa rencontre. » Ils prirent ensuite par le bas jusqu'au Hestloekr. Thorvaldr venait de traverser le ruisseau. Gudleifr dit à Thangbrandr : « Voici Thorvaldr, couronslui sus. » Thangbrandr transperça Thorvaldr d'une lance,

et Gudleifr lui assena un coup de l'épaule au bas du bras : ce fut sa mort.

Après cela, ils montèrent au thing, et il s'en fallut de peu que les parents de Thorvaldr ne les attaquent, mais Njáll et les gens des fjords de l'Est protégèrent Thangbrandr. Hjalti Skeggjason récita ce libelle :

9[1]. *Je ne peux supporter que les dieux aboient.*
Pour moi, Freyja est une chienne.
Si ce n'est Freyja, c'est Ódinn :
Il faut que l'un des deux soit un chien.

Hjalti s'en alla à l'étranger cet été-là ainsi que Gizurr le Blanc. Mais le bateau de Thangbrandr fit naufrage à l'est près de Búlandsnes. Il s'appelait le Bison. Thangbrandr voyagea par tous les districts de l'ouest.

Steinunn, la mère du scalde Refr[2], vint à sa rencontre. Elle prêcha les croyances païennes à Thangbrandr et essaya longtemps de le persuader. Thangbrandr se tut tant qu'elle parla, mais parla longtemps ensuite et montra que tout ce qu'elle avait dit était faux. « As-tu entendu dire, dit-elle, que Thórr provoqua le Christ en duel, mais qu'il n'osa pas se battre contre Thórr ? — J'ai entendu dire, dit Thangbrandr, que Thórr ne serait plus que poussière et cendres dès que Dieu ne voudrait plus qu'il vive. — Sais-tu, dit-elle, qui a fait faire naufrage à ton bateau ? — Qui dis-tu que c'est ? » dit-il. « Je vais te le dire », dit-elle :

10. *Thórr brisa tout le Bison*
Du gardien de la cloche[3].
Les dieux poussèrent
Le bateau vers la côte.
Le Christ ne protégea pas le bateau
Quand il se fracassa.
Je ne crois pas que Dieu
Ait pris grand soin du bateau.

Elle dit une autre strophe :

11. *Thórr sortit de son accore*
Le grand bateau de Thangbrandr,
Le secoua et le broya
Puis à la côte le jeta.
Le knörr ne sera plus
Capable de tenir la mer
Car la tempête que Thórr a provoquée
L'a mis en pièces.

Après cela, Steinunn et Thangbrandr se quittèrent, et ils allèrent à l'ouest jusqu'au Bardaströnd.

CHAPITRE CIII

Gestr Oddleifsson[1] habitait à Hagi dans le Bardaströnd. C'était le plus savant des hommes, si bien qu'il prévoyait le sort des gens. Il fit un banquet en l'honneur de Thrangbrandr et des siens. Ceux-ci allèrent à Hagi avec soixante hommes. Alors, on dit qu'il se trouvait là deux cent quarante païens et qu'on attendait la venue du berserkr qui s'appelait Ótryggr[2]. Tout le monde avait peur de lui. On racontait tant de choses sur son compte! On disait qu'il ne craignait feu ni fer et les païens étaient fort effrayés[3]. Alors, Thangbrandr demanda si l'on voulait embrasser la foi chrétienne, mais tous les païens s'y opposèrent fort. « Je vais vous donner l'occasion, dit Thangbrandr, d'éprouver laquelle des deux croyances est la meilleure. Nous allons faire trois feux; vous autres, païens, vous en sanctifierez un, et moi, un autre, et le troisième restera tel quel. Si le berserkr a peur de celui que j'aurai sanctifié mais traverse le vôtre, alors vous adopterez la foi chrétienne. — C'est bien dit, dit Gestr, et j'accepte, pour moi et pour les gens de ma maison. » Quand Gestr eut dit cela, il y en eut beaucoup d'autres qui acceptèrent, et il y eut grands applaudissements.

Alors on annonça que le berserkr arrivait à la ferme. On fit les feux et ils brûlèrent; les hommes prirent leurs armes, montèrent sur les bancs et attendirent. Le berserkr arriva tout armé et franchit le seuil. Il pénétra dans la pièce et traversa aussitôt le feu que les païens avaient sanctifié, arriva à celui que Thangbrandr avait sanctifié et n'osa pas le traverser, disant que cela le brûlait. Il donna un coup d'épée vers le banc, mais comme il avait brandi son arme trop haut, le coup atteignit une poutre transversale. Thangbrandr lui frappa le bras avec le crucifix, et il y eut un si grand miracle que l'épée tomba de la main du berserkr. Alors Thangbrandr lui donna un coup d'épée dans la poitrine et Gudleifr le frappa au bras et le lui trancha. Beaucoup intervinrent alors et tuèrent le berserkr[4].

Après cela, Thangbrandr demanda s'ils voulaient embrasser la foi chrétienne. Gestr déclara que ce qu'il avait dit, il avait l'intention de le faire. Thangbrandr baptisa alors Gestr et toute sa maison, et beaucoup d'autres.

Thangbrandr consulta alors Gestr pour savoir s'il devait aller dans les fjords de l'Ouest, mais il l'en dissuada, disant qu'il y avait là des hommes rudes et difficiles à traiter, « mais si cette foi est prédestinée à prendre de l'ampleur, c'est à l'althing que cela se fera; tous les chefs de chaque district y seront. — J'ai plaidé cette cause au thing, dit Thangbrandr, et cela m'a été extrêmement difficile. — Tu as pourtant fait le principal, dit Gestr, même si c'est à d'autres qu'il doive échoir de donner à cela force de loi. C'est comme on dit : l'arbre ne tombe pas au premier coup. » Ensuite, Gestr fit à Thangbrandr de beaux présents, et il revint au sud.

Thangbrandr alla alors dans le quartier des gens des terres du Sud, et de là jusqu'aux fjords de l'Est. Il passa une nuit à Bergthórshváll et Njáll lui fit de beaux cadeaux. Alors il s'en alla à l'est dans l'Álptafjördr, chez Hallr. Il fit réparer son bateau et les païens l'appelèrent Panier-de-Fer[1]. C'est sur ce bateau que Thangbrandr s'en alla à l'étranger ainsi que Gudleifr.

CHAPITRE CIV

En été, Hjalti Skeggjason fut condamné au thing pour avoir insulté aux dieux.

Thangbrandr dit au roi Óláfr les offenses que les Islandais lui avaient faites; il dit qu'ils étaient si versés dans l'art de la magie que le sol s'était ouvert sous son cheval et l'avait englouti. Le roi Óláfr se mit dans une telle colère qu'il fit saisir tous les Islandais, les fit mettre au cachot dans l'intention de les tuer[2]. Alors Gizurr le Blanc et Hjalti intervinrent et offrirent de se porter garants pour ces hommes-là et d'aller en Islande prêcher la foi chrétienne. Cela plut au roi, et ils obtinrent qu'on les délivrât tous.

Alors Gizurr et Hjalti préparèrent leur bateau pour aller en Islande et furent prêts de bonne heure. Ils abor-

dèrent à Eyjar[1] dix semaines après le début de l'été[2]. Ils se procurèrent aussitôt des chevaux et des gens pour décharger le bateau. Ils allèrent au thing à trente hommes, et envoyèrent un message aux chrétiens pour qu'ils se tiennent prêts. Hjalti resta à Reydarmúli car il avait appris qu'il avait été condamné pour avoir insulté aux dieux. Quand ils arrivèrent à Vellandkatla, en bas de Gjábakki, Hjalti les rattrapa, disant qu'il ne voulait pas montrer aux païens qu'il aurait peur d'eux. Beaucoup de chrétiens vinrent à leur rencontre et ils allèrent au thing avec une grande armée. Les païens s'étaient également rangés en ordre de bataille, et il s'en fallut de peu que toute l'assemblée du thing ne livrât bataille; pourtant, cela n'eut pas lieu.

CHAPITRE CV

Il y avait un homme qui s'appelait Thorgeirr, qui habitait à Ljósavatn[3]. Il était fils de Tjörvi, fils de Thorkell le Long; sa mère s'appelait Thórunn et était fille de Thorsteinn, fils de Sigmundr, fils de Gnúpa-Bárdr. Sa femme s'appelait Gudrídr; elle était fille de Thorkell le Noir de Hleidrargardr; le frère de celui-ci était Ormr Dos-de-Sac, père de Hlenni le Vieux de Saurbaer. Ormr et Thorkell étaient fils de Thórir Lobe, fils de Ketill le Phoque, fils d'Örnólfr, fils de Björnólfr, fils de Grímr aux joues velues, fils de Ketill Hoeingr, fils de Hallbjörn le Demi-Troll, de Hrafnista.

Les chrétiens montèrent leurs baraquements. Gizurr et Hjalti étaient dans le baraquement des gens de Mosfell. Le lendemain, on alla de part et d'autre au Mont-de-la-Loi, et les chrétiens, comme les païens, prirent des témoins et se décrétèrent mutuellement hors la loi. Il y eut si grand vacarme au Mont-de-la-Loi qu'on ne s'entendait plus parler. Ensuite on s'en alla, et tout le monde pensa que les choses tournaient à la plus grande confusion. Les chrétiens se choisirent pour récitateur des lois Hallr du Sída, mais celui-ci alla trouver Thorgeirr, le godi de Ljósavatn, et lui donna trois marcs d'argent pour qu'il récitât les lois à sa place. C'était une démarche bien hasardeuse, car Thorgeirr était païen.

Thorgeirr resta couché tout le jour, la tête sous son manteau, et personne ne lui adressa la parole. Le lendemain, on alla au Mont-de-la-Loi. Alors Thorgeirr réclama le silence et dit : « Il me semble que nos affaires sont arrivées au point mort si tous n'ont pas une seule et même loi. Mais si l'on fait deux poids deux mesures, la paix sera également divisée et il ne sera pas possible de supporter cela. Aussi voudrais-je demander aux païens et aux chrétiens s'ils veulent accepter les lois que je proclamerai. » Ils acceptèrent tous. Il déclara qu'il voulait obtenir d'eux des promesses sous serment, et des serments contraignants. Ils acceptèrent, et il reçut d'eux leurs engagements. « Le début de nos lois, dit-il, c'est que tout le monde devra être chrétien ici dans le pays, et croire en un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, abandonner toute idolâtrie, ne pas exposer les enfants[1] et ne pas manger de viande de cheval[2]. Ce sera un cas de bannissement si l'on est convaincu avec certitude de l'avoir fait, mais si on le fait en cachette, cela restera impuni[3]. » Mais ces pratiques païennes furent complètement abandonnées peu d'hivers après, et il ne fallut pas plus le faire en cachette qu'ouvertement. Il proclama alors le respect du jour du Seigneur et des jours de jeûne de Noël et de Pâques et de toutes les plus grandes fêtes. Les païens s'estimèrent bien trahis. Pourtant, la foi chrétienne fut instituée légalement et tous les gens du pays furent faits chrétiens. Les gens quittèrent le thing et rentrèrent chez eux dans cet état.

CHAPITRE CVI

Trois hivers plus tard, au thing de Thingskálar, il arriva ceci : Ámundi l'Aveugle, fils de Höskuldr, fils de Njáll, était au thing. Il se fit conduire parmi les baraquements. Il arriva à celui dans lequel se trouvait Lýtingr de Sámsstadir. Il se fit conduire dans le baraquement, et à l'endroit où se tenait Lýtingr. Il dit : « Est-ce que Lýtingr de Sámsstadir est ici ? — Que me veux-tu ? » dit Lýtingr. « Je veux savoir, dit Ámundi, quelle compensation tu veux me verser pour mon père. Je suis enfant naturel, et je n'ai reçu aucune compensation. — J'ai payé pleine

compensation pour le meurtre de ton père, dit Lýtingr, et c'eſt ton grand-père et les oncles qui l'ont reçue, mais pour mes frères, il n'a pas été payé de compensation. Il se fait, et que j'avais mal agi, et que je l'ai chèrement payé[1]. — Je ne demande pas, dit Ámundi, si tu leur as payé compensation à eux. Je sais que vous êtes réconciliés. Je demande quelle compensation tu veux me payer à moi. — Rien du tout, dit Lýtingr. — Je ne trouve pas, dit Ámundi, que cela soit juſte devant Dieu, tant tu m'as touché près du cœur. D'ailleurs, je peux te dire que si je voyais clair des deux yeux, j'obtiendrais pour mon père l'une ou l'autre : compensation en argent ou vengeance dans le sang. Que Dieu puisse juger entre nous ! » Après cela, il se dirigea vers la sortie. Mais quand il arriva aux portes du baraquement, il se retourna vers l'intérieur. Alors, ses yeux s'ouvrirent. Il dit : « Loué soit Dieu, mon Seigneur ! Je vois maintenant ce qu'il veut. » Ensuite, il bondit à l'intérieur du baraquement jusqu'à ce qu'il arrivât devant Lýtingr, lui assena un coup de hache sur la tête, si bien qu'elle s'enfonça jusqu'au talon, et retira sa hache. Lýtingr tomba en avant et mourut aussitôt. Ámundi sortit par les portes du baraquement et quand il arriva à l'endroit précis où ses yeux s'étaient ouverts, ils se refermèrent et il reſta aveugle tout le reſte de sa vie[2].

Après cela, il se fit accompagner jusque chez Njáll et ses fils. Il leur dit le meurtre de Lýtingr. « On ne peut t'accuser pour telle chose, dit Njáll, car c'eſt le deſtin qui l'a voulu et, si de tels événements arrivent, c'eſt un avertissement manifeſte qu'il ne faut pas exclure de la loi des parents si rapprochés. » Ensuite, Njáll offrit aux parents de Lýtingr de faire des conciliations. Höskuldr Godi-de-Hvítanes intervint pour qu'ils acceptent des compensations et l'affaire fut soumise à arbitrage. La moitié des compensations fut remise en raison des offenses qu'Ámundi eſtimait avoir subies. Après cela, on prononça foi jurée et les parents de Lýtingr firent grâce à Ámundi. On rentra chez soi après le thing et tout fut longtemps tranquille.

CHAPITRE CVII

Valgardr le Gris revint en Islande. Il était [encore] païen. Il alla à Hof chez Mördr, son fils, et y passa l'hiver. Il dit à Mördr : « Je suis allé un peu partout par le district; et j'ai cru ne plus le reconnaître. Je suis allé à Hvítanes. J'y ai vu quantité de baraquements en ruine, et tout sens dessus dessous. Je suis également allé au thing de Thingskálar et j'y ai vu tous nos baraquements abattus. Que signifie une telle abomination? » Mördr dit : « Voici qu'on a institué de nouveaux godord, et la loi de la cinquième cour. Les gens ont déclaré qu'ils cessaient d'être mes thingmenn pour devenir ceux de Höskuldr. » Valgardr dit : « Tu m'as mal récompensé pour le godord que je t'avais remis si tu l'as si peu vaillamment gardé. Je veux que tu le leur fasses payer et que ça les mène tous à la mort. Le moyen d'y arriver, c'est que tu les dresses les uns contre les autres par tes calomnies, et que les fils de Njáll tuent Höskuldr. Là, il y aura beaucoup de monde pour entreprendre les poursuites pour lui, et à cause de cela, les fils de Njáll seront tués. — Je ne pourrai y parvenir, dit Mördr. — Je vais te donner un conseil pour cela, dit Valgardr. Tu vas inviter chez toi les fils de Njáll et tu les renverras avec des présents. Et tu ne commenceras tes calomnies qu'au moment où l'amitié sera devenue grande entre vous et où ils ne te feront pas moins confiance qu'à eux-mêmes. Tu pourras ainsi venger sur Skarphedinn le fait qu'ils t'ont pris l'argent après la mort de Gunnarr. Tu ne pourras reprendre autorité que quand tous ceux-ci seront morts. » Ils s'engagèrent par serments à exécuter ces desseins.

« Je voudrais, père, que tu embrasses la foi chrétienne, dit Mördr. Tu es un vieil homme. — Je ne le veux pas, dit Valgardr, je préférerais que, toi, tu rejettes la foi chrétienne. On verrait comment ça se passerait. » Mördr dit qu'il ne le ferait pas. Valgardr brisa une croix qui appartenait à Mördr et tous les objets saints. Puis il tomba malade et mourut, et il fut inhumé sous un tertre[1].

CHAPITRE CVIII

Quelque temps après, Mördr alla à Bergthórshváll trouver Skarphedinn et ses frères. Il se mit à leur tenir de très beaux discours, parla toute la journée et dit qu'il voulait être en excellents termes avec eux. Skarphedinn prit bien tout cela, mais dit pourtant que ce n'était pas ce qu'il avait cherché précédemment. Il se fit qu'il se mit en si grande amitié avec eux qu'il n'y eut plus chose qui leur parût réglée s'ils n'en avaient discuté ensemble. Quand Mördr venait, cela déplaisait toujours à Njáll, et il ne cessa jamais de désapprouver cela.

Une fois que Mördr était allé à Bergthórshváll, il dit aux fils de Njáll: « J'ai arrangé un banquet pour boire aux funérailles de mon père[1]. Je voudrais vous y inviter, vous, les fils de Njáll, et Kári, et je promets que vous ne vous en irez pas sans cadeaux[2]. » Ils promirent d'y aller. Il alla donc chez lui préparer le banquet; il y invita beaucoup de gens et il y eut grand monde à ce banquet. Les fils de Njáll et Kári y allèrent. Mördr donna à Skarphedinn une grande boucle de ceinture en or, à Kári une ceinture d'argent et à Grímr et à Helgi il fit de beaux présents. Ils revinrent chez eux en vantant ces présents et les montrèrent à Njáll. Celui-ci dit qu'ils les paieraient au prix fort « et prenez garde de ne pas payer le prix qu'il veut ».

CHAPITRE CIX

Peu après, Höskuldr et les fils de Njáll s'invitèrent mutuellement, et ce furent les fils de Njáll qui invitèrent d'abord Höskuldr. Skarphedinn possédait un cheval brun, de quatre hivers, à la fois grand et beau. Il était entier et n'avait pas été dressé pour le combat. Skarphedinn donna ce cheval à Höskuldr, et en plus deux juments. Tous firent des cadeaux à Höskuldr et tinrent des propos amicaux.

Ensuite, Höskuldr les invita chez lui à Ossabaer; il avait beaucoup d'invités et une grande quantité de gens. Il avait fait abattre sa salle commune, mais il avait trois dépendances, et elles furent équipées pour qu'on y dormît. Tous ceux qu'il avait invités vinrent au banquet, lequel se passa très bien. Quand les gens durent rentrer chez eux, Höskuldr leur choisit de beaux cadeaux et fit un bout de chemin avec les fils de Njáll. Les fils de Sigfúss le suivirent avec toute la foule. De part et d'autre, ils dirent que nul ne s'interposerait entre eux.

Quelque temps après, Mördr vint à Ossabaer et appela Höskuldr pour qu'il vînt lui parler[1]. Ils eurent un entretien. Mördr dit : « Il y a grande différence entre toi et les fils de Njáll. Tu leur as fait d'excellents cadeaux mais eux t'ont fait des présents dérisoires. — Qu'est-ce qui te fait dire cela? dit Höskuldr. — Ils t'ont donné un cheval brun qu'ils surnommaient Poulain-d'Avenir et ils ont fait cela pour se moquer de toi, car toi aussi, tu leur sembles inexpérimenté. Je peux aussi te dire qu'ils te jalousent pour le godord. Skarphedinn l'a repris pour son propre compte[2] au thing lorsque tu n'es pas venu à la réunion de la cinquième cour[3]. Il n'a pas l'intention de laisser échapper ton godord. — Ce n'est pas cela, dit Höskuldr, je l'ai repris au thing d'automne. — C'était à cause de Njáll, alors, dit Mördr. Ils ont également rompu, dit-il, les accords avec Lýtingr. — Je n'ai pas l'intention de les en rendre responsables[4], dit Höskuldr. — Tu ne saurais contredire, dit Mördr, que quand toi et Skarphedinn êtes allés à l'est, au Markarfljót, sa hache tomba de dessous sa ceinture et qu'il avait eu l'intention de te tuer. — C'était, dit Höskuldr, sa cognée et je l'avais vu la mettre sous sa ceinture. Et pour couper court, dit Höskuldr, je dois dire que, pour ma part, tu ne diras jamais assez de mal des fils de Njáll pour que je te croie. Même s'il fallait prendre la chose en considération et que tu dises vrai, c'est-à-dire qu'ils me tuent ou que ce soit moi qui les tue, j'aimerais deux fois mieux endurer la mort de leur main que de leur faire le moindre mal. Tu es homme d'autant plus mauvais que tu as dit cela. » Puis Mördr s'en alla chez lui.

Quelque temps après, il alla trouver les fils de Njáll. Il parla d'abondance avec les frères et avec Kári. « On m'a dit, dit-il, que Höskuldr aurait dit que toi, Skarphedinn,

aurais rompu les accords avec Lýtingr et j'ai découvert qu'il estimait que tu as comploté contre sa vie quand vous êtes allés à l'est au Markarfljót. Mais moi, je trouve que le complot n'était pas moindre quand il vous invita au banquet et vous plaça dans la dépendance qui était la plus éloignée des maisons. On y porta des bûches toute la nuit, et il avait l'intention de vous brûler dedans. Mais ce qui l'en empêcha, c'est que Högni arriva pendant la nuit et leur attaque tourna court parce qu'ils eurent peur de lui. Ensuite, il vous fit une conduite avec une grande foule. Il avait alors l'intention de vous attaquer pour la deuxième fois, et il avait désigné Grani Gunnarsson et Gunnarr Lambason pour vous tuer, mais ils prirent peur et n'osèrent pas. » Quand il eut dit cela, ils se récrièrent d'abord. Mais il se fit qu'ils le crurent, et ils manifestèrent alors une grande froideur envers Höskuldr. Où qu'ils se rencontrent, ils ne lui parlaient presque pas. Et Höskuldr ne leur fit pas beaucoup d'avances, et cela dura ainsi un moment.

En automne, Höskuldr se rendit à l'est à Svínafell à une invitation et Flosi lui fit bon accueil. Hildigunnr aussi était là. Flosi dit à Höskuldr : « Hildigunnr me dit que tu es en froid avec les fils de Njáll; cela me déplaît et je veux t'offrir de ne pas retourner à l'ouest; je te fournirai une demeure à Skaptafell; j'enverrai Thorgeirr, mon frère, à Ossabaer, et il y habitera. — Il y a des gens qui diront alors, dit Höskuldr, que c'est par peur que j'ai pris la fuite, et je ne veux pas de cela. — Il est probable alors, dit Flosi, qu'il en résultera de grands ennuis. — C'est mal, dit Höskuldr, car je préférerais qu'on ne paie pas de compensation pour moi plutôt que de savoir que mal adviendra à beaucoup à cause de moi. » Peu de nuits après, Höskuldr se prépara à aller chez lui. Flosi lui donna un manteau d'écarlate à pans brodés dans le bas. Höskuldr alla chez lui à Ossabaer. Tout fut tranquille un moment. Höskuldr était si populaire que rares étaient ses ennemis. Tout l'hiver lui et les fils de Njáll restèrent pareillement en mauvais termes.

Njáll avait pris pour l'élever un fils de Kári qui s'appelait Thórdr. Il avait également élevé Thórhallr, fils d'Ásgrímr Ellida-Grímsson. Thórhallr était un homme brave et endurci en toutes choses. Il avait si bien appris de Njáll les lois qu'il fut un des trois hommes les plus versés dans la connaissance des lois en Islande.

Le printemps arriva vite et l'on sema le grain de bonne heure.

CHAPITRE CX

Un jour, Mördr vint à Bergthórshváll. Les fils de Njáll, Kári et lui eurent aussitôt un entretien. À son habitude, Mördr calomnia Höskuldr, raconta encore maintes nouvelles histoires et pressa instamment Skarphedinn et les autres de tuer Höskuldr, disant que s'ils ne prenaient pas les devants sur-le-champ, il agirait plus vite qu'eux. « D'accord, dit Skarphedinn, à condition que tu veuilles nous accompagner et y prendre un peu part. — C'est ce que je veux faire », dit Mördr. Ils s'y engagèrent par serment, et Mördr devait revenir le soir.

Bergthóra demanda à Njáll : « Qu'est-ce qu'ils racontent dehors ? — Je ne suis pas de mèche avec eux, dit Njáll. On m'a rarement tenu à l'écart lorsqu'il s'agissait de bons desseins. »

Le soir, Skarphedinn ne se coucha pas, non plus que ses frères ni Kári. Cette même nuit, Mördr Valgardsson arriva. Les fils de Njáll prirent leurs armes ainsi que Kári et ils s'en allèrent tous ensuite. Ils allèrent jusqu'à Ossabaer et y attendirent près de quelque enclos. Le temps était bon, et le soleil, haut.

CHAPITRE CXI

À cette heure-là, Höskuldr Godi-de-Hvítanes, se réveilla. Il s'habilla et s'enveloppa du manteau que lui avait donné Flosi. Il prit un panier de semences, une épée dans l'autre main, s'en alla à son champ enclos et y sema le grain.

Skarphedinn et les siens étaient convenus qu'ils l'attaqueraient tous. Skarphedinn se leva d'un bond d'en dessous de l'enclos. Quand Höskuldr le vit, il voulut s'enfuir. Alors Skarphedinn bondit sur lui et dit : « Ne

cherche pas[1] à tourner les talons, Godi-de-Hvítanes » et il le frappa. Le coup arriva dans la tête et Höskuldr tomba à genoux. Il dit ceci : « Que Dieu m'aide et vous pardonne[2]. » Ils bondirent alors tous dessus et le frappèrent. Après cela, Mördr dit : « Il me vient une idée. — Laquelle ? dit Skarphedinn. — Celle-ci : je vais d'abord aller chez moi, puis je monterai à Grjótá, leur dirai la nouvelle en désapprouvant cette action. Je sais bien que Thorgerdr[3] me demandera de proclamer le meurtre et c'est ce que je ferai, car ce sera là une très grande irrégularité pour leur procès. J'enverrai aussi un homme à Ossabaer pour voir avec quelle rapidité ils passeront à l'action. Cet homme demandera les nouvelles et je ferai comme si c'était d'eux que je les apprenais. — Oui, fais ainsi », dit Skarphedinn.

Les frères et Kári allèrent chez eux. Quand ils y arrivèrent, ils dirent la nouvelle à Njáll. « Désolante nouvelle, dit Njáll, et mauvaise à apprendre, car il est juste de dire que cela m'afflige tant qu'il me semblerait meilleur d'avoir perdu deux de mes fils et que Höskuldr fût en vie. — Il y a à cela quelque excuse, dit Skarphedinn. Tu es vieux et il fallait s'attendre que ça te toucherait de près. — C'est rien moins que de la vieillesse, dit Njáll. C'est surtout que je sais plus clairement que toi ce qui s'ensuivra. — Qu'est-ce qui s'ensuivra ? dit Skarphedinn. — Ma mort, dit Njáll, et celle de ma femme et de tous mes fils. — Que me prédis-tu ? dit Kári. — Il leur sera difficile de s'opposer à ta bonne étoile, dit Njáll, car tu triompheras d'eux tous. » Cette affaire, à elle seule, affligea tant Njáll qu'il ne put jamais en parler sans pleurer.

CHAPITRE CXII

Hildigunnr s'éveilla et découvrit que Höskuldr était parti. Elle dit : « Mes rêves ont été pénibles, et pas bons. Mettez-vous à la recherche de Höskuldr. » Ils le cherchèrent par la ferme et ne le trouvèrent pas. Hildigunnr avait alors fini de s'habiller. Elle alla, accompagnée de deux hommes, jusqu'au champ enclos. Là, ils trouvèrent Höskuldr assassiné[4]. Arriva là également un berger de

Mördr qui lui dit que Skarphedinn et ses frères étaient passés en haut de là[1] « et Skarphedinn m'a appelé et s'est proclamé responsable du meurtre. — Ç'aurait été une action virile, dit-elle, s'il n'y en avait eu qu'un seul pour la faire. » Elle prit le manteau, s'en servit pour essuyer tout le sang, en enveloppa tous les caillots, emporta le tout et le mit dans son coffre.

Puis elle envoya un homme à Grjótá dire la nouvelle; Mördr s'y trouvait et venait de l'annoncer; Ketill de Mörk y était venu aussi. Thorgerdr dit à Ketill: « Voilà que Höskuldr est mort, comme nous le savons. Rappelle-toi maintenant ce que tu as promis quand tu l'as pris pour l'élever. — Il peut se faire, dit-il, que j'aie fait des promesses inconsidérées car je ne pensais pas que des jours comme celui-là viendraient. D'autre part, me voici perplexe, car le nez est proche parent de l'œil[2] puisque j'ai épousé une des filles de Njáll. — Est-ce que tu veux, dit Thorgerdr, que ce soit Mördr qui proclame le meurtre? — Je ne sais pas, dit Ketill, parce qu'il me semble que ceux auxquels il a causé du mal sont plus nombreux que ceux auxquels il a fait du bien. » Mais dès que Mördr parla à Ketill, il en alla de lui comme des autres: il lui parut que Mördr lui serait fidèle et ils prirent le parti que Mördr proclamerait le meurtre et ferait tout le nécessaire pour intenter le procès devant l'althing.

Mördr descendit à Ossabaer. Arrivèrent là neuf voisins, ceux qui habitaient le plus près du lieu du crime. Mördr avait dix hommes avec lui. Il montra les blessures de Höskuldr aux voisins, prit des témoins des blessures mortelles et prit un témoin pour chaque blessure, sauf une. Pour celle-là, il fit comme s'il ne savait pas qui en était l'auteur: or, c'était lui-même qui l'avait faite. Il proclama Skarphedinn responsable du meurtre, et les frères et Kári, responsables des autres blessures. Ensuite, il convoqua les neuf voisins du lieu du crime à aller à l'althing. Après cela, il revint chez lui.

Il ne rencontrait presque jamais les fils de Njáll. De plus, quand ils se retrouvaient, les rapports entre eux étaient froids: tel était leur plan.

On apprit le meurtre de Höskuldr par tous les districts et on le désapprouva fort. Les fils de Njáll allèrent trouver Ásgrímr Ellida-Grímsson et lui demandèrent assistance. « Vous savez que vous pouvez vous attendre,

dit-il, que je vous protège dans tous les grands procès. Pourtant, j'ai le sentiment que cette affaire sera pénible, car il y a beaucoup de gens à entreprendre les poursuites et l'on parle extrêmement mal de ce meurtre dans tous les districts. » Les fils de Njáll revinrent chez eux.

CHAPITRE CXIII

Il y avait un homme qui se nommait Gudmundr le Puissant, qui habitait à Mödruvellir dans l'Eyjafjördr[1]. Il était fils d'Eyjólfr, fils d'Einarr, fils d'Audunn le Pourri, fils de Thórólfr le Beurre, fils de Thorsteinn Skrovi, fils de Grímr Kamban. La mère de Gudmundr s'appelait Hallbera, fille de Thóroddr au heaume, et la mère de Hallbera était Reginleif, fille de Saemundr des Hébrides : c'est de lui que provient le nom de Saemundarhlíd dans le Skagafjördr. La mère d'Eyjólfr, père de Gudmundr, était Valgerdr, fille de Runólfr. La mère de Valgerdr s'appelait Valborg; la mère de celle-ci était Jórunn l'Innée, fille du roi Ósvaldr le Saint. La mère de Jórunn était Bera, fille du roi Játmundr[2] le Saint. La mère d'Einarr, père d'Eyjólfr, était Helga, fille de Helgi le Maigre qui colonisa l'Eyjafjördr. Helgi était fils d'Eyvindr le Norvégien; la mère de Helgi était Rafarta, fille de Kjarvalr, roi des Irlandais. La mère de Helga, fille de Helgi, était Thórunn la Cornue, fille de Ketill au nez plat, fils de Björn Buna, fils de Grímr le Hersir. La mère de Grímr était Hervör, dont la mère s'appelait Thorgerdr, fille de Háleygr, roi de Hálogaland.

La femme de Gudmundr le Puissant s'appelait Thorlaug, fille d'Atli le Fort, fils d'Eilífr l'Aigle, fils de Bárdr d'Áll, fils de Ketill le Renard, fils de Skídi le Vieux. La mère de Thorlaug s'appelait Herdís, fille de Thórdr de Höfdi, fils de Björn Beurre-d'Auge, fils de Hróaldr l'Échine, fils de Björn Flanc-de-Fer, fils de Ragnarr aux braies velues, fils de Sigurdr à l'anneau, fils de Randvér, fils de Rádbardr; la mère de Herdís, fille de Thórdr, était Thorgerdr, fille de Skídi; la mère de celle-ci était Fridgerdr, fille de Kjarvalr, roi des Irlandais. C'était un grand chef, et riche. Il avait une maison de cent vingt personnes.

Il ravalait l'honneur de tous les chefs au nord de la lande d'Oxnadalr, en sorte que quelques-uns abandonnèrent leur demeure, il en mit quelques-uns à mort et quelques-uns lui abandonnèrent leur godord. De lui descendent les hommes d'élite d'Islande : la famille d'Oddi[1], celle des Sturlungar[2], celle de Hvammr, les gens du Fljót, l'évêque Ketill[3] et beaucoup de gens parmi les plus importants. Gudmundr était ami d'Ásgrímr Ellida-Grímsson, lequel espérait assistance de ce côté-là.

CHAPITRE CXIV

Il y avait un homme qui s'appelait Snorri, surnommé le Godi[4]. Il habita Helgafell avant que Gudrún Ósvífrsdóttir ne lui achetât la terre : elle habita là ensuite, et Snorri alla alors dans le Hvammsfjördr et habita à Saelingsdalstunga[5]. Le père de Snorri s'appelait Thorgrímr et était fils de Thorsteinn le Preneur-de-Morues, fils de Thórólfr le Barbu de Mostr, fils d'Örnólfr la Baleine. Mais Ari le Savant dit qu'il est fils de Thorgils Flanc-de-Rorqual[6]. Thórólfr le Barbu de Mostr avait épousé Óska, fille de Thorsteinn le Rouge; la mère de Thorgrímr s'appelait Thóra, fille d'Óláfr Feilan, fils de Thorsteinn le Rouge, fils d'Óláfr le Blanc, fils d'Ingjaldr, fils de Helgi. La mère d'Ingjaldr s'appelait Thóra, fille de Sigurdr au serpent dans l'œil, fils de Ragnarr aux braies velues. La mère de Snorri le Godi était Thórdís, fille de Súrr, sœur de Gísli[7]. Snorri était grand ami d'Ásgrímr Ellida-Grímsson, qui espérait trouver de l'assistance de ce côté-là. Snorri était réputé le plus sage des hommes d'Islande, de ceux qui n'étaient pas doués de seconde vue[8]. Il était bon envers ses amis, mais cruel envers ses ennemis.

À cette époque-là, de tous les quartiers du pays, on se rendit au thing, les gens ayant intenté quantité de procès.

CHAPITRE CXV

Flosi apprit le meurtre de Höskuldr. Cela lui causa grand souci et grande colère, mais il se contint quand même. On lui dit les préparatifs de procès qui avaient eu

lieu pour le meurtre de Höskuldr et il n'y ajouta pas grand-chose. Il envoya des messages à Hallr du Sída, son beau-père, et à Ljótr, fils de celui-ci, pour qu'ils aillent au thing avec quantité d'hommes. Ljótr était considéré comme l'homme le plus susceptible de devenir un chef, là à l'est. On lui avait prédit que s'il allait trois étés au thing et revenait chez lui sain et sauf, il serait le plus grand chef et le plus vieux de sa parentèle. Il était alors allé un été au thing et avait l'intention d'y aller pour la deuxième fois. Flosi envoya des hommes à Kolr Thorsteinnsson, à Glúmr[1], fils de Hildir le Vieux, à Geirleifr, fils d'Önundr Dos-de-Sac et à Módólfr Ketilsson, et ils allèrent tous à la rencontre de Flosi. Hallr promit également de rassembler beaucoup de monde.

Flosi chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive à Kirkjubaer chez Surtr Ásbjarnarson. Alors il envoya chercher Kolbeinn Egilsson, le fils de son frère, qui vint.

De là, il alla à Höfdabrekka. Habitait là Thorgrímr le Fastueux, fils de Thorkell le Beau. Flosi lui demanda de l'accompagner à l'althing. Il accepta de faire le voyage et dit à Flosi : « Il t'est déjà arrivé d'être plus joyeux qu'à présent, camarade. Pourtant, il y a quelque excuse à ce qu'il en soit ainsi. » Flosi dit : « J'aurais donné tout ce que je possède pour que ce qui est arrivé ne se soit pas produit; il faut dire aussi que c'est du grain mal semé et qu'il ne donnera que de la mauvaise graine. »

De là, il traversa la lande d'Arnarstakkr et arriva à Sólheimar le soir. Habitait là Lódmundr Úlfsson. C'était un grand ami de Flosi, lequel passa la nuit là. Le lendemain matin, Lódmundr alla à Dalr avec lui et ils y passèrent la nuit. Habitait là Runólfr, fils d'Úlfr Aurgodi. Flosi dit à Runólfr : « Ici, on nous fera des récits véridiques du meurtre de Höskuldr Godi-de-Hvítanes. Tu es un homme sincère, et bien placé pour avoir eu des nouvelles; aussi croirai-je ce que tu me diras concernant les causes du litige qui s'est élevé entre eux. » Runólfr dit : « Il ne sert à rien de chercher à atténuer les choses : il a été tué plus qu'innocent, tout le monde le regrette, et nul plus que Njáll, son père adoptif. — Alors, ils auront du mal à trouver des gens pour les assister, dit Flosi. — Oui, dit Runólfr, à moins que quelque chose d'imprévu n'arrive. — Qu'a-t-on fait jusqu'ici? dit Flosi. — Les voisins sont convoqués, dit Runólfr, et le meurtre, proclamé.

— Qui a fait cela? » dit Flosi. « C'est Mördr Valgardsson » dit Runólfr. « Dans quelle mesure peut-on se fier à lui? dit Flosi. — Il m'est apparenté[1], dit Runólfr, et pourtant je dirai en toute franchise qu'il a causé plus de mal que de bien. Je voudrais te demander maintenant, dit Runólfr, d'apaiser ta colère et de n'entreprendre que ce dont il résultera le moins d'ennuis, car Njáll va faire d'excellentes offres, ainsi que les autres sages. » Flosi dit: « Va au thing, Runólfr, et tes propos me soutiendront beaucoup, à moins que les choses ne tournent plus mal qu'il ne le faudrait[2]. » Puis ils cessèrent de parler de cela, et Runólfr promit de faire le voyage. Il envoya un message à Hafr le Voyant, son parent, qui alla tout de suite le voir. Flosi alla de là à Ossabaer.

CHAPITRE CXVI

Hildigunnr était dehors et dit: « Maintenant, il faut que tous les gens de ma maison soient dehors, car Flosi entre dans l'enclos, et les femmes vont nettoyer les maisons, les tendre de tapisseries et préparer le siège d'honneur pour Flosi. » Ensuite, Flosi entra dans le clos, Hildigunnr se tourna vers lui et dit: « Sois le bienvenu, parent. Mon cœur se réjouit de ta venue. » Flosi dit: « Nous allons déjeuner ici et partirons ensuite. » Alors, on attacha leurs chevaux.

Flosi entra dans la pièce, s'assit, repoussa loin de lui le haut-siège[3] sur l'estrade et dit: « Je ne suis roi ni jarl, ce n'est pas la peine de me donner un haut-siège, et il n'y a pas besoin de se moquer de moi. » Hildigunnr se tenait à proximité et parla ainsi: « C'est mal si cela te déplaît, car nous avons fait cela d'un cœur sincère. » Flosi dit: « Si tu es sincère envers moi, cela se louera de soi-même si c'est bien — cela se blâmera de soi-même si c'est mal. » Hildigunnr eut un rire sardonique et dit: « Cela n'est encore que le début. Nous nous en approcherons davantage à mesure que le temps passera. » Elle s'assit à côté de lui et ils parlèrent longtemps à voix basse.

Ensuite, on apporta les tables, et Flosi se lava les mains ainsi que son escorte. Il examina la serviette: elle était

toute en lambeaux et déchirée à un bout[1]; il la jeta sur le banc, ne voulut pas s'en essuyer les mains, arracha la nappe, s'en essuya et la jeta à ses hommes. Ensuite, il s'assit à table et ordonna à ses hommes de manger.

Ensuite, Hildigunnr entra dans la pièce. Elle s'avança devant Flosi et rejeta ses cheveux de devant ses yeux : elle pleurait. Flosi dit : « Tu as le cœur lourd, parente, puisque tu pleures. Pourtant, il est bon que tu pleures un excellent homme. — Quelles poursuites pour le meurtre, ou quelle assistance obtiendrai-je de toi ? » dit-elle. Flosi dit : « Je poursuivrai ton procès jusqu'aux limites de la légalité et t'aiderai pour qu'on obtienne des accords dont les sages conviennent qu'il y ait pour nous honneur à en retirer en tout point. » Elle dit : « Höskuldr t'aurait vengé s'il avait eu à entreprendre des poursuites pour toi. » Flosi répondit : « La férocité ne te manque pas, et l'on voit bien ce que tu voudrais. » Hildigunnr dit : « Arnórr Örnólfsson de Forsárskógar avait moins méfait envers Thórdr Godi-de-Freyr, ton père. Or tes frères, Kolbeinn et Egill l'ont tué au thing de Skaptafell[2]. » Hildigunnr s'avança alors vers l'entrée de la salle commune et ouvrit son coffre. Elle en sortit le manteau que Flosi avait donné à Höskuldr et que celui-ci portait quand il avait été tué. Elle l'avait conservé, avec tout le sang dedans. Elle revint vers le fond de la pièce avec le manteau. Elle alla à Flosi sans un mot. Celui-ci avait fini de manger et l'on avait enlevé la table. Hildigunnr enveloppa Flosi dans le manteau : les caillots de sang séché pleuvaient autour de lui. Elle dit alors : « C'est ce manteau-là que tu donnas à Höskuldr, Flosi, et maintenant je te le rends. C'est aussi ce manteau qu'il portait quand il a été tué. Je prends à témoin Dieu et tous les saints que je te conjure, par toute la puissance de ton Christ et par ta propre virilité et ta valeur, de venger toutes les blessures qu'il portait quand il est mort. Sinon, que chacun te tienne pour un lâche[3] ! » Flosi rejeta le manteau, le lança dans ses bras et dit : « Tu es le pire des monstres, et tu voudrais que nous entreprenions ce qui serait le pire pour nous tous. Glacés sont les conseils des femmes[4]. » Flosi était tellement agité qu'il avait le visage tantôt rouge comme le sang, tantôt pâle comme l'herbe, tantôt noir comme l'enfer. Lui et les siens allèrent à leurs chevaux et partirent. Flosi alla jusqu'au gué de Holt et y attendit les fils de Sigfúss et ses autres amis.

Ingjaldr, le frère de Hródný, mère de Höskuldr fils de Njáll, habitait à Keldur. Lui et Hródný étaient les enfants de Höskuldr le Blanc, fils d'Ingjaldr le Fort, fils de Geirfinnr le Rouge, fils de Sölvi, fils de Gunnsteinn Tueur-de-Berserkir[1]. Ingjaldr avait épousé Thraslaug, fille d'Egill, fils de Thórdr Godi-de-Freyr. La mère d'Egill était Thraslaug, fille de Thorsteinn le Moineau. La mère de Thraslaug était Unnr, fille d'Eyvindr la Carpe, sœur de Módólfr le Voyant. Flosi lui envoya un message pour qu'il vînt le trouver. Ingjaldr y alla aussitôt avec quatorze hommes : c'étaient tous des gens de sa maison. Ingjaldr était un homme grand et fort. Chez lui, il était toujours silencieux. C'était le plus vaillant des hommes de valeur, et généreux envers ses amis. Flosi lui souhaita la bienvenue et lui dit : « Nous voilà avec de grands ennuis sur les bras, beau-neveu. Il sera difficile d'en sortir. Je te demande de ne pas te séparer de mon affaire tant que ces ennuis ne seront pas terminés. » Ingjaldr dit : « Je suis dans une situation difficile, en raison des liens de parenté qui m'unissent à Njáll et à ses fils, et d'autres grosses histoires qui encombrent le chemin. » Flosi dit : « J'avais cru, quand je t'ai donné en mariage la fille de mon frère, que tu m'avais promis de m'assister dans tout procès. — Aussi est-il très vraisemblable, dit Ingjaldr, que c'est ce que je ferai. Pourtant, je voudrais d'abord aller chez moi, et me rendre de là au thing. »

CHAPITRE CXVII

Les fils de Sigfúss apprirent que Flosi était au gué de Holt, et ils y allèrent le rejoindre. Il y avait là Ketill de Mörk et Lambi, son frère, Thorkell, Mördr et Sigmundr, fils de Sigfúss, Lambi Sigurdarson, Gunnarr Lambason, Grani Gunnarsson, Vébrandr Hámundarson. Flosi se leva pour aller au-devant d'eux et les accueillit avec joie.

Ils s'avancèrent jusqu'à la rivière. Flosi leur fit dire la vérité et ils ne furent pas d'avis différent de celui de Runólfr de Dalr. Flosi dit à Ketill de Mörk : « J'en appelle à toi : jusqu'où va ta résolution dans cette affaire,

à toi et aux autres fils de Sigfúss? » Ketill dit : « Je voudrais qu'il y ait des conciliations entre nous. Pourtant, j'ai fait le serment de ne pas abandonner ce procès tant qu'on ne l'aurait pas mené jusqu'au bout, et j'ai juré d'y mettre ma vie en jeu. » Flosi dit : « Tu es un très brave homme, et les hommes comme toi se conduisent bien. » Gunnarr Lambason et Grani Gunnarsson prirent la parole tous les deux en même temps : « Nous voudrions qu'il y ait condamnations et mort d'hommes. » Flosi dit : « Une chose est de partager la prise, une chose est de choisir la meilleure part. » Grani dit : « Quand ils tuèrent Thráinn près du Markarfljót, puis Höskuldr, son fils, je me suis mis dans l'idée de ne jamais faire paix entière avec eux, car je voudrais bien me trouver là où ils seraient tous tués. » Flosi dit : « Tu t'es trouvé si près que tu aurais pu venger cela si tu en avais eu le courage et la valeur. Il me semble que ce qui t'attend maintenant, toi et beaucoup d'autres, est de telle nature que tu donnerais beaucoup d'argent, au fur et à mesure que le temps passera, pour ne pas t'être trouvé présent. Je vois clairement que, si nous tuons Njáll et ses fils, qui sont des hommes de tant d'importance et de si grande famille, il s'ensuivra de si grandes poursuites qu'il nous faudra nous agenouiller devant bien des gens en demandant de l'aide avant que nous ne sortions de ces difficultés. Vous pouvez aussi vous attendre que beaucoup de ceux qui possèdent à présent de grands biens se retrouvent mendiants, et que quelques-uns y laissent à la fois leurs biens et la vie. »

Mördr Valgardsson alla trouver Flosi et déclara qu'il voulait l'accompagner au thing avec toute son escorte. Flosi prit bien la chose et lui présenta une demande en mariage : il voulait marier Rannveig, fille de Mördr, à Starkadr de Stafafell, son neveu[1]. Flosi faisait cela parce qu'il pensait s'assurer ainsi de son allégeance et de l'assistance de quantité de gens. Mördr laissa espérer que la chose se ferait, dit que ce serait Gizurr le Blanc qui en déciderait, et demanda qu'on en parlât au thing. Mördr avait épousé Thorkatla, fille de Gizurr le Blanc. Mördr et Flosi allèrent ensemble au thing et conversèrent chaque jour.

CHAPITRE CXVIII

Njáll dit à Skarphedinn : « Quel plan avez-vous fait vous concernant, vous les frères, et Kári ? » Skarphedinn répondit : « Nos intentions ne reposent guère sur des interprétations de rêves ou sur des prédictions[1]. Mais pour te le dire, nous irons à Tunga voir Ásgrímr Ellida-Grímsson, et de là au thing. Mais toi, père, qu'as-tu l'intention de faire ? » Njáll dit : « J'irai au thing, car il y va de mon honneur de ne pas me séparer de votre cause tant que je vivrai. J'ai l'espoir que beaucoup auront de bonnes paroles à dire de moi, que vous en profiterez et n'en souffrirez pas. »

Thórhallr Ásgrímsson, fils adoptif de Njáll, était là. Les fils de Njáll rirent de lui car il portait un grossier manteau roussâtre, et demandèrent combien de temps il avait l'intention de porter cela. Thórhallr répondit : « Je le jetterai quand j'aurai à entreprendre les poursuites pour le meurtre de mon père adoptif. » Njáll dit : « Tu te révéleras le plus important quand le besoin sera le plus pressant. »

Ils se préparèrent tous à partir. Ils étaient près de trente hommes et ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à la Thjórsá. Alors, Thorleifr la Corneille et Thorgrímr le Grand, les parents de Njáll, les rejoignirent[2]. C'étaient les fils de Thórir de Holt. Ils offrirent leur aide et leur assistance aux fils de Njáll et ceux-ci acceptèrent. Ils traversèrent tous ensemble la Thjórsá et allèrent jusqu'à Laxárbakki. Là, ils firent une pause. Hjalti Skeggjason les y rejoignit. Lui et Njáll eurent un entretien, et ils parlèrent longtemps à voix basse. Hjalti dit : « Je manifesterai que je ne suis pas de caractère ténébreux. Njáll m'a demandé assistance. J'y ai consenti et lui ai promis mon aide. Il m'a déjà payé, moi et beaucoup d'autres, par ses bons conseils. » Hjalti raconta tout à Njáll sur les allées et venues de Flosi.

Ils envoyèrent Thórhallr en avant à Tunga pour dire qu'ils avaient l'intention d'y aller le soir. Ásgrímr s'y prépara aussitôt et il était dehors quand Njáll entra dans le

clos. Njáll était en manteau bleu, avait un capuchon de feutre sur la tête et une hache à la main. Ásgrímr le descendit de cheval, le porta à l'intérieur et le plaça dans le haut-siège. Ensuite, les fils de Njáll et Kári entrèrent. Alors Ásgrímr sortit : Hjalti voulait s'en aller, estimant qu'il y avait là trop de monde. Ásgrímr saisit les rênes, dit qu'il ne parviendrait pas à s'en aller, le fit descendre de cheval, le conduisit à l'intérieur et le plaça près de Njáll. Thorleifr et les autres étaient assis sur l'autre banc. Ásgrímr s'assit sur une chaise devant Njáll et demanda : « Que dites-vous de l'état de ce cas ? » Njáll répondit : « C'est plutôt pénible, car je crains que ce ne soient pas des hommes chanceux qui y aient part. » Njáll dit : « Envoie chercher tous tes thingmenn et viens au thing avec nous. — J'en avais l'intention, dit Ásgrímr, et je te promets en outre que je ne me désintéresserai jamais de votre cause, tant que j'y pourrai quelque chose. » Tous ceux qui étaient là le remercièrent et dirent que c'était bravement parlé.

Ils passèrent la nuit là, et le lendemain matin, toute la troupe d'Ásgrímr arriva. Ensuite, ils allèrent tous ensemble au thing. Leurs baraquements étaient déjà montés.

CHAPITRE CXIX

Flosi était arrivé au thing, et son baraquement était plein de monde. Runólfr fut placé dans le baraquement des gens de Dalr et Mördr, dans celui des gens de la Rangá. Hallr du Sída était celui qui était venu de plus loin à l'est du pays : il était presque le seul. Il avait tout de même amené quantité d'hommes de ses districts et ils se mirent aussitôt dans les rangs de Flosi, demandant que l'on fasse des accords et la paix. Hallr était un homme sage et de bonne volonté. Flosi fit de bonnes réponses, mais ne dit toutefois rien de défini. Hallr demanda qui lui avait promis assistance. Flosi nomma Mördr Valgardsson et dit qu'il avait demandé la fille de celui-ci en mariage pour Starkadr, son parent. Hallr dit que la femme était un bon parti, mais qu'il était très mauvais d'avoir affaire à Mördr « et tu t'en apercevras avant que le thing ne soit terminé ». Ensuite, ils arrêtèrent cette conversation.

Un jour, Njáll et Ásgrímr parlèrent longtemps à voix basse. Alors, Ásgrímr se leva et dit aux fils de Njáll : « Nous allons nous chercher des amis afin de ne pas être écrasés par le nombre, car ce procès sera poursuivi avec ardeur. » Ásgrímr sortit, suivi de Helgi Njálsson, puis de Kári Sölmundarson, puis de Grímr Njálsson, puis de Skarphedinn, puis de Thórhallr Ásgrímsson, puis de Thorgrímr le Grand, puis de Thorleifr la Corneille. Ils allèrent jusqu'au baraquement de Gizurr le Blanc et y pénétrèrent. Gizurr se leva pour aller à leur rencontre, leur offrit de s'asseoir et de boire. Ásgrímr dit : « Ce n'est pas le moment. Il n'y a guère à faire de mystères : quelle assistance dois-je espérer de toi, parent ? » Gizurr répond : « Jórunn, ma sœur, doit penser que je ne me déroberai pas pour t'assister. Aussi, maintenant et par la suite, partagerons-nous un seul et même sort. » Ásgrímr le remercia, puis s'en alla.

Alors Skarphedinn demanda : « Où faut-il aller à présent ? » Ásgrímr répond : « Au baraquement des Ölfysingar[1]. » Puis ils y allèrent. Ásgrímr demanda si Skapti Thóroddsson était dans le baraquement. On lui dit que oui. Alors ils y pénétrèrent. Skapti était assis sur l'estrade et souhaita la bienvenue à Ásgrímr. Celui-ci lui rendit ses salutations. Skapti lui offrit de s'asseoir près de lui. Ásgrímr dit qu'il ne resterait qu'un court moment, « pourtant, c'est avec toi que j'ai affaire. — Fais-le connaître, dit Skapti. — Je voudrais te demander assistance, dit Ásgrímr, pour que tu me prêtes main-forte, à moi et à mes parents par alliance. — J'avais envisagé, dit Skapti, que vos ennuis n'atteindraient pas ma maison. » Ásgrímr répond : « C'est mal de parler ainsi et d'être le moins utile quand le besoin est le plus pressant. — Quel est cet homme, dit Skapti, qui vient en cinquième position, grand et pâle, et qui semble né sous une mauvaise étoile, sévère et l'air d'un troll ? » L'interpellé répond : « Je m'appelle Skarphedinn, et tu m'as maintes fois vu au thing, mais je serai d'autant plus sage que toi que je ne prendrai pas la peine de te demander comment tu t'appelles. Tu t'appelles Skapti Thóroddsson. Mais auparavant, tu étais surnommé Tête-en-Brosse quand tu as tué Ketill d'Elda. Tu t'étais tondu alors et tu avais mis du goudron sur ta tête. Ensuite, tu as payé des esclaves pour qu'ils dressent un collier de terre, et tu as rampé là-dessous

pendant la nuit. Puis tu es allé voir Thórólfr Loptsson à Eyrar, et il t'a hébergé et transporté parmi des sacs de farine[1]. » Après cela, Ásgrímr et les autres sortirent.

Skarphedinn dit : « Où faut-il que nous allions maintenant ? — Au baraquement de Snorri le Godi », dit Ásgrímr. Ils y allèrent. Il y avait un homme dehors devant les portes du baraquement. Ásgrímr demanda si Snorri était dedans. Il dit qu'il y était. Ásgrímr entra ainsi qu'eux tous. Snorri était assis sur l'estrade. Ásgrímr se présenta à lui et il le salua bien. Snorri l'accueillit avec joie et le pria de s'asseoir. Ásgrímr dit qu'il ne resterait qu'un court moment, « pourtant, c'est avec toi que j'ai affaire ». Snorri le pria de le dire. Ásgrímr dit : « Je voudrais que tu viennes au tribunal avec moi et me prêtes main-forte, car tu es sage et très entreprenant. — Les procès nous accablent en ce moment, dit Snorri ; beaucoup se poussent fort contre nous, aussi hésitons-nous à nous charger des difficultés de gens d'autres quartiers. — Cela est excusable, dit Ásgrímr, car tu ne nous dois rien. — Je sais que tu es un brave homme, dit Snorri, aussi te promettrai-je que je ne serai pas contre toi et que je ne prêterai pas main-forte à tes ennemis. » Ásgrímr le remercia. Snorri dit : « Quel est cet homme qui vient en cinquième position, pâle, aux traits accusés, qui ricane en montrant ses dents et qui a une hache brandie sur l'épaule ? — Je m'appelle Hedinn, dit-il, mais il y en a qui m'appellent par mon nom complet, Skarphedinn, et qu'as-tu à me dire de plus ? » Snorri dit : « Tu me parais sévère et impressionnant ; pourtant, je devine que ta grande chance est maintenant épuisée et qu'il te reste peu de temps à vivre. — C'est bien, dit Skarphedinn, car cette dette-là, nous avons tous à la payer[2]. Pourtant, tu aurais plus besoin de venger ton père que de me faire de telles prophéties[3]. — Il y en a beaucoup qui ont déjà dit cela, dit Snorri, et je ne me fâcherai pas pour de telles choses. » Après cela, ils sortirent, n'ayant trouvé là aucune assistance.

De là, ils allèrent au baraquement des gens du Skagafjördr. Ce baraquement appartenait à Hafr le Riche. C'était le fils de Thorkell, fils d'Eiríkr de Goddalir, fils de Geirmundr, fils de Hróaldr, fils d'Eiríkr Barbe-Raide qui abattit Grjótgardr à Soknardalr en Norvège. La mère de

Hafr s'appelait Thórunn et était fille d'Ásbjörn Myrkárskalli, fils de Hrossbjörn. Ásgrímr et les autres entrèrent. Hafr était assis au milieu du baraquement et parlait à quelqu'un. Ásgrímr alla à lui et le salua. Il lui rendit ses salutations et lui offrit de s'asseoir. Ásgrímr dit : « Je voudrais te demander autre chose, c'est de me prêter main-forte, à moi et à mes parents par alliance. » Hafr répondit sans tarder qu'il ne voulait rien avoir à faire dans leurs ennuis, « pourtant, je voudrais demander qui est cet homme pâle, qui vient en cinquième position et qui est aussi hideux que s'il était sorti d'une falaise ». Skarphedinn dit : « Ne t'occupe pas de ça, espèce de poule mouillée ; j'aurai le courage de m'avancer là où tu te trouves et je n'aurais absolument pas peur s'il n'y avait que des gamins comme toi sur mon chemin. Ce que tu as de plus urgent à faire, c'est de chercher ta sœur Svanlaug qu'Eydís Saxfer et Stedjakolr sortirent de ta maison[1]. » Ásgrímr dit : « Sortons. Il n'y a pas d'espoir d'obtenir de l'aide ici. »

Ensuite, ils allèrent au baraquement des gens de Mödruvellir et demandèrent si Gudmundr le Puissant y était. On leur dit que oui. Ásgrímr entra. Il y avait un haut-siège au milieu du baraquement et Gudmundr y était assis. Ásgrímr se présenta à lui et le salua. Gudmundr lui fit bon accueil et lui offrit de s'asseoir. Ásgrímr dit : « Je ne veux pas m'asseoir, mais je veux te demander de l'aide, car tu es impétueux et tu es un grand chef. » Gudmundr dit : « Je ne serai pas contre toi. Et s'il me semble bon de te prêter main-forte, nous pourrons bien en parler par la suite » et il prit tout en bonne part. Ásgrímr le remercia de ses paroles. Gudmundr dit : « Il y a dans ton escorte un homme que j'ai considéré un moment et qui me paraît différent des autres que j'ai vus. — Lequel est-ce ? » dit Ásgrímr. « Il vient en cinquième position, dit Gudmundr, il a les cheveux châtains et le teint pâle, il est de grande taille, a l'air vigoureux et si prompt à montrer sa valeur que j'aimerais mieux disposer de son aide que de celle de dix autres. Pourtant, il n'a pas l'air chanceux. » Skarphedinn dit : « Je sais que c'est de moi que tu veux parler. Et il n'en va pas de même de ta malchance et de la mienne. Moi, j'ai été blâmé pour le meurtre de Höskuldr Godi-de-Hvítanes, chose compréhensible. Mais toi, Thorkell l'Insolent et Thórir Helgason ont fait des calomnies sur ton compte et tu as été blâmé pour cela. » Ils sortirent alors.

Skarphedinn dit : « Où faut-il que nous allions maintenant ? — Au baraquement des gens de Ljósavatn. » dit Ásgrímr. C'était Thorkell l'Insolent[1] qui avait monté ce baraquement. Il était fils de Thorgeirr le Godi, fils de Tjörvi, fils de Thorkell le Long, et la mère de Thorgeirr était Thórunn, fille de Thorsteinn, fils de Sigmundr, fils de Gnúpa-Bárdr. La mère de Thorkell l'Insolent s'appelait Gudrídr ; c'était la fille de Thorkell le Noir de Hleidrargardr, fille de Thórir Lobe, fils de Ketill le Phoque, fils d'Örnólfr, fils de Björnólfr, fils de Grímr aux joues velues, fils de Ketill Hoeingr, fils de Hallbjörn le Demi-Troll. Il était allé à l'étranger et s'était distingué dans d'autres pays. Il avait tué des bandits de grand chemin à l'est à Jamtaskógr ; ensuite, il était allé à l'est en Suède et s'était associé à Sorkvi Karl, et de là, ils étaient partis guerroyer le long de la route de l'est[2]. À l'est du Bálagardssída[3], Thorkell dut aller leur chercher de l'eau, un soir. Alors, il rencontra un centaure[4] qui se défendit longtemps, mais, en fin de compte, il tua ce monstre. De là, il alla à l'est en Adalsýsla ; là, il se battit contre un dragon volant[5]. Ensuite, il revint en Suède, alla de là en Norvège et revint en Islande, et il fit représenter ces hauts faits au-dessus de son lit clos et sur le devant de son haut-siège[6]. Il se battit aussi avec ses frères, au thing d'automne de Ljósavatn, contre Gudmundr le Puissant, et les gens de Ljósavatn remportèrent la victoire. Thórir Helgason et Thorkell l'Insolent firent alors des calomnies sur le compte de Gudmundr. Thorkell disait qu'il n'y avait en Islande personne contre qui il ne se battrait en combat singulier ou devant qui il tournerait les talons. Il fut surnommé Thorkell l'Insolent pour la raison qu'il n'épargnait ni les paroles ni les actes contre son adversaire, quel qu'il fût.

CHAPITRE CXX

Ásgrímr Ellida-Grimsson et ses camarades allèrent au baraquement de Thorkell. Ásgrímr dit à ses camarades : « Ce baraquement appartient à Thorkell l'Insolent, un grand champion, et il serait de grande importance pour nous que nous obtenions son assistance. Il faudrait qu'ici

nous prenions garde à tous égards, car il est entêté et de caractère difficile. Je voudrais te demander, Skarphedinn, de ne pas intervenir dans notre conversation. » Skarphedinn ricana. Il était ainsi équipé : il était en tunique bleue et en braies à raies bleues, avec des brodequins noirs. Il portait une ceinture d'argent, avait à la main la hache avec laquelle il avait tué Thráinn et qu'il appelait Ogre-de-la-Bataille, et une targe ; sur la tête, il avait un ruban de soie, ses cheveux étant repoussés derrière les oreilles. C'était le plus martial des hommes et il n'y avait pas besoin de l'avoir jamais vu pour l'identifier. Il marchait à la place qu'on lui avait assignée, ni avant ni après.

Ils entrèrent dans le baraquement et avancèrent vers le fond. Thorkell était assis au milieu de l'estrade ; ses hommes étaient répartis dans tout le baraquement, de son siège jusqu'à la porte. Ásgrímr le salua. Thorkell lui rendit ses salutations. Ásgrímr dit : « Nous sommes venus ici pour te demander assistance et pour que tu viennes au tribunal avec nous. » Thorkell dit : « Est-ce que vous avez besoin de mon aide, alors que vous êtes allés voir Gudmundr ? Il a dû promettre de vous prêter main-forte. » Ásgrímr répond : « Nous n'avons pas obtenu son assistance. » Thorkell dit : « Alors, c'est que Gudmundr a estimé que le procès était impopulaire, et il faut qu'il en soit ainsi, car c'est la pire des actions qu'on a commise là. Je sais pour quelle raison tu es venu ici : c'est que tu t'attendais que je sois plus malhonnête que Gudmundr et que je soutienne une mauvaise cause. » Ásgrímr se tut, estimant que la situation était pénible. Thorkell dit : « Quel est le grand terrible qui vient en cinquième position, pâle, les traits accusés, l'air malchanceux et méchant ? » Skarphedinn dit : « Je m'appelle Skarphedinn, et l'on ne t'a pas demandé de parler ignominieusement de moi qui ne t'ai rien fait. Il ne m'est jamais arrivé, à moi, d'avoir tyrannisé mon père et de m'être battu contre lui comme tu l'as fait avec le tien. Tu n'es guère allé à l'althing non plus et tu ne t'es guère occupé des démêlés du thing. Il t'est sûrement plus facile de t'occuper de ta laiterie[1], chez toi, à Oxará, dans la solitude. Il est vrai qu'il est plus urgent que tu te cures les dents des bouts du boyau culier de la jument que tu as mangés avant d'aller au thing. Ton berger t'a vu et s'est bien demandé pourquoi tu faisais de telles vilenies. » Thorkell se leva

d'un bond, pris d'une grande colère, empoigna son épée courte et dit : « Cette épée, c'est en Suède que je l'ai eue et j'ai tué pour cela le plus grand champion. Depuis, j'ai tué maints hommes avec elle. Dès que je t'attrape, je te transperce de cette épée, voilà ce que tu auras pour tes grossiers propos. » Skarphedinn se tenait debout, hache brandie. Il ricana et dit : « J'avais cette hache à la main quand j'ai fait un saut de douze aunes au-dessus du Markarfljót et que j'ai tué Thráinn Sigfússon ; il y avait huit hommes à côté et ils ne purent se saisir de moi. Il ne m'est jamais arrivé non plus de brandir une arme contre quelqu'un, qu'elle ne l'ait atteint. » Ensuite, il écarta ses frères et Kári, et se rua sur Thorkell. Il dit alors : « C'est de deux choses l'une, Thorkell l'Insolent : ou bien tu remets cette épée au fourreau et t'assois, ou bien je t'enfonce cette hache dans la tête et te la fends jusqu'aux épaules. » Thorkell remit son épée au fourreau et s'assit immédiatement. Jamais, ni avant, ni depuis, cela ne lui arriva. Ásgrímr et les autres sortirent. Skarphedinn dit : « Où faut-il que nous allions maintenant ? » Ásgrímr répond : « Chez nous, dans notre baraquement. — Alors, c'est que nous en avons assez d'aller quémander dans les baraquements », dit Skarphedinn. Ásgrímr se tourna vers lui et dit : « En maints lieux, tu as eu la langue trop pointue. Mais ici, où il s'agissait de Thorkell, il me semble que tu ne l'as accusé que de ce qui était mérité. » Ils allèrent à leur baraquement et racontèrent tout très précisément à Njáll. Il dit : « Il faut s'attendre que ça se passe au gré du destin, où qu'il veuille nous mener. »

Gudmundr le Puissant eut vent de ce qui s'était passé entre Skarphedinn et Thorkell, et parla ainsi : « Vous devez savoir comment les choses se sont passées entre les gens de Ljósavatn et nous, mais je n'ai jamais souffert devant eux ignominie aussi grande que celle que vient de subir Thorkell devant Skarphedinn, et c'est bien fait. » Ensuite, Gudmundr dit à Einarr de Thverá[1], son frère : « Tu iras avec toute ma troupe protéger les fils de Njáll quand les tribunaux siégeront, et s'ils ont besoin d'aide l'été prochain, je leur prêterai main-forte moi-même. » Einarr accepta et il le fit dire à Ásgrímr. Celui-ci dit : « Gudmundr n'est pas comme la plupart des chefs. » Il le dit ensuite à Njáll.

CHAPITRE CXXI

Le lendemain, Ásgrímr, Gizurr le Blanc, Hjalti Skeggjason et Einarr de Thverá se réunirent. Mördr Valgardsson était là également. Il s'était débarrassé de la conduite de l'attaque et l'avait remise aux fils de Sigfúss. Alors, Ásgrímr dit : « J'en appelle d'abord à toi, Gizurr le Blanc, et à vous, Hjalti et Einarr, parce que je veux vous dire quelle tournure prend notre affaire. Vous savez que c'est Mördr qui a entrepris le procès, mais il se trouve qu'il a participé au meurtre de Höskuldr et que c'est lui qui lui a fait la blessure pour laquelle on n'a pas pris de témoin. Il me semble que le procès devrait être rendu nul et non avenu pour raisons légales[1]. — Alors, c'est cela que nous produirons pour notre défense », dit Hjalti. Thórhallr Ásgrímsson dit qu'il n'était pas judicieux que cela ne reste pas secret jusqu'à ce que les tribunaux siègent. « Quelle importance cela a-t-il ? » dit Hjalti. Thórhallr dit : « S'ils savent tout de suite que le procès a été mal intenté, ils peuvent réussir à sauver leur accusation en envoyant sur-le-champ un homme du thing chez lui pour qu'il convoque des voisins à venir au thing, et alors le procès sera légal[2]. — Tu es un sage, Thórhallr, dirent-ils, et l'on suivra ton conseil. » Après cela, chacun d'eux alla à son baraquement.

Les fils de Sigfúss proclamèrent l'accusation au Mont-de-la-Loi, s'enquirent du domicile au thing et de la résidence légale de ceux qu'ils accusaient. Le jeudi soir, les tribunaux devaient siéger pour entendre les accusations. Jusque-là, le thing fut tranquille. Beaucoup de gens recherchèrent des conciliations entre les parties, mais Flosi se montrait difficile. D'autres faisaient encore plus opposition et l'on estima que les choses prenaient mauvaise tournure.

On en vint au moment où les tribunaux devaient siéger, le jeudi soir. Toute l'assemblée du thing alla au tribunal. Flosi se tenait du côté sud du tribunal des gens de la Rangá avec sa troupe; étaient avec lui Hallr du Sída, Runólfr Úlfsson et les autres qui lui avaient promis assis-

tance. Mais au nord du tribunal des gens de la Rangá se tenaient Ásgrímr et Gizurr le Blanc, Hjalti et Einarr de Thverá; les fils de Njáll étaient dans leur baraquement, en armes, ainsi que Kári, Thorleifr la Corneille et Thorgrímr le Grand, et cela faisait un groupe difficile à attaquer[1].

Njáll ayant demandé aux juges de siéger, les fils de Sigfúss entreprirent l'accusation. Ils prirent des témoins et demandèrent aux fils de Njáll d'écouter leurs serments. Ensuite, ils prêtèrent serment. Alors, ils présentèrent leur accusation. Ils firent porter témoignage sur la proclamation des blessures. Ils offrirent aux voisins de siéger. Puis ils demandèrent que l'on fasse des récusations dans le jury.

Thórhallr Ásgrímsson prit des témoins et frappa de veto le verdict rendu par les voisins. Il en donna pour raison que celui qui avait proclamé l'accusation était convaincu d'infraction à la loi et était lui-même hors-la-loi[2]. « Pour qui dis-tu cela? » dit Flosi. Thórhallr répondit : « Mördr Valgardsson est allé au meurtre de Höskuldr avec les fils de Njáll et c'est lui qui a fait la blessure pour laquelle on n'a nommé personne quand on a pris des témoins des blessures mortelles. Vous ne pouvez nier que ce procès soit nul et non avenu. »

CHAPITRE CXXII

Njáll se leva et dit : « Je demande à Hallr du Sída, à Flosi, à tous les fils de Sigfúss et à tous nos hommes de ne pas s'en aller et d'écouter mes paroles. » C'est ce qu'ils firent. Il dit : « Il me semble que ce procès est au point mort et l'on pouvait s'y attendre, car il a poussé sur de mauvaises racines. Je veux vous faire connaître que j'aimais Höskuldr plus que mes fils, et quand j'ai appris qu'on l'avait tué, il m'a semblé que s'était éteinte la plus douce lumière de mes yeux[3]. Je préférerais avoir perdu tous mes fils, et que lui soit en vie. Je demande à Hallr du Sída, à Runólfr de Dalr, à Gizurr le Blanc, à Einarr de Thverá et à Hafr le Voyant d'obtenir que je fasse la paix sur ce meurtre de la part de mes fils, et je veux qu'arbitrent ceux qui conviendront le mieux. » Gizurr, Einarr et

Hafr firent chacun à tour de rôle un long et éloquent discours, et demandèrent à Flosi de faire la paix, lui promettant leur amitié en échange. Flosi fit à tous de bonnes réponses et ne fit pourtant pas de promesses.

Hallr du Sída dit à Flosi : « Veux-tu maintenant tenir ta parole et satisfaire à ma requête, chose à laquelle tu t'es engagé quand j'ai fait partir à l'étranger Thorgrímr, fils de Ketill le Gros, ton parent, lorsqu'il a tué Halli le Rouge[1] ? » Flosi dit : « Je veux bien te l'accorder, beau-père, car tu ne demanderas que ce qui accroîtra mon honneur. » Hallr dit : « Je veux que tu fasses rapidement la paix, laisses les sages arbitrer, et acquières ainsi l'amitié des meilleurs hommes. » Flosi dit : « Je veux vous faire savoir que je ferai selon la parole de Hallr, mon beau-père, et des autres sages. Que là-dessus arbitrent, de chaque côté, six hommes désignés selon la loi. Njáll me semble mériter que je lui accorde cela. » Njáll les remercia tous, ainsi que les autres qui étaient présents, et l'on dit que Flosi agissait bien.

Flosi dit : « Maintenant, je nommerai mes arbitres. Je nomme en premier lieu Hallr, puis Özurr de Breidá, Surtr Ásbjarnarson de Kirkjubaer, Módólfr Ketilsson — il habitait alors à Ásar — , Hafr et Runólfr de Dalr, et l'on dira unanimement que ceux-ci sont les mieux choisis de tous mes hommes. » Il demanda à Njáll de nommer ses arbitres. Njáll se leva et dit : « Pour arbitres, je nomme, en premier lieu, Ásgrímr Ellida-Grímsson, puis Hjalti Skeggjason, Gizurr le Blanc, Einarr de Thverá, Snorri le Godi et Gudmundr le Puissant. » Ensuite, Njáll, Flosi et les fils de Sigfúss se serrèrent la main et Njáll se porta garant pour tous ses fils et pour Kári. Ce furent ces douze hommes qui devaient juger, et l'on peut dire que toute l'assemblée du thing s'en réjouit. On envoya alors des gens chercher Snorri et Gudmundr, car ils étaient dans leurs baraquements. On décréta que ces juges-là devaient continuer de siéger à la Lögrétta, mais que tous les autres devaient s'en aller.

CHAPITRE CXXIII

Snorri le Godi parla ainsi : « Nous voici donc, douze juges, à qui l'on remet ce cas. Je veux vous demander à tous de ne pas soulever de difficultés dans ce procès, en sorte qu'ils puissent tous être bien réconciliés. » Gudmundr dit : « Voulez-vous décréter quelques proscriptions de district ou bannissements ? — Non, dit Snorri, car cela a souvent mal tourné ; à cause de cela, il y a des gens qui ont été tués, et il n'y a pas eu de réconciliation. Mais je voudrais fixer des amendes si importantes que personne dans ce pays n'aura été payé plus cher que Höskuldr. » On approuva ses paroles. Ensuite, ils discutèrent sans se mettre d'accord sur celui qui se prononcerait le premier sur l'importance de l'amende à fixer. Il se fit qu'ils tirèrent au sort, et ce fut à Snorri qu'il revint de se prononcer. Snorri dit : « Je ne tergiverserai pas longtemps là-dessus. Je dirai maintenant quelles sont mes décisions : je veux faire payer pour Höskuldr triple compensation, ce qui fait six cents d'argent. Il faut que vous modifiiez la chose s'il vous semble que c'est imposer trop ou trop peu. » Ils répondirent qu'ils ne voulaient rien changer. « Il s'y ajoutera également, dit-il, que tout l'argent devra être versé ici au thing. » Alors Gizurr dit : « Cela me paraît à peine possible, car ils ne doivent avoir ici, au thing, que peu de chose pour payer. » Gudmundr dit : « Je comprends ce que veut Snorri ; il veut que nous, les arbitres, donnions quelque chose pour cela, autant que nous en aurons le courage. Alors, il y en aura beaucoup qui nous imiteront. » Hallr du Sída le remercia et dit qu'il voulait bien donner pour cela autant que celui qui donnerait le plus. Alors, tous les arbitres acceptèrent. Après cela, ils s'en allèrent et décidèrent entre eux que ce serait Hallr qui proclamerait le verdict au Mont-de-la-Loi.

Là-dessus, on sonna la cloche[1] et tout le monde alla au Mont-de-la-Loi. Hallr se leva et dit : « Sur ce procès que nous avons arbitré, nous nous sommes mis d'accord et imposons six cents d'argent. Nous, les arbitres, en paierons la moitié, et tout doit être payé au thing. Je requiers

tout le monde de donner quelque chose, pour l'amour de Dieu. » Tous firent de bonnes réponses. Hallr prit alors des témoins de ce verdict, afin que nul ne puisse l'invalider. Njáll les remercia pour le verdict. Skarphedinn se tenait auprès. Il se tut, et ricana. Les gens quittèrent le Mont-de-la-Loi et allèrent à leurs baraquements.

Les arbitres rassemblèrent dans le cimetière du paysan de Thingvellir[1] l'argent qu'ils avaient promis de fournir. Les fils de Njáll remirent l'argent qu'ils avaient, ainsi que Kári : cela faisait un cent d'argent. Njáll prit l'argent qu'il avait : cela fit un autre cent d'argent. Ensuite, on assembla tout cet argent à la Lögrétta et les gens donnèrent tant qu'il n'y manqua pas un liard. Njáll prit un manteau de soie et des bottes et les ajouta par-dessus le tas[2].

Ensuite, Hallr dit que Njáll devait aller chercher ses fils « et moi, j'irai chercher Flosi pour que chacun des deux partis proclame foi jurée envers l'autre ». Njáll alla donc à son baraquement et dit à ses fils : « Voici que notre affaire est en bonne posture. Nous sommes réconciliés et tout l'argent est rassemblé en un endroit. Il faudrait que, de part et d'autre, nous allions faire la paix et proclamer foi jurée aux autres. Je veux vous demander de ne rien gâter de tout cela. » En guise de réponse, Skarphedinn se passa la main sur le front en ricanant. Alors, ils allèrent tous à la Lögrétta.

Hallr alla au-devant de Flosi et dit : « Va maintenant à la Lögrétta. Tout l'argent a été bien versé et rassemblé en un endroit. » Flosi demanda aux fils de Sigfúss d'y aller avec lui. Ils sortirent tous et allèrent à l'est de la Lögrétta. Njáll alla à l'ouest de la Lögrétta ainsi que ses fils. Skarphedinn alla au banc du milieu et s'y tint.

Flosi alla à la Lögrétta, examina l'argent et dit : « Cet argent est important, bon et bien versé, comme il fallait s'y attendre. » Ensuite, il ramassa le manteau et demanda qui l'avait donné, mais nul ne lui répondit. Une deuxième fois, il agita le manteau, demanda qui l'avait donné, et rit. Personne ne répondit[3]. Il dit : « Est-ce que c'est que nul de vous ne sait à qui a appartenu ce vêtement, ou bien n'osez-vous pas me le dire ? » Skarphedinn dit : « Qui penses-tu que c'est qui l'a donné ? » Flosi dit : « Si tu veux le savoir, je te dirai ce que je crois : mon opinion est que c'est ton père, le Vieux-sans-Barbe, qui l'a donné — car beaucoup de ceux qui le voient ne savent pas si c'est un

homme ou une femme. » Skarphedinn dit : « C'est mal de se railler de son grand âge alors qu'aucun homme vaillant n'a jamais voulu le faire. Vous pouvez savoir que c'est un homme puisqu'il a engendré des fils à sa femme. Il y a peu de nos parents qui soient demeurés sans compensation près de notre enclos, et que nous ne les ayons vengés. » Ensuite, Skarphedinn se saisit du manteau et jeta des braies bleues de femme à Flosi en disant qu'il avait davantage besoin de cela. Flosi dit : « Et pourquoi en aurais-je davantage besoin ? » Skarphedinn dit : « Parce que, voyons, n'es-tu donc pas la mariée du génie de Svínafell, comme on le dit, toutes les neuf nuits, et ne fait-il pas de toi sa femme[1] ? » Flosi repoussa alors l'argent en disant qu'il n'en aurait pas un liard et que ce serait de deux choses l'une : ou bien il n'y aurait pas de compensation versée pour Höskuldr, ou bien ils le vengeraient. Flosi ne voulut alors ni faire ni accepter de recevoir la paix et il dit aux fils de Sigfúss : « Allons chez nous ! Nous partagerons tous un seul et même sort. » Ensuite, ils allèrent à leur baraquement. Hallr dit : « Ce sont des gens vraiment trop malchanceux qui ont pris part à cette affaire. »

Njáll et ses fils allèrent à leur baraquement. Njáll dit : « Maintenant se réalise ce que je pressentais depuis longtemps, à savoir que ce procès serait pénible pour nous. — Mais non, dit Skarphedinn, ils ne pourront jamais nous poursuivre selon les lois du pays. — Ce qui se produira, dit Njáll, c'est ce qui sera le pire pour tous. »

Les gens qui avaient donné l'argent débattirent pour savoir s'ils devaient le remporter. Gudmundr dit : « Je ne me couvrirai pas de la honte de reprendre ce que j'ai donné, ni ici ni ailleurs. — C'est bien dit », dirent-ils. Aussi aucun ne voulut-il le remporter. Snorri le Godi dit : « Mon avis est que Gizurr le Blanc et Hjalti Skeggjason conservent cet argent jusqu'au prochain thing. J'ai le pressentiment qu'il ne se passera pas bien longtemps avant qu'on ait besoin de le reprendre. » Hjalti prit la moitié de l'argent pour le conserver, et Gizurr, le reste. Alors, les gens allèrent à leurs baraquements.

CHAPITRE CXXIV

Flosi convoqua tous ses hommes dans le haut de l'Almannagjá et y alla lui-même. Ils y étaient tous venus, et cela faisait cent hommes. Flosi dit aux fils de Sigfúss : « Quelle assistance vous conviendrait-il le plus que je vous fournisse dans cette affaire ? » Gunnarr Lambason dit : « Nous ne serons pas satisfaits que tous les frères, les fils de Njáll, ne soient tués. » Flosi dit : « Je veux promettre aux fils de Sigfúss de ne pas abandonner cette affaire tant que nos adversaires ou nous ne nous inclinerons pas. Je voudrais également savoir s'il y a quelqu'un ici qui ne veut pas nous aider ? » Tous déclarèrent qu'ils le voulaient. Flosi dit : « Que tous viennent à moi, et que chacun jure qu'il ne se désistera pas. » Tous allèrent alors à Flosi et lui prêtèrent serment. Flosi dit : « Il faudrait aussi que nous nous serrions la main[1] sur le fait que celui-là perdra biens et vie qui se désistera. »

Voici quels étaient les chefs qui étaient avec Flosi : Kolr, fils de Thorsteinn Large-Panse et neveu de Hallr du Sída ; Hróaldr Özurarson de Breidá, Özurr, fils d'Önundr Dos-de-Sac, Thorsteinn le Beau, fils de Geirleifr, Glúmr Hildisson, Módólfr Ketilsson, Thórir, fils de Thórdr Mauvais-Cœur de Mörtunga ; les parents de Flosi, Kolbeinn et Egill ; Ketill, fils de Sigfúss, et Mördr, son frère ; Thorkell et Lambi ; Grani Gunnarsson, Gunnarr Lambason et Sigurdr, son frère ; Ingjaldr de Keldur, Hróarr Hámundarson. Flosi dit aux fils de Sigfúss : « Choisissez-vous le chef qui vous semble le plus approprié, car il faut quelqu'un à la tête de cette affaire. » Ketill répondit : « Si c'est à nous, les frères, que revient ce choix, nous choisissons tous que ce soit toi. Il y a bien des raisons à cela : tu es de grande famille, et tu es un grand chef, difficile à traiter et sage. Nous apprécions aussi que tu te charges de nos besoins dans cette affaire. » Flosi dit : « Il est très probable que j'accepterai de satisfaire à votre requête. Je vais également fixer maintenant quelle méthode nous allons suivre. Mon avis est que chacun quitte le thing, aille chez lui et s'occupe de sa maison cet été, tant que durera la

saison des foins. J'irai également chez moi et j'y passerai l'été. Mais le jour du Seigneur, huit semaines avant le début de l'hiver, je me ferai chanter messe chez moi et irai ensuite à l'ouest en traversant les sables de Lomagnúpr[1]. Chacun de nous aura deux chevaux. Je n'aurai pas plus d'hommes que ceux qui viennent de prêter serment, car cela doit suffire si nul ne nous fait faux bond. Je chevaucherai le jour du Seigneur et la nuit aussi. Le lundi, je serai arrivé à Thríhýrningsháls avant six heures. Il faudra que vous tous qui vous êtes liés par serment y soyez arrivés. Mais s'il y a quelqu'un de ceux qui se sont engagés dans cette affaire qui n'est pas arrivé, cela lui coûtera la vie, s'il ne tient qu'à nous. » Ketill dit : « Comment concilier le fait que tu partes de chez toi le jour du Seigneur et celui que tu sois arrivé à Thríhýrningsháls le lundi ? » Flosi dit : « Je monterai de Skaptartunga, prendrai au nord de l'Eyjafjallajökull et descendrai à Godaland : cela peut se faire, si je chevauche rapidement[2]. Je vais vous dire maintenant ce que j'ai l'intention de faire : quand nous serons rassemblés là, nous irons à Bergthórshváll avec toute la troupe, attaquerons les fils de Njáll par le fer et par le feu et n'en partirons pas avant qu'ils ne soient tous morts. Il faudra que vous teniez secrets ces desseins, car il y va de notre vie à tous. Nous allons maintenant faire prendre nos chevaux et irons chez nous. » Ils allèrent alors à leurs baraquements. Ensuite, Flosi fit seller leurs chevaux. Ils allèrent chez eux sans attendre personne. Flosi ne voulut pas aller voir Hallr, son beau-père, car il se disait qu'il le dissuaderait de toute grande entreprise.

Njáll quitta le thing et s'en alla chez lui ainsi que ses fils et ils passèrent tout l'été chez eux. Njáll demanda à Kári s'il ne s'en irait pas à l'est à Dýrhólmar, à sa demeure. Kári répondit : « Je n'irai pas à l'est car je partagerai le même sort que tes fils. » Njáll le remercia et dit qu'il s'attendait à cela de sa part. Il y avait toujours là près de vingt-cinq hommes en état de porter les armes, avec les domestiques.

Une fois, Hródný Höskuldsdóttir vint à Keldur. Ingjaldr, son frère, lui fit bon accueil. Elle ne répondit pas à ses salutations et lui demanda pourtant de sortir avec elle. C'est ce qu'il fit : il sortit avec elle. Ils sortirent de l'enclos ensemble. Ensuite, elle l'agrippa, et ils s'assirent.

Elle dit : « Est-il vrai que tu aies juré d'attaquer Njáll et ses fils, et de les tuer ? » Il répondit : « C'est vrai. — Tu es un très grand scélérat, dit-elle, alors que Njáll t'a, à trois reprises, relevé de proscription[1]. — On en est pourtant là, dit-il, qu'il y va de ma vie si je ne le fais pas. — Il ne faut pas, dit-elle. Tu vivras tout de même et on dira que tu es un excellent homme si tu ne trahis pas celui à qui tu dois le plus. » Elle sortit alors de sa bourse un bonnet de lin, tout ensanglanté et criblé de trous, et dit : « Höskuldr Njálsson portait ce bonnet sur la tête quand ils l'ont tué. Il me semblerait d'autant plus mal que tu assistes ceux qui ont aidé à commettre ce crime. » Il répondit : « Il en sera donc ainsi : je ne serai pas contre Njáll, quoi qu'il arrive. Pourtant, je sais bien que c'est contre moi qu'ils tourneront les ennuis. » Elle dit : « Tu peux maintenant être d'un grand secours à Njáll en lui disant le plan qu'ils ont fait. — Cela, je ne le ferai pas, dit Ingjaldr, car je serais le pire des scélérats si je disais ce qu'ils m'ont fait la confiance de me révéler. Mais il est digne d'un homme de se retirer d'une affaire en sachant qu'il faudra s'attendre à une vengeance. Dis à Njáll et à ses fils qu'ils prennent bien garde à eux cet été et qu'ils aient beaucoup de monde, car c'est là lui donner un sain conseil. » Ensuite, elle alla à Bergthórshváll et relata à Njáll toute cette conversation. Njáll la remercia et dit qu'elle avait bien agi « car de tous les hommes, c'est bien lui qui agirait le plus mal en se mettant contre moi ». Elle alla chez elle, et Njáll dit cela à ses fils.

Il y avait une vieille femme à Bergthórshváll, qui s'appelait Saeunn; elle était savante en beaucoup de choses et voyait l'avenir[2], mais elle était très vieille et les fils de Njáll la surnommaient la Radoteuse car elle racontait quantité de choses. Pourtant, beaucoup de ces choses s'accomplissaient. Un jour, elle empoigna un gourdin et alla autour des maisons, jusqu'à un tas de mauvaises herbes. Elle donna des coups à ce tas en lui souhaitant bien du malheur, misérable qu'il était. Skarphedinn en rit et demanda pourquoi elle était fâchée contre lui. La vieille dit : « On prendra ce tas de mauvaises herbes et on y mettra le feu, quand Njáll et Bergthóra, la femme que j'ai nourrie, seront brûlés vifs dans la maison. Jetez de l'eau dessus, dit-elle, ou brûlez-le au plus vite. — Nous ne ferons pas cela, dit Skarphedinn, car on trouvera autre

chose pour allumer le feu, même si ce tas n'est pas là, s'il faut qu'il en soit comme tu le dis. » La vieille ne cessa de répéter tout l'été qu'il fallait rentrer le tas de mauvaises herbes. Pourtant, il n'en fut jamais rien.

CHAPITRE CXXV[1]

À Reykir, dans le Skeid, habitait Runólfr Thorsteinsson. Son fils s'appelait Hildiglúmr[2]. Celui-ci sortit une nuit de dimanche, quand on était à douze semaines du début de l'hiver. Il entendit un grand fracas et il lui sembla que la terre et le ciel tremblaient à la fois. Ensuite, il regarda le ciel, vers l'ouest, et il crut voir un cercle couleur de feu, et, dans ce cercle, un homme sur un cheval gris[3]. Cet homme arriva rapidement à sa hauteur, car il allait grand train. Il avait un brandon enflammé à la main. Il chevaucha si près de lui qu'il put le voir distinctement. Il lui parut noir comme de la poix, et il entendit qu'il récitait une strophe, d'une voix imposante :

12. *Je monte un cheval*
À la crinière couverte de givre
Et au toupet humide.
La malchance l'accompagne.
Le feu est au bout,
Le poison, au milieu.
Ainsi de Flosi :
Il est comme le brandon qu'on lance.
Et ainsi de Flosi :
Il est comme le brandon qu'on lance.

Alors, il lui sembla qu'il lançait le brandon vers l'est, jusqu'aux montagnes, et il jaillit un feu si grand que cela l'empêchait de voir les montagnes. Cet homme chevaucha vers l'est du feu et là, il disparut. Ensuite, Hildiglúmr rentra et alla à sa place. Il resta longtemps égaré, mais il finit par recouvrer ses esprits. Il se rappela tout ce qui lui était apparu et le dit à son père qui lui demanda de le dire à Hjalti Skeggjason. Il alla le lui dire. Hjalti dit : « C'est une chevauchée de sorcier que tu as vue, et cela présage toujours de grandes nouvelles. »

CHAPITRE CXXVI

Quand on fut à deux mois du début de l'hiver, Flosi se prépara à partir de l'est, et il convoqua tous les hommes qui lui avaient promis de faire l'expédition. Chacun d'eux avait deux chevaux et de bonnes armes; ils arrivèrent tous à Svínafell et y passèrent la nuit. Le jour du Seigneur, Flosi se fit dire les offices[1] de bonne heure; ensuite, il alla à table. Il prescrivit à tous les gens de sa maison ce que chacun devait faire pendant son absence; ensuite, il alla à ses chevaux. Lui et ses hommes allèrent vers l'ouest, par les sables[2]. Il leur demanda de ne pas chevaucher très ferme pour commencer, disant toutefois que ce serait ainsi que se terminerait le voyage. Il dit que si quelqu'un avait besoin de s'attarder, tout le monde devait l'attendre. Ils allèrent à l'ouest jusqu'au Skógahverfi, arrivèrent à Kirkjubaer et Flosi ordonna à tout le monde d'aller à l'église et de faire ses prières: c'est ce qu'ils firent.

Ensuite, ils montèrent à cheval et gravirent la montagne, puis allèrent jusqu'au Fiskivatn et chevauchèrent quelque temps à l'ouest du lac[3], se dirigèrent ensuite à l'ouest sur les sables[4] — laissant alors l'Eyjafjallajökull à main gauche — puis descendirent dans le Godaland, allèrent jusqu'au Markarfljót, arrivèrent le lundi à l'heure de none à Thríhýrningsháls et y attendirent jusqu'à six heures. Tous arrivèrent là, sauf Ingjaldr de Keldur, et les fils de Sigfúss le blâmèrent fort, mais Flosi leur demanda de ne pas faire de reproches à Ingjaldr tant qu'il n'était pas présent, « pourtant, nous le lui paierons par la suite ».

CHAPITRE CXXVII

Maintenant, il faut raconter qu'à Bergthórshváll, Grímr et Helgi allèrent à Hólar — c'est là que leurs enfants étaient élevés — et dirent à leur père qu'ils ne rentreraient pas à la maison le soir. Ils passèrent toute la journée à

Hólar. Arrivèrent là des pauvresses qui dirent qu'elles venaient de loin; ils leur demandèrent les nouvelles; elles dirent qu'elles n'en avaient pas à raconter, mais que pourtant il se passait d'étranges choses. Ils demandèrent de quelles étranges choses elles parlaient et les prièrent de ne pas les celer. Elles dirent qu'il en serait ainsi : « Nous sommes descendues du Fljótshlíd et nous avons vu tous les fils de Sigfúss chevaucher tout armés; ils se dirigeaient sur Thríhýrningsháls, à quinze en tout. Nous avons également vu Grani Gunnarsson et Gunnarr Lambason : ils étaient cinq en tout et ils prenaient le même chemin. On peut dire que, par tout le district, tout est en mouvement. » Helgi Njálsson dit : « Alors, c'est que Flosi doit être venu de l'est et ils doivent tous être allés à sa rencontre; il faut que Grímr et moi soyons avec Skarphedinn. » Grímr acquiesça; ils allèrent alors à Bergthórshváll.

Or, il faut raconter qu'à Bergthórshváll, Bergthóra dit à ses domestiques : « Eh bien, il faudra que vous choisissiez vous-mêmes ce que vous voulez manger ce soir et que chacun prenne ce dont il a le plus envie, car ce soir sera le dernier où je donnerai à manger à mes domestiques ! — Cela ne sera point », dirent ceux qui se trouvaient auprès. « C'est tout de même ce qui se produira, dit-elle, et je pourrais en dire bien davantage si je le voulais. La preuve en sera que Grímr et Helgi reviendront à la maison ce soir avant que l'on n'ait mangé. Et si cela s'accomplit, il en ira du reste comme je l'ai dit. » Ensuite, elle servit à table. Njáll dit : « Voici qui me semble étrange. Il m'a semblé que je regardais par toute la pièce : les deux murs de pignon avaient disparu, et nourriture et table, tout était ensanglanté. » Tous en furent fortement impressionnés, hormis Skarphedinn; lui, il leur demanda de ne pas se lamenter ni de se conduire misérablement, et qu'on puisse jaser là-dessus : « De nous plus que des autres, on exigera que nous nous conduisions bien, et il faut l'espérer. »

Grímr et Helgi arrivèrent à la maison avant que les tables n'eussent été enlevées, et cela les fit tous sursauter. Njáll demanda pourquoi ils s'étaient tant pressés et ils dirent ce qu'ils avaient appris. Njáll demanda que personne ne se couchât ce soir-là.

CHAPITRE CXXVIII

Maintenant, il faut revenir à Flosi. Il dit : « Maintenant, nous irons à Bergthórshváll et y arriverons avant neuf heures. » C'est ce qu'ils firent. Il y avait un vallon[1] dans la colline. Ils y allèrent, y attachèrent leurs chevaux et y attendirent que la soirée fût fort avancée.

Flosi dit : « Maintenant, nous allons attaquer la ferme en masse. Nous irons lentement pour voir le parti qu'ils prendront. » Njáll se tenait dehors ainsi que tous ses fils, Kári, et tous les gens de la maison, et ils s'étaient répartis sur le pavé : cela faisait près de trente hommes. Flosi s'arrêta et dit : « Maintenant, nous allons examiner quel parti ils prennent, car il me semble que, s'ils restent dehors, nous ne pourrons jamais les réduire. — Bien mauvais voyage, dit Grani, si nous n'osions pas les attaquer. — Aussi cela ne sera-t-il pas, dit Flosi, et nous les attaquerons même s'ils restent dehors. Mais nous ferons alors de telles pertes qu'il y en aura beaucoup qui ne pourront raconter qui, d'eux ou de nous, a remporté la victoire. »

Njáll dit à ses gens : « À votre avis, combien d'hommes ont-ils ? — Ils ont une troupe résolue, dit Skarphedinn, et nombreuse, en plus de cela, mais ils se sont arrêtés parce qu'ils pensent qu'il va leur falloir livrer rude bataille pour nous vaincre. — Il ne faut pas, dit Njáll, et je voudrais que l'on rentre, car ils ont eu bien du mal à attaquer Gunnarr de Hlídarendi, et il était tout seul pour se défendre. Ici, les bâtiments sont solides, comme ils l'étaient à Hlídarendi, et ils ne pourront les prendre. — Ce n'est pas comme cela qu'il faut interpréter les choses, dit Skarphedinn. Les chefs qui attaquèrent Gunnarr chez lui étaient si nobles de cœur qu'ils auraient préféré renoncer que de le faire périr par le feu. Mais ceux-ci nous attaqueront par le feu s'ils ne le peuvent d'une autre façon, car ils mettront tout en œuvre pour qu'il y ait un terme à nos démêlés. Ils devront bien s'attendre, chose non improbable, que, si nous en réchappons, ce sera leur mort. Et je n'ai pas envie non plus de me laisser dépérir de suffoca-

tion comme un renard dans son terrier. » Njáll dit : « Voilà donc qu'encore une fois, vous allez rejeter mes conseils, mes fils, et n'en tiendrez aucun compte. Mais quand vous étiez plus jeunes, vous ne faisiez pas ainsi et vous vous en trouviez mieux. » Helgi dit : « Faisons comme le veut notre père; c'est ce qui nous servira le mieux. — Je n'en suis pas sûr, dit Skarphedinn, car il est voué à mourir à présent[1]. Pourtant, pour lui plaire, je me laisserai brûler vif avec lui car je n'ai pas peur de mourir. » Il dit à Kári : « Soutenons-nous mutuellement, beau-frère, et qu'aucun de nous deux ne quitte l'autre. — C'est ce dont j'avais l'intention, dit Kári, mais si le sort en décide autrement, il faudra bien que ça se produise et on ne pourra l'empêcher. — Venge-nous alors, dit Skarphedinn, mais si c'est nous qui te survivons, nous te vengerons. » Kári dit qu'il en serait ainsi. Alors, ils rentrèrent tous et se répartirent aux portes.

Flosi dit : « Maintenant qu'ils sont rentrés, ils sont condamnés à mort. Nous irons aux maisons le plus vite possible, nous nous répartirons en masse devant les portes et prendrons garde qu'aucun ne s'enfuie, ni Kári ni les fils de Njáll, sinon c'est notre mort. » Flosi et ses hommes arrivèrent aux maisons et se répartirent autour, pour le cas où il y aurait eu des portes dérobées. Flosi s'avança sur le devant des maisons ainsi que ses hommes. Hróaldr Özurarson[2] bondit à l'endroit où se tenait Skarphedinn et lui jeta une lance. Skarphedinn trancha le manche de la lance, bondit sur lui et le frappa. La hache fendit l'écu de haut en bas, le lui précipita tout entier sur le corps tandis que la corne supérieure l'atteignait au visage : il tomba à la renverse, mort sur le coup. Kári dit : « Il n'y avait encore guère moyen de t'échapper, Skarphedinn, tu es le plus brave d'entre nous. — Je ne sais pas », dit Skarphedinn. Kári vit qu'il montrait les dents et ricanait. Kári, Grímr et Helgi jetèrent au-dehors maintes lances et blessèrent beaucoup de monde, et Flosi et les siens ne purent parvenir à rien.

Flosi dit : « Nous avons subi grandes pertes parmi nos hommes. Beaucoup sont blessés, et celui que nous aurions le moins voulu voir disparaître a été tué. Aussi est-il visible que nous ne pourrons en finir par les armes. Il y en a aussi plus d'un qui n'attaque pas aussi vivement qu'on le supposait et qui pourtant manifestait le plus

d'ardeur à attaquer: je dis cela surtout pour Grani Gunnarsson et pour Gunnarr Lambason. Il va donc falloir que nous prenions un autre parti. Il y a deux possibilités, et ni l'une ni l'autre ne sont bonnes. L'une est de renoncer: ce serait notre mort. L'autre est de mettre le feu et de les brûler vifs. C'est une grande responsabilité devant Dieu puisque nous sommes chrétiens nous-mêmes. Pourtant, c'est ce moyen que nous utiliserons. »

CHAPITRE CXXIX

Ensuite, ils allumèrent un feu et firent une grande flambée devant les portes. Alors Skarphedinn dit: « Voilà que vous allumez un feu, garçons. Est-ce qu'on se préparerait à faire cuire quelque chose[1]? » Grani répondit: « En effet, et ce sera suffisant pour te faire cuire. » Skarphedinn dit: « Tu me récompenses d'avoir vengé ton père selon tes capacités et tu estimes davantage ce à quoi rien ne t'oblige. » Des femmes jetèrent alors du petit lait sur le feu et l'éteignirent. Kolr Thorsteinsson dit à Flosi: « Il me vient une idée: j'ai vu une pièce surélevée dans la salle commune, au-dessus des poutres transversales. C'est là que nous devrions mettre le feu en l'alimentant avec le tas de mauvaises herbes qui se trouve derrière les maisons. » Ils prirent ce tas et y mirent le feu. Ceux qui étaient au-dedans ne s'aperçurent de rien avant que toute la salle commune ne brûlât. Flosi et ses hommes firent alors de grandes flambées devant toutes les portes. Cela devint insupportable pour les femmes qui se trouvaient dans la maison. Njáll leur dit: « Faites bonne contenance et ne tenons pas de propos désespérés, car ce ne sera qu'une averse[2] et bien du temps passera avant une autre semblable. Ayez confiance aussi en la miséricorde de Dieu. Il ne vous laissera pas brûler à la fois en ce monde et dans l'autre[3]. » Il avait pour tous de telles paroles de consolation, et d'autres, encore plus vaillantes.

Alors, toutes les maisons se mirent à flamber. Njáll alla aux portes et dit: « Flosi est-il assez près pour qu'il puisse entendre ma voix? » Flosi déclara qu'il entendait. Njáll dit: « Veux-tu faire quelque conciliation avec mes fils, ou

permettre à quelques personnes de sortir? » Flosi répond : « Je ne veux pas faire de conciliations avec tes fils. Il faut en finir maintenant, et nous ne nous en irons pas tant qu'ils ne seront pas tous morts. Pourtant, je veux permettre aux femmes, aux enfants et aux domestiques de sortir. » Njáll rentra alors et dit aux gens : « Il faut maintenant que tous ceux à qui c'est permis sortent. Sors, Thórhalla Ásgrímsdóttir, et avec toi tous les membres de la maison à qui c'est permis. » Thórhalla dit : « Je me sépare de Helgi autrement que je ne l'avais pensé un moment. Pourtant j'exciterai mon père et mes frères à venger la perte qui est faite ici. » Njáll dit : « Ce sera bien agir de ta part, car tu es une excellente femme. » Ensuite, elle sortit et quantité de gens avec elle.

Ástrídr de Djúparbakki dit à Helgi : « Sors avec moi. Je vais jeter sur toi un manteau de femme et attacher un fichu[1] sur ta tête. » D'abord, il refusa. Pourtant, il le fit, à leur prière. Ástrídr enroula un fichu autour de sa tête, Thorhildr le recouvrit d'un manteau et il sortit parmi eux. Thorgerdr Njálsdóttir et Helga, sa sœur, sortaient alors ainsi que beaucoup d'autres gens. Mais quand Helgi sortit, Flosi dit : « Voilà une grande femme, et bien large d'épaules. Prenez-la et tenez-la. » Quand Helgi entendit cela, il rejeta le manteau. Il avait gardé son épée sous son bras et frappa un homme : le coup arriva dans l'écu, en enleva la pointe inférieure, et la jambe de l'homme avec. Alors Flosi survint et frappa Helgi au cou, le décapitant sur-le-champ.

Flosi alla aux portes et dit qu'il fallait que Njáll vînt lui parler ainsi que Bergthóra. C'est ce qu'ils firent. Flosi dit : « Je veux t'offrir de sortir, car tu brûles sans l'avoir mérité. » Njáll dit : « Je ne veux pas sortir, parce que je suis un vieil homme, guère en état de venger mes fils, et je ne veux pas vivre dans la honte. » Flosi dit à Bergthóra : « Sors, maîtresse, car je ne voudrais pour rien au monde que tu meures brûlée vive. » Bergthóra dit : « J'ai été, jeune, donnée à Njáll, et je lui ai promis que nous partagerions tous deux un seul et même sort. » Ensuite, ils rentrèrent tous les deux. Bergthóra dit : « Qu'allons-nous faire maintenant? » Njáll répond : « Nous irons à notre lit et nous nous coucherons. Il y a longtemps que j'ai envie de me reposer. » Ensuite, elle dit au petit garçon Thórdr, le fils de Kári : « Toi, il faut qu'on te porte

dehors et tu ne dois pas brûler ici dedans. — Tu m'avais promis, grand-mère, dit le garçon, que nous ne nous quitterions jamais tant que je voudrais rester avec toi, et il en sera ainsi, car il me semble bien meilleur de mourir avec toi et Njáll que de vous survivre. » Ensuite, elle porta le garçon jusqu'au lit. Njáll dit à son intendant : « Maintenant, tu vas regarder à quel endroit nous nous couchons et comment je vais arranger notre lit, car j'ai l'intention de ne plus faire un mouvement désormais, que ce soit la fumée ou que ce soit la chaleur qui me fasse souffrir. De la sorte, tu pourras deviner où il faudra chercher nos ossements. » L'intendant dit qu'il le ferait. On avait abattu un bœuf et la peau se trouvait là. Njáll dit à l'intendant d'étendre cette peau sur eux. Il le promit. Ils se couchèrent tous deux dans le lit et placèrent le garçon entre eux. Alors, ils se signèrent tous les deux ainsi que le garçon et confièrent leur âme à Dieu, et ce furent les dernières paroles qu'on leur entendit dire. L'intendant prit la peau de bœuf et l'étendit sur eux, puis sortit. Ketill de Mörk l'arrêta au passage, le tira dehors et s'enquit soigneusement de Njáll, son beau-père. Il lui dit toute la vérité. Ketill dit : « Grande peine nous a été infligée s'il faut que nous subissions si grande malchance. »

Skarphedinn avait regardé son père se coucher, et comment il avait arrangé son lit, et il dit : « Notre père va se coucher de bonne heure, et il fallait s'y attendre : c'est un vieil homme. » Skarphedinn, Kári et Grímr prenaient des brandons enflammés aussi vite qu'il en tombait et les rejetaient dehors sur les autres. Cela dura un moment. On leur jetait des lances à l'intérieur. Ils les attrapaient toutes au vol et les renvoyaient. Flosi ordonna de cesser de tirer, « car tout combat contre eux tournera à notre désavantage. Vous pouvez bien attendre que le feu les réduise. » C'est ce qu'ils firent. Alors les grandes poutres du toit s'abattirent.

Skarphedinn dit : « Maintenant, mon père doit être mort, on ne l'a entendu ni gémir ni tousser. » Ensuite, ils allèrent au bout de la salle commune. La poutre transversale y était tombée, elle était presque consumée en son milieu[1]. Kári dit à Skarphedinn : « Saute dehors par ici, je te couvrirai, et je sauterai aussitôt après. Nous parviendrons à nous enfuir tous les deux si nous faisons ainsi, car toute la fumée dérive par ici. » Skarphedinn dit : « C'est

toi qui vas sauter le premier, et je te suivrai aussitôt. — Il n'en est pas question, dit Kári, car moi, je parviendrais à sortir autre part si ça n'allait pas ici. — Je ne veux pas, dit Skarphedinn. Saute le premier, et je te suivrai immédiatement. » Kári dit : « Il est permis à tout homme de chercher à sauver sa vie[1], et c'est ce que je vais faire. Pourtant, notre séparation sera telle que nous ne nous reverrons jamais plus, car si je saute hors du feu, je n'aurai pas le cœur de revenir t'y chercher et il faudra alors que chacun de nous deux suive son chemin. » Skarphedinn dit : « Si tu parviens à t'enfuir, beau-frère, cela me remplit de joie, car tu nous vengeras. »

Alors Kári empoigna une bûche enflammée[2] et sauta sur la poutre, balança la bûche au-dehors par le toit ; elle retomba sur ceux qui se trouvaient à l'extérieur. Ils reculèrent. Kári avait tous les vêtements et la chevelure en flammes. Il se jeta dehors du haut du toit, et bondit en suivant la fumée. Un homme qui était dehors dit : « Est-ce qu'il n'y a pas un homme qui saute dehors, là, par le toit ? — Mais non, dit un autre. C'est Skarphedinn qui a jeté une bûche enflammée sur nous. » Ils n'eurent plus de soupçons. Kári courut jusqu'à ce qu'il arrivât à un ruisseau où il se jeta pour éteindre le feu qui le brûlait[3]. De là, il courut en suivant la fumée jusqu'à un fossé où il se reposa : depuis, cet endroit s'appelle le Fossé de Kári[4].

CHAPITRE CXXX

Maintenant, il faut revenir à Skarphedinn : il sauta sur la poutre transversale juste après Kári, mais quand il fut arrivé à l'endroit où la poutre était le plus brûlée, elle se brisa et s'effondra sous lui. Il retomba sur ses pieds, se rua une seconde fois et grimpa sur le mur. Alors la poutre longitudinale s'abattit sur lui et le repoussa à l'intérieur de la salle commune. Skarphedinn dit alors : « Vu maintenant la volonté du destin. » Il avança le long du mur latéral.

Gunnarr Lambason sauta sur le mur[5], vit Skarphedinn et dit : « Est-ce que tu pleurerais maintenant, Skarphedinn ? — Non pas, dit-il, mais il est sûr que les yeux me piquent[6]. Mais toi, on dirait que tu ris, est-ce bien ça ?

— Sûrement, dit Gunnarr, et je n'avais jamais ri depuis que tu as tué Thráinn. » Skarphedinn dit : « Alors, voici un souvenir de famille pour toi. » Il sortit de son escarcelle la mâchoire qu'il avait tranchée à Thráinn et il la jeta dans l'œil de Gunnarr, si bien que l'œil lui pendit sur la joue. Gunnarr tomba à bas du toit.

Skarphedinn alla alors à Grímr, son frère. Ils se tinrent par la main en foulant le feu aux pieds. Mais quand ils arrivèrent au milieu de la salle commune, Grímr tomba, mort. Skarphedinn alla jusqu'au bout de la maison. Alors il y eut un grand craquement : toute la couverture s'abattit. Il se trouva pris entre elle et le mur de pignon. Il ne pouvait plus bouger de là[1].

Flosi et ses hommes restèrent près du feu jusqu'à ce qu'il fît presque jour. Alors un homme à cheval arriva à eux. Flosi lui demanda son nom. Il dit qu'il se nommait Geirmundr, qu'il était parent des fils de Sigfúss, et dit : « Vous avez accompli un très grand exploit. » Flosi répond : « On appellera cela à la fois un exploit et un crime, mais il n'y a pas à revenir là-dessus. » Geirmundr dit : « Combien de chefs ont péri ici ? » Flosi répond : « Ici ont péri Njáll et Bergthóra, Helgi, Grímr et Skarphedinn, les fils de Njáll, Thórdr Kárason et Kári Sölmundarson, Thórdr, fils de Thórdr Fils-de-l'Affranchi. Mais il y a plusieurs personnes que nous connaissions moins bien et pour lesquelles nous ne savons rien. » Geirmundr dit : « Tu dis qu'est mort un homme dont nous savons qu'il est parvenu à s'enfuir et auquel j'ai parlé ce matin. — Qui est-ce ? dit Flosi. — Moi et Bárdr, mon voisin, nous avons rencontré Kári Sölmundarson, dit Geirmundr. Bárdr lui a donné son cheval. Il avait les cheveux et les habits tout brûlés. — Avait-il une arme ? dit Flosi. — Il avait l'épée Fjörsváfnir[2], dit Geirmundr. Elle était bleuie sur un tranchant, et nous avons dit qu'elle avait dû perdre sa trempe, mais il a répondu qu'il la retremperait dans le sang des fils de Sigfúss ou d'autres incendiaires. » Flosi dit : « Qu'a-t-il dit de Skarphedinn et de Grímr ? — Il a dit qu'ils étaient en vie tous les deux quand il les avait quittés, dit Geirmundr, mais qu'ils devaient être morts tous les deux maintenant. » Flosi dit : « Tu viens de nous dire chose qui ne nous laissera pas de répit, car l'homme qui vient de s'échapper vient en toutes choses immédiatement après Gunnarr de Hlídarendi. Vous devriez égale-

ment considérer, fils de Sigfúss, et vous tous, nos autres hommes, qu'il y aura de si grandes poursuites pour cet incendie que cela coûtera la tête de beaucoup, et que quelques-uns y laisseront tout bien. Je me doute, fils de Sigfúss, qu'aucun de vous n'aura le courage de rester chez lui et c'est là chose bien compréhensible. Je voudrais donc vous inviter tous à l'est chez moi, et qu'il n'y ait qu'un seul et même sort pour nous tous. » Ils le remercièrent.

Alors, Módólfr Ketilsson dit une strophe :

13. *Un parent de Njáll reste en vie*
Là où les hommes
Périrent brûlés vifs.
En furent cause les vaillants fils de Sigfúss.
Maintenant, ô Njáll, le meurtre
De Höskuldr le Vaillant est payé.
Le feu réduit la demeure.
Clair brûlait le brasier dans les maisons.

« Il faut se vanter d'autre chose, dit Flosi, que d'avoir brûlé vif Njáll, car il n'y a aucune distinction à cela. »

Flosi monta alors sur le mur de pignon ainsi que Glúmr Hildisson et quelques autres. Glúmr dit : « Est-ce que Skarphedinn est mort maintenant ? » Les autres dirent qu'il devait être mort depuis longtemps. À cet endroit-là, le feu tantôt jaillissait, tantôt retombait. Alors ils entendirent qu'en bas, dans le feu, on déclamait une strophe :

14. *La femme ne pouvait s'empêcher*
De verser des larmes
À cause de la bataille
Entre les guerriers,
Quand dans le tumulte du tranche-charogne
Assenant vaillamment d'estoc et de taille
Les lances imprimant des blessures
Sifflaient parmi mes amis[1].

Grani Gunnarsson dit : « Est-ce que c'est vif ou mort que Skarphedinn vient de chanter cette strophe ? — Je ne saurais le deviner, dit Flosi. — Nous voudrions chercher, dit Grani, Skarphedinn ou les autres qui ont brûlé là-dedans. — Non, dit Flosi, et les gens comme toi sont des imbéciles, alors que l'on doit être en train de rassembler des troupes par tout le district. Celui qui temporise maintenant sera aussi celui qui, tout à l'heure, aura tellement peur qu'il ne saura où courir. Mon avis est que nous nous en allions tous au plus vite. »

Flosi alla rapidement à son cheval ainsi que tous ses hommes. Flosi dit à Geirmundr : « Est-ce que Ingjaldr est chez lui à Keldur? » Geirmundr dit qu'il pensait qu'il y était. « Cet homme-là, dit Flosi, a rompu son serment et manqué à sa loyauté envers nous. » Il dit aux fils de Sigfúss : « Quel sort voulez-vous lui faire? Est-ce que vous voulez lui pardonner, ou faut-il que nous l'attaquions et le tuions? » Ils répondirent tous qu'ils voulaient qu'on l'attaquât maintenant. Alors Flosi sauta en selle ainsi qu'eux tous et ils s'en allèrent.

Flosi chevauchait en tête. Il remonta jusqu'à la Rangá[1] et longea la rivière. Alors, il vit un homme qui descendait à cheval de l'autre côté de la rivière. Il reconnut Ingjaldr de Keldur et le héla. Ingjaldr s'arrêta et se tourna vers la rivière. Flosi lui dit : « Tu as rompu les accords avec nous et tu as forfait ta vie et tes biens. Voici les fils de Sigfúss qui te tueraient volontiers. Mais il me semble que tu es dans une mauvaise passe et je te laisserai la vie sauve si tu veux me remettre le droit de juger seul. » Ingjaldr dit : « Avant de te remettre le droit de juger seul, j'irai rejoindre Kári. Et je veux répondre aux fils de Sigfúss que je n'aurai pas plus peur d'eux qu'eux de moi. — Attends donc, dit Flosi, si tu n'es pas un couard, car il faut que je t'envoie un message. — Sûr que j'attendrai », dit Ingjaldr. Thorsteinn Kolbeinsson, neveu de Flosi, chevauchait à côté de lui, une lance à la main. C'était l'un des hommes les plus vaillants, avec Flosi, et il était très estimé[2]. Flosi lui arracha sa lance et la jeta sur Ingjaldr. Elle lui arriva sur le côté gauche, pénétra dans l'écu au-dessous de la poignée, le mettant en pièces, rebondit dans la jambe au-dessus du genou, s'enfonça dans la planche de selle et s'y fixa. Flosi dit à Ingjaldr : « Est-ce qu'elle t'a touché? — Sûr, dit Ingjaldr, mais j'appelle cela une égratignure, pas une blessure. » Il arracha la lance de sa jambe et dit à Flosi : « Attends maintenant si tu n'es pas un lâche. » Et il renvoya la lance par-dessus la rivière. Flosi vit que la lance lui arrivait sur le milieu du corps, il fit reculer son cheval, la lance vola devant la poitrine de Flosi, le manqua, atteignit au milieu du corps Thorsteinn qui tomba mort de cheval. Ingjaldr courut alors dans la forêt et ils ne l'attrapèrent pas.

Flosi dit à ses hommes : « Voici que nous venons de faire une grande perte. Aussi pouvons-nous voir, puisque

cela est arrivé, quelle malchance nous avons. Mon avis est que nous allions à Thríhýrningsháls. De là, nous pourrons voir les allées et venues des gens dans le district, car maintenant ils vont rassembler le plus de troupes possible et ils penseront que nous sommes allés à l'est jusqu'au Fljótshlíd en quittant Thríhýrningsháls; ils croiront que nous allons prendre vers le nord par la montagne, puis à l'est jusque chez nous. La plus grande partie de leur troupe va s'en aller par là, et quelques-uns vont prendre la route de côte vers l'est jusqu'à Seljalandsmúli, encore qu'ils penseront que c'est là qu'il y a le moins d'espoir de nous trouver. Quant à nous, je conseille de monter dans la montagne Thríhýrningr et d'y attendre que trois jours passent. » C'est ce qu'ils firent.

CHAPITRE CXXXI

Maintenant, il faut revenir à Kári. Il sortit du fossé et marcha jusqu'à ce qu'il rencontrât Bárdr. Leurs propos furent ce que Geirmundr avait dit. De là, Kári alla chez Mördr Valgardsson et lui dit la nouvelle, et celui-ci s'apitoya fort. Kári dit qu'il y avait plus viril à faire que de pleurer les morts, lui demanda de rassembler des troupes et qu'elles viennent toutes au gué de Holt.

Ensuite, il alla à Thjórsárdalr chez Hjalti Skeggjason. Quand il remontait le long de la Thjórsá, il vit un homme chevauchant rapidement à sa poursuite et l'attendit. Il reconnut Ingjaldr de Keldur, qui avait la cuisse ensanglantée. Il lui demanda qui l'avait blessé, et il le lui dit. « Où vous êtes-vous rencontrés? dit Kári. — Près de la Rangá, dit Ingjaldr, et il m'a jeté une lance par-dessus la rivière. — N'as-tu pas répondu? dit Kári. — J'ai renvoyé la lance, dit Ingjaldr, et ils ont dit qu'un homme s'était trouvé devant et qu'il était mort. — N'as-tu pu savoir, dit Kári, qui c'était? — Il m'a semblé que c'était Thorsteinn, le neveu de Flosi, dit Ingjaldr. — Louée soit l'œuvre de tes mains! » dit Kári.

Ensuite, ils allèrent tous les deux trouver Hjalti Skeggjason et lui dirent les nouvelles. Il prit très mal cette action et dit qu'il était nécessaire que tout le monde se

mît à leur poursuite et qu'on les tuât tous. Ensuite, il rassembla des troupes et enrôla tout le monde. Lui et Kári allèrent aussi à la rencontre de Mördr Valgardsson et ils se retrouvèrent au gué de Holt. Mördr s'y trouvait avec une très grande troupe. Alors, ils se répartirent les recherches. Quelques-uns prirent la route de côte vers l'est jusqu'à Seljalandsmúli, quelques-uns montèrent jusqu'au Fljótshlíd et quelques-uns prirent par le haut par Thríhýrningsháls puis redescendirent dans le Godaland. Alors, ils allèrent au nord jusqu'aux sables et quelques-uns jusqu'au Fiskivatn, et là, ils rebroussèrent chemin. Certains prirent vers l'est à Holt par la route de côte, dirent les nouvelles à Thorgeirr et demandèrent s'ils n'étaient pas passés par là. Thorgeirr dit : « Quoique je ne sois pas un grand chef, le fait est que Flosi aura pris un autre parti que de me passer devant les yeux, alors qu'il vient de tuer Njáll, le frère de mon père, et mes cousins. Il n'y a rien d'autre à faire pour vous que de rebrousser chemin, car vous avez cherché bien loin ce qui se trouvait tout près de vous. Mais dites à Kári qu'il vienne me voir ici et qu'il habite chez moi s'il le veut. S'il ne veut pas venir ici à l'est, je m'occuperai de sa maison de Dýrhólmar s'il le veut. Dites-lui que je l'aiderai et que j'irai à l'althing. Il doit savoir également que nous, les frères, sommes les plaignants principaux pour les poursuites. Nous avons l'intention d'entreprendre ces poursuites de telle sorte qu'il y ait des condamnations dans ce procès s'il ne tient qu'à nous, et aussi, après cela, des vengeances. Mais je ne vous accompagne pas maintenant pour la raison que je sais que cela ne servira à rien. À présent, ils doivent être on ne peut plus sur leurs gardes. »

Ensuite, ils rebroussèrent chemin, se retrouvèrent tous à Hof, se disant qu'ils avaient eu du déshonneur à ne pas les avoir trouvés. Mais Mördr disait que non. Alors, beaucoup insistèrent pour qu'on aille jusqu'au Fljótshlíd et qu'on s'empare des demeures de tous ceux qui avaient pris part à cette action. Pourtant, on s'en remit à la décision de Mördr. Il dit que c'était un très mauvais plan. Ils demandèrent pourquoi il disait cela. Il répondit : « Si leurs maisons restent debout, ils s'y rendront pour aller voir leurs femmes, et on pourra les y attraper au fur et à mesure que le temps passera. Vous ne devriez pas mettre

en doute ma fidélité envers Kári dans tous mes conseils, car j'ai à répondre pour moi-même[1]. » Hjalti le pria de faire comme il l'avait promis. Alors, Hjalti invita Kári à venir habiter chez lui; celui-ci dit que c'était là qu'il irait d'abord. Ils dirent aussi ce que Thorgeirr lui avait offert. Il dit qu'il profiterait de cette invitation par la suite, et qu'il augurait bien de cette affaire s'il y avait beaucoup d'hommes semblables à Thorgeirr. Alors, ils dispersèrent toute la troupe.

Flosi et les siens virent tout ce qui se passait puisqu'ils étaient dans la montagne. Flosi dit : « Eh bien, nous allons prendre nos chevaux et nous en aller, car maintenant cela nous est possible ! » Les fils de Sigfúss demandèrent s'il servirait à quelque chose d'aller à leurs demeures et d'y donner des instructions. « Mördr doit penser, dit Flosi, que vous irez voir vos femmes, et je présume qu'il a conseillé de laisser intactes vos demeures. Je suis d'avis qu'aucun ne se sépare des autres et que vous alliez tous à l'est avec moi. » C'est le parti qu'ils prirent tous. Ils s'en allèrent, passèrent au nord du glacier puis prirent vers l'est jusqu'à Svínafell. Flosi envoya aussitôt des gens rassembler des provisions afin qu'on ne manquât de rien. Il ne se vantait jamais de l'acte qu'il avait commis. Mais d'un autre côté, nul ne découvrit jamais qu'il eût peur. Il resta chez lui tout l'hiver jusqu'après Jól.

CHAPITRE CXXXII

Kári demanda à Hjalti d'aller chercher les restes de Njáll, « car tout le monde croira ce que tu raconteras et ce qu'il t'en a semblé ». Hjalti dit que ce serait volontiers qu'il transporterait les restes de Njáll à l'église. Ensuite, ils s'en allèrent, à quinze hommes. Ils allèrent à l'est, traversèrent la Thjórsá, convoquèrent des gens pour les accompagner jusqu'à ce qu'ils aient cent vingt hommes, avec les voisins de Njáll. Ils arrivèrent à Bergthórshváll à midi.

Hjalti demanda à Kári à quel endroit devait se trouver Njáll. Kári le leur indiqua. Il fallut enlever à la pelle beaucoup de cendres. Là-dessous, ils découvrirent la peau de

bœuf : elle était complètement ratatinée par le feu. Ils l'enlevèrent. Njáll et Bergthóra étaient dessous tous les deux. Ils n'avaient pas été brûlés. Tous louèrent Dieu de cela et ils y virent un grand miracle. Ensuite, on prit le garçon qui avait été placé entre eux. Il n'avait de brûlé qu'un doigt qu'il avait laissé dépasser de la peau. Njáll fut porté dehors ainsi que Bergthóra. Puis tout le monde alla voir leurs cadavres. Hjalti dit : « Que vous semble de ces cadavres ? » Ils répondirent : « Nous voulons attendre que tu te prononces. » Hjalti dit : « J'aurai le courage de le dire : le cadavre de Bergthóra me semble être tel qu'on pouvait s'y attendre, mais bien pourtant. Mais l'expression de Njáll et son cadavre me paraissent si lumineux que jamais je n'ai vu aucun cadavre aussi brillant. » Tous en convinrent[1].

Alors ils cherchèrent Skarphedinn. Les gens de la maison indiquèrent l'endroit où Flosi et ses hommes avaient entendu déclamer la strophe. À cet endroit-là, la toiture était tombée du mur de pignon et Hjalti dit que c'était là qu'il fallait creuser. Ils s'y mirent, et découvrirent le cadavre de Skarphedinn. Il était resté debout contre le mur, ses jambes étaient brûlées presque jusqu'aux genoux, mais tout le reste était intact. Il s'était mordu la moustache. Ses yeux étaient ouverts et n'étaient pas enflés. Il avait enfoncé sa hache dans le mur de pignon, si rudement qu'elle s'y était fichée jusqu'au milieu de la lame, et elle n'avait pas perdu sa trempe. Ensuite on le porta dehors ainsi que la hache. Hjalti la ramassa et dit : « Voici une hache peu commune, et peu pourront la porter. » Kári dit : « Je vois un homme qui la portera. — Qui est-ce ? dit Hjalti. — Thorgeirr Lance-du-Précipice, dit Kári, que j'estime être maintenant l'homme le plus important de leur famille. » Alors, on déshabilla Skarphedinn, car ses vêtements n'avaient pas brûlé. Il s'était croisé les bras, le droit sur le gauche. Ils trouvèrent sur lui deux marques de brûlures, l'une entre les épaules et l'autre sur la poitrine, l'une et l'autre en forme de croix, et l'on pensa qu'il s'était lui-même brûlé[2]. Tout le monde dit qu'ils se trouvaient mieux en face du cadavre de Skarphedinn qu'ils ne l'avaient pensé, car il était blanc comme neige et personne n'eut peur de lui.

Ils cherchèrent Grímr et trouvèrent ses restes au milieu de la salle commune ; ils découvrirent également Thórdr,

fils de Thórdr Fils-de-l'Affranchi, en face de lui, sous le mur latéral, et, dans la salle à tisser, ils trouvèrent la vieille Saeunn et trois autres personnes. En tout, ils découvrirent les restes de onze personnes[1]. Ensuite, ils transportèrent ces cadavres à l'église.

Alors Hjalti alla chez lui et Kári l'accompagna. Une tumeur se déclara dans la jambe d'Ingjaldr. Il alla voir Hjalti qui le guérit, mais il resta toujours boiteux.

Kári alla à Tunga chez Ásgrímr. Thórhalla était arrivée à la maison[2] et elle venait de dire les nouvelles. Ásgrímr reçut Kári à bras ouverts et dit qu'il devait rester là toute cette saison. Kári accepta. Ásgrímr invita chez lui tous les gens qui avaient habité à Bergthórshváll. Kári dit que c'était une belle invitation « et on acceptera de leur part ». Toute la maisonnée se transporta là.

Quand on lui dit que Njáll, son père adoptif, était mort et qu'il avait brûlé vif dans sa maison, Thórhallr Ásgrímsson réagit de telle sorte que son corps enfla et que des jets de sang jaillirent de ses deux oreilles : on ne parvint pas à arrêter ce sang, et il perdit connaissance. Alors, cela cessa. Après cela, il se releva et dit qu'il s'était conduit d'indigne façon « et je voudrais venger sur ceux qui l'ont brûlé ce qui vient de m'arriver ». Ils dirent que nul ne lui imputerait cela à honte, mais lui, dit qu'on ne pourrait rien faire à ce que les gens diraient.

Ásgrímr demanda à Kári quelle aide il obtiendrait des gens de l'est des rivières. Kári dit que Mördr Valgardsson et Hjalti Skeggjason lui accorderaient toute l'aide qu'ils pourraient, ainsi que Thorgeirr Lance-du-Précipice et tous ses frères. Ásgrímr dit que cela faisait une force importante. « Quelle assistance aurons-nous de toi ? dit Kári. — Toute celle que je pourrai fournir, dit Ásgrímr, et j'y mettrai ma vie en jeu. — S'il te plaît, dit Kári. — J'ai aussi, dit Ásgrímr, mis Gizurr le Blanc dans cette affaire, et je lui ai demandé comment il fallait s'y prendre. — C'est bien, dit Kári, et qu'a-t-il conseillé ? » Ásgrímr répondit : « Il a conseillé de nous tenir tous tranquilles jusqu'au printemps, et alors d'aller à l'est, intenter un procès contre Flosi pour le meurtre de Helgi, de convoquer les voisins, de proclamer au thing le procès pour incendie et d'y convoquer au tribunal les mêmes voisins. J'ai demandé aussi à Gizurr qui devait intenter le procès pour meurtre, et il a dit que c'était Mördr qui

devait le faire, même si cela lui déplaisait : “Cela lui sera d’autant plus pénible que c’est lui qui s’est le plus mal conduit dans toute cette affaire. Il faudra que Kári soit toujours fâché quand il le rencontrera, et il l’influencera en toutes choses comme je le prescrirai d’autre part” a dit Gizurr. » Kári dit alors : « Nous exécuterons tes conseils tant que nous en aurons la possibilité et que tu voudras être à notre tête. »

Il faut dire de Kári qu’il ne pouvait pas dormir la nuit. Une nuit, Ásgrímr s’éveilla et entendit que Kári était réveillé. Il dit : « Est-ce qu’on n’arrivera pas à dormir ? » Kári dit alors une strophe :

15. *De toute la nuit*
Le sommeil ne me ferme pas les yeux
— Je me souviens de l’homme —
Depuis que les guerriers
Ont brûlé Njáll
Dans sa maison cet automne.
Ma peine ne me sort pas
De la mémoire.

De personne, Kári ne parlait aussi souvent que de Njáll et de Skarphedinn. Jamais il ne blâmait ses ennemis, et jamais il ne parlait d’eux en termes menaçants.

CHAPITRE CXXXIII[1]

Maintenant, il faut raconter qu’à Svínafell, une nuit, Flosi eut un sommeil très agité. Glúmr Hildisson le réveilla et il lui fallut du temps pour y parvenir. Flosi lui demanda d’appeler Ketill de Mörk. Celui-ci vint. Flosi dit : « Je veux te raconter mon rêve. — Soit, dit Ketill. — J’ai rêvé, dit Flosi, que j’étais à Lómagnúpr[2], que je sortais et que je regardais en haut vers le pic. Or, il s’ouvrit, un homme en sortit, il était en manteau de peau de chèvre[3] et il avait une barre de fer à la main. Il allait criant, et c’étaient mes hommes qu’il appelait, d’abord ceux-ci, puis d’autres, et il les appelait par leurs noms. Il appela d’abord Grímr le Rouge et Árni Kolsson. Puis il arriva une chose qui me parut étrange : il me sembla qu’il appelait Eyjólfr Bölverksson et Ljótr[4], le fils de Hallr du

Sída, et quelque six hommes. Alors, il se tut quelques instants. Ensuite, il appela cinq hommes de notre troupe, parmi lesquels les fils de Sigfúss, tes frères. Ensuite, il appela cinq autres hommes, il y avait Lambi, Módólfr et Glúmr. Alors, il appela trois hommes[1]. Pour finir, il appela Gunnarr Lambason et Kolr Thorsteinsson[2]. Après cela, il vint à moi. Je lui demandai les nouvelles. Il dit qu'il aurait à en raconter s'il le voulait. Je lui demandai son nom : il dit qu'il se nommait Járngrímr. Je demandai où il devait aller. Il déclara qu'il devait se rendre à l'althing. "Que dois-tu y faire?" dis-je. Il répondit : "Récuser d'abord le jury, puis les tribunaux, puis débarrasser le champ de bataille pour qu'il y ait de la place pour les assassins." Ensuite, il déclama ceci :

16.
Un grand guerrier
Se lèvera ici dans le pays;
On verra maints crânes
Tranchés sur le sol.
Le fracas des armes entrechoquées
Retentira dans les montagnes.
Le sang montera
Jusqu'aux jambes des hommes.

« Alors il jeta la barre de fer sur le sol, il y eut un grand fracas. Puis il poussa un si grand cri que je crus que tout tremblait alentour. Alors il rentra dans la montagne. J'étais terrifié. Je voudrais maintenant que tu me dises ce que tu crois que signifie ce rêve. — À mon sens, dit Ketill, tous ceux qui furent appelés doivent être voués à mourir[3]. Je crois qu'il vaudrait mieux que, dans l'état présent des choses, nous ne disions ce rêve à personne. » Flosi approuva.

Le temps passa, jusqu'à ce que le temps de Jól fût passé. Flosi dit à ses hommes : « À présent, j'aimerais que nous partions d'ici. Je crois qu'on ne nous laissera guère en repos et il faut maintenant que nous allions demander de l'aide. Voici que va s'avérer ce que je vous ai dit, qu'il faudra que nous nous mettions aux genoux de bien des gens avant que cette affaire ne soit terminée. »

CHAPITRE CXXXIV

Ensuite, ils se préparèrent tous à partir. Flosi était en bas de chausses[1] car il avait l'intention de marcher et il savait qu'alors il déplairait moins aux autres de le faire aussi. De chez eux, ils allèrent à Knappavöllr, arrivèrent le lendemain soir à Breidá, de là, allèrent à Kalfafell, de là, à Bjarnarnes dans le Hornafjördr, de là, à Stafafell dans le Lón, puis jusqu'à Thváttá, chez Hallr du Sída. Flosi avait épousé Steinvör, fille de Hallr. Celui-ci leur fit très bon accueil. Flosi lui dit : « Je voudrais te demander, beau-père, d'aller au thing avec moi, avec tous tes thingmenn. » Hallr dit : « Voici qu'est arrivé ce qu'on dit, que la main ne se réjouit pas longtemps du coup qu'elle a porté. Il y a parmi tes compagnons celui-là même qui naguère excitait au pire et qui ne porte guère la tête haute à présent. Mais je suis tenu de te fournir toute l'assistance que je pourrai. » Flosi dit : « Quel conseil me donnes-tu, au point où nous en sommes ? » Il répondit : « Tu vas aller tout au nord jusqu'au Vápnafjördr et y demanderas l'assistance de tous les chefs. Tu auras d'ailleurs besoin d'eux tous avant que le thing ne soit terminé. »

Flosi resta là trois nuits et se reposa, puis alla de là à l'est à Geitahellur, puis jusqu'à Berufjördr : là, ils passèrent la nuit. De là, ils allèrent à l'est dans le Breiddalr, à Heydalir. Habitait là Hallbjörn le Fort[2], qui avait épousé Oddný, sœur de Sörli, fils de Helgi la Pique, et Flosi y reçut bonne hospitalité. Hallbjörn posa maintes questions sur l'incendie, et Flosi lui répondit sans détour. Hallbjörn demanda jusqu'où Flosi avait l'intention d'aller dans les fjords du Nord. Flosi dit qu'il avait l'intention d'aller jusqu'au Vápnafjördr. Flosi sortit alors une bourse de sa ceinture et dit qu'il voulait la lui donner. Hallbjörn prit l'argent, disant que pourtant il n'attendait pas de cadeaux de Flosi, « je voudrais savoir quand même ce que tu veux que je te donne en récompense. — Je n'ai pas besoin d'argent, dit Flosi, mais je voudrais que tu ailles au thing avec moi et m'assistes dans mes procès. Pourtant, je n'ai à faire valoir aucune parenté avec toi. » Hallbjörn dit :

« Je te promets d'aller au thing et de t'assister dans tes procès comme je le ferais si tu étais mon frère. » Flosi le remercia.

De là, il alla par la lande de Breiddalr, puis à Hrafnkelsstadir. Habitait là Hrafnkell[1], fils de Thórir, fils de Hrafnkell, fils de Hrafn. Flosi y reçut bonne hospitalité et il chercha à obtenir de Hrafnkell qu'il vînt au thing et l'assistât. Hrafnkell se déroba longtemps, mais il finit par promettre que Thórir, son fils, irait avec tous leurs thingmenn et l'assisterait de la même façon que les godi de son district. Flosi le remercia, partit et alla à Bersastadir. Là, habitait Holmsteinn, fils de Bersi le Voyant[2], qui reçut très bien Flosi, lequel lui demanda assistance. Holmsteinn dit qu'il y avait longtemps que Flosi l'avait payé pour qu'il l'aidât.

De là, ils allèrent à Valthjófsstadir. Habitait là Sörli[3], fils de Helgi la Pique, frère de Bjarni. Il avait épousé Thórdís, fille de Gudmundr le Puissant de Mödruvellir. Ils reçurent là bonne hospitalité. Le lendemain matin, Flosi sonda Sörli pour savoir s'il irait au thing avec lui, et il lui offrit de l'argent pour cela. « Je ne sais pas, dit-il, tant que je ne sais pas de quel côté Gudmundr le Puissant, mon beau-père, se rangera, car c'est lui que j'ai l'intention d'assister, de quelque côté qu'il se range. » Flosi dit : « Je vois par tes réponses que tu es sous la domination de ta femme. » Ensuite, Flosi se leva et ordonna à ses hommes de prendre leurs habits et leurs armes. Ils s'en allèrent, n'ayant obtenu là aucune assistance.

Ils allèrent en bas du Lagarfljót, et, par la lande, jusqu'à Njardvík. Habitaient là deux frères, Thorkell le Très-Savant et Thorvaldr. C'étaient les fils de Ketill le Glorieux, fils de Thídrandi le Voyant, fils de Ketill le Glorieux, fils de Thórir la Perdrix. La mère de Thorkell le Très-Savant et de Thorvaldr était Yngvildr, fille de Thorkell le Très-Savant. Flosi reçut là bonne hospitalité. Il leur dit tout sur le but de son voyage et leur demanda assistance, mais ils refusèrent, jusqu'au moment où il donna trois marcs d'argent à chacun pour son aide. Alors, ils acceptèrent de protéger Flosi. Yngvildr, leur mère, était présente. Quand elle entendit qu'ils promettaient de faire le voyage à l'althing, elle pleura. Thorkell dit : « Pourquoi pleures-tu, mère? » Elle répondit : « J'ai rêvé que Thorvaldr,

ton frère, était en tunique rouge et elle lui était si juste que j'ai cru qu'elle lui était cousue sur le corps. J'ai eu aussi l'impression qu'en dessous, il était en bas rouges entortillés de bandelettes qui lui faisaient mal. Cela me faisait peine de voir qu'il se sentait si mal à l'aise, mais je ne pouvais rien y faire. » Ils en rirent, dirent que c'étaient des bêtises et que ce n'étaient pas des stupidités qui les empêcheraient d'aller au thing. Flosi les remercia bien et alla de là au Vápnafjördr.

Ils arrivèrent à Hof. Habitait là Bjarni, fils de Helgi la Pique, fils de Thorgils, fils de Thorsteinn le Blanc, fils d'Ölvir, fils d'Eyvaldr, fils de Thórir aux bœufs. La mère de Bjarni était Halla fille de Lýtingr. La mère de Helgi la Pique était Ásvör, fille de Thórir, fils d'Atli au gruau, fils de Thórir la Perdrix; Bjarni, fils de Helgi la Pique, avait épousé Rannveig, fille de Thorgeirr, fils d'Eiríkr de Goddalir, fils de Geirmundr, fils de Hróaldr, fils d'Eiríkr Barbe-Raide. Il reçut Flosi à bras ouverts. Flosi lui offrit de l'argent pour qu'il l'assistât. Bjarni dit : « Je n'ai jamais vendu pour des pots-de-vin ma valeur ni mon aide. Mais maintenant que tu as besoin de renfort, je vais le faire par amitié, j'irai au thing et te protégerai comme je le ferais pour mon frère. — Alors, toutes les obligations sont pour moi, dit Flosi. Pourtant, c'est bien ce que j'espérais de toi. »

Ensuite, Flosi alla à Krossavík. Thorkell Geitisson était déjà grand ami de Flosi[1]. Celui-ci lui dit la raison de son voyage. Thorkell dit qu'il était tenu de l'aider autant qu'il en était capable et de ne pas se désintéresser de son affaire. Il fit à Flosi de beaux cadeaux quand il partit.

Alors Flosi revint du nord, sortit du Vápnafjördr, remonta le district du Fljótsdalr, descendit chez Holmsteinn, fils de Bersi le Voyant, et dit que tous l'avaient bien aidé dans ses besoins, hormis Sörli, fils de Helgi la Pique. Holmsteinn dit que c'était parce qu'il n'avait rien d'un homme tyrannique. Holmsteinn lui fit de beaux présents. Flosi remonta le Fljótsdalr, de là alla au sud par la montagne, par Oxarhraun, descendit le Svídinhornadalr, alla vers la côte ouest en longeant l'Álptafjördr et se rendit tout d'une traite à Thváttá, chez Hallr, son beau-père. Là il passa un demi-mois ainsi que ses hommes, et ils se reposèrent.

Flosi demanda à Hallr quel conseil il lui donnait sur la

façon dont il devait s'y prendre pour mener son affaire. Hallr dit : « Je te conseille de rester chez toi ainsi que les fils de Sigfúss, qu'ils envoient des gens mettre leurs maisons en ordre et que vous alliez chez vous pour cette fois. Mais quand vous irez au thing, chevauchez tous ensemble et ne vous éparpillez pas. Que les fils de Sigfúss aillent alors voir leurs femmes. J'irai également au thing ainsi que Ljótr, mon fils, avec tous nos thingmenn et je te fournirai toute l'assistance dont je serai capable. » Flosi le remercia et Hallr lui fit de beaux présents quand il partit. Flosi quitta Thváttá et il n'y a rien à raconter sur son voyage tant qu'il ne fut arrivé chez lui à Svínafell. Il passa alors chez lui ce qui restait de l'hiver et tout l'été jusqu'à la date du thing.

CHAPITRE CXXXV

Maintenant, il faut raconter qu'un jour Kári Sölmundarson et Thórhallr Ásgrímsson allèrent à Mosfell trouver Gizurr le Blanc. Il les reçut à bras ouverts et ils y restèrent très longtemps.

Une fois qu'ils parlaient de l'incendie de Bergthórshváll. Gizurr dit que c'était une grande chance que Kári fût parvenu à s'enfuir. Alors, Kári déclama :

17. *À contrecœur je quittai,*
Le cœur plein de courroux,
La fumée dans la maison de Njáll
Quand les guerriers
Brûlèrent au-dedans.
Que l'on prête attention
À mes paroles.
Je relate mes épreuves.

Alors Gizurr dit : « Il est compréhensible que tu n'oublies pas, et il ne faut plus en parler pour cette fois. » Kári dit qu'il avait l'intention d'aller chez lui. Gizurr dit : « Je prendrai la liberté de te donner un conseil sincère : il ne faut pas que tu ailles chez toi. Pourtant, tu t'en iras si tu le veux. Il faut que tu ailles tout à l'est à Holt, sous l'Eyjafjöll, trouver Thorgeirr Lance-du-Précipice et Thorleifr la Corneille[1]. Ils devront revenir de l'est avec toi, car

ce sont eux les plaignants principaux dans ce procès. Thorgrímr le Grand, leur frère, les accompagnera. Vous irez chez Mördr Valgardsson. Tu lui transmettras mon message : qu'il se charge du procès contre Flosi pour le meurtre de Helgi Njálsson. Et s'il dit quoi que ce soit là contre, tu feras semblant d'être très fâché et feras mine de lui enfoncer une hache dans la tête; tu lui diras aussi ma colère, d'autre part, s'il fait des difficultés pour s'engager dans cette affaire. Tu ajouteras que j'irai chercher Thorkatla, ma fille, et que je la ramènerai chez moi. Cela, il ne le supportera pas car il l'aime comme les yeux de sa tête. » Kári le remercia de ses conseils. Il ne lui parla pas d'assistance car il pensa qu'en cela, comme pour le reste, il agirait amicalement.

De là, Kári alla à l'est, traversa les rivières, alla jusqu'au Fljótshlíd, passa le Markafljót et arriva à Seljalandsmúli. Ils allèrent à l'est à Holt. Thorgeirr les reçut avec la plus grande joie. Il leur raconta les voyages de Flosi et quelle aide importante il avait obtenue dans les fjords de l'Est. Kári dit qu'il était compréhensible qu'il demandât du renfort, tant était grave ce dont il avait à répondre. Thorgeirr dit : « Plus cela ira mal pour eux, mieux ce sera. » Kári dit à Thorgeirr les conseils de Gizurr.

Ensuite ils revinrent de l'est dans les Rangárvellir, chez Mördr Valgardsson. Il les reçut bien. Kári lui transmit le message de Gizurr, son beau-père. Mördr se montra plutôt réticent. Il dit qu'il était plus difficile de poursuivre Flosi tout seul que dix autres. Kári dit : « Il en va de toi exactement comme Gizurr le pensait, car tu es mal disposé en toutes choses et tu es à la fois froussard et couard. D'ailleurs, ce qui te pend au nez, et que tu mérites, c'est que Thorkatla va retourner chez son père. » Celle-ci se prépara aussitôt, disant qu'elle était prête depuis longtemps à divorcer. Alors, Mördr modifia rapidement ses dispositions et ses propos, les pria de détourner de lui leur colère et se saisit sur-le-champ de l'affaire. Kári dit : « Tu viens donc de te charger du procès. Poursuis-le sans faillir car il y va de ta vie. » Mördr déclara qu'il s'emploierait de toutes ses forces à faire cela bien et vaillamment.

Après cela, Mördr convoqua chez lui neuf voisins : ils étaient tous voisins du lieu du crime. Il serra la main de Thorgeirr et prit deux témoins « de ce que Thorgeirr

Thórisson me transfère l'accusation de meurtre contre Flosi Thórdarson, pour le meurtre de Helgi Njálsson, avec toutes les preuves qui doivent accompagner cette accusation. Tu me transfères ce cas pour présenter l'accusation et parvenir à un accord ainsi que pour mettre à profit toutes les preuves comme si j'étais le plaignant principal légal. Tu me le transfères selon la loi et je m'en charge selon la loi[1] ».

Une seconde fois, Mördr prit des témoins « de ce que, dit-il, je proclame contre Flosi Thórdarson une accusation pour agression selon la loi contre Helgi Njálsson, pour blessure à la cervelle ou aux parties vitales du corps ou à la moelle, blessure atteignant l'os et dont Helgi a reçu la mort. Je fais cette proclamation devant cinq voisins — et il les nomma tous —, je fais une proclamation légale; je la fais en tant que fondé de pouvoir de Thorgeirr Thórisson ». Encore une fois, il prit des témoins « de ce que je proclame contre Flosi Thórdarson une accusation pour blessure faite à la cervelle ou aux parties vitales du corps ou à la moelle, blessure atteignant l'os et dont Helgi reçut la mort, sur le lieu même où Flosi Thórdarson a commis contre Helgi Njálsson une agression selon la loi. Je fais cette proclamation devant cinq voisins — ensuite il les nomma tous —, je fais une proclamation légale; je la fais en tant que fondé de pouvoir de Thorgeirr Thórisson. » Pour la troisième fois, Mördr prit des témoins — « de ce que, dit-il, je convoque ces neuf voisins du lieu du crime — et il les nomma tous par leur nom — à aller à l'althing et à déposer en tant que voisins sur le fait de savoir si Flosi Thórdarson a bien commis une agression selon la loi contre Helgi Njálsson sur le lieu même où Flosi Thórdarson a fait à Helgi Njálsson une blessure à la cervelle ou aux parties vitales du corps ou à la moelle, blessure atteignant l'os et dont Helgi reçut la mort. Je vous convoque à prononcer tous les termes que les lois vous obligent à dire et que je vous requiers de prononcer devant le tribunal, puisqu'ils ressortissent à cette accusation. Je vous fais une convocation légale en sorte que vous l'entendiez personnellement. Je fais cette convocation pour le procès en tant que fondé de pouvoir de Thorgeirr Thórisson. » Mördr prit des témoins « de ce que, dit-il, je convoque ces neuf voisins du lieu du crime à aller à l'althing et à déposer en tant que voisins sur le

fait de savoir si Flosi Thórdarson a fait à Helgi Njálsson une blessure à la cervelle ou aux parties vitales du corps ou à la moelle, blessure atteignant l'os et dont Helgi reçut la mort sur le lieu même où Flosi Thórdarson a commis contre Helgi Njálsson une agression selon la loi. Je vous convoque à prononcer tous les termes que les lois vous obligent à dire et que je vous requiers de prononcer devant le tribunal puisqu'ils ressortissent à cette accusation. Je vous fais une convocation légale. Je la fais en sorte que vous l'entendiez personnellement. Je fais cette convocation pour le procès en tant que fondé de pouvoir de Thorgeirr Thórisson[1]. »

Alors, Mördr dit : « Voici que ce procès est intenté comme vous le demandiez, et je voudrais te demander, Thorgeirr, de venir chez moi quand tu iras au thing, que nous y allions alors avec nos deux troupes réunies et que nous restions tous deux bien ensemble, car ma troupe sera prête dès le début du thing et je vous serai fidèle en toutes choses. » Ils se montrèrent satisfaits de tout cela et l'on s'engagea par serment à ce qu'aucun d'eux ne se séparerait de l'autre avant que Kári ne le veuille, et à ce que chacun d'eux mettrait sa vie en jeu pour la vie de l'autre. Ensuite, ils se quittèrent en termes amicaux, et fixèrent une réunion entre eux au thing.

Alors Thorgeirr revint à l'est, mais Kári alla à l'ouest, passa les rivières jusqu'à ce qu'il arrivât à Tunga chez Ásgrímr. Celui-ci le reçut parfaitement. Kári lui dit tous les conseils de Gizurr et les préparatifs de procès. « Je m'attendais, dit Ásgrímr, que Gizurr agisse bien et il vient encore de le montrer. » Ásgrímr dit : « Qu'as-tu appris de l'est, de Flosi ? » Kári répondit : « Il est allé tout à l'est dans le Vápnafjördr et presque tous les chefs lui ont promis de l'assister et d'aller à l'althing. Ils espèrent également du renfort des gens du Reykjardalr, de ceux de Ljósavatn et de ceux de l'Oxfjördr. » Ils en parlèrent abondamment. À présent, le temps passe jusqu'à la date de l'althing.

Thórhallr Ásgrímsson attrapa un mal à la jambe si grave qu'au-dessus de la cheville, sa jambe était aussi grosse ou enflée qu'une cuisse de femme, et il ne pouvait marcher sans bâton. C'était un homme de grande taille et vigoureux, noir de chevelure et de teint, bien modéré dans ses paroles quoique de tempérament vif. Ce fut un

des trois hommes les plus versés dans la connaissance des lois en Islande.

On arriva au moment où il fallait partir de chez soi pour aller à l'althing. Ásgrímr dit à Kári : « Il faut que tu arrives au début du thing, montes nos baraquements ainsi que Thórhallr, mon fils, car c'est toi qui te conduiras le mieux et le plus gentiment envers lui puisqu'il a le pied mutilé. Mais nous aurons le plus grand besoin de lui à ce thing. Vingt hommes vous accompagneront. » Après cela, on prépara leur voyage. Ils allèrent ensuite au thing, montèrent les baraquements et préparèrent bien les choses.

CHAPITRE CXXXVI

Flosi vint de l'est avec les cent hommes qui avaient pris part à l'incendie avec lui. Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent au Fljótshlíd. Les fils de Sigfúss donnèrent alors des instructions pour leurs maisons et y restèrent cette journée-là, mais le soir, ils allèrent à l'ouest, passèrent la Thjórsá et y dormirent cette nuit-là. Le lendemain matin de bonne heure, ils prirent leurs chevaux et poursuivirent leur route. Flosi dit à ses hommes : « Maintenant, nous allons nous rendre à Tunga chez Ásgrímr et en finirons avec lui[1]. » Ils dirent que ce serait une bonne chose. Ils allèrent donc, jusqu'à ce qu'ils soient à courte distance de Tunga.

Ásgrímr se trouvait dehors avec quelques hommes. Ils virent la troupe dès que ce fut possible. Les gens de la maison d'Ásgrímr dirent : « Ce doit être Thorgeirr Lance-du-Précipice. » Ásgrímr dit : « Je ne crois pas. Ces gens-là rient et se moquent, mais les parents de Njáll comme Thorgeirr ne riront pas tant qu'ils ne seront pas vengés. Je suppose que c'est autre chose, et il peut se faire que cela vous paraisse invraisemblable. Mon opinion est que ce doit être Flosi et les incendiaires et qu'ils ont l'intention d'en finir avec nous. Il faut que nous rentrions tous. » C'est ce qu'ils firent. Ásgrímr fit balayer les maisons, tendre les tapisseries, placer les tables et apporter des victuailles dessus. Il fit disposer les sièges amovibles[2] d'un bout à l'autre des bancs dans toute la pièce.

Flosi entra dans le clos et ordonna à ses hommes de descendre de cheval et d'entrer; ce qu'ils firent. Flosi et les siens entrèrent dans la pièce. Ásgrímr était assis sur l'estrade[1]. Flosi regarda les bancs et vit que tout le nécessaire était préparé. Ásgrímr ne leur fit pas de salutations, mais dit à Flosi : « Les tables sont mises pour la raison que ceux qui en ont besoin ont le droit d'avoir à manger. » Flosi se mit à table ainsi que tous ses hommes et ils posèrent leurs armes contre la cloison. Ceux qui ne purent s'asseoir sur les bancs s'assirent sur les sièges amovibles, et quatre hommes en armes se tinrent devant l'endroit où Flosi était assis pendant qu'on se restaurait. Ásgrímr se tut pendant le repas. Il était rouge comme le sang. Quand ils eurent mangé, des femmes enlevèrent les tables et quelques-unes apportèrent des bassins pour se laver les mains. Flosi se conduisit aussi calmement que s'il était chez lui. Il y avait une hache à bois au coin de l'estrade. Ásgrímr l'empoigna à deux mains, sauta sur le rebord de l'estrade et voulut frapper Flosi à la tête. Glúmr Hildisson entrevit cette attaque, se leva d'un bond, empoigna la hache devant la main d'Ásgrímr et retourna aussitôt le tranchant contre Ásgrímr, car Glúmr était très vigoureux. Alors beaucoup d'autres se levèrent et voulurent attaquer Ásgrímr. Flosi dit que personne ne devait lui faire de mal « car nous l'avons soumis à trop rude épreuve[2], et il a fait ce qu'il avait à faire, manifestant qu'il était sans crainte ». Flosi dit à Ásgrímr : « Nous allons nous quitter sains et saufs, nous nous retrouverons au thing et y entreprendrons pour de bon notre affaire. — En effet, dit Ásgrímr, et je voudrais que, quand le thing sera terminé, vous soyez abaissés. » Flosi ne répondit rien. Ils sortirent, montèrent à cheval et s'en allèrent.

Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Laugarvatn et y passèrent la nuit. Le lendemain matin, ils allèrent à Beitivellir et y firent une pause. Alors maints groupes arrivèrent à eux. Il y avait là Hallr du Sída et tous les gens des fjords de l'Est. Flosi leur fit excellent accueil et leur raconta son voyage et ses démêlés avec Ásgrímr. Beaucoup louèrent fort Flosi, disant que ç'avait été agir vaillamment. Hallr dit : « Je vois cela autrement, car cela me semble une démarche malavisée. Il n'y avait pas besoin de leur rafraîchir la mémoire pour qu'ils se rappellent leurs griefs, et ceux qui défient aussi

lourdement les autres sont dans une très grande détresse. » On voyait bien que Hallr estimait que c'était excessif.

De là, ils chevauchèrent tous ensemble jusqu'à ce qu'ils arrivent à Vellir-les-Hauts[1]. Là, ils disposèrent leurs troupes en ordre de bataille et descendirent ensuite au thing. Flosi avait fait monter le baraquement Byrgir[2] avant d'aller au thing, et les gens des fjords de l'Est allèrent à leurs baraquements.

CHAPITRE CXXXVII

Maintenant, il faut raconter que Thorgeirr Lance-du-Précipice vint de l'est avec une grande escorte. Ses frères, Thorleifr la Corneille et Thorgrímr le Grand, étaient avec lui. Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Hof chez Mördr Valgardsson, et y attendirent qu'il fût prêt. Mördr avait enrôlé tout homme en état de porter les armes, et ils découvrirent qu'il était parfaitement résolu en toutes choses. Ils chevauchèrent ensuite jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'ouest au-delà des rivières et y attendirent Hjalti Skeggjason. Il arriva alors qu'ils avaient attendu un court moment. Ils se réjouirent de le voir et ils chevauchèrent ensuite tous ensemble jusqu'à ce qu'ils arrivent à Reykir dans le Biskupstunga. Là, ils attendirent Ásgrímr. Il vint à leur rencontre.

Ils passèrent alors la Bruará et Ásgrímr leur raconta comment les choses s'étaient passées entre lui et Flosi. Thorgeirr dit : « Je voudrais bien que nous éprouvions leur valeur avant la fin du thing. » Ils chevauchèrent ensuite jusqu'aux Beitivellir. Là, Gizurr le Blanc arriva avec une très grande troupe. Ils eurent un long entretien. Ils allèrent alors à Vellir-les-Hauts, y disposèrent leurs troupes en ordre de bataille et allèrent ainsi au thing. Flosi et ses hommes coururent tous à leurs armes et il s'en fallut de peu qu'ils ne se battent, mais Ásgrímr et ses partisans ne firent rien pour cela et allèrent à leurs baraquements. Tout fut tranquille ce jour-là, en sorte qu'ils ne se battirent pas. Étaient alors arrivés les chefs de tous les quartiers du pays et on ne se rappelait pas qu'il y eût jamais eu autant de monde à un thing.

CHAPITRE CXXXVIII

Il y avait un homme qui s'appelait Eyjólfr. Il était fils de Bölverkr[1], fils d'Eyjólfr le Gris d'Ótradalr, fils de Thórdr le Braillard, fils d'Óláfr Feilan. La mère d'Eyjólfr le Gris était Hródný, fille de Skeggi du Midfjördr, fils de Björn au manteau de fourrure, fils de Skútadar-Skeggi. C'était un homme de haut rang, et celui de tous qui était le plus versé dans la connaissance des lois, en sorte qu'il était l'un des trois hommes qui connaissaient le mieux les lois en Islande. C'était un homme très avenant de visage, grand, fort, très susceptible de devenir un chef. Il était cupide, comme ses autres parents.

Un jour, Flosi alla au baraquement de Bjarni, fils de Helgi la Pique. Bjarni le reçut à bras ouverts, et Flosi s'assit à côté de lui. Ils parlèrent de beaucoup de choses. Flosi dit à Bjarni : « Quel parti faut-il prendre à présent ? » Bjarni répondit : « J'ai l'intention de résoudre la difficulté, mais le plus judicieux me semble de demander de l'aide, car ils amassent des forces contre nous. Je voudrais aussi te demander, Flosi, s'il y a quelqu'un de très versé dans la connaissance des lois parmi tes compagnons, car vous aurez le choix entre deux choses : l'une est de demander des conciliations, et celle-là est excellente ; l'autre est de défendre le procès selon les lois, s'il se peut qu'il y ait une défense dans ce cas, encore que l'on tiendra que c'est s'engager avec ardeur. Il me semble que c'est cette dernière solution qu'il faudrait prendre, parce que jusqu'ici vous avez attaqué avec arrogance et qu'il ne convient pas qu'à présent vous vous abaissiez. » Flosi dit : « En ce qui concerne la question que tu poses à propos d'hommes de loi, je te dirai tout de suite qu'il n'y en a aucun dans notre parti et que je n'en vois aucun dans les fjords de l'Est, sinon Thorkell Geitisson, ton parent. » Bjarni dit : « Il ne faut pas compter sur lui. Quoiqu'il soit versé dans la connaissance des lois, il est très prudent. Il est inutile que quiconque pense le prendre pour cible, mais il te secondera aussi bien que le plus ardent car il est d'un courage

indomptable. Mais je te dirai que présenter la défense dans le procès pour l'incendie sera la mort de celui qui le fera, et je ne peux supporter que cela arrive à Thorkell, mon parent. Il faudra que nous cherchions ailleurs. » Flosi dit : « Il y a un homme qui s'appelle Eyjólfr, et il est fils de Bölverkr. C'est le plus grand juriste du quartier des fjords de l'Ouest. Il sera nécessaire de lui donner beaucoup d'argent s'il faut l'intéresser à ce procès. Pourtant, nous ne regarderons pas à cela. Il faudra aussi que nous allions en armes à toutes les plaidoiries et que nous soyons le plus possible sur nos gardes. Mais il ne faudra pas les attaquer, à moins que nous ayons à nous défendre. Je vais t'accompagner pour demander du renfort, car il me semble qu'il n'y a plus moyen de rester inactifs. »

Ensuite, ils sortirent du baraquement et allèrent à celui des gens de l'Oxfjördr. Bjarni parla à Lýtingr, à Blaeingr et à Hrói Arnsteinsson et il obtint rapidement d'eux ce qu'il voulait.

Alors ils allèrent trouver Kolr, fils de Skúta le Meurtrier, et Eyvindr, fils de Thorkell, fils d'Áskell le Godi[1], et leur demandèrent assistance, mais ils se dérobèrent longtemps. Pourtant, il se fit qu'ils acceptèrent trois marcs d'argent pour cela, et qu'ils entreprirent le procès avec eux.

Alors ils allèrent au baraquement des gens de Ljósavatn et y restèrent quelque temps. Flosi demanda assistance aux gens de Ljósavatn. Mais ils étaient difficiles et durs à convaincre. Flosi dit alors, avec grande colère : « C'est mal vous conduire. Chez vous, dans votre district, vous êtes ambitieux et injustes, mais vous ne voulez pas prêter main-forte au thing aux gens qui vous le réclament. On vous blâmera fort aussi, et l'on vous jettera à la face, au thing, de ne pas vous souvenir des insultes que Skarphedinn vous a faites, à vous autres gens de Ljósavatn. » Une deuxième fois, Flosi eut avec eux un entretien secret, leur offrit de l'argent pour qu'ils l'assistent et les séduisit par de belles paroles. Pour finir, ils lui promirent assistance, avec tant de détermination qu'ils déclarèrent qu'ils combattraient à ses côtés s'il en était besoin. Bjarni dit à Flosi : « Tu as bien agi. Tu es un grand chef, un homme brave et obstiné, et tu es homme à ne pas laisser empiéter sur tes droits. »

Ensuite, ils allèrent à l'ouest de l'Oxará, au baraquement de Snorri le Godi[1]. Ils virent qu'il y avait quantité d'hommes dehors devant le baraquement. Il y avait là un homme qui avait un manteau d'écarlate sur les épaules, une résille d'or sur la tête et une hache incrustée d'argent à la main. Bjarni dit : « Voici qui tombe bien : voici Eyjólfr Bölverksson. » Ils allèrent à la rencontre d'Eyjólfr et le saluèrent. Eyjólfr reconnut tout de suite Bjarni et lui fit bon accueil. Bjarni prit Eyjólfr par la main et le conduisit dans le haut de l'Almannagjá. Bjarni demanda à Flosi et à ses hommes de le suivre. Les hommes d'Eyjólfr l'accompagnèrent également. Ils leur demandèrent de rester sur le bord de la falaise, et de surveiller alentour.

Ils allèrent jusqu'à l'endroit où le chemin passe en bas de la falaise supérieure. Flosi dit que c'était un bon endroit pour s'asseoir et qu'on pouvait voir un peu partout. Ils s'assirent donc. Ils étaient quatre en tout, pas davantage. Bjarni dit alors à Eyjólfr : « Nous sommes venus te trouver, ami, parce que nous avons grand besoin de ton assistance en tous lieux. » Eyjólfr dit : « Il y a ici maintenant bonne élite au thing, et il ne vous serait guère difficile de trouver des hommes qui vous seraient de plus d'appoint que moi. » Bjarni dit : « Non pas, car tu disposes de beaucoup de choses pour lesquelles nul ne t'est supérieur, ici au thing. La première, c'est que tu es d'aussi bonne famille que tous ceux qui descendent de Ragnarr aux braies velues. Tes ancêtres ont toujours pris part aux grandes affaires, que ce soit au thing ou chez eux dans le district, et ils ont toujours eu le dessus. Pour cette raison, il nous a semblé probable que tu remporterais la victoire dans les procès, comme tes parents. » Eyjólfr répondit : « Tu parles bien, mais je ne crois guère avoir part à cette louange. » Flosi dit : « Ce n'est pas la peine d'essayer de dissimuler ce que nous avons dans l'idée. Nous voudrions te demander assistance pour que tu nous aides dans notre procès, que tu ailles au tribunal avec nous, te charges de la défense si elle a lieu, la présentes de notre part et nous aides, à ce thing, en toutes choses qui pourraient arriver. » Eyjólfr se leva d'un bond, en colère, et dit qu'il était inutile que quiconque cherchât à se servir de lui pour tirer les marrons du feu ou pour faire l'imbécile, alors que tout cela ne le concernait pas. « Et je vois maintenant, dit-il, ce qui vous a poussés à dire les belles paroles de tout à l'heure. »

Hallbjörn le Fort l'empoigna, l'assit entre Bjarni et lui et dit : « Un arbre ne tombe pas au premier coup, ami, assois-toi d'abord près de nous. » Flosi retira un anneau d'or de son bras et dit : « Je voudrais te donner cet anneau d'or, Eyjólfr, pour ton amitié et ton assistance, et te montrer ainsi que je ne veux pas te duper. Il te convient d'autant mieux d'accepter cet anneau qu'il n'y a personne ici au thing à qui j'aie fait un tel cadeau. » L'anneau était si grand et si bien fait qu'il valait douze cents de vadmel roux[1]. Hallbjörn lui passa l'anneau au bras. Eyjólfr dit : « Il y a des chances pour que j'accepte cet anneau, tant tu te conduis bien. Tu pourras également t'attendre que j'accepte de prendre la défense et que je ferai pour cela tout ce qu'il faudra. » Bjarni dit : « Eh bien, vous agissez bien l'un et l'autre ! Il y a ici aussi des témoins convenables, puisqu'il s'agit de Hallbjörn et de moi, de ce que tu te charges du procès. » Eyjólfr se leva alors ainsi que Flosi. Ils se serrèrent la main. Eyjólfr reprit alors à Flosi droits et devoirs pour la défense ainsi que les accusations qui pourraient porter sur la défense, car la défense dans un procès fait souvent l'objet de l'accusation dans un autre. Il se chargea de tous les droits et devoirs de l'accusation qui relevaient de cette affaire, qu'ils concernent le tribunal de quartier ou la cinquième cour. Flosi les lui remit légalement, et Eyjólfr les reçut légalement. Il dit alors à Flosi et à Bjarni : « Je viens donc de me charger de cette affaire, comme vous le demandiez. Je voudrais pourtant que, d'abord, vous teniez la chose secrète. Mais si l'affaire passe devant la cinquième cour, il faudra surtout bien vous garder de dire que vous avez donné de l'argent pour qu'on vous aide[2]. »

Flosi se leva alors ainsi que Bjarni et eux tous. Flosi et Bjarni allèrent chacun à son baraquement. Eyjólfr alla au baraquement de Snorri le Godi et s'assit à côté de lui. Ils parlèrent de choses et d'autres. Snorri le Godi saisit le bras d'Eyjólfr, remonta la manche et vit qu'il portait un grand bracelet d'or. Alors il dit : « Est-ce que cet anneau a été acheté ou donné ? » Eyjólfr ne sut que dire et resta muet. Snorri dit : « Je vois bien que tu as dû le recevoir comme cadeau, et il ne faudrait pas que cet anneau te vaille la mort. » Eyjólfr se leva, s'en alla et ne voulut pas en parler. Quand il vit qu'Eyjólfr se levait, Snorri dit : « Il

est probable que, d'ici à ce que le jugement soit rendu, tu sauras ce que tu as accepté. » Eyjólfr alla alors à son baraquement.

CHAPITRE CXXXIX

Maintenant, il faut revenir à Ásgrímr Ellida-Grímsson et à Kári Sölmundarson. Eux, Gizurr le Blanc, Hjalti Skeggjason, Thorgeirr Lance-du-Précipice et Mördr Valgardsson se réunirent. Ásgrímr prit la parole : « Il n'est pas nécessaire d'agir en secret là-dessus, car seuls sont présents ici des hommes dont chacun sait la fidélité. Je voudrais vous demander si vous savez quelque chose des desseins de Flosi et des siens. D'autre part, il me semble qu'il serait nécessaire que nous fassions notre plan. » Gizurr le Blanc répondit : « Snorri le Godi m'a envoyé un homme pour me dire que Flosi avait reçu d'importants renforts des gens des terres du Nord, et qu'Eyjólfr Bölverksson, parent de Snorri, avait reçu de quelqu'un un bracelet d'or qu'il portait en cachette. Snorri disait qu'il pensait que c'était à Eyjólfr Bölverksson qu'on avait l'intention de confier la défense du procès et que c'était pour cela qu'on avait dû lui donner l'anneau. » Ils en convinrent tous. Gizurr leur dit : « À présent, Mördr, mon gendre, s'est chargé du procès que tout le monde doit considérer comme le plus difficile qui soit, à savoir d'ester contre Flosi. Je voudrais que vous répartissiez les attaques entre vous, car il va falloir bientôt proclamer les accusations au Mont-de-la-Loi. Nous aurons également besoin de nous trouver du renfort. » Ásgrímr répondit : « Aussi est-ce ce qu'on va faire, mais nous voudrions te prier de venir demander de l'aide avec nous. » Gizurr dit qu'il le ferait.

Ensuite, Gizurr choisit parmi leur troupe tous les hommes les plus sages pour le seconder. Il y avait là Hjalti, Ásgrímr, Kári et Thorgeirr Lance-du-Précipice. Alors Gizurr dit : « Il faut que nous allions maintenant au baraquement de Skapti Thórodsson d'abord. » Ensuite, ils allèrent au baraquement des gens d'Ölfuss. Gizurr marchait en tête, suivi de Hjalti, puis de Kári, puis

d'Ásgrímr, puis de Thorgeirr, puis des frères de celui-ci. Ils entrèrent dans le baraquement. Skapti était assis sur l'estrade. Quand il vit Gizurr, il se leva pour aller au-devant de lui et lui fit bon accueil ainsi qu'à eux tous, et pria Gizurr de s'asseoir à côté de lui. Gizurr s'assit. Il dit à Ásgrímr : « Maintenant, tu vas représenter à Skapti que nous lui demandons de l'aide, et j'ajouterai ce que bon me semblera. » Ásgrímr dit : « Nous sommes venus chercher ton aide, Skapti, et ton assistance. » Skapti dit : « La dernière fois, il vous a paru que je faisais le difficile quand je n'ai pas voulu me charger de vos difficultés. » Gizurr dit : « Maintenant, il en va autrement. Il s'agit d'entreprendre les poursuites pour maître Njáll et maîtresse Bergthóra, qui furent tous deux brûlés chez eux sans raison, et pour les trois fils de Njáll, ainsi que pour beaucoup d'autres excellentes gens. Jamais tu ne refuseras de prêter main-forte aux gens et de protéger tes parents. » Skapti répondit : « Quand Skarphedinn m'a dit que je m'étais moi-même mis du goudron sur la tête, que j'avais coupé des bandes de gazon pour me cacher dessous, et que j'avais eu tellement peur que Thórólfr Loptsson m'avait porté sur un bateau parmi ses sacs de farine et m'avait ainsi transporté jusqu'en Islande[1], j'avais dans l'idée que je n'entreprendrais pas les poursuites pour son meurtre. » Gizurr dit : « Il n'y a pas lieu de se rappeler maintenant de telles choses, car celui-là est mort qui les a dites. Il faut que tu acceptes de m'aider, moi, même si tu ne veux pas le faire pour d'autres. » Skapti répondit : « Ce procès ne te concerne pas, à moins que tu ne veuilles t'y embrouiller avec eux. » Alors Gizurr se mit fort en colère et dit : « Tu ne ressembles pas à ton père, encore qu'on l'estimât de façons très diverses. Il était toujours secourable envers les gens quand on avait le plus besoin de lui. » Skapti dit : « Oui, nous ne sommes pas de caractères semblables. Vous estimez vous être mis dans de grandes affaires : toi, Gizurr le Blanc, quand tu as attaqué Gunnarr de Hlídarendi, et Ásgrímr pour la raison qu'il a tué Gaukr, son frère juré. » Ásgrímr répond : « Qui sait le pire ne blâme pas le meilleur. Beaucoup diront que je n'ai pas tué Gaukr avant d'y avoir été obligé. Il y a quelque excuse à ce que tu ne nous prêtes pas main-forte, mais ce qui est inexcusable, c'est que tu nous fasses des reproches. Je voudrais qu'avant que le thing ne se termine, tu retires

de ce procès le plus grand déshonneur et que nul ne compense cette honte. »

Gizurr et tous les autres se levèrent, partirent, allèrent au baraquement de Snorri le Godi et y entrèrent. Snorri était assis sur l'estrade. Il reconnut aussitôt les gens et se leva pour aller au-devant d'eux, leur souhaita la bienvenue à tous et leur fit de la place pour qu'ils s'assoient auprès de lui. Ensuite, ils se demandèrent mutuellement les nouvelles générales. Ásgrímr dit à Snorri : « Gizurr, mon parent, et moi sommes venus ici pour te demander ton assistance. » Snorri répondit : « Il est bien compréhensible que tu parles d'entreprendre les poursuites pour tes parents par alliance, étant donné ce qu'ils étaient. Nous avons reçu maints bons conseils de Njáll, quoique maintenant il y en ait peu qui s'en souviennent. Au demeurant, je ne sais pas de quelle assistance il te semble avoir le plus besoin. » Ásgrímr répondit : « Nous estimons en avoir le plus grand besoin si nous nous battons pendant le thing. » Snorri dit : « Le fait est aussi, que l'enjeu est important pour vous. Très probable que vous attaquerez avec ardeur. D'ailleurs, c'est ainsi qu'ils se défendront. Ni les uns ni les autres, vous ne ferez droit aux autres. Vous finirez pas ne plus pouvoir les supporter et les attaquerez, et c'est la seule chose qui restera à faire, car ils voudront vous rendre honte pour mort et déshonneur pour perte de parents. » On voyait bien qu'il les encourageait plutôt à aller de l'avant. Gizurr dit alors : « Tu parles bien, Snorri, tu te conduis toujours au mieux et au plus noble, quand l'enjeu est d'importance. » Ásgrímr dit : « Je voudrais savoir quelle aide tu nous apporterais s'il en va comme tu le dis. » Snorri dit : « Je te rendrai un service d'ami quand il ira de votre honneur à tous. Je n'irai pas au tribunal, mais si vous vous battez au thing, n'en venez aux coups contre eux que dans le cas où vous serez le plus résolus, car il y a de grands champions en face. Mais si vous avez le dessous, il faudra que vous fassiez battre en retraite jusqu'à ce que vous nous rejoigniez, car j'aurai placé ma troupe en ordre de bataille ici et serai prêt à vous protéger. Mais s'il en va autrement et que ce sont eux qui baissent le pied, je présume qu'ils voudront courir se retrancher dans l'Almannagjá, et s'ils y parviennent, vous ne pourrez jamais les réduire. Je prendrai sur moi de placer là devant ma troupe en ordre de

bataille et de leur interdire l'accès à ce retranchement, mais s'ils prennent le long de la rivière, que ce soit vers le nord ou vers le sud, nous ne les poursuivrons pas. Quand vous aurez tué dans leur troupe suffisamment de gens pour qu'il me semble que vous soyez capables de payer des amendes tout en conservant vos godord et le droit de loger dans vos districts, je courrai vous séparer avec tous mes hommes. Si je fais ce que je viens de promettre, il faudra alors que vous cessiez de vous battre quand je le dirai. » Gizurr le remercia bien et dit que cela faisait face à tous leurs besoins. Ils sortirent tous. Gizurr dit : « Où faut-il aller maintenant ? » Ásgrímr répondit : « Au baraquement des gens de Mödruvellir. Ils y allèrent.

CHAPITRE CXL

Quand ils entrèrent dans le baraquement, ils virent à quel endroit était assis Gudmundr le Puissant : il parlait à Einarr Konálsson[1], son fils adoptif, un homme sage. Ils avancèrent et arrivèrent devant Gudmundr. Il leur fit bon accueil, fit faire de la place pour eux dans le baraquement afin qu'ils s'assoient tous. Ils se demandèrent les nouvelles. Ásgrímr dit : « Ce n'est pas la peine d'en faire des secrets : nous sommes venus ici pour te demander assistance résolue. » Gudmundr répondit : « Êtes-vous déjà allés trouver quelques chefs ? » Ils répondirent qu'ils étaient allés voir Skapti et Snorri le Godi, et lui dirent tout bas comment les choses s'étaient passées avec chacun d'eux. Gudmundr dit : « La dernière fois, je me suis conduit mesquinement envers vous en me montrant difficile. Je vous ferai attendre d'autant moins longtemps que je fus alors plus difficile. J'irai au tribunal avec vous, avec tous mes thingmenn, vous assisterai comme je le pourrai, me battrai à vos côtés s'il en est besoin et mettrai ma vie en jeu pour la vôtre. Je récompenserai également Skapti en ce que Thorsteinn Bouche-en-Trou, son fils, sera dans la bataille à mes côtés, car il ne s'aventurerait pas à faire autre chose que ce que je veux, étant donné qu'il a épousé Jódís, ma fille. Skapti voudra alors nous séparer. » Ils le remercièrent et parlèrent longtemps ensuite, en sorte que

les autres n'entendent pas. Gudmundr leur conseilla de ne pas aller se mettre aux genoux d'autres chefs, disant que c'était mesquin, « nous nous risquerons avec l'armée que nous avons maintenant. Vous devriez aussi aller en armes à toutes les plaidoiries, sans vous battre toutefois, en l'état présent des choses ». Tous sortirent alors et allèrent à leur propre baraquement. D'abord, cela ne fut connu que de peu de gens. Le thing s'écoula.

CHAPITRE CXLI

Un jour que les gens allaient au Mont-de-la-Loi, les chefs se trouvèrent placés de telle sorte qu'Ásgrímr Ellida-Grímsson, Gizurr le Blanc, Gudmundr le Puissant et Snorri le Godi étaient en haut près du Mont-de-la-Loi et que les gens des fjords de l'Est se tenaient en bas. Mördr Valgardsson se trouvait à côté de Gizurr le Blanc, son beau-père. Mördr était le plus éloquent des hommes. Gizurr dit alors qu'il fallait qu'il proclame les accusations pour meurtre, et il lui demanda de parler assez fort pour qu'on puisse bien entendre.

Mördr prit des témoins : « Je prends des témoins, dit-il, de ce que je proclame contre Flosi Thórdarson une accusation pour agression selon la loi contre Helgi Njálsson sur le lieu même où il bondit sur Helgi Njálsson et lui fit une blessure aux parties vitales du corps ou à la cervelle ou à la moelle, blessure atteignant l'os et dont Helgi reçut la mort. Je considère qu'il doit être, pour cette accusation, condamné à proscription complète, sans qu'on ait le droit de le nourrir, de le transporter, de lui fournir tout moyen de se sauver la vie. Je le condamne à être privé de ses biens, moitié pour moi, moitié pour les gens du quartier qui ont à prendre les biens d'un condamné, selon la loi. Je fais cette proclamation devant le tribunal de quartier qui a à connaître de cette accusation, selon la loi. Je fais une proclamation légale. Je fais une proclamation que tout le monde peut entendre au Mont-de-la-Loi. Je fais une accusation garantissant poursuite cet été et pleine proscription contre Flosi Thórdarson. Je fais cette proclamation en tant que fondé de pouvoir de Thorgeirr

Thórisson ». Au Mont-de-la-Loi, il y eut grande rumeur, et l'on dit que Mördr avait bien parlé et bravement. Mördr prit la parole une seconde fois : « Je vous prends à témoin que, dit-il, je proclame une accusation contre Flosi Thórdarson pour le fait qu'il fit à Helgi Njálsson une blessure aux parties vitales du corps ou à la cervelle ou à la moelle, blessure atteignant l'os et dont Helgi reçut la mort sur le lieu même où Flosi Thórdarson fit contre Helgi Njálsson une agression selon la loi. Je considère, Flosi, que tu dois être, pour cette accusation, condamné à proscription complète, sans qu'on ait le droit de te nourrir, de te transporter, de te donner tout moyen de te sauver la vie. Je te condamne à être privé de tous tes biens, moitié pour moi et moitié pour les gens du quartier qui ont à prendre les biens d'un condamné, selon la loi. Je fais cette proclamation devant le tribunal de quartier qui a à connaître de cette accusation selon la loi. Je fais une proclamation légale. Je fais une proclamation que tout le monde peut entendre au Mont-de-la-Loi. Je fais une accusation garantissant poursuite cet été et pleine proscription contre Flosi Thórdarson. Je fais cette proclamation en tant que fondé de pouvoir de Thorgeirr Thórisson[1]. » Ensuite, Mördr s'assit. Flosi entendit bien et ne dit pas un mot pendant ce temps.

Thorgeirr Lance-du-Précipice se leva et prit des témoins : « Je prends des témoins de ce que je proclame une accusation contre Glúmr Hildisson pour le fait qu'il prit du feu et l'entretint et le mit aux maisons de Bergthórshváll[2], quand brûlèrent à l'intérieur Njáll Thorgeirsson et Bergthóra Skarphedinsdóttir, et toutes les personnes qui y périrent. Je considère qu'il doit être, pour cette accusation, condamné à proscription complète, sans qu'on ait le droit de le nourrir, de le transporter, de lui donner tout moyen de sauver sa vie. Je le condamne à être privé de tous ses biens, moitié pour moi et moitié pour les gens du quartier qui ont à prendre le bien d'un condamné, selon la loi. Je fais cette proclamation devant le tribunal de quartier qui a à connaître de cette affaire, selon la loi. Je fais une proclamation légale. Je fais une proclamation que tout le monde peut entendre au Mont-de-la-Loi. Je fais une accusation garantissant poursuite cet été et pleine proscription contre Glúmr Hildisson. »

Kári Sölmundarson intenta un procès contre Kolr

Thorsteinsson, Gunnarr Lambason et Grani Gunnarsson, et les gens dirent qu'il parlait remarquablement bien. Thorleifr la Corneille intenta un procès contre tous les fils de Sigfúss, et Thorgrímr le Grand, son frère, contre Módólfr Ketilsson, Lambi Sigurdarson et Hróarr Hámundarson, frère de Leidólfr le Fort. Ásgrímr Ellida-Grímsson esta contre Leidólfr, Thorsteinn Geirleifsson, Árni Kolsson et Grímr le Rouge[1]. On dit que tous avaient bien parlé. Ensuite, d'autres proclamèrent leurs accusations et cela dura une bonne partie de la journée. Alors, les gens allèrent à leurs baraquements.

Eyjólfr Bölverksson alla aux baraquements avec Flosi. Ils allèrent à l'est du baraquement, et Flosi demanda s'il voyait quelque défense dans ces procès. « Aucune, dit Eyjólfr. — Quel parti prendre maintenant? dit Flosi. — Maintenant, il faut trouver un expédient pour nous tirer de difficulté, dit Eyjólfr; pourtant, je vous donnerai encore quelque conseil. Il faut que tu cèdes ton godord et le remettes à Thorgeirr, ton frère, et que tu te déclares thingmadr[2] d'Áskell le Godi[3], fils de Thorketill, du nord, de Reykjardalr. S'ils ne savent pas cela, il peut se faire que cela leur cause du tort. Ils esteront devant le tribunal des gens des fjords de l'Est, mais c'est devant le tribunal des gens des terres du Nord qu'il leur faudrait ester et cela leur fera commettre une faute[4]. Car s'ils estent devant un autre tribunal que celui qu'il faut, ils encourent une accusation devant la cinquième cour. Il faudra alors que nous reprenions l'accusation, mais en dernier ressort seulement. » Flosi dit : « Il pourrait se faire que nous soyons récompensés pour l'anneau. — Je ne le sais pas, dit Eyjólfr. Mais je vous assisterai selon la loi en sorte qu'on dise qu'il n'y avait pas d'espoir d'aller plus loin. Tu vas maintenant envoyer chercher Áskell, et Thorgeirr va venir te voir immédiatement, accompagné d'un homme. » Peu après, Thorgeirr arriva. Il reprit alors le godord. Arriva également Áskell. Flosi se déclara son thingmadr. Cela ne fut connu de personne d'autre qu'eux.

CHAPITRE CXLII

Tout maintenant fut tranquille, jusqu'au moment où les juges devaient siéger. De part et d'autre, on s'y prépara et on s'arma. Dans chaque camp également, on fit sur les heaumes une marque[1] facile à reconnaître. Thórhallr dit : « Ne vous excitez en rien et faites toutes choses légalement. Mais si vous avez quelque difficulté, faites-le-moi savoir au plus vite et je vous conseillerai. » Ásgrímr et les siens le regardèrent : il avait le visage rouge comme le sang et des larmes de la taille de gros grêlons lui jaillissaient des yeux. Il demanda qu'on lui apportât sa lance. C'était Skarphedinn qui la lui avait donnée, et c'était un objet de très grande valeur. Quand ils partirent, Ásgrímr dit : « Thórhallr, notre parent, n'était pas de bonne humeur de rester dans le baraquement, et je me demande ce qu'il va faire. À présent, il faut que nous allions avec Mördr Valgardsson et que nous ne nous occupions de rien d'autre d'abord[2], car Flosi est plus gros gibier que beaucoup d'autres. »

Ásgrímr envoya un homme à Gizurr le Blanc, à Hjalti et à Gudmundr le Puissant ; ils arrivèrent tous ensemble et allèrent aussitôt au tribunal des gens des fjords de l'Est. Ils allèrent du côté sud du tribunal. Flosi et tous les gens des fjords de l'Est allèrent du côté nord du tribunal. Il y avait là également, avec Flosi, les gens du Reykjardalr, ceux de l'Oxfjördr et ceux de Ljósavatn. Était également là Eyjólfr Bölverksson. Flosi se pencha vers lui et dit : « Ça va bien. Peut-être que ça n'est pas loin de se passer comme tu l'as supposé. — Garde le silence là-dessus, dit-il. Le moment viendra où nous aurons besoin d'y venir. »

Mördr Valgardsson prit des témoins et offrit aux hommes qui avaient à intenter des accusations en proscription devant le tribunal de tirer au sort pour savoir qui esterait le premier et prononcerait son cas, et qui ensuite, et qui enfin. Il fit un appel légal, en sorte que les juges entendent. Alors on tira au sort[3], et ce fut à lui qu'il échut de prononcer son accusation le premier. Mördr prit une seconde fois des témoins : « Je prends des témoins de ce que je fais des réserves sur toute faute que je pourrais

commettre dans mon procès, soit que j'en dise trop, soit que j'en dise trop peu; je réclame le droit de revenir sur tous mes propos, jusqu'à ce que je présente mon procès selon la loi. Je prends des témoins là-dessus, ainsi que ceux qui auraient besoin de se servir ou de jouir de ces témoignages[1]. » Mördr dit : « Je prends des témoins de ce que j'invite Flosi Thórdarson, ou celui auquel il a transféré sa défense légale, à écouter mon serment et l'énoncé de mon accusation, et toutes les preuves de la poursuite que je penserai à produire contre lui. Je fais un appel légal au tribunal, en sorte que les juges entendent d'un bout à l'autre du tribunal. » Mördr dit : « Je prends des témoins de ce que je prête serment sur le Livre, serment légal, et de ce que je dis à Dieu que j'intenterai cette accusation le plus sincèrement, le plus justement et le plus légalement que je le pourrai et que j'accomplirai toutes les plaidoiries légales tant que je serai à ce thing. » Ensuite, il prit la parole en ces termes : « Je prends à témoin Thóroddr, deuxièmement je prends à témoin Thorbjörn[2] que je proclame une accusation contre Flosi Thórdarson pour agression selon la loi sur le lieu même où Flosi Thórdarson commit contre Helgi Njálsson une agression selon la loi, quand Flosi Thórdarson fit à Helgi Njálsson une blessure aux parties vitales du corps ou à la cervelle ou à la moelle, blessure atteignant l'os et dont Helgi reçut la mort. Je considère qu'il doit être, pour cette accusation, condamné à proscription complète sans qu'on ait le droit de le nourrir, de le transporter ou de lui donner tout moyen de sauver sa vie. Je le condamne à être privé de tous ses biens, moitié pour moi et moitié pour les gens du quartier qui ont à prendre les biens d'un condamné selon la loi. Je fais cette proclamation devant le tribunal de quartier qui a à connaître de cette accusation selon la loi. Je fais une proclamation légale. Je fais une proclamation que tout le monde peut entendre au Mont-de-la-Loi. Je fais une accusation garantissant poursuite cet été et pleine proscription contre Flosi Thórdarson. J'ai fait cette accusation en tant que fondé de pouvoir de Thorgeirr Thórisson. J'avais employé dans ma proclamation tous les termes que je viens d'utiliser dans cette déclaration. Je proclame cette accusation en proscription complète ainsi formulée devant le tribunal des gens des fjords de l'Est, sur la tête de Jón, comme je l'ai déclaré quand j'ai fait la proclamation. »

Mördr dit : « J'ai pris à témoin Thóroddr, ensuite j'ai pris à témoin Thorbjörn que j'ai proclamé une accusation contre Flosi Thórdarson pour le fait qu'il a fait à Helgi Njálsson une blessure aux parties vitales du corps ou à la cervelle ou à la moelle, blessure atteignant l'os et dont Helgi reçut la mort, sur le lieu même où Flosi Thórdarson a commis contre Helgi Njálsson une agression selon la loi. Je considère qu'il doit être condamné, pour cette accusation, à proscription complète, sans qu'on ait le droit de le nourrir, de le transporter ou de lui fournir tout moyen de se sauver la vie. Je le condamne à être privé de tous ses biens, moitié pour moi et moitié pour les gens du quartier qui ont à prendre les biens d'un condamné, selon la loi. J'ai fait cette proclamation devant le tribunal de quartier qui a à connaître de cette accusation, selon la loi. J'ai fait une proclamation légale. J'ai fait une proclamation que tout le monde a pu entendre au Mont-de-la-Loi. J'ai fait une accusation garantissant poursuite cet été et pleine proscription contre Flosi Thórdarson. J'ai fait cette accusation en tant que fondé de pouvoir de Thorgeirr Thórisson. J'avais employé dans ma déclaration tous les termes que je viens d'utiliser dans ma proclamation. Je proclame cette accusation en proscription complète ainsi formulée devant le tribunal des gens des fjords de l'Est, sur la tête de Jón, comme je l'ai déclaré quand j'ai fait la proclamation. »

Les témoins de la proclamation de Mördr allèrent alors au tribunal et prirent la parole de telle sorte que l'un d'eux rapporta le témoignage, tous les deux étant d'accord, disant que « Mördr avait pris à témoin Thóroddr, et en second lieu moi, qui m'appelle Thorbjörn (ensuite il nomma son père). Mördr nous a pris à témoin qu'il proclamait une accusation contre Flosi Thórdarson pour agression selon la loi contre Helgi Njálsson, sur le lieu même où Flosi Thórdarson fit à Helgi Njálsson une blessure aux parties vitales du corps ou à la cervelle ou à la moelle, blessure atteignant l'os et dont Helgi reçut la mort. Il a considéré que Flosi devait, pour cette accusation, être condamné à proscription complète, sans qu'on ait le droit de le nourrir, de le transporter ou de lui fournir tout moyen de se sauver la vie. Il l'a condamné à être privé de tous ses biens, moitié pour lui, moitié pour les gens du quartier qui ont à prendre les

biens d'un condamné, selon la loi. Il a fait cette proclamation devant le tribunal de quartier qui a à connaître de cette accusation, selon la loi. Il a fait une proclamation légale. Il a fait une proclamation que tout le monde a pu entendre au Mont-de-la-Loi. Il a fait une accusation garantissant poursuite cet été et pleine proscription contre Flosi Thórdarson. Il a proclamé cette accusation en tant que fondé de pouvoir de Thorgeirr Thórisson. Il a employé dans sa proclamation tous les termes qu'il avait utilisés dans sa déclaration et que nous avons employés dans notre déposition. Nous avons à présent déposé notre témoignage selon la loi et sommes tous les deux d'accord. Nous présentons ce témoignage de proclamation ainsi formulé devant le tribunal des gens des fjords de l'Est, sur la tête de Jón, comme Mördr l'a déclaré quand il a fait sa proclamation ». Une seconde fois, ils déposèrent devant le tribunal le témoignage de la proclamation, présentèrent en premier lieu la blessure et l'agression ensuite, employèrent tous les autres termes comme précédemment, et présentèrent ce témoignage de proclamation ainsi formulé devant le tribunal des gens des fjords de l'Est, comme Mördr l'avait déclaré quand il avait fait sa proclamation.

Les témoins de la conduite du procès de Mördr allèrent alors au tribunal. Tous les deux étant d'accord, l'un des deux rapporta le témoignage et prit la parole pour dire que Mördr Valgardsson et Thorgeirr Thórisson les avaient pris à témoin que Thorgeirr Thórisson avait transféré à Mördr Valgardsson l'accusation contre Flosi Thórdarson pour le meurtre de Helgi Njálsson; « il lui a transféré cette accusation avec toutes les preuves de la poursuite qui avaient à l'accompagner. Il lui a remis le droit d'ester et de faire la paix, de même que de se servir de tous les arguments possibles comme si c'était lui le plaignant principal légal. Thorgeirr le lui a transféré selon la loi et Mördr l'a repris selon la loi ». Ils présentèrent ce témoignage de la conduite du procès ainsi formulé devant le tribunal des gens des fjords de l'Est, sur la tête de Jón, dans les termes où Thorgeirr et Mördr l'avaient fait. Ils firent prêter serment à tous leurs témoins avant qu'ils ne déposent leurs témoignages, ainsi qu'aux juges.

Mördr Valgardsson prit des témoins « de ce que, dit-il, j'invite les neuf voisins, que j'ai convoqués pour les accusations que j'ai présentées contre Flosi Thórdarson, à

siéger à l'ouest sur la berge de la rivière, et de ce que j'invite à faire des récusations dans ce jury. Je fais une offre légale au tribunal, de sorte que les juges entendent[1] ». Mördr prit des témoins une seconde fois « de ce que j'invite Flosi Thórdarson, ou l'homme auquel il a transféré sa défense légale, à faire des récusations dans le jury que j'ai rassemblé à l'ouest sur la berge de la rivière. Je fais une offre légale au tribunal, en sorte que les juges entendent ». Encore une fois, il prit des témoins « de ce que, dit-il, à présent toutes les dépositions principales qui avaient à accompagner l'accusation ont été produites : on a invité à écouter le serment, prêté serment, présenté le cas, ainsi que les témoignages de la proclamation et les témoignages de la conduite du procès, invité les voisins à siéger et invité à faire des récusations dans le jury. Je prends des témoins des actes qui viennent d'être produits, et aussi de ce que je ne veux pas être débouté de cette poursuite, même si je quitte le tribunal pour chercher des preuves ou pour d'autres raisons ».

Flosi et les siens allèrent à l'endroit où siégeaient les voisins. Flosi dit à ses hommes : « Les fils de Sigfúss doivent savoir si les témoins du lieu du crime qui sont convoqués ici sont valables. » Ketill de Mörk répondit : « Il y a ici un voisin qui a été parrain[2] de Mördr Valgardsson et un autre qui est son parent au troisième degré. » Ils retracèrent leur parenté et l'attestèrent par serment. Eyjólfr prit des témoins de ce que le jury devait d'abord rester où il était jusqu'à ce que les récusations fussent faites. Une seconde fois, Eyjólfr prit des témoins « de ce que, dit-il, je récuse du jury ces deux hommes — et il les nomma tous les deux ainsi que leurs pères — pour la raison, dit-il, que l'un est parent au troisième degré de Mördr et que l'autre a avec lui une relation spirituelle à propos de laquelle il y a lieu de récuser un juré. Pour raisons légales, vous êtes tous les deux rejetés du jury car vous tombez sous le coup d'une juste récusation légale. Je vous récuse selon les règlements de l'althing et les lois publiques. Je vous récuse en tant que fondé de pouvoir de Flosi Thórdarson ». Alors, tout le monde se mit à parler, disant que le procès était nul et non avenu pour Mördr. Tous furent d'accord pour dire que la défense était supérieure à l'accusation.

Ásgrímr dit à Mördr : « Ils n'ont pas encore complètement gagné, même s'ils estiment avoir solidement progressé. Il faut d'abord aller voir Thórhallr, mon fils, et voir ce qu'il conseillera. » On envoya un homme digne de confiance à Thórhallr pour lui raconter soigneusement où en était le procès et dire que Flosi et les siens estimaient avoir invalidé le jury. Thórhallr dit : « Je vais faire en sorte que cela ne provoque pas la perte de votre procès. Dis-leur qu'ils ne se laissent pas convaincre quoiqu'on leur reproche d'avoir commis des fautes sur des points de loi, car le sage Eyjólfr a négligé une chose. Tu vas aller les trouver au plus vite, leur diras que Mördr aille au tribunal et prenne des témoins de ce que leur récusation légale est nulle et non avenue » et il lui prescrivit minutieusement comment ils devaient s'y prendre. Le messager alla leur dire les conseils de Thórhallr.

Mördr Valgardsson alla alors au tribunal et prit des témoins « de ce que, dit-il, je déclare nulle et non avenue la récusation légale d'Eyjólfr Bölverksson. J'en donne pour raison qu'il a fait sa récusation, non pas devant le plaignant principal de la cause initiale[1], mais auprès de celui qui se chargeait de l'accusation. Je prends des témoins de cela, pour moi et pour ceux qui auraient besoin de jouir de ce témoignage ». Ensuite, il porta témoignage devant le tribunal. Il alla à l'endroit où siégeaient les voisins, dit que ceux qui s'étaient levés devaient s'asseoir et qu'ils avaient le droit de faire partie du jury. Tous dirent alors que Thórhallr avait grandement réparé les choses. Tout le monde estima que l'accusation était supérieure à la défense.

Flosi dit à Eyjólfr : « Crois-tu que ce soit légal ? — Certes, je le crois, dit-il, et nous avons certainement fait une faute. Pourtant, il faut poursuivre la chose avec plus d'application. » Eyjólfr prit alors des témoins « de ce que, dit-il, je récuse ces deux hommes du jury — et il les nomma tous les deux — pour la raison que vous êtes des métayers et non des propriétaires libres[2]. Je vous conteste le droit de siéger dans le jury parce que vous tombez maintenant sous le coup d'une juste récusation légale. Je vous rejette du jury selon les règlements de l'althing et les lois publiques ». Eyjólfr dit que, maintenant, il serait bien surpris si l'on pouvait remédier à cela. Tous dirent alors que la défense était supérieure à l'accusation. Tout le

monde loua fort Eyjólfr, disant qu'il était inutile que quelqu'un essaie de se mesurer à lui en fait de connaissance des lois.

Mördr Valgardsson et Ásgrímr envoyèrent un homme à Thórhallr pour lui dire où on en était. Quand Thórhallr entendit cela, il demanda ce que les deux jurés récusés avaient comme biens, et s'ils étaient dépourvus de tout. Le messager lui dit que l'un d'eux élevait des vaches laitières et qu'il avait à la fois vaches et brebis à la maison, et que l'autre possédait le tiers de la terre sur laquelle il habitait et pourvoyait à ses propres besoins. « Ils ont, lui et celui qui loue la terre, un âtre et un berger[1]. » Thórhallr dit : « Ce sera donc pour eux comme tout à l'heure : ils auront fait une faute, et je vais séance tenante invalider cela, quoique Eyjólfr ait proclamé que c'était juste. » Il dit au messager, très minutieusement, comment ils devaient s'y prendre. Le messager revint dire à Mördr et à Ásgrímr les conseils que Thórhallr avait donnés.

Mördr alla au tribunal et prit des témoins « de ce que la récusation légale d'Eyjólfr Bölverksson est nulle et non avenue, pour la raison qu'il a récusé du jury des hommes qui avaient le droit d'y siéger : quiconque possède trois cents de terre ou davantage a le droit de siéger dans un jury de voisins, même s'il n'a pas de vache laitière ; d'autre part, quiconque élève des vaches laitières a le droit de siéger dans un jury de voisins même s'il n'a pas de terres[2] ». Il fit alors déposer ce témoignage devant le tribunal. Il alla à l'endroit où les voisins siégeaient, leur demanda de s'asseoir et dit qu'ils avaient le droit de faire partie du jury de voisins. Alors il y eut grande clameur et grands cris, tous dirent que le procès de Flosi et des siens était bien mal en point. Tout le monde fut d'accord pour dire que l'accusation était supérieure à la défense.

Flosi dit à Eyjólfr : « Est-ce que c'est juste ? » Eyjólfr dit qu'il n'avait pas assez de sagacité pour le dire. Ils envoyèrent alors un homme à Skapti le Lögsögumadr pour lui demander si cela était juste. Il leur renvoya dire que c'étaient sûrement les lois, quoique peu les connussent. On le dit à Flosi et aux siens.

Eyjólfr questionna alors les fils de Sigfúss sur les autres voisins qui avaient été convoqués. Ils dirent qu'il y en avait quatre qui avaient été convoqués à tort, « car il y en a qui habitent plus près du lieu du crime et qui sont restés

chez eux[1] ». Eyjólfr prit des témoins de ce qu'il les récusait tous les quatre du jury et prononça les formules de récusation légale. Ensuite, il dit aux voisins qui n'avaient pas été récusés : « Vous êtes tenus de satisfaire à la loi envers les uns comme envers les autres. À présent, il va falloir que vous alliez au tribunal quand vous serez convoqués et que vous preniez des témoins de ce que vous êtes dans l'incapacité de rendre votre verdict, en faisant valoir que vous êtes cinq et que vous auriez dû être neuf. S'il trouve le moyen de présenter une défense là-dessus, Thórhallr fera réussir n'importe quel procès. » On voyait bien, en toutes choses, que Flosi et Eyjólfr se rengorgeaient fort. Il se fit grande rumeur là-dessus. On disait que, maintenant, le procès pour l'incendie était invalidé et que la défense était supérieure à l'accusation. Ásgrímr dit à Mördr : « Ils ne savent pas encore de quoi ils se vantent, tant qu'on n'en aura pas référé à Thórhallr. Njáll disait qu'il lui avait si bien enseigné les lois qu'il serait le plus grand juriste d'Islande s'il était nécessaire de le mettre à l'épreuve. »

On envoya alors un homme à Thórhallr pour lui dire où on en était, et les éloges qu'on faisait à Eyjólfr et l'opinion générale selon laquelle le procès pour l'incendie était perdu. « C'est bien, dit Thórhallr, mais encore une fois ils ne retireront aucun honneur de cela. Tu vas aller dire à Mördr qu'il prenne des témoins et prête serment sur le fait que la majorité du jury a été convoquée à bon droit. Il devra faire déposer ce témoignage devant le tribunal et il sauvegardera alors l'accusation principale, mais il sera condamné à verser trois marcs pour chacun de ceux qui ont été convoqués à tort, procès qui ne peut être intenté à ce thing-ci, dit-il. Maintenant, tu vas repartir. » Ensuite, le messager alla leur rapporter exactement les paroles de Thórhallr.

Mördr alla au tribunal, prit des témoins et prêta serment sur le fait que la majorité des voisins avait été convoquée à bon droit. Il dit qu'il avait sauvegardé l'accusation principale : « Il faudra que nos ennemis trouvent autre chose pour retirer de l'honneur, que de nous accuser d'avoir grandement méfait en cela. » Alors il y eut grande rumeur et l'on dit que Mördr poursuivait bien ce procès, mais on représenta que Flosi et ses hommes suivaient des procédures frauduleuses et commettaient des

infractions. Flosi demanda à Eyjólfr si cela était juste, mais Eyjólfr déclara qu'il n'en était pas sûr et que c'était au récitateur de lois de résoudre cette difficulté. Thorkell Geitisson alla de leur part dire au récitateur de lois où on en était et demander si ce que Mördr avait dit était vraiment juste. Skapti répondit : « Voilà qu'il y a plus de juristes que je ne le croyais. Mais pour te le dire, c'est si juste en tout point qu'on ne peut le contredire. Pourtant, je croyais bien qu'il n'y avait que moi qui connaissais cet amendement à la loi, maintenant que Njáll est mort, car je ne connaissais que lui pour le savoir. » Thorkell retourna voir Flosi et Eyjólfr et leur dit que c'était légal.

Mördr Valgardsson alla au tribunal et prit des témoins « de ce que, dit-il, je requiers les voisins, que j'ai convoqués pour l'accusation que j'ai portée contre Flosi Thórdarson, de faire leur déposition, soit pour lui, soit contre lui. Je fais une requête légale devant le tribunal en sorte que les juges entendent d'un bout à l'autre de la cour ».

Les voisins de Mördr allèrent au tribunal, l'un fit la déposition, tous étant d'accord avec lui, et il parla en ces termes : « Mördr Valgardsson nous a convoqués, nous, neuf hommes libres, sur cette enquête, mais nous nous trouvons cinq ici, quatre ayant été récusés. Le témoignage des quatre qui avaient à rendre verdict avec nous a été annulé. Il faut maintenant faire la déposition selon la loi. Nous avons été convoqués pour rendre verdict sur le fait de savoir si Flosi Thórdarson a commis une agression selon la loi contre Helgi Njálsson sur le lieu même où Flosi Thórdarson fit à Helgi Njálsson une blessure aux parties vitales du corps ou à la cervelle ou à la moelle, blessure atteignant l'os et dont Helgi reçut la mort. Il nous a invités à employer tous les arguments en vertu desquels les lois nous obligent à décider de ce cas, et sur lesquels il nous a requis d'avoir à passer jugement puisqu'il est de notre ressort. Il a fait une convocation légale. Il a fait une convocation que nous avons pu entendre. Il l'a faite en tant que fondé de pouvoir de Thorgeirr Thórisson. Nous avons tous prêté serment, déposé dans les justes termes et sommes tombés d'accord : nous rendons verdict contre Flosi et le déclarons coupable de ce dont il est accusé. Nous prononçons ce verdict de neuf voisins ainsi formulé devant le tribunal des gens des

fjords de l'Est, sur la tête de Jón, comme Mördr nous a requis de le faire. Ce verdict est celui de nous tous », dirent-ils. Une seconde fois, ils rendirent verdict et prononcèrent sur la blessure d'abord, sur l'agression ensuite, mais, pour le reste, dans les mêmes termes que précédemment. Ils rendirent verdict contre Flosi et le déclarèrent coupable de ce dont il était accusé.

Mördr Valgardsson alla au tribunal et prit des témoins de ce que les voisins, qu'il avait convoqués sur l'accusation qu'il intentait contre Flosi Thórdarson, avaient rendu verdict et l'avaient déclaré coupable de ce dont il était accusé. Il prit de cela des témoins, pour lui et pour ceux « qui auraient besoin de se servir ou de jouir de ce témoignage ». Une deuxième fois, Mördr prit des témoins : « Je prends des témoins de ce que j'invite Flosi Thórdarson ou celui auquel il a transféré sa défense légale à présenter sa défense contre l'accusation que j'ai présentée contre lui, car, maintenant, toutes les démarches de la poursuite qui avaient à accompagner l'accusation selon la loi ont été produites : tous les témoignages ont été déposés, le verdict des voisins a été rendu, on a pris des témoins de ce verdict et de tous les arguments qui ont été présentés. Mais s'ils utilisent pour leur défense légale chose que j'aurais besoin d'employer pour l'attaque, je choisis de la reprendre pour l'attaque. Je fais un appel au tribunal, en sorte que les juges entendent. — Mon cœur se réjouit, Eyjólfr, dit Flosi, quand je pense à leur ébahissement et à leur désarroi lorsque tu présenteras la défense. »

CHAPITRE CXLIII

Eyjólfr Bölverksson alla au tribunal et prit des témoins « de ce que voici quelle est la défense légale dans ce procès : ils ont intenté devant le tribunal des gens des fjords de l'Est l'action qui aurait dû être intentée devant le tribunal des gens des terres du Nord, car Flosi s'est déclaré thingmadr d'Áskell le Godi. Voici maintenant les témoins de l'un et de l'autre, qui étaient présents et qui attesteront que Flosi a remis son godord à Thorgeirr, son frère, et

qu'il s'est ensuite déclaré thingmadr d'Áskell le Godi. Je prends des témoins de cela pour moi ou pour ceux qui auraient besoin de se servir ou de jouir de ce témoignage[1] ». Une deuxième fois, Eyjólfr prit des témoins : « Je prends des témoins de ce que j'invite Mördr, à qui il revient d'intenter ce procès, ou le principal plaignant dans cette affaire, à écouter mon serment et l'énoncé de la défense que je présenterai, et toutes les preuves que je produirai. Je fais un appel légal au tribunal, afin que les juges entendent ». Eyjólfr prit encore des témoins : « Je prends des témoins de ce que je prête serment sur le Livre, serment légal, et de ce que je dis à Dieu que je défendrai ce procès le plus justement, le plus sincèrement et le plus légalement que je le pourrai, et que j'accomplirai toutes les plaidoiries légales qu'il m'appartient de présenter tant que je serai à ce thing ». Eyjólfr dit : « Je prends à témoin ces deux hommes que la défense légale que je présente dans ce procès est qu'il a été intenté devant un autre tribunal de quartier que celui qu'il fallait. Pour cela, je considère leur accusation comme nulle et non avenue. Je présente cette défense ainsi formulée devant le tribunal des gens des fjords de l'Est. » Ensuite, il fit présenter tous les témoignages qui avaient à accompagner la défense. Puis il prit des témoins de toutes les preuves de la défense, disant qu'elles avaient maintenant toutes été produites. Eyjólfr prit des témoins : « Je prends des témoins de ce que j'interdis aux juges par veto de godi de juger le cas de Mördr, car maintenant une défense légale a été présentée devant le tribunal. Je l'interdis par veto, veto de godi, veto légal, veto indubitable, plein et ferme, comme j'ai à le faire selon les règlements de l'althing et les lois publiques[2]. » Ensuite, il fit passer jugement de la part de la défense[3]. Ásgrímr et les siens intentèrent les procès pour l'incendie, lesquels furent présentés.

CHAPITRE CXLIV

Maintenant, il faut raconter qu'Ásgrímr et les siens envoyèrent un homme à Thórhallr et lui firent dire où on en était. « J'étais trop loin, donc, dit Thórhallr, car, une

fois encore, ce procès ne se serait pas passé ainsi si j'avais été présent. Je vois maintenant leur méthode : ils veulent vous assigner devant la cinquième cour pour mépris du thing[1]. Ils doivent aussi avoir l'intention de diviser la cour dans le procès pour l'incendie, et faire en sorte qu'on ne puisse juger, car telle est leur méthode qu'ils ne se laisseront pas arrêter par le moindre scrupule. Tu vas aller les voir au plus vite, et leur diras que Mördr les assigne tous les deux, Flosi et Eyjólfr, pour avoir corrompu le tribunal[2], et qu'il les déclare passibles de bannissement. Ensuite, il faut qu'il leur fasse une deuxième assignation sur le fait qu'ils ont porté des témoignages qui n'avaient rien à voir avec le procès et qu'en cela ils se sont rendus coupables de mépris du thing[3]. Dis-leur que j'ai dit que si deux accusations en bannissement sont retenues contre un homme, celui-ci est passible de condamnation à proscription[4]. Vous devriez préparer votre procès les premiers, car alors vous seriez les premiers à le poursuivre et à le juger. »

Le messager partit dire la chose à Mördr et à Ásgrímr. Ensuite, ils allèrent au Mont-de-la-Loi. Mördr Valgardsson prit des témoins : « Je prends des témoins de ce que j'assigne Flosi Thórdarson pour le fait qu'il a donné de l'argent à Eyjólfr Bölverksson pour qu'il l'assiste au thing. Je considère qu'il doit être, pour cette accusation, condamné à bannissement, transportable ou inviolable dans le cas seulement où l'argent pour lui sauver la vie[5], ou le huitième de cette somme, sera versé au tribunal d'exécution[6], mais, sinon, condamné à proscription complète. Je le condamne à être privé de tous ses biens, moitié pour moi et moitié pour les gens du quartier qui ont à prendre les biens d'un condamné, selon la loi. Je fais une assignation en poursuite et en pleine proscription. Je fais une assignation légale. Je fais une assignation que tout le monde peut entendre au Mont-de-la-Loi. » Il fit semblable assignation contre Eyjólfr Bölverksson pour le fait qu'il avait accepté l'argent. Il l'assigna, pour cette accusation, également devant la cinquième cour. Une deuxième fois, il assigna Flosi et Eyjólfr pour le fait qu'ils avaient porté des témoignages qui n'avaient rien à voir avec le procès et qu'ils s'étaient en cela rendus coupables de mépris du thing. Il les déclara pour cela également passibles de bannissement. Alors, ils allèrent à la Lögrétta : c'est là que siégeait la cinquième cour.

Quand Ásgrímr et Mördr eurent quitté le tribunal des gens des fjords de l'Est, les juges ne furent pas d'accord sur la façon dont il fallait juger, car quelques-uns voulaient juger en faveur de Flosi et quelques-uns en faveur de Mördr et d'Ásgrímr. Le tribunal fut donc divisé. Flosi et Eyjólfr s'y étaient employés pendant que les autres faisaient leurs assignations. Peu après, on dit à Flosi et à Eyjólfr qu'on les assignait au Mont-de-la-Loi, sur deux chefs d'accusation pour chacun d'eux, devant la cinquième cour. Eyjólfr dit : « Nous avons été mal inspirés de nous attarder ici, en sorte qu'ils ont pris les devants sur nous pour faire les assignations. C'est la ruse de Thórhallr qui vient de se manifester et il n'a pas son pareil en fait de sagacité. Maintenant, c'est à eux d'intenter les premiers ce procès devant le tribunal. Il faut dire que, pour eux, tout dépend de cela. Il faut tout de même que nous allions au Mont-de-la-Loi et que nous intentions le procès contre eux, même si cela ne nous sert pas à grand-chose. » Ils allèrent au Mont-de-la-Loi et Eyjólfr les assigna pour mépris du thing. Ensuite, ils allèrent à la cinquième cour.

Maintenant, il faut revenir à Mördr. Quand lui et Ásgrímr arrivèrent à la cinquième cour, Mördr prit des témoins, invita à écouter son serment, l'énoncé de son accusation et toutes les preuves de la poursuite qu'il penserait à produire contre Flosi et Eyjólfr. Il fit un appel légal au tribunal en sorte que les juges entendent d'un bout à l'autre de la cour. À la cinquième cour, il fallait aussi que des répondants se portent garants des serments, et prêtent serment également. Mördr prit des témoins : « Je prends des témoins de ce que, dit-il, je prête serment devant la cinquième cour. Je prie Dieu de m'aider en ce monde et dans l'autre, pour que je présente mes accusations le plus justement, le plus sincèrement, et le plus légalement que je le pourrai. S'il en est ainsi, je considère que Flosi est convaincu de cette accusation, et je n'ai pas offert d'argent à ce tribunal pour m'aider sur cette accusation, et je n'en offrirai pas. Je n'ai pas reçu d'argent non plus et n'en recevrai pas, ni selon la loi, ni contre la loi. »

Les deux répondants de Mördr allèrent au tribunal et prirent des témoins « de ce que nous prêtons serment sur le Livre, serment légal; nous prions Dieu de nous aider

en ce monde et dans l'autre — nous mettons notre honneur d'hommes libres en gage de ce que nous pensons que Mördr intentera son accusation le plus justement, le plus sincèrement et le plus légalement qu'il le pourra, qu'il n'a pas offert d'argent à ce tribunal pour avoir de l'aide dans cette accusation et qu'il n'en offrira pas, qu'il n'a pas reçu d'argent et qu'il n'en recevra pas, ni selon la loi, ni contre la loi ».

Mördr avait convoqué neuf voisins de Thingvellir pour l'accusation. Ensuite, il prit des témoins et présenta les quatre accusations qu'il avait prononcées contre Flosi et Eyjólfr, et il employa dans l'énoncé de ces accusations les termes mêmes qu'il avait utilisés dans ses assignations. Il présenta ces accusations de bannissement ainsi formulées devant la cinquième cour, comme il l'avait déclaré quand il avait fait les assignations.

Mördr prit des témoins et invita les neuf voisins à siéger à l'ouest sur la berge de la rivière. Il prit des témoins et invita Flosi à faire des récusations dans le jury. Ils y allèrent, examinèrent le jury et ne purent invalider aucun juré. S'en revinrent dans cet état, très mécontents de leur lot. Mördr prit des témoins et demanda aux neuf voisins qu'il avait convoqués de rendre leur verdict, soit favorable à Flosi et à Eyjólfr, soit défavorable. Les voisins allèrent au tribunal et l'un d'eux prononça sa déposition, tous étant d'accord. Ils avaient tous prêté serment devant la cinquième cour. Ils déclarèrent Flosi convaincu de l'accusation et rendirent verdict contre lui. Ils présentèrent leur verdict ainsi formulé devant la cinquième cour, sur la tête de l'homme sur laquelle Mördr avait prononcé son accusation. Ensuite, ils rendirent tous les verdicts qu'ils étaient tenus de présenter pour toutes les accusations et cela fut fait légalement. Eyjólfr Bölverksson et Flosi cherchèrent l'occasion d'invalider ces verdicts, et ne purent y parvenir.

Mördr prit des témoins : « Je prends des témoins de ce que les neuf jurés que j'ai convoqués pour les accusations que j'ai présentées contre Flosi Thórdarson et Eyjólfr Bölverksson ont rendu leur verdict, et les ont déclarés convaincus de l'accusation. » Il prit des témoins de cette déclaration. Une seconde fois, il prit des témoins : « Je prends des témoins de ce que, dit-il, j'invite Flosi Thórdarson ou l'homme auquel il a transféré sa défense

légale à passer à la défense, car maintenant toutes les démarches de la poursuite ont été faites : on a offert d'écouter les serments, on a prêté serment, présenté l'accusation, présenté les témoins de l'assignation[1], invité les jurés à siéger, invité à faire des récusations dans le jury, rendu le verdict, pris des témoins du verdict ». Il prit des témoins des preuves qui venaient d'être produites.

Alors, l'homme sur la tête duquel l'accusation avait été présentée se leva et récapitula le cas. Il récapitula d'abord que Mördr avait offert d'écouter son serment, la présentation de l'accusation et toutes les preuves de la poursuite. Ensuite, il récapitula que Mördr avait prêté serment ainsi que ses répondants. Alors, il récapitula que Mördr avait présenté l'accusation et déclara qu'il avait employé dans sa récapitulation tous les termes que Mördr avait utilisés précédemment dans le récit de son cas et dans ses assignations, « et il a présenté l'accusation devant la cinquième cour dans les termes mêmes de ses assignations ». Alors il récapitula les témoignages de l'assignation et reprit les termes utilisés pour les assignations et que les témoins avaient réemployés, « et que j'emploie maintenant, dit-il, dans ma récapitulation. Ils ont déposé devant la cinquième cour dans les termes mêmes de ses assignations ». Ensuite, il récapitula que Mördr avait invité les jurés à siéger. Là-dessus, il récapitula que Mördr avait invité Flosi ou l'homme auquel il avait transféré sa défense légale à faire des récusations dans le jury. Alors, il récapitula que les jurés étaient allés au tribunal, avaient rendu verdict et avaient déclaré Flosi convaincu de l'accusation : « Ils ont présenté ce verdict de neuf voisins ainsi formulé devant la cinquième cour. » Ensuite, il récapitula que Mördr avait pris des témoins de ce qu'un verdict de culpabilité avait été rendu. Enfin, il récapitula que Mördr avait pris des témoins des démarches faites et offert à la défense de se produire.

Mördr prit des témoins : « Je prends des témoins, dit-il, de ce que j'interdis à Flosi Thórdarson ou à l'homme auquel il a transféré sa défense légale de passer à la défense, car maintenant toutes les démarches de la poursuite qui avaient à accompagner l'accusation ont été présentées, y compris la récapitulation du cas ». Ensuite, l'homme chargé de résumer le cas récapitula ce témoignage, Mördr prit des témoins et demanda aux juges de

juger cette cause. Alors Gizurr le Blanc dit : « Il va falloir que tu fasses davantage, Mördr, car il ne faut pas qu'il y ait quatre douzaines de juges qui jugent. »

Flosi dit à Eyjólfr : « Quel parti prendre maintenant ? » Eyjólfr répondit : « Je pense maintenant résoudre le problème, mais il faut attendre car je présume qu'ils vont se tromper dans leur poursuite. En effet, Mördr a demandé que l'on juge immédiatement. Mais ils ont à récuser six hommes du tribunal, ensuite, ils ont à nous offrir devant témoins de récuser six autres juges. Or, cela, nous ne le ferons pas. Ce sera alors à eux de récuser [aussi] ces six autres hommes, et c'est là qu'ils feront une faute. S'ils ne le font pas, en effet, tout leur procès est nul et non avenu, car il faut qu'il y ait trois douzaines de juges pour juger[1]. » Flosi dit : « Tu es un sage, Eyjólfr, et il y en a peu qui te surpasseraient. »

Mördr Valgardsson prit des témoins : « Je prends des témoins de ce que je récuse ces six hommes du tribunal — et il les nomma tous par leur nom. Je ne vous permets pas de siéger au tribunal. Je vous récuse en vertu des règlements de l'althing et des lois publiques. » Après cela, il offrit devant témoins à Flosi et à Eyjólfr de récuser six hommes du tribunal. Mais Flosi et Eyjólfr ne le voulurent pas. Mördr fit alors juger le procès. Quand ce fut fait, Eyjólfr prit des témoins et déclara nul et non avenu leur jugement ainsi que tout ce qu'ils avaient fait, donnant pour raison que quarante-deux juges avaient jugé alors que c'était à trente-six de le faire, « nous allons donc maintenant présenter nos accusations contre eux devant la cinquième cour et les faire condamner ». Gizurr le Blanc dit à Mördr : « Tu as fait une très grande faute, dit-il, en te trompant en cela, et c'est grande malchance. Que faire maintenant, parent Ásgrímr ? » dit-il. Ásgrímr dit : « Il faut que nous envoyions un homme à Thórhallr, mon fils, pour voir ce qu'il voudra nous conseiller. »

CHAPITRE CXLV

Snorri le Godi apprit où en était arrivé le procès. Il se mit à disposer ses troupes en ordre de bataille en bas de l'Almannagjá, entre celui-ci et son propre baraquement,

après avoir prescrit à ses hommes ce qu'ils devaient faire.

Maintenant, il faut raconter que le messager arriva à Thórhallr pour lui dire où on en était, que Mördr et les siens seraient tous condamnés et tous les procès pour meurtres invalidés. Quand il entendit cela, Thórhallr réagit de telle sorte qu'il ne put dire un seul mot. Il sauta de son siège, saisit à deux mains la lance que lui avait donnée Skarphedinn et se l'enfonça dans le pied. Il resta sur la lance de la chair et le bourbillon de l'abcès, car il l'avait incisé du coup. Un flot de sang coula ainsi que du pus, si bien qu'un ruisseau courut le long du plancher. Alors, il sortit du baraquement sans boiter, marchant si vite que le messager ne pouvait le suivre. Il alla jusqu'à la cinquième cour. Alors, il rencontra Grímr le Rouge, parent de Flosi. À peine s'étaient-ils rencontrés que Thórhallr lui donna un coup de lance. Le coup arriva dans l'écu, le mit en pièces et la lame le transperça en sorte qu'elle lui ressortit entre les épaules. D'un mouvement de sa lance, Thórhallr le rejeta, mort.

Kári Sölmundarson s'en aperçut et dit à Ásgrímr : « Voici que Thórhallr, ton fils, est arrivé et il vient de commettre un meurtre sur-le-champ. C'est une grande honte qu'il soit le seul à avoir le courage de venger l'incendie. — Aussi cela ne sera-t-il pas, dit Ásgrímr, attaquons-les ! » On battit le rappel de toute l'armée, puis on poussa le cri de guerre[1]. Flosi et les siens firent face, et ils s'excitèrent ferme.

Maintenant, il faut revenir à Kári Sölmundarson. Il se porta à l'endroit où se trouvaient Árni Kolsson et Hallbjörn le Fort. Dès que ce dernier vit Kári, il lui assena un coup en visant la jambe, mais Kári sauta en l'air et Hallbjörn le manqua. Kári se tourna contre Árni Kolsson et le frappa. Le coup atteignit l'épaule, lui mit en pièces l'omoplate et la clavicule et le pourfendit jusqu'à la poitrine. Árni tomba mort aussitôt. Ensuite, Kári frappa Hallbjörn. Le coup arriva dans l'écu, le transperça, et trancha le gros orteil de Hallbjörn. Celui-ci jeta une lance sur Kári, mais il l'attrapa au vol et la renvoya, et cela causa la mort d'un homme dans la troupe de Flosi.

Thorgeirr Lance-du-Précipice attaqua à l'endroit où se trouvait Hallbjörn le Fort. De la main gauche, il lui jeta une lance, si brutalement que Hallbjörn tomba, parvint difficilement à se relever et battit aussitôt en retraite.

Alors Thorgeirr affronta Thorvaldr, fils de Ketill le Glorieux, et le frappa immédiatement de la hache Ogre-de-la-Bataille, qui avait appartenu à Skarphedinn. Thorvaldr se protégea de son écu. Le coup de Thorgeirr arriva dedans, le fendit tout entier, mais une corne de la hache[1] atteignit la poitrine et pénétra dans le corps, et Thorvaldr tomba aussitôt : il était mort.

Maintenant, il faut raconter qu'Ásgrímr et Thórhallr, son fils, Hjalti et Gizurr le Blanc attaquèrent à l'endroit où se trouvaient Flosi, les fils de Sigfúss et les autres incendiaires. Il y eut là très rude bataille. En fin de compte, Ásgrímr et les siens attaquèrent si ferme que Flosi et ses hommes cédèrent du terrain. Gudmundr le Puissant, Mördr Valgardsson et Thorgeirr Lance-du-Précipice attaquèrent à l'endroit où se trouvaient les gens de l'Öxfjördr, ceux des fjords de l'Est et ceux du Reykjardalr. Il y eut là très rude bataille. Kári Sölmundarson attaqua à l'endroit où se trouvait Bjarni, fils de Helgi la Pique. Kári ramassa une lance et la lui jeta : elle arriva dans l'écu. Bjarni détourna le coup en déportant son écu sur le côté : sinon, la lance l'aurait transpercé. Il frappa alors Kári, le visant à la jambe. Kári retira vivement son pied, pivota sur ses talons et Bjarni le manqua. Kári lui assena un coup aussitôt. Alors, un homme bondit en avant et protégea Bjarni de son écu. Kári fendit l'écu de haut en bas, et la pointe de l'épée atteignit la cuisse et coupa la jambe de haut en bas. Cet homme-là tomba aussitôt et resta infirme tout le reste de sa vie. Kári empoigna alors sa lance à deux mains, fit face à Bjarni et la lui jeta. Bjarni ne vit pas d'autre issue que de se laisser tomber de travers pour éviter le coup, et dès qu'il put se relever, il prit la fuite. Thorgeirr Lance-du-Précipice attaqua à l'endroit où se trouvaient Holmsteinn, fils de Bersi le Voyant, et Thorkell Geitisson. La conclusion fut que Holmsteinn et Thorkell cédèrent le terrain. Les hommes de Gudmundr poussèrent alors une grande clameur contre eux. Thorvardr Tjörvason de Ljósavatn reçut une grave blessure : il avait reçu une lance dans le bras. On pensa que c'était Halldórr, fils de Gudmundr le Puissant[2], qui l'avait jetée. Thorvardr ne reçut jamais de compensation pour cette blessure. Il y avait là grande presse. Et bien qu'on vienne de raconter ici quelques événements, il s'en passa beaucoup d'autres, qu'on n'a pas racontés.

Flosi avait dit à ses hommes que, s'ils avaient le dessous, ils devaient chercher à se retrancher dans l'Almannagjá, car là, on ne pouvait attaquer que d'un côté.

La troupe de Hallr du Sída et de Ljótr, son fils, fut repoussée par les hommes d'Ásgrímr. Ils prirent alors vers le bas[1], à l'est de l'Oxará. Hallr dit : « Nous voici dans une bien grande détresse si toute l'assemblée du thing se bat. Je voudrais, parent Ljótr, que nous demandions à notre troupe de séparer les gens, même s'il y en a que cela fera jaser sur notre compte. Tu vas m'attendre à la tête du pont[2], et j'irai aux baraquements chercher du renfort. » Ljótr dit : « Si je vois que Flosi a besoin de renfort, je courrai aussitôt me joindre à eux. — Tu feras, dit Hallr, comme il te plaira, mais je te demande de m'attendre. »

Maintenant, il faut raconter que la débandade se mit dans la troupe de Flosi. Ils s'enfuirent tous vers l'ouest de l'Oxará, mais Ásgrímr, Gizurr le Blanc et toute leur armée les poursuivirent. Flosi et ses hommes prirent vers le haut entre le baraquement Virki[3] et celui de Snorri le Godi. C'était là que Snorri le Godi avait disposé sa troupe en ordre de bataille, en rangs si serrés qu'ils ne purent passer. Snorri le Godi héla Flosi : « Pourquoi tant de précipitation, dit-il, et qui vous chasse ? — Ce n'est pas parce que tu ne le sais pas que tu le demandes, répondit Flosi. Et est-ce que c'est toi qui es cause de ce que nous ne puissions aller nous retrancher dans l'Almannagjá ? — Ce n'est pas moi qui en suis cause, dit-il, mais je sais qui c'est et je te le dirai sans qu'on me le demande : c'est Thorvaldr Barbe-Bossue et Kolr[4]. » Ils étaient morts tous les deux et ç'avaient été les pires malandrins. D'autre part, Snorri le Godi dit à ses hommes : « Maintenant, donnez de la hache, de l'épée et de la lance et chassez-les d'ici. Ils ne résisteront pas longtemps, car les autres les attaquent d'en bas. Vous ne les poursuivrez pas et les laisserez se débrouiller entre eux. »

Thorsteinn Bouche-en-Trou, fils de Skapti Thóroddsson, était dans la bataille du côté de Gudmundr le Puissant, son beau-père, comme nous l'avons dit plus haut. Dès que Skapti sut cela, il alla au baraquement de Snorri le Godi pour lui demander d'aller séparer les combattants avec lui. Il n'était pas tout à fait arrivé aux portes du baraquement de Snorri le Godi que la bataille atteignit

son comble. Ásgrímr et ses hommes attaquaient d'en bas. Thórhallr dit : « Voici Skapti Thóroddsson, père. » Ásgrímr dit : « Je le vois, parent » et il jeta sur-le-champ une lance sur Skapti. Elle l'atteignit en bas du gras du mollet et lui transperça les deux jambes. Skapti tomba sous le coup et ne put se relever. Le seul parti que purent prendre ceux qui se trouvaient auprès fut de le tirer à plat ventre dans le baraquement d'un armurier[1].

Ásgrímr et ses hommes attaquaient si ferme que Flosi et les siens battirent en retraite vers le sud, le long de la rivière, jusqu'au baraquement des gens de Mödruvellir. Là, près d'un baraquement, se trouvait un homme qui s'appelait Sölvi. Il faisait cuire de la viande dans un grand chaudron, venait de la sortir du chaudron et l'eau bouillait à gros bouillons. Sölvi vint à regarder à l'endroit où fuyaient les gens des fjords de l'Est, qui étaient alors arrivés presque à sa hauteur. Il dit : « Est-ce que ce sont tous ces couards de gens des fjords de l'Est qui s'enfuient par ici ? Même Thorkell Geitisson qui court ! On a bien menti sur son compte quand il y en a tant qui disent qu'il est le courage même. À présent, il n'y en a pas un qui coure plus vite que lui ! » Hallbjörn le Fort se trouvait auprès de là et dit : « Tu ne pourras pas dire que tous soient des couards ! » Il l'empoigna, le brandit en l'air et le précipita la tête la première dans le chaudron. Sölvi mourut aussitôt. On attaquait alors Hallbjörn et il dut chercher à s'échapper. Flosi jeta une lance sur Bruni Haflidason, l'atteignit au milieu du corps et ce fut sa mort. Il était dans la troupe de Gudmundr le Puissant. Thorsteinn Hlennason retira la lance de la blessure et la renvoya à Flosi : elle atteignit la jambe. Flosi reçut là une grave blessure, tomba sous le coup mais se releva aussitôt. Ils obliquèrent alors vers le baraquement des gens du Vatnsfjördr.

Ljótr et Hallr arrivaient alors de l'est de la rivière avec toute leur troupe. Quand ils arrivèrent sur le champ de lave[2], une lance fut jetée par un homme de Gudmundr le Puissant et elle atteignit Ljótr au milieu du corps. Il tomba mort aussitôt, et on ne découvrit jamais qui avait commis ce meurtre[3].

Flosi et les siens prirent par le haut, autour du baraquement des gens du Vatnsfjördr. Thorgeirr Lance-du-Précipice dit alors : « Le voici maintenant, Eyjólfr Bölverksson,

Kári ! dit-il. Fais-lui payer l'anneau à présent. » Kári arracha une lance à un homme et la jeta sur Eyjólfr. Elle l'atteignit à mi-corps et le transperça. Il tomba mort aussitôt.

Alors il y eut un répit dans la bataille. Snorri le Godi survint avec sa troupe. Skapti était avec lui et ils coururent aussitôt s'interposer. Alors, les combattants ne parvinrent plus à se battre. Hallr se mit dans leur troupe. On fit trêve, d'abord pour la durée du thing. On ensevelit les cadavres, on les transporta à l'église et on pansa les plaies des blessés[1].

Le lendemain, les gens allèrent au Mont-de-la-Loi. Hallr du Sída se leva, réclama le silence et l'obtint aussitôt. Il dit : « Voilà qu'ont eu lieu de graves événements en fait de morts d'hommes et de procès. Maintenant, je vais montrer ma mesquinerie : je voudrais demander à Ásgrímr et aux autres hommes qui dirigent ces procès de nous accorder des conciliations équitables. » Il dit alors maintes belles paroles. Kári dit : « Même si tous les autres font la paix sur leurs procès, je ne la ferai pas, car vous allez vouloir mettre en balance ces meurtres et l'incendie, et nous ne pouvons tolérer cela. » Thorgeirr Lance-du-Précipice dit exactement la même chose. Alors, Skapti Thóroddsson se leva et dit : « Il aurait mieux valu, Kári, que tu n'aies pas abandonné tes beaux-frères[2] et que tu ne te désolidarises pas maintenant de ces accords. » Kári chanta alors cette strophe :

18. *Faut-il, homme,*
Que tu m'accables de sarcasmes
Si j'ai pris la fuite ?
— On a fait grande grêle
D'armes pour moindre cause —
Toi, lâche poltron, qui es resté
Dans ton baraquement, la barbe rouge de vin
Quand les hommes combattaient.

Kári dit une seconde strophe :

19. *Il y eut beaucoup de choses*
Pour retarder Skapti
Quand, mollement, on se mit
À séparer les guerriers
— Il n'alla guère, le scalde, au-devant des écus —
Quand les cuisiniers tirèrent le champion
À plat ventre dans le baraquement du jongleur.
Tout cela vient de lâcheté[3].

Kári dit cette troisième strophe :

20. *Les hommes prirent plaisir à brûler*
Njáll, Grímr et Helgi.
Voilà ce qu'ils firent.
À présent il se pourrait
Que les guerriers estiment
Que les sifflements qu'ils entendent
Seront d'une autre espèce à Svínafell,
Quand le thing sera terminé[1].

Alors il y eut un grand éclat de rire, Snorri le Godi sourit et dit ceci, à mi-voix, mais en sorte pourtant que beaucoup de gens entendirent :

21. *Facile à Skapti de séparer,*
Ásgrímr jeta une lance,
Holmsteinn ne veut pas s'enfuir,
Thorketill combat de force[2].

On rit de plus belle.

Hallr du Sída dit : « Tout le monde sait quel chagrin j'ai éprouvé par la mort de Ljótr, mon fils. Beaucoup penseront que, des hommes qui ont péri ici, c'est lui qui sera évalué le plus cher. Mais je veux, pour qu'on fasse la paix, laisser mon fils sans compensation et aller pourtant porter foi jurée et trêve à mes adversaires. Je te demande, Snorri le Godi, à toi et aux autres sages, de faire en sorte qu'il y ait des conciliations entre nous. » Ensuite, il s'assit. Une grande et favorable rumeur se fit sur ses propos, et tout le monde loua fort sa bonne volonté.

Snorri le Godi se leva alors. Il fit un long et éloquent discours et demanda à Ásgrímr, à Gizurr et aux autres chefs qui étaient de son camp de se réconcilier. Ásgrímr dit : « Je pensais, lorsque Flosi est venu chez moi, que je ne ferais jamais la paix avec lui. Pourtant, à cause de tes paroles, Snorri le Godi, et de mes autres amis, je ne veux pas refuser de le faire. » Thorleifr la Corneille et Thorgrímr le Grand dirent de même qu'ils feraient la paix, et ils pressèrent Thorgeirr Lance-du-Précipice, leur frère, de faire la paix, mais il se déroba et déclara qu'il n'abandonnerait jamais Kári. Alors Gizurr le Blanc dit : « À présent, Flosi peut choisir s'il veut faire la paix en admettant qu'il y en ait quelques-uns qui restent en dehors des accords. » Flosi déclara qu'il voulait faire la paix, « cela me semblerait d'autant meilleur, dit-il, que j'aurais moins d'excellentes gens contre moi ». Gudmundr le Puissant dit : « J'of-

frirai de promettre solennellement de me porter garant, à mes frais, pour les meurtres qui ont eu lieu ici au thing, afin qu'on n'abandonne pas le procès pour l'incendie. » Gizurr le Blanc, Hjalti, Ásgrímr et Mördr Valgardsson dirent de même, et les conciliations s'effectuèrent dans ces conditions.

On se porta garant alors de s'en remettre au jugement de douze hommes. Snorri le Godi dirigea l'arbitrage et fut assisté d'autres sages. On établit des équivalences entre les meurtres et l'on paya compensation pour ceux qui restaient. Ils passèrent également jugement sur le procès pour l'incendie. Il fallut payer triple compensation pour Njáll, et double pour Bergthóra. Le meurtre de Skarphedinn fut déclaré équivalent à celui de Höskuldr Godi-de-Hvítanes. Il fallut payer double compensation pour Grímr et pour Helgi. Pour chacun des autres qui avaient péri brûlés, il y eut compensation simple. Sur le meurtre de Thórdr, fils de Kári, on ne statua pas[1]. De plus, Flosi fut condamné au bannissement ainsi que tous les incendiaires. Ils ne devaient pas partir cet été même, à moins que ce ne fût leur volonté, mais s'ils ne partaient pas avant trois hivers, lui et tous les incendiaires seraient condamnés à pleine proscription[2] et l'on ordonna que leur condamnation fût proclamée comme on le voudrait, soit au thing de printemps, soit au thing d'automne. Flosi devait en outre rester à l'étranger trois hivers. Quant à Gunnarr Lambason, Grani Gunnarsson, Glúmr Hildisson et Kolr Thorsteinsson, ils n'auraient jamais le droit de revenir en Islande. Alors, on demanda à Flosi s'il voulait faire passer jugement sur sa blessure, mais il dit qu'il ne voulait pas se faire payer. Eyjólfr Bölverksson fut laissé sans compensation à cause de son injustice et de ses iniquités. On se porta garant de ces accords, et tous furent exécutés.

Ásgrímr et les siens firent à Snorri le Godi de beaux présents. Il retira grand honneur de cette affaire. On ne paya aucune compensation à Skapti pour sa blessure. Gizurr le Blanc, Hjalti et Ásgrímr invitèrent chez eux Gudmundr le Puissant. Il accepta ces invitations et chacun d'eux lui donna un anneau d'or. Gudmundr alla au nord, chez lui, et reçut des louanges unanimes pour la façon dont il s'était mis en peine dans ces procès.

Thorgeirr Lance-du-Précipice offrit à Kári de venir

chez lui. Pourtant, ils allèrent d'abord avec Gudmundr tout au nord dans la montagne. Kári donna à Gudmundr une broche d'or, et Thorgeirr, une ceinture d'argent. L'une et l'autre étaient de très grande valeur, et ils se quittèrent dans les termes les plus amicaux. Gudmundr alla chez lui au nord, et il sort de la saga. Kári et Thorgeirr sortirent de la montagne par le sud, descendirent dans les Hreppar[1] et allèrent jusqu'à la Thjórsá.

Maintenant, il faut revenir à Flosi. Tous les incendiaires allèrent à l'est jusqu'au Fljótshlíd. Flosi ordonna aux fils de Sigfúss de donner des ordres pour leurs maisons. Il apprit alors que Thorgeirr et Kári étaient allés au nord avec Gudmundr et l'on pensa qu'ils resteraient au nord du pays. Les fils de Sigfúss demandèrent à aller à l'est sous l'Eyjafjöll réclamer leur argent, car ils en avaient à réclamer à l'est, à Höfdabrekka. Flosi le leur permit, leur demandant toutefois d'y rester le moins longtemps possible. Il monta par le Godaland dans la montagne, alla au nord de l'Eyjafjallajökull et se rendit tout d'une traite chez lui à Svínafell.

Maintenant il faut revenir à Hallr du Sída. Il avait laissé son fils sans compensation, et il l'avait fait pour que l'on fît la paix. Alors, toute l'assemblée du thing lui versa compensation, et cela ne fit pas moins de huit cents d'argent, soit une quadruple compensation. Mais tous les autres qui avaient été avec Flosi ne reçurent aucune compensation pour leurs blessures et furent on ne peut plus mécontents de leur lot.

Les fils de Sigfúss restèrent chez eux encore deux nuits. Le troisième jour, ils allèrent à l'est à Raufarfell et y passèrent la nuit. Ils étaient quinze en tout et n'étaient pas du tout sur leurs gardes. Ils partirent tard de là, dans l'intention d'être le soir à Höfdabrekka. Ils firent la pause dans le Kerlingardalr et, là, furent saisis d'un profond sommeil.

CHAPITRE CXLVI

Maintenant, il faut revenir à Kári et à Thorgeirr. Ce jour-là, ils allèrent à l'est, traversèrent le Markarfljót puis poussèrent jusqu'au Seljalandsmúli. Là, ils rencontrèrent

quelques femmes. Elles les reconnurent tout de suite et leur dirent : « Vous plaisantez moins que les fils de Sigfúss. De plus, vous agissez imprudemment. » Thorgeirr dit : « Pourquoi tant vous occuper des fils de Sigfúss ? Que savez-vous d'eux ? » Elles répondirent : « Ils étaient cette nuit à Raufarfell et avaient l'intention d'être ce soir à Mýdalr. Mais il nous a plu tout de même de voir qu'ils avaient peur de vous et qu'ils demandaient quand vous rentreriez chez vous. » Alors, elles passèrent leur chemin, mais, eux, fouettèrent leurs chevaux.

Thorgeirr dit : « Qu'as-tu envie de faire ? Veux-tu que nous nous mettions à leur poursuite ? » Kári répondit : « Je ne dirai pas non. » Thorgeirr dit : « À quoi faut-il nous attendre ? — Je ne le sais pas, dit Kári, car il peut souvent arriver que les hommes que l'on tue en paroles mènent longue vie. Mais je sais quelle est ton intention : tu penses t'attribuer huit hommes. Pourtant, c'est moins remarquable que ce que tu fis quand tu en tuas sept dans le précipice, en descendant jusqu'à eux par une corde[1]. Vous autres parents, vous êtes d'une trempe à vouloir tout faire pour votre gloire. Aussi ne puis-je pas moins faire que de figurer à tes côtés dans le récit. Nous allons donc les poursuivre à deux tout seuls, car je vois que c'est ce dont tu as l'intention. »

Ensuite ils allèrent vers l'est par la route du haut, et ne passèrent pas à Holt parce que Thorgeirr ne voulut pas que, quoi qu'il arrivât, on pût en accuser ses frères. Ils allèrent à l'est jusqu'au Mýdalr. Là, ils rencontrèrent un homme qui rapportait un panier de tourbe sur son cheval. Il prit la parole : « Tu n'as vraiment pas assez de monde, camarade Thorgeirr. — Qu'est-ce que tu veux dire ? dit Thorgeirr. — Ceci, dit-il, que le gibier passe à ta portée. Les fils de Sigfúss chevauchent par ici, et ils doivent dormir toute la journée à l'est dans le Kerlingardalr, car ils n'ont pas l'intention d'aller plus loin que Höfdabrekka ce soir. » Ensuite, ils allèrent chacun son chemin.

Thorgeirr et Kári allèrent à l'est sur la lande d'Arnarstakkr. Il n'y a rien à dire de leur voyage tant qu'ils ne furent pas arrivés à la Kerlingardalsá. La rivière était grosse. Ils remontèrent le long de la rivière car ils avaient vu, à un endroit, quelques chevaux sellés. Arrivés là, ils virent des hommes qui dormaient dans un vallon. Leurs lances étaient fichées en terre en amont de l'endroit où ils

dormaient. Ils les prirent et les jetèrent dans la rivière. Ensuite, Thorgeirr dit : « Est-ce que tu veux que nous les réveillions ? » Kári répondit : « Si tu le demandes, c'est que tu as déjà décidé pour ta part de ne pas occire des hommes couchés, commettant ainsi des crimes honteux[1]. » Ensuite, ils poussèrent des cris.

Alors, les autres se réveillèrent, se levèrent tous d'un bond et saisirent leurs armes. Kári et Thorgeirr ne les attaquèrent pas avant qu'ils ne fussent armés. Thorgeirr Lance-du-Précipice attaqua à l'endroit où se trouvait Thorkell Sigfússon. Un homme l'attaqua par-derrière. Avant qu'il ne puisse frapper Thorgeirr, celui-ci brandit à deux mains la hache Ogre-de-la-Bataille, si vite et rudement que, quand il jeta la hache en arrière, il enfonça le talon dans la tête de celui qui se trouvait derrière, lui brisant le crâne en petits morceaux; celui-là tomba mort aussitôt. Et quand il ramena la hache en avant, il frappa Thorkell à l'épaule et fendit tout le bras jusqu'en bas. Contre Kári se portèrent Mördr Sigfússon, Sigurdr Lambason et Lambi Sigurdarson. Ce dernier attaqua Kári par-derrière et lui jeta sa lance. Kári s'en aperçut et sauta en l'air en écartant vivement les jambes. La lance s'enfonça dans le sol, mais Kári retomba sur le manche et le mit en pièces. Il avait une lance dans une main et dans l'autre une épée, mais pas d'écu. De la dextre, il jeta sa lance sur Sigurdr Lambason. Le coup arriva dans la poitrine et ressortit entre les épaules. Il tomba mort aussitôt. De la main gauche, Kári assena un coup d'épée à Mördr Sigfússon. Le coup arriva sur la hanche, la mit en pièces ainsi que l'épine dorsale. Mördr tomba sur la face, mort aussitôt. Après cela, Kári pivota sur ses talons comme une toupie, et attaqua Lambi Sigurdarson qui ne vit qu'une seule issue : ce fut de s'enfuir en prenant ses jambes à son cou. Alors Thorgeirr se tourna contre Leidólfr le Fort, et tous les deux se frappèrent en même temps. Le coup de Leidólfr était si fort qu'il trancha tout l'écu à l'endroit où il l'atteignit. Thorgeirr avait frappé des deux mains, de la hache; la corne supérieure arriva dans l'écu et le mit en pièces, mais la corne inférieure atteignit la clavicule, la pourfendit et s'enfonça dans la poitrine. Sur ces entrefaites, Kári survint et lui trancha la jambe au milieu de la cuisse. Alors Leidólfr tomba, mort. Ketill de Mörk dit : « Nous allons courir à nos chevaux. Il n'y a pas moyen de

résister à ces colosses. » Ils coururent donc à leurs chevaux et sautèrent en selle. Thorgeirr dit : « Veux-tu que nous les pourchassions ? Nous pourrons encore en tuer quelques-uns. » Kári répondit : « Celui qui chevauche le dernier, je ne veux pas le tuer, car c'est Ketill de Mörk et nous avons épousé les deux sœurs[1]. En outre, c'est lui qui s'est le mieux conduit jusqu'ici dans nos procès. »

Ils montèrent alors à cheval et allèrent jusqu'à Holt. Thorgeirr envoya ses frères à l'est à Skógar — ils possédaient là une autre demeure — car il ne voulut pas qu'ils fussent appelés briseurs de paix[2]. Ils eurent alors chez eux beaucoup de monde, en sorte qu'il n'y eut jamais là moins de trente hommes en état de se battre. Il y eut là grande liesse. On trouvait que Thorgeirr s'était fort distingué en cela, et Kári aussi. Les gens se souvinrent longtemps de leur poursuite, alors qu'à deux, ils avaient attaqué quinze hommes, en avaient tué cinq, et que ceux qui en avaient réchappé s'étaient enfuis en courant.

Maintenant, il faut revenir à Ketill et aux siens. Ils chevauchèrent tant qu'ils purent jusqu'à ce qu'ils arrivent à Svínafell, et dirent que leur voyage n'avait pas été sans histoires. Flosi dit qu'il fallait s'y attendre « et que cela vous soit un avertissement. Il ne faudra plus jamais agir ainsi désormais ». Flosi était le plus joyeux des hommes et le meilleur à fréquenter chez lui. On dit qu'il avait la plupart des dons pour être un chef magnifique. Il passa l'été chez lui ainsi que l'hiver.

Mais après Noël, en hiver, Hallr du Sída vint de l'est ainsi que Kolr, son fils. Flosi se réjouit de sa venue, et ils parlèrent souvent des procès. Flosi dit qu'ils avaient très lourdement payé, et sans tarder. Hallr déclara que Flosi n'avait pas été loin de deviner la vérité là-dessus. Flosi lui demanda son avis sur ce qui lui paraissait le plus probable. Hallr répondit : « Je conseille de faire la paix avec Thorgeirr si l'occasion s'en présente. Pourtant, il se montrera difficile sur tout accord. — Crois-tu qu'alors c'en sera fini des meurtres ? dit Flosi. — Je ne le crois pas, dit Hallr, mais si Kári reste seul, on aura affaire à moins de monde. Et si tu ne fais pas la paix avec Thorgeirr, ce sera ta mort. — Quels accords faudrait-il que nous lui offrions ? dit Flosi. — Dure vous paraîtra la paix qu'il acceptera, dit Hallr. Car il ne voudra faire la paix qu'au cas seulement où il ne paie rien pour les maux qu'il a

faits, mais où il reçoive le tiers qui lui est dû en compensation pour Njáll et ses fils. — Dure paix que celle-là, dit Flosi. — Pour toi, ce n'est pas une dure paix, dit Hallr, car ce n'est pas toi qui as à entreprendre les poursuites pour le meurtre des fils de Sigfúss. C'est à leurs frères de le faire, et c'est à Hámundr le Boiteux d'entreprendre les poursuites pour le meurtre de son fils, Leidólfr. Tu vas avoir la possibilité de faire la paix avec Thorgeirr, parce que je vais y aller avec toi, et il me recevra bien, d'une manière ou d'une autre. Mais il faut qu'aucun de ceux qui sont concernés par cette affaire ne s'aventure à rester chez soi dans le Fljótshlíd s'ils ne font pas la paix, car ce serait leur mort, et il faut s'y attendre, étant donné les dispositions de Thorgeirr. »

On envoya chercher les fils de Sigfúss; Hallr et Flosi leur représentèrent cette affaire et leurs entretiens se terminèrent de telle sorte que, grâce aux persuasions de Hallr, toutes choses leur parurent comme il les leur représentait et qu'ils voulurent bien faire la paix. Grani Gunnarsson et Gunnarr Lambason dirent: « Si Kári reste seul, il ne dépend que de nous qu'il n'ait pas plus peur de nous que nous de lui. — Il n'y a pas à parler ainsi, dit Hallr. Il vous coûtera cher d'en découdre avec lui, et vous paierez gros avant que tout ne soit fini entre vous. » Ensuite, ils cessèrent cette conversation.

CHAPITRE CXLVII

Hallr du Sída, Kolr, son fils, et quatre autres hommes allèrent à l'ouest par les sables de Lómagnúpr, puis au-delà de la lande d'Arnarstakkr, et tout d'une traite jusqu'à Mýdalr. Là, ils demandèrent si Thorgeirr était chez lui, à Holt. On dit à Hallr que oui, et on lui demanda où il devait aller. « Là-bas, à Holt », dit-il. Ils dirent qu'il fallait qu'il eût une bonne raison d'y aller. Hallr resta là quelque temps et fit la pause. Après cela, ils prirent leurs chevaux, allèrent à Sólheimar le soir et y passèrent la nuit.

Le lendemain, ils allèrent à Holt. Thorgeirr était dehors, ainsi que Kári, et leurs hommes, et ils reconnurent Hallr. Il chevauchait en cape bleue et avait à la

main une petite hache incrustée d'argent. Quand ils entrèrent dans le clos, Thorgeirr alla au-devant d'eux, et descendit Hallr de cheval. Kári et Thorgeirr embrassèrent tous les deux Hallr, le conduisirent entre eux dans la pièce, le placèrent sur l'estrade, dans le haut-siège et lui demandèrent maintes nouvelles. Il passa la nuit là.

Le lendemain matin, Hallr demanda à Thorgeirr un entretien. Il rechercha des conciliations, dit quels accords ils lui offraient et prononça là-dessus maintes belles paroles pleines de bonne volonté. Thorgeirr répondit : « Tu dois savoir que je ne voulais faire aucun accord avec les incendiaires. — C'était tout autre chose, dit Hallr. Vous étiez alors d'humeur belliqueuse. Depuis, vous avez beaucoup accompli en fait de meurtres. — En effet, dit Thorgeirr, mais quels accords offrez-vous à Kári ? » Hallr répondit : « On lui fera d'honorables offres d'accords, s'il veut faire la paix. » Kári dit alors : « Je voudrais te demander, ami Thorgeirr, de faire la paix, car ton lot ne peut qu'être excellent. » Il répondit : « Il me déplaît de faire la paix et de t'abandonner si tu n'acceptes pas des accords semblables à ceux que j'accepterai. — Je ne veux pas, dit Kári, faire la paix. Pourtant, je considère qu'à présent nous avons tiré vengeance des incendiaires, mais j'estime que mon fils n'est pas vengé et j'ai l'intention de le faire seul, comme je le pourrai. » Mais Thorgeirr ne voulut pas faire la paix avant que Kári ne dise qu'il serait très fâché s'il ne le faisait pas. Alors, Thorgeirr fit trêve à Flosi et à ses hommes pour aller à la réunion de conciliations[1], et Hallr lui fit trêve en échange, de la part de Flosi et des fils de Sigfúss. Avant qu'ils ne se quittent, Thorgeirr donna à Hallr un anneau d'or et un manteau d'écarlate, et Kári, un collier d'argent rehaussé de trois croix d'or. Hallr les remercia bien pour les cadeaux, s'en alla en très grand honneur et se rendit tout d'une traite à Svínafell. Flosi lui fit bon accueil.

Hallr rendit compte à Flosi de son voyage ainsi que de sa conversation avec Thorgeirr et Kári. Il ajouta que Thorgeirr n'avait pas voulu faire la paix avant que Kári n'intervînt pour le lui demander et ne dît qu'il serait très fâché s'il ne le faisait pas. Mais Kári n'avait pas voulu entrer dans ces accords. Flosi dit : « Rares sont ceux qui ressemblent à Kári, et j'aurais voulu avoir un caractère comme le sien. »

Hallr et ses hommes restèrent là quelque temps. Ensuite, ils allèrent à l'ouest au moment fixé pour la réunion de conciliations, et ils se retrouvèrent à Höfdabrekka, comme convenu. Thorgeirr arriva à l'ouest à leur rencontre. Ils discutèrent alors de leurs accords. Tout se passa comme Hallr l'avait dit. Avant de conclure les accords, Thorgeirr leur dit que Kári resterait toujours chez lui tant qu'il le voudrait, « vous ne vous ferez mutuellement pas de mal chez moi. Mais je ne veux pas réclamer cela à chacun de vous séparément. Je veux que tu te portes seul responsable devant moi, Flosi, et que tu l'exiges de tes suivants, et je veux que soient maintenus tous les verdicts qui ont été rendus au thing sur l'incendie. Je veux que tu me paies le tiers qui m'est dû ». Flosi y consentit rapidement. Thorgeirr ne remit ni les bannissements ni les proscriptions de districts[1].

Alors Flosi et Hallr allèrent à l'est. Hallr dit à Flosi : « Exécute bien, mon gendre, ces accords : ton voyage à l'étranger, ton pèlerinage au sud[2] et tes amendes. On te considérera alors comme un brave, bien que tu te sois engagé dans ces dangereuses entreprises, si tu accomplis vaillamment toutes choses. » Flosi dit que ce serait ce qu'il ferait. Hallr s'en alla chez lui à l'est, et Flosi revint à Svínafell. Il y resta un moment.

CHAPITRE CXLVIII

Il faut raconter maintenant que Thorgeirr revint chez lui après les conciliations. Kári demanda si les accords s'étaient effectués. Thorgeirr dit qu'ils étaient pleinement réconciliés. Alors, Kári voulut prendre son cheval et s'en aller. Thorgeirr dit : « Ce n'est pas la peine de t'en aller, car il a été stipulé dans nos accords que tu resterais toujours ici tant que tu le voudrais. » Kári dit : « Cela ne sera point, parent, car si je commets quelque meurtre, ils diront aussitôt que tu étais de mèche avec moi et je ne le veux pas. Mais je voudrais que tu reprennes mes biens et te les appropries en commun avec Helga Njálsdóttir, ma femme, et mes filles. Ainsi, mes ennemis ne les leur enlèveront pas. » Thorgeirr accepta de faire ce que Kári demandait. Il reprit les biens de Kári.

Ensuite, Kári s'en alla. Il avait deux chevaux, ses armes, ses vêtements et un peu de bien en or et en argent. Il alla vers l'ouest, passa devant le Seljalandsmúli, remonta le long du Markarfljót puis à Thórsmörk. Il y a là trois fermes qui s'appellent toutes les trois Mörk. Habitait la ferme du milieu un homme qui s'appelait Björn, surnommé Björn le Blanc. Il était fils de Kadall, fils de Bjálfi. Celui-ci avait été affranchi d'Ásgerdr, mère de Njáll et de Thórir de Holt. Björn avait épousé une femme qui s'appelait Valgerdr. Elle était fille de Thorbrandr, fils d'Ásbrandr. Sa mère s'appelait Gudlaug. C'était la sœur de Hámundr, père de Gunnarr de Hlídarendi[1]. Elle avait été mariée à Björn à cause de la fortune de celui-ci, mais elle ne l'aimait pas beaucoup. Pourtant, ils avaient eu des enfants. Ils avaient abondance de biens à la maison. Björn était un vantard, et cela déplaisait à sa femme. Il avait la vue perçante et le pied léger. C'est là que Kári vint loger, et ils le reçurent à bras ouverts. Il passa la nuit là.

Le lendemain matin, ils eurent un entretien. Kári dit à Björn : « Je voudrais que tu m'héberges. J'aimerais beaucoup habiter chez toi. Je voudrais que tu m'accompagnes dans mes voyages, car tu as la vue perçante et le pied léger et je crois que tu es d'un grand courage. » Björn répondit : « Je ne mets en doute ni ma vue ni mon courage ni ma valeur. Tu as dû venir ici parce que tu as perdu tout refuge. Mais puisque tu m'en presses, Kári, je ne te ferai pas un sort semblable aux hommes du commun. Assurément, je te fournirai toute l'aide que tu demanderas. » Sa femme écoutait et dit : « Que le troll emporte tes hâbleries et tes flatteries ! Tu ne devrais pas raconter de tromperies et de mensonges là-dessus. Mais c'est volontiers que je donnerai à Kári à manger, et d'autres bonnes choses dont je sais qu'il profitera. Il ne faut pas te fier à la solidité de Björn car je crains qu'il ne se révèle pas aussi courageux qu'il le prétend. » Björn répondit : « C'est souvent que tu me fais des reproches, mais j'ai tant confiance en moi que je ne battrai en retraite devant personne. La preuve, c'est que si ceux qui m'attaquent sont rares, c'est que nul ne l'ose. »

Kári resta là quelque temps en secret, et peu de gens le surent. On pensait qu'il avait dû aller au nord du pays, trouver Gudmundr le Puissant, Kári ayant fait raconter par Björn à ses voisins qu'il l'avait rencontré sur le

grand chemin, qu'il remontait de là dans le Godaland, puis chez Gudmundr le Puissant. On apprit cela par tous les districts.

CHAPITRE CXLIX

Maintenant, il faut revenir à Flosi. Il dit aux incendiaires, ses camarades : « Encore une fois, il n'est pas question de rester inactifs. Il va falloir penser à notre voyage à l'étranger et à nos amendes, et exécuter nos accords le plus vaillamment possible. Que chacun d'entre nous se prenne un passage là où il lui plaît. » Ils lui demandèrent d'en décider. Flosi dit : « Il faut que nous allions à l'est jusqu'au Hornafjördr, car il y a là, au mouillage, un bateau qui appartient à Eyjólfr le Nez, du Thrándheimr. Il voudrait demander une femme en mariage mais il ne l'obtiendra pas tant qu'il ne renoncera pas à ses voyages. Nous lui achèterons son navire, car nous aurons peu d'argent mais beaucoup d'hommes : c'est un grand bateau et il nous contiendra tous. » Ils cessèrent de parler de cela.

Mais peu après, ils allèrent tout d'une traite à l'est, à Bjarnanes dans le Hornafjördr. Là, ils trouvèrent Eyjólfr, car c'était là qu'il avait pris ses quartiers d'hiver. On fit bon accueil à Flosi. Ils passèrent la nuit là. Le lendemain matin, Flosi demanda d'acheter le bateau au capitaine. Celui-ci déclara qu'il ne refuserait pas de le vendre s'il en obtenait le prix qu'il voulait. Flosi demanda en quelle monnaie il voulait être payé. Le Norvégien dit qu'il voulait avoir de la terre, et, en outre, de la terre située à proximité de là. Il lui raconta comment les choses s'étaient passées entre le bóndi et lui sur cette affaire de mariage. Flosi déclara qu'il contribuerait à ce que le mariage se fît, et qu'ensuite il lui achèterait le bateau. Le Norvégien s'en réjouit. Flosi lui offrit de la terre à Borgarhöfn. Ensuite le Norvégien s'occupa de cette affaire avec le bóndi, en présence de Flosi. Celui-ci dit son mot, si bien que le mariage se conclut. Flosi remit la terre de Borgarhöfn au Norvégien et conclut le marché pour le bateau marchand. Il eut également du Norvégien vingt cents de vadmel : cela figurait dans le marché.

Flosi rebroussa chemin. Il était si populaire parmi ses hommes qu'il obtint d'eux des marchandises[1] autant qu'il en voulut, par don ou par prêt. Il alla chez lui à Svínafell et y resta un moment. Il envoya alors Kolr Thorsteinsson et Gunnarr Lambason à l'est, dans le Hornafjördr. Ils devaient rester au bateau, l'équiper, monter des baraquements, emballer les marchandises et les rassembler.

Maintenant, il faut raconter que les fils de Sigfúss dirent à Flosi qu'ils iraient à l'ouest, dans le Fljótshlíd, mettre leurs maisons en ordre et en rapporter les marchandises et les autres choses dont ils auraient besoin, « il n'y a pas à se garder de Kári puisqu'il est au nord du pays ». Flosi répondit : « Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans les histoires qu'on raconte sur Kári. Il me semble que, souvent, des choses que l'on raconte de moins loin que celle-là se révèlent fausses. Mon avis est que vous y alliez en grand nombre, que vous ne vous quittiez guère et que vous preniez bien garde à vous. Il faut aussi, Ketill, que tu te rappelles ce rêve que je t'ai raconté et que tu m'avais demandé de tenir secret, car il y en a beaucoup qui furent appelés et qui vont faire ce voyage avec toi[2]. » Ketill dit : « Tout ce que le destin prévoit sur la vie d'un homme doit s'accomplir[3]. Mais tes avertissements partent d'une bonne intention. » Ils n'en parlèrent pas davantage. Ensuite, les fils de Sigfúss se préparèrent, et avec eux les hommes qui furent désignés pour cela. Ils étaient dix-huit en tout. Ils partirent. Avant qu'ils ne s'en aillent, ils embrassèrent Flosi, qui dit qu'il y en avait quelques-uns de ceux qui s'en allaient qu'il ne reverrait plus. Mais ils ne se laissèrent pas dissuader. Ils allèrent donc leur chemin. Flosi avait dit qu'ils devaient prendre ces marchandises dans le Medalland et les transporter à l'est, de même que dans le Landbrot et le Skógahverfi.

Ensuite, ils allèrent jusqu'à Skaptartunga, montèrent dans la montagne au nord de l'Eyjafjallajökull, descendirent dans le Godaland, puis dans les bois de Thórsmörk. Björn de Mörk aperçut la chevauchée, alla aussitôt au-devant d'eux et ils se firent de belles salutations. Les fils de Sigfúss s'enquirent de Kári Sölmundarson. Björn répondit : « J'ai rencontré Kári. C'était il y a bien longtemps. Il s'en allait au nord dans le Gásaland et avait l'intention d'aller voir Gudmundr le Puissant. Il m'a semblé qu'il avait assez peur de vous, et il s'estimait bien

abandonné. » Grani Gunnarsson répondit : « Il va pourtant avoir bien plus peur de nous d'ici peu. Il le verra bien quand il se confrontera à nous. Nous n'avons pas du tout peur de lui maintenant qu'il est tout seul. » Ketill lui ordonna de se taire et de ne pas fanfaronner là-dessus. Björn demanda quand ils repasseraient. « Nous resterons près d'une semaine dans le Fljótshlíd », dirent-ils. Ils fixèrent le jour où ils repasseraient par la montagne. Ils se quittèrent ainsi. Les fils de Sigfúss allèrent à leurs demeures, et leurs gens se réjouirent de les voir. Ils y passèrent une semaine.

Björn revint chez lui, trouva Kári et lui raconta tout sur le voyage des fils de Sigfúss et sur leurs intentions. Kári dit qu'il avait montré en cela grande amitié et fidélité envers lui. Björn répondit : « Il me semble que, si j'ai promis de protéger quelqu'un, cela doit lui être de quelque importance. » Kári resta là six nuits encore.

CHAPITRE CL

Kári dit à Björn : « Maintenant, nous allons nous rendre à l'est par les montagnes, descendrons à Skaptartunga et traverserons sans nous montrer la contrée des thingmenn de Flosi car j'ai l'intention de m'embarquer pour l'étranger à l'est dans l'Álptafjördr. » Björn dit : « C'est un voyage bien périlleux, et il y en a peu qui auraient le courage de l'entreprendre, en dehors de toi et de moi. » La maîtresse de maison dit : « Si tu secondes mal Kári, il faut que tu saches que tu ne reviendras plus jamais dans mon lit. Mes parents feront le partage des biens entre nous. » Björn répondit : « Il est probable, femme, que tu auras besoin de chercher autre chose pour provoquer notre séparation que de croire que je ne seconderai pas bien Kári, car il faut que je m'en rende témoignage à moi-même : quel homme indomptable, quel héros je suis quand il s'agit de faire assaut d'armes. »

Ils allèrent pendant la journée à l'est par la montagne en passant au nord du glacier, ne prenant jamais le grand chemin, descendirent à Skaptartunga en passant plus haut que toutes les fermes, jusqu'à la Skaptá, et menèrent leurs

chevaux dans quelque vallon. Ils étaient aux aguets, et s'étaient couverts de telle sorte qu'on ne pouvait les apercevoir. Kári dit à Björn : « Quel parti faudra-t-il prendre s'ils viennent sur nous en descendant de la montagne ? — Ne faudrait-il pas faire de deux choses l'une, dit Björn, ou bien s'échapper vers le nord en suivant les pentes et les laisser passer ; ou bien attendre s'il y en a qui s'attardent et les attaquer alors ? » Ils en discutèrent d'abondance, et Björn disait coup sur coup, tantôt qu'il voulait fuir au plus vite, tantôt qu'il voulait attendre et faire front, et Kári y trouvait un plaisir extrême.

Maintenant, il faut revenir aux fils de Sigfúss. Ils partirent de chez eux le jour qu'ils avaient dit à Björn. Ils arrivèrent à Mörk, frappèrent aux portes et voulurent voir Björn. La maîtresse de maison alla aux portes et les salua. Ils s'enquirent aussitôt de Björn. Elle dit qu'il était descendu sous l'Eyjafjöll, qu'il était allé à l'est devant le Seljalandsmúli, puis à Holt « car il a de l'argent à réclamer ». Ils la crurent car ils savaient que Björn avait là de l'argent à réclamer. Ils allèrent ensuite à l'est dans la montagne et ne s'arrêtèrent pas avant d'être arrivés à Skaptártunga. Ils descendirent le long de la Skaptá et firent la pause à l'endroit où Kári et Björn avaient supposé qu'ils s'arrêteraient.

Là, ils divisèrent leur troupe. Ketill de Mörk alla à l'est dans le Medalland avec huit hommes, mais les autres se couchèrent pour dormir et ne s'aperçurent de rien avant que Kári et Björn ne les attaquent. Il y avait là un petit promontoire qui s'avance dans la rivière. Kári s'y posta, ordonna à Björn de se tenir derrière lui, de ne pas trop s'avancer mais de profiter de toutes les occasions possibles. Björn répondit : « J'avais eu une intention différente, à savoir de ne me servir de personne comme de bouclier, mais au point où nous en sommes, il vaut mieux que ce soit toi qui commandes. Pourtant, grâce à ma sagacité et à mon activité, je ne resterai pas inoffensif pour nos ennemis. »

Tous se levèrent et bondirent sur eux. Ce fut Módólfr Ketilsson qui fut le plus prompt, et il jeta une lance sur Kári. Celui-ci se protégea de son écu. Le coup y arriva et s'y enfonça. Kári imprima un violent mouvement de torsion à l'écu, si bien que la lance se rompit. Il avait brandi son épée et assena un coup à Módólfr. Celui-ci

frappa en même temps. L'épée de Kári arriva sur la garde de celle de Módólfr, la trancha, atteignit le poignet et coupa la main de Módólfr : celle-ci tomba par terre ainsi que l'épée. L'épée de Kári [poursuivit son chemin], toucha Módólfr au côté et pénétra entre les côtes. Módólfr tomba et mourut aussitôt. Grani Gunnarsson empoigna une lance et la jeta sur Kári. Celui-ci piqua son écu dans le sol si rudement qu'il s'y enfonça, attrapa au vol, de la main gauche, la lance, la renvoya à Grani et reprit aussitôt son écu de la main gauche. Grani se protégea de son écu. La lance y arriva, le transperça aussitôt, s'enfonça dans la cuisse de Grani en-dessous du bas-ventre, la traversa et s'enfonça dans le sol. Il ne put s'en débarrasser avant que ses camarades ne la lui retirent et le pansent dans un vallon[1], sous le couvert de boucliers. Un homme attaqua. Il voulait trancher la jambe de Kári et parvint sur son côté. Björn le frappa, lui coupa la main puis revint d'un bond derrière Kári. Ils ne purent lui faire aucune blessure sérieuse. Kári assena de côté un coup d'épée à cet homme et le pourfendit par le milieu du corps. Alors Lambi Sigurdarson bondit sur lui et lui déchargea un coup d'épée. Kári para du plat de son écu, et l'épée ne mordit pas. Alors, Kári lui porta une botte droite dans l'avant de la poitrine, si bien que l'épée ressortit entre les épaules. Ce fut sa mort. Thorsteinn Geirleifsson bondit sur Kári et le visa au côté. Kári aperçut Thorsteinn, lui assena un coup latéral en travers des épaules, mettant l'homme en pièces. Peu après, il assena un coup mortel à Gunnarr de Skál, un excellent bóndi. Björn avait blessé trois hommes au moment où ils voulaient frapper Kári. Pourtant, il ne s'exposa jamais au point de se mettre en péril. Aussi ne fut-il pas blessé non plus que Kári à cette rencontre, mais tous ceux qui en réchappèrent le furent. Ils sautèrent alors à cheval et coururent tant qu'ils purent vers la Skaptá. Ils avaient si peur que, nulle part, ils n'allèrent aux fermes et n'osèrent dire la nouvelle. Quand ils s'enfuirent, Kári et Björn poussèrent des cris contre eux[2]. Ils allèrent à l'est dans le Skógahverfi, puis tout d'une traite jusqu'à Svínafell. Quand ils y arrivèrent, Flosi n'était pas chez lui et, pour cette raison, on ne se mit pas à la poursuite de Kári; tout le monde trouva honteuse cette expédition.

Kári alla à Skál et s'y proclama auteur de ces meurtres,

y dit la mort du maître de maison et des quatre autres, ainsi que la blessure de Grani, disant qu'il vaudrait mieux le transporter jusqu'aux maisons s'il devait vivre. Björn déclara qu'il ne se sentait pas disposé à le tuer pour raison de parenté[1], mais que c'était pourtant ce qu'il aurait mérité. Mais ses interlocuteurs lui répondirent qu'ils n'étaient pas nombreux, ceux qui avaient pourri sous terre à cause de lui. Björn répondit que, maintenant, il était en mesure de faire pourrir sous terre autant d'hommes du Sída qu'il le voudrait. Ils dirent qu'il aurait bien du mal. Kári et Björn s'en allèrent.

CHAPITRE CLI

Kári demanda à Björn : « Que ferons-nous à présent pour nous tirer d'affaire? Je vais maintenant éprouver ta sagacité. » Björn répondit : « Te semblerait-il d'une extrême importance que nous fassions preuve d'une grande sagacité? — Oui, dit Kári, certes. — Alors, le parti eſt vite pris, dit Björn. Nous allons tous les ridiculiser comme des géants[2]. Nous allons faire semblant d'aller vers le nord dans les montagnes, et dès qu'une colline nous dérobera à leur vue, nous allons rebrousser chemin, descendre le long de la Skaptá et nous cacher à l'endroit qui nous semblera le plus propice, pendant tout le temps qu'ils nous chercheront avec ardeur, s'ils se mettent à notre poursuite. » Kári répondit : « C'eſt ce que nous ferons, car j'en avais déjà l'intention. — Tu t'apercevras, dit Björn, que je ne suis pas moins efficace en fait d'esprit que de hardiesse. »

Kári et lui, comme ils en avaient eu l'intention, descendirent le long de la Skaptá. Alors, la rivière se divise et coule en partie vers l'eſt et en partie vers le sud-eſt. Ils prirent vers le bas, le long du bras sud-eſt de la rivière, allèrent tout d'une traite jusqu'au Medalland, puis dans le marécage qui s'appelle Kringlumýrr. Tout autour, ce sont des champs de lave. Kári dit à Björn de surveiller leurs chevaux et de monter la garde « car moi, je tombe de sommeil ». Björn garda leurs chevaux. Kári se coucha, mais il n'avait dormi que très peu de temps que Björn le

réveilla. Il avait rassemblé les chevaux et ils étaient là près d'eux. Björn dit : « Assurément, tu as très grand besoin de moi. Celui-là t'aurait faussé compagnie qui n'aurait pas eu autant de courage que moi, car voici tes ennemis qui t'attaquent. Il faut t'y préparer. » Kári s'avança sous un rocher isolé, haut et escarpé. Björn dit : « Où faut-il que je me tiennes ? » Kári répondit : « Il y a deux possibilités. L'une est que tu te tiennes derrière moi et prennes l'écu pour te couvrir, s'il t'est de quelque profit. L'autre est de monter à cheval et de t'enfuir à toute bride. — Cela, je ne le veux pas, dit Björn. Il y a bien des raisons à cela. La première, c'est qu'il pourrait se faire que quelques mauvaises langues disent que je t'ai faussé compagnie par couardise, si je m'enfuis. L'autre, c'est que je sais quelle grosse prise ils estimeraient avoir faite s'ils m'attrapaient. Ils se mettront à deux ou trois à ma poursuite et en outre je ne te serai d'aucun profit ou secours. Aussi préféré-je rester près de toi et me défendre tant que le destin le permettra. »

L'attente ne fut pas longue : des chevaux de bât s'avancèrent dans le marécage, conduits par trois hommes. Kári dit : « Ceux-là ne nous voient pas. — Laissons-les passer », dit Björn. Ils passèrent. Mais les six autres[1] s'avancèrent à l'attaque, sautèrent de selle tous en même temps et attaquèrent Kári et Björn. Ce fut d'abord Glúmr Hildisson qui l'attaqua et lui jeta une lance. Kári pivota sur ses talons, Glúmr le manqua. Le coup arriva dans le rocher. Björn vit cela et trancha aussitôt le manche de la lance de Glúmr. Bien qu'en déséquilibre, Kári frappa Glúmr : l'épée arriva dans la cuisse et trancha la jambe en haut de la cuisse. Glúmr mourut aussitôt[2]. Alors s'avancèrent contre Kári les fils de Thorfinnr, Vébrandr et Ásbrandr. Kári attaqua Vébrandr, lui enfonça son épée au travers du corps, puis il trancha les deux jambes à Ásbrandr. À ce moment même, Kári et Björn furent blessés tous les deux. Alors Ketill de Mörk attaqua Kári et lui jeta une lance. Kári leva la jambe, et la lance arriva dans le sol. Kári sauta sur le manche de la lance et le mit en morceaux. Il empoigna Ketill à deux mains. Björn bondit aussitôt et voulut tuer Ketill. Kári dit : « Reste tranquille. Je ferai grâce à Ketill, et même s'il arrivait que je dispose encore de ta vie, je ne te tuerais jamais tout de même, Ketill. » Celui-ci répondit peu de chose, s'en alla, rattrapa ses

camarades et dit les nouvelles à ceux qui ne les savaient pas déjà. Ils dirent la chose aux gens du district qui coururent aussitôt prendre leurs armes et explorèrent tous les cours d'eau jusqu'au nord dans la montagne, passant trois jours à chercher. Puis ils rebroussèrent chemin et chacun revint chez soi. Ketill et ses camarades allèrent à l'est à Svínafell et y dirent les nouvelles. Cette expédition ne plut guère à Flosi qui dit pourtant qu'il n'était pas certain que cela s'arrêtât là, « Kári n'a pas son pareil dans ce pays en ce moment ».

CHAPITRE CLII

Maintenant, il faut revenir à Kári. Il sortit des pâturages par les sables. Il mena ses chevaux sous des dunes couvertes de folle avoine. Ils en coupèrent pour leur en donner afin qu'ils ne meurent pas de faim. Kári fit preuve d'une intuition telle qu'il s'en alla dès que les autres cessèrent les recherches. Il remonta, de nuit, le long du district, alla ensuite dans la montagne et reprit le chemin même qu'ils avaient suivi à l'aller. Ils allèrent tout d'une traite à Mörk. Björn dit alors à Kári : « Maintenant, il faut que tu sois mon grand ami devant ma femme, car elle ne croira aucun mot de ce que je dirai, et c'est pour moi d'une importance capitale à présent. Récompense-moi de l'aide excellente que je t'ai fournie. — Entendu », dit Kári. Ensuite ils allèrent à la ferme. La maîtresse de maison leur souhaita la bienvenue et leur demanda les nouvelles. Björn répondit : « Les difficultés ont plutôt augmenté, la vieille. » Elle ne répondit pas grand-chose et sourit. Elle dit alors : « Comment Björn s'est-il comporté envers toi ? » Kári répondit : « On a le dos nu si l'on n'a pas de frère derrière soi : Björn s'est révélé excellent pour moi. Il a blessé trois hommes, et pourtant il est lui-même blessé. Il m'a été des plus utiles, en tout ce qu'il a pu. »

Ils passèrent là trois nuits. Ensuite, ils allèrent à Holt chez Thorgeirr et le prirent à part pour lui dire les nouvelles, car on ne les connaissait pas encore là. Thorgeirr remercia Kári et l'on vit bien qu'il s'en réjouissait. Pourtant, il demanda à Kári ce qu'il pensait qu'il lui restait à

faire. Kári répondit : « J'ai l'intention de tuer Gunnarr Lambason et Kolr Thorsteinsson si l'occasion s'en présente. Nous avons occis quinze hommes, avec les cinq que nous avons tués ensemble, toi et moi. Mais je voudrais te faire une prière. » Thorgeirr déclara qu'il lui accorderait ce qu'il lui demanderait. Kári dit : « Je voudrais que tu prennes chez toi cet homme qui s'appelle Björn et qui a pris part aux combats avec moi, que tu le changes de résidence, que tu lui trouves une excellente demeure, avec toutes ses dépendances, ici près de toi, et que tu le protèges de telle sorte qu'on ne reporte sur lui aucune vengeance. Cela t'est facile, étant donné ton prestige. — Soit », dit Thorgeirr. Ensuite, il fournit à Björn une excellente demeure avec toutes ses dépendances à Ásólfsskáli et reprit la ferme de Mörk. Il transporta lui-même la maisonnée de Björn à Ásólfsskáli, et tout son bétail et ses meubles. Il conclut des accords sur tous les procès de la part de Björn et le réconcilia complètement avec les autres. On estima Björn homme plus important qu'auparavant.

Kári partit et alla tout d'une traite chez Ásgrímr Ellida-Grímsson. Celui-ci le reçut extrêmement bien. Kári lui raconta tout ce qui s'était passé en fait de meurtres. Ásgrímr en fut satisfait. Il demanda ce que Kári avait l'intention de faire. Il dit qu'il avait l'intention d'aller les poursuivre à l'étranger et de chercher à les tuer s'il le pouvait. Ásgrímr dit qu'il n'avait pas son pareil en fait de prouesse. Il passa là quelques nuits.

Ensuite il alla chez Gizurr le Blanc. Celui-ci reçut Kári à bras ouverts. Il resta là quelque temps. Il dit à Gizurr qu'il irait sur la côte à Eyrar. Quand ils se quittèrent, Gizurr donna à Kári une bonne épée. Ensuite, Kári descendit à Eyrar. Là, il se prit un passage sur le bateau de Kolbeinn le Noir. C'était un homme des Orcades et un vieil ami de Kári, et c'était le plus vaillant des hommes. Il reçut Kári à bras ouverts et dit qu'ils partageraient le même sort tous les deux.

CHAPITRE CLIII

Maintenant, il faut revenir à Flosi. Ils allèrent à l'est jusqu'au Hornafjördr. La plupart des thingmenn de Flosi l'accompagnèrent. Ils transportèrent à l'est les marchandises, les provisions et les bagages qu'ils devaient emporter. Ensuite, ils équipèrent leur bateau. Flosi resta au bateau jusqu'à ce que tout fût prêt. Dès qu'ils eurent bon vent, ils prirent la mer. Ils y restèrent longtemps et eurent mauvais temps. Ils s'égarèrent complètement.

À un moment, ils embarquèrent une très grosse lame, grosse comme trois; Flosi dit qu'ils étaient près d'une terre et que c'étaient des brisants de hauts-fonds qui provoquaient cela. Il y avait un grand brouillard. Le vent crût, si bien qu'ils essuyèrent une grosse tempête. Ils ne se rendirent compte de rien avant que le bateau ne fût précipité sur la côte, au cours de la nuit. Les hommes sauvèrent leur vie, mais le bateau fut pulvérisé et ils ne purent sauver leurs biens. Ils durent se chercher de quoi se chauffer.

Le lendemain matin, ils montèrent sur une hauteur. Le temps était beau. Flosi demanda s'il y avait des gens qui reconnaissaient ce pays pour y être déjà venus. Il y eut deux hommes qui le reconnurent et qui dirent qu'ils étaient dans les Orcades, à Hrossey. « Nous aurions pu débarquer dans un meilleur pays, dit Flosi, car Helgi Njálsson, que j'ai tué, était homme de la garde du jarl Sigurdr Hlödvisson. » Ils cherchèrent un endroit pour se cacher et arrachèrent de la mousse pour s'en couvrir. Ils y restèrent quelques instants, mais pas longtemps, car Flosi dit : « Nous n'allons pas rester ici longtemps sans que les gens du pays s'en aperçoivent. » Ensuite, ils se levèrent et élaborèrent un plan. Flosi dit : « Nous allons nous remettre au pouvoir du jarl. Tout le reste est inutile, car si le jarl en veut à notre vie, il en disposera tout de même semblablement. » Alors, ils partirent tous de là. Flosi dit qu'ils ne devaient dire les nouvelles ou raconter leur voyage à personne avant qu'il ne l'ait dit au jarl.

Ils marchèrent donc jusqu'à ce qu'ils trouvent des gens

qui leur indiquèrent où était le jarl. Ils allèrent se présenter à lui. Flosi le salua, ainsi qu'eux tous. Le jarl demanda qui ils étaient. Flosi se nomma et dit de quel district d'Islande il était. Le jarl avait déjà appris l'incendie et il reconnut les hommes tout de suite. Il demanda à Flosi : « Qu'as-tu à me dire de Helgi Njálsson, l'homme de ma garde ? — Ceci, dit Flosi, que je lui ai coupé la tête. » Le jarl ordonna de les saisir tous, et c'est ce qui fut fait. Sur ces entrefaites, survint Thorsteinn, fils de Hallr du Sída[1]. Flosi avait épousé Steinvör, sœur de Thorsteinn. Celui-ci était homme de la garde du jarl Sigurdr. Quand il vit que Flosi était prisonnier, il alla se présenter au jarl et offrit pour Flosi tout ce qu'il possédait de bon. Le jarl était des plus fâchés et fut longtemps très difficile à convaincre. Pourtant, en fin de compte, grâce aux persuasions que firent les sages avec Thorsteinn — car celui-ci était très populaire et beaucoup allèrent plaider la cause de Flosi avec lui —, le jarl fit la paix, et fit grâce à Flosi et à tous les autres. Il fit selon la coutume des grands chefs : Flosi reprit le service que Helgi Njálsson avait eu[2]. Flosi devint donc homme de la garde du jarl Sigurdr, et il se mit bientôt en grande affection avec lui.

CHAPITRE CLIV

Maintenant, il faut raconter que Kári et Kolbeinn le Noir partirent d'Eyrar et prirent la mer un demi-mois après que Flosi et ses hommes eurent quitté le Hornafjördr. Ils eurent bon vent et restèrent en mer peu de temps. Ils abordèrent à Fridarey[3]. C'est une île qui se trouve entre les Shetland et les Orcades. Un homme qui s'appelait David le Blanc hébergea Kári. Il raconta à Kári tout ce qu'il savait avec certitude du voyage de Flosi et de ses hommes. C'était un très grand ami de Kári, lequel passa l'hiver chez lui. Ils apprirent de l'ouest, de Hrossey, tout ce qui s'y était passé.

Maintenant, il faut raconter que le jarl Sigurdr invita à venir le voir le jarl Gilli des Hébrides, son beau-frère. Il avait épousé Hvarflöd[4], sœur du jarl Sigurdr. Vint également le roi d'Irlande qui s'appelait Sigtryggr[5]. C'était le

fils d'Óláfr la Sandale. Sa mère s'appelait Kormlöd[1]. C'était, de toutes les femmes, la plus belle et la meilleure pour tout ce qui n'était pas son œuvre personnelle, mais la pire pour tout ce qu'elle faisait elle-même. Le roi qui l'avait épousée s'appelait Brján. Ils étaient alors divorcés. C'était, de tous les rois, le plus accompli[2]. Il siégeait à Kantaraborg[3]. Son frère était Úlfr la Terreur, un très grand champion et guerrier[4]. Le fils adoptif du roi Brján s'appelait Kerthjálfadr[5]. C'était le fils de ce roi Kylfir[6] qui livra maintes batailles au roi Brján, s'enfuit du pays à cause de lui et entra au couvent. Quand le roi Brján alla en pèlerinage au sud, il rencontra le roi Kylfir. Alors, ils firent la paix. Le roi Brján prit chez lui son fils, Kerthjálfadr, et l'aima plus que ses propres fils. Il était en âge d'homme à ce point de la saga, et c'était le plus vaillant des hommes. Il y avait un fils du roi Brján qui s'appelait Dungadr, un autre Margadr, un troisième Tadkr — celui-ci, nous l'appellerons Tann[7]. C'était le plus jeune. Les fils plus âgés du roi Brján étaient dans la fleur de l'âge et c'étaient les plus vaillants des hommes. Kormlöd n'était pas la mère des enfants de Brján[8]. Mais elle haïssait tellement le roi Brján depuis qu'ils avaient divorcé qu'elle voulait sa mort[9]. Le roi Brján pardonnait aux gens qu'il avait fait proscrire jusqu'à trois fois pour la même offense. Mais s'ils se rendaient coupables une fois encore, il les faisait juger selon les lois. On peut en déduire quel roi c'était. Kormlöd excitait fort Sigtryggr, son fils, à tuer le roi Brján. C'était pour cela qu'elle l'avait envoyé au jarl Sigurdr : pour qu'il lui demandât du renfort. Sigtryggr arriva dans les Orcades pour Noël. Vint également le jarl Gilli, comme on l'a écrit précédemment.

On plaça les gens de telle sorte que le roi siégeait dans le haut-siège au milieu, et, de part et d'autre de lui, chacun des deux jarls. Les hommes de Sigurdr et de Gilli étaient assis, pour ce dernier à côté de lui vers le fond de la salle, et pour le premier, à côté de lui vers la porte ; les premiers de ceux-ci étaient Flosi et Thorsteinn, fils de Hallr. Toute la halle était remplie. Le roi Sigtryggr et le jarl Gilli voulurent entendre raconter les événements qui avaient eu lieu à propos de l'incendie et ensuite. Alors, on désigna Gunnarr Lambason pour raconter l'histoire, et on le fit monter sur un tabouret.

CHAPITRE CLV

Maintenant, il faut revenir à Kári, David et Kolbeinn. Ils arrivèrent à l'improviste à Hrossey, y montèrent à terre aussitôt, et quelques hommes gardèrent le bateau. Kári et ses camarades montèrent jusqu'au palais du jarl et arrivèrent à la halle pendant le banquet. Cela coïncida avec le moment où Gunnarr était en train de raconter l'histoire. Kári et les autres l'écoutèrent, de dehors. Cela se passait le jour même de Noël. Le roi Sigtryggr demanda : « Comment Skarphedinn supporta-t-il l'incendie ? — Bien pour commencer, dit Gunnarr, mais pour finir, il pleurait. » En toutes choses, il fit un récit controuvé et mentit en bien des endroits. Kári ne put supporter cela. Il bondit à l'intérieur, l'épée brandie, et dit cette strophe :

22. *Les guerriers louent*
L'incendie de Njáll.
Est-ce que les gens ont appris
Comment nous les avons pourchassés ?
On ne leur a pas mollement
Fait payer cela par la suite.
Le corbeau a eu
De la chair à déchiqueter.

Alors il bondit vers le fond de la halle et frappa Gunnarr Lambason au cou : il lui trancha si vivement la tête qu'elle vola sur la table devant le roi et les jarls. Les tables furent couvertes de sang ainsi que les vêtements des jarls. Le jarl Sigurdr reconnut l'homme qui avait commis ce meurtre et dit : « Emparez-vous de Kári et tuez-le. » Kári avait été homme de la garde du jarl et c'était le plus populaire des hommes. Bien que le jarl l'eût ordonné, personne ne se leva. Kári dit : « Beaucoup diront, sire, que j'ai accompli cette œuvre devant vous pour venger l'homme de votre garde. » Flosi dit : « Kári n'a pas fait cela sans bonne raison. Il n'a fait aucun accord avec nous. Il a fait ce qu'il avait à faire. » Kári partit et on ne le poursuivit pas. Lui et ses camarades allèrent à leur bateau. Le temps était bon. Ils cinglèrent vers le sud

jusqu'à Katanes et montèrent à terre à Thrasvík, chez un noble homme qui s'appelait Skeggi. Ils restèrent chez lui très longtemps.

Maintenant, il faut raconter que ceux de l'île nettoyèrent les tables et portèrent le mort dehors. On dit au jarl que Kári avait cinglé vers le sud, jusqu'en Écosse. Le roi Sigtryggr dit : « Cet homme-là était d'une grande audace, qui attaqua si bravement et sans hésiter. » Le jarl Sigurdr répondit : « Kári n'a pas son égal en fait d'ardeur. » Flosi intervint et fit le récit de l'incendie. Il parla favorablement de tout le monde, et on le crut.

Le roi Sigtryggr s'ouvrit alors auprès du jarl Sigurdr de la raison de son voyage et lui demanda de venir avec lui se battre contre le roi Brján. D'abord, le jarl fut longtemps difficile à convaincre, mais finalement, il accepta, sous conditions ; il exigea qu'en retour il épouserait la mère du roi Sigtryggr et serait ensuite roi d'Irlande, s'ils triomphaient de Brján. Tous dissuadaient le jarl Sigurdr de s'y engager, mais rien n'y fit. Quand ils se quittèrent, le jarl Sigurdr avait promis de faire l'expédition, et le roi Sigtryggr de lui donner sa mère en mariage, avec le royaume. Il fut convenu que le jarl Sigurdr viendrait avec toute son armée à Dyflinn[1] le dimanche des Rameaux.

Alors, Sigtryggr alla au sud en Irlande et dit à sa mère que le jarl s'était engagé, et aussi ce qu'il avait fait pour l'obtenir. Elle en fut satisfaite, mais dit pourtant qu'il fallait qu'ils rassemblent une force beaucoup plus grande. Sigtryggr demanda où on pouvait espérer cela. Elle répondit : « Il y a deux vikings qui mouillent à l'ouest de Man. Ils ont trente bateaux et sont si vaillants qu'on ne leur résiste pas. L'un s'appelle Óspakr, et l'autre Bródir[2]. Tu vas aller les trouver, et n'épargne rien pour les mettre de ton côté, quelles que soient les conditions qu'ils posent. » Sigtryggr se mit à la recherche des vikings et les trouva à l'extérieur de Man. Il présenta aussitôt sa requête, mais Bródir se déroba, jusqu'à ce que le roi Sigtryggr lui promette le royaume et sa mère[3]. Il fallait que cela se fît si secrètement que le jarl Sigurdr n'en fût pas informé. Bródir également devait venir à Dyflinn pour le dimanche des Rameaux. Sigtryggr alla chez lui et dit la chose à sa mère.

Après cela, Bródir et Óspakr en discutèrent entre eux. Bródir dit à Óspakr toute la conversation qu'il avait eue

avec Sigtryggr et lui demanda de venir se battre avec lui contre le roi Brján, disant que cela avait pour lui beaucoup d'importance. Óspakr dit qu'il ne voulait pas se battre contre un si bon roi. Alors, ils se fâchèrent et divisèrent leurs troupes. Óspakr eut dix bateaux, et Bródir vingt. Óspakr était païen. C'était le plus sage des hommes. Il avait placé ses bateaux à l'intérieur du chenal, et Bródir mouillait à l'extérieur. Bródir avait été chrétien, et ordonné diacre, mais il avait rejeté sa foi, il avait apostasié, il faisait des sacrifices aux esprits païens et était très versé dans la magie. Il avait un armement sur lequel le fer ne mordait pas[1]. Il était à la fois grand et fort, et avait des cheveux si longs qu'il les enroulait sous sa ceinture. Ils étaient noirs.

CHAPITRE CLVI

Une nuit, un grand vacarme surprit Bródir et les autres, si bien qu'ils se réveillèrent tous, se levèrent et s'habillèrent. En outre, il plut sur eux du sang bouillant. Ils se protégèrent avec des écus, mais beaucoup furent brûlés tout de même. Cette étrangeté continua jusqu'à ce qu'il fît jour[2]. Un homme dans chaque bateau avait péri. Ils dormirent alors pendant le jour.

La nuit suivante, il y eut encore du vacarme, et ils se levèrent encore tous d'un bond. Alors, les épées sortirent des fourreaux, les haches et les lances volèrent en l'air et les attaquèrent. Les armes les chargèrent si rudement qu'ils durent se protéger, et il y en eut quand même beaucoup de blessés. Un homme périt dans chaque bateau. Cette étrangeté continua jusqu'à ce qu'il fît jour[3]. Ils passèrent encore le jour suivant à dormir.

La troisième nuit, il y eut un vacarme du même genre. Alors, des corbeaux volèrent contre eux, et il leur sembla qu'ils avaient le bec et les serres en fer. Les corbeaux les attaquèrent ferme. Ils se défendirent avec des épées et se protégèrent avec des écus. Cela dura jusqu'au jour[4]. Un homme avait péri dans chaque bateau. Ils dormirent encore, d'abord.

Mais quand Bródir se réveilla, il poussa un profond

soupir, ordonna de prendre une chaloupe et dit qu'il voulait trouver Óspakr, son frère juré. Il monta dans la barque avec quelques hommes. Quand il trouva Óspakr, il lui dit toutes les étrangetés qui lui étaient arrivées et lui demanda de lui dire à quoi cela mènerait. Óspakr ne voulut pas le lui dire avant qu'il ne lui ait fait trêve. Bródir lui promit de lui faire trêve, mais Óspakr temporisa pourtant jusqu'à la nuit, parce que Bródir ne commettait jamais de meurtre pendant la nuit[1]. Óspakr dit alors : « Quand il a plu du sang sur vous, cela signifie que vous verserez le sang de maints hommes, les vôtres et d'autres aussi. Quand vous avez entendu un grand vacarme, c'est que vous verrez l'effondrement du monde : vous mourrez tous bientôt. Quand les armes vous ont attaqués, cela présage bataille. Et quand les corbeaux vous ont attaqués, ce sont les esprits mauvais en qui vous avez cru et qui vous conduiront aux tourments de l'enfer. » Bródir fut si fâché qu'il ne put rien répondre. Il alla aussitôt à ses hommes, couvrit tout le chenal de ses bateaux et les attacha à la terre ferme avec les câbles d'ancres. Il avait l'intention de tuer Óspakr et tous ses hommes le lendemain matin. Óspakr vit tous leurs préparatifs. Alors, il promit d'embrasser la foi chrétienne, d'aller trouver le roi Brján et de le servir jusqu'au jour de la mort. Il prit le parti de faire monter les tentes sur tous les bateaux[2] et de pousser ceux-ci à la perche le long de la terre. Ils tranchèrent les câbles de Bródir et firent dériver les bateaux les uns contre les autres. Les gens de Bródir étaient endormis. Óspakr et ses hommes sortirent alors du fjord, allèrent à l'ouest jusqu'en Irlande et se rendirent tout d'une traite à Kantaraborg. Óspakr dit à Brján tout ce qu'il savait de source sûre, reçut de lui le baptême et se mit à son service. Ensuite, le roi Brján fit rassembler des troupes par tout le royaume. Toute cette armée devait être arrivée à Dyflinn dans la semaine précédant les Rameaux.

CHAPITRE CLVII

Le jarl Sigurdr Hlödvisson se prépara à quitter les Orcades[3]. Flosi offrit de l'accompagner. Le jarl ne voulut pas, puisqu'il avait à accomplir son pèlerinage au sud.

Flosi offrit que quinze hommes de sa troupe fassent le voyage, et le jarl y consentit, mais Flosi alla avec le jarl Gilli dans les Hébrides. Thorsteinn Hallsson accompagna le jarl Sigurdr[1], ainsi que Hrafn le Rouge et Erlingr de Straumey[2]. Le jarl ne voulut pas que Hárekr y allât, mais il déclara que ce serait à lui qu'il dirait le premier les nouvelles[3].

Le jarl arriva avec toute son armée à Dyflinn le dimanche des Rameaux. Bródir était également arrivé avec sa troupe. Il essaya de savoir par la magie comment se passerait la bataille, et l'oracle répondit que, si l'on se battait le vendredi, Brján mourrait mais remporterait la victoire, mais que si l'on se battait avant, tous ceux qui étaient contre lui périraient. Alors Bródir dit qu'il ne fallait pas se battre avant le vendredi.

Le jeudi, un homme chevaucha vers eux sur un cheval gris pommelé. Il avait une pique à la main. Il parla longtemps avec Bródir et Kormlöd.

Le roi Brján était arrivé à la ville avec toute son armée. Le vendredi, l'armée sortit de la ville, et, de part et d'autre, on disposa les troupes en ordre de bataille. Bródir était sur une aile de l'armée, et le roi Sigtryggr sur l'autre. Le jarl Sigurdr était au milieu. Maintenant il faut dire que le roi Brján ne voulut pas se battre le vendredi. On dressa autour de lui un rempart de boucliers[4] et l'on plaça ses troupes devant, en ordre de bataille. Úlfr la Terreur était à l'aile qui faisait face à celle de Bródir. Á l'autre aile, se trouvaient Óspakr et les fils du roi Brján[5], en face de Sigtryggr. Au milieu de la troupe se tenait Kerthjálfadr, les étendards portés devant lui.

Les armées s'affrontèrent. Il y eut alors très rude bataille. Bródir enfonça les rangs et abattit tous ceux qui étaient le plus avancés, mais le fer ne mordait pas sur lui. Úlfr la Terreur se porta contre lui et lui jeta par trois fois une lance si rudement que Bródir tomba chaque fois sous le coup et qu'il s'en fallut de peu qu'il ne parvînt à se remettre sur pied. Mais dès qu'il put se relever, il s'enfuit dans la forêt[6]. Le jarl Sigurdr livra rude bataille à Kerthjálfadr. Celui-ci avançait si ferme qu'il abattait tous ceux qui étaient le plus avancés. Il rompit les rangs du jarl Sigurdr, parvint jusqu'à l'étendard et tua le porte-étendard. Le jarl désigna alors un autre homme pour porter l'étendard. La bataille redoubla. Kerthjálfadr assena

aussitôt à celui-ci un coup mortel et abattit ceux qui se trouvaient à proximité, l'un après l'autre. Le jarl Sigurdr demanda à Thorsteinn Hallsson de porter l'étendard. Thorsteinn voulut le prendre. Alors Ámundi le Blanc dit : « Il ne faut pas que tu portes l'étendard, car tous ceux qui le font sont tués. — Hrafn le Rouge, dit le jarl, porte l'étendard. » Hrafn répondit : « Porte-le toi-même, démon ! » Le jarl dit : « Il convient que tout aille ensemble, le mendiant et la besace. » Il enleva alors l'étendard de sa hampe et le mit sous ses habits. Peu après, Ámundi le Blanc fut tué. Alors, le jarl fut également transpercé d'une lance.

Óspakr était allé par toute l'aile de l'armée. Il était gravement blessé et deux fils de Brján avaient déjà péri[1]. Le roi Sigtryggr prit la fuite devant lui[2]. La déroute éclata dans toute l'armée. Alors que les autres fuyaient, Thorsteinn Hallsson s'arrêta pour rattacher les lacets de sa chaussure. Kerthjálfadr demanda pourquoi il ne fuyait pas. « Parce que, dit Thorsteinn, je n'arriverai pas chez moi ce soir, vu que j'habite en Islande[3]. » Kerthjálfadr lui fit grâce.

Hrafn le Rouge fut chassé jusqu'à une rivière. Il crut voir l'enfer au fond et il lui sembla que des diables voulaient le tirer à eux. Il dit alors : « Apôtre Pierre, ton chien[4] a déjà couru deux fois jusqu'à Rome, et il y courrait une troisième fois si tu le lui permettais. » Alors, les diables le relâchèrent et il parvint à traverser la rivière.

Bródir vit alors que les troupes du roi Brján pourchassaient l'armée en déroute et qu'il y avait peu de monde près du rempart de boucliers. Il sortit de la forêt, rompit le rempart de boucliers et frappa le roi. Le garçon Tadkr para avec son bras. Le coup trancha le bras de Tadkr et la tête du roi, mais le sang du roi rejaillit sur le moignon du bras du garçon, et le moignon guérit aussitôt. Alors, Bródir cria très fort : « On pourra raconter que c'est Bródir qui a abattu Brján. » Alors, on courut chercher ceux qui pourchassaient les fuyards et on leur dit la mort du roi Brján. Úlfr la Terreur et Kerthjálfadr rebroussèrent chemin aussitôt. Ils encerclèrent Bródir et ses hommes et leur jetèrent des bûches de bois. On s'empara alors de Bródir. Úlfr la Terreur lui ouvrit le ventre, le fit tourner autour d'un chêne, lui sortant les intestins de la sorte. Bródir ne mourut pas avant qu'on ne les lui ait tous

sortis[1]. Les hommes de Bródir furent également tous tués. Ensuite, ils prirent le cadavre du roi Brján et l'ensevelirent. La tête du roi était ressoudée au tronc[2]. Quinze des incendiaires tombèrent dans la bataille de Brján. Tombèrent également là Halldórr Gudmundarson et Erlingr de Straumey[3].

Le vendredi matin, pendant la bataille, cet événement avait eu lieu à Katanes : un homme qui s'appelait Dörrudr[4] était sorti. Il vit des êtres humains chevaucher, à douze en tout, jusqu'à un pavillon de dames, et ils y disparurent tous. Il alla jusqu'au pavillon, regarda à l'intérieur par une ouverture, vit qu'il y avait là des femmes et qu'elles avaient une toile toute montée sur le métier à tisser. Il y avait des têtes d'hommes en guise de poids de tension, des intestins en guise de trame et de chaîne, une épée en guise de fouloir et une flèche en guise de navette. Elles chantèrent alors quelques strophes :

23. *Vaste est montée*
Pour la mort des hommes
La toile à tisser.
Le sang pleut.
Le tissu gris des hommes
Est monté maintenant
Sur l'avant de la lance
Et les amies des hommes
L'emplissent de la trame rouge
Du meurtrier de Randvér.

24. *Le tissu est tissé*
D'entrailles humaines
Et durement tendu
De têtes d'hommes.
De sanglantes lances
Lui servent de lames.
De fer sont les montants,
De flèches, les navettes.
De l'épée nous foulons
Ce tissu de bataille.

25. *Bataille va tissant*
Et Tumulte-de-l'Épée,
Vibrante et Véhémente,

Épées tirées.
La lame va craquer,
L'écu va éclater,
Le chien du heaume
Va atteindre le bouclier.

26. *Nous tissons, nous tissons*
La toile de la lance,
Celle que le jeune roi
Naguère possédait.
Nous avancerons
Parmi l'armée
Où nos amis
Font assaut d'armes.

27. *Nous tissons, nous tissons*
La toile de la lance
Et accompagnerons
Ensuite le roi.
Là, Bataille et Énigme
Voient ensanglantés
Les boucliers ronds
Qui protégeaient le roi.

28. *Nous tissons, nous tissons*
La toile de la lance,
Là où s'avance l'étendard
Des virils combattants.
Ne laissons pas
Sa vie nous échapper.
Les valkyries ont droit
De choisir les morts.

29. *Ils auront, les hommes,*
À gouverner les terres,
Qui habitaient jadis
Les caps isolés.
Je dis au roi puissant
Mort décidée.
À présent le jarl
A plié sous l'estoc.

30. *Grand dam vont souffrir*
Les hommes d'Irlande,
Dam que n'oublieront
Jamais les humains.
Voici finie la toile,
Mais rouge est la plaine.
Nouvelles de deuil
Vont courir le monde.

31. *Voici qu'alentour*
Affreux est à voir,
Sanguinolents nuages
Dérivent au ciel.
L'air va se teinter
Du sang des trépassés,
Comme le savent chanter
Les vierges du combat.

32. *Bien avons chanté*
Sur le jeune roi
Maint chant de guerre,
Salut à nous qui chantons !
Mais que celui-là qui entend
Apprenne
Le chant des guerrières,
Et qu'il le récite aux hommes.

33. *Pressons nos montures*
À crû sur nos chevaux,
Brandissons l'épée !
Hors d'ici !

Elles descendirent alors la toile du métier à tisser, en l'arrachant, et la mirent en pièces, chacune conservant le morceau qu'elle tenait. Dörrudr s'éloigna de la fenêtre et alla chez lui, et elles, montèrent à cheval et s'en allèrent, six vers le sud, les six autres vers le nord.

Brandr Gneistason eut la même apparition dans les Féroé.

En Islande, à Svínafell, du sang tomba sur la chasuble du prêtre le Vendredi saint, et il fallut qu'il l'enlevât.

À Thváttá, le Vendredi saint, les profondeurs de la mer apparurent au prêtre à côté de l'autel. Il y vit des choses

effroyables et resta longtemps sans pouvoir chanter les offices divins.

Dans les Orcades, il y eut cette apparition : Hárekr crut voir le jalr Sigurdr accompagné de quelques hommes. Hárekr prit son cheval et alla au-devant du jarl, et des gens les virent se rencontrer et chevaucher sous quelque colline. On ne les revit jamais plus, et l'on ne retrouva aucune trace de Hárekr.

Le jarl Gilli des Hébrides rêva qu'un homme venait à lui, qui dit se nommer Herfidr et venir d'Irlande. Le jarl lui demanda les nouvelles. Il récita ceci :

34. *J'étais là où les hommes se battirent.*
L'épée a résonné en Irlande.
Maintes armes se rompirent dans le vacarme des heaumes,
Là où les targes s'entrechoquèrent.
On m'a dit que leurs attaques étaient rudes.
Sigurdr tomba dans le fracas des lances.
Auparavant saignèrent maintes blessures.
Brján tomba bien qu'ayant remporté la victoire.

Flosi et le jarl parlèrent abondamment de ce rêve.

Une semaine plus tard, Hrafn le Rouge arriva et leur dit toutes les nouvelles de la bataille de Brján : la mort du roi, celle du jarl Sigurdr, de Bródir et de tous les vikings. Flosi dit : « Qu'as-tu à me dire de mes hommes ? — Ils y ont tous péri, dit Hrafn, mais Thorsteinn, ton beau-frère, a reçu grâce de Kerthjálfadr et est maintenant chez lui. Halldórr Gudmundarson a péri. » Flosi dit au jarl qu'il devait s'en aller, « nous avons à accomplir un pèlerinage ». Le jarl lui dit de faire comme il le voudrait, lui donna un bateau et ce dont il avait besoin et beaucoup d'argent. Ils cinglèrent ensuite jusqu'au pays de Galles et s'y attardèrent un moment.

CHAPITRE CLVIII

Maintenant, il faut revenir à Kári. Il dit à Skeggi qu'il voulait qu'on lui donnât un bateau. Skeggi lui donna un long bateau avec tout son équipage. Kári, David et Kolbeinn prirent le bateau. Ils cinglèrent vers le sud devant les fjords d'Écosse. Là, ils rencontrèrent des gens des

Hébrides. Ils dirent à Kári les nouvelles d'Irlande et ajoutèrent que Flosi était allé en pays de Galles ainsi que ses hommes. Quand Kári apprit cela, il dit à ses camarades qu'il voulait mettre le cap au sud jusqu'au pays de Galles pour aller les rencontrer. Il demanda alors à qui le voudrait de le quitter. Déclara qu'il ne ruserait avec personne, qu'il n'avait pas encore vengé tous ses griefs. Tous choisirent de l'accompagner. Il cingla alors vers le sud jusqu'en pays de Galles et, là, ils mouillèrent dans une crique retirée.

Ce matin-là, Kolr Thorsteinsson allait à la ville. Il devait aller échanger ses marchandises contre de l'argent. C'était lui qui, de tous les incendiaires, avait fait les pires moqueries [sur le compte de ceux qui avaient péri dans l'incendie]. Kolr parlait beaucoup à une puissante dame, et il était presque décidé qu'il l'épouserait et s'installerait là.

Ce matin-là, Kári alla à la ville. Il arriva à l'endroit où Kolr comptait l'argent. Kári le reconnut. Alors, il bondit sur lui, l'épée brandie, et lui coupa le cou. L'autre était en train de compter l'argent, et la tête dit « dix » au moment où elle fut coupée du tronc[1]. Kári dit : « Dites à Flosi que c'est Kári Sölmundarson qui a tué Kolr Thorsteinsson. Je me proclame responsable de ce meurtre. » Kári alla à son bateau. Là aussi, il annonça le meurtre à son équipage. Alors, ils cinglèrent vers le nord jusqu'à Beruvík, tirèrent leur bateau sur le rivage, montèrent à Hvítsborg en Écosse[2] et passèrent cette saison-là chez le jarl Melkólfr.

Maintenant, il faut raconter que Flosi monta prendre le corps de Kolr, l'ensevelit et donna beaucoup d'argent pour sa tombe. Jamais Flosi ne dit mot contre Kári. De là, il alla au sud par la Manche, commença son pèlerinage, alla au sud et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à Rome. Là, il reçut de si grands honneurs qu'il fut absous par le pape lui-même et donna pour cela beaucoup d'argent. Il revint par la route de l'est, s'arrêta en diverses villes, alla se présenter aux notables et reçut d'eux des honneurs. Il passa l'hiver suivant en Norvège et reçut du jarl Eiríkr un bateau pour revenir en Islande. Le jarl lui donna beaucoup de farine, et beaucoup agirent honorablement envers lui. Ensuite, il fit voile pour l'Islande et arriva dans le Hornafjördr. Il alla alors chez lui à Svínafell. Il avait ainsi exécuté tous ses accords, tant en ce qui concernait le voyage à l'étranger que les amendes.

CHAPITRE CLIX

Maintenant, il faut revenir à Kári. L'été suivant, il alla à son bateau et cingla vers le sud par la Manche, commença son pèlerinage en Normandie, alla au sud et reçut l'absolution, revint par la route de l'ouest[1], reprit son bateau en Normandie et cingla vers le nord par la Manche jusqu'à Douvres en Angleterre. De là, il fit voile vers l'ouest le long du pays de Galles, puis vers le nord par les fjords d'Écosse et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé au nord à Thrasvík dans le Katanes, chez Skeggi. Il remit alors le bateau marchand à Kolbeinn et à David. Kolbeinn cingla avec ce bateau jusqu'en Norvège et David resta à Fridarey. Kári passa cet hiver-là à Katanes. Le même hiver, en Islande, sa femme mourut.

L'été suivant, Kári se prépara à aller en Islande. Skeggi lui donna un bateau marchand. Il avait dix-sept hommes avec lui. Ils furent prêts assez tard. Ils prirent la mer. Ils y restèrent longtemps mais, pour finir, ils abordèrent à Ingólfshöfdi et y firent naufrage. Toutefois, les hommes eurent la vie sauve. Il y avait une grosse tempête de neige. On demanda à Kári quel parti prendre et il dit que son avis était d'aller à Svínafell et d'éprouver la magnanimité de Flosi. Ils allèrent à Svínafell en pleine tempête. Flosi était dans une pièce. Il reconnut tout de suite Kári, se leva pour aller au-devant de lui, l'embrassa et le plaça dans un haut-siège à côté de lui. Il offrit à Kári de passer là l'hiver et Kári accepta. Ils se réconcilièrent alors complètement. Flosi donna en mariage à Kári Hildigunnr, sa nièce, qu'avait épousée Höskuldr Godi-de-Hvítanes. Ils habitèrent d'abord[2] à Breidá.

Les gens disent que la fin de la vie de Flosi fut qu'il alla à l'étranger quand il fut devenu vieux, pour se chercher du bois de construction[3], et il passa cet hiver-là en Norvège. Mais en été, il était tard dans la saison quand il fut prêt à repartir. Les gens dirent que le bateau était en mauvais état. Flosi dit qu'il était assez bon pour des vieux voués à mourir, prit ce bateau, mit à la mer et l'on n'a jamais plus entendu parler de ce bateau.

Voici quels étaient les enfants de Kári et de Helga, fille de Njáll : Thorgerdr, Ragneidr, Valgerdr et Thórdr, qui fut brûlé. Les enfants de Kári et de Hildigunnr furent : Starkadr, Thórdr et Flosi. Le fils de Flosi fut Kolbeinn[1], qui a été l'un des hommes les plus remarquables de cette famille.

Et je termine ici la saga de Njáll le Brûlé.

NOTICES ET NOTES

SAGA D'EGILL, FILS DE GRÍMR LE CHAUVE

NOTICE

Il eſt particulièrement opportun d'ouvrir ce livre par la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*[1]. C'eſt en effet l'un des grands chefs-d'œuvre du genre; Egill appartient à cette catégorie de héros dont le souvenir demeure gravé en nous bien après qu'on a achevé la lecture du récit de leurs exploits. De plus, la date de composition de l'ouvrage, son auteur possible, sa tradition manuscrite, la valeur de son ſtyle et sa signification profonde sont autant de queſtions qui agitent depuis longtemps la critique. Son classement lui-même eſt remis en cause puisqu'il pourrait appartenir aussi bien aux Sagas royales qu'à celles des Islandais[2] : on le voit, l'œuvre résume à elle seule le vaſte débat que suscite la Saga.

La *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* a la qualité principale du genre auquel elle appartient : c'eſt un maître récit où la joie de conter éclate à chaque page. On sent bien qu'elle a été avant tout rédigée *til gamans*, pour le plaisir, celui de l'auteur comme celui du lecteur : les motifs traditionnels[3] y sont présentés avec une vivacité et un dynamisme qui en font un incomparable morceau narratif. En outre, une poésie scaldique[4] au sommet de son art préside à l'œuvre tout entière. On n'oublie pas facilement l'extraordinaire poème de l'*Irréparable perte des fils* (*Sonatorrek*) où Egill, qui commence par maudire Ódinn, maître de la victoire et de la mort et donc responsable de la disparition tragique de ses deux fils, finit par le louer comme « inventeur » de la poésie et dieu des scaldes. C'eſt la sincérité de son émotion qui l'inspire et, chemin faisant, il prend conscience qu'il vient de créer un impérissable monument à la mémoire de ceux qu'il pleure, leur assurant ainsi une réputation qui jamais ne

1. *Egils Saga Skallagrimssonar.*
2. Les diverses catégories de sagas ont été définies dans l'Introduction, p. XXXI-XLVI.
3. Scènes cruelles sinon barbares, morceaux de bravoure, batailles rangées, épisodes ténébreux, éclaircies lumineuses, allusions obscures, opérations magiques, vengeances en chaîne, dialogues tragiques, échappées humoriſtiques, incursions en terre inconnue et légendaire, autant de motifs traditionnels des Sagas des Islandais (*Íslendingasögur*).
4. Voir l'Introduction, p. XV et XXVI.

mourra[1]. Tout romantisme mis à part et malgré les siècles qui séparent les deux œuvres, l'attitude d'Egill dans son *Sonatorrek* est très comparable à celle de Victor Hugo écrivant « À Villequier » après la disparition de sa fille : le recours est le même, et identique, la foi qui le justifie.



La tradition manuscrite témoigne de l'intérêt que dut susciter de tout temps la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* : il est très peu de textes en vieil islandais dont on ait conservé autant de manuscrits, treize en tout à ce jour. L'un remonte à 1250 environ, le principal[2] est daté de 1340 ; certains fragments pourraient même provenir du manuscrit original.

Divers recoupements[3] permettent de dater cette saga d'environ 1230. Des arguments de critique interne et des comparaisons avec les autres sagas incitent à penser qu'elle est une des toutes premières du genre (dans la forme achevée de celui-ci) et même qu'elle a pu servir de norme initiale, fournissant ainsi les modèles de l'art du portrait, si caractéristiques du genre, de l'utilisation des strophes scaldiques pour vérifier ou illustrer le texte en prose, du motif obligé du voyage à l'étranger pour faire ses « humanités » ou pour courir l'aventure. Elle a pu surtout être un modèle d'intégration habile des traditions historiques, religieuses ou « folkloriques » dont se nourrissait vraisemblablement l'auditoire des conteurs ou des récitateurs à la veillée et à l'assemblée (*thing*). On l'a dit[4], une saga correctement composée est avant tout une mosaïque de scènes et de situations que l'on retrouve, avec des variantes, d'un texte à l'autre. Il est fort tentant de considérer *Egla*[5] comme un réservoir où les auteurs de sagas (*sagnamenn*) auront puisé par la suite. Pour ne donner qu'un exemple, l'épisode où le jeune héros affronte soudain, contre l'avis général, un guerrier-fauve (*berserkr*) saisi de fureur, fait partie de la topique traditionnelle du genre : rien n'interdit d'en chercher le prototype ici. La présente édition, qui regroupe des textes jusqu'ici épars et permet donc une confrontation immédiate de ces récits, aidera le lecteur à se convaincre que la composition de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* paraît dicter celle de presque toutes les sagas qui suivront : on verra que l'on y trouve toutes les péripéties d'une saga bien faite, sans oublier ses prétentions à la vérité historique.

En effet, Egill, comme quantité de héros de sagas, a très probablement existé et de nombreux détails pourraient nous inciter à voir dans l'œuvre dont il est le héros une source historique recevable[6]. Cette question, intéressante entre toutes, nous contraint à revoir la définition du genre même de la Saga : « histoire » fictive, document sûr ou l'un et l'autre ? Fidèle transcription d'une longue tradition orale, ou habile

1. On le sait (voir l'Introduction, p. XXIII-XXIV), la réputation est au fond l'unique valeur qu'aient prisée les Islandais.
2. ÁM 132 in-folio, dans le *Mödruvallabók*, ou Livre de Mödruvellir d'après le lieu où il fut trouvé.
3. L'auteur a connu une version ancienne du *Livre de la colonisation de l'Islande* (*Landnámabók*), proche de celle du *Melabók* ou Livre de Melur (autre nom de lieu) que nous avons conservée. D'autre part, Sturla Thórdarson, auteur de la *Saga des Islandais* (*Íslendinga Saga*) — partie intégrante de la compilation intitulée *Saga des descendants de Sturla* (*Sturlunga Saga*) — a très probablement connu la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*.
4. Voir l'Introduction, p. LVII.
5. Ainsi appelle-t-on familièrement la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*.
6. À titre d'exemple : l'exploitation exacte des articles des lois norvégiennes du Gulathing ou la description correcte des côtes du Frisland.

fusion de réminiscences parfois douteuses, d'emprunts livresques et d'inventions romanesques ?

Il reste assuré que la famille d'Egill fut hautement réputée pendant des siècles, que le culte des ancêtres, âme du paganisme scandinave, a fort bien résisté à la christianisation et qu'une saga peut très bien passer pour relever de ce culte. Or, cette famille compte de nombreux grands chefs et hommes illustres, parmi lesquels le prêtre-scalde Einarr Skúlason[1] et le grand auteur de sagas historiques Snorri Sturluson[2]. Snorri est d'autre part le fils de Hvamm-Sturla Thórdarson qui osa défier un authentique chef de noble lignage et en triompha. Or, vers 1230, à l'époque dangereuse où l'Islande court à sa perte, les descendants de Sturla (les *Sturlungar*), qui ont une image de « parvenus » au sein de la communauté islandaise, font et défont les destinées du pays : on comprend qu'ils éprouvent le besoin de justifier de toutes les façons leur ascension sociale ; à cet effet, il n'est pas de meilleur moyen, dans ce milieu, que de se donner des titres de noblesse irréfutables, notamment en exaltant la mémoire des grands ancêtres. C'est assez dire que le souvenir du plus célèbre d'entre eux, Egill, devait rester bien vivant.

En outre, il est remarquable que cette saga véhicule des faits et des assertions que vérifient d'autres sources. Sigurdur Nordal note[3] que l'auteur paraît avoir disposé de traditions certaines sur la province du Finnmörk et sur les peuplades étranges des Kvenir ou des Kirjálar. Insistons un instant sur les Kvenir, qu'une fausse étymologie — *kvinna* signifiait « femme » en vieil islandais — assimilait à une peuplade où les femmes auraient exercé le pouvoir : Tacite parle déjà[4] des Sitones qui habitaient au nord de la Suède et avaient pour « roi » une femme ; en somme, le *sagnamadr*[5] reprend à son compte l'erreur, de nature philologique, que commettait l'historien romain. Déjà, vers la fin du XIe siècle, Adam de Brême avait suivi[6] en situant sur les rives de la Baltique une *terra feminarum*. De son côté, le roi Alfred de Wessex, qui fait ajouter à sa traduction d'Orose (IXe siècle) la relation que lui a faite de ses voyages dans les mers nordiques un certain Ohthere (Óttarr), nous propose du Hálogaland (dans le nord de la Norvège) une description qui concorde avec celle de l'auteur d'*Egla*. La conjugaison de tous ces éléments pourrait nous engager à conclure que nous tenons là une source sûre. Mais, dès que l'on approfondit les recherches, des incertitudes se font jour. Les spécialistes ont depuis longtemps décelé dans la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* trois textes différents que le rédacteur du XIIIe siècle a raccordés avec grand art. À cet égard, l'étude de la place des strophes scaldiques est significative : toute la première partie de la saga est pour ainsi dire dépourvue de ces strophes ; celles-ci, sous forme d'impromptus (*lausavísur*[7]), émaillent la deuxième partie où sont rapportés par le menu les hauts faits du « viking » Egill ; et la troisième partie ne semble faite

1. Il composa à la gloire de saint Óláfr un chef-d'œuvre poétique, le *Geisli*.
2. Il a été question de cet important personnage dans l'Introduction, p. XXXIII-XXXIV et XLIX-L. On verra par la suite qu'il est peut-être l'auteur de cette saga.
3. Dans son introduction à l'édition de la collection « Islenzk Fornrit » des *Íslendingasögur*, Reykjavik, 1933, t. II, p. XXVII.
4. *Germania*, XLV, 9.
5. *Sagnamadr* : auteur de sagas (pluriel : *sagnamenn*).
6. *Gesta Hammaburgensis*, IV, 19.
7. C'est-à-dire sous la forme de strophes isolées, dictées par les circonstances et ne faisant donc pas partie de poèmes plus longs.

que pour présenter les deux grands chefs-d'œuvre du scalde : il y a trois types d'écriture dans cette saga, et une étude stylistique mènerait aux mêmes conclusions, conclusions encore renforcées par le constat du retour — avec des variantes — des mêmes scènes à divers endroits du texte, défaut fréquent des textes composites.

La question de la crédibilité de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* sur le plan historique passe par le problème de l'historicité de la bataille de Vínheidr telle qu'on nous la rapporte ici[1]. Egill s'y est couvert de gloire tandis que son frère Thórólfr y périssait. Il importe de savoir s'il s'agit bien là de la bataille de Brunanburh (937) que remporta le roi Athelstane[2]. Brunanburh est appelé Wendune par certaines sources anglo-saxonnes[3]. *Dune* signifiant « lande », comme *heidr* en vieil islandais, *Wen* étant probablement un nom de rivière dont l'auteur d'*Egla* aurait islandisé le nom en *Vína-*, *Vín-*, nous aurions avec Vínheidr une traduction littérale de Wendune. Au terme d'une longue démonstration[4], S. Nordal établit une équation entre les deux batailles. Malheureusement, la chronologie interne de la saga, en particulier celle des démêlés d'Egill avec Eiríkr à la hache sanglante, interdit absolument de mettre en scène Egill à Brunanburh en 937.

Il serait vain d'entrer plus avant dans le détail, tant il me semble que la question s'inscrit dans un cadre bien plus vaste. L'excès de critique auquel sont impitoyablement soumises les sagas depuis plus d'un demi-siècle prouve assez qu'à vouloir à tout prix en faire des sources historiques sûres, on les dénature. En cherchant à savoir si Egill a vraiment pris part à cette bataille, on court le risque d'oublier que les sagas sont avant tout de beaux récits, exploitant indifféremment l'histoire et la légende, la réalité et la fiction, n'importe, pourvu que le résultat soit *söguligr*[5].

Si, en l'occurrence, le débat est particulièrement vif, c'est que depuis un siècle, on présume que l'auteur de notre saga pourrait bien être Snorri Sturluson, le plus grand écrivain islandais du Moyen Âge, l'auteur de l'*Edda* dite *en prose* et de la *Heimskringla*[6]. Je me rallierais volontiers à cet avis (après B.M. Olsen, S. Nordal, P. Hallberg[7] et d'autres) non pas à partir de critères historiques, mais en me fondant sur la conscience de ce que pouvait être un « auteur » au Moyen Âge, en Islande comme dans le reste de l'Occident.

La notion d'auteur médiéval ne coïncide pas avec l'idée que nous nous faisons aujourd'hui d'un écrivain : il n'y a pas au Moyen Âge de créateur *ex nihilo* comme nous voudrions que le fût un auteur de nos jours[8]. La langue islandaise traduit exactement par *setja saman* le latin *componere* : « poser, placer avec, ensemble ». *Setja saman*, c'est donc « ajuster, raccorder, fondre en un tout orienté vers une fin donnée, soutenu par un ton, un style, un esprit, les pièces, rapportées de toutes parts,

1. Aux chapitres LII et suiv., p. 92 et suiv.
2. L'Adalsteinn de la saga.
3. Notamment dans les annales de Siméon de Durham.
4. Ouvr. cité, p. XLIII et suiv.
5. *Söguligr* : propre à susciter une saga, digne de la saga.
6. *Heimskringla* ou *Collection des sagas des rois de Norvège*. Sur ce recueil et sur l'*Edda en prose*, voir l'Introduction, p. XXI et XXIII.
7. B.M. Olsen dans *Aarbøger*, 1904, p. 197 et suiv.; P. Hallberg, *The Icelandic Saga*, Lincoln, 1962, p. 28; S. Nordal : « Sagalitteraturen », *Nordisk Kultur*, VIII B, Copenhague, 1953.
8. Erreur patente d'ailleurs : nous ne faisons que nous « entregloser », comme eût dit Montaigne, et le propre d'une des branches de la littérature comparée est précisément de le démontrer.

d'une marqueterie plus ou moins savante ». Or, il n'est pas douteux que Snorri impose un ton, polisse un style, inculque un esprit. Et il a pris partout où il l'a pu, dans ses souvenirs, dans ses lectures, dans les relations de ses informateurs, les pièces de sa mosaïque, qu'il a jointes, qu'il a composées en leur conférant, dans le respect de la vraisemblance, une orientation qui lui est propre. Pour le reste, il n'a pas plus rédigé consciemment une Saga de contemporains qu'une Saga islandaise. Il ne fait pas la chronique de la vie d'Egill et de ses ascendants, il s'efforce de reconstituer un passé vieux de plus de deux siècles et demi. Il n'est ni historien ni archéologue, même si, de façon bien surprenante, il en a déjà, parfois, les réflexes. Il a beau accumuler les documents, citer ses sources, invoquer et confronter les témoignages que son sens rationaliste très poussé passe à l'étamine, la critique moderne ne s'y laisse pas prendre. Lorsque, partant des mêmes principes et appliquant — dans le même style — la même méthode, Snorri compose son *Edda* qui met en forme tout ce qu'il a pu glaner sur la mythologie scandinave, ou sa *Saga des Ynglingar* (*Ynglinga Saga*), premier texte de la *Heimskringla* qui retrace l'« histoire » mythique des rois de Suède et de Norvège, le travail d'élaboration est le même[1]. Les amateurs de traditions orales pourront toujours puiser dans ce « trésor » qu'est toute saga bien faite; il reste, d'une part, que l'authenticité des traditions en question peut toujours être révoquée en doute, d'autre part, qu'il importe plus de découvrir les motivations du rassembleur que la crédibilité de ses sources.

Cela dit, que Snorri Sturluson ait « composé » *Egla* n'a rien d'invraisemblable: il descendait d'Egill[2]; à partir de 1201, il vécut à Borg comme Egill près de trois siècles plus tôt; comme lui, il est des Mýramenn[3] et connaît parfaitement toutes les traditions du Borgarfjördr. En somme, il est chez lui là où a grandi et vécu longtemps l'auteur de l'*Arinbjarnarkvida*[4].

Snorri est précisément le plus fin connaisseur et le plus savant vulgarisateur de la poésie scaldique; il a expressément rédigé son *Edda en prose* pour rappeler les règles de cet art[5]. Nous quittons là le domaine des hypothèses : Snorri a confessé sans détour, dans le prologue de sa *Heimskringla*, la confiance aveugle et le respect absolu qu'il portait aux poèmes scaldiques. De son lointain ancêtre, il gardait quelques témoins irrécusables : l'*Irréparable perte des fils* (*Sonatorrek*), l'*Arinbjarnarkvida*[6], ainsi qu'une quarantaine de ces strophes de circonstance (*lausavísur*) qu'Egill aura composées aux temps forts de sa vie. On peut penser que, tout comme il a reconstitué sa *Saga des Ynglingar* en respectant scrupuleusement et en s'efforçant d'élucider les strophes de l'*Ynglingatal* de Thjódólfr des Hvínir, Snorri a retracé la vie et les exploits d'Egill à partir des seuls documents historiques dont il disposait : ses poèmes.

Dès lors, le mystère de la genèse de notre saga s'éclaire; nous tenons le principe de sa composition : les différents épisodes, authentiques ou

1. Malgré une différence de perspective : dans *Egla*, la reconstitution est moins gratuite.
2. Voir Régis Boyer, « Snorri Sturluson », *Heimdal*, n° 35, hiver 1981, p. 13-20 et n° 36, été 1982, p. 3-10.
3. Les gens des Mýrar, le district où se situe Borgarfjördr.
4. C'est-à-dire *Le Chant d'Arinbjörn*, dont Egill est l'auteur, et qui figure intégralement dans sa saga (p. 177-182).
5. Règles de métrique (*háttatal*) et de vocabulaire (*gylfaginning* et *skáldskaparmál*).
6. Sur le *Höfudlausn* (*Rachat de la tête*), le doute persiste.

non, ont été disposés sur le fond historique de la poésie scaldique. On peut imaginer que Snorri brodait, pour combler les vides, sur une tradition parfois flottante : il aurait ainsi composé la fameuse strophe qu'Egill est censé avoir écrite à l'âge de trois ans[1]. De même, il aurait pu reconstituer, en décryptant les *vísur*, la scène qu'évoquent les strophes 8, 9 et 10 de la saga, qui sont à la source du célèbre chapitre XLIV de notre texte[2] : il est en effet évident — ses remarques appréciatives, ses commentaires techniques en témoignent — que l'auteur de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* est extrêmement savant en poésie.

Il faut préciser qu'il était impossible de composer une strophe scaldique, avec ses sortes de synonymes (*heiti*) et ses métaphores filées à plusieurs composantes (*kenningar*) qui, par définition, renvoyaient à une parfaite connaissance de la mythologie ancienne, sans maîtriser parfaitement l'histoire de la religion scandinave. Or, les poèmes d'Egill sont de véritables prouesses[3] et l'*Arinbjarnarkvida* se livre à d'étonnantes acrobaties verbales sur le nom même d'Arinbjörn. Qui, mieux que Snorri, était au courant du paganisme scandinave après deux siècles de christianisme? Il fut le prodigieux mythographe[4] sans lequel nos connaissances seraient restées balbutiantes. De plus, tous les écrits qu'on lui attribue généralement révèlent une affection profonde pour les anciennes coutumes, les rites et les survivances qui brillaient encore de tout leur éclat au temps où vivait Egill, ce maître magicien dont il dépeint, interprète et justifie les pratiques.

Il y a enfin[5] de notables ressemblances entre la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* et les sagas, dites historiques, de la *Heimskringla*[6] : ce sont les mêmes sujets, parfois illustrés par les mêmes personnages, les mêmes expressions et les mêmes perspectives. On a démontré[7] qu'il y avait des parallèles littéraux entre la *Saga* dite indépendante[8] *de saint Óláfr* et *Egla*. En effet, les chapitres VII et LXXVI[9] de ce dernier texte pourraient sortir tout droit de l'ouvrage de Snorri qui était parfaitement averti de l'histoire de Norvège, où se déroule une bonne partie d'*Egla*.

En fin de compte, il me paraît hors de doute que la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* et la *Heimskringla* sont du même auteur, ou qu'elles ont été « composées » par la même école sous la supervision éventuelle d'un maître d'œuvre qui pourrait bien être Snorri Sturluson. Il était donc utile, me semble-t-il, de se livrer à ces considérations dans la Notice du premier texte de cet ouvrage, puisqu'elles ont permis d'éclaircir — mais non de résoudre définitivement — une des questions primordiales que posent les Sagas.



1. Voir p. 58, strophe 4.
2. Egill y triomphe de la cautèle de Bárdr qui, conseillé par Eiríkr à la hache sanglante et par Gunnhildr, la mère de celui-ci, cherche à empoisonner le scalde (voir p. 77). On peut justifier selon le même principe les dix premiers chapitres de la *Saga des Ynglingar* — sans pour autant faire appel à nos acquis en matière de préhistoire scandinave — en essayant de reconstituer le raisonnement de Snorri déchiffrant les premières strophes de l'*Ynglingatal* de Thjódólfr.
3. Elles prouvent notamment une parfaite connaissance de tout ce qui touche à Ódinn.
4. L'*Edda en prose* en témoigne.
5. C'est ce point qui, le premier, a attiré l'attention des critiques.
6. De temps à autre, on dénie, par excès de critique, la paternité de cet ouvrage à Snorri.
7. Voir S. Nordal, *Om Olaf den helliges saga*, Copenhague, 1914, p. 48-133.
8. Parce que Snorri l'a rédigée à part avant de la refondre pour l'incorporer dans sa *Heimskringla*.
9. Respectivement p. 11-12 et p. 165-167.

L'intérêt majeur d'*Egla* tient à l'un des plus prodigieux personnages que nous présentent les Sagas, Egill lui-même qui est au premier plan d'un bout à l'autre du texte, à l'exception des premiers chapitres; au demeurant, les personnages du type Thórólfr ne semblent l'emporter quelque temps que pour mieux faire valoir les héros comme Úlfr, Grímr ou Egill.

Une intéressante constatation, sur laquelle on a beaucoup écrit, s'impose ici; l'auteur paraît très conscient d'une sorte de principe adversatif qui régirait tout son récit et qui tient au fait que deux types de personnages y interviennent, à tour de rôle ou simultanément : les beaux et blonds héros, généreux, chevaleresques et magnanimes, comme Thórólfr, d'une part, les personnages laids, bruns, cupides, vindicatifs et féroces que sont Úlfr le Loup-Garou, Grímr le Chauve et Egill le maître du *níd* (ou poésie magique diffamatoire), des runes et de la magie, d'autre part[1].

Or, il est frappant de constater que tout ce que nous pouvons savoir de l'univers scandinave ancien dans ses composantes religieuses et mentales est régi par ce principe que les linguistes modernes appelleraient de « paires contrastives ». Les dieux nous sont présentés par couples antithétiques[2]; les concepts ressortissant au surnaturel sont duels : deux notions de l'âme, *hugr* et *hamr*[3], deux conceptions de la mort, réalité physique ou entité spirituelle, deux sortes de « paradis » et d'« enfers », deux images de l'organisation du monde, l'une verticale, l'autre horizontale et, toujours et partout, une opposition entre chaud et froid, nord et sud, ordre et chaos. Le droit, si profondément ancré dans les mentalités, revient toujours à une antinomie : compensable-non compensable. Il n'est rien qui ne se conçoive en dehors de ce mouvement dialectique simple. Je reviendrai sur les implications religieuses que peut fort bien avoir ici ce principe fondamental; qu'il suffise pour l'instant de noter que la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* nous entraîne certainement au cœur d'une vision du monde extrêmement structurée que Georges Dumézil a fort bien repérée et analysée dans ses études sur l'ensemble indo-européen. *Egla*, plus nettement explicite que beaucoup d'autres textes sur ce point, pourrait bien être un témoin privilégié de cette mentalité.

La personne du héros est le théâtre d'un affrontement constant où interviennent ce qu'il faudrait appeler une tentation « matérielle » et une sollicitation « spirituelle » : viking, poète et magicien — ce qui définit exactement l'homme scandinave ancien —, Egill incarne une manière d'idéal.

Ce qu'évoque en France le terme de « viking » ne correspond guère à la réalité des faits; on sait peu que les vikings furent des commerçants avisés, des maîtres psychologues en matière de mise en condition des populations, des politiques retors, habiles à exploiter l'occasion quand elle se présentait, de fins tacticiens et des stratèges rompus à toutes les ruses, au moins autant que d'invincibles héros et de sanglants guerriers, des « pirates intrépides qui chantaient dans les batailles » ou ces « fiers enfants du Nord » que virent en eux nos romantiques, fidèlement suivis, en cela, par l'opinion commune, et ce jusqu'à nos jours, inclusivement.

Il est assurément injuste de ne retenir d'Egill que le sauvage duelliste qui emporte d'un coup de dents la pomme d'Adam de son adversaire

1. Ces vues sont développées par Régis Boyer, *Les Religions de l'Europe du Nord*, Paris, Fayard, 1974, p. 59-62.
2. Týr-Thórr, Ódinn-Loki, Jörd-Njördr.
3. Voir R. Boyer, « L'Âme pour les anciens Scandinaves », *Heimdal*, n° 33, printemps 1981, p. 5-10.

réputé invincible ou extirpe de l'index l'œil de son ennemi « si bien que celui-ci lui pendit sur la joue[1] », quand la saga le dépeint aussi veillant jalousement sur ses coffres d'or anglais, faisant le commerce des peaux et fourrures en Scandinavie septentrionale ou chez les peuplades étranges, épousant la veuve de son frère pour récupérer son héritage ou rêvant vers le soir de sa vie de voir l'assemblée de l'*althing* se battre pour ses trésors. Il demeure cependant que les vikings furent des hommes d'action, aimant par-dessus tout les valeurs d'action, et c'est cet aspect d'Egill qui domine dans nos mémoires.

Egill a dû naître vers 910, une dizaine d'années après son frère bien-aimé Thórólfr. Admettons qu'il ait manifesté des dispositions extrêmement précoces pour la poésie; ce qui est sûr, c'est que cet enfant turbulent, indiscipliné et brutal tue un camarade de jeu et un ouvrier de son père avant d'avoir quinze ans. Vers 927, il oblige son frère à l'emmener en Norvège. Là, il se brouille presque aussitôt avec Eiríkr à la hache sanglante et sa méchante mère et tue un de leurs intendants. Puis il participe aux expéditions vikings tout autour de la Baltique. Dès lors, ce ne sont plus que horions, coups de main, échauffourées, embuscades, plaies et bosses jusqu'à ce point culminant que représente la bataille de Vínheidr, qui pourrait bien avoir eu lieu en 937[2] et où Thórólfr trouve la mort. Egill épouse Ásgerdr, la veuve de celui-ci et rentre enfin en Islande après douze ans d'aventures et de hauts faits, alors qu'il atteint tout juste ses trente ans.

Ce serait mal connaître Egill que d'imaginer qu'il va à ce moment s'installer tranquillement à Borg et « jouir de son honneur », comme disent les sagas. Vers 945, il est à nouveau à l'étranger où aussitôt querelles sanglantes, rixes brutales et vengeances implacables reprennent, à telle enseigne qu'il est proscrit de Norvège, ce qui ne l'empêche pas de commettre des meurtres, ouverts ou sournois, chevaleresques ou sordides, peu lui importe. Mais la situation devient tout de même trop dangereuse : il doit rentrer en Islande, probablement vers 946, pour y enterrer son père, mort dans des circonstances inquiétantes que seul le magicien Egill saura conjurer. Puis il repart : navigations périlleuses, mers démontées, naufrage sur les côtes mêmes où règne son pire ennemi, le roi Eiríkr à la hache sanglante. Loin de fuir ou de se cacher, Egill va hardiment affronter le roi, rallie ses partisans et rachète sa propre tête au prix d'un poème.

On peut mesurer une nouvelle fois, à l'occasion de cet épisode, combien la réalité de la civilisation islandaise est éloignée de l'image de barbarie que l'on donne parfois d'elle. Fiction ou réalité, l'épisode du *Höfudlausn* — le poème qui vaut à Egill d'être gracié par Eírikr — n'est évidemment pas gratuit. Il est clair que la haine entre le clan d'Egill et la lignée du roi Eiríkr n'est pas chose inventée. Egill aura mis en œuvre tous les moyens disponibles, magie incluse, pour nuire au roi. Or, les deux ennemis se trouvent face à face. L'affabulation proposée par la saga laissée de côté[3], il reste qu'Eiríkr ne fait pas tuer Egill, qu'il lui laisse la vie et la liberté, parce qu'il sait que le scalde, par le poème qu'il vient de composer pour le rachat de sa propre tête et pour son honneur à lui,

1. Chap. LXXII, p. 158.
2. Voir p.1508.
3. Notamment la pression qu'exercent sur le roi les amis d'Egill et particulièrement Arinbjörn.

roi, assurera mieux que toute autre chose le renom de sa mémoire. Quand bien même tout l'épisode tel qu'il est présenté ici, avec les personnages et les circonstances donnés par la saga, aurait été inventé de toute pièce, il n'en demeurerait pas moins que le fait même — qui ne peut pas ne pas avoir de précédent historique — aurait valeur d'exemple.

Egill se retrouve donc maître de sa personne, mais ses errances ne sont pas terminées pour autant : il est chez le roi Adalsteinn, en Angleterre, puis de nouveau en Norvège où, entre autres exploits musculaires, il massacre proprement un fier-à-bras renommé. Islande, Norvège et, une fois de plus, expéditions vikings le long des côtes frisonnes, au Danemark, en Suède : nous sommes là en présence d'un prodigieux roman d'aventures, haut en couleur, parfois truculent, qui tient sans répit le lecteur en haleine.

En 957, Egill rentre en Islande pour marier ses filles à de nobles *boendr*[1], puis pour déplorer la mort de ses fils vers 960, et celle de son fidèle ami et protecteur Arinbjörn. Les deux dernières décennies de la vie d'Egill sont évidemment moins *söguligir* que les précédentes ; elles ne sont cependant pas dépourvues d'activité : il y a quelque chose d'admirable dans les tout derniers chapitres où le héros septuagénaire, brèche-dents, presque sourd et aveugle, répond encore aux moqueries des femmes par de savantes strophes scaldiques. On sent la jubilation profonde de l'auteur lorsqu'il note, en racontant l'exhumation des restes d'Egill, que son « crâne était étonnamment gros, mais surtout, parut incroyable le poids qu'il faisait[2] » et qu'il précise que, lorsqu'on voulut le fendre d'un coup de hache, il ne se brisa pas mais blanchit seulement à l'endroit du coup, « et l'on peut comprendre à cela qu'il ne devait pas être facile d'endommager ce crâne sous les coups de personnes insignifiantes, quand le cuir chevelu et la chair allaient avec[3] ».

Egill est un viking et correspond bien à l'idée que se fait du viking notre impénitente imagination romantique. Mais, il faut insister, il est tout autant un poète, et peut-être un poète avant tout, si, comme je l'ai suggéré plus haut[4], c'est à partir des œuvres d'Egill que s'est édifiée la saga. On peut penser que son souvenir s'est conservé grâce à ses poèmes plus qu'à cause de ses raids. Répétons qu'il se peut fort bien qu'*Egla* n'ait été conçue que pour réunir les trois chefs-d'œuvre que sont l'*Arinbjarnarkvida*, le *Sonatorrek* et le *Höfudlausn*, sans parler des *lausavísur* qui émaillent le texte et dont certaines sont peut-être extraites de deux poèmes laudatifs (*drápa*) qu'Egill aurait composés, l'un pour le roi Adalsteinn, l'autre pour illustrer un genre convenu et fort ancien, la description d'un beau bouclier reçu en cadeau[5]. *Egla* totalise plus de neuf cents vers, si l'on prend en compte les poèmes non attribués à Egill, en particulier ceux dont Grímr le Chauve, scalde également, serait l'auteur : c'est plus que n'en offre toute autre saga, y compris celles de scaldes attitrés comme Kormákr Ögmundarson, Hallfredr Óttarson, Gunnlaugr Langue-de-Serpent ou Björn Hítdoelakappi.

1. L'un des gendres d'Egill sera Óláfr le Paon que nous retrouverons dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*. Sur les *boendr*, voir l'Introduction, p. XIV-XVI.
2. Chap. LXXXVI, p. 202.
3. *Ibid.*, p. 203. On notera ce « personnes insignifiantes » lâché au passage : la fierté aristocratique de l'univers où se composait et se lisait la Saga y éclate.
4. P. 1509.
5. Le premier scalde connu, le Norvégien Bragi Boddason, se livre à cet exercice dans sa *Ragnarsdrápa*.

On sait l'incroyable virtuosité qu'exigeait la poésie scaldique avec ses lois contraignantes d'accentuation, d'allitération, d'alternance des longues et des brèves, ses interdits lexicologiques, ses contorsions de syntaxe, sa thématique impérieusement définie. Egill se joue de ces difficultés avec une confortable maîtrise, parfois désespérante pour le traducteur. Il a peut-être même fait œuvre de novateur, avec par exemple ces rimes finales qui apparaissent pour la première fois en vieux norois dans le *Höfudlausn* et conduisent à penser qu'il est probablement l'inventeur du mètre dans lequel est composé ce poème, le *runhenda*. Il faut en outre noter que le sujet même des deux autres poèmes — déploration de la mort de ses fils ou de celle de son ami Arinbjörn — n'est qu'un prétexte : l'art de la poésie scaldique, à l'inverse de celui de la Saga, est loin d'être impersonnel. Le poète a toute licence d'exposer ses états d'âme, ses désirs, ses haines ou ses affections. Egill ne s'en prive pas; c'est avant tout de lui-même qu'il nous parle et la fascinante personnalité qui transparaît au travers de ces strophes est bien de nature à avoir séduit l'auteur d'*Egla*. On en mesurera la richesse à la lecture des essais de traduction proposés, mais surtout en reconstituant les réseaux d'images employés, en étudiant leur registre, en reconnaissant l'extraordinaire sens sémiotique que dénotent ces vers.

Ce genre de composition associe constamment, par le jeu des métaphores élaborées (*kenningar*), un registre sensoriel à un autre ou un ordre de représentation à quelque homologue mieux apte à enchanter l'imagination : ainsi, le marin joue vis-à-vis de son bateau le même rôle que le cavalier pour sa monture; une strophe évoquant la navigation en haute mer propose une série d'images de guerriers chevauchant à travers la plaine : des images solaires ou astrales se substituent selon un enchaînement rigoureux à l'évocation des yeux d'une belle femme ou encore le spectacle affligeant des corbeaux — mouettes des blessures — , lacérant les cadavres — arbres du bouclier — pour en boire le sang — mer de la piste de l'épée — , est transmué en une féerie d'oiseaux marins errant parmi les hautes futaies où scintille l'éclat des glaives. Bachelard eût apprécié cette collusion intime avec les grandes forces naturelles qui nous conduisent; la vague de poésie symboliste qui déferlera à la fin du XIXe siècle sur la Scandinavie s'en souviendra.

Nul ne doute qu'Egill est le plus grand scalde du Nord ancien. Aucun de ses nombreux émules n'aura sa facilité, son sens de l'association d'images ou d'idées, son art de la formule inattendue et inoubliable. Aussi sera-t-il abondamment copié et plagié, mais ni un Sigvatr Thórdarson ni un Einarr Skúlason ne parviendront jamais à l'égaler vraiment. C'est qu'Egill est par essence dans l'esprit même de son art. Il possède l'enthousiasme créateur, l'inspiration sacrée, l'*ódr*, qu'il exalte d'ailleurs amplement dans le *Sonatorrek*. En cela, il est exemplaire, *söguligr* par excellence; un pouvoir surnaturel le magnifie, transfigure ses actes qui pourraient souvent, sans cela, nous paraître peu dignes d'admiration, voire odieux. Mais Egill a cette grâce divine, ce don des dieux, qui lui permet de dominer la nature brute et de faire une œuvre d'art impérissable.

Il est magicien, de cette magie que l'on accorde à son maître à agir, à sentir, à penser, Ódinn, dont le nom vient précisément de cet *ódr* évoqué ici. Laissons pour l'heure de côté tout l'appareil des runes, du bâton d'infamie (*nídstöng*), des tablettes gravées de signes fatidiques et

tout un ensemble plus ou moins obscur sur lequel on a beaucoup écrit — il y a beau temps en effet que les historiens des religions ont rapproché l'odinisme du chamanisme : qu'il s'agisse du grand-père loup-garou, du père « mal mort » ou d'Egill lui-même, les influences ou correspondances chamaniques sont évidentes — et revenons au principe adversatif dont il a été question plus haut[1] : cette saga oppose deux visions du monde, l'une et l'autre patronnées par un dieu. Le côté Thórólfr — ou Arinbjörn — peut relever d'une conception du monde qui évoquerait Baldr ou Týr, beaux dieux[2], justes et droits, mourant debout au cœur de la bataille, regrettés de tous. Le côté Egill tient d'Ódinn, le fourbe, le cruel, le cauteleux, mais aussi l'intelligent, le maître des runes, le savant et surtout l'« inventeur » de la poésie, celui qui a ravi aux forces telluriques incarnées dans les géants et les nains le nectar poétique (*kvasir*) qui se trouvera ensuite personnifié et divinisé dans un des plus beaux mythes que Snorri nous relate dans son *Edda*.

Ce genre d'opposition n'a rien d'exceptionnel dans le monde des sagas. On verra que la *Saga de Glúmr le Meurtrier* peut passer pour une confrontation, dans des termes assez voisins, entre Freyr et Ódinn et bien des sagas paraissent placées sous le signe d'un dieu ancien : Freyr encore dans la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr*, Thórr dans la *Saga de Grettir*. La critique est allée très loin dans ce type d'interprétation, pour des sagas comme celle de Njáll le Brûlé par exemple, sans parvenir pourtant à des conclusions convaincantes. Mais, au sujet d'*Egla*, parce qu'Egill nous est bien donné avant tout pour scalde-magicien, l'hésitation n'est pas permise.

Il ne faut cependant pas perdre de vue le fait que cette saga a été rédigée en pleine époque chrétienne par un homme qui, quel qu'il soit, accuse à tout propos une indéniable culture cléricale (comme tant de ses semblables) ; on aurait donc le plus grand tort de tenir *Egla* pour une sorte d'hymne à Ódinn ou pour quelque célébration rituelle d'une divinité dont le culte se serait secrètement maintenu malgré la christianisation. Elle est simplement, me semble-t-il, placée de bout en bout sous le signe commémoratif d'Ódinn, sous l'égide de Hróptatýr, le « dieu du cri » (mesuré et divin), en tout cas selon l'idée que les Islandais pouvaient s'en faire au XIIIe siècle : ce patronage d'Ódinn est une raison supplémentaire, à mon sens, pour penser que cette saga n'a pu être composée que par Snorri Sturluson, le seul à avoir présenté[3] Ódinn à la fois comme maître de la magie et comme « inventeur » de la poésie.

Ódinn est donc l'*ódr*, le *Wut* allemand, le *furor* latin, cet enthousiasme sacré qui s'empare de l'homme aux moments paroxystiques de son existence ; quand l'esprit du combat (*víghugr*) est sur lui et qu'il est guerrier-fauve (*berserkr* ou *úlfhedinn*), que ses forces sont décuplées et la victoire sienne[4] ; quand la rage érotique le saisit et que nulle ne lui résiste ; quand, surtout, l'inspiration s'empare de lui et qu'il trouve les mots, les mètres et les images qui magnifient et dédoublent notre réalité pour en retrouver l'essence. C'est assez dire que la grandeur d'Egill se connaît et se mesure à son intense pouvoir de sublimer toute chose ; il est celui par

1. P. 1511.
2. Que l'on sache, car leurs figures, comme celles de tous les dieux germaniques, sont pour le moins complexes.
3. Dans son *Edda en prose*, *Skáldskaparmál*, chap. I.
4. Même si c'est sans délicatesse dans le choix des moyens, tel Egill à la bataille de Vínheidr.

qui l'immortalité est conférée aux hommes, comme il le dit dans les derniers vers de son *Arinbjarnarkvida* :

J'ai érigé un tertre
Qui se dressera longtemps
Inébranlable
Dans le clos de poésie[1].

Le lecteur sera frappé par la constance avec laquelle la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* baigne dans la magie, plus encore que bien d'autres sagas[2]. Magnus Olsen tenait même[3] que si l'on rédigeait en runes certaines *vísur*, telle, par exemple, la vingt-huitième[4], on arriverait au nombre de soixante-douze runes, soit trois fois vingt-quatre, vingt-quatre étant le nombre des signes du plus ancien « alphabet » runique (*futhark*) et le chiffre douze ayant ici la valeur qu'il possède dans tous nos systèmes ésotériques. Soit. Mais c'est se donner beaucoup de peine pour noter une évidence : que la magie est le climat naturel dans lequel évolue cette saga, une lumière noire où les apparences se dissolvent pour laisser libre cours aux puissances, celles qui nous mènent, celles que nous portons en nous à notre insu et que seuls les plus grands poètes, les plus grands magiciens, savent libérer.

NOTES

Page 3.

1. Le *Landnámabók* l'appelle Brunda-Bjálfi.

2. Ce personnage est connu du *Dénombrement des scaldes* qui figure dans le manuscrit d'Uppsala de l'*Edda* : « Úlfr le Non-Couard était un noble baron (*hersir*) de Norvège, du Naumudalr, père de Hallbjörn le Demi-Troll, père de Ketill Hoengr. Úlfr composa une drápa en une nuit où il relatait ses exploits : il mourut avant le jour. » — Son surnom est intéressant. Il signifie qu'Úlfr n'était pas *argr*, ce dernier mot s'appliquant aux homosexuels passifs ; c'était la pire insulte que connût cet univers où les valeurs viriles étaient fort prisées et où l'on ne tolérait pas qu'un être humain manquât à sa nature. Il faut comprendre qu'Úlfr était puissamment viril. Voir l'excellente étude de Preben Meulengracht Sorensen : *Norront nid. Forestillingen om den umandige mand i de islandske sagaer*, Odense Universitetsforlag, 1980. Mais il se pourrait que son surnom, *óargr*, renvoyât à la forme ancienne *of-vargr*, qui signifie approximativement : « excessivement loup » ; cela laisserait entendre que Úlfr avait déjà les étranges propriétés de dédoublement dont vont bénéficier ses descendants.

3. Ce surnom confirme ce qui vient d'être suggéré à la fin de la note

1. P. 182. « Le clos de poésie » : on nous donne bien à entendre qu'il s'agit exactement, ici, du *pro-fanum*, du parvis du temple sacré.

2. Egill n'est d'ailleurs pas le seul magicien. Ses ascendants directs et la reine Gunnhildr s'entendent également en magie.

3. Dans son article « Runar er ristu rynastir menn », *Norsk tidsskrift f. sprogvidenskab*, 1932, p. 167-185.

4. P. 114.

précédente. Un troll (ou tröll) en vieil islandais n'est pas le lutin des contes populaires scandinaves modernes. C'est un monstre, un géant, affreux et maléfique.

4. Ramsta, une île au large du Naumdal, en Norvège.

5. Nom d'un des grands colonisateurs de l'Islande, qui revient dans quantité de sagas. Son surnom est obscur : il pourrait désigner le saumon mâle.

6. Le texte évoque ici la notion capitale de *félag*, association de commerce, mise en commun totale ou partielle de biens. Chacun des associés (*félagi*) était tenu de respecter ses engagements vis-à-vis de l'autre, l'association pouvant aller jusqu'à des devoirs contraignants, tel le devoir de vengeance de l'un par l'autre en cas d'offense. Fait notable, les femmes pouvaient être partie prenante dans cette institution qui s'appliquait d'ailleurs parfois à des époux. On peut y voir une version ancienne des formes d'association qui fleuriront dans le Nord par la suite, telles les guildes.

7. Ce personnage est connu de divers autres textes, notamment de la *Saga de Haraldr à la belle chevelure*, dans la *Heimskringla*. Berdla est aujourd'hui Berle, une ferme dans l'île de Brímangr, dans le Firdafylki, un district de Norvège.

8. On appelle ainsi les guerriers-fauves, clairement rattachés à l'idéologie odinique, qui entraient dans une sorte de fureur sacrée et se rendaient alors capables des plus invraisemblables exploits. Leur nom peut signifier qu'ils se battaient à découvert (sans chemise), mais, plus vraisemblablement, qu'ils étaient doués de la force d'un ours dont ils portaient la peau en guise d'armure (chemise d'ours). L'archéologie (les plaques de bronze de Torslunda, en Suède), invite à cette interprétation. Par la suite, le *berserkr* deviendra un personnage obligé des sagas, surtout légendaires, et la victoire remportée sur l'un de ces guerriers sera un épisode inévitable des « enfances » du héros. On remarquera seulement à quel point toute l'ascendance d'Egill est douée d'inquiétantes propriétés. On verra aussi à quel point Egill, scalde, se place d'instinct sous l'égide d'Ódinn, dieu du *furor*. Il y a donc là une réelle continuité thématique.

9. La descendance d'Eyvindr Lambi (l'Agneau) est donnée au chapitre XXII (p. 41). Ölvir, son frère, a dû être un scalde : des textes, à vrai dire peu sûrs, lui attribuent quelques strophes. Son surnom signifie qu'on lui aurait coupé ou raccourci le nez. C'était, selon les lois norvégiennes du Gulathing, la punition infligée aux voleurs. En ce qui concerne Ölvir, il peut s'agir d'une blessure reçue lors d'une bataille.

10. On ne sait où se trouvait exactement ce domaine. Mais en raison de l'amitié de Úlfr avec Ingólfr Árnason, premier colonisateur de l'Islande et originaire du Dalsfjördr dans le Firdafylki, on suppose que ce domaine devait se trouver dans les parages.

11. Je choisis de traduire *lendr madr* par baron. Comme le titre l'indique (*lendr* vient de *land*, la terre) un *lendr madr* est un homme auquel le roi a octroyé la terre qu'il possède. Le titre paraît assez voisin de celui de *hersir* que nous rencontrerons souvent et vient immédiatement, dans la hiérarchie, après le *jarl*, lui-même subordonné au roi. Le *lendr madr* représentait le roi pour la défense du territoire et le respect des lois. Le titre est probablement moins ancien que celui de *hersir*, qu'il aurait remplacé. La strophe 2 (p. 50) appelle Kveld-Úlfr *hersir*.

Page 4.

1. Le texte dit *hamrammr*, expression qui a pour équivalent *rammaukinn*. Il fait donc allusion à la notion de *hamr* (voir R. Boyer : « L'Âme pour les anciens Scandinaves », art. cité, p. 5-10), cette « forme » interne que possède tout homme et qui, chez certains sujets d'une puissance (*rammr*) particulière, est susceptible de s'évader du corps — lequel entre alors en lévitation — pour accomplir diverses besognes en se jouant des lois du temps et de l'espace. Cette expédition du *hamr* s'appelle alors *hamfar*, l'individu qui « voyage » de la sorte est *hambleypa*. Le texte de référence obligé est ici la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, (chap. XII, p. 983). Il y a longtemps que l'on a signalé les connotations chamanistes du fait. L'individu ainsi « doué » pouvait se dédoubler sous forme de loup (comme ici), d'ours, de taureau ou même sous forme humaine. Il est possible que le *berserkr*, encore appelé *úlfhedinn*, peau de loup, ait relevé du même système mental : le *berserkr* aurait pris « forme » d'ours ou de loup dans son *furor*, comme il est clairement dit de Sigmundr et de Sinfjötli dans la *Völsunga Saga*.

2. C'est-à-dire « loup du soir », l'équivalent de notre loup-garou (voir la note précédente). On notera seulement comment Snorri Sturluson restitue fidèlement, dans toute la famille d'Egill, les traits païens relevant de ce type de magie qui a dû régner dans ce lignage.

3. Le thème adversatif qui va sous-tendre cette saga est donc nettement mis en place dès la deuxième page : sur plusieurs générations, deux types d'hommes vont voir le jour dans ce lignage, les beaux, bons et chevaleresques (tous les Thórólfr) et les laids, bruns, méchants et cupides, mais héroïques aussi, et doués en outre de dons odiniques, comme Grímr, Egill, etc. On a voulu voir dans ce thème les traces de la double culture — chrétienne et païenne ou celtique et germanique — où s'enracine la Scandinavie ancienne et notamment l'Islande, ou encore une opposition entre deux conceptions du monde, exprimée par le beau dieu Baldr d'un côté et de l'autre par des créations comme Loki dont participe également la figure d'Ódinn, synthétique à l'époque littéraire mais peut-être fruit d'une « récupération » en diachronie.

4. Je traduis *skúta* par « cotre », le bateau de pêche commun du Nord. Il s'agit d'un petit bateau moins apte à affronter la haute mer qu'à faire du cabotage. Le texte dit ici *lagnarskúta*, un *skúta* qui traîne un *lögn*, sorte de chalut, surtout utilisé pour la pêche au hareng.

5. Le *langskip* (littéralement : long bateau) est le navire viking de guerre ordinaire. Il est long et haut sur l'étrave, plus bas de bordage et plus étroit que le *knörr* qui est conçu pour affronter la haute mer. Il navigue à la rame et à la voile. On le désigne souvent par le nombre de bancs de rameurs qu'il admet : vingt-rames, douze-rames, etc.

6. Le *fylki* est le nom, relativement ancien, de la division administrative à la tête de laquelle règne un *jarl* (voir la note suivante), sous l'autorité d'un roi. La désignation figure dans tous les anciens textes de lois. Le Firdafylki ou *fylki* des fjords se situe dans la partie occidentale de la Norvège à mi-chemin des actuelles villes de Bergen et de Trondheim.

7. *Jarl* est un titre nobiliaire qui paraît fort ancien dans le Nord. On a d'abord voulu le mettre en relation avec l'*erilar* des inscriptions runiques, qui s'appliquerait aux Hérules, originaires, peut-être, de Scanie. Il qualifiait originellement un homme de bonne naissance et de grande

famille, sans désigner pour autant un fonctionnaire royal. C'est le sens que gardera l'anglo-saxon *earl*, *eorl*. On se gardera de l'affabulation fournie par la *Rígsthula*, dans l'*Edda* : ce texte, qui fait du *jarl* l'ancêtre du roi et le descendant du *hersir*, est trop impur et de date trop incertaine pour que l'on puisse s'y référer. Il n'est pas impossible que ce soit Haraldr à la belle chevelure qui ait institutionnalisé le système rois-*jarls-hersar*, vers 900. Il est clair tout de même que le titre s'appliquera à de nobles hommes chargés par le roi du gouvernement d'une partie de ses états. Certains fonderont de véritables dynasties.

8. Le *jarl* Atli de Gaular est bien connu par d'autres sources; il eut maille à partir avec diverses autres personnalités norvégiennes. Les Gaular sont un district des Fjalir, au nord du Sogn.

9. D'autres sources le nomment Hafsteinn ou Hásteinn dont nous ferons Hasting. La leçon Hallsteinn paraît la meilleure.

10. Le *blót* est le sacrifice païen nordique, qui représente l'essentiel d'une religion qui se connaissait surtout par la pratique cultuelle. Voir R. Boyer : « Le Culte dans la religion nordique ancienne », *Inter-Nord*, n° 13-14, décembre 1974, p. 223-243 et surtout : *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986, dernier chapitre. Il y avait des sacrifices officiels aux solstices et aux équinoxes, d'où le sacrifice d'automne mentionné ici. Le grand *blót* du solstice d'hiver est *Jól*.

11. *Mansöngskvaedi* : poème amoureux. Il était rigoureusement interdit par les lois de se livrer à de telles pratiques. Cela était jugé déshonorant tant pour la femme qui était l'objet de tant de soins que pour sa famille. Les aspects amoureux ou érotiques des relations entre hommes et femmes n'intéressent pas la vision scandinave du monde : un mariage est une affaire (*kaup*), une association entre familles ou clans. Les aspects sentimentaux ne viennent que loin derrière.

Page 5.

1. Le Vík désigne conventionnellement, dans les sagas, la région de l'actuelle Oslo, de part et d'autre du fond du fjord où se situe aujourd'hui cette ville.

2. Il s'agit du célèbre Haraldr qui se fit, le premier, roi de toute la Norvège, sans aucun doute à l'imitation de ce qui était en train de se produire un peu partout ailleurs en Europe. Il est en effet surnommé l'Ébouriffé avant de devenir *Hárfagri* (« à la belle chevelure ») même si la justification donnée ici paraît quelque peu légendaire.

3. La région des Oppland, en Norvège.

4. Chez les anciens Scandinaves, le roi est désigné, élu au sein de quelques grandes familles fondées en ancienneté et en « noblesse ». Sa dignité n'est pas nécessairement héréditaire et il reste toute sa vie plus ou moins *primus inter pares*. Les choses ne changeront que plus tard, sous des influences chrétiennes. On a ici un bon exemple de la façon dont on procédait, exemple qui se trouve encore éclairé et confirmé par le chapitre VIII de la *Saga de Haraldr à la belle chevelure*, dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson : « Le roi Hrollaugr monta sur le tertre où avaient coutume de siéger les rois, il y fit installer le trône du roi et s'y assit. Il fit poser des coussins sur le marchepied, à l'endroit où les jarls avaient coutume de s'asseoir. Alors, le roi fut renversé de son trône et mis à la place du jarl, et il se donna lui-même le titre de jarl. »

5. Tous ces faits sont détaillés dans la *Saga de Haraldr à la belle chevelure* de la *Heimskringla*, chap. I à X. On y retrouve l'oncle de Sölvi Klofi, le roi Nökkvi qui régnait sur le Raumsdalr : il se battit contre Húnthjófr et son fils Sölvi à Sólskel et y périt ainsi que Húnthjófr.

Page 6.

1. Il s'agissait d'un bâton taillé en forme de flèche que l'on faisait circuler de ferme en ferme. C'est la coutume, bien attestée, par laquelle on convoque les hommes à la guerre.

2. Le texte emploie un mot intéressant, caractéristique de la mentalité religieuse et éthique des anciens Scandinaves : il parle de la *hamingja* du roi Haraldr, c'est-à-dire de la chance, de la puissance tutélaire attachée à son clan, à sa famille. Le terme est illustré de façon saisissante dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, au chapitre IX (p. 1071), où il est nettement mis en relation avec la notion d'*aettarfylgja*, esprit protecteur d'une famille.

Page 7.

1. Île au large du Nordmoerr.

2. *Hladir* : Lade dans le Thrándheimr, en Norvège. Une dynastie fort ancienne de *jarls* y régna.

3. *Klofi* : celui qui fend, le pourfendeur. Le terme se retrouve dans le surnom du *jarl* des Orcades, Thorfinnr : *hausakljúfr*, le Pourfendeur-de-Crânes.

4. Aujourd'hui Stadtland, promontoire entre le Sunnmoerr et les fjords.

5. C'est le célèbre *jarl* des Orcades (voir la *Saga des Orcadiens*) dont descendent peut-être les ducs de Normandie.

6. Le lieu n'a pas été identifié avec certitude : il doit s'agir du Dragseid, un isthme très mince sur lequel on tirait les bateaux qui ne pouvaient doubler le Stadtland en raison de la mer agitée.

7. Ces mœurs, quelque barbares qu'elles soient, sont fort bien attestées dans cette littérature, notamment dans la *Saga de Njáll le Brûlé* où Njáll leur doit son surnom. Les maisons étaient en bois et il n'était pas difficile de les circonvenir de cette façon lorsque la résistance était trop rude. On a aussi voulu y voir une sorte de rite païen, un holocauste, mais il ne semble pas que le feu, en soi, ait joui d'un culte particulier.

Page 8.

1. Cette saga est la seule à mentionner de telles pratiques concernant Haraldr à la belle chevelure. Un manuscrit précise : « y perdre la vie ou les membres, les bras ou les jambes ». Mais ces mœurs étaient courantes et le restèrent jusqu'en plein treizième siècle islandais chrétien, comme l'atteste abondamment la *Sturlunga Saga*.

2. Je traduis ainsi le terme typique *ódal*, littéralement : ce qui ne peut être divisé. Il s'applique aux terres — distinguées des « biens meubles » — que possède un homme et qui doivent passer sans partage à l'un de ses héritiers. L'institution est antique et restera vivante fort longtemps.

3. L'actuel Jämtland, en Suède occidentale.

4. L'actuel Hälsingland, également en Suède occidentale, mais plus au sud.

5. On sait que les Norvégiens, vikings notamment, ont plus ou moins colonisé l'Irlande dont ils ont fondé la plupart des villes et ports actuels, encore que Dublin paraisse antérieur à leur venue. Le texte emploie ici, pour comté, le mot *skidi* qui donnera l'anglais *shire.*

6. Ce sont en effet des Norvégiens qui ont colonisé les Féroé (Færeyjar, littéralement, Îles-aux-Moutons). Il existe au sujet des ces îles une saga particulière qui est sans doute une des toutes premières sagas des Islandais, la *Faereyinga Saga*, traduite en français par Jean Renaud (*La Saga des Féroïens*, Paris, Aubier-Montaigne, 1983, avec une préface de Régis Boyer).

7. Comprenons : découverte par les Norvégiens, vers 874 sans doute. Car les recherches actuelles tendent à prouver que des Celtes, notamment des Irlandais, auraient connu l'île bien avant cette date.

Page 10.

1. Les anciens rois ou chefs scandinaves disposaient d'une garde du corps appelée *drótt* (d'où viendra le nom *dróttinn* : le chef, le seigneur, qui se retrouve dans l'actuel *drottning* suédois : la reine). Sous des influences anglo-saxonnes, cette institution fut remplacée par la *hird* (dont le membre est appelé *hirdmadr*, au pluriel *hirdmenn*), qui a un sens plus large : c'est l'entourage permanent du roi, qui comprend aussi bien ses gardes du corps et ses guerriers d'élite que ses hauts fonctionnaires ainsi que sa maison. L'institution prendra progressivement de l'ampleur ; y entrer sera un très grand honneur, en être membre impliquera des devoirs contraignants, notamment d'assistance mutuelle. Les « lois » de la *hird* ont été consignées dans un document norvégien du XIII[e] siècle appelé *Hirdsskrá* (Rôle de la *hird*).

Page 11.

1. L'île actuelle de Torgo.

2. Voyez le surnom « Demi-Troll » du chapitre I (voir aussi n. 3, p. 3). Sigurdur Nordal suggère, dans son édition de cette saga, que ce genre de dénominations s'appliquerait à des hommes dont l'ascendance serait en partie same (lapone).

3. On notera d'abord le tirage au sort, qui illustre la confiance que l'on mettait dans les arrêts du destin. La pratique est générale et s'applique à bien d'autres domaines. Si l'on compare à ce que dit le chapitre XLVIII de notre saga (p. 85), on voit qu'il s'agit d'une coutume bien attestée d'autre part : on s'asseyait au banquet, pour boire et manger, par paires, un homme et une femme, le sort décidant de l'identité des deux participants.

4. Île au large du Hálogaland.

5. Comprenons : ôté leurs vêtements de marins et mis leurs manteaux ou capes d'intérieur.

6. Il y avait diverses sortes de bière, la plus prisée, probablement parce que mêlée de miel, étant celle qui est mentionnée ici, la *mungát*, littéralement : friandise de bouche.

Page 12.

1. L'usage ici décrit n'est en aucun point conforme aux lois qui prévoyaient des fiançailles en règle et, après un délai fixé, des noces officielles. Il faut comprendre que Hildirídr ne devient pas l'épouse légitime

de Björgólfr, mais une de ses concubines, le concubinage étant prévu par les lois et admis. Aussi n'y a-t-il pas besoin de fiançailles réglementaires : l'once d'or que Björgólfr paie ne représente pas le douaire (*mundr*) qu'il aurait versé si le mariage était régulier, mais le prix pour une concubine. La suite de l'histoire des fils de Hildirídr montre que les enfants d'une concubine n'étaient pas nécessairement « introduits dans l'héritage » de leur père.

2. Une once d'or vaut huit onces (*eyrir*, au pluriel *aurar* que l'on retrouve dans les *öre* actuels) d'argent, c'est-à-dire environ un marc. La somme versée correspond aux exigences qui figurent dans les textes de lois (le *Grágás* islandais fixe un minimum de deux onces d'argent, les lois norvégiennes du Gulathing, huit onces d'argent). Le mariage de Björgólfr n'est donc pas illégal en raison du montant versé, mais de sa nature, comme on l'a dit dans la note précédente.

3. Il semble que l'usage ait été fort ancien de commercer avec les Sames (Lapons) qui vendaient notamment des fourrures et des peaux de prix. Avant Haraldr à la belle chevelure déjà, les chefs du Hálogaland détenaient le monopole de ce commerce et prélevaient un impôt spécial, payable en fourrures et en peaux. En annexe à la traduction d'Orose, qu'il fit faire, le roi anglo-saxon Alfred de Wessex cite le récit d'un certain Ohthere (Óttarr) du Hálogaland qui donne des précisions sur cet usage : l'impôt en question consistait, dit-il, en peaux, en plumes d'oiseaux, en os de baleines, en cordages faits de peau de baleine, de morse ou de phoque.

4. L'actuel Vefnsfjord.

5. Aujourd'hui Alsten.

Page 13.

1. Voir la *Saga de Haraldr à la belle chevelure*, chap. VI : « Le roi Haraldr avait tant accru les impôts et les redevances que ses jarls avaient plus de pouvoir que les rois n'en avaient eu auparavant. » On le voit bien par les « revenus territoriaux » que le roi confère à Brynjólfr.

2. Lorsque quelqu'un reçoit des invités, il est fort important qu'il respecte les préséances et place ses hôtes à des endroits, dans la salle, qui conviennent à leur rang. Faute de le faire convenablement, le maître de maison s'expose à de graves désagréments. D'autre part, le siège d'honneur, le haut-siège ou *öndvegi* est un siège surélevé, assez vaste pour contenir plus d'une personne, situé au milieu d'un des longs côtés de la salle, face à la fosse à feu. C'est « le » haut-siège. Juste en face, le long de l'autre mur, se trouve « l'autre » haut-siège, réservé à celui des invités auquel on veut faire honneur en second lieu : c'est de celui-là qu'il est question ici. Cette société apportait la plus grande attention à ce rituel social, y manquer était souvent la cause de différends sanglants.

3. Je traduis par scaldaillon — en calquant sur poétaillon — une dénomination méprisante (*illskaelda*). Audunn doit son surnom au fait qu'il aurait, selon le *Hauksbók*, repris à un autre scalde, Úlfr fils de Sebbi, le refrain d'un poème laudatif (*drápa*) composé sur le roi Haraldr. De ce fait, la *drápa* qu'Audunn aurait composée aurait été appelée *Stolinstefja* : [La *drápa*] *Au refrain volé*.

4. Thorbjörn Hornklofi est l'un des plus célèbres scaldes du Moyen Âge. Il était norvégien et fut le scalde majeur du roi Haraldr à la belle chevelure. On trouvera la traduction de ses *Hrafnsmál* (*Dits du corbeau*),

un poème composé à la louange du roi Haraldr, dans l'*Anthologie de la poésie nordique ancienne* de Renauld-Krantz (Paris, Gallimard, 1964, p. 159). Son surnom, Fente-de-Corne est un synonyme poétique scaldique *(heiti)* pour corbeau. Il viendrait de ce que, dans les *Dits du corbeau*, Thorbjörn ne s'exprime pas en son nom propre mais met ses propos dans le bec d'un corbeau.

5. Le *snekkja* (dont nous avons fait notre esnèque) est une sorte de *langskip* (voir n. 5, p. 4) rapide et contenant au maximum une vingtaine de rameurs.

6. On a parlé de la *hird* (n. 1, p. 10). Il semble qu'avant d'y entrer, on devait faire, à titre probatoire, un « stage » dans la cohorte des « hôtes » (*gestr*), une sorte de milice. C'est de la salle qui est réservée à ces hôtes qu'il est question ici.

Page 14.

1. C'est-à-dire des gens de la famille de Hrafnista. On notera toutefois que les relations de parenté entre Bárdr et Thórólfr ne sont mentionnées plus précisément que dans le chapitre suivant (p. 16).

Page 15.

1. La grande levée est le *leidangr*, institution hautement originale et typique du Nord ancien qui permettait de rassembler en un temps record et selon un système extrêmement habile toute une armée à des fins aussi bien défensives qu'offensives. La notion a été étudiée en détail par R. Boyer : « La Notion de leidangr et son évolution », *Inter-Nord*, n° 12, décembre 1972, p. 271-281. La grande et décisive bataille du Hafrsfjördr (elle donnera au roi Haraldr à la belle chevelure la suprématie qu'il convoitait sur toute la Norvège) est abondamment attestée à peu près dans les mêmes termes que dans ce chapitre, par toutes sortes de sources. Des poèmes scaldiques comme le *Haraldskvaedi* de Thorbjörn Hornklofi, des compilations historiques comme la *Fagrskinna*, des sagas historiques comme celles de la *Heimskringla* sont d'accord pour donner au roi Haraldr les mêmes adversaires qu'ici. Ce sont, en fait, tous les « rois » (le terme désignant en général des roitelets qui régnaient sur un fjord ou un district assez limité) qui avaient quelque importance à l'époque.

2. Deux manuscrits disent non pas « vers le sud du pays » mais « vers le sud en longeant les côtes ».

3. Aujourd'hui les Agder, respectivement de l'Est et de l'Ouest.

4. Le ou les plus braves et valeureux des guerriers, sur un bateau viking, se tiennent ordinairement à l'avant du bateau, sur le gaillard d'avant s'il y en a un, à l'étrave (*stafn*) en tout état de cause. On les appelle donc (au singulier) *stafnbúi*, celui qui demeure à la proue.

5. Toute bataille navale comprend d'abord — avant tout abordage — un échange de coups et de projectiles dirigés sur l'avant des bateaux, donc sur le ou les *stafnbúi* (voir la note précédente) et sur ceux qui se tiennent juste derrière eux, dans les *söx*, l'emplacement situé juste derrière la proue. Voici ce que dit Úlfr le Rouge dans la *Saga du roi Óláfr Tryggvason*, chap. CIII, dans la *Heimskringla*, avant la grande bataille navale de Svöldr où périt le roi : « Si le *Serpent* [nom du bateau du roi Óláfr] est avancé d'autant plus qu'il est plus long que les autres bateaux, ce sont ceux qui se trouveront dans les *söx* qui seront le plus éprouvés. »

6. En fait, *Kjötvi* est un surnom qui signifie « charnu, bouffi ». Mais comme il arrive souvent (témoin les innombrables cas offerts par le *Landnámabók*) le surnom d'un homme finit par se substituer à son nom propre.

Page 16.

1. Il est fait allusion, ici, d'abord, à la coutume du *fóstri* qui n'est peut-être pas d'origine scandinave mais celtique. Il était assez rare — quand cela se trouve, les textes ne manquent jamais de le mentionner comme une bizarrerie — que l'on élève chez soi ses propres enfants, une fois passé leur plus jeune âge. On les donnait à élever à un parent, un ami, un allié ou à une personne que l'on entendait honorer par là. De la sorte, outre qu'il sortait du clan familial étroit, l'enfant se liait d'amitié ou d'affection avec son père adoptif (appelé également *fóstri*, tout comme lui); c'était là un moyen efficace d'élargir l'aire d'influence du clan. On le voit bien ici : Bárdr veut dire que c'est à Thórólfr qu'il fait le plus confiance pour conserver et défendre l'héritage du fils qu'il met ainsi en *fóstri.*

Page 17.

1. Le bateau viking admettait une tente que l'on montait pour y passer la nuit, lorsque le bateau était au mouillage. De la sorte, les marins dormaient dans le bateau.

Page 18.

1. Il y a là une incohérence du texte. Bárdr et Thórólfr n'étaient pas ensemble en Hálogaland après la mort de Brynjólfr, selon le chapitre VIII, p. 14.
2. *Mundr* : douaire. Le mariage étant une affaire (d'ailleurs souvent avouée : un des termes consacrés pour « mariage » est *kaup* : marché, affaire), épouser se disait « acheter une femme », *kaupa konu.* En effet, si la femme devait apporter une dot (*heimanfylgja* : ce qui la suit et qui vient de sa propre maison), le mari devait fournir une prestation au moins équivalente ou douaire. Tout mariage, pour être légal, devait comporter le versement de ce douaire qui, après la nuit de noces, devenait la propriété personnelle de la femme : il sera remplacé plus tard par le « don du matin » ou *morgungjöf.* En cas de divorce, la femme était en droit d'exiger, avec le remboursement de sa dot, le versement du douaire. C'est certainement à cela que Tacite fait allusion lorsqu'il note, dans la *Germania*, XVIII, l'étrange (pour lui) coutume des Germains : « Ce n'est pas la femme qui apporte une dot au mari mais le mari à la femme. » On relira le chapitre VII (p. 12) de notre saga pour vérifier le fait.
3. En fait, les deux frères ne sont pas attitrés à cet héritage, au sens strict, puisque Brynjólfr est l'aîné des fils de Björgólfr. J'ai retenu ici la leçon du manuscrit principal : *arfborinn*, héritier. Mais on peut lire ailleurs *adalborinn*, de noble naissance, ou *ódalborinn*, attitré par naissance à reprendre en héritage un *ódal* (voir n. 2, p. 8).

Page 19.

1. On a beaucoup écrit sur le compte des Kylfingar. Il s'agit sans doute d'une peuplade connue de la plus ancienne loi russe, Russkaia Pravda. Elle vivait dans la région de Novgorod et de Pskov où elle a

laissé des traces dans la toponymie: Kolbjagi, Kolbežiči (d'après *kolb-*, norois et *kylf-*, qui désigne un bâton, les dignitaires de ce peuple portaient un bâton de quelque espèce pour marquer leur rang). Un texte géographique du *Hauksbók* dit clairement: « Le Kylfingaland [pays des Kylfingar] que nous appelons Gardaríki [Russie] ». En russe, le terme *kolbjag* désigne une peuplade de Tchoudes sans doute. On a longtemps confondu ce peuple avec les Varègues (*Vaeringjar*), les vikings suédois qui commerçaient avec Byzance par la « route de l'est » probablement parce que les Kylfingar, qui faisaient le commerce de peaux, ont pu, d'aventure, se joindre aux Varègues dans leurs expéditions.

2. Sigurdur Nordal signale que « au printemps » pourrait aussi bien appartenir à la phrase précédente.

3. Comme l'attestent amplement les textes et l'archéologie (par exemple le célèbre bateau d'Oseberg au musée des bateaux vikings d'Oslo), le navire viking avait une figure de proue amovible, parfois d'une haute qualité artistique, qui, à l'origine, semble-t-il, était destinée à effrayer les esprits tutélaires d'un pays, ou *landvaettir*, afin de faciliter les incursions des pirates. On l'ôtait lorsque l'on abordait en territoire ami. Fort souvent et précisément dans notre texte, cette figure de proue représentait un dragon, *dreki*. On ne sait en vertu de quelle aberration on a fait de ce mot, en français, « drakkar » qui cumule des fautes d'orthographe et de grammaire. Mais il arrive fréquemment dans les textes qu'un *knörr*, *skeid* ou *langskip* (voir n. 5, p. 4) soit nommé dragon ou serpent ou bison d'après sa figure de proue.

4. La traduction n'est pas sûre. Le vieux norois dispose de deux termes: *frelsingi* qui désigne un esclave affranchi par son maître, soit délibérément, soit parce qu'il a acheté par l'argent sa liberté, et *leysingi* qui est un homme libre. Nous avons ici *frelsingi*, mais le terme, surtout à l'époque où la saga a été rédigée (au début du XIII[e] siècle sans doute) peut aussi bien désigner les gens de la maison de Thórólfr, sans allusion à l'esclavage. On retrouvera la même ambiguïté au chapitre XVI, page 28.

Page 21.

1. Sur l'éthique de la chance et du destin qui règne dans toutes les sagas et dans celle-ci particulièrement, voir R. Boyer: *L'Islandais des sagas d'après les Sagas de contemporains*, Paris, SEVPEN, 1967, chap. I. Le texte porte ici le mot *gaefa*, qui est la chance telle qu'elle a été donnée (d'après le verbe *gefa*: donner) à l'homme par les puissances. Mais il est ici au pluriel (*gaefur*) et c'est un hapax. Un manuscrit préfère le mot *gifta*, qui est exactement synonyme, et est au singulier.

Page 23.

1. Le *byrdingr* est un gros navire marchand, large et haut de bordage, lourd et lent, qui transporte des cargaisons lourdes le long des côtes.

Page 24.

1. Un manuscrit précise: « tout ce qui s'était passé entre lui et le roi ».

2. Un manuscrit ajoute: « avec le roi ». Dans un autre manuscrit, on peut lire à la suite du texte que nous retenons: « Thórólfr en fut assez mécontent, mais dit que tout cela s'arrangerait. »

Page 25.

1. Cette peuplade se nomme elle-même *Kainulaiset* en finnois, ce qui donne en norois *Kvenir* ou *Kvaenir*, le pays étant appelé *Kvenland* ou *Kvaenland*. Ces Finnois étaient des chasseurs, des commerçants et des pillards; nos textes y font plusieurs fois allusion. La forme noroise de leur nom étant proche du mot *kven-* (dérivé de *kona* : la femme), beaucoup d'auteurs anciens ont voulu voir en ce peuple un peuple de femmes, d'Amazones nordiques en quelque sorte, ce qui a donné lieu à de nombreux récits légendaires.

2. Le Kirjáland est la Carélie, en Finlande (en finnois : *Karjala*). Pour se rendre chez les Kvenir les Caréliens devaient traverser la Finlande.

3. Le mot que j'ai traduit par « martre » pourrait renvoyer à tout animal du même genre dont la fourrure serait d'un gris cendré : *askraki* équivaut à « renard cendré ». On a ici une excellente idée de ce commerce de peaux et fourrures qui furent sans conteste les articles de choix des commerçants vikings.

Page 29.

1. Il s'agit des îles, dans les Lofoten, qui s'appellent maintenant Östvågö et Vestvågö; il y a là les meilleures pêcheries de Norvège.

2. Ce bateau est un *knörr*, comme celui dont il est question à la fin du chapitre. C'est le plus courant de tous les bateaux vikings, il est plus large et plus haut de bordage que le *langskip*; on le mène de préférence à la voile, rarement à la rame sinon pour les manœuvres et il tient la haute mer. On en a ici une description complète : il est peint et sa voile rectangulaire est faite de lés de *vadmál* (tissu de bure grossière) de diverses couleurs, cousus verticalement.

3. On trouve ici une bonne description du type de cargaisons que transportaient les anciens Scandinaves. Le texte distingue entre « marchandise claire » et « marchandise grise ». Par « marchandise claire », il faut entendre, comme le fait remarquer Sigurdur Nordal, non de l'hermine (qui entrerait dans les « peaux » figurant dans l'énumération), mais du *vadmál* blanc (voir n. 4, p. 273) et des peaux de moutons. La « marchandise grise » doit désigner la plus courante des peaux transportées par ces bateaux, le petit-gris.

Page 31.

1. Bien que ces frères aux surnoms éloquents ne soient pas mentionnés ailleurs qu'ici (le *Landnámabók* recopie ici notre saga), il n'est pas nécessaire d'en faire des personnages inventés pour les besoins de la cause : le prénom Sigtryggr, notamment, appartient bien à la famille du roi Haraldr. On a suggéré que ces hommes étaient des hommes de la « milice » du roi. Le *Miroir royal* (*Konungsskuggsjá* ou *Speculum Regale*), ouvrage norvégien du XIIIe siècle, énonce leurs obligations en des termes qui se trouvent vérifiés par ce chapitre : « Ils se rendent à la demeure de beaucoup de gens, bien que pas partout en termes amicaux [...] et partout où le roi suspecte des ennemis, ils sont tenus de s'attaquer à eux et de purifier ainsi ses états ».

2. C'est-à-dire le Götaelv, en Suède.

Page 32.

1. Soit dans le Firdafylki.

Page 33.

1. Île située au large du Maumudalr, aujourd'hui Bjoro.

2. La voie maritime normale passe parmi toutes les îles qui bordent cette partie de la côte norvégienne, c'est la *thjódleid* dont il sera question dans la suite de ce chapitre. Si l'on voyage en mer profonde au large de toutes ces îles, on prend la route extérieure, *útleid*, afin d'éviter d'être aperçu, et c'est ce que fait Thórólfr.

3. La route de l'est, par opposition à la route de l'ouest (*austrvegr* contre *vestrvegr*) désigne conventionnellement l'itinéraire que prenaient les vikings lorsqu'ils se rendaient vers l'est en partant de Scandinavie, tant dans la Baltique que par les fleuves russes, jusqu'à Byzance.

4. Eyrr désigne ici Skáneyrr, au sud de la Scanie : c'était un comptoir marchand fort fréquenté au Moyen Âge.

5. Sur la côte du Halland, en Suède.

6. Le texte dit : *ármadr.* C'étaient, en effet, initialement, les intendants des domaines royaux; il n'était pas nécessaire qu'ils soient de haute extraction. Mais peu à peu, leurs pouvoirs s'accrurent et, finalement, devinrent équivalents à ceux des barons.

7. Thruma est aujourd'hui Tromøy, une île dans les Vest-Agder, en Norvège.

Page 34.

1. Le texte décrit là un des traits caractéristiques et toujours actuels des fermes norvégiennes : elles sont entourées de palissades de planches.

2. J'ai rendu par « dévaster la côte » l'une des activités prédatrices typiques des vikings, *höggva strandhögg*. Ils abordaient à l'improviste, pillaient tout ce qu'ils pouvaient, emportaient le bétail qu'ils pouvaient capturer, mettaient le feu aux habitations puis rembarquaient avant que les habitants aient eu le temps de réagir.

3. *Útleid* : voir n. 2, p. 33.

Page 35.

1. Les autres manuscrits disent, au pluriel : « ses bateaux », ce qui concorde mieux avec la mention du début du chapitre : Thórólfr est parti avec trois bateaux.

2. L'auteur fait ici une curieuse omission : la saga elle-même nomme en son chapitre LVIII (p. 120) une autre fille d'Yngvarr, Thórdís, femme de Thorgeirr Lambi et mère du Thórdr qui sera brûlé dans sa maison au chapitre LXXVII (p. 167).

Page 37.

1. Façon de dire que les frères, s'ils attaquent Thórólfr, devront s'enfuir au plus vite.

2. *Eid* : isthme. L'Eldueid est aujourd'hui le Namdalseid dans le Naumdal.

3. Il faut sans doute comprendre que le roi avait trois cent soixante hommes en tout, y compris sa maison (*hird*).

4. Le *lúdr* (aujourd'hui *lur*) est un des rares instruments de musique

qui soient mentionnés dans les textes nordiques. Il est fort ancien puisque présent, déjà, dans les gravures rupestres de l'âge du bronze nordique (1500 à 400 avant Jésus-Christ). C'était une sorte de longue trompe recourbée, un peu dans le genre de l'*alpenhorn* suisse.

5. Le texte porte ici le terme *mansmenn*, difficile à interpréter : il peut aussi bien s'agir d'esclaves au sens propre que d'ouvriers employés pour un temps. Il peut s'agir aussi d'une redondance, le texte disant : « *thraela ok mansmenn* », esclaves et esclaves.

Page 38.

1. Cet usage est bien attesté : le roi ou le chef, dans le combat, s'entoure de ses guerriers d'élite qui forment un cercle autour de lui, bouclier contre bouclier. Le but des adversaires est évidemment de parvenir jusqu'à cette garde ultime et de la fracturer. Ils atteignent alors le roi ou chef et, traditionnellement, la lutte cesse dès que le chef est mis hors de combat.

Page 39.

1. Les textes de lois l'attestent : la nature de la blessure infligée était de première importance, car le montant de la compensation à verser était fonction de sa gravité. On distingue donc toutes sortes de blessures selon ce critère : celles qui ne sont qu'égratignures, celles dans lesquelles on peut placer un ou plusieurs doigts, celles qui atteignent l'os, etc. La *Saga des fils de Droplaug* dit, par exemple : « Ce fut une blessure qui n'atteignit pas l'os [*svödusár*, comme dans ce passage] mais pas une blessure atteignant l'os [*beinhögg*]. »

2. Il s'agit là d'un usage immémorial. Le *bautasteinn* (pierre commémorative) est une pierre longue et mince érigée sur le lieu où est mort un homme, ou ailleurs, à titre commémoratif. Les *Hávamál* dans l'*Edda poétique* disent l'impérieuse nécessité de célébrer ainsi la mémoire du défunt (strophe 72). Il en subsiste encore une quantité partout en Scandinavie. Elles étaient rarement gravées de runes. Le sens du mot reste obscur; il pourrait avoir des connotations phalliques.

Page 40.

1. Le roi fait allusion au talent poétique d'Ölvir; voir p. 13.

Page 41.

1. Eyvindr fils de Finnr Skáldaspillir (son surnom vient de ce que ses émules envieux l'accusèrent d'avoir plagié bon nombre de poèmes pré-existants) est le plus grand scalde norvégien du xe siècle. Il est notamment l'auteur du *Háleygjatal*, poème à la louange des chefs du Hálogaland, et des *Hákonarmál*. On en trouvera des traductions dans l'*Anthologie de la poésie nordique ancienne* de Renauld-Krantz, ouvr. cité. Il intervient fréquemment dans *La Saga de saint Óláfr*, Paris, Payot, 1983.

2. Elle est nommée Rannveig dans le *Landnámabók* et cela semble plus vraisemblable, la tradition suivie par ce dernier ouvrage paraissant confirmée par diverses autres sources.

3. Les textes le nomment tantôt Ketill tantôt Hoengr qui est aussi un nom commun et donc un surnom possible : le croc, le crochet.

4. Le *Landnámabók*, ainsi que d'autres textes, le nomme Thorkell. Il

a dû être *jarl* des rois de Naumudalr (voir chap. III, p. 5-6) : il a été dépossédé de son titre par Haraldr à la belle chevelure.

5. Frère juré ou frère adoptif : le mot *fóstbródir* qui figure ici peut s'appliquer à des amis qui se sont liés d'amitié et de service sacrés par une opération mi-religieuse mi-magique qui est décrite en détail dans la *Saga des frères jurés* (chap. II, p. 638-639) ou dans celle *de Gísli Súrsson* (voir chap. VI, p. 580-581). Mais il peut s'appliquer aussi à des frères adoptifs, c'est-à-dire qui ont été élevés sous le même toit, selon la coutume du *fóstri*; voir n. 1, p. 16.

6. Selon le *Landnámabók*, Baugr serait arrivé en Islande après Hoengr.

7. Ce voyage est en effet fort célèbre; il est raconté à loisir dans *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, Paris, Mouton, 1973, p. 7 et suiv. Après bien des péripéties, Ingólfr Arnarson s'installa à l'emplacement qui deviendra, beaucoup plus tard, l'actuelle Reykjavík, capitale de l'Islande. Des fouilles effectuées il y a une dizaine d'années ont permis de retrouver l'emplacement de sa demeure.

Page 42.

1. Les manuscrits ne sont pas d'accord entre eux. L'un dit : « à l'est de la Rangá extérieure », l'autre, « à l'ouest de la Rangá extérieure ». Les vestiges des Hrafntóptir subsistant sur la rive ouest de la rivière, Sigurdur Nordal retient la leçon qui figure ici dans le texte.

2. Cette notation confirme les conclusions des réflexions inspirées par la note 1.

3. Je traduis systématiquement par colonisateur le mot *landnámsmadr*, littéralement : l'homme qui prend de la terre. C'est en effet lorsque toutes les terres habitables en Islande auront été « prises » que l'on considérera la colonisation terminée, soit vers 930.

4. Il existe un court récit, un dit (*tháttr*), sur le compte d'Ormr. De sa sœur Hrafnhildr, descend Gunnarr de Hlídarendi, héros de la *Saga de Njáll le Brûlé* (voir chap. XIX et suiv., p. 133 et suiv.).

5. On n'a conservé de lui qu'un fragment de poème où il traite des exploits du dieu Thórr. Il aurait été tué, selon la *Saga de la christianisation* (chap. VIII) et la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. CII, p. 1368) pour avoir composé une strophe infamante (*níd*) contre le prêtre Thangbrandr venu évangéliser l'île.

6. Ófeigr surnommé Grettir est amplement présenté dans le *Landnámabók* et dans la *Saga de Grettir* (voir p. 767-960).

7. Un manuscrit ajoute ici : « Helgi fils de Hoengr épousa Mobil, fille de Hallgeirr de Hellgeirsey; leur fille fut Helga, qu'épousa Oddbjörn Askasmidr qui a donné son nom au Oddbjarnarleid. »

8. Lorsque les Islandais eurent constitué une communauté assez nombreuse, ils éprouvèrent le besoin de se donner des lois à l'imitation de ce qui se faisait en Norvège et d'instituer une réunion saisonnière, ou *althing*; on venait de toute l'île pour y discuter des questions d'intérêt commun, législatives et juridiques. Cette manière de parlement (en plein air, à Thingvellir) se donnait une sorte de président, en fait un homme versé dans la connaissance des lois qu'il était tenu de réciter publiquement, par tiers, chaque année. C'est le *lögsögumadr*, littéralement : l'homme qui dit les lois. Hrafn fils de Hoengr fut effectivement le premier à remplir cette fonction.

9. Le *godi* représente une institution apparemment fort ancienne dans

le Nord, encore que l'on hésite sur sa véritable nature. Il s'est peut-être agi, initialement, d'un célébrant attitré du culte public, éventuellement gardien du temple, si tant est que le Nord en ait jamais connu, et jouissant à ce titre de prérogatives et de considération particulières. Son titre est clairement en relation avec le mot qui signifie « dieu » : *god* ou *gud*. Au fil des siècles, ses attributions ont pu prendre des colorations plus politiques et administratives : c'est en tout cas en ce sens que la notion évoluera pour passer à celle de *godordsmadr* en Islande.

Page 43.

1. Il est hors de question ici de présenter en détail la poésie scaldique et ses règles qui sont d'une extrême élaboration. On en prendra une idée dans R. Boyer : *La Poésie scaldique*, Paris, Porte-Glaive, 1990, avec la bibliographie afférente. Disons d'emblée que la traduction des *vísur* est à peu près impossible en français et que les versions proposées cherchent à établir un moyen terme entre la littéralité et un minimum d'intelligibilité. Voici quels en étaient les grands principes, en particulier dans sa forme majeure, le *dróttkvaett*. Le scalde disposait de huit lignes, deux fois quatre, chaque moitié constituant une unité de sens et de syntaxe, pour chanter les louanges d'un chef, exposer ses sentiments personnels, prodiguer les allusions perfides ou commémorer un événement d'importance. Il devait, pour ce faire, obéir à des lois strictes de versification, de vocabulaire et de syntaxe. La versification repose sur l'accentuation, l'allitération et le nombre des syllabes. Chaque groupe de deux lignes doit présenter un certain nombre de mots accentués selon des normes précises et liés par une allitération consonantique ou vocalique dont le premier temps accentué de chaque ligne paire donne la clef; en outre, il doit pratiquer à l'intérieur de chaque ligne des retours de graphies (qu'il appelle « rimes »). Quant au vocabulaire, il obéit à un impératif : il ne faut pas nommer êtres et choses par leur nom; on leur substitue, sans doute à l'origine pour des raisons de tabous religieux, ou bien des manières de synonymes (*heiti*) — ainsi on dit « tilleul » pour « bouclier » parce que cette arme est généralement faite de ce bois — , ou bien des séries de métaphores en chaîne (*kenningar*) : le marin sera le cavalier du cheval de la mer. Enfin, cette langue étant fortement fléchie, l'ordre des mots est libre, ce qui oblige le lecteur ou, initialement, l'auditeur, à de patients efforts de décryptation assez semblables à l'effort que l'on attend d'un amateur de puzzle. On pourra lire sur la question : R. Boyer : « Kveda kvaedi », *Deutsch-französische Germanistik. Mélanges pour Émile-Georges Zink*, Göppingen, 1984, p. 13-33. Au demeurant, Egill fils de Grímr le Chauve étant le plus grand scalde qu'ait connu le Nord, les exemples donnés dans sa saga pourront servir d'initiation pratique à cet art difficile qui témoigne de la haute élaboration d'une civilisation jugée absurdement barbare et qui évoque fort bien les merveilles techniques que sont les bateaux vikings ou les bijoux et objets de la même époque pieusement conservés par les grands musées scandinaves. Une strophe scaldique s'appelle *vísa* : j'ai parfois conservé ce terme.

2. Thundr est un des nombreux noms d'Ódinn, auquel, on le verra, Egill et sa famille vouent un culte particulier : il était dieu de la poésie. La Norne est une des trois divinités qui siègent au pied du grand arbre Yggdrasill et décident des destinées de tout homme, comme les Parques grecques. « Le défenseur des tranchants » (de l'épée) est une métaphore

pour Thórólfr. L'accablant adversaire de Thórr est Elli (la vieillesse) qui eut raison du dieu selon un récit de Snorri Sturluson dans son *Edda* dite *en prose.* Gná est une déesse ase; la Gná du métal est une métaphore pour une valkyrie; le *thing* de la valkyrie est la bataille. Le sens de cette strophe revient à ceci : J'ai appris la mort de mon fils Thórólfr. Ódinn a fait mourir trop tôt ce vaillant guerrier, la vieillesse me rend incapable de venger cela par les armes et il faudra longtemps pour que cette mort soit compensée.

3. Aujourd'hui Voss, en Norvège.

Page 44.

1. Krumr est probablement un diminutif pour corbeau.

2. Voici une notion très fréquente dans les Sagas. Le *kolbítr* (littéralement : mord-braises, parce qu'il reste au coin du feu au lieu de s'affirmer parmi les siens durant son enfance et sa jeunesse) est un personnage bien connu. « Demeuré » en apparence, taciturne, l'air inquiétant, ce sera, presque toujours, un grand héros lorsque les circonstances exigeront qu'il se révèle. Il se tient à l'écart parce qu'il est habité par des forces mystérieuses qui attendent l'occasion propice pour se manifester.

3. Le texte dit *thurs*, qui désigne une catégorie de géants, fréquente dans la mythologie nordique ancienne, aux pouvoirs particulièrement maléfiques.

4. L'étrange surnom de ce personnage, « qui habite seul », peut signifier que celui-ci ne s'est pas marié, qu'il est resté célibataire.

5. Ils sont effectivement douze, bien que dix seulement soient nommés ici, mais la suite du chapitre et les chapitres XXVIII (p. 53) et XXIX (p. 54) complètent l'énumération.

6. En vertu de l'atmosphère magique dans laquelle baigne tout le début de la saga, ces guerriers sont susceptibles de fournir des prestations d'ordre magique. Leur *hamr* peut s'exiler pour prendre une autre forme; voir n. 1, p. 4.

7. C'est-à-dire un *ródrarferja*, un bachot à rames, petit esquif pour les déplacements le long des côtes.

Page 46.

1. Le texte dit *úlfúd*, *furor* de loup, ce qui coïncide bien avec tout ce que nous avons déjà dit du tempérament de ces hommes.

Page 47.

1. Illustration de la notion de *fóstri*; voir n. 1, p. 16 et n. 5, p. 41.

2. Aujourd'hui les Sulenoerne, au large du Sognefjord.

3. Ce personnage est célèbre et a une descendance hautement prestigieuse, sinon légendaire : la *Saga de Hálfdan le Noir*, dans la *Heimskringla*, précise : « son père était Helgi le Vif et sa mère, Áslaug, fille de Sigurdr au serpent dans l'œil, fils de Ragnarr aux braies velues » (chap. V); ce dernier est le fameux viking Ragnarr qui a investi Paris au IXe siècle. La fille de Sigurdr le Daim, sœur de Guttormr, est Ragnhildr, mère de Haraldr à la belle chevelure. Selon la saga de ce dernier, dans la *Heimskringla* (chap. XXIX), Guttormr serait mort de maladie à Túnsberg.

4. Le texte l'appelle *hertogi*, chef d'armée, qui donnera *Herzog*, duc, en allemand moderne. Le mot est un emprunt à l'allemand et figure pour

la première fois dans des poèmes scaldiques du XIe siècle; il deviendra ensuite courant en Norvège.

Page 48.

1. *Kaupstadr*: comptoir. Túnsberg est la plus ancienne « ville » de Norvège, ses ruines subsistent encore. Entendons ville au sens nordique : un comptoir en effet, aux activités saisonnières, non une ville au sens que nous lui donnons aujourd'hui. *Kaupstadr* ou *kaupangr* désigne ce genre de localités, comme le *kaupangr* appelé Skiringssal, également en Norvège.

2. Le Sognefjord, le fjord le plus vaste de Norvège.

Page 49.

1. Fauchard me paraît l'équivalent de *bryntröll* que porte le texte : il s'agit d'une arme fort courante à l'époque, sorte de hallebarde dont le fer est fait d'une pointe de lance flanquée de part et d'autre de lames de hache.

2. Ce sont les crochets, sans doute fixés au bordage, auxquels on fixait les montants de la tente, sur le bateau.

3. Sorte de plancher surélevé (*lypting*) où se tenaient le timonier et le ou les chefs.

4. Le texte emploie le verbe *hamask*, fabriqué sur le substantif *hamr* : changer de forme, devenir guerrier furieux; voir n. 1, p. 4.

Page 50.

1. Les enfants de l'Ynglingr (ou les descendants des Ynglingar, la plus ancienne famille de rois de Norvège et de Suède dont il est question dans la *Ynglinga Saga*, texte mythique par lequel s'ouvre la *Heimskringla*) sont les descendants de Guttormr, de famille royale assurément, mais pas des Ynglingar. Cette strophe est composée dans un mètre plus simple que le *dróttkvaett* (voir n. 1, p. 43), le *runhenda*, qui possède des rimes finales.

2. Voir n. 1, p. 4.

3. Il y a donc de clairs rapports entre la notion de *hamrammr* et celle de fureur des guerriers-fauves (*berserkir*), voir n. 1, p. 4.

Page 51.

1. Parmi les rites de prise de possession du sol que mentionne *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, le plus courant consiste à jeter par-dessus bord, lorsque le bateau arrive en vue des côtes du pays à coloniser, les montants sculptés du haut-siège du maître de maison (*öndvegissúlur*), en général décorés à l'image d'un dieu. Ce dieu est censé porter les montants à l'endroit où il a décidé que se fixeraient les arrivants. Toutefois, plutôt que de placer le rite sous le signe des dieux, il convient peut-être de le mettre sous l'égide de ce qui paraît bien essentiel dans la religion païenne scandinave : le culte des ancêtres, le chef de famille ou maître de maison, seul, ayant le droit de s'asseoir sur le haut-siège. On en aurait une parfaite illustration ici puisque, en somme, la vertu tutélaire et fondatrice du cercueil de Kveld-Úlfr a clairement la même valeur que les montants verticaux du haut-siège ou *öndvegissúlur*. Le trait relève aussi bien de la continuité, parfaitement assurée dans les textes qui nous dépeignent ces mentalités, entre morts et vivants, ou encore de l'absence

de solution de continuité, à l'intérieur d'un lignage, entre générations disparues et générations vivantes.

2. Donc à l'endroit de l'actuelle Reykjavík.

3. Plusieurs manuscrits précisent : « Eux et Grímr de Hálogaland ».

4. C'est-à-dire la « rivière des vapeurs » ou des fumées : on sait que la région de Reykjavík est, encore à l'heure actuelle, pleine de sources d'eau chaude (grâce auxquelles la ville de Reykjavík se chauffe aujourd'hui).

5. On ne doit pas laisser découvert le cadavre ou le cercueil d'un homme. On lui construit un tertre ou on le recouvre d'un tas de pierres comme ici. L'endroit précis où a échoué le cercueil est contesté. Il existe encore aujourd'hui un nom de lieu, Kveldúlfshöfdi (promontoire de Kveld-Úlfr) qui se trouve près d'une crique ou petite baie, Borgarvogur. Le *Landnámabók* confirmerait : « Grímr le Chauve érigea une ferme près de la baie où avait atterri le cercueil de Kveld-Úlfr. »

Page 52.

1. Cap du Knörr.

2. Lorsque l'on connaît l'Islande, où, jusqu'à une époque toute proche de la nôtre, il ne se trouvait pas un arbre, on s'étonne de la mention fréquente, dans les sagas et textes apparentés, de ces « forêts ». Des recherches récentes prouvent toutefois que le fait n'a pas été impossible. Les éruptions volcaniques des « siècles noirs » et surtout l'élevage extensif du mouton, ressource principale de l'île pendant fort longtemps, sont sans doute responsables de la disparition de ces « forêts ». Les essais de reboisement qui sont tentés depuis quelques décennies, notamment dans l'est de l'Islande, montrent que la sylviculture n'y est pas impossible.

3. Chenal des Canards.

4. Cap des Cygnes.

Page 53.

1. *Langá* : Rivière-Longue ; *Háfsloekr* : Ruisseau de la Roussette.

2. Pente d'Áni.

3. Selon Finnur Jónsson, il s'agirait des démêlés de Thorsteinn fils d'Egill et de Steinarr tels qu'ils sont exposés dans la suite de la saga, chapitres LXXX à LXXXIV, p. 186-199.

4. *Thursstadir* : Le lieu de Thurs, où, une fois de plus, le surnom de Thórir (Thurs) est substitué à son nom.

5. Rivière Blanche.

6. Rivière du Nord.

7. Rivière aux Précipices.

8. Rivière Transversale.

Page 54.

1. En raison du manque de bois dans l'île et de la fréquence, semble-t-il, des échouages de baleines ou autres gros poissons, les « épaves » (*reki*) étaient une source non négligeable de revenus pour les Islandais. Leur possession sera strictement réglementée par les lois qui offrent un chapitre spécial sur la question (*Rekatháttr*) et elle donnera fréquemment lieu à de sanglantes querelles. Il y avait en effet des portions de rivages qui appartenaient à des propriétaires, le reste étant laissé à la disposition de tous.

2. L'Islande est aujourd'hui encore peuplée de nombreux oiseaux de mer : c'est une ressource importante de l'île; on ramasse notamment leurs œufs dans des stations spéciales (*eggver*), comme il en est question ici. On notera l'intérêt documentaire très vif que présente ce chapitre sur la vie quotidienne d'un *bóndi* islandais à l'époque.

3. Un *akr* est un champ cultivable.

4. Îles de la Baleine.

5. Pentes du Célibataire.

6. La Langue (de terre) du Porc, ou la langue de Terre de Gríss, Gríss étant un nom propre. Le *Landnámabók* est plus complet en l'occurrence : « Il y avait des affranchis de Grímr le Chauve qui s'appelaient Gríss et Grímr; il leur donna de la terre en remontant la montagne, à Gríss, Grísartunga et à Grímr, Grímsdalr » (chap. CXCVI). Ce Grímr est sans doute le frère du Grímólfr qui figure au chapitre XXV (p. 44); l'auteur a oublié de le signaler ici.

Page 55.

1. Voir n. 8, p. 42.

2. Les deux derniers personnages mentionnés ici sont bien connus et figurent dans de nombreuses sagas importantes, en particulier la *Saga de Snorri le Godi* (chap. IX et suiv., p. 212 et suiv.), la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. V et suiv., p. 393 et suiv.). Voir n. 1, p. 928.

Page 56.

1. Raufarnes s'appelle aujourd'hui Raudanes. Ce dernier nom renvoie à *raudi*, l'hématite, fréquente en effet dans les marécages du Nord, dont les anciens Scandinaves faisaient du fer. Ce chapitre est d'ailleurs l'une de nos meilleures sources sur la question. À Raudanes on a effectivement trouvé des vestiges des entreprises de Grímr le Chauve, mais la pierre énorme dont parle le texte ne s'y trouve plus.

2. La poutre du fer : un synonyme (*heiti*) commun pour « homme » consiste à employer n'importe quel nom d'arbre ou de morceau de bois, la poutre ici. La poutre du fer renvoie donc à Grímr le Chauve. L'avide de vent est le soufflet de forge; le possesseur de rayons est le feu et son or est le métal. On sera sensible à la qualité poétique de ces images ainsi qu'à la connotation de « chant de travail » de la strophe.

Page 57.

1. Fut aspergé d'eau : *ausa barn vatni*. Lorsqu'un enfant naît, la parturiante accouchant à genoux, l'enfant est reçu sur la terre-mère, puis élevé vers le ciel en offrande aux divinités du destin et de la fertilité-fécondité, les dises, et enfin « aspergé d'eau » : il est ainsi consacré aux grands éléments, selon une thématique qui a été développée en détail par R. Boyer : *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves*, Paris, Payot, 1981. Il reçoit ensuite un nom, cérémonie fondamentale qui lui confère un statut d'être humain et qui officialise l'insertion dans une famille, à moins que, pour diverses raisons, le père n'en veuille pas; dans ce cas, l'enfant est « exposé », c'est-à-dire livré aux bêtes. La cérémonie de l'aspersion d'eau semble remonter fort loin chez les anciens Germains, sans que l'on puisse dire d'autorité s'il s'agit d'une pratique originale ou d'une imitation lointaine du baptême chrétien. Si l'on suit la thématique

naturelle suggérée plus haut, il est tentant, toutefois, d'y voir un vieux rite pan-indo-européen, sans nécessairement d'attaches chrétiennes.

Page 58.

1. Il entre dans les clichés de l'enfance du héros de doter ce dernier d'une précocité rare. Puisque Egill va être l'un des grands scaldes du Nord, il convient que ce talent lui soit venu dans son tout jeune âge : il aurait déclamé cette strophe à l'âge de trois ans ! Le serpent de la bruyère renvoie au dragon Fáfnir, gardien de l'or, lequel constitue donc sa couche. La strophe signifie qu'Yngvarr, fidèle à la qualité première de tout chef du Nord, est libéral, il donne de l'or ; le sol du serpent est encore l'or et son dispensateur, Yngvarr.

2. La plaine du bordage est la mer, son cheval, le bateau, son arbre, le marin, l'homme en général ; la bécasse du ruisseau est le canard.

Page 59.

1. Nous tenons ici une excellente illustration de ce que sont véritablement les vikings. Une des erreurs les plus courantes à ce sujet consiste à faire d'eux de terribles prédateurs doublés d'invincibles guerriers. En fait, comme le dit expressément ce texte, exemplaire à cet égard, c'étaient au moins autant des commerçants fort doués que des fiers-à-bras. Leur vocation première était le commerce. Les circonstances historiques et la possession de cette arme redoutable qu'était leur célèbre bateau les incitèrent progressivement à doubler leurs activités mercantiles de « prestations » moins pacifiques. Ils voyageaient, la balance à peser l'argent haché (ou le portefeuille à cases multiples destinées à recevoir les diverses pièces de monnaie qui avaient cours à l'époque : l'archéologie a retrouvé des specimens des uns et des autres) dans la main gauche, et la redoutable épée à tranchant double dans la dextre. Ce n'est que vers la fin de l'ère viking (XI[e] siècle) qu'ils entreprendront de véritables expéditions guerrières, d'ailleurs inégalement couronnées de succès. Sur ce point capital, voir R. Boyer : « Les Vikings : des guerriers ou des commerçants ? » dans *Les Vikings et leur civilisation. Problèmes actuels*, sous la direction de R. Boyer, Paris, Mouton, 1976, p. 211-240 ; ou R. Boyer : *Les Vikings. Histoire et civilisation*, Paris, Plon, 1992.

2. Un *hlad* est un ruban de dentelle, souvent de fil d'or, que les femmes portaient autour du front ou sur les pans de leur manteau, ou encore aux manches. Savoir coudre, broder, etc., était une des grandes qualités reconnues aux femmes. Ou bien Thóra est experte en cet art, ou bien elle doit son surnom aux habits ornés de dentelle qu'elle portait.

Page 60.

1. Une ferme islandaise (*baer*) était en fait composée d'une bonne douzaine de petits bâtiments séparés, bâtisses aux murs faits de tourbe (selon un mode de construction original qui a été étudié en détail par Hördur Ágústsson et dont on peut voir des reconstitutions au musée d'Árbaer, près de Reykjavík) et de poutres de bois, à la toiture gazonnée, mal éclairées mais bien défendues contre le froid. Chacun de ces bâtiments avait une destination précise (salle commune ou *skáli*, étables, bergerie, « forge », laiterie, etc.) et le tout était enclos d'une barrière ou *gardr*. Notre texte présente ici un de ces bâtiments plus raffiné que les autres, la *dyngja* réservée aux femmes.

2. Mósey est l'une des îles Shetland, aujourd'hui Mousa. On y voit

encore les ruines d'une petite forteresse, Broch of Mousa, qui date de l'âge viking et dont il doit être question ici.

3. Les îles nord-atlantiques, Shetland, Hébrides, Orcades, étaient bien connues des Islandais auxquels elles servaient de points de repères et d'escales, comme ici. Bon nombre de colonisateurs de l'Islande en sont originaires.

Page 61.

1. La *Saga des Orcadiens* donne d'amples détails sur le personnage. Le roi Haraldr à la belle chevelure aurait donné les Orcades au *jarl* du Moerr, Rögnvaldr, qui les aurait cédées à son frère Sigurdr, surnommé le Puissant.

Page 62.

1. *Bjarnartödur* : les champs fumés de Björn. La « ferme » (voir n. 1, p. 60) comprenait un pré clos (*tún*) situé devant le bâtiment principal — il subsiste de nos jours sous la forme du petit pré ou de la pelouse qui s'étend devant toute maison scandinave à la campagne — où l'on faisait paître le ou les animaux réservés au sacrifice ou banquet de *Jól* (voir n. 10, p. 4) et donc probablement de signification religieuse à l'origine. En outre, comme le montre la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. CXI et CXII, p. 1380 et 1381), il pouvait se trouver à l'intérieur de l'enclos d'autres prés (*tödur*) où l'on épandait le fumier et qui, donc, servaient pour le fourrage des bêtes : c'est de cela qu'il est question ici.

Page 63.

1. Un manuscrit ajoute ici : « Björn fit de beaux présents à Grímr et Bera ».

Page 64.

1. Les rois du Nord, à cette époque, n'avaient pas de résidence fixe : ils circulaient d'un bout à l'autre de l'année parmi leurs domaines; le texte en donne une illustration patente. La *Saga de Haraldr à la belle chevelure*, dans la *Heimskringla* (chap. XXXIX) donne les mêmes précisions, à l'exception de l'île Lygra, une île du Lygrufjördr, dans le Hördaland. Saeheimr (aujourd'hui Seim) se trouve au fond de ce fjord.

2. Voir n. 3, p. 33.

3. Le *karfi* est un bateau d'assez petite taille, qui peut contenir environ quarante hommes. Sur celui du *jarl* Rögnvaldr (chap. LVII, p. 116), l'équipage est de treize hommes. Ce bateau faisait du cabotage, bien qu'on le mentionne parfois parmi les navires chargés de la défense territoriale. Il naviguait à la voile et à la rame et, en raison de sa petite taille, on pouvait aisément le transporter à dos d'homme ou le faire avancer sur des rondins pour passer d'un cours d'eau à un autre.

Page 66.

1. *Yfsirsókn* : droit de visite. Les rois ou chefs passaient une bonne partie de leur temps à se rendre de l'un à l'autre de leurs domaines pour en percevoir les revenus et y régler les affaires pendantes, notamment sur le plan judiciaire.

2. Le Bjarmaland figure parmi les pays hautement légendaires qui ont donné lieu à toutes sortes de fables répercutées en particulier dans les

œuvres de Snorri Sturluson (*Heimskringla*), notamment la *Saga de saint Óláfr* (chap. CXXXIII et CXXXIX), et dans les *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus (premiers livres). Voir une étude d'ensemble, avec bibliographie, dans le *Kulturhistoriskt Lexikon f. nord. medeltid*, article « Bjarmer och Bjarmaland (Biarmia) ». Il s'agit en fait du fond de la mer Blanche où vivaient les Permes, peuplade finnoise qui pratiquait le commerce des peaux et fourrures et avec laquelle, effectivement, les Norvégiens étaient en relations suivies.

3. C'est la Dvina.

4. La compilation islandaise *Fagrskinna* et la *Saga de Haraldr à la belle chevelure* (chap. XXXII) relatent semblablement cette expédition. Mais on ne trouve nulle part mention d'un poème dédié à Eiríkr sur ce point. Toutefois, dans la *Saga de Haraldr au manteau gris* (chap. XIV), une strophe attribuée au scalde Glúmr Geirason fait état d'une expédition guerrière en Bjarmaland et d'une bataille sur les bords de la Dvina. L'auteur de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* a sans doute connu cette strophe ou le poème dont elle est extraite et a pensé qu'elle traitait de l'expédition d'Eiríkr, chose d'ailleurs tout à fait vraisemblable.

Page 67.

1. Toutes les sources islandaises donnent à Gunnhildr, personnage fort intéressant d'autre part, la même généalogie qu'ici. Mais l'*Historia Norwegiae*, texte norvégien, en latin, du XII[e] siècle, en fait la fille de Gormr, roi de Danemark, et de sa célèbre épouse Thyri : cela paraît plus vraisemblable. Par ses mariages successifs, elle se trouve être mère de fils qui furent rois de certains pays du Nord à diverses époques, d'où son surnom de « mère des rois ». Elle était en effet réputée magicienne (le texte porte ici le mot *fjölkunnig* : qui est savant en maintes choses). Sa mort tragique est relatée dans la *Saga des vikings de Jómsborg* (*Jómsvíkinga Saga*) (traduction de R. Boyer, Bayeux, Heimdal, 1982).

2. Østero, île dans l'Østrarfjördr.

3. Le surnom de Thorgeirr est obscur : il pourrait signifier que l'intéressé avait des cors aux pieds !

4. Île du Hördaland, aujourd'hui Asko.

5. *Blótmadr mikill*; cela signifie qu'il célébrait souvent des sacrifices aux dieux (*blót*, voir n. 10, p. 4). L'expression est conventionnelle pour désigner un païen endurci.

6. Il s'agit d'une hache *snaghyrnd*, bien attestée par l'archéologie : elle avait un fer très large et terminé par deux pointes ou cornes, en forme, donc, de demi-lune. La *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. CXLVI, p. 1472), en décrit une autre. La passion pour les belles armes fait partie des prédilections des auteurs de sagas. C'était une arme redoutable puisqu'on en frappait de taille et que l'on pouvait, par l'une de ses « cornes » attirer à soi la victime ou se hisser sur un mur par la force du poignet (voir la *Saga de Snorri le Godi*, chap. LXII, p. 320). Il était fréquent d'incruster le fer de paillettes ou de damasquineries d'or ou d'argent (voir dans *Vikingen* par B. Almgren et *alia*, Malmö, 1967, p. 219, la photo d'un échantillon particulièrement réussi). Le manche était enveloppé d'un treillis de fer pour en accroître la solidité.

Page 68.

1. Le tranchant de la hache subissait une trempe particulière pour en accroître la résistance.

2. C'est-à-dire la poutre transversale qui constitue le haut de l'encadrement de la porte d'entrée (*burdáss*). On y suspendait souvent des objets utiles ou prestigieux.

3. L'expression littérale, chez ce peuple qui aimait les dictons tirés de la vie quotidienne avec un réalisme savoureux, est beaucoup plus vivante. Grímr dit qu'« il est bon de rentrer chez soi dans un char entier ».

4. Le « féroce loup des blessures » est une métaphore (*kenning*) consacrée pour « hache »; le chagrin du bois (dont on appréciera la valeur poétique) est aussi la hache; « mauvaise cornue », parce qu'il s'agit d'une hache *snaghyrndr* (voir n. 6, p. 67); son manche est plein de suie parce que les armes étaient souvent suspendues auprès de l'âtre; je retiens pour la dernière ligne la leçon *inga* suggérée par Gunnar Pálsson. On peut aussi bien lire *hringa*, ornée d'anneaux, ou même *ringa*, minable.

Page 69.

1. La plupart de ces détails sont confirmés par le *Landnámabók*. Blund-Ketill intervient dans d'autres textes, notamment dans la *Saga de Thórir aux poules*.

2. Les Islandais étaient fort friands de sports de toutes sortes, brutaux à l'ordinaire et dégénérant souvent en horions ou meurtres, causes de démêlés sanglants. Nous avons affaire ici au célèbre jeu de *knattleikr*, sans doute l'ancêtre du base-ball américain ou du cricket britannique. Il se pratiquait, à l'intérieur d'un terrain délimité, avec une balle de cuir (*knött*) et une batte (*knatttré*).

Page 70.

1. Voici un autre sport souvent pratiqué par les Islandais, la *glíma*, qui est une sorte de lutte. Pour combattre, les adversaires portaient une ceinture et des bretelles de cuir par lesquelles ils s'empoignaient, le but étant de précipiter violemment au sol l'opposant. Là encore, ce jeu dégénérait fort souvent.

Page 71.

1. Dans sa forme originale, cette strophe vérifie, par sa simplicité et son manque de synonymes ou de métaphores élaborées, que l'auteur pourrait en avoir été un enfant. Elle comporte même, semble-t-il, des erreurs : le *knörr* ne se menait guère à la rame et le timonier se tenait à l'arrière, non « à l'étrave ».

2. Conformément à l'idée que nous nous faisons de nos propres loups-garous, il semble que les individus qui étaient capables de se dédoubler, de « changer de forme » (voir n. 1, p. 4) n'en étaient capables qu'une fois la nuit tombée. Comparer avec les exploits de Kveld-Úlfr (chap. XXVII, p. 49) ou avec ceux de Grímr le Chauve (chap. XXX, p. 56).

3. *Brák* : cercles ou arcs de corne sur lesquels on tendait les peaux; c'était une besogne d'hommes, mais on donne à entendre que Thorgerdr avait assez de force pour s'en charger, d'où son surnom.

4. Le détroit ou le chenal de Brák, où le surnom de Thorgerdr prend la place de son nom, comme souvent.

Page 72.

1. Le bateau — quel que soit son genre — transportait deux barques, l'une à bord, l'autre en remorque. C'est de cette dernière qu'il est question ici.

Page 73.

1. Serkr du Sogn figure parmi les chefs qui accompagnèrent le roi Magnús le Déchaux dans son voyage en Grande-Bretagne en 1103 (selon la saga de ce roi, dans la *Heimskringla*, chap. XXIII). La fille de Sveinn fils de Brynjólfr est mentionnée dans la *Fagrskinna* : elle s'appelle Hallkatla et sa mère était Ingirídr, sœur de Knútr le Grand, roi de Danemark.

2. Le *höldr* est un dignitaire qui vient immédiatement après le *hersir* (voir n. 11, p. 3) dans la hiérarchie, mais il ne dispose pas de revenus attribués par le roi et n'est pas son représentant.

Page 75.

1. L'armement défensif, outre la broigne (cotte de mailles) et le casque, comprenait un bouclier. Le véritable bouclier nordique (*skjöldr* : écu) est semi-cylindrique, long, rectiligne en haut et terminé en pointe par le bas. C'est le bouclier courant avec la targe. Il est question ici d'un petit bouclier rond, dont le nom (*búklari*) dérive visiblement du français « bouclier » : Il semble d'importation en Scandinavie et n'est pas attesté dans le Nord avant le XII[e] siècle, preuve patente d'anachronisme de la part de l'auteur de cette saga.

2. Le *skyr*, aliment national des Islandais aujourd'hui encore, est une sorte de fromage blanc. De nos jours, il est consistant mais il semble qu'au Moyen Âge, où il tenait lieu de boisson courante, il ait été beaucoup plus liquide.

Page 76.

1. Les dises (*dísir*) sont des divinités, sans doute fort anciennes, et fort souvent présentées au collectif, qui relevaient de la fertilité-fécondité et du destin en même temps, ce qui fait qu'elles sont fréquemment confondues avec les *fylgjur*. Leur vertu tutélaire est incontestable. L'*Ynglinga Saga* (chap. XXIX) dans la *Heimskringla* fait état d'un grand sacrifice aux dises à Uppsala depuis les temps les plus anciens.

2. Je traduis par « toast », faute de mieux, le mot *minni* : on buvait à la mémoire (*minni*) des ancêtres d'abord, puis des dieux sans doute. C'était une part importante des sacrifices et du banquet qui suivait obligatoirement. L'ordre en était réglé, ainsi que, peut-être, la formulation. Après la christianisation, l'usage ne s'en perdra pas : on boira au Christ, à la Vierge Marie et aux saints. L'usage moderne du *skål* en dérive, le mot venant de la coupe (*skál*) dans laquelle on buvait et qui a remplacé la corne (*horn*) ancienne.

Page 77.

1. L'« ennemi des sorcières » est un excellent homme, ici Bárdr; l'expression « fractureur de tertre » est conventionnellement infamante,

fracturer un tertre étant un acte abominable parce qu'attentant au culte des ancêtres (il s'agit ici, bien entendu, d'un tertre funéraire : *kumbl*).

2. Il est possible que le rite soit ancien : on faisait sur la corne à boire un signe propitiatoire qui était peut-être celui du marteau de Thórr. Toutefois, il convient d'être prudent, ne serait-ce qu'en raison du verbe employé (*signa*) qui est tiré du latin. Il pourrait s'agir d'une « récupération » d'un usage païen ou, au contraire, de l'imitation du rite chrétien.

3. Cette strophe est célèbre et a abondamment été commentée : en gravant des runes à valeur magique (ce qui ne signifie pas que les runes aient nécessairement cette valeur), Egill conjure les effets du poison, d'autant qu'il teinte ces runes de son sang. La bête sauvage est le bœuf ou l'auroch dont la corne sert de vaisseau à boire, la racine de ses oreilles, cette corne à boire même. Toute l'opération rappelle fortement une pratique odinique notée dans les *Hávamál* (strophe 144), dans l'*Edda poétique* : « Sais-tu comment il faut graver [...] ? Sais-tu comment il faut teindre [de sang] les runes ? » Les « runes de bière » (*ölrúnar*) sont également mentionnées dans les strophes 7 et 8 des *Sigrdrífumál*, inclus aussi dans l'*Edda poétique*.

4. La hallebarde de l'auroch est sa corne, le liquide en question, la bière ; le « nuage des estocs » est le bouclier, dont la pluie est la bataille ; de même, Hávarr étant un des noms d'Ódinn (pour Hár, le Très-Haut), son féal est le scalde dont la pluie est la poésie. On remarquera, une fois de plus, à quel point tous les gestes d'Egill sont placés directement sous l'égide d'Ódinn.

Page 79.

1. Listi est une province de Norvège méridionale (Lister), son souverain est ici Eiríkr ; Hlökk est une valkyrie dont l'arbre, conventionnellement dans la poésie scaldique, est un homme ; Hel désigne à la fois le monde souterrain où vont les morts et la déesse qui y préside.

Page 80.

1. Thórir offre au roi des garanties concrètes de l'accomplissement de ses engagements ; l'usage est bien attesté.

Page 81.

1. C'est en effet un des moyens fréquemment employés, surtout par des femmes, pour empêcher les ennemis de combattre (voir la *Saga de Snorri le Godi*, chap. XVIII, p. 227 ou, très fréquemment, dans la *Sturlunga Saga*). On parvenait au même résultat en interposant des boucliers entre les belligérants, comme dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. LXXXIX, p. 1345.

Page 83.

1. À l'intérieur de toute bâtisse court une fosse à feu, dans le sens longitudinal, où l'on entretient un feu permanent pour se chauffer comme pour cuire les aliments. Tout autour de cette fosse il y a un plancher reposant sur des poutres.

2. La pratique viking attestée partout est de mettre en commun toutes les prises faites lors du pillage, puis de procéder à la répartition selon le rang et le mérite de chacun. Egill, dont l'avarice éclatera plu-

sieurs fois dans la suite de la saga, entend y soustraire son coffret précieux.

3. On lira les premiers chapitres de la *Saga des vikings de Jómsborg* (traduction de Régis Boyer, ouvr. cité) pour en savoir davantage sur ces deux grands souverains danois. Il est possible que Gormr soit mort en 936, ce qui permettrait de dater les événements racontés ici.

Page 84.

1. Il s'agit de l'actuelle ville de Lund, dans l'extrême sud de la Suède, dans la province de Scanie qui resta longtemps danoise. Il est tout à fait vraisemblable qu'à l'époque où sont censés se passer les événements de la saga, Lund, qui est certainement l'une des plus anciennes localités nordiques, soit déjà connue comme comptoir marchand.

2. Le « rougisseur de la dent du loup » est le guerrier; la « miséricorde du poisson du val » — qui représente une prouesse d'une belle virtuosité dans le texte (*i dalmiskunn fiska* pour *i dalfiska misskunn*: le poète a permuté le déterminant et le déterminé du mot composé) — est l'été; en effet, le poisson du val est le serpent, et sa miséricorde, l'été, saison qui lui permet de sortir de son engourdissement hivernal; à l'inverse, l'hiver sera appelé, en poésie scaldique, « la peine du serpent ».

Page 85.

1. *Fridland*: territoire où, après accord avec les occupants, les vikings s'interdisaient de piller ou de commettre d'autres exactions.

2. J'ai traduit littéralement l'expression, en raison de son allure imagée. Elle signifie évidemment: faire la guerre, ravager, piller.

3. Les rites de boisson ont déjà été entrevus (voir n. 3, p. 11). On buvait à deux, homme et femme.

Page 86.

1. *Ofsi*: l'arrogance, l'orgueil, l'excès. Ce surnom revient fréquemment dans les sagas.

Page 87.

1. La coutume impliquait une grande marque d'honneur. Elle est attestée par de nombreux autres textes (ainsi dans la *Saga d'Óláfr le Débonnaire*, chap. III, dans la *Heimskringla*).

2. Bien qu'on ne les donne pas tous pour frères de Gunnhildr, les hommes mentionnés ici apparaissent dans d'autres sources: leur parenté avec la reine reste douteuse. *Skreyi* signifie: minable, mesquin. Le surnom d'Álfr est intéressant; Adam de Brême dit que les vikings sont appelés, en Allemagne, *Ascomannos*, le terme se retrouvant en anglo-saxon (*oescmann*). *Askr* est un synonyme courant pour bateau, peut-être parce que le bateau viking pouvait être fait de frêne (*askr*), l'un des arbres les plus communs du Nord. Mais une *askr* est aussi une boîte.

3. Nous rencontrons fréquemment la notion de *blót* dans cette saga (voir n. 10, p. 4). Il s'agit ici d'un « sacrifice principal » (*höfudblót*), terme qui ne peut s'appliquer qu'aux grands sacrifices des solstices d'été (dont il subsiste notre Saint-Jean) et d'hiver (*Jól*).

4. La question reste ouverte de savoir si les anciens Scandinaves ont jamais connu de véritable temple selon l'idée que nous nous en faisons. La controverse à ce sujet sera évoquée à propos de la *Saga de Snorri le*

Godi, chap. IV, p. 208). Il n'est toutefois pas exclu qu'en Scandinavie continentale l'usage ait été répandu.

Page 88.

1. Claire indication que le but principal de tout sacrifice était propitiatoire. Le texte porte ici le mot *heill*, bonne chance. La liaison entre sacrifice et chance est implicite.

2. Voici un des passages les plus intéressants sur la façon de boire en société et sur les inconvénients qui résultaient fort souvent de beuveries trop poussées. La règle était de faire circuler une corne à boire à la ronde, chacun en prenant une gorgée (*sveitardrykkja*). On s'assemblait aussi parfois, comme nous l'avons vu (voir n. 3, p. 11), deux par deux, souvent homme et femme, et chacun devait vider la moitié de la corne (*tvímenningr*); si l'un des deux — au cas où il s'agissait de deux hommes — manquait à boire sa ration, il pouvait en résulter des disputes, comme ici. Si l'on tenait à montrer encore davantage sa valeur (être un grand buveur étant l'une des marques principales de qualité), on buvait seul (*einmenningr* ou *hnýfildrykkja*: voir chap. LXXI, p. 157).

3. Le texte porte: *hofhelgi*, où *helgi* rend l'idée de sacré. Comme à l'assemblée (*thing*), il était convenu que l'on ne pouvait faire usage de ses armes dans le temple.

4. *Vargr*: loup. L'expression est certainement fort ancienne, « loup » étant l'équivalent de notre « damné ». Dans les textes de lois, le mot s'appliquera à un proscrit, à un homme qui a encouru la pire sentence. Par archaïsme visible, les textes conservent la formule allitérée, où l'allitération est gage d'antiquité, *vargr í véum*, « loup dans le lieu sacré » (*vé*).

Page 89.

1. On se souvient que Gunnhildr est sœur du roi Haraldr (voir n. 1, p. 67).

2. La côte ouest du Jutland.

Page 90.

1. Le cheval des vagues est le bateau.

2. Le texte dit *Bretar*. Ce sont les habitants de l'Angleterre qui y vivaient lorsque les Angles et les Saxons envahirent et conquirent le pays. Ils se replièrent sur l'actuel Pays de Galles.

3. C'est-à-dire la Flandre.

Page 91.

1. La *prima signatio* est une sorte de pré-baptême: on faisait le signe de croix sur les païens pour chasser l'esprit mauvais. Ils pouvaient aller alors à la messe et fréquenter les chrétiens, notamment pour faire des affaires avec eux. Cela ne les obligeait nullement à renoncer à leur propre religion.

2. Voilà donc le célèbre viking qui investit Paris en 845; il fut pris par le roi anglo-saxon Ella qui le fit périr en le jetant dans une fosse pleine de serpents. Il aurait composé avant de mourir le célèbre poème (*Krákumál*) qui se termine par le vers non moins renommé: « je vais mourir en riant ». Le personnage est hautement entaché de légende, même s'il a pu avoir une identité historique à l'origine.

3. Le Nordimbraland (Northumberland) est en effet dans l'est de

l'Angleterre, mais au sud de l'Écosse. Le terme *Skotland*, Écosse, semble avoir été appliqué à tout le nord de la Grande-Bretagne.

4. Jórvík, actuelle York, porte un nom celtique, Caer Ebroc, dont les Romains firent Eboracum. Les Anglo-Saxons en tirèrent, en vertu d'une fausse étymologie, Eoforwic, c'est-à-dire « Baie du prince ». *Eofor* correspond au vieux norois *jöfurr*. Les Scandinaves entérinèrent cette interprétation en appelant la ville Jöfurvík, réduit à Jórvík. Ce fut une des villes anglaises médiévales les plus importantes. Elle a été en particulier la capitale de la partie du pays conquise et, pour l'essentiel, colonisée par les vikings danois. Cette partie du pays s'appela Danelaw.

Page 93.

1. « Godrekr foula de travers le chemin de la lande » : il ne marchait pas droit parce qu'il était à l'article de la mort. Ce genre d'humour noir est très courant.

2. Le texte lui-même donne des renseignements précieux sur cette coutume qui sous-entend que le noisetier avait à l'origine des vertus magiques. S'il est rare de voir ainsi délimiter un champ de bataille, en revanche l'usage de procéder de la sorte pour le lieu où doit se passer un duel, comme on le verra dans la suite de notre texte, est bien établi. La *Saga de Kormákr* (chap. x) confirme cette coutume.

Page 94.

1. Il semble que cet usage soit ancien. Il faut entendre : un impôt payable pour toute terre arable, que l'on peut labourer à la charrue (*plógr*). En 1249, le roi danois Eiríkr fils de Valdimarr imposa à ses sujets un impôt de ce genre, ce qui lui valut le surnom de Plógpenningr (un *penningr* pour la charrue). J'ai rendu *skillingr* par « skilling », d'où vient l'anglais moderne *shilling*, sans être capable de préciser la valeur exacte de cette monnaie.

Page 95.

1. Voir n. 1, p. 10.

Page 97.

1. Le terme précis est *brynthvari*. Ce texte est la meilleure description que nous possédions de cette arme. Le crochet de fer qui traverse la douille de la lame est évidemment fait pour garder à distance du guerrier la victime qu'il vient de transpercer.

2. Le nom de l'épée d'Egill pourrait signifier « vipère » (voir l'anglais *adder*). Donner un nom de serpent à une épée est banal, surtout en poésie.

3. Jarlsnes, cap du *jarl*, est mentionné également dans la *Saga des Orcadiens* (chap. LXXVIII). L'endroit, non identifié, se trouve en Pays de Galles.

4. Valland est le nom de la France dans les sagas.

Page 99.

1. Il faut comprendre qu'en plus de leur ordre de bataille normal (*fylking*), les Écossais disposaient d'un corps de réserve mobile qui pouvait se porter à volonté à l'endroit où le besoin était le plus pressant. C'est une disposition qui deviendra courante ensuite lors des batailles rangées

dans le Nord, comme en témoigne la *Sturlunga Saga*. La *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. LXXXVI, p. 1334-1335) confirme ce fait.

Page 101.

1. Un des principaux manuscrits de la saga précise ici : « ils firent un grand tertre ».

2. Thundr est Ódinn, son vacarme la bataille; la Vína est, ici, la rivière qui traverse la lande à laquelle elle donna son nom : Vínheidr. Le cacher : cacher notre grand dol.

Page 102.

1. L'expression « ouest au-delà de la mer » désigne conventionnellement les îles Britanniques; Nadr est le nom de l'épée d'Egill; le « *thing* des armes » est la bataille.

2. Qu'Egill ait été brun, cela ne fait pas de doute et pas davantage que ses sourcils aient été noirs : voir les strophes 35 et 49 (p. 133 et p. 159). Mais les savants se disputent sur le sens exact de l'épithète que j'ai rendue par « aux sourcils noirs » (*skolbrúnn*). Il se pourrait que le mot signifie : qui a les sourcils réunis, non séparés. On appréciera au passage l'humour de la description de la colère et de la tristesse d'Egill pour avoir perdu son frère et n'en avoir pas reçu compensation encore.

3. Sigurdur Nordal rappelle que tendre un présent à la pointe de son épée ou de sa lance est un très vieil usage chez les peuples germaniques. Il cite à cet effet le très ancien poème allemand de Hildibrand.

Page 103.

1. Hödr est un dieu, celui-là même qui tua sans le savoir son frère Baldr; c'est aussi le parangon des héros, son nom signifiant bataille; le Hödr à la broigne est le guerrier. La potence du faucon est la main ou le bras — on appréciera la qualité de l'image; le lacet qui l'enserre est le bracelet. Le texte dit bien « hurlant »; il faut sans doute comprendre : sonnant, trébuchant. La poutre de l'écu est le bras, son anneau le bracelet d'or, la tempête de la lance est la bataille, sa potence le bras. Sens des lignes 4 à 6 : j'ai pu passer l'anneau d'or à mon bras. Le faucon de la bataille est le corbeau, oiseau fatidique réputé planer au-dessus du champ de bataille; son pourvoyeur est le guerrier, ici le roi Adalsteinn. J'aurai risqué ici une traduction à peu près intégrale de toutes les métaphores en chaînes de cette strophe.

2. Comprenons, pour les deux premières lignes : le chagrin me fait abaisser mes sourcils; la même signification s'attache aux rochers qui ceignent le visage d'Egill. Le fil du bras est l'anneau d'or : personne n'est plus cruel pour l'or — c'est-à-dire plus libéral, qualité première exigée d'un chef — que le roi Adalsteinn.

Page 104.

1. Rappelons qu'une *drápa* est un type de poème scaldique pourvu d'un refrain qui est donné ici même. Celui qui déchaîne la valkyrie (parce que celle-ci est expressément chargée de vouer à la mort les guerriers qu'a désignés pour cela Ódinn, afin qu'ils viennent peupler sa Valhöll, c'est-à-dire le Walhalla) est le guerrier, le roi qui est également descendant du roi Ella. Le feu de la vague est l'or, selon un vieux mythe relaté par Snorri dans son *Edda en prose*; le « briseur d'or » est une méta-

phore traditionnelle pour le roi, libéral, qui brise les anneaux d'or pour en donner les morceaux à ceux qu'il veut honorer. La piste élevée du renne, malgré l'invraisemblance, renvoie au haut pays d'Écosse que vient de soumettre Adalsteinn.

Page 105.

1. Hlín est une petite déesse du panthéon scandinave ancien; c'est un synonyme normal pour « femme », présenté ici sous une forme développée : la falaise du faucon étant le bras, la « Hlín de la falaise du faucon » est la femme, Ásgerdr. La barre transversale du front désigne les sourcils, ce qui appuierait la traduction de *skolbrúnn* proposée à la fin de la note 2 de la page 102; le piton d'entre les sourcils est bien sûr le nez. Les spécialistes ont longtemps hésité sur la métaphore dans laquelle est caché le nom d'Ásgerdr (que l'on peut comprendre comme « enclos (*gerdr*) de l'Ase (*Áss*) ». On a proposé de la trouver dans la « coiffe du sol de Berg-Önundr » : « *Berg-Óneris foldar faldr* », puisque *faldr* signifie bien « coiffe » et qu'Ónerir est une leçon possible pour Önundr. Berg-Ónerir désignerait alors un géant, habitant traditionnel des montagnes (*berg*), dont le sol de la coiffe (soit la montagne elle-même) serait l'enclos (*gerdr*) ! On prend ici pleinement conscience des difficultés que l'on peut rencontrer dans le décryptage d'une strophe scaldique.

2. Skuld est une des trois Nornes, les Parques du Nord (voir n. 2, p. 43); la Skuld de la pierre est la femme. Narfi a valeur de synonyme pour « géant », ses descendants sont donc les géants, dont le banquet, selon un mythe très célèbre relaté par Snorri Sturluson, désignerait le breuvage poétique. Hlér est Aegir, le dieu de l'Océan dont il porte étymologiquement le nom; son feu est l'or, toujours selon un mythe de l'*Edda*; la forteresse de l'or est une métaphore connue pour « femme ». Róta est une valkyrie, le vacarme de son armure est la bataille, celui qui récapitule (le texte emploie ici le terme juridique *reifa*) la bataille est celui qui peut la raconter, le guerrier vainqueur; l'initiateur de la bataille est Ódinn — c'est là une de ses fonctions —, son ambroisie est le nectar poétique. Egill dit tout simplement — si l'on ose s'exprimer ainsi : Il m'arrive rarement de celer le nom de ma femme dans mes poèmes, son chagrin semble d'ailleurs décroître, [et je m'insurge] contre les falsifications de sens que certains font de mes poèmes.

Page 106.

1. Un manuscrit parle ici de « treize hivers ».

2. C'est le héros bien connu, scalde et redoutable guerrier, de la saga qui porte son nom, *Bjarnar Saga Hítdoelakappa*.

Page 107.

1. Les personnages évoqués ici sont les protagonistes d'une autre célèbre saga : la *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent*.

Page 108.

1. Le *Gulathing* (l'assemblée de Gula) avait en effet à juger des différends qui se seraient produits dans les *fylki* (voir n. 6, p. 4) des fjords (Firdafylki) du Sogn et du Hördaland. Gula devait se trouver quelque part dans le nord du Hördaland. On a conservé le code des lois qui y étaient en vigueur, les *Gulathingslög*.

Page 109.

1. L'usage de délimiter l'emplacement de l'assemblée (*thing*), ou au moins du tribunal, par des piquets de noisetier entre lesquels courait une corde, n'est pas attesté fréquemment. En revanche, nous savons que c'était la règle pour circonscrire l'aire sur laquelle se livraient les duels. Il est probable, toutefois, que la coutume soit ancienne, en raison du nom que porte la chose dans notre texte : *vé* signifie « lieu sacré », temple par extension, et est fort ancien (le mot se retrouve, par exemple, dans le nom de la ville danoise d'Odense, *Odins-vé*, le lieu consacré à Ódinn); *bönd* signifie « liens ».

2. *Ódalborinn*, dit le texte : attitrée à reprendre l'*ódal*, la propriété insécable de ses parents (voir n. 2, p. 8).

Page 110.

1. Sigurdur Nordal, après Konrad Maurer qu'il cite, précise que Berg-Önundr n'a pas entièrement tort. Björn a enlevé Thóra, qui, assurément, n'est pas fille d'esclaves, et en a fait sa concubine sans le consentement des parents de la jeune femme. En conséquence, Ásgerdr était enfant illégitime (*óskilgetin*) et non attitrée à hériter de son père.

2. Tout nom d'arbre ou d'arbrisseau vaut synonyme pour « homme »; mais on aurait pu traduire par « porteur de broches » ce qui a été traduit ici par « buisson d'épines », hommes et femmes portant une broche pour fermer leur tunique; la rivière de la corne est la boisson que l'on boit dans une corne, bière ou hydromel, son « char », c'est-à-dire celui ou celle qui la porte, est la femme. La Norne de l'aiguille est également la femme. Audi est un roi ancien, son descendant est le roi actuel.

3. Cet Askmadr est l'Álfr du chapitre XLIX (p. 87 et n. 2). Une fois de plus, le surnom se substitue au nom.

Page 111.

1. Il ne paraît pas probable que l'obligation d'être sans armes à l'assemblée, qui sera instaurée à partir du christianisme, ait existé à l'époque où sont censés se passer les événements ici rapportés. L'auteur transpose certainement l'usage courant de son temps (le XIIIe siècle) à l'époque païenne. On le voit clairement au fait qu'en tout état de cause Álfr Askmadr et ses hommes sont bel et bien armés. Il n'est pas absolument exclu, toutefois, que l'époque païenne ait pu connaître semblable interdit.

2. *Hvers manns nídingr* : objet d'infamie pour quiconque. On va voir à la fin de ce chapitre en quoi consiste le *níd*, l'une des opérations magiques les plus curieuses qu'ait connues cette civilisation. Etre *nídingr*, c'est-à-dire tenu pour coupable d'homosexualité passive, était la pire injure qu'aient connue les anciens Scandinaves.

3. J'ai rendu par « juges » le mot *lögmenn* qui figure dans le texte, en paire allitérée avec *lendir menn*. Dans son acception la plus ancienne, un *lögmarr* était un homme versé dans la connaissance des lois et donc chargé de dire, à l'assemblée, qui avait raison légalement. Le mot prendra par la suite le sens de représentant officiel du roi dans un pays ou une province donnés. Mais on verra dans la *Saga de Njáll le Brûlé* que plusieurs personnages, dont Njáll lui-même, sont *lögmenn* au sens de « qui connaissent parfaitement les lois ».

Page 112.

1. L'affection des bœufs est la terre labourable sur laquelle ils aiment travailler, ou au contraire sur laquelle ils peinent, si l'on prend affection dans le sens de souffrance.

2. L'itinéraire pris par le bateau, parmi les récifs et les chenaux de cette partie de la côte norvégienne, exige un pilote et le roi doit barrer lui-même; mais dans la suite du récit, on voit que Ketill a repris la barre.

Page 113.

1. Pour pouvoir repartir immédiatement en cas de danger.

2. L'auteur a oublié de donner le surnom de Ketill plus haut. Sens probable de Hödr: qui vient du Hadaland.

Page 114.

1. Rögnir est un des noms d'Ódinn, le feu du combat est l'épée, son *rögnir*, le guerrier; le vacarme du guerrier: la bataille. Sýr est un des noms de la déesse Freyja; le saumon des blessures est l'épée; comme elle est ici épaisse, il s'agit d'une lance.

2. Un manuscrit ajoute: « tant que toi et moi serons en vie ».

3. Cette strophe célèbre tient lieu de *níd* (ou strophe diffamatoire), dont on verra une illustration plus saisissante à la fin du chapitre suivant. La formulation de cette strophe d'imprécations et de malédictions est fort intéressante. Avant d'invoquer des dieux précis par leur nom ou leur surnom, Egill s'adresse d'abord aux puissances, au collectif, sous trois dénominations différentes (que j'ai dû traduire par « dieux » ou « puissances », faute d'équivalents en français): *god*, proprement « dieux », *bönd*, au sens propre « liens, lieurs » parce que les puissances suprêmes étaient censées lier de leur pouvoir magique ceux qu'elles entendaient contraindre; enfin *rögn* (au singulier *regin*) avec l'idée de puissances qui règnent et règlent. On lira sur ce point les études de Renauld-Krantz, *Les Structures de la mythologie nordique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1972, p. 78-93, et de R. Boyer: « Les Valkyries et leurs noms », *Mythe et personnification*, Actes du colloque du Grand-Palais, Paris, Belles Lettres, 1980 p. 39-54. Il est remarquable qu'Egill invoque par leurs noms, dans l'ordre, Ódinn, comme il sied, Freyr et Njördr, et enfin l'ase du pays (*landáss*, ici clairement conçu comme une divinité tutélaire du sol) qui a donné lieu à force conjectures mais qui doit être Thórr. Freyr et Njördr son père relevant de la même fonction indo-européenne (selon la célèbre classification de G. Dumézil), la troisième (ce sont des dieux de la famille des vanes qui assument la troisième fonction dumézilienne — fertilité-fécondité — alors que la première fonction — souveraineté magique et juridique — est représentée par les dieux ases), on obtiendrait ainsi une manière de triade ou trinité où les trois fonctions seraient représentées, dans l'ordre première-troisième-deuxième, hiérarchie qui mérite réflexion.

Page 115.

1. Cela nous est raconté avec plus de détails dans la *Saga de Haraldr à la belle chevelure*, chap. XLIV, dans la *Heimskringla*. On comprend alors le surnom qui est resté attaché à Eiríkr.

2. Voir n. 1, p. 15.
3. Une île, aujourd'hui Alden.
4. L'Alfe du pays doit être le principal esprit tutélaire du sol (*landvaettr*), plus souvent évoqué au pluriel, notamment dans le *Landnámabók*. Il pourrait s'agir, une nouvelle fois, de Thórr : voir n. 3, p. 114. « Jeune, j'étais [...] forfaitures » : Egill fait allusion à ses démêlés avec Bárdr d'Atley (chap. XLIII-XLIV, p. 75-78) qui furent le début des hostilités entre la reine Gunnhildr et lui.

Page 116.

1. Herdla : île du Hördaland.

Page 118.

1. Le fjord de la bruyère est la terre, le sol, le pays; le poisson du sol : le serpent; son monde de lumière : l'or (où « serpent » est assimilé à « dragon », c'est-à-dire à Fáfnir, gardien de l'or du Rhin); l'arbre de l'or : le guerrier. Borr est l'un des multiples noms d'Ódinn, dont sont censés descendre les rois; son épouse est la terre, Borr étant un géant.
2. Seul un manuscrit donne la version qui figure ici. Tous les autres manuscrits disent : « tuer tous les hommes en état de porter les armes que nous atteindrons », précision qui paraît plus normale.
3. C'est-à-dire que la fureur des guerriers-fauves vient de s'emparer de lui. Voir n. 8, p. 3 et n. 1, p. 4.

Page 119.

1. Ce détail ne figure pas dans les autres manuscrits. Il s'impose pourtant si l'on veut admettre la phrase suivante.
2. Le feu du combat est l'épée. La lune de la mer est l'or et son sapin, l'homme.
3. Voici donc la description circonstanciée de la pratique magique du *níd*, dont on notera qu'il sera suivi d'effet. L'appareil est ici complet : tête de cheval empalée et tournée vers l'endroit où se trouve l'individu à flétrir, pieu gravé de runes, déclamation d'une formule d'imprécations (le « formulaire » évoqué deux fois ici). Nous avons affaire en l'occurrence à un *tréníd* ou *níss töng* (*níd* de bois ou piquet d'infamie), également décrit dans bien d'autres textes, comme la *Saga des chefs du Val-au-Lac* (chap. XXXIV, p. 1023), la *Reykdoela Saga* (chap. XXV) ou encore la *Saga de Gísli Súrsson* (chap. II, p. 576). Le but est d'effrayer les esprits tutélaires de la contrée : ce sont eux qui sont chargés d'expulser Eiríkr du pays. Cette pratique — qui persistera fort longtemps, même après la christianisation et qui relève de la sorcellerie la plus noire — a été remarquablement étudiée par Preben Meulengracht Sorensen : *Norront nid. Forestillingen om den umandige mand i de islandske sagaer*, ouvr. cité. Voir aussi Régis Boyer : *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, ouvr. cité, dernier chapitre.

Page 120.

1. Je n'ai pas, pour cette fois, cherché à rendre les métaphores en chaîne extrêmement complexes de cette strophe dont on admirera la qualité imagée et la continuité thématique.
2. Le personnage est connu du *Landnámabók* qui le surnomme Lambi.

Page 121.

1. Littéralement : la source ou le bourbier du corbeau. Mais Krumr est aussi le surnom de Thorbjörn Krumr (chap. xxv, p. 44 et n. 1).

2. La pratique décrite ici est fort intéressante. L'une des craintes majeures du monde scandinave était de voir les morts revenir hanter les lieux où ils avaient vécu. Le revenant (*draugr*) est un des personnages obligés de toute saga, notamment dans la *Saga de Snorri le Godi* (Thorbjörn l'Estropié) ou dans la *Saga de Grettir* (Glámr) : c'était, en général, soit un mort mécontent de son sort ou de la conduite de ses descendants, soit un individu qui avait, déjà de son vivant, des caractéristiques étranges, comme c'est le cas de Grímr le Chauve. Voilà donc la raison des précautions multiples que va prendre Egill. D'abord, il bouche avec de la cire tous les orifices par lesquels l'esprit du mort (*hamr*) risquerait de sortir pour revenir hanter les lieux. L'opération s'appelle *veita nábjargir* : fournir les (derniers) services au cadavre. On aura remarqué que, pour éviter le « mauvais œil » du mort, Egill n'est pas entré directement dans la pièce où gît le cadavre : il est passé par la coursive, c'est-à-dire par l'étroit passage ménagé entre le mur et la cloison (à des fins d'isolation thermique). On comparera avec le chapitre xxxiii de la *Saga de Snorri le Godi* (p. 263-264). Egill fait ensuite briser le mur pour pratiquer une issue par laquelle il sortira le cadavre de son père. Le trou sera rebouché; les fantômes ayant l'habitude de rentrer dans un lieu par l'ouverture qu'ils ont empruntée pour en sortir, on se garantira de la sorte contre le spectre de Grímr le Chauve.

Page 122.

1. Notre texte est amplement vérifié par l'archéologie : le cadavre d'un chef était accompagné, dans la tombe rectangulaire recouverte ensuite d'un tertre de pierre ou de terre, de ses objets familiers, de son cheval, de son chien, parfois de son esclave, voire d'une femme. L'avarice du clan des gens de Borg explique sans doute la remarque concernant l'absence probable d'argent dans le tertre de Grímr.

2. C'est-à-dire dans les îles Britanniques.

3. La *Saga de Hákon le Bon* (chap. x), dans la *Heimskringla*, et la *Saga des Orcadiens* (chap. viii) mentionnent semblablement ce mariage, mais le situent plus tard que notre texte.

4. Les manuscrits présentent ici d'intéressantes divergences. Si le nôtre dit : « les Scots et les Irlandais », un autre dit : « les vikings » et un troisième, « les vikings et les Scots ».

5. C'est là une des pratiques les plus connues de la magie nordique ancienne, parfaitement étudiée par Dag Strömbäck : *Sejd*, Nordiska texter och undersökningar 5, Stockholm, 1935. La meilleure présentation en est faite au chapitre iv de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (voir n. 1, p. 337). Voir aussi R. Boyer, *Le Monde du double [...]*, ouvr. cité, dernier chapitre.

Page 123.

1. L'itinéraire d'Egill, qui tient à la nature des vents, est le suivant : il passe au nord puis à l'est des Orcades, et redescend vers le sud en longeant l'Écosse et l'Angleterre, puisqu'il a vent d'est. Soulignons les

précisions circonstanciées que ne manquent jamais de donner, en ces occurrences, ces navigateurs de premier ordre qu'étaient les Islandais.

Page 124.

1. Cet usage est connu et se perd dans la nuit des temps (voir l'*Odyssée*, VII, 142). Savoir si c'est une coutume germanique antique, ou si l'auteur s'inspire de ses lectures, ou encore s'il s'agit là d'un usage pan-indo-européen est, pour le moins, malaisé. Notons que Snorri, s'il est bien l'auteur de notre saga, attribue la même conduite, aux mêmes fins, au connétable Björn dans la *Saga de saint Óláfr* (chap. CLXXXVI) dans sa *Heimskringla*.

Page 125.

1. Ívi, dont le nom n'apparaît en aucun autre lieu, doit être un roi de mer (voir n. 1, p. 206); son étalon est le bateau (métaphore bien connue : le marin est le cavalier du bateau). « L'éclat de la blessure » est l'épée. « Le plus rude toron (image également convenue) de la race de Haraldr (à la belle chevelure) » est son fils Eiríkr Blódöx pour lequel il avait une prédilection marquée.

2. Les sagas, comme les textes juridiques, distinguent toujours entre *víg*, meurtre normal, si l'on ose dire, et *mórd*, meurtre caché, commis en secret ou honteux (comme assassiner un homme sans défense alors qu'il est dans son lit). De nombreux passages de sagas attestent que tuer un homme la nuit est un *mórd*. Comparer avec la *Saga de saint Óláfr* (chap. CXIX), la *Saga de Magnús Erlingsson* (chap. XII) (toutes les deux dans la *Heimskringla*), ou la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. LXXXIX, p. 1345 et CLVI, p. 1493).

Page 126.

1. Ce Bragi est le célèbre Bragi Boddason, le premier des scaldes, si connu qu'il pourrait bien avoir été divinisé (il y a un dieu Bragi dans l'*Edda*, mais Bragi est aussi un des surnoms d'Ódinn, dieu de la poésie scaldique; le nom signifie « parangon »). Il est l'auteur de la *Ragnarsdrápa*, qui décrit un bouclier historié dont le non moins célèbre Ragnarr Lodbrók lui aurait fait cadeau (nous avons conservé d'importants fragments de ce poème qui nous livre déjà la poésie scaldique dans toute son incroyable élaboration) et de plusieurs autres poèmes dont l'*Edda* de Snorri nous a gardé des fragments. Le personnage a sans doute réellement existé. Il est mentionné dans la *Sturlunga Saga* (*Dit de Geirmundr Peau-d'Enfer*, chap. II), dans la *Hálfs Saga* (chap. XVII) et surtout dans le *Landnámabók* (chap. XCIII et CLXII). C'était un arrière-grand-père d'Arinbjörn.

2. Les Svíar sont les habitants de la région d'Uppsala. C'est (avec les Gautar) une des deux peuplades les plus anciennes de Suède, pays auquel ils ont donné leur nom : Suède, en suédois actuel *Sverige*, c'est-à-dire *Svía-ríki*, état des Svíar. Ce Björn est difficile à identifier. Il pourrait s'agir du Björn « au tertre » mentionné dans quelques autres sources, notamment dans l'*Edda* de Snorri (*Skáldatal*), et dans la *Saga* légendaire *de Hervör et du roi Heidrekr*. Il est question, dans la *Vita Ansgarii* de Rimbert, écrite vers 830, d'un Bern i Birca qui pourrait être le même personnage.

Page 127.

1. Pour une fois, j'ai rendu *hamhleypa* (voir n. 1, p. 4) par « ectoplasme ». On a compris que c'est la reine Gunnhildr qui, ayant la propriété, en magicienne qu'elle est, de se dédoubler sous forme animale, s'est métamorphosée en hirondelle. Elle espère ainsi empêcher Egill de composer le poème dont elle sait bien qu'il lui sauvera la vie: rien n'était plus cher aux souverains du Nord que de savoir leur nom immortalisé par un poème de qualité. Depuis longtemps on a remarqué que les *Dialogues* de saint Grégoire racontent comment le diable avait pris la forme d'une grive pour distraire saint Benoît dans ses prières : le texte a été traduit en islandais dans les *Heilagra manna sögur* (I, 160), et ici, la grive est devenue mouche! On tiendrait là, si c'était le cas, un bel exemple d'adaptation de motif transmis par l'Église à des fins narratives prétendûment païennes. Voir sur ce point R. Boyer : « The Influence of Pope Gregory's *Dialogues* on Old Icelandic Literature », *Acts of the First International Saga Conference*, Édimbourg, 1973, p. 1-27.

Page 128.

1. Voici l'un des trois grands poèmes attribués à Egill. Il relève d'un genre conventionnel, dit *höfudlausn* (rachat de la tête). C'était un des meilleurs moyens, pour un scalde, d'échapper à une mort certaine et l'on a plusieurs autres exemples du fait. Je suis ici la présentation et l'ordre des strophes qu'a adoptés Sigurdur Nordal dans son édition de la saga. Mais d'autres éditeurs suivent un ordre différent.

2. Vidrir est Ódinn, la mer du rivage est une métaphore pour « liquide », le « liquide » que désirait Vidrir est le nectar poétique qu'il alla ravir au géant Suttungr (selon un des mythes les plus élaborés de l'*Edda* de Snorri) pour l'emporter à la Valhöll. Le sens des quatre premiers vers est : je portai mon talent poétique vers l'ouest. Le chêne est un synonyme pour bateaux, souvent fait de ce bois. Les deux dernières lignes impliquent une jolie métaphore : le poète a chargé le vaisseau de son âme du poème de louanges qu'il déclame ici.

Page 129.

1. L'hydromel d'Ódinn est la poésie. On notera, c'est particulièrement net ici, qu'apparemment une des préoccupations de tout scalde est d'obtenir le silence pour pouvoir déclamer son œuvre à son gré : c'était probablement un gage de réussite poétique. Ainsi commence, par exemple, le plus célèbre morceau de l'*Edda poétique*, la *Völuspá*.

2. La plaine des lances est le champ de bataille au-dessus duquel la toile que tissent les lances du roi s'est abattue. La seconde moitié de la strophe est particulièrement difficile à traduire, la tradition manuscrite étant incertaine. Je suis Sigurdur Nordal et traduis « champs du phoque » pour « la côte, la terre ».

Page 130.

1. Le soleil du heaume est l'épée, tout comme la bêche de l'os (ou de la blessure), et le poinçon du sang. Je rends également l'épée par « glace du bouclier » (en fait, le texte dit « glace de la courroie qui soutient le bouclier »). Les chênes d'Ódinn sont les guerriers. On notera le véritable

jeu auquel se livre le scalde pour multiplier les images renvoyant à l'idée d'épée. C'est une des règles du genre.

2. Le cheval de la sorcière est le loup, le fléau des Écossais est leur mort : le loup tua les Écossais, mangea leurs cadavres. La sœur de Nari est Hel (voir n. 1, p. 79); le festin des aigles désigne les cadavres tombés dans la bataille. On donne donc à entendre que Hel en personne vient choisir sur le lieu du combat les habitants de son royaume, ce que confirmerait la strophe finale du *Sonatorrek*.

3. Les grues de la bataille sont les corbeaux ou les aigles, de même que les mouettes des blessures. La vague de l'estoc est le sang des occis et l'étrave de la tête du corbeau est son bec : on appréciera la façon dont cette métaphore unit les deux registres maritime et guerrier.

4. Gjalp est une sorcière dont l'étalon est le loup, comme il est dit de la sorcière Hyrrokin dans l'*Edda* de Snorri.

Page 131.

1. Le Freyr à l'épée est le guerrier, ici le roi Eiríkr, la gente (dame) des combats est la valkyrie : Eiríkr lui a donné tant à faire qu'elle n'a pas eu le loisir de dormir. Haki est un géant, son récif désigne le monde marin, le ski de la mer est le bateau, l'enclos du bateau est la ligne des boucliers disposés côte à côte sur le bordage.

2. L'orme (ou n'importe quel autre arbre) désigne ici l'arc. Les vers 5 et 6 signifient que le roi empêchait ses ennemis de rester en vie. L'arc était ordinairement en bois d'if (plutôt que d'orme).

3. Les abeilles des blessures, belle métaphore, sont les flèches décochées par l'arc en bois d'if.

4. Le feu du bras est l'or (du bracelet), de même que la pierre de la main : la libéralité est la marque du prince. La rive du faucon est le bras ou la main sur lesquels il se pose, la farine de la main est encore l'or, en vertu d'un vieux mythe rapporté par les *Eddas* (le roi Fródi faisant moudre de l'or par des géantes).

Page 132.

1. La plaine des estocs est le bouclier, le siège de l'anneau est la main : le roi combat à découvert, sans son bouclier.

2. L'onde d'Ódinn est le nectar poétique, et donc l'inspiration.

3. L'enveloppe du rire est la poitrine, ici celle du scalde.

Page 133.

1. La falaise du heaume est la tête : je ne déteste point d'accepter que le prince me laisse ma tête, ne me décapite pas, me laisse la vie sauve.

2. Huginn est un nom de corbeau, notamment de l'un des deux corbeaux d'Ódinn chargés de lui rapporter les nouvelles du monde entier et perchés sur ses épaules. Celui qui enfle le sillage du corbeau, celui qui verse tant de sang que le corbeau s'y baigne en y laissant son sillage est le guerrier, le prince, le roi. Le beau-parent en question est évidemment Arinbjörn. Áli est un roi de mer conventionnel, son noble chapeau est le heaume, le siège du heaume qu'Egill tient de ses ancêtres est sa tête. Le « comme naguère » rappelle les occasions passées où Egill a échappé à la mort contre Eiríkr.

Page 136.

1. Il est exact que Hákon a institué des lois en Norvège. Voici ce que Snorri Sturluson dit, dans la *Saga de Hákon le Bon*, (chap. XI, dans la *Heimskringla*) : « C'était un homme d'une grande sagesse et il mit grande ardeur à instituer des lois. Il institua les lois du Gulathing sur les conseils de Thorleifr le Sage, et il institua les lois du Frostathing sur les conseils du jarl Sigurdr et d'autres hommes du Thrándheimr, ceux qui étaient le plus avisés. » Ce point est confirmé par toutes sortes d'autres sources, en particulier par les « Strophes à cœur ouvert » (*Bersöglisvísur*) du scalde Sighvatr Thórdarson (strophe 4).

Page 137.

1. C'est-à-dire en passant parmi les innombrables petites îles qui longent cette partie de la côte, pour plus de sûreté.
2. L'auteur fait ici une erreur : la ferme Blindheimr est dans l'île Vigr, aujourd'hui Vigra, et non dans l'île Höd, aujourd'hui Hareidland.

Page 138.

1. Un jeu de mots se cache dans cette strophe : l'ours des pierres est Arinbjörn. En effet, *björn* signifie « ours » et *arin* « pierre », plus précisément « pierre de l'âtre ». Le texte dit *arnstallr*, « lieu de la pierre de l'âtre »; on retrouve ainsi les deux composantes du prénom Arinbjörn. Le même jeu de mots avait été fait dans la strophe 17 (chap. LV, p. 101), où Arinbjörn était appelé *grjótbjörn*, ce qui a le même sens puisque *grjót* signifie également « pierre ».
2. L'existence historique de ce Ljótr n'est pas attestée. On notera que, conventionnellement, les fiers-à-bras de ce genre portent des prénoms parlants : *ljótr* (adjectif) signifie « laid ». Inutile de préciser encore que, surtout dans les Sagas légendaires (*Fornaldarsögur*), en découdre avec un malandrin de ce genre fait obligatoirement partie des exploits du héros.

Page 139.

1. Il fait partie des prouesses du guerrier-fauve (voir n. 8, p. 3) de se livrer à toutes sortes d'exploits insensés comme traverser le feu, révulser les yeux et mordre le rebord de son bouclier. Ce sont là les résultats immédiats, apparemment, du *furor* qui les saisit et est censé les rendre invincibles. Tacite (*Germania*, III) mentionne déjà le fait. Les *Hávamál* (strophe 156), dans l'*Edda poétique*, le confirment en attribuant cette caractéristique à Ódinn lui-même (dont les *berserkir* relèvent directement).
2. Göndul est le nom d'une valkyrie, sa tempête est la bataille.

Page 140.

1. Le rameau balancé de la broigne est l'épée.
2. La rosée des traits est la bataille, son arbre, le guerrier. Le chauve est Egill, en cela semblable à son père.

Page 141.

1. La flamme de la mer est l'or, son briseur, le prince, le guerrier.
2. Il est curieux que les Suédois aient eu si peu de crédit auprès des auteurs de sagas. Des individus de même acabit que Ljótr, comme

Glámr dans la *Saga de Grettir* ou Skjöldr dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, sans parler des guerriers-fauves de la *Saga de Snorri le Godi*, sont souvent réputés Suédois. Sigurdur Nordal suggère qu'une réputation de magie ou de sorcellerie semble s'être attachée à toutes les populations lointaines, suédoises certes, mais aussi les populations méridionales et celles du Grand Nord.

Page 143.

1. Il est impossible de dire si le duel (*hólmganga*) était réellement régi par des « lois », comme il est dit ici, ou par des coutumes. Il semble difficile de croire que l'institution ait été légalement réglée : elle sera abolie au début du XI[e] siècle, avec la christianisation du Nord. Pourtant, ces « lois » sont évoquées plusieurs fois, tant ici que, par exemple, dans la *Saga de Kormákr*.

2. On trouvera des indications du même genre dans la *Heidarvíga Saga* (*Saga du combat sur la lande*; chap. IV) : après avoir occis des guerriers-fauves, le héros de la saga, Víga-Styrr fit « amener de la maison deux taureaux de deux hivers et les fit abattre, car on croyait en ce temps-là que, si l'on procédait ainsi, il n'y aurait pas de poursuites légales ». Il n'est pas impossible qu'il faille voir là les vestiges d'un fort vieux rite sacrificiel, ce que confirmerait le mot *blótnaut* (bœuf sacrificiel) que porte notre texte (de même que la *Saga de Kormákr*, chap. XXIII).

Page 144.

1. Parce qu'Atli a émoussé, par magie, le tranchant de l'épée d'Egill. C'est là une pratique abondamment attestée et Ódinn lui-même se vante, dans les *Hávamál* (strophe 148) d'en être capable. Tel était, dans la croyance populaire, l'effet du « mauvais œil » du sorcier ou magicien.

2. Les frères de la mâchoire sont les dents.

Page 145.

1. C'est-à-dire de la Grande-Bretagne, qui est à l'est de l'Islande, alors qu'au départ de la Norvège, elle est à l'ouest.

2. On a fait remarquer que cette phrase est hautement suspecte : tout ce qui sera dit par la suite prouve que l'affection d'Arinbjörn pour le roi Hákon n'était pas forte, non plus que la confiance de Hákon en Arinbjörn. L'auteur veut peut-être donner à entendre qu'Egill se faisait des illusions en partant d'Islande.

3. Les manuscrits diffèrent ici : certains disent Játvardr, c'est-à-dire Édouard.

Page 146.

1. On notera la formulation typique des sagas : la double négation vaut, évidemment, affirmation, mais elle dégage la responsabilité de l'auteur. Sur la faculté de changer de forme, tant de fois notée depuis le début de la saga, voir n. 1, p. 4.

2. Un manuscrit dit ici : « Ils arrivèrent en Norvège pour le milieu de l'été. »

3. L'amour des Islandais pour les somptueux vêtements est caractéristique : la *Saga des gens du Val-au-Saumon* donne plus de détails (voir p. 403 et n. 1, p. 481 et n. 1, p. 510 et n. 3). La « robe » dont il est ici question est évidemment un vêtement d'apparat que l'on portait par-dessus le costume ordinaire.

Page 147.

1. Les Scandinaves anciens avaient une étonnante collection de proverbes (aujourd'hui bien conservés, notamment au Danemark) : on en jugera particulièrement dans la *Saga de Grettir* (p. 767-960), dont le héros s'exprime le plus souvent sous cette forme. Celui que nous avons ici est spécialement intéressant parce qu'il pourrait faire allusion à une coutume fort ancienne : on construisait sa maison à l'ombre d'un arbre sacré (voir la *Völsunga Saga*, chap. II) qui était censé avoir force tutélaire sur les habitants. Outre le fait que cette pratique relève d'un culte de l'arbre bien attesté dans tout le Nord (voir R. Boyer : *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves*, ouvr. cité, chap. IX), il en aura survécu presque jusqu'à nos jours l'usage de révérer tout particulièrement un arbre dans la ferme.

Page 151.

1. Voir n. 1, p. 79.

Page 152.

1. On comparera avec la *Saga de Haraldr à la belle chevelure*, chap. XIV et XV, et avec la *Ynglinga Saga*, chap. XLII à XLIV, toutes deux dans la *Heimskringla*. Notre texte est le seul endroit où ce *jarl* est mentionné. Il est peut être question de son fils, Atli, au chapitre V de la *Saga de Njáll le Brûlé*, p. 1209-1211.

2. D'après un manuscrit, cet homme s'appellerait Kolr.

Page 156.

1. Il n'y avait pas de table dans la salle principale où l'on vivait d'ordinaire. Au moment des repas, on disposait des tables volantes devant les places des gens. Par friandises, il faut entendre des morceaux de viande ou tout autre mets différent de l'ordinaire, constitué de poisson et de laitages.

Page 157.

1. Ekkill est un roi de mer, son cheval est le bateau, son cavalier l'homme, le marin; le breuvage de la corne (à boire) est la bière. Ullr étant un dieu, l'« Ullr de la poésie » est Egill. L'étang du malt est la bière. Laufi est un synonyme pour épée, le jeu de l'épée est la bataille. Rappelons que boire démesurément est tenu pour un des grands exploits dans cette société.

Page 159.

1. Les *Hávamál* (*Edda poétique*) insistent bien, dans la strophe 144, sur les diverses opérations qui s'attachent à la gravure des runes quand on veut les utiliser à des fins magiques. Les « interpréter » est, évidemment, capital. « Tilleul des oignons » (ou des bulbes, c'est-à-dire de n'importe quelle liliacée) est une métaphore pour « femme ».

Page 160.

1. La traduction est difficile : le texte fait une différence entre deux manteaux à capuche : *ólpa* (ce que donne Egill à Álfr) et *kápa* (ce que

compte en faire Álfr). Sigurdur Nordal suppose que l'*ólpa* était plus large que la *kápa*, ce qui justifierait la réaction d'Álfr.

Page 163.

1. C'était en effet à partir d'écorces d'arbres divers, notamment de tilleul, que l'on fabriquait les cordages. L'usage est fort ancien puisqu'il est attesté par des poèmes eddiques comme la *Völundarkvida* (strophes 7 et 12) et la *Rígsthula* (strophe 9), dans l'*Edda poétique.*

2. C'est là une pratique habituelle dans les sagas : la pierre plate ainsi attachée tenait lieu de cotte de mailles ! Ingólfr prend la même précaution dans la *Saga des chefs du Val-au-Lac* (chap. XLI, p. 1035).

Page 164.

1. Un manuscrit ajoute ici : « et leur fut cause d'effusions de sang ».

Page 165.

1. *Manrúnar* : runes d'amour, littéralement « runes pour la jeune fille ». C'est ici le lieu de rappeler que toute notre saga baigne dans la magie : les runes, que l'on sache, n'ont jamais eu de valeur intrinsèquement magique, mais qu'elles aient été fréquemment employées en magie, cela paraît clair et nous avons déjà vu leur usage à des fins infamantes contre le roi Eiríkr. Les textes poétiques, ceux, surtout, qui traitent de magie, distinguent toutes sortes d'usages magiques des runes — en accord, d'ailleurs, avec les prouesses dont se vante le maître des runes, Ódinn, dans les *Hávamál*. Mais on notera l'ironie de l'auteur de notre saga : le galant n'ayant pas su graver les runes adéquates, la fille est tombée non pas amoureuse, mais malade.

Page 166.

1. Ces faits sont attestés également par la *Saga de Hákon le Bon* (chap. VI à VIII) dans la *Heimskringla.*

Page 167.

1. Le *Landnámabók*, dans ses diverses versions, confirme l'existence de Ketill la Vapeur (*gúfa*) et de ses esclaves irlandais.

2. C'est-à-dire « les baraques de Gúfa ». Une fois de plus, le surnom (*gúfa*, la vapeur) est pris pour le nom.

Page 168.

1. Geirmundr « Peau-d'Enfer », c'est-à-dire à la peau très sombre, est bien connu des sagas (voir n. 1, p. 126). Sa fille Ýrr figure dans de nombreuses généalogies mais son fils Váli n'est mentionné qu'ici.

2. Thóroddr le godi et son fils Skapti le lögsögumadr sont connus de toutes nos sources, du *Livre des Islandais* d'Ari Thorgilsson le Savant, (chap. VIII) à la *Saga de Njáll le Brûlé* (*passim*). Pour la fonction de *lögsögumadr*, voir n. 8, p. 42.

3. Le texte est confus. L'« ensuite » qui figure ici renvoie à ce qui est dit au début du paragraphe, car Grímr fut *lögsögumadr*, de 1002 à 1003, avant Skapti puisque celui-ci lui succéda.

4. En revanche, la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* (chap. IV, p. 1184) marie Thórdís à Thormódr fils de Thjóstarr. Mais les autres sources donnent raison, sur ce point, à notre saga.

Page 169.

1. Tous ces faits sont confirmés, avec de menues différences, par la *Saga des gens du Val-au-Saumon* où les personnages qui sont nommés ici jouent un rôle majeur. Voir en particulier chap. XII et suiv., p. 431 et suiv. et chap. XXXI, p. 447.

2. Özurr est mentionné dans la *Saga de la christianisation* (chap. II) et dans le *Landnámabók*.

Page 170.

1. L'auteur, qui aime, comme on a déjà pu le constater, ce genre de détails vestimentaires, fait un grand usage ici de termes visiblement d'origine française : *fustan* pour futaine, *láz* pour lacer. Le vêtement ici décrit est une sorte de tunique (*kyrtill*, normalement, selon Hj. Falk : *Kleiderkunde*, 1919, p. 157-158) fendue sur les deux côtés. Sigurdur Nordal fait remarquer qu'il correspond en tout point à la description qu'en fait Snorri Sturluson dans la *Saga d'Óláfr le Tranquille* (chap. II) dans la *Heimskringla*.

2. Comprenons que l'auteur veut signifier le chagrin d'Egill sur le mode épique, par une image particulièrement démesurée. Il est dit de même, dans la *Völsunga Saga* que Sigurdr meurtrier de Fáfnir, parangon du héros germano-nordique, fut tellement affligé que sa broigne éclata sur ses flancs.

3. Freyja, déesse vane, est souvent considérée, à l'instar de Hel, comme une déesse des morts. D'où la réflexion, feinte, de Thorgerdr.

Page 171.

1. Voici donc le célèbre *Sonatorrek*, probablement le chef-d'œuvre de toute la poésie scaldique, unanimement attribué à Egill. Il est présenté et étudié plus en détail par R. Boyer dans *Les Religions de l'Europe du Nord*, ouvr. cité, p. 582 et suiv. Il figure, avec diverses variantes dont je tiendrai peu compte ici, dans tous les manuscrits de la saga, et les strophes 23 et 24 (partiellement) sont données également dans l'*Edda* de Snorri. Les notes qui suivront seront uniquement destinées à éclairer le sens du texte.

2. Egill commence par dire la peine qu'il éprouve à entamer un pareil sujet. La mesure du chant est la langue; le larcin de Vidurr, autre nom d'Ódinn, est la poésie : Ódinn a dû voler le nectar poétique au géant Suttungr pour s'en approprier la maîtrise. La cachette de l'âme est la poitrine. On notera le procédé technique : Egill se livre à quatre variations sur la même idée pour mettre en évidence sa tristesse.

3. Le séjour de pensée est la tête; l'époux de Frigg est Ódinn, son heureuse trouvaille le nectar poétique qu'il a emporté du monde des géants (*Jötunheimr*) : le mythe est rapporté en détail par Snorri dans son *Edda*.

Page 172.

1. Il ne faut pas séparer les strophes 2 et 3. La sans-défaut est donc la boisson poétique. Nökkver semble être un nom de nain. Ce sont des nains qui emportèrent en bateau les deux récipients contenant le nectar poétique que volera ensuite Ódinn. Náinn est aussi un nain. Son hangar à bateau est le rocher où, traditionnellement, habitent les nains qui ne

peuvent supporter la lumière du jour. Mais, selon un autre mythe, la mer a été faite du sang du géant primitif Ymir. Les trois dernières lignes signifient donc que la mer bat les rochers; Egill évoque directement la noyade de son fils.

2. Il s'agit des bancs où vivent ordinairement les membres de la maison.

3. Le temple des paroles est la bouche. (Notons un emploi assez rare du mot importé *hof*, « temple ».) À partir de cette image, les comparaisons fort réussies de la fin de la strophe s'entendent moins difficilement.

4. Rán, épouse d'Aegir, dieu des océans dont il porte étymologiquement le nom (*ægir*: *okeanos*), est réputée, toujours selon l'*Edda* de Snorri, attirer les marins en mer et les prendre aux mailles de son filet. Son nom signifie d'ailleurs « pillage ». On notera d'ailleurs comme l'image des mailles, du filet, du fil se poursuit jusqu'à la fin de la strophe. En fait, la plupart des strophes de ce poème sont des variations sur un type d'image annoncé dès le premier vers.

Page 173.

1. Le brasseur de bière est Aegir dont c'est la fonction officielle parmi les dieux. Les quatre derniers vers sont susceptibles de multiples interprétations. Je retiens la plus simple: le tourment de la vague est le vent dont Aegir est le frère, comme il est dit dans divers poèmes scaldiques. L'épouse d'Aegir est Rán (voir n. 4, p. 172). Egill dit que s'il le pouvait, il occirait Aegir et Rán.

2. La meurtrière du fils est donc Rán. Je traduis par « féal » le mot *thegn* (d'où vient l'anglais *thane*) qui désigne en fait un tenancier libre mais non noble.

3. Les chemins de joie, pour étrange que soit l'image, sont les chemins qui mènent à l'autre monde. Cette image revient plusieurs fois dans la poésie eddique.

4. Le bois de l'écu, métaphore connue, désigne le guerrier, ici le fils d'Egill. Le Goth des armées est Ódinn. On notera avec quelle constance Egill accuse Ódinn de lui avoir ravi ses fils.

Page 174.

1. Le souffle du géant est certainement le vent qui rappelle, quand il se déchaîne en tempête, la mort du fils d'Egill. Les frères absents sont les deux fils d'Egill.

2. Cette strophe ne laisse pas d'être obscure. Elgr (l'élan, le cervidé) est un des surnoms d'Ódinn. Sa potence serait le grand arbre Yggdrasill auquel Ódinn est resté pendu neuf nuits, selon les *Hávamál*, pour obtenir la science des choses suprêmes. Le peuple d'Ódinn désignerait les dieux qui sont ici tous tenus pour perfides comme leur chef; la fourberie est en effet le trait majeur du caractère d'Ódinn. Le sens des quatre derniers vers pourrait être: celui qui accepte de faire périr son frère pour de l'argent (des bagues) est bon envers Hel, la déesse des enfers.

3. Strophe mutilée; le sens ne peut en être deviné.

Page 175.

1. Bileygr est Ódinn (littéralement: dont le regard provoque la para-

lysie, selon une image bien attestée dans les textes à caractère magique). Le palais d'Ódinn est la Valhöll où vont les braves.

2. Le moût du malt est la bière (*öl*) faite en effet à partir de cette plante. Le prince du malt est Aegir (voir la strophe 8). Il semble, quoique les interprétations diffèrent considérablement, que le char de la raison et la proue du sol désignent la poitrine. Le sens est : je suis incapable de me tenir droit depuis la mort de mon fils.

3. Le feu de la fièvre est la maladie.

4. L'ami des Goths est Ódinn. Diverses sources (les *Grímnismál* en particulier, dans l'*Edda poétique*) le donnent en effet pour spécialement ami des Goths dont il porte d'ailleurs souvent le nom.

5. Le seigneur à la lance est Ódinn dont l'attribut est la lance Gungnir. Ódinn, en tant que dieu de la guerre — ou plutôt dieu qui confère la victoire —, est donc aussi l'ami des chars et le chef de la victoire.

Page 176.

1. Le frère de Vili est Ódinn de même que l'ami de Mímir (géant — dont le nom signifie proprement « mémoire » — qui veille une source de tout savoir au pied de l'arbre Yggdrasill : Ódinn a engagé l'un de ses yeux dans cette source pour acquérir la science des choses secrètes). On remarquera comment les métaphores en chaîne s'appliquent progressivement à la désignation de notions comme la poésie ou le savoir scaldique. Les derniers vers sont clairs : c'est à Ódinn qu'Egill doit son don de poésie ; c'est par sa poésie qu'il « enchante » littéralement son chagrin. Même si Ódinn, en tant que seigneur de la mort, lui a ravi ses fils, c'est à lui qu'il est redevable d'assurer l'immortalité de ces fils en leur consacrant un poème impérissable.

2. L'ennemi du Loup (Fenrir) est Ódinn : c'est contre lui qu'il combattra au Ragnarök. Egill vante, dans les derniers vers, sa propre sagacité qui est aussi un don venu d'Ódinn, selon les *Hávamál*.

3. La dernière strophe est obscure. Le Double pourrait être Ódinn dont la nature est essentiellement fourbe. La sœur de Njörvi, personnage mystérieux, pourrait être la nuit — un mythe rapporté dans l'*Edda* de Snorri le laisserait entendre. La nuit, règne de la mort, et ennemie d'Ódinn, dieu de vie, se tient, en une attitude bien connue des poèmes eddiques, sur le cap pour attendre les morts. Les quatre derniers vers développent un thème fréquent dans toute la littérature scandinave ancienne : il faut subir la mort sans broncher, éventuellement avec joie. C'est le célèbre « *hlaejandi skal ég deyja* » (je vais mourir en riant) qui conclut le *Krákumál* attribué à Ragnarr Lodbrók. Et les *Hávamál* précisent (strophe 15) :

Joyeux et content
Faudrait que chacun fût
Jusqu'à ce que mort vienne.

4. *Sonatorrek* : Irréparable perte des fils. C'est la traduction courante du mot *torrek*. On a toutefois suggéré que *torrek* pourrait aussi bien signifier « impossible vengeance », qui, peut-être, rendrait un peu mieux compte de l'attitude d'Egill.

Page 177.

1. Voici l'autre grand poème attribué à Egill, l'*Arinbjarnarkvida.* Il figure dans la plupart des manuscrits de la saga et, en outre dans divers textes comme l'*Edda* de Snorri ou le *Traité grammatical* d'Óláfr le Scalde-Blanc, neveu de Snorri Sturluson.

Page 178.

1. Le fils d'Ynglingr (ancêtre éponyme de la dynastie qui régna jadis sur la Suède et la Norvège) est le roi Eiríkr à la hache sanglante. La coiffure hardie est le heaume.

2. La lune des sourcils désigne l'œil, de même que la lune du front. Comme dans le *Sonatorrek*, Egill ne dédaigne pas de varier à loisir les images pour un même objet.

3. Pour obtenir le nectar poétique, Ódinn a dû séduire Gunnlöd, fille de Suttungr, qui gardait dans une grotte les deux vases contenant le précieux liquide. Serpent étant une métaphore courante pour géant, son épouse serait Gunnlöd, le nectar poétique étant la récompense qu'Ódinn a obtenue pour avoir partagé sa couche. Le sens de la strophe est : j'osai composer un poème pour le roi (le seigneur du sol) : Egill fait allusion à son poème *Rachat de la tête* (*Höfudlausn*). La coupe d'Yggr (encore un nom d'Ódinn) est donc le récipient qui contient toute poésie.

4. L'hydromel d'Yggr est la poésie (voir strophe 6). Le support gris loup de la coiffure du poète est sa tête. Le sens des trois dernières lignes est : le prince me laissa la vie sauve.

Page 179.

1. Les deux gemmes sont les yeux du poète. Le mot *höfudlausn* (rançon de ma tête; voir n. 3, p. 178) figure ici en tant que nom commun.

2. Egill développe à loisir la même idée que dans les strophes précédentes.

3. La strophe nous est parvenue mutilée. Egill continue de faire allusion aux ravages qu'il fit dans la famille d'Eiríkr à la hache sanglante. Il pourrait renvoyer ici au meurtre de Rögnvaldr fils d'Eiríkr (voir chap. LVII, p. 119).

Page 180.

1. La crainte du bouleau est le feu. Sa « planche » désigne l'âtre, *arin* en islandais, son ours (*björn*) désigne Arinbjörn (voir n. 1, p. 138). Egill, comme tant d'autres scaldes, se plaît à ces jeux de mots savants.

2. L'ours de la pierre reprend donc le jeu de mots de la strophe précédente pour Arinbjörn. Freyr et Njördr, son père, sont les dieux de la richesse : Arinbjörn était un *hersir* très fortuné.

Page 181.

1. Hróaldr est le grand-père d'Arinbjörn. Le vaisseau des vents est le ciel dont le « fond » est la terre : partout, les biens entourent Arinbjörn.

2. Nul ne sait qui est Véthormr. Le nom signifie littéralement : celui qui fait révérence au temple.

3. Le *knörr* de la couche d'Arinbjörn est sa maison. Le terrain de la

hallebarde est la main : nul ne quitta Arinbjörn les mains vides, il fit des présents à tous ceux qui venaient le voir.

4. Arinbjörn est *hersir* du Firdafylki, le *fylki* (voir n. 6, p. 4) des fjords. Il est « cruel » pour l'argent, c'est-à-dire qu'il est très libéral. Draupnir est l'anneau d'or magique d'Ódinn, d'où dégouttent toutes les neuf nuits neuf anneaux semblables. Son ennemi est donc l'homme généreux, ici encore une fois Arinbjörn. Rappelons que la libéralité est la qualité majeure du chef. Les mêmes idées régissent la fin de la strophe. Són est le nom d'un des trois récipients qui contiennent le nectar poétique.

Page 182.

1. La strophe est trop gravement mutilée pour qu'on puisse la reconstituer. Les quelques mots qui en subsistent indiqueraient qu'Egill continue de louer le caractère pacifique d'Arinbjörn.

2. La piste des mouettes est la mer. Le sens de cette strophe est : ç'aurait été dommage de jeter à la mer, de gaspiller tant de biens. Rökkvir est un roi de mer dont le lieu amplement chevauché est évidemment la mer, l'idée étant la même que dans la première moitié du poème.

3. Einarr Skálaglamm est bien connu parmi les scaldes de la seconde moitié du xe siècle. Diverses autres sources le mentionnent également, dont la *Saga des vikings de Jómsborg*. Ce fut le scalde attitré du *jarl* Hákon sur lequel il composa deux poèmes laudatifs dont l'un, fort célèbre, s'intitule *Disette d'or* (*Vellekla*).

Page 183.

1. Le couteau à trancher les écus est l'épée. Les deux derniers vers sont difficiles à entendre. Egill doit sans doute vouloir dire qu'il a tué plus d'un homme. Le mythe rapporte que les dieux créèrent le premier couple humain à partir d'un frêne (*askr*) et d'un sarment de vigne (*embla*) qui voguaient sur la mer. Ce couple initial s'appelle donc Askr et Embla. Le frêne d'Embla s'appliquerait donc à l'homme en général.

2. Tous ces faits sont rapportés en détail dans la *Heimskringla*.

3. Yngvi est un roi de mer, son *thing* est la bataille, ses renommés les guerriers. Il semble que la parure de l'hydromel soit l'or et ceux qui le diminuent les princes. Le haut plateau du faucon est la main : les princes me versaient de l'or dans la main en récompense de mes poèmes.

4. Ce surnom, qui est expliqué en détail encore que de façon hautement fantaisiste dans la *Saga des vikings de Jómsborg* (chap. xxx et xxxi), n'est pas sûr.

5. Disette d'or (voir n. 3, p. 182). On sait qu'un des thèmes les plus fréquents de la poésie scaldique est l'espoir d'obtenir forte récompense pour la prestation du poète. La *Vellekla* est traduite dans l'*Anthologie de la poésie nordique ancienne* de Renauld-Krantz, ouvr. cité, p. 205 et suiv.

Page 184.

1. Váfödr est Ódinn, sa boisson la poésie, puisqu'il a dû avaler le contenu des récipients enfermant le nectar poétique pour le transporter jusqu'à Ásgardr. Le gardien des hommes qui siège sur la terre est le *jarl* Hákon. Einarr n'est pas content du salaire qu'il reçut pour sa poésie.

2. Sigvaldi est un chef connu de la *Saga des vikings de Jómsborg*. Le

serpent des blessures désigne l'épée. Endill est un roi de mer dont le ski est le bateau.

3. L'usage de ces boucliers peints ou gravés est fréquemment attesté. Ils sont souvent décorés de scènes tirées des textes héroïques ou épiques anciens. Cette coutume n'est pas particulièrement germanique. Dans le Nord, elle a donné lieu à un genre poétique spécial, le « poème de bouclier » (*skjaldkvaedi*) dont le chef-d'œuvre est la *Ragnarsdrápa* du Norvégien Bragi Boddason, le premier scalde connu.

4. La coutume est bien établie. Les *Hávamál* disent que l'invité qui reste trop longtemps chez son hôte, « d'agréable devient détestable » (strophe 35). Il en subsiste quelque chose dans le proverbe populaire norvégien qui dit qu'au bout de trois jours, « l'invité et le poisson puent ».

5. Enclos du bateau : bouclier qui était disposé sur le bordage. Gylfi est un roi de la mer, son « sol » est la mer dont le cheval est le bateau.

Page 185.

1. Sans que l'on soit d'accord sur leur valeur exacte, il semble que les mesures de poids — qui deviendront ensuite unités de valeur et de monnaie — aient été le marc (*mörk*) qui valait 8 onces (*eyrir*, au pluriel *aurar*, d'où *öre* en scandinave moderne) ou 24 *ertug* ou 240 *penningar*. Le poids d'un *eyrir* serait d'environ 24 grammes (d'or ou d'argent). Le système a beaucoup fluctué au cours du temps.

2. Sans que l'on puisse décider si cette cérémonie avait lieu avant ou après l'énoncé des verdicts rendus dans les procès jugés au cours de l'*althing*, il est clair qu'une procession officielle allait jusqu'au Mont-de-la-Loi (*Lögberg*) à l'occasion de l'assemblée. La cérémonie est mentionnée dans tous les textes de lois islandais.

3. Le cavalier du cheval des eaux (du bateau) est l'homme, le marin. Le ski de la mer est le bateau. L'usage, attesté plusieurs fois dans cette saga même (voir n. 5, p. 51 et n. 1, p. 122), était de couvrir de pierres le cadavre d'un homme.

Page 186.

1. Les personnages brièvement présentés ici sont les protagonistes d'une autre Saga des Islandais, la *Saga de Thórir aux poules*.

2. *Berudrápa* (*drápa* de *bera*) : dans ce contexte, poème du bouclier.

3. Ódinn aime « le feu de l'autel » sur lequel on lui sacrifie des victimes; la cascade d'Ódinn est la poésie. Lorsque Ódinn, ayant volé le nectar poétique, revint vers Ásgardr, ce fut sous la forme d'un aigle qui, pressé par le géant Suttungr, également métamorphosé en aigle, régurgita son larcin dans des récipients qu'avaient préparés à cet effet, dans Ásgardr, les autres dieux ases. La semence des mâchoires de l'aigle est donc la poésie. Le corbeau des failles est le cheval dont le capitaine est le guerrier.

4. C'est-à-dire nés de concubines et donc non admis à recevoir l'héritage de leur père. Le texte emploie le terme *laungetinn* (conçu en secret) par opposition à *skilgetinn* (conçu selon les normes en vigueur).

5. En dépit de son nom rarement mentionné et de sens obscur, qui ne s'applique qu'à lui, Hrífla est bien l'ancêtre lointain des Sturlungar comme le disent aussi d'autres textes. En revanche, Hrafn n'est mentionné qu'ici.

6. Helga la Belle est l'héroïne d'une des plus belles Sagas des Islandais, la *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent*. La plupart des descendants de Thorsteinn sont connus de divers autres textes.

Page 187.

1. Tous ces personnages sont connus d'autres sagas, notamment de la *Saga de Snorri le Godi* et de la *Saga de Kormákr*.
2. C'est-à-dire : Marécage à la Meule.
3. Porte de Grani.

Page 188.

1. Le recueil de lois islandaises intitulé *Grágás* spécifie : « Le meurtrier doit recouvrir le cadavre s'il s'éloigne d'un homme mort, afin que ne le mangent ni oiseaux ni bêtes [...] S'il ne le fait pas, il est passible de bannissement » (Ia).

Page 190.

1. Il est connu du *Landnámabók* qui le dit fils de Teitr.
2. Après la christianisation, la notion de *godi* (voir n. 9, p. 42) évolua et passa progressivement à celle de *godordsmadr*, littéralement : possesseur d'un *godord*, c'est-à-dire d'un pouvoir temporel à délimitations géographiques vagues et fluctuantes. Selon un schème qui évoque un peu la féodalité, sans qu'il soit permis d'assimiler les deux notions (le Nord n'ayant jamais connu de féodalité), le détenteur d'un *godord* recrute ce que l'on pourrait appeler des « clients » ou *thingmenn* (au singulier *thingmadr*) qui s'engagent à son égard dans une sorte de relation de services réciproques, moyennant une espèce d'allégeance, encore qu'un *thingmadr* puisse changer de *godordsmadr*. Les décennies passant, l'institution prit de plus en plus de poids : après le début du XIIe siècle, le *godordsmadr* devint un homme important, sa qualité tenant au nombre de ses *thingmenn*. La rivalité pour la possession et la transmission des *godord* (qui étaient cessibles par vente, don ou héritage) sera la cause première de la perte de l'indépendance islandaise, en 1262-1264.

Page 191.

1. *Stefnuför* : voyage d'assignation dûment prévu par les textes de lois ; le plaignant se rend au domicile de l'accusé pour faire publiquement connaître, en sa présence, l'objet du litige.
2. Rappelons que les deux sortes de verdicts que connaissait cette législation où la peine de mort n'existait pas sauf pour crimes « inexpiables » étaient le bannissement (pour trois ans) et la proscription définitive. Le *Grágás* (recueil des lois islandais ; Ia 110) précise bien, en effet, que deux bannissements successifs valent une proscription.

Page 192.

1. Tous les verdicts devaient être rendus à la tombée de la nuit ou la nuit venue (d'après le *Grágás*, Ia 99).
2. Je traduis ainsi, faute de mieux, *krókaspjót*. Il s'agit en fait d'une lance à lame barbelée.

Page 193.

1. Un autre manuscrit eſt plus détaillé : « [...] bien véhément sur cette affaire, et fort décidé à faire à ton gré, mais tu dis vrai quand tu déclares que tes avis m'ont toujours bien servi ; tu vas décider maintenant aussi, mais je ne m'étonnerais pas que nous ayons à nous en repentir par la suite. »

Page 195.

1. Le texte emploie ici un terme typique : *óbótamadr*, homme pour qui les lois ne prévoient même pas la possibilité de verser compensation. Son cas eſt alors un *óbótamál*. On sait que la compensation (*bót*) eſt le principe même de la réparation des offenses et les sagas, y compris celle-ci, nous en offrent d'innombrables exemples. Étaient tenus pour *óbótamál*, entre autres, les crimes dits honteux (voir n. 2, p. 125), les viols, les pratiques de magie ou de sorcellerie, la composition de poésies diffamatoires (*níd*), etc.

2. Les jours de déménagement (*fardagar*) sont quatre jours successifs, fin mai, pendant lesquels il eſt légal de transporter sa résidence ailleurs. Voir à ce propos la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, chap. XXVI, p. 1108 et n. 2.

3. Nous tenons ici une des notions capitales de l'univers scandinave ancien, celle de *mannhelgr*, c'eſt-à-dire d'inviolabilité confèrée à un homme par sa naissance et son ſtatut d'homme libre reconnu comme tel par ses pairs. Cette idée eſt fort ancienne et plonge ses racines dans le paganisme : les puissances se sont intéressées à un homme dès sa naissance en lui conférant une capacité propre et une aptitude à la réussite ou à la victoire (*eiginn máttr ok megin*). Conscient du fait, il se doit de faire valoir cette propriété en se conduisant conformément à l'éthique en vigueur et en respectant les lois. La dialectique de l'honneur, du deſtin et de la vengeance, fondamentale pour la compréhension de cet univers mental, vient de là. Tant qu'il ne manque point à cette loi imprescriptible, il eſt « sacré » (*heilagr*, mot que nous retrouvons dans l'allemand *heilig*, l'anglais *holy*, le suédois *helig*, etc.). S'il y manque, c'eſt-à-dire s'il rompt par ses actes, par ses manquements à la loi, cette « paix » qu'il porte en lui, il se désacralise littéralement, il se fait *óheilagr*. Voir *Les Religions de l'Europe du Nord*, ouvr. cité, chapitre « Le Sacré chez les anciens Scandinaves ».

Page 196.

1. Un autre manuscrit ajoute ici : « Parce qu'il y a là un long parcours à enclore ; Thorſteinn avait l'intention d'y faire un parc à agneaux car il avait une quantité considérable de brebis. » En 1886, un certain Sigurdur Vigfusson aurait vu des veſtiges de cet enclos (*Árbók Fornleifafélagsins*, 1886, p. 3).

2. Comme il eſt dit au début du chapitre LXXI (p. 154), il devait y avoir deux chemins, l'un praticable en hiver seulement, l'autre pendant le reſte de l'année.

Page 197.

1. Sigurdur Nordal pense que ce Thorgeirr doit descendre de Thorgeirr Lambi et de Thórdís fille d'Yngvarr (chap. LVIII, p. 120).

2. Quand des bateaux arrivaient de Norvège vers la fin de l'automne,

le retour étant rendu impossible pendant la mauvaise saison, la coutume était que les Norvégiens se logent chez un *bóndi* de leurs amis ou connaissances. C'est le cas ici, d'où le possessif « son ».

3. Un manuscrit précise que, de l'autre côté de la rivière, « il y a une colline boisée longue et étroite; la route la longe mais à l'ouest de la colline, il y a des prairies qui appartiennent à une ferme ».

Page 198.

1. Le blanc n'est pas un surnom ici, c'est un terme de mépris, comme p. 185. On comparera avec le chapitre LII de la *Saga des gens du Val-au-Saumon* où Kjartan est traité d'« homme blanc et sans courage » (p. 503).

2. Petit bois de Grímr.

3. La colline de la bataille.

4. Cette épée a dû être renommée, elle est également nommée dans la *Saga de Kormákr* (chap. XII).

Page 199.

1. L'héritier de Geirr est le neveu d'Egill, fils de Thorúnn fille de Grímr le Chauve et de Geirr le Riche fils de Ketill Blundr.

2. Voir n. 9, p. 42.

Page 200.

1. Sur ce quatrain célèbre — et érotique, chose fort rare, la « vrille des jambes » se passant de commentaires — on a beaucoup écrit. Sigurdur Nordal note dans son édition de la saga un libelle italien qui s'applique exactement aux vers d'Egill vieux : « Quand j'étais jeune, tous mes membres étaient mous, un seul se trouvait dur; maintenant que je suis vieux, j'ai tous les membres durs, un seul se trouve mou. »

2. Syn est une petite déesse. « Syn des étoffes » signifie femme. Les plaines des paupières sont les yeux. Le noble de terre est le roi, les propos de Geirhamdir (vraisemblablement, un géant, quoique ce nom ne revienne nulle part ailleurs) sont l'or.

3. Egill fait ici un jeu de mots intraduisible. Pour « talons », il emploie un mot rare, *ekkjur*, qui signifie en effet « talons » mais aussi « veuves », d'où les « femmes » de l'avant-dernier vers.

Page 202.

1. C'est-à-dire après 999, date à laquelle l'*althing* adopta le christianisme.

2. Ce transfert est attesté par la toponymie et par les témoignages de voyageurs.

3. Le transfert des ossements humains (les cadavres étant souvent enterrés dans l'église même ou, sinon, dans le cimetière qui, alors comme souvent aujourd'hui encore dans les campagnes scandinaves, se trouvait immédiatement à côté de l'église) était rigoureusement réglementé par les textes de lois à l'époque chrétienne.

4. Ce prêtre figure dans les écrits d'Ari Thorgilsson le Savant et dans la *Sturlunga Saga*. Il vécut au milieu du XII[e] siècle.

5. Un pétoncle, plus précisément.

Page 203.

1. La *Saga des gens du Val-au-Saumon* mentionne aussi cette église (voir chap. LI, p. 502). Kjartan Óláfsson y aurait été enterré alors qu'elle venait tout juste d'être consacrée.

2. C'est-à-dire « Flanc-de-Fer ».

3. Un manuscrit ajoute : « Et on le tint pour un très grand champion et un homme intrépide; après cela, il alla en Islande et s'installa à Borg où il vécut jusqu'à sa vieillesse, et de lui provient une grande descendance. Et ce récit se termine là. » Le Skúli dont il est question ici n'est guère connu. Son fils, Egill, intervient dans la *Saga des confédérés.* Skúli était scalde : on a conservé de lui des fragments d'un poème sur la bataille de Svoldr.

SAGA DE SNORRI LE GODI

NOTICE

Une saga s'intéresse en principe aux heurs et aux malheurs d'un personnage de grande envergure, de sa naissance à sa mort; elle évoque également ses ancêtres les plus importants et parfois même ses descendants. Ainsi, ce genre reste fidèle à l'éthique germano-nordique ancienne : l'attention des auteurs se concentre sur une famille représentée par l'un de ses membres le plus dignes de mémoire. C'est pour cette raison que l'on a parlé pendant longtemps de Sagas de familles à propos de ce qu'on appelle aujourd'hui Sagas des Islandais. Bien des commentateurs modernes ont le tort de se figurer que la saga est un genre épique ou héroïque et de parler de saga dès qu'il est question de hauts faits, de bravoure ou de prouesses. C'est oublier un peu vite que la pierre de touche de ce type de littérature est la famille. L'erreur vient de ce que les sagas insistent souvent sur les actions d'éclat de leurs personnages centraux; du reste, une catégorie de sagas, les Sagas légendaires (*Fornaldarsögur*), met délibérément l'accent sur cet aspect des choses. Mais ce ne sont pas de « vraies » sagas.

Parce qu'à l'intérieur même de la catégorie des Sagas des Islandais, il se trouve des textes qui, sans dédaigner le critère familial, élargissent leur perspective, on a renoncé à l'appellation de Sagas de familles. Un ouvrage comme la *Saga des chefs du Val-au-Lac* ne suit pas les membres successifs d'une famille illustre mais la lignée de grands chefs détenteurs d'un *godord* donné. Les titres sous lesquels ces textes sont passés à la postérité — *Saga des gens du Val-au-Saumon*, *Saga des gens du Ljósavatn*, *Saga des gens du Svarfadardalr*, etc. — nous donnent d'ailleurs clairement à entendre que le récit ne se concentrera pas sur un seul personnage choisi au sein d'une seule communauté familiale.

Or, la saga qui nous intéresse en ce moment s'intitule en islandais

Saga Thórsnesinga, Eyrbyggja ok Álptfirdinga[1]. On a choisi de l'intituler dans la traduction française *Saga de Snorri le Godi* pour dire nettement que, malgré tout, le personnage de Snorri le Godi sert de trait d'union entre les multiples péripéties qui concernent non pas une mais plusieurs familles implantées dans la région en question. En fait, ce n'est pas avant tout une saga de familles mais une chronique de district, ce qui lui confère une indéniable originalité à l'intérieur du genre des Sagas des Islandais. Cela ne signifie pas que la famille est absente : on verra que Snorri le Godi est suivi de sa naissance à sa mort et que l'auteur s'intéresse à tout son lignage. Mais le cadre est plus vaste : cette saga rend compte des destinées des principaux *boendr*[2] qui ont vécu au xe siècle dans cette partie du pays.

C'est donc un document historique et humain de premier plan : il nous renseigne en détail sur ce qu'étaient ces hommes et ces femmes qui furent responsables de la prodigieuse histoire de l'île, de sa colonisation à l'avènement de ce que l'on est convenu d'appeler son âge d'or.

Les *boendr* étaient des hommes d'action, aimant les valeurs d'action. Leurs contemporains exacts sont passés à la postérité sous le nom de vikings. Eux-mêmes ne dédaignaient pas les activités prédatrices, guerrières et commerciales des vikings qu'ils tenaient pour particulièrement formatrices de la jeunesse mais point assez sérieuses pour un *bóndi*[3]. À la vérité, celui-ci s'occupe à pêcher, à fumer du poisson, à pratiquer l'élevage extensif du mouton et des bovins, et à veiller à l'établissement — puis au maintien — de sa réputation. Comme Arnkell, qui n'hésite pas à travailler la nuit, le *bóndi* s'emploie avec la plus grande énergie. Les loisirs sont occupés à des jeux, des courses, des joutes d'une rare violence. Il reste peu de temps pour muser, et moins encore pour bavarder : chaque mot compte et il faut prendre garde à la rectitude de son interprétation ; le « romantisme » est un luxe dangereux ; les considérations philosophiques se résument en des formules lapidaires ; les convictions religieuses se résolvent en des pratiques cultuelles rares mais signifiantes. Avant de ressentir ou d'imaginer, il faut *agir* ; c'est là un monde qui va. Snorri le Godi est un fameux arriviste qui ne connaît de repos que pour méditer sur la meilleure façon de marier ses filles. Il y a chez chacun de ces hommes une volonté de puissance manifeste. La vie y gagne un prix infini et la mort est acceptée comme un avatar inéluctable, indigne de gémissements. Le vieux Thórólfr l'Estropié montrera d'ailleurs qu'il est encore possible de se manifester au-delà du terme fatal.

Il est à noter qu'un auteur de saga abandonne automatiquement un personnage, fût-il le plus important de son histoire et fût-ce pendant vingt ans, dès que celui-ci ne fait plus rien de neuf. En revanche, le premier malandrin venu, le plus obscur esclave, la femme la plus douce bénéficient de toute l'attention de l'auteur aussitôt qu'ils agissent de façon remarquable, que ce soit en bien ou en mal. Les gardes dorées et la poignée tressée d'argent d'une belle épée prêtent à rire si elles ne vont pas de pair avec un métal d'une trempe irréprochable[4]. Hésiter, c'est perdre ; tergiverser, c'est mourir. Toutes les valeurs sont des valeurs

1. *Saga des gens du Thórsnes, d'Eyrr et de l'Álptafjördr.* Le Thórsnes, Eyrr et l'Álptafjördr sont trois lieux importants du district de l'ouest islandais.
2. Voir l'Introduction, p. XIV-XVI.
3. Singulier de *boendr.*
4. Voir chap. XLV, p. 289.

d'action : l'univers des sagas est tout entier agonistique. L'écriture elle-même ne déroge pas à cette règle; elle est pressée de courir à son terme, elle évite tous les développements inutiles au propos de l'auteur et procède, dans les cas urgents, par allusions, sous-entendus, ellipses ou litotes. Une saga est un texte qui va.

Mais il ne s'agit pas ici de hasard ni de confusion : le monde dans lequel évoluent les *boendr* est réglementé, pesé et divisé. On est frappé par la passion de ces hommes pour l'organisation, la législation, la formule juridique imparable, si tant est qu'elle puisse exister. De là vient ce génie procédurier, retors et chicaneur, qui ne pourra manquer de surprendre à la lecture de certains chapitres. Ainsi, ce n'est pas l'assassin qui est condamnable, mais celui qui l'avait attaqué, parce qu'il s'était rendu coupable d'une « attaque initiale » (*frumhlaup*). De même, Arnkell était dans son droit en faisant pendre des esclaves qui voulaient mettre le feu à une ferme; il sera pourtant pénalisé, parce qu'il ne les a pas pendus à l'endroit congru. On peut penser que de tels jugements relèvent moins du respect de la loi que de celui de la lettre de ladite loi. Voire! Qu'une société qui a dû compter au mieux quelques dizaines de milliers d'âmes ait pu tenir bon quatre siècles durant, sans exécutif fort, sans armée, sans police ni milice, a de quoi nous étonner quand on constate qu'elle était surtout constituée de querelleurs vindicatifs et violents, d'ambitieux volontiers envieux, souvent perfides et à peu près toujours retors.

À cela, trois raisons : tout d'abord, l'amour de la loi, la passion immodérée du texte, l'acceptation du codicille que nul n'est censé ignorer. La loi a tout prévu et si d'aventure l'événement la met en présence d'une situation inattendue, l'ajout est immédiatement fait qui palliera la faille. Voilà pourquoi les femmes d'Islande n'ont plus le droit d'ester après la mort d'Arnkell le Godi[1]. On sait que la loi était sacrée; elle était même probablement l'âme de la religion nordique : le dieu Týr n'a-t-il pas perdu la main droite pour passer un pacte inviolable avec les puissances du désordre? Celui qui s'estime lésé, à tort ou à raison, a toujours un recours dans la loi. Et ceux qui sont « versés dans la connaissance » des textes interviennent à point nommé pour ramener à la raison les orgueilleux et confondre les iniques. Dans ces conditions, il semble difficile qu'un personnage puisse accéder à une position dominante, mais l'exemple de Snorri le Godi prouve que cela n'était pas impossible. On notera toutefois que c'est en louvoyant qu'il se hisse au sommet; mais en général, il respecte la légalité plus souvent qu'il ne pratique l'abus de pouvoir.

En second lieu, il faut bien voir que le froid réalisme de ces gens interdit tout idéalisme et toute utopie : il est impossible qu'un individu ait toujours la loi pour lui; nul n'est à l'abri de l'erreur ou de la faute; tel qui triomphe aujourd'hui se rendra vulnérable demain. De la sorte s'instaure une manière d'équilibre pratique ou de jeu compensatoire qui fait que personne n'est définitivement installé ni irrémédiablement déchu. Ce qu'on pourrait appeler la « conscience collective » mène un jeu de balance délicat et subtil. Le lecteur verra de quelle façon la fortune favorise tour à tour les gens du Thórsnes, ceux d'Eyrr et ceux de l'Álptafjördr. Ainsi la paix parvient à se maintenir, précaire et menacée

1. Voir chap. XXXVIII, p. 272.

comme toute paix, mais sans que jamais la tyrannie ou la démagogie ne se manifestent. Personne ne règne car, en fin de compte, force reste à la loi.

Ou plutôt, et c'est la troisième raison à prendre en compte, ce sont les *góðviljamenn*, les hommes de bonne volonté, qui finissent par obtenir gain de cause. Dans toute querelle, il y a trois parties en présence : celles des deux antagonistes et celle des hommes de bonne volonté qui séparent les belligérants, discutent, promettent leur assistance et découvrent à force d'imagination un terrain d'entente. La tâche de tels entremetteurs était d'autant plus malaisée qu'il fallait également considérer un autre trait constitutif des mentalités scandinaves, l'amour de l'indépendance et de la liberté. Cela peut nous paraître difficile à entendre mais il faut compter avec cette caractéristique : forcés de vivre ensemble par les conditions et les circonstances matérielles, géographiques et historiques, hommes et femmes n'ont de cesse que l'on respecte leur individualité. On ne peut ni escamoter ce paradoxe ni, en vérité, chercher à le comprendre : il convient seulement de l'admettre puisqu'il fonde la spécificité scandinave, ancienne et moderne. Pour cette raison, la loi, qui ne connaissait la peine de mort que dans certains cas où l'infraction équivalait à une désacralisation[1], n'envisageait, en fait de coercition, que la « compensation[2] », le bannissement et la proscription : de la sorte, on laissait à l'individu la possibilité d'aller refaire sa vie ailleurs, d'exercer autrement et autre part sa liberté. C'est ainsi que l'on découvre le Groenland ou Vínland-le-Bon, ou bien le Pays des Hommes blancs[3]. La querelle au premier *thing* (assemblée) de Thórsnes, racontée dans les chapitres initiaux de la *Saga de Snorri le Godi*, pourrait être prise pour une impitoyable lutte d'influences. En vérité, un homme avait pris lors de cette assemblée des décisions arbitraires; or, en ce pays, l'arbitraire est inacceptable, au moins autant parce qu'il empiète sur la liberté d'autrui que parce qu'il va contre la loi. Nul mieux que ces hommes belliqueux ne vérifie avant la lettre le principe spinozien selon lequel la liberté est consentement à un ordre.

Et cela peut-être parce que, en dernière analyse, cet ordre n'est pas affaire humaine : il a été voulu par les puissances du destin, suprêmes divinités de cet univers qui s'efforcera par la suite de leur donner des noms et des visages plus conformes à nos habitudes. On sera peut-être surpris de constater à quel point la *Saga de Snorri le Godi* baigne dans une atmosphère surnaturelle. Revenants, magie et pratiques païennes y reviennent à chaque page. Le centre véritable de ce texte n'est pas Snorri mais bien Helgafell, la Montagne Sainte, que l'on ne peut regarder sans s'être purifié[4]. Il faut prendre garde au fait que pendant des siècles les Islandais évolueront dans un univers fortement sacralisé : coutumes, traditions, lois, grandes dates de la vie, détail des actes quotidiens et jusqu'aux toponymes et sobriquets, tout nous renvoie sans cesse aux dieux, à commencer par les prérogatives de ces *godar*[5], Arnkell et Snorri, qui mènent l'action : ils tenaient leurs privilèges temporels de pouvoirs

1. Par exemple, dans les cas de pratique de la magie, de vol ou de viol (voir n. 3, p. 195).
2. En argent ou de toute autre manière.
3. Voir n. 3, p. 296 et n. 1, p. 327 ainsi que la Notice des *Sagas du Vínland*, p. 1607-1618.
4. Voir chap. IV, p. 209. De façon significative, l'Église y installera l'un des tout premiers monastères islandais.
5. Pluriel de *godi*.

spirituels fort anciens et étaient — consciemment — les intermédiaires entre l'au-delà et ici-bas. Ils en ont gardé quelque chose de mystérieux qui dédouble leur personne et cerne ce texte d'une aura où le merveilleux est sensible à chaque instant.

★

Le propos de l'auteur est donc multiple, et il nous faut nous interroger sur ses intentions. Une province revit dans son texte, un personnage central y est mis en relief, mais, chemin faisant, toutes les pratiques d'ordre juridique, toutes les coutumes religieuses sont prises en considération. Cette saga, comparée avec d'autres, de facture absolument linéaire[1], pourrait donner une impression de dispersion, que confirme d'ailleurs une tradition manuscrite dont la complexité nous interdit l'étude détaillée. Selon toute vraisemblance, et compte tenu des rapports évidents qui l'unissent à d'autres textes islandais dont nous connaissons approximativement la date de rédaction, la *Saga de Snorri le Godi* a dû voir le jour, sous la forme qu'elle a présentement, autour de 1230, ce qui n'exclut pas que certaines parties aient été redigées avant cette date. Il semble assez clair, dès la première lecture, que cette saga est une collection de dits (*thaettir*) dont certains pourraient être bien antérieurs à 1230, si l'on se fie aux survivances en tout genre dont ils font état et surtout au fait qu'ils présentent ces survivances sans que leurs auteurs aient éprouvé le besoin de les éclairer.

Une chose est sûre : l'auteur du texte définitif a fait œuvre de rassembleur ou de « fondeur », au sens le plus artisanal du mot. Il disposait de toutes sortes de documents, écrits ou oraux, et devait traiter cette matière naturellement disparate; or, une étude attentive démontre sans conteste que l'œuvre achevée est due à un écrivain de premier ordre, à un artiste éminemment conscient de son art. C'est donc l'occasion d'analyser avec précision la façon dont travaillait un auteur de sagas.

À première vue, la *Saga de Snorri le Godi* se donne l'allure d'une chronique campagnarde décousue où l'on peut suivre les querelles de paysans à propos de sujets sans grandeur : où faire ses besoins? Comment trier les moutons? Qui a volé mon cheval? Est-ce vrai que le beau Björn a séduit la sœur de Snorri? On songe aux romans paysans de Marcel Aymé et il est plaisant de constater que sur une matière si peu noble s'élabore un tel chef-d'œuvre. Car l'impression première ne saurait prévaloir : très vite, on se rend compte que ladite matière est adroitement traitée, que le récit déborde le cadre d'une telle chronique, que l'auteur a visé des buts bien plus élevés et qu'il parvient à dominer son sujet. De quelle façon? À quelle fin? La vraie question que pose cette saga est celle de son unité, autrement dit, celle de sa composition.

Car l'auteur s'avance sur de nombreuses pistes : il narre les démêlés qui dressent l'une contre l'autre, un demi-siècle durant, trois ou quatre familles où les fiers-à-bras, les mauvais garçons et les intrigants ne manquent pas; il évoque les souvenirs de tous ordres qui s'attachent à des lieux chers et intimement connus; il suit plusieurs existences parallèles, illustres à des titres divers, de la naissance à la mort, et s'intéresse en particulier à la vie d'un grand ancêtre, Snorri le Godi; il multiplie, ce faisant, les réminiscences d'ordre juridique, légendaire et religieux, et de

1. Par exemple, la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* (p. 1173-1201).

la sorte s'efforce de ressusciter le bon vieux temps, celui des découvertes et des nouveautés, celui du monde à naître dont le prestige était si fort pour un homme du XIIIe siècle conscient de la décadence de son pays harassé par les divisions intestines, tout proche de la chute et de l'aliénation de ses libertés.

Cette saga peut faire penser à ces conférences-promenades naguère à la mode. L'auteur est un homme des fjords de l'ouest : il en connaît chaque pouce carré, à un point tel qu'il est parfaitement possible, aujourd'hui encore, de suivre pas à pas l'un de ses personnages parti faire une course, comme Thrándr le Marcheur, ou de reconstituer au petit détail près une bataille comme celle du Vigrafjördr. Il fallait être du Breidafjördr du côté du Snaefellnes pour mener aussi impeccablement une enquête dont on s'aperçoit vite qu'elle n'est nonchalante qu'en apparence. Elle s'organise autour de trois centres de ralliement qu'indique précisément le titre islandais de la saga : le Thórsnes[1], Eyrr et l'Álptafjördr[2]. Il était nécessaire d'être au courant des habitudes locales, de parler comme ces pêcheurs-fermiers et de sortir de leurs familles pour posséder ainsi, à fond, leur vision de la vie.

Il fallait aussi une belle culture. Notre auteur vient probablement du monastère d'augustins établi en 1184 à Helgafell. Il a en tout cas reçu une éducation cléricale et en a été marqué. On le voit comparer, comme instinctivement, un prétendu temple chrétien et une église[3] ; il a la manie bien cléricale de fournir des étymologies, même fantaisistes, de citer ses sources et d'étaler son savoir, même s'il s'agit de poésie scaldique : on remarquera que le long chapitre XIX, qui ne fait que répéter le précédent sans apporter grande nouveauté à l'action, n'a pour raison d'être que l'introduction des quatorze strophes de Thórarinn le Noir. Et que penser de l'ironie allègre avec laquelle il se moque au passage des prêtres qui reçoivent « joyeusement » les cadeaux que leur fait Thórgunna[4] ?

Du clerc, l'auteur a les lectures : il connaît toutes sortes d'ouvrages qu'il évoque à mots couverts, qu'il démarque, pille ou dont il cite les titres : des généalogies, *Le Livre des Islandais* d'Ari Thorgilsson le Savant, et quantité de sagas ou de dits : la *Saga du combat sur la lande*, la *Saga des gens du Val-au-Saumon* dans une de ses premières versions, la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, celle de *Gísli Súrsson*, celle de *Björn Champion-du-Hítardalr*, sans parler des versions anciennes du *Livre de la colonisation de l'Islande*, des œuvres de Snorri Sturluson et d'un tout petit écrit que l'on peut sans doute attribuer à Ari Thorgilsson, la *Vie de Snorri le Godi*. Il se jette avec avidité sur la moindre strophe, sur le quatrain le plus humble, s'ils sont susceptibles d'éclairer son histoire ou d'orner son texte. L'éditeur islandais de la *Saga de Snorri le Godi*, Einar Ólafur Sveinsson, ne met en doute l'authenticité d'aucune des trente-sept strophes que contient le récit.

Voilà donc un lettré, fils du pays et fier de l'être, qui nous entraîne dans un vagabondage apparent. Nous sommes conviés à le suivre et à l'écouter car il sait tout ; tout lui souffle une anecdote à débiter, un tableau à brosser, un détail à relever. Telle baie est un point de départ de la colonisation : détail des rites et des circonstances ; sur tel rocher, on

1. Cap de Thórr.
2. Fjord des Cygnes.
3. Chap. IV, p. 208.
4. Chap. LI, p. 302.

s'est battu : récit du combat, nature des blessures, nombre et identités des morts; telle ruine est celle d'une ferme qui fut hantée par un effroyable revenant : évocation de l'histoire; à tel endroit, on a brûlé les rideaux du lit d'une magicienne : comment, pourquoi, dans quelles circonstances; en tel lieu, un poète a déclamé une strophe vengeresse sur la main que l'on venait de trancher à sa femme : citation, élucidation; en tel autre, un grand champion s'est embarqué pour Irlande-la-Grande : évocation du mystère, précisions; telle route a été ouverte dans la lande par deux guerriers-fauves stupides, comme il est dit dans telle saga : la connaissez-vous? etc. Les légendes, souvenirs, mythes et traditions vénérables surgissent sous sa plume comme machinalement : voilà ce qu'il en coûte de renverser nerveusement une marmite de gruau, méfiez-vous des belles armes dont le fer est mal trempé, sachez qu'il y a des limites à la patience des cocus, savez-vous ce qu'est la « lune fantastique », et pourquoi cette pierre-ci porte des marques rouges? C'est bien le rôle d'un guide que joue notre auteur dans une longue promenade à travers les lieux et les époques.

Dans ces conditions, comment éviter la petite chronique locale ou la littérature d'almanach? Comment a-t-on pu faire pour tirer de ce fatras une grande œuvre littéraire et artistique, deux qualifications qu'on ne saurait refuser à cette saga? Quel est le principe d'unité qui a permis d'en faire un texte dominé? L'art d'écrire de l'auteur mérite bien qu'on tente de répondre à ces questions.

Il existe bien sûr une unité géographique, dans la mesure où le récit ne sort guère de la presqu'île de Snaefell que l'on parcourt en long et en large. De là, les étymologies parlantes[1] et les résurgences de traditions locales à propos desquelles l'auteur emploie des tournures figées destinées à donner à sa relation un tour faussement objectif, comme « les gens disent[2] » ou « il y en a qui disent[3] ». Et de rappeler en quoi consistait cette périlleuse joute orale qu'était la *mannjafnadr*, ou le brutal jeu de mottes, ou encore comment on procédait pour faire la cuisine sur un bateau. On nous offre également, au passage, des précisions sur l'habillement et l'armement, indications d'ailleurs confirmées depuis par les découvertes archéologiques. Le principe est simple et les exemples cités plus haut l'ont mis au jour : tel lieu rappelle tel fait, tel personnage, telle tradition, telle coutume. L'auteur relate immanquablement ce fait et cette coutume, esquisse le portrait de ce personnage et rapporte cette tradition. Ainsi, la *Saga de Snorri le Godi* nous livre — et elle est seule à le faire — d'inestimables renseignements d'ordre juridique[4] et religieux[5]. De même, elle détaille les pratiques de sorcellerie et de magie avec un tel luxe de précisions[6] qu'on pourrait presque la tenir pour un manuel

1. Par exemple, pourquoi l'on dit « Glissade des Esclaves » (chap. XVIII, p. 229) ou « Cascade d'Ófeigr » (chap. XXXVII, p. 270).

2. « *That er frá sagt* ».

3. « *That er sumra manna sögn* ».

4. Comme les précisions relatives au tribunal aux portes ou *duradómr* (chap. XVIII, p. 227 et LV, p. 307-308), à la fonction de la faille du *thing* ou *thingbrekka* (chap. LVI, p. 309) ou au droit de perquisition (chap. XVIII, p. 226-227).

5. Ainsi, sur les temples païens et les sacrifices ou consultations d'oracles (chap. IV, p. 207-209, X, p. 215 et XI, p. 216), sur les rites d'inhumation (chap. XXXIII, p. 263-264), sur les terreurs fatidiques sacrées (chap. XVIII, p. 228) et même sur des entités mythologiques très mal connues d'autre part comme la déesse Rán (chap. LIV, p. 305).

6. Voir chap. XV, p. 222; XVI, p. 222-223; XVIII, p. 226-228; XX, p. 234-237; LI, p. 300-302; LXIII, p. 321-326.

en la matière. Notre auteur « lit » le sol de Snaefell comme un palimpseste : une strophe sinistre ne sort-elle pas à point nommé de la faille Geirvör[1] ?

Il faut également prendre garde à un autre principe d'unité, la chronologie, qui est ici scrupuleusement respectée. La saga progresse en suivant la vie de Snorri le Godi. Celui-ci descend de Thórólfr Mostrarskegg qui débarqua en Islande en 884 et dut s'exiler pour avoir hébergé Björn Austroeni, lui-même fils de Ketill au nez plat que chassa de Norvège, d'après notre texte, la tyrannie de Haraldr à la belle chevelure. Le point de départ du récit est donc tout trouvé : l'expulsion de Ketill entraîne celle de son fils Björn, lequel provoque involontairement le départ de Thórólfr Mostrarskegg. Mais Snorri épousera un jour une fille de Kjallakr le Vieux : il faut donc également replacer ce dernier dans son contexte familial. C'est ainsi que deux grandes familles se trouvent introduites et situées dans le texte, qui relate leurs démêlés au *thing* (assemblée) de Thórsnes, vers 932. Deux autres manquent encore, qui joueront un rôle de premier plan dans la vie de Snorri : celle de Thorlákr Ásgeirsson, d'ailleurs apparenté à Kjallakr le Vieux, et celle de Ketill au nez plat, à laquelle appartiennent Thórólfr l'Estropié et son fils Arnkell qui sera, un temps, le rival direct de Snorri.

Après que ces quatre familles ont été évoquées, tout est en place pour le commencement réel de la saga : nous en sommes au chapitre XII, qui note la naissance de Snorri, vraisemblablement en 963. Dès lors, le texte suit fidèlement l'histoire du « *godi* de Helgafell » et raconte donc son voyage à l'étranger en 977, son installation à Helgafell en 979, ses démêlés avec Thórarinn le Noir en 981, pour lesquels il a bien fallu remonter aux causes lointaines, la façon dont Snorri se débarrasse de Vigfúss en 982, son mariage avec la fille de Styrr le Meurtrier en 983, la naissance, illégitime et lourde de conséquences, de son neveu Kjartan vers 985, sa lutte avec Arnkell qu'il finit par occire, en 993 sans doute, ses efforts, tantôt avoués, tantôt détournés[2], pour s'assurer la suprématie dans la région, ce à quoi il parvient vers 998. Une incise indispensable fait mention de la christianisation de l'île en 999[3]. Il reste à dire comment ses conseils permettront de triompher des revenants de Fródá en 1001, puis comment il tirera vengeance en 1007 des meurtriers de son beau-frère pour s'installer à Saelingsdalstunga l'année suivante. Une grave querelle avec Thorsteinn de Hafsfjardarey en 1009 et une intervention énergique contre une bande de malandrins prétendument invulnérables en 1012 sont les derniers événements marquants de son existence. On s'est étonné qu'une période de vingt ans sépare le dernier chapitre, qui relate la mort du héros, des précédents et on a voulu y voir une lacune. Mais, en fait, si le critère de composition exposé ici est pertinent, il est normal que l'auteur se taise puisqu'il n'y a plus rien à raconter. Beaucoup d'autres sagas qui évoquent aussi Snorri le Godi sont d'accord sur ce point : il ne s'est rien passé de remarquable dans les vingt dernières années de sa vie. Le dernier chapitre de notre texte relate

1. Chap. XLIII, p. 281.

2. Dans ce dernier cas, de loin le plus fréquent, il faut faire droit aux expédients tortueux qu'il emploie, c'est-à-dire remonter jusqu'aux motifs plus ou moins avouables qui sont censés légitimer ses interventions.

3. Le rôle, attesté par plusieurs autres textes, que joue Snorri dans cette christianisation n'est d'ailleurs pas négligeable.

donc la mort du héros, énumère, comme il se doit, ses descendants et rapporte l'exhumation de ses restes qui dut avoir lieu du vivant de l'auteur.

Le rédacteur de notre saga reste fidèle à la règle de composition la plus simple pour ce genre de récit, sa marque propre tenant plutôt à la manie qu'il a de vouloir remonter aux sources de chacun des événements qu'il relate. C'est cette particularité qui donne à son œuvre cette allure dansante (un pas en avant, deux pas de côté) que l'on n'a pas manqué de lui reprocher. Il faut cependant reconnaître que la vie et la mentalité de Snorri le Godi n'ont rien de rectiligne : faite de menées sourdes et d'écarts inattendus, sa progression, bien que sûre, est pour le moins tortueuse. En centrant constamment son éclairage sur la personnalité de Snorri, l'auteur a suivi avec rigueur un principe tout à fait admissible, les détours dont on lui a fait le reproche n'étant dus, en fait, qu'à un désir probable de dépasser l'aspect purement biographique de son sujet.

Dans cette recherche de critères d'unité, nous venons d'analyser, de manière très classique, les règles de lieu, de temps et d'action, mais il n'est pas interdit de continuer à chercher ailleurs. On l'a dit, ce texte baigne constamment dans le surnaturel : paganisme nordique, rituel chrétien (voire superstitions catholiques[1]), sorcellerie, magie blanche et noire, revenants, oracles, prophéties ou prédictions, mauvais œil, métamorphoses, réincarnations, migration des âmes et métempsycose, interviennent sans répit; nous sommes en présence d'un texte hanté, même si l'auteur garde ce regard froid caractéristique des *sagnamenn* (auteurs de sagas). On retrouve dans ces soixante-cinq chapitres une unité maléfique. L'air y est menaçant, les aigles y affectionnent un peu trop les tumulus hantés, les femmes se promènent avec d'inquiétants sacs en peau de chèvre et des phoques funestes se cachent dans les fosses à feu ; il ne fait pas bon sortir la nuit, les sorcières peuvent chevaucher les humains, des têtes séparées du corps parlent en vers sinistres au creux des failles, les montagnes s'ouvrent d'elles-mêmes pour laisser entrer les marins péris en mer... Et si la lune tourne dans le sens inverse de la normale, il faut prendre garde, « cela présage de grands événements ».

C'est que l'auteur, dont le propos profond dépasse les simples habitudes narratives, entend ressusciter un passé qu'il chérit, passé mi-païen mi-chrétien, où les valeurs traditionnelles restaient fortes, où l'homme ne se sentait pas abandonné et où la vie avait sens et saveur. Il faut bien voir que vers 1230, date probable de la composition de la *Saga de Snorri le Godi*, l'Islande est en train de basculer insensiblement sous la tutelle de la Norvège où règne l'ambitieux Hákon Hákonarson. Une trentaine d'années plus tard, en 1262, ce souverain sera parvenu à ses fins. Avec le réalisme qu'on leur connaît, conscients de la tendance de l'époque qui allait dans le sens d'une inféodation à la Norvège, les Islandais les plus lucides ne se faisaient certainement pas d'illusions sur l'issue de ce processus, mais il devait leur sembler regrettable de laisser se perdre une tradition et une culture qui avaient réussi à engendrer le « miracle islandais ». Comme à l'inconnu qui rédigea la *Völuspá*, joyau de l'*Edda poétique*, on peut prêter à notre auteur l'intention d'admonester à mots cou-

1. On aura droit, au ciel, à autant de places qu'en peut contenir l'église que l'on aura fait construire ici-bas (chap. XLIX, p. 297).

verts ses contemporains, la volonté de leur montrer ce qu'ils étaient en train de perdre — la liberté qu'avaient connue leurs ancêtres qui n'avaient eu besoin de l'aide et des faveurs de personne pour devenir grands —, le désir de leur donner à voir en Snorri le Godi un héros à l'ancienne mode, qui réussit à force de volonté, de ténacité, de ruse et de sagacité, de *vit*, un de ces mots ambigus si nombreux en islandais, signifiant savoir-faire, intelligence pratique et calculatrice[1].

Snorri est un affreux parvenu, sans doute, et l'injustice — non celle qu'il subit mais bien celle qu'il commet — ne le rebute pas, non plus que la cautèle, le conseil perfide à souhait, l'allusion venimeuse ou la pointe assassine; son génie aura été d'abattre ses rivaux l'un après l'autre, en se servant tour à tour des uns contre les autres sans craindre la calomnie, la fourberie ou l'abus de confiance; il aura admirablement bien su se marier puis marier ses filles : c'est ainsi que l'on se forge une puissance durable dans un monde où la parentèle fait plus pour le renom que la valeur éprouvée. On comprend dès lors l'importance du dernier chapitre de la saga où l'auteur se livre au décompte minutieux des descendants du héros, qui sont ses véritables titres de gloire : en fait, presque toutes les grandes familles qui tiendront entre leurs mains les destinées de l'île descendent de lui. Snorri le Godi préfigure un autre parvenu de grande classe, Hvamm-Sturla Thórdarson, à qui sera consacrée une des plus réussies des Sagas de contemporains, la *Saga de Sturla*[2]. Et ce n'est certainement pas par hasard que l'on a placé au rang des auteurs possibles de la *Saga de Snorri le Godi* l'un des fils de Hvamm-Sturla, Thórdr Sturluson, frère de Snorri Sturluson.

Snorri le Godi a des qualités réelles qu'il ne faut pas laisser dans l'ombre : il est rond, il est bonhomme, il ne parle jamais qu'à bon escient, il sait agir vite et efficacement quand il en est besoin, il digère parfaitement l'affront ou l'humiliation, réservant à des jours meilleurs la liquidation du contentieux, il est sage, avisé et prudent. Et surtout, il ne perd jamais de vue son but, qui est le pouvoir, l'autorité, la puissance. Il n'est pas aussi beau que Björn, pas aussi noble — tant s'en faut — qu'Arnkell, pas aussi fort que Steinthórr, mais il réussit mieux qu'eux. Il va de soi qu'il y a derrière le portrait qui est fait du personnage toute une conception de la vie et toute une philosophie pratique; il suffit de relire les *Hávamál*, le grand poème éthique de l'*Edda*, pour s'en assurer. Égoïsme, méfiance, prudence, refus de toute outrance, sagesse volontiers retorse sont les « qualités » exaltées par les *Hávamál* et illustrées par la vie de Snorri. Il a voulu l'autorité, la liberté et l'indépendance, il les a obtenues sans faire appel à quiconque. La leçon vaut la peine d'être méditée.

★

L'auteur de la *Saga de Snorri le Godi* s'est donc donné pour tâche de faire revivre le passé dans le cadre d'une province et dans l'espace de la vie d'un héros à la destinée particulièrement complexe dont nous suivons néanmoins tous les méandres; son œuvre insiste sur l'aspect surnaturel des choses, tout en témoignant de préoccupations éthiques, mais la multiplicité des perspectives n'en fait pas pour autant un texte décousu. L'art magistral de la composition — ce qu'on pourrait appeler tout

1. Ce que les Américains appellent *know-how* et les Suédois *sakkunnighet*.
2. Dans la *Sturlunga Saga*.

simplement l'art d'écrire — fait de cette saga l'un des chefs-d'œuvre de la littérature islandaise médiévale.

Passons très vite sur les qualités communes à l'ensemble des Sagas des Islandais, qualités de rapidité, d'économie de moyens, de réalisme appliqué et d'humour à froid, pour nous intéresser à la structure du récit; comment l'auteur s'y est-il pris pour maîtriser la complexité de son projet qui demandait que cinq fils — un lieu à animer, une chronique à suivre, un personnage central à faire vivre, une atmosphère à recréer et une philosophie pratique à promouvoir, peut-être à titre exemplaire — fussent tissés.

À défaut de dénomination plus explicite, nous parlerons de composition « à tiroirs » ou « en escalier ». Le fil principal du récit introduit un premier thème A, qui en appelle un deuxième B. Ce dernier va logiquement engendrer un thème nouveau, que nous appellerons D, mais, auparavant, il a suggéré sur un autre plan un développement adventice C, destiné à justifier le propos principal par remontée aux sources ou à apporter une précision d'ordre secondaire. On obtient alors le schéma idéal suivant :

```
A→ B[...] →D
    ↳C
```

Mais, une fois exploité le thème D, l'auteur peut fort bien revenir aux idées introduites par C et vouloir en poursuivre le développement par un thème E lequel, à son tour, se prolonge par un nouveau thème G, après avoir introduit une digression F. Il est alors possible que le fil principal (A-B-D) se trouve repris par un développement H, puis que l'auteur poursuive le motif F par une extension I :

```
A→ B[...] →D [...............]→H
    ↳C  [...] →E[...]→G
                 ↳F[..............]→I
```

Ce schéma n'a rien de systématique, mais il permet de se figurer ce que l'on entend par composition à tiroirs ou en escalier[1]. La vérification du principe qu'il traduit est aisée et, fait remarquable, applicable du début à la fin de la saga. L'étude des vingt premiers chapitres suffira à donner une parfaite illustration du système.

Les chapitres I à VIII ont mis en place l'argument proprement anecdotique et chronologique du sujet[2] : il forment le thème A. À partir de là, le travail est presque régulier. VII a sa suite en IX-X (rivalité entre Kjalleklingar et Thórsnesingar), tandis que XI (mort de Thorsteinn le Preneur-de-Morues) clôt l'exposition générale :

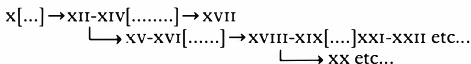
```
A(I-VIII)→IX-X
└────→ [.......]→XI
```

Commence alors l'histoire de la nouvelle génération, strictement contemporaine de Snorri le Godi dont la naissance est présentée en XII. Le

1. On pourrait également parler de pulsion ou de cellule rythmique appliquées au mode de progression de la composition.

2. Les chapitres IV et VIII (présentation des personnages) resteront improductifs par la suite.

thème central, continuation de A, va être, jusqu'à xxxvii (mort d'Arnkell), la rivalité entre gens de Fródá et gens de Mávahlíd, puis celle, ouverte, entre Snorri et Arnkell. On a donc une série xii-xiv (ascension du jeune Snorri) qui accroche au passage xv-xvi (épisode de Katla) pour retomber sur Snorri (xvii, procès d'Illugi). xvi engendre alors la série xviii-xxii (l'affaire des chevaux de Thorbjörn et Thórarinn) qui a permis, chemin faisant, en xx, à Katla de jeter un sort à Arnkell :



Il n'est pas besoin de poursuivre puisque la démonstration pourrait continuer, sans sollicitation abusive, jusqu'à la fin de la saga. Il n'y a pas de chapitre qui ne puisse se rattacher très logiquement à un passage antérieur. Ainsi, le chapitre xlix (christianisation de l'Islande) est indispensable, non seulement au propos historique de l'ensemble du texte, mais aussi à la relation des aventures de Thórgunna dont il introduira la conclusion aux chapitres l et suivants. Le lecteur vérifiera sans peine que lxiii reprend à distance xxxiii (réincarnation de Thórólfr) ou que lxiv conclut xlvii (départ de Björn le Champion-de-Breidavík et son sort ultime). Au terme de la saga, *aucun* des thèmes développés n'est resté en suspens, *tous* les personnages ont été conduits à consommation de leur destin. L'auteur a parfaitement le droit d'écrire : « Et ici se termine la saga des gens du Thórsnes, d'Eyrr et de l'Álptafjördr[1] »; le récit est totalement clos.

Cela va même plus loin. Sauf évidemment pour les tout premiers chapitres d'exposition, il n'est pas un seul chapitre qui surgisse inopinément. Tel personnage qui entre en scène à un moment donné nous a été annoncé bien avant, sans que nous y prissions forcément garde : ainsi de Vigfúss qui tient le haut du pavé à partir de xxiii, et que l'on nous a présenté en vi. Quand le lien est difficile à obtenir selon ce principe, c'est la chronologie qui fait expressément le raccord. Ainsi, il y a un « pont » entre xlix (christianisation de l'Islande) et l (début des merveilles de Fródá) : ce dernier chapitre commence pendant « l'été où le christianisme fut légalement adopté en Islande[2] ».

L'unité de la *Saga de Snorri le Godi* est donc d'ordre organique et artistique. Elle tient à la composition qui peut se donner la suprême élégance d'une feinte nonchalance dans la mesure où elle est fondée sur une structure des plus savantes et des mieux concertées. Un lecteur français ou anglais ne sera pas tellement dépaysé devant cette technique, qui est finalement celle de Charles Péguy composant ses « tapisseries » ou celle d'Aldous Huxley pratiquant le « contrepoint », qui est aussi une forme d'entrelacement. Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue que Péguy était lui aussi un terrien réaliste et penché sur le quotidien de l'existence; lui aussi aimait passionnément l'artisanat minutieux, la patience et la conscience des rempailleurs de chaises. Et surtout, pour lui aussi, la réalité était hantée : l'essentiel n'est pas toujours visible au regard humain. Péguy entendait faire passer dans ses tapisseries bien plus qu'un simple

1. Chap. lxv, p. 330.
2. P. 297.

propos anecdotique et c'est à un procédé de facture, à un moyen artistique, qu'il laissait le soin de révéler ses intentions profondes. On peut sans aucun doute créditer l'auteur de notre saga d'intentions comparables.

La réalité que cet auteur cherche à reconstituer, le personnage fascinant qu'il entend faire revivre, il n'est pas capable de nous les donner à voir tels qu'ils furent — nous savons d'ailleurs la vanité des prétentions au réalisme absolu : par son art, il les transfigure et il donne à son œuvre l'irréelle clarté des paysages islandais à la lumière du soleil de juin.

NOTES

Page 205.

1. Un seigneur; *hersir*, nom générique donné au chef chargé d'administrer un district en Norvège, avant le xe siècle, a dû originellement désigner un chef de guerre (de *herr-*, l'armée).

2. Je traduis *buna* par « du Ru », mais il est possible que le nom signifie « patte » d'ours ou de vache. Les personnages qui sont présentés dans ce chapitre nous sont bien connus par le *Landnámabók* et par la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. 1, p. 389).

3. Province de Norvège.

4. Autre province de Norvège.

5. Les trois filles de Ketill nous sont connues par plusieurs autres textes islandais, dont la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. 1, p. 1203). J'ai traduit par « Très-Sage » le surnom *djúpaudga* dont la forme véridique doit être *djúpúdga*. Si l'on retient la forme *djúpaudga*, il faudrait traduire « Très-Riche ».

6. La coutume dans la Scandinavie ancienne était de faire élever ses enfants par des amis ou des parents, si possible de rang élevé : c'est ce qu'on appelait le *fóstri*. Voir n. 1, p. 16.

7. Province de Suède, aujourd'hui Jämtland.

8. *Jarl* : homme de distinction qui, dans la hiérarchie, vient immédiatement après le roi. Voir n. 7, p. 4.

9. C'est-à-dire au début du xe siècle. Haraldr (mort vers 945) réalisa l'unité de la Norvège sous son sceptre. Il n'est pas certain que ce soit à cause de sa tyrannie que les Norvégiens bien nés s'exilèrent en Islande, mais c'est là l'un des thèmes convenus des Sagas. Voir n. 2, p. 5.

10. Chaîne de montagnes qui sépare la Norvège de la Suède. Le *kjölr* désigne proprement une quille de bateau. La désignation est ici métaphorique, la Scandinavie pouvant être considérée comme un bateau renversé.

11. *Vestr um haf* : l'expression désigne conventionnellement les îles Britanniques.

Page 206.

1. Roi de mer : nom donné aux grands chefs vikings; le texte dit, en vérité, *herkonungr*, roi d'armée.

2. Littéralement : la Baie; en fait, l'emplacement de l'actuelle Oslo.

3. Le *thing* est sans doute l'une des institutions les plus originales du

monde germanique ancien. C'est l'assemblée des hommes libres, réunie à périodes fixes ou sur convocation du roi, pour trancher des affaires de l'état, modifier ou instituer les lois, juger les causes pendantes, etc. La liberté de parole y était absolue. En principe, le roi ne pouvait agir, dans les grandes occasions, sans avoir préalablement pris l'avis de ce genre d'assemblée. Il s'agit ici d'un *thing* rassemblant les hommes libres — ou *boendr*, singulier *bóndi* — de huit *fylki* ou divisions administratives (voir n. 6, p. 4).

4. Haukr est l'un des hommes de confiance du roi Haraldr. Il est resté célèbre et a même eu droit à une toute petite saga, un dit (*tháttr*), dans le recueil intitulé *Flateyjarbók*. *Hábrók* signifie proprement Hautes-Braies, mais le surnom est aussi l'une des désignations conventionnelles, en poésie, du faucon.

5. Ville de Norvège.

6. Province de Norvège.

Page 207.

1. *Fiskreki* pourrait désigner une sorte de baleine.

2. L'auteur de cette saga est féru d'étymologie : puisque Hrólfr était zélateur du dieu Thórr, il a voulu expliquer l'origine du nom en alliant Thórr et Hrólfr, soit Thórólfr. Malheureusement, il est bien plus vraisemblable que le nom de Thórólfr vienne de Thór-Úlfr (littéralement : le loup de Thórr), mais c'est, plus certainement, un attributif fabriqué sur Thórr.

3. De même que pour le nom précédent, l'explication de Mostrar-skegg — Mostrarskeggi serait plus exact — est hautement fantaisiste. *Skeggi* signifie « homme », « habitant » ; *Mostrarskeggi* : habitant de l'île de Mostr. *Skegg* signifie « barbe », en effet, mais le type de dérivation en *-skeggi* est bien connu.

4. On comptait significativement non pas en années, mais en hivers. Il est fait allusion ici à Ingólfr Arnarson (voir n. 10, p. 3 et n. 7, p. 41), qui fut en effet le premier colonisateur de l'Islande (sinon le véritable découvreur de cette île), en 870 environ.

5. Ce que l'on peut savoir de la religion nordique ancienne, et ce chapitre IV de la *Saga de Snorri le Godi* constitue l'une des sources les plus précieuses dont nous disposions sur ce sujet, incite à penser que le culte y jouait un rôle essentiel, au point même que cette religion ne se traduisait guère que par des rites. Le plus important de ces actes cultuels était le sacrifice (*blót*) d'animaux (et sans doute aussi, originellement, d'êtres humains), sur lequel la suite de ce texte va fournir des détails fort intéressants. Il semble que l'on ait surtout sacrifié, selon des rites précis, des verrats et des taureaux. Voir aussi n. 10, p. 4.

6. Tacite déjà (*Germania*, X, 1) note l'importance extrême pour les anciens Germains des oracles, augures, tirages au sort et toutes autres manifestations de la volonté du destin. On peut affirmer que la divinité suprême des Germains, sous mille figurations, dont certaines transparentes, était le destin. Les devineresses, les opérations magiques destinées à conjurer le sort, l'interprétation de la volonté des dieux, sont présentes dans d'innombrables textes, comme la *Völúspá* dans l'*Edda poétique* ou la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (p. 331-355). Il est clair que c'est en tant qu'arbitre du destin que Thórr est ici consulté.

7. Autant que l'on puisse le savoir, les relations entre zélateur et dieu,

dans la religion nordique ancienne, étaient des relations de personne à personne, d'où l'expression « ami cher », de même qu'au début du chapitre III, Thórólfr était « grand ami » de Thórr. Un autre mot se rencontre, par exemple dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier* (chap. XIV, p. 1081) : *fulltrúi*, l'équivalent de notre « patron » chrétien.

Page 208.

1. Ce détail est intéressant : il prouverait que les temples nordiques contenaient des statues — de bois sans doute — des dieux.

2. Le cap des Fumées (dégagées par les sources d'eau chaude; on peut voir à Reykjavík, la baie des Fumées et celle des Vapeurs).

3. Dans toutes les bâtisses, des bancs couraient le long de chaque mur de la salle principale. Au milieu d'un des bancs, une partie un peu surélevée admettait le maître de maison, avec une ou deux autres personnes : c'était le *öndvegi* ou haut-siège, la place d'honneur en quelque sorte. Sur le banc qui lui faisait face, un autre siège semblable était réservé à l'hôte de marque (voir n. 2, p. 13). En raison de leur importance, ces sièges étaient sculptés et ornés. Comme la maison avait une valeur sacrée, il est probable que l'installation du haut-siège donnait lieu à une cérémonie religieuse : d'où la présence de figures de la divinité sur les montants verticaux de ce siège. De nombreux textes attestent que les montants verticaux du haut-siège *(öndvegissúlur)* jouissaient d'une vénération particulière. La suite de ce texte montre d'ailleurs leur rôle. Voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. XXVII, p. 51 et n. 1.

4. Expression détournée : Thórr a personnellement guidé les montants du haut-siège et sa volonté était bien arrêtée.

5. Le cap du Mont-des-Neiges.

6. Large Fjord.

7. Baie du Temple.

8. Cap de Thórr.

9. La saga se fait ici l'écho d'une pratique sans aucun doute fort ancienne. La coutume était de s'attribuer toute la terre que l'on pouvait circonscrire, du lever au coucher du soleil, en marchant ou en courant avec une torche allumée à la main. Cette pratique admettait de nombreuses variantes (voir Dag Strömbäck, « Att helga land », *Festskrift tillägnad Axel Hägerström*, Stockholm, 1928). Cet acte avait valeur légale et, bien entendu, religieuse : il s'agissait d'effrayer par le feu les esprits tutélaires et maléfiques qui hantaient les terres que l'on voulait s'attribuer.

10. Rivière du Bâton.

11. Rivière de Thórr.

12. Lieu du Temple.

13. Les détails qui vont suivre sur le temple — qui sont, avec la description par Adam de Brême (*Festa hammaburgensis*, IV) du célèbre temple d'Uppsala en Suède, l'un des rares témoignages dont nous disposions sur ce sujet — ont été confirmés par les recherches archéologiques entreprises en Islande, qui ont permis de retrouver des vestiges de bâtiments de ce genre.

14. *Reginnaglar*, littéralement : clous des puissances. La raison de la présence de ces clous est obscure; leur existence est attestée par d'autres sources. Étaient également sacrés les clous qui rattachaient le fer au manche de certaines lances.

15. À défaut de traduction correcte, j'ai arbitrairement choisi de tra-

duire *eyrir* (pluriel *aurar*) par « once ». L'*eyrir*, unité de poids, puis de monnaie, devait peser environ vingt-sept grammes, comme l'*ounce* anglaise.

16. Prêter serment était, dans l'ancien Nord, l'une des opérations juridiques, et certainement à l'origine fondée en religion, les plus importantes. Le serment servait surtout à se disculper. Fait original, il pouvait se faire collectivement, les témoins jurant sur leur honneur que l'intéressé principal venait de jurer sur le sien. Il est certain que ces serments se faisaient sur un anneau sacré, *stallahringr*, ou *baugr* : plusieurs textes parlent de *baugeidr* (serment sur l'anneau). Encore que certains textes parlent de *gulhringr* (anneau d'or), il est plus vraisemblable que l'anneau était en argent. Sur son poids, les sources varient : deux onces semble acceptable, mais une variante manuscrite de notre saga parle de vingt onces. La *Saga de Glúmr le Meurtrier* décrète (chap. XXV, p. 1106), sans que l'on sache d'où elle détient cette affirmation, que l'anneau ne devait pas peser moins de trois onces.

Page 209.

1. Ce détail, ainsi que deux autres qui figurent dans les lignes précédentes, « chœur de nos églises d'aujourd'hui », « comme un autel », peut permettre de situer la date de rédaction du texte — bien après la christianisation de l'Islande en 999, puisque les usages chrétiens étaient devenus des manières de réflexes — et, vraisemblablement, la personnalité de son auteur : de telles comparaisons laissent supposer qu'un clerc tenait la plume.

2. J'ai traduit par « sang du sacrifice » le mot *hlaut*, qui est en rapport immédiat avec le verbe *hljóta* (attribuer quelque chose par le sort, échoir à quelqu'un) et avec le substantif *hlutr* (part, lot conféré par le sort). Qu'il s'agisse de sang est rendu suffisamment clair par la suite de la phrase; là encore, la valeur proprement fatidique de l'opération est évidente.

3. À l'époque chrétienne de l'Islande, un chef local, ou *godi*, disposait d'un pouvoir temporel étendu. Au XIIIe siècle, ce chef obtenait l'allégeance d'un certain nombre d'hommes libres : en conséquence, il s'engageait à les assister et à les protéger dans toutes leurs entreprises, en matière de procédure surtout; en revanche, ils devaient lui obéir et répondre à ses ordres. Ils se rendaient obligatoirement au *thing* avec lui et l'y secondaient. C'étaient ses « hommes de *thing* », *thingmenn* (singulier : *thingmadr*). Voir n. 2, p. 190.

4. Les Nordiques anciens ont sans doute voué un culte tout particulier à certains éléments naturels — terre et feu principalement — ainsi qu'à des éléments de leur environnement : sources, cascades, montagnes, rochers, bosquets, vallons, etc. Nous en avons ici un parfait exemple. La croyance était que les esprits naturels, ou *vaettir*, se choisissaient un lieu « de résidence ». D'autre part il n'est pas exclu, comme on le verra dans la suite de la saga (chap. LXIII, p. 322 et n. 1), que la certitude d'un retour à la nature ou d'une sorte de réincarnation dans les éléments naturels ait constitué l'un des traits de la religion nordique ancienne. Voir O. Briem, *Heidhinn sídhur à Islandi*, Reykjavík, 1944, et R. Boyer, *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves*, Paris, Payot, 1981.

5. La Montagne Sainte.

6. Voir n. 4 de cette page et chap. XI, p. 216.

7. Rocher à Fiente. « Faire ses besoins » se disait *álfrek ganga*. Le terme intéressant est ici *álfrek* (de *reka* : chasser, et *álfr* : l'elfe), qui n'était pas à l'époque le lutin que nous en avons fait, mais une catégorie d'esprits tutélaires, protecteurs des lieux et garants de fécondité. Les excréments humains étaient censés chasser ou effrayer les *álfar*.

Page 210.

1. C'est-à-dire qu'ils s'étaient convertis au christianisme.
2. Le texte dit : Björn *inn austroeni*, littéralement : Björn l'Oriental (parce que la Norvège est évidemment à l'est du monde des îles Britanniques). Ce surnom a dû avoir quelque chose de péjoratif.
3. Le fjord des Champs-de-Lave.
4. Le cap de Hallsteinn.
5. La Terre des Vallées.
6. *Skraumuhlaupsá* : la rivière aux Rapides-Grondants ; *Dögurdará* : la rivière du Petit-Déjeuner. Ce dernier nom se trouve expliqué par le chapitre VII de la *Saga de Gísli Súrsson*, p. 582.
7. Littéralement : le vallon Herbeux.
8. La vallée des Bains (parce qu'il s'y trouve des sources chaudes).
9. *Eyrr* signifie proprement : banc de sable, grève.
10. La montagne d'Úlfarr.
11. Il s'agit de la raquette dont on se sert pour marcher sur la neige (*öndurr*). Cet objet semble avoir été d'usage courant en Norvège dès les origines.

Page 211.

1. Le fjord des Cygnes.
2. Le fjord de la Baleine ; l'*urthvalr* est une sorte de baleine.
3. *Eyrr* d'en face.
4. Les païens du Nord étaient enterrés sous un tertre, avec ustensiles, armes, chevaux et esclaves s'il s'agissait d'un chef. Voir n. 1, p. 122.
5. Le ruisseau de Borg. Un *borg* est une petite colline rocheuse.
6. Ce terme de *godi*, fort important pour toute notre saga, désignait à l'origine le prêtre païen chargé de la garde et de l'entretien du temple, comme il a été expliqué n. 3, p. 209. Il cumulait fonctions religieuses et autorité temporelle. À l'époque chrétienne, le mot subsistera dans le sens de chef de district et de responsable d'un *thing* (assemblée). Le *godi* sera membre d'office du parlement en plein air, *lögrétta* au *thing* général, *althing*, à Thingvellir, dans le sud de l'île. Ce n'est qu'au XIIIe siècle que le terme fera place au mot plus neutre *höfdingi*, chef.
7. Ari Thorgilsson le Savant (1067 ou 1068-1148) fut le premier grand écrivain islandais ; il est à l'origine et de la littérature de Sagas et du style très particulier de cette littérature. Il a dû composer des généalogies et des vies de rois norvégiens, aujourd'hui perdues, et collaborer à l'une des rédactions du *Livre de la colonisation de l'Islande*. On n'a conservé de lui que l' *Íslendingabók* ou *Livre des Islandais*, qui rapporte les principaux événements de l'histoire islandaise, de ses débuts à la mort du second évêque islandais, Gizurr Isleifsson. Cette référence dans notre texte permet de le dater plus précisément, encore que l'on ne sache pas à quelle œuvre d'Ari fait allusion l'auteur (des généalogies, sans doute).
8. Donner un nom à un enfant était l'une des opérations les plus importantes du paganisme scandinave, puisqu'on voulait par là faire

bénéficier l'enfant de la protection — ou plus exactement de la chance — de son patron. Un texte islandais du XIV[e] siècle, le *Hauksbók* volontiers archaïsant comme la *Saga de Snorri le Godi*, précise : « Les savants disent que c'était la coutume dans les temps antiques de tirer du nom des dieux le nom de ses fils, comme de tirer du nom de Thórr Thórhólfr, Thorsteinn ou Thorgrímr; qui s'appelait Oddr s'appellerait, d'après Thórr, Thóroddr [...]. On estimait que cela apporterait longue vie et chance. »

9. C'est-à-dire qu'il avait les cheveux bruns. Il faut détruire l'erreur commune selon laquelle les Islandais sont tous blonds, grands, aux yeux bleus. Leur croisement avec des Celtes, en Irlande et dans les îles Britanniques, fait qu'il y en a autant de bruns que de blonds.

10. La *skáli*, pièce principale où l'on vit pendant la journée, et où l'on dort la nuit sur les bancs disposés le long des murs.

Page 212.

1. Le terme n'est pas particulièrement laudatif dans une saga islandaise : *víkingr* a un sens fort voisin de bandit, pirate ou fier-à-bras.

2. Cette coutume, quelles que soient ses résonances morales, est fréquemment attestée par les textes. Provoquer son adversaire en duel était l'une des façons reconnues d'obtenir gain de cause, que celle-ci fût juste ou inique.

3. Cette appréciation n'a rien de péjoratif sous la plume d'un *sagnamadr* (auteur de sagas), au contraire. L'admiration allait à la façon dont un homme parvenait à ses fins, quels qu'en soient les moyens.

4. Ce surnom est difficile à interpréter, les divers manuscrits de la saga proposant des graphies différentes qui entraîneraient des traductions diverses. Il semble qu'il faille y voir une insulte : « au cul pierreux » peut être assimilable à notre « cul-terreux ».

5. Le cap du Tertre.

Page 213.

1. L'expression est à prendre au pied de la lettre : la famille ou le clan était une communauté sacrée dans le monde ancien germanique. Bien après la christianisation, l'usage contraignant restera d'assister ses parents, proches ou lointains, dans toutes leurs affaires, qu'ils aient tort ou raison. Un homme n'était pas puissant par sa force physique ou sa richesse, mais par le nombre de ses parents, directs ou par alliance. Le plus grand éloge à faire d'un homme était de dire qu'il était *fraendríkr*, puissant par sa parenté.

2. Il y avait en général, outre le *thing* national à Thingvellir, qui se tenait fin juin, deux rassemblements locaux : une assemblée de printemps (*várthing*, dont il est question ici) et un *thing* d'automne (*leid*).

Page 214.

1. La trêve *(grid)* était une institution fort ancienne. Voir R. Boyer, « La Guerre en Islande à l'âge des Sturlungar », *Inter-Nord*, n° 11, décembre 1970, p. 184-202.

2. On notera comment tous les engagements officiels sont placés sous le signe de la chance ou du destin. La formulation rappelle étrangement un passage d'un autre manuscrit islandais de la même époque, le

Morkinskinna (éd. Unger, p. 88) : « On cessera de guerroyer là où l'on s'est battu, et la chance ira à celui auquel elle aura été échue. »

Page 215.

1. Administrativement, l'Islande républicaine fut divisée en quatre quartiers (*fjordhungr*), chacun pourvu d'un *thing* propre. L'*althing* (n. 6, p. 211) ne prenait en considération que des affaires intéressant tout le pays.

2. Tout ce passage est sujet à caution : il est probable que l'auteur ait voulu faire droit à d'anciennes traditions non islandaises, car, que l'on sache, aucun sacrifice humain n'a jamais été fait dans l'île. Il n'empêche que de telles pratiques n'étaient certainement pas inconnues du monde germanique ancien. Parmi quelques vestiges de ce *thing* qui subsistent aujourd'hui encore, on peut voir une pierre appelée *Thorsteinn* (pierre de Thórr), de couleur rougeâtre en effet, bien que ce ne soit évidemment pas dû au sang humain.

3. L'esclavage sévissait chez les anciens Nordiques, mais la possibilité de s'affranchir était très répandue. Dès le xe siècle d'ailleurs, le nombre des esclaves en Islande tend à diminuer; le fait aura disparu totalement au siècle suivant.

4. Des recherches récentes (O. Olsen : « Hörg, hov og kirke », *Anoh*, Copenhague, 1965) tendraient à prouver qu'à côté des temples proprement dits, tels qu'ils nous ont été décrits dans ce texte même (voir p. 208 et n. 13), il existait une possibilité de transformer temporairement, en certaines circonstances ou à certaines dates, la pièce principale de la ferme en « temple ». Pour démontrer sa thèse, O. Olsen se fonde précisément sur des passages comme celui-ci.

Page 216.

1. C'est par Thorsteinn le Noir, qui nous est connu par le *Livre des Islandais* d'Ari Thorgilsson et par la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. VI, p. 394), que fut trouvé le moyen d'aligner l'année civile islandaise sur l'année solaire.

2. Le paganisme nordique a connu une sorte d'ondoiement (*ausa barn vatni*) à l'occasion duquel on donnait son nom à l'enfant. Voir n. 1, p. 57.

3. L'île de Höskuldr.

4. Les événements qui sont évoqués ici se trouvent rapportés en détail dans la *Saga de Gísli Súrsson* (chap. XIII-XVIII, p. 590-600.

Page 217.

1. Indocile. Il y a évidemment une ressemblance phonétique entre *snerrir* et Snorri. Mais nous prenons encore une fois l'auteur en flagrant délit d'étymologie fantaisiste. En fait, le prénom Snorri est connu dès les origines et ne doit rien à *snerrir*.

2. Il s'agit donc du héros principal de notre saga, qui nous est connu par un très grand nombre de textes islandais anciens.

3. Je traduis *kimbi* par « le Gouailleur », mais d'autres interprétations sont possibles : paquet ou colis *(kimbill)*; ou même de l'irlandais *cimbil*, mais ce mot est de sens incertain.

4. L'endroit où l'on peut traverser un fjord en eau peu profonde s'appelle *vadill*; le *vadilshöfdi* est le promontoire dominant un tel endroit.

5. La Bagarre; le surnom correspond particulièrement bien au person-

nage, comme le montrera la suite de la saga. Styrr eſt le héros principal de la *Heidarvíga Saga* (*Saga du combat sur la lande*). Il eſt à remarquer que, comme souvent à l'époque, on le désigne non par son nom, mais par son surnom, auquel en raison de son caractère on ajoute encore un surnom : Víga-Styrr, Styrr le Meurtrier.

Page 218.

1. On notera d'abord qu'aller à l'étranger veut conventionnellement dire : aller en Norvège; ensuite, que ce genre de voyage faisait partie de l'éducation de tout jeune homme bien né; enfin, que l'âge auquel Snorri entreprend ce voyage ne doit pas étonner : au xe siècle, la majorité était légalement à douze ans, plus tard elle fut portée à seize ans. Nous ne savons pas exactement quand le changement s'eſt produit.

2. Province de Norvège.

3. Erlingr eſt bien connu : c'eſt une personnalité importante de l'histoire de la Norvège au xe siècle.

4. Il faut remarquer d'abord la passion que les anciens Islandais portaient aux atours faſtueux et surtout aux belles armes. On ne sait exactement si les incruſtations d'or en queſtion ornaient la lame de la lance, ou le talon du manche, ou la partie du fer qui s'enroulait autour du manche (voir n. 6, p. 67). Il y a évidemment une intention satirique dans la comparaison faite entre l'équipement de Thorleifr et l'accoutrement de Snorri; mais la suite du texte montrera que la simplicité fruſte de Snorri eſt préférable. L'auteur entend sans doute se moquer de la mode des romans de chevalerie, récemment traduits en islandais, et de la manie d'imiter les mœurs continentales.

Page 219.

1. Le val des Loutres.

2. Le fjord de l'Aigle. Eyjólfr le Gris revient dans mainte saga. Les événements rapportés ici sont confirmés, avec quelques variantes, par la *Saga de Gísli Súrsson* (chap. XXXIV, p. 630 et suiv.).

3. La *Saga de Gísli Súrsson* rapporte en effet (chap. XXXIV-XXXVI, p. 630-633) le combat héroïque que livra Gísli avant de succomber sous le nombre de ses attaquants. Il faut comprendre dans quelle situation impossible l'arrivée d'Eyjólfr met Thórdís : elle eſt sœur de Gísli, qu'Eyjólfr vient de tuer, et épouse de Börkr, frère de Thorgrímr que Gísli a tué. Mais les liens de la parenté par le sang étant plus forts que ceux de la parenté par alliance, elle va essayer de venger son frère en en tuant l'assassin.

4. Le droit de juger seul (*sjálfdoemi* ou *eindoemi*) était le suprême honneur que l'on pût faire à quelqu'un que l'on venait d'offenser. Au lieu d'en passer par un tribunal, ou bien de mettre en marche l'implacable mécanisme des vengeances par le sang, on lui confiait le soin de décider lui-même des réparations qu'il exigeait. En ce cas, l'offensé était pour ainsi dire tenu de modérer ses prétentions.

Page 220.

1. Il eſt difficile de se faire une idée du prix que fixe Börkr, parce qu'on ne peut savoir exactement le prix de l'argent « normal », dit argent légal (*lögsilfr*), ou de l'argent brûlé (*brennt silfr*), qui valait le double. Pour donner des points de repère, une once d'argent normal

permettait l'achat de mille quatre cent quarante aunes de tissu de laine *(vadmál)* ou de seize vaches.

2. C'est l'opération du *handsal* qui est décrite ici : des droits sont transférés d'une personne à une autre devant témoins et l'affaire est scellée par une poignée de main.

3. Le divorce, dans les termes décrits ici, a fait partie de la législation islandaise.

Page 221.

1. Le don de deviner l'avenir était le fait de plus d'un personnage de saga. Mais il est à remarquer que la *Saga de Snorri le Godi* est ici en contradiction avec la *Saga de Njáll le Brûlé*, qui dit de Snorri (chap. CXIV, p. 1384) qu'il fut « le plus sage des hommes d'Islande de ceux qui n'étaient pas doués de seconde vue ».

2. La pente aux Mouettes.

Page 222.

1. Plusieurs expressions de ce chapitre — « s'instruire », « savait beaucoup de choses », « s'y connaissent » — ont trait à la magie, pratique fort répandue, semble-t-il, en Islande à cette époque, bien qu'elle ne fût tolérée par la loi ni avant ni après la christianisation. Notre saga présente, entre autres intérêts, celui de nous livrer quantité de survivances magiques. Des poèmes eddiques comme le *Hávamál* ou le *Grimnísmál* montrent bien que la connaissance de la magie était « la » science.

2. Nous avons déjà rencontré la croyance aux esprits tutélaires, bons ou mauvais, qui rôdent au-dessus de la terre et des eaux (p. 209 et n. 4), en quête de victime ou d'un être à sauver. En voici un bon exemple. Il s'agit évidemment ici d'esprits malfaisants, sorciers ou démons.

3. Le texte parle de *hamingja*, esprit tutélaire bénéfique attaché à un homme ou plutôt à une famille toute entière.

Page 223.

1. Nous avons affaire ici à l'une des croyances les plus vivaces du Moyen Âge nordique : les sorcières avaient la propriété, la nuit venue, de changer de forme, de se déplacer à travers les airs et de venir tourmenter leur victime en la chevauchant (verbe *ríða*). La langue abonde en termes expressifs : *kveldríða* (chevaucher le soir, précisément employé ici), *tunríða* (venir chevaucher dans le clos, à domicile), *myrkríða* (chevaucher dans l'obscurité). De telles pratiques étaient sévèrement condamnées par les lois. Le *Grágás*, recueil des lois islandaises (rédigé à la fin du XIIIe siècle, mais en fait bien antérieur), précise : « Si quelqu'un pratique la sorcellerie, cela lui vaudra proscription complète. Il y a sorcellerie quand quelqu'un provoque maladie ou mort d'hommes, d'animaux, par ses paroles ou par ses pratiques. »

2. Les jours d'assignation *(stefnudagar)* sont certains jours fixés par la loi — en principe deux semaines avant la date du *thing* de printemps — pendant lesquels il faut venir au domicile de l'accusé prononcer une assignation légale, dans les termes requis et devant témoins, à comparaître devant tel tribunal pour telle cause.

3. Un des traits originaux de la législation islandaise est qu'elle connaissait une sorte de jury *(kviðr)* qui statuait en dernier ressort sur la cause entendue. Ce jury était en général composé de voisins du plai-

gnant, la plupart désignés par celui-ci. Il se composait de neuf ou de douze — comme c'est le cas ici — personnes. Notre texte est l'un des seuls à préciser qu'un tel jury ne devait pas être composé de proches parents du plaignant ou de l'accusé. Cela pourrait provenir de ce que la *Saga de Snorri le Godi* a conservé des survivances de lois encore plus anciennes que celles que nous connaissons.

4. Le plaignant principal (*adili*) n'est pas nécessairement celui qui est victime de l'accusé. Ce peut être, comme ici, une sorte de fondé de pouvoir plus puissant.

5. On voit l'importance qui était attachée au serment : les défenseurs de Geirridr gagnent leur procès uniquement par le fait qu'ils ont prêté serment. Cette coutume ne figure pas dans les lois que nous connaissons, mais il se peut que la saga fasse état, ici encore, de survivances. Voir n. 16, p. 208.

Page 224.

1. Lorsqu'une femme se mariait, elle apportait une dot (*heimanfylgja*). En outre, son mari lui remettait un douaire (*mundr*) avant le mariage ou le jour même de la cérémonie : il se montait à douze onces d'argent pour la Norvège, et, sans doute, à un marc pour l'Islande. Ce douaire restait la propriété de la femme, qui pouvait le réclamer à son mari en cas de séparation. Un mariage qui aurait été contracté sans le versement du douaire était tenu pour illégal et les enfants nés de cette union étaient illégitimes. Voir n. 2, p. 18.

2. On saisit ici sur le vif le rôle de la parentèle : assister et soutenir chacun de ses membres en cas de besoin.

3. La chose n'est nullement exceptionnelle dans les Sagas : lorsqu'un parti constate que sa cause prend mauvaise tournure, il recourt souvent à cette méthode.

4. La *drápa* est une sorte de poème à règles fixes. Voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, Notice, p. 1513 et chap. LV, p. 104 et n. 1.

5. C'est-à-dire Illugi.

6. Autre métaphore désignant Illugi.

Page 225.

1. On verra que cette amitié se détériorera après le meurtre de Styrr (chap. LVI, p. 308).

2. Cette caractérisation n'est pas tellement rare dans les sagas et ne doit pas nécessairement être prise dans un sens péjoratif. Plus qu'un reproche fait à l'injustice, il y a là quelque admiration tacite pour l'individu intraitable qui sait faire triompher sa volonté.

3. Une des distractions favorites des Islandais était le combat de chevaux ; on dressait deux étalons l'un contre l'autre jusqu'à ce que l'un terrassât l'autre. Ce jeu allait rarement sans querelles, différends ou même meurtres.

4. Il ne s'agit probablement pas du même personnage qu'au chapitre XXXII (p. 260 et n. 2).

Page 226.

1. Thème fréquent dans les sagas : les armes ou les vêtements sont rendus invulnérables par sorcellerie.

2. Cette façon de faire était prévue par la loi, mais certes pas dans les formes sommaires que veut adopter Thorbjörn.

3. Exactement, des *lögsjándr*, des hommes qui sont là pour « voir à la loi », des sortes de contrôleurs. Le mot se rencontre habituellement à propos des vérifications de poids et mesures.

4. Là encore, la saga ne concorde pas absolument avec le *Grágás*. Il peut donc s'agir ici aussi de survivances archaïques.

Page 227.

1. Ce trait est en accord avec les lois que nous connaissons.

2. Cette pratique du tribunal aux portes (*duradómr*) ne nous est connue que par la *Saga de Snorri le Godi*. Le *Grágás* n'en parle pas. Il a tout de même fort bien pu se faire, à l'origine, qu'il n'ait pas été indispensable de se trouver au *thing* pour faire siéger un tribunal.

3. Voici un des motifs classiques de toute saga : la femme — âgée, en général — qui pousse les hommes à l'action, à la vengeance plus particulièrement. Il semble bien, en effet, que dans le monde germanique ancien la femme ait été considérée comme gardienne et dépositaire, non seulement des traditions de la famille (c'est elle souvent qui connaît les généalogies et déclame les souvenirs glorieux), mais encore de son honneur. Dans les poèmes héroïques de l'*Edda poétique*, ce sont les femmes (Brynhildr, Gudrún) qui sont chargées de relancer l'action.

4. L'Enclos à Grain.

Page 228.

1. Voici l'expression d'un phénomène bien connu des sagas : la terreur irraisonnée qui fait perdre à un homme tout bon sens et tout courage. Le fait peut avoir des résonances magiques. Il est à mettre en relation avec un autre phénomène du même genre, le *herfjöturr*, qui provoque une paralysie ou un sommeil fatal et livre l'homme à ses ennemis.

Page 229.

1. La Glissade des Esclaves.

2. Pour la première fois dans cette saga apparaît une caractéristique de l'auteur : le mépris tout aristocratique pour les esclaves, lâches, couards, stupides et paresseux.

3. Les deux premiers vers nous sont aussi connus par l'*Edda* en prose de Snorri Sturluson, composée vers 1230.

Page 230.

1. C'est-à-dire Snorri le Godi, « fort versé dans la connaissance des lois ».

Page 231.

1. Le contexte a laissé entendre que l'on accusait Thórarinn d'être efféminé (« [...] il avait tempérament de femme plus que tempérament d'homme »; chap. xv, p. 222). C'était la pire injure que connussent les anciens Nordiques. Voir n. 2, p. 3 et n. 2, p. 111.

2. Les lances.

3. Le sang.

4. Le bouclier, bel exemple de métaphore (*kenning*); il s'agit ici d'un bouclier rond.

Page 232.

1. Façon plaisante de désigner Nagli, à qui ne pourrait convenir une des métaphores conventionnelles pour « guerrier ».

Page 233.

1. Le « brillant sujet » est Snorri le Godi, comme le précise la suite du texte.
2. C'est-à-dire du sang.
3. Autre leçon : « Souvent rude bataille / Advient de tranquillité. »

Page 234.

1. C'est-à-dire le corbeau.
2. La guerre.
3. Pour l'intelligence de tout ce chapitre, il faut rappeler que les sorcières avaient le pouvoir d'abuser les sens des assistants en pratiquant des « détournements de la vue » (*sjónhverfingar*), c'est-à-dire en leur donnant l'impression de voir autre chose que la réalité. La scène, bien connue, car attestée par plusieurs autres sagas (*Saga de Njáll le Brûlé*, chap. XII, p. 1223-1224 et chap. LXXXVIII, p. 1341-1343 ; *Dit d'Oddr Ofeigsson*; *Saga des frères jurés*, chap. x, p. 664), va se répéter trois fois, Oddr étant changé successivement en quenouille, bouc et verrat. Le choix n'est pas fortuit : la quenouille rappelle la baguette magique (*vóndr*), dont se servaient en effet les magiciennes ; le bouc (consacré à Thórr) et le verrat (consacré à Freyr) ont été dans le paganisme nordique des animaux sacrés. La sorcière va donc, clairement, solliciter successivement les dieux représentatifs des trois fonctions qui seront définies par Georges Dumézil.

Page 235.

1. Arnkell dit littéralement : « Est-ce que Katla n'aurait pas entortillé une peau de chèvre *[hedhinn]* autour de nos têtes ? » La peau de chèvre (voir ce qui est dit du bouc, n. 3, p. 234) avait en effet des propriétés magiques.

Page 236.

1. La pièce principale était le plus souvent rectangulaire. Au milieu, dans le sens de la longueur, se trouvaient les fosses à feu dont il sera question par la suite (voir p. 245 et n. 2). De part et d'autre, le long des murs latéraux se trouvaient les bancs qui servaient aussi de lits la nuit (voir n. 10, p. 211). Dans le sens transversal et le long du mur qui faisait face à la porte d'entrée, se trouvait un plancher surélevé ou *pallr* (plus précisément *thverpallr*, *pallr* transversal), traditionnellement réservé aux femmes et surtout à la maîtresse de maison.
2. J'ai traduit systématiquement par « clos » le mot *tún* : c'est le petit pré enclos, objet de tous les soins de la maisonnée, qui se trouve, aujourd'hui comme autrefois, devant la ferme ou la maison dans tous les pays germaniques. Autrefois, une valeur sacrée s'attachait à ce *tún*. On y élevait en outre un ou deux animaux préférés, eux aussi bénéficiant d'un caractère plus ou moins sacré : tel est le cas du *túngöltr* ou *túnsvin*. (verrat, ou cochon du *tún*). Voir n. 1, p. 62.
3. Le texte dit : *Geirrídr trollit*. Rappelons que le mot *troll* a d'abord désigné une sorte de géant primitif, puis, comme c'est le cas ici, un

sorcier ou une sorcière. Ce n'est qu'à l'époque moderne que le mot a pris son sens actuel de lutin. Voir n. 3, p. 3.

4. C'est un signe prémonitoire : Katla devine que ses pouvoirs seront dépassés.

5. Cette façon de faire a pour but d'offusquer le « mauvais œil » de Katla. Cela n'empêchera pourtant pas Katla de jeter un sort funeste à Arnkell.

6. C'est le châtiment légal de quiconque commet un crime honteux (*mörd*; voir n. 2, p. 125), un vol, ou se rend coupable de sorcellerie.

Page 237.

1. C'est le châtiment habituel des sorcières.

Page 238.

1. C'est-à-dire à Bólstadr, chez Arnkell.

2. Une fois encore, la saga fait état de traditions anciennes. À l'époque où est rédigée la saga, il suffisait de proclamer son accusation au *thing*, et il n'y avait pas besoin d'attendre cette réunion pour convoquer le jury de voisins.

Page 239.

1. C'est-à-dire la crête d'Úlfarsfell.

2. Le lac des Cochons.

3. La crête des Sorciers.

4. L'île d'Ellidi.

5. Le bien qui a appartenu au proscrit (*sekdharfé*).

Page 240.

1. On laissait le bétail, après l'avoir marqué au fer rouge, paître dans les montagnes. La saison venue, on le rassemblait dans des enclos spéciaux, que l'on voit encore aujourd'hui en Islande, pour trier ce qui revenait à chacun. Rituellement, peut-on dire, il s'ensuivait contestations.

2. Il y a deux rivières, toutes deux nommées « rivière du Saumon ».

3. Traiter un homme de voleur était une injure grave.

4. Un des manuscrits de la saga ajoute : « Et il porta ensuite toute sa vie un bras en écharpe. »

Page 241.

1. Sur les faits passionnants qu'évoque ce chapitre, voir le *Landnámabók*, la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (chap. II, p. 333) et les textes apparentés.

2. La pratique des « corps de défense » (*setur*) est courante en Islande : il s'agit de troupes en armes entretenues par un chef pour parer à une attaque éventuelle.

3. L'île aux Bœufs.

4. Le texte dit *ferja*, désignant ainsi une embarcation semblable à nos bacs. C'est pour distinguer ces bateaux du *langskip* (voir n. 5, p. 4) d'Eiríkr le Rouge.

5. Cette indication est d'accord, à un an près, avec nos autres sources. Cela situerait donc la découverte du Groenland en l'année 985 ou 984, puisque le christianisme a été légalement adopté en Islande en 999 (voir chap. XLIX, p. 296).

6. Les rois, les *jarls* (voir n. 7, p. 4) et les chefs s'entouraient d'une garde ou *hird* composée d'hommes d'élite recrutés avec soin. Y entrer était un grand honneur. Mais ceux qui y entraient devaient prêter serment d'allégeance; ils devenaient *handgengnir menn*, mot qui figure ici dans le texte, nous dirions hommes liges (voir n. 1, p. 10). Pour tout ce chapitre et le suivant, les faits rapportés se trouvent, pour l'essentiel, confirmés par la *Saga du combat sur la lande*, dont le héros est Styrr.

7. C'est-à-dire en Angleterre ou dans les îles Britanniques.

8. En Norvège, non loin de Trondheim.

Page 242.

1. Voir n. 8, p. 3.

2. Devenu homme lige du *jarl*, Vermundr n'est plus libre d'agir à son gré.

3. Ici, comme déjà à propos des esclaves (chap. XVIII, p. 229 et n. 2), éclate l'espèce de mépris aristocratique de l'auteur de la saga pour tout ce qui n'est pas bien né.

Page 245.

1. De cette pratique, attestée par plus d'un texte, plus d'un nom de lieu, aujourd'hui encore, témoigne.

2. Nous avons mentionné (n. 1, p. 83 et n. 1, p. 236) les fosses à feu. On n'entretenait pas continuellement le feu sur toute la longueur de la fosse; une partie, celle qui était la plus proche de la cuisine *(eldhús)*, n'était mise à feu qu'au moment des repas. C'est de cela qu'il s'agit ici. Voir aussi chap. LII et LIV, p. 304 et 306.

Page 246.

1. Le plaignant principal, ou *adili*, est normalement le plus proche parent de la victime (voir n. 4, p. 223). Mais il a la possibilité, si, pour diverses raisons, il ne veut pas se charger des poursuites lui-même, de transférer ses pouvoirs à quelqu'un d'autre: c'est ce qui se passe ici.

2. Thormódr Trefilsson est un scalde du Xe siècle dont il ne nous reste rien en dehors des strophes qui émaillent cette saga. Il a probablement composé, entre autres pièces, un poème en l'honneur de Snorri le Godi.

Page 247.

1. Rien n'est plus contraignant que cette sorte de conjuration sacrée, et tous les exemples que nous en donnent d'autres sagas (la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. LX, , p. 518 et suiv., la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. CXVI, p. 1387, par exemple) aboutissent au même résultat: celui qui est soumis à une pareille requête ne peut se dérober. Il y a là très certainement une survivance du culte de la famille, sacrée pour le monde germanique ancien. Le mort n'est pas vraiment mort — un auteur allemand (J. Klare: « Die Toten in der altnordischen Literatur », *Acta philologica Scandinavica*, VIII, 1933, p. 1-56) parle de *lebende Leiche*, de « cadavre vivant » — tant que son propre honneur ou celui de sa parentèle n'est pas établi. C'est pourquoi on verra dans la suite de ce chapitre qu'il est question de faire proscrire Vigfúss, quoique mort.

Page 248.

1. Snorri est dans son droit et les codes de lois l'attestent. Néanmoins, il appartient à la famille de Vigfúss d'obtenir compensation pour sa mort.

2. Dans les cas litigieux comme celui-ci, la pratique de l'arbitrage n'est pas rare : elle permet en quelque sorte de dominer la lettre de la loi. Les partis en présence peuvent choisir un seul ou plusieurs arbitres qui agissent en accord.

3. Voilà certainement le trait le plus admirable des mœurs islandaises anciennes. Lorsque tout a été épuisé, légalité ou violence, interviennent souvent ces hommes de bonne volonté *(góðviljamenn)* qui s'efforcent, selon la formule reçue, d'effectuer des conciliations.

Page 249.

1. Les cas de séduction de jeunes filles étaient sévèrement punis par la loi.

Page 250.

1. Les traditions anciennes, telles que les rapportent plusieurs textes — légendaires surtout —, font état de l'usage d'accomplir quelques hauts faits ou travaux considérables pour obtenir la main d'une femme de haut rang.

2. L'étuve à la nordique (*sauna* en finnois) existe dans le Nord depuis les temps les plus anciens. Le principe en est connu : on chauffe à l'excès des pierres, sur lesquelles on verse de l'eau. Pour autant que l'on sache, il n'était pas habituel d'enterrer ainsi les étuves : c'est pour parvenir à ses fins que Styrr, sur le conseil de Snorri, a procédé de la sorte.

Page 251.

1. Voir chap. XXV, p. 242, et n. 8, p. 3. Les anciens Germains ne se faisaient pas de l'âme la conception que nous en avons : ils ont d'ailleurs importé le mot après la christianisation. Ils pensaient que l'homme possédait une forme (*hamr*) interne qui déterminait l'apparence extérieure. Dans certains cas, cette « forme » pouvait s'exiler momentanément du corps pour s'incarner ailleurs; dans d'autres cas, un homme pouvait changer de « forme » et adopter une autre nature : c'est le cas des loups-garous, et aussi des guerriers-fauves qui, devenus furieux et possédés de la fureur des *berserkir (berserksgangr)*, prenaient une nature surhumaine.

Page 252.

1. Le texte dit *farmaðr*, c'est-à-dire voyageur. On désignait ainsi conventionnellement les Islandais qui se livraient au commerce, lequel était, rappelons-le, l'activité principale des vikings.

2. Le *jarl* Sigurdr des Orcades est présenté en détail dans la *Saga des Orcadiens.*

Page 253.

1. Métaphore pour « femme », désignant ici Thurídr.

Page 255.

1. Jómsborg est sans doute Julin, à l'embouchure de l'Oder. C'est un lieu célèbre dans les annales des vikings, ceux-ci y ayant tenu fort longtemps une forteresse redoutable, jusqu'en 1043, date à laquelle le roi Magnús le Bon brûla la ville. Il existe sur la communauté des vikings de Jómsborg un texte remarquable, *Jómsvíkinga Saga* : selon toute vraisemblance, les hommes qui entraient dans cette communauté obéissaient à des lois très strictes de discipline, d'honneur et d'assistance mutuelle. Leur premier chef pourrait en effet avoir été Toki, surnommé Pálna-Toki, du nom de son père Pálnir. Voir *La Saga des víkings de Jómsborg*, traduite par R. Boyer, Bayeux, Heimdal, 1982.
2. Styrbjörn, neveu du roi de Suède Eiríkr le Victorieux, nous est connu par d'autres textes. La bataille de Fyrisvellir (la plaine de la Fyris) a dû avoir lieu près de l'actuelle Uppsala, en Suède.

Page 257.

1. *Jól* (*Jul* en suédois moderne) est la grande fête du solstice d'hiver pour tout le Nord; c'est l'équivalent de notre Noël. Cette fête était traditionnellement marquée, à l'époque païenne, par des sacrifices et des banquets (voir n. 10, p. 4).
2. Il s'agit ici d'un cas d'*arfsal*, opération abondamment décrite par les textes de lois : un homme remet à un autre tous ses biens sous réserve que le recevant assistera le donateur de tout son pouvoir tant qu'il vivra. En cas d'*arfsal* total, le donateur n'a plus le droit de résider dans son ancienne demeure. Il y a tout de même une entorse à la loi dans la conduite d'Úlfarr et d'Arnkell en ce qu'un affranchi a pour héritier légitime celui qui l'a affranchi, ou les descendants directs de ce dernier (en l'occurrence Thorbrandr ou ses fils), et qu'Úlfarr n'a pas à faire un *arfsal* avec Arnkell, mais bien avec Thorbrandr. Quelque inique qu'elle soit, l'attitude de Thórólfr aura donc un fond de légitimité.
3. Nous retrouverons les jeux p. 268 et n. 3, p. 278 et n. 2, p. 280 et n. 2. C'était l'une des principales distractions des Islandais.

Page 258.

1. Les propos de Thórólfr ne sont pas clairs. Il est très probable qu'il est *thingmadr* d'Arnkell, qui est *godi* (voir n. 3, p. 209). En ce cas, logiquement, Arnkell aurait dû le protéger et l'assister. Mais il laisse entendre que c'est de Snorri qu'il est *thingmadr*.
2. Le cap de la Corneille.

Page 259.

1. C'est le *bjargkvidr* ou jury chargé de défendre quelqu'un.
2. On saisit ici sur le fait l'un des caractères les plus curieux de la législation islandaise ancienne : son formalisme excessif. Les textes de lois disent bel et bien qu'un incendiaire est hors la loi (*óheilagr*, c'est-à-dire ayant perdu toute dignité humaine; voir n. 3, p. 195) s'il est pris en flagrant délit. C'est donc dans la ferme d'Úlfarr qu'Arnkell aurait dû pendre les esclaves. Ce point fera perdre son procès à Arnkell.

3. C'est en effet la compensation légale pour un esclave.

Page 260.

1. Comme on l'a vu au chapitre précédent (n. 2, p. 257), il n'est pas certain qu'Arnkell ait raison. Selon le *Grágás*, c'est à ceux qui lui ont remis sa liberté de reprendre les biens d'un affranchi s'il n'a pas d'enfants.

2. Nous avons déjà dit (n. 4, p. 225) que, vraisemblablement, deux personnages différents répondent à ce nom.

3. Il se laissa faire; telle est littéralement l'expression islandaise.

Page 261.

1. Il était interdit de laisser un cadavre sans sépulture (voir n. 5, p. 51) : il fallait au moins l'enfouir sommairement, comme ici.

Page 264.

1. Toutes les opérations impressionnantes qui sont décrites dans ce chapitre, et qui ont un double but — éviter le « mauvais œil » du mort (voir le traitement de la sorcière Katla, chap. XX, p. 236 et n. 5) et lui donner une sépulture décente afin qu'il ne revienne pas hanter les lieux (sur ce dernier point, la malignité de Thórólfr déjouera toutes ces précautions) — , nous sont connues également par d'autres textes, en particulier par la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (voir n. 2, p. 121). On ferme les yeux et on bouche les narines *(veita nábjargir)* pour empêcher l'esprit de sortir du mort. Le fait qu'Arnkell doive employer toutes ses forces pour soulever Thórólfr laisse entendre que c'est contre son gré que le cadavre se laisse entraîner : la suite du récit le dira, Thórólfr n'est pas « bien mort », son esprit se refuse à connaître la paix dans l'autre monde, tout comme il ne l'a pas connue dans celui-ci. Les difficultés qu'ont les bœufs à traîner le corps relèvent de la même explication. Enfin, on brise le mur pour faire sortir le mort, parce que la croyance était que les revenants prenaient, pour venir hanter une maison, le chemin qu'on leur avait fait suivre pour les en sortir. On rebouchera le mur et Thórólfr ne pourra donc pas — en principe — revenir sur les lieux.

2. Le texte dit *urdhu trollrida* (furent chevauchés par le troll). Sur le fait de « chevaucher », voir chap. XVI, p. 223 et n. 1; sur *troll*, voir n. 3, p. 236.

3. Ce qui suit fait partie du fond classique des histoires de revenants qui se répéteront régulièrement dans le folklore islandais jusqu'à nos jours. Le revenant (*draugr*) est d'ailleurs un personnage bien connu des sagas. Voir en particulier, dans la *Saga de Grettir*, l'histoire de Glámr (chap. XXXII, p. 835 et suiv.). Voir aussi *Contes populaires d'Islande*, traduits par R. Boyer, Reykjavík, 1984, spécialement p. 46 et suiv.

Page 265.

1. Les revenants *(draugar)* cheminent régulièrement en troupes; voir les chapitres LIII et LIV, p. 303 et suiv., ainsi que la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. VI, p. 342.

2. Le *Grágás* fournit toutes précisions utiles sur le transport des cadavres.

Page 266.

1. Promontoire de l'Estropié.
2. Un manuscrit fait cet ajout, intéressant car il en appelle à de très lointaines traditions : « Arnkell posa beaucoup d'argent dans le tertre auprès de son père. »
3. Arnkell n'a pas tort : la loi précise que les biens d'un homme reviennent de droit à son héritier. Si cet homme détourne une partie de ses biens pour la céder à une tierce personne, et que ce détournement est estimé préjudiciable à l'héritier légitime, on est en présence d'un cas d'*arfskot* (retrait sur l'héritage) et l'héritier est en droit de protester.
4. Son *fylgdarmadr*, une sorte de garde du corps, un homme de la maison plus particulièrement chargé de protéger le maître de maison.

Page 267.

1. Rivière de Haukr.
2. La Faille aux Bœufs.
3. Quelles qu'aient été ses intentions, Arnkell a été attaqué personnellement par Haukr, qui s'est donc rendu coupable de *frumhlaup*, attaque dirigée contre la personne de quelqu'un.
4. « Si un homme couche avec une femme libre et ayant un domicile fixe, il sera proscrit », dit le *Grágás*.

Page 268.

1. Les nuits d'hiver *(vetrnaetr)* sont les trois nuits qui marquent, le plus souvent à la fin du mois d'octobre, le commencement de l'hiver. À l'époque païenne, c'était une grande fête, comportant, comme dans notre texte, des banquets et des sacrifices.
2. La bière *(öl)* était la boisson obligée de toutes les festivités. Qu'elle ait eu un pouvoir et une valeur sacrés ne fait pas de doute. On la buvait dans des cornes que l'on se passait à la ronde selon un ordre précis (voir n. 2, p. 88); il convenait de prononcer un toast avant de boire (voir n. 2, p. 76); il n'était pas question de ne pas s'enivrer. Sur ce point, voir M. Cahen, *La Libation*, Champion, 1921.
3. Il s'agit ici d'un curieux jeu dont raffolaient les anciens Nordiques, le *mannjöfnudr* : notre texte fournit les précisions requises. Ce jeu se passait rarement sans des complications graves, qui pouvaient aller jusqu'au meurtre.

Page 269.

1. On se rappelle que les fils de Thorbrandr avaient émis des prétentions sur les terres de leurs anciens affranchis, Úlfarr et Orlyggr.

Page 270.

1. Nous avons déjà rencontré le thème de la couardise des esclaves (voir n. 2, p. 229). Ironie de l'auteur? le prénom de cet esclave signifie littéralement : intrépide.
2. Comparer avec la conduite de Nagli, chap. XVIII, p. 228-229.
3. La cascade d'Ófeigr.

Page 271.

1. Il s'agit, on le comprend, d'une sorte de parc *(gardr)* clos par de fortes palissades. Le texte utilise le mot *vígi*, type de fortification de bois que les Islandais se mirent à construire autour de leurs fermes lors de l'époque troublée des Sturlungar (XIIe et XIIIe siècle) — mais il ne semble pas que cette pratique ait été courante auparavant. L'emploi de ce mot permet de suggérer que le texte date du XIIIe siècle.

Page 272.

1. Il subsiste encore aujourd'hui quelques vestiges de ce tertre. On aura remarqué l'ironie tragique de la comparaison : c'est dans un « vaste enclos à foin » qu'est mort Arnkell.
2. Arnkell n'a ni enfant ni frère.
3. C'est-à-dire non majeur; voir n. 1, p. 218.
4. Il est exact qu'une femme n'avait pas le droit d'ester en Islande, et sans doute dans tous les pays germaniques. Reste à savoir si la cause est bien celle que donne la *Saga de Snorri le Godi*. Il est plus vraisemblable que c'est là une des dispositions fondamentales du droit germanique ancien, ce qui ne signifie pas pour autant que la femme ait été réduite à une condition subalterne. C'est tout le contraire. Mais, on commence à s'en apercevoir à ce point de la saga, un procès était au moins autant affaire de force musculaire que de sagacité juridique. Il valait donc mieux en charger les hommes.

Page 273.

1. Les matelots nordiques se répartissaient en petits groupes de quelques hommes qui faisaient table commune. Dans chacun de ces groupes, chacun des hommes faisait la cuisine à tour de rôle. Le mot désignant cette sorte de compagnonnage temporaire était *mötunautr*, dont nous avons fait *matros*, puis matelot.
2. Rocher des Baraquements. Tant pour les *thing* qu'aux endroits où accostaient les bateaux, la coutume était de monter des baraquements provisoires ou *búd*.
3. Björn, champion de Breidavík, que nous avons rencontré au chapitre XXIX, p. 253 et suiv., reparaîtra au chapitre suivant.
4. Le vadmel *(vadmál)* était une étoffe de laine assez grossière, couramment tissée en Islande. Elle a longtemps servi de monnaie courante, une aune à l'époque équivalant environ à quarante-neuf centimètres. Trois cents (la centaine germanique ancienne était de cent vingt et non de cent) de vadmel représentent trois cent soixante aunes, soit approximativement cent quatre-vingts mètres.
5. Autre monnaie d'échange, les manteaux de peau de mouton ou d'agneau. On tenait un de ces manteaux (fort courants en Islande étant donné l'élevage extensif des moutons dans l'île) pour équivalant à six aunes de vadmel.

Page 274.

1. La lenteur des Islandais semble avoir été proverbiale dans tout le Nord au Moyen Âge.
2. Il s'agit de marchands naviguant sur de gros bateaux ou *byrdingr*.

Page 275.

1. On ne voit pas quels sont les liens de parenté qui unissent Thórdr au regard fixe et les gens de Breidavík.

2. Voici, à deux reprises, une intervention non équivoque de l'auteur, chose assez rare pour qu'on la souligne. Voyager, « limer sa cervelle à celle d'autrui » était un impératif rigoureux chez les anciens Islandais. Le mot *heimskr*, qui vient de *heimr* (la maison, le foyer) et qui signifie « casanier », voulait aussi dire : « idiot ». À une époque (XIIIᵉ siècle) où le roi de Norvège Hákon Hákonarson faisait de louables efforts pour mettre son royaume à l'heure européenne, attirant des personnalités de marque d'Angleterre et de France, introduisant les romans de Chrétien de Troyes, il est significatif que notre auteur insiste tant sur les bienfaits que l'on peut trouver à connaître les mœurs de l'Europe continentale.

3. Les vêtements ordinaires étaient en vadmel noir ou roux. Les habits de couleurs étaient réservés aux chefs ou ne se portaient qu'aux grandes occasions.

Page 276.

1. C'est-à-dire Thurídr.

Page 278.

1. Le mariage était avant tout une affaire (voir n. 2, p. 18); le terme agréé est d'ailleurs *brudkaup*, achat de la mariée. Il fallait donc en débattre comme pour n'importe quel autre marché. On suit ici très bien comment il faut procéder. L'importance de ce passage, toutefois, tient en ce qu'il prouve bien que la seule fortune du prétendant ne suffisait pas. Il fallait aussi que son honneur fût sans tache.

2. C'est ici le seul texte norois où l'on mentionne ce jeu. On ne peut rien en savoir d'autre que ce qui en est dit ici. Il semblerait qu'il se fût agi d'une sorte de combat où les boules de neige auraient été remplacées par des mottes de gazon.

Page 279.

1. Montagne qui sépare Hraunhöfn de Breidavík.

Page 280.

1. Aujourd'hui encore il y a des aigles en Islande. En raison de l'importance — à l'échelle de la saga — des événements qui vont suivre, on notera que l'auteur accumule les présages ou signes prémonitoires, procédé classique dans les sagas : le destin se fait toujours annoncer avant de frapper à la porte.

2. *Knattleikr*, jeu qui, vraisemblablement, peut être comparé à l'actuel base-ball américain. Il se jouait avec une balle — en vérité, une sphère de peau remplie de terre — et, apparemment, tous les coups étaient permis. C'était un « sport » d'une rare violence. Voir n. 2, p. 69.

3. Littéralement : les champs de la Halle-aux-Jeux.

Page 281.

1. Ces visions sanglantes abondent dans la grande compilation intitulée *Sturlunga Saga*, dont les textes ont tous été rédigés au XIIIᵉ siècle.

Page 282.

1. C'est bien ce que confirment les découvertes archéologiques. Les lacets en question, extrêmement longs, pouvaient être entortillés autour de la jambe jusqu'au mollet, par-dessus les braies.

2. Passe d'Egill.

3. S'il est exact que la compensation pour un esclave soit de douze onces d'argent (voir chap. XXXI, p. 259 et n. 3), nul autre texte ne mentionne ces modalités de versement. Il est donc probable que, là encore, est présente la trace de coutumes plus anciennes.

Page 284.

1. Par-dessus tous leurs autres vêtements, cuirasses ou cottes de mailles, les Nordiques portaient un vêtement d'apparat, généralement de couleurs vives, la tunique (*kyrtill*). Celle-ci était fendue sur les côtés pour permettre de monter à cheval. En cas de combat, il était plus commode de relever le pan avant et de le passer sous la ceinture (voir n. 1, p. 170).

2. Pour plus de détails sur l'armement de l'époque, voir R. Boyer, « La Guerre en Islande à l'âge des Sturlungar », art. cité. Voir n. 6, p. 67.

Page 285.

1. La *Völuspá* attribue ce procédé à Ódinn lui-même. Par ce moyen, le dieu semait la terreur dans les rangs ennemis et les frappait de paralysie. Il est hors de doute que notre texte fait ici allusion à une coutume fort ancienne.

Page 286.

1. Les armes du Nord étaient rarement de bonne trempe. Ce qui arrive ici à Steinthórr est mentionné dans bien d'autres textes. Les bonnes épées ou lances provenaient de Rhénanie ou de France.

2. Le texte dit littéralement : « changea de bouclier », ce qui peut être pris pour une métaphore (d'où la traduction ici retenue), mais ce qui peut aussi correspondre à une coutume militaire attestée dans d'autres textes : les combattants d'un même camp, pour se reconnaître, portaient une marque distinctive ou avaient sur leurs écus un signe particulier.

Page 288.

1. On dénommait ainsi les bateaux de petite taille, d'après le nombre de bancs de rameurs qu'ils comportaient. Il s'agit ici d'un *teinæringr* (dix-rames), mais il existe aussi un *sexæringr* (six-rames), un *áttæringr* (huit-rames), etc. Voir n. 4 et 5, p. 4.

2. Ce site subsiste encore aujourd'hui tel qu'il est décrit dans le texte.

3. Promontoire du Phoque.

Page 290.

1. C'était un des points du code d'honneur de l'époque. Tuer un homme à terre, ou dans son sommeil, n'était pas un *víg* (meurtre « normal », terme légal pour homicide) ou un *dráp* (meurtre, terme vague), mais un *mórd* (assassinat, meurtre honteux) condamné par la loi. Voir n. 2, p. 125.

Page 291.

1. *Feigr*: ce terme, ainsi que le substantif qui lui correspond, *feigd*, a des résonances religieuses ou sacrées; est *feigr* celui que le destin a abandonné, qui doit mourir.

2. Il faut distinguer les braies ordinaires, qui s'arrêtent au genou, un peu comme un short à jambes assez longues, des *leistabrækur* ou longues braies, qui comprenaient d'un seul tenant culotte et bas, et dont il est question ici.

Page 292.

1. On notera le langage pittoresque, réaliste et tiré de la vie quotidienne de ces pêcheurs, marins et éleveurs de moutons. On bâillonnait les agneaux au moment de les sevrer. C'est ce que veut dire Snorri Thorbrandsson ici.

2. Cette attitude n'est pas rare dans les sagas. Thorgerdr, sœur des trois frères qui viennent d'être blessés, ne s'estime satisfaite que lorsqu'elle apprend que l'un des membres du clan ennemi est mort. Il était très facile à une femme de divorcer.

Page 294.

1. À quelques variantes près, le récit de Snorri se trouve confirmé par la *Saga de Njáll le Brûlé* (voir chap. LXXVI-LXXVII, p. 1320-1324); on verra que la première partie est centrée sur le grand héros Gunnarr de Hlídarendi, tué dans sa maison après avoir fait une résistance exemplaire.

2. Snorri évoque ici un passage d'un des poèmes de l'*Edda*, la *Sigurdarkvida*.

Page 296.

1. Björn, âgé, réapparaîtra à la fin de la saga; voir chap. LXIV, p. 326 et suiv.

2. La crique du Gouailleur. Des faits exposés ici, qui semblent sujets à caution, aucun autre texte ne fait mention. Ce chapitre est d'ailleurs vraisemblablement une interpolation: dans le manuscrit principal de notre saga, il est placé après les merveilles de Fródá (chap. LI-LV, p. 299-308), où il n'a visiblement pas sa place.

3. Sur Vínland-le-Bon (en Amérique du Nord probablement) et sur Karlsefni, nous sommes amplement renseignés — encore que les spécialistes se battent depuis longtemps pour mettre une réalité historique et géographique sur les renseignements ici donnés — par les sagas qui relatent la découverte de l'Amérique par les Islandais. Voir la Notice des *Sagas du Vínland*, p. 1607 et suiv.

4. Sans doute les natifs du Vínland; le texte dit *Skraelingar*. Il pourrait aussi s'agir d'Esquimaux. Les faits évoqués ici sont confirmés par la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. XI, p. 350-352.

5. D'après la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (chap. XI, p. 351), ce ne serait pas lui, mais son fils, Thorbrandr.

6. Il a dû exister une tradition autour de Hallsteinn le Godi et de ses esclaves, car plusieurs autres textes dont le *Livre de la colonisation de l'Islande* et la *Saga de Gull-Thórir* en font mention, mais elle devait être tellement populaire que jamais aucun auteur ne la rapporte autrement qu'ici, c'est-à-dire par allusion. Un conte populaire beaucoup plus récent

laisserait entendre que Hallsteinn serait allé faire du sel dans une île avec ses esclaves, qu'il aurait trouvé ceux-ci endormis au lieu de travailler et qu'il les aurait fait pendre pour punition de leur paresse.

7. Quantité d'autres textes rapportent en détail les faits suivants, en particulier le *Livre des Islandais* d'Ari Thorgilsson, la *Saga de Njáll le Brûlé* (voir chap. CIV-CV, p. 1372-1374) et surtout la *Saga de la christianisation*. La chose, voulue par les rois de Norvège pour des raisons apparemment plus politiques que religieuses, s'effectua sans violence, toute l'Islande ayant admis sans grande discussion de se faire baptiser lors de l'*althing* de 999.

8. Le rôle efficace de Snorri est confirmé par d'autres textes, en particulier ceux qui sont cités dans la note précédente.

Page 297.

1. La *Saga de Snorri le Godi* et la *Saga du combat sur la lande* sont les deux seuls textes à nous rapporter cette curieuse croyance.

2. Notre saga n'est pas le seul texte à rapporter les faits très étranges qui vont suivre. Les *Annales* et la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (chap. v, p. 340) s'en font également l'écho. Traditionnellement, les Hébrides étaient le pays d'élection des sorciers.

Page 298.

1. L'admiration de Thurídr n'est pas outrée par l'auteur de la saga. Le goût des Islandais pour le faste, vestimentaire ou autre, est une évidence; le musée de Reykjavík a conservé tentures et courtepointes brodées qui témoignent du raffinement auquel ils étaient parvenus en la matière.

Page 299.

1. Les pluies de sang sont l'un des motifs les plus courants des histoires de l'Islande ancienne. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de leur chercher une signification propre au paganisme nordique : les récits et vies de saints que l'on traduisait d'abondance au moment même où fut composée notre saga en donnaient d'abondants exemples (voir en particulier les Sagas des évêques).

Page 300.

1. Skálaholt, aujourd'hui Skálholt, est le siège du premier évêché fondé en Islande (seconde moitié du XI[e] siècle), dans le sud de l'île (le second, à Hólar, dans le nord, suivra peu après). En Islande, comme ailleurs à l'époque, la coutume était, pour les gens d'importance, de se faire enterrer dans l'église même, ou dans son voisinage immédiat.

2. Rappelons que l'écarlate était un tissu précieux, de couleur rouge le plus souvent, mais pas nécessairement. Le Moyen Âge le prisait fort.

Page 301.

1. Ces démonstrations d'affection sont rarissimes dans les sagas islandaises, où le moins que l'on puisse dire est que la retenue préside aux démonstrations amoureuses. Mais ici, l'enjeu est de prix.

2. La loi stipulait que quiconque refuserait de donner l'hospitalité à des convoyeurs de cadavres paierait une très forte amende (trois marcs).

3. La rivière Blanche. Jusqu'au début du XX[e] siècle, le plus gros

obstacle à tout voyage à travers l'Islande aura été de passer les rivières, torrents rapides et capricieux, fort peu guéables.

Page 302.

1. La pratique chrétienne est ici doublement recommandée, puisqu'il y a quelque chose d'anormal dans la préparation de ce repas. Mais la coutume de « signer » nourriture et boisson était également connue du paganisme nordique (voir n. 2, p. 77); il est vraisemblable qu'alors, c'était le marteau de Thórr que l'on dessinait du doigt en lieu et place de la croix chrétienne.

2. Thórgunna est l'héroïne d'une chanson populaire fort ancienne en Islande. Il y est dit que, lorsque l'on enterra son cercueil à Skálaholt, on entendit chanter :

J'ai froid aux pieds,
Mána-Ljótur,

à quoi il fut répondu :

C'est que peu aiment cela,
Thórgunna.

Page 303.

1. Le texte parle d'*urdarmáni* (de *Urdr*, nom de l'une des Nornes, symbole du sort et de la mort; voir n. 2, p. 43). La lune joue un rôle considérable dans la mythologie nordique ancienne; elle est toujours signe de mort ou de maléfices. Les Nordiques anciens avaient sacralisé l'espace : le fait que la lune progresse dans le sens inverse de la marche du soleil (*andsoelis* et non *réttsoelis*) ne saurait présager rien de bon.

Page 304.

1. Il semble que le phoque ait joui d'une faveur particulière dans les histoires merveilleuses de l'antiquité nordique. On ne sait pas bien pourquoi. Pourtant, outre ce texte, nous avons d'autres exemples du rôle occulte qu'il jouait. Encore en plein XIII[e] siècle, une géante qui harcèle l'évêque Gudmundr Arason s'appelle Selkolla et a une tête de phoque. D'autre part, il faut comprendre ici que ce phoque est l'esprit tutélaire (*fylgja*) de Thórgunna.

Page 305.

1. Légalement, un homme n'était « mort » qu'à partir du moment où ses héritiers avaient donné le banquet de funérailles. C'est au cours de ce banquet que l'héritier présomptif reprenait officiellement la succession du disparu.

2. Brasser la bière était une opération importante, qui se déroulait selon des rites précis, lesquels remontent souvent à la plus haute antiquité, étant donné les pouvoirs magiques que l'on attribuait à cette boisson. Parmi les moments privilégiés pour la brasser, figurait *Jól* (voir n. 1, p. 257). Il convenait de boire une bière nouvelle pour quelques-uns des grands moments de l'année (fêtes de solstices ou d'équinoxes, par exemple).

3. Rán est la déesse de la mer dans la mythologie nordique ancienne. Snorri Sturluson, dans son *Edda*, précise qu'elle disposait d'un filet avec lequel elle entraînait les marins au fond de la mer (voir n. 4, p. 172). De troublantes gravures rupestres (1 500 ans av. J.-C.) représentent en effet

une sorte de filet dans lequel se prennent des bateaux. Ici encore, la *Saga de Snorri le Godi* fait état de croyances fort anciennes.

Page 306.

1. Il s'agit vraisemblablement de pierres que l'on faisait chauffer pour les mettre ensuite dans le lit, comme nos « briques » d'autrefois.

2. Nous avons déjà vu (chap. XXVI, p. 245 et n. 2) qu'il fallait distinguer, dans la fosse à feu qui divisait longitudinalement la salle commune ou *skáli* en son milieu, entre le long feu destiné à chauffer la maison et à l'éclairer, et les feux de repas, plus petits, pour faire la cuisine.

Page 307.

1. Les Germains connaissaient un autre découpage de l'année que celui de l'Europe méridionale. Les mois suivaient les phases de la lune. *Gói* allait de la mi-février à la mi-mars; le nom subsiste encore aujourd'hui dans le parler populaire islandais. Il s'est, sans doute, appliqué initialement à une petite divinité scandinave de la fertilité-fécondité.

2. Sur le tribunal aux portes, voir n. 2, p. 227. La *Saga de Snorri le Godi* est le seul texte qui relate que l'on ait pu assigner des revenants en justice. Il est pourtant assez logique, si, comme on l'a déjà dit, le mort n'est pas réellement considéré comme mort tant qu'il est censé avoir quelque raison de n'être pas content de son sort dans l'au-delà, de le traiter comme un vivant. Dans la suite du chapitre, légalement condamnés, les revenants accepteront, bien qu'à contrecœur, de disparaître définitivement. On notera en passant le curieux amalgame de pratiques païennes et de coutumes chrétiennes.

3. Il s'agit non seulement de la messe, mais de tous les autres offices que comportait le rituel à l'époque.

Page 308.

1. Notre texte énumère ici dans l'ordre correct les principales opérations que comportait tout procès. Si l'on veut des détails d'une infinie minutie, voir la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. CXLI-CXLIV, p. 1444-1462.

2. Le suffixe *hverfi* désigne une sorte de district ou de région. Le Flisuhverfi se trouve dans le Borgarfjördr. Styrr a en effet été tué par Thorgestr (nommé Gestr, p. 309), fils de Thórhallr.

Page 309.

1. Gudrún est l'héroïne de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, laquelle confirme qu'elle et Snorri échangèrent leurs demeures, Gudrún refusant de demeurer dans le district où habitaient les assassins de son mari (chap. LVI, p. 511).

2. D'autres textes (la *Saga du combat sur la lande* en particulier) confirment ces faits et ces noms.

3. Gunnlaugr Langue-de-Serpent, qui fut l'un des grands scaldes de l'Islande républicaine, est le héros d'une saga qui porte son nom : *Gunnlaugs Saga ormstungu.*

4. Cette généalogie est confirmée par d'autres textes. Thorgils Arason est le personnage central d'une Saga de contemporains, *Thorgils Saga ok Haflida* (*Saga de Thorgils et de Haflidi*); Thorgeirr Hávarsson est l'un des deux personnages de la *Saga des frères jurés* (p. 637-718).

5. Il semble qu'une coutume fort ancienne ait voulu que tout *thing* fût

situé en un lieu tel qu'il s'y trouvât une éminence, pour l'orateur principal, et une faille d'où devaient se faire toutes les proclamations de procès et dans laquelle le *godi*, s'il faut en croire la *Saga de Glúmr le Meurtrier* (chap. XXVII, p. 1111 et n. 2), « consacrait » le *thing*. Qu'il s'agisse de survivances ne saurait faire de doute, puisque certains *things* seront placés en rase plaine.

Page 310.

1. Un procès qui ne parvenait pas à être réglé dans un *thing* local était automatiquement transféré à l'*althing*, dont la procédure était plus rigoureuse et les sanctions plus sévères; d'où l'attitude de Snorri.

Page 311.

1. Le *godi* disposait de *thingmenn*, (voir n. 3, p. 209). L'ensemble *godi* et *thingmenn* constituait un *godord*, qui recouvrait une certaine zone d'extension géographique assez floue. Le nombre des *godord* correspondait à celui des *godi*, lequel était fixé par la loi (d'abord 36, en 963, pour toute l'île, puis 49 en 1004).

2. Ici encore, le personnage nous est connu par d'autres sagas (*Saga de Grettir*, chap. XIV, p. 788 et *Bandamanna Saga* ou *Saga des confédérés*). L'épisode qui suit appartient au fonds des péripéties traditionnelles de ce genre de littérature — ce qui ne signifie évidemment pas qu'il n'ait pas eu quelque fondement dans la réalité historique.

3. L'une des ressources de la pauvre Islande tenait à tout ce qui venait s'échouer, bois et baleines surtout, le long de ses côtes; à tel point que, dans le *Grágás*, tout un long chapitre en traitait (le *rekatháttr*, ou chapitre consacré aux *reki* = épaves). Un paysan (*bóndi*) possédait, outre ses terres et sa demeure, une portion de rivage, celle qui correspondait à ses champs en général, et ce qui s'y échouait lui revenait, tout ou partie, selon les normes fixées. C'était là, si l'on en juge d'après les sagas, l'un des sujets traditionnels de querelles sanglantes. Voir n. 1, p. 54.

Page 312.

1. Sturla Thjódreksson est bien connu. Il est l'ancêtre des Sturlungar, qui régiront les destinées de l'Islande pendant les XII[e] et XIII[e] siècles. Son surnom, *Víga-*, désigne conventionnellement un homme injuste qui s'est rendu coupable de beaucoup de meurtres, comme Víga-Styrr dans notre saga, ou Víga-Glúmr dans la saga qui porte son nom.

Page 315.

1. C'était une arme fort dangereuse, employée pour chasser des animaux redoutables, comme l'ours : le fer, très long, se terminait par deux « crocs » qui empêchaient l'animal de progresser au-delà vers celui qui le frappait. Voir n. 1, p. 97.

2. Les investigations archéologiques prouvent que ce genre d'armes faisait partie de l'armement « intime » (par opposition aux armes que l'on ne prend que pour le combat déclaré).

Page 316.

1. Lorsqu'un homme avait été condamné, après procès réglementaire, au *thing*, les plaignants avaient la charge de tenir, quatorze jours après la sentence, un tribunal d'exécution *(féránsdómr)* composé de douze hommes nommés par le plaignant principal, et qui devaient siéger à

distance de flèche du domicile du condamné. Ce tribunal décidait de s'approprier le montant de l'amende qui avait été imposée au condamné, partie pour le *godi*, partie pour le plaignant, partie pour les gens du quartier. Évidemment, comme c'est le cas ici, il était quelquefois impossible d'en arriver là, et l'on se contentait alors de faire siéger le tribunal.

2. Rappelons que le surnom est péjoratif.

Page 317.

1. Le Flói est le grand golfe qui se trouve au nord-ouest de l'Islande.

2. Il pouvait se faire, et c'est vraisemblablement le cas ici, que la pièce principale fût adossée, par l'un de ses murs longitudinaux, à l'enclos. Dans ce mur, une porte dérobée *(laundyrr)* permettait de sortir en cas de nécessité, comme le mentionnent fréquemment les textes.

Page 318.

1. Le texte dit : *eigi einhamr* (qui n'a pas qu'une seule forme). Autrement dit, il avait été *hamrammr*; voir n. 1, p. 4.

Page 320.

1. Il s'agit certainement d'une hache *snaghyrnd*, au fer extrêmement large et terminé de chaque côté par une sorte de croc. Voir n. 6, p. 67.

2. Cette arme — on notera au passage l'intérêt évident que l'auteur de la saga porte à ce sujet — est rarement mentionnée : il s'agit d'une javeline qui entraîne avec elle un filin par le moyen duquel on peut récupérer l'arme ou, comme ici, faire tomber l'ennemi.

3. La locution est à prendre au pied de la lettre. Lorsque l'ennemi était rendu à merci, on pouvait, ou bien le tuer — le cas est extrêmement fréquent; on le faisait tout simplement décapiter —, ou bien lui faire grâce, ou bien, quelque barbare que nous paraisse cet usage pourtant attesté d'innombrables fois dans les Sagas de contemporains, lui faire trancher un ou plusieurs membres.

4. Snorri.

Page 321.

1. Le Grettir dont il est question ici est l'Hercule du Nord, le héros de la saga qui porte son nom, célèbre pour ses incroyables prouesses physiques; Oddr Ofeigsson est le héros d'un dit (*tháttr* ou petite saga) qui porte son nom.

Page 322.

1. Il est clair que c'est en léchant ces pierres couvertes de cendres de Thórólfr que la vache concevra Glaesir. Einar Ólafur Sveinsson fait remarquer, dans son édition de cette saga, que l'image évoque fortement un des mythes que rapporte Snorri Sturluson dans son *Edda* : la vache Audhumbla aurait créé le premier homme en léchant des pierres jusqu'à ce qu'il en sortît un homme.

2. La couleur grise est traditionnellement, dans les récits nordiques de tous ordres, en rapports étroits avec des phénomènes surnaturels. Elle présage malheur.

Page 323.

1. *Glaesir* renvoie à l'idée de « superbe, splendide, magnifique ».

Page 326.

1. Bourbier de Glaesir.

Page 327.

1. Tout le développement qui va suivre a fait couler des flots d'encre. Il fait référence à l'une des croyances les plus ténébreuses des anciens Islandais : la croyance en l'existence, au-delà des mers, d'un pays appelé comme ici Irlande-la-Grande (*Írland it mikla*) ou encore Pays des Hommes blancs (*Hvítramannaland*). La *Saga d'Eiríkr le Rouge* (chap. XII, p. 354) et le *Landnámabók*, en particulier, en font mention. Selon toute vraisemblance, les Islandais auraient repris là des traditions irlandaises qu'ils auraient connues lors de leurs séjours dans cette île (on le sait, beaucoup de colonisateurs de l'Islande n'ont atteint ce pays qu'après un séjour assez long en Irlande ou dans les îles Britanniques, où bien souvent ils ont pris femme); de tels textes évoquent, bien entendu, le voyage de saint Brendan. Très curieusement, cette question a longtemps passionné les chercheurs français, surtout au début de ce siècle. On trouvera une tentative de mise au point dans *Les Pays légendaires* de R. Thévenin, Paris, Presses universitaires de France, coll. Que sais-je?, 1961, p. 64 et suiv.

Page 329.

1. On ne sait rien de l'inimitié entre Thorsteinn Kuggason et Snorri; en revanche, la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. LVII et suiv., p. 512 et suiv.) évoque les différends de ce dernier avec Thorgils.
2. Gudrún est l'héroïne principale de cette saga.
3. Snorri le Godi joue un rôle de sage et de conciliateur dans ces deux grandes sagas (voir p. 875; puis p. 1401 et 1468-1469).
4. Styrr, qui joue un rôle non négligeable dans notre saga, est le personnage principal de la première moitié de la *Saga du combat sur la lande.*
5. Gudmundr le Puissant est en effet l'un des personnages les plus populaires de l'Islande républicaine, l'un de ceux aussi qui reviennent dans le plus grand nombre de sagas, outre le fait qu'il a sa saga propre, ou plutôt un ensemble de récits regroupés sous le titre de *Ljósvetninga Saga* (*Saga des gens du Ljósavatn*).
6. Autre personnage fort connu des sagas, notamment de la *Saga des gens du Val-au-Saumon* et de la *Saga de Grettir.*
7. Il y avait trois moyens d'acquérir une notoriété nationale : être bien né, devenir très riche ou, beaucoup plus sûrement, acquérir une importante parenté, par alliances (voir n. 1, p. 213). C'est le cas de Snorri le Godi, modèle de l'une des catégories les plus curieuses que puissent nous livrer les sagas islandaises : celle des parvenus (sans trop de signification péjorative) qui ont su se promouvoir au premier rang par leur esprit, leur savoir-faire. L'un de ses descendants, Hvamm-Sturla Thórdarson, qui lui ressemble étonnamment, à trois siècles de distance, finira par établir sa famille au premier rang, ainsi que le rapporte la *Saga de Sturla.*
8. Brandr le Libéral est l'un des héros de l'Islande ancienne. Un dit particulier a été écrit sur son compte.

9. Kolli nous est inconnu d'autre part.

10. La généalogie d'Unnr est confirmée par d'autres sources (*Saga du combat sur la lande*, *Saga de Magnús le Bon* dans la *Heimskringla*).

11. Vidkunnr est un personnage bien connu de l'histoire de Norvège.

12. Ce sont les héros de la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (p. 389-571).

13. Il existe une saga propre à Haflidi (*Saga de Thorgils et de Haflidi*), qui a pour intérêt d'appartenir à la catégorie des Sagas de contemporains, quasi historiques.

14. Kerru-Bersi ne nous est pas connu d'autre part.

15. Thorgrímr revient dans d'autres textes (*Livre de la colonisation de l'Islande*, en particulier).

16. Thurídr a dû être célèbre, car de nombreux textes la mentionnent : le *Livre des Islandais* d'Ari Thorgilsson le Savant, des *Annales*, le Prologue de la *Heimskringla* et le *Livre de la colonisation de l'Islande*.

17. Kolfidr nous est inconnu.

Page 330.

1. Thorgeirr ne nous est pas connu par d'autres textes.

2. La famille de Jörundr est bien connue, bien que lui-même ne soit mentionné qu'ici.

3. Il existe un dit particulier sur Halldórr. Les deux familles mentionnées ici, Sturlungar et Vatnsfirdingar, sont celles qui décideront des destinées de l'Islande au XIIIe siècle.

4. Thóroddr est le héros d'un long passage de la *Saga de saint Óláfr* de Snorri Sturluson.

5. Pour des raisons obscures à nos yeux, Mána-Ljótr a dû être un personnage important : il revient dans d'autres textes (*Livre de la colonisation de l'Islande, Saga de Sturla*, dans la *Sturlunga Saga*) et dans des légendes populaires.

6. Les Ásbirningar joueront un rôle de premier plan au XIIIe siècle.

7. Deux autres sagas (la *Saga de Thórdr Hreda* et la *Saga de Thorgils et de Haflidi*, dans la *Sturlunga Saga*) nous parlent d'Eyjólfr.

8. Ce « maintenant » vaut évidemment pour l'auteur de la saga.

9. Gudný Bödvarsdóttir est la mère des trois grands Sturlungar, la femme de Hvamm-Sturla qui est nommé n. 7, p. 329.

10. Sur ces trois noms, un long développement serait nécessaire. Ce sont en effet les trois grands Sturlungar, responsables directs de l'Islande au XIIIe siècle. Snorri (Sturluson) est assurément le plus grand des trois ; il est l'auteur d'une *Edda*, de la *Heimskringla* ou recueil des Sagas des rois de Norvège, sans doute aussi de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (p. 1-203) voire d'un grand poème eddique, le *Thrymskvida* ; il doit être tenu pour l'un des grands écrivains (historien, poète, pédagogue) du Moyen Âge européen. Thórdr eut deux fils, tous deux écrivains et poètes : Sturla, qui rédigea la grande *Saga des Islandais* (dans la compilation intitulée *Sturlunga Saga*), chef-d'œuvre des Sagas de contemporains, et Óláfr, dit Scalde-Blanc. Sighvatr eut pour fils un autre Sturla, qui faillit devenir chef de toute l'île mais fut responsable direct de la chute de la république.

11. Un des mets préférés, aujourd'hui encore, des Islandais.

SAGAS DU VÍNLAND

NOTICE

Nous regroupons sous le titre générique de « Sagas du Vínland » trois textes consacrés au Groenland et pour deux d'entre eux à la découverte de l'Amérique du Nord par les Islandais, la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, la *Saga des Groenlandais* et le *Dit des Groenlandais*[1]. Dans toute la littérature islandaise de sagas, il n'est pas de textes plus prestigieux; le thème qui est le leur est le seul à avoir attiré la curiosité des écrivains français — superbement ignorants d'autre part des réalités scandinaves anciennes — et on peut être assuré de déchaîner les passions en abordant le sujet, sans doute parce que celui-ci est au premier plan de ceux qui nourrissent notre « mythe viking ». Notre intérêt est éveillé aussitôt qu'il s'agit d'Eiríkr le Rouge, qui, s'il a bien découvert le Groenland, n'a jamais mis les pieds en Amérique — si tant est d'ailleurs qu'un Islandais y ait jamais abordé.

Il convient en effet d'avouer sans plus attendre nos incertitudes : il est fort probable que les Islandais fixés au Groenland ont découvert l'Amérique, sans doute limitée à Terre-Neuve. Une constatation de simple bon sens s'impose : à l'est comme à l'ouest, les Islandais ont écumé toutes les mers connues, au-dessus du soixantième parallèle, poussant au maximum vers le nord, tant dans la Baltique que le long des côtes norvégiennes; on ne voit pas pourquoi, dans ces conditions, ils ne seraient pas partis plein ouest. Cependant, la preuve scientifique et irréfutable, l'argument inattaquable, la certitude absolue et tranquille qui permettraient d'être affirmatif quant à la découverte de l'Amérique nous font toujours défaut. La simple objectivité veut donc que nous nous en tenions à la plus extrême prudence dans cette Notice : tant de légendes, tant de distorsions complaisantes, et d'exagérations indues sont venues se superposer ou bien se substituer purement et simplement à la réalité éventuelle — et ce dès l'époque qui vit la rédaction des trois textes qui nous occupent — qu'il est absolument impossible de se montrer convaincu et péremptoire. Pourtant, redisons-le, tout concourt à vérifier les données implicites ou explicites de nos textes : les diverses méthodes de recherche, l'étude des courants marins par exemple, telle qu'elle est menée par Paul Adam, finissent par former un faisceau d'arguments impressionnants. Mais les sagas gardent leur mystère, et c'est probablement ce qui fait leur charme.

Comme c'est souvent le cas en matière de réalités scandinaves anciennes, où notre imagination joue — hélas ! — un si grand rôle, nous devons avant tout tenir compte de l'archéologie qui a grandement progressé dans ce domaine depuis quelques décennies. Il nous faut faire le

1. *Eiríks Saga rauda*, *Groenlendinga Saga* et *Groenlendinga Tháttr*. Sur les autres dénominations de ces textes, voir cette Notice, p. 1613.

point sur les acquis de cette science — de façon aussi impartiale que possible et en ignorant les fadaises déversées sur la question! — avant d'aborder l'étude de nos textes. Je préférerai donc, à un enthousiasme qui risque de nous amener à entériner des faux notoires[1], une approche modeste de la vérité. Ce n'est pas parce que quelques Esquimaux ont placé transversalement sur une pierre levée une pierre plate elle-même surmontée d'une petite pierre levée, de sorte que l'ensemble dessine une sorte de T[2], qu'il faut conclure à une réminiscence du marteau de Thórr qu'aurait inconsciemment véhiculée je ne sais quelle tradition indigène. Quant aux Unipèdes, à la « mer de vers[3] » ou au Pays des Hommes blancs, qu'il suffise de se rappeler à quelle époque furent rédigées les sagas! Chacune des Notices des textes rassemblés dans le présent recueil dit à loisir quelles influences cléricales ont fondé les Sagas. Le Moyen Âge favorisa une sorte d'hypertrophie de l'imagination; ce fut l'époque du merveilleux, du fantastique et du surnaturel. Pourquoi nos textes qui, d'ordinaire, offrent d'assez bonnes garanties d'authenticité ne seraient-ils pas allés pour une fois dans le sens de la fiction? Pourquoi voulons-nous, dans un cas où ils auraient fort bien pu « courtiser l'ange du bizarre », prendre pour une vérité scientifique ce qu'ils nous disent? Qui lit la *Saga de Snorri le Godi* ou la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, toutes deux immergées dans le merveilleux, ne songe pas à en faire des documents scientifiques; alors pourquoi, dès qu'il s'agit du Vínland, refusons-nous généralement de faire montre du moindre sens critique?

★

L'archéologie a fait récemment des progrès gigantesques avec la dizaine d'expéditions et d'opérations de fouilles que les Norvégiens Helge et Anne Stine Ingstad ont effectuées à partir de 1959, date à laquelle Helge Ingstad avança pour la première fois la théorie qui ferait du Vínland Terre-Neuve. Ces travaux ont été corroborés en 1974 et en 1976 par B. Schönbäck. Il convient d'exposer brièvement les résultats obtenus.

En 1960, Helge Ingstad découvre à l'Anse-aux-Meadows, dans la pointe nord de l'île de Terre-Neuve, des vestiges d'habitations humaines, plus précisément des emplacements de fondations de maisons, sur une vieille terrasse, près d'Épaves-Bay. Sept campagnes de fouilles successives, dirigées par Anne Stine Ingstad, permettent d'identifier les traces de six bâtiments aux murs de tourbe et deux « maisons enterrées » (ou *grophus*).

Les dimensions des six bâtiments sont impressionnantes: certains d'entre eux atteignent vingt-quatre mètres de long. Dans les « maisons enterrées », on trouve une forge où ont subsisté une enclume de pierre et de nombreux fragments de fer. Il y a de l'hématite dans les marécages avoisinants et la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* prouve que les Islandais savaient travailler ce minerai. À proximité du rivage, on décèle les traces de quatre hangars à bateaux ainsi que deux fosses à cuire les aliments en plein air, toutes choses que nous décrivent fréquemment les sagas. Les maisons sont de type nordique et ressemblent aux bâtiments

1. Comme Syazi la Blonde, selon une prétendue inscription runique, la pierre de Kensington couverte de « runes » ou la prétendue « carte du Vínland » trouvée en Hongrie.
2. Qui, en vérité, renverrait plutôt à une croix chrétienne.
3. Qu'évoque la *Saga d'Eiríkr le Rouge* en son avant-dernier chapitre, p. 354.

islandais ou groenlandais de l'an 1000; personne ne doute d'ailleurs de l'origine islandaise des vestiges découverts au Groenland et datant exactement de la même époque, comme le prouve le carbone 14. La forme des âtres, la disposition intérieure des *rúm*, ces endroits où l'on siège le jour et où l'on dort la nuit, n'ont rien qui puisse surprendre un archéologue islandais. Parmi les trouvailles intéressantes, citons un volant de fuseau en stéatite, un fragment d'aiguille en os, une épingle de bronze à tête ronde, une lampe de pierre, une pierre de quartzite destinée à aiguiser les aiguilles, des fragments de cuivre fondu qui sont probablement des restes de rivets, des parcelles de jaspe et deux osselets de porc. La datation par le carbone 14 permet de situer le tout aux environs de l'an 1000 et la palynologie[1] atteste que la végétation de la région n'a pas connu de modifications fondamentales depuis lors.

Évidemment, le géologue Patrick Plumet a laissé entendre que ce type de constructions pourrait avoir été le fait d'Esquimaux relevant de la culture dite Dorset qui l'auraient appris des Groenlandais[2], pour le reproduire à Terre-Neuve; de même, les objets recensés pourraient avoir été acquis par troc.

La tentation est cependant grande d'identifier ces vestiges aux baraquements de Leifr (*Leifsbúdir*) des *Sagas du Vínland*, tels qu'ils sont, notamment, présentés dans la *Saga des Groenlandais* (p. 361 et suiv.). Les objets de stéatite et les osselets de porc correspondent bien à ce que nous rapportent les sagas parlant de voyages ou de découvertes : les Scandinaves s'embarquaient avec famille et biens meubles; ce que ces mêmes sagas nous disent d'autre part de la vie quotidienne rend parfaitement admissibles l'existence de fuseaux ou l'élevage d'animaux domestiques.

Par ailleurs, une carte islandaise attribuée à Sigurdur Stefánsson[3] situe sur une péninsule qui pourrait bien être la pointe nord de Terre-Neuve un « *Promontorium Winlandiae* ». Mais nous ne savons pas si Sigurdur tient son information de témoins oculaires, de documents plus anciens ou tout simplement d'une déduction tirée de la lecture attentive des *Sagas du Vínland.*

Une autre difficulté se présente : jusqu'aux expéditions archéologiques, on était d'accord sur le sens même du mot Vínland qui désignerait « le pays de la vigne »; il s'agirait de vigne sauvage, comme l'indique Adam de Brême[4] peu de temps après la date présumée de la découverte, vers 1070. Or, Helge et Anne Stine Ingstad n'ont pas trouvé la moindre trace de vigne dans les parages de l'Anse-aux-Meadows. Mais ils ne s'en inquiétèrent pas outre mesure : depuis 1898, S. Söderberg avait suggéré que si l'on orthographie *Vin-* non pas avec un *í* long[5] mais avec un *i* bref, on obtient le sens de « pays de la (des) prairie(s) », ce qui se trouve confirmé par le toponyme[6] et le paysage actuels. Pour une simple affaire de morphologie, la légende aurait transformé, dès les *Sagas du Vínland*, les prés en vignes et, la lecture de la Bible aidant, le *sagnamadr* (auteur

1. Datation d'un site d'après les restes de pollen qu'il contient; voir P. Plumet, « Les Vikings en Amérique : la fin d'un mythe », dans R. Boyer, *Les Vikings et leur civilisation. Problèmes actuels*, Paris, Mouton, 1976, p. 61-88.
2. C'est-à-dire des Islandais fixés au Groenland ou de leurs descendants.
3. Il vivait à Skálaholt, en Islande, vers 1590.
4. *Gesta Hammaburgensis*, IV, 39.
5. Dans ce cas, *vín* signifie bien « vin » ou « vigne ».
6. L'Anse-aux-Meadows : l'anse « aux prairies ».

de sagas) aurait fait rapporter par les esclaves « écossais[1] » de Leifr des sarments de vigne, comme s'ils revenaient de la terre de Chanaan.

Mais les philologues insistent sur le fait que le mot *vin* avec un *i* bref, s'il était connu en Norvège[2], paraît n'avoir jamais eu cours en Islande, non plus qu'aux Féroé ou au Groenland, et semble être devenu obsolète en vieux norois dans son ensemble aux alentours de l'an 1000. Nous sommes donc renvoyés à la vigne sauvage dont il a été tout à fait impossible de trouver trace à Terre-Neuve. Tous les efforts déployés pour insinuer que le « vin » en question aurait été fait à base de baies et non de raisin, le terme de vigne étant seulement employé par métaphore, s'ils honorent l'imagination des chercheurs, sont démentis par les textes. On voit quel genre de difficultés se pose dès que l'on essaie de mener une enquête objective.

Ces maisons de type nordique existent pourtant bien. Mais elles sont trop vastes! On a calculé qu'elles auraient pu héberger plus de cent personnes alors que d'après les *Sagas du Vínland*, soixante-cinq personnes seulement auraient pris part au voyage de Thorfinnr Karlsefni[3]. On a donc supposé que ces maisons témoigneraient de l'existence d'une ou de plusieurs autres expéditions, inconnues de nous, mais, dans ce cas, il est étonnant qu'on n'en ait pas parlé davantage.

Avant de passer en revue les écrits rendant compte de ces expéditions[4], une remarque s'impose : il est surprenant qu'un ou plusieurs voyages aussi extraordinaires n'aient pas suscité d'échos plus enthousiastes. On sait que l'intertextualité est la règle dans les sagas; quand on voit à quel point tel personnage, comme Grettir Ásmundarson, tel événement tragique, comme l'incendie de la maison de Njáll Bergthórsson, tel fait capital, comme la christianisation de l'Islande en 999, reviennent d'un texte à l'autre, explicitement ou de façon allusive, on ne peut que se trouver surpris de constater que, à l'intérieur de la littérature de sagas, la découverte du Vínland soit si peu évoquée. Nous n'avons que les trois textes de dimensions médiocres que nous donnons ici, textes d'ailleurs beaucoup plus préoccupés de la découverte du Groenland que de celle du Vínland, alors que l'« invention » de l'Islande et sa colonisation ont suscité la rédaction d'un ouvrage particulier, le *Landnámabók*, dont nous avons conservé six versions différentes, tout en sachant qu'il en a sûrement existé deux autres, aujourd'hui disparues. On pourra répondre à cela que, bien qu'authentifiées par tous les témoins possibles — et en particulier par l'archéologie — , la découverte et la colonisation du Groenland n'ont pas non plus fait l'objet de beaucoup de commentaires littéraires, tant ces activités — la découverte et la colonisation — faisaient partie de l'univers « normal » de ces pionniers que furent les Islandais. Mais alors, pourquoi tout cet apparat légendaire — et clairement envisagé comme tel — dans les *Sagas du Vínland*?

Disons encore que lorsque les Islandais procurent une édition scientifique d'une de leurs sagas, ils donnent toujours une chronologie probable des événements rapportés. J'en fais souvent état dans les Notices des

1. C'est-à-dire irlandais. Le vieux norois ne fait pas la distinction.
2. Il entre dans la composition du nom de la ville de Bergen, ancienne Björg-vin, puis Björgyn.
3. Ce chiffre est un maximum; on l'obtient sur la base d'estimations très généreuses et en sollicitant le texte à l'extrême.
4. Nous ne retiendrons que les écrits qui offrent des garanties d'authenticité en raison de leur date de composition, proche des événements rapportés.

autres textes présentés dans ce volume. Or, ici, on n'a à peu près rien : on doit s'en tenir à deux dates, 985 pour la découverte du Groenland, et 998 ou 1000 pour la découverte du Vínland par Leifr le Chanceux...

La lecture de nos trois textes nous apprendra que les découvreurs, avant d'aborder en Vínland, ont aperçu en premier lieu une côte remarquable par ses pierres plates, le Helluland[1], puis une deuxième, toute boisée, le Markland[2], avec des « rivages formidables » ou « magnifiques » (*Furdustrandir*). La *Saga des Groenlandais* décrit le Helluland comme une contrée dominée en arrière-plan par d'imposants glaciers. Cela pourrait coïncider avec la Terre de Baffin, du côté du cap Aston où les archéologues disent avoir été frappés de la concordance du paysage avec la description qu'en donne la saga. Et l'île Disko, au Groenland, se trouvant presque sous la même latitude, elle pourrait bien être la Bjarney, ou île de Björn de la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, d'où Thorfinnr Karlsefni serait parti pour le Helluland où il aurait abordé après quarante-huit heures de navigation, ce qui représenterait une distance d'environ 200 milles marins qu'un bateau « viking » pouvait effectivement couvrir en ce laps de temps. Il faut cependant noter que toutes les côtes de cette région sont fort riches en grandes dalles plates, typiques d'un relief glaciaire, et l'on n'a pas manqué de proposer d'autres localisations pour le Helluland.

Pour le Markland, que les archéologues norvégiens situent au Labrador, la *Saga des Groenlandais* parle de côtes très étendues, probablement peu communes pour un familier du Groenland et de l'Islande. La *Saga d'Eiríkr le Rouge* les appelle *Furdustrandir*, à supposer que les deux textes parlent bien des mêmes côtes. Déjà, en 1929, W. A. Munn, approuvé en 1941 par V. Tanner, les situait à Cape Porcupine. Selon la *Saga des Groenlandais*, Leifr n'aurait mis que quarante-huit heures pour se rendre en bateau à voiles de Cape Porcupine à l'Anse-aux-Meadows, en Terre-Neuve, c'est-à-dire en Vínland. De nombreux témoignages de diverses natures inciteraient à penser que, quoi qu'il en soit, Markland et Vínland n'étaient pas bien éloignés l'un de l'autre.

Il nous reste à parler des Skraelingar ou Skraelingjar, c'est-à-dire des indigènes que présentent les sagas, tantôt au Groenland, tantôt en Vínland. À leur propos aussi, tous les doutes sont permis. *A priori*, le mot, clairement péjoratif dans nos textes[3], peut aussi bien renvoyer aux Esquimaux du Groenland ou du Nord de l'Amérique qu'aux Indiens du Labrador. Que le même terme s'applique ou puisse s'appliquer indifféremment aux uns et aux autres est déjà ennuyeux en soi. En fait, les rares descriptions qui nous en sont proposées conviendraient plutôt aux Esquimaux. Mais J. Melgaard a fait en 1930 une découverte confondante : à Sandnes, au Groenland, dans les Établissements-de-l'Ouest (*Vestribyggd*), soit dans la région orientée plus directement vers l'Amérique[4], il a trouvé une pointe de flèche en quartzite du Labrador qui ne va d'ailleurs pas sans évoquer la flèche fatale à Thorvaldr Eiríksson[5]. Or, cette flèche conviendrait plutôt à des Indiens. Sans aller plus avant, on voit clairement que de pareils témoins ne sauraient en aucun cas

1. *Hella* : pierre plate.
2. *Mörk* : forêt.
3. Il entre dans *skrael* l'idée de « chétif, de mal constitué ».
4. Car les Établissements-de-l'Est (*Eystribyggd*) se situent aussi sur la côte ouest du Groenland.
5. Voir la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, p. 352-353 et la *Saga des Groenlandais*, p. 365.

passer pour des preuves : la circulation des objets dans l'Arctique a suivi naturellement les déplacements des Esquimaux, et une pointe de flèche isolée n'est guère plus utile qu'un coffret en bois de mélèze[1].

Gwyn Jones, qui a beaucoup écrit avec enthousiasme sur la question, a voulu, pour sa part, sonder les traditions et légendes populaires des Esquimaux pour y déceler d'éventuelles traces des Scandinaves. S'il est vrai qu'à grand renfort de sollicitations philologiques, plus ingénieuses que vraisemblables, on peut admettre que des réminiscences scandinaves se cachent derrière telle fable ou tel nom esquimaux, il est vain de vouloir en trouver l'origine en Vínland plutôt qu'en Groenland. Certes, les contes esquimaux reviennent avec insistance sur le thème de la vengeance qui, autant qu'on puisse le savoir, n'est pas constitutif de la mentalité profonde des Inuit, peuplade foncièrement pacifique ; de même, la disparition, datant d'un demi-millénaire, de la colonie européenne au Groenland reste à expliquer : les conditions climatiques et l'isolement peuvent ne pas en être une justification suffisante. Mais les *Sagas du Vínland* demeurent très imprécises sur le compte des Skraelingar qu'elles nous montrent tantôt pacifiques et effarouchés, tantôt belliqueux, de telle sorte que toute reconstitution de la réalité historique d'après ces récits ne peut relever que de la subjectivité des spécialistes.

Ou de leur ingéniosité : on a beaucoup écrit, naguère, sur la fameuse carte du Vínland découverte en Hongrie et présentée par T. E. Marston et R. A. Skelton. On croyait tenir là une preuve sérieuse... avant qu'une analyse scientifique de l'encre utilisée pour dessiner cette carte eût établi, sans conteste possible, qu'il s'agissait d'un faux !

Le dossier n'est donc pas clos et les archéologues n'ont pas imposé de manière décisive leur thèse de la découverte de Terre-Neuve par des Islandais, même si, comme je l'ai dit, il est infiniment probable qu'ils aient raison.



Il convient maintenant de se livrer à l'étude des textes islandais sur lesquels s'appuient les recherches des archéologues. Mais dans ce domaine, on achoppe sur un obstacle de taille qui n'est perçu que depuis une trentaine d'années. On avait toujours considéré jusqu'alors que le texte de base était la *Saga d'Eiríkr le Rouge* ; nous savons maintenant qu'il n'en est rien, de même que nous avons pris conscience que, dans tous les cas et même en admettant qu'elles aient été authentiques, les traditions qu'ont exploitées nos textes étaient déjà très vagues à l'époque où ceux-ci ont été redigés. Ainsi, les sagas accusent des divergences importantes sur la plupart des points essentiels qu'elles évoquent, sur l'histoire, la découverte puis la colonisation du Groenland, ainsi que sur les voyages en Vínland.

Aux trois sagas que nous donnons ici, il faut ajouter quatre textes de nature différente, étant entendu que nous éliminons les annales, gloses ou autres témoignages écrits plus ou moins suspects de plagiats et assurément coupables de déformations, dont par conséquent nous ne pourrions rien tirer de déterminant.

Le plus ancien écrit qui parle du Vínland est l'ouvrage d'Adam de

1. Ce coffret fait partie des découvertes archéologiques faites en Amérique du Nord ; il date peut-être de l'époque de la colonisation.

Brême, les *Gesta Hammaburgensis*, datant de 1070 environ. L'auteur nous indique sa source, le roi danois Svend Estridsson qui régna de 1047 à 1074, mais nous ne savons pas d'où le roi Svend tirait son savoir. Adam de Brême nous dit que nombreux sont ceux qui ont découvert « l'île de Vínland », où la vigne pousse toute seule.

Vient ensuite un écrit anonyme de la fin du XIIe siècle, l'*Historia Norwegiae*, qui affirme que le Groenland fut découvert, colonisé et christianisé par les Islandais, mais ne dit mot de l'Amérique du Nord. Puis, Ari Thorgilsson le Savant mentionne en passant le Vínland dans son *Livre des Islandais* (*Íslendingabók*), vers 1120, pour noter que c'est de cette contrée que viennent les Skraelingar. Enfin, dans la version du *Livre de la colonisation de l'Islande* (*Landnámabók*) due à Sturla Thórdarson[1] et probablement rédigée entre 1270 et 1285, on met le Vínland en relation avec le Hvítramannaland ou Pays des Hommes blancs, sur lequel nous reviendrons pour en mettre en évidence le caractère incontestablement légendaire.

Il est hors de doute que les auteurs des *Sagas du Vínland* ont connu l'*Íslendingabók* et le *Landnámabók* : l'auteur de la *Saga d'Eiríkr le Rouge*[2] et celui de la *Saga des Groenlandais*[3] avaient la version du *Sturlubók* sous les yeux.

Quant aux textes que je laisse délibérément de côté, on prendra la mesure de leur valeur en lisant cette *Image du monde* que nous livre un manuscrit datant d'environ 1300[4] et inspiré peut-être d'un original un peu plus ancien : « Au sud du Groenland, il y a le Helluland et le Markland; et de là, il n'y a pas loin pour le Vínland dont certains pensent qu'il s'étend depuis l'Afrique. » Quand bien même l'original daterait du XIIe ou du XIIIe siècle, ce « certains pensent » donne à réfléchir !

Sur les trois textes qui nous parlent explicitement du Groenland, deux s'intéressent aussi au Vínland. On constate d'emblée la confusion de la tradition qui les concerne.

La *Saga d'Eiríkr le Rouge* est mal nommée puisque son personnage principal est Thorfinnr Karlsefni qui prend le premier rôle dès le chapitre VII (p. 344) pour ne plus le quitter; cette saga sera d'ailleurs fréquemment appelée, par la suite, *Saga de Thorfinnr Karlsefni*.

La *Saga des Groenlandais* est un récit fort sec et très court : sa longueur ne représentant que les quatre cinquièmes de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* — qui est déjà l'une des plus brèves parmi les Sagas des Islandais —, elle est plus souvent intitulée *Dit des Groenlandais*.

Pour le *Dit des Groenlandais* à proprement parler[5], on a l'habitude de le dénommer plus justement *Dit d'Einarr Sokkason du Groenland*[6]. Il est encore plus court que la *Saga des Groenlandais*.

Que penser de ces textes qui, contrairement aux autres Sagas des Islandais, paraissent ne pas coïncider avec leurs intitulés, voire ne pas correspondre à la rubrique dans laquelle on les a classés? Sur le point essentiel du débat qui nous occupe ici, il faut relever un désaccord flagrant entre deux de ces textes : la *Saga des Groenlandais* consigne cinq

1. On l'appelle le *Sturlubók*.
2. Lorsqu'il composa le début de son ouvrage.
3. Dont les chapitres I à IV s'inspirent visiblement du *Livre de la colonisation de l'Islande*.
4. ÁM 736 I in-4°.
5. C'est le texte qui figure sous ce titre dans la présente édition.
6. *Einars Tháttr Sokasonar af Groenlandi*.

voyages successifs au Vínland ou vers le Vínland, à partir du Groenland. Le premier est le fait de Bjarni Herjólfsson qui, en 985 ou 986, alors qu'il a quitté l'Islande du Sud pour aller au Groenland, est dérouté par le vent pendant plusieurs jours vers un pays plat et boisé, met alors le cap sur le nord pendant quarante-huit heures pour apercevoir une nouvelle étendue plate couverte d'arbres, après quoi il cingle trente-six heures par vent de sud-ouest jusqu'à ce qu'il découvre un pays montagneux dominé en arrière-plan par des glaciers. De là, il gagne le Groenland en quarante-huit heures.

C'est Leifr, fils d'Eiríkr le Rouge, qui fait le deuxième voyage; il achète à Bjarni son bateau, se met en quête des terres neuves et découvre le Helluland, le Markland aux vastes plages de sable, puis un cap précédé d'une île vers le nord; il passe entre le cap et l'île et atterrit sur la rive ouest dudit cap, où il érige une maison : c'est le Vínland qui ne connaît pas de gel en hiver et où pousse la vigne sauvage. Leifr rentre ensuite au Groenland.

C'est au tour de Thorvaldr, autre fils d'Eiríkr, de s'embarquer pour aller au Vínland, passer l'hiver dans les baraquements de Leifr ou *Leifsbúdir*. Il explore la côte occidentale du pays, riche en îles et en forêts, passe un second hiver au Vínland puis découvre, à l'est et en remontant vers le nord, un cap qu'il appelle *Kjalarnes*[1]. De là, il s'enfonce dans des fjords où il est attaqué, avec son équipage, par des Skraelingar; il est tué d'une flèche mais ses hommes parviennent à rentrer au Groenland.

Thorfinnr Karlsefni s'embarque alors pour le quatrième voyage. Il n'appartient à la famille d'Eiríkr le Rouge que par alliance puisqu'il a épousé en secondes noces Gudrídr Thorbjarnardóttir qui avait été la femme d'un fils d'Eiríkr, Thorsteinn. Thorfinnr emmène un équipage important[2] et du bétail. Il passe deux hivers aux baraquements de Leifr où il a des démêlés avec les Skraelingar. Il rentre ensuite au Groenland.

Enfin, c'est Freydís, fille d'Eiríkr, qui s'embarque; elle passera un hiver en Vínland et rentrera au Groenland après des aventures avec les Skraelingar dont le moins qu'on puisse dire est que leur authenticité laisse place au doute.

Cependant, la *Saga d'Eiríkr le Rouge* ne mentionne que deux voyages, celui de Leifr d'une part et celui de Thorfinnr Karlsefni et de Thorvaldr fils d'Eiríkr, conjointement, d'autre part. On ne nous parle pas de Bjarni Herjólfsson. Pour Leifr, on précise qu'il a découvert le Vínland en partant de Norvège et non du Groenland. Il aurait, en fait, voulu se rendre vers l'an 1000 au Groenland, sur ordre du roi Óláfr Tryggvason, pour y prêcher le christianisme, aurait été dérouté par le vent et aurait abouti en Amérique. Il y a longtemps que l'on met en doute cette histoire. Un moine de Thingeyrar, Gunnlaugr Leifsson, avait composé vers la fin du XIIe siècle une *Saga du roi Óláfr Tryggvason* où il avait inséré cet épisode à la gloire du roi. Selon toute vraisemblance, c'est là que l'auteur de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* a pris sa version de l'histoire.

Il y a une autre différence importante entre la *Saga des Groenlandais* et la *Saga d'Eiríkr le Rouge* : alors que celle-là ne fait état que d'un point d'atterrissage des Groenlandais en Vínland, les Leifsbúdir, cette dernière en donne deux, le Straumfjördr[3] au nord et, plus au sud, le Hóp, où

1. Cap de la Quille (chap. V, p. 364).
2. Quelque soixante-cinq hommes, semble-t-il.
3. Fjord du Courant.

pousserait la vigne sauvage. Il est possible que le rédacteur de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* ait mal compris, ou bien qu'il ait voulu donner un texte plus explicite et plus vraisemblable que ses sources; ainsi, il aurait pris au pied de la lettre le pluriel *Leifsbúdir* en plaçant l'un de ces baraquements au nord et l'autre plus au sud, où la présence de la vigne surprend moins. Quoi qu'il en soit, il semble bien que cet auteur, qui travaillait sur des documents de seconde main, s'est appliqué à fondre différentes sortes de textes en un tout acceptable, pour en tirer un récit d'une seule venue.

La recherche récente confirme ce sentiment. La *Saga d'Eiríkr le Rouge* n'est pas le plus ancien texte islandais concernant le Groenland et le Vínland; elle ne représente assurément pas la tradition originale et ce n'est pas une source sûre. Elle est, à n'en pas douter, l'ouvrage d'un clerc dont l'objectif était de composer un texte littéraire. Deux manuscrits sur parchemin[1] nous en sont parvenus. ÁM 544, qui remonte vraisemblablement au début du XIVe siècle, figure dans le *Hauksbók* ainsi nommé parce que dans les premières années du XIVe siècle le gouverneur d'Islande, Haukr Erlendsson, compila avec grand art dans un codex magnifique toutes sortes de textes, en vers ou en prose, littéraires, juridiques ou scientifiques. Parmi ces textes figure notre saga, pour laquelle la source suivie par Haukr est certainement ÁM 557, qui daterait au moins du début du XIIIe siècle et qui se présente bien différemment. De même qu'il a récrit beaucoup d'autres textes inclus dans son livre[2], Haukr s'est donc servi d'ÁM 557 — qui serait plus fidèle à un original perdu — pour écrire ÁM 544. C'est ce dernier manuscrit qui nous servira de texte de base.

En tout état de cause, quelle que soit la version envisagée, la *Saga d'Eiríkr le Rouge* a utilisé d'autres sources ou traditions que la *Saga des Groenlandais*. Elle contient certains renseignements topographiques que ne connaît pas cette dernière et, nous venons de le dire, elle s'applique à donner des explications rationnelles de détails difficiles à entendre, que fournit à l'état brut et sans discernement la *Saga des Groenlandais*. À partir des données accumulées dans cette saga-ci, on peut suivre, comme c'est d'ailleurs souvent le cas pour les sagas islandaises, le travail d'élaboration auquel s'est livré l'auteur de la *Saga d'Eiríkr le Rouge*.

On ne doute pas, nous l'avons dit, que l'auteur fut un clerc, non seulement en raison de l'intérêt visible qu'il porte à tout ce qui concerne l'Église et le christianisme — pensons au personnage de Thjódhildr, femme d'Eiríkr et bonne chrétienne — mais aussi à cause du regard (qui ne peut tromper un médiéviste) qu'il jette sur tout ce qui touche de près ou de loin au surnaturel, au merveilleux, au fantastique et à la religion, chrétienne ou païenne. De tous les auteurs de textes islandais, il est le seul à nous présenter en détail une prophétesse païenne (*völva*), à nous la dépeindre lorsqu'elle se livre au *sejdr*, la principale des opérations magiques que nous connaissions dans le paganisme germano-nordique, à nous donner sur ce rite des aperçus aussi obscurs que passionnants : le *Vardlokur*[3] qui doit accompagner les transes de la prophétesse n'est évoqué nulle part ailleurs. Mais sa culture classique est également vaste,

1. ÁM 557 in-4° et ÁM 544 in-4°.
2. Par exemple, pour la *Völuspá*, joyau de l'*Edda poétique*, la version proposée par Haukr est bien différente de celle du Codex Regius.
3. Voir n. 2, p. 338.

comme en témoigne l'épisode de Freydís se dénudant la poitrine pour épouvanter les Skraelingar (p. 351), ce qui est une image d'origine grecque.

On peut imaginer, étant donné l'intérêt marqué qu'il manifeste pour les personnages qu'il met en scène, que l'auteur de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* appartenait à la descendance d'Eiríkr, ce qui expliquerait le ton convaincu, chaleureux et vivant du récit, qui a fait que l'on a longtemps pris cette saga pour une source historique sûre. Et même si, comme le voudraient certains, l'épisode de la prophétesse était une interpolation due à un copiste féru de paganisme, l'auteur a su donner l'illusion de l'authenticité. Son œuvre est à la base d'une longue série d'adaptations, d'élaborations romanesques et d'affabulations, dans toutes les littératures européennes, y compris dans la nôtre[1].

À l'issue des recherches du Suédois S. B. F. Jansson et de l'Islandais Jón Jóhannesson, dont plus personne ne songe à mettre en doute les résultats, on peut affirmer que le texte le plus ancien et la source que l'on pourrait dire la plus sûre est la *Saga des Groenlandais*. Elle figure dans un codex magnifiquement illustré, le *Flateyjarbók*, datant d'environ 1380. Ce recueil comprend, entre autres textes intéressants, la *Saga du roi Óláfr Tryggvason* du moine Gunnlaugr Leifsson, mentionnée plus haut, et toute une série de sagas que l'on tient pour fort anciennes, sinon pour l'origine du genre, comme la *Saga des vikings de Jómsborg*, la *Saga des Orcadiens* ou la *Saga des Féroïens*[2], ainsi que de nombreux dits parmi lesquels est rangée la saga qui nous intéresse ici[3]. Le ou les compilateurs étaient à l'évidence passionnés par les vieux textes et les traditions anciennes : le *Flateyjarbók* est le seul document à nous livrer un des plus étranges poèmes inclus dans l'*Edda poétique*, le *Hyndluljód*.

Le style de la *Saga des Groenlandais* est plus simple et plus populaire que celui de la *Saga d'Eiríkr le Rouge*; l'auteur ne semble pas avoir consulté des sources écrites, mais, au contraire, paraît livrer telle quelle une tradition vague qu'il ne songe ni à expliciter ni à élaborer. Ainsi, S. B. F. Jansson a pu prouver en 1944 que, s'il a bien existé une tradition authentique concernant les voyages en Vínland, la *Saga des Groenlandais* en est plus proche que la *Saga d'Eiríkr le Rouge*. Jón Jóhannesson, en 1956, est allé plus loin : il a démontré que la *Saga des Groenlandais* livre des traditions orales qui restaient vivantes au XIIe siècle et qui n'auraient été consignées par écrit qu'après la mort de l'évêque islandais Brandr Saemundarson, en 1201. C'est donc bien cette saga qui a dû servir de source aux textes sur lesquels s'est fondée la *Saga d'Eiríkr le Rouge* — et non l'inverse comme on l'a longtemps cru —, exception faite des débuts de l'un et l'autre textes qui proviennent, on le sait, du *Landnámabók*. Mais, si l'on relève les divergences considérables qui séparent les deux sagas sur des points tout à fait essentiels, tant historiques que géographiques, il apparaît impossible de se fonder sur elles pour parvenir à des certitudes scientifiques.

Reste le *Dit des Groenlandais* qui concerne d'assez loin les questions exposées ici, puisqu'il ne s'intéresse qu'au Groenland, considéré à une époque où la colonisation était déjà événement lointain. Lui aussi figure dans le *Flateyjarbók*. Il retrace les origines de l'épiscopat au Groenland

1. Voir *La Route des cygnes* de René Hardy, Paris, Laffont, 1967.
2. *Jómsvíkinga Saga*, *Orkneyinga Saga*, *Faereyinga Saga*.
3. Rappelons que la *Groenlendinga Saga* est connue sous le nom de *Groenlendinga Tháttr*.

et insiste particulièrement sur la sanglante querelle qui opposa, sans doute entre 1124 et 1133, l'évêque Arnaldr et Özurr le Norvégien. Le chef islandais Hermundr Kodránsson, qui fut mêlé de près à ce litige, est mort en 1197 : c'est probablement dans sa famille qu'il faut chercher l'auteur de ce dit, au demeurant bien écrit, qui figure dans ce volume parce que c'est l'un des trois textes islandais qui nous parlent en détail du Groenland.

On aura constaté, à l'issue de cet exposé qui n'a voulu retenir que des textes relativement sûrs, qu'il est impossible d'acquérir honnêtement une certitude irrévocable et définitive concernant la découverte de l'Amérique par les Islandais fixés au Groenland. Une très forte présomption n'est pas une évidence et il faut attendre que l'archéologie et l'étude des textes nous apportent une preuve irréfutable. Ce moment viendra sans aucun doute, mais remarquons ceci, que l'on oublie trop souvent : il est pour le moins aussi extraordinaire de découvrir le Groenland — en particulier les territoires de l'Ouest où s'installa d'abord Eiríkr le Rouge — à partir de l'Islande que d'aller du Groenland à Terre-Neuve.

★

Nous sommes donc en présence de textes qui à eux seuls ont fait couler plus d'encre et allumé des passions bien plus vives que le reste de la littérature médiévale islandaise, à l'exception de l'*Edda*.

Un aspect de la question, volontairement omis dans les pages qui précèdent, doit encore attirer notre attention : la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, le *Landnámabók* et la *Saga de Snorri le Godi* évoquent, à propos des fabuleux voyages de découvertes et d'exploration des Groenlandais, un Pays des Hommes blancs (*Hvítramannaland*), encore appelé Irlande-la-Grande (*Írland it mikla*); les auteurs citent toujours ce pays dans un contexte légendaire tel qu'il est évident qu'ils ne lui accordent aucune réalité. Il faut savoir que les Islandais qui colonisèrent leur île étaient pour une bonne part des Celtes, notamment des Irlandais, et qu'ils héritaient de ce fait d'une double tradition légendaire et narrative, celtique et germano-nordique. Il est assez curieux que l'on donne pour garant de l'existence du Pays des Hommes blancs un certain Hrafn, surnommé Hlymreksfari, c'est-à-dire « l'homme qui a fait le voyage de Hlymrekr », laquelle est l'actuelle Limerick irlandaise, que fondèrent et nommèrent les vikings norvégiens. Dans un même ordre d'idées, F. Nansen, le célèbre explorateur norvégien, tenait à démythifier les *Sagas du Vínland* et faisait notamment valoir que le Vínland correspond assez bien à l'idée archaïque des îles Fortunées (*Insulae Fortunatae*), en particulier dans leur version irlandaise (*Insulae Uvarum*[1]). La *navigatio*, le fait de partir seul dans une embarcation dont le *curragh*[2] actuel serait un lointain descendant, pour aller se fixer dans une île lointaine, faisait partie des règles de l'ascétisme pratiqué par les ermites irlandais qui ont marqué de leur empreinte et de leur spiritualité, un demi-millénaire avant les événements rapportés par les sagas, le christianisme de leur pays. Les livres de colonisation islandais, entre autres ouvrages, évoquent ces *papar*, ces moines que les premiers découvreurs de l'Islande auraient trouvés sur

1. C'étaient les îles fabuleuses pour lesquelles s'embarquaient les moines irlandais.
2. Nom de l'embarcation — une simple barque dont la coque est faite d'une ossature de poutres recouverte de peaux goudronnées — dont se servent, encore aujourd'hui, les pêcheurs irlandais.

place. La *Navigation de saint Brandan* est universellement connue; or, elle compta parmi les plus anciens textes latins traduits en islandais.

Y a-t-il pour l'imagination humaine, depuis toujours et jusqu'à notre époque, un thème plus fascinant que la *navigatio*, ce voyage par mer vers des pays inconnus, puis vers l'autre monde, où sont toutes choses étranges? Un voyage par mer suscite toujours d'obsédantes visions. La *Vision de Tondale* et celle de Duggal ont été connues des Islandais et adaptées par eux. Les *Eddas* sont pleines de récits de ce type, périples mystiques, initiatiques, ésotériques ou allégoriques que les historiens des religions s'appliquent à élucider. Cet archétype est plus que tout autre vivant et productif. Admettons que l'imagination scandinave, peu enfiévrée de nature, ait regimbé devant ces merveilles: l'âme celtique est venue nourrir la passion congénitale et atavique des Islandais — ces exilés volontaires — pour le grand voyage, pour l'ailleurs, pour l'autrement.

Ils avaient découvert l'Islande, puis le Groenland; pourquoi ne seraient-ils pas allés plus à l'ouest? Il peut y avoir des faits authentiques derrière les *Sagas du Vínland*; quoi qu'il en soit, il y avait là une matière prodigieusement apte à être mise en saga et inscrite dans le droit fil de la mentalité islandaise. La fascination que continuent à exercer sur nous les *Sagas du Vínland* dit assez que ces admirables conteurs savaient d'instinct agencer le récit magnétique dont on n'a jamais fini de neutraliser le pouvoir d'attraction.

NOTES

SAGA D'EIRÍKR LE ROUGE

Page 331.

1. Le terme « roi guerrier » *(herkonungr)* s'applique certainement à ce que nous appelons un viking. C'était une sorte de roitelet régnant sur le fond d'un fjord ou une vallée et passant la majeure partie de l'année dans ses états pour s'en aller commercer et guerroyer pendant la belle saison. La généalogie d'Óláfr est recoupée par le poème *Ynglingatal* de Thjódólfr des Hvínir et par l'*Ynglinga Saga* (*Heimskringla)* de Snorri Sturluson, chap. XLII. Le père de Hálfdan aux jambes blanches est Óláfr Trételgja. C'est là la généalogie des célèbres Ynglingar qui donnèrent leurs premiers rois à la Suède et à la Norvège.

2. On se rappelle (voir n. 3, p. 33) que la désigration « route de l'ouest » s'applique aux divers itinéraires qu'empruntaient les vikings, lorsqu'ils exerçaient leurs activités vers l'ouest de la Scandinavie (Europe occidentale et méridionale).

3. Dyflinn est Dublin, en Irlande, que n'ont pas fondée les Norvégiens, mais à laquelle ils ont donné son importance et son rôle dans l'histoire occidentale du Moyen Âge.

4. Il y a certainement eu un Óláfr (celtique *Amhlaeibh*) qui fut roi de Dublin entre 853 et 871, mais les historiens ne sont pas sûrs que ce soit Óláfr le Blanc dont il est question ici.

5. Cette Audr est fort connue des sagas; voir, par exemple, la *Saga de*

Snorri le Godi (p. 205 et n. 5), la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (p. 389 et suiv.) et la *Saga de Njáll le Brûlé* (p. 1203 et suiv.). Rappelons que son surnom peut, selon la graphie retenue dans les manuscrits, être « la Sagace » ou « la Très-Riche ».

6. Ils sont énumérés dans le *Livre de la colonisation de l'Islande :* ce sont surtout des filles.

7. *Jarl* des Orcades, mort en 875. Voir la *Saga des Orcadiens*, chap. v et suiv.

8. Le Katanes est Caithness, en Écosse; Sudrland, Ross et Meraefi désignent d'autres districts du même pays. On remarquera le fort mélange celtique-scandinave qui marque cette famille.

9. Vers 888, quoique les annales irlandaises parlent d'un certain Oistin *(Eysteinn)* et non de Thorsteinn.

10. Type de bateau viking; voir n. 2, p. 29.

11. C'est le fils de Tourbe-Einarr, comme lui *jarl* des Orcades; il mourut vers 963.

12. Notre saga, qui jusqu'à présent suit scrupuleusement le *Livre de la colonisation de l'Islande*, l'abandonne, pour le reprendre plus loin (p. 332). On comprendra mieux le détail sur les « vingt hommes libres » si l'on sait que d'autres textes parlent ici d'affranchis. Le Björn en question est celui qui est surnommé « le Norvégien » dans d'autres textes.

13. Ce sont les noms de deux rivières : rivière du Déjeuner et rivière du Saut-de-Skrauma.

Page 332.

1. Voir n. 7, p. 210. Hvammr sera appelé à jouer un rôle majeur dans l'histoire de l'Islande. Deux manuscrits du *Livre de la colonisation de l'Islande* ajoutent ici : « au bord de l'Aurridaárós; l'endroit s'appelle Audartoptir [Terrains d'Audr] ».

2. Collines de la Croix. Toute la descendance de Ketill au nez plat, celte d'origine, paraît avoir été chrétienne. Pourtant, tout comme il y est dit de Helgi qu'il « était de fois mêlées », car il invoquait tantôt le Christ, tantôt Thórr selon le besoin du moment, il est amusant de noter la suite de notre texte dans certaines versions du *Livre de la colonisation de l'Islande* : « Là, ses parents [à Audr] eurent ensuite une grande dévotion pour les collines. On fit là un lieu de culte [*hörg*] où avaient lieu les sacrifices. Ils croyaient qu'ils mourraient dans ces collines et c'est là que fut mené Thórdr le Braillard avant de prendre l'autorité, comme il est dit dans sa saga. » Cette dernière saga a disparu.

3. C'est-à-dire dans les îles Britanniques.

4. Le vallon de Vífill. Le *Livre de la colonisation de l'Islande* ajoute en fin de phrase : « [...] et qu'il eut des démêlés avec Hördr ».

5. Le nom manque dans les manuscrits.

6. Dans la compilation intitulée *Flateyjarbók* ce dernier est nommé Osvaldr (« l'ancêtre des gens du Vápnafjördr »), et c'est probablement la bonne leçon de son nom.

7. Province de Norvège, Jaeren aujourd'hui.

8. Selon le *Livre de la colonisation de l'Islande*. Les autres manuscrits donnent : Thórhildr.

9. Le *Landnámabók* fait d'elle la fille de Gils Nez [proue]-de-Skeid (une sorte de bateau viking). On peut, bien entendu, voir dans les surnoms tant de la mère que du père des allusions à des particularités

physiques qui vont de soi, le *knörr* aussi bien que le *skeid* ayant une proue très relevée. Il n'est pas exclu pour autant que des survivances païennes (culte du bateau, qui aura joué un rôle si important dans la vision du monde des anciens Scandinaves) aient pu entrer en ligne de compte.

10. Thorbjörn, connu par d'autres textes comme le *Landnámabók*, est le fils du colonisateur des Strandir.

11. Un manuscrit donne une leçon différente : « et habita à Eiríksstadir après être venu du Nord ; c'est près de Vatnshorn ».

12. Les glissements de terrain sont fréquents en Islande, étant donné la nature volcanique du sol. Il subsiste des ruines de Valthjófsstadir.

13. Brokey et Oxney ou Oxnaey (l'île aux Bœufs) sont deux îles dans le Breidafjördr.

14. C'est-à-dire Thorgestr le Vieux, fils de Steinn le Grand-Voyageur, fils de Vígbjódr.

15. Voir n. 2, p. 68 et n. 3, p. 208. Il est probable que ces poutres étaient décorées ou sculptées, peut-être à l'image de quelque dieu païen, puisque Eiríkr y tient tant.

Page 333.

1. Il en subsistait des vestiges à la fin du siècle dernier.

2. Soit non loin de là, sur le rivage.

3. C'est Víga-Styrr fils de Thorgrímr, dont il est amplement question dans la *Saga de Snorri le Godi* (voir p. 217 et suiv. et n. 5) et qui est le personnage principal de *Heidarvíga Saga* ou *Saga du combat sur la lande*.

4. L'île du Cochon. Eyjólfr est connu par d'autres sources.

5. Thorbrandr nous est bien connu, ainsi que ses fils — notamment Thorleifr le Gouailleur —, par la *Saga de Snorri le Godi* (voir p. 213 et suiv.).

6. Thórdr le Braillard (ainsi surnommé, sans péjoration, sans doute parce qu'il avait la voix assez forte pour dire les textes de loi en public) et Thorgeirr reviennent dans force autres textes.

7. Surnommé Illugi le Puissant dans la *Saga de Snorri le Godi* (chap. XLIV, p. 286 et suiv.).

8. Il subit donc la peine du *fjörbaugsgardr*, qui entraînait un exil de trois ans avant que trois ans se soient écoulés depuis le verdict.

9. La baie d'Eiríkr, dans l'île d'Oxney.

10. Comparer avec le chapitre XXIV de la *Saga de Snorri le Godi* (p. 241). Selon une traduction orale vivante jusqu'en notre siècle, Eyjólfr aurait caché le bateau d'Eiríkr sous les branches basses des arbres qui ombrageaient le fond de la baie.

11. Les îles qui parsèment le Breidafjördr. Ils le cherchent pour tenir le tribunal d'exécution (*féránsdómr*; n. 1, p. 316) sans lequel le verdict se trouverait infirmé.

12. Ce détail n'est pas dans notre saga : il a été repris du *Landnámabók*.

13. Le *Landnámabók* confirme qu'un certain Gunnbjörn a découvert les rochers (*sker*) qui portent son nom. Ces rochers, qui ont été habités jusqu'au XVIIe siècle, doivent se trouver à l'est ou au nord-est d'Angmagsalik. On ne sait quand Gunnbjörn les a découverts, et aperçu ce qui sera le Groenland ; mais il semble qu'il soit arrivé en Islande vers la fin de l'époque de la colonisation, soit vers 930.

14. Ce glacier est sans doute une partie du Midjökull, selon la *Saga du roi Óláfr Tryggvason*.

15. Un manuscrit précise : « [...] vers le sud en longeant les côtes ».
16. L'île d'Eiríkr, devant l'Eiríksfjördr, aujourd'hui Igdlotalik.
17. Rappelons que la partie orientale du sud du Groenland, celle que découvre et colonise Eiríkr, s'appelle conventionnellement dans nos textes Eystribyggd (Établissements-de-l'Est), par opposition à la côte sud-ouest, Vestribyggd (Établissements-de-l'Ouest), et à la partie nord-ouest, Nordrster (Établissements-du-Nord).
18. Le membre de phrase « alla dans les Établissements-de-l'Ouest et » ne figure pas dans le principal manuscrit de cette saga. Nous le restituons d'après d'autres manuscrits.
19. C'est probablement l'endroit aujourd'hui appelé Ikigait, à l'ouest du Herjólfsfjördr, aujourd'hui Amitsuarssuk. Il s'y trouve des îlots qui pourraient être les Eiríkshólmar (îlots d'Eiríkr).
20. Au Groenland, bien entendu. L'endroit n'a pas été identifié.
21. Aujourd'hui Unartok.
22. Les éditeurs de notre saga dans la collection « Íslenzk Fornrit » font remarquer que l'Eiríksfjördr est beaucoup plus au nord du Hrafnsfjördr.
23. Il ne faut pas confondre cet Ingólfr avec le premier colonisateur de l'Islande, Ingólfr Arnarson.
24. Littéralement : Vert-Pays.

Page 334.

1. Le chapitre II de notre saga s'arrête ici dans les deux manuscrits que nous en avons. Mais les éditeurs de la saga estiment indispensable d'insérer dans le texte principal ce passage qui vient du *Landnámabók* : « Ari Thorgilsson dit que, cet été-là, vingt-cinq bateaux partirent du Breidafjördr et du Borgarfjördr pour aller au Groenland et que quatorze y parvinrent. Certains dérivèrent et certains coulèrent. C'était quinze hivers avant que le christianisme fût légalement adopté en Islande. Eiríkr colonisa ensuite l'Eiríksfjördr et habita à Brattahlíd. »
2. Le père et le fils sont bien connus par le *Landnámabók*.
3. Cet endroit — en Islande — s'appelle maintenant Hellnar.

Page 336.

1. Aujourd'hui Búdaós.

Page 337.

1. Commence ici un des passages les plus célèbres de toutes les sagas. C'est le document le plus circonstancié que nous possédions sur l'ensemble d'opérations magiques hautement élaborées appelé *sejdr*. Voir à ce sujet l'étude fondamentale de Dag Strömbäck, *Sejd*, *Nordiska texter och undersökningar*, 5, Stockholm 1935 et R. Boyer : *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986, dernier chapitre. On se rappellera (voir la Notice, p. 1615-1616) que l'auteur de la saga est un clerc cultivé et l'on se gardera de prendre au pied de la lettre toutes les affirmations qui suivent. Toutefois, les notes s'efforceront de vérifier les vues de l'auteur. Une *völva* est une magicienne, particulièrement versée dans la pratique de la magie noire. C'est une *völva* qui parle dans le plus célèbre texte de l'*Edda poétique*, la *Völuspá* (Prophétie de la *völva* ; voir R. Boyer, *Les Religions de l'Europe du Nord*, Fayard, 1974, p. 471-490). Le *sejdr* avait pour fonction première de dévoiler le

destin des lieux et des hommes. Selon une perspective assez clairement chamaniste, la voyante cherchait à se mettre en relation avec l'autre monde, ou monde des esprits, pour en obtenir les renseignements souhaités. L'allure extatique des pratiques est ici évidente.

2. Donc un vêtement rare et précieux — bleu ou noir, puisque les textes font couramment la confusion.

3. Rappelons que la *skáli*, ou bâtiment principal, ne comporte pas de table fixe. Pour les repas, on fixe devant les bancs des tables volantes. Voir n. 1, p. 156.

Page 338.

1. L'appareil en question est le *sejdhjallr*, sorte d'échafaudage *(hjallr)* sur lequel la prophétesse s'installait.

2. Les spécialistes débattent depuis longtemps le sens et d'abord la graphie de ce mot. La lecture qui semble la plus satisfaisante serait *Vard-lokur*, soit la façon d'attirer (verbe *loka*) le *vördur*, c'est-à-dire l'esprit tutélaire susceptible de fournir les renseignements souhaités, à condition qu'il se laisse enfermer (autre sens du verbe *loka*) dans le cercle chantant dont il est ici question ensuite.

Page 339.

1. Probablement l'endroit aujourd'hui appelé Kiagtut.
2. Cela a été mentionné au chapitre II (p. 332 et n. 8).
3. Comprenons : avant que Thorbjörn arrive au Groenland.
4. En 998.

Page 340.

1. Voir les célèbres chapitres L et suivants de la *Saga de Snorri le Godi* (p. 297 et suiv.), que l'auteur de celle-ci connaît donc fort bien.

2. L'allusion reste obscure, d'autant qu'il ne sera plus question de ce Thorgils — qui ne figure nulle part ailleurs dans la littérature de sagas.

3. Garde personnelle du roi ou du *jarl*; voir n. 1, p. 10.

4. Selon Einar Ól. Sveinsson et Matthías Thórdarson, il s'agirait de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve, en Amérique du Nord.

5. Les chercheurs ont établi que les Indiens se nourrissaient de graminées sauvages *(zizania aquatica)* très courantes en Amérique du Nord; ce serait le « froment » dont il est question ici. Pour la « vigne », la querelle reste ouverte. Il pousse sous ces latitudes une sorte de vigne sauvage dont les spécialistes dénombrent quatre variétés; l'une de ces espèces, dite « vigne à renard » *(fox grapes)*, *vitis vulpina* ou *vitis labrusca*, pousse en Nouvelle-Angleterre.

6. Il se pourrait que ce soient des érables, arbres courants sous ces latitudes. On a suggéré que *mösurr* s'appliquerait à la variété dite *birdseye maple.*

Page 341.

1. Les archéologues ont retrouvé les vestiges d'une église à Brattahlíd (Kagsiarsuk) sous ceux d'une église plus récente : les ruines les plus anciennes pourraient fort bien dater de l'époque de Thjódhildr.

2. La *Saga du roi Óláfr Tryggvason* énonce toutefois qu'après le retour

de Leifr fils d'Eiríkr, ce dernier se laissa persuader par son fils de se faire baptiser, et avec lui tous les Islandais du Groenland.

3. Aucun texte ne permet de dater ce voyage. Pourtant, par recoupements, on s'accorde sur la date de 1000 ou 1001.

4. Un manuscrit donne cette phrase à la seconde personne du pluriel : « Vous étiez [...] vous êtes sortis [...] qui vous attendent ». Si telle était la leçon originale, Eiríkr n'aurait pas pris part à l'expédition, ce qui concorderait avec la *Saga des Groenlandais*, chap. III, p. 360.

Page 342.

1. Aujourd'hui Ameragdla. Il subsiste des vestiges de plusieurs bâtiments.

Page 343.

1. On n'était pas tenu par les lois d'enterrer un cadavre dans un cercueil, comme l'atteste amplement l'archéologie dans ces parties du monde, mais il était absolument interdit d'enterrer un cadavre nu. La précision indique que Gudrídr est une grande dame, à l'échelle du lieu et de l'époque.

Page 344.

1. Les lois les plus anciennes du Gulathing, en Norvège, disent (*Norges Gamle Love*, I, 14) : « S'il n'y a pas de prêtre sur les lieux, il faut tout de même empaler au sol le cadavre; lorsque le prêtre viendra, on retirera le pieu et l'on versera de l'eau bénite dans le trou. » Sans qu'il soit absolument nécessaire de chercher des survivances païennes dans cette curieuse pratique, on est en droit de se demander si l'Église n'aurait pas là, comme en tant d'autres circonstances, récupéré une pratique païenne qui serait en relation directe avec la pratique de « se faire marquer pour Ódinn » en (se) perçant le corps de pointe(s) de lance.

2. C'est-à-dire l'église de Thjódhildr; voir p. 341 et n. 1. Il y eut en tout neuf églises dans les Établissements-de-l'Est.

3. Un manuscrit précise ici à juste titre que Thórdr le Braillard est fils d'Óláfr Feilan, fils de Thorsteinn le Rouge.

4. La famille de Thorfinnr est précisée dans un manuscrit : « Il y avait un homme qui s'appelait Thorfinnr Karlsefni, fils de Thórdr Tête-de-Cheval qui habitait au nord à Reynines dans le Skagafjördr. Karlsefni était un homme de bonne famille et riche de biens. » Le surnom Karlsefni signifie que l'intéressé « a l'étoffe d'un homme digne de ce nom ».

6. On a mis en doute que Thórunn ait été la mère de Thorfinnr; il paraît plus vraisemblable qu'elle ait été la sœur de Thorbrandr, père de Snorri dont il a été question page 333 et note 5. Si Thorfinnr Karlsefni est de la sorte cousin germain de Snorri, il est plus normal qu'ils aient fait ensemble le voyage de Vínland.

Page 345.

1. Voir le chapitre XLVIII de la *Saga de Snorri le Godi* (p. 296). L'Álptafjördr dont il est question ici est celui, non d'Islande, mais du Groenland, aujourd'hui Sermilik dans l'Eystribyggd.

2. Selon la *Saga de Grettir*, chap. XIV, p. 788, et chap. XXX, p. 831, il aurait été surnommé ensuite « du Vínland » *(Vínlendingur)* et se

serait établi à Melar dans le Hrútafjördr en Islande. Son fils, Gamli, épousa la sœur de Grettir, Rannveig.

3. Les éditeurs de la saga considèrent que ces hommes avaient l'intention de se fixer au Groenland.

4. *Jól* est la grande fête du solstice d'hiver. Voir n. 1, p. 257.

Page 346.

1. Un manuscrit précise : « On présenta cette affaire à Gudrídr, et elle s'en remit à la prévoyance d'Eiríkr. Et il n'y eut pas à attendre longtemps pour que ce mariage se fasse. »

2. Ajout d'un manuscrit : « on y joua à force jeux de table et l'on se divertit à écouter des sagas, et il y eut force autres choses qui pouvaient agrémenter la vie d'un foyer ».

3. Il est curieux que ce nom, de même que d'autres qui suivront, n'ait pas figuré au chapitre v de notre saga (p. 339-342), où il est question des pays inconnus qu'a découverts Leifr, puis des terres inconnues que voit le frère de Leifr, Thorsteinn.

4. Donc en 1002. Thorsteinn fils d'Eiríkr, parti à la découverte de terres en 1000, est mort en 1001. Thorfinnr était revenu à Eiríksfjördr en 1002.

5. Comparer avec la *Saga des Groenlandais*, chap. II, p. 358.

6. Freydís est également du voyage; voir la *Saga des Groenlandais*, chap. II, p. 358, et chap. VIII, p. 371.

7. Mais sans doute pas de Thjódhildr, puisqu'il n'est pas nommé au chapitre v, page 339.

8. Ile de l'Ours. Sa taille et son emplacement donnent à penser que ce doit être celle qui s'appelle aujourd'hui Disko.

9. Pays des Pierres plates (ou de la Dalle). On le situe sur la rive nord-est du Labrador. Pourtant, en deux jours de navigation, ils auraient dû se trouver plus loin.

10. On a suggéré que ce serait l'actuelle Belle-Isle à l'est de la pointe sud-est du Labrador. Il ne faut pas la confondre avec la Bjarney de la note 8.

11. Pays des Forêts; peut-être l'est du Labrador.

Page 347.

1. Le cap de la Quille; peut-être le cap Gaspé, au sud de l'embouchure du Saint-Laurent.

2. Les Rivages Magnifiques (ou Formidables). On ne peut, évidemment, s'empêcher de penser aux Îles Fortunées de notre Moyen Âge. Ces rivages pourraient être situés sur la rive méridionale du Labrador.

3. Le mot appartient sûrement au celtique; voir l'irlandais *cabhal*, tronc (du corps humain).

4. Finnur Jónsson (*Norsk Historisk Tidsskrift*, V R. I, p. 128 et suiv.) a démontré que cet épisode hautement folklorique n'est pas à sa place ici et que ce doit être une interpolation venue du récit de l'expédition de Leifr.

5. L'île du Courant.

6. Le fjord du Courant; ce pourrait être le Cocagne ou le Shediac dans le Nouveau-Brunswick.

7. Donc en 1002-1003, si l'on suit le texte.

8. Autre leçon : « Ils allèrent dans l'île et attendirent que l'occasion se

présentât de trouver quelque provende ou échouage. Il n'y avait pas grande nourriture, mais leur bétail y prospéra tout de même bien. »

Page 348.

1. Un manuscrit ajoute : « Karlsefni s'y connaissait en baleines, et pourtant, il ne l'identifia pas. »

2. J'ai traduit par « patron » le mot typique *fulltrúi* : il renvoie aux relations très personnelles, d'homme à homme, que le Germano-Nordique entretenait avec son dieu. Donc, « patron » s'entend au sens que les catholiques donnent à leurs saints. Voir n. 7, p. 207. Bien entendu, « Barbe-Rousse » s'applique à Thórr, c'est une désignation tout à fait conventionnelle du dieu au marteau.

3. Ajout d'un manuscrit : « [...] et à l'est et il trouva que ce pays était d'autant plus grand que l'on allait plus au sud, et il trouva judicieux d'inspecter l'un et l'autre ».

4. Le *thing* du métal est la bataille, ses poutres, les hommes, les guerriers. Bildr doit être Ódinn, son chapeau est le casque, le Týr du casque est le guerrier, l'homme, ici Thórhallr lui-même.

5. Le ciel du sable est la mer, son cheval, le bateau. Laufi est une sorte de synonyme (*heiti*) d'« épée », la tempête de l'épée est la bataille, ses manieurs, les guerriers, les hommes.

Page 349.

1. *Hóp* désigne une toute petite baie reliée à la mer par un passage étroit. On a trouvé en Nouvelle-Angleterre un lieu qui pourrait correspondre à cette description. Voir Mathias Thórdarson, « Vínlandsferdirnar, nokkrar athugasemdir og skýringar », *Safn til sögu Ísland*, 1929, VI, 1.

2. Il paraît que l'on pratiquait encore ce type curieux de pêche en Nouvelle-Angleterre il y a une cinquantaine d'années.

3. Dès 1887, on a voulu identifier ces Skraelingar (voir p. 350 et n. 2 ; leur nom, vague, signifie simplement : Débiles) aux Indiens Beothucks, aujourd'hui éteints. Mais il pourrait aussi s'agir d'Esquimaux. Le nom aura par la suite un sens plus large : il s'appliquera indistinctement à n'importe quelle sorte de « sauvages ».

Page 350.

1. Soit l'hiver 1003-1004, si l'on suit la chronologie interne à la saga.

2. Le bilan le plus complet sur les Skraelingar est fait par Finn Gad dans le *Kulturhistoriskt Lexikon för nordisk middelalder*, article « Skroellinger ».

3. Et non des catapultes, comme les premiers commentateurs de ce texte le pensaient.

Page 351.

1. Il n'a pas encore été mentionné dans notre saga.

2. Une explication possible de l'attitude des Skraelingar est qu'ils ne pouvaient supporter la vue d'un être furieux, comme l'est alors Freydís.

3. Soit Thorbrandr fils de Snorri, et celui que les Skraelingar vont trouver mort dans la suite immédiate de notre texte.

4. Un autre manuscrit dit simplement : quatre (*fjórir* au lieu de *fjöldi*) !

5. Le texte emploie ici le mot, à connotations magiques bien connues,

sjónhverfing. Il est évident que l'auteur de la saga ne néglige rien pour faire baigner tout son texte dans une atmosphère hautement magique.

Page 352.

1. Donc en 1003.
2. Le détail est obscur: il faudrait comprendre que Thorfinnr aurait entrepris la recherche de Thórhallr dès son retour à Hóp.
3. Donc au nord du promontoire Gaspé; voir p. 347 et n. 1.
4. Ce pourrait être la rivière Ouelle à Kamouraska.
5. Les Unipèdes font partie du stock d'images fantastiques qu'aura véhiculées tout le Moyen Âge. Voir C. Lecouteux, *Les Monstres dans la littérature allemande du Moyen Âge*, Göppingen, 1982. On prend sans doute ici l'auteur en flagrant délit d'érudition. A.M.Reeves, dans *The Finding of Wineland the Good*, London, Arthur Middelton Reeves, 1890, p. 177, rapporte que Jacques Cartier aurait entendu parler, en 1534, d'un pays dont tous les habitants étaient des unipèdes.

Page 353.

1. Comparer avec la mort et l'inhumation de Thorvaldr dans la *Saga des Groenlandais*, chap. v, p. 364 et suiv.
2. Donc, l'endroit où ils auraient vu l'Unipède n'était pas le pays en question!
3. Les éditeurs islandais de la saga considèrent que toute cette description pourrait convenir au Nouveau-Brunswick.
4. Donc l'hiver 1004-1005.
5. En 1002, toujours suivant la logique interne du texte.
6. Donc, Thorfinnr et les siens ont passé trois ans au Vínland. La *Saga des Groenlandais* ne donne que deux ans (chap. vii, p. 368 et suiv.).
7. Le retour se serait fait plus directement que l'aller.
8. En dépit de tous les efforts qui ont été déployés pour identifier ces quatre noms « vinlandais », et dont les plus divertissants sont le fait de W. Thalbitzer, il paraît vain de vouloir rien en tirer.

Page 354.

1. Pays des Hommes blancs. Il en est question aussi dans le *Landnámabók* et dans la *Saga de Snorri le Godi* (chap. lxiv, p. 326 et suiv.). Tout en faisant remarquer que l'Écosse a été autrefois appelée Alba, il semble vain de chercher à identifier ces lieux. Voir *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, trad. R. Boyer, Paris, Mouton, 1973 (*Sturlúbok*, chap. cxxii et les remarques qui suivent).
2. Ce serait donc l'hiver 1005-1006; mais il est douteux qu'à cette date, Eiríkr ait encore été en vie.
3. Ce paragraphe est, en fait, repris d'un autre manuscrit de la saga, beaucoup plus complet et précis sur ce point, bien que la « mer de vers » n'y soit pas plus explicite qu'ici.

Page 355.

1. Comparer avec la *Saga des Groenlandais*, chap. ix, p. 373 et suiv.
2. Voir la conclusion du chapitre viii de la *Saga des Groenlandais*, p. 373.
3. Un autre manuscrit porte « Gudrídr » pour « elle », ce qui est possible, quoique moins vraisemblable.

4. Il est question de lui dans la *Saga des évêques* (*Hungrvaka*). Il fut évêque de Skálaholt de 1118 à 1133.

5. Björn fils de Gils fut évêque de Hólar de 1147 à 1162.

6. Le texte dit exactement : « l'évêque Brandr le Précédent ». C'est donc l'évêque Brandr fils de Saemundr qui succéda à l'évêque Björn fils de Gils en 1163 et mourut à Hólar en 1201. Il est nommé « l'Ancien » pour le distinguer de l'évêque Brandr fils de Jón qui fut évêque de Hólar en 1263-1264 et joua un rôle très important dans les événements qui décidèrent du passage de l'Islande sous la couronne norvégienne en 1262-1264. Toute la fin de cette saga se réfère donc à des dignitaires de l'Église.

7. Un autre manuscrit de la saga, établi en vue de la compilation dite *Hauksbók* que fit faire Haukr Erlendsson au début du XIVe siècle (voir Notice, p. 1615), comporte une conclusion beaucoup plus longue, portant sur le temps du rédacteur de notre saga.

SAGA DES GROENLANDAIS

Page 356.

1. Nous réduisons l'annotation de cette saga, dans la mesure où elle recoupe celle de la *Saga d'Eiríkr le Rouge*. Ásvaldr s'appelle Ósvaldr dans le *Flateyjarbók*.

Page 357.

1. Le *Flateyjarbók* donne ici : Hrafnsgrípa.

2. Un manuscrit porte « Groenaland », qui doit être la forme la plus ancienne du mot. Le sens est le même : Vert-Pays.

3. Trente-cinq, dit le *Flateyjarbók*.

4. Donc en 984. Le *Livre des Islandais* d'Ari Thorgilsson dit « treize hivers ou quinze ».

5. La *Saga de la christianisation*, chap. I à IV, dit qu'ils arrivèrent « l'été où le pays était colonisé depuis cent sept hivers », ce qui donne 980. Ils seraient restés en Islande cinq hivers et seraient donc repartis en 985.

6. Aucun de ces hommes ne nous est connu d'autre part.

7. Aujourd'hui Amitsuarssuk.

8. L'actuel Tasermiut.

9. Le Hrafnsfjördr est sans doute Unartok.

10. Le Sölvadarlr pourrait être une vallée remontant du fjord appelé aujourd'hui Kangikitsok.

11. Probablement Sermilik.

12. Aujourd'hui Agdluitsok.

13. Le fjord d'Igaliko.

14. Tout petit fjord, aujourd'hui appelé Ekaluit et partant de l'Einarsfjördr vers l'est.

15. Entre le Siglufjördr et l'Einarsfjördr.

16. Qui doit se trouver tout au nord de l'Eystribyggd (voir n. 17, p. 333).

17. Dans la « grande » *Saga du roi Óláfr Tryggvason* (*Flateyjarbók*), on lit : « Seize hivers après qu'Eiríkr le Rouge s'en alla coloniser le Groenland, Leifr, fils d'Eiríkr, quitta le Groenland pour aller en Norvège. Il arriva dans le Thrándheimr en automne alors que le roi Óláfr était arrivé du

Hálogaland. Leifr mouilla dans la Nidarós et alla aussitôt trouver le roi Óláfr. Celui-ci lui prêcha la foi, à lui comme aux autres païens qui venaient le trouver. Le roi y parvint facilement auprès de Leifr; alors, il fut baptisé ainsi que tout son équipage. Leifr passa chez le roi l'hiver et fut bien traité. »

Page 358.

1. C'est celui qui colonisa le Herjólfsfjördr au chapitre I (n. 7, p. 357).
2. Ce détail vient sans doute du *Landnámabók*.
3. Ou Refstokkr, ou encore Rekstokkr.
4. La mère et son fils ne sont pas nommés dans d'autres sources.
5. De nombreuses sources nous parlent de ces « énormes vagues ». Il est possible qu'elles aient été provoquées par un tremblement de terre qui aurait eu lieu en 985. Rappelons qu'une *drápa* est un genre poétique scaldique à forme fixe, comportant un refrain (voir n. 4, p. 224).
6. Le sorbier (arbre tutélaire selon la tradition païenne) des moines est le Christ. Le sol de la haute halle est le ciel, le siège du faucon est le bras ou la main. Sens : « Je prie le Christ de favoriser mon voyage, qu'Il étende la main sur moi. »
7. Igaliko, où subsistent des ruines de l'établissement islandais.

Page 359.

1. On ne sait ce qu'est cette « troisième terre ».

Page 360.

1. Ce chapitre se retrouve dans la *Saga du roi Óláfr Tryggvason* du *Flateyjarbók*, chap. CCCXLII. Il suit la relation du voyage de Leifr en Norvège (voir n. 17, p. 357). Le chapitre CCCLII du même texte dit de Leifr fils d'Eiríkr : « Alors [c'est-à-dire vers 999] le roi Óláfr envoya Leifr au Groenland pour y prêcher la foi. Le roi lui remit un prêtre et quelques autres clercs pour instruire les gens et leur prêcher la vraie foi. Cet été-là, Leifr alla au Groenland et y recueillit en mer un équipage qui était hors d'état de naviguer et se trouvait sur une épave. Il arriva vers la fin de l'été au Groenland et alla loger à Brattahlíd chez Eiríkr, son père. On l'appela ensuite Leifr le Chanceux. Mais Eiríkr, son père, dit que cela revenait au même, que Leifr eût sauvé l'équipage et donné aux gens la vie, et qu'il eût transporté cet hypocrite au Groenland. C'est ainsi qu'il appelait le prêtre. Pourtant, sur les conseils et les incitations de Leifr, Eiríkr fut baptisé ainsi que tous les gens du Groenland. »
2. Fils de Hákon, *jarl* de Hladir; il fut *jarl* de Norvège de 1000 à 1014.
3. Voir la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. V, p. 341, et chap. VIII, p. 346.
4. Comme lorsqu'il partit à la recherche des rochers de Gunnbjörn; voir la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. II, p. 333.
5. On notera en passant à quel point le thème de la chance régit le comportement de ces hommes. Voir R. Boyer, « Le Sacré chez les anciens Scandinaves », introduction aux *Religions de l'Europe du Nord*, ouvr. cité.
6. C'était un signe prémonitoire notoire. Voyez la réaction de Gunnarr de Hlídarendi, dans des circonstances analogues, dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. LXXV, p. 1319.

Page 361.

1. Comparer avec la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. VIII, p. 346 et n. 9. Il n'y a pas de glaciers au Labrador.

2. Le paysage ici décrit correspondrait assez bien à la rive est-sud-est du Labrador. Voir n. 11, p. 346.

3. C'est-à-dire que le vent souffle de la mer et pousse Thorfinnr vers le sud-est du Labrador.

4. Il faut comprendre qu'ils seraient arrivés au Vínland. Les connotations bibliques du détail ne peuvent être négligées! Voir, à propos de la manne, Ex. XVI, 13-16.

5. Ils s'engageaient donc dans le détroit de Belle-Isle.

6. La barque qui accompagne normalement ou est transportée dans le bateau (voir n. 1, p. 72).

Page 362.

1. Ces détails font penser au Nouveau-Brunswick, entre le 20 novembre et le 20 janvier.

2. Cet épisode, par excellence, est fabuleux : il n'y a pas moyen de s'enivrer avec des baies sauvages.

Page 364.

1. Notre texte est ici en désaccord avec la *Saga d'Eiríkr le Rouge* et avec la *Flóamanna Saga*. Selon la fin du chapitre XII de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (p. 354 et n. 2), Eiríkr était encore en vie en 1006. Or, le présent texte daterait cette mort de 1000 environ.

Page 365.

1. J'ai traduit *húdkeipr* (embarcation recouverte de peau) par « kayak ». Jacques Cartier parle d'une peuplade de l'Amérique du Nord qui n'a pas d'autre demeure que ses bateaux retournés.

2. C'est-à-dire un clayonnage d'osier tendu sur des poutres verticales (*vígfleki* ou *vígflaki*) : on s'en servait pour se protéger des projectiles de toutes sortes par lesquels commençait toute bataille.

3. Voir les remarques faites n. 1, p. 360 et n. 1, p. 364.

4. Comparer avec le chapitre XII de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (p. 352 et suiv.).

5. Certains hommes de Thorvaldr sont donc restés aux baraquements de Leifr.

Page 366.

1. Donc le troisième hiver après la mort d'Eiríkr, selon la saga.

2. Ce renseignement n'est pas conciliable avec les indications de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* et du *Landnámabók*.

3. Ce doit être le cinquième hiver après la mort d'Eiríkr.

Page 367.

1. Ce détail, qui ne figure pas dans la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, est sujet à caution. Thorsteinn habite dans le Vestribyggd (voir n. 17, p. 333).

Page 368.

1. On sent ici, par excellence, le style de clerc, d'autant mieux que les

mêmes épithètes s'appliqueront aux évêques dont il sera question à la fin de la saga.

2. Voir le dernier chapitre, p. 374.

3. Comparer avec la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, fin du chap. VI, p. 344.

Page 370.

1. Soit sept ou huit ans après la mort d'Eiríkr.

2. Le nom de la tunique que porte la femme est intéressant : *námkyrtill*, où *nám* (qui signifie quelque chose comme : prendre, piller) pourrait bien être une « traduction » du français « robe », tandis que le français « rober » se traduit par « voler, piller », en islandais. Le clerc a voulu faire état d'un savoir exotique original !

3. Il est peu vraisemblable qu'il s'agisse ici d'un double de Gudrídr, sa *fylgja*, qui se montrerait à elle pour lui annoncer sa mort. On a pensé à une erreur de copiste ou de scribe.

4. Un manuscrit ajoute : « [...] qui s'avance au nord du pays [...] ».

Page 371.

1. Le texte dit, en fait : baies *(berin)*.

2. Le neuvième après la mort d'Eiríkr, si l'on suit la saga.

3. Ils nous sont parfaitement inconnus par ailleurs.

Page 372.

1. C'est donc le dixième après la mort d'Eiríkr.

Page 373.

1. On peut comparer, à la rigueur, avec la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. XII, p. 352.

Page 374.

1. Donc onze ans après la mort d'Eiríkr.

2. Comprendre : en Saxe du Nord-Ouest.

3. Il n'y a pas d'équivalent en français pour ces décorations qui ornaient les étraves des bateaux ou les pignons des maisons.

4. Soit un peu plus de cent grammes : une somme proprement fantastique !

5. Douze ans après la mort d'Eiríkr.

6. Les éditeurs islandais de la saga font remarquer que, à ce que l'on sait, cette terre n'a jamais appartenu à la famille de Thorfinnr.

7. Il n'y a pas eu de couvent de femmes à Reynines (Reynistadr) avant 1295. Mais nos sources (les Sagas des évêques en particulier) mentionnent une demi-douzaine de femmes anachorètes qui ont pu vivre sur les futurs lieux du couvent.

8. Fils de Saemundr; voir la fin du chapitre XIV de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (p. 355 et n. 6).

Page 375.

1. C'est celui qui est appelé Thorbjörn dans la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (chap. XIV, p. 355).

2. Fils de Gils; voir n. 5, p. 355.

DIT DES GROENLANDAIS

Page 376.

1. Puisque Sokki habite à Brattahlíd, on peut penser qu'il est de la famille, par alliance, d'Eiríkr le Rouge, et il a été *lögsögumadr* (voir n. 8, p. 42) de Groenland. Mais sa famille est inconnue.

2. Les *Annales* mentionnent qu'un Islandais, Eiríkr Upsi fils de Gnúpr, a été le premier évêque de Groenland où il s'est rendu vers 1112.

3. Tout ce qu'on pouvait tirer du morse était marchandise rare. Le *Miroir royal (Konungsskuggsjá)* composé en Norvège au XIIIe siècle en parle aussi.

4. Il n'y avait encore aucun archevêque de Norvège. Le premier sera justement Özurr, entre 1103 et 1137.

Page 377.

1. Arnaldr fut consacré évêque en 1124, selon les annales islandaises.

2. C'est le premier et le plus célèbre — avec Ari Thorgilsson le Savant — des écrivains islandais du Moyen Âge, bien que l'on n'ait rien conservé de ses écrits (en latin). Il est mort en 1133. Il avait fait d'Oddi, au centre de l'Islande, un des plus brillants foyers culturels du Nord.

3. En 1125-1126, selon les annales islandaises.

4. L'évêque Arnaldr a dû aller à l'*althing* en 1126, selon les *Annales*, qui disent que, cette année-là, « il y eut trois évêques à l'*althing* ».

Page 378.

1. Ce serait le point culminant du glacier du Eystribyggd, à la pointe sud du Groenland.

2. À cause des icebergs qui se détachent de la base des glaciers.

Page 379.

1. On ne voit pas de quoi il s'agit, puisque ce bateau n'a pas été mentionné.

Page 380.

1. Sigurdr peut vouloir dire que cet argent servira à faire dire des messes pour les défunts. Mais la corrélation avec l'antique coutume païenne, qui consistait à mettre dans la tombe des morts divers objets de prix et de l'argent, est assez troublante.

2. Elles ne nous sont pas parvenues. Il est fort probable, toutefois, que le Groenland se soit donné des lois semblables aux lois islandaises.

3. Probablement l'été suivant, en 1129 ou 1130.

4. Donc sans doute en 1130-1131.

5. Il sera davantage question de lui dans le chapitre suivant.

6. Ces frères sont les fils de Kodrán. Il est question d'eux dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (p. 389–571).

Page 381.

1. Il s'agit du *várthing*, ou *thing* de printemps (voir n. 2, p. 213).

2. Ces paroles confirment ce qui a été dit page 380 et note 2.

3. On peut comprendre que, comme c'était trop souvent la coutume,

leurs adversaires les ont tout simplement empêchés de plaider leur cause, par la force.

4. Ketill interviendra dans la suite de ce dit; voir chap. v, p. 383.

5. Les annales islandaises mentionnent un Steingrímr qui aurait été « dans les glaces » en 1125.

6. C'est-à-dire après avoir quitté Gardar. On ne sait trop où se trouvait Kidjaberg.

Page 382.

1. Les Sagas de contemporains attestent l'importance de ce jour de fête, dit « jour de la messe de l'église » *(kirkjumessudagur)*.

Page 383.

1. L'évêque désapprouve ce meurtre, commis près de l'église et le jour de la fête de la dédicace.

2. Sans doute l'*althing* des Groenlandais, par opposition au *thing* de printemps évoqué à la note 1 de la page 381. Il se tenait sans doute, à la mode islandaise, fin juin.

Page 384.

1. C'était une des coutumes regrettables qu'avaient les Islandais lorsqu'ils sentaient leur cause en mauvaise passe.

2. Ce sont sans doute d'autres bateaux que ceux de Kolbeinn et de Ketill qui viennent d'être nommés.

3. Probablement en 1131.

4. Ce doit être une ferme près de Gardar, qui tirait son nom de l'isthme *(eid)* qui relie les fonds de l'Einarsfjördr et de l'Eiríksfjördr.

Page 385.

1. Au *thing* de Gardar, où ces accords avaient été passés.

2. Pour le meurtre d'Özurr, puisque Ketill et les siens ont accepté que l'on paie compensation pour lui.

3. C'est-à-dire faite de plaques de métal fixées les unes aux autres pardessus un fond en tissu. Cette pièce d'armure est courante au Moyen Âge, dans le Nord comme ailleurs. On la distingue de la cotte de mailles faite d'anneaux imbriqués les uns dans les autres *(hringabrynja)*.

4. L'évêque n'interviendra plus dans ce dit. Les annales islandaises disent qu'un deuxième évêque, Jón Knútur, fut envoyé au Groenland en 1150.

Page 386.

1. On sait que, lors d'un *thing*, les gens avaient coutume d'édifier des baraquements (*búd* au singulier) où ils résidaient.

2. Ici, il doit être question plutôt de baraquements d'un lieu de commerce, un comptoir en quelque sorte, attaché au nom de Thórólfr le Bigleux, père d'Erlingr de Sóla (« bigleux » se dit *skjálgr*, d'où Skjálgsbúdir, le surnom, une fois de plus, étant substitué au nom).

3. Il y avait là une des églises de l'Eystribyggd. L'endroit pourrait être l'actuel Kodlortok : il s'y trouve des vestiges visibles.

4. C'est-à-dire qu'il fut le dernier à se joindre aux gens que Sokki rassemblait pour aller venger son fils.

Page 388.

1. Hallr tient les Norvégiens pour coupables de la mort de Steingrímr.

2. *Ómegdarmadr :* individu qui, pour une cause ou une autre, est incapable de pourvoir à sa propre subsistance et que la collectivité doit entretenir — vieille coutume qui subsistera longtemps en Scandinavie.

3. Ce sont les fameux icebergs, qui se détachent des glaciers surtout en mai et juin.

4. Si le *thing* s'est tenu vers la mi-été, il s'agit donc de la fin du mois de juillet.

5. Ketill devait être originaire de Bergen (anciennement Björgvín; voir p. 1610, n. 2).

6. Le délicieux petit *Dit d'Audunn des fjords de l'Ouest* prouve que, parmi les choses de valeur que prisaient particulièrement les notables du Nord, figuraient les ours blancs.

7. Roi de Norvège de 1130 à 1136.

8. Le 14 décembre 1136. Dans la compilation du *Morkinskinna*, Kolbeinn est nommé Kolbjörn fils de Thorljótr. Il a effectivement pris part au meurtre du roi Haraldr.

9. Tous ces personnages sont connus par beaucoup d'autres sources islandaises. Leur lignage comporte un nombre respectable de clercs, abbés, prieurs et évêques.

SAGA DES GENS DU VAL-AU-SAUMON

NOTICE

À bien des égards, la *Saga des gens du Val-au-Saumon*[1] occupe une place tout à fait à part dans l'ensemble des Sagas des Islandais. C'est l'une des « cinq grandes », mais tout le monde s'accorde à lui assigner un statut spécial, tant du point de vue thématique que sur le plan de l'écriture ou de l'esprit. Quoi qu'il en soit, c'est certainement l'un des textes les plus attachants du genre, dont elle représente peut-être le chant du cygne, puisqu'on pressent en elle des types nouveaux, ces sagas mensongères (*lygisögur*) que seront les Sagas de chevaliers (*Riddarasögur*) et les Sagas légendaires (*Fornaldarsögur*). Elles portent déjà les traces d'usure qui dénotent l'épuisement d'une veine.

C'est sans doute pour cette raison que l'on y décerne des accents mélancoliques[2]. De fait, les malheureuses amours du beau Kjartan, les tragiques errances de l'altière Gudrún la bien nommée[3], l'inquiète

1. *Laxdoela Saga.*

2. Toutes proportions gardées et compte tenu de la tonalité d'ensemble des Sagas des Islandais, lesquelles, on le sait, ne donnent guère dans ce registre-là.

3. Son nom signifie à peu près « secret divin » et la justification qu'elle en suggère à la fin de sa vie laisse l'enquêteur sur sa faim (chap. LXXVIII, p. 555).

sollicitude d'Óláfr le Paon[1], sont autant d'éléments qui ne laissent guère de place aux accents un peu sauvages, durs et drus de tant d'autres sagas. À la mesure des temps et des lieux, il y a quelque chose d'un peu romantique ou, à tout le moins, de romanesque dans ce beau récit tragique où la déploration des grandes élégies héroïques de l'*Edda* — dont une autre Gudrún est le personnage principal — se donne si impudiquement cours.

De même, il est peu conforme aux habitudes des Sagas des Islandais de placer plusieurs femmes au premier plan. Et cependant, à le bien considérer, notre texte suit les mêmes lois fatidiques que les autres sagas, c'est seulement la « vêture » qui diffère, mais à un point tel que nous doutons si nous sommes encore dans la saga ou déjà dans le roman. Un subtil déséquilibre semble miner une inspiration qui, si elle ne transige pas sur l'essentiel, accuse des hésitations inattendues. Il est probable qu'on lira cette saga avec plus de tension qu'aucune autre, sans doute parce que sous bien des rapports, elle est plus proche de nous, moins durcie par cette sorte de raidissement mythique qui confère à beaucoup de ses semblables une allure hiératique. Là où tant de sagas basculent dans l'atemporel et l'archétype, elle reste très humaine et, après ce massif noir qu'est la *Saga de Snorri le Godi*, elle nous offre des éclats de soleil, des rires de femmes — inquiétants il est vrai — des pleurs et des jalousies d'adolescents. Se peut-il que Bolli soit de la même race que Hrafnkell Godi-de-Freyr dressé sur son cheval noir, ou que Skarphedinn accoudé en ricanant sur le manche de sa hache?

On ne peut oublier pour autant le geste odieux de l'assassin du mari de Gudrún qui vient essuyer sur le tablier de celle-ci l'épée dégouttant du sang de sa victime, et non pas davantage le sourire tragique avec lequel le regarde faire Gudrún enceinte des œuvres de l'assassiné et sachant qu'elle a en elle celui qui, un jour, vengera ce crime et ce geste inexpiables. Rien n'est donc vraiment tranché : ce texte étrange et, pourrait-on dire, hors normes, trouve le moyen de dépasser les caractéristiques habituelles du genre, tout en restant fidèle à son esprit intime, ce qui constitue un tour de force évident lorsqu'on connaît la rigidité des règles d'écriture et de composition des Sagas des Islandais. Cette saga à part est sans aucun doute une belle histoire d'amour et de mort où, fait exceptionnel, l'amour et la mort interviennent à parts égales. Il y a fort à parier qu'un lecteur français d'aujourd'hui la trouvera plus attachante que la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, que la *Saga de Grettir* ou que la *Saga de Njáll le Brûlé*, qui sont pourtant davantage dans le droit fil du genre.



Dès que l'on entreprend une étude plus serrée de la nature de ce texte, on fait un ensemble de constatations surprenantes. Le manuscrit principal de la *Saga des gens du Val-au-Saumon* fait partie du *Mödruvallabók* qui date du milieu du XIV[e] siècle. Il existe de cette saga de nombreuses copies sur papier qui disent assez sa popularité. Les spécialistes s'accordent à faire remonter l'original à une date située entre 1230 et 1260, mais vraisemblablement plus proche de cette dernière date; il est donc clair que ce texte n'est pas à l'origine du genre. La plupart des manuscrits le

1. Ce surnom n'a rien de péjoratif à cette époque et dans ce milieu.

donnent jusqu'au chapitre LXXVIII inclus, qui finit par la phrase : « Et ici finit maintenant la saga[1] ». Mais, dans d'autres versions — et précisément dans le *Mödruvallabók* — , cette dernière phrase manque et dix chapitres supplémentaires, qui forment un tout, ont été ajoutés. Ces dix chapitres ne concernent que d'assez loin le propos central de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, puisqu'ils mettent en scène des personnages différents et se déroulent dans une autre partie du pays; ils suivent la destinée de Bolli fils de Bolli et de Gudrún, ce qui a valu à cet ajout le nom de *Dit de Bolli* (*Bolla Tháttr*). Bien que les éditeurs modernes fassent figurer ce texte à la fin de la saga[2], il faut savoir que, comme les philologues l'ont clairement établi, le *Dit de Bolli* est postérieur d'au moins cinquante ans à la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, ce qui nous permet de le dater de la fin du XIIIe siècle ou du tout début du XIVe. Le *Bolla Tháttr* n'a d'ailleurs pas le style de la *Laxdoela Saga*; il y manque la poésie, la vérité psychologique des portraits et l'exigence requise dans la chronologie des faits exposés, puisque Bolli a des relations ou des démêlés avec des personnages qui n'existaient pas de son vivant. En procurant cependant une traduction du dit à la fin de celle de la saga, nous avons voulu rester fidèle aux traditions islandaises et à l'un des principes essentiels du genre qui veut que l'on suive, autant que possible, les destinées des personnages principaux jusqu'à leur terme. On ne s'étonnera donc pas, malgré l'évidente disparité de ces textes, de trouver le dit à la suite de la saga.

En ouvrant la *Laxdoela Saga*, le lecteur sera frappé d'emblée par la richesse de l'intertextualité. En effet, tant dans la thématique que dans l'utilisation des personnages, ce texte ne cesse de rappeler d'autres sagas ou dits, notamment la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* et la *Saga de Gísli Súrsson*, tandis que la *Saga de Snorri le Godi* et la *Heidarvíga Saga*[3] (*Saga du combat sur la lande*) en font mention. Cela ne signifie pas pour autant que notre saga est plus ancienne que les textes qui viennent d'être nommés, mais seulement qu'une version première — aujourd'hui perdue mais d'après laquelle l'auteur du texte actuel aurait travaillé — a pu connaître une réelle popularité, ou encore, hypothèse plus vraisemblable, que ledit texte a pu exister en tant que collection de dits[4] et que c'est dans cet état qu'il aura été connu. Il y aurait d'ailleurs à faire en ce sens, sur un corpus d'une douzaine de Sagas des Islandais, un travail ingrat mais certainement riche d'enseignements qui éclairerait sans aucun doute nos vues sur le phénomène de la création littéraire au Moyen Âge, et particulièrement en Islande[5].

Si l'on s'en tient à son seul contenu factuel, une saga bien faite est une pure collection de motifs obligés[6], de situations types[7], de schèmes

1. « *Ok lýkr thar nú sögunni* »; voir p. 556.
2. La présente édition se conforme à cet usage; voir p. 557-571.
3. La *Saga du combat sur la lande*, qui ne figure pas dans notre recueil.
4. Comme existe encore aujourd'hui *Ljósvetninga Saga* (*Saga des gens du Ljósavatn*), dont nous ne connaissons pas d'autre forme.
5. Les remarquables études de Th. M. Anderson (*The Problem of Icelandic Saga. Origins. A Historical Survy*, New Haven and London, 1964) et de Mrs A. Madelung (*The « Laxdoela Saga ». Its Structural Pattern*, Chapel Hill, 1972) ont déjà esquissé cette recherche.
6. La femme qui, par divers subterfuges, excite les hommes de sa maison à la vengeance, le combat de chevaux qui dégénère, le mort mécontent de son sort dans l'au-delà, les moutons, volés, etc.
7. Deux contre un (un premier personnage pris entre sa passion et son devoir, la passion le liant à un second personnage qui en a offensé un troisième envers qui le premier a des devoirs contraignants), le mort saisissant le vivant, l'offensé d'hier devenant l'offenseur d'aujourd'hui, etc.

d'écriture[1], de modes de formulation figés et d'images reçues. Le matériau, si riche et diversifié soit-il, ne peut être indéfiniment distendu, il revient donc à l'auteur de la version que nous possédons aujourd'hui — et qu'il nous faut bien considérer comme bonne — d'agencer tous ces éléments en fonction du but qu'il vise et surtout de l'esprit qu'il entend insuffler à son œuvre. On pourrait parler à ce propos de mosaïque ou de marqueterie mais je préfère évoquer l'art des maîtres verriers, qui, à la même époque, concevaient les grands vitraux de nos cathédrales gothiques : c'est d'abord le spectacle de l'ensemble qui importe, l'analyse des détails n'intervenant qu'en second lieu.

Dans le cas de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, il nous apparaît très nettement que l'auteur a pris un peu partout son bien, et l'analyste se perd au jeu stérile de la recherche des influences possibles, des emprunts, des plagiats et des réminiscences. Certes, cet auteur se fondait aussi sur une tradition : l'un des fils de Gudrún, Gellir Thorkelsson a été *fóstri*[2] d'Ari Thorgilsson le Savant, d'ailleurs cité à plusieurs reprises dans notre saga, et le patronage de ce père de l'historiographie islandaise devrait être un gage irréfutable d'authenticité. Mais il n'en est rien. Alors qu'on veut souvent faire des Sagas des Islandais des documents historiques recevables, ce qui est, nous l'avons dit, une erreur[3], tout le monde s'accorde à reconnaître que ce texte n'a pas grande valeur historique. Constatons seulement qu'il ne se fonde pas, comme tant de ses semblables, la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* ou la *Saga de Snorri le Godi* par exemple, sur un corpus de strophes scaldiques anciennes. Les cinq strophes ou fragments de strophes cités sont bien peu de choses, et il n'y a, pour l'imiter sur ce point, que la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr*, qui, on le verra, paraît avoir été fabriquée de toutes pièces ; de même, il est étrange que l'auteur, qui était probablement scalde, n'ait pas voulu composer des strophes de son cru, comme l'a fait celui de la *Saga de Grettir*. Nous avons dit que la *Saga d'Egill fils de Grímr le Chauve* a fort bien pu être écrite exclusivement à partir de la production poétique d'Egill, conservée par la tradition orale. C'est ici l'inverse : les rares strophes que nous pouvons lire sont purement ornementales et il est clair que l'auteur ne s'en est pas servi comme de source ou de point de départ ; plus encore, il ne disposait vraisemblablement de rien de sûr pour fonder l'ensemble de son histoire ; le phénomène paraît assez exceptionnel pour attirer l'attention.

Autre fait remarquable, il est rare de trouver une Saga des Islandais aussi désinvolte quant à la chronologie, point pourtant capital aux yeux des *sagnamenn* (auteurs de sagas) qui, d'ordinaire, articulent fortement leurs textes selon ce principe. Le fait choquait déjà Finnur Jónsson qui notait qu'« à l'évidence, l'auteur n'a aucun sens de la chronologie[4] ». L'imprécision de l'auteur de notre saga est particulièrement remarquable puisque le prétexte avoué des auteurs, sur quoi ils insistent beaucoup, est de retracer la vie de leurs personnages en prenant des repères que l'auditoire jugera recevables. Or, les événements de la *Saga des gens du*

1. Dialogues à lire sur deux registres au moins, longs développements coupés d'épisodes annexes, reprises de thèmes subtilement modifiés d'un énoncé à l'autre, exposition des péripéties selon une technique « à tiroirs » (voir la Notice de la *Saga de Snorri le Godi*, p. 1576-1577).

2. C'est-à-dire père adoptif, selon les coutumes de ce temps et de cette société.

3. Ces sagas sont des témoins irremplaçables d'une mentalité — et notre texte tient à cet égard une place de choix — mais il faut rester circonspect quant à leur exactitude historique.

4. *Den oldnorske og Oldislandske Litteraturs Historie*, Copenhague, 2e éd., 1920-1924, t. I, p. 212.

Val-au-Saumon, datés par chronologie interne, sont parfois en décalage de plusieurs décennies sur les indications fournies par des témoins autrement plus sûrs, comme Ari ou les deux sagas d'Óláfr Tryggvason. Autrement dit, l'auteur nous raconte des histoires (*sögur*) plus qu'il ne s'attache à faire de l'histoire et, de ce fait, la justification essentielle de son propos tombe.

À moins que nous ne nous trouvions face au texte d'une « vraie » saga, c'est-à-dire d'un récit délibérément composé *til gamans*, pour le divertissement de l'auditoire, à partir de faits et de personnages peut-être authentiques, mais avec une très grande liberté vis-à-vis de la « vérité » historique.

Cette hypothèse semble être vérifiée par le plan du texte dont nous disposons, qui se compose de deux parties visiblement mal raccordées : la première moitié de la saga est décousue, encombrée de détails et de motifs traditionnels, c'est une collection de tout ce qui peut être de nature à passionner l'auditoire, l'auteur prenant plaisir à accumuler les éléments susceptibles d'aller dans ce sens. La seconde partie, qu'il faut faire commencer au moment où Gudrún fille d'Ósvifr occupe pour ne plus le quitter le devant de la scène[1], est au contraire d'une impeccable venue et a la cohérence d'une tragédie classique. La *Saga des gens du Val-au-Saumon* est donc d'abord une *héradssaga*, une chronique de district, dans le goût de la *Saga de Snorri le Godi*. Puis, elle change d'allure et devient un implacable roman d'amour et de mort, non que les liens entre l'une et l'autre partie manquent, non pas davantage que le propos ait dévié en vertu de l'attraction insidieuse des thèmes, mais parce que, comme le montrerait une patiente analyse, le champ de vision se réduit progressivement et que l'éclairage se concentre de plus en plus sur Gudrún, tous les motifs adventices ayant été éliminés l'un après l'autre.

Comme nous l'avons déjà suggéré, l'auteur a dû dominer une masse de dits de toutes natures dont il parvient de mieux en mieux à atténuer la disparité au fur et à mesure que progresse la saga, de sorte qu'il finit par ne retenir que ce qui sert son propos essentiel. La chronique se fait roman, lequel atteint finalement l'unité dépouillée de la tragédie. C'est donc là un patient travail de cordier qui parvient avec grand art à rassembler cent torons divers. Nous avons parlé plus haut de maître verrier, ici de cordier, mais on pourrait employer bien d'autres métaphores d'ordre artisanal : toutes donneraient à entendre que l'œuvre ne jaillit pas achevée d'une inspiration extraordinaire, mais que le grand art est bien de com-poser (*setja saman*) de sorte que les chevilles qui maintiennent les différents éléments formant un tout deviennent invisibles. Ainsi, on peut également songer à ces xylographies en noir et blanc où le motif profond n'apparaît que lorsqu'on prend du recul, ou, comme A. Madelung[2], à ces mosaïques à motifs récurrents qui n'apparaissent qu'au second regard. Le monde des sagas connaît des *ófreskir menn*, littéralement : des hommes qui ont une vue supérieure des choses. C'est aussi ce que l'on peut dire de tout bon auteur de saga.

De fait, on ne manquera pas d'être frappé par l'insistance avec laquelle reviennent les motifs. Heinrich Beck les a dénombrés[3] : dix confronta-

1. Chap. XXXII, p. 448.
2. Ouvr. cité.
3. « *Laxdoela Saga* : a Structural Approach », *Saga-book of the Viking Society*, 1977, XIX, 4, p. 383 et suiv.

tions entre un Islandais et le roi norvégien[1], neuf joutes galantes, où ce n'est pas toujours l'homme qui prend l'initiative, dix relations ou interprétations de rêves[2], cinq descriptions de somptueuses festivités, banquets mémorables ou festins de funérailles, quatre récits de transactions pénibles, de marchandages et d'hésitations pour des achats de terre, trois personnages de femmes déchaînées qui poussent à la vengeance par des moyens directs ou des insinuations perfides, etc. Le réservoir des motifs est assez limité mais leur agencement et leur disposition sont laissés à l'entière liberté de l'auteur, que la rigidité et l'utilisation obligée de schèmes et de thèmes narratifs n'embarrassent pas, bien au contraire, puisque c'est à la manière dont il les exploite que l'on juge de sa valeur en tant qu'artiste créateur.

C'est bien une saga « de famille » qu'a composée cet auteur : son œuvre suit fidèlement les générations des gens du Val-au-Saumon (Laxárdalr), et l'on peut essayer, malgré les réserves qui ont été faites, d'établir une chronologie assez vague — bien plus vague en tout cas que pour la plupart des autres sagas —, en suivant les indications de l'éditeur islandais du texte, Einar Ólafur Sveinsson. Unnr la Sagace a dû coloniser la région peu après 890. Óláfr le Paon est né vers 937 et est parti pour la Norvège quelque vingt ans plus tard, ce qui le fait épouser Thorgerdr vers 960, deux ans avant qu'il ne s'installe à Hjardarholt. Kjartan, son fils, est né vers 970, et Gudrún fille d'Ósvifr, la fiancée malheureuse de ce dernier, vers 974. Celle-ci épouse Thorvaldr vers 989, Kjartan et Bolli s'en vont « à l'étranger », c'est-à-dire en Norvège, en 999, l'année de la christianisation officielle de l'Islande. Kjartan est tué en 1002, son père meurt en 1005 au plus tard. Bolli est assassiné la même année et son fils, également prénommé Bolli, naît en 1005 ou en 1006. Gudrún va s'installer à Helgafell et épouse Thorkell en 1007; leur fils Gellir naît la même année; Thorkell se noie en 1025. Tels sont les principaux points de repère que l'on peut avancer. Sur cette trame lâche, l'auteur a eu toute licence de broder tous les motifs, vrais ou inventés, qu'il a voulus.

Le texte qu'il a laissé nous renseigne sur cet auteur; c'était un homme riche de souvenirs de toutes sortes et habile à présenter les croyances populaires dont il était féru, les histoires qui se colportaient à la veillée et ces anecdotes errantes, sans point d'ancrage précis dans le temps et l'espace, qui, aujourd'hui comme alors, ravissent la part enfantine de notre esprit. Il était, comme le dit le moine Mathieu Paris du roi norvégien Hákon Hákonarson, *bene literatus*, c'est-à-dire érudit. Pour être si bien au courant des usages — et particulièrement des modes vestimentaires — qui avaient cours en Occident, il fallait qu'il eût beaucoup voyagé, dans le Nord et ailleurs. Il avait lu tout ce qui s'était écrit en Islandais. Citons, par exemple, puisque la critique en a décelé les traces, une version du *Landnámabók* proche de celle que nous avons conservée sous le nom de *Melabók*, une *Vie de Snorri le Godi* composée par Ari Thorgilsson le Savant, les sagas royales de Snorri Sturluson rassemblées sous le titre de *Heimskringla*, une quantité de dits, comme le *Dit de*

1. Comme la compétition à la nage entre Kjartan Óláfsson et ce sportif fameux que fut Óláfr Tryggvason.
2. Ceux de Gudrún sur ses futurs mariages étant les modèles du genre.

Gunnar meurtrier de Thídrandi et même des Sagas de contemporains comme la *Sturlu Saga*, qui figure dans la *Sturlunga Saga*. Il connaissait aussi, probablement, des textes aujourd'hui perdus comme la *Saga de Thorgils Hölluson* à laquelle renvoie expressément la dernière phrase du chapitre LXVII[1]. On aurait beau jeu d'allonger la liste en vertu du principe d'intertextualité déjà signalé, bien que la prudence s'impose quant au sens dans lequel les influences ont pu s'exercer; il est en effet rarissime que nous possédions le manuscrit de la version première d'une saga, et dans l'intervalle qui sépare celle-ci du texte conservé et considéré comme définitif, les copistes ont eu toute latitude pour se livrer à des interpolations, ajouts ou substitutions. Mais l'érudition de notre auteur peut expliquer que la *Saga des gens du Val-au-Saumon* soit un tel réservoir de motifs, de scènes et de situations également connus d'autres sagas.

Comme tous ses pareils, l'auteur avait une passion pour les récits de colonisation et les généalogies étoffées, et un goût marqué pour l'élucidation souvent fantaisiste des noms de lieux. De façon plus nette que les autres auteurs de sagas, il avoue sa prédilection pour les croyances populaires, qu'elles se fondent ou non sur le paganisme scandinave, comme en témoigne l'insistance qu'il apporte à suivre les interventions du revenant Hrappr, à montrer comment a pu se réincarner le bœuf Harri ou à présenter le *sejdr* — la grande opération magique des anciens Scandinaves — de Kotkell, homme des Hébrides. Et l'on trouvera sans doute forcé le mal qu'il se donne pour justifier en s'appuyant sur une complaisante interprétation de rêves l'étrange surnom d'Án, Panse-à-Broussailles; alors qu'il est probable que ce surnom avait été déformé par le temps et que sa forme initiale, et donc son sens premier, étaient perdus, il tient à nous en donner au chapitre XLIX[2] une explication plausible. De même, il s'applique à justifier la mort prochaine de Thorgils Hölluson par une apparition fatidique[3] et va jusqu'à prêter un rêve prophétique à une petite fille, Herdís, pour démontrer les pouvoirs occultes de Gudrún[4]. On notera également que les références au monde celtique sont particulièrement fréquentes, surtout au début de la saga[5], même si ce fond, également présent dans beaucoup d'autres textes comparables[6], est exploité ici avec moins de sûreté et de pertinence qu'ailleurs, l'auteur étant peut-être moins averti de la tradition réelle ou travaillant sur de vagues réminiscences.

À moins qu'il n'invente purement et simplement. En effet, s'il est une particularité qui nous frappe, c'est bien que l'auteur est beaucoup plus présent dans son œuvre que la plupart des autres *sagnamenn*. La *Saga des gens du Val-au-Saumon* porte incontestablement la marque de son créateur, ce qui est un caractère tout à fait exceptionnel dans la littérature de sagas.

Tous ces indices ont depuis longtemps attiré l'attention des chercheurs. En 1963, le Suédois Peter Hallberg, passé maître en matière

1. P. 533.
2. P. 500.
3. Chap. LXVII, p. 532.
4. Chap. LXXVI, p. 552.
5. Pensons, entre autres, à Melkorka et à Kjartan.
6. Comme le *Landnámabók* ou la *Saga de Snorri le Godi*.

d'identification d'auteurs, a avancé[1] le nom d'Óláfr Hvítaskáld[2] et tout paraît lui donner raison. Óláfr est un neveu de Snorri Sturluson et appartient donc à la famille des Sturlungar qui tint entre ses mains la destinée de l'Islande pendant plus d'un siècle et compta dans ses rangs quelques-uns des Islandais les plus intelligents et les plus cultivés du XIIIe siècle, même si sa politique a été directement responsable des malheurs du pays. Cette famille était largement ouverte sur l'étranger et résolument décidée à faire entrer l'Islande dans ce que nous appellerions aujourd'hui le concert des nations européennes. Óláfr était le frère puîné de Sturla Thórdarson (1214-1284), qui écrivit probablement la *Saga de la christianisation* (*Kristni Saga*), presque sûrement le *Sturlubók*, l'une des versions du *Landnámabók*, et sans aucun doute le joyau de la *Sturlunga Saga*, la *Saga des Islandais* (*Íslendinga Saga*). Sturla ne fut sans doute pas étranger, du moins on le présume, à la rédaction de la *Saga de Grettir*. Après la soumission de l'Islande à la Norvège[3], Sturla sera *lögmadr*, c'est-à-dire représentant officiel du roi, gouverneur de l'île. Óláfr n'est crédité ni de telles créations littéraires, ni de pouvoirs politiques. Pourtant, s'il est bien l'auteur de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, il avait un talent qui soutient la comparaison avec celui de son frère. Autre argument de poids pour l'attribution de ce texte, il fallait pour rédiger cette saga un homme qui connût en détail le Breidafjördr, région où se déroule l'action, et tout spécialement Hjardarholt et Helgafell. Or, les Sturlungar sont bien originaires de cette région. De plus, il n'est pas contestable que l'auteur appartenait à la génération qui suivit celle de Snorri Sturluson, ce qui, encore une fois, est le cas d'Óláfr.

Comme l'indique son surnom, Óláfr était poète, et bon poète, tout comme son oncle Snorri. Nous ne savons finalement que peu de choses sur lui et il n'apparaît qu'épisodiquement dans la *Sturlunga Saga*. Mais la tradition lui attribue la paternité d'une œuvre extrêmement intéressante dont la présentation suffira à nous éclairer sur la personnalité de l'homme. Parmi l'immense production à caractère scientifique qu'aura enfantée l'Islande entre le XIIe et le XIVe siècle, on met souvent en relief les célèbres « traités grammaticaux ». L'islandais ancien est une langue difficile, riche en signes diacritiques et en phonèmes peu familiers en d'autres lieux. Lorsque se fit, avec l'adoption du christianisme, le passage à l'alphabet latin, les pédagogues se heurtèrent à des difficultés de deux sortes ; il fallait, d'une part, initier les Islandais aux usages latins et, d'autre part, décrire selon les modèles reconnus[4] la grammaire et la syntaxe islandaises. L'auteur demeuré inconnu du premier de ces traités grammaticaux était un pur génie qui aura pressenti et appliqué huit siècles à l'avance les principes modernes de la phonétique dite contrastive. Son œuvre sera reprise, enrichie et modifiée en trois occasions, puisque nous connaissons quatre traités grammaticaux ou *Málskrufraedi*. Óláfr Thórdarson le Scalde-Blanc est tenu pour l'auteur du dernier de ces ouvrages. Il y suit fidèlement les principes qui ont cours en Europe continentale, utilise la terminologie latine adéquate et prodigue des

1. « Óláfr Thórdarson hvítaskáld, Knýtlinga Saga og *Laxdoela Saga* », *Islandica*, Reykjavík, XL, 1964.
2. Ce surnom signifie « le Scalde-Blanc ». Il fut donné à Óláfr parce qu'il était blond et qu'un autre scalde, qui était brun, avait été nommé *Svartaskáld*, « le Scalde Noir ».
3. Entre 1262 et 1264.
4. Quintilien, Donat, Remi d'Auxerre.

exemples tirés de la poésie scaldique, en particulier des œuvres de son oncle. Il est donc parfaitement au courant de ce qui se fait dans les cercles lettrés européens tout en restant fidèle à l'esprit islandais; or, cette double caractéristique correspond admirablement à l'auteur de la *Saga des gens du Val-au-Saumon.*

★

Stefán Einarsson fait remarquer[1] que se trouvent exploitées dans cette saga quatre veines, dont les trois premières, qui nous sont familières, ne doivent leur existence qu'au vieux fonds islandais; ce sont le folklore, ces croyances populaires, réminiscences païennes, superstitions et habitudes dont nous commençons à avoir une idée, d'une part; ce que Stefán Einarsson appelle « le vieil esprit viking » dans le goût de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, d'autre part; « l'héroïsme des poèmes eddiques », enfin. Pour la quatrième, nous le verrons plus loin, il s'agit de l'inspiration « courtoise ».

Quand Stefán Einarsson parle de « vieil esprit viking », on peut le soupçonner de donner dans l'un des plus fascinants mythes littéraires fabriqués à l'époque moderne, à grand renfort de horions formidables, de tueries démentes, de vagues déchaînées, de brutes bondissantes et de bien d'autres clichés de ce type. Certes, on ne peut refuser à la *Saga des gens du Val-au-Saumon* une authentique coloration « viking[2] », mais ce qui témoigne de cette coloration, bien plus que l'exercice du muscle et de l'acier, est, nous devons nous en persuader, la qualité de l'analyse psychologique des personnages, matière où l'auteur se révèle un maître incontesté. Ces hommes et ces femmes que nous voyons vivre intensément sont magistralement guidés — même si, souvent, cela n'est qu'inconscient — par cette dialectique du destin, de l'honneur et de la vengeance qui a été définie en tête de ce volume[3]. Ils savent, comme dit le *Hamdismál*[4] qu'on ne survit pas un jour à la sentence des Nornes et ils se plient à cet arrêt occulte, tel Kjartan Óláfsson dont le cas est exemplaire à cet égard.

On notera en particulier que, comme dans la plupart des autres sagas mais plus explicitement encore, les protagonistes sont instruits d'avance de ce qui les attend; les nombreux rêves qui les visitent n'ont d'ailleurs pas d'autres fonctions. Gudrún connaît dès qu'elle est en âge de se marier le déroulement exact de sa vie à venir et la suite de l'histoire ne fera que vérifier point par point les interprétations qu'a faites de ses rêves Gestr Oddleifsson[5]. Pour autant, elle ne désespère pas, ne se révolte pas ni ne renonce. La grandeur de l'héroïne sera de s'associer à l'arrêt du destin, de s'en faire l'instrument, la collaboratrice consciente et volontaire; sauvage grandeur, qui relègue bien loin les déplorations modernes sur la condition humaine; écrasant orgueil, dira-t-on également. Voire. La loi non écrite de l'être humain est d'aller jusqu'au bout de lui-même. Il est parfaitement évident que l'univers scandinave n'entendait pas le Sermon sur la Montagne, et qu'il reste humain, avec

1. *A History of Icelandic Literature*, New York, 1957, p. 141.
2. Il serait cependant plus exact de dire « scandinave ancienne » ou, mieux encore, « islandaise médiévale ». Voir R. Boyer, *Le Mythe viking dans les lettres françaises*, Paris, Éd. du Porte-Glaive, 1986.
3. Voir l'Introduction, p. XXXVIII-XLI.
4. Poème de l'*Edda poétique*.
5. Voir chap. XXXIII, p. 451-452.

toutes les faiblesses que cela comporte. Mais une exaspération de volonté, un refus de céder confèrent incontestablement une dimension épique, non dépourvue de rudesse, à ces êtres qu'un désir de vivre forcené magnifie et rend inoubliables. Le talent de l'auteur, en quoi il reste fidèle à ce qu'on tient donc à appeler l'esprit « viking », est justement de faire valoir à quel point ceux qu'il anime sont en marche, n'ayant pour seul impératif que l'action, le mouvement et le dynamisme. Ce maître psychologue, ce philosophe du comportement qu'est notre auteur est plus orienté vers l'action que vers l'être, mais il est souverainement habile à éliminer l'accessoire; en cela, il est exactement accordé à l'esprit de la culture médiévale.

Gudrún, ce parangon de la femme fière des temps païens, est bien un personnage « viking ». Ses amours, ses jalousies, ses haines, toujours violentes et altières, exigent le sang. Il y a d'ailleurs dans cette saga beaucoup de sang, qu'on nous donne à voir avec une complaisance assez peu fréquente. Mais c'est que ce texte a été conçu et écrit pour Gudrún, parce qu'elle incarne les vertus des grandes figures féminines de l'*Edda*, dont l'une au moins porte le même nom qu'elle. Ce n'est cependant pas à la Gudrún fille de Gjúki des *Gudrúnarkvidur* qu'elle fait penser, mais plutôt à la rivale de cette dernière, Brynhildr fille de Búdli, l'amante de Sigurdr meurtrier du dragon Fáfnir, telle qu'elle figure en particulier dans le *Chant bref de Sigurdr* (*Sigurdarkvida in skamma*). Les destinées des deux femmes sont si étonnamment parallèles, jusque dans le détail des situations, que l'on est fondé à se demander si l'auteur de cette saga n'a pas consciemment pris à l'une pour donner à l'autre. Même si l'on tient compte de la diversité des affabulations et des modes d'expression[1], il y a des similitudes qu'il est difficile de considérer comme fortuites. Lorsque, par exemple, Gudrún apprend la mort de Kjartan qu'a épousé sa rivale Hrefna, elle remarque sarcastiquement : « Hrefna ne se mettra pas au lit en riant ce soir[2]. » On pense immédiatement à la strophe 50 du *Chant bref de Sigurdr*, où Brynhildr vient d'apprendre que Sigurdr, marié à Gudrún, a été assassiné dans son lit, au côté de son épouse :

Rit alors Brynhildr,
La fille de Búdli,
Une fois, une seule,
De tout son cœur
Quand depuis sa couche
Elle put entendre
Les pleurs stridents
De la fille de Gjúki.

Même si le mot ne correspond pas précisément à l'idée romantique ou wagnérienne que nous en avons, il y a de la valkyrie dans Gudrún-Brynhildr. L'image de son effrayant sourire lors du geste ignominieux de l'assassin de son mari est difficile à supporter. Gudrún est bien la valkyrie chargée par Ódinn de choisir sur le champ de bataille les guerriers élus (*einherjar*) pour peupler sa Valhöll en prévision de la conflagration du Ragnarök. Elle est exactement la femme fatale, traînant la mort derrière elle, marquant de son signe indélébile ceux qu'elle a attirés; fatale donc, et fataliste, dans un sens actif, puisqu'elle inflige la marque du

1. Poème eddique d'un côté, saga des Islandais de l'autre.
2. Chap. XLIX, p. 499.

destin. Elle est à la fois victime et acteur, ambivalence frappante certes, mais non unique puisque l'héroïne ne fait, par là, qu'obéir à la loi qui régit les dieux et les héros de l'univers scandinave païen : Ódinn aussi, qui par sa science suprême connaît tous les arrêts du destin, marche consciemment vers le terme et sait qu'il ne pourra rien faire pour l'éviter. Avertie de l'issue fatale par ses rêves, Gudrún est également instruite que la fatidique épée Fótbítr ne manquera pas de mettre à mort l'homme de sa famille dont on regrettera le plus la perte[1].

En un sens, rien n'est plus désolant que cet univers de signes maléfiques toujours suivis d'effets funestes où évoluent les personnages. L'auteur de la *Saga des gens du Val-au-Saumon* a vraiment retrouvé l'esprit des grands poèmes héroïques de l'*Edda*, mais, même dans ces conditions, malgré cette sauvage grandeur, cette atmosphère lourde et ces situations insoutenables, on lit ce récit sans effort, comme si tant de cruauté ne rebutait pas.

Il y a à cela une raison, qui assure à ce texte une place à part dans le corpus des Sagas des Islandais. L'auteur qui était, nous l'avons dit, grand voyageur et grand lecteur, était également prompt à se conformer aux modes nouvelles. Or, le XIIIe siècle est, dans le Nord, une époque de profonde mutation. Les Islandais gardaient les yeux fixés sur la Norvège[2] où régnait alors « l'ère de la grandeur » (*storhetstid*). Une dynastie de souverains dynamiques dominée par Hákon Hákonarson (1217-1263) avait décidé d'ouvrir le pays aux influences européennes. Or, de France, ainsi que des pays qui étaient intellectuellement dans sa mouvance, venaient la mode courtoise et l'esprit chevaleresque, et c'est bien cet esprit-là que l'auteur de la *Saga des gens du Val-au-Saumon* a délibérément voulu introduire en Islande, ce qui fait de son œuvre un témoignage unique.

Unique aussi parce que adapté à l'univers des sagas et passé au moule du genre. On sait en effet que les mêmes influences étaient à l'origine de ce grand mouvement d'écriture que furent les Sagas de chevaliers (*Riddarasögur*), adaptations et traductions de romans de chevalerie, de matière antique et bretonne, que les souverains norvégiens faisaient diffuser en version noroise. Mais notre saga est plus qu'une adaptation : c'est une fusion réussie — ce qui représente une véritable prouesse technique et thématique — entre Saga de chevaliers et Saga des Islandais. Sous un habillage neuf, demeure l'essence commune aux deux catégories : amour et mort sont bien présents, sous l'égide du destin qui, pour provoquer inéluctablement l'une, provoque l'autre. On comprend mieux, par là, l'apparence de nouveauté que présente notre texte qui traduisait peut-être la mentalité de cette classe de jeunes *stórboendr*, hommes et femmes des temps nouveaux non point nécessairement infidèles au passé mais fermement décidés à tenter l'aventure des temps présents, riches, dirigeants et possédants, cultivés et larges d'esprit, qui ont fait et défait les destinées de l'Islande au XIIIe siècle.

Le jeu des influences courtoises explique un trait du texte tout à fait exceptionnel dans l'univers des sagas : les femmes sont au premier plan, même si les valeurs qu'elles incarnent et défendent ne diffèrent en rien de celles qui animent les héros masculins de toute Saga des Islandais.

1. Voir chap. XXX, p. 447.
2. Rappelons que la plupart des grandes familles de l'île provenaient de ce pays.

Unnr la Sagace, Melkorka, Hrefna, Thorgerdr fille d'Egill fils de Grímr le Chauve, et bien entendu Gudrún, peuvent donner à penser que c'est pour elles que le récit a été composé, et, malgré son allure d'authentique Saga de famille dans la première partie, la *Saga des gens du Val-au-Saumon* pourrait s'intituler « Saga de Gudrún ». Car les femmes sont bien, ici, des personnages moteurs. Une comparaison avec la *Saga de Njáll le Brûlé* nous indiquerait que, alors que dans celle-ci l'action lancée par la querelle initiale entre Hallgerdr et Bergthóra est bientôt reprise en mains par des hommes qui resteront jusqu'au bout au premier plan, dans le texte qui nous occupe ici c'est Gudrún, quand bien même elle ne serait que l'exécutante, consciente et volontaire, des arrêts du destin, qui mène constamment l'intrigue avec une inflexible volonté, sa mort justifiant la fin du récit. On voit combien il est dérisoire de dire que l'univers des sagas traduit une mentalité virile et défend des causes masculines. Ce type de caractérisation n'a aucun sens, car il revient à projeter sur ce monde une dichotomie qui obsède notre époque. Si des valeurs dominent les sagas, ce sont celles du destin, et l'opposition — ou, comme aurait dit Strindberg, la lutte — des sexes n'y a point de part : les porte-parole sont le plus souvent des hommes, ce sont ici des femmes; cela nous fait mettre ce beau texte à part, mais ne doit pas nous faire conclure à une quelconque mentalité masculine propre aux Sagas.

Autre particularité de notre texte, qui découle assez naturellement de ce que nous venons de dire, l'amour humain y tient une place qui, pour le coup, n'est guère habituelle dans les sagas. L'amour est en fait le thème central du récit qui gravite autour de la passion inassouvie de Gudrún pour Kjartan et du mariage funeste de Gudrún avec Bolli. Les personnages font état de leurs sentiments bien plus qu'il n'est coutume, peut-être même plus qu'il n'est décent; en effet, alors que le comble de la passion s'exprime d'ordinaire par une notation laconique[1], ici, sans aller jusqu'à des outrances impensables en ce lieu et à cette époque, on ne craint pas d'exposer — et parfois directement — ses désirs, ses passions, ses jalousies et ses haines. On ne trouvera pas, bien entendu, de cours d'amour ni de dialogues tendres, car certaines limites sont infranchissables; mais la *Saga des gens du Val-au-Saumon* détonne malgré tout au milieu des autres textes du genre. Et si elle met l'accent sur le tragique inhérent à l'amour, c'est peut-être pour tempérer de possibles excès et rester dans une satisfaisante orthodoxie; c'est pourquoi ce texte suit une progression ascendante, puis descendante, l'acmé tragique étant représenté par le meurtre de Kjartan par Bolli, qui, bien qu'attendu et annoncé, est un sommet autour duquel s'organise la marche du récit, dans un mouvement qui trouve son achèvement avec la célèbre phrase finale de Gudrún déclarant qu'elle a fait souffrir le plus celui qu'elle aimait le plus. Ce sens du tragique de l'amour dicte jusque dans le détail les péripéties pathétiques, comme, par exemple, la fin de Hrefna mourant d'avoir perdu Kjartan. On a cité plus haut le terme de « romantique » à propos de ce texte; toutes proportions gardées, il est indéniable qu'un ton peu banal, voire une touche de mélancolie, affectent plus d'une page de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, qui, plus que d'autres, contient des images inoubliables, souvent nimbées d'une aura un peu trouble qui en dissimule les

1. Par exemple, *hún var hónum kaer* (elle lui était chère).

contours. Quand bien même on le comparerait avec la *Saga de Gísli Súrsson*, qui contient des notations du même genre, notre texte garderait un arrière-goût doux-amer que la fin très chrétienne de Gudrún ne parvient pas à dissiper.

Tel est l'effet des temps nouveaux que reflète ce récit, et qui, à première vue, tendrait à diluer quelque peu la tonalité héroïque et eddique que nous signalions plus haut; l'auteur veut « faire courtois » et l'adjectif *kurteiss*, ainsi que le substantif *kurteisi*, calqués sur nos « corteis » et « corteisie », reviennent très souvent au fil des pages. Il a été démontré que ces deux termes construits sur le français de l'époque ont le même sens que l'islandais *drengskapr* qui évoque les idéaux de jeunesse, de vaillance, de fidélité et de recherche de ce que l'époque considère comme la perfection, idéaux qui affectent le comportement extérieur au moins autant que l'esprit. Et c'est là la dernière originalité de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, décidément riche en surprises: l'attention portée à l'apparence extérieure y est extrême, les portraits détaillés, nombreux, et peu commune l'insistance sur l'éclat, le lustre, le prestige et la prestance. Ces héros riches, puissants, fiers et plus ou moins oisifs illustrent l'esprit même que Georges Duby a analysé chez Guillaume le Maréchal à qui il a consacré un livre fin et lucide[1].

Le style est à l'avenant: les superlatifs se multiplient, le ton est volontiers à la louange et à l'admiration, l'or et l'argent scintillent. Et que dire de ce goût affirmé pour les vêtements à la mode, pour les étoffes luxueuses, les armes précieuses et les selles peintes des fringantes montures! On imagine aisément que la présentation de Kjartan fils d'Óláfr[2] ou la minutieuse description que fait à Helgi fils de Hardbeinn le berger qui a vu passer en grand équipage Bolli fils de Bolli et ses compagnons[3] ont de quoi plaire au roi Hákon Hákonarson. Gudrún ne dit-elle pas que la richesse est faite pour donner à qui la possède puissance et considération[4]? Peu importe, au fond, qu'une pareille révolution dans des mœurs traditionnellement frustes, voire un peu sordides, violente les habitudes d'une société peu portée sur ces contingences et annonce la fin d'un monde: à temps nouveaux, société nouvelle. Il y a derrière ce texte le souffle, dangereux et fascinant à la fois, de ces périodes de mutation où une vénérable vision du monde, de la vie et de l'homme est en train de basculer. Il faut peut-être voir là l'une des sources de la tonalité tragique diffuse de cette saga, si peu courante. Face à cette mutation, la religion apparaît comme un recours qu'évoque la fin de Gudrún, qui termine sa vie en ermite. L'auteur n'est pourtant pas un homme d'Église, même s'il a beaucoup imité le style fleuri des textes latins dont il s'inspire: il aime les phrases à période, le vocabulaire redondant et il serait volontiers bavard, comme en témoigne le chapitre LXIII déjà évoqué; les dialogues qu'il compose apparaissent très développés si on les compare, par exemple, à ceux de la *Saga de Njáll le Brûlé*. Et, trait vraiment tout à fait exceptionnel, on peut trouver du lyrisme à certaines évocations, comme dans ce chapitre XXXIII[5] où Gudrún raconte ses rêves. Le décor

1. *Guillaume le Maréchal*, Paris, Gallimard, coll. Folio Histoire, 1986.
2. Chap. XXVIII, p. 441 et suiv.
3. Chap. LXIII, p. 524-526.
4. Chap. LXXIV, p. 548.
5. P. 450 et suiv.

et le cadre naturel ont aussi de l'importance : tous ces caractères ne sauraient décidément pas être appliqués à une saga ordinaire.

La *Saga des gens du Val-au-Saumon* est donc un texte à part, qu'on ne peut donner comme exemple type de Saga des Islandais, tant il reflète, à tous égards, une époque de transition. Il s'agit d'une histoire romanesque bâtie sur un fond tout à fait réaliste et, en cela, il se situe entre la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, ce magnifique coup d'envoi, et la *Saga de Njáll le Brûlé*, cette apothéose. Il a l'envoûtement tragique de ces grandes symphonies mahlériennes qui s'achèvent sur un chant grave d'alto : Gudrún enfin accordée à son destin.

NOTES

Page 389.

1. Titre nobiliaire; voir n. 11, p. 3. Sur Ketill au nez plat et sa famille, voir la *Saga de Snorri le Godi*, premiers chapitres, p. 205 et suiv.

2. Division administrative ancienne. Voir n. 6, p. 4.

3. Le Raumsdalr, aujourd'hui Romsdal, est une province de Norvège.

4. Littéralement : l'Oriental *(inn austroeni)*, dénomination convenue des Norvégiens à l'époque où est écrite cette saga. Voir n. 2, p. 210.

5. Le surnom de Helgi doit être d'origine irlandaise *(Beóllan)*. Son sens est inconnu.

6. C'est la femme qui est appelée Audr dans la *Saga de Snorri le Godi*; voir les notes du chapitre 1, p. 205 et suiv. Son surnom (*djúpudga*, ou : *djúpaudga*) peut signifier la Sagace, ou la Très-Riche.

7. La famille d'Óláfr le Blanc, personnage célèbre, nous est présentée différemment selon les textes (*Landnámabók*, *Saga des frères jurés*, etc.); ceux-ci d'ailleurs font peut-être confusion entre deux hommes renommés, Helgi le Maigre et Ketill au nez plat, tous deux d'origine celtique. Fródi le Brave fut vraisemblablement roi du Danemark : la *Skjöldunga Saga* (*Saga des descendants de Skjöldr*) et le livre VI des *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus nous parlent de lui; il a en effet été tué par le *jarl* Svertlingr et ses fils.

8. Ketill le Pêcheur *(inn fiskni)* est appelé ailleurs Ketill l'Idiot *(inn fíflski)*. De ce dernier surnom, la *Saga de la christianisation* (*Kristni Saga*) nous donne la raison suivante : « C'était un bon chrétien; aussi les païens le surnommèrent-ils Ketill l'Idiot. » Sighvatr Surtsson fut effectivement *lögsögumadr* (sur ce titre, voir n. 8, p. 42) de 1076 à 1083.

9. Chaque *fylki* (voir n. 2 de cette page) avait en effet un « roi »; la Norvège aurait été ainsi divisée en vingt *fylki*. Le thème de la tyrannie de Haraldr à la belle chevelure, responsable de l'exil définitif en Islande de beaucoup de « rois » ou notables norvégiens, revient traditionnellement dans les sagas. Il a été récemment mis en doute; voir P. H. Sawyer, « Harald Fairhair and the British Isles », dans R. Boyer, *Les Vikings et leur civilisation. Problèmes actuels*, Paris, Mouton, 1976, p. 105-112. En fait, il semble bien qu'en plein âge d'or des vikings, les colonisateurs de l'Islande aient surtout obéi à la pulsion qui poussait les Scandinaves à élargir les limites du monde connu.

Page 390.

1. Désignation conventionnelle des îles Britanniques dans les sagas.

Page 391.

1. C'était une des façons dont les colonisateurs de l'Islande fixaient le lieu de leur établissement; voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. XXVII, p. 51 et n. 1.
2. Le port de Björn.
3. Comparer avec la descendance de Kjallakr d'après le chapitre VII (p. 210-211) de la *Saga de Snorri le Godi*. Les auteurs des deux sagas ont dû disposer de traditions légèrement différentes.
4. Helgi le Maigre, personnage hautement célèbre, est bien connu par le *Landnámabók*. Voir n. 7, p. 389.

Page 392.

1. Les autres textes où figure Ketill au nez plat le font arriver aux Hébrides, ce qui est plus vraisemblable.
2. Thorsteinn est bien connu par le *Landnámabók*, et par le chapitre V de la *Saga des Orcadiens*.
3. Ce détail manque dans plusieurs manuscrits. Ari Thorgilsson (1067 ou 1068-1148), le premier grand écrivain islandais, est l'auteur du célèbre *Livre des Islandais*. Voir n. 7, p. 211.
4. Le navire viking par excellence (pluriel *knerrir*); voir n. 2, p. 29.
5. Le *Landnámabók* est sur ce point en désaccord avec notre saga.
6. La *Saga des Orcadiens* expose en détail l'histoire de cette famille.

Page 393.

1. Ils sont les héros de la *Saga des Féroïens* (trad. Jean Renaud, Aubier-Montaigne, 1983).
2. Óláfr Feilan (dont le surnom peut venir de l'irlandais *faelan*, le louveteau) est connu par nombre d'autres sources: *Saga de Snorri le Godi* (p. 212 et suiv.), *Livre des Islandais*, *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (p. 55 et n. 2), *Saga de Grettir* (p. 780 et n. 4), *Saga de Gísli Súrsson* (p. 579).
3. Sans doute l'actuel Skeid, à l'ouest de l'embouchure de l'Ölfusá.
4. Le cap du Déjeuner. Comme beaucoup de ses semblables, l'auteur de notre saga est féru de toponymie. Mais il a été démontré que ces étymologies sont souvent sujettes à caution.
5. Le cap du Peigne.
6. Un autre manuscrit dit: « L'hiver même [...]. »

Page 394.

1. Le texte dit, littéralement: « elle fit suivre depuis la maison [de Thorgerdr, etc.] ». Il décompose donc en ses deux éléments le mot *heiman* [de la maison]/*fylgja* [ce qui « suit », ce qui vient de], qui désignera par la suite la dot qu'apporte une femme en se mariant (voir n. 2, p. 18).
2. Une fille, Gróa, sera nommée à la fin du chapitre IX, p. 400.
3. Ce chapitre coïncide avec les chapitres CXLVIII-CLVII du *Landnámabók*.
4. Outre le *Landnámabók*, la *Saga de Thórdr* nous parle de Skeggi du Midfjördr. Les Gilsbekkingar sont les héros de la *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent*.

5. Il était toujours possible à un esclave *(thraell)* de s'affranchir moyennant finances, ou encore d'être affranchi par son maître pour quelque action honorable. Voir n. 4, p. 19.

6. On remarquera que, si le nom d'Erpr est bien nordique, Meldun *(Mael-duinn)* est celtique.

7. Hundi (proprement « chien ») pourrait être la traduction noroise du celtique *Cuilen* ou *Madadh.*

8. L'allongement de l'été (verbe *auka*, allonger). Plusieurs textes, notamment d'Ari Thorgilsson le Savant, nous parlent en détail de Thorsteinn Surtr. Dans une nation qui connut de nombreux astronomes et astrologues, c'est lui qui aurait proposé de prolonger l'été d'une semaine tous les six ou sept ans, de façon à aligner l'année civile sur l'année solaire. Voir n. 1, p. 216.

9. Sur Álfr des Dalir, d'autres détails nous sont donnés par le *Landnámabók*, chap. CLVII, et il est nommé dans la *Saga de Snorri le Godi*, chap. LVI (p. 309).

Page 395.

1. Également nommée Aldís dans d'autres manuscrits de cette saga, de même que dans d'autres sources, dont le *Livre de la colonisation de l'Islande* et la *Saga de Grettir* (chap. x, p. 780).

Page 396.

1. C'est la salle commune, celle où l'on entretient en permanence, dans une fosse longue, le feu qui sert à éclairer, chauffer et faire cuire les aliments. Voir n. 1, p. 236 et n. 2, p. 306.

2. Le texte emploie le mot *mungát* (friandise de bouche), qui s'applique à un type de bière moins forte que l'*öl* normale. Voir n. 6, p. 11.

3. Il était légal d'offrir un banquet — l'*erfi* — pour les funérailles d'un ancêtre renommé. Voir n. 1, p. 305.

4. Le *Landnámabók* (Unnr y est nommée Audr) donne, en son chapitre CLX, une version autrement intéressante : « Elle fut enterrée dans l'espace laissé à découvert par la mer à marée basse, comme elle l'avait prescrit, car elle ne voulait pas reposer en terre non consacrée puisqu'elle était baptisée. »

5. L'on enterrait les gens sous des tertres, c'est-à-dire que le mort était placé dans une sorte de cadre rectangulaire, avec des objets précieux et un viatique pour se rendre chez Hel (voir n. 1, p. 79), le tout étant ensuite recouvert de pierres et de terre.

6. Thórdr le Braillard (ainsi nommé, sans doute, parce qu'il avait la voix requise pour remplir les fonctions publiques qui seront les siennes) est connu par un très grand nombre de sagas (voir n. 6, p. 333). Il institua la division de l'Islande en quatre quartiers *(fjórdungr)* et fonda les tribunaux attachés à ces quartiers, tels qu'ils fonctionneront lors des sessions de l'*althing.* Ses fils interviennent dans de nombreuses sagas.

Page 397.

1. Ce sont les personnages principaux de la *Saga de Thórir aux poules.*

2. Sur le *lögsögumadr*, voir n. 8, p. 42. Thórarinn, qui intervient dans plusieurs sagas, fut *lögsögumadr* de 950 à 969.

3. Sur le *lendr madr*, que je traduis par « baron », voir n. 11, p. 3.

4. Selon les lois norvégiennes du *Gulathing* (*Norges gamle Love*, I, 27),

une veuve avait le droit de se fiancer par elle-même. Pour une femme non veuve, c'était au père, au frère aîné, ou à quelque autre représentant mâle de son lignage, à le faire; on en aura maintes fois la preuve dans notre saga. Les lois islandaises étaient un peu différentes : selon le *Grágás* (Ib 30 et II 156), une veuve n'avait pas le droit de se fiancer seule, à moins que deux hommes l'eussent déjà demandée en mariage et que le troisième prétendant « fût de rang égal à chacun d'eux ». En conséquence, le mariage de Thorgerdr est correct selon les lois norvégiennes, non selon les lois islandaises.

Page 398.

1. Voir n. 1, p. 57.
2. La *Saga de Njáll le Brûlé* parle longuement de Hrútr, qui intervient aussi dans le *Landnámabók*.

Page 399.

1. Les sources ne sont pas d'accord sur le mariage de Höskuldr. Une ancienne étude de B. M. Ólsen (*Aarbögr for Nordisk Oldkyndighed og Historie*, Copenhague, 1908, p. 163 et suiv.) essaie de justifier ces différences et met en évidence le travail proprement littéraire auquel se livre l'auteur de notre saga pour faire coïncider la tradition avec les exigences internes de son récit.
2. Le texte emploie, en fait, un terme spécifique (*fyrirbodsmadr*, l'invité qui arrive avant) pour désigner les invités des fermes voisines, qui arrivent avant ceux qui viennent de très loin.

Page 400.

1. C'est la très célèbre héroïne de la *Saga de Njáll le Brûlé*. Son surnom est, ou « Longues-Braies », comme ici, ou « Tourne-Braies » (*Landnámabók*). Les braies, vêtement d'origine celtique, étaient portées par les hommes et par les femmes, avec des différences qu'expliquera avec quelque verdeur la suite de la saga. Hallgerdr est restée le modèle de la femme fatale, belle et méchante.
2. Cette caractérisation, dans la langue d'un *sagnamadr*, ou auteur de saga, n'a rien de péjoratif : il faut y voir même une manière d'admiration pour les fortes personnalités ! Voir n. 3, p. 212.
3. D'autres sagas — dont la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. I, p. 1204 — nomment d'autres enfants de Höskuldr.
4. Il ne faut pas confondre ce personnage avec ceux qui portent mêmes nom et surnom dans la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. LXXXVII, p. 1336), dans le *Landnámabók*, chap. LXV, et dans notre saga, chap. LXIII, p. 526.
5. Si Thorsteinn le Noir ou le Sage a bien été nommé au chapitre VI (p. 394 et n. 8), il n'a pas été précisé alors qu'il habitait dans le Thórsnes, selon un artifice fréquent dans les sagas.
6. Selon la coutume du *fóstri*; voir n. 1, p. 16.

Page 401.

1. Sumarlidi nous est connu par plusieurs autres sources, dont la version du *Landnámabók* due à Sturla Thórdarson, le *Sturlubók*.
2. Thorkell est lui aussi bien connu. Il fut le père de Thormódr, scalde qui composa le *Dit du corbeau* (*Hrafnsmál*) pour Snorri le Godi

(voir la saga de ce dernier, chap. XXVI, p. 246). Rauda-Björn tient son surnom de *raudi*, qui désigne l'hématite, que l'on trouve dans les marécages d'Islande (voir n. 1, p. 56). Le *Landnámabók* nous dit que « ce fut le premier homme à fondre de l'hématite en Islande ».

3. Thórdr Goddi n'intervient que dans notre saga. Son surnom est obscur. Finnur Jónsson (*Litteratur Historie*, II, p. 440) pensait qu'il s'agissait d'un hypocoristique : petit godi.

4. De cette curieuse tournure, outre la présente version (*meistari*, son maître), une seconde leçon existe (*yfirmadr*, son supérieur), qui en renforce l'empreinte cléricale.

Page 402.

1. L'actuelle Bergen (voir n. 5, p. 388). Snorri Sturluson dit, dans la *Saga d'Óláfr le Placide* (*Heimskringla*), chap. II, que c'est ce roi qui l'aurait fondée. J'ai rendu *kaupstadr* par « comptoir » : le Nord n'a pas connu de véritable « ville », au sens occidental du mot, avant le XIII[e] siècle. Voir n. 1, p. 48.

2. Entendre : un bateau que les *boendr* sont tenus de fournir au roi en cas de levée régulière des troupes; voir p. 15 et n. 1.

Page 403.

1. Je rends par « velours » le mot *gudvefr* (tissage divin), qui a pu s'appliquer au velours comme à toute autre sorte d'étoffe précieuse. On notera à quel point l'auteur de notre saga est sensible à tout ce qui concerne le vêtement, la parure, les belles armes, tout ce que recouvre alors le mot *kurteisi* (courtoisie).

2. On ne sait trop ce que désigne ce « chapeau russe » : peut-être le capuchon d'un manteau de fourrure.

3. *Gilli* signifie « serviteur » en irlandais.

4. Il y avait deux sortes d'argent : l'argent brûlé ou apuré, qui équivalait à trois cent soixante aunes de *vadmál* ou, approximativement, à la valeur de quatre vaches *(kúgildi)*, et l'argent « blême », qui en valait la moitié. Le marc valant huit *aurar* (singulier *eyrir*), et pesant environ deux cent cinquante grammes, c'est, en effet, une fortune que demande Gilli.

Page 405.

1. Selon les calculs d'Einar Ól. Sveinsson, cela fait donc deux cent cinquante-six *aurar*, soit mille cinq cent trente-six aunes de *vadmál* (tissu de laine; voir n. 4, p. 273) ou la valeur de dix-sept vaches ! Comme l'anneau vaut le double de l'épée, c'est une véritable trésor que donnerait le roi. Mais l'auteur de notre saga ne manque pas d'imagination.

2. La vallée du Baraquement.

3. Óláfr le Paon est un des personnages les plus connus des sagas. C'est en son honneur qu'Úlfr Uggason composera sa célèbre *Húsdrápa*.

Page 406.

1. Melkorka et Mýrkjartan sont mentionnés tous les deux dans le *Landnámabók*. Ce sont des noms bien irlandais : Mael-Curcaich (littéralement : servante de saint Curcaich) et Muircertach.

Page 407.

1. Ingjaldr et son frère Hallr ne sont mentionnés nulle part ailleurs, et leur famille est inconnue.

2. Les îles de l'Ours.

3. La coutume voulait que l'un répartisse la prise en lots et que l'autre choisisse le lot qu'il voulait. La *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. CXVII, p. 1389, dit bien : « Une chose est de partager la prise, une chose est de choisir la meilleure part. »

Page 408.

1. On appréciera le langage coloré de ces pêcheurs que sont avant tout les Islandais.

Page 409.

1. C'est-à-dire un petit bateau à fond plat *(ferja)*, que l'on utilisait surtout pour le cabotage. Voir n. 4, p. 241.

Page 411.

1. *Jartegn*, ou *jarteikn*. À l'époque où les lettres n'étaient pas en usage (encore que l'on voie parfois les correspondants se transmettre des bâtons *[kefli]* gravés de runes, comme dans la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LXXII, p. 158-159.), il semble que la coutume ait existé de s'envoyer un signe de reconnaissance fait (s'il faut en croire la *Saga de Gísli Súrsson*, chap. VIII, p. 583, et chap. XI, p. 588) d'une pièce de monnaie *(penningr)* cassée en deux, chacun des correspondants détenant un morceau. Cet usage rappelle si bien le *symbolon* grec (fait de deux morceaux d'une médaille ou d'une pièce de monnaie) que l'on s'est demandé s'il ne s'agissait pas d'un emprunt littéraire.

Page 412.

1. Comparer avec la conduite d'Audr vis-à-vis d'Eyjólfr le Gris dans la *Saga de Gísli Súrsson*, chap. XXXII, p. 626.

Page 413.

1. C'est l'opération du *handsal*; voir n. 2, p. 220. Nous en avons de nombreux exemples; voir la *Saga de Snorri le Godi*, chap. XXXI, p. 257 et n. 2, où il est question d'une version particulière de *handsal*, l'*arfsal* par lequel se fait la cession d'un héritage.

2. Le *fóstri* (voir n. 1, p. 16) est toujours une marque d'honneur si celui qui l'offre est de rang plus élevé que le bénéficiaire. C'est aussi une façon de conclure à l'amiable des différends compliqués.

Page 414.

1. Magnus Olsen (*Maal og Minne*, 1928, p. 123) a fait remarquer que cette image ne pouvait qu'être importée de Norvège, le genévrier ne poussant pas en Islande.

2. La *skáli*; voir n. 1, p. 396.

Page 415.

1. Le texte emploie le terme légal *hýbýli*, endroit où l'on habite, domicile légal.

2. Voici de nouveau l'apparition d'un des plus vieux motifs de toute la littérature islandaise : le *draugr*, ou revenant, celui qui hante le monde

des vivants, soit parce qu'il était, lorsqu'il en faisait partie, de nature maligne, soit parce qu'il n'est pas content de son lot dans l'autre monde, ou de la façon dont se conduisent ses descendants. Voir n. 2, p. 121.

Page 416.

1. C'est un cas de *hamfar*; voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. I, p. 4 et n. 1. Les individus qui se dédoublaient de la sorte, en général sous forme animale, gardaient leurs yeux d'hommes. Il n'est pas impossible que ce phoque, animal réputé être doué de vertus magiques, soit Víga-Hrappr. Comparer avec les merveilles de Fródá dans la *Saga de Snorri le Godi* (chap. LIII, p. 304 et n. 1) ou avec le monstre Selkolla (*selr* : phoque) qui tourmente l'évêque Gudmundr Arason dans les Sagas de contemporains.

2. Iles de Gudmundr.

Page 417.

1. L'ordalie semble avoir été pratiquée par les Scandinaves païens bien avant le christianisme, qui la connaît aussi. Il s'agissait, ou de porter un fer chauffé au rouge sur neuf pas, ou de marcher sur ce fer pieds nus, ou de plonger le bras dans un chaudron rempli d'eau bouillante pour en retirer une pierre, etc. Rappelons que l'ordalie consistait, non pas à se tirer de l'épreuve sans dommage, mais bien à présenter des cicatrices ou plaies dont les juges considéraient qu'elles étaient de nature à innocenter le présumé coupable.

2. Le *Landnámabók* dit ici : « Il y avait un fils illégitime de Thorsteinn Surtr qui s'appelait Sámr; il se querella avec Trefill pour l'héritage de Thorsteinn parce qu'il voulait s'occuper des enfants de Thórarinn. »

3. Cette ordalie appelle bien des remarques. Dresser des « colliers de terre » relève plutôt des rites de fraternité jurée tels qu'ils sont décrits dans la *Saga des frères jurés* (chap. II, p. 639) ou dans la *Saga de Gísli Súrsson* (chap. VI, p. 580-581). Il se peut qu'un rapport magique avec un culte archaïque de la terre-mère se soit établi. Passer sous des colliers de terre *(jardarmen)* est également tenu pour une épreuve infamante (*Saga de Njáll le Brûlé*, chap. CXIX, p. 1392; *Saga des chefs du Val-au-Lac*, chap. XXXIII, p. 1020); ce qui renverrait au *sub jugum mittere* (passer sous le joug) des Latins (étude détaillée dans R. Boyer, *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986, p. 86-88).

4. La rouerie de Thorkell est signalée en termes assez voisins par le *Landnámabók*, chap. CLXXII.

Page 418.

1. Voir *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, chap. CC.

2. Comparer avec la *Saga de Grettir*, chap. LXXIII, p. 923 : « [...] car beaucoup de boendr m'ont abandonné la part qu'ils possédaient dans l'île »; c'est le même type de formulation qu'ici.

3. Est évoqué ici le célèbre jeu de la *mannjafnadr* (comparaison entre hommes). L'assemblée se divise en deux camps, dont chacun se choisit parmi les connaissances un champion, qu'il défend alors par tous les arguments possibles. À l'ordinaire, ce jeu dégénérait, les Islandais ayant la plus grande peine à admettre de perdre. Voir R. Boyer, *L'Islandais des sagas d'après les Sagas de contemporains*, Paris, SEVPEN, 1967, p. 57 et suiv.

Page 419.

1. Ce mot (*thraell*) est employé par dérision : sont en cause les *húskarlar* de Höskuldr, c'est-à-dire les gens de sa maison, esclaves si l'on veut, mais surtout domestiques et suivants.

Page 420.

1. Lieu de la Bataille.
2. Un *hornungr* : originellement, fils de concubine. Le *hornungr* n'a pas droit à l'héritage de son père : « Si une femme affranchit son esclave afin de le fréquenter et de le posséder, l'enfant qu'ils engendreront n'aura pas accès à l'héritage : il s'appelle *hornungr* » (*Grágás*, Ia 224).
3. Cette phrase à tournure de proverbe pourrait provenir du poème *Reginsmál*, strophe 13, de l'*Edda poétique*.

Page 421.

1. Sur les temples et ce qu'il faut en penser, voir la *Saga de Snorri le Godi*, chap. IV, p. 208 et n. 13, et n. 4, p. 215.
2. Il aurait eu vingt enfants, de différentes femmes ; fait notoire, puisque le *Landnámabók* (chap. X et CLVI) et la *Saga de Grettir* (chap. LXI, p. 897) en parlent aussi, quoique en termes un peu différents.

Page 422.

1. Le *Landnámabók* nomme la femme de Thorleikr Thurídr (*Sturlubók*, chap. CV) ou Gudlaug (*Sturlubók*, chap. CCVIII).

Page 423.

1. Trente cents équivalent à trente fois cent vingt aunes de *vadmál* ou bure, soit environ la valeur de quarante vaches (la centaine germanique vaut, en fait, cent vingt).
2. Lorsqu'un enfant perçait sa première dent, il recevait traditionnellement un cadeau *(tannfé)* ; l'usage s'est gardé jusqu'à nos jours.

Page 426.

1. Image toute viking : les guerriers se tiennent en rangs serrés tout le long du bordage du bateau, leurs boucliers (ici, des écus oblongs) serrés l'un contre l'autre, la lance dépassant du bouclier.
2. Sur ce tableau détaillé, voir R. Boyer, « La Guerre en Islande à l'âge des Sturlungar », *Inter-Nord*, n° 11, décembre 1970, p. 184-202.

Page 427.

1. Un autre manuscrit dit : « Alors, la troupe d'Óláfr se tut, car elle trouvait bien vaillante la troupe qui venait d'arriver. »

Page 428.

1. L'auteur est pris ici en flagrant délit d'invention. À l'époque où est censée se développer l'action, Dublin est gouvernée par des chefs norvégiens, et non par des Irlandais.
2. Les îles Britanniques, et surtout nord-atlantiques : Vestrlönd.
3. On sait que le mot n'est jamais élogieux dans les sagas islandaises,

désignant des bandits, des pillards (voir n. 1, p. 212), et, dans les traductions du latin, utilisé pour rendre *tyrannus*.

Page 430.

1. Tissu hautement apprécié à l'époque (voir n. 2, p. 300), l'écarlate peut être de couleur rouge, ou encore brune, bleue, grise ou même blanche.

Page 431.

1. C'est-à-dire la prestigieuse famille d'Egill Skallagrímsson (voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LXXIX, p. 186 et chap. LXXXVII, p. 203) et de ses descendants. Pour le mariage d'Óláfr-Thorgedr, voir chap. LXXVIII, p. 168–169.

Page 433.

1. Sens : à malin, malin et demi; ou encore, selon le contexte : mieux vaut se fier à soi-même qu'à autrui. Les auteurs de sagas sont fort friands de proverbes : celui-ci existe toujours, notamment dans les îles Féroé. On verra cette passion atteindre des sommets dans la *Saga de Grettir* (p. 767–960).

2. La femme est assise sur le *pallr*, sorte d'estrade disposée en travers de la salle et réservée au sexe féminin. Voir n. 1, p. 236.

Page 434.

1. C'est une marque toute particulière d'honneur que de tenir la noce chez le père du marié — et non chez celui de la mariée selon l'habitude.

2. L'enclos du Tertre. Le Drafnarnes est aujourd'hui appelé Lambastadanes.

3. L'auteur considère qu'Óláfr deviendra *godordsmadr*; voir chap. LXXI, p. 542. Cette institution n'existait pas encore à l'époque (voir n. 2, p. 190).

Page 435.

1. Thurídr figure aussi dans le *Landnámabók*, la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (chap. LXXVIII, p. 169) et la *Saga du combat sur la lande* (*Heidarvíga Saga*).

2. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu des forêts à l'époque de la colonisation de l'Islande (voir n. 2, p. 52). Elles ont disparu très vite en raison de l'élevage extensif des moutons (on verra, chap. LXXIV, p. 546 et suiv., les gens rapporter du bois de Norvège pour construire des églises). Les efforts de reboisement que tente l'Islande à l'heure actuelle sont plutôt heureux, encore que le vent qui souffle constamment sur l'île interdise la formation de véritables forêts.

Page 436.

1. La colline du Troupeau.

Page 437.

1. Il en est question, par excellence, dans la *Saga du combat sur la lande*.

Page 438.

1. Un manuscrit précise : « Ils tinrent que l'affranchi était tombé alors qu'il était au travail. »

2. Voir chap. XX, p. 421.

3. *Vatni ausinn* : voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. XXXI, p. 57 et n. 1.

4. *Skilgetnir*, par opposition aux enfants de concubines qui ne sont pas attitrés à reprendre l'héritage du père (voir n. 2, p. 420).

Page 439.

1. Les textes de lois du *Grágás*, sans doute en raison des dates différentes de leur provenance, sont en désaccord sur les cas où un enfant illégitime *(laungetinn)* peut, ou non, « être conduit dans l'héritage » (verbe : *leida í arf*).

2. *Grágás*, Ia 247 : « Il revient à un homme de donner à son enfant illégitime *[laungetinn]*, s'il le veut, douze *aurar* sans le consentement de ses héritiers attitrés, mais pas davantage, à moins que les héritiers le permettent. » Il s'agit de douze *aurar* d'argent et non d'or.

3. Comme on l'a déjà vu (chap. VII, p. 396 et n. 3). Il semble même, si l'on suit la *Saga des vikings de Jómsborg* (*Jómsvíkinga Saga*), que le successeur officiel du *bóndi* n'avait pas le droit de reprendre les prérogatives de son père tant que ce festin n'avait pas eu lieu (voir n. 1, p. 305).

Page 440.

1. Voir n. 2, p. 190 et n. 3, p. 434.

Page 441.

1. Ce festin aura marqué les mémoires : il est évoqué, dans les mêmes termes, par le *Landnámabók*, chap. CCLIV. On retrouvera les fils de Hjalti dans le *Dit de Bolli*, à la suite de cette saga (p. 557).

2. Selon la coutume du *fóstri* (voir n. 1, p. 16 et n. 2, p. 413). Il est dit, dans la compilation du *Morkinskinna* (p. 3 dans l'édition procurée par F. Jónsson, Copenhague, 1928-1932) : « Celui-là est moins noble qui élève l'enfant d'autrui. »

3. Kjartan est un nom typiquement celtique, qui entre en composition, en irlandais, avec Muir, dont il est possible que Mýr soit la version islandaise.

4. Ces enfants sont connus, avec des variantes, par le *Landnámabók* et la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (chap. LXXVIII, p. 169).

Page 442.

1. Bersi le Duelliste intervient dans la *Saga de Kormákr*. Halldórr nommera son propre fils Kerru-Bersi, par référence à son père adoptif (*Saga de Snorri le Godi*, chap. LXV, p. 329).

2. La *Saga de Kormákr*, chap. XVI, relate le même fait et cite la même strophe avec quelques variantes.

3. Ce sont les grands héros de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*.

4. Un manuscrit précise : « [...] il avait le nez droit et le visage assez long, les lèvres épaisses sans avoir la bouche laide, les yeux saillants et bien ouverts, et joliment disposés ; il avait les cheveux châtain clair [...] ».

Page 444.

1. La traduction « chien de voisin » *(búrakki)*, qui n'est pas sûre, doit s'entendre : chien qui appartient au voisin.

2. Une pièce principale ou *skáli*, celle où se tient la maisonnée.

3. Ces légendes seront amoureusement décrites par Úlfr Uggason dans sa *Húsdrápa*. Les portes sculptées de Valthjófsstadir, conservées au musée national de Reykjavík, et de même les tapisseries qui s'y trouvent, peuvent donner une idée de ces ornements dont étaient fort friands les anciens Scandinaves.

4. Qui étaient ordinairement tendues le long des murs de la *skáli*. Il est assez rare que les auteurs de sagas s'attardent sur ce genre de détails.

5. Littéralement : Mord-Jambe ou Mord-Pied. Donner un nom aux belles armes est une coutume bien établie. Il sera intéressant de suivre le destin de cette épée et les moments privilégiés de ses interventions (voir chap. LXXVII, p. 553).

Page 445.

1. On sait peu de chose d'Úlfr, bien qu'il soit cité dans le *Landnámabók* (chap. LXXVI) et dans la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. LX, p. 1297, et CII, p. 1369), laquelle donne une strophe de lui. L'*Edda* de Snorri cite des fragments de la *Húsdrápa* (*drápa* [type de poème à forme fixe et à refrain] de la Maison) ; on peut y voir que, parmi les sujets de décorations de l'*eldhús* d'Óláfr, figuraient le bûcher funéraire de Baldr, le combat de natation entre Heimdallr et Loki pour la possession du grand collier Brisingamen, et les démêlés de Thórr avec le grand serpent de Midgardr.

Page 446.

1. C'était dans ces hamacs que dormaient les marins, car la disposition du *knörr* ou des autres bateaux interdisait l'aménagement de cabines. Les hamacs, qui pouvaient être à deux places, étaient fixés sur une monture de bois à la tête et au pied.

Page 447.

1. Tous ces personnages sont connus par quantité d'autres sagas.

2. Encore une fois, ces personnages apparaissent dans un nombre important de textes : on a l'impression que notre auteur tient à faire valoir ses connaissances.

3. Voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LXXVIII, p. 169.

4. C'est-à-dire du célèbre Hvamm-Sturla, ancêtre des grands Sturlungar (parmi lesquels Snorri Sturluson), auxquels sera consacrée l'imposante compilation intitulée *Sturlunga Saga* (voir n. 7, p. 329).

Page 448.

1. Einar Ól. Sveinsson fait remarquer, dans son édition de notre saga, que ce nom revient souvent dans la poésie scaldique, et qu'il signifie « maître, seigneur, roi ».

2. Le lieu de Harri.

3. La résidence de Harri.

4. Le taureau est manifestement le *hamr* d'un ennemi d'Óláfr (voir n. 1, p. 4). Sa couleur gris pommelé est d'ailleurs funeste, par tradition (voir n. 2, p. 322). Les rêves sont, dans les sagas, un moyen conventionnel de manifester les arrêts du destin. Que le *hamr* — ou la *fylgja* — utilise le rêve pour se manifester, cela fait partie de l'arsenal obligé de tout

auteur de saga (voir R. Boyer : « L'Âme pour les anciens Scandinaves », *Heimdal*, n° 33, printemps 1981, p. 5-10).

5. La famille d'Ósvífr est bien connue par le *Landnámabók* et la *Saga de Snorri le Godi* (chap. I, p. 205 et chap. VII, p. 211). On remarquera toutefois que, sauf dans notre saga et dans le petit dit de Thorsteinn le Blanc, Göngu-Hrolfr — dont nous avons fait notre Rollon, premier duc de Normandie — est partout donné pour fils, non de Thórir aux bœufs, mais du *jarl* Rögnvaldr du Moerr, en Norvège. Thórir aux bœufs est parfaitement connu par force autres textes. Dans l'un de ceux-ci (*Landnámabók*, *Hauksbók*, chap. IV), où revient l'histoire de ses bœufs, il est censé les avoir donnés, ce qui est plus vraisemblable, non au roi Hákon, mais au roi Haraldr à la belle chevelure. Ósvífr est la plupart du temps surnommé « le Sage ».

Page 449.

1. D'autres textes disent au nord, ce qui semble plus exact.

2. Le *Landnámabók*, chap. CXXXIV, confirme le mariage d'Ósvífr.

3. Cela est confirmé, à des détails près, par le *Landnámabók* et la *Saga de la christianisation*, chap. VI.

4. Les textes parallèles (Le *Landnámabók*, chap. CLXIII) connaissent un Thórarinn le Riche ; Thórir le Riche ne figure qu'ici.

5. Je traduis ainsi le verbe *selför* : le fait de faire transhumer son bétail pour le mener, les mois d'été, au *sel* — mot que, faute d'équivalent, je rendrai systématiquement par « buron » (installation temporaire où vivent hommes et bêtes pendant toute la belle saison).

6. Ce scalde célèbre composa la *Gráfeldardrápa* pour le roi Haraldr Gráfeld.

Page 450.

1. De nombreuses sources nous parlent de Gestr fils d'Oddleifr, et toujours dans les mêmes termes : il est *spakr* (sage et voyant) et intervient toujours pour donner de bons conseils ou interpréter des rêves ; il est, de plus, crédité du don de prophétie.

2. Les rêves, qui jouent un rôle déterminant dans l'univers mental des sagas, peuvent être prémonitoires, prophétiques, ou symboliques ; ils s'inscrivent toujours clairement dans une vision fatidique du monde. Parmi les nombreuses études auxquelles ils ont donné lieu, citons : G. D. Kelchner, *Dreams in Old Norse Literature and their Affinities in Folklore*, Cambridge, 1935 ; E. O. G. Turville-Petre, « Dreams in Icelandic Tradition », *Folklore*, n° 69, 1958, p. 93-111 ; R. Boyer, *La Vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la « Sturlunga Saga » et les Sagas des évêques*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1979, p. 356 et suiv. Les femmes islandaises portaient une curieuse coiffe blanche, ou *faldr*, recourbée vers l'avant en une sorte de large corne.

Page 452.

1. Allusion à la conversion de l'Islande au christianisme, en 999.

2. On a comparé ce rêve et son interprétation à des événements identiques qui figurent dans la *Saga de Hálfdan le Noir* (*Heimskringla*), chap. VII, et surtout dans la *Saga de Bárdr Snaefellsáss*, chap. I (le géant Dofri voit un rameau d'or).

3. Sens : il te protégera en épouvantant tous tes ennemis. La notion de « heaume de terreur » *(oegishjálmr)*, qui ne va pas sans évoquer l'égide

grecque, est fréquente dans la littérature noroise. On la trouve directement invoquée dans le *Fáfnismál* de l'*Edda poétique*, strophe 4, ou dans l'*Arinbjarnarkvida* de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, strophe 4, vers 2 (ici, p. 178). La référence serait ici incongrue (le heaume de terreur s'applique aux dieux ou aux rois), si elle ne témoignait de la riche culture du clerc qui a composé la saga.

4. Voir chap. LXVI, p. 531.

Page 453.

1. Il est mentionné dans le *Landnámabók*, chap. CLXXVIII. Le motif hautement tragique des larmes que va verser Gestr n'est pas banal dans les sagas ; il faut certainement voir là une influence étrangère, probablement chrétienne.

Page 454.

1. De même que d'après le *Landnámabók*, chap. CLXVIII. La notation « mais pas un héros », d'autant que le texte porte le terme noble *hetja* et non *kappi*, plus banal, confirme l'imprégnation courtoise et chevaleresque de l'auteur.

2. Dit « mois double » *(tvímánadr)*, ce mois est le deuxième de l'année islandaise et correspond à peu près à notre mois de septembre.

Page 455.

1. La pire insulte que connaissait un homme était de se voir traité de femme (voir n. 1, p. 231). Les hommes portaient une chemise sans échancrure au col, à la différence des femmes, qui devaient allaiter leurs nourrissons. On ne peut prouver, d'après les textes de lois, que s'habiller en femme de la part d'un homme était pour sa femme un motif de divorce ; mais ce qui est certain, c'est que la mentalité n'admettait pas que l'on se comportât contrairement aux usages admis pour l'un et l'autre sexes : c'était manquer à sa nature (voir n. 2, p. 3). Le *Grágás* (Ib 203-204) dit, peut-être sous des influences chrétiennes, et certainement en accord avec une mentalité profonde : « Si une femme se vêt d'habits masculins ou se coupe les cheveux ou porte des armes par mode, cela vaut bannissement. C'est un cas d'assignation pour lequel on convoquera cinq voisins au thing. Intentera le procès qui voudra. Il en va de même pour les hommes, s'ils s'habillent en femmes. »

2. Ce Hallsteinn le Godi nous est pourtant inconnu par ailleurs ; la chronologie de notre saga ne permet guère que ce soit le même que le Hallsteinn du chapitre X, p. 400.

3. Ces pierres employées à lisser le lin étaient fréquemment utilisées par les clercs. Ce qui sera dit par la suite de Hallbjörn justifie son surnom.

4. Sur le *sejdr*, la pratique magique par excellence, voir avant tout la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. IV, p. 336-339, et les notes.

5. Comprendre : est-il vrai qu'Audr s'habille comme un homme ? Les braies, sortes de pantalons de golf dont les jambes étaient retenues par des bandes molletières, étaient le vêtement commun à l'époque (voir n. 1, p. 400). Le détail sur la différence entre braies masculines et féminines, pour réaliste qu'il soit, n'exige pas de commentaire.

Page 456.

1. Voir n. 1, p. 455.

2. Un manuscrit ajoute : « [...] car Thórdr était le plus populaire des hommes ». Il ne suffisait pas d'avoir le bon droit de son côté pour gagner un procès, il était indispensable d'avoir le soutien d'un bon nombre de partisans.

Page 458.

1. Selon les lois les plus anciennes, la proscription ne s'attachait, de droit, au vol et à la magie ou sorcellerie que s'ils étaient nuisibles aux gens ou aux bêtes. Sinon, la peine requise était le bannissement.

2. Le *sejdr* (voir n. 1, p. 337) se pratiquait sur une sorte d'échafaudage ou *sejdhjallr* (voir n. 1, p. 338).

3. Le *galdr*, type d'incantation magique, désigne aussi la métrique qui lui est propre (voir le *Grógaldr* [*galdr* de Gróa] dans l'*Edda poétique*).

Page 459.

1. L'île de la Quille.

2. L'île du Bouclier.

3. Le cap du Tertre.

4. Il était normal que l'on donnât à un fils posthume le nom de son père : ici, Thórdr. Stúfr, son fils, est un scalde connu, sur le compte duquel il existe un délicieux dit (*tháttr*) (traduit par R. Boyer dans *Les Sagas islandaises*, Paris, Payot, 1978, p. 220-222).

Page 460.

1. Les combats de chevaux comptaient parmi les divertissements les plus prisés des Islandais. Voir n. 3, p. 225.

Page 462.

1. *Bryntröll* : fauchard; voir n. 1, p. 49.

Page 463.

1. La colline d'Eldgrímr.

2. Conformément à ce qui est dit dans la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. IV, p. 338, le *sejdr* doit être accompagné d'incantations.

Page 464.

1. Pour éviter les effets funestes de son « mauvais œil » (voir la *Saga de Snorri le Godi*, chap. XX, p. 236 et n. 5) — dont la suite du texte montrera les maléfices.

2. *Skrattsvardi* (où *vardi* désigne un cairn) est fabriqué sur *skratti*, « magicien, être maléfique »; ce dernier sens reste vivant dans le folklore islandais, ainsi qu'en Suède, aujourd'hui encore.

3. À cause de son « mauvais œil ». Comparer avec ce qui est dit de la vieille Ljót dans la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, chap. XXVI, p. 1008 et n. 1.

Page 465.

1. Sens du proverbe : à malin, malin et demi.

2. Sous l'effet de puissances magiques — on saisit l'intérêt que l'auteur de la saga porte, de bout en bout, à ce genre de considérations. On ne peut s'empêcher, de plus, d'évoquer ici Samson et Dalila.

Page 466.

1. Le mot contient l'idée de « brûlé » : le mauvais œil a tout dévasté.

2. Faute de mieux, j'ai rendu *kuml* (ou *kumbl*) par « tombeau ». Le mot veut proprement dire « signe » (*herkumbl*, signe de guerre, marque distinctive que les combattants portent sur leur casque pour se reconnaître; adjectif *kumbladr* : blessé, marqué par la guerre). On peut préférer, ici, « tertre »; mais l'idée est celle d'un signe commémoratif.

Page 468.

1. Les sources chaudes étant nombreuses en Islande, la mention des « bains » est fréquente dans les sagas, tant pour se baigner que pour faire la lessive. Les plus connus, qui se visitent encore, sont ceux que fit aménager Snorri Sturluson, au début du XIII[e] siècle, à Reykjaholt (aujourd'hui Reykholt), avec passage couvert et véritable piscine.

2. Un manuscrit ajoute : « [...] et belle ».

3. Ce surnom, Skökull, peut aussi signifier « pénis ».

Page 469.

1. Eyjólfr est connu par d'autres sources dont le *Landnámabók*, chap. CCXXIV. Kalund pense qu'il aurait été tué lors de la célèbre bataille qui eut lieu à la Lögrétta en 1163.

2. Rencontré au début de cette saga; voir n. 6, p. 396.

3. Bien que les nombreuses sources qui donnent la descendance d'Audunn le Timon ne soient pas d'accord entre elles, il reste clair que Hrfena aura joué un rôle de première importance dans les premiers siècles de l'histoire islandaise.

4. Selon l'usage du *félag*; voir *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. I, p. 3 et n. 6.

Page 470.

1. Ce détail est faux sans aucun doute : les fils d'Ósvífr ne peuvent être « non établis » *(óráðnir)* à ce point de la saga.

2. Un manuscrit dit « deux hivers ».

3. Les événements qui vont suivre sont conformes à ce qu'en disent la *Saga du roi Óláfr Tryggvason* et la *Saga de la christianisation.*

Page 471.

1. Skeggi de Breidá est bien connu par diverses sagas historiques ou écrits généalogiques. Un de ses descendants sera l'évêque Klængr qui occupa le siège de Skálholt de 1152 à 1177.

2. Quelque curieux que ce soit, toutes nos sources témoignent de la passion que portaient les gens du Nord à ce type de sport qui consiste, non à bien nager, mais à maintenir le plus longtemps possible un partenaire la tête sous l'eau. Un prestige certain s'attachait à qui se montrait champion en la matière!

Page 472.

1. Les anciens Scandinaves tenaient pour certain que du roi dépendaient les bonnes saisons et la paix; il était expressément élu *til árs ok fridar*, pour de bonnes années et pour la paix. En cas de mauvais temps durable, de famine ou de défaite, ils sacrifiaient le roi. Voir l'*Ynglinga*

Saga (*Heimskringla*) de Snorri Sturluson, chap. xv, à propos du roi suédois Dómaldi : « Les chefs tinrent conseil et convinrent que la disette devait provenir de Dómaldi, leur roi, et aussi qu'ils devaient l'offrir en sacrifice pour obtenir une bonne année, l'attaquer, le tuer et rougir l'autel de son sang — et c'est ce qu'ils firent. » Le mauvais temps est imputé, ici, à Óláfr Tryggvason, parce que, par sa conversion au christianisme, il a courroucé les dieux.

2. À l'ouest de la rivière Nid : c'est là que se tenait le *thing*.

Page 473.

1. Cette coutume barbare est parfaitement attestée, notamment dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. CXXIX-CXXX, p. 1412-1416. On a voulu y voir une sorte de sacrifice aux puissances du feu.

2. Dans une éthique du destin, le texte est particulièrement explicite : le roi, dit Bolli, doit être plein de *gifta* (la bonne chance qui est donnée [verbe *gefa*] à l'homme par les puissances ; voir n. 5, p. 360) et avoir une grande *hamingja* (la chance tutélaire d'un clan et de tous ses ressortissants). Voir la Notice de la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, p. 1791-1792.

Page 475.

1. La fête la plus importante était Pâques, puis venait *Jól*, c'est-à-dire Noël. Voir l'*Homiliaire* islandais : « L'époque de la résurrection du Seigneur que nous célébrons ce jour est la plus haute et la plus sainte de toutes les solennités que l'on nous invite à célébrer en ce monde ; le pape Grégoire appelle cette époque solennité des solennités » (Lund, éd. Wisén, 1872, p. 71).

2. Les nouveaux baptisés étaient vêtus de blanc et le restaient pendant une semaine après leur baptême. Voir la même expression, dans le sens figuré, chap. LI, p. 502 et n. 1.

Page 477.

1. Voir n. 1, p. 430.

2. Thangbrandr est présent dans toutes les sources qui nous parlent de la christianisation de l'Islande, en particulier dans la *Saga de la christianisation* et la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. C-CIV, p. 1366-1372.

3. Trois hommes, d'après d'autres sources comme le *Livre des Islandais* d'Ari Thorgilsson le Savant.

4. Hallr est mentionné dans un très grand nombre d'autres textes, en particulier dans la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. C, p. 1367). Tous sont d'accord pour faire de lui le premier Islandais à s'être fait baptiser par Thangbrandr. Tout le passage qui suit se fait l'écho d'événements et nomme des personnages importants, présentés dans beaucoup d'autres textes dont, bien entendu, la *Saga de la christianisation*. Dernière étude sur la question : R. Boyer, *Les Christs barbares. Le monde germano-nordique*, Paris, Éditions du Cerf, 1987.

Page 478.

1. Il est exact qu'Óláfr Tryggvason avait une sœur appelée Ingibjörg, qui fut mariée au *jarl* Rögnvaldr Úlfsson du Vestr-Gautland. Elle a très bien pu connaître Kjartan lorsqu'il était en Norvège.

2. Cette conversion collective, qui eut lieu en 999, est détaillée à loisir

par beaucoup de textes, dont, bien entendu, la *Saga de la christianisation*. Voir la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. C-CV, p. 1366-1374.

Page 480.

1. Les nuits d'hiver jouaient un rôle important dans l'année islandaise, pour des raisons légales surtout. L'été commençait un jeudi, entre le 9 et le 15 avril, et se terminait un mercredi, entre le 7 et le 13 octobre. L'hiver ne commençait que le samedi suivant. Les deux jours qui restaient, le jeudi et le vendredi, étaient les *vetrnaetr*, ou nuits d'hiver. Voir n. 1, p. 268.

Page 481.

1. Le texte dit *motr*, qui vient peut-être du grec *mitra*. C'était une coiffe extraordinaire, puisque ce texte est seul à en parler. Une fois de plus, notre auteur manifeste sa passion pour ce genre de détails, rejoignant plus généralement l'amour extrême des Islandais pour la parure.

Page 483.

1. C'est-à-dire les comptes qui découlent de leur *félag*; voir p. 469 et n. 6, p. 3.

Page 484.

1. Autrement dit : en habits d'apparat. Les vêtements ordinaires, en *vadmál* ou bure, étaient gris ou marron.

Page 485.

1. La *Saga du combat sur la lande*, chap. XX, décrit « deux chevaux blancs qui avaient tous les deux les oreilles noires ». L'amour des Islandais pour les beaux chevaux — qui étaient en fait, comme aujourd'hui encore, des poneys — est universellement attesté. C'étaient les seules montures qui pussent parcourir le sol de l'île, que rendait particulièrement pénible sa nature volcanique.
2. *Fjórdungr* : voir n. 6, p. 396.
3. Ajout d'un manuscrit : « [...] que de s'occuper de jouer à la balle [...]. »

Page 486.

1. Il s'agit sûrement de Thurídr fille d'Ásgeirr, qui fut mariée à Thorkell Kuggi, comme il a été dit au chapitre XL, p. 469.

Page 487.

1. Le texte dit précisément : « jeûna sec » *(fasta thurrt)*, ce que le *Grágás*, Ia 36, définit ainsi : « Voici quelle est la nourriture sèche : des herbes et des fruits et toute plante qui pousse en terre. L'homme qui jeûne doit également manger ceci : du poisson de toute espèce et de la baleine, mais pas de rorqual ou de phoque. »
2. *Línfé*; l'usage de ce cadeau, bien attesté, n'a rien à voir avec le douaire *(mundr*; voir n. 2, p. 18) qu'apporte aussi le marié.

Page 489.

1. Sur la disparition de l'épée, les manuscrits diffèrent. Voici la version que donnent toute une série de manuscrits secondaires : « "Nous

allons procéder calmement sur cette affaire et ne pas faire de bruit là-dessus pour qu'il en résulte déconvenue pour nos invités, car il doit y avoir eu peu de monde pour prendre part à ce mauvais dessein. Allons observer les invités, et s'il se trouve sur ton chemin ou le nôtre l'homme qui a provoqué le vol de l'épée, nous trouverons quelque expédient rapide le concernant, mais s'il y en a plusieurs, de ceux qui ont assisté un moment à la noce, qui ont emporté l'épée, ils le diront sûrement ouvertement." Puis le père et ses fils examinèrent les gens et virent qu'il manquait trois hommes, Thórólfr fils d'Ósvífr et les fils de Thórhalla. Alors, Óláfr les fit poursuivre à cheval : fut choisi pour cela Beinir le Fort, avec quatre autres hommes. Il était tombé de la neige, si bien que l'on voyait les traces. Quand Beinir et les siens arrivèrent à Fáskrúd, ils virent cheminer Thórólfr et les autres. Ceux-ci virent aussi qu'on les poursuivait : ils étaient arrivés à Hálsaklif et pénétrèrent dans la forêt. Beinir et ses hommes les poursuivirent ferme. L'unique chose qui fit qu'ils ne se rejoignirent pas, ce fut qu'il fallait chevaucher parmi les fondrières et dans la forêt. Thórólfr et les siens avaient abandonné leurs chevaux et s'échappèrent à pied. Beinir trouva l'épée nue dans un bourbier. Ils retournèrent à la maison après cela. Kjartan prit l'épée. »

2. Le bourbier de l'Épée.

Page 490.

1. « Charroyer de travers » est la traduction littérale de l'expression *aka höllu*. Si le sens est évident, le réalisme est appréciable.

Page 491.

1. Le texte dit encore plus littéralement : « Tu fais cuire de la viande dans un trou qu'il vaudrait mieux ne pas découvrir si l'on veut que cela ne fasse pas de fumée. »

2. On saisit l'insinuation sarcastique de Gudrún.

3. Dans d'autres manuscrits, « vingt en tout ».

4. Brimade particulièrement infamante; « *dretta inni* [expression que comporte le texte] quelqu'un » consiste à l'enfermer afin qu'il ne puisse sortir pour faire ses besoins (*drett-* : la fiente), les cabinets étant toujours situés à l'extérieur du bâtiment. Ces façons de faire, pour rares qu'elles soient, sont attestées dans la *Sturlunga Saga*.

Page 492.

1. Parce que son grand-père maternel, qui vient de mourir, s'appelait Ásgeirr. D'une façon générale, les Scandinaves anciens ne semblent pas avoir adopté les modes de dénomination des enfants conformément aux lois de Keil; voir *Altisländische Namenwahl*, Leipzig, 1931 : l'enfant qui naissait portait un nom (composé, en règle très générale) qui reproduisait une partie de celui de son père et une partie de celui de sa mère; par exemple, la fille d'Ásgeirr et de Thorlaug s'appelait Áslaug. En fait, les enfants perpétuent, conformément au culte des ancêtres, le nom de quelque aïeul illustre.

Page 493.

1. Conformément au *Grágás*, Ib 80.

Page 494.

1. Soit quatre *lögaurar* (*aurar* légaux) ou vingt-quatre aunes de *vadmál.* Il semble que l'aune légale *(lögalin)* ait été de quarante-neuf centimètres.

Page 495.

1. Avoir un sommeil agité était signe de mauvais rêves : bien que, parfois, un assistant demandât qu'on « laisse X jouir de son rêve », on préférait réveiller le dormeur.

2. J'ai rendu par « grand coutelas » le mot *skálm*, de sens incertain : ce n'est pas une arme, mais on représente souvent les ogresses et autres monstres armés de cet engin.

Page 496.

1. Le vallon des Boucs.

2. Bolli refusant de prendre part au meurtre de Kjartan, ses compagnons l'y amèneront par la ruse (chapitre suivant).

Page 498.

1. Cinq, dans certains manuscrits.

2. Les armes du Nord n'étaient apparemment pas de bonne trempe : les bonnes armes, archéologie à l'appui, venaient de Rhénanie ou de France. On voit donc souvent les guerriers obligés de redresser la lame de leur épée sous leur talon, comme ici, ou dans la *Saga de Snorri le Godi*, chap. XLIV, p. 286 et n. 1.

Page 499.

1. Soit vers trois heures de l'après-midi.

2. J'ai traduit : « Diverses sont les besognes de la matinée », en retenant la leçon : *Misjöfn verda morginverkin*; mais on peut lire aussi : *Mikil verda hermdarverk* (Grandes sont les actions de la haine), qui conviendrait fort bien également.

Page 500.

1. Des considérations topographiques justifient ce détail : les adversaires des fils d'Óláfr ne pourront obtenir de renfort parce que les uns viennent par voie de terre et les autres par mer.

Page 501.

1. La femme ici nommée Aldís est appelée Ásdís dans le *Landnámabók*, chap. CXCI. L'archevêque Eysteinn — certainement le plus célèbre clerc norvégien de son temps — fit une vive opposition au roi parvenu Sverrir.

2. Comparer avec la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, fin du chapitre LXXXI, p. 191-194.

Page 502.

1. Expression imagée : tel un nouveau baptisé, l'église vient d'être consacrée; voir p. 475 et n. 2.

2. Il est question de lui dans la *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent*, chap. VII : « Cet Audunn ne voulut pas transporter à l'étranger le fils

d'Ósvífr le Sage après le meurtre de Kjartan Óláfsson, comme il est dit dans la *Laxdoela Saga*, mais cela se fit pourtant par la suite. »

3. Rappelons que les trolls, pour les Islandais anciens, sont des monstres affreux — et non les lutins des modernes contes populaires scandinaves (voir n. 3, p. 3).

Page 503.

1. Le *Landnámabók* (chap. CIV) nomme d'autres enfants encore de Bolli et Gudrún.

Page 504.

1. Le surnom de Steinthórr est obscur : *slappi* signifie quelque chose comme notre « flandrin ».

Page 505.

1. On se rappelle que traiter un homme d'efféminé est la pire des injures (voir n. 2, p. 455). Thorgedr joue ici le rôle classique de l'héroïne de saga : elle excite les hommes de sa maison à la vengeance sanglante, puisque c'est traditionnellement la femme qui est gardienne de l'honneur du clan (voir n. 3, p. 227).

2. Un manuscrit ajoute : « Et donc, après cela, ils rebroussèrent chemin et ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne fussent arrivés chez eux à Hjardarholt. »

Page 506.

1. Probablement les Fellsströnd.

2. Tous ces personnages ne nous sont connus que par cette saga.

Page 507.

1. Il en subsistait des traces au siècle dernier.

2. Les terrains de Bolli.

Page 508.

1. C'est ainsi que je traduis *sel* (l'endroit où bêtes et gens passent l'été ; voir n. 5, p. 449) ; comparer avec le *seter* norvégien actuel.

Page 509.

1. « [...] comme il fallait s'y attendre », ajoute un manuscrit.

2. La lame de cette lance mesure donc quelque quarante-neuf centimètres de longueur !

Page 510.

1. Image d'un cruel humour.

2. On ne sait trop ce qu'est le *nám*. On a suggéré qu'il s'agirait ici d'une traduction fantaisiste du mot français « robe » (mot qui, littéralement, signifierait « voler » en islandais ; voir n. 2, p. 370).

3. Notons toujours la minutie de ces descriptions vestimentaires ; la traduction est approximative.

Page 511.

1. C'est le thème même de toute la partie centrale de la *Saga de Snorri le Godi*; la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, par excellence, appellerait des

études d'intertextualité, comme nous l'avons dit dans la Notice, p. 1635 et suiv.

2. Comme son père. Ce Bolli intervient dans la *Saga de Snorri le Godi*; voir chap. LXV, p. 329.

Page 512.

1. Notre saga est la seule à s'intéresser de près à Thorgils, qui intervient pourtant, épisodiquement, dans d'autres textes. Il aurait même été le héros d'une saga; voir la fin du chapitre LXVII, p. 533 et n. 2.

2. La caractérisation n'est pas nécessairement péjorative : ce trait est signé d'une forte personnalité (voir n. 2, p. 225).

3. Thorkell est fort célèbre, et présent dans de multiples sagas. Il est assez étonnant qu'il n'intervienne pas plus tôt dans celle-ci.

4. Eidr est lui aussi bien connu. Le fils qui a été tué est nommé Björn dans la *Saga de Thórdr.*

5. Un manuscrit ajoute : « [...] d'une manière ou d'une autre, champion comme il l'était, et si proche parent d'Eidr ».

Page 513.

1. L'épée Sköfnungr est célèbre et a toute une histoire. Elle appartenait au roi de légende Hrólfr Kraki (sur lequel il existe une *fornaldarsaga*, saga des temps très anciens), et Skeggi du Midfjördr l'aurait prise dans le tertre du roi, comme le disent notre saga et le *Landnámabók*, chap. CCXXI; La *Saga de Kormákr*, chap. IX, en parle plus précisément. Le fait que le soleil ne doit pas briller sur ses gardes tient à des superstitions en liaison avec le culte solaire, qui évoquent pour nous un passage de l'inscription de la pierre runique d'Eggjum, en Norvège. Cette pierre — du VIIIe ou IXe siècle — difficile à lire et de contenu probablement magique, commence en effet par une phrase qui implique un tabou solaire inconnu de nous. De même, la proscription de toute présence féminine relève de superstitions dont certaines se sont prolongées jusqu'à notre siècle. Enfin, il est parfois question de pierres magiques (*lyfsteinn*) qui guérissent les plaies. Sur ces deux derniers points, voir R. Boyer, *Le Monde du double [...]*, ouvr. cité, p. 73 et suiv.

Page 515.

1. Correspond à peu près à notre mois de septembre; voir p. 454 et n. 2.

Page 516.

1. Actuellement Gálghamar.

Page 518.

1. Si les vergers sont souvent mentionnés dans les textes norvégiens, ils ne le sont jamais — hormis ici — dans les écrits islandais antérieurs au XVe siècle : une fois encore, l'auteur suit ses réminiscences de lectures courtoises.

Page 519.

1. Guerrier-fauve; voir n. 8, p. 3. Le terme est évidemment pris ici en mauvaise part.

Page 520.

1. Le *thing* d'automne *(leid)* se tenait dans les districts ou les quartiers pour régler les affaires strictement locales, rendre compte des décisions qui avaient été prises à l'*althing* et préparer les affaires qui passeraient devant l'*althing* suivant. Voir n. 2, p. 213.

Page 521.

1. Comparer avec la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. LXXXIII, p. 1331 : « L'argent vaut moins que la vie ». La forme allitérée du proverbe (*allt láti fjörvi fyrri*, ici; *er fé fjörvi firra*, p. 1331) plaide en faveur de son antiquité et de son authenticité.

Page 522.

1. Sveinn et Húnbogi nous sont inconnus par ailleurs. Il est vraisemblable que Húnbogi fils de Thorgils et père du *lögsögumadr* (voir n. 8, p. 42) Snorri qui mourut en 1170 ait été de cette famille.
2. *Vad* signifie « gué » (voir n. 4, p. 217).
3. Les spécialistes disputent fort sur cet itinéraire et ce que recouvrent les divers toponymes énumérés ici.

Page 525.

1. Le texte porte le mot *smeltr* qui vient directement du français : le mot français « émail » était « esmal » au XIIe siècle; il venait lui-même du francique *smalt*. De nouveau, l'auteur se montre féru de détails exotiques réputés élégants.
2. Cette protection ne semble pas avoir été utilisée avant le XIIe siècle. Notre auteur est donc coupable d'anachronisme. Voir n. 3, p. 385.

Page 526.

1. Rappelons que cette caractérisation est péjorative.
2. Un manuscrit ajoute : « et pour le compte de Helgi ».

Page 527.

1. Autre version : « Thorgils dit : " Il y a rarement à se réjouir d'agir précipitamment ", et il leur ordonna [...]. »

Page 528.

1. Les maisons, quelles qu'elles soient, étaient très basses et le toit était constitué de plaques de bois sur lesquelles on étendait des mottes de terre gazonnée. Ce « buron » étant tout neuf, l'herbe n'a pas encore eu le temps de pousser. La description technique qui nous est offerte ici est tout à fait correcte.
2. Ce Thorgils est le domestique de l'autre Thorgils.

Page 530.

1. Le chêne du beau soleil est le bouclier, fait de bois de chêne, et comparable au soleil par sa forme et par le fait qu'il est souvent recouvert de métal doré ou peint.

Page 531.

1. Dans les ajouts à la *Saga de Snorri le Godi*, notamment le petit texte catalogué ÁM 445 B, 470, et intitulé par les éditeurs modernes *Vie de Snorri le Godi*, il eśt bien dit que Snorri fit faire une église à Helgafell, « mais certains disent qu'il la fit refaire une seconde fois à Helgafell avec celle de Gudrún, quand brûla celle qu'il avait fait faire ».

2. Trait clérical conventionnel (une lumière entoure toujours les lieux sacrés ou destinés à le devenir, dans les *vitæ* latines). Gestr prédit par là la fondation, qui aura lieu en 1184, du couvent de Helgafell.

Page 532.

1. Thórarinn et Audgísl ne sont connus que par cette saga.

2. Façon de dire, en langage païen : qui sont morts. Hel est le nom, et de la divinité qui préside à l'autre monde et du monde des morts lui-même (voir n. 1, p. 79).

3. Ajout d'un manuscrit : « [...] et invita chez lui Skorri, fils de Helgi [...]. »

4. Il doit certainement s'agir de Thingvellir, l'emplacement de l'*al-thing*, dans des champs *(vellir)* de lave en effet.

5. Cette femme est à l'évidence la *fylgja* de Thorgils, son double. Qui la voyait était voué à mort prochaine. Voir R. Boyer, « l'Âme pour les anciens Scandinaves », art. cité.

Page 533.

1. Deux, c'est-à-dire : la duperie de Thorgils par Gudrún, et le meurtre à venir de Thorgils.

2. Cette saga est perdue.

Page 535.

1. C'est la disposition normale. Les invités d'honneur sont dans les *öndvegi*; ceux qui viennent en second, dans le banc qui leur fait face (voir n. 2, p. 13); les femmes, sur l'estrade transversale ou *pallr* (voir n. 2, p. 433).

Page 536.

1. Tout porte à croire que la *Saga des gens de Njardvík* est le *Dit de Gunnarr meurtrier de Thídrandi (Gunnars tháttr Thídrandabana)*. Gunnar est connu par quelques autres sagas.

Page 537.

1. Un manuscrit ajoute : « On estima qu'il avait épousé la plus noble femme qui fût. »

Page 538.

1. Le *Landnámabók*, chap. CLIV, nomme en outre une fille de Thorkell et Gudrún, Rjúpa.

Page 539.

1. Un manuscrit ajoute : « [...] et il y avait beaucoup de gens là qui pressaient fort à cela; Snorri voyait bien aussi que c'était là un des plus nobles partis, et il ne refusa pas cela à sa fille [...]. »

Page 540.

1. Je rends *handgenginn madr* (homme qui s'est mis sous la « main » d'un roi) par homme lige (voir n. 6, p. 241). L'usage et le terme datent de bien après les événements qui sont relatés dans la saga; ce sera la norme à l'époque des Sturlungar (XIIe-XIIIe siècle).

Page 542.

1. Halldórr n'acceptera qu'un verdict excluant proscription, bannissement, expulsion de district, perte de *godord*, obligation de changer de résidence. Ne restent que les amendes en espèces.

Page 543.

1. D'autres manuscrits portent — au lieu des « fils d'Óláfr » — « les fils de Bolli », ce qui paraît plus naturel.
2. Dans le *Landnámabók* (*Melabók*, chap. XLII), Herdís est donnée pour la fille de Gudrún et de Bolli : cela peut être vrai aussi.

Page 544.

1. Ce genre d'établissement, alors complètement inconnu en Islande, ne peut renvoyer qu'à l'Europe continentale.

Page 545.

1. Autant dire que Bolli n'apprécie pas les insinuations que contient la question de Thorleikr.
2. La cogue, probablement d'origine frisonne, est un bateau lourd et de grande taille, haut de bordage et propre à transporter des marchandises encombrantes en grande quantité. C'est elle qui détrônera le bateau viking et marquera, par son avènement, la fin de l'ère viking.

Page 546.

1. Nom scandinave ancien de Constantinople.
2. Les varègues désignent ici, non les vikings exerçant leurs activités sur la route de l'est, c'est-à-dire en Russie, mais la garde personnelle du corps du *basileus*, initialement composée surtout de Scandinaves — parmi lesquels le célèbre Haraldr Hardrádi (l'Impitoyable), demi-frère de saint Óláfr. Voir La *Saga de Haraldr l'Impitoyable*, trad. R. Boyer, Paris, Payot, 1979.
3. Il est incontestable que certains Islandais ont fait partie des varègues, dans la seconde acception du terme, comme il est dit dans la note précédente. Il est douteux toutefois, pour des raisons de chronologie, que Bolli Bollason en ait fait partie.
4. Voir n. 4, p. 403 et n. 1, p. 405. Cette somme, qui représente quelque trente-huit mille quatre cents aunes, soit la valeur de quatre cent vingt-six vaches, est si invraisemblable qu'un manuscrit la remplace par vingt marcs (cinq fois moins), ce qui constitue déjà une fortune !
5. Le texte porte ici le mot *mustari*, visiblement tiré du latin *monasterium*. L'acception ne peut être, toutefois, « monastère », dans ce contexte.

Page 548.

1. Ce qui, en fait, ne constitue pas une masse impressionnante de

bois, à moins que les vingt chevaux en question aient fait plusieurs voyages.

Page 550.

1. On ne sait pas comment a été tué Thorsteinn Kuggason. Einar Ól. Sveinsson pense que ce fut le fait d'un esclave ou d'un tueur à gages, comme l'insinue la remarque de Halldórr. Thorsteinn est mentionné dans de nombreux textes, mais la raison de sa mort n'est mentionnée nulle part.

Page 551.

1. L'île du Bâton, ou du Poteau.
2. L'île de Sköfnungr.

Page 552.

1. Un *draugr*, personnage inévitable de ce genre d'histoires, utilisé jusqu'à nos jours (voir n. 2, p. 415). Voir *Contes populaires d'Islande*, trad. R. Boyer, Reykjavík, 1984.
2. Gudrún veut empêcher à tout prix le fantôme d'en dire davantage, car ses propos auraient valeur fatidique : la « mauvaise langue » était aussi redoutée que le mauvais œil.

Page 553.

1. La magicienne *(völva)* tient son nom du bâton magique *(völr)* dont elle se sert pour pratiquer son art; voir la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. IV, p. 336 et suiv. et n. 1, p. 337.
2. C'est ici la première mention de ce genre de tombe *(völuleid)*, appelé à jouer un rôle majeur dans le folklore islandais.
3. Voir la description différente du chapitre XXIX, p. 444 et n. 5.
4. Un manuscrit ajoute : « [...], qu'il avait rapporté de Miklagardr [Constantinople] ». Il semble que, pour l'auteur de la saga, cet armement ne soit pas banal en Islande.
5. Le texte porte le terme *gladel*, qui est clairement le mot latin *gladiolus*. C'est la seule mention connue de nous de ce mot dans les textes islandais de l'époque des sagas.

Page 554.

1. Non dans le *Livre des Islandais*, mais, presque mot pour mot, dans la *Vie de Snorri le Godi* attribuée au même auteur.
2. Herdís entre ainsi dans la famille des Gilsbekkingar, où figure Gunnlaugr Langue-de-Serpent, le célèbre scalde (voir n. 3, p. 309).
3. Gudmundur Sveinsson, dans son édition de notre saga (Reykjavík, 1920, p. XII) a pensé que ce Sigmundr serait le fils de Thorgils qui mourut en pèlerinage à Rome en 1118.
4. Le célibat n'était pas encore imposé aux prêtres et évêques. Hermundr fils de Kodrán est nommé dans de nombreuses sources : il a fait le voyage du Groenland en 1190 environ. Rúnólfr est lui aussi bien connu, notamment par les sources cléricales; il mourut en 1186. L'évêque Ketill est parfaitement connu par les Sagas des évêques.
5. Ketill fils de Hermundr fut abbé du couvent de Helgafell de 1217 à 1220.

6. Cette famille est mentionnée dans le premier chapitre du *Landnámabók*.
7. Ce que confirme un contrat de fondation (vers 1160 ?) de l'église de Húsafell.
8. Ce mariage n'est confirmé par aucun autre texte.

Page 555.

1. Voir n. 2, p. 12.
2. Il intervient dans la *Sturlunga Saga.*
3. Des archéologues ont cherché la tombe de Gudrún; les résultats de leurs investigations ne sont pas convaincants. Il y a beau temps que l'on a souligné l'étrange ressemblance qui rattache les amours malheureuses de Gudrún et celles de Brynhildr et de Gudrún, les deux grands personnages féminins du cycle héroïque de l'*Edda poétique*. La célèbre réponse de Gudrún, que l'on vient de lire, pourrait fort bien émaner de Brynhildr ou de Gudrún.
4. En effet, Gellir intervient dans plusieurs sagas, par exemple, *Bandamanna Saga* (*Saga des confédérés*), *Sturlunga Saga* et le « Prologue » à la *Heimskringla* de Snorri Sturluson.
5. On n'a pas conservé cette *drápa*, qui n'est mentionnée qu'ici.

Page 556.

1. Aujourd'hui Roskilde, au Danemark.
2. Cette dernière phrase manque dans plusieurs manuscrits, qui accrochent immédiatement le *Dit de Bolli* qui va suivre dans notre édition.

Page 557.

1. Il existe un dit particulier sur Arnórr au nez de vieille.
2. Il est surprenant que Gudrún ait pu être la cousine de Bolli, et l'on ne voit pas par quel biais.
3. Voir n. 3, p. 405.
4. Voir le chapitre XXVII, p. 441 et n. 1.
5. Il ne nous est connu que par ce texte.

Page 559.

1. Dans la *Saga de la christianisation*, chap. I, et le *Landnámabók*, chap. CCXLII, il est appelé Starri le Duelliste.
2. L'usage de peindre son bouclier d'une couleur à l'intérieur et d'une autre à l'extérieur est bien attesté. En principe, la couleur blanche signifiait paix, et la rouge, guerre.

Page 562.

1. Gudmundr le Puissant est un personnage des plus connus; il a droit à la compilation intitulée *Ljósvetninga Saga* (*Saga des gens du Ljósavatn*). Il était mort à l'époque présumée des faits relatés ici.
2. Il est connu par deux autres sources anciennes, dont le *Landnámabók*.

Page 564.

1. Ce Helgi et sa femme sont inconnus d'autre part.

Page 565.

1. Le *Grágás*, Ia 139-140, confirme : « Si un homme vagabonde dans un quartier du pays un demi-mois ou davantage, il sera puni d'amende, de même que s'il erre tout un mois ou hors du quartier, sans autre raison que de protéger sa demeure ou ses gens. Si un homme va demandant l'aumône un demi-mois ou davantage et se fait loger là où il le demande, c'est un vagabond. Cela lui vaudra proscription. » On sait que le vagabondage était un fléau social de l'époque des Sturlungar.

2. On notera la minutie procédurière de ces anciens Islandais.

Page 569.

1. La *Saga de Valla-Ljótr* (chap. II) décrit Ljótr à peu près dans les mêmes termes.

Page 570.

1. Un manuscrit précise « quarante hommes ».

2. C'est l'actuel Hestsnes ou Hestnestungi.

Page 571.

1. L'Islande ancienne comptait six aunes pour une once. L'usage décrit ici ne vaut que pour l'époque des Sturlungar, soit les XIIe et XIIIe siècles.

SAGA DE GÍSLI SÚRSSON

NOTICE

Le ton de la *Saga de Gísli Súrsson*[1], l'allure de son personnage central et les préoccupations propres à son auteur la font se détacher de l'ensemble présenté dans ce volume. Bien que de nombreux autres textes la recoupent et que son thème central — vengeances et vengeances de vengeances — soit assez banal pour qui est un peu familier du genre, il est difficile d'oublier Gísli le Bon — qui est aussi Gísli le Fort — ou ses « femmes de rêves ». Le jeu que mène ici le destin porte en lui quelque chose d'insolite, qui n'a rien à voir avec le réalisme sévère ou l'objectivité savante de tant d'autres sagas. Gísli, par son caractère trouble, affectif et très humain, est bien plus proche de nous que ne peuvent l'être des monstres sacrés comme Gunnar de Hlídarendi, Snorri le Godi ou Gizurr le Jarl, et sa faiblesse congénitale, son allure menacée ou pitoyable évoquent le souvenir du Lancelot de *La Mort le roi Artu* ou de certains personnages de Thomas Hardy. Caractère trouble en effet parce que composite et mêlé, comme la vie même : c'est probablement là que gît la clef de son charme, qui en fait un personnage romantique.

Car Gísli le Fort est aussi habile, bon et doux : habité de généreux

1. Gísla Saga Súrssonar.

idéaux, ami sûr, frère fidèle, fils aimant, mari idéal, il se distingue nettement des personnages habituels de vikings, tous ces qualificatifs ne convenant guère, de fait, aux Islandais du xe siècle. Une tare secrète pèse sur lui : le malheur le suit, comme il fait des héros enfantés par l'imagination romantique. Ses nobles désirs se retournent contre lui, ses affections le quittent, ses amours le trahissent, il y a en lui quelque chose de *feigr*, de voué à la mort, qui rappelle, outre les personnages déjà cités, le Tristan de Béroul, le Roméo de Shakespeare, voire Hernani ou Han d'Islande; il correspond bien à l'image du héros fatal. La situation est pourtant classique, comme le fait remarquer Einar Ól. Sveinsson[1]; Gísli doit choisir entre deux maux : trahir son honneur ou bien venger son frère juré[2], qui est aussi son beau-frère, mais, ce faisant, insulter à son autre beau-frère et à sa sœur : on se perd un peu dans le lacis subtil de ces relations complexes. Quoi qu'il en soit, sans le vouloir mais en faisant ce qu'il doit faire — première image de la fatalité — , il sème la mort autour de lui. Aucun des quatre personnages qui ont mêlé leur sang sous le *jardarmen*[3] ne survivra et bien d'autres morts violentes émailleront cette saga. Gísli évolue dans une envoûtante atmosphère de solitude et d'abandon. Malgré l'amour de la fière Audr[4], il se sait seul : ses compagnes de rêves lui lavent en songe la tête dans le sang ou lui promettent des délices érotiques qu'il ne connaîtra pas. Sa bonne volonté et sa rectitude sont inutiles et sa fermeté fait pitié; alors que les autres se suffisent à eux-mêmes, Gísli appelle l'affection du lecteur, qui ne la lui refuse pas. C'est sans doute en cela, aussi, que ce héros est proche de nous.

On l'a dit, la situation est embrouillée : Gísli, frère de Thórdís, est aussi le meurtrier du mari de celle-ci, parce que le tempérament jaloux de ce pleutre en a fait l'assassin, presque honteux du reste[5], de Vésteinn. Thórdís se remariant, Gísli devient le beau-frère de Börkr le Gros, mais celui-ci est le frère de Thorgrímr, premier mari de ladite Thórdís. Il est inutile de développer davantage : de tous côtés, c'est le même imbroglio et l'auteur pousse la complication jusqu'à faire surgir *in extremis* un autre frère de Gísli, Ari, dont on ne nous avait jamais parlé et qui apparaît à point nommé pour assassiner un des fils de Vésteinn. Nous sommes bien loin de l'impeccable composition de la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* et, quant à la personnalité du héros, de l'égoïsme tout-puissant d'Egill fils de Grímr le Chauve.

En outre, Gísli est le seul personnage masculin important de cette histoire. Les autres ne sont que des comparses, contrairement à la vérité historique d'ailleurs, puisque Eyjólfr le Gris, Börkr le Gros ou Thorgrímr le Godi n'étaient pas aussi inconsistants qu'on nous le dit. Ce qui a été enlevé à ces hommes a été donné aux femmes, ce qui pourrait nous étonner, non que les femmes ne comptent pas dans les sagas[6], mais dans la mesure où elles entrent ici en action et font la loi : Thórdís l'Orgueilleuse lance l'histoire en trahissant son frère qui s'était naïvement vanté

1. Dans *Les Sagas islandaises*, Paris, 1961.
2. Sur cette notion, voir n. 5, p. 41 et la Notice de la *Saga des frères jurés*, p. 1713 et suiv.
3. Le « collier de terre », c'est-à-dire les deux bandes de terre gazonnée sous lesquelles devaient passer les frères jurés (chap. vi, p. 580-581).
4. Car cet autre Roland a aussi sa belle Aude.
5. L'auteur ne s'en tire que par une pirouette qui ressemble fort à une entorse donnée au code criminel de l'époque (chap. xiii, p. 590-592).
6. On se souvient de Hallgerdr et de Gudrún. Voir la Notice sur la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, p. 1634 et p. 1642-1644.

du meurtre de son beau-frère dans une *vísa*, puis Audr la Vaillante ridiculise Eyjólfr et combat au côté de son mari et, quand elle sort de scène, Thórdís réapparaît qui manque d'embrocher Eyjólfr. De même, cette saga donne des exemples d'affection envers une femme que l'on ne retrouvera pas avant la *Sturlunga Saga* : « [...] je savais que j'étais bien marié, dit Gísli, et pourtant je ne savais pas que j'étais aussi bien marié[1]. » Le héros ne peut se passer de sa femme. Il y a en outre des jaloux dans cette histoire et c'est leur jalousie, d'ailleurs injustifiée, qui provoque le drame. Or, cette passion n'était guère de mise à une époque où la femme était épousée autant pour sa parenté que pour ses attraits, dans le cadre d'une législation qui faisait une place considérable aux concubines et aux enfants naturels. Il faut ajouter à cela un élément érotique incontestable, en particulier dans les rêves de Gísli, ce qui nous donne à penser que l'auteur pouvait avoir lu et relu la littérature courtoise que les clercs islandais démarqueront dans leurs Sagas de chevaliers.

Reste à envisager l'élément comique, plus appuyé ici que dans la plupart des autres sagas de la même époque : pensons à Thórdr le Couard qui aurait eu besoin de courage et d'intelligence pour faire face à l'une des situations les plus critiques de la saga et qui, précise l'auteur, n'avait pas, Dieu merci ! le moindre soupçon ni de l'un ni de l'autre ; à Gísli contrefaisant l'idiot d'Ingjaldr, à propos duquel on ne nous épargne d'ailleurs aucun détail puisqu'on le voit brouter l'herbe avec sa pierre au cou ; à Álfdís, qui sait si bien insulter les hommes qu'ils en perdent toute énergie ; à Gísli, encore, couché sous le matelas de la vieille. L'auteur met en œuvre un véritable comique de situations. Et que dire de cette notation, plus conforme à l'humour froid des autres textes : Saka-Steinn revenant de la forêt où son frère vient de se faire proprement transpercer par une lance et notant incidemment que ladite forêt est plutôt difficile à traverser. Il faudra attendre la *Saga des confédérés*, postérieure de quelques décennies, pour trouver texte plus comique que la *Saga de Gísli Súrsson*.

Concentration exclusive sur un personnage, romantisme du héros voué à la fatalité, prépondérance des femmes et de l'amour, mélange des genres avec cette sorte d'humour inusité, et peut-être même une certaine vulgarité de ton nous interdisent de placer cette saga parmi celles de la grande espèce classique. W. P. Ker, à qui il faut toujours revenir en matière de saga, faisait remarquer[2] qu'il y a chez notre auteur une conscience de son rôle d'écrivain et de l'effet à produire dans la conduite de l'intrigue, dans le dosage savant des épisodes proprement romantiques et dans le sens permanent du but tragique à atteindre. En tout état de cause, nous y gagnons un personnage de saga tout à fait exceptionnel : « le proscrit solitaire, le poète, le visionnaire [...], l'homme généreux et noble que le destin poursuit sans relâche, qui le sait et qui pourtant, jusqu'au bout, lutte de toute son énergie[3] ». Il ne faut d'ailleurs pas reprocher à notre auteur ses peu orthodoxes tendances au romantisme, puisqu'elles mettent en évidence le rôle tout-puissant, dépourvu cette fois de toute hétérodoxie, que joue le destin dans cette histoire.

En effet, selon la loi du genre, le destin a dans la *Saga de Gísli Súrsson* un rôle essentiel, avec peut-être même plus encore de tragique qu'ail-

1. Chap. xxxiv, p. 631.
2. *Epic and Romance*, New York, 1896, p. 197.
3. Mossé, Introduction à la traduction de *Grettis Saga*, Paris, Alcan, 1933, p. LXIV.

leurs. Peter Hallberg notait, à propos de cet élément qui rapproche les sagas islandaises de la tragédie grecque : « Clairement et délibérément, la *Saga de Gísli Súrsson* a été conçue par son auteur pour faire comprendre au lecteur que le cours des événements est fixé par le destin[1]. » Il est aisé d'illustrer par quelques exemples le propos de Hallberg : lorsque les gens du Haukadalr sont assemblés au *thing*, donnant le spectacle de la plus parfaite entente, le sage Gestr prédit que cette concorde ne durera pas plus de trois ans : c'est cette prédiction qui pousse Gísli à inciter ses amis à se lier par des liens solides, d'où l'étonnante cérémonie de la conjuration des frères. Mais, au terme de cette cérémonie, lorsque Thórgrímr retire sa main, forçant Gísli à faire de même, le héros déclare : « Tout s'est passé comme je le craignais, et ce qui a été fait ne sert à rien. Et je présume que le sort a fixé cela[2]. » Gísli est conscient de l'emprise du destin sur la vie des hommes ; à Audr qui se confesse à lui et lui demande pardon de son bavardage, il répond : « [...] chacun doit dire les paroles qui lui sont assignées par le destin, et ce que le sort a fixé devra se produire[3]. » Le passage le plus éloquent à cet égard — et probablement le plus beau que l'imagination des *sagnamenn* (auteurs de sagas) a jamais pu concevoir — se rapporte à Vésteinn. Revenu en Islande, il se sait environné d'ennemis. Le sort a voulu que les émissaires envoyés à sa rencontre aient justement pris le chemin qu'il n'a pas emprunté, mais, lorsqu'ils le rejoignent quand même et l'adjurent de rebrousser chemin, il fait cette splendide réponse : « [...] mais à présent, toutes les eaux vont vers le Dýrafjördr, et il faut que j'y aille[4]. » Il serait difficile de trouver une image plus émouvante de l'inexorable rigueur de l'*Ananké*, mais c'est aussi l'occasion de faire remarquer que nos personnages ne sont pas des instruments aveugles du destin : ce qui les distingue des héros des auteurs tragiques grecs est justement qu'ils sont conscients de ce qui les attend, qu'ils assument cela et savent qu'il est vain de tenter d'y échapper ; sauvage grandeur et surprenante sagesse que traduit cet épisode où les eaux qui coulent sont « le magnifique symbole de l'irréversibilité du sort[5] ».

La progression vers la conscience est particulièrement nette chez Gísli qui, à la fin de la saga, répond à son ennemi Eyjólfr lui demandant s'il compte encore s'échapper, qu'il ne se dérobera plus, alors même que son dernier rêve vient de lui prédire clairement sa chute définitive[6] : de subi, le destin devient accepté et conscient et finalement le héros est mené à l'accomplir volontairement.

La *vísa* dans laquelle Gísli se trahit[7] doit peut-être s'expliquer de la même façon. On connaît un autre exemple de ce genre de fait inexplicable, la strophe par laquelle Glúmr le Meurtrier révèle qu'il est l'auteur d'un crime que l'on a attribué à un autre[8]. Je croirais volontiers qu'il faut y voir l'expression d'un sentiment irrépressible de la justice immanente et, par conséquent, la volonté d'accomplir le sort. Mais nous

1. *The Icelandic Saga*, Lincoln, 1962, p. 92 et suiv.
2. Chap. VI, p. 581.
3. Chap. IX, p. 586.
4. Chap. XII, p. 589.
5. P. Hallberg, ouvr. cité.
6. Chap. XXXIV, p. 630.
7. Strophe 11, chap. XVIII, p. 600.
8. Voir la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, strophe 7, chap. XXIII, p. 1103.

disposons également d'autres éléments illustrant cette marche au destin : les rêves de Gísli, et ses « femmes de rêves ».

Les rêves sont un des constituants inévitables de toute saga. Leur caractère prémonitoire ne se dément guère et, comme ils nous sont presque toujours livrés sous forme poétique, nous y gagnons d'étranges images, d'une sauvage beauté. Ceux de la *Saga de Gísli Súrsson*, tant par leur nombre que par leur rôle, sont particulièrement déterminants. Alors qu'avant la proscription du héros, ils sont comparables à tous les rêves de saga, ces ornements prétextes à poésie, ils acquièrent, à partir du moment où Gísli est proscrit, une force et un envoûtement où l'auteur manifeste tout son talent, et deviennent — cas absolument unique — l'élément essentiel du récit : ils traduisent et intensifient le sentiment, inné chez Gísli, de la malédiction, la terreur qu'ils inspirent allant croissant de chapitre en chapitre. Le héros finira, comme Grettir, par ne plus pouvoir rester seul la nuit ; lui, l'invincible, aura peur et s'apercevra qu'il n'a plus qu'un moyen d'échapper à ses songes, c'est de les réaliser en recherchant la mort qu'ils lui prédisent. Les rêves de Gísli sont la figuration de son destin. C'est à de tels signes qu'on reconnaît le chef-d'œuvre, qu'on applaudisse au talent de l'artiste ou qu'on s'émerveille des dimensions que prend l'épopée parvenue à ce point. Plus qu'il ne se débarrasse de ses rêves, Gísli trouve le courage surhumain d'une fin sans exemple pour accomplir ces figurations de son sort.

On dira que le destin interprété de cette façon est à double face, puisqu'il y a deux « femmes de rêve » bien différentes, mais ce dualisme n'est qu'apparent dans la mesure où c'est la mauvaise femme de rêve qui triomphe et que, quelles que soient les interprétations que l'on veuille donner aux deux créatures, la bonne ne semble intervenir que pour faire regretter davantage la condition du héros, trait romantique s'il en est[1]. On est évidemment tenté de faire de la « bonne » femme une image du christianisme tandis que la mauvaise serait une figure du paganisme. On verra du reste que les traits chrétiens sont fort nombreux dans ce texte, ce qui rend très plausible le fait que l'auteur ait été un clerc. On peut également, de façon plus abstraite — mais ce genre de conceptions était-il familier aux Islandais du XIIIe siècle ? — voir en elles des symboles de l'espérance et de la crainte. Pour ma part, je verrais volontiers en ces deux femmes une forme de *hamingja*[2] couplée à une forme de *fylgja*[3], mais il semble que les figures symboliques dont se chargent les rêves de Gísli n'ont que peu d'importance auprès de leur autre valeur, proprement germanique, qui se perd dans la nuit des temps.

En effet, à la fin du chapitre XXVII, l'auteur précise[4] à propos de Gísli que « la bonne fortune n'était pas [toujours] avec lui[5] », ce qui rend le texte islandais où il est dit que le héros était *ógaefumadr*[6] : cela indique

1. Sur les significations qu'on a cru devoir trouver aux deux étranges créatures, voir Turville-Petre, « Gísli Súrsson and his Poetry : Tradition and Influence », *Modern Language Review*, 39, 1944 ; Ida L. Gordon, « The Origins of *Gísla-Saga* », *Saga-Book*, 13 ; Anne Holtmark, « Studies in the *Gísla-Saga* », *Studia Norvegica*, VI, 1951 ; Tanya Cubert, « The Construction of the *Gísla-Saga* », *Scandinavian Studies*, 31, 1959.
2. Esprits tutélaires attachés à la personne de l'homme.
3. Autre forme d'esprits, parfois tutélaires, parfois funestes.
4. Du fait de leur rareté, les interventions de l'auteur doivent toujours être étudiées avec attention.
5. P. 618.
6. C'est-à-dire : dépourvu de *gaefa*, cette chance qui décide en dernier lieu des succès d'un homme dans la vie.

nettement que Gísli ne pourra jamais être heureux puisqu'il n'a pas la *gaefa*, notion assez proche de celle de la *baraka* des Arabes. Chez cet imaginatif puissant qu'a dû être le personnage[1], la conscience de l'*ógaefa* a pu produire ce dédoublement : la « bonne » femme de rêve serait l'image de la *gaefa* qui aurait pu être, la « mauvaise » étant la figure, réelle celle-là, de l'*ógaefa*. Il y a de l'une à l'autre la distance qui sépare un rêve d'une réalité.

Cela dit, il est vrai que les *vísur* de cette saga attestent des influences chrétiennes, ce qui autorise à parler de la « christianisation » de Gísli. Björn K. Thórólfsson, qui a donné, dans l'excellente collection « Íslenzk Fornrit » un texte apparemment définitif de ce récit[2] ne doute pas que la strophe 19[3], par exemple, soit chrétienne. Sa seconde moitié, en particulier, contient des conseils qu'un Islandais du xe siècle ne pouvait en aucun cas concevoir, comme la lecture des *Hávamál*, dans l'*Edda poétique*, nous en convainc. On a d'ailleurs pu établir que la seconde moitié de cette strophe était tirée du livre d'Ezra. La strophe 17[4] appelle à peu près le même commentaire : elle est le fait d'un clerc; et j'y ajouterais volontiers pour ma part les strophes 12 et 15[5], celle-là contenant même dans son texte islandais le mot *sál* (âme), tout à fait étranger au monde païen germanique. On verra plus bas que toutes les *vísur* de la saga ne sauraient être du cru de Gísli : il semble évident que certaines ont été remaniées, recomposées, voire récrites en entier par un homme qui peut être soit l'auteur de notre récit soit un scribe ou un copiste opérant ultérieurement, ce qui me paraît faire gravement obstacle à l'opinion selon laquelle la pensée de Gísli serait teintée de christianisme, en raison, dit-on, de sa prétendue conversion effectuée lors de son voyage à Vébjörg[6]. On peut d'ailleurs se demander comment un chrétien pourrait continuer d'envisager comme sacré le devoir de vengeance. Il est permis d'avancer l'idée, pour conclure sur ce point, que les rêves de Gísli, figurations de son destin, ont été personnifiés et dédoublés, ce dédoublement étant bien moins le fait d'influences extérieures que de sa personnalité propre : le destin est bien ce *deus ex machina* qui mène le monde de la *Saga de Gísli Súrsson*, mais cela ne doit pas nous faire oublier l'intérêt que présente, en lui-même, l'homme.

On n'aura pas manqué d'être surpris par un trait permanent dans cette histoire : les personnages n'en sont pas des nobles, on ne leur connaît pas, comme c'est si souvent le cas, d'ascendance royale ou légendaire et, qui plus est, ceux dont nous savons d'autre part qu'ils furent de grands chefs et jouèrent dans la vie politique de leur pays un rôle souvent éminent — c'est-à-dire Eyjólfr, Thórgrímr et Börkr — nous sont présentés sous des dehors fréquemment misérables et, en tout cas, nulle mention n'est faite de leur noblesse d'origine. Comme son père Thorbjörn, Gísli n'est qu'un petit *bóndi*; il n'approche les rois ni en Norvège ni au

1. Ne nous dit-on pas qu'il n'a pas son pareil pour imiter les autres, ce qui requiert à n'en pas douter une riche imagination, et ne voit-on pas comment fonctionne cette imagination (voir l'épisode de Thórdr le Couard, chap. xx, p. 604)?
2. C'est sur cette édition que nous fondons notre traduction.
3. Chap. xxii, p. 608–609.
4. Chap. xxii, p. 608.
5. Respectivement, chap. xix, p. 602 et chap. xxi, p. 606.
6. L'actuelle Viborg au Danemark.

Danemark et fréquente essentiellement de petits paysans et s'il y a des *godar*[1] dans sa famille, ce n'est que par alliance.

Les sentiments humains comptent plus que la noblesse : Ingjaldr de Hergilsey, petit tenancier besogneux, ose répondre à Börkr, son propriétaire indigné de voir qu'il s'est permis de donner asile à son ennemi mortel : « J'ai de mauvais habits, et je ne m'affligerai pas si je ne les use pas ; et je mourrai plutôt que de ne pas faire à Gísli tout le bien que je peux et de ne pas le préserver des ennuis[2]. »

Je pense que l'on tient ici ce qui, aux yeux de beaucoup, fait la vraie valeur et l'excellence des sagas islandaises. Comme le dit parfaitement Einar Ól. Sveinsson[3], les Sagas des Islandais sont avant tout les histoires d'hommes vaillants, de héros, de preux et nombre de personnages qu'elles mettent en scène n'ont d'autres biens que leurs vertus physiques et morales, leur excellence humaine et leurs prouesses : « L'art divin des scaldes suffit à en faire des héros[4]. » Cet idéal porte un nom : *drengskapr*, qui est à peu près ce que nos épopées médiévales appellent bravoure, vaillance ou prouesse. Peu importe aux scaldes la noblesse d'origine : seule compte celle du cœur et c'est pourquoi des proscrits, mis au ban de la société et susceptibles d'être légalement abattus comme des chiens par le premier venu, peuvent devenir des héros de sagas. Indépendamment de tout prestige de nom ou de famille, le scalde prend en compte — et avec quelle attention passionnée ! — l'homme seul. On pourrait donner beaucoup d'exemples de ces êtres qui n'ont pour justifier leur incomparable prestige que la qualité de leurs vertus, leur courage, leur franchise et l'audace des défis qu'ils lancent au destin. Affligés, pauvres, persécutés, leur force tient à leur cœur et à leur bras. Et Einar Ól. Sveinsson de citer à l'appui de cette thèse les deux vers de Robert Burns :

The rank is but the guinae's stamp,
The man's the gowd for a' that[5].

On peut, bien sûr, déplorer l'absence de toute enluminure, de tout un aspect « Légende dorée », et la rudesse de ces Islandais primitifs nous montre qu'il convient d'assigner des limites au romantisme signalé plus haut. Cependant, quelle humanité dans ces textes, et quelle vie : quand on cesserait d'étudier le style des sagas, leur fond mythologique ou leur valeur documentaire, il resterait que ce sont les documents les plus prodigieusement vivants que nous possédions sur l'homme du Moyen Âge. Avant la naissance et les dieux, avant même le destin, il y a l'homme. De fait, on ne peut contester que Gísli soit, tel qu'il nous est présenté — non point déformé, grossi ou écrasé, mais complexe, contradictoire et si passionnément vrai —, un héros particulièrement humain. Homme donc, et aussi poète, ce qui a valu à son nom de parvenir jusqu'à ses compatriotes du XIIIe siècle puis jusqu'à nous ; comme tout poète, Gísli doit affronter le problème fondamental de la rencontre du rêve et de la réalité et ses « femmes de rêves » sont en définitive la figure que ce poète a donnée à son destin.

1. Pluriel de *godi*.
2. Chap. XXVI, p. 615.
3. *Sturlungaöld*, Reykjavík, 1953, p. 52 et suiv.
4. *Ibid.*
5. « Le rang n'est que la frappe de la guinée, L'homme en est le matériau. »

Il y a beaucoup à dire des strophes scaldiques (*vísur*) contenues dans ce texte. On sait que, selon l'une des théories reçues, une saga pourrait bien n'être qu'une histoire bâtie autour de quelques strophes léguées par la tradition[1] et en quelque sorte destinée à les présenter.

Or, il est tout à fait exceptionnel de rencontrer dans une saga de dimension moyenne autant de strophes que dans notre texte. La variété des mètres employés doit également attirer l'attention : trente strophes sont rédigées en *dróttkvaett*, deux en *kviduháttr*, une en *rúnhenda* et deux fragments de strophes sont l'un en *fornyrdislag*, l'autre en *dróttkvaett*[2]. Il semble à peu près assuré que la plupart de ces strophes sont nettement plus anciennes que le texte en prose qui les entoure : il est clair qu'elles lui ont servi de canevas, selon la pratique mentionnée plus haut, ce qui est d'ailleurs confirmé par le fait qu'elles ne coïncident pas toujours avec ledit texte — elles ne concordent d'ailleurs pas toujours entre elles — et que l'auteur fasse souvent de visibles efforts pour les amener d'une manière qui semble naturelle au lecteur. Quelques exemples suffiront à établir ce qui vient d'être avancé : alors que la strophe 15[3] nous dit que Gísli est condamné par le *thing* de Thórsnes, situé bien au sud du Geirthjófsfjördr, la 13[4] affirme que Gísli a appris sa condamnation par quelqu'un venu du nord. De même, les strophes 28, 30 et 40[5] s'intègrent très mal au texte, En outre, comme nous l'avons dit, beaucoup de *vísur* contiennent des termes archaïques qui n'évoquaient plus rien pour un Islandais du XIIIe siècle. Il faut considérer avec prudence cet indice, dans la mesure où la poésie scaldique est archaïsante par nature, mais cela nous incline néanmoins à penser que la plupart des strophes ont été composées bien avant le XIIIe siècle. De là à conclure qu'elles pourraient être l'œuvre de Gísli lui-même, en plein Xe siècle, il n'y a qu'un pas.

On a toutefois déjà remarqué que certaines strophes ont subi une très forte influence chrétienne et noté que celles qui attestent cette influence ne sont sûrement pas originales : les strophes 21 et 31[6] par exemple sont composées dans un mètre moderne qui n'existait pas avant le XIIIe siècle. Il est donc tout à fait possible que toutes les *vísur* ne soient pas l'œuvre d'un seul et même auteur, ni d'un seul et même « remanieur » : les strophes 17 et 19[7] d'une part, 25 et 27[8] d'autre part parlent des mêmes choses en termes tout à fait différents. Björn K. Thórólfsson suggère[9] qu'elles ont pu être refaites sur des fragments de *vísur* originales de Gísli, ce qui est bien possible; du reste, si les strophes scaldiques se sont transmises par la voie orale, on peut imaginer que toutes sortes de déformations et de modifications ont dû se produire.

Ajoutons à cela quelques remarques de détail qui donneront une idée de la complexité de l'étude de la poésie scaldique : un distique[10] attribué à Skeggi le Duelliste semble être très ancien, puisque le mètre et le vocabulaire employés le font dater de la première moitié du Xe siècle; on

1. Il s'agit le plus souvent d'une tradition orale.
2. Sur ces questions techniques, voir Régis Boyer, *La Poésie scaldique*, Louvain, 1987. Voir aussi n. 1, p. 43 et n. 1, p. 50.
3. Chap. XXI, p. 606.
4. *Ibid.*
5. Chap. XXXII, p. 625 ; chap. XXXIII, p. 627; chap. XXXVI, p. 633.
6. Chap. XXIV, p. 611 et chap. XXXIII, p. 627.
7. Chap. XXII, p. 608–609.
8. Chap. XXX, p. 623.
9. Dans l'Introduction à son édition de cette saga.
10. Chap. II, p. 576.

l'explique assez mal car il recèle probablement des significations mythiques obscures. Au contraire, la strophe 29[1] est récente : ni Gísli ni l'un de ses contemporains ne peuvent l'avoir composée et, jusqu'à la preuve du contraire, on l'attribue à l'auteur de la saga, qui apparaît, de ce fait, être selon toute vraisemblance un clerc. On est d'ailleurs en droit de penser que cet auteur avait sous les yeux un recueil des *vísur* de Gísli, puisque après la strophe 40, le texte précise : « Telle est la dernière *vísa* de Gísli[2]. »

L'auteur aurait donc disposé des *vísur* de son héros. Il n'a d'ailleurs pas tiré son œuvre toute faite de son imagination ou de sa mémoire. La *Saga de Gísli Súrsson* peut être datée de 1250 au plus tôt, de 1260 au plus tard, d'après une comparaison avec la *Saga de Snorri le Godi* qui traite de sujets familiers à notre texte[3]. Tout le monde semble être d'accord avec cette hypothèse de datation qui fait de la *Saga de Gísli Súrsson* une œuvre de la grande époque des sagas. Or, on a été frappé par l'importance que prennent dans cette histoire les traditions, ce qui est une preuve de véridicité[4] ; le meilleur exemple de cette importance est sans doute l'épée Grásída, qui devient une lance au cours du récit, et que nous retrouverons nommée dans la *Saga des Islandais*, pièce majeure de la *Sturlunga Saga* qui raconte des événements du XIIIe siècle. À trois siècles d'écart, le souvenir de Grásída demeurait donc vivace. De même, la pierre jetée par Gísli dans un îlot éloigné de la côte pour se faire reconnaître ressemble fort à une tradition. L'auteur ne semble pas avoir consulté de sources écrites : les noms des lieux norvégiens cités sont si déformés qu'on peut penser qu'il avait dû les apprendre de la bouche des marchands venant de ce pays.

Comme c'est souvent le cas avec les sagas islandaises, il est impossible d'arriver à des certitudes concernant l'identité de l'auteur. Que ce soit un homme des fjords ne paraît pas faire de doute, car il possède une connaissance remarquable des lieux. On a fait remarquer que l'épisode des deux domestiques de Gísli partant à la recherche de Vésteinn et le manquant[5] était d'une admirable précision : il n'y avait en effet qu'un seul endroit où les trois hommes pouvaient se croiser sans se voir et c'est exactement là — les adverbes de lieu islandais, pour compliqués qu'ils soient, sont parfois très précis — qu'ils se manquent. Bien d'autres épisodes illustreraient la connaissance minutieuse que l'auteur a de sa région, mais c'est à peu près tout ce que nous savons de lui. On a dit qu'il était probable qu'il fût clerc ; ajoutons que dans la mesure où son œuvre laisse entrevoir une profonde expérience de la vie, il semble qu'il ait été assez âgé lors de la composition du texte.

Il est évident que nous avons affaire à un très grand artiste. Björn K. Thórólfsson note[6] que la *Saga de Gísli Súrsson* est l'une des œuvres islandaises qui portent le plus sûrement, du début à la fin, la trace d'un grand talent et W. Koht écrit que « l'art du conteur de saga consiste ici à varier les scènes isolées, et à faire de chacune d'elles un petit drame ».

1. Chap. XXXIII, p. 627.
2. « *Sjá er in sidasta vísa Gísla* » (chap. XXXVI, p. 633).
3. Notons que Snorri le Godi n'est autre que le fils posthume de Thorgrímr le Godi assassiné dans son lit par Gísli (chap. XVI, p. 596-597).
4. Naguère, K. Liestol s'est servi de cette preuve pour appuyer sa théorie de la prose libre, théorie généralement abandonnée aujourd'hui.
5. Chap. XI, p. 588.
6. Ouvr. cité, p. XXI.

Le style de cette saga est sec, nerveux et, pour le traducteur, assez malaisé à rendre. Sa souplesse est admirable : le ton des chapitres « de rêves » diffèrent sensiblement de ceux qui narrent les réalités dans lesquelles on retrouve le laconisme cher aux anciens Islandais. Il semble même que la *Saga de Gísli Súrsson* soit, sous ce rapport, exceptionnelle ; il paraît en effet difficile d'être plus concis que Vésteinn qui s'écrie : « Touché » avant de s'écrouler, assassiné[1].

L'étude du plan de la saga démontre la rigueur de sa composition : l'introduction[2] se passe en Norvège et raconte brièvement l'histoire des ascendants directs du héros. Elle révèle la légende de l'épée Grásída et le caractère doux mais ferme de Gísli. Viennent ensuite seize chapitres consacrés à l'établissement des gens du Súrnadalr dans le Haukadalr, en Islande, et à la mise en place des éléments du drame à venir. La progression est très habile et procède par alternance et symétrie, comme le montre l'analyse de la première partie[3] :

Chap. IV et V : détails généalogiques obligés.

Chap. VI : premier fait déterminant, la conjuration des frères et son échec.

Chap. VII et VIII : détails conventionnels[4].

Chap. IX : deuxième fait déterminant, la conversation d'Audr et d'Ásgerdr, surprise par Thorkell.

Chap. X à XII : conséquences directes du chapitre IX, déménagement de Thorkell (X), refonte de Grásída (XI), retour de Vésteinn (XII).

Commence alors le drame extérieur, celui qui ne touche pas encore à Gísli ; il y a deux temps :

Chap. XIII à XV : assassinat de Vésteinn.

Chap. XVI à XVIII : assassinat de Thorgrímr.

Puis :

Chap. XIX : troisième fait déterminant, la trahison de Thórdís.

On voit clairement l'alternance entre les séquences qui font progresser l'action et les chapitres où se produisent les faits qui étayent le drame à venir. On note également la symétrie des deux crimes. Désormais tout est prêt pour la seconde grande partie[5] qui présente la calvaire du proscrit Gísli. Le principe de l'alternance joue désormais sur le thème du rêve entrelacé à celui de la longue traque du héros. Ainsi :

Chap. XX et XXI : condamnation de Gísli et ses vains efforts pour échapper à la proscription.

Chap. XXII : introduction du thème majeur, les rêves de Gísli.

Chap. XXIII à XXIX : premier temps de la proscription, en trois époques : les efforts ridicules d'Eyjólfr le Gris, l'épisode d'Ingjaldr conjugué à celui de Refr, la mort de Thorkell et ses conséquences.

Chap. XXX : reprise du thème des rêves de Gísli.

Chap. XXXI et XXXII : reprise des efforts d'Eyjólfr.

Chap. XXXIII : dernière apparition du thème des rêves.

Chap. XXXIV à XXXVI : mort de Gísli.

L'entrelacement est ici encore plus rigoureux que dans la première partie. Il faudrait d'ailleurs noter la progression en intensité dramatique

1. Chap. XIII, p. 591.
2. Chap. I à III, p. 573-577.
3. Chap. IV à XIX, p. 577-603.
4. On notera la discrétion avec laquelle l'auteur présente ces thèmes rebattus.
5. Chap. XX à XXXVI, p. 603-633.

des chapitres consacrés aux rêves, comme de ceux qui manifestent la vilenie des adversaires de Gísli. On pourrait également suivre les efforts croissants des femmes pour sauver le héros — en particulier ceux d'Audr — et les effets de plus en plus funestes de l'*ógaefa* du héros.

Un épilogue de deux chapitres nous renvoie en Norvège puis conclut la saga, ce qui assure la symétrie avec les trois chapitres d'introduction, de même que les dix-sept chapitres de la deuxième partie répondaient aux seize de la première. L'équilibre entre les deux grandes parties est d'ailleurs frappant : la première est, on l'a dit, « extérieure », alors que la seconde est « intérieure » car elle ne concerne plus que Gísli. Ainsi, les trois faits déterminants de la première partie sont des événements extérieurs à l'action quand ceux de la deuxième sont tout intérieurs puisque ce sont les trois rêves de Gísli. Toutes ces correspondances ne sauraient être le fait du hasard; il faut y voir, au contraire, la main de l'artiste conscient de son but qui a composé cette saga. Et de telles remarques sur l'économie du texte ne sauraient nous faire oublier la perfection avec laquelle sont brossés de menus tableaux comme la conjuration[1], la scène débordant de vérité et de vie des deux femmes assises à coudre et bavardant de leurs amours, les évocations de parties de balles sur le lac gelé, l'épisode tragi-comique de Thórdr le Couard, la poursuite en barque entre les îles, le passage d'un humour grossier chez Refr et sa mégère d'épouse, celui, d'une brutalité de drame, de la mort de Thorkell, le tableau épique, enfin, de la mort du héros : rien n'y manque, ni les paroles rares, ni le grossissement des actes, ni les notations réalistes, ni, finalement, la surhumanité.

Il y a lieu de penser que la *Saga de Gísli Súrsson* est indépendante en ce qu'elle ne doit rien à aucun autre texte. L'analyse qui précède en a donné indirectement maintes preuves et nous avons dit que ce texte constitue par certains de ses thèmes et par son style un phénomène isolé. Il existe cependant entre cette saga et d'autres d'intéressantes correspondances qu'il faut évoquer brièvement.

Le *Landnámabók* s'accorde en général avec notre saga, quelques questions de noms propres et de détails mises à part, mais on a établi qu'il était peu probable que notre auteur se fût servi du *Livre de la colonisation de l'Islande*, bien au contraire, puisque Björn K. Thórólfsson a émis l'hypothèse selon laquelle les auteurs des versions les plus récentes de ce livre, le *Sturlubók* et le *Hauksbók* auraient puisé tout ou partie de leur documentation dans la *Saga de Gísli Súrsson*.

D'autres textes recoupent le nôtre : la *Saga de Thórir à l'or* qui parle d'Ingjaldr de Hergilsey et de Gísli — mais on a pu établir que sa source est le *Landnámabók* — , la *Saga de Kórmakr*, qui cite Thórdís et lui donne deux fils, la *Saga de Björn champion des gens du Hítardalr*, qui évoque le *níd* dans les mêmes termes que Hólmgöngu-Skeggi au début de notre saga, la *Saga des fils du Droplaug* qui nous intéresse davantage dans la mesure où le meurtre de Helgi Ásbjarnarson qui y est raconté semble bien être inspiré de celui de Thorgrímr dans notre texte; mais c'est surtout avec la *Saga de Snorri le Godi* que l'on peut espérer découvrir des rapports, puisque Thorgrímr le Godi est aussi le père de Snorri, lequel est d'ailleurs nommé dans notre texte. Ainsi, il semble que la *Saga de Gísli Súrsson* soit la source des chapitres XII, XIII et XIV de la *Saga de Snorri le Godi*

1. Qui est la seule source complète que nous ayons de cette pratique.

(ici, p. 216–221). On s'est livré à de minutieuses comparaisons entre le chapitre XIV de celle-ci et le chapitre XXXVII de la nôtre, l'un et l'autre traitant exactement du même sujet : sans entrer dans le détail des conclusions présentées à cette occasion, disons seulement que l'influence de notre saga sur celle de Snorri paraît être directe, les désaccords de détails concernant les chapitres en question — comme par exemple la gifle reçue par Thórdís — ne tenant qu'à une naturelle différence de perspective, puisque le héros n'est pas le même dans l'un et l'autre cas. Je ne suis pas sûr qu'il y ait là matière à des conclusions aussi hasardeuses que celles de K. Liestol qui y voit la preuve que tout auteur de saga se fonderait sur des traditions orales ; je crois au contraire que nous tenons en l'occurrence une bonne illustration de l'art de nos auteurs qui orientent leur récit en fonction du ou des personnages que, pour des raisons d'économie interne, ils tiennent à mettre le plus en lumière. Les concordances existant entre notre saga et d'autres textes prouvent seulement, s'il en est besoin, l'historicité de Gísli.

Il est toujours malaisé de chercher à dater avec exactitude les faits racontés dans une saga islandaise, mais le texte contient à cet égard trois indications intéressantes : on apprend en effet que l'arrivée en Islande de Thorbjörn Súrr date de la fin du règne de Hákon Adalsteinsfóstri et que lorsque les quatre frères jurés s'en vont deux par deux en Norvège c'est le roi Harald Gráfeldr qui gouverne ce pays, ce qui nous permet donc d'avancer la date de 950. Il est également dit, ici comme dans la *Saga de Snorri le Godi* que Snorri naquit quelques mois après la mort de son père Thorgrímr. Sans détailler plus ces indications[1], précisons seulement que les deux premières n'ont pas une précision telle qu'elles suscitent une décision définitive. En revanche, grâce à la troisième, on peut sans trop de risques dater ainsi les événements de la saga :

960 : serment des frères jurés.
961 : voyage en Norvège et au Danemark des frères jurés.
962 : retour des frères jurés en Islande et assassinat de Vésteinn.
963 : mort de Thorgrímr le Godi.
964 : proscription de Gísli.
970 : Gísli est chez Thorgerdr et y passe l'hiver.
971 : *idem.*
973 : Gísli est chez Ingjaldr de Hergilsey.
975 : Assassinat de Thorkell par Bergr.
977 : mort de Gísli qui aura été proscrit pendant treize ans, comme le dit la saga.

Trois siècles se sont donc écoulés entre les faits racontés et le moment où la saga a été écrite. Quant à la durée de la proscription de Gísli, si elle n'est pas un record — ce record appartient à Grettir le Fort — elle représente tout de même un exploit : le proscrit islandais était véritablement au ban de la société, à un point tel que se maintenir en vie dans ces conditions était un tour de force.

Texte étrange donc, et qui détonne dans l'ensemble de cette production littéraire. Gageons qu'à beaucoup de lecteurs il paraîtra plus « moderne », plus accessible, que bon nombre d'autres sagas. C'est sans doute pour cela que le tout jeune cinéma islandais s'est imposé d'emblée par un chef-d'œuvre, *Le Hors-la-loi* (*Útlaginn*) d'Ágúst Gudmundsson,

1. À ce sujet, voir Björn K. Thórólfsson.

qui est une adaptation de la *Saga de Gísli Súrsson.* Et si l'on tient que le mythe revient avant tout à une belle histoire d'amour et de mort, ce texte, contrairement à d'autres, tend à s'évader de l'« histoire » pour nous faire pénétrer dans une fiction que notre invincible besoin de belles images nous interdit de reléguer catégoriquement dans la légende.

NOTES

Page 573.

1. La rédaction plus ancienne de la saga dit « Haraldr à la belle chevelure », mais il semble plus vraisemblable que ce soit notre texte qui ait raison. Hákon, fils adoptif du roi d'Angleterre Athelstane, régna sur la Norvège de 933 ou 935 à 960 environ, après de sanglants démêlés avec son frère Eiríkr à la hache sanglante. Voir n. 1, p. 136.

2. La version ancienne de la saga le surnomme *Gullhjálmr* (au casque d'or), mais ce surnom n'est attesté nulle part. Au contraire, celui de *Skerauki* est connu; ce qui ne l'empêche pas de rester obscur et intraduisible. Cela peut signifier qu'il est né dans un pays de montagnes, de roches *(sker)*, et qu'il y a grandi (*auki* viendrait de *vaxa*) : c'est ce que pense Lind (*Personbinamn*, *Nordisk kultur*, Copenhague, 1931, p. 322). Björn K. Thórólfsson (Íslenzk Fornrit, VI, Reykjavík, 1943) pense que le surnom lui viendrait plutôt de quelque exploit personnel, comme de s'être enfui dans les rochers ou d'y avoir accompli quelque prouesse : soit « qui est devenu célèbre parmi les rochers »; plus probable, « l'escaladeur de rochers ».

3. Le *hersir* était une sorte de chef en Norvège. Voir n. 11, p. 3.

4. Cette précision n'est pas aussi superflue qu'il y paraît. La coutume, chez les anciens Scandinaves, était de faire élever ses enfants par quelqu'un d'autre : un parent, un ami, ou simplement une personne que l'on voulait honorer (voir n. 1, p. 16). Le mot *fóstri* désignait alors, soit le fils adoptif, soit le père nourricier. On vient de voir (n. 1) que le roi Hákon avait été élevé par le roi Athelstane. Dans la suite de la saga (chap. x, p. 587), on verra que Gudrídr fille d'Ingjaldr et son frère Geirmundr sont respectivement *fóstri* de Gísli et de Thorkell.

5. Nordmoerr est en Norvège, de même que le fjord Fibuli, aujourd'hui appelé Aarvaagfjorden.

6. Les esclaves étaient le plus souvent des prisonniers faits au cours de raids vikings. Leur condition n'avait rien à voir avec celle de leurs homologues en Europe occidentale. Ils étaient déchus des droits civiques, mais pouvaient aisément s'affranchir; voir chap. xxvi, p. 614-615.

7. *Blakki*, mot d'origine norvégienne, qui n'est attesté, en islandais, que dans cette saga.

8. Sur les *berserkir*, vois n. 8, p. 3.

9. On se battait beaucoup en duel aux premiers temps du monde scandinave. Cela se passait le plus souvent sur un îlot (d'où le mot *hólmganga* d'après *hólmr* : îlot, et *ganga* : le fait d'aller); il fallait délimiter l'enceinte du duel, fixer les conditions avant de se battre, etc.

Page 574.

1. Voilà un des meilleurs exemples de tradition vénérable en Islande. Le nom de l'épée vient probablement de *grár* (gris), couleur conventionnellement attribuée au fer et à l'acier dans les *kenningar* (métaphores) des scaldes. *Grásída* signifierait alors: aux flancs gris. L'arme qui porte ce nom — tantôt épée, tantôt lance — se retrouve dans maintes sagas, et jusque dans la *Sturlunga Saga*. On lui attribuait des propriétés merveilleuses, comme le dit précisément notre texte; il était d'ailleurs très fréquent de donner un nom aux armes et de faire intervenir des sorciers pour présider à leur fabrication. On en trouvera l'illustration au chapitre XI, p. 587-588.

2. L'île Freid, en Norvège.

Page 575.

1. Cette répétition se trouve bien dans le texte. Björn K. Thórólfsson s'autorise du procédé pour conclure à la grande antiquité de ce passage.

2. Hólmgöngu-Skeggi signifierait proprement: Skeggi le Duelliste-qui-va-dans l'îlot; voir n. 9, p. 573.

Page 576.

1. Voir les détails qu'on laissait entrevoir à la note 9 de la page 573. Cette « loi du duel » concernait sans doute le choix des armes, la délimitation du terrain — par des rameaux de coudrier, et probablement selon des rites sacrés, d'autant que l'on faisait ordinairement précéder le duel par un sacrifice d'animaux aux dieux —, et surtout le taux des amendes qu'aurait à payer le vaincu s'il n'était pas tué, ce qui sera le cas ici. Il arrivait que le duel se terminât au premier sang; il était assez rare qu'il fût un combat à outrance. En cas de blessures, il fallait que le vaincu payât une compensation pour se racheter et conserver sa condition d'homme libre. Les différents taux de compensation étaient minutieusement consignés par le droit coutumier de l'époque. On en trouvera un excellent exemple dans le chapitre IV de la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, lorsque Eyjólfr se bat contre un *berserkr* (p. 1060-1061). On pense qu'il fallait un marc et demi d'or pour se racheter et rester homme libre.

2. La coutume évoquée ici est l'une des plus curieuses et des plus passionnantes du monde antique. Elle évoque assez bien les « épigrammes » de la Grèce archaïque: il s'agit de tuer par le ridicule. Voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LVII, p. 119-120 et n. 3, p. 119.

3. Les domestiques auront à faire un tertre pour enterrer le cadavre de Skeggi; on admirera au passage le laconisme du langage.

4. La précision n'est pas inutile. Il arrivait souvent que, dans ce genre de combats singuliers, les combattants s'adjoignent un aide, dont le rôle était précisément de protéger le duelliste par un bouclier. Si c'était un honneur que de tenir le bouclier devant quelqu'un, c'était un signe de grande bravoure que de se passer de ce service.

5. Encore une épée qui porte un nom; voir n. 1, p. 513 et n. 1, p. 574. *Gunnlogi* peut signifier « flamme (*logi*) de la bataille (*gunnr*) ».

6. C'est à présent une île qui est personnifiée. On pense généralement tenir ici quatre vers — avec les deux qui suivent — de la plus grande antiquité, et tels qu'une longue tradition a pu les rapporter aux oreilles de l'auteur de notre saga. Dans le texte, on perçoit un parallèle dans

l'expression et les allitérations des deux distiques, — mais une traduction ne peut parvenir à le faire ressortir.

7. Ce second distique est particulièrement malaisé à rendre en français. Le verbe *hrokkva*, que nous avons rendu par « craqué », serait plutôt, en fait, quelque chose comme « ramper » : on compare ici l'épée à un serpent, image presque banale dans la poésie scaldique. Et nous avons rendu par « lame » le mot *hroefrakki*, dont le sens est plutôt « manche » — qui désignerait alors une lance. Il n'est pas exclu que les deux distiques contiennent une allusion d'ordre sexuel.

8. Voir la fin de la note 1 de cette page.

Page 577.

1. Qu'on n'aille pas croire que ce genre de brimades était exceptionnel : les sagas islandaises donnent de très nombreux exemples du procédé (voir n. 1, p. 473). La plus célèbre de toutes les sagas, celle de Njáll le Brûlé, tire même son titre du fait que son héros est brûlé avec toute sa famille et toute sa maison. On trouve dans la *Sturlunga Saga* d'autres exemples du procédé; mais le plus connu demeure le fameux incendie de Flugumyrr, dans la *Saga des Islandais*.

2. Le *sýra* était un petit lait aigre que l'on conservait et que l'on buvait en lieu et place de bière, boisson chère et rare. Les Islandais modernes n'en ont pas perdu l'usage : le *súrmjólk* d'aujourd'hui, sorte de yaourt en plus aigre et en plus liquide, reste une de leurs boissons favorites.

3. Ils marchent en se cachant derrière la fumée qui provient de l'incendie.

4. Les îles Asen, en Norvège.

5. De tous les personnages dont il est question dans ces chapitres, seuls Thorbjörn Súrr et ses fils semblent avoir existé réellement, et sont attestés par d'autres sources dont le *Livre de la colonisation de l'Islande*.

6. L'action se déroule maintenant en Islande. Le Dýrafjördr se trouve au nord-ouest de l'île, entre l'Arnarfjördr et l'Önundarfjördr, dont il sera d'ailleurs question dans la saga; voir p. 588 et n. 3. On ne s'étonnera pas de la durée de la traversée : si elle ne compte pas parmi les plus courtes, elle n'est pas excessivement longue. On se rappellera que les vikings naviguaient sans boussole, à la merci des vents et des courants, et que les mers qui entourent l'Islande sont particulièrement dangereuses.

7. Forme abrégée pour *Haukadalsáróss*, « embouchure de la rivière du Haukadalr » (qui signifie lui-même, soit « val du Faucon », soit « val du dénommé Haukr »). Comme c'est là que se déroulera la plus grande partie de l'action, on fera bien d'en repérer l'emplacement sur une carte : dans le Dýrafjördr, sur la côte sud, et à peu près au milieu du fjord.

Page 578.

1. Exemple de surnom éclipsant le nom : les enfants de Thorbjörn ne s'appelleront pas, comme il serait normal, Gísli, Ari ou Thorkell Thorbjarnarson, mais *Súrsson*, fils de Súrr. Quant au surnom lui-même, l'explication qu'en donne le texte est sujette à caution. Le surnom de Súrr a dû être donné à Thorbjörn à cause de ses origines : il vient du Súrnadalr. C'est d'autant plus probable, que ce surnom ne lui a été donné qu'une fois arrivé en Islande. L'explication qu'en donne l'auteur de la

saga, dans la ligne suivante, est fantaisiste. Comme bien souvent, les auteurs de sagas, férus d'étymologies populaires, s'efforcent de justifier les surnoms ou noms de lieux qu'ils n'entendent pas (voir en particulier, n. 2 et n. 3, p. 207 et n. 4, p. 393).

2. Le texte dit exactement *ónumin*, [habitées, mais] non encore colonisées, pas encore prises. On a donc beaucoup écrit, comme on s'y serait attendu, sur cette curieuse leçon. Gudbrandur Vígfússon et Finnur Jónsson se sont tirés de difficulté en prenant la leçon pour une erreur : ils lisent *numin* au lieu de *ónumin*. Cependant, tous les manuscrits que nous possédons de la saga donnent bien *ónumin*. Konrádur Gíslason (*Safn til sögu Islands*, Reykjavík, t. I, p. 702) propose donc une autre interprétation du mot : prises, mais non habitées, désertes. Cela est fort possible : les colonisateurs s'attribuaient souvent d'immenses territoires qu'ils ne pouvaient coloniser tout entiers, d'autant que notre saga se déroule à peine un siècle après les débuts de la colonisation (qui a commencé, sans doute, en 874). D'autre part, toute cette partie de l'Islande est particulièrement « désolée », selon la remarque d'Eyjólfr à Audr, chap. XXXI, p. 625 (il y a des années où les rayons du soleil n'atteignent pas le fond de certains fjords du nord-ouest). La difficulté ne semble pourtant pas tout à fait résolue, à cause du mot « toutes » (*öll*) qui figure dans le texte.

3. C'est Ánn au manteau rouge qui est frère d'Oddr l'Archer (Orvadr-Oddr), personnage extrêmement célèbre en Islande, à qui est consacrée toute une saga; mais c'est une des plus extravagantes de toutes les sagas mythico-héroïques islandaises. On retrouve Oddr l'Archer dans la première partie de la *Saga de Hervör et du roi Heidrekr* (*Hervarar Saga og Heidreks*), trad. R. Boyer, Paris, Berg International, 1987.

4. Tout ce passage généalogique est repris du *Landnámabók*.

5. De cette coutume, on va trouver de nombreux exemples dans la suite du texte, puisque notre saga est particulièrement sanglante. On couchait le mort dans une sorte de tumulus (*haugr*). Il était vêtu d'une certaine façon, souvent couché dans un bateau en souvenir de ses exploits de viking, et accompagné de la plupart des objets précieux ou des animaux chers qui lui avaient appartenu.

6. Le surnom de ce personnage, qui n'est d'ailleurs attesté par aucune autre source, est obscur. S'agirait-il de *núp*, « la montagne », sur laquelle se trouverait *selit*, « la bergerie », où peut-être l'on aurait trouvé Thorbjörn nouveau-né? C'est ce que pense Björn K. Thórólfsson.

Page 579.

1. Fils de Thorbjörn Súrr et frère de Gísli; sur son nom, voir n. 1, p. 578.

2. C'est un des plus fameux *thing* de province de l'Islande. Thórsnes se trouve à l'ouest de l'Islande, plus bas que le Dýrafjördr, dans le Breidafjördr. Sur la colonisation de cette région, l'instauration du *thing*, et les aventures tragi-comiques auxquelles elles ont donné lieu, voir les premiers chapitres de la *Saga de Snorri le Godi*, p. 205 et suiv.

3. Étant donné que cet événement, d'après les sources les plus sûres — *Saga de Snorri le Godi* et annales islandaises — , n'a pas dû se produire après 955, il est certain que Thorsteinn le Preneur-de-Morues était mort depuis longtemps. Il semble donc que notre saga confond deux *Thorsteinn* : le Preneur-de-Morues, et le Noir, lequel a dû mourir vers 960 (voir n. 5, p. 400).

4. La confusion fait suite à la précédente : on ne connaît pas de fille de Thorsteinn le Preneur-de-Morues qui ait nom Thórdís. En revanche, on sait, d'après le *Landnámabók*, que Thorsteinn le Noir avait une fille ainsi nommée ; mais il y est dit qu'elle épousa Thorkell le Loqueteux, fils de Rauda-Björn (voir n. 2, p. 401).

5. Le *thing* des gens du Dýrafjördr, non celui de Thórsnes. On sait que des *things* régionaux avaient lieu dans les divers districts de l'Islande, pour y faire connaître les décisions prises au *thing* général *(althing)* de Thingvellir, et pour connaître des affaires qui ne nécessitaient pas l'intervention de la cour suprême *(lögrétta)*.

6. Voir note précédente. Le nom a donné lieu à savantes discussions : on ne croit pas qu'il ait jamais existé un *thing* de ce nom. En revanche, comme on connaît un *thing* de Valseyrr, on a pensé qu'il y avait erreur de graphie ou confusion ; pour Björn K. Thórólfsson, le nom pourrait avoir existé anciennement et ensuite remplacé par Valseyrr.

7. Ces deux personnages ne sont attestés par aucune autre source.

8. Nous avons traduit *gardr* par « enclos ». C'est l'enceinte, généralement faite de pieux de bois reliés par des mottes de terres et des pierres, qui délimitait à proprement parler la maison : ensemble des bâtisses de la ferme, et *tún* ou pré domestique (voir n. 2, p. 236). Le *gardr* était une manière d'enceinte sacrée (voir n. 1, p. 271) : enfermer deux domaines dans un seul *gardr* était sûrement la plus grande marque possible d'affection.

9. Le *godord* est une subdivision administrative qui tire son nom de son chef, le *godi*, autorité religieuse et politique. Les limites d'un *godord* ne sont pas géographiques. Chaque homme choisit son *godi* à sa guise ; ce faisant, il manifeste son allégeance à ce *godi* et devient son *thingmadr* : il remet ses procès entre ses mains, mais s'engage à l'assister en toutes choses. Voir n. 2, p. 190 et n. 1, p. 311.

10. Le texte dit *várthing*, thing de printemps (voir n. 2, p. 213).

Page 580.

1. On appelle *búd* les espèces de baraquements provisoires que les gens édifiaient pour la durée du *thing*, et dont on peut encore voir des traces aujourd'hui. Quelques poutres reliées par des toiles ou des mottes de gazon en constituaient l'essentiel.

2. Un *thing* de printemps se déroulait en deux temps. Au *sóknarthing*, d'abord, ou *thing* général — dont il est question ici —, on réglait les litiges d'intérêt général et les affaires judiciaires. Suivait le *skuldathing* ou *thing* des dettes : on y payait les dettes que l'on avait contractées dans l'année. Les jugements étaient rendus pendant le *sóknarthing* seulement. Le *thing* de printemps prenait place au plus tôt quatre semaines, et au plus tard six semaines après le début de l'été. Il n'y a pas de contradiction dans les termes, l'Islande ne comptant administrativement que deux saisons, l'été et l'hiver — printemps et automne étant probablement des survivances de parler norvégien.

3. Les gens du Haukadalr sont les mêmes que les gens du Súrnadalr. Le premier terme se réfère à l'Islande, le second aux origines norvégiennes.

4. On arrive maintenant à l'un des passages les plus curieux de la saga. La coutume de devenir « frères jurés », sur les modalités d'exécution de laquelle la suite du texte va donner tous les détails désirables, est

attestée par d'autres textes, et surtout par celui qui en tire son titre: *Fóstbroedra Saga*, la *Saga des frères jurés.* Voir R. Boyer: *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986, p. 148.

5. On appelle ces bandes de gazon des *jardarmen*, ou colliers de terre. On comprend qu'il s'agit de faire une sorte de pont très bas, constitué de deux longues bandes de terre recouverte de gazon, se rejoignant en haut. Voir n. 3, p. 417.

Page 581.

1. On ne manquera pas d'être impressionné par la minutie et le luxe des précisions. Il faut comprendre ceci: la lance était fichée en terre de telle façon qu'un homme debout puisse saisir de la main tendue les clous qui attachent le fer au manche, sans avoir à se courber. Ces clous eux-mêmes, les *geirnagli*, avaient une grande importance rituelle et... technique. C'étaient deux longs clous qui fixaient le fer au manche. Ils devaient se rencontrer à l'intérieur du manche. On comprendra aisément que la solidité de l'arme tenait à celle de ces clous. Quant à la lance elle-même dont il est question ici, c'est une lance incrustée. Il s'agit probablement d'incrustations d'or ou d'argent faites sur le bois et peut-être même sur le fer de la lance. Les anciens Scandinaves avaient un soin jaloux et un amour passionné de leurs armes (voir n. 4, p. 218). On en trouvera un autre exemple convaincant dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, chap. VI et VIII, p. 1063 et 1069.

2. Tout ce passage est la source la plus sûre et la plus précise que nous possédions sur cette curieuse coutume de la fraternité jurée, dont les origines doivent se perdre dans la nuit des temps. L'opinion courante est que la force qui s'attache à cette pratique doit provenir d'une inféodation à la terre-mère (voir Valtýr Gudmundsson, « Fóstbraedralag », *Threm ritgerdum til Páls Melsteds og W. H. Vogt*, Copenhague, 1982). On notera que, si de nombreux exemples de cette coutume figurent dans d'autres sagas, seule la nôtre donne certaines précisions: ces serments, par exemple, l'invocation aux dieux, aussi. En revanche, la pratique qui consiste à mêler son sang à la terre est couramment décrite (voir, par exemple, *Gull-Thóris Saga*). Ces coutumes étaient reconnues par les anciennes lois (voir *Gulathingslög*, version ancienne, chap. CCXXXIX). On notera encore que les liens ainsi créés étaient plus forts que tout. Rien ne pouvait délier les serments faits en de telles occasions. Toute la suite de l'histoire en sera une convaincante illustration.

3. Il faut prêter grande attention aux conséquences de cette attitude de Thorgrímr, dont la jalousie et les mesquineries font le vilain personnage de cette saga. Après son refus, les frères jurés se répartissent donc en trois groupes, à la composition desquels il faut prendre garde: le groupe Gísli-Vésteinn, le plus solide des trois, en raison du caractère des deux personnages; le groupe Thorkell-Thorgrímr, que des liens de parenté rattachent encore, mais qui unit les deux « pauvres types » de l'histoire; le groupe Thorkell-Vésteinn. On notera surtout qu'il n'y a pas de groupe Gísli-Thorgrímr, ni, bien entendu, de groupe Vésteinn-Thorgrímr. En fait, des quatre frères jurés, *pas un seul* ne survit à l'histoire. Et c'est précisément à cause de ces serments manqués qu'ils mourront tous, selon un enchaînement d'une rigueur mathématique: en

conséquence de sa jalousie stupide, Thorgrímr tuera Vésteinn; Gísli, tenu de venger Vésteinn, tuera Thorgrímr; les fils de Vésteinn tueront Thorkell, complice indirect de Thorgrímr; les parents de Thorgrímr condamneront Gísli, puis le tueront. Si nous insistons autant, c'est qu'il y a là une image claire du destin inexorable, quoiqu'il ait pris sa source dans la vilenie d'un homme, Thorgrímr. C'est dire que ce passage est, de loin, le plus important de toute notre saga.

4. Si l'on doutait des conclusions de la précédente note, voici qui serait de nature à effacer tous soupçons. Gísli a une manière de don de seconde vue, on nous le dit plusieurs fois dans le texte. La phrase qu'il prononce ici est significative. C'est le sort qui conduit l'histoire. À diverses reprises, l'auteur ne manquera pas de nous le faire entendre de nouveau.

5. La façon de compter des anciens Germains est des plus compliquées. L'unité est ici le « cent », qui compte cent vingt aunes de vadmel, tissu que filaient les Islandais avec la laine de leurs moutons (voir n. 4, p. 273). Quatre cents de bois représentent donc la valeur en bois de quatre cent quatre-vingts aunes de vadmel. Avant 1200, l'aune islandaise mesurait 15,5 centimètres. Après 1200, elle fut doublée: 33 centimètres. À l'époque qui nous concerne, 480 aunes représentaient donc soixante-quatorze mètres et quarante centimètres de vadmel.

6. Il y a quelque incohérence dans le texte. Thorgrímr ne pouvait pas avoir de fils en état de faire la commission en question, pour la très simple raison qu'il ne pouvait guère avoir lui-même plus de vingt-cinq ans à ce moment.

Page 582.

1. Thorgrímr réveille le Norvégien avant de le tuer, car on ne tuait pas un homme endormi. C'était un *mórd*, un assassinat honteux, si honteux que son auteur était mis immédiatement hors la loi. On verra par la suite que la saga fait de scrupuleuses distinctions entre « assassinat secret » (*launvíg*), pour lequel l'auteur doit laisser son arme dans la blessure, et *mórd*. Le meurtre normal, si j'ose dire, celui qui s'accomplit en plein jour, s'appelle *víg* (voir n. 2, p. 125).

2. Respectivement val du Petit-Déjeuner et chute des Norvégiens. Tous les auteurs de sagas montrent une grande curiosité pour la toponymie et s'efforcent de la justifier par des raisons historiques.

3. Voir n. 1, p. 573.

4. Par serment d'allégeance, selon la coutume de l'époque. Ce serment, qui n'était guère contraignant, le deviendra plus tard, quand les rois de Norvège manifesteront des prétentions sur l'Islande; voir la *Sturlunga Saga*.

Page 583.

1. Probablement Bjálfi le Barbu.

2. C'est l'actuelle Viborg.

3. On ne connaît ce personnage par aucune autre source, mais il n'y a pas de raison de douter de son existence. Voir la *vísa* 5, p. 593.

4. Ce genre d'association était très fréquent: on s'associait pour acheter un bateau ou sa cargaison, et l'on répartissait ensuite les bénéfices. Voir n. 6, p. 3.

5. Une once vaut le huitième d'un marc. Voir n. 4, p. 403.

6. Voir n. 1, p. 411.

Page 584.

1. Du *fadm*, unité de mesure que nous rendons par « toise », il y a évidemment un souvenir dans le *fathom* (brasse) anglais. Le *fadm* coïncidait avec la longueur des deux bras étendus, quelque chose comme notre toise française. De toute manière, une pièce de cent toises de long ne pouvait être que fort vaste, et plus importante qu'une simple cuisine. Il devait s'agir d'une *skáli*, la pièce principale des demeures islandaises (voir n. 1, p. 236).

2. Il faut comprendre que la demeure est bâtie sur une pente, et qu'un côté est plus élevé que l'autre. La pièce où se trouvent les deux femmes est située du côté du fjord.

3. Il s'agit d'une coutume qui, paraît-il, demeure vivace en Islande : quand une femme coud une chemise pour un jeune homme, c'est qu'elle veut lui signifier son amour. Audr plaisante donc Ásgerdr sur l'amour qu'elle porterait à Vésteinn.

4. Cette insinuation perfide et bien féminine est fort douteuse. Audr et Thorgrímr habitaient très loin l'un de l'autre à l'époque où ils auraient pu se voir « fort souvent ».

Page 585.

1. Le mariage islandais était autant, et plus souvent, une affaire d'argent qu'une liaison amoureuse (voir n. 1, p. 224). Toute femme qui se mariait apportait, bien entendu, une dot *(heimanfylgja)*, qui consistait en biens meubles, en argent, en terres surtout, et, plus encore, en assistance familiale : entrer dans une famille signifiait avoir toute cette famille à ses côtés en cas de procès. Le marié apportait à sa femme un douaire *(mundr)*, qui consistait surtout en argent et en biens meubles, et demeurait la propriété inaliénable de la femme, de même que sa dot. Si le douaire n'était pas payé, le mariage n'était pas légal, et les enfants conçus de cette union n'étaient pas légitimes. Le montant minimum du douaire, qui était d'un marc (un peu plus en Norvège : douze onces), était appelé : douaire du pauvre. En cas de divorce ou de séparation, la femme pouvait reprendre douaire et dot, comme Ásgerdr en fait la menace ici. On comprend la réflexion de Tacite (*Germania*, chap. XVIII) : « Ce n'est pas la femme qui apporte une dot au mari, mais le mari à la femme. »

2. Selon le *Grágás*, le code civil de l'Islande ancienne, une femme et son mari étaient légalement séparés s'ils restaient trois ans sans partager le même lit (Ib, 55). Le divorce était chose courante en Islande : il suffisait à la femme de prendre des témoins de la raison pour laquelle elle se proclamait séparée de son mari. La formule rituelle était : « Je ne reviendrai plus dans ton lit »; voir chap. XXXVII, p. 634.

Page 586.

1. Voir n. 4, p. 581. Il ne suffit pas de dire que Gísli est mené par le destin : il en est l'instrument conscient, bien qu'impuissant.

2. C'étaient quatre jours à la file, à la fin du printemps, fin mai probablement, où l'on avait le droit de déménager, où les bannis devaient changer de résidence, où les acheteurs entraient dans leurs nouvelles possessions (voir n. 2, p. 195). Par la suite, il y en eut quatre autres à la

fin de l'automne, en octobre. Ces coutumes subsistent toujours en Islande.

Page 587.

1. Le mot *ómegd* désigne l'ensemble des personnes qui sont à la charge d'un propriétaire libre *(bóndi)* : impotents, vieillards, indigents, vagabonds et mineurs. La législation de l'ancienne Islande en prenait grand soin, et ce curieux pays possédait déjà au xe siècle un système collectiviste de sécurité sociale, qui prouve que notre époque n'a rien inventé en ce domaine. Certains de ces *ómagi* étaient à la charge du district, d'autres, à la charge des particuliers.

2. Un autre manuscrit de la saga précise : « C'étaient les enfants d'Ingjaldr, leur parent »; mais on ne sait pas de quel Ingjaldr il s'agit. Voir aussi p. 612 et n. 3.

3. Ce sont les trois nuits — les anciens Islandais ne comptent ni par jours, ni par années, mais par nuits et par hivers — par lesquelles commence officiellement l'hiver : aujourd'hui sans doute, les 24, 25 et 26 octobre. On marquait ces dates par des banquets et des sacrifices aux dieux, comme il est dit dans notre saga. Voir n. 1, p. 480.

4. Si l'on doutait de la présence, à la rédaction de cette saga, d'une main catholique, on en aurait ici une excellente preuve. Doit-on soupçonner Gísli de s'être converti au christianisme lors de son voyage à l'est (voir la Notice, p. 1677)?

5. Dans toutes les sagas interviennent des sorciers, magiciens, devins, etc. La force de leurs charmes et la crainte dans laquelle on les tenait, bien que la loi les condamnât sévèrement, comme on le verra chap. xix, p. 601, sont attestées partout.

Page 588.

1. On a déjà parlé des incrustations sur les armes (voir n. 1, p. 581.) Il n'était pas impossible que ces incrustations aient été des runes, auxquelles, on le sait, étaient attribués des pouvoirs magiques. Toutefois, il y a des érudits pour considérer que le mot *mál*, ici traduit par « incrustations », pourrait signifier tout autre chose : un fil d'or ou d'argent que l'on ferait courir à l'intérieur du fer ou de la lance ou de la lame de l'épée. C'est bien possible, sans empêcher pour autant les incrustations et leur pouvoir maléfique. Voir, sur ce sujet, Gísli Brynjolfsson, *Annaler för Nordisk Oldkyndighed*, Copenhague, 1852, p. 103; Falk, *Waffenkunder Skrifter utg. av Det Norske Videnskaps*, Akademi i Oslo, 1925; *Saga de Glúmr le Meurtrier*, chap vi et viii, p. 1063 et 1069 et R. Boyer, « La Guerre en Islande à l'âge des Sturlungar », *Inter-Nord*, n° 11, décembre 1970, p. 184-202. D'autre part il semble bien que ce soit sur le manche que les incrustations aient été faites. Mais le texte n'est pas sûr : peut-être faut-il comprendre que c'est la lame de la lance qui fait la longueur indiquée et qui a reçu les incrustations. En tout cas, l'épée est devenue lance.

2. C'est-à-dire que tous deux portaient le même nom. *Bandvettir* signifierait « mitaines », et le nom unique des chevaux indiquerait qu'ils ont toujours été élevés ensemble.

3. Les plus rapides des fjords de la côte ouest : Arnarfjördr, Önundarfjördr et Dýrafjördr (voir p. 577 et n. 6).

Page 589.

1. On appréciera la tournure poétique de l'expression. Vésteinn veut dire qu'il n'y a pas de raison de revenir, car maintenant qu'il a revu le Dýrafjördr, avec tout ce que cela entraîne de sentiment et de nostalgie, il ne se sent pas le courage de revenir en arrière. Dans le numéro de 1938 de *Maal og Minne*, Per Tylden cite une légende du Naumudal (vallée de Norvège), à lui rapportée par un de ses élèves comme une vieille tradition familiale, contant le refus de Vésteinn à rebrousser chemin une fois qu'il a revu la terre de son cœur. Noter l'allure fatidique de la réflexion: c'est aussi le destin qui guide Vésteinn et lui souffle de ne pas revenir en arrière.

2. Lúta n'est connue que par cette saga, dont un manuscrit précise qu'elle habitait dans le Lambadalr (val de l'Agneau).

3. Ce surnom, du reste attesté par d'autres sources, peut signifier « l'Étoile ». L'Étoile était, en Islande comme dans nos pays, un nom fréquemment donné aux bœufs de labour. On a quantité d'autres exemples d'individus portant des sobriquets de bœufs: l'animal jouissait d'une grande considération, étant le préféré de certains dieux — dont Freyr, le plus vénéré en Islande des dieux scandinaves, quoiqu'il fût un Vane et non un Ase.

4. On a beaucoup disserté sur ce passage. Le texte dit que Vésteinn chevauche *vid hrynjandi*, « avec des clochettes accrochées au cou de son cheval », afin de signaler son passage, précaution qui n'est pas inutile dans un pays de brouillards.

Page 590.

1. La traduction n'est pas sûre. Il est seulement probable que l'expression *vedrar af upp* concerne ces barbes (*vedrar*) qui empêchaient le harpon de ressortir du corps du poisson atteint.

2. L'amour des Islandais pour les belles tapisseries est attesté dans toutes les sagas (voir en particulier la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, p. 444 et n. 4). L'ameublement de leurs maisons était des plus sommaires: quelques coffres, des bancs, deux sièges sculptés (les hauts-sièges), c'est tout; d'où le soin qu'ils prenaient de couvrir les cloisons de jolies tapisseries. Le musée national de Reykjavík en a conservé quelques-unes qui sont magnifiques.

3. L'amour des belles Islandaises des temps anciens pour les coiffes somptueuses est attesté par de nombreuses sources. C'étaient des monuments — celle-ci mesure près de trois mètres de long! —, que l'on ne portait qu'aux grands jours, et qui, vraisemblablement, devaient comporter une traîne. C'est même une coiffe qui est la cause première des drames de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*: celle que Kjartan Óláfsson offre à Hrefna déclenchant par ce geste la jalousie de Gudrún (voir chap. XLVI, p. 487 et suiv.).

4. Voici l'introduction du grand thème de la saga, qui lui confère son caractère exceptionnel et romantique: les rêves de Gísli, qui le minent à petit feu. Non que les rêves soient absents de la littérature de sagas: au contraire, ils en constituent l'un des éléments obligés, avec, le plus souvent, un caractère prémonitoire et poétique donnant lieu à *vísur*. Mais dans cette saga, ils mènent toute la deuxième partie. Ils acheminent Gísli vers sa mort, et leur importance symbolique est considérable. Dans les

deux « femmes de rêves » que chante Gísli, l'on a pu voir l'incarnation des deux conceptions qui se déchiraient son âme : la païenne et la chrétienne (voir la Notice, p. 1676).

Page 591.

1. Le phénomène, qui accompagne ce genre de tempêtes est, paraît-il, très fréquent aujourd'hui encore dans le nord-ouest de l'île. On le nomme *ofanskvettur*. C'est une des meilleures preuves de la véracité de l'histoire qui nous est contée.

2. Un manuscrit dit plus exactement : « à l'autre bout du plancher surélevé ». Le sol des intérieurs islandais était constitué de terre battue, que recouvrait en partie un plancher *(gólf)*, lui-même surmonté, à l'un des bouts de la pièce, d'une sorte d'estrade ou *setit* : c'est de cela qu'il s'agirait ici.

3. Voir n. 1, p. 582. La *Saga de Gísli Súrsson* est la seule qui fasse cette différence entre *launvíg* et *mórd*.

4. Voici quelques détails sur la façon d'ensevelir les hommes au xe siècle (« selon les coutumes de ce temps-là ») : d'abord, il fallait boucher les narines du mort, probablement pour empêcher son esprit de s'enfuir et de revenir ensuite hanter les lieux (voir n. 1, p. 264 et la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. XCVIII, p. 1363); Il est probable que l'on fermait également les yeux, mais ce n'est pas sûr — ce serait plutôt une coutume chrétienne —, bien qu'il y ait une indication de ce genre dans un des poèmes héroïques de l'*Edda poétique*, *Gudrúnarkvida*, I, 14; il fallait encore couper les ongles du mort : sans cela, ils servaient à confectionner le terrible navire Naglfar qui emporterait les dieux en enfer à la fin du monde (voir l'*Edda*). Il est probable que le cadavre était lavé et enveloppé de lin blanc, mais il peut s'agir là de coutumes chrétiennes.

Page 592.

1. Le texte dit *bolöx*, une cognée à fendre le bois : arme redoutable, préférable à la hache de guerre normale, plus petite.

2. On tient ici une précieuse indication sur une intéressante coutume païenne. Un manuscrit précise : « On disait alors qu'un homme devait aller à Hel [l'enfer scandinave, régi par la sinistre déesse Hel] quand il était mort; pour cette raison, on disait que l'homme devait se préparer à aller à Hel : il fallait qu'il se vêtît bien, quand il partait. » La *Saga de Gísli Súrsson*, seul document que nous possédions sur les chaussures de Hel, rappelle là, à n'en pas douter, des coutumes extrêmement anciennes. Quant à la *Valhöll* (Walhalla) c'était l'espèce de paradis promis aux guerriers scandinaves morts au combat. Ils y buvaient, s'y battaient à longueur de journée, se relevaient le soir de leurs blessures et savouraient la viande d'un sanglier tout en buvant l'hydromel. Voir l'*Edda poétique*.

Page 593.

1. Voir n. 1, p. 43. Dans la présente saga, je n'ai pas tenté de restituer, en raison de leur complication, les *kenningar*, ces étranges métaphores filées ou périphrases par lesquelles sont désignées les choses ordinaires ou les personnes. Cette strophe porte le n° 5 et non le n° 4 comme il conviendrait parce que, traditionnellement, les éditeurs islandais de la

saga affectent du n° 4 une *vísa* qui figure dans un de ses manuscrits secondaires, que nous n'avons pas retenu ici.

2. La première moitié de cette *vísa* nous est parvenue dans un état lamentable, et il n'est pas sûr du tout que tel en soit le sens. Nous suivons ici l'interprétation de Björn K. Thórólfsson.

3. Le proverbe textuel est : « C'est avec soi-même que chacun doit voyager le plus longtemps. » On dirait aujourd'hui : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » L'amour des auteurs de sagas pour les anciens proverbes ne se dément jamais. On en trouvera d'autres exemples dans la suite du texte.

4. Les Islandais étaient de grands sportifs. Ils aimaient exercer leur force physique. Ils pratiquaient le patinage (il en est même question dans l'*Edda* de Snorri : voyage de Thórr chez Útgarda-Loki), le tir à l'arc, un exercice qui consistait à s'asseoir sur le sol et à se relever séance tenante sans l'aide des mains, le lancement du javelot; ils s'exerçaient à soulever d'énormes pierres et à les lancer, se battaient en duel, skiaient. Les divertissements les plus prisés étaient : les combats de chevaux; la natation, au cours de laquelle il fallait essayer de faire couler l'adversaire (voir la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. XL, p. 471 et n. 2; l'un des deux combattants n'est autre que le roi Óláfr Tryggvason); une sorte de lutte compliquée et très brutale, la *glíma* (voir n. 1, p. 70); enfin et surtout, ce dont il est question ici, le *knattleikr* (voir n. 2, p. 69 et n. 2, p. 280). Les joueurs y disposaient d'une longue batte de bois, avec laquelle ils s'efforçaient de pousser une balle, de cuir probablement, jusqu'au but du camp adverse. Ce jeu, fort violent, se déroulait volontiers sur la glace. D'après ce que nous en disent les sagas, on constate que les Islandais n'étaient pas toujours « beaux joueurs ». Leur humeur ombrageuse, le sentiment incurable qu'ils avaient de leur dignité et une façon, qui n'appartient qu'à eux, de s'insulter sans complaisance sous les dehors de petites remarques anodines, faisaient que les jeux dégénéraient très souvent. On en aura un exemple clair ici même, et l'on en trouverait d'autres dans pratiquement toutes les sagas. Les combats de chevaux, en particulier, ne se terminaient presque jamais sans qu'il y eût mort d'homme (voir n. 3, p. 225).

Page 594.

1. Voir n. 3, p. 396. La coutume était, quelque temps après le décès, de boire en l'honneur du mort *(drekka erfi)*.

2. Voir n. 4, p. 593.

3. Le lac des Joncs; la majuscule du manuscrit n'est pas certaine, et donc le nom propre non plus. C'est un tout petit lac, comme il y en a de nombreux en Islande.

Page 595.

1. Cet Eyjólfr, l'un des principaux protagonistes du drame à venir, était fils de Thórdr le Braillard qui participa à la colonisation du Breidafjördr. Il fut un grand chef, et apparaît dans nombre d'autres textes, en particulier dans la *Saga de Snorri le Godi* (chap. XIII, p. 218–219). Le portrait tout à fait lamentable que fait de lui notre saga ne correspond pas forcément à la réalité.

Page 596.

1. C'est probablement à cause de leur grand poids (qu'on se rappelle leur longueur) que Geirmundr jette les tapisseries à terre : il y a là une façon indirecte de souligner la force physique étonnante de Gísli, lui qui les a portées tout seul depuis Hóll jusqu'à Saeból.

Page 597.

1. La *skáli* est la pièce principale des anciennes demeures islandaises (voir n. 1, p. 236), tout à la fois salle de réception, salle à manger, endroit de réunion et chambre à coucher — des *rúm*, places pour dormir, et des lits clos étant disposés tout le long des parois.

2. Les Islandais, ceux qui n'avaient pas la conscience tranquille surtout, dormaient dans des lits clos de l'intérieur, et clos par de fortes planches.

3. La saga est ici en parfaite contradiction avec elle-même : comment Gísli a-t-il pu repartir par l'écurie, puisqu'il s'est arrangé en venant pour que l'on ne puisse plus y passer, « même de l'intérieur » ? et à quoi sert alors l'étrange besogne — lier ensemble les queues des vaches — à laquelle il s'est livré ? Ou bien il s'agit, ici, de placer une tradition obscure, et l'auteur n'est pas parvenu à s'en tirer honnêtement ; ou bien il y a une interpolation, mais sur la nature de laquelle on ne sait rien.

Page 598.

1. Le texte est obscur. Que veut dire Gísli ? On sait bien que, comme tous ses semblables, il a « l'habitude du meurtre ». Le texte devrait, en fait, être traduit dans le sens : « Moi, du moins, j'ai l'habitude de tuer moi-même. » Cela laisserait-il à entendre que Thorgrímr n'a même pas eu le courage de tuer Vésteinn, et qu'il y a délégué quelqu'un d'autre, Thorgrímr le Nez peut-être ?

Page 599.

1. Une coutume fort ancienne consistait à inhumer les anciens vikings dans un bateau, peut-être pour leur rendre plus facile la traversée des humides régions de Hel. Noter le parallélisme voulu entre l'attitude et les propos de Gísli, et ceux de Thorgrímr attachant les chaussures de Hel à Vésteinn (chap. XIV, p. 592 et n. 2). Notre auteur affectionne les parallèles de ce genre : voir *vísur* 1 et 2 (p. 576), et 8 et 9 (p. 594-595).

2. Sur le *sejdr*, voir la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. IV, p. 336 et suiv., et notes.

3. Le mot « diableries » rend un son chrétien dans la traduction, que ne comporte pas le texte original. Le français manque de mots pour qualifier la chose ; l'islandais dit *skelmiskapr* (de *skelmir*, esprit mauvais).

4. Un esprit positiviste fera remarquer que les deux côtés qui ne gèlent pas sont précisément le côté abrité (tourné vers le fjord) et la face exposée au sud-est. Des détails de ce genre sont, remarquons-le, monnaie courante dans l'hagiographie médiévale. On en trouve un autre exemple dans la *Saga de Hrafn fils de Sveinbjörn*, dans la compilation de la *Sturlunga Saga*.

Page 600.

1. Ce personnage, l'un des plus célèbres de l'Islande primitive, dispose de toute une saga, l'une des plus grandes et des plus célèbres : la *Saga de Snorri le Godi* (*Eyrbyggja Saga*). C'est un personnage de dimensions extraordinaires, une des plus fascinantes figures d'arriviste que nous connaissions. Il est intéressant de voir ici qu'il est le fils posthume de Thorgrímr, et donc quelque peu apparenté à Gísli.

2. On n'est pas sûr que le mot *teinar*, qui figure en tête de la *vísa*, désigne un rameau. Toutefois, une strophe de *Gudrúnarkvida*, II, 40, le confirmerait :

J'ai cru voir ici dans le tún
Des rameaux [teina] *tombés,*
Ceux-là mêmes dont j'aurais voulu
Qu'ils puissent croître.

Sur cette question, voir Björn K. Thórólfsson, coll. « Íslenzk Fornrit », vol. VI, 1943, p. 58, *vísa*, a), n. 11.

3. Je donne ici l'interprétation des deux derniers vers de la *vísa* selon l'explication qu'en fait Sigurdur Nordal. Il y a là un jeu de mots assez sinistre : Thorgrímr, étant propriétaire, possède des terres ; en le tuant, Gísli l'a donné à la terre ; tel serait le sens. Il faut évidemment se demander pourquoi Gísli éprouve le besoin de se trahir, d'autant qu'il ne saurait ignorer les conséquences de son aveu détourné. On connaît un autre exemple, tout à fait similaire, de héros qui se trahit par une *vísa* : c'est celui de Glúmr avouant, dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier* (chap. XXIII, p. 1103), qu'il a menti à propos de meurtre. Il y a mille possibilités d'interpréter ces accès de franchise dangereuse. On voit bien ici que Gísli, fidèle à son destin, y travaille lui-même : vue romantique d'une destinée « fatale », d'autant qu'il sera trahi par sa propre sœur.

4. Encore une fois, la *vísa*, dans le texte originel, est tout en clair-obscur, ce qui est impossible à rendre dans la traduction. Il faut comprendre qu'une *vísa* exigeait toujours un examen attentif et patient de son contenu.

5. Littéralement : Marécage d'Au-Court-Pied *(skammfótr)*. On a vu fréquemment donner à un lieu le nom de son propriétaire.

Page 601.

1. On a d'autres exemples de pratiques de ce genre. Que les sorciers eussent le pouvoir de commander au temps et aux éléments, c'est ce que croyaient fermement les Islandais.

2. Cette conduite peut paraître surprenante : mais on va voir quel est le sort réservé aux sorciers pris en flagrant délit de maléfices. Thorsteinn ne peut espérer de salut que dans la fuite.

3. Notre texte dit simplement : une peau ; c'est un autre manuscrit qui précise : une peau de veau. Cette peau était destinée à protéger ceux qui exécutaient un sorcier du mauvais œil de celui-ci (voir n. 1, p. 464). On voit de même, dans la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* (chap. VI, p. 1193), que les exécuteurs du cheval Freyfaxi, « possédé » de Freyr, lui mettent un sac sur la tête avant de le précipiter au bas d'une falaise.

4. L'islandais possède plusieurs mots pour exprimer l'idée d'enterrer. Le texte dit ici *kasadr* : on n'enterre pas Thorgrímr à proprement parler, mais on le recouvre de pierres et de terre.

5. En fait, le texte se met encore une fois en contradiction avec lui-même puisqu'il précise, dans le même chapitre, qu'il s'en va à Hvammr : on nous dira (p. 603) que Thorkell n'est pas allé là où Börkr a déménagé, mais dans la Bardarströnd.

Page 602.

1. Il est très probable qu'un des copistes de la saga a omis ici toute une phrase. Il n'y a pas de lien logique, en effet, entre les deux réflexions successives de Börkr. Un autre manuscrit semble plus complet : « Je vais m'en retourner sur-le-champ et tuer Gísli, et il est question d'agir sans tarder. — Pourtant, dit Thorkell, je ne suis pas d'accord là-dessus, et je ne sais pas quelle part [...]. » Il paraît tout à fait logique que ce soit Thorkell qui intervienne pour prononcer les paroles modérées que l'on sait.

2. Les érudits islandais se battent sur le sens de ce nom de route, aujourd'hui perdu. S'agit-il du chemin qui passe par l'embouchure de la Sandá (rivière des Sables)? ou d'un autre, qui passerait par une ferme qui s'appelait Söndum, dans le Dýrafjördr? Aujourd'hui encore, il y a dans le Dýrafjördr un chemin appelé Sandagötur.

3. Embouchure de la rivière des Sables.

4. Il y a ici une allusion qui atteste l'érudition de l'auteur de la saga, ou celle de Gísli lui-même. Gudrún est l'un des principaux personnages du cycle des *Völsungar* (des *Nibelungen*, en allemand), qui fit en effet tuer son mari pour venger ses frères.

Page 603.

1. On a déjà apprécié plusieurs fois la droiture de Gísli, son sens de l'honneur et de la justice. Il est hors de doute que le personnage de Thorkell est conçu pour valoriser par contraste notre héros principal. On remarquera une fois encore le caractère de héros malheureux, jusque dans ses affections fraternelles, de Gísli.

2. Ces jours, les seuls de l'année pendant lesquels on avait le droit d'assigner en justice ceux contre qui on estimait avoir quelque procès à régler, devaient prendre place au plus tard deux semaines avant l'ouverture du *thing* (voir n. 2, p. 223). Le plaignant venait avec une escorte jusqu'au domicile légal de celui qu'il accusait, et prenait des témoins de ce qu'il imputait à son adversaire tel et tel grief; faute de l'avoir fait, il ne pouvait intenter de procès. On admirera au passage la scrupuleuse minutie de l'appareil judiciaire de ce temps.

3. Le texte dit : jette du vadmel. C'était, si l'on ose dire, le tissu national, puisqu'il servait même d'unité monétaire (voir n. 4, p. 273).

4. On appelle *stofa* toute pièce de la maison islandaise qui n'est ni la *skáli* (salle commune), ni la cuisine, ni la salle de bains. C'était habituellement la pièce qui servait de chambre à coucher aux femmes, les hommes dormant dans la *skáli*.

5. C'est-à-dire dans le Haukadalr. La région était fort boisée, notre saga l'atteste à diverses reprises (voir n. 2, p. 435). Qu'on n'aille toutefois pas s'abuser sur le sens de la chose. Il est probable que l'Islande n'a jamais connu de véritable forêt. Il s'agissait tout au plus de bois, où les arbres, pour nombreux qu'ils aient pu être, ne dépassaient pas une taille moyenne; ceci en raison, probablement, du vent qui bat l'île en toute saison.

6. Gísli se trouve bien heureux d'avoir conservé de l'argent liquide. Le chapitre XX commence ainsi dans un autre manuscrit : « À présent, Gísli se procure un bateau, s'éloigne à la rame jusqu'à ce fjord qui s'appelle Geirthjófsfjördr, s'apprête à y construire une nouvelle maison. Puis il faut parler de Börkr. Il intente un procès contre Gísli et le porte devant le thing de Thórsnes. Entre-temps, Gísli vend ses terres à Thorkell Eiríksson, mais conserve les biens meubles. »

Page 604.

1. Le texte n'est pas sûr. Il est probable que tout le début du chapitre XX a été, soit interpolé, soit rajouté après coup, et que, de toute manière, il n'est pas à sa place normale. « Il demande conseil à Thorkell [...] » (p. 603, 2[e] ligne en bas de page) est la suite normale de la dernière phrase du chapitre XIX : « [...] que Börkr est arrivé de l'ouest. »

Page 605.

1. Le texte est ambigu : il est probable que c'est de Thorgrímr le Norvégien qu'il s'agit ici.

2. Un manuscrit répète ici (voir p. 603 et n. 6) : « [...] se prépare à partir de Hóll, avec tous ses biens. Il vend la terre à Thorkell Eiríksson du Keldudalr et conserve de ses biens meubles ce qui lui est le plus utile. »

Page 606.

1. À l'égard d'un condamné, trois sentences sont possibles. La première, la plus bénigne, consiste à imposer des amendes en argent ou en espèces. Pour les délits plus graves, la peine de mort n'existant pas, la loi prévoit deux sentences (voir n. 2, p. 191). Le bannissement oblige le condamné à s'exiler de l'Islande pour trois ans, après lesquels il peut rentrer « blanchi » au pays. Il a un délai de trois ans pour se trouver un passage sur un bateau en partance pour l'étranger, et doit pendant ces trois années résider en trois endroits différents, éloignés l'un de l'autre d'une journée de marche au maximum. Tant qu'il est, pour cette durée de trois ans, dans l'une de ces trois résidences, ou sur l'un des chemins qui mènent de l'une à l'autre, il est intouchable. La proscription, elle, est une sentence terrible. Le proscrit n'a plus le droit d'habiter nulle part, hormis dans les forêts, d'où son nom de *skógarmadr* (homme des bois. La dénomination, par son nom même, implique une origine norvégienne puisqu'il n'y avait probablement pas de forêts en Islande). Quiconque le rencontre peut le tuer sur place impunément. Est punissable sévèrement quiconque l'héberge, lui porte secours (nourriture, habits, etc.) ou l'assiste de quelque façon que ce soit. Nul n'a le droit de lui offrir un passage sur son bateau. Dans un sens, cette sentence est pire que la mort. Les sagas islandaises nous offrent au moins deux exemples de la condition tragique des proscrits : celui-ci, et la *Saga de Grettir*, lequel vécut encore plus longtemps que Gísli en proscription, et finit lui aussi par succomber sous les coups de ses tenaces ennemis (chap. LXXXII, p. 937-940). Si l'on ajoute que la loi prévoyait qu'un proscrit pouvait se relever de sa proscription à condition qu'il tuât de sa main trois autres proscrits, on verra qu'il ne pouvait même pas espérer trouver du secours auprès de ses compagnons d'infortune. Gísli toutefois supporte son sort

avec grande vaillance et force d'âme, et ce sont ses rêves, en fait, qui le mèneront à la mort.

2. Les *vísur* 13 et 14 ne sont pas écrites dans le même mètre que la strophe 15 — laquelle est composée dans le mètre normal. En effet, les vísur 13 et 14 sont en *fornyrdislag* et la vísa 15 en *dróttkvaett* (voir n. 1, p. 43). On peut se demander qui est ce « guerrier libéral » à qui s'adresse la *vísa* 15 : selon toute vraisemblance, c'est Thorkell le Riche.

Page 607.

1. C'est ici l'auteur qui intervient dans la saga : fait très rare et toujours remarquable. Il insiste sur le thème central — le destin conduit le bal — au moyen du participe passé d'un verbe obsolète, *audit*, « échu par le sort ».

2. Il y avait trois sortes d'argent à l'époque : le *lögsilfr*, ou argent selon la loi, argent-étalon, dirions-nous ; le *gangsilfr*, ou argent courant ; et le *brenntsilfr*, ou argent brûlé, c'est-à-dire plus raffiné, mieux épuré que les autres, de la meilleure espèce, donc. Pourtant, il existait encore du *skírtsilfr*, argent pur, et, en bas de l'échelle, du *blásilfr*, ou argent bleu, très peu épuré.

3. Cette autre intervention de l'auteur (voir n. 1 de cette page) a son importance. On verra bientôt, en effet, que Gísli prévoit tout ce qui doit lui arriver par les interprétations qu'il fait de ses rêves.

4. Voir la *Saga de Grettir*. Celui-ci resta proscrit dix-neuf ans, et ne succomba que par une maladie contractée sous l'effet des maléfices d'une sorcière. Il s'était, lui, réfugié dans un îlot imprenable au large de l'Eyjafjördr, dans le nord : l'îlot de Drangey (chap. LXIX et suiv., p. 915 et suiv.).

Page 608.

1. Sur la *skáli*, voir n. 1, p. 597. Gísli voit sept foyers parce que, dans le fossé rectangulaire central, sept feux brûlent encore.

Page 609.

1. On est surpris des étranges résonances chrétiennes de cette seconde partie de la *vísa* (voir Notice, p. 1677). De tels sentiments étaient tout à fait étrangers aux Scandinaves païens : on comparera, si l'on veut s'en assurer, avec les préceptes contenus dans les *Hávamál*, sorte de code éthique germanique ancien.

2. Gísli se trouve au fond du Geirthjófsfjördr, Eyjólfr habite dans l'Otradalr : à moins d'une dizaine de kilomètres, faciles à parcourir en barque à travers le fjord.

Page 610.

1. C'est-à-dire trois cent soixante aunes de vadmel.

2. Dans la Bardarströnd. À proprement parler, *vadill* désigne des fonds de fjords ou des rivages que la mer recouvre si peu qu'on y passe à cheval sans peine. Il s'en trouve partout en Islande. Voir n. 4, p. 217.

Page 611.

1. Par cette strophe, assez obscure, il me semble qu'il faut comprendre que Gísli essaie de triompher de lui-même en affirmant qu'il n'a pas raison de croire à ses rêves.

2. Lorsqu'on allait chez quelqu'un, le pas significatif consistait à fran-

chir le *gardr* et à pénétrer dans le *tún* (voir n. 8, p. 579). Ensuite, comme il est dit ici, on devait frapper aux portes (toujours au pluriel, les portes étant toujours à deux battants). Quelqu'un venait demander qui était là, selon un rituel jamais démenti. Alors, une fois l'identité du visiteur connue, le maître ou la maîtresse de maison pouvait agir de trois façons : ou bien refuser de se lever et d'aller au-devant du visiteur, ou bien se lever et aller sur le seuil, ou bien se lever et sortir carrément de la pièce. Ainsi se manifestait le degré d'estime que l'on accordait à l'hôte de passage. Les Islandais étaient — et sont toujours — extrêmement sensibles à ces marques protocolaires de distinction. L'attitude de Thorkell est donc franchement odieuse : il ne veut pas voir son frère.

3. On a déjà signalé (n. 3, p. 77) que les runes avaient parfois un pouvoir magique ou secret.

4. La mesure appelée *vaett* équivaut à quatre-vingts livres.

Page 612.

1. L'île (*ey*) de Hergil.

2. Il doit s'agir du cap qui se trouve entre le Skálmarfjördr et le Kerlingarfjördr (fjord de la Vieille-Femme), le tout situé dans le Breidafjördr.

3. Ingjaldr de Hergilsey nous est connu par d'autres sources. Le *Landnámabók* atteste qu'il a bien protégé Gísli. Toutefois, il spécifie que Ingjaldr est né en Islande (et non venu de Norvège, comme il est dit ici), et l'on ne voit pas quels liens de parenté ont pu l'unir au héros de notre saga. Il doit y avoir ici une confusion avec Ingjaldr, parent de Gísli, dont il a été question n. 2, p. 587.

4. C'est par confusion avec d'autres créatures merveilleuses de la mythologie scandinave (elfes, par exemple) que l'on a fait des trolls de petits gnomes, l'équivalent de nos nains. Le sens propre en scandinave ancien est, au contraire, géant, créature monstrueuse, Titan. Le *troll* est généralement maléfique, mais pas nécessairement ; on connaît de bons trolls. On en a donc une bonne illustration dans le texte. Par la suite, les trolls seront des créatures malicieuses, possédées du démon, loups-garous, vampires et autres (voir n. 3, p. 502).

Page 613.

1. Björn K. Thórólfsson pense qu'il doit s'agir des îles qui portent aujourd'hui le nom de Skjaldmeyjareyjar, au sud de Hergilsey.

Page 614.

1. Cette élévation, aujourd'hui appelée Vadsteinabjarg, se trouve dans la partie sud-ouest de l'île.

Page 615.

1. Il y a ici un ajout fort intéressant dans un manuscrit : « [...] et en vitesse, car on pourrait prendre maintenant du poisson retors si on arrivait à le tirer à bord » (*beinfiskr* : poisson plein de ruse) ; ce qui appelle immédiatement la comparaison avec un passage de la *Saga des frères jurés (Fóstbroedra Saga)* dans la version du *Flateyjarbók*, Kristiania, 1860-1868, II, p. 222 : « On pourrait prendre maintenant du poisson à l'hameçon [*beitfiskr*] si on arrivait à le tirer à bord. » Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit évidemment de dictons populaires parmi les marins et les

pêcheurs. Toutefois il y a, entre *beinfiskr* et *beitfiskr*, une nuance, sur le compte de laquelle on semble s'être longtemps mépris. Cleasby et Vigfusson, dans leur dictionnaire, assimilent carrément les deux notions.

2. C'est sûrement l'une des plus belles et des plus nobles reparties que l'on puisse trouver dans toute la littérature de sagas. Le sens en est clair : je suis vieux et pauvre, et je ne me soucie guère de mourir.

Page 616.

1. Un des manuscrits de la saga dit : *fyrir Hjardarnesi*, devant Hjardarnes; mais B. K. Thórólfsson a fait remarquer que cela ne pouvait guère se passer à Hjardarnes, trop éloigné de l'endroit où Gísli a dû aborder, et qui est certainement Lynghólmr.

2. Un esclave pouvait assez aisément échapper à sa condition, devenir affranchi *(leysinagi)*, soit en versant une somme d'argent précisée par les lois, soit en accomplissant une tâche difficile qui lui valait émancipation, soit sur le simple bon vouloir de son maître (voir n. 5, p. 394).

3. Voir la note 1 de la présente page.

Page 617.

1. Refr et sa femme nous sont totalement inconnus par ailleurs. L'un des manuscrits précise : fils de Thorsteinn Rannstaf; mais cela ne nous est pas d'un plus grand secours. On notera que le substantif commun *refr* signifie « renard » !

Page 618.

1. Voici évidemment un vieux proverbe, qui se retrouve en islandais actuel sous la forme : *Thad tekur ekki af steini*, ce n'est pas en une fois que l'eau enlève la pierre, il pleut sans arrêt.

2. Le texte dit que Gísli n'était pas *gaefumadr*. C'est là une des notions les plus importantes dans les sagas. La *gaefa*, c'est l'espèce de bonne fortune (nous dirions « bonne étoile ») qui s'attache personnellement à un homme, indépendamment des dieux et de ses dons propres (voir n. 2, p. 473). Les Islandais avaient — et ont toujours — la plus ferme confiance en cette sorte de vertu innée. Au *gaefumadr*, tout réussit — tant que la *gæfa* dure, car on peut la perdre; voir la *Saga de Glúmr le Meurtrier* (chap. XXVI et suiv., p. 1107 et suiv.). À celui qui est *ógaefumadr*, comme Gísli, tout tourne mal, même si, comme c'est précisément le cas, les plus brillantes qualités physiques, intellectuelles et morales ne lui ont pas fait défaut. Pour plus de détails, voir *Hrafnkels Saga*, ou encore le délicieux petit *Dit d'Audunn des fjords de l'Ouest* (dans R. Boyer : *Trois sagas islandaises du XIII*e *siècle et un tháttr*, Paris, SEVPEN, 1964, p. 227 et suiv.).

Page 619.

1. Le texte d'un autre manuscrit est ici plus complet : « [Gestr transporta les garçons] à Hallsteinsnes. Là ils descendent à terre, en face de la ferme qui se trouve à Hallsteinsnes, et qui s'appelle Nesgranatré [probablement une erreur pour Grenitrésnes]. » Cette ferme se trouve à l'entrée du Thorskafjördr.

Page 621.

1. Gestr semble vouloir dire que les garçons auraient peut-être donné un faux nom au vagabond, afin de déjouer toutes les poursuites ulté-

rieures. La suite de l'histoire montrera pourtant que ce n'est pas vrai et qu'il s'agit bien des fils de Vésteinn. On a ici un parfait exemple de ce style obscur, compliqué, plein de sous-entendus qu'un esprit cartésien saisit assez mal, mais dont les Islandais usaient fréquemment pour déjouer les curieux. En tout état de cause, on se rappellera que Gestr est parent de Vésteinn et qu'il a donc tout intérêt à faire cesser les poursuites contre les deux garçons. On voit qu'il y réussit.

Page 622.

1. Autrement dit : « Maintenant, je vais savoir quel est le parti que tu veux prendre, ou bien venger ton frère [Thorkell], ou bien secourir mes neveux [Bergr et Helgi]. »

2. Selon les croyances de l'époque, voir en rêve une femme montée sur un cheval gris et vous invitant à venir chez elle présageait une mort imminente. Le gris est une couleur fatidique (voir n. 2, p. 322) et cette femme pourrait être la *fylgja* (voir n. 5, p. 532) de Gísli.

Page 623.

1. Cette *vísa* obscure a donné lieu à d'innombrables interprétations. J'ai retenu ici celle de Sigurdur Nordal.

Page 624.

1. La conduite bizarre de Hávardr dans cette affaire s'explique par le fait qu'il est parent de Gestr Oddleifsson, lui-même parent de Vésteinn (voir n. 1, p. 621), en conséquence de quoi il cherche plus à protéger Gísli qu'à le poursuivre. On saisira ici sur le vif le jeu complexe, mais contraignant, des relations familiales et des obligations qu'elles imposent.

Page 626.

1. Eyjólfr dit : *Án er ílls gengis nema heiman hafi*, la bonne chance devient mauvaise si elle n'est pas élevée à la maison, la mauvaise chance est quelque chose que l'on élève chez soi; autrement dit : on est l'artisan de sa propre mauvaise chance.

Page 627.

1. Il arrive la même chose exactement à Grettir Ásmundarson quand il s'est battu contre le revenant Glámr : il ne peut plus supporter l'obscurité, non plus que la solitude, et ne trouve plus le sommeil (*Saga de Grettir*, chap. xxxv, p. 846). On suit ici l'art avec lequel est notée la progression des ravages internes qu'opèrent les rêves en Gísli.

Page 630.

1. Voici l'un des passages de la saga qui ont fait couler le plus d'encre. Le texte dit : *Dreymir hann, at fuglar koemi i húsit, er laemingar [...] heita, their eru meiri en rjúpkerar*. C'est le mot *laemingar* qui fait problème; le contexte semblerait appeler un genre d'oiseaux, mais on n'en voit pas dont le nom corresponde; on a voulu y voir le nom d'une sorte de rongeurs, d'après *lemoen* en norvégien, *lëmming* en danois : mais Kaalund a montré que le correspondant de ces mots serait, en islandais, *lemendr* ou *lomundi* (*Arkiv för nordisk Filologi*, XXV, p. 302). Un autre manuscrit est, pour ce passage, beaucoup plus clair : « [Deux oiseaux]

pénétrèrent dans la maison et frappèrent Gísli à l'improviste, sans qu'il s'en aperçoive. » « À l'improviste » est en effet le sens correct de *i loemíngi*, et c'est à ce sens que nous nous sommes arrêté, sans disconvenir de ce que, tel quel, le texte continue de présenter une difficulté, qui tient au verbe *heita* dans la version principale du texte qui dit donc : « Il rêve que viennent dans la maison des oiseaux qui s'appellent laemingar [...] ».

2. Les ptarmigans sont une des espèces les plus répandues parmi les oiseaux qui vivent en Islande.

3. La *vísa* présente une grande difficulté, due ici encore au mot *loemingja* (voir n. 1 de cette page). De toute façon, l'image symbolique est transparente. Les deux oiseaux représentent, l'un l'esprit protecteur de Gísli (sa *fylgja*), l'autre, son assassin : dire qu'ils se donnent mutuellement la mort, c'est dire que Gísli va périr. Ou encore, si l'on veut, les deux oiseaux sont une autre figure des deux « femmes de rêve » des *vísur* 30 et 31, p. 627.

Page 631.

1. Eyjólfr échoue pitoyablement dans toutes ses entreprises, se fait ridiculiser par Audr, et le voici, comble de la honte, désarmé par la même Audr. On a dit (n. 1, p. 595) que ce portrait ne devait guère correspondre à la réalité, et qu'il faut y voir un procédé de l'auteur pour mettre en relief les personnages d'Audr et de Gísli.

2. Gísli veut dire que, si Audr n'était pas intervenue, il aurait tué les deux hommes, Helgi l'Espion *et* Eyjólfr. Il faut bien voir que sa malchance est continuelle, et que c'est l'être qu'il aime le plus au monde, sa femme, Audr, qui est indirectement et involontairement responsable de sa mort.

Page 633.

1. Curieusement, c'est le verbe *götva* qui est ici employé; il signifie habituellement « ensevelir, habiller le cadavre » (d'après *götvar*, tissu, habits). Au sujet de l'inhumation sous un tas de pierres, voir n. 4, p. 601. Les vieilles lois du *Gulathing*, chap. XXIII, spécifient que les proscrits morts doivent être enterrés « à l'endroit où la mer et le gazon se rencontrent ».

Page 634.

1. Cette scène tout entière est reproduite avec quelques variantes dans la *Saga de Snorri le Godi* (chap. XIII, p. 219). Elle permet d'intéressantes considérations sur la prétendue historicité des sagas; voir R. Boyer, *Les Sagas islandaises*, Paris, Payot, 1978, chap. III. Le gruau (*grautr*, quelque chose comme le porridge écossais, en plus mauvais) était la nourriture des pauvres en Islande, et en tout cas rien moins qu'un plat de choix destiné à honorer un hôte! Thórdís veut dire par là qu'elle n'a nullement l'intention de faire honneur à Eyjólfr. La *Saga de Snorri le Godi* ajoute, en substance, cette réponse de Börkr : « [Fais comme tu voudras.] Ce n'est pas mon affaire de préparer les plats » (chap. XIII, p. 219).

2. C'est un exemple — le seul que comporte notre saga, mais attesté par des cas innombrables (voir n. 4, p. 219) — de *sjálfdoemi* (jugement par soi-même) ou *eindoemi* (jugement seul, c'est-à-dire de soi seul). Une des façons les plus courantes de régler un différend était de s'en remettre au jugement du plaignant : il décidait seul, dans ce cas, et fixait lui-même

le montant des compensations à payer. Comme c'était un grand honneur qui était fait là, il s'ensuivait généralement une modération des prétentions du plaignant. On verra que ce n'est toutefois pas le cas pour celles d'Eyjólfr, « pauvre type » jusqu'au bout.

3. Voir n. 2, p. 585.

4. Cela doit se trouver entre le Kolgrafarfjördr et le Grundarfjördr. C'est l'Eyrr dont il est souvent question dans la *Saga de Snorri le Godi* (voir n. 9, p. 210).

Page 635.

1. C'est en effet le mot qui figure dans le texte : *kaupangr* (voir n. 1, p. 48). Il s'agit probablement de Nidarós, aujourd'hui Throndheim (en islandais, Thrándheimr).

2. Un manuscrit tardif (ÁM 149 in-folio, XVII[e] siècle) ajoute la formule rituelle : « Dieu nous donne à tous la félicité éternelle. Amen. »

SAGA DES FRÈRES JURÉS

NOTICE

Au sein de la diversité que manifestent, sous une apparence de grande homogénéité due à un style caractéristique, les Sagas des Islandais, la *Saga des frères jurés*[1] tient une place de choix, en raison des personnages hauts en couleur qu'elle met en scène, du rite de la fraternité jurée qu'elle décrit[2], ainsi que de l'occasion qu'elle offre de faire le point sur quantité de questions qui se posent aux chercheurs, comme la datation des sagas et, par conséquent, la genèse et l'évolution du genre. Parallèlement, les questions d'écriture, d'écoles et d'attribution y gagnent un éclairage nouveau.

Nous disposons pour cette saga de trois manuscrits principaux : le *Hauksbók*, impressionnante compilation écrite au début du XIV[e] siècle par Haukr Erlendsson, gouverneur de l'Islande, le *Mödruvallabók*, collection de sagas rédigée vers 1350, et le *Flateyjarbók*, aux superbes illustrations, qui date de la fin du XIV[e] siècle. La comparaison du texte de la *Saga des frères jurés* dans ces trois versions entraîne une conclusion immédiate ; la version du *Hauksbók* est plus courte que les deux autres, son style est plus élaboré, plus pur, plus poli, moins disparate. Comme le manuscrit qui la contient est, de loin, le plus ancien des trois, on a conclu que le texte de base dont il s'inspirait était le plus vénérable, c'est-à-dire le plus proche d'un original aujourd'hui perdu. On en a donc déduit qu'il fallait

1. *Fóstbroedra Saga.*

2. Sur ce rite qui a fait couler beaucoup d'encre, voir Valtýr Gudmundsson, « Fóstbroedralag », *Thrjár ritgjördir sendar Páli Melsted*, Copenhague, 1892, p. 28-55 et R. Boyer : *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986, p. 148 et suiv.

tenir pour authentique la tradition manuscrite sur laquelle se fonde le *Hauksbók*. Le *Mödruvallabók* et le *Flateyjarbók* nous livreraient des textes représentant des élaborations plus récentes d'une version initiale qu'aurait mieux respectée le *Hauksbók*.

Pour cette raison, la *Saga des frères jurés* a longtemps été tenue pour l'une des plus anciennes de sa catégorie, comme, par exemple, la *Saga du combat sur la lande* (*Heidarvíga Saga*). Nous serions, avec elle, à l'origine même du genre, comme tendraient à le prouver l'allure un peu décousue de sa composition, le caractère parfois fruste de la présentation des personnages et ce côté primitif, voire barbare, qu'affectent souvent les faits qu'elle relate[1]. On soulignait également sa possible parenté avec les Sagas royales, dont personne ne conteste qu'elles furent les premières écrites, et l'on voulait voir dans la relation des exploits du héros une transition acceptable entre Sagas royales et Sagas des Islandais, comme le serait, avec plus d'unité et de sûreté dans la rédaction, la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*.

À l'appui de cette thèse, on notait que saint Óláfr intervient fréquemment dans notre récit, en particulier vers la fin, lorsqu'il est question de Thormódr Bersason Scalde-de-Kolbrún. Des érudits comme Sigurdur Nordal[2] ont établi que l'auteur de la *Saga des frères jurés* et Snorri Sturluson ont connu les mêmes textes anciens à propos du saint. Il existe aussi un dit exclusivement consacré au scalde de Kolbrún dans le texte conventionnellement appelé *Elzta Óláfs Saga hins elga*[3]. Thormódr meurt lors de la célèbre bataille de Stiklarstadir qui vit aussi la fin tragique du saint roi Óláfr. Sans qu'il nous soit permis d'entrer ici dans le détail de la tradition manuscrite extrêmement complexe de la *Saga de saint Óláfr* telle que nous la présente la *Heimskringla* de Snorri Sturluson, disons qu'il a existé, avant elle, une « saga intermédiaire » (*midsaga*) de saint Óláfr que la plupart des spécialistes tendraient à attribuer au prêtre Styrmír Kárason, mort en 1245, qui fut « secrétaire », c'est-à-dire rédacteur et copiste, des textes que « composait » Snorri. Or, la preuve a été faite que l'auteur de la *Saga des frères jurés* s'inspirait de cette saga intermédiaire. Comme on situe la rédaction de la *Heimskringla* entre 1210 et 1220, il n'en fallut pas davantage pour dater la version première de notre récit, dont s'inspirent les trois grandes versions qui ont été mentionnées, des années 1210-1215, soit au tout début de la consignation des grandes Sagas des Islandais. La *Saga des frères jurés* prendrait par là une importance toute particulière : elle aurait imposé un esprit, un type de récits et de personnages et un mode d'écriture qui connaîtront la fortune que l'on sait.

Les chercheurs du début de ce siècle, Finnur Jónsson[4] ou Rudolf Meissner[5] par exemple, tenaient donc la version du *Hauksbók* pour la plus proche de l'original qui vient d'être évoqué et trouvaient les textes du *Mödruvallabók* et du *Flateyjarbók* alourdis de digressions inutiles, d'ornementations malvenues et de développements oiseux, en quoi ils rejoignaient le jugement sévère du grand découvreur et collationneur de

1. Ainsi de Thorgeirr Hávarsson qui abat un homme soudainement et sans raison apparente, uniquement parce que celui-ci se trouvait dans une position propice à l'application d'un bon coup de hache! (Voir chap. VIII, p. 658, n. 4.)
2. *Om Olaf den helliges Saga*, Copenhague, 1914, p. 48 et suiv.
3. *La Plus Ancienne Saga d'Óláfr le Saint.*
4. *Den oldnorske og oldislanske Litteraturs Historie*, I² 2ᵉ éd. 1920-1924, p. 572-573 et *Acta philologia Scandinavica*, 1932, p. 31-82.
5. *Die Strengleikar*, Halle, 1902.

manuscrits islandais au XVIIIe, Árni Magnússon qui s'affligeait que ce texte fût déparé « *cum ineptissimo verborum syrmate*[1] ». On constatera en effet que les notations adventices, les comparaisons saugrenues et les interventions de l'auteur qui ne sont guère dans la manière d'une saga bien écrite, ne manquent pas ici. Pour un peu, on aurait vu dans la *Saga des frères jurés* une ébauche mal dégrossie d'un art qui ne brillera de tout son éclat que dans les « cinq grandes ».

Pourtant, Sigurdur Nordal[2] ou S. B. F. Jansson[3] avaient déjà signalé un curieux trait de composition dans la version du *Hauksbók*, où l'on trouve ce qui ressemble fort à des interruptions dans le fil du récit, et ils s'étaient efforcés de montrer que le texte du *Flateyjarbók* remontait probablement à un original plus ancien que celui qui inspira le *Hauksbók*, et donc que le *Mödruvallabók* et le *Flateyjarbók* restaient plus fidèles à la version première. S. Nordal s'en tenait néanmoins, au terme d'une longue démonstration, à la date de 1200 comme moment probable de la conception de notre texte, qu'il aurait volontiers attribué au prêtre Styrmír Kárason, déjà nommé. Mais, pour la première fois, on suggérait que la version « impure » du *Flateyjarbók* pouvait être plus proche de l'original perdu que le texte, moins orné, que nous livre le *Hauksbók*.

Or, en 1972, dans une thèse retentissante, *Um Fóstbroedrasögu*[4], Jónas Kristjánsson, philologue, paléographe et historien de la littérature, allait bousculer les idées reçues en parlant des fameuses « digressions[5] » qui sont incontestablement le trait marquant de notre saga, farcie, on l'a dit, de détails incongrus, de considérations « savantes » parfaitement inutiles à l'intelligence de l'histoire principale ou encore de remarques faites en passant et dont on ne voit pas bien la nécessité. Ces « digressions » sont de trois sortes.

En premier lieu, ce sont, au sein même de la prose, des enjolivures de caractère poétique, tout à fait inattendues dans un texte de saga et qui seraient plutôt de rigueur dans une strophe scaldique. On sait que les scaldes s'interdisaient de nommer choses et êtres par leur nom, préférant lui substituer des synomymes (*heiti*) ou des métaphores souvent filées avec complaisance (*kenningar*). Ainsi, au début du chapitre IV, alors que le vent glacé fait rage contre Thorgeirr Hávarsson et ses compagnons, l'auteur écrit que « toute la nuit le chien de l'aune[6] aboya d'une gueule infatigable et mordit le sol de ses dents cruelles et glacées[7] ».

En second lieu, nous relevons des considérations théologiques, éthiques ou philosophiques. Au chapitre III, l'auteur apprécie la valeur de Thorgeirr après l'un de ses exploits : il n'y a pas à s'émerveiller de pareilles prouesses, écrit-il, « car le suprême artisan[8] avait façonné et placé dans la poitrine de Thorgeirr un cœur si indomptable et dur qu'il ne prenait pas peur, et il fut aussi intrépide dans toutes les épreuves humaines que l'animal féroce[9] ». Pareillement, au chapitre XXIV[10], à

1. « Par une traîne de mots inutiles ».
2. Dans son introduction à l'édition de la collection « Íslenzk Fornrit », VI, p. LXXI et suiv.
3. *Sagorna om Vinland*, Stockholm, 1945.
4. *De la Saga des frères jurés*, Reykjavík, Stofnun Árna Magnússonar, 1972.
5. *Klausur* dans la terminologie de S. Nordal.
6. C'est-à-dire le vent qui fait trembler les arbres.
7. P. 646.
8. C'est-à-dire Dieu.
9. *It óarga dýr*, soit « le lion ». Voir p. 644.
10. Voir n. 1, p. 713.

l'occasion du pèlerinage de Bjarni à Rome, nous sommes gratifiés tout à fait hors de propos d'une description rapide de la ville, suivie d'une longue justification de son nom par l'évocation du mythe de Romulus et Remus. Ce détail figure dans le *Flateyjarbók* et a même été développé davantage dans un manuscrit secondaire de la saga[1]. Il n'existe pas dans le *Hauksbók*.

Enfin, nous pouvons lire diverses remarques d'ordre physiologique totalement absentes des autres Sagas des Islandais et n'ayant rien à voir avec la suite de la narration : au chapitre XXI, Lodinn se met en colère contre Sigrídr et le texte du *Flateyjarbók* précise que « la colère d'un homme se situe dans sa bile, sa vie dans son cœur, sa mémoire dans sa cervelle, son honneur dans ses poumons, son rire dans sa semence, son désir dans son foie ». De façon comparable, le même manuscrit, pour analyser la peur d'Egill, note au chapitre XXIII : « Tous ses membres tremblaient dans son corps, ce qui fait deux cent cinquante-quatre ossements; ses dents claquaient, il y en avait trente; toutes les veines de sa chair grinçaient de peur, il y en avait quatre cent quatre-vingt-quinze. » La lecture des Sagas des Islandais ne nous habitue guère à des précisions de ce genre, totalement étrangères, redisons-le, au propos central de l'auteur.

Or, alors que ces enjolivures sont absentes du *Hauksbók* ou y sont seulement esquissées, Jónas Kristjánsson démontre qu'elles ont certainement dû figurer dans la version la plus ancienne de la saga, de même que certains épisodes directement liés au fil narratif principal et manquant néanmoins dans le *Hauksbók* : ainsi de la célèbre cueillette de l'angélique où Thorgeirr fournit la preuve presque surhumaine de son intrépidité, dans un morceau de bravoure qui en a fait un héros célèbre à jamais et que Halldór Laxness placera tel quel en 1952 dans sa *Saga des fiers-à-bras*[2].

L'étude du second argument de Jónas Kristjánsson nous ramène à un principe fondamental, déjà maintes fois vérifié : un auteur de saga disposait, pour composer son récit, de traditions populaires et de sources littéraires. Or, dans cette synthèse indispensable à l'élaboration de notre texte, les sources littéraires tiennent, fait remarquable, le plus grand rôle.

L'auteur, qui demeure inconnu, était à l'évidence un clerc féru de livres et de savoir, mais aussi un homme original capable de s'intéresser à bien d'autres choses que les exploits de ses héros et ne dédaignant pas les vues fantaisistes. Il ne concentrait donc pas son attention sur le thème narratif central et, surtout, il rompait avec le fameux style de saga. J. Kristjánsson relève que si la version du *Hauksbók* parvient à ce style dont nous connaissons bien les caractéristiques, les deux autres sont rédigées dans une langue très proche de ce que N. Nygaard a appelé le « style savant » (*laerdum stíl*[3]) et que H. Bekker-Nielsen, Th. Damsgaard Olsen et Ole Widding ont étudié en détail dans leur ouvrage fondamental, *Norrön fortaellekunst*[4]. Ce style savant est fleuri, parfois redondant et contourné, riche en traits de syntaxe qui ne paraissent pas naturels en islandais ancien et plein de tropes de toutes sortes,

1. ÁM 132 in-folio.
2. Traduit en français par Régis Boyer, Aix, Pandora, 1979.
3. Dans « Den laerdi stil i den norrone prosa », *Sproglig-historiske studier tilegnede professor C. R. Unger*, Kristiania, 1896.
4. *Le Style narratif norois*, Copenhague, Akademisk Forlag, 1956.

en particulier des parallèles, métaphores et personnifications dont la *Saga des frères jurés* n'est pas avare. La question se pose désormais en ces termes : si le *Flateyjarbók* reste plus fidèle à l'original que le *Hauksbók*, ne faudrait-il pas voir dans le texte qu'il nous donne le premier état d'un style qui ne deviendra « style de saga » que plus tard, par réduction, simplification et élagage ? Et, puisqu'il semble bien que la célèbre théorie de la *Freiprosa*[1], qui soutenait que les sagas nous livrent telle quelle une longue tradition narrative orale, n'est pas fondée, ne doit-on pas considérer que notre texte fournit une preuve solide du long travail d'élaboration auquel devront se soumettre les auteurs pour parvenir à la perfection de leur style ?

Il y a lieu, en effet, de le penser. On note de fortes ressemblances entre le style de la *Saga des frères jurés* et celui des vies latines que reproduisent, en traduction ou en adaptation, les Sagas des saints (*Heilagra Manna Sögur*). Le jeu de l'intertextualité est ici particulièrement riche : l'auteur a connu la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, la *Saga de Snorri le Godi* et la *Saga de Kormákr* ; son œuvre était familière aux rédacteurs de la *Saga de Grettir*, de la *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent*, de la *Saga de Njáll le Brûlé* et d'autres encore. Mais nous discernons également, s'exerçant sur la *Saga des frères jurés*, des influences inhabituelles en matière de Sagas des Islandais, comme celle de la Bible, qui fut en partie traduite en islandais sous le titre de *Stjórn*[2]. Einar Ól. Sveinsson[3] a relevé d'incontestables parallèles d'expression entre notre texte et le livre saint, et des images littéralement copiées par l'auteur de celui-là sur ce dernier, comme cette évocation du lion, déjà mentionnée et fort rare en Islande. De telles références sont bien la marque d'un clerc, lequel a aussi exploité les *Étymologies* d'Isidore de Séville, sans doute bien plus largement connues et diffusées dans l'Islande du XIIIe siècle qu'on ne le soupçonne aujourd'hui : ces *Étymologies* sont une œuvre phare pour tout le Moyen Âge occidental et il serait somme toute surprenant qu'elles n'aient pas également intéressé les Islandais dont il semble que la bibliothèque usuelle ait contenu tous les grands ouvrages célèbres en Occident. J. Kristjánsson ajoute encore à sa liste des textes sources le *Regimen Sanitatis Salernitatum*, le grand livre de médecine issu de Salerne et de son école. Le fait n'a rien d'invraisemblable : l'ouvrage a probablement servi de manuel au grand « mire[4] » que fut Hrafn Sveinbjarnarson, si célèbre pour son art que la *Sturlunga Saga* a repris le texte qui lui avait été consacré, la *Saga de Hrafn fils de Sveinbjörn* (*Hrafn Saga Sveinbjarnarsonar*).

Il serait certainement possible d'allonger encore la liste des ouvrages connus par l'auteur de notre texte, mais on peut d'ores et déjà affirmer que, sur la trame habituelle des traditions pseudo-historiques, attachée cette fois à deux personnages d'envergure, Thorgeirr Hávarsson et Thormódr Bersason Scalde-de-Kolbrún, cet auteur aura composé la version originelle du récit passablement disparate que nous possédons. Il l'aura rédigée en un style avec lequel la lecture des autres Sagas des

1. Ou « prose libre ».
2. Ce mot signifie « règle » ou « guide ». À la fin du XIIIe siècle encore, l'évêque Brandr Jónsson traduit le Livre des Macchabées sous le titre de *Saga des Juifs* (*Gydinga Saga*).
3. *Dating the Icelandic Sagas*, Londres, Viking Society for Northern Research, Texte Series, vol. III, 1958.
4. *Laeknir* : à la fois médecin et chirurgien.

Islandais ne nous familiarise guère, émaillant son histoire de réminiscences de ses lectures et multipliant les épisodes, détails et précisions que son esprit curieux avait pu glaner un peu partout : c'est probablement ainsi qu'est né le premier état de ce qui deviendra ensuite la saga.

Pour aboutir à cette conclusion, J. Kristjánsson a établi que les « digressions » nombreuses dans la *Saga des frères jurés* figuraient bien dans la version première de ce texte, laquelle daterait non pas du début du XIIIe siècle mais de la période allant de 1280 à 1300. Le *Hauksbók* n'est pas une version originelle ultérieurement alourdie de développements superfétatoires par celles du *Mödruvallabók* et du *Flateyjarbók*; au contraire, c'est à partir de ces deux derniers textes, préexistants, qu'a travaillé le rédacteur de la version du *Hauksbók*, qui a fait œuvre de réduction et de simplification.

Cette thèse me semble tout à fait justifiée; il n'est pas raisonnable de penser qu'une écriture aussi rigoureuse, aussi maîtrisée et magistrale que celle des sagas ait pu voir le jour *ex abrupto*. Nous savons que le grand art naît de patience et de resserrement, et qu'il faut décidément renoncer à la vue romantique qui dotait « le génie conteur de la foule » d'un tel pouvoir d'expression : suivre la lente évolution dont la *Saga des frères jurés* est un bon témoin permet de juger avec plus de pertinence de la valeur du style de nos textes[1].



Cela dit, il demeure que nous nous trouvons face à un texte remarquable à bien des titres. Comme l'indique l'intitulé de la saga, nous avons bien affaire à une histoire *des* frères jurés, les deux personnages principaux, Thorgeirr et Thormódr, intéressant autant l'un que l'autre le narrateur. C'est bien évident lorsqu'ils agissent de concert, mais cela reste vrai quand le destin les sépare, puisque l'auteur continue de suivre l'un et l'autre. Ainsi, le caractère composite, voire un peu cahotant, de la saga n'est pas seulement imputable à la maladresse du *sagnamadr*, il est aussi rendu inévitable par le sujet. Le texte se laisse aisément diviser, selon les actes des héros, en cinq parties bien distinctes; on notera que les digressions évoquées plus haut n'affectent jamais l'économie d'ensemble du récit mais se greffent sur des détails sans altérer le cours de la narration principale.

Une première partie[2] qui se déroule dans les fjords de l'Ouest expose la jeunesse déréglée des frères jurés et décrit minutieusement le rite qui les liera à vie. L'auteur y sacrifie aux usages concernant les généalogies et la localisation spatiale et temporelle. Nous savons qu'il n'a pas pour ambition essentielle de restituer fidèlement une histoire, mais qu'il broche sur une tradition probablement authentique tout ce qu'il a pu retenir de ses lectures. Nous pouvons donc proposer avec prudence, et en suivant les suggestions de Gudni Jónsson, quelques dates vraisemblables : Thorgeirr Hávarsson serait né en 994 et Thormódr Bersason en 997; le meurtre de Jödurr, à Skeljabrekka, aurait eu lieu en 1009 et celui d'Ingólfr et de Thorbrandr l'année suivante. Bútraldi le Fier-à-bras serait

1. Il faut indiquer ici que le texte dont on peut lire la traduction dans ce volume est fondé sur l'édition procurée par Gudni Jónsson dans la collection « Íslenzk Fornrit ». On trouvera donc ici la version du *Mödruvallabók*, les leçons significatives du *Hauksbók* et, parfois, du *Flateyjarbók* étant données en note.

2. Chap. I-VIII, p. 637-660.

mort en 1011 et Thorgils Másson en 1012, ce qui nous ferait dater de 1013 la condamnation de Thorgeirr qui est obligé de partir pour la Norvège.

Thorgeirr « sort de la saga » pour un temps et l'intérêt se porte exclusivement sur Thormódr resté en Islande, dont la deuxième partie narre par le menu les aventures amoureuses; cela nous vaut trois chapitres[1] hautement romanesques où interviennent d'abord Thórdís, puis la belle Thorbjörg aux noirs sourcils : dans un épisode assez comique, Thormódr a fort à faire pour savoir à quelle femme dédier les strophes admiratives qui lui vaudront de passer à la postérité sous le surnom de Scalde-de-Kolbrún (*Kolbrúnarskáld*).

Mais Thorgeirr n'a pas été oublié pour autant. Dans la troisième partie[2] il est en Norvège où il entre dans la *hird*[3] du roi Óláfr Haraldsson, le futur saint Óláfr, et se couvre de gloire par ses hauts faits. Ici, l'amour n'a point de part puisque Thorgeirr professe un mépris déclaré pour les femmes qu'il accuse d'amoindrir la virilité d'un véritable héros. Il revient une première fois en Islande pour débarrasser le pays d'un ennemi du roi Óláfr, retourne en Norvège rendre compte à son seigneur, embarque à nouveau pour l'Islande où il retrouve son frère juré[4], provoquant des rixes en sa compagnie et commettant des meurtres. Le seul point de repère chronologique possible est le séjour des deux personnages principaux à Reykjahólar avec Grettir Ásmundarson le Fort, héros de la *Saga de Grettir*, en 1015 ou 1016. Puis Thorgeirr est pris dans l'engrenage fatal des vengeances qu'il pimente de quelques crimes gratuits imputables à son seul *víghugr*[5], et cela jusqu'à sa mort. C'est ce dernier meurtre que devra venger Thormódr, fidèle à la loi contraignante de la fraternité jurée et, comme l'en a prié le roi Óláfr, à la solidarité des membres de la *hird*, lorsque Thorgeirr aura fini par succomber, après une mémorable résistance, en 1024.

La quatrième partie[6] ne concerne donc plus que Thormódr qui relèvera l'honneur de son frère juré par cinq meurtres consécutifs. Après avoir occis Thórarinn Ofsi en 1025, il sera forcé de faire le voyage du Groenland, lequel sert d'ailleurs de cadre à cette phase de la saga, puisque le héros y demeure jusqu'au printemps 1028. À cette date, il se rend en Norvège pour aller trouver le roi Óláfr dont il s'est également fait *hirdmadr*[7], plus haut dans le récit[8].

Le très long chapitre XXIV[9] qui forme à lui seul une cinquième partie, se déroule exclusivement en Norvège et recoupe avec beaucoup de précision nombre de traditions concernant les dernières années de saint Óláfr. Thormódr est présent lors de la cruelle bataille de Stiklarstadir (1030), où, comme le roi, il périt, dans les circonstances à la fois épiques et héroïques que détaille la saga.

Ainsi, comme il convient, le récit se termine lorsque les héros ont disparu. Son originalité est de s'être intéressé non à un mais à deux

1. Chap. IX-XI, p. 660-670.
2. Chap. XII-XIX, p. 670-690.
3. Maison mais aussi garde personnelle du souverain.
4. C'est ici que prend place l'épisode de la cueillette des angéliques.
5. Esprit du meurtre ou du combat.
6. Chap. XX-XXIII, p. 690-708.
7. Homme de la *hird*.
8. Chap. XVIII, p. 687.
9. P. 708-718.

personnages dont le destin a mêlé les existences. L'auteur est passé rapidement sur la mention de leurs ascendants, il les a scrupuleusement suivis de leur naissance à leur mort, en réservant à chacun d'eux des développements particuliers quand le théâtre de leurs destinées était différent et, sa matière étant épuisée au chapitre XXIV, il met très normalement un point final à son œuvre, puisque tout prolongement sortirait du sujet qu'il s'est donné. Il a respecté le principe d'unité de son histoire : il n'y a aucun chapitre qui ne soit indispensable à l'économie de l'ensemble et, de plus, à l'intérieur de chacun de ces chapitres, on ne saurait isoler de développement de quelque longueur qui pourait passer pour superflu, les digressions mentionnées plus haut se présentant en quelque sorte comme le feraient des notes de bas de page dans une édition moderne du texte. Il faut bien voir, en effet, que si la version sans doute originelle de la saga appelle, au plan du style et du point de vue retenu, un affinement et un polissage, la composition, elle, obéit strictement à la loi factuelle, dynamique et tendue de l'écriture des textes de ce genre. On verra d'ailleurs à la lecture que la *Saga des frères jurés* est singulièrement chargée de matière narrative : un résumé qui entendrait ne négliger aucune péripétie de quelque importance ne serait guère plus court que le texte complet !

C'est qu'il y avait matière à raconter, même si les aventures dont sont crédités les deux héros ne leur sont pas toutes imputables et si certaines d'entre elles sont reprises d'autres textes, tirées de sources diverses ou purement et simplement inventées. Quoi qu'il en soit, il existe un noyau de traditions attachées aux frères jurés, ce qui nous amène à étudier la quarantaine de strophes scaldiques que contient la saga, puisque, rappelons-le, ces strophes constituent en bien des cas le meilleur gage d'authenticité d'un texte de ce type.

Vers la fin de la saga, les *vísur* sont si nombreuses et si étroitement étayées par le texte en prose que l'on a pu penser que notre récit n'était guère éloigné du genre, interne aux Sagas des Islandais, des *Skáldsögur* ou sagas expressément dévolues à un scalde renommé[1]. De fait, le rôle de Thormódr Scalde-de-Kolbrún croît en importance au fur et à mesure que progresse le texte qui se referme sur sa mort, sans toutefois que la place prise par le scalde infirme le pluriel qu'indique le titre de l'œuvre, le sort des deux héros étant trop étroitement lié pour cela.

La philologie nous indique que certaines strophes scaldiques sont très anciennes et qu'elles peuvent fort bien remonter au premier quart du XIe siècle ; en tout état de cause, elles passeraient difficilement pour des reconstitutions délibérément archaïsantes comme le sont les *vísur* contenues dans la *Saga de Grettir*, lesquelles ont visiblement été composées par l'auteur de ce texte. Ainsi, Thormódr a pu rédiger un « Poème de louanges à Thorgeirr » (*Thorgeirsdrápa*) dont une quinzaine de strophes figurent dans notre texte. Pour les dix-neuf autres également attribuées à Thormódr, on peut hésiter, de même que pour la strophe qu'est censé déclamer Grettir Ásmundarson et qui figure sous la même forme dans sa propre saga[2]. En ces occurrences, on ne peut exclure l'hypothèse

1. Comme la *Saga de Hallfredr*, la *Saga de Gunlaugr Langue-de-Serpent*, la *Saga de Björn, champion des gens du Hítardalr* ou la *Saga de Kormákr* , les trois dernières étant sans doute connues de l'auteur de la *Saga des frères jurés*, ainsi que cela a été dit.

2. Voir la *Saga des frères jurés*, chap. VIII, p. 658, strophe 5 et la *Saga de Grettir*, chap. XXVII, p. 825, strophe 25.

selon laquelle l'auteur de la saga aurait fabriqué, réutilisé ou adapté. Mais il semble difficile de nier l'existence de Thormódr et l'authenticité d'une partie de l'œuvre dont il est crédité. La part d'invention due à l'auteur se trouve donc bien réduite : notre texte n'est pas une saga mensongère (*lygisaga*), même si son rédacteur se permet, à propos des actions d'éclat de ses héros, des incursions dans un domaine qui serait plutôt celui des Sagas légendaires (*Fornaldarsögur*).

Nous avons souvent dit que l'auteur d'une saga bien faite part du réel pour composer un texte dans une optique et avec des moyens dont le choix lui appartient. La *Saga des frères jurés* est là pour témoigner que si le résultat obtenu ne doit être en aucun cas versé au dossier des documents historiques sûrs, il serait également injuste et erroné de n'y voir qu'une plaisante affabulation sur des thèmes légendaires.

*

La thématique de la *Saga des frères jurés* gravite autour de pôles, celui de la fraternité jurée, assurément archaïque et auréolé du prestige de la tradition païenne la plus riche, la plus signifiante et, partant, la plus légendaire, et celui, sans doute plus récent, très probablement teinté de colorations héroïques de goût courtois, du *garpr*[1], dont le modèle vivant a certainement existé de façon mémorable en Islande.

Bien que les rites d'institution du *fóstbroedralag* ou fraternité sacrée soient attestés dans des textes comme la *Saga du roi Óláfr Tryggvason*, contenue dans le *Flateyjarbók*, seuls le chapitre II de la *Saga des frères jurés* et le chapitre VI de la *Saga de Gísli Súrsson* nous en donnent le détail. Il est évidemment impossible de savoir si les deux personnages centraux de notre texte se sont réellement liés de la sorte et si l'usage ainsi décrit était encore vivant et pratiqué dans l'Islande du XIe siècle, mais il n'y a aucune raison particulière de douter de l'existence de ce rite qui se trouve coïncider avec quelques-uns des caractères profonds du paganisme scandinave.

Deux actes distincts sont commis : les participants mêlent leur sang, puis ils passent sous un *jardarmen* ou « collier de terre ». Chacun de ces actes a une signification symbolique fort claire, qui s'accorde avec la mentalité scandinave païenne, et il n'est pas assuré qu'il faille voir entre eux une liaison nécessaire : le « Brot af Sigurdarkvidu[2] » et Saxo Grammaticus[3] ne parlent que du mélange des sangs alors que la *Saga du roi Óláfr Tryggvason* mentionne seulement un serment. Le passage sous le « collier de terre » symbolise évidemment un retour à la terre mère, il instaure une existence nouvelle et une régénération au sein d'un des grands éléments naturels dont nous savons l'importance qu'ils avaient dans la religion scandinave ancienne. L'élément tellurique, Jörd, la Terre personnifiée, figure d'ailleurs dans le panthéon scandinave, certains textes nous la donnant pour la mère de Thórr, sous ce nom[4] ou sous celui, plus immédiatement explicite, de Fjörgyn[5]. À partir du moment où ils sont passés sous le *jardarmen*, les frères jurés[6] entrent dans un

1. Sur le sens de ce mot, voir cette Notice, p. 1714-1715.
2. Strophe 17, dans l'*Edda poétique*.
3. *Gesta Danorum*, I, 6, 7.
4. *Jörd* signifie « terre ».
5. Littéralement : qui favorise la vie.
6. *Fóstr-broedr* : frères d'adoption, frères électifs.

nouveau mode d'être, ils accèdent à une fraternité différente de la fraternité naturelle mais tout aussi contraignante. La signification du mélange des sangs est très comparable, qui instaure une fusion, une communauté volontaire, une consanguinité choisie et désirée. Dans un monde où la cellule et les liens familiaux sont plus forts que tout, la valeur de ce geste se passe de commentaires. Désormais, chacun des frères jurés est complètement intégré au clan (*aett*) de l'autre et rien ne pourra plus le libérer de cet engagement, comme nous le montre notre texte. Il semble bien que cette pratique soit assimilable, sur le plan juridique, à celle du *félag* ou mise en commun de tous les biens des intéressés, abondamment attestée à l'âge viking chez ces commerçants parfois prédateurs qui ne pouvaient que difficilement agir en solitaires.

Mélange des sangs et retour à la terre mère pour un nouvel enfantement, ce rite entraîne l'obligation attachée à toute fraternité, le devoir contraignant de vengeance, auquel se soumet Thormódr après la mort de Thorgeirr et qui le mènera au Groenland puis en Norvège, car la place qu'occupait Thorgeirr dans la *hird* du roi Óláfr ne pouvait être décemment reprise que par son frère juré. On peut proposer de ce texte une lecture suivant de bout en bout le thème de la fraternité, qui relie les cinq moments que nous avons isolés. De là à placer toute la saga sous un signe tellurique, qui la ferait donc relever des dieux vanes, il n'y a qu'un pas : l'amour étant l'apanage des Vanes[1], cela expliquerait les penchants érotiques de Thormódr[2]. Il semble que notre auteur se situe assez consciemment dans une perspective remarquablement fidèle à l'esprit des anciens temps. Alors que dans la *Saga de Gísli Súrsson*[3], qui n'est plus dans cet esprit, la loi sacrée se trouve presque immédiatement violée, on voit bien à travers la *Saga des frères jurés* que l'auteur, bien que probablement clerc, n'a pas perdu le sens des pratiques rituelles de ses aïeux.

Ce qui ne l'empêche pas de faire droit aux modes de son temps en célébrant les vertus du *garpr*. Ce terme, fréquent en vieil islandais, n'est pas facile à traduire. Alors que *kappi* s'applique à un champion, à un homme valeureux et héroïque, *garpr* désigne certes un individu martial, belliqueux, rendu célèbre par ses mémorables faits d'armes, guerrier hardi et intrépide, au courage exemplaire mais n'ayant pas l'aura glorieuse du héros : il ne saurait, par exemple, s'appliquer à Sigurdr Fáfnisbani, le parangon de l'héroïsme germano-nordique, mais convient à merveille à Grettir le Fort ou à nos deux héros. Le mot n'est pas péjoratif au XIIIe siècle mais le deviendra à l'époque moderne pour signifier à peu près « spadassin, ferrailleur, fier-à-bras » ou, s'il s'agit d'une femme, « virago ».

La notion de *garpr* n'est absolument pas un idéal dans l'univers des sagas qui admire beaucoup plus la sagesse et la sagacité (*vit*), comme le disent les *Hávamál* :

1. Et surtout de Freyr et de Freyja.
2. Alors que chez Thorgeirr, c'est le motif courtois de l'homme vierge refusant tout commerce féminin qui l'a emporté.
3. Où les protagonistes sont quatre et non deux.

Il n'est meilleur fardeau
À porter sur sa route
Que n'est grande sagacité[1] *;*
Cela passe richesse[2].

La louange ne saurait donc aller au seul déploiement de la force physique, bien que les beaux coups et les haut faits incroyables ne passent pas inaperçus et que des exploits comme ceux d'Egill fils de Grímr le Chauve terrassant le guerrier-fauve, de Gunnar de Hlídarendi résistant à ses ennemis qui lui ont tendu une embuscade, de Skarphedinn Njálsson abattant Thráinn sur la rivière gelée ou de Gísli Súrsson faisant face à ses adversaires, une pierre plate attachée sur sa poitrine en guise de cuirasse, aient été jugés dignes de mémoire. De même, Thorgeirr, qui n'a que quatorze ans lorsqu'il venge son père, mourra avant l'âge de trente ans après avoir occis treize hommes[3]. Et on sent que l'auteur admire Thormódr parce qu'il a exercé son droit de vengeance jusqu'au bout, même au Groenland, ce pays prestigieux découvert et colonisé depuis peu[4].

Pourtant, on voit bien que cet auteur n'a pas pour ses *garpar*[5] la révérence qu'il manifeste pour le vieux rite du *fóstbroedralag*. On pourrait même déceler une ironie voilée dans l'étonnante candeur dont il fait preuve en dépeignant les « prouesses » de ses héros, notamment celles de Thorgeirr, et en soulignant à grand renfort de superlatifs et de métaphores l'intrépidité de ses personnages, qui, somme toute, meurent jeunes et sans postérité. Je serais tenté de voir là l'influence de ces romans de chevalerie venus d'Occident, dont nous savons qu'ils atteignirent l'Islande au cours des XIIe et XIIIe siècles, pour finalement donner naissance au genre des Sagas de chevaliers. Car nos deux héros, à leur échelle, pourraient être des personnages de romans de chevalerie : Thormódr est vaniteux, inconstant, porté sur le beau sexe et Thorgeirr entend garder intacte sa virilité en refusant le commerce des femmes ; or, on trouve dans les romans courtois bien des exemples de l'une et l'autre attitudes. Cette imprégnation chevaleresque ou cette volonté de s'aligner sur une conception de la vie qui, selon toute vraisemblance, n'était pas familière à l'Islandais qui conçut cette œuvre, rendraient compte de ce subtil décalage entre son apparente adhésion aux idéaux de ses deux personnages principaux et ses probables sentiments profonds à leur égard.

Il semble que la *Saga des fiers-à-bras*[6], roman que son auteur, Halldór Laxness, lauréat du Prix Nobel en 1955, tient pour son œuvre la plus importante et la plus significative, aille dans ce sens. Laxness a bien vu la sottise dangereuse du fier-à-bras qui tue pour le plaisir d'assener un coup fantastique, et celle de son admirateur qui cautionne *ipso facto* d'interminables guerres. Il refuse toute estime à l'exercice du muscle et à la violence et, fidèle en cela à l'idéal le plus profond de son peuple, il exalte la paix qui reste le maître mot de toute saga authentique. Le portrait qu'il nous offre de Thorgeirr et de Thormódr — car *Gerpla* démarque exactement la *Saga des frères jurés* en y ajoutant des parodies tirées de la

1. En islandais : *manvit*.
2. Strophe 10, dans l'*Edda poétique*.
3. Thorgeirr et Grettir ont souvent été dépeints en termes similaires.
4. Notre saga est d'ailleurs peut-être un discret plagiat de la *Saga de Grettir* où le héros sera vengé à Byzance (chap. LXXXVI, p. 947).
5. Pluriel de *garpr*.
6. Titre de la traduction française de *Gerpla*, mot bâti sur *garpr* (éd. citée).

Saga de saint Óláfr — emprunte, tantôt à Voltaire, tantôt à Swift, un ton persifleur que l'on sent dicté par une conviction profonde : ce ne sont pas là des modèles à suivre, ni des héros à admirer.

NOTES

Page 637.

1. Ce personnage, que nous rencontrons souvent, est le héros principal de la *Saga du combat sur la lande* (*Heidarvíga Saga*).

2. Vermundr, autre personnage notoire, intervient surtout dans la *Saga de Grettir*; voir chap. LII, p. 876 et suiv.

3. Ce personnage, lui aussi, joue un rôle important dans la *Saga de Grettir*. L'auteur de notre saga s'exprime sur le compte de Thorbjörg la Grosse en termes si proches de ceux du chapitre LII de la *Saga de Grettir* (p. 878), que l'on a supposé qu'il avait disposé d'un exemplaire de ce dernier texte.

Page 638.

1. Le *Landnámabók*, chap. CLVII, confirme ces renseignements. Voir n. 9, p. 394.

2. Il existe dans cette région une ferme nommée Tyrdilmýrr, mais sa situation rend invraisemblable l'affirmation faite ici.

3. Je traduis par « bâtisses » le mot *skáli* qui, s'il désigne la pièce principale du logis (voir n. 1, p. 597), peut aussi avoir ce sens élargi.

4. On retrouve les mêmes généalogies, à peu de choses près, dans divers textes, tels le *Landnámabók*, chap. CLXII et CLXXI, la *Saga de Grettir*, chap. XXVII (p. 824), ou la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. C (p. 1366).

5. La généalogie d'Óláfr le Blanc ici donnée est en désaccord avec d'autres sources qui paraissent plus sûres.

6. Tous ces personnages sont hautement légendaires. Le dernier nommé n'est autre que le grand héros du cycle épique de l'*Edda poétique*, le Siegfried de la *Chanson des Nibelungen*.

Page 639.

1. Tous ces détails, et ceux qui vont suivre, constituent l'une de nos deux meilleures sources sur la cérémonie de la fraternité jurée *(fóstbroedralag)*; l'autre étant la *Saga de Gísli Súrsson*, chap. VI, p. 580-581.

2. « Hávarsstadir » dans un autre manuscrit : c'est le nom que porte encore aujourd'hui ce lieu.

Page 641.

1. Il entre dans le code éthique du héros de rire ou de pleurer rarement. Le rire, en particulier, est à peu près toujours signe de victoire ou de vengeance accomplie. Ajout d'un manuscrit : « [...] et ce n'était pas un plaisantin [...]. ».

2. L'auteur de notre saga est grand amateur de tournures pittoresques. L'expression que l'on vient de lire, et qui reviendra plusieurs fois, mêle, sans doute volontairement, deux locutions bien connues de la poésie scaldique : donner un asile de nuit à quelqu'un et donner à dîner au corbeau ou à l'aigle, façon de dire : tuer.

Page 642.

1. Notre auteur est aussi féru de jeux de mots, en particulier sur les noms propres. Littéralement, Vígfúss signifie : ardent au meurtre !

2. En toute correction, c'est au maître de maison à inviter l'hôte de passage (voir n. 2, p. 611). Notre saga fait d'ailleurs preuve d'un curieux mépris pour les esclaves, lequel rappelle très fort le ton de la *Saga de Snorri le Godi*.

Page 643.

1. Rappelons d'abord que la *drápa* est un poème scaldique pourvu d'un refrain. L'héritier de Kloeingr (graphie archaïque pour Klaengr) est Jödurr ; le cheval des rondins est le bateau (que l'on tire à terre en le faisant rouler sur des rondins) ; l'étalon de la mer est le bateau, et son Módi (nom d'un fils du dieu Thórr) est le marin, ici Thorgeirr.

2. Dans le *Flateyjarbók*, Thorgeirr répond ici : « C'est Jödurr qui a reçu la blessure » ; puis Thórelfr : « Petite perte ! Qui le frappa ? »

Page 644.

1. Ou, si l'on veut, la bête impure *(óarga dýr)*, c'est-à-dire le lion : évidente référence d'un clerc cultivé à l'Apocalypse.

Page 645.

1. Lieu du Roussi, aujourd'hui Svidningsstadir. On ne connaît ni Ingólfr ni Thorbrandr par ailleurs ; mais un texte d'Árni Magnússon (*Jardabók*, 1710) évoque l'endroit tel qu'il est nommé « dans les anciennes sagas ».

2. Rán est la déesse des mers, épouse du dieu des océans, Aegir (voir n. 4, p. 172). Ses filles sont les vagues : métaphore scaldique (*kenning*) recevable.

Page 646.

1. L'auteur fait de la poésie scaldique en prose ; voir déjà p. 645 et n. 2. Le chien de l'aune (ou aulne) est le vent, la tempête.

Page 648.

1. Hel est la déesse qui règne sur l'autre monde (voir n. 2, p. 532). L'image présente revient fréquemment.

2. Le texte dit littéralement, par une jolie formule allitérée : qui obtient abominablement jouit abominablement (*firnum nýtr thess, er firnum fær*).

3. Variante dans le *Flateyjarbók* et dans deux copies de manuscrits de parchemins aujourd'hui perdus (nous désignerons désormais ces deux copies par la lettre *R*) « [...] vaillamment, mais eux se défendirent bravement. Thorgeirr attaque Thorbrandr, et Thormódr, Ingólfr ».

Page 649.

1. Sleipnir est le nom du cheval d'Ódinn ; le cheval de la (ou des) tente(s) (que l'on monte sur le pont) est une *kenning* classée pour : « bateau » ; son meneur, le dompteur du coursier du mât : le marin.

Page 650.

1. Un cent d'argent est tenu pour une somme suffisante en compensation du meurtre d'un homme. La somme proposée ici est princière, même si l'on tient qu'il ne s'agit que d'argent « pâle », c'est-à-dire non raffiné, non « brûlé » (voir n. 2, p. 607).

Page 651.

1. Le mot *hráskinn*, traduit par « refuge », ne figure qu'ici et dans des écrits cléricaux, pour traduire le latin *perfugia.* La saga est en contradiction avec elle-même : au chapitre II (p. 638 et n. 2), Bersi habitait à Dyrdilmýrr; en se transportant à Laugaból, il se rapproche de Vermundr, au lieu de s'en éloigner.

2. Ce Thorkell est présenté par la *Saga de Grettir* (chap. LII, p. 876) à peu près dans les mêmes termes.

3. *Einhleypingr,* littéralement : celui qui court tout seul, un célibataire, un homme sans domicile légal (voir n. 4, p. 44).

4. C'est-à-dire à le tuer.

Page 652.

1. Thorgeirr et Butraldi mangent ensemble à partir d'un des plats, les autres, ensemble du second. Dans chacun des plats, il n'y a qu'un morceau de plat de côtes et un morceau de fromage plus très frais. L'ironie de l'auteur, pour fruste qu'elle soit, est claire.

2. Faire un signe (*signa*, du latin *signare*, peut-être) sur la nourriture : il n'est pas certain qu'il faille voir là une influence chrétienne. *Signa full* (faire un signe sur la boisson) a pu être une pratique païenne, comme le montre la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (voir n. 2, p. 77). Le « signe » en question, au lieu d'être la croix du Christ, aurait été le marteau de Thórr.

3. La formulation dont se sert l'auteur (*deila knif [og] kjötstykki*) rappelle étrangement celle de la Formule de Trêve telle qu'elle est notée dans la *Saga du combat sur la lande*, chap. XXXIII (et traduite dans R. Boyer *Les Religions de l'Europe du Nord*, Fayard, 1974, p. 101). On aura déjà remarqué à quel point l'auteur de cette saga est féru de citations, franches ou voilées.

Page 653.

1. Björn K. Thórólfsson, éditeur de cette saga dans la série « Íslenzk Fornrit » (vol. VI, Reykjavík, 1943) souligne la parfaite connaissance qu'a de ces lieux notre auteur.

Page 654.

1. Celui qui rougit maintes fois le chemin du baudrier est Thorgeirr. Les vers 4 à 6 de la strophe signifient donc : bien que tout le monde connaisse Thorgeirr.

2. Il est en effet donné pour tel dans la *Saga de Grettir*, chap. XXV, p. 822. Son surnom signifie : aux longs cheveux.

3. Le récit qui va suivre figure de même dans la *Saga de Grettir*, chap. XXV à XXVII, p. 821 et suiv.

4. Une des ressources de la pauvre Islande médiévale consistait en ces épaves *(reki)*, bois échoué ou baleines, qui arrivaient sur le rivage (voir

n. 3, p. 311). En principe, le rivage appartenait aux fermiers avoisinants, mis à part certaines portions *(almenningar)* qui restaient collectives, « à tout le monde ».

Page 655.

1. Dans le récit, un peu différent, de la *Saga de Grettir* (chap. xxv, p. 822), l'on ne mentionne pas de mort parmi les gens de Thorgeirr.

2. Fin du chapitre dans le *Flateyjarbók* : « Thorgeirr et Thormódr passèrent cet été-là dans les Strandir et tout le monde avait peur d'eux. En automne, ils allèrent à Reykjahólar chez Thorgils et passèrent là l'hiver. Illugi le Noir vint du sud, au printemps, avec trente hommes. On lui fit bel accueil. Il dit à Thorgeirr, son parent, qu'il lui avait pris un passage en secret au sud dans le Flói et qu'il lui avait acheté une part de ce bateau. Thorgils et Illugi firent transporter le bagage de Thorgeirr au bateau, mais ils ne voulurent pas l'y accompagner avant que Thorsteinn fils de Kuggi ne fût allé au thing. Aussi, au début du thing, restèrent-ils à Reykjahólar.

« Thorgils et Illugi apprirent que Thorsteinn était allé au thing, ils partirent donc de chez eux avec soixante hommes. Étaient du voyage les frères jurés, Thorgeirr et Thormódr. Lorsque les frères jurés arrivèrent à la rivière qui s'appelle Drífandi — c'est dans le Gilsfjördr — Thorgeirr dit : " Où vois-tu deux autres frères jurés qui soient égaux à nous en fait de vaillance et de courage ? " Thormódr dit : " Je crois que l'on en trouverait si l'on cherchait un peu partout. " Thorgeirr dit : " Je crois qu'il ne s'en trouve nulle part en Islande. Mais que penses-tu : lequel de nous deux l'emporterait sur l'autre si nous nous mesurions ? — Je ne sais pas, dit Thormódr, mais ce que je sais, c'est que la question que tu viens de poser va mettre fin à notre association et à notre compagnie. " Sur ce, Thorgeirr avança son cheval devant le rocher. La mer était grosse, en sorte que le cheval était presque à la nage sous lui et lorsqu'il arriva au gué devant le rocher, il sauta de selle. Il vit alors que Thormódr faisait prendre à son cheval le chemin qui descendait le long du fjord. Thorgeirr cria à Thormódr de prendre devant le rocher. Thormódr répondit : " Nous allons d'abord nous quitter pour cette fois et bon voyage ! " Après cela, Thormódr revint le long du Gilsfjördr et n'arrêta pas son voyage qu'il ne fût arrivé à Laugaból chez Bersi, son père.

« Après cette séparation, Thorgeirr monta sur son cheval et se mit à la poursuite du groupe, et quand il arriva à Saurbaer, le groupe était monté à Svínadalr. Thorgeirr chevaucha grand train. Habitait à Máskelda un homme qui s'appelait Hlenni. Logeait chez lui un homme qui s'appelait Torfi ; il était surnommé "Paquet". Il était descendu à la rivière abattre des fagots qu'il portait sur son dos. Thorgeirr remontait le long de la rive. Lorsqu'il arriva en face de Torfi, il l'appela et lui demanda comment il s'appelait, mais Torfi n'entendit pas qu'il l'appelait parce que le vent soufflait dans le fardeau. Thorgeirr voulait s'enquérir du groupe et il le héla plusieurs fois, mais Torfi n'entendit pas. S'étant fatigué de l'appeler, Thorgeirr se fâcha car il avait déjà le cœur gros. Il traversa alors la rivière, attaqua Torfi et le transperça de sa lance. Torfi mourut aussitôt. L'endroit fut ensuite appelé Böggulloekr. Thorgeirr alla son chemin jusqu'à ce qu'il rejoignît Illugi et les siens au sud à Mjósund. Il leur dit alors le meurtre de Torfi. Ils furent très mécontents de cette action. »

Page 656.

1. Le serpent de la blessure est l'épée; son rougisseur, le guerrier; la bête sauvage du flot est le bateau; son meneur, le marin.

Page 657.

1. Le texte dit *midr morginn*, équivalent de *rismál* (vers six heures du matin).

2. Rappelons que la ferme islandaise (*bær*) est précédée par un petit pré *(tún)*, le tout étant entouré d'un enclos (*gardr*). Voir n. 8, p. 579.

Page 658.

1. Pour féroce qu'elle soit, la conduite de Thorgeirr peut trouver quelque justification dans les textes de lois de l'époque. Le *Grágás*, en particulier, impose de fortes peines à tout vol ou emprunt illicite de cheval.

2. Ces crimes sont également mentionnés par la *Saga de Grettir*, chap. XXVII, p. 825 et n. 3.

3. Le cheval de la mer est le bateau; son cavalier, le marin.

4. Ici le *Flateyjarbók* intercale le texte suivant : « Thorgeirr s'était échappé vers le sud, et quand il arriva à Hvassafell, il y avait des gens dehors. Un berger venait de rentrer à la maison après avoir mené son bétail, il était dans le pré clos, appuyé sur son bâton, et parlait aux autres. Son bâton était court, l'homme était fatigué, il était un peu bossu, un peu voûté et tendait le cou. Quand Thorgeirr vit cela, il brandit sa hache et la laissa tomber sur ce cou. La hache mordit bien, la tête vola et tomba loin. Thorgeirr s'en alla, et tous ceux qui étaient dans le pré clos en restèrent abasourdis. Peu après arrivèrent les parents [de Thorgeirr]. On leur dit cette nouvelle et ils estimèrent que cela ne s'était pas bien passé. On dit que les parents payèrent compensation, pour ce meurtre, de la part de Thorgeirr. Ils chevauchèrent ensuite à la rencontre de Thorgeirr. Il leur fit bel accueil. Ils demandèrent pourquoi Thorgeirr avait commis ce meurtre ou ce qu'il avait trouvé à redire à cet homme. Thorgeirr répondit : "Il n'avait pas commis d'offense envers moi, mais il est vrai d'autre part que je n'ai pas pu me retenir en le voyant si bien placé pour recevoir un coup. — Il semblera en ceci, dit Thorgils, que tu n'as décidément pas la main lente, mais nous venons de payer compensation pour ce meurtre." Puis ils chevauchèrent tous ensemble au bateau. »

Page 659.

1. La *Saga de Grettir*, chap. XXVII, p. 826 et n. 1, présente Gautr à peu près dans les mêmes termes.

2. Un homme qui a commis une grave offense a forfait la part de sacré qu'il tient des dieux (*mannhelgr*, voir n. 3, p. 195). Mais s'il est légalement réhabilité, il retrouve sa *sykn*, son état d'innocence antérieure en quelque sorte. C'est ce que nous avons rendu par « inviolabilité ». Les textes de lois sont clairs là-dessus, par exemple *Grágás* Ia 212 ou Ia 95-96.

Page 660.

1. Sans doute Thormódr mentionne-t-il cela dans sa *drápa* de Thorgeirr, mais les strophes concernées manquent dans la version qui nous est parvenue.

2. Il suffit de lire la *Saga de saint Óláfr* de Snorri Sturluson (traduction francaise par R. Boyer, Paris, Payot, 1983) pour constater à quel point la notion de chance (*gaefa*) était chère au roi. C'est bien ce qu'il dit ici à Thorgeirr : tu n'es pas un *gaefumadr*, un homme à qui il a été donné d'avoir de la chance (voir n. 2, p. 618).

3. Le Vindland désigne d'une façon générale tous les pays occupés par les Slaves à l'époque.

4. *Hróf* : hangar.

5. La disposition des lieux actuels confirme les renseignements donnés par la saga. *Smidjuholt* : colline de la Forge.

6. La *vísa* 6 confirme ce chiffre. Les autres manuscrits disent sept.

7. Gunnr est une valkyrie; sa bourrasque, la bataille; son buisson, le guerrier; le cheval de la mer, le bateau; le serpent de la blessure, l'épée; son messager, le guerrier.

Page 661.

1. C'est la façon conventionnelle, dans les sagas, et qui reviendra plusieurs fois par la suite, de dire qu'il se mit à courtiser une femme, ici Thórdís.

2. Un troll est un esprit gigantesque et mauvais. Sens : peut-être penseront-ils qu'il y a un sérieux empêchement.

3. Ce petit lac porte toujours ce nom. Les spécialistes islandais notent que le conseil de Gríma n'a pas de sens, il n'importe pas que l'Ögrsvatn soit gelé ou non pour le voyage de Thormódr. Ils en ont pris argument pour dénoncer la mauvaise connaissance des lieux qu'aurait eue l'auteur.

Page 662.

1. Selon une pratique magique bien attestée (voir la *Saga du combat sur la lande* par exemple, chap. XXIII), la magicienne passe la main sur tout le corps de celui qu'elle veut protéger, pour s'assurer qu'il ne présente aucun point vulnérable.

2. Une étude des lieux, ici encore, dénonce le bien-fondé de cet itinéraire.

Page 663.

1. Tout ce passage rappelle très fortement la *Saga de Snorri le Godi*, à propos de Björn Champion-de-Breidavík, chap. XXIX, p. 254.

2. Hrund est une valkyrie; sa tempête, la bataille; même sens pour le vacarme du roi. Le corbeau des rondins est le bateau; son buisson, le marin, le guerrier. La flamme de la mer étant l'or, selon une métaphore conventionnelle expliquée par l'*Edda* de Snorri, son chandelier est l'homme libéral.

Page 664.

1. J'ai essayé de rendre le jeu du texte sur un mot à double sens. Gríma salue Bersi (verbe *heilsa*, saluer; substantif *heilsa*, la santé) : d'où la réponse de Bersi.

2. Il est fort probable qu'à l'instar de l'égide des Grecs, les anciens Germano-Nordiques ont connu ce type d'opération magique. Voir la *Saga de Snorri le Godi*, chap. XX, p. 234 et suiv.

Page 667.

1. Ces personnages figurent dans le *Landnámabók*, chap. CLXXVI.
2. Littéralement : aux sourcils noirs comme du charbon.
3. La composition de strophes amoureuses sur une femme *(mansöngsvísur)* était passible de proscription. Voir n. 11, p. 4.
4. Les strophes de Kolbrún.
5. Les *Kolbrúnarvísur* sont perdues. C'est dommage, car elles ont dû connaître une popularité extrême, étant donné le surnom de Thormódr (suite du texte) et ce qu'en dit le *Landnámabók*, chap. CXXVII.

Page 669.

1. La dise (divinité fatidique) du jugement est ici, bien entendu, Thorbjörg Kolbrún ; de même la Freyja (déesse vane) de l'agrafe (le bijou classique des femmes, qui attache leur robe sur l'épaule), l'imposante Thrúdr (nom d'une déesse ase, fille de Thórr), enfin, la Hildr (valkyrie) de la corne (à boire : l'une des fonctions des valkyries dans la Valhöll est de tendre à boire aux guerriers élus ou *einherjar*). On appréciera l'impressionnant savoir mythologique du scalde.

Page 670.

1. Un manuscrit ajoute ici : « [...] à cause de l'autre ».
2. Ces personnages sont inconnus d'autre part. La *vísa* 9, p. 672, qualifie Snorri de « fils de Hoekill ». Ce dernier mot est un surnom (le Cagneux), qui a dû être celui du père de Snorri.

Page 671.

1. Le nom subsiste dans un toponyme actuel : Eiríksmelur, où *melur* désigne un banc de sable.

Page 672.

1. Lieux de Blanc, d'après le surnom de Helgi.
2. *Fitjar*, dans *Gufufitjar*, désigne les rives herbeuses d'une rivière.

Page 673.

1. Littéralement : dont l'honneur *(vegr)* est bas *(lágr)*. Un des traits marquants des sagas est que les personnages minables portent souvent des prénoms éloquents, probablement fabriqués sur mesure.
2. Le *Hauksbók* précise : « Elle a cinquante-neuf aunes de long ; elle subsistait encore quand l'évêque Árni, dernier de ce nom, fut consacré à Skálaholt. Elle est lambrissée d'un bout à l'autre. »
3. C'est donc l'évêque Magnús fils de Gizurr qui fut évêque de Skálaholt de 1216 à 1237. Le précédent évêque du même nom, Magnús fils d'Einarr, fut évêque de Skálaholt de 1134 à 1148.

Page 674.

1. L'*adili* est l'homme qui doit légalement entreprendre les poursuites, selon son rang, son importance ou son degré de parenté avec la victime. Voir n. 1, p. 246.

2. Dans la compilation de la *Saga des gens du Ljósavatn* (*Ljósvetninga Saga*) le bref *Dit de Thorarinn* (*Thorarins Tháttr*) mentionne le meurtre de Thórir, qu'il donne pour un « meurtre caché » (*launvíg*; voir n. 1, p. 582).

3. Le corbeau de l'étrave est le bateau; son féal, le marin, le guerrier: ici, Thorgeirr; de même pour le noble timonier de l'étalon de l'étrave.

Page 675.

1. Le *Hauksbók* dit expressément: « On le tortura » (verbe *pína*). Ces mœurs paraissent avoir été très rares: elles ne sont attestées qu'une seule fois dans la *Sturlunga Saga*.

Page 676.

1. Sur les jours de déménagement *(fardagar)*, voir n. 2, p. 586.

2. La chronologie s'oppose à ce que Thorgeirr ait servi sous les ordres du *jarl* Rögnvaldr des Orcades, qui devait être encore un enfant à l'époque supposée de ces faits; à moins que l'auteur envisage, en fait, le *jarl* Rögnvaldr fils d'Úlfr, du Vestra-Gautland; à moins encore que, par souci de magnificence, il ait absolument tenu à associer le nom de Thorgeirr à celui d'un *jarl* prestigieux...

3. Njördr est le principal dieu vane, le Njördr du chant des glaives est le guerrier, Thorgeirr; le cheval des étais est le bateau.

Page 678.

1. Le *Hauksbók* ajoute: « Il courait plus vite qu'un cheval. »

Page 679.

1. C'est-à-dire à Hraunhöfn, littéralement: le port dans le champ de lave.

Page 680.

1. *Mötunautr*: la nourriture était distribuée aux marins par deux personnes. Voir n. 1, p. 273.

2. Le *Hauksbók* ajoute: « Thorgeirr répondit: " Il était nécessaire que vous fassiez cuire la nourriture, car manger de la viande crue est interdit ici par les lois du pays, et mon seigneur, le roi Óláfr, interdit à tous ses gens de manger de la viande crue. " » La consommation de viande crue, de cheval en particulier, semble bien avoir été une pratique signifiante du paganisme nordique: dès la christianisation, l'Église l'interdira strictement.

Page 681.

1. Le *thing* de l'orme est la bataille (tout nom d'arbre peut signifier: homme); le *thing* où se rend un homme: la bataille; son métal, l'épée; son vacarme, la bataille encore.

2. L'existence de Thorgrímr Trolli, Groenlandais, est confirmée par le *Landnámabók*, chap. CXLII, et par la *Saga des Groenlandais*, chap. I, p. 356.

Page 682.

1. Vingt, d'après les autres manuscrits.

Page 684.

1. Le renne des cordages est le bateau; le sorbier de la bataille est le guerrier, Thorgeirr.

2. La pierre de la main est l'or; son dispensateur, l'homme, Thorgeirr, réputé libéral, comme tout héros qui se respecte.

3. Variante du *Flateyjarbók* : « [...] car c'était une plus grande épreuve d'attaquer Thorgeirr et ses coups que d'avoir affaire à une lionne quand on lui enlève ses petits : c'est alors qu'elle est le plus féroce. »

4. « La mamelle », dit un autre manuscrit.

5. Treize, d'après les strophes qui suivent (p. 685); mais les manuscrits diffèrent sur ce point.

Page 685.

1. Le ruisseau de la charogne est le sang; son faucon, le corbeau; le pourvoyeur de venaison de ce dernier, le guerrier. Les sarcasmes de l'épée sont les batailles; ses buissons, les guerriers.

2. Variante du *Hauksbók* : « Ils découpèrent son corps, voulant voir son cœur, il n'était pas plus gros qu'une noix, dur comme un cal et dépourvu de sang. »

Page 686.

1. Variante du *Flateyjarbók* : « Il leur sembla que les yeux se mouvaient dans la tête, ainsi que la langue. »

2. La revue d'archéologie d'Islande (*Árbók fornleifafélags*, 1924, p. 57) note : « À Hardbaksland, au nord de la ferme et à dix minutes de marche de celle-ci, au milieu du Hraunhafnartangi, il y a deux tertres. L'un est appelé Tertre de Thorgeirr. C'est un gros tas de pierres avec une pierre dressée dessus. L'autre est appelé Tertre de Gautr : il est tout près du précédent, bas et couvert d'herbe. Autour, il y a un simple cercle de pierres. »

Page 687.

1. Suite dans le *Hauksbók* : « Ils furent condamnés à proscription. Et Gudmundr le Puissant et Thorgils fils d'Ari firent tuer Thórarinn l'Excès lors d'une réunion dans l'Eyjafjördr. »

2. Selon le *Dit de Thórarinn* (voir n. 2, p. 674), Thórarinn aurait été tué par ses esclaves en allant à un *thing* d'automne.

Page 689.

1. L'auteur fait probablement erreur : il n'existe pas de rivière de ce nom; des traditions orales plus récentes nomment ici l'actuelle Múlaá.

Page 690.

1. Le texte dit expressément : « Je ne sais pas si le destin me sera favorable pour ce faire » (participe passé *audit* d'un verbe obsolète, dont est dérivé le substantif *audna*, la chance, le destin).

Page 691.

1. Ici s'interrompt le manuscrit que nous avons suivi; le remplace, comme manuscrit principal, la version du *Hauksbók*.

2. Pour plus de précisions sur ces détails techniques, voir la *Saga de Grettir*, chap. XVII, p. 798-799.

3. Version du *Flateyjarbók* et de R : « [...] et il fallait que Gestr se penchât très loin vers les seaux avant de pouvoir les atteindre. Gestr dit alors : " Minable, monte donc plus haut les seaux. " »

4. Le *Flateyjarbók* et R ajoutent : « Skúfr ordonna à des hommes de s'interposer; on les sépara. »

5. Ajout du *Flateyjarbók* : « [...] mais faites ce qu'il vous plaira quand vous serez à terre. »

Page 692.

1. L'Eiríksfjördr, aujourd'hui Tunugdliarfik, est situé dans les Établissements-de-l'Est. Thorkell est fils de Leifr le Chanceux, fils d'Eiríkr le Rouge qui découvrit le Groenland (voir les Sagas du Vínland, p. 331-388).

2. Aujourd'hui Kiagtut.

3. Ce Thorgrímr est ensuite appelé Grímr dans tous les manuscrits. L'Einarsfjördr est l'actuel Igaliko.

Page 693.

1. On ne sait où était Löngunes. Bjorn K. Thórólfsson a fait remarquer que les fermes de Thorgrímr et de sa sœur Thórunn portent des noms si semblables (Löngunes et Langanes, avec le même sens) qu'il pourrait bien s'être agi d'une seule et même ferme.

2. C'est ici, très exactement, la seconde moitié de la strophe 84 des *Hávamál*, dans l'*Edda poétique*. Une fois de plus, l'auteur fait état de ses impressionnantes connaissances littéraires.

Page 694.

1. C'est-à-dire le treizième jour après *Jól*, cette grande fête païenne du solstice d'hiver que reprend le Noël chrétien.

2. Le *stokkr*, ou *setstokkr*, servait de banc le jour et de couche la nuit.

3. Le *skinnleikr*, jeu dont raffolaient les anciens Scandinaves, est un terme général recouvrant trois aspects : le *bráskinnleikr*, où deux hommes debout tirent une peau de bœuf par les pans jusqu'à ce que l'un fasse tomber l'autre; le *reipdráttr*, où les lutteurs sont plus nombreux de part et d'autre de la peau; et le *hornaskinnleikr*, sorte de « jeu des quatre coins », quatre joueurs situés dans les coins de la pièce s'envoyant une balle de peau qu'un cinquième essaie d'intercepter.

Page 695.

1. Le texte emploie ici l'expression *theim vard bilt*, qui renvoie à une conception archaïque de la terreur sacrée et paralysante qui se saisit de quelqu'un dans une circonstance critique. Voir R. Boyer, « Herfjötur[r] », dans *Visages du destin dans les mythologies. Mélanges Jacqueline Duchemin*, Paris, Belles Lettres, 1983, p. 153-168.

Page 696.

1. Le tranchant en fer de la hache était renforcé d'acier pour pallier la mauvaise qualité, générale aux armes de cette époque. Voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. XXXVIII, p. 67-68.

2. C'est en effet à Gardar que se tenait le *thing* des Groenlandais. Voir la *Saga des Groenlandais*, chap. II, p. 358 et n. 7.

3. Le Baldr (dieu ase) du bouclier est le guerrier; le cheval des rondins est le bateau, son pin est le guerrier; le lien du serpent — par allusion au dragon Fáfnir, gardien de l'or du Rhin — est l'or. Lorsqu'un roi ou un grand chef combattait, il se faisait entourer de ses guerriers d'élite qui formaient autour de lui un rempart de leurs boucliers (voir n. 1, p. 38).

4. Le *Flateyjarbók* et R portent ici : « avec grande vaillance », qui paraît bien préférable à cette curieuse leçon.

Page 697.

1. De multiples témoignages, tirés de toutes sortes de sources, prouvent en effet qu'un des plus grands divertissements des anciens Scandinaves était d'entendre réciter des sagas.

Page 698.

1. *Ótryggr* signifie littéralement : peu sûr, à qui l'on ne peut se fier. Un autre manuscrit dit : *Vígfúss*, ardent au meurtre.

2. *Tortryggr* : douteux, à qui il vaut mieux ne pas faire confiance.

3. Détails ajoutés dans le *Flateyjarbók* : « Tous ses membres tremblaient dans son corps, ce qui fait deux cent cinquante-quatre ossements; ses dents claquaient, il y en avait trente; toutes les veines de sa chair grinçaient de peur, il y en avait quatre cent quatre-vingt-quinze. »

Page 699.

1. Ajout du *Flateyjarbók* : « Sur la peur d'Egill, on a composé ceci :

L'homme que jamais ne blessa
Aucun glaive eut grand-peur;
Dents, os et veines tremblèrent ensuite
Dans l'alfe véloce du bateau, des cheveux
Aux pieds; son cœur brûlait
Aussi impétueusement
Que le feu dans l'âtre;
Épouvantable était cette peur. »

L'on retrouve dans cette *vísa*, et le mépris pour les esclaves, et le dédain de la peur, tenue pour le pire opprobre du héros. L'alfe est une créature surnaturelle, dans la mythologie scandinave; l'alfe du bateau est l'homme, ici Egill.

2. La planche des dards est le bouclier; sa tempête, la bataille; le Njördr (un dieu vane) de l'épée désigne ici Thorgrímr.

Page 700.

1. Les arbres de la tempête de l'acier (la bataille) sont les guerriers; la tourmente de l'épée est la bataille; son Týr (un des grands dieux ases), le guerrier, ici Thormódr.

2. Début du paragraphe dans le *Flateyjarbók* : « Skúfr dit : “ Il peut en être ainsi; mais est-ce que Falgeirr fils de Thórdís, le champion, était auprès ? ” Thormódr répondit : “ Il était là. ” Skúfr dit : “ Pourtant, il aurait dû être rendu furieux par le meurtre de Thorgrímr, son parent. ” Thormódr déclama une vísa :

L'égoïste fit le serment au thing,
S'il me trouvait, d'abattre
Le faiseur de louanges; je me trouvai
Près du dévastateur des rondaches;
L'homme fit mine de ne point
Me connaître; il est bon que
L'artisan des refrains soit
Passé inaperçu. »

3. Le *thing* des épées: la bataille; le siège de l'épée: le bouclier; son Baldr (dieu ase): le guerrier; le pin du vacarme est le guerrier, ici Thorgeirr; de même, le noir.

4. La caverne de Thormódr.

Page 701.

1. « Pieds-entravés » (*fastr á fótum*, fixé au pied), est une plaisante façon de dire « esclave ».

2. *Torrádr*: embarrassant. On aura noté la passion que l'auteur apporte à ce genre de jeux de mots.

Page 703.

1. Au Groenland, dans l'Eiríksfjördr, à proximité de Brattahlíd, il y a une baie de Falgeirr *(Falgeirsvík)*. Peut-être conserve-t-elle le souvenir de cette noyade.

Page 704.

1. Ullr (dieu ase) de la tempête de l'estoc (la bataille) désigne l'homme, le guerrier, Falgeirr.

2. Littéralement: fond du fjord d'Eiríkr.

Page 705.

1. Le texte dit *gandreid*, où *reid* est « chevauchée », et *gandr* désigne le bâton magique qu'étaient censées chevaucher, en effet, les sorcières et magiciennes.

Page 707.

1. La maison scandinave ancienne ne comportait pas de fenêtres, mais, dans le toit, des ouvertures laissaient sortir la fumée; on les fermait par des volets.

Page 709.

1. Selon un des procédés favoris de l'auteur, l'adjectif *ósvífr*, « impudent », est utilisé en surnom.

Page 710.

1. Suite du chapitre dans le *Flateyjarbók*, qui rejoint le *Hauksbók* sur les mots « s'en aller du Groenland ». « Sigurdr alla son chemin et lorsqu'il fut à peu de distance de l'enclos, il rencontra Thormódr qui l'avait attendu là. Ils allèrent tous les deux trouver Skúfr et Bjarni et leur dirent ce qui s'était passé. Skúfr alla alors vendre la terre de Sigrídr et emporta tout son mobilier puis revint à son bateau. Un soir, Thormódr s'en alla. Il prit une barque et traversa l'Eiríksfjördr pendant la nuit. Il rama jusqu'à ce qu'il arrivât à Löngunes. Il alla au hangar à bateaux de

Thórdís, s'y allongea et se cacha car il pensait que Bödvarr irait pêcher en mer dans la journée, selon son habitude. Quand vint le matin, il vit trois hommes qui partaient de la ferme pour aller au bateau. Ils discutaient pour savoir si Bödvarr se rendrait à la maison pendant la journée car il était allé panser la blessure de Ljótr à Langanes. Thormódr resta couché là où il était, car il n'était guère en état de marcher à cause de sa blessure. Les domestiques allèrent à la pêche comme il avait été décidé et, le jour passant, Thormódr les vit ramer vers la côte. La jambe de Thormódr lui faisait très mal. Il y avait un homme qui s'appelait Kárr : c'était le régisseur de Thórdís. Il était allé à la pêche avec les domestiques. C'était aussi un parent de Bödvarr. Ils s'occupèrent de leur pêche, tirèrent leur bateau à terre et l'amarrèrent. Le temps était au brouillard et à la bruine; ils allèrent à la ferme quand ils eurent fini. Thormódr les entendit dire que Bödvarr était arrivé chez lui. Thormódr voulait prendre le bateau pour traverser le fjord jusqu'à Vík. Alors que Kárr et les autres étaient presque arrivés à l'enceinte du pré clos, Kárr dit : " J'ai laissé ma hache, je vais aller la chercher. " Ils offrirent de l'accompagner, mais il ne voulut pas et descendit rapidement. Thormódr était arrivé au bateau et l'avait mis à l'eau. Kárr regarda l'homme et reconnut Thormódr; il fit demi-tour pour aller dire à Bödvarr ce qui se passait. Thormódr vit que Kárr revenait à la maison, il voulut le poursuivre mais il avait la jambe si raide qu'il ne put y parvenir. Alors il lança sa hache sur Kárr : elle lui arriva sur la jambe en dessous de la cuisse et lui enleva le mollet. Kárr alla à la maison en boitant et mit du temps à arriver. Thormódr prit sa hache, sauta dans le bateau, se mit aux rames et se dirigea sur la ferme de Vík. Thórdís s'était endormie le soir et quand elle se réveilla, elle poussa un profond soupir et dit : " Bödvarr est-il rentré ou non ? " Il répondit : " Je suis ici, mère, qu'est-ce que tu voudrais ? " Elle répondit : " Le poisson pourrait mordre si on le tirait à bord, car Thormódr, ton proscrit, a passé toute la journée ici dans notre hangar à bateaux, il vient de blesser Kárr, ton parent, de prendre ta barque et il traverse maintenant le fjord, et je crois qu'il souffre de la blessure que Ljótr lui a infligée. Je présume aussi qu'il a du mal à traverser le fjord à cause du brouillard. Je serais assez encline à ce que nous allions le trouver. " Bödvarr bondit aussitôt en disant : " Je suis prêt à cette expédition. " Mais lorsqu'ils furent arrivés aux portes, ils virent Kárr qui boitait : il était arrivé aux maisons, mais Thormódr, ils ne le virent nulle part car le brouillard était trop épais. »

Page 711.

1. Version du *Flateyjarbók* entre la fin de la phrase précédente et celle-ci : « La pensée de Thormódr se porta alors sur le roi Óláfr, pour le cas où la bonne chance de celui-ci pourrait lui servir. Thormódr était écorché un peu partout par leurs lances. Mais quand ils eurent fouillé tout l'îlot et enfoncé leurs lances dans toutes les algues, il [...] ».

2. Version du *Flateyjarbók* : « Maintenant, s'il est plus vaillant qu'une chèvre et plus courageux qu'une jument, et qu'il puisse entendre ma voix, qu'il réponde. » Comparer un homme à une jument était la pire des insultes : c'était le traiter de couard, ou d'homosexuel passif (voir n. 2, p. 35).

3. Le *Flateyjarbók* ajoute : « [...] à la fois tout roide et épuisé [...] ».

Page 712.

1. Le roi Óláfr était surnommé le Gros.

2. Ce Helgu-Steinarr est connu du *Landnámabók* et de la *Thorskfirdinga Saga*; il y est en effet apparenté à Thorgeirr Hávarsson. Ce pourrait être le scalde Steinarr dont il est question dans l'*Edda de Snorri.*

Page 713.

1. Le *Flateyjarbók* offre ici un ajout intéressant : « Deux frères firent faire Rómaborg : l'un s'appelait Romulus et l'autre, Remus. Mais quand la ville fut tout à fait terminée, ils ne furent pas d'accord sur le nom duquel des deux la ville devrait tirer son nom. Pour cela, Romulus attaqua Remus, son frère, et le tua. Alors, la ville fut appelée d'après Romulus, car en langage savant [c'est-à-dire en latin] elle s'appelle Roma. » Le manuscrit *R* est encore plus détaillé; il reprend le *Flateyjarbók* et ajoute : « [l'un s'appelait Romulus et l'autre, Remus.] Ils étaient jumeaux. La ville fut faite d'après la bête féroce [c'est-à-dire le lion] : la bête fut engravée dans le sol et c'est à partir de là que furent érigés les murs de la ville. La tête de la bête est au nord de la rivière [...]. Cette part de la ville est appelée Roma, et la part qui est au-delà de la rivière s'appelle ville de Latran ou Latran ou Latera et cela signifie "flanc" [...]. Bjarni vint à Rómaborg et y visita les lieux saints, car il n'y a pas d'endroit à Rome qui ne soit rougi du sang des saints. »

2. Benedikt Sveinsson, dans son édition de notre saga (Reykjavík, 1925, Introduction, p. XII), a signalé que ce Grímr devait être l'homme qui est appelé Greipr, un esclave, dans le *Dit de Thórarinn*, celui qui a tué Thórarinn l'Excès alors que ce dernier allait au *thing* d'automne de l'Eyjafjördr peu après le meurtre de Thorgeirr.

Page 714.

1. La tempête des estocs : la bataille; son pin : le guerrier, le roi, ici Óláfr.

2. Version du *Flateyjarbók* : « Thormódr répond : " J'ai toutefois tué encore deux hommes la veille de quitter le Groenland, et Helgu-Steinarr en a tué un. " Le roi Óláfr dit : " Qui étaient ces hommes? " Thormódr répond : " J'ai tué Ljótr et son domestique, le fils de la sœur de Thorgrímr Trolli. " Le roi Óláfr dit : " Pourquoi en as-tu tué tant? " »

3. Ekkill est un roi de mer; sa bourrasque, la bataille; les arbres de la bataille, les guerriers.

4. Ajout du *Flateyjarbók* : « [...] en Russie, à l'est [...] ». Comme on le sait (voir *La Saga de saint Óláfr*, chap. CLXXVI, Paris, Payot, 1983), Óláfr Haraldsson fut obligé de fuir la colère de ses barons en se rendant en Russie chez son parent, le roi Jarizleifr de Hólmgardr (Novgorod). Il y resta deux ans, puis revint en Norvège où le peuple et les grands *boendr* le tuèrent à la bataille de Stiklastadir, en 1030. La plupart de nos textes notent en effet que Thormódr l'accompagna dans son exil.

Page 715.

1. Les Thraendir sont les habitants du Thrándheimr, province de Nidarós, par la suite nommée Thrándheimr, aujourd'hui Trondheim. L'angoisse de l'if est le feu : on appréciera la qualité poétique de l'image.

2. Les *Dits de Bjarki*, ou *Bjarkamál hin fornu*, l'un des poèmes

héroïques les plus célèbres du Nord ancien, n'existent plus qu'en fragments. Le *Flateyjarbók* en conserve deux strophes, trois autres sont préservées par l'*Edda de Snorri*. Saxo Grammaticus, dans ses *Gesta Danorum*, livre II, nous propose un long poème latin qui pourrait être une traduction de la version originale du poème. Le Bjarki en question était l'un des grands champions du roi, plus ou moins légendaire, Hrólfr Kraki. Les deux strophes du *Flateyjarbók* sont données à la note 3 de la page 718.

3. Excitation des hommes de la maison du roi. Suite dans *R* : « Quelques jours avant la bataille, le roi parla à Thormódr et demanda s'il était vrai qu'en Islande, les boendr payaient leurs domestiques en automne en viande d'abattage. Thormódr dit que c'était vrai. " Comment cela se passe-t-il? " dit le roi. Thormódr dit que pour cela, le bóndi prenait un mouton et que tous les gens de sa maison devaient l'avoir. Le roi dit: " Et c'est ce que nous allons faire aussi. Va-t'en, Thormódr, tuer Hrútr de Viggjar, il te tiendra lieu de paiement. " C'est ce que fit Thormódr: il tua Hrútr et trente hommes avec lui. » En fait, *R* fait ici une erreur, car, selon nos autres sources, ce n'est pas Thormódr qui a tué Hrútr; voir *La Saga de saint Óláfr*, chap. CCIX, ouvr. cité.

4. Áli est un roi de mer; sa bourrasque, la bataille. Le cheval des vagues est le bateau; son sorbier, le marin.

5. Le serpent de la rondache est l'épée. L'anneau de l'île est la mer; son ski, le bateau.

Page 716.

1. Le scalde Sighvatr Thórdarson — probablement le plus célèbre de tous les scaldes islandais avec Egill fils de Grímr le Chauve — était grand ami et poète attitré du roi Óláfr, pour lequel il a composé plusieurs de ses chefs-d'œuvre, notamment ses *Strophes à cœur ouvert* (*Bersöglisvísur*). Il était en pèlerinage à Rome au moment où eut lieu la bataille de Stiklastadir. C'est de son absence en ce moment décisif que se moque Thormódr dans la *vísa* 30; mais la réponse du roi est claire: Sighvatr a été d'un grand secours jusqu'à ce moment.

2. Les arbres de la lance sont les guerriers.

Page 717.

1. Áleifr est une graphie archaïque pour Óláfr, le roi. Le coq de bruyère de la blessure est le corbeau; la bière noire, le sang.

2. Jalfödr est l'un des noms d'Ódinn; sa tourmente, la bataille; les pins de la bataille, les guerriers.

Page 718.

1. Le mari de la femme est en bonne santé (rouge: au teint rose). Le marécage de l'os est le sang; son sentier, la blessure. L'ardeur (au sens de feu) de la mer est l'or; son étai, la femme. La traduction des deux dernières lignes n'est pas sûre. Lors de la bataille de Stiklastadir, le roi Dagr, allié d'Óláfr, fit une sortie désespérée, que la renommée appela bataille de Dagr, *Dagshríd*; voir d'ailleurs la suite du texte.

2. C'est le fameux Haraldr Sigurdarson, demi-frère du roi Óláfr, héros de *La Saga de Haraldr l'Impitoyable* (dans la *Heimskringla*), trad. française de R. Boyer, Paris, Payot, 1979.

3. À partir de la strophe 30 (p. 715), le *Flateyjarbók* a un texte différent qui est un mélange de notre saga et des Sagas royales. Nous donnons l'essentiel de cette variante :

« Alors que le roi Óláfr se trouvait parmi ses troupes rassemblées, cette nuit dont nous avons parlé, il veilla longtemps, priant Dieu pour lui-même et ses hommes, et dormit peu; il somnola vers le petit jour. Quand il se réveilla, le jour se levait. Le roi pensa qu'il était un peu trop tôt pour réveiller l'armée. Il demanda alors si le scalde Thormódr était réveillé. Celui-ci était à proximité et demanda ce qu'il lui voulait. Le roi dit : " Dis-nous un poème. " Thormódr s'assit et déclama si fort qu'il fut entendu par presque toute l'armée, il déclama les anciens Dits de Bjarki. Mais avant de commencer, il demanda pourquoi le scalde Sighvatr ne divertirait pas les gens en récompense des gardes d'or de son épée " que tu lui donnas en cadeau de Jól, roi, l'hiver dernier ". Le roi dit : " Tu ne sais pas que Sighvatr n'est pas ici à présent? Nul ne nous serait plus nécessaire maintenant, mais il prie pour nous, il est en pèlerinage à Rome. " Thormódr répondit : " Alors, chacun de nous deux va faire maintenant ce dont il est capable. Je vais m'occuper de valeur et de divertissement aujourd'hui, et lui, va prendre du bon temps à Rome. " Voici le début du poème :

Voici venu le jour,
Bruissent les plumes des coqs,
Temps pour les vikings de s'éveiller
Et accomplir rude besogne;
Réveillez-vous, réveillez-vous,
Amis très chers,
Tous les plus éminents
D'Adils et Suédois.

Hárr à la rude poigne,
Hrólfr le grand archer,
Hommes de bon lignage
Qui ne vous enfuyez pas;
Point ne vous éveille pour le travail
Ni pour converser avec les femmes
Mais vous éveille pour le rude
Jeu de Hildr[1].

« Alors, la troupe se réveilla. Lorsque le poème fut achevé, on le remercia, on le trouva bienvenu et on y prit grand plaisir, on l'appela Húskarlahvöt. Le roi le remercia du divertissement qu'il leur avait donné; puis il prit un anneau d'or et le lui donna. Thormódr le remercia de ce présent et dit : " Nous avons un excellent roi, mais il est difficile de voir s'il aura longue vie, je fais la prière, roi, de ne pas nous laisser nous séparer vifs ni morts car je voudrais aller au même logis que toi ce soir. — C'est ce qui aura lieu, dit le roi, si nous sortons tous deux vivants de Stiklastadir. — L'affaire ne me paraît pas d'une égale importance, dit Thormódr, mais d'un autre côté, il est vrai que je ne veux pas te survivre, car j'ai examiné ma vie, et il m'apparaît que depuis que j'ai

1. La bataille.

sept hivers, une seule chose m'a constamment secouru, c'est que je t'ai suivi, toi et ta compagnie, et je ne pense pas l'avoir fait par mauvaise foi. — Je sais que tu n'auras cure de me survivre, dit le roi, mais je ne sais pas si nous sommes également prêts à aller en un seul et même logis, et d'ailleurs, quel âge as-tu, et combien d'hommes as-tu tués en combat singulier? " Thormódr répondit : " J'ai maintenant un peu plus de trente-cinq hivers, et je pense avoir été le meurtrier de quatorze hommes. — Tu ne me sembles pas très vieux, dit le roi, mais je vais te promettre pourtant que tu connaîtras quelque repos après les sept jours qui suivront ta mort, mais tu ne peux toutefois pas obtenir moins d'une journée pour chaque homme que tu as tué. — Ce que je demandais, sire, c'est de n'être jamais séparé de vous. " Le roi répondit : " Nous irons tous ensemble aussi, si je peux en décider, puisque vous ne voulez pas vous séparer de moi. " Alors, Thormódr dit : " J'espère, sire, que la paix s'améliore ou qu'elle empire, rester près de vous tant que j'en aurai le choix, quel que soit le parti qui connaisse la victoire. Puis Thormódr déclama une vísa :

Je serai encore à tes genoux, [...].

« On a dit aussi que, ce jour-là, Thormódr Scalde-de-Kolbrún était en tunique rouge quand il se prépara à la bataille et qu'il en remonta les pans sous sa ceinture, mais la tunique pendait fort par derrière. Un homme de la hird demanda pourquoi il s'équipait ainsi. Thormódr répondit : " Parce que je me crois plus long par devant que par derrière. " Il était ceint de l'épée que le roi Óláfr lui avait donnée. Il avait sa hache à la main, mais pas de protection. Le roi demanda à Thormódr pourquoi il ne s'équipait pas pour la bataille comme les autres et n'avait pas de protection, " crois-tu que les boendr ne savent pas se battre ? " Thormódr répondit : " Les croquants vont découvrir aujourd'hui que ma hache va me servir à la fois d'écu et de broigne. " On a gardé en mémoire, et pour sa gloire, de quelle vaillante façon Thormódr combattit ce jour-là, car il frappait des deux mains, de sa hache, pendant la première bataille, et de l'épée pendant toute la bataille de Dagr, sa hache s'étant démanchée. Beaucoup d'hommes tombèrent devant lui, si bien qu'il faudrait du temps pour consigner tous leurs noms. [...]

« Thormódr Scalde-de-Kolbrún n'était pas fort blessé, mais il n'était plus en état de porter les armes en raison de son épuisement et il voulut pourtant rester à côté de ses partisans. S'il n'était pas, ou peu, blessé, ce n'était pas qu'il se fût protégé plus que les autres, mais que l'on trouvait plus facile d'attaquer ailleurs que là où il était. Un homme demanda à Thormódr : " As-tu vu mon écu que j'ai jeté ? — À quoi te servirait, couillon, un écu, dit Thormódr, je me procurerais un écu de ce genre si je voulais, cela ne me rendrait pas mon généreux ami que j'ai perdu." [...]

« On dit que, lorsque la bataille fut terminée, Thormódr alla à l'endroit où Dagr et ses hommes s'étaient arrêtés après la bataille, parce qu'ils ne voyaient pas assez pour combattre à cause de la nuit. Les boendr encerclaient Dagr et ses hommes pour qu'ils ne s'enfuient pas pendant la nuit, ils avaient l'intention de marcher sur eux dès qu'il ferait clair. Dagr dit : " Y a-t-il dans mes troupes un homme qui pourrait donner un conseil pour que nous parvenions à nous enfuir et que les boendr n'aient pas la possibilité de nous circonvenir, car je sais qu'ils vont nous attaquer dès qu'il fera clair si nous attendons ici ? " Personne

ne savait que répondre, et quand Thormódr vit que nul ne trouvait de conseil à donner, il dit : " Pourquoi n'y aurait-il pas moyen de trouver remède à cela? " dit-il. Dagr demanda : " Quel est l'homme qui parle si vaillamment? " Il répondit : " Il s'appelle Thormódr. " Dagr dit : " Es-tu Thormódr Scalde-de-Kolbrún? — C'est lui-même ", dit Thormódr. Dagr dit : " Quel est le conseil que tu donnes pour que nous nous échappions avec notre troupe? " Thormódr répondit : " Vous allez abattre la forêt et faire de grands feux avec les broussailles, apporter des troncs d'arbres en quantité dans le feu, il y aura quatre hommes près de chaque feu, trois s'occupant constamment du feu, un l'alimentant. Quand vous aurez procédé ainsi quelque temps, vous éteindrez tous ensemble les feux, irez votre chemin ne vous arrêtant ni aujourd'hui ni demain, les boendr penseront qu'une quantité d'hommes sont arrivés quand ils verront allumés tous les feux; lorsque le matin viendra, ils découvriront cet artifice, et je m'attends qu'alors, ils se mettent à votre poursuite, mais vous aurez pris une telle avance que j'espère qu'il n'y aura pas de danger. " Dagr dit : " Es-tu blessé, Thormódr? " Il répondit : " Loin de là. " Dagr dit :" Alors viens en Suède avec moi, je te ferai la partie belle, mais tu n'as rien de bon à attendre ici maintenant. " Thormódr répondit : " Il ne me sera pas donné par le destin de servir un autre roi maintenant que le roi Óláfr a péri. "

« Thormódr s'en alla, et Dagr et les siens suivirent ce conseil et parvinrent à s'échapper ainsi. [...]

« Il faut dire maintenant de Thormódr qu'il était fort affecté d'être peu blessé, il s'en affligeait beaucoup et pensait qu'il n'était pas digne de périr avec le roi à cause de ses mauvaises actions. Il pria de bon cœur le roi Óláfr de prendre soin de lui. Il parlait tout seul et dit : " Est-ce que tu ne vas pas maintenant, saint roi Óláfr, vouloir accomplir à mon égard ce que tu m'as promis : que tu ne m'abandonnerais pas si l'on pouvait tenir compte de ton avis? " Sur ce, il entendit vibrer une corde d'arc, une flèche fut décochée et elle arriva sous son bras gauche et pénétra dans le corps. Il se réjouit énormément de cette blessure et dit : " Je crois que c'est par très grande chance que cet homme a tiré de l'arc et je sais que c'était l'arc qu'il fallait qui a résonné. " Thormódr alla à l'endroit où était le cadavre du roi, s'assit là et cassa le manche de sa hache. [...]

« Sa blessure faisait fort souffrir Thormódr, comme il fallait s'y attendre. Il alla alors vers les maisons, à une grange à orge où l'on avait transporté les hommes du roi Óláfr, qui étaient blessés. Thormódr avait une épée nue à la main et quand il entra, un homme vint à sa rencontre. Thormódr lui demanda son nom, il déclara s'appeler Kimbi. Thormódr demanda : " Étais-tu dans la bataille? — J'étais, dit-il, avec les boendr, ce qui valait mieux. — Es-tu blessé? " dit Thormódr. " Un peu, dit Kimbi, et toi, est-ce que tu étais dans la bataille? " Thormódr répondit : " J'étais avec ceux qui ont eu le meilleur. " Kimbi vit que Thormódr avait un anneau d'or au bras. Il dit : " Tu dois être un homme du roi; donne-moi cet anneau d'or et je te cacherai. Les boendr vont te maltraiter si tu te trouves sur leur chemin, et es-tu blessé? " Thormódr répondit : " Je ne suis pas blessé au point d'avoir besoin de médecin, prends cet anneau si tu veux, j'ai perdu davantage car voici que je me mets à attacher moins d'importance à l'or qu'auparavant. " Kimbi tendit la main et voulut prendre l'anneau. Thormódr balança son épée et trancha

le bras de Kimbi en disant qu'il ne volerait plus avec ce bras-là. Kimbi souffrait fort. Thormódr dit qu'il allait éprouver ce que c'était que de souffrir d'une blessure. Puis Kimbi s'en alla, mais Thormódr resta.

« Alors, un homme sortit en courant de la grange pour aller chercher une brassée de bois. Une femme faisait chauffer de l'eau dans un chaudron pour laver les blessures des hommes. Thormódr alla à une cloison d'osier et s'appuya dessus. La femme dit à Thormódr : " Quelle sorte d'homme es-tu, est-ce que tu es homme du roi ou es-tu de la troupe des boendr ? " Thormódr répondit en déclamant une vísa :

On voit bien que j'étais [...].

« La femme dit : " Pourquoi ne fais-tu pas panser ta blessure si tu es fort blessé ? " Thormódr répondit : " Je n'ai que des blessures qui n'ont pas besoin d'être pansées. " La femme dit : " Tu dois pouvoir me dire ce dont nous avons longtemps discuté ce soir : qui s'est le mieux avancé dans la bataille, ou s'est le moins protégé ? " Thormódr déclama alors une vísa :

Courageux fut le cœur d'Áleifr ; [...].

« Un bóndi entra dans la grange à orge alors qu'ils disaient cela ; il venait s'enquérir de ce qui se passait pour les hommes du roi. Il y avait là beaucoup de blessés, et ceux qui étaient blessés au corps ou à la tête criaient fort, comme il est naturel avec les grandes blessures. Le bóndi s'arrêta dans la grange et écouta ; en entendant que les blessés au corps criaient, il dit : " Il fallait s'attendre à ce que le roi ait eu peu de succès dans sa bataille contre les boendr, tant la troupe qui l'a suivi manque de vigueur, car il me semble pouvoir dire qu'ils ne supportent pas sans crier leurs blessures, ce sont des loques et pas des hommes de valeur. " Thormódr répondit : " Il se peut qu'il y ait ici quelqu'un qui n'ait pas grande vigueur si on le met à l'épreuve, et ma blessure ne te semblera pas grande si tu l'examines. " Le bóndi répondit : " Je crois qu'il vaudrait mieux que tu aies des blessures à la fois nombreuses et grandes. " Le bóndi fit alors demi-tour dans l'intention de quitter la grange. Sur ce, Thormódr lui assena un coup. Ce coup lui arriva par derrière et lui trancha les deux fesses. " Ne grogne pas maintenant ", dit Thormódr. Le bóndi hurla fort, par grande frayeur, et saisit ses fesses à deux mains. Thormódr dit : " Je savais qu'il y aurait ici un homme qui se révélerait peu valeureux ; c'est mal agir de ta part que de trouver à redire à la valeur des autres alors que toi-même tu es sans vigueur. Il y a ici beaucoup de grands blessés et aucun ne geint, et toi tu bêles comme une chèvre en rut et geins comme une jument bien que tu aies une petite éraflure aux fesses. "

« Après cet événement entra dans la grange une femme avec deux seaux de lait : elle voulait apporter à boire aux blessés. Elle dit à Thormódr : " Qui est cet homme qui se tient ici près de la cloison ? " Il répondit : " Je m'appelle Thormódr ". Elle dit : " Es-tu allé dans la bataille aujourd'hui ? " Thormódr répondit : " Je voudrais que quelques boendr aient à raconter à leurs femmes ce soir que Thormódr Scalde-de-Kolbrún a pris part à la bataille aujourd'hui, pourtant, je m'attends à ce que certains ne puissent en parler. " La femme dit : " Qui s'est le mieux avancé avec le roi ? " Thormódr déclama une vísa :

Joyeux de se battre, Haraldr [...].

« La femme dit : " Tu dois être fort blessé, veux-tu boire du lait ? C'est bon pour donner des forces aux blessés. " Thormódr répondit : " Je n'ai

pas besoin de boire du lait, car me voici aussi gavé que si je venais de boire du skyr d'Islande, et en outre je suis peu blessé. " La femme dit : " Pourquoi es-tu si livide, si tu n'es guère blessé? " Thormódr déclama alors une vísa :

Le chêne de la terre du faucon
La femme se demande pourquoi nous sommes blême;
Blessures ne rendent beau personne;
J'ai rencontré rafale de flèches, femme
Le noir métal m'a transpercé,
Par force propulsé; le fer dangereux
M'a mordu, acéré, tout près du cœur,
À ce que je crois.

« La femme dit : " Je trouve, à te voir, que tu dois être très blessé, livide comme tu l'es, fais panser tes blessures comme les autres et laisse-moi voir. "

« Puis il s'assit et enleva ses habits et quand la femme mire vit la blessure qu'il avait au côté, elle sentit qu'il y avait dedans une flèche, mais elle n'était pas certaine de la façon dont se présentait le fer. Elle avait préparé dans une marmite de pierre une décoction d'oignons et d'autres herbes qu'elle avait fait bouillir, elle en faisait prendre aux blessés et vérifiait ainsi s'ils avaient une blessure profonde, car alors la blessure sentait l'oignon. Elle en porta à Thormódr en lui demandant d'en prendre. Il répondit : " Emporte ça, je n'ai pas une maladie que l'on soigne avec de l'herbe. " Ensuite, elle prit des pincettes et voulut retirer le fer, mais il était fixé et ne bougeait pas, il n'y en avait qu'un petit bout qui dépassait, car la blessure était enflée. Alors Thormódr dit : " Coupe jusqu'au fer pour qu'on puisse l'atteindre avec la pincette; donne-la moi ensuite et laisse-moi tirer. " C'est ce qu'elle fit. Alors Thormódr retira l'anneau d'or de son bras et le donna à la guérisseuse, lui demandant d'en faire ce qu'elle voudrait " mais c'est un excellent présent, dit-il, c'est le roi Óláfr qui m'a donné cet anneau ce matin ". Puis Thormódr prit la pincette et retira la flèche : celle-ci avait des barbes et il y avait dessus des fibres de son cœur, certaines rouges et certaines blanches, jaunes et vertes. Voyant cela, Thormódr dit : " Le roi nous a bien nourris, cet homme a du blanc autour des racines du cœur. " Alors, Thormódr déclama une vísa :

Je ne suis point rouge,
Mais la svelte Skögul du siège du faucon,
Blanche de peau a un rouge mari;
Peu me jugent blessé; ce qui cause
Ma pâleur, accoutumé à semer la farine
De Fenja, c'est que me cuisent
Les traces de la bataille de Dagr
Et des armes danoises.

« Et lorsqu'il eut déclamé cela, il mourut debout près de la cloison d'osier et ne tomba pas au sol avant d'être mort. Le roi Haraldr fils de Sigurdr compléta la vísa qu'avait composée Thormódr. " Les traces de la bataille de Dagr cuisent, dit-il, c'est ce que le scalde a dû vouloir composer. "

« Maintenant se termine là la vie de Thormódr, par ces événements qui ont été racontés. »

SAGA DE HÁVARDR DE L'ÍSAFJÖRDR

NOTICE

Savoir si les Sagas des Islandais relèvent d'une tradition orale transcrite à un moment donné ou d'influences « littéraires » apportées par l'Église est une question qui a toujours passionné la critique. Il a été établi qu'une saga bien faite est un savant amalgame de traditions populaires, de souvenirs ou de réminiscences historiques, et d'emprunts littéraires, ces divers éléments étant fondus en un tout grâce à une composition rigoureuse et à un style bien particulier, au cours d'un travail d'élaboration où la création l'emporte par la science du discours sur l'imitation qui touche, semble-t-il, la matière plus que la manière. En insérant dans la présente édition la *Saga de Hávardr de l'Ísafjördr*[1], je voudrais donner un exemple de texte de petites dimensions, parfaitement conduit et rédigé, fort attachant, où l'imprégnation littéraire typique du genre s'efface quelque peu devant un fonds populaire, authentique ou non — il est, comme toujours, impossible de le savoir avec certitude —, plus nettement perceptible qu'ailleurs.

Un vieux *bóndi* qui fut probablement jadis un grand viking et que la mort injuste de son fils unique affecte profondément retrouve, sous les sarcastiques exhortations de sa femme, une nouvelle jeunesse pour « entreprendre les poursuites », c'est-à-dire pour venger son déshonneur et sa perte. Il parvient à obtenir l'appui de grands chefs secourables — sollicités par le texte sans grand souci de vraisemblance historique — et finit par triompher. Hávardr est l'un des personnages les plus sympathiques et les plus émouvants que nous présentent les Sagas des Islandais, mais le récit dont il est le héros nous retient aussi par la richesse de ses motifs secondaires[2] qui en font un texte dont l'intensité et la diversité ne sont pas égalées par beaucoup d'authentiques contes populaires.

On pense qu'il a dû exister primitivement une *Saga de Thorbjörn et de Hávardr le Boiteux* (*Thorbjarnar Saga ok Hávardr ens halta*) également appelée *Saga des gens de l'Ísafjördr* (*Ísfirdinga Saga*). Ce que nous dit le *Sturlubók*, qui est la version la plus sûre du *Landnámabók*, est éclairant à cet égard :

« Il y avait un homme qui s'appelait Sléttu-Björn; il épousa Thurídr, fille de Steinólfr le Bas; sur le conseil de Steinólfr, il colonisa la vallée occidentale du Saurbaer; il habita à Sléttu-Bjarnarstadir, en haut du Thverfell. Son fils fut Thjódrekr qui épousa Arngerdr, fille de Thorbjörn, fils de Skjalda-Björn; leurs fils furent Víga-Sturla qui construisit une ferme à Stadarhóll et Knöttr, père d'Ásgeirr, de Thorbjörn et de Thjódrekr d'après qui la colline du Kollafjardarheidr fut nommée.

1. *Hávardar Saga Ísfirdings.*

2. Nous nous y intéresserons particulièrement dans les notes.

Thjódrekr fils de Sléttu-Björn se trouva trop à l'étroit dans le Saurbaer. Aussi se transporta-t-il dans l'Ísafjördr; c'est là que se déroula la Saga de Thorbjörn et de Hávardr le Boiteux[1].

« Eyvindr le Genou s'en alla des Agdir[2] en Islande ainsi que Thurídr Rúmgylta, sa femme; ils colonisèrent l'Álptafjördr et le Seydisfjördr et habitèrent là. Leurs fils furent Thorleifr et Valbrandr, père de Hallgrímr, Gunnar et Bjargey qu'épousa Hávardr le Boiteux. Le fils de Hávardr et de Bjargey fut Óláfr[3].

« Les fils de Gunnbjörn fils d'Úlfr la Corneille, d'après qui les Gunnbjarnarsker[4] furent nommés, s'appelaient Gunnsteinn et Halldórr; ils colonisèrent le Skötufjördr, le Laugardalr et Ögrvík jusqu'au Mjóvafjördr. Le fils de Halldórr fut Bersi, père de Thormódr Scalde-de-Kolbrún. C'est là, dans le Laugardalr, qu'habita ensuite Thorbjörn fils de Thjódrekr, qui tua Óláfr, fils de Hávardr le Boiteux et de Bjargey fille de Valbrandr. De là provient la Saga des gens de l'Ísafjördr et le meurtre de Thorbjörn[5]. »

On note de menus désaccords d'un chapitre à l'autre et le titre de notre saga, puisque c'est bien d'elle qu'il s'agit, n'est pas sûr. On ne sait d'ailleurs pas qui, de Thorbjörn ou de Hávardr, en est le héros principal. Elle pourrait être une de ces prétendues chroniques d'événements mémorables, dont, dans ce cas, le théâtre serait l'Ísafjördr.

Quoi qu'il en soit, le propos paraît d'emblée peu assuré et on peut être tenté de voir dans le texte actuel la fusion de diverses rédactions, réalisée assez tardivement par un auteur qui disposait de multiples traditions, selon une méthode sans doute assez proche de celle employée dans l'élaboration des contes populaires où, à partir des schémas narratifs classiques et en utilisant des motifs de diverses provenances, le conteur organise son récit selon le point de vue qu'il choisit.

C'est à cette conclusion que conduit un rapide examen de la tradition manuscrite de notre texte, qui serait une refonte librement menée de deux sagas, aujourd'hui perdues, la *Saga de Thorbjörn et de Hávardr le Boiteux*, qui a dû compter parmi les plus anciennes du genre et dont le propos n'était sans doute pas rigoureusement centré sur le seul personnage de Thorbjörn, et la *Saga des gens de l'Ísafjördr*, qui avait peut-être l'allure d'une chronique locale, comme, en quelque sorte, la *Saga de Snorri le Godi*. L'auteur du *Sturlubók*, Sturla Thórdarson[6] a donc eu sous les yeux le premier de ces textes, qu'il cite par son titre et auquel il se réfère à plusieurs reprises, ce qui nous permettrait de dater ledit texte de 1250, au plus tôt. Il aurait été remplacé par la version que nous connaissons aujourd'hui, qui est beaucoup plus récente.

Elle utilise en effet en deux occasions le mot *lögmadr* dans l'acception qu'il a prise à partir du passage de l'Islande sous la couronne norvégienne, en 1262-1264, et qui est celle de « fondé de pouvoir du roi » ou de « gouverneur de l'île ». L'auteur n'a visiblement plus conscience du sens premier d'« homme versé dans la connaissance des lois », car il semble considérer que la fonction de gouverneur était déjà courante

1. Chap. CXVII.
2. Qui se trouvent en Norvège.
3. Chap. CXLVIII.
4. Rochers de Gunnbjörn.
5. Chap. CL.
6. Mort en 1284. Il sera abondamment question de ce personnage dans la Notice de la *Saga de Grettir*, p. 1751 et suiv.

pendant l'ère de l'indépendance : il faut donc qu'un long laps de temps se soit écoulé depuis l'instauration de cette fonction nouvelle. Cela pourrait nous conduire à dater du début du XIVe siècle notre texte, dont nous ne possédons plus que des manuscrits du XVIIe siècle sur papier qui n'accusent pas de sérieuses divergences entre eux, ce qui indiquerait qu'ils dérivent tous de la même version.

Il ne semble pas, d'autre part, que la tradition attachée à la *Saga de Thorbjörn et de Hávardr le Boiteux* ait été bien vénérable : alors que l'intertextualité a été la règle pendant tout le *söguöld*[1], on constate avec surprise que Thorbjörn et Hávardr ne sont mentionnés que par le *Landnámabók* et, bien sûr, par notre texte. De plus, bien qu'il soit dit dans ce récit[2] que les événements rapportés se passent tandis que règne le *jarl* Hákon Sigurdarson, soit peu avant l'adoption par l'Islande du christianisme, en 999, on sait par divers recoupements que les personnages mis en scène et les événements rapportés ne peuvent s'être manifestés qu'après l'an 1000 ou, peut-être, du temps du *jarl* Eiríkr fils du *jarl* Hákon précédemment nommé. Il est donc impossible de tenir notre saga pour une source historique sûre. De même, les précisions d'ordre topographique, si minutieuses à l'ordinaire, ne paraissent pas sûres dans ce cas, comme si l'auteur ne connaissait pas les lieux qu'il décrit et ne parlait que par ouï-dire.

Quant aux quinze strophes scaldiques contenues dans la *Saga de Hávardr de l'Ísafjördr*, quatorze d'entre elles sont explicitement attribuées à Hávardr et dans ce lot une seule, également donnée par le *Landnámabók*, a quelque chance d'être authentique. En revanche, on ne trouve pas dans la saga une demi-*vísa* que Snorri Sturluson attribue à Hávardr, qui est présenté pour la circonstance comme un viking héroïque[3]. L'auteur de notre récit a donc fabriqué lui-même ces strophes pour accroître la vraisemblance de son texte, à moins qu'il ne les ait reprises d'autre part pour les insérer dans son œuvre, ce qui est envisageable puisque les études philologiques concluent à l'ancienneté de certaines de ces *vísur*, mais qu'il y a un désaccord flagrant entre les faits rapportés par le texte en prose et les strophes qui l'émaillent, comme si l'auteur ne dominait plus dans le détail les difficultés de la poésie scaldique.

En revanche, la *Saga de Hávardr de l'Ísafjördr* manifeste un intérêt marqué pour le genre de fantastique qui connaîtra par la suite — et jusqu'à nos jours — une fortune considérable, principalement dans les *thjódsögur* ou contes populaires : le *draugr*, ou revenant du *bóndi* Thormódr de Bakki[4] sera assuré d'une longue postérité, ainsi que le personnage d'Atli le Petit, *kolbítr* ou demeuré apparemment incapable, qui prouvera le moment venu qu'il a la trempe d'un héros. *Draugr* et *kolbítr* sont d'ailleurs monnaie courante dans les Sagas légendaires (*Fornaldarsögur*) qu'a sûrement lues notre auteur, comme la date tardive de la rédaction de son récit nous permet de le supposer, puisque le XIVe siècle est

1. L'époque de rédaction des Sagas des Islandais.
2. Chap. XXIII, p. 765.
3. Nous donnons ici le texte de cette strophe :

Voici que les aigles des étalons d'Aegir [= les corbeaux]
Volent au-dessus des boucliers des marins intrépides
Je crois qu'ils accepteront au partir
Du champ de bataille l'invite du dieu des pendus [= d'Odinn].

(*Edda en prose, Skáldskaparmál*, chap. X.)

4. Visiblement inspiré du Glámr de la *Saga de Grettir*.

l'âge d'or des Sagas légendaires. De fait, c'est sans doute dans ce fonds qu'il aura trouvé des motifs peu familiers des Sagas des Islandais, par exemple le fait de couper les oreilles des vaincus ou la coutume de faire un vœu lorsqu'on se trouve en péril de mort, tel Hávardr qui s'engage à embrasser la foi chrétienne s'il triomphe de Thorbjörn[1]. De même, la relation de la bataille d'Eyrr, au chapitre XXI[2], contient des exagérations épiques semblables à celles qu'aiment les récits légendaires.

L'auteur de notre saga ne s'est donc pas entouré de toutes les garanties d'usage et la critique moderne a beau jeu de le prendre en flagrant délit d'invention. C'est en cela que ce récit est intéressant : le conte populaire, un des éléments constitutifs du genre des Sagas des Islandais, y apparaît plus nettement qu'ailleurs. L'œuvre tout entière illustre un thème bien connu de ce genre de littérature : un vieillard décrépit, gravement lésé, retrouve une seconde jeunesse pour défendre son droit et se révèle capable des plus grands exploits. La psychologie des personnages appelle la même remarque : ces hommes et ces femmes sont bien loin d'avoir la richesse et l'ambiguïté savamment entretenue des grandes figures des sagas magistrales. On les répartit aisément en deux catégories, les bons et les mauvais[3], dichotomie qui n'est pas habituelle. D'ordinaire[4], un héros de saga n'est jamais totalement admirable ou exclusivement condamnable[5], alors que distinguer nettement les bons des méchants est la règle du conte populaire.

Bien plus, cette saga ne répugne pas à inscrire à l'intérieur d'un thème général caractéristique de la *thjódsaga* des motifs qui sont en eux-mêmes de petits contes populaires, relevant du genre auquel la Scandinavie fera une immense fortune[6]. Ainsi, le chapitre VIII[7], où Bjargey, femme de Hávardr, va chercher de l'aide chez ses prétendus frères, est un petit dit (*tháttr*) qui obéit scrupuleusement aux lois du conte, en particulier à la structure ternaire et au système de l'allégorie : Bjargey va trouver ses trois frères, totalement inconnus d'autre part et dotés de noms assonants dictés par la circonstance, Valbrandr de Valbrandsstadir, Thorbrandr de Thorbrandsstadir et Ásbrandr d'Ásbrandsstadir. Elle demande à chacun un objet usuel dont elle aura bientôt besoin : une nasse, un filet et une pelle à tourbe. Dans chaque cas, on lui répond que l'objet en question existe en trois exemplaires, un vieux et usé, et deux neufs qui n'ont pas encore servi ; chaque fois, elle se réserve les plus neufs. Or, on comprendra au chapitre suivant que les objets choisis sont les symboles des fils des trois intéressés, que Bjargey convoque à la bataille contre Thorbjörn.

Quelles que soient ses particularités, il demeure que nous nous trouvons face à un récit bien écrit, intelligemment composé et présentant quelques morceaux de bravoure dans le meilleur style de saga ; qu'il soit composé dans l'esprit et selon les techniques du conte populaire n'ôte rien, on le verra, au plaisir de le lire.

1. Chap. XI, p. 743.
2. P. 760 et suiv.
3. Hávardr et ceux qui défendent sa cause, d'une part, Thorbjörn et ses partisans, d'autre part.
4. Sauf quelques exceptions, qui ne concernent que des personnages secondaires.
5. Qu'on compare le Steinthórr d'Eyrr que dépeint notre saga (chap. VII, p. 733 et suiv.) et celui de la *Saga de Snorri le Godi* (chap. XII, p. 217 et suiv.).
6. Citons pour mémoire les noms de Hans Christian Andersen, de Selma Lagerlöf, de Z. Topelius ou d'Asbjornsen et de Moe.
7. P. 736-738.

NOTES

Page 719.

1. Ces personnages ne sont pas inconnus du *Landnámabók*, chap. CLXVI. Ils sont plus ou moins apparentés à certains héros de la *Saga de Gísli Súrsson* (p. 573-635) et de la *Saga des frères jurés* (p. 637-718), comme il est normal, puisque toutes ces histoires se déroulent dans la partie occidentale de l'Islande, et sensiblement à la même époque.

2. En d'autres termes : Thorbjörn disposerait du bien de Sigrídr tant qu'elle serait chez lui, mais il ne le ferait pas fructifier. Comme dans les contes de Maupassant, l'avarice et la cupidité jouent un rôle majeur dans les sagas islandaises; on va voir qu'elles sont le véritable moteur de toute l'action.

3. Il est très curieux que l'on ne sache absolument rien des antécédents de Hávardr. Le *Landnámabók* lui-même ne le connaît que par son surnom : le Boiteux.

4. Le *Landnámabók*, chap. CXCVII, connaît fort bien Bjargey et sa famille.

Page 720.

1. Le mari et la femme ne sont mentionnés nulle part ailleurs. Le nom de la ferme qu'ils habitent est lui aussi totalement inconnu. Il peut s'agir d'une invention de l'auteur, à moins que la ferme, ayant changé de nom, corresponde à l'actuelle Hrafnabjörg.

2. Il était donc *hamrammr* ou *rammaukinn*, faculté que nous rencontrons souvent; voir n. 1, p. 4.

3. L'existence historique de ce Ljótr n'est pas sûre. Son seul nom (*ljótr*, laid) peut indiquer qu'il s'agit d'un personnage inventé. Il en va de même du nom de sa ferme, Mánaberg (Mont-de-la-Lune). Pour minimes qu'elles soient, ces remarques, et de semblables tout au long de la saga, donneraient volontiers à penser que l'auteur a voulu brocher sur un fond d'événements ou de traditions plus ou moins sûrs une histoire à son goût. C'est une conception acceptable pour une saga.

4. Sur la fonction de *lögmadr*, le sens dans lequel il faut l'entendre ici et les conclusions à en tirer, voir la Notice, p. 1737-1738 et n. 3, p. 111. Ce Thorkell n'est connu d'aucune autre saga.

5. Ni Thórdís, ni ses fils ne sont connus par ailleurs. La ferme de Hváll s'appelle aujourd'hui Lónhóll.

Page 721.

1. Selon une croyance fort ancienne, l'on pensait que l'ours disposait d'une chaleur vitale peu commune. Jón Árnason, dans le tome I de ses *Contes populaires islandais* (dont une partie a été traduite en français par R. Boyer : *Contes populaires d'Islande*, Reykjavík, 1983, p. 608), rapporte : « On a coutume de dire de l'ours qu'il a un tempérament si ardent qu'il ne sent jamais le froid et cette caractéristique est appelée *bjarnylr* [chaleur d'ours]. On dit aussi que certains hommes ont la même caractéristique : ce sont seulement ceux qui ont été reçus en naissant sur une peau d'ours et l'on dit qu'en vérité, ils n'ont jamais froid. »

2. Comme leur nom l'indique, les pâturages communs n'appartiennent à personne en particulier. Nous avons affaire ici à un motif clas-

sique des sagas : la disparition de moutons, pour cause de vol ou autre. Gudni Jónsson, éditeur de la saga dans la série « Íslenzk Fornrit », a fait remarquer qu'il n'y a pas de place pour des pâturages communs dans la région où sont censés arriver ces faits.

3. Sur les nuits d'hiver, voir n. 3, p. 587.

Page 722.

1. Les arbres du bouclier : les guerriers, les hommes.

Page 723.

1. C'est-à-dire d'être soupçonné de vol. Le vol était l'un des plus graves délits que connaissait l'Islande ancienne, pays pauvre.

2. Voici encore un motif extrêmement populaire dans les sagas : celui du *draugr*, ou revenant (voir n. 2, p. 415). Voir en particulier, dans la *Saga de Grettir* (chap. XXXII et suiv., p. 835 et suiv.), le personnage de Glámr.

Page 724.

1. Le détail est sans doute destiné à rendre le personnage impressionnant. Dans la prose islandaise ancienne, le terme employé *(lét róa tinglit)* est un hapax.

2. Il y a d'évidents rapports entre les démêlés d'Óláfr et du revenant Thormódr, et ceux de Grettir et de Glámr dans la *Saga de Grettir* (chap. XXXV, p. 842-846).

Page 725.

1. Le bois et les baleines échoués *(reki)* faisaient partie des ressources des Islandais habitant le bord de mer (voir n. 4, p. 654).

Page 727.

1. Il y a, dans le Snaefjallaströnd, des vestiges d'habitations nommés Hávardsstadir (lieux de Hávardr).

2. C'est-à-dire qu'ils sont les premiers occupants de ces lieux.

3. C'est la procédure légale du *handtak* ou *handaband*, dont dérive probablement notre rituelle poignée de mains. Faite devant témoins, cette opération avait valeur contraignante (voir n. 2, p. 220).

4. J'ai traduit littéralement, le sens étant que Thorbjörn se maria. Mais le texte dit bien : passa contrat, fit ce marché (substantif *kaup*, du verbe *kaupa*, acheter). Le mariage était avant tout une affaire (voir n. 1, p. 585) — qui n'excluait pas, bien entendu, les sentiments sincères —, et donc traité comme tel : il s'agissait d'unir un certain nombre de biens meubles et immobiliers, de terres et de troupeaux, et surtout d'associer deux familles ou clans.

5. Le *Landnámabók* est en désaccord avec ce passage, notamment quant aux noms de personnages. Pour Gudni Jónsson, il n'est pas du tout certain que Gestr ait été mêlé, de près ou de loin, à toute cette saga (voir n. 1, p. 450).

Page 729.

1. Il subsiste des vestiges de tertre, dits Óláfsrúst ou Óláfsleidi (ce dernier mot signifie « tombe d'Óláfr »), qui donneraient à penser que là fut enterré Óláfr.

2. L'auteur est, derechef, pris en flagrant délit d'invention. Il y a si

loin de la ferme à l'emplacement de la bataille, qu'on ne peut espérer que Thórdís ait pu entendre ou voir quoi que ce soit. Mais visiblement, comme le prouvera encore la suite du récit, l'auteur s'abuse sur la disposition des lieux.

Page 732.

1. Noter le parfait mépris de la proposition. Cet épisode ressemble de près à un passage de la *Saga du combat sur la lande* (*Heidarvíga Saga*), chap. VIII.

Page 733.

1. Steinthórr, l'un des principaux personnages de la *Saga de Snorri le Godi* (chap. XII, p. 217 et suiv.), d'une part ne peut avoir vécu du temps de Hávardr, d'autre part n'a jamais habité là où le veut l'auteur de notre saga : ce dernier utilise donc des souvenirs et traditions propres à sa contrée.

2. *Arfsalsmadr* : l'homme qui a fait un *arfsal*, c'est-à-dire qu'il a promis son héritage à autrui, en échange de l'entretien et de l'assistance jusqu'à sa propre mort (voir n. 2, p. 257). L'usage, légal, et entériné par le *Grágás* à l'époque des Sturlungar (XII[e] et XIII[e] siècle), deviendra politique : les grands chefs s'assurant de la sorte une fortune de plus en plus considérable.

Page 735.

1. Thorgils fils de Halla est bien connu de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, du *Landnámabók* et de la *Saga de Snorri le Godi* (chap. LVI, p. 309). Il a existé sur son compte une saga aujourd'hui perdue (voir la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. LVII, p. 512 et n. 1).

2. La chose paraît invraisemblable : payer triple compensation ne se voyait que pour de très grands chefs.

Page 737.

1. Sturla fils de Thjódrekr, dit Sturla le Meurtrier (Víga-Sturla), tient une place importante dans la *Saga de Snorri le Godi* (voir chap. LVII, p. 312 et n. 1). Il intervient dans le *Landnámabók*, et la *Sturlunga Saga* le mentionne, puisque les Sturlungar descendent de lui. Il ne peut avoir joué aucun rôle dans l'histoire de Hávardr, et on ne lui connaît pas de fils du nom de Thjódrekr.

2. En faisant ramer autour du cotre et en vidant le contenu de son sac, Bjargey accomplit deux opérations magiques bien attestées par ailleurs. Il y a, dans la *Saga de saint Óláfr* (chap. CXXXIII) (dans la *Heimskringla*), un épisode similaire, où Thórir le Chien se rend invisible par le moyen d'une poudre répandue sur ses ennemis.

3. Le *Landnámabók* donne Valbrandr, non pour le frère, mais pour le père de Bjargey.

4. Ces renseignements coïncident plus ou moins bien — plutôt moins, en vérité — avec les indications fournies par les strophes qui émaillent la saga. En fait, l'intérêt est ailleurs : les pages qui suivent constituent un parfait exemple de conte populaire, ici exploité aux fins de la saga. Les noms des personnages que va solliciter Bjargey, les nombres employés (trois, en particulier), la valeur symbolique des images dont elle va se

servir et qu'expliquera le chapitre suivant, tout concourt à faire de ce récit un modèle.

5. Le texte porte *töduvöllr*, au lieu de l'habituel *tún*. Chaque ferme était précédée d'un pré soigneusement entretenu (l'usage n'en est pas perdu dans les pays germaniques) où paissait sans doute, à l'origine, l'animal sacré, porc ou cheval, qui serait sacrifié pour *Jól* (voir n. 2, p. 236). Comme le *tún* était l'objet de tous les soins, on le fumait; d'où *töduvöllr*, champ couvert de fumier.

Page 738.

1. On a déjà suggéré que les frères de Bjargey sont une invention de l'auteur. Ce dernier s'est fondé uniquement sur le prénom donné par les strophes de *Hávardar Saga*: Valbrandr, et en a construit Thorbrandr et Ásbrandr. De ce fait, les noms des fermes de ces deux derniers ne renvoient à rien de connu.

2. Ce Hallgrímr est connu par le *Landnámabók*. Son nom revient dans quatre strophes de la saga (voir p. 741, 744, 747, 749).

Page 739.

1. Le ski de la vague: le bateau; son pointeur d'estoc, Hávardr. Le sol de la charogne est le champ de bataille dont les arbres sont les guerriers.

2. Le Njördr (dieu vane) des armes est le guerrier, Óláfr.

3. La vague du tas de cadavres est le sang, dont la mouette est le corbeau; la mer de la charogne est également le sang. Gunnr est une valkyrie; son faucon est le corbeau; les nourrisseurs (ceux qui donnent de la nourriture au corbeau) de la bataille: les guerriers. Gautr est un des noms d'Ódinn; ses ruses désignent la guerre, puisqu'il ne combat pas par les armes, mais par le stratagème; ses coucous sont les corbeaux. On appréciera la triple variation sur le thème: il va y avoir bataille, les corbeaux seront rassasiés (de cadavres sanglants).

Page 740.

1. D'après une tradition orale rapportée par Kalund, la langue de terre appelée aujourd'hui encore Broedratunga (langue des Frères), dans le *tún* de Melgraseyri, conserve le souvenir de l'endroit où les frères se sont préparés à partir avec Hávardr.

Page 741.

1. Yggr est un des noms d'Ódinn; sa mouette est le corbeau, ainsi que la sterne du flot des blessures, qui est le sang.

2. Les spécialistes signalent que les indications fournies ici par la saga sur les lieux et les distances sont fausses.

3. Sur ces rondins, selon un usage universellement attesté, on fait glisser le bateau pour le rentrer dans le hangar ou sur le rivage.

4. Tout prouve que l'auteur ne connaissait pas les lieux dont il parle: de la « grande lagune » qui va jouer un rôle si important par la suite, il n'y a pas trace en cet endroit.

Page 743.

1. Là non plus, la disposition des lieux ne peut satisfaire aux prétentions du récit.

2. Les repères chronologiques fournis par la saga elle-même, surtout dans ses derniers chapitres, interdisent d'ajouter foi à ce détail (faire le vœu de se convertir au christianisme s'il se tire de ce mauvais pas). Mais l'auteur cède ici à une attitude abondamment attestée dans la littérature cléricale de l'époque où il écrivait.

Page 744.

1. Le fracas du métal: la bataille; les lunes de la bataille: les boucliers; la rencontre des boucliers: la bataille; le sorbier (ou n'importe quel autre arbre ou arbuste) de la bataille: le guerrier, ici Thorbjörn. Gunnr est une valkyrie; son trublion est de nouveau Thorbjörn.
2. Eir, petite déesse ase, désigne ici Bjargey.
3. Sur Ljótr, personnage inventé, voir n. 3, p. 720.

Page 745.

1. Cette coutume, pour barbare qu'elle paraisse, faisait partie des mœurs du temps. Voir n. 7, p. 7.

Page 746.

1. Le fils de Geirdís doit être Eyjólfr: Geirdís n'a pas été mentionnée précédemment. Sudr est un nom de rivière; son éclat est l'or; ses buissons, les hommes, les guerriers. Le Baldr (dieu ase) des lances est Eyjólfr.

Page 747.

1. Njördr, dieu vane, est ici un synonyme (*heiti*) de guerriers. La pluie de l'estoc est le sang. Le dévastateur de la nation (ou du peuple), curieusement, renvoie ici à Hávardr lui-même, qui dévaste les lignages de ses ennemis.
2. Il faut compter en fait soit huit, soit neuf hommes — à moins que l'on ne tienne pas compte des deux domestiques de Ljótr, qui ne figureront pas dans les accords. D'autre part, la *vísa* 7 de la saga (p. 744) mentionne quatre victimes de Hávardr.

Page 748.

1. Le soleil du fjord est l'or, dont les arbitres sont les hommes; le feu du sillage est à nouveau l'or, dont le cheval est le bateau; le dompteur est le marin, le guerrier.
2. Cette strophe ressemble fortement à une *vísa* de la *Saga des fils de Droplaug* (*vísa* 2, chap. XIII).

Page 749.

1. Les gardiens des lances sont les guerriers, les adversaires de Hávardr.
2. Ce Ljótr doit être le même que Ljótr le Sage dans le *Landnámabók*, chap. CXCI, et Ljótr le Duelliste dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*. Toutefois, les renseignements fournis sur son compte par notre saga ne coïncident en rien avec ce que l'on sait de lui par ailleurs.

Page 750.

1. Si le thème de ce chapitre semble historiquement correct, les noms

des véritables protagonistes sont faux. Selon le *Landnámabók*, il s'agirait de Grímr Kögurr et de ses fils Sigurdr et Thorkell.

2. Les renseignements du *Landnámabók* à ce sujet sont tout autres que ceux donnés dans ce passage.

3. Le *Landnámabók* se contente de qualifier les deux frères de « petits hommes insignifiants ».

Page 751.

1. *Landnámabók*, chap. CXCI : « Au printemps, Ljótr s'occupait de ses esclaves sur une hauteur. Il était en manteau, dont le capuchon était étroitement lacé, et il avait passé une manche. Les fils de Kögur coururent sur la hauteur et le frappèrent tous les deux en même temps. Après cela, Thorkell lui arracha le capuchon de la tête. Ljótr leur demanda de se comporter correctement envers leur voisin, ils redescendirent de la hauteur sur le chemin où était passé Gestr. Ljótr mourut là. »

Page 752.

1. Selon le *Landnámabók* (chap. CXCI), après le meurtre de Ljótr, les fils de Grímr allèrent chez Hávardr le Boiteux, qui avait tué Thorbjörn, parent par alliance de Ljótr, l'automne précédent. « Eyjólfr le Gris les protégea tous, et de même Steingrímr, son fils. » L'intervention de Steinthórr d'Eyrr est pure invention.

Page 753.

1. Le pin du glaive est le guerrier, ici Hávardr. Hlín, petite déesse ase, doit ici servir de *heiti* pour Jörd, autre déité. Sens : tombé à terre (*jörd* signifie « terre »).

2. Atli est sûrement le fils de Högni, fils de Geirthjólfr le Colonisateur (*Landnámabók*, chap. CLXXXV). Sa femme Thurídr était cousine germaine de Bjargey. Mais jamais Atli n'a épousé une sœur de Steingrímr Eyjólfsson, ici confondu avec Steinthórr d'Eyrr. Enfin, son portrait ne correspond en rien à la nature du vrai Atli Högnason, qui était un chef.

Page 754.

1. En raison du vent qui souffle perpétuellement sur l'Islande, le foin n'est pas mis en meules comme dans nos pays, mais enlacé, en quelque sorte, autour d'un piquet central qui le maintient. On a tiré de tous côtés du foin de ce piquet, en sorte que l'on peut facilement renverser la meule en poussant sur cet axe.

Page 757.

1. Les Njördr de l'épée : les guerriers. La terre des récifs est la mer ; son vaillant, le marin, le guerrier. Le bois de l'écu est aussi l'homme.

Page 758.

1. Il est certain que Thorbjörn fils de Thjódrekr n'a pas eu de frère qui s'appelât Thórarinn. L'auteur confond sans doute avec un Thórarinn fils adoptif de Ljótr le Sage ; voir le *Landnámabók*, chap. CXCI.

2. Autre invention de l'auteur : on ne connaît pas de Dýri contemporain de Hávardr. En revanche, Thorgrímr, son « fils », doit être Thorgrímr Gagarr, fils de Ljótr le Sage que mentionne le *Landnámabók*, chap. CXCI.

3. C'est volontairement que j'ai traduit littéralement le texte dans sa redondance, car « savoir maintes choses » signifie proprement : être versé dans la connaissance de la magie (voir n. 1, p. 222).

4. Le texte emploie ici le mot *galdr* (voir n. 3, p. 458).

Page 759.

1. Il est caractéristique du magicien qu'il soit pris d'une irrésistible envie de dormir lorsqu'il va être visité par les esprits. Cette attitude est en relation avec les déplacements du *hamr*; voir n. 1, p. 4.

Page 760.

1. *Manna hugir*, des *« hugr »* d'hommes. C'est une des conceptions de l'âme selon les anciens Scandinaves. Voir R. Boyer, « L'Âme pour les anciens Scandinaves », *Heimdal*, n° 33, printemps 1981, p. 5-10, et *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986, p. 32-38.

Page 761.

1. C'est-à-dire, à l'époque, un esprit affreux, un géant maléfique.

Page 762.

1. La pluie des estocs : le sang; ses braves : les guerriers; la flèche des blessures : l'épée.

Page 763.

1. D'autres manuscrits donnent les deux hommes pour cousins germains. Il y a une incongruité dans le fait que tous les individus mentionnés — surtout Thorbjörn, un chef — soient tombés, sans qu'il y ait à verser compensation pour eux.

2. Contrairement à ce que voudrait faire valoir l'auteur, Hávardr et ses compagnons n'ont pas gagné leur procès, puisqu'ils sont tous proscrits du district. Le seul avantage qu'ils aient retiré est que leur cause est passée en arbitrage, faute de quoi ils auraient été tous condamnés à proscription totale (*sekr skógarmadr*). La peine qu'ils encourent est donc relativement bénigne. Voir n. 1, p. 606.

Page 765.

1. De nouveau une erreur patente : le meurtre de Thorbjörn ne peut avoir eu lieu que juste après la christianisation officielle de l'Islande (999), ou sous le règne du *jarl* Eiríkr, fils de Hákon.

2. Le nom Oxadalr, aujourd'hui disparu, était encore connu au temps de la *Sturlunga Saga*.

3. Ce fait est impossible selon la chronologie.

Page 766.

1. Le Thórhallsdalr est aujourd'hui nommé Thorvaldsdalr — qui doit être son nom originel, puisque le *Landnámabók* (chap. CCLXIX) et la *Saga des gens du Svarfadardalr* (chap. XIV, p. 1136) nomment ainsi ce lieu.

2. D'aucun de ces lieux l'on ne trouve trace aujourd'hui : il n'est pourtant pas impossible qu'ils aient existé.

SAGA DE GRETTIR

NOTICE

La *Saga de Grettir*[1] est l'histoire d'un proscrit : on ne saurait sans doute bien comprendre ce type de personnage sans énoncer au préalable les données juridiques qui peuvent lui valoir sa condamnation, et les conditions géographiques et climatiques dans lesquelles il doit la subir.

L'Islande est un pays rude, austère, battu des vents et harassé par un climat qui, pour n'être pas aussi froid qu'on le dit, n'est guère clément. Les distances sont longues et les obstacles naturels difficiles à franchir, la lave et la glace se conjuguent pour créer des paysages fantastiques propres à réveiller toutes les terreurs. Les nuits, en particulier d'octobre à avril, sont interminables, et la lumière qui, en été, magnifie dans des proportions irréelles d'incroyables perspectives, défigure pendant l'hiver les contours blafards et incertains d'un relief fantomatique que les caprices du gel et des éruptions volcaniques ont déjà distordu : dans ce décor d'aube des temps, l'homme seul est, bien plus que sous d'autres cieux, abandonné à ses craintes et menacé dans sa survie.

Il faut savoir, d'autre part, que l'univers mental des anciens Scandinaves — et celui des Islandais en particulier — est profondément légaliste. Le droit est tenu pour sacré, le dieu Týr, qui l'incarne, ayant perdu la main droite pour garantir l'ordre du monde en scellant à ce prix un pacte avec les puissances du chaos[2]. Jusqu'au plus infime détail de l'existence, la loi régit tout, ce qu'exprime Njáll Bergthórsson, dans la saga qui lui est consacrée, par la célèbre formule que connaissent tous les codes norvégiens ou islandais : « C'est par les lois qu'on édifiera notre pays, mais c'est par l'illégalité qu'on le détruira[3]. » Les sagas ne sont qu'une constante vérification de ce principe, ou les minutes patientes d'un procès inlassablement repris.

Or la législation islandaise ne connaît pas de peine de mort, si ce n'est pour des crimes jugés inexpiables parce que indignes de toute évaluation humaine, tels le vol, le viol et la pratique de la magie. Dans tous les autres cas, la règle est la compensation (*bót*) en nature ou en argent, ou bien la vengeance sanglante, qui est considérée comme un droit — mais non comme un devoir — lorsque l'offense est censée attenter directement à ce qui est sacré en l'homme.

Dans ces conditions, la pire condamnation que connaisse la justice est la proscription. Qui encourt une telle sentence est radicalement exclu de la société des hommes : il est interdit de le recevoir, de le secourir, de le nourrir et de le transporter sous peine de subir le même sort que lui. Quiconque rencontre un proscrit a le droit de l'abattre car il n'a plus

1. *Grettis Saga Ásmundarsonar.*
2. Snorri Sturluson relate ce très beau mythe dans son *Edda en prose.*
3. « *Med lögum skal land várt byggja, en med ólögum eyda* » (*Saga de Njáll le Brûlé*, chap. LXX, p. 1312 et n. 1).

aucune valeur, il est déshumanisé et désacralisé, ayant aliéné ce qui faisait son caractère unique et irremplaçable, sa *mannhelgr*, ce qui le rendait sacré. On comprend bien que, dans ce contexte, la peine de mort ait été superflue : en un sens, mieux valait perdre la vie que de la conserver en sachant qu'elle n'avait plus aucun prix aux yeux d'autrui, dans cette société communautaire où le regard de l'autre avait une telle importance ; depuis la cellule familiale (*aett*), prise dans une acception beaucoup plus large qu'aujourd'hui, jusqu'à ces temps forts de la vie publique que sont les assemblées des hommes libres (*thing*), l'être humain ne connaît pas la solitude et aucun de ses actes ne peut passer inaperçu ; il a besoin de la société pour exister. Les *Hávamál* sont très clairs à ce sujet :

Dépérit le jeune pin
Qui se dresse en un lieu sans abri :
Ne l'abritent écorce ni aiguilles ;
Ainsi l'homme
Que n'aime personne :
Pourquoi vivrait-il longtemps[1] *?*

Ces quelques remarques doivent aider à comprendre l'étrange prestige dont a toujours joui en Islande le proscrit qui parvient à survivre quelque temps. Qu'un homme réussisse des années durant à défier les lois de la société et à subsister dans des conditions matérielles aussi pénibles passe l'entendement commun. Aussi le *skógarmardr*[2] tient-il une place très importante dans l'imagination populaire et dans la littérature. L'Islande indépendante a en effet connu plusieurs de ces « héros » dont l'exploit fut si exceptionnel qu'il se devait de passer dans les sagas. Car rien n'est plus prestigieux, plus *söguligr*[3] que ces hommes, parmi lesquels il faut citer Gísli Súrsson et le héros de notre texte, Grettir Ásmundarson qui aurait été proscrit pendant dix-neuf ans, durée tout à fait extraordinaire qui peut nous faire douter de la réalité historique du fait.

Pourtant, on ne conteste pas que Grettir ait bien existé, même si on doit en faire une sorte de Thórr ou d'Hercule pour croire à ses exploits. Il a vécu entre 996 et sans doute 1035 ou 1040 et bon nombre de toponymes conservent aujourd'hui encore son souvenir, comme Grettisoddi, Grettisbúr, Grettishúfa ou Grettishaf. Le récit dont il est le héros reste le modèle de ce qui deviendra un véritable genre littéraire, la *skógarmanns saga* ou saga de proscrit, qui fleurit toujours sous forme de contes populaires. De nombreux textes mentionnent la saga ou le personnage de Grettir : le scalde Haukr Valdísarson le nomme dans son *Poème de louanges des Islandais* (*Íslendingadrápa*) pour noter qu'il a tué Thorbjörn Force-de-Bœuf afin de venger son père ; Snorri Sturluson cite un fragment de *vísa* qui serait de lui, car Grettir fut sans doute scalde ; le *Livre de la colonisation de l'Islande* nous donne le texte des strophes 57 et 58 de sa saga[4] ; la *Saga de Björn, champion des gens du Hítardalr*, dont le héros est un autre fier-à-bras, consigne que Grettir a passé un hiver chez Björn

1. Strophe 50, dans l'*Edda poétique*. Il convient de ne pas se méprendre sur le sens du mot « aimer » dans ce contexte ; il signifie : s'intéresser à la personne d'autrui, la respecter.
2. Littéralement : l'homme de la forêt. Le mot remonte certainement à des temps antérieurs à la colonisation de l'Islande, au vieux norvégien donc, car il est douteux que l'île ait jamais connu de véritables forêts. La forêt est ici le seul lieu où le proscrit puisse chercher asile.
3. Digne de saga.
4. Chap. LXIII, p. 903.

dans le Grettisboeli[1], au sud de Vellir; la *Saga de Gísli Súrsson* reconnaît que notre héros aura été le *skógarmardr* qui aura passé le plus long temps en proscription, Gísli n'étant que le second sur ce plan, et la *Saga des frères jurés* se permet un petit développement adventice pour présenter Thorbjörg la Grosse, célèbre pour avoir évité la potence à Grettir. Au total, peu de personnages de l'Islande indépendante reviennent aussi souvent que Grettir le Fort dans des textes littéraires.

On peut essayer de dresser, en suivant Gudni Jónsson, l'éditeur islandais de la saga, une esquisse de chronologie de la vie de Grettir et de ses ascendants. Önundr Jambe-de-Bois, qui devait alors avoir une quarantaine d'années, est arrivé en Islande vers 900. Son fils, Thorgrímr Hoerukollr, est né vers 915 et Önundr a dû mourir quelque quinze ans plus tard. Ásmundr aux longs cheveux, fils de Thorgrímr et père de Grettir, est né vers 945 et son premier fils, Thorsteinn le Dromond vers 980. Thorgrímr meurt autour de 985 et c'est vers 996 qu'a dû naître notre héros. La partie de jeu de batte sur le Midfjardarvatn a eu lieu en 1010, et en 1011 Grettir, âgé de quinze ans, tue Skeggi, est condamné et s'en va à l'étranger. Il passe l'hiver de 1011-1012 en Norvège chez Thorfinnr de Háramarsey et se bat contre le revenant Kárr. L'hiver suivant, il séjourne, toujours en Norvège, chez Thorkell de Sálpti du Hálogaland; il y abat un ours. Il retourne chez Thorfinnr en 1013-1014 pour rentrer en Islande en 1014.

Là, en 1014-1015, il se fixe à Bjarg, dans le Midfjördr; il s'y bat contre le revenant Glámr, en une lutte effroyable qui marque le point culminant de son histoire et donc de la saga. En 1015, l'année de la mort de son père, il repart pour la Norvège où il reste un an. Lorsqu'il rentre en Islande, l'année suivante, c'est pour apprendre qu'il a été condamné à pleine proscription[2] par l'*althing*. Il tue Thorbjörn Force-de-Bœuf et mène grâce à des expédients une vie d'errance, entrecoupée de meurtres, de fuites précipitées et de péripéties tantôt truculentes, tantôt tragiques. Il se rend à Reykjahólar où il a quelques démêlés avec les frères jurés, Thorgeirr Hávarson et Thormódr Scalde-de-Kolbrún[3]. Sa tête est mise à prix : il se réfugie dans le Vatsnfjördr, à Ljárskógar en 1017, dans la lande de l'Arnarvatn en 1018, puis, en 1021, dans les Mýrar, au Repaire-de-Grettir, où il reste trois ans.

En 1024, il réside à Thórisdalr, et de 1025 à 1027 il erre dans le sud puis dans l'est du pays, luttant contre des trolls masculins ou féminins, en particulier dans la fameuse caverne dissimulée par une cascade. Il est dans le Bárdardalr vers 1027 et se fixe en 1028 dans l'îlot à peu près inaccessible de Drangey, où il restera trois ans, secondé par son frère Illugi; de là, il part faire de redoutables incursions, notamment au *thing* de Hegranes.

Vers les « nuits d'hiver[4] » de 1031[5], les *boendr* qu'il a molestés et ridiculisés tant de fois parviennent à le mettre à mort et tuent également son frère Illugi. Le texte affirme néanmoins que Grettir n'a pas été victime de la seule force des hommes : ce sont les maléfices de la vieille

1. Repaire de Grettir.
2. *Sekr skógarmadr.*
3. La *Saga des frères jurés* se fait également l'écho de cette rencontre.
4. Fin octobre.
5. Selon la chronologie interne de la saga; des recoupements avec d'autres sources inciteraient à repousser cette date de quelques années.

magicienne qui sont venus à bout de sa résistance surhumaine, et ce, au moment même où il allait être blanchi et admis à réintégrer la société des hommes, ayant presque accompli l'exploit sans précédent de survivre à vingt ans de proscription, puisqu'il ne devait plus résister qu'un hiver pour que sa condamnation fût levée. Thorbjörn l'Hameçon sera occis en 1033; quant à l'épisode de Dame Spes et de Thorsteinn le Dromond qui font le pèlerinage de Rome en 1047, il a dû se produire entre 1033 et 1038.

On voit qu'il est possible de tirer de la *Saga de Grettir* une chronologie plus fournie qu'à l'ordinaire; il serait cependant imprudent d'accorder à ce texte une valeur historique réelle : on a dit que Grettir avait sans aucun doute existé — et probablement vers les dates qui viennent d'être avancées — , mais quant au reste, quant au détail de ses hauts faits, tout donne à penser que cela relève en grande partie de la légende. De fait, Grettir devint pratiquement une légende vivante et fut vraisemblablement crédité dès le XIIIe siècle de tous les exploits que l'imagination populaire attribuait à des héros du même genre, qu'ils fussent réels ou inventés.

Le texte dont nous disposons n'est pas très ancien : sous la forme qui nous en est parvenue, il pourrait dater de 1320, ou, plus vraisemblablement, de 1340. Nous en avons quatre manuscrits, tous du XVe siècle, qui remontent à deux originaux différents mais, de même que les originaux ne présentaient pas entre eux de divergences graves, aucune modification profonde n'a, semble-t-il, été introduite entre ceux-ci et les manuscrits du XVe siècle. L'auteur, une fois de plus, était un clerc, comme en témoignent les derniers chapitres qui racontent le pèlerinage à Rome de Dame Spes et de Thorsteinn le Dromond[1].

Il n'y a aucune raison de faire de cet épisode une interpolation : le style et le ton ne tranchent pas sur ceux du reste de la saga et ce genre de développement figure assez fréquemment dans d'autres textes de même nature. On a pourtant voulu le détacher de l'ensemble, de même que le début de l'histoire, qui concerne Önundr Jambe-de-Bois, comme si ces épisodes étaient deux dits (*thaettir*) que l'auteur aurait intégrés à un récit consacré à Grettir et à ses ascendants. Cette hypothèse ne semble guère fondée : la *Saga de Grettir* est une œuvre magistrale d'une remarquable unité. Fidèle en cela à un principe constant en matière d'écriture des sagas, son rédacteur est remonté jusqu'aux ancêtres mémorables du héros et s'il s'est attardé sur Thorsteinn le Dromond, c'est que le texte précise que Grettir aurait pu se vanter d'être le seul Islandais qu'on soit allé venger jusqu'à Miklagardr, c'est-à-dire jusqu'à Byzance[2]. On verra donc qu'il n'y a rien de superflu dans cette saga, malgré sa longueur[3]. Tout concourt à prouver que c'est bien un texte attentivement composé par un écrivain fort conscient de ses buts et de ses moyens : la progression en est strictement linéaire, tout étant agencé autour de la figure du héros et le fil du récit étant indiqué par des repères topographiques, comme on a pu s'en rendre compte à la lecture de la reconstitution chronologique. Ici, pas de digressions, d'anticipations ou de retours en

1. Chap. XCI-XCII, p. 958-960.
2. Chap. XCIII, p. 960.
3. La *Saga de Grettir* est, en longueur, la troisième saga des Islandais, après les textes consacrés à Egill et à Njáll le Brûlé (ici, p. 3-203 et p. 1203-1502).

arrière, comme c'est souvent le cas dans d'autres sagas des Islandais : l'auteur sait dès le départ où il entend nous mener.

L'étude des strophes scaldiques contenues dans cette saga est particulièrement intéressante. On sait que ces *vísur* servent souvent de critères pour déterminer la valeur historique d'un texte. Or, la *Saga de Grettir* nous propose soixante-treize strophes, dont quatre seulement sont consignées dans d'autres écrits. La philologie a démontré que toutes les autres ont été fabriquées pour les besoins de la cause, probablement par notre auteur. Une estimation plus généreuse admettrait à la rigueur que onze de ces *vísur*[1] pourraient dater d'avant le XIIIe siècle. Quoi qu'il en soit, l'auteur ne s'est pas fondé sur un corpus poétique pour édifier son ouvrage en prose[2], il n'a pas rédigé des strophes pour orner son récit, mais bien pour renforcer l'impression de vraie saga qui s'en dégage.

On considère depuis longtemps que l'auteur de la *Saga de Grettir* est Sturla Thórdarson[3], neveu de Snorri Sturluson. C'est Árni Magnússon (1663-1730), l'inlassable découvreur, collecteur et analyste des vieux documents éparpillés dans toute l'île, qui, le premier, établit que les manuscrits de notre texte devaient remonter à une version plus ancienne, de la main de Sturla Thórdarson. De fait la *Saga de Grettir* mentionne par trois fois Sturla : la lance qui servit à Grettir pour tuer Thorbjörn Force-de-Bœuf a été retrouvée « vers la fin de la vie de Sturla[4] »; Grettir est parti pour Drangey alors qu'il était proscrit depuis quinze ou seize hivers, « à ce qu'a dit Sturla fils de Thórdr[5] »; et ce sont les jugements de Sturla sur le compte de Grettir qui sont rapportés à la fin de la saga[6]. Sigurdur Nordal a fortement contribué à prouver la paternité de Sturla sur l'œuvre dont s'inspire directement, si elle ne la copie pas, celle dont nous disposons aujourd'hui. L'un des arguments essentiels est le fait que cette saga puise abondamment dans la version du *Landnámabók* due à Sturla : elle l'a sollicitée pour les généalogies, et des épisodes entiers, surtout au début de notre texte, se retrouvent tels quels d'une œuvre à l'autre; il n'est pas de saga qui suive de plus près le *Livre de la colonisation de l'Islande* que celle-ci : ses chapitres VI, VII et VIII[7] sont une transcription littérale du *Sturlubók*.

En outre, l'auteur connaissait un grand nombre de sagas dont nous savons qu'elles ont été rédigées avant 1284, date de la mort de Sturla, comme la *Saga du combat sur la lande*, la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, la *Saga des confédérés* et la *Saga de Björn, champion des gens du Hítardalr*, ainsi que des textes qui relèvent de la littérature courtoise, tels la *Saga de Tristan*, tirée en Norvège des versions françaises de la légende de Tristan et Iseult et qui inaugurera le genre des Sagas de chevaliers, ou la compilation dont la version originale intitulée *Fagrskinna*, datant du milieu du XIIIe siècle et aujourd'hui perdue, a donné naissance à la *Saga du jarl Eiríkr* mentionnée au chapitre XIX[8] de la *Saga de Grettir*. Notre auteur a également lu, chose assez rare, des Sagas de contemporains comme la

1. Ce sont les strophes 8, 13, 19, 25, 30, 48, 57, 58, 62, 63 et 64.
2. Comme a fait, par exemple, l'auteur de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*.
3. Sur ce personnage, écrivain réputé et homme politique important, voir la Notice de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, p. 1640.
4. Chap. XLIX, p. 870.
5. Chap. LXIX, p. 915.
6. Chap. XCIII, p. 960.
7. P. 774-778.
8. P. 803.

Saga de la christianisation, qui pourrait d'ailleurs être due à Sturla, la *Mise en appétit* (*Hungrvaka*) qui ouvre la collection des Sagas des évêques, ou un petit texte consacré à Ísleifr Gizurarson, le *Dit de l'évêque Ísleifr*.

On peut également émettre l'hypothèse selon laquelle il aurait exploité des sources non nordiques, telles, par exemple, les *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse à propos de l'épisode de Spes et de Thorsteinn[1], ou même le *Decameron* de Boccace qui aurait inspiré la scène — rarissime dans les sagas — où une servante de Reykir risque des plaisanteries obscènes sur le compte de Grettir[2].

Impressionnante liste de sources possibles donc, qui ne surprendra pas un familier de Sturla, fin lettré et passionné par les œuvres de son oncle Snorri Sturluson : un passage célèbre de la *Saga des Islandais*, qui est, on le sait, l'œuvre de Sturla, nous montre Sturla fils de Sigvatr, cousin germain du précédent, se rendant à Reykjaholt, où demeurait Snorri, pour y faire copier les « livres » que composait l'auteur de la *Heimskringla* : on imagine assez bien Sturla Thórdarson se livrant au même travail.

Quoi qu'il en soit, il fallait un maître écrivain, attentif à son style et, surtout, à la composition de son œuvre, pour parvenir à fondre en un tout aussi homogène que l'est la *Saga de Grettir* tant de traditions, vraies ou fausses, de réminiscences locales et de souvenirs livresques. Le résultat ne coïncide peut-être pas avec la vérité historique mais le propos de l'auteur n'était pas de faire œuvre d'historien : il avait suffisamment démontré qu'il en était capable en rédigeant sa *Saga des Islandais*, modèle de chronique des heurs et malheurs du pays entre 1183 et 1264, doublée d'une réflexion politique lucide sur les causes de l'aliénation de l'indépendance et de la liberté d'un peuple qui témoigne d'ambitions à court terme et manque à l'esprit de sa culture.

Ici, son point de vue est autre : il veut faire connaître un héros devenu légendaire à force d'exploits surhumains en le plongeant dans un cadre historique et géographique connu. Nul n'est tenu d'ajouter foi aux détails du récit; il suffit que Grettir ait vraiment existé, et les hauts faits qu'on lui prête, demeurés vivants dans la mémoire populaire, valent la peine d'être récapitulés. Pour le reste, l'angle retenu est si nettement ironique que l'on ne croira à ce qui est dit que si on le veut bien. L'auteur se révèle comme un humoriste de grande classe et c'est justement ainsi que nous est présenté Sturla dans les Sagas de contemporains. On notera le détachement avec lequel cet intellectuel rapporte les exploits physiques de son héros, on devinera qu'il s'est amusé en relatant les situations dans lesquelles se trouvent les personnages, mais on relèvera aussi le goût qu'il trahit pour les proverbes allitérés, probablement courants dans l'islandais populaire de l'époque et fort difficiles à traduire. Et quelle aisance, quelle souveraine habileté lorsqu'il s'agit d'évoquer le surnaturel dans lequel baigne constamment la saga ! On n'oublie pas le combat de Grettir contre le revenant Glámr : c'est un morceau d'anthologie digne des plus grands chefs-d'œuvre du Moyen Âge. Là, Sturla a dépassé son propos anecdotique : il témoigne d'une vision du monde très caractéristique, qu'il nous faut essayer de définir.

★

1. Notons que cet épisode mentionne le nom de Haraldr l'Impitoyable : il n'est pas exclu que notre auteur ait connu la saga consacrée à ce personnage, incluse dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson.

2. Voir chap. LXXV, p. 925-926.

C'est en effet certainement cette vision du monde qui nous retient encore dans la *Saga de Grettir*, sept siècles après sa rédaction. Il y a quelque chose d'inquiétant et d'anormal chez Grettir tel qu'il nous est présenté : il est trop fort et trop compromis avec les puissances des ténèbres pour rester purement humain. Il faut sans doute être marqué d'un signe particulièrement néfaste pour affronter les monstres comme il le fait, pour évoluer en pareille connivence parmi les trolls, qui n'ont rien à voir avec les gnomes du folklore mais sont d'affreux géants démoniaques disposant de la puissance démesurée des grandes forces telluriques et du savoir ténébreux des morts familiers des secrets du passé.

Une leçon morale se dégage peut-être de cette sombre histoire : l'incroyable malchance qui poursuit Grettir jusqu'à l'issue fatale n'est sans doute pas seulement due aux malédictions qu'a proférées Glámr, le revenant « suédois[1] ». En fait, c'est la nature propre du héros qui lui vaut sa mise à l'écart : dans cette société très fermée et nécessairement cimentée par des relations contraignantes d'interdépendance, il est né solitaire. Dès son enfance, il est *ódaell*, c'est-à-dire injuste, tyrannique et arrogant, et *bellin*, soit fourbe, sournois, retors. Il se trouve coupé du commerce de ses semblables parce qu'il a lui-même tranché les liens qui auraient dû le rattacher à eux, ayant une confiance excessive en sa force et en sa vaillance qui, de fait, sont exceptionnelles. Régulièrement revient la condamnation de son *ofsi*, son manque de mesure et de tolérance, et de son *óhóf*, amour malencontreux de l'excès; comme le dit un proverbe, « courte est la vie de l'excès[2] ». Grettir n'a pas dépassé quarante ans et la moitié de son existence s'est passée en proscription, parce qu'il a souffert de *tholleysi*, il n'a ni supporté ni accepté sa condition humaine. Or, nous l'avons souvent noté, s'accepter soi-même tel que l'on est — ce qui signifie : tel que les puissances du destin ont voulu que l'on fût — est le premier impératif de la vision de l'homme qui est celle des Islandais. En cela, Grettir est *ógaefumadr* : il ne lui a pas été donné[3] de disposer de la part de chance qui échoit normalement à un être humain lors de sa naissance. Et sa malchance n'est pas due à des circonstances extérieures, comme, par exemple, celle qui s'acharne contre Gunnar de Hlídarendi, personnage innocent de la *Saga de Njáll le Brûlé*, il en est au contraire responsable; il a quelque chose du type, bien connu dans les sagas, du *kolbítr*[4], sorte de demeuré, également courant dans les contes populaires, qui, à la faveur d'un événement tragique et inattendu, passe à l'action et se révèle héroïque, tel Glúmr le Meurtrier dans la saga qui lui est consacrée, montrant par là que son silence et sa prostration feinte cachaient de grands et redoutables desseins.

Le thème fondamental de la *Saga de Grettir* est donc la solitude, ce qu'illustrera parfaitement cette proscription interminable, cette définitive mise au ban d'une société où l'individu ne peut s'épanouir qu'au sein d'un réseau très dense de relations humaines. L'isolement du héros est par conséquent un grave manquement aux lois non écrites d'une éthique essentielle. Egill fils de Grímr le Chauve, qui jouit également de

1. C'est-à-dire venant de l'est. C'est de l'est que vient tout le mal : Thórr est sans cesse parti « vers l'est » pour en découdre avec des géants.
2. « *Skömm er óhófs aevi* ».
3. *Ógaefa* est dérivé du verbe *gefa* : donner.
4. Littéralement : mord-braises, parce qu'au lieu de participer à la vie de la maison, il reste confiné au coin du feu.

pouvoirs inquiétants, n'existe pourtant que par les liens d'interdépendance qui le sauvent à plusieurs reprises; Skarphedinn Njálsson[1], avec son ricanement fatidique, reste inscrit dans la cellule familiale que, du reste, il consolide plus d'une fois; Glúmr le Meurtrier, visité de pleurs tragiques, n'est que le réceptacle de la divinité tutélaire (*hamingja*) de son clan, qui lui apparaît d'ailleurs en songe; et Gudrún Ósvífrsdóttir[2] survit aux arrêts du sort et reste fidèle à l'esprit des siens.

Mais Grettir est désespérément seul, à tel point qu'un jour il ne pourra plus supporter l'obscurité, il aura « peur du noir[3] », même après avoir affronté et réduit un émissaire des forces des ténèbres. Bien qu'il ait été doué de pouvoirs fantastiques, qu'il soit parvenu à se battre contre la mort et à en triompher provisoirement, il est, dès le début, marqué par le destin, mis à l'écart, retranché de cette société des hommes, pour qui, redisons-le, la réalité n'existait que parce qu'elle était communautaire.

Grettir n'a pas su, n'a pas pu et n'a pas voulu accepter cet esprit. Il s'est mis hors la loi, comme Gísli Súrsson, avec lequel il présente d'incontestables similitudes, bien que Gísli reste dans un cercle d'affections ou d'amour humaines, alors que Grettir, lui, est absolument seul. Son unique recours est le surnaturel, l'autre monde auquel il appartient puisqu'il a refusé les contraintes de l'univers des vivants. De fait, le merveilleux joue dans cette saga un rôle particulièrement important et les formes multiples qu'il revêt sont sans doute dues autant à l'imagination de l'auteur qu'à la richesse des sources qu'il exploite. Ce récit, consacré en apparence à la relation des hauts faits d'une sorte d'Hercule du Nord, est traversé de revenants maléfiques, de runes magiques, de tout un appareil de rites et de pratiques sinistres. Dans un tel contexte, on peut même s'étonner que Grettir ne nous ait pas laissé plus de strophes authentiques, car c'est le lot du scalde que d'être accordé, par l'intermédiaire de son verbe, aux puissances de l'ineffable.

On peut relever des rapports entre notre héros et le dieu ase Thórr, également dieu de la force et magicien redoutable, victime comme Grettir d'un destin contraire, secourable comme lui dès qu'il s'agit de défendre les humains contre les puissances chthoniennes de la mort que sont les géants. Si l'on considère la date à laquelle la *Saga de Grettir* a été rédigée et la personnalité chrétienne de l'auteur[4], on peut légitimement se demander ce qui pouvait bien subsister dans la conscience d'un lettré de l'image de Thórr, dévaluée comme elle l'avait évidemment été par l'Église, à l'instar de celle de tous les autres dieux du paganisme. Dans son *Edda en prose*, Snorri Sturluson hésite entre la moquerie[5] et, parce qu'il connaît les grands textes de l'*Edda poétique*, cette sorte de révérence qui s'applique à ce qui reste, malgré tout, une figure sacrée. Mais Thórr, qui n'a ni le savoir suprême d'Ódinn ni l'impérieuse force de fécondité de Freyr, apparaît aussi comme un dieu solitaire.

Il n'est pas impossible qu'il faille chercher derrière les vieilles figures païennes, dont la *Saga de Grettir* se fait l'écho tardif, les avatars ultimes d'un archétype dont on trouverait déjà un exemple dans le chef-d'œuvre

1. Dans la *Saga de Njáll le Brûlé*.
2. Dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (p. 389-571).
3. Chap. xxxv, p. 846.
4. Il écrit après presque trois siècles de christianisation de son pays.
5. Pensons au ton ironique de la narration des mésaventures du dieu chez Útgarda-Loki.

poétique anglo-saxon du VIIIe siècle qu'est *Beowulf*[1]. On signale depuis longtemps les étonnantes ressemblances entre cette épopée et notre saga, non seulement à propos du combat contre le revenant Glámr, mais aussi au sujet de l'épisode de la lutte du héros contre les trolls[2] : comme lorsque Beowulf s'en prend à Grendel, le combat se déroule en deux phases, l'une dans la halle, l'autre sous la cascade; dans les deux cas, c'est le héros qui prend l'initiative de l'expédition, dans l'intention de débarrasser la contrée des monstres, qui sortiront mutilés de l'aventure; Grettir et Beowulf plongent pour atteindre la caverne et ni l'un ni l'autre ne tirent sur la corde de rappel qui pourrait les sauver, ce qui fait croire aux gens restés à l'extérieur qu'ils sont morts : dans l'une et l'autre œuvre, un feu brille dans le repaire des géants et du sang remonte à la surface de l'eau, épouvantant les assistants placés loin du lieu des combats; enfin — et surtout — la *Saga de Grettir* mentionne l'emploi d'une arme nommée *heptisax*, sorte de glaive à un seul tranchant et sans doute à manche court : le mot *heptisax* n'apparaît en aucun autre lieu dans le vieil islandais. Or, tel est également le cas de l'arme dont se sert Beowulf, appelée en vieil anglais *hoeftméce.*

Il est donc fort probable que l'auteur de la *Saga de Grettir* a connu une version de *Beowulf*, les épisodes comparables étant trop nombreux pour être fortuits. On peut douter, par conséquent, qu'il faille attribuer à Grettir un exploit qui doit plutôt venir de l'épopée anglo-saxonne, Sturla ayant saisi, on peut le penser, cette occasion d'exploiter ses lectures. Au-delà de ces hypothèses, il est très intéressant de détecter sous la diversité des affabulations la permanence d'un thème, celui du héros quasi surnaturel qui affronte les forces de l'au-delà et en triomphe pour un temps, celui de l'homme capable de combattre le géant marqué du signe maléfique, vieil archétype indo-européen. Cela ne doit cependant pas nous faire oublier que Grettir, qui mérite l'admiration de la postérité en défiant les lois humaines pendant une si longue période, est — et reste — hors la loi, et maudit : aussi mourra-t-il mutilé par sa blessure magique et accablé par le nombre, massacré par les médiocres, les cupides et les jaloux qu'il avait provoqués avec superbe, mort en somme pour avoir repoussé sa condition mortelle et méprisé les lois des hommes.

C'est sans doute dans cette étonnante personnalité que gît la faille du récit, pourtant bien écrit et parfaitement dominé : l'auteur est trop obsédé par son personnage central, qui mobilise toute son attention, au détriment des autres personnages dont le portrait n'a ni la profondeur ni la richesse psychologique auxquelles les autres sagas nous ont habitués. Cette concentration d'intérêt est également préjudiciable à la vraisemblance de l'histoire, délibérément bafouée par l'intervention permanente du surnaturel.

Grettir causait donc des difficultés à ce *lögmadr*[3] qu'était aussi Sturla. Si, comme on peut le penser, une saga est toujours écrite avec une intention profonde, si elle est — entre autres — une variante islandaise de l'*exemplum*[4] omniprésent dans l'univers médiéval, ne peut-on imaginer

1. Voir *Beowulf*, traduction en anglais moderne et introduction de David Wright, Harmondsworth, Penguin Books, 1957.
2. Chap. LXV-LXVI, p. 906-909.
3. Le terme signifiait initialement : homme de la loi, versé dans la connaissance des lois.
4. Récit composé aux fins d'édification.

— selon une hypothèse qui se vérifie aussi dans la *Saga des Islandais* du même Sturla — que l'auteur a choisi son sujet pour rappeler aux Islandais du XIIIe siècle finissant, égarés par leurs ambitions personnelles et leurs haines fratricides, que l'âme de leur société était dans l'union qu'ils étaient en train de perdre et que, comme le dit Grettir quelques instants avant de mourir : « On a le dos nu quand on n'a pas de frère[1] ».

Tragédie de la solitude, que l'on jugera peut-être baroque, la *Saga de Grettir* témoigne de la fin d'une époque et de celle d'un genre, l'une et l'autre s'achevant parce que l'esprit qui les animait était entré en décadence. Reste, au milieu de cet écroulement, la figure sauvage du proscrit de Drangey, figure dangereusement fascinante, à la mesure des transgressions qu'elle assume, qui ne cessera plus de hanter la conscience islandaise et sera illustrée tant par les contes folkloriques[2] que par cet *Eyvindur-des-Monts*[3] que composa en 1911 Jóhan Sigurjónsson, et qui demeure à ce jour le chef-d'œuvre du théâtre islandais.

NOTES

Page 767.

1. Cette généalogie est conforme à celle que donne le *Landnámabók*, chap. CCIX. Par ailleurs, la plupart des personnages mentionnés ici sont connus, notamment par la *Heimskringla*.

2. C'est-à-dire dans les îles Britanniques.

3. Il s'agit d'associés d'affaires, *vikings*, c'est-à-dire à la fois guerriers et commerçants. On les trouve dans le *Landnámabók* (*Sturlubók*, chap. CCCLI).

4. C'est le Kjarvalr (irlandais *Cearbhall*) bien connu de beaucoup de sagas. Beaucoup de colonisateurs de l'Islande sont censés descendre de lui. On l'appelle ordinairement Kjarvalr roi des Irlandais (*Írakonungr*).

5. Ce roi a évidemment impressionné ses contemporains par sa chevelure. C'est pourquoi il est surnommé « la Tignasse » (*lúfa*) puis « à la belle chevelure » (*hárfagri*), ce dernier sobriquet ayant fini par s'imposer.

Page 768.

1. Súlki était roi du Rógaland, en Norvège. On comparera, avec la nomenclature de tous les « rois » opposés à Haraldr à la belle chevelure, dans la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. IX, p. 15.

2. Geirmundr Peau-d'Enfer, c'est-à-dire très brun de peau, fut l'un des plus nobles colonisateurs de l'Islande. Beaucoup de textes nous parlent de lui, notamment un *tháttr* ou dit de la compilation de la *Sturlunga Saga*. Voir n. 1, p. 168.

3. C'est en effet la bataille capitale par laquelle Haraldr à la belle chevelure conquit la suprématie sur toute la Norvège.

4. Sur les *berserkir* (chemises d'ours) ou *úlfhednnir* (peaux de loups), voir n. 8, p. 3.

1. Chap. LXXXII, p. 939.
2. On pensera aux *útilegemenn*, féroces hors-la-loi qui rôdent sur les grands chemins.
3. *Fjalla-Eyvindur*. Le texte n'a pas encore été publié en français.

Page 769.

1. Tout ce qui concerne Björn, Eyvindr et Önundr est littéralement repris du *Landnámabók*, chap. CLXI.

2. Je traduis par « alleu » le mot *ódal* (que l'on ne peut répartir) désignant la propriété insécable d'un *bóndi* ou homme libre (voir n. 2, p. 8). Le roi Haraldr est un usurpateur dans la mesure où il s'approprie les alleus des gens qui ont fui le pays.

3. La *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, dans ses chapitres I à IX (p. 3-18), est plus explicite là-dessus. La recherche a récemment établi que le départ de tant de *boendr* importants pour l'Islande n'est peut-être pas directement dû au roi Haraldr : il aurait obéi plutôt au mouvement d'expansion vers l'ouest si caractéristique de l'époque. Voir Ph. Sawyer, « Harald Fairhair and the British Isles » dans R. Boyer, *Les Vikings et leur civilisation*, Paris, Mouton, 1976, p. 105 et suiv.

Page 770.

1. *Grettir* : son surnom passera, à l'état de prénom, à certains de ses descendants, dont le héros de notre saga. Dans la poésie scaldique, *grettir* est un *heiti* (c'est-à-dire un mot pour un autre) pour serpent.

2. Voici ce que dit le *Landnámabók* (chap. XLI) sur cet Ölvir : « Il y avait un noble homme en Norvège qui s'appelait Ölvir Ami-des-Enfants. C'était un grand viking. Il ne faisait pas jeter les enfants sur la pointe des lances, comme c'était alors la coutume parmi les vikings. Aussi fut-il surnommé Ami-des-Enfants. » On a mis en doute cette coutume barbare, mais il n'est pas exclu qu'elle ait été un rite religieux classé. Ölvir est bien connu par plusieurs autres sources.

3. Toute cette généalogie est reprise du chapitre XLI du *Landnámabók*.

4. Ketill Hoengr, un des grands colonisateurs de l'Islande (voir n. 3, p. 41).

5. Voir le *Landnámabók*, chap. CCLXIV. Eyvindr, bien connu, appartenait sans doute à la prestigieuse famille des Skjöldungar, rois de Danemark.

6. Le *Landnámabók* (chap. CCCXVII) la donne pour sœur d'Öndóttr.

7. Grímr et Kolbjörn ne sont connus que par ce texte et le *Landnámabók*.

8. L'auteur recopie ici purement et simplement le *Landnámabók*, chap. CCLXIV.

9. Ces deux personnages figurent dans presque toutes les généalogies des sagas. Le *Landnámabók*, chap. CCLXV, explique le surnom de Helgi le Maigre : « Ses parents le donnèrent à élever dans les Hébrides et quand ils y revinrent deux hivers ensuite, il mourait de faim, si bien qu'ils ne le reconnurent pas. Ils l'emmenèrent et l'appelèrent Helgi le Maigre. » On remarquera le rôle non négligeable des Celtes dans toutes ces généalogies. Voir n. 4, p. 391.

Page 771.

1. Le feu du bouclier : la bataille; la sorcière de l'incantation magique *(galdr)* : redondance conventionnelle pour la hache.

2. Relire la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. IV, p. 6 et suiv. Comme Haraldr s'attribuait tous les alleus disponibles (voir n. 2, p. 769), il n'était guère judicieux d'acheter des terres en Norvège.

3. D'après le *Landnámabók*, chap. XL, c'est au contraire Thormódr le Manche qui aurait épousé Helga, fille de Thrándr.

4. Selon le *Grágás*, III, 604-605, les fiançailles restaient valables un an, à moins que l'on ait convenu d'autre chose.

Page 772.

1. Île au large de l'Écosse, aujourd'hui Bute.

2. Rappelons que les *tröll*s ou *trolls* sont d'affreux géants maléfiques (voir n. 4, p. 612).

Page 773.

1. La sorcière de la bataille est la hache; son briseur, le guerrier.

Page 774.

1. Repris du *Landnámabók*, chap. CCXIV. Ce Bálki est l'ancêtre direct de Björn Champion-du-Hítardalr, dont il sera question chap. LVIII, p. 889.

2. Hallvardr, bien connu par d'autres sources, était surnommé Súgandi (sens incertain): d'où le nom du fjord.

3. Notre saga s'écarte à présent du *Landnámabók*, pour s'inspirer d'autres sources, inconnues de nous.

4. Confirmé par la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LXIV, p. 141.

5. Fils de sa fille, dit en fait le texte, mais j'ai rectifié en fonction de ce que dit le *Landnámabók*; notre saga au chapitre III, n. 6, p. 770, le confirme.

6. L'auteur mêle savamment les renseignements qu'il puise dans le *Landnámabók*, successivement chap. CCLXXVI, XLI et CCLXXVI à nouveau.

7. Voir le *Landnámabók*, chap. XLII.

8. C'est le nom que porte la région en question à l'époque de la rédaction de la saga. Un *hreppr*, institution hautement originale, est une unité géographique qui avait la charge de la subsistance des indigents ou nécessiteux. Le système n'a pu être mis en place qu'après la colonisation.

Page 775.

1. Il subsiste aujourd'hui encore des vestiges d'Ófeigsstadir.

2. Ce Bjarni est une des sources orales qu'invoque Ari Thorgilsson le Savant dans son *Livre des Islandais*, chap. X.

3. *Landnámabók*, chap. CCLXXVI: « Quand Thrándr apprit la mort de son père, il quitta les Hébrides et navigua à telle allure qu'à cause de cela il fut surnommé Thrándr le Grand-Navigateur. »

4. Voir le *Landnámabók*, chap. XL.

5. Ce Kolbeinn n'est connu que par notre saga.

6. *Ármadr*, terme qui tire son origine du vocabulaire nautique. Ce Hárekr nous est inconnu par ailleurs.

Page 776.

1. J'apporte une menue correction au texte, qui dit littéralement: « vint au nord dans les Agdir »: les Agdir (Agder aujourd'hui) sont la province la plus méridionale de la Norvège. Je lis donc, au lieu de *á Agdir nordr*, *á Nordr-Agdir*.

2. La bière est la boisson obligée de tout grand sacrifice ou festivité.

3. Seuls, le *Landnámabók* et notre saga connaissent ce *jarl.*

Page 777.

1. Sur le *lendr madr*, voir n. 11, p. 3.
2. Le *Landnámabók* précise : « Il parvint à s'enfuir dans la forêt, une femme le soigna dans un souterrain, en sorte qu'il guérit. »

Page 778.

1. Súgandi est le surnom du Hallvardr camarade d'Önundr Jambe-de-Bois. Hrotti : nom d'épée; sa tempête : la bataille. Le cheval des rondins (sur lesquels on le faisait rouler à terre) est le bateau.
2. Sans doute nommée ainsi parce que les fils de Öndóttr la Corneille (*kráka*) étaient surnommés *kraeklingar*, petites corneilles. Kraeklingahlíd : la pente aux petites corneilles.
3. Ces deux derniers hommes jouent un rôle important dans nombre de sagas, notamment la *Saga de Njáll le Brûlé.*
4. Le Strandafloí (*flói* : vaste golfe) est la partie sud du Húnaflói, dans le nord de l'Islande.

Page 779.

1. Le père d'Eiríkr le Rouge. Mais l'auteur de notre saga n'a pas pris garde que Thorvaldr et son fils ne sont arrivés en Islande que beaucoup plus tard : vers le milieu du xe siècle !
2. Eiríkr le Lacet figure dans le *Landnámabók*, chap. CCVIII. *Ófoera*, qui signifie littéralement « où l'on ne peut pas passer », désigne un endroit du fjord Veidileysa particulièrement difficile à traverser.
3. Ce Björn, colonisateur du Bjarnarfjördr, est aussi mentionné dans le *Landnámabók*, et dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. IX, p. 399.
4. L'aiguiseur de traits est l'homme, le guerrier. Le cheval des couples (les poutres transversales du bateau) est le bateau.
5. Détail que ne mentionne pas le *Landnámabók.*
6. On sait que les épaves *(reki)* étaient une des ressources de l'île (voir n. 4, p. 654).

Page 780.

1. On ne sait rien de ces démêlés; Thorbjörn figure dans le *Landnámabók.*
2. Gudni Jónsson identifie ce Grettisgeil à l'actuel Hoelsgróf.
3. Audr la Très-Riche est un des personnages qui reviennent très fréquemment dans les Sagas des Islandais, notamment la *Saga de Snorri le Godi* (chap. I, p. 205 et n. 5), la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (p. 331 et n. 5) et la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. I, p. 389 et n. 6). On peut aussi traduire son surnom par « la Sagace ».
4. Óláfr Feilan est lui aussi nommé un peu partout dans les sagas. Son surnom, d'après l'irlandais *faelan*, signifierait « Louveteau ». Voir n. 2, p. 393.
5. Il faut entendre « cousine » au sens large; elles étaient cousines au troisième degré. Pour Álfdís, voir n. 1, p. 395.
6. Il semble que le *thing* de Kjalarnes ait été le premier *thing* en Islande, institué par Thorsteinn, fils du premier colonisateur de l'île, Ingólfr Arnarson. L'*althing* de Thingvellir ne fut fondé qu'en 930.

7. L'un des trois héros de la *Saga de Njáll le Brûlé*.

Page 781.

1. Audr y est appelée Unnr; voir chap. VII, p. 395-396.
2. Il est nommé Grettir (voir n. 1, p. 770) dans le *Landnámabók*, chap. CCIX.
3. Bien connu par d'autres textes, comme la *Saga de Kormákr*.
4. Ce tertre existe toujours.
5. Voir la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. XL, p. 468 et n. 3.
6. Voir le *Landnámabók*, chap. CCVIII.
7. *Ibid.*, chap. CVII.
8. Voir la *Saga de Snorri le Godi*, chap. LIX, p. 316.

Page 782.

1. La boisson doit être du *sýr*, ou petit lait (voir n. 2, p. 577), comme le dit la *vísa* qui suit.
2. Les poissons scintillants du bouclier sont les épées. La mer des blessures est le sang; sa maison, la blessure : le détail « aux poutres en angle », qui relève de l'architecture, et détonne dans la *kenning* (métaphore), doit signifier une blessure particulièrement profonde. La ravageuse des os est l'épée, qui a un tranchant double (« deux joues ») comme toute épée viking.

Page 783.

1. Il doit s'agir de la grande disette qui sévit en Islande vers 975. Elle est évoquée par plusieurs textes, notamment par une des versions du *Landnámabók* (version du *Skardsárbók*) : « Durant l'époque païenne, il y eut une grande famine en Islande, du temps où le roi Haraldr au manteau gris périt et où le jarl Hákon prit le pouvoir en Norvège. C'est la plus grande famine qui ait eu lieu en Islande. Les gens mangeaient des corbeaux et des renards et beaucoup de choses non comestibles; certains faisaient tuer les vieillards et les indigents en les faisant précipiter du haut de rochers escarpés. Beaucoup de gens moururent de faim, certains se mirent à voler et furent pour cela condamnés et tués. Les proscrits eux-mêmes s'entre-tuèrent, car il fut légalement établi sur le conseil d'Eyjólfr Valgerdarson que tout proscrit qui tuerait trois condamnés se libérerait de la sorte. »
2. Mêmes détails dans le *Landnámabók*, chap. CCVIII.

Page 784.

1. Svanr est évoqué dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. X, p. 1220.
2. Le *skálm*, sorte de coutelas à tranchant unique, n'est guère une arme, mais figurera pourtant dans la panoplie normale des monstres dans les Sagas légendaires (voir n. 2, p. 495).

Page 785.

1. Ces gens sont apparentés à Önundr Jambe-de-Bois.
2. Sur le *lögsögumadr*, voir n. 8, p. 42. Thorkell exerça ces fonctions de 970 à 984, comme le mentionnent de nombreuses sources.
3. Ou Steinvör, selon d'autres manuscrits.
4. Cet échange, repris du *Landnámabók*, chap. LVIII, restera le type de la transaction de dupe.

5. *Grágás*, Ib, 123 : « Chacun possède les épaves qui arrivent sur ses terres, bois, phoques, baleines et poissons, à moins qu'il les ait vendues, ou données, et chacun aura droit à ce sur quoi il est légalement attitré. » Si l'on en juge par le présent passage, c'est cet incident qui aurait provoqué la rédaction du texte de loi.

6. Le sens de ce surnom est d'autant plus incertain que les manuscrits divergent sur sa graphie.

7. C'est le bateau décrit p. 783. Un bateau du même nom figure dans la *Sturlunga Saga*.

8. Si les personnages qui figuraient dans cette saga sont plus ou moins connus, la saga elle-même a complètement disparu. Il n'est pas impossible qu'il faille lire : la saga de Bödmódr le Champion *(gerpir)* et de Grímólfr.

Page 786.

1. Les personnages et les lieux en question sont mentionnés par plusieurs autres sources. Ásmundr figure dans un conte populaire islandais moderne.

2. *Drómundr*, grec *drómon*, désignait au Moyen Âge un type de bateau en usage dans la Méditerranée. Le terme islandais doit venir des leçons françaises *dromont, dromunz*, par l'intermédiaire des romans de chevalerie, dont sortent les sagas dites de chevaliers (voir l'Introduction, p. *xlv-xlvi*). Le dromond était un gros bateau lourd. Thorsteinn, dont il sera abondamment question à la fin de la saga, chap. LXXXVI et suiv., p. 946 et suiv., a dû gagner ce surnom lors de son séjour chez les varègues à Byzance.

Page 787.

1. Thorkell Krafla est l'un des héros de la *Saga des chefs du Val-au-Lac* (p. 961-1052).

2. La *prima signatio*, sorte d'ondoiement, donnait le droit aux païens de commercer avec les chrétiens (voir n. 1, p. 91). L'usage, bien répandu, est attesté par nombre de sagas.

3. Voir la *Saga de la christianisation*, le *Dit de Thorvaldr le Grand-Voyageur* et la *Saga des chefs du Val-au-Lac* (chap. XLVI, p. 1047-1049).

4. Voir chap. III, p. 770.

Page 788.

1. Les personnages qui interviennent maintenant sont fort bien connus par la *Saga de Snorri le Godi* (chap. LVII, p. 311 et n. 2).

2. Ce doit être le Thórhallr fils de Gamli mentionné par la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. VII, p. 345 et n. 2 : il serait allé en Vínland vers 1001.

3. Ce Grímr n'est nommé qu'ici.

4. Une saga des Islandais bien connue; voir aussi la *Saga de Snorri le Godi*, chap. LXII, p. 319 et suiv.

Page 789.

1. Il nous en est parvenu; la carde était de fer et le manche de bois. Il entre dans les enfances du héros de saga d'être de caractère intraitable.

2. Une *vísa* s'adresse fort souvent à un interlocuteur ou une interlocutrice vrais ou supposés : d'où sol de l'or, métaphore courante pour femme, ici la mère de Grettir; le dispensateur de colliers, le lanceur d'anneaux : l'homme libéral; Gerdr (petite déesse) du lin : femme.

3. Mot sans doute fait de *kengr* (qui doit renvoyer à l'idée d'une taille peu commune) et de *áll* (bande noire sur le dos d'un cheval).

Page 791.

1. Hlín (petite déesse) de l'anneau (d'or) : la femme à qui est dédié le poème.
2. Il ne se mêlait pas aux autres : encore un attribut conventionnel du héros. Voir n. 2, p. 44.
3. Bersi est bien connu, en particulier par la *Saga de saint Óláfr*, chap. L et CXXXI. On a conservé de lui trois *vísur*, seul reste d'un poème plus long consacré à saint Óláfr. Il mourut à Rome, où il s'était rendu en pèlerinage en 1030.
4. Ces frères ne peuvent être que le scalde Kormákr, héros de la saga de ce nom, et Thorgils Skardi (Bec-de-Lièvre), tous deux morts depuis longtemps — Kormákr en 967 sans doute — à la date où sont censés se passer les faits rapportés ici, soit vers 1010. Tous les efforts faits pour identifier les frères avec d'autres personnages de même nom ont échoué.
5. Pauvre à leur charge (*ómagi*; voir n. 1, p. 587); on ne le connaît que par notre saga, qui le donne pour un parent de Kormákr de Melr (voir chap. XXIX, p. 829).
6. Sa famille est détaillée chap. XXVIII, p. 826 et n. 3.
7. Sur le *knattleikr*, voir n. 4, p. 593.

Page 792.

1. Comprendre que l'esclave seul se venge tout de suite, et le couillon (*argr* ou *ragr* par métathèse, proprement l'homosexuel passif) ne se venge jamais. Notre saga est un parfait exemple (voir les tout derniers chapitres) du fait que, plus elle se fait attendre, meilleure est la vengeance. Dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. LXXXVIII, p. 1340, le jarl Hákon dit que « les dieux ne se vengent pas toujours tout de suite ». Noter que l'auteur de cette saga a un penchant marqué pour les proverbes et dictons : il fait de Grettir un spécialiste du genre; chaque fois que cela a été possible, j'ai traduit littéralement.
2. Ils étaient descendants au troisième et quatrième degré de la Thórdís qu'auraient épousée d'abord Önundr Jambe-de-Bois, puis Audunn le Timon.

Page 793.

1. Le détail ne doit pas étonner : la majorité légale, c'est-à-dire l'âge à partir duquel un homme pouvait entreprendre des démarches légales, était fixée à douze ans, selon le *Grágás*, Ia, 38. Dès cet âge, on pouvait administrer un *godord*. Voir n. 1, p. 218.
2. Ainsi appelée parce qu'il fallait deux *doegr*, ou deux fois vingt-quatre heures, pour la traverser.

Page 794.

1. À cet endroit précis, en 1924, on a retrouvé des ossements humains qui pourraient être ceux de Skeggi.
2. Le troll du rocher : la hache; de même, la Grídr (une sorcière) du rocher.

Page 795.

1. Il n'y a pas d'endroit de ce nom aujourd'hui, mais à quelque distance de là subsiste une pierre dite Grettistak, la Prise-de-Grettir.

2. Il subsiste des ruines de Reydarfell. Au début de ce siècle, il y avait encore dans le voisinage une pierre dite Prise-de-Grettir (Grettistak) différente de celle qui est signalée dans la note précédente.

Page 796.

1. « Favorisée par la victoire » *(sigrsaelt)*, dit le texte. Il est question, dans la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, chap. XVII, p. 992 et n. 2 et chap. XXVII, p. 1008, d'une arme prestigieuse appelée Aettartangi : il est tout à fait probable que ce soit la même épée.

2. Le manteau du vent est la voile du bateau; son coursier, le bateau, dont le pin est l'homme, le guerrier. Le chemin du serpent (du dragon Fáfnir, parangon de tout serpent) est l'or, dont les dispensateurs sont les hommes riches. La norne riche est la femme. La plaie de l'os est l'épée.

3. Deux barques sont toujours jointes au bateau viking : l'une dans le bateau même, l'autre en remorque (voir n. 1, p. 72). Il est assez fréquent que quelqu'un couche dans la barque qui est dans le bateau. Comme toujours, Grettir tient à rester à l'écart.

Page 797.

1. Il était strictement interdit par les lois de tenir des propos infamants (*níd*) sur le compte d'autrui. Grettir est en situation illégale, non seulement parce qu'il ne veut pas prendre sa part des travaux collectifs normaux sur un bateau en mer, mais aussi parce qu'il couvre ses compagnons de sarcasmes : le *Grágás*, Ib 183, dit : « Si un homme compose sur le compte d'autrui une demi-*vísa* qui implique blâme ou raillerie, ou une louange qui implique dérision, cela lui vaudra proscription. »

Page 798.

1. Le jugement des lances : la bataille, dont l'ornement est le grand guerrier. Tveggi est un des multiples noms d'Ódinn, le toit du cap est la mer, son renne, le bateau dont le Tveggi est le marin. Le double sens de cette strophe (puisqu'il a été convenu entre Haflidi et Grettir que ce dernier ferait semblant de tourner le premier en dérision) se fait jour : Grettir a l'air de se moquer de la façon dont Haflidi prend ses repas, mais les *kenningar* (métaphores) employées en font tout de même un grand guerrier, un excellent marin — et l'intrusion d'Ódinn n'est pas gratuite.

2. L'Islande ancienne ne connaissait pas les boutons. Il fallait donc, chaque fois que l'on enfilait une tunique, se faire coudre les poignets !

3. La nauma (petite déesse ase) du lin : la femme.

Page 799.

1. Comparer avec le chapitre XX de la *Saga des frères jurés* (p. 691), qui précise qu'il n'y avait pas de pompe à l'époque.

2. L'étrave du bateau viking comportait trois parties : une partie inférieure *(undirhlutr)*, dont il est question ici; une partie médiane, étrave à proprement parler *(bard)*; et une partie supérieure ou *stál*, habituellement décorée ou sculptée.

3. Sur le *karfi*, voir n. 3, p. 64.

Page 801.

1. Selon le *Landnámabók*, chap. VIII, les colonisateurs de l'Islande, pour décider de l'endroit où ils se fixeraient, jetaient à la mer, en arrivant en vue de l'île, les montants du haut-siège en bois sculpté. Voir déjà la *Saga de Snorri le Godi*, chap. IV, p. 208, n. 3 et n. 9.

2. Tous les détails de cet épisode légendaire se retrouvent dans d'autres sagas lors d'épisodes similaires. Voir *Hardar Saga*, chap. XV, ou *Bárdar Saga Snaefellsáss*, chap. XX-XXI. Les contes populaires islandais exploitent fort ce thème, toujours selon le schéma donné ici : le héros se fait descendre par une corde, dont il confie la garde à un comparse, qui s'enfuit, épouvanté.

Page 802.

1. L'éclat de la couche est l'or, dont le dévastateur est l'homme libéral. Hrotti est un *heiti* d'épée; la bataille de Hrotti est donc la bataille tout court — cas de *kenning ofljós* (trop claire, c'est-à-dire redondante). L'Ullr (dieu ase) de la bataille est le guerrier; le champ de Fáfnir est l'or. Sens de la seconde moitié de la strophe : je vois bien qu'il y a peu d'hommes pour oser aller chercher le trésor du mort.

2. Le feu de la couche (du dragon) est l'or; son dévastateur, l'homme auquel s'adresse ici le scalde. Le dégât des heaumes désigne l'arme, quelle qu'elle soit; son fracas est la bataille, sa flamme précieuse, l'épée ou, ici, la *sax* sorte d'épée à un seul tranchant.

Page 803.

1. Comparer avec la *Saga de saint Óláfr*, chap. XXIV, dans la *Heimskringla*. Hákon aurait eu, en fait, dix-sept ans.

2. Cela est confirmé par la *Saga du roi Óláfr Tryggvason* (*Heimskringla*), chap. CXIII.

3. Ce détail intéressant n'est donné que par le présent texte; la *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent*, chap. XII, signale que le *jarl* Eiríkr avait interdit à Gunnlaugr et à son rival Hrafn de se battre en duel dans ses états.

4. À supposer qu'elle ait existé, cette saga a disparu; mais l'auteur pense peut-être à la *Saga des jarls de Hladir*, disparue, mais dont l'existence est plus sûre cependant.

5. Un *frelsingi* est, en fait, un homme né libre, même si ses parents étaient esclaves. Les textes distinguent *frelsingi* de *leysingi* (voir n. 2, p. 616), affranchi au sens propre.

Page 806.

1. Il y a toujours en Scandinavie, à la campagne, de ces bâtiments dont une partie surélevée est destinée à la conservation des choses précieuses.

Page 807.

1. Je traduis par « passage » une sorte de galerie qui devance la partie surélevée du bâtiment (*gangrúm*, plus tard *svalir*).

2. Un héros qui se respecte doit être capable de frapper des deux mains. C'est ce que dit l'un des plus curieux textes norvégiens du

XIIIe siècle qui nous soit parvenu, *Le Miroir royal* ou *Konungsskuggsjá* : « La coutume était autrefois que tous ceux qui entendaient être parfaitement accomplis dans ce genre d'exercices, et être bien instruits aux armes et à la chevalerie, maniaient les armes des deux mains. »

Page 809.

1. Usage conforme aux injonctions des textes de lois rédigés à l'époque chrétienne; voir *Norges Gamle Love*, I, 13 : « Tout homme mort doit être transporté à l'église et enterré en terre consacrée, hormis les malfaiteurs, les traîtres à leur seigneur, les coupables de meurtres honteux [ceux qui ont assassiné quelqu'un alors qu'il était couché, par exemple; voir n. 1, p. 582], les violateurs de trêve, les voleurs et les hommes qui ont eux-mêmes forfait leur âme. Ceux-là, dont je viens de parler, il faut les enterrer dans les rochers découverts à marée basse, là où se rencontrent la mer et le vert gazon. » (voir n. 1, p. 633.)

2. Il courait encore à la fin du siècle dernier un conte oral (consigné dans le *[Norsk] Historisk Tidskrift*, 1871, p. 498-500) qui reproduisait presque exactement l'histoire des démêlés de Grettir avec les *berserkir*.

3. Le feu de la bataille : l'épée; ses buissons : les guerriers. Le saule (ou toute autre espèce d'arbre) de l'or est le guerrier.

Page 811.

1. C'est l'actuel Saltfjord ou Saltenfjord, en Norvège.

Page 812.

1. *Björn* (ours), en tant que nom propre, est courant.

2. *Bessi* est un hypocoristique pour « ours »; c'est aussi un prénom masculin (Bersi ou Bessi).

Page 813.

1. Les bandes molletières sont d'usage courant pour tenir la partie inférieure des jambes des braies.

Page 814.

1. Njördr (un dieu) est un *heiti* pour homme, guerrier, ici Grettir.

2. Un autre manuscrit donne « les gens du *byrdingr* ».

Page 815.

1. C'est l'actuelle île Garten, à l'embouchure du fjord de Trondheim.

2. Le Baldr (dieu ase) de l'anneau tracassier est l'homme, le guerrier.

Page 816.

1. Aujourd'hui Stenkjer; ceci est confirmé par diverses sources.

Page 817.

1. Tous les manuscrits répètent l'erreur : il faudrait « six ».

2. Il a déjà été question de Bersi, p. 791 et n. 3.

Page 818.

1. Le *thverpallr* ou estrade, ordinairement réservé aux femmes (voir n. 1, p. 236).

Page 821.

1. Nous donnons l'explication des métaphores pour l'ensemble des trois strophes 22, 23 et 24: Thundr est un des noms d'Ódinn, ses hommes sont les guerriers élus ou *einherjar* qui peuplent sa Valhöll. La femme qui ferme et verrouille le séjour des morts est Hel, déesse de l'autre monde. Le dieu de la falaise est conventionnellement le géant, réputé habiter les montagnes, dont le meurtrier, toujours par convention, est le dieu Thórr, dont Thorsteinn le Dromond porte en partie le nom. La falaise est aussi la salle de Reginn, géant et forgeron merveilleux. La mer rouge est la Méditerranée dont la grande nef est le dromond. Le frère de Býleistr est le dieu Loki, dont la fille est Hel. Sens de la strophe 23 : ce fut surtout Thorsteinn le Dromond qui me sauva la vie. Léopard (islandais *Hlébardr*, d'après le latin *leopardus*) est un *heiti* (ici un animal pour un autre) pour ours (*björn* ou *bersi*), ici Bersi fils de Torfa la Scalde. Le fort rusé désigne Grettir lui-même. Le feu de l'écu est l'épée.

2. Thorkell Krafla est un des personnages principaux de la *Saga des chefs du Val-au-Lac* (voir n. 1, p. 787). Autre manuscrit : « Thorkell Krafla était mort quand Grettir s'en alla d'Islande. »

3. Notre saga essaie de concilier le désaccord des autres sources sur le lieu où habite Thorvaldr, en lui donnant successivement deux résidences, ici Áss, l'autre étant Ásgeirsá (chap. XV, p. 791).

4. Le célibat des prêtres et des évêques n'était pas encore imposé, il ne le sera que plus tard (XIe siècle). L'évêque Ísleifr est parfaitement connu par toutes nos sources, en particulier les Sagas des évêques. Il existe, dans ce dernier recueil, un petit dit sur ses amours avec Dalla.

Page 822.

1. Sur tous ces faits, comparer avec la *Saga des frères jurés*, chap. VII et VIII, p. 654 et suiv.

2. Même précision dans la *Saga des frères jurés*; mais la *Saga du combat sur la lande* (*Heidarvíga Saga*) fait habiter à Loekjamót, à cette époque, Thórarinn le Sage, père adoptif de Bardi.

3. La *Saga des frères jurés* (chap. VII, p. 655) ajoute ici : « [...] trois autres périrent dans la troupe de Thorgeirr ».

4. Il subsiste quinze strophes de ce poème dans la *Saga des frères jurés*; voir p. 643 et suiv.

Page 823.

1. Notre saga paraît ici faire état d'un usage légal antérieur à ceux que mentionnent les textes de lois du *Grágás*.

2. Ces personnages sont bien connus par la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. XL, p. 468 et suiv.) et la *Saga de Björn, champion des gens du Hítardalr*.

3. Ce Skeggi est aussi mentionné dans la *Saga de la christianisation*, chap. II : « [Thorvaldr le Grand-Voyageur et l'évêque Fridrekr, qui venaient prêcher la vraie foi aux Islandais] arrivèrent à Hvammr environ à l'époque de l'althing, chez Thórarinn Fylsenni : il était alors au thing, mais Fridgerdr, sa femme, était à la maison ainsi que leur fils Skeggi. Thorvaldr prêcha alors la foi aux hommes, mais pendant ce temps, Fridgerdr était

dans le temple et faisait un sacrifice, chacun d'eux entendait les paroles de l'autre, et le garçon Skeggi rit d'eux. »

Page 824.

1. La famille des gens du Reykjanes figure dans la plupart des sagas. Voir, par exemple, la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. VI, p. 394 et n. 9, la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. C, p. 1366.
2. Voir la *Saga des frères jurés*, chap. II, p. 637 et suiv.

Page 825.

1. Thorgeirr et Thormódr, d'accord avec la *Saga des frères jurés.*
2. Ce meurtre, dont on ne sait rien, n'est attesté ailleurs que par référence.
3. Voir la *Saga des frères jurés*, chap. VIII, p. 656 et suiv.
4. Tempête des épées : la bataille. Le cheval de la crique est le bateau ; son cavalier, le marin.
5. Parenté très lointaine : ils descendaient l'un et l'autre, au quatrième degré, d'Einarr fils d'Ölvir Ami-des-Enfants.
6. Je traduis ainsi *einhleypingr* : l'homme qui n'a pas de domicile légal, ne s'étant ni fixé ni marié (voir n. 3, p. 651).

Page 826.

1. Sleita est le surnom de son père ou de sa mère dont le nom n'est pas connu. Sleita signifie « subterfuge », « stratagème ».
2. Sur ce différend, voir la *Saga des frères jurés*, chap. XV, p. 679-681.
3. Il semble que cette généalogie soit erronée. Il faudrait remplacer « fils d'Ásgeirr Tête-Brûlée » par « fils d'Ásgeirr d'Ásgeirsá ».

Page 827.

1. La poutre qui soutenait le *pallr* (le plancher surélevé situé à l'extrémité de la *skáli*).
2. Le *skyr*, que je traduis ainsi, est beaucoup plus gras et nourrissant que notre fromage blanc ; il demeure le plat traditionnel des Islandais (voir n. 2, p. 75).

Page 828.

1. Appelé d'ordinaire Bardi le Meurtrier, Víga-Bardi, c'est l'un des personnages principaux de la *Saga du combat sur la lande.*
2. Jalfadr est un des noms d'Ódinn, dont un autre nom, Audunn, est ici visé. Gautr (autre nom d'Ódinn) de l'or : homme, guerrier.
3. Soit Bardi, ses frères, et Grettir.

Page 829.

1. La *Saga du combat sur la lande* expose comment Thórarinn ne cessa d'aider Bardi de ses conseils.
2. Langafit a disparu de la toponymie ; mais il est, paraît-il, fort facile aujourd'hui encore d'identifier ce lieu.

Page 830.

1. On ne connaît pas la *drápa* (poème laudatif) dont ce personnage n'aurait été capable de composer qu'un fragment.
2. Notre saga suit ici le *Landnámabók*, chap. CCXX.

Page 831.

1. Plusieurs textes nous parlent de ces personnages, notamment le *Dit de Hrómundr le Boiteux* (traduit par R. Boyer à la suite de la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, Paris, Payot, 1980).

2. Voir chap. XIV, p. 788 et n. 2.

3. Les manuscrits diffèrent tous sur les noms des fils de Thórir, que seule donne cette saga.

4. Elle existe toujours et s'appelle Grettistak.

5. On a très précisément identifié les lieux de la rencontre, tant sont claires les précisions fournies par la saga.

Page 832.

1. On a retrouvé, à l'endroit mentionné, les restes de deux hommes.

2. De la mi-août à la mi-septembre environ, selon le calendrier islandais; voir n. 2, p. 454.

Page 833.

1. Ces personnages sont connus de force textes, en particulier la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (Gudmundr), le *Landnámabók*, chap. CCXXXV (Saemundr), la *Saga des chefs du Val-au-Lac* (Ingimundr en est le principal héros).

2. Cette bataille a donné son nom à la *Saga du combat sur la lande*, qui, sans nommer Grettir, évoque parmi les autres un combattant « qui a été l'homme le plus fort du nord du pays ».

3. La *Saga du combat sur la lande*, chap. XXXI, donne seize pour six (*vi* pour *xvi*); Gudni Jónsson a suggéré une erreur de copiste.

Page 835.

1. Mist est une valkyrie; sa rencontre, la bataille; son connaisseur, le grand guerrier. Hildr est une autre valkyrie; sa tempête, la bataille. Gungnir est le nom de la célèbre lance d'Ódinn; son vent (ou, selon une autre lecture, sa voracité) est la bataille.

2. Il subsiste encore des ruines de ce qui a pu être Thórhallsstadir.

3. Seul, Fridmundr est nommé par d'autres sources.

Page 836.

1. Le texte dit : *meinvaettr*, où *vaettr* désigne toute créature surnaturelle et *mein*, mauvais, malfaisant, maléfique.

2. Ni les Sylgsdalir, ni même l'étrange nom de Glámr, ne sont identifiables. On remarquera au passage que les sagas, et surtout les Sagas légendaires, font très fréquemment provenir de Suède les mauvais esprits. Voir n. 2, p. 141.

3. D'après ceux qui connaissent bien les lieux, les indications ici fournies sont fantaisistes, ce qui coïncide fort bien avec le caractère hautement légendaire de tout l'épisode de Glámr.

4. La forêt des Godi (sur ce dernier mot, voir, par exemple, n. 9, p. 579). Le petit *Dit d'Ölkofri* explique cette dénomination : la forêt appartenait à six *godar*, qui l'avaient achetée « afin d'en jouir lorsqu'ils seraient au thing ». C'étaient Snorri le Godi, Gudmundr le Puissant, Skafti le Lögsögumadr, Thorkell fils de Geitir, Eyjólfr le Gris et Thorkell Trefill. L'auteur de notre saga a entendu parler de ce dit, puisque

Glámr est en train de porter des fagots au service de Skafti. Selon le dit, c'est à cause d'Ólkofri qui faisait du charbon de bois, que la forêt fut incendiée.

Page 837.

1. L'existence de cette église, mentionnée par ce seul texte, paraît tout à fait improbable.

Page 838.

1. Hel, déesse de l'autre monde, est présentée par Snorri Sturluson dans son *Edda* mi-noire, mi-bleue.
2. La même formulation s'applique à Thórólfr l'Estropié, autre *draugr* (revenant) célèbre, dans la *Saga de Snorri le Godi*, chap. LXIII, p. 322.
3. C'est le propre des sorcières et des revenants que de chevaucher *(ríða)* victimes, maisons, etc. Voir n. 1, p. 223. Il en va de même de l'esprit mauvais qui provoque les cauchemars.

Page 839.

1. Glámr n'est pas un esclave : le terme est ici employé, selon un usage bien attesté dans les sagas, par mépris.

Page 841.

1. Il s'agit de la bande de terre *(tunga)* qui sépare en ces lieux des rivières, la Vatnsdalsá et la Tunguá.
2. Comparer avec le chapitre XXXIV (p. 264-265) de la *Saga de Snorri le Godi*, où Thórólfr l'Estropié, revenant, traite de la même façon la maîtresse de maison.
3. L'évêque Thorlákr Thórhallsson, ardent apôtre de la réforme grégorienne, est un des plus célèbres évêques d'Islande : trois textes des Sagas des évêques lui sont consacrés. Il fut canonisé. Ormr le Chapelain, son clerc préféré, est connu par divers textes.
4. Les lieux ont été identifiés d'après les vestiges qui en subsistent.

Page 842.

1. On a rapproché ce proverbe d'un autre (« Quand le mur du voisin brûle, le tien est en danger »), en faisant remarquer qu'ils sont tous deux très voisins de cette citation d'Horace : *Tunc tua res agitur, paries cum proximus ardet* (même sens) ; la culture cléricale de l'auteur de notre saga est fort poussée.
2. « [...] avant que tu ne fermes les narines », dit un manuscrit.
3. L'auteur de la saga connaissait la fin de la vie de Jökull : selon la *Saga de saint Óláfr* (*Heimskringla*), chap. CLXXXII, il était au service du *jarl* Hákon Eiríksson et aurait dirigé l'un des bateaux que le *jarl* avait pris au roi Óláfr, raison pour laquelle celui-ci le fit tuer deux ans plus tard, en 1030.

Page 843.

1. *Thverthili* dans le texte : cloison destinée à isoler la *skáli* (le « vivoir ») de l'entrée.

Page 845.

1. Façon de faire bien attestée, dont le but est d'empêcher le mauvais esprit de revenir une fois de plus; voir p. 801.

Page 846.

1. « Hallucination » se dit en islandais *glámsyni*, que l'on peut comprendre comme : vision de *glámr. Glámr*, qui vient d'une racine germanique, *gle* (idée de faible lueur), est, en poésie scaldique, un *heiti* (synonyme) pour « lune ». Un passage comme celui-ci suggère que l'histoire légendaire de Glámr pourrait tout entière reposer sur une interprétation anthropomorphique de *glámr*.

Page 847.

1. Un manuscrit ajoute : « [...] de bonne mémoire ». Il s'agit, bien entendu, de saint Óláfr.
2. Voir la *Saga de saint Óláfr*, chap. XLIX à LI. Cette bataille donna le pouvoir à Óláfr.
3. Gásir était l'un des deux principaux ports marchands de l'Islande indépendante, au nord, dans l'Eyjafjördr. Il en est très souvent question dans les sagas. Des ruines en subsistent.

Page 848.

1. Selon la coutume, bien attestée. On mangeait sans fourchettes ni cuillers.
2. Le serpent de la blessure : l'épée; son rempart : le bouclier.

Page 849.

1. L'auteur de notre saga commet une erreur d'autant plus étrange qu'il s'écarte en cela de la source, le *Landnámabók* (chap. CCL). Thórir habitait — toutes nos autres sources le confirment — à Gardr du Kelduhverfi, non de l'Adaldalr.
2. Sur Helga, voir le *Landnámabók*, chap. CCLXXXII.
3. L'auteur, qui ignorait les vrais noms des fils de Thórir (Ormr et Án selon le *Landnámabók*, chap. CCXCVII), semble avoir choisi un peu au hasard parmi les noms de la famille.
4. Autre manuscrit : « [...] dans le Sogn [en Norvège] » *(í Sogni)*, ce qui semble plus recevable que « dans la forêt » »*(í skógi)*.
5. Les coltis *(brandar)* sont les deux extrémités du bordage de part et d'autre de l'étrave. Ils étaient souvent sculptés ou ornés.

Page 851.

1. Le texte dit : de *söluvadarmál*, *vadmál* ou bure destiné à la vente, plus grossier que celui dont on faisait des vêtements.
2. C'est avec de l'écorce du tilleul que l'on fabriquait la plupart des cordages.

Page 852.

1. L'ordalie, bien répandue dans l'antiquité germano-nordique, consistait à porter un fer chaud *(járnburdr)* sur une distance donnée. L'intéressé n'avait pas à fournir une prestation telle qu'il ne portât pas de traces de brûlure : c'est l'Église qui, avec ses vies de saints et autres

textes merveilleux, introduira plus tard cette croyance. Ses blessures étaient simplement examinées par des juges, qui concluaient à l'innocence ou à la culpabilité. Il existait des variantes : plonger le bras dans un chaudron *(ketill)* rempli d'eau bouillante pour retirer une pierre placée au fond; marcher sur du fer chauffé à blanc *(troda járn)*. Voir aussi, dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (p. 417 et n. 1 et 3), la peine du passage sous des colliers de terre *(ganga undir jardarmen)*. Toutefois, les lois islandaises ne feront état d'ordalies qu'en cas d'adultère, ou pour prouver la véritable paternité d'un enfant (*Grágás*, II, 206).

Page 853.

1. Sirène : *margýgja*, ou *hafmey*, ou *hafgýgr*. Il est impossible de dire si les anciens Scandinaves avaient hérité cette créature de leurs anciennes traditions, ou d'influences méridionales. Les esprits des eaux restent jusqu'à ce jour extrêmement vivaces dans tous leurs folklores.

2. Voir chap. I, p. 767. Grettir est arrière-petit-fils d'Önundr Jambe-de-Bois, dont la sœur, Güdbjörg, est l'arrière-grand-mère (par les femmes) de saint Óláfr.

Page 854.

1. Le ventail désigne les deux parties du heaume qui couvraient les joues (*kinnbjargir*, protections des joues).

Page 855.

1. C'est la description classique du *berserkr* saisi de sa fureur caractéristique; voir n. 8, p. 3.

2. Cette *vísa* est particulièrement élaborée. Le fervent de la bataille est le guerrier; la bosse du combat est le bouclier rond et légèrement concave, ou rondache. L'épine de la cheville est le pied. La porte à vivres est évidemment la bouche. Le terrain de la denture est le visage, de même que le mur bardé de fer (parce que recouvert du heaume) du passage des dards.

Page 857.

1. L'auteur se souvient à l'évidence d'un des plus célèbres passages des *Hávamál* (dans l'*Edda poétique*), strophe 84, où il est dit du cœur de la femme qu'il « fut façonné sur une roue tourbillonnante », afin de montrer son inconstance. Voir aussi la strophe 19 de la *Saga des frères jurés*, chap. XXI, p. 693.

2. Cette église est mentionnée en 1219 par la *Sturlunga Saga*.

Page 859.

1. Quatre, plutôt : au début du chapitre, Gunnarr et les siens étaient huit, et quatre sont tombés.

2. Il fallait se proclamer coupable du meurtre à la ferme la plus proche du lieu du crime dans les vingt-quatre heures qui suivaient. Sinon, le meurtre *(víg)* devenait meurtre honteux *(mórd)*, de ce fait, passible de proscription.

3. Autre manuscrit : « [...] était fort sur ses gardes ».

4. L'endroit s'appelle maintenant Óspakseyri.

5. Voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LXXXII, p. 195 et n. 3.

Page 860.

1. Repris du *Landnámabók*, chap. CCXXII.
2. Des comparaisons minutieuses de chronologies respectives rendent ce détail invraisemblable.

Page 861.

1. Les textes de lois étaient extrêmement pointilleux sur ces détails, sans doute parce que le vagabondage était l'une des plaies de l'Islande indépendante (voir n. 1, p. 565).

Page 862.

1. Ce genre d'arme, très courant en Europe à partir du IXe siècle, aurait été, si l'on en juge par les paroles d'Atli, une nouveauté en Islande à l'époque de notre saga, soit au Xe siècle.
2. Selon le *Grágás*, Ia, 167 et II, 334-335, si la victime n'a ni fils, ni père en vie, c'est à son frère du même père d'entreprendre les poursuites.

Page 863.

1. Pour une fois, j'ai traduit littéralement le mot *skógarmadr* (voir la Notice, p. 1748 et n. 2, et n. 1, p. 606), l'homme qui a été condamné à pleine proscription. La mise à prix était légalement de trois *aurar*.

Page 864.

1. Hedinn est le héros pour lequel Hildr, la gente dame, ressuscite chaque soir les combattants, dans la bataille éternelle évoquée par Snorri Sturluson et d'autres sources. Sa rencontre est la bataille dont le buisson est le guerrier.
2. Si Bakki a disparu, il n'est pas difficile d'identifier les lieux évoqués ici : il s'agit aujourd'hui de Hvítárbakki.
3. L'averse des boucliers : la bataille; son fomenteur : le guerrier. Thundr est un nom d'Ódinn; sa nuée est la bataille, dont le Freyr (un dieu vane) est le guerrier, de même que le pin du heaume.

Page 865.

1. La dise (divinité tutélaire et fatidique) de l'or est la femme. La flamme de la mer est l'or; son gardien, l'homme. Le poisson de la faille est le serpent (sens de *grettir* en tant que nom commun). Yggr est Ódinn; sa boisson est le nectar poétique, dont le scalde, ici Grettir, est le dispensateur.

Page 867.

1. Arnórr n'est mentionné qu'ici.

Page 868.

1. Le clou en question, *geirnagli*, dont l'utilisation est rendue suffisamment explicite par le texte, a joui de prérogatives sacrées, voire magiques. Voir n. 14, p. 208.

Page 869.

1. Le meurtre de Thorbjörn par Grettir est évoqué par diverses autres sources: *Landnámabók*, chap. CCXX, *Saga de Bárdr Snæfellsáss*, chap. XI et *Drápa des Islandais* de Haukr Valdísarson.

2. Hafli est un géant; son compagnon de lutte est Thórr, dont, à son tour, Björn est un *heiti*; mais comme Hafli vaut pour Thórr et Thórr pour Björn, Thorbjörn est donc doublement évoqué ici. Toute la *vísa* est composée de jeux de mots sur Thorbjörn Force-de-Bœuf. Thróttr est Ódinn; son vent est la bataille. Héritier et Étincelle sont des noms de bœufs courants en Islande à l'époque, Force-de-Bœuf est le surnom de Thorbjörn. Le rapt du souffle est la mort.

Page 870.

1. Tel est le titre que porta Sturla fils de Thórdr, auteur probable de notre saga, à partir de 1264.

2. Littéralement: marécage de la Lance.

Page 871.

1. Snorri, selon les annales né en 963, aurait quelque cinquante-trois ans à ce point de la saga.

2. Façon plaisante, bien attestée dans les sagas islandaises, de désigner un chef.

3. Si l'on en croit la *Saga des frères jurés*, Thorgeirr et Thormódr, qui se quittèrent après l'épisode du défi de Thorgeirr à Thormódr (chap. VII, p. 655-656), ne peuvent avoir habité ensemble à Reykjahólar.

Page 872.

1. Un mille marin islandais *(vika sjávar)* vaut quatre *miles* anglais, soit environ sept kilomètres et demi.

2. Petit îlot, que l'on peut gagner à pied sec.

3. D'où il résulte que c'est Grettir qui a le plus à faire.

4. Le nom s'est perdu, mais l'endroit a été identifié. C'est un rocher qui s'appelle aujourd'hui Latur, à mi-chemin entre les Óláfseyjar et la côte.

5. Traduction très lointaine d'une savoureuse formule allitérée: *frýr nú skutrinn skridar* (quelque chose comme: l'arrière fait la cour au milieu).

Page 873.

1. L'endroit de ce bain s'appelle aujourd'hui Grettislaug, bain de Grettir.

Page 874.

1. C'est-à-dire pour le meurtre d'Atli.

Page 875.

1. Skeggi au court bras (voir p. 942-945) et Óspakr étaient fils de la sœur de Grettir. Mais une étude attentive de la chronologie des faits incite à douter qu'ils aient pu être en âge de reprendre les poursuites à la place de Grettir.

2. L'auteur de la saga est mal à l'aise: il confond sans doute le marc « légal » avec le marc d'argent, qui vaut quatre fois plus (voir n. 2,

p. 607). L'importance de la mise à prix dépend de la gravité du délit commis, comme il est dit dans le *Grágás*, Ia, 178 : « Si un homme est condamné pour un meurtre qu'il a commis à l'althing, il sera évalué à trois marcs légaux. De même, qui brûle des gens à l'intérieur de leur maison. En troisième lieu, l'esclave qui tue son maître ou sa maîtresse ou leurs enfants ou leurs enfants adoptifs. En quatrième lieu, celui qui a commis un meurtre honteux. Pour tous les autres proscrits, ils seront évalués à huit aurar [c'est-à-dire un marc]. »

Page 876.

1. Vermundr le Mince figure dans maintes sagas, dont la *Saga de Snorri le Godi*. Thorbjörg la Grosse sera présentée dans la suite du chapitre. Ce passage est confirmé par la *Saga des frères jurés*, chap. I, p. 637.

2. Je rends par « buron » le mot *sel* (norvégien moderne : *seter*), le lieu où toute la maisonnée passe les semaines d'été avec les moutons en transhumance (voir n. 1, p. 508).

Page 877.

1. « [...] comme des pelotes de laine », ajoute un manuscrit.

2. Ce poème, qui figurait dans un manuscrit (voir la Notice, p. 1750), a été gratté au XVIIe siècle par un inconnu : il devait faire une centaine de lignes. On n'a jamais réussi à le reconstituer.

3. Ce trait dénote des gens de condition. Les vêtements ordinaires sont gris ou marron, selon la couleur de la laine des moutons (voir n. 1, p. 484).

Page 878.

1. Thorbjörg la Grosse était fille d'Óláfr le Paon, héros de la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (voir n. 3, p. 405), et de Thorgerdr, fille d'Egill fils de Grímr le Chauve. Elle épousa Vermundr le Mince et, tant par sa propre famille que par son mariage, c'était une personne de haut rang.

2. Hrefna, qui joue un rôle important dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. XLV et suiv., p. 486 et suiv.), y est en effet apparentée à Grettir. Morte de chagrin après la mort de son mari Kjartan, vers 1003, il y avait beau temps que Hrefna n'était plus de ce monde quand Grettir était à Vatnsfjördr, en 1017.

Page 879.

1. Strophe 39 : le fjord du toit de la mer désigne l'Ísafjördr (sens littéral : le fjord des glaces), la glace étant le toit de la mer. Strophe 40 : Sigarr, roi légendaire, fit pendre Hagbardr pour avoir fréquenté sa fille Signý ; c'est là le thème d'un des plus célèbres des contes populaires et de bien des ballades scandinaves. Le cadeau de parenté de Sigarr désigne la pendaison de Hagbardr. D'autre part, lorsque Thórr, le dieu, faillit se noyer en se rendant chez Útgardaloki, il ne dut la vie sauve qu'à un sorbier (arbre dont les vertus magiques resteront bien établies dans le Nord), aux branches duquel il s'accrocha. La salutaire sorbier désigne ici Thorbjörg la Grosse, à laquelle semblablement Grettir dut son salut.

2. Le mari de Sif (déesse) est Thórr. L'aide de ses deux mains est de nouveau le sorbier (voir note précédente). Thorbjörg signifie littéralement : salut de Thórr. Thundr est un des noms d'Ódinn ; sa couche est

la terre, dont le lien désigne, par *kenning* conventionnelle, le serpent, sens que peut avoir le nom commun *grettir*.

Page 880.

1. Thorsteinn Kuggason et Grettir étaient proches parents; voir chap. XXVI, p. 823.
2. Des ruines subsistent dans la région, qui pourraient être celles de cette église.
3. Tout donne à croire que ce récit est une invention fondée sur des sources étrangères. La *Saga* [légendaire] *de Thidrekr* comporte un détail semblable, de même que la *Saga des gens de Troie (Trójumanna Saga)*, à propos de la construction d'un pont ordonnée par Salomon.
4. Il est vraisemblable que, dès le Xe siècle, l'on a travaillé l'hématite dans la région de Ljárskógar (voir n. 2, p. 401).

Page 881.

1. Ces terres sont aujourd'hui, soit Gagnheidr, soit Botnsheidr.
2. Voir les chapitres VII à IX, p. 775-780. Thórhallr joue un rôle important dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, en raison de sa parfaite connaissance des lois.
3. Pour les archéologues, ce genre de mors serait d'origine étrangère. Les sagas ne manquent jamais de décrire tous les ornements du vêtement, du harnachement ou de l'armement.

Page 882.

1. Le chaudron battu des vents est la caverne de Hallmundr. Le ballon glacé est certainement le Balljökull (voir la note suivante). Le saumon du sol est le serpent, *grettir*. Petite pierre et pays du poing sont un jeu de mots pour rendre Hallmundr, dont le prénom est fait de *hallr*, « pierre », petite si l'on veut, et de *mundr*, « main », pays du poing.
2. Comme son nom l'indique, le Balljökull désigne la partie nord-ouest du Langjökull, l'un des plus importants glaciers (*jökull*) d'Islande.

Page 883.

1. L'averse de métal est la bataille; l'anguille indomptable désigne les rênes du cheval (parce qu'elles ont glissé entre les mains de Grettir sans qu'il ait pu les retenir); la femme avisée est probablement Ásdís, mère de Grettir, qui « se passe la main sur les paupières », c'est-à-dire pleure si, d'aventure, elle apprend que son fils a eu peur.
2. Il existait encore en 1933 les ruines d'une cabane que la tradition populaire appelait Grettisskáli, cabane de Grettir.

Page 886.

1. Les lieux ainsi décrits existent toujours. Des toponymes comme Grettishöfdi (promontoire de Grettir) et Grettiskáli l'attestent.

Page 888.

1. Un *flokkr*, un des types de poèmes à forme fixe connus de la poésie scaldique.
2. La *Saga de Bárdr Snaefellsáss* contient le *Hallmundarkvida*, poème de douze strophes en *dróttkvaett* (principal mètre scaldique; voir n. 1,

p. 43), qui aurait été composé au XIII[e] siècle, et dont voici la première *vísa* :

Gémissent les marais de la lande,
Les rocs se mettent à tomber,
Dans son séjour ancien
Le géant archaïque n'aura guère de paix.
Vacarme quand passe le bruit
Violent de l'escarpement sombre.
À grands pas Hallmundr
Parcourt le vacarme des monts.

Le géant archaïque est Ymir, du corps duquel, selon l'*Edda de Snorri*, fut fait le monde; le bruit violent de l'escarpement sombre (soit de la falaise noire) est le vent, tout comme le vacarme des monts.

3. La serpent belliqueux est l'épée, qui parcourt le sentier de la blessure comme le serpent sa route. Virfill est un roi de mer; sa tourmente est la bataille. Le fjord du Bélier désigne littéralement le Hrútafjördr (*hrútr* : bélier).

Page 889.

1. C'est le héros de la saga du même nom, laquelle confirme que les deux fiers-à-bras ont cohabité un moment.
2. Voir les chapitres I, p. 767, et V, p. 773-774.
3. Ce Thórdr joue un rôle capital dans la *Saga de Björn, champion des gens du Hítardalr*. En tant que scalde, il est bien connu par diverses sources.

Page 890.

1. Confirmé par la *Saga de Björn, champion des gens du Hítardalr*, chap. XIX : « En bas de là se trouve le repaire de Grettir qui passa là, dans un trou, l'hiver où il fut avec Björn, lequel habitait alors à Vellir. Ils nagèrent en descendant la rivière et furent déclarés hommes de force égale. »
2. Il existe, sur Ormr Stórólfsson, un petit dit, dans lequel sont évoquées ses luttes contre Thórálfr. Celui-ci est mentionné plusieurs fois dans les Sagas royales. Les deux personnages sont bien connus par toutes sortes de textes, dont le *Landnámabók*.
3. Les Grettisstillur existent bien, mais il est parfaitement invraisemblable, étant donné leur taille, qu'elles aient été mises en place de main d'homme.
4. Confirmé par la *Saga du combat sur la lande*, chap. XII, et la *Saga de Snorri le Godi*, chap. LVI (p. 309).

Page 891.

1. Voir n. 2, p. 875.

Page 895.

1. L'œuvre poétique d'Arnórr nous est en partie parvenue. Divers recoupements permettent d'affirmer qu'il était en vie en 1073 et qu'il n'a pu naître avant 1010 : il ne peut donc être intervenu dans la vie de Grettir.
2. Il nous est inconnu par ailleurs.
3. Thórarinn, connu par d'autres sources, ne pouvait être encore en vie à l'époque. Thorfinnr n'est cité qu'ici.

4. Même remarque pour Thorgeirr que dans la note précédente pour Thórarinn.

5. Tous ces personnages, dont l'existence est certaine, étaient, soit morts, soit dans une vieillesse extrême, au moment des événements rapportés ici. Il semble que l'auteur mêle diverses traditions.

6. Pourtant, d'après la *Saga de Björn, champion des gens du Hítardalr* (qui toutefois n'est pas sûre à ce sujet), Steinólfr aurait ensuite habité chez Björn durant un bon moment!

Page 896.

1. L'endroit porte toujours ce nom; *oddi* désigne une pointe de terre.

2. Sága, petite déesse ase, est ici plus ou moins assimilée aux valkyries, dont la fonction était de rafraîchir les guerriers élus dans la Valhöll, d'où le flux de la corne (à boire), c'est-à-dire la bière ou l'hydromel. Les briseurs de richesses sont les hommes, les guerriers libéraux.

Page 897.

1. Les seuls parents de Björn qui ont pris part à l'attaque contre Grettir sont Thorgeirr Thórhaddsson et son fils Finnbogi, mais Grettir ne les a pas tués.

2. Cette fin de paragraphe est sans doute recopiée du *Landnámabók*, chap. CXV et CXVII.

Page 898.

1. C'est le Thórisdalr qui est décrit ici: il a longtemps été tenu pour le paradis des proscrits, très certainement sur les dires de notre saga. De nombreux contes populaires ou traditions courent sur son compte.

2. Le *vaett*, mesure courante en Islande, est variable selon l'époque. Ici, sa valeur est sans doute d'environ six kilos.

3. C'est le nom de la brebis.

4. Le terme du texte original est *blendingr* (mélangé): on tenait ces monstres pour le résultat des amours aberrantes d'une femme et d'un troll. Ils joueront un grand rôle dans les contes populaires.

5. Au lieu de viande, interdite.

6. Les renseignements fournis ne permettent pas de situer avec précision la caverne de Grettir. Génération après génération, des curieux affirment l'avoir découverte.

Page 899.

1. La *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. LVII, p. 512, est plus explicite là-dessus.

Page 902.

1. Voir la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. LVII-LVIII, p. 512-515. Il semble que l'auteur de notre récit se soit contenté, dans ce paragraphe, de concentrer le texte de l'autre saga.

2. Ce détail est peu vraisemblable: Grettir se serait littéralement jeté dans les bras de Thórir. De plus, aucun nom de lieu ne conserve son souvenir en cet endroit.

Page 903.

1. La menace du bouclier: la bataille, dont les soutiens sont les guerriers. Vidrir est un des noms d'Ódinn, son mur est le bouclier, les tâcherons de ce bouclier sont les guerriers. Les deux vers de la *vísa* 58 font problème: ils figurent, selon les manuscrits de notre saga, soit en queue de la *vísa* (où ils sont en surnombre), soit en tête de la suivante. Le *Hauksbók* donne la *vísa* en entier, avec un début assez différent:

Utile m'est de ne point
Me ranger dans leur tourmente.
J'évite de rencontrer
Les hommes renommés.
Ma route me mène à la forêt.
Me faut prendre garde
Au glaive de Heimdallr.
Ainsi sauvé-je ma vie.

Cette *vísa* est extrêmement intéressante à cause de l'image « glaive de Heimdallr » qui signifie « tête ». Le sens est: il me faut prendre garde à ma tête. Mais on ne voit pas pourquoi « tête » équivaut à « glaive de Heimdallr », dieu peu fréquemment mentionné par ailleurs.

2. Sól est une déesse ase, le lové sur l'or est le serpent ou dragon, son siège est l'or: la Sól de l'or est la femme. La terre de l'étrave est la mer, son étalon, le bateau. Grettir veut dire qu'il n'a pas de compagnons, qu'il est seul.

Page 904.

1. Expression figurée, tirée du vocabulaire de la magie (voir n. 3, p. 601): il l'a abusé, a trompé ses sens, sa vue.

Page 907.

1. Le chemin qu'ont parcouru Grettir et la troll s'appelle encore aujourd'hui Grettislág.

2. La croyance populaire était, dans le Nord comme ailleurs, que géants et nains ne pouvaient supporter la vue de la lumière du jour: elle les pétrifiait. Voir la dernière strophe du « Chant de Helgi fils de Hjörvardr » dans l'*Edda poétique* (strophe 30):

Voici le jour, Hrímgerdr, Atli t'a retardée
Jusqu'au terme de tes jours;
Balise portuaire risible tu parais,
Maintenant que te voici pétrifiée.

Bien entendu, les contes populaires islandais conservent force histoires de ce genre, destinées à justifier les formes étranges de certains rochers.

Page 908.

1. Ce mot est un hapax. Il est clair qu'il s'agit d'une *sax* à manche (*hepti*: manche). Il est question, au vers 1457 de *Beowulf* (voir la Notice, p. 1755), d'une *hoeftméce* (correspondant islandais possible *heptimaek*), glaive à manche.

Page 909.

1. La renverseuse de pierres est la rivière. La tempête des glaives, la bataille; son rondin (curieuse *kenning*), l'épée; son manieur, le guerrier.

Nauma est une femme troll, sa salle est la caverne. L'épouse de Bragi, dieu de la poésie, est Ídunn, la déesse qui détient les pommes de jouvence. Mais, par jeu de mots, *idunn* désigne l'activité, l'industrie, l'agitation. Sens : la violence du flot.

2. Le hideux ami de la troll est le géant. Le feu brillant de la bataille est l'épée. Gangr est un *heiti* pour géant.

Page 910.

1. Gudmundr le Puissant est l'un des personnages les plus connus des sagas (voir n. 1, p. 562) : lui est consacrée toute la série de dits réunis sous le nom de *Ljósvetninga Saga*. Là encore, l'auteur, qui décidément tient à mêler son héros aux faits et gestes de tout ce que l'Islande ancienne a connu de célèbre, fait une erreur : Gudmundr était mort à l'époque où Grettir est censé lui rendre visite.

2. Thorsteinn Kuggason a été, d'après les annales, assassiné en 1027.

Page 911.

1. De nouveau, voici des personnages bien connus, notamment par la *Saga de Snorri le Godi* et le *Landnámabók*.

Page 912.

1. Tout près de Breidabólstadr se trouve un endroit nommé Grettisboeli, « repaire de Grettir ».

2. Le texte dit littéralement : « Je suis une petite touffe d'herbe qui ne porte guère chance. » Il faut y voir une réminiscence d'une des plus vieilles croyances qui soient : certaines touffes d'herbe cachent un trésor.

3. Le texte donne à penser que Thóroddr n'est qu'un enfant. Mais les annales prouvent qu'il devait avoir à l'époque plus de quarante ans.

Page 915.

1. Soit sept kilomètres et demi, selon la valeur du mille (*vika*; voir n. 1, p. 872).

2. L'auteur donne, sur Drangey, des renseignements parfaitement exacts.

3. C'est-à-dire, probablement, l'auteur même de la saga; voir la Notice, p. 1751-1752.

4. Le jeu des tables est un des divertissements préférés des Islandais, autrefois comme aujourd'hui encore. Le mot islandais *(tafl)* suggère une origine continentale (latin *tabula*).

Page 916.

1. L'archéologie a retrouvé un certain nombre d'exemplaires de ce jeu, qui devait présenter des analogies avec notre jeu « loups et brebis ». Sur un damier rectangulaire, carré, ou même circulaire, des pions clairs et des pions noirs s'affrontent pour encercler une pièce centrale ou *hnefi*, d'où le nom du jeu, *hnettafl* (pour *hneftafl*, plus ancien). Le mot *halatafl* désignant le jeu suggère que des trous y permettaient d'enfoncer les pièces, un peu comme dans nos jeux de dames ou d'échecs de voyage.

2. Voir le *Landnámabók*, chap. CCXXXV et CCLV.

3. *Ibid.*, chap. CCXLIV.

4. Sur Eiríkr, bien connu par nos textes, voir la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. CXIX, p. 1393 et CXXXIV, p. 1428.

5. Les frères en question ne sont connus que par notre texte; mais la ferme où ils ont vécu, Breidá (Large Rivière) dans le texte, est maintenant appelée Broedraá (Rivière des Frères).

Page 917.

1. Ce *thing* bien connu a été identifié avec certitude par les archéologues.

Page 918.

1. La *lögrétta* est le tribunal qui juge les causes pendantes (voir n. 5, p. 579). Ce texte est le seul à faire figurer une *lögrétta* dans un *thing* de printemps : c'était une institution typique de l'*althing*. L'auteur a dû confondre les tribunaux et la *lögrétta*.

Page 919.

1. Hafr est inconnu, mais son père et ses ancêtres sont mentionnés dans le *Landnámabók*, chap. CCLVIII.

2. Notre saga donne ici le superbe texte des formules de trêve, qui, sans aucun doute, étaient d'usage courant à l'époque dans les pays du Nord : *tryggdamál* ou *gridamál*. Voir une traduction intégrale, d'après la version du *Grágás*, dans R. Boyer, *Les Religions de l'Europe du Nord*, Paris, Fayard, 1974, p. 101 et suiv. La *Saga du combat sur la lande*, chap. XXXIII, donne ce même texte : il est probable que c'est là que notre auteur l'aura trouvé. Les images employées, qui renvoient à des usages bien situés et datés et la formulation aux nombreuses tournures allitérées, gage d'ancienneté, ne permettent pas de douter de la grande antiquité de ce poème (voir n. 2, p. 920).

Page 920.

1. Il faut certainement prendre ce mot dans l'acception de la formule bien attestée : « loup dans le temple », *vargr í véum*, qui vise le profanateur des choses sacrées. Le mot en viendra à désigner le proscrit, l'homme des bois, *skógarmadr*. Voir le *Grágas*, II, 406 : « On l'appellera loup *[vargr]* partout où le monde est habité, et il sera chassé et expulsé de partout. »

2. Ce détail prouve l'ancienneté de la formule, qui vient certainement de Norvège : il n'y a jamais eu de Lapons en Islande.

Page 921.

1. Buisson du collier : homme. La demeure de la bataille est le bouclier; son buisson, le guerrier.

2. Hlökk est une valkyrie, sa tente est le bouclier. Njördr, un dieu vane, tient pour guerrier; Hildr est une valkyrie; son mur, le bouclier; sa tempête, la bataille. Sváfnir est un serpent, sa couche est l'or dont les jeteurs sont les hommes libéraux.

Page 924.

1. Aujourd'hui encore, il arrive que du bois vienne s'échouer en deux endroits précis du rivage de Drangey.

Page 925.

1. L'exploit de Grettir, pour fantastique qu'il soit en raison de la température de l'eau, de son équipement et du fait qu'il est seul, n'a rien d'invraisemblable. Il a été plusieurs fois renouvelé à l'époque moderne.

2. Les buissons désireux de la tempête des flèches (de la bataille) sont les guerriers, ainsi que les troncs de la tempête des hallebardes. Il va sans dire que la strophe est farcie de doubles sens, qui tiennent aussi au vocabulaire employé, et qu'il ne m'a pas été possible de rendre littéralement.

Page 926.

1. Hrist est une valkyrie, le rameau des bourses est l'homme. La Freyja (déesse vane réputée pour sa lascivité) du joyau est la femme. Même remarque que pour la strophe précédente.

2. Cette rivière n'est plus navigable aujourd'hui; mais rien ne s'oppose à ce qu'elle l'ait été il y a sept siècles.

Page 927.

1. Saut de Hæringr. L'endroit, qui porte toujours ce nom, est une très haute falaise qui tombe à pic dans la mer.

2. Selon les annales islandaises, Skapti mourut en 1030 et Snorri le Godi en 1031.

Page 928.

1. Thórdr le Braillard est l'un des personnages les plus connus des sagas islandaises (voir n. 6, p. 333 et n. 6, p. 396). Steinn a été *lögsögumadr* de 1031 à 1033. Il est présent, lui aussi, dans nombre de textes; voir en particulier la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. II, p. 332-333 : lui et ses frères, les Thorgestlingar (descendants de Thorgestr), eurent avec Eiríkr de violents démêlés.

2. Version d'un manuscrit (voir la Notice, p. 1750), à partir de « [...] Grettir avait passé ici en Islande [...] » : « [...] Grettir était arrivé en Islande à la fin de l'été et n'avait pas passé cet été-là ici en proscription, et cela faisait donc dix-neuf ans moins trois mois depuis la session de l'althing où Grettir avait été proscrit. »

3. Aucun texte de loi connu de nous n'autorise à dire que l'on pouvait relever de proscription un proscrit *skógarmadr*, sauf exceptions rarissimes. Ou bien le cas de Grettir est isolé, ou bien l'auteur invente, ou bien il se fonde sur des traditions archaïques inconnues de nous.

Page 929.

1. Confirmé par Ari Thorgilsson dans son *Livre des Islandais*, chap. VII : « On pourrait sacrifier en secret si on le voulait, mais s'il y avait des témoins, cela serait puni de bannissement. »

Page 931.

1. Comparer avec l'exploit similaire de Gísli Súrsson dans sa saga, chap. XX, p. 605. Gudni Jónsson fait remarquer que la pente est si abrupte et le rocher si élevé qu'une pierre lancée de cette hauteur aurait tout simplement fracassé la barque et fait périr l'équipage.

Page 932.

1. On a ici le type même de l'opération magique bien connue par nos textes. Ce que chante la vieille est un *galdr*, chant d'incantation magique (voir n. 3, p. 458).

2. Autrement dit, des forces occultes poussent la souche. La même litote est employée dans la *Saga de Snorri le Godi*, (chap. IV, p. 208 et n. 4), à propos des montants du haut-siège de Thórólfr Mostrarskegg, qui « se déplaçaient moins lentement qu'on l'aurait attendu ».

3. Autre manuscrit : « L'été passa ».

Page 934.

1. Le foyer de bouleau est la maison (supposée faite de poutres de bouleau), allusion à la ferme de Thorfinnr de Háramarsey. Hrist est une valkyrie; son gardien, le guerrier. Le bois valeureux de la main est le bras.

2. Le vacarme des lourdes lances : la bataille.

3. Mímir est un géant; son mur, le bouclier; le bois du bouclier, le guerrier. L'érable des rames : le guerrier. La tempête des blessures : la bataille.

4. L'arbre de l'estoc est le guerrier. Le siège du serpent est l'or, dont le dévastateur est le guerrier libéral.

5. Les jouisseurs des lances : les guerriers. Le sol des bijoux est la femme archaïque, puisque c'est une vieille femme qui a lancé un sort sur Grettir.

Page 938.

1. Il est probable que cette cabane se trouvait en bas du rocher qui porte encore le nom de Grettissteinar (Pierres de Grettir), tout près d'un trou d'eau appelé Grettisbrunnur (Puits de Grettir).

2. C'est vraisemblablement le nom donné par les deux frères au bélier du chapitre LXXIV, p. 924.

3. Comparer avec la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. LXIV, p. 527-528; *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. LXXVII, p. 1322 et n. 1.

Page 939.

1. Ce proverbe bien connu à l'époque rappelle une des strophes les plus populaires des *Hávamál* (strophe 47).

2. Un manuscrit porte, au lieu de *arma* (pauvre, misérable), *arga* : garce, salope.

Page 940.

1. Comparer avec les propos de Gizurr le Blanc après le meurtre de Gunnar de Hlídarendi, dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. LXXVII, p. 1323.

Page 941.

1. Assassiner un homme de nuit est un meurtre honteux *(mórdvíg)*; voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LIX, p. 125 et n. 2.

2. Quelque barbare qu'elle paraisse, cette coutume est amplement attestée dans les sagas; voir la *Saga des frères jurés*, chap. XVII, p. 685, ou la *Saga de Björn, champion des gens du Hítardalr*, chap. XXXII.

3. Dépendance de Grettir.

Page 942.

1. Nauma (petite déesse ase) des aiguilles : la femme, et de même pour Fridr, autre déesse ase; la belle flamme de la mer est l'or.

Page 943.

1. Sýr est un autre nom de Freyja, déesse vane dont une légende rapporte que, lorsque son amant Ódr fut parti, elle pleura des larmes d'or. Les Njördr (dieux vanes) de l'or sont les guerriers. L'arbre de la bataille, tout comme le Freyr (dieu vane) de l'acier, s'applique à Grettir.

2. Sur le *féránsdómr*, voir la *Saga de Snorri le Godi*, chap. LIX, p. 316 et n. 1.

Page 944.

1. Touffe de Grettir. Le Sandr, montagne qui sépare le Skagafjördr du Hvítársída, ne connaît pas de Grettisthúfa; mais il existe à proximité une hauteur du nom de Grettishaed (Hauteur de Grettir).

2. Il est douteux qu'Ísleifr ait épousé Dalla (voir p. 821 et n. 4) avant 1035.

Page 945.

1. *Grágás*, Ia, 23; II, 27; III, 25 : « Si quelqu'un pratique la magie, cela vaut proscription. Il y a magie quand on provoque mort ou maladie d'hommes ou de bêtes par des paroles ou des actes. » Voir n. 1, p. 223.

2. C'est-à-dire que l'on renonça aux accusations pour vols ou mauvais traitements portées contre Grettir de son vivant.

3. En principe, on n'a pas le droit, selon les lois chrétiennes du *Grágás* (Ia, 12), d'enterrer un proscrit à l'église. Mais il est probable, comme ces événements se passent très tôt après la christianisation, qu'on n'a pas tenu compte de cette loi.

4. Il y a d'évidents rapports entre le transfert des ossements de Grettir et celui d'autres morts célèbres. Comparer, par exemple, avec la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LXXXVI, p. 202-203.

5. Skeggi est connu par le *Landnámabók*, et par la *Sturlu Saga* (dans la compilation de la *Sturlunga Saga*).

6. Oddr, bien connu, était moine au couvent de Thingeyrar, à la fin du XIIe siècle. Il composa, en latin, une saga consacrée au roi Óláfr Tryggvason.

Page 946.

1. Miklagardr est Constantinople. Il est exact que le *basileus* s'entoura d'une sorte de garde du corps, composée principalement d'hommes du Nord et des îles Britanniques. Voir n. 2 et 3, p. 546.

Page 947.

1. Les hommes de la garde du corps dont il a été question n. 1, p. 946, portent le nom de varègues, *vaeringjar* (il ne faut pas les confondre avec les varègues d'autres textes, byzantins en général, comme le *De Administrando*, de Constantin Porphyrogénète, qui sont les vikings suédois exerçant leurs activités le long des fleuves russes jusqu'à Constantinople). Les varègues furent en fonctions aux XIe et XIIe siècles.

2. Mikael Katalak, ayant épousé l'impératrice Zoé devenue veuve, fut *basileus* de 1034 à 1041.

3. Le sénéchal était chargé du prélèvement des taxes et des impôts, ainsi que des besognes de gendarmerie. Il y a une contradiction dans le texte, puisque, les varègues ayant leur propre loi, le sénéchal n'avait pas affaire à eux.

Page 948.

1. La traduction de ce membre de phrase, qui n'est pas sûre, repose sur une suggestion de Gudni Jónsson. On peut comprendre : il existe bien des expédients pour se tirer de difficulté, ou bien : il y a bien des choses qui peuvent aider l'homme désemparé.

Page 949.

1. Le *thing* des estocs est la bataille; ses incitateurs, les guerriers. Grund (petite déesse ase) des anneaux : femme. La jambe de l'épaule est le bras.

2. On voit (n. 3, p. 947) que les varègues n'avaient pas besoin du sénéchal pour régler leurs affaires.

Page 950.

1. Ce personnage est le héros, dans la *Heimskringla*, de *La Saga de Haraldr l'Impitoyable* (trad. R. Boyer, Paris, Payot, 1979). Guerrier de grande envergure et individu exceptionnel, il reste nimbé de légende. Il dut passer les années 1043-1044 à Constantinople, où il aurait été fait chef des varègues. Voir n. 2, p. 718.

Page 953.

1. L'expression, qui pourrait provenir de la *Rígsthula* (*Edda poétique*, strophe 27), est inconnue de la langue islandaise, qui dit : jouer avec ses doigts.

Page 954.

1. Il n'est pas sûr que cette coutume soit byzantine ! En revanche, elle est parfaitement islandaise : pour se disculper, un homme pouvait prêter serment, six ou douze autres hommes jurant en même temps sur leur honneur que l'intéressé prêtait bien serment sur le sien : cela s'appelait « serment des six » ou « des douze », le chiffre variant selon l'importance du délit imputé. Voir n. 16, p. 208.

Page 956.

1. Ils étaient en effet assez proches parents.

Page 957.

1. Autre manuscrit : « Il acheta alors un dromond et vendit les propriétés [...] ».

2. Confirmé par les Sagas royales de la *Heimskringla.*

Page 959.

1. C'est-à-dire les parents de la mère de Thorsteinn.

Page 960.

1. Conclusion ajoutée par un manuscrit : « Que soient remerciés ceux qui écoutèrent, et l'homme très humble qui rédigea la saga. Voici la fin de cette œuvre, et que nos âmes à tous aillent à Dieu. *Amen.* »

SAGA DES CHEFS DU VAL-AU-LAC

NOTICE

Contrairement à l'essentiel des textes rassemblés dans ce volume, la *Saga des chefs du Val-au-Lac*[1] n'est pas centrée sur un homme particulièrement remarquable, choisi au sein d'une famille donnée, mais évoque toute une lignée de *godordsmenn*[2], rappelant à cet égard la *Saga de Snorri le Godi* qui raconte l'histoire de trois ou quatre clans résidant dans un district précis. D'autre part — et c'est un nouveau point commun avec la *Saga de Snorri le Godi* — , elle porte un tel intérêt au merveilleux païen ou chrétien qu'elle est une source précieuse pour qui s'intéresse à la religion nordique ancienne et qu'elle permet d'étudier en détail la notion qui fut au centre de la vision du monde des anciens Scandinaves : le destin.

Cela dit, la *Saga des chefs du Val-au-Lac* est bien une saga des Islandais : ses héros sont quelques-uns des colonisateurs de l'Islande et leurs descendants directs, lesquels vivaient environ deux cents ans avant l'auteur du texte dont nous disposons aujourd'hui, elle ne se soucie pas du fond légendaire pan-germanique qui est la matière des auteurs de Sagas légendaires (*Fornaldarsögur*), et son style est digne des meilleurs textes rassemblés dans ce volume. Son rédacteur, un clerc, comme très souvent, était originaire du Vatnsdalr[3] et visiblement attaché à cet endroit : il a la partialité, les particularismes et, pour tout dire, le chauvinisme du patriote local. Aussi s'est-il attaché à écrire l'histoire d'une lignée d'hommes illustres de sa vallée, de ces grands chefs que furent Ingimundr le Vieux, son fils Thorsteinn, ses petits-fils Ingólfr et Thorgrímr, et son arrière-petit-fils Thorkell Krafla. De façon fort significative, il terminera son récit au moment où les hasards historiques voudront que le centre du *godord* se déplace de Hof, résidence de ces chefs, à Hvammr, ce qui revient à dire que l'élément principal du récit est bien Hof, important lieu de culte païen et centre d'un *godord* qui eut son heure de gloire.

Dans le Nord, une sorte de prêtres sacrificateurs ou *godar* bénéficièrent à l'époque païenne d'une autorité due à leurs fonctions et d'un pouvoir temporel qui y était lié. À partir de la fin du IXe siècle, lorsque l'Islande

1. *Vatnsdoela Saga.* La traduction littérale de ce titre est « Saga des gens du Vatnsdalr » mais l'intitulé retenu ici correspond mieux au contenu exact du récit.
2. Ou détenteurs d'un *godord*, autorité géographique et politique sur laquelle nous allons revenir.
3. Vallée située dans le nord de l'Islande.

fut colonisée, elle se dota d'une division administrative centrée sur les parlements en plein air (*thing*) qui siégeaient plusieurs fois par an pour délibérer des questions intéressant la communauté locale. Chaque *godi* relevant d'un *thing* donné, il y eut, selon le nombre des assemblées, qui évolua au cours de l'histoire de l'Islande indépendante, trente-six puis trente-neuf *godar*. Chacun d'eux disposait d'une autorité dite *godord*, tout à la fois réelle et morale. Les plus anciens textes de lois disent qu'un *godord* « est un pouvoir, mais non un bien ». De fait, chaque homme libre (*bóndi*) devait obligatoirement se choisir un chef ou *godordsmadr* et se disait « en *thing* » avec lui, c'est-à-dire que l'un et l'autre devaient fréquenter la même assemblée et se prêter mutuellement assistance en toute affaire importante. La puissance d'un *godordsmadr* venait donc de ses *thingmenn*, de ces hommes qui avaient requis sa protection. Sans que les *godord* fussent une notion géographique précise, puisque n'importe quel *bóndi* pouvait se dire « en *thing* » avec le *godordsmadr* de son choix, tout comme il pouvait, d'ailleurs, annuler le contrat qui le liait à lui, on les désigna rapidement d'après l'implantation locale de leurs chefs; ainsi, dans notre texte, Hof est le centre du *godord* des gens du Val-au-Lac (Vatnsdalr). Le *godord* pouvait être prêté, vendu et acheté en partie ou en totalité, mais l'usage s'était vite répandu d'en faire la propriété héréditaire d'une famille donnée. C'est donc la lignée des chefs du *godord* du Val-au-Lac qui retient l'attention de notre auteur.

L'intérêt de cet auteur va autant à des hommes qu'à des lieux, d'où l'allure apparemment décousue du récit : en dehors du fil directeur qui vient d'être indiqué, on ne voit pas apparaître très clairement de principe d'unité, au point que d'aucuns ont tenu la *Saga des chefs du Val-au-Lac* pour une simple collection de dits (*thaettir*), dont certains seraient attachés à tel ou tel personnage, d'autres à tel ou tel lieu évocateur. Selon cette hypothèse, la saga se structurerait comme suit :

Un long préambule[1], qui se déroule en Norvège, présente Ketill Raumr et son fils Thorsteinn; ce dernier débarrasse la contrée du brigand Jökull, fils du *jarl* Ingimundr, pour épouser la sœur de sa victime, dont il aura un fils nommé Ingimundr.

Un second dit[2] narre les enfances de cet Ingimundr et place au passage le récit de la célèbre bataille du Hafrsfjördr.

Entre alors en scène la Lapone dont les prophéties vont définitivement orienter les destinées d'Ingimundr. Après avoir vainement tenté de résister, celui-ci se résigne à s'exiler en Islande[3].

Suit le détail de l'installation en Islande, dans le Vatnsdalr, conformément à la volonté du dieu Freyr, avec un chapitre certainement fabriqué pour justifier l'acquisition plus ou moins honnête de la prestigieuse épée Aettartangi[4].

Vient ensuite l'histoire de Hrolleifr le fier-à-bras et de sa sorcière de mère : Ingimundr meurt, son fils Thorsteinn prend le pouvoir et Hrolleifr est mis à mort, ainsi que sa mère[5].

Dès lors, la composition est parfaitement décousue : quatre chapitres

1. Chap. I-VI, p. 961-971.
2. Chap. VII-X, p. 971-981.
3. Chap. XI-XIII, p. 981-985.
4. Chap. XIV-XVII, p. 985-992.
5. Chap. XVIII-XXVI, p. 993-1008; c'est le plus long dit de la saga, le seul aussi qui dénote une réelle continuité organique.

presque indépendants les uns des autres[1] ne semblent faits que pour présenter des personnages et des actes dignes de mémoire.

Du chapitre XXXI au chapitre XXXV[2], nous retrouvons une relative continuité avec le développement concernant Berg le Roide et Finnbogi le Fort, finalement ridiculisés par les fils d'Ingimundr.

Puis intervient une sorte de nouvelle interpolation[3], l'histoire des deux sœurs maléfiques, qui semble n'avoir pour intérêt que d'illustrer la sagacité de Thorsteinn. De même, le chapitre XXXVII[4] n'a guère pour but que de présenter Ingólfr, le successeur de Thorsteinn.

Les chapitres XXXVIII à XLI[5] recouvrent une dizaine d'années, pendant lesquelles Ingólfr est aux prises avec des tueurs à gages.

La fin du texte[6] s'intéresse au dernier détenteur du *godord*, non sans nous gratifier de quantité d'épisodes adventices que le lecteur aura sans doute du mal à raccorder au thème principal.

Cet aspect décousu fait problème : rien ici ne rappelle la très savante marqueterie de la *Saga de Snorri le Godi*, la magnifique composition de la *Saga de Njáll le Brûlé*, les subtils entrelacements de la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr*. Certes, le texte dont nous disposons aujourd'hui n'est sans doute pas la première mouture de cette saga, mais bien plutôt le texte refondu d'une version plus ancienne et perdue ; il reste que l'auteur avait d'autres préoccupations que ses semblables. Si l'on admet que toute saga bien faite obéit à un principe de rédaction constant et conscient, on reconnaît que l'auteur de ce récit entendait louanger à l'islandaise — c'est-à-dire sans hyperbole — une famille qui lui était chère, des lieux qu'il aimait et une époque prestigieuse à ses yeux[7], mais il est évident que ce ne sont pas là les critères qui ont dicté l'organisation de sa matière et, par conséquent, qu'il convient de les rechercher ailleurs.

Il faut en premier lieu faire une observation rendue possible par les travaux de l'école islandaise moderne, notamment ceux de Sigurdur Nordal, Einar Ólafur Sveinsson et Jónas Kristjánsson. Comme nous l'avons dit, la très grande majorité des auteurs de sagas — et l'auteur de notre texte — étaient des clercs ; c'est l'Église qui avait appris à lire aux Islandais, qui leur avait apporté des modèles, vies de saints latines ou textes historiographiques, et un type d'écriture qu'ils avaient adapté à leur vision du monde. Le premier effort de l'Église fut naturellement d'implanter dans l'île un certain nombre de monastères : le plus prestigieux d'entre eux fut sans doute celui de Thingeyrar, fondé en 1133 par Jón Ögmundarson, évêque de Hólar[8] canonisé par la suite ; de ses *scriptoria* sortirent au moins quatre des plus grands écrivains islandais connus : Karl Jónsson fut abbé du monastère et écrivit à la fin du XIIe siècle un texte qui demeure le modèle des Sagas historiques et l'une des sources les plus précieuses de l'histoire norvégienne de l'époque, la *Saga de Sverrir*, récit de la vie de ce roi norvégien turbulent et pittoresque, qui

1. Chap. XXVII-XXX, p. 1008-1017.
2. P. 1017-1026.
3. Chap. XXXVI, p. 1026-1027.
4. P. 1027-1029.
5. P. 1030-1036.
6. Chap. XLII-XLVII, p. 1037-1052.
7. Époque qui va de 900, date approximative de l'arrivée en Islande d'Ingimundr le Vieux à 990 environ, lorsque Thorkell Krafla accède au rang de *godordsmadr*. Précisons qu'Ingimundr a dû mourir vers 930, Thorsteinn vers 970 et Ingólfr en 984.
8. Dans le nord de l'île.

la commanda et la dicta peut-être en partie à son auteur; deux moines, Oddr Snorrason et Gunnlaugr Leifsson, écrivirent l'un et l'autre, en latin, une vie du roi norvégien Óláfr Tryggvason; Styrmir Kárason le Savant, enfin, qui se fixera dans l'ouest de l'île pour être « secrétaire » de Snorri Sturluson, est l'auteur de versions du *Livre de la colonisation de l'Islande* et de la *Saga de saint Óláfr*, et a très probablement contribué à la rédaction de certains des textes qui ont immortalisé le nom de Snorri Sturluson, comme l'*Edda en prose*, la *Heimskringla* ou la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*. Cette énumération dit assez la place considérable que tient Thingeyrar dans l'histoire de la littérature islandaise médiévale.

Or, ce monastère est situé dans le *thing* du Húnavatn, circonscription administrative qui englobe le district du Vatnsdalr. Tout naturellement, les moines s'intéressaient à la matière locale et l'on peut penser que les auteurs qui viennent d'être nommés ont exercé une forte influence sur les écrits qui naissaient dans le couvent ou autour de lui. De fait, toutes les sagas dont on pense qu'elles sont issues, plus ou moins directement, de Thingeyrar présentent les mêmes caractères : rareté des strophes scaldiques, importance prépondérante du milieu local, curiosité à l'égard des éléments du paysage et des personnages qui les ont hantés, manque de rigueur dans la composition et, surtout, prédilection pour les héros pacifiques malgré leur puissance. Ainsi, la *Saga de Hallfredr*, la *Saga de Gísli Súrsson*, la *Saga des gens du Vápnafjördr* ou la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, entre autres, semblent bien avoir vu le jour à cet endroit, ce qui autorise les spécialistes islandais mentionnés plus haut à parler d'une « école » de Thingeyrar, d'un style propre au monastère et d'un angle caractéristique d'appréhension du réel.

Il est donc fort tentant de faire de l'auteur de la *Saga des chefs du Val-au-Lac* un moine de ce couvent, d'autant que ce texte présente avec la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, qui sort sans doute aussi de Thingeyrar, certaines convergences significatives; l'un et l'autre récits dénotent des esprits extrêmements attentifs aux goûts du jour, s'attardant à détailler une manière de s'asseoir, à décrire une lance d'un type nouveau ou à évoquer des passe-temps raffinés. De même, on retrouve d'une saga à l'autre quantité de motifs convenus, comme les expéditions vikings qui forment la jeunesse, la marche mémorable effectuée par un temps effroyable, l'arme prestigieuse dont on s'empare à n'importe quel prix, le brigand invincible finalement déconfit, le fier-à-bras mis hors d'état de nuire, le glorieux mal embouché, version noroise du *miles gloriosus*, sans oublier l'inévitable guerrier-fauve que le héros ridiculise. Les styles des deux récits sont eux-mêmes comparables : on peut relever les binaires dont le second élément n'apporte rien au premier, les longues phrases à redites ou, par volonté de faire vrai, les archaïsmes de syntaxe et de vocabulaire qui promènent les textes entre l'époque des faits racontés et celle des auteurs. Ces divers éléments trahissent le moine instruit, disposant d'une bonne bibliothèque et y puisant sans hésitation.



Il serait cependant erroné de conclure au manque d'originalité de la *Saga des chefs du Val-au-Lac*. Bien au contraire, on sera frappé à la lecture par un trait peu commun dans les Sagas des Islandais, la présence constante de l'auteur derrière son texte, la marque toute personnelle qu'il a su lui donner. Ce moine est naturellement intéressé par les religions

chrétienne et païenne, mais non content de les décrire dans leurs rituels, il parvient à en analyser l'esprit avec une profondeur rarement atteinte dans des textes de ce genre.

Certes, il a les particularités de l'auteur de textes édifiants : il n'hésite pas à altérer sa matière pour l'exposer dans une perspective qui lui convient; il présente des héros qui, s'ils ne sont pas chrétiens pour d'évidentes raisons chronologiques, disposent de toutes les vertus chrétiennes : bons, serviables, magnanimes, ils sont même humbles, ce qui est chose très rare. En outre, notre auteur n'est pas dépourvu de réflexes moralisateurs : contrairement à la règle généralement en vigueur dans les sagas, il ne cesse de juger les personnages, d'inviter le lecteur à approuver ou à condamner leurs faits et gestes, voire leurs intentions; il tend à les répartir, sans guère de nuances, en bons et en mauvais selon des critères purement moraux, faisant fi de l'ambiguïté habituelle chez les *sagnamenn*. De plus, il est misogyne et n'a pas grande estime pour les exploits « musculaires », probables réflexes d'intellectuel préférant se consacrer à l'élucidation étymologique des toponymes. Il dédaigne tout ce qui ne peut servir son propos : ainsi, il ne nous donne que peu de détails sur Finnbogi ou Thorkell Krafla, qui sont pourtant bien connus d'autres textes, Thorkell ayant même été un très grand chef, bien plus important qu'on nous le dit ici. Enfin, dernière transgression d'une règle qui souffre pourtant peu d'exceptions, il ne craint pas d'accorder de l'attention au cadre naturel : il n'y a guère que la *Saga de Njáll le Brûlé* ou, une fois encore, la *Saga des gens du Val-au-Saumon* pour évoquer ainsi un bouquet de saules, de bonnes terres couvertes d'herbe ou de bois, ou la beauté d'une clairière vue depuis un gros chêne.

Mais au-delà de ces partis pris et de ces singularismes, la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, texte hanté, est un véritable trésor de pratiques religieuses païennes, de superstitions populaires, d'opérations magiques et de sorcelleries en tout genre, à un point tel que même la *Saga de Snorri le Godi* ne saurait soutenir la comparaison à cet égard. Seul, notre texte nous renseigne sur le phénomène du *hamfar*, sur le détail des opérations sacrificielles pour la mi-été ou les étranges rites de Bárdr le Grincheux. Il baigne tout entier dans une curieuse atmosphère d'occultisme et est l'œuvre d'un auteur assez passionné par le surnaturel pour collationner, ou inventer, une foule de détails irrationnels. Il faut noter que, dans son principe même, la saga est fondée sur la religion païenne : Ingimundr est venu s'installer en Islande contre son gré, parce que telle était la volonté de Freyr, dont il porte le nom[1]. Et ce dieu de la fertilité-fécondité, de la richesse, de l'amour et de la bonne chance était invoqué lorsqu'on voulait obtenir des années fécondes et la paix, c'est-à-dire ce dont bénéficieront tout au long de la saga Ingimundr et ses descendants, puisque Thorsteinn s'entend à faire fructifier ses biens, que Ingólfr est un grand amoureux et que Thorkell Krafla est né coiffé.

On constate, en entrant dans le détail, que ce texte mentionne un tel nombre de pratiques magiques qu'on peut en dégager une image assez complète du paganisme nordique. Ainsi, outre le rôle capital qu'y tient Freyr, on y voit à l'œuvre les prophétesses[2] exécutant le rite le plus élaboré de la religion païenne scandinave, le *sedjr*, qui rend momentanément

1. *Ingi* est un synonyme de Freyr.
2. Chap. x, p. 979-980 et xliv, p. 1044.

amnésique ou confère l'invisibilité; les sorciers envoûtent des chats[1], provoquent des éboulis meurtriers[2], ressuscitent les guerriers occis[3], déchaînent les éléments et causent de violentes tempêtes[4], rendent les tuniques invulnérables et forcent les dés à tourner à leur avantage[5]; les individus *hamrammir*[6] défient les lois du temps et de l'espace et entrevoient en songe le sort qui les attend[7], phénomènes également prêtés, sous une forme détournée, aux guerriers-fauves, parmi lesquels on trouve même un fils d'Ingimundr le Vieux[8]; des prêtres sacrificateurs, ou des prêtresses, nous sont présentés en costume et en exercice[9]; des sacrifices humains, pratiqués en Scandinavie mais non pas vraiment attestés en Islande, sont évoqués[10], ainsi que le culte du cheval[11] et les suicides rituels[12], ces derniers renvoyant peut-être à la notion archaïque de la fraternité jurée ou *fóstbroedralag*[13] telle qu'elle a été étudiée dans la *Saga des frères jurés*; citons encore les opérations du *níd*[14], que nous connaissons bien depuis la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve.*

Peut-être devrait-on voir dans cet intérêt porté aux phénomènes surnaturels le principe d'unité qui faisait semble-t-il défaut à ce texte : notre saga serait un ensemble de variations sur un thème magique et religieux. Mais il se pourrait bien que ces variations ne soient que les résurgences d'un courant autrement plus profond, religieux lui aussi, qui donnerait au récit sa valeur incomparable et qui se manifeste par le rôle prédominant du destin qui est, on le sait, l'âme du paganisme germano-nordique. Dans cette hypothèse, la religion, la magie et la sorcellerie ne joueraient un tel rôle que parce qu'elles seraient conçues comme traductrices, propitiatrices ou vecteurs de ce dieu suprême aux mille visages qu'était le destin. La démonstration de cette prédominance est aisée et probablement encore plus éclairante que les approches tentées à ce sujet dans les Notices de la *Saga de Gísli Súrsson* et de la *Saga de Glúmr le Meurtrier*[15].

La *Saga des chefs du Val-au-Lac* est immergée dans le fatidique sacré : on vient de le constater en citant quelques figurations d'ordre narratif mais le vocabulaire lui-même nous le prouve. Dans les quatre-vingt-douze pages que compte cette saga, on peut relever soixante-quatre évocations directes du destin, sous quinze formes différentes, que nous allons analyser[16].

1. Chap. XXVI, p. 1007-1008.
2. Chap. XXXVI, p. 1027.
3. Chap. XXIX, p. 1014.
4. Chap. XXXIV, p. 1023 et XLVII, p. 1049.
5. Chap. XIX, p. 994-996 et chap. XLII, p. 1037-1038.
6. C'est-à-dire capables de changer de forme pour devenir poissons et oiseaux, comme les Lapons (*Finnar*) du chapitre XII, p. 983.
7. Comme Thorkell Silfri au chapitre XLII, p. 1037.
8. Chap. XXIX, p. 1014; XXX, p. 1016; XXXVII, p. 1027-1028.
9. Voir essentiellement le chapitre XXVI, p. 1007-1008.
10. Chap. XVI, p. 990 et XXX, p. 1016.
11. Chap. XXXIV, p. 1023.
12. Chap. XXIII, p. 1003.
13. Voir, à ce sujet, le chapitre XXXIII, p. 1020-1021.
14. Chap. XXXIV, p. 1023.
15. Voir p. 1672-1684 et p. 1821-1835.
16. Cette étude a été faite avec beaucoup plus de détails dans R. Boyer, « Fate as a *deus otiosus* in the Íslendingasögur : a Romantic View? », *Sagnaskemmtun. Studies in honour of Hermann Pálsson*, Vienne, 1986, p. 61-78.

La *hamingja*[1] désigne la chance, la destinée particulière attachée à un clan ou à une famille donnée : c'est en quelque sorte le legs que cette famille reçoit de ses grands ancêtres et qui se transmet de génération en génération, si personne ne démérite. On a avancé l'idée que le propos essentiel de l'auteur était de nous donner une *hamingjusaga*[2] des gens du Vatnsdalr; de fait, il est avec l'auteur de la *Saga de Glúmr le Meurtrier* le seul à nous dépeindre la *hamingja* sous les traits d'une femme gigantesque qui vient se manifester à ceux qu'elle protège. On comprend alors que la famille en question est préférée parce qu'elle a bénéficié d'une qualité de chance peu commune — ce qui est exprimé à plusieurs reprises —, autrement dit parce que les dieux se sont tout spécialement intéressés à elle, l'objectif du *sagnamadr* étant de montrer qu'une famille peut rester grande si elle sait demeurer fidèle à sa *hamingja* et digne d'elle.

Vient en second lieu le terme *forlög*[3] qui désigne le destin en tant que sort réservé à l'homme[4] : il est cité six fois dans le chapitre x, lorsque la Lapone prédit son sort à Ingimundr.

Gifta[5] nous renvoie au sacré; le terme équivaut à *gaefa*[6] : l'un et l'autre mots désignent ce que la destinée, les puissances, les divinités ont donné à un individu, ce dont elles l'ont doué et qu'il lui appartient de faire fructifier. S'il sait le faire, comme Ingimundr et ses descendants, c'est un *gaefumadr*.

Sens assez voisin pour le participe passé *audit*[7], qui traduit l'idée de sort « attribué » par les puissances[8], et pour le substantif *hlutr*[9] — ce que le sort nous assigne — qui désigne concrètement des lots, baguettes de bois incisées d'une façon spéciale, que l'on jetait sur un linge pour connaître les arrêts du sort. L'opération est brièvement décrite au chapitre XLII[10]. Dans ce cas, ce sont les puissances fatidiques qui agissent, l'homme n'étant qu'un témoin passif.

Avec *heill*[11], c'est l'idée d'auspices, bons ou mauvais, qui est mise en relief. Le sentiment de la présence implicite du destin, du fait qu'il intervient constamment dans notre vie, même sans se manifester ouvertement, est très fort dans ce terme. En revanche, *sköp*[12] évoque la chance attribuée une fois pour toutes, le destin irrévocable. Dans la mesure où il traduit un don, le mot renvoie à *forlög*.

Alors que *saela*[13] désigne la chance heureuse — le terme, qui s'applique

1. Mentionnée quatorze fois sous cette forme ou en composition : adjectifs *hamingjusamligr* (qui amasse la chance) et *hamingjudrjúgr* (riche en chance), substantif *hamingjumadr* (homme chanceux).
2. Ou saga de la chance.
3. Mentionné dix fois.
4. Ce qui se trouve devant (*for-*) chacun.
5. D'après le verbe *gefa*, donner. Le terme est cité neuf fois, sous cette forme ou en composition : *giftuvaenligr* (portant espoir de dons), *fraendagifta* (la chance familiale), *ógiftusamligr* (qui n'attire pas la chance), *giftumadr* (homme chanceux), *giftudrjúgr* (riche en chance).
6. Quatre mentions, en tenant compte de la forme composée *gaefumadr* et des formules « *nú mun oss gefa til at reyna oss* » (à présent [le destin] va nous donner de faire nos preuves) et « *hverr gefisk eftir efnum* » (qu'il soit donné à chacun [par le destin] de faire selon ses capacités).
7. D'après un verbe rare et vieilli : *audna*.
8. Sept mentions dont deux en corrélation avec *forlög*.
9. Comparer avec l'expression française « c'est notre lot ». Sept mentions également, en tenant compte des formes dérivées *hljótask af* (se voir attribuer quelque chose par le sort), *hljóta* (avoir dans son lot) et *hlutfall* (le fait de jeter les lots).
10. P. 1038.
11. Trois mentions dont l'une en composition sous la forme *ordheill* (réputation chanceuse).
12. Trois mentions dont l'une en composition sous la forme *skapadagr* (jour fatidique).
13. Une mention sous la forme *farsaelask* (avoir de la chance).

de façon significative à Ingimundr le Vieux, finira par signifier bénédiction —, c'est l'aspect « neutre » ou objectif du sort qui s'exprime dans *happ*[1], dans *tími*[2] et dans *orlög*[3], terme interchangeable avec *forlög* et alternant d'ailleurs avec lui.

Ajoutons à cette liste le nom *fylgja*[4] qui, s'il ne signifie pas directement chance, sort ou destin, renvoie aux mêmes idées que *hamingja*. La *fylgja* est un esprit tutélaire attaché non pas à une famille mais à un individu particulier; après la christianisation (999), « ange gardien » se dira tout naturellement *fylgjuengill*.

Il faut enfin citer deux mots ou expressions qui, sans non plus désigner le destin, sont étroitement liés à lui : le substantif *feigd* (ou l'adjectif *feigr*) signifie « qui est voué à mourir », « à qui le destin a assigné une prompte mort[5] ». De même, le destin est intimement présent dans l'expression *ganga til frétta*, « aller consulter les augures », c'est-à-dire demander aux puissances fatidiques le destin qui attend un individu.

Étonnante richesse lexicologique donc; l'aire sémantique couverte par les vocables cités est tellement vaste que toutes les acceptions que peut prendre le concept de destin sont présentées ici; la destinée peut être neutre, objective, active, passive, personnifiée, symbolique, bénéfique, maléfique, collective, individuelle, etc. Aucune nuance ne manque, hormis — et l'omission est d'importance — l'idée de destin-hasard. De fait, dans la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, rien n'est laissé au hasard, tout est pesé, compté, divisé. Et si l'on prétendait ne pas avoir été mis au courant de son destin par les prédictions, prophéties et pressentiments qui émaillent le récit, il resterait les rêves pour être éclairé et pour prendre conscience de son lot.

On peut s'interroger, dans ces conditions, sur la place laissée à la liberté dans un monde où tout est compté et voulu d'avance. Admettons, pour rester dans la perspective spinozienne déjà évoquée à propos de la *Saga de Snorri le Godi*, que la liberté soit, ici, consentement à un ordre. Il reste que cette omniprésence d'une loi (*lög*) fixée une fois pour toutes a de quoi rebuter des esprits modernes épris d'indépendance et de libre arbitre. Il faut noter, d'une part, que les termes de nature « objective » appliqués au destin ne sont ni les plus nombreux ni les plus importants et, d'autre part, qu'on a le sentiment permanent d'une présence active des puissances qui se sont intéressées à l'homme et l'ont rendu concerné par la marche globale de l'univers, à la mesure des temps et des lieux où il évolue; ainsi l'homme n'est jamais seul, il se sent hanté, guidé et soutenu. Le sacré est vivant en lui et se manifeste souvent pour lui rappeler sa *vocation* — ce maître mot des œuvres de Kierkegaard et d'Ibsen — qui est de montrer ce dont il est capable — ce dont les dieux l'ont rendu capable — et de faire valoir la part de puissance, d'aptitude et de réussite dont il l'ont doté. Certes, le destin régit tout, et même les dieux, qui savent pertinemment la venue inéluctable du Ragnarök ou « Destin-des-Puissances[6] », mais il est inutile de déplorer cet état de fait, de se révolter ou de se réfugier dans l'absurde : il n'y a

1. Une mention en composé négatif *óhappamadr* (individu à qui il n'est rien arrivé d'heureux).
2. Une mention, également sous la forme négative *ótími* (absence de chance, de prospérité).
3. Une mention; *or-* correspond au préfixe allemand *Ur-* qui renvoie à ce qui est très ancien.
4. Deux mentions.
5. Une mention sous la forme *brádfeigligr* (susceptible d'être voué à une mort prochaine).
6. Et non « Crépuscule-des-Dieux », selon une lecture erronée qu'a entérinée Wagner.

pas d'absurde; il y a cette vie à vivre, selon le sens très clair que les puissances lui ont donné, il y a à faire vivre le sacré. Pour le reste, comme le dit le proverbe, « il faut mourir un jour[1] ». Avant cela, il reste à l'homme, magnifié, soutenu et investi de la sorte, à se montrer digne d'un tel don *(gaefa)*. Sa chance *(hamingja)* est la forme *(hamr)* que les dieux ont octroyée à sa vie; son esprit tutélaire (*fylgja*) le suit pour épouser sa querelle. Tel est le sens qu'un moine de Thingeyrar a sans doute voulu donner à l'histoire qu'il racontait: il a montré Ingimundr le Vieux et ses descendants vivant en Islande parce que Freyr l'a voulu et demeurant dignes de leurs ancêtres.

Il serait possible d'entreprendre au sujet de l'honneur et de ses diverses expressions lexicologiques une étude identique à celle que je viens de proposer pour la notion de destin. Mais il suffit de dire que les vingt termes différents qui s'appliquent à l'honneur reviennent quatre-vingt-douze fois en quatre-vingt-douze pages! Il est clair que nous tenons là le second terme d'une dialectique destin-honneur-vengeance dont il a été maintes fois question dans ce volume. En effet, si un homme se sent habité par une capacité de réussite ou de chance dont il a été doué par les puissances, il est naturel qu'il mette son honneur à faire valoir ce don et à en sauvegarder la valeur; il a donc droit à la vengeance chaque fois qu'on attente de façon manifeste à la part de sacré vivant en lui.

Pourtant, la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, contrairement à tant d'autres récits de ce type, n'étale pas avec complaisance une de ces affaires de vengeance inexpiable dont nous connaissons bien des exemples. Certes, on ne laisse pas l'offense impunie ou « non compensée », car les normes juridiques, éthiques et sacrées de cet univers s'y seraient opposées, mais le surnaturel étant le climat normal de ce texte, il n'y a pas lieu de mettre l'accent sur la vengeance qui n'est qu'une de ses manifestations particulières, puisque, on l'a dit, qui se venge entend restaurer la part de sacré (*mannhelgr*) qu'il porte en lui et qui s'est trouvée profanée: il va de soi qu'il y aura toujours un magicien, un sorcier, un Lapon ou un faiseur de tempête pour « combler la brèche » faite dans l'honneur d'un chef.

Le dernier des chefs du Val-au-Lac, Thorkell Krafla se convertit au christianisme[2] après des événements conventionnels dans ce genre de récits. Si l'on suit le principe d'unité que nous avons proposé pour cette saga, c'est-à-dire la dialectique du destin tout-puissant et de l'honneur, on voit que le passage du paganisme au christianisme s'opère sans véritable solution de continuité. Appelons providence ce que nous avons nommé destin[3] et remplaçons le sentiment païen de l'honneur par la conscience de l'élection des enfants de Dieu[4]: il est clair qu'il n'y a pas d'incompatibilité essentielle entre les deux visions du monde: l'une mène à l'autre, la seconde est l'achèvement de la première. Le moine qui rédigea ce texte semble avoir eu la conviction de ce lien intime; aussi son texte est-il porté de bout en bout par un souffle d'une telle puissance.

1. *Eitt sinn skal hverr deyja.*
2. Chap. XLVI, p. 1049.
3. Providence se dit d'ailleurs en vieil islandais *Guds gaefa*, « *gaefa* de Dieu ».
4. Anouilh parlerait dans ce cas d'« honneur de Dieu »; il n'est pas indifférent qu'il ait appliqué cette expression à l'archevêque Thomas de Canterbury qui connut en Islande une popularité telle qu'une saga lui fut consacrée.

On a dit que le centre nerveux de ce récit était Hof, sans doute temple de Freyr. Les gens du Vál-au-Lac sont appelés au moins trois fois *Hofmenn* ou *Hofverjar*, hommes de Hof ou hommes du Temple; Temple du sacré puis Église de Dieu: le propos de l'auteur n'est-il pas avant tout exemplaire?

NOTES

Page 961.

1. Ketill Raumr est connu par quantité d'autres textes, le *Landnámabók*, la *Saga de Grettir* (chap. XIII, p. 787), la *Saga des fils de Droplaug* entre autres. D'autres textes qui le confondent avec un certain Ketill Thrymr ou Thrumr, hésitent entre les deux surnoms. La suite de notre texte le nomme toujours Raumr, surnom à mettre en relation, vraisemblablement, avec la région de Raumsdalr. Toutefois, dans l'esprit général de la saga, il se pourrait que *raumr* signifie « gigantesque », « colossal », ce que vérifient les sarcasmes de l'individu à son fils.

2. Il peut y avoir, dans *skeljamoli*, une idée de « fragment de coquillage ».

3. Cette généalogie coïncide plus ou moins avec celles que donnent le *Landnámabók*, chap. CCXXVI, ou un petit texte comme *Hversu Nóregr byggdist* (*Comment la Norvège a été habitée*) bref texte en prose, de caractère généalogique, qui figure dans le *Flateyjarbók*; le scribe de la *Saga des chefs du Val-au-Lac* fait erreur: il faut lire Hross-Björn et non Nes-Björn.

4. Surnom intéressant: le *jötunn* est, dans la mythologie nordique ancienne, un des géants qui sont à l'origine du monde, détenteurs de la force et du savoir primitifs.

5. Le texte dit: *fylkiskonungar*, rois de *fylki*; voir, sur ce dernier mot, n. 6, p. 4.

6. Comme son père, Thorsteinn est connu de divers autres textes. Le père de Mjöll, Ánn Tendeur-d'Arc, est connu de Saxo Grammaticus (Ano sagittarius, *Gesta Danorum*, VI, 4) et est le héros d'une saga légendaire.

7. E. Ó. Sveinsson note que le Raumsdalr ne se trouve pas du tout au voisinage du Jamtaland. Ou bien l'auteur confond Raumsdalr et Naumudalr, ou bien il n'a qu'une notion floue de l'état des lieux en Norvège.

8. Il s'agit ici de rendre le mot *bóndi* (ancien *búandi*), terme clef de la civilisation nordique ancienne. Le mot signifie proprement « l'homme qui prépare (verbe *búa*) la terre pour la rendre propre à la culture ». De là, il désignera le paysan-propriétaire libre, fondement de cette société, qui a par naissance et pleinement droit d'ester et peut exiger pleine compensation en cas d'offense. Lorsqu'il est employé, ici par exemple, en tant que titre, j'ai traduit « maître » à l'imitation des romans normands de Maupassant; lorsqu'il a valeur de vocatif, j'ai rendu par « camarade »; et lorsqu'il a toute sa force et indique la classe sociale à laquelle il ressortit, j'ai laissé le mot tel quel.

Page 962.

1. Le passage est intéressant et amusant : une des pires insultes était de reprocher à un homme de préférer rester chez lui plutôt que de courir l'aventure. Au demeurant, le même adjectif, *heimskr* (construit sur *heimr*, le foyer), signifie « idiot » et « casanier ».

2. La coutume d'enterrer un chef sous un tertre, avec armes, biens et concubines ou esclaves, est abondamment attestée par l'archéologie et les autres sources littéraires (voir n. 1, p. 122). On verra là-dessus les saisissantes illustrations qui en sont données, par exemple, dans *Vikingen* d'Almgren *et alia*. Ce qu'il faut noter ici, c'est l'étonnante coïncidence entre les propos de Ketill et le témoignage du diplomate arabe Ibn Rustah sur le compte des « *rus* », c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, les vikings suédois trafiquant le long des fleuves russes jusqu'à Byzance. Selon Ibn Rustah (voir V. Thomsen, *Samlede afhandlinger*, Copenhague, 1919 t. I, p. 272), un chef « *rus* » dit à son fils lorsqu'il naît : « Je ne te laisse aucun héritage, et cela seulement que tu gagneras par l'épée sera tien » et il pose à côté de l'enfant une épée nue.

3. On a beaucoup écrit sur le compte de ces lois des guerriers telles qu'elles sont évoquées ici. On ne possède pas de texte légal renvoyant à ces coutumes et l'on pourrait se tirer de difficulté, comme E. Ó. Sveinsson, en considérant que Ketill a voulu dire : « à la mode des guerriers » (*sidhvenja* pour *lög*). Toutefois, Saxo Grammaticus (*Gesta Danorum*, V, 1) attribue au roi Fródi l'institution de telles lois, mais sans précision ; et deux textes, à vrai dire hautement légendaires, la *Saga des vikings du Jómsborg* et la *Saga de Hálfr et de ses hommes*, mentionnent de telles lois. À titre d'exemple, mais sans s'abuser plus que de raison sur la réalité historique de la chose, voici ce que dit cette dernière saga, chap. v : « Nul ne devait avoir une épée de plus d'une aune de long, même pour le combat rapproché ; mais ils avaient des sax ainsi faites que les coups qu'elles assenaient fussent les plus pesants. Ils ne prenaient jamais comme butin des femmes ou des enfants. Nul ne devait panser une blessure avant un délai de vingt-quatre heures. [...] Ils avaient coutume de mouiller à l'extérieur des caps. Une autre de leurs habitudes était de n'avoir jamais de tentes sur leurs bateaux et de ne jamais réduire la voile par mauvais temps. [...] Nul ne devait avoir plus de soixante hivers sur leurs bateaux. » La *Saga des vikings du Jómsborg* (trad. R. Boyer, Bayeux, Heimdal, 1982, chap. xiv) ajoute encore : « Nul ne devait se joindre à eux, qui eût plus de cinquante hivers ou moins de dix-huit hivers. [...] Nul ne devait proférer parole de peur ou de crainte de quoi que ce fût. [...] Tout ce qu'ils prenaient comme butin devait être apporté au piquet, que ce fussent grandes ou petites choses, de valeur ou non : quiconque ne le faisait pas serait chassé. » Pour ce dernier point, l'usage est connu de notre saga, voir chap. xliii, p. 1040.

Page 964.

1. Selon l'usage ; on se rappelle que la fourchette était inconnue à l'époque.

2. La remarque est absurde : l'individu en question est mieux placé que quiconque pour savoir quand et par qui le feu a été allumé. Mais on se rappellera que l'examen des cendres du feu comptait parmi les pratiques de divination connues des anciens Scandinaves : Jökull peut, étant

donné ses capacités magiques, déduire de la contemplation des cendres que quelque chose est en route.

3. Le texte est daté par ce détail : *reykberi* (cheminée) est un terme récent, qui s'est substitué à l'ancien *gluggr* (lucarne, fenêtre si l'on veut, mais, initialement, trou pour évacuer la fumée).

4. La *sax* (islandais *söx*) ou framasaxe était une épée courte à un seul tranchant.

Page 965.

1. On ne confondra pas Gautland, province de la Suède centrale — dont il est question ici — , avec l'île de Gotland, sur la rive orientale de la Suède. Il n'y a par ailleurs que le *Landnámabók* (chap. CLXXIX) pour évoquer cette famille, mais le nom Ingimundr est bien connu des sources suédoises.

Page 966.

1. De nombreux textes, et même certaines Sagas de contemporains, attestent une croyance larvée dans la réincarnation par le nom. Le fait est qu'à l'époque des Sturlungar, dans chacune de la vingtaine de grandes familles qui se partagent les destinées du pays, domine un prénom particulièrement glorieux. Il ne paraît guère faire de doute que cette croyance soit à mettre en relation directe avec le culte du destin attaché à une famille ou un clan (la *hamingja*) : reprendre le nom d'un ancêtre illustre, c'est perpétuer cette *hamingja*. Voir la Notice, p. 1791.

2. Verbe *bíta*, terme magique désignant l'effet imparable que provoquent faits, paroles de qui « sait maintes choses » (voir n. 3, p. 758). En plein XIIIe siècle, on verra encore dans les Sagas des évêques évoquer l'effet « mordant » de certaines bénédictions d'évêques.

3. À l'époque où ce texte est écrit — fin du XIIIe siècle — , le mot *víkingr* s'est dévalué au point de ne plus désigner qu'un bandit, un pillard, un brigand. Dans les traductions, il rend le latin *tyrannus*. Voir n. 3, p. 428.

4. Un manuscrit ajoute : « [...] et d'ailleurs, il ne convenait pas de lutter contre ses propres parents ». Jökull s'était adonné au brigandage parce qu'il ne s'entendait pas avec sa famille ; voir les propos de sa mère, chap. V, p. 968.

Page 967.

1. *Ok thóttisk hann ór helju heimtan hafa*. Quiconque mourait « allait à Hel », la déesse des mondes souterrains, affreusement décrite dans l'*Edda* de Snorri. Je n'ai pu traduire autrement que par « enfers », selon la connotation grecque, et non chrétienne, du terme.

2. Ce « ils » serait avantageusement remplacé, comme le voulaient Gudbrandur Vigfússon (*Origines Islandicae*, II, p. 276) et Vogt (dans sa traduction, *Altnordische Sagabibliothek*, XVI, 1921), par « Thorsteinn », puisque Ketill ne fait nullement preuve d'« acrimonie ».

3. En Norvège, où se déroule cette partie de la saga — mais non en Islande — , un chef pouvait, en cas d'affaires graves, convoquer un *thing* d'urgence.

Page 970.

1. Remettre sa tête au pouvoir de son ennemi était considéré comme une marque d'honneur déclarée et entraînait souvent le pardon de l'offense : la pratique est couramment attestée, encore qu'il pût arriver qu'elle ne donnât pas les résultats escomptés. Prendre, dans la *hird* d'un chef, en particulier, la place de l'homme que l'on avait tué était, semble-t-il, pratique courante ; la *Saga de saint Óláfr* (chap. CXX ; dans la *Heimskringla*) le spécifie, et la *Saga de Njáll le Brûlé* , chap. CLIII, p. 1488, entre autres textes, en donne un exemple : Flosi Thórdarson prend la place de Helgi Njálsson.

2. Le *Landnámabók* (chap. CCXXVI) rapporte également le mariage de Thorsteinn et Thórdís que signifie ce banquet.

Page 971.

1. Le mariage étant une affaire (*kaup* ; voir n. 2, p. 18), les sentiments, en principe, n'avaient pas à entrer en ligne de compte. Toutefois, il va sans dire que l'idéal était de voir les jeunes époux s'entendre. C'est exactement ce que veut dire, sur le mode pudique si caractéristique de l'ancien islandais, ce texte. Il faut comprendre que Thorsteinn et Thórdís s'aimèrent passionnément !

2. Ce passage rappelle ce que Snorri Sturluson dit d'Erlingr Skjálgsson dans la *Saga du roi Óláfr Tryggvason*, chap. LVIII (*Heimskringla*).

3. Le texte est obscur. On peut lire *Hefniey*, en un mot, ou *Hefni ey*, l'île de Hefnir. Il n'y a pas d'île de ce nom en Hálogaland ; mais, dans le Nordmaerr, il existe un fjord appelé Hefni[r] et une île nommée Hefniskel. E. Ó. Sveinsson penche avec raison pour cette dernière solution.

Page 972.

1. Voir n. 1, p. 966. Une demi-douzaine de textes islandais nomment Ingimundr « le Vieux ».

2. Sur la coutume, sans doute d'origine irlandaise, du *fóstri*, voir n. 1, p. 16.

3. Grímr et Hrómundr sont connus de beaucoup d'autres textes islandais. La coutume du *fóstrbroedralag* ou fraternité jurée est connue par des textes comme la *Saga de Gísli Súrsson* (chap. VI, p. 580-581) ou la *Saga des frères jurés* (chap. II, p. 639).

Page 973.

1. L'expression « chef à l'ancienne mode » (*höfdingi* [...] *sem í fornum sid*), qui n'est pas spécifique à notre saga, veut opposer l'époque païenne à la chrétienne.

2. On notera la distinction subtile et non dépourvue d'hypocrisie entre les « bons » vikings, qui purgent la terre, et les « mauvais » vikings, lesquels sont des pillards et des malandrins qui s'attaquent aux gens désarmés. L'image, conventionnelle à souhait, renvoie à un stéréotype bien connu de l'hagiographie médiévale.

Page 974.

1. Les rochers (ou écueils) des Suédois : soit un groupe de rochers à l'embouchure du Mälar, soit (le texte ne permet pas de trancher) les Elfarsker, à l'embouchure de la Gautelf.

2. On le verra souvent par la suite, un combat, naval ou terrestre, à l'époque, commence à peu près toujours par un assaut à coups de projectiles divers et point particulièrement nobles : pierres, cailloux, etc. Ce n'est qu'après qu'un certain nombre de belligérants a, de la sorte, été mis hors combat, que l'on en vient aux armes nobles.

3. Saemundr, bien connu par les Sagas des Islandais et le *Landnámabók*, est généralement surnommé *inn sudreyski* (originaire des Hébrides) — ce qui ne contredit pas notre saga, puisque sa famille a bien pu s'établir dans ces îles par la suite.

Page 975.

1. *Félag* : il s'agit de mettre *(leggja)* son bien *(fé)* en commun ; voir n. 6, p. 3.

2. *Fyrir vestan haf* : expression convenue pour désigner les îles Britanniques, vues ici du point de vue d'un Norvégien.

3. Deux manuscrits ajoutent : « [...] qui était parfois surnommé fóstri de Dofri », c'est-à-dire du géant *(jötunn)* « habitant » la montagne qui porte encore aujourd'hui son nom (Dovrefjell) ; la légende est citée par des textes plus récents que notre saga. Le surnom que porte ici le roi Haraldr est amusant : une légende, dûment rapportée par Snorri dans la *Saga de Haráldr à la belle chevelure* (chap. XXIII, dans la *Heimskringla*), voulait que Haraldr eût juré de ne pas se faire couper les cheveux tant qu'il n'aurait pas soumis toute la Norvège (voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. III, p. 5 et n. 2). Ses amis le surnommèrent « à la belle chevelure » *(hárfagri)* et ses ennemis, « la Tignasse » *(lúfa)*.

4. Cette fameuse bataille est décrite à loisir dans la *Heimskringla*. Sur la résistance que rencontra Haraldr en Norvège même, le meilleur témoin est sans doute la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. IX p. 15 et suiv.

Page 977.

1. Il s'agit du *lúdhr*, instrument dont l'archéologie a trouvé de nombreux vestiges.

2. Personnage célèbre et connu de nous par de nombreux autres textes, en particulier, comme il va de soi puisqu'il fut jarl des Orcades, la *Saga des Orcadiens (Orkneyinga Saga)*. *Egla* (la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* ; voir chap. IV, p. 7 et n. 5) et la *Heimskringla* disent que ce fut lui qui commandait le *fylki* où habitait Ingimundr, ce qui justifie que ce dernier soit ensuite entré dans sa famille.

3. Le présence des *berserkir* (voir n. 8, p. 3) est un élément conventionnel obligé de toute saga qui se respecte. La fureur *(berserksgangr)* dans laquelle ils entraient était jugée ignominieuse par les honnêtes gens, comme il apparaîtra ici même (chap. XXXVII, p. 1027-1028) à propos de Thórir fils d'Ingimundr. Il n'est pas certain qu'il s'agisse, ici, de personnages nommés Úlfhednar (Peaux-de-Loups), mais bien de cette cohorte de guerriers-fauves dont les chefs et les rois s'entouraient volontiers. Thorbjörn Hornklofi, scalde célèbre, les mentionne durant la bataille de Hafrsfjördr, dans son poème *Hrafnsmál* (voir n. 4, p. 13) :

Hurlaient les guerriers-fauves,
Bataille dans le cœur,
Hurlaient les peaux-de-loups
Et le fer cliquetait.

4. Deux manuscrits ajoutent : « [...] comme il est dit dans le récit de leur vie », c'est-à-dire dans la *Saga des Orcadiens*.

Page 978.

1. Les propos du roi renvoient à une coutume qui paraît bien attestée : ce que le roi laisse à Ingimundr, c'est le *valrof* (littéralement : ce qui a été arraché aux cadavres tombés sur le champ de bataille), soit les vêtements et les armes. Le terme *valrof* figure sur la célèbre pierre runique de Rök, en Suède.

2. On parlera davantage de cette « amulette » au chapitre suivant. Le *Landnámabók* (chap. CCXXVI ; voir R. Boyer, *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, Paris, Mouton, 1973, *Sturlubók* 179, p. 53 et suiv. et les notes) précise : « Elle représentait Freyr et était en argent. » La *Saga de Hallfredr* mentionne une autre amulette représentant Thórr, en os ; et la *Saga des vikings de Jómsborg*, deux autres encore qui avaient figures humaines. Les archéologues en ont retrouvé plusieurs, dont une représentant Freyr précisément, dans une curieuse posture d'allure étrangement orientale. On portait, semble-t-il, ces amulettes dans son escarcelle pour se protéger contre les mauvais esprits, le mauvais œil, etc. On ne peut passer sous silence le rôle fatidique déterminant que va jouer cette amulette, et il est difficile d'y voir un ajout de complaisance. Une vieille tradition doit certainement sous-tendre cet épisode.

Page 979.

1. Gudbrandur Vigfússon (*Safn til sögu Íslands*, Copenhague, 1856, t. I, p. 244-245) a fait remarquer que Saemundr n'a pu aller immédiatement en Islande, s'il faut faire droit au surnom qu'il porta toute sa vie, *inn sudreyski* (n. 3, p. 974). Quant au fait que le Skagafjördr ait été assez tardivement colonisé, E. Ó. Sveinsson le tient pour vraisemblable.

2. Il y avait dans l'antiquité païenne nordique, diverses façons de s'approprier des terres nouvelles : elles ont été recensées et commentées par Dag Strömbäck dans « Att helga land » (*Festskrift tillägnad A. Hägerström*, Uppsala, 1928). On pouvait s'approprier des terres « par le feu » en faisant le tour des territoires en question avec une torche allumée à la main (voir n. 9, p. 208), ou en lançant une flèche enflammée pardessus le secteur convoité. Dans tous les cas, il fallait intimider les esprits tutélaires du sol *(landvaettir)*. Voir R. Boyer, *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, ouvr. cité, en particulier p. 118 et suiv.

3. La descendance de Saemundr est mieux exposée par le *Landnámabók* (chap. CLXXIX) et la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. CXIII, p. 1383). Quant à Gudmundr le Puissant (voir n. 1, p. 910) et à son frère Einarr de Thverá, personnages extrêmement célèbres de l'Islande ancienne, ils interviennent dans nombre de sagas et sont les personnages principaux de la collection de dits qui porte le titre de *Ljósvetninga Saga* (*Saga des gens du Ljósavatn*).

4. J'ai systématiquement traduit par « coutume » le mot *sidhr*, par lequel le Nord ancien désignait la religion. La « religion », en effet, n'existait que par la pratique d'un certain nombre d'actes signifiants —

sacrifices, libations, etc. Voir, sur ce point fort important, R. Boyer, « Le Culte dans la religion nordique ancienne », *Inter-Nord*, n° 13-14, décembre 1974, p. 223-243.

5. On ne s'attardera pas ici sur les pratiques qui vont suivre et qui portent le nom générique de *sejdr*. Voir Dag Strömbäck, *Sejdr*, Lund, 1935; *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. IV, p. 336-339 et les notes; R. Boyer, *Les Religions de l'Europe du Nord*, Paris, Fayard, 1974, p. 472 et suiv., et *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986, p. 187 et suiv.

6. Le *Landnámabók* (chap. CLXXIX) l'appelle Heidr, nom caractéristique de voyante. Les Nordiques ont toujours crédité les Lapons de quantité de pratiques magiques. Tout le nord de la péninsule scandinave était à l'époque peuplé de Lapons et appelé Finnmark (« territoire des Lapons », lesquels habitaient également l'actuelle Finlande). Plus loin dans notre texte (voir chap. XII, p. 983), les Finnar sont appelés Sames, nom par lequel les Lapons se désignent eux-mêmes.

7. Ce meuble devant intervenir fréquemment par la suite, précisons qu'il s'agit d'une sorte de large fauteuil (*öndvegi* ou *hásaeti*) capable de contenir plusieurs personnes et doté d'une valeur sacrée par le paganisme : il appartient en droit au maître de maison ou à ses hôtes de marque (voir n. 3, p. 208). Un des moyens de savoir ce que les dieux assigneraient comme lieu de résidence aux colons débarquant en Islande était de jeter en mer les montants de ce haut-siège *(öndvegissúlur)*, pour se fixer là où ils échoueraient (voir n. 1, p. 51).

8. *Ganga til frétta*, expression bien attestée par les textes. Elle s'applique toujours aux opérations cultuelles ou magiques par lesquelles un individu donné s'adresse (interroge : verbe *frétta*) aux puissances pour connaître son destin.

9. Le texte porte le terme technique *völva*, magicienne et prophétesse, telle que la Thorbjörg de la *Saga d'Eiríkr le Rouge* (chap. IV, p. 336 et n. 1, p. 337) ou la récitante de la *Völuspá* dans l'*Edda poétique*.

Page 980.

1. Voir n. 2, p. 978. Bien que le culte de Freyr soit bien plus attesté en Suède que dans les autres pays scandinaves, on a fait remarquer qu'il a dû être vivant précisément dans le Romsdal, comme en témoigne la toponymie. D'autre part, le nom même d'Ingimundr renvoie à Freyr ou Yngvi. Il est donc vraisemblable que la famille d'Ingimundr vouait un culte particulier à ce dieu. En Islande, plusieurs familles semblent lui avoir été plus ou moins fidèles, comme en témoigne la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr*.

2. Verbe magique *bíta*; voir n. 2, p. 966.

Page 981.

1. Notre texte est ici en désaccord avec le *Landnámabók* (chap. XXX) et *Egla* (chap. XXV, p. 44), qui font de Grímr un subordonné de Grímr le Chauve.

2. Dont il est abondamment question dans la *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent*.

3. Sa descendance est donnée par le *Landnámabók* (chap. XCI).

Page 982.

1. La religion païenne; voir n. 4, p. 979.

2. Le *jarl* Thórir le Taciturne était fils du *jarl* Rögnvaldr de Moerr dont il a été question précédemment (chap. IX, p. 977 et n. 2). Il avait épousé Ólöf Meilleure-Saison, fille du roi Haraldr à la belle chevelure. Il eut pour fille Bergljót, mère du *jarl* Hákon. Le *Landnámabók* (chap. CCXXVI) dit, comme notre saga, qu'Ingimundr a épousé Vigdís, mais il précise que celle-ci, ainsi que Jörundr Háls du chapitre XIII, p. 985, étaient des enfants d'une concubine de Thórir. On comprend que la *Saga des chefs du Val-au-Lac* passe ce point sous silence.

Page 983.

1. Le *Landnámabók* (chap. CLXXIX) dit « deux ».

2. La *Saga de Ketill Hoengr*, en son chapitre III, fait également état de cadeau de beurre à des Lapons. E. Ó. Sveinsson fait remarquer que, chez des éleveurs de rennes qui ne traient pas leurs bêtes, le beurre est en effet une denrée rare et précieuse. Quant à l'étain, les Lapons ne le connaissaient pas : ils en ont reçu l'usage et le nom (lapon *dadne*) des peuples scandinaves.

3. Le phénomène auquel nous allons maintenant assister est bien connu des sources noroises et s'appelle *hamfar* (d'après *hamr* : la « forme » intérieure qui habite un être humain et lui donne sa personnalité, et *far* : le voyage, l'expédition; voir n. 1, p. 4). Certaines personnes ont la faculté d'entrer en lévitation; leur « forme » intérieure *(hamr)* peut alors s'évader de leurs corps et défier le temps et l'espace. D'autre part, les Lapons étaient et sont longtemps restés réputés pouvoir se livrer à des prouesses de ce genre. L'*Historia Norwegiae* prétend qu'ils peuvent ainsi libérer leur démon intérieur ou *gandus* (terme qui ne va pas sans évoquer immédiatement le mot magique norois *gandr*) pour accomplir de telles incursions dans le temps et dans l'espace.

4. Voir n. 6, p. 979.

5. Magnus Olsen a commenté ce passage dans *Maal og Minne*, 1920, p. 46 et suiv. De nombreux autres textes nordiques anciens attestent cette interdiction de prononcer le nom de l'individu qui est en train d'accomplir un *hamfar (Landnámabók, Saga de Hrólfr Kraki, Saga de Hjálmtherr* etc.*)*.

6. Le *hamfar* entraînait en effet, selon les textes norois anciens, de graves périls.

7. « Deux collines rocheuses », dit le *Landnámabók* (chap. CLXXIX), ce que ratifie involontairement notre texte.

Page 984.

1. E. Ó. Sveinsson fait remarquer (édition islandaise de notre saga, collection « Íslenzk Fornrit », VIII, Reykjavík, 1939, n. 4, p. 35) que ce sont les charmes jetés par la Lapone qui ont empêché les Sames de rapporter l'amulette.

2. L'expression *gódr drengr* revient constamment dans les inscriptions runiques de l'âge viking. Le mot *drengr* impliquait courage physique et qualités morales (fidélité et serviabilité en particulier).

3. Le texte nous donne ici un emploi parfaitement adéquat du mot *hamingja* : Ingimundr est satisfait de l'apparence de son fils et espère que

hamingja s'ensuivra, c'est-à-dire que la chance particulière attachée à sa propre famille favorisera le nouveau-né. Voir la Notice, p. 1791, et n. 1, p. 966.

Page 985.

1. La législation distingue l'enfant *skirgetinn* (ou *skilgetinn*, purement conçu), qui entre de plein droit dans le lignage et l'héritage, de l'enfant *laungetinn* (conçu en secret) ou naturel (voir n. 4, p. 186).

2. Le concubinage était toléré par les mœurs. Il ne tirait pas à conséquence, puisque, d'une part, l'épouse légitime, seule détentrice des clefs de la maison, avait toute autorité, d'autre part (voir note précédente), les enfants illégitimes n'avaient en principe pas droit à l'héritage, sauf dérogations spéciales (voir n. 2, p. 439).

3. Le *Landnámabók* (chap. CCXXVI) est d'accord avec notre saga sur la descendance d'Ingimundr. Thorsteinn fils d'Ingimundr est nommé dans deux autres sagas islandaises (la *Saga de Hallfredr* et la *Saga de Finnbogi*), et ses frères, au total, dans une bonne demi-douzaine de textes. On notera la pudeur du texte : il faut comprendre que Thórdís est morte, puisque l'une de ses filles est prénommée d'après elle.

4. E. Ó. Sveinsson note que l'étrange prénom, Refkell (Refkollr, dit un autre manuscrit), est peut-être une faute de la lecture du scribe pour le surnom que le *Landnámabók* (chap. CLXXIX) donne à Thórir : *refskegg*, Barbe-de-Renard.

6. Voici le passage correspondant du *Landnámabók* (chap. CLXXIX) : « Après cela, Ingimundr entreprend son voyage en Islande, accompagné de Jörundr Háls, son beau-frère, d'Eyvindr Sörkvir, d'Ásmundr et de Hvati, ses amis et de ses esclaves Fridmundr, Bödvarr, Thórir Barbe-de-Renard et Úlfkell. » Fridmundr et Úlfkell ne sont pas des prénoms courants dans le Nord : ils désigneraient donc vraisemblablement des esclaves venus de Grande-Bretagne.

6. La crique des Boues.

Page 986.

1. Ici commence un passage où se manifeste l'une des plus vives passions des auteurs de sagas, la rage étymologique. Il va sans dire que, bien souvent, les explications ainsi fournies sont des plus fantaisistes et ne résistent pas à l'analyse. On se rappellera que le texte continental qui a, vraisemblablement, le plus impressionné les Islandais lettrés du XIIIe siècle est *Le Livre des étymologies* d'Isidore de Séville. *Hrutafjördr* : fjord des Béliers ; *Bordeyrr* : banc de sable de la Planche.

2. *Vididalr* : Val aux Saules ; *Ingimundarhóll* : colline d'Ingimundr.

Page 987.

1. Au sud-est, d'après le *Landnámabók*, chap. CLXXIX. C'est le lieu de faire remarquer l'extrême précision, à l'ordinaire, des notations géographiques. E. Ó. Sveinsson signale que tout dépend du chemin qu'ont pris les hommes d'Ingimundr pour se rendre sur la montagne qui leur a servi d'observatoire.

2. « De la verdure » ou « du vert », dans un sens figuré : « des perspectives heureuses ». Le mot *groenn* (vert) a toujours eu dans le Nord, pour des raisons qui vont de soi, des connotations sentimentales très fortes. On sait qu'Eiríkr le Rouge appellera le pays qu'il a découvert

Groenland, Vert-Pays, dans l'espoir, dit expressément sa saga, qu'un beau nom attirera des gens (voir la *Saga d'Eiríkr le Rouge*, chap. II, p. 333-334).

3. La rivière du Val-aux-Lacs (ou aux eaux).

4. Colline de Thórdís. Il existe encore aujourd'hui, dans le voisinage, un lieu dit Thórdísareyri, « banc de sable de Thórdís ».

Page 988.

1. *Helgavatn* : lac de Helgi, aujourd'hui Helgavatnstjörn. *Urdarvatn* : lac d'Urdr, ou lac de l'Éboulis, aujourd'hui Hvammstjörn (étang du Vallon).

2. *Smidjuvatn* : peut-être le lac de la Forge. De toute manière, le nom d'ensemble de la vallée, Vatnsdal, laisse clairement entendre qu'il s'y trouvait force lacs, étangs, etc. Le paysage a toutefois été profondément modifié depuis le xe siècle, en particulier par deux glissements de terrain importants, en 1545 et en 1720.

3. Nous avons dit déjà que le haut-siège tenait une place non négligeable dans le culte païen, privé ou domestique. Voir n. 7, p. 979.

4. Selon E. Ó. Sveinsson, l'endroit doit être aujourd'hui Godhóll, où les archéologues ont en effet trouvé divers vestiges.

5. *Hof* : temple, selon une acception assez récente. Voir sur ce point l'importante étude d'O. Olsen : *Hørg, Hov og Kirke. Historiske og arkaeologiske vikingetidsstudier*, Copenhague, 1966, ou, plus brièvement, R. Boyer, « Le Culte dans la religion nordique ancienne », art. cité. Le texte de référence obligé est la *Saga de Snorri le Godi.*

6. *Vatnafjördr* : fjord des Eaux, aujourd'hui Húnafjördr. *Húnavatn* : lac de l'Ourse.

7. Val aux Moutons. De nombreux textes islandais spécifient que les conditions de terrain étaient bien meilleures à l'époque de la colonisation que lorsque les auteurs de sagas écrivent (XIIIe siècle, donc). On s'est demandé comment il pouvait se faire qu'en trois siècles le paysage se soit dégradé pour se présenter sous la physionomie qu'il a aujourd'hui : est-ce dû à des catastrophes naturelles, à une dévastation causée par l'élevage des moutons ? Ou les descriptions du paysage, tel qu'il est censé être au xe siècle, sortent-elles simplement de l'imagination des auteurs de sagas ? On notera encore que les Islandais du xxe siècle ont réussi à établir une véritable forêt, dans l'est de l'île (Hallormsstadir).

8. *Hundrad*, avant de désigner une centaine normale (100), a pu signifier la « grande » centaine germanique, c'est-à-dire cent vingt.

9. La même histoire est évoquée par le *Landnámabók*, chap. CLXXIX. Elle est assez sujette à caution, Beigadr étant en deux endroits au moins un nom d'homme attesté.

10. Lac aux Cochons.

11. Monticule de Beigadr.

12. L'*althing* ayant été institué en 930, le texte ferait une faute. Mais il peut renvoyer à l'institution de *things* locaux, comme ceux du Kjalarnes ou du Thórsnes.

Page 989.

1. Expression conventionnelle pour : s'en alla en Norvège.

2. Le *Landnámabók*, chap. CLXXIX, ajoute ici : « Les gens de Norvège n'avaient jamais encore vu d'ours blanc », précision qui paraît parfaite-

ment invraisemblable. En revanche, notre auteur pourrait fort bien exploiter ici un thème littéraire réputé au Moyen Âge, le voyageur venu de loin qui offre un animal extraordinaire. En Islande même, la *Hungrvaka*, et surtout le *Dit d'Audunn des fjords de l'Ouest*, relatent une action identique. Pour le dernier texte, voir l'Introduction à la traduction française par R. Boyer dans *Trois sagas islandaises du* XIII*e* *siècle et un tháttr*, Paris, SEVPEN, 1964.

3. D'après le verbe *stíga*, « marcher », aux divers sens du mot. Donner des noms propres aux bateaux était, comme aujourd'hui, chose courante à l'époque.

Page 990.

1. Confirmé par le *Landnámabók*, chap. CLXXIX. Cet itinéraire est en effet rarement attesté par les sagas.

2. Embouchure du lac de l'Ourse.

3. *Hróf* désigne une sorte de hangar à bateaux. Les archéologues ont en effet retrouvé à cet endroit des vestiges de la dimension voulue.

4. Un *godord* est constitué du *godi* (appelé pour la circonstance *godordsmadr*) et de ses *thingmenn* ou hommes liges (mais cette traduction est approximative et risque d'éveiller des souvenirs féodaux incongrus en l'occurrence) : les uns et les autres se doivent assistance mutuelle, au *thing* en particulier. Le *godord* peut être cessible par vente ou par don, transmissible par héritage, tout ou parties. C'est une des institutions les plus originales de l'Islande ancienne, qui contribua à maintenir l'équilibre entre les grandes familles de l'île au moins jusqu'au début du XIII*e* siècle. Voir aussi n. 9, p. 579.

5. Le surnom peut signifier « cou », ou « gorge ».

6. *Mógilsloekr* : ruisseau du Ravin-de-la-Lande; *Jörundarfjall* : Mont de Jörundr; *Másstadir* : lieux [séjour] de Már.

7. Tous ces détails paraissant hors de propos à cet endroit. Finnur Jónsson (dans son édition de cette saga, Copenhague, 1934) pensait qu'ils avaient d'abord figuré dans la marge, pour être par la suite intégrés au manuscrit principal.

8. Le surnom Peau-d'Enfer *(Heljarskinn)* est attribué à d'autres personnages également (voir n. 2, p. 768). Il désigne une complexion particulièrement sombre et, sans doute, peu fréquente de la peau. Le surnom vient de Hel, la déesse du royaume des morts, dont Snorri nous dit qu'elle était « mi-noire, mi-bleue » (voir n. 1, p. 838). La caractérisation qui vient d'être donnée, « un homme très injuste et impopulaire », n'est pas nécessairement péjorative. Elle s'applique à un individu à forte personnalité, trait pour lequel les Islandais d'autrefois professaient le plus grand respect (voir n. 2, p. 400).

9. E. Ó. Sveinsson dit tenir d'un témoin oculaire que des vestiges de cette redoute subsistent encore.

10. Les sacrifices humains faisaient certainement partie intégrante du culte dans le paganisme nordique; les témoignages n'en manquent pas. Voir R. Boyer, art. cité (n. 4, p. 979). En revanche, malgré la *Saga de Snorri le Godi*, chap. XVIII (p. 225 et suiv.), et la *Saga de la christianisation*, chap. XI, on se demande si de telles pratiques ont bien eu lieu en Islande, ou s'il faut voir là une volonté, de la part des auteurs, de faire de la couleur locale païenne bon teint (voir n. 2, p. 215).

11. *Hvatastadir* : lieux de Hvati. *Gnúpr* : Pic.

Page 991.

1. Tous ces personnages sont au premier plan de la *Saga de Hallfredr*, ce dernier surnommé le Scalde-Difficile en raison de son caractère. Voir « Íslenzk Fornrit », VIII.

Page 992.

1. Pour corroborer ce qui était dit dans la note 10 de la page 990, on ne suit pas bien le texte ici. Sans doute la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (chap. XLIX, p. 88 et n. 3), et la *Saga de Glúmr le Meurtrier* (chap. XIX, p. 1092), font-elles état de semblables interdictions. Sans doute encore, la *Saga de Snorri le Godi* proclame-t-elle la sainteté de certains lieux consacrés au culte (chap. IV, p. 208-209); mais l'attitude d'Ingimundr, de toute manière, ressortit plus à la cautèle qu'au bon droit. En revanche, commettre un crime dans un lieu saint était un crime inexpiable, le coupable était déclaré *vargr í véum* (loup dans le temple), formulation fort ancienne, comme le prouve son caractère allitéré, et à laquelle il pourrait ici être fait allusion. Voir n. 1, p. 920.
2. Nom fait de *Aettar* (de *aett*, la famille, précisément parce que l'arme aurait été la propriété de la famille des Vatnsdoelir?) et de *tangi*, désignant le bout inférieur de la lame; on retrouve l'arme dans la *Saga de Grettir* (chap. XVII, p. 796) où toutefois elle n'est pas nommée. De ces armes prestigieuses, précieusement transmises de génération en génération, qui reviennent souvent dans les sagas, l'exemple reste l'épée puis la lance Grásida; voir la *Saga de Gísli Súrsson*, chap. I, II, XVI, p. 574, 575, 597.
3. En Norvège.
4. Le surnom d'Eyvindr est curieux. Il pourrait être à l'origine du prénom, bien attesté en Suède et courant de nos jours encore, Sverker.
5. Embouchure de la rivière Blandá.
6. *Blöndudalr*: val de la Blandá; *Gautsdalr*: val de Gautr.

Page 993.

1. La rivière Blanche.
2. Voici une des nombreuses circonlocutions dont se sert notre texte (et les sagas en général) pour décrire une sorcière ou une magicienne. On remarquera le sens de *Ljót*: laide.
3. Le *Landnámabók*, chap. CLXXX, précise: « [...] il était fils d'Arnaldr, frère de Saemundr ». La *Saga de Thórdr Hreida* nomme une fille de Hrolleifr, Ólöf.

Page 994.

1. On ne pouvait s'installer dans un district sans avoir le consentement des maîtres du lieu. Le *Grágás*, II, 259, est précis sur ce point: on n'obtenait pas cette permission si l'on était soupçonné de vol ou si l'on était censé ne pouvoir subvenir à ses besoins.
2. Val de Hrolleifr. La toponymie des lieux, avec une Hrolleifsdalsá, un Hrolleifshöfdi et une « allée de Hrolleifr », traduit, aujourd'hui encore, la présence du personnage en ces lieux.
3. Une des ressources de l'Islande venait des nombreuses épaves (terme générique *reki*) que la mer venait jeter sur les côtes: bois flotté, cétacés échoués, etc. Un chapitre spécial des lois *(Rekatháttr)* en

spécifiait le propriétaire éventuel. Au demeurant, de telles épaves suscitaient souvent de violentes contestations. Voir n. 4, p. 654.

4. Expression conventionnelle pour : lui fit la cour, obtint ses faveurs. On est toujours surpris de la facilité avec laquelle, à l'époque et en ces lieux, un homme qui voulait obtenir les bonnes grâces d'une femme parvenait toujours à ses fins.

Page 995.

1. Nous nous retrouvons donc ici dans une situation comparable à celle qui divisait Ketill Raumr et son fils, chap. II, p. 962. Le père met son fils à l'épreuve. Quant aux démêlés d'Uni avec Kolbeinn, ils sont entrevus par la *Saga des gens du Svarfadardalr*, chap. XVI, p. 1144, mais en termes qui ne concordent pas avec notre saga.

2. Il y a en effet une montagne, entre l'Unadalr et le Hrolleifsdalr.

Page 996.

1. Entendre : et que sa mère soit une sorcière (voir n. 2, p. 966).

2. Un autre manuscrit précise que cet homme qui accompagnait Hrolleifr était Ljótr, son parent : il sera en effet nommé douze lignes plus loin.

3. *Landnámabók*, chap. CLXXX : « Hrolleifr tua Oddr et deux autres hommes, mais deux s'échappèrent. »

Page 998.

1. Il existe toujours à cet endroit, une ferme appelée Áss, auprès de laquelle divers lieux-dits portent le nom de Ljót.

2. Une femme qui se mariait apportait une dot *(heimanfylgja)* à laquelle s'ajoutait le douaire de l'homme, ou *mundr* (voir n. 2, p. 18). La terre de Kárnsá s'appelle aujourd'hui Kornsá.

3. *Tunga* : langue (de terre) ; *Thórormstunga* : langue (de terre) de Thórormr.

Page 999.

1. La pêche, au poisson de mer comme au poisson de rivière, a toujours été une des ressources de l'Islande. Il y a encore du saumon dans les rivières d'Islande, et la Vatndalsá est toujours réputée poissonneuse.

2. Cette remarque adventice date le texte. Au moment où l'auteur écrivait (XIIIe siècle), les chefs n'avaient donc plus à s'occuper de besognes réputées subalternes.

3. Variante importante dans un manuscrit : « [...] mais qu'il leur abandonnerait la rivière quand ils y seraient. »

4. Thème des plus convenus dans les Sagas de familles (le sommet étant atteint à cet égard par la *Saga de Snorri le Godi* (n. 3, p. 242) : le mépris des esclaves ; il y a toutes chances pour que ce thème soit d'ordre purement littéraire et date de l'époque de la rédaction des sagas. Initialement, et donc à l'époque envisagée par le texte, le clivage social semble avoir été extrêmement peu senti, maints « esclaves » s'étant, comme les *boendr*, approprié des terres en Islande. Au demeurant, que l'on sache, jamais l'esclavage n'a connu les excès familiers à l'Occident du Xe siècle.

Page 1000.

1. Voir n. 4, p. 990.

2. Le texte emploie ici, pour « insultes », le substantif *blóta* qui, initialement, désignait le culte que l'on vouait aux dieux païens et, plus précisément, le sacrifice (voir n. 10, p. 4). L'Église, une fois installée, s'efforcera de dévaluer ce vocabulaire et de faire du verbe *blóta* le synonyme d'injurier, insulter, dire des jurons. Ainsi, le scribe n'a pu écrire qu'au XIII[e] siècle : l'anachronisme est patent dans la bouche de Hrolleifr.

Page 1003.

1. Cette saga est un texte intéressant au point de vue religieux. Que l'auteur soit un clerc, ou un homme de formation cléricale, cela ne peut faire de doute. Par la suite interviendra la christianisation de la vallée, dûment notée, à l'époque de Thorkell Krafla ; ce sont les derniers chapitres de notre texte. On peut voir assurément dans les présentes réflexions une sorte de préparation psychologique, menée de longue main par l'auteur, à ces événements pour lui capitaux. D'autre part, un culte solaire hautement élaboré, dont peuvent ici subsister des réminiscences, est amplement attesté dans le Nord dès le début de l'âge dit du bronze (soit environ 1500 avant Jésus-Christ). Les pétroglyphes scandinaves en témoignent abondamment (voir Gelling et Davidson, *The Chariot of the Sun*, Londres, Dent, 1969). Le *Landnámabók*, chap. XVI, présente un personnage qui, devenu vieux, se fait traîner au soleil en disant : « Chance aux jeunes hommes, chance aux vieux hommes. »

2. Les découvertes archéologiques de Norvège, entre autres (bateaux-tombes de Gokstad et d'Oseberg), vérifient amplement cette coutume. La *Saga de Gísli Súrsson*, chap. XVII, p. 598, et le *Landnámabók*, chap. XLII, LXVI, LXXII, signalent des tertres funéraires du même genre en Islande. Il convient de renvoyer au récit extrêmement circonstancié que fit, en 822, le diplomate arabe Ibn Fadhlan, d'un enterrement de chef *« rus »* (suédois, sans doute) : voir, dans R. Boyer, *Les Religions de l'Europe du Nord*, ouvr. cité, l'essai liminaire sur le sacré. Il n'y a donc peut-être pas lieu de mettre en doute l'authenticité des faits relatés ici.

3. Voir les lois norvégiennes du *Gulathing* (*Noregs gamle Love*), I, 51 : « Lorsqu'un homme est mort, son héritier doit s'asseoir dans le haut-siège. » Les fils d'Ingimundr estiment indigne de s'y asseoir tant que leur père n'aura pas été vengé.

4. De nombreux autres textes, qui rapportent des traditions sans doute fort anciennes (ici même, Gautr emploie une tournure archaïque : *Erat vinum líft Ingimundr* ; ancienne négation en *-at*, qui signifierait que l'auteur de la saga rapporte une citation antique), établissent que ce genre de suicide, pour ne pas survivre à un ami cher, était connu. Voir Saxo Grammaticus, *Gesta Danorum*, I, 8 ou V, 11 ; *Saga d'Egill et de Ásmundr* (dans l'édition procurée par À. Lagerholm : *Drei Lygisögur*, Halle, 1927, p. 28).

5. *Blódnaetr eru brádastar*, proverbe souvent cité dans les sagas.

Page 1004.

1. Son voisin, selon un autre manuscrit.

2. Je traduis par « remise » un mot rare *(görvibúr)* qui, selon E. Ó. Sveinsson, pourrait désigner aussi une cabane à armes, à vêtements.

Un manuscrit porte ici : « dépendance souterraine, souterrain » *(grafbúr)*, qui conviendrait peut-être mieux.

3. Comprendre : sur le banc où ne se trouvait pas le haut-siège.

Page 1005.

1. Le Nord ancien a connu divers jeux de « tables », même si le mot qu'il emploie pour les désigner *(tafl)* est visiblement emprunté du latin *tabula* (voir n. 4, p. 915). Il s'agit certainement ici de *hneftafl, hnefatafl*, une sorte de trictac comme on en a retrouvé dans le sol scandinave (voir n. 1, p. 916). Les échecs ne feront leur apparition que beaucoup plus tard, au XIIIe siècle sans doute.

2. Sans doute la passe aujourd'hui nommée Stóra-Vatnsskard.

Page 1006.

1. Le *Landnámabók*, chap. CLXXX, précise ici : « Ljót aura fait un sacrifice pour qu'il obtienne longue vie. » C'est en effet l'une des raisons d'être des sacrifices dans le paganisme nordique. La pratique en est bien attestée : *Ynglinga Saga* (dans la *Heimskringla*), chap. XXV, pour le roi Aunn ; *Edda* de Snorri, etc. Les mêmes sources précisent que, pour l'arrivée de l'été, avait lieu l'un des grands sacrifices de l'année. Il était sans doute destiné à assurer la victoire dans les expéditions guerrières *(sigrblót)*.

2. Pour inattendu qu'il soit, le détail n'est pas sans intérêt. Il s'est vraisemblablement agi là d'une coutume familière. Ainsi, dans le *Gróttasongr* (*Edda poétique*), le roi Fródi interdit à ses serves de dormir plus longtemps « que le temps qu'il faut pour réciter un lai ».

Page 1007.

1. Le *Landnámabók*, qui suit de près les mêmes événements (voir R. Boyer, *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, ouvr. cité, p. 54-55, *Sturlubók* 180), dit : « [...] vit un tas de vêtements sur une pile de bûches près du feu ».

2. Voici le seul texte norois où l'on mentionne un costume sacrificiel, rouge, en l'occurrence. On a fait toutefois remarquer que les Lapons, qui portent des habits blancs pour célébrer leurs sacrifices, auraient pu emprunter cet usage aux Scandinaves.

3. Cet « édifice à sacrifices » est probablement le temple à usage domestique (par opposition au temple officiel, qui ne se trouvait qu'en un seul lieu du district).

4. D'après le *Landnámabók*, chap. CLXXX, Hrolleifr était « mené » par le second de ces hommes. La chose est curieuse : Hrolleifr semble bien être consentant en tout.

Page 1008.

1. Tout ce passage passionnant a donné lieu à bien des commentaires. Il est clair qu'il a quelque chose à voir avec les superstitions qui entouraient le « mauvais œil ». Si la sorcière avait aperçu les fils d'Ingimundr la première, elle les aurait rendus fous furieux en sorte que tout le décor aurait été renversé, pour eux, sens dessus dessous. Sa posture et ses façons de faire se retrouvent dans bien d'autres folklores ou traditions. Voir Thompson, *Motif Index of Folklore Literature*, t. II, p. 312 ; en

Islande : la *Saga de Kormákr*, chap. x ; la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. xxxvii (p. 464) ; *Gull-Thóris Saga*, chap. xvii.

2. Le *Landnámabók* dit ici plus férocement : « [...] et la lança dans la figure de Ljót ». Texte : *bad hann aldri thrifask*, littéralement, « lui souhaita de n'être jamais heureux », ou, comme j'ai traduit, de ne jamais reparaître (voir *Edda*, *Sigurdarkvida in skamma*.). Il y a évidemment ici, de façon sous-entendue, une crainte de voir les êtres maléfiques se réincarner.

3. Ljót emploie ici une tournure *(thér yrdid at gjalti)* dont on a démontré l'origine irlandaise, *gjalt* désignant l'individu devenu fou de terreur. Voir aussi n. 1, p. 228 et n. 1, p. 695.

4. Sur des conceptions similaires dans d'autres textes norois, voir *Drei Lygisögur*, ouvr. cité, p. 57.

5. Snorri dit bien (*Ynglinga Saga*, chap. vii) que la pratique de la sorcellerie ou de la magie, qu'elle soit le fait de femmes ou d'hommes, entraîne une fatigue physique considérable. C'est apparemment de cela que meurt la vieille Ljót, dépitée de son échec.

6. Expression conventionnelle pour désigner un marchand : *farmadr*, il faisait des voyages, c'était un voyageur.

7. Les combats de chevaux étaient une des distractions les plus prisées et, sans doute, les plus anciennes du Nord. Ils dégénéraient en rixes sanglantes, comme le prouve plus d'une saga. Voir n. 1, p. 460.

Page 1009.

1. Le *leid* est le *thing* local d'automne, par opposition au *várthing* ou *thing* local de printemps. Il n'y avait qu'un *thing* général par année, à Thingvellir, l'*althing*. Voir n. 1, p. 520.

2. L'indication ne contredit pas la suite de la saga, où Thorsteinn demandera à son frère Thórir de lui céder définitivement le *godord* (chap. xxxvii, p. 1028). On a de nombreux exemples du fait : le détenteur officiel — par droit d'aînesse, généralement — du *godord* en laisse l'administration effective à quelqu'un d'autre, mieux placé.

3. Le *Landnámabók*, chap. clxxx, donne pour femme de Thorsteinn Thurídr Gydja (la Prêtresse), ce que confirme notre saga, chap. xxxvi, p. 1026. Il doit donc s'agir ici d'un lapsus, ou d'une déformation du surnom de Thurídr. On sait que la tendance à substituer le surnom au prénom d'une personne est des plus courantes en Islande. On en aura un bon exemple à la fin de la saga, avec Thorkell Krafla, couramment appelé Krafla. Quant à Víga-Bardi Gudmundarson, c'est un des personnages principaux de la *Saga du combat sur la lande* et il intervient dans plusieurs autres sagas.

4. Lieux (Séjour) de Smidr.

5. La plupart de ces lieux sont inhabités aujourd'hui, encore que les archéologues y aient retrouvé des vestiges qui pourraient dater de l'époque considérée. Le nom Undunfell est le résultat de toute une série de déformations ; son énoncé originel devait être Undornfell, mont d'*undorn*, ce dernier mot signifiant l'heure du *dagmál*, c'est-à-dire de notre petit déjeuner, soit neuf heures du matin : en effet, le soleil donne sur ce mont à cette heure-là. Comparer avec la Roche-à-Sept-Heures des Ardennes françaises.

6. Comme il advient assez fréquemment dans les sagas, ce Thórólfr n'a pas du tout été mentionné jusqu'à présent.

7. Il est difficile de savoir si nous tenons ici une tradition authentique, ou une version islandaise d'une fable colportée à travers toutes les nations chrétiennes. Le Nord connaît quantité d'histoires d'animaux ensorcelés (*Ragnars Saga lodbrókar, Herrödar Saga ok Bósa, Thorsteins Tháttr uxafóts*), mais il n'y a qu'ici que nous ayons affaire à des chats. Toutes les histoires de chats ensorcelés que compte le folklore islandais plus récent semblent venir de Grande-Bretagne (voir I. Boberg, *Sagnet om den store Pans Död*, Copenhague, 1934). On sait que les chats jouent un rôle considérable dans les superstitions celtiques.

Page 1010.

1. Le texte dit, comme d'habitude en ce cas, *Austmadr*, homme de l'Est. L'usage, pour le *godi*, d'être le premier à se rendre à un bateau marchand, d'y acheter les marchandises de son choix et d'inviter le capitaine — un Norvégien donc — à venir passer l'hiver chez lui, est couramment attesté. De là le possessif « son ». Une des versions du *Landnámabók* (le *Thórdarbók*) appelle ce Norvégien Hallvardr.

2. Lieux de Sleggja, c'est-à-dire de « la Masse », surnom de Thórólfr.

3. Verbe *magna*, sur le substantif *megin*, tous deux termes magiques impliquant l'idée de force, de puissance, de capacité de victoire. Voir l'*eiginn máttr ok megin* (force propre et capacité de réussite) des textes religieux.

Page 1011.

1. Il doit y avoir ici un souvenir de pratiques religieuses fort anciennes, précipiter un condamné dans un bourbier sacré étant une pratique bien attestée (même en Islande, où des toponymes comme Blótkelda [bourbier sacrificiel] se rencontrent). D'autre part, nous sommes en présence d'une sorte de suicide de la part de Thórólfr. Enfin, d'autres textes (*Saga des vikings de Jómsborg, Saga de Thórir à l'or, Saga de Hálfdan fils d'Eysteinn*) présentent des personnages qui, semblablement, se jettent dans la mer ou dans un lac avec leur cassette d'or.

2. Lieux de Már.

3. Le texte dit : « Il était *fjölkunnigr* », il savait quantité de choses (voir n. 2, p. 966).

Page 1012.

1. Cette terre, qui va faire l'objet de contestations violentes, est appelée Hjallaland dans le suite de cette saga, de même que dans le *Thórdarbók*. Comme elle donnera lieu à âpres querelles, elle est surnommée Deildarhjalli (d'après *deild*, contestations, querelles). Un *hjalli* est une sorte de terrasse sur le flanc d'une montagne.

Page 1013.

1. Le *Landnámabók*, chap. CCXXXIV, ne parle que d'un neveu de Már, Styrbjörn, fils de Halla, sœur de Már.

Page 1014.

1. E. Ó. Sveinsson, cherchant où pouvait se trouver ce Kársnes, note la présence dans cette saga (chap. XXXV, p. 1024) d'un certain Eyjólfr de Kársnes. Or, s'il n'existe plus de Kársnes, il se trouve dans la région, aujourd'hui encore, un lieu dit Eyjólfsstadir.

2. Toute une série de croyances superstitieuses défile ici : Thorgrímr est capable d'émousser le tranchant des épées et des haches, et de faire ressusciter les morts. Ces motifs ont été étudiés en détail par E. Ó. Sveinsson dans sa thèse : *Verzeichnis isl. Märchenvarianten*, Helsinki, 1929, p. XXXVIII et suiv. Ils sont familiers des Sagas légendaires et de certains poèmes de l'*Edda*.

3. Est-il besoin de dire que ce genre de blessure était jugé particulièrement humiliant ?

4. *Húfa* : capuchon ; *hylr* : l'endroit profond de la rivière ou de la mer. Il existe encore aujourd'hui dans la région plusieurs noms de lieux-dits construits sur *Skinnhúfu* (Capuchon-de-Peau).

Page 1015.

1. Laisser à quelqu'un le droit de juger seul (*sjálfdoemi* ou *eindoemi*) était un honneur signalé. En général, la peine infligée était moins sévère que si l'on suivait la procédure légale (voir n. 4, p. 219).

2. *Hrútafjardará* : rivière du Fjord-du-Bélier ; *Jokulsá* : rivière du Glacier. Les proscriptions ou bannissements limités dans l'espace étaient pratique courante.

3. C'est la compensation normale pour un homme libre.

4. Le *Landnámabók*, chap. CLXXXIII, ratifie, dans l'ensemble, ces événements et cette décision.

5. Le surnom se substitue au nom.

6. Plaine des Renards.

6. C'est le surnom de Thorbjörg qui est intéressant : il y a dans son suffixe, *-bót*, une idée d'amélioration, de perfectionnement, partant de gloire. On a ainsi, et toujours à propos de femmes, des Danmarkarbót (sur la fameuse pierre de Jelling : Gloire-du-Danemark), des Sveitarbót (Gloire-des-Contrées). Une autre forme de *boejarbót* (que porte notre texte) est *bekkjarbót* (Gloire-du-Banc).

Page 1016.

1. Rivière de Fridmundr.

2. Le texte mentionne, seul parmi nos sources noroises, des *blótgrafar* ou fosses sacrificielles. Il peut s'agir de ces *blótkeldur* que nous avons signalées n. 1, p. 1011 — encore que la suite nous montre l'homme « sortant » de ses fosses comme s'il s'agissait de sortes de souterrains —, ou de puits sacrificiels, puits à offrandes, tel celui de Budsene, au Danemark. Adam de Brême décrit quelque chose de ce genre à Uppsala (en fait, le Gamla Uppsala d'aujourd'hui ; voir *Gesta Hammaburgensis*, IV, livre XXVI, scolie), et de même Thietmar de Merseburg à Lejre. La *Kjalnesinga Saga*, texte hautement sujet à caution, dépeint une fosse de ce genre en son chapitre II. Mais les grandes sagas des Islandais sont extrêmement discrètes sur le compte de ces pratiques, dont la fréquence, dans le reste du monde germanique, ne peut toutefois pas être révoquée en doute.

3. Voir n. 8, p. 3.

Page 1017.

1. Le texte emploie ici le mot *fylgjur*, singulier *fylgja*, personnifications du destin attaché à une personne donnée. Voir la Notice, p. 1792.

2. Marécage des Pleurs. E. Ó. Sveinsson note que, si le nom a

disparu, il existe bien toujours des marécages dans le voisinage. La conduite de Peau-d'Enfer rappelle assez bien celle d'un certain Nagli, dans la *Saga de Snorri le Godi*, chap. XVIII, p. 228-229.

3. Confirmé par le *Landnámabók* « (*Thórdarbók*) : Thorsteinn et les siens tuèrent Thórólfr Peau-d'Enfer et deux autres hommes. »

Page 1018.

1. Pré de l'Ile.
2. Pour y passer la nuit.
3. Notation quasi conventionnelle pour désigner des gens riches, fastueux. Le vêtement courant était en *vadmál*, bure grossière brune ou marron. Voir n. 3, p. 275.
4. Finnbogi est le héros de la *Finnboga Saga*.

Page 1019.

1. Tous ces personnages sont inconnus par ailleurs.
2. Les nuits d'hiver, *vetrnaetr*, se situaient les 23 et 24 octobre, ouvrant l'« hiver » qui commençait le 25 (voir n. 3, p. 587). En fait, le Nord ancien ne connaissait que deux saisons à proprement parler, l'hiver et l'été. Les nuits d'hiver étaient des dates importantes du paganisme; on célébrait alors d'importants sacrifices. Elles restèrent longtemps des dates clefs de la vie courante : transactions, mariages, etc., avaient lieu à ce moment-là.
3. Les Islandais étaient extrêmement chatouilleux sur le compte des préséances. Y manquer ou les négliger entraînait couramment haines et désirs de vengeance. Voir n. 2, p. 13 et R. Boyer, *L'Islandais des sagas d'après les Sagas de contemporains*, Paris, SEVPEN, 1967.
4. L'épée nordique était longue et à deux tranchants. La poignée était, soit terminée en pommeau et raccordée à la lame par une garde transversale, soit encadrée de deux gardes parallèles, comme ici. C'était, semble-t-il, une arme redoutable, encore que d'un maniement peu commode en raison de sa longueur et de son poids.

Page 1020.

1. Le texte emploie le verbe *lýsa*, dans l'expression *lýsa vigi*, qui est le vocable légal : tout auteur d'un crime se devait de le faire connaître aussitôt le forfait perpétré. Sinon, il était coupable de crime honteux, ou *mórd* (voir n. 2, p. 859). Il ne s'agit pas ici de crime, mais de coup reçu. Prendre des témoins officiels de toute offense était une condition *sine qua non* pour toutes poursuites judiciaires ultérieures.
2. Si nous savons bien ce que sont les « colliers de terre » (*jardarmen*; voir n. 5, p. 580), l'utilisation qui en est faite ici, et dont notre texte fournit le seul exemple connu, laisse pantois. Il s'agissait vraisemblablement de bandes de gazon longitudinales que l'on découpait et dressait les unes contre les autres. Ce procédé fait partie intégrante de la cérémonie païenne de la fraternité jurée, telle qu'elle est attestée et décrite par la *Saga de Gísli Súrsson* (chap. VI, p. 580-581) ou la *Saga des frères jurés* (chap. II, p. 639). E. Ó. Sveinsson assimile le présent passage aux fourches caudines du monde romain. Figure dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. CXIX, p. 1392-1393, un sarcasme décoché à Skapti Thoroddsson qui pourrait évoquer le même usage. Dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. XLIII, p. 417, il s'agit d'une forme d'ordalie — l'ordalie

sous toutes ses formes ayant été bien connue du Nord. Quiconque passait sous les « colliers de terre » sans les faire tomber se trouvait disculpé.

3. Le mot *troll* désigne à l'époque d'affreux géants constitutifs du monde primitif et hautement maléfiques (voir n. 2, p. 772). Toutefois, ici, ils ont déjà pris une forme dégradée qui prouve le succès de l'Église dans son entreprise de dévaluation du paganisme ancien : le sens équivaut à « diables, démons ».

4. Snorri Sturluson, dans le *Skáldskaparmál*, de l'*Edda*, cite exactement la même phrase, attribuée à Hrólfr-Kraki à destination du roi Adils : « Je l'ai fait se courber comme un porc, celui qui est le plus puissant des Sviar. » En fait, Hrólfr avait amené Adils à se courber pour ramasser le Sviagríss (littéralement, le verrat des Sviar, un trésor national sur le compte duquel nous ne pouvons que conjecturer). Par *Svinbeygda ek nú thann, er rikastr er med Svíum*, il faut entendre : « je l'ai fait se courber pour [ramasser] le porc », et non « comme » un porc. Il est probable que l'auteur de notre saga n'entendait plus le sens véritable de l'expression, sans doute devenue proverbiale à l'époque.

Page 1021.

1. Provoquer en duel *(hólmganga)* était une façon légale et hautement codifiée de régler un litige (voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LXV, p. 143 et n. 1). On en trouvera une brève description dans la *Saga de Kormákr*, trad. F. Durand, Caen, Heimdal, 1975, p. 31, n. 1.

2. Confirmé, lieu précis à part, par le *Landnámabók* dans la version du *Thórdarbók*. Le duel tire son nom norois *hólmganga* (démarche dans l'îlot) du fait qu'il devait se tenir dans une île; voir n. 9, p. 573.

3. Les propos de Jökull sont d'une grossièreté insigne : chienne et jument ne jouissaient pas d'une grande faveur dans le Nord antique (voir n. 2, p. 711). Surtout, Jökull gratifie son ennemi d'insultes qui inversent son sexe : il n'était pas de provocation plus grossière pour un Islandais.

4. Sur le *níd*, textes ou procédure infamants, et le *nídstöng*, bâton d'infamie, voir ici n. 3, p. 114 et n. 3, p. 119, et l'ouvrage fondamental de Bo Almqvist, *Norrön niddiktning*, I, Göteborg-Uppsala, 1965.

5. Le texte emploie ici le terme caractéristique *vit*, difficilement traduisible, qui dénote une intelligence pratique des faits et des choses qui était tenue pour le summum de la valeur humaine.

Page 1022.

1. On ne sait rien de ce Faxa-Brandr, sinon qu'un lieu-dit porte encore aujourd'hui son nom : Faxa-Brandsstadir.

Page 1023.

1. *Faxi* signifie proprement « crinière ». Dans la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr*, Hrafnkell voue un culte particulier à un étalon appelé Freyfaxi, « crinière de Freyr » (dieu qui avait pour animaux préférés le verrat, le cheval et, parfois, comme dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, chap. IX, p. 1073 et n. 1, le bœuf). La question a été abondamment traitée; voir J. de Vries, *Altgermanische Religionsgeschichte*, Berlin, 1957, t. II, p. 97-98.

2. On a donc ici le détail des opérations du *níd* (voir n. 4, p. 1021). La

concordance avec la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (chap. LVII, p. 119) eſt remarquable. Il semble bien qu'au fond de toutes ces ténébreuses pratiques repose une croyance profonde dans les *landvaettir* ou esprits tutélaires d'un lieu. C'eſt pour les effrayer, les chasser que l'on érige le bâton d'infamie. Le rapport à faire avec les proues horribles des bateaux vikings eſt clair : ces figures grimaçantes avaient le même rôle et devaient donc faciliter les incursions à terre des assaillants (voir n. 3, p. 19). Le *Hauksbók*, une compilation du XIV[e] siècle, précise bien qu'il faut enlever la figure de proue en queſtion lorsque l'on accoſte dans des intentions pacifiques, « afin que les landvaettir ne soient pas effrayés ».

Page 1024.

1. On admirera avec quelle maîtrise le *Thórdarbók* du *Landnámabók* résume en quelques lignes tout ce chapitre : « Bergr le Roide était neveu de Finnbogi le Fort-de-Borg. Thorgrímr épousa la fille de Skídi de Skídaſtadir dans le Vatnsdalr. C'eſt là que Jökull frappa Bergr avec les gardes de son épée, à la noce ; à cause de cela, Thorſteinn devait passer sous trois colliers de terre au thing du Húnavatn, mais ne le voulut pas ; alors, Finnbogi provoqua Thorſteinn en duel, et Bergr provoqua Jökull. Faxa-Brandr habitait en haut de Hólar ; il alla au duel avec Thorſteinn, à Vídidalsey. C'eſt là que Jökull érigea un bâton d'infamie contre Finnbogi. »

Page 1026.

1. La *Saga de Finnbogi* dit semblablement que Finnbogi se transporta à Trékyllisvík, mais ajoute que Bergr tomba devant les gens de Vatnsdalr.

2. Ces femmes ne sont pas connues par ailleurs ; mais E. Ó. Sveinsson note qu'il exiſte encore un lieu dit Gróuſtadir, « lieux de Gróa ».

3. Voir n. 3, p. 1009.

4. On ne saurait trouver, sinon dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, une meilleure caractérisation de la *hamingja* ou chance attachée à une famille donnée (chap. IX, p. 1071 et n. 1). Voir la Notice, p. 1791. Le mot *hamingja*, toutefois, ne figure pas dans le texte, mais bien la circonlocution que j'ai fidèlement traduite : *kona sú, er fýlgt hafdi heim fraendum*, où l'on notera le verbe *fylgja* (seconder, suivre, protéger), qui renvoie au subſtantif *fylgja* (esprit tutélaire).

Page 1027.

1. Quelles que soient les explications que l'on invoque pour ce geſte inattendu (toucher les yeux), il convient de faire remarquer que c'eſt là une des pratiques conſtantes dans les *vitae* latines de saints, dont on sait qu'elles furent abondamment traduites en Islande (*Heilagra manna Sögur, Poſtola Sögur*).

2. Tourner dans le sens inverse de la marche du soleil (*andsoelis*, contre *réttsoelis*) eſt une pratique abondamment atteſtée dans tout contexte magique en vieux norois (voir la *Saga de Grettir*, chap. LXXIX, p. 932). Même dans un texte clérical, comme *Fóns Saga helga* (une des Sagas des évêques), on voit un évêque, saint de surcroît, respecter cette habitude pour obtenir la résurrection d'un pendu.

3. Le texte porte ici *gifta*, pour chance. Voir la Notice, p. 1791.

4. Le terme utilisé ici, *gizki*, ne se rencontre que dans cette saga.

E. Ó. Sveinsson suggère de voir dans ce mot une contraction pour *geitskinn*, peau de chèvre. L'idée est fort plausible : la chèvre jouait un rôle certain dans les pratiques magiques. Quant à la pratique en général (agiter un linge pour provoquer un effet magique), elle se retrouve, sous diverses formes, dans maints autres textes (en particulier *Ynglinga Saga*, chap. XLVI).

5. « [...] et elle mourut elle-même », ajoutent deux autres manuscrits. De tels phénomènes sont fréquemment attestés, en particulier au début de la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* (chap. I, p. 1173). L'Islande a connu — toute magie mise à part — un nombre impressionnant de ces glissements de terrain meurtriers au cours des siècles.

6. Le *Thórdarbók* du *Landnámabók* résume avec bonheur, et plus de clarté, ces événements : « Gróa et Thórey arrivèrent en Islande. Gróa habita à Gróustadir près de Hof. Thórey habita dans le Vestrhóp à Thóreyjarnúp. Alors, Gróa fit un banquet d'automne pour Thorsteinn et ses frères. Thorsteinn rêve trois fois qu'il ne devait pas y aller. Alors, Gróa provoqua un glissement de terrain sur tous les gens qui se trouvaient là, par magie. »

7. L'exposition des enfants *(útburdr)*, pour révoltante que soit la pratique, semble avoir été courante à l'époque, en particulier quand le père ne voulait pas reconnaître son enfant, ou, comme ici, quand il y avait rivalité entre l'épouse légitime et une ou des concubines (voir n. 1, p. 57). Cette Nereidr appartient, s'il faut en croire le chapitre XLIII (p. 1040) à la lignée des célèbres *jarls* des Orcades. Peut-être est-ce elle qui est mentionnée dans la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. LXXXIX, p. 1346 et n. 5).

Page 1028.

1. Il y a dans le mot *krafla* une idée de palpitation, de frémissement, de bouillonnement. Un cratère de volcan porte ce nom, ainsi qu'une source chaude (Kraflandi).

2. À toutes les réunions légales de quelque durée, la coutume était de loger dans des baraquements provisoires ou *búd* : les fondations en étaient permanentes, et l'on montait une sorte de tente ou de toile en guise de toit pendant la durée du *thing* (voir n. 1, p. 580).

3. Ingólfr joue au *knattleikr*, une sorte d'ancêtre du « base-ball » américain. Voir n. 4, p. 593.

4. Valgerdr est l'héroïne, avec Hallfredr, de la *Saga de Hallfredr*, qui rend semblablement compte des entreprises galantes d'Ingólfr.

Page 1029.

1. Ce sont les *mansöngsvísur*. La loi condamnait très sévèrement de telles façons de faire, jugées insultantes tant pour l'intéressée que pour sa famille (voir n. 3, p. 667). Les *mansöngsvísur* pouvaient avoir un contenu érotique accentué : voir par exemple, dans Renauld-Krantz, *Anthologie de la poésie nordique ancienne*, Gallimard, 1964, p. 202, la strophe qu'inspira à un inconnu la belle Steingerdr.

Page 1030.

1. Voir chap. XLII et XLIII, p. 1037 et suiv. Il faut sans doute comprendre que Thorkell a été élevé d'abord chez Klakka-Ormr, puis chez son père, enfin chez son oncle Thórormr.

2. La strophe est intégralement citée dans la *Saga de Hallfredr*, chap. II, *vísa* I. En voici la seconde moitié :

Et moi aussi, dit une vieille,
Je veux avec Ingólfr danser
Aussi longtemps que garderai
Deux dents à la gencive supérieure.

3. Existe aujourd'hui la ferme de Gudrúnastadir, dont on pense qu'elle est l'ancienne Gudbrandsstadir.

4. *Haukagil* : vallon du Faucon, ou val de Haukr. Ásdís, déjà nommée chap. XVI, p. 991, est appelée Hildr dans le *Landnámabók* (chap. CIX).

5. C'était une preuve d'amour, pour une jeune fille, que de confectionner de beaux atours pour son galant. Voir n. 3, p. 584.

6. Lande des Forêts-Bleues.

7. Voici l'un des personnages conventionnels, et répugnants à souhait, de toute saga : le *flugumadr* ou tueur à gages.

Page 1031.

1. Laisser un cadavre sans sépulture équivalait, pour le meurtrier, à avoir commis un crime honteux *(mórd)* et non un crime « correct » *(víg)* (voir n. 1, p. 188). Mais recouvrir le corps de pierres était un traitement méprisant, réservé aux voleurs et bandits de grand chemin.

2. Quand on n'avait pu faire autrement que de tuer quelqu'un, ainsi en cas de légitime défense, ou alors si la victime s'était mis dans un état tel qu'elle avait perdu son caractère d'inviolabilité ou *helgi*, il était parfois admis que l'on ne versât pas de compensation pour elle.

Page 1032.

1. Le *minnthak*, sorte de gâteau confectionné par des esclaves irlandais, est connu et décrit par le *Landnámabók*, chap. VIII. Voir R. Boyer, *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, ouvr. cité, p. 7 et n. 3. On ne sait plus aujourd'hui où se trouvait le lieu dit Minthakseyrr.

2. Plaisante expression pour signifier qu'il s'était trouvé souvent dans des batailles.

Page 1033.

1. Vaux aux Angéliques. Cette plante, aux vertus diverses, médicinales en particulier, était connue pour ses propriétés dès le Moyen Âge. Elle pousse en abondance en Islande, et joue un rôle important dans l'une des scènes les plus célèbres de la *Saga des frères jurés*, dans la version du *Flateyjarbók*).

2. Ce type d'arme est nommé *fjadraspjót* dans le texte (le mot *fjödr*, dont dérive *fjadra-*, s'applique à une nageoire de poisson). La description laisse entendre que ce n'était pas là une arme ordinaire.

Page 1034.

1. Voir n. 2, p. 876.

2. Marécages de la Chute-de-Svartr.

Page 1035.

1. L'ensemble de ce chapitre est confirmé par le *Landnámabók*, chap. CLXXX, avec des variantes de détail.

2. C'est-à-dire pour quinze grandes centaines (de cent vingt) d'aunes

de *vadmál*, soit mille huit cents aunes, ce qui correspond à une somme considérable.

3. La *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* dit la même chose d'Egill; voir chap. LXXV, p. 163 et n. 2.

Page 1036.

1. Le *Landnámabók (Thórdarbók)* dit qu'Ingólfr tua deux hommes d'un seul coup et en occit trois autres encore.
2. Colline d'Ingólfr.
3. Ce sont les dispositions du *Grágás*, Ia, 142.

Page 1037.

1. Le texte dit: était très *hamrammr* (dont il existe un synonyme: *rammaukinn*). Cela veut dire qu'il est capable d'entreprendre un *hamfar*; voir n. 3, p. 983.
2. C'était un magicien (voir n. 3, p. 1011).
3. Klakka-Ormr doit être le Hallormr du chapitre XXI, p. 998, frère de Thórormr et mari de Thórdís, fille d'Ingimundr.
4. *Einmánadr*: d'environ la mi-mars à la mi-avril. Une des grandes réunions de la vie publique *(einmánadarsamkváma)* avait lieu à ce moment-là.
5. Le texte vient de dire que cette réunion devait se tenir à Kárnsá, ce qui semble plus logique, Kárnsá étant situé au milieu d'un district — le *Landnámabók* ne parle d'ailleurs pas de Forsoeludalr. La suite prouve toutefois que c'est bien en ce dernier lieu que s'est tenue la réunion.
6. Cette constatation, sous forme de dicton, revient dans d'autres textes en particulier dans les Sagas légendaires.
7. Sa *fylgja* qui prend, en effet, parfois, l'allure d'un cheval étalon (*marr*). On sait que la *mara* (jument, peut-être, selon Snorri Sturluson) est notre « cauchemar ».
8. On comparera cette interprétation de rêve avec celle de la vision de Thórdr dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. XLI, p. 1266.

Page 1038.

1. Le texte dit: *taparöx*. Le mot comme la chose sont certainement d'origine slave (vieux slavon *toporu*), et rappellent les expéditions vikings, suédoises surtout, vers la mer Noire et Byzance, à travers la Russie.
2. Nous sommes encore en présence d'un magicien.

Page 1039.

1. Godi de Kárnsá.
2. Sur ce *jarl* Sigurdr, voir la *Saga des Orcadiens*, ou la *Saga de Snorri le Godi*, chap. XXIX, p. 252 et n. 2.
3. La garde personnelle d'un roi ou d'un *jarl*. Le mot, comme l'institution sans doute (qui toutefois prolonge l'ancienne *drótt* nordique), sont d'origine anglo-saxonne. Voir n. 1, p. 10.

Page 1040.

1. Ce sont là les mœurs des vikings: une fois monté à terre, là où l'on plantait l'étendard du capitaine ou chef, il fallait par la suite apporter tout le butin, que l'on partageait une fois le coup de main terminé.

2. E. Ó. Sveinsson fait remarquer qu'il a existé en Écosse des sortes de châteaux faits de pierres entassées, ou *brochs*, dont l'allure coïncide assez bien avec la description faite ici.

3. On a calculé que le trésor ainsi estimé correspondrait à sept mille six cent quatre-vingts aunes de *vadmál*.

4. On se rappelle que Nereidr est donnée pour une esclave. Il était relativement facile aux esclaves de s'affranchir, et de diverses façons (voir n. 2, p. 616), mais assez rares sont les textes qui, comme ici, donnent l'indication précise du montant du rachat. Le marc pesait environ deux cent quatorze grammes d'or.

Page 1041.

1. Lac aux Cochons.

2. Gudmundr le Puissant de Mödruvellir — a qui est consacrée une collection de dits, la *Saga des gens de Ljósavatn* (*Ljósvetninga Saga*) — est un des personnages les plus célèbres et les plus fréquemment cités de l'Islande républicaine. Voir n. 3, p. 979.

3. C'est-à-dire Klakka-Ormr, chez lequel Thorkell habitait encore.

4. Le texte dit de façon savoureuse que Hildr régnait *fyrir innan stokk*, « à l'intérieur de la maison ».

Page 1042.

1. Ce personnage, qui porte au demeurant un prénom extrêmement rare en Islande, paraît avoir été inventé pour les besoins de la cause.

Page 1043.

1. *Verkmanna dyrr*, notation très peu fréquente. L'indication habituelle est *nordrdyrr*, par opposition à *sydrdyrr* comme cinq lignes plus bas.

2. Le texte dit *set*, une sorte de plancher surélevé qui court le long des murs latéraux et doit équivaloir aux bancs dont il est question d'habitude. On s'y asseyait et l'on y dormait.

3. Je traduis par « coursive », faute de mieux, et bien qu'il ne s'agisse évidemment pas d'un navire, le mot *skot*. Pour se protéger du froid, on disposait parallèlement aux murs, à une distance assez grande pour qu'un homme puisse y passer, comme dans ce texte, une cloison de bois : l'intervalle entre elle et le mur est le *skot* (voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LVIII, p. 121). On en trouvera un bon exemple dans la *stafkyrka* de Wang (aujourd'hui en Pologne). Outre que le *skot* pouvait permettre à un homme de s'enfuir, comme ici, il pouvait servir aux rendez-vous amoureux.

4. Caverne de Krafla. E. Ó. Sveinsson dit tenir d'un connaisseur des lieux qu'il existe des ruines d'une grotte à cet endroit.

Page 1044.

1. Montagne de la Prophétesse. Cette prophétesse, connue par d'autres textes, a donné matière à un conte populaire rapporté par Jón Árnason. Un document extrêmement curieux, qui date d'environ 1200, répartit l'héritage de Spákona (à la fois surnom et nom propre).

2. Il existait trois possibilités de mettre un terme à un conflit : la voie légale ou *sókn*, qui entraînait condamnations et amendes ; la voie amiable ou *saett*, qui fixait des compensations ; la voie de l'arbitrage ou *görd*, dont il sera ici question.

Page 1045.

1. *Högnudr* signifie proprement : qui apprivoise, qui domestique. Toute *völva* (magicienne, voyante) qui se respecte dispose d'un bâton magique de ce genre (voir n. 1, p. 553). Les vertus de celui-ci sont de frapper d'amnésie momentanée la victime choisie.

2. Thème courant dans les récits populaires, islandais ou non, que celui du vêtement qui assure invisibilité à qui le porte. Il convient toutefois de signaler que le Nord connaissait un casque ou heaume d'invisibilité : il en est question dans les lais héroïques de l'*Edda poétique* où Sigurdr en est le possesseur.

3. La condamnation à mort n'existant pas, il fallait choisir entre bannissement, proscription ou amendes en argent ; voir n. 1, p. 606.

4. C'est l'opération bien attestée du *handsal*, ou *handtak*, ou *handaband* : conclusion solennelle de transactions par serrement de mains. Voir n. 1, p. 413.

Page 1046.

1. Ce proverbe, rendu littéralement, signifie : que nous ayons eu affaire à trop forte partie.

2. Ce chapitre est confirmé, en trois lignes, par le *Landnámabók* (*Thórdarbók*).

3. On saisit sur le vif le principe d'écriture de cette saga : c'est bien parce qu'il devient « chef des gens de Vatnsdalr » que Thorkell se trouve désormais sur le pavois.

4. Les amours de Hallfredr et de Kolfinna constituent la trame de la *Saga de Hallfredr*, qui suit de près, en son chapitre x, le développement que l'on vient de lire.

5. Le *leid* (voir n. 1, p. 1009).

Page 1047.

1. L'ensemble de ce chapitre est confirmé, avec quelques variantes, par le *Landnámabók* (*Thórdarbók*).

2. Ce Thorvaldr a eu l'honneur d'un dit : *Thorvalds Tháttr hins vidförla* (*Dit de Thorvaldr le Grand-Voyageur*).

3. Le fait que ces *berserkir* se soient appelés tous les deux Haukr pourrait venir de ce qu'ils auraient été jumeaux. On se gardera toutefois de prendre le passage au pied de la lettre : il peut aussi bien s'agir d'un épisode légendaire et comme obligé en l'occurrence. Le thème lui-même revient dans tous les récits de la christianisation de l'Islande, la seule variante concernant le nombre des *berserkir*.

Page 1048.

1. C'est-à-dire comme un nourrisson, la corne tenant lieu de biberon.

2. Sur tous ces événements, le *Dit de Thorvaldr le Grand-Voyageur* donne de plus amples détails.

3. Ravine de Haukr (des Haukar, en fait) : l'endroit s'appelle toujours ainsi.

Page 1049.

1. Le texte utilise ici une formule intéressante : *audadisk í hvítavádum* (mourut dans ses « blancs habits », soit : *in alvis*, dans le costume du

baptême) qui revient fréquemment dans les inscriptions runiques de l'âge viking. Voir n. 2, p. 475.

2. Ce qui revient à dire : en 999, après le célèbre *althing* où, en effet, le christianisme fut légalement adopté par tous les Islandais, événement rapporté à loisir par Ari Thorgilsson le Savant dans son *Livre des Islandais*, et par bien d'autres textes. Les sources divergent sur le point de savoir si Thorkell se fit baptiser, ou s'il reçut simplement la *prima signatio* ou ondoiement (voir n. 2, p. 787).

3. Les événements assez obscurs que relate ce chapitre ne sont pas vraiment confirmés par les autres sources.

4. Le *Landnámabók* (version du *Thórdarbók*) appelle Thorgrímr l'homme en question.

5. Ce Reykjavellir serait en fait Hveravellir.

6. La descendance d'Aevarr le Vieux est connue par quantité d'autres textes.

7. Ce surnom signifie que Thórólfr était *godi* (dans un sens profane et second du terme : quelque chose comme meneur) dans les *leikar*, proprement « jeux », mais sans doute une sorte de danse ou pantomime qui paraît avoir été fort prisée à l'époque. Pour une étude plus détaillée de la question, voir R. Boyer, « Paganism and Literature : the So-called "Pagan Survivals" in the *Samtídarsögur* », *Gripla*, Reykjavík, I, 1975, p. 148-151 en particulier.

8. Starri le Duelliste, bien connu par d'autres textes (voir n. 1, p. 559).

9. Autre personnage bien connu.

10. Comprendre : de dire oui à ce qu'il venait de dire en irlandais. On comparera ces façons de faire à celles qui ont été exposées chap. XXXVI, p. 1027 et n. 2. La ronde rappelle celle que, selon d'autres textes, il fallait faire autour de la *völva* en exercice (voir D. Strömbäck, *Sejd*, ouvr. cité, p. 118 et suiv.). D'autre part, le fait qu'il soit parlé irlandais, s'il ne dénote pas de la part de l'auteur une quelconque intention plus ou moins satirique, pourrait signifier, comme le pense E. Ó. Sveinsson, que nous serions en présence de procédés d'origine celtique — l'influence celtique sur l'Islande ancienne étant considérable.

Page 1050.

1. Ce Thorfinnr, inconnu par ailleurs, est nommé Finnr Jóruson par le *Landnámabók* (*Thórdarbók*).

2. *Breidavad* : Large-Gué ; la Blandá est une rivière.

Page 1051.

1. C'est l'actuelle Trondheim. Son nom signifierait Demeure-de-Thrándr, l'ancêtre éponyme de l'endroit.

2. Njördr, le principal dieu vane, était le dieu de la richesse. Snorri l'appelle *fégjafagud* (dieu qui donne les biens) ou Njördr *inn audgi* (le Riche).

Page 1052.

1. Ce chapitre est résumé en termes à peu près identiques par le *Landnámabók* (*Thórdarbók*), peut-être plus clair : « Föstólfr et Thjóstólfr habitaient à Engihlid dans le Langadalr. Ils accueillirent un condamné qui s'appelait Thorgrímr. Húnrodr et Thórólfr Leikgodi du Kjölr assassinèrent ce dernier. Après cela, Föstólfr et Thjóstólfr assassinèrent Úlf-

hedinn, frère de Húnrodr, près du Grindalœkr. Ils habitaient alors à Holt et Finnr Jóruson de Breidabólstadr dans le Vestrhóp, parent de Föstólfr, les recueillit, et Thorkell Krafla les fit passer à l'étranger. Úlfhedinn tint cachées ses blessures et ordonna de ne pas chercher à le venger, disant que le sort ne le permettrait pas. Ensuite, Föstólfr et Thjóstólfr tuèrent, à l'est en Norvège, Skúmr, affranchi de Húnrodr, qui avait de grands biens, et envoyèrent tout l'argent en Islande à Húnrodr et alors, ils furent pleinement réconciliés. »

2. Un manuscrit ajoute : « Puis il leur recommanda ses parents et amis intimes. Thorkell se prépara très chrétiennement à mourir, comme il lui convenait, car c'était un bon chrétien, observant bien sa foi. »

SAGA DE GLÚMR LE MEURTRIER

NOTICE

La *Saga de Glúmr le Meurtrier*[1] conte l'histoire d'un héros, Glúmr, fils d'Eyjólfr, fils d'Ingjaldr, fils de Helgi le Maigre, colonisateur de la vallée de l'Eyjafjördr, située dans le nord de l'Islande. Comme tous les textes du genre, elle narre brièvement l'histoire des ancêtres de Glúmr, puis le parcours du héros : comment il parvient à la première place dans son district et maintient sa puissance durant vingt années, comment il perd son rang par ses injustices répétées et son caractère tyrannique et orgueilleux puis tente de recouvrer sa prédominance; enfin comment il meurt, fendu d'oreille, décrépit et aveugle mais ayant conservé au cœur l'indomptable énergie à quoi il a dû de se hisser au premier plan. L'histoire d'un homme exceptionnel donc, mais aussi celle de tout un district, car ses adversaires sont nombreux, celle d'une civilisation et d'une conception de l'homme et du destin qui fait souvent se hausser le texte à la hauteur de la tragédie. Écrite dans un style admirable de concision et d'élégance, restée relativement pure dans les manuscrits que nous en possédons, contenant peu d'interpolations ou de digressions, d'une clarté d'ensemble remarquable, incroyablement vivante et diverse, cette saga est susceptible de susciter l'enthousiasme des amateurs d'histoires bien contées et son style, sa manière d'envisager êtres et choses présente quelque affinité avec les recherches des romanciers les plus récents, ceux, en particulier, qui se sont attachés à dépeindre la réalité sans aucune concession à la sensibilité du lecteur. Au-delà des difficultés de lecture causées par la multiplicité des personnages et la précision topographique qui requiert une bonne connaissance du nord de l'île, elle est, du fait de sa valeur humaine, un précieux document.

★

1. *Víga-Glúms Saga.*

On sait que les auteurs de sagas étaient avant tout intéressés par la personnalité d'individus exceptionnels, qu'ils s'apparentent aux héros des romans de chevalerie, comme Gunnar de Hlidarendi dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, qu'ils soient des modèles de sagesse, tel Njáll lui-même, de grands seigneurs, à l'instar d'Óláfr le Paon dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, des arrivistes comme Snorri le Godi, des personnages pré-romantiques, dont Gísli Súrsson est le type, des calculateurs machiavéliques, à l'image de Hrafnkell le Godi ou... des « Glúmr » hissés à des dimensions épiques, tel Egill fils de Grímr le Chauve. De fait, cet amour, cette attention passionnée et ce respect pour les individualités d'envergure sont sûrement parmi les aspects les plus attachants de cette littérature.

Or, Glúmr est bien un homme d'envergure : grand, fort, au rire inquiétant, dont l'humour et l'ironie sont toujours présents quand il le faut ; serviable, intelligent et, malgré toutes ses incartades en ce domaine, conscient de ce qui est juste ; mais aussi rusé, dépourvu de scrupules, souvent paresseux, menteur, parjure, violent, parfois inique, partial, parvenu. Trois caractéristiques le définiront avec précision : son extrême ambition, qui le pousse à éliminer tous ses rivaux — dans le sang, s'il le faut —, à tenir en laisse ses adversaires et à chercher vengeance jusqu'à la mort ; son irréligion, frappante et étonnante de prime abord, bien que de nombreux exemples attestent qu'elle n'était pas si rare à son époque ; enfin, et c'est un élément particulièrement important, sa foi inébranlable dans sa destinée personnelle. En somme, Glúmr est un héros très humain : taciturne, certes, mais aussi prolixe, louangeur, séducteur et exalté ; juste et injuste ; franc et faux ; avare et prodigue ; conciliant et intraitable. Autant de contradictions qui donnent à son caractère la variété de la vie réelle. Il a un faible pour l'un de ses fils qui n'est qu'un vaurien, alors que l'autre, homme sérieux, ne lui inspire souvent que de la pitié. On voit que ses adversaires, les Esphœlingar, ne sont pas à sa mesure ; de fait, il faudra pour le réduire des opposants d'une autre envergure, dont nous parle la *Saga des gens du Ljósavatn* (*Ljósvetninga Saga*). Ces divers éléments, et son courage à toute épreuve, en font un « personnage ». On peut estimer, avec W. P. Ker[1], qu'il manque à ce héros une fin digne de couronner sa vie, mais il est difficile de n'être pas sensible au magnétisme qui rayonne de cet homme vivant, création romanesque, épique et tragique tout à la fois.

Le trait le plus marquant de ce texte est sans conteste la foi que Glúmr professe envers sa destinée personnelle. On a déjà eu l'occasion de dire que le destin est en quelque sorte le personnage principal de toute saga mais, ici, il s'incarne de manière quasiment tangible, sous la forme de cette femme gigantesque que Glúmr aperçoit en rêve, qui est l'esprit tutélaire (*hamingja*) de ses ancêtres maternels et, en particulier, de son grand-père ; à la mort de Vigfúss, elle vient chercher refuge auprès du plus illustre de ses descendants qu'elle ne quittera plus tant qu'il se montrera fidèle à l'esprit de sa race. À la différence des « femmes de rêve » de Gísli Súrsson, la *hamingja* de Glúmr est une force, et celui-ci le sait.

Il le sait d'autant plus qu'il dispose d'autres signes de cette force, qui lui ont expressément été transmis comme tels : les objets légués par son

1. *Epic and Romance*, New York, 2e éd. 1957, p. 193.

grand-père, au premier rang desquels il faut noter le manteau et la lance incrustée d'or. Ce n'est pas un trait spécifique des littératures dites « primitives » que d'attacher une vertu magique à certains objets, mais, dans ce contexte, cette vertu tient au fait que lesdits objets, qui sont les manifestations des *fylgjar*, sortes d'anges gardiens auxquels croyaient les anciens Germains, sont liés à une famille donnée. Lorsque Glúmr se séparera de ses attributs, c'en sera fini de sa force, les éléments se déchaîneront contre lui, à l'image de cette avalanche qui manque l'engloutir[1].

Le destin est évoqué sous différents vocables et qu'il soit question de *urdr*, de *sköp* ou de *orlög*[2], on le sent toujours présent. De fait, on a dit maintes fois que la mythologie fort complexe des anciens Germains ou Scandinaves est menée par le destin, qui donne leur sens au Nornes, ces Parques du Nord, ou au Destin-des-Puissances (*Ragnarök*) dont la *Völuspá*[3] nous livre un tableau saisissant.

On note, à la lecture de la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, l'abondance des scènes et détails prémonitoires qui émaillent le récit. Tout est connu d'avance, le seul personnage qui ne manque jamais au rendez-vous étant le sort : Vigfúss le Hersir a prédit implicitement à son petit-fils Glúmr toute son histoire; Thorkell le Haut laisse entendre que le héros sera, comme lui-même, forcé de quitter Thverá; Oddbjörg a prophétisé que Steinólfr et Arngrímr porteraient l'un contre l'autre la « lance de mort »; Una Oddkelsdóttir a « vu » la fin de son mari quelques heures avant qu'elle se produise et Glúmr lui-même sait qu'il ne pourra pas demeurer dans l'Eyjafjördr car il a « vu » les morts de sa famille en discuter avec Freyr. Les rêves, ici comme dans les autres sagas, jouent un rôle primordial. Le caractère remarquable de Glúmr n'est pas qu'il lutte contre son destin — ce trait, romantique, ne pouvant satisfaire le réalisme impitoyable des *sagnamenn* — il vient au contraire de ce qu'il accomplit sans défaillance, au moins pendant vingt ans, ce destin : dès qu'il y manque, sa vie n'est plus qu'une suite d'échecs et lui-même une épave assez pitoyable. Devenu menteur (*lygimadr*), il ne saurait demeurer chanceux (*gaefumadr*).

Mais avant cela, Freyr lui-même ne peut rien contre la *hamingja* de Glúmr; tant que celui-ci en demeure digne, la haine évidente du dieu est impuissante contre notre héros : le destin est aussi le maître des dieux.



Les dieux ont dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier* un rôle plus actif que dans aucun autre texte de ce genre. G. Turville-Petre[4] semble, avant tout, considérer l'œuvre comme une lutte entre deux dieux[5]. De fait, Glúmr paraît avoir voué à Ódinn une dévotion particulière[6] : comme nous le prouvent les poèmes de l'*Edda*, la lance et le manteau sont deux des attributs traditionnels du principal dieu scandinave. En outre, au

1. Voir chap. XXVI, p. 1109.
2. Sur le vocabulaire désignant le destin sous toutes ses formes, voir la Notice de la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, p. 1791-1792.
3. Dans l'*Edda poétique.*
4. *Víga-Glúms Saga*, 2e éd., Oxford, 1960. Cette édition a servi de base à la présente traduction; en outre, je reprends dans cet exposé concernant les dieux les principaux points de l'analyse de G. Turville-Petre.
5. Introduction, éd. citée, p. XIII-XIV.
6. La remarque ne contredit pas ce qui vient d'être énoncé sur l'« irréligion » de Glúmr. C'est à l'appareil des rites, du culte qu'il marque quelque indifférence. Sur le fond, sa fidélité au destin s'incarne en Ódinn.

moment critique de l'histoire[1], quand le fils du héros, Vigfúss, entre d'une façon décisive dans la lutte lors de la bataille de Hrísateigr, Glúmr lui décerne le qualificatif de *thundarbenda*, mot attesté par les poèmes eddiques et pouvant être traduit par « signe d'Ódinn », ce qui signifie clairement que l'entrée en lice de Vigfúss a valeur symbolique, puisque c'est en quelque sorte Ódinn lui-même qui se range aux côtés du héros. Turville-Petre note encore que la « foi » de Glúmr paraît bien posséder tous les caractères de celle des sectateurs d'Ódinn et qu'elle est un exemple d'« athéisme mystique », sorte de philosophie sans scrupule dont on connaît d'autres illustrations.

Or, on constate à la lecture des *Eddas* qu'un antagonisme oppose Ódinn, dieu de la guerre et du destin, à Freyr, dieu de la fécondité et de l'amour, que Glúmr méprise profondément puisqu'il tue Sigmundr sur le pré Vitazgjafi, lieu expressément consacré à ce dieu, et que, lorsque Vigfúss se proscrit lui-même en refusant de s'expatrier, il l'héberge, contre toutes les lois religieuses, à proximité du temple de Freyr. On pourrait donc être tenté de penser que la saga supporte une interprétation de sens religieux, Glúmr étant la force d'Ódinn, ce qui ajoute au personnage un aspect sacré.

Le culte d'Ódinn fut cependant assez peu répandu en Islande, vouée surtout à Thórr et à Freyr, comme l'attestent les toponymes, des prénoms tels Thorvaldr, Thorvardr, Thorgrímr, Thórólfr ou autres Thóroddr, et les sobriquets du genre « Godi-de-Freyr » prêtés à Hrafnkell ou à Thórdr, entre autres. On remarquera d'ailleurs que les ancêtres paternels de Glúmr sont des sectateurs de Freyr; c'est à ce dieu que Ingjáldr, à l'instar de son père Helgi le Maigre, érige un temple dès son arrivée dans l'île, à lui encore que Thorkell le Haut s'adresse dans ses malheurs ou que l'on dédie le champ Vitazgjafi déjà nommé. On sait d'autre part que les Norvégiens vouaient un culte particulier à Ódinn. Or, c'est de sa famille maternelle — d'origine norvégienne — que Glúmr tient sa force et sa bonne fortune : l'entrée d'Ástrídr dans la descendance de Helgi le Maigre coïnciderait donc avec un passage de cette famille de la tutelle de Freyr à celle d'Ódinn. Mais c'est Freyr qui est finalement vainqueur, Freyr qui ne veut rien entendre des démonstrations des parents maternels de Glúmr et qui, insulté par le parjure du héros, exauce Thorkell le Haut. Quoi qu'il en soit, il est permis de voir dans cette saga l'illustration d'une rivalité occulte entre deux divinités, rivalité qui contribue à notre connaissance des mystères de la religion scandinave.

On n'a encore jamais fait remarquer, semble-t-il, que Glúmr est finalement le seul responsable de sa ruine et qu'il agit consciemment. Il y a deux causes à son déclin; dans l'une de ses *vísur*[2], il fait allusion à une erreur commise à propos d'un meurtre : on s'est trompé sur l'identité de l'assassin de Thorvaldr, qui n'est autre que lui-même, Glúmr, et non pas Gudbrandr Thorvardsson; à la suite de cette révélation, Thorvardr relance le procès qui amènera Glúmr à se parjurer ou, en tout cas, à prêter un serment ambigu. D'autre part, à l'issue de cet épisode, le héros se débarrasse de son fameux manteau et de sa lance au profit des parents qui l'ont assisté dans cette affaire. Quelque désir qu'on ait d'interpréter cet acte comme l'ultime manifestation de l'orgueil de Glúmr poussé à

1. Chap. XXIII, p. 1100.
2. Strophe 7, p. 1103.

son paroxysme, ou comme un geste provoqué par une obscure fatalité qui serait la figure de son destin personnel (*orlög*), il y a là des signes indubitables de remords ou de repentir, termes chrétiens employés à dessein puisqu'on verra que l'auteur du récit est peut-être un prêtre catholique. On sait que la littérature de sagas est essentiellement l'œuvre de clercs. En outre, les événements racontés ont eu lieu à une époque où l'Islande était déjà pénétrée d'idées et de sentiments catholiques, dans la mesure où, si l'on en croit la chronologie établie par Jónas Kristjánsson[1], ils se seraient produits au plus tôt vers 985, soit une quinzaine d'années avant la conversion officielle de l'île au christianisme. Or, il faut bien voir que les auteurs de sagas, avant d'écrire pour la postérité, s'adressaient à leurs contemporains[2] : même si les choses se sont passées en réalité comme le dit notre auteur — elles pourraient alors être dues à un sens profond de la justice et à la terreur secrète d'avoir insulté aux dieux —, on peut penser que ce dernier voulait enrichir son histoire d'une moralité ou, plus exactement, selon l'habitude du genre, laisser au récit lui-même le soin de dégager sa leçon. Certes, Gísli Súrsson aussi se trahit dans une *vísa* qu'interprète sa sœur, responsable par là de tous les malheurs du héros[3], cependant, si quelque hâblerie assez conforme au personnage de Glúmr peut justifier l'allusion fatale dans le poème, on ne voit pas à l'abandon volontaire et prémédité des précieux « talismans » d'autre raison que l'intention, non formulée mais apparente, de l'écrivain désireux de montrer comment le parjure se punit lui-même et comment s'exerce la justice immanente. Rien d'autre en effet ne saurait expliquer l'acte d'un héros soudainement atteint par le repentir alors qu'auparavant, il avait même refusé d'assister au sacrifice offert aux dises par son grand-père, sacrifice où chacun était pourtant tenu de se rendre.

★

Comme toujours au sujet des textes de ce genre, la recherche des sources nous conduit à l'étude des éventuelles origines orales de notre texte, des strophes scaldiques et des rapports avec d'autres textes.

Il ne fait aucun doute que l'auteur a disposé de sources orales, puisque son œuvre a été écrite à Munkathverá, sur les lieux mêmes où habitait Glúmr, mais nous ne connaissons pas la nature exacte des renseignements et des traditions qu'il a pu utiliser. Certaines formules figées, comme le « on dit que[4] » (*mál manna*) des dernières lignes du texte, pourraient donner à penser qu'il a écouté des récits oraux consacrés à Glúmr, mais il est également possible qu'il ne s'agisse que d'un cliché. Il convient donc d'être prudent : la quasi-absence de détails d'habillements ou de manies de langage qui révèleraient un écrivain transcrivant le récit d'un témoin oculaire, le style travaillé, le recul pris vis-à-vis de l'événement — qui est un effet de l'art —, cet art même nous poussent à la circonspection ; la manière de l'auteur est fort différente de celle d'un Sturla Thórdarson qui a vu et vécu les faits dont il parle dans sa *Saga des Islandais* (*Íslendinga Saga*).

1. Éditeur de cette saga dans la série « Íslenzk Fornrit », vol. IX, Reykjavík 1956, p. XLVII.
2. Ainsi, la *Saga de Thorgils et de Haflidi*, écrite à l'époque des Sturlungar, soit vers 1280, en pleine guerre civile, montrait comment deux hommes sages parvenaient à éviter le pire ; malheureusement, les Islandais ne songèrent pas à appliquer à eux-mêmes cette leçon.
3. Voir la *Saga de Gísli Súrsson*, strophe 11, chap. XVIII, p. 600.
4. Chap. XXVIII, p. 1113.

Les strophes scaldiques nous renseignent également assez peu. On sait qu'une théorie veut que beaucoup de sagas ne soient qu'un « habillage » destiné à présenter les *vísur* qui, elles, dateraient généralement de l'époque des faits racontés. Mais les strophes sont peu nombreuses dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, et elles nous sont parvenues dans un texte si altéré que certaines, comme celle où Glúmr se trahit, restent peu compréhensibles. Snorri Sturluson attribue au héros deux vers qui se trouvent bien dans notre texte; de fait, il semble que Glúmr soit lui-même l'auteur des strophes scaldiques contenues dans sa saga, à qui, somme toute, elles n'apportent rien de bien révélateur.

Restent donc les sources écrites. S'il ne semble pas que le *Landnámabók* ait servi de source directe à notre auteur[1], il est probable que celui-ci a eu sous les yeux certains manuscrits. Ainsi, dans la liste des participants à la bataille de Hrísateigr, on voit apparaître quelques personnages qui n'ont jamais été mentionnés auparavant dans le récit et il est clair qu'un document antérieur a été recopié en cette occasion. La question de l'*Esphœlinga Saga* est plus délicate. Ce titre est mentionné dans plusieurs autres textes, sans que l'on puisse en conclure qu'il a vraiment existé une saga intitulée de la sorte, copiée par l'auteur de notre texte et perdue depuis. Turville-Petre pensait que « *Saga des Esphœlingar* » était le titre primitif de la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, mais on peut trouver étrange qu'un titre évoquant les ennemis de Glúmr soit donné à un récit construit autour de ce héros. Le rôle des Esphœlingar n'est d'ailleurs guère brillant ici, et il est plus vraisemblable qu'une *Esphœlinga Saga* ait existé en tant que texte indépendant.

On est frappé par certaines ressemblances entre notre texte et la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*: les personnages principaux de l'une et l'autre histoires nous sont présentés dans leur ascension, leur gloire, leur déclin et leur vieillesse décrépite. Comme Glúmr, Egill devient aveugle et on le voit rabroué par des femmes qu'il dérange dans leur lessive; il y a des similitudes de caractère, de physique et de comportement entre les deux héros qui tuent chacun leur guerrier-fauve et savent faire montre de la même duplicité. On pourrait allonger la liste des rapports qu'entretiennent les deux personnages, mais on remarquera surtout que les manuscrits des deux sagas se font immédiatement suite dans le recueil intitulé *Mödruvallabók*. Ressemblance remarquable, également, entre Glúmr et Sighvatr Sturluson, frère aîné de Snorri et oncle de Sturla Thórdarson, l'un des grands Sturlungar qui vécut à quelques kilomètres de Thverá, plus précisément à Grund[2], dans la ferme qu'habitait deux siècles avant lui Thorvaldr Thórisson qui est l'une des victimes de Glúmr: calque, déteinte, tradition? Quoi qu'il en soit, notre héros et ce Sturlungr se ressemblent: même prudence volontiers cauteleuse, même rapidité d'exécution le moment venu, même style imagé et même sens de l'humour. Cependant, on ne peut dater la *Saga des Islandais*, où apparaît Sighvatr, d'avant 1280, alors qu'on ne dépasse pas 1250 pour la rédaction de notre texte.

Relevons encore des rapports entre la *Saga de Glúmr le Meurtrier* et la *Saga des gens de Reykjardalr* (*Reykdoela Saga*); cependant, comme le fait remarquer Turville-Petre, on ne saurait parler de véritable influence

1. On trouvera signalées dans les notes quelques-unes des divergences entre la saga et le *Livre de la colonisation de l'Islande*.
2. Dans l'Eyjafjördr.

d'un de ces textes sur l'autre : *Reykdoela Saga* est d'une nature très différente de celle de notre histoire ; purement historique, moins brillante et fort décousue, elle n'a rien d'une œuvre d'art, qualification que mérite sans conteste *Glúma*[1]. Le thème de la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* est apparenté à celui de notre récit, qu'il reproduit sous une forme inversée : il ne s'agit plus de grandeur puis de décadence, mais d'une décadence suivie de la reconquête de la suprématie. Mais la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* n'a pas le même point de vue que *Glúma* : elle nous présente un personnage sans le placer dans un contexte à implications morales ou mythiques, alors que notre texte est plein d'allusions au sort, à la destinée personnelle, à la mythologie, voire à la morale chrétienne.

Il faut également signaler qu'on mentionne dans les Sagas royales (*Kónungasögur*) un certain Hraerekr dont on suit l'ascension pénible, la gloire et le déclin. Comme Glúmr, Hraerekr, devenu vieux et aveugle, cherche en vain à tuer son rival, le roi Óláfr le Saint, avec une dague cachée sous son manteau ; or, l'expression employée à ce propos est la même que dans notre texte[2].

Dans l'ensemble, la recherche des rapports de ce récit avec d'autres œuvres est assez décevante : quelles qu'aient été ses sources, l'auteur a su les assimiler et faire de son histoire une œuvre originale et indépendante, qui a un style propre, policé et concentré, dont on connaît peu d'équivalents.

★

Turville-Petre pense que l'auteur de la *Saga de Glúmr le Meurtrier* pourrait bien être Nikúláss, abbé du couvent de Munkathverá, construit en 1155 sur l'emplacement même de la ferme de Glúmr. Cet abbé est resté dans les mémoires comme poète, grand voyageur et savant. De fait, notre texte, dans sa plus ancienne version, aujourd'hui disparue, a dû être composé par un auteur vivant dans l'Eyjafjördr ou, du moins, connaissant remarquablement bien les lieux, puisque, entre autres détails significatifs, on ne relève, chose rare, que trois indications topographiques erronées, dont deux sont peut-être dues à de simples erreurs de copistes. On ne peut cependant tirer de cette constatation aucune conclusion précise ; on a dit que l'histoire de Glúmr tendait à mettre en avant, de façon plus apparente que dans d'autres sagas, une moralité de nature chrétienne ; au contraire, Jónas Kristjánsson estime[3] que l'auteur, qui ne fait rien pour minimiser le culte de Freyr dans l'Eyjafjördr et qui approuve implicitement l'irréligion de Glúmr, pourrait bien ne pas être un clerc : certes, l'épisode d'Ingólfr est fortement inspiré par les *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse[4], mais on n'est pas certain que le passage soit original dans notre texte. Quant à la fin édifiante du récit, il n'est pas impossible qu'elle soit un ajout de copiste. Par conséquent, ici comme dans tant d'autres cas semblables, on ne peut guère trancher définitivement la question.

Sans entrer dans le détail des recherches qui mènent à ce résultat, disons seulement qu'on place généralement la rédaction de notre texte

1. Ainsi désigne-t-on familièrement notre texte.
2. « Il avait [caché] sous son manteau une sax » (*Saga de Glúmr le Meurtrier*, chap. XXVIII, p. 1113).
3. Édition citée, § 2, p. XXI et suiv.
4. Juif espagnol, converti au christianisme, qui vécut au XIIe siècle.

entre 1220 et 1250. Ces dates font de la *Saga de Glúmr le Meurtrier* un ouvrage particulièrement représentatif de l'âge d'or des sagas, n'ayant donc ni les côtés frustes et primitifs des tout premiers récits, comme la *Saga du combat sur la lande* (*Heidarvíga Saga*), ni les affectations des sagas tardives influencées par la littérature de l'Occident, telle, par exemple, la *Saga des gens du Val-au-Saumon*.

On ne possède de notre saga qu'un seul manuscrit complet qui se trouve dans le *Mödruvallabók* et qui daterait du milieu du XIVe siècle. En outre, il subsiste des fragments du récit dans le *Vatnshyrna*[1] et dans le manuscrit de la collection d'Árni Magnússon coté Á.M. 445 c, l'un et l'autre documents datant de la fin du XIVe ou du début du XVe siècle.

L'examen de ces textes conduit à penser que le chapitre XVI de la saga, qui relate les démêlés de Glúmr et de Víga-Skúta[2], est peut-être un ajout au texte original de l'œuvre. En effet, il n'y a que dans ce chapitre que Glúmr est nommé « Víga-Glúmr », c'est-à-dire « Glúmr le Meurtrier »; en outre, on y relève un usage abondant du présent de narration, procédé rare dans le reste du texte. Dans la mesure où ce chapitre figure également — avec quelques variantes — dans la *Saga des gens du Reykjardalr*, il est possible que l'auteur de notre texte ait recopié cette saga à ce sujet, ou qu'il se soit fortement inspiré d'elle. On conclut généralement que le *Mödruvallabók* procure une version revue et améliorée d'un texte plus ancien, aujourd'hui perdu, dont il aurait cependant conservé la structure originale et, sans doute, quelque chose du style. Les manuscrits fragmentaires mentionnés plus haut seraient également fondés sur ce texte primitif perdu mais offriraient des versions antérieures à celle du *Mödruvallabók*.

Puisque la *Saga de Glúmr le Meurtrier* est consacrée à un seul personnage, dont elle narre les aventures de l'enfance à la vieillesse, il peut sembler normal que sa composition soit parfaitement linéaire; elle est cependant d'une rigueur que l'on ne retrouve pas toujours dans des œuvres similaires. On peut dégager six parties, dont l'une est, comme nous l'avons dit, probablement interpolée.

Les chapitres I à IV[3] évoquent Ingjaldr et Eyjólfr, ancêtres de Glúmr, et en particulier les aventures d'Eyjólfr en Norvège, dans un épisode conventionnel, fort banal dans la « littérature de vikings ».

Les chapitres V et VI[4] racontent les débuts de Glúmr; sa généalogie complète nous est donnée, ainsi que le récit de son voyage en Norvège, fort semblable à celui de son père.

C'est l'ascension sociale du héros que narrent les chapitres VII à XII[5], ses progrès, sa façon de se débarrasser de Sigmundr et son premier triomphe sur les Esphœlingar. L'auteur nous présente les frères ennemis, à la suite de l'épisode d'Arnórr aux joues rouges.

La quatrième partie est une digression sans doute ajoutée après coup et se compose de deux interpolations: l'épisode d'Ingólfr, avec le meur-

1. Fragment de manuscrit sur parchemin (ÁM 564, 450) qui date de la fin du XIVe siècle. Il est ainsi appelé d'après le nom du lieu où il a été trouvé en Islande, Vatnshorn.
2. P. 1083-1086.
3. P. 1053-1061.
4. P. 1061-1065.
5. P. 1066-1078.

tre de Kálfr, des chapitres XIII à XV[1], et, au chapitre XVI[2], l'épisode de Skúta.

Les chapitres XVII à XXIV[3] évoquent la puissance de Glúmr : le rôle de Vigfúss, la reprise du thème des frères ennemis, l'assassinat de Steinólfr, qui est la cause directe de la bataille de Hrísateigr, nous mènent à ce point culminant du récit.

Après cette bataille, dans la dernière partie du texte[4], c'est la décadence et la chute du héros, puis sa fin.

On voit que, hormis la digression de la quatrième partie, rien ne vient troubler le fil de l'histoire qui s'achemine avec rigueur vers son terme. On aurait tort de penser que les épisodes consacrés aux frères ennemis sont des parenthèses : au contraire, ils intéressent directement le récit et justifient l'épisode d'Arnórr aux joues rouges et la bataille de Hrísateigr. Quant aux chapitres interpolés, il ne sont pas inutiles, dans la mesure où ils nous font découvrir des aspects inattendus du caractère de Glúmr, comme, par exemple, son humour et sa serviabilité.

Il est cependant clair que l'épisode d'Ingólfr et celui de Skúta n'appartiennent pas au manuscrit original de la saga. Dans le premier cas, l'ajout est évident : le fil du récit est soudain rompu au chapitre XIII[5]; on nous transporte à Thingvellir et voici qu'intervient Már, fils aîné de Glúmr, qui ne sera présenté dans les règles qu'au chapitre XVII[6]; le jeu de mots sur Kálfr de Stokkahlada[7] attire en particulier l'attention. G. Cederschiöld a découvert[8] dans les *Disciplina Clericalis* une histoire très semblable dont voici le résumé : un Arabe mourant fait appeler son fils et lui demande de lui dire le nombre de ses amis. Le fils répond : « Une centaine. » Son père rétorque : « Ne te loue pas de tes amis tant que tu ne les as pas éprouvés. Je suis plus âgé que toi, et pourtant c'est à peine si je me suis fait la moitié d'un ami, bien que tu en aies acquis une centaine. Essaie donc de mettre leur loyauté en épreuve et de voir ce que vaut leur amitié. » Le fils demande de quelle façon il les éprouvera. Son père lui dit qu'il faut qu'il tue un veau et mette le cadavre dans un sac. Il devra aller voir chacun de ses amis avec le sac rouge du sang du veau sur le dos, et dire qu'il a tué un homme. Il les implorera de l'aider à enterrer secrètement le corps. Le fils se met en chemin, est chassé de chaque maison et quand il rentre chez son père pour lui dire ce qui s'est passé, celui-ci lui conseille d'éprouver maintenant son propre demi-ami. Là, le fils est reçu de grand cœur et on lui offre de l'aider.

Les convergences entre cette histoire et l'épisode de notre récit sont nombreuses et touchent même des points de détails : le choix du veau, en particulier, semble significatif, sans qu'il y ait là de jeu de mots. Des spécialistes comme Liestöl[9] ont découvert d'autres textes du même genre dont l'auteur de la saga aurait tout aussi bien pu s'inspirer, mais Björn

1. P. 1078-1083.
2. P. 1083-1086.
3. P. 1086-1105.
4. Chap. XXV-XXVIII, p. 1105-1113. Trois chapitres ne sortent pas du manuscrit principal de la saga. Le tout dernier (XXVIII) est, de toute manière, isolé : il ne s'inscrit pas dans la continuité narrative du texte et représente, dans la version donnée ici, un ajout plus récent.
5. P. 1078.
6. P. 1086.
7. Voir n. 2, p. 1081.
8. Voir *Kalfdrapet och Vänpröfningen*, Lund, 1980.
9. « Ingolv-episoden i *Víga-Glúms Saga* », *Nordiskt folkminne*, Studier till. C. W. von Sydow, Stockholm, 1928, p. 207 et suiv.

Sigfússon a mis en évidence[1] un fait bien plus surprenant : on trouve dans la *Saga de l'évêque Gudmundr le Bon*, contenue dans la *Sturlunga Saga*, une histoire mentionnant Sighvatr Sturluson dont nous avons signalé l'étrange ressemblance avec Glúmr le Meurtrier. La voici en substance[2] : en 1222, un homme fut mystérieusement assassiné dans l'Eyjafjördr. Il s'appelait Hafr. Peu de temps auparavant, ce Hafr avait insulté Sighvatr Sturluson. Il habitait à Hrafnagil, où avait travaillé également un certain Gunnar Kumbi. Ce dernier détestait Hafr, qui ne lui avait pas versé ses gages pour son travail. Gunnar demanda à Sighvatr de l'aider à se venger, mais Sighvatr se contenta de l'adresser à sa femme, Halldóra, à laquelle Gunnar était apparenté. On ne sait pas quel conseil elle lui donna. Toujours est-il que Hafr fut tué. Le lendemain du meurtre, Gunnar vint à Grund, chez Sighvatr, pour se proclamer responsable du meurtre. Sighvatr prit la chose à la légère, disant que cela ne menait à rien de bon que de refuser de payer ses gages à quelqu'un. Halldóra protégea Gunnar, mais il se noya peu de temps après. Alors, les soupçons quant à la responsabilité du meurtre de Hafr se portèrent sur un certain Jón Birnuson. Et de fait, le même été, Jón alla chez Snorri, frère de Sighvatr, à Stafaholt, disant que c'était Sighvatr qui l'envoyait. Là, il fit un jeûne de quarante jours, et l'on dit que c'était en expiation du meurtre de Hafr.

Même obscurité, donc, dans les circonstances du meurtre de Hafr que dans les conditions de celui du Kálfr de notre texte. De plus, les deux victimes portent des noms d'animaux sujets à jeux de mots, puisque *kálfr* signifie « veau » et *hafr* « bouc ». Attendu qu'il n'y a aucune raison de douter de l'exactitude historique de l'histoire de Hafr, on peut se demander si l'auteur de notre saga ne s'est pas servi de cet épisode pour faire, à l'usage de ses lecteurs, une allusion transparente aux événements qui venaient de se passer à Grund au moment où il écrivait. Ingólfr serait alors composé à partir de Gunnarr et de Jón, et Hafr, le bouc, serait devenu Kálfr, le veau. Si les choses s'étaient produites de la sorte, nous aurions un exemple remarquable de la façon dont les auteurs de sagas mêlaient la fiction à la réalité pour composer leurs œuvres. Mais il ne faut pas perdre de vue le fait que cela reste une pure hypothèse et que Glúmr, qui s'entend à brouiller les pistes, pourrait bien être lui-même responsable de l'aventure. La plupart des chercheurs considèrent cependant que cette histoire — dont le style diffère sensiblement de celui du reste du récit, ce qui est un argument à ne pas négliger — a pu constituer un dit indépendant, ajouté après coup à la saga.

Le cas du chapitre XVI n'est guère douteux : il est à peine concevable que l'épisode de Skúta ait pu figurer dans la version originelle de notre récit. Là aussi on suppose l'existence d'un *Dit de Skúta* que l'auteur de la saga aurait inséré dans la rédaction primitive, en l'adaptant, car on sait d'autre part que cet épisode n'a pas été emprunté littéralement à la *Saga des gens du Reykjardalr*.

Quant à la fin de la saga[3], il est fort probable qu'elle ait été ajoutée au texte primitif, sans doute par notre auteur, comme le pensait Turville-Petre. En effet, la fin logique du texte semblerait devoir correspondre, selon les lois du genre, à la fin du chapitre XXVI : « Alors Glúmr

1. *Arkiv f. nord. filol.*, LV, 1937.
2. D'après le résumé qu'en fait Turville-Petre dans son édition de notre saga.
3. Épisode de Narfi de Hrísey, chap. XXVII-XXVIII, p. 1109-1113.

acheta de la terre à Thverbrekka dans l'Oxnadalr et y demeura tant qu'il vécut. Il devint vieux et aveugle[1]. » Pourtant, au début du chapitre XXVII, le récit rebondit, revient en arrière, et nous lance sur une nouvelle piste où nous est révélé un Glúmr non résigné à son sort et déjouant une fois encore non seulement ses vieux ennemis, les Esphœlingar, mais encore ses nouveaux rivaux, les Mödruvellingar et, en particulier, Gudmundr le Puissant. Il n'y a rien de très étonnant à ce qu'ait été introduite dans la saga cette sorte de dit dont nous possédons un autre exemple avec l'histoire d'Ogmundr au gnon, où l'on voit un Glúmr intraitable pour les hésitants forcer son parent éloigné, Ogmundr, à chercher vengeance à l'étranger, et qui aurait parfaitement pu être insérée dans notre texte, par exemple entre les chapitres XXVI et XXVII. Quoi qu'il en soit, l'analyse de ces quelques cas est une bonne occasion de rappeler qu'on ne saurait sans se leurrer croire que les sagas sont des documents historiques scrupuleux; au contraire, elles empruntent, recomposent et assimilent des sources diverses, les fondant par leur art en un tout dont on ne peut qu'admirer la tenue d'ensemble. Au total, il n'y a rien d'absolument inutile ni de tout à fait hors de sujet dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier*. On peut, certes, se passer de quatre chapitres qui ne modifient en rien l'histoire principale et sont probablement, nous l'avons dit, des interpolations ou des additions, mais on admettra que ces digressions contribuent à leur manière à parfaire le portrait du héros de la saga.

Il faut encore faire, après Jónas Kristjánsson, une constatation étonnante au sujet de la composition de ce texte qui contient de très nombreux parallélismes, comme si certains épisodes avaient été écrits deux fois. Quelques exemples aideront à faire comprendre le procédé : les aventures de Glúmr en Norvège reproduisent exactement celles de son père, Eyjólfr, dans les mêmes conditions, l'un et l'autre personnages tuant un guerrier-fauve; Glúmr expulse Thorkell le Haut de la même façon[2] et pour les mêmes raisons[3] que lui-même est chassé par Einarr et les Esphœlingar; Arnórr aux joues rouges tombe dans une embuscade tendue par les Esphœlingar, comme Bárdr dans un guet-apens organisé par le fils de Glúmr, Vigfúss : la conclusion des épisodes diffère, mais non leurs circonstances; lorsque Glúmr veut venger l'affront fait à Arnórr, il en est empêché par les précautions qu'ont prises les Esphœlingar sur les conseils du vieux Thórir, et lorsqu'il veut se venger de Skúta, les dispositions prises par ce dernier l'empêchent d'aboutir : dans un cas comme dans l'autre, la vengeance tourne court; Glúmr marie Ingólfr contre son propre gré, de même qu'il avait dû marier Arnórr; la réaction de Vigfúss devant les insultes de Bárdr est strictement la même que celle de Glúmr devant les brimades de Kálfr : le texte fait d'ailleurs remarquer cette ressemblance; Glúmr convainc Ingólfr qu'il s'est rendu coupable de meurtre, tout comme il persuadera Gudbrandr que c'est lui qui a tué Thorvaldr Barbe-de-Lance; dans le procès qui suit le meurtre de Kálfr, Glúmr déjoue la tactique de ses adversaires en montrant qu'il y a vice de forme, de la même façon qu'il avait triomphé de Thorkell le Haut dans le procès relatif au meurtre de Sigmundr; Ingólfr passe un seul hiver à l'étranger au lieu des trois prévus et Bárdr Hallason fera de même; Ingólfr force en quelque sorte Glúmr à accepter les

1. P. 1109.
2. Délai de quelques mois, exil.
3. Parjure et diffamation.

jolies choses qu'il a rapportées de l'étranger, comme Hreidarr avait forcé Ingjaldr à accepter ses tapisseries: dans un cas comme dans l'autre, une profonde amitié s'ensuit; le mécontentement de Glúmr dans le procès que provoque la blessure de Gudmundr le Puissant est une réplique de la mauvaise humeur des Esphœlingar au sujet du jugement rendu pour le meurtre de Thorvaldr et rappelle même l'amertume de Thorkell le Haut dans le procès intenté à l'occasion du meurtre de Sigmundr; le troisième des combats de chevaux présentés dans le récit reproduit assez fidèlement le deuxième: il dégénère et il y a mort d'homme; l'invitation bizarre qui prélude à la prétendue réconciliation d'Arngrímr et de Steinólfr rappelle le curieux festin de noces qui précède les serments de Glúmr; la blessure de Thórarinn Thórisson, qui aurait dû être mortelle, est soignée à temps par l'épouse de Glúmr et guérit contre toute attente, comme celle de Thorvaldr Tasaldi qui avait été soigné par sa mère; enfin, mais la liste pourrait être plus longue, la façon dont Glúmr empêche le tribunal de confiscation de se réunir dans l'affaire Klœngr Narfason évoque assez celle dont il a empêché, en mettant son veto, le *thing* de Hegranes de rendre son verdict.

Que conclure de cette étonnante suite d'échos? Il n'est pas impossible que la saga telle que nous la possédons aujourd'hui soit en réalité une sorte de synthèse réalisée entre deux dits préexistants, l'art de l'auteur ayant consisté à les lier à l'aide du personnage de Glúmr. En tout état de cause, nous sommes en présence d'une véritable œuvre d'art, pensée et conduite de main de maître par un écrivain conscient du but à atteindre et des moyens susceptibles de mettre le sujet en valeur. Rien n'est plus éloigné d'un récit primitif, mal poli et « barbare » que cette courte histoire où est constamment sensible la présence d'un artiste soucieux de bien dire.

Il est souvent décevant de se livrer à la reconstitution de la chronologie des faits racontés dans une saga; ainsi, il faut savoir que des deux indications précises que contient le texte, l'une, la date du voyage d'Eyjólfr, qui eut lieu, nous dit-on[1], à l'époque où le roi Hákon Adalsteinsfóstri régnait en Norvège, est erronée, tandis que l'autre, l'indication selon laquelle Glúmr aurait reçu le baptême trois ans après l'introduction du christianisme en Islande[2], est pour le moins approximative. Le fait est d'autant plus surprenant qu'il semble bien qu'il faille voir dans ces dates des manières de points de repère destinés au lecteur. Pourtant, on a peu de peine à prouver que Eyjólfr n'a pu aller en Norvège après 935, alors qu'on sait que Hákon n'est pas monté sur le trône de Norvège avant 945; quant à la date du baptême de Glúmr par l'évêque Kolr, si elle est à priori possible[3], elle ne peut correspondre avec la présence dans l'île de Kolr qui n'arrive que bien plus tard en Islande.

Certains événements figurant dans la saga sont datés dans d'autres textes, comme, par exemple, les Annales islandaises[4]. De la comparaison de ces documents entre eux, on déduit la chronologie suivante, généralement admise: Glúmr a dû naître entre 928 et 930, il est allé en Norvège vers 943 ou 945, a tué Sigmundr vers 944[5] et voit naître son premier

1. Chap. II, p. 1055.
2. Voir chap. XXVIII, p. 1113.
3. Rappelons que l'Islande se convertit officiellement au christianisme en 999.
4. *Konungsannáll* et *Lögmannsannáll* entre autres.
5. Turville-Petre, dans son édition de la saga, place ce meurtre en 947.

fils, Már, vers 950. Les démêlés du héros et de Skúta ont dû avoir lieu au plut tôt vers 970; le meurtre de Bárdr par Vigfúss s'est produit en 976, celui de Steinólfr en 982 ou 983, ce qui place la bataille de Hrísateigr en 983 ou en 984. Les serments équivoques de Glúmr datent sûrement de 984, le héros étant proscrit du district en 985 et quittant Thverá au printemps 986. Glúmr habite à Mödruvellir en 986 et 987, année où il se transporte dans le Myrkárdalr. Il s'installe à Thverbrekka à partir de 989, sa mort intervenant entre 1003 et 1005, plus vraisemblablement en 1005.

★

Il reste que la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, extraordinaire tableau de mœurs, est un document irremplaçable sur la vie et les coutumes de l'Islande ancienne. Elle nous fait pénétrer dans le *baer*, cette ferme caractéristique dans l'île, avec sa *skáli*. Le siège d'honneur (haut-siège) domine les bancs. Les belles tapisseries qu'aimaient les vikings dorment dans les coffres, mais les armes de prix et les boucliers, longs ou ronds, pendent aux poutres. Un homme cisèle un petit coffret de bois, des femmes tissent le *vadmál*, richesse familiale et monnaie d'échange, dont la laine provient des moutons mérinos que les bergers pourchassent dans les montagnes pour les ramener au *sel*, sorte de buron. Des enfants jouent avec des petits chevaux de bronze. La maîtresse de maison songe au prochain festin de Jól: c'est l'hiver et l'on ne dispose plus de que deux ou trois heures quotidiennes d'un jour avare de lumière. Lors du festin de Jól, on boira de la bière dans des cornes ciselées rehaussées d'or, assis par deux ou par trois, en écoutant Brúsi le Scalde, ou Vigfúss qui doit rentrer de « l'étranger », c'est-à-dire de Norvège. Peut-être est-il déjà à Gásir, le grand port marchand, avec tous les hommes de l'Est — les Norvégiens — et leurs bateaux chargés de bois, de peaux, de tissus. Eyjólfr racontera ses chasses à l'ours: il a proprement coupé à hauteur des yeux le museau d'un véritable monstre. On évitera que le banquet ne dégénère: Bárdr a le verbe haut, le vocabulaire excessif. Il faudra subir son ironie dure, souvent grossière. Quant à Thorvardr, il est aux bains, ruminant on ne sait quelle machination à double sens, car on pousse alors fort loin l'art de l'équivoque. Il y a aussi Oddbjörg, la devineresse, qui va arriver. Un vagabond l'a vue avant-hier à Hanakambr. Elle a son franc-parler, et déborde de bonne humeur. On lui réserve bon accueil, pour qu'elle ne porte pas malheur.

Tout un temps, tout un monde, passe dans notre récit: *boendr* riches, sûrs d'eux, volontiers prétentieux, rancuniers et taciturnes, mais aussi hospitaliers, méditatifs et énergiques; vikings tueurs de guerriers furieux; sportifs experts au combat de chevaux — souvent dangereux mais toujours passionnant — ou à la *glíma*, cette lutte compliquée et savante; vieux paysans avares, « regardants » quand il ne s'agit pas d'impressionner le tout-venant par un faste inopiné; bagarreurs intraitables, ardents à se battre en duel, toujours l'épée ou la lance incrustée d'or à portée de main; vieillards édentés mais sages, connaissant les vieux proverbes; piétaille prétentieuse, arrogante; fils de petites familles arrivistes: ici, les ancêtres font toute la noblesse; femmes fortes qui n'hésitent pas à braver le courroux de leur mari, s'appelât-il Glúmr, à le quitter s'il se conduit comme un lâche ou s'il manque de respect à la famille, sacrée, toute-puissante et indiscutable.

Et les jeunes gens, les jeunes hommes à marier : un mariage ne se conclut pas sur un coup de foudre. Marchandages, comparaisons de rang, promesses, espérances, tout passe en revue. L'éconduit ne pardonnera jamais. Le prétendant heureux accède à un univers de puissance, grâce au « concours de sa parenté ». Aussi surveille-t-on les fréquentations des jeunes *boendr*, ce qui n'empêche pas l'amour, sous toutes ses formes, d'avoir droit de cité, l'amour et même la jalousie, fût-elle injustifiée.

Mais c'est l'amour de l'honneur, de la famille et de la terre qui est le plus fort : il faudra expulser Glúmr de sa chère maison. Il fait sortir toutes les tapisseries, celle de Hreidarr, celles d'Ingólfr et quand il s'en va, un dernier coup d'œil jeté par-dessus son épaule lui arrache un cri de douleur.

Un procès s'ensuivra. Car les Islandais sont impitoyablement chicaneurs et procéduriers. De fait, il y a matière à procès : diffamations, vols, fraudes, jugements iniques, népotisme, et meurtres de toutes sortes : légitimes, cachés, supposés, « honteux », par le fer, par le feu... Tout est prévu par la loi et le code dépasse en minutie tout ce qu'on a inventé auparavant. Les formules doivent être prises au pied de la lettre sous peine de perdre leurs sens et le processus juridique ne doit jamais être oublié. Les causes des procès ne sont pas toujours claires : pour un cadavre de baleine mal attribué, pour un coup de gourdin donné dans le feu de la colère, pour trois mots un peu osés, c'est le meurtre, le voyage d'assignation, la convocation des amis, parents et alliés, le procès lui-même avec ses règles précises, le verdict avec ses nombreux attendus, le tribunal de confiscation, la reprise du procès sous une autre forme, devant une autre cour. Les rôles sont distribués : il y a ceux qui cherchent à intervenir, à s'interposer, ceux qui s'en remettent au jugement du plaignant — reconnaissance de culpabilité ou recherche de modération — , ceux qui veulent une conciliation, ceux qui arbitrent, et ceux qui vont jusqu'au bout, et dont la haine effraie. Car la vengeance est implacable, renaît tel un phénix de mauvais augure, ne s'apaise que dans la destruction complète ou le ridicule.

La saga témoigne aussi de l'importance de la religion, avec ses temples, ses sacrifices rituels, les bœufs immolés, l'anneau que l'on saisit dans la main droite, les devoirs sacrés du *godi*, les cérémonies en l'honneur des dieux tutélaires, le culte des ancêtres, les serments solennels — ce qui ne les empêche pas d'être équivoques — , les vocatifs magiques et les rêves prémonitoires, sans qu'on sache finalement qui l'emporte vraiment, d'Ódinn, de Freyr, ou du scepticisme généralisé.

Quoi qu'il en soit, nous tenons là l'image d'un monde vivant, captivant, resté vrai à dix siècles de distance, avec, en arrière-plan, ce qui est peut-être l'un des plus beaux paysages du monde : les montagnes de cendre où rien ne vit, les torrents dévalant des lits de lave en cascades splendides, et la mer, partout présente et menaçante. Le temps marque cette terre sauvage de son empreinte; ici, les années se comptent par hivers, on ne dit pas « huit jours » mais « huit nuits », et, sur ces hauteurs battues des vents, les printemps sont si difficiles que les chevaux ne parviennent pas à traverser les landes et que les avalanches emportent les maisons.

Cependant, l'Islandais, fort, rude, à la mesure des éléments, ne doit pas être pris pour un barbare; il n'y a rien de fruste ni de primitif dans

l'écriture des sagas, dans leur composition et dans leur ton inimitable : réalisme, concision, mesure d'un style qu'on pourrait dire humain. Car on est frappé par ce qu'il faudrait appeler « l'humanisme » des auteurs de sagas, par leur foi en l'homme, par le respect qu'ils lui témoignent, par leur amour de la vie. Ici, sans être escamotée, la mort n'a pas les dimensions affligeantes que les romantiques lui ont données : elle n'est pas la grande affaire de l'existence. C'est sans doute la volonté sensible dans ces œuvres d'exalter la vie dans tout ce qu'elle a d'unique et d'irremplaçable qui confère aux sagas une valeur d'immortalité.

NOTES

Page 1053.

1. Ingjaldr Helgason nous est connu par le *Flateyjarbók* et par le *Landnámabók*, lequel précise (chap. XL dans la version du *Melabók*) que son père l'établit sur les terres « d'Arnarhváll jusqu'à Thverá de l'extérieur », et nous apprend en outre, en accord avec notre saga, qu'il habita à « Thverá du haut » et bâtit un temple à Freyr.

2. Helgi le Maigre est un des grands colonisateurs de l'Islande, connu par de multiples sources (voir n. 9, p. 770). Un trait curieux de notre saga est que tous les personnages principaux sont de ses descendants. Lui-même était d'origine mi-scandinave, mi-irlandaise. Son père était Eyvindr le Norvégien, sa mère, Rafarta, nom typiquement irlandais, probablement fille du roi d'Ossory, Kjarvalr (irlandais *Cearbhall*; voir n. 4, p. 767). Sa grand-mère paternelle, Hlif, descendrait du roi des Danois, Frodi. Bien que frotté de christianisme — c'est lui qui appelle une de ses demeures dans l'Eyjafjördr : Kristnes (cap du Christ) —, Helgi le Maigre semble, comme beaucoup de ses contemporains, avoir été *blandinn í trú* (de foi mêlée) et avoir révéré Freyr et Thórr.

3. Sur la rive droite de la rivière de l'Eyjafjördr, l'Eyjafjardará. En 1155, un couvent y sera fondé par les bénédictins, d'où le nom moderne de Munkathverá (Thverá des moines).

4. Par le code d'Úlfljótr, qui remonte à la fondation de l'*althing* (vers 930), l'Islande fut répartie entre trente-six *godi*, nombre porté à trente-neuf par Thórdr Gellir vers 963 (voir n. 1, p. 311). De droit, les *godi*, personnages principaux de l'Islande, appartenaient à la *lögrétta* ou assemblée législative du pays. Ils nommaient les juges chargés de régler les différends de toutes sortes et avaient encore quantité de devoirs locaux, pour lesquels le sentiment de leur prérogative religieuse ne se perdit que lentement (voir chap. XXVII, p. 1111 et n. 2 : Glúmr, en tant que *godi*, doit « sanctifier » le *thing* d'automne). Le *godi* était responsable de ses hommes liges, qui acceptaient de lui abandonner l'initiative en matière juridique ou administrative, moyennant un serment d'allégeance et le versement d'une contribution, le *thingfararkaup* ou droit de se rendre à l'*althing*.

5. Steinólfr est le père d'Arnórr aux joues rouges; voir chap. XI, p. 1075 et n. 1.

6. Tout comme son frère, Eyjólfr est mentionné dans le *Landnámabók*, chap. LXXIII et XCVII.

Page 1054.

1. Voir n. 1, p. 257.

2. Les habitations islandaises étaient très sommairement meublées : quelques coffres et des lits clos, des bancs et des planches volantes qui servaient de tables en composaient tout le mobilier. Toutefois, les Islandais, comme leurs descendants actuels, semblent avoir ressenti un grand amour pour la décoration intérieure de leurs demeures, dans lesquelles ils étaient confinés, bon an, mal an, plusieurs mois de l'année. D'où leur amour des belles tapisseries, dont maintes sagas portent la preuve. On trouve des poèmes scaldiques qui ne sont qu'une description admirative de certaines tapisseries. On peut en voir de splendides vestiges au musée national de Reykjavík. Voir n. 2, p. 590.

Page 1055.

1. Il s'agit ici d'une construction rare — participiale remplaçant une subordonnée —, fréquente dans les ouvrages de caractère religieux et ne semblant pas appartenir à l'idiome islandais : dont Turville-Petre déduit, à juste titre semble-t-il, que l'auteur de la saga a dû être un « clerc ». Voir M. Nygaard, *Den laerde Stil*, Krist, Studier til. C. R. Unger, 1896.

2. L'auteur veut ici nous donner un point de repère. Hákon fut élevé par le roi Athelstane, d'où son surnom. À la mort de son père, Haraldr à la belle chevelure, il reprit la Norvège à son frère, impopulaire, Eiríkr à la hache sanglante (voir n. 1, p. 573). Par la même occasion, il abandonna le christianisme de son enfance, ce qui fut cause de sa mort. Toutefois, les dates semblent s'opposer à ce qu'il régnât lorsque Eyjólfr se rendit en Norvège. En fait, on suppose que Hákon est arrivé en Norvège vers 945, et il est difficile de croire que Eyjólfr n'y est pas venu plus tôt, vers 935 sans doute.

Page 1056.

1. La plus grande importance était attachée à la place que l'on se voyait attribuer dans la *skáli* lorsqu'on était reçu quelque part. C'est une marque de l'incoercible orgueil des anciens Islandais (voir n. 2, p. 13).

Page 1057.

1. La traduction est malaisée : s'agit-il de *totaba[s]sinn*, de *totabalsinn* ou de *totrabassinn*? L'expression doit signifier : museau d'ours — probablement une insulte —, de *toti*, museau ; ou : ours en haillons ; ou : type en guenilles. Jónas Kristjánsson (dans l'édition islandaise de la saga) préfère cette dernière interprétation.

2. L'apparition de ce personnage provoque toute une série de désaccords entre la saga et les sources historiques : *Landnámabók*, *Flateyjarbók*, *Heimskringla* de Snorri. Vigfúss le Hersir serait, en fait, plutôt le fils de Kári le Viking.

3. Voir n. 11, p. 3.

Page 1059.

1. *Tólfmenningr*, libations de douze, est ici très certainement une erreur pour *tvímenningr*, libations à deux. Ce qui constituait un banquet (*veizla*, *drykkja*, etc.), c'était la boisson, bière ou hydromel, chose rare et pré-

cieuse à la préparation de laquelle on apportait les plus grands soins. Il y avait diverses façons de boire : on se servait d'une corne *(horn)* généralement ornée, qui passait de l'un à l'autre, selon un ordre établi : soit de voisin à voisin, soit en zigzag entre les deux bancs principaux se faisant face. Le maître de maison « bénissait », c'est-à-dire prononçait des paroles sacrées sur la corne, avant de la faire circuler (voir n. 2, p. 77) — ancêtre du *skal* scandinave actuel (islandais moderne *skál*) ; puis la corne, soit faisait tout le tour de l'assemblée (*sveitardrykkja*), soit demeurait entre deux partenaires choisis à l'avance *(tvímenningr)*, soit encore était affectée à un seul (*einmenningr* ou *hnýfildrykkja*, qui suggère l'utilisation d'une petite corne). Les rois buvaient en *tvímenningr*, les vikings en *sveitardrykkja*. Ces subtilités se perdirent avec le temps. S'il n'y avait pas ici erreur, le *tólfmenningr* mentionné présenterait un curieux cas. Chacun devait boire une portion donnée, généralement une seule gorgée qui ne devait pas durer trop longtemps, à moins qu'on se nommât Thor. Voir, sur ce dernier cas, les intéressants détails donnés par la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. XLIX, p. 88 et n. 2.

2. Acquérir une bonne réputation est la plus haute ambition de tout Islandais des temps anciens, comme il est de règle dans toute communauté très réduite. C'est très exactement dans ce sens qu'il faut entendre les innombrables allusions à l'« honneur » qui émaillent notre saga, comme toutes les autres.

3. Voir n. 8, p. 3.

Page 1060.

1. Porter le bouclier était un honneur dangereux. Les chefs, dans la bataille, s'adjoignaient en effet un homme chargé de les protéger contre les coups qu'eux-mêmes n'auraient pas vu venir (voir n. 4, p. 576). Je ne saurais dire s'il faut voir dans le refus d'Eyjólfr un témoignage de courage, ou le refus de s'abaisser à une fonction qui l'aurait subordonné à Thorsteinn.

2. L'amour des auteurs de sagas pour les vieux proverbes ne se dément jamais, comme on le verra çà et là encore par la suite. Celui-ci est particulièrement réussi, puisque allitéré : *Sjálfs hönd er hollust*. Nous dirions : On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

3. Le duel *(hólmgangr)* avait des lois précises, dont notre texte donne une petite idée. L'enceinte était nettement délimitée, le choix des armes étudié, etc., toutes conventions qui devaient être fixées avant le début du combat. Voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LXV, p. 143-144 et les notes, et la *Saga de Gísli Súrsson*, chap. II, p. 575-576 et les notes.

4. Voici un exemple des conventions évoquées dans la note précédente. Un marc vaut huit onces, soit une demi-livre. Eyjólfr a raison de dire que le prix fixé par le *berserkr* norvégien n'est pas élevé.

5. Le *Grágás* — le principal des codes juridiques de l'Islande ancienne — ne donne aucune précision sur la compensation à payer pour un esclave ; mais nous lisons dans la *Saga de Snorri le Godi*, chap. XXXII, p. 259, que l'on peut exiger une compensation de douze *aurar*, soit un marc et demi, pour un esclave. Eyjólfr ment donc, mais trois marcs sont peu pour un homme libre (voir n. 1, p. 650).

Page 1061.

1. Notre texte semble ici en pleine fantaisie. Il est probable, en fait, que ce Sigurdr, a été le père d'Eiríkr Bjódaskalli, père d'Ástrídr, mère d'Ólafr Tryggvason, le roi. Quant à Vigfúss, il était fils de Kári le Viking.

2. Turville-Petre fait remarquer avec raison qu'il y a probablement un nom, c'est-à-dire une génération, à retirer de cette généalogie. Il est probable qu'il y a confusion entre Ástrídr, mère d'Óláfr Tryggvason, et Ástrídr, fille de Bödvarr fils de Kári le Viking.

3. Oláfr Tryggvason a régné sur la Norvège de 995 à 1000.

4. Cet Eymundr semble être un personnage plus ou moins mythique.

5. Gizurr le Blanc nous est parfaitement connu. Parent d'Óláfr Tryggvason, il a participé à la christianisation de l'Islande, avec Hjalti Skeggjason. Il sera le père du premier évêque islandais, Ísleifr.

6. Sur Narfi de Hrisey, auquel l'avant-dernier chapitre — à vrai dire interpolé — sera consacré (chap. XXVII, p. 1109-1112), le *Landnámabók* ne dit rien.

7. Hólar est un des hauts lieux de l'histoire religieuse de l'Islande, et deviendra le siège du second évêché du pays.

Page 1062.

1. De ce Thorkell, un colonisateur, on ne sait rien. Il serait plus logique, en raison de la configuration des lieux, qu'il eût habité à Groenavatn, au bord du petit lac voisin du magnifique lac de Mývatn, dans le nord-est de l'Islande, qui est l'une des merveilles naturelles du pays (voir n. 4, p. 1083).

2. Le *Landnámabók* ne parle ni de Helga, ni de Steingrímr, mais les deux dits consacrés à des héros touchant Glúmr de près ou de loin, *Dit d'Ögmundr au gnon* et *Dit de Thorvaldr Tasaldi*, confirment l'existence de ces personnages.

3. Turville-Petre suggère de traduire *Tasaldi* par « Bavard » (en norvégien landsmaal, l'une des deux langues parlées dans la Norvège moderne, *tas* signifie « bavardage »).

4. Sigmundr fils de Thorkell est attesté par le *Landnámabók*, chap. CCLXXXI.

5. *Ibid.*

6. Sur la rive gauche de l'Eyjafjardará. La ferme se trouvait sur un monticule en bas duquel étaient deux autres Espihóll, qui subsistent encore.

7. Hámundr Heljarskinn, autre colonisateur, est fils d'un roi de Norvège (ou plus exactement d'un des roitelets qui se partageaient la Norvège avant son unification sous Haraldr à la belle chevelure), et frère du célèbre Geirmundr, aussi surnommé « Peau-d'Enfer » (voir n. 8, p. 990) dont la vie figure en tête de la compilation de la *Sturlunga Saga* (voir n. 2, p. 768). Hámundr épousa la fille de Helgi le Maigre et fixa sa demeure à Espihóll, fondant ainsi la famille des Esphœlingar (gens d'Espihóll).

8. Les enfants de Thórir figurent dans le *Landnámabók* (*Hauksbók*, chap. CLXXXVII). Le surnom de Thorvaldr semble s'appliquer à la forme de certains fers de lance; la traduction n'est toutefois pas sûre. C'est ce Thorvaldr qui sera le premier possesseur de Grund, dans l'Eyjafjördr.

9. Sur la rive gauche de l'Eyjafjardará, à deux kilomètres d'Espihóll, Grund est la plus célèbre ferme de l'Eyjafjördr. C'est là qu'habitera Sighvatr Sturluson (voir n. 1, p. 716), frère du fameux Snorri, oncle de Sturla Thórdarson, tous personnages fameux (et, dernier nommé, l'auteur de la *Sturlunga Saga*, et particulièrement de la *Saga des Islandais*). Voir Klemens Jónsson, *Grund í Eyjafirdi*, Reykjavík, 1923-1927.

10. La suite du texte établira, en accord avec le *Landnámabók* (chap. CCXXX), que ce Thorgrímr est fils, non de Thórdís, mais de quelque autre femme; voir chap. x, p. 1073.

11. À l'ouest de l'Eyjafjardará, non loin de Grund.

12. On sait peu de choses sur le compte de Thórdr Godi-de-Freyr (*Freysgodi*). La famille des Freysgydlingar descend de lui (voir le *Landnámabók*, chap. CXXV). L'incendiaire de la *Saga de Njáll le Brûlé*, Flosi, serait de ses descendants, ainsi que Kolbeinn, qui fut pris comme otage par Óláfr Tryggvason convertisseur de l'Islande au christianisme. Son surnom, qui est à rapprocher du Thorgrímr Freysgodi de la *Saga de Gísli Súrsson* (chap. XVIII, p. 599) et surtout du Hrafnkell Godi-de-Freyr héros d'une de nos sagas, contribue à prouver que Freyr aura eu beaucoup de dévots dans l'Islande primitive.

13. Freyr est l'un des dieux principaux de la mythologie scandinave. Le mot signifie « seigneur ». C'est le dieu de la fécondité, du soleil, de la nature. Les anciens Suédois lui ont voué un culte particulier. Il fait une concurrence constante à Ódinn, le dieu magicien. Un des poèmes de l'*Edda*, le *Skirnisför*, est consacré à ses amours. En Islande, il semble qu'il ait, victorieusement le plus souvent, combattu le culte d'Ódinn. Son animal préféré était un verrat (voir la *Saga de Hervör et du roi Heidrekr*, traduite par Régis Boyer, Paris, Berg International, 1987), symbole de fécondité.

14. Le mariage de Vigdís avec Sigmundr est attesté ailleurs, mais non ses mariages postérieurs.

15. Il s'agit probablement d'un temple couvert, genre d'édifice sur l'allure duquel on a peu de détails. Il contenait, pour les sacrifices, une grande pierre à laquelle était fixé un anneau (voir chap. XXV, p. 1106 et n. 2) que l'on rougissait du sang de la victime et que l'on saisissait pour prêter serment (voir n. 16, p. 208). Il devait également contenir une grande cuve pour recevoir le sang de l'animal sacrifié, dont on aspergeait les assistants. Peut-être même s'y trouvait-il des images grossières du dieu.

16. C'est l'actuel Refkelsstadir, à deux kilomètres de Munkathverá.

17. Les gens d'Espihóll. Peut-être a-t-il existé sur leur compte une saga indépendante, aujourd'hui perdue, l'*Esphœlinga Saga*.

Page 1063.

1. Glúmr veut ici parler de son grand-père paternel, Vigfúss le Hersir.

2. L'amour des Scandinaves et des Germains pour les vieilles et belles armes est attesté partout. Il doit s'agir ici d'une lance dont la garde, ou même la lame, portent des incrustations d'or (voir n. 1, p. 588). Sur la vertu presque magique de certaines armes, voir particulièrement la hallebarde de Gunnar de Hlídarendi dans la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. XXX et suiv. p. 1248 et suiv.).

3. La traduction n'est pas sûre. Head (trad. en anglais, 1866) dit:

« [...] *the conversation went no further* »; Ranisch (allemand, 1921) : « [...] *ging das Gespräch noch eine Weile weiter fort* », qui semble difficilement soutenable; nous suivons ici la proposition de Turville-Petre : transformer *reitask ekki af* (continuer) en *reitisk ekki af* (tomber, cesser).

4. Sur les nuits d'hiver, voir n. 2, p. 1019.

5. Les dises sont des esprits tutélaires femelles, qui accompagnent chaque homme de sa naissance à sa mort, et ne l'abandonnent qu'à son dernier souffle (voir n. 1, p. 76). On peut entendre par « sacrifice aux dises », comme le fait de Vries (*Altgermanische Religionsgeschichte*, Berlin, 2e éd., 1956-1957, p. I-II), un sacrifice en l'honneur des ancêtres dont les esprits continuaient de hanter la demeure de leurs descendants. Voir, sur cette croyance, le rêve de Glúmr, chap. IX, p. 1070-1071.

Page 1064.

1. Surnom conventionnel pour un *berserkr*. Noter les parallélismes dont cette saga est remplie : Glúmr, comme son père, triomphera d'un *berserkr*.

Page 1066.

1. Il y avait de nombreux esclaves en Islande, mais on aurait tort de les assimiler à leurs équivalents européens. C'étaient pour la plupart des prisonniers ramenés d'expéditions vikings, ou d'Irlande. Leur condition n'était dure en rien, mais ils ne prenaient pas de part aux affaires du pays (voir n. 6, p. 573). Toutefois, il arrivait fort fréquemment qu'on épousât des femmes esclaves, qui se voyaient de ce fait promues au rang de « citoyennes » à plein droit (voir la *Saga des gens du Val-au-Saumon* et la mère d'Óláfr le Paon, chap. XIII, p. 405); et il était facile à un esclave de s'affranchir (voir n. 4, p. 1040).

Page 1067.

1. Il y aurait beaucoup à dire sur ce nom, aujourd'hui perdu. On trouve, dans la saga mythique de Ketill Hoengr, un fjord du Hálogaland, en Norvège, du nom de Vitaskrapi; et l'on mentionne en Norvège des endroits appelés Vitazgjöf et Vitdalsgeff. Le *Landnámabók*, le *Hauksbók* et ce que l'on appelle le *Melabók* récent donnent tous Vitazgjafi ou Vitugjafa. L'un des manuscrits de notre saga (Á.M. 445 c) donne pourtant Fitjaskafi, qui signifierait : en bordure de la rivière (de *fit*, petit pré le long de la rivière, et *skafi*, contigu, qui touche à); Turville-Petre, partant de *vitadr* (fixé, à point nommé) et de *gjafi* (de *gefa*, donner), conclut au sens, d'ailleurs tout à fait satisfaisant : qui donne des moissons certaines, qui produit à point nommé. Jónas Kristjánsson fait d'ailleurs remarquer que ce champ, situé à proximité du temple de Freyr — qui se trouvait à Hripkelsstadir —, était probablement placé sous la protection de ce dieu, dieu de la fécondité, et lui avait été consacré selon l'usage : d'où son nom.

2. C'est-à-dire Thorkell et Sigmundr d'une part, Astrídr et Glúmr de l'autre.

3. Les cas de *eindoemi* ou de *sjálfdoemi* (seuls juges) sont innombrables dans les sagas. On en usait souvent : c'était faire honneur à celui à qui l'on s'en remettait du soin de décider lui-même, sans faire appel à la procédure normale, et l'on comptait qu'il tempérerait son verdict (voir n. 1, p. 1015). Ce ne sera pourtant pas le cas ici.

4. La peine de mort n'existant pas en Islande, les condamnations les plus graves étaient la proscription et le bannissement. Voir n. 1, p. 606; et dans notre saga, chap. XIX, p. 1092.

5. C'est le *handsal*, la plus ancienne forme connue d'accord, qui consistait à l'origine à serrer la main en témoignage d'agrément, et désigna rapidement tout paiement ou transaction. Voir n. 4, p. 1045.

Page 1068.

1. Littéralement: l'orgueil dure mal; à rapprocher de *skömm er óhófs aevi*, dans la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* : l'excès [d'argueil] a la vie courte (chap. V, p. 1192).

2. Le texte islandais est ici une merveille de concision, typique de la langue à cette époque. Ástrídr dit: « Je n'ai pas assez de vigueur pour les éloigner, et les ouvriers au travail », avec ellipse du verbe. De cet exemple et de quelques autres semblables, les commentateurs déduisent habituellement que le manuscrit est ancien, et la rédaction de la saga, proche de l'époque des origines du genre.

3. Il sera plusieurs fois question de cet esprit du meurtre *(víghugr)*. Ce genre de « possession » passagère est évidemment caractéristique d'une volonté de composition tragique.

Page 1069.

1. Il doit s'agir de l'agrafe par laquelle s'attachait, sur l'épaule droite, le manteau (voir n. 2, p. 110). On présume que Glúmr demande à Vigdís de lui rendre ce service pour se donner un alibi et ne pas éveiller trop tôt la méfiance de Sigmundr.

2. Cet événement est relaté à peu près dans les mêmes termes par le *Landnámabók* (chap. CCCII) et par les annales. On appréciera au passage l'humour laconique.

Page 1070.

1. *Blódnsetr eru hverjum brádastar*; proverbe allitéré dont le sens doit être: Plus récent est le crime, plus proche est la vengeance. On ne voit pas bien pourquoi Glúmr cite ce proverbe, puisque toute sa conduite ultérieure suggère qu'il ne redoute pas une vengeance rapide des Esphœlingar. Ce proverbe est d'ailleurs en contradiction avec cet autre, cité dans la *Saga de Grettir* (chap. XV, p. 792 et n. 1): il n'y a que les esclaves qui se vengent sur-le-champ; de même, il s'accorde mal avec celui-ci, mentionné par la *Saga des gens du Ljósavatn* (chap. XIII): Plus l'attente est longue, plus grande est la vengeance.

2. Trois jours est le temps maximum que doit passer chez son hôte un invité bien élevé: les règles d'hospitalité étaient strictes à l'époque. Voir le proverbe jutlandais que cite Turville-Petre: *En tredje dags gaest stinker* (Un invité de trois jours pue). Voir n. 4, p. 184.

3. Les Esphœlingar sont apparentés à Glúmr en raison de leur commun ascendant: Helgi le Maigre. Il est remarquable, de reste, de voir que, d'un bout à l'autre de la saga, Thórarinn reste conscient des liens qui l'unissent à Glúmr.

Page 1071.

1. Bien qu'il apparaisse seulement ici et soit occulte, voici le principal personnage de cette saga: la *hamingja* de Glúmr, c'est-à-dire l'« ombre »

de son grand-père, Vigfúss le Hersir. On ne saurait trop insister sur l'importance de ce personnage, dont Turville-Petre fait le fond de l'histoire. En fait, la *hamingja* de Glúmr tient Freyr en échec, ni plus ni moins, et n'abandonnera son protégé que lorsque celui-ci se sera séparé des objets qui rappelaient sa présence sensible : le manteau et la lance. Voir de Vries, ouvr. cité, t. II, sections 290-293.

2. Le texte dit : sa fille, ce qui n'est pas soutenable, puisque Vigdís n'est que la femme de Sigmundr. Peut-être faut-il comprendre que c'est par extension que Thorkell appelle ainsi sa bru.

Page 1072.

1. Déterrer un mort pour l'accuser n'est pas un cas rare dans les mœurs germaniques anciennes. Voir, par exemple, la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. LXIV, p. 1303-1304. Le *Grágás* (II 384-385) reconnaît à quiconque le droit de poursuivre un mort. La loi de la Suède ancienne exigeait même que l'on amenât devant la cour le cadavre de l'accusé. Sur cette curieuse question, voir H. Scherer, *Die Klage gegen den toten Mann*, Heidelberg, 1909.

2. Teitr est le père de Gizurr.

3. Asgrímr, qui a épousé Thórdís, première femme d'Arngrímr fils de Thorgrímr, était le fils de Jórunn, fille de Teitr (note précédente). C'est un des personnages principaux de la *Saga de Njáll le Brûlé*.

4. Glúmr entend sans doute que Thorkell sera banni.

Page 1073.

1. On associait au culte de Freyr des bœufs ou des vaches, bien que, comme on l'a déjà noté, son animal préféré ait été le porc. Du reste, le bœuf était sûrement un animal sacré dans l'ancienne Scandinavie. Voir Rosén, *Freykult och djurkult*, Fornvännen, 1913.

2. Personnage attesté par le *Landnámabók* (chap. CCXXVII).

3. Aujourd'hui Skipalón, au nord de Gásir.

4. Ce surnom est de sens obscur. Eyrarllegr serait l'homme aux (longues) jambes de (Gás-)eyri. *Leggr*, qui signifie « jambe » est fréquemment attesté en lieu et place de *haleggr*, « aux longues jambes ». Gáseyri (le banc de sable de Gá), l'un des comptoirs de l'Islande, qui est souvent abrégé en Gásir ou Gásar, est ici réduit à Eyri.

Page 1074.

1. Thorvaldr fils de Refr est mentionné dans le *Landnámabók* (chap. CCLV).

2. Le Fljót est un petit district du Skagafjördr, autour de la baie de Haganes.

3. Thórdr de Höfdi est encore un colonisateur que l'on croyait descendre du fameux roi légendaire Ragnarr aux braies velues (voir n. 3, p. 47). Il avait épousé la fille d'un roi d'Irlande. Un de ses dix-neuf enfants fut le père d'Arnórr au nez de vieille (voir n. 1, p. 557); un autre, la belle-mère de Gudmundr le Puissant, évoqué plus bas.

4. Klaufi est connu par la *Saga de la christianisation*, qui raconte comment l'Islande fut christianisée, comme l'un des principaux opposants à l'évangélisation de son pays.

5. Thorkatla, Oddkatla : ces noms appartiennent au district du

Thjórsárdalr, dans le sud de l'Islande. Ils amènent à penser qu'il y avait de nombreux rapports entre ce district et l'Eyjafjördr.

6. Notre texte est en désaccord avec les autres sources (*Saga des gens du Ljósavatn*, *Saga de la christianisation*) parlant de Hlenni, qui fut un des premiers à se convertir au christianisme. Ces sources lui donnent un autre surnom (*skakki* : la Différence ou *spaki* : le Sage) et le font vivre après les événements dont il est question ici.

7. Au sud de Grund, de l'autre côté de la rivière.

8. Gizurr est fils de Kadall (nom d'origine celtique ; irlandais *Cathal*) et beau-frère de Thórir d'Espihóll.

9. Au sud de Hólar.

10. Gizurr et ses filles ne sont connus que de notre saga.

11. Rúnólfr est attesté par le *Landnámabók* (version du *Thórdarbók*).

12. Avec Eyjólfr, nous pénétrons dans l'une des autres grandes familles de l'Eyjafjördr, qui progressivement se haussera au premier plan et finira par détrôner Glúmr : celle de Gudmundr le Puissant, dont Eyjólfr est le père (voir n. 2, p. 1041).

13. Lorsqu'un enfant naissait, le père devait le reconnaître, c'est-à-dire le prendre dans ses bras, le faire asperger d'eau — sans qu'il y ait de rapport entre cette cérémonie païenne et le baptême chrétien (voir n. 1, p. 57) —, lui donner un nom (c'est-à-dire un prénom, voir n. 1, p. 492 ; les patronymes n'existaient pas, comme aujourd'hui encore en Islande, et le fils ou la fille portaient mécaniquement le prénom de son père, au génitif, suivi de *son* ou de *dóttir*) : l'enfant était alors *skilgetinn* (légalement reconnu, né d'une union légitime) et avait tous les droits légaux sur la succession de son père. Sinon, il était *óskilgetinn* (bâtard, en quelque sorte) et n'avait aucun droit. Un autre cas se présentait : celui des enfants *laungetinn* (au singulier ; conçus en secret, de concubines), qui n'avaient, en principe, pas de droits non plus (voir n. 1 et 2, p. 439).

Page 1075.

1. Il n'est pas sûr que le surnom d'Arnórr soit bon. Le *Landnámabók* (chap. CCLXXXI) le nomme Arnórr *Raudæingr*, c'est-à-dire Arnórr de Raudá, ce dernier terme qualifiant un lieu sur l'emplacement duquel on n'est pas fixé. Son père était Steinólfr, oncle de Glúmr (p. 1053 et n. 5).

2. C'est-à-dire entre vos positions sociales, entre vos rangs respectifs, à toi et à Thorgrímr Thórisson.

Page 1076.

1. Sur la bière, voir n. 2, p. 268. On la faisait surtout à partir de malt, d'où notre texte. Voir aussi M. Cahen, *La Libation,* Paris, 1921.

2. Une des « villes » (au sens actuel du mot, il n'en existait pas) les plus importantes de l'Islande ancienne, Gásir fut, du Xe au XIIIe siècle, le grand centre marchand du nord du pays. Il en subsiste des ruines, à Gaesir, au nord d'Akureyri.

3. Les anciens Islandais se servaient des sources d'eau chaude naturelle ou *laugar* comme de bains, lesquels jouaient un rôle important dans leur vie : ils s'y rendaient souvent, c'étaient des lieux de discussion et d'amusement. Voir n. 1, p. 468.

4. Il se trouve encore à Hrafnagil plusieurs sources chaudes. On ignore quelle est celle dont il est question ici.

5. Il doit s'agir d'un gué temporaire, comme les rivières islandaises, fort capricieuses, en offrent souvent aujourd'hui encore.

Page 1077.

1. Tout près de Thverá.

Page 1078.

1. Les sagas présentent de nombreux exemples de ces devins et surtout devineresses, écoutés avec respect, sinon craints. D'autre part, le plus grand poème de l'*Edda poétique*, la *Völuspá*, met en scène l'une de ces prophétesses, auxquelles on attribuait un caractère sacré. Oddbjörg, qui n'est connue que par ce texte, joue ce rôle prémonitoire sans lequel une saga ne saurait se concevoir, et qui contribue à l'atmosphère propre au genre.

2. Fangabrekka se trouve à Thingvellir, probablement à l'est de la rivière Öxará.

3. Il s'agit sans doute de la *glíma*, sport encore pratiqué en Islande. Les lutteurs ont une ceinture de cuir, reliée à d'autres courroies de cuir qui font le tour des cuisses. Il faut terrasser l'adversaire sans tomber soi-même au sol, uniquement en le saisissant par la ceinture ou les courroies de cuir. Sous une apparence inoffensive, ce sport requiert une grande force physique, un sens tactique sûr, et beaucoup d'agilité. Les anciens Islandais aimaient beaucoup ce jeu (voir n. 1, p. 70).

Page 1079.

1. Már est le fils aîné de Glúmr, beaucoup moins célèbre que son frère puîné, Vigfúss, bien qu'il apparaisse souvent dans notre saga. Le fait qu'il nous soit présenté ici, bien avant l'énoncé des généalogies d'usage, atteste qu'il s'agit d'un chapitre interpolé qui, soit ne figurait pas dans la saga originale, soit a été déplacé.

2. Dans l'Islande du sud.

3. Les combats de chevaux — ces poneys islandais infatigables, gracieux, irremplaçables (voir n. 1, p. 485) — étaient la grande passion des Islandais (voir n. 7, p. 1008). Comme le dira la suite du texte, ils se terminaient rarement sans crime ou insultes. Les chevaux s'affrontaient, se mordaient, se terrassaient, jusqu'à ce que l'un des deux ne remuât plus. Chacun d'eux était mené par son maître, qui l'excitait de la voix et du bâton — quand celui-ci ne servait pas à assommer le (maître) rival.

4. Stokkahlada (sur la rive gauche de l'Eyjafjardará, aujourd'hui Stokkahladir) signifie également « grange », et le prénom Kálfr, « veau ». Le double sens est à retenir, puisque toute cette petite histoire, qui semble d'ailleurs être une interpolation ajoutée là pour satisfaire à une tradition des plus anciennes (voir la Notice, p. 1830), n'est en réalité qu'un jeu de mots — opinion que renforce le caractère insipide de Kálfr.

Page 1080.

1. Le Djupidálr (où coule la Djupadalsá) est une petite vallée au sud-ouest de l'Eyjafjördr.

2. Aujourd'hui Stóri Hamar, près de Grund.

Page 1081.

1. Se choisir des protecteurs *(fulltrúi)* était un jeu qu'appréciaient fort les Islandais, et qui souvent se terminait mal. Il n'était pas sans ressemblance avec le jeu encore plus meurtrier du *mannjafnadr* (voir n. 3, p. 418), qui consistait à se choisir un héros parmi les personnes de sa connaissance : comme les joueurs étaient rarement d'accord, le jeu dégénérait vite.

2. C'est-à-dire, au choix : le veau dans la grange, ou l'individu qui s'appelle Kálfr et demeure à Stokkahlada; voir n. 4, p. 1079.

3. On comprend maintenant ce que signifient les trois « protecteurs » de Glúmr : ils sont destinés à Ingólfr. L'escarcelle paiera son voyage à l'étranger (preuve du machiavélisme de Glúmr : il a tout prévu); la hache tuera Kálfr; le magasin de bûches sera la cachette où Ingólfr restera tant qu'il n'aura pas quitté Thverá.

4. Il s'agit cette fois de l'homme. C'est Glúmr qui, n'ayant pas digéré l'affront fait à son intendant, a tué, comme on l'apprendra par la suite.

5. On est surpris de trouver ce nom ici. Einarr est en effet ami et parent de Víga-Skúta, que l'on verra plus loin dans la saga, il était un ennemi personnel de Glúmr; il est aussi père adoptif de Gudmundr le Puissant, rival de Glúmr. Turville-Petre suggère qu'à cette époque, Glúmr et Einarr étaient en bons termes : il ne faut pas oublier que Glúmr a marié sa fille à Skúta et que leur différend n'a commencé qu'ensuite.

6. On a déjà signalé que le *vadmál*, tissu de laine très chaud, fait avec la laine à très longs poils des moutons mérinos islandais, fut très longtemps la seule monnaie en cours en Islande (voir n. 4, p. 273). Il y a lieu de s'arrêter sur le chiffre bizarre de mille quatre-vingts aunes (« neuf cents *[hundrud]* de vadmál » dans le texte). Rappelons que les Islandais, comme les anciens Germains, comptaient par « grandes centaines », c'est-à-dire qu'un « cent » valait en fait cent vingt, le système duodécimal étant longtemps resté en honneur en Islande. On distingue donc « dix dix » *(tiu tigur)*, qui font cent, et un « cent » *(hundrad)*, qui fait cent vingt.

Page 1082.

1. On se demande pourquoi cette affaire est jugée devant le *thing* de Hegranes, lieu éloigné de l'Eyjafjördr, et *thing* normal des gens du Skagafjördr. Il ne saurait pourtant y avoir de doute; on reparlera de ce même *thing*, à propos d'une autre affaire, au chapitre XXIV, p. 1104. Le *thing* régulier des gens de l'Eyjafjördr était le *vödlathing* : voir p. 1111 et n. 3. Oláfr Lárusson (*Árbók fornleifafélag*, Reykjavík, 1925-1926, p. 4-17) a montré qu'il devait s'agir ici d'un *thing* de *fjórdungr* (on appelait ainsi les quatre divisions administratives principales de l'île). Il est probable que le *thing* de *fjórdungr* du nord de l'Islande se tenait effectivement à Hegranes.

2. Dans la vallée de l'Eyjafjördr, près de Gnupufell.

3. Helga est la fille de Thorkell de Hamarr.

4. En face de Mödruvellir, de l'autre côté de la rivière.

Page 1083.

1. *Setugrid*, que nous traduisons ici par « chez lui », signifie proprement « paix de rester, paix pour rester, paix pour s'installer ». L'emploi de ce mot dans le sens, ici évident, d'hébergement est rare.

2. Voir la Notice, p. 1828. Ce chapitre existe en termes souvent identiques dans la *Saga des gens du Reykjardalr* (chap. XVI), qui donne le détail des rapports entre Glúmr et Skúta, le personnage principal. Il y a d'abord violente querelle entre Glúmr et Skúta. On les réconcilie. En gage de bonne entente, Glúmr promet secrètement à Skúta sa fille, Thorlaug. Le mariage a lieu. Peu après, Glúmr verse compensation à l'*althing* pour un crime qu'a commis Skúta : c'est insulter à l'honneur de Skúta (payer compensation revient à avouer que celui pour qui l'on paye a eu tort), qui ne le pardonne pas à son beau-père. Que se passe-t-il ensuite ? On ne le sait pas exactement. Ou bien Skúta renvoie Thorlaug chez son père, ou bien, pour s'éviter cet affront, Glúmr fait secrètement avertir sa fille qu'elle doit réintégrer sans délai le domicile paternel. En tout état de cause, Thorlaug rentre à Thverá, et les rapports entre Glúmr et Skúta redeviennent mauvais. Si l'on se demande pourquoi l'auteur ou compilateur de la *Saga de Glúmr le Meurtrier* a cru bon d'insérer ici ce chapitre, il est aisé de répondre que c'est pour donner un nouvel exemple de l'intrépidité de Glúmr. Le Saut-de-Glúmr, toujours visible dans l'Eyjafjördr, à plusieurs kilomètres de l'actuel Akureyri, est impressionnant.

3. Víga-Skúta est le fils du *godi* Áskell ; voir la *Saga des gens du Reykjardalr*.

4. Mývatn, qui signifie littéralement « lac des Moustiques » (qui en effet sont légion encore aujourd'hui dans cette contrée), est dans le texte suivi de *nordr* (au nord). Un des commentateurs de la saga, Lotspeich, a cru devoir s'inquiéter sur cette indication, le Mývatn se trouvant à l'est-nord-est de l'Eyjafjördr. Il est facile de faire remarquer, comme le fait Turville-Petre, que les Islandais n'avaient que des notions vagues, quant à la façon de les exprimer, sur les indications d'orientation. De nos jours encore, aller d'Akureyri à Reykjavik — ce qui représente très nettement une direction ouest-sud-ouest — se dit : aller *sudur*.

5. Du désaccord entre Glúmr et Skúta.

6. Les sagas offrent d'innombrables exemples de la facilité avec laquelle des époux pouvaient se séparer définitivement (voir n. 2, p. 585). On en trouvera un autre, à la suite d'une décision de la femme, chap. XXI, p. 1094. Des séparations de ce genre étaient légales : il suffisait que le conjoint excédé prît des témoins ; par la suite, rien ne l'empêchait de se remarier légalement.

7. Ici, les sources diffèrent. Avant d'épouser Arnórr, Thorlaug aurait épousé Eldjárn le Doux, fils d'Askell (*Saga des gens du Reykjardalr*, chap. XXIV). La *Saga des gens du Ljósavatn*, chap. XXVIII, dit que l'un des fils de Thorlaug et Arnórr se prénommait Eldjárn, ce qui résoudrait peut-être le problème. Arnórr joue un rôle important dans plusieurs sagas ; on lui a même consacré un dit à part : *Svada Tháttr og Arnórs kerlingarnefs*. Il venait de Mikliboer dans le Skagafjördr et était le fils de Björn, fils de Thórdr de Höfdi dont il a été question ici, chap. X, p. 1074 et n. 3. On l'associe à Bolli Bollasson, un des héros de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, mais la chronologie fait que

l'on en doute. La traduction du surnom que nous proposons ici est suspecte.

8. Descendent d'eux Hrafn et Gunnar Úlfhedinsson, tous deux *lögsögumadr*. Un des fils de Hrafn fut l'abbé Hallr, qui dirigea le couvent de Munkathverá et mourut en 1190.

9. Il est difficile de traduire *einhleypingr*, littéralement : un qui va tout seul, un célibataire, un homme sans foyer; de là, un vagabond (voir n. 6, p. 825). D'après la *Saga des gens du Reykjardalr*, il s'appellerait Asbjörn et serait apparenté de loin à Thorlaug.

Page 1084.

1. Juste au-dessus de Thverá, le Mjadmá vient se jeter dans la Thverá. Sur la rive droite de ce ruisseau, une ruine, que le peuple appelle Glúmsstadir, est peut-être tout ce qui reste du buron de Glúmr. À deux cents mètres en amont de ces vestiges, le Mjadmá s'enfonce dans une gorge pittoresque, dessinée par une falaise qui forme une sorte de palier à une quinzaine de mètres sous le sommet. Sur ce palier se trouve un endroit gazonné *(tó)*, sur lequel aurait sauté Glúmr. Il existe d'autres ruines aussi, du nom de *fremri Glúmsstadir*, qui seraient les vestiges d'un autre buron de Glúmr. Le texte porte, non Mjadmá, mais Midá, rivière du Milieu. Turville-Petre suppose que le Mjadmá (qui peut également signifier « rivière du Milieu », ce qui de toute manière, correspond à la réalité) a pu autrefois porter le nom de Midá. Toutes les autres sources donnent Mjadmá (*Saga des gens du Reykjardalr, Diplomatarium Islandicum*).

2. Vödlaheidr : nom de la grand-route qui va de l'est à l'ouest de l'Islande, au nord de l'île. Raudahjalli : nom disparu.

3. *Fluga* signifie « mouche ». Il est, en islandais, très fréquent que les armes portent un nom (voir n. 2, p. 992). Certaines sont même très célèbres et, dans les sagas mythico-héroïques, telle la *Saga de Hervör et du roi Heidrekr*, jouent un rôle majeur (l'épée Tyrfingr est le personnage principal de la saga). D'autre part, la *Saga des gens du Reykjardalr*, chap. XXVI, hésite entre deux armes : « Skúta avait Fluga à la main et le casque sur la tête. Tout le monde ne dit pas cela de la même façon. Les uns disent, comme nous, que c'était une hache qui s'appelait Fluga, mais les autres disent que c'était une épée, et qu'elle s'appelait Fluga. »

Page 1085.

1. Comme celui de Kálfr de Stokkahlada, cet épisode repose sur un jeu de mots. Skúta, prénom de notre personnage, signifie, au sens propre, « caverne rocheuse », comme il s'en trouve en abondance dans le sol volcanique de l'Islande. Or le Myvatnshverfi, région où habite Skúta, un des districts les plus volcaniques — et les plus magnifiques — de l'île, est criblé de cavernes rocheuses. Au contraire, le Fiskiloekjarhverfi, appelé aujourd'hui Kaupangssveit, est la vallée marécageuse et plate de la rivière de l'Eyjafjördr, où il ne se trouve pour ainsi dire pas de cavernes rocheuses.

Page 1086.

1. De Már Glúmsson, il a été question p. 1079 et n. 1. On prétend qu'il épousa Halldóra, fille de Bödvarr le Devin.

2. Vigfúss Glúmsson, personnage très célèbre et connu par maintes autres sources, intervient dans la *Saga des gens du Ljósavatn*, où il seconde

Gudmundr le Puissant dans sa lutte contre son frère, Einarr de Thverá, qui va bientôt « entrer dans la saga »; dans la *Heimskringla Saga (Saga du roi Óláfr Tryggvason)*, ainsi que dans la fameuse *Saga des vikings de Jómsborg*, il joue un rôle important, comme allié du *jarl* Hákon contre les Jómsvikings; de même, dans le *Dit d'Ögmundr au gnon*, poète, on lui attribue plusieurs *vísur*.

3. Aujourd'hui Tjarnargerdi, au sud de Hólar.

Page 1087.

1. L'*almenning* ou *almenningr* désigne en effet les pâturages où tout le monde peut mener son bétail. Voir n. 2, p. 721.

2. Jórunnarstadir, Torfufell et Skáldsstadir se trouvent tous trois dans la vallée de l'Eyjarfjördr, au-dessus de Saurbaer.

3. Halli le Blanc est encore un descendant de Helgi le Maigre.

4. Avec Einarr Eyjólfsson apparaît le personnage qui deviendra par la suite le plus important de l'Eyjafjördr, bien que moins prééminent que son frère, Gudmundr le Puissant. Son ascension coïncide avec le déclin de Glúmr, dont il est d'ailleurs le principal artisan. Il sera le grand opposant aux prétentions d'Óláfr le Saint sur l'Islande. Il s'oppose, en cela comme pour le reste, à son frère déjà nommé : la saga dira d'ailleurs quelque chose de leur différence de caractère.

5. Brusi le Scalde nous donnera, chap. XXVII, p. 1112, un échantillon de son talent.

6. C'est la fille d'Oddkatla.

7. C'est le *tólftarkvidr* (parfois *tylftarkvidr*). Le *Grágás* spécifie que, lorsque quelqu'un est accusé, le verdict peut-être rendu par son *godi*, assisté de onze témoins ou *kvidr*, qui sont des voisins de l'accusé, et des *thingmenn* du *godi* en question. Si les *kvidr* ne se mettent pas d'accord, ou si une majorité n'arrive pas à se faire jour, le *godi* décide tout seul : c'est le cas ici. C'est pourquoi, souvent, on substitue à *tólftarkvidr* l'expression plus réaliste *godakvidr*. On devait user de ce tribunal dans les cas où il était malaisé de fournir des preuves convaincantes : vols, restes de pratiques païennes (après la conversion de l'île), etc. Dans la notion même de *kvidr*, du premier intérêt, il faut voir l'ancêtre de notre moderne « jury » : des témoins, plus simplement des voisins ou connaissances de l'accusé, acceptaient de se porter garants pour lui ou attestaient qu'ils le connaissaient. Quoique leur rôle effectif fût, en définitive, réduit, il témoignait d'un désir de justice remarquable, si l'on songe que cette pratique se fit jour dès le X[e] siècle. Voir n. 3, p. 223.

8. C'est-à-dire contre Glúmr et Vigfúss.

Page 1088.

1. Turville-Petre, fait remarquer qu'on a ici la preuve que Glúmr était bien *godi*, tout comme son père et son grand-père paternel. Pour preuve supplémentaire, voir chap. XXVII, p. 1109 et suiv. Il est curieux de constater que la saga, toutefois, ne le mentionne nulle part expressément.

2. Le *stefnufǫr* (voir n. 1, p. 191). Le *Grágás* précise que si l'on voulait assigner quelqu'un en justice (ester), il fallait le faire certains jours de l'année *(stefnudagar)*, soit deux semaines avant le *thing* de printemps *(várthing)* et quatre avant le *thing* général *(althing)*. Il fallait faire l'assignation au domicile légal de l'accusé, en présence de témoins. Faute de

l'avoir fait, le procès ne pouvait avoir lieu. On admirera la minutie et la rigueur de ce code, vieux aujourd'hui de dix siècles. Voir n. 2, p. 603.

Page 1089.

1. Le texte prête à hésiter : Bárdr veut-il faire allusion à la couleur de la barbe de Vigfúss, qui était très claire? C'est-à-dire faut-il croire avec Ranisch (ouvr. cité) que Vigfúss a rendu sa barbe blanche à force de boire du lait? On ne comprend pas, du reste, la traduction de Sigrid Undset (Oslo, 1923) : *[...] det lille skegget dit er ikke blit laenger av det* (et ta petite barbe n'en devient pas plus longue). En tout état de cause, on aura apprécié la qualité des injures : rien que de risible pour nous, en effet. Mais les Islandais comptaient au nombre des trois injures pour lesquelles il ne pouvait y avoir de rémission celle d'efféminé, et c'est évidemment à quoi Bárdr veut en venir (voir n. 1, p. 505).

2. On a déjà vu que le bois de construction était fort rare en Islande. L'on prétend qu'autrefois l'Islande était couverte de forêts, qui auraient disparu en raison des cataclysmes volcaniques et de l'incurie des fermiers de l'époque, lesquels laissaient les moutons paître en liberté et donc arracher les pousses des arbustes. Je me permets pourtant de douter qu'il y ait jamais eu en Islande, île terriblement battue par les vents, de véritables forêts. Le mot *skóg* dont se servent les sagas devait désigner ce que nous appellerions des bois, tels ceux qu'exhibent aujourd'hui avec une légitime fierté les Islandais à Akureyri, en remontant vers l'est de l'Eyjafjördr, ou en plein est, à Hallormsstadir. Les sagas elles-mêmes montrent bien que les colonisateurs et leurs descendants devaient s'approvisionner de deux façons : soit en apportant du bois de Norvège, soit en utilisant le bois flotté que le Gulf Stream amenait d'abondance sur les côtes, ouest surtout.

Page 1090.

1. Une des croyances propres aux anciens Germains était que les morts apparaissaient à leur parent en péril pour lui enjoindre de venir les retrouver. Toute la légende des valkyries pourrait ne signifier rien d'autre. Voir W. von Unwerth, *Untersuchungen über Totenkult und Odinverehrung bei Nordgermanen und Lappen*, Breslau, 1911.

Page 1091.

1. Ce lieu, dont le nom a disparu, devait se trouver au sud de Thverá.

Page 1092.

1. On relate l'événement dans le *Landnámabók* (*Thórdarbók*) : « Vigfúss Víga-Glúmsson tua Bárdr, fils de Halli le Blanc, et l'on a composé sur lui la Bárdardrápa, où figurent ces vers :

Bardr sillonne la mer,
Avec son bateau. »

2. Vigfúss n'est pas proscrit (*skógarmadr*; littéralement : homme des bois, homme qui doit chercher refuge dans les bois, homme qui est à la merci du premier venu; voir n. 1, p. 606). Il n'est que banni *(fjörbaugsmadr)*. Comme tel, il conserve ses droits civiques, et n'est condamné à quitter le pays que pour trois ans et dans un délai de trois ans, pendant lequel il reste libre. Pourtant, on le voit, il doit résider en trois endroits avant de partir, chacun d'eux situé à un jour de marche au maximum de

l'autre. Quand il se trouve dans l'un de ces trois endroits, ou sur le chemin qui va de l'un à l'autre, ou dans l'espace d'une portée de flèche de ce chemin, il est libre (*heilagr*; plus exactement, sacré, intouchable; voir n. 3, p. 195). *Fjörbaugr* signifie anneau de vie: c'est le prix que le condamné est censé payer pour conserver sa liberté; on payait en anneaux d'or ou d'argent, plutôt qu'en pièces, qui ne feront leur apparition que plus tard. Il doit payer au *godi* un marc moins un *eyrir*, ce dernier *eyrir* étant appelé *aladsfestr* (prix pour le port). Le *godi*, ou une autre personne, doit alors lui trouver un bateau en partance pour « l'étranger », c'est-à-dire presque toujours la Norvège, et payer le prix de son passage. Si l'une quelconque de ces conditions n'est pas respectée, le banni devient proscrit: la peine suprême. Ce sera le cas de Vigfúss. Il sera *alsekr* (même chose que *skógarmadr*), c'est-à-dire: *óoell* (qu'on ne doit pas nourrir), *óferjandi* (qu'on ne doit pas transporter en bateau), *og draepr fyrir hverjum manni* (et que chacun peut tuer impunément).

Page 1093.

1. Comme le dit le *Livre de la colonisation de l'Islande*, chap. CCLV.
2. Du côté est de la vallée, à quelques kilomètres au sud de Thverá.

Page 1094.

1. L'énergie — et la véhémence — des femmes sont un trait constant des sagas: qu'on se souvienne des personnages de Hallgerdr (*Saga de Njáll le Brûlé*), ou de Gudrún (*Saga des gens du Val-au-Saumon*). À vrai dire, la femme dit à Arngrímr quelque chose du genre: « Un joli coup, pauvre type » *(Högg Thu, manna armastr)*; mais il m'a paru utile de mettre en valeur plus l'imprécation que le mépris, la suite des propos de Thordís accusant assez ce dernier caractère.

Page 1095.

1. On est en présence d'un vacarme qu'on entend dans tout le district, c'est-à-dire d'une calamité qui affectera tout le district. C'est ce qu'avait laissé entendre la devineresse Oddbjörg, chap. XII, p. 1078.

Page 1096.

1. Voici encore un rêve prémonitoire, d'autant plus clair que c'est à Hrísateigr qu'aura lieu la bataille qui décidera du sort de Glúmr. On ne sait plus où se trouvait ce lieu-dit; mais Jónas Kristjánsson déduit de la marche des Esphœlingar que ce devait être sur la rive droite de l'Eyjafjardará, presque en face d'Espihóll du nord: « *Esphœlingar voru á heimleid frá Uppsölum, ridu yfir Thverá og aetlud u sídan yfir Eyjafjardará ad Kvarnárvadi, en Thad er vadid vid Espihól* (« Íslenzk Fornrit », IX, n. 1, p. 71).
2. Au nord d'Uppsalir.

Page 1097.

1. Ce surnom (*allrasgstir*) vient du fait que, son père et sa mère s'étant, chacun, mariés deux fois, elle avait quantité de demi-frères ou de demi-sœurs.
2. Thorvardr fait ici allusion au déroulement normal de tout procès. Avant d'engager une procédure normale, dans la plupart des cas, sans doute pour éviter que les affaires ne dégénèrent, il était d'usage que les parents ou amis communs des deux parties tentent de régler le différend

à l'amiable. Pour ce faire, on convenait d'un ou de plusieurs arbitres, qui examinaient les arguments de part et d'autre et rendaient un verdict que l'on était tenu d'observer. Ne pas accepter de conciliations signifie que le désaccord est définitif et ne peut se terminer que de façon sanglante.

Page 1098.

1. On a déjà vu, chap. IX, p. 1072 et n. 1, comment Glúmr avait assigné le cadavre de Sigmundr.

2. On l'appelle plus souvent Grundar-Ketill, Ketill de Grund. Il est question de lui dans la *Sturlunga Saga*, et, bien entendu, dans le *Landnámabók* (*Hauksbók*, chap. CLXXXVII).

3. Ce personnage, aussi présenté par le *Landnámabók* descendait également de Helgi le Maigre, par sa grand-mère Gudlaug, fille de Hrólfr de Gnupufell.

4. Il s'agit bien d'un Norvégien, mais certainement pas du célèbre viking qui portait le même nom. Un des manuscrits de la saga le nomme d'ailleurs Eysteinn.

5. À six kilomètres au nord de Thverá.

6. Voici encore un trait typique des mœurs guerrières des Islandais. Dès qu'éclatait une bataille, des hommes sages, ou des parents ou amis de l'un des partis, « s'interposaient », c'est-à-dire qu'ils s'efforçaient de désarmer ou de neutraliser les combattants. On en a déjà eu un exemple dans les démêlés de Glúmr et des Esphœlingar à propos du vol du malt d'Arnórr aux joues rouges; voir chap. XI, p. 1077.

7. Autant qu'on le sache, il n'a jamais existé de gué de ce nom. Il pourrait s'agir d'une erreur de copiste pour Kvarnárvad, gué sur le ruisseau Kvarná, tributaire de l'Eyjafjardará.

Page 1099.

1. Le texte dit : *« Vid hokid thér? »* Le verbe *hoka*, qui ne se trouve que dans ce texte, est expliqué différemment (par exemple : se tapir) par les auteurs de dictionnaires. Il faut en croire Turville-Petre, lorsqu'il dit que le verbe existe aujourd'hui encore dans le Skagafjördr, dans le langage populaire, avec le sens de « s'arrêter ».

Page 1100.

1. L'expression *Thundarbenda*, par laquelle Glúmr fait semblant d'interpeller un esclave qui porterait ce nom, mais vise en réalité Vigfúss, son fils, est du plus haut intérêt. Par ce terme, qui ne se retrouve nulle part ailleurs, Glúmr manifesterait que l'arrivée de son fils est un signe envoyé par Ódinn — dieu envers lequel il professe, on le sait, le plus grand respect, contrairement à son attitude envers Freyr.

Page 1101.

1. C'est évidemment Glúmr lui-même qui a tué Thorvaldr. D'autre part, il n'est sûrement pas ignorant du double jeu que mène Thorvardr, que l'on nous a presenté, pour lever tous doutes, comme « pas très bien intentionné », chap. XXII, p. 1097. Glúmr sait bien, comme la suite du texte l'expliquera, qu'il faudra choisir un bouc émissaire parmi les siens. Il lui est facile de convaincre Gudbrandr, un enfant de douze ans de la responsabilité du meurtre de Thorvaldr — rappelons au passage que la loi islandaise considérait un homme comme adulte dès treize ans :

l'exemple de Gudbrandr n'est pas unique; on voit, dans la *Sturlunga Saga*, le futur *jarl* Gizurr mener un procès devant l'*althing* au même âge que Gudbrandr. Ce choix est aussi une façon de se venger de la duplicité de Thorvardr. C'est enfin un trait révélateur du tempérament machiavélique, amoral et sans scrupules de Glúmr.

Page 1102.

1. Bel exemple du laconisme de la langue islandaise: « un combat conclu par un succès égal de part et d'autre », une sorte de match nul, rend le mot *jafnvegit* (également tué). Par « qualité des victimes », il faut entendre leur rang social. Il y a deux esclaves dans les morts du camp de Glúmr. Ils n'ont pas la qualité des hommes libres.

Page 1103.

1. Le texte de cette *vísa* nous est parvenu dans un état lamentable, et nécessite des arrangements qui varient avec les éditeurs de la saga. Le deuxième vers dit: *Erat at manna máli mórd*, que l'on rend par: « Il ne s'agit pas de parler de *mórd* » (assassinat honteux, par opposition à crime ou meurtre). Si l'on en croit les commentaires de Thorvardr, Glúmr veut dire, sans doute, que quelque chose n'a pas été clair à propos de meurtre, qu'on a mal compté les coupables, allusion à l'ignorance où l'on est de ce qu'il fut le meurtrier de Thorvaldr.

Page 1104.

1. En règle générale, le *thing*, quel qu'il soit, se trouvait circonscrit dans une zone à l'intérieur de laquelle les condamnés étaient intouchables. On l'appelait le *thinghelgr*. On comprend que les ennemis de Glúmr, arrivés avant lui, essaient d'empêcher le *godi* de pénétrer dans cette enceinte. Toutefois, le texte parle, non de *thinghelgr*, mais de *fjörbaugsgardr*, de *fjörbaugr*; voir n. 2, p. 1092. Pour Konrad Maurer (*Vorlesungen*, Leipzig, 1907-1910); il s'agit d'une extension de sens de *örskotshelgr*, l'enceinte consacrée, limitée à une portée de flèche du *thing*, à l'intérieur de laquelle les condamnés restaient intouchables: il s'agirait donc d'une seconde enceinte, concentrique au *thinghelgr*. D'après Sigrid Undset, dans une note à sa traduction, il s'agit seulement, peut-être, avec plus de vraisemblance, d'une zone à l'intérieur de laquelle les *fjörbaugsmenn* pouvaient se livrer à leurs affaires en sécurité. D'autres exemples, telle la *Saga des gens du Flór* (chap. x), inciteraient à lui donner raison.

Page 1105.

1. On n'a que deux exemples, dans la littérature de sagas, de cette « formation en coin »: voici l'un d'eux. L'on trouvera l'autre dans la *Sturlunga Saga* (Copenhague, éd. de Kaalund, 1906-1911, t. II, p. 92): « D'abord, on se battit à coups de pierres, puis on s'envoya des lances, et la troupe des gens du Skagafjördr, qui avait adopté la formation en coin, se mit rapidement à se disperser. » Le texte islandais donne *klambrarvegr*, de *klömbr*, pincettes de forgeron faites généralement d'os de baleine. On sait du reste que cette formation de bataille fut adoptée par les Germains en général. Voir Kristján Eldjárn, « Klambrarvegr », *Afmæliskvaedju til Alexanders Jóhannessonar*, 1953.

2. Selon le *Grágás*, Ia, 52, les tribunaux de *fjórdungr* devaient s'ajourner avant que le soleil ne frappât le champ du *thing*. Bien que les codes

juridiques connus n'en fassent pas mention, il est probable que les *thing* de tous genres (le *Grágás* ne parle que pour l'*althing*) avaient adopté la même coutume.

3. On tient là un des rares exemples de *lýritr* (voir *Grágás*), veto légal que les *godi* ou les chefs pouvaient opposer à toute tentative de poursuivre une procédure visiblement entachée d'irrégularité.

4. Il y avait plusieurs manières de se laver d'une accusation, selon la loi. Anciennement, on pouvait provoquer en duel. Vers l'époque où se passe notre saga, on utilisait, soit l'ordalie (plus tard jugement de Dieu; voir n. 1, p. 852), soit le serment. Selon les lois norvégiennes, les serments devaient être passés conjointement par trois, six ou douze hommes. Le présent exemple est donc plutôt rare : Glúmr prête serment seul. Le parjure ou faux serment était considéré comme l'un des crimes les plus graves (voir n. 16, p. 208).

5. Selon le *Grágás* (I, b, 207; II, 49; III, 46), un cas de *eidfall* (parjure à la loi) implique une amende de douze marcs, somme énorme.

6. L'absurdité de la précision n'est qu'apparente. En fait, les Islandais ne comptent à proprement parler que deux saisons, l'été et l'hiver; façon de voir que ratifieront tous ceux qui ont vécu en Islande durant quelques années. Toutefois, printemps et automne existent (*vár* et *haust*) mais ne sont, osons-nous dire, que des qualifications « poétiques ». On compte toujours par étés et par hivers.

Page 1106.

1. Appelé maintenant Stóridalr (Grandval), il y subsiste des ruines de ce qui a dû être le temple dont il est question ici.

2. Le serment que prête Glúmr est appelé *eidr at baugi*, serment sur l'anneau; il s'agit de cet anneau d'or ou d'argent que nous avons déjà signalé et qui se trouve à l'intérieur du temple. On en a d'innombrables autres exemples dans les sagas.

3. Le serment équivoque qui va suivre nécessite des explications. L'équivoque joue sur la particule *-at (ég varkat, ég vakat, raudkat...)* postposée aux verbes principaux, qui, selon la façon dont on l'accentue, peut signifier, soit « à », et donc « effectivement » (sorte d'intensif, affirmatif par conséquent), soit « non » « ne pas » (donc négatif). L'emploi négatif est le plus courant en poésie. J'ai indiqué dans ma traduction les deux possibilités d'interprétation — la fausse entre crochets. On admirera encore une fois au passage les ressources d'imagination et l'habileté manœuvrière du héros.

4. Gnupafell, ou Gnúpufell, est la demeure de Hrólfr, le fils de Helgi le Maigre. Le *Landnámabók* (chap. CXXI) atteste que Hrólfr y bâtit un temple, dont il ne reste rien aujourd'hui.

5. Nous nous sommes interrogé (voir la Notice, p. 1824-1825) sur les raisons de cet acte de Glúmr. Pourquoi se débarrasse-t-il des objets dont il sait pertinemment qu'ils sont la condition de sa « bonne fortune »? Leur perte ne peut qu'entraîner sa ruine, ce que verra très bien Einarr. S'agit-il de remords, ou de sentiment de son indignité? C'est peu probable, étant donné son attitude, sa ligne de conduite morale générale. Faut-il y voir une sorte de bravade envers le destin — supposition qu'autorise un caractère de cette trempe —, un sursaut d'orgueil ultime? Cet acte semble n'avoir frappé aucun des commentateurs, traducteurs ou éditeurs de la saga. Faut-il alors y voir, si l'on admet que la saga a été composée

par un clerc, un prêtre catholique, Nikuláss peut-être, une illustration de la justice divine, plutôt immanente ici? De manière générale, peut-on qualifier, comme on le fait presque unanimement, d'amoral un personnage qui, dès que conscient d'avoir forfait à son honneur, se juge implicitement indigne désormais de conserver l'héritage magique?

Page 1107.

1. On l'a vu, n. 3, p. 1106, pour que le sens de *at* soit négatif, il aurait fallu que Glúmr mette l'accent dessus, ce qu'il n'a ni dû ni pu faire. On appréciera au passage la ténacité, l'implacabilité des Islandais — ici, Thorvardr — dans l'exercice de leur vengeance. On pourra s'amuser à compter combien de fois est repris le procès des Esphœlingar contre Glúmr. L'acharnement est certainement le trait le plus frappant de cette littérature. Le chef-d'œuvre, en ce domaine, est sans aucun doute la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* (voir p. 1173-1201), qui est tout entière le récit d'une vengeance mûrie, appliquée point par point. Du reste, les sagas ne font toutes que décrire des querelles entre chefs et montrent infailliblement comment le plus fort, le plus tenace, finit par l'emporter sur les autres.

2. Gudmundr le Puissant est un des caractères principaux de l'histoire islandaise au XIe siècle. Lui est tout entière consacrée la *Ljósvetninga Saga* (du nom du lac Ljósavatn). Le personnage est plutôt antipathique : il aura passé sa vie à lutter contre son frère Einarr, à appuyer les prétentions du roi Óláfr le Saint, au demeurant, homme cruel et arrogant. On prétend que sa mort fut provoquée par les maléfices d'un sorcier. En ce qui concerne notre saga, son ascension est fonction du déclin de Glúmr : image de l'implacable rivalité qui opposait les petits potentats d'Islande. Voir n. 12, p. 1074 et n. 4, p. 1087.

Page 1108.

1. Pour plus de précisions sur le *níding* ou *níđstöng*, voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LVII, p. 119 et n. 3 ; la *Saga de Gísli Súrsson*, chap. II, p. 576 et n. 2 ; la *Saga des gens du Val-au-Lac*, chap. XXXIV, p. 1023 et n. 2 ; la *Saga des gens du Reykjardalr*, chap. XXV.

2. C'est-à-dire jusqu'au dernier des *fardagar*, quatre jours où, selon la loi, on avait le droit de déménager (voir n. 2, p. 586). Ils prenaient place dans la septième semaine après le jour officiel du commencement de l'été. En cas d'expulsion de son domicile, comme c'est le cas pour Glúmr, l'expulsé avait le droit de demeurer chez lui jusqu'au dernier de ces jours, soit le quatrième de la septième semaine. Cette coutume est fort vieille. Aujourd'hui encore, les contrats de location islandais expirent ou sont renouvelables à cette époque-là.

3. Le *Landnámabók* (chap. CLXXXVIII) atteste l'existence de Hallbera, mais avec pour père Thóroddr Hjálmr (« au casque » ; voir le français « heaume »), non Thóroddr Hjálmsson.

4. Aujourd'hui Kambr.

5. L'expression qui remonte fort loin dans l'Antiquité fait allusion aux rites de prise de possession du sol, tels que les appliquaient les premiers *landnámsmenn* (colonisateurs ; voir n. 2, p. 979). Pour plus de détails, voir Jan de Vries, ouvr. cité, t. II, section 51. En bref, on devait faire le tour de ses nouvelles possessions avec une torche enflammée, ou délimiter le territoire que l'on s'appropriait par des brasiers : c'était

consacrer la terre par le feu. Voir l'expression nette dans la *Saga de Snorri le Godi*, chap. IV, p. 208 et n.9 : « *eptir that, fór Thórólfr eldi um landnám sitt* » : « Ensuite, Thórólfr prit possession du sol par le feu. » Il va sans dire que ces coutumes avaient une signification religieuse.

Page 1109.

1. Ce Mödruvellir se trouve près de l'embouchure de la Hörgá, à une dizaine de kilomètres au nord de l'actuel Akureyri. Un monastère d'augustiniens y fut fondé en 1296.

2. On ne sait rien de ce Thórgrímr. Dans son surnom, qui est obscur, Turville-Petre voit un rapport avec *fjúka*, « être chassé par le vent » (peut-être une tempête de neige).

3. Vallée profonde et encaissée, qui s'ouvre à l'ouest de la vallée de la Hörgá.

4. Petite vallée qui relie la vallée de la Hörgá à celle de la Baegisá, petit ruisseau. Thverbrekka indiquerait une faille transversale.

5. Ce chapitre est une interpolation : sur le personnage qui en fait l'objet, voir n. 6, p. 1061.

6. Grande île de l'Eyjafjördr, devant le Svarfadardalr, au nord.

7. Sur le Arskógsströnd, au sud-est de l'embouchure du Svarfadardalr.

Page 1110.

1. La loi (*Grágás*, I b, 131) prévoyait que, dans ce cas, la prise devait être transportée au lieu de résidence le plus proche : c'est donc Klœngr qui a raison.

2. Cette condition est nécessaire pour que l'un et l'autre aient le droit de prétendre à la possession de l'« épave ».

3. La loi islandaise distinguait minutieusement entre *víg* (meurtre normal) et *mórd* (crime honteux). Le *Grágás* précise (I, 154) : « Il y a *mórd* si le coupable cache, ou enterre le cadavre [...]. » Voir aussi n. 1, p. 582. Ici, il y a *mórd* parce que Klœngr n'a pas fait le *lýsing* correctement (voir n. 1, p. 1020); le *lýsing*, proclamation officielle du meurtre, devait se faire devant témoins, et à une distance précise du lieu du crime. Si Klœngr n'a pas eu le courage de faire le *lýsing* à l'endroit voulu, c'est que — la saga l'explique — il y avait là trop de monde, trop de partisans de la victime. Son *lýsing* ne vaut donc rien : il aurait dû être fait à la prochaine maison, ou, au pis, à la troisième après le lieu du crime. Tuer un homme endormi ou traîtreusement était également un cas de *mórd*. Un coupable de *mórd* était, par le fait même, immédiatement proscrit.

4. C'est la grande vallée qui part du nord-ouest de l'Eyjafjördr.

5. Le *féránsdómr* (d'après *férán*, pillage; voir n. 1, p. 316) ou tribunal de confiscation, ancêtre de nos modernes huissiers, est la cour qui se réunit en cas de bannissement ou de proscription, quatorze jours après le verdict rendu au *thing*. Elle consiste en douze juges, choisis selon les vœux du plaignant. Elle doit se tenir à l'extérieur du *tún* de l'accusé, à une portée de flèche, sur un endroit non terreux, non gazonné (voir la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr*, chap. V, p. 1191). Son rôle est de « piller » la propriété de l'accusé : savoir, la répartir parmi ses créanciers et accusateurs, deux parts devant être réservées, l'une au *godi* local, l'autre au district local, pour l'entretien des pauvres. La sentence rendue contre l'accusé ne pouvait prendre force de loi, si le tribunal

d'exécution, pour une raison ou pour une autre, ne se réunissait pas en lieu et en temps voulus.

6. Proche parente de Glúmr, comme on le sait.

Page 1111.

1. Aujourd'hui Oddeyrr, promontoire situé juste au-dessus d'Akureyri, sur la côte ouest du fjord : on voit le chemin que Glúmr et ses hommes font faire aux attaquants.

2. C'était une des attributions d'un *godi.*

3. Donc à l'emplacement du *vödlathing*; voir n. 1, p. 1082. Des ruines des baraquements anciens s'y trouvent encore, et la configuration des lieux actuels correspond en tous points à la description faite ici.

Page 1113.

1. Il est probable qu'il y a ici une grosse erreur chronologique. C'est en l'an 999 exactement que l'Islande adopta le christianisme — ce qui, d'ailleurs, ne l'empêcha pas de continuer à révérer les dieux païens pendant fort longtemps, bien que telle pratique fût proscrite par la loi. Il n'est guère vraisemblable que Glúmr soit mort en 1002 ; mais sans doute n'est-on pas obligé de prendre au pied de la lettre l'expression : « Quand le christianisme arriva ici en Islande [...]. »

2. Ceci est tout à fait impossible : l'évêque Kolr, d'ailleurs non Islandais, n'a pas pu arriver en Islande avant 1025. Turville-Petre voit là une sorte d'embellissement « sentimental » *(a mildly sentimental embellishment)*.

3. Ce sont les mêmes habits blancs que ceux des baptisés pendant la semaine suivant leur baptême (voir n. 1, p. 1049).

4. En dessous de Mödruvellir, sur la rive gauche de la Hörgá. Il y a là une sorte de monticule que les gens du pays nomment Glúmshóll : on y voit des ruines, qui pourraient être celles d'une église.

SAGA DES GENS DU SVARFADARDALR

NOTICE

La *Saga des gens du Svarfadardalr*[1] joue en quelque sorte, dans le présent recueil, le rôle de contre-épreuve : on a maintes fois signalé jusqu'alors la valeur artistique des textes présentés, leurs qualités littéraires et leur unité due à la marque que les auteurs parvenaient à leur imprimer en fondant en un tout les différents éléments, oraux ou écrits, qui leur servaient de source et en faisant preuve d'une très grande conscience du but à atteindre, de l'esprit à mettre en œuvre et de la méthode à suivre. Or, l'histoire qu'on va lire est décousue, inégale, parfois surprenante et

1. *Svarfdœla Saga.*

souvent obscure; elle permettra sans doute de prendre la mesure de la qualité des grandes œuvres rassemblées dans ce volume.

Ce texte n'est pourtant pas l'un des moins attachants : on reste frappé par le revenant Klaufi qui combat en se servant de sa tête comme d'une arme, par l'inflexible détermination du faux muet Karl ou par la façon dont on peut apprivoiser une mégère... Mais ce ne sont là que des morceaux de bravoure; mieux amenés, ils eussent sans doute fait un chef-d'œuvre de cette saga où tout reste à l'état d'ébauche.

Un examen rapide de la tradition manuscrite de la *Saga des gens du Svarfadardalr* aide à saisir pourquoi celle-ci reste au second rang. Nous n'en avons que des manuscrits sur papier recopiant un document du XVIIe siècle[1], et une feuille de parchemin du XVe siècle[2]. Le texte ainsi obtenu comporte une grande lacune, de longueur difficile à apprécier exactement mais certainement considérable, et au moins une demi-douzaine d'autres, moins étendues; il constitue une tentative maladroite de fondre deux versions différentes, aujourd'hui perdues. Le rédacteur du texte dont nous disposons a comblé les manques en faisant toutes sortes d'ajouts tirés de ses lectures ou de ses souvenirs.

La plus ancienne des deux versions perdues, dont on peut supposer qu'elle reposait sur des traditions orales, difficiles à localiser, et utilisait déjà des motifs littéraires ou des éléments de contes populaires, a dû exister avant 1250. Il en subsiste des traces directes dans la présente saga et, surtout, dans le *Dit de Thorleifr Scalde-du-Jarl* (*Thorleifs Tháttr Jarlsskálds*), consacré au poète Thorleifr Ásgeirsson qui prit part au meurtre de Klaufi[3] et fut par la suite surnommé « Scalde-du-Jarl » pour avoir composé le *Jarlsníd*, poème infamant sur le compte du jarl Hákon Sigurdarson des Hladir. La première partie de notre saga et ce dit se recoupent en maints endroits et remontent certainement à une même source.

La seconde version disparue a dû voir le jour quelques décennies après la première, mais nous ne pourrions faire à son sujet que des conjectures. En revanche, il est certain que la version primitive du *Landnámabók* a connu le texte original de notre saga. Les rédactions les plus récentes de cet ouvrage, *Sturlubók*, *Hauksbók* et *Thórdarbók* notamment, connaissaient le personnage de Thorsteinn Svörfudr sur le compte de qui elles rapportent un bref récit qui varie entre le *Sturlubók* et le *Hauksbók*[4], d'une part, et le *Thórdarbók*, d'autre part, comme l'extrait suivant permet de le constater[5] :

« Il y avait un homme qui s'appelait Thorsteinn Svarfadr, fils de Raudr Rugga du Naumudalr; il épousa Hildr, fille de Thráinn le Thurs Noir[6] [le Taureau-Noir]. Thorsteinn alla en Islande et colonisa le Svarfadardalr sur le conseil de Helgi. Ses enfants furent Karl le Rouge, qui habita à Karlsá, et Gudrún, qu'épousa Hafthórr le Viking. Leurs enfants furent Klaufi [Böggnir] et Gróa qu'épousa Gríss Gledill. Il y avait un homme qui s'appelait Atli Illingr [Illvígr]; il tua Hafthórr et mit Karl le Rouge aux fers. Alors, Klaufi [Böggnir] survint à l'improviste et tua

1. Coté Á.M. 161 in-folio.
2. Coté Á.M. 445 c in-4°.
3. Voir la *Saga des gens du Svarfadardalr*, chap. XVII-XVIII, p. 1145-1148.
4. Il faut savoir que le *Hauksbók* dérive du *Sturlubók*.
5. Nous donnons le texte commun au *Sturlubók* et au *Hauksbók* et, entre crochets, les variantes du *Thórdarbók*.
6. Un *thurs* est, dans la mythologie scandinave, un affreux géant.

Atli [Illingr], puis sortit Karl de ses fers. Klaufi [Bögnirr] épousa Yngvildr aux joues rouges [rádkinn[1]] fille d'Ásgeirr au manteau rouge, sœur d'Óláfr Völubrjótr et du scalde Thorleifr. Il leur mit en pièces un sac [un fagot] qu'ils avaient pris sur ses terres. Alors Thorleifr déclama ceci :

Böggvir [Böggnir] promptement
M'a mis en pièces un sac [un fagot] [...][2].

De là provient la saga des gens du Svarfadardalr. »

On constate donc que la tradition manuscrite est fluctuante même sur ces éléments essentiels que sont les noms des personnages.

Une version nouvelle de notre texte apparaît vers le XVe siècle[3]; des exagérations qu'il faudrait qualifier de baroques y abondent. C'est seulement à ce moment que le chapitre d'introduction concernant les origines norvégiennes des principaux personnages[4] est ajouté. Dans ce texte sont directement sollicitées les Sagas légendaires, en particulier l'une des plus célèbres, la *Saga d'Oddr l'Archer* (*Örvar-Odds Saga*), qui est une véritable compilation de récits fabuleux, de motifs populaires, et de thèmes sans coloration nordique particulière. Toutefois, après la grande lacune mentionnée plus haut, notre saga revient à un style de meilleur aloi, retourne à l'évocation de traditions locales, suit de plus près ses personnages et retrouve un fil narratif continu. Il est fort probable qu'elle s'inspire alors de l'ancienne *Saga des gens du Svarfadardalr.*

La bonne connaissance que l'auteur a des lieux indique qu'il est sans doute originaire du Svarfadardalr. Il a également puisé son inspiration dans d'autres sagas : ainsi, l'épisode où Thórólfr Thorgeirsson mourant fait promettre que l'on donnera son prénom au fils que va mettre au monde sa femme[5] évoque l'attitude de Jökull dans la *Saga des chefs du Val-au-Lac*[6]; de même, l'épisode où intervient le guerrier-fauve Moldi[7] a un exact correspondant dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier*[8].

On prendra, à la lecture, la mesure du résultat obtenu par notre auteur : un texte lourd et mal dominé, des péripéties qui s'enchaînent mal, un ensemble décousu où l'on doit parfois remettre d'urgence en scène un personnage oublié. On notera aussi la fréquence des développements obscurs que seule la connaissance d'histoires parallèles contées dans d'autres sagas permet d'éclairer. Nombre de personnages ne survivent dans notre mémoire que par des images brèves mais, il est vrai, saisissantes : le revenant avec sa tête sous le bras, le muet qui recouvre la parole au moment opportun, la femme indomptable que les pires épreuves n'abattent qu'un moment. Le récit de la vengeance de Karl Sans-Paroles[9] garde seul la tenue et l'allant des grandes sagas.

On comprendra qu'il est vain, dans ces conditions, de tenter une reconstitution historique des faits exposés; l'auteur n'a cure de la chronologie et, pour ne donner qu'un exemple, on ne peut reconstituer la vie d'Yngvildr Belle-Joue en respectant la chronologie interne de la saga

1. Surnom de sens inconnu.
2. Voir la strophe 5 de la *Saga des gens du Svarfadardalr*, chap. XVIII, p. 1147.
3. Son auteur commet des anachronismes qui prouvent qu'il n'a plus conscience de ce qui existait au moment de l'indépendance de l'Islande; ainsi, il fait sur le mot *lögmadr* la même erreur que l'auteur de la *Saga de Hávardr de l'Ísafjördr* (voir la Notice de ce texte, p. 1737-1738).
4. Chap. I, p. 1115.
5. Chap. V, p. 1124.
6. Chap. III, p. 966.
7. Chap. VII-IX, p. 1126-1130.
8. Chap. VI, p. 1064-1065.
9. Chap. XXIV-XXVIII, p. 1162-1171.

sans aboutir à de pures invraisemblances : on constate ainsi qu'Yngvildr n'a guère moins de soixante-dix ans quand elle rentre définitivement en Islande, alors que le texte nous laisse entendre qu'elle est à cette époque dans la fleur de l'âge, puisque Karl cherche à la remarier !

Bien que la *Saga des gens du Svarfadardalr* fasse mieux apprécier les qualités artistiques, psychologiques et souvent historiques des grands textes, on ne peut nier totalement son intérêt intrinsèque : ce serait en effet oublier un peu vite que l'histoire de la vengeance de Karl n'est autre que celle d'Hamlet, que le moine danois Saxo Grammaticus, qui écrivait vers 1200, rapporte en détail aux livres III et IV de ses *Gesta Danorum* ; et que la narration des heurs et des malheurs d'Yngvildr Belle-Joue nous donne le scénario de *La Mégère apprivoisée* de Shakespeare. Ce n'est certes pas ici le lieu de nous mettre en quête des sources du grand dramaturge anglais, mais notons seulement, à propos d'un texte qui ne compte certainement pas parmi les fleurons du genre, que les sagas islandaises tiennent leur place dans les origines du grand art dramatique et narratif de l'Occident.

NOTES

Page 1115.

1. Père et fils sont inconnus par ailleurs.

2. C'est-à-dire d'un *setstokkr* à l'autre, le *setstokkr* étant l'extrémité de la poutre longitudinale qui délimite le « lit » (lequel sert de siège dans la journée).

Page 1116.

1. Voir n. 2, p. 1043 et n. 2, p. 1115 : il s'agit ici du *flet*, nom d'ensemble de la partie surélevée du « plancher » qui court le long des murs.

Page 1117.

1. Des braies qui descendent jusqu'aux chevilles : *hökulbraekr* ou *ökulbraekr*.

2. Ce détail vestimentaire ne figure que dans cette saga. D'ordinaire, un manteau se ferme par une agrafe ou une broche (voir n. 1, p. 1069).

Page 1119.

1. Les Svíasker (Rochers des Suédois) ne se trouvaient pas au large du Gautland, une province de Suède, mais désignaient l'archipel de Stockholm — laquelle alors n'existait pas.

Page 1121.

1. Je fais apparaître dans le texte ce qui figure en fait dans une variante. Le texte principal porte ici « déposa sa cargaison », ce qui contredit carrément l'indication fournie à la fin du chapitre précédent : peut-être le copiste a-t-il confondu *farm* (cargaison) et *fram* (avancer).

2. Le texte principal porte ici une expression trop récente *(tala med* : parler à) pour être le fait du rédacteur initial : il s'agit sans doute d'une rectification de copiste.

3. Sur la *félag*, voir n. 6, p. 3.

4. Les « braies de lin » correspondraient à nos caleçons.

Page 1123.

1. *Skjaldborg* : défense classique contre des attaquants en nombre. En plaçant leurs boucliers bord à bord, les assaillis interdisent les assauts individuels.

Page 1124.

1. Cette saga est la seule à nommer le *jarl* Herrödr.

Page 1126.

1. Sur le *berserkr*, voir n. 8, p. 3. L'expression « demi-*berserkr* » est étrange.

Page 1127.

1. Comparer un homme à une jument est une insulte inexpiable, notamment en raison du sexe de l'animal. Voir n. 3, p. 1021.

Page 1128.

1. Le texte porte ici un hapax, *rydfrakki*, où *ryd-* renvoie à l'idée de rouille et *frakki* peut venir de l'anglo-saxon *franca* (lance). Le mot *frakki* revient, en composition, dans d'autres textes et s'applique à quelque sorte de lance.

Page 1129.

1. Le mauvais œil des magiciens a le pouvoir d'émousser le fil des épées : voir la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LXV, p. 144 et n. 1. Ódinn se vante de posséder ce pouvoir dans la strophe 148 des *Hávamál (Edda poétique)*.

2. On a vu ce même détail dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, chap. IV, p. 1060 et n. 4. C'est dans la *Saga de Kormákr*, chap. X, que l'on trouve le plus de précisions sur le sujet : les duellistes doivent se tenir sur une peau unique, qui doit avoir cinq aunes de côté. Ils disposent de trois boucliers chacun, et restent sans protection une fois ces boucliers endommagés.

Page 1130.

1. Il manque ici une demi-page dans le manuscrit principal, qui devait décrire le duel en détail. Par la suite, on a tenté à deux reprises de combler cette lacune. Je donne le texte des deux variantes, elles-mêmes très incomplètes :

a) Dans un manuscrit récent (ÁM 161 fol., copie faite sur papier au XVe siècle par Jón Erlendsson) :

« Ils prirent alors d'autres boucliers. Thorsteinn frappa avec l'épée qui lui venait du jarl et Moldi voulut parer en mettant son bouclier à plat. Thorsteinn vit cela, baissa le bras en sorte que son épée arriva dans le bas de la jambe et emporta le mollet et l'arrière du pied; Moldi recula sur le pan du manteau en titubant. Sur ce, Thorsteinn frappa Moldi au cou si bien que le crâne vola. Le jarl et ses hommes poussèrent un grand cri. Et dès que les camarades de Moldi le virent tomber, ils voulurent se retirer. Mais le jarl ordonna à ses hommes de ne pas les laisser s'échapper. Ils furent tous tués, hormis un que Thorsteinn força à dire

où était caché l'argent de Moldi. C'étaient de considérables richesses car Moldi avait été un grand duelliste et un très grand pillard. Cet argent revint à Thorsteinn car le jarl ne voulut rien. Le jarl remercia Thorsteinn de cette victoire et de la délivrance qu'il lui avait apportée, à lui et à sa fille. Thorsteinn devint très célèbre à cause de tout cela. Ensuite, ils se rendirent à la halle. Le jarl fit faire un excellent banquet et ils y burent joyeux. »

b) Fragment de manuscrit, LGS 1339, in-4°, conservé à la Bibliothèque nationale de Reykjavík :
« [...] et cela dura longtemps pendant le jour : on ne voyait pas qui avait le dessous, mais pour finir, la conclusion de ce duel fut que Moldi tomba sans aucune gloire, et Thorsteinn alla à la halle. Le jarl le remercia de cette victoire par force belles paroles et l'estima beaucoup plus qu'avant : Thorsteinn resta là un moment, tenu en grand honneur par le jarl. »

2. *Heimanfylgja*, littéralement : ce qui suit (la femme) en provenance de la maison (voir n. 1, p. 394).

Page 1131.

1. Sur la coutume de l'*ausa barn vatni*, voir n. 1, p. 57.

2. Il y a ici une très importante lacune dans le manuscrit principal. Je donne ci-dessous la version qu'a procurée vers 1800 un copiste, se fondant sur le *Landnámabók*; cette version est plus longue que la lacune du manuscrit principal mais nous jugeons préférable de la donner jusqu'au bout :

« Après cela, Thorsteinn se prépara à partir et le jarl l'accompagna jusqu'au rivage. Il dit alors à Thorsteinn : " Je déclare que tu es l'homme le plus important qui soit venu ici en Gautland, depuis que je me rappelle. Je devine que nous ne nous reverrons plus et c'est grand dommage pour notre pays natal que de te perdre, mais partout on te tiendra pour un homme très important, où que tu ailles, ton nom vivra tant que le monde durera, et fais bon voyage. " Après cela, ils se quittèrent. Thorsteinn dirigea son bateau sur la Norvège et arriva en automne dans le Naumudalr. Lorsque Thorgnýr apprit l'arrivée de son fils, il alla à sa rencontre et il y eut là joyeuses retrouvailles. Thorgnýr invita chez lui son fils avec sa femme et tous ses compagnons. On fit là le meilleur des banquets et le plus grand divertissement qu'il y eut fut de faire raconter à Thorsteinn ses expéditions et ses hauts faits. On put y entendre quantité de ses exploits. Thorgnýr s'enquit abondamment de Thórólfr, son fils, de la façon dont il s'était défendu contre Ljótr; Thorsteinn dit comment tout s'était passé. " Il m'a semblé que j'allais être circonvenu par Ljótr, dit-il, lorsqu'il eut abattu tous mes hommes à l'exception de douze et que je me trouvai blessé et sans protection devant lui. " Thorgnýr dit : " Alors, c'est bien comme je l'avais dit, que tu serais pleinement mis à l'épreuve devant Ljótr le Blême, et vous avez été rudement pressés tous les deux; je vais maintenant allonger ton nom comme c'est la coutume pour les grands hommes, je vais t'appeler Thorsteinn Svörfudr [ou Svarfadr : dévastateur], et, pour marquer ton nom, je vais te donner cette ferme et ce domaine, et, en plus, l'administration que j'ai eue sur le Naumudalr; je suis fort avancé en âge maintenant et pas en état de m'occuper des affaires, mais tu me parais bien venu à le faire en toutes choses. " Thorsteinn remercia son père par de belles paroles et

passa l'hiver chez lui. Au printemps, il reprit le domaine et l'administration et devint bientôt populaire et excellent chef. Il eut de sa femme un autre fils que Thórólfr : celui-là fut nommé Karl; quand il grandit, son père lui donna un surnom et l'appela Karl le Rouge. Ils eurent une fille qui s'appela Gudrún [ou Thórarna]. Tous leurs enfants étaient accomplis. //CHAPITRE XI/ Deux hivers après que Thorsteinn eut repris le domaine, Thorgnýr tomba malade et mourut. Thorsteinn fit faire un tertre et y plaça son père avec beaucoup de biens à côté de lui. Puis il célébra les funérailles de son père et y invita maints hommes importants. Le festin de funérailles terminé, il renvoya tout le monde avec des présents car c'était un homme très libéral; il avait aussi quantité de biens depuis qu'il avait abattu Ljótr le Blême et s'était approprié tout ce que celui-ci possédait. Ensuite, Thorsteinn résida quelques années sur son patrimoine et son honneur s'accrut de plus en plus. Lorsqu'il fut demeuré là longtemps, Ingibjörg, sa femme, attrapa une maladie grave et ne resta pas longtemps couchée avant de mourir. Thorsteinn estima que c'était grand deuil, comme on pouvait s'y attendre. Il la fit déposer dans le tertre auprès de son père. Thorsteinn la regretta beaucoup, il ne se plut pas davantage en ces lieux et, pour cette raison, eut envie de s'en aller. Beaucoup de nobles hommes de Norvège avaient fui leur patrimoine à cause de la tyrannie de Haraldr à la belle chevelure, certains s'en allant à l'ouest au-delà de la mer dans les Shetland et les Orcades pour les coloniser, mais beaucoup allèrent en Islande, qui fut dès lors fort colonisée. Et comme Thorsteinn s'estimait lésé par le versement des impôts au roi Haraldr et par l'obéissance qui lui était due, comme il ne se plaisait pas après la mort de sa femme, il équipa son bateau pour faire le voyage d'Islande. Ses enfants étaient alors dans la fleur de l'âge. Karl le Rouge entreprit le voyage avec son père, mais on dit que Thorsteinn envoya Thórólfr, son fils, en Gautland et qu'il y prit le pouvoir peu après la mort de Herrödr, son grand-père maternel, et y accrut sa famille. Ljótr le Blême avait eu un fils qui s'appelait Hafthórr [variante : Snaekollr]; c'était un viking. Quand Thorsteinn Svarfadr fut prêt à faire le voyage d'Islande et alors qu'il pourvoyait à ses propriétés, Hafthórr arriva à la ferme de Thorsteinn, s'y empara de Thórarna, sa fille, et pilla beaucoup de biens. Lorsque Thorsteinn arriva chez lui, il ne sut pas où s'était dirigé Snaekollr et il n'y eut pas de poursuite. Snaekollr garda ensuite Thórarna et eut d'elle deux enfants; on parlera d'eux dans la suite de la saga. Après cela, Thorsteinn prit la mer; il attendit longtemps un vent favorable et arriva au nord de l'Islande : ils touchèrent terre dans l'ouest de l'Eyjafjördr et tirèrent leur bateau sur des rondins. //CHAPITRE XII/ Helgi le Maigre, fils d'Eyvindr le Norvégien, fils de Björn, fils de Hrólfr d'Ána, habitait alors à Kristnes dans l'Eyjafjördr. Il était chef de tout le district et fort estimé. Il était arrivé en Islande depuis l'ouest au-delà de la mer; il était originaire des Hébrides et, ensuite, d'Irlande par son grand-père maternel, Kjarvalr roi des Irlandais. Lorsqu'il était dans les Hébrides pour y être élevé, il mourait de faim et on ne voyait pas de chair sur lui. Quand son père et sa mère vinrent là, ils l'appelèrent Helgi le Maigre. Helgi reçut la *prima signatio* et croyait au Christ : il appela sa ferme d'après lui, mais il invoquait pourtant Thórr dans toutes les grandes entreprises. Il avait deux fils, Hrólfr et Ingjaldr, et une fille qui s'appelait Ingunn. C'est Hámundr Peau-d'Enfer qui l'épousa. Lorsque Helgi apprit l'arrivée en Islande de

Thorsteinn, il chevaucha jusqu'au bateau avec beaucoup de monde et invita Thorsteinn chez lui; on était en hiver. Thorsteinn accepta cette invitation avec reconnaissance et s'en alla chez Helgi. Thorsteinn et Karl passèrent l'hiver chez lui et furent tenus en grande faveur. Pour les marins, ils logèrent à proximité de là dans le fjord. //CHAPITRE XIII/ Au printemps, Thorsteinn demanda à Helgi de lui indiquer une résidence. Helgi dit: " Le district est fort colonisé et je ne connais pas d'autre endroit non occupé que dans la vallée qui remonte à l'intérieur des terres au-delà de Hrísey; c'est une vaste contrée. Mais c'est là qu'avait pris résidence Ljótólfr le Godi, qui était arrivé en Islande à l'est, à Sandvík, avec Hródgeirr le Blanc, fils de Hrappr, son parent " (ils étaient apparentés de telle sorte que Hródgeirr était frère d'Alrekr, père de Ljótólfr) "et je crois qu'il veut s'approprier la vallée et interdire aux gens importants de s'y installer. — Nous n'en aurons cure", dit Thorsteinn. Après cela, Thorsteinn, Karl et leurs hommes allèrent à la vallée et se mirent à faire les préparatifs pour y construire une ferme. Thorsteinn s'y construisit une ferme qu'il appela Grund et Karl prit résidence à Karlsá. Ensuite, il voyagea d'un pays à l'autre chaque été, mais garda tout de même constamment son domaine. C'était du côté de la rivière où Ljótólfr n'avait pas colonisé de terrain, l'endroit où il habitait s'appelait Hof. Les manières de Thorsteinn et de Karl lui déplurent extrêmement et il les désapprouva. Il en résulta inimitié entre eux. Un jour que Thorsteinn était allé chercher ses marchandises et que Karl, son fils avec quelques suivants étaient allés abattre du bois dans un vallon, Ljótólfr envoya des hommes les attaquer; celui qui se porta contre eux avec beaucoup d'hommes s'appelait Björn le Gros. Pour eux, ils n'avaient que leurs haches d'abattage [...]. »

3. On ne voit pas de quoi il est question, le manuscrit étant défectueux. La bataille dont il s'agit ici doit être en relation avec les démêlés d'Uni d'Unadalr et de Kolbeinn colonisateur du Kolbeinsdalr: tous deux sont connus du *Landnámabók* (chap. CLXXX) et de la *Saga des chefs du Val-au-Lac* (chap. XIX, p. 995).

Page 1132.

1. *Svarthöfdasteinar*: pierres de Svarthöf; *Siglunes*: cap de la Voile; *Siglufjördr*: fjord de la Voile. Le *Landnámabók*, chap. CCLXII, donne de tout autres explications de ces toponymes.

2. Notre saga est seule à les mentionner.

3. Le mot *lögmadr* est dans ce texte un anachronisme, car il n'aura cours, dans le sens qu'il a ici (personne chargée de responsabilités juridiques et administratives), qu'après la chute de l'Islande libre. Voir n. 8, p. 42.

4. À Höskuldsstadir — mais ces ruines, à supposer qu'elles aient existé, ne se voient plus.

5. Le nom du grand-père devait figurer dans le manuscrit principal (voir n. 2, p. 1131). On a tenté ici de le reconstituer, à partir de l'initiale B du manuscrit ÁM 445 c, in-4°.

6. Sur *Svörfudr* (dévastateur), voir n. 2, p. 1131. Un autre manuscrit (ÁM 161, in-folio) donne en surnom Grapr, « champion, fier-à-bras ».

7. Peigne: ce toponyme existe toujours.

8. *Félag*: voir n. 6, p. 3.

9. *Nefglita* doit signifier : dont le nez luit. Ce surnom, comme il arrive souvent, se substituera au nom.

10. Le personnage n'est mentionné que par notre saga et le nom de lieu a disparu.

Page 1133.

1. Gríss, qui figure aussi dans le *Landnámabók* (chap. CCLXVI) a dû être mentionné, ainsi que sa parenté avec Ljótólfr, dans la lacune du manuscrit principal (voir n. 2, p. 1131).

2. Il y a ici une petite lacune dans le manuscrit principal (ÁM 161, in-folio). Ásgeirr au manteau rouge y était certainement nommé. La lacune, très brève, a été comblée dans des copies postérieures : « Ásgeirr au manteau rouge habitait alors à Brekka. Sa femme s'appelait Thórhildr, fille de Skinna-Björn, fils de Skútadar-Skeggi ; elle était sœur de Skeggi du Midfjördr. »

3. Nous avons souvent rencontré le buron, *sel*, où bêtes et gens passent les quelques semaines d'été (voir n. 2, p. 876). Le fait de garder le bétail au buron se dit *selför*.

4. D'autres manuscrits, au lieu de Vatnsdaslshólar (collines du Vatnsdalr), portent Vatnsdalshólmar (îlots du Vatnsdalr) ; s'il n'y a pas d'îlots dans le Vatnsdalr, il s'y trouve bien des collines, à l'ouverture de la vallée.

5. Yngvildr a dû être mentionnée dans la lacune (voir n. 2, p. 1131). On la surnomme « aux joues rouges » dans le *Landnámabók* (chap. CCLXVI).

6. Un petit dit, le *Dit de Thorleifr Scalde-des-Jarls*, parle avec plus de détail de ce personnage et de sa mort.

7. Le texte emploie le mot requis ici : *kefli*, bâton gravé de runes (voir n. 1, p. 411).

Page 1134.

1. Snaekollr, qui n'est mentionné qu'ici, devait être un fils de Ljótr le Blême. D'après le *Landnámabók*, chap. CCLXVI, Gudrún, fille de Thorsteinn Svörfudr, a épousé Hafthórr le Viking, et leurs enfants s'appelaient Klaufi et Gróa.

Page 1135.

1. Le nom de Blakksgerdi était encore vivant il y a peu de temps.

2. Fossé du Chêne.

3. Marécage de l'Étai.

4. Que l'on ait pu construire un bateau à partir de matériaux tirés des forêts de l'Islande relève du conte populaire, comme nous l'avons vu plusieurs fois (voir n. 2, p. 1089). Pour les toponymes mentionnés ici, ou bien ils n'ont jamais existé, ou bien ils ont disparu depuis longtemps.

5. C'était la pire des insultes : homosexuel passif (*ragr* ou *argr* par métathèse ; voir n. 1, p. 792).

Page 1136.

1. Lorsqu'on donnait un nouveau nom ou surnom à quelqu'un, l'usage, fréquemment attesté, était de lui faire un cadeau (*nafnfestr*).

2. Ce qui est dit là de cette mort, sur laquelle nous ne savons rien de

plus, paraît relever du conte populaire; d'autant que Hrani, Birna et Thorkatla ne sont nommés qu'ici.

Page 1137.

1. Il semble que quelque chose manque ici dans le manuscrit. Certains éditeurs ajoutent : « Mais Klaufi s'en aperçut bientôt, se tourna contre Björn et attaqua [...]. »

Page 1139.

1. Lacune d'un quart de ligne dans le manuscrit.
2. La leçon n'est pas sûre et le manuscrit principal semble porter une erreur.

Page 1140.

1. Ce Skídi, qui va désormais jouer un rôle important, est connu par le *Landnámabók* (chap. CCLXII).

Page 1141.

1. Entendre : des parcs, délimités par des murettes de pierres, où l'on rassemblait les moutons en transhumance pour les trier selon leurs propriétaires. C'est une classique source de litiges. Voir n. 1, p. 240.

Page 1142.

1. On sait que le concubinage faisait partie des mœurs courantes et ne tirait pas à conséquence, l'épouse légitime reconnaissable au trousseau de clefs qu'elle portait à la ceinture, étant la seule maîtresse de maison (voir n. 2, p. 985).
2. C'est le jeu du *mannjafnadr*, qui dégénérait à l'ordinaire, chaque camp refusant d'admettre que son champion soit inférieur à celui de l'autre. Voir n. 1, p. 1081.
3. Ce mot, qui est un hapax, n'a jamais reçu d'explication satisfaisante; je le laisse tel quel dans le texte.

Page 1143.

1. Byggvir est, avec Böggvir et Böggnir, une des formes du surnom de Klaufi.
2. Le feu du ressac est l'or, dont les diminueurs sont les guerriers; et de même les jouisseurs de l'épée.

Page 1144.

1. Il y a ici un jeu de mots sur le participe passé *veginn*, qui, selon le verbe dont il dérive, peut signifier, ou « tué », ou « soulevé ». La suite du chapitre et la strophe 4 fourniront des explications. Les auteurs de sagas aiment particulièrement ce genre de plaisanteries.
2. De la fin de la *vísa*, illisible, les traductions proposées ne donnent aucun sens.

Page 1145.

1. Le texte dit explicitement « que Karl portait sur Ljótólfr un heaume de terreur *[oegishjálmr]* », allusion à une croyance germanique bien attestée; voir n. 3, p. 452.
2. Ile de Kolbeinn. La saga est ici en désaccord avec la *Saga des chefs*

du Val-au-Lac, d'après laquelle Kolbeinn était « un chef très puissant » (chap. XIX, p. 995) lorsque Uni fut devenu « décrépit par l'âge » (*ibid.*).

Page 1146.

1. Sur le *berserksgangr*, voir n. 3, p. 977.
2. Rappelons que c'est un honneur insigne fait à l'intéressé (voir n. 3, p. 1067).

Page 1147.

1. Cette strophe figure, dans les mêmes termes, dans le *Landnámabók*. Böggvir: Klaufi (n. 1, p. 1143).

Page 1148.

1. Afin de l'empêcher de revenir hanter le monde des vivants, selon une pratique amplement attestée; on verra pourtant qu'elle sera inopérante ici.
2. Le serpent de l'écu est l'épée. La tempête du métal est la bataille. Le soleil de la bataille est le bouclier, dont la Gudr, une valkyrie, est la déesse. La sorcière du baudrier est l'épée ou la hache, dont le pin est le guerrier, dont le sol est le champ de bataille.

Page 1150.

1. Le feu de la main: l'or; son dépêcheur: le guerrier libéral. La sorcière de la charogne est la hache; son arbre, le guerrier. Le serpent du sang est l'épée (courbée ici pour en vérifier le manque de trempe). Se mordre la barbe équivaut à notre expression: se mordre les lèvres.
2. Le feu de l'érable de la rondache est l'épée.
3. Le feu de la bataille: l'épée; son bosquet: le guerrier. La couche du serpent (dragon Fáfnir): l'or; son manieur: le guerrier. L'oiseau de la bataille est le corbeau; son provocateur, le guerrier.
4. Le mot *gríss* désigne proprement le cochon.

Page 1151.

1. La répétition du dernier vers signifie que nous avons affaire à un poème plus ou moins magique: c'est un revenant qui est censé le déclamer. Pareillement, on oppose le monde du soleil, monde des vivants, à l'autre monde, celui des morts.
2. L'usage était de recouvrir de pierres un homme assassiné avant de l'inhumer proprement sous un tertre. Voir n. 1, p. 1031.
3. Le gué de Bakki existe toujours sous ce même nom.
4. Monticule du Tombeau ou pré du Tombeau.

Page 1152.

1. Sens: tuons Ljótólfr. Voir n. 1 et 2, p. 1151.

Page 1153.

1. Il est probable que ce Gudmundr le Vieux n'est autre que Gudmundr le Puissant, qui intervient dans tant de sagas (voir n. 2, p. 1107); encore que, pour des raisons de chronologie, on ne voie pas qu'il ait marié une de ses filles à un colonisateur de l'Islande.

Page 1154.

1. Ragnhildr est la fille de Ljótólfr, qui sera nommée dans le dernier chapitre de la saga, p. 1171. Elle a sans doute été nommée dans la lacune signalée n. 2, p. 1131.

Page 1155.

1. Même personnage, sans doute, que Bárdr le Cruel (chap. XI, p. 1132 et n. 10).

Page 1156.

1. Sans parler de ce temple, le passage est invraisemblable : l'auteur semble avoir oublié que Karl habite maintenant à Upsir, non à Grund.

Page 1157.

1. L'actuel fjord d'Oslo.
2. Sur Óláfr et ses fils, voir chap. XI, p. 1131-1132.

Page 1158.

1. Sur la répétition du dernier vers, voir n. 1, p. 1151.
2. Áli est un roi de mer ; sa tourmente est la bataille ; son arbre, le guerrier. On ne voit pas à quoi peut renvoyer *ske*, par moi laissé tel, en conséquence.

Page 1159.

1. *Naust* désigne le hangar à bateaux. *Hyltinga(r)* s'applique aux gens de Holt dont il a été question au début du chapitre XXI, p. 1156.

Page 1160.

1. Rivière de Karl. Il y a sûrement ici une réminiscence de la coutume, bien attestée, d'enterrer des chefs dans des bateaux-tombes (voir ceux d'Oseberg ou de Gokstad au musée des bateaux vikings, à Bygdöy, près d'Oslo ; voir n. 2, p. 1003). D'après le *Landnámabók*, chap. CCLXVI, Karl le Rouge habita à Karlsá, ferme qui lui doit son nom.
2. Comme on sait, ce divertissement, le plus prisé des anciens Islandais, dégénérait le plus souvent en rixes mortelles. Voir n. 3, p. 1079.

Page 1162.

1. Il est étrange, fait remarquer Jónas Kristjánsson — éditeur de cette saga dans la collection « Islenzk Fornrit » (IX, p. 195) —, que Karl laisse à ses hommes le soin de décider de leur nombre. Dans d'autres manuscrits, on a la variante suivante : « [...] et à combien veux-tu que nous soyons ? — Pas moins de dix-huit, dit-il, et je vous dégrèverai [...]. »

Page 1163.

1. Lacune d'une demi-ligne. Un copiste a essayé de la combler : « Karl déclara qu'il n'en serait pas ainsi. »
2. De nouveau une brève lacune. Un copiste a proposé : « " [...] que vous alliez au travail. " Ils acceptèrent. »

Page 1164.

1. Lacune de huit lignes, dans le manuscrit principal, qui a été comblée de la sorte : « Il prit alors Thorkell, leur fils aîné, et lui trancha la tête, puis alla à Yngvildr et demanda si la brèche dans la lèvre de Skídi était comblée. Elle dit qu'elle l'était complètement. Il prit alors son deuxième fils et le décapita. Il alla à elle et lui posa la même question. Elle répondit qu'il n'y avait pas de brèche et répondit de même. »

Page 1165.

1. Gué du Thing.

Page 1166.

1. Les *kaupstefna*, « villes » temporaires où s'assemblaient les marchands pendant la saison (voir n. 1, p. 48).

Page 1167.

1. C'est-à-dire l'Europe centrale et méridionale, Sudrríki.

Page 1169.

1. Voir n. 1, p. 1166. Halör, en Suède, figure souvent dans les sagas, en particulier dans celle de Hallfredr.

Page 1171.

1. Pente de Klaufi. Il n'y a pas de source chaude à côté de Klaufabrekka, mais on trouve au sud Klaufapollur, l'étang de Klaufi : une tradition orale veut que là ait été noyé Klaufi.

2. Nommé Yngvarastadir dans les documents officiels. Les enfants de Karl ne sont nommés nulle part ailleurs. Jónas Kristjánsson (éd. citée) suggère que leurs noms ont été fabriqués par l'auteur de la saga d'après les toponymes de l'endroit.

3. Héros de la *Saga de Valla-Ljótr.*

Page 1172.

1. Ou, plus vraisemblablement, Thengill le Grand-Navigateur, nom que donne le *Landnámabók*, chap. CCLXXXV.

2. La *Saga de Valla-Ljótr* (n. 3, p. 1171) le nomme Hredu-Halli et en fait le fils de Sigurdr (ou Sigmundr) fils de Karl le Rouge.

SAGA DE HRAFNKELL GODI-DE-FREYR

NOTICE

Simple, claire, agréable à lire, brève mais dense, la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr*[1] est considérée comme le chef-d'œuvre du genre des Sagas des Islandais. Quelque apparentée que soit sa tonalité à celle d'autres textes, comme la *Saga des gens du Vápnafjördr* (*Vápnfirdinga Saga*) ou la *Saga des fils de Droplaug* (*Droplaugarsona Saga*), elle n'a pas d'équivalent dans la littérature islandaise, non plus d'ailleurs que dans toute la littérature du XIIIe siècle. Son élégance, sa concision, son sens du tragique latent, la finesse et la discrétion de ses analyses psychologiques, pourraient la faire rivaliser avec certaines nouvelles de Mérimée, ce qui indique à quel point son auteur est conscient de son art. Alors que ce texte a longtemps été tenu pour un modèle d'exactitude historique, des découvertes relativement récentes[2] tendent à prouver que son historicité n'est qu'une apparence : qu'il soit parvenu à abuser des générations de critiques et à faire passer pour une réalité ce qui n'est sans doute que pure fiction montre à quel niveau se place cet ouvrage remarquable.

On a souvent noté que ce qui rend, de prime abord, les sagas attachantes est l'attention qu'elles portent à l'être humain, leur amour de l'homme et le goût dont elles témoignent pour les causes, la nature et les conséquences de ses actes, d'où le qualificatif d'« humanistes » qui leur a été prêté. Non que les dieux ou le destin n'aient pas un rôle de premier plan, bien au contraire, mais l'homme n'est pas écrasé, dolent ou pitoyable : il est debout et il lutte. Le résultat de son combat n'est qu'affaire de circonstance ; ce qui compte, c'est qu'il vit intensément : il aime et déteste, se nourrit et se bat, subit et commet l'injustice. Sans qu'aucun jugement ne soit porté sur son compte, il est. Lorsqu'on referme le livre, l'image demeure d'un héros au nom barbare[3], vivant et présent.

Comme presque toutes les sagas, notre texte est avant tout l'étude du caractère d'un héros entouré d'un monde que l'auteur anime : le vieux Thorbjörn, inconsolable et faible, Eyvindr, qui meurt sans une parole pour un crime qu'il n'a pas commis, la vieille femme, bavarde et vindicative, Thorkell à la mèche, personnage un peu rêveur, et Sámr, beau parleur mais petit satrape, perpétuellement hésitant et finalement rendu à son insignifiance première. En face d'eux, se dresse Hrafnkell, dont on nous laisse ignorer l'apparence physique, qui n'est décrit que comme bien doué, capable et accompli, et qui se révèle injuste, tyrannique, violent, volontiers assassin, comme nombre de héros de sagas, et, comme

1. *Hrafnkels Saga Freysgoda.*
2. Voir cette Notice, p. 1874 et suiv.
3. *Hrafnkell* pourrait signifier « le vieux corbeau ».

eux, ambitieux. Avec son intransigeant sens de l'honneur, qui le rend serviable et hospitalier vis-à-vis de ceux qui reconnaissent sa supériorité, faute de quoi il se montre brutal, fût-ce envers des juges, et tue sans jamais verser la compensation légale, avec son comportement de chef, à qui il manque seulement l'humour dont font souvent preuve ses semblables, c'est sa patience inlassable qui nous retient : ridiculisé, déshonoré, pendu par les chevilles, mutilé, jeté hors de chez lui, privé de son cheval préféré que ses ennemis précipitent dans un ravin, de son temple, qu'ils brûlent, voyant Sámr assis à sa table, il retisse six hivers durant le réseau déchiré de ses amis, il retrouve la prospérité et la puissance, pour finalement expulser dans les formes l'arriviste qui avait voulu occuper la place d'un chef; il jouit alors de son honneur, respecté de tous jusqu'à sa mort.

En fait, Hrafnkell a toutes les caractéristiques du héros épique. De l'épopée, on peut relever dans cette saga les principaux procédés, simplification et hyperbole. Hrafnkell parle peu, avoue être d'un naturel taciturne, ne raisonne guère, dédaigne les raffinements de l'analyse; il agit, sans démesure, mais avec grandeur. Le héros vêtu de noir, une hache à la main, partant sur son cheval exécuter Einarr, se grave dans la mémoire du lecteur. Et le redressement de Hrafnkell sera à la limite de l'humain, non du fait d'une quelconque intervention du merveilleux, mais par la tension qu'atteignent des sentiments comme ce sens de l'honneur qui peut évoquer l'idée que se feront de leur « gloire » les héros cornéliens. Mais, dans la mesure où les questions de patriotisme, de suzeraineté ou de service de la chrétienté ne se posent jamais, c'est l'homme seul qui prend ici d'imposantes proportions.

La fatalité fait glisser la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* de l'épique au tragique. De fait, le héros est bien présenté comme la victime d'une erreur tragique, qui est le vœu de tuer quiconque monterait Freyfaxi, son cheval préféré. Hrafnkell avoue son erreur à mots couverts mais « [...] parce qu'il croyait fermement qu'il n'arriverait rien de bon à quiconque attirait sur soi la malédiction pour avoir rompu un vœu, il sauta de selle et donna à Einarr le coup de la mort[1] ». Cette tragique obligation justifie les exceptionnelles propositions de conciliation qu'il fait au père de la victime, comme le reconnaissent Bjarni puis Sámr, de sorte que ce n'est pas sous les dehors d'un personnage injuste qu'on nous montre Hrafnkell à ce moment précis, mais bien comme victime de son vœu fatal. La suite est marquée par le jeu du destin et de la légitimité : compte tenu de la part de fatalité qui a dicté le meurtre d'Einarr, on peut se demander s'il est justifié que le châtiment imposé au héros soit si lourd et s'il n'est pas disproportionné à la faute commise. Et si l'on répond par l'affirmative à cette dernière question, la « restauration » de Hrafnkell n'est-elle pas légitime? Hrafnkell est, un temps, victime de la fatalité; Sámr, de la mauvaise fortune; Eyvindr, de la loi du clan et Einarr, de la malignité du sort : la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* est bien une tragédie en deux actes[2].

★

1. Chap. III, p. 1178.
2. Sur la composition de la saga, voir cette Notice, p. 1875.

La mention du rôle dévolu à la fatalité nous conduit tout naturellement à évoquer l'une des figures du destin, qui domine l'œuvre. Lorsque Sámr, rendu à sa médiocrité, va trouver les fils de Thjóstarr, auxquels il a dû sa première victoire, il constate que ses amis de naguère ne sont pas très désireux de reprendre la lutte contre Hrafnkell; selon eux, ce retournement de situation ne doit pas être remis en cause, et Thorgeirr précise : « Nous ne pouvons pas ne pas voir là ton manque de chance[1]. »

On sait que le destin est en quelque sorte le *deus ex machina* des sagas islandaises. Ici, c'est la notion de *gaefa*, cette bonne fortune qui s'attache à un individu donné — nous dirions : sa bonne étoile —, qui est déterminante. Il est probable que les anciens Islandais devinaient qu'un homme deviendrait un chef ou, au contraire, resterait un médiocre, selon qu'ils pressentaient ou non en lui la présence de *gaefa*.

Il y a donc, dans notre texte, une tragédie de la *gaefa*. Nul ne doute que Hrafnkell soit, dès sa quinzième année, un homme chanceux (*gaefumadr*), et l'on s'aperçoit vite que Sámr est un homme dépourvu de bonne fortune (*ógaefumadr*), non pas qu'il manque de courage ou de persévérance, puisqu'il vient en aide au vieux Thorbjörn et qu'il n'abandonne pas la lutte aussitôt qu'il est déchu, mais bien parce qu'il ne dispose pas de la *gaefa*. On se rappelle le cas de Grettir le Fort qui avait cette bonne fortune et la perdit ; le mérite de Hrafnkell est d'avoir su la conserver envers et contre tous, de sorte que son combat est moins celui du fort contre le faible que la lutte de l'élu du destin contre sa victime. Si la conception de la vie qui nous est offerte à travers les sagas a quelque chose d'exaltant, c'est probablement parce que cette fatalité n'est pas aveugle et extérieure aux personnages, comme chez les Grecs, mais est une sorte de force interne dont le bénéficiaire est conscient : Hrafnkell a mérité son destin finalement heureux, alors que Sámr n'a pas vu clair dans le sien, d'où sa chute.

Indépendamment de cette destinée propre à chacun, on sent également dans notre saga la présence du sort qui conduit les événements, dicte le vœu fatal, pousse Einarr à monter Freyfaxi et mène le cheval vers la ferme de son maître, où celui-ci découvre que l'interdit qu'il avait établi a été transgressé ; c'est sans doute lui aussi qui ancre Thorbjörn dans son désir de vengeance, place les fils de Thjóstarr, au bon moment, au bon endroit, et inspire à Sámr sa clémence relative, dont il aura à se repentir ; c'est évidemment lui encore qui fait aborder Eyvindr à point nommé. Ce type de destin, qu'on pourrait être tenté d'assimiler au hasard, doit être mis en relation avec l'importance que prend le dieu Freyr dans le texte : le vœu a été fait à Freyr, le cheval « appartient » à Freyr, le temple brûlé était celui de Freyr, etc.

Ainsi, Hrafnkell serait une sorte de représentant humain de Freyr[2]. Sámr, son adversaire principal, est, d'une certaine manière, sous la coupe de Thorkell Thjóstarsson, qui brûle le temple et précipite Freyfaxi au bas de la falaise. Or, on a parfois soupçonné de s'être converti au christianisme, lors des voyages en Europe évoqués dans le texte, ce Thorkell qui, d'une façon qui pourrait, en effet, être chrétienne et dont on a en tout cas peu d'équivalents dans les sagas, prononce des paroles

1. Chap. x, p. 1201. « Manque de chance » traduit *gaefuleysi*.
2. Hrafnkell est en outre « Godi-de-Freyr ».

généreuses, et assiste un vieillard dans le besoin. Il faut peut-être voir dans cette saga une illustration du combat des anciens dieux germains contre un christianisme nouveau en Islande, et, par conséquent, une image de la victoire du paganisme sur la nouvelle religion dont l'heure n'est pas encore venue. Mais quelque séduisante que puisse être cette interprétation, qui ferait de Hrafnkell le représentant de l'esprit indomptable des anciens dieux et de la philosophie sceptique et cynique des sectateurs d'Ódinn, de Thórr et de Freyr, alors que Sámr et Thorkell incarneraient les nouveaux courants de pensée venus de l'Occident pour être vaincus, elle n'a rien d'assurée. De fait, on a également cru déceler dans notre texte une leçon chrétienne.

En effet, Hrafnkell, déchu, en est réduit à se rebâtir une ferme, à retrouver un cheptel et à se refaire une réputation. Or, l'auteur note que le caractère du héros se trouve changé : « L'homme était beaucoup plus populaire qu'avant. Il conservait les mêmes dispositions quant à la serviabilité et à l'hospitalité, mais il était en tout point devenu plus populaire, plus doux et plus raisonnable qu'avant[1]. » Implicitement — comme toujours dans les sagas — , une leçon se dégage : l'épreuve mûrit, l'adversité rend les hommes meilleurs. Il n'est guère nécessaire d'insister sur les résonances chrétiennes de ce type de sermon : il y aurait donc, face à un courant « barbare » représenté par Hrafnkell, un courant « civilisé » pour lequel tiendraient Thorkell, Sámr et Eyvindr. Mais on comprend mal, si l'on n'admet pas que l'auteur a pu avoir des intentions mêlées, certains détails du texte. Que signifieraient le qualificatif de « possédé » attribué à Freyfaxi et l'assimilation du cheval à Satan, qu'il implique? Comment pourrait-on justifier l'incendie du temple, perpétré, entre autres, par deux *godar*, à une époque où les prérogatives religieuses du *godi* étaient encore très loin de s'effacer devant ses attributions administratives et politiques? Et comment parvenir à admettre que Hrafnkell déclare ne plus croire aux dieux et, donc, ne plus vouloir faire de sacrifice? D'autre part, on doit se souvenir que Sámr est finalement battu, même si c'est parce qu'il n'est pas encore temps pour le christianisme de triompher en Islande. Il faut bien constater qu'aucune des deux hypothèses qui viennent d'être présentées n'est de nature à entraîner une franche adhésion.

Il est donc fort probable, comme nous le disions, que l'auteur n'ait pas eu d'intentions vraiment tranchées. Il y en a en tout cas dans cette saga certaines incompatibilités avec l'esprit païen de l'Islande d'avant la conversion, incompatibilités qu'on ne peut guère justifier autrement qu'en supposant une intervention cléricale. Nous verrons d'ailleurs qu'il se peut que la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* soit l'œuvre d'un clerc.

*

Nous avons dit que ce texte nous faisait saisir ce que pouvait être la conception du destin dans l'imaginaire des anciens Islandais. De même, il nous renseigne sur les mœurs juridiques de l'Islande indépendante. C'est presque un lieu commun que de décrire l'incroyable esprit procédurier de ce peuple pour qui tout était matière à des procès conduits selon un code extraordinairement minutieux, censé ne rien laisser au hasard.

1. Chap. VII, p. 1194.

Passé le temps de la colonisation, après 930 donc, l'Islande s'était dotée d'une constitution inspirée des vieilles lois norvégiennes ; elle avait envoyé en Norvège un certain Úlfljótr, qui en était revenu avec un code portant son nom, code qu'un autre colonisateur, Thórdr Gellir, avait complété en 964. Il stipulait que devait se tenir, à la fin de juin de chaque année, une assemblée générale des hommes de toute l'île à Thingvellir ; lors de cette assemblée, dite *althing*, on réciterait la loi, jugerait les procès et modifierait la constitution. Le corps législatif (*lögrétta*) siégeait pendant quinze jours ; on écoutait le *lögsögumadr*, sorte de haut dignitaire de l'État, réciter la loi par cœur ; en outre, les *godar*, tous présents et accompagnés de leurs hommes liges (*thingmenn*), désignaient les juges des très nombreux procès, ceux qui étaient de leur ressort comme ceux qui n'avaient pu être réglés dans les assemblées locales (*thing*). Fait étrange, la justice d'une cause était bien le dernier des garants de son triomphe : pour gagner, il fallait trouver des partisans en nombre, parents, amis soudoyés, *thingmenn*, etc. ; celui qui avait gagné le plus grand nombre de personnes à sa cause remportait le procès.

La *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* nous fait assister à un procès peu banal puisqu'il oppose deux *thingmenn*, Sámr et Thorbjörn, à leur *godi*. Les deux plaignants doivent donc trouver des protecteurs et seule l'intervention, quasi miraculeuse, des fils de Thjóstarr les sauvera de la honte.

Gordon fait remarquer à raison[1] que cette histoire met l'accent sur le défaut essentiel de la constitution islandaise, admirable d'autre part. Sans police, sans armée régulière, livrée à l'ambition des *godar*, « l'île était la proie des dissensions intestines, des factions et des vengeances en cascade ». On ne pouvait donc garantir la paix civile qu'en cherchant à éviter qu'un chef prît trop d'autorité. Pendant plus de trois siècles, l'histoire de l'Islande est celle de la recherche de l'équilibre à maintenir entre les divers chefs. Dès qu'une famille s'assurera la suprématie, c'en sera fini de la liberté, comme le montre la *Sturlunga Saga* qui raconte précisément les derniers temps de l'Islande indépendante avant son passage sous autorité norvégienne.

C'est donc au cœur même du système juridique et politique du pays que nous plonge la saga. On y trouve en outre des détails presque uniques sur certains aspects de ce système : il n'y a guère que ce texte pour nous renseigner sur le fonctionnement d'un tribunal de confiscation ou pour nous dire ce qu'était le *vápnatak*[2] ; l'auteur nous fait aussi pénétrer au cœur de la vie islandaise au xe siècle.

★

On ignorait tout de l'auteur de la saga jusqu'en 1962, date à laquelle parut un essai de Hermann Pálsson[3] qui avançait avec toutes les apparences de la vérité l'idée que notre texte aurait été écrit par Brandr Jónsson, abbé, puis évêque de Hólar.

Brandr est l'une des grandes figures du xiiie siècle et l'un des personnages principaux de la *Sturlunga Saga*. Renommé pour son intelligence, sa modération, son désir de calmer les belliqueux et sa répulsion pour

1. *An Introduction to Old Norse*, 2e édition révisée par A. R. Taylor, Oxford, Clarendon Press, 1957, p. 58.
2. Voir p. 1189 et n. 1.
3. *Hrafnkelssaga og Freysgydlingar*, Reykjavík, Thjódsaga, 1962.

la démagogie qui mena l'Islande à sa perte, il avait une conception aristocratique de la famille, toutes caractéristiques qui conviennent parfaitement à l'auteur de *Hrafnkatla*[1]. Ce texte plaide en effet pour une sorte de *statu quo* social, les chefs devant rester des chefs et les parvenus étant censés se tenir au second plan; or, c'est très exactement la réflexion que fait Brandr au chapitre IV de la *Saga des gens de Svínafell (Svinfellinga Saga)* qui est consacrée à sa famille. Il est tout à fait possible que notre texte soit son œuvre; il est, en tout état de cause, le résultat du travail d'un grand artiste, sans doute le plus grand des *sagnamenn*.

On date généralement la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* du dernier quart du XIIIe siècle, avec pour *terminus a quo* l'année 1284, où mourut Sturla Thórdarson, auteur de la *Saga des Islandais* (*Íslendinga Saga*), centre de la *Sturlunga Saga*, et rédacteur d'une version du *Landnámabók*, le *Sturlubók*, dans lequel il nomme la plupart des sagas existant à son époque, sans mentionner notre texte.

Il faut préciser que ledit texte ne nous a pas été transmis directement. Nous en possédons quatre manuscrits, mais aucun n'est l'original: le plus ancien remonte au XVe siècle, les trois autres étant des copies sur papier datant du XVIIe siècle.

Il est extrêmement malaisé d'établir une chronologie exacte des faits rapportés dans la saga. On nous dit que Hrafnkell arriva en Islande à l'âge de quinze ans, à l'époque où Haraldr à la belle chevelure régnait en Norvège. Mais Haraldr, qui aurait régné jusqu'en 931 ou 932 est resté soixante-dix ans au pouvoir; il n'y a donc aucune conclusion précise à tirer de cette indication, d'autant plus que l'expression « au temps du roi Haraldr à la belle chevelure » a parfois été appliquée à toute la période de colonisation de l'île (874-930). L'*althing*, où se passe une partie de l'histoire, n'a été institué qu'après 930. Entre la chute de Hrafnkell et son retour au pouvoir, il se passe six ans. Dans l'intervalle, le fils aîné du héros est devenu adulte et s'est marié, puisque Hrafnkell lui donne Hrafnkelsstadír. Mais on pouvait se marier très jeune en Islande où l'on était considéré comme adulte dès l'âge de douze ans... Enfin, l'un des manuscrits, non retenu dans la version définitive de la saga, indique que Hrafnkell « ne devint pas vieux ». On constate donc qu'il est impossible de conclure quoi que ce soit de précis des points de repère offerts par le texte; on peut seulement estimer que l'action a dû se dérouler entre 930 et 950.

La *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* a longtemps été tenue pour un modèle d'exactitude historique, livrant au lecteur des faits bruts avec une honnêteté que semblent ne pas devoir démentir la simplicité de l'ensemble et l'absence notable d'éléments hétérogènes. En fait, cette saga se présente comme une chronique rédigée par un transcripteur fidèle, objectif et sans passion, d'événements réels dont il cherche seulement à faire valoir les caractères tragique et épique. L'action est linéaire, tous les détails ayant leur importance dans l'économie générale du récit; on ne relève pas de ces interminables précisions généalogiques ou de ces explications topographiques très détaillées, fréquentes dans les sagas « ordinaires ». De même, on chercherait en vain les longues digressions propres au genre: les voyages de Thorkell et d'Eyvindr à Miklagardr sont évoqués avec beaucoup de discrétion.

1. Nom familier de *Hrafnkels Saga Freysgoda*.

La composition est d'une impeccable symétrie. Cinq chapitres sont consacrés à l'ascension de Hrafnkell jusqu'à sa chute :

Chap. I : établissement de Hallfredr en Islande.

Chap. II : présentation de Hrafnkell.

Chap. III : présentation d'Einarr, sa faute; le crime de Hrafnkell, les efforts de Thorbjörn et de Sámr. Ce chapitre est le plus long de la première partie de la saga.

Chap. IV : intervention des fils de Thjóstarr et condamnation de Hrafnkell.

Chap. V : le tribunal d'exécution; Hrafnkell est chassé.

Cinq chapitres également évoquent la puissance de Sámr, puis son écroulement :

Chap. VI : établissement de Sámr, suites du procès.

Chap. VII : remontée de Hrafnkell, dont le caractère change.

Chap. VIII : le retour d'Eyvindr, sa mort; les tentatives inutiles de Sámr pour se venger. Ce chapitre est le plus long de la deuxième partie.

Chap. IX : destitution de Sámr.

Chap. X : vains efforts de Sámr pour restaurer son pouvoir; fin de la vie de Hrafnkell.

Les deux parties du texte sont donc construites en parallèle. Les chapitres I et VI ont à peu près la même longueur, comme les chapitres II et VII, III et VIII, V et X[1]. I et VI présentent les établissements des deux personnages principaux, Hrafnkell et Sámr; III et VIII sont les deux moments où se décide le tour des événements; V et X évoquent le même type de condamnation.

Ce souci de symétrie peut même être décelé dans le détail : les paroles de Hrafnkell à Sámr destitué sont semblables à celles tenues à Hrafnkell déchu par Thorgeirr[2]. On remarque également le goût de l'auteur pour les personnages allant par paires, en opposition ou en association : Hrafnkell et Sámr, Thorkell et Thorgeirr, Thorbjörn et Bjarni, Einarr et Eyvindr.

Cette rigueur faisait dire à W. P. Ker qu'« en ce qui concerne la pure symétrie du plan, [cette saga] pourrait se mesurer à n'importe laquelle des œuvres islandaises plus longues, sans parler de n'importe quel roman moderne[3] ». Mais ce qui est vrai de la composition l'est aussi du style. On sait que les auteurs de sagas aiment employer un ton laconique et froid. Ici, un sommet est atteint en ce domaine : on imiterait difficilement cette manière de dire impartiale et comme étrangère aux faits présentés. Tout se résout en formules lapidaires, en expressions ramassées comme des dictons; jamais un mot inutile, pas de phrases longues, peu d'images, aucun jugement personnel de l'auteur qui n'intervient que s'il faut répondre par avance à une objection du lecteur. En somme, comme le disait Halvdan Koht : « L'histoire tout entière est dite d'un ton tranquille, presque comme s'il s'agissait d'un événement de chaque jour, mais c'est précisément de cette façon que l'auteur nous fait sentir plus intensément l'ardeur de la passion couvant sous les actes[4]. »

Ces différentes observations ont donné à penser que l'auteur avait la

1. Seuls les chapitres IV et IX sont de longueurs différentes.
2. Voir chap. V, p. 1191 et chap. IX, p. 1199.
3. *Epic and Romance*, New York, Dover Publications, 1957, p. 198.
4. *The Old Norse Saga*, Oslo, Aschehoug, 1931, p. 82.

précision d'un historien; il semblait qu'il avait mis tout son art, plus rigoureux encore que celui de Snorri Sturluson, lui-même contemporain de Froissart, à livrer un fait historique dans sa nudité, en veillant — dans un effort classique d'émendation et de discipline — à ne pas l'encombrer de l'appareil narratif (généalogies, digressions, etc.) généralement utilisé dans la rédaction des textes de ce genre.

Sigurdur Nordal avança le premier l'idée selon laquelle les faits racontés relèveraient plus du roman que de la chronique. Dans un livre qui fit date[1], et qui vaut pour notre texte mais aussi pour l'ensemble des sagas islandaises, il a soumis ces faits à une rigoureuse critique historique et artistique, qui lui fit émettre des soupçons sur leur historicité[2].

On sait déjà que la chronologie de notre saga est pratiquement impossible à établir avec sûreté. Or, la question des sources ne se résout pas de manière plus satisfaisante. On a pu constater que les sagas se recoupent fréquemment, leurs personnages réapparaissant ici ou là, au sein d'un ensemble qui prend parfois des airs de « Comédie humaine » avant la lettre. Mais l'ouvrage de référence pour tout ce qui touche à nos textes, le *Landnámabók*, ne dit que très peu de choses sur le héros de la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr*, tandis que le *Livre des Islandais* du prêtre Ari Thorgilsson le Savant, s'il parle bien de Hrafnkell, lui donne une généalogie sensiblement différente de celle qui nous est présentée ici[3]. Il est pourtant clair que si Hrafnkell était le héros qu'on nous dit, on devrait en voir mentionner le nom en beaucoup d'autres endroits. Mais il n'en est rien et les quelques sources de la saga que A. R. Taylor[4] et Jón Jóhannesson[5] ont découvertes ne sont guère de nature à entraîner l'adhésion, non plus que les analogies que l'on pourrait mettre au jour entre ce texte et la *Saga de Glúmr le Meurtrier*. En fait, il semble bien que *Hrafnkatla*, phénomène original, ait été composée *ex nihilo*.

Ainsi, nul ne sait qui étaient en réalité les fils de Thjóstarr, qui apparaissent de façon tout à fait providentielle au moment où tout semble perdu pour Thorbjörn et Sámr, alors que rien ne justifie leur intervention puisque, habitant à l'autre bout de l'île, ils n'entretiennent pas de relation avec Hrafnkell. Mais, sans eux, le héros ne serait pas condamné, le tribunal de confiscation ne serait pas réuni, le temple ne serait pas brûlé, etc. Ce sont d'ailleurs, l'auteur nous l'indique clairement, des gens très importants, et fort populaires, à qui tout le monde vient en aide contre Hrafnkell.

Pourtant, aucune source ne parle des fils de Thjóstarr[6]. Le *Landnámabók* mentionne ce personnage mais ne lui attribue qu'un seul fils, Thormódr, dont il est question dans notre texte où on nous le présente d'ailleurs comme marié à une femme qui paraît bien avoir épouse en réalité quelqu'un d'autre. Il est très curieux qu'on ait conservé aussi peu de traces de personnages si considérables; en outre, alors que Thorgeirr nous est présenté comme *godi*, on constate, après un recensement minutieux des *godord* de l'Ouest et, en particulier, de ceux du Thorskafjördr,

1. « Hrafnkatla », *Studia Islandica*, 7, Reykjavík, Ísafold, 1940.
2. Un an plus tôt, E. V. Gordon avait, il est vrai, ouvert la voie en ce domaine, sur la base d'intuitions très différentes, dans une étude publiée dans *Medium Aevum*, VIII, 1939.
3. Par exemple, selon cette source, le père de Hrafnkell ne serait plus Hallfredr mais Hrafn.
4. « A Source for *Hrafnkels Saga* », *Saga-Book*, XV, 1974.
5. Dans son édition de la saga, « Íslenzk Fornrit », XI, Reykjavík, 1950.
6. Ils sont chefs des fjords de l'Ouest, du Thorskafjördr précisément.

qu'il ne reste sur les listes aucune place pour un dénommé Thorgeirr ayant vécu au xe siècle.

D'autres détails ont de quoi étonner : il ne semble pas que Hrafnkell ait été le *godi* des fjords de l'Est, puisque le *Landnámabók* établit qu'à l'époque en question cette fonction était occupée par Brýnjólfr le Vieux. Au chapitre IV[1], on mentionne les tribunaux de *fjórdungar*[2] ; mais ces cours de justice ne seront créées que bien plus tard. Il est dit au chapitre VII[3] que Hrafnkell attribue des terres aux nouveaux venus, alors qu'il n'y avait plus aucune terre à distribuer à son époque, puisque la période de la colonisation ou *landnámstíd* s'est achevée vers 930.

Quand bien même on ne reconnaîtrait pas à ces anachronismes un caractère déterminant, l'absence de Hrafnkell et de Thorgeirr de la liste des *godar* pousse à conclure que Thorgeirr et Thorkell Thjóstarsson n'ont jamais existé ailleurs que dans l'imagination de notre auteur, que Hrafnkell n'a jamais été le chef suprême des fjords de l'Est ou du Jökulsdalr, que, par conséquent, il ne faut pas tenir notre saga pour un modèle d'œuvre historique, voire que peu de sagas sont aussi « romancées » que celle-ci.

Il y a de fait chez notre auteur une sorte d'application d'antiquaire, et un goût de la vieille chose ou du détail désuet qui évoquent la reconstitution historique. Ainsi, sa prédilection pour les explications de noms de lieux le conduit à modifier la vérité historique pour justifier tel ou tel toponyme. On notera encore la présence d'une demi-douzaine de proverbes, l'absence quasi totale — et fort étonnante — de ces détails de costume, d'équipement, d'armement ou de paysages qui font le charme de tant de sagas, et le manque de *vísur*, comme si aucun scalde n'avait éprouvé le besoin de chanter les hauts faits d'un héros qui, d'ailleurs, aurait lui-même pu avoir, comme d'autres personnages de même type, le don de versifier : la date tardive de composition de la saga n'est pas une raison suffisante pour expliquer ce manque. L'auteur est en fait un artiste qui s'efforce de reconstituer le passé en racontant une belle histoire, inventée de toutes pièces, ou développée sur la base de quelques noms connus, de réminiscences et de traditions diverses. Il s'agit sans doute d'un clerc, peut-être originaire de l'est de l'île, province assez pauvre quant aux traces du passé et sur laquelle tout a été dit dans la *Saga des gens du Vápnafjördr* et dans la *Saga des fils de Droplaug* ; cherchant un personnage peu connu mais sur lequel couraient des légendes, il a trouvé Hrafnkell, sans doute parfois évoqué lors des veillées, et en a fait un héros, avec toute la magie d'un art qui arrivait à son sommet et en utilisant ses lectures — Saxo Grammaticus et son Iarmericus[4] qui traitait ses prisonniers slaves comme Sámr le fait, et des traditions, celle de Freyfaxi qui, d'après Knut Liestol[5], a existé, ou celle de la fameuse lance du héros —, qu'il a fondues en tout cohérent et (trop) parfaitement organisé.

En tout état de cause, l'exemple de la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* prouve assez que la théorie selon laquelle les sagas seraient le fruit de la seule tradition orale ne tient pas : il ne s'agit pas d'œuvres primitives

1. Note 3 de la page 1187.
2. Ceux qui siégeaient dans chaque quart (*fjördungr*) du pays.
3. P. 1194.
4. *Gesta Danorum*, VIII. Voir ici, chap. v, p. 1191 et n. 1.
5. *Arv*, 1946.

et leurs auteurs ne se contentent pas d'enregistrer fidèlement une tradition.

Nul art n'est plus conscient de lui-même que celui-là, nul artiste plus attentif à l'effet à produire. Le plus grand éloge qu'on puisse lui faire est sans doute de constater qu'il a su donner à son récit de telles apparences d'une scupuleuse exactitude historique que la critique s'y est longtemps trompée. Certaines sagas nous retiennent parce qu'elles présentent un tableau de mœurs vivant, d'autres pour le soin qu'elles apportent à peindre des caractères de grande envergure, d'autres encore pour leur philosophie de l'histoire ou leur morale. Celle-ci est avant tout un chef-d'œuvre d'art classique : rigoureux, parfaitement composé, équilibré, clair, humaniste. Concluons avec Sigurdur Nordal qui, mieux que tout autre, en a signalé les mérites, qu'il faut considérer *Hrafnkatla* comme « l'œuvre d'un seul auteur, dont les intentions n'étaient pas de narrer une histoire véritable, mais de composer une œuvre romanesque — l'œuvre d'un homme doué d'une imagination brillante, d'une grande connaissance de la nature humaine, d'une solide audace poétique et qui put parvenir à de tels sommets sous l'impulsion d'un des plus puissants mouvements littéraires de l'histoire[1] ».

NOTES

Page 1173.

1. On trouvera une première version de cette généalogie dans le *Livre des Islandais* du prêtre Ari Thorgilsson le Savant. Il est probable que l'auteur de notre saga s'en est inspiré.

2. Les Islandais comptaient les années par hivers et les jours par nuits. En effet, l'hiver est en Islande sensiblement plus long que l'été (plus de la moitié de l'année), et, sauf dans les mois de mai, juin et juillet, la nuit, plus longue que le jour. Voir n. 6, p. 1105.

3. Il n'y a pas à s'abuser sur le sens du terme « esclave ». Il s'agissait généralement de personnes faites prisonnières lors d'expéditions vikings en Europe occidentale et surtout en Irlande. Leur condition n'avait rien à voir avec celle de leurs homonymes en Occident. Les esclaves n'étaient pas citoyens, voilà tout. Mais on n'avait pas droit de vie ou de mort sur eux, et ils pouvaient aisément se racheter ou s'affranchir (voir n. 1, p. 1066).

4. On ne sait où se trouvait cet endroit.

5. Les rêves ont une importance capitale dans la littérature de sagas. Les meilleurs exemples en sont la *Saga de Gísli Súrsson* (p. 573-635) et la *Sturlunga Saga* (*Islendinaga Saga* surtout). Parmi plusieurs catégories de rêves, les deux principales sont les rêves prémonitoires — cas le plus fréquent — et les avertissements divins — comme ici.

6. On a un aperçu des innombrables cataclysmes qui dévastaient et ravagent toujours l'Islande : avalanches, tremblements de terre, éruptions volcaniques, glissements de terrain, etc.

7. On a ici un exemple, à mon sens convaincant, de la façon dont travaille l'auteur de la saga. Nous avons dit dans la Notice, p. 1878, que

1. Ouvr. cité, p. 68.

cette œuvre, peut-être point du tout historique, portait la marque d'un travail artistique des plus conscients. Rien que dans le premier chapitre, nous en donnerons deux exemples. Tout d'abord, ce chapitre se trouve également dans le *Landnámabók*, dans les versions du *Sturlubók* (chap. CCLXXXIII) et du *Hauksbók* (chap. CCXLIV) : « Il y avait un homme qui s'appelait Hrafnkell, fils de Hrafn; il vint en Islande vers la fin de l'époque de la colonisation. Il passa le premier hiver dans le Breiddalr, et au printemps il s'en alla dans les montagnes; il fit une pause dans le Skridudalr et s'y endormit; là il rêva qu'un homme venait à lui et lui ordonnait de se lever et de s'enfuir au plus vite; il se réveilla et s'enfuit; et quand il eut fait peu de chemin, toute la montagne s'éboula, et un verrat et un taureau qui lui appartenaient furent pris en dessous de l'éboulis. Ensuite, Hrafnkell colonisa le Hrafnkelsdalr et habita à Steinrodarstadir. Son fils fut Asbjörn, père de Helga; un autre fils fut Thórir, père de Hrafnkell le Godi, père de Sveinbjörn. » On aura noté au passage les divergences de généalogie entre le *Landnámabók* et la saga, sur lesquelles nous ne nous arrêterons pas ici, encore qu'il semble bien que ce soit le *Landnámabók* qui ait raison. C'est un détail en apparence plus anodin qui nous semble significatif. La vérité historique désigne un verrat et un taureau. L'auteur de la saga en fait un bouc et une chèvre, probablement selon une intention délibérée. Ainsi explique-t-il, de façon pseudo-scientifique, l'origine de Geitsdalr (val de la Chèvre). Ensuite, dans la généalogie qui figure au début du chapitre, Eysteinn le Seigneur est notre traduction pour *Eysteinn freyr*. Mais cette généalogie est reprise d'Ari Thorgilsson, lequel dit : « *Eysteinn frets* ». E. V. Gordon (*An Introduction to Old Norse*, ouvr. cité) et d'autres, pensent que l'auteur a délibérément modifié le sobriquet du personnage, pour le mettre en accord avec la saga, tout entière placée sous le signe du dieu Freyr. On ne saurait nier, par conséquent, que notre auteur a eu en vue un but bien précis, proprement artistique, de refusion et d'arrangement : tout tend à donner à son œuvre une unité de style et de ton qui en font un phénomène unique parmi les sagas. Voilà qui appuie les thèses de Sigurdur Nordal sur la non-historicité de la saga (« Hrafnkatla », art. cité). Ajoutons que le *Landnámabók* fait de Hrafnkell un des plus grands chefs des fjörds de l'Est, et l'un des plus grands personnages de l'Islande, soixante ans après le début de la colonisation de l'île, soit vers 930-940.

Page 1174.

1. Val du Glacier : c'est la vallée de la Jökulsá, ou rivière du Glacier, qui prend effectivement sa source dans le Vatnajökull, le plus grand glacier de l'île et l'un des plus grands du monde.

2. Qu'est-ce que ce pont dont parle la saga à plusieurs reprises? Selon une tradition, il aurait existé à cet endroit un pont naturel de rochers, qui ne se serait effondré que dans la première moitié du XVIIIe siècle (voir « Mémoire sur les noms de lieux dans la *Saga de Hrafnkell* », par le pasteur Sigurdur Gunnarsson, *Safn til sögu Islands*, t. II, 1886). Mais, dans les *Épîtres* d'Olaus Worm (1751), il est question d'un pont de bois sur la Jökulsá — à cet endroit, ou ailleurs? —, à l'époque le seul pont en Islande.

3. Le Manoir.

4. Sur Oddbjörg, nous ne savons rien que ce que nous en dit la saga. En revanche, les fils de Hrafnkell nous sont connus par d'autres sources.

5. Selon un rite très ancien, cette prise de possession, qui se faisait dans des circonstances déterminées, avait lieu au moyen du feu. On faisait le tour, en une révolution de soleil, des terres que l'on voulait s'attribuer; ou encore, on les « marquait » en y lançant des flèches enflammées; ou enfin, on les délimitait par des foyers visibles l'un de l'autre. Voir n. 5, p. 1108.

6. Sur le sacrifice, *blót*, voir n. 10, p. 4.

7. Si l'on veut des détails sur les temples de l'époque, il faut lire les premiers chapitres de la *Saga de Snorri le Godi* — avec les réserves faites en notes, principalement les notes des pages 207 et 208.

8. Freyr, qui pourrait avoir été le dieu le plus vénéré des anciens Islandais, est le dieu de la fécondité, du soleil et de l'amour. Il joue ici, comme dans la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, un rôle éminent. Son animal préféré était le verrat, mais il recevait volontiers les sacrifices de bœufs ou de chevaux. Voir n. 13, p. 1062.

9. Le *godi* était à la fois prêtre et chef. En tant que prêtre, il avait à sanctifier le temple et la plupart des cérémonies officielles. Peu à peu, il devint un personnage plus politique que religieux. Autour de lui se rassemblait la communauté de ceux qui dépendaient de son temple (son premier nom était *hofgodi*, *godi* du temple) et qui, en tant que tels, devaient lui verser certaines redevances. On a d'autres exemples, dans les sagas, de *godi* tout spécialement dévoués à Freyr et surnommés en conséquence *freysgodi*. On pouvait changer de *godord* quand et comme on le voulait. Les *godord* eux-mêmes étaient, ou héréditaires, ou vénaux : on pouvait posséder un *godord* à plusieurs, le vendre tout entier ou par parts, etc. La puissance d'un individu se mesurant au nombre de ses *thingmenn*, il viendra un temps où les principaux chefs islandais se livreront d'âpres luttes pour la possession des *godord*, ce qui amènera la chute de la république : c'est tout le fond de la *Sturlunga Saga*, qui narre la décadence de ce petit peuple et sa soumission finale au roi de Norvège, au XIIIe siècle. Voir n. 4, p. 990 et n. 4, p. 1053.

10. La peine de mort n'existant pas dans l'ancienne constitution islandaise, un code d'une perfection rare, le *Gragás*, prévoyait les punitions encourues par quiconque se rendait coupable de délit. Les plus fortes étaient la proscription et le bannissement. Dans les autres cas, il fallait payer compensation aux parents ou défenseurs de la victime et le même code spécifiait le montant des amendes à verser. Toutefois, il serait naïf de croire que tout se passait toujours selon l'équité. En fait, avait raison au *thing* ou à l'*althing* celui qui trouvait le plus d'appuis ou de défenseurs parmi l'assistance. Une cause s'appréciait donc, non à sa justice intrinsèque, mais au nombre de ceux qui voulaient appuyer le plaignant ou l'accusé. Voilà pourquoi Hrafnkell n'avait jamais offert de compensation à personne : ses relations lui permettaient toujours de tourner ses procès à son avantage. On en trouvera dans la suite du texte d'abondantes illustrations, bien qu'elles ne soient pas toujours à l'avantage de ce personnage.

Page 1175.

1. Il existe un désaccord, sur l'emplacement de ce Laugarhús, qui provient de ce que la ferme actuelle, Adalból, ne se trouve peut-être pas à l'emplacement de celle qui portait autrefois ce nom. Il n'y a donc pas lieu d'en tirer argument pour prendre encore une fois l'auteur en fla-

grant délit d'arrangement des faits. *Laugarhús* signifie littéralement « maison des bains ». Les anciens Islandais en étaient fort amateurs; le plus célèbre d'entre eux, Snorri Sturluson, s'était même fait installer un système qui n'avait rien à envier aux trouvailles romaines, et dont subsistent encore les vestiges. Ils utilisaient les innombrables sources naturelles, tout comme le font, d'une manière plus scientifique, leurs descendants actuels.

2. Maison des Jeux: nom aujourd'hui perdu.

3. On déduira sans peine de la note 10, p. 1174, qu'une bonne connaissance des lois était tout à fait indispensable à celui qui prétendait à quelque rang. Ceux qui en étaient capables n'étaient pas si nombreux, et la postérité a retenu leur nom, ne serait-ce que celui du plus célèbre d'entre eux, Njáll, le héros de la plus belle des sagas islandaises.

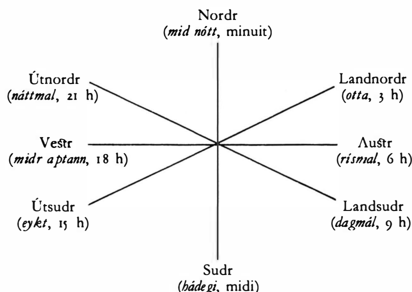
4. Il y aurait beaucoup à dire sur ce paragraphe. Que des Islandais soient allés à Constantinople (Miklagardr) et y aient servi l'empereur dans une garde spéciale qui portait le nom de varègues, cela n'est pas douteux: voir n. 1, p. 946 et Paul Riant, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre sainte*, Paris, 1865. D'innombrables personnages de sagas (Kolskeggr Hámundarson dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, chap. LXXXI, p. 1328, Bolli Bollason dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. LXXIII, p. 546, etc.) se sont rendus célèbres par leurs exploits à Byzance. Toutefois, Sigurdur Nordal a montré (ouvr. cité) qu'il était peu probable que Thorkell Thjostarson (voir p. 1184) et Eyvindr Bjarnason (ici) y soient allés. Mais c'est un trait conventionnel des sagas que quelque héros a, soit défait un *berserkr* en Norvège, soit combattu pour l'empereur de Byzance: nous sommes sans doute devant un de ces embellissements conventionnels du genre.

5. Non pas un pur-sang anglais, mais un de ces poneys islandais, tout à fait incompatibles avec l'idée que l'on a par le poney de cirque. Ce sont de petits chevaux, de tête fort gracieuse, irremplaçables pour les Islandais, aujourd'hui encore, parce que infatigables, d'une sobriété sans exemple, ne se perdant jamais, sûrs de pied et de flair. On a pu dire que l'Islandais était la plus belle conquête du poney.

6. Crinière de Freyr.

Page 1177.

1. Je reprends à E. V. Gordon (ouvr. cité) le diagramme suivant, qui montre comment les anciens Islandais comptaient les heures. On se servait des positions du soleil, ce qui entraînait, pour le même terme, des variations allant jusqu'à une heure, selon les saisons. *Rísmal* (heure de se lever) se situait de 5 à 6 heures; *dagmál* (heure de déjeuner) de 8 heures 30 à 9 heures 30; *hádegi* ou midi, à 12 heures (et *midnótt* à minuit); *eykt*, de 14 heures 30 à 15 heures 30; *midr aptann* (dont il est question dans notre texte: milieu du soir), de 18 à 19 heures; *náttmál* (heure de dîner) était fixé à 21 heures et *otta* à 3 heures du matin. J'indique en même temps la position des points cardinaux avec leurs noms:



Page 1178.

1. *Fóstri minn*, mon fils adoptif. De tels termes d'affection sont rares déjà entre hommes : c'est dire la force des sentiments de Hrafnkell pour ce cheval.

2. La superstition des anciens Germains n'a pas besoin d'être démontrée. Elle frappait déjà Tacite (voir sa *Germania*). Noter le soin que prend l'auteur de la saga à justifier le meurtre d'Einarr : Hrafnkell tue malgré lui, il n'est pas coupable. Il ne faut pas l'oublier, pour admettre que la punition qu'il va recevoir est disproportionnée à la faute, et que sa vengeance postérieure aura quelque chose de légitime.

Page 1180.

1. Thorbjörn veut dire que, bien qu'Einarr soit son propre fils, le coup n'a pas été porté loin de Sámr, puisque Sámr était le cousin germain de la victime.

Page 1181.

1. Voici le détail du « voyage d'assignation » préliminaire à toute accusation. Il fallait toujours, en toutes circonstances, prendre des témoins.

2. Jours fixés par la loi, au printemps généralement, pour assigner quelqu'un en justice (voir n. 2, p. 1088).

3. *Einhleypingar* : tous les hommes qui n'ont pas de domicile légal, parce qu'ils ne sont pas mariés, n'ont pas de terres, etc.; voir n. 9, p. 1083 et ce que dit Thorkell à la mèche, p. 1183-1184. Au contraire, tous les *thingmenn* de Hrafnkell sont des hommes mariés et propriétaires.

Page 1182.

1. Voici l'itinéraire de Sámr : le pont de la Jökulsá (Mödrudalr), la montagne Bleue, ou Noire (Bláfjöll), le Króksdalr, ce que l'on appelle aujourd'hui Sprengisandur (sables bondissants), autrefois simplement Sand (Sandafell). Cet itinéraire, que des Islandais d'aujourd'hui n'entreprendraient pas sans précautions, suppose de la part de Sámr une connaissance tout à fait remarquable de l'intérieur de l'Islande. Selon Mathias Thórdarson, qui a étudié les itinéraires des deux hommes (*Thingvöllur*, Reykjavík, 1945), Hrafnkell avait à peu près quatre cent

soixante-dix kilomètres à faire, et Sámr quelque trois cent quatre-vingt-dix kilomètres; cela représente, pour l'un comme pour l'autre, une moyenne de vingt-huit kilomètres par jour.

Page 1183.

1. C'est la rivière qui traverse la plaine de Thingvellir.

Page 1184.

1. L'Álptanes, situé tout à l'ouest de l'Islande, au sud du Breidafjördr, est le théâtre de maintes sagas, telles la *Saga de Snorri le Godi*, ou la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve.*

2. Le doute sur la vérité historique des faits allégués par l'auteur se renforce. D'abord, il est douteux que Thormódr, qui nous est connu par d'autres sources (par exemple, le *Landnámabók*, chap. XX ou CCCXXIX), ait eu des frères aussi célèbres que le dit la saga, et même qu'il ait eu des frères, tout simplement. Ensuite, le *Landnámabók* nous apprend que Thormódr a épousé Thurídr Thorleifsdottir. Enfin, Thordís, fille de Thórólfr fils de Grímr le Chauve, aurait épousé, selon le chapitre LXXVII de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, un certain Grímr Svertingsson (voir p. 168). Tous ces détails sont bien de nature à nous faire soupçonner l'auteur d'avoir arrangé son histoire pour légitimer sa création des personnages de Thorgeirr et de Thorkell.

Page 1187.

1. Voilà un exemple clair de cession de *godord* à deux.

2. En effet, il ne suffisait pas d'avoir raison; pas davantage, de disposer de l'aide de nombreux parents, amis et partisans. Il fallait encore ne commettre aucun vice de forme, présenter l'accusation sans rien omettre. Sinon, on avait perdu. Voir des exemples dans la dernière partie de la *Saga de Njáll le Brûlé* (chap. CXLIV, p. 1462).

3. Il semble que les juges de la cour devaient, avant de se rendre à leur tribunal, faire une procession qui partait d'un point indéterminé pour aboutir à la montagne ou rocher de la Loi (*Lögberg*), ce rocher où se faisaient toutes les proclamations, et d'où le *lögsögumadr* — qui était chargé de réciter la loi, et qui était aussi une manière de président de la république — récitait le *Grágás* ou code pénal. Le *Grágás* dit bien : « Le lögsögumadr ira le premier s'il le peut [littéralement : si sa santé le lui permet], puis les godar suivront avec leurs juges [c'étaient les godar qui désignaient les juges] »; et encore : « Le lögsögumadr fixera également l'emplacement du tribunal », ce qui n'empêche pas de présumer que la cour ait pu siéger sur le Lögberg lui-même, comme le laisse penser notre texte. Toutefois, l'auteur de la saga commet un anachronisme net. Les tribunaux en question ne peuvent être que les tribunaux de *fjórdungr* : tel était le nom des quatre grandes divisions administratives de l'Islande. Or ces derniers n'ont été institués que vers 962-963, et la saga se passe bien avant. En fait, le code qui régissait l'Islande à l'époque où se passe la saga stipulait que le procès tout entier aurait dû être entendu, non pas à l'*althing*, mais au *thing* de l'est. Gordon en conclut que la saga a dû être écrite assez longtemps après la chute de la république islandaise, soit après 1263, c'est-à-dire à une époque où les souvenirs exacts de la constitution de cette république se perdaient : ce qui expliquerait les confusions signalées çà et là.

Page 1188.

1. *Alsekr*: complètement proscrit, *skógarmadr* (homme des bois); c'est-à-dire que chacun pouvait impunément le tuer, nul n'avait le droit de l'héberger, de le nourrir, ou de lui offrir un passage sur un bateau en partance pour l'étranger. Voir n. 2, p. 1092.

Page 1189.

1. Il n'y a pas de raison de mettre en doute la signification ici donnée au mot *vápnatak*. Toutefois, il faut sans doute y voir un souvenir de la signification originelle de ce mot, très ancien dans le monde germanique, et dont parle Tacite au chapitre XI de sa *Germania*: lorsque, au cours d'une assemblée, les assistants voulaient exprimer leur accord, ils frappaient leurs armes les unes contre les autres; c'était le *vápnatak*.

Page 1190.

1. Les sentes des Chevaux: nom maintenant disparu.
2. Six heures du matin, bien entendu; voir n. 1, p. 1177.

Page 1191.

1. La barbarie du procédé ne manquera pas de surprendre: les Islandais n'étaient pas des anges de douceur, quelque humaine que fût leur constitution et leur conception de la vie. La *Sturlunga Saga*, qui pourtant relate l'histoire des XII[e] et XIII[e] siècles, abonde d'exemples de mutilations, amputations de jambes ou de bras, yeux crevés, gens brûlés vifs, etc. Sigurdur Nordal fait remarquer (ouvr. cité, p. 38) que Saxo Grammaticus nous montre Iarmericus traitant de même façon ses prisonniers slaves.

2. Toute transaction, tout accord se terminait obligatoirement par un *handtak* ou *handsal*, probable origine de notre poignée de mains (voir n. 5, p. 1067).

Page 1192.

1. L'*eindoemi* ou *sjalfdoemi* (ici) était le plus grand honneur que l'on pouvait faire à quelqu'un (voir n. 2, p. 1146).

2. Bien que l'on émette généralement des doutes sur le sens du mot *skóg* (ce serait plutôt un bois qu'une forêt, les arbres venant mal sur ces hauteurs battues des vents qui forment l'Islande), nous traduisons ici par « forêt ». L'est de l'Islande est mieux abrité que le reste de l'île et, précisément à l'emplacement où se déroule notre saga, entre Egilsstadir, Hallormsstadir et Hrafnkelsstadir, les Islandais ont replanté une forêt qui constitue leur légitime fierté (voir n. 2, p. 1089).

3. Entendre qu'il épargna tous les animaux jeunes.

Page 1193.

1. *Er hann á*: il s'agit évidemment de Freyr, à qui Freyfaxi a été voué.

2. Le fait que Thorkell fasse dépouiller *(fletta)* les dieux prouve que les grossières idoles de bois qui siégeaient dans les temples étaient vêtues d'habits, ou recouvertes d'or ou d'argent. Voir, malgré son allure mythique, la *Saga de Fridthjof le Fort*.

Page 1194.

1. L'erreur ici ne fait aucun doute : à l'époque en question, il y avait beau temps que toute l'Islande était colonisée, que le *landnámstíd* était terminé. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire Ari Thorgilsson le Savant (*Islendingabók*, chap. III) : « Les hommes sages disent également que soixante ans après [après le début de la colonisation, soit vers 930], toute l'Islande était colonisée, en sorte qu'il n'y eut plus de colonisateurs par la suite. » Il n'y avait donc, à l'époque de la déchéance de Hrafnkell, plus rien à prendre dans les fjords de l'Est. Or, l'installation de nouveaux arrivants qui se mettent sous la coupe de Hrafnkell est, selon notre saga, l'élément déterminant de son regain d'importance, lui-même prélude à sa vengeance et à sa reprise du pouvoir. Ici, il semble bien que l'auteur soit pris en flagrant délit d'invention; voir la Notice, p. 1877.

2. Voici l'un des détails à mes yeux les plus importants de toute la saga; voir la Notice, p. 1872. L'épreuve a mûri Hrafnkell, elle l'a rendu meilleur. N'est-ce pas, au fond, la leçon que veut faire ressortir l'auteur de la jolie histoire, inventée avec tant de talent que les plus grands savants en disputent toujours... Leçon toute chrétienne : « Plus doux [...] plus raisonnable [...] » : humanisé, civilisé. On doit à l'équité de dire qu'un des manuscrits de la saga porte ici, au lieu de *lund* (caractère), *land* (terre). Le texte serait alors : « Il se fit qu'alors Hrafnkell changea de terre [...] », c'est-à-dire déménagea, ce que confirme la suite. Cependant, la fin du paragraphe paraît plus conforme à la lecture par nous retenue.

Page 1195.

1. C'est le frère de Sámr, celui qui est allé à Constantinople; voir chap. III, p. 1175.

2. En fait, ils sont six, mais le *sveinn*, le jeune garçon, n'est pas compté. On en déduira qu'il était sans doute âgé de moins de douze ans, puisqu'à cet âge un homme était déclaré « adulte » dans la vieille Islande.

Page 1196.

1. Un des traits constants des sagas est le rôle qu'y jouent les femmes (voir n. 1, p. 1094). Il est assez rare de les voir intervenir dans un sens pacifique, comme la femme de *Glúmr le Meurtrier* (chap. XXIII, p. 1100-1101) qui, sur le champ de bataille, soigne les blessés et en particulier l'ennemi personnel de son mari. Le plus souvent, les femmes sont là pour rappeler aux hommes leurs devoirs ou, plus spécialement, leurs vengeances. On en compte d'innombrables exemples. Telle ne sert à ses fils que des os de bœuf, leur rappelant ainsi qu'il n'y a plus rien à manger parce que les ennemis ont tout pris. Telle autre use de subterfuges pour rappeler qu'il est temps de se venger. Bergthóra, la douce et sage femme de Njáll, n'hésite pas à fustiger ses fils pour les décider à passer à l'action (chap. XLIV, p. 1272 et XCVIII, p. 1363). Dans la même *Saga de Njáll le Brûlé*, on trouvera également l'inoubliable portrait de Hallgerdr, sorte de furie et de femme fatale qui, à elle toute seule, dresse tout un district contre Bergthóra (chap. XLIV-XLV, p. 1269-1275). Gudrún, dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, pousse inlassablement ses maris successifs à la vengeance et affronte les pires ennuis avec une remarquable force d'âme. Quant à notre servante,

il nous a été impossible de rendre le style inimitable, coloré, populaire et truculent par lequel elle rappelle Hrafnkell à son devoir.

2. Le texte dit plus précisément : que tu augmentes notre fureur.

Page 1197.

1. *Hraun* : lave. Il semble difficile de rendre le mot autrement que par la lourde périphrase « étendue de terrain jonchée de blocs de lave ». Quiconque est allé en Islande comprendra tout de suite de quoi il s'agit, puisque c'est le paysage le plus commun et caractéristique de l'île, de l'est de l'île surtout.

2. Les spécialistes sont en désaccord sur le sens à donner à l'expression *er eigi dýr í festi*. Si *dýr* signifie « animal », et *festi* « piège », on obtient le sens que nous avons choisi. Mais Sigurdur Nordal fait remarquer que *dýr* peut aussi bien avoir le sens d'« objet précieux » ; et le sens normal de *festi* est : corde, lacs. On peut donc interpréter la phrase ainsi : « La corde n'attrapera pas le trésor [...]. »

Page 1198.

1. Il y a beaucoup à dire sur l'attitude d'Eyvindr, surtout si on lui oppose celle de Hrafnkell. Gordon (ouvr. cité) fait remarquer judicieusement, semble-t-il, qu'Eyvindr représente le héros des temps modernes, en regard de Hrafnkell, héros selon l'ancienne mode. Eyvindr est chevaleresque, preux, généreux. Il a un sens de l'équité et de l'honneur qui ne coïncide pas avec les conceptions de vengeance familiale, de loi du plus fort ou du plus grand nombre, caractéristiques de l'ancienne Islande. On notera que Hrafnkell l'attaque avec dix-sept hommes. Dix-huit contre cinq, cela peut nous sembler honteux, mais les Islandais ne s'embarrassaient pas de telles considérations. Les notions de combat loyal, de chevalerie étaient tout à fait étrangères à ce monde et ne feront leur apparition que dans les sagas tardives, comme la *Saga des gens du Val-au-Saumon* qui, pour cette raison, ne rend pas un son islandais. On verra que, son coup fait, Hrafnkell s'enfuit sans demander son reste, conscient de son infériorité en nombre lors de l'arrivée des secours : la saga nous dit qu'il a perdu douze hommes (mais il y a sûrement là une exagération de caractère épique : encore un effet de l'art !). La réputation, ce à quoi les anciens Islandais tenaient plus qu'à tout, ne se place pas dans la conduite chevaleresque telle que nous l'envisagerions. Elle consiste à venger son déshonneur, le cas échéant, et les moyens importent peu. D'ailleurs, il faut bien remarquer que ce qui offusque sans doute le plus notre conception moderne de l'honneur, dans cette histoire, c'est qu'en fin de compte, toute la saga est fondée sur la mort d'innocents : un demi-innocent, Einarr, et un innocent parfait, Eyvindr. Mais rappelons, avec plusieurs commentateurs, que c'est là raisonner en habitué de la *Chanson de Roland* ou de la littérature de chevalerie de notre Moyen Âge. Pour un ancien Islandais, il n'y a pas le moindre déshonneur à sacrifier un innocent, s'il appartient au clan détesté. Ce qui compte, c'est de redresser sa cause, de « *prevail in the long run* », dit Gordon. Il est vain de porter des jugements anachroniques sur les moyens employés.

2. Une fois montés sur le tertre, Eyvindr et ses compagnons se firent une sorte de rempart de pierres.

3. Absurdité apparente : les chevaux de Sámr sont épuisés par leur course à bride abattue jusqu'au tertre d'Eyvindr, alors que ceux de

Hrafnkell ont eu le temps de se reposer pendant le combat. Comprendre que c'est pour encourager ses hommes que Sámr parle ainsi.

Page 1199.

1. Ces paroles reproduisent en miroir, quasi textuellement, celles de Sámr au chapitre v, p. 1191. L'auteur aime les parallélismes : toute la saga est composée en « parallèle » (voir la Notice, p. 1875). Les personnages eux-mêmes marchent par paires : Hrafnkell va avec Sámr ; Einarr rappelle Eyvindr ; Thorgeirr et Thorkell sont inséparables ; Thorbjörn est complété par son frère Bjarni. Cela sentirait le procédé si l'art de l'auteur n'était si grand.

Page 1201.

1. Étant donné la croyance indiscutable des anciens Islandais en leur destin, et particulièrement en leur destinée personnelle, c'est-à-dire en la manière dont le sort s'attache à leur personne propre, on ne s'étonnera pas de cette remarque de Thorgeirr. (Pour la *gaefa*, voir la Notice de la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, p. 1791.) Ici, il est clair que la force de Hrafnkell vient de sa *gaefa* : Sámr est condamné à l'échec dès le début. D'ailleurs, les fils de Thjóstarr le lui font plusieurs fois remarquer, et l'auteur lui-même nous signale que, lorsque Sámr succède à Hrafnkell en tant que *godi*, les hommes du Fljótsdalr « acceptèrent, non sans en concevoir quelques doutes toutefois » (p. 1193) : cela signifie qu'ils n'ont pas confiance en lui, qu'il n'a pas la force irrésistible qui triomphe — la *gaefa* — ; et l'attitude de Sámr, excusable et appréciable à nos yeux modernes, est tout à fait impardonnable à des yeux islandais. Il n'y a pas à hésiter pour tuer Hrafnkell. On ne connaît point d'exemples, à l'époque en question, d'une telle magnanimité, pour une telle raison : le fait que Hrafnkell a de nombreuses bouches à nourrir. Du reste, cette attitude de Sámr ne pourrait-elle aussi s'expliquer par le fait que ce personnage est plus ou moins une création faite à une époque bien plus récente que celle où sont censés se passer les événements ?

2. C'est la seconde fois (la première figure au chapitre v, p. 1192) que l'on nous parle de la bonne lance de Hrafnkell. Faut-il y voir le souvenir d'une légende ancienne qui aurait attribué au héros une de ces armes plus ou moins magiques, comme en présente toute la vieille littérature germanique ?

SAGA DE NJÁLL LE BRÛLÉ

NOTICE

Le principe qui a dicté l'ordre de présentation des textes rassemblés dans ce volume[1] nous fait nous intéresser en dernier à celui qui est sans

1. Voir la Note sur la présente édition, p. LXVII.

conteste le chef-d'œuvre des Sagas des Islandais. La *Saga de Njáll le Brûlé*[1], qui se situe au sommet d'un genre fécond en ouvrages admirables, compte plus de deux cents personnages importants; elle utilise une matière narrative tantôt comique, tantôt tragique, mais toujours dramatique, qui pourrait justifier la composition d'une douzaine d'histoires différentes[2]. Un théâtre dont les limites sont celles du monde connu au XIIIe siècle, puisqu'il s'étend de l'Islande à l'Estonie, des Orcades ou des Féroé à Byzance en passant par Rome, avec des conflits de passions dignes de Racine, une conception de la gloire personnelle que Corneille n'aurait pas reniée, une vision de l'homme et de la vie qui n'aurait été désavouée ni par l'Alceste de Molière ni par son Don Juan, telle est la *Saga de Njáll le Brûlé*: ses trois cents pages de haines et d'amitiés, de meurtres, d'errances et de prouesses, de jalousies et de pardons en font une œuvre où chaque détail est pensé par un auteur dont la conscience et la réussite n'ont rien à envier à celles d'un maître-verrier travaillant dans une cathédrale gothique. Nous tenons là le grand ouvrage classique de l'Islande médiévale, qu'un inconnu écrivit il y a environ sept cents ans et dont il faut affirmer avec force qu'elle est un monument des littératures occidentales, toutes époques confondues.

Cette saga représente l'achèvement du lent travail d'élaboration dont nous avons pu suivre, à propos d'autres textes, les différentes étapes. Déceler en elle les divers éléments mis en œuvre lors de sa composition, ouvrages historiographiques et vies de saints latines, traditions locales conservées par les mémoires, grands textes légendaires qui connurent la faveur en Occident, écrits didactiques, exemplaires ou édifiants des clercs, ne suffit pas à en percer le secret, qui tient plutôt à un style, à une science étonnante de l'économie textuelle, à une manière inimitable de traiter la matière fournie par ces sources. En revanche, une telle recherche met en lumière le génie de l'auteur dont la saga porte la marque et qui, aujourd'hui encore, nous fascine.

La critique islandaise a tenté d'identifier cet auteur, sans qu'aucun des nombreux noms proposés n'ait jamais vraiment pu entraîner l'adhésion. La dernière en date des hypothèses émises à ce sujet, due à Hermann Pálsson[3], avance le nom d'Árni Thorláksson qui fut évêque de Skálaholt dans les dernières décennies du XIIIe siècle. Ce clerc, fin lettré et grand homme d'Église, est lui-même le héros d'une saga contenue dans la collection des Sagas des évêques. Cette proposition serait assez satisfaisante, si elle était confirmée par des recherches plus poussées, car il a nécessairement fallu un homme de haut lignage et de grande culture pour rédiger un pareil texte.

Quoi qu'il en soit, l'auteur est parti, comme presque toujours en ce qui concerne les Sagas des Islandais, de traditions historiques. Deux faits sont assurés: il y eut vraiment un incendie à Bergthórshváll[4], probablement en 1010; l'affaire fut si importante que le souvenir en a été gardé par le *Landnámabók*, par diverses annales et par d'autres sagas, ces documents témoignant aussi de la réalité historique de la bataille rangée qui

1. *Brennu-Njáls Saga.*
2. Cette saga est, de loin, la plus longue du genre.
3. *Uppruni Njálu og hugmyndir*, Reykjavík, 1984.
4. Dans le sud de l'Islande.

eut lieu à l'*althing* en 1011, sans doute à l'occasion du procès relatif à l'incendie. Les archéologues qui ont fouillé les lieux[1] ont effectivement mis au jour des traces d'incendie, même si ces vestiges ne coïncident pas exactement avec les descriptions que fournit la saga. D'autre part, il a réellement existé un héros local, nommé Gunnar de Hlídarendi, qui périt écrasé par le nombre, après avoir fourni une héroïque résistance avec son arc et ses flèches[2]. On a également découvert, en divers autres endroits, et toujours grâce aux campagnes de fouilles, des fondations de maisons, des ruines de tumulus et quelques objets qui sont de possibles témoins des événements rapportés par la saga.

De même, beaucoup de personnages sont connus d'autre part. Quantité de textes mettent en scène, non seulement les grands ancêtres, comme Snorri le Godi ou Gudmundr le Puissant, qui semblent d'ailleurs n'apparaître dans notre récit que pour compléter le tableau des grands hommes du pays y figurant, mais aussi les protagonistes de la saga : le souvenir de Hrútr et de Hallgerdr a été conservé par la tradition littéraire, ainsi que celui de Kári et de Flosi, personnages brûlés ou incendiaires, puisque le surnom qui leur est donné dans d'autres textes, *brennu-*, peut s'entendre de l'une et l'autre façon. Souvent, on ne peut être assuré que le rôle attribué à tel ou tel est bien celui qu'il tint historiquement, mais ce rôle n'est jamais absurde ni invraisemblable[3]; ainsi de Mördr Valgardsson ou d'Eyjólfr Bölverksson, dont nous ne connaissons pas les véritables personnalités mais dont les noms sont bien attestés. Njáll, pour sa part, aurait été, d'après certaines sources, un grand marin et aurait composé une strophe où il se vantait d'avoir triomphé d'une mer déchaînée[4]. En revanche, nulle part ailleurs que dans notre texte il n'est fait mention de sa sagesse, de sa douceur et de sa bonté, non plus que de sa science juridique et de son rôle à l'*althing*.

Des figures comme celles de Bergthóra, Hildiglúmr ou Dörrudr ont certainement été inventées pour les besoins de la cause, de même que certains personnages secondaires, tel Hrappr le Meurtrier, qui n'interviennent, très épisodiquement, que pour satisfaire aux besoins du genre.

Le texte a donc bien une base historique. On peut dater avec quelque vraisemblance certains des événements rapportés : Mördr la Viole a dû naître vers 930, Njáll vers 935, Hallgerdr vers 940 et Gunnar aux environs de 945. Hrútr a sans doute épousé Unnr en 963, et Gunnar le fit de Hallgerdr vers 975. La contestation sanglante entre Hallgerdr et Bergthóra se situe entre 976 et 984. Höskuldr Godi-de-Hvítanes a dû naître vers 980 et Gunnar est tué vers 990. Une date est absolument assurée : c'est en 999 que le christianisme a été légalement adopté par l'*althing*. La cinquième cour a été fondée en 1004; le meurtre de Höskuldr et l'incendie de Bergthórshváll peuvent être datés de 1010. Quant au roi Brján, il est bien mort en 1014. Ajoutons que si trois de ces

1. La dernière campagne de fouilles date de 1951-1952.
2. Et non avec une hallebarde, arme dont la tradition n'a pas gardé le souvenir.
3. Ce fait a été remarqué par Einar Ólafur Sveinsson, dans l'édition qu'il a procurée de cette saga, série « Íslenzk Fornrit » XII, Reykjavík, 1954.
4. La *Saga de Njáll le Brûlé* ne mentionne ni sa qualité de marin ni la strophe dont il serait l'auteur. Elle figure (pour une moitié ou *helmingr* seulement) dans l'*Edda* de Snorri. La voici :

À seize nous écopions,
Femme, ressac déferlant
(Crépuscule tombant sur la coiffe
Du bateau de mer), sur quatre bancs de rames.

dates — 999, 1010, 1014 — font l'unanimité des spécialistes, les autres restent sujettes à caution : il est probable que nous sommes, comme très souvent, face à un mélange subtil d'histoire et de fiction.

Cette remarque vaut également pour les nombreuses indications topographiques que nous dispense l'auteur, conformément aux lois du genre : alors que certains lieux sont décrits avec un luxe de détails d'une scrupuleuse exactitude, comme l'ont montré les recherches archéologiques, d'autres ont de quoi laisser le lecteur perplexe. Si la « sente » où l'on attire le chien Sámr pour le tuer[1] est historique, on est très étonné par la mention d'un « vallon » à proximité de Bergthórshváll, où auraient tenu, sans se faire remarquer, cent hommes et deux cents chevaux[2], légitime étonnement d'ailleurs puisqu'il est prouvé qu'un tel vallon n'a jamais existé en ces lieux. Mais l'art de l'écrivain parvient à donner aux créations de son esprit la vie et la force du réel, et il convient, en règle générale, de se garder de toute affirmation trop péremptoire.

De même, on aurait le plus grand tort de considérer la saga comme une exacte description des usages de la société évoquée — celle de l'Islande du xe siècle — , de ses modes de vie et de ses pratiques juridiques, quelle que soit l'intimité avec ce monde que paraissent trahir des notations semblant naturelles ou certains « petits faits vrais ». Il est désormais établi que *Njála*[3] a été écrite vers 1285[4]. Presque trois siècles se sont écoulés entre les événements racontés et leur relation. Or, les guerriers mis en scène portent des vêtements et font usage d'armes qui ne sont pas attestés avant le XIIe et le XIIIe siècle, ils emploient un vocabulaire qui ne pouvait avoir aucun sens à leur époque, ils estent comme on ne le fera que vers le XIIe siècle, etc. : l'auteur ne restitue donc pas une réalité abolie; il mêle à ce passé certains aspects de son temps et crée une œuvre littéraire. Par conséquent, sans négliger totalement les informations qui peuvent être apportées par la saga, et qui en font un document intéressant à défaut d'être entièrement authentique, il faut les considérer avec prudence et discernement.

On a longtemps pensé que le fond thématique utilisé dans la rédaction des sagas devait tout à des traditions orales. De fait, il peut y avoir des motifs populaires derrière certains détails donnés comme en passant; nous pensons à la hallebarde magique de Gunnarr, aux mésaventures de Skapti Thóroddsson, aux prouesses de Thorgeirr Trandilsson, au chien Sámr ou au tertre de Gunnarr. Mais il serait erroné de conclure de façon tranchée en ce sens : il a fallu la sagacité et l'érudition d'Einar Ólafur Sveinsson[5] pour retrouver un *Dialogue* de Grégoire le Grand derrière le fameux rêve de Flosi à Lomagnúpr[6], et toute la science comparatiste pour déceler le thème chamaniste de la lutte des esprits, sous forme animale, pendant le sommeil de leurs possesseurs, dans le songe de Gunnar, alors que l'un et l'autre épisodes seraient aisément tenus pour des thèmes populaires. En fait, on note la constante intervention d'un

1. Chap. LXXVI, p. 1321.
2. Chap. CXXVIII, p. 1410.
3. Surnom familier donné à notre saga.
4. Le meilleur argument en faveur de cette datation est le fait que l'auteur connaît, utilise et, parfois même, recopie un code de lois intitulé *Járnsída* (*Flanc-de-Fer*, à cause de sa reliure), dont nous savons qu'il atteignit l'Islande en 1271.
5. Voir *Njáls Saga. A Literary Masterpiece*, Lincoln, 1971.
6. Chap. CXXXIII, p. 1424-1425.

travail d'assimilation et d'appropriation qui ne peut être que le fruit d'une large culture et d'un admirable savoir-faire. Qui serait tenté de prendre l'épisode de Björn de Mörk[1] pour une tradition très ancienne devrait se reporter à la *Saga des confédérés* et au *Dit de Hreidarr l'Idiot*, puis étudier la fortune du thème du *miles gloriosus* dans la littérature médiévale continentale : la *Saga de Njáll le Brûlé* a bien des sources littéraires et c'est dans leur traitement, dans leur mise en œuvre, que l'auteur se révèle créateur, comme la plupart de ses semblables.

L'enquête menée sur les sources de *Njála* et sur la valeur historique de ce texte nous fait surtout vérifier la richesse et la diversité de la culture du clerc qui en est l'auteur. Nous avons vu qu'il connaissait la littérature occidentale. Il avait sans doute également lu tout ce qui s'était écrit dans sa langue. Ce qui concerne Hrútr et sa famille vient de la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. VIII et suiv., p. 398 et suiv.), ainsi que quantité de détails courtois et chevaleresques. Le personnage de Snorri le Godi est tiré du texte qui porte son nom (voir ici, p. 205-330) et celui de Gudmundr le Puissant de la *Saga des gens du Ljósavatn*. Notre auteur avait aussi eu connaissance de textes dont l'action avait pour théâtre l'est de l'île, telles la *Saga des gens du Vápnafjördr* ou la *Saga des fils de Droplaug*, de sagas aujourd'hui perdues mais dont l'existence a été démontrée, comme celles qui étaient consacrées à Gaukr Trandilsson, à Hróarr Godi-de-Tunga, au roi Brján, à Thorgeirr Skorargeirr et, vraisemblablement, aux gens du Fljótshlíd, de courts écrits sur toutes sortes de sujets et, bien entendu, d'une version du *Landnámabók*. Il est en outre à peu près assuré qu'il a puisé des détails, des situations et des personnages dans les Sagas légendaires.

On comprend bien comment cet auteur a travaillé : sur un fond historique, plus ou moins revu et corrigé pour les besoins de l'économie générale du texte, ont été brodés quelques souvenirs de traditions orales et de nombreux éléments de textes islandais ou étrangers. On entrevoit l'extraordinaire alchimie qui a présidé à la gestation de *Njála* et qui interdit par conséquent de l'apprécier comme un document exclusivement historique ou un roman à clefs. Tous les dix ans environ, il se trouve un chercheur pour proposer une nouvelle « lecture » de cette œuvre; c'est assez dire qu'elle est restée vivante, « pierre vive », comme eût dit Rabelais. Nombreuses sont les traces de sa présence : à cause d'elle, le prénom de Hallgerdr a toujours été proscrit en Islande; en raison de sa popularité, il est souvent impossible de savoir si tel nom de lieu doit son existence à la saga, ou s'il préexistait.

★

La caractéristique dominante de l'art des sagas est, nous le savons, son dynamisme. L'action de la *Saga de Njáll le Brûlé* rebondit continuellement et s'engage sans cesse dans de nouveaux développements. Elle ne s'autorise aucune digression oiseuse; les deux épisodes qui pourraient passer pour des ajouts hors de propos ou des fautes de composition trouvent presque aussitôt leur justification : les chapitres sur la christianisation de l'île peuvent seuls légitimer l'ultime dénouement, la réconciliation de Flosi et de Kári, et l'épisode de la bataille du roi Brján entraîne la mort d'un grand nombre d'incendiaires de Bergthórshváll.

1. Chap. CXLVIII-CLII, p. 1477-1486.

En fait, même les péripéties très conventionnelles[1] et qui, à ce titre, pourraient être tenues pour d'inutiles longueurs concourent puissamment à la poursuite de l'action.

Sous une apparence massive et touffue, le texte respecte une structure presque linéaire. Il existe en effet une manière de chaîne de personnages et d'événements qui ne connaît pas de solution de continuité, et l'on ne sera pas étonné, après avoir étudié ses différents visages dans la *Saga des chefs du Val-au-Lac*[2], d'apprendre que c'est le Destin qui régit cette progression et mène le jeu. *Njála* est bien un texte dynamique : il est écrit au discours direct sur presque.la moitié de sa longueur et certains personnages — successivement : Hallgerdr, Mördr, Skarphedinn et Kári — sont particulièrement chargés de faire avancer l'action, tandis que les autres se trouvent poussés, à leur corps défendant[3], ou en connaissance de cause[4] sans, d'ailleurs, que cette lucidité leur soit très utile.

On ne trouve chez les héros de cette saga aucune des simplifications courantes dans les textes épiques : l'auteur se révèle un maître psychologue. Un seul personnage, Hallgerdr, est absolument négatif — mais elle sait se montrer tendre, aimante et généreuse ; un seul, Höskuldr, est foncièrement bon — il ne peut cependant pas se désolidariser des querelles de son clan. Les autres oscillent entre les deux extrêmes, qu'ils soient tout proches du bien idéal, comme Njáll, qui ne peut pourtant pas s'abstraire de la dialectique du destin, de l'honneur et de la vengeance, ou voisins du mal absolu, tel Mördr, néanmoins forcé, par sa duplicité même, de se ranger du « bon » côté au moment décisif ; ou encore qu'ils soient d'une complète ambiguïté, tiraillés entre deux pulsions auxquelles les circonstances veulent qu'ils cèdent tour à tour : qui pousse Gunnar à aller reprendre sur le toit de sa maison une flèche décochée par ses ennemis alors que ceux-ci allaient abandonner leur attaque[5] ? Quelle rage incite Skarphedinn à vilipender soudain, à l'*althing*, les puissants chefs auxquels il allait demander assistance[6] ?

Le mécanisme est si subtil qu'on a sans cesse l'impression qu'il pourrait s'arrêter et l'enchaînement des malédictions se suspendre : au prix d'une conciliation, rien n'est irrémédiablement perdu, pense-t-on. En outre, il y a dans cette saga de très brèves pauses — inhabituelles dans ce type de textes — qui laissent imaginer qu'un règlement pourrait intervenir. Mais, bientôt, la machine, la Roue de Fortune de l'imaginaire médiéval, repart, et, avec elle, la violence, le malheur et la mort.

Les personnages importants sont tous habités par une idée fixe qui les apparente en quelque sorte aux héros de Balzac, dont l'univers présente d'ailleurs beaucoup d'affinités avec celui des sagas : ils ont le désir irrépressible de dominer ou de posséder. La soif de l'or chez Mördr, celle du pouvoir chez Flosi, la rage de l'amour exclusif en Hallgerdr, le culte de l'amitié inconditionnelle chez Gunnarr et Kári ou encore la passion pour l'ordre et le droit de Njáll mutilent la liberté de ces êtres.

C'est cette manière de monomanie qui suscite le formidable déploiement d'énergie — autre trait balzacien — dont tous font preuve. C'est

1. Exploits vikings de certains héros, guerriers-fauves à vaincre, rêves de toutes natures.
2. Voir la Notice de cette saga, p. 1791-1792.
3. Tels Hrútr, Gunnarr, Bergthóra et Flosi.
4. Par exemple Njáll et Höskuldr.
5. Chap. LXXVII, p. 1322.
6. Chap. CXIX-CXX, p. 1392-1397.

elle qui conduit à sa perte le personnage qui est comme la conscience du livre, le seul à être vraiment lucide, Njáll, qui finit par aller volontairement vers sa mort en refusant de se battre, en ordonnant aux siens de rentrer quand ils auraient eu la possibilité de se défendre et, au dernier moment, en repoussant la vie sauve que lui offre Flosi. Le philosophe, observateur objectif et l'homme de bonne volonté n'ont plus de place au sein de ce mouvement frénétique qui cause le déclin des anciens, la montée des ambitieux, les tiraillements entre des devoirs contradictoires d'égale exigence, les louvoiements des veules et des acharnés, les manœuvres des arrivistes, des jaloux, des envieux, des aigris et des médiocres, les combats sans merci entre rivaux et jusqu'aux grinçantes pitreries ou aux truculentes grossièretés des glorieux et des fanfarons. Le triomphe des forts est insolent, les faibles sont écrasés, et peu importe s'il s'agit là de la peinture immorale ou pessimiste d'un monde sauvage, car ne n'est pas en termes de bien et de mal, de bonheur et de malheur, ni même de justice et d'injustice que l'auteur juge cette société, mais bien en termes d'*accomplissement*.

Cela se traduit par une composition d'une grande simplicité : l'extrême minutie des préliminaires de chaque épisode, la fulgurante brièveté et l'intensité des crises, puis la rapide évocation des conséquences, parmi lesquelles il s'en trouve une pour relancer le processus, donnent au texte un rythme ternaire très caractéristique. La saga elle-même est organisée en trois parties[1] disposées symétriquement par rapport aux deux grandes crises centrales que sont la mort de Gunnar et celle de Njáll et de ses fils. Tout est conçu en fonction de ces deux sommets : décors, personnages, situations et événements mineurs sont patiemment mis en place et le jeu des péripéties va s'orchestrant *crescendo* pour culminer en une phase critique dont les retombées sont très brièvement évoquées; en somme, lorsque la fermentation atteint un degré d'intensité insupportable, tout entre en effervescence et le tragique déferle sans retenue. Strindberg, pour qui toute œuvre était faite pour amener une crise et en tirer les conséquences, n'eût pas désavoué cet art d'essence profondément dramatique.

Le talent de l'auteur est avant tout visuel : les personnages sont campés en quelques traits choisis et les scènes esquissées à grands traits. De nombreux passages se gravent durablement dans la mémoire : le ricanement de Skarphedinn à l'*althing*, l'apparition lumineuse de Hallgerdr, ses longs cheveux dorés passés dans sa ceinture, ou le surgissement de Thjóstólfr, sa hache ensanglantée sur l'épaule; Gunnarr manipulant son épée de sorte qu'on pense en voir trois déchirer l'air simultanément, Flosi venant défier Ásgrímr chez lui, Bergthóra excitant ses fils à la vengeance sur le mode détaché, Hildigunnr couvrant Flosi du manteau sur lequel a séché le sang de Höskuldr, ou Björn de Mörk, aux paroles héroïques quand il est à l'abri derrière Kári... Car le *sagnamadr* a eu recours à tous les genres de comique, considérés comme des moyens de « décompression » dans un récit où l'atmosphère est souvent étouffante.

1. Nous laissons de côté les huit premiers chapitres (p. 1203-1218) qui forment une introduction et les deux derniers (p. 1499-1502) qui constituent une conclusion moralisatrice qui détonne quelque peu. La première partie (chap. IX à LXXXI, p. 1218-1328) est dominée par Gunnarr de Hlídarendi, la deuxième (chap. LXXXII à CXXIX, p. 1328-1395) par Njáll lui-même, la troisième (chap. CXXX à CLIX, p. 1395-1502) par Kári.

Il ne laisse pas au lecteur le temps de méditer tel ou tel épisode, il le mène de violence en violence, d'image en image : c'est un visionnaire.

Tous les personnages de quelque importance possèdent à des degrés divers le don de double vue, de prophétie, voire de télépathie. Chacun, à un moment ou à un autre, prend conscience du sort qui lui est réservé, qu'il s'est entendu révéler ou qu'il a rêvé. Ainsi, nul n'ignore sa fin, ce qui nous renvoie au rôle prédominant du destin.

C'est lui qui conduit tout. Il est le ressort dramatique qui actionne le mécanisme infatigable que nous évoquions : il condamne à l'impuissance Hrútr, sur qui la reine Gunnhildr a jeté un sort (*álög*); il détermine le rôle funeste de Hallgerdr dont il dévoile, par le truchement de Hrútr, les « yeux de voleur »; Hallgerdr mènera désormais l'action, jusqu'à ce qu'elle rencontre Gunnarr qui se trouve être depuis longtemps l'ami de Njáll; toujours sous la pression du destin, elle sape cette amitié par une série de meurtres de plus en plus inexpiables qui débouchent sur la mort de Gunnarr. C'est encore le destin qui pousse Mördr à exploiter les conséquences de ce décès pour acculer les fils de Njáll, auxquels s'est joint leur beau-frère Kári, à commettre un meurtre qui ne pourra être compensé, car ce même destin incite Skarphedinn à ruiner, sans doute malgré lui, toutes les tentatives de réconciliation; ce qui conduit Flosi à tuer Njáll et les siens, à l'exception de Kári qui, à son tour, poursuivra méthodiquement un terrible plan de vengeance! Les personnages moteurs de l'histoire ne font qu'exécuter, plus ou moins consciemment, les arrêts de cette loi écrite d'avance (*for-lög*).

Ainsi de Skarphedinn, à qui l'auteur semble prêter une attention particulière, et dont le ricanement[1] à l'*althing*, au moment où il devrait faire bonne figure, puisqu'il vient quêter de l'aide auprès des puissants[2], indique peut-être qu'il entrevoit la vanité de sa démarche ou, mieux, qu'il sait d'avance à quoi elle mènera. De même, lorsque, vivant encore, il est pris sous les décombres ardents de Bergthórshváll[3], il fait, suivant la leçon d'un manuscrit secondaire, un suprême effort pour essayer, dans un bond prodigieux, d'enfoncer le fer de sa hache dans une poutre, afin de se hisser à la force des bras hors de la fournaise; mais, à ce moment précis, la poutre s'effondre. La réaction de Skarphedinn tient en une de ces formules lapidaires et elliptiques qui font le désespoir du traducteur : « Vu maintenant ce qu'il veut[4] ». Qui est ce « il », sinon le destin?

Dans ces conditions, si cette tragédie est menée de bout en bout par une force occulte, cruelle et difficilement compréhensible, on peut se demander à quoi sert cette débauche d'énergie et pourquoi les protagonistes ne se cantonnent pas dans les lamentations, les sarcasmes et le suicide, auquel songe peut-être, d'ailleurs, Gunnarr de Hlídarendi. Le texte répond lui-même : il exclut l'inaction, le fatalisme et le gémissement. Mais quelle force peut bien alors pousser, à l'encontre de tout réalisme, ces hommes et ces femmes qui, se sachant jugés et perdus, semblent accepter ce sort et marchent sans récriminer vers l'achèvement de leur destinée?

Le destin d'un homme est l'arrêt des Puissances à son propos. Sa vie

1. Le rire est à peu près absent des sagas, mais le ricanement est souvent chargé, comme ici, d'une connotation particulière.
2. Chap. CXIX-CXX, p. 1392-1397.
3. Chap. CXXX, p. 1415.
4. Traduction littérale de « *sét nú hversu hann vil* ».

sera ce qu'elles ont décidé; elles lui donnent son temps de vie pour qu'il manifeste ce qu'il vaut et décident qu'il passera à la postérité pour tel ou tel geste. Il suffit à l'homme de rester vivant dans la mémoire de ses semblables par ses actes, quels qu'ils soient. Les Puissances ne négligent rien pour l'instruire de son sort : rêves, prophéties, événements insolites[1] se conjuguent pour l'éclairer, et, dès qu'il reconnaît la volonté du Destin, son honneur, sa grandeur, sa fin — aux deux sens du mot — est de marcher sans faillir vers ce que lui indique le bon vouloir du monde d'en-haut. Il lui appartient d'accomplir ces arrêts et, par là-même, de s'accomplir.

La conduite de Thráinn face au *jarl*, lors de l'épisode de Hrappr, est éclairante à cet égard. Il déclame un distique :

Faisons rager le Griffon,
On ne fait pas céder Thráinn[2].

Pour lui, céder, c'est se renier, c'est bafouer la part de sacré qui vit en lui et manquer à la nature qui lui a été conférée par les Puissances. Dans le même esprit, la décision finale — et fatale[3] — de Njáll, personnage pourtant divisé entre la foi ancienne et le christianisme, dénote clairement son refus de manquer à cette idée que, à tort ou à raison, il s'est faite de lui-même, car ce manquement serait reniement de soi, négation de la participation de l'individu au sacré, refus d'accomplissement.

Bien entendu, rien de tout cela n'est absolument explicite dans la saga, mais il ne fait pas de doute que l'auteur nous convie à une telle lecture de son œuvre. Dises, valkyries, spectres, visions, montagnes qui s'ouvrent, bruits étranges, conjurations maléfiques, hallebardes qui sifflent, chevaux d'un gris louche, coïncidences bizarres, noisetiers maudits, brouillards contre nature, sommeils cataleptiques immergent le récit dans une atmosphère surnaturelle où tous les actes décisifs, toutes les paroles omineuses prennent un relief étrange mais éclairant.

Texte dramatique, chef-d'œuvre narratif d'où tout lyrisme est absent[4], *Njála*, parce qu'elle évolue constamment dans un climat visionnaire, prend à nos yeux une grandeur sacrée. Avec le fourmillement de ses personnages, ses effets de foule, ses héros combattants, elle est digne des plus grands textes inspirés. On ne la réduira ni à une pensée, quelque subtile que soit l'interprétation de la destinée humaine qui y est proposée, ni à une technique, en dépit de l'art consommé avec lequel elle progresse, ni même à une expérience donnée du réel. L'auteur a su fondre en un tout sa vision personnelle du monde et celles qu'il découvrait dans les textes étrangers dont il se servait; Hallgerdr et Skarphedinn sont bien nordiques, Höskuldr bien chrétien, et tous les autres, « mêlés », comme le dit le *Landnámabók* de la foi de Helgi le Maigre qui, selon les périls, invoquait soit Thórr, soit le Dieu des chrétiens[5].

Njála est le résultat d'une lente maturation. L'auteur nous livre là sa

1. Pensons au cheval de Gunnarr qui bronche au moment décisif (chap. LXXV, p. 1319) ou au besoin qu'éprouve Njáll d'ajouter au dernier moment un manteau aux compensations versées à Flosi (chap. CXXIII, p. 1402).
2. Chap. LXXXVIII, p. 1343.
3. « [...] je ne veux pas vivre dans la honte » (chap. CXXIX, p. 1413).
4. À l'exception de quelques réflexions dont Einar Ólafur Sveinsson (ouvr. cité) a montré l'origine biblique ou cléricale.
5. Voir n. 2, p. 1053.

recréation d'un univers où réalité et imaginaire s'unissent en traversant le prisme de sa personnalité pour rendre vivant des personnages transfigurés qui assurent au récit une fascinante présence.

NOTES

Page 1203.

1. Ce personnage est bien connu, par la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. XIX, p. 421), la *Saga des gens du Flói* (*Flóamanna Saga*) et surtout le *Landnámabók* (voir, pour ce dernier texte, la traduction de R. Boyer : *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, Paris, Mouton, 1973), où il est dit (chap. IX et XII) que « nul thing ne semblait conclu auquel Mördr n'avait pas assisté ». Son surnom est intéressant : il prouverait que certains instruments de musique, rarement attestés en général (voir n. 4, p. 37), étaient connus en Islande au Moyen Âge.

2. *Völlr* : plaine, champs ; Rangá : une rivière ; *Rangárvellir* : plaines de la Rangá.

3. Le texte porte ici le mot *lögmadr*, littéralement « homme de lois », en fait homme versé dans la connaissance des lois (voir n. 3, p. 1132). La suite du texte montrera à quel point cette capacité était appréciée en Islande. La passion marquée que porte l'auteur à cette particularité éclate au fil des pages, qu'il s'agisse de Mördr, de Njáll, d'Eyjólfr Bölverksson ou de Thórhallr Asgrímsson, entre autres.

4. Unnr est bien connue par le *Landnámabók* et la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. XIX, p. 421).

5. *Breidafjördr* : Large-Fjord, en fait l'immense baie ou golfe de l'ouest de l'île.

6. Höskuldr intervient dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. V et suiv., p. 394 et suiv.), la *Saga de Snorri le Godi* (chap. LVI, p. 309. où il s'agit de son fils, Bárdr), la *Saga de Grettir* (chap. LII, p. 876) et le *Landnámabók*. La généalogie de notre saga ne coïncide pas tout à fait avec celle que donne la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. V, p. 393-394.

7. Dalir : les Vallées ou les Vaux.

8. Cette généalogie, hautement romanesque puisqu'elle fait intervenir quelques-uns des personnages légendaires du Nord antique, reviendra fort souvent dans la suite du texte. Ragnarr aux braies velues en particulier, le célèbre viking qui est censé avoir assiégé Paris (voir n. 3, p. 47 et n. 2, p. 91) et dont les fils ont dévasté la Grande-Bretagne, revient dans maintes généalogies. Son surnom signifierait qu'il portait des braies de tissu à longs poils.

9. Audr ou Udr la Sagace *(djúpúdga)* ou peut-être la Très-Riche *(djúpaudga)*, est un des personnages les plus importants du *Landnámabók*, l'une des colonisatrices de l'Islande (voir *Sturlubók*, chap. XCV à XCVII, CX et CCCXCIX). Sa famille est connue par un nombre impressionnant de sagas. Voir n. 3, p. 780.

10. *Höskuldsstadir* : lieu de Höskuldr ; *Laxádalr* : val de la Rivière-au-Saumon.

11. Hrútr est aussi un personnage important de la *Saga des gens du*

Val-au-Saumon (chap. VIII et suiv., p. 398 et suiv.), de la *Saga de Grettir* (chap. LXI, 897) et du *Landnámabók*. *Hrútsstadir* : lieux de Hrútr.

12. Le sens des préséances est l'un des traits les plus caractéristiques de la société islandaise ancienne. Voir, sur ce point, R. Boyer, *L'Islandais des sagas d'après les Sagas de contemporains*, Paris, SEVPEN, 1967, p. 64-65. La place que l'on assigne à quelqu'un à l'intérieur de la maison est d'une importance capitale. Il y a des places honorables et d'autres méprisantes. Le siège d'honneur est le haut-siège, réservé au maître de maison et anciennement sacré. Peuvent s'y asseoir deux ou trois personnes en même temps. Höskuldr fait donc grand honneur à son frère en le plaçant dans le haut-siège à côté de lui. Voir n. 2, p. 13.

Page 1204.

1. Hallgerdr, personnage clef de notre saga, mentionnée par un nombre remarquable de textes, a certainement existé. Certains textes, comme celui-ci, la surnomment Longues-Braies; d'autres, comme le *Sturlubók* du *Landnámabók*, l'appellent Tourne-Braies (voir n. 1, p. 400). On notera que, dès qu'elle apparaît et à chacun de ses retours dans le récit, ses cheveux sont mentionnés : il s'agit là d'un thème mi-artistique, mi-légendaire dont le sens doit être souligné. Les « yeux de voleur » trouveront leur justification littérale dans la suite du récit, et il convient de rappeler que, dans cette société pauvre, le vol était le plus grand des crimes (voir n. 1, p. 723).

2. D'autres sagas donnent une parenté plus nombreuse à Hallgerdr : la nôtre ne retient que ceux qui importent pour la suite de l'action, en particulier Oláfr le Paon.

3. Comme l'*althing* va jouer un rôle capital dans toute cette saga, il faut rappeler qu'il s'agit de la grande réunion annuelle, qui se tenait, vers la mi-juin, dans l'un des sites les plus extraordinaires de l'Islande : à Thingvellir, selon le choix fait après l'institution, par un certain Úlfljótr, des lois islandaises en 930 (voir *Hauksbók*, chap. CCLXVIII, dans le *Landnámabók*). C'était une assemblée de tous les hommes libres, de caractère mi-législatif, mi-juridique (initialement, religieux aussi). S'y traitaient, de plus, toutes les affaires privées d'importance. Voir n. 8, p. 42.

4. Notre saga fournira elle-même maints exemples de la façon dont s'opéraient les mariages, affaires et non « coups de foudre ». Il revient aux parents plus âgés ou déjà établis de marier les jeunes hommes, c'est-à-dire d'entreprendre les démarches — sollicitations, estimation des biens fournis, etc. — qui aboutiront au mariage : c'est bien là ce que Höskuldr se propose de faire pour Hrútr.

5. La *lögrétta*, à l'*althing*, est le nom donné à l'ensemble de bancs où siègent les chefs du pays pour légiférer et éventuellement juger. Son emplacement était à l'est de la rivière qui traverse la plaine et qui s'appelle Oxará (sans doute rivière de la Hache). Lorsque les gens arrivaient à l'*althing*, leur premier soin était de monter les baraquements, c'est-à-dire de tendre sur des fondations préexistantes des toiles de tente, afin d'y résider pendant la quinzaine de jours que durait la réunion (voir n. 2, p. 1028). Chaque grande famille avait un tel baraquement *(búd)*. Les archéologues ont retrouvé les fondations de certains d'entre eux. Les phrases qui suivent montrent Mördr se rendant à la *lögrétta* pour débrouiller quelques points de la loi, puis rentrant dans son *búd*.

Page 1205.

1. *Kambsnes*: cap du Peigne (voir n. 5, p. 393); *Thrándargil*: ravin de Thrándr. Les spécialistes islandais ont fait remarquer que, si Kambsnes et Hrútsstadir appartiennent bien en effet à la famille de Hrútr, il est hautement invraisemblable que ce soit le même cas pour Thrándargil — tous ces noms désignant des terres —, qui se trouve trop loin de la demeure des frères. Cela dénote que l'auteur n'avait pas une connaissance précise des lieux et qu'il s'inspire de sources écrites qu'il n'entend pas, sur ce point au moins.

2. On parlera un peu plus loin de ce bateau. L'une des ressources des Islandais était le commerce avec l'étranger, d'une part pour importer les produits vitaux qui manquaient dans l'île (céréales, bois, par exemple), d'autre part pour vendre les productions du pays, le drap de laine (*vadmál* ou *vadmel*) en particulier. Le *bóndi* islandais (paysan-propriétaire libre) était donc alternativement fermier pendant la belle saison et marin commerçant pendant la mauvaise (mais non viking, autant que l'on sache).

3. Soixante cents de *lögaurar*. Un *eyrir* (pluriel *aurar*, scandinave moderne *öre*) équivalait à six aunes de *vadmál*, monnaie étalon de l'époque. En outre, le cent mentionné (*hundrad*) est la grande centaine germanique, c'est-à-dire cent vingt. Il faut donc comprendre: elle aura l'équivalent de la valeur de 7 200 aunes de *vadmál* (voir n. 6, p. 1081). C'est, à l'échelle du temps, une jolie dot (*heimanfylgja*). En outre, une femme qui se mariait recevait de son mari un douaire (*mundr*; voir n. 1, p. 585).

4. Selon les lois, la dot et le douaire n'ont pas à entrer en relations données. Le *Grágás* (code des lois) se contente de dire que le *mundr* ne devra pas être inférieur à un marc. En revanche, des lois plus récentes, en vigueur à l'époque où l'auteur écrit sa saga, veulent que la proportion fût du simple au double, entre *mundr* et *heimanfylgja*: c'est bien de cela qu'il s'agit ici. Voici donc un premier exemple de l'habitude qu'a notre auteur de projeter la réalité qui lui est contemporaine, en matière juridique, sur le lointain passé qu'il s'efforce de reconstituer.

5. Un des caractères spécifiques du droit germanique ancien est qu'il n'existe pas d'opération, de quelque sorte que ce soit, qui ne requière la présence de témoins.

6. C'est-à-dire vers la mi-août.

7. L'origine de ces tumulus célèbres est donnée par le *Landnámabók* (*Sturlubók*, chap. CLII).

8. Thjóstólfr n'est pas un inconnu: son père, Björn Gullberi, est l'un des colonisateurs de l'île. Lui-même intervient dans la *Saga de Hördr Grímkelsson.*

9. Özurr est l'un des très nombreux personnages de la saga qui nous sont inconnus par toute autre source. *Reykjardal*: val de la Fumée (sans doute en raison de la présence de sources chaudes dans le voisinage); *Hvítá*: rivière Blanche.

Page 1206.

1. Cet Eyvindr est inconnu. Toutefois, il y a eu un Eyvindr dans l'ascendance de Hrútr, et la mère de Hrútr avait épousé un Norvégien, Herjólfr. L'auteur de la saga se donne donc toutes les apparences de la vraisemblance.

2. Le *Gulathing* est l'un des grands *thing* norvégiens (voir n. 1, p. 108).

3. Le texte islandais a soulevé de nombreux commentaires. Il emploie la formule *leida til arfs*: faire entrer (légalement) dans l'héritage, instituer légalement quelqu'un comme son héritier. Si Hrútr est bien le frère d'Eyvindr, cette formalité est hors de propos et Eyvindr n'avait pas à l'envisager.

4. On vérifiera bien des fois par la suite que le chiffre trois joue un rôle important dans les opérations juridiques: on est banni pour trois ans, on doit verser une amende de trois marcs, etc.

5. Un marc valant huit *aurar* ou quarante-huit aunes de *vadmál* (voir n. 3, p. 1205), l'héritage de Hrútr se monterait à onze mille cinq cent vingt aunes de *vadmál*, somme considérable.

6. Groupe d'îles dans le Hördaland du Nord, en Norvège.

7. Nom du fjord d'Oslo.

8. Haraldr au manteau gris (Gráfaldr), souverain de Norvège bien connu, a dû régner vers 960 et mourir vers 974.

9. Eiríkr à la hache sanglante, l'un des souverains norvégiens plus tard établis en Grande-Bretagne, que connaissent bien les textes, est mort vers 954.

10. Haraldr à la belle chevelure est le plus célèbre des rois norvégiens, le premier qui aurait réalisé l'unité de ce royaume (voir n. 9, p. 205; n. 5, p. 767; n. 3, p. 975). L'un des thèmes les plus rebattus de ces textes étant que la colonisation massive de l'île (à partir de la fin du IXe siècle) aurait été motivée par la tyrannie du roi.

11. Gunnhildr, qui fut mère de plusieurs rois, est l'un des personnages hautement pittoresques et légendaires du Nord antique (voir n. 1, p. 67). Les sources diffèrent sur ses origines et sur le nom de son père. Il se pourrait qu'elle soit d'origine danoise et non norvégienne. En faire la fille d'Özurr Toti ne paraît pas défendable.

12. Konungahella, l'une des villes marchandes les plus célèbres du Nord ancien, se trouvait sur la Gautaelf, tout près de l'actuelle Göteborg, en Suède. C'est sans doute, aujourd'hui, Kungälv.

Page 1207.

1. Sóti est un inconnu; mais il porte le nom conventionnel donné dans maintes sagas aux malfaiteurs, voleurs, *berserkir* (voir n. 3, p. 977) ou brigands. Il y a une sorte de prédétermination du personnage par son nom, qui est l'un des procédés les plus fréquents dans les sagas et dont nous trouverons dans celle-ci d'autres exemples.

2. Les réactions de la reine sembleront étranges si l'on ne suppose pas qu'elle a connu Hrútr auparavant, comme l'indique la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. XIX, p. 418.

3. Il s'agit de la garde personnelle des rois et des *jarls*, composée d'hommes d'élite, que l'on appelle *hird* au XIIIe siècle, et qui prolonge, en la christianisant, l'ancienne *drótt* germanique (voir n. 1, p. 10).

4. Le détail ne saurait surprendre: il entrait dans les règles de bienséance de ne se présenter devant un roi que lorsqu'il était à table, vers la fin du repas: c'est du moins ce que conseille le *Miroir royal* norvégien (*Konungsskuggsjá*), œuvre du XIIIe siècle écrite sur le modèle des *specula* européens.

Page 1208.

1. Pour entrer dans une *hird*, il fallait, selon les règlements édictés à cette époque (xe siècle) et consignés dans le *Hirdskrá* ou *Rôle de la hird*, avoir le consentement de tous les autres membres de ce corps : d'où le silence du roi.

2. Il est impossible que, du temps de la reine Gunnhildr, il ait existé en Norvège des bâtiments de pierre : ils étaient tous en bois. L'auteur est donc surpris, une fois encore, en flagrant délit d'adaptation.

3. Le texte donne une bonne idée de la nature des articles de commerce vendus par les Islandais (voir n. 3, p. 29). L'« étoffe de laine à manteau » traduit une sorte particulière de *vadmál* (*hafnarvád*) ; quant aux fourrures, elles constituaient l'un des principaux articles que vendaient les vikings, commerçants au moins autant que guerriers.

Page 1209.

1. Même précision dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. XIX, p. 418.

2. Traduction littérale de *langskip*, le fameux bateau viking que les Français appellent, par une double erreur de grammaire et d'interprétation, *drakkar* ! Le nom technique est *knörr*, mot qui interviendra fréquemment dans la suite du texte. Voir n. 5, p. 4 et n. 3, p. 19.

3. Úlfr le Pas-Lavé est vraisemblablement inventé pour les besoins de la saga. En revanche, la milice *(gestr)* a bel et bien existé. C'était une branche de la *hird*, chargée d'exécuter les commissions du roi et de surveiller ses ennemis (voir n. 6, p. 13).

4. Province de Suède, aujourd'hui Götaland.

5. Le lac Mälar, dans la région de Stockholm.

6. Hákon Haraldsson, élevé par le roi Athelstane, d'où son surnom, et mort vers 960 (voir n. 2, p. 1055).

7. Ou plutôt de la province suédoise aujourd'hui nommée Värmland, si l'on en croit la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (chap. LXX à LXXVI, p. 151 et suiv.), qui semble plus véridique.

8. Appelé aujourd'hui Norrström, c'est la principale embouchure du Mälar, à proximité de Stockholm.

Page 1210.

1. C'est l'actuel Öresund.

2. C'était une coutume, pour les grands chefs, de se faire précéder d'un porte-bouclier lors des batailles (voir n. 1, p. 1060).

3. Le *stafnbúi* : c'est traditionnellement le meilleur guerrier d'un navire qui se poste à l'avant du bateau (voir n. 4, p. 15).

Page 1211.

1. Nous rencontrons ici pour la première fois, et ensemble, deux traits fondamentaux pour l'appréciation de notre texte. D'abord, la plupart des personnages importants de la saga sont doués d'une sorte de faculté de seconde vue ou de prophétie, et Hrútr n'échappe pas à la règle ; ensuite, voici le mot *feigr*, « voué à mourir », selon des connotations plus ou moins sacrées (voir n. 1, p. 291). Ces deux traits conjugués, ainsi que d'autres, contribuent à faire baigner toute la saga dans une sorte d'atmosphère fatidique très significative. On pourra voir, sur ce

point, la longue introduction aux *Religions de l'Europe du Nord*, Paris, Fayard, 1974, par R. Boyer : « Le Sacré chez les anciens Germains. »

2. Le Limgardssída ou Lungardssída désigne une partie de la côte norvégienne du sud. Selon Magnus Olsen (*Norrone Studier*, 1946, p. 38 et suiv.), le nom se retrouverait dans l'actuelle Lyngor.

3. Gudrödr est un personnage bien connu par d'autres sagas et des textes historiques, comme l'*Historia de antiquitate regum Norwagiensium* du moine Theodoricus (fin du XII[e] siècle).

Page 1212.

1. Les proverbes, dictons et locutions populaires, dont on notera la fréquence dans la *Saga de Njáll le Brûlé*, contribuent à rendre le dialogue vivant et véridique. On ne saurait toutefois faire de leur abondance un argument en faveur d'origines orales du texte. Voyez la *Saga de Grettir*, où ils abondent également, et où ils appellent la même observation (voir n. 1, p. 792).

2. Gunnhildr, dont les pouvoirs maléfiques sont attestés par d'autres sagas (voir en particulier n. 1, p. 127), se livre à une opération magique classée dans ce genre de littérature : elle jette un sort (*álög*) à Hrútr, et l'on verra, chap. VII, p. 1215, que cet acte sera suivi d'effet.

3. C'est le célèbre « rire tragique » caractéristique des sagas — Skarphedinn, par la suite, s'en fera une spécialité. Ce rire ne dénote assurément pas d'alacrité ; c'est une sorte de conjuration mineure.

4. Fjord de la Colline, un des fjords qui partent du Breidafjördr et s'enfoncent dans les terres. Il est le cadre de quelques célèbres sagas islandaises (*Saga du combat sur la lande*, *Saga de Thórir aux poules*, *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent*, *Saga de Björn, champion des gens du Hítardalr*).

Page 1213.

1. La saga fournit, en passant, quantité de détails sur la vie courante. On voit ici comment on mettait un bateau viking en cale sèche, lorsqu'on ne disposait pas d'un hangar à bateaux (*naust*).

2. Le mot islandais *fyrirbodsmenn* s'applique aux gens invités personnellement par le père de la mariée.

3. La pièce principale d'une demeure islandaise, ou *skáli*, était rectangulaire, avec une fosse à feu longue et étroite, parallèle aux deux murs les plus longs, au milieu du sol. De part et d'autre de cette fosse à feu courait un plancher surélevé qui aboutissait à des « bancs » courant le long de chacun des murs longitudinaux : en vérité, des emplacements assez larges pour que l'on y dorme la nuit. Au milieu de chacune de ces rangées de bancs se situaient les hauts-sièges (voir n. 12, p. 1203), qui se faisaient vis-à-vis. Perpendiculaire à ces rangées de bancs, et couvrant l'un des murs latéraux, se trouvait une sorte de petite estrade ou *pallr*, dont il est question ici, et où se tenaient les femmes lors des fêtes ou réunions. Voir n. 1, p. 236.

4. Les anciennes lois stipulent que la femme aura toute l'autorité (*innanhúss*), à l'intérieur de la maison. Le trousseau de clefs que porte à la ceinture la maîtresse de maison est le symbole de cette autorité (voir n. 1, p. 1142).

5. Les Islandais semblent avoir été d'habiles financiers.

Page 1215.

1. La suite du texte éclairera cette déclaration énigmatique. Trois manuscrits de la saga ajoutent ici : « Elle déclama alors une vísa :

Certes, je dis du bien
De cet ambitieux guerrier,
Tout le bien que je puis dire
De ce qui ne dépend que de lui-même.
Il me faut ou bien trop parler
Ou bien me taire,
Car le guerrier a subi un sortilège.
Il est vrai que je n'entends point raillerie. »

2. C'est donc d'incapacité sexuelle que Gunnhildr a frappé Hrútr (voir p. 1212 et n. 2). Les manuscrits, évoqués dans la note précédente, ajoutent ici qu'Unnr déclame alors deux nouvelles strophes :

Certes, le secoueur d'épées,
Hrútr, a le membre enflé,
Ô vieillard vénérable,
Lorsqu'il recherche les délices de la couche.
Et moi j'ai tenté
De tirer de lui
Plaisirs de nos rencontres,
Mais sans y réussir.

Et pourtant je sais
Ô homme,
Que le pourvoyeur d'or
Est comme les autres.
Je voudrais divorcer d'avec
Le connaisseur du coursier de la vague ;
Vois donc, toi qui rougis les armes,
Comment se présentent les choses.

Le pourvoyeur d'or est Hrútr, ainsi que le connaisseur du coursier de la vague (le bateau) ; celui qui rougit les armes est Mördr.

Page 1216.

1. Telle est la procédure à suivre pour se déclarer légalement séparée de son mari.

2. Cette désignation est curieuse : c'est par leur orientation qu'étaient le plus souvent qualifiées les portes d'une ferme : porte du nord, porte du sud, etc.

3. C'est nous qui introduisons la négation. Inexplicablement, tous les manuscrits donnent l'indication inverse (« on te cherchera jusqu'au Hrútafjördr »), qui est en soi une absurdité, puisque le mieux que Unnr ait à faire est de ne pas s'attarder dans le Hrútafjördr.

4. Le Mont-de-la-Loi *(Lögberg)* est, à Thingvellir, emplacement de l'*althing*, une éminence sur laquelle se place le *lögsögumadr* ou récitateur des lois et d'où l'on doit faire toutes les proclamations légales (voir n. 3,

p. 1187). Il est situé juste en face de la muraille de lave qui borde la plaine d'un côté et qui constitue un excellent moyen de renvoyer la voix de l'orateur en l'amplifiant, afin que nul n'en ignore.

Page 1217.

1. Le divorce était extrêmement facile et courant à l'époque païenne : le présent texte, sur ce point, est conforme à une authentique tradition. Le *Grágás* (Ib, 42-43) précise : « Si un homme provoque un divorce, la femme doit réclamer son douaire et sa dot. » La procédure suivie ici — prendre des témoins près du lit, puis à la porte des hommes, puis au Mont-de-la-Loi (voir chap. XXIV, p. 1240, et ici, p. 1216) — doit être correcte (voir n. 6, p. 1083). Pourtant, le divorce de Thráinn et de Thorhildr (chap. XXXIV, p. 1254) est beaucoup plus sommaire. E. Ó. Sveinsson considère que, plus il y avait de biens en jeu — comme c'est le cas ici —, plus la procédure devait être compliquée.

2. Provoquer en duel était, dans l'Islande ancienne, l'une des façons légales de conclure un différend (voir n. 1, p. 1021), le duel tenant lieu d'une sorte d'ordalie avant la lettre — et il faut remarquer qu'après la christianisation, l'ordalie sera tenue en grand honneur en Islande (voir n. 1, p. 852). Quant à savoir si cette coutume était fort ancienne ou non, il semble difficile de trancher.

3. La formulation (*mundr allr*) est curieuse. En fait, comme le précise clairement le texte, ce n'est pas seulement le douaire que vise Hrútr mais l'ensemble douaire et dot : l'on peut tenir pour assuré que cette conception relève d'une époque plus récente que celle à laquelle sont censés se produire les faits présentés ici.

4. Ce Jörundr est le père de Valgardr le Gris et d'Ulfr Aurgodi, dont il sera abondamment question dans la suite du texte.

5. Sur ces feux, voir n. 3, p. 1213.

Page 1218.

1. Le mot *tháttr* désigne ordinairement l'un de ces très courts récits dont on a pu soutenir qu'ils constituaient le point de départ de la rédaction des grandes sagas. Le divorce de Hrútr et d'Unnr est semblablement mentionné par la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. XIX, p. 421, et par le *Landnámabók*, chap. X.

2. Voir n. 1, p. 1204. Il semble que les braies, que portaient indifféremment hommes ou femmes, aient été, non d'origine nordique, mais apportées par les Celtes (voir n. 5, p. 455).

3. Est peut-être aussi d'origine celtique, et non nordique, la coutume bien attestée du *fóstr*, qui consistait à faire élever ses enfants par quelqu'un d'autre. Cette pratique impliquait honneur pour celui auquel on confiait ainsi ses enfants, contribuait à élargir le cercle d'amis et associait au clan tout-puissant des alliés utiles (voir n. 2, p. 413). On le verra bien par la suite, avec le personnage de Thórdr, *fóstri* des fils de Njáll.

4. Cette caractérisation n'a rien de péjoratif (voir n. 2, p. 512) : elle dénote au contraire, en termes de sagas, une vive admiration pour l'individu ainsi désigné, puisqu'il faut entendre que ses ennemis n'avaient jamais osé lui réclamer réparations ou composition (voir n. 10, p. 1174).

5. On voit ici apparaître pour la première fois le mot *kurteiss* (substantif *kurteisi*), emprunté au français *corteis*, dans l'acception très précise que ce terme avait alors (brave, accompli à tous égards, mais respectant

le code d'honneur en usage; voir la Notice de la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, p. 1645). Cela seul peut suffire à dater la rédaction de la *Saga de Njáll le Brûlé*: XIIIe siècle au plus tôt.

6. Thorvaldr et son père Ósvífr ne sont connus que par notre saga. D'autre part, les spécialistes islandais s'interrogent sur les îles Bjarney (îles de Björn) dont il est question: ils pensent que l'auteur a dû confondre avec d'autres îles — elles sont innombrables dans le Breidafjördr.

Page 1219.

1. En règle générale, il n'y avait pas à demander l'avis de la jeune fille ou de la femme que l'on voulait marier, à moins qu'il ne s'agît d'une veuve, maîtresse de ses biens. Le mariage était une affaire (*kaup*: marché) et les sentiments n'avaient pas à entrer en ligne de compte (voir n. 4, p. 1204). Toutefois, la suite de l'histoire, ou des épisodes similaires, comme le mariage de Hildigunnr (chap. XCVII, p. 1358), montreront que la coutume s'était instaurée de consulter l'intéressée: encore une preuve de la date de rédaction relativement récente du texte. Voir les lois norvégiennes, et les lois islandaises plus récentes (début du XIVe siècle) telles que consignées dans les recueils *Járnsída* et *Jónsbók*.

2. Bel exemple de *handlag*, ou *handtak*, ou *handaband*, serrement de mains qui concluait solennellement une transaction devant témoins et dont le caractère était contraignant (voir n. 2, p. 1191).

3. *Kaup*: voir la note 1 de cette page.

Page 1220.

1. *Bjarnarfjördr*: fjord de Björn; *Svanshóll*: colline de Svanr; *Steingrímsfjördr*: fjord de Steingrímr. Svanr est connu également par la *Saga de Grettir*, chap. XII, p. 784, et par le *Landnámabók*. S'il faut en croire les sagas, les sorciers infestaient l'Islande, et la pratique de la magie est l'une des grandes ressources des auteurs. Voir le chapitre « Une religion de magiciens » dans R. Boyer, *Les Religions de l'Europe du Nord*, ouvr. cité, p. 497-580 ou, du même auteur, *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986.

Page 1221.

1. Le texte parle de *skúta*, bateau de petites dimensions, pour la pêche (voir n. 4, p. 4).

2. *Handsax*, dit le texte, une *sax* à main, un grand coutelas donc, la *sax* (*scramasaxe* des Francs) étant une sorte d'épée à un seul tranchant.

Page 1222.

1. Ce chapitre fait état de motifs héroïco-épiques classés, qui reviendront souvent dans la saga: voici la hache ensanglantée. Voir aussi, dans la suite du chapitre, le rôle que joue le chiffre trois.

Page 1223.

1. L'assignation (verbe *stefna*) doit se faire au domicile légal de l'accusé. Le voyage d'assignation (*stefnuför*) qu'entreprennent les plaignants, lui aussi légal, doit se faire à des dates données. Voir n. 2, p. 1088.

2. *Ljótárdalr*: val de Ljótr; *Selárdalr*: val de la Rivière-du-Phoque; *Bessastadir*: résidence de Bessi.

3. La présence d'esprits ennemis provoque conventionnellement dans

les récits du Nord ancien une sorte de sommeil cataleptique dont on aura maints exemples dans la suite de la saga. Il n'est pas interdit de voir ici des traces nettes de chamanisme : les esprits tutélaires s'évadent des corps et entrent en collision, laissant les corps des intéressés plus ou moins inertes ou endormis. Voir aussi n. 1, p. 759.

4. Islandais *fylgja* : qui accompagne, qui suit. Voir R. Boyer, *L'Islandais des sagas [...]*, ouvr. cité, p. 21 et suiv.

5. C'est là un procédé abondamment attesté pour pratiquer la sorcellerie. Voir, par exemple, la *Saga des gens du Reykjardalr*, chap. XIV ; pour des procédés apparentés, *Hardar Saga*, chap. XXIV ou *Ynglinga Saga*, chap. XLVI.

6. La crête en question est celle qui débouche sur le Bjarnarfjördr. Gudbrandur Vigfússon, qui connaissait parfaitement les lieux, a fait remarquer (« Rök um aldur Njálu », *Skírnir*, 1922, p. 152) que l'auteur de la saga devait lui-même être parfaitement au courant de la topographie locale, cette crête étant ordinairement, sans qu'il soit besoin de sorcellerie, encombrée de brouillards.

Page 1224.

1. L'arbitrage est fréquemment la meilleure solution à apporter à un conflit (voir n. 2, p. 1044). Sinon, il faut recourir à la vengeance sanglante, ou à la procédure légale qui, d'ailleurs, revient le plus souvent à la vengeance, comme l'atteste abondamment notre saga. C'était un honneur que d'arbitrer et les sagas donnent souvent d'émouvants exemples du rôle que jouent, en dernier ressort, les hommes de bonne volonté (*góđviljamenn*) qui arbitrent (voir n. 3, p. 248).

2. E. Ó. Sveinsson — qui renvoie ici à Einar Arnórsson, « Manngjöld-Nidgjöld », *Timarit lögfraedinga*, 1951, p. 40, n. 1 — précise que la compensation normale pour un homme était d'un cent d'argent (voir aussi chap. XXXVIII, p. 1263). Pourtant, il est dit (chap. XLIII, p. 1269 ; XLIX, p. 1279 ; CXXIII, p. 1401) que cette compensation était de deux cents d'argent. On s'est demandé ce que signifiait un cent d'argent : s'agit-il de cent vingt *aurar* d'argent ? ou de cent vingt aunes de *vadmál*, c'est-à-dire de leur valeur en argent (on se rappelle qu'un *eyrir* équivaut à six aunes) ? E. Ó. Sveinsson pense qu'il s'agit de cent vingt *aurar*, mais d'argent non raffiné — il existait diverses sortes d'argent selon le degré de pureté du métal — ou « pâle » *(bleikr)*, ce qui ferait tout de même deux mille huit cent quatre-vingts aunes de *vadmál*. Voir aussi n. 2, p. 607 et n. 5, p. 1060.

Page 1225.

1. Il s'agit d'un *skikkja*, sorte de houppelande doublée de fourrure et attachée sur le devant de la poitrine. On saisira au passage l'amour que vouaient aux beaux atours et vêtements de prix les anciens Islandais (voir n. 3, p. 146 et ici, chap. XXXIII, p. 1251-1252).

2. À ce qu'il semble : Óleifr est surnommé Hjalti, et les Shetland, avec lesquelles, de toute manière, les Nordiques avaient maints rapports, étant appelées Hjaltland en norois. « Shetlandais » devrait toutefois se dire *Hjaltlendingr* ou *Hjaltlenzkr*, voire *Hjaltneskr*. En tout état de cause, Óleifr est un personnage bien connu par le *Landnámabók* ; c'est un des colonisateurs de l'île. D'autres textes, dont la *Saga d'Egill, fils de Grímr*

le Chauve (chap. XXIX, p. 54), mentionnent ses fils, à l'exception toutefois de Glúmr.

3. Le *lögsögumadr* ou récitateur de la loi était un homme nommé pour trois ans afin de déclamer la loi, par tiers, au cours de son mandat. Il jouait le rôle d'une sorte de président de cette république sans pouvoir exécutif (voir n. 3, p. 1187). De là la qualification de Thórarinn: très savant.

4. On s'est étonné que ces propriétés — Engey, l'île aux Prés, et Laugarnes, le cap des Bains — aient été en possession des frères en question: c'étaient les biens du premier colonisateur de l'Islande, Ingólfr Árnarson (voir n. 4, p. 207). On a donc supposé qu'Óleifr aurait épousé une fille d'Ingólfr qui lui aurait apporté ces terres en mariage; mais il semble étrange qu'en ce cas, la saga n'en ait pas fait état.

Page 1227.

1. La description qui est faite de Hallgerdr se situe dans la ligne des meilleurs romans de chevalerie. Le fait de porter des vêtements de couleurs dénote richesse et noblesse: les vêtements ordinaires, de *vadmál*, étaient bruns. L'écarlate était importée. Voir n. 1, p. 430 et n. 3, p. 1018.

2. Voir n. 3, p. 1203. Le texte se sert du mot *lögmadr* sans doute dans son acception ancienne: celui qui s'y connaît en matière de lois.

3. Voir n. 1, p. 1219.

Page 1228.

1. *Varmalaekr*: Ruisseau-Chaud. Contrairement à l'usage (voir n. 4, p. 1213), et sans doute par esprit de soumission ou pour faire valoir sa bonne volonté, Hallgerdr refuse de se charger de la direction de la maison de Thórarinn.

2. Sigurdr Meurtrier-de-Fáfnír est le célèbre héros des poèmes héroïques de l'*Edda poétique*, dédoublés par le *Nibelungenlied* allemand, où il s'appelle Siegfried. On a vu, chap. I, p. 1203, que la grand-mère de Hallgerdr, Thorgerdr, était donnée pour descendre de Sigurdr au serpent dans l'œil, personnage que les récits légendaires islandais du XIII[e] siècle rattachaient à Sigurdr Fáfnísbani. Faire descendre leur lignage d'un ancêtre illustre était le grand souci des anciens Nordiques, puisque le fait fondait le caractère sacré de la famille; d'autre part, il n'est pas impossible qu'ils aient plus ou moins cru à la réincarnation. Le choix des prénoms des enfants témoigne en tout cas d'une survivance de cette croyance (voir n. 8, p. 211 et n. 1, p. 492): d'où la réflexion de Hallgerdr.

3. Le Nord païen a connu une curieuse coutume qui consistait à asperger d'eau le nouveau-né après l'avoir déposé sur le sol (sur la terre-mère). Il n'est toutefois pas facile de savoir si ce rite *(ausa barn vatni)* est original ou s'il faut y voir une sorte d'adaptation du baptême chrétien. Voir aussi n. 1, p. 57.

Page 1229.

1. Ce passage semble témoigner d'une espèce de scepticisme: mais il faut remarquer que notre saga ayant été rédigée trois siècles environ après la christianisation de l'Islande, il ne convenait sans doute plus de présenter sans réserves les faits dont il est question. La croyance des Nordiques anciens en une vie après la mort ne saurait faire de doute. Ils

vouaient un culte aux forces naturelles, arbres, sources, montagnes : pour ces dernières, ils croyaient volontiers qu'ils y « entraient », c'est-à-dire qu'ils s'y incarnaient, ce qui justifierait le culte en question. De nombreux textes — *Landnámabók*, *Saga de Snorri le Godi* (chap. XI, p. 216), par exemple, — témoignent de cette croyance. On peut consulter là-dessus R. Boyer, *Le Livre de la colonisation de l'Islande*, ouvr. cité, p. 106-131, ou « Le Culte dans la religion nordique ancienne », *Inter-Nord*, n° 13-14, décembre 1974, p. 223-243.

Page 1230.

1. L'Islande a connu des esclaves — qui faisaient partie de la société nordique ancienne, comme en témoigne un texte de l'*Edda poétique* intitulé *Rígsthula* — mais ils n'ont jamais, semble-t-il, connu dans le Nord un sort comparable à celui de leurs homologues européens, et de plus ils ont rapidement disparu de l'Islande pour des raisons évidentes (voir n. 3, p. 1173). C'est donc uniquement par dérision que Thjóstólfr emploie le terme. Au demeurant, une sorte de mépris plein de morgue pour les esclaves semble être la manie de plus d'un auteur de sagas ; voir la *Saga de Snorri le Godi* (n. 2, p. 229 et n. 1, p. 270).

Page 1231.

1. Le détail n'a rien de surprenant : la trempe du métal des armes laissait à désirer (voir n. 1, p. 286). Il est fort fréquent, dans les sagas dites de contemporains, de voir les combattants redresser leur lance ou leur épée.

2. Il était interdit de laisser un cadavre à découvert ; mais cacher un cadavre sous des pierres était un traitement infamant, réservé aux voleurs et aux proscrits (voir n. 1, p. 1031).

3. J'ai traduit *treyja* par « tunique courte » : ce genre de vêtements, selon H. Falk, *Altnordische Kleiderkunde*, Kristiania (Oslo), 1919, n'est entré en usage dans le Nord qu'à partir du XIIe siècle. Quant aux brodequins, ce sont des chaussures hautes, comprenant un soulier proprement dit auquel est cousue une guêtre.

4. Il est fréquemment mentionné que, par prudence, un homme qui craint d'être attaqué s'enroule un vêtement autour du bras pour amortir un coup éventuel. Il existe d'ailleurs un parallèle exact avec le geste de Hrútr dans une des sagas de contemporains réunies sous le titre d'ensemble de *Sturlunga Saga*. Nombreux sont d'ailleurs les parallèles de tous genres (situations, actions précises, réflexions, etc.) qui rattachent la *Saga de Njáll le Brûlé* aux Sagas de contemporains.

Page 1233.

1. Collines des Sables. Il existe toujours aujourd'hui un bac à cet endroit, sur la Thjórsá. L'événement est attesté par le *Landnámabók* (chap. CCCXLV).

2. Colline (rocheuse) de Gunnarr : désigne une ferme dans les Rangárvellir. On sait qu'il faut prendre avec prudence la manie étymologique caractéristique des auteurs de sagas, lecteurs attentifs des *Étymologies* d'Isidore de Séville (début du VIIe siècle).

3. Voici présenté l'un des trois héros, le plus prestigieux peut-être, de la *Saga de Njáll le Brûlé*. Il nous est connu par une bonne demi-douzaine

d'autres textes, dont la *Saga de Snorri le Godi* (chap. XLVII, p. 294), la *Saga de Thórir aux poules*, la *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent*.

4. Une des raisons de l'immense prestige de Gunnarr tient à sa réputation d'archer. Tirer à l'arc, pratique assez peu courante en Islande même, semble-t-il, était une occupation noble : le panthéon nordique compte quelques grands archers (dont une déesse).

Page 1234.

1. Le *Landnámabók* (chap. XII du *Hauksbók*) mentionne les frères de Gunnarr : Helgi, Hafr, Hjörtr, Ormr Skógarnef. D'après une version de cet ouvrage *(Hauksbók)*, Ormr serait mort en même temps que le roi Ólafr Tryggvason, sur son célèbre bateau, le *Serpent*; il est également mentionné dans la *Saga de Bárdr Snaefellsáss* (chap. IX). En revanche, Kolskeggr n'est mentionné nulle part ailleurs que dans notre saga; on verra qu'il y joue un rôle de premier plan. Cette omission est si surprenante que l'on a supposé que *Kolskeggr* (barbe noire comme du charbon) était un surnom : le véritable nom du personnage serait soit Helgi soit Hafr.

2. Uni le Non-Né, ou l'Inné, est bien connu par le *Landnámabók*. Il est plus habituellement surnommé « le Danois ». Son étrange surnom lui vient de ce qu'il est né par césarienne. Il existe deux femmes qui portent ce surnom. Gardarr est encore plus connu : il serait « suédois », c'est-à-dire en fait danois, parce qu'il viendrait de Zélande, qui appartenait alors au roi de Suède. C'est l'un des découvreurs de l'île, et peut-être le premier, les textes divergeant sur le point de savoir si c'est lui ou Naddodr le Viking qui aurait le premier aperçu l'île; mais tous concordent pour dire qu'il aurait donné modestement à l'Islande le nom de Gardarshólmr : îlot de Gardarr. L'auteur de notre saga suit ici la version du *Landnámabók* attribuée à Sturla Thórdarson (mort en 1284).

3. Tant Arngudr (ou Arngunnr) que Hróarr nous sont connus par d'autres textes, le second surtout, héros d'une saga aujourd'hui disparue. Voir l'ouvrage fondamental de Jón Jóhannesson, *Gerdir Landnámabókar*, Reykjavík, 1941.

4. Njáll intervient dans le *Landnámabók*, l'*Edda* de Snorri Sturluson, les annales islandaises (l'incendie de Bergthórshváll), la *Saga de Gunnlaug Langue-le-Serpent* et la *Saga de Thorsteinn Sídu-Hallsson*.

5. On ne sait ce que signifie le surnom de Thorgeirr : il peut avoir quelque chose à faire avec *gull*, « l'or », ou avec le verbe *gjalda*, « payer ».

6. Cette généalogie — en particulier la présence de ce Thórólfr —, n'est pas sûre.

7. *Hersir* est un titre nobiliaire, probablement d'origine militaire (d'après *herr* « l'armée, la horde »), et héréditaire, qui eut cours en Norvège jusqu'au XIe siècle. Il évoquerait notre baron. Voir aussi n. 11, p. 3.

8. Toute cette généalogie de Njáll est sujette à caution. On lira sur ce point l'introduction d'E. Ó. Sveinsson à l'édition islandaise de la saga, coll. « Íslenzk Fornrit », vol. XII, Introduction, p. V et suiv.

9. Le *Landnámabók* (chap. XL) dit de même qu'après la mort d'Óleifr, Asgerdr était allée en Islande et « avait pris de la terre [avait colonisé] entre Seljalandsmúli [le promontoire de la Terre-aux-Hangars] et le Markarfljót [le fleuve de la Forêt] et Langanes [cap Long] jusque tout en haut à Jöldusteinn [la Pierre-à-la-Jument], et avait habité au nord dans le Katanes ». Jöldusteinn est devenu Öldusteinn, en vertu d'une

simplification qui est chose courante, et l'endroit existe toujours, sous le nom de Lausalda.

10. Njáll et Thórir de Holt sont tous deux fils de Thorgeirr : c'est sans doute la raison pour laquelle notre saga en fait des frères, fils d'Ásgerdr.

11. On les appelle Skógverjar parce qu'ils habitent les bois *(skóg)* en dessous de l'Eyjafjall. Le nom de cette famille existait toujours au XIII[e] siècle.

12. Les autres textes, le *Landnámabók* surtout, ne sont pas d'accord avec notre saga sur la descendance immédiate de Thórir de Holt. Geirr du précipice jouera un rôle important vers la fin de la saga, où son surnom sera expliqué, voir chap. CXLVI, p. 1471.

13. *Bergthórshváll* : monticule de Bergthórr; *Thórólfsfell* : mont de Thórólfr. Le nom de la ferme de Njáll, Bergthórshváll, vient certainement du fait que cette ferme appartenait à sa femme Bergthóra (voir ci-dessous n. 16).

14. Njáll n'est pas le seul homme connu des sagas à n'avoir pas eu de barbe. On connaît plusieurs personnages surnommés Skegglauss, Sans-Barbe. La particularité ne pouvait toutefois que frapper, et l'on verra les sarcasmes auxquels elle donnera lieu.

15. Dans cette civilisation, l'importance de la mémoire était grande et allait de pair avec la sagacité en matière juridique : il s'agissait de se rappeler au bon moment le texte qui permettait de faire face à une situation nouvelle. Chose surprenante, la saga ne mentionne pas que Njáll ait été scalde, et pourtant l'*Edda* de Snorri lui attribue une demi-strophe qui, très curieusement, tendrait à faire de lui un marin !

16. Bergthóra n'est connue que par notre saga; sa famille est tout à fait inconnue.

17. Le chapitre XXV, p. 1243, donne le détail de *quatre* fils.

Page 1235.

1. Les Islandais d'autrefois prenaient volontiers du bétail en location, tout comme nos fermiers modernes.

Page 1236.

1. Le *váskufl* comportait un capuchon.

2. C'est-à-dire de celui qui sert communément de monnaie d'échange. Comparer avec le *vadmál* fin que porte Hallgerdr, chap. XIII, p. 1227.

3. *Taparöx* : mot d'origine slave (vieux slavon *toporu*), donc importé, avec la chose, par les vikings qui commerçaient sur la « route de l'est », c'est-à-dire en Russie actuelle (voir n. 1, p. 1038). Il en est également question dans la *Sturlunga Saga*.

Page 1237.

1. C'est donc une place d'honneur.

Page 1239.

1. Un manuscrit ajoute : « Et quand la conversation en vint aux Rangárvellir et que Hrútr s'enquit des gens de là-bas, Hedinn déclama cette strophe :

Certes il reste
Des hommes dans les Rangárvellir;
C'est ce que dit le peuple;
On l'entend dire souvent.
J'ai appris que Mördr la Viole
Déclenchait de fameuses batailles;
Il n'a point son pareil
En fait de sagesse et de puissance.

Hrútr dit alors: " Tu es scalde, Hedinn mais as-tu entendu parler de nos démêlés, à Mördr et à moi? "' Hedinn déclama alors une strophe encore:

Je crois bien avoir entendu dire
Que l'orme de l'anneau te ravit
Par ses conseils la Hrist
De la couche du fil de la terre;
Les manieurs de l'écu
Lui conseillèrent
De ne pas se battre avec toi,
Chose qu'il avait pourtant faite naguère. »

L'orme de l'anneau est Mördr. Le fil de la terre est le serpent, dont la couche est l'or; la Hrist (une valkyrie) de l'or est la femme, ici Unnr. Les manieurs de l'écu sont les hommes.

2. Une visite à l'actuel Musée national de Reykjavík convaincra des prouesses auxquelles étaient parvenus les Islandais en fait de broderie et de dentelle. Voir n. 1, p. 298.

3. La *Sturlunga Saga* atteste que l'usage des alcôves ou lits clos était fréquent à l'époque. Ils se fermaient de l'intérieur et permettaient souvent d'éviter de désagréables surprises (voir n. 2, p. 597).

Page 1240.

1. *Thing* vaut ici pour *althing*, comme ce sera souvent le cas. Les voisins du plaignant avaient à déposer leur témoignage.

2. Une des possibilités de se tirer de difficulté était d'empêcher par la force les juges de siéger.

3. C'est-à-dire au tribunal du quartier dont dépend le Breidafjördr.

4. Le détail de toutes ces opérations sera exposé avec beaucoup plus de soin dans les chapitres CXLI à CXLIV, p. 1444-1462.

5. À propos de son divorce; voir chap. VII, p. 1214-1216, et n. 1, p. 1216.

Page 1241.

1. Déclaration obscure: Njáll veut-il dire que l'on peut invoquer un jury à la place des témoignages des voisins?

2. Il semble que, traditionnellement, les duels aient eu lieu dans un îlot, comme l'indique le mot duel lui-même en norois: *hólmganga* (action d'aller, *ganga*; dans l'îlot, *hólmr*; voir n. 9, p. 573). L'Oxará existe toujours à Thingvellir, mais elle a dû changer de cours depuis le XIe siècle, car l'îlot en question, mentionné dans un grand nombre d'autres textes, ne s'y trouve plus.

3. Deux manuscrits ajoutent ici : « Ensuite, Gunnarr déclama une strophe :

Je vais te provoquer tout de même,
Hrútr, à te battre en duel contre moi,
L'arbre de l'écu et du heaume.
Voici en ce jour strophe bien composée ;
Que soient témoins ceux qui entendent ;
À moins que tu ne consentes,
Arbre de la richesse,
À verser le douaire de la femme. »

L'arbre de l'écu et du heaume est Gunnarr lui-même. L'arbre de la richesse est l'homme, ici Hrútr.

4. Deux manuscrits ajoutent ici : « Et Gunnarr déclama encore une strophe :

Ceux qui provoquent au combat
Jouiront de l'argent sans crainte
Car la réclamation est juste ;
Que le lot de la femme
Soit pire que le nôtre ;
Guerrier vaillant et brave,
Nous avons ensanglanté
La gueule du loup. »

« Que le lot de la femme soit pire que le nôtre » répond aux propos de Höskuldr : « Jouis-en comme tu l'as gagné. »

Page 1242.

1. Valgardr est connu par d'autres textes : *Landnámabók* (chap. CCCXLVI), *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve* (chap. XXIII, p. 42) et *Saga de la christianisation*. Sa résidence s'appelle Hof, qui désigne le temple dans le paganisme nordique : il paraît tentant de faire de Valgardr un des suppôts de l'« ancienne coutume ».

2. L'étrange surnom de Thórólfr peut provenir de Vága, en Norvège.

3. Haraldr à la dent guerrière (le sens de ce surnom est conjectural) est l'un des souverains légendaires du Danemark. On aura déjà remarqué l'application que met l'auteur à faire remonter la plupart de ses personnages à quelque héros ou roi, jolie preuve de la tentation aristocratique des Islandais. Il n'est pas impossible que le Thrándr le Vieux dont il est question soit le fondateur de Thrándheimr (littéralement : demeure de Thrándr), actuelle Trondheim, en Norvège (voir n. 1, p. 1051).

4. Lanceur-d'Anneaux : surnom caractéristique d'un roi, qui pour récompenser ses hommes leur donne (lance) des anneaux d'argent, monnaie courante du Nord antique.

5. Sur tous ces personnages plus ou moins mythiques, nous sommes renseignés par des textes aux origines fort anciennes, comme la *Skjöldunga Saga* et surtout l'*Ynglinga Saga* de Snorri, chap. XLI.

6. Le surnom de ce personnage (voir n. 4, p. 1217), Godi-de-la-Boue *(aurr)*, lui a été donné par dérision, puisque son patrimoine se situe sur

les bords limoneux du Markarfljót. Les Oddaverjar, ou gens d'Oddi (emplacement qui sera l'un des hauts lieux de la culture islandaise du Moyen Âge), sont probablement la plus prestigieuse famille d'Islande.

7. Saemundr le Savant est l'un des personnages les plus célèbres de l'Islande médiévale et l'un des deux initiateurs (avec Ari Thorgilsson le Savant) des lettres islandaises. Encore que ses œuvres aient disparu, il est crédité d'écrits en latin, qui devaient être historiques. Il est mort en 1133.

8. Kolbeinn est l'un des personnages marquants du XIIIe siècle islandais et il joue un rôle de premier plan dans la *Sturlunga Saga*.

9. Le sujet a été abordé à propos de Hallgerdr (chap. XIII, p. 1227 et n. 1, p. 1219). La désapprobation qui entoure l'action d'Unnr est nette de la part de l'auteur.

10. Il est curieux de constater que, malgré le rôle capital qu'il joue dans notre saga, Mördr n'est autrement connu que par le *Landnámabók* (chap. CCCXLVI).

Page 1243.

1. E. Ó. Sveinsson (ouvr. cité, n. 3, p. 71) fait remarquer que cette union peut, à la rigueur, être historique.

2. Le surnom de Grímr, Ellídi, s'applique à quelque espèce de bateau. On peut, comme A. Jóhannesson, dans *Íslenzk tunga í fornöld* (Reykjavík, 1923-1924, p. 89) en faire une contraction de *einlidi*, qui contient une « troupe », c'est-à-dire un nombre déterminé d'hommes (nombre inconnu de nous); ou bien faire venir le mot du vieux slavon *aludija*, bateau plat — encore une survivance, alors, des entreprises nordiques sur les fleuves russes.

3. Le *Landnámabók* (chap. CCXXIX), et après lui la *Saga de Grettir* (chap. VIII, p. 778), donnent à Asgrímr la même généalogie. Asgrímr intervient dans un nombre remarquable de sagas.

4. Nous retrouverons Jórunn, sœur de Gizurr, chap. CXIX, p. 1392, et Ketilbjörn le Vieux, chap. XLVI, p. 1275.

5. Généalogie également donnée par le *Landnámabók* (chap. X).

6. Un petit *tháttr* (le *Dit des gens de Haukadalr* ou *Haukdœla Tháttr*), dans la *Sturlunga Saga*, donne la même généalogie.

7. *Fóstbródir.* On peut comprendre deux choses : ou bien que l'un était fils véritable et l'autre fils adoptif du même homme, autrement dit que cet homme avait pris chez lui pour l'élever (*fóstr*) le second; ou bien que les deux hommes se seraient liés de fraternité sacrée et jurée, comme le décrivent des textes comme la *Saga de Gísli Súrsson* (chap. VI, p. 580-581) ou la *Saga des frères jurés* (chap. II, p. 639) — c'est le cas ici (voir chap. CXXXIX, p. 1441). Dans un cas comme dans l'autre, les liens étaient ressentis aussi fortement que ceux de parenté véritable.

8. Gaukr semble avoir été un homme fort célèbre. Il est mentionné non seulement par maints autres textes islandais, mais aussi, chose beaucoup plus surprenante, par une inscription runique de Maeshowe dans les Orcades :

Ces runes
Furent gravées par l'homme
Qui était le plus savant en runes
A l'ouest au-delà de la mer,

Avec la hache
Que posséda Gaukr
Fils de Trandill,
Au sud du pays.

L'expression « à l'ouest au-delà de la mer » désigne conventionnellement les îles Britanniques. Il a existé une saga indépendante de Gaukr, aujourd'hui perdue.

9. Cette famille est connue par d'autres textes; le fait que deux fils portent le même nom, pour étrange qu'il paraisse, pourrait signifier qu'ils étaient jumeaux: on a d'autres exemples du fait (voir n. 3, p. 1047).

Page 1244.

1. Voir chap. CIX, p. 1379.

2. C'est le nom d'un port dans le sud de l'île.

3. Aller à l'étranger était considéré comme faisant obligatoirement partie de l'éducation d'un homme bien né. C'était le moyen d'acquérir des richesses, de se faire connaître des grands de ce monde et de se couvrir de gloire. *Heimskr* signifiait à la fois qui reste chez soi, casanier, et idiot (voir n. 1, p. 962).

Page 1245.

1. Le Bjarmaland désigne la région qui entoure la rivière Dvina, dans la mer Blanche. Il se situe donc sur la « route de l'est » dont il est question dans la phrase suivante, c'est-à-dire celle qui menait de Scandinavie à Byzance par les fleuves et les lacs russes. Les Suédois, en particulier, y assuraient un trafic intense (voir n. 3, p. 33).

2. Aller à l'étranger signifie en premier lieu se rendre en Norvège; Túnsberg est Tönsberg, dans le fjord d'Oslo.

3. À la mort de Haraldr, Gunnhildr avait dû s'enfuir, et la voie s'était trouvée libre pour le *jarl* Hákon.

4. Un manuscrit apporte la précision nécessaire: « surnommé le Taciturne ».

5. Cette généalogie coïncide avec toutes les autres versions que nous en avons.

6. Gunnarr refuse parce qu'il veut être précédé de quelque réputation avant de se présenter au *jarl*, réaction typique. Voir chap. XXXI, p. 1250.

7. Voir p. 1209 et n. 2. E. Ó. Sveinsson se fonde sur certains textes pour établir une différence entre le *langskip*, qui ne pouvait tenir la haute mer, et le *knörr* qui, lui, en était capable. Il semble pourtant que cette distinction soit spécieuse et ne se trouve pas vérifiée par les découvertes archéologiques. Voir sur ce point les ouvrages des A. W. Brogger: *Osebergfundet*, I-II, Oslo, 1917-1928 et H. Shetelig: *Tuneskibet* (*Norske Oldfund* II, Kristiania [Oslo], 1917).

8. Étant donné que Túnsberg est dans le Vík (le fjord d'Oslo), les personnages en question n'ont nul besoin de s'y rendre: par quoi, il est clair que l'auteur ne connaît pas les lieux.

9. Île située entre les branches du Götaelv et sur laquelle se trouve maintenant la partie occidentale de Göteborg, en Suède.

10. On ne connaît Ölvir par aucune autre source.

Page 1246.

1. C'était le moyen de distinguer les sortes de bateaux; le premier admettait donc quarante hommes d'équipage, le second, soixante, ce qui dénote un bâtiment relativement important.

2. Voilà un thème convenu et quasi obligé d'un autre type de sagas, les Sagas légendaires ou *Fornaldarsögur*; il reviendra à plusieurs reprises : deux vikings invulnérables sont occis par le héros islandais. Bien entendu, Vandill et Karl ne nous sont pas connus par ailleurs. Le premier porte un nom poétique de « roi de mer » (ainsi désigne-t-on les vikings dans la poésie scaldique).

3. *Stafnljá*, une faux à étrave, pour procéder à l'abordage.

4. J'ai traduit par « proue » pour éviter les termes trop techniques : il s'agit de l'espace compris, à l'avant du navire, entre les deux parois du bastingage et le premier banc (*söx* en Islandais; voir n. 5, p. 15).

Page 1247.

1. Le texte dit ici *skeid* : E. Ó. Sveinsson en fait un grand long bateau *(langskip)* qui se différenciait des *langskip* appelés *dreki* (d'où les « drakkars » français!) parce que sa proue n'aurait pas porté de figure de dragon (norois *dreki*). Voir n. 3, p. 19.

2. Deux manuscrits portent ici : « Il déclama alors une strophe :

Tu as, ô libéral,
Eté meilleur pour les aigles
Que pour toi-même;
Le corbeau dévore la charogne;
Maint corbeau va,
Ardent de boire le sang,
Et voici que tu as soif,
Orme du thing des épées! »

Libéral désigne Kolskeggr, de même que l'orme du thing des épées.

3. Le texte porte ici un mot rare en norois, *júsla*, dont l'origine est française (juste), voire latine (*justa [mensura]*), et s'applique à une mesure de capacité donnée (un quart de *bolla*, ou un seizième d'*aski*).

4. Il doit s'agir ici du Småland suédois. Pourtant, le mot désigne aussi bien dans les textes islandais les îles qui se trouvent au Danemark, au sud de Zélande et de Fionie.

5. Il pourrait s'agir de la région où se trouve aujourd'hui Reval, en Estonie. Ce seraient les « Danois » qui auraient fondé la forteresse de Reval en 1219.

6. La grande île nommée Ösel en suédois, au large de la côte ouest d'Estonie, est fréquemment mentionnée dans les textes norois, en particulier dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson. On y a retrouvé d'importants vestiges vikings.

Page 1248.

1. Voici le retour du motif convenu signalé n. 2, p. 1246. L'invraisemblance est d'autant plus grande que le nom Kolskeggr semble n'avoir jamais été connu ailleurs qu'en Islande.

2. La hallebarde de Gunnarr est une de ces armes magiques dont

fourmillent les sagas. Dans la *Sturlunga Saga*, il est question de haches qui se mettent à siffler d'elles-mêmes au moment de la bataille.

3. Un manuscrit ajoute : « Gunnarr dit alors une strophe :

Promptement je vais,
Ô toi qui enfles le vacarme des armes,
Saisir la hallebarde
Et abattre le héros ;
Celui qui dévaste
Le venin du serpent
Perdra tout de même, pour finir,
Sa belliqueuse vie. »

Celui qui dévaste le venin du serpent est le guerrier.

4. C'est ici qu'un manuscrit ajoute la phrase qui viendra, dans notre texte, à la fin du présent paragraphe : « Prenons nos armes, dit Gunnarr, et préparons-nous bien, car voici de l'argent à gagner. »

5. Un manuscrit ajoute : « Et il dit la strophe suivante :

J'ai abattu, en d'autres pays,
Celui qui dévasta le feu de la vague,
Lui qui savait déclencher la bataille ;
J'ai appris que Hallgrímr avait des armes renommées ;
Tous les hommes de valeur savent
Comment je m'emparai de la hallebarde ;
Elle sera mienne, moi qui connais la vaillance,
Tant que je vivrai. »

Celui qui dévasta le feu de la vague (l'or) est le guerrier.

Page 1249.

1. Le nom de Tófi est bien danois, même s'il a été employé en d'autres pays scandinaves.

2. Heidabaer est Hedeby, l'un des grands centres commerciaux du Danemark à l'époque viking. La ville a fait l'objet de fouilles archéologiques (voir les ouvrages de Jankuhn sur Haithabu) qui ont révélé un nombre impressionnant de vestiges : elle était située exactement en face de l'actuelle Schleswig.

3. Ce roi, surnommé Blátand (à la dent « bleue », c'est-à-dire noire), régna entre environ 950 et 986.

Page 1250.

1. Voir n. 2, p. 403. Encore un indice des relations avec le monde slave.

2. *Jól* est la grande fête païenne du solstice d'hiver, l'équivalent, par conséquent, de notre Noël (voir le *Jul* moderne). Voir n. 1, p. 257.

3. Cette Bergljót-là nous est inconnue, mais le prénom était courant dans la famille du *jarl*.

Page 1253.

1. Thráinn ne nous est connu que par la *Saga de Njáll le Brûlé*, ce qui ne va pas sans poser de problème, étant donné le rôle qu'il joue ici. À

vrai dire, l'*Edda* de Snorri, chap. LXXXII, donne bien *heiti* (un mot pour un autre), pour Gammr (Griffon), « bateau de Thráinn ». Quant à la parenté qui unit les fils de Sigfúss — dont Thráinn et Ketill de Mörk sont les plus fréquemment évoqués par notre saga — , ce sont les frères de la mère de Gunnarr, détail qu'il est assez difficile de faire coïncider avec la saga ; d'autant que Thráinn, tel qu'il est présenté, apparaît souvent comme aussi jeune sinon plus que Gunnarr : il épousera Thorgerdr, fille de Hallgerdr femme de Gunnarr !

2. Le Nord a connu un nombre assez impressionnant de poétesses, dont plusieurs interviendront dans notre saga.

3. Dans un monde où l'opinion qu'autrui se faisait de vous comptait plus que tout (voir n. 2, p. 1059), la satire, surtout publique, était mortelle : elle était d'ailleurs condamnée par la loi (voir n. 1, p. 1108). Voir R. Boyer, *L'Islandais des sagas [...]*, ouvr. cité, p. 66 et suiv.

4. Il n'y a rien d'infamant pour une femme de haut rang à servir dans un grand banquet : on possède de nombreux exemples du fait.

5. Les textes diffèrent sur le prénom de cette fille de Njáll, qui semble avoir réellement existé.

Page 1254.

1. Les noms des fils de Sigfúss sont bien attestés dans la famille.

2. Il existe une troisième fille de Njáll, qui n'est nommée nulle part ; voir chap. XX, p. 1234.

3. On ne confondra pas Höskuldr beau-père de Gunnarr, qui est à la place d'honneur, avec Höskuldr fils naturel de Njáll.

4. Hafr le Voyant est parent de Runólfr, fils d'Úlfr Aurgodi ; voir chap. CXV, p. 1385. E. Ó. Sveinsson se demande s'il ne s'agit pas plutôt d'un frère de Gunnarr portant même prénom.

5. L'interprétation de ce distique n'est pas sûre, deux mots étant sujets à caution quant à leur interprétation. Néanmoins, le sens général est clair, et un tel poème est largement suffisant pour légitimer la réaction de Thráinn.

6. Le texte islandais dit exactement : « Thráinn enjamba la table. » En effet, devant les bancs qui couraient le long des murs et servaient de sièges, on disposait une longue table volante, faite sans doute d'une planche sur pied et c'est cette « table » qu'enjambe Thráinn.

Page 1255.

1. Les nuits d'hiver se placent au début de l'hiver islandais, soit au mois d'octobre. Elles ont donné lieu, au temps du paganisme, à des sacrifices solennels. C'était le moment de cérémonies domestiques : mariages, invitations, etc. Voir n. 2, p. 1019.

Page 1256.

1. Les *trolls* sont, dans l'Islande ancienne, des géants affreux, constitutifs du monde originel. Là comme ailleurs, l'Église s'est empressée de dégrader les divinités païennes et de les reléguer au rang de démons : l'expression de Hallgerdr convient mieux à une chrétienne qu'à une païenne. Voir n. 3, p. 1020.

2. *Skrida* : glissement de terrain. Les Raudaskridur se trouvent dans une éminence appelée Dimon, aujourd'hui complètement déboisée.

Page 1257.

1. Il y a ici une inconséquence de taille. Njáll n'ayant pas de *godord* (voir n. 9, p. 1174), il n'y a aucune raison pour qu'il ait son baraquement propre à l'*althing*. Toutefois, une tradition bien vivante pendant fort longtemps a connu un « baraquement de Njáll » à l'*althing*.

Page 1258.

1. Le *sjálfdoemi* ou *eindoemi*, droit laissé à quelqu'un de juger lui-même d'une affaire, sans en passer par la procédure habituelle, intervient fréquemment dans les sagas, en général à l'avantage de celui que l'on a offensé (voir n. 1, p. 1192). C'était un grand honneur qui était fait là au plaignant et l'usage voulait qu'en pareil cas, il imposât des amendes ou des sanctions beaucoup moins sévères que si le procès avait suivi son cours.

2. Le texte emploie ici un mot aussi rare que la chose à laquelle il est fait allusion : *akrgerdarmadr*, l'homme qui travaille aux champs. L'Islande n'était et n'est toujours pas fertile, sauf exceptions. Son sol ne se prêtait guère à la culture; sa principale ressource, avec la pêche, a toujours été l'élevage extensif des moutons. L'une des originalités de notre saga est précisément qu'elle fait une assez large place aux activités purement agricoles (voir encore chap. LIII, p.1286, LXVIII, p. 1309, LXXV, p. 1319, CIX et CXI, p. 1380). Il existe aussi un nom de lieu : Akratunga, « la Langue [de terre] des champs » (chap. XXXIX, p. 1264 et n. 2, et LIV, p. 1288), qui se trouve dans la région cultivable — aujourd'hui encore — de l'île. On verra aussi que les activités agricoles — semer, faucher — sont le fait aussi bien de Gunnarr que de Höskuldr Godi-de-Hvítanes. Voir S. Thórarinsson, *Tefrokronologiska studier på Island*, Stockholm, 1944.

Page 1260.

1. Voir n. 3, p. 1133.

2. Bien entendu, Atli a tué Kolr : voici un excellent exemple de ce style indirect, lourd de sous-entendus menaçants, si caractéristique des sagas.

Page 1261.

1. Il est donc clair qu'Atli n'est pas un esclave.

Page 1262.

1. Le passage entre crochets provient d'un autre manuscrit de la saga. La précision est intéressante : fils naturel (*laungetinn*, conçu en secret) n'est pas fils légitime (*skilgetinn*, clairement conçu) et la législation n'est pas la même pour l'un que pour l'autre; voir n. 13, p. 1074. Brýnjólfr ne nous est connu que par la *Saga de Njáll le Brûlé*.

2. Faire du charbon de bois est une activité fréquemment évoquée dans les sagas. Il s'ensuit que, comme le dit Ari Thorgilsson, l'île devait être relativement boisée aux origines. On sait qu'il n'y a plus d'arbres en Islande depuis bien longtemps et que le gouvernement actuel fait un énorme effort de reboisement (voir n. 2, p. 1192).

Page 1263.

1. Compensation ordinaire pour un homme libre de rang inférieur (voir n. 2, p. 1224).

Page 1264.

1. Leur fils, Thórdr, sera évoqué chap. CXXX, p. 1416, et CXXXII, p. 1422-1423.
2. Voir n. 2, p. 1258.

Page 1265.

1. Trois manuscrits ajoutent : « Et il déclama une strophe :

Brynjólfr, je le déclare,
Est voué à mort imminente
Et cela réjouit mon cœur;
Les gens s'attendraient davantage
À ce que ce soient nous,
Les frères, qui nourrissions les loups,
Plutôt que
Notre père nourricier. »

2. Par conséquent cousin de la mère de Gunnarr : toute la tactique de Hallgerdr consiste à faire commettre des meurtres qui touchent de plus en plus près Gunnarr, car, à partir d'un certain degré de parenté, les arrangements à l'amiable deviennent difficiles, puisque c'est toute la parentèle de la victime qui se trouve offensée par un meurtre.
3. Sous la plume d'un auteur de saga, de telles caractéristiques sont presque admiratives. Le personnage n'est connu de nous que par ce texte.
4. Son *félagi* : sur la *félag*, voir n. 6, p. 3. On notera en passant la réputation des Suédois (voir n. 2, p. 836).

Page 1266.

1. On se rappelle que la ferme de Thráinn, Grjótá, est la plus proche de celle de Gunnarr de Hlídarendi.

Page 1267.

1. La manœuvre est habile : Thráinn ne tuera pas Thórdr, mais il sera présent (voir chap. XLII, p. 1268); de la sorte, sa responsabilité morale sera engagée, et la colère des fils de Njáll envers lui, justifiée.
2. C'est là un motif bien connu des sagas et vérifié par les faits. Les « rivières » d'Islande, en fait des torrents glaciaires, demeurent aujourd'hui encore un gros obstacle à la circulation. Voir, chap. XXXIX, p. 1264, la noyade de Sigtryggr, père de Thórdr.

Page 1268.

1. Voir n. 2, p. 1265. Maintenant, la famille est en jeu.

Page 1269.

1. Un manuscrit ajoute : « Et il déclama une strophe :

Il ne leur a point paru,
Aux hommes intrépides,

Avoir besoin de peu de chose;
Quand donc, manieur de lame,
Passer à l'action
Si nous ne nous y mettons pas maintenant :
Autrefois les vaillants
Rougissaient l'épée. »

2. Le texte emploie ici un mot qui revient fort souvent sous diverses formes : *ógiptumadr*, homme qui n'a pas de *gipta* (ou *gaefa*); voir n. 2, p. 618.

Page 1270.

1. La suite du texte vérifiera ce trait de Sigmundr.
2. La ferme islandaise comprenait un certain nombre de bâtiments isolés : il est question ici de celui où travaillaient les femmes, *dyngja* (voir n. 1, p. 60).
3. On notera d'abord qu'il y a une similitude frappante entre les occupations des fils de Njáll telles qu'elles sont rapportées ici et l'une des situations les plus connues de l'*Edda poétique* (à propos des frères de Gudrún, dans le complexe *Atlakvida-Atlamál*). La hache dont il est question ici, Ogre-de-la-Bataille (voir chap. CXX, p. 1395), est bien connue dans les annales islandaises. Il existait encore au siècle dernier une hache dite hache de Skarphedinn!
4. Ou bien Hallgerdr, qui est parfaitement au courant, pose cette question par pure méchanceté, ou bien, chose moins vraisemblable, Njáll aurait effectivement été le premier à pratiquer la fumure de ses champs. Cette seconde hypothèse a fait couler beaucoup d'encre.

Page 1271.

1. L'arbre du feu de la mer (l'or) est la femme. — On ne s'étonnera pas de voir que les trois *vísur* de ce chapitre ne portent pas de numéros. Fidèle aux principes des éditeurs islandais de cette saga, j'ai suivi, dans le texte traduit, le manuscrit principal qui ne contient que trente-quatre *vísur*, et j'ai renvoyé en notes, sans leur affecter de numéros, les *vísur* qui proviennent d'autres manuscrits. Mais j'ai fait, en raison de leur intérêt évident pour l'intelligence du texte, une exception pour ces trois *vísur*. Toutefois, pour rester fidèle à la politique suivie en la matière, je ne leur ai pas affecté de numéros.

Page 1272.

1. Thème classique des sagas islandaises et des poèmes héroïques : une femme — la mère ou l'épouse — excite les hommes à la vengeance (voir n. 1, p. 1196).
2. L'auteur ne connaissait pas les lieux dont il parle : il s'agit, en vérité, d'un tout petit monticule.
3. Deux manuscrits ajoutent : « Skarphedinn déclama alors une strophe :

Ô homme! Les dispensateurs
Du feu de l'enceinte de la terre
Sont particulièrement ardents
À quérir les moutons;

Les mangeurs d'herbe
Qui ont élaboré des poèmes orduriers
Ont bien peu d'entendement;
Je brûle de me battre. »

L'enceinte de la terre est la mer, le feu de la mer est l'or dont les dispensateurs sont les hommes, les guerriers, nous-mêmes.

Page 1273.

1. Sigmundr montre ainsi qu'il est de rang social élevé.

2. Snorri Sturluson parle dans son *Edda* de deux sortes d'elfes (en vérité, alfes) : les alfes noirs et les alfes blancs; Skarphedinn fait une plaisanterie sur ce sujet. Quant aux alfes, ce sont des divinités énigmatiques du panthéon nordique ancien, peut-être des protecteurs de la fécondité, de la fertilité. Ils ne tiennent peut-être pas au vieux fonds nordique et semblent d'origine orientale. L'expression de Skarphedinn, troublante, conviendrait beaucoup mieux au XIIIe siècle qu'au Xe : « elfe » a ici le sens de « diable » dans l'acception chrétienne du mot.

3. J'ai traduit « broigne » pour éviter un anachronisme. Le texte islandais porte ici *panzara*, sorte de tunique courte de tissu (de cuir aussi sur le continent, mais jamais en Islande), qui faisait fonction de cuirasse. De telles *panzara* ne sont attestées en Islande qu'à la fin du XIIe siècle. Le mot a dû être emprunté par l'auteur à quelque récit de chevalerie français ou anglo-saxon.

Page 1274.

1. Le texte dit : dans la posture d'une mère (accouchant).

2. Cette coutume barbare a dû subsister fort longtemps en Islande : on la trouve encore attestée au XIIIe siècle, dans la *Sturlunga Saga*.

3. Trois manuscrits ajoutent : « [...] et déclama une strophe :

Cette tête, tu vas,
Ô toi qui accrois le tumulte des épées,
La porter à Hallgerdr,
Transmets-lui ces paroles :
Je crois, ô porte-bûches,
Que la bonne femme reconnaîtra
Si c'est bien cette tête
Qui composa les propos infamants. »

Celui qui accroît le tumulte des épées : l'homme. Porte-bûches : domestique.

4. La provocation par les témoins irrécusables et directs du crime, détenant la tête de la victime, comme ici, ou ses vêtements ensanglantés, comme chap. CXVI (p. 1387 et n. 3), était sacrée et absolument contraignante.

Page 1275.

1. Á côté de l'*althing* ou *thing* général, il y avait des *thing* locaux dans chaque district de l'Islande (voir n. 5, p. 579). Celui des gens de la région de la Rangá se trouvait en effet à Thingskálar (littéralement : salles du *thing*), où l'on a d'ailleurs retrouvé des vestiges de baraquements.

2. Ce fut le premier évêque d'Islande, dont le rôle politique et culturel fut décisif. Il mourut en 1080.

3. Presque tous les grands textes islandais parlent de Gizurr le Blanc, qui va jouer ici même un rôle de premier plan (voir n. 5, p. 1061). Ce qui est remarquable, c'est que seule notre saga le fait habiter à Mosfell. Partout ailleurs, il est dit qu'il résida à Höfdi avant de se fixer à Skálaholt (aujourd'hui Skálholt), où sera fondé le premier évêché d'Islande.

4. Geirr est connu par le *Landnámabók* (chap. CCCXII du *Hauksbók*) et par la *Saga de Snorri le Godi* (chap. XLVII, p. 294).

5. Comprendre qu'ils possédaient sans doute en commun le même *godord* (voir n. 1, p. 1187).

6. Pour suivre le texte, non sans inconséquences, il faut comprendre qu'une bonne quinzaine d'années se sont écoulées depuis le chapitre XXV, p. 1242, puisque Mördr, qui nous est présenté ici comme adulte, est l'enfant du second mariage d'Unnr après son divorce d'avec Hrútr.

Page 1276.

1. Otkell est connu aussi par le *Landnámabók* (chap. CCCXII, *Hauksbók*).

2. Ce duel est rapporté en détail par le *Landnámabók* (chap. CXXIX).

3. On s'est souvent interrogé sur ce nom de Kirkjubaer (littéralement : la ferme à l'Église). Il y a deux possibilités : ou la ferme en question portait, durant le paganisme, un autre nom, ensuite oublié; ou, ce qui est plus vraisemblable, elle aurait été fondée par l'un des nombreux colonisateurs chrétiens — parce que venus, en général, d'Irlande — que recense le *Landnámabók* (voir *Sturlubók*, chap. XCV, CCCXX, CCCXCIX; *Hauksbók*, chap. CLXXXIV).

4. Celui-ci est évoqué par le *Hauksbók* du *Landnámabók* (chap. IV) en termes plaisants : « Il se fixa dans les Féroé pour la raison qu'il ne se sentait bien nulle part ailleurs. »

5. Skammkell, qui joue dans notre histoire le rôle convenu de méchant, est aussi connu par le *Landnámabók* (*Hauksbók*, ch. CCCXII).

6. Les trois frères sont bien connus par d'autres sources (par exemple, par le *Landnámabók*, chap. LI). Hallbjörn donna son nom aux Hallbjarnarvördur dont il a été question chap. II, p. 1205 et n. 7.

7. Le nom de Melkólfr est bien islandais (irlandais Maelcoluim). On trouve un autre Melkólfr, lui aussi esclave, dans la *Saga des gens du Reykjardalr*, chap. XIII. Les relations entre le Nord et l'Irlande ont été constantes à cette époque, et bon nombre de colonisateurs de l'Islande venaient d'Irlande.

8. Hallbjörn veut probablement dire que Melkólfr est un voleur.

9. Les annales islandaises témoignent de la fréquence de ces « mauvaises saisons », que justifie amplement le climat du pays.

Page 1277.

1. Ainsi, Otkell est cousin issu de germain de Gizurr et de Geirr, eux-mêmes cousins. Lambi Sigmundarson est neveu de Thráinn (fils de son frère).

2. Les gens de Mosfell sont donc les puissants parents d'Otkell; voir note précédente.

3. Le Sída désignait autrefois la région d'Islande qui longe la mer au sud-sud-est.

Page 1278.

1. E. Ó. Sveinsson signale qu'il existe des vestiges fort anciens à Kirkjubaer, que l'on appelle toujours le « magasin à fromage » *(Ostabu-ridr).*

Page 1279.

1. Mördr a dû entendre parler de ce qui s'est passé à Hlídarendi quand les gens du Sída ont logé chez lui.
2. Voir n. 4, p. 403.

Page 1283.

1. C'est-à-dire, selon le *Grágás*, quatre semaines avant le *thing* (voir n. 1, p. 1223).

Page 1284.

1. *Fyrir venzla sakir*: Si Höskuldr est mort à cette époque-là, comme le note la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. XXVI, p. 439), la réflexion de Hrútr va de soi, Höskuldr étant le premier beau-père de Gunnarr. S'il n'est pas mort, comme le veut notre saga, on voit mal pourquoi Hrútr veut se charger de l'affaire. On a donc proposé de traduire *venzl* par « difficulté » et de rendre le texte par : « c'est moi qui me chargerai de cette difficulté ». Je crois pour ma part que, quelque ténu qu'il soit, le lien de parenté peut être senti : on a bien d'autres exemples, dans les sagas, de relations de ce genre.

Page 1285.

1. Gunnarr n'est pas dupe des raisons pour lesquelles on lui a vendu l'esclave.
2. C'est-à-dire provoquer Gizurr en duel.

Page 1286.

1. Runólfr, mentionné chap. XXXIV, p. 1254, a repris le *godord* de son père.
2. Le texte emploie un mot emprunté au bas allemand *kipe* (corbeille) : *kornkippa.*

Page 1288.

1. Ce qui revient à une sorte d'affranchissement du berger, s'il était esclave, ou à une manière de promotion s'il ne l'était pas. Le procédé est fréquent dans les sagas.
2. Á Hof habite Mördr, à quinze kilomètres environ à l'ouest de Hlídarendi.

Page 1289.

1. Deux manuscrits ajoutent : « Alors Gunnarr déclama une strophe :

Certes tu me demandas,
Benêt sans cervelle,
Avant de t'enfuir de ma ferme,

Et d'un ton revêche,
Si l'assignation était correcte;
Je vengerai cela
Sur les fauteurs de guerre;
J'ai teint de rouge la hallebarde. »

2. C'est la *sax (scramasax)* que Kolskeggr a prise à son homonyme le viking; voir chap. XXX, p. 1248.

3. Le meurtre d'Otkell est noté également par le *Landnámabók*, chap. LI (et XVIII dans la version du *Hauksbók*).

Page 1291.

1. Tirer au sort est une pratique universellement attestée dans le Nord ancien, certainement liée au culte que vouaient les Scandinaves au Destin sous toutes ses formes (voir n. 3, p. 11). En ce qui concerne l'opération décrite ici, le *Grágás* (II, 355) en stipule la légalité.

2. Pour barbare qu'elle paraisse, la pratique ici décrite est très courante et normale. La législation classifie minutieusement les genres de blessures — on en aura maintes preuves dans cette saga — afin de fixer le montant des compensations à verser (voir n. 1, p. 39). Pour que nulle contestation ne s'élève, il faut que des témoins voient les blessures.

3. Si les opérations ici décrites sont légales, les témoignages sur les blessures de cadavres que l'on déterre et qui, certainement, étaient légaux à l'époque où sont censés se dérouler les faits (fin du IXe siècle), sortiront de l'usage: on n'en a que peu d'exemples à l'âge des Sturlungar (XIIIe siècle).

4. Skapti et Thóroddr sont universellement connus des textes islandais anciens (voir n. 2, p. 168). Skapti a été *lögsögumadr* de 1004 à 1030. Ari, dans le *Livre des Islandais*, le présente en détail.

5. Sur l'étrange surnom d'Ölvir, voici ce que dit le *Landnámabók*, chap. XLI: « Il y avait un noble homme en Norvège qui s'appelait Ölvir Ami-des-Enfants. C'était un grand viking. Il ne faisait pas jeter les enfants sur la pointe des lances, comme c'était alors la coutume parmi les vikings. Aussi fut-il surnommé Ami-des-Enfants. » S'il est possible que cet usage, qui relèverait alors de pratiques sacrificielles attestées dans le monde celtique, ait été effectivement connu du Nord ancien (qui n'ignorait pas les sacrifices humains), beaucoup de chercheurs ont mis en doute son authenticité et proposent d'entendre ce surnom comme: qui a eu de nombreux enfants. Voir n. 2, p. 770.

6. On verra le peu de sympathie qu'éprouve, d'un bout à l'autre de la saga, notre auteur pour Skapti, qui fut pourtant incontestablement un Islandais important.

7. Sans doute parce que, comme le fait remarquer E. Ó. Sveinsson, Gizurr prendra pour femme Thórdis, fille de Thóroddr. Or, l'auteur n'apprécie pas Gizurr en raison du rôle qu'il jouera contre les héros chers à son cœur, Gunnar et Njáll.

8. Une section du *Grágás* (Ia, 174-175) déclare qu'un homme n'a pas le droit de se rendre au *thing* si une assignation pour meurtre a été proclamée contre lui. Mais il est bien probable que cette clause, soit n'était pas prise en considération, soit s'applique à une époque beaucoup plus récente que celle où se déroule notre saga.

9. Oddr de Kidjaberg serait frère d'Otkell selon le *Landnámabók*.

Halldórr est connu par d'autres sources (*Landnámabók*, chap. CCCLXXVII, *Saga de la christianisation*, chap. I, *Saga des fils de Droplaug*, chap. IX).

Page 1292.

1. Les spécialistes — Lehmann, Finsen entre autres — s'interrogent sur les étranges façons de faire de Geirr : il était inutile de demander la résidence au *thing* et le domicile légal d'un homme aussi connu que Gunnarr de Hlídarendi. Il est possible que l'auteur suive ici un texte de loi que nous ne connaissons pas, mais plus probable encore que, quoique non juriste, sa passion de la procédure l'ait poussé à raffiner sur les dispositions existantes.

2. C'est-à-dire après que les récusations de membres du jury ont été faites.

3. Le détail de toutes ces opérations est donné aux chapitres CXLI à CXLIV, p. 1444-1462.

4. Ce point a été contesté par les spécialistes : Otkell et ses parents pouvaient ester pour Audólfr, puisque celui-ci logeait chez eux.

5. Voir chap. CXLII et suiv., p. 1449 et suiv.

6. Le *Grágás* (Ia 147 ou II 303) dit : « L'homme qui a été blessé doit se venger à l'althing où il est tenu d'ester pour sa blessure. Celui qui l'a blessé sera condamné. »

7. Gunnarr prononce un *lýritr*, un veto légal, que nulle loi, que l'on sache, ne l'autorisait à prononcer (voir n. 3, p. 1105). En revanche, sa précédente défense — à savoir qu'il a tué Otkell alors que celui-ci s'était mis en état de hors-la-loi vis-à-vis de lui à cause du coup d'éperon —, est correcte.

8. Au chapitre CXLIV, p. 1457, Thorhallr fait formuler par Mördr des récusations qui évoquent, sur un point, celles-ci : le bannissement n'est valable qu'à condition que certaines mesures soient prises.

Page 1293.

1. Njáll veut dire que si Otkell a été tué à bon droit, il n'en allait pas de même de ceux qui l'accompagnaient.

2. Voici un bel exemple d'arbitrage à plusieurs. On notera les équivalences entre les diverses offenses.

3. Thríhýrningr est une montagne à trois cimes (d'où son nom : à trois cornes) qui se trouve à sept kilomètres au nord-ouest de Hlídarendi. La plupart des personnages présentés ici sont connus par d'autres sources. Le surnom de Börkr est curieux : le *Landnámabók* l'appelle plus simplement Barbe-Bleue (c'est-à-dire noire; de toute manière « bleue » est à entendre dans le sens de « noire »). On a découvert des vestiges de la ferme de Thríhýrningr.

Page 1294.

1. Unnr et Eyvindr sont bien connus. On dispute sur le surnom de Eyvindr Karfi : soit une carpe, soit une sorte de barque.

5. *Módylfingar* : descendants de Módólfr. Cette famille est connue par le *Landnámabók* (chap. CCLXXXIV).

3. *Laeknir* peut aussi bien se traduire par « médecin » ou « chirurgien ». La médecine semble avoir été tenue en grand honneur en Islande au Moyen Âge. Dans la *Sturlunga Saga*, un long texte est consacré exclusivement à un homme qui paraît avoir été fort renommé pour son art

en ce domaine, Hrafn Sveinbjarnarson. À l'époque païenne, la médecine était proche de la magie, en Islande comme ailleurs.

4. Le Skotalaekr est un ruisseau, le Reydarvatn ou lac aux Truites est un petit lac. Egill est mentionné par le *Landnámabók*, chap. CCCLIV.

5. Tous ces personnages sont inconnus par ailleurs.

6. Sandgil (ravine aux Sables) comme Tröllaskógr (bois des Trolls) ont laissé des vestiges encore visibles aujourd'hui.

7. Tous ces personnages sont inconnus par ailleurs. Le surnom de Gudrún, non seulement renvoie à un phénomène bien nordique, mais aussi peut témoigner de survivances d'un culte solaire bien attesté chez les anciens Nordiques.

8. Le *Landnámabók*, chap. CCCLIV, sans donner de noms, dit que deux Norvégiens furent tués avec Egill à Knafahólar.

9. Voici encore un des thèmes convenus de toute saga qui se respecte : le combat de chevaux, qui ne manque jamais de dégénérer en rixe générale, souvent meurtrière (voir n. 2, p. 1160). Que les Islandais aient aimé les combats de chevaux, et tout le Nord avec eux, est une évidence : une gravure fort ancienne, trouvée en Suède, représente un tel combat. Peut-être même faut-il y voir une survivance inconsciente de très vieilles pratiques cultuelles, le cheval ayant joui d'une faveur très grande dans le paganisme germanique.

Page 1296.

1. En liaison ou non avec de très anciennes croyances germaniques en la réincarnation, on aimait, en Islande, donner au nouveau-né quelque prénom illustre dans la famille (voir n. 2, p. 1228).

2. Le *Landnámabók* (version du *Hauksbók*, chap. CCCXII) nomme les fils de Gunnarr Grani et Hámundr.

3. On ne voit pas pourquoi Skarphedinn appelle Gunnarr « parent »; peut-être est-ce pour marquer son affection.

Page 1297.

1. Deux manuscrits ajoutent : « Alors, Skarphedinn déclama une strophe :

Il y a presse, ici au thing;
La foule passe la mesure;
Il faudra du temps pour réconcilier les hommes;
Tout cela m'écœure;
Il serait plus vaillant
De rougir les armes de sang;
Le cœur me presse d'apaiser
La faim du loup. »

2. Ce personnage, l'un des grands protagonistes de la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (voir chap. XIII et suiv., p. 405 et suiv. et n. 3, p. 405), doit son surnom — au demeurant moins péjoratif qu'il n'y paraît — à son amour du faste.

3. Úlfr reviendra chap. CII, p. 1369, où une strophe lui est attribuée. Il est l'auteur d'un long poème, la *Húsdrápa* par lequel il célèbre la magnifique salle commune qu'a fait construire Óláfr le Paon (voir note précédente) à Hjardarholt (voir *Saga des gens du Val-au-Saumon*,

chap. XXIX, p. 444 et n. 3), dont quelques strophes nous sont rapportées par Snorri Sturluson dans son *Edda*. Voir n. 1, p. 445.

Page 1298.

1. Le *Grágás* (III, 632) est d'accord sur ce point.

Page 1299.

1. Si le personnage est inconnu, son surnom, relativement fréquent, se retrouve même dans Saxo Grammaticus *(Sywardus Verris-Caput)*.
2. C'est-à-dire à la ferme de ce nom; voir n. 3, p. 1293.
3. Le texte emploie ici le mot *ragr* (ou *argr*, par métathèse), probablement la pire injure que connaisse la langue (voir n. 5, p. 1135). Ne pas être fidèle à sa nature était la plus grave vilenie qui soit dans l'éthique noroise; voir n. 1, p. 231. Il n'est pas impossible que le fait et l'insulte aient eu, au temps du paganisme, une valeur magique.
4. Noter le caractère prophétique et fatidique du passage.

Page 1300.

1. Voir, sur le sommeil magique, n. 3, p. 1223.
2. Un manuscrit ajoute : « Gunnar déclama :

Je me suis vu, chevauchant sous petite escorte,
Loin de Tunga,
— Assurément j'ai nourri
Le corbeau cet automne —
Car j'ai fait un mauvais rêve;
Il me presse de le faire savoir :
Le faucon s'égare
Et ronge la moelle du loup. »

J'ai nourri le corbeau : je lui ai donné des cadavres en pâture. Les deux derniers vers, d'interprétation malaisée, reposent sur une conjecture (*villr* pour *vildr* : « s'égare » au lieu de « faucon sauvage »). En tout état de cause, le sens : « le faucon se repaît de la moelle de mon ennemi mort » est curieux, cet oiseau n'étant jamais donné pour un charognard dans les poèmes scaldiques.

3. Le loup, dans les rêves, figure toujours un ennemi : comparer avec le chapitre XXVI de la *Saga de combat sur la lande*.

Page 1301.

1. Ce cap ne se rencontre plus aujourd'hui dans la Rangá, mais la rivière a modifié son cours.
2. La description de l'équipement de Sigurdr intéresse depuis longtemps les spécialistes : sa targe — bouclier d'origine vraisemblablement allemande, voire anglo-saxonne, puis connu en France — n'attirerait pas l'attention, n'était la notation « d'une seule pièce » *(einbyrdr)* : les boucliers nordiques, longs et rectangulaires, étaient faits de plusieurs planches. D'autre part, j'ai rendu par « lance courte » le mot *svida* (peut-être une sorte de fauchard ou de vouge). Il semble, selon E. Ó. Sveinsson, qu'il faille voir quelque ironie dans la complaisance avec laquelle l'auteur décrit cet armement : peut-être faut-il comprendre que l'armement de Sigurdr était un peu ridicule?

3. Quelques manuscrits ajoutent : « Alors, Gunnar déclama une strophe :

Je crois, aulne du vol des lances,
Que la Njörún du coussin
Du lacet du sol estimera
Qu'il importe peu ;
Fais meilleure figure,
Meurtrier de la terre du serpent,
Dans la bataille s'il faut que la femme
Obtienne ma tête ! »

Aulne du vol des lances : Thorgeirr. Njörún (petite divinité ase) du coussin du lacet du sol (serpent) : femme, ici Hildigunnr. Meurtrier de la terre du serpent : Thorgeirr.

Page 1302.

1. Le *Landnámabók* (chap. CCCXLVIII) évoque aussi cette bataille mais ne donne que cinq morts, en comptant Hjörtr. Les archéologues ont découvert près de la Rangá, à l'endroit où pourrait avoir eu lieu cette bataille, deux tumulus dans lesquels se trouvaient divers objets, dont un cylindre d'os, peut-être un bracelet, gravé de figures représentant un cerf (en islandais *hjörtr*).

2. Un long bouclier ; comparer avec n. 2, p. 1301.

Page 1304.

1. Sur le fait de déterrer des morts pour les accuser, voir la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, chap. IX, p. 1072 et n. 1.

2. Le texte porte le mot *prófa*, venu visiblement du latin *probare*, « prouver », qui était inconnu du vieux norois et ne se rencontre pour la première fois que dans des textes à forte marque cléricale datant au plus tôt de la fin du XIIIe siècle.

3. Comparer avec les chapitres LVI, p. 1291-1293, et LXVI, p. 1305-1307.

4. Cette Thorkatla est inconnue par ailleurs, bien que son prénom soit courant dans la famille. Finnur Jónsson (dans son édition de notre saga, série Altnordische Saga-Bibliothek, Halle, 1908) a calculé qu'il n'est guère possible que Gizurr ait eu une fille en âge de se marier à cette époque-là.

Page 1305.

1. Le *Grágás* (Ia, 152 ; II, 310) fixe des délais rigoureux — trois jours, une demi-lune selon les cas — pour la proclamation d'un meurtre. Notre saga n'obéit pas à ces règles.

2. De nouveau, selon les lois (voir n. 1), l'auteur fait une erreur : ce ne sont pas ses propres voisins que Gunnarr devrait convoquer, mais seulement les voisins les plus proches du champ de bataille *(vaettvangsbúar)*.

3. Noter la minutie (et la rouerie implicite) de la procédure. Lorsque plusieurs personnes avaient participé au meurtre d'un individu, le poursuivant pouvait choisir celle qu'il voulait pour l'en accuser. Si Njáll

conseille à Gunnarr de désigner Kolr, c'est que Gunnarr a lui-même assené un coup à Kolr et qu'il s'en trouve déchargé de ce fait!

4. L'auteur veut dire qu'il n'était sans doute pas nécessaire d'en faire tant pour parvenir au même résultat.

Page 1306.

1. Il y avait trois convocations annuelles au *thing*: l'une, au printemps, qui se faisait aux différents *things* locaux (*várthing*), l'autre, à la mi-juin, à Thingvellir (*althing*), et la troisième, en automne, de nouveau au *thing* local (*leid*; voir n. 1, p. 1009).

2. Seuls les codes de lois récents (*Járnsida*, par exemple, au début du XIVe siècle) stipulent qu'un meurtrier retrouve son inviolabilité s'il a offert pleines compensations aux parents de la victime.

3. Hjalti, une des figures les plus connues de l'Islande ancienne, interviendra plusieurs fois dans notre saga. Il a joué un rôle décisif lors de la christianisation de l'île (voir n. 5, p. 1061). Il avait épousé une fille de Gizurr le Blanc.

Page 1307.

1. Ce Thorgeirr a été nommé chap. XLVII, p. 1276. C'est Gunnarr qui a tué son père près de la Rangá.

2. Les liens de parenté qui unissent Mördr à Thorgeirr nous échappent.

Page 1308.

1. Sur la cupidité de tous ces personnages, voir R. Boyer, *L'Islandais des sagas [...]*, ouvr. cité, p. 110-114.

2. La formulation est intéressante: Mördr parle de *gridnidingr* (celui qui viole la *grid*) et de *tryggdarofsmadr* (homme qui rompt la *tryggd*). *Grid* et *tryggd* renvoient tous deux à *fridr*, mot général pour paix; mais, si *grid* n'est qu'une paix limitée, dans le temps et dans l'espace — une sorte de trêve, par conséquent —, *tryggd* serait une trêve illimitée. Voir n. 2, p. 919.

3. Colline de Móeidr (prénom féminin). C'est le nom d'une ferme.

4. Ce type de lance a dû jouir d'une vive prédilection: le fer en était incrusté d'or, à froid, selon une technique admirablement décrite par B. Almgren dans *Vikingen*, Malmö, 1967, p. 218. Voir n. 1, p. 588.

Page 1309.

1. Peut-être les Landeyjar, où Gunnarr est censé posséder des terres.

Page 1310.

1. Encore un cas de sommeil plus ou moins cataleptique, qui présage la mort (voir n. 3, p. 1223).

2. Tout ce passage semble fantaisiste: si les deux Thorgeirr attendent leurs alliés en dormant, cela signifie un long sommeil, car il y a douze kilomètres entre Thórólfsfell et Hlídarendi; quant à la forêt en question, on n'en a jamais trouvé la moindre trace.

3. Les *fylgjur* sont souvent intervenues dans le texte. Voir R. Boyer, *Le Livre de la colonisation*, ouvr. cité, p. 124 et suiv., en particulier p. 126.

4. La même expression exactement *(klekktunarmadr)* est employée dans la *Saga de Snorri le Godi*, chap. XLVII, p. 294, dans le même contexte.

Page 1312.

1. *Med lögum skal land várt byggja, en med ólögum eyda*: cette phrase est probablement la plus célèbre de toute la *Saga de Njáll le Brûlé*; entière, ou limitée à son premier membre seulement, elle figure dans la plupart des textes de lois scandinaves du Moyen Âge.

2. Lorsqu'ils ont cru que Mördr avait raison de dire que l'affaire de Móeidarhváll était une violation de conciliations.

3. *Tryggd ok grid*: voir n. 2, p. 1308.

4. Selon la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. XIII, p. 406 et n. 1, Mýrkjartan (irlandais Muircertach) est le grand-père d'Óláfr le Paon.

5. Les chiens et autres animaux domestiques interviennent si rarement dans les sagas qu'il vaut la peine d'attirer l'attention sur celui-ci. Son nom peut signifier: foncé, sombre, brun noir. La rigueur scientifique oblige toutefois à signaler que, si Sámr a été donné à Óláfr le Paon lors de son voyage en Irlande, soit vers 957, ce chien aurait, au moment où il entre en scène ici, au moins trente-trois ans, ce qui est bien vieux!

Page 1313.

1. La généalogie de Gunnarr a présenté (chap. XIX, p. 1234) une sœur de celui-ci, Arngudr, dont le fils s'appelait Hámundr le Boiteux. Selon le *Landnámabók* (chap. CCCXXV), Arngudr avait également une fille, Ormhildr, dont il est question ici.

Page 1314.

1. « Pluie de l'os », dit littéralement le texte. Ce phénomène se rencontre fort souvent dans les *vitae* latines ou récits de miracles et c'est là, selon toute vraisemblance, que l'auteur l'a repris. La *Sturlunga Saga* le mentionne aussi. Un esprit positiviste pourra faire remarquer que, dans ce pays volcanique, il n'est pas rare que la pluie entraîne des cendres ferrugineuses qui lui donnent une teinte rouge. Voir n. 1, p. 299.

2. Ögmundr ne nous est pas connu autrement, mais le surnom est bien attesté. La *Saga d'Oddr l'Archer*, texte hautement composite et légendaire, se donne même la peine d'expliquer (à propos d'un autre personnage): tignasse, c'est-à-dire « des cheveux longs et noirs, qui reviennent devant les yeux, là où il ne devrait y avoir qu'une mèche ».

Page 1315.

1. Quatre cent cinquante mètres au-dessous de ce gué, toujours existant, se trouve un bloc de lave nommé Pierre-de-Thorgeirr.

2. Deux manuscrits ajoutent: « Gunnarr déclama alors une strophe:

Ô homme! Nos escarcelles seront vides
Quand bien même nous ne blesserions
Plus personne d'autre,
S'il nous fallait compensation verser
Pour tous les bâtons du jeu des lances
Qui gisent ici;
Retiens, ô homme, mes paroles
Et interprète-les. »

Les bâtons du jeu des lances: les hommes.

3. Les mêmes manuscrits ajoutent : « Alors Gunnarr déclama une strophe :

Ullr du ski de la mer !
Il faudra plusieurs égaux
De celui qui fait couler le sang
Sur mon chemin
Avant que n'ait peur
De ceux qui versent
Les rayons de l'enceinte de la mer
Le donateur du beau siège du serpent. »

Ullr (dieu ase) du ski de la mer (bateau) : homme, ici Kolskeggr. Celui qui fait couler le sang : Thorgeirr. Ceux qui versent les rayons de l'enceinte de la mer (les dispensateurs d'or) : les hommes, ici Thorgeirr et ses alliés. Le donateur du beau siège du serpent : moi, Gunnarr.

Page 1316.

1. La législation nordique ancienne distingue entre *frumhlaup* (assaut initial, agression en tant que telle, indépendamment de ses conséquences) et *áverki* (la blessure, le résultat du précédent).

2. J'ai rendu par « blessure aux parties vitales du corps » le mot *holund*, que le *Grágás* (II, 359) définit ainsi : « Si le sang coule d'un trou d'une blessure, cela s'appelle *holund.* »

3. Telle est la formulation exacte de la condamnation qui frappe un proscrit, littéralement un *skógarmadr* (un homme des bois, puisque c'est là seulement qu'il peut vivre, et non dans la société des hommes). Voir n. 1, p. 1188.

4. À quelques omissions près, la formulation donnée ici correspond littéralement à celle qui figure dans le *Grágás*, II, 359.

5. On pouvait indifféremment proclamer, ou bien d'abord l'agression puis la blessure, ou bien les deux ensemble. E. Ó. Sveinsson signale que le chapitre CXLI, p. 1443 et suiv., suit de plus près le *Grágás* que celui-ci.

6. *Honum maeltisk vel* : on parla bien de lui. Il est surprenant de constater à quel point cet univers était sensible au jugement d'autrui (voir n. 3, p. 1253). J'ai tenté de justifier, dans l'introduction aux *Religions de l'Europe du Nord*, ouvr. cité, p. 18 et suiv., cette attitude, avant tout éthique.

Page 1317.

1. Toutes ces opérations sont beaucoup plus détaillées dans les chapitres CXLI à CXLIV, p. 1444-1462.

2. Pour des exemples de motifs valables de récusation, voir chap. CXLII, p. 1450 et suiv.

3. Njáll a invalidé légalement l'accusation; mais il veut que l'affaire soit soumise à arbitrage afin d'aboutir à une paix solide.

Page 1318.

1. Ce « ils » renvoie aux ennemis de Gunnarr.

2. Elda est le nom d'une ferme en Norvège. La coutume, venue de Norvège, de désigner un homme par le nom de sa ferme, s'est répandue en Islande au XIIIe siècle. Aucun des Norvégiens nommés dans ce chapitre n'est connu par ailleurs.

Page 1319.

1. Gunnarr, condamné à bannissement, se trouve automatiquement proscrit par le fait qu'il a refusé de purger sa peine.

2. Almannagjá (faille publique) est le nom de l'immense crevasse qui délimite à l'ouest le site de Thingvellir.

3. On ne sait qui sont ces deux frères.

4. Le chapitre LXXVII (p. 1322) donne Eilífr pour fils d'Önundr. Il doit s'agir d'Eilífr le Riche mentionné par le *Landnámabók* (chap. CCCXLVIII).

Page 1320.

1. Pour la raison qu'il est tacitement reconnu comme l'instigateur de toute l'affaire; car la logique voudrait que ce soit Starkadr, qui habite bien plus près de Hlídarendi que Mördr, qui fasse l'espion.

2. Ou trente, ou vingt, selon les manuscrits; ou encore quatre-vingts (*Saga de Snorri le Godi*, chap. XLVII, p. 294), ou trente (*Hauksbók* (chap. CCCXII, l'une des versions du *Landnámabók*).

3. Par provocation. Le texte emploie, pour « assemblées légales », le mot *lögthing*, qui n'est attesté en islandais ancien qu'à la fin du XIIIe siècle.

Page 1321.

1. Ce détail prouve, aux yeux des spécialistes, que l'auteur connaissait fort bien les lieux. Le mot caractéristique qu'emploie le texte islandais *(geil)* désigne le chemin creux qui mène à la ferme.

2. Ce texte fournit au passage de précieux renseignements sur l'architecture d'une belle *skáli* (voir n. 3, p. 1213) de l'époque. L'emploi de volets pleins n'était pas chose courante (voir n. 1, p. 707).

Page 1322.

1. Une ferme islandaise était autrefois composée d'un ensemble de petits bâtiments (*hús*, maisons), reliés ou non les uns aux autres, en général faits de murs bas constitués de blocs de tourbe disposés en chevrons (la *skáli* qui vient d'être décrite fait exception). Voir n. 1, p. 60. Le toit était extrêmement bas et il était facile, non seulement aux hommes, mais même au bétail, d'y grimper.

2. Ce détail fort intéressant se trouve confirmé par plus d'un passage de la *Sturlunga Saga.* Les poutres principales (terme générique *áss*) dépassaient du toit, qui était posé dessus, et il est possible qu'on ait fixé au sol, par des cordes, l'extrémité de ces poutres.

Page 1323.

1. Ce passage hautement tragique a donné lieu dans le monde germanique à maintes adaptations littéraires. Avec l'incendie de Bergthórshváll, il constitue un des points culminants du récit. Deux manuscrits ajoutent : « Gunnarr déclama alors une strophe :

Tout sorbier du jugement des lances
A son trait remarquable;
La Sága à la coiffe
Détruit mon honneur;

Nul chef de horde
N'a à requérir longtemps piètre chose;
La dise de la belle farine de Fenja
N'a rien changé à ses façons de faire. »

Le sorbier du jugement des lances, le chef de horde : l'homme. La Sága à la coiffe, la dise (une déesse) de la belle farine de Fenja (l'or) : la femme, ici Hallgerdr.

2. D'autres sources témoignent de l'extraordinaire valeur de cette résistance. E. Ó. Sveinsson cite une *drápa* (poème de louange) de Haukr Valdísarson :

Bellement se défendit
Gunnarr contre les arbustes
De l'enclos de Göndul,
Mais Gizurr attaqua le champion
D'une excessive ardeur;
Le Njördr de la pluie des glaives
Blessa seize arbres du vacarme des lances
(Rudement joua l'homme avec les féaux)
Et en tua deux.

Les arbustes de l'enclos de Göndul : les guerriers. Le Njördr de la pluie des glaives : le guerrier, Gunnarr. Les arbres du vacarme des lances : les guerriers. — La *Saga de Snorri le Godi* évoque pareillement (chap. XLVII, p. 294) « Geirr le Godi et Gizurr le Blanc [...] quand ils attaquèrent Gunnarr à Hlídarendi à l'intérieur des maisons, avec quatre-vingts hommes. Il était seul en face. Certains furent blessés, certains tués, et ils allaient abandonner l'attaque quand Geirr le Godi s'aperçut que Gunnarr allait manquer de flèches. » Le *Landnámabók* (*Hauksbók*, chap. CCCXII), lui, ne parle que de trente attaquants et précise que Gunnarr avait un domestique avec lui; il donne deux morts et seize blessés également.

3. On ne sait qui est ce scalde. Son surnom signifierait qu'il a composé des strophes en l'honneur d'une certaine Elfargrima; la mention, dans le poème, « au sud du Kjölr » — le Kjölr était la chaîne de montagnes qui sépare la Norvège de la Suède — indiquerait qu'il était Norvégien.

4. Un manuscrit ajoute : « Et voici ce que dit le scalde Thormódr Óláfsson :

Nul dispensateur du soleil
Du monde des sables
Ne fut plus vaillant en Islande
Aux temps païens, que Gunnarr;
Il convient de le louer;
Le Njördr de la tempête des heaumes
Tua deux hommes et infligea
De grandes blessures à seize autres. »

Dispensateur du soleil du monde des sables (l'or) : homme. Le Njördr de la tempête des heaumes est Gunnarr. — E. Ó. Sveinsson pense que ce

Thormódr serait le prêtre Thormódr Óláfsson qui composa deux poèmes en l'honneur d'un autre champion islandais, Aron Hjörleifsson, héros d'une saga dans la *Sturlunga Saga*. Ce Thormódr vivait dans les années 1330-1360.

Page 1324.

1. Sur ce Thorvaldr le Malade, voir chap. CII, p. 1369 et n. 3.
2. C'est un manuscrit secondaire qui ajoute la précision « à Oddi ».
3. Ce tertre peut avoir existé, avant d'avoir été détruit par la rivière Thjórsá, qui changea fréquemment de cours. La coutume d'enterrer un homme sous un tertre est abondamment attestée par l'archéologie (voir n. 5, p. 578). Le mort pouvait y être installé assis, entouré d'objets et d'animaux familiers pour son voyage à Hel — en enfer.

Page 1325.

1. Voici encore un détail qui pourrait fort bien être tiré de quelque *vita* latine ou récit de miracle.
2. Le texte de la strophe porte ici « *val-Freyja* », la Freyja des hommes morts au combat (dont le bâton est le guerrier). Freyja, une des grandes déesses du panthéon nordique, règne sur la fertilité, la fécondité (voir n. 1, p. 943). Un poème de l'*Edda* dit qu'elle s'attribue une moitié des morts au combat, l'autre moitié étant pour Ódinn. Voir *Les Religions de l'Europe du Nord*, ouvr. cité, p. 413-416.

Page 1326.

1. Cette remarque se trouve expliquée par l'*Edda* de Snorri : les braves tués au combat allaient en principe au palais d'Ódinn, la Valhöll (Walhalla), où ils continuaient de se battre, les blessés et les occis se relevant le soir pour prendre place au banquet (voir n. 2, p. 592) : cette convocation quotidienne au banquet est le rassemblement dont il est question ici.
2. Les corbeaux étaient tenus pour des oiseaux de bon augure. La même scène, exactement, se rencontre dans la *Saga des Islandais* de Sturla Thórdarson (*Sturlunga Saga*, chap. CLXXXVII).
3. Voir n. 1, p. 1322.
4. Ce Tjörvi est inconnu par ailleurs. De tels détails donneraient à penser que l'auteur utilise des sources ou des traditions que nous ne connaissons pas.
5. Récapitulons : Högni et Skarphedinn vont donc d'abord de Hlídarendi à Oddi (vingt-cinq kilomètres), puis d'Oddi à Tríhýrningr (vingt kilomètres), puis de Tríhýrningr à Hof (vingt kilomètres), le tout en une seule nuit : la chevauchée n'a rien d'impossible, même si elle est remarquable (voir n. 2, p. 1405). La précision « Mördr était dehors » signifie qu'ils arrivent au petit matin à Hof. La succession des étapes des deux vengeurs se justifie par le rôle qu'ont joué les divers assassins dans le meurtre de Gunnarr. Elle ne laisse toutefois pas d'étonner.

Page 1327.

1. Compte tenu des compensations que Mördr devait verser pour l'attaque contre Gunnarr, il est condamné à payer un montant équivalent à celui qu'eux-mêmes avaient à verser pour le meurtre de Starkadr et de Thorgeirr.

2. Ni Álfheidr ni Ari ne sont connus, mais le scalde Vetrlidi est célèbre (voir n. 5, p. 42); voir chap. CII, p. 1368 et n. 4.

3. Cet Einarr est connu par le *Landnámabók*, chap. CCCLXXXIX.

4. Mention qui ne l'empêchera pourtant pas de revenir sur scène trois fois par la suite.

Page 1328.

1. Il y a longtemps que l'on a souligné les étroites ressemblances entre ce rêve et ceux que rapportent maintes *vitae* latines, reprises en islandais, en particulier dans les Sagas des évêques (tel l'évêque Thorlákr Thórhallsson). L'épouse en question est l'Église. Toutefois, la laïcisation du texte en fait une véritable épouse de chair pour Kolskeggr.

2. *Gudds riddari*, dit le texte, soit *miles Dei* (soldat de Dieu) : conventionnellement, l'expression s'applique aux saints dans la littérature hagiographique, mais la laïcisation proposée ici — pèlerin — se rencontre aussi.

3. Non les vikings suédois qui commerçaient le long des fleuves russes, mais la garde scandinave (initialement, car elle comprendra peu à peu beaucoup plus de Français ou d'Anglais que de Nordiques) que se donna le *basileus*; voir n. 4, p. 1175.

4. Son départ pour l'étranger a été signalé brièvement, chap. LXXV, p. 1318.

5. C'était la résidence traditionnelle et fort ancienne des *jarls* du nord de la Norvège, à peu de distance au nord de l'actuelle Throndheim.

6. Dans les sagas islandaises, *víkingr* est l'équivalent de bandit; le mot traduira le latin *tyrannus* (voir n. 3, p. 966).

7. Si Kolr est quasi rituellement le nom que portent les vikings, ce qui fait que celui-ci n'est pas autrement connu de nous, Ásmundr Flanc-de-Frêne est mentionné par la *Saga de Kormákr*.

8. C'est-à-dire le Vestfold, la province d'Oslo.

9. On ne voit pas qui est cet Hallvardr Sóti; en revanche, une faute de copiste a pu nous valoir un Sóti pour Hvíti (le Blanc); voir chap. XXVIII, p. 1244 et suiv.

10. C'est Lödöse, à peu de distance de Konungahella; voir chap. III, p. 1206 et n. 12.

Page 1329.

1. Le *jarl* dit que ce sont les Islandais qui tueront Gunnarr : un exemple de plus des pouvoirs prophétiques que manifestent tant de personnages de notre saga.

2. Lambi est un des frères de Thráinn; voir chap. XXXIV, p. 1254.

3. Actuelle Hälsingborg, en Suède, exactement en face de la danoise Helsingor (notre Elseneur).

Page 1330.

1. Les bateaux vikings portaient des figures de proue plus ou moins terrifiantes destinées à effrayer les esprits tutélaires du pays ennemi où les vikings abordaient; on les enlevait lorsque l'on arrivait en territoire ami (voir n. 3, p. 19).

2. *Gammr* : il était fréquent de donner des noms d'animaux aux bateaux. Dans l'*Edda* de Snorri, un des *heiti* (sorte de synonyme) pour Gammr est « bateau de Thráinn » (voir n. 1, p. 1253).

Page 1331.

1. *Snaekólfr*, est bizarre, alors que *Snaekollr* est très courant: E. Ó. Sveinsson suppose qu'il s'agit d'une contamination avec *Melkólfr* à la ligne suivante.
2. Dungalsbaer est l'actuelle Duncansbay, dans le Caithness, en Écosse du nord-est.
3. Ce Melkólfr pourrait être Malcolm II, fils de Kennedh (1005-1034), dont parle la *Saga des Orcadiens.*

Page 1332.

1. Les marchands sont norvégiens, pas islandais.
2. Image classique du bateau viking en mer: les écus ainsi disposés servent aussi bien à la décoration qu'à la protection.
3. Ainsi est introduit l'un des trois grands personnages de notre saga. Connu par d'autres sources, — *Landnámabók* (chap. CCCLXXXI), *Saga de Grettir* (chap. X, p. 780), etc. —, il y est nommé *Svídu-Kári*, Kari le Brûlé.

Page 1333.

1. Ces personnages sont bien connus par la *Saga des Orcadiens*; voir aussi chap. CLIII, p. 1487.
2. Le *jarl* Gilli est inconnu; son nom, qui en irlandais signifie « serviteur », est fréquemment employé dans des périphrases du type: Serviteur du Christ.
3. Île du Cheval: actuelle Mainland, la principale des Orcades.

Page 1334.

1. Actuel Pentland Firth, entre les Orcades et l'Écosse.
2. Île au Courant: Stroma, petite île entre les Orcades et Caithness.
3. Freswick, sur la côte orientale du Caithness.
4. Aucun de ces personnages n'est connu par ailleurs.
5. Les Sydrilönd, Terres-du-Sud, s'appellent aujourd'hui Sutherland; c'est le district qui est situé au sud-ouest du Caithness. Myraefi est Moray. Les Dalir (Vallées) seraient l'ancien Dalriada, actuel Argyll.
6. Il doit s'agir des falaises aujourd'hui nommées Duncansby Head.

Page 1335.

1. Gudrödr roi de Man est nommé chap. LXXXIX, p. 1346, avec son fils Dungal.
2. On ne connaît pas ce Kolbeinn.

Page 1336.

1. Hrappr n'est pas autrement connu, non plus que sa famille; *hrappr* signifie « traître ».
2. Il s'agit de la puissante famille qui résidait dans le Vápnafjórdr, à l'est de l'Islande.
3. Sur la rive méridionale du fjord de Throndheim, près de l'embouchure de celui-ci.
4. Les Sagas royales, en particulier la *Saga d'Óláfr le Saint*, connaissent bien ce personnage, qui a donné son nom à une province de Norvège, le Gudbrandsdal.

Page 1337.

1. Le paganisme nordique, plutôt tourné vers le culte des forces naturelles, a connu surtout des temples à ciel ouvert *(vé, hörgr)*, qui n'ont guère laissé de traces; plus récemment, il semble avoir possédé aussi de véritables temples *(hof)*, dans lesquels figuraient en effet des idoles. Ce genre de détails, assez peu sûr, exige la plus grande prudence, en raison des influences livresques qu'ont pu subir, à cet égard, les auteurs de sagas. Voir la *Saga de Snorri le Godi* (chap. IV, p. 207-209 et notes); l'étude fondamentale d'O. Olsen, « *Hörg, Hov og Kirke* », dans *Ánoh*, 1965; R. Boyer, « Le Culte dans la religion nordique ancienne », *Inter-Nord*, n° 13-14, décembre 1974, p. 223-243.

2. Tout ce chapitre est hautement sujet à caution : l'auteur s'est inspiré d'un motif courtois bien connu, la rencontre dans un bois de noisetiers, arbres dont on sait l'influence maléfique sur les pucelles.

Page 1339.

1. Il n'est pas exclu que l'auteur fasse état de traditions fort anciennes : autant dire que l'on ne sait pas grand-chose sur Thorgerdr Hölgabrúdr, épouse de Hölgi (trois poèmes héroïques de l'*Edda poétique* mettent en scène un héros solaire, Helgi, qui pourrait être une première figure de Sigurdr Fáfnisbani). Peu de textes en parlent : on les trouvera fort bien catalogués et étudiés par G. Storm, dans *Arkiv f. nord. Filologi*, II, p. 124 et suiv. Thorgerdr avait une sœur, Irpa (voir le héros Erpr dans les mêmes poèmes héroïques de l'*Edda poétique*), et toutes deux semblent avoir été particulièrement vénérées par la famille des *jarls* de Hladir. La *Saga des Féroïens* , chap. XXIII, parle aussi de l'anneau (ou bracelet) de Thorgerdr. Il est directement question d'elle dans la *Jómsvikinga Saga* (*Saga des vikings de Jómsborg*, trad. R. Boyer, Bayeux, Heimdal, 1982) au chapitre XXXIV : c'est elle qui décide de la victoire du *jarl* Hákon sur les vikings de Jómsborg en dardant de chacun de ses doigts une flèche qui jamais ne manque son but.

2. On sait, d'une part que le dieu Thórr est traditionnellement transporté dans un char tiré par deux boucs et dont le fracas est le tonnerre, d'autre part que le paganisme nordique ancien a pratiqué les rites processionnels : les idoles étaient promenées dans un char.

Page 1341.

1. Comme on ne voit pas de quelle île il pourrait s'agir, on en conclut à l'ignorance de l'auteur sur la topographie des lieux. Cela renforce donc l'impression, déjà notée, que tout ce passage est lié à la fantaisie de l'auteur.

Page 1343.

1. On a retrouvé à cet endroit des vestiges d'habitations fort anciennes.

Page 1344.

1. Longue île, l'une des Lofoten. On ne sait qui est cet Áslákr, mais un manuscrit ajoute « baron *[lendr madr]* du jarl ».

Page 1345.

1. On ne tue pas la nuit, « car meurtre de nuit est meurtre honteux » (*Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, chap. LIX, p. 125 et n. 2). On a du fait de nombreux autres exemples, et encore à l'époque des Sturlungar.

Page 1346.

1. On trouve une situation et une réplique identiques dans la *Heimskringla* de Snorri (*Haralds Saga Sigurdarsonar*, chap. LXVI).
2. Anglesey, dans la mer d'Irlande. Il ne peut être question de cette île, car elle se trouve trop au sud.
3. Presqu'île de Kantyre, sur la côte ouest de l'Écosse.
4. L'île Coll, sur la côte ouest de l'Écosse.
5. Cette sœur du *jarl* Sigurdr s'appellera Hvarflöd, chap. CLIV, p. 1488 et n. 4.

Page 1347.

1. Maintenant Dyrhólaey, le point le plus méridional de l'Islande, à soixante-dix kilomètres à l'est de Bergthórshváll.
2. On se rappelle (chap. XXXIV, p. 1253) qu'il a épousé une fille de Njáll, Thorgerdr.

Page 1349.

1. Trois manuscrits ajoutent : « Skarphedinn déclama alors une strophe :

Et tes paroles,
Gardienne du feu,
Ne pourront pas
Nuire à ces hommes;
Volontiers je nourris le loup et l'aigle;
Tu es vieille que l'on met au coin ou putain;
Je n'ai cure
De tes salutations. »

Gardienne du feu : femme, ici Hallgerdr.

Page 1350.

1. C'est-à-dire : ne ratons pas l'occasion, le moment venu, de lui teindre la peau en rouge (sang).

Page 1352.

1. À l'époque où est censée se passer la saga, il n'était pas question de décorer les écus. En revanche, sous des influences venues du Midi, la Norvège et l'Islande adoptèrent cette habitude au XIIIe siècle.
2. La topographie des lieux permet en effet cela.

Page 1353.

1. Les « chaussures » de l'époque consistaient en une pièce de cuir dont on enveloppait le pied et que l'on entourait d'un long lacet qui revenait ensuite sur le mollet.

2. Un seul manuscrit donne ce détail, indispensable pour comprendre le chapitre CXXX, p. 1416.

3. Les divers manuscrits donnent alors soit la première, soit la seconde des deux strophes suivantes, toutes deux dans la bouche de Skarphedinn :

Promptement je fis chevaucher
Ma hache sur les broignes;
Ma hache a abattu l'homme;
Chargez Hrappr sur la glace,
Comme vous l'avez promis;
Ogre-de-la-Bataille
A chanté d'une voix claire.

Je ne suis pas entré dans la bataille
Plus tard que vous;
Car j'ai abattu
Le vaillant guerrier;
Le jarl ayant pourchassé
La nef de Grímr et Helgi,
L'occasion nous fut donnée
D'en tirer vengeance.

Dans la première des deux strophes, l'homme est Thraínn; Ogre-de-la-Bataille, la hache de Skarphedinn (voir n. 3, p. 1270).

Page 1354.

1. Toute la phrase entre crochets, indispensable à la compréhension du chapitre CXX, p. 1397, ne figure que dans un manuscrit secondaire.

2. J'ai rendu par « amendes » le mot *baugr*, dont le sens propre (anneau) renvoie à une époque fort ancienne, où les paiements se faisaient sous forme d'anneaux d'argent d'un poids donné, comme ceux que l'on a retrouvés en nombre un peu partout dans le sol de la Scandinavie. Le mot a fini par prendre un sens juridique, le chapitre du code de lois qui fixe quelles compensations doivent être versées aux divers membres d'une famille offensée s'intitulant *Baugatal*, « Dénombrement des anneaux ». Voir n. 2, p. 1092.

Page 1356.

1. Flosi est bien connu par de nombreux autres textes. Sa famille est fort illustre. Sa résidence, Svínafell (Mont-aux-Cochons), sera longtemps le siège de sa descendance et donnera même lieu à un court texte inséré dans la *Sturlunga Saga*, la *Svínfellinga Saga*.

2. Il existe une saga indépendante sur Hálfr : *Hálfs Saga ok Halfsrekkar*. Quant à Hámundr Peau-d'Enfer, il figure dans un dit ou *tháttr* inséré dans la *Sturlunga Saga* et consacré à son frère, le *Dit de Geirmundr Peau-d'Enfer* (voir n. 7, p. 1062).

3. Helgi le Maigre est extrêmement célèbre. Il a colonisé l'Eyjafjördr au nord de l'Islande (voir n. 2, p. 1053). Le *Landnámabók* et la *Saga de Glúmr le Meurtrier* (chap. I, p. 1053) confirment, pour l'essentiel, la généalogie donnée ici.

4. Notre saga est seule à donner cette Steinvör pour femme à Flosi.

5. Certains de ces personnages sont nommés dans d'autres sources, par exemple, Kolbeinn (*Landnámabók*, chap. CCCLXXVII) et Thorgeirr (dans les *Ættartölur*, généalogies de la *Sturlunga Saga*).

6. Il est étrange que notre saga soit seule à mentionner cette femme, si importante pour le récit qui va suivre.

7. L'habileté des femmes aux travaux d'aiguille peut se vérifier aisément lors d'une visite au Musée national de Reykjavík (voir n. 2, p. 1239). Cette aptitude était hautement prisée dans le Nord ancien : depuis les inscriptions runiques jusqu'aux poèmes de l'*Edda poétique*, tous les documents en font état.

Page 1357.

1. Voici une autre famille extrêmement célèbre, connue par quantité de textes. Il existe une saga sur le compte de Thorsteinn, la *Saga de Thorsteinn fils de Hallr du Sida*, et divers dits ou *thaettir* sur le compte d'autres personnages ici énumérés. Les dises étaient des divinités féminines du destin (voir n. 5, p. 1063). Sur l'épisode ici évoqué, nous ne savons pas grand-chose, quoiqu'il existe un *tháttr* consacré à Thidrandi (dont le nom est, en fait, un surnom de sens obscur, peut-être « la Perdrix » : c'est en tout cas en tant que surnom que le mot figure dans le nom de Thórir Thidrandi de Veradalr.)

2. On a déjà vu Thórir et ses fils, chap. XX, p. 1234 et n. 12.

Page 1359.

1. S'il est vraisemblable que l'institution de la cinquième cour soit due à Njáll, le texte qui relate ce fait n'est pas dépourvu d'incorrections. On ne voit pas pourquoi Njáll dit « Nous, tous les chefs », puisqu'il n'est pas *godordsmadr* (détenteur d'un pouvoir de *godi*).

2. Parce que c'est lui le *lögsögumadr* (voir n. 3, p. 1225).

3. Cinquième, parce qu'il existe déjà quatre cours de quartiers (*fjórdungar*; voir n. 1, p. 1082).

4. Pour comprendre ce qui va suivre, il faut supposer que notre manuscrit est ici lacunaire. La fin de l'intervention de Njáll devrait comporter quelque chose comme : « On nommerait dans cette cour quatre douzaines de juges. »

5. Il y a lieu de distinguer entre les anciens *godar* (ceux qui siègent dans les tribunaux de quartiers) et les nouveaux (ceux que veut instituer Njáll). Le *Grágás* (Ia, 77) vérifie les propos de Skapti : « Nous aurons une cinquième cour qui s'appellera Fimmtardómr; on nommera dans cette cour, pour chaque godord ancien, neuf hommes de chaque quartier. Les godar qui posséderont ces nouveaux godord constitueront une douzaine dans cette cour; ainsi, cela fera quatre douzaines, et cela fera une douzaine dans chaque quartier, en les comptant; la cinquième cour sera désignée lorsque les juges de quartiers auront été nommés. »

6. L'expression relève d'une éthique ancienne, pour laquelle le *thing* était sacré.

7. Dans les tribunaux de quartiers, l'unanimité des juges était requise; au contraire, la cinquième cour jugera à la majorité simple.

8. Le *Grágás* confirme dans l'ensemble ces dispositions.

9. Voici quelle était la différence de formulation : pour un tribunal de quartier : « Je jure sur la croix [ou : sur le Livre, c'est-à-dire la Bible] et je dis à Dieu que [...] »; pour la cinquième cour : « Je jure sur le Livre,

par serment devant la cinquième cour : que Dieu m'aide, moi et les autres, de sa lumière, que [...]. »

Page 1360.

1. Pour amusant qu'il soit, le procédé est attesté, ne serait-ce que par la *Saga de Glúmr le Meurtrier* (chap. xxv, p. 1106) : les témoins juraient sur leur honneur que l'intéressé avait bien juré sur le sien (voir n. 16, p. 208).

2. L'auteur suit littéralement ici le texte du *Grágás* (Ia, 83).

3. Les textes de lois nous ont conservé la disposition pratique de ces tribunaux : ils siégeaient sur trois rangées de bancs (*bekkir*), quatre douzaines d'hommes sur chacun, c'est-à-dire, sur le « banc » du milieu, les *godar*, et devant et derrière chacun d'eux, un conseiller.

4. Pour Ari Thorgilsson le Savant, cette décision daterait de 1004 au plus tôt, ce qui ne concorde pas avec la chronologie de notre saga, pour laquelle l'événement se passe avant la christianisation (999).

Page 1361.

1. Ossabaer (forme ancienne : *Vörsabaer*, ferme des gens qui venaient de Vörs [Voss en Norvège]) a longtemps existé; il en subsiste des ruines.

2. Aucune autre source ne vérifie l'existence de Lýtingr et de Steinvör.

Page 1362.

1. Aucun de ces hommes n'est autrement connu. Hallsteinn est appelé Hallkell, chap. xcix, p. 1364.

2. Aucune loi n'obligeait à verser compensation à Lýtingr pour le meurtre de Thráinn.

3. Les Islandais ne voient pas comment cela aurait pu se faire : il est probable que l'auteur ne connaissait pas les lieux dont il parle.

Page 1363.

1. Le mot *elja* désigne chacune des femmes que possède le même homme. Le concubinage n'était pas condamnable dans le Nord ancien, et l'épouse en titre n'en tirait pas ombrage (voir n. 1, p. 1142).

2. De nombreux textes vérifient la pratique à laquelle le texte fait allusion. Il fallait fermer les yeux du mort et lui boucher les narines avec de la cire, vraisemblablement pour empêcher son esprit de s'évader du corps et d'aller ensuite hanter les vivants (voir n. 4, p. 591).

Page 1365.

1. Allusion dans le style prophétique au fils de Höskuldr Njálsson, Ámundi, qui interviendra par la suite; voir chap. cvi, p. 1374.

2. Un manuscrit ajoute : « Skarphedinn déclama alors une strophe :

N'imputons pas cela à mon père;
Tes propos, homme,
N'étaient pas justes
Ni ne te ressemblaient;
Celui qui cache le feu de la mer
Peut s'attendre chez lui au pire,

Si ces choses s'apprennent;
On peut s'attendre à mal de la part du guerrier. »

Celui qui cache le feu de la mer (l'or) est l'homme, ici Lýtingr. Le guerrier est Ámundi.

Page 1366.

1. Les six chapitres qui viennent constituent une sorte de bloc à l'intérieur de la saga : ils traitent de la christianisation de l'Islande, à laquelle Njáll n'a que bien peu de part. L'explication la plus vraisemblable est que l'auteur, sans doute bon clerc, a voulu mettre à profit la chronologie de son histoire pour y intercaler cet événement. Une explication du même ordre justifierait les interminables chapitres sur les transactions juridiques qui suivront l'incendie de Bergthórshváll. Les événements qui vont être relatés ont fait l'objet de beaucoup d'autres récits islandais anciens : le *Livre des Islandais* d'Ari Thorgilsson, la *Saga du roi Óláfr Tryggvason* d'Oddr Snorrason, celle, qui porte le même titre, dont Gunnlaugr Leifsson est l'auteur, la *Saga de la christianisation*, sans compter de nombreuses allusions ou évocations rapides dans d'autres grandes sagas, en particulier, ici, la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. XLI, p. 476-478).

2. En 995, et d'accord avec la *Heimskringla*.

3. Óláfr aurait christianisé les Orcades avant d'accéder au trône de Norvège, et les Hébrides auraient suivi. Il se peut que les Féroé aient précédé. Un des manuscrits de la saga ajoute « et le Groenland », ce qui va contre la vraisemblance.

4. L'automne où Höskuldr fils de Njáll fut tué.

5. D'autres sources font débarquer Thangbrandr à l'ouest, dans l'Álptafjördr, et non à Gautavík, qui est à l'est.

6. Les sources sont en complet désaccord sur les origines de Thangbrandr : de Brême, disent les unes; saxon ou même flamand, disent les autres. Thangbrandr — si tel est bien le nom, car d'autres textes disent Thorbrandr, Theobrand même chez le moine Theodoricus — pourrait être un nom allemand (voir n. 2, p. 477). Toutefois, étant donné ses premières manifestations, l'Église islandaise paraît, aux chercheurs actuels, être d'origine frisonne. On ne sait qui est ce Vilbaldus comte de Saxe.

7. Tous sont inconnus, sauf Özurr que nomme le *Landnámabók* (chap. CCCXLVI).

8. Ou plutôt à Á (Rivière) : il n'aurait pas voulu continuer de résider à Hof après la mort de Thídrandi (chap. XCVI, p. 1357). Une fois baptisé, disent nos sources (notamment la *Saga de la christianisation*), Hallr aurait allongé le nom de sa résidence en Thváttá (Rivière-où-l'on-se-lave), en raison de son baptême par immersion.

Page 1367.

1. Voir la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. XLI, p. 477. La *Saga de la christianisation* laisse entendre une tout autre version : ce serait après avoir entendu de la bouche de Thangbrandr le message qu'avait fait transmettre le roi Óláfr Tryggvason, que Hallr se serait mis au service du prêtre. Il y a de fortes raisons de penser que la conversion de l'Islande a eu des motifs avant tout politiques. Sur ce point très épineux et fort controversé, voir R. Boyer, *La Vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la « Sturlunga Saga »*

et les Sagas des évêques, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1979 et *Les Christs barbares. Le monde germano-nordique*, Paris, Editions du Cerf, 1987.

2. Le païen nordique d'autrefois semble avoir entretenu avec ses ou son dieu des relations d'ordre personnel. Thórr, par exemple, est souvent donné pour l'« ami cher » (*ástvinr*) de ses zélateurs (voir n. 7, p. 207). Le passage au culte des saints alla de soi.

3. Si ce fait précis n'est pas rapporté par les autres sources, celles-ci attribuent à Thangbrandr diverses prouesses du même ordre, non retenues par notre saga. Il paraît établi que Thangbrandr avait repris de son protecteur Óláfr Tryggvason certaines façons vigoureuses de convertir qui n'étaient assurément pas évangéliques.

4. Noter le procédé de composition par anticipation, rare dans les sagas, d'un effet très sûr dans sa discrétion.

5. On imposait aux gens le signe de la croix, sans les baptiser : coutume amplement attestée par les sagas islandaises (voir n. 2, p. 1049).

Page 1368.

1. Le surnom de Ketill viendrait, selon l'explication courante, de ce qu'il était chrétien bien avant la conversion officielle de l'île. Le christianisme se serait appelé *fraendaskömm* (honte pour la parenté) chez les païens endurcis qu'auraient été les Scandinaves (voir n. 8, p. 389). Il y a lieu de prendre ces détails avec prudence; voir R. Boyer, *La Vie religieuse en Islande [...]*, ouvr. cité, Ire partie.

2. *Blót* : sur cette opération, voir n. 10, p. 4.

3. Un esprit positiviste ne manquera pas de faire remarquer que ce « miracle » fait partie des phénomènes assez banals dans l'île volcanique.

4. De Vetrlidi (voir chap. LXXX, p. 1327 et n. 2), la mort est rapportée par plusieurs textes (La *Saga de la christianisation*, la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve*, l'*Edda* de Snorri, etc.); de même, la strophe qui suit.

Page 1369.

1. Les autres sources ne font pas état de cette conversion.

2. Chap. CVII, p. 1376, il est dit que Valgardr n'était pas au courant de la conversion de l'Islande, puisqu'il était en voyage. Les autres sources ne font état, ni de Mördr, ni de son père; mais leur parent, Runólfr, de Dalr, est donné pour un des principaux chefs de la résistance païenne.

3. Thorvaldr le Malade, déjà nommé chap. LXXVII, p. 1324, est un scalde renommé, qui aurait découvert un nouveau mode poétique.

4. Cette strophe, dans sa dernière partie, fait allusion à une pratique bien connue du paganisme germanique : on précipitait des victimes humaines du haut d'un rocher.

Page 1370.

1. Diverses sources (Le *Livre des Islandais* d'Ari Thorgilsson, la *Saga de la christianisation*, la *Saga du roi Óláfr Tryggvason*, d'Oddr Snorrason, entre autres) donnent ce quatrain fameux.

2. Tant Steinunn que Refr sont des poètes bien connus.

3. Gardien de la cloche : *kenning* courante pour « prêtre ».

Page 1371.

1. Gestr a dû jouir d'une extrême popularité en Islande, car les textes qui le présentent — tous de la même façon qu'ici — sont fort nombreux (voir n. 5, p. 727).

2. Sur le *berserkr* (qui porte une chemise d'ours — et non « sans chemise » comme on le traduit couramment), personnage convenu des sagas, sans doute initialement consacré à Ódinn, voir n. 1, p. 1207. *Ótryggr* : en qui l'on ne peut avoir confiance.

3. Selon nos autres sources, ce *berserkr* aurait été norvégien ou allemand.

4. La *Saga de la christianisation* donne une version différente : pour elle, le grand divertissement du *berserkr* aurait été de se laisser tomber sur la lame d'une *sax* sans en éprouver de mal. Thangbrandr aurait alors béni la pointe de la *sax* et le *berserkr* s'en serait transpercé.

Page 1372.

1. Sans doute ironiquement, à cause de l'air que lui avaient donné les réparations.

2. Je suis de ceux qui tendraient à prendre ce récit au sérieux. Les rois norvégiens semblent avoir constamment eu l'ambition de s'emparer de l'Islande au Moyen Âge, dessein réalisé en 1264, sous Hákon Hákonarson. Un des moyens d'y parvenir était de christianiser l'île et, en raison de la collusion bien connue de la couronne et de l'Église, d'amener ainsi l'Islande à se soumettre. La tactique d'Óláfr — prendre les jeunes Islandais les plus importants pour otages — se révélera immédiatement efficace.

Page 1373.

1. Les Îles : comprendre Vestmannaeyjar (les îles Vestmann), tout au sud-ouest de l'Islande, comme le disent les autres sources (voir la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. XLII, p. 478).

2. Détail confirmé par Ari le Savant.

3. L'épisode qui suit, quelque difficile qu'il soit à comprendre, est pourtant rapporté semblablement par d'autres sources, et le personnage de Thorgeirr est parfaitement connu.

Page 1374.

1. La coutume d'exposer les enfants nouveau-nés (*útburdr*) dont on ne voulait pas pour diverses raisons a existé (voir n. 7, p. 1027) : l'enfant ne recevait le droit de vivre qu'une fois que son père l'avait reconnu et lui avait donné un nom.

2. Le cheval a joué, de toute évidence, un rôle capital dans le paganisme germanique. Aussi l'Église se montrera-t-elle intraitable en cas de consommation de viande de cheval.

3. Ari, *Livre des Islandais* (chap. VII) : « On pourrait sacrifier en secret si on le voulait, mais s'il y avait des témoins, cela serait puni de bannissement. »

Page 1375.

1. Selon les lois, Ámundi, enfant naturel, n'a pas à recevoir de compensations.

2. Perpétuation, sous des dehors chrétiens, de la vieille éthique nordique : Dieu fait un miracle pour qu'Ámundi se venge !

Page 1376.

1. Puisque resté païen.

Page 1377.

1. Un homme ne pouvait reprendre l'héritage de son père défunt qu'après avoir donné un banquet de funérailles (*drekka erfi*). Voir n. 3, p. 439.
2. On renvoyait ses invités avec de beaux présents : c'était leur faire honneur.

Page 1378.

1. On se rappelle que Mördr et Höskuldr sont cousins.
2. Skarphedinn a pris le *godord* une fois, pour le compte de Höskuldr empêché ; mais l'allusion peut être perfide.
3. Sans doute la réunion au cours de laquelle on désigne les juges de la cinquième cour. Cette réunion (*stefna*) n'est toutefois connue par aucun texte de loi.
4. Mördr veut insinuer que ce sont les fils de Njáll qui ont incité Ámundi à tuer Lýtingr.

Page 1381.

1. E. Ó. Sveinsson fait remarquer que la formulation employée dans le texte *(hird eigi thú at [...])*, qui traduit exactement le latin *noli*, n'est pas naturelle à la langue islandaise. Elle figure abondamment dans les Sagas de saints.
2. La réaction et les paroles de Höskuldr sont résolument anti-naturelles dans le monde des sagas islandaises : nul doute que l'auteur ait voulu faire de Höskuldr une sorte de saint, à des fins d'édification.
3. Thorgerdr est la mère de Höskuldr.
4. Aujourd'hui se trouve, près d'Ossabaer, un enclos nommé Höskuldargerdi (enclos de Höskuldr). Reste à savoir, une fois de plus, si c'est notre saga qui a suscité ce toponyme, ou s'il préexistait.

Page 1382.

1. Pour un connaisseur des lieux, la logique voudrait, paraît-il, « en bas de là ».
2. Comprendre : je suis proche parent de Njáll. Ce conflit entre deux types d'obligations, toutes deux familiales, est peut-être le trait le plus classique des grandes sagas, comme de la poésie nordique ancienne.

Page 1383.

1. De Gudmundr, un des grands noms de l'antiquité islandaise, de nombreuses sources nous parlent. Il appartient à une puissante (voir son surnom, *Prikr*, Puissant) famille du nord de l'île, centrée sur Ljósavatn (lac Clair), à laquelle une saga — en fait, une série de *thaettir* ou dits — est consacrée : *Ljósvetninga Saga (Saga des gens du Ljósavatn)*. Voir aussi n. 2, p. 1107. Un des traits les plus curieux de la *Saga de Njáll le Brûlé* est qu'à de rares exceptions près, elle parvient à mettre en scène à peu près tous les personnages célèbres de l'Islande ancienne.

2. Saint Edmond, nom dont Játmundr est la forme islandaise. Mais l'auteur fait une confusion, saint Edmond étant mort en 642.

Page 1384.

1. C'est dire que Saemundr le Savant descend de lui.
2. Les Sturlungar, descendants du célèbre Hvamm-Sturla fils de Thórdr (voir n. 4, p. 447), ont tenu les destinées de l'Islande entre leurs mains pendant le dernier siècle de l'indépendance. Le plus célèbre d'entre eux est l'historien Snorri Sturluson. Un manuscrit récent ajoute « et Thorvardr Thórarinsson » : il s'agit d'un chef de l'est de l'île, qui vécut au XIIIe siècle, et auquel un chercheur islandais, Bardi Gudmundsson, voulait, dans les années quarante, attribuer la paternité de la *Saga de Njáll le Brûlé*.
3. Il fut évêque de Skálaholt de 1122 à 1145.
4. Aucun Islandais des origines n'est aussi célèbre que ce Snorri, que nous connaissons bien grâce à la *Saga de Snorri le Godi* (ici, p. 205-330).
5. Pour ce point, comme pour ce qui suit, l'auteur a suivi la *Saga de Snorri le Godi* (chap. LVI, p. 308-309 et n. 1, p. 309) et la *Saga des gens du Val-au-Saumon* (chap. LVI, p. 511).
6. On remarquera l'évocation d'Ari. Elle dénote toujours, quand elle intervient dans une saga, la prétention qu'a l'auteur de faire œuvre « scientifique », Ari Thorgilsson étant unanimement considéré, dès le XIIIe siècle, comme le père de l'historiographie islandaise.
7. Ce dernier est le héros de la *Saga de Gísli Súrsson* (voir p. 573-635).
8. Mais la *Saga de Snorri le Godi* dit — et démontre — exactement le contraire : Snorri était doué du don de prophétie (voir chap. XV, p. 221 et n. 1).

Page 1385.

1. Kolr Thorsteinsson est un neveu de Hallr du Sída. Lui et Glúmr, qui ont été mentionnés lors de la venue du missionnaire Thangbrandr (voir chap. CI, p. 1367), seront presque toujours désormais mentionnés ensemble, sans que l'on voie bien pourquoi.

Page 1386.

1. Runólfr est fils d'Úlfr Aurgodi, qui a pour frère Valgardr le Gris, dont Mördr est le fils.
2. Allusion très subtile, bien dans le goût de l'auteur, à l'attitude contraignante de Hildigunnr au chapitre suivant.
3. Le texte emploie ici, non le mot normal pour haut-siège *(öndvegi)*, mais l'emprunt allemand équivalent, *hásaeti* (voir n. 7, p. 979). Sans doute Hildigunnr a-t-elle voulu déployer un faste particulier, ce qui va justifier la réaction de Flosi.

Page 1387.

1. Détail à rapprocher de la *Sturlunga Saga* : l'évêque Gudmundr Arason, invité par un ami, voit dans le même incident un symbole de l'état de son évêché.
2. Ce meurtre célèbre est relaté par diverses sagas, et par les annales islandaises, à la date de 997. Le *thing* de Skaptafell est un *thing* local.
3. Voici la conjuration sacrée dans toute son intensité tragique, selon un cérémonial sanglant qui doit remonter fort avant dans le temps, et

qui évoque irrésistiblement les conjurations grecques. Hildigunnr ne veut pas de compensations, mais vengeance sanglante. Voir aussi n. 1, p. 247. On notera aussi, une fois de plus, l'amalgame païen-chrétien.

4. Flosi emploie un proverbe souvent attesté dans les textes nordiques anciens, ne serait-ce que dans le *Hávamál*, le grand texte éthique de l'*Edda poétique*.

Page 1388.

1. De toute cette famille, seul Gunnsteinn est connu, par le *Landnámabók* (chap. CCCLXIV).

Page 1389.

1. En raison du caractère contraignant qu'avait l'appartenance à une famille, marier une femme était une opération de haute politique, d'où l'intérêt de la proposition de Flosi.

Page 1390.

1. Cette réflexion comporte une ironie marquée.

2. Ce sont les deux frères de Geirr du précipice qui ont été présentés aux chapitres XX (p. 1234 et n. 12) et XCVI (p. 1357 et n. 2). Geirr est fréquemment employé pour Thorgeirr.

Page 1392.

1. Les Ölfýsingar sont les membres de la famille de Skapti Thóroddsson (voir chap. LVI, p. 1291). Leur nom vient de la rivière Ölfusá, au sud-est de l'Islande, où habite Skapti.

Page 1393.

1. Skarphedinn fait ici allusion à l'aventure évoquée plus clairement chap. CXXXIX, p. 1441. Ketill d'Elda a été nommé chap. LXXV, p. 1318 et n. 2. Le « collier de terre » *(jardarmen)* renvoie à une opération magique qui n'est pas à sa place ici : lorsque des hommes voulaient entrer en fraternité jurée *(fóstbroedralag)*, l'un des rites auxquels ils devaient sacrifier consistait à découper deux bandes étroites et longues de gazon, à les dresser l'une contre l'autre, et à ramper dessous ; voir la *Saga des frères jurés* (chap. II, p. 639), ou celle de *Gísli Súrsson* (chap. VI, p. 580-581). Sans doute, ici, les esclaves ont-ils dressé ce « collier » pour cacher Skapti ? Voir n. 2, p. 1020.

2. E. Ó. Sveinsson souligne le caractère purement clérical — en tout cas, inconnu de l'éthique nordique ancienne — de cette réflexion, qui se retrouve littéralement dans des textes purement chrétiens, comme la *Máriu Saga* (*Saga de [la Vierge] Marie*), vaste compilation de la fin du XIIIe siècle ou d'une époque antérieure.

3. Voir la *Saga de Gísli Súrsson*, chap. XXXVII, p. 634. S'il est vrai que Snorri n'a pas vengé son père, sans doute pour la raison que le meurtrier était le frère de la mère de Snorri, à longue échéance, cette affaire a été réglée à l'honneur de Snorri, et les accusations de Skarphedinn ne sont pas fondées. Un autre texte, *Ölkofra Tháttr*, fait à Snorri le même reproche.

Page 1394.

1. Les personnages et les faits rapportés sont inconnus d'autre part : on peut penser que l'auteur a dû utiliser des traditions populaires encore vivantes de son temps.

Page 1395.

1. Un des grands protagonistes de la *Saga des gens du Ljósavatn*, il a été évoqué au chapitre CV, p. 1373.

2. Allusions obscures à des événements inconnus; le nom de Sorkvi a été porté par plusieurs rois suédois aux XIIe et XIIIe siècles.

3. Il doit s'agir (les spécialistes sont en désaccord) de la partie sud-ouest de la Finlande.

4. *Finngálkn* : animal sur le compte duquel tout le Moyen Âge a eu beaucoup à dire. Une des œuvres les plus curieuses de l'Islande du Moyen Âge, le *Physiologus* (XIIe siècle, adaptation libre des bestiaires courants dans tout l'Occident, celui de Philippe de Thaon en particulier), ne manque pas de nommer le centaure, sous une forme équivalente *(finngálkan)*.

5. Mêmes remarques que note précédente, *Physiologus* mis à part.

6. Sculpter sur bois — portes de *skáli* comme celles qui figurèrent ensuite à l'église de Valthjófsstadir, montants de haut-siège et même, selon certaines sources, porte et cloisons des cabinets — a dû être une occupation fort prisée des Islandais d'autrefois.

Page 1396.

1. Ce genre d'insultes était courant; voir la *Saga de Glúmr le Meurtrier*, chap. XVIII, p. 1089 et n. 1. S'occuper de la laiterie revenait aux femmes.

Page 1397.

1. Einarr, aussi célèbre que son frère Gudmundr (voir chap. CXIII, p. 1383 et n. 1), est devenu immortel aux Islandais par sa fière réponse (citée par Snorri Sturluson dans la *Heimskringla*) aux propositions d'inféodation du roi Óláfr Haraldsson (voir la *Saga de saint Óláfr*, trad. R. Boyer, Paris, Payot, 1983, p. 151).

Page 1398.

1. Nul texte de loi ne justifie les dires d'Ásgrímr, mais le bon sens est pour lui.

2. *Grágás*, III, 677.

Page 1399.

1. S'il faut mener un procès légalement, il est tout aussi nécessaire de disposer d'une force importante pour dissuader toute tentative de brimade, ou disperser le tribunal par la force.

2. Le mot *útlagr* ici employé n'est attesté dans la législation islandaise que vers la fin du XIIIe siècle, où il tend à remplacer le terme normal *skógarmadr* et ses équivalents (voir n. 1, p. 1188).

3. E. Ó. Sveinsson souligne le caractère clérical de cette expression, au demeurant bien peu islandaise.

Page 1400.

1. Là encore, il est fait allusion à des événements que nous ne connaissons pas.

Page 1401.

1. Le *Grágás* (Ia 45) spécifie que le *lögsögumadr* doit faire sonner la cloche à cette occasion.

Page 1402.

1. Il a existé une église à Thingvellir dès les débuts du christianisme en Islande. On y transportera les cadavres des victimes de la bataille à l'*althing*, chap. CXLV, p. 1467. Elle est mentionnée dans la *Sturlunga Saga* (*Sturlu Saga*, chap. X). Le *Grágás* (Ia, 21, par exemple) stipule que certaines transactions doivent se faire devant cette église.

2. Les paiements avaient lieu, non en monnaie, mais en objets divers. C'est faire honneur à son créancier que d'ajouter encore quelque chose de valeur sur ce tas. Les bottes aussi bien que le manteau de soie étaient à l'époque des objets rares et précieux. Ils pouvaient être portés aussi bien par les hommes que par les femmes.

3. Les bottes et le manteau peuvent passer pour une insinuation perfide vis-à-vis de Flosi : ce serait un être efféminé. Le manteau, en outre, ne peut que lui rappeler celui dont Hildigunnr vient de l'envelopper (chap. CXVI, p. 1387) : on peut comprendre que, de tempérament vif et emporté, il change soudain de couleur et pose sa question d'une voix telle que les assistants interloqués ne savent que répondre.

Page 1403.

1. Les anciens Nordiques croyaient volontiers que des créatures surnaturelles habitaient (hantaient) les montagnes et autres sites naturels. Une tradition voulait qu'un être de ce genre habitât une colline *(ás)* à Svínafell, demeure de Flosi. L'insulte que lance Skarphedinn à Flosi est du genre inexpiable et rigoureusement condamné par les lois. Quelques autres textes anciens (*Saga de Thorsteinn fils de Hallr du Sída, Saga de Króka-Refr*) font de semblables allusions.

Page 1404.

1. Il s'agit encore une fois du rite du *handlag* (ou *handtak*, ou *handaband*), qui scellait solennellement un accord (voir n. 2, p. 1219).

Page 1405.

1. Ces dunes de sable, sur la côte située à l'ouest de Svínafell, s'appellent aujourd'hui Skeidarársandr.

2. Les Islandais d'autrefois semblent avoir été passionnés de voyages héroïques. En plein XIIIe siècle, le héros d'un texte de la *Sturlunga Saga*, Thórdr Kakali, fait une expédition de ce genre. Avec deux chevaux par homme, sans s'arrêter et sans perdre un seul instant, on peut ne mettre que quatorze heures pour couvrir le trajet envisagé par Flosi.

Page 1406.

1. On ne sait rien de ces proscriptions; mais voir chap. CXVI, p. 1388.

2. Les vieillards, les femmes surtout, étaient volontiers crédités du don de prophétie; voir *Saga de Snorri le Godi*, chap. LXIII, p. 324.

Page 1407.

1. Ce court chapitre purement inventé relève d'un genre convenu : les grands événements sont toujours précédés de phénomènes cosmiques. Un excellent exemple en est fourni par la *Saga de Hrafn Sveinbjarnarson* (*Sturlunga Saga*).
2. Du nom de ce personnage totalement inconnu, nous n'avons qu'un seul autre exemple dans la *Sturlunga Saga*.
3. La couleur grise est toujours de mauvais augure (voir n. 2, p. 322), et le cheval est réputé posséder des pouvoirs prophétiques.

Page 1408.

1. On a beaucoup écrit sur le fait que Flosi fasse ses dévotions alors qu'il s'en va dans l'intention bien arrêtée de tuer, et, si nécessaire, de la façon la plus barbare qui soit : par le fer et par le feu. Sans doute tenons-nous là le meilleur exemple de cet amalgame païen-chrétien déjà souligné (voir n. 3, p. 1387). Dieu était pour les Islandais le Dieu vengeur de la Bible, quel que soit le bien-fondé de leur querelle.
2. Les sables de Lómagnúpr (chap. CXXIV, p. 1405 et n. 1).
3. Erreur : le lac de ce nom (Lac-aux-Poissons) se trouve à plus de dix kilomètres au nord de la route que suit Flosi.
4. Ceux de Maelifellssandr.

Page 1410.

1. Ce vallon, qui existe toujours, n'a guère qu'une vingtaine de mètres de large : il est impossible que Flosi s'y tienne avec toute sa troupe et tous leurs chevaux, soit quelque cent hommes et environ deux cents chevaux : d'autant qu'ils s'y cachent pour attendre le soir, et que les gens de la ferme de Njáll sont censés ne pas les voir et entendre !

Page 1411.

1. Voir n. 1, p. 1211.
2. C'est un parent de Hallr du Sída.

Page 1412.

1. Le texte emploie ici le mot *seydir*, feux creusés dans la terre en vue de faire cuire quelque chose sur une grande pierre plate portée à incandescence.
2. *Él eitt mun vera* : *él* désignant une averse violente mais brève. Le mot se retrouve dans d'autres dictons ou locutions populaires.
3. Voici, dans notre saga, le meilleur exemple de la lente mais sûre imprégnation chrétienne qu'a subie l'éthique islandaise.

Page 1413.

1. *Faldr* : coiffe à pointe recourbée (voir n. 2, p. 450).

Page 1414.

1. La poutre, tombée, repose encore par un de ses bouts sur le rebord supérieur du mur.

Page 1415.

1. E. Ó. Sveinsson pense que cette expression, dans sa formulation précise (*That er hverjum manni vodit at leita sér lífs*), a été reprise de la traduction faite en norois de la Bible (*Stjórn*, Christiania, 1862, p. 346).

2. *Stokkr* : une des poutres transversales qui soutiennent le plancher surélevé.

3. D'où les surnoms du personnage dans d'autres textes : Svídu-Kári (*Landnámabók*, *Saga de Grettir*) ou Brennu-Kári (*Landnámabók, Göngu-Hrólfs Saga*), l'un et l'autre signifiant « Brûlé ».

4. Il existe à côté de Bergthórshváll un vallon de ce nom ; mais, comme si souvent avec cette saga dont la popularité en Islande depuis sept siècles ne s'est jamais démentie, il est difficile de savoir si le nom a été inspiré par la saga ou s'il apparut vraiment dès les années qui ont suivi l'incendie.

5. Les maisons étaient très basses (voir n. 1, p. 1322) ; le toit a déjà brûlé.

6. Pleurer était infamant pour un homme, sauf dans des circonstances tragiques, mais assurément pas dans le cas présent. La réponse de Skarphedinn est passée dans la langue sous forme de dicton.

Page 1416.

1. Voici les textes qui parlent de l'incendie de Bergthórshváll, dont il n'y a aucune raison de douter qu'il a eu lieu : les annales islandaises (dans la plupart des cas, pour l'année 1010) ; la *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent*, chap. XI ; le *Landnámabók* (chap. CCCXLII, entre autres), qui parle de huit (ou neuf, autre version) victimes, Njáll inclus ; l'*Edda* de Snorri, qui donne seulement le nom de *Brennu*-Njáll (en lui attribuant une *vísa*) ; la *Saga de la christianisation*, la *Saga de Thorsteinn fils de Hallr du Sída*, qui nomment *Brennu*-Flosi. L'incendie aurait eu lieu dans la nuit du 21 au 22 août 1010.

2. « Qui endort la vie » ; cette épée n'est mentionnée nulle part ailleurs.

Page 1417.

1. Nous tenons ici un exemple de désaccord, fort courant dans les sagas, entre les strophes scaldiques qui ornent un texte de saga et la saga elle-même, phénomène qui amène en général à conclure à l'antériorité de la strophe sur le texte en prose et, de ce fait, renforcerait la vraisemblance de l'histoire. Skarphedinn semble évoquer sa femme, Thorhildr, et la strophe parle d'assaut d'armes et pas du tout d'incendie. Il est vrai que les quatre derniers vers sont extrêmement difficiles à interpréter : je suis ici la reconstitution proposée par E. Ó. Sveinsson.

Page 1418.

1. C'est-à-dire jusqu'à Keldur, sur la Rangá orientale.

2. Ce neveu de Flosi n'est mentionné qu'ici et au chapitre suivant.

Page 1421.

1. Mörðr n'est pas innocent vis-à-vis des fils de Sigfúss, puisqu'il a pris part au meurtre de Höskuldr Godi-de-Hvítanes.

Page 1422.

1. Si le cadavre était noir, c'était très mauvais signe pour le paganisme : le mort n'était pas bien mort et pouvait revenir. Pour le christianisme, c'est un lieu commun de l'hagiographie médiévale que de dire que la blancheur du cadavre est un signe de sainteté. Constatons ici de nouveau une influence cléricale, greffée sur une croyance païenne.

2. Il y aurait beaucoup à dire sur ce détail. On peut y voir une sorte d'épreuve chrétienne comme les récits de martyres en contiennent tant. On peut penser aussi que Skarphedinn s'est de la sorte voué à Ódinn, auquel il ressemble par tant de points. La coutume païenne de « se marquer à Ódinn », par des scarifications faites avec une lance, ou par tout autre moyen, est bien attestée dans les textes mythologiques.

Page 1423.

1. Les textes divergent fort sur ce point : huit, neuf ou onze.

2. Elle vient de Bergthórshváll, voir p. 1413.

Page 1424.

1. On n'a eu nulle peine à vérifier le caractère inventé (voir n. 1, p. 1407) de cet épisode d'une grande beauté poétique et fatidique. E. Ó. Sveinsson en a le premier trouvé la source : un *Dialogue* de saint Grégoire (découverte complétée par R. Boyer; voir « The Influence of Pope Gregory's *Dialogues* on Old Icelandic Literature », dans *Acts of the First International Saga Conference*, Édimbourg, 1973).

2. Le choix du lieu est particulièrement heureux. Le Lómagnúpr (Pic-aux-Plongeons) est une montagne escarpée au flanc criblé d'anfractuosités, au pied de laquelle se trouve la ferme de même nom où Flosi se retrouve en rêve.

3. C'est donc un sorcier.

4. Voir p. 1436 et n. 1.

Page 1425.

1. Dans la réalité, Glúmr ne sera pas dans le groupe des cinq, mais dans celui des trois; voir chap. CL et CLI, p. 1480 et suiv.

2. Voir chap. CLV, p. 1490, et CLVIII, p. 1500.

3. *Feigir* : voir n. 1, p. 1211.

Page 1426.

1. En fait, une sorte de paire de grosses chaussettes passées par-dessus le bas des braies (*leistabroekr*).

2. Ce personnage n'est connu que par notre saga.

Page 1427.

1. C'est le héros d'une des plus célèbres sagas islandaises, la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* (voir p. 1773-1201).

2. Holmsteinn et Bersi sont connus par plusieurs autres textes : le *Landnámabók*, chap. CCCXXVI, la *Saga des fils de Droplaug* et la *Saga de Thorsteinn, fils de Hallr du Sída.*

3. Il existe un dit indépendant sur Sörli : le *Dit de Sörli* (*Sörla Tháttr*).

Page 1428.

1. Thorkell Geitisson, un des principaux personnages de la *Vápnfirdinga Saga*, a été nommé chap. XCVI, p. 1357; la *Saga des fils de Droplaug* confirme que c'était un grand ami de Flosi.

Page 1429.

1. Ce sont les neveux de Njáll, les plaignants principaux.

Page 1431.

1. Le *Grágás* (II, 344) témoigne de la régularité de cette procédure.

Page 1432.

1. Voir les dispositions du *Grágás*, II, 317-318.

Page 1433.

1. Ce chapitre introduit un des morceaux de bravoure conventionnels de toute saga bien faite : le défi en force, ce que les Anglais appellent *test of the will*; le terme reçu, en islandais, est *skapraun* : mise à l'épreuve du caractère de quelqu'un. S'y manifestent aussi bien la volonté de puissance exacerbée du provocateur que la capacité de résistance de l'offensé. Bien entendu, de telles épreuves avaient un caractère quasi inexpiable.

2. La fosse à feu courait tout le long de la pièce et les bancs longeaient les murs. Pour les repas, l'on pouvait disposer des tables amovibles (le texte parle de « bancs » amovibles) entre le feu et les bancs.

Page 1434.

1. On se demande pourquoi : là se tenaient ordinairement les femmes (voir n. 3, p. 1213).

2. Voici la justification du motif héroïco-épique amorcé n. 1, p. 1433.

Page 1435.

1. La plaine (Vellir) qui se trouve au nord mais en dehors de la plaine du *thing* (Thingvellir).

2. Les baraquements provisoires que l'on montait pour la durée de l'*althing* portaient le nom de leur propriétaire : baraquement de Snorri, de Njáll, etc.

Page 1436.

1. Eyjólfr, malgré son importance ici, est inconnu par ailleurs. On a supposé qu'il était le frère de Gellir Bölverksson, qui fut, selon Ari le Savant, *lögsögumadr* de 1054 à 1062 et de 1072 à 1074.

Page 1437.

1. Skúta le Meurtrier (Víga-Skúta) et Áskell le Godi sont bien connus; le premier est le héros de la *Saga des gens du Reykjardalr.*

Page 1438.

1. Le texte parle ici de Hladbúd, dont E. Ó. Sveinsson démontre qu'il devait être le baraquement de Snorri le Godi, d'où ma traduction.

Page 1439.

1. Le *vadmál* roux valait plus cher que le brun : cinq aunes de ce *vadmál* valaient un *eyrir*, contre six aunes de *vadmál* ordinaire. L'anneau vaut donc l'équivalent de mille quatre cent quarante-huit aunes de *vadmál* ordinaire, une petite fortune. On notera une fois de plus la cupidité de maints personnages.

2. Fait passible de comparution devant la cinquième cour.

Page 1441.

1. Voir chap. CXIX, p. 1392-1393 et n. 1, p. 1393.

Page 1443.

1. Einarr Konalsson est connu par maintes sagas. Le nom de son père, Konal, est bien celtique (irlandais Conall).

Page 1445.

1. Comparer avec chap. LXXIII, p. 1316. Je n'ai pas l'intention d'entrer dans des explications de détail sur l'extrême minutie de la procédure exposée ici et dans les chapitres suivants. Pour plus de renseignements, on consultera les ouvrages de Lehmann, « Die Njálssage » dans *Tidsskrift for Retsvidenskab*, Copenhague, 1905 ; V. Finsen, *Fristatens Institutioner*; A. Heusler, *Das Strafrecht des Isländersagas*, Leipzig, 1911.

2. On ne voit pas pourquoi : il n'a pas été dit que Glúmr aurait allumé l'incendie de Bergthórshváll.

Page 1446.

1. La plupart de ces personnages ont été mentionnés dans le rêve de Flosi, chap. CXXXIII, p. 1424-1425.

2. Voir n. 9, p. 1174.

3. Cet Áskell (godi comme son grand-père) doit être le frère de l'Eyvindr nommé au chapitre CXXXVIII, p. 1437 et n. 1.

4. Procédure illégale : on ne peut changer si rapidement de *godordsmadr*; un délai de plusieurs mois — du *várthing* à l'*althing* (voir n. 1, p. 1009), semble-t-il — paraît nécessaire.

Page 1447.

1. Cette coutume est assez fréquemment attestée, surtout à l'époque des Sturlungar.

2. C'est-à-dire avant le procès qu'intentera Mördr contre Flosi.

3. Procédé admis par le *Grágás*, Ia, 53.

Page 1448.

1. Un des traits curieux de la procédure à cette époque était l'extrême attention qu'il fallait apporter à la *lettre* : quiconque faisait une faute dans la formulation courait le risque de voir son affaire réputée nulle et non avenue. D'où les précautions que prend Mördr, précautions attestées par d'autres sagas, comme la *Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr* (chap. IV, p. 1187-1188).

2. Il n'y a pas lieu de chercher qui sont ce Thóroddr et ce Thorbjörn, non plus que le Jón dont il sera question plus loin : autant dire Durand, ou Dupont, ou X ou Y.

Page 1451.

1. Il y a là un luxe de détails et de formalités qui ne se trouve vérifié par aucun code connu. On peut supposer que l'auteur s'est servi de codes dont le texte a aujourd'hui disparu; il est plus vraisemblable que, dans sa passion procédurière, il raffine sur les dispositions existantes.

2. C'est en effet un cas d'empêchement légal (*Grágás*, Ia, 62).

Page 1452.

1. C'est-à-dire Thorgeirr Skorargeirr.

2. Le texte distingue entre *búar*, fermiers qui habitent sur une terre qui leur appartient et qu'ils préparent (verbe *búa*) pour la culture, et *búdsetumenn*, simples métayers qui ne possèdent ni leur terre, ni le bétail en location dans leur étable.

Page 1453.

1. *Eldsstó ok smalamann*; la formule, certainement très ancienne, doit renvoyer à un stade fort archaïque de cette législation.

2. Voir *Grágás*, Ia, 136 et II, 272-273.

Page 1454.

1. Voir *Grágás*, Ia, 62.

Page 1457.

1. Les curieuses façons de faire d'Eyjólfr ne correspondent pas à ce qui a été fait jusqu'ici.

2. Les textes de lois, récents surtout (à partir du dernier quart du XIII[e] siècle), authentifient cet ensemble de démarches.

3. On ne comprend pas cette phrase : ou bien Eyjólfr interdit de présenter une défense légale, ou bien il fait passer jugement de la part de la défense; à moins que, conscient de la faute qu'il a commise et qui le rend passible de la cinquième cour, il essaie de ménager la chèvre et le chou.

Page 1458.

1. Car le procès a été instruit devant un tribunal qui n'était pas le bon.

2. *Bera fé i dóm*; mais, que l'on sache, il n'y a pas eu corruption de juges.

3. On ne voit pas de quels témoignages « qui n'avaient rien à voir avec le procès » il s'agit — mis à part, peut-être, les témoignages présentés pour faire valoir que Flosi a changé de *godordsmadr*.

4. Si deux condamnations à bannissement (*fjörbaugssakir*) sont portées contre le même homme, cela revient à une condamnation à proscription (*skóggangssók*) (*Grágás*, Ia, 110). Voir n. 2, p. 191.

5. Pour éviter la proscription, le condamné devait verser immédiatement un anneau d'argent du poids d'un marc; le terme utilisé par le texte est *fjörbaugr*, anneau pour (sauver la) vie (voir n. 2, p. 1354). L'homme qui fait ce paiement est appelé *fjörbaugsmadr*.

6. Le tribunal d'exécution *(féránsdómr)* avait à veiller à l'exécution de la condamnation, c'est-à-dire à s'assurer que le bien *(fé)* que devait verser le condamné était remis à l'intéressé. Voir n. 5, p. 1110.

Page 1461.

1. Le développement qui précède a omis de le mentionner.

Page 1462.

1. Ce point, exposé chap. XCVII, p. 1360, est confirmé par le *Grágás*, Ia, 82.

Page 1463.

1. *Heróp* : la coutume — autochtone ou importée — est fréquemment attestée.

Page 1464.

1. C'est donc une hache large (*breidox*), ou même une hache à cornes (*snaghyrndox*). Voir n. 6, p. 67.
2. Halldórr Gudmundarson est bien connu par d'autres textes. Comme la *Saga des gens du Ljósavatn*, la *Saga du gens du Val-au-Saumon* (chap. XLI, p. 478) ou la *Saga de la christianisation.*

Page 1465.

1. La troupe de Hallr et de son fils n'était donc pas présente lorsque Flosi a donné la consigne de battre en retraite vers l'Almannagjá.
2. Le pont sur l'Oxará, dont les vestiges existent encore.
3. Les spécialistes s'interrogent sur l'emplacement et les propriétaires de ce baraquement au nom étrange. La *Sturlunga Saga* précise que Hramm-Sturla Thórdarson avait fait fortifier son baraquement à l'*althing* : il l'avait fait entourer d'une sorte de redoute ou *virki.*
4. La réponse de Snorri a fait couler beaucoup d'encre : ce peut être l'évocation ironique d'un récit populaire de tradition fort ancienne (un manuscrit ajoute que Thorvaldr et Kolr étaient dans les rangs de Flosi, mais la chose n'est pas soutenable). Ari le Savant nomme bien un certain Thórir (pas Thorvaldr) et un certain Kolr qui furent de grands malandrins ; mais ni l'un ni l'autre ne peuvent avoir figuré parmi les hommes de Flosi.

Page 1466.

1. L'*althing* était autre chose qu'une simple assemblée législative et judiciaire. Il prenait aussi les allures d'une grande foire, et divers corps de métiers s'y trouvaient rassemblés.
2. *Hraun* : paysage typique de l'Islande, constitué de blocs de lave recouverts de gazon et disséminés dans la plaine (voir n. 1, p. 1197).
3. Ce meurtre est mentionné par certaines annales (an 1011).

Page 1467.

1. Mentionnent cette grande bataille à l'*althing* diverses annales (de l'an 1011), et la *Saga de Gunnlaugr Langue-de-Serpent* (chap. XI : « un an après l'incendie »).
2. Perfide insinuation : Kári aurait dû ne pas s'échapper de l'incendie de Bergthórshváll.
3. Le scalde du vers 5 est Skapti, qui a composé divers poèmes sur certains *jarls* ou rois de Norvège. On ne s'étonnera pas des mots « cuisiniers » (ou « marmitons ») et « jongleur ». Sans doute peut-il s'agir d'un

phénomène déjà signalé : le désaccord entre vers et prose, qui indiquerait que les poèmes sont plus anciens que la prose. Mais surtout, le vocabulaire volontairement péjoratif a pour but de ridiculiser davantage Skapti.

Page 1468.

1. On remarquera que la strophe 20 pourrait aussi bien prendre place ailleurs.

2. Ce quatrain difficile à interpréter ressemble fort à une sorte de comptine plus ou moins intelligible à ceux-là mêmes qui l'entendent ou la disent. L'antiquité du morceau est vérifiée par la forme *Thorketill* du prénom Thorkell. D'autre part, si l'on peut identifier Skapti, Ásgrímr (Ellida-Grímsson) et Thorkell (Geitisson), on ne voit pas qui est Holmsteinn. Ce pourrait être celui qui est nommé p. 1464. Donc, les circonstances ayant provoqué une amusante coïncidence entre ce quatrain et les événements, Snorri, dont la veine satirique est bien attestée, a cru bon de citer ce morceau.

Page 1469.

1. Kári ne veut pas de règlement pacifique : il veut poursuivre les vengeances, conformément à la promesse qu'il a faite à Skarphedinn.

2. Telles sont les dispositions du *Grágás* (voir n. 2, p. 1092).

Page 1470.

1. *Hreppr* désigne une sorte d'équivalent de nos communes populaires. En tant que nom propre de lieu, le mot s'applique à la région comprise entre Hvítá et Thjórsá, dans le sud de l'île.

Page 1471.

1. On nous renvoie ici, à l'évidence, à une histoire bien connue qui justifie aussi le surnom de Thorgeirr. E. Ó. Sveinsson et d'autres savants pensent qu'il a existé une saga de Thorgeirr Lance-du-Précipice, aujourd'hui perdue, dont notre auteur s'est servi. La chose est vraisemblable, ne serait-ce qu'en raison de l'attention très grande qui est apportée, chaque fois que l'occasion se présente, à Thorgeirr et à ses frères.

Page 1472.

1. C'était un crime honteux (*mórd*) de tuer un homme la nuit, dans son lit, ou lorsqu'il était couché (voir n. 3, p. 1110).

Page 1473.

1. Ketill a épousé Thorgerdr, et Kári, Helga, toutes deux filles de Njáll.

2. Car ils ont, eux, conclu la paix au chapitre précédent. Voir aussi n. 2, p. 1308.

Page 1475.

1. Les opérations de trêve suivaient un processus extrêmement minutieux et réglementé dans tous ses détails. Voir R. Boyer, « La Guerre en Islande à l'âge des Sturlungar », *Inter-Nord*, n° 11, décembre 1970.

Page 1476.

1. Par proscriptions de districts (puisque l'on pouvait n'être banni ou proscrit que de certaines parties du pays), entendre les sentences passées contre Gunnarr, Grani, Glúmr et Kolr; voir chap. CXLV, p. 1469.

2. Le pèlerinage au sud désigne conventionnellement dans les sagas le voyage à Rome.

Page 1477.

1. Aucun de ces personnages n'est connu par ailleurs.

Page 1479.

1. Nécessaires à Flosi pour faire du commerce pendant son voyage.

2. Voir chap. CXXXIII, p. 1424-1425.

3. C'est, dans notre saga, la formulation la plus nette de la vision du monde qu'avaient les anciens Nordiques. Cette phrase fait écho à d'innombrables déclarations du même genre (« Dure est la sentence des Nornes », dans la *Saga de Hervör et du roi Heidrekr*; voir aussi les deux derniers vers du *Hamdismál* dans l'*Edda poétique*, par exemple). Voir l'« Essai sur le sacré chez les anciens Germains », dans *Les Religions de l'Europe du Nord*, ouvr. cité.

Page 1482.

1. La saga ne dit pas quel fut le sort ultime de Grani. Le rêve de Flosi (chap. CXXXIII, p. 1424-1425) et les propos de Kári (chap. CLII, p. 1486), mais surtout les premières lignes de la page 1483, laisseraient entendre que, s'il n'est pas mort, il est resté gravement mutilé ou impotent.

2. Un manuscrit ajoute : « Björn dit : " Courez donc, incendiaires ". »

Page 1483.

1. On notera le style héroïque de Björn. La femme de Björn est de la famille de Gunnarr de Hlídarendi (chap. CXLVIII, p. 1477).

2. Conventionnellement, les géants (*thurs*) étaient tenus pour grotesques.

Page 1484.

1. Ces neuf hommes sont ceux que Flosi a envoyés dans le Medalland chercher ses marchandises. Ils appartiennent à la bande des « fils de Sigfúss ».

2. Jusqu'au XIX[e] siècle, il a existé un « tertre de Glúmr », aujourd'hui disparu dans les boues.

Page 1488.

1. La *Saga de Thorsteinn* confirme peu ou prou les faits.

2. On a de nombreux autres exemples de ce fait. Voir en particulier, dans ce volume, la *Saga des frères jurés*, chap. XVIII, p. 687.

3. Île Belle; c'est l'actuelle Fair Isle.

4. L'orthographe du nom est incertaine. Il était question de Nereidr, chap. LXXXIX, p. 1346 et n. 5.

5. Sigtryggr Silkiskegg (Barbe-de-Soie), roi de Dublin jusqu'à sa mort en 1042. Son père était le célèbre Óláfr Kvaran (surnom visible-

ment celtique, provenant probablement de l'irlandais *cuarán* : la sandale) qui se retira dans un couvent où il mourut en 981.

Page 1489.

1. Kormlöd (irlandais Gormflaith), fille de Murchad, sœur de Maelmórdh roi du Leinster, aurait épousé d'abord Óláfr Kvaran, puis le roi Brján, puis le roi Maelsechlainn. Morte en 1030, elle devait avoir près de soixante ans à ce point de notre saga.

2. C'est évidemment le roi Brian Boróma (le Tribut, parce qu'il exigea un tribut de tous ses sujets), qui devint roi suprême (*ard rí*) de l'Irlande et se couvrit de gloire à la fameuse bataille de Clontarf (1014).

3. Il vaudrait mieux lire Kankaraborg, qui fut la résidence de Brján, pour distinguer du norois Kantaraborg (Canterbury en Angleterre).

4. On ne connaît pas de frère de Brján qui se fût appelé Úlfr.

5. Il doit s'agir de Toirdhelbach, qui était petit-fils, non fils adoptif, de Brján.

6. Le père de Kerthjálfadr (voir note précédente) était en vérité Margadr.

7. Les annales irlandaises confirment ces renseignements.

8. En fait, Dungadr était fils de Kormlöd.

9. *Landvörn Ira* (*La Défense territoriale des Irlandais*) dit qu'elle excita son propre frère, Maelmórdh, contre Brján.

Page 1491.

1. Dyflinn est la forme noroise correspondant à Dubhlin (la baie Noire) en irlandais (voir n. 3, p. 331). Ce sont les vikings qui ont fondé la ville de Dublin, comme d'ailleurs celles de Cork, Wexford, Waterford et Limerick, toutes en Irlande.

2. Nous avons déjà rencontré ce thème convenu des deux vikings. Bródir est nommé dans beaucoup de textes irlandais. Óspakr (Walpagh) est mentionné dans la liste des vikings qui provient des annales de Clonmacnoise.

3. Diverses sources irlandaises parlent du même fait — une femme promise à plusieurs hommes différents —, mais il ne s'agit pas de Kormlöd.

Page 1492.

1. Motif bien connu des Sagas légendaires ou *Fornaldarsögur*.

2. Les pluies de sang, bouillant ou non, reviennent souvent dans les textes ecclésiastiques diffusés en Islande dès la christianisation. Voir n. 1, p. 1314 et la *Saga de Snorri le Godi*, chap. LI, p. 299 et n. 1.

3. Cette merveille, qui n'est pas inconnue de quelques sagas légendaires islandaises, est fort courante dans les textes irlandais.

4. Les corbeaux sont des oiseaux fatidiques, et les valkyries prennent souvent la forme d'oiseaux.

Page 1493.

1. Voir n. 1, p. 1345.

2. Peut-être des tentes noires, pour rendre les bateaux moins visibles de nuit ?

3. Ce voyage est bien connu, en particulier par la *Saga des Orcadiens*.

Page 1494.

1. Confirmé par la *Saga de Thorsteinn.*

2. Ces deux personnages sont inconnus. Straumey peut aussi bien se trouver au large du fjord de Péttland (voir chap. LXXXV, p. 1334) que dans les Féroé.

3. Ce genre de détail, qu'il paraît impossible d'élucider, prouverait que l'auteur suit scrupuleusement ici une source inconnue de nous.

4. Cette coutume guerrière (*skjaldborg*) est bien attestée dans nos textes (voir n. 1, p. 38).

5. Le roi Brján ne se bat pas, soit parce qu'il est fort âgé (selon les sources, il aurait alors entre soixante-treize et quatre-vingt-neuf ans), soit parce qu'il ne veut pas verser le sang un Vendredi saint.

6. Confirmé par la *Saga de Thorsteinn.*

Page 1495.

1. Selon les sources irlandaises, seul Margadr aurait péri.

2. Cette fuite est relatée par la *Saga des Orcadiens* (chap. XII), qui fait la même erreur : Sigtryggr était resté à Dublin.

3. Confirmé par la *Saga de Thorsteinn*, à peu près dans les mêmes termes. Un contemporain français de cette bataille, Adhémar de Chavannes, qui a fait un compte rendu hautement fantaisiste des événements (XI[e] siècle), précise qu'il y eut un « Normand » qui reçut grâce parce qu'il était chrétien.

4. « Ton chien » figure dans les textes ecclésiastiques dont s'inspire si souvent notre auteur.

Page 1496.

1. De telles mœurs ne semblent pas naturelles aux Nordiques. Des scènes du genre de celle-ci se rencontrent bien dans la littérature islandaise ancienne, mais seulement dans les Sagas légendaires. On peut soupçonner ici une influence continentale.

2. Ce miracle n'est signalé nulle part ailleurs, ni dans les textes irlandais, ni dans d'autres textes islandais.

3. La *Saga des gens du Ljósavatn* confirme ce qui concerne Halldórr.

4. Sur tout ce qui suit, je me permets de renvoyer aux *Religions de l'Europe du Nord*, ouvr. cité, p. 491-495. Nous tenons ici l'un des plus beaux textes poétiques qui aient jamais été écrits sur les valkyries. Leur présentation comme sinistres tissandières s'accorde en outre fort bien avec la conception indo-européenne du destin humain. L'auteur a voulu justifier le titre que portait le poème, que vraisemblablement il n'entendait pas (*Darradarljód* [sur un ancien *dörrudr*, lance], le Lai de la Lance), en inventant un prénom masculin, Dörrudr, inconnu d'autre part.

Page 1500.

1. Ce motif hautement héroïque se retrouve dans la *Saga des gens du Val-au-Saumon*, chap. LXVII, p. 533.

2. On ne sait où se trouvent ce Beruvík et ce Hvítsborg.

Page 1501.

1. On ne confondra pas la route de l'est, à laquelle renvoie implicitement cette précision, avec celle que suivaient les vikings suédois à tra-

vers la Russie et que nous avons rencontrée plusieurs fois (voir n. 3, p. 33). La route de l'ouest, c'est-à-dire celle qui partait du Nord pour arriver aux rives de la Méditerranée occidentale, se subdivisait elle-même en deux : on pouvait passer tout à l'ouest — c'est le cas ici —, le long des côtes de France ou à travers la France; ou un peu plus à l'est, par la Suisse et l'Allemagne.

2. Le mot « d'abord » (*fyrst*) a amené les commentateurs à supposer que l'auteur suivait aveuglément une source écrite qu'il avait sous les yeux. On ne nous dit pas où ils habitèrent « ensuite », précision que devait donner la source en question.

3. Ce matériau manquait gravement en Islande : toutes les sources confirment que c'était un article d'importation capital pour l'île (voir n. 2, p. 1089).

Page 1502.

1. Il pourrait s'agir du Kolbeinn Flosason qui fut *lögsögumadr* de 1066 à 1071.

CARTES

Ces cartes ne sont pas conçues comme des documents élaborés et complets. Leur but est seulement de permettre de situer les lieux des différentes actions et de prendre la mesure des trajets accomplis par les personnages.

Carte des Sagas du Vínland — 1963

Saga d'Eiríkr le Rouge
Saga des Groenlandais
Dit des Groenlandais

Carte générale de l'Islande — 1964-1965

Carte du Borgarfjördr et du Snaefellsnes — 1966-1967

Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve
Saga des gens du Val-au-Saumon
Saga de Snorri le Godi

Carte des fjords de l'ouest — 1968-1969

Saga de Gísli Súrsson
Saga des frères jurés
Saga de Hávardr de l'Ísafjördr

Carte du Húnavatn et du Vadill — 1970-1971

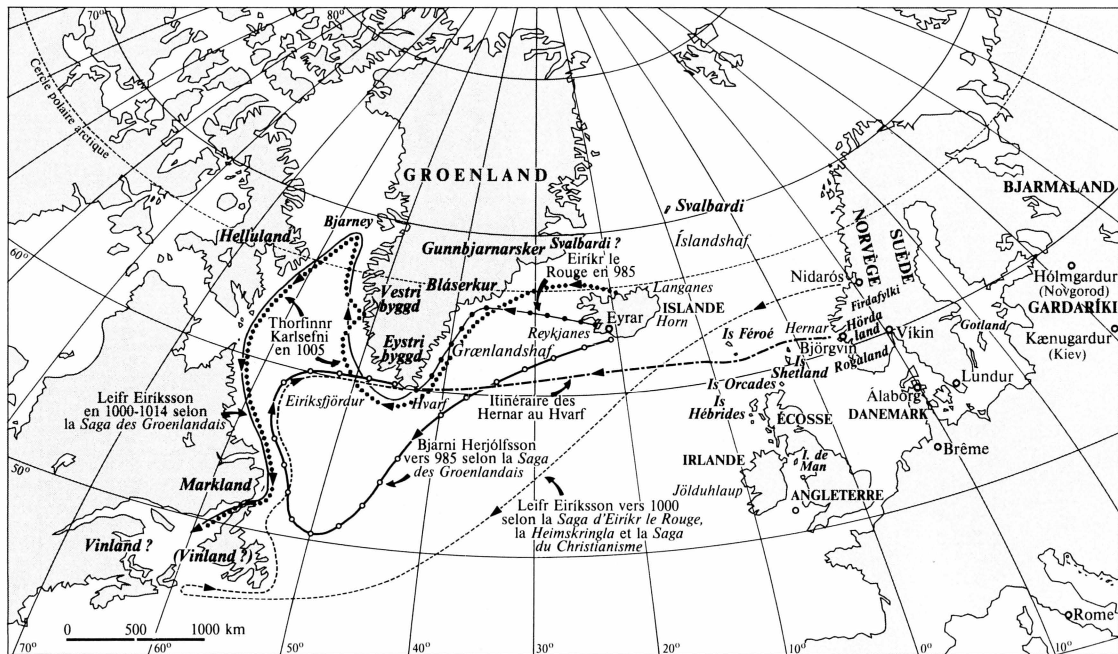
Saga de Glúmr le Meurtrier
Saga des gens du Svarfadardalr
Saga de Grettir
Saga des chefs du Val-au-Lac

Carte des fjords de l'est — 1972-1973

Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr

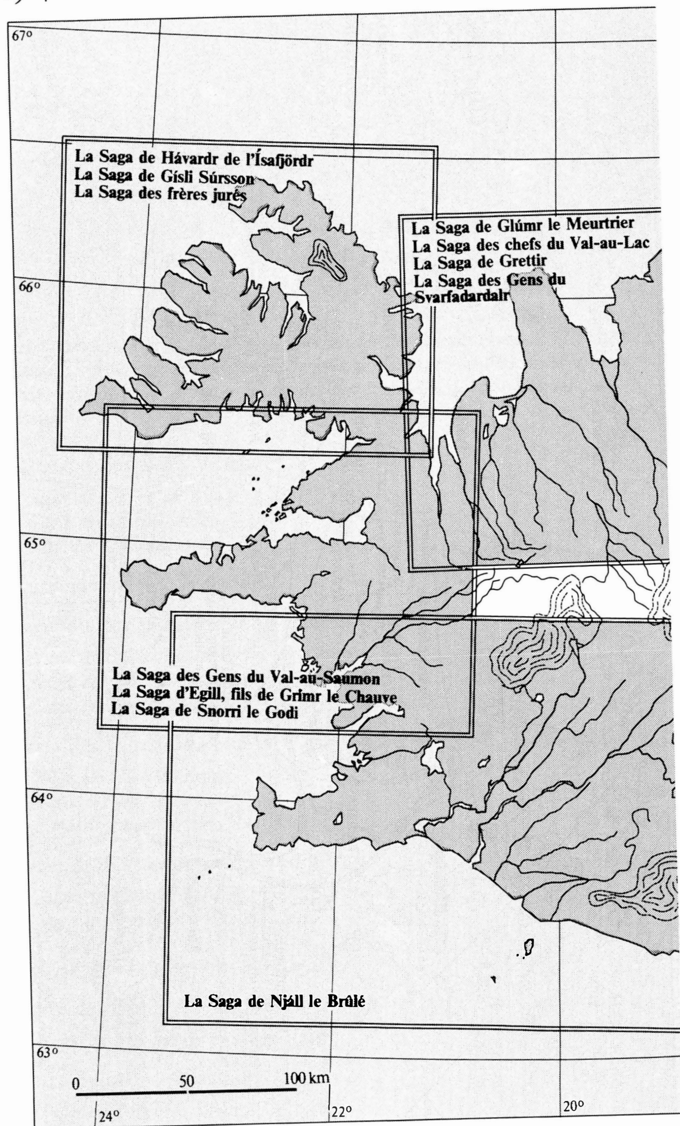
Carte du sud de l'Islande — 1974-1975

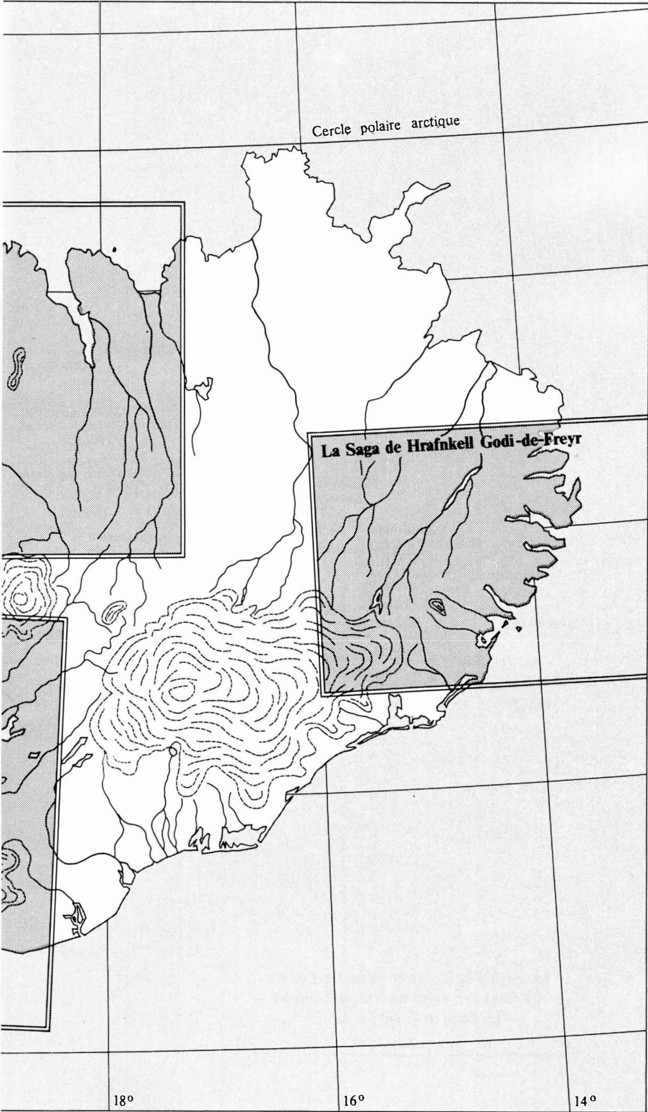
Saga de Njáll le Brûlé

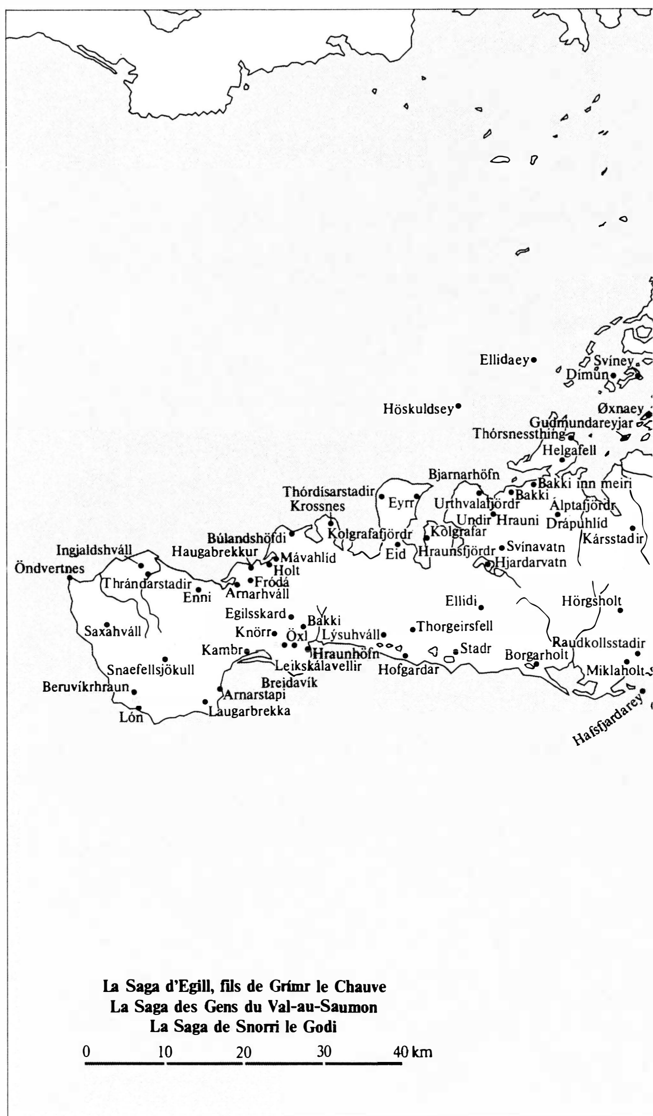


Carte des Sagas du Vinland

1963


67°
66°
65°
64°
63°
La Saga de Hávardr de l'Ísafjördr
La Saga de Gísli Súrsson
La Saga des frères jurés
La Saga de Glúmr le Meurtrier
La Saga des chefs du Val-au-Lac
La Saga de Grettir
La Saga des Gens du Svarfadardalr
La Saga des Gens du Val-au-Saumon
La Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve
La Saga de Snorri le Godi
La Saga de Njáll le Brûlé
0
50
100 km
24°
22°
20°

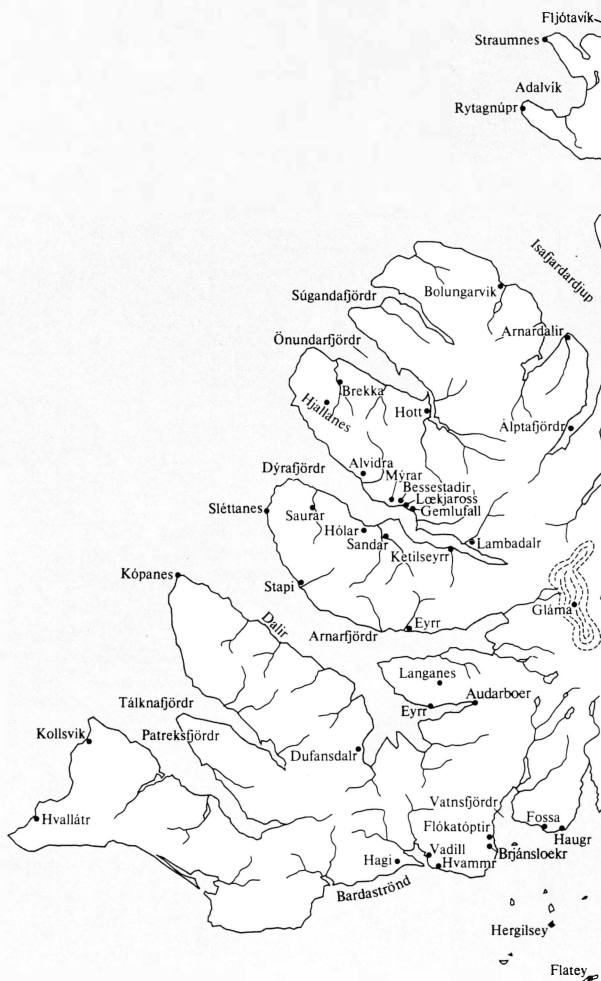

Cercle polaire arctique
La Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr
18°
16°
14°

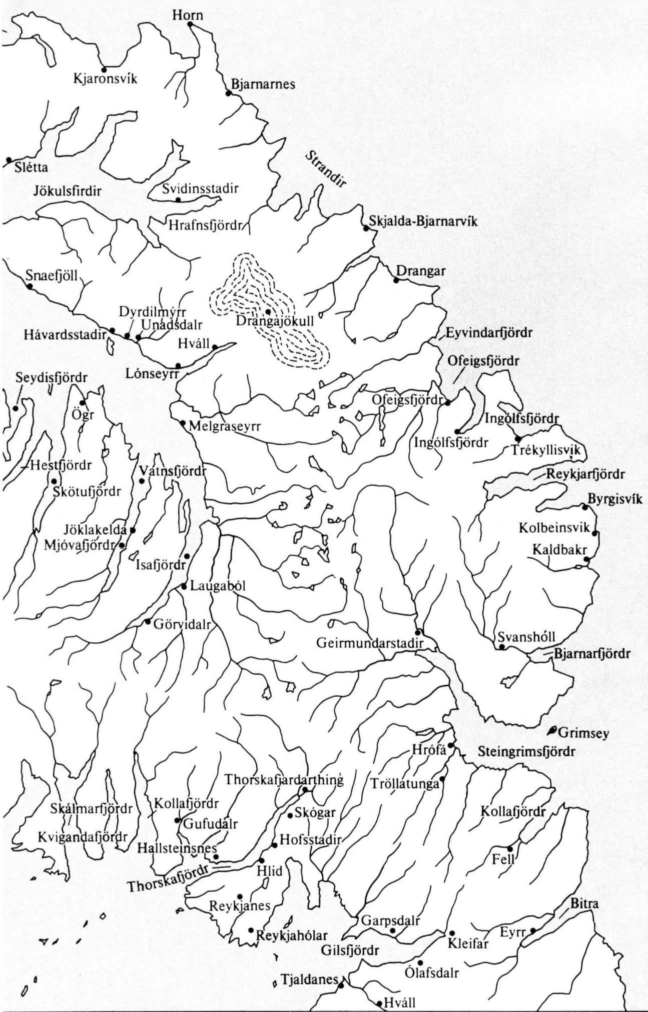


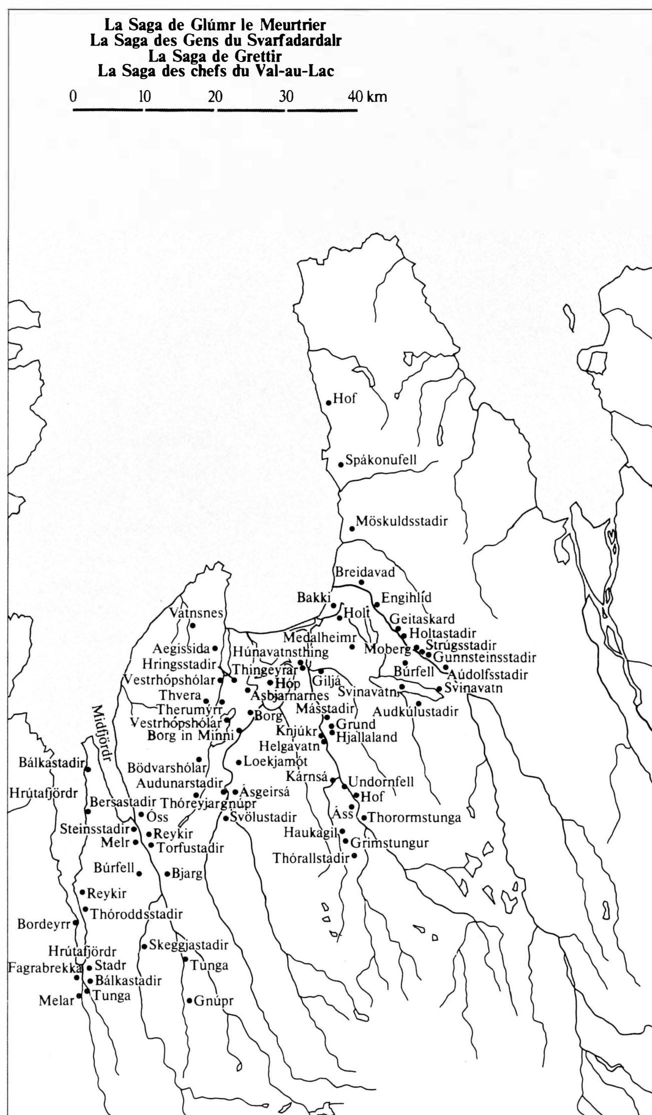
La Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve
La Saga des Gens du Val-au-Saumon
La Saga de Snorri le Godi

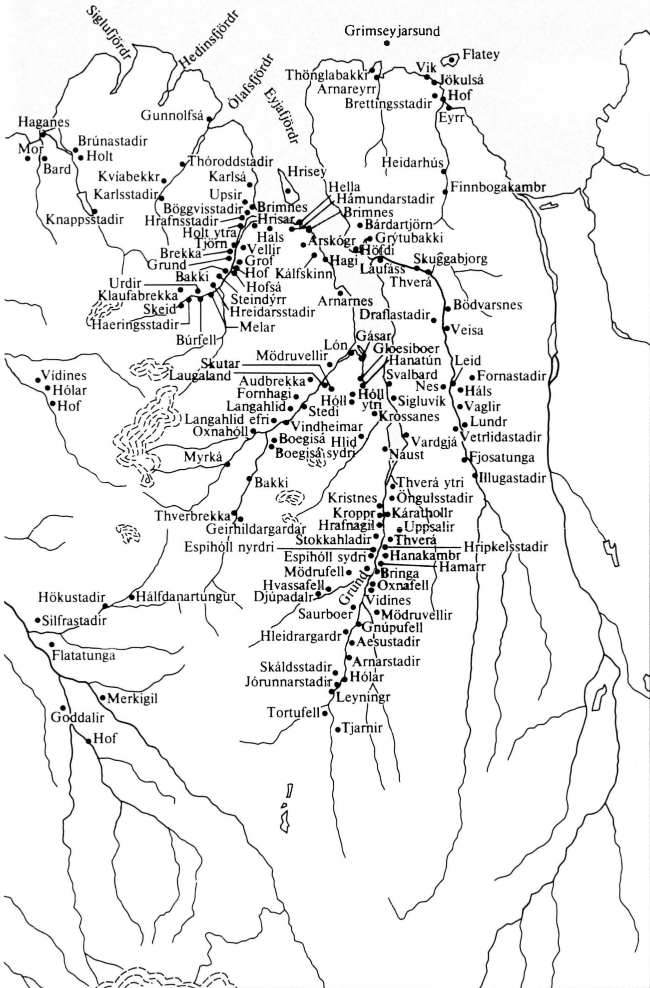
0 10 20 30 40 km

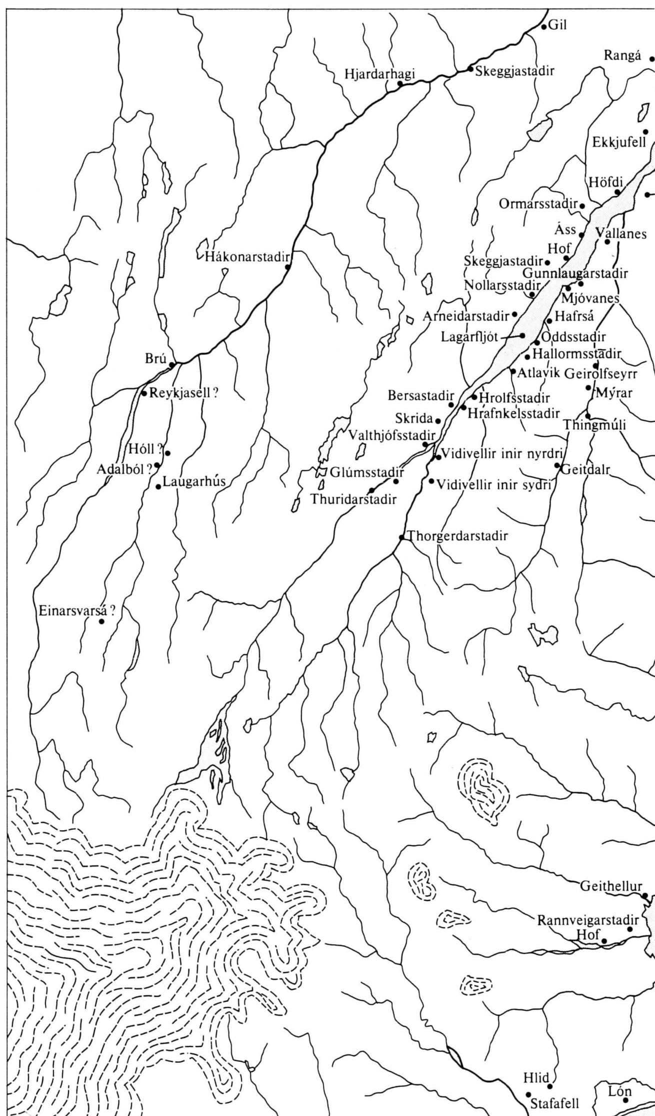

Ingunnarstadir
Gróstadir
Múli
Krooksfjördr
Gilsfjördr
Kleifar
Eyrr
Bitrufjördr
Gudlaugsvik
Thambardalr
Tunga
Olafsdala
Tjaldanes
Máskelda
Hóll
Stadarhóll
Fagradala
Hvall
Brekka
Bersatunga
Belosdala
Steinólfshjalli
Hvitadala
Hrútafjördr
Bakki
Boer
Skárd
Búdardalr
Geirmundarstadir
Laugar
Saelingsdalstunga
Ásgardshólar
Ásgarda
Hvammr
Barkarstadir
Skógar
Kjallaksstadir
Sámsstadir
Dönustadir
Skarfsstadir
Tunga
Barkarstadir
Lambastadir
Laxárdalsheidr
Orrahváll
Fellsströnd
Goddastadir
Thrándargil
Hjardarholt
Undir Felli
Hrappsstadir
Leidólfsstadir
Höskuldsstadir
Brokey
Hvammsfjördr
Hrútsstadir
Eiriksstadir
Leikskálar
Kambsnes
Vatnshorn
Valshamarr
Loekjarskógr
Jörfi
Skard
Drangar
Harrastadir
Thykkvaskóga
Kvennabrekka
Breidabólstadr
Gunnarsstadir
Snoksdella
Saudafell
Dungadarstadir
Hördabólstada
Erpsstadir
Selárdalr
Hundadala
Tunga
Fornihvammr
Vifilsdala
Breidabólstada
Raudamelr
Hrossholt
Kolbeinsstadir
Húsafell
Hvamma
Hvassafell
Skardshammar
Vellir
Hreduvatn
Helgavatn
Örnolfsdala
Jörfi
Jafnaskard
Hallkelsstadir
Ytri Hraundalr
Nordrtunga
Asbjarnarstadir
Undir Ráuni
Grisártunga
Sleggjuloekr
Krossaholt
Melr
Sydri Hraundalr
Arnbjargarloekr
Frödastadir
Háafell
Gilsbakki
Hitárnes
Loekjarbugr
Grimsstadir
Grenjar
Sidumúli
Sigmundarstadir
Skiphylr
Haugar
Arnarholt
Thorgautsstadir
Bjarnafors
Svignaskard
Hofstadir
Hurdabak
Signyjarstadir
Álptártunga
Skaney
Uppsalir
Húsafell
Stafaholt
Deildartunga
Hofsstadir
Augastadir
Stangarholt
Akrar
Einbúanes
Kleppjarns
Giljar
Hvitsstadir
Reykir
Audsstadir
Eskiholt
Kroppr
Efri
Iardlangsstadir
Thinghes
Raudsgil
Beigaldi
Ölvaldsstadur
Varmiloekr
Geirshlid
Krumshólar
Thrandárholt
Hvitárvellir
Ferjubakki
Heggsstadir
Hamarr
Grimarsstadir
Lundr
Hofstadir
Borg
Einarsnes
Hvanneyrr
Hjörsey
Gullberastadir
Sauno
Hvammr
Leiruloekr
Thursstadir
Raufarnes
Skeljabrekka
Indridastadir
Tungufell
Knarrarnes
Skorradalsvarn
Lambastadir
England
Thverfell
Straumfjördr
Höfn
Fitjar
Álptanes
Sarpá
Reydarvatn
Borgarfjördr

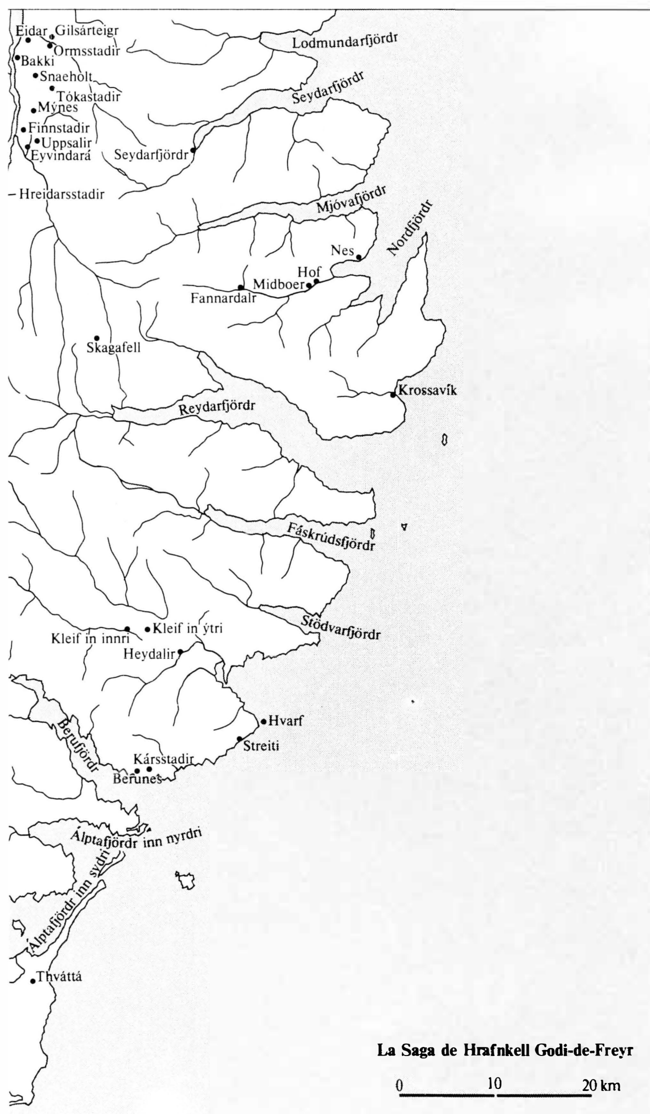

La Saga de Gísli Súrsson
La Saga des frères jurés
La Saga de Hávardr de l'Ísafjördr
0 10 20 30 km
Fljótavík
Straumnes
Adalvík
Rytagnúpr
Ísafjardardjúp
Súgandafjördr
Bolungarvik
Arnardalir
Önundarfjördr
Brekka
Hjallanes
Hott
Álptafjördr
Dýrafjördr
Alvidra
Mýrar
Bessestadir
Lœkjaross
Gemlufall
Sléttanes
Saurar
Hólar
Sandar
Lambadalr
Ketilseyrr
Kópanes
Stapi
Gláma
Dalir
Eyrr
Arnarfjördr
Langanes
Audarboer
Tálknafjördr
Eyrr
Kollsvik
Patreksfjördr
Dufansdalr
Vatnsfjördr
Fossa
Hvallátr
Flókatóptir
Haugr
Vadill
Brjánsloekr
Hagi
Hvammr
Bardaströnd
Hergilsey
Flatey

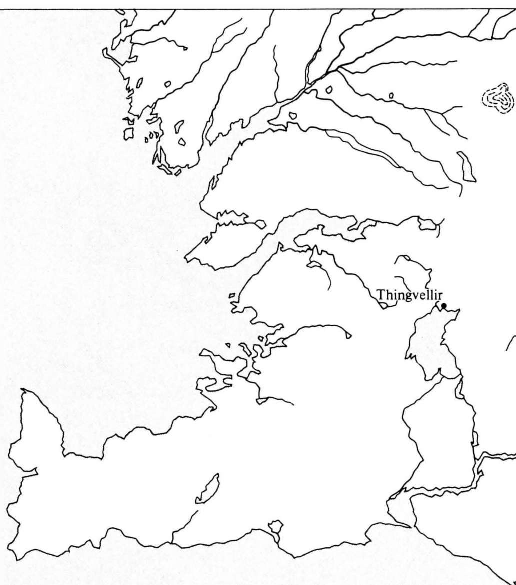

Horn
Kjaronsvík
Bjarnarnes
Strandir
Slétta
Jökulsfirdir
Svidinsstadir
Hrafnsfjördr
Skjalda-Bjarnarvík
Drangar
Snaefjöll
Dyrdilmýrr
Unadsdalr
Drangajökull
Hávardsstadir
Hváll
Eyvindarfjördr
Ofeigsfjördr
Lónseyrr
Seydisfjördr
Ögr
Melgraseyrr
Ofeigsfjördr
Ingólfsfjördr
Ingólfsfjördr
Trékyllisvik
Hestfjördr
Vatnsfjördr
Reykjarfjördr
Skötufjördr
Byrgisvík
Jöklakelda
Kolbeinsvik
Mjóvafjördr
Kaldbakr
Isafjördr
Laugaból
Görvidalr
Geirmundarstadir
Svanshóll
Bjarnarfjördr
Grimsey
Hrófá
Steingrimsfjördr
Thorskafjardarthing
Tröllatunga
Skálmarfjördr
Kollafjördr
Skógar
Kollafjördr
Gufudalr
Kvigandafjördr
Hofsstadir
Hallsteinsnes
Fell
Hlid
Thorskafjördr
Reykjanes
Bitra
Garpsdalr
Reykjahólar
Eyrr
Kleifar
Gilsfjördr
Ólafsdalr
Tjaldanes
Hváll


La Saga de Glúmr le Meurtrier
La Saga des Gens du Svarfadardalr
La Saga de Grettir
La Saga des chefs du Val-au-Lac
0 10 20 30 40 km
Hof
Spákonufell
Möskuldsstadir
Breidavad
Bakki
Engihlíd
Holt
Geitaskard
Holtastadir
Vatnsnes
Medalheimr
Moberg
Strúgsstadir
Gunnsteinsstadir
Aegissída
Húnavatnsthing
Hringsstadir
Thingeyrar
Búrfell
Aúdolfsstadir
Vestrhópshólar
Hóp
Giljá
Svinavatn
Svinavatn
Thvera
Ásbjarnarnes
Therumýrr
Másstadir
Audkúlustadir
Midfjördr
Vestrhópshólar
Borg
Grund
Borg in Minni
Knjúkr
Hjallaland
Helgavatn
Bálkastadir
Bödvarshólar
Loekjamót
Kárnsá
Audunarstadir
Undornfell
Hrútafjördr
Ásgeirsá
Hof
Bersastadir
Thóreyjargnúpr
Óss
Áss
Svölustadir
Thorormstunga
Steinsstadir
Reykir
Haukagil
Melr
Torfustadir
Grimstungur
Thórallstadir
Búrfell
Bjarg
Reykir
Thóroddsstadir
Bordeyrr
Skeggjastadir
Hrútafjördr
Tunga
Fagrabrekka
Stadr
Bálkastadir
Melar
Tunga
Gnúpr


Siglufjördr
Hedinsfjördr
Ólafsfjördr
Eyjafjördr
Grimseyjarsund
Flatey
Vik
Jökulsá
Hof
Thönglabakki
Arnareyrr
Brettingsstadir
Eyrr
Gunnolfsá
Haganes
Brúnastadir
Mor
Holt
Bard
Thóroddstadir
Kvíabekkr
Karlsá
Heidarhús
Hrisey
Karlsstadir
Upsir
Hella
Finnbogakambr
Hámundarstadir
Böggvisstadir
Brimnes
Brimnes
Knappsstadir
Hrafnsstadir
Hrisar
Bárdartjörn
Holt ytra
Hals
Grýtubakki
Tjörn
Árskógr
Vellir
Höfdi
Brekka
Grof
Hagi
Skuggabjorg
Grund
Hof
Kálfskinn
Laufáss
Bakki
Thverá
Urdir
Hofsá
Klaufabrekka
Steindýrr
Arnarnes
Bödvarsnes
Skeid
Hreidarsstadir
Draflastadir
Haeringsstadir
Melar
Veisa
Búrfell
Gásar
Lón
Gloesiboer
Mödruvellir
Hanatún
Leid
Skutar
Svalbard
Fornastadir
Vídines
Laugaland
Audbrekka
Nes
Hóll ytri
Háls
Hólar
Fornhagi
Hóll
Sigluvík
Vaglir
Hof
Langahlid
Stedi
Krossanes
Lundr
Langahlid efri
Vindheimar
Vetrlidastadir
Oxnahóll
Boegisá
Hlid
Vardgjá
Boegisá sydri
Naust
Fjosatunga
Myrká
Illugastadir
Bakki
Thverá ytri
Kristnes
Öngulsstadir
Thverbrekka
Kroppr
Kárahollr
Geirhildargardar
Hrafnagil
Uppsalir
Stokkahladir
Thverá
Espihóll nyrdri
Hripkelsstadir
Espihóll sydri
Hanakambr
Hamarr
Mödrufell
Bringa
Hvassafell
Oxnafell
Hökustadir
Hálfdanartungur
Djúpadalr
Grund
Vidines
Silfrastadir
Saurboer
Mödruvellir
Gnúpufell
Hleidrargardr
Aesustadir
Flatatunga
Arnarstadir
Skáldsstadir
Hólar
Jórunnarstadir
Merkigil
Leyningr
Goddalir
Tortufell
Tjarnir
Hof

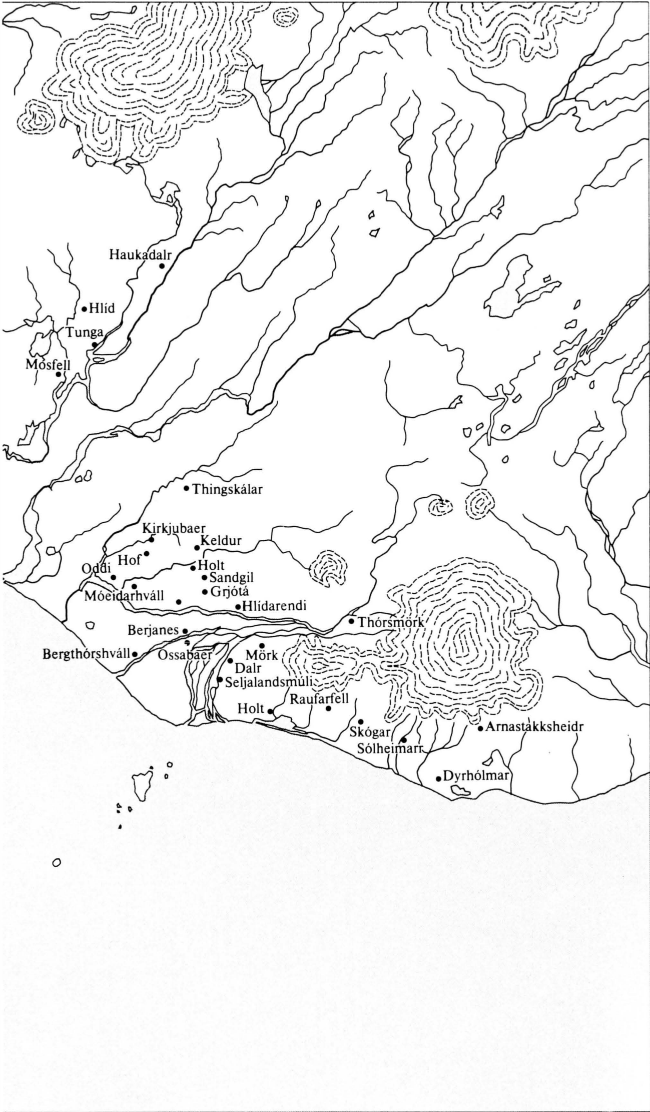

Gil
Rangá
Hjardarhagi
Skeggjastadir
Ekkjufell
Höfdi
Ormarsstadir
Áss
Vallanes
Hof
Hákonarstadir
Skeggjastadir
Gunnlaugarstadir
Nollarsstadir
Mjóvanes
Arneidarstadir
Hafrsá
Lagarfljót
Oddsstadir
Brú
Hallormsstadir
Atlavík
Geirolfseyrr
Reykjasell ?
Bersastadir
Hrolfsstadir
Mýrar
Skrida
Hrafnkelsstadir
Thingmúli
Valthjófsstadir
Hóll ?
Vidivellir inir nyrdri
Adalból ?
Geitdalr
Glúmsstadir
Laugarhús
Vidivellir inir sydri
Thuridarstadir
Thorgerdarstadir
Einarsvarsá ?
Geithellur
Rannveigarstadir
Hof
Hlid
Lón
Stafafell


Eidar
Gilsárteigr
Ormsstadir
Bakki
Snaeholt
Tókastadir
Mýnes
Finnstadir
Uppsalir
Eyvindará
Seydarfjördr
Hreidarsstadir
Lodmundarfjördr
Seydarfjördr
Mjóvafjördr
Nordfjördr
Nes
Hof
Midboer
Fannardalr
Skagafell
Krossavík
Reydarfjördr
Fáskrúdsfjördr
Stödvarfjördr
Kleif in innri
Kleif in ýtri
Heydalir
Hvarf
Streiti
Berufjördr
Kársstadir
Berunes
Álptafjördr inn nyrdri
Álptafjördr inn sydri
Thváttá
La Saga de Hrafnkell Godi-de-Freyr
0
10
20 km



La Saga de Njáll le Brûlé

0 10 20 30 40 50 km


Haukadalr
Hlíd
Tunga
Mosfell
Thingskálar
Kirkjubaer
Keldur
Hof
Holt
Oddi
Sandgil
Grjótá
Móeidarhváll
Hlídarendi
Thórsmörk
Berjanes
Bergthórshváll
Ossabaer
Mörk
Dalr
Seljalandsmúli
Raufarfell
Holt
Skógar
Sólheimarr
Arnastakksheidr
Dyrhólmar

INDEX

N. B. *Cet index présente les principaux thèmes apparaissant dans ce volume, ainsi que l'essentiel des notions nécessaires à la compréhension de la civilisation et de la littérature scandinaves. À chaque rubrique, nous donnons, entre parenthèses, les références de la note à consulter, références précédées de la page d'appareil critique où l'on peut lire cette note.*

TABLE

NOTICES ET NOTES

Ce volume, portant le numéro
trois cent trente huit
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
a été achevé d'imprimer
sur Bible des Papeteries Bolloré Technologies
le 15 mars 2000
par Aubin Imprimeur
à Ligugé
et relié en pleine peau,
dorée à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny.

ISBN : 2-07-011117-2.

N° d'édition : 93126 - N° d'impression : L 59530.
Dépôt légal : mars 2000.
Premier dépôt légal : 1987.

Imprimé en France.